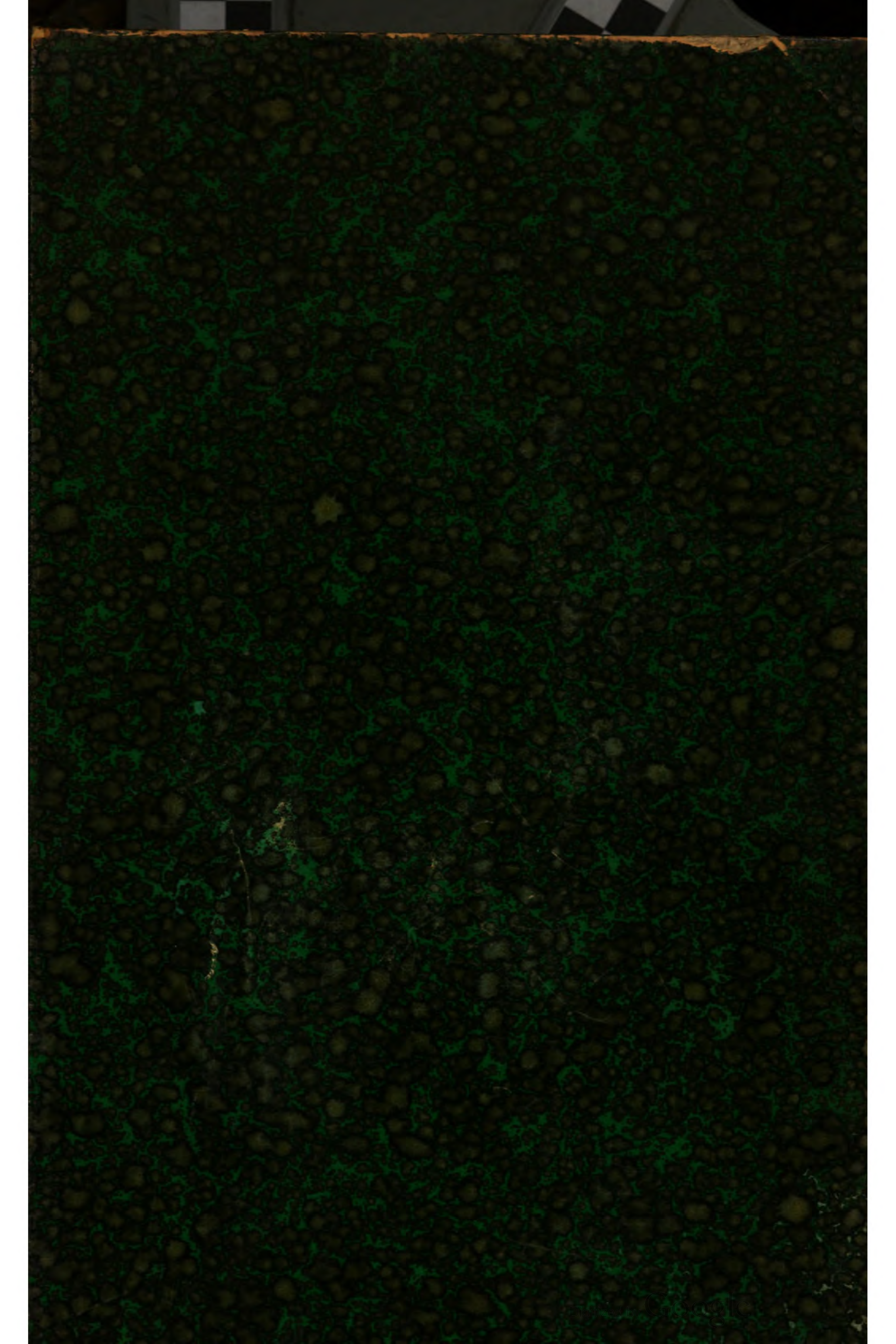
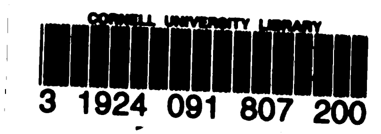



CORNELL UNIVERSITY LIBRARY
3 1924 091 807 200

# Le Livre

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

# Le
# Livre

REVUE MENSUELLE

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

---

DEUXIÈME ANNÉE



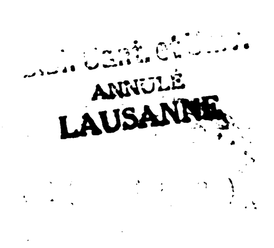


PARIS

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

1881

Le Livre

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

*Première Livraison* DEUXIÈME ANNÉE *10 Janvier 1881*

# CORRESPONDANCES ÉTRANGÈRES

## ALLEMAGNE

Décembre 1880.

Voici un livre qui sera le bienvenu sur la table de tous les savants de profession et de tous les militaires qui veulent, tout en se perfectionnant dans la langue allemande, s'occuper des choses de leur métier. Il a pour titre : ***Caesars Gallischer Krieg und Theile seines Bürgerkriegs nebst Anhængen über das ræmische Kriegswesen und über ræmische Daten von Freiherrn August von Gæler, etc. Zweite durchgesehne und ergæntzte Auflagenach dem Tode der Verfassers herausgegeben von Freiherrn Ernst August von Gæler***[1]. Cette deuxième édition, d'après l'avertissement, est au fond la première dans laquelle se trouvent réunis et rangés chronologiquement les différents travaux de l'auteur M. de Gœler, général de brigade badois, sur les campagnes de Jules César. Ils avaient paru séparément de 1854 à 1861. M. de Gœler fils ne se contente pas d'en former un tout, il donne dans de nombreuses notes l'opinion des auteurs qui, après la publication des remarquables études de son père, ont traité le même sujet. Il va sans dire que dans ces notes il est fort souvent question du Jules César de l'empereur Napoléon III. Il en ressort que l'écrivain couronné a mis largement à contribution les écrits du général allemand. On l'accuse même d'avoir en plus d'une occasion tu le nom de celui qui avait le premier établi tel ou tel point sur lequel, avant lui, on n'avait été nullement d'accord. Les deux points controversés par excellence, dans l'histoire de la guerre des Gaules, sont l'emplacement d'Alésia et les lieux où fut livrée la bataille dans laquelle César défit Arioviste, sans parler de l'endroit où il passa le Rhin la première et la seconde fois.

M. de Gœler établit que les deux passages eurent lieu à Coblence, tandis que Napoléon pense que le premier s'effectua à Bonn. Pour ce qui est d'Alésia, par contre, il y a à peu près unanimité : c'est à Alise-Sainte-Reine, près de Semur, que Jules César bloqua Vercingétorix. M. de Gœler cite le travail du duc d'Aumale (*Revue des Deux Mondes*, 1858) avec beaucoup d'éloges, et Napoléon, comme lui, ne veut pas entendre parler d'Alaise en Franche-Comté. Quant au lieu où furent vaincus les Suèves d'Arioviste, l'auteur allemand est le premier qui ait démontré victorieusement que ç'a dû être entre Cernay et Thann, sur la Thur, dans le Haut-Rhin. Napoléon est de cet avis-là aussi, tout en ayant l'air d'avoir été le premier à établir ce point. Rüstow, après avoir d'abordfort malmené l'auteur, finit par lui donner raison.

Tout ceci on le trouve dans le premier volume, qui comprend les campagnes de Gaule. Le second contient la guerre civile entre César et Pompée, de l'an 50 à l'an 49, les combats livrés auprès de Dyrrhachium et la bataille de Pharsale en l'an 48. L'opinion de M. de Gœler sur le champ de bataille où se vida définitivement la querelle entre

1. Freiburg in Baden. Akademische Verlagsbuchhandlung von J.-C.-B. Mohr, 1880. 2 vol. in-8°.

les deux rivaux, a été adoptée par M. Mommsen dans son Histoire romaine.

De plus, le deuxième volume contient la campagne de Thessalie de Napoléon I[er] (Chapitre onzième du *Précis des guerres de César*), et trois appendices fort détaillés et très exacts sur les dates romaines, sur l'armée romaine au temps de César, sur *l'acies simplex*, *duplex* et *triplex*, et le combat de Ruspina. En outre, des cartes très bien exécutées, des reproductions d'armes et d'engins de guerre. Ces deux volumes font grand honneur à l'éditeur, M. Mohr.

Signalons aussi un ouvrage fort bien fait sur Rome antique : *Rom und rœmisches Leben im Alterthum geschildert von Hermann Bender Professor am Gymnasium in Tübingen*[1]. Ces études sur le peuple romain, la ville de Rome, sa topographie, sa situation au point de vue géographique et climatérique, la société, les différentes classes, les esclaves, les affranchis, la cour impériale, la vie privée, le mariage, les femmes, la vie publique, les bains, les jeux, l'industrie, le commerce, la littérature, l'armée, sont, au dire des gens les plus compétents, très bien faites et fort attrayantes.

De la Rome antique passons à celle de la Renaissance, au Cinquecento, à Raphaël. La première partie de sa vie n'est guère connue que par la tradition, qui admet que le jeune peintre, devenu orphelin à onze ans, resta jusqu'en 1504 auprès du Pérugin, son maitre. De patientes recherches dans les archives et l'étude approfondie des premiers dessins et tableaux de Raphaël ont prouvé que dès la fin du xv[e] siècle il avait noué des relations assez intimes avec d'autres peintres, et spécialement avec le Pinturricchio. On admettait que celui-ci avait eu Raphaël pour collaborateur dans ses fresques qui décorent la *Librcria* de la cathédrale de Sienne. C'est de cette collaboration que s'occupe l'ouvrage suivant : *Raphaël und Pinturricchio in Siena. Eine kritische Studie von D[r] August Schmarsow*[2]. Le sujet des fresques de Sienne est la glorification d'Eneas Silvius Piccolomini, qui fut pape sous le nom de Pie II. Dans les dessins de Raphaël conservés à Florence et dans d'autres collections on a retrouvé certaines esquisses de ces fresques; l'auteur cherche donc à établir la part qui revient à Raphaël par l'étude de ces esquisses. Il explique également la contradiction apparente qui existe entre ces fresques et les inscriptions mises au bas de chacune d'elles par l'étude du journal d'Eneas Silvius et de sa vie, par Campanus. Tout ceci est déduit avec une grande sagacité que seconde une profonde érudition. Cette même sagacité M. Schmarsow la déploie dans l'étude plus détaillée des fresques. Nous citerons particulièrement celle qu'il fait de la troisième, qui a pour sujet le couronnement, par l'empereur Frédéric III, d'Eneas Silvius comme poète lauréat. On dirait que le critique d'art se sent comme entraîné par la poésie du sujet : cette page-là est charmante. Pour faciliter l'intelligence du texte, l'auteur l'a fait suivre de dix planches photographiques, dont quelques-unes sont dues à M. A. Braun de Dornach. Son ouvrage est édité avec le plus grand luxe. L'impression — en caractères latins — et le papier (Hollande) sont de toute beauté, et le nom de M. Spemann de Stuttgart mérite certes une fois de plus d'être signalé à tous les amateurs de beaux livres.

Pour la saison des étrennes, le même éditeur publie depuis trois ans, sous le titre de *Kunst und Leben*, un charmant volume relié avec un goût parfait et destiné à être le livre de la famille pendant les mois d'hiver. Ceux qui aiment lire trouveront dans le volume qui vient de paraître de charmantes nouvelles, une surtout de Riehl, le maître de la *Cultur-novelle*, qui est un vrai bijou, un journal de voyage du romancier égyptologue Ebers et une étude romaine de Mario Pratesi, qui rappelle un peu le genre d'Edgar Poë, des ballades enfin, et des sonnets, et quelques petites poésies du Zurichois Gottfried Keller, très originales et très fines. Pour ceux qui préfèrent les estampes à la lettre moulée, ils trouveront à satisfaire leur goût. Il y a, dans ce livre, une douzaine d'eaux-fortes dont quelques-unes sont très réussies, celle surtout qui se trouve en tête du livre et qui représente une paysanne du Margraviat (versant sud-ouest de la Forêt-Noire), d'après Benjamin Vautier, et la troisième, le petit maraudeur de Knaus. Au point de vue artistique donc le volume de *Kunst und Leben* a une grande valeur : on y verra comment l'eau-forte est traitée par les Allemands, qui jusqu'ici avaient eu recours plutôt à la xylographie pour illustrer leurs livres.

La même maison a fait paraître, dans le courant de l'année, une série de publications illustrées des plus intéressantes, des mieux comprises et de plus soigneusement exécutées. Nous signalerons spécialement *Hellas und Rom* et l'histoire du costume chez les peuples civilisés, par M. J. de Falke, et la *Germania* de J. Scherr, dont nous avons entretenu les lecteurs dans notre correspondance du mois de mai.

Une autre maison de Stuttgart, la librairie Pau-

1. Verlag der H. Lauppschen Buchhandlung in Tübingen. 1 vol. gr. in-8°.
2. Stuttgart. Verlag von W. Spemann. 1 vol. in-4°.

Neff, fait paraître en ce moment une *Bible illustrée*[1] (texte catholique et texte protestant). L'éditeur et le savant critique d'art qui dirige l'entreprise, M. Alfred de Wurtzbach, — que vos lecteurs connaissent, — ont eu l'excellente idée de donner comme illustration non pas les compositions d'un maître moderne, mais bien les reproductions héliographiques des tableaux et des dessins des grands maîtres. En tête de la liste figurent le Poussin, Rubens, Van-Dyk, Coypel, Luca Giordano, etc.

Et puisque, à propos de *Kunst und Leben* nous parlions de poésies, qu'il nous soit permis de revenir à l'un des poètes les plus célèbres de l'Allemagne contemporaine, au comte de Schack, dont nous avons entretenu nos lecteurs dans une de nos correspondances précédentes. Nous avions promis d'étudier de plus près la préface de sa tragédie *Timandra*, dans laquelle il explique pourquoi il préfère ne pas faire représenter ses drames. Il déclare que les directions sacrifient la tragédie à l'opéra et à l'opérette, et que si par hasard on représente une œuvre nouvelle, elle est destinée à disparaître bien vite de l'affiche, qu'elle n'occupait que comme « bouche-trou ». Chose plus grave, il accuse le public allemand d'avoir perdu le goût de la poésie dramatique élevée et de ne plus aimer que le roman. Nous serions tenté plutôt d'accuser le particularisme d'être la cause de cet état de choses, et le peu de sympathie que les Allemands du Sud témoignent, malgré tout (est-ce bien « malgré tout » qu'il faut dire?), à leurs frères du Nord, et réciproquement. Or le comte de Schack, quoique établi à Munich et chambellan du roi de Bavière, est Mecklembourgeois. De plus il est partisan de l'Empire unifié, et comme ses critiques, à ce qu'il nous semble, s'adressent spécialement au théâtre du Munich, on pourrait peut-être trouver là l'explication du peu de faveur que lui témoignent ses concitoyens d'adoption.

Mais au moins jouit-il d'un grand renom comme poète lyrique philosophique, et ce renom est mérité. Ses *Weihgesænge*[2] sont une œuvre puissante, comme forme et comme fond. Le poète s'entend à revêtir de magnifiques images les pensées les plus profondes, les conceptions les plus hardies. Nous regrettons vraiment que ce livre date déjà de quelques années, que la seconde édition même soit de 1879 et non de 1880, de sorte que nous devons nous interdire de l'étudier d'une façon approfondie dans cette correspondance; mais nous espérons bien, à l'occasion de nouvelles publications, dignes de leurs aînées, revenir à M. de Schack et le faire connaître plus amplement aux lecteurs du *Livre*.

1. Goldene Bibel. Verlag von Paul Neff in Stuttgart.
2. Stuttgart. Cotta.

Si, de l'avis du noble comte, le théâtre contemporain est dans le marasme, on n'en saurait dire autant de l'étude de la scène allemande au moyen âge et du théâtre populaire. Les deux ont été l'objet de publications intéressantes, motivées par les représentations du mystère de la Passion à Oberammergau, dans la haute Bavière, représentations dont la plupart des journaux français ont parlé plus ou moins longuement.

Nous voulons parler plus spécialement de deux livres d'un savant munichois, M. Hartmann. L'un est intitulé : *Volksschauspiele in Bayern und Oesterreich-Ungarn gesammelt von August Hartmann. Mit vielen Melodien nach dem Volksmund aufgezeichnet von Hyacinth Abele*[1]. L'autre a pour titre : *Das Oberammergauer Passionspiel in seiner æltesten Gestalt zum ersten Male herausgegeben von August Hartmann*[2].

Les comédies populaires, M. Hartmann a soin de nous en prévenir dans sa préface, sont des pièces ou des scènes détachées représentées par des villageois devant un public campagnard; quelquefois aussi l'auteur de ces pièces, quand elles sont modernes, est un paysan; toujours, en tout cas, c'est un homme qui aime les populations rurales et qui sait se mettre à leur portée. Or la comédie populaire forme une partie très importante de la poésie populaire, que de tout temps les Allemands ont étudiée avec le plus grand soin, la considérant à juste titre comme un des éléments essentiels de ce qu'ils appellent la *Culturgeschichte*, l'histoire de la civilisation. Mais jusqu'ici ce furent surtout les *Volkslieder*, les chansons populaires (Arnim et Brentano, *des Knaben Wunderhorn*), et les contes (*Mærchen* des frères Grimm) qu'on a spécialement étudiés, et M. Hartmann comble une grande lacune en suivant pas à pas les traces du drame populaire, sacré et profane; il rend un service signalé à la science et lui fait faire un grand pas en avant. Son livre est d'un ouvrier scrupuleux à la fois et d'un poète : il prouve en outre que l'auteur possède à fond les dialectes des différentes provinces du sud, et qu'il a le sentiment de ce qu'on pourrait appeler l'âme du peuple. La musique, cela va de soi puisqu'il s'agit de pays allemands, joue un grand rôle dans ces pièces, qui sont en grande partie chantées plutôt

1. Leipzig, Druck und Verlag von Breitkopf und Hærtel, 1880. 1 vol. gr. in-8°.
2. Leipzig, Druck und Verlag von Breitkopf und Hærtel, 1880. 1 vol. gr. in-12.

que déclamées; dès lors il était naturel qu'on donnât, à côté des paroles, les airs rustiques qui les complètent, en indiquant souvent le sens dans lequel elles sont dites. M. Abele, un Bavarois aussi, si nous ne nous trompons, s'est fort bien acquitté de la tâche ardue de saisir au vol toutes ces mélodies, qui se sont transmises de génération en génération sans peut-être jamais avoir été notées.

Le deuxième volume de M. Hartmann se rapporte spécialement au drame religieux, que l'on continue, malgré l'iniquité du siècle, à représenter de dix en dix ans dans un village perdu au fond des Alpes bavaroises, à Oberammergau. Ce mystère en plein XIX[e] siècle préoccupe fort les savants allemands et tout le public avec eux, surtout depuis qu'en 1850 Édouard Devrient, l'un des plus grands acteurs et des plus érudits dramaturges de l'Allemagne, en parla avec enthousiasme dans une brochure que l'on vient de rééditer à l'occasion des représentations de 1880[1]. Depuis trente ans, de nombreux écrits ont paru sur ce sujet. Celui de M. Hartmann en clôt la liste. Il publie, pour la première fois, le manuscrit (de la bibliothèque de Munich) qui contient la Passion de saint Ulric et de sainte Affra, c'est-à-dire le manuscrit provenant de la bibliothèque du couvent placé sous le vocable de ces deux saints, à Augsbourg; en outre, la Passion du *Meistersinger* Sebastien Wild, d'après un texte fort rare imprimé à Augsbourg en 1565 et conservé à la bibliothèque de cette ville, qui fut la patrie de Wild. Suivent des extraits du plus ancien texte du mystère d'Oberammergau. Les commentaires dont il fait suivre ces textes sont fort intéressants et démontrent victorieusement que le texte primitif d'Oberammergau n'est que la reproduction des deux mystères augsbourgeois fondus en un seul. Au point de vue spécial du mystère, ils sont donc d'un grand intérêt; ils sont en outre des documents littéraires et historiques de haute valeur. Le premier est de la fin du XV[e] siècle, le second du milieu du XVI[e]. On y peut suivre à la trace le mouvement de transformation et de rénovation qui s'opéra entre ces deux dates dans l'Église, en même temps qu'on y trouve des données fort intéressantes sur les républiques urbaines de l'Allemagne, sur Augsbourg en particulier et surtout sur les mœurs et l'état des esprits au XVI[e] siècle.

La Passion d'Oberammergau a été, disions-nous, l'objet de nombreuses publications. Beaucoup d'entre elles — comme la brochure de Devrient — ont été rééditées en 1880. Nous citerons en particulier les études de MM. H. Holland, Clarus et Brunner. De nouvelles sont venues s'y joindre. La plus intéressante et la mieux écrite est celle de M. W. Wyl. Elle a pour titre: *Maitage in Oberammergau. Eine artistische Pilgerfahrt von W. Wyl, Verfasser der Spagiergænge in Neapel*[1] Le livre a eu trois éditions en quelques mois. Rarement aussi nous avons eu entre les mains un livre allemand d'un style aussi clair et net, de tant d'esprit et d'humour. La tâche que M. Wyl s'était imposée n'était pas des plus faciles. Il voulait nous montrer les braves gens d'Oberammergau dans leur ferveur artistique si naïve et si vraie, les coulisses de la Passion, les grands rôles en deshabillé: il y a parfaitement réussi, et sans aucun doute son livre a valu au petit village un surcroît considérable de visiteurs.

Mentionnons un autre livre encore, plus savant et non moins intéressant, qui se rapporte, en partie du moins, aux mystères bavarois; ce sont *les Gastfahrten. Reise-Erinnerungen und Studien von Wilhelm-Rossmann*[2]. Ce volume, édité avec un luxe de bon goût et orné de charmantes vignettes, est, comme le deuxième livre de M. Hartmann, ce que les Allemands appellent une édition d'amateur, c'est-à-dire que le texte est imprimé en caractères gothiques du XVI[e] siècle et que le papier est fort beau. Il contient quatre chapitres d'inégale longueur: la Passion à Rome, (c'est-à-dire les cérémonies de la semaine sainte à Saint-Pierre); la Passion sur la scène d'Oberammergau; une visite chez les moines du mont Athos; un voyage à Jérusalem. L'auteur y étudie les symboles chrétiens, ou plutôt la forme, moitié rituelle, moitié dramatique, que revêtent les faits essentiels des Évangiles, en premier lieu l'histoire des souffrances et de la mort du Christ. Le moment où la Passion devient drame et cesse de faire partie du culte rituel et très habilement saisi. Ce livre sera lu avec profit par tous ceux qui s'occupent de symbolique et de l'étude du Mystère au moyen âge.

Annonçons pour finir la publication des deux premiers volumes de la *Correspondance de Marie-Thérèse*[3] d'une *Vie de Schiller*, par H. Düntzer[4], le biographe de Gœthe, et du dix-huitième fascicule de l'ouvrage de l'état-major général allemand sur la guerre franco-allemande.

E. JAEGLÉ.

1. Leizig, Verlagsbuchhandlung von J.-J. Weber, 1880. In-4°.

1. Zurich, Verlag von Cæsar Schmidt, 1880. 1 vol. in-12.
2. Leipzig, Verlag von Fr. W.-Ch. Grunow, 1880. 1 vol. in-12.
3. Vienne, Braumüller.
4. Leipzig, Fues.

# BELGIQUE

Bruxelles, 15 décembre 1880.

Nous voici revenus au printemps des livres, qui coïncide heureusement avec le triste hiver, nous apportant l'attrait et la fraîcheur d'éclosions multiples pour effacer la monotonie et charmer le cours si lent de nos soirées.

Nous assistons chaque année à ce renouveau, mais nous avons à chaque retour des surprises nouvelles, et l'année 1880 n'a rien à envier à ses aînées. Comme je le disais dans ma première correspondance du *Livre*, — cette belle revue qui a conquis tant de sympathies et qui, dans ce pays, a rallié de nombreux adhérents, — les éditeurs de l'étranger inondent de leurs publications splendides nos magasins de librairie. C'est un émerveillement.

Il me plaît toutefois de signaler aux amateurs et aux bibliophiles quelques ouvrages de nos éditeurs qui font fort bonne figure au milieu de tous ces ors et de tous ces rouges flamboyants des livres d'étrennes.

Qu'il me soit permis, avant cette énumération, de féliciter M. Camille Lemonnier, mon ami et collaborateur, de son livre charmant, ***Bébés et Joujoux***, que l'éditeur Hetzel vient de produire dans sa coquette Bibliothèque blanche. Ce livre est vraiment attrayant dans le fond et par la forme : les jolies historiettes et contes enfantins qui le composent sont ciselés avec cet art tout spécial dont notre écrivain a le secret. Et sous leur naïveté adorable se cachent habilement de belles pensées et d'utiles enseignements. MM. Geoffroy et Becker ont illustré le texte avec beaucoup de soin.

Les éditeurs Gay et Doucé ont mis en circulation, pendant cette dernière quinzaine, plusieurs ouvrages intéressants :

***La Bibliomanie en 1880***, suite d'un travail publié sous ce même titre en 1878 par M. Gustave Brunet (Philomneste Junior). Dans cette étude de bibliographie rétrospective, le savant écrivain relève les adjudications les plus remarquables qui ont eu lieu pendant les années 1879 et 1880, s'attachant toutefois plus spécialement aux ouvrages dont le prix de vente a dépassé 1,000 fr., et pour lesquels il donne le chiffre de valeur primitive. Ces recherches, classées dans l'ordre alphabétique, sont curieuses et très instructives au point de vue de la progression constante qui marque depuis plusieurs années la passion d'achat des livres rares et précieux. L'ouvrage, tiré sur les presses de l'*Économie financière*, n'a été imprimé qu'à 500 exemplaires.

Une résurrection curieuse produite par les mêmes éditeurs est : *Nocrion*, conte allobroge, d'après l'édition de 1747, avec préface et notes de Jamet. Ce conte, attribué pendant longtemps à M. de Caylus, mais dont la paternité revient à Gueulette, d'après le marquis de Paulmy, serait, nous dit ce bibliothécaire, tiré d'un ancien fabliau dont on a fait ensuite ***les Bijoux indiscrets***. Ce conte est très libre, mais écrit dans un style naïf qui cache les crudités. Dans ce même ouvrage on trouve un fabliau de Garin (XIII^e siècle), qui porte un titre assez effarouchant sous ses points transparents. A. de la Fizelière, qui a écrit une *postface* pour cette réédition, pense avec malice qu'il y aurait à faire, sur les données du fabliau de Garin, un livre scientifique, un vrai livre de langue universelle. En somme, très croustillant ouvrage, complété par un vocabulaire, et où les blasons, supprimés dans le recueil de Méon, sont reproduits page pour page.

L'imprimerie Félix Callewaert père a mis au jour pour les mêmes éditeurs une véritable petite merveille de goût et de fraîcheur : ***De l'indécence aux hommes d'accoucher les femmes***, réimpression d'un ouvrage du docteur Hecquet, d'Abbeville. Ce disciple d'Esculape condamne absolument l'intrusion des hommes dans les accouchements ; ces fonctions ont été dans l'antiquité et doivent rester confiées aux femmes. L'auteur a des raisonnements fort plausibles, et je me doute fort qu'à l'époque de sa publication le livre dut faire crier. Aujourd'hui, cette critique moraliste ne pourrait avoir de portée ; mais le livre est curieux à lire néanmoins. Cette réimpression, tirée à 500 exemplaires, a été l'objet de soins tout particuliers. L'ouvrage, imprimé sur beau papier de Hollande, est un petit in-12 dont les pages, d'un bleu opale très doux, sont enfermées dans des cadres de couleur terre de Sienne calcinée. Cela est d'un effet charmant.

Dans la pensée d'être agréables aux curieux,

MM. Gay et Doucé viennent de faire paraître, il y a peu de jours, *Anecdotes piquantes* de Bachaumont, pour servir à l'histoire de la société française à la fin du règne de Louis XV. M. Jean Gay a été le compilateur de ces nouvelles et anecdotes choisies avec discernement et auxquelles il a joint une table bio-bibliographique fort utile. Une eau-forte de Chauvet, qui n'est pas une de ses meilleures, est placée en tête de cet ouvrage (in-8° de plus de 320 pages attrayantes), bien imprimé par la maison Clerbaut.

Je ne veux pas passer sous silence, bien que l'édition soit sans doute épuisée, la réimpression des *Mémoires d'une demoiselle de bonne famille*, rédigés par elle-même, revus, corrigés, élagués, adoucis et mis en bon français par Ernest Feydeau. La publication de ce volume a fait quelque bruit à son apparition. En dehors de sa valeur intime, c'est-à-dire de l'attrait de curiosité que l'œuvre renferme, cette réimpression que je signale mérite une mention toute particulière pour l'eau-forte qui la complète et qui a été joliment enlevée par M. Henriot.

Je signalerai comme curiosité bibliographique : *la Confession générale d'Audinot*, remise au jour d'après le pamphlet original et rarissime de 1774, avec un avant-propos et des notes critiques et biographiques, par un jeune écrivain, M. Auguste Paer, un chercheur intelligent. Ce libelle est très curieux et en outre fort rare; trois exemplaires seulement sont connus, et M. Paer a le bonheur d'en posséder un.

Je me fais un plaisir d'annoncer aux bibliophiles que l'auteur prépare en ce moment un travail d'une utilité incontestable et dont tous ceux qui s'occupent des livres lui sauront gré : *la Table alphabétique et analytique de Métra*. Nous aurons l'occasion d'en reparler, ainsi que des *Petits soupers de l'hôtel Bouillon*, qui paraîtront bientôt.

L'éditeur Kistemæckers a mis dernièrement en vente un ouvrage très artistique et qui constitue une innovation en bibliographie. *Six morceaux de littérature*, eaux-fortes à la plume par Léon Cladel, interprétés au burin par Félicien Rops, Van Kuyck, Moloch et Lenain. Les morceaux de Cladel sont des chefs-d'œuvre de style dans cette forme qui lui est si personnelle, et les aquafortistes qui les ont interprétés ont fait, eux aussi, œuvre d'artistes.

A la même librairie *le Scopit*, étude curieuse sur l'une des plaies les plus honteuses de notre époque. Le scopitisme, que nous appellerions la religion des eunuques, est basé sur le dogme de la religion chrétienne orthodoxe, et l'idée de la mortification ici-bas, en vue de mériter le bonheur éternel, est la principale idée de la secte des scopits. L'auteur, que nous cache une trinité d'étoiles, a groupé des faits très caractéristiques et les présente dans une action bien mouvementée. L'œuvre est digne de la curiosité et du succès qui l'accueille.

Le libraire-éditeur Mayolez a publié un ouvrage qui est sans doute le premier d'une série qui paraîtra sous ce titre général : *Philosophie matérialiste*. M. Conta, professeur à l'université de Jassy, dans son *Introduction à la métaphysique*, se propose d'établir que les plus profonds systèmes de métaphysique d'aujourd'hui dérivent, par évolution lente et continuelle, des plus grossières croyances de l'homme primitif. L'auteur passe en revue les diverses périodes de la métaphysique depuis le fétichisme jusqu'au matérialisme.

Léon Degeorge.

---

OUVRAGES RECOMMANDÉS

*L'Idée moderne du droit*, d'après M. A. Fouillée, par L. Regnard, avocat. Étude critique intéressante du remarquable travail de M. A. Fouillée : *l'Idée du droit*.

*Les timbres de Belgique*, depuis leur origine jusqu'à nos jours, par M. J.-B. Moens, volume de 480 pages contenant l'historique du timbre-poste en ce pays depuis 1849, date de l'importation première jusqu'aujourd'hui.

*Instruction philosophique sur la franc-maçonnerie*, par le F∴ Fleury, petite plaquette in-12, contenant des indications précises sur les initiations, le compagnonnage et le protectorat maçonniques.

*Le Catalogue illustré de l'Exposition historique de l'art belge* et du musée moderne de Bruxelles, superbe publication éditée par MM. Dumas et Rozez et donnant les reproductions originales de plus de 200 tableaux ayant figuré avec éclat à la dernière exposition de Bruxelles. Sous peu paraîtra l'édition de luxe de ce catalogue qui est vivement attendue par les artistes et les amateurs.

A signaler encore, la très intéressante publication hebdomadaire illustrée qui vient de paraître sous ce titre : *l'Illustration belge*. Début excellent et qui promet. La partie artistique et la partie littéraire sont l'objet de soins particuliers. J'en reparlerai.

L. D.

# ESPAGNE

Barcelone, décembre 1880.

## LA LITTÉRATURE ESPAGNOLE
### JUSQU'AU PRÉSENT SIÈCLE

Avant de commencer mes correspondances sur le mouvement bibliographique de l'Espagne, il importe de mettre les lecteurs du *Livre* au courant de l'état actuel de culture intellectuelle de la péninsule ultra-pyrénéique, et des tendances de la littérature dans ce pays.

Pour cela, il faudra fairé quelques considérations ethnographiques, géographiques, philologiques, et suivre l'évolution de la littérature espagnole jusqu'à nos jours.

L'Espagne n'est pas un pays unique, il est plutôt une fédération de divers peuples, procédant de races entièrement distinctes, placées dans des milieux naturels absolument différents. Des invasions successives ont laissé dans la péninsule ibérique leurs descendances, chacune sur les contrées les plus appropriées à leur tempérament et à leurs aptitudes.

Sans tenir compte des anciens autochtones du pays, dont l'origine n'est qu'insuffisamment connue, il y a eu des Ibères, des Celtes, des Protosemites (Hiksos? Égyptiens), des Grecs, des Carthaginois, des Romains, des Goths, des Visigoths, Vandales, Arabes, Francs, Maures et Juifs. On peut bien marquer cinq grandes divisions géographiques et ethnographiques en même temps: les Basques à la langue agglutinée, race sœur des races *ougrofinoises* ou *turcoaltaïques;* les Catalans s'étendant des Pyrénées orientales à Murcie, et de l'Aragon aux îles de la Méditerranée. C'est la race qui dominait l'ancien royaume d'Aragon, race au fond latin, mélangée de celte et de goth (d'arabe, à Valence); les Castillans, comprenant les anciens royaumes de Castille et de Léon et toute l'Espagne centrale; les Gallegos qui, au fond, sont de la même race lusitane que les Portugais. et les Andalous chez lesquels prédomine l'élément sémitique (Phéniciens, Arabes, Maures, Juifs).

Au moyen âge, pour chasser du pays l'invasion mahométane, l'Espagne se divisa en plusieurs royaumes indépendants: Léon, les Asturies et la Castille, la Navarre, la Catalogne et l'Aragon, formaient des États complètement indépendants à tendances diverses. La dynastie de Barcelone et la race catalane (mêmes races que celles du Languedoc et de la Provence) gouvernaient ce qu'on appelait le royaume d'Aragon. C'était une espèce de fédération de contrées qui avaient à leur tour un gouvernement local, à la manière des petites républiques. La Provence et Marseille, Toulouse, le Roussillon, la Catalogne, l'Aragon, Valence, Alicante, et les Baléares, formaient ledit État, lequel dominait sur une grande partie de l'Italie (Sicile et Naples), de la Grèce, de l'Orient et de la côte d'Afrique. Les rois dans ce pays n'étaient pas des rois par droit propre, ils étaient des rois constitutionnels, élus par leurs sujets, et gouvernaient en tant qu'ils respectaient les libertés du pays. *On accueillait dans ces royaumes* les savants et les poètes, et toutes sortes de gens sans distinction de religion; ceux même qui n'en avaient pas y pouvaient exprimer librement leurs idées.

La langue qu'on parlait était l'ancienne langue d'*oc*, c'est-à-dire ce qu'on connaît aujourd'hui en France sous le nom de *provençal* ou *limousin* (langue qu'on parle encore, un peu altérée, en Catalogne, à Valence, à Alicante et dans les îles Baléares). Les troubadours y fleurirent au XIIe siècle, et les lettres y prirent un essor inconnu aux autres royaumes chrétiens de l'Espagne. Raymond Lulle, Arnaud de Vilanova, Mossen Roig, Muntaner, Ansias March, Pere Serafi et d'autres y écrivirent. On y traduisait les classiques grecs et les livres hébreux et arabes. Quand les croisés de Montfort éteignirent la civilisation de la Provence et du midi de la France, ils tentèrent de faire de même avec le royaume d'Aragon, mais ils furent repoussés. Alors ce fut en Catalogne que se réfugia et se continua le mouvement de la poésie et de la littérature provençale; il ne s'éteignit qu'à l'unification de l'Espagne par les rois catholiques.

L'Andalousie florissait sous les Oméiades; les lettres et les sciences y épanouissaient leurs fleurs les plus riches. Hackam II y donnait une complète liberté de penser; Cordoue n'était qu'une ville de professeurs, d'étudiants et de libraires, et son palais était transformé en véritable bibliothèque. Des savants arabes, juifs et chrétiens, largement entretenus par le calife, y développaient leurs théories dans les écoles; autour d'eux se pressaient des gens de toute nation qui y venaient apprendre. On n'établissait aucune différence de religion ni de race; on ne distinguait que d'école; le talent seul constituait la hiérarchie. La philosophie grecque y réapparut pour

éclairer tout le moyen âge, et on arriva à ne parler qu'en vers. Mais les fanatiques Maures, ces barbares de l'Afrique, observateurs fidèles du Coran, vinrent se précipiter sur cette civilisation mécréante (comme ils l'appelaient), et l'éteignirent.

La Castille était bien en arrière de l'Andalousie et du royaume d'Aragon, et comme civilisation et comme littérature. En lutte perpétuelle contre les Arabes et les Maures, n'ayant ni grandes villes, ni ports de mer, ni communications avec le reste de l'Europe, toujours le pied à l'étrier, elle ne formait qu'une sorte de nation nomade et guerrière. Les rois n'avaient pas de siège fixe pour leurs cours; ils gouvernaient plutôt de leur tente que de leur palais. C'est uniquement à partir du xiv<sup>e</sup> siècle que la littérature y commence à prendre de l'essor; antérieurement à cette époque, on ne trouve que des *romances* pour encourager la lutte et des poésies mystiques[1].

Alphonse *le Sage*, ce roi savant, voulut organiser et propager la science, et développer la littérature, afin de transformer la société dure et brutale qui l'entourait en une société cultivée et intelligente. Il fixa des *tables* pour faire connaître à l'Europe toutes les découvertes astronomiques des savants orientaux; il fonda un observatoire à Tolède où l'on comptait cinquante astronomes, la plupart arabes.

Il laissa une compilation de tous les droits de Castille et de Léon; une autre des droits des municipes, dans laquelle il tendait à corriger, par le droit royal, l'anarchie des divers droits particuliers des villes et des seigneurs; enfin la compilation du droit goth, intitulé : *Las siete partidas*. De plus, il fit rédiger une chronique générale de l'Espagne en langue vulgaire (*romance*), intelligible à tous ses sujets, et ordonna d'écrire de cette façon tous les documents officiels, même les annales de Castille. Il importa divers ouvrages, qu'il fit traduire en castillan et en latin, spécialement ceux de l'école philosophique de Cordoue; Averroès fut largement commenté. Mais c'était trop de culture pour le peuple des Castilles. Presque tous les grands seigneurs se soulevèrent contre le savant monarque, jusqu'à ce que son fils, qui n'était qu'un soldat ignorant, le détrônât. Malgré cela les efforts d'Alphonse ne furent pas inutiles; la littérature se modifia et prit quelque chose du style des Orientaux. Aux anciennes, romances qui ne chantaient que des exploits guerriers, succédèrent des poésies amoureuses et galantes. L'influence limousine se fit aussi sentir, et bientôt on chanta la foi du chevalier à sa dame, l'amour passionné jusqu'à la mort. En même temps se développa le goût pour le fabuleux, pour l'extraordinaire. Dans *el Cancionero de Baena*, on ne trouva déjà plus rien qui rappelle *el Romancero del Cid*.

Le xv<sup>e</sup> siècle commence avec Jean II, lequel accorda à la littérature une protection très étendue; son palais, pendant plusieurs années, ne fut qu'une académie. Les luttes littéraires, mises en vogue plus de deux siècles auparavant par les troubadours provençaux et catalans, devinrent à l'ordre du jour; la Castille reproduisit les jeux floraux de Toulouse et de Barcelone. Jean de Mena, le marquis de Santillana, don Enrique de Villena, influencés par Dante, Pétrarque et peut-être par Boccace, préludèrent à la Renaissance. Ce fut le seigneur de Villena qui contribua le plus à la résurrection de l'antiquité. Il traduisit des ouvrages grecs et latins, et en composa d'autres, suivant les traces des antiques; quant à ses ouvrages scientifiques, on ne les connaît guère que par les références d'auteurs contemporains, car ils furent brûlés après sa mort par frère Barrientos, comme étant des livres de magie[1]. A la fin du siècle surgit Georges Manrique, connu par les beaux vers si pleins de sentiment et de philosophie, qu'il composa à la mort de son père.

Le xv<sup>e</sup> siècle finit avec l'union de tous les royaumes de l'Espagne, grâce au mariage de Ferdinand d'Aragon avec Isabelle de Castille et à la conquête de Grenade. Après l'expulsion des Maures et pour des causes politiques, la race castillane prédomina sur les autres races de la péninsule. C'est sur elle que s'appuyèrent les monarques autrichiens pour maîtriser les anciens royaumes devenus provinces. La dynastie autrichienne unifia ce qui n'était que rapproché, en imposant l'absolutisme catholique et monarchique à tous ses sujets. Ses rois siégeant en Castille déclarèrent langue officielle de l'Espagne et de toutes ses possessions, la langue castillane. Aux provinces de l'est il fut défendu d'écrire en catalan, à celles du sud on supprima l'arabe, qui, mélangé au castillan, devint l'andalous.

A la Renaissance, la littérature castillane, devenue littérature espagnole, se développe grandement; les plus remarquables ouvrages se produisent; il y en a qui dépassent tous ceux des autres littératures; c'est l'époque de Cervantes. Mais bientôt on tomba dans l'imitation de celle

1. *El Poema del Conde Fernan Gonzalez* et *El Poema del Cid. Poésies de Gonzalo de Berceo* et *Del Arci preste de Hita.*

1. Consulter la lettre du bachelier de Ciudad Real à Jean de Mena, et les vers de celui-ci sur la mort de D. Enrique de Villena. Voir aussi le prologue de *El Arte cisoria,* par Felipe Benicio Navarro.

de l'Italie. Alors on adopta le sonnet et divers autres mètres impropres au génie de la langue de Castille, si sobre et si précise anciennement. C'est à cette époque que commencèrent l'affectation, l'absence de naturel, la fausse exaltation, avec le perfectionnement conventionnel de la forme. L'originalité native disparut sous les importations étrangères; visant aux qualités supérieures de la langue toscane, les littérateurs espagnols, plutôt que de cultiver leur langue propre, préférèrent imiter les Italiens et arriver ainsi au perfectionnement de leur idiome; on en vint même à le copier servilement. Il est vrai que l'énergie de la couleur et le fond réaliste du caractère espagnol ne purent être effacés, mais ils en souffrirent beaucoup. On surchargea le style de phrases ampoulées, on s'appliqua à faire des jeux de mots élégants; on regardait tellement au bien dire, qu'on finissait souvent par ne rien dire. Alors on voit se développer le goût pour un conceptualisme baroque, et le *cultisme* apparaît avec un style alambiqué et subtil, aussi pur de forme que vide de pensée, arrivant au *gongorisme*, lequel, à une emphase banale, unissait une construction torturée qui admettait les transpositions les plus insensées, pourvu que la phrase sonnât bien à l'oreille. Ils sont bien rares au XVII<sup>e</sup> siècle, les écrivains non atteints par cette maladie; même les plus sages comme Quevedo ne manquèrent pas d'en être affectés. Après cela, c'en est fait du raisonnement. Ne cherchez chez les littérateurs espagnols ni discussion, ni profondeur de vues, ni connaissances scientifiques, pas même de l'érudition exacte. Dans leurs œuvres on ne trouve que la peinture exagérée de l'ardeur des désirs; les exploits de la guerre chantés avec une hyperbole impossible; ou dans le genre *picaresco*, la truanderie, l'escroquerie, les mœurs des gens les plus abjects, et la faim, dépeints, avec une exubérance de détails qui effraye, tandis que le genre mystique tombe dans des transports d'amour divin qui aboutissent à une concupiscence effrénée.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, un autre fléau tomba sur la littérature espagnole. Le conventionnalisme classique des littérateurs de l'époque de Louis XIV y fut introduit. Alors on vit dégénérer la littérature religieuse en niaiseries dévotes, et la poésie lyrique en naïves fictions pastorales. Il est vrai qu'à l'époque de Charles III se produit une réaction salutaire. La critique commence à surgir. La littérature enregistre des noms comme ceux de Feijoo et Isla, et bientôt apparaissent d'autres écrivains comme Jovellanos, sensiblement influencés par l'encyclopédie. Mais cela ne guérit pas au fond la décadence littéraire de l'Espagne. La poésie se noyait dans les fadeurs du genre bucolique et ne produisait que des églogues aussi artificieuses que banales; et le XVIII<sup>e</sup> siècle finit avec des médiocrités correctes comme celles de Moratin et de ses imitateurs.

POMPEYO GENER.

## ITALIE

Décembre 1880.

Après vingt mois de travail, le professeur A. de Gubernatis vient d'achever la publication de son *Dizionario universale degli scrittori contemporanei*. Il y a eu huit mois de retard, d'après la promesse qu'il avait faite au commencement; mais il avait vraiment trop promis; et vingt mois sont un espace de temps assez restreint pour y loger toutes les difficultés, on pourrait dire les tracas, qui accompagnent les travaux de ce genre. Malheureusement, le *Dizionario* ne se ressent que trop de la hâte avec laquelle il a été poussé. Toutefois, l'on ne saurait dire que ce soit une lecture sans profit. Loin de là. D'abord il trouve sa raison d'être dans le fait qu'il va remplir, tant bien que mal, une place qui était vide. C'est, en effet, de cette pensée-là que le professeur de Gubernatis tire sa plus grande consolation. Et il n'a pas tort enfin. Mais pour nous, ce qui fera toujours feuilleter avec plaisir les pages de cet ouvrage, ce sont justement ses défauts les plus graves. L'humour de l'œuvre est tout là. C'est justement le manque de proportion, le mélange de toutes les formes et de toutes les couleurs qui en font un monument des plus curieux. Nous nous figurons l'effet que produira d'ici à vingt-cinq ans, — si quelques exemplaires de cette première édition devenue précieuse sont conservés, — la lecture de certaines biographies, et les rapprochements, les comparaisons que l'on pourra faire! La biographie de Arrigo Boito, par exemple, connu du monde entier par son double génie de poète et de musicien, et si maltraité dans le dictionnaire; et la biographie de M<sup>lle</sup> Sofia A. (Albini), où l'on nous fait savoir, entre autres choses, que M. son père est auteur d'une brochure sur la culture des vers à soie! Mais il y en

a bien d'autres! Cependant nous ne voulons point rendre plus amère par nos paroles la coupe d'amertume que l'auteur a dû trop souvent porter à ses lèvres. Selon nous, tout cela était inévitable, du moment où l'on ne voulait pas se borner à un simple catalogue de noms et de dates, — que personne sans doute n'aurait lu. M. de Gubernatis voulait, lui, faire avant tout un ouvrage qui eût un attrait littéraire; c'est pourquoi il écrivait, dès le commencement, à ses collaborateurs : « ..... Ce doit être comme un salon où se rencontrent les écrivains dumonde entier ; les maîtres de la maison les présentent les uns aux autres avec la plus parfaite politesse, donnant du relief aux qualités de chacun, laissant les défauts dans l'ombre; mais toujours en gens d'esprit qui savent la science des nuances et des sous-entendus sur le bout des doigts. » C'était un programme attrayant, il faut le dire, mais presque impossible à réaliser, on l'a vu. Ajoutons que les collaborateurs comme le directeur (il l'avoue lui-même et en appelle à notre cœur) avaient des amis et des ennemis que l'on ne pouvait pas traiter de la même façon. Mais soyons indulgents. Un ouvrage difficile mené à bon terme, des intentions excellentes, une utilité réelle, quoique inférieure à l'attente, voilà bien des chefs de décharge; tenons-en compte. M. de Gubernatis, avec son activité merveilleuse et ce courage qui ne se laisse jamais vaincre, réparera certainement autant que possible les défauts de cette première édition dans la seconde qu'il va tout de suite commencer.

Plusieurs romans ont été publiés dans ces dernières semaines; mais si beaucoup sont passables et quelques-uns assez intéressants, nous n'avons encore rien vu qui s'élève bien haut dans le sens artistique. Nous aurons peut-être quelque chose de mieux vers la fin de l'année.

En attendant, voici quelques titres :

*Il Roccolo di Sant' Alipio*, par M. Caccianiga; Treves, Milano. — Nos guerres de l'Indépendance sont une minière presque vierge encore, d'où les romanciers peuvent tirer des sujets intéressants et surtout de beaux cadres pour une action quelconque. M. Caccianiga a bien pensé donc de se servir d'un pittoresque pays des Alpes, le Cadore, et de la révolution de 1848, comme fond pour le joli dessin d'une histoire d'amour très fraîche et très simple. Un peu trop simple vraiment, et vieille aussi; c'est là son défaut. Sur cette vaste scène, dans ce paysage tragique, il fallait nous montrer quelque chose de plus vibrant, de mieux fouillé. Les caractères n'ont pas assez de relief; les dialogues ont les défauts ordinaires : ils sont un peu vides et toujours trop longs; mais les descriptions sont bien faites, avec un vif sentiment de cette rude et belle nature, et aussi de cette époque étrange et toute d'enthousiasme.

*Guerra in famiglia*, par Edoardo (M. E. Arbib); Milano, Ottino. — Dans ce roman, l'action se rattache aussi à un moment caractéristique de notre histoire contemporaine. Mais nous n'y voyons rien de grand, ni dans le fond, ni dans les personnages. Les faits auxquels nous assistons se passent peu de temps après l'entrée des troupes italiennes à Rome, et la moitié au moins de la noblesse romaine s'est déclarée pour le pape, en attendant que les « Piémontais » s'en aillent comme ils sont venus. Dans la famille des princes Savelli, un frère a pris parti pour le roi d'Italie, l'autre pour le pape; *indè* la guerre. Mais au fond ce n'est que guerre de femmes, de deux princesses belles-sœurs qui se détestent. Par bonheur (par bonheur pour eux, malheureusement pour le roman, car c'est un amour bien vieux), les enfants de ces gens-là s'aiment et, après de longues difficultés, parviennent à se marier. Ainsi finit la guerre en famille. Pas neuve (répétons-le), cette histoire; elle est même assez vieille; mais certaines figures sont bien touchées, surtout les profils des deux prêtres.

*I nostri nonni, scene romagnole*; auteur anonyme; Bartolotti, Milano. — Une peinture assez mauvaise de la vie et des mœurs d'une petite ville de la Romagne du temps des *carbonari* (1821). Le style est prolixe, mais le livre, qui n'a pas l'air d'être écrit par un romancier de profession, porte un cachet personnel et répand un parfum de naïveté qui est charmant.

*Lydia*, par Grazia Mancini-Pierantoni; Ottino, Milano. — C'est, nous croyons, le livre le plus intéressant de Mme Pierantoni. L'amour et la jalousie en font les frais; l'action (la fable) présente des défauts, mais les personnages sont vivants, les passions senties et profondes.

*Troppo tardi*, par Claudia Casoretti. — Les romans de Mme Casoretti sont des romans dramatiques et mouvementés, des romans de feuilleton assez intéressants. La partie descriptive et psychologique laisse naturellement à désirer; mais l'action vive, sinon toujours bien ordonnée, amuse les amateurs de ce genre.

*Bozetti Sardi*, par Ottone Bacaredda; Dumolard, Milano.— L'auteur veut nous faire connaître la Sardaigne, pays presque ignoré, et c'est une bonne intention. Certains croquis sont réussis; il sait raconter avec humour, mais il lui faudrait plus de couleur dans les peintures de cet étrange pays, et une étude plus profonde en toute chose.

Le professeur B.-E. Maineri, auteur de plusieurs romans et nouvelles pleins de moralité, vient de publier dans le même genre *l'Orfana della Stella;* M^me^ Viani-Visconti, des croquis pour le peuple; M^me^ Isabella Scopoli-Biasi, trois nouvelles pour les jeunes filles, et Cordelia *la Vita intima* (Treves, Milano).

Après une assez longue attente, nous allons avoir un autre livre de M. Edmondo de Amicis. Cette fois ce sont des vers dans une très belle édition diamant (Trèves, Milano, 1881), des *sonetti* et quelques autres poésies, comme *Il Figlio de l'Orfano* (l'Enfant de l'Aveugle), *Nel Torrente* (Dans le Courant), *A mia Madre*, etc.; mais dans les *sonetti* on retrouve toutes les formes et les genres les plus divers, depuis la haute description jusqu'à la satire et à la plaisanterie un peu leste de paroles. Cette variété dans un recueil semblable est la qualité la plus avantageuse, car on ne sait que trop combien il est facile d'être monotone et ennuyeux dans une cinquantaine de *sonetti*. M. de Amicis ne l'est jamais; et même lorsque toute la pièce n'a pas la même tournure heureuse, on peut toujours s'arrêter à une pensée gracieuse, à un rapprochechement imprévu et fin qui relève le tout. Les douze *sonetti* dans lesquels il fait la description de la guerre comme en douze tableaux, *La Caravana dal Monte, All' acque dolci, Bontà, I Baci, Ricordi de l'Olanda*, etc., sont des plus beaux dans le style sérieux. Dans le style satirique, citos: *Maldicenze letterarie, Una Visita, Un Ammiratore, A un poeta realista*, etc.

*Nuptialia, traduzione dal greco*, par G. Chiarini et G. Mazzoni. — M. Chiarini a traduit l'idylle de Théocrite, *les Femmes de Syracuse qui vont à la fête d'Adone*, dans une forme exquise, et M. Mazzoni *Nausica*, de l'*Odyssée*.

M. Felice Cavalotti a écrit une belle poésie, trop érudite, à l'occasion de l'inauguration du monument aux morts de Mentana, qui eut lieu à Milan, le 4 novembre: *La Marcia di Leonida;* Milano, Civelli.

Un beau livre de littérature critique est celui du professeur Giuseppe de Leonardis, auteur d'un cantique: *La Nuova Sion*, très loué dans le *Dizionario* de M. de Gubernatis, et d'autres livres. *L'Arte e la vita dello spirito* (l'Art et la vie de l'esprit), a reçu un bon accueil de la part des professeurs de littérature et même l'approbation du grand critique M. de Santis, ministre de l'instruction. L'auteur est un spiritualiste ennemi des dogmes, et il veut que l'école soit aussi également éloignée du jésuitisme que du darwinisme.

BRUNO SPERANI.

---

# LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOTHÉCAIRES

## DE LA GRANDE-BRETAGNE

**Transactions and Proceedings of the second Annual Meeting of the Library Association of the United Kingdom,** *held at Manchester, September, 23, 24, and 25, 1879*. Edited by the Secretaries, HENRY R. TEDDER, librarian of the Athenæum Club, and ERNEST C. THOMAS, late librarian of the Oxford Union Society. London: Printed at the Chiswick press by C. Whittingham and C^o^. 1880. 1 vol. grand in-4° de x-184 pages.

L'Angleterre est le pays des unions, des ligues, des associations. On forme une société pour éditer Shakespeare; on en forme une autre pour l'extirpation du vice et la défense des bonnes mœurs. Il y a des gens qui se cotisent pour faire fermer les cabarets et assurer le triomphe des buveurs d'eau; il y en a qui trouvent de l'argent pour soutenir les prétentions du *claimant* Tichborne; d'autres qui alimentent les missions évangéliques dans les pays catholiques ou sauvages, — pour un puritain la différence est mince; — les ouvriers opposent leurs ligues à celles de leurs patrons; le *Stock Exchange*, la Bourse de Londres, est une association de capitalistes; les épiciers et taverniers s'enorgueillissent d'avoir le prince de Galles à la tête de leur corporation; tous les intérêts sont représentés par des coalitions différentes; toutes les entreprises de quelque importance sont conduites par une force collective; il n'y a guère qu'aux États-Unis que la communauté des efforts dans la poursuite du même but soit d'une plus constante et plus énergique application.

Il serait donc étonnant que les bibliothécaires (*librarians*) et ceux qui s'intéressent à la bibliographie et à l'arrangement matériel des livres fussent restés en dehors de ce mouvement d'association. Les Américains ont donné l'exemple à leurs cousins de ce

côté-ci de l'étang, car c'est ainsi qu'ils appellent familièrement l'océan qui les sépare *(the pond)*. Mais les Anglais ne devaient pas se laisser distancer longtemps. Il y a trois ans environ, M. Winter Jones, alors administrateur (*principal librarian*) de la bibliothèque du *British Museum*, prononçait à Londres le discours d'inauguration de l'Association des bibliothécaires de la Grande-Bretagne. En 1878, les membres se réunissaient pour la première fois en assemblée générale, à Oxford, et y soulevaient plusieurs questions intéressantes dont la plupart ont été reprises au second *meeting* tenu à Manchester, en septembre dernier.

Les travaux de ce congrès des bibliothécaires anglais viennent d'être publiés, par les soins de la Société, en un beau volume que nous avons sous les yeux.

C'est plaisir de feuilleter ces publications d'outre-Manche. Les doigts sont flattés au contact de ce beau papier d'un ton crémeux, un peu épais, mais nullement rigide, à la fois souple et résistant. L'impression, d'une netteté parfaite, encadrée dans de vastes marges, repose l'œil au lieu de le fatiguer. De ces pages, où les blancs sont ménagés avec une sage libéralité, où les en-têtes, les culs-de-lampe et les lettres ornées contribuent sans discordance à l'harmonie de l'ensemble, se dégage une impression de bien-être tranquille qui peut plus facilement se sentir que s'exprimer. Si je ne craignais les anglicismes, je dirais que ce sont des volumes *comfortables*. La langue populaire me fournit pourtant un mot juste dans son énergique trivialité : ces livres-là ont l'air cossu.

Tout se tient, du reste. Comme les livres, les meubles, les vêtements, les logements des Anglais riches ont l'air cossu, c'est-à-dire qu'ils sont solides, substantiels, amples, d'usage commode, et qu'on voit qu'ils ont coûté cher. Il n'y manque que l'élégance, la délicatesse et le raffinement.

Ceci ne s'applique qu'aux vrais Anglais, à ceux qui sortent du fond même de la nation. La plupart des membres de l'aristocratie britannique sont plutôt cosmopolites, initiés de bonne heure aux habitudes et aux exigences du goût continental, et, par leurs ancêtres, de sang français bien plus que saxon.

Le choix de Manchester pour lieu de réunion d'un congrès de bibliothécaires était particulièrement heureux. Manchester n'est pas seulement une des plus grandes villes manufacturières de l'Angleterre; elle n'est pas seulement le berceau de cette école économique dont M. John Bright est le plus bel ornement, et dont les doctrines, telles qu'elles sont appliquées aujourd'hui, ne paraissent guère plus fécondes en résultats satisfaisants que ne le furent l'esprit d'aventure et les tendances césariennes de lord Beaconsfield qu'elles ont tant contribué à abattre; c'est aussi une ville intelligente, éprise de science et de littérature, ardente à propager partout l'instruction, et toujours prête à mettre à la portée des masses les livres, ces instruments indispensables de toute culture intellectuelle. Manchester et Salford, autre grande ville greffée sur la première, sont le pays des bibliothèques populaires, des *free libraries*, entretenues par une taxe municipale spéciale, et où les lecteurs de toutes les classes et de tous les âges trouvent l'aliment dont leur esprit a besoin, depuis le journal quotidien jusqu'aux revues savantes, depuis les chefs-d'œuvre des philosophes, des historiens, des poètes et des romanciers, jusqu'aux livres à images d'où ceux mêmes qui ne savent pas lire peuvent tirer plaisir et profit.

Les comtés de Lancaster et de Chester sont les provinces d'Angleterre où ces bibliothèques sont le plus répandues et le plus assidûment fréquentées. On ne peut guère leur opposer que la bibliothèque de la ville de Liverpool, qui prête une moyenne de deux mille six cent cinq ouvrages par jour.

L'aménagement intérieur de ces établissements ne laisse presque rien à désirer. On s'est préoccupé avant tout des besoins des lecteurs, et on s'est appliqué à les satisfaire. Les salles sont assez vastes, bien aérées; les sièges sont commodes et suffisamment espacés; il y a, par endroits, des pupitres où l'on peut lire et écrire debout; tous les journaux, toutes les publications périodiques de quelque intérêt sont mis à la disposition du public; presque toujours les dictionnaires, les encyclopédies, en un mot, les grands ouvrages de référence sont placés dans des rayons ouverts, autour de la salle, et chacun peut librement les consulter. Manchester, en outre, a l'honneur d'une innovation qui mérite d'être signalée. Dans ses bibliothèques populaires, des salles spéciales ont été affectées aux enfants. On a voulu, d'un côté, éviter aux grandes personnes les inconvénients d'un voisinage toujours un peu turbulent et importun, et, de l'autre, attirer le plus de jeunes lecteurs qu'il serait possible, sachant bien que c'était les arracher au vagabondage et aux funestes conséquences qu'il entraîne presque toujours.

L'expérience a parfaitement réussi. Les bibliothèques pourvues de ces salles de lecture spéciales reçoivent chacune tous les soirs une moyenne de plus de deux cents enfants. L'exemple de Manchester a été suivi par d'autres villes, et il n'est pas douteux qu'il ne se propage dans tout le Royaume-Uni. Puisse-t-il aussi passer le détroit!

Une des plus curieuses formes que revête l'amour des Anglais pour le livre et le journal se présente dans les bibliothèques fondées par les sociétés coopératives de consommation, à l'usage de leurs adhérents. C'est quelque chose comme les salles de lecture installées au milieu des magasins du Louvre et du Bon Marché. Mais on comprendra combien nos timides imitations restent loin de leurs modèles, quand on saura que la plupart des sociétés dont nous parlons peuvent offrir à leurs membres des milliers de volumes, et qu'une d'entre elles, à Rochdale, en a près de quinze mille, sans compter les revues et les journaux.

Parmi les nombreuses bibliothèques de Manchester entretenues par des souscriptions particulières, il faut citer la *Foreign Library*, qui contient environ douze mille volumes en langues étrangères, dont le plus grand nombre en français.

La littérature française est d'ailleurs fort en vogue en Angleterre. Tout le monde se pique de savoir, sinon parler, du moins lire le français, et il n'est point

de ville un peu importante qui n'ait son *foreign bookseller*, sa librairie étrangère, où l'on peut non seulement s'approvisionner des nouveautés littéraires françaises au fur et à mesure qu'elles paraissent, mais aussi acheter à prix d'or les raretés qui passionnent les bibliophiles de là-bas à l'égal de ceux d'ici : nos livres d'heures, nos romans en impression gothique, nos vieux poètes et nos classiques en éditions originales, et ces merveilles illustrées que nous a léguées le XVIII[e] siècle. Telles sont les maisons de W. Paterson à Édimbourg, de Kerr et Richardson à Glasgow, de Jeffries à Bristol; telle est, à Manchester, celle qui appartenait naguère à M. Hayes, et qui vient d'être achetée par MM. Sotheran, les grands libraires de Piccadilly, à Londres.

Les travaux du congrès portent d'ordinaire sur des points techniques, tels que la notation du format des livres, l'arrangement et la rédaction des catalogues, la comptabilité des bibliothèques populaires. Il s'est aussi occupé, comme il était naturel, de questions locales. Mais à côté de ces détails, qui ont sans doute beaucoup d'importance pour les bibliophiles et bibliographes d'Angleterre, mais qui n'en ont guère que pour eux, on remarque avec plaisir des rapports et des discussions dont l'intérêt sera apprécié par tous les amis des livres, quelle que soit leur nationalité. C'est ainsi que le bibliothécaire de Owens College, Manchester, M. J. Taylor Kay, a donné lecture d'un véritable réquisitoire contre l'admission des romans dans les bibliothèques populaires.

Ce farouche ennemi de la littérature légère constate avec effroi que sur cent ouvrages demandés dans ces bibliothèques, il y en a environ soixante-dix qui sont des œuvres de fiction, des romans, puisqu'il faut appeler le monstre par son nom. Il consent bien à admettre que quelques-uns des chefs-d'œuvre de l'esprit humain appartiennent à cette classe maudite, et qu'aucune bibliothèque ne saurait décemment s'en passer. Mais dans chaque pays les auteurs de ces chefs-d'œuvre, les seuls qu'on doive admettre dans les *free libraries*, sont au nombre de six, ni plus ni moins. Ainsi l'a décidé M. J. Taylor Kay. Ces six élus sont pour l'Angleterre : De Foë, Fielding, Goldsmith, W. Scott, Dickens et Thackeray. On ne serait pas fâché d'avoir une nomenclature analogue pour les autres pays, notamment pour la France. Mais le réformateur n'a pas jugé à propos de nous faire plus amplement part de ses lumières. Quoi qu'il en soit, il ne doute pas un seul instant que les romans ne soient la véritable peste de ces temps-ci. La paresse, le cynisme, le scepticisme, l'hypocrisie sont, comme chacun sait, les caractères principaux de notre siècle, et c'est dans le roman seul qu'il faut chercher la source de ces aimables qualités, parfaitement inconnues jusqu'à nos jours. C'est avec les œuvres d'imagination écrites en prose, — car une formelle exception est faite en faveur des vers, — que les vices se sont répandus sur ce globe. Dans l'opinion de M. J. Taylor Kay, la véritable boîte de Pandore est un volume d'Ouida ou un récit d'Antony Trollope. Imagineriez-vous pourquoi les matelots de la flotte britannique ne sont plus ces loups de mer inaccessibles à la fatigue, pleins de courage et de sang-froid dans les dangers, soumis à la discipline, attachés à leur navire comme à leur patrie, tels qu'ils étaient tous, paraît-il, avant que l'esprit d'une littérature corruptrice eût soufflé sur les flots dont s'entoure Albion ? C'est à l'influence démoralisatrice des Fenimore Cooper, des Mayne-Reid, des Marryat et des Aymard, et non à autre chose, que cette décadence est due.

Après cette révélation il n'y a plus qu'à tirer l'échelle, n'est-ce pas ?

Quoique ce rapport soit bien l'expression des idées d'une partie du public anglais, il ne trouva heureusement que fort peu d'écho dans le milieu libéral et éclairé où il tentait d'introduire les passions ridicules d'un puritanisme étroit. Il souleva, au contraire, de nombreuses protestations. M. Bullen, le conservateur des imprimés au *British Museum*, plaida avec autorité la cause de ces pauvres romans si malmenés par des esprits chagrins. Dans un petit *speech* plein d'*humour*, il déclara ne connaître rien de plus délicieux que la lecture des romans. Pourquoi priverait-on de cette aimable récréation l'ouvrier ou le petit boutiquier qui vient, après une rude journée de travail, chercher à la bibliothèque de son quartier un utile délassement ? Car M. Bullen ne craint pas de rompre en visière au *cant* britannique, si puissant dans la classe bourgeoise, en affirmant qu'il ne connaît pas un seul roman qui ne contienne bien quelque chose de bon et de profitable, pas un qui soit absolument mauvais. Et certes, si j'en juge par ce que je sais du contenu de l'*Enfer* du *British Museum*, si j'en juge même par les acquisitions que cet établissement fait chaque jour, M. Bullen a dû avoir entre les mains et lire, puisqu'il lit tout, les pires produits de la littérature légère de son pays et du nôtre, qu'il connaît comme le sien.

Une autre question, qui se rattache aussi à ces préjugés de prétendue morale et à ces hypocrites conventions sociales qu'on décore du nom de lois religieuses et qui font de l'Angleterre un séjour si déplaisant pour l'étranger, a été soulevée dans la dernière séance du congrès. Il s'agit de l'ouverture des bibliothèques le dimanche.

On sait ce qu'est l'observation du dimanche en Angleterre et surtout en Écosse. Comme tout travail, toute distraction est interdite. Les taverniers, qui forment une corporation très puissante parce qu'ils possèdent une grande influence dans les élections, ont à grand'peine obtenu et gardé le droit d'ouvrir leurs débits à certaines heures de l'après-midi et du soir. Au nord de la Tweed, ils n'ont même pas ce privilège. On ne trouverait pas un pot de bière à acheter dans tout Glasgow ou dans tout Édimbourg le jour du sabbat. Il y a quelques années, un bourgeois de Glasgow a été condamné à l'amende par le magistrat municipal, pour avoir chanté, un dimanche, des chants profanes en s'accompagnant sur le piano. Il était chez lui, toutes portes closes; mais des voisins indiscrets et malveillants l'entendirent, se prétendirent offensés dans leurs croyances et citèrent le pauvre musicien devant le tribunal de police avec le résultat

que nous avons dit. On se rappelle les cris scandalisés de tous les collets-montés et d'une bonne partie de la presse anglaise à propos d'une promenade en bateau que la reine s'est, il n'y a pas bien longtemps, permis de faire en un jour consacré au Seigneur. Il serait facile de multiplier les exemples de cette intolérance fanatique et bizarre.

Il n'est donc pas si simple qu'il le paraît au premier abord de décider si les bibliothèques à l'usage des classes laborieuses doivent ou non s'ouvrir le dimanche. Un membre du congrès avait présenté une motion qui résolvait le problème dans le sens le plus intelligent et le plus libéral, hâtons-nous de le dire. Il demandait à la Société de formuler le vœu que toutes les bibliothèques publiques et tous les musées fussent ouverts le dimanche, partout où cette mesure serait compatible avec les nécessités du service; mais ses conclusions n'ont pas été adoptées. Le congrès a décidé que de telles questions n'étaient pas de son ressort. En d'autres termes, il n'a pas osé prendre l'initiative d'une réforme que presque tous ses membres favorisent individuellement et qui, tôt ou tard, s'imposera. On a craint de froisser les susceptibilités en éveil. Une fois de plus on a reculé devant cette barrière que le *cant*, c'est-à-dire l'hypocrisie sociale et religieuse, met si souvent en travers du progrès.

En cela je crois que le congrès s'est trompé. Quelles que soient les racines que les préjugés de cette sorte ont poussées dans les masses, quelque prise qu'ils aient sur les esprits vulgaires de la classe moyenne, ils céderont sous les attaques multipliées des hommes de plus en plus nombreux qui ont le courage d'avoir publiquement du bon sens, même en Angleterre. Il eût été plus habile pour le congrès, en même temps que plus digne, de s'associer franchement à un mouvement qui ne peut qu'avoir toutes ses sympathies.

Un autre membre de l'association, M. Cornelius Walford, bien connu parmi les bibliophiles d'outre-Manche pour sa collection de livres et de brochures sur les assurances et les questions qui s'y rattachent, a donné, dans le volume qui nous occupe, une curieuse notice sur les bibliothèques détruites par le feu, les inondations et autres accidents. Il a fait précéder cette notice d'une étude sur les meilleurs moyens à employer pour préserver les livres du danger de l'incendie. Cette étude mériterait d'être traduite. Je remarque en passant qu'il a oublié de noter l'incendie des bibliothèques du Louvre et de l'Hôtel de Ville de Paris en 1871. Du reste il ne prétend pas que la liste qu'il a dressée soit complète, et il fait appel à tous pour en corriger les erreurs et en combler les lacunes.

Avant de quitter l'intéressante publication dont nous rendons compte, disons encore un mot des bibliothèques populaires de Manchester. Ce sont des jeunes filles qui y font le service d'assistants bibliothécaires. Elles y trouvent un travail auquel elles se plient facilement et un salaire relativement rémunérateur. Ces positions sont très recherchées, et il y a toujours une dizaine d'aspirantes pour chaque place qui vient à vaquer. Elles réussissent parfaitement auprès du public et savent tenir dans un ordre admirable les salles destinées aux enfants. Cette innovation, qui ne date que d'hier, se répand déjà dans les autres villes de la Grande-Bretagne. Je crois devoir la signaler et, au besoin, la recommander ici. Le travail des femmes est en général si ingrat et si précaire, elles trouvent si peu de débouchés offerts à leurs aptitudes et à leur zèle, qu'il ne faut rien négliger dès qu'on a chance de leur en faire ouvrir de nouveaux. Sans doute si des jeunes femmes remplaçaient dans nos bibliothèques les employés qui distribuent les livres aux lecteurs, ce serait pendant quelques jours un thème à plaisanteries sur lequel on ne se ferait pas faute de broder. Mais l'inconvénient serait mince, si même c'était un inconvénient; et de nombreuses familles, aux besoins desquelles les efforts du père sont impuissants à subvenir, trouveraient là une ressource précieuse pour leur bien-être matériel, et aussi, pour leurs filles, une sécurité morale qu'elles ne rencontrent que bien rarement.

Au moment de se séparer, le congrès a choisi Édimbourg comme lieu d'assemblée générale pour 1880. Nous tiendrons nos lecteurs au courant des travaux de cette troisième réunion.

La France était représentée à Manchester par le baron O. de Watteville et par M. C.-E. Armand Dumaresq. L'association compte plusieurs autres de nos compatriotes parmi ses membres. Ces relations internationales sont une des plus heureuses tendances de notre temps, et on ne saurait trop les encourager. Rien n'est d'ailleurs plus facile que de les entretenir avec nos voisins d'Angleterre. La langue, comme je l'ai dit, est à peine un obstacle, car tous les hommes instruits de ce pays savent le français, peu ou prou, et le temps n'est pas loin où nous saurons tous quelque peu l'anglais. La France a, de l'autre côté de la Manche, une grande réputation, que je veux croire méritée, de politesse et de bon goût. Notre littérature, nos idées, nos modes y pénètrent chaque jour davantage; notre théâtre y est presque plus populaire que le théâtre national, et, pourvu qu'on accorde aux Anglais que Shakespeare est le plus grand poète du monde, ils sont tout disposés à admirer de bonne foi les productions de l'esprit français. La concession n'est pas pénible à faire, puisque Shakespeare est sans conteste l'égal des plus grands; et nous n'avons nous-mêmes qu'à gagner dans ce commerce intellectuel et littéraire avec une nation dont les défauts et les qualités contrastent si bien avec les nôtres qu'ils semblent devoir naturellement les contre-balancer.

BERNARD-HENRI G.

# COMPTES RENDUS ANALYTIQUES

## DES PUBLICATIONS NOUVELLES

### QUESTIONS DU JOUR

**Publications récentes sur les patois de la France.** — I. *Lettres à Grégoire sur les patois de la France* (1790-1794), documents inédits sur la langue, les mœurs et l'état des esprits dans les diverses régions de la France, au début de la Révolution, suivis du Rapport de Grégoire à la Convention, et de lettres de Volney, Merlet-Laboulaye, Pougens, Urbain Domergue, etc., avec introduction et notes, par A. Gazier. 1 vol. in-8° de 353 pages. Paris, Durand et Pedone-Lauriel, 1880.—II. *Études sur les idiomes pyrénéens de la région française*, par Achille Luchaire. 1 vol. in-8° de 373 pages. Paris, Maisonneuve, 1879. — III. *Grammaire comparée des dialectes basques*, par Ihr. W. I. van Eys. 1 vol. in-8° de 535 pages. Paris, Maisonneuve, 1879. — IV. *Lou tresor dou Felibrige* ou *Dictionnaire provençal-français, embrassant les divers dialectes de la langue d'oc moderne*, par Frédéric Mistral. 1 vol. in-4° en cours de publication, livraisons 1-11, à Maillane, par Graveson (Vaucluse), chez l'auteur. Paris, Champion. — V. *Patois des Alpes cottiennes* (Briançonnais et vallées vaudoises) *et en particulier du Queyras*, par MM. J.-A. Chabrand et de Rochas d'Aiglun. 1. vol. in-8° de 228 pages. Paris, Champion, 1877. — VI. *Essai d'un vocabulaire étymologique du patois de Plancher-les-Mines* (Haute-Saône), par le docteur Victor Poulet. 1 vol. in-18 de 190 pages. Paris, imprimerie Lahure, 1878. — VII. *Grammaire limousine*, par Camille Chabaneau. 1 vol. in-8° de 334 pages. Paris, Maisonneuve. — VIII. *Glossaire du Morvan*, par E. de Chambure. 1 vol. in-4° de 966 pages. Paris, Champion. — IX. *Lavarou koz a vreiz-izel dastumet ha troet e gallek* gant L.-F. Salvet. *Proverbes et dictons de la basse Bretagne recueillis et traduits* par L.-F. Sauvé. 1 vol. in-8° de 168 pages. Paris, Champion.

Il est des gens qui attachent une sérieuse importance à l'étude de nos patois, et qui ne croient pas cette étude moins utile que celle des langues inconnues dont les grammaires et les lexiques ont seuls l'honneur d'être admis à concourir pour le prix Volney, devant des juges qui peuvent à peine apprécier l'effort et sont incompétents pour mesurer le résultat. Ceux-là, nous les approuvons. Il est des gens qui préfèrent l'intelligence du texte de Rabelais (souvent incompréhensible sans la science des patois) à celle du Mahabaratra, et qui, placés entre un professeur de provençal ou de limousin et un professeur de finnois, se jetteraient sans hésiter dans les bras du premier : nous sommes de leur avis. Il en est enfin, — comme Pierquin de Gembloux, qui nous paraît bien un peu paradoxal, — qui font des volumes pour prouver que les patois sont utiles à la diplomatique, à la linguistique, à la biographie et à la bibliographie, à la géographie, à l'archéologie, à la numismatique, à la filiation des peuples, aux légendes et aux rébus antiques, aux monuments sigillaires, à la paléographie, à la science héraldique, à l'histoire des mœurs, à l'insectologie et à la zoologie, à la botanique, à la géologie, à l'étymologie, à la grammaire nationale, aux langues romanes, — et pourquoi pas à l'escrime et à l'art culinaire ? — Ces derniers, nous trouvons qu'ils poussent jusqu'à l'excès l'importance qu'ils attachent à une science trop longtemps négligée.

Parlons sans exagération. A nos yeux, l'étude des patois est absolument nécessaire à la connaissance approfondie de notre langue et même des langues congénères. Nous l'avons démontré par de nombreux exemples dans notre ouvrage intitulé : *La Grammaire française et les grammairiens du* xvi*e* *siècle.* Non seulement Rabelais, comme nous l'avons dit, est souvent inintelligible sans la science des patois ; nos trouvères et nos troubadours le sont encore davantage, et c'est parce qu'il possède à fond l'idiome catalan que le savant Manuel Milà y Fontanah, de Barcelone, qui ne parle pas le français, a pu comprendre, par exemple, Bertram de Born, dont le langage bas-limousin a tant de rapports avec le catalan, et publier sa belle étude sur les troubadours. Les patois, qui ne sont souvent qu'une langue en retard, comme l'angevin qui a conservé le langage du xvii*e* siècle, nous aident à saisir la physionomie du parler de nos pères. Nous ne nous étonnerons plus de voir qu'à la cour de Louis XIV on disait un ***abre,*** du ***mabre,*** un ***jardrin,*** des ***poumes,*** un ***bounhoume,*** pour un ***arbre,*** du ***marbre,*** un ***jardin,*** des ***pommes,*** un ***bonhomme,*** quand nous entendrons les paysans de l'Anjou dire les mêmes mots avec la même prononciation. Nous pourrons expliquer à un Séguier pourquoi il a un mouton dans ses armes, à un La Vauguyon (de la famille de Quelen) pourquoi il a des feuilles de houx, quand nous aurons appris que, par le corrézien, un mouton est un *segui*, et, pour le bas-breton, ***quelen*** un houx. N'est-il pas intéressant de constater que, lorsque l'*u* et le *v*, lorsque l'*i* et le *j* étaient confondus, certains pays prononçaient non pas *avec*, mais *auec* (Anjou); non pas *je*, mais *ie* (Vendée) ?

Mais ces considérations générales nous éloignent des ouvrages dont nous nous proposons de parler, et

qui, après l'excellent *Glossaire du centre de la France*, par le comte Jaubert, les *Glossaires normands*, de Dubois et de Duméril, le *Glossaire picard* de l'abbé Corblet, etc., viennent si heureusement, non pas compléter, mais enrichir la série de nos glossaires locaux.

## I

Nous parlerons d'abord d'un ouvrage d'intérêt général, qui s'applique à l'ensemble des patois de la France : les *Lettres à Grégoire*, publiées par M. Gazier.

Cet ouvrage n'est autre chose qu'un tirage à part de la *Revue des langues romanes*, publiée à Montpellier par une société spéciale qui a rendu déjà de grands services à l'étude des dialectes et patois méridionaux. Nous ne ferons qu'un reproche à l'éditeur, si ce n'est à l'imprimeur : c'est d'avoir adopté une disposition typographique un peu confuse, et de n'avoir pas établi de différence dans les caractères entre les textes publiés et les commentaires dont les accompagne M. A. Gazier; il est assez souvent difficile de reconnaître, au premier abord, la part de chacun. Cette publication n'en présente pas moins un grand intérêt : on en jugera par un rapide exposé de son contenu.

On sait que la Convention, préoccupée des obstacles qu'apportait à l'unité de la France la multiplicité des patois, entreprit d'y substituer « la langue dans laquelle est écrite la Déclaration des droits de l'homme », et décréta, le 8 pluviôse an II, que l'on établirait un instituteur français dans chaque commune des départements frontières, ceux-ci étant, bien plus que ceux du centre, occupés par des dialectes ou des patois différents du français. L'initiative de la proposition soumise dans ce but à la Convention fut prise par Grégoire; mais le savant évêque de Blois, avant de faire son rapport, voulut se rendre compte des conditions d'existence des patois; il envoya, par toute la France, une circulaire contenant quarante-trois questions et destinée à provoquer des renseignements de même nature sur tous les points qui avaient appelé son attention : c'est la collection de ces réponses inédites, auxquelles se joignirent d'autres lettres après le rapport de Grégoire à la Convention, que M. Gazier présente aux amis de la philologie française.

Toutes les questions posées par Grégoire ne sont pas purement philologiques; quelques-unes ont un caractère plutôt politique. Parmi les premières, plusieurs n'ont pu être formulées que par un homme déjà parfaitement au courant de la science des patois, celles-ci par exemple :

3. Le patois parlé dans votre contrée a-t-il beaucoup de termes radicaux, beaucoup de termes composés? — 6. En quoi s'éloigne-t-il le plus de l'idiome national? N'est-ce pas spécialement par les noms des plantes, des maladies, des arts et métiers, des instruments aratoires, des diverses espèces de grains, du commerce et du droit coutumier? — 9. A-t-il beaucoup de mots pour exprimer les nuances des idées et les objets intellectuels? — 11. A-t-il beaucoup de jurements et d'expressions particulières aux grands mouvements de colère? — 13. Les finales sont-elles plus communément voyelles que consonnes?

Parmi les questions d'un autre ordre, on remarquera les suivantes :

10. Le patois a-t-il beaucoup de termes contraires à la pudeur? Ce que l'on doit en inférer relativement à la corruption des mœurs. — 38. Les gens de campagne ont-ils, dans votre contrée, beaucoup de préjugés?—39. Depuis une vingtaine d'années, sont-ils plus éclairés? Leurs mœurs sont-elles plus dépravées? Leurs principes religieux ne sont-ils pas affaiblis? — 41. Quels effets moraux produit chez eux la révolution actuelle?—43. Les ecclésiastiques et les ci-devant nobles ne sont-ils pas en butte aux injures grossières, aux outrages des paysans et au despotisme des maires et des municipalités?

Des questions aussi bien posées devaient amener des réponses nettes et précises. Malheureusement beaucoup de ceux à qui elles s'adressaient n'étaient pas suffisamment préparés et tous les renseignements fournis n'ont pas la même valeur. Nous voudrions pouvoir en citer quelques-unes : nous devons nous borner à les signaler aux curieux. Elles se divisent en deux catégories, relatives les unes aux dialectes du Midi, les autres aux dialectes du Nord; — *dialectes du Midi :* Languedoc, haut Languedoc (Rouergue), Guyenne et Gascogne, Périgord, Auvergne et Limousin, Dauphiné, Provence; — *dialectes du Nord :* Bourgogne, Alsace, pays Wallon, Picardie, Berry, Poitou, Bretagne.

Un long appendice suit ces réponses; il contient d'abord le très important rapport de Grégoire à la Convention (pages 289-314); puis de nombreuses lettres, entre autres de Volney, de Domergue, de Pougens, etc.; enfin divers documents relatifs aux patois : table d'un recueil de pièces en patois; textes patois; poésies politiques et chansons en patois de Toulouse.

Ce rapide exposé ne suffit pas à faire comprendre l'intérêt de la publicaion de M. Gazier; nous serons heureux si, dans les limites qui nous sont fixées, nous avons pu du moins inspirer aux philologues la curiosité de le connaître et de se rendre compte par eux-mêmes des ressources qu'ils y trouveront pour l'étude comparative des patois.

## II

Les *Études sur les idiomes pyrénéens de la région française*, par M. A. Luchaire, sont un modèle à offrir aux linguistes. La méthode en est excellente, la science aussi complète que possible, l'exposition prudente et sagement réservée dans ce qu'elle affirme ou conteste. Son livre donne jusqu'à ce jour le dernier mot des notions acquises, et il n'est pas probable qu'il puisse être dépassé avant une longue période de temps et d'études. Son procédé est sûr comme celui des sciences exactes. Pas une proposition n'est

avancée sans preuves, et celle qui suit est toujours préparée par celle qui précède.

L'auteur ne s'occupe pas seulement de l'état présent des idiomes parlés le long de la chaîne des Pyrénées; il en recherche l'origine, il leur assigne une place entre les langues ouralo-altaïques et les langues américaines; il en suit l'histoire, en détermine les modifications, distinguant avec soin les mots et formes de langage qui se sont introduits dans le fonds ancien, par suite des relations de plus en plus fréquentes avec les idiomes limitrophes.

L'ouvrage comprend huit chapitres. Les deux premiers sont consacrés à la recherche des origines des populations pyrénéennes aussi bien dans les temps préhistoriques que dans les époques suivantes : les noms de personnes et de divinités indigènes, tels qu'on les retrouve dans les inscriptions latines du pays, lui ont été d'un grand secours pour cet objet. Dans les trois chapitres qui suivent, M. Luchaire s'occupe spécialement de la langue basque; dans les chapitres V, VI et VII, de la langue gasconne, et dans le VIII$^{e}$ des patois languedociens du comté de Foix et des patois catalans du Roussillon et de la Cerdagne.

Bien que nous n'ayons aucun texte basque antérieur au XVI$^{e}$ siècle et que l'un des plus anciens (1541) soit le fameux passage basque du discours de Panurge, dans Rabelais, la langue basque, parlée encore par environ 140,000 personnes, ne paraît pas à l'auteur un monument beaucoup moins ancien que les marbres des Pyrénées. Mille causes tendent à faire disparaître ce dernier souvenir des Ibères, ou à en altérer le caractère. Grâce à M. Luchaire, nous avons une idée claire et précise de ce qu'est l'*euskara* ou basque, de la place qu'il occupe dans la série des langues, de la situation et des caractères spécifiques de ses dialectes, et des théories diverses auxquelles a donné lieu la question si obscure et, jusqu'au prince Lucien Bonaparte, si controversée de la composition du verbe basque.

L'étude comparative des dialectes de la langue gasconne nous transporte au milieu des patois romans, dont l'auteur fait connaître la phonétique et la flexion en éclairant son sujet par des spécimens de patois où il a rendu la prononciation populaire aussi exactement que possible. Car c'est toujours à l'aide de citations empruntées à des textes déjà publiés ou inédits qu'il s'applique à faire connaître ces patois; décomposant les mots, dégageant les radicaux des affixes ou des suffixes derrière lesquels ils se dissimulent, M. Luchaire sait retrouver et nous retracer l'histoire du gascon comme il le fait aussi de l'euskara, du languedocien, du pays de Foix et du catalan des Pyrénées-Orientales.

Une carte très bien faite permet de se rendre compte aussi exactement que possible et toujours clairement de la situation des divers dialectes et sous-dialectes, distingués par des teintes différentes ou séparés par des traits accentués, selon qu'ils appartiennent au domaine du basque, du gascon, du languedocien, du catalan, ou aux variétés de chacun d'eux. Enfin une table analytique, rédigée selon l'ordre de l'alphabet, termine le volume et facilite les recherches.

On le voit, l'auteur n'a rien négligé pour traiter à fond un sujet qu'il possède mieux que personne; sa modestie n'en répudie pas moins la prétention d'avoir tout vu et tout dit. « Notre ambition se borne à ouvrir une voie qui peut être féconde et à faciliter la marche à ceux qui viendront après nous. Il est certain, dit-il en terminant, que l'activité scientifique n'a pas besoin de prendre l'antiquité classique ou les pays étrangers pour objet, et qu'elle trouve, en France même et sous nos yeux, ample matière à s'exercer. » Ces paroles sont un appel aux jeunes linguistes, une invitation à étudier nos idiomes nationaux de préférence à tous autres : où trouveront-ils une matière plus digne d'intérêt?

## III

Avec M. Van Eys, nous retrouvons la langue basque et, à défaut de son histoire, la grammaire comparative de ses dialectes. M. Van Eys est un militant; Horace avait prédit sa venue et ses luttes contre le prince Lucien Bonaparte lorsqu'il a écrit : *Grammatici certant*. Incompétent pour juger les coups portés et décider de la victoire, nous ajouterons : *Et adhuc sub judice lis est*. Cependant nous devons dire que M. Luchaire, de qui nous venons de parler, semble avoir résolu la question en présentant comme « admirable » le traité sur le verbe basque composé par le prince Lucien Bonaparte, et que M. Van Eys, intéressé dans le débat, déclare insignifiant et erroné.

On ne s'attend pas à trouver ici ni l'exposé complet ni la discussion des théories de M. Van Eys : il nous faudrait un volume aussi étendu que le sien. Mais nous pouvons du moins rappeler que les dialectes basques comparés entre eux par le savant auteur sont le biscaïen, — qui se produit avec un caractère plus archaïque que les autres, et qui compte quatre variétés au dire de Zevala, — le guipuzcoan, le labourdin et le souletin; ce dernier, plus altéré que les précédents. Dans aucun, l'auteur ne voit la parenté dont Humboldt et, après lui, M. Luchaire, reconnaissent la certitude entre le basque et l'ibérien. Sur ce point, comme sur bien d'autres, il se met en contradiction avec tous les basquisants, et M. Vinson n'est pas plus ménagé que le prince Lucien Bonaparte.

Comme toute grammaire, celle de M. Van Eys comprend deux parties : la lexicologie ou étude des mots en eux-mêmes : article, nom, pronom, verbe (huit chapitres), adverbe, etc., et la syntaxe. Dans cette seconde partie, tout l'effort de l'auteur se porte sur le verbe. Si, en effet, la syntaxe de l'article occupe une page, celle du nom six pages, celle des diverses sortes de pronoms sept pages, celle du verbe en absorbe trente-trois; cette partie du discours a toute sa prédilection, et il semble que cette préférence s'explique un peu par le goût de l'auteur pour un système tout personnel dont l'invention lui appartient, et pour ce qu'il appelle lui-même « ses théories subversives ».

M. Van Eys n'est point homme à déserter la lutte qu'il s'est fait un plaisir d'engager : que MM. les basquisants se le disent et répondent à ses provocations; de leurs discussions sortira la lumière.

IV

M. Frédéric Mistral, l'auteur de *Miréio*, n'est pas seulement un poète, honneur du félibrige; c'est un linguiste, et son dictionnaire provençal-français témoigne de recherches infinies et d'un savoir immense. On en jugera par l'énumération des principales matières contenues dans cet ouvrage, monument élevé à la gloire du midi, langues, hommes, mœurs, histoire et géographie.

En effet, l'auteur a recueilli, entre autres éléments : 1° tous les mots usités dans le midi de la France (et pour lui, le midi remonte jusqu'au centre, puisqu'il y comprend le Puy-de-Dôme et la Charente, en passant par la Haute-Vienne), et il les présente toujours avec de nombreux exemples et des citations d'auteurs; 2° les variétés dialectales et archaïques à côté de chaque mot, avec les similaires des diverses langues romanes; 3° les radicaux, les formes bas-latines et les étymologies; 4° la synonymie; ..... 7° les expressions techniques de la marine, de l'agriculture, de tous les arts et métiers; 8° les termes populaires de l'histoire naturelle, avec leur traduction scientifique; 9° la nomenclature géographique.....; 10° les sobriquets particuliers aux habitants de chaque localité; 11° les noms propres historiques; 12° les proverbes, dictons, énigmes, idiotismes et formules populaires; 13° les coutumes, usages, mœurs, traditions et croyances des provinces méridionales; 14° des notions biographiques, bibliographiques et historiques sur la plupart des célébrités, des livres ou des faits appartenant au midi.

On voit par cet aperçu que nous ne sommes pas en présence d'un simple glossaire, mais d'une encyclopédie complète, ou, comme le dit l'auteur, d'un véritable « trésor ». Si nous osions exprimer ici quelques vœux, nous lui demanderions de faire précéder ou suivre son ouvrage d'une liste des écrivains cités, avec la date de leur naissance et de leur mort. Il est indispensable, en effet, de connaître l'époque où ils ont écrit; les exemples joints à chaque mot offriront beaucoup plus d'intérêt. Nous voudrions encore que M. Mistral exposât en quelques pages les règles de son orthographe, et nous dît, par exemple, pourquoi il écrit *abissin* plutôt que *abyssin*, qui traduit *abissin* et qui lui ressemble si fort. Ne serait-il pas bon aussi que les exemples tirés de divers écrivains fussent traduits comme ceux qui sont donnés par l'auteur lui-même, et que la traduction fût aussi voisine que possible du mot à mot? Ainsi, pourquoi traduire « viéure d'acord coume lis abiho » par « vivre unis », au lieu de : « vivre d'accord comme les abeilles »? Pourquoi traduire « faire ana lou cais » par « manger », au lieu de : « faire aller les dents »? Enfin, il paraîtrait utile que M. Mistral joignît à son ouvrage une carte indiquant les limites dans lesquelles il s'est renfermé, et permettant de distinguer, par des teintes différentes, les divers dialectes dont il a recueilli le lexique.

Tel qu'il est, l'ouvrage de M. Mistral est, sans contredit, le plus considérable de tous ceux que la connaissance des patois a permis de produire; un simple chiffre permettra d'en juger : les onze livraisons que nous avons sous les yeux comptent 440 pages à trois colonnes, de 85 lignes environ chacune, et le dernier mot n'est encore que *canard*. Ni le *Glossaire du centre de la France*, du comte Jaubert, ni le *Glossaire du Morvan*, de M. de Chambure n'ont été composés dans les mêmes proportions : aucun autre non plus ne témoigne de plus de savoir et de conscience.

V

Nos sociétés savantes de province rendent de grands services. C'est l'une d'elles qui a publié les *Lettres à Grégoire sur les patois;* c'est du *Bulletin de la Société de statistique de l'Isère* qu'a été détaché et tiré à part l'ouvrage de MM. Chabrand et de Rochas d'Aiglun sur le *Patois des Alpes cottiennes et en particulier du Queyras.*

Le patois ou plutôt les variétés de patois dont s'occupent MM. Chabrand et de Rochas sont en usage au centre même des Alpes, dans les vallées vaudoises de Saint-Martin, d'Angrogne et de Luzerne, et dans celles du Monetier, de Névache, de Briançon, du Queyras, de Vallouise, de l'Argentière, qui forment un pays distinct; après avoir été l'une des provinces du royaume de Cottius, il conserva jusqu'en 1790, sous le nom de *Briançonnais,* ses institutions, ses mœurs originales et son langage particulier. (P. 3.)

Ce langage, qui est un dialecte de la langue d'oc, — ajoutent les auteurs, — est presque devenu une langue, grâce aux écrits des Vaudois, écrits qui remonteraient, dit-on, au XIIIe siècle et qui ont continué à se produire de loin en loin jusqu'à nos jours. Mais, pressé entre le français et l'italien, il se déforme, s'altère plus ou moins selon l'intensité des influences qu'il subit, et tend ainsi à se subdiviser en plusieurs variétés, dont la plus ancienne et la plus pure jusqu'à ce jour est celle de la vallée du Queyras. Cette vallée, qui constitue aujourd'hui le canton d'Aiguilles (arrondissement de Briançon), compte environ 6,000 habitants répartis en sept communes, nombre en quelque sorte cabalistique que l'on retrouve dans beaucoup d'autres vallées. Les habitants, parqués dans un bassin profond, d'où ils ne peuvent communiquer au dehors que par quatre cols placés à une altitude de 2,320 à 2,669 mètres, résistent mieux que d'autres aux causes d'altération qui pourraient modifier leur patois; mais ce patois n'en est pas moins appelé à disparaître à mesure que l'instruction s'y répand, favorisée par les veillées des longs hivers, que les militaires reviennent de leurs congés, que le besoin du bien-être et la nécessité des échanges se propagent. Il était donc utile autant qu'urgent de recueillir des mots et des formes de langage qui, dans l'enchaînement des études philologiques, peuvent

combler une lacune et fournir une transition. Comme exemple des rapprochements qui peuvent se faire entre des idiomes divers, nous remarquerons que, dans la vallée de Barcelonnette, on dit, comme en espagnol et en gascon, non pas *nous* et *vous*, mais *nous autres, vous autres* (*nous outrès, vous outrès*; esp. *nosotros, vosotros*) quand ces pronoms sont sujets du verbe; les Vaudois, après un *b* ou un *p*, mettent parfois un *i* où nous avons *l* : ils disent *piazza*, comme en italien, où nous disons *place*. En Anjou et en Morvan, cette mutation de *l* en *i* est de règle constante : *piace, bianc, bieu,* pour *place, blanc, bleu,* etc. La troisième personne du verbe *être* est *es* et non *è* comme en italien, ou *est* comme en français; cet *s* final à la troisième personne est espagnol.

MM. Chabrand et de Rochas ont fait précéder leur glossaire d'une grammaire; le glossaire lui-même occupe les pages 29-141; suivent des exemples des dialectes et patois des régions voisines du Queyras : vaudois ancien et moderne, briançonnais ancien et moderne, Oulx, Pragelas, Monêtier, Embrun, Barcelonnette, piémontais, italien (pages 141-161), et plusieurs de ces exemples, par suite d'un accord tacite entre les linguistes, sont autant de versions différentes de la parabole de l'Enfant prodigue, donnée aussi par M. Luchaire, par M. de Chambure et par d'autres. Le volume se termine par un recueil méthodique et étymologique des noms de lieux du Queyras et des contrées contiguës : c'est là, à nos yeux, la partie la plus utile du travail de MM. Chabrand et de Rochas, celle qui pourra rendre le plus de services à la philologie comparée.

## VI

Les auteurs du glossaire des Alpes cottiennes et surtout du Queyras avaient concentré leurs recherches sur un point déjà très restreint : c'était une garantie d'exactitude, car nul n'ignore que deux villages séparés par quelques kilomètres admettent des différences notables dans leur patois : en Anjou, *François,* qui se dit à Saint-Mathurin, devient *Français* à la Rochelle (5 kilom.). Voici un autre ouvrage qui ne se meut pas dans des limites moins étroites : c'est l'Essai d'un *Glossaire étymologique du patois de Plancher-les-Mines.* — Ce patois, parlé dans une commune de la Haute-Saône, est un rameau du patois bourguignon. Le glossaire qu'en a recueilli M. le docteur Poulet en est utile, comme toute nomenclature de ce genre, et l'auteur n'a pu le rédiger, dans la forme qu'il lui a donnée, qu'après de longues recherches; mais il est regrettable qu'il ait obéi à des préoccupations un peu systématiques et que son principal travail ait porté sur la découverte d'étymologies souvent par trop fantaisistes. A qui fera-t-il croire, par exemple, que *çoron* (ciron) vient de *centrum* ou κέντρον (aiguillon), et que, — conclusion bien inattendue, comme il le dit lui-même, — *ciron* et *centre* sont deux mots complètement identiques? Ne nous suppose-t-il pas une sagacité trop ingénieuse, lorsqu'il affirme « qu'on entrevoit aisément pour quelle raison les anciens ont désigné le centre du cercle par le nom de l'aiguillon de l'abeille et comment nos ancêtres ont été amenés à appeler l'insecte destructeur des vieux bois du nom du centre du cercle, confondu peut-être avec le cercle lui-même » ?— Voici un autre passage : « En étudiant le patois de Plancher-les-Mines, on ne tarde pas à s'apercevoir que *mouton* est l'échelon intermédiaire entre *moute* (motte) et *mouteni* (taupe). ÉVIDEMMENT, *moute* est un dérivé de *montem,* au sens de *monceau,* dans Pline. DONC le *mouton* a été ainsi appelé à cause de l'aspect inégal, *moutonné* de sa toison, qui offre une ressemblance grossière à un sol couvert de mottes », etc., etc. — Toutes ces étymologies ne sont pas sérieuses. Tenons-nous-en à la nomenclature des mots.

Une simple remarque encore. Les formes *bieu, bianc* pour *bleu, blanc* ne sont point spéciales au patois de Plancher-les-Mines, et ne forment point « un phénomène capital, une ressemblance phonétique (avec l'italien) unique dans la grammaire des langues romanes ». On les retrouve en Anjou, entre Angers et Saumur, et de même en Limousin : *piante* pour *plante.*

## VII

De l'est, nous passons dans le centre, et nous y trouvons la *Grammaire limousine* de M. Camille Chabaneau. C'est la grammaire d'un patois, d'un dialecte si l'on veut, que M. Mistral a compris avec raison parmi ceux de la langue d'oc.

En même temps que le latin, soumis à des altérations différentes selon les conditions diverses des pays où il s'était établi, donnait naissance au portugais, à l'espagnol, à l'italien, au valaque, il se divisait en France en deux grandes familles, séparées, selon Schlegel, par une ligne imaginaire allant de la Loire au lac de Genève : au nord était la langue d'oil, au midi la langue d'abord connue sous le nom de langue provençale, mais à laquelle, selon M. Manuel Milà y Fontanah (*de los Trovadores en Espagna,* p. 14), le troubadour grammairien Ramon Vidal donna le nom de langue limousine, nom qui a prévalu en Espagne, bien que la France ait adopté plus tard, à la suite de Bernard d'Auriac (1285), celui de langue d'oc, consacré par Dante.

Le nom de langue limousine, dû à la grande renommée de ses principaux troubadours, Bertram de Born et Giraud de Borneil, ne s'est plus maintenu, dans les temps modernes, que pour le « dialecte parlé, — dit M. Chabaneau, — dans la plus grande partie des départements de la Haute-Vienne, de la Corrèze, de la Dordogne, et à peu près dans le tiers de la Creuse et le quart de la Charente. Il est borné au midi par les dialectes de la Gascogne et du Quercy, confine à l'est avec celui de l'Auvergne, et va se perdre, au nord et à l'ouest, dans les patois de langue d'oil, berrichon, poitevin, saintongeois. »

Les limites tracées ici en termes suffisamment élastiques, sans manquer de précision, par l'auteur de la *Grammaire limousine* déterminent la partie de la France dont il a étudié le langage. Ce langage lui-

même se divise en haut limousin et bas limousin, séparés entre eux par le périgourdin, dont le type principal est la variété parlée à Nontron.

L'ouvrage de M. Chabaneau se divise en deux parties : 1° phonétique ou étude des lettres et de leur prononciation; 2° parties du discours comprenant, en trois livres distincts, les mots variables, substantifs, adjectifs et pronoms; puis le verbe; enfin les mots invariables, adverbe, préposition, interjection.

Le but de l'auteur étant d'étudier la langue contemporaine, ce n'est que par de rares échappées qu'il pénètre dans la langue de ces troubadours qui avaient fait la gloire du parler limousin, et encore c'est à peine s'il en cite quelques-uns. Nous regrettons cette manière de procéder. Une étude approfondie du passé, facilitée par tant d'écrivains antérieurs et notamment par le savant Milà y Fontanah, de Barcelone, aurait jeté sur le présent d'utiles lumières.

Disons, en terminant, que la *Grammaire limousine* de M. Chabaneau, excellente d'ailleurs, a paru d'abord, comme les *Lettres à Grégoire*, dans la savante *Revue des langues romanes*, de Montpellier.

## VIII

Un des meilleurs glossaires que nous ayons, et qui mérite d'avoir sa place auprès du *Glossaire du centre de la France*, du comte Jaubert, est sans contredit le *Glossaire du Morvan*, de M. de Chambure. Il n'est pas jusqu'à l'impression qui ne fasse honneur à l'habile typographe morvandeau qui s'en est chargé, M. Dejussieu, à Autun.

M. le comte Jaubert avait compris le patois du Morvan dans ceux du centre de la France. Mais n'était-il pas imprudent d'englober dans une famille unique les idiomes de plusieurs provinces séparées les unes des autres par des divergences dialectales assez marquées? Ainsi comprises, dit avec raison M. de Chambure, la collection n'est plus l'expression d'un langage particulier qui a sa grammaire, sa syntaxe, sa phonétique surtout. Elle est d'ailleurs fatalement incomplète et souvent inexacte; ces cueillettes faites à la hâte sur une terre lointaine et ce savoir improvisé ne peuvent inspirer une entière confiance. Le meilleur glossaire serait le plus circonscrit, et celui d'un village présenterait plus de garanties que celui d'une région entière. Mais se restreindre ainsi serait rendre nécessaire une infinité de lexiques qui, pratiquement, ne sauraient être exécutés. Il vaut donc mieux prendre une contrée aussi nettement délimitée qu'il est possible, et, en l'étudiant, signaler les variétés qui se sont produites d'un point à l'autre du territoire. C'est ce qu'a fait M. de Chambure, lorsqu'il a voulu nous présenter ce langage morvandeau qui se parle « du nord au sud, de la Morlande d'Avallon à l'Appenelle de Luzy, et, de l'est à l'ouest, du Champ de Mars d'Autun à la Madeleine de Vezelay ».

Le *Glossaire* proprement dit est précédé d'une Introduction écrite avec beaucoup de charme, beaucoup de savoir, et de notes grammaticales contenant, avec des indications nombreuses et précises sur la prononciation, l'emploi, les mutations des lettres, une étude approfondie des parties du discours et particulièrement du verbe. A la suite vient une longue nomenclature des dictionnaires et autres ouvrages consultés par l'auteur : nous avons été surpris de n'y trouver cités ni le dictionnaire de Nicot (1re édition, 1573), ni celui de Cotgrave (1650), ni ceux de Oudin ou de Monet (1624), ni le *Dialogue du nouveau langage françois italianisé*, de Henri Estienne; tous ces ouvrages lui auraient fourni des éléments précieux. Toutefois la liste des auteurs qu'il a mis à contribution a permis à M. de Chambure de multiplier les rapprochements ingénieux, les comparaisons instructives.

Avec une modestie digne de son grand savoir, M. de Chambure dit de son *Glossaire :* « En dépit de nos longues recherches, nous ne le croyons pas complet. Il n'est guère possible de ramasser du premier coup dans un cadre donné tout le langage d'une population. Beaucoup de mots, les plus intéressants peut-être, restent en dehors de cette première récolte parce qu'ils se présentent rarement dans l'usage. » Ces bonnes paroles nous permettent d'espérer qu'il donnera quelque jour un supplément à son travail. En prévision de cette publication nouvelle, nous nous permettrons de lui demander si le langage morvandeau n'admet pas quelques-uns des termes suivants qui nous viennent spontanément à l'esprit, et qui sont en usage dans une province peu éloignée, sinon contiguë, l'Anjou, qu'il cite souvent : *achalé*, pour ennuyé; *à-dents*, être à-dents, pour fatigué; *bourrier*, pour poussière, ordures à balayer; *menquiers*, *mentiers* (*endementiers*, v. fr.), pour peut-être; *caquin*, pour caillou; *roucher*, pour ronger; *il a répond*, pour répondu; *là-loin*, pour là-bas; *viens-va donc*, pour viens donc, etc., etc. — Là encore, il retrouverait *jardrin*, que Frémont d'Ablancourt, neveu du traducteur de Lucien, Perrot d'Ablancourt, note comme employé à la cour (voy. *Dialogue des Lettres*, à l'imitation d'un jeu d'esprit analogue de Lucien, et qui figure dans la traduction donnée par son oncle).

M. de Chambure ne nous en voudra pas de lui fournir ces indications : il en pourra tirer parti pour une nouvelle édition ou un supplément. Mais tel qu'il est, son *Glossaire* est fait avec un soin, un savoir qui ne méritent que des éloges. Non seulement on trouve à la suite d'un mot les équivalents en usage dans les patois plus ou moins voisins et dans les langues étrangères, mais encore l'auteur a cherché dans nos anciens textes d'innombrables exemples; de plus, à propos de tous les vocables qui s'y prêtent, il rappelle des mœurs, des coutumes locales, et lorsqu'il sort des détails techniques, il a le mérite rare pour un érudit de parler avec beaucoup de charme et d'agrément : c'est ce que prouvera la lecture des articles consacrés aux mots loup-vârou, deveune, gros, flottage, coquin, etc.

Le *Glossaire du Morvan* sera donc — on le voit par ce qui précède — toujours consulté avec fruit, et souvent lu avec plaisir.

IX

En terminant, nous demandons la permission de citer, sans nous arrêter à l'étudier en détail, le recueil de proverbes et dictons de la basse Bretagne, recueillis et traduits par M. Sauvé. Les moralistes et les philologues y trouveront des vestiges de mœurs, de coutumes, de croyances imparfaitement connues, et surtout, ainsi qu'il le dit, des formes d'esprit et de langage qui s'effacent de jour en jour. C'est un travail de longue patience qui s'ajoutera utilement au *Recueil de proverbes bretons* de A. Brizeux.

Ch.-L. Livet.

**L'Égale de l'homme,** lettre à M. Alexandre Dumas, par Émile de Girardin. 1 vol. in-18. Paris, Calmann Lévy, 1881. — Prix : 2 fr.

Si M. de Girardin se bornait à dire que la femme n'est au-dessous de l'homme ni par l'esprit ni par les sentiments, je serais tout disposé à me ranger à son avis. Je suis même très convaincu en mon particulier que s'il y a plus de savants que de savantes, il y a aussi plus de sots que de sottes. Mais l'auteur voudrait que la femme et l'homme, sous prétexte que l'une n'est pas plus bête que l'autre, fussent appelés à s'occuper ensemble, sur le pied d'une égalité parfaite, de toutes les affaires publiques, et, à mon sens, il y a beaucoup de causes sérieuses pour qu'il ne puisse en être ainsi.

Entre la femme et l'homme, il n'existe réellement ni infériorité ni supériorité : il y a différence, voilà tout. Les sentiments et les facultés diffèrent dans l'ordre moral comme les organes dans l'ordre physique, car le cœur et l'esprit ont un sexe, George Sand nous l'a dit. C'est pour cela seulement que l'homme et la femme ne sont destinés ni à jouer les mêmes rôles ni à remplir les mêmes fonctions.

M. de Girardin demande avec raison que le travail manuel dans la fabrique, dans l'usine, dans l'atelier, soit interdit à la femme, parce qu'il est incompatible avec les soins qu'exigent les enfants lorsque leur mère veut les bien élever, parce qu'il faut que le ménage soit proprement tenu; il demande en outre, et il fait bien, que les mères, quelle que soit leur condition ou leur fortune, nourrissent elles-mêmes leurs enfants; et c'est parce qu'il a raison de demander tout cela qu'il a tort, selon moi, de demander autre chose.

Pourquoi vouloir que les femmes soient à tout et partout, qu'elles s'occupent des affaires si multiples de la famille et en même temps des affaires de la nation? Quand on leur aura octroyé le beau droit d'être éligibles, elles deviendront députés, sénateurs, diplomates, sous-secrétaires d'État, ministres même, fonctions qu'on sait très absorbantes; elles appartiendront à un groupe, elles seront membres de plusieurs commissions, et il restera fort peu de place, dans ces existences surmenées, pour les soins du ménage et les exigences de l'allaitement.

On ne saurait nier que les femmes n'aient autant que nous des aptitudes intellectuelles: il en est qui sont peintres et d'autres écrivains; il y en aurait davantage si l'instruction chez elles était plus répandue, car les arts et les lettres se concilient à merveille avec les occupations et les devoirs de la vie intérieure. Qu'elles deviennent bachelières comme nous sommes bacheliers, je n'y vois aucun obstacle : elles apprennent trop facilement l'italien et l'allemand pour qu'elles ne puissent apprendre avec un égal succès le grec et le latin. Mais est-ce à dire, cela étant, qu'il soit utile pour leur bonheur et pour le bien de la société qu'elles promulguent des lois ou qu'elles gagnent des batailles?

La vérité est qu'il faut, pour être sage et ne rien bouleverser, laisser à chacun le soin de remplir sa tâche selon ses forces et ses facultés. Cela sera nécessaire encore pendant très longtemps. « A chacun sa fonction, dit excellemment M. de Girardin : à lui de travailler pour elle; à elle d'être le repos dans un intérieur qu'elle s'applique à lui faire aimer. » Si, à la rigueur et dans les circonstances exceptionnelles, — heures de crise ou de dévouement, — la femme peut faire l'office de l'homme, l'homme, en revanche, ne peut pas toujours remplacer la femme; c'est là son genre d'infériorité. La femme est destinée à nourrir, à élever ses enfants, à gouverner sa maison, et cela suffit amplement pour la retenir au foyer domestique. En admettant qu'elle soit appelée à rendre de grands services au dehors, à l'Assemblée ou à la cour d'assises, ces services ne la dispenseraient pas de ceux que la nature lui impose au dedans, et ces derniers, je n'hésite pas à le dire, l'emportent de beaucoup sur les autres. Il faut quelqu'un à la maison, personne ne songe à le contester, et l'on ne conteste pas davantage que ce quelqu'un ne peut être que la femme.

Ajoutons que la femme n'a pas le tempérament de l'homme; elle est nerveuse et sensible; elle a une mauvaise santé. C'est une blessée, Michelet a insisté un peu longuement sur ce point, mais au fond il avait raison. Il n'était pas, du reste, le premier à le constater : « La femme est malade six jours par mois, l'un portant l'autre, ce qui fait au moins un cinquième de la vie, » écrivait Galiani au dernier siècle. « Ensuite viennent les grossesses et les nourritures des enfants qui, à le bien considérer, sont deux grandes maladies; les femmes n'ont donc que des intervalles de santé à travers une maladie continuelle. »

Ce sont là encore de graves motifs pour éloigner la femme des affaires publiques. Peut-être sera-t-il sage d'en tenir compte le jour où l'on décidera qu'elle doit entrer dans la lice. Quelles que soient les ardeurs et la puissance de volonté des promoteurs de l'indépendance féminine, ils n'empêcheront pas que la nature n'ait ses droits. Ce sont à peu près les seuls en ce monde qui soient imprescriptibles.

Si j'étais un de ces hommes qui ont qualité pour souffler les inspirations et propager les idées généreuses, je serais comme eux très soucieux du sort de la femme; aussi, laissant là, pour le moment du moins, les utopies et les rêves, je commencerais par rechercher les moyens de rétribuer le travail de l'ouvrière,

afin de lui donner ce qu'on lui a refusé jusqu'ici : le droit à l'honneur. Aucune tâche ne me semble plus opportune et plus utile; aucune n'est plus digne d'exercer le talent et l'influence d'un ami de l'humanité. En attendant des réformes qui, aux yeux de M. de Girardin lui-même, ne sont réalisables que dans un avenir lointain, il y a là un grand pas à faire dans la voie de la justice et du progrès. On parle de l'inégalité qui existe, dans notre organisation sociale, entre l'homme et la femme; mais où cette inégalité est-elle plus criante, plus odieuse que dans les salaires? L'ouvrière travaille douze heures comme l'ouvrier, quelquefois davantage, et il arrive très rarement que ce qu'elle gagne par cet effort quotidien lui permette de vivre honnêtement. Pour quel motif la journée de l'homme est-elle en moyenne de 6 à 8 fr. tandis que celle de la femme ne dépasse pas 2 ou 3 fr.? La couturière et la modiste ne valent-elles pas le tailleur et le chapelier? Le travail du velours et de la soie est-il plus médiocre que celui du drap? Une robe est-elle au-dessous d'un habit? Le linge n'est-il pas aussi utile que la chaussure? La somme d'intelligence et d'efforts n'est-elle pas la même des deux côtés?

Dussé-je m'exposer au reproche d'être un homme à courte vue, voilà, selon moi, une question intéressante au premier chef et qui mériterait d'être étudiée avant toute autre. N'attendons pas, pour la résoudre, que les femmes, devenues législatrices ou femmes d'État, suscitent elles-mêmes les mesures qui devront les protéger.

Puisque tant de choses restent à faire pour assurer à la femme sa part de privilèges et lui donner sa place légitime dans la société, courons au plus pressé. Faisons que l'épouse, pendant que son mari la représentera dans les comices, préside en paix à l'éducation de son petit monde et à la direction de sa maison; faisons aussi que la jeune fille, sans famille ou sans ressources, puisse vivre avec honneur du produit de son travail.

C'est la force de l'habitude sans doute, mais autant je me plais à voir la femme chez elle, vaquant aux affaires intérieures, veillant à tout et se dévouant à tous, autant j'ai peine à me la figurer sur la place publique ou à la tribune. Et, lorsque faisant violence à mon imagination, je me la représente, soit dans les réunions électorales, usant de tous ses charmes pour conquérir des suffrages, soit au sein de l'Assemblée, haranguant, interrompant ou trépignant, je me demande quels seront les moyens d'action les plus victorieux sur le public ou sur la majorité. On sait de quoi est capable la galanterie française : ses prouesses sont enregistrées dans les fastes de notre histoire et elle a ses germes toujours vivaces dans notre proverbiale légèreté. L'espace me manque pour déterminer quelle part elle prendrait dans les succès d'une candidate ou dans les triomphes d'une chefesse de groupe; mais je livre ce côté de la question, plein d'enseignements et de surprises, aux méditations de mes aimables compatriotes.

CHARLES ROZAN.

# THÉOLOGIE

## RELIGION — ÉCRITURE SAINTE — LITURGIE

**Saint Martin**, par A. LECOY DE LA MARCHE. — Tours, Alfred Mame et fils. 1 vol. in-8°. — Prix : 25 fr.

Saint Martin est le plus populaire des saints de France et peut-être, après la Vierge et saint Pierre, de toute la chrétienté latine. Plusieurs milliers d'églises lui sont dédiées sur toute la surface du sol chrétien, et près de quatre mille, en notre seul pays, l'ont choisi pour patron. Il n'est pas de saint qui ait été plus intimement mêlé à notre histoire, et c'est une de ses reliques qui, avant l'enseigne de saint Pierre et avant l'oriflamme, nous a servi de drapeau. C'est vraiment le saint qui a fait la nation française; c'est vraiment le saint national.

Pour écrire une histoire à la gloire d'un tel saint, il fallait un véritable écrivain, qui fût doublé d'un érudit et possédât une méthode sévère avec une grande rigueur de sens chrétien. M. Lecoy de la Marche réunit toutes ces qualités, dont l'assemblage est si rare en un seul esprit, et c'est lui qui, entre tous nos savants, semblait tout particulièrement désigné pour mener une telle œuvre à bonne fin. A l'École des chartes, il a puisé les secrets de la vraie méthode scientifique et s'est dès lors consacré aux origines nationales et religieuses de la France. On se souvient encore de sa thèse « sur l'Autorité de Grégoire de Tours », qui lui fit de chauds amis et de puissants adversaires; de son beau livre sur la « Chaire française au XIII[e] siècle » et de ses trois volumes sur « René d'Anjou », qui lui ont valu la plus haute des récompenses académiques. Il revient aujourd'hui, plein de zèle, à ses premières, à ses plus chères études : depuis plusieurs années il compile les notes de ce *saint Martin*, et le prépare page par page, mot par mot. Cette œuvre, où il a voulu se dépenser tout entier, est la résultante de tous les travaux de sa vie.

Le temps est venu d'écrire la vie des saints autrement qu'on ne l'a fait jusqu'ici. Au moyen âge, on ne se passionnait guère que pour la beauté des légendes naïves, et le seul miracle ravissait les âmes; mais notre siècle veut autre chose, et M. Lecoy de la Marche l'a merveilleusement compris. Les questions sociales sont à l'ordre du jour, et nous exigeons qu'on écrive enfin une histoire sociale des saints. « Quelle a été leur influence sur les idées, sur les doctrines, sur les institutions de leur temps? Quels éléments nouveaux ont-ils

apportés à la société au milieu de laquelle ils ont vécu? Quelle transformation lui ont-ils fait réellement subir? » Voilà les problèmes qui nous passionnent; voilà ceux que M. Lecoy de la Marche s'est principalement attaché à résoudre ; voilà l'hagiographie de l'avenir.

Respectueux de la légende et croyant au miracle, le nouveau biographe aime surtout à voir saint Martin aux prises avec les deux monstres qui menaçaient la société de son temps, avec l'arianisme et le paganisme. Il ne s'attarde pas à raconter toutes les fables que les siècles postérieurs ont accumulées autour de cette belle vie : il n'étudie que l'influence exercée par saint Martin vivant, par saint Martin mort. C'est là toute la division de son livre, et il n'en est pas de plus logique : *I. Saint Martin durant sa vie. II. Saint Martin après sa mort.* Dans sa première partie, il considère tour à tour le soldat, le moine, l'évêque, l'apôtre; dans la seconde, il expose l'histoire de ce corps miraculeux de saint Martin qui, durant de si longs siècles, a attiré les peuples, comme l'aimant attire le fer; il nous fait connaître le culte dont l'apôtre des Gaules a été l'objet depuis le IVe siècle jusqu'à nos jours; il nous montre son influence radieuse sur les institutions, la littérature et l'art. Le style est chaud et coloré, et M. Lecoy de la Marche n'est pas de ceux qui craignent de se laisser envahir par l'enthousiasme. Au service d'une science austère il met une parole ardente.

Il restait à donner à ce livre une illustration vraiment digne de l'auteur qui l'a écrit et du saint qui en est l'objet. Cette illustration devait offrir un caractère historique et ne renfermer aucun élément fantaisiste.

« Comment les peintres et les sculpteurs de tous les temps ont-ils compris, comment ont-ils exprimé la figure de saint Martin ? » C'est à cette question que répondent les trente planches hors texte de cet ouvrage. Pour être complet, il en aurait fallu plus de mille : les éditeurs ont dû se restreindre et se contenter de reproduire les œuvres-types, celles qui représentent à elles seules toute une époque, tout un pays, toute une école. Depuis la mosaïque de Milan, où triomphe encore l'immobilité byzantine, jusqu'à ces splendides *théories* d'Hippolyte Flandrin qui ornent notre basilique parisienne de Saint-Vincent-de-Paul, l'espace est long à franchir, mais la route n'est point ennuyeuse. Les plus beaux traits de la vie réelle du grand apôtre n'ont pas encore (qui le croirait?) servi de matière à un seul bas-relief, à un seul tableau; et c'est ce qui a décidé MM. Mame et fils à demander à des artistes de haute valeur dix compositions originales, destinées à mettre en lumière d'incomparables scènes et qui méritaient cent fois l'honneur d'une interprétation artistique.

Des culs-de-lampe à tous les chapitres complètent les trente grandes planches et servent, de concert avec elles, à faire connaître, suivant l'ordre des temps, l'iconographie populaire de celui qui évangélisa toutes les campagnes des Gaules. Quant aux vingt-deux lettres ornées, que M. Ciappori a si ingénieusement composées d'après l'ornementation des Catacombes, il suffira de dire que ces représentations, empruntées aux saintes cryptes où vécurent tant de convertis, ne sont pas déplacées dans un livre où l'on raconte la conversion de tant d'idolâtres.

Tel est ce livre, et telle est son illustration.

Cette œuvre s'adresse à tous ceux qui, aimant l'Église, s'intéressent à son histoire, et qui, aimant la France, se plaisent à remonter à ses origines. Elle s'adresse à tous les érudits que ces nobles questions préoccupent, et à ces milliers d'églises qui sont consacrées à saint Martin. Chacune d'elles — nous en sommes certain — tiendra à honneur de posséder l'œuvre la plus complète et la plus belle dont leur patron ait encore été l'objet. Il n'est pas de bibliothèque chrétienne et française où sa place ne soit nécessairement marquée. En attendant la reconstruction de la basilique de Tours, en attendant qu'une statue gigantesque y soit enfin élevée à cet illustre saint qui fut plus grand que Descartes, le succès certain de ce beau livre sera comme une sorte de manifestation pacifique en l'honneur de celui sans lequel nous ne serions sans doute ni Français ni chrétiens. Z.

**Manuel de l'histoire des religions.** *Esquisse d'une histoire de la religion, jusqu'au triomphe des religions universalistes*, par C.-P. Tiele, professeur d'histoire des religions à l'université de Leyde. Traduit du hollandais par Maurice Vernes. Paris, Ernest Leroux, 28, rue Bonaparte.

Un bon manuel est toujours une œuvre difficile; c'est une nécessité d'avoir pour toutes les sciences un résumé substantiel et précis de ce qu'il faut indispensablement connaître. Mais la grande difficulté, c'est d'éviter le trop et le trop peu; c'est, comme le navigateur de la fable, de passer à distance égale entre Charybde et Scylla. M. Tiele, l'éminent professeur de l'université de Leyde, y a parfaitement réussi pour la science des religions, et il l'a fait de manière à nous permettre d'approfondir, si nous le voulons bien, l'intéressant sujet qu'il a mis à notre portée. Son *Esquisse* constitue donc un grand service rendu à ceux qui veulent étudier l'histoire de la religion. Ce service, le public français doit en être particulièrement reconnaissant à M. Maurice Vernes; intrépide travailleur, M. Vernes ne s'est pas contenté de traduire l'œuvre d'autrui; nous lui devons encore une *Revue de l'histoire des religions*, qui contribuera à en propager l'étude dans notre France, encore hésitante entre les superstitions des uns et les négations des autres, entre le dédain superbe de toute foi et la foi par trop naïve du légendaire charbonnier.

L'histoire des religions a pour but de « montrer comment l'idée d'un rapport entre l'homme et les puissances surhumaines auxquelles il croit s'est développée chez les différents peuples ». Cette idée est, quoi qu'on en dise, un phénomène universel; on n'a jamais rencontré en effet de tribu ou de nation, M. Tiele l'assure avec raison, qui ne crût en des êtres supérieurs. Les peuples sauvages d'aujourd'hui nous offrent les traces du plus ancien état religieux de l'humanité, l'*animisme*, c'est-à-dire la foi en l'existence d'esprits desquels l'homme se considère

comme dépendant. L'animisme primitif n'exclut ni la croyance en un grand Esprit supérieur, ni une vague idée d'une vie ultérieure; il a même pu conduire les peuples du Pérou et du Mexique et les Finnois à de remarquables progrès; mais, au fond, il a pour mobiles principaux la terreur et l'intérêt. Chez les peuples que les circonstances, des migrations, le commerce ou la guerre, ont amenés à une civilisation relative, l'animisme se perfectionne et, par une évolution analogue à celle des organismes primitifs dans le système de Darwin, se transforme insensiblement en un polythéisme plus ou moins élevé. Les esprits inférieurs passent alors à l'état de dieux de second ordre, gouvernant telle ou telle partie de la nature, et, plus heureux que les autres, le grand Esprit est promu au grade suprême. C'est ce que nous voyons se produire chez les Chinois, chez les Égyptiens, chez les Sémites et chez les Ariens ou Indo-Européens de toutes les branches.

Mais le polythéisme n'est qu'une étape dans la voie sacrée du développement religieux. Tandis que les uns, comme les Chinois, y restent arrêtés, en dépit ou peut-être même à cause de la réforme presque libre-penseuse de Confucius, les autres, conduits par un pressentiment du triomphe de la lumière sur les ténèbres, s'acheminent lentement vers des horizons nouveaux. Quelques-uns, les Indiens et les Égyptiens par exemple, réduisent de plus en plus le nombre de leurs dieux; mais ils n'arrivent qu'à des conceptions trinitaires et voient leurs progrès entravés, ou bien par un culte superstitieux et lascif, ou bien par un développement exagéré de la hiérarchie ecclésiastique, ou bien encore par les plus graves iniquités sociales. Ces excès amènent parfois de formidables soulèvements religieux, comme celui dont le brahmanisme a été l'objet de la part du bouddhisme; mais ces révoltes, malgré les réformes qu'elles suscitent, finissent par échouer; elles ne font, en somme, que le vide dans l'âme et ne conduisent qu'à l'ascétisme pendant la vie et à l'anéantissement dans la mort.

Les Sémites du nord (Assyriens et Chaldéens), venus pour la plupart de la Mésopotamie, où ils ont été en contact avec la belle civilisation acadienne; les Sémites de l'Occident (Phéniciens et Chananéens), et surtout les principaux Ariens (Bactriens, Mèdes, Perses, Letto-Slaves et Germains) font un pas de plus; ils atteignent l'idée dualiste. Le mazdéisme, dont Zoroastre est le prophète, nous offre cette conception sous la forme la plus élevée, et son culte a sur celui des Sémites et sur celui des Slaves-Germains l'avantage immense qu'il est conforme à une morale sévère et ennobli par le dogme philosophique du triomphe définitif d'Ormuzd, le dieu suprême de la lumière et du bien, sur Ahriman, chef des puissances du mal.

Pour arriver au monothéisme, dernière station religieuse de l'humanité, les hommes devaient accomplir pendant des siècles les plus grands efforts. Cette idée avait surgi au sein d'un petit peuple sémite, Israël, dont les ancêtres étaient aussi venus de la Chaldée. Souvent mis en danger par les cultes chananéens, le monothéisme s'était lentement développé et avait été sauvé, grâce aux prophètes juifs, au moment même où la nationalité d'Israël allait être détruite. C'était précisément l'heure où l'humanité demandait impérieusement une nouvelle foi. La Grèce, après avoir passé par toutes les phases du polythéisme et accepté les mythes de tous les peuples, mais non sans les revêtir de son admirable poésie, la Grèce était tombée dans un chaos moral, et sa haute raison, personnifiée en Socrate, aspirait à l'unité que les Romains réalisèrent matériellement. Peuple d'administrateurs et de soldats, maîtres du monde, les Romains adorent tous les dieux, mais se raillent de tous; et, après avoir déifié toutes les vertus, ils n'en observent plus aucune. Les dieux étaient définitivement partis; le monothéisme victorieux vient prendre leur place, en Occident sous la forme du christianisme, en Orient sous celle de l'islam.

Tel est le tableau grandiose et passionnément intéressant que M. Tiele a mis sous nos yeux; nous en avons sans doute quelque peu changé le plan et les dispositions intérieures; mais l'éminent historien ne nous en blâmera pas; on ne peut pas faire l'esquisse d'une esquisse, on ne résume pas un manuel. Espérons que M. Tiele nous en donnera bientôt un autre, celui de l'histoire de la religion depuis le triomphe des religions universalistes jusqu'à nos jours, et puissent alors les esprits les plus rebelles se convaincre, comme lui, que « la religion, prise dans son sens le plus large, est un phénomène essentiellement humain! »

A. AST.

**La Bible,** traduction nouvelle, par Edouard Reuss. Sandoz et Fischbacher.

En quelques lignes, il est fort difficile de bien apprécier les dix-huit volumes de traduction de la Bible par M. Reuss, ou du moins d'entrer dans les détails pour montrer le mérite ou les défauts de cette œuvre colossale.

D'abord une question se pose. M. Reuss était-il fait pour nous donner une traduction française de l'Ancien et du Nouveau Testament? Pour cela, il faut d'abord connaître deux langues : l'hébreu et le français. Au courant de la grammaire hébraïque, M. Reuss ne connaît pas parfaitement la grammaire française; il n'est pas habitué à parler notre langue, il n'en sait ni les délicatesses ni les idiotismes. Aussi la traduction de M. Reuss, même quand elle rend la poésie lyrique de la Bible, les discours poétiques et éloquents des prophètes, manque-t-elle absolument de timbre et de sonorité. C'est un défaut que n'a pas, du reste, manqué déjà d'indiquer M. Renan.

Mais il en est d'autres qu'il a omis et qui déparent ce grand travail. Le psautier est fort défectueux. Après la version française de chaque psaume, M. Reuss se livre à d'interminables homélies, à des réflexions morales aussi oiseuses que prolongées. Le moindre grain de mil serait bien mieux notre affaire. J'entends par là deux ou trois lignes nous marquant

la date ou certaine ou probable du psaume et les circonstances historiques qui expliquent sa naissance.

Le psaume XXIII°, par exemple, rangé par M. Kuenen dans l'époque persane, est accompagné simplement d'excellentes réflexions par M. Reuss. Il fait suivre d'une dissertation diffuse le psaume LV°, dont Graetz fait l'œuvre d'un contemporain de Jérémie. Il n'a pas même attribué de date au psaume I^er, qui est évidemment d'époque grecque et exprime les sentiments des Hassidins ou pieux contre les juifs hellénisants, etc., etc.

Si, dans le reste, la partie critique n'est pas toujours aussi négligée que dans le psautier, on peut dire cependant qu'elle est en général assez peu satisfaisante.

Voici un autre défaut capital dans la grande œuvre de M. Reuss : elle n'est pas au courant de la science. L'auteur semble avoir donné, sans les revoir, ses cahiers de professeur d'il y a quarante ans, alors que les travaux d'égyptologie et d'assyriologie étaient à faire, et avant les nombreuses excursions géographiques en Palestine.

Je prends pour exemple le dernier des livres publiés par M. Reuss. Les notes qui accompagnent sa traduction de l'*Exode* sont criblées d'erreurs que l'auteur aurait cependant pu très facilement s'épargner. Donnant le sens égyptien de la ville de Pi-Toum, bâtie par les Hébreux, M. Reuss prend Pi pour un article, ce qui fait : *le Toum* (dieu). Qui donc a pu fournir à l'auteur un si étrange renseignement? Pi signifie en égyptien maison, de telle sorte que cette nouvelle cité s'appelle : la maison ou le séjour du dieu Toum.

Dans ce même volume, publié cette année même, M. Reuss nous déclare que l'on n'a pu encore déterminer la position de la ville de Ramsès, également construite par les Hébreux. Or c'est un problème qu'a depuis longtemps résolu M. Brugsch, et sur lequel il a publié un long article dans son *Dictionnaire géographique de l'ancienne Égypte.*

Les omissions sont encore plus considérables que les erreurs. Vainement chercherait-on là les nombreuses explications que fournit à la *Loi mosaïque* et en particulier à l'*Exode,* l'égyptologie. Elles manquent tout à fait comme, du reste, dans les livres des *Rois* et dans les *Chroniques,* font défaut les renseignements apportés par les assyriologues.

En ce moment, il n'est pas permis à qui veut étudier Israël de l'isoler de ses voisins.

Maintenant que j'ai signalé avec franchise, et les faits à la main, par où pèche la traduction de M. Reuss, je puis bien dire par où elle excelle. Ce qu'il y a de meilleur en elle, certainement c'est la fidélité avec laquelle elle a rendu la lettre même du texte hébreu.

Les notes qui éclairent la traduction, lorsqu'elles sont purement théologiques, ne manquent pas, malgré leur longueur, d'être fort précieuses.

Avouons aussi, en terminant, que l'on doit beaucoup pardonner à M. Reuss. Quand la plupart des jeunes sémitisants se bornent à écrire çà et là de petits mémoires pour lesquels ils professent eux-mêmes le plus profond enthousiasme, M. Reuss nous donne le bon exemple en achevant une des plus grandes œuvres qu'il soit permis à la science humaine d'entreprendre. Il n'a pas le travail bref, comme les nouveaux venus. Comme eux, il ne cultive pas uniquement la note. Il nous donne le fruit de bien des années de labeur continu; et malgré des imperfections que je n'ai pas dissimulées, ces dix-huit volumes ont assez d'excellentes qualités pour les rendre fort utiles, sinon à l'homme du monde, du moins au philologue, qui, sous ce français d'Allemand, recherche surtout le mot hébreu, et qui possède autour de lui de quoi suppléer aux omissions nombreuses de M. Reuss. E. L.

## JURISPRUDENCE.

**Introduction à l'étude historique du droit coutumier français jusqu'à la rédaction officielle des coutumes,** par Henri Beaune, ancien procureur général à la cour de Lyon. 1880. Larose, 22, rue Soufflot.

Esquisse rapide et peut-être un peu hâtée de temps que nous ne reverrons plus, l'étude de M. Beaune est des plus intéressantes et mérite une lecture attentive. Elle est divisée en quatre livres, où l'auteur passe en revue le droit avant les Francs, le droit sous les Mérovingiens et les Carlovingiens, le droit du x^e au xiii^e siècle, et celui du xiii^e au xvi^e. C'est, comme le dit M. Beaune, un abrégé des grands travaux accomplis par l'érudition juridique sur l'histoire du droit français, et notamment sur les origines de la législation coutumière, où se trouve retracée la physionomie générale du droit coutumier et du droit féodal, avec les emprunts faits aux lois celtiques, romaines et germaines; abrégé méthodique et clair, car l'auteur a choisi l'ordre chronologique, et cela convenait singulièrement en une matière aussi ardue, toute bardée de citations en vieux français, toute hérissée de textes et de commentaires, ainsi qu'il sied à quiconque veut peindre savamment le moyen âge.

Parlerai-je de la préface où l'auteur, sous forme de conférence d'ouverture, nous entretient de l'unité législative en France? Dispensez-m'en, je vous prie, car j'aurais à reprocher à M. Beaune des tendances par trop ouvertement cléricales, et je pourrais lui demander compte aussi d'étranges oublis, assurément volontaires. Que diable! les droits de jambage et

autres pittoresques privilèges ont fait la joie de nos pères! Voltaire a passé par là, monsieur Beaune, et vous n'en soufflez mot!

J'aime mieux pourtant m'en tenir au côté purement anecdotique, et nous trouverons à glaner, je vous assure.

Ah! le bon temps, lecteurs, que le temps où la gent famélique et besogneuse des jeunes hommes en quête d'épouses jeunes recevait du beau-père, en don de joyeux accouplement, ..... *un chapel de roses;* où les religieux sont déclarés incapables de recueillir une hérédité pour eux-mêmes ou pour leur monastère; où l'on ne peut opposer au roi que la prescription centenaire, car « qui a plumé l'oie du roi, cent ans après en rend la plume »; où, comme à Senlis, les maris qui se laissent battre par leurs femmes sont contraints et condamnés à chevaucher un âne, le visage par devers la queue dudit âne!

Mais attendez! voici la contre-partie : « Il loist bien à l'home à batre sa feme, sans mort et sans mehaing, quand ele fet mal. »

Toujours les mêmes, ces descendants du singe!

Et puis, voulez-vous d'autres anecdotes encore?

Les seigneurs de Frankenstein, en Allemagne, tenaient en fief de la ville de Darmstadt une rente annuelle de dix muids de blé, en retour de laquelle ils devaient fournir au magistrat de la cité un âne destiné à promener les femmes qui battraient leur mari.

Cela ne jette-t-il pas un jour lumineux sur les rapports conjugaux d'outre-Rhin au moyen âge?

Passons, si vous le voulez bien, aux redevances grotesques.

Dans le Maine, il était un fief qui n'obligeait son possesseur qu'à contrefaire l'ivrogne et à jeter son chapeau en courant. Aujourd'hui nous ne contrefaisons plus.

Dans une seigneurie de Roubaix, les vassaux devaient, un jour de l'année, se réunir devant le château de leur suzerain et faire la moue, le visage tourné du côté des fenêtres. Ah! Dieu, que d'esprit et de gaieté de bon aloi, et comme Froissart avait raison d'admirer « la bonne fortune et la grande chevance des seigneurs de son temps, qui taillaient leur peuple à volonté! » Car « peine de vilain n'était pour rien comptée »!

Et nous avons changé tout cela! Et l'on ne rencontre plus de cités où, comme dans la petite ville de Lourdes, une rue avait un droit différent de celui des autres rues? C'est grand dommage, en vérité!

Vous plairait-il apprendre encore que la noblesse était imprescriptible, et qu'elle ne s'arrêtait pas, comme en Italie, aux petits-enfants?

Vous pouvez juger par là si l'ouvrage de M. Beaune est intéressant. J'ajoute qu'il est bien écrit, animé d'un véritable souffle oratoire, mais déparé par je ne sais quel parfum réactionnaire qui vous grise et devient gênant à la longue.

Mais il est temps de m'arrêter, non toutefois sans souligner au passage le délicat bijou que voici :

« L'Église ne s'appliqua pas à bouleverser le monde pour mieux le gouverner, mais au contraire à mieux le gouverner pour éviter de le bouleverser. Elle consola l'esclave, adoucit sa servitude; mais elle lui enjoignit de supporter ses fers et d'attendre la liberté... dans un monde meilleur. »

*Et nunc erudimini!* F. W.

**Histoire de la législation des travaux publics,** par M. F. Malapert, docteur en droit, avocat à la cour d'appel de Paris. Ducher et Cie, 51, rue des Écoles. Paris, 1880.

Un gros livre, nourri de faits et de documents, et qui témoigne d'un travail de bénédictin. Au reste, l'auteur nous le dit lui-même, l'accumulation des faits est la base de ce livre. Mais M. Malapert a essayé de montrer comment la société marche vers le résultat auquel tend l'effort de l'humanité, c'est-à-dire l'utilité commune, et il a pensé, non sans raison, que l'histoire du droit est la meilleure manière d'exposer les principes de la législation, de montrer où conduit l'étude des textes et d'enseigner la véritable philosophie qui doit présider à la confection et à l'interprétation des lois. Il fallait, pour réussir, une érudition sûre d'elle-même et par-dessus tout méthodique; or la méthode est la qualité maîtresse de l'ouvrage que nous analysons. Mais nous aurions voulu les indications des sources où M. Malapert a puisé: il mérite sans doute qu'on le croie sur parole; mais tous les lecteurs n'auront pas cette complaisance.

Pour peu que vous aimiez les voyages à travers l'histoire, vous aurez là de quoi, je vous l'assure, occuper votre temps. Vous parcourrez rapidement la grande cité romaine, où vous apprendrez qu'il était défendu de commencer de nouveaux travaux avant d'avoir terminé ceux déjà entrepris. Puis, quand vous aurez assez des aqueducs, des égouts et des routes que l'auteur énumère comme un guide infaillible, vous ferez une longue station en France. Passons rapidement sur les temps anciens, où les troupes étaient employées à l'exécution des travaux publics. Nous voici en face de la législation moderne qui supprime les neiges d'antan. Les ponts et chaussées s'organisent complètement; la propriété est déclarée inviolable. L'intérêt public peut vous déposséder de vos biens; mais vous aurez droit désormais à une juste et préalable indemnité. Telle est l'œuvre de l'Assemblée constituante, au point de vue qui nous occupe. Plus tard, la lutte s'organise. Les travaux publics seront-ils ou non centralisés, concentrés dans les mains du pouvoir exécutif? Parviendra-t-on, ce qui est indispensable en la matière, à organiser régulièrement la comptabilité? M. Malapert a réponse à tout. Puis, arrivé au second empire, il nous montre de timides tentatives de décentralisation administrative par la création des chemins de fer d'intérêt local et par les attributions conférées aux conseils généraux. Les routes, les chemins vicinaux, le régime des eaux, les chemins de fer, travaux des villes, mines, machines à vapeur, télégraphes, etc., sont suc-

cessivement traités en autant de chapitres distincts. Enfin, vient la République actuelle, où s'accentue définitivement la tendance à la décentralisation, avec ses chemins de fer, ses tramways, etc.

Voilà le livre. Il restera, non comme œuvre de lecture courante, mais comme document précieux à consulter. Nous le signalons volontiers, à ce titre, à nos lecteurs. F. W.

# PHILOSOPHIE

## MORALE — ÉDUCATION — RHÉTORIQUE

**L'ordre évolutionnaire de la destinée de l'homme.** Brochure in-8°. Roanne, imprimerie Chorgnon, 1880.

Une mécanique céleste, une physique, une géologie, une zoologie, une sociologie, une morale, voilà ce qu'enferment, avec quelques autres sciences encore, les quarante-deux pages de cette brochure.

Il y a « évolution »; comme premier terme, les mouvements de l'éther, et comme dernier, la vie humaine. De l'étude du premier des phénomènes auquel la pensée puisse s'appliquer, et de l'étude de tous ceux qui suivent, par évolution, en composant, plus ou moins médiatement, la destinée de l'homme, nous devons dégager la règle rationnelle de notre conduite. C'est dans les faits qui constituent l'ordre évolutionnaire, — ou qui résultent de cet ordre à considérer alors comme préétabli (l'auteur ne dit point précisément laquelle des deux théories il conviendrait d'accepter), que réside le principe de la vraie loi morale. Cette loi ne se fonde point sur des croyances religieuses ou métaphysiques, mais sur les données mêmes de la science.

L'auteur n'a pas conçu un nouveau système.

En prétendant rejeter toute croyance métaphysique et en parlant néanmoins de substances matérielles, il laisse paraître une assez grande ignorance des questions spéculatives : il lui faudrait aller à l'école, lire *les Dialogues d'Hyles et de Philonoüs.*

En déclarant qu'il est nécessaire de ne pas faire reposer la morale sur des croyances religieuses, il montre une entente assez étroite de la religion; il lui faudrait méditer sur la religion pure, qui n'est rien en somme que l'ensemble des sentiments éprouvés par celui qui possède certaines connaissances : peut-être arriverait-il à concevoir que toutes les connaissances humaines sont ou peuvent être, pour l'homme, religieuses, puisque toutes le rattachent ou peuvent le rattacher (*religare*) à la pratique de ce qu'il pense savoir être le bien.

Rien de plus fantaisiste que la discussion de la théorie du libre arbitre; n'insistons pas.

Ces quelques pages n'ont aucune valeur, mais elles sont écrites par un honnête homme : elles ne sont pas à dédaigner tout à fait. Elles peuvent fort bien servir à faire apprécier quelle mentalité sont capables de produire, par rayonnement, les synthèses d'Auguste Comte et celles d'Herbert Spencer, chez ceux d'entre nous qui n'étudient guère la philosophie, c'est-à-dire chez le plus grand nombre. Certains veulent faire croire et croient peut-être eux-mêmes en toute sincérité que c'en est fait de la civilisation si l'on cesse d'adhérer aux propositions dogmatiques du spiritualisme chrétien pour accepter ce qu'ils appellent, fort inconsidérément d'ailleurs, les théories *matérialistes;* erreur grande, vaine terreur. Nombreux déjà sont les hommes qui, sans être grands clercs ès sciences philosophiques, comme l'auteur de cette brochure, veulent, après avoir rejeté les enseignements de telle ou telle école, de telle ou telle Église, se composer à eux-mêmes une morale spéculative afin de pouvoir s'estimer rigoureusement tenus de réaliser les préceptes d'une morale pratique. Le spiritualisme chrétien, ou simplement philosophique, cessera-t-il un jour de prévaloir? Cela, nous l'ignorons. Toujours est-il que la doctrine des *postulats*, que la doctrine évolutionniste peuvent modeler des sociétés qui ne seraient en rien inférieures, certainement, à celles que nous connaissons; toujours est-il encore que les demi-savants qui connaissent inconsciemment de ces doctrines sont d'ores et déjà les agents d'une civilisation véritable. Le demi-savoir, s'il est dirigé par le noble désir du mieux, vaut mieux, quoi qu'on dise et répète, que l'ignorance avec la foi, — cette infirmité intellectuelle. F. G.

**La Vie inconsciente de l'esprit,** par EDMOND COLSENET, ancien élève de l'École normale, agrégé de philosophie, docteur ès lettres. 1 vol. in-8° de la Bibliothèque de philosophie contemporaine. Paris, Germer Baillière et C^ie, 1880.

Pour ne pas admettre la doctrine professée par Hartmann dans son livre : *la Philosophie de l'Inconscient*, et pour rejeter les théories métaphysiques et sociales récemment édifiées sur la conception nouvelle présentée quant à l'intelligence, M. Colsenet ne croit pas qu'il faille s'abstenir de rechercher l'origine des faits de conscience, non plus négliger de poursuivre l'analyse des éléments cachés de ces faits.

Leibniz est le premier qui ait appelé l'attention sur les phénomènes psychiques non révélés directement par la conscience; mais est-il bien, comme le prétend Hartmann, l'auteur des premières théories de l'Inconscient? Ou bien n'a-t-il jamais parlé de perceptions vraiment inconscientes, n'a-t-il rien fait qu'établir qu'il est des perceptions très faibles dont

nous n'avons pas instantanément conscience? C'est la question que M. Colsenet s'applique à résoudre tout d'abord. Aux mots *perception* et *aperception*, Leibniz donnait un sens particulier; par perception, il entendait « l'état intérieur de la monade représentant les choses externes », et par aperception « la conscience ou connaissance réflexive de cet état intérieur ». La perception, ou représentation du composé dans le simple, du tout dans les éléments, de l'univers dans chaque individu, est confuse quand elle représente l'infinité des choses, et distincte quand elle n'en représente qu'une partie d'une manière spéciale. La perception de notre corps et des corps environnants est distincte, mais chacun de nous a en soi une multitude d'autres perceptions qu'il n'*aperçoit* pas, et qui, par conséquent, ne sont pas des « aperceptions ». Autrement dit, l'univers entier fait impression sur le *moi* et s'y reflète; mais la perception que l'on en a enveloppe un trop grand nombre d'objets pour être claire. Chaque âme, ou entéléchie dominante, connaît l'infini, mais confusément: elle n'aperçoit avec clarté que ce qu'elle perçoit comme étant le plus proche. Dieu seul, l'être parfait, jouit d'une conscience infinie, adéquate à l'infinité des représentations dans lesquelles le monde se reflète en lui. Entre la doctrine de Leibniz et celle de Hartmann, la différence est grande : les théories explicatives de la connaissance sont tout autres chez celui-là que chez celui-ci; tout autres également les conclusions dernières, puisque, pour le dernier des deux philosophes, Dieu est l'Inconscient, et que, pour le premier, il est la conscience infinie.

Le système de Leibniz exposé, critiqué, M. Colsenet aborde l'étude de ceux de ces faits qui, tout en appartenant à la vie psychologique, échappent à sa connaissance intuitive, l'étude de ces phénomènes qui ne se produisent pas seulement en nous dans des cas exceptionnels et morbides, mais qui accompagnent, pour ainsi dire, tous les états de notre vie consciente, les provoquent et les expliquent.

« Au-dessous de la surface lumineuse qui s'offre à l'observation intérieure s'étend une région obscure et inaperçue, peuplée de phénomènes psychologiques dont nous ne saisissons que les derniers effets diversement combinés et modifiés. » Pour explorer cette région, M. Colsenet ne peut procéder que par nduction et hypothèse; mais ses inductions semblent bien toutes très propres à satisfaire l'esprit, et ses hypothèses, qu'il ne prétend pas ériger en dogmes, sont toutes très ingénieuses.

Les faits de conscience dont il induit sont divisés en quatre groupes : le premier, comprenant les faits de connaissance; le deuxième, les déterminations, volontaires ou nécessitées; le troisième, les tendances diverses, les principes naturels ou acquis de notre activité; et le dernier, enfin, tous les faits sensibles, les émotions agréables ou pénibles, les penchants, les passions.

Le temps comme l'espace, — Kant l'a établi, et M. Colsenet l'établit après lui, — sont des conditions de la pensée, les formes de l'esprit s'appliquant aux données sensibles. Ces données ne sont pas toutes, il s'en faut de beaucoup, immédiatement conscientes. « Dans les conditions actuelles et normales de son développement, tout homme perçoit les objets sans effort et sans raisonnement apparent, et aucun doute ne s'élève d'abord dans son esprit sur la fidélité des représentations qu'il prend pour les réalités mêmes et projette spontanément au dehors de lui »; la perception la plus élémentaire n'est ni simple ni irréductible. L'analyse y découvre non seulement le résultat acquis d'une longue éducation des sens, mais encore les traces d'un travail inaperçu accompli au moment même où nous entrons en rapport avec l'objet pour le connaître. M. Colsenet définit la représentation : l'image d'un objet sensible, présent ou passé, réel ou possible; la sensation : le fait psychique qui suit immédiatement dans la conscience une impression organique; la perception : la sensation rapportée à un objet actuellement présent; et ces définitions données, il analyse les éléments inconscients de la sensation, puis ceux de la perception. Les travaux de Delbœuf, d'Helmholtz sont rappelés on ne peut plus à propos. « Les représentations acquises demeurent en l'esprit, non comme des matériaux inertes et immobiles; un courant les entraîne, tantôt brisant leur unité, tantôt les réunissant en de nouvelles synthèses. Elles participent de la vie universelle de l'être. » C'est l'imagination qui accomplit, dans les profondeurs de l'inconscience, ce travail de transformations incessantes; elle associe et dissocie les éléments empruntés à la mémoire qui ne fait, elle, que conserver les perceptions. L'étude des faits de connaissance, tels qu'ils se produisent, tels que l'imagination les compose, est conduite avec une rare prudence.

Sur les déterminations inconscientes dans l'animal et dans l'homme, sur les déterminations résultant de la vie organique, sur les habitudes et les instincts, sur les émotions et les passions, il y a des pages qui offrent le plus grand intérêt.

La conscience est un phénomène, et, comme tous les phénomènes, il n'est ni une pure collection, ni une unité simple et irréductible dans laquelle on ne pourrait distinguer aucun élément de complicité. Tous les phénomènes sont enveloppants et enveloppés. Chaque conscience semble se former de la fusion des faits psychiques en un fait nouveau, des actions exercées par le monde extérieur sous forme de sensations et d'émotions, des réactions qui y répondent sous forme de déterminations ou de volontés; au-dessus de tous ces phénomènes, la conscience, phénomène total, un et multiple à la fois comme la vie elle-même.

Le travail de M. Colsenet est des plus remarquables; hier, nos jeunes professeurs en étaient encore à répéter les affirmations de Thomas Reid; aujourd'hui, ils analysent, scrutent, induisent et produisent, non pas tous, mais déjà un certain nombre, des ouvrages, comme *la Vie inconsciente de l'esprit*. C'est une nouvelle Renaissance.

F. G.

---

# QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

## ÉTUDES D'ÉCONOMIE ET D'HISTOIRE POLITIQUE ET SOCIALE

**Mutualité sociale,** par GODIN. 1 vol. Guillaumin et Ghio.

Ce volume est consacré à la publication des statuts de la Société du Familistère de Guise. Il se divise en deux parties. La seconde comprend les statuts. Dans la première se trouvent les commentaires par lesquels est expliqué le titre de l'ouvrage qu'il faut ici copier tout au long : — Mutualité sociale et association du capital et du travail, ou extinction du paupérisme par la consécration du droit naturel des faibles au nécessaire et du droit des travailleurs à participer aux bénéfices de la production. — Une table alphabétique permet de chercher les références soit de la théorie sociale, soit de son application pratique dans le Familistère.

L'association dont M. Godin publie aujourd'hui les statuts n'est pas une œuvre improvisée, elle est le résultat d'une longue expérience. Sur le terrain de la pratique, elle est une élaboration de ce double problème qui agite aujourd'hui tout le monde civilisé : éteindre le paupérisme et donner aux classes laborieuses les garanties nécessaires à l'existence. L'auteur ne prétend pas avoir résolu l'ensemble des difficultés que le problème comporte. La conciliation des intérêts des classes riches avec ceux des laborieuses ne sera complète que le jour où elle sera d'une application générale dans les institutions sociales. L'association du Familistère, qui est particulièrement industrielle, est l'application, restreinte à un millier de travailleurs, des garanties mutuelles contre la misère et les privations. C'est la participation du travail aux bénéfices de la production. « Les statuts et les règlements, dit l'auteur, présentent sous une forme trop concise les faits et les principes qu'ils consacrent. Les raisons et les motifs qui les ont dictés n'apparaissent pas immédiatement à l'esprit des hommes même les plus attentifs. Il faudrait, pour éclairer le lecteur, mettre sous ses yeux les longues études, les discussions des motifs qui m'ont fait choisir telle rédaction plutôt que telle autre qui, au premier abord, pourrait paraître mieux appropriée au sujet; mais, comme je ne puis me livrer ici à ce travail, je prie le lecteur de suivre attentivement l'exposé sommaire des considérations et des principes qui m'ont guidé dans cette fondation. »

Nous donnons l'énoncé des chapitres de ce sommaire, qui s'adresse aux personnes désireuses d'étudier pratiquement les questions ouvrières et la mise en œuvre des théories contemporaines sur l'association du capital et du travail : — État de la société moderne. — La morale et l'humanité. — Les voies de la vie humaine. — Les lois de la vie dans l'humanité. — Le bien et le mal social. — Le droit naturel et la mutualité sociale. — Organisation de la mutualité. — La mutualité au Familistère. — Le travail, droit de participation du travail. — L'association et la fraternité, accès à la propriété et à la fortune.

Après avoir donné les raisons philosophiques et morales qui l'ont déterminé à fonder l'association du Familistère, M. Godin expose par quelles circonstances le Familistère a préparé l'association. En 1840, il commença à Esquéhérier une industrie nouvelle dont l'objet était de produire en fonte de fer des appareils de chauffage et de cuisine qui jusque-là n'avaient été fabriquées qu'en tôle. Six ans plus tard, étant parvenu à réaliser quelques bénéfices, il vint à Guise, accompagné d'une vingtaine d'ouvriers, et fonda les premiers ateliers de l'usine importante qu'on y voit aujourd'hui. Chaque année il dota son industrie de modèles et de produits nouveaux et agrandit ses ateliers. Le nombre de ses ouvriers croissait en proportion et l'amélioration de leur sort le préoccupa. Il fit de la réforme architecturale de leur habitation la base de cette amélioration; en 1859, il arrêta les plans d'ensemble du Familistère, qui comprend aujourd'hui trois édifices rectangulaires ayant ensemble un développement de 570 mètres de façade extérieure. L'association se forma et prospéra. Trois cents familles, environ douze cents personnes, occupent aujourd'hui le *palais social.* Chaque famille a son intérieur, son foyer, son indépendance. Les hommes prennent part à l'industrie, un certain nombre de femmes sont attachées au service du Familistère ou à des travaux particuliers de l'usine. Le ménage, la maternité, l'éducation sont les principales occupations des autres femmes. Cette population constitue l'élément fondamental de l'association du Familistère, qui marie ainsi fructueusement les personnes et les capitaux. Vingt années se sont écoulées depuis la fondation du Familistère jusqu'au moment où l'association a pu être constituée, après dix années de luttes contre les restrictions légales particulières aux manies administratives de la France.

Aujourd'hui les statuts de l'association du Familistère et ses règlements constituent l'ensemble le plus complet des règles pratiques conçues jusqu'à ce jour en vue de la participation des ouvriers aux avantages créés par le travail et l'industrie. L'association du Familistère, le travail participant aux bénéfices de ses usines, ses logements commodes et salubres, ses salles d'éducation et d'instruction, de réunions et de fêtes, sa bibliothèque, sa librairie, ses gymnases, ses jardins, ses écoles, ses assurances de mutuelle protection, enfin tout ce que contiennent ses institutions pour concourir au bien-être et au progrès de l'être humain basé sur le respect de l'enfant, de la femme, du vieillard, et sur le culte de l'intelligence, de la science et du travail, — est un fait trop considérable

pour qu'il échappe aux économistes; aussi le Familistère, complément perfectionné des cités ouvrières pour lesquelles on se passionna non sans raison il y une vingtaine d'années, a-t-il provoqué l'attention des sociologues et des penseurs, surtout à l'étranger, en Angleterre et en Amérique. Les fatalités sociales obligent déjà la France à ne plus négliger ce genre de fondations qui répondent, à leur manière, à la mise en pratique de la morale et de la justice dans l'humanité. Le livre de M. Godin a un parfum d'honnêteté et de conviction qui en rend la lecture très attrayante.

M. C.

**La question sociale,** par Paul d'Abzac. 1 vol. Guillaumin.

Toute richesse matérielle, intellectuelle ou morale comprise dans le fonds commun dont une partie est divisée entre les particuliers et dont l'autre partie reste la propriété indivise de la société, est le produit de la collaboration du travail de l'homme et du travail de la femme jointe à l'action des forces sociales et des forces naturelles. Le mariage est l'acte légal par lequel l'homme et la femme s'unissent l'un à l'autre, afin de remplir, au mieux de leur intérêt propre et de l'intérêt général, la tâche qui leur est assignée dans l'œuvre commune des sociétés humaines. Le mariage est donc l'acte le plus grave, en lui-même et dans ses conséquences, qui puisse s'offrir à l'examen du législateur et aux délibérations de tout être libre et responsable; aussi la religion et la loi civile ont-elles entouré le mariage de toutes les garanties et de toutes les solennités qui leur semblaient devoir en augmenter la force et en rehausser le caractère. Par le mariage, l'homme et la femme acquièrent l'appoint qui manque à chacun d'eux pour intégraliser sa personnalité physique, intellectuelle et morale. Convenablement assortis dans une noble union, ils arrivent à réaliser leur maximum de puissance vitale, ce qui est le but propre de l'union passionnelle et industrielle des sexes, la condition primaire et formelle du bonheur pour les individus et du progrès pour les sociétés. Mais l'être humain est contraint de voir et de chercher autre chose encore dans le mariage. Sous le régime de la guerre sociale qui a gouverné le monde jusqu'à nos jours, tout est ennemi de l'homme : la société, ses semblables, ses passions, sa personnalité individuelle elle-même. En réunissant leurs forces au moyen de l'association conjugale, les époux veulent se bâtir une forteresse et se forger des armes afin de soutenir la redoutable *lutte pour l'existence,* dans la concurrence vitale dont nous subissons tous l'impitoyable loi. Lutte plus douloureuse et plus terrible entre les hommes que parmi les espèces inférieures! La supériorité intellectuelle et affective de l'homme lui fait ressentir durement ses blessures, son humiliation et sa déchéance. Celui que le destin a frappé ne peut, comme l'animal blessé par le chasseur, s'éloigner dans les solitudes, dérober sa faiblesse aux outrages et disparaître en silence du nombre des êtres vivants. Il est condamné à rester au milieu de la foule. Il faut qu'il boive son ignominie devant tous. Quand il a accepté son arrêt, quand tout ressort de dignité et de vie morale est brisé en lui, quand nous voyons l'esclave sourire au maître qui crache sur lui, le mendiant agenouillé dans la splendeur des capitales implorer l'aumône avec des prières et des bénédictions, la femme subir la prostitution qu'on lui a imposée, l'homme de génie bafoué s'avilir à de déshonorantes compromissions et les futures générations sacrifiées à notre imbécillité, à notre égoïsme, à notre folie, par l'éducation malsaine et fausse que nous donnons aux enfants, s'éteindre ignorantes et misérables, le cœur se gonfle de dégoût, de pitié, d'indignation.

Lorsque les sociétés fonctionneront dans des conditions moins anormales, toutes les énergies, toutes les forces matérielles et immatérielles, éparses chez les représentants divers du corps social, se transformeront en utilité industrielle directe au profit de leurs possesseurs, en même temps qu'elles continueront à produire de la richesse pour les sociétés. La vertu, le génie, la science, le travail intelligent acquerront alors dans leur plénitude les avantages de richesse et de puissance que distribuent aujourd'hui la brutalité lourde des forces les plus vulgaires et les chances absurdes du hasard. Le monde est encore bien loin de cet idéal; mais comme les sociétés ne sauraient prospérer ni même subsister sans une obéissance au moins relative aux lois de la raison, nous voyons qu'à toutes les époques de l'histoire, à travers les mille aberrations de l'ignorance humaine, l'effort du législateur a été que la rémunération industrielle revînt à ceux qui, à tort ou à raison, représentaient à ses yeux la puissance productive. L'avènement des prolétaires de l'industrie à la possession des instruments de leur travail est le grand problème gouvernemental contemporain. La Révolution a posé le principe de l'égalité. C'est à la France contemporaine d'en faire l'application avec tous ses développements et toutes ses conséquences. Une société très avancée résoudra le problème de la rémunération de toutes les forces intellectuelles et morales. Cette solution ouvrira la seconde époque de l'histoire de l'humanité. Ainsi parle M. d'Abzac. Dans son volume, il n'est question que de rémunérer une seule de ces forces, ***la femme, qui, dans l'œuvre de la production sociale, fournit autant que l'homme*** (cela n'est plus à démontrer), ***et qui, cependant, est restée condamnée à l'infériorité et à la pauvreté.*** Le travail féminin vaut autant que le travail masculin. Il appartient à l'ordre des forces qui ne peuvent se rémunérer par elles-mêmes et en détail. C'est au législateur à découvrir le moyen de le rémunérer en bloc, sans réclamations ni sollicitations de la part des ayants droit. Tel est le thème de M. d'Abzac.

La première partie de cet ouvrage est très intéressante. L'auteur, après avoir défini la question sociale telle qu'il la comprend, étudie le contrat d'association tacite et inévitable qui existe entre l'individu et la société. Il aborde ensuite le mariage et la concurrence vitale, la situation respective de l'homme et de

la femme, au point de vue industriel et social, et les conséquences déplorables de l'infériorisation de la femme. Il établit enfin l'égalité économique de l'homme et de la femme par une nouvelle loi des successions. L'idée fondamentale du livre est donc la réhabilitation de la femme et la réforme héréditaire.

La seconde partie est consacrée à la réforme héréditaire, dont les principales conséquences seraient, dit l'auteur, la mise en valeur des capitaux oisifs ou mal employés, l'augmentation de la production, la réversion de la richesse, l'enrichissement du peuple, l'éducation généralisée et mieux comprise, l'ennoblissement de la femme devenue réellement enfin l'égale de l'homme.

Dans la troisième partie, commentée par des tableaux spécialisés, l'auteur tire ses conséquences et applique sa théorie. Sa réforme héréditaire est montrée avec ses résultats prochains dans une série de cinq générations obéissant au régime sociétaire qui fait l'objet des explications de M. d'Abzac.

Tout ce qui, dans ce livre, concerne la situation sociale de la femme demande à être pris en considération. L'étude comparative qu'il fait de la femme et de l'homme dans le mariage prouve une observation généreuse, sagace et exacte. Quant à la solution proposée, elle se résume dans la légende que l'auteur a placée en tête de son ouvrage : « La femme doit prendre double part dans la succession de ses ascendants. » Selon notre habitude, nous exposons les théories de l'auteur, et nous laissons au lecteur toute l'initiative de la discussion et du jugement. M. C.

**La Science sociale contemporaine,** par Fouillée. 1 vol. Hachette.

La constitution de la science sociale sur des bases positives semble la principale tâche de notre siècle. L'étude de la société et de ses lois était jadis une curiosité, un luxe réservé aux penseurs; elle est devenue pour tous, dans nos nations démocratiques, une étude de première nécessité. Par le développement même de la civilisation, chaque homme vit davantage, non seulement de sa vie propre, mais aussi de la vie commune. Le progrès a deux effets simultanés qu'on a crus d'abord contraires et qui néanmoins sont inséparables : accroissement de la vie individuelle et accroissement de la vie sociale. Longtemps l'individu s'est persuadé que ce qu'il accordait à la société, il le perdait pour lui. Longtemps aussi la société a cru que ce qu'elle donnait à l'individu, elle se l'enlevait à elle-même. De là cette obstinée antithèse entre la société et l'individu qui caractérise l'esprit antique et dont l'esprit moderne s'affranchit en prouvant qu'il y a l'harmonie où jusqu'ici l'on a vu la discordance et l'opposition. La solidarité entre l'individu et la société est désormais indissoluble, et, dans la pratique, l'individu ne peut vraiment exister sans la société. Au point de vue théorique, la science même de l'individu et la science de la société sont de plus en plus inséparables. Toute question philosophique et morale finira par apparaître comme question sociale, et la sociologie, couronnement de toutes les sciences humaines, finira par nous livrer avec ses plus hautes formules le secret même de la vie universelle.

Telle est la thèse de l'auteur. Voici sa méthode. Il construit l'un après l'autre les divers systèmes répondant aux diverses faces de la société humaine. Il rectifie chacun de ces systèmes par l'élimination des conséquences fausses, incomplètes et exclusives qui en ont été tirées. Il recherche les convergences entre les systèmes, il intercale des moyens termes, toutes les fois qu'il est possible, pour faire coïncider ou tout au moins rapprocher les systèmes divergents, notamment le système du contrat social et celui de l'organisme social, etc. La doctrine de ce livre clair, net et solide ne doit pas être jugée sur une de ses parties séparées. Elle est, tout au contraire et essentiellement, une synthèse. L'auteur ne peut, à chaque période de la construction et de la critique, dire à la fois toute la vérité, mais il s'efforce de ne dire du moins que la vérité. La synthèse arrive à la fin, et l'auteur n'a pas hésité à mettre bien en relief ses idées essentielles. Malgré le caractère rigoureusement scientifique de cette méthode progressive, M. Fouillée n'a pas abusé des formes techniques et doctorales. Il n'a pas reculé devant les abstractions nécessaires, mais il n'a pas cherché les abstractions superflues. La sociologie n'exige pas, c'est son avis, un style abstrait comme l'algèbre. N'avons-nous pas l'exemple de Diderot, de Rousseau, de Descartes, de Pascal, qui ont su émettre en bon et intelligible langage les pensées les plus profondes ?

L'auteur étudie d'abord le contrat social et l'école idéaliste, puis l'organisme social et l'école naturaliste, la conscience sociale, la justice pénale en face des collisions de droits dans la société, la fraternité et la justice réparative; il termine par l'exposition de ses vues synthétiques sur la sociologie. Dans sa conception, tout se coordonne autour de l'organisme contractuel se réalisant par la conscience qu'il a de lui-même et par l'impulsion efficace de l'idée.

Rien de positif, dit-il, ne peut rester en dehors de la sociologie ainsi conçue, car toutes les théories de morale publique, de jurisprudence, de politique viennent nécessairement se résoudre, soit dans l'idée d'organisme social, soit dans l'idée de contrat social. Or la notion d'un organisme contractuel, avec la conscience ou la volonté pour centre, est la synthèse des deux autres notions. Tout ce qu'on pourra dire pour montrer, soit le caractère organique, soit le caractère contractuel des sociétés humaines, rentrera donc de toute nécessité dans une sociologie éminemment synthétique, et viendra se ranger autour de l'un ou de l'autre des termes extrêmes. Qu'il s'agisse de justice, qu'il s'agisse de fraternité, qu'on ait à organiser la pénalité à l'égard des individus ou la réparation à l'égard des torts collectifs, que l'on demeure dans les principes généraux ou que l'on préfère passer de la théorie aux conséquences pratiques et politiques, on retrouvera partout les deux notions d'organisme et de contrat unies par le lien des *idées-forces.* C'est

que le régime contractuel, s'organisant par sa propre vertu et par sa propre conscience, réalise seul l'équilibre des deux principes entre lesquels l'humanité fut toujours oscillante : liberté et solidarité, individualité et collectivité. La doctrine de l'organisme contractuel est un *libéralisme* poussé à son plus haut degré, mais elle est aussi un *socialisme* bien entendu et rationnel. En un mot, c'est à l'humanité qu'il appartient de faire dans l'ordre social la synthèse des deux principes répandus dans l'univers : vie et conscience, mouvement et pensée. Ces deux principes sont identiques en leur intime essence, et leur identité se révèle dans la force motrice qui appartient chez l'homme à la pensée même, si bien que l'idéal de l'humanité ou de la société parfaite s'imprime le mouvement et la vie en se pensant avec une conscience de plus en plus claire. Les mêmes lois qui ont produit les mondes et les constellations produisent donc les sociétés humaines, avec cette différence que ce qui est dans les uns rayonnement extérieur, lumière inconsciente et mouvement fatal, devient dans les autres lumière intérieure, conscience et mouvement réfléchi et volontaire.

Ainsi parle M. Fouillée. Son livre est profond, décisif et donne bien la clé du problème sociologique. Nous annonçons avec joie que l'auteur prépare un ouvrage de même ordre, où il passera de la théorie aux conséquences pratiques et politiques : suffrage universel, instruction populaire, assistance publique, rapports du travail et du capital, associations, etc.

M. C.

**Étude sur les titres au porteur,** par Amédée Petit. 1 vol. Marescq aîné.

Le développement prodigieux pris par la propriété mobilière constitue l'un des faits les plus importants qu'aient à signaler et à étudier les économistes. Presque inconnu de nos ancêtres, cet élément de la richesse publique et privée représente, à l'heure actuelle, un capital de vingt-cinq milliards. La moitié de cette somme est représentée par des titres au porteur. Par suite de l'accroissement de la dette publique, de la multiplicité des emprunts contractés par les départements, les communes, les villes, les sociétés, les créanciers et les prêteurs se sont habitués à préférer bien souvent cette forme, plus commode sinon plus sûre, à la forme nominative. Une étude technique sur les titres au porteur a donc son opportunité. M. Amédée Petit, avocat à la cour d'appel de Douai, publie sur ce sujet un volume dont nous allons indiquer les divisions. Dans la première partie, l'auteur traite de l'émission des titres au porteur. Il s'occupe, dans la seconde partie, de la circulation des titres, et, dans la troisième, de leur revendication et leur restitution en cas de destruction, de perte ou de vol. Un appendice est consacré au rapide exposé de la législation comparée. L'ouvrage s'ouvre par un aperçu économique et historique dont nous citerons les lignes suivantes: « Il en est des titres au porteur comme de la langue, qu'Ésope présenta un jour à Xanthus, disant qu'elle est la meilleure chose du monde et en même temps ce qu'il y a de pire. La comparaison est exacte. Il n'est pas d'institution qui prête davantage à la fois aux critiques et aux éloges, et c'est là ce qui explique la faveur et la défaveur dont les titres au porteur ont été souvent l'objet dans notre ancien droit. Ce qui est le fondement même de leurs avantages, la rapidité de circulation et la transmission par simple remise, est en même temps la source d'inconvénients dont on ne saurait nier la gravité. »

L'ouvrage est écrit avec netteté et bien réparti dans ses divisions et ses subdivisions. Toute la matière y est bien condensée. Toutes les difficultés y sont exposées et élucidées.

M. C.

## SCIENCES NATURELLES

### PHYSIQUES — MATHÉMATIQUES

**Le feu à Paris et en Amérique.** 1 vol. in-12 de 218 pages avec 4 cartes, par le colonel Paris, commandant le régiment des sapeurs-pompiers de Paris. Germer Baillière, 1881. — Prix: 3 fr. 50.

Ouvrage d'utilité publique, traitant de choses qui intéressent tout le monde, mais qui sont presque totalement inconnues en dehors d'un petit cercle spécial.

Le corps des sapeurs-pompiers de la ville de Paris est, par une exception unique, un régiment détaché de l'armée régulière et composé de fantassins d'élite. Aussi le service du feu est-il fait, dans cette capitale, à un prix bien inférieur à ce qu'il coûte dans les autres villes et par un personnel jeune, discipliné et bien exercé.

L'État fait cette faveur à la ville à cause du grand nombre d'édifices qu'il possède dans Paris et à la protection desquels il doit, équitablement, contribuer.

Malheureusement l'outillage de l'extinction des incendies, particulièrement en ce qui concerne les pompes à vapeur, est très inférieur chez nous à ce qu'il est à New-York et dans les autres grandes villes d'Amérique.

De tous les services d'incendie c'est le nôtre qui est le mieux constitué et le mieux outillé pour sauver les personnes, pour saisir les incendies à leur origine et les empêcher de prendre des proportions redoutables. Mais quand un incendie se déclare dans des circonstances et des milieux qui lui donnent dès le début ces proportions, c'est

c'est aussi le service d'incendie de Paris qui, de toutes les grandes villes, est le plus mal armé pour le combattre et en arrêter les conséquences désastreuses.

M. le colonel des pompiers fait parfaitement ressortir ce qui manque à notre organisation, ainsi qu'à notre matériel, et le conseil municipal serait inexcusable s'il ne lui donnait pas une prompte satisfaction. Les chiffres parlent avec une éloquence irrécusable : l'incendie a ses lois numériques comme tous les phénomènes sociaux, comme la mortalité, comme le crime; on connaît d'avance les nombres, pour une année ordinaire, de feux de cheminée, de petits, de moyens et grands feux, nombres qui vont toujours en croissant, de même que celui des maisons, et l'on sait ce que ces incendies causeront de dégâts. En affectant au service du feu un budget et un personnel trop faibles, on augmenterait les dégâts dans une proportion désastreuse; en élevant ce budget outre mesure, on tomberait dans une faute contraire, puisque les frais de sauvetage dépasseraient la valeur des choses sauvées. Une bonne administration doit choisir la mesure convenable; c'est ce que l'on n'a pas encore cherché sciemment, mais il est extrêmement probable que la ville de Paris est restée au-dessous du chiffre de dépenses qui procurerait la plus forte économie. Les sapeurs-pompiers lui coûtent environ deux millions par an et les incendies, tels qu'ils sont actuellement réprimés, six millions aux habitants. Les grands feux entrent dans ces dégâts pour les deux tiers. Dans ces conditions, il paraît évident qu'un surcroît de dépense annuelle de quelques centaines de mille francs, en vue de l'extinction plus rapide des grands feux, serait une sage dépense et le présent ouvrage indique ce qu'il y aurait à faire pour cela. En écrivant ce livre, plaidoyer pour lui-même et ses soldats, M. le colonel Paris a rendu un grand service à la chose publique. D^r L.

**Connaissance des temps** ou des mouvements célestes, à l'usage des astronomes et des navigateurs pour l'an 1882, publiée par le Bureau des longitudes. Paris, Gauthier-Villars, 1880. 1 vol. in-8° de plus de 800 pages, avec 3 cartes. — Prix : 4 francs.

Ce célèbre annuaire astronomique est arrivé à sa 204^e année, c'est le roi des almanachs, celui qui fournit les documents authentiques qui servent à les établir. Il paraît toujours longtemps d'avance afin que les navigateurs, auxquels il est particulièrement destiné, aient le temps de se le procurer. L'objet de ce volume est indiqué par son sous-titre, c'est un recueil de tables donnant pour chaque jour de l'année les positions du soleil, de la lune et des principales étoiles, ainsi que les phénomènes astronomiques connus d'avance, c'est-à-dire les éclipses, passages et occultations. Ces renseignements servent aux navigateurs à déterminer leur position en mer, même sans le secours des chronomètres, et à vérifier la marche de ces instruments. *La Connaissance des temps* contient en outre des notices sur la manière de se servir de ces tables, les longitudes et latitudes d'un grand nombre de lieux de la surface terrestre et quelques renseignements scientifiques. On y ajoutait autrefois des mémoires d'une certaine étendue, mais on les conserve maintenant pour d'autres collections. Notons le bas prix extraordinaire de cette publication.

L'année 1882 sera bien partagée en phénomènes astronomiques ; outre le passage de Vénus sur le soleil, annoncé depuis longtemps, on y observera deux éclipses centrales du soleil dont une totale : celle du 16 mai. A Paris, nous ne la verrons que partielle ; elle sera totale pour un ensemble de lieux situés en Afrique, en Égypte et dans l'Asie méridionale, et les stations d'où l'on pourra l'observer seront nombreuses. Les cartes insérées dans cet ouvrage font saisir très facilement l'ensemble de ces éclipses.

D^r L.

**L'homme et son berceau,** par LUCIEN BIART. 1 vol. grand in-8° de 384 pages, avec illustrations de Lix, Scott et Jobin. Paris, Hennuyer, 1881. — Prix : 7 francs.

Joli livre d'étrennes, destiné spécialement aux jeunes femmes mais parfaitement à la convenance des fillettes et jeunes garçons. C'est une série de causeries sur la géologie, l'histoire naturelle, l'anthropologie et les applications des sciences. L'auteur y parle successivement de l'Océan et des êtres qui l'habitent, des marées, des systèmes stellaires, de l'analyse spectrale, des fossiles, de l'âge de pierre, de la métallurgie, des habitations lacustres, des langues, de l'imprimerie, des nouveaux procédés de gravures, de l'éclairage Jablochkoff, du microscope et des fourmis. Son style est aussi clair que possible et son enseignement est à la hauteur des découvertes les plus récentes; les derniers chapitres sont particulièrement instructifs.

S'adressant à un public qui a reçu l'éducation chrétienne, M. Biart a le bon goût de ne pas parler de l'accord entre la science et la révélation, non plus que de leur désaccord. Les jeunes lecteurs s'en apercevront eux-mêmes, malgré le ton religieux qui règne dans ce livre.

**Les Miracles devant la science,** par WILFRID DE FONVIELLE. 1 vol. in-16 de 128 pages. Paris, Dentu, 1880.

M. de Fonvielle n'est ni chrétien ni matérialiste : il est déiste à la manière de Voltaire et tolérant comme lui. Il pense que l'on a tort de prendre vis-à-vis des religions des attitudes de persécution, qui les fortifient, et qu'on ne doit les combattre que par la persuasion. En examinant un à un les récits merveilleux relatés dans les Écritures, il montre que les uns sont une description exagérée de faits réels et que les autres ont été composés par des auteurs qui ne se sont pas rendu compte des conséquences qui découlent de leurs inventions. Par des publications de ce genre on oblige les chrétiens à se réfugier dans la doctrine que tout dans la Bible doit être pris au figuré; dès lors, les religions dites révélées cessent d'être des systèmes fixes et immuables, et chacun peut y trouver à peu près ce qui lui plaît.

# QUESTIONS MILITAIRES

**Places fortes et chemins de fer stratégiques de la région de Paris,** par M. le major X. avec une carte en trois couleurs. Paris, J. Dumaine, 1880.

On a beaucoup travaillé aux environs de Paris depuis la guerre de 1870 pour mettre la capitale en état de défense, c'est-à-dire pour rendre impossible un nouvel investissement, suite de défaites essuyées par les armées tenant la campagne, et réduites à se réfugier à l'abri d'une place forte.

Ce principe contre lequel on s'est élevé a conservé sa justesse, mais dans l'application, il a produit des résultats déplorables, en ce sens que la protection cherchée ne pouvait être efficace, les places fortes ne se trouvant pas à la hauteur de la résistance nécessaire si l'on tient compte des éléments actuels d'attaque.

En dehors de la faute stratégique de la marche de l'armée de Châlons sur Sedan, le désastre qui en a été le résultat eût été évité très certainement si la position de Sedan eût été dominante au lieu d'être dominée, et si l'armée eût trouvé là un vaste camp retranché avec toutes les ressources qui en dépendent.

Mais au point de vue de la situation vis-à-vis le reste du territoire national, les points de Sedan et de Metz ne pouvaient être considérés comme des centres de résistance, attendu qu'ils sont trop facilement isolables du restant du territoire, lequel ne peut plus leur fournir les éléments nécessaires pour la continuation de la résistance, et même pour permettre de passer à l'offensive.

Il est en effet indispensable que les précautions les plus grandes soient prises en vue d'empêcher un investissement complet, afin que les communications du point attaqué avec l'intérieur soient toujours faciles, cela s'explique naturellement par la nécessité des renforts, vivres, munitions, etc.

C'est donc en vue d'arriver à ce résultat qu'on a effectué depuis dix années ces immenses travaux autour de Paris.

Nous sommes loin de nous plaindre de l'intention, mais il nous sera bien permis de dire qu'on a multiplié outre mesure les défenses, attendu qu'il est bien certain que l'établissement seul d'un camp retranché formidable dans une position heureuse et voisine de la place eût largement suffi pour ce qu'on désirait.

On avait ainsi l'avantage de ne pas immobiliser dans la défense de tous ces forts une quantité énorme de combattants qui, ainsi disséminés, perdent la puissance qu'ils auraient réunies sur un seul point.

De là, difficulté plus grande encore de passer rapidement de la défensive à l'offensive.

Dans l'impossibilité matérielle d'occuper cette quantité innombrable de points, on se verra forcé d'en abandonner une partie au moment même pour lequel on les a élevés à grands frais, et de les détruire pour empêcher l'ennemi de les utiliser à son usage.

Cela est facile à prouver si l'on se rappelle que la défense seule des anciennes fortifications de Paris a immobilisé pendant quatre mois plus de six cent mille combattants.

En calculant la circonférence de l'investissement de 1870-71 et en prenant sur cette ligne un point donné par exemple, et y installant un camp retranché, avec toutes les ressources nécessaires, les défenses accessoires et bien reliées aux anciennes défenses, on reporterait de fait la ligne d'investissement possible à une nouvelle circonférence dont le rayon était presque doublé.

Si on veut alors se rendre compte du périmètre que l'ennemi se trouve dans ce dernier cas obligé d'occuper et de garder, on voit aisément qu'il y a pour lui impossibilité matérielle de le faire.

En outre, on conserve tenant la campagne une armée considérable, bien unie et pouvant prendre l'offensive à un moment donné, en même temps que sa position maintient du côté où elle opère des communications constantes avec le reste du pays.

Le livre de M. le major X. examine les hypothèses de l'attaque de l'ennemi avec les places fortes telles qu'existent aujourd'hui, et son travail est extrêmement bien fait; nous ne pouvons lui reprocher que de ne pas tenir compte justement de la quantité de défenseurs que nécessiterait la garde de toutes ses défenses multipliées outre mesure. E. D.

**Études sur la tactique de l'artillerie de campagne,** par A. Von Schell, lieutenant-colonel et chef de l'état-major général de l'inspection générale de l'artillerie prussienne, traduit de l'allemand par C. Capette, major d'artillerie belge. — Paris, Dumaine, 1880.

Nous avons bien souvent à rendre compte d'ouvrages spéciaux dus à des officiers belges, et aussi souvent à en faire l'éloge; c'est la preuve que cette armée, petite par le nombre, est grande par la qualité et que la plupart des éléments qui la composent ont une grande valeur.

Ce que je viens de dire n'est pas une flatterie pour la nation belge tout entière, laquelle, à nos yeux de Français, a un défaut capital, celui d'être foncièrement allemande comme affection; mais comme nous sommes d'avis qu'on doit prendre son bien partout où il se trouve, je le cherche surtout chez nos ennemis, certain d'avance d'y trouver quelque chose à glaner.

Si on n'aime pas les gens, il ne s'ensuit pas qu'on

les doive mépriser; lorsqu'on a surtout un objectif, celui de chercher à les vaincre si la chose est possible, il est utile, indispensable de les étudier et d'utiliser ce qu'on peut avoir trouvé de bon chez eux pour en user à l'occasion. Nos amis les Allemands n'ont pas fait autrement, et il n'est pas besoin de chercher bien avant dans l'histoire pour prouver qu'ils n'ont rien inventé dans l'art de la guerre, même à l'époque de leur meilleur général Frédéric II, dont Gustave-Adolphe fut le maître.

De nos jours, la plupart des principes mis en pratique par les armées dont nous avons eu à souffrir sont dus à notre grand capitaine Napoléon Ier; si nous avons fait tous nos efforts pour oublier la grande guerre et ses règles stratégiques, en revanche, ceux qui devaient plus tard nous combattre et nous vaincre se les sont rappelés.

Si l'on joint à cela les progrès de la science dont l'art militaire a profité, on voit combien nous nous trouvions en état d'infériorité alors que les événements ont abouti à un choc inévitable.

Nous avons tout spécialement souffert pendant la dernière campagne du service admirablement organisé de l'artillerie allemande contre laquelle la nôtre n'a pu tenir presque en aucune circonstance.

Depuis, il a été fait chez nous des progrès remarquables à cet égard, mais il serait absurde de croire que chez nos adversaires on s'est endormi sur les lauriers conquis. Les expériences faites n'ont été que la base de nouvelles études, et une tactique plus perfectionnée encore a été mise en pratique.

M. le major belge Capette a traduit en français un ouvrage d'un intérêt capital, et sa lecture et son examen attentifs doivent nous être à cœur pour nous prouver que chaque pas en avant que nous pouvons faire est précédé tout au moins de deux autres déjà opérés par les ennemis en présence desquels nous devons nous retrouver forcément un jour ou l'autre.

La modestie de l'auteur lui fait dire qu'il n'a la prétention que de présenter des études; en lisant son ouvrage, nous trouvons mieux et ne craignons pas de le dire.

Pour les intéressés, c'est un véritable livre de tactique de l'arme de l'artillerie, et comme tel nous en recommandons la lecture attentive à tous ceux qui s'intéressent à ces questions spéciales, et nous n'avons pas besoin d'ajouter qui sont de véritables patriotes.

E. D'AU.

# BEAUX-ARTS

## ARCHÉOLOGIE — ARCHITECTURE — MUSIQUE

**La sainte Vierge,** études archéologiques et iconographiques, par Rohault de Fleury. 2 vol. in-folio. — Paris, Poussielgue, rue Cassette. Prix : 200 fr.

Devant les grands souvenirs et les grands écrits qu'évoque l'histoire de la Vierge Marie, il pouvait sembler téméraire d'entreprendre une nouvelle publication. La place ne semblait plus grande à cultiver et cependant l'auteur en a fait une immense en se disant qu'au point de vue dogmatique on ne saurait trop rappeler les monuments que la mère de Dieu a fait naître sous les yeux de nos contemporains et répondre par une étude très fouillée à ce qu'ils appellent avec une sorte de dédain pour le christianisme: la *Mariolâtrie.*

Cet ouvrage est divisé en deux parties bien distinctes. Dans la première, M. Rohault de Fleury y étudie la sainte Vierge dans sa vie et les événements qui l'ont signalée; dans les prophéties, son histoire avant sa naissance; dans sa vie naturelle avant l'évangile aussi bien que dans sa vie divine pendant l'évangile jusqu'à son assomption. Après sa mort, nous voyons les premiers développements de son culte qui nous la montre toujours vivante, assise dans l'éternité; nous assistons à ses fêtes et voyons les poésies, proses, chants et prières composés en son honneur.

La seconde partie comprend une topographie universelle, une sorte d'*orbis marianus,* une description de tous les sanctuaires ou monuments de la sainte Vierge qui prouve à la fois l'antiquité et la catholicité de son culte. On voit de suite l'œuvre colossale que l'auteur a conçue et exécutée en dépit d'obstacles qui semblaient insurmontables.

Il ne fallait pas négliger les origines mêmes de l'art chrétien et répondre à ce mot de sceptique que « la Vierge Marie n'est adorée que depuis le XIIe siècle. » M. Rohault de Fleury se mit à réunir avec ferveur les innombrables matériaux de ce monument; il voyagea à Rome à différentes reprises, courut le monde d'un pôle à l'autre, et harassé de fatigue, tué par son œuvre qu'il avait vécue pour ainsi dire pendant de nombreuses années, il mourut au bout de sa tâche, s'écriant au sortir de la vie ce mot digne de figurer dans les derniers mots des *Écrivains célèbres* : « C'est bien, j'ai fini. »

Ce volume est enrichi d'un nombre infini de gravures, sur bois, sur cuivre, en taille-douce et en chromolithographie. Il reproduit tous les monuments de tous les peuples, de tous les styles, de toutes les époques, relatifs à la Vierge, réunis par des croquis pris en voyage des photographies fournies ou des documents tirés des principales bibliothèques de l'Europe, ainsi que des cabinets particuliers tels que ceux de MM. Spitzer, Strauss et le baron Pichon.

Il n'est point d'érudit laïque ou religieux qui puisse se passer de cette monographie de la Vierge qui comprend le résumé de tout ce qui a été fait en art et en

littérature sur sa divine personne. Il suffit de consulter la table analytique pour comprendre que ces deux volumes in-4° sont toute une bibliothèque de documents. Cet ouvrage fait le plus grand honneur à l'éditeur M. Poussielgue qui y a apporté des soins d'artiste et des connaissances de premier ordre. L'impression en a été confiée à l'imprimerie Quantin et le tirage est fait sur magnifique papier vergé de Hollande.

O. V. T.

**The Obelisk and Freemasonry according to the discoveries of Belzoni and Commander Gorringe,** *by John A. Weiss.* New-York, J. W. Boutou, 706, Broadway. In-4°.

Voilà un volume très curieux et très piquant. L'auteur y développe longuement, en un style pittoresque et avec une audace et une fantaisie d'arguments et d'aperçus vraiment singuliers, cette thèse qui a fait déjà l'objet de nombreuses controverses : les relations entre la franc-maçonnerie et le symbolisme égyptien. Prenant texte des dispositions et de la forme des hiéroglyphes qui s'étalent sur les obélisques et, notamment, sur la grande aiguille d'Alexandrie, et des peintures découvertes dans les hypogées de la haute Égypte, M. John Weiss prétend voir là un témoignage irrécusable de l'origine égyptienne des rites et des symboles de la franc-maçonnerie. S'il n'est pas absolument convaincant et irréfutable dans ses déductions archéologiques, nous devons convenir qu'il les expose avec assez de chaleur et de verve pour qu'on les écoute sans ennui et même avec plaisir. Des gravures sur bois et des chromolithographies, exécutées fort habilement, égayent le texte de la dissertation, qui, en outre des théories symboliques, nous donne incidemment des renseignements intéressants sur la franc-maçonnerie en Amérique, sur les transports d'obélisques en Amérique et à Londres, etc., sur les religions aryenne, bouddhique, etc., sur beaucoup de choses enfin.

L'exécution typographique du volume présente cette netteté de caractère, ce confortable sérieux que nous regrettons de ne pas rencontrer fréquemment dans les éditions populaires analogues publiées chez nous.

M. V.

# BELLES-LETTRES

## PHILOLOGIE

**Notions d'étymologie française.** *Origine et formation des mots; racines, préfixes et suffixes.* Ouvrage rédigé conformément aux programmes du 2 août 1880, par Hippolyte Cocheris, inspecteur général de l'instruction publique. 1 vol. in-12. Paris, Ch. Delagrave; 1881.

En travaillant à cet ouvrage, l'auteur, qui jouit avec raison de quelque autorité, a eu pour souci, cela est sûr, de faire œuvre utile; mais très apparemment — nous n'osons dire très certainement — il a été soucieux avant tout de livrer son manuscrit à l'éditeur le plus tôt possible, avec le dessein de prévenir quelque autre professeur de l'université désireux de composer, lui aussi, une sorte de traité élémentaire sur la formation de la langue française, ou bien dans l'intention de permettre aux élèves des classes de troisième, seconde et rhétorique, d'avoir en main, dès le commencement de l'année scolaire 1880-1881, un manuel conçu conformément aux nouveaux programmes de l'enseignement secondaire. Nous ne saurions le deviner; toujours est-il que les *Notions d'étymologie française,* en même temps qu'elles témoignent de la toute-compétence de M. Cocheris pour vulgariser les connaissances acquises quant à l'histoire de notre grammaire, portent la marque d'une hâte, d'une précipitation vraiment regrettables. Il semble que M. Cocheris se soit contenté de rassembler des notes déjà prises autrefois pour un travail en préparation et nullement destiné aux élèves de nos lycées, puis d'ajouter à ces notes quelques pages très pleines alors de renseignements précis. Tel chapitre est écrit d'un style presque badin; tel autre présente, sans phrases, les données positives de la science étymologique. « Le Français, né malin, inventa la satire;» nos collégiens deux fois malins, ne manqueront pas certes, de se moquer des précautions oratoires employées par le professeur, de ses prétentions à amuser en enseignant; et ils se moqueront plus encore, lorsqu'ils liront ces lignes : « ... Vous ferez cette distinction, comme moi, mademoiselle... » Après avoir trouvé étrange qu'on leur parlât comme à des enfants, ils protesteront contre cet excès d'indignité : être pris pour des jeunes filles!

Ceci dit quant à la forme, parlons du fonds.

Dans la première partie de livre, — elle manque de concision et l'on y peut signaler des lacunes fâcheuses, — M. Cocheris distingue et définit les quatre sortes de grammaires : la grammaire générale, la grammaire comparée, la grammaire historique, la grammaire proprement dite; n'ayant pour tâche que de traiter de la grammaire historique; il parle successivement et des premières grammaires françaises publiées en Angleterre, et de la révolution accomplie dans notre langue de par le bon plaisir des précieuses, et de certains projets de réformes présentés par quelques-uns de nos contemporains. Il eût dû, ce nous semble, ne pas omettre de citer tout au moins les noms de nos premiers linguistes, plus dignes de considération, à coup sûr, que les familiers de l'Hôtel de Rambouillet. L'ordonnance de Villers-Coterets (10 août 1539) ne laissa pas que d'agir sur le développement de notre langue dont elle prescrivait

l'emploi dans tous les actes publics ou privés; et les Joachim du Bellay, les Étienne Dolet, les Pasquier, les Ramus, les Robert et Henri Estienne, les Amyot, les Ronsard, les Montaigne, les Rabelais, n'ont pas seulement voulu enrichir le beau langage français, ils se sont appliqués aussi à le diriger, à le conduire. Pourquoi M. Cocheris oublie-t-il de nommer Vaugelas, et pourquoi, parlant de quelques réformateurs de notre temps, ne rappelle-t-il pas la tentative faite, au siècle dernier, par ce bon abbé de Saint-Pierre? Trop de phrases inutiles et trop de lacunes. Quelques pages sur les sons et sur le mécanisme des organes vocaux, puis, enfin, les notions d'étymologie.

« L'étymologie, a dit M. Littré dans la préface de son Dictionnaire, a toujours excité la curiosité. Il est, on peut le dire, peu d'esprits qui ne s'intéressent à ce genre de recherches; et plus d'une fois ceux qui s'occupent le moins de l'étude des mots ont l'occasion d'invoquer une origine à l'appui d'une idée ou d'une explication. Cet intérêt n'est ni vain ni de mauvais aloi. Pénétrer dans l'intimité des mots est pénétrer dans un côté de l'histoire; et de plus en plus, l'histoire du passé devient importante pour le présent et pour l'avenir. »

L'observation a permis d'induire certaines lois suivant lesquelles les mots se sont formés, et M. Littré a très justement comparé les métamorphoses littérales dans le passage d'une langue à l'autre aux métamorphoses anatomiques que le passage d'un ordre d'animaux dans l'autre donne à étudier. « Que deviennent les os dont est formé le bras de l'homme, quand ce bras se change en patte de devant d'un mammifère, en aile d'un oiseau, en nageoire d'une baleine, en membre rudimentaire d'un ophidien? Semblablement, que deviennent les lettres d'un mot latin ou allemand qui en sont les os, quand ce mot change en français? Des deux parts, pour l'étymologiste comme pour l'anatomiste, il y a un squelette qui ne s'évanouit pas, mais qui se modifie. » Le savant grammairien pousse plus loin la comparaison : « L'anatomie a ses monstruosités où des parties essentielles se sont déformées ou détruites; l'étymologie a les siennes, c'est-à-dire des fautes de toute nature sur la signification, la contexture ou l'orthographe du mot. Ces infractions n'ont, des deux côtés, rien qui abolisse les règles; elles sont des accidents, qui, en partie ont des règles secondaires, en partie constituent des cas particuliers, expliqués ou inexpliqués. Ce sont les règles générales et positives qui permettent de dire qu'il y a faute là même où on ne peut connaître les circonstances ou les conditions de la faute, et de diviser tout le domaine en partie régulière et correcte et en partie altérée et mutilée. »

M. Cocheris n'a parlé que des mots d'origine latine; après avoir établi très nettement la différence qui existe entre ceux qui sont de formation dite savante et ceux qui sont de formation populaire il étudie ces derniers et formule, comme les a formulées d'ailleurs M. Brachet, les trois lois de contraction, de déclinaison et d'accentuation; il dit les règles de permutation, de transposition, d'addition et de soustraction, donnant, pour ces deux derniers modes de modification, des exemples de prosthèse, d'épenthèse et d'épithèse, d'aphérèse, de syncope et d'apocope. Les changements de voyelles simples, de voyelles doubles, et des diphtongues, des consonnes labiales, dentales et gutturales sont exposés très heureusement. Toute cette dernière partie de l'ouvrage, écrite comme il convient, excitera la curiosité des élèves et elle captivera leur attention.

Il n'y a pas à douter qu'on ne doive bientôt procéder à une nouvelle édition de ces *Notions d'étymologie;* nous espérons que l'auteur n'hésitera pas alors à reprendre son travail; il lui est facile de le rendre parfait.

F. G.

## ROMANS

**Grave imprudence,** par PHILIPPE BURTY. Paris, Charpentier, 1880. 1 vol. in-18 jésus. Prix: 3 fr. 50.

M. Philippe Burty s'y prend sur le tard pour débuter comme romancier. On le connaissait surtout comme japoniste et critique d'art des plus fins. Voici qu'à son tour il a cédé à ce désir de créer qu'éprouvent toujours les critiques, et que Théodore de Banville a si joliment raillé dans ses *Odes funambulesques* lorsqu'il a fait parler ainsi son *critique en mal d'enfant:*

> Oui, la gloire est à moi, j'ai su m'en emparer;
> En ne produisant rien, je puis me comparer
> Aux filles qu'on marie honnêtes.
> Je reste magnifique autant que paresseux.
> Oui, mais ne pouvoir être à mon tour un de ceux
> Qui montrent les marionnettes.

Et M. Burty a voulu aussi montrer les marionnettes. Pour dire le vrai, il s'en est tiré mieux que le fameux critique en *baudruche.* Le roman ou plutôt la nouvelle par laquelle il débute se trouve être une œuvre savoureuse à plus d'un titre. Le sujet d'abord en est attrayant et neuf. Il s'agit, au fond, d'analyser, de faire vivre, penser et parler, un peintre moderne, épris de modernité à outrance, un « impressionniste », et l'on voit d'ici quelles ressources avait en mains le critique consommé qu'est M. Burty. Les théories artistiques, les descriptions minutieuses en termes d'atelier, tout ce bagage qui eût encombré une autre étude, celle-ci le demandait. Mais il ne faut pas croire non plus que le roman ait été imaginé uniquement pour servir de cadre à ces bouts de feuilleton salonnier. En dehors, ou plutôt au-dessous, comme trame du livre, le roman existe. L'amour de Brissot pour la comtesse, sa liaison avec Pauline le modèle, la figure mondaine de Valère, la psychologie délicate et fouillée de ces êtres très vivants, voilà de quoi satisfaire ceux qui chercheront dans le livre autre chose que des vues originales sur l'art contemporain. Toutefois, il faut bien l'avouer, c'est un peu maigre comme roman, si cela suffit comme nouvelle. Puis, à tout prendre, le livre s'arrête juste à la minute où le vrai roman allait commencer; je veux dire quand la comtesse devient effectivement la maîtresse de Brissot. Quelle influence aura cette femme sur l'artiste? c'est ce qu'il aurait été



curieux de rechercher, ce qu'on voudrait savoir et ce que M. Burty a précisément gardé dans sa plume. Et c'est dommage, car il a tout ce qu'il faut pour qu'on regrette cette brusque fin. Il sait à merveille, et même trop subtilement parfois, fouiller un caractère, établir un personnage et l'enlever en vigueur sur un fond de détails précis et précieux. Son style est travaillé, raffiné, exquis, plein de mots rares, d'alliances imprévues, de tournures à effet. Il ne faut pas se plaindre d'un tel souci, qui dénote l'artiste consciencieux. Pourtant, j'eusse préféré que ce soin se manifestât dans une forme plus originale. Je m'explique par un mot, qui sera à la fois le meilleur éloge et la plus dure critique que je puisse adresser à M. Burty : c'est que son livre ressemble (et trop) à un fragment enlevé du milieu d'un roman des de Goncourt. J. R.

**Mademoiselle Bismarck,** par Henri Rochefort. Paris, Rouff. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr.

Pourquoi M. Rochefort n'est-il pas comme les feuilles sans cautionnement, à qui la politique est interdite? A coup sûr nous y perdrions quelques épigrammes ; mais ce ne serait pas une bien grosse perte, le bon temps de la *Lanterne* étant passé. En revanche, nous y gagnerions des livres intéressants et un romancier de plus, sans parler de l'homme de théâtre qui reviendrait sans doute, comme dit la chanson, à ses premières amours. Il n'y a pas à en douter, en effet, ce pamphlétaire est bien doublé d'un homme de lettres, et il a toutes les qualités nécessaires pour produire de vigoureuses et vivantes études de mœurs. C'est un livre curieux à plus d'un titre, que *Mademoiselle Bismarck*. En un sens, c'est l'école inaugurée par le *Nabab*, je veux dire plein de masques qu'on aime à soulever, de portraits actuels dont il est amusant de deviner les originaux. Le Talazac, quoique blond et mince, ne trompe guère, et on voit vite tous les traits que fournit à ce type la personnalité vivante de M. Gambetta. De même le salon de M$^{me}$ Maunoir est connu de tout le monde. Cette M$^{me}$ Maunoir, qui signe ses livres du pseudonyme de Philippe Samper, c'est M$^{me}$ Adam (Juliette Lamber) à peine déguisée. Et ainsi de bien d'autres dans ce roman, qui par là d'ailleurs touche au pamphlet. Mais, outre cet appât pour la curiosité et l'indiscrétion, le livre possède des charmes réels. Les caractères sont nettement disséqués. Les péripéties et l'intérêt sont du plus vif relief. Le dialogue est spirituel en diable, cela va sans dire. Que manque-t-il donc à cela pour être une vraie œuvre, en somme ? Hélas ! il y manque le soin, l'assidu travail, le je ne sais quoi que donnerait à l'auteur un loisir intellectuel qu'il n'a pas. On sent que cela est écrit vite, vite, à la façon des articles bâtis pour la machine qui attend impatiemment sa pâture de copie. On sent qu'entre deux chapitres, quelquefois même entre la tête et la queue du même chapitre, le romancier journaliste a dû brocher un premier Paris, ou aller présider une réunion publique, et qu'ainsi il n'a pas pu, comme le fait le pur artiste, vivre amoureusement avec son œuvre. L'impression produite est pénible et nuit au roman. Comment s'attacher à une étude, quand on voit que celui même qui la fait s'en détache si souvent? Et pourtant, comme on voudrait s'y attacher, y trouvant tant de qualités primesautières, tant d'observation précise, tant d'esprit! Ah ! je le répète, quel malheur que M. Rochefort ne soit point semblable aux feuilles sans cautionnement, à qui la politique est interdite ! Quel malheur plutôt qu'il ne soit pas plus artiste ! Car alors, cette maudite politique, c'est lui-même qui se l'interdirait. J. R.

**La Vieille Garde,** par Vast-Ricouard. Paris, Ollendorff, 1850. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Un grand succès de vente. Et quoi d'étonnant, avec un titre pareil, en notre temps de cocottisme et de pornographie ! — Comment! c'est la vieille garde, les vieilles courtisanes, qui sont exhibées là ! — Eh! oui ! elles-mêmes. — Vite, payons-nous ça. Ça doit être croustillant... — Et ça l'est, en effet. Un tas d'anecdotes plus ou moins propres, qui se disaient à l'oreille, sont imprimées ici tout à trac. Les figures sont connues. Le monde malsain des belles petites sur le retour, des entremetteuses, des masseurs pour dames, des entretenues et des entretenus, tout cela s'étale, parle, agit, dans la banalité d'un style vulgaire (à dessein, sans doute) qui les rend quasi photographiés. L'intrigue aussi est abominable, comme il fallait d'ailleurs s'y attendre avec MM. Vast-Ricouard, qui ont depuis longtemps renoncé à l'école du vice puni et de la vertu récompensée. Il s'agit de la passion d'un homme du monde pour une vieille garde. Tout est sacrifié à la gueuse : argent, honneur, le ménage du marquis de Boiléas; tout s'engloutit dans cette passion, jusqu'au dénouement le plus féroce : la marquise mourant dans un incendie, tandis que Boiléas sauve Anna au lieu d'elle, exprès, et finit par épouser la vieille garde. Car il en vient là. C'est écœurant. D'un écœurant voulu, n'est-ce pas ? Dès lors, il n'y a pas lieu de le reprocher aux auteurs, littérairement. Telle quelle, avec son lâché de forme, sa brutalité d'exhibition, c'est une œuvre d'une certaine force, comme le casse-poitrine et le tord-boyau sont des alcools d'une certaine force. Je préfère tout de même la fine champagne. J. R.

**Les Merveilles du mont Saint-Michel,** par Paul Féval, Paris, Palmé, 1880. 1 vol. in-8°.

« J'appartiens à saint Michel. Je suis né le 29 septembre, jour de la fête de saint Michel, et ma pieuse mère avait voué mon berceau au chef des milices célestes, vainqueur immortel du mal. Je veux essayer d'écrire l'histoire de sa maison merveilleuse, où habite le dessein de Dieu. »

Ainsi débute la préface de ce gros in-8° de 350 pages, dans lequel s'épanche et flue le Paul Féval de la dernière heure. Dire que cela est aussi amusant que le *Bossu* ou les *Mystères de Londres*, ce serait déguiser la vérité à peu près comme M. Paul Féval déguise l'histoire au cours de cette longue et fastidieuse com-

pilation, car ce n'est vraiment pas autre chose qu'une compilation. Les dates pleuvent. Les noms propres grêlent. Il n'y a guère que l'intérêt qui manque; mais, en revanche, il manque aussi totalement que possible. M. Paul Féval en bénédictin et faisant concurrence à l'abbé de Solesmes, c'est drôle au premier abord; mais ça l'est bien peu à la lecture. Ce n'est pas tout de se convertir et d'avoir la grâce; cette grâce-là, très respectable d'ailleurs, n'a aucun rapport avec celle dont parle le fabuliste quand il dit:

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce.

Et M. Paul Féval, pour avoir trop bien cédé à la grâce catholique, a perdu l'autre et son talent du même coup.

Heureusement le livre est richement illustré, sous la direction de M. Eugène Mathieu, et par ci par là un joli dessin de Fénot vous fait oublier l'infructueux effort de M. Paul Féval en quête du dessein de Dieu.

J. R.

**La duchesse d'Arvernes**, par HECTOR MALOT. Paris, Dentu, 1880. 1 vol. in-18 jésus.—Prix: 3 fr. 50.

Seconde partie de la *Bohème tapageuse*. Les mêmes personnages que dans *Rafaëlle*, au moins les principaux, savoir le vieux comte de Condrieu et son petit-fils Roger, continuant leur duel. Cette fois, ce n'est plus par une courtisane, mais par une femme du monde, que Roger est en péril. Ce milieu nouveau est plus curieux encore et plus curieusement étudié que celui où s'agitait Rafaëlle. Les masques surtout sont plus transparents. Il n'est personne qui n'ait reconnu le ménage ducal d'Arvernes, dont les démêlés ont si bruyamment retenti sous l'Empire. Cette façon d'histoire contemporaine sous forme de roman, mise à la mode par le *Nabab* de Daudet, est un des plus vifs éléments de succès du nouveau roman d'Hector Malot. Mais, sans compter cet attrait tout spécial, le livre vaut encore par d'autres qualités, au point de vue plus purement littéraire du roman. Il y a même telles scènes qui dépassent la mesure ordinaire du style un peu banal auquel nous a trop habitués, hélas! l'auteur de *l'Auberge du monde*. La prise de voile de Christine, et, tout au début, la bonhomme figure de Crozat, sont des morceaux de main d'ouvrier. Cela vous a comme une bonne odeur de Balzac. Puis-je faire un plus beau compliment? J. R.

**Corysandre**, par HECTOR MALOT. Paris, Dentu, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix: 3 fr. 50.

Troisième et dernière partie de la *Bohème tapageuse*. Nous avons maintenant toute l'économie de la pensée qui a présidé à ces trois volumes. Après avoir passé par l'amour d'une courtisane et par celui de l'excentrique dame du monde, Roger connaît enfin la passion naïve et pure pour une jeune fille. Il en avait déjà comme savouré un avant-goût en songeant à Christine. Mais la fleur alors avait été coupée dans sa racine dans la prise de voile de la malheureuse. Elle s'épanouit ici pleinement avec la rencontre de Corysandre. Figure un peu connue, d'ailleurs, que celle de cette fille honnête d'une mère aventurière. J'eusse préféré quelque chose de plus neuf. La figure, au reste, est bien établie. Dans ce milieu encore diversifié, c'est toujours la même action qui se poursuit, en somme. Est-ce Roger qui vivra? Est-ce le vieux comte de Condrieu qui arrivera enfin à son but de spoliation? Et le roman finit tristement, non comme les romans de pure imagination, mais comme la vie. Roger meurt. Mais, avant de mourir, il a fait échec aux espérances du comte, qui n'héritera pas. C'est au moins une consolation pour le lecteur.

J. R.

**La Maîtresse de M. le ministre**, par CHARLES MÉROUVEL. Paris, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix: 3 fr.

Rien de la fameuse baronne de Kaulla! On s'y attendait pourtant, sur la foi du titre, et cela n'a pas peu contribué à donner au livre un certain succès. Tel quel, sans ce ragoût au piment de l'actualité, il est intéressant. C'est du roman de mœurs, écrit à la diable, étudié *de chic*, mais assez vif d'allures et qui se laisse lire. C'est une figure un peu bien fantaisiste que celle de Sarah Feller, et un type tout à fait faux que celui du ministre de Lignères; mais on s'y attache quand même. Autour d'eux, d'ailleurs, s'agitent de nombreux personnages plus strictement photographiés et qui prêtent une lueur de réel à ce monde par trop imaginaire. Si l'auteur voulait se donner la peine de mieux regarder et de rendre plus soigneusement, il pourrait devenir un vrai romancier. Il n'est encore qu'un faiseur de romans. Aura-t-il la sagesse et le courage du travail sérieux? J. R.

**Le Scopit**, *Histoire d'un eunuque européen*. 1 vol. Bruxelles, Henry Kistemaeckers.—Prix: 3 fr. 50.

Il n'est pas d'aberration, de monstruosité même que l'homme n'ait commise sous le coup du fanatisme religieux; mais ce qui dépasse toutes les excentricités connues, c'est l'établissement d'une église chrétienne dont les membres, à l'instar d'Origène, subissent la castration.

Telle est la secte des *scopits*, dont le nom en roumain signifie *eunuque*. Et que l'on ne se figure pas, comme on serait tenté de le croire au premier abord, qu'en raison même de l'obstacle apporté à l'accroissement de la population, les adeptes de cette étrange confession, née en Russie, aillent en diminuant. Un recensement effectué en 1865 accusait en Roumanie la présence de 8,375 scopits, hommes et femmes; en 1871, on en comptait 16,098, soit 7,723 de plus en six années. C'est une progression effrayante et qui s'explique facilement. D'abord, la doctrine scopite n'exclut pas le mariage à la condition que le mari se fasse châtrer après le deuxième enfant. Les sectaires ont adopté un genre de vie d'une simplicité toute primitive qui leur permet d'accroître rapidement leur fortune et ils s'en servent surtout comme moyen de

propagande. C'est la théorie malthusienne poussée à l'extrême. Le recrutement s'opère surtout par voie de conversions, c'est-à-dire par des adhésions ou tacites ou forcées, achetées le plus souvent.

Tous ces faits, ainsi que l'historique de la secte, font l'objet d'une introduction que complète un roman d'une invraisemblance rare, mais assurément curieux. En revanche, par la précision et l'horreur des détails, cette lecture vous remue jusque dans les entrailles. Les Grecs ont pour signifier cette impression un mot significatif : σπλαγχνεύειν. Le vilain côté des mœurs *russo-bulgares*, les pratiques scopites, les préparatifs, l'accomplissement de la castration et ses conséquences physiologiques, rien n'arrête l'écrivain, qui croit toujours entendre glapir à ses oreilles les prédications d'une secte méprisable. Or cette secte s'appuie sur des textes formels, et cela démontre une fois de plus le danger des interprétations littérales.

On lit en effet dans Isaïe (LVI, 3, 4, 5) :

« Et que l'eunuque ne dise point: Voici, je suis un arbre sec.

« Car voici ce que l'Éternel dit aux eunuques : ceux qui garderont mes sabbats et choisiront ce qui m'est agréable et qui seront fermes dans mon alliance,

« Je leur donnerai dans ma maison et dans mes murailles une place et un meilleur nom que celui de fils et de filles... »

D'autre part, saint Matthieu semble compléter le sens de ce passage de l'Ancien Testament :

« Que si ta main ou ton pied te sont un objet de scandale, coupe-les et jette-les loin de toi, car il vaut mieux que tu entres boiteux ou manchot dans la vie que d'avoir deux pieds et deux mains, et d'être jeté au feu éternel... »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Les disciples de Jésus lui dirent: « Si telle est la condition de l'homme et de la femme, il ne convient pas de se marier. »

Mais il leur dit : « Tous ne comprennent pas cette parole, mais ceux-là seulement à qui il a été donné. Car il y a des eunuques qui sont nés du ventre de leur mère, il y en a qui ont été faits eunuques par les hommes, et il y en a qui se sont faits eunuques eux-mêmes pour le royaume des cieux. *Que celui qui peut comprendre ceci le comprenne !* »

Les opinions les plus bizarres, les plus contraires à la nature, peuvent donc tirer quelque secours de la Bible. Il semble, en le considérant dans le sens littéral, qu'on puisse appliquer à ce livre saint, d'une lecture si dangereuse pour les cerveaux faibles, le mot qu'on adressait à Origène lui-même, ce grand docteur qui fut en même temps le premier des scopits : *ubi bene, nihil melius, ubi male ; nemo pejus.*

Un mot, sans plus, sur la forme extérieure de l'ouvrage : au point de vue typographique, elle est très défectueuse ; les fautes d'orthographe pullulent.

H. G. T.

**Cœur-de-Neige,** par PIERRE NINOUS. — Paris, G. Charpentier, 1880. In-12.

Nous avions cru avoir affaire à un débutant. Une gauche allusion à un personnage d'un autre roman de l'auteur destinée à amener non moins gauchement une note où le titre de ce frère aîné de Cœur-de-Neige présente tous les caractères de la jeunesse et de l'inexpérience : complexité de plan, exposition pénible et maladroite, dédain des moyens simples et naturels, recherche de l'originalité et de la force poussée jusqu'à l'extravagance et à la boursouflure, répétition des mêmes effets, tension continue enfin du style et de la pensée, qui n'empêche pas la pensée d'être souvent vulgaire ou obscure, ni le style d'être parfois incorrect.

Nous ne craignons pas d'énumérer les défauts de ce roman, parce qu'il contient aussi des qualités remarquables. L'auteur vise haut, ce qui n'est pas commun par le temps de naturalisme qui court. Il a un idéal d'honneur, de devoir, de passion, qu'il cherche à incarner dans ses personnages tout d'une pièce, moulés à l'antique, mais auxquels malheureusement manquent trop la vraisemblance et la vie. Il s'adresse aux nobles sentiments de l'homme. Il ne craint pas d'exalter l'amour pur, de célébrer le sacrifice à l'idée, de glorifier ceux qui vont droit dans la voie qu'ils croient bonne sans considérer qu'elle mène parfois à la ruine, au désespoir et à la mort. Un tel tempérament mérite les sympathies, et nous ne lui marchandons pas la nôtre. Mais pourquoi, dans son désir de créer des caractères, nous montre-t-il des entités impossibles et inexplicables comme cette comtesse de Pardiac, qui doit être, nous le supposons, le personnage auquel s'applique l'épithète de Cœur-de-Neige, plus fait pour éveiller dans l'esprit l'idée de quelque petite-nièce du dernier des Mohicans que celle d'une châtelaine des temps féodaux égarée dans le monde moderne ? Pourquoi écrit-il des phrases comme celle-ci : « Il se présenta chez le vieux marquis et obtint aisément l'*agrégation* de ses vœux » ? Pourquoi, chaque fois qu'un des acteurs de son drame est fortement ému, devient-il « plus blanc qu'un suaire » ? On se prend à le taxer d'injustice envers les nappes et les serviettes, qui ne sont pas moins blanches d'ordinaire, et qui varieraient la comparaison. Il y a néanmoins dans ce roman plein de bonnes intentions, mais qui est un livre manqué, deux figures vivantes et touchantes ; c'est le jeune comte de Pardiac et sa cousine Andrée. Elles sont animées d'un souffle de passion pure et vraie, et celui qui les a conçues et réalisées a en lui de quoi se consoler d'un échec et prendre brillamment sa revanche.

B.-H. G.

**Misé Féréol,** par M. JACQUES VINCENT. — 1 vol. chez Plon.

C'est l'histoire des amours d'un jeune Parisien viveur qui vient vendre une ferme en Provence, et d'une jeune fille d'Arles. Cette histoire est pleine de péripéties intéressantes et de personnages sympathiques et elle est d'une agréable lecture. Le sujet n'est pas excessivement neuf, les détails ne sont pas très renouvelés, le style n'est pas bien extraordinaire ; mais c'est frais, c'est fin, c'est tramé de main de femme. Il fait clair dans ces pages. Ce n'est pas qu'elles soient illuminées du puissant soleil provençal des poètes, mais c'est très

gentiment tamisé d'un petit soleilpour les dames qui ne veulent pas trop brûler leur peau et leurs ombrelles. Il y a de charmantes descriptions, courtes et sonores; je reprocherais seulement à la phrase de M. Vincent de partir trop amplement pour s'arrêter trop court. Il y a dans ce livre une assez grande quantité de mots patois; heureusement, ils sont traduits, mais alors il était inutile de les mettre. Je crois qu'il faut écrire pour les experts en langue provençale et alors ne pas leur traduire les mots, s'adresser aux initiés comme font les félibres, ou bien parler à tout le monde et en français. C'est la seule façon d'obtenir des tons justes dans l'un et l'autre cas.

Mais ce sont de petites chicanes sur une œuvre des plus gracieuses et artistement colorée à la Watteau. L'arrivée des taureaux à Arles qui ouvre le volume, la hardiesse des belles méridionales et la maladresse du Parisien sont mises en scène avec un goût très délicat. Misé Féréol, l'héroïne du roman, est peinte avec amour, harmonieusement, et elle est très belle.

Puis la fabulation du livre est très attachante, très dramatique à la fin, et de fort bonne compagnie. J'estime et j'espère que ce roman sera très lu dans toutes les familles, par les femmes surtout, et aussi par les hommes, car beaucoup sont amoureux de frais pastels littéraires, et si par un goût personnel, nous avons dû reprocher quelquefois à l'auteur un peu de pâleur dans ses touches, cette légèreté de main deviendra un charme de plus pour beaucoup de gens. H. S.

**Jeunesse,** par Albert Cim (*Mœurs de province*). Paris, Charpentier, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur a-t-il voulu désigner l'impression sous laquelle son livre a été composé? A-t-il modestement abrité sous ce modeste titre un début qu'il n'osait trop avouer, réclamant ainsi une sorte d'indulgence préventive? Je l'ignore. Sincèrement je ne saurais émettre une opinion encourageante et favorable sur une œuvre d'une facture aussi terne et aussi uniformément médiocre; j'y ai vainement cherché un éclair, l'indice d'une originalité quelconque. Tout y est banal, calme et plat, comme une route se déroulant poudreuse et monotone sous un jour grisâtre, sans soleil et sans pluie. Pas d'accident de terrain, pas de heurt violent, rien qui enthousiasme ou qui fasse crier. On sort de cette lecture absolument énervé d'une jeunesse aussi peu jeune.

Çà et là quelques prétentions de style, quelques mots cherchés arrêtent un moment, mais avec plus d'étonnement que de colère : en un mot, c'est un livre auquel manque aussi bien l'indignation que l'admiration. Je refuse toute qualité de jeunesse à ce qui ne serre pas le cœur ou ne le fait pas bondir, toute qualité vraiment littéraire à une page que l'on ne peut relire, que l'on parcourt sans fatigue peut-être, mais sans plaisir. M. Albert Cim s'est trompé et a cru faire un roman comme Balzac, quand il ne faisait que relier les unes au bout des autres une collection de pages incolores, sans saveur et sans attrait. Son livre ne vit pas.

**Les deux femmes de Mademoiselle,** par Mora. Paris, Havard, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

*Histoires de garnison*, met prudemment l'écrivain dans son sous-titre, afin sans doute d'engager à une certaine méfiance, en faisant comprendre qu'il s'agit là de récits tous très épicés. De fait ils le sont à l'emporte-pièce, agrémentés d'un style batailleur, vif, original et amusant, qui empêche de sauter une seule ligne, tellement l'attrait est neuf et attachant.

Certaines de ces histoires font penser à Gustave Droz, mais à un Droz plein de mots crus et de situations hardiment scabreuses; aucune périphrase ne vient voiler l'ardeur de ces amours de caserne et de campement : tout y est pris d'assaut, à la française, servante d'auberge ou grande dame.

En somme, l'auteur, qu'il signe Mora, comme au *Gil Blas*, Réné Maizeroy ou de son vrai nom que tous connaissent déjà, est un tempérament; il débute crânement dans la carrière littéraire, où on peut lui prédire un très bel avenir, quand il se sera complètement débarrassé de certains emprunts, dont il n'a aucun besoin, à des écrivains qu'il admire avec raison.

Je ne conseillerai pas la lecture des *Deux femmes de Mademoiselle* aux jeunes filles; mais Mora, comme d'autres, n'a écrit ce volume que pour les francs gaulois et les bons rabelaisiens.

**Le chef-d'œuvre de papa Schmeltz,** par Paul Célières. Paris, Hennuyer, 1881. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

S'il était permis d'assimiler une œuvre d'imagination à une religion, je me permettrais de classer le roman de M. Paul Célières parmi les adeptes de l'Église réformée, uniquement au point de vue littéraire, bien entendu. C'est le même calme raisonné, le même froid voulu : rien n'y parle aux yeux.

*Le chef-d'œuvre de papa Schmeltz* n'est nullement bonhomme et inoffensif cependant. Il porte malheur non seulement à son auteur, mais même à la nièce de son auteur, et finalement à lui-même, puisqu'il est impitoyablement brûlé par celui qui l'a créé. Ainsi personne ne connaîtra cet opéra qui devait révolutionner la musique et ajouter aux piccinistes et aux gluckistes un troisième parti, car l'aventure se passe à cette époque de notre histoire. Grâce à un concours de circonstances lamentables, à une suite non interrompue de mauvaises chances, *le chef-d'œuvre* ne voit jamais le jour et c'est sa navrante odyssée que nous raconte en un style correct, à défaut d'émotion, M. Paul Célières.

J'ai dit « à défaut d'émotion »; c'est là le grand reproche que je ferai au romancier qui, avec un sujet très palpitant et un français pur, n'a pu faire vibrer ses personnages et a produit une œuvre intéressante par places, mais froide et sans relief. Il y a du sang, du sang suffisamment rouge dans les veines des héros de M. Célières, malheureusement ce sang reste congelé. Le jour où l'écrivain saura donner le mouvement et l'étincelle vitale à cet ensemble il fera parler de lui.

**La maison à vapeur,** par Jules Verne. Paris, Hetzel et Cie, 1880. 2 vol. in-18 jésus. — Prix : 6 fr.

La nouvelle œuvre de Jules Verne justifie de tous points son sous-titre : *Voyage à travers l'Inde septentrionale,* voyage passablement fantastique comme d'habitude, mais néanmoins instructif et attachant. On y a un court aperçu de la lutte des Indous contre leurs oppresseurs les Anglais, et le grand nom de Nana-Sahib apparaît de temps en temps, moitié réel, moitié légendaire.

J'aurai tout dit quand j'aurai raconté que *la maison à vapeur* n'est autre chose qu'une locomotive routière, bizarrement enfermée dans le corps d'un éléphant d'acier, et traînant deux maisons, ou wagons transformés en habitation. Les aventures s'entremêlent de combats contre les tigres, les éléphants et les derniers Indous révoltés.

Est-ce lassitude d'un genre trop de fois répété, bien que sous des formes différentes? Est-ce abus de descriptions géographiques, zoologiques et historiques? Je dois avouer que Jules Verne a fait des livres plus amusants et moins délayés; celui-ci traîne un peu en longueur, un volume eût largement suffi.

**Pylade,** par Al. Rocoffort. Paris, Plon et Cie, 1881. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr.

Une fort jolie nouvelle écrite dans une langue agréable et correcte qui rappelle par moments, en plus effacé naturellement et avec moins de puissance, le style de Jules Sandeau; le sujet lui-même a quelque corrélation avec certaines œuvres du maître et l'on sort de cette lecture avec une grande impression de fraîcheur; je crois que *Pylade* ne sera pas sans charme pour bon nombre de lectrices et de lecteurs.

**La passion d'André,** par Valery Vernier. Paris, Calmann Lévy, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Ceci est l'œuvre d'un poète et d'un poète parfois plus railleur qu'élégiaque. Le style chante et les caractères sont des satires provinciales d'une âpreté terrible; l'étude est sérieusement faite, quoique avec une forme souvent trop peu sérieuse et intéresse beaucoup d'un bout à l'autre.

Çà et là percent les exagérations du poète, dont la plus grosse à mon avis est de donner comme titre à son roman ce colossal substantif *Passion,* quand, dès la deuxième page le lecteur apprend que le héros, André, est mort à dix-huit ans. Il est vrai que, presque jusqu'à la fin du livre, on peut croire cette passion toute filiale. En somme, un livre littéraire, ce qui devient rare de nos jours et fait honneur à l'auteur.

**Une fantaisie de mistress Clarker,** par Henri Cermoise. Paris, Dentu, 1881. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr.

La fantaisie dont il s'agit ici est purement anglaise, c'est-à-dire excentrique. Mistress Clarker désire laisser son nom à la postérité en faisant un voyage dans l'intérieur de l'Afrique. M. Henri Cermoise marche là sur les brisées de Jules Verne et son roman ressemble à tous ceux du même genre. Il n'y a dans ce volume qu'une idée originale, c'est d'avoir fait du domestique nègre de mistress Clarker le roi d'une peuplade d'Afrique, lequel roi sauve ses anciens maîtres et les reçoit dans son royaume.

**Don Juan de Paris,** par Fortunio. Paris, Dentu, 1880. 1 vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr.

En mettant son roman sous l'égide du célèbre séducteur espagnol, l'auteur indique immédiatement le sujet dont il sera uniquement question d'un bout à l'autre de son volume, l'amour, la passion, la séduction.

Don Juan, arraché à son tombeau de Séville, reparaît pour deux ans au milieu des vivants et, sous le nom de duc Jean, sous la forme d'un Parisien, recommence sa vie galante et amoureuse.

La donnée est facile, l'histoire légèrement contée sans aucune prétention de style. Le lecteur pourra donc parcourir rapidement ce volume, sans y attacher plus d'importance qu'il n'en mérite et qu'il n'en réclame.

**La comtesse Mourenine** (*Un scandale russe*). Paris, Plon et Cie, 1881. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur anonyme n'est pas un écrivain de profession, cela se sent au style confus, embrouillé et peu littéraire de cet ouvrage. C'est la société russe la plus aristocratique qui est représentée là avec ses vices et ses défaillances, sans une ombre de vertu. L'intérêt reste suffisamment vif, en dépit du manque absolu de littérature, et les lectrices, les lecteurs même ne manqueront pas de vouloir connaître jusqu'au bout la vie d'amour et la mort désespérée de la belle *comtesse Mourenine.*

**Un beau mariage,** par Victor Perceval. Paris, Dentu, 1881. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr.

En un style assez agréable et assez correct, Victor Perceval nous raconte la vilaine histoire d'un jeune homme qui, fiancé à une jeune et jolie fille de modeste position, l'abandonne pour épouser une sexagénaire possédant huit millions.

Les péripéties par lesquelles passe ce mari, aussi intéressé que peu intéressant, sont contées de bonne façon jusqu'au dénouement à la fois grotesque et terrible, la mort de la vieille femme, tuée par l'abus des fards et des onguents, l'accusation d'empoisonnement portée par les héritiers déçus contre le jeune mari, son acquittement et son suicide. Il y a là de quoi passer une soirée amusante et mouvementée. G. T.

## THÉATRE

**Le Nouveau Monde,** drame en cinq actes, en prose, par M. le comte de Villiers de l'Isle-Adam. 1 vol. in-8°. — Prix : 3 francs. Paul Ollendorf, éditeur.

En 1875, un Barnum bizarre eut, à l'occasion du

centenaire de l'indépendance des États-Unis, l'idée, qui pouvait être féconde, d'appeler tous les auteurs dramatiques français à un concours pour une pièce dont le sujet serait emprunté à l'histoire de la guerre d'Amérique et destiné à célébrer le triomphe des confédérés. Une prime assez forte devait être payée au vainqueur du concours et son œuvre représentée sur *tous* les théâtres de France et d'Amérique. Une centaine de manuscrits furent envoyés. Deux drames furent proclamés *ex æquo* par un jury composé de MM. E. Perrin, E. Augier, E. Legouvé, Greuville-Murray, sous la présidence de Victor Hugo. L'un de ces deux drames était *le Nouveau Monde* de M. Auguste Villiers de l'Isle-Adam; l'autre, *Un Grand Citoyen* de MM. Armand d'Artois et Gabriel Lafaille. Malgré ce viatique délivré par des personnes dont la compétence est indiscutable, aucun de ces deux drames ne parvint à attirer l'attention d'un directeur de théâtre de France et même, si j'en crois M. Michaelis, l'impresario en question, d'Amérique, *le Nouveau Monde* et *Un Grand Citoyen* furent jugés, sans examen, indignes d'occuper les planches d'un théâtre, lesquelles, comme on sait, sont encombrées d'œuvres du plus grand mérite. MM. d'Artois et Lafaille se sont résignés, et aujourd'hui *le Grand Citoyen* dort au fond d'un carton bondé de manuscrits inédits, — la fosse aux ours, — attendant que, « la féerie, l'opérette, la pièce à bêtes et les drames tirés des romans à un sou », comme dit M. Edmond Cottinet dans la préface de son *Vercingétorix*, veuillent bien céder, pour un instant, la place à la littérature.

M. A. Villiers de l'Isle-Adam n'a pas eu cette patience ni cette résignation. Après avoir vainement *espéré* que le jeune directeur de l'Ambigu-Comique, d'abord séduit par l'originalité de l'œuvre, lui joue son drame entre l'*Assommoir* passé et la future *Nana*, désabusé de M. Chabrillat, mais non des autres entrepreneurs de spectacles, il publie aujourd'hui *le Nouveau Monde*, en prenant soin d'avertir les intéressés que les décors et costumes sont dessinés, la mise en scène prête, les partitions d'orchestre composées.

Hélas! cette candeur a quelque chose de touchant.

Ignorez-vous donc, ô descendants des grands maîtres de Malte et de Jérusalem, que la pièce littéraire est l'horreur des gens de théâtre, et ne vous ai-je pas raconté la sublime apostrophe d'un directeur avisé à qui j'allais modestement offrir un produit de ma plume? « Qu'est-ce que c'est que votre machine? Voici. » Et je lui racontai brièvement le sujet. « Oui, oui, ce n'est pas mal, me dit le cabotin, en se frottant le menton, — ce menton violet qui fait ma joie, — il y a quelque chose. » Puis se ravisant : « Mais je parie que vous m'aurez encore f...ichu de la littérature là-dedans! » Et malgré mes protestations, l'affaire en resta là.

Quoi qu'il en soit, *le Nouveau-Monde*, que je ne veux pas déflorer par une analyse incolore, est un beau drame, où le symbole domine trop peut-être, mais d'une fière allure et d'un lyrisme inspiré. Les personnages sont plus grands que nature, mais ce n'est pas un mal. Ils parlent une langue superbe, ce qui est bien quelque chose, mais ce qui est un tort grave, par le naturalisme qui court.

Si M. Villiers de l'Isle-Adam tenait absolument à être joué, je l'engagerais à solliciter la collaboration de M. W. Busnach. En un tour de main, cet habile homme ferait pour *le Nouveau Monde* ce qu'il a fait pour *l'Assommoir* et pour *Nana*, et la pièce aurait trois cents fructueuses représentations.

Mais voilà, M. Villiers de l'Isle-Adam aura sans doute plus de scrupules que M. Zola, et il laissera M. W. Busnach *arranger* pour la scène les œuvres complètes de l'auteur des Rougon-Macquart, à la plus grande satisfaction des naturalistes.

Et il aura raison! A. D'AR.

# HISTOIRE

## CHRONOLOGIE — DOCUMENTS — MÉMOIRES

**Écrits inédits de Saint-Simon,** publiés sur les manuscrits conservés au dépôt des affaires étrangères, par M. P. Faugère. Tome II, in-8°. Paris, 1880. Hachette.

La publication des œuvres inédites de Saint-Simon se poursuit dans les conditions annoncées. Le tome II, comprenant un *Mémoire sur les légitimés (1720)*, un autre *Mémoire sur la renonciation* du roi d'Espagne, Philippe V, au trône de France, et des pièces diverses dont la principale a trait aux divers confesseurs du roi Louis XIV, n'est pas inférieur comme document historique et comme monument littéraire au *Parallèle des trois premiers rois Bourbons*, que contient le précédent volume.

Dans un avant-propos où il explique les origines du texte, M. Faugère raconte un entretien qu'il a eu naguère avec le supérieur de la congrégation de Saint-Vincent-de-Paul, et qui l'a beaucoup surpris. Le supérieur de Saint-Vincent-de-Paul lui signalait l'importance du choix des sujets à admettre dans sa communauté. La règle était d'en fermer l'accès à tous les individus, hommes ou femmes, nés hors du mariage. Comment un institut fondé dans un but si charitable peut-il s'astreindre à cette rigueur? Les illégitimes, la plupart orphelins ou enfants trouvés, n'ont-ils pas assez à se plaindre de leur sort, pour qu'on n'y ajoute pas des exclusions imméritées? Ce supérieur rendait hommage aux sentiments exprimés par M. Faugère, déclarait qu'ils étaient ceux de tous les

membres de la communauté, mais que le recrutement des membres de cette communauté était une chose trop grave pour qu'on pût la sacrifier à une affaire de sentiment. « Or l'expérience montrait que les enfants nés hors de la loi morale et religieuse venaient le plus souvent au monde comme prédestinés à plus de défauts, de vices et de mauvais penchants. » Il y avait en eux une sorte d'aggravation du péché originel; ils héritaient des circonstances qui avaient présidé à leur naissance: c'était un fait d'observation constante.

Ce discours n'est pas si étrange qu'il en a l'air. En pratique, même dans l'institut de Saint-Vincent-de-Paul, on n'applique pas toujours la règle qui défend d'admettre les individus nés hors du mariage, mais cette règle n'est pas particulière à la société de Saint-Vincent-de-Paul. Elle est commune à tous les instituts; monastiques elle est un principe du droit canonique, principe qu'il paraît avoir emprunté au droit romain, qui, dans tous les cas, est très ancien dans l'Église. Le recrutement du clergé séculier y est soumis comme le recrutement du clergé régulier. Il est vrai que de nos jours, comme les candidats n'abondent pas, on passe dessus sans scrupule; mais encore faut-il une dispense formelle du saint-siège toutes les fois que le cas se présente.

C'est le point de vue de Saint-Simon dans celui des enfants légitimés de Louis XIV. Il est dans la tradition, dans celles des mœurs civiles comme dans celle du droit canonique. Quand, afin de justifier ses dires, il remonte dans le passé de la monarchie française, les exemples à l'appui de sa doctrine ne lui manquent pas. Ces exemples, ce sont après celui des enfants légitimés de Louis XIV, celui des enfants illégitimes de Louis XII, de François I^er^, de Henri II, de Charles IX, de Henri IV. Il ne va pas plus haut. Avant le XVI^e^ siècle, les enfants illégitimes de nos rois n'avaient pas d'état civil; il n'en est presque fait aucune mention dans l'histoire, non que les princes aient eu des mœurs plus régulières, mais parce que les enfants issus de leurs amours illégitimes restaient dans une ombre discrète. Nés dans l'obscurité, ils y demeuraient leur vie durant. On cite une bâtarde de Charles VI, M^lle^ de Belleville, qui possédait trois fiefs aux environs de Paris. Les chroniqueurs en donnent le nom sans insister. La crise sociale et religieuse du XVI^e^ siècle, le relâchement des mœurs qui l'accompagna, autorisèrent les rois à sortir de la coutume et sinon à la mépriser, au moins à ne pas l'observer. Saint-Simon déplore l'abandon de cette coutume. Il n'y a pas à appuyer ici sur les motifs qu'il invoque en faveur de son opinion. Il expose celle-ci en termes émus, avec une éloquence que sa conviction et la violence connue de son humeur rendent souvent persuasives. Mais parmi les considérations variées auxquelles il se livre, il y en a une qui est surtout propre à toucher la postérité: c'est que les bâtards des rois sont des compétiteurs nés de leurs héritiers légitimes et ceci mérite qu'on y fasse attention, car le fait engendre presque toujours la guerre civile. La guerre civile, les bâtards de nos rois l'ont provoquée en France au XVI^e^ siècle, au XVII^e^; les bâtards d'Henri IV, le duc de Beaufort entre autres, ont tenu une place considérable dans la Fronde. Même au XVIII^e^ siècle, la fameuse conspiration de Cellamare est l'œuvre du duc et de la duchesse du Maine. Cinquante ans auparavant le duc de Monmouth, qui était un bâtard, avait aussi et à titre de bâtard royal failli renverser en Angleterre la dynastie légitime.

Au point de vue historique comme à celui de l'ancien droit civil et politique, la théorie de Saint-Simon est donc fondée, quoiqu'il mêle à ses arguments beaucoup de préjugés qui sont le fruit de son éducation, et de sa qualité de duc et pair. Ce qu'il hait, en effet, chez les bâtards de Louis XIV, c'est la préséance qu'ils s'arrogent sur les ducs et pairs, une arche à laquelle il ne fallait pas toucher.

Le *Mémoire de la renonciation* de Philippe V au trône de France (1712) est aussi une discussion de droit féodal. C'est un pendant à l'affaire des légitimés. Le fond du débat est que la succession au trône dans une monarchie comme était la France intéresse tout le monde. Il importe que l'on sache d'une façon péremptoire où est le roi. La vie, l'honneur et le bien de tous en dépendent et cela se conçoit, puisque si les avis sont partagés, il se forme immédiatement des factions qui mettent en péril le repos et quelquefois l'existence de l'État.

L'exposé de Saint-Simon nous mènerait loin. Une petite excursion dans les pièces qui font suite aux deux mémoires offrira un intérêt plus général. Il y en a trois qu'on lira plus volontiers. La première — *Vues sur l'avenir de la France*, septembre 1713 — a été écrite dans des circonstances difficiles. Louis XIV allait mourir, sa famille était décimée, l'héritier de la couronne était un enfant de moins de quatre ans, le royaume sortait d'une guerre désastreuse; les perspectives immédiates étaient fort sombres. Il y avait de quoi inquiéter l'opinion publique travaillée encore par d'autres soucis. Ces *vues* de Saint-Simon n'ont plus guère aujourd'hui qu'une valeur rétrospective. Il n'en est pas de même de la note relative aux confesseurs du roi. Ceci est un morceau d'histoire intime raconté par un homme qui a vu les choses de près et qui était un observateur terrible.

Depuis l'année 1654 jusqu'à la mort du roi, c'est-à-dire jusqu'en 1715, les confesseurs de Louis XIV ont été des jésuites. Le premier en date, le Père Annat (1654-1670), l'homme des *Provinciales* de Pascal, est jugé par Saint-Simon sous un jour peu favorable. Il est le persécuteur de Port-Royal et de la Sorbonne. Le Père Ferrier (1670-1674), successeur du Père Annat, était un homme assez nul, puis il n'eut pas le temps de *faire*. Saint-Simon s'étend avec abondance sur les qualités du Père La Chaise (1675-1709). « Il a été trente-trois ans confesseur du roy et toujours à son goust et dans son estime et sa confiance la plus intime. Dans cette place et dans son habit ce fut un prodige, car il fut toujours droit, sincère et vray, bienfaisant; aima, chercha, protégea, plaça le mérite pour le mérite et la vertu; estima et se servit des talents, sans jalousie, sans fiel, doux, honneste, obligeant, foncièrement modeste et religieux; n'eut de jésuitte que ce

que ses engagements et ses préjugés d'éducation ne purent se refuser; cherit sa Compagnie, et en soutint et avança les intérêts, mais avec discernement; sans hauteur, ennemi de toute violence et glissant sur des patins en beaucoup d'occasions où l'interest, l'artifice, la doctrine antiroyale et archipapale, la domination transportent les jésuittes et les portent à tout entreprendre et à tout soutenir; ennemi né et naturel du jansénisme et des jansénistes, sans estre persécuteur ni scrupuleux scrutateur, approfondissant les raports, qu'il haïssoit en eux-mêmes et le premier à réparer le mal qu'il avoit fait quand il avoit reconnu qu'il avoit esté trompé, à l'avouer et n'oublier rien pour le faire oublier à qui il avoit nuy avec innocence... Le roy se défioit de la bonté du Père de La Chaise; il la luy reprochoit et le confesseur luy répondoit franchement que c'etoit luy mesme qui estoit trop méchant. Le Père La Chaise parvint enfin à estre seul admis pour la distribution des bénéfices. » La puissance des confesseurs du roi consistait précisément dans ce privilège de présenter aux bénéfices. Par là ils étaient les maîtres de l'Église de France. On n'arrivait que par eux à un évêché, à une abbaye, à un canonicat, à une prébende, voire aux chaires d'université. On avouera que c'était là un pouvoir redoutable. Au bout de vingt ans, le personnel entier du clergé était composé de leurs créatures, c'est-à-dire à leur discrétion. Ils avaient une autorité beaucoup plus effective et plus étendue que celle de nos ministres des cultes qui se renouvellent souvent, sont obligés de compter avec des pouvoirs et des contrôles qu'ils ont à subir. Le Père La Chaise fut à la hauteur de son emploi, même dans les circonstances critiques et il y en eut qui l'étaient réellement, comme la révocation de l'édit de Nantes.

Saint-Simon a l'air d'esquisser à si beaux traits la figure du Père La Chaise afin de faire mieux ressortir la différence qu'il y a entre lui et le Père Le Tellier, son successeur (1709-1715). Il fait du Père Le Tellier un monstre comme on n'en trouve que dans les contes de fées. Saint-Simon l'avait déjà maltraité dans ses *Mémoires* de façon à laisser sur le nom du jésuite une horreur ineffaçable. Il y revient ici avec un surcroît d'acharnement. Il débute par une anecdote effrayante. Le roi « louant un jour le Père de La Chaise mort, avec effusion de cœur, à Maréchal, son premier chirurgien et qu'il aimoit avec confiance et s'étendant sur la vérité de ce confesseur et sur son attachement à sa personne, luy raconta que sur les dernières années de sa vie — de la vie du Père La Chaise — le pressant souvent de le laisser retirer, luy avoit dit que la plus grande, la plus sincère et la dernière marque de son attachement pour luy, il alloit la luy donner : c'estoit de le conjurer de n'oster point aux jésuittes, après luy, l'honneur de le confesser; qu'il estoit bien éloigné d'ajouter foy aux imputations de leurs ennemis sur la vie des roys, mais qu'enfin il aimoit trop Sa Majesté et connoissoit trop les jésuittes pour ne le pas conjurer d'aller au plus seur et de ne s'exposer par cette sorte d'affront à mettre au désespoir une si nombreuse Compagnie qui pourroit très bien avoir des sujets dont il ne répondroit pas. Maréchal fut épouvanté et eut peine à cacher son désordre dont le roy, engoué de l'affection et de la franchise de son confesseur, ne s'aperçut pas. Très peu après la mort du roy, Maréchal, extrêmement et de très longue main mon amy, me le conta parlant à moy et à un autre moy-même, en tiers, entre nous deux. Ce fait est trop considérable et trop certain pour le supprimer; il est trop fort encore pour y ajouter aucune réflection. ».

Il est bon de remarquer néanmoins que Saint-Simon, sans être un janséniste, a toujours eu des attaches jansénistes, qu'il fut l'ennemi constant des jésuites. Or il était leur ennemi parce que les jésuites étaient une milice pontificale et Saint-Simon n'aime pas le saint-siège. Il est courtisan, césarien, autoritaire, partisan du pouvoir absolu de la royauté, pouvoir tenu en échec par l'influence pontificale en France. De plus, quand il a des griefs contre un particulier ou un corps, on sait de quoi il est capable. Les plus grosses affirmations ne lui coûtent rien. Quelqu'un qu'il déteste est bien près d'être un scélerat. Ce qu'il dit du Père Le Tellier en est une preuve manifeste. Lorsqu'on examine de près le réquisitoire qu'il dresse contre le jésuite, on a bientôt découvert qu'il lui reproche d'avoir écrit contre les jansénistes avant d'être confesseur du roi, et depuis qu'il l'est devenu d'avoir manipulé l'admission dans le royaume de la bulle *Unigenitus*. Ce sont les deux crimes réels de Le Tellier. Il était aussi coupable de n'être pas un Adonis. Saint-Simon décrit ainsi la personne de Le Tellier lors de sa présentation au roi : « Tellier estoit de taille médiocre, maigre, avec de gros os, l'air et le maintien d'un franc païsan, avec des yeux d'un travers farouche qui eussent fait peur au coin d'un bois et qui luy donnoient une physionomie affreuse, fausse, profonde, toute telle enfin qu'il estoit au dedans. Il entra avec embarras, n'approcha, appellé, qu'avec peine et pause et dit fort bas très peu de chose au roi. A son nom, le roy luy demanda s'il estoit parent de M. Le Tellier. Tout aussytost le voylà plongé par terre et à répondre avec un air confus qu'il est bien éloigné d'un tel honneur et qu'il n'est que le fils d'un pauvre païsan, fermier d'auprès de Vire, en basse Normandie; et cela dit, autre plongeon. Fagon, premier médecin, tout courbé sur son baston à costé de Blouin, premier valet de chambre et gouverneur de Versailles, tous deux seuls dans le coin du cabinet, voyoient et entendoient tout. Il avoit fixé ses yeux sur le jésuite. A cette première réponse, il se tourna par vis à Blouin : « Monsieur, luy dit-il, en luy montrant le confesseur, quel *sacre*. »

Le sacre est un oiseau de proie du genre faucon. Ce mot au figuré signifie un homme capable de tout. Saint-Simon en fait un emploi fréquent dans ses *Mémoires*. Il continue en ces termes le portrait de ce malheureux Le Tellier : « Ce prestre, confesseur et provincial jésuitte, estoit en effet un sacre consommé dans toute l'estendue de cet estrange terme, avec tout l'esprit, le manège, l'artifice, la profondeur, la suite, l'audace qui peuvent rendre un tel caractère plus dangereux et plus terrible; et il y mit le comble par la férocité intérieure de son naturel et par son incroyable

entestement... Nourry toute sa vie dans l'obscurité de l'estude, dans l'acreté des disputes et dans la science de n'estre arresté pour rien, il ajouta à la haine innée à son habit contre tout ce qui s'appelle jansénistes et jansénisme la haine personnelle d'un écrivain tant de fois vaincu par eux... D'élévation, aucune dans le cœur ni dans l'esprit; d'affection, nulle que pour son objet et pour qui que ce soit relativement à cela; dur sur luy-même comme un robuste païsan; élevé et nourry dans l'ignorance de ce qui passe le plus estroit nécessaire d'un jésuitte, et par santé et par habitude et par rusticité naturelle, incapable d'en vouloir davantage. »

Ce ne sont que de cours extraits du factum de Saint-Simon contre Le Tellier. L'exécution est trop complète pour être exacte. Saint-Simon y laisse couler à flots de sa plume le fiel dont son âme est pleine. On dirait qu'il procède par contraste. A quelques pages de là, la pensée se repose avec plaisir sur l'esquisse consacrée à Bossuet par l'âpre pamphlétaire. Il admire Bossuet autant qu'il l'estime. Ces deux sentiments, il est vrai, sont également dus à Bossuet; mais Saint-Simon n'accorde volontiers ni son estime ni son admiration. Il loue en Bossuet la science, l'éloquence, les mœurs, la modestie, la douceur, les agréments de la conversation, la solidité des relations, l'éducation mondaine. Un trait à citer est le suivant, qui est un coup d'œil sur l'intérieur de Bossuet: « Comme les poestes, il n'avoit point d'heures de travail, quoiqu'il travaillast beaucoup tous les jours. La nuit, il avoit du feu et de la lumière, un pantalon et une robe de chambre, auprès de son lit, et presque toutes les nuits il se levoit seul et travailloit ainsy plusieurs heures. Des gens qui ignoroient cette coustume estoient souvent très surpris qu'il n'étoit pas encore jour chez luy à onze heures du matin et qu'il se levoit bientost après et s'habilloit à la haste pour la messe. C'est qu'il avoit travaillé quelquefois jusqu'à six, sept et huit heures du matin, emporté par son abondance et par sa matière. » Les jésuites, dit Saint-Simon, « n'ont osé aboyer après luy que obliquement et longtemps après sa mort ». Ceci est une observation qui a son poids. La mémoire de Bossuet est encore aujourd'hui contestée par un grand nombre de catholiques. On lui reproche sans doute les quatre articles de 1682 et sa prétendue obséquiosité envers Louis XIV. Il y a autre chose. On reproche à Bossuet de n'avoir pas été suffisamment hostile aux jansénistes, pas suffisamment attaché à l'influence pontificale, pas assez favorable à la Compagnie de Jésus qui représentait cette influence dans l'Église. En somme, Bossuet, que La Bruyère appelait un Père de l'Église, est un des plus grands hommes qu'elle ait produits et elle n'en est pas assez bien pourvue maintenant pour qu'il puisse lui être avantageux de négliger celui-là.

Quelques annexes, un *Extrait des lettres de légitimation de César de Vendôme,* un *Discours prononcé par le pape dans le Consistoire du 16 mars 1712,* à l'occasion de la mort du Dauphin et de la Dauphine, complètent le second volume des écrits inédits de Saint-Simon. On voit que la matière en est très variée. Les morceaux qui le composent sont un commentaire de diverses parties des *Mémoires*. Les *Mémoires* de Saint-Simon sont à peu près le total de son œuvre littéraire. Il y manquait les pièces justificatives; ce sont les *Écrits inédits* qui les fournissent. L. Derome.

# GÉOGRAPHIE

## ETHNOLOGIE — VOYAGES

**Nouvelle géographie universelle,** *la Terre et les Hommes,* par Élisée Reclus, tome VI, l'Asie russe. — Paris, Hachette, 1881.

Le tome VI[e] de l'œuvre considérable entreprise par M. Élisée Reclus a paru vers les derniers jours de l'année 1880.

Les cinq premiers, dont il a été rendu compte dans ce recueil, ne comprenaient que l'étude de l'Europe, mais dans des conditions telles qu'il ne peut exister d'autre ouvrage, traitant des mêmes matières, et pouvant lutter avec celui dont nous parlons.

Une bibliothèque dans laquelle on voudrait faire entrer des livres à renseignements sérieux, étudiés, traités avec un soin et une érudition immenses, ne saurait être privée des ouvrages du savant Élisée Reclus.

Nous n'avons pas à faire ici son éloge; il est assez connu, et ceux auxquels nous nous adressons ne nous feront aucun reproche, si nous ne bornons pas notre compte rendu à des généralités. Rappelons seulement que les cinq premiers tomes contiennent:

Le premier: les États de l'Europe méridionale, Grèce, Turquie, Roumanie, Serbie, Italie, Espagne et Portugal;

Le second: la France, traitée en détail, avec 10 cartes en couleur et 234 petits croquis de terrains, plus 67 vues ou types;

Le troisième: l'Europe centrale, Suisse, Austro-Hongrie, Allemagne;

Le quatrième: l'Europe du Nord-Ouest, la Belgique, la Hollande et les Iles-Britanniques;

Le cinquième: l'Europe scandinave et russe;

Le sixième, celui dont nous voulons dire un mot aujourd'hui, s'occupe de l'Asie, ne comprenant que la partie russe, une des plus vastes par l'étendue, mais peut-être une des moins peuplées de ce continent, qui renferme tant de royaumes intéressants, peut-être même ceux qui ont été le berceau de la civilisation actuelle.

Le volume, pareil aux précédents, comme impor-



tance, renferme, en dehors du texte, qui tient près de 900 pages in-8°, 8 cartes en couleur tirées à part, plus 82 cartes dans le texte, et 89 vues ou types gravés sur bois.

La librairie Hachette continue à produire des chefs-d'œuvre, et, au point de vue de la typographie, nous ne saurions que lui adresser de nouveaux compliments à ajouter à tous ceux que nous avons eu si souvent l'occasion de lui faire.

En publiant ce volume pendant la période des étrennes, cette maison sait bien qu'elle va exciter les convoitises de tous ceux qui espèrent des étrennes sérieuses, et des autres qui cherchent à en offrir dont la valeur résiste à tous les caprices.

Peut-on, en effet, trouver une occasion plus convenable de faire une étude réellement profitable, et d'autre part, il est vraiment heureux que l'on puisse encourager tous ceux qui s'intéressent à la science de la géographie en leur mettant entre les mains le seul ouvrage qui jusqu'à présent remplisse toutes les conditions désirables?

Il faut insister surtout sur les gravures dans le texte qui rendent plus faciles et plus saisissantes la lecture et l'explication donnée par l'auteur. Les cartes sont faites avec un soin exceptionnel et celles tirées en couleur sont aussi perfectionnées que l'état actuel de nos travaux typographiques le peut permettre.

M. Élisée Reclus est un savant qu'on n'a plus à discuter désormais: il a su, par la manière dont il continue l'œuvre commencée, prouver qu'on n'avait pas trop espéré de lui lors de ses débuts, et nous ne souhaitons que d'avoir, en continuant à suivre ses publications, à constater que le même soin et le même intérêt subsisteront jusqu'au dernier volume de sa nouvelle *Géographie universelle*. E. D'AU.

**La France illustrée,** par V. A. MALTE-BRUN. Paris, Rouff, in-4°, tome I. — Prix: 20 fr.

Victor-Adolphe Malte-Brun, le fils du célèbre géographe, conçut vers 1850 l'idée d'écrire une nouvelle monographie de la France au point de vue géographique et statistique sur un plan très original et dans un but de haute vulgarisation. A cet effet, il réunit autour de lui nombreux collaborateurs et en 1855 le premier volume de cet ouvrage important parut dans le format in-8°. Les deux derniers tomes ne parurent qu'en 1856 et 1857, mais cette édition, vite épuisée, ne répondait pas, en dépit des réimpressions successives, aux besoins du jour; la France mutilée en 1870 avait également subi depuis vingt-cinq ans de nombreuses transformations à l'intérieur et la statistique surtout ne cadrait plus avec l'état actuel de la population. Il fallait donc refondre, remanier, augmenter cet ouvrage utilitaire; l'auteur y travailla de nouveau et grâce à l'éditeur J. Rouff, le pays est doté aujourd'hui d'une nouvelle statistique des richesses de France. Le premier volume qui vient de paraître en décembre 1880 contient vingt-trois départements qui, aux différents points de vue géographique, historique, agricole, commercial, industriel, offriront une lecture aussi variée qu'instructive aux citoyens français qui ont appris à leurs dépens combien en temps d'invasion les notions géographiques aident à l'art de la centralisation et de la défense. Cet ouvrage in-4°, imprimé sur 2 colonnes, est enrichi par chaque département de tableaux statistiques, de nombreuses gravures sur bois et de cartes en couleur. M. Rouff a montré dans cet ouvrage une intelligente direction mise au service d'une entreprise généreuse.

O. C. T.

**De Paris à Samarkand**, *impressions de voyage d'une Parisienne,* par M^me de UJFALVY-BOURBON. 1 vol. in-folio, Hachette. — Prix: 50 fr.

L'Asie centrale et ses richesses, le Ferghanah, le Kouldja et la Sibérie occidentale défilent dans ce superbe volume comme en une magnifique féerie. Déjà nous avions signalé cet ouvrage dans une revue des livres d'étrennes, et, bien qu'un tel voyage soit difficile à analyser par le menu, nous devons dire ce que nous pensons de son exécution magistrale dans le format petit in-folio. M^me de Ujfalvy-Bourbon est une narratrice très agréable, elle n'apporte point dans son récit ces allures chevaleresques et ces péripéties de dramatiques aventures que les voyageurs du sexe fort ne peuvent se dispenser de mêler à l'analyse de leurs impressions de voyage; son style a la douceur civilisatrice d'une Sévigné en promenade; elle conte simplement, détaille avec finesse ses observations souvent très justes, elle fait voir ces pays d'Asie avec un charme exquis; quel voyage! Saint-Pétersbourg, Moscou, Orenbourg, Kazalinsk, le Turkestan, Tachkend, Samarkand, le Ferghanah, la province des sept rivières, Kouldja et la Sibérie occidentale. A la suite de M^me de Ujfalvy-Bourbon le lecteur parcourt toutes ces villes, voit tous les types d'indigènes, prend des notions ethnographiques, écoute des légendes, goûte des mets et chevauche toujours gaiement par monts et par vaux. Avec l'*Égypte* publié chez Didot, *De Paris à Samarkand* est assurément le volume le mieux illustré de l'année. Tous les bois sont d'une perfection absolue et MM. Hachette, suivant en cela les procédés américains, ont tiré ces vignettes sur un papier vélin blanc et satiné comme de l'ivoire qui met admirablement en relief, avec toutes leurs vigueurs et leurs finesses, les 273 gravures qui ornent ce bel ouvrage. Le portrait frontispice de l'auteur, dessiné par E. Ronjat et gravé par Henri Thiriat, est très remarquable. L. V. T.

# BIBLIOGRAPHIE. — MÉLANGES

## CRITIQUE ET ÉTUDES LITTÉRAIRES

**A Guide to the study of book-plates (ex-libris)**, by the honorable J. Leicester Warren. London, J. Peurson, 1880. In-8°, III-236 p., figures.

M. Poulet-Malassis, enlevé trop tôt à des études bibliographiques auxquelles il eût rendu des services signalés, s'est le premier occupé en France des marques *intérieures* des bibliothèques; les amateurs tiennent avec raison en haute estime le livre qu'il a publié en 1875 : *les Ex-libris français depuis leur origine jusqu'à nos jours* (Paris, Rouquette, in-8°); ce livre n'est qu'un coup d'œil jeté sur une région jusqu'alors inconnue; il a besoin d'être complété; il le sera peut-être un jour; en attendant, un bibliophile anglais aborde intrépidement la même carrière. L'ouvrage dont nous avons transcrit le titre est bien plus étendu que celui de Poulet-Malassis qu'il cite parfois, mais qu'il se garde bien de reproduire; il aborde un terrain jusqu'alors inexploré; il s'occupe des *ex-libris* anglais qui sont nombreux dans un pays riche en lettres, où les bibliothèques sont fort multipliées; il s'occupe aussi de l'Allemagne, où, depuis les premières années du XVI^e siècle, on a vu des *ex-libris;* il dit quelques mots de l'Italie, de l'Espagne, de la Suisse dont on connaît quelques rares échantillons; rien n'est encore venu de la Russie où il existe cependant des bibliophiles qui ont sans doute eu le goût de l'*ex-libris;* mais ces diverses régions sont encore, au point de vue qui nous occupe, une *terra incognita.*

Souvent l'*ex-libris* n'offre que le nom du propriétaire; rien de plus; très souvent il présente des armoiries accompagnées d'une devise et il s'en tient là. Mais souvent enfin, et c'est alors qu'il devient intéressant, il nous montre une vignette, parfois gravée par un artiste plus ou moins célèbre.

Divers bibliophiles ont voulu affirmer leur propriété; trois amateurs anglais différents avaient choisi fort à propos un vers de Martial :

*Clamabunt omnes te, liber, esse meum.* (Epig. XII. 8.)

Les livres du célèbre Grolier portaient gravés sur les plats : *Jo. Grolierii et amicorum* (quelquefois *mei Grolierii Lugdunensis et amicorum.* Un bibliophile italien dont les livres sont recherchés avec ardeur, Thomas Majoli (voir *le Manuel*, III, 1222), faisait inscrire sur l'un des plats de la couverture le titre de l'ouvrage accompagné des mots THO. MAIOLI ET AMICORUM.

Un amateur allemand, Weichmann (vers 1790), avait une jolie vignette : des abeilles bourdonnant autour de leur ruche placée dans un joli paysage : *Sibi et aliis ;* s.

S.-R. Maitland (vers 1780) inscrivait sur ses volumes : *His utere mecum.*

D'autres amateurs se montraient peu disposés à prêter leurs livres ou du moins ils exprimaient le désir fort légitime qu'ils fussent rendus; le célèbre auteur et bibliophile David Garrick plaçait sur la garde de ses livres une sentence en français empruntée au *Ménagiana* (tome IV) : « La première chose qu'on doit faire quand on a emprunté un livre, c'est de le lire afin de pouvoir le rendre plus tôt. » La vignette qu'il plaçait à l'intérieur de ses livres était surmontée du buste de Shakespeare.

Le chevalier C. Pieters avait adopté la devise qu'avait choisie un curé de Paris : *Ite ad vendentes et emite vobis.* Renouard parle dans son *Catalogue* d'un amateur de cet ecclésiastique qui disait sans doute, comme d'autres bibliophiles instruits par l'expérience :

Tel est le triste sort de tout livre prêté :
Souvent il est perdu; toujours il est gâté.

Les livres composant la bibliothèque paroissiale d'une petite ville anglaise (Tadcaster) portent une vignette représentant l'ange mentionné dans l'*Apocalypse* (chap. X, v. 9) comme remettant un livre à saint Jean :

*Accipe librum et devora illum.*

Une autre bibliothèque paroissiale, celle de Weobley, dit paisiblement en citant saint Augustin : *Tolle, lege.*

M. Leicester Warren s'occupe surtout (et c'est fort naturel) des *ex-libris* anglais; nous lui emprunterons quelques détails à cet égard; il signale des *ex-libris* offrant un intérêt historique; il mentionne ceux de Gilbert Burnet, évêque de Salisbury (personnage important à l'époque de Guillaume III et de la reine Anne), de William Penn, le fondateur du quakerisme, qui en 1700 joignait à son nom : *Proprietor of Pennsylvania.* Robert Harley, ministre tout-puissant de la reine Anne, plus tard prisonnier d'État, mais toujours ardent bibliophile, ornait son *ex-libris* de cette fière devise : *Virtute et fide*; la très riche collection de manuscrits qu'il avait formée est au Musée britannique; le catalogue des imprimés qu'il possédait a été imprimé et forme cinq volumes. Voir le *Manuel du libraire* au mot *catalogues.*

Sterne, le célèbre auteur du *Voyage sentimental*, écrivait le 28 juillet 1761 à l'un de ses amis qu'il venait d'acheter en masse 700 volumes qu'il avait eus presque pour rien (*dog-cheap);* cette affaire lui donna l'idée de se passer la fantaisie d'un *ex-libris;* sur une tablette un buste qui ressemble fort aux traits d'Auguste tel que le présentent ses médailles; à droite et à gauche, deux livres fermés; sur l'un est inscrit : *Alas! poor Yorick;* sur l'autre : *Tristram Shandy;* au-dessous,

en écriture cursive : *Laurence Sterne,* lequel rappelait ainsi ses deux principaux ouvrages, et ce qui ajoute à l'intérêt de cette vignette, c'est que très probablement elle fut dessinée par Sterne lui-même.

Horace Walpole, le spirituel correspondant de M^me^ du Deffand, l'infatigable collectionneur d'objets curieux de tout genre, écrivain actif, s'essayant avec succès dans divers genres, ne pouvait se dispenser d'avoir un *ex-libris;* il en eut successivement trois différents ; ses armes et la devise : *Fari quæ sentiat* sont accompagnées de divers attributs ; une de ces vignettes, gravée sur bois par l'habile Thomas Bewick, représente le château qu'habitait Walpole et où il avait établi une imprimerie particulière.

Un agitateur politique qui fit grand bruit vers 1765, John Wilkes, eut également trois *ex-libris* divers ; sur l'un deux figure une arbalète : *Arcui meo non confido.*

Un charmant *ex-libris* allemand représente des enfants jouant auprès d'une vigne chargée de grappes de raisins : *Inter folia fructus.*

Quelques collectionneurs ont émis au sujet des livres des opinions diverses qu'ils ont consignées dans leurs *ex-libris.*

Francis Bissari avance, d'après l'autorité du précepteur de Néron, que la multitude des livres est fâcheuse : *Distrahit animos librorum multitudo* (Sénèque, ép. 2). — Diesbach de Carouge, s'inspirant de la même idée, écrit : *Non multa legere, sed multum;* un bibliophile dont nous ne connaissons que les initiales (C. L. D.) nous crie : *Pauci sed cari;* nous trouvons sur un *ex-libris* espagnol ce dicton remarquable : *Libros y amigos, pocos y buenos.*

La devise qui figure sur les volumes composant la *Bibliotheca Cortiniana* recommande au contraire d'entasser livres sur livres, pourvu qu'ils soient bons : *Egregios cumulare libros præclara suppellex.*

N'oublions pas Daniel Girtaner, qui inscrit son nom dans un cercle formé de pavots et de roses : *Utile miscere dulci.*

George Nicol de Méra (1750) choisit pour vignette deux personnages qui supportent son blason et qui représentent tant bien que mal Mercure et Minerve :

*Junctam Mercurio Pallada Phœbus amat.*

Voici quelques-unes des devises qui accompagnent les vignettes de quelques amateurs britanniques.

John Lloyd : *Animus si æquus, quod petis hic est.*

Thomas Robinson : *Delectant domi; non impatiunt foris* (Cicéron).

J. Lowe : *Dulces ante omnia Musæ.*

C. Gerken : *Laboris dulce linimen.*

Herbert Jacob : *Otium cum libris.*

Nous pourrions en citer bien d'autres, mais il faut savoir s'arrêter.

Parfois la vignette se borne à un paysage, et il en est de fort jolies, entre autres celle qui forme l'*ex-libris* d'un critique dont la vie fut assez agitée, Gilbert Wakefield; il accompagnait son nom de deux mots grecs : *Savoir* et *Liberté.*

Il ne sera pas, ce nous semble, inutile de placer ici les noms de deux graveurs français dont le burin a trouvé des *ex-libris,* et qui ne se rencontrent pas dans les listes dressées par Poulet-Malassis.

*Audran,* pour J.-M.-N. Michau de Montaron.

*De Pallaet,* pour J.-A.-T. Chambon de Contagnet.

M. Leicester Warren donne une liste très détaillée des graveurs anglais ; il signale aussi ceux de la Hollande et de l'Allemagne; parmi ces derniers figurent des noms illustres; Albert Durer fournit le dessin du plus ancien *ex-libris* connu au delà du Rhin, celui de Bilibald Pirckheimer, vignette de la dimension d'un in-octavo, où l'on voit des armoiries entourées de figures diverses et surmontées des mots : *Sibi et amicorum.* Au-dessus de tout, cette sentence latine : *Initium sapientiæ timor Domini,* reproduite en hébreu et en grec.

L'habile et fécond Chodowicski, auquel on doit une foule de très fines et spirituelles illustrations, a gravé divers *ex-libris;* celui qu'il exécuta pour un médecin, le docteur Schink, représente Esculape touchant de sa baguette (autour de laquelle est un serpent) un squelette entouré d'un linceul et le rappelant à la vie (daté de 1792).

Un artiste italien de premier ordre, Rafaël Morghen, grava et signa les armoiries du duc de Cassano, pour servir d'*ex-libris* à une collection riche en anciennes et précieuses productions de la typographie napolitaine ; lord Spencer en fit l'acquisition en bloc.

En général, les productions de l'Italie en ce genre sont médiocres et dépourvues de goût; celles des Espagnols montrent de la hardiesse, mais de la dureté dans la touche ; celles qui sont originaires de la Suisse sont raides et mal disposées.

Les anciens *ex-libris* allemands des XVI^e^ et XVII^e^ siècles offrent souvent des citations empruntées à la Bible; c'est ainsi que Jérôme Ebner, en 1516, écrivait : *Deus refugium meum.* Parfois ces citations accompagnent des armoiries; il en est d'assez singulières : *Omnia munda mundis* ou *Estote prudentes sicut serpentes.*

Christophe Scheurl, en 1541, inscrivait sur son *ex-libris* jusqu'à cinq textes différents empruntés à l'Écriture sainte.

D'autres bibliophiles germaniques font choix de sentences diverses : *In spe contra spem. — Patriæ et amicis. — Non omnibus omnia placent.*

Nicolas Firlei, en 1570, adopte une vignette représentant une jeune cigogne apportant des aliments à ses vieux parents, et il y joint une vérité morale ainsi versifiée :

*Pietas homini tutissima virtus.*

Un jurisconsulte autrichien, Jean Seyringer (1687), affirme assez spirituellement que vouloir s'instruire sans livres, c'est prétendre porter de l'eau dans un crible : *Haurit aquam cribris qui vult sine discere libris.*

La plupart des *ex-libris* allemands offrent des armoiries fort compliquées et surchargées d'ornements ; parfois on y trouve des détails étranges; un coutelier de Nuremberg, qui était en même temps bibliophile, nous apprend en 1618 qu'il était né le 14 mai 1565, à 5 heures 23 minutes du soir.

Le volume que nous signalons est accompagné de seize gravures exécutées avec le plus grand soin et représentant des *ex-libris* remarquables; une seule concerne la France; elle se rapporte aux livres que le savant évêque d'Avranches, Huet, légua aux jésuites de Paris; deux concernent des Allemands : Pirckheimer, dont nous avons déjà parlé, et J.-B. Nack, libraire à Francfort, XVIIe siècle, composition allégorique; enfin une de cés illustrations reproduit le joli *ex-libris* de Louis Bosche, curé de la paroisse de Tamise, près d'Anvers; nous voyons ce digne pasteur assis près d'une table chargée de livres, dans une salle dont les murs sont couverts de livres de tout format rangés sur de nombreux rayons : *Tali nunquam lassat venatio sylva*, et, en effet, dans une forêt de ce genre peut-on jamais se fatiguer de chasser?

Peut-être nous sommes-nous laissé aller à parler un peu longuement du livre de M. Leicester Warren; nous n'avons cependant donné qu'une idée fort incomplète de tout ce qu'il renferme de neuf et de curieux, de tout ce qui le recommande à l'attention des bibliophiles. PH. Ir.

---

## EDITIONS DE BIBLIOPHILES — LIVRES D'AMATEURS

**Nouvelles de l'abbé Casti,** traduites par la première fois. Paris, Isidore Liseux, 1880. 1 v. pet. in-8°. Prix: 20 fr.

L'abbé Casti, connu surtout par ses *Animaux parlants,* un poème allégorique beaucoup trop long, est bien plus amusant dans ses *Nouvelles galantes,* publiées à Paris en 1804 (3 vol. in-8°) et parmi lesquelles l'éditeur Isidore Liseux a fait faire un choix fort agréable. La plupart des conteurs italiens, Sacchetti, Bandello, Firenzuola, le Lasca, ont écrit en prose, à l'imitation de Boccace, dont le *Décaméron* semble leur avoir servi de règle et de modèle. Chez nous, au contraire, le conte est presque toujours rimé; nous avons suivi la voie ouverte par nos vieux auteurs de fabliaux. L'abbé Casti, qui vécut longtemps en France et à qui notre langue était plus ou moins familière, s'est approprié le goût français; il a écrit ses contes en vers et, pour se rapprocher d'une forme toujours populaire en Italie, il a employé le mètre héroïque, la stance de huit vers à rimes croisées adopté par le chantre de *la Gerusalemme liberata* et qui par son ampleur ne peut guère servir de moule qu'à une action suffisamment développée. C'est assez indiquer par quels côtés il s'éloigne de La Fontaine et de Grécourt, dont les récits ont une tournure bien plus brève et bien plus vive. Les *Nouvelles galantes* sont toutes des compositions d'une certaine étendue, se rapprochant beaucoup plus de l'épopée badine que du conte tel que nous l'entendons; l'une d'elles, *la Papesse,* qui est en trois chants, forme un ensemble de dix-huit cents vers; *l'Origine de Rome,* en deux chants, a près de quatorze cents vers. Pour remplir de si vastes cadres, l'abbé Casti fait appel à toutes les ressources de son imagination, à toutes les grâces du style, mais on ne peut se dissimuler qu'il a parfois des longueurs.

Le traducteur anonyme de ces *Nouvelles* a laissé de côté les grandes compositions, de même que les poèmes mythologiques, genre aujourd'hui bien démodé, et les imitations de Boccace ou de La Fontaine, assez nombreuses dans l'œuvre du conteur italien; il a fait porter exclusivement son choix sur les morceaux qui, par l'action comme par les détails, sont de la propre invention de l'auteur, ceux qui révèlent l'originalité et les mérites de l'écrivain: *l'Épouse cousue,* péripéties drolatiques d'une nuit de noces improvisée; *la Bulle d'Alexandre VI,* plaisanterie un peu gaillarde pour un prêtre. La Chaussée, le vertueux La Chaussée, avait déjà mis au jour *la Bulle de Clément VI,* et Andrieux, à son tour, a finement imité Casti; *la Loterie, le Miracle, l'Antéchrist,* mordantes satires des superstitions populaires, des sottes croyances, de la suffisance des savants de province; *la Gageure,* petite scène de mœurs du Directoire assez lestement troussée; *la Conversion,* dont l'auteur a peut-être emprunté le sujet à un épisode bien connu des *Provinciales : l'habit ne fait pas le moine,* récit d'un tour pendable joué par un récollet à un gendarme; le *Vernis* enfin, histoire vraie ou fausse attribuée à un peintre italien du XVIIe siècle, le chevalier Liberi, dit *il Libertino;* si elle est vraie, il n'avait pas volé son surnom. Casti est un abbé voltairien; sceptique à l'endroit des choses de la foi, il manque rarement l'occasion de s'en moquer d'une façon légère et spirituelle; c'est aussi un poète dont l'imagination a de la fraîcheur et le style du coloris; un vieillard resté jeune, amoureux de la femme, dont il excelle à rendre le charme et les séductions; un satirique sans amertume, joignant à une grande finesse d'observation la bonhomie railleuse de l'épicurien. Ce choix de Nouvelles, fidèlement et élégamment traduites, permet d'apprécier les qualités de cet esprit aimable et enjoué. A. B.

**Nouvelles de Bataochi,** littéralement traduites pour la première fois. Paris, Isidore Liseux, 1880, 1 vol. pet. in-8°: prix 20 fr.

Ce volume, très joliment imprimé sur hollande par Paul Schmidt, contient la traduction de huit

Nouvelles en vers de Batacchi, un Italien que sa rondeur et sa gaieté rabelaisienne feraient aisément prendre pour un Gaulois. Ce sont : *la Vie et la Mort du prêtre Ulivo, le Roi Barbadicane et Grâce, Elvisa, la Gageure, le Faux Séraphin, le Roi Grattafico, Laissons les choses comme elles sont* et *Frà Pasquale*. Les renseignements biographiques font absolument défaut sur ce Batacchi. « Quand nous aurons dit qu'il s'appelait Domenico, lisons-nous dans l'Avertissement placé en tête de cette traduction, qu'il était né à Livourne en 1749 et qu'il mourut on ne sait où, en 1802, nous aurons épuisé toute notre science et celle des dictionnaires. Etait-il évêque, comme Bandello, moine comme Firenzuola, abbé comme Casti, ou simple séculier comme tout le monde ? On l'ignore. » Ses premiers contes parurent sous le nom du P. Atanasio da Verrocchio, gardien du couvent des Révérends Pères mineurs de l'observance à *** ; en tête de quelques-uns, il est dit qu'ils sont du P. Agapito da Ficheto. Ce nous est tout un.

Quel qu'il soit biographiquement, Batacchi est littérairement un conteur jovial, plein de drôleries ; le sans-façon et la bonne humeur ne peuvent guère être poussés plus loin. Il ne recherche pas les effets de style et les complications d'événements, mais il a de l'invention, de l'originalité, une grande vivacité de dialogue, de mise en scène et surtout, à un très haut point, le sens du grotesque. Au commencement de ce siècle, un inconnu, Louet, de Chaumont, avait essayé de le traduire en français, mais son essai est si défectueux qu'il donne à peine une idée de l'auteur ; la traduction que nous annonçons, absolument littérale, ligne pour vers, permet presque de croire qu'on a le texte sous les yeux, tant elle est fidèle. Si l'on en croyait les Biographies Didot et Michaud, les Italiens n'apprécieraient guère actuellement Batacchi, dont ils considéreraient les productions comme *diffamatoires*. Cependant ses Poèmes et ses Nouvelles ont été plusieurs fois réimprimés et il en a été fait récemment plusieurs éditions populaires ; ils ne sont donc pas si oubliés. Pour ce qui est de la diffamation, nous ne rencontrons dans les huit Nouvelles publiées par M. Liseux que deux traits piquants à l'adresse d'un certain cardinal Merciai : Batacchi lui fait rédiger et contre-signer la facétieuse bulle latine du *Roi Barbadicane*, et, dans *le Roi Grattafico*, ayant à produire sur la scène un saucisson, il donne pour enveloppe un sonnet du même Merciai ; ces mentions malicieuses n'ont rien de bien méchant. Tout ce que nous conclurions de ces attaques persistantes dirigées contre un haut dignitaire de la cour romaine, c'est que Batacchi pourrait bien avoir été lui-même homme d'Eglise.

A. B.

**Documents sur les mœurs du XVIII<sup></sup>e siècle.** *Anecdotes sur la comtesse Du Barry*, publiées par Octave Uzanne, avec préface, notes et index. 1 vol. in-8° — Prix : 20 fr.

Il y a près d'un an que la *Chronique scandaleuse*, premier volume de cette importante collection, a paru et les bibliophiles se souviennent du succès de cet ouvrage épuisé moins d'un mois après sa publication. — Les *Anecdotes sur la comtesse Du Barry* obtiendront peut-être une vogue plus grande encore. L'intérêt de cet ouvrage est passionnant comme le roman le plus friand du siècle dernier ; la vie de la royale courtisane y est étudiée dans ses moindres détails ; il n'est point de voile qu'on n'y soulève. La *belle Bourbonnaise* y apparaît sans fard, sous des allures de belle et bonne fille ; adorable statue mue par l'intrigue et l'ambition, qui se défend plutôt qu'elle ne se prête aux aspirations qu'on lui suggère. Que de bons mots et des meilleurs dans ce livre étonnant ! On aura beau écrire, paraphraser, ergoter à l'infini sur la vie de la favorite, on ne fera jamais mieux et avec plus d'esprit l'historique de la dernière maîtresse de Louis XV. L'auteur anonyme, Pidanzat de Mairobert, l'élève de Mme Doublet, était bien le journaliste, le rapporteur de scandales le mieux informé de son temps ; c'était en outre un honnête homme, écrivain sans fiel et dont l'autorité ressort à côté de petites infamies du sieur Thévenot de Morande.

M. Octave Uzanne, qui connaît mieux que personne son XVIIIe siècle et qui nous a accoutumés aux notices à la fois gracieuses et très érudites, analyse dans une agréable et très savante préface le rôle de Mme Du Barry et la valeur de ces *Anecdotes*. Le jeune directeur du *Livre* a enrichi cet ouvrage d'un index indispensable aux chercheurs et a présenté le texte de Mairobert sous la forme qui lui convient. L'eau-forte frontispice en deux couleurs, dans la manière des dessins à deux tons de Boucher, et la vignette tirée dans le texte représentant les armes de Mme Du Barry avec la devise : *Boutez en avant !* sont fort soignées. — Voilà certes un merveilleux volume à ajouter à tous ceux dont l'éditeur Quantin nous a si largement dotés depuis son heureux avènement dans le domaine de la grande librairie d'art.

**Petits Conteurs du XVIIIe siècle.** — *Contes de Jacques Cazotte*, publiés par Octave Uzanne, avec notice bio-bibliographique. Portraits et vignettes à l'eau-forte. 1 vol. in-8°. Quantin, éditeur. — Prix : 10 francs.

Les *Petits Conteurs* présentés par M. Octave Uzanne ne nous offrent que de l'inédit et de curieuses fantaisies oubliées aujourd'hui. Le succès des Voisenon, des Caylus, des Moncrif, des La Morlière est dû à ces révélations piquantes de délicieuses nouvelles allégoriques du siècle dernier, que notre littérature devait classer à leur rang comme témoignage d'une mode littéraire qui avait assurément ses coquetteries et son mérite.

On ne connaissait guère de Cazotte que ce fameux *Diable amoureux* resté comme l'un des chefs-d'œuvre les plus originaux du XVIIIe siècle. Le nouvel éditeur de Cazotte s'est bien gardé de donner une réimpression de cette nouvelle espagnole. Fidèle au plan qu'il s'est tracé dès l'origine de cette collection, il n'a recherché qu'une série d'opuscules qui ont toute la fraîcheur et la couleur des milieux mêmes où ils furent conçus.

Dans le Cazotte que nous avons sous les yeux,

nous trouvons *la Patte du chat*, *les Mille et une Fadaises* et des petits contes divers, légers et malicieux comme le sourire des belles pour lesquelles ils furent écrits. M. Octave Uzanne, dans une notice très habilement présentée, fait revivre au mieux la physionomie de cet infortuné Cazotte, victime de sa fidélité à Dieu et à son roi, lequel mourut héroïquement en 1792 sur la place de la Révolution.

Comme les précédents volumes de cette intéressante collection qui sera bientôt complète en 12 volumes, les *Contes de Cazotte* sont remarquablement édités avec le luxe des eaux-fortes et vignettes auquel la maison Quantin nous a habitués.

**Eaux-fortes** *pour illustrer les Petits Conteurs du* XVIII^e^ *siècle,* publiés par OCTAVE UZANNE. (Six eaux-fortes pour les *Contes de Voisenon,* par GÉRY-BICHARD.) Cartonnage artistique. — Prix : 10 fr.

Le très grand succès qui a accueilli la collection des *Petits Conteurs du* XVIII^e^ *siècle,* publiés à la librairie Quantin, devait engager l'éditeur et le publicateur à parfaire leur œuvre et à y joindre une illustration soignée, mise en vente en dehors du texte pour les nombreux amateurs qui se plaisent à contempler l'esprit d'autrefois interprété par l'art moderne.

M. Quantin s'est donc décidé à publier à part pour les raffinés du livre, pour le *gratia* de la bibliophilie, selon le mot à la mode, une série de six fines eaux-fortes pour chacun des *Petits Conteurs.*

Cette illustration comprend un frontispice allégorique, représentant la manière même du conteur et l'esprit d'ensemble du volume et cinq sujets gracieux qui fixent les scènes les plus charmantes de ces contes badins.

Les six eaux-fortes de M. Géry-Bichard que nous avons sous les yeux sont du meilleur goût et empreintes d'une originalité réelle et d'un talent très personnel, choses si rares à rencontrer même chez nos aquafortistes les plus en vogue, qui réunissent peu fréquemment l'art du dessinateur à l'habileté du graveur.

On nous annonce de deux en deux mois, l'apparition des gravures destinées aux volumes suivants : le *Boufflers,* le *Caylus,* le *Crébillon,* etc., qui seront toutes interprétées par des jeunes artistes de grande valeur. Nous pouvons garantir le succès de cette entreprise, car tous ceux qui possèdent déjà les volumes des *Petits Conteurs* parus voudront les décorer de ces charmantes compositions, sans lesquelles ils seraient incomplets.

**Entre messe et vêpres**, *ou* les *Matinées de carême au faubourg Saint-Germain,* par MARC DE MONTIFAUD. — **Deuxième matinée**. Bruxelles, Gay et Doucé, éditeurs. 1881. 1 vol. in-12 de IV-121 pages, imprimé à 500 exemplaires sur beau papier vergé, orné de trois eaux-fortes de J. CHAUVET. — Prix : 6 francs.

En rendant compte de la *Première Matinée* de M^me^ Marc de Montifaud (livraison d'avril, 2^e^ partie, p. 311), nous avons eu occasion de dire ce que nous pensons des écrits de l'auteur et, en particulier, des nouvelles publiées sous ce titre *Entre messe et vêpres.* Hâtons-nous de faire connaître que la lecture de sa *Deuxième Matinée* n'a nullement modifié notre impression. Tout au contraire, nous sommes de plus en plus de cet avis que M^me^ de Montifaud, qui pourrait donner des productions de quelque mérite, ferait bien de renoncer définitivement au genre scabreux qu'elle semble affectionner. Comme on l'a pu voir dans le précédent article, les nouvelles intitulées *Ad majorem Dei gloriam* et *un Point d'orgue* étaient déjà fort risquées; mais leur licence, il faut le reconnaître, est dépassée de beaucoup par celle que l'on retrouve dans *Midi à quatorze heures* et *une Brimade dans le grand monde.* Dans la première de ces nouvelles, l'auteur, qui aime décidément à placer des scènes scandaleuses dans l'église, nous raconte comment, par suite de circonstances au moins peu vraisemblables, une jeune femme est amenée à consommer son mariage dans un confessionnal (quelle jolie conception !). Dans la seconde, M^me^ de Montifaud narre, avec force détails et sans la moindre pruderie, une polissonnerie digne d'être imaginée tout au plus par un Seymour de bas étage. On nous saura gré de ne pas même donner une idée de cette *brimade,* que l'auteur n'hésite point à placer dans un milieu des plus aristocratiques.

La troisième nouvelle : *Comment on entre au paradis* n'a pas grande valeur; elle a le mérite cependant d'être écrite avec plus de réserve que ses devancières. C'est un dialogue entre Dieu le Père, Dieu le Fils, les Saints et quelques ci-devant pécheresses du grand et du demi-monde; l'intrigue, qui n'est pas bien forte, consiste à amener l'intrusion par fraude dans le paradis d'un célèbre couturier pour dames. — L'auteur des *Petites Cardinales,* dans une de ses ravissantes nouvelles, nous a déjà donné une scène analogue; mais avec quelle supériorité de talent et d'esprit !

On trouvera sans doute bien sévères ces appréciations sur la nouvelle brochure de M^me^ Marc de Montifaud; mais, en vérité, il serait difficile de se montrer plus indulgent. Sans doute, l'auteur a voulu s'essayer dans un nouveau genre, et il faut reconnaître que son cadre est assez ingénieux; avec plus de retenue et de délicatesse, on eût pu faire un recueil fort agréable. Malheureusement l'écrivain a eu la plume trop lourde et ne s'est pas assez rendu compte de ce qu'on doit d'égards à ses lecteurs et à soi-même. Sans doute, M^me^ de Montifaud l'a compris, un peu tardivement il est vrai, mais assez tôt encore pour savoir s'arrêter : nous n'avons eu que deux « matinées », au lieu de quatre ou cinq qu'on pouvait attendre, et c'est fort heureux, car à en juger par les allures des premiers récits, on ne sait trop où l'on en serait arrivé à la fin du carême.

Il ne manquera pas cependant d'amateurs de ces sortes de productions, pour enlever les deux petits volumes de MM. Gay et Doucé; bien des gens voudront avoir, au moins à titre de curiosité, ces deux livrets dont l'exécution matérielle a été soignée et que relèvent encore les jolies eaux-fortes de M. J. Chauvet.

PHIL. MINE.



# GAZETTE BIBLIOGRAPHIQUE

## DOCUMENTS OFFICIELS

Statistique des bibliothèques pédagogiques. — D'après une statistique qui vient de parvenir au ministère de l'instruction publique, le nombre des *Bibliothèques pédagogiques* qui existent en France, au 1er octobre 1880, était de 929, réparties comme suit dans les divers départements :

Ain, 16.
Aisne, 29.
Allier, 13.
Alpes (Basses-), 30.
Alpes (Hautes-), 24.
Alpes-Maritimes, 1.
Ardèche, 25.
Ardennes, 5.
Ariège, 11.
Aube, 25.
Aude, 1.
Aveyron, 35.
Bouches-du-Rhône, 1.
Calvados, 38.
Cantal, 4.
Charente, 1.
Charente-Inférieure, 17.
Cher, 15.
Corrèze, 1.
Corse, 1.
Côte-d'Or, 3.
Côtes-du-Nord, 10.
Creuse, 20.
Dordogne, 21.
Doubs, 19.
Drôme, 16.
Eure, 36.
Eure-et-Loir, 23.
Finistère, 12.
Gard, 2.
Garonne (Haute-), 31.
Gers, 50.
Gironde, 5.
Hérault, 5.
Ille-et-Vilaine, 15.
Indre ».
Indre-et-Loire, 12.
Isère, 36.
Jura, 21.
Landes, 28.
Loir-et-Cher, 6.
Loire, 1.
Loire (Haute-), 3.
Loire-Inférieure, 3.
Loiret, 6.
Lot, 30
Lot-et-Garonne, 15.
Lozère, 5.
Maine-et-Loire, 3.
Manche, 1.
Marne, 6.
Marne (Haute-), 1.
Mayenne ».
Meurthe-et-Moselle, 20.
Meuse, 10.
Morbihan, 9.
Nièvre, 4.
Nord, 14.
Oise, 30.
Orne, ».
Pas-de-Calais, 15.
Puy-de-Dôme, 30.
Pyrénées (Basses-), 10.
Pyrénées (Hautes-), 10.
Pyrénées-Orientales, 13.
Rhin (Haut-), Belfort, 1.
Rhône, 1.
Saône (Haute-), 5.
Saône-et-Loire, 2.
Sarthe, 3.
Savoie, 11.
Savoie (Haute-), 28.
Seine, 2.
Seine-et-Marne, 25.
Seine-et-Oise, 26.
Seine-Inférieure, 56.
Sèvres (Deux-), 2.
Somme, 28.
Tarn, 27.
Tarn-et-Garonne, ».
Var, 21.
Vaucluse, ».
Vendée, 26.
Vienne, 6.
Vienne (Haute-), 2.
Vosges, 30.
Yonne, 10.
Alger, 1.
Oran, 5.
Constantine, 8.

On remarquera l'extrême inégalité de la répartition de ces bibliothèques; certains départements en ont une dans chaque canton, ce qui doit devenir la règle; d'autres, et quelques-uns dans le nombre n'ayant à alléguer ni le défaut des ressources ni le refus de l'administration de leur venir en aide, n'en ont qu'une seule à l'école normale. Que cette situation tienne à l'absence d'initiative de la part des autorités compétentes, à l'indifférence du personnel ou à d'autres causes, il suffit de la signaler pour montrer la nécessité de la faire cesser le plus tôt possible.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres a procédé au remplacement de M. de Saulcy; M. le comte Riant a été élu par 24 voix contre 10 voix données à M. Oppert.

Par décret rendu sur la proposition du président du conseil, ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, les fonctions de conservateur des collections à l'École nationale des beaux-arts ont été réunies à celles du bibliothécaire; en conséquence, par un arrêté ministériel, rendu sur la proposition du sous-secrétaire d'État, M. Müntz, bibliothécaire de l'École, a été nommé conservateur de la bibliothèque, des archives et du musée.

M. Müntz est un ancien élève de l'École française d'archéologie, bien connu par ses travaux d'érudition, notamment sa grande *Histoire de la tapisserie* et son *Histoire de l'art à la cour des pages.*

## ACADÉMIE. — SOCIÉTÉS SAVANTES COURS PUBLICS

Dans sa séance du 29 octobre dernier, l'Académie des inscriptions et belles-lettres a rappelé qu'elle a proposé comme sujet du concours pour le prix Brunet, à décerner en 1882, le sujet suivant :

« Bibliographie aristotélique ou bibliographie descriptive, et, autant que possible, critique des éditions, soit générales, soit spéciales, de tous les ouvrages qui nous sont parvenus sous le nom d'Aristote; des traductions qui en ont été faites avant ou après la découverte de l'imprimerie; des biographies anciennes ou modernes d'Aristote, des commentaires et dissertations, dont les divers écrits qu'on lui attribue ont été l'objet depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. » On pourrait, quant à la méthode, prendre comme exemple la bibliographie de Démosthène, publiée en deux parties (1830, 1834), par A. Gerhard Becker (Leipzig et Quedlimbourg, in-8° 310 p.).

Les ouvrages pourront être imprimés ou manuscrits et devront être déposés au secrétariat de l'Institut, avant le 31 décembre de cette année.

M. Lenient vient de reprendre son cours à la Sorbonne; il a repris l'histoire de la poésie française dans la première moitié du XIXe siècle.

M. Rossignol, membre de l'Institut, interprète cette année la tragédie de Sophocle intitulée *Ajax armé du fouet.*

M. Caro va étudier la *Psychologie sociale;* il traitera de l'action de la société sur l'individu et de son rôle dans le développement de l'homme intellectuel et moral.

Enfin, M. Mézières parlera du théâtre de Shakespeare.

## PUBLICATIONS NOUVELLES

*Han d'Islande* vient de paraître dans l'édition définitive des *Œuvres complètes de Victor Hugo,* en un fort volume de près de 600 pages.

*Han d'Islande* est le premier roman de l'auteur de *Notre-Dame de Paris* et des *Misérables.* A ce titre, c'est un des plus curieux volumes de cette grande collection. Rien de plus intéressant que de découvrir en germe, dans ce livre de jeune homme, les conceptions, les idées, les figures qui auront plus tard dans tant de chefs-d'œuvre leur expression parfaite et leur réalisation idéale.

La publication de cette édition nouvelle sera pour tous une occasion de relire ce roman étrange, qui est tout à fait digne d'être mieux connu. La puissante imagination de Victor Hugo a trouvé là du premier coup l'action la plus saisissante et les plus dramatiques péripéties. Les fraîches amours d'Ethel et d'Ordener traversent et éclairent cette sombre aventure, toute pleine de monstres et de visions, captivante comme une fantaisie de l'Arioste et farouche comme un rêve de Maturin.

M. Félix Ravaisson a récemment présenté à l'Académie des inscriptions et belles-lettres un ouvrage fort curieux : c'est le premier volume des *Manuscrits de Léonard de Vinci.*

Ces manuscrits, qui sont au nombre de douze et qui appartiennent depuis longtemps à la bibliothèque de l'Institut, n'avaient pas encore été publiés. Ils sont écrits de gauche à droite; les lettres sont retournées et reliées entre elles par des ligatures souvent fantaisistes; la lecture en est des plus difficiles. Ils contiennent, en outre, des dessins fort précieux, qui seront reproduits en fac-similé ainsi qu'une partie du texte.

Le premier volume renferme, outre des notes sur la peinture et le dessin, des observations relatives à la cosmologie, à la géographie universelle, à la percussion, à la résistance, à la lumière, à la chaleur, au mouvement des eaux; enfin, à une question qui de nos jours préoccupe vivement la philosophie scientifique, la conservation de la force.

La Société des bibliophiles espagnols a publié le vingt-troisième volume de sa collection. Il contient le *romancero* de Pierre de Padilla; l'éditeur est le savant marquis de la Fuente Santa del Valle. Comme la plupart des sociétés de publication, les bibliophiles espagnols semblent n'avoir d'autre but que de produire des livres qui feront prime, à cause de leur rareté, à la vente de leur bibliothèque. Ce n'est qu'après eux que ces publications entrent dans le domaine public. Ainsi, ce *romancero* n'est pas mis en vente.

M. Denis vient de publier à Paris, chez Menu, de curieuses *Recherches bibliographiques et historiques sur les almanachs de la Champagne et de la Brie,* en les faisant précéder d'un très bon essai sur l'histoire de l'almanach en général.

M. H. Gaidoz, membre de la Société des antiquaires de France, vient de faire tirer à part et de publier chez l'éditeur Leroux un mémoire intitulé : *la Religion gauloise et le Gui de chêne,* qui a paru dans la *Revue de l'histoire des religions.*

M. Ferraz, professeur à la faculté des lettres de Lyon, qui vient de publier la deuxième édition de la deuxième partie de son *Histoire de la philosophie en France au* XVIIIe *siècle, Traditionalisme et Ultramontanisme,* annonce une troisième partie qui sera consacrée au spiritualisme indépendant et au rationalisme libéral, et une quatrième, où il étudiera, sous le titre de *Philosophie contemporaine,* les penseurs les plus récents des diverses écoles.

*Mireille* vient d'être traduit en allemand par Mme Dorieux-Brotbeck. La *Revue politique et littéraire* nous apprend également que *Roland furieux* vient d'être traduit en espagnol, *le Roi Lear* en islandais moderne, *Daniel Rochat* et *le Nabab* en allemand. Enfin, l'empereur du Brésil publie un volume de traductions de poésies anglaises.

## PUBLICATIONS ANNONCÉES
### OU EN PRÉPARATION

On va publier à Weimar la Correspondance des frères Grimm entre eux. Les deux célèbres philologues ayant vécu presque toute leur vie côte à côte,

le nombre des lettres qu'ils ont échangées est restreint. Elles sont réparties sur une période de dix années, de 1805 à 1815, alors que Jacob Grimm était à Paris ou à Vienne, tandis que Guillaume habitait Halle ou Berlin. Leur principal intérêt vient, dit-on, des détails qu'elles fournissent sur les études des deux frères et sur la manière dont ils ont été amenés à choisir leur voie scientifique.

Il va paraître incessamment, sous les auspices du gouvernement italien, le premier volume d'une publication consacrée à la biographie et à la bibliographie des auteurs romains depuis le XIe siècle jusqu'à nos jours. Le directeur de cette publication est M. Narducci, conservateur de la bibliothèque Alexandrine, de Rome.

Un curieux volume, auquel travaille en ce moment un érudit allemand, M. Julius Braun, doit prochainement paraître; il renfermera les articles de critique qui ont été publiés sur les œuvres de Gœthe et de Schiller entre les années 1770 et 1834; ces articles, parmi lesquels on trouvera des jugements fort étranges, seront empruntés par M. Braun aux journaux et aux revues de Berlin, Vienne, Leipzig, Dresde, Halle, Iéna, Weimar, etc.

Un savant espagnol, don Francisco Carpasco, prépare, pour le prochain Congrès des américanistes qui aura lieu à Madrid au mois de septembre prochain, un catalogue de tous les documents du XVIe et du XVIIe siècle conservés dans l'*Archivo de las Indias* et relatifs à la découverte et à la description de l'Amérique.

M. de Saulcy a pu, avant sa mort, revoir les épreuves d'une *Histoire des Macchabées,* qui paraîtra prochainement à la librairie Leroux.

M. Tomasso Casini a l'intention de publier, à Bologne, l'immense poème franco-italien de Nicolas de Casola sur *Attila;* il espère le mettre prochainement sous presse.

Le professeur Bursian, de Munich, travaille en ce moment à une *Histoire de la philologie.*

## NOUVELLES DIVERSES

On se ferait difficilement une idée, sans l'avoir vu, de la quantité innombrable d'actes officiels et de recueils administratifs qui se trouvent entassés dans les magasins de la préfecture de la Seine, et qui résument l'histoire de la municipalité parisienne depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Ce que l'on ignore aussi, c'est que la plupart de ces documents, dont beaucoup ont une grande valeur historique, sont écrits à la main et, par conséquent, à peu près indéchiffrables par suite de leur vétusté.

L'administration préfectorale n'a pas voulu laisser disparaître ce véritable monument de l'histoire municipale de la capitale de la France; elle vient, en conséquence, de décider que la volumineuse collection de ses archives sera imprimée. Cette collection contient les délibérations ainsi que les actes de l'ancienne municipalité parisienne depuis la fin du XVe siècle jusqu'à la Révolution française. On estime que ces précieux documents, une fois imprimés, ne formeront pas moins de 110 volumes d'environ 300 pages chacun. Quelques parties seulement de cette série de documents, entre autres ceux qui ont rapport aux époques agitées, telles que la Ligue et la Fronde, ont été explorées jusqu'à ce jour.

Mais, en somme, la plupart de ces documents manuscrits n'ont été consultés que par quelques érudits pour servir à l'histoire de Paris.

Le recueil que possède la Ville commence à Louis XII et débute par un événement édilitaire qui eut jadis un grand retentissement, *la chute du pont Notre-Dame en octobre* 1499.

Vient ensuite l'historique des événements administratifs ou même politiques auxquels les représentants municipaux se trouvèrent mêlés.

Ce qui donnera un réel intérêt à la publication de ces documents, c'est que la plupart des grandes questions administratives résolues depuis quelques années y sont traitées, et que nombre de projets qu'on ne soupçonne pas aujourd'hui dans le public, mais qui seront peut-être connus demain, y sont exposés tout au long.

La publication des archives de la ville de Paris offrira donc un grand attrait au double point de vue de l'histoire générale et de l'administration municipale.

M. Alfred Assollant a adressé la lettre suivante à M. l'administrateur du Collège de France :

« Paris, 29 novembre 1880.

« Monsieur,

« Je viens solliciter votre suffrage et celui de vos collègues pour la chaire de littérature française moderne au Collège de France.

« Plusieurs de mes romans sont connus du public : les *Scènes de la vie des États-Unis, Buchamor, Marcomir, le Tigre, le Puy de Montchal, Montluc le Rouge, la Croix des prêches,* et d'autres encore. *L'Aventurier* et *Corcoran* sont tout à fait populaires, si la popularité se mesure au nombre des éditions et des traductions.

« Voilà mes titres. Je n'oserais les produire s'il s'agissait d'un enseignement dont la syntaxe serait la base, dont le goût le plus classique serait le sommet; mais le Collège de France a d'autres traditions. C'est là que de tout temps les idées nouvelles ont cherché leur voie; et, pour ne citer qu'un mort illustre, c'est là que Michelet, l'historien le plus éloquent de ce siècle, hasarda pour la première fois en public ces

leçons admirables dont la génération qui vit encore n'a pas perdu le souvenir.

« Sans être Michelet ni rien qui en approche, je suis tenté par ce glorieux exemple.

« Il me semble qu'on devrait montrer aux jeunes gens, qui sont l'avenir et l'espoir de la patrie, par quel chemin leurs pères sont arrivés où nous sommes, comment la grâce et la force s'unissent à la clarté dans les œuvres de nos plus grands écrivains, et comment, pour avoir cherché par-dessus tout la justice, la liberté, la vérité, ils se sont fait comprendre et admirer de tout ce qui sait lire dans la race humaine.

« Je serais heureux qu'on me crût digne d'un tel enseignement.

« Veuillez agréer, monsieur, tous mes respects.

« ALFRED ASSOLLANT. »

Le journal *le Gil-Blas* avait annoncé que le prince Galitzin possédait une curieuse correspondance de G. Sand renfermant de nouveaux aperçus sur les théories religieuses de l'écrivain. Cette feuille ajoutait que la famille Sand ayant refusé l'autorisation de laisser paraître le livre en France, il serait publié à Moscou.

Le prince Galitzin a adressé, à propos de cet entrefilet la lettre suivante au *Gil-Blas*,

« Monsieur le rédacteur,

« Je viens de lire dans votre journal du mardi 21 décembre un article concernant la correspondance de George Sand dont je suis possesseur.

« J'ai l'honneur de vous informer que cette correspondance est ma ***propriété légitime*** et que je n'ai ***donné*** à ***personne*** le ***droit*** de la ***publier*** ni à ***Moscou*** ni en ***France***, me réservant de poursuivre les auteurs de toute publication à laquelle je n'ai donné ***aucun assentiment***.

« Je vous prie, monsieur le rédacteur, de vouloir bien insérer ma lettre dans votre prochain numéro, et veuillez recevoir l'assurance de mes sentiments distingués.

« Prince BORYS GALITZIN.

« Paris, 20 décembre 1880. »

M. Léon de Rosny vient de découvrir en Espagne un manuscrit des Indiens de l'Amérique centrale, renfermant, en écriture sacrée, le rituel des antiques populations du Yucatan. Ce manuscrit est écrit sur une toile recouverte d'un enduit de chaux et est dans un état de conservation assez satisfaisant.

M. de Rosny a pu photographier lui-même ce document d'une valeur inappréciable. Il pourra de la sorte être communiqué aux archéologues de notre pays. Ce savant professeur est en ce moment à Séville, où il poursuit ses précieuses investigations aux Archives des Indes et dans la célèbre bibliothèque des fils de Christophe Colomb.

La bibliothèque royale de Berlin a célébré récemment le centième anniversaire de sa translation dans l'édifice où elle se trouve actuellement. Fondée en 1659 par le grand-électeur, elle fut transférée en 1780 au palais du roi, dont elle occupe l'aile gauche. Elle comptait, à la mort du grand-électeur, 20,000 volumes et 1,618 manuscrits; elle possède aujourd'hui 800,000 volumes et 15,000 manuscrits.

M. de Liesville a fait don à la ville de Paris de sa collection évaluée à plus de deux cent mille francs, de livres, tableaux, estampes, monnaies, autographes, souvenirs de toute sorte, datant de la première Révolution; le donateur n'a sollicité en échange que la permission de continuer à veiller lui-même sur cette collection et à en accroître les richesses.

Plusieurs salles de l'hôtel Carnavalet ont été aménagées à cet effet, et M. de Liesville nommé conservateur adjoint.

Nous apprenons que les œuvres manuscrites de Chérubini viennent d'être achetées, pour le prix de 30,000 francs par le gouvernement allemand.

On vient de découvrir à Simancas (Espagne) de nouveaux et curieux documents sur Cervantes, Lope de Vega et Calderon.

On vend en ce moment à Berlin l'importante bibliothèque musicale de feu M. Gehring. Le Conservatoire de Paris a chargé son bibliothécaire, M. Wekerlin, d'y assister, et de profiter de son voyage en Allemagne pour faire copier certains manuscrits rares que nous ne possédons pas encore.

Le roi de Grèce vient d'envoyer au président de la République un magnifique recueil des œuvres d'Homère, sur des parchemins datant du XIVe siècle.

Des artistes, des hommes de lettres, des poètes lyonnais s'occupent en ce moment de l'érection d'une statue au poète Pierre Dupont. L'emplacement choisi serait le parc de la Tête-d'Or.

On a beau recommander les livres à la discrétion du public, on a beau redoubler de surveillance, on ne peut arriver à empêcher certains maniaques d'écrire à l'encre ou au crayon sur les marges des volumes leurs propres réflexions, lesquelles sont parfois ineptes et, en tous cas, toujours inutiles.

Dernièrement nous feuilletions une édition de Dulaure. A un certain endroit, l'auteur écrit : ***Le parlement, livré au parti des Guise, rejeta tout sur les protestants....***

Un lecteur juge à propos de faire un renvoi à l'encre au milieu du texte et d'écrire : *Il avait raison.*

Survient un autre lecteur, qui proteste à son tour et qui, au dessous de cette note, ajoute au crayon : *Canaille, va !*

Cette grosse querelle ainsi vidée platoniquement entre deux braves qui ne se connaissent pas, ne manque point de saveur.

Mais c'est abîmer les livres inutilement; nous réclamons le respect pour les trésors de notre Bibliothèque.

# NECROLOGIE

Nous apprenons la mort de M. Gratiot, ancien administrateur des papeteries d'Essonne. Né en 1812, il avait été, à sa sortie du collège, en 1830, mêlé aux luttes littéraires de cette époque et avait collaboré aux *Cent et Un*, à la *Revue de Paris* et à la *Revue des Deux Mondes*. Il entra ensuite dans l'industrie; il avait été juge au tribunal de commerce.

M. Melvil-Bloncourt, mort dernièrement, a collaboré à de nombreux journaux. A vingt ans, en 1845, il fondait le *Journal des Écoles*, revue mensuelle qui devint l'organe radical de la jeunesse. En 1850, il entreprit la publication de *la France parlementaire*, qui fut supprimée après le coup d'État. Condamné le 5 juin 1874 à la peine de mort pour participation à l'insurrection de 1871, M. Melvil-Bloncourt s'était réfugié en Suisse. Il a donné plusieurs articles au *Dictionnaire universel du* XIX^e^ *siècle* de Larousse, au Dictionnaire de Lachâtre et à la *Biographie générale* de Didot. On lui attribue une *Histoire de Voltaire*, signée d'Argental.

On annonce la mort à Paris, de M. Moll, l'éminent agronome. M. Moll avait débuté dans la carrière de l'enseignement agronomique à l'âge de vingt-quatre ans, à l'école de Roville, fondée par Mathieu de Dombasle. Depuis 1836, il était chargé du cours d'agriculture au Conservatoire des arts et métiers. Il était également professeur à l'Institut national agronomique depuis l'origine de cet établissement. M. Moll laisse de nombreux ouvrages d'agronomie, entre autres une étude très remarquable sur l'économie rurale de l'Angleterre et de la Belgique. Ses obsèques auront lieu aujourd'hui jeudi.

Nous apprenons la mort de M. Schneider, sous-chef de section aux Archives nationales. Élève de l'École des chartes, il avait promptement renoncé aux œuvres individuelles, et il s'était voué à ces travaux anonymes dans lesquels le mérite personnel s'absorbe dans la valeur de l'œuvre collective.

Jusqu'en 1847, il avait collaboré aux publications de l'Académie des inscriptions. En 1856, il entrait aux Archives, et depuis quelques années, il y occupait le grade de sous-chef de la section administrative.

On annonce la mort, à l'âge de quatre-vingt-treize ans, de la fille de l'inventeur des ballons.

M^lle^ Adélaïde de Montgolfier était, dit *la Patrie*, une femme d'une rare intelligence, dont toute la vie a été consacrée aux lettres; excellente musicienne, elle a publié un volume de chants pleins de fraîcheur, les *Mélodies du Printemps*, que l'on chante dans presque toutes les écoles de France.

C'est chez M^lle^ de Montgolfier que Béranger présenta Ponsard arrivant de province avec sa *Lucrèce* pour toute fortune; le jeune auteur y lut sa pièce, qui plus tard fut accueillie à l'Odéon avec le succès que l'on sait.

M^lle^ de Montgolfier laisse une magnifique collection d'autographes, presque tous à son adresse; il y a entre autres une lettre de Silvio Pellico, écrite avec son sang.

L'un des collaborateurs les plus assidus de M. Dalloz, M. Cazaleus, l'auteur du *Recueil de jurisprudence*, vient de mourir. M. Cazaleus était justement estimé pour l'étendue de son savoir et la sûreté de sa critique.

L'Académie des sciences vient de faire une perte sensible en la personne de M. Michel Chasles. Les travaux de ce savant se trouvent disséminés dans un grand nombre de recueils français ou étrangers, notamment dans les Comptes rendus de l'Académie, dans les nouveaux Mémoires de l'Académie de Bruxelles, dans le *Journal des mathématiques*, etc... M. Chasles a fait paraître, en 1852, le premier volume d'un *Traité de géométrie supérieure*.

Nous apprenons avec regret la mort d'un journaliste des plus distingués, M. Cazeaux. Il collabora successivement au *Globe*, organe de la doctrine saint-simonienne ; au *Magasin pittoresque*, qu'il avait fondé en 1834 avec son beau-frère, Édouard Charton ; à *l'Opinion nationale*, et, en dernier lieu, à *la Liberté*, où il envoyait de temps à autre des articles traitant, sous une forme aimable et en quelque sorte familière, les sujets les plus instructifs et les plus intéressants.

## SOMMAIRE DES PUBLICATIONS PERIODIQUES

DU 15 NOVEMBRE AU 15 DÉCEMBRE

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES (juillet-août-septembre). Ch. Tissot : L'inscription de Souk-el-Kmis. — Ch. Tissot : Note sur une inscription du règne de Phocas. — Defrémery : Note bibliographique et littéraire sur un exemplaire non cartonné de la comédie de Destouches : *le Philosophe marié*. — Halévy : Cyrus et le retour de l'exil. — ART (L') (21 novembre). Armstrong : A. Stevens. — Yriarte : Florence. — Soldi : De la technique dans l'art. — *Histoire artistique de la cathédrale de Cambrai*, par Houdoy. — (28 novembre). Armstrong : A. Stevens. — Muntz : Amateurs et collectionneurs florentins. — Ménard : Histoire artistique du métal. — (5 décembre). Leroi : Les ateliers espagnols de Rome. — (12 décembre). Chesneau : Les dessins des maîtres anciens au Musée des arts décoratifs. — Muntz : Amateurs et collectionneurs florentins. — ARTISTE (décembre). A. Houssaye : Le Moyen Age et la Renaissance. — A. Houssaye : Les Quarante. — Renan : A propos des Évangiles. — A. Dumas : Th. Gautier.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES CHARTES. F. Rocquain : Les sorts des Saints ou des Apôtres. — D'Arbois de Jubainville : La littérature ancienne de l'Irlande et l'Ossian de Macpherson. — Havet : L'hérésie et le bras séculier au moyen âge jusqu'au XIII^e^ siècle. — BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE (décembre). L. Quesnel : Henry-Thomas Buckle. — Tallichet : Amsterdam. — Schaeffer : Une Alsacienne peinte par elle-même. — L. Léger : Contes et légendes slaves. — Chroniques. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (20 novembre). La nouvelle guerre d'Afghanistan. — Transformation du fusil Maüser en arme à magasin. — Le canon démontable. — (27 novembre). La télégraphie militaire pendant les campagnes les plus récentes. — (4 décembre). Etude sur la comptabilité des corps de troupe. — (11 déc.). Les grandes manœuvres austro-hongroises. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE (août). Zimmermann : La rivière de Surinan. — Venuiokoff : Itinéraire dans le Turkestan afghan. — Ribourt : Notice sur Taïti. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS (juillet-août). Cérémonies faites à Compiègne pour la célébration de traités de paix, 1544-1698. — Prix du blé à Paris, du XIV^e^ au XVIII^e^ siècle. — L'Atlas des anciens plans de Paris et les notices de M. Franklin.

CORRESPONDANT (25 novembre). de Villepreux : La Restauration et l'inamovibilité judiciaire. — Dermance : Longfellow. — De la Ferrière : Catherine de Médicis ; la première guerre civile ; la paix d'Amboise. — M. de Lescure : M. Caro. — (10 décembre). Abbé Martin : Les politiciens français dans la presse anglaise ; MM. de Pressensé, Scherer, Réville, Monode. — Chantelauze : Philippe de Commynes. — De la Ferrière : Catherine de Médicis. — E. Drumont : Le premier architecte des Tuileries. — Livres d'étrennes. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (18 novembre). Le Jugement d'Albert Lange sur le christianisme. — Charles Pellarin : Une visite au Familistère de Guise. — (25 novembre). Renouvier : Herder. — J. Milsand : Le mandat impératif. — (2 décembre). Renouvier : Kant. Un discours sur le préjugé. — (9 décembre). F. Pillon : Résolutions du Congrès de Gênes pour l'abolition de la prostitution légale.

GAZETTE ANECDOTIQUE (30 novembre). Barbey d'Aurevilly et son livre sur Gœthe et Diderot. — Réception de M. Labiche à l'Académie. — A propos de *Charlotte Corday*. — Un poète savoisien ; de Buttet. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (décembre). Gruyer : Le portrait de Jeanne d'Aragon, par Raphaël. — Lafenestre : Le château de Chantilly et ses collections. — Ephrussi : Un voyage inédit d'Alb. Dürer. — L. Gonse : L'œuvre de Jacquemart. — Ch. Yriarte : Florence. — L. Gonse : Publications artistiques de la librairie Quantin. — Bibliographie des ouvrages publiés en France et à l'étranger sur les Beaux-Arts et la Curiosité pendant le second semestre de l'année 1880.

INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 novembre). Vermersch, poète : Une marque de librairie à interpréter. — Le sottisier de Voltaire. — Bibliothèque Kastner. — *Ex-libris* L. Gambetta. — *Ex-libris* Colas Canon. — Imprimerie à Alençon. — Histoire de France de H. Martin. — Un ouvrage inconnu de Casanova de Seingalt. — (10 décembre). *Le Voyage d'Espagne*, livre anonyme. — Un Mystère bibliographique. — Livres dépareillés. — Un auteur à découvrir. — Sainte-Beuve et le *Livre d'amour*. — Variations de l'ancien français.

JEUNE FRANCE (décembre). F. Gross : Le théâtre ducal de Meiningen. — G. Rivet : La dernière œuvre de V. Hugo : *l'Ane*. — Leconte de Lisle : Les Etats du Diable. — JOURNAL DES ÉCONOMISTES (décembre). Amé : Le nouveau tarif général des Douanes. — De Fontpertuis : Les idées économiques et sociales des nouvelles écoles théocratiques. — Vial : La colonie de Cochinchine. — Limousin : Les Congrès ouvriers du Havre. — JOURNAL DES SAVANTS (novembre). Caro : De la solidarité morale. — Wallon : La Marine des anciens. — F. Rocquain : Les lettres de Nicolas I^er^. — Esmein : Les colons du Saltus Burunitanus. — Egger : Inscriptions relatives à Mithridate. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (décembre). Général Lewal : Tactique des renseignements. — Comment il convient de procéder dans l'étude des lois d'organisation militaire. — La Guerre de partisans. — Gœthals : Le pays et l'armée (C. R.).

MAGASIN PITTORESQUE (novembre). Petit dictionnaire des arts et métiers. — Topffer. — L'Observatoire du pic du Midi. — La découverte du passage nord-est en 1879. — Le Time-Ball. — Etc. — MOLIERISTE (décembre). De la Cour de la Pijardière : Comédiens de campagne à Carcassonne. — Ch. Marie : Le vers 376 du *Misanthrope*. — Monval : Le Jubilé de la Comédie Française.

NATURE (20 novembre). Cortambert : Le département de la Seine-Maritime. — Les progrès de la machine à vapeur. — De Nadaillac : Les premiers hommes et les temps préhistoriques. — (27 novembre). Grad : Les ports militaires de l'Allemagne. — (4 décembre). Harmand : Les moyens de transport en Indo-Chine. — Tissandier : Le portefeuille de Vaucauson au Conservatoire des arts et métiers. — (11 décembre). Tissandier : Les Puits instantanés. — NOUVELLE REVUE (15 novembre). La guerre de Crimée d'après des documents inédits. — Simonin : Les ports de la Grande-Bretagne. — Gebhart : Les papes des derniers siècles, particularités historiques. — Selden : D. Stern, sa vie, ses œuvres. — (1^er^ décembre). Bégis : Le registre d'écrou de la Bastille de 1782 à 1789. — Tessier : Le recrutement du personnel dans l'enseignement supérieur. — Marchand : Les chemins de fer en 1869 et en

1877. — A. Silvestre : Le crime de Sylvestre Bonnard, membre de l'Institut. — De Gubernatis : Giacomo Leopardi.

POLYBIBLION (octobre). F. Boissin: Romans, contes, nouvelles. — Charton: Dictionnaire des professions. — Abbé Hamard : Études critiques d'archéologie préhistorique. — Noel Valois: Guillaume d'Auvergne, évêque de Paris. — Henry: Recherches sur les manuscrits de Pierre de Fermat. — Boileau : Les métiers et corporations de la ville de Paris au XVII[e] siècle. — Marius Michel : La reliure française depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle. — (Novembre). Masson : Publications relatives à la littérature anglaise du moyen âge. — Abbé Méric : L'autre vie. — Bain : La science de l'éducation. — Nève: Le dénouement de l'histoire de Rama. — Curtius : Histoire grecque. — Valframbert: Répertoire politique et historique. — Egger : Histoire du Livre. — Cherbonneau : Essai sur la littérature du Soudan.

REVUE D'ADMINISTRATION (novembre). Dauvert: Les conseils de préfecture. — Guerlin de Guer : Les débits de boissons. — REVUE ALSACIENNE (novembre). J. Claretie: Westermann. — Wilder: Beethoven et M[me] Bigot. — Une lettre inédite de Mirabeau à X. Levrault. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (novembre). Muntz: Les collections d'antiquités de Laurent le Magnifique. — De Baye: Sépultures franques de Joches (Marne). — Lefort: Chronologie des peintures des catacombes romaines. — Thédenat : Les noms des deux premiers Gordiens. — H. Martin : Congrès de Lisbonne. — REVUE DES ARTS DÉCORATIFS (décembre). Documents officiels relatifs à la sixième Exposition de l'Union centrale des beaux-arts appliqués à l'industrie. — REVUE BORDELAISE (16 novembre). De Saint Marc : Les jésuites et l'enseignement au XVI[e] siècle. — Sarrat : Un essai de philosophie musicale. (1[er] décembre). — Roussans : Un poème philosophique : La Justice Valat: Notes biographiques sur Auguste Comte. REVUE DE BRETAGNE ET DE VENDÉE (novembre). Kerviler : La Bretagne à l'Académie française ; le prince Louis, IV[e] cardinal de Rohan. — De la Borderie: Documents inédits sur Jacques Cartier et ses compagnons (1555). — Abbé Dominique: Questions controversées de l'histoire et de la science. — REVUE BRITANNIQUE (novembre). Les piliers de l'État. — Les villes ruinées de l'Amérique centrale. — La liberté de la presse en Amérique et la loi américaine sur la diffamation par les journaux. — La Sibérie et ses pénitenciers. — La jeunesse de la reine Élisabeth. — Correspondances étrangères. — REVUE DE CHAMPAGNE ET DE BRIE (novembre). Jadart: Claude-François Bidal, maréchal de France. — Roserot : Inscriptions du département de l'Aube. — A. Babeau : Les rois de France à Troyes, Charles IX. — David de Riocourt : Les archives des actes de l'État civil de Châlons-sur-Marne. — REVUE CRITIQUE. (15 novembre). Les grandes chroniques de Mathieu Paris. Figuier : Les savants de la renaissance. — (22 novembre). Smith et Cheetham : Dictionnaire des antiquités chrétiennes. — (29 novembre). Boissier : Rome et Pompéi. — Hitzig : Conférences sur la théologie biblique de l'ancien testament. — Roget : Histoire du peuple de Genève. — (6 décembre). Hertz : Étude sur les réminiscences d'Horace chez les écrivains latins. — Schoenberg: Les finances de la ville de Bâle au XIV et au XV[e] siècle. — (13 décembre). Lenormant : Les origines de l'histoire d'après la Bible. — Munch : Les archives pontificales. — REVUE DES DEUX MONDES (15 novembre). G. Charmes : La situation de l'Égypte en 1880. — A. Laugel : Les régiments suisses au service de la France pendant les guerres de religion. — Julien de la Gravière : Le siège de Tyr. — Leroy-Beaulieu : Un homme d'État russe ; la mission de Milutine en Pologne. — (1[er] décembre). De Mazade : Cinquante années d'histoire contemporaine ; M. Thiers. — Picot : La magistrature française de 1789 à 1871. — Geoffroy : L'enseignement de l'histoire dans l'Université. — REVUE DE GEOGRAPHIE (novembre). Docteur Bertholon : L'Européen peut-il fonder des colonies agricoles sous les tropiques ? — Monin : Essai sur les rapports de la géographie et de l'histoire du Languedoc depuis la croisade des albigeois jusqu'à la création des départements. — Drapeyron : Le département de Seine-Maritime ; Le Havre, chef-lieu. — REVUE DE L'HISTOIRE DES RELIGIONS (juillet-août). Ravaisson : Les monuments funéraires des Grecs. — Vernes : Histoire du culte chez les Hébreux ; les sacrifices et les fêtes. — Vernes : Les origines de l'histoire d'après la Bible et les traditions des peuples orientaux, par M. Lenormant. — REVUE INTERNATIONALE DES SCIENCES (novembre). Vulpian : Étude physiologique des poisons. — De la Calle : De la formation du langage. — A. Lefèvre : La philosophie (c. r.). — REVUE PHILOSOPHIQUE (décembre). Liard : La méthode et la mathématique universelle de Descartes. — G. Compayré : La folie chez l'enfant. H. Spencer : De l'organisation politique en général. — Delbeuf : Sur la fusion des sensations semblables. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (20 novembre). Wallon : Vie et travaux de Caussin de Perceval. — Bibliophile Jacob : Lettres et ouvrages inédits de M[e] de Krudener. — Guimet et Régamey : Promenades japonaises. — (27 novembre). Debidour : L'armée française pendant la Révolution, d'après M. Jung. — L'Angleterre jugée par un Chinois. — (4 décembre). A. Réville : Le sacerdoce. — Levasseur : Esquisse d'une ethnographie de la France. — M[me] Mairet : Le nouveau roman de M. Disraëli. — M. Caro : La fin du XVIII[e] siècle. — Sainte-Beuve : Le clou d'or. — de Pougens : Jocko. — 11 décembre. Reinach : L'opinion publique en France et la politique extérieure. — Quesnel : Bret Harte. — J. Houdoy : La cathédrale de Cambrai. — A. Marchand : Les poètes lyriques de l'Autriche. — REVUE SCIENTIFIQUE (20 novembre). Laboulbène : Histoire du journalisme médical. — Tyndall : Propagation du son dans l'air. — Le congrès de la société allemande d'anthropologie. — (27 novembre). Roche : La mission d'exploration transsaharienne. — Dehérain : Origine du carbone des végétaux. — Gauckler : Les poissons d'eau douce et la pisciculture. — (4 décembre), Frédéricq : La coagulation du sang. — Association française pour l'avancement des sciences ; session de Reims ; compte rendu. — De Nadaillac : Les premiers hommes et les temps préhistoriques. — (11 décembre). Portevin : L'Exposition de Bruxelles. — La vision mentale. — Richard : Le Golfe d'Aden. — Romania (octobre). Braghirolli, Meyer et G. Paris : Les manuscrits français des Gonzague. — G. Paris : Sur un épisode d'Aimeri de Narbonne. — Smith : Un mariage dans le Haut-Forez ; usages et chants. — Bos : Note sur le créole de Maurice.

SPECTATEUR MILITAIRE (novembre). Campanius : Les grandes manœuvres du 9[e] corps. — Histoire de l'ex-corps d'état-major. — De Roches : Les vallées vaudoises. — De Lort. — Sérignan : La phalange.

TOUR DU MONDE (20 novembre). Docteur Nachtiga Deux mois au Tibesti. — (27 novembre ; 4 et 11 décembre). Nachtigal : Voyage du Bornou au Biguirmi.

VIE MODERNE (20 novembre). A. Silvestre : Exposition des cartons et dessins de M. Puvis de Chavannes. — (27 novembre). Wilder : Instruments et musiciens, par M. Pillaut. — (4 décembre.) A. Silvestre : Le Monde des Arts. — (11 décembre.) Bergerat : Léon Gérôme.

---

# PERIODIQUES ET NOUVELLES D'ENSEMBLE
## DE L'ÉTRANGER

### Revues allemandes.

La presse périodique allemande s'occupe vivement d'un livre de M. Bruno Bauer sur « l'ère bismarckienne », qui donne un tableau saisissant de l'état actuel de l'Allemagne. — Parmi les nouvelles publications et les études des revues, notons celles qui se rattachent à des questions d'actualité, et d'abord les *Elsaessische Literaerische Denkmaeler*, des monuments littéraires de l'Alsace, publiés par le gouvernement dans un but politique. Le premier fascicule de ce recueil contient une poésie de 18 pages de 1435, et le second fascicule une comédie biblique de 1570. — On s'occupe encore beaucoup de la question du socialisme; dans un seul mois, le gouvernement a saisi plus de 2,500 imprimés concernant cette question. — La campagne antisémitique a provoqué une longue série d'études sur le rôle historique du judaïsme et l'on étudie la *littérature hébraïque* avec un zèle toujours augmentant. Mentionnons à ce propos dans la *Bibliotheca Rabbinica* la première traduction allemande du « Midrache »; les commentaires fantastiques de ce monument très curieux sont, du reste, un peu déflorés dans le *Bibelschatz*, un livre fort répandu depuis longtemps en Allemagne. A Wilna, on publie une bibliographie de toute la littérature hébraïque. — Le Culturkampf a donné un nouvel essor à la littérature sur l'« Histoire des papes »; ainsi M. J. de Plugk-Harthung (Tubingue), publie 450 documents sur l'histoire des papes, de 748 à 1198; on y trouve surtout des données intéressantes sur les couvents français. — L. Rancke, le grand historien des papes, vient de publier le premier volume d'une « Histoire universelle », ou plutôt d'une philosophie de l'histoire universelle. — La Société anthropologique allemande publie le premier volume de ses « Recueils anthropologiques de l'Allemagne ». — Nottebohn, le savant biographe de Beethoven, publie un livre qui contient les nombreuses esquisses que Beethoven a faites pour sa *Sinfonia eroica*, et qui nous font assister à la manière dont Beethoven a composé ses chefs-d'œuvre. — Notons encore un livre de Miklosich, le célèbre slaviste viennois, sur *les Tziganes*, un catalogne des livres parus depuis 1855 sur la littérature d'Islande et de Norvège, les nouveaux fascicules de la *Bibliotheca normannica*, une Étude d'Ernst Koch sur la légende populaire de Frédéric II, transformée par les poètes en une « légende de Barberousse »; l'œuvre du major Taysen sur « les Réformes militaires exécutées par Frédéric II en 1780 » et enfin quelques traductions, notamment « les Hommes du XVIII[e] siècle » d'après Sainte-Beuve, « l'Histoire de la littérature anglaise » d'après Taine, « la Fille de Roland », de H. Bornier, des œuvres de l'abbé Liszt, etc. — Le *Literarische Centralblatt* publie un avertissement, par lequel tous ceux qui possèdent des éditions anciennes de Spinoza, sont priés d'en faire communication à MM. D[r] J. von Vloten et J.-P.-M. Land, qui sont chargés des soins d'une édition complète et authentique des œuvres de ce grand philosophe. — On vient de découvrir un « ingspiel » de Gœthe, jusqu'ici inconnu.

### Revues anglaises.

Les œuvres de sensation et d'importance abondent parmi les publications de ce mois. Le roman de lord Beaconsfield, tiré à 15,000, est presque épuisé malgré le prix de 40 francs; la bibliothèque de Mudie en a pris, à elle seule, 3,000 exemplaires; les nouveaux poèmes de Swinburne et de Tennyson, un livre de Mark Twain (description pleine d'humour de l'Allemagne et de la Suisse), une étude de Darwin sur le mouvement des plantes, le dernier volume de « l'Histoire anglaise contemporaine » par Justin Mc-Carthy, une biographie de Locke, par Thomas Fowler: voilà une récolte assez riche. Et encore annonce-t-on un volume de Huxley, qui contiendra des Études sur l'éducation, sur l'évolution, sur Darwin, etc.; l'éditeur des « Hommes de lettres anglais » publiera prochainement les biographies de Dickens par Ward, de Wordsworth par Myers, de Berkley par Huxley, de Dryden par Saintsbury, etc. — Un nouveau recueil d'« Essays » de Max Müller est sous presse. — La principale préoccupation des revues est toujours la question d'Irlande. *Nineteenth Century* publie trois études là-dessus; celle de Mc-Carthy expose le programme d'O'Connell, celui de la Jeune Irlande de 1848, et celui de Parnell, pour démontrer que l'histoire des livres de sibylles se répète en Irlande. Mac-Carthy passe alors la plume à M[lle] O'Brien, qui expose les griefs des ouvriers irlandais, non pas contre les grands propriétaires, mais contre les fermiers irlandais. — Dans la *Contemporary Review*, M. O'Connor, le *Home Ruler* bien connu, défend la ligue agraire. Parmi les livres, publiés sur cette question, notons les « Nouvelles opinions sur l'Irlande », une série d'articles fort remarqués publiés par Charles Russell dans le *Daily Telegraph*, et un Traité sur les lois agraires de l'Irlande, par Alexandre Richey, professeur à l'Université de Dublin. — Mentionnons encore trois livres, celui de George C.-M. Birdswood sur « les Arts industriels des Indes », le volume de David Kay sur « l'Autriche-Hongrie », et « l'Histoire de la Chine », par Demetrius Boulger. — L'*Academy* publie quelques lettres inédites d'un officier de l'entourage du duc de Wellington sur les événements de 1815 et annonce que M. P. Burton a traduit en anglais 352 sonnets de Camoens. — Chatto et Windus publient les œuvres complètes de Bret Harte. — Les ingénieurs du service des télégraphes viennent d'organiser une exposition de livres sur le magnétisme et l'électricité; il y avait là le livre « de Magnete » publié en 1558 par Petrus Peregrinus (le premier livre sur le magnétisme), la première publication anglaise traitant de l'électricité, le premier livre de Volta : « de Vi attractiva », etc. — On vient de publier trois nouvelles traductions du « Faust » de Gœthe; il y en a déjà 30-40.

### Revues américaines.

L'éternelle question de la propriété littéraire entre dans une nouvelle phase, mais la solution définitive sera fort laborieuse. Les petits éditeurs tiennent beaucoup au « droit du peuple à la lecture », qui leur permet de vendre les œuvres de Macaulay, de Carlyle, de Mill à trois sous (!) l'ouvrage. La réunion des libraires, tenue le 25 octobre à Philadelphie, a repoussé le système de traités internationaux; on disait qu'un traité ne protège pas les auteurs, mais les luxueuses et chères éditions des éditeurs européens; cependant, après de longues discussions, on est tombé d'accord sur un projet de loi qui tend à protéger contre les « pirates » les grands éditeurs américains, s'ils ont acquis le droit de reproduction d'un livre étranger. Mais si l'auteur ne s'empresse pas d'accepter les conditions

de l'éditeur américain, on attendra quelques semaines. Deux mois après la publication, chaque livre qui n'est pas vendu à un éditeur américain devient la proie des « pirates ». — Le grand succès des revues américaines, dont nous avons parlé dernièrement, s'accentue de plus en plus; ainsi le premier numéro de l'édition européenne de *Harper's Magazine* a dû être tiré à 15,000 exemplaires ; il contient 70 gravures fort jolies. — Dans *Scribner's Monthly* nous trouvons des esquisses originales de Neuville, de Detaille, de Chevilliard, de Sarah Bernhardt, etc., et la deuxième partie de l'importante étude d'Eugène Schuyler sur le tzar Pierre le Grand. — *Appleton's Monthly* renferme une étude sur Dumas et un essay : « Paris deux ans avant la Révolution. » — *International Review* donne une étude de Ch. Blind sur les opinions politiques de Ch. Humboldt, et W. Dale y dépeint les dangers qui menacent les États-Unis si toutes les confessions imitaient les catholiques, qui demandent de l'État des subventions pour leurs écoles.

### Revues italiennes.

M. C. Cayx publie sur les origines de la langue italienne un important livre, où il démêle les éléments français, provençaux et latins dans les anciens chansonniers italiens. — *L'Arte della stampa* renferme la biographie de Gaspero Barbero, le célèbre éditeur des « éditions de diamant » des classiques italiens. — Le gouvernement italien a décerné 20,000 francs pour l'exploration de l'Afrique.

### Revues espagnoles et portugaises.

Dans la *Revista de ciencias historicas* Nanot Renart continue ses études sur la décadence de Catalonie; le P. Fita a découvert à Barcelone des manuscrits hébraïques très intéressants, et Morel Fatio parle sur les manuscrits espagnols fort précieux que renferme la Bibliothèque nationale de Paris. — Dans la *Enciclopedia* de Séville, F. Barbado soutient la thèse que l'étude de l'histoire devrait être basée sur la métaphysique.

### Revues hongroises.

Le second volume des *Souvenirs de Kossuth,* qui a paru à la fin de décembre, renferme des parties intéressantes sur la révolution hongroise en 1848. — Pour le reste, stérilité momentanée dans la littérature hongroise, mais l'*Almanach de l'Académie hongroise,* qui vient de paraître, nous annonce qu'un grand nombre d'académiciens préparent des œuvres assez importantes sur l'histoire de la magistrature, de l'administration, des historiens du moyen âge, de l'humanisme, de la civilisation, des Jazygiens, de la constitution, etc., en Hongrie. — Parmi les revues, citons le *Szàzadok,* qui renferme des études historiques, et la *Ungarische Revue,* une revue mensuelle que l'Académie hongroise publie en allemand pour l'usage de l'étranger.

### Revues slaves.

On vient de découvrir à Moldovan une correspondance inédite de Voltaire avec Catherine II et un recueil de livres russes sur la franc-maçonnerie. — Signalons une traduction russe du *Caïn,* de Byron, et pas moins de quatre traductions du nouveau roman de lord Beaconsfield. — Le célèbre voyageur Prejevalsky, qui vient du Tibet, est attendu à Saint-Pétersbourg au mois de janvier. — La *Rossiskaya Bibliographia* annonce que le gouvernement russe est en train de publier à ses frais une longue série de publications militaires. — La Société slave de Saint-Pétersbourg a envoyé en *Bulgarie* plus de 9,000 livres russes, et un prince russe vient de donner 8,000 volumes à des bibliothèques bulgares. — En *Pologne,* on fait des efforts pour dresser des bibliothèques dans les villages. — Signalons parmi les *récentes publications polonaises* une Histoire philosophique de la Pologne par le professeur Bolerzynski et une Histoire de ce pays, bourrée de faits, par le professeur J. Szujski, des Études de Clemens Kantecki sur Felinski, le grand poète romantique de la Pologne et sur l'écrivain dramatique et romancier, Joseph Korzeniovski, ce patriote méconnu pour ses relations avec le russophile Vielopolski. Enfin, on signale de nouvelles œuvres de Sienkievicz et de Wilczynski, deux poètes plein d'humour, les poésies d'Adam Asnyk, le meilleur lyrique de la Pologne moderne, et une nouvelle édition des Œuvres complètes de Jules Slovacki, un des héros de la littérature polonaise.

A. S

---

## PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

PARUS DANS LES JOURNAUX QUOTIDIENS DE PARIS

CONSTITUTIONNEL. Décembre : 6. Trianon : Saint-Martin. — Barbey d'Aurevilly : Poésies de Monselet.

DÉBATS. Novembre 20 : Cuvillier-Fleury. — Discours parlementaires de M. Thiers. 23 : Idées modernes par Bresson. Décembre 14. La question juive en Allemagne.

DÉFENSE. Novembre 21 : Jeanne d'Arc dans la poésie. 25 : Léon XIII et le Vatican. — Décembre 2 : M. Renan et les cigales d'Ischia. — 10. Les trente dernières années, par M. Cantù.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. Décembre : 7. Buisson : Le Parnasse anglais contemporain, à propos des nouveaux poèmes de M. Swinburne.

ÉVÉNEMENT. Novembre : 18. L. Chapron : Xavier Aubryet.

FIGARO. Novembre : 24. Valter : Les origines de Jean Baudry. 29 Zola : Gœthe et Diderot. — Décembre : 6. Zola : Une statue pour Balzac.

FRANÇAIS. Décembre : 12. Berryer; souvenirs intimes.

GLOBE. Novembre : 29. Darwin.

LIBERTÉ. Novembre. 23 : Drumont : Souvenirs intimes sur Berryer. — Décembre : 10. L Histoire des Romains, de M. Duruy.

MONITEUR UNIVERSEL. Décembre : 14. A. Chénier, journaliste.



OFFICIEL. Novembre : 18. Fouquier : Doudan. — 25. E. Pelletan : L'Inde védique. — Décembre : 2. Aubé : Papiers inédits de Saint-Simon. 4. Dide : Lettres inédites de Brizeux. — 12. Baignières : La fin du XVIII^e siècle. — 15. Junca : La Ville sous l'ancien régime.

ORDRE. Novembre : 20. L'Inde védique par M. Fontane. Décembre : 27, 28. Duruy : Formation d'une religion officielle dans l'empire romain.

PARLEMENT. Novembre : 22. Poésies de V. de Laprade. — 24. Rod : Marc-Monnier. — 29. Theuriet : Poètes et humoristes, Burns. — Décembre : 6. Causeries florentines, par J. Klascko. 7. Endymion. — 13. Theuriet : Le naturalisme dans la poésie grecque, Théocrite.

PATRIE. Novembre : 16. Le maréchal Davout, par M^me de Blocqueville. — 30. Histoire de Philippe II, par Forneron.

PAYS. Décembre : 11. Ch. Yriarte : Dante Alighieri.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Novembre : 16. Fouque : Biographie universelle des musiciens. — 23-30. Atticus : Le christianisme espagnol et les jésuites. — 26. A. Lefèvre : La mort et le mal, d'après une publication récente. — Décembre : 8. Burty : L'œuvre de Rembrandt.

SIÈCLE. Novembre : 21. G. Pouchet : Marat, médecin et physicién.

SOLEIL. Novembre : 22. Canivet : Molière, sa femme et sa fille, par T. Houssaye. — 29. Canivet : Barbey d'Aurevilly ; Gœthe et Diderot. — Décembre : 6. Cardon : La Hollande à vol d'oiseau, par Havard.

TÉLÉGRAPHE. Novembre : 16. Levallois : L'Eau de Jouvence, par Renan.

TEMPS. Novembre : 21. J. Soury : Le Pessimisme au XIX^e siècle par Caro. — 3, 10. P. Janet : Le mouvement philosophique. — 4. Endymion, par lord Beaconsfield. 15. Havard : La Hollande à vol d'oiseau.

UNION. Novembre : 16. V. de Laprade : Histoire de la Marseillaise. — 23. D. Bernard : Documents sur le Malade imaginaire, recueillis par Ed. Thierry. — Décembre : 8. Bernard : Histoire du XIX^e siècle, par Michelet. — 10. Sepet : Jeanne d'Arc, tragédie latine en 5 actes, traduction A. de Latour.

---

## NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

### PENDANT LE MOIS DE NOVEMBRE 1880

1. *Le Théâtre illustré.* In 4°, 8 pages avec gravures. Paris, imp. Dubreuil, 18, rue des Martyrs. — Bureaux : 167, rue Montmartre. — Abonnements : Paris, un an, 12 fr. Départements, 16 fr. — Le numéro, 20 centimes.

2. *Le Génie civil.* Revue générale des industries françaises et étrangères. — Paraît le 1^er et le 15 de chaque mois et forme une livraison de 24 pages de texte avec gravures et planches hors texte. — Abonnements : Paris, un an, 36 fr. Départements, 55 fr. Étranger, 37 fr. — Le numéro, 2 fr.

*Journal du droit et de la jurisprudence canonique.* Publication mensuelle. In-8°, 48 pages. Paris, imp. Soussens. — Bureaux : 51, rue de Lille. — Abonnements : un an, 16 fr. ; 6 mois, 9 fr. ; 3 mois, 5 fr.

*Biographie française illustrée.* In-8°, 8 pages avec gravures. Paris, imp. Dubreuil, 18, rue des Martyrs. — Bureaux : 118, Faubourg-Poissonnière. — Abonnements : un an, 8 fr. — Le numéro, 15 centimes.

*Le Tissu.* Notes parisiennes. In-8°, 4 pages à 2 col. Paris, imp. L. Sault.

*Le Supplément financier* aux publications périodiques de la Société d'imprimerie et de librairie administratives et des chemins de fer ; organe de la Banque des communes de France. 1^re année. N° 1. In-4° à 2 col., 8 pages. Paris, imp. P. Dupont. — Paraît en trois éditions hebdomadaire, bi-mensuelle, mensuelle, selon la périodicité des publications.

*Europa y America.* Revista quincenal ilustrada de literatura, artes y ciencias. In-4°, 8 pages à 3 col. avec gravures, Paris, typ. Schmidt, 20, rue du Dragon. — Bureaux : 71, rue de Rennes.

*Journal des assurés.* Moniteur officiel des assurés sur la vie. Petit in-4°, 4 pages à 2 col. Paris, imp. Chaix, 20, rue Bergère. — Bureaux : 2, rue de Châteaudun. — Abonnements : France, 1 fr. Étranger, 2 fr.

*La Condamnation du Pornographe ;* journal des cochons, ultra opportunico-intransigo-monarchicocandard-orléano-badingueusard-expulsoclérical. In-folio, in-4° à 6 col. avec figures. Paris, imp. Plataud, 48, rue Berthe. — Numéro unique.

*Le Progrès militaire ;* organe des armées de terre et de mer et de l'armée territoriale. — Paraissant le mercredi et le samedi. Gr. in-folio, 4 pages à 6 col. Paris, imp. Schlaeere, 257, rue Saint-Honoré. — Bureaux : 12, rue du Mont-Thabor. — Abonnements : un an, 15 fr. ; 6 mois, 8 fr. — Le numéro, 15 centimes.

*Mascarade* quotidienne, politique et illustrée. In-folio, 4 pages à 3 col. avec figures. Paris, imp. Tolmer, 3, rue Madame. — Abonnements : un an, 40 fr. ; 6 mois, 20 fr. ; 3 mois 10 fr. — Le

numéro, 10 centimes. — Bureaux : 11, place de la Bourse.

6. *Le Petit Assureur;* organe spécial des assureurs et des assurés. In-folio, 4 pages à 4 col. Paris, imp. du passage de l'Opéra. — Bureaux : 17, Faubourg-Montmartre. — Abonnements : un an, 4 fr. — Le numéro, 5 centimes. — Hebdomadaire.

*L'Officieux,* journal de renseignements. Guide spécial et autorisé des emplois vacants à Paris, en province et à l'étranger. — Paraît le jeudi et le dimanche. Petit in-4°, 4 pages. Typ. Clavel, 32, rue Paradis-Poissonnière. — Bureaux : 73, rue Saint-Honoré. — Abonnements : un an, 24 fr.; 6 mois, 18 fr.; 3 mois, 12 fr.; 1 mois, 6 fr.

*L'Écho financier,* revue des affaires en Bourse et en Banque. In-4°, 8 pages à 3 col. Paris, impasse Le Bourlier, 12, rue Condorcet. — Abonnements : un an, 4 fr. — Le numéro, 20 centimes.

*La Vie en famille,* journal d'éducation, d'instruction et de récréation, paraissant tous les samedis. In-8°, 12 pages. Paris, imp. Jouaust, rue Saint-Honoré. — Bureaux : 53, rue Bonaparte. — Abonnements : 7 fr. par an. — Le numéro, 10 centimes.

7. *La Rampe;* Théâtres, Beaux-Arts, Sport, Finances. In-4°, 4 pages. Paris, typ. Lahure, 104, rue de Richelieu. — Le numéro, 10 centimes.

*Le Demi-Monde,* journal des mœurs élégantes. Petit in-4°, à 3 col. avec gravures. Paris, imp. Langelier, 17, rue de l'Échiquier. — Bureaux : 4, rue Frochot. — Abonnements : Paris, un an, 14 fr. Départements, 16 fr. Étranger, 18 fr. — Le numéro, 20 cent. — Paraît le dimanche.

9. *La Revue exotique.* Imp. Donnaud, rue Cassette. — Abonnements : un an, 12 fr. — Le numéro, 1 fr.

10. *Le Triboulet,* journal politique quotidien. In-folio, 4 pages, à 5 col. Paris, imp. du *Triboulet,* 35, boulevard Haussmann. — Abonnements : Paris, un an, 64 fr.; 6 mois, 32 fr.; 3 mois, 16 fr. Province, un an, 80 fr.; 6 mois, 40 fr.; 3 mois, 20 fr.

*La Biographie française illustrée,* Paris, imp. Dubreuil, 18, rue des Martyrs. — Bureaux : 18, Faubourg-Poissonnière.

*Journal de la machine à coudre;* paraissant les 10 et 25 de chaque mois. In-4°, 8 pages à 2 col., sur papier teinté. Paris, imp. Wattier, 4, rue des Déchargeurs. — Abonnements : Paris, un an, 8 fr. Étranger, 12 fr. — Le numéro, 25 centimes. — Bureaux : 47, boulevard Magenta.

11. *Les Contemporains,* journal hebdomadaire, in-8°, avec figures coloriées. Paris, imp. Hugonis, 6, rue Martel. — Bureaux : 81, rue Neuve-des-Petits-Champs. — Abonnements : 6 fr. par an. — Le numéro, 10 centimes.

*Le Petit Dix-Neuvième siècle.* Petit in-folio, 4 pages à 4 col. Paris, imp. Jaillon, 16, rue Cadet. — Abonnements : Paris, un an, 18 fr.; 6 mois, 9 fr.; 3 mois, 5 fr. Départements, un an, 24 fr.; 6 mois, 12 fr.; 3 mois, 6 fr. — Le numéro, 5 centimes.

*Bijou-Concert,* journal-revue des théâtres-concerts. N° 1. 11-13 novembre 1880. Petit in-folio à 3 col., 4 pages. Paris, imp. Lapirot et Boullay, 1, rue des Petits-Carreaux. — Abonnements : un an, 7 fr.; 3 mois, 4 fr.; 3 mois, 2 fr. — Un numéro, 10 centimes.

11. *La Fortune nationale.* Imp. Kugelmann, 12, rue Grange-Batelière. — Bureaux : 23, rue Louis-le-Grand. — Abonnements : 2 fr. par an.

12. *Le Moniteur parisien.* Imp. Gallet, 83, rue Richelieu. — Abonnements : 4 fr. par an. — Le numéro, 15 centimes.

14. *Le Moniteur des conseils généraux, des conseils d'arrondissements et des conseils municipaux.* In-4°, 16 pages à 3 col. Paris, imp. Mersch et Cie, 8, rue Campagne-Première. — Bureaux, 18, rue Roquépine. — Paris et départements, un an, 10 fr.; 6 mois, 5 fr. — Le numéro, 20 centimes.

*Bulletin financier du Comptoir départemental.* N° 1. 15 novembre 1880. Petit in-folio à 2 col., 4 pages. Paris, imp. Michels; 23, rue de la Chaussée-d'Antin. — Abonnements : Paris et départements, un an, 7 fr.; 6 mois, 1 fr. Étranger, un an, 3 fr.; six mois, 1 fr. 50. — Abonnement d'essai, un mois, 50 centimes. — Paraît provisoirement tous les quinze jours.

17. *Bulletin pédagogique d'enseignement secondaire.* In-4°, 8 pages à 2 col. Paris, imp. Dupont, 4, rue Jean-Jacques-Rousseau. — Abonnements : un an, 6 fr. — Paraît tous les jeudis.

18. *La Petite Bourse,* paraissant tous les jeudis; organe de la Société parisienne de crédit. Petit in-folio, 4 pages à 4 col. Levallois, imp. Klenck. — Bureaux, 76, rue Saint-Lazare. — Abonnements : 50 centimes par an. — Remplace *le Crédit français.*

*Le Congrès du Havre,* Compte rendu officiel des séances du Congrès ouvrier socialiste. Petit in-folio, 4 pages à 4 col. Paris, Imp. nouvelle, 14, rue des Jeûneurs. — Abonnements : 1 fr. 50 pour la durée du Congrès.

18. *La Ruche* artistique et littéraire, journal des jeunes. Petit in-folio, 4 pages à 3 col. Paris, Imp. nouvelle, 14, rue des Jeûneurs. — Abonnements : un an, 10 fr.; 6 mois, 5 fr. 50; 3 mois, 3 fr. — Le numéro, 10 centimes.

20. *L'Électeur républicain.* Petit in-folio, 4 pages à 4 col. Paris, imp. Vossen, 9, rue d'Aboukir. — Abonnements : Un an, 20 fr.; 6 mois, 10 fr.; 3 mois, 5 fr. — Le numéro, 5 centimes. Quotidien.

*Ni Dieu ni Maître,* journal politique quotidien. In-folio, 4 pages à 6 col. Paris, imp. du passage de l'Opéra. — Abonnements : un an, 40 fr.; 6 mois, 20 fr.; 3 mois, 10 fr. — Le numéro, 10 centimes.

*La Petite Épargne.* In 4°, 4 pages à 3 col. Paris,

imp. Lahure, 104, rue Richelieu. — Abonnements : Paris, un an, 20 fr.; 6 mois, 10 fr. — Le numéro, 50 centimes.

*La Revue financière et économique.* Petit in-folio, 16 pages à 3 col. Paris. imp. Schiller, 10, Faubourg-Montmartre. — Bureaux : 8, rue de la Michodière. — Abonnements : Paris, un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr. Départements, un an, 12 fr.; 6 mois, 7 fr. Étranger, un an, 13 fr.; 6 mois, 7 fr.

21. *Paris littéraire.* Petit in-folio, 4 pages à 3 col. Paris, imp. du passage de l'Opéra. — Bureaux : 47, rue Richer. — Abonnements : un an, 6 fr.; 6 mois, 3 fr.; 3 mois, 2 fr. — Le numéro, 10 centimes.

*Journal de Pantin et des communes du canton.* In-4°, 4 pages à 3 col. Paris, typ. Vert, 29, rue Notre-Dame-de-Nazareth. — Abonnements : un an, 6 fr.; 6 mois, 3 fr. — Le numéro, 10 centimes. — Paraît le dimanche.

24. *Le Moniteur des émissions,* journal des intérêts financiers, commerciaux, industriels et agricoles. In-4°, 8 pages à 3 col. Paris, imp. Alcan-Lévy, 61, rue Lafayette. — Bureaux : 9, passage Saulnier. — Abonnements : 1 fr. par an. Étranger, 2 fr. — Le numéro, 15 centimes.

25. *Le Petit Courrier du soir,* financier, commercial, littéraire. Petit in-folio, 4 pages à 4 col. imp. du passage des Panoramas. — Bureaux : 12, boulevard Montmartre. — Un an, 2 fr.

*Biographies contemporaines.* Gr. in-8°, 4 pages à 2 col. avec figures. Sceaux, imp. Charaire. — Le numéro, 10 centimes.

*Paris-mondain,* journal hebdomadaire illustré paraissant le jeudi. In-4°, 12 pages à 2 col. avec figures. Paris, imp. rue Coq-Héron, 5. — Bureaux : 13, rue Drouot. — Abonnements : un an, 15 fr.; 6 mois, 8 fr.; 3 mois, 5 fr. Étranger, le port en sus. — Le numéro, 30 centimes.

27. — *Boccaccio.* In-4°, 4 pages à 3 col. Paris imp. Bernard, 11, rue du Croissant. — Le numéro, 10 centimes. — Imprimé sur papier rose.

*Le Médecin praticien.* Répertoire de thérapeutique médico-chirurgicale. — Paraissant le samedi. In-8°, 12 pages à 2 col. Paris, imp. Parent, 29, rue Monsieur-le-Prince. — Bureaux : 14, boulevard Bonne-Nouvelle. — Abonnements : France, un an, 12 fr. Étranger, 15 fr. — Le numéro, 25 centimes.

28. *L'Assommoir* hebdomadaire, politique, satirique et littéraire. In-4°, 8 pages à 3 col. avec figures. Paris, imp. Colbeaux, 16, rue du Croissant. — Bureaux : rue des Chantiers, à Versailles. — Abonnements : un an, 8 fr.; 6 mois, 6 fr.; 3 mois, 3 fr. — Le numéro, 10 centimes.

---

# Le Livre

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

*Deuxième Livraison* DEUXIÈME ANNÉE *10 Février 1881*

## CORRESPONDANCES ÉTRANGÈRES

### ÉTATS-UNIS

#### LES BIBLIOTHÈQUES AUX ÉTATS-UNIS

New-York, 20 janvier 1881.

Le peuple des États-Unis, encore si jeune, et qui pourtant nous a habitués à tant de merveilles au point de vue des arts industriels et du commerce, possède déjà de célèbres bibliophiles, qui, modestes pionniers de ces vastes champs de l'intelligence et du savoir, vont montrant le chemin que suivra bientôt la génération nouvelle; ce sont pour la plupart de grands amateurs et collectionneurs de gravures et de livres, et c'est un devoir et un plaisir pour *le Livre* de signaler au monde savant l'existence des précieux trésors que renferment certaines bibliothèques privées. Nous rendrons cet hommage à la vérité, que, malgré la fièvre dévorante des affaires dont est possédé tout bon *Yankee*, résultat de forces exubérantes et des nécessités de la vie, il trouve encore des loisirs et l'argent nécessaire pour donner une large part de son temps aux choses de l'intelligence, de l'esprit et du goût.

Nous avons eu la bonne fortune de visiter dernièrement la demeure déjà célèbre, à plus d'un titre, du savant Dr C-R. West. Il a fondé, il y a plus de cinquante ans, une école supérieure de jeunes filles, qui viennent y compléter par de hautes études l'instruction déjà très avancée qu'elles reçoivent dans les écoles publiques. Cet établissement, depuis longtemps déjà fort à la mode, est très fréquenté; c'est le rendez-vous des élégantes, des érudites de Brooklyn. Les cours publics qui y sont faits par le Dr West sur les sciences physiques et les beaux-arts sont devenus justement renommés, et sont suivis par les élèves et les parents comme ceux du Collège de France, à Paris. Cette école est un véritable musée, et il faudrait des mois pour en connaître et en énumérer toutes les richesses.

La bibliothèque renferme environ 10,000 volumes, qui sont répartis dans les principales salles d'études; elle comprend une remarquable collection de classiques grecs et romains, traduits dans les langues anglaise, française et allemande, les meilleurs dictionnaires de toutes les langues mortes et vivantes, parmi lesquels nous avons remarqué : Littré, Larousse, Bescherelle, et le célèbre Webster, le meilleur dictionnaire anglais. Tous les livres scientifiques de valeur parus jusqu'à ce jour sont représentés dans ce sanctuaire du travail intellectuel. Beaucoup, parmi les plus utiles, sont traduits du français et de l'allemand en anglais, toujours avec l'original a côté comme moyen de comparaison et de contrôle; mais ce qui a le plus attiré notre attention, c'est une collection (très intéressante pour un bibliomane) de livres anglo-saxons des XVe et XVIe siècles. Quelques-uns de ces livres sont remarquables au point de vue du texte, du papier, de la reliure et des gravures sur bois. Nous promettons aux lecteurs du *Livre* le régal d'une nomenclature détaillée de ces volumes pour un article prochain.

Dans la grande salle des conférences, nous avons remarqué une superbe collection de minéraux et de coquilles, ainsi que les appareils de démonstration des sciences physiques.

Les salons de réception sont encombrés de tableaux, de gravures, d'eaux-fortes et de bibelots

précieux, parmi lesquels une collection de vieux bronzes provenant d'un temple près de Kioto (Japon) qui datent de 1080 à 1696.

La collection la plus remarquable cependant, au point de vue artistique, comprend les eaux-fortes et les gravures anciennes et modernes, telles que : l'*Ecce Homo*, de Dürer; la *Descente de croix*, de Rembrandt; la *Pièce de cent florins*, du même; une collection complète des œuvres de Callot. L'école moderne est représentée par nos plus célèbres aqua-fortistes; — la gravure ancienne par la plupart des œuvres de Edelinck, Drevet, Nanteuil, Audran et de Saint-Aubin.

Nous étions accompagnés dans cette intéressante visite par notre aimable et sympathique compatriote M. Bonaventure, ingénieur civil et bibliographe distingué. Une heureuse conformité de goûts nous a naturellement amenés au plaisir de visiter les collections de cet érudit déjà très connu et très apprécié des amateurs de livres et de gravures.

Parmi les auteurs français qui composent sa bibliothèque, nous avons remarqué :

1° *Fables dédiées au Roy*, par de la Motte, de l'Académie, avec un discours sur la Fable. Paris, 1719. Reliure de Chambolle-Duru. Superbe exemplaire. 1 vol. in-4°; front et fig. mar. vio. dent;

2° *Œuvres* de Boileau-Despréaux : Paris, David, 1747. 5 vol. in-8°; port. mar. roug. dent. relié sur brochure entièrement non rognée ;

3° La collection des *Classiques* de Lefèvre, en grand papier, avec gravures ajoutées. Rel. en mar;

4° Boccace. — *Le Décaméron*. Londres, 1737. 5 vol. in-8°; fig. de Gravelot. Mar. ble. encad. de fil. tran. dor.

5° Sterne. — *Sentimental Journey*. Londres, 1768. Original Edition bound by Bedford, full calf;

6° *Lettres à Émilie sur la mythologie*, par Demoustier, 3 vol. Aug. Renouard, 1809. Gravures de Moreau; épreuves avant la lettre;

7° *Fables de La Fontaine* avec figures gravées par Simon Coing. 6 vol reliés en 3. Paris, Bossanges et Masson, 1796. mar. bl. tranc. dor.

8° *Baisers* de Dorat, en grand papier.

M. Bonaventure possède aussi quelques beaux dessins de Boucher, Huet, Eisen, et un choix de gravures :

1° *La Madone* de Muller, avant la lettre;

2° *La Vierge à la chaise* de Mandel, avant la lettre;

3° *Napoléon* et *Bélisaire* de Desnoyer, avec les deux têtes ;

4° *Louis XIV*, par R. Nanteuil et Simon Arnaud de Pomponne, en premier état;

5° *Bossuet*, par Drevet; et quelques jolies eaux-fortes de Rembrandt, Dürer, Aldegrever, Beham.

Nous allons terminer notre causerie d'aujourd'hui en vous parlant d'un collectionneur célèbre, aussi bien par son bon goût dans le choix de ses recherches et de ses achats que par l'importance et la valeur artistique de ses collections, et surtout de ses *etchings* (eaux-fortes) qui représentent une somme fabuleuse; c'est M. W.-L. Andrews (abonné et admirateur de la revue *le Livre*) qui est l'heureux propriétaire de ces trésors artistiques et son véritable petit musée est situé au n° 16, East. 38 th. street.

La bibliothèque, sans être dessinée et sculptée par le célèbre Italien Rinoldo Barbetti, est pourtant un chef-d'œuvre. Elle est en chêne massif; la marqueterie est délicate, d'un goût sobre et délié qui s'harmonise parfaitement avec le sujet. Les angles sont ornés de remarquables céramiques. Elle se compose d'environ 2,000 volumes, presque tous d'auteurs anglais et américains, mais remarquables par l'uniformité et la beauté des reliures. Nous signalerons un livre assez rare; c'est un *Polychronica*, par Caxton (Londres, 1432), reliure de Bedford, roses et fleurs de lis. — Puis quelques livres français : le *Musée céramique de Sèvres*; le *Bibliophile français* (8 vol.); un *Molière* complet de Drevet.

Une collection d'ouvrages célèbres par le nom de leur auteur, et que M. Andrews a illustrés lui-même, avec une patience et un goût remarquables, en collectionnant toutes gravures qui s'y rapportaient.

Les eaux-fortes sont signées des grands maîtres anciens et modernes, tels que, Rembrandt; Fortuny, Goya, Millet, Mariani, Flameng, Ch. Jacque, Fissot, Whisser, S. Hayder.

Nous venons signaler à nos lecteurs un livre nouveau, intéressant à plus d'un titre et qui jouit déjà d'un renom populaire justement mérité. Ce livre, d'une incontestable utilité aux États-Unis, où la presse, ce puissant auxiliaire de la civilisation, joue un rôle si important, c'est le *American News-Paper Directory*, qui donne par lettres alphabétiques et par chaque État de l'Union le nom de tous les journaux, revues et publications périodiques quelconques, qui sont publiés dans chaque ville ou village, avec des renseignements précis sur la population, les produits du sol, les industries locales. Si bien qu'un étranger, quel qu'il soit, un émigrant, un *squatter* colon, tous enfin, peuvent trouver dans ce *vade mecum* un point d'appui, une boussole pour se diriger dans cet immense pays et s'établir dans la localité qui convient au genre d'industrie qu'ils exercent.

Quiconque en a la fantaisie édite ou imprime un journal, et cela du jour au lendemain, sans être obligé de subir toutes les lenteurs administratives auxquelles est soumise la presse européenne. Les procès de presse sont très rares, si ce n'est pourtant pour diffamation. Avec une population dix fois moindre, le nombre des journaux publiés est supérieur à celui d'Europe. Chose à peine croyable, des bords du Saint-Laurent au golfe du Mexique et de l'Atlantique au Pacifique, on ne rencontre pas un village qui, avec une population de 2,000 habitants, n'ait au moins deux journaux hebdomadaires.

On pratique peu le système des abonnements. Les journaux sont vendus à des agences telles que *the Américan News Company*, qui les répandent à l'aide de sous-agents dans toutes les parties de l'Union; on évite ainsi les complications d'une comptabilité qui serait forcément embrouillée, pour des journaux tirant quotidiennement à 5,000 et même à 10,000 exemplaires.

Dans les journaux, les annonces sont d'une importance capitale comme recettes; elles présentent un caractère tout spécial et un classement toujours méthodique. Pour faciliter les recherches dans les annonces ou dans tout autre article, on place en tête de la feuille un index, qui, très utile pour tous les journaux; est indispensable pour certains, comme le *New-York Herald* par exemple, qui contient quelquefois 24 feuilles de texte.

Dans un pays où les entreprises littéraires sont souvent aussi éphémères que les entreprises commerciales et industrielles, il est difficile de donner le nombre exact de journaux et recueils périodiques de tous genres qui s'y publient; cependant, grâce à des bulletins officiels de recensement et à l'étude du *American News-Paper Directory*, nous allons donner des chiffres qui ne manquent pas d'un certain intérêt, tant sous le rapport de la statistique qu'au point de vue du mouvement progressif du journalisme dans les trente dernières anneés :

| Années. — | Population. — | Nombre de journaux. — | Circulation annuelle. — |
|---|---|---|---|
| 1850... | 23.191.876 | 2.526 | 500.000.000 |
| 1860... | 31.443.321 | 4.051 | 927.952.000 |
| 1870... | 38.925.598 | 5.871 | 1.508.548.250 |
| 1880... | 44.550.000 | 10.287 | 2.001.300.540 |

Les principaux États où s'éditent le plus de publications périodiques sont : *New-York*, 1,550; *Pensylvanie*, 975; *Ohio*, 648; *Iowa*, 454; *Indiana*, 416; *Missouri*, 415; *Michigan*, 398; *Massachussetts*, 380.

En 1850, il y avait 7 journaux en Californie; on en compte aujourd'hui 286.

La presse représente toutes les nationalités. On y publie des journaux en anglais, allemand, français, espagnol, italien, suédois, russe, hollandais, polonais, portugais, en hébreu, en chinois, voire même en indien cherokee.

Il y a environ 50 journaux français. Les plus importants sont à New-York : le *Courrier des États-Unis*, démocrate, fondé en 1827; éditeur : Lasalle et C^ie^; — le *Messager franco-américain*, républicain, fondé en 1859; éditeur : de Mareil; — l'*Abeille*, de la Nouvelle-Orléans, démocrate, fondé en 1827; éditeur : Dufour; — et le *Courrier de San-Francisco*, indépendant, établi en 1852; éditeurs : Derbec et E. Marque. — Enfin chaque État contenant un groupe important de population française a son organe.

On compte à peu près 6, 000 journaux politiques; 600 journaux illustrés (voyages, amusants, satiriques); 480 journaux s'occupant de commerce ou d'opérations financières; 250 consacrés à l'agriculture, à l'industrie et aux arts mécaniques; 200 à l'éducation; 125 à la médecine et chirurgie; 700 s'occupent spécialement de morale et de questions religieuses; il y a 30 journaux de modes et autant de revues musicales; 50 journaux de tempérance et 500 consacrés aux publications scientifiques.

Tous ces jouraux se vendent comme du pain; et c'est un spectacle vraiment admirable à voir à New-York, dans ce vaste pandémonium, dans ce mélange de tant de races, dans cette cohue continuelle du quartier des affaires, de voir, disons-nous, des journaux, des brochures, des livres dans toutes les mains; depuis le marchand qui lit dans l'omnibus ou sur *l'elevated* (chemin de fer au-dessus des rues) jusqu'au conducteur de camion, et le décrotteur du coin, tout le monde sait lire ici, tout le monde lit et aime à lire.

Prof. NEMO.

## PAYS-BAS

Roulers, 28 janvier 1881.

Dans la pléiade de jeunes écrivains que compte la Hollande, une belle place revient à M[lle] Louise Stratenus.

Née à Zeist, le 3 août 1852, elle publia ses premières poésies, *Noordsche Bloemen*, en 1876. Depuis lors ses publications se sont multipliées et toutes ont été reçues avec la plus vive sympathie.

La dernière parue est un recueil de poésies sous le titre : *Ochtendliederen* et *Middagzangen*.

Disons tout de suite que c'est un beau livre : papier, impression, reliure, rien ne laisse à désirer. Aussi sommes-nous convaincu qu'il a été fort goûté de ceux qui l'auront reçu pour étrennes. Tout honneur à l'éditeur Wuyster, de Neusden, et au relieur J. Giltay en zn. de Dordrecht.

En parcourant ces poésies l'on apprend à connaître l'auteur, et l'impression qu'elles vous laissent est un profond et très sympathique respect pour la femme aux nobles aspirations, aux sentiments si purs et si élevés. Toutes ses poésies nous montrent un cœur qui souffre et lutte pour l'humanité. D'un ton généralement triste dans les premières pièces qui datent de la première jeunesse, j'allais dire de son enfance (il y en a qui datent de 1868), l'auteur nous laisse apercevoir à travers ses écrits les vicissitudes de sa vie, et peu à peu sa philosophie devient plus sereine.

D'une forme presque toujours irréprochable, les *Ochtendliede-ren* et *Middagzangen* seront lus avec plaisir par tous ceux qui aiment à rencontrer les bonnes idées enchâssées dans des vers élégants.

*Afgedaald!* est le dernier roman que vient de publier M[lle] Louise Stratenus. C'est l'histoire de la fille unique d'un cadet de famille aristocratique anglaise, qui pour subvenir aux besoins de son père se fait chanteuse d'opéra. Ce n'est pas un roman à scandale ; non ! L'héroïne, dont le cœur se partage entre son père et son art, n'a pas même à résister aux tentations du monde. Mais le livre n'en est pas moins agréable à lire. Les personnages sont bien dessinés ; il y a des scènes bien peintes, et le style est châtié et entraînant. Il y a un type de dévote très amusant, et lady Clashmore est bien la vieille douairière aux idées étroites et mesquines, remplaçant le cœur et toutes les vertus par des quartiers de noblesse.

Il y a toutefois quelques longueurs, et la marche générale du roman fait supposer que l'auteur, avant de se mettre à l'écrire, n'avait pas un plan bien défini.

*Afgedaald!* est publié à Sliedrecht chez Gebraeders Luyt; l'exécution matérielle est tout à fait satisfaisante.

*Een granaatbloem* est un roman de M[lle] Louise Stratenus, publié dans la *Roman-Bibliotheek*, dont elle est la rédactrice en chef et dont M. J. Minkman d'Arnhem est l'éditeur.

M. J. Minkman est un des éditeurs les plus actifs de la Hollande. En dehors de *Roman-Bibliotheek*, qui se compose actuellement de vingt-quatre beaux volumes grand in-8°, il a aussi entrepris une nouvelle édition des œuvres (*Romantische Werken*) de M[me] A.-L.-G. Bosboom Toussaint, la première romancière de la Néerlande, et qui a vu son *Major Frans* traduit par la *Revue des Deux Mondes*. Dans un prochain courrier nous reviendrons sur les publications de M. J. Minkman.

*Een granaatbloem* est un roman dans le genre anglais, qui se lit très agréablement ; les différents rôles sont bien soutenus, les divers épisodes bien conduits et le style très soigné.

M[lle] Stratenus ne se contente pas d'écrire des romans, elle s'est encore chargée d'en traduire, sous des speudonymes, il est vrai. Je crois que, jusqu'à présent, personne n'a levé ce voile; en ma qualité de chroniqueur je ne me crois pas tenu à tant de discrétion, et je dirai donc que les pseudonymes de *Gravin Valisti* et de *Louise* cachent notre romancière Stratenus.

*Viva*, par M[rs] Jorrester, traduit de l'anglais par Louise, est sa première traduction ; *Voetstappen in de Sneeuw*, par Dora Russell, auteur de : *the Miner's oath, the Vicars governess, Annabal's rival*, etc., etc., traduit par la comtesse Valisti, est sa seconde.

Comme traduction, ces deux ouvrages ne laissent rien à désirer; ils vous laissent l'impression d'ouvrages originaux.

*Viva* a été publié chez N. Uruyster, à Neusden, qui, comme toujours, y a mis tous ses soins. *Voetstappen in de Sneeuw* forme deux volumes de

la *Roman-Bibliotheek*, de J. Minkman, d'Arnhem.

C'est surtout dans le genre *Nouvelles* (Novellen) que le talent de Mlle Stratenus se fait valoir.

Si le grand roman à vastes proportions lui pèse, lui semble jusqu'à présent un peu lourd à créer, la *Nouvelle*, dans sa forme plus concise, lui ouvre un champ où elle ne recueille que des fleurs et où elle se sent tout à fait maîtresse.

Ses *Novellen* sont des chefs-d'œuvre de sentiment et de style. Qui saurait lire *Eene Duinroos* sans se sentir émouvoir jusqu'aux larmes? Qui lira *De Geschiedenis eener Pen* sans admirer cette délicatesse et cette fraîcheur qui vous pénètrent à cette lecture? C'est cette « Nouvelle », écrite en vers français (l'*Histoire d'une plume*), qui lui valut la couronne au concours de Bordeaux en 1877.

Il nous serait bien agréable d'analyser ses écrits un à un, convaincu que la gloire de notre littérature nationale y gagnerait; mais cela sortirait du cadre du *Livre*. Bornons-nous donc à un rapide aperçu.

Le même volume *Novellen* renferme encore : *Edmée, een zilver Frankstuk, Marie* et *Carmelo;* ce dernier l'histoire d'un génie étouffé sous la rudesse de sa mère.

*Droomen en Werkelykheid* est encore un volume de nouvelles du même auteur. Dans les différents récits qui le composent, nous rencontrons les mêmes qualités que nous avons admirées dans ses *Novellen*.

Les éditeurs de ces deux derniers volumes, P.-B. Nieuwenhuys, de Breda, et N. Uruyster, de Neusden, méritent tous nos éloges pour les soins qu'ils y ont mis.

Nous allions oublier de présenter à nos lecteurs encore une des premières publications de Mlle Stratenus : *Éricas*, recueil de poésies. Comme on sent bien que ces poésies lui viennent du cœur, sont l'expression de ses sentiments intimes, et non pas de vaines déclamations dans lesquelles l'intelligence peut jouer un grand rôle, mais qui ne sauraient toucher le cœur, ne puisant pas là leur origine.

L'éditeur Uruyster, de Neusden, annonce la publication d'un nouveau livre de Mlle Stratenus au profit des inondés.

Somme toute, nous avons dans Mlle Stratenus un talent qui a su acquérir déjà une haute position dans les rangs des écrivains néerlandais contemporains, et qui, en développant les facultés qu'il laisse entrevoir, lui permet d'aspirer au premier rang. Comme poète et comme romancière elle a déjà produit des œuvres auxquelles la critique s'est plu à rendre hommage; à elle de tenir les promesses que ses premières publications nous font, et nous sommes convaincu qu'elle n'y faillira pas. Elle ajoutera ainsi un fleuron de plus à la noble couronne des *Oldenbarneveld*, dont elle se montre le digne rejeton, et à la gloire littéraire de notre patrie.

Sous le titre : *Het Lied der Liefde. — Salomo's Hooglied*, un candidat en théologie, M. J.-H. Gunning fils, vient de publier une traduction en vers néerlandais de l'hymne de l'amour du roi Salomon.

Mais avant de parler de cette publication nous devons à nos lecteurs quelques explications sur la situation des partis religieux en Hollande.

Les protestants hollandais se divisent en deux camps : les orthodoxes et les modernes. Dr Gunning, prédicateur à La Haye, et littérateur de mérite, appartient quant aux principes au premier camp; mais il y met tant de tempéraments qu'en fait il n'est pas trop éloigné des modernes, c'est-à-dire qu'il se met à un point de vue tout à fait particulier, condamnant chez les orthodoxes ce qu'il considère comme trop rigide et chez les modernes ce qu'il croit peut-être trop relâché, mais croyant avant tout que le christianisme et la foi ne sont pas incompatibles avec la science. Telle est aussi la situation du fils traducteur du chant de Salomon.

C'est un fait connu que tant les catholiques que les protestants ont voulu trouver dans le chant de Salomon une espèce d'allégorie. Le mysticisme s'y est délecté! On ne saurait compter les in-folio, les in-4° et autres volumes qui ont été écrits et publiés pour prouver que ce chant n'est pas un chant d'amour. Or, pour tout esprit non prévenu, il est évident que ce chant doit être classé sous la rubrique érotique. Ce qui prouve la véracité de cette dernière opinion, c'est que chez les Juifs il était défendu de lire ce chant avant l'âge de trente ans. C'est à supposer que les Juifs étaient excessivement délicats sur la morale (on ne le dirait pas pourtant à lire leur histoire), car de nos jours on le donnerait à lire aux enfants. Et nous ne pouvons croire que l'humanité soit moins morale maintenant qu'il y a trois mille ans.

Quoi qu'il en soit, M. Gunning fils a bien fait de publier sa traduction : il a enrichi notre littérature d'une perle de plus.

Dans une belle introduction en prose, à l'aide d'un apologue oriental, il justifie sa manière de voir concernant ce chant de Salomon. Cet apologue est digne de la réflexion de tous.

Nous croyons inutile de donner ici un résumé de ce chant : un exemplaire de la Bible se trouve partout. Mais il nous est agréable de constater que le traducteur a su conserver toute l'énergie, tout le luxe et la majesté des figures. Comme on

sent bien que ce chant est né sous un soleil plus chaud, sous un ciel plus beau que le nôtre!

Une heureuse idée du traducteur c'est de réunir ces chants, qui ont assez l'air d'être des fragments, par un texte en prose qui permet à ceux qui ne sont pas initiés aux secrets de la Bible de suivre l'idée du roi-poète, et prouve à ceux qui pourraient encore en douter que Salomon a chanté son amour pour la belle Sulamite sans songer à faire des prophéties.

Nous espérons que M. Gunning, encouragé par l'accueil bienveillant et sympathique qui est échu à sa première œuvre, nous reviendra encore et que, comme son digne père, il saura se créer une position respectée dans le cercle des littérateurs néerlandais.

L'exécution typographique de *Salomo's Hooglied* ne laisse rien à désirer et fait le plus grand honneur aux presses de M. J. van Druten, éditeur à Utrecht. L'ouvrage forme un joli in-4° d'une centaine de pages; l'encadrement en rouge carminé, qui orne chaque page, est d'un très bel effet.

De Seyn Verhougstraete.

# POLOGNE

Varsovie, 25 janvier 1881.

**Sejm ozteroletni.** — Napisal x. Waleryan Kalinka. — *La Diète de quatre ans* (et les deux derniers partages de la Pologne), par M. l'abbé W. Kalinka. — Cracovie, imprimerie du journal *le Temps* (*Czas*). 1 vol. gr. in-8° de VIII-580 pages.

J'estime que c'est une bonne fortune pour moi d'avoir à rendre compte ici d'une œuvre aussi complète, aussi consciencieuse et impartiale que celle dont on vient de lire le titre. Ces œuvres-là, en effet, se font de plus en plus rares, — je dis, non seulement en Pologne, mais partout ailleurs, — et il faut se hâter de les signaler à cause des graves enseignements qu'elles contiennent et surtout parce qu'elle mettent enfin dans leur vrai jour de grands faits historiques sur lesquels on n'a porté jusqu'à présent que des jugements assez inexacts et dépourvus de fondement solide.

Ce livre-ci devra donc être consulté par tout esprit curieux de savoir comment un état, si puissant qu'il ait été, peut disparaître à un moment donné; par tout historien désireux de connaître les véritables causes de la chute de la Pologne. Si compliquée que soit la question, l'ouvrage la traite à fond et n'y laisse plus rien d'obscur; — il est définitif. Des documents nouveaux, si l'on en met au jour, pourront modifier tel détail, compléter tel récit, mais il faut renoncer à raconter mieux, ou même autrement, les péripéties de ce grand drame qui a eu pour dénoûment la mort politique de tout un peuple.

Il se trouve en même temps que c'est un livre d'intérêt européen, si l'on peut dire, car il est tout rempli des intrigues de la politique prussienne, de la politique russe, de la politique autrichienne. Il se trouve encore que la chute de la Pologne est liée à cette éternelle question d'Orient, ouverte depuis un siècle, et qui, alors comme aujourd'hui, était en Europe le pivot de bien des projets, le nœud de bien des combinaisons. Il se trouve enfin, par surcroît, que la Diète de quatre ans fut réunie juste au moment où éclata la révolution française et qu'elle en subit l'influence: ne sera-t-il pas curieux de suivre les traces de cette influence dans mainte délibération de cette assemblée?

L'ouvrage a été rédigé à l'aide de correspondances diplomatiques, de papiers d'état — documents d'une authenticité et d'une valeur incontestables, dont beaucoup sont mis au jour pour la première fois. Les archives du dernier roi de Pologne ont été surtout mises à profit et ont fourni plus d'une révélation curieuse.

J'en ai dit plus qu'il n'en faut, je pense, pour expliquer pourquoi je consacre deux articles à l'analyse détaillée de ce premier volume, le seul qui ait paru jusqu'ici: je me réserve de parler des volumes suivants avec le même détail au fur et à mesure de leur apparition.

## I.

### *La question d'Orient et la situation de la Pologne avant la Diète de 1788.*

I. Le fameux voyage que l'impératrice Catherine II fit en Crimée dans le courant de 1786 eut une suite que personne n'avait prévue. Il décida la Turquie à déclarer la guerre à la Russie. La Crimée avait été cédée à cette dernière puissance par le traité du 8 janvier 1784; mais les Turcs comptaient bien que cette cession n'était que provisoire, et leur indignation fut grande quand ils virent l'im-

pératrice prendre officiellement possession de cette nouvelle conquête, qui n'était pour la Russie qu'une première étape sur le chemin de Stamboul. En janvier 1787, le vieux Abdul-Hamid, au sortir d'une audience où l'ambassadeur russe n'avait rien voulu céder de ses prétentions toujours croissantes, écrivit à son grand vizir ce billet laconique : « Déclare la guerre! Advienne que pourra ! » Le divan fut aussitôt réuni et l'ambassadeur russe emprisonné au palais des Sept-Tours.

L'impératrice, qui prévoyait depuis longtemps cette explosion, mais qui ne l'attendait pas sitôt, n'avait rien négligé pour mettre, comme on dit, les meilleures cartes dans son jeu. Depuis qu'elle tendait à Constantinople, Catherine avait négligé l'alliance prussienne, si utile lors du premier partage de la Pologne: elle avait compris que son point d'appui était désormais à Vienne. Elle tira parti de la rivalité de la Prusse et de l'Autriche, fit à Joseph II de si séduisantes promesses, le flatta si bien qu'elle l'amena à conclure un traité fort avantageux pour elle (21 mai 1781.) Les deux puissances se promettaient mutuellement, la guerre échéant, un secours de dix mille hommes d'infanterie et de deux mille cavaliers, qui, dans certains cas prévus, serait remplacé par un subside de 400,000 roubles ; de plus, elles s'engageaient, par une clause tenue secrète, au cas où l'une d'elles serait attaquée par la Turquie, à ne conclure séparément ni paix ni armistice.

Joseph II crut devoir informer le cabinet de Versailles de la conclusion de ce traité. M. de Vergennes fit une réponse qui vaut d'être rappelée ici. Il ne comprenait pas, disait-il, que l'Autriche s'alliât à la Russie plutôt que de défendre les Turcs. Il n'admettait point que la cour de Vienne ne pût souffrir que la Russie s'agrandît sans chercher à s'agrandir elle-même. Qu'adviendrait-il de l'Europe si ce principe des compensations était une fois admis ? N'était-il pas facile de prévoir que le roi de Prusse trouverait, de son côté, dans les provinces polonaises une compensation que la France elle-même irait chercher dans les Pays-Bas? (21 août 1782.)

Cependant, avant de tenter la réalisation de ce qu'elle appelait ses *projets grecs*, Catherine jugea nécessaire de fortifier son alliance avec l'Autriche. Lorsque le voyage de Crimée fut résolu, elle en informa Joseph II. Celui-ci comprit que cet avertissement n'était qu'une invitation déguisée: il trouva même la façon d'agir de l'impératrice « très cavalière ». (lettre de l'empereur à M. de Kaunitz) ; mais après quelque hésitation, il cepta. On trouvera notée, dans les lettres de M. de Ségur et du prince de Ligne, l'impression que fit ce voyage sur l'esprit de Joseph II. Catherine avait beaucoup compté sur cette longue entrevue pour agir sur l'esprit de l'empereur et l'entraîner dans une guère avec la Turquie ; elle échoua : « Constantinople, disait l'empereur à M. de Ségur, sera toujours une pomme de discorde entre les puissances européennes, qui, pour cette seule ville, se refuseront à partager la Turquie. J'ai pu consentir à la cession de la Crimée, jamais je ne souffrirai que les Russes s'installent à Constantinople : j'aime encore mieux y voir les turbans des janissaires que les bonnets des cosaques. » Catherine, en présence de la froideur de l'Autriche, se vit donc réduite à temporiser encore ; elle y était résignée lorsque la Turquie déclara soudainement la guerre, comme je l'ai dit en commençant. L'emprisonnement de l'ambassadeur russe était une violation si maladroite et si flagrante du droit des gens que Joseph II se trouva entraîné malgré lui dans une guerre à laquelle il n'était rien moins que décidé quelque temps auparavant.

II. La Russie, cependant, ne se trouva pas prête à marcher. Le prince Potemkin, qui avait la haute direction de l'armée, était incapable de conduire lui-même la campagne et sa jalousie défiante ne pouvait souffrir qu'un autre en eût la direction. Son plan, cependant, était arrêté depuis longtemps. Deux armées devaient marcher simultanément : l'une, forte de 37,000 hommes sous les ordres du vieux Roumiantsotf, s'avancerait le long de la frontière polonaise et donnerait la main au corps autrichien qui opérait en Galicie; la deuxième armée, commandée par Potemkin en personne et forte de 80,000 hommes, devait s'emparer des forteresses de la mer Noire jusqu'aux bouches du Danube et couvrir la Crimée en cas d'attaque par mer; enfin un corps de 18,000 hommes opérerait au Caucase sous les ordres de Tœkel.

Roumiantsotf avait trop peu de troupes pour agir ; quant à l'armée principale tout lui manquait [1], et bien longtemps après la déclaration de guerre, Potemkin était encore à Elisabethgrad, c'est-à-dire fort loin des Turcs, où il restait malgré les instances réitérées de l'impératrice : sauf quelques rencontres en Crimée, où Souwarof fit

(1) « Si nous avions des vivres, nous irions en avant; si nous avions des pontons, nous passerions les rivières ; si nous avions des boulets et des bombes, nous assiégerions. Seulement, on a oublié tout cela !... » ( Lettre du prince de Ligne à l'empereur d'Autriche. Avril 1788. ) Voir, pour le récit des opérations de l'armée de Potemkin, les *Lettres et Penseés de M. de Ligne,* publiées par M[me] de Staël. Paris (Genève), 1800. J'y renvoie une fois pour toutes.

ses premières armes, les premiers mois de la guerre s'écoulèrent sans résultat pour les Russes. Il n'en était pas de même en Autriche. Avant même d'avoir déclaré la guerre à la Turquie, et bien que celle-ci eût proposé de respecter les frontières autrichiennes si l'empereur se contentait de fournir à la Russie le secours qu'il lui avait promis, sans prendre autrement part à la guerre, Joseph II avait tenté sur Belgrade un coup de main qui ne réussit qu'à le couvrir de honte. Il ne déclara la guerre que le 9 février 1788. Une armée autrichienne de 250,000 hommes se trouvait prête à marcher sous les ordres de Lascy, qui passait, depuis la guerre de Sept ans, pour un des meilleurs généraux de l'Europe. Avec un chef pareil et des lieutenants tels que Cobourg, Clerfayt, Fabrice, Wartensleben, on était en droit d'espérer beaucoup. Quelle résistance feraient les régiments turcs, indisciplinés, mal nourris, mal conduits, contre des troupes qui s'étaient couvertes de gloire dans toutes les grandes guerres du siècle? Lascy, cependant, commit une première faute: il étendit ses troupes sur deux cents lieues de frontières et engagea l'action à l'extrémité de cette longue ligne, en Bosnie. Le gros de l'armée se trouva ainsi immobilisé.

Les généraux turcs n'avaient point pris de part à la guerre de Sept ans, mais leur plan était fait, et il paraît qu'il était bon : ils avaient décidé qu'ils se tiendraient sur la défensive du côté de la Russie, où la guerre se faisait dans un pays aride et stérile, et qu'ils lanceraient le gros de leurs forces sur les riches provinces autrichiennes. Le grand vizir Joussouf pacha réunit donc 70.000 hommes sous les murs de Nissa, fondit sur le Banat, et n'eut pas grand'peine à rompre la belle ordonnance de Lascy. Wartensleben voulut attendre les Turcs à Méhadia; mal lui en prit ; il y fut battu le 28 août. L'empereur en personne amena quarante mille hommes à son secours: les Turcs défirent cette nouvelle armée à Slatina (14 septembre). L'armée autrichienne dut battre en retraite. Dans la nuit du 20 au 21 septembre, quelques Valaques répandirent le bruit de l'approche des Turcs. A cette seule nouvelle, la retraite des Autrichiens se changea en déroute : ce fut à qui se sauverait le plus vite et le plus loin. Sur les ailes de cette immense ligne de bataille, les Autrichiens n'étaient pas plus heureux. Joseph II, découragé, cédant d'ailleurs aux sollicitations de son frère, l'archiduc Léopold, enleva le commandement en chef de l'armée à Lascy pour le transférer au comte Hadik ; il quitta l'armée le 5 octobre 1788 et revint à Vienne, portant déjà le germe de la maladie qui devait le tuer.

Revenons à l'armée russe; avant que l'Autriche eût déclaré la guerre, Joseph II, se doutant bien qu'il aurait à soutenir seul tout l'effort des Turcs, avait dépêché le prince de Ligne à Potemkin pour le presser d'agir. Mais il n'était pas facile d'incliner à un parti quelconque un homme tel que Potemkin. Enfin, au mois de mai 1788, le général russe quitta Elisabethgrad pour marcher à petites journées sur Otchakoff, la première des forteresses turques sur le littoral de la mer Noire. Il arriva sous les murs de cette ville vers le milieu de juillet, avec 40,000 réguliers et 6,000 cosaques. Sans être imprenable, la forteresse d'Otchakoff était un obstacle sérieux : les travaux d'approche ne furent commencés que trois semaines après l'arrivée de l'armée et poussés avec beaucoup de lenteur et de prudence. La guerre et le siège étaient évidemment les choses du monde auxquelles Potemkin prenait le moins d'intérêt ; ce qui l'occupait, c'étaient les intrigues de la politique européenne, c'étaient surtout les bals, les réceptions, les soirées, les festins dont le camp était le perpétuel théâtre. L'été se passa dans ces divertissements, l'automne arriva, humide et froid, puis un hiver rigoureux. Cette inaction d'une part, et de l'autre les revers de l'armée autrichienne, enhardissaient le grand Frédéric à contrecarrer les projets de Catherine et celle-ci sentit parfaitement que le nœud de la situation était à Otchakoff et que Potemkin seul pouvait le trancher ; aussi pressait-elle de plus en plus son favori. Potemkin comprit enfin que son indécision pouvait d'autant moins se prolonger que la situation des assiégeants devenait critique. La rigueur de l'hiver était extraordinaire; nombre de soldats mouraient de froid. Enfin, le 16 décembre, le général Rakhmanoff, qui était ce jour-là de service, vint annoncer au commandant en chef que le bois manquait: à peine était-il sorti que le général Kakhowski vint à son tour annoncer que la dernière ration de farine venait d'être distribuée et que l'armée était à la veille de manquer de pain. Il ne restait qu'une issue: tenter l'assaut. L'ordre en fut donné pour le lendemain. Les soldats russes, avant de marcher, reçurent une dernière ration d'eau-de-vie dans laquelle on avait mélangé du poivre d'Espagne réduit en poudre. La défense ne fut pas moins énergique que l'attaque. Pendant tout le temps que dura ce terrible combat, Potemkin demeura assis sur la terre, le visage couvert de ses deux mains, s'écriant à chaque instant : « Seigneur, ayez pitié de nous! » *(Gospodi pomilouï!)* Il ne se releva que pour entrer triomphalement dans la ville enfin prise. L'assaut avait coûté la vie à 8,000 Russes et à autant de Turcs. Le colonel Bauer partit le même jour pour Pétersbourg et trouva moyen de faire

environ 2,000 kilomètres en neuf jours. Voici ce que l'impératrice répondit à Potemkin : « Je te prends à deux mains par les oreilles, mon cher ami, et je te baise en esprit pour la nouvelle que tu me mandes. Que ton armée prenne hardiment ses quartiers en Pologne : les Polonais deviendront plus traitables ; personne n'a jamais refusé le logis à une armée victorieuse.... » La paix cependant ne devait pas être conclue de sitôt.

III. On se tromperait fort si l'on s'imaginait que la Prusse n'espérait rien gagner dans cette guerre qui se faisait loin d'elle et sans elle. Depuis longtemps, ses projets étaient arrêtés. Voici quels étaient ces projets : lors du premier partage de la Pologne, le comte Hertzberg, ministre de Frédéric le Grand, avait conseillé à son maître de s'attribuer les deux villes de Thorn et Dantzig ; ces prétentions avaient dû céder devant l'opposition de la Russie et de l'Angleterre, mais Thorn et Dantzig n'en étaient pas moins demeurées l'objectif de la politique prussienne. Lorsque la guerre éclata en Orient, la Prusse se trouvait fort occupée du règlement des affaires de Hollande. Hertzberg se contenta donc de recommander à Dietz, son ambassadeur à Constantinople, la neutralité la plus stricte. Les affaires de Hollande une fois réglées, Hertzberg crut pouvoir s'avancer un peu plus. Dietz fut chargé d'amener la Porte, si elle était réduite à demandre la paix, à ne la demander que par l'intermédiaire de la Prusse. Frédéric II, on le voit, ambitionnait déjà le rôle d' « honnête courtier » joué depuis par M. de Bismarck La Turquie céderait à l'Autriche la Moldavie et la Valachie, — à la Russie, la Crimée, Otchakoff et la Bessarabie. « J'ai idée en même temps, disait Hertzberg, que la Prusse recevra des cours impériales une compensation suffisante..... » (24 novembre 1787.) Le ministre ne s'expliquait pas davantage sur la compensation qu'il espérait. Dietz répondit, le 29 décembre, qu'il jugeait impossible la réalisation de ce projet. Mais dans l'intervalle des deux lettres, Hertzberg avait communiqué ses plans à son maître, qui les avait agréés. Des instructions détaillées furent rédigées (25 mars et 3 avril 1788). Voici quelle en était la substance : La Turquie devait à tout prix éviter de signer la paix sans l'intermédiaire de la Prusse. Que si la Porte exigeait un traité formel, on le ferait, mais seulement *après la guerre* ; si enfin la Turquie se trouvait contrainte à une cession d'une partie de son territoire, elle devait exiger que l'Autriche et la Russie s'entendissent à ce sujet avec la Prusse. L'Autriche, — condition *sine qua non*, — rétrocéderait la Galicie à la Pologne, et celle-ci à son tour céderait à la Prusse Thorn et Dantzig ainsi que plusieurs territoires du littoral, qui seraient ultérieurement déterminées. Si la Turquie refusait, il fallait lui donner poliment à entendre que la Prusse se joindrait à ses ennemis. Malgré les objections de Dietz, qui persistait à trouver ce projet irréalisable et conseillait d'attaquer l'Autriche, Hertzberg persista d'autant plus que le roi lui-même était maintenant charmé de ce projet.

Malheureusement il entrait dans les plans de Hertzberg que les Turcs fussent battus, or ils eurent, comme je l'ai raconté, l'impolitesse d'infliger plusieurs défaites à l'armée autrichienne et d'immobiliser l'armée russe à Otchakoff. Comment proposer à un empire vainqueur de céder « pour le roi de Prusse, » deux ou trois de ses provinces ? Et si la Turquie ne cédait rien, comment obtiendrait-on une compensation ? Décidément le plan était à refaire, et Hertzberg le refit, en prévision cette fois de la victoire définitive des Turcs. Ceux-ci devaient, s'ils demeuraient vainqueurs, ne rendre à l'Autriche les conquêtes qu'ils auraient faites en Hongrie que si l'Autriche rétrocédait la Galicie à la Pologne, qui, à son tour, cédait à la Prusse Thorn et Dantzig. Après cette combinaison victorieuse, Fréderic II pouvait se croiser les bras : quelle que fût l'issue de la lutte, que la Turquie fût battue par l'Autriche ou l'Autriche par la Turquie, il n'importait : dans un cas comme dans l'autre, Thorn et Dantzig revenaient toujours à la Prusse, qui s'agrandissait sans qu'il lui en coutât « un seul grenadier poméranien », ni même un petit écu. Dans le temps où le cabinet de Berlin était tout entier à ses espérances, il reçut la nouvelle que l'impératrice de Russie allait conclure un traité défensif avec la Pologne : c'était l'anéantissement des projets prussiens. Voici comment la chose s'était faite.

Les projets de Hertzberg n'avaient quelque chance de réussite que s'ils étaient tenus absolument secrets ; or le mystère avait été dévoilé dès l'origine à ceux-là même qui avaient le plus d'intérêt à le connaître. Le prince de Kaunitz, chancelier d'Autriche, avait intercepté les premières dépêches de Hertzberg à Dietz ; il se fit un malin plaisir d'en transmettre aussitôt copie à Saint-Pétersbourg. Catherine II fut surtout étonnée de la facilité avec laquelle Frédéric II avait approuvé les plans très hardis de son ministre ; elle s'en exprime un peu trop cavalièrement dans une lettre à Bezborodko, son ambassadeur à Vienne : « Il faut être aussi sot, lui dit-elle, que le maître de ce long Keller (l'ambassadeur de Prusse à Saint-Pétersbourg) pour croire à toutes les bourdes que le roi de Prusse s'est laissé conter... » Quelque temps après, Kaunitz proposa au cabinet de Saint-Pétersbourg de se concerter dès à présent sur

les moyens à prendre pour faire échec à l'ambition prussienne : il fallait, selon lui, s'unir contre cette puissance et entraîner la Pologne dans cette union en lui faisant entrevoir la possibilité de conquérir la Prusse orientale.

Cette proposition ne pouvait que plaire médiocrement à Catherine. Elle voulait bien traiter avec la Pologne, mais elle entendait traiter seule et prendre ses avantages en traitant; d'ailleurs il n'entrait point dans ses vues de fournir au roi de Pologne les moyens d'agrandir ses États. Elle fit donc une réponse évasive, et, pour tranquilliser Kaunitz, elle l'informa qu'elle garantissait à la Pologne, dans le traité qu'elle projetait, l'intégrité de son territoire. Mais Kaunitz insista si bien que le 21 mai 1788 une déclaration secrète fut échangée aux termes de laquelle on s'engageait à faire la guerre à la Prusse si elle tentait l'exécution de ses projets. Personne n'eut vent de cette déclaration ni à Varsovie ni à Berlin. Enfin, Kaunitz s'obstinant toujours à réclamer communication du projet de traité entre la Pologne et la Russie, Catherine se résolut à conclure au plus vite ce fameux traité.

IV. Voyons maintenant ce qui se passait en Pologne même et quelle était la situation intérieure de ce pays. Stanislas-Auguste avait eu plus d'une fois l'idée de faire alliance avec la Russie. Pendant la guerre de la succession de Bavière (1778-79), il avait proposé à la Russie de tomber sur l'Autriche, à laquelle il aurait voulu reprendre la Galicie. Plus tard, en 1783, le roi de Pologne offrit de nouveau son secours contre la Turquie, mais Catherine avait ajourné de parti pris tout projet d'alliance. Il est fort regrettable que la Pologne n'ait point pris de part à cette guerre : depuis trois quarts de siècle, elle ne s'était trouvée mêlée à aucune guerre réglée; l'esprit militaire avait disparu peu à peu, et avec lui l'esprit politique. La Pologne semblait ainsi se détacher elle-même du reste de l'Europe. Il aurait fallu, à quelque prix que ce fût, la remettre à son rang si l'on voulait qu'elle pût se défendre un jour contre l'ambition de la Prusse. A défaut d'une guerre qui aurait rendu à la Pologne une partie de son ancienne influence politique, Stanislas-Auguste crut atteindre son but en faisant alliance avec la Russie. Il prépara donc un projet de traité qu'il envoya à Pétersbourg. Aux termes de ce traité, dont l'original n'a pas été retrouvé, mais dont l'esprit, sinon la lettre, nous est connu par les correspondances diplomatiques du temps, on se bornait à une alliance défensive. La guerre échéant, les deux puissances se promettaient mutuellement un secours de 20,000 hommes que la Russie fournirait en infanterie et en artillerie, et la Pologne en cavalerie. En échange, le roi de Pologne demandait à faire quelques réformes dans l'administration du pays et à conclure un traité de commerce qui eût ouvert au trafic polonais les ports russes de la mer Noire. Il demandait en outre une part du butin: on lui céderait une bande de la Moldavie et de la Bessarabie jusques et y compris le port d'Ackerman, sur la mer Noire. Enfin, pour donner à cette expédition éventuelle une couleur plus tranchée, le roi se mettrait de sa personne à la tête du corps auxiliaire polonais. Malheureusement, Stanislas-Auguste était forcé d'ajouter que le mauvais état de ses finances le contraignaît à mettre à son concours un prix assez élevé (300,000 ducats de Hollande payables en six ans). C'était démasquer le côté faible d'une alliance polonaise.

Catherine ne se hâta point de répondre. Bien que la guerre avec la Turquie ne fût pas encore déclarée, les Polonais ne laissaient point de s'occuper beaucoup de cette guerre soit pour en concevoir quelques espérances, soit pour s'inquiéter des suites qu'elle pourrait avoir pour eux. La Porte, qui montrait alors autant d'esprit politique et plus d'esprit militaire que ses ennemis, avait déclaré par un firman qu'elle entendait garder, à l'endroit de la Pologne, la plus stricte neutralité. La Russie ne l'imita point: dès le milieu d'octobre, Stackelberg, ambassadeur de Russie à Varsovie, remit au conseil permanent[1] une note où l'impératrice exposait que la guerre avec la Turquie la forçait d'envoyer une partie de ses troupes en Pologne, et bientôt cinq régiments, sous les ordres de Galitzin, entrèrent sur les terres de la république. Le fait, bien qu'il fût prévu, augmenta l'agitation et l'inquiétude dans le pays. Le conseil permanent crut mettre un frein aux exigences des officiers russes en ordonnant d'instituer, dans les provinces occupées, des commissions chargées de se mettre en rapport avec les Russes pour leur fournir les vivres nécessaires. La neutralité de la Pologne n'était pas moins violée par le fait de l'entrée des troupes russes, et la Turquie dégagée de sa parole. En effet, par un nouveau firman (8 novembre 1787), la Porte enjoignit à ses troupes de marcher aux Russes sur les terres polonaises s'ils s'approchaient à cinq lieues des frontières. Le bruit courut même que le nouveau khan

1. Cette institution administrait en l'absence de la Diète ; dans l'intervalle des sessions ce fut une des premières que supprima la Diète de quatre ans. On dira, à l'occasion de sa suppression, quelles en étaient les attributions.

des Tatars, qui commandait 30,000 chevaux en Moldavie, avait ordre de marcher contre la Pologne. Le conseil permanent enjoignit alors à Potocki, commandant de l'Ukraine, de se concerter avec le général russe pour protéger sa frontière en cas d'attaque.

A l'intérieur, l'agitation croissait : les conjonctures devenaient difficiles. Le primat[1] et le grand chancelier de la couronne firent observer au roi que le conseil permanent était trop faible pour porter le poids de cette situation et proposèrent soit de convoquer une Diète confédérative, soit de former une *confédération*[2] dans le conseil permanent, sans Diète. Le roi transmit ces propositions à Catherine, qui, n'ayant nul désir de voir la Pologne se fortifier ou s'agiter, les repoussa sous divers prétextes. Stanislas-Auguste comprit qu'en présence de dispositions si peu favorables il ne pouvait que temporiser et il s'y résigna.

D'ailleurs, le roi n'était pas seul en Pologne à faire des propositions à Catherine. L'hetman Branicki et Potocki avaient remis à Potemkin d'autres projets qui furent envoyés à Pétersbourg vers la fin de 1787. Branicki et Potocki proposaient à l'impératrice de former une confédération non point à Varsovie, sous les yeux du roi, mais en province et sous leur direction. Ils appuyaient cette proposition de motifs qui paraîtront pour le moins singuliers. Ils craignaient qu'une confédération réunie à Varsovie ne fût pas assez dévouée aux intérêts russes et que le roi de Pologne ne tentât de servir avant tout les intérêts polonais, chose qui, assuraient-ils, n'était point à redouter de leur part. Nous donnerions aujourd'hui à toute proposition de ce genre le nom de trahison, mais telle était la situation en Pologne, vers la fin du siècle dernier, que personne ne trouva malséantes les propositions faites par ces deux seigneurs polonais. Catherine cependant jugea bon de leur donner une petite leçon de patriotisme; elle refusa en termes assez ironiques d'acquiescer à ce projet. Elle n'en retint qu'une chose: c'était que le roi pouvait tenter en effet de profiter de la situation un peu embarrassée de la Russie et de l'Autriche pour accroître son autorité en Pologne; elle insista dès lors pour que la Diète ne fût appelée à délibérer que sur une question bien déterminée à l'avance et sans qu'il lui fût loisible de s'en écarter. Le projet de Potocki lui rappelait en outre qu'elle trouverait toujours en Pologne un parti nombreux disposé à la servir aveuglément et que, du jour où elle voudrait, rien ne lui serait plus facile que de semer la division dans la nation polonaise.

Pour comble de malheurs, le bruit se répandit, au commencement de 1788, que la Prusse allait profiter de l'embarras des cours impériales pour mettre à exécution ses projets de conquête. La conduite de certains magnats polonais, qui passaient pour tenir le parti de la Prusse, donnait quelque consistance à ce bruit. On allait jusqu'à désigner l'hetman Oginski chef de la confédération qui se formerait sous les auspices de la Prusse. De plus, les commissions créées pour fournir aux troupes russes les vivres nécessaires étaient impuissantes à réprimer les désordres de ces troupes. En avril 1788, la commission de Bratslavie envoya au conseil permanent un rapport où elle exposait les désordres du régiment de Dachkoff, et l'impossibilité où elle se trouvait de protéger efficacement les habitants du pays. La lecture de ce rapport tira des larmes à plusieurs membres du conseil, qui se voyaient réduits une fois de plus à reconnaître leur impuissance. La position du roi devenait difficile: accusé de favoriser les Russes, ou tout au moins de ne rien tenter pour mettre un frein à leurs exigences, Stanislas-Auguste était forcé de tenir secrètes les négociations qu'il avait entamées avec la cour de Saint-Pétersbourg, et sur lesquelles il fondait alors de grandes espérances. Il sentait sa faiblesse, et cette faiblesse du pouvoir central, qui croissait à mesure que la division dans le pays devenait plus grande, était le grand malheur de la Pologne : tout effort isolé contre les ennemis du dehors y devait être impuissant, et tout effort général y était impossible. Un roi plus entreprenant, moins prudent que Stanislas-Auguste n'eût pu agir autrement que lui, et ce n'est pas lui qui portera dans l'histoire les responsabilités des deux derniers partages de la Pologne. C'est dans la forme élective de la royauté qu'il faut chercher l'explication de cette situation. Du jour où cette plante funeste, enracinée depuis plusieurs siècles sur le sol polonais, eut porté tous ses fruits, — du jour où toutes les conséquences

1. Le primat de Pologne était l'archevêque de Gnezno, frère du roi. C'était le primat qui, dans les interrègnes, administrait le royaume.

2. Je juge à peine utile de dire ce qu'était la Diète (Sejm); on sait que c'était une assemblée de députés chosis par des États convoqués dans chaque province (Sejmini). La Diète était *libre* (wolny) ou *confédérative* (konfederacyjny) ; quant à la *confédération* (konfederacja), c'était quelque chose d'assez semblable aux pronunciamientos espagnols, avec cette grave différence toutefois que la confédération était prévue et *permise* par la loi polonaise, tandis qu'un pronunciamiento est toujours un acte révolutionnaire au premier chef. Lorsque quelques magnats jugeaient la patrie en danger, lorsque, à leur avis, le roi ou la Diète agissaient contrairement aux intérêts de la nation, ils réunissaient leurs partisans en armes et formaient ainsi une *confédération* qui imposait ses vues au reste de la nation. Le fonctionnement de toutes ces institutions sera expliqué en détail un peu plus tard.

de ce principe en eurent été tirées, — la Pologne avait vécu : *Finis Poloniæ!*

A cette époque, la Pologne était tout à la fois une république, une aristocratie et une monarchie : république par ses assemblées représentatives, qui faisaient ou sanctionnaient les lois, — aristocratie, parce que le pouvoir effectif était aux mains des magnats, — royauté, parce que l'administration et la nomination aux emplois appartenaient au roi seul. En réalité, ce pays en était resté à une forme gouvernementale dont les autres états européens s'étaient débarrassés depuis longtemps: la forme féodale aggravée de l'élection de la royauté. A peine élu, le roi était immédiatement soupçonné de sacrifier les intérêts de la couronne aux siens propres et soumis dès lors à une surveillance perpétuelle. D'autre part, les grandes familles pouvaient, sans qu'on les accusât de trop d'ambition, prétendre à cette royauté élective: pour y atteindre, elles se croyaient en droit de conclure avec les gouvernements voisins des traités et des alliances, d'être avec eux en négociations ouvertes, sans pourtant qu'il y eût dans leurs intentions, comme on serait fort tenté de le croire aujourd'hui, la moindre idée de trahison. Il est bien vrai que ces familles travaillaient d'abord pour elles-mêmes, mais elles croyaient travailler en même temps pour le bien du pays, et cette persuasion leur faisait employer des moyens devant lesquels elles auraient certainement reculé s'il ne se fût agi que de leur intérêt personnel. Quant à la petite noblesse, elle se trouvait tout entière sous la main des magnats, autour desquels elle vivait groupée, aussi bien dans la paix que dans la guerre. Les grandes seigneuries étaient donc autant de souverainetés héréditaires, ayant leur politique propre et dans cette politique, par le fait même de l'hérédité, plus de suite qu'il ne pouvait y en avoir dans la conduite des affaires de la république elle-même. Malheureusement, je le répète, la force de ces grandes familles était en raison de la faiblesse du trône. C'est à ces causes tout intérieures qu'il faut décidément attribuer la chute de la Pologne. Il était évident que, du jour où cette situation intérieure se compliquerait de difficultés extérieures, c'en était fait de ce pays: son sort n'était plus entre ses mains. Aussi les puissances voisines ne s'inquiétaient-elles plus de ce qui se disait à Varvovie; quand Frédéric II ajournait la réalisation de ses projets, c'était pour ne point indisposer la Russie, et lorsque Catherine voulait traiter avec la Pologne, il fallait qu'elle obtînt l'assentiment de la cour de Vienne: tant que ces trois cours ne parvinrent pas à s'entendre, la Pologne subsista, mais elle ne pouvait subsister qu'à cette condition.

V. Les pièces étant disposées sur l'échiquier politique comme nous venons de le montrer, voyons comment s'engagea la partie et quel fut le jeu de chacune des trois puissances.

J'ai dit plus haut que l'impératrice de Russie avait beaucoup tardé à examiner les propositions d'alliance que le roi de Pologne lui avait faites, mais que, sur les instances de Kaunitz, elle avait fini par y répondre. Cette réponse est de juin 1788. Catherine commençait par écarter toutes les clauses qui pouvaient contribuer au relèvement politique de la Pologne. Elle acceptait bien un secours de 12,000 hommes de cavalerie et consentait à payer un subside de 300,000 ducats de Hollande; seulement, le commandement de ce corps serait donné non pas au roi de Pologne, mais à trois généraux que l'impératrice désignait (Branicki, Potocki et Stanislas Poniatowski). Pour anéantir complètement la signification politique de cette petite armée en tant qu'armée polonaise, on en mettait un tiers sous les ordres de Potemki et les deux autres tiers sous les ordres de Roumiantsoft. Il ne fallait pas non plus que le roi comptât sur un agrandissement de territoire : si mince qu'il pût être, cet agrandissement fournirait au roi de Prusse un prétexte pour exiger des compensations.

Sous cette forme le traité ne pouvait avoir qu'un résultat, rendre plus étroite encore la dépendance où la Pologne se trouvait vis-à-vis de la Russie. Stanislas-Auguste le comprit, mais il s'était trop avancé pour reculer; il pouvait seulement gagner du temps et peut-être obtenir en négociant des conditions plus favorables sur certains points. Il envoya donc un contre-projet à Pétersbourg, et cette fois l'impératrice consentit à stipuler un agrandissement de territoire pour la Pologne, sans déterminer toutefois en quoi consisterait cet agrandissement. Elle s'engageait de plus à payer 100,000 ducats de subside, la première année, au lieu de 50,000.

Les bases de l'alliance ainsi établies, restait à savoir quel accueil lui feraient les cours étrangères. Stackelberg, ambassadeur de Russie à Varsovie, reçut l'ordre de n'informer les résidents des cours étrangères (le représentant de la Russie portait seul le titre d'ambassadeur) que lorsque les assemblées provinciales (Sejmiki) auraient été convoquées pour élire les députés à la Diète. On ne redoutait point d'opposition de la part de l'Autriche, qui se contenta en effet de remarquer que ce traité pouvait éveiller les susceptibilités de la Prusse. Ce fut le 17 août que l'ambassadeur de Russie informa Buchholtz, le résident prussien, de l'alliance projetée. La nouvelle aussitôt transmise à Berlin y éclata comme un coup de foudre

et bouleversa le cabinet. Hertzberg, en transmettant la dépêche de Buchholtz au roi, qui était alors à Potsdam, lui écrit (2 septembre) : « Je ne doute pas que cette alliance ne soit dirigée exclusivement contre Votre Majesté en vue des futurs agrandissements de la Prusse; il est donc de l'intérêt de Votre Majesté de tout faire pour l'empêcher... » Le ministre conseillait ensuite au roi de proposer un traité identique à la Pologne. Frédéric y consentit, et le lendemain (3 septembre) des instructions spéciales furent envoyées à Buchholtz. On répondait à Stackelberg que ce traité, n'étant évidemment dirigé ni contre l'Autriche, ni contre la Turquie, ne pouvait inquiéter que la Prusse. Il ne fallait donc pas s'étonner que celle-ci cherchât à son tour à conclure avec la Pologne un traité qui la rassurât. En même temps, des instructions secrètes enjoignaient à Buchholtz de chercher les moyens de former en Pologne un puissant parti prussien. Il ne devait pas s'opposer ouvertement à ce que l'armée fût augmentée, puisque la nation le désirait si fort; il fallait au moins tâcher secrètement de l'empêcher; puis, comme on jugeait Buchholtz insuffisant pour le rôle important qu'on lui destinait, on lui adjoignait le comte de Goltz, qui avait de nombreuses relations personnelles parmi la noblesse polonaise.

Sur ces entrefaites, la Suède déclara la guerre à la Russie, et quoique Catherine eût su retarder l'ouverture des hostilités en détachant l'armée finlandaise de la cause suédoise, Hertzberg jugeait la situation meilleure que jamais. Le 16 septembre 1788, il écrivait à Buchholtz : « Notre jeu est si fort qu'il faudra bien que ces deux cours orgueilleuses en passent par où nous voudrons. Je ne laisserai pas échapper cette occasion de mettre notre monarchie en l'état *que la Providence lui destine....* » On a déjà reconnu dans tout ce qui précède les façons d'agir de la politique prussienne ; on voit par ce fragment de lettre que la Providence jouait déjà, il y a un siècle, un grand rôle dans les destinées de la Prusse. Frédéric II partageait les vues de son ministère. Il voulait (lettre du 16 septembre à Buchholtz) ou empêcher l'alliance russe, ou conclure un traité avec la partie de la nation qui se formerait en confédération sous les auspices de la Prusse. « Quant à l'intégrité du territoire polonais, vous pouvez assurer *verbalement* chaque Polonais que la Prusse sera la première à la respecter. » La réponse de la Prusse frappa Stackelberg d'un coup imprévu : il essaya de répondre à Buchholtz que l'impératrice était animée des meilleures intentions du monde, mais Buchholtz insista et Stackelberg dut en référer à son gouvernement, tout en avouant que l'opposition de la Prusse au projet de traité donnait un point d'appui considérable au parti antirusse en Pologne. La réponse de l'impératrice était facile à prévoir. La Russie, se trouvant avoir sur les bras la Suède et la Turquie, sentit que la position de la Prusse était trop forte. Elle renonça donc provisoirement au traité, mais en même temps Stackelberg informa le roi de Pologne que ce n'était là qu'un ajournement, et que les négociations seraient reprises cette année même, lors de la réunion de la Diète. En face de ces complications et de l'ajournement du traité avec la Russie, Stanislas-Auguste n'avait qu'une ressource : augmenter quand même l'effectif de l'armée polonaise et faire dans l'administration intérieure du pays les réformes qu'il jugeait indispensables pour être prêt à tout événement. Ce fut sur cette question que la Diète fut convoquée.

HECTOR DE GOAILLES.

## SUISSE

Genève, le 10 janvier 1881.

Le moment où je vous expédiais une dernière lettre était celui du grand coup de feu pour les publications de fin d'année. Je n'ai donc pu vous les signaler qu'incomplètement ; aussi je profite de la première occasion qui m'est offerte pour ajouter à mes informations quelques renseignements nouveaux, et me mettre par là, autant que faire se peut — car je n'ai pas la prétention d'épuiser le sujet — en règle avec l'année qui vient de finir.

Les ouvrages dont il me reste à vous entretenir ne sont pas des livres d'étrennes proprement dits : à peine en trouverait-on dans le nombre un ou deux rentrant dans cette catégorie. Ce sont pour la plupart des volumes tout ordinaires et n'ayant de commun avec le jour de l'an que le fait de paraître à cette date, bénie de tous ceux qui ont affaire avec le public acheteur, où chacun, sans que l'on sache bien comment, se trouve avoir de l'argent mignon dans le gousset.

Vous connaissez les *Oiseaux dans la nature*, texte d'Eugène Rambert, gravures et dessins de Paul Robert, riche publication éditée par la mai-



son Lebet à Lausanne, mais dont la partie la plus importante de l'éxécution se fait, autant que je crois savoir, à Paris, la grande ville. M. Eugène Rambert est une excellente plume vaudoise. Depuis de longues années professeur au Polytechnicum de Zurich, il compte parmi nos écrivains les plus alertes et les plus laborieux. Dans une série de volumes : les *Alpes Suisses*, il s'est appliqué à faire revivre la grande et sévère nature de nos montagnes et à peindre les mœurs de leurs habitants. A cela vient s'ajouter une excellente biographie d'Alexandre Vinet, sans parler d'autres ouvrages estimables et de nombreux articles parus en général dans la *Bibliothèque universelle* de Lausanne. M. Rambert a en lui l'étoffe d'un naturaliste non moins que celle d'un littérateur, ce qui lui permettait de parler des oiseaux même après M. de Buffon. Quant à M. Paul Robert, c'est un neveu de l'illustre peintre des *Pêcheurs de l'Adriatique*, et, bien que le talent ne s'hérite pas, on peut affirmer qu'ici l'oncle a laissé quelque chose de son pinceau au neveu. C'est le même artiste qui illustrait dernièrement d'une manière fort heureuse la *Journée du petit Jean* de Mme E. de Pressensé.

J'en viens maintenant à quelques ouvrages d'histoire.

Genève fut jadis le refuge des persécutés de la foi, comme la Suisse est encore aujourd'hui celui des proscrits de la politique. De là une partie de sa gloire et de son lustre : ces hommes qui quittaient leur patrie selon la naissance pour une nouvelle patrie selon leur cœur n'étaient pas des caractères vulgaires, et quand ils s'étaient incorporés à la petite république des bords du Léman ils comptaient bien vite parmi ses fils les plus utiles et les plus dévoués. Tel fut surtout le cas des malheureuses victimes des guerres religieuses en France, que le malheur des temps faisait affluer sur notre sol; tel fut aussi celui des réformés d'Italie auxquels Genève ouvrit ses portes. Moins importants par le nombre ils n'étaient pas inférieurs à leurs coreligionnaires huguenots au point de vue de la valeur morale et intellectuelle; n'ayant pas été chez eux un parti politique ainsi que ces derniers, ils se mêlaient moins aux luttes du Forum et se tournaient de préférence vers les études, notamment vers la théologie, où les Turrettini, les Diodati et d'autres encore ont laissé un nom justement illustre.

Aujourd'hui, les Italiens réfugiés à Genève pour cause de religion comptent encore de nombreux descendants, qui appartiennent à l'aristocratie de l'esprit autant qu'à celle de la fortune. En politique — car avec le temps ils ont été amenés à s'occuper de nos affaires — ils ont souvent marqué parmi les citoyens les plus avancés pour leur époque et les plus sincèrement libéraux.

M. Galiffe, ancien professeur d'histoire à l'Académie de Genève, auteur de nombreux travaux relatifs au mouvement de la Réforme, s'est appliqué à nous retracer dans un joli volume in-12 carré, titre rouge, qui sort de presse, les destinées de la colonie italienne dans notre ville. *Le refuge italien de Genève aux* XVIe *et* XVIIe *siècles* se compose d'une étude assez courte mais substantielle sur la formation de la colonie et son organisation intérieure, après quoi vient le dénombrement des membres du refuge, avec l'indication du lieu d'origine et de l'arrivée dans la cité de Calvin.

Cet ouvrage comblera une lacune dont on n'avait pas attendu jusqu'ici de s'apercevoir. En effet, tandis que les renseignements abondent sur l'histoire de la colonie française et même sur une petite colonie anglaise que la rigueur de Marie Tudor retint quelque temps au milieu de nous, « le refuge italien » en était encore à espérer l'honneur d'une monographie de quelque étendue. Remercions donc M. Galiffe d'avoir mis la main à l'œuvre; l'important était de commencer : *incœptum dimidium facte*. Si son livre intéresse particulièrement les familles tenant par quelque bout aux réfugiés italiens, il constitue aussi une des belles pages de l'histoire de Genève et de celle de la Réforme.

M. Eugène de Budi, de Genève, inaugurait il y a quelques années une galerie des théologiens genevois dont le nom mérite de rester dans notre panthéon des gloires nationales. Quelques-uns ont été en effet des hommes fort remarquables par la profondeur de leurs vues, et tous ont été des citoyens dévoués, faisant servir leur influence au bien de la patrie commune. L'auteur s'est trouvé hériter de documents importants relatifs à la vie et à l'œuvre de ces différents théologiens, en sorte que ses monographies auraient déjà par cela seul de l'intérêt pour l'historien. Aux vies de Jean Diodati, François Turettini et Bénédict Pictet il vient d'ajouter celle de Jean Alphonse Turrettini (Bridel, in-12), un des fils de ces réfugiés dont s'est occupé M. Galiffe. Sans avoir rien de commun avec la libre pensée ce second des Turrettini ou Turretin, comme nous disons à Genève, a surtout attaché son nom à la suppression des confessions de foi dans l'Église de Calvin : les saintes Écritures librement interprétées deviennent alors la seule norme de l'enseignement protestant. On remarquera dans ce volume un chapitre plein de faits nouveaux, où l'auteur retrace les relations du théologien genevois avec Bayle, et dont l'Aca-

démie des sciences morales et politiques a eu la primeur.

J'ai été appelé déjà précédemment à vous entretenir de M. Amédée Roget, le laborieux investigateur de nos archives et sur plusieurs points le reconstructeur du passé, dont on s'était fait souvent des idées assez fausses, ne reposant que sur des confusions ou des préjugés. *L'Histoire du peuple de Genève depuis la Réforme jusqu'à l'escalade (1602)* vient de s'enrichir d'un nouveau fascicule formant la première livraison du tome VI[e] (Genève, librairie Jullien, in-12). Le narrateur a été appelé à nous retracer cette fois nombre d'événements relatifs non pas seulement à l'histoire de la patrie genevoise, mais à celle de la Réforme française en général. On trouvera, en particulier, dans ces pages une relation du colloque de Poissy qui vous transporte au cœur même des événements de cette époque agitée et la fait revivre à nos yeux : de nombreuses citations empruntées aux documents les plus authentiques émaillent le récit et lui donnent toute la physionomie du temps. Il sera bien difficile désormais de raconter l'histoire des lettres de la Réforme française sans recourir aux travaux de M. Roget, quand ce ne serait que pour contrôler les idées généralement reçues jusqu'à ces derniers temps.

De l'histoire passons sur les terres de la théologie. La librairie Georg, à Genève, vient de mettre en vente (1881, in-12) la *Correspondance d'un sceptique et d'un croyant*, correspondance réelle, composée de lettres qui ont été véritablement écrites et échangées, mais dont les deux auteurs ont tenu à garder l'anonyme. Ce n'est pas cependant que l'un d'eux, le croyant, ne se trahisse par la fermeté de son style, la vigueur de son argumentation, ainsi que par quelques mots où nous apprenons qu'il est professeur de philosophie et qu'il a fait des études théologiques dans sa jeunesse : tout le monde à Genève vous dira son nom, que je tairai cependant ici, par respect pour l'anonyme auquel on a tenu. Le sceptique désire croire et il expose ce qui l'arrête; le croyant répond à ses objections, dissipe les malentendus, distingue dans les choses que son interlocuteur réunit et confond. En conclusion, ouvrage aussi sérieux que piquant et livre de bonne foi, qui aidera à croire ceux qui doutent, tout en risquant de faire douter ceux chez qui l'édifice de la foi ne repose pas sur une base solide.

Du canton de Neuchâtel nous sont venus pour les étrennes deux jolis volumes de vers d'une inspiration très différente. Dans les *Chants d'avril*, in-18 sur papier teinté, imprimé avec soin (Imer, à Lausanne). M. Borel-Girard, pasteur à la Chaux-de-Fonds, a donné essor aux sentiments les plus généreux et les plus nobles de l'âme humaine, le besoin de croire, d'aimer, d'espérer, d'opposer aux souffrances de la vie présente les promesses de la religion :

Le chemin du fidèle est un sentier d'hiver
Qu'on suit péniblement parmi des champs de neige :
La rafale souvent l'endommage et l'assiège,
Mais des jalons debout le dessinent en l'air.

L'auteur, malgré sa gravité ordinaire, ne manque ni de fantaisie ni de sentiment esthétique, et son livre est tout autre chose qu'un recueil de sermons.

Le second volume qui nous arrive de Neuchâtel est dû à la plume fine et vive de M. Philippe Godet, déjà avantageusement connu par son recueil intitulé *les Récidives*. Celui-ci s'appelle les *Évasions* (au pays de la poésie, s'entend). Beaucoup d'esprit, de la grâce, un tour souple et facile, telles sont les qualités qui distinguent l'œuvre de M. Godet (chez J. Sandoz, 1881). Je voudrais pouvoir transcrire tout au long quelqu'une de ces petites pièces légères et pimpantes qu'il faudrait être singulièrement difficile pour ne pas goûter; ainsi le charmant morceau qui débute par ces mots :

Neuchâtel n'avait pas de fiacre
— Chacun sait qu'en réalité
Cette institution consacre
La majesté d'une cité...

Or voilà qu'un jour, ô surprise !
On voit sur la place Purry
Apparaître une jument grise
Attelée à son tilbury.

(Tilbury n'est pas authentique :
Rime, ce sont là de tes coups !
C'était une voiture antique
Vénérable entre les coucous)...

Il me resterait, pour compléter mes informations sur la Suisse romande, à vous parler encore de nombreux petits romans populaires traduits pour la plupart de l'anglais. La librairie Sandoz a aussi publié une traduction française d'un volume d'Ebers : *Les Sœurs*.

L. W.

# COMPTES RENDUS ANALYTIQUES

## DES PUBLICATIONS NOUVELLES

---

### QUESTIONS DU JOUR

**Endymion,** *by the author of « Lothair »*. Paris, Reinwald, 1880. 2 vol. in-18.

Que le premier ministre d'un grand pays, à peine sorti du pouvoir, écrive un roman, et un roman politique : en voilà certainement assez pour piquer vivement la curiosité publique. Mais si ce ministre est un des plus grands ministres qui aient gouverné l'Angleterre, si, l'ayant gouvernée dans les circonstances les plus critiques, et ayant mené à bonne fin la politique la plus glorieuse pour elle, il est tombé, au milieu même de ses succès, de la chute la plus soudaine et la plus inexplicable, et si ce romancier premier ministre a la réputation de tracer dans ses romans des portraits d'après nature, d'y développer les idées et les vues de l'homme d'État, de faire, en un mot, de ses fictions romanesques les prolégomènes de sa politique ou la critique de celle de ses adversaires ; s'il en est ainsi, ce n'est plus seulement une curiosité ordinaire qu'excite un pareil livre, mais la curiosité la plus vive, la plus passionnée, la plus générale, la plus universelle qui se puisse imaginer. Son apparition cesse d'être un simple événement littéraire, pour devenir un événement politique. Les partis sont dans l'attente et dans l'émoi ; membres de la Chambre haute et *commoners*, *clergymen* et *business men*, fermiers et *workmen*, hommes des villes et des campagnes, dans les salons de Belgrave Square, comme dans les comptoirs de Lombard street et dans les usines de Manchester et de Birmingham, comme dans les *palaces* et les *country houses* de l'autocratie et de la bourgeoisie, on le lit, on le dévore, on en parle ainsi qu'on parlerait, plus qu'on ne parlerait du dernier discours de M. Gladstone ou de lord Hartington. Telle a été la fortune d'*Endymion*, ce roman de lord Beaconsfield, dont la première édition, payée 300,000 fr. par le libraire Longman, a été épuisée en un jour. Mais ce succès de curiosité est-il aussi un succès littéraire ? En Angleterre, la question n'est pas encore vidée, et ne le sera peut-être pas de sitôt : *Adhuc sub judice lis est*. Si le roman politique, surtout quand il est écrit par un homme politique, a ses avantages, il a aussi ses inconvénients. Ce n'est pas en vain qu'on continue dans le roman la lutte commencée à Westminster, et vos adversaires, devenus vos lecteurs et vos juges, savent bien vous rendre, sous forme de critiques, les coups qu'ils ont reçus. Aussi les romans de lord Beaconsfield n'ont-ils jamais manqué de détracteurs, depuis *Coningsby*, le premier en date de ceux qu'on peut qualifier spécialement de romans politiques, et dans lequel il traçait les origines et le caractère des partis en Angleterre, jusqu'à *Lothair*, où il abordait le délicat problème de la situation religieuse. Mais les détracteurs de la première heure sont devenus les admirateurs du lendemain. Toujours très contesté à l'apparition de chaque nouvelle œuvre, M. Disraeli n'en est pas moins devenu, de contestation en contestation, l'égal des plus célèbres romanciers de l'Angleterre, et il en est aujourd'hui certainement le plus grand, depuis la mort de Georges Eliot.

Si en France nous ne pouvons prétendre saisir aussi promptement que les compatriotes de lord Beaconsfield toutes les allusions qui se rencontrent dans *Endymion*, si nous hésitons parfois à reconnaître les originaux des prétendus portraits qui y abondent, nous compensons peut-être ce désavantage — si c'en est un — par une plus grande impartialité, par une vue plus nette des qualités littéraires de l'œuvre. De même que le tableau d'un grand maître a besoin d'être vu dans l'isolement, et en dehors du voisinage d'autres toiles, de même l'œuvre d'un romancier comme M. Disraeli exige d'autant plus d'être jugé en dehors des préoccupations politiques que la politique y tient plus de place. Quant à ses portraits, les lecteurs anglais se sont fait plus d'une illusion à leur égard, et s'ils étaient tous authentiques, on n'aurait pas vu publier tant de *clefs* différentes de *Vivian Grey*, de *Coningsby*, de *Tancrede* et de *Lothair*. Puisque les compatriotes et les amis des personnages qui ont servi de modèles à lord Beaconsfield, ne s'entendent pas sur leur identité, il faut croire que l'auteur, s'il a fait des portraits, a fait des portraits composites, et que dans le même personnage on peut reconnaître à la fois plusieurs originaux, ou qu'il s'est servi de plusieurs personnages pour rendre les aspects multiples d'un seul original. Il est certain qu'il a employé à la fois les deux procédés dans *Venetia*, publié en 1837, où il a peint lord Byron dans les deux personnages de ce Marmion Herbert, qui se marie, se sépare de sa femme comme l'auteur de *Don Juan*, pense et meurt comme Schelley, et lord Cardurcis, qui a la même jeunesse solitaire, le même amour précoce, la même fortune, la même renommée soudaines, le même exil volontaire que l'hôte d'Harrow et le héros de Missolonghi. C'est ainsi que faisait

Balzac dans les portraits qu'il a peints aussi, quasi d'après nature, du baron de Nucingen, de Rastignac, etc., et ainsi que font, sous nos yeux, MM. Émile Zola, A. Daudet, Hector Malot, dont les romans ont également leurs *clefs*, et où, avec quelque bonne volonté on peut reconnaître un duc de Morny, un M. Rouher, un Bravais, un prince d'Orange, un duc de Caderousse, etc., etc. Et ce procédé sera toujours celui des grands romanciers, qui ne sont tels que parce qu'ils s'inspirent directement de la société qui les environnent, que parce qu'ils peignent d'après nature. Si *Manon Lescaut* et *Paul et Virginie* sont des chefs-d'œuvre, c'est parce que l'abbé Prévost avait vécu son célèbre roman avant de l'écrire, parce que Bernardin de Saint-Pierre l'avait vu en action sous le ciel des tropiques.

Dans le nouveau roman de lord Beaconsfield il y a donc beaucoup de portraits. On y reconnaît, avec quelques traits de fantaisie, il est vrai, mais cependant avec l'ensemble de leur physionomie, lord Palmerston, sous le nom de lord Roehampton, l'une des figures le plus vivement retracées du livre; le prince de Talleyrand, rajeuni, il est vrai, et bonapartiste, ce qu'il n'était guère, sous celui du baron Sergius. On peut reconnaître lord Bentinck, l'ami même de M. Disraeli, dans sir Sidney Wilton; le cardinal Manning, dans Nigel Penruddock; Cobden, dans Job Thornberry; la comtesse de Jersey, dans lady Zenobia. Mais les personnages qui attirent le plus l'attention sont le prince Florestan, où il est impossible de ne pas reconnaître le prince Louis-Napoléon, alors qu'il était encore l'exilé conspirant pour monter sur le trône qu'avait occupé son oncle; Myra Ferrars, qui, malgré son mariage avec le prince Florestan, n'a cependant aucun des traits de l'impératrice Eugénie, et surtout le héros même du livre, Endymion, dans lequel lord Beaconsfield paraît s'être peint lui-même.

L'événement le plus romanesque du livre est le rétablissement sur le trône du prince Florestan, dont l'auteur laisse à dessein la nationalité dans le vague, et son mariage avec Myra Ferrars: et cependant c'est là l'histoire d'hier. Par comparaison, la fable même de lord Beaconsfield paraît presque de l'histoire, et, chose étrange, c'est précisément quand on est en plein roman qu'on croit lire de l'histoire. Le récit d'ailleurs est peu compliqué d'événements, et les plus considérables sont des changements de ministères.

C'est par un de ces changements, celui qui suivit la mort de Canning en 1827, que s'ouvre le récit de lord Beaconsfield. Fils d'un sous-secrétaire d'État, qui rêvait pour l'héritier de son nom une plus haute fortune, William Pitt Ferrars avait d'abord semblé devoir réaliser rapidement l'espérance paternelle. Merveille d'Eton et d'Oxford, remarqué par de brillants articles de début dans la *Quarterly Review*, il entra tout jeune encore comme sous-secrétaire d'État dans l'administration de lord Castlereagh. Mais, attaché au parti tory, il le suivit dans sa retraite à la mort de celui-ci, tandis que son ami Sidney Wilton, plus avisé, se rattachait au parti whig et entrait dans le nouveau cabinet de Canning. Rentré aux affaires avec lord Wellington en 1827, en passe d'atteindre aux plus hauts postes, il tomba avec son chef en 1832, et pour ne plus se relever. Ce n'étaient pas seulement les rêves ambitieux de Pitt Ferrars qui s'écroulaient, c'était tout à la fois. Sans fortune, n'ayant plus pour vivre que les restes d'une opulence disparue dans le gouffre de dépenses exagérées, il est obligé de se retirer dans un comté éloigné de l'Angleterre, à Hursley, avec sa jeune femme, une des beautés de la cour, et ses deux enfants, Myra et Endymion, deux jumeaux. L'éducation de son fils, qu'il est obligé de retirer d'Eton, et dont il se fait le maître, les articles qu'il fournit à la *Quarterly*, l'amitié du recteur Penruddock, les attentions du fermier Thornberry, semblent d'abord suffire à l'homme politique tombé. Mais sa pensée est toujours à Londres, et quand, en 1835, avec une combinaison ministérielle où il devait entrer, s'écroule sa dernière chance de rentrer dans la vie politique; quand il revient à Hursley, d'où il était parti plein d'espoir, ne rapportant aux siens qu'une modeste place pour Endymion dans l'administration de Somerset House, et que sa femme meurt bientôt atteinte de la folie du désespoir, il termine par le suicide une existence désormais sans but, vouée à la gêne, presque à la misère. La ruine de son père, ces événements tragiques, en impressionnant vivement Myra, ne lui ont laissé, pour ainsi dire qu'une pensée : relever la fortune de sa famille. Douée du caractère le plus énergique et d'une admirable beauté, Myra se voue dès lors à l'élévation de son frère, qui non moins bien partagé qu'elle dans les dons de la figure et de l'esprit, mais d'une ambition plus prudente et plus calme, la secondera merveilleusement dans ses projets. Pendant qu'Endymion se fait remarquer à Somerset House par son intelligence et qu'il forme des liaisons utiles avec quelques jeunes gens qui se destinent à la vie politique, Myra entre, comme compagne de leur fille, chez les Neufchâtel, les plus puissants banquiers de Londres, où elle se trouve bientôt en contact avec le monde de l'aristocratie, de la politique et de la finance. Logé plus humblement chez les Rodney, modestes commensaux de son père au temps de sa splendeur, qui louent une partie de leur maison au prince Florestan, caché alors sous le nom de colonel Albert, et à deux jeunes lords, Beaumaris et Waldershare, Endymion forme avec eux une amitié qui, jointe à son mérite, le met en rapport avec le baron Sergius, que l'auteur nous représente comme le plus habile des diplomates. Le mariage de Myra avec lord Roehampton, ministre du *Foreign Office*, vient aider singulièrement à la fortune d'Endymion. Attaché comme secrétaire particulier à Sidney Wilton, l'ancien ami de son père, et aujourd'hui collègue de lord Roehampton, il s'est déjà fait une réputation d'un futur homme d'État, lorsque les élections générales lui permettent de briguer la députation. Grâce à l'intérêt que lui portent le comte de Montfort et le comte Beaumaris, tout-puissants dans le bourg où il s'est présenté, et tous les deux influencés par leur femme, lady Montfort et lady Beaumaris, qui s'unissent à Myra pour faire arriver le jeune candidat, Endymion est élu et prend place sur les bancs des whigs, derrière lord Roehampton, dont il devient le

second dans les luttes parlementaires de l'opposition contre le ministère tory. La rentrée de lord Roehampton aux affaires, son élévation à la pairie, sa mort même qui laisse un grand vide dans le cabinet, l'élévation de Sidney Wilton au principal poste ministériel, le mariage enfin de sa sœur avec le prince Florestan, lequel met aux pieds de la femme, qui la première a deviné la ténacité de son caractère sous sa frivolité apparente, la couronne qu'il vient de reconquérir, son éloquence enfin, achèvent d'élever la fortune d'Endymion à cette hauteur qu'avait rêvée l'ambitieuse Myra dans la solitude et la pauvreté d'Hursley. Le roman, qui se clôt sur le mariage d'Endymion avec lady Montfort, quelque temps après son veuvage, nous laisse entrevoir le frère de Myra premier ministre d'Angleterre et dirigeant les destinées de sa patrie. Moins les incidents romanesques, et moins surtout le rôle de Myra qui ne saurait être la sœur de lord Beaconsfield, puisque celle-ci, Sarah Disraeli, mourut vers 1831, alors que son frère n'avait pas encore débuté dans la vie politique, c'est là l'histoire de l'auteur, et l'on a pu voir avec raison une sorte d'autobiographie dans le roman d'*Endymion*. Cette autobiographie, du reste, est empreinte de beaucoup d'apaisement, et il y a loin des portraits graves, ordinairement bienveillants, de l'œuvre dernière, aux portraits à l'emporte-pièce des précédentes, de *Vivian Grey*, de *Coningsby*, de *Tancrede* et surtout de *Lothair*. Parmi ces portraits, l'un des plus curieux pour nous est celui du prince de Bismarck, que lord Beaconsfield a certainement voulu peindre dans le personnage du comte de Ferroll, l'ami de lady Montfort. Voici ce portrait: « Le comte de Ferroll était un jeune homme, mais avec des dispositions déjà à la calvitie. Bien qu'il ne pût passer pour un joli homme, sa physionomie frappait cependant par un large front, indice d'une vaste intelligence, et par une bouche massive. De haute taille, il avait les épaules larges et la taille mince. Il accueillit Endymion avec un regard pénétrant, suivi d'un charmant sourire. Le comte de Ferroll était le représentant d'un royaume qui avait été moins créé que revêtu d'une certaine apparence de force et d'importance au congrès de Vienne... Il avait reçu, comme toutes les personnes de sa classe, une éducation militaire; mais, quand elle fut achevée, il s'aperçut qu'il y avait peu de chance pour qu'il en trouvât l'emploi, la croyance générale étant alors que le temps des grandes guerres était passé, et que c'était la diplomatie qui, dans l'avenir, devait présider à la révolution des empires. Comme il était un parfait *sportman*, il se jeta quelque temps dans les exercices excitants de la chasse dans ses sombres forêts, se forma une écurie qui devint bientôt célèbre. Mais au milieu même de l'excitation de ses chasses et du dressage de ses *pur sang*, le comte de Ferroll ne cessait de songer à la situation de sa patrie, qu'il pouvait moins appeler une nation qu'un assemblage de divers territoires baptisé par des protocoles, nommé et consolidé par des traités sur lesquels il faisait fort peu de fonds. » Le caractère silencieux du prince Louis-Napoléon, toujours plus disposé à écouter les autres qu'à parler lui-même, sa foi en son étoile, son amabilité mêlée de réserve, sont peintes par M. Disraeli, comme par quelqu'un qui a vu le modèle poser devant lui. Le portrait de lord Palmerston mérite d'être cité dans ses principaux traits. « Ayant dépassé le milieu de la vie, d'une taille élevée, de grand air, sa voix avait un accent d'une harmonie pénétrante, son aspect était imposant, le front était olympien; mais le bas du visage, sans indiquer aucune faiblesse de caractère, dénotait cependant une certaine flexibilité d'esprit, et les lèvres avaient quelque chose de sensuel. »

Ce qu'il convient encore de faire remarquer dans la dernière œuvre de lord Beaconsfield, c'est la partie des maximes et des réflexions politiques qui y abondent. On pourrait en extraire un recueil de préceptes, de conseils fort utiles à ceux qui se destinent à la vie politique et même aux hommes d'État avancés dans la carrière. « Savoir, dit l'auteur, à l'occasion d'un discours de Job Tornberry (Cobden) est le fondement de la véritable éloquence. » Ne sont-ce pas des mots à la Talleyrand que ceux-ci: « Il n'y a que ceux qui n'ont pas lieu d'être anxieux à qui il est permis de le paraître. » — « La chose la plus nécessaire pour bien diriger les affaires publiques, c'est une connaissance personnelle des personnages engagés dans la lutte. Est-ce que celui qui possède cette connaissance n'a pas, contre des partenaires tels que des Metternich et des Pozzo, cent avantages sur un ministre qui ne quitte son cabinet de Dowing Street que pour aller à la chasse aux canards? » Ailleurs c'est l'homme de grande expérience mondaine que nous entendons, quand il dit par exemple: « Le tact et la persévérance sont les deux qualités essentielles pour tout homme en général qui veut s'élever, et en particulier pour celui qui doit d'abord sortir des rangs de la foule. » — « Dans toute existence, la plus humble comme la plus haute, il se fait une crise d'où dépendent la formation des caractères et le cours définitif des inclinations. Quelle que soit l'occasion, le résultat est toujours le même: c'est la révélation qui nous est faite de nos secrètes dispositions, de nos convictions les plus puissantes restées jusque-là comme voilées. » — « En politique, le succès dépend si souvent du caractère, de la façon de penser, des préjugés, des faiblesses, de l'état même de santé des individus, que diriger les affaires publiques sans parfaitement connaître ces individus, c'est pure paperasserie, simple affaire de plume et de papier, mais non d'hommes vivants et agissants. » Si, à ces qualités de peintre et d'écrivain, de penseur et de politique consommé, qui brillent au plus haut degré dans *Endymion*, l'on ajoute l'intérêt d'un récit qui fait lire ce roman tout d'une haleine et sans que la curiosité soit un instant suspendue, l'on pensera qu'en voilà assez pour justifier le succès qu'il a obtenu dans le présent et pour assurer sa réputation dans l'avenir.

Z.

---

**La fin du XVIII<sup>e</sup> siècle**, par E. Caro, de l'Académie française, 2 vol. in-18. Paris, Hachette, 1880.

**Les femmes philosophes**, par M. de Lescure. 1 vol. in-18. Paris, Dentu, 1880.

M. E. Caro, qui s'était occupé du xviii[e] siècle dans l'un de ses premiers ouvrages, l'*Essai sur saint Martin et le mysticisme*, y revient aujourd'hui, mais pour l'étudier sous un aspect bien différent, celui des politiques, des réformateurs, des philosophes et des femmes philosophes, de la société et de l'opinion publique. Avec saint Martin, ce mystique égaré dans une époque de scepticisme, M. E. Caro ne nous avait montré qu'un tout petit coin du xviii[e] siècle, aujourd'hui il nous en présente une image complète, ou du moins à peu près complète, et qui le deviendra tout à fait quand il aura donné à ces deux volumes la suite que semble promettre le sous-titre d'*Études et portraits*, qu'il y a inscrit. Il ne voudra pas s'en tenir « à la fin » du xviii[e] siècle, son commencement et son milieu l'attireront certainement un jour. Nous trouvons déjà comme la pierre d'attente de ce monument futur dans les pages qu'il a consacrées à Montesquieu, qui, mort en 1755, appartient bien à la première moitié du xviii[e] siècle par ses *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains*, publiées en 1734, par l'*Esprit des lois*, de 1748, et qui se rattache même à son commencement par les *Lettres persanes*, parues en 1721, en pleine Régence. Or le xviii[e] siècle ne s'ouvre en réalité qu'avec ce changement si profond dans les mœurs, dans la politique, dans le langage même, qui apparaît avec la Régence, et qui se personnifie dans le prince, dont le gouvernement fait un si parfait contraste avec le règne de Louis XIV. M. E. Caro serait même disposé à ne le faire commencer qu'après la mort du cardinal de Fleury, et même après le traité d'Aix-la-Chapelle, en 1748. Mais ce serait vraiment par trop l'écourter, et ne lui laisser pour compte que les revers militaires de la guerre de Sept Ans, les excès du philosophisme et les débauches séniles de Louis XV, quand il a droit de porter à son actif, en politique, les belles journées de Raucoux et de Fontenay, qui donnaient définitivement la Lorraine à la France et établissaient dans la péninsule italique deux trônes de famille; dans les lettres, tous les écrits de Montesquieu et quelques-uns des plus durables de Voltaire, comme l'*Histoire de Charles XII*, *Zaïre*, les *Discours en vers*. L'esprit philosophique proprement dit, celui qui devait produire l'*Encyclopédie*, les écrits de d'Alembert, de Diderot, d'Helvétius, du baron d'Holbach, avait même déjà commencé à poindre dans la célèbre *Épître à Uranie* et dans les *Lettres philosophiques* de Voltaire (1722 et 1726). Cet esprit donnait déjà le ton à la société dans les salons qui n'étaient pas encore ceux de M[me] Geoffrin, de M[me] du Deffand et de M[lle] de Lespinasse, et M. de Lescure, qui a cru pouvoir caractériser les plus célèbres mondaines de cette époque par le nom de femmes philosophes, fait figurer dans sa galerie de portraits, portraits très fidèles et très brillants, la marquise de Lambert, qui forme comme le trait d'union entre le siècle qui vient de s'écouler et celui qui commence, M[me] de Tencin, qui appartient bien au nouveau par sa morale plus que facile et par ses mœurs tout à fait galantes. Telle est au fond l'opinion de M. Caro, qui, sans cela, n'aurait pas fait figurer Montesquieu dans le tableau qu'il nous a tracé de ce siècle.

Cette étude sur le grand publiciste qui fonda en France la science politique et qui, par sa théorie de la séparation des pouvoirs, établit le premier les bases éternelles des gouvernements libres, est excellente, et ajoute sur plusieurs points aux travaux précédents de M. Vian, dans son *Histoire de Montesquieu*, et de M. Laboulaye, dans son édition des *Œuvres complètes* du grand écrivain. Mais ce qui recommande le livre de M. E. Caro, ce sont moins les faits nouveaux qu'il apporte à la biographie des personnages qui y figurent, que l'étude attentive des doctrines, des opinions, que les jugements motivés dont celles-ci sont l'objet. D'autres, comme M. Vian, M. Saint-Marc Girardin, M. Desnoiresterres, M. de Loménie, M. le duc de Broglie, M. Becq de Fouquières, ont écrit la vie de Montesquieu, de Jean-Jacques et de Voltaire, des Mirabeau, du comte de Broglie, d'André Chénier; mais M. E. Caro en tire la résultante philosophique, juge l'homme et les doctrines. Le savant professeur de la Sorbonne est en quelque sorte la contrepartie de Sainte-Beuve: celui-ci nous montrait l'homme extérieur plutôt que l'homme intérieur; il étudiait davantage l'individu que les doctrines de l'individu, et c'est ce qui explique pourquoi il s'est si peu attaché à Montesquieu chez qui les doctrines étaient tout, l'homme rien ou presque rien. M. Caro, au contraire, s'attache avant tout aux idées; il les suit dans leurs transformations, il les embrasse dans leurs diversités, il en reconnaît les contradictions, il en tire d'une logique sûre toutes les conséquences. Avec lui, nous savons à quoi nous en tenir sur le penseur, le philosophe, l'homme politique. C'est beaucoup, et, sous l'apparence de la simplicité, c'est une terrible équation que celle qui, étant donné un Diderot, un Rousseau, doit aboutir et aboutit au *quod libras in duce summo*. La difficulté, et par conséquent le service rendu, apparaît surtout dans les chapitres consacrés à *Diderot inédit*, lesquels, avec ceux qui ont André Chénier pour objet, sont les plus étendus de ces deux volumes. M. Caro semble restreindre son étude à un Diderot *inédit*, mais il s'est calomnié lui-même. En prenant pour base de son travail l'édition Assezat, qui, en réalité, contient assez peu d'inédit, et dans laquelle les lettres à M[lle] Vollard ont encore les mêmes lacunes que dans l'édition originale de 1830, il a embrassé l'œuvre entière de Diderot et apprécié aussi bien le dramaturge, l'encyclopédiste, que l'auteur de la *Réfutation de l'Homme* d'Helvétius et des *Éléments de physiologie*. Seule peut-être l'esthétique de Diderot est laissée de côté dans ce bilan de l'écrivain et du philosophe, et encore se rattache-t-elle assez à des thèses générales sur la philosophie pour que celle-ci en donne la clef. Dans son appréciation, M. E. Caro s'est dégagé des admirations exagérées dont, dans ces derniers temps, on s'est pris pour Diderot.

Improvisateur plus qu'écrivain dans la plus grande partie de ses œuvres, Diderot ne survit, comme prosateur, que par les lettres à M[lle] Volland, par quelques contes et par ses Salons : dans le reste, il y a plus de fatras que de style, plus de fumier que de perles. En somme, comme écrivain, Diderot, malgré ses vingt volumes, sans compter tout ce qu'il a jeté dans la otte de Raynal et de d'Holbach et prêté à Grimm et à Meister, fait petite figure à côté de Voltaire et même de Jean-Jacques. Résumant son jugement à cet égard, M. Caro dit : « Il a des parties du bon écrivain, parfois même du grand écrivain ; il n'est cependant ni l'un ni l'autre. Il y a chez lui mouvement, éclat, imagination, chaleur ; mais il arrive rarement que ces belles qualités se soutiennent. Au milieu d'une page éloquente, voici un mot impropre, une image discordante, une note fausse dans l'harmonie qui commençait à s'emparer de vous... La déclamation arrive vite dans ces pages ardentes et précipitées que la passion dicte, que la raison ne surveille pas... Il est sincère au moment où il écrit, mais c'est d'une sincérité d'imagination que le lecteur reconnaît bien et qui, refroidie pour lui, produit je ne sais quel irrésistible soupçon. »

Les contemporains de Diderot l'appelaient « le philosophe », le fut-il réellement dans le vrai sens du mot, et non pas seulement dans le jargon d'une société qui posait beaucoup pour la philosophie ? Ce n'est pas l'avis de M. Caro, qui lui trouve trop d'inconsistance dans les idées pour mériter un titre inconciliable avec l'absence de système. Or, en allant au fond de Diderot, on le voit bien changer perpétuellement de doctrine, mais sans s'arrêter jamais à une seule : si tantôt il fait parade d'athéisme, tantôt il revient au déisme — c'est d'ailleurs ce qu'il peut faire de mieux — et il s'écrie : « La notion de Dieu est excellente. » Seulement cette notion ne lui semble bonne que pour le vulgaire. Son Dieu, en réalité, est comme le Dieu de Voltaire, surtout bon à tenir dans l'ordre et la soumission ceux qui pourraient bien sans cela se révolter contre les heureux, les riches et les puissants, même peut-être contre les philosophes bien rentés par Catherine II. Plus consistant dans sa conception de la nature, Diderot a pu passer pour un précurseur du transformisme contemporain, pour un ancêtre de Darwin, de Hæckel et d'Herbert Spencer. C'est ce qu'on pourrait conclure de son écrit intitulé le *Rêve de d'Alembert* et de celui, plus dogmatique, des *Éléments de physiologie.* Cependant M. Caro voit une grande différence entre ses doctrines sur la nature et le véritable transformisme. Tandis en effet que celui-ci conclut à un progrès incessant, Diderot refuse, dans ses *Éléments,* de reconnaître le progrès dans le changement incessant des formes. Or, ainsi que le remarque M. Caro, qu'est-ce que l'évolution sans progrès, sinon un jeu des forces brutes et le monde ainsi formé, sinon un résultat accidentel des combinaisons de molécules éternelles, ce qui est précisément le contraire du darwinisme et du transformisme.

L'influence des salons, qui fut si grande au XVIII[e] siècle, n'est pas oubliée par M. Caro, et il l'apprécie dans son chapitre sur *Paris et la société française* et dans celui qu'il a consacré à la marquise du Deffand et à M[me] Roland. Une partie de ces pages ont été l'objet d'une lecture à l'Institut, dans la séance annuelle des cinq académies : le succès qu'elles ont obtenu alors sera confirmé par la lecture. M. Caro a présenté un brillant tableau de la société française entre 1765 et 1780, tout en la jugeant sans faiblesse. Il ne dissimule pas sa légèreté, son scepticisme incurable ; mais il reconnaît aussi son esprit ouvert à toutes choses, son amour pour l'humanité. Ce n'est pas ce sentiment qui distingue, il est vrai, M[me] du Deffand : rarement il exista de cœur plus sec, et quand elle s'émeut, ce n'est jamais que sur elle-même. Personne ne prouva mieux qu'elle la vérité de cette maxime d'un de ses plus spirituels contemporains, De Vaines, que « la sensibilité n'est au fond que l'amour de soi ». La plupart de ces hommes et de ces femmes *sensibles* furent de parfaits égoïstes, et leur modèle fut Jean-Jacques-Rousseau qui s'échauffait sur ces malheureux enfants que leurs mères barbares faisaient nourrir d'un lait mercenaire, et qui, après ces belles tirades, s'en allait tranquillement mettre les siens aux Enfants-Trouvés. A tout prendre cependant, le contraste est peut-être moins grand qu'on ne pense entre M[me] du Deffand et M[me] Roland. Cette héroïne de la Révolution était bien l'élève du XVIII[e] siècle. Passionnée pour la lecture de Rousseau, elle a imité dans ses Mémoires quelques-unes des confessions dont on ferait grâce le plus volontiers à celui-ci, et si elle montre beaucoup de *sensibilité* pour ses amis politiques, elle est parfois si cruelle pour les plus augustes de ses adversaires que l'on doute sérieusement de la bonté de son cœur. Mais l'échafaud et la noble attitude de la victime font oublier beaucoup de choses et ne permettent guère les sévérités à l'égard de M[me] Roland. Bien que l'époque de la Révolution n'appartienne que par la chronologie au XVIII[e] siècle, il n'est guère plus possible de l'en séparer que l'effet de la cause. M. Caro a donc très légitimement terminé ces belles études sur le XVIII[e] siècle par plusieurs chapitres sur M[me] de Staël et sur André Chénier, tels que la publication de ses œuvres inédites par M. Gabriel de Chénier et les savants travaux de M. Becq et Fouquières ont achevé de nous le révéler. Les pages consacrées à M[me] de Staël comptent parmi les meilleures de ce livre, et nous regrettons que M. Caro n'ait pas poussé jusqu'au bout un travail aussi bien commencé. Le nombre des historiens nuit rarement à l'histoire et l'éclaire souvent davantage.

En donnant ce titre : *les Femmes philosophes,* au livre qu'il vient de publier sur les femmes les plus célèbres du XVIII[e] siècle, M. de Lescure a très bien marqué le caractère commun qui les distingue de leurs devancières du XVII[e] siècle ou de leurs descendantes du XIX[e]. Avec des nuances diverses, c'est en effet le philosophisme, nous dirons aujourd'hui la morale indépendante, qui leur donne à toutes cet air de famille, et rapproche la marquise de Lambert elle-même, bien que, par d'autres côtés, encore toute pénétrée des idées et des mœurs du règne qui vient de

finir en 1714, de Mme de Tencin, en qui s'incarne la Régence, et de Mme de Staal-Delaunay, cette représentante de la galante cour de Sceaux, et, plus tard, de la « sensible » et romanesque Mme d'Houdetot, de la très sèche et très positive Mme du Deffand; de Mme d'Épinay, la riche fermière générale, l'amie de Grimm; de la marquise du Châtelet, l'élève de Newton, l'Uranie de Voltaire et la tendre victime de Saint-Lambert; de Mlle de Lespinasse, cette sœur du pot de d'Alembert, mais cette amante passionnée de Mora et de Guibert; de Mme Helvétius, enfin, la plus fidèle et la plus dévouée des épouses.

Sous cet air commun de philosophisme, M. de Lescure a très bien indiqué les traits particuliers de chacune de ces aimables figures. Son livre est une galerie de portraits, mais ces portraits résument tout un siècle. Quand la femme ne donne pas le ton à ce qui l'entoure — et cela lui arrive le plus souvent — elle le reçoit, et quelquefois avec amour, en sorte que, même en histoire, on peut dire: « Cherchez la femme, trouvez-la, et vous aurez le reste. » En nous peignant au vif Mmes de Lambert et de Staal-Delaunay, M. de Lescure nous peint très bien ce qu'on pourrait appeler la transition littéraire et mondaine entre le XVIIe et le XVIIIe siècle. Dans la marquise de Lambert, épouse secrète du marquis de Sainte-Aulaire, le spirituel commensal et l'agréable poète de la cour de Sceaux, il y a quelque chose d'une Maintenon de la Régence; dans Mme de Staal-Delaunay on croit apercevoir une Mme de Motteville, plus galante, mais non moins dévouée. Mme de Tencin ouvre, elle, bien résolument le XVIIIe siècle : les maximes qu'elle aimait à débiter dans son salon, pour y former la jeunesse, sont comme le *Moyen de parvenir* de cette époque. Si Mme du Châtelet est la savante, mais une savante qui avait moins d'horreur qu'Armande pour « les pauvretés horribles » de l'amour, Mlle de Lespinasse est la philosophe, philosophe à ce point que Diderot peut la mettre en scène dans ce *Rêve de d'Alembert*, le plus hardi de ses paradoxes philosophiques. En souvenir d'un mot spirituel de l'époque, M. de Lescure a divisé en quatre groupes les quatorze portraits qu'il nous retrace : celui du « couvent » de Fontenelle, qui comprend Mmes de Lambert, de Tencin et Geoffrin; du couvent de Voltaire, avec Mmes du Deffand, Staal et du Châtelet, et Mlle de Lespinasse, qui ne se rattache au patriarche de Ferney, qu'elle ne vit jamais, que par l'admiration et les amitiés communes; du couvent de Rousseau, avec Mme d'Épinay, dont Jean-Jacques fut l'hôte à l'Ermitage, et avec la comtesse d'Houdetot, qui lui inspira les pages brûlantes de la *Nouvelle Héloïse*. Mais Fontenelle, Voltaire, Rousseau sont descendus dans la tombe; quels liens communs uniront désormais ces philosophes, ces mondaines : ce sera, pour les unes, comme pour les dames de Noailles, les cordes ignobles de la terrible charrette qui les conduira à l'échafaud où se dressent Sanson et ses aides; pour les autres comme pour la duchesse de Choiseul, les entraves qui les jetèrent sur la paille de la Conciergerie ou des Madelonnettes, d'où elles ne sortirent vivantes que par miracle, et après avoir attendu, dans des angoisses plus terribles que la mort même,

> Le messager de mort, noir recruteur des ombres,
> Escorté d'infâmes soldats,
> Remplissant de leur nom les longs corridors sombres.

Les *Femmes philosophes* de M. de Lescure, qui sont une œuvre importante d'histoire, sont aussi une œuvre de style. Peintre de portraits, l'auteur a varié sa manière avec les figures mêmes qui passent devant lui : son pinceau, qui a de l'éclat, a aussi de la fermeté et de la sobriété: son dessin vif, spirituel, avec Mme de Staal-Delaunay, Mme d'Épinay, est plein de sentiment avec Mme d'Houdetot et Mme de Choiseul; il a de la dignité avec Mme de Beauvau, et de la grâce avec Mlle de Lespinasse. L'harmonie dans la variété: telle est l'impression que ce livre laisse après lui.

EUGÈNE ASSE.

---

**Les ducs de Guise et leur époque,** *étude historique sur le XVIe siècle,* par H. FORNERON, 2 vol. in-8°. Paris, Plon.

**Histoire de Philippe II,** *l'Espagne et l'Europe, jusqu'au départ de don Juan d'Autriche pour les Pays-Bas,* par LE MÊME. 2 vol. in-8°. Paris, Plon, 1881.

Nous saluons un nouvel historien. Si nouveau en effet, qu'il n'a même pas d'article dans le dernier Vapereau. Lacune étrange, puisque le premier ouvrage de M. Forneron (*les Ducs de Guise*) publié en 1877 avait été couronné par l'Institut avant l'impression du gros volume de la maison Hachette, qui a vu le jour à la fin de 1880; mais les personnages politiques y tiennent malheureusement plus de place que les hommes de lettres.

Le premier travail historique de M. Forneron, *les Ducs de Guise*, est bien écrit et rempli de révélations entièrement nouvelles. Ces deux volumes se lisent avec un vif intérêt. On avait déjà sur ce sujet une savante publication de M. le comte de Bouillé. Celle de M. Forneron, plus savante encore, écrite sur des documents inédits dont les sources sont toujours indiquées, ne lui ressemble en aucune façon. La première est, le plus souvent, une série d'apologies; dans la seconde, au contraire, les personnages sont presque toujours vus du mauvais côté. Le mal est énergiquement signalé sans atténuation; quant au bien qu'on aurait pu dire, il est trop souvent passé sous silence. Du reste, les deux ouvrages se complètent l'un par l'autre. Au point de vue de la couleur, de l'agrément de la lecture et de l'intérêt, l'ouvrage de M. Forneron est très supérieur à celui de son devancier. C'est un livre vivant; celui de M. de Bouillé est un livre mort. On peut y recourir pour chercher le récit et l'appréciation des faits; mais il est bien difficile de lire de suite les quatre volumes dont il se compose.

L'impartialité historique est-elle donc impossible? Non sans doute, mais elle est rare. Ne serait-il pas

cependant facile de dire la vérité complète dégagée de tout esprit de système? L'impartialité que nous demandons, que nous aimons est celle qui dévoile tout sur les personnages et sur les événements. Que rien ne soit omis, telle doit être la loi de l'historien. M. Forneron s'y est complètement soumis dans son *Histoire de Philippe II*. Ce justicier fanatique, la sanglante Marie, sa seconde femme, la charmante Élisabeth de Valois, Catherine de Médicis sa mère, la reine Élisabeth d'Angleterre, don Juan d'Autriche, le duc d'Albe lui-même et le prince d'Orange sont traités selon leurs mérites, sans réticences, sans exagération des fautes, des crimes commis par quelques-uns. L'éloge même leur est parfois décerné avec équité. On peut seulement remarquer que l'auteur est bien indulgent à l'égard de la bâtarde de Charles-Quint qu'il appelle « la douce Marguerite ». Douce en effet, si l'on veut comparer son administration des Pays-Bas avec celle du duc d'Albe; mais il n'en est pas moins vrai qu'elle a fait couler bien du sang innocent, et l'auteur ne le dissimule en aucune façon. Sa plume semble faire revivre ces personnages d'une vie nouvelle. On les voit parler, agir, s'agiter suivant leurs espérances et leurs passions. L'intérêt se soutient depuis la première ligne jusqu'à la dernière. Jamais de lacune, jamais de remplissage; l'effort de sa composition, qui a dû être considérable, n'apparaît nulle part.

Les ouvrages de M. Forneron ne sont pas de ceux dont on peut rendre compte, comme on le fait trop souvent, en se contentant de lire la préface. Pour les juger, on doit les étudier avec soin, et l'on est grandement récompensé. Sans doute on y trouve certains passages qui contredisent l'opinion commune. Ainsi, selon M. Forneron, le vice honteux reproché à Henri III par presque tous les historiens ne serait rien moins que prouvé et les « mignons » n'auraient été que de simples favoris dans l'acception honnête du mot. L'auteur aura bien de la peine à faire adopter son opinion à l'encontre de laquelle se trouve ce mot si typique de Henri IV, qui parle quelque part des « mignons de couchette ». On doit laisser à M. Forneron la responsabilité de son système, qu'il expose, du reste, en concluant qu'il y a doute.

L'histoire de Philippe II est très supérieure à celle des ducs de Guise que l'auteur a présentée sous la forme modeste d'une « étude ». Les deux volumes publiés du Philippe II sont une véritable monographie très complète de ce prince et de son époque. Aussi peut-on appliquer à ce beau livre, où l' « inédit » abonde, cette parole de M. Guizot: « Les monographies étudiées avec soin sont le moyen le plus sûr de faire faire à l'histoire de véritables progrès. » Ici, l'on ne saurait trop le répéter, l'impartialité est entière, même à l'égard des jésuites. Sans faire leur apologie, l'auteur montre, ce qu'on savait déjà, qu'ils ont été persécutés par les dominicains de l'Inquisition, et il apporte de nouvelles preuves à l'appui de cette persécution.

Les deux premiers mariages de Philippe II sont racontés brièvement, mais avec beaucoup de documents nouveaux. La fille de Henri VIII est peinte de main de maître. Quoique renfermé dans un cadre peu étendu, le tableau est achevé et saisissant. Quant à la troisième femme, Élisabeth, fille de Henri II et de Catherine, l'auteur dépeint avec détail l'existence tourmentée de cette reine. Elle avait été acceptée avec répugnance par ce débauché deux fois veuf. Quoique très catholique, Philippe ne se piquait pas de fidélité conjugale: sa troisième femme dut, comme les deux premières, se conformer à l'usage qui a consacré le droit des rois à l'adultère. La politique seule lui avait imposé une alliance avec une fille de France qui, au moment de son mariage, jouait encore aux osselets et à la poupée. Sa mère l'avait fait asseoir sur le trône d'Espagne dans l'espoir que sa fille y resterait Française. Lorsqu'elle fut véritablement reine d'Espagne, elle oublia sa patrie. M. Forneron en fournit la preuve. Sans doute, cette preuve ne peut se trouver dans la correspondance de la reine avec sa mère, et notamment dans la fameuse lettre transcrite pages 255 et 256 du tome premier. Il est évident, en effet, que cette lettre a été dictée ou tout au moins revue et corrigée par Philippe II. On peut s'étonner que l'auteur n'en ait pas fait la remarque alors que, quelques pages plus loin, il montre Philippe revoyant et corrigeant les projets de lettres de sa femme à sa mère. Du reste, Catherine put voir, lors de l'entrevue de Bayonne, que si la correspondance de sa fille était frelatée, les sentiments qu'on lui faisait exprimer étaient devenus les siens.

Élisabeth avait eu néanmoins quelque peine à s'habituer aux allures de la cour d'Espagne si roides, si guindées, si formalistes. En lisant les récits de M. Forneron, on se reporte à une scène de ***Ruy-Blas***. Victor Hugo n'a rien exagéré. Un seul trait suffira pour faire connaître jusqu'où s'étendait l'absurdité de l'étiquette espagnole. La reine avait été gravement malade; le traitement qu'on lui avait infligé était exactement celui du docteur Sangrado; cependant elle entra en convalescence. Sa mère pensait avec raison qu'un peu d'exercice lui était nécessaire. Il fallut faire jouer tous les ressorts de la diplomatie, entamer une véritable négociation, pour obtenir que la royale convalescente pût faire quelques tours à pied dans le jardin de son palais.

La sinistre figure de Philippe II plane sur tout l'ouvrage. Ce triste personnage, sanguinaire, débauché et dévot, multiplie en Espagne les bûchers de l'Inquisition. Chose étrange, cette horrible institution, avec ses cruautés raffinées, ne peut s'établir qu'en Espagne et en Portugal. Malgré sa puissance absolue, Philippe ne put introduire, ni à Naples, ni à Milan, ni dans les Pays-Bas, l'Inquisition « comme en Espagne ». Sans doute elle y existait, et le duc d'Albe, dans cette dernière contrée, fut atrocement sanguinaire; mais enfin ce n'était pas l'Inquisition espagnole. Par une amère dérision le saint office, en livrant les victimes au corrégidor, lui recommandait l'indulgence; mais il est sans exemple que le magistrat civil ait jamais eu égard à cette hypocrite recommandation.

Quant à l'infant don Carlos, M. Forneron repousse avec les historiens les plus autorisés le roman de l'a-

mour de cet idiot pour sa belle-mère. Il n'y a pas sur ce point une ombre de vérité, ni même de vraisemblance; mais ce cancan historique reproduit par Schiller fera vivre la légende, comme d'autres chefs-d'œuvre perpétueront la fable de Guillaume Tell.

L'espace nous manque pour faire connaître les sources auxquelles l'auteur a emprunté les documents sur lesquels il s'appuie. Disons seulement qu'ils sont indiqués en tête du premier volume et que des notes nombreuses renvoient aux textes des ouvrages cités.

M. Forneron paraît arrivé à la moitié de sa tâche. Le duc d'Albe vient d'être disgracié; don Juan est gouverneur des Pays-Bays, la ligue se forme en France, les relations de Philippe avec cette horde de scélérats vont être dévoilées, et sans doute avec des documents nouveaux qui produiront des révélations inattendues.

E. MEAUME.

# THÉOLOGIE

## RELIGION — ÉCRITURE SAINTE — LITURGIE

**La charité pour les morts et la consolation des vivants,** par M. J.-B. Gergerès, ancien magistrat. 2e édition, entièrement refondue. 1 vol. in-18 de xxiv-609 p. — Prix: 2 fr. 50.

**Le Purgatoire d'après les révélations des Saints,** par M. l'abbé Louvet, missionnaire apostolique. 1 vol. in-12. Paris, librairie Victor Palmé.

Ces deux volumes qui répondent aux préoccupations des chrétiens, à cette époque de l'année où le souvenir des morts revit dans toutes les mémoires, en font pas double emploi avec le *Livre de tous ceux qui souffrent,* de M. Léon Gautier, et les *Délices des âmes affligées,* par M. Olivier, curé de Roch.

Le premier en date, qui remonte à 1865, n'a rien perdu de son utilité pratique; c'est, en même temps qu'un ouvrage de philosophie morale et théologique, un livre de prières et de liturgie. La nature de l'homme et ses destinées, les dogmes et les enseignements de l'Église touchant les morts, les devoirs, honneurs et sentiments pieux envers les morts, enfin, les notions générales sur les prières et les œuvres satisfactoires pour les morts, sont successivement examinés et développés dans divers chapitres qui constituent les quatre premières parties. Dans la cinquième, sont expliqués les cérémonies et offices des défunts; dans la sixième et dernière, se trouvent les chants, prières et exercices qui conviennent à ce douloureux sujet. L'auteur a emprunté aux Pères de l'Église, aux orateurs chrétiens et aux auteurs modernes les plus autorisés leurs arguments et leurs pensées, ce qui donne à son livre un cachet que n'ont pas d'ordinaire les livres de dévotion. Les textes de l'Écriture et de la liturgie sont traduits un peu trop littéralement. C'est peut-être le seul reproche à faire à ce manuel de dévotion envers les morts.

Le second ouvrage, fruit des loisirs forcés que la maladie faisait à l'un de nos missionnaires français de la Cochinchine, est un véritable traité sur le *Purgatoire,* sujet souvent ébauché, mais jamais traité *ex professo,* sujet délicat à aborder, les théologiens ayant laissé dans une ombre discrète la plupart des questions qui se rattachent à ce dogme. L'auteur, qui s'adresse au cœur plus qu'à la raison de ses lecteurs, a écrit son livre sur des notes recueillies de longue date sur cet objet qui lui est familier; il donne la liste des principaux auteurs qu'il a consultés « loin de toute bibliothèque », ce qu'il constate avec regret. Il n'a pas laissé de donner la liste de ses auteurs, tant pour la partie historique que pour la partie dogmatique; on ne peut donc lui faire un reproche de n'avoir pas connu et cité le traité *De novissimis,* sur le même sujet du Père Schauppe, auteur moderne, qui a donné le traité le plus estimé sur cette matière. »

V. D.

**Manuel biblique** à l'usage des séminaires. *Ancien Testament:* Tome II. *Livres historiques — sapientiaux — prophétiques,* par F. Vigouroux, prêtre de Saint-Sulpice. Roger et Chernoviz, éditeurs, 7, rue des Grands-Augustins. Paris, 1880.

Entre les deux tendances religieuses dont l'une ne tient compte ni du progrès des sciences ni des besoins de l'esprit, et dont l'autre veut unir la foi avec la raison pour former les croyances de l'avenir, il s'en trouve une troisième, qui entreprend de tout concilier sans rien sacrifier, mais qui, pareille aux remous formés entre deux courants contraires, tourne sur elle-même, pendant que les deux autres s'éloignent, chacune de son côté. A cette école du mouvement sur place appartiennent aujourd'hui bien des hommes dont le mérite, les bonnes intentions et le parfait insuccès sont également incontestables. M. l'abbé Vigouroux est du nombre de ces athlètes malheureux; son *Manuel biblique* le montre surabondamment.

Ainsi il est désormais prouvé, du moins pour ceux qui ne nient pas l'évidence, que la plupart des livres saints ont eu pour auteurs, non pas les personnages dont ils portent le nom, mais des écrivains postérieurs qui ont réuni, en les modifiant quelquefois, les traditions des temps anciens, relatives à leurs héros. M. l'abbé Vigouroux nous donne très consciencieusement les preuves de la critique moderne, et presque toujours il les repousse avec les arguments de la foi et non sans une admirable simplicité. En voici un

exemple : C'est le père Tobie, regardé par M. Vigouroux comme un personnage historique, qui a écrit son livre en collaboration avec son fils ; l'ange Raphaël, en effet, le leur a donné et ils ont obéi (p. 132). L'orthodoxie ne nous semble pas avoir de si grandes exigences. Elle affirme l'inspiration des écrits saints ; mais elle n'oblige pas d'en rechercher ainsi la paternité. Il eût donc été possible, en ne sacrifiant en somme que des hypothèses, de faire à la critique religieuse de bien plus grandes concessions et la religion n'y eût certainement rien perdu.

Sur le terrain des sciences physiques, comme sur celui de la critique des textes, nous avons à signaler dans le *Manuel biblique* le même esprit d'indécision. A propos de Josué, M. Vigouroux admet que Dieu n'a arrêté ni le soleil, puisqu'il est immobile, ni la terre, parce qu'il en fût résulté une perturbation universelle ; de même pour le fameux cadran solaire, dont le prophète Isaïe aurait fait rétrograder l'ombre de plusieurs degrés ; ce n'est ni le soleil ni la terre que la volonté de Dieu a dérangés, et cependant le miracle a eu lieu réellement. Dans le premier cas, le soleil, malgré la rotation de la terre, est resté visible au moyen de réflecteurs qui ont fait dévier ses rayons ; dans le second cas, c'est une déviation analogue qui a causé celle de l'ombre sur le cadran. Comme le miracle de Josué, celui de Jonas a pu se passer sans la moindre violation des lois de la nature. Il est vraisemblable que le poisson qui a englouti le prophète était non pas une baleine, comme on le croit vulgairement, « mais une espèce de requin très vorace, qui abonde dans la Méditerranée..... On a trouvé un cheval dans le ventre d'un de ces poissons... Et dans celui d'un autre, un homme avec son armure..... En 1758, un matelot tomba d'une frégate dans la mer ; un requin était tout près..... et la victime disparut sur-le-champ dans sa large gueule..... Au moment même le capitaine eut assez de présence d'esprit pour ordonner de tirer sur le monstre..... qui cracha aussitôt le matelot..... légèrement blessé..... il fut bientôt repêché... Le poisson lui-même fut pris et mis à sécher. Le capitaine en fit don au matelot....... qui se mit à parcourir l'Europe pour le montrer. » (p. 627).

Est-ce défendre la religion, nous le demandons à nos lecteurs les plus pieux, que de mettre à son service de pareils arguments ? M. Vigouroux nous affirme que la décision du saint office condamnant Galilée ne lie pas les fidèles ; nous voulons bien le croire ; mais alors pourquoi repousser la solution de la critique religieuse, qui regarde les faits dont il s'agit comme des chants héroïques ou comme des apologues ? La théologie classique eût dû sans doute renoncer à des interprétations qui lui sont chères, mais le dogme lui-même eût grandi en honneur et en respect.

C'est encore une théorie indécise, boitant des deux côtés, comme dirait la Bible, que M. Vigouroux nous offre sur la prophétie ; c'est, d'après lui, la révélation surnaturelle de la volonté de Dieu. Dieu se révèle par la parole, par la vision et par le songe ; voilà qui est bien clair et bien orthodoxe. Mais alors comment admettre que la parole dont il est question « n'est pas un langage articulé et sensible aux oreilles corporelles, mais une voix qui se faisait entendre au dedans et que les visions n'avaient pas lieu en réalité, mais en imagination » ? N'est-ce pas dire, comme le rationalisme religieux, que la prophétie n'était pas un fait surnaturel, mais un phénomène purement subjectif ? N'est-ce pas dire que les prophètes n'ont pas été de vulgaires faiseurs d'oracles, mais des esprits élevés que le travail intellectuel, le sentiment du bien et l'amour du devoir ont amenés à la claire prévision des événements et aux plus viriles résolutions dans l'intérêt de la justice et de la vérité ? N'est-ce pas dire enfin que le merveilleux dans la prophétie, ce n'est pas la réalité qui l'a créé, mais l'imagination des hommes ?

Certainement M. l'abbé Vigouroux ne va pas aussi loin ; mais, malgré la science presque universelle dont il fait preuve dans son livre qui n'est pas un manuel, mais une véritable somme théologique, et ne laisse rien à faire à ceux pour lesquels il l'a écrit, M. Vigouroux reste en quelque sorte l'exemple vivant qu'en religion, comme en toutes choses, *donner et retenir ne vaut*. On ne peut pas plus servir à la fois la science et l'orthodoxie que Dieu et Mammon ; il faut opter. Une autre tâche aurait pu, ce nous semble, s'offrir à un homme de la valeur de M. Vigouroux et une plus forte nourriture être donnée aux jeunes lévites destinés au sacerdoce. L'enseignement biblique n'a pas à craindre de faire à la critique des concessions en ce qui touche à la forme des vérités éternelles de la révélation. Seules ces vérités elles-mêmes, élevées au-dessus des contingences littéraires et historiques, doivent être mises en lumière, défendues par l'apologétique et représentées telles qu'elles le sont, c'est-à-dire comme les bases nécessaires de la morale universelle et de l'ordre social. C'est surtout ces grands principes que M. Vigouroux eût pu s'attacher à propager avec une chaleur qui manque peut-être dans son ouvrage, et qui eût, sans nul doute, porté la conviction dans les cœurs. Cette tâche était-elle au-dessus de ses forces ? Non, certes ; mais, puisqu'il ne l'a pas accomplie, elle était sans doute au-dessus de son pouvoir.

A. AS.

---

# JURISPRUDENCE

**Les avocats aux conseils du roi,** étude sur l'ancien régime judiciaire de la France, par ÉMILE BOS, ancien avocat au Conseil d'État et à la Cour de cassation. Marchal, Billard et Cie, éditeurs, 27, place Dauphine. 1881.

Nous ne connaissons guère de lecture plus attachante que celle que nous venons de faire du livre de M. Bos. Ancien avocat au Conseil d'État et à la Cour de cassation, il a voulu retracer l'histoire de ses ancêtres; il l'a fait avec amour, et, disons-le, avec impartialité, distribuant çà et là l'éloge ou le blâme, sévère souvent, mais toujours sincère.

Que de choses et que d'événements dans ces cinq cent soixante-quatre pages et dans ces douze chapitres, et quelle fière langue parlaient nos pères! Aux XIIe et XIIIe siècles, celui qui faisait appel d'une décision disait au juge qui l'avait rendue : « Vous avez fet le jugement faus et malvès, comme malvès que voz estes. » *Quantum mutatus!...* Et point n'étaient bons, ma foi! les juges des temps passés; que de crimes commis au nom de la justice, que de vexations supportées, que d'angoisses subies, que de prévarications!

Signalons les chapitres consacrés aux querelles des avocats au Conseil et des avocats au parlement, aux mésaventures du grand Corneille, aux infortunés Calas, Sirven, de la Barre et Lally-Tollendal, à Linguet, aux fameux procès de Beaumarchais, à celui de Mirabeau avec la comtesse sa femme.

M. Bos nous fournit aussi sur Danton des révélations inattendues et appuyées de documents authentiques, et il termine son œuvre en nous retraçant la sympathique physionomie du célèbre Chauveau-Lagarde, le défenseur de Marie-Antoinette. Ouvrez ce livre, croyez-m'en, et lisez : vous n'aurez point perdu votre peine.

**Les grandes inventions modernes dans les sciences, l'industrie et les arts,** par LOUIS FIGUIER, ouvrage à l'usage de la jeunesse. 8e édit., Hachette, 1880.

8e édition! voilà qui en dit assez, n'est-ce pas? pour qu'il soit inutile de faire l'éloge de l'auteur. Vulgariser les grandes inventions scientifiques modernes, tel a été le but de M. Figuier. Imprimerie, gravure, lithographie, papier, boussoles, horloges et montres, verre, télescope, microscope, machines à vapeur, machines électriques, télégraphe, galvanoplastie, éclairage, aérostats, photographie, téléphone et phonographe, que de choses en si peu d'espace, et comme vont facilement passer les longues soirées de famille à parcourir tous ces chapitres et à admirer toutes ces images que j'ai là sous les yeux! Je préfère, je l'avoue, cette littérature scientifique, égayée d'anecdotes, à ces œuvres niaises et plates qui composaient, il n'y a pas longtemps encore, la bibliothèque de l'enfance. M. Figuier a ouvert la voie; Jules Verne, qui s'y est engagé après lui, n'a pas eu, que je sache, à s'en plaindre. A qui le tour?

**Mélanges de droit, de jurisprudence et de législation,** par A. VALETTE, membre de l'Institut, etc., recueillis et publiés par les soins de MM. F. HÉROLD et Ch. LYON-CAEN. Marescq aîné et Delamotte fils et Cie, 1880, t. II.

Nous avons annoncé déjà le premier volume lors de son apparition. Le tome II n'a pas tardé à le suivre; il est digne de son aîné. Il renferme les plus célèbres consultations de l'éminent professeur. Nous citerons notamment celle que M. Valette a donnée en faveur du docteur Déclat, légataire du duc de Caderousse-Gramont, qui n'est rien moins qu'un chef-d'œuvre. MM. Hérold et Lyon-Caen ont consacré la troisième partie à des articles échappés à la plume savante du grand jurisconsulte sur des questions de législation et particulièrement d'enseignement : parité héréditaire, réformes de la législation hypothécaire, crimes et délits commis en pays étrangers, etc. Puis viennent les rapports et les discours aux Assemblées nationales de 1848 et de 1849; publicité du contrat de mariage, délit d'usure, publicité des aliénations immobilières, formation des listes du jury criminel, revision des procès criminels, etc.

Le rapport sur le duel mérite, entre tous, une mention spéciale. Une loi répressive du duel est conforme à la justice; elle est nécessaire, et la jurisprudence ne peut y suppléer. Mais il convient de s'en tenir à une répression modérée. Telle a été la thèse de M. Valette : elle n'a point vieilli. Mais quand triomphera-t-elle?

**Répétitions écrites sur le droit administratif,** contenant l'exposé des principes généraux, leurs motifs et la solution des questions théoriques, par M. L. CABANTOUS, doyen de la Faculté de droit d'Aix, et J. LIÉGEOIS, professeur de droit administratif à la Faculté de Nancy. Marescq aîné, 1881. 6e édit., 1er fascicule.

Rien de plus changeant que les matières administratives dans leurs rapports avec le droit public; et, avec la manie de réglementation à outrance dont sont possédés nos législateurs, avec ce besoin de changements qui nous caractérise entre toutes les nations politiques, il n'est pas un auteur écrivant sur le droit administratif qui puisse affirmer que son livre, né hier, sera demain encore d'une application pratique.

Aussi M. Liégeois a-t-il dû modifier sur bien des points et compléter par bien des notes l'œuvre classique de Cabantous. Il l'a fait dans un esprit essentiellement libéral. S'il se croit par exemple obligé comme jurisconsulte de reconnaître la légalité des décisions des commissions mixtes instituées en 1851, il a le soin d'ajouter aussitôt que ce qui est légal n'est pas toujours juste. S'il rencontre en chemin le nouveau projet de loi sur la réforme judiciaire, il exprime hautement cette opinion que toucher, ne fût-ce qu'un jour, à l'inamovibilité, c'est atteindre l'institution judiciaire dans son essence même.

La première partie de l'ouvrage est consacrée aux pouvoirs publics et à leur organisation : pouvoirs législatif et exécutif. Puis viennent les agents administratifs, ministres, préfets, etc., les conseils administratifs avec leurs diverses attributions; enfin l'auteur commence l'étude de la juridiction administrative, et s'arrête aux conseils de préfecture. Nous annoncerons la suite quand elle aura paru.

**La fraternité humaine**, par Francesco Vigano, traduction de Mme Jules Favre, née Velten, avec un nouvel appendice et des notes statistiques de l'auteur. Guillaumin, 1880.

L'auteur est un apôtre fervent du système coopératif; il espère arriver par le principe de la fraternité humaine à fonder la paix universelle sur les bases de la justice.

Son livre est plein de faits et de documents précieux. C'est une œuvre sérieusement faite et digne d'attention. Une première partie est consacrée aux différentes formes de sociétés de secours mutuels. Puis vient l'étude des sociétés coopératives, sociétés de consommation, banques populaires, sociétés de production, le tout appuyé sur de nombreux exemples.

Mais l'auteur croit que, tout en développant le mouvement coopératif comme il convient dans les conditions actuelles, il ne faut pas s'arrêter là.

Bien des extensions sont possibles : telles seraient les sociétés coopératives agricoles de participation, les sociétés manufacturières de coparticipation, les sociétés coopératives commerciales de coparticipation, les sociétés coopératives de grande industrie et d'utilité publique, les sociétés coopératives de crédit national, et tout cela pour aboutir au *familistère* ou *phalanstère*.

M. Vigano cite à ce propos l'institution du familistère de Guise, organisée par M. Godin, et l'association de famille établie à Condé-sur-Vesgre, dans le département de Seine-et-Oise.

Il rappelle, en terminant, le « congrès-coopération » et l'exposition tenus à Londres en 1869, et espère même qu'on en arrivera à ce qu'il appelle la *commune* ou *municipe coopératif*.

Un appendice est consacré aux progrès accomplis en Europe depuis 1873 par l'idée de coopération et à des notes statistiques relatives aux banques populaires italiennes ou allemandes.

Il y a dans le travail de M. Vigano bien des germes féconds, dont l'éclosion appartient sans doute à l'avenir. Il y a bien des idées généreuses, qui partent d'un grand cœur, et que nous n'oserions qualifier d'utopiques. Laissons à de plus hardis le soin laborieux de les mettre en pratique.

**Nouvelle Jurisprudence et Traité pratique** sur les locations mobilières et immobilières, boutiques, magasins, appartements, maisons entières, hôtels particuliers meublés ou non, terres, prairies, moulins, eau, chasse, etc., en harmonie avec la jurisprudence toute récente des cours et tribunaux, par O. Masselin. Tome Ier : *Obligations des propriétaires ou bailleurs*. Ducher, 51, rue des Écoles. 1880.

Ce titre un peu long a cela de bon qu'il vous met de suite au courant de ce que vous trouverez en feuilletant le livre de M. Masselin. Une telle œuvre ne s'analyse pas; elle se consulte. Et qui n'en a pas besoin? Ne sommes-nous pas tous plus ou moins un peu propriétaires, et beaucoup locataires? Et, à ce double titre, sommes-nous sûrs de bien connaître nos droits et nos devoirs dans nos rapports les uns avec les autres? Que de grosses réparations nous voudrions mettre sur le compte des propriétaires! Et comme ceux-ci souvent payent leurs locataires de retour! *Nil sub sole novi :* c'est l'éternelle histoire de la poutre et de la paille.

Mais voilà qui nous éloigne du livre de M. Masselin, que nous ne voulons pas quitter sans signaler le dernier chapitre consacré aux obligations envers le Trésor public et la caisse municipale. F. W.

**De la cessibilité des créances à Rome**, par Antonin Cros-Mayrevieille, docteur en droit. Paris, E. Thorin, 1880. In-8° de VIII-116 pages.

M. Antonin Cros-Mayrevieille a soutenu, devant la Faculté de droit de Toulouse, une thèse intéressante dont il publie à part la partie consacrée au droit romain, sous ce titre : *De la cessibilité des créances à Rome*. Sa doctrine est celle de Paul Gide, l'éminent professeur récemment enlevé à la science, et d'autres savants qui font autorité. D'accord avec ces jurisconsultes, M. Antonin Cros-Mayrevieille estime que les créances ont toujours pu être à Rome l'objet d'un transport utile, prévu et sanctionné par les dispositions législatives. Il étudie les divers modes de transfert des créances et les effets de ce transfert.

Son exposition est claire et ne manque point de mérite : j'ai noté cependant quelques défaillances. Cette phrase, par exemple, est malheureuse : « Sommes-nous plus choqués dans les principes du droit naturel, qui font le plus bel apanage de la raison humaine », etc. (p. 15)? Mais ces négligences sont rares; et, somme toute, cette étude est d'une lecture facile et profitable. P. V.

# PHILOSOPHIE

## MORALE — ÉDUCATION — RHÉTORIQUE

**Essais de philosophie politique,** par le comte DE VIREL. 1 vol. in-8°. Paris, A. Ghio. 1880.

Nous connaissons peu de livres d'une lecture aussi difficile que cet ouvrage.

L'auteur est, à n'en pas douter, un lettré des plus délicats; il sait goûter les beautés des littératures grecque et latine, il sait aussi démêler quelles pensées et quels sentiments ont inspiré les chefs-d'œuvre qu'il admire; il n'est pas sans avoir un certain talent d'écrivain et il est un de ces catholiques non pas de l'école, mais de la famille pour ainsi dire des Montalembert, des Augustin Cochin, de ces catholiques qu'on est heureux, si l'on ne partage pas leurs opinions, d'avoir pour contradicteurs; ses goûts, son intelligence, son caractère, commande toute sympathie et toute estime. On trouve de nouvelles raisons de le tenir en grande considération à chacune des pages de son livre; mais, vient-on d'en lire une, il faut, pour passer à la suivante, faire un très grand effort de volonté: il n'a pas traité d'une manière intéressante un sujet pourtant plein d'intérêt.

Nous avons dit un sujet, c'est deux qu'il nous eût fallu dire.

Le volume comprend deux études.

Par la première, M. de Virel s'est proposé de nous faire connaître la nature et la fonction de la tradition en matière politique, et par la seconde, les rapports du catholicisme et de la liberté.

C'est à la lecture de la première, surtout, qu'il est malaisé de s'attacher. Trop de digressions. Une causerie peut et doit même n'être pas ordonnée; il importe qu'un livre soit composé, il faut, non seulement que toutes les propositions émises servent bien à préparer la solution du problème que l'on a dessein d'étudier, mais encore qu'elles soient développées avec une mesure telle, qu'elles ne paraissent pas une thèse à côté de la principale; elles sont ingénieuses et elles se rapportent directement au sujet. Pour savantes qu'elles soient, elles causent de l'ennui, si elles font oublier cela même qui est en question. M. de Virel, qui a beaucoup lu, beaucoup voyagé, s'abandonne trop à ses souvenirs de lecture et de voyage; il fait de la critique littéraire, il fait de la critique historique; ce qu'il dit tend bien à la démonstration qu'il veut nous faire accepter, mais trente pages sont inutiles là où un seul mot suffirait. C'est une discussion sur le déterminisme et la tradition qui nous est annoncée et c'est une suite d'études sur Prométhée, sur les Moiræ, qui nous paraît offerte; elles ne sont pas à leur place. Autre reproche: l'auteur abuse des citations; les savants sauraient certes excuser le grand luxe d'érudition qu'il étale, mais les savants ne sont pas nombreux; la grande majorité des lecteurs sont des hommes qui ne lisent guère Eschyle en plein texte; ils sont devenus ignorants de la littérature grecque, et les ignorants sont terribles; ils n'aiment pas qu'on leur donne des leçons, ils traitent de pédant quiconque fait, sans y prendre garde souvent, étalage d'un savoir qu'ils n'ont pas ou qu'ils n'ont plus.

M. de Virel croit pouvoir constater que sur toute la surface de l'Europe intellectuelle et savante, en Allemagne, en Angleterre, les penseurs et les grands historiens s'appliquent à prouver, « dans des livres d'une très grande valeur et d'une très grande portée » que notre volonté n'est pas libre, par la raison qu'en toute chose chacun de ses actes est déterminé fatalement par les circonstances extérieures; il pense devoir reconnaître qu'en France la tendance est tout autre: on y nie que le témoignage de la conscience soit une opération de l'esprit faillible comme les autres, une simple opinion; on y croit à l'évidence, non seulement dans l'ordre intellectuel, sans laquelle nulle science n'aurait de fondement et n'existerait, et le système qui explique le monde par la science croulerait par la base, et l'intellect ne serait qu'une machine travaillant dans le vide, mais aussi dans l'ordre moral. La France n'est donc pas malade du mal philosophique; son mal, dans son origine, dans sa nature, est inévitablement politique. Il provient uniquement d'une fausse conception de la nature de la tradition. Pour les uns, la tradition n'est que routine; pour d'autres, elle n'est ni bonne ni mauvaise, elle ne vaut que par l'usage qu'on en fait, et c'est à la raison, en somme, de discerner quand et de quelle façon il convient d'en user; pour d'autres encore, la force doit tout régler; une quatrième opinion, celle de ceux qui rejettent tout empirisme et rattachent leur foi politique à leur foi religieuse. M. de Virel condamne toutes ces opinions trop étroites; il conçoit la tradition comme une force en soi indéterminée, susceptible de mille formes diverses, « qui s'incorpore — jamais indissolublement — et se décorpore (il demande pardon de ce mot barbare), qui anime tout, pénètre tout, mais n'est solidaire de rien ». Il la conçoit « comme un esprit actif et vivant, *spiritus spiritans,* pour employer le style de Spinoza ». La morpholâtrie et la négation de la tradition sont, suivant lui, deux erreurs à extirper de nos esprits, deux réformes à opérer dans nos habitudes intellectuelles. Le mot morpholâtrie est bien trouvé; et la thèse laisse apparaître, chez l'auteur, en même temps qu'une grande indépendance d'esprit, une grande culture philosophique.

L'autre étude : ***Du libéralisme catholique,*** présente, avec les mêmes défauts, les mêmes qualités, mais à

un degré moindre; elle se laisse lire plus aisément, mais elle ne diffère que trop peu de tel ou tel travail écrit par un catholique indépendant sur le même sujet. Elle est divisée en deux parties : *du rapport des religions et des politiques*, la thèse générale; *le catholicisme et la liberté*, la thèse particulière, se rapportant aux événements contemporains.

Les religions exercent une influence sur la vie des peuples, cela ne se peut guère contester, à ne tenir compte que des faits historiques; mais il y a plus, les rapports des diverses religions avec les divers systèmes politiques sont nécessaires, ils ne peuvent pas ne pas être; la politique, elle aussi, a des rapports avec la religion, et celle-là ne saurait être si celle-ci ne l'est. Suivent trois chapitres assez intéressants : *des religions panthéistes, des religions dualistes, du christianisme;* puis trois encore, ceux-là tout à fait inutiles : *les adoniazouses, de la beauté des femmes, Horace et Pindare.*

Les cent dernières pages du volume sont toutes à lire; ce qui est dit de l'infaillibilité, de la politique du clergé en France, des droits de l'État, ne laissera pas de causer quelque étonnement; mais la distinction faite entre le libéralisme catholique et le catholicisme libéral, sera estimée n'être que la distinction entre deux étiquettes sans grand usage; il est peu de catholiques libéraux, et de libéraux catholiques on pourra se demander s'il en est seulement deux. Il est à douter, en effet, que M. de Virel ait trouvé des adhérents à sa doctrine mi-religieuse et mi-politique. Son libéralisme ne part et ne relève d'aucune religion, de la philosophie seule, et son catholicisme n'est pas le commencement, mais, au contraire, le complément de son spiritualisme; c'est une profession qu'il explique. Il nous est permis de prévoir que les théories de M. de Virel ne trouveront aucun accueil favorable; il nous l'est moins de répondre à la question que tout lecteur, croyant bien que l'excellence d'une doctrine ne se juge pas au nombre de ceux qui l'admettent, devra se poser, à cette question de savoir si ces théories ne mériteraient pas de trouver des esprits disposés à les accueillir, et à contrarier, par suite, la diffusion de deux doctrines nouvelles, du criticisme de M. Renouvier, de l'évolutionisme de M. Spencer. Les *Essais de philosophie politique* sont un livre mal composé, mais un livre pourtant très considérable; c'est tout ce que nous voulons dire, et c'est tout ce que nous disons.

F. G.

**Le Gentleman,** par UN DIPLOMATE. 1 vol. Chez E. Plon et C^ie^, éditeurs. Paris, 1880.

Voilà un livre qui est peut-être destiné, dans la pensée de l'auteur, à remplacer les anciens manuels de *Civilité puérile et honnête.* La première partie ne se compose guère que de préceptes et de maximes, empruntés pour la plupart à des moralistes. En voici quelques-uns :

« L'honneur est comme une pierre précieuse; la tache la plus légère en ternit l'éclat et lui ôte presque tout son prix. » (BEAUCHÊNE.)

« L'honnête homme peut se taire sur certaines choses, le sage souvent s'en fait un devoir; mais il ne doit jamais dire le contraire de ce qu'il pense : il n'a pas le droit de disposer de la vérité au gré de sa trompeuse sagesse ou de sa volonté, si pure qu'il l'a croie; *une bonne cause ne peut pas être servie par la fraude.* » (JACOBI.)

« Les personnes sans caractère sont celles qui promettent le plus et qui tiennent le moins. » (SANIAL DUBAY.)

« La véritable politesse naît ou de la profondeur de l'esprit ou de l'abondance du cœur. » (LOUIS BOERNE.)

La seconde partie contient les portraits de personnages ayant mérité d'être considérés comme de vrais gentlemen. Passe pour les marquis de Pomponne, de Sa Da Bandeira, de Gargallo et de Fronteira, comme pour Eugène de Costa, Courtin, le chevalier de Hannekart, le vicomte d'Almeida, Luigi Blanch, du Fay et quelques autres; mais ouvrir la liste par les noms d'Aristide, de Thémistocle, d'Agricola, n'est-ce pas imiter ce bon Perrot d'Ablancourt qui, dans sa traduction des *Commentaires de César,* appelle Vercingétorix un *gentilhomme d'Auvergne?*

H. G.

# QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

## ÉTUDES D'ÉCONOMIE ET D'HISTOIRE POLITIQUE ET SOCIALE

**Annuaire de l'économie politique et de la statistique.** Guillaumin, 1 vol. 1880.

Cette publication vient d'atteindre sa 39^e^ année. Elle est dirigée par M. Maurice Block dont les actifs collaborateurs sont Joseph Garnier, Paul Boiteau, Vasselowski, J. Clément, J. Lefort, Alph. Courtois, T. Loua et Jacques de Boisjoslin, le célèbre auteur de *l'Ethnographie de la France,* parue chez Didier et que son succès en Europe a tout de suite épuisée.

Pour faciliter les recherches dans les 39 volumes de cette précieuse collection riche en faits et en documents de toute sorte, il a été dressé une table générale, alphabétique et analytique des matières. Les penseurs savent combien ces tables sont intéressantes et instructives. L'étude comparative des annuaires, faite avec une méthode intelligente, est tout un enseignement: on en jugera par les observations diverses qui ressortent de ces tables comparées et qui sont le sommaire commenté, l'analyse explicative de l'annuaire de 1880. On s'assurera que, pour *qui sait lire,* l'annuaire donne *la mesure de la civilisation.*-Vie morale écono-

mique, force militaire, dépenses, affectation des ressources aux divers besoins sociaux, tout se trouve dans l'*Annuaire*, c'est là qu'on peut voir quel est le pays le plus civilisé, celui qui dépense le plus pour tel ou tel objet, etc.

L'*Annuaire* est divisé en quatre parties : 1° France, 2° Paris ; 3° Colonies ; 4° Étranger. Page 3, nous constatons, relativement au mouvement de la population en France, qu'il y a ralentissement. Les naissances sont en déficit. Les mariages décroissent, les décès diminuent. Conclusion : le pays est prudent; la France est malthusienne, comme Proudhon le constatait avec son flétrissant sarcasme. Tout est dans un état stable. La vie moyenne est bonne. Les conditions hygiéniques s'améliorent; mais la morale publique, au point de vue généreux, intellectuel, artistique, héroïque, a sensiblement baissé. L'aliénation mentale (page 180) nous donne une proportion instructive des idiots et des fous dans les familles et dans les asiles. Contrairement à ce qu'on affirme, la religion et la politique ne sont pas les causes les plus nombreuses et les plus influentes; les passions, pas davantage. Les chagrins domestiques sont, par exemple, très désastreux. L'alcoolisme fait aussi un très grand nombre de victimes chez les hommes, l'amour trahi, la maternité contrariée chez les femmes.

Nous remarquons, à propos des sociétés de secours mutuels (page 189), que les pays germaniques en ont moins que les autres.

Comme instruction publique, le rapport du droit et de la médecine est le même chez nous et en Allemagne.

Que l'on se rappelle quelle affaire c'était en 1830 que d'écrire une lettre ! Aujourd'hui il ne s'agit plus de lettres, mais de télégrammes. Comparativement de 1864 à 1878 le nombre en a augmenté de 1 à 11 millions. Le résultat est : 1° accroissement du nombre des participants ; 2° amélioration du mouvement social (page 315).

Page 357, nous voyons la garance en décadence. Pourquoi ? idem pour l'indigo. Il devient évident que l'industrie tend à supprimer les ressources naturelles. Page 370, lisez par exemple avec quoi se fabrique l'alcool. C'est un tableau instructif. Entre la consommation des vins et des alcools, il n'y a pas de rapport; examinez aussi quelle petite part de consommation est attribuée aux combustibles qui, pour l'octroi, sont à Paris, par exemple, de 58 o/o en baisse sur les boissons. Les conséquences en sont visibles pour les incendies (pages 457 et 459). Le combustible est un indice de la richesse à Paris. Dans les campagnes, il n'en est pas ainsi : tous les paysans ont du feu, tandis que les bourgeois riches s'en passent.

L'éclairage au gaz augmente. Le nombre des participants se multiplie; si l'on compare les vins, les alcools avec les observations faites pour la soie, la garance, on pourra conclure avec nous de la suprématie de l'artificiel sur le naturel.

A la page 463, nous trouvons les Omnibus et les Tramways. Le nombre des voyages, si nous comparons avec le chiffre des annuaires précédents, en trente ans, le nombre des participants à la civilisation, a quadruplé et la population n'est encore que de trente-six millions. Aller et venir, monter et descendre, ce sera bientôt toute la civilisation.

Les faillites se proportionnent en décroissance du commerce d'alimentation à la toilette et l'habillement est enfin au transport (page 317).

Le tableau des nations qui ont pris part à l'Exposition de 1878 occupe la page 480. Les nations germaniques viennent en première ligne, puis apparaissent les nations slaves et latines, etc.

Aussi dans l'*Annuaire de l'économie politique et de la statistique* se trouve bien, comme nous l'avons dit, la mesure de la civilisation selon les races. Les lois qui régissent les sociétés s'y expriment par des chiffres. La science sociale devient une notation algébrique selon les définitions très justes de M. Jacques de Boisjolin, dans sa belle ethnographie de la France, comme Helmholtz fait la chimie des sens et le compte des vibrations, comme Marey mathématise la circulation, le statisticien note les moindres mouvements du corps social; mais il faut savoir lire dans ces chiffres, tirer la conclusion de ces tableaux comparatifs. C'est sans doute la première fois qu'une semblable étude a été faite dans les revues et les journaux surtout si dédaigneux des livres, précis, technique, et des leçons qui y sont contenues. Toutefois nous n'avons fait qu'effleurer la matière, nous nous sommes bornés, selon le devoir qui nous incombe ici, à bien faire ressortir ce que contient cette bibliothèque spéciale de statistique et d'économie politique qui s'appelle l'*Annuaire* et qui est publié chez Guillaumin.

M. C.

**La Sociologie,** par E. DE ROBERTY. 1 vol. Germer-Baillière.

Cet ouvrage fait partie de la *Bibliothèque scientifique internationale.* Ce n'est ni une œuvre de polémique ni un exposé dogmatique, c'est un essai de philosophie sociale. L'auteur a surtout cherché à préciser la place, le caractère, la méthode et les tendances de la science toute nouvelle qui étudie les sociétés humaines avec les procédés des sciences naturelles. M. de Roberty se rattache à l'école d'Auguste Comte et ne renie point les doctrines d'Herbert Spencer. Il s'accommode des formules de M. Littré. Il s'écarte à son gré des voies tracées par ces illustres maîtres et au besoin leur fait leur procès.

Ce livre est un essai dont toutes les parties appartiennent au domaine de la philosophie particulière de la science sociale. Son défaut principal, défaut qui sera de longtemps celui de tous les ouvrages de ce genre, est de traiter de matières relevant de la philosophie, d'une science qui existe à peine, qui n'est pas constituée d'une manière définitive, et d'avoir en conséquence été obligé d'user de l'hypothèse sous toutes ses formes. Les lois qui régissent les sociétés et qui expriment les relations constantes des phénomènes sociaux, tant entre eux qu'avec les phénomènes et les propriétés d'un ordre différent, étant presque totale-

ment inconnues, et les grandes découvertes sociologiques étant encore à faire, l'auteur ne pouvait évidemment en déduire ni les méthodes sociologiques ni les divisions de la science, ni une détermination précise de ses rapports avec les sciences voisines. Il ne pouvait que faire des inductions approximatives dont les lacunes inévitables devaient naturellement être comblées par des suppositions. La déduction faisant défaut, l'hypothèse a pris sinon toute la place, du moins bien plus de place qu'il ne lui en revenait de droit; au nombre de ces suppositions, il y a quelques conjectures dont la vérification n'est pas encore possible; mais on les distingue facilement des hypothèses que l'auteur a tâché de vérifier lui-même à l'aide des faibles moyens que la science actuelle des sociétés met à notre disposition.

L'auteur aborde d'abord le problème sociologique et élague les aberrations courantes; il explique sa méthode, la motive et la compare. La place de la sociologie dans les sciences et la division de la sociologie l'occupent ensuite, la nature des rapports entre la biologie, la sociologie et la psychologie clôt l'ouvrage. Dans la conclusion, on lit avec intérêt la comparaison et le parallèle de l'école monotiste et de l'école positiviste. En tête on lit la parole féconde d'Horace.

*Rem bene si poteris, sinon quocumque modo, rem.*

L'ouvrage de M. de Roberty est armé de toutes pièces contre le monisme, ce nouveau compromis entre la science moderne et l'antique ou plutôt l'éternellement indestructible métaphysique. Le monisme, qu'on pourrait appeler le panénergisme, est l'héritier légitime et direct du panthéisme mourant. Il est éclos en Allemagne à la suite des remarquables travaux inspirés aux savants allemands par les idées rapidement devenues populaires en Europe de Darwin et Wallace. Leibniz, avec sa monade, a sans doute inspiré ce mouvement qui compte parmi ses chefs reconnus le naturaliste Haeckel. Le nouveau système a pour but de concilier la philosophie avec ce qu'on est convenu d'appeler le dernier mot de la science ou, pour parler plus exactement, avec le dernier mot des hypothèses scientifiques. La fatalité des esprits métaphysiques est de ne pas voir seulement dans ces théories un simple fragment d'une conception du monde qui se fonde sur toute la science, mais d'en faire sortir une nouvelle conception de l'univers. Ils n'en font pas un simple élargissement dans une direction spéciale de l'horizon scientifique, ils en font la clef des portes de l'infini, la formule magique qui permettra aux métaphysiciens de fouler à nouveau le sol sacré de l'incognoscible, de pénétrer à leur aise les mystères de l'insondable Isis. En un mot, la science et les travaux de Darwin en sont le prétexte. La soif métaphysique est inextinguible. Elle boit aujourd'hui dans la coupe de Darwin. Lorsqu'elle en verra le fond, elle la rejettera pour s'emparer d'une autre coupe et poursuivre encore l'intangible, l'éternel, le divin, l'au delà des choses, des espaces et des temps. Ce duel entre le monisme et le positivisme est fort bien accusé dans l'œuvre de M. de Roberty et ce que nous avons dit suffit à préciser la position qu'il prend dans le débat.

Le monisme scientifique a rendu service à la pensée moderne en lui fournissant de nouvelles armes pour le contrôle du positivisme des disciples de Comte. L'école positiviste avait évidemment traité trop superficiellement certains problèmes des plus importants de la philosophie et même de la science. Le positivisme de Comte avait besoin d'un travail d'élaboration ultérieure. Il appelait une contradiction radicale, mais l'énigme du sphynx reste encore à deviner. Ce duel se répète continuellement dans l'histoire des philosophies. Ce n'est que dans cette opposition mutuelle des systèmes se succédant sans cesse qu'on peut chercher leur liaison intime et leur unité finale. Le positivisme est l'héritier direct du mouvement intellectuel dont les étapes successives sont marquées par les noms d'Aristote, de Bacon, de Locke, de Diderot, de Condillac, tandis que la philosophie, par exemple celle de l'évolution, le spencérianisme, est le mécanisme renouvelé, développé de Descartes. Dans une sphère plus étroite, dans le domaine du savoir social, après Vico et Condillac qui parlent déjà en sociologie la langue de Comte et de Quételet, il a fallu la longue réaction inaugurée par les écrits de Rousseau. Cette réaction a été une contradiction indispensable. Elle a permis aux vues superficielles de Vico et de Condillac de se développer, de gagner en profondeur et en exactitude jusqu'à ce qu'insensiblement elles soient devenues les idées de Comte, de Littré, de M. de Roberty et de s'équilibrer par les contradictions de Congrève, de Spencer, de Pierre Laffitte et les autres, y compris le sublime auteur de *l'Histoire de la civilisation en Angleterre*, H.-T. Buckle. M. C.

**L'Esclavage au Sénégal en 1880,** par Victor Schœlcher, Paris, *publications populaires*, 1880.

Plaidoyer très chaud contre ce que l'auteur appelle l'esclavage dans une de nos colonies. C'est du reste une question qui a été portée à la tribune du Sénat par M. Victor Schœlcher lors d'une interpellation à M. l'amiral Jauréguiberry, ministre de la marine et des colonies.

La petite brochure comprend toute la partie de la séance qui a rapport au sujet, les discours de M. Schœlcher et du ministre.

Nous n'avons pas ici la place suffisante pour discuter une aussi grave question, et du reste elle ne saurait convenir au compte rendu seulement de la publication que nous citons.

A la suite de la discussion soulevée sur l'esclavage au Sénégal, M. Schœlcher a proposé un ordre du jour ainsi motivé:

« Désireux que la loi du 27 avril 1848 soit appliquée dans les territoires français de notre colonie du Sénégal, le Sénat passe à l'ordre du jour. »

En réponse, un certain nombre de sénateurs ont déposé le suivant:

« Le Sénat, satisfait des explications de M. le ministre de la marine et des colonies, passe à l'ordre du jour. »

Cet ordre du jour, mis aux voix, est adopté.

La brochure renferme à la suite une réfutation après coup du discours de M. le ministre. Nous ne pouvons rien citer et pour les intéressés tout est à lire dans ce petit livre qui renferme des faits curieux sur la vie dans nos colonies.

**Paris : Organisation municipale. — Paris : Institutions administratives**, par Maurice Block, membre de l'Institut. Paris, Hetzel. 2 vol. in-8°. — Prix : 1 fr. 50 chacun.

La *Bibliothèque des Jeunes Français* que publie la maison Hetzel vient d'ajouter à la série des *Entretiens familiers sur l'administration de notre pays* deux nouveaux volumes de M. Maurice Block : *Paris : Organisation municipale; Paris: Institutions administratives.* L'auteur, dont on connaît la haute compétence en pareilles matières non moins que son talent pour les mettre en lumière, a réuni là, sous une forme éminemment claire et compréhensible, toutes les notions indispensables à de futurs électeurs qui peuvent être aussi de futurs élus. Quiconque, d'ailleurs, n'a pas fait de ces sujets une étude spéciale aura souvent besoin des utiles renseignements et des judicieux conseils dispensés par ces deux ouvrages. Et ce n'est pas seulement aux Parisiens qu'ils s'adressent. Tous les Français, en effet, ne sont-ils pas plus ou moins directement intéressés à savoir comment est régie, sous le double rapport municipal et administratif, la capitale de leur pays, résidence du gouvernement et représentation de l'unité nationale?

**Études économiques sur l'exploitation des chemins de fer,** par Jules de La Gournerie, membre de l'Académie des sciences. 1 vol. gr. in-8° de 177 pages. Paris, Gauthier-Villars, 1880.

Ce livre est la reproduction de plusieurs articles publiés à l'occasion des discussions qui ont eu lieu dans le conseil général de la Loire-Inférieure. Les diverses questions de principe qui surgissent à propos de l'exploitation des chemins de fer y sont discutées d'une manière abstraite sans préoccupation d'intérêts particuliers ou politiques.

Une telle étude ressort plus aux mathématiques qu'à toute autre branche du savoir. L'auteur y réfute assez facilement un bon nombre de préjugés partagés par une immense quantité de personnes intelligentes et de bonne foi. Le principal fruit de la lecture de cet ouvrage est de montrer que la question des tarifs est beaucoup plus compliquée qu'elle ne parait, qu'il faut des méditations délicates pour résoudre les problèmes qui s'y présentent et que le gros bon sens ne suffit nullement pour cela.

L'auteur réfute les doctrines suivant lesquelles les tarifs devraient être les mêmes pour chaque sorte de marchandise et proportionnels aux distances dans toute l'étendue du territoire. Tel abaissement de tarif augmenterait très peu les transports et par conséquent serait préjudiciable à la compagnie sans profiter beaucoup au public. D'autre part, un tarif uniforme ne permettrait pas d'ouvrir de lignes ferrées dans les contrées peu riches qui auraient pourtant avantage à posséder un chemin de fer même avec des tarifs élevés.

On ne peut appliquer à l'établissement des tarifs des règles uniformes ou absolues. Il est parfaitement logique, dans certaines circonstances, de faire payer moins cher certaines marchandises pour un grand parcours que pour un parcours moindre. De Marseille à Dunkerque un transport peut coûter moins cher que de Paris à Lyon parce que, dans le premier cas, le chemin de fer est en concurrence avec les navires passant par Gibraltar. Il suffit alors pour l'intérêt public et celui de la compagnie que le prix réduit pour le transport Paris-Dunkerque soit assez élevé pour couvrir les frais d'exploitation, tandis que si la même réduction était consentie pour les stations intermédiaires, la compagnie ne pourrait plus vivre parce qu'elle ne pourrait plus payer l'intérêt de ses obligations ; — chacun comprendra plus facilement qu'il est maintes fois opportun de faire à certaines marchandises des concessions refusées à d'autres. Enfin l'État, quand il exploite une ligne ou qu'il est associé, comme en France, à cette exploitation, peut trouver un intérêt d'ordre public à perdre de l'argent sur certains transports.

D'une manière générale, le prix des transports ne doit pas être réglé suivant le prix de revient, mais bien en vue du meilleur rendement. En Angleterre, les compagnies n'ont pas, à proprement parler, de tarif kilométrique : leurs prix sont des prix fermes qui dépendent non seulement de la distance, mais aussi de la nature des marchandises, de l'importance de la clientèle, de la manière de faire revenir les wagons vides, des concurrences maritimes, etc. Et c'est ce qui fait que la comparaison des tarifs anglais et français n'est guère possible et donne des résultats trompeurs.

On se fait aussi beaucoup d'illusions sur les résultats de la concurrence en matière de chemin de fer. L'établissement de lignes concurrentes a naturellement pour effet d'augmenter la proportion des kilomètres de voie ferrée comparativement à une surface déterminée de territoire, mais l'utilité publique ne croît pas dans le même rapport. Les compagnies concurrentes ne tardent pas à s'entendre ou à fusionner; cela est arrivé dans tous les pays, et l'entente s'est toujours faite au détriment du public. Dans l'industrie des chemins de fer, le nombre des concurrents n'est pas illimité comme dans la batellerie ou le roulage sur routes, dans lesquels il peut en surgir indéfiniment de nouveaux. Ici la concurrence a toujours fait place à un monopole fiscal très onéreux.

D'autres illusions portent sur la manière d'apprécier l'utilité ou la valeur d'une ligne par la considération du rapport du produit net au produit brut. Souvent une compagnie faisant d'excellentes affaires peut encore améliorer sa situation, en abaissant ses tarifs pour accroître les transports ; mais alors le rapport des frais d'exploitation aux recettes brutes

s'élève et les observateurs superficiels croient que l'entreprise est moins bien gérée que par le passé. Ces questions sont tellement complexes que le gouvernement français, qui est pourtant en position d'être bien éclairé, s'est laissé entraîner à certains marchés qui placent des compagnies dans la situation bizarre d'avoir intérêt à faire leur possible pour empêcher leurs recettes de s'accroître.

Ce que nous venons de dire suffit pour montrer l'utilité de l'ouvrage de M. de La Gournerie. Ajoutons que la lecture en est très agréable, tant par l'effet du style que par celui d'une bonne typographie.

Les conclusions de l'auteur sont que le monopole ordinaire par régions commerciales est le plus avantageux à presque tous les points de vue et que si l'on était certain que les compagnies eussent toujours une parfaite intelligence des questions, le mieux serait de s'en rapporter entièrement à elles; mais, dit-il, leur puissance est trop grande pour qu'on doive se résigner à supporter tranquillement les conséquences de leurs fautes. En France, l'État doit conserver les pouvoirs qu'il possède, surveiller attentivement, mais prescrire peu. D[r] L.

**La Pologne et les Habsbourg.** Paris, E. Plon et C[ie]. 1880.

Ceci n'est qu'une brochure, et au milieu de nos mesquines querelles intérieures elle passerait inaperçue aux yeux du plus grand nombre si l'on n'attirait sur elle l'attention de ceux que les questions de haute politique extérieure intéressent, parce qu'ils voient au delà de l'horizon borné que le gouvernement semble avoir tracé à l'opinion publique.

*Dulcigno for ever!*

Un nom et c'est assez pour satisfaire la curiosité de la masse et pour l'amuser.

Avec la question d'Orient, éternelle comme toutes celles qui sont d'un intérêt général et majeur, on ne discute que sur des vétilles et l'on croit très généralement, dans tout le camp républicain, qu'il suffit de dire que la France restera étrangère à toute action diplomatique pour que les questions pendantes soient vidées du coup.

Quelle que puisse être la situation, momentanée du reste, que nous ont imposée nos revers d'il y a dix ans, une nation telle que la France, par sa position européenne, géographique et politique, ne peut se désintéresser de ce qui se fait autour d'elle, avec ou sans son concours.

De tout ce qui se passe, elle reçoit le contre-coup en bien ou en mal; elle doit repousser ce qui peut lui devenir préjudiciable et s'y opposer de toutes ses forces, elle doit de même prêter la main à ce qui peut lui rapporter honneur et profit.

De cette manière, elle affirmera sa vitalité et aussi sa puissance.

Son attitude, tout en demeurant circonspecte, dans la crainte qu'on ne l'entraîne à quelque imprudence, doit être, non pas neutre, mais expectante, afin de se trouver dans les meilleures conditions possibles pour profiter à l'occasion d'une circonstance heureuse pour son relèvement complet.

Cette question d'Orient est comme une femelle grosse, et elle donne naissance à une foule d'autres questions complémentaires, ayant chacune son importance. Aucune d'elles ne doit être négligée, car c'est la partie essentielle d'un tout, comme l'une des colonnes soutenant un édifice peu solide et dont la ruine peut provenir de la chute d'un de ses soutiens.

A ce point de vue, tout ce qui est pensé, écrit sur une quelconque des questions dépendant de la grande préoccupation actuelle de l'Europe mérite d'être pris en considération, examiné, pesé et discuté.

Dans la brochure intitulée *la Pologne et les Habsbourg*, l'auteur s'appuie surtout sur cette disposition actuelle de la politique européenne de rétablir et de protéger d'anciennes petites nationalités absorbées par de grands États à une époque douloureuse pour les premières.

En constatant donc l'attitude actuelle des grandes puissances européennes, il appelle l'attention sur un peuple méritoire à tous les points de vue, et qui se trouve dans cette situation aussi d'avoir perdu sa nationalité fondue dans un grand empire voisin.

Nos lecteurs savent de qui nous entendons parler : c'est de la Pologne.

Ce qui est particulièrement à noter, c'est que les puissances qui se sont réunies pour rendre l'autonomie et la nationalité à de petits peuples sont pour la majeure partie coupables d'avoir contribué, à un autre moment, à la destruction de celle de la Pologne qui, démembrée par elles, attend encore sa résurrection.

A ces divers points de vue, la brochure *la Pologne et les Habsbourg* est essentiellement curieuse à lire, car elle donne sur la question des détails historiques curieux et des appréciations politiques dues à une personnalité autorisée à se prononcer. E. D'AU.

**L'Enfance à Paris,** par le vicomte d'Haussonville. 1 vol. Paris, Calmann Lévy.

La criminalité des enfants et la législation spéciale à l'enfant misérable, abandonné ou coupable, sont étudiées dans le palpitant ouvrage qui est au suprême degré une bonne action. Si l'enfant est criminel, la misère et l'ignorance, la négligence inconsciente ou calculée du père, de la mère, en sont la cause.

La bienfaisance est ici étudiée avec soin et avec une légitime sévérité, car elle assiste mal l'enfant, ne prévient que très peu ses multiples infortunes et supporte en somme que la société fasse d'innombrables victimes et se mutile en quelque sorte elle-même. Néanmoins aucun de ces avantages n'est mis en oubli. Les hospices divers pour les enfants de tout sexe, de tout âge, de toute maladie, sont décrits dans leur distribution, leur personnel, leurs dépenses, les services qu'ils rendent, les réformes qu'ils nécessitent. La comparaison est établie entre Paris et Londres, entre la France et l'Angleterre, entre les protestants et les israélites, etc.

Le vagabondage, la mendicité, la prostitution des enfants, les institutions préventives, les réformes réclamées, l'éducation correctionnelle, la législation du patronage forment autant de chapitres intéressants de ces études auxquelles tout honnête citoyen doit s'intéresser.

Aucune des misères physiques et morales auxquelles l'enfance et la jeunesse sont exposées sur le pavé de Paris n'a été écartée de cette investigation loyale et profitable. Les remèdes s'indiquent d'eux-mêmes et l'auteur ne manque pas de les indiquer. Ce n'est guère avant le commencement du siècle que la charité publique a été assez fortement organisée pour remplir son rôle à côté de la charité privée et que la société civile s'est efforcée de conjurer les souffrances au prix desquelles la loi d'airain fait payer les victoires de la civilisation. Ces efforts sont bien insuffisants si on les compare aux maux qu'il s'agit de soulager, de prévenir. Il y a là une question de revendication sociale. Pour la résoudre, il faut la bien connaître. Le livre de M. d'Haussonville a rendu dans ce sens un service très signalé. M. C.

# SCIENCES MÉDICALES

## ANATOMIE — PHYSIOLOGIE — HYGIÈNE

**Mystères de la main.** *Révélations complètes.* (Suite et fin.) 500 gravures explicatives. Chiromancie, phrénologie, graphologie se prouvant l'une par l'autre ; études physiologiques : signes des maladies, aptitudes des enfants, choix des professions, révélations du passé, connaissance de l'avenir, par Ad. Desbarolles, un vol. grand in-8°. Paris, chez l'auteur, boulevard Saint-Michel, 95.

Dans l'œuvre philosophique de Leopardi on trouve plusieurs dialogues, dont le plus spirituel est peut-être bien celui du *marchand d'almanachs* et du *passant.*

*Le marchand.* — Almanachs ! Almanachs nouveaux ! Calendriers nouveaux ! Voulez-vous des almanachs, monsieur ?

*Le passant.* — Des almanachs pour l'année nouvelle ?

*Le marchand.* — Oui, monsieur.

*Le passant.* — Croyez-vous qu'elle sera bonne, cette année nouvelle ?

*Le marchand.* — Certainement. Excellente !

*Le passant.* — Meilleure que la dernière ?

Et le marchand de répondre oui, et le passant de lui demander à laquelle des années précédentes il voudrait qu'elle ressemblât ; le colporteur ne désire revivre aucune des années qu'il a vécues, tout en estimant la vie un grand bien, le premier des biens.

*Le passant.* — Aimeriez-vous mieux recommencer la vie d'un autre, la mienne, par exemple, ou celle du roi, ou celle de n'importe quel autre ? Ne pensez-vous pas que moi, le roi, ou tout autre, nous répondrions comme vous, et qu'ayant à recommencer a vie comme elle fut, personne n'accepterait ?

*Le marchand.* — Je le crois.

*Le passant.* — Quelle vie désirez-vous donc ?

*Le marchand.* — Tout simplement la vie que Dieu m'enverrait, sans autre condition.

*Le passant.* — Une vie inconnue, dont vous ne sauriez rien d'avance, comme de l'année nouvelle ?

*Le marchand.* — C'est cela....... (il vend un de ses almanachs et s'éloigne). Almanachs ! Almanachs nouveaux !

Leopardi était un pessimiste doctrinaire, systématique, qui, sans détester les hommes, jugeait leurs tendances d'une manière tant soit peu subjective : or il n'est pas vrai que la plupart d'entre nous montrent une telle indifférence pour l'avenir ; la plupart préfèrent continuer de vivre autrement qu'ils n'ont déjà vécu ; oui, mais la plupart seraient fort aises de connaître à l'avance la somme des biens qui leur écherra. S'ils ne souhaitent de recommencer ni leur propre vie ni la vie d'aucun autre, c'est qu'ils espèrent que celle qu'ils vont conduire sera plus belle et plus heureuse, et ils ne seraient nullement fâchés de savoir comment elle sera belle et heureuse. Aussi est toujours bienvenu, toujours bien accueilli, celui qui se fait fort de pouvoir leur annoncer quelles prospérités, quelles félicités les attendent.

La science de M. Desbarolles compte de nombreux adeptes. En avez-vous rencontré quelquefois ? Il nous a été donné, à nous, d'en rencontrer deux : une dame, à Saint-Malo, un jeune avocat, à Paris ; ils ont paru, elle et lui, faire le plus grand plaisir avec leurs révélations ; le jeune avocat, surtout, avait de l'esprit. C'était sur la fin d'une soirée passée chez des amis ; quelques personnes étaient parties déjà, les autres étaient debout dans le salon, toutes disposées à se retirer, quand le jeune avocat, serrant la main que la maîtresse de maison lui tendait : « Voulez-vous que je vous dise votre caractère, si vous vivrez longtemps ? — Comment ! vous savez *lire* dans la main ? — Un peu. — Voilà. » L'on ne songea plus à partir, l'on fit cercle autour de celui qui considérait alors gravement la main à lui confiée, et les jeunes femmes et les jeunes filles attendaient, curieuses, nullement inquiètes, le moment de pouvoir interroger, elles aussi, à leur tour l'oracle savant. Certes, elles ne croyaient pas aux révélations mystérieuses qu'il pouvait faire, et de n'y pas croire elles étaient bien contentes, leur demi-incrédulité leur permettant d'ajouter foi aux promesses heureuses et de tenir pour mensongères celles qui ne le seraient pas. La main qu'il regardait accusait de la timidité, de la bienveillance, de la confiance ; mais c'était vrai tout cela, la maîtresse de la maison

qui nous recevait avait bien toutes ces qualités. Une autre main; celle-là portait les signes de la volonté, de l'énergie, de la brusquerie; mais c'était vrai encore, la personne à laquelle il parlait passait pour impérieuse, voire même pour quelque peu autoritaire. Chacun tendait sa main, nul n'avait peur qu'on lui révélât des défauts, car ces défauts, on les aime, et l'on y tient autant au moins qu'à ses qualités. Le jeune avocat ne trouvait d'ailleurs que de charmants défauts : il faisait aimer la chiromancie, il fit aimer aussi et la phrénologie et la graphologie, toutes sciences dont il se garda de donner les noms; mais il jugeait des aptitudes d'après la disposition des diverses parties du visage, et il jugeait des goûts, des humeurs, des dispositions momentanées ou continues, d'après quelques lignes d'écriture. « Regardez encore cette lettre, elle est d'une pauvre fille, — mon ennemie intime »; l'ennemie devait avoir de la préciosité, elle devait aimer à s'entendre parler, rire; elle devait s'aimer beaucoup. Le portrait était fait et bien fait, paraissait-il. Mais n'est-ce pas une science des plus agréables que celle-là, qui permet de faire tant d'heureux, de réjouir ceux avec qui l'on se trouve par les compliments qu'on a ainsi le droit de leur adresser, et par les petites médisances qu'on se prête à décocher sur quelques absents? Il faut se la rendre familière, il faut étudier bien vite les ouvrages de M. Desbarolles.

Son livre est d'un causeur plus que d'un écrivain; pas de discussion, une longue causerie à bâtons rompus; à tout bout de chapitre, des souvenirs qu'il évoque. A telle époque, il était avec Dumas, le père, en Espagne; à telle autre, à Bade, avec Albéric Second; il connaît tous les littérateurs; à l'un il a annoncé une maladie, — qu'il a faite, — à l'autre il a prédit un beau talent, — qu'il a acquis. M. de Lesseps, Victor Hugo ont laissé étudier leurs mains, leur écriture; faut-il que nous, qui ne sommes pas de grands hommes, nous allions demander à la science révélatrice du passé et de l'avenir ses titres à la confiance publique? Soyons enfants à nos heures; aux bonnes et mauvaises qualités dont nous avons plein les mains, ajoutons la simplicité d'esprit, ajoutons l'enfantillage, pour le mettre en service quand il nous plaît.

Au reste, M. Desbarolles est connu dans toute l'Europe. — Oscar II, le roi régnant de Suède, vient de le faire mander; le célèbre chiromancien a été accueilli là-bas avec enthousiasme. Toute la cour a voulu savoir sa destinée : princes et courtisans ont montré leurs mains à Desbarolles, et celui-ci a obtenu un succès colossal. — Les étudiants eux-mêmes ont tenu à offrir un banquet d'honneur à l'auteur des *Mystères de la main*, qui est revenu à Paris comblé d'éloges et de présents d'Oscar II et de son entourage.

Le livre de M. Desbarolles, si curieux à lire, fait aisément comprendre ce succès.

F. G.

**Guide de l'élève et du praticien pour les travaux pratiques de micrographie,** par Beauregard et Galippe, Paris, Masson.

Selon le titre, ce livre « comprend la technique et les applications du microscope à l'histologie végétale, à la physiologie, à la clinique, à l'hygiène et à la médecine légale ». C'est donc un livre de renseignements. A cet égard il présente une lacune importante, l'absence d'une table alphabétique des matières. Celui qui écrit ces lignes est d'autant plus fondé à formuler ce reproche qu'il compte avoir souvent recours à l'ouvrage de MM. Galippe et Beauregard et qu'il a déjà eu plusieurs fois à regretter de ne pas y trouver des moyens de repère suffisants.

Le programme de ce « guide » est immense et le plan en est bien conçu. La cellule vivante y est d'abord étudiée et décrite avec méthode à un point de vue général; puis viennent des chapitres spéciaux relatifs à la cellule végétale et à la cellule animale. Dans le chapitre très étendu qui traite de l'histologie végétale, les auteurs passent en revue successivement les éléments, les tissus, les organes. Mais pour l'histologie animale, n'y a-t-il pas lieu de regretter que le même plan n'ait pas été suivi. Sans doute ce livre s'adresse surtout à des pharmaciens. Cependant les tissus animaux méritent une description sommaire et c'est à peine s'il en est fait mention. Le lait, le sperme. les matières fécales, l'urine y sont étudiés avec soin, de même que les parasites, les éléments miasmatiques, etc.; et c'est tout. De telle sorte que, sauf les données micrographiques indispensables à la médecine légale et à l'hygiène, l'histologie animale proprement dite est à peu près complètement sacrifiée.

La partie technique également nous semble un peu trop écourtée. Les réactifs colorants, si précieux aujourd'hui et si universellement employés, font à peine la matière de quelques lignes. L'étudiant ne trouvera dans ce livre aucun renseignement utile sur l'usage du picrocarminate d'ammoniaque, de l'hématoxyline, du violet de méthyline, de l'éosine, du vert de lumière, etc. Et parmi les réactifs destinés à fixer les éléments, combien sont passés sous silence, le liquide de Muller, le bichromate d'ammoniaque, l'acide osmique, etc. !

Tout cela n'empêche pas que le livre ne soit excellent; et l'on peut sans témérité lui prédire le succès.

# BELLES-LETTRES

## LINGUISTIQUE

**Origine et formation de la langue française.** Précis historique rédigé conformément aux programmes du 2 août 1880, par HIPPOLYTE COCHERIS, inspecteur général de l'instruction publique (classes de quatrième, troisième et seconde). Paris, Ch. Delagrave, 1881. In-12.

Grâce aux travaux des Littré, des Brachet, des Scheler, des Paul Meyer et de bien d'autres, il est devenu facile de tracer un précis de l'origine et de la formation de notre langue. Ces notions font partie, à très juste titre d'ailleurs, des nouveaux programmes d'étude de nos lycées ; et c'est dans le but de répondre à ces exigences nouvelles que M. Cocheris a écrit son petit traité. C'est un résumé court et consciencieux qui rendra des services. L'auteur aurait pu le raccourcir encore sans inconvénient, en sacrifiant certains ornements d'une utilité contestable et d'un à-propos douteux, tels que sa phrase de début où, pour nous dire que le problème de l'origine du langage n'a jamais pu être résolu, il nous présente le Sphinx, Œdipe, Bréon et Jocaste. Mais ce sont là péchés pardonnables chez un ancien universitaire qui a toute sa vie sucé la moelle mythologique du vers latin.

Le chapitre le plus original du livre est le dernier où l'auteur traite de l'influence de la langue française sur la langue anglaise, et réciproquement de l'influence de l'anglais sur le français. Il est fâcheux que des fautes — d'impression, sans doute, — déparent les remarques souvent solides, parfois ingénieuses, qu'il présente à ce sujet. Un Anglais rirait bien de la *French levity of mind* s'il voyait des barbarismes comme *candlestich* et *avoir du poise.* Il serait aussi bien aise d'apprendre que *avoir du pois,* qu'il avait jusqu'ici pris pour le nom spécial de la livre contenant seize onces, par opposition à la livre *troy* qui n'en a que douze, est devenu un synonyme du mot *lourdeur.* Il éprouverait encore un plaisir mêlé de surprise en s'entendant dire que chaque fois qu'il a chassé la perdrix, le coq de bruyère, le lapin ou autre menu gibier (en anglais *game*), il a chassé le *deer.* C'est comme si l'on nous donnait une bécasse pour une bête fauve. Enfin, et à un autre point de vue, nous nous demandons pourquoi M. Cocheris, dans un livre destiné à l'instruction des jeunes Français, a cru devoir faire sa profession de foi ethnologique en ces termes : « Je crois certainement à l'avenir du germanisme, je suis persuadé que les néo-Latins ne joueront plus longtemps dans ce monde le grand rôle qu'ils ont si noblement rempli, etc. » Chacun a le droit de croire n'importe quoi, y compris les absurdités ; mais quand on est, par profession et par choix, l'éducateur de la jeunesse, on ferait bien de garder ces dernières pour soi. *Non erat hic locus,* monsieur l'inspecteur général.

BER.-H. G.

## ROMANS

**La Conversion de Monsieur Gervais.** Texte et dessins par LÉONCE PETIT. 1 vol. Paris, G. Charpentier, éditeur.

Bien que poussé à outrance et placé dans un cadre à part, le type de M. Gervais dont nous venons de lire la miraculeuse non moins qu'édifiante conversion fait bien toutefois partie de cette intéressante famille de *Bonnes gens de province* que M. Léonce Petit s'attache presque exclusivement à nous peindre, et qui ont rendu son nom populaire. Fort comme un chêne, affamé de joies brutales et le gosier toujours sec, M. Gervais semble un produit spécial de ce coin de Bretagne confinant à la Normandie que l'artiste exploite depuis tantôt quinze années d'un crayon à la fois si humoristique et si personnel. De vieille famille bourgeoise et quelque peu aristocratique des environs de Saint-Malo, chouan avec Cadoudal, corsaire comme Surcouf, M. Gervais se marie sous l'Empire et se fait nommer percepteur à la rentrée des Bourbons. D'un naturel batailleur et violent, coureur de filles, casseur d'assiettes, pilier de cabaret, il apporte dans ses nouvelles et pacifiques fonctions les allures tapageuses de sa jeunesse guerroyante et débridée. Il a une façon expéditive de faire rentrer les impôts véritablement touchante. Point de porteurs de contraintes, encore moins d'huissiers. D'une volée de coups de canne, il fait plier sous les lois du fisc les contribuables les plus durs de bourse et les plus récalcitrants. Avec cela, populaire. Fonctionnaire intègre, on lui pardonne les écarts de sa vie privée. Aussi, aux jours de *versement,* escorté d'une demi-douzaine de vieux loups de mer, ses invités, il faut le voir à travers les ruelles tortueuses de Saint-Malo, titubant, dansant, hurlant, enfonçant les portes, rossant les bourgeois et finalement menant sa joyeuse humeur là où Boileau reproche si cruellement à Mathurin Régnier d'avoir conduit la Muse. Au fort de cette vie scandaleuse, un jeune missionnaire débarque au chef-lieu du canton habité par M. Gervais. Sur les instances de sa femme, celui-ci va entendre le pieux prédicateur. Touché en plein cœur par les fines allusions d'un sermon de circonstance, M. Gervais, tête nue, la corde au cou, en chemise et un cierge à la main, fait le vœu de rester trois années sans boire autre chose que de l'eau. Vœu d'ivrogne, direz-vous. Vœu de Breton ! Et non seulement M. Gervais tient sa

promesse, mais sa conduite devient tellement édifiante, il a une telle horreur des auberges et de ceux qui les fréquentent, un tel penchant pour les églises et pour ces messieurs prêtres, qu'il est tout simplement question de le canoniser après sa mort. C'était aller un peu vite. Cette mise à l'eau volontaire, bien qu'il n'en laissât rien paraître, pesait rudement à M. Gervais, comme bien l'on pense. Véritable Tantale, il lui tardait de voir la fin de son supplice. Aussi l'heure de sa délivrance n'a pas plus tôt sonné, qu'il pousse un cri formidable : « A boire ! » Et vidant tout d'abord un large pichet de cidre, histoire d'y retrouver goût, il court droit à *l'image Saint-Michel*, un cabaret où s'attablent d'ordinaire les plus terribles buveurs de la contrée. « A boire ! » Il lui faut éteindre une soif de trois années. Finalement, M. Gervais boit tant et si bien que, gorgé d'eau-de-vie, de cidre et de vin, la face congestionnée, il tombe de tout son haut et roide mort sur une dernière bouteille vide.

Cette histoire de *haulte beuvrerie* — car c'est une histoire — est écrite d'une plume trempée de bonne encre et racontée avec l'allure gaillarde d'un écrivain de belle humeur qui s'abandonne au fil naturel de son tempérament et de son caractère. Mais le principal attrait de cette joyeuse conception se trouve surtout concentré dans les dessins qui la commentent. M. Léonce Petit, qui ne s'était guère fait connaître jusqu'ici que par de simples contours naïvement indiqués au trait, s'y révèle avec les qualités d'un vivant coloriste. Par l'éclat lumineux des blancs, la transparente noirceur des ombres, l'heureuse composition des figures et des paysages, la plupart des estampes qui rehaussent cette originale publication sont de véritables tableaux et les nombreuses vignettes dont chaque page est semée, et qui sont comme la menue monnaie de l'humoristique fantaisie de l'artiste, suffiraient à elles seules pour faire une réputation.

CH. F.

**Les histoires vraies**, récits d'une grand'mère à ses petits-enfants sur les choses usuelles de la vie, par SOPHIE AMIS ; illustrations d'EUGÈNE RELIN. Paris, Ch. Delagrave, 1880.

Sous une forme attrayante, bien faite pour plaire aux enfants auxquels ce livre s'adresse, et pour les encourager à en poursuivre la lecture, l'auteur traite une foule de questions usuelles dont la connaissance est utile à tous.

L'aridité de la leçon est cachée sous la forme et de cette façon l'agrément diminue la peine du travail.

Le style est simple et coulant — les notions données ne perdent aucunement de leur vérité scientifique, et c'est là une remarque intéressante qu'il ne nous est pas toujours permis de faire à l'égard des vulgarisateurs.

Il est vrai qu'ici le livre, sans prétention, ne s'attaque qu'à des sujets fort ordinaires, n'allant pas chercher les complications d'un ordre élevé, et s'adresse à de jeunes enfants. — Tel qu'il est, nous l'avons trouvé intéressant et pouvant encore apprendre à bon nombre de grandes personnes.

E. D'AU.

**A bord de la Junon**, par M. GASTON LEMAY. Édition illustrée de plus de cent dessins inédits par MM. SOTT, A. BRUN, SAINT-CLAIR et BIGOT. 1 vol. in-8°. G. Charpentier, éditeur. — Prix : 20 fr.

C'est le récit d'un voyage de circumnavigation entrepris par une société de gens du monde, partie de Marseille, qui devait, après avoir visité les côtes orientale et occidentale de l'Amérique du Sud, — ainsi qu'elle l'a fait, — traverser le Pacifique, toucher aux archipels, en Australie et en Calédonie, poursuivre sa route par le Japon, la Chine, les îles de la Sonde, l'Hindoustan, et revenir à son point de départ par le canal de Suez. Des difficultés survenues ont obligé la *Société des voyages d'études* à arrêter le voyage à New-York. M. Gaston Lemay est un voyageur de race. Il avait avant cette expédition fait plusieurs campagnes en Arménie, en Serbie et dans le Sahara. Son livre a une qualité : la sincérité. Il raconte simplement, dans une langue aimable, les mille épisodes joyeux ou émouvants de la traversée ; il décrit les paysages en artiste et les mœurs des habitants en observateur. Les dessins ont été exécutés d'après nature ou d'après des croquis pris au cours du voyage par M. Saint-Clair, secrétaire de la Société d'études. Je ne doute pas que ce livre, où la fantaisie n'occupe que la place qu'elle doit avoir sans empiéter sur le vrai, n'obtienne le succès qu'il mérite.

**Légende de la vierge de Munster**, par QUATRELLES. Illustrations par M. EUGÈNE COURBOIN. 1 vol. in-8°. G. Charpentier, éditeur. — Prix : 15 fr.

Voici certainement le plus beau livre illustré qui ait été publié depuis longtemps. L'émouvante et pieuse légende de la vierge de Munster est contée par Quatrelles d'une manière charmante. Mais que dirai-je des merveilleux dessins que M. Eugène Courboin a composés pour ce livre ? Ce sont de véritables œuvres d'art d'une exécution admirable. Dessins au trait d'une fantaisie délicieuse, fusains d'une allure magistrale, culs-de-lampe et fleurons d'un archaïsme savant, le jeune maître a prodigué toutes les ressources d'une imagination originale et féconde et d'une main exercée ! Je ne puis qu'engager vivement mes lecteurs à se procurer ce magnifique ouvrage, qui restera certainement comme l'un des plus parfaits spécimens du genre.

**L'Étoile des fées**, par Mme W.-C.-ELPHINSTONE HOPE, traduit de l'anglais par M. STÉPHANE MALLARMÉ. Illustrations de M. JOHN LAURENT. 1 vol. in-8°. G. Charpentier, éditeur. — Prix : 8 fr.

J'ai été charmé par la lecture de ce conte, d'une saveur tout à fait particulière, où la philosophie se cache sous les apparences du fantastique. Il est juste de dire que la traduction en a été faite par un écri-

vain de grand talent, qui a su rendre par son style l'étrangeté délicate du sujet. J'ai moins aimé les illustrations que, n'en déplaise à l'excellent éditeur G. Charpentier, je trouve absolument manquées. C'est une série de dessins à faire refaire à ces excellents artistes que M. Charpentier charge habituellement d'interpréter les écrivains qu'il édite.

**Trois mois sous la neige,** par PROTAT. Paris, librairie Delagrave.

Il y avait quelque vingt ans que nous n'avions relu le journal du jeune villageois emprisonné avec son grand-père, sous les neiges du Jura, pendant trois longs mois d'hiver, et c'est avec un vif sentiment de plaisir que nous avons parcouru ces pages qui charmèrent notre jeunesse. Nous ne saurions trop recommander ce livre dans lequel les enfants ne peuvent trouver, outre l'attrait du récit, que de sages conseils; ils y verront que « l'école du malheur est souvent le plus utile à l'homme » et que, dans le cours de la vie, il faut savoir souvent s'armer de courage et de patience.

Ajoutons que M. Donzel a très joliment illustré l'ouvrage. G. F.

**Deux nouvelles,** par LÉON HENNIQUE. Bruxelles, Kistemaeckers, éditeur.

Un des plus fervents disciples de M. Zola, nous avons nommé M. Léon Hennique, vient de faire paraître chez l'éditeur bruxellois Kistemaeckers un élégant petit volume renfermant deux nouvelles : *les funérailles de Francine Cloarec* et *Monsieur Rozes*. Francine, jeune Bretonne, vient de mourir à Paris dans un taudis de l'impasse de Guelma. Par une de ces matinées neigeuses d'hiver arrivent les employés des pompes funèbres; ils mettent la morte en bière et conduisent au cimetière du Nord le lugubre convoi suivi par quatre personnes. Telle est la donnée de cette nouvelle dont tout l'intérêt, au point de vue littéraire, se trouve dans la peinture des lieux où le lecteur est successivement transporté. La description de l'un des coins du cimetière est particulièrement à remarquer et contraste étrangement avec celle que nous fait M. Hennique de la maison de l'impasse de Guelma. Toutefois, l'auteur nous permettra-t-il de lui demander pourquoi il se sert si souvent de termes empruntés aux dictionnaires des Delvan et des Larchey?

M. Rozes est un ancien notaire, riche, bien considéré, ayant avantageusement marié ses enfants et vendu son étude; il devrait être heureux. Ne croyez pas à son bonheur; l'infortuné nourrit un bothriocéphale, — lisez ver solitaire, — et la seule pensée de se connaître cette maladie considérée comme honteuse par ses concitoyens qui en font des gorges chaudes au cercle, empoisonne la vie du malheureux. En vain consulte-t-il les deux médecins de sa petite ville, le beau-père et le gendre qui le font « lanterner », il va mourir de chagrin quand survient un de ses parents qui l'emmène à Paris et fait rendre à notre notaire et son ver et sa gaieté. Nous préférons cette nouvelle à la première. Ici, pas de crudités d'expression, et, de plus, une charmante et fidèle description de la « grande rue » d'une petite ville, le soir, le travail fini.

Quant à l'exécution matérielle du livre, M. Kistemaeckers nous a montré une fois de plus son savoir-faire; nous sommes loin, avec lui, des contrefaçons de ses devanciers. Signalons-lui cependant la page 68 où il verra une malheureuse transposition de ligne.

G. F.

**Prisonniers dans les glaces,** par G. FATH. Paris, librairie Plon.

Depuis l'apparition des romans de J. Verne avec lesquels l'enfant s'instruit en s'amusant, la mode est aux livres qui contiennent des récits de voyage. Une fois encore la mode a raison avec le nouveau volume que nous offre chez Plon M. G. Fath. L'auteur de la *Mort de Chatterton* nous fait assister aux diverses péripéties d'un voyage entrepris par trois Parisiens à travers l'océan Glacial et la Nouvelle-Zemble. Très attachant, ce roman d'aventures convient fort bien aux jeunes gens de quinze à dix-huit ans. G. F.

## POÉSIE

**Les horizons bleus.** — *Lyres et épinettes,* — *Rêves envolés,* — *Les sanglots de l'âme,* par GEORGES NARDIN, 1 vol. Paris, 1880, chez Charpentier. — Prix : 3 fr. 50.

Soixante-neuf pièces, dont un poème *symphonique* en huit parties, c'était, si la qualité n'eût été sacrifiée à la quantité, plus qu'il ne fallait pour stimuler l'attention. Malheureusement M. Nardin, nourri de la lecture de nos meilleurs poètes, ne s'empare de leurs idées que pour les affaiblir. La description est une de ses manies. Il est d'une école qui nous poursuit de ses Chintreuil et de ses Corot *en vers,* — aussi s'écrie-t-il :

Paysages de mes strophes évocatrices,

... Je veux tresser pour vous d'harmonieux distiques.

Quoi qu'il fasse cependant, il n'est pas de ceux qui

Coulent l'or de l'Idée en des formes parfaites.

Le style, cet instrument délicat, est à chaque moment faussé par une main inhabile, et le volume fourmille d'expressions triviales, incorrectes, prétentieuses, naturalistes même, partant, peu poétiques. A l'appui de ces reproches, cueillons çà et là quelques chardons. *Nous sommes :*

Les émissaires boucs du vaste genre humain.
... Je te l'assure, jamais plus
Désormais ne serai malade...
... Loin de la terre énorme alors diminuée.
... l'œil à jamais non fermé.

... On entend
Les robustes voix, qu'apporte la brise,
Des marins chantant.
...je voulus (c'était ma seule envie)
L'ombrage pour mon front du vert laurier— fatal.

Il eût fallu tout au moins laisser au fond de l'encrier l'apostrophe suivante :

A ton flanc laisse-moi m'étendre sous les draps
... Belle, permets que je me couche
La tête auprès de toi sur le même oreiller.

Cette *belle*, de celles sans doute qui murmurent aux oreilles des passants :

Beau blond, veux-tu monter chez moi,

tient à être payée *rubis sur l'ongle*, car, il l'a dit :

Plus blanche que le lis qu'on vante,
Gracieuse, avec des *ongles fleuris.*

Et pourtant s'il savait se contenir ou si seulement il se sentait le courage de remettre son œuvre en chantier et de pratiquer des élagages indispensables, M. Nardin, que des amis trop complaisants ont peut-être gâté, pourrait à la longue obtenir d'autres suffrages que ceux des *critiques* déterminés à dire du bien d'un livre, — sans le lire. Certaine pièce renferme des qualités qu'on dirait empruntées au poète charmant à qui elle est dédiée : André Lemoyne.

Amant de la couleur et des sonorités,
Nul ne peint mieux que toi de sobres paysages,
Des fruits de pourpre ou bien de gracieux visages,
Dans les mètres divers et les rythmes sculptés.

Tes rêves sont fleuris ainsi que des arcades
De glaçons où l'aurore a mis son flamboiement
Et ton vers frais et pur retombe lentement
Comme une eau mesurée, en limpides cascades.

La rose du buisson dialogue avec toi.
A la nature offrant l'encens de ton cantique,
Grand-prêtre de la Muse, alors qu'on est sceptique,
Tu gardes dans ton cœur l'inébranlable foi.

Suit une strophe aussi incorrecte que banale. — Il débute semblablement, dans son *sonnet printanier*, avec une saveur qui rappelle les gracieuses productions du XVIᵉ siècle :

De ses rayons d'or étalés,
Après tant de brume et de pluie,
Le soleil bienfaisant essuie
Les verts gazons tout emperlés.

Puis nous voyons accourir des vers dignes de figurer sur un mirliton :

Fillette, il ne faut pas qu'on fuie
Les cœurs que vos yeux ont troublés.

Voici, d'autre part, qui est à recommander à Libert, des *Ambassadeurs :*

AUX SENTIERS.

Vous faites signe aux amoureux :
« *Hé! Psst!* j'ai des places exquises,
Où l'on peut aimer sans surprises...»

Au reste ce qui, par-dessus tout, est insipide, c'est l'orgie d'indigo à laquelle se livre l'auteur. Vous connaissez déjà le titre de l'ouvrage, — eh bien, à chaque pas, vous voyez défiler et reparaître le *ciel bleu, l'onde bleue*, les *flots bleus*, la *mer bleue*, l'*air bleu*, le *manteau bleu*, le *voile bleu*, le *bleu tentant*, le *bleu du firmament*, le *satin bleu*, les glaciers au *flanc bleu* et, pour varier : la pensée *ivre d'azur*, les ballons *d'azur*, les *monts azurés*, les *gouffres d'azur*, les *flots d'azur*, puis encore les *grains bleus* des brimbelles, le *ciel bleu*, dans une prunelle,

... les fruits
Couvrant leur nudité de leur robe d'azur;

enfin ce refrain :

J'aime bien mon cotillon rouge,
Encore mieux
Mon cotillon bleu!

Cela devait être. C'est égal, si l'on nous disait qu'étant petit M. Georges Nardin a été voué au bleu, nous n'en serions nullement surpris. N'a-t-il pas osé aventurer ce vers :

La mer se calme à l'ouest et vers le nord *s'azure.*

Lamartine n'avait pas été jusque-là. Dans cette phraséologie harmonieuse que rachètent tant de beautés et qu'on imite mal en écrivant, par exemple,

Le gris hiver, *soirs et matins,*
Tamisait ses froides bruines,

— le chantre d'Elvire s'était borné à dire :

Le regard à travers ce rideau de verdure
Ne voit rien que le ciel et l'onde qu'il *azure.*

M. Nardin *s'azure* trop, et c'est d'autant plus impardonnable que, s'il le voulait, il ne manquerait ni de force, ni d'élévation, ni de justesse, ni d'humour, à preuve les strophes sur la *Tempête*, quelques passages des *Horizons bleus*, la *Prostituée* et le *Rêve du bourreau*. H. G. T.

**Rêves et pensées**, poésies, par Ch. de Pomairols. 1 vol. in-18 jésus. Paris, A. Lemerre, 1881.

Nous avons le droit d'être sévère à l'égard de M. de Pomairols, d'abord parce qu'il n'est plus un débutant, ensuite parce qu'il n'est pas sans avoir un peu de talent.

Son volume nous a fâché. A côté de certaines pièces qui sont absolument mauvaises, — nous ne voulons pas parler de celles-là, — il en est un assez grand nombre qui laissent apparaître des qualités très dignes d'être appréciées, et presque aucune d'elles n'est capable de nous satisfaire pleinement. Certains de nos poètes ne sont que de très habiles versificateurs; M. de Pomairols qui a le sentiment poétique, qui trouve ce qu'on appelle des idées de poète, n'est pas, lui, assez habile.

Qu'il nous comprenne: nous ne regrettons point qu'il dédaigne les préceptes de M. Théodore de Banville ; nous l'estimons fort, au contraire, pour ce qu'il sait user de ce vers très simple, très français, qui n'est pas celui de M. Coppée dans les *Humbles*, mais celui de Sully-Prudhomme, le doux songeur; mais celui d'André Lemoyne, ce descendant de Virgile.

Nous voudrions qu'il fût plus adroit; sa coupe est petite, il importe qu'elle soit du cristal le plus pur et de forme heureuse. Il n'est ni profond ni tendre comme le poète de la *Justice*, il n'a pas la grande sérénité du chantre virgilien ni la naïveté non plus de Gustave Mathieu, ce mort déjà trop oublié ; mais il est poète, et ce n'est pas le premier venu qui eût pu donner ces poésies qu'on aimera à relire : l'*Effort du vent, Sommeil, Rédemption, Toujours, Dans les ténèbres*, et cette autre adressée *aux malades :*

> J'éprouve une pitié pour les tristes malades,
> . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
> . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
> Il n'est pas de douleur grande et noble pour eux.
>
> Ils n'ont pas de ces maux qui s'enchantent eux-mêmes,
> . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
> . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
> Ils disent en souffrant : oh ! les peines d'amour !
>
> Leur misère que rien n'élève leur fait honte,
> Ils n'osent confier la faiblesse du corps,
> Il faut qu'en lui chacun la supporte ou la dompte,
> Souffrance solitaire à l'égal du remords.

Et cette dernière pièce n'est pourtant pas parfaite. Il est ennuyeux d'aimer à demi; on veut aimer tout à fait ou point. Que M. de Pomairols soit plus sévère pour lui-même que nous ne le sommes, nous, quoi que nous ayons dit, et qu'il nous donne enfin un volume que l'on puisse admirer sans réserves ni réticences; nous voulons croire encore qu'il peut faire bien et très bien. F. G.

**Matin et soir,** poésies par C. Gay. Paris, G. Fischbacher, 1881. Petit in-12.

Une des pièces de ce recueil est adressée à « M^{lle} C. O. qui m'avait dit que je n'étais pas un poète ». En disant cela, cette demoiselle a fait l'œuvre du critique. Il n'y a pas d'autre jugement à porter. L'auteur lui-même en convient :

> Je me suis cru poète... et n'ai fait que rimer !

Nous nous garderons de le contredire. Ses vers ne sont qu'un écho affaibli, et souvent incorrect, de toutes les banalités sentimentales, mystiques, niaises ou fausses qu'on débite depuis des siècles sous le nom de poésie. Ils n'ont même pas la facture, la sonorité, la richesse de rimes qui sont de nos jours devenues le talent du vulgaire. Le volume est, du reste, imprimé avec soin, dans ce format coquet et avec ce luxe typographique que les Lemerre et les Jouaust ont mis à la mode. B.-H. G.

**La muse à Bibi.** Paris, Marpon et Flammarion. 1 vol. in-16. — Prix : 2 fr.

André Gill le caricaturiste est bien connu par les charges sans rivales qu'il a exécutées pendant plus de vingt ans dans la *Lune*, dans l'*Éclipse* et dans la *Lune rousse*. Chacun sait que ce dessinateur de talent est un humoriste de beaucoup d'esprit; mais, sauf ses amis dans la république des lettres parisiennes, beaucoup de personnes ignoraient que ce peintre original fût un poète de singulière allure, à la fois ironique, réaliste et sentimental.

Bien que le volume ne soit pas signé, *la Muse à Bibi* est la Muse bonne fille du grand Gill. — Disons sans détour que nous y rencontrons beaucoup de verve, un grand esprit d'amateur du pavé et un sentiment d'observation très curieux de la langue d'argot des boulevards extérieurs. — Ce n'est point la *Chanson des gueux* de notre confrère Richepin ; mais dans une petite note qui frétille, ce sont des poèmes très alertes, amusants au possible.

Le livre est coquettement imprimé, avec deux illustrations par l'auteur. O. P.

## THÉATRE

**Le Théâtre de la Révolution (1789-1799),** avec documents inédits, par Henri Welschinger. Paris, Charavay frères, éditeurs, 51, rue de Seine. 1881. Un fort volume in-12 de VI-524 pages, imprimé chez Gustave Retaux, à Abbeville. — Prix : 3 fr. 50.

Nous venons de lire d'un bout à l'autre, avec une attention soutenue et un vif intérêt, le livre de M. Welschinger, et nous n'hésitons point à déclarer que cet ouvrage est l'un des mieux faits et des plus utiles qu'il nous ait été donné depuis longtemps d'examiner. — La mode est aujourd'hui aux restitutions historiques et, par une sorte d'affinité que les événements contemporains expliquent aisément, la période révolutionnaire est une des époques de notre histoire que le public aime le plus à scruter actuellement. Dans les dix années qui s'écoulèrent entre la convocation des états généraux et la chute du Directoire, les idées et les mœurs de la société française subirent de singulières transformations : la vie privée, autrefois si confinée dans la famille, devint beaucoup plus extérieure et, bien souvent, se lia très étroitement à la vie publique; on en vint bientôt à vivre autant au dehors que chez soi; cette existence, ces mœurs nouvelles si faciles à saisir ne nous ont pas cependant été suffisamment retracées dans les écrits ou les mémoires du temps, et c'est surtout dans les productions théâtrales qu'il faut en rechercher une peinture plus fidèle. Or, bien que le théâtre de la Révolution eût été déjà fort étudié par de consciencieux écrivains, tels que Étienne et Martainville, E. Jauffret, Hippolyte Lucas, L. Moland et Théodore Muret, il restait encore beaucoup à dire, surtout au point de vue de l'histoire des mœurs. C'est cette lacune que M. Welschinger a entrepris de combler; qu'il nous permette de lui dire qu'en accomplissant fort bien cette tâche, il a fait œuvre au moins autant d'historien que de littérateur.

Nous n'avons pas la prétention d'analyser ici les 500 pages si substantielles et si pleines de faits du beau livre de M. Welschinger; nous tâcherons seulement de donner une idée de la clarté parfaite, de l'excellente méthode qu'il a apportées dans la rédac-

tion et le classement de son précieux travail, et nous le féliciterons d'avoir su y condenser, sans longueurs inutiles ni fastidieuses répétitions, des extraits de nombreux documents officiels et des citations pleines d'intérêt de près de quatre cents productions dramatiques.

Le travail de M. Welschinger est divisé en cinq parties principales : les Gens de théâtre; le Nouveau monde (ou le nouveau régime) au théâtre; Portraits et Types; les Célébrités; les Grandes journées. — Quelques mots sur chacune de ces parties, au moins pour signaler les chapitres les plus importants.

Dans la première partie, qui contient quatre chapitres (auteurs, acteurs et directeurs, la censure et la police), M. Welschinger constate que, « en général, considéré au point de vue littéraire, le théâtre de la Révolution est médiocre »; les analyses qu'il donne de la plupart des pièces justifient pleinement cette appréciation. Les chapitres consacrés à la censure et surtout à la police sont extrêmement curieux. Que de cris ne pousseraient point aujourd'hui nos auteurs dramatiques si la censure actuelle se montrait aussi peu commode, aussi sottement ombrageuse que celle du Directoire! Que ne dirait-on point, si le préfet de police envoyait, de nos jours, dans les théâtres, des *citoyens observateurs (sic)* chargés d'étudier, dans chaque salle, le public et ses impressions!

Dans les quatorze chapitres de sa deuxième partie, notre auteur passe en revue le nouveau monde au théâtre, la Révolution, la Royauté, la Noblesse, le Clergé, la Religion, la Famille, le Patriotisme, etc. Le dernier chapitre, *la Sensibilité*, est un chef-d'œuvre d'analyse.

Les « Portraits et Types » de la troisième partie comprennent les Grecs et les Romains, les Jacobins, M^me^ Angot, Arlequin et Nicodème.

La quatrième partie traite des célébrités que le théâtre révolutionnaire a mises sur la scène; ce sont : Barras, Beaurepaire, Charlotte Corday, Dumouriez, Marat, Mirabeau, Robespierre, J.-J. Rousseau, Target, Viala et Voltaire.

Enfin la dernière partie du livre est consacrée aux quatre grandes journées célébrées par le théâtre révolutionnaire : le 14 juillet, le 10 août, le 9 thermidor et le 18 brumaire. Il n'est pas inutile d'ajouter que le volume se termine par une table très complète et bien faite des noms et des matières dont il est question dans l'ouvrage.

Que M. Welschinger nous excuse de rendre compte si sommairement de son excellent livre; mais il doit comprendre que, dans un si court espace, on n'en saurait dire davantage : une livraison entière de cette Revue suffirait à peine pour en donner une analyse complète.

S'il nous est toutefois interdit d'entrer dans plus de détails, il nous est heureusement loisible de dire tout le bien que nous pensons de ce remarquable travail, qui est par-dessus tout un livre de bonne foi. M. Henri Welschinger n'a rien inventé; il ne cite aucun fait, ne raconte aucune anecdote, sans en désigner exactement l'origine ou l'auteur. Ce n'est donc pas sa faute si son œuvre devient souvent, sans doute malgré lui, une terrible satire de personnages trop vantés et si elle détruit parfois des légendes fameuses que trois quarts de siècle de crédule vénération semblaient avoir consacrées pour toujours. A ce titre particulièrement, le livre de M. Welschinger est un travail utile : quelque belle que puisse être une légende, elle ne vaut pas la plus simple vérité. Autant et plus peut-être que quiconque, nous aimons les vraies grandes choses et les vrais grands hommes de l'époque qu'il nous retrace, et c'est pour cela même que nous les préférons sans fard ni vains ajustements.

En résumé, nous estimons que le livre de M. Welschinger obtiendra le plus grand succès; tout homme sérieux voudra l'acquérir et le conserver. La lecture du *Théâtre de la Révolution* ne diminue en rien la juste admiration que l'on doit à la plus grande époque de notre histoire moderne; mais elle fait mieux connaître certains faits et permet d'apprécier plus exactement ce peuple du Paris d'alors qui, suivant l'épigraphe judicieusement choisie par l'auteur, dans Juvénal :

..... *Duas res tantum anxius optat panem et circenses.* PHIL. MIN.

**Légendes des bois et chansons marines**, par M. ANDRÉ LEMOYNE. Dessins de M. LÉON DE BELLÉE. 1 vol. in-8°. G. Charpentier, éditeur. — Prix : 8 fr.

André Lemoyne, un des poètes dont les vers reflètent avec le plus de charme et de sincérité les sensations qu'il éprouve en face de la nature qu'il adore, publie un recueil de poésies inédites pour la plupart, dont les bois et la mer font à peu près tous les frais. On retrouve dans cette nouvelle œuvre du poète cette perfection de la forme, cette émotion franche, cette netteté de vision qui caractérisent son talent absolument maître de lui, et qui l'ont placé au premier rang des poètes intimes.

C'est un régal de lettré et de délicat qu'une idylle d'André Lemoyne. *la Mort d'un cerf, la Première femme, Vieux décors, En Poitou,* sont de délicieux poèmes, ouvrés par un parfait artiste et qu'on ne se lasse pas de relire après les avoir lus. M. de Bellée a enrichi ce beau livre de jolis dessins et d'encadrements d'un goût exquis. AD. H.

**Théâtre des Marionnettes**, texte et dessins par DURANTY. 1 vol. in-8°. G. Charpentier, éditeur. — Prix : 12 fr.

Ou je me trompe fort ou voilà un livre qui va faire la joie des enfants. Un théâtre pour marionnettes! Je connais pour ma part une dizaine de jeunes enfants qui ont reçu ce livre pour étrennes, et qui déjà organisent des représentations, où la famille est conviée, dans lesquelles ils joueront sur leur petit théâtre : *la Comète du roi Mirambole, Polichinelle précepteur* ou *le Sac de charbon.* Et je vous garantis que les papas et les mamans s'amuseront autant que

les bébés à ces farces pétillantes d'esprit, de belle humeur et de fantaisie. Combien, en effet, de pièces sont chaque jour offertes au public sur de grandes scènes parisiennes qui n'ont pas ces qualités ! Je crois me rappeler que Duranty avait jadis obtenu la concession d'un *guignol*, dans le jardin des Tuileries, et ce fut pour alimenter son théâtre qu'il composa ces saynètes pleines de verve et de gaieté. Hélas! ce n'était pas le *guignol* classique. L'entreprise ne réussit pas. Mais je sais gré à l'éditeur Charpentier d'avoir réimprimé *ce théâtre de marionnettes*, qui contient de véritables petits chefs-d'œuvre.

# HISTOIRE

## CHRONOLOGIE — DOCUMENTS — MÉMOIRES

**Histoire du Livre depuis ses origines jusqu'à nos jours,** par E. Egger, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres. Paris, Hetzel, 1880; 1 vol. in-18 (*Bibliothèque d'éducation et de récréation*).

Malgré tant d'ouvrages qui traitent du Livre et des arts ou des industries qui s'y rattachent, une histoire complète et méthodique du Livre restait à faire; M. Egger l'a entreprise. « Le plus grand personnage, dit-il, qui, depuis trois mille ans peut-être, fasse parler de lui dans le monde, tour à tour géant ou pygmée, orgueilleux ou modeste, entreprenant ou timide, sachant prendre toutes les formes, capable tour à tour d'éclairer ou de pervertir les esprits, d'émouvoir les passions ou de les apaiser, artisan de factions ou conciliateur des partis, véritable Protée qu'aucune définition ne peut saisir, c'est le Livre. Or le Livre, jusqu'ici, n'a pas eu, à vrai dire, d'historien, que je sache, au moins en notre langue. » C'est vrai; l'histoire du Livre, cette histoire si longue et si curieuse, est éparse en mille endroits; elle n'a été rassemblée nulle part. Si l'on veut étudier quelque point de ses origines, de ses développements et de ses perfectionnements, les traités spéciaux ne manquent pas; on en trouvera sur toutes les écritures passées et présentes et sur tous les instruments de l'écriture, sur les papyrus, les parchemins et les papiers, sur les manuscrits et les imprimés, sur la typographie et les divers procédés d'impression, sur l'industrie du Livre, tant chez les anciens que chez les modernes, sur les libraires, sur les bibliothèques, sur les relieurs et les reliures, mais tout cela ne donne pas une histoire régulière du Livre. Grâce à M. Egger, la voici faite, dans ses grandes lignes comme dans ses menus détails, rapidement et complètement à la fois. Le recueil, pour lequel il l'a écrite, la *Bibliothèque d'éducation et de récréation*, qui s'adresse presque à des enfants, lui interdisait de tenter autre chose qu'un ouvrage élémentaire; les érudits et les lettrés de profession n'y trouveront rien qu'ils ne sachent, qui ne soit étudié plus à fond dans les traités spéciaux; mais en même temps que les jeunes gens y apprendront ce qu'ils ignorent, ceux qui savent seront néanmoins charmé de ce travail d'ensemble qui groupe harmonieusement toutes les parties si diverses de l'histoire du Livre et, pour les érudits, par un système fort bien compris de notes, renvoie avec certitude aux sources, sur les questions que l'auteur ne peut qu'effleurer.

Comme l'humanité, le Livre a eu son âge de la pierre, de la brique, du bois, du bronze, avant d'arriver à l'âge actuel qui est celui du papier imprimé à la vapeur. Si des inscriptions sur la pierre ou sur le bronze ne constituent pas, à proprement parler, des livres; les annales des rois de Ninive, écrites avec la pointe d'un stylet sur des rouleaux d'argile molle que l'on faisait ensuite sécher et durcir pour les conserver dans des archives, ces annales étaient bien des livres, et la réunion de quelques milliers de rouleaux devaient former une encombrante, mais respectable bibliothèque. De ces origines lointaines, M. Egger passe vite aux temps relativement modernes où le copiste, mis en possession d'instruments plus commodes, a enfin tous les éléments nécessaires à la confection d'un livre. L'*Anthologie* contient sept petites pièces, dont le sujet uniforme est l'offrande d'un calligraphe à quelque divinité, offrande mentionnant tous les outils nécessaires à sa profession. M. Egger traduit ainsi l'une d'elles qui est fort touchante :

Ce plomb mou qui réglait la marche de mes doigts,
Ce calame assoupli pour maints détours adroits,
Ce canif qui le fend et l'amincit, la pierre
Où le roseau s'aiguise, enfin ma trousse entière
Avec le polissoir, l'éponge et l'encrier,
Jadis les instruments de mon humble métier,
Je te les offre, ô dieu, puisque, affaiblis par l'âge,
Et ma main et mes yeux renoncent à l'ouvrage.

Comme le bagage du copiste du moyen âge ne s'était guère augmenté que d'encres de diverses couleurs, pour enluminer les initiales, il semble qu'on ait bien peu de choses à dire sur le livre entre l'époque de l'anthologie et l'invention de Gutenberg. Quelle erreur! Cette période fournit à M. Egger trois ou quatre chapitres rien que de données sommaires sur les différentes sortes d'écritures, sur les modes de reproduction et de multiplication des manuscrits, sur l'étonnante habileté des copistes grecs qui parvenaient à transcrire l'*Iliade*, de façon à faire tenir l'immense poème dans une coquille de noix, sur les papyrus et les parchemins, sur les grandes bibliothèques de l'antiquité, les boutiques des libraires à Rome, les diverses fortunes des livres, les profits des

auteurs; l'influence du christianisme sur les livres, ceux des anciens qu'il a détruits et ceux qu'il a conservés, les palimpsestes, l'enluminure et la miniature au moyen âge, les confréries de copistes, de relieurs et de parcheminiers, la formation des premières grandes bibliothèques en France, le dépôt royal du Louvre et ses richesses, les livres de luxe comme le missel de la reine Anne et le missel de Juvénal des Ursins, admirables œuvres d'art, la confection des livres à bon marché destinés aux étudiants, lui fournissent à leur tour matière à d'intéressants développements. La seconde période, de la découverte de l'imprimerie jusqu'à nos jours, n'est pas moins bien remplie; on y assiste à l'éclosion, puis aux perfectionnements de l'art qui a révolutionné le monde par la diffusion de la pensée, pour arriver à la revue des livres et du matériel d'imprimerie, tels qu'on a pu les voir à l'Exposition de 1878, c'est-à-dire en leur dernier état qui n'est le dernier que pour nous : nos arrière-neveux auront sans doute à constater encore bien des modifications et des progrès. Les plus curieux chapitres sont ceux que l'auteur a consacrés aux premiers tâtonnements de l'imprimerie, au procédé tabellaire, aux incunables, à l'invention des caractères typographiques, puis aux maîtres qui sont arrivés d'un coup à la perfection, les Alde, les Estienne; à ces aperçus en succèdent d'autres sur la propagation de l'art nouveau jusque dans les coins les plus reculés du globe, sur les procédés d'invention récente, la stéréotypie, la photographie appliquée à la reproduction des manuscrits, la photogravure, les presses à tirage rapide. L'auteur termine par une analyse succincte des réglementations de la librairie depuis François Ier, et par deux chapitres consacrés aux bouquinistes, aux bibliophiles et enfin au classement des livres dans les bibliothèques publiques et les bibliothèques privées. Tout élémentaire qu'il est, ce petit ouvrage se lit avec plaisir. En abrégeant tant de volumes, en condensant tant de notions sur les livres, M. Egger n'a rien omis, et cependant il a su ne pas se perdre dans la multitude infinie des petits détails qu'il rattache toujours ingénieusement à quelque ligne principale du sujet.

A. B.

**Histoire du Théâtre en France.** Les Mystères, par L. Petit de Julleville, maître de conférences de langue et de littérature françaises à l'École normale supérieure. Paris, Hachette et Cie, 1880. 2 vol. in-8°.

Voici une importante contribution à l'histoire de notre littérature. On sait combien le moyen âge, négligé pendant si longtemps, est de nos jours étudié, fouillé, commenté. On a, depuis cinquante ans, découvert, le mot n'est pas trop fort, tout un monde littéraire enseveli. On a reconstitué la vieille langue française, en même temps qu'on en déchiffrait et qu'on en publiait les moments. Ce travail d'exhumation est sans doute loin d'être achevé. Il se poursuit, en tout cas, avec plus d'activité que jamais. Des journaux ont été créés exprès pour en consigner les résultats. Des sociétés se sont fondées pour lui donner une impulsion plus énergique et un caractère plus national. Les efforts collectifs n'ont du reste en rien découragé les efforts individuels, et l'ouvrage de M. Petit de Julleville est là pour l'attester.

Les deux volumes par lesquels le savant maître de conférences à l'École normale commencent l'histoire du théâtre en France, dont il nous promet la suite, sont exclusivement consacrés à l'étude des drames liturgiques, des miracles et des mystères. Le théâtre comique au moyen âge fera l'objet d'une autre publication. Limité comme il l'est, le champ est encore vaste et n'avait pas été jusqu'ici exploré dans son entier. Il s'ouvre en effet, dès l'an 1000, avec le drame liturgique, d'abord en un latin mêlé de mots vulgaires, puis éliminant progressivement la langue savante jusqu'à ce qu'elle soit réduite à une place tout accessoire et ne serve plus qu'à relier les parties du drame avec l'office religieux sur lequel il est greffé. L'auteur entre ici dans d'intéressants détails sur le développement de cette action dramatique, qui n'était d'abord qu'une sorte d'amplification accompagnée de gestes, introduite par le prêtre aux endroits les plus émouvants du service, et surtout au récit de la Passion, qui devint bientôt assez importante pour exiger des acteurs spéciaux, une mise en scène compliquée de machines, et où la prose fit promptement place aux vers, généralement rimés, qu'ils fussent écrits en latin ou en français.

Le miracle succéda au drame liturgique ou plutôt en dériva dès les premiers temps, car on en trouve qui sont composés en vers latins décasyllabiques et rimés, et qui ne diffèrent du drame liturgique qu'en ce qu'ils ne se rattachent pas directement au service religieux. Cette transformation fut une émancipation. Le théâtre, sans abandonner complètement l'Église, se transporta généralement de l'autel au parvis et peu à peu se sécularisa. Au XIIIe siècle, on ne compose plus de drames liturgiques, et il y a déjà dans diverses villes des sociétés laïques et bourgeoises qui remplacent le clergé dans la représentation des scènes tirées de la vie des saints.

*La représentation d'Adam,* drame qui date du XIIe siècle, et les pièces de Jean Bodel et d'Adam de la Halle marquent les degrés successifs de ce changement émancipateur.

Les miracles abondent au XIVe siècle. Ils étaient représentés dans les *pays*, confréries demi-dévotes et demi-littéraires, dont la plupart s'étaient formées sous l'invocation de la Vierge, et pour lesquelles furent écrits les quarante *miracles de Notre-Dame* que le manuscrit Cangé nous a conservés.

Les *Mystères* proprement dits n'apparaissent que dans le siècle suivant. Mais, quoique le nom soit nouveau, la chose est ancienne. Les mystères continuent les miracles, de même que ceux-ci avaient continué le drame liturgique primitif. Le nom lui-même ne présente étymologiquement, comme M. Petit de Julleville le démontre, que le sens d'action, de représentation dramatique (venant de *ministerium,* comme le

mot *mestrei*, et signifiant *fonction*). Plus tard il s'applique aussi aux pièces purement profanes, qu'on appelait plus ordinairement *jeux* (*ludi*). Mais la source première, et la plus féconde, où puisèrent jusqu'à la fin les auteurs de mystères, fut l'Écriture et la légende chrétienne. Le *Mystère de la Passion* est sans doute le plus ancien, comme il est un des plus importants. M. de Julleville divise ingénieusement les pièces de ce genre en trois cycles: le cycle de l'Ancien Testament, le cycle du Nouveau Testament, le plus vaste des trois, et le cycle des saints. Quelques-uns de ces drames ne rentrent dans aucune de ces catégories et roulent sur un sujet mythologique au purement profane; mais c'est le petit nombre, et encore y a-t-il d'ordinaire, même en ceux-là, un singulier mélange du merveilleux chrétien et des légendes du paganisme. Certes, Boileau ne connaissait rien du théâtre du moyen âge; ce qu'il en dit est marqué au coin d'une ignorance d'autant plus ridicule qu'elle est plus satisfaite d'elle-même. S'il l'avait connu, il n'est pas probable pourtant qu'il eût porté sur lui un jugement moins dédaigneux. Son esprit hanté par la règle des trois unités eût été singulièrement effarouché à l'aspect de ces compositions gigantesques, dont quelques-unes comptent plus de soixante mille vers, où des centaines de personnages s'agitent, se croisent, se poursuivent d'un bout de la terre à l'autre, naissent, vieillissent et meurent sur la scène, et dont la représentation se prolonge parfois pendant quarante jours. Quels cris n'eût-il pas poussés en voyant Dieu le père figuré au naturel avec une grande barbe et de gros sourcils, les diables vomissant des flammes, les anges et les saints aux prises avec Mahon et les divinités latines, le tout agrémenté de scènes licencieuses où des personnages dans le costume de la nature se livraient à des manifestations d'un réalisme à rendre jaloux M. Zola! Qu'eût-il pensé des forces et plaisanteries du *sot* ou fou, dont la voix de crécelle interrompt d'un calembour ou d'un dicton vulgaire les situations les plus pathétiques, les discours les plus sérieux? Il eût tout condamné en bloc, y compris un des acteurs principaux de quelques-uns de ces drames, l'âne, lequel pourtant se conduit avec plus de retenue que les petits chiens introduits par Racine dans sa comédie des *Plaideurs*.

M. Petit de Julleville, tout en se tenant bien loin du rôle que Boileau se serait sûrement attribué, échappe à la partialité ordinaire aux commentateurs et aux érudits qui se cantonnent dans un sujet et ne voient plus rien ni au-dessus ni au delà. Il ne fait pas difficulté de déclarer que les mystères ont été bien plutôt composés pour la représentation devant des foules naïves et promptes à l'enthousiasme, que pour une audience de raffinés ou pour la lecture dans le silence du cabinet. Il y trouve des qualités dramatiques, des situations fortes, un intérêt qui, pour être souvent éparpillé, n'en est pas moins réel; mais le style en est presque toujours absent. Or c'est par là surtout que vivent les œuvres littéraires. Au point de vue de l'art pur, la valeur des mystères est donc assez mince; mais, outre que rien n'est à négliger dans les manifestations intellectuelles de nos ancêtres, ces drames sont pleins de détails de mœurs, de costumes, d'habitudes intimes, qui jettent une grande lumière sur la vie des Français au moyen âge, et qui les rendent aussi précieux pour l'historien qu'ils le sont pour le philologue auquel ils offrent une mine presque inépuisable de mots, de locutions et de proverbes.

Le défaut de l'ouvrage de M. Petit de Julleville est, à nos yeux, de n'être pas un livre, nous voulons dire de ne pas former un tout homogène dont les parties s'enchaînent logiquement les unes aux autres, de manière à présenter un commencement, un milieu et une fin. Le premier volume est plutôt une série de mémoires séparés qui ne se rattachent entre eux que parce qu'ils portent chacun en particulier sur quelques détails d'un sujet commun. Quant au second, il est tout à fait conçu à l'allemande. C'est un répertoire de renseignements qu'on n'a même pas songé à coordonner. Il commence par deux tables, une des noms de lieux où furent représentés les mystères, et l'autre des titres des mystères représentés. Puis viennent, par ordre chronologique, après un chapitre sur les mystères mimés, les analyses séparées et en forme de monographies de tous les mystères que nous connaissons, depuis le XII^e^ jusqu'au XVI^e^ siècle. Un dernier chapitre est consacré aux mystères dont il ne reste plus que les titres, et l'ouvrage se termine par un glossaire des mots difficiles que l'on peut rencontrer dans les citations.

Il y a là-dedans de quoi faire un beau et bon livre; mais, il faut l'avouer, ce livre n'est pas encore fait. Ce n'est d'ailleurs pas un petit mérite que d'avoir amené à pied-d'œuvre des matériaux si abondants et si bien préparés. Tout est disposé désormais pour bâtir l'édifice; mais l'architecte qui l'élèvera n'a pas encore paru. BER.-H. G.

**Les chroniques de Jean Froissart**, avec texte rapproché du français moderne, par M^me^ DE WITT née GUIZOT. Hachette. 1 vol. in-4°. — Prix : 30 fr.

Voici un beau volume, fait pour satisfaire les yeux et l'esprit, pour apporter à la fois plaisir et instruction. De tous nos vieux historiens, Froissart est le moins connu, c'est pourtant celui dont la lecture est la plus intéressante et la plus facile. Ce n'est point un historien qui nous parle de traités de paix ou de considérations politiques, c'est un journaliste curieux qui se transporte sur tous les points où se passe quelque événement d'importance, et qui écrit sa relation le soir même, alors que les idées sont plus fraîches, les impressions plus vivaces. Quand il n'a pu assister aux événements, il se les fait raconter par des témoins oculaires, qu'il va chercher au loin, sans compter ses peines et ses fatigues. Il apprend qu'un gentilhomme a fait la guerre du Portugal, et du fond des Pyrénées il va le chercher jusqu'en Zélande, chevauchant sur son cheval, ayant sa malle en croupe et son grand lévrier près de lui. Une seule difficulté

arrêtait le lecteur, celle de ce texte du XIVe siècle, difficile à déchiffrer pour nos contemporains, puisqu'au XVIe siècle on en avait déjà donné deux traductions, l'une en français, l'autre en latin. Mme de Witt, née Guizot, a refait le travail entrepris par Belleforest en 1572 et nous a mis à même de lire sans peine et sans fatigue notre vieil historien. La partie la plus curieuse, la plus neuve de ce volume, est celle des illustrations qui reproduisent les miniatures du manuscrit de Froissart, miniatures que le roi d'Angleterre admira fort quand l'auteur lui présenta son ouvrage. Le grand mérite de ces miniatures est moins de nous initier à l'art du XIVe siècle, que de nous introduire plus intimement dans la connaissance de ses mœurs, de ses idées, de ses costumes. Comme le texte de Froissart, elles portent sur les événements un témoignage irrécusable : voici les rudes arbalétriers anglais qui vainquirent nos chevaliers à Crécy et à Poitiers; voici, dessiné par un contemporain, ce *bal des ardents*, cause première de la folie de Charles VI et des malheurs de la France; voici Philippe le Bel recevant la reine d'Angleterre, qu'on peut rapprocher de la reine Victoria reçue par Napoléon III. Tout est marqué : les costumes, les armures, les supplices cruels; les villes se montrent telles qu'elles étaient alors, se dressant dans une plaine solitaire, entourées de leurs remparts. Voici les pas d'armes aux prouesses brillantes; les seigneurs revêtus de ces longues robes d'or et de velours, qu'ils jettent sur les épaules des ménestrels dont les chants ont conquis leur faveur; les bourgeois revêtus de la cotte hardie, la tête entourée du chaperon; les femmes avec leur bonnet en pain de sucre et leur robe traînant à vingt pas derrière elles, ce qui faisait dire au prédicateur Thomas Connecte : « Sachez, mes belles dames, que si vous aviez eu besoin d'une queue, la nature y eût pourvu d'elle-même. » Les sermonnaires n'ont cessé de répéter la même chose, et pourtant les robes sont aussi longues aujourd'hui que du temps de Froissart.

A. D.

**Souvenirs et Écrits de mon Exil,** période de la guerre d'Italie, par KOSSUTH. Paris, E. Plon, 1880, in-8°.

Ce premier volume des Souvenirs et Écrits du grand patriote hongrois, dont la traduction vient d'être publiée par MM. E. Plon et Cie, est vraiment intéressant pour le public français. Il comprend les événements auxquels M. Kossuth a été mêlé, beaucoup plus directement qu'on ne le croit d'ordinaire, pendant l'année 1859. Le comte de Cavour avait formé le plan de débarrasser l'Italie du joug de l'Autriche. Malgré les difficultés de toute sorte, il avait, avec un talent supérieur et une énergie infatigable, amené les choses au point où un éclat devenait inévitable, et il avait su mettre dans son jeu l'atout d'une alliance française. Ces choses sont connues; on les a racontées maintes fois et les principaux auteurs se sont presque tous chargés de nous expliquer leur propre rôle dans des mémoires ou des lettres rendues publiques. Nous n'avons donc pas à y insister. Mais l'ancien chef du gouvernement provisoire de la Hongrie indépendante, l'ancien hôte forcé des Turcs en Asie Mineure, qui s'était, depuis 1851, acquis une popularité immense aux États-Unis et en Angleterre, où il résidait, se tenait au courant des affaires continentales, dans l'espérance que quelque circonstance se présenterait dont il pourrait profiter pour soustraire de nouveau, et cette fois définitivement, son pays au joug autrichien. Il pensait avec quelque raison que les intérêts du Piémont et ceux de la Hongrie étaient identiques, et il caressait le rêve d'engager les deux peuples dans une action commune à la poursuite du même but.

En dehors des considérations générales, une chose l'encourageait encore à penser ainsi. Il savait qu'on se préoccupait de ce qu'il pouvait et voulait faire. Il sentait qu'on aurait besoin de lui. Il avait des relations assez suivies avec un préfet de police, sénateur et familier des Tuileries, le Corse Piétri. Le portrait qu'il nous en fait ne ressemble guère à la figure que nous connaissons. Il le montre, à propos de la tentative d'Orsini, s'apitoyant sur l'erreur de ce pauvre égaré, qui ne voulait pas croire que la liberté du peuple italien pût sortir des mains de celui qui venait d'égorger la liberté du peuple français. Quoi qu'il en soit, il avait déjà parlé à Piétri de ce qu'il était disposé à faire au cas où les événements qu'il prévoyait auraient lieu, et le résultat de ces conversations fut que le prince Napoléon voulut voir M. Kossuth, et que ce dernier, après lui avoir exposé ses idées, fut admis à les soumettre à l'empereur lui-même.

M. Kossuth eut deux entrevues avec Napoléon III. L'homme qui avait proclamé la république en Hongrie par la déclaration du 14 avril 1849 s'entendit avec l'homme qui, par un sanglant coup d'État, avait supprimé la république en France. Le premier ne marque, du reste, aucune répugnance à l'endroit du second. Il ne l'a pas en grande confiance; il exige des garanties; mais il le fait comme homme d'État, comme diplomate parlant au nom de son pays qu'il représente; et personnellement il ne ferait pas à l'empereur l'injure de ne pas se contenter de sa parole. Ses amis, Ledru-Rollin et Mazzini, ne trouvèrent pas sans doute ces compromissions bien louables. Il le regrette pour eux; mais quant à lui, il est patriote d'abord, et républicain seulement après. Pour arriver à faire de la Hongrie une nation autonome et indépendante, il s'allierait avec n'importe qui, avec le diable même, dit-il quelque part; et, en effet, il ne craint pas de faire un pacte formel avec l'empereur, s'engageant, en retour des services qu'il attend de Napoléon III, à établir dans sa partie le gouvernement monarchique. Son zèle même, comme il arrive, dépasse la mesure. Sans ambages, il offre au fils de Jérôme la couronne de Saint-Étienne. L'Altesse déclina l'honneur. « Nous autres Bonapartes, dit-il, nous avons beaucoup appris de l'histoire de notre oncle. Nous avons appris non seulement ce qu'il faut faire, mais aussi ce qu'il faut éviter. Et dans cette dernière catégorie se range le fait de placer sur des trônes étrangers des membres de notre famille, car cela

pourrait susciter des coalitions européennes, et nous ne pourrions compromettre le sort de la dynastie napoléonienne en France, fût-ce même pour la magnifique couronne de Hongrie »; et il lui recommandait de n'en pas dire un seul mot devant son cousin l'empereur.

M. Kossuth avait déclaré formellement qu'il ne donnerait son concours efficace qu'autant qu'on lui promettrait d'envoyer une armée française avec lui en Hongrie, et qu'on engagerait ainsi l'honneur du drapeau dans la question de l'indépendance hongroise, comme on l'avait engagé dans la question de l'indépendance italienne. La garantie était mince, ainsi que la paix de Villafranca ne devait pas tarder à le démontrer. Elle lui fut cependant refusée. On l'amusa en prétextant des impossibilités qui disparaîtraient sans doute prochainement; on le souhaitait du moins, et on ferait tous ses efforts dans ce sens. En attendant, on tirait de lui le plus qu'on pouvait. On lui faisait escompter sa popularité en Angleterre, pour renverser le ministère tory et le faire remplacer par un cabinet whig sur la neutralité duquel on pouvait compter. On le laissait former, avec le comte Ladislas Teleki et le général Klapka, un *Comité national hongrois* dont la mission était de créer en Italie une armée hongroise avec les exilés, les prisonniers et les transfuges de cette nation, qui, pensait-on, se soulèverait spontanément lorsqu'elle saurait que ses fils victorieux allaient revenir à elle à travers les Alpes et l'Autriche. Le pays ne se souleva pourtant pas, et ce fut M. Kossuth qui l'en empêcha. En vain essaya-t-on de lui faire entendre qu'une petite insurrection en Hongrie, si petite fût-elle, serait d'un merveilleux effet. Il avait résolu de ne pas lancer son pays dans les aventures s'il n'obtenait pas les garanties qu'il avait stipulées, et tout en acceptant de bonne foi, pour lui et ses amis, le rôle de dupe qu'on leur avait taillé, il refusa obstinément de donner le signal de la diversion qu'on désirait. Il s'en félicite hautement dans le livre que nous avons sous les yeux. Sans faire difficulté de reconnaître avec lui la prudence dont il usa sur ce point, nous ne pouvons nous empêcher de nous demander si cette prudence fut de la véritable sagesse. En 1848, les Hongrois n'avaient compté que sur eux pour revendiquer et conquérir leur indépendance, et ils y avaient un instant réussi. Ne pouvaient-ils en faire autant, et avec plus de chances de succès, en profitant à leurs risques et périls du moment où leurs oppresseurs n'avaient pas trop de toutes leurs forces pour combattre en Italie? Il eût toujours été héroïque de le tenter, et ce n'est guère par excès d'héroïsme que les nations meurent. En tout cas, ce que la Hongrie est devenue depuis semble bien peu fait pour donner à M. Kossuth des raisons de glorifier sa circonspection et sa sagacité politique, et nous regrettons ici de ne pas partager son avis.

Nous ne voudrions pas laisser au lecteur une impression défavorable au sujet du livre que nous analysons. C'est l'œuvre d'un esprit élevé, convaincu et ardent, mais mal dégagé des brouillards d'un mysticisme aussi funeste à la cause de la liberté qu'à celle de la science pure. Au lieu d'insister sur les côtés faibles de cet homme qui n'en restera pas moins une des gloires de ce siècle, nous préférons citer, en nous y associant, ce qu'il dit de la France dans l'avant-propos qu'il a écrit pour cette traduction française : « Il est doux de se persuader que cette prodigieuse vitalité qui l'a si promptement et si admirablement relevée de ses désastres lui permettra encore de conserver désormais cette liberté absolue, mais ordonnée, qu'elle n'a jamais pu antérieurement posséder d'une façon durable; il est assurément curieux d'observer qu'aucune autre nation n'a rendu autant de services à la cause de la liberté que la France, tout en en jouissant aussi peu. Elle a été comme le flambeau qui éclaire, mais tout en restant dans l'obscurité : *Non mihi, sed luces*. Être le champion de la liberté est et a été la mission historique de la France. »

BER.-H. G.

**Histoire de la mode en France**, *la toilette des femmes depuis l'époque gallo-romaine jusqu'à nos jours*, par AUGUSTIN CHALLAMEL. 21 planches gravées sur acier, coloriées d'après les aquarelles de F. LIX. 1 vol. grand in-8° jésus. Paris, A. Hennuyer, 1881.

Si rien de ce qui touche *la femme* n'est indifférent aux femmes, c'est un point que nous ne voulons pas discuter; toujours est-il qu'elles sont — presque toutes — soucieuses de faire valoir leur beauté, et que, d'avoir ce souci, elles n'ont pas — tout à fait — tort. La façon de se vêtir est une de leurs préoccupations; l'histoire des variations du costume féminin ne laissera pas d'exciter leur curiosité.

Le livre de M. Challamel est bien composé. Une *introduction* écrite d'une plume légère, des chapitres nourris de renseignements très précis sur les modifications apportées successivement à la toilette des femmes presqu'à toutes les pages, des anecdotes contées avec esprit et rapportées comme pour faire entendre aux lectrices, ce qu'elles sont d'ailleurs très disposées à croire, que l'histoire de la mode en France, c'est une partie, et non la moins intéressante, de l'histoire générale de notre pays.

Ce livre est aussi très coquettement édité; il plaira avant même que d'être lu: titre mi-parti noir et mi-parti rouge; texte imprimé en beaux caractères sur papier de luxe; des culs-de-lampe signés de Scott et des planches en grand nombre, qui, gravées et coloriées d'après les aquarelles de Lix, montrent aux yeux les différents costumes portés à différentes époques; cela fait un beau volume qui ne le cède en rien à ces magnifiques ouvrages publiés par l'éditeur A. Hennuyer, les *Plantes et bêtes* de Pizzetta, *l'Homme et son berceau*, et *A travers l'Amérique*, de Lucien Biart.

F. G.

**Berryer**. — Souvenirs intimes, — par Mme la vicomtesse A. DE JANZÉ, née CHOISEUL. Paris, E. Plon et Cie, 1881, in-12.

Pour être déjà longue, la liste des écrits sur Berryer n'est pas encore close. Le volume publié par Mme la vi-

comtesse A. de Janzé, sans avoir la prétention de combler aucune lacune, présentera son contingent d'anecdotes et de souvenirs au biographe définitif du grand orateur royaliste. Ce n'est pas qu'il apporte bien des faits nouveaux, ni même qu'il évite de rappeler ce qui a été raconté vingt fois et ce que tout le monde sait. Mais il fourmille d'historiettes amusantes, de mots spirituels et piquants, de traits qui sont comme autant de touches délicates ajoutées à la figure bien connue de Berryer. Du reste, si celui-ci est le héros du livre, il s'en faut qu'il le soit de toutes les anecdotes que la mémoire débordante de M^me^ de Janzé laisse tomber dans le cours du récit, ou dépose dans de longues notes au bas de plus d'une page. Louis XVIII, Charles X, M. Thiers, Louis Bonaparte, le comte de Chambord, la princesse Colonna, et d'autres encore, défilent dans cette galerie et font comme une escorte d'honneur à Berryer. Nous n'avons pas besoin d'indiquer dans quel esprit cet ouvrage a été composé; le nom de l'auteur le dit suffisamment. Mais il serait injuste de ne pas ajouter que les opinions de M^me^ de Janzé n'ont rien d'agressif, et que son légitimisme n'ôte rien au charme de sa causerie alerte et brillante. Le livre est tout d'une venue, rapidement et spirituellement écrit, coulant comme de source, intéressant d'un bout à l'autre; et nous en recommandons la lecture comme un régal délicat pour l'esprit.

B. H. G.

**Bibliothèque des mémoires relatifs à l'histoire de France pendant le** XVIII^e^ **siècle.** Nouvelle série avec introduction, notices et notes par M. de Lescure. Tome I^er^. 1 vol. in-18 jésus. Paris, Firmin-Didot et C^ie^, 1880.

Cette nouvelle série porte pour sous-titre: *Mémoires sur les assemblées parlementaires de la Révolution.*

M. de Lescure, dans son introduction, expose les raisons qui l'ont déterminé à insérer, dans le recueil dont il continue la publication, de préférence à tant d'autres écrits se rapportant aux travaux de la Constituante, de la Législative et de la Convention, les mémoires du marquis de Ferrières, ceux du comte de Montlosier, ceux de Durand de Maillane. Des mémoires de Malouet, il a été fait une édition définitive sur laquelle il n'y a pas à revenir; après les remarquables travaux de de Loménie, il serait superflu de donner le journal de Mirabeau, la suite des discours qu'il a prononcés et les comptes rendus qu'il adressait à ses commettants; restent les mémoires de Bailly, de La Fayette, de Mounier, de Lally-Tollendal, de Barnave, de Cazalès et de l'abbé Maury, mais tous ces récits sont des plus incomplets. Riverol n'a été membre d'aucune des trois assemblées; pour Lameth, il a rédigé, non des mémoires, mais une histoire, et pour Rœderer, il a laissé, non une relation de ce qu'il avait vu s'accomplir, mais une apologie de sa propre conduite au 10 août. Des écrits de Thibaudeau, enfin, on ne pourrait guère emprunter qu'une centaine de pages. N'accusons pas M. de Lescure de partialité, et puisque les mémoires qu'il a choisis sont certainement très intéressants, puisqu'ils ont, ceux surtout des deux constituants, une grande valeur, réjouissons-nous de les voir figurer dans cette *Bibliothèque* historique dont MM. Firmin-Didot et C^ie^ se sont faits les éditeurs.

Prévenant les reproches qui pourraient lui être adressés, quant au petit nombre de mémoires qu'il entend publier et quant à la liberté qu'il a prise de n'en donner encore que les parties les plus importantes, M. de Lescure dit qu'il devait tâcher de ne pas dépasser le cadre qu'il s'était tracé, et que ce cadre même, il ne devait lui être permis de l'étendre, la collection à laquelle il donne ses soins étant composée pour être lue, non par l'historien qui a besoin de tout savoir, de tout contrôler, mais par l'homme de goût désireux de connaître, touchant les premières phases de la Révolution, ceux des témoignages qui sont demeurés d'accord avec les données positives de la critique historique. Soit. Le tome premier des ***Mémoires sur les assemblées parlementaires de la Révolution*** contient la plus grande partie des écrits du marquis de Ferrières, toute celle qui a trait à la Constituante.

Le marquis de Ferrières fut député de la noblesse poitevine aux états généraux devenus Assemblée nationale; il s'opposa à la réunion des ordres, et, quand elle fut consommée, il vota incessamment avec le côté droit; il protesta contre la constitution de 1791, ce fut son dernier acte. Très petit est le rôle qu'il a joué dans ce grand drame historique pour lequel il n'était pas préparé; il est plutôt témoin qu'auteur. Par position, comme par nature, il est exempt de passions trop vives; il déteste les révolutionnaires, orléanistes ou constitutionnels, qui prétentent faire une histoire nouvelle et une nouvelle monarchie; mais, relatant les événements qu'il a vus se succéder, il parle sans colère et sans haine; les faits, il les interprète autrement que nous ne les interprétons, il appelle délire ce qui pour nous est enthousiasme; c'est à un mouvement de folie que, suivant lui, a cédé la noblesse, lorsque, dans cette mémorable nuit du 4 août, elle résigna tous ses privilèges. Mais parce qu'il est moins préoccupé des intérêts de l'ordre auquel il appartient que de ceux de la monarchie, il dit, sans les pallier, les mauvais vouloirs de la cour, comme il dit, sans les exagérer, les exigences du tiers, celles des représentants de la nation. Ses mémoires empreints d'une grande véracité, de la plus complète bonne foi, sont très précieux; ils le sont d'autant plus qu'ils sont dus à la plume d'un adversaire de la Révolution; ils confirment pleinement les jugements portés par Edgar Quinet.

F. G.

**L'Histoire universelle de** M. Marius Fontane commence par un excellent volume: *l'Inde védique.*

C'est une peinture de l'état social et des premières luttes de l'antique civilisation qui s'est épanouie dans la péninsule indoustanique. Relativement aux Égyptiens, les Aryas, nos frères, sont un peuple

jeune; à l'époque que décrit M. Marius Fontane et qui est leur temps primitif, l'Égypte était dejà un peuple âgé, d'une culture raffinée: elle en était à sa dix-huitième et à sa dix-neuvième dynastie; elle pouvait montrer, innombrables, ses monuments de trois mille ans, ses inscriptions historiques, ses papyrus pleins de chants profanes et religieux ou de sentences morales.

L'historien n'a qu'à se baisser, même celui des premières dynasties égyptiennes, pour cueillir les renseignements historiques et religieux qui jonchent le vieux sol pharaonique. Pour l'Inde védique, c'est la pénurie la plus complète. Sur l'époque qu'a si bien décrite M. Fontane, il y a peu de chose en dehors du Rig-Véda.

Avec une habileté et un tact peu communs, l'auteur de l'*Histoire universelle* a extrait de ce recueil d'hymnes tous les renseignements qu'il lui pouvait fournir. Il a déployé, pour les mettre en œuvre, toute la clarté et l'esprit de méthode qui sont la marque particulière de son talent et que l'on est surtout en droit d'exiger dans une *Histoire universelle.*

Si les faits historiques ne sont pas nombreux dans son volume, c'est que le Rig-Véda, en dehors de la lutte des Aryas avec les Dasyous, n'en fournit guère. Ce qui apparait là, ce sont surtout les grands dieux de la religion védique: Indra, le feu céleste; Agni, le feu terrestre; Soma, le feu subtil emprisonné dans les liqueurs et qui ranime la vie humaine.

A l'origine, chez les Aryas comme du reste chez les autres peuples, le prêtre ne se montre pas; c'est le père de famille qui remplit l'office de sacrificateur. Peu à peu les poètes, tendant à former une caste spéciale, prennent le monopole des sacrifices et des libations. Voilà un clergé organisé.

La famille, composée du père, de la mère et des enfants, se découvre dans le Rig-Véda; rien de plus charmant, de plus respecté que la fiancée et la femme; l'homme les entoure d'autant d'hommages que d'amour.

Du milieu des hymnes surgit, avec l'image du foyer, celle, non moins douce de la commune, groupe de familles qui se rapprochent, non pour s'opprimer mutuellement, mais pour se soutenir.

Cantonné d'abord en Septa Sindhou, la véritable terre védique, l'Arya, agriculteur et pasteur, s'étend peu à peu. En se disséminant dans l'Indoustan et en se mêlant aux Dasyous jaunes ou noirs, il altère sa nature, perd sa force première; ou plutôt l'individu, libre encore dans sa croyance et dans ses allures, fait place à la collection. Le roi surgit et, de concert avec les brahmanes, ramène tout à l'unité. Adieu les libres inspirations, les forces vives de la race que manifeste surtout l'individu, avant qu'il ne soit comprimé sous le joug de lois uniformes.

Ce qui s'est passé dans la péninsule indoustanique n'est point particulier aux Aryas. Partout, dans toutes les familles de peuples, les mêmes phénomènes se sont présentés. J'ai vu, en suivant l'évolution sociale et religieuse des Hébreux, le Sémite libre, épars, divisé en petits groupes, s'agiter voluptueux et libre, sans autel central, sur les collines et dans les belles plaines de la Palestine. Sous l'influence des nabis, des prêtres et des rois, l'unité de culte s'accomplit peu à peu. Il interdit d'adorer ailleurs que dans le temple de Jérusalem.

M. Fontane a parfaitement marqué, chez les Aryas, cette évolution, et comment la vieille société védique, réduite à la loi de l'unité, meurt pour faire place au monde brahmanique.

Peut-être le style de l'auteur, toujours clair et rapide, est-il parfois un peu saccadé et nerveux. C'est d'un excès de vie que j'accuse M. Marius Fontane, c'est de nous conduire sur le grand fleuve védique en imprimant à la barque des secousses et des bonds dont notre placidité est parfois étonnée; pour ma part, j'ai le goût des molles navigations. Cependant quand les rames sont tenues d'une main sûre comme celle de M. Marius Fontane, je pardonne, en faveur de tant d'autres qualités, les quelques émotions dont parfois je suis inquiété. E. L.

# GÉOGRAPHIE

## ETHNOLOGIE — VOYAGES

**Voyage aux îles Fortunées,** *le pic de Ténériffe et les Canaries*, par JULES LECLERCQ. — Paris, E. Plon et Cie, 1880.

Les îles Fortunées ne sont autre chose que le groupe des îles Canaries; les anciens leur avaient donné la première dénomination parce que les fictions poétiques de leurs historiens y avaient placé les Champs Élysées, ce séjour des âmes bienheureuses après la vie.

Sous certains rapports du reste, elles méritent bien ce nom, car la température y est délicieuse, sauf quelques parties, surtout celles qui sont ouvertes du côté de l'est aux vents desséchants du Sahara.

Les îles sont sur le trajet de tous les navires qui partent de l'Europe pour se rendre dans l'Amérique du Sud, et les voyageurs qui les ont visitées sont très nombreux. Tous n'ont pas apporté à leurs excursions le soin attentif de notre auteur, et si l'on trouve quelques renseignements dans les relations de voyage, c'est en réalité peu de chose et presque toujours ce que l'on connaît déjà.

M. Jules Leclercq nous donne une relation détaillée, fort intéressante et très pittoresque; son



livre est un guide précieux pour ceux qui voudront le suivre dans cette voie, et nous sommes heureux de constater que c'est avec un grand intérêt que nous l'avons lu d'un bout à l'autre.

Le pic de Ténériffe, point le plus curieux de l'archipel, d'une hauteur colossale, environ 3,700 mètres en chiffres ronds, d'une régularité conique remarquable, quoique paraissant formé de plusieurs éruptions successives, et qui se voit de fort loin en mer lorsque le temps est beau et l'atmosphère pure, nous est présenté dans tous les détails qui le caractérisent.

Avant M. Leclercq un certain nombre de touristes en ont fait l'ascension, et parmi eux quelques savants, en vue d'expériences scientifiques ; les noms les plus connus de nos jours sont ceux d'Edans, en 1715; du père Feuillée en 1724; de La Peyrouse en 1791 ; de Humboldt en 1799 et en 1804; de Cordier en 1803; de Buch en 1815 ; Berthelot en 1825, 1827 et 1828; Sainte-Claire Deville en 1848; Lyell en 1854; Hartung en 1854 et Fritsch en 1863.

Cette montagne volcanique, qui ne fait que sommeiller en ce moment et menace toujours de se réveiller, a eu des éruptions terribles dans le passé ; les dernières dont on se souvienne sont : en 1430, celle de Tavro;

En 1402, — mentionnée dans le journal de Christophe Colomb, et ayant précédé de peu de temps la découverte de l'Amérique, en 1604, — éruption du volcan de Siete Fuentès, le 24 décembre et les jours suivants ;

En 1605, — celle du volcan de Fasnia, du 5 au 13 février ; en 1705, — du volcan de Guimar, du 2 au 3 février ; en 1706, — de Sarachico (volcan de la Montana Negra), le 4 mai et les jours suivants. Elle détruisit la ville et le port de ce nom ;

En 1798, — de la Chahorra — le 9 juin et les jours suivants. Le cratère, situé à 600 mètres environ au-dessous de la cime du pic, peut être considéré comme le principal volcan de l'île Ténériffe. L'éruption de 1798 ne dura pas moins de trois mois, et pendant cette période se formèrent quatre nouveaux cratères au sud-ouest de sa base, à plus de 2,000 mètres au-dessous du niveau de la mer.

L'archipel des Canaries fut autrefois habité par une race toute particulière, appelée les Suanches; ils ont disparu par suite de la conquête, et les derniers ont mêlé leur sang à celui des nouveaux arrivants.

Les mœurs, le langage, les coutumes de cette race ont à peu près disparu, sauf de rares vestiges conservés dans quelques musées, entre autres un situé dans l'île de Ténériffe, et dans les ouvrages de savants qui ont plus spécialement étudié ce qui pouvait être connu d'un peuple disparu.

A quelques jours de l'Europe, les habitants actuels ont encore, comme le pays qu'ils habitent, un cachet bien personnel, et un voyage parmi eux est une source intéressante de renseignements pour les amateurs et les savants auxquels nous recommandons la lecture de l'ouvrage de M. Leclercq.

E. D.

**France, Algérie et colonies**, par Onésime Reclus. Paris, Hachette, 1880. 1 vol. gr. in-18 de 802 p., illustré de 120 gravures sur bois.

Quoique nos études universitaires soient déjà assez lointaines, nous n'avons aucune peine à nous souvenir que les traités dans lesquels nous avons appris ou plutôt négligé d'apprendre la géographie ne ressemblaient que de fort loin à l'élégant volume rédigé par M. Onésime Reclus et mis par la maison Hachette à la disposition des élèves studieux. Les petits livres élémentaires dont nous nous servions sur les bancs de l'école étaient assurément bien faits, clairs, méthodiques, car l'Université n'a jamais manqué de bons géographes, d'écrivains savants et consciencieux; mais ils n'avaient rien de ce qui attire. On ne cherchait alors qu'à être utile, sans faire quoi que ce soit pour le plaisir des yeux ; or la géographie est excellemment la science qui s'apprend par les yeux au moins autant que par la mémoire. A peine quelques cartes lithographiées, aux couleurs criardes, aidaient-elles à la clarté de chaque leçon ; ce n'était pas assez pour contre-balancer l'aridité naturelle de ce genre d'études. Dans le livre de M. Onésime Reclus, toute la France, Algérie et colonies comprises, est représentée morceaux par morceaux, magistralement dessinés : fleuves, montagnes, sites pittoresques, perspectives de villes, cathédrales, châteaux, monuments célèbres, défilent sous le regard comme dans un panorama. Ajoutons que ce n'est pas le seul mérite du livre; le charme des gravures est encore surpassé par celui du style. M. Onésime Reclus ne se contente pas d'être un géographe savant, à qui pas un seul petit coin perdu de notre France n'est inconnu, c'est un écrivain au style imagé et pittoresque comme les sites qu'il décrit. On sent qu'il n'écrit pas d'après d'autres, qu'il n'a pas fait son livre avec des livres; chaque page, et il y en a de profondément poétiques, semble détachée du carnet d'un touriste et en a l'accent personnel et l'émotion. Les études géographiques sont singulièrement facilitées lorsqu'on peut les faire dans un manuel aussi attrayant.

A. B.

**Histoire générale des grands voyages et des grands voyageurs**, par Jules Verne, en deux parties. Paris, Hetzel, 1880.

De tous les ouvrages dus à la plume féconde de M. Jules Verne, celui-ci est non pas le plus agréable à lire, en raison de la forme et de l'ornementation des accessoires, mais le plus sérieux, celui qui, à notre avis, fait le plus d'honneur au savant, et aura, dans l'avenir, un poids plus considérable aux yeux de la postérité.

Il nous a, en effet, été plus facile de juger M. Verne comme un homme d'une imagination immense que comme un savant ; bien plus, nous lui en avons souvent voulu d'avoir tenté de faire, d'une science exacte comme la géographie, quelque chose comme une succession de contes de fées à l'usage des enfants.

Si ces derniers sont plus facilement séduits par des images et des narrations à effet, cela n'impose nullement à l'auteur de substituer un roman à un livre d'instruction, lequel, dû surtout à la plume d'un homme de talent, en devient d'autant plus dangereux, qu'il est assuré d'un succès, et de lecteurs multiples. Nous étions particulièrement hostile à M. Verne, malgré son immense et incontestable talent, qu'il nous paraissait adopter, dans sa manière de faire, celle aujourd'hui à la mode.

Tous les écrivains semblent chercher dans ce qu'on peut appeler trivialement la blague un succès qui ne saurait être qu'éphémère.

C'est ainsi qu'au théâtre on a présenté l'antiquité et ses héros en opérettes, l'histoire en romans soi-disant populaires, la géographie en contes et les sciences exactes en traités à la portée de tous; nous avons ainsi vu le règne tout-puissant d'Offenbach et consorts, d'Alexandre Dumas, d'Erckmann-Chatrian, de Louis Figuier et de M. Jules Verne lui-même.

Alors que les auditeurs et lecteurs possèdent d'autre part une instruction sérieuse, basée sur les vrais principes, les ouvrages dont nous parlons n'étaient qu'amusants, parce qu'ils étaient tous présentés sous une forme humouristique agréable.

Mais est-ce bien la généralité qui se trouve dans de pareilles conditions? Malheureusement non, et il s'ensuit que le plus grand nombre fait son instruction dans ces œuvres qui sont déplorables, parce qu'elles sont éminemment fausses, et que l'assaisonnement agréable fait avaler le tout.

Nous ne voulons pas prolonger une discussion sur laquelle il faudrait trop nous étendre, mais qu'il nous soit surtout permis de dire que nous attribuons à l'affaiblissement du patriotisme dans les dernières années de l'Empire, à l'assoupissement de l'esprit militaire dans la masse valide, la lecture des soi-disant romans patriotiques d'Erckman-Chatrian, blaguant le chauvinisme et les dévouements qu'il produisait jadis.

M. Jules Verne, au milieu de ses travaux fantaisistes qui lui rapportaient beaucoup, comme réputation et comme argent, a pensé qu'il lui restait à faire un ouvrage sérieux, et c'est celui dont il nous reste à dire quelques mots.

L'ouvrage, comme le dit l'auteur lui-même, ne remonte pas au delà du siècle actuel; il commence par constater seulement que la période la plus militante, celle des découvertes les plus précieuses pour l'humanité, est passée, et qu'il lui a succédé comme un long moment de repos.

Puis ayant divisé son travail en deux parties, formant chacune un fort volume d'environ 300 pages, il s'occupe d'abord, dans le premier, des explorations asiatiques; suivant les itinéraires de Seelzen en Syrie et en Palestine, ceux de Wecb au Gange, de Christie et Pottinger dans le Sindhy, le Béloutchistan et la Perse, d'Elphistone en Afghan, et de Guldenstœdt en Klaproth au Caucase. Vient ensuite l'Afrique, avec Richtie et Lyon dans le Fezzan, Denhamt, Oudney et Clapperton dans les mêmes contrées; le Niger a une place importante dans ces relations, et nous demandons à ce propos au lecteur la permission de lui citer une courte description de Tembouctou, dont on a tant parlé et qu'on a si peu vue.

« Tembouctou est habitée par des nègres Kissours, qui paraissent très doux et s'adonnent au commerce. L'administration n'existe pas; il n'y a, à proprement parler, aucun pouvoir; chaque ville, chaque village a son chef. Ce sont les mœurs des anciens patriarches. Beaucoup de Maures, établis dans cette ville, s'adonnent au négoce et y font rapidement fortune, car ils reçoivent des marchandises en consignation d'Adrav, de Tafilet, de Touat, d'Ardamas, d'Alger, de Tunis et de Tripoli.

« C'est à Tembouctou qu'est apporté à dos de chameau tout le sel des ruines de Toudeyni. Il est en planches liées ensemble par de mauvaises cordes faites avec une herbe qui croît dans les environs de Tandaye.

« L'enceinte de Tembouctou, qui affecte la forme d'un triangle, peut avoir 3 milles de tour. Les maisons de la ville sont grandes, peu élevées et construites en briques rondes. Les rues sont larges et propres. Enfin, on compte sept mosquées, surmontées d'une tour en briques, d'où le muezzin appelle les fidèles à la prière. En y comprenant la population flottante on ne trouve guère dans la capitale du Soudan que dix à douze mille habitants.

« Située au milieu d'une immense plaine mouvante de sable blanc, Tembouctou n'a d'autres ressources que l'exploitation du sel, la terre y étant impropre à toute espèce de culture. C'est au point que si les Touaregs interceptaient complètement les nombreuses flottilles qui viennent du Djoliba inférieur, les habitants seraient dans la plus affreuse disette. »

Le premier volume se termine par l'historique des voyages de Pike dans l'Amérique du Nord, des explorations dans l'Amérique centrale, des recherches au Brésil, etc.

Le second volume est particulièrement réservé aux voyages de circumnavigation, et une large part y est faite aux Français qui ont payé de leur temps, de leur santé, et de leur vie même les progrès que la science de la géographie a pu enregistrer à la suite de ces dévouements.

Il nous est impossible de nous étendre aussi longuement que nous le voudrions sur tout ce que cet ouvrage renferme d'intéressant; nous avons été charmés, nous l'avouons, et il ne nous reste qu'à renvoyer les amateurs de voyages à la lecture de ces deux volumes, qui leur procurera un plaisir extrême par la variété des sujets, les détails inédits, et ceux qui, déjà connus, sont toujours retrouvés sans être déplacés dans ces narrations.

E. D'AU.

---

# BIBLIOGRAPHIE. — MÉLANGES

## CRITIQUE ET ÉTUDES LITTÉRAIRES

**La Bibliomanie en 1880.**— Bibliographie rétrospective des adjudications les plus remarquables faites cette année, et de la valeur primitive de ces ouvrages, par PHILOMNESTE JUNIOR. Bruxelles, Gay et Doncé, 1881, in-12 de 89 pages, imprimé sur beau papier de Hollande. Tiré à 500 exemplaires. — Prix : 5 fr.

Ce charmant volume, dont le titre indique amplement le sujet, est de M. Gustave Brunet, l'infatigable bibliographe bordelais. Déjà, en 1878, il a donné un ouvrage dans la même forme et sur le même sujet, que les bibliophiles se sont hâtés d'acquérir. La bibliophilie, ou, comme dit fort justement M. Brunet, la *Bibliomanie*, fait de jour en jour de grands progrès. Des ouvrages rares et curieux qu'on pouvait se procurer, il y a vingt-cinq ans à peine, à des prix relativement abordables, sont devenus inaccessibles à bien des bourses, par suite de l'incroyable accroissement de leur valeur vénale. Les bibliomanes, plus que les vrais bibliophiles, ont amené ce changement: le désir, la passion et, disons le mot, la manie d'avoir quand même et à tout prix certains volumes, qu'on recherche beaucoup moins pour leur contenu que pour leur exquise condition matérielle, ont déterminé cette hausse prodigieuse. Aussi, ces ouvrages, tout comme les bijoux anciens et les bibelots curieux, sont-ils, commercialement parlant, déclassés. Nos vieux bibliographes, et l'illustre J.-C. Brunet tout le premier, seraient épouvantés, s'ils pouvaient assister à une de ces *auctions* fameuses qui n'ont plus lieu, comme jadis, dans la bonne vieille salle des Bons-Enfants, mais dans l'hôtel fashionable de la rue Drouot. Actuellement un amateur qui voudrait encore prendre pour guide de ses enchères le *Manuel du libraire* s'exposerait à de singulières déconvenues sur le théâtre du combat. Nous lisions, il y a quelques jours, dans le *Figaro* que, sous la Restauration, le bonhomme Renouard écrivait à ses libraires de lui garder tous les *Grolier,* dussent-ils coûter *un louis*. Que les temps sont changés! et que dirait l'excellent bibliophile, s'il savait ce que se vend aujourd'hui le moindre exemplaire provenant du trésorier de François Ier?

Nous nous proposons d'étudier, un de ces jours, l'état actuel de l'armée des bibliophiles et amateurs, et d'examiner quels services rendent à la science bibliographique ces acheteurs à tout prix, parmi lesquels figure, hélas! une variété bien redoutable, celle des *amateurs-brocanteurs;* les vrais amis des livres savent ce que nous entendons par là. Pour le moment contentons-nous de faire connaître le nouvel essai de Philomneste Junior, qui sera assurément la pièce la plus curieuse du dossier.

Avec beaucoup de raison M. G. Brunet, ayant constaté que les catalogues qui conservent les résultats de ces brillantes enchères ne se trouvent que chez un bien petit nombre d'amateurs, et que les prix eux-mêmes y sont enfouis au milieu d'adjudications d'un rang secondaire, a pensé qu'il était utile de dresser un état à part des plus récentes folies bibliomaniaques. Indépendamment des notes qu'il recueille en toute occasion, il a choisi, dans les plus belles ventes effectuées depuis deux ans, les articles qui ont atteint des prix exorbitants. C'est principalement dans les riches bibliothèques de MM. Ambroise Firmin-Didot (525 numéros, 908,572 fr.), Octave de Béhague (683,623 fr.), Silvestre de Sacy, David Laing (325,000 fr.), Sinety et dans quelques catalogues officinaux de nos plus somptueux bibliopoles, qu'il a recueilli ses indications. On peut dire qu'il n'a eu que l'embarras du choix; encore a-t-il dû se limiter et ne prendre que des articles ayant dépassé le prix de 1,000 francs. C'est à ces patientes investigations que nous devons d'avoir, dans son élégant volume, une sorte d'inventaire, contenant environ 170 articles, le vrai dessus du panier, la véritable crème des ventes de livres pendant les deux années qui viennent de s'écouler.

M. Brunet a classé ses trouvailles dans l'ordre alphabétique, ordre le plus naturel et le plus commode pour un essai de ce genre, et il y a joint de courtes notices faisant connaître le degré de rareté, la provenance, l'état et la condition de reliure des richesses qu'il passe en revue: toutes indications indispensables pour comprendre comment ces trésors ont pu être vendus à si hauts prix. Il a pris soin, en outre, de faire connaître, pour la plupart de ces livres précieux, en quelles heureuses mains ils sont passés, et, ce qui n'est pas d'un moindre intérêt, de noter les différents prix qu'ils avaient précédemment atteints. Ne citons qu'un exemple pris au hasard. Vous voyez dans un catalogue de vente *l'Escole de Salerne,* en vers burlesques, suivant la copie imprimée à Paris (Leyde), 1651, petit in-12, et l'envie vous prend d'acquérir cette élégante et délicieuse production des presses elzéviriennes de Leyde. Vite, vous courez consulter le *Manuel* (t. V, p. 1231), qui commence par vous refroidir en vous disant que cet ouvrage n'a qu'un bien faible mérite, que néanmoins cette édition est fort recherchée et que les exemplaires en étant devenus rares ont acquis dans ces derniers temps une valeur assez considérable. Ainsi, ajoute le *Manuel,* ce livre s'est vendu 43 fr., vente By; 50 fr., vente

Mac-Carthy; 133 fr., très bel exemplaire, vente Courtois, en 1839; 130 fr., vente Haurott; 216 fr., vente Nodier, en 1844; 160 fr., vente Borluut et 124 fr. en 1862. Enfin, dit encore le même fallacieux *Manuel*, il n'y a pas soixante ans, les exemplaire se vendaient moins de 12 fr. Ainsi édifié, vous vous promettez d'acquérir, coûte que coûte, le précieux livret, fallût-il y mettre 25 louis. A quelle déception ne vous exposez-vous point si vous n'ouvrez pas avant de partir la *Bibliomanie* de Philomneste Junior? Vous y verrez (p. 34) que tous les prix ci-dessus sont devenus absolument chimériques: que votre *Escole de Salerne* a atteint les prix de 460 fr. à la vente Double, de 32 liv. 10 sh., à la vente de Payne, de 760 fr., à la vente Turner, de 775 fr., à la vente Solar, en 1860, de 980 fr., à la vente de Montgermont, de 1,500 fr. à la vente du comte de S... Enfin, vous apprendrez, non sans découragement, que cette même année 1880, à la vente de Béhague, un exemplaire non rogné, avec très riche reliure de Trautz-Bauzonnet, a été adjugé, pour *16,100 fr.*, à M. le comte de Mosbourg.

On comprend, par cet exemple, combien le petit livre de M. G. Brunet est utile et rempli de renseignements instructifs. On ne peut, après l'avoir parcouru, que regretter qu'il ne lui ait pas donné plus d'étendue, quelques-uns de ses articles constituant une véritable biographie de certains exemplaires fameux. Ce serait du reste une étude bibliographique des plus intéressantes que celle qui consisterait à faire l'histoire des livres célèbres, à les prendre dans leur reliure originale, à citer leurs *ex-dono*, leurs annotations et leurs dédicaces, et à les suivre de main en main depuis leur... naissance jusqu'à nos jours. Un pareil travail de biographie-bibliophilique représente, il est vrai, une tâche énorme, mais est bien digne de tenter un érudit patient, laborieux et sagace tel que l'est notre aimable et savant confrère de Bordeaux. PH. MIN.

**Archives du bibliophile breton.** Notices et documents pour servir à l'histoire littéraire et bibliographique de la Bretagne par ARTHUR DE LA BORDERIE. Tome I^er^, Rennes. J. Plichon. M.DCCC.LXXX. (Imprimé chez Ch. Oberthur.) Un vol. in-18 de x-170 pages. Tirage à 50 exemplaires, dont 20 sur papier vélin fort, numérotés de 1 à 20, et 30 sur papier à la forme numérotés de 21 à 50.

Voici un véritable bijou bibliographique: peu d'amateurs pourront malheureusement se le procurer, en raison de son tirage si restreint, ce charmant petit volume qui ne se recommande pas moins par sa belle exécution matérielle que par l'intérêt des renseignements qu'il renferme.

Dans sa courte préface, M. Arthur de la Borderie nous déclare que « l'Histoire littéraire et bibliographique de la Bretagne est à faire », et il justifie pleinement son assertion en examinant rapidement la valeur des sept essais publiés sur ce sujet depuis 1818. Une bibliographie complète de la Bretagne est attendue, il est vrai, de M. René Kerviler, qui est bien de force à exécuter ce travail, mais qui en est détourné par plusieurs autres travaux importants. C'est donc « pour faciliter la tâche de l'architecte qui se chargera d'élever l'édifice de la bibliographie bretonne » que M. J. Plichon, libraire intelligent et vraiment ami des livres, a cru utile de publier le recueil d'études et de documents bibliographiques et littéraires dont nous avons sous les yeux le premier fascicule. Il s'est adressé pour le rédiger et le mettre en ordre à M. Arthur de la Borderie, archiviste paléographe distingué, déjà connu par plusieurs intéressantes publications sur la Bretagne. Il ne pouvait mieux choisir, car le petit volume que nous donne M. de la Borderie est rempli de faits et de renseignements curieux. Nous signalerons tout particulièrement le premier article du recueil, consacré à la description et à l'analyse d'un livre tellement rare que M. de la Borderie n'en a jamais vu qu'un exemplaire: c'est *la Cosmopée*, ou la création du monde, du F. Jacques de Sainte-Marie, Espagnol de naissance, cordelier d'Ancenis. Ce livre, publié en latin assez élégant (Nantes, 1585, in-4°), est un commentaire curieux de la Genèse; on voit dans le spirituel article de M. de la Borderie que le bon frère de Sainte-Marie était un homme d'une grande et étrange imagination.

Nous ne pouvons qu'indiquer sommairement le contenu des *Archives du bibliophile breton*, savoir le premier livre imprimé à Saint-Malo (1606); — L'imprimerie à Saint-Pol de Léon (1708-1768); — L'imprimerie à Nantes au XVI^e^ siècle (article important et plein d'intérêt); — L'État des Imprimeurs de Bretagne en 1730; etc. Le volume est terminé par des tables fort utiles des noms de personnes et des ouvrages imprimés en Bretagne dont il est question dans ce fascicule.

En résumé, ce premier volume des Archives ne fait pas moins d'honneur à M. de la Borderie qu'à M. J. Plichon, et il faut espérer que les fascicules se succéderont rapidement. Il serait fort à désirer aussi que ces messieurs trouvassent des imitateurs dans certaines villes de province, où l'on s'occupe trop peu des origines et de l'histoire de la bibliographie locale.

PHIL. MIN.

---

**Nota.** — L'abondance des matières nous fait remettre à la prochaine livraison l'insertion des comptes rendus des *Livres d'amateurs* récemment publiés par MM. Jouaust, Lemerre, Lemonnyer, Quantin, etc.



# GAZETTE BIBLIOGRAPHIQUE

## DOCUMENTS OFFICIELS

Par décret du 18 janvier ont été nommés ou promus dans l'ordre national de la Légion d'honneur :

*Au grade d'officier.*

MM. Michel Bréal, membre de l'Institut, professeur au Collège de France; Geffroy, membre de l'Institut; Baudry, administrateur de la bibliothèque Mazarine; Jouaust, éditeur.

*Au grade de chevalier.*

MM. Flammarion (Camille), astronome; Blum (Ernest), homme de lettres; Havard (Henri), écrivain; Schwœbelé (Édouard), bibliothécaire à l'École des ponts et chaussées.

*Loi ayant pour objet d'affecter à l'isolement de la Bibliothèque nationale une somme de 3 millions 700,000 francs.*

Le Sénat et la Chambre des députés ont adopté,

Le Président de la République promulgue la loi dont la teneur suit :

Art. 1er. — Le ministre des travaux publics est autorisé à faire les acquisitions nécessaires pour isoler et agrandir la Bibliothèque nationale.

Art. 2. — Les dépenses sont évaluées, pour les acquisitions ci-dessus spécifiées, à la somme de trois millions sept cent mille francs (3,700,000 fr.).

Art. 3. — Il est ouvert au ministre des travaux publics, sur l'exercice 1880, au delà des crédits ouverts par la loi de finances du 21 décembre 1879, et par les lois spéciales, un crédit extraordinaire de trois millions sept cent mille francs (3,7000,000 fr.) qui serait inscrit à la 3e section (Dépenses sur ressources extraordinaires) à un chapitre nº 21, libellé « Isolement de la Bibliothèque nationale ».

Art. 4. — Il sera pourvu au crédit extraordinaire ci-dessus au moyen d'un prélèvement de trois millions sept cent mille francs (3,700,000 fr.) à opérer sur l'avance faite à l'État par la Banque de France, en vertu de la convention du 29 mars 1878, approuvée par la loi du 13 juin suivant.

*Archives nationales.* — Roquaise, archiviste aux Archives nationales, est nommé sous-chef de la section administrative, en remplacement de M. Schneider, décédé.

*Missions permanentes. — Création de l'École française du Caire (Égypte).*

Le Président de la République française,

Vu l'avis de la Commission des voyages et missions scientifiques,

Sur le rapport du président du conseil, ministre de l'instruction publique et des beaux-arts,

Décrète :

Art. 1er. — Il est institué, au Caire, une mission permanente sous le nom d'*École française du Caire.* L'École française du Caire a pour objet l'étude des antiquités égyptiennes, de l'histoire, de la philologie et des antiquités orientales.

Art. 2. — Le président du conseil, ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, est chargé de l'exécution du présent décret.

Fait au palais de l'Élysée, le 28 décembre 1880.

JULES GRÉVY.

Par le président :

*Le président du conseil, ministre de l'instruction publique et des beaux-arts,*

JULES FERRY.

## PUBLICATIONS NOUVELLES

M. l'abbé Julien Laferrière commence à la librairie Hébrail, à Toulouse, une publication sur *l'Art en Saintonge et en Aunis.*

M. Pieve vient de terminer la publication d'un travail très important qui a pour titre : *Proverbi siciliani, raccolti e confrontati con quelli degli altri dialetti d'Italia,* 4 vol. in-8°. Palermo, 1880.

M. Defrémery, membre de l'Institut, vient de publier une *Note bibliographique et littéraire sur un exemplaire non cartonné de Destouches, le Philosophe marié.*

M. Édouard Pailleron doit faire paraître prochainement *les Comédies de Madame.*

Sous ce titre : *Seligmann Alexandre ou les tribulations d'un israélite strasbourgeois pendant la Terreur,* la librairie Treuttel et Wurtz, de Strasbourg, vient de publier une brochure très intéressante, qui a trait à la question qui passionne en ce moment toute l'Allemagne.

Un Espagnol, M. Foronda, vient de publier une brochure ayant pour titre : *Cervantes voyageur.*

M. Allen, professeur à l'Université de Wisconsin



(États-Unis), vient de donner une nouvelle édition de la *Vie d'Agricola* de Tacite, remarquable surtout par l'abondance des commentaires historiques et archéologiques.

## PUBLICATIONS ANNONCÉES OU EN PRÉPARATION

M. Tratcheosky va publier en volume les articles qu'il a donnés dans la *Revue historique* sur *la France et l'Allemagne sous Louis XVI*, en y joignant le texte *in extenso* des lettres et mémoires inédits de Vergennes qui ont servi à son travail.

M. Lenormant prépare un livre intitulé : *La grande Grèce, paysages et histoire;* c'est le résultat d'un récent voyage de l'auteur dans le sud de l'Italie.

Une *Histoire de la ville de Troyes,* par M. Carré, professeur d'histoire au lycée de cette ville, est en ce moment sous presse.

M. de Lescure vient de commencer une nouvelle série des *Mémoires relatifs à l'histoire de France pendant le* XVIII^e^ *siècle.* C'est celle des *Mémoires sur les assemblées parlementaires de la Révolution.* Elle comprendra les mémoires du marquis de Ferrières, ceux de Montlosier et ceux de Thibaudeau.

Les éditeurs Henninger, de Heilbronn, vont publier une collection d'ouvrages français rares du XVI^e^, du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle. Le premier volume de cette collection dirigée par M. Vollmaller, d'Erlangen, paraîtra prochainement.

M. Taine met en ce moment la dernière main à son nouveau volume, *la Conquête jacobine,* qui, avec *l'Ancien Régime* et *la Révolution* déjà publiés, et *le Nouveau Régime,* encore à faire, composera l'œuvre historique de l'éminent académicien.

Nous sommes allé hier voir M. Taine, qui écrivait les dix dernières pages de *la Conquête jacobine.* Ce livre, qui raconte la chute des girondins, paraîtra au printemps prochain.

On ne manquera pas de faire des rapprochements, de chercher et de trouver des allusions à l'époque présente. Ce sera chose facile.

L'auteur juge sévèrement les jacobins et blâme énergiquement les violences commises au nom de la liberté. Mais il a trouvé de beaux accents pour parler des soldats improvisés de la première République, se ruant à la frontière pour le triomphe des idées nouvelles et de la Révolution.

M. Taine a déjà recueilli bon nombre de documents pour *le Nouveau Régime,* un ouvrage qui paraîtra dans deux ou trois ans seulement.

L'éminent écrivain aura alors, lui aussi, fait une histoire de la Révolution française.

M^me^ Edmond Adam se propose de publier, dans un des plus prochains numéros de sa *Nouvelle Revue,* un roman posthume de M^me^ George Sand.

Ce roman, magistralement commencé, n'a pas été achevé, malheureusement. M^me^ Sand, ayant interrompu son travail, ne devait plus le reprendre. Mais, avec un pieux respect, M^me^ Adam, qui est l'amie de M. et M^me^ Maurice Sand, reprend ce roman de la grande morte.

Un véritable événement littéraire pour le mois prochain.

M. Richey, professeur de législation féodale et anglaise, à Dublin, prépare un livre d'actualité. C'est un traité élémentaire sur les lois qui régissent aujourd'hui la propriété en Irlande. Sur ce même sujet, M. O'Brien termine une Histoire parlementaire de la question agraire en Irlande de 1829 à 1869 et M. Brodich un livre intitulé : *English Lund and english landowners.*

## NOUVELLES DIVERSES

Le professeur Lambros, d'Athènes, avait été chargé par son gouvernement d'examiner les bibliothèques des couvents du mont Athos. Il vient d'adresser au sénat grec un rapport sur les résultats de sa mission, et ces résultats se réduisent à peu de chose. M. Lambros n'a pas découvert d'ouvrage inconnu des grands écrivains de l'antiquité. Ses trouvailles les plus importantes se réduisent à ceci: un recueil d'extraits d'Aristote, par l'empereur Constantin Porphyrogénète; plusieurs collections de proverbes classiques; un vieux traité de grammaire grecque; treize chansons populaires du moyen âge avec musique. Deux couvents, précisément les plus importants, restent à explorer, ce qui laisse quelque espoir.

M. Lambros ne trouve pas de termes assez sévères pour caractériser la négligence avec laquelle les moines conservent leurs bibliothèques. Les manuscrits qui lui sont passés entre les mains s'élèvent au nombre de 5,766. Le catalogue en sera prochainement publié.

On a découvert dans l'église Saint-Nicolas-des-Champs, dans un registre conservé dans la sacristie, l'acte de baptême de George Sand.

En voici la copie exacte :

«L'an mil huit cent quatre, le 2 juillet, a été baptisée Amandine-Aurore-Lucie, fille légitime de Maurice-François Dupin, et de Antoinette-Sophie-Victoire de La Borde, rue Meslée, n° 15.

« Le parrain, Armand-Jean-Louis Maréchal, et la marraine, Marie-Lucie de La Borde, tante de l'enfant. »

Il résulte de cette pièce que George Sand ne savait

pas son âge exact. Elle dit, en effet, dans l'*Histoire de ma vie :*

« Cet accident de quitter le sein de ma mère m'arriva à Paris le 16 messidor an XII (5 juillet 1804). »

Elle aurait donc été baptisée trois jours avant de naître.

*La Société des sciences, des lettres et des arts de Hainaut* a mis au concours les sujets historiques suivants : établir au moyen de preuves la chronologie des comtes de Hainaut; écrire l'histoire d'une des anciennes villes de Hainaut; faire l'historique de l'agriculture dans la province de Hainaut depuis les temps anciens. Le prix pour chacun de ces sujets est une médaille d'or.

La Société des anciens textes anglais distribue pour cette année les œuvres anglaises de Wiclif non encore publiées; l'édition est due à M. Matthew.

Le *Courrier russe* (de Moscou) dit que dans la dernière réunion de la Société des Amis de la littérature russe, un des membres de cette association littéraire, M. Victorow, a déclaré que dans les papiers du défunt peintre Ivanow, conservés au Musée Roumiatsew et au Musée public, se trouvent un certain nombre de manuscrits de Gogol, notamment plusieurs chapitres et fragments des *Ames mortes* et de *Taras Boulba,* le brouillon de la version primitive du *Manteau,* etc.

Un autre membre, M. Jean Aksakow, a déclaré qu'il possède plusieurs manuscrits inédits de Gogol, dont il a hérité de son frère, le défunt Constantin Aksakow.

M. Nefedow a fait alors une motion tendant à ce que la Société fasse paraître à l'époque de l'inauguration du monument de Gogol un livre populaire sur le célèbre écrivain, contenant une caractéristique de son œuvre. La motion a été accueillie très chaleureusement, et la Société a voté la publication d'un recueil des œuvres encore inédites de Gogol et d'un livre populaire sur le grand écrivain, en mettant ce dernier travail au concours.

L'Académie espagnole a décidé de donner un prix à la meilleure composition étrangère poétique en l'honneur de Calderon. Un jury, composé de littérateurs étrangers, jugera les compositions.

Le *Siècle* publie une intéressante statistique :

Le département de la Seine compte, indépendamment des bibliothèques scolaires ou communales, un certain nombre de bibliothèques populaires indépendantes sur lesquelles un rapport récent de M. de Heredia au conseil général nous donne d'intéressants renseignements.

Ces bibliothèques sont aujourd'hui au nombre de quatorze. Elles ont été établies par l'initiative individuelle dans les communes d'Asnières, Bondy, Boulogne, Nanterre, Pantin, Puteaux, Saint-Ouen, Courbevoie, Saint-Denis (une dans la ville et l'autre dans la plaine Saint-Denis), Choisy-le-Roy, Issy, Saint-Mandé et Vanves-Malakoff.

La bibliothèque populaire de Saint-Mandé est à signaler particulièrement, et son organisation pourrait être citée comme un modèle à imiter. Elle est administrée par une société civile, qui a loué pour l'installer un local spécial, rue de l'Étang, n° 10. Elle est ouverte toute la journée et aussi le soir. Les fonctions de bibliothécaire sont remplies gratuitement par un membre de la société des « Amis de l'instruction ». Le service du prêt des livres est fait par une femme qui a le titre de sous-bibliothécaire et qui reçoit 40 francs par mois. En outre, tous les jours un administrateur de la bibliothèque vient faire une inspection et consigner le résultat de ses observations sur un registre spécial.

La bibliothèque de Courbevoie possède plus de 1,200 volumes et tend à s'accroître tous les jours.

La bibliothèque de Saint-Denis est à la fois bibliothèque de prêt et de lecture sur place. La lecture sur place est gratuite; le prêt ne se fait qu'aux adhérents. Elle est ouverte trois fois par semaine, de huit à dix heures du soir. Les résultats obtenus, bien qu'elle ne fonctionne que depuis une année, sont des plus satisfaisants. Pendant une période de neuf mois, du 1er janvier au 1er octobre 1880, la bibliothèque a reçu 2,038 lecteurs, soit en moyenne 226 lecteurs par mois, 1,496 volumes ont été prêtés à domicile, soit une moyenne de 166 prêts par mois.

La bibliothèque de la plaine Saint-Denis a été fondée au commencement de l'année 1880. Elle est appelée à rendre de grands services; aussi le conseil municipal de Saint-Denis s'est-il empressé, par une délibération en date du 19 février dernier, de lui voter une subvention de 500 francs.

Le comité de la Société des gens de lettres a décerné à M. Albéric Second, dans sa séance d'avant-hier, le prix *Petit-Bourg* (1,000 francs).

Le prix *Taylor* (500 francs) a été accordé à deux sociétaires aveugles, MM. Jules Rostaing et Jules Roussy.

Une imprimerie clandestine, désignée sous le nom de « Imprimerie du sud de la Russie » a été découverte par la police russe à la fin de novembre, à Kiew. L'autorité a saisi plusieurs machines, la plupart de fabrication allemande, et un certain nombre de ballots d'imprimés, ainsi que des faux timbres des diverses administrations russes. Deux personnes seulement ont pu être mises en état d'arrestation; les ouvriers nihilistes ont échappé jusqu'à présent aux recherches de la justice.

*Réouverture de la salle de lecture de la bibliothèque nationale.* — Après une fermeture de quinze jours, on vient d'ouvrir les portes de la salle de lecture de



la bibliothèque nationale, située dans le nouveau bâtiment formant le rectangle, allant depuis le coin de la rue Richelieu jusqu'au milieu de la rue Colbert.

L'entrée du public n'est pas changée.

Aussitôt après avoir franchi une sorte de petite antichambre, vous entrez dans une salle étroite et obscure, peinte à la chaux, et sur laquelle s'ouvrent plusieurs portes. A droite monte un escalier conduisant au premier étage.

A droite est une porte au-dessus de laquelle on lit l'inscription : *Salle publique provisoire de lecture.* On pénètre alors dans une pièce octogonale de 10 mètres sur 10 et qui est réservée à la lecture des journaux.

Cette première pièce n'est éclairée que par une fenêtre donnant sur l'étroite rue Colbert.

Si l'on regarde devant soi, on a la perspective riante d'une galerie de 30 mètres de long, largement éclairée de chaque côté par sept fenêtres, dont trois sont à plein ceintre et forment le motif milieu de la façade sur la grande cour intérieure.

Si cette salle, toute fraîche et coquettement décorée, est admirablement éclairée, par cela même, le peu de largeur des trumeaux ne laisse aux livres qu'une place tout à fait insuffisante. On a donc coupé la salle en hauteur par un balcon en fer, ce qui a permis d'installer deux services : en bas, la littérature; sur l'*étagère,* la théologie et la jurisprudence.

Mais comme il restait deux services, et les plus importants quant au nombre des volumes et à l'accroissement qui leur est donné tous les jours, l'histoire et les sciences, il a fallu les loger dans les combles, où nous les retrouverons tout à l'heure.

Par malheur cette galerie ne pourra donner asile qu'à cent deux lecteurs. Il avait été question d'augmenter ce nombre d'une quarantaine de places par l'adjonction d'une table qui aurait été placée dans l'axe de la salle, mais le conservateur des imprimés, M. Thierry-Poux, a dû, bien à regret, vu l'insuffisance numérique du personnel, renoncer provisoirement à donner satisfaction à un besoin qui se traduit quotidiennement aux yeux des passants par une véritable *queue* de lecteurs attendant sous la pluie ou la neige qu'une place soit devenue vacante.

A l'extrémité de la galerie, derrière des barreaux de fer et un vitrage dépoli, se cache une salle semblable comme dimension et comme décoration à celle que nous avons rencontrée tout d'abord. C'est là que se fait la *cuisine,* que se mettent en ordre les périodiques, que se préparent les trains de reliure, que se confectionnent les catalogues, que s'inscrivent sur des registres spéciaux les volumes qui entrent, tous travaux impossibles à faire en présence du public.

Nous n'avons dit que deux mots de la décoration de la salle, mais ils suffisent pour faire pressentir que l'architecte, M. Pascal, dont le talent n'est plus à vanter, a su parfaitement tirer parti d'une disposition qui lui était imposée par son prédécesseur, l'emploi du fer apparent.

Il faut également se louer de l'obligeance avec laquelle M. Pascal a fait droit aux réclamations du personnel de la salle, qui, au courant des besoins du public, a réclamé certaines modifications de détail aux projets primitifs, et a obtenu gain de cause toutes les fois que les nécessités de la construction ne s'y sont pas opposées.

Les arcs surbaissés qui marquent les différentes parties de la salle de lecture sont ornés de cartels décorés de feuillages de chêne, de laurier, de guirlandes de capucines ou de palmes au milieu desquels figurent les noms d'imprimeurs et de bibliographes célèbres. Dans le pavillon à l'entrée, ce sont Nicolas-Jenson (1470-1481), Ulric Gering (1470-1509), Antoine Vérard (1485-1511). Dans la galerie se lisent les noms des Étienne (XVIe et XVIIe siècles) et des Didot (XVIIIe et XIXe siècles); dans la salle du catalogue, ceux de Van Praet (1764-1837) et de dom Maugérard (1735-1815).

Telles sont en résumé les dispositions de la nouvelle salle de lecture.

*Les statues des littérateurs à l'Hôtel de Ville.* — On sait que le conseil municipal a décidé que cent six statues d'hommes célèbres, *tous nés à Paris,* seraient placées sur les façades de l'Hôtel de Ville. Sur ce nombre, les littérateurs occupent une assez large place. Ils sont au nombre de quarante, dont voici les noms :

D'Alembert (Jean Lerond dit), né en 1717, mort en 1783. Savant et philosophe, l'un des auteurs de l'*Encyclopédie.*

Arnault (Antonin-Vincent), né en 1766, mort en 1836. Poète tragique et littérateur.

D'Argenson (Marc-René Voyer), né en 1693, mort en 1757. Membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Bailly (Jean-Sylvain), né en 1726, mort guillotiné en 1793. Savant illustre, premier maire de Paris, sous la Révolution.

Beaumarchais (Pierre-Augustin Caron, dit de) 1732-1799. Auteur du *Barbier de Séville* et du *Mariage de Figaro.*

Béranger (Pierre-Jean), 1788-1857. Chansonnier populaire.

Boileau-Despréaux (Nicolas), 1636-1711). Auteur du *Lutrin,* des *Satires,* de l'*Art poétique,* etc.

Budé (Guillaume), 1467-1540. Prévôt des marchands, fondateur du Collège de France.

Burnouf (Eugène), 1801-1852. Orientaliste, auteur de la *Grammaire grecque.*

Cavaignac (Éléonore-Louis-Godefroy), 1801-1845. Journaliste républicain.

Courier (Paul-Louis), 1772-1825. Helléniste, pamphlétaire.

Estienne (Henri,) 1528-1598. Imprimeur-éditeur, auteur du *Thesaurus linguæ græcæ.*

L'Estoile (Pierre de), 1516-1611. Chroniqueur des règnes de Henri III et Henri IV.

Fréret (Nicolas), 1688-1749. Chronologiste-géographe, philosophe, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

La Bruyère (Jean de), 1645-1696. Auteur des *Caractères.*

La Rochefoucauld (François, duc de), 1613-1680. Auteur des célèbres *Maximes*

Malebranche (Nicolas), 1638-1715. Philosophe célèbre.

Marivaux (Pierre de Chamblain de), 1688-1763. Auteur dramatique.

Michelet (Jules), 1798-1874. Historien, auteur de *l'Oiseau, l'Insecte, la Mer*, etc.

Molière (Jean-Baptiste Poquelin, dit), 1622-1673. Auteur de *Tartuffe*, du *Misanthrope*, etc.

Musset (Charles-Alfred de) 1810-1857. Poète de la jeunesse.

Pasquier (Étienne), 1529-1615. Jurisconsulte, docte latiniste.

Perrault (Charles), 1628-1703. Auteur des *Contes de fées*.

Picard (Louis-Benoît), 1769-1828. Auteur comique.

Quinault (Philippe), 1635-1688. Auteur dramatique, auteur de plusieurs poèmes d'opéra.

Regnard (Jean-François), 1655-1709. Auteur du *Légataire universel*.

Mme Roland (Manon-Jeanne *Philipon*), 1754-1793. Femme du ministre Roland, auteur de mémoires célèbres.

Rollin (Charles), 1661-1741. Historien, pédagogue, auteur du *Traité des études*, d'une *Histoire ancienne*, d'une *Histoire romaine*, etc., etc.

Saint-Simon (Louis de Rouvray, duc de), 1675-1755. Auteur des célèbres *Mémoires*.

George Sand (Amandine-Lucile-Aurore Dupin, baronne Dudevant, dite), 1804-1877. Auteur de romans et de pièces.

Sauval (Henri), 1620-1670. Historien de Paris.

Scribe (Augustin-Eugène), 1791-1861. Vaudevilliste, librettiste, auteur dramatique, académicien.

Sedaine (Michel-Jean), 1719-1797. Architecte et auteur dramatique.

Mme de Sévigné (Marie de Rabutin-Chantal), 1626-1696. Auteur des *Lettres*.

Sylvestre de Sacy (Antoine-Isaac), 1758-1838. Orientaliste célèbre et grammairien.

Mme de Staël (Anne-Louise-Germaine Necker), 1786-1816. Auteur de *Corinne*, des *Considérations sur la Révolution française*, etc.

Suë (Marie-Joseph, dit Eugène), 1801-1858. Romancier, auteur des *Sept Péchés capitaux*, du *Juif-Errant*, etc., etc.

De Thou (Jacques-Auguste), 1553-1616. Célèbre historien, président au parlement.

Turgot (Anne-Robert-Jacques), 1727-1781. Économiste.

Villemain (Abel-François), 1790-1870. Professeur et critique littéraire.

Voltaire (François-Marie Arouet de), 1684-1778. Auteur de *la Henriade*, de l'*Histoire de Charles XII*, du *Siècle de Louis XIV*, de nombreux ouvrages philosophiques, etc.

Sur la partie réservée aux lettres, nous avons donc quatre femmes, vingt-neuf écrivains d'avant la Révolution, trois ayant vécu et brillé pendant et après, neuf contemporains.

*La censure à la Bibliothèque nationale.* — Dans la discussion qui a eu lieu, dit le *Figaro*, il y a peu de jours, au Sénat, au sujet de la somme de 3 millions 700,000 francs demandée par le gouvernement pour isoler et agrandir les bâtiments actuels de la Bibliothèque nationale, M. Caillaux, ancien ministre des travaux publics et des finances, a soulevé une question d'un vivant intérêt pour les travailleurs appelés à recourir aux ressources de ce grand établissement.

Signalant le nombre toujours croissant de volumes, brochures, affiches, feuilles volantes et impressions de toutes sortes ajoutés chaque année aux immenses collections de la rue Richelieu, l'honorable sénateur faisait ressortir, et avec raison, les graves inconvénients de l'encombrement de ces collections par le fatras d'ouvrages et d'articles sans aucune espèce de valeur que la Bibliothèque, de par la loi sur le dépôt légal, est obligée de recevoir et de conserver intégralement.

Cette obligation est, en effet, bien plus stricte qu'on ne le croit en général. Les auteurs ou leurs ayants cause ne sont admis à poursuivre en justice les contrefacteurs des ouvrages imprimés que si le dépôt de deux exemplaires de chaque ouvrage a été effectué par l'imprimeur, conformément à la loi. L'un de ces exemplaires est remis par le ministère de l'intérieur à la Bibliothèque nationale, qui doit le garder non seulement à titre d'*enrichissement* pour ses collections, mais encore afin de fournir à l'auteur, à un moment quelconque, des moyens d'établir et de revendiquer ses droits de propriété.

C'est ce double caractère de dépôt à la Bibliothèque qu'il est bon de se rappeler, pour apprécier les difficultés de la situation où la place, jusqu'à une modification de la légalisation existante, l'affluence toujours croissante des publications amenées dans ses magasins par le dépôt légal.

Sur les 35 à 40,000 volumes ou pièces qui lui arrivent par cette voie, une proportion considérable, bien difficile à évaluer, mais qui atteint peut-être le tiers, consiste en simples réimpressions, en rééditions multiples d'ouvrages de piété, de paroissiens, de livres de liturgie ou de littérature enfantine, auxquels jamais, on peut l'assurer sans risques, les travailleurs attirés par les immenses ressources de la Bibliothèque n'auront besoin de recourir.

Il y aurait là sans doute, comme le disait avec quelque raison M. Caillaux, un triage, une élimination facile à faire et fort utile pour diminuer l'encombrement dont souffre la Bibliothèque nationale.

Mais étant admise, à la rigueur, cette catégorie d'ouvrages sans intérêt, à tous les points de vue, pour notre grand dépôt public, catégorie que nous évitons à dessein de préciser et qu'il y aurait inconvénient à étendre, suivant nous, — comment faire pour le reste?

M. Faye l'a fait remarquer avec grand sens : à qui confier la tâche épineuse et singulièrement délicate de choisir ce qui doit ou peut être utile et intéressant pour la Bibliothèque, non seulement pour le présent, mais pour l'avenir?

Sur quelles bases, suivant quelles règles accomplir ce travail de censure, qui ne saurait être exercé sérieusement que par des savants de premier ordre, familiers avec tous les genres d'études et constamment préoccupés de la crainte de priver un travailleur, un écrivain actuel ou futur d'un renseignement précieux ou simplement curieux?

Nous le demandons à quiconque a poursuivi avec amour, avec l'acharnement du chercheur, un mot, une note, un indice historique ou littéraire, et qui l'a quelquefois trouvé dans une de ces feuilles volantes, de ces annonces banales ou futiles vouées en apparence, dès leur naissance, il y a deux, trois siècles, à une destruction rapide.

Quelle responsabilité n'encourrait pas une administration qui voudrait faire opérer une besogne de ce genre par de simples employés, trop souvent sans autorité, sans antécédents scientifiques ou littéraires, sans idées un peu larges sur le mouvement de l'esprit humain et la valeur documentaire de telle ou telle impression ou publication infime, bonne tout au plus, à leurs yeux, à être jetée au panier!

Nous ne parlons pas de l'intérêt de la question au point de vue politique et religieux.

Le moment n'est pas venu de discuter plus au long un pareil projet d'examen préalable des publications à admettre ou non sur les rayons de la Bibliothèque nationale. Nous avons voulu seulement indiquer un des côtés très sérieux de ce problème incidemment posé au Sénat par M. Caillaux, et insister pour que l'on conserve à notre riche dépôt de la rue Richelieu son caractère d'archives: là, en effet, le bon et le mauvais, l'utile et l'inutile doivent, en principe, venir s'entasser et se classer côte à côte, sans que personne, individu ou surtout « commission », s'arroge prétentieusement le droit de faire un triage quelconque parmi ces matériaux innombrables dont chacun, à un moment donné, peut être mis en œuvre par l'homme d'étude.

# NÉCROLOGIE

La littérature anglaise vient de faire une grande perte dans la personne de George Eliot (miss Evans), qui est morte à l'âge de soixante ans.

George Eliot, dont les œuvres sont aussi connues en France qu'en Angleterre, était un écrivain distingué qui se fit surtout remarquer par la clarté et l'énergie de son style. Ses romans, où les secrets de la vie populaire anglaise sont dévoilés avec beaucoup de finesse et d'exactitude, resteront.

Citons parmi les ouvrages principaux de George Eliot: *les Scènes de la vie ecclésiastique; Adam Bede,* qui eut un succès retentissant; le *Moulin sur le Floss, Silas Marner* et enfin *Romola,* grand roman historique, où l'auteur a peint en traits énergiques les mœurs italiennes à l'époque de Savoranole.

Tous les ouvrages de George Eliot ont été traduits en français et ont eu une grande vogue chez nous.

M. d'Albert-Durade, de Genève, a traduit:

*Adam Bede.* 1861, à Paris, chez Dentu;

*Silas Marner.* 1863, à Genève, chez Georg;

*La Famille Tulliver ou le Moulin de la Floss.* 1863, à Paris, chez Dentu;

*Romola.* 1878, à Genève, librairie Desrogis.

M. d'Albert-Durade a en manuscrit une traduction des *Scenes of clerical life,* qui ont fondé la réputation de l'auteur. *Daniel Deronda* est, si nous ne nous trompons, sur le point de paraître à la librairie Calmann Lévy. Enfin, il a paru une traduction de *Félix Holt, le radical,* dans une revue française.

~~~

La librairie néerlandaise vient de faire aussi une grande perte en la personne de M. Irederik Muller, décédé le 4 janvier à Amsterdam. Érudit de premier ordre, il possédait les connaissances bibliographiques les plus étendues et l'archéologie lui était familière. Les livres furent sa passion et sa vie, les livres lui apportèrent sa force et sa gloire. Les ouvrages qu'il a écrits et les catalogues raisonnés qu'il a publiés sont les témoins impérissables de son énergie et de son intelligence: car Irederik Muller fut un *self made man* dans toute la force du terme.

~~~

Arnold Ruge, un des premiers chefs de la révolution en Allemagne, ancien ami de Mazzini et de Ledru-Rollin, vient de mourir à Brighton, à l'âge de soixante-dix-huit ans. En 1830, il devint professeur à l'Université de Halle, et publia successivement un certain nombre d'ouvrages de philosophie et de critique. En 1838, il fonda avec son ami Echtermeyer les *Annales de Halle,* dans lesquelles il attaqua l'Église et l'État. Dans la crainte de nouvelles condamnations, il émigra en France, puis en Suisse, et publia en 1845 un volume de causeries sur Paris, intitulé: *Deux ans à Paris.* Après la révolution de 1848, il fonda d'abord à Leipzig, puis à Berlin, un journal radical appelé *la Réforme;* il fit, à cette même époque, partie de l'Assemblée de Francfort, où il siégeait à l'extrême gauche.

Ayant pris part à divers mouvements insurrectionnels, il fut forcé de s'enfuir et de chercher un refuge en Angleterre, en juillet 1850. Plus tard, il s'établit à Brighton, où il vient de mourir.

~~~

La *Revue historique* annonce la mort à Mantoue du directeur des archives publiques de Gonzague,


~~~

P. Ferrato. Il avait publié beaucoup d'anciens textes importants sous forme d'opuscules *per nozze*, comme c'est l'usage en Italie.

M. Riccardi, proviseur du lycée de Crémone s'est suicidé. Citons, parmi ses ouvrages : *Diavio storico biografico italiano* (Milan 1879); *Casa Savoia e la rivoluzione italiana* (Florence 1880). Il laisse inédite une histoire de Francesco Sforza.

L'Allemagne vient de perdre plusieurs de ses savants. Émile Kuhn, qui s'était distingué par ses travaux sur l'histoire romaine, est mort à Dresde. On a de lui: *Die stadtrische und bürgerliche Verfassung des romischen Reich* (2 vol. Leipzig; 1864-65), et *Ueber die Enstehung der Staedte der alten.* (Leipzig.)

M. Gallenstein, qui s'occupait d'archéologie et de blason, est mort à Klagenfurth.

Le professeur Spengel, connu par ses travaux d'histoire et de philologie ancienne, est décédé à Munich.

Enfin, nous apprenons également la mort d'un des plus précieux collaborateurs des *Monumenta Germaniæ,* le docteur Heller.

On annonce la mort, à Paris, de M. Victor Calliat, ancien inspecteur des travaux de l'Hôtel de Ville. Architecte et graveur, il laisse plusieurs ouvrages importants, entre autres: *Hôtel de Ville de Paris, mesuré, dessiné et gravé.* Il a été le fondateur et le directeur de *l'Encyclopédie d'architecture.*

M. Calliat était né en 1801.

Signalons également les décès de MM. de Vaulchier, archiviste paléographe, et de Chaussegros de Lioux, auteur d'une *Notice sur le château de Ham.*

M. C. Gaillardin, trois fois lauréat de l'Institut (prix Gobert), pendant cinquante années professeur au lycée Louis-le-Grand, est mort au mois de décembre dernier.

M. Gaillardin est surtout connu par sa belle *Histoire du règne de Louis XIV* que l'Académie a récompensée de l'un de ses plus beaux prix.

On a également de M. Gaillardin une *Vie du R. P. Dom Étienne, fondateur et abbé de la Trappe d'Aiguebelle* (1840); une *Histoire du moyen âge*, en 3 vol. (1837-1843), *les Trappistes ou l'ordre de Citeaux au* XIX*e siècle;* 2 vol. (1844).

De Marseille, nous parvient la nouvelle de la mort de M. Olive, rédacteur en chef de la *Gazette du Midi.* On doit à ce journaliste: *Impressions de voyage dans les Hautes et Basses-Alpes; — Petites vérités sur les causes du célibat à Marseille... et ailleurs. — Révélations sur l'occupation française au Mexique.* Il laisse, inédite, une étude sur Berryer.

Un éminent archéologue, M. Germer-Durand, vient de mourir à Nîmes. Il était bibliothécaire et conservateur du musée de cette ville. La plupart de ses travaux ont été insérés dans les *Mémoires de l'Académie du Gard*, et la *Revue archéologique.* On lui doit également un *Dictionnaire topographique du département du Gard,* couronné au concours des sociétés savantes. Paris, Imprimerie impériale, 1867.

On annonce la mort de M. Émile Mathieu de Monter, né à Bordeaux le 1er mai 1835, et décédé à Lyon. Outre des travaux critiques, conservés dans la *Revue et Gazette muscale,* M. Mathieu de Monter laisse un opuscule intéressant: *Louis Lambillotte et ses frères,* publié à Paris en 1871.

François Mariette, dit Mariette-Bey, vient de succomber, au Caire, aux suites d'une maladie cruelle qui le minait depuis longtemps.

Membre de l'Institut, il avait obtenu toutes les récompenses académiques. Ses ouvrages concernent presque exclusivement l'Égypte. Le plus important a pour titre: *Fouilles exécutées en Égypte, en Nubie et au Soudan.*

Nous avons le regret d'annoncer la mort de M. Louis Combes, auteur d'un très grand nombre d'articles du *Grand Dictionnaire* et d'ouvrages importants sur la Révolution française.

Mme Colombat (de l'Isère) vient de mourir à Paris, âgée de quatre-vingt-quatre ans. Douée de talents multiples, elle fut tout à la fois peintre, musicienne et poète. Comme littérateur elle a fait paraître un grand nombre d'articles dans les journaux littéraires et a écrit des poésies dont l'une intitulée: *Sigismond I* a été insérée dans un grand ouvrage sur la vieille Pologne.

Mme Colombat était parente de Millevoye, nièce de Pongerville et filleule de Mme Récamier.

L'abbé Martigny, chanoine du chapitre de Belley, est mort dans cette ville il y a quelques mois. Son œuvre capitale, le *Dictionnaire des antiquités chrétiennes,* a été publiée en 1864; une seconde édition de cet ouvrage a été faite en 1877. On a également de lui nombre de travaux qui se trouvent insérés dans les *Annales* de l'Académie de Mâcon. Depuis quinze ans, l'abbé Martigny publiait une édition française du *Bulletin d'archéologie chrétienne,* de M. de Rossi.

# SOMMAIRE DES PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

(ARTICLES IMPORTANTS)

DU 15 DÉCEMBRE 1880 AU 15 JANVIER 1881

ANNALES DE L'EXTRÊME ORIENT (décembre). Chine et Japon; les nouveaux codes japonais; le congrès national de Nancy; le jubilé demi-séculaire. — ART (L') (19 décembre). P. Leroi : Expositions de la Société Donatello, de Florence. — Champfleury : Études sur l'art, la littérature et la musique d'après les vignettes romantiques. — (26 décembre). Yriarte : Duccio, sculpteur florentin. — Régamey : L'enseignement du dessin aux États-Unis. — (2 janvier). Carr : La gravure sur bois en Amérique. — E. Véron : Le Salon libre. — (9 janvier). Vinkeroy : Le musée d'armures de Bruxelles. — Ménard : Histoire artistique du métal. — ARTISTE (janvier). Histoire de la revue *l'Artiste*, pages retrouvées d'Eugène Delacroix.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE. Barine : Une princesse américaine; Élisabeth Patterson. — Marc-Monnier : Dante Alighieri, à propos d'un livre récent. — Tallichet : L'Avenir de la Suisse. — BULLETIN MONUMENTAL. Mgr Barbier de Montault : Inventaire de la basilique royale de Monza. — L. Palustre : Le musée archéologique de Limoges. — Saint-Paul : Viollet-le-Duc et son système archéologique. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (18 décembre). La nouvelle guerre d'Afghanistan; la télégraphie militaire; les stands militaires. — (25 décembre et 1er janvier). Les transports chez les anciens; étude sur la comptabilité des corps de troupes; le corps d'état-major dans les différents États de l'Europe. — (8 janvier). Le canon démontable et son importance dans la guerre de sièges et de montagnes; topographie automatique. — (15 janvier). Transports chez les anciens. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE (septembre). Pinard : Voyage en Sonora. — Latruffe : Les monts Aourès. — Wiener : Ascensions de M. Whymper dans les Andes. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS (septembre-octobre). Douet d'Arcq : Deux actes du XVe siècle relatifs à la justice de Saint-Magloire dans Paris; administration intérieure de l'Hôtel-Dieu de Paris en 1368 et 1369. — V. Dufour : Le séminaire d'Issy. — A. Vitu : L'Hôtel Mélusine.

CORRESPONDANT (25 décembre). Lacointa : Le plan d'études des bénédictins de Sorrèze dès 1759. — Langlois : Les classes rurales en Angleterre. — De Parville : Les premiers hommes et les temps préhistoriques. — (10 janvier). Mgr Turinaz : Éloge de Lacordaire. — De Nadaillac : Le mouvement démocratique en Angleterre. — E. Marbeau : L'instruction publique en Hongrie. — De la Brière : Mme de Sévigné en Bretagne. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (18 décembre). Renouvier : Doctrine économique des intérêts suivant la critique de Lange. — (25 décembre). Renouvier : Les modes de scrutin du suffrage universel. — (1er janvier). Renouvier : L'éducation populaire. — Milsand : L'anatomie du radicalisme. — (8 janvier). Renouvier : Hegel.

GAZETTE ANECDOTIQUE (31 décembre). Réception de M. du Camp à l'Académie française. — Les filles du duc de Berry. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (janvier). Mantz : Rubens. — Darcel : Exposition de Dusseldorf. — Mantz : Léon Cogniet. — Gout : Notes historiques et descriptives sur le casque, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. — Livres d'art e d'étrennes des librairies Hachette, Mame, Rothschild et Charpentier.

INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 décembre). Deux odes de M. Victor Hugo. — Papier *Louvin* et *grand Louvois*. — Livres reliés par des rois et des princes. — Prix payés à divers écrivains pour leurs ouvrages. — Livres imprimés dans le format le plus exigu. — (10 janvier). Une ballade de Cazotte. — Gilles Corrozet. — Impressions microscopiques. — Le Christ au Vatican. — La voix de Guernesey. — Sainte-Beuve et *le Livre d'amour*. — Journal de Mathieu Marais. — *L'Aventurière* d'Augier. — Le *Sottisier* de Voltaire.

JEUNE FRANCE (janvier). Tolain : Les congrégations religieuses. — A. Lefèvre : Un vice de la littérature enfantine. — A. Sasvari : Kossuth et la démocratie hongroise. — JOURNAL DES ÉCONOMISTES (janvier). A. Clément : Le socialisme d'État. — Aubry : La réforme monétaire à l'île de la Réunion. — Revue : La propriété foncière en Irlande. — Ly-Cho-Pee : Les finances et les ressources de la Chine. — JOURNAL DES SAVANTS (décembre). Levêque : Du beau dans la musique. — Boissier : Manuel de philologie classique. — Maury : *Histoire de la nouvelle Espagne*. — Zeller : Captivité de Richard Cœur de Lion.

MAGASIN PITTORESQUE (décembre). Léopold-Robert. — Miroirs magiques chinois et japonais. — Usages et coutumes de Belgique et de Bohême. — MOLIÉRISTE (janvier). Thierry : Molière et la troupe du Palais-Royal. — Van Laun : Les plagiaires de Molière en Angleterre. — P. Lacroix : Brécourt et l'ombre de Molière.

NATURE (18 décembre). Meunier : Les forêts fossiles. — (25 décembre). Maler : Les palais sacerdotaux du Mictlan au Mexique. — Vion : Nutrition des plantes et des animaux. — (1er janvier). Tissandier : La presse à deux couleurs, de M. Alauzet. — (8 janvier). Sauvage : Les reptiles de France. NOUVELLE REVUE (15 décembre). Henrique : La médecine militaire. — Pauliat : La magistrature avant les parlements. — Flaubert : Bouvard et Pécuchet. — Pechméja : Un poète turc du XVIIIe siècle; Fazyl-Bey. — (1er janvier). Salière : La France au Sénégal. — Daurès : Les fouilles d'Olympie. — Wallet : Le projet de loi sur la gratuité de l'enseignement primaire. — De Maupassant : Flaubert dans sa vie intime.

PHILOSOPHIE POSITIVE (janvier-février). Wyrouboff : La sociologie et sa méthode. — V. Arnoul : Tableau d'une histoire sociale de l'Église. — De Fontpertuis : Le Canada. — Molinsky : L'Icarie en Amérique. — De Pompéry : Origine et sanction de la morale. — POLYBIBLION (décembre). Martinon : Publications relatives aux croisades et à l'orient latin. — Ricout : La démographie figurée de l'Algérie. — Lettres de la baronne de Gérando. — Yriarte : Florence. — Ebers : L'Égypte. — Zévort : Le marquis d'Argenson. — Daupeley-Gouvernan : Le compositeur et le correcteur typographes.

REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (décembre). Rouard de Card : Étude sur la naturalisation en Algérie. — Dauvert : Les conseils de préfecture. — REVUE ALSACIENNE (décembre). Wilder : H. Reber. — A. Weiss : L'Alsace pendant la Régence. — REVUE D'ANTHROPOLOGIE (janvier). De Mortillet : Classification et chronologie des haches en bronze. — Mondière : Les nègres chez eux. — Paolowsky et Ten Kate : Crânes de criminels et de suicidés; les Samoyèdes. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (décembre). Desjardins : Les inscriptions romaines du musée d'Amiens. — Lefort : Chronologie des peintures des catacombes romaines. — Bonnardot : L'abbaye royale de Saint-Antoine-des-Champs, de l'Ordre de Cîteaux. — REVUE DES ARTS DÉCORATIFS (janvier). Bénédit : Le cuivre et le bronze. — La Joaillerie. — De Chennevières : Servandoni. — REVUE BORDELAISE (16 décembre). Roussaus : H. Gréville. — Valat : Notes biographiques sur Aug. Comte. (1er janvier). — H. de la Ville : M. Gambetta et ses *Discours*. — P. V. : Des écrits scientifiques de Montesquieu. — REVUE DE BRETAGNE ET DE VENDÉE (décembre). R. P. Flavien : Les capucins de l'ermitage de Nantes, 1529-1880. — Kerviler : Le cardinal de Rohan académicien. — E. Biré : Molière et ses nouveaux éditeurs. — De la Borderie : Vitré depuis le xve siècle. — REVUE BRITANNIQUE (décembre). Les Mongols, leur passé, leur présent. — Les aquarellistes anglais. — Excentricités de l'annonce. — Mogador. — Les Gouliards. — REVUE CRITIQUE (20 décembre). Lenormant : Les origines de l'histoire d'après la Bible. — Peter : De la critique des sources de l'histoire ancienne de Rome. — Berger : De quelques glossaires du moyen âge. — (27 décembre). De Ceulneer : Essai sur la vie et le règne de Septime Sévère. — Bruckner : Pierre le Grand. — (3 janvier). Les résultats des fouilles de Pergame. — Bib. Jacob : Mme de Krudener. — 10 janvier). Forneron : Histoire de Philippe II. — Vapereau : Dictionnaire des contemporains. — REVUE DES DEUX MONDES (15 décembre). Montégut : Les dernières années du maréchal Davout. — O. d'Haussonville : Le salon de Mme Necker. — Cucheval-Clarigny : *Endymion*, par lord Beaconsfield. — (1er janvier). Correspondance de G. Sand. — Picot : La réforme judiciaire. — Brunetière : De l'éloquence de Massillon. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (décembre). Levasseur : Les terres polaires. — Drapeyron : Rapport sur la réforme de l'enseignement géographique. — Mager : Les chemins de fer égyptiens. — REVUE INTERNATIONALE DES SCIENCES (décembre). De la Calle : De la formation du langage. — Ducatte : La microcéphalie au point de vue de l'atavisme. — REVUE PHILOSOPHIQUE (janvier). Fouillée : Le néo-kantisme en France. — Naville : Les conséquences philosophiques de la physique moderne. — H. Spencer : De l'intégration politique. — Descartes et la Convention nationale. — REVUE HISTORIQUE (janvier-février). Tratchevsky : La France et l'Allemagne sous Louis XVI. — Gazier : Grégoire et l'Église de France. — Loiseleur : Les nouvelles controverses sur la Saint-Barthélemy. — Du Casse : Documents inédits relatifs au premier Empire, Napoléon et le roi Jérôme. — REVUE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE (janvier). Henri Second : Alphonse Daudet et Émile Zola. — REVUE OCCIDENTALE (janvier-février). Lemos : L'œuvre de Camoens. — Foucart : De la fonction industrielle des femmes. — Laffitte : La question sociale et les travaux de Paris. — Le positivisme en Irlande. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (18 décembre). Stapfer : Gœthe et Schiller. — (1er janvier). Léo Quesnel : G. Eliot. — Caro : De la solidarité morale — De Pressensé : L'enseignement laïque, son vrai caractère. — (8 janvier). Lavisse : Formation de l'Etat prussien. — (15 janvier). La question du Tong-Kin. — Boissier : Un manuel de philologie classique. — REVUE SCIENTIFIQUE (18 décembre). Balland : La pharmacie militaire française de 1630 à 1880. — Rood : Théorie scientifique des couleurs. — (25 décembre). Docteur Bayol : La mission du Haut-Niger. — Baclé : Le cinquantenaire du chemin de fer de Liverpool à Manchester. — (1er janvier). Martin : La vaccination obligatoire. — (8 janvier). Richet : La rigidité cadavérique. — (15 janvier). Maindron : La fondation de l'Institut national. — De Fontpertuis : L'immigration chinoise et le travail chinois en Californie.

SPECTATEUR MILITAIRE (décembre). De l'administration et de l'organisation administrative de l'armée. — Histoire de l'ex-corps d'état-major. — Les vallées vaudoises.

TOUR DU MONDE (18-25 décembre). Docteur Nachtigal : Voyage du Bornou au Baguirmi. — (1-8-15 janvier). Lortet : La Syrie d'aujourd'hui.

# PÉRIODIQUES ET NOUVELLES D'ENSEMBLE

## DE L'ÉTRANGER

### Revues allemandes.

L'universalité est un trait particulier de la littérature allemande. Nulle part on ne s'empresse plus à prendre connaissance des œuvres littéraires de l'étranger et à les traduire qu'en Allemagne. Le MAGAZIN FUER DIE LITERATUR DES AUSLANDES en est le témoignage. Il entre dans sa cinquantième année et son numéro du 1er janvier prouve qu'il a pour collaborateurs les meilleurs écrivains. Il publie, entre autres, des sonnets d'Alfieri, traduits par Paul Heyse, des critiques sur les récentes œuvres de Renan, de Beaconsfield, etc. Dans un article sur le livre de Mme Marie Heine, princesse Della Rocca, « *Ricordi della vita intima di Enrico Heine* », M. Alfred Meissner raconte que Heine lui a affirmé souvent avoir écrit ses Mémoires. Il assure que ces Mémoires, dont l'existence a été contestée récemment, forment un total de six cents feuilles. Signalons enfin dans le MAGAZIN un article de Félix Dahn sur la sixième partie des « Ancêtres » de Gustave Freytag. Le célèbre écrivain donne, dans cette série de romans, un tableau du développement des mœurs allemandes depuis l'antiquité jusqu'aux temps modernes. Dahn reproche à la sixième partie, intitulée : « D'une petite ville », de calomnier les Allemands de la confédération rhénane et de raviver les querelles entre les Allemands du Nord et ceux du Sud. — Un éditeur d'Athènes vient de publier un « *Parnasse grec moderne* », dans lequel M. Antonio Manaraki donne un recueil de poésies grecques modernes avec la traduction allemande métrique en face. — Les Turcs aussi trouvent avantageux d'écrire en allemand. Après les « Lettres de voyage » de Charikles (Aristarchi-bey), nous avons les « Voix turques du présent », de Hassan-effendi, une apologie de l'administration turque, publiée par W. Friedrich, à Leipzig. — Très intéressante encore l'anthologie de poésies espagnoles de l'*Amérique du Sud*, par Andina de Darapsky. —

Le 5 février la Société de la presse de Berlin fêtera l'anniversaire de la mort de Lessing. — Le LITERARISCHES CENTRALBLATT rend compte de plusieurs publications intéressantes, telles que les « Textes irlandais », une grammaire de la langue irlandaise, par le professeur Ernest Windisch (Leipzig), un auteur fort compétent; un excellent volume sur la Sibérie, par A. Finsch, A. Brehm et le comte Waldburg-Zeit-Trauschbourg (Berlin, Wallroth, cinquante-six illustrations). Les articles de l'OESTERR. MONATSSCHRIFT FUER DEN ORIENT sur les Chinois en Amérique, et de la RUSSISCHE REVUE sur le conflit entre la Russie et la Chine sont remarquables. — Nous sommes renseignés spécialement sur les études germaniques par M. E. Jaeglé, le correspondant du *Livre*. Mais comme on s'est occupé beaucoup de Goethe, il sera intéressant d'apprendre que le premier créateur du *Mephisto*, de Goethe, vit encore. C'est M. La Roche, du Burgtheater, de Vienne, qui a créé ce rôle, après l'avoir longuement étudié avec Goethe lui-même. La première représentation a eu lieu à Weimar, le 29 août 1829. Goethe, qui avait consenti à contrecœur à cette représentation, n'y a pas assisté.

## Revues anglaises.

Le NINETEENTH CENTURY consacre, cette fois encore, trois études à la question irlandaise. En premier article de tête, H.-M. Hyndman traite l'esprit révolutionnaire et fait observer que la race juive fournit, non seulement les capitalistes qu'on persécute maintenant en Allemagne, mais encore les propagateurs les plus zélés de l'esprit révolutionnaire. — Sir Bartle Frere, le gouverneur récemment révoqué de l'Afrique australe, traite dans ce même numéro la constitution de la colonie du Cap et la situation des Basutos. — Fort curieux enfin l'article de James Payn sur les romans à un sou et leur public. — M. George Meredith vient de publier dans la FORT NIGHTLY REVIEW un conte fantastique, qui est une transcription du récit scandaleux d'une liaison avec Lassalle, que l'héroïne, Hélène Racowitz, a publié il y a deux années dans un journal de Vienne. — Les ORIENTAL SERIES de Trubner publient une anthologie de la poésie classique du Japon, rédigée par Basil Hall Chamberlain, un critique compétent en matière de littérature japonaise. — Charles Hillebrand, l'auteur connu d'un ouvrage sur « la France et les Français », vient de publier un livre anglais : « les Idées allemandes depuis la guerre de Sept ans jusqu'à la mort de Gœthe. » — Bickers et fils (Londres), publient le journal fort intéressant et amusant, rédigé de *1660* jusqu'à *1669* par Samuel Pepys, et contenant des renseignements sur la vie de Londres et l'histoire de la marine anglaise. — M. Albert Crawford, qui a passé en Australie quarante ans, publie un livre précieux sur cette partie du monde. — Les *Provinciales*, de Pascal, viennent d'être traduites en anglais, d'après l'édition de *1659*. — Les admirateurs de Livingstone liront avec intérêt le volume de W.-G. Blaihie (Murray). — BELGRAVIA commen.e, dans son numéro de janvier, un ouvrage de M. Mallock : « le Roman au XIX[e] siècle. » — Chez Sampson How, un volume : « l'Histoire parlementaire de la question agraire en Irlande depuis 1829 jusqu'en *1869* », par Barry O'Brien. — Sur une demande de M[lle] Betham-Edwards, qui se plaint que deux écrivains aient choisi pour leurs œuvres le titre d'un de ses ouvrages, l'ACADEMY déclare que le titre d'un livre est une propriété absolue, comme le nom d'une maison commerciale.

## Revues américaines.

Le congrès des États-Unis est saisi d'un projet de haute importance, tendant à élever une Bibliothèque nationale, qui doit dépasser toutes les Bibliothèques connues. L'œuvre, telle qu'elle est conçue, est colossale; mais les Américains sont de taille à l'exécuter. — Le HARPER'S MAGAZINE, de janvier, publie l'étude intéressante de Francis Underwood sur James Russell Lowell, un des meilleurs poètes et essayistes de l'Amérique. — L'éditeur Appleton vient de faire paraître une galerie de *Peintres américains;* le volume renferme 104 magnifiques gravures. — Dans L'INTERNATIONAL REVIEW, Edwin Arnold publie une poésie: « l'Iliade des Indiens ». — La Compagnie du chemin de fer central de New-York a interdit dans ses gares la vente de livres pornographiques. — Le roman « les Grandissimes » de George Cable (New-York, Scribner), est une puissante étude de la vie des créoles à la Nouvelle-Orléans. — Les magnifiques esquisses de l'Amérique centrale que F. J. Oswald a publiées dans LIPPINCOTT'S MAGAZINE viennent de paraître en volume. — Griggs, éditeur de Chicago, prépare une série d'études sur les grands citoyens de la France; le premier volume est intitulé: « Victor Hugo, sa vie et ses œuvres ». — Une société vient de se former, qui se propose d'étudier et de traduire en anglais les œuvres de Dante. — On annonce la prochaine publication d'un livre destiné à réfuter les assertions du « Fool's Errand », ce livre qui a donné un tableau si saisissant des persécutions auxquelles les gens du nord des États-Unis sont exposés dans les États du Sud, et que le correspondant américain du *Livre* a présenté dans notre livraison de mai 1880. Dans LIPPINCOTT'S MAGAZINE, une bonne étude de Foster Kirk sur M[me] de Staël.

## Revues italiennes.

La nouvelle édition de « Orlando Furioso » d'Arioste vient de paraître chez les frères Treves, à Milan; c'est le chef-d'œuvre de l'art de la presse italienne; elle est illustrée par Doré; l'introduction est de Carducci. — On vient d'inaugurer à Palerme le monument de Bernardino Zendrini, l'excellent traducteur de Heine. — Le BIBLIOFILO, de Florence, publie une intéressante étude sur la première édition de la « Comédie divine » parue en 1472 à Iesi, et une autre étude sur les autres chefs-d'œuvre de typographie de cette ville, une des premières parmi les soixante-dix villes italiennes où la typographie a été introduite dès la seconde moitié du XV[e] siècle.

## Revues espagnoles.

M. Émile de Castelar vient de publier un livre fort curieux: « la Historia de un corazon » (histoire d'un cœur). La critique fait un accueil assez froid à la nouvelle œuvre du célèbre orateur.

## Revues grecques.

On connaît les couvents du mont Athos, dont les bibliothèques sont des plus intéressantes. Depuis le commencement de ce siècle, ces couvents ont gaspillé leurs trésors scientifiques pour remplir leurs caisses. Maintenant le professeur Spyridon Lampros, d'Athènes, a fait les démarches nécessaires pour mettre fin à ces abus. Muni des lettres d'introduction du patriarche de Constantinople, de l'évêque de Salonique, soutenu moralement et matériellement par le gouvernement grec, il s'est rendu à Athos et a déjà réussi à mettre un peu d'ordre dans ces grandes bibliothèques où se trouvent des parchemins fort précieux.

## Revues slaves.

Nous relevons des journaux de Prague quelques nouvelles sur la littérature des Tchèques, dont la lutte contre les Allemands d'Autriche a maintenant un assez grand retentissement. M. J. Maly vient de publier le second volume de son œuvre intitulée: « Notre Renaissance ». Ce volume traite les cou-



rants de l'opinion politique en 1848 et 1849 et le mouvement qui a été en Bohême l'écho de la révolution de février. — Une nouvelle tragédie de M. Bernard Guldener, intitulée: « Sofonisba », a un succès considérable sur les scènes tchèques. A propos de cette tragédie, mentionnons que le Théâtre national tchèque sera prochainement inauguré. C'est à ce théâtre qu'incombera le soin de créer un répertoire tchèque. Jusqu'ici le répertoire tchèque s'est composé, pour la plupart, des drames qui ont concouru chaque année pour le grand prix fondé en 1857, par M. Ferd. Naprstek. Les journaux tchèques espèrent que le Théâtre national continuera dignement et avec un succès toujours croissant l'œuvre commencée si généreusement par M. Naprstek. — Le PRZEVIDNIK NAUKOVY, une revue mensuelle de Lemberg, publie une étude sur l'amour de Mickievitz, le grand poète polonais, pour Marie de Wereszczaka, qu'il avait vue dans la maison du général Siemiradzki (le père du célèbre peintre). Marie préféra le comte Puttkammer, et beaucoup de poésies de Mickievitz font preuve de l'amour profond que cette jeune fille avait inspiré au poète.

A. S.

## PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

PARUS DANS LES JOURNAUX QUOTIDIENS DE PARIS

CONSTITUTIONNEL. Décembre : 29. Ch. Yriarte : Dante Alighieri. — 10. Barbey d'Aurevilly : La reine Blanche. saint Louis et le comte de Chambord.

DÉBATS. Décembre : 16. Veragnac : L'Eau de Jouvence, par M. Renan. — Janvier : 1er. Le Jour de l'An et les Etrennes, par Max Muller. — Baudry : Vingt-sept ans d'histoire des études orientales, par Mohl. — 5. Charmes : Causeries florentines, par Klaszko. — C. Caraguel : Théâtre des Marionnettes, par Duranty. — 13. Yung. Les bases de la morale évolutionniste, par H. Spencer.

DÉFENSE. Décembre : 16. Berryer, souvenirs intimes. — 31. Les deux dernières années de la minorité de Louis XIV à propos du livre de M. Chéruel. — Janvier : 1er. Histoire de Florence, par M. Perrens.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. Décembre : 27. Sarcey : Marie-Laurent. — Janvier : 2. Buisson : Le Parnasse anglais contemporain.

FRANÇAIS. Décembre : 25. M. Maxime du Camp. — Janvier : 2. Le théâtre de la Révolution, par M. Welschinger. — 7. La Bible dans l'Inde, par M. Jacolliot. — FRANCE. Décembre : 20. Barbey d'Aurevilly.

GAULOIS. Décembre : 20 Endymion.

LIBERTÉ. Janvier : 4 et suiv. Imbert de Saint-Amand : La fille du premier consul.

MONITEUR UNIVERSEL. Décembre : 22. M. Maxime du Camp. — 29. A. Chénier, journaliste. — Janvier : 11. Lord Beaconsfield, romancier.

PARLEMENT. Décembre : 30. Rod : H. Heine. — Janvier : 2. La fin du XVIIIe siècle, par M. Caro. — 10. A. Theuriet : G. Elliot.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Décembre : 28. Le premier âge du fer. — Janvier : 6. La statue de Pierre Dupont. — 7. Histoire de Philippe II.

SIÈCLE. Janvier : 1er. De la Berge : Philippe de Commynes. — SOLEIL. Janvier : 12. Lettres d'Alfred de Musset.

TEMPS. Décembre : 17. Janet : Le mouvement philosophique. — 31. Scherer : Endymion. — Janvier : 2. Reynald : Philippe de Commynes. — 7. Ch. Blanc : Une excursion en Italie à la recherche des précurseurs. — 10. Sarcey : Le théâtre de la Révolution, par M. Welschinger. — 12. Le Reboullet : Une correspondance inédite de Musset. — 15. Davyl : La vie littéraire en Angleterre.

UNION. Décembre : 30. Lepet : Revue des sciences historiques. — 31. Comte d'Antioche : Berryer, souvenirs intimes. — Janvier : 4. Gœthe et Diderot, par J.-B. d'Aurevilly. — 8. Daniel Bernard : Mme de Krudener. — 11, 12, 13. Les voyages de Nils à la recherche de l'idéal, par X. Marmier.

UNIVERS. Décembre : 24. Loth : Saint Martin. — Janvier : 2. Loth : Le Surnaturel, par Blanche. — 6. Le pape Alexandre VI, par Leonetti. — 10. Daniel : Découverte des règles de la poésie biblique.

## NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

PENDANT LE MOIS DE DÉCEMBRE 1880

1. *Gazette des animaux*. In-8°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Derenne, boulevard Saint-Michel, 52. — Paraît le 1er et le 15 de chaque mois. — Bureaux, 81, rue de Clichy. — Abonnements : Paris, un an, 12 fr.; six mois, 6 fr.; province, un an, 14 fr.; six mois, 7 fr. Le numéro 25 centimes.

*La Loi*, journal judiciaire quotidien. Pet. in-folio, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Dupin, 20, rue Soufflot. — Abonnements : France, colonies, Alsace-Lorraine, un an, 40 fr.; six mois, 25 fr.; trois mois, 15 fr. Un numéro, 15 centimes; départements, 20 centimes.

*Le Correspondant financier*. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Kugelmann, 12 rue Grange-Batelière. — Abonnements: Paris, un an, 6 fr.; départements, 8 fr. Le numéro, 15 centimes. — Bureaux, passage des Panaromas.

*Bulletin financier*. In-folio, 4 p. à 4 col. Paris, imp.

Michels, 8 et 10, passage du Caire. — Bureaux, 23, rue de la Chaussée-d'Antin.

*Le Jeune Age illustré.* Grand in-8°, 12 p. à 2 col. avec fig. Paris, imp. Martinet, 2, rue Mignon. — Bureaux, 76, rue des Saints-Pères. — Abonnements : Un an, 10 fr.; six mois, 5 fr.; trois mois, 3 fr. Le numéro, 25 centimes.

*Le Réalisme pour rire.* In-folio avec fig. coloriées. Paris, typ. Cherrier, 20, rue Sévigné.

*La Semaine catholique de France.* In-douze, 25 p. Auteuil, imp. Roussel.— Bureaux, 22, rue Saint-Sulpice. — Abonnements : Un an, 6 fr. 50; six mois, 3 fr. 50. Les abonnements partent du 1er de chaque mois.

*Le Petit Roman à un sou,* journal de romans-feuilletons, causes judiciaires, aventures et voyages. Pet. in-folio, 4 p. à 4 col. Paris, imp Dubuisson, 8 rue d'Argout. — Abonnements: France, un an, 8 fr.; six mois, 4 fr.; trois mois, 2 fr.; étranger, un an, 12 fr.; six mois, 6 fr.; trois mois, 3 fr; un numéro, 5 centimes. Paraît les lundi, mercredi et vendredi.

*La Ville de Paris.* In-4°, 16 p. à 3 col. Paris, imp. Chaix, 20, rue Bergère. — Abonnements : trois mois, 15 fr. Le numéro, 15 centimes. Quotidien. — Bureaux, 20 rue Bergère.

*La Muse de France.* Organe des poètes français, paraissant tous les mois. In-4°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Martinet, 2 rue Mignon.— Bureaux, 11, rue de la Comète. — Abonnements : Un an, 12 fr.; six mois, 7 francs.

*Le Parnasse musical.* Écho des concerts, paraissant le 1er du mois. Pet. in-folio, 4 p. avec musique. Sedan, imp. Laroche, 22, Grande rue. Bureaux, 57, boulevard Magenta. — Abonnements : 6 fr. par an.

2. *Le Mentor de la Banque et de la Bourse,* organe spécial des émissions industrielles et commerciales. Pet. in-folio, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Michels. — Bureaux, 7, rue Laffitte. — Abonnements : Un an, 8 fr.; six mois, 5 fr.; trois mois 4 fr. — Le numéro, Paris, 15 centimes; dép., 20 centimes. Paraît le jeudi.

*L'Unité nationale,* journal du matin. Grand in-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Debons, rue du Croissant. — Bureaux, 5, rue de Châteaudun. — Abonnements : Un an, 24 fr; six mois, 13 fr.; trois mois, 7 fr. — Le numéro, 5 centimes.

*La Gazette des assurés,* paraissant tous les jeudis. Pet. in-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Larguier, 17, rue de l'Échiquier. — Bureaux, 15, place de la Bourse. — Abonnements : Un an, 12 francs.

*La Semaine religieuse de France.* Pet. in-8°, 16 p. Auteuil, imp. Roussel. — Abonnements : Un an, 6 fr. 50; six mois, 3 fr. 50. — Le numéro 10 centimes. — Bureaux, 22, rue Saint-Sulpice.

*L'Express financier,* paraissant tous les jeudis. Pet. in-folio, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Kugelmann, 12, rue Grange-Batelière. — Bureaux, 10, rue de Hanovre. — Abonnements annuels, 2 francs.

4. *Le Droit populaire,* journal hebdomadaire. Grand in-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Chaix, 20, rue Bergère. — Bureaux, 14, rue du Helder. — Abonnements : Paris et dép., un an, 10 fr.; six mois, 6 fr.; étranger, le port en sus. Un numéro Paris, 15 centimes. Dép., 20 centimes.

5. *La Cote,* paraissant tous les dimanches et donnant la liste contrôlée de tous les tirages. In-folio, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Langelier, 17, rue de l'Échiquier. — Bureaux, 9, rue Louis-le-Grand. — Abonnements : France, un an, 5 fr.; étranger, 6 fr. — Le numéro, 20 centimes.

*Le Pamphlet des notaires.* In-4°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Hugonis, rue Martel. — Bureaux, 52, rue de la Procession. — Abonnements : Paris et dép., un an, 6 fr.; six mois, 3 fr.; trois mois, 1 fr. 50. — Le numéro, 10 centimes.

*La Mascarade,* journal satirique républicain illustré. In-folio, 4 p. à 4 col., avec fig. Paris, imp. Boyer, 41, rue des Jeûneurs. Abonnements : Un an, 6 fr.; six mois, 3 fr.; un mois, 3 fr. 50. — Le numéro, 10 centimes. Hebdomadaire.

*La Revue des Conférences,* journal hebdomadaire illustré. In-4°, 12 p. à 2 col., avec grav. Paris, imp. Levé, 17, rue Cassette. — Abonnements : Un an, 15 fr.; six mois, 8 fr.; trois mois, 4 fr. 50 centimes.

6. *Passy-Paris,* bulletin du XVIe arrondissement, administratif, commercial, artistique et littéraire, Grand in-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Kugelmann, 12, rue Grange-Batelière. — Bureaux, 80, rue de Passy. Abonnements : Un an, 8 fr.; six mois, 5 fr.; trois mois, 3 fr. — Le numéro, 15 centimes.

*Moniteur des agents de change et des banquiers.* Revue hebdomadaire de la société des télégrammes. In-4°, 8 p. à 2 col. Paris, imp Kugelmann. — Bureaux, 8, place de la Bourse. — Abonnements : 10 fr. par an.

9. *Mentor de la Banque et de la Bourse.* Organe spécial des émissions industrielles et commerciales. Paraît tous les jeudis. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Hérault, 194, rue Lafayette.— Bureaux, 7, rue Laffitte. — Abonnements : Un an, 8 fr.; six mois, 5 fr.; trois mois, 4 francs.

10. *Le Télégraphe financier.* Paris, imp. Kugelmann.

*Le Correspondant financier.* Paris, imp. Kugelmann.

11. *Le Napoléon,* journal politique quotidien. Pet. in-folio, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Dubuisson, 5, rue Coq-Héron. — Abonnements : Paris et dép., un an, 20 fr.; six mois, 10 fr.; trois mois, 5 fr. — Le numéro, 5 centimes.

*Journal des voyageurs de commerce.* In-folio, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Nouvelle, 14, rue des Jeûneurs. — Bureaux, 30, rue Jacob. — Abonnements : Un an, 7 fr.; six mois, 4 fr. — Le numéro, 10 centimes. Hebdomadaire.

12. *La Tradition française,* journal littéraire et satirique paraissant le dimanche. Pet. in-folio, 4 p. à 3 col. Levallois, imp. Klenck. — Bureaux, 53, rue Lafayette.— Abonnements : Un an, 6 fr. — Le numéro, 10 centimes.

13. *Moniteur de la publication des bans.* In-4°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Dubreuil. — Bureaux, 54, rue Lafayette. — Abonnements : Un an, 30 fr.; six mois, 16 francs.

14. *L'Étoile française,* journal de combat, républicain, quotidien. Grand in-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Kugelmann. — Bureaux, 16, rue Grange-Batelière. — Abonnements : Paris, un an, 48 fr.; six mois, 25 fr.; trois mois, 13 fr. Étranger, le port en sus. — Le numéro, Paris, 15 centimes; dép. 20 centimes.

15. *La Finance française,* journal hebdomadaire, financier et littéraire. Pet. in-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Debons, 16, rue du Croissant. — Bureaux, 30, rue Vivienne.—Abonnements: Un an 25 centimes. Parait tous les jeudis.

16. *Le Contentieux financier,* organe des actionnaires et des obligataires. Pet. in-folio, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Schiller. — Bureaux, 40, rue de Provence. — Abonnements : Un an, 10 fr.; trois mois, 3 fr.—Le numéro, 25 centimes. Hebdomadaire.

*L'Ami des Lettres.* In-12, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Berthier, 152, rue de Rivoli.

*L'Union des intérêts fonciers et mobiliers.* Grand in-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Malabouche, 72, rue Taitbout.—Bureaux, 39, rue de Châteaudun. — Abonnements : 3 fr. par an. — Le numéro, 5 centimes.

*Bulletin authentique des cours et tirages.* Pet. in-folio, à 4 col. Paris, imp. Croux. — Bureaux, 49, rue Richer. — Abonnements : Un an, 6 fr.; six mois, 3 fr.; étranger, un an, 8 fr.; six mois, 4 fr. Paraît tous les jeudis.

17. *Moniteur des employés et serviteurs* . Pet. in 4°. Auteuil, impr. Roussel. Bureaux, 54, rue Lafayette. — Abonnements : 15 fr. par an.

18. *Le Corsaire,* Paris, imp. Gaillet, 17, rue de l'Échiquier. Grand in-folio, 4 p. à 6 col. — Abonnements : Paris, six mois, 3 fr.; départements, 4 fr. Étranger, le port en sus. — Le numéro, 15 centimes.

*L'Avènement parisien illustré.* Pet. in-folio, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Lizaranzu.—Bureaux, 15, faubourg Montmartre. Le numéro, Paris, 10 cent.; départements, 15 centimes. Paraît le samedi.

19. *La Revue des Valeurs,* journal financier hebdomadaire. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Langelier, 17, rue de l'Échiquier. — Bureaux, 17, faubourg Montmartre. — Abonnements : Un an, 6 fr.; départements, 8 francs.

20. *L'Enseignement par la sténographie,* revue trimestrielle. Pet. in-douze, 36 p. Paris, typ. Vert, 20, rue N.-D.-de-Nazareth.

*La Presse médicale* de Paris, de province et de l'étranger. Revue médicale, chirurgicale et scientifique. Grand in-8°, à 2 col., 16 p. Paris, imp. Dubuisson, 8, rue d'Argout.— Abonnements : Un an, 6 fr. — Le numéro, 50 centimes. Paraît le 20 de chaque mois.

21. *Le petit Capital,* organe de l'union des petits capitaux. Pet. in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Schiller, faubourg Montmartre. Bureaux, 120, rue Saint-Lazare. — Abonnements : 1 fr. par an. Paraît le jeudi.

22. *Le Contentieux financier.* Paris, imp. Schiller, faubourg Montmartre.

23. *Le Bossu.* In-4° à 3 col., avec fig. Paris, imp. Robert et Buhl, 48, rue Berthe. — Bureaux, 8, rue du Croissant. — Abonnements : Un an, 12 fr.; six mois, 6 fr.; trois mois, 4 francs.

24. *Le Monde,* journal de renseignements. Pet. in-4°, 4 p. à 2 col. Bureaux, 164, rue Montmartre. Paraît le jeudi et le dimanche.

*Le Courrier des Tribunaux,* journal judiciaire quotidien. Pet. in-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Pignès, 4, rue Vivienne. — Abonnements: Paris, un an, 18 fr.; départements, 20 fr. — Le numéro, 5 centimes.

25. *Le Guide de l'Épargne.* Pet. in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Chaix, 20, rue Bergère. — Bureaux, 5, rue Neuve-Saint-Augustin. — Abonnements : 1 fr. par an. — Le numéro, dix centimes.

28. *Journal universel.* In-4°, 4 p. à 3 col. Imp. Wilhem, 12, rue du Croissant. — Bureaux : 12, rue Vivienne. — Abonnements : Un an, 20 fr.; six mois, 15 fr. — Le numéro, 1 franc.

30. *Le Messager Commercial.* Pet. in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Alcan-Lévy, 18, passage des Deux-Sœurs. — Bureaux, 48, rue Saint-Georges. — Abonnements : Un mois, 6 fr.; deux mois, 10 fr.; trois mois, 12 fr. Le numéro, 5 centimes. Paraît le jeudi.

31. *Journal des Émissions.* In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Debons, 16, rue du Croissant. — Bureaux, 12, rue Saint-Georges. — Abonnements: Un an, 50 centimes.

*L'Avenir des Assurances.* In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Jaillon, 16, rue Cadet. Paraît le 10 et le 25 de chaque mois. Bureaux, 6, rue de Hanovre. — Abonnements : 6 fr. par an. — Le numéro, 25 centimes.

*La Vidange révolutionnaire,* organe des bas-fonds de la société. Une feuille à 3 col. Paris, imp. Robert et Buhl, 18, rue Berthe.— Le numéro, 10 centimes.

---

# Le Livre

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

*Troisième Livraison* DEUXIÈME ANNÉE *10 Mars 1881*


## CORRESPONDANCES ÉTRANGÈRES

### ANGLETERRE

Nous venons d'apprendre une douloureuse nouvelle : Arthur O' Shaughnessy, notre jeune et érudit correspondant, dont on va lire le dernier courrier, vient de mourir subitement à Londres d'une phtisie galopante. Arthur-William-Edgar O' Shaughnessy était né à Londres, le 14 mars 1846. En 1864, il fut reçu bibliothécaire-adjoint au *British Museum,* département des imprimés, sur la recommandation de lord Lytton, le célèbre romancier. Par la suite il s'y fit remarquer, grâce à son activité et à ses aptitudes particulières, dans la section d'histoire naturelle. O' Shaughnessy était, de plus, un des jeunes poètes les plus distingués de l'Angleterre. En 1870, il publia le premier volume de ses poèmes : *An Epic of Women,* avec illustrations étranges d'un remarquable artiste, John Nettleship. Ce premier ouvrage, qui eut un succès immédiat et très remarqué, fut suivi de la publication d'une série de nouvelles poétiques, en vers octosyllabiques, paraphrases libres de Marie de France, sous ce titre : *Lays of France.* Son troisième volume enfin, *Music and moonlight,* acheva de le classer aux meilleurs rangs de la littérature anglaise. — Notre correspondant et ami laisse plusieurs œuvres inédites qui seront sans doute publiées très prochainement, et dont *le Livre* tiendra à honneur de rendre compte.

O. U.

Londres, le 20 janvier 1881.

La mort de George Eliot : sa carrière littéraire, prose et poésie. — Les livres : Le nouveau volume de M. Tennyson, *Ballads and other Poems.* Le nouveau drame de M. Tennyson, *the Cup,* au Lyceum Theatre. — *Endymion,* le roman de lord Beaconsfield. — *Étienne Dolet,* par M. Richard Copley Christie.

Le nouveau livre du docteur Schliemann : *Ilios.* — Une *Biographie de Mrs Grote,* par lady Eastlake. — *Studies of the Eighteenth Century in Italy,* par Vernon Lee. — Les voyages : *the New Playgrounds,* par M. Alexander J. Knox. — *Travels in the Footprints of Bruce,* par le lieutenant-colonel Playfair. — *Handbook of the Mediterranean,* par le même. — *Siberia in Europe,* par Henry Seebohm. — *Gardens of the Sun,* par W. Burbigde. — Quelques livres sur la question irlandaise. — *The Year's Art,* par Marcus Huish. — *Life of William Blake,* par Gilchrist.

Depuis ma dernière lettre aux lecteurs de ce journal quelle perte irréparable nous avons éprouvée en Angleterre, perte à la fois imprévue et douloureuse pour tous les amis des lettres !

George Éliot était la George Sand de l'Angleterre ; l'analogie entre ces deux grandes puissances intellectuelles féminines est frappante. Mais c'est une analogie plutôt qu'une ressemblance. Dans les qualités purement intellectuelles de leur génie ces deux femmes étaient peut-être au niveau l'une

de l'autre. Dans les qualités qui procédaient du cœur et des émotions, elles différaient beaucoup, et leurs personnalités par conséquent formaient un plus grand contraste.

Je n'entrerai pas ici dans une analyse de l'œuvre de George Eliot. Vous la connaissez assez bien en France, car son œuvre est traduite dans toutes les langues. Mais ce que vous ne savez peut-être point, c'est que l'auteur d'*Adam Bede* débuta par un travail essentiellement philosophique et qui montrait déjà, et tout d'abord, de quelle élévation de penseur et d'analyste le futur romancier devait prendre sa volée. Ce travail n'était autre que la traduction anglaise du *Saben Jesu* de Strauss. Le côté philosophique de son talent s'accentuait dans ses derniers romans, *Middlemarch'* et *Daniel Detouda*, à un tel degré que cette partie de l'œuvre de George Eliot se sépare par une ligne bien distincte de celle qui contient *the Mill ou the Floss* et *Silas Marner*, ces chefs-d'œuvre dans lesquels les plus hauts dons du romancier se développent avec la spontanéité la plus parfaite.

Quant aux poésies qu'a laissées George Eliot, il n'y a plus aujourd'hui de raisons pour que la critique se taise sur cette partie de son œuvre, vu l'étendue de ses tentatives en vers.

Dans le *Spanish Gipsy* elle a voulu rivaliser avec Élisabeth Browning; dans *Auroraligh*, dans les autres poèmes qu'elle publiait détachés à de différentes époques, elle a voulu toucher à presque toutes les cordes de la lyre. Disons-le sans détour, ce n'est jamais de la véritable poésie. George Éliot, esprit des plus élevés et des plus merveilleusement doués, romancier par excellence, avait, comme feu lord Lytton, l'ambition surtout d'être reconnu poète. Poète, elle l'était, et grand poète dans sa prose, mais jamais dans ses vers.

Une foule de livres ont paru et quelques-uns qui sont des événements littéraires. Parlons d'abord d'un de ceux-ci.

Le nouveau volume de Tennyson, *Ballads and other Poems* (Kegan Paul et C^ie), est favorablement accueilli partout. Quelques critiques s'extasient même sur les qualités poétiques, très réelles en effet, qu'ils y trouvent. Peut-être s'attendaient-ils à découvrir autre chose. Pour mon compte je ne vois pas que ce volume fasse vibrer aucune corde nouvelle et je n'y rencontre pas même la bonne, la vraie note tennysonienne aussi souvent ni aussi distinctement que je l'aurais souhaité. J'ai peut-être le mauvais goût de préférer une poésie intime intitulée : *the Sisters* (les Sœurs), non pas comme un chef-d'œuvre poétique, bien entendu, mais justement par l'allure à la Tennyson, à tous ces morceaux pseudo-réellistes et pseudo-patriotiques que l'on loue en ce moment.

La critique est-elle tout à fait de bonne foi chez nous à cet égard ? Elle exprime pour le réalisme de l'école de M. Zola le plus profond dégoût. Les poésies de M. Richepin n'auraient pas bien meilleure chance assurément. Mais cette même critique trouve cela tout naturel, sous la plume de M. Tennyson.

Dans un poème, *Rizpah*, une pauvre mère dont le fils a été pendu pour un vol et laissé, comme on avait coutume de le faire, sur le poteau, au gré des vents, s'acharne à ramasser ses os, à mesure qu'ils tombent un à un. Elle en a fait une collection *numérotée*, et elle est arrivée à un tel degré d'excitation nerveuse qu'elle entend à travers le silence de la nuit le bruit d'un humerus ou d'un tibia qui se détache du squelette et tombe à terre. Quel sujet pour Baudelaire !

J'aime beaucoup mieux le poème intitulé *In the Childrens' Hospital*, qui semble avoir été composé sous l'influence d'une grande prévention contre les chirurgiens, conçue probablement lors des discussions récentes sur la vivisection, car il y puise une note *antivivisectionniste* très distincte. Il y a des choses touchantes jusqu'aux larmes dans ce poème; une pauvre petite voix d'enfant souffrant et résigné vous reste dans l'oreille et dans le cœur longtemps après l'avoir lu.

Je trouve qu'en se jetant tout bonnement dans le réalisme, comme M. Tennyson l'a fait depuis quelque temps, il descend un peu trop de son propre trône et des vraies hauteurs de son génie poétique, et qu'il tranche en effet sur le terrain où M. Bret Harte, l'humoriste américain, est assurément le maître; or l'on peut appeler M. Bret Harte le *bas comédien* de la littérature. Celui-ci est le réelliste par excellence, qui ne recule pas devant la simple onomatopée, la seule vérité absolue de certaines situations.

Nous ne pouvons que regretter que M. Tennyson ait reproduit dans ce volume un morceau étrange qu'il publiait il y a quelque temps dans le *Nineteenth Century : De Profundis*, morceau dans lequel il a voulu évidemment mystifier ses lecteurs. Il y réussit complètement, car personne n'a jamais osé dire qu'il avait trouvé le mot de l'énigme. Ce poème se termine par une série d'Hallelujahs' qui, dans la *Revue*, occupaient chacun une ligne, comme des vers distincts. On s'en allait demandant si un seul ou deux même de ces Hallelujahs' n'auraient pas suffi, ou pourquoi la série ne se prolongerait pas indéfiniment. En ceci, M. Tennyson a fait preuve d'une certaine modération ; car, comme il a depuis longtemps atteint au chiffre idéal d'honoraires de lord Byron, une guinée par vers, il ne dépendait que de lui de s'enrichir

cette fois en ajoutant quelques douzaines d'Hallelujahs' de plus.

Vous avez sans doute lu dans vos journaux parisiens qu'une nouvelle pièce de théâtre de M. Tennyson a été produite par M. Twing au *Lyceum*, avec un complet succès. *The Cup* est une tragédie en deux actes, dont l'action a lieu dans la Galatie, en Asie Mineure, trois cents ans avant le Christ. Elle donne occasion à de grandes magnificences scéniques. Le spectateur assiste à une suite de reproductions merveilleuses des tableaux de M. Alma Tadema et de sir T. Leighton, car M. Twing a monté l'ouvrage du poète lauréat avec un luxe vraiment étonnant.

C'est un festin incomparable pour les yeux autant que pour l'oreille et l'inteiligence. Une représentation superbe de l'intérieur du temple d'Artémis a été exécutée avec une exactitude scrupuleuse, d'après des dessins fournis par M. James Knowles, le savant rédacteur du *Nineteenth Century*, et copiés sur les restes du temple de Diane d'Éphèse. Les costumes, les processions et le détail des rites artémisiees ont été arrangés par M. Twing, aidé des conseils érudits de M. A.-S. Murray, du British Museum. L'art, la littérature et la science se sont donné la main, et il est probable que l'on n'a jamais vu sur la scène œuvre dramatique si superbement représentée.

*Endymion*, le roman de lord Beaconsfield, dont la composition a rempli les loisirs de l'ex-premier ministre depuis sa remise du gouvernement aux mains de M. Gladstone, recevait dès son apparition, et même un peu d'avance en quelques endroits, l'ovation à laquelle son illustre auteur avait le droit de s'attendre.

Les temps sont aujourd'hui très éloignés où Benjamin d'Israeli, pratiquant la littérature comme profession, faisait échec à Bulwer par la fécondité de sa production autant que par la popularité dont il jouissait alors comme romancier. Depuis tant d'années qu'il semblait presque avoir quitté la plume, on avait coutume de regarder son œuvre littéraire, qui formait une série assez considérable de volumes, comme une œuvre complète, et même peut-être un peu comme appartenant à une époque déjà passée dans notre littérature. En quelque sorte c'était juste.

*Endymion*, quoique venu si longtemps après eux, est vraiment le frère des *Coningsby*, des *Henrietta Templet* et des *Venetia* d'autrefois. Il y a des endroits où le style de la narration rappelle un peu trop pour nos goûts actuels les opulences et les grandiloquences qui étaient à la mode d'alors. Mais ceci est abondamment racheté par le pétillement de l'esprit, la satire piquante et intarissable, qui ne font jamais défaut. Ces qualités s'étaient montrées déjà suprêmes dans *Lothair*. Le spirituel adversaire de M. Gladstone les a toujours à son actif ces qualités si précieuses et il s'en sert aussi bien avec sa plume qu'avec son talent d'orateur. Lord Houghton, le contemporain littéraire de lord Beaconsfield, a consacré un long article de critique sympathique au livre de son vieil ami. Partout on a accueilli *Endymion* avec des effusions d'éloges.

Je dois maintenant m'acquitter d'un devoir, très agréable à remplir du reste, en parlant, dans des termes mérités, d'un livre qui sera au plus haut degré intéressant pour les vrais littérateurs et bibliophiles français. Ce n'est pas sans une fierté nationale bien pardonnable que je signale l'étude sur votre célèbre imprimeur de Lyon, Étienne Dolet, que vient de faire paraître M. Richard Copley Christie (Macmillan et C^ie^).

A part quelques notices éparses et ensevelies çà et là, à part aussi la petite notice biographique de M. Joseph Boulmier en 1857, Étienne Dolet semble avoir été complètement oublié par les biographes et les historiens. Cet oubli est racheté aujourd'hui par le charmant volume de M. Christie que avez peut-être déjà reçu à Paris. Ce livre est presque un chef-d'œuvre; comme biographie, il l'est tout à fait, et il est dommage que certaines inégalités et crudités de style empêchent qu'on ne le range à côté des meilleures productions dans ce département de la littérature. M. Christie avait fait à Toulouse une heureuse trouvaille qui lui ouvrait un trésor de faits et de matériaux sur la vie de Dolet, que personne n'avait encore exploité. La correspondance manuscrite et les poèmes de Jean de Boysonne conservés dans la bibliothèque de Toulouse sont la source où M. Christie a puisé une grande partie des riches détails biographiques sur ce « martyr de la Renaissance ». M. Boulmier, le prédécesseur de M. Christie, appelle Dolet *le Christ de la pensée libre*, et se laisse aller constamment à un enthousiasme presque fanatique pour son héros. M. Christie, lui, ne se laisse pas aveugler et prend le ton plus modéré de l'historien.

Le livre de M. Christie sera sans doute traduit aussitôt en français.

Le grand ouvrage du docteur Schliemann, si longtemps attendu, a paru vers la fin de 1880. *Ilios, the city and Country of the Trojans* (Murray), est le titre de ce volume, qui contient en entier les résultats de toutes les recherches faites par l'explorateur infatigable sur le rite de Troie et dans la campagne de la Troade pendant les années

de 1871 à 1872. L'auteur offre aujourd'hui au public et à la postérité son mot suprême sur chaque partie de ses découvertes; les conclusions auxquelles il est arrivé après avoir longuement réfléchi sur ses propres vues et sur toutes les questions qui ont été suscitées autour des premières interprétations de ses magnifiques trouvailles. Pour rendre la publication actuelle aussi complète que possible et la mettre au niveau de toutes nos connaissances modernes sur la Troade, le docteur Schliemann a été même jusqu'à obtenir la collaboration de dix autres savants. Ainsi les conclusions mûrement exprimées aujourd'hui par le docteur se trouvent très solidement *appuyées* sur une série d'opinions dont il serait impossible d'exagérer l'importance.

De plus, le professeur Rudolf Virchow, qui apporte, dans la partie spéciale de l'ouvrage, un appendice considérable sur la Troie et l'Hissarlik et un catalogue complet de la faune végétale de la Troade, a cédé aux instances persistantes de son ami en écrivant pour le livre une préface dans laquelle il rappelle ses propres souvenirs et les observations personnelles recueillies.

Une biographie des plus intéressantes est celle que vient de faire lady Eastlake, la veuve de feu le président de la *Royal Academy*. Lady Eastlake s'était fait remarquer dans la carrière des lettres il y a longtemps, quand elle était encore miss Rigby, par deux essais sur la musique et par *l'Art du vêtement*, qui, publiés dans la *Quarterly Review*, lui valurent déjà une grande réputation. Plus tard elle écrivait un livre qui devenait immédiatement célèbre.

*Letters from the Baltic Mrs Grote, A. Ikeitch*, qui vient de paraître chez Murray, est une notice biographique de la veuve de Grote, l'historien célèbre. Sa femme, autrefois miss Lewin, était très supérieurement douée et jouissait, pendant toute sa vie, d'une grande considération dans la société politique et littéraire, à cause de l'étendue de ses connaissances et de ses grandes qualités personnelles. Sa conversation était recherchée et appréciée par tous les beaux esprits de sa génération. Son biographe la compare à diverses reprises à M^me^ de Sévigné et à M^me^ de Staël, en indiquant fort exactement les différences. Il est clair que lady Eastlake la croit en quelque sorte l'émule de ces deux célébrités féminines.

Par la suite du jugement qu'elle-même avait porté, formé sur ces deux femmes célèbres, elle eût désiré plutôt la comparer à M^me^ de Sévigné. Elle avait coutume de dire qu'il y avait de commun entre elles « même passion pour la lecture, mêmes habitudes de la bonne société, et avec cela toujours une honnête femme ».

Et l'on peut ajouter même passion pour la campagne et appréciation des belles choses de la nature. M^me^ de Staël disait qu'elle ne traverserait pas un salon pour regarder une montagne, tandis que pour un entretien avec un grand homme elle ferait un voyage de cent lieues; mais « les rochers » n'étaient pas plus chers à M^me^ de Sévigné que ne l'était sa campagne du « Ridgewuy » à miss Grote. Elle cultivait elle-même son jardin et était surtout fière de certaines bordures de son invention qui contenaient un mélange de toutes les couleurs.

Miss Grote avait publié, entre autres choses, une vie d'Ary Scheffer, dans laquelle elle s'étendait autant sur le côté politique de l'homme que sur l'artiste. Sa biographie abonde en réminiscences d'une foule de personnages célèbres, tels que Fanny Elssler, dont elle avait adopté et élevé une fille, Fanny Lind, Mendelssohn, Adélaïde Kemble, Chopin, Liszt, Lablache, etc., parmi les artistes. Les fragments de ses lettres intéressantes (elle en détruisait la plupart, craignant les indiscrétions de la postérité), sont habilement entremêlés au récit de sa vie. Cette dame très ditinguée mourut en décembre 1878 à l'âge de quatre-vingt-sept ans.

Dans le domaine de la philosophie il faut signaler un ouvrage de très haute portée, c'est l'étude de M. Frederick Pollock sur Spinoza, *Spinoza* (Kegan Paul et C^ie^). En m'abstenant de toute analyse de ce livre je me permettrai toutefois de dire que le travail hardiment entrepris par un jeune écrivain, pour marquer ses débuts dans la carrière des lettres, semble destiné à être reconnu comme l'une des plus satisfaisantes productions sur un sujet très vaste et entouré de difficultés. Le volume est dédié à feu le professeur W. Kingdon Clifford, le jeune pholosophe déjà si distingué qui nous a été enlevé si récemment. Des appendices, contenant des lettres inédites de Spinoza, ajoutent à l'importance de cette publication, et l'auteur a réimprimé à la fin de son étude un écrit très rare : *The Life of Benedict Spinoza by John Colerus, minister of the Lutherian church of the Hague (Done ou of French). London, Printed by D.-L. and Sold by Benjamin Bragg at the Raven in Paternoster Row, 1706.* Le titre que je viens de transcrire est reproduit en fac-similé.

Un charmant volume sur l'esthétique du XVIII^e^ siècle en Italie a été écrit par une dame qui prend le pseudonyme de Vernon Lee, et qui n'a certainement pris la plume qu'après avoir fait de très profondes études sur plusieurs sujets

d'art et de littérature pour lesquels elle se passionne. *Studies of the Eighteenth Century in Italy* (W. Satchell et Cie) contient un essai remarquable sur l'ancienne école de musique en Italie. Cette musique était fort peu connue en Angleterre il y a quelques années seulement, mais elle est devenue très à la mode dans les salons les plus *esthétiques*, depuis le poème de M. Bronning, *A Toccata at Galeeppi's*. Vernon Lee traite aussi de l'opéra et de Metastasio d'une manière très intelligente, et exprime dans un autre chapitre ses idées sur Goldoni et *la comédie réalistique*. Enfin elle consacre un article non moins admirable à Carlo Goggi et à *la comédie féetique* à Venise. Ces thèmes ont été peu travaillés par les écrivains de notre génération, et ce livre projette sur eux les lumières d'un esprit enthousiaste et très cultivé, en outre qu'il révèle un écrivain nouveau dont les productions futures seront certainement attendues avec curiosité.

En fait de voyages nous avons un vrai luxe de livres dont les titres et les couvertures, ornées de dessins plus ou moins exotiques, sont choses réjouissantes à cette époque triste de l'année et dont la lecture ne manque pas d'agrément-

Par exemple, en voyant le joli volume vert et rouge décoré des deux petits fanions algériens de M. Alexander J. Knox, l'on éprouve un vague regret de ne pas être allé comme lui et sa femme chercher encore et trouver le soleil en Algérie. Ce regret est même augmenté en parcourant le charmant récit des expériences de ces aimables voyageurs. Pour vous en France, l'Algérie ce n'est plus même l'exotique; mais chez nous le cas est bien différent; l'Algérie pour nous c'est toujours l'Afrique et même la Barbarie. De temps en temps quelque voyageur ou quelque voyageuse accoutumé à passer l'hiver en Italie se laisse entraîner avec les hirondelles vers l'autre rive de la Méditerranée, mais son exemple n'est suivi que de loin en loin. C'est pourquoi M. Knox intitule son livre *the New Playgrounds*. Il a trouvé son séjour délicieux et engage chaleureusement les invalides d'y aller de préférence aux endroits habituels de France et d'Italie. C'est surtout bon pour les asthmatiques. Quant aux effets de couleur, de lumière, de soleil, en effet il trouve que l'Algérie est à Naples ce que Naples est à Londres, en se rappelant même le brouillard qui régnait à *Victoria-Station* le jour de son départ. C'est peut-être quelque peu exagéré.

A côté de ce volume nous avons, de la plume du lieutenant-colonel Playfair, notre consul en Algérie, *Travels in the Footprints of Bruce in Algeria and Tunis*, mêmes éditeurs (Kegan Paul et Cie). Cet ouvrage est rendu plus important par vingt-cinq reproductions en fac-similé des dessins originaux de Bruce, célèbre explorateur écossais d'Égypte et d'Abyssinie qui passait, pendant près d'un siècle, pour avoir découvert les sources du Nil.

Le colonel Playfair s'est fait remarquer dans la science par plusieurs beaux travaux qui lui ont valu une assez grande réputation. Il était autrefois notre représentant dans le pays de Zanzibar dont il a décrit les richesses zoologiques. Aujourd'hui il se voue à l'étude de son nouveau pays de séjour. Il était déjà depuis longtemps l'auteur du meilleur guidebook anglais pour l'Algérie, et le livre actuel n'est rien moins qu'une contribution considérable à l'histoire, à la topographie et surtout aux antiquités de cette partie de l'ancienne Numidie. M. Playfair a fait des recherches très importantes sur l'archéologie et les rites romains.

C'est encore ce même travailleur infatigable qui met aujourd'hui dans les mains du public voyageur un cadeau vraiment très précieux, *A Handbook of the Mediterranean* (mêmes éditeurs). Cet admirable « compagnon » pour les voyages dans le sud deviendra probablement, par la suite, aussi indispensable pour les étrangers que pour nous. Il contient la description exacte, détaillée même dans les limites d'une concision judicieuse, de toutes les îles, côtes, sites intéressants, historiques ou pittoresques, enfin la topographie générale des contrées qui bordent la Méditerranée.

Ce volume est accompagné en outre de cinquante plans, et l'on peut s'assurer que le tout est le résultat d'un travail original consciencieusement vérifié sur les lieux mêmes.

*Siberia in Europe* (Murray) est le titre d'un fort joli volume par M. Henry Seebohm, un voyageur indomptable et intelligent dont la spécialité est l'ornithologie. Il y a très peu de pages dans son livre qui ne racontent pas la *rencontre* avec quelque espèce d'oiseau rare et recherchée par les ornitologistes. Mais son récit est écrit d'une façon très agréable et il est orné de fort jolies vignettes d'après les dessins originaux de l'auteur. La couverture surtout porte une ornementation exquise.

Le voyage de M. Seebohm n'est pas sans quelque importance géographique, car il a complété l'exploration du fleuve Petchora dans le nord de la Russie, fleuve trop peu connu jusqu'ici aux géographes. Son but était de découvrir les endroits où certains oiseaux se cachent pour pondre et élever leurs petits.

Encore un livre de voyages qu'il ne faut pas omettre de cet article, c'est *the Gardens of the Sun; or a Naturalist journal on the Mountains*

*and in the Forets and Swamps of Borneo and the Sulu Archipelago. By F.-W. Burbidge* (Murray). Le titre indique assez complètement ce que l'on peut s'attendre à trouver dans ce volume. C'est un vrai régal pour le lecteur qui est naturaliste lui-même. Ses descriptions sont parfois très éloquentes, et l'auteur donne de précieux détails sur les populations indigènes.

L'agitation qui règne chez nous en ce moment à propos des questions politiques irlandaises n'a pas été sans produire son effet chez les éditeurs. Ainsi la maison de Marmillan a fait paraître trois livres, qui ont un rapport immédiat avec ces questions : *New Views on Ireland, on Irish Lond Grievances and Remedies,* par Charles Russell, se compose d'une série d'articles dont la plupart ont paru récemment dans le *Daily Telegraph. The Life's Work in Ioeland of in Landlord who Tried to Do His Duty,* par *W. Bence Jones, of Lisselan,* est un livre dont le titre indique fort suffisamment le contenu. *The Irish Land Laws,* par *Alexander Richey,* est un traité dont l'utilité, en ce moment, sera évidente. La même maison a publié aussi un handbook très utile d'une tout autre espèce. *The Year's Art,* par Marcus Huish, donne un résumé très habilement fait de la production artistique pendant une année.

Une nouvelle édition beaucoup augmentée de la *Life of William Blake,* par A. Gilchrist, complète d'une manière fort satisfaisante nos connaissances sur ce peintre étonnant et bizarre, et peut être signalé comme l'une des plus belles publications de cette saison.

Arthur O'Shaughnessy.

## BELGIQUE

Bruxelles, 30 février 1881.

Je ne puis mieux commencer ma causerie bibliographique que par la mention d'un très important ouvrage de M. Gachard qui intéresse à la fois la Belgique et la France. L'auteur, membre de l'Académie et de la commission royale d'histoire, en publiant l'*Histoire de la Belgique au commencement du* XVIII*e siècle,* a mis en lumière des faits qui concernent cette suite d'années malheureuses que la Belgique eut à traverser pendant la lutte que Louis XIV soutint contre les armées d'Europe coalisées. Faits peu connus jusqu'aujourd'hui et que M. Gachard a rétablis dans leur triste vérité à l'aide de documents empruntés aux archives royales de Bruxelles, de la Haye et au dépôt des affaires étrangères à Paris. Au point de vue historique, cet ouvrage a une grande importance. En outre, comme le disent fort bien les éditeurs, MM. Merzbach et Falck, les générations belges contemporaines peuvent y puiser un enseignement profitable, en mesurant les humiliations et les misères que les combinaisons intéressées et les caprices des puissances étrangères peuvent infliger à une nation qui ne dispose pas de son sort.

Les années dont M. Gachard a retracé l'historique avec une grande netteté de vues forment l'une des périodes les plus attristées de l'histoire de la Belgique, et c'est assurément au lendemain de ces fêtes glorieusement belles du cinquantenaire que les Belges peuvent apprécier sainement les misères de ces temps lointains en les comparant à la tranquille et honorable situation que leur donnent aujourd'hui dans le monde des institutions nées de la liberté.

L'érudition et le mérite d'écrivain de M. Gachard étaient nécessaires pour donner à cette œuvre son véritable caractère et en faire ressortir toute la valeur historique. Les éditeurs ont apporté tous leurs soins à l'ordonnance de ce volume de 600 pages, dont l'exécution typographique a été confiée à M. Weissenbruch.

Les mêmes éditeurs viennent de terminer la publication pour l'année 1880 de la *Revue de droit international et de législation comparée.* Cette revue, fondée en 1869 par MM. Asser, Westlake et Rolin Jacquemyns qui en fut jusqu'en 1878 le rédacteur en chef, obtient depuis sa création un succès croissant qui s'explique et se justifie par son objet même et par le haut mérite de ses collaborateurs. Elle s'adresse, en effet, à tous ceux qui, dans le monde civilisé, s'intéressent au progrès des institutions juridiques. En outre, elle est rédigée dans un esprit d'indépendance et d'impartialité, ce qui, dans une publication de ce genre, est indispensable. En se plaçant sur un terrain neutre, les directeurs de cette revue ont voulu donner aux discussions qu'elle produit une plus grande autorité. Toutes les opinions, toutes les nationalités peuvent s'y rencon-

trer librement et concourir en toute franchise et en toute bonne foi à la recherche désintéressée de la vérité et du droit. Parmi les collaborateurs se rencontrent des hommes remarquables de tous pays.

Par l'universalité des matières traitées, par le nombre de ses collaborateurs, et, je le répète, par l'esprit de tolérance scientifique qui lui sert de règle, la *Revue de droit international et de législation comparée* est une des publications les plus complètes et les mieux comprises qui paraissent en Europe.

Cette revue est l'organe de l'Institut du droit international, qui vient de faire paraître également chez MM. Merzbach et Falck son *Annuaire* (4ᵉ année).

MM. Decq et Duhent mettent en vente le tome Iᵉʳ d'un travail intéressant de M. Ed. Frédérix, *la Belgique industrielle et commerciale.* Cet ouvrage fait suite à la publication *la Belgique à l'Exposition universelle de 1878*, dans laquelle étaient constatés les progrès industriels réalisés en Belgique pendant dix ans, et le rang qu'elle occupe parmi les nations productrices. Dans ce troisième volume, l'auteur examine si le commerce de la Belgique est à la hauteur de son industrie et quelles mesures devraient être prises pour élever la situation du commerce belge. M. Frédérix s'est attaché surtout dans cette étude à soulever certaines questions, à les présenter à l'étude des chambres de commerce officielles, tout en offrant certaines solutions qui lui paraissent efficaces. Il préconise surtout en faveur du développement commercial l'adoption d'un système complet de dispositions, au lieu de mesures isolées qui, par leur manque de cohésion même, ne peuvent produire de résultat.

Un ouvrage attendu et qui satisfera de légitimes curiosités nous a été envoyé par M. Leys, imprimeur lithographe qui a repris depuis plusieurs années la maison Simonau et Toowey, si légitimement connue jadis par ses travaux artistiques. Cet ouvrage porte pour titre : *Nouveau palais de justice de Bruxelles*, et est accompagné d'une notice descriptive avec atlas comprenant quinze plans et détails du monument. L'auteur, M. F. Wellens, inspecteur général des ponts et chaussées et président de la commission royale des monuments, a dédié ce travail à l'architecte du palais, M. Poelaert, mort l'an dernier. Ce nouveau palais, dont le dessin a été maintes fois donné déjà, sera incontestablement l'un des monuments les plus grandioses qui aient été élevés au XIXᵉ siècle. Tout en reconnaissant la grandeur de l'œuvre et son mérite architectural, il est coûteux, même aux Belges les moins clairvoyants, d'accepter d'un cœur léger les dépenses toujours croissantes de ce monument qui rappelle dans ses gigantesques proportions les âges oubliés.

On a dit avec raison qu'une telle conception germant dans un cerveau humain devait amener la folie ou la mort. M. Poelaert a succombé à une congestion cérébrale et n'a pas eu la joie, infiniment précieuse à tout créateur, d'assister au couronnement de son œuvre; mais contrairement à beaucoup d'autres dont les créations disparaissent avec eux, M. Poelaert a eu cet honneur suprême de se voir presque dans la postérité avant de mourir, car son œuvre est pour ainsi dire achevée maintenant. Ce palais occupe une superficie de 26,000 mètres carrés et le total des maçonneries mises en œuvre dans la construction s'élève au chiffre de 370,000 mètres cubes. A l'heure présente, les dépenses dépassent de beaucoup l'évaluation première de 42 millions, et M. Wellens, dans son travail, met en œuvre son savoir et son expérience pour justifier ces charges supplémentaires. L'ouvrage dont nous parlons renferme des détails intéressants et un résumé fort clair des diverses opérations qui ont présidé à la construction du monument. Les quinze planches comprises dans l'atlas donnent l'ossature de cette œuvre générale, il faut l'avouer, mais qui est le résultat d'une démence architecturale dont les frais sont lourds pour un pays, si riche soit-il pour payer la gloire qui peut rejaillir sur lui.

M. R. Serrure, fils du célèbre numismate belge, a publié récemment un ouvrage précieux et qui atteste par son ensemble de sérieuses connaissances en numismatique. Paternité oblige, dit-on. Cela est parfaitement juste dans le cas présent, et M. Serrure fils continue dignement les traditions de travail et de savoir qui lui ont été léguées par son père. Pénétré de cette idée que la publication d'une œuvre dans laquelle la numismatique serait traitée parallèlement à l'histoire pourrait avoir une grande utilité, M. Serrure fils a fait paraître un *Dictionnaire géographique de l'histoire monétaire belge.* L'œuvre se recommande par des qualités de précision et par un réel savoir; le résultat obtenu est fort honorable pour le jeune numismate belge. Le volume a été imprimé avec toute la correction et le soin désirables, tant pour le texte que pour les planches de médailles et jetons, par l'imprimeur Annoot Braeckman, de Gand, mort il y a peu de temps à Paris, et qui a laissé dans l'imprimerie belge un vide difficile à combler.

J'ai à vous signaler dans les genres badin,



roman et critique quelques ouvrages publiés par l'intelligent éditeur Henry Kistemaeckers.

D'abord une réimpression très soignée, d'après le texte original de 1745, de l'œuvre piquante et amusante de l'abbé J.-B. Dulaurens : *Histoire de la sainte Chandelle d'Arras*. Cette composition, toute de verve et que l'auteur du *Compère Mathieu* et du *Balai* termina en quinze jours, est une hilarante satire contre les superstitions, les préjugés et les abus entretenus par la gent monacale sur une donnée empruntée au domaine de la superstition et dont la trame se retrouve dans l'*Histoire ecclésiastique des Pays-Bas*, de Gazet; l'abbé Dulaurens a établi une action qui se déroule au milieu d'incidents et d'épisodes grotesques qu'il raconte avec une malice et une causticité du plus sûr effet. L'abbé Dulaurens a souvent le rire épanoui de Rabelais, mais il est aussi spirituel et mordant comme Molière et parfois naïf comme La Fontaine. Son œuvre est le meilleur remède à conseiller aux hypocondriaques; mais pourtant ceux qui ne sont pas atteints de ce mal fâcheux qui gagne notre siècle, la perte du rire, trouveront à le lire ou à le relire une distraction véritable. La réimpression éditée par M. Kistemaeckers pour les bibliophiles n'a été tirée qu'à trois cents exemplaires dont cinquante sur papier de Hollande.

Encore une réimpression, *le Christ au Vatican*, pièce curieuse attribuée à Victor Hugo depuis plusieurs années sans que le grand poète ait protesté. Nous partageons l'avis de l'éditeur à cet égard, qui doute de cette paternité. En effet, le poète habille autrement son vers. Quoi qu'il en soit, la pièce est intéressante et les amateurs remercieront l'éditeur de la leur avoir présentée sous cette forme attrayante. L'impression noire se détache sur des pages encadrées d'un rouge vif dont le fond est composé de gracieuses arabesques de couleur mauve. Édition de bibliophile tirée à trois cents exemplaires dont cinquante sur papier de Hollande, et ornée d'une superbe eau-forte, composition vigoureuse du maître aquafortiste Félicien Rops.

Le même éditeur annonce la publication prochaine des *Contes grivois*, recueil de contes, histoires ou poèmes galants du XVIII^e^ siècle. Fort joli volume d'amateur, enrichi de jolies vignettes de l'époque à mi-page gravées par Doms et tirées en double suite (rouge et noir).

Il a été beaucoup parlé dans ces derniers temps du socialiste allemand Ferdinand Lassalle et de ses relations avec le chancelier Bismarck. M. Kistemaeckers a eu l'heureuse idée de présenter au public l'œuvre capitale du grand agitateur socialiste allemand. *Monsieur Bastiat Schulze Delitzch*, le Julien économique, ou *Capital et travail;* tel est le titre de cet ouvrage traduit en français par Eugène Monti. Le sympathique et savant docteur César de Paepe a écrit en tête du volume une préface et une biographie remarquable de Lassalle, qu'Alexandre de Humboldt appelait l'enfant miraculeux. C'est certainement le meilleur résumé qui ait été fait, dans ces données concises, sur la vie, le caractère et les doctrines de Lassalle. Cette biographie contient des éclaircissements précieux et des faits présentés dans leur véritable lumière. Ainsi en est-il des relations qui ont existé entre le socialiste allemand et la comtesse de Hatzfeld, morte dernièrement à Wiesbaden. Comme le dit M. de Paepe, Lassalle est un des initiateurs du socialisme positif et scientifique qui s'appuie sur les données mêmes de la science économique et se considère à la fois comme le résultat du développement historique et comme la manifestation de l'intervention, réfléchie et voulue, de l'homme dans le jeu des lois sociales. A la fin du volume se trouve un appendice bibliographique donnant la liste complète des travaux de Lassalle et une liste d'ouvrages dans lesquels ont été examinées et critiquées les doctrines de celui que Varnhagen von Ense saluait comme le Messie du XIX^e^ siècle.

M. Poulin, qui a publié il y a quelque temps un ouvrage très compact, original dans sa donnée, mais fort indigeste, vient de confier au même éditeur une étude critico-philosophique sous ce titre : *Réalité du droit*. L'auteur reprend dans cette étude les arguments de la lutte bruyante qui eut lieu entre M. de Girardin et M. de Lourdoueix sur cette grande question du droit. M. Poulin s'attaque directement à M. de Girardin (sans toutefois donner raison à M. de Lourdoueix), et il s'évertue à demontrer l'erreur des théories sociales du rédacteur en chef de la *France*. Ce faisant l'auteur, ennemi du matérialisme, prétend être utile à la réforme. La conclusion, ou plutôt le point de départ de sa thèse, est qu'il n'y a point d'ordre social possible sans base religieuse.

Dans sa collection d'ouvrages de petit format destinés aux bibliophiles, M. Kistemaeckers a fait paraître deux nouvelles de Léon Hennique : *les Funérailles de Françoise Cloarec* et *Benjamin Rozes*. Le volume est orné d'un portrait de l'auteur, fort ressemblant et bien dessiné par Michiels. Ces nouvelles n'ajouteront rien à la réputation du jeune disciple de Zola; en dehors des qualités littéraires reconnues depuis longtemps, ces épisodes sont assez incolores.

Les éditeurs Gay et Doucé ont mis au jour, le



mois dernier, trois ouvrages du genre licencieux et badin. Je regrette de n'y point reconnaître le goût et le soin que ces éditeurs apportent d'habitude dans leurs éditions.

Ils nous présentent tout d'abord une réimpression en deux volumes petit in-8° des *Bijoux indiscrets* de Diderot, augmentée d'une notice, de notes et de figures gravées. Ces bois ont évidemment supporté de nombreux tirages antérieurs et n'avaient aucun titre à figurer dans une édition nouvelle du piquant ouvrage de Diderot.

Viennent ensuite les *Œuvres badines* de Grécourt, pour lesquelles Félicien Rops a composé un frontispice (eau-forte) spirituel et malicieux. Le volume contient environ 400 pages (pourquoi n'avoir pas édité toutes ces pièces si fines en deux volumes?) imprégnées du meilleur esprit de Grécourt.

Dans le même genre encore : *les Contes inédits de J.-B. Rousseau,* publiés pour la première fois d'après un manuscrit du temps provenant de la collection de M. Victor de Luzarches, bibliothécaire de la ville de Tours. Le livre est curieux et sera certainement recherché des amateurs et des bibliophiles qui, comme nous, regretteront l'accoutrement dépareillé dont les éditeurs ont affublé ces contes inédits. — Une très fine eau-forte de Chauvet leur sert de frontispice.

Il me reste à parler encore d'autres publications; mais la longueur de cette lettre est plus que suffisante. Elles feront donc l'objet de mon prochain bulletin. LÉON DEGEORGE.

## ITALIE

Février 1881.

Au retour de son dernier voyage à Paris, M. Edmond de Amicis vient de publier dans la *Gazzetta letteraria*, de Turin, des esquisses biographiques de quelques célébrités parisiennes. Émile Zola, Alphonse Daudet, Alexandre Dumas, Émile Augier, Coquelin aîné, Paul Deroulède nous sont présentés en robe de chambre par notre plus habile peintre de portraits. Quoique faits à la plume, ces portraits sont riches de couleurs. M. Zola se détache raide et sombre sur un fond gris. M. Daudet est plus caressé; on voit aussitôt que la plume-pinceau de M. de Amicis se retrouve plus à son aise avec ces contours fins, cette physionomie méridionale, cette tournure délicate et cet esprit flamboyant. On sent que le peintre est entraîné par une sympathie instinctive vers son sujet.

Avec la même sympathie affectueuse il nous parle d'Émile Augier; ses accès de paresse le touchent et le consolent autant que la bonhomie du grand auteur dramatique.

Devant M. A. Dumas, au contraire, il paraît ébloui, fasciné, mais pas du tout à son aise; cette tête de mulâtre, avec sa mobilité perpétuelle, ne laisse pas de l'inquiéter un peu; par bonheur, la fille de M. Dumas arrive avec sa petite robe rouge et son joli minois, et le pinceau de notre peintre retrouve sa souplesse et les tons les plus tendres de sa palette.

Le profil de M. Coquelin est tracé avec beaucoup d'esprit. Mais les plus belles pages sont celles que l'auteur de la *Vie militaire* a dédiées à l'auteur des *Chants du soldat*. M. Deroulède, le soldat vaillant et le poète patriotique, a trouvé dans son biographe un cœur plein d'enthousiasme. Toute la narration, du moment où M. Deroulède étant déjà parti son frère cadet veut le suivre et part accompagné de sa mère jusqu'à la fin de la campagne, est pleine de charme et d'intérêt. Tous les Italiens aimeront cette mère; on la verra toujours telle que M. de Amicis nous la représente, pleurant toutes ses larmes tandis que les deux garçons dorment, la tête sur ses genoux, dans une auberge de village.

Du reste, tout est dramatique, tout est saisissant dans cette vie du soldat-poète, et M. de Amicis, cette fois, n'a pas fait un simple portrait, mais un vrai tableau.

Toutes ces biographies seront réunies par les éditeurs MM. Treves, et formeront un joli volume.

M. Giosuè Carducci ayant recueilli toutes les lettres de F.-D. Guerrazzi, l'auteur de l'*Assedio di Firenze* (le siège de Florence), de *Beatrice Cenci* et d'autres romans célèbres, que l'on ne saurait plus lire, vient d'en publier le premier volume (Livorno, Vigo, editore). Les lettres que ce premier volume contient vont de 1827 à 1853. F.-D. Guerrazzi, qui dans ses livres et dans sa vie politique s'est toujours montré un homme passionné et un esprit batailleur, prend dans l'inti-

mité de ses lettres familières la physionomie d'un bon bourgeois plein de préoccupations de famille et de vieux bon sens.

Du reste, la mode des épistolaires et des Mémoires est toujours en fleur : M. Domenico Berti a publié les lettres du philosophe Vincenzo Gioberti à deux prêtres du Piémont, et le comte Casolini a écrit la vie de son père, qui fut ministre de Pie IX et ami de Cavour.

M. Paolo Govini vient de mourir. C'est une grande perte pour la science. Tout le monde sait qu'il a été l'inventeur du meilleur système d'embaumement des cadavres, qu'on lui doit l'initiative, en Italie, de la crémation des cadavres qui fait continuellement des progrès. Son système des volcans a été très discuté, mais les livres qu'il a écrits là-dessus sont très estimés.

Il est mort pauvre, mais il a laissé un héritage très important en manuscrits, des découvertes ignorées, d'expérimentations et d'études de toutes sortes. On dit que le gouvernement rachètera tout, quelle que soit la somme qu'en demanderont les héritiers, car des personnes bien informées considèrent cet héritage comme un vrai trésor pour la science.

Nous avons une troisième édition corrigée des premières poésies de Mario Pifaidi.

Le voyage du roi et de la reine en Sicile a inspiré à un bon poète, M. F. Silvio Bongiannino, une poésie qui ne ressemble point du tout à celles que l'on écrit ordinairement en ces occasions, ni par la pensée ni par la forme. La pensée est profonde et noble, la forme élégante et correcte. Nous nous permettrons d'en rapporter ici quelques strophes :

. . . . . . . . . . . . .
Solo con un singulto
Io spezzo l'inno che l'amor compose,
E tradisco l'occulto
Pensier dei molti che ti gittan rose,
O Re, sotto quei fiori
Quanta cagione di segreti guai!
T'inoltra, e udrai dolori
Che alcuuo forse non ti disse mai.
Nei borghi e nelle ville
Fra le montagne e le città remote,
Ove, aggita ancor, sui mille
Spadroneggiano il conte e'l sacerdote;
Ove ogni sol che nasce,
Mentre sorride fra le messi d'oro,
Matura muove ambasce
Ai figli onesti, ai figli del lavoro;
Vedrai l'agricoltore
Che spula il gran per altri e ciba ghiande,
E il vassallaggio in fiore
Come à bei tempi di re Carlo il Grande;
E udrai dagl' ipogei
Trogloditi che il Ciel stancano invano,
Forse non d' altro rei
Che d' aspettar giustizia da altra mano.
Non fermarti agl' inchini
Delle Giunte in livrea che Ti fan ala;
Volgiti a que meschini
Che non han la camicie ai di di gala;
Cui nelle notti è dato
Sgrandicarsi appena sovra un po di strame
In un sonno angosciato
Da 'l convulso del pianto e della fame;
E saprai di che affanni
Si pasce un volgo che si regge a stento,
Anche dopo nove' anni
Che gli si canta che l'abbiam redento.
. . . . . . . . . . . . .

Nous avons un nouveau livre du professeur G.-J. Ferrazzi sur *Torquato Tasso*, en forme d'études biographiques, critiques, bibliographiques. Un livre de M. Pagano Paganini sur les relations du Petrarca avec la ville de Pisa (Lucca, 1881). De M. Paolo Orsi : *La topografia del Trentino all' epoca romana* (topographie du Trentin à l'époque romaine). Ces trois ouvrages sont jugés très intéressants.

Carlo Belgiojoso : *Brera, studie bozzetti artistici* (Milano, Sloepli, 1881). M. le sénateur Belgiojoso, auteur d'un beau livre, *la Casa*, et de quelques romans historiques, est un imitateur de Alessandro Mangoni, mais très distingué dans la classe des imitateurs. Son style est sobre et d'une simplicité admirable. Ayant été pendant dix-huit ans président de l'académie de Brera, et peintre lui-même dans sa jeunesse, il avait toute la compétence pour parler de l'art et des artistes. On s'en aperçoit en lisant son nouveau livre, qui est un peu minutieux, mais d'une lecture très agréable.

Dans la liste des romans et nouvelles qui ont paru depuis peu, on remarque :

*Troppo Tardi*, par la marchesa Colombi. (Cesena, Gargano, 1881.)

*Iride*, par Neera (Milano, Ottino, 1881).

*Là, Là e Là*, par Folchetto [M. Cappone]. (Milano, Ottino.)

*Veritas*, par Luigi Viola. (Milano, Ambrosoli, 1881.)

*I Malavoglia*, par Giovanni Verga. (Milano, Treves, 1881.)

*Macchiette dell' Emigrazione*, par Paolo Tedeschi. (Lodi.)

*Noviziato di Sposa*, par A.-G. Cagna.

*Confessioni di un rettore*, par Michele Lessona.

La « marchesa Colombi », un pseudonyme très répandu sous lequel se cache Mme Maria Torelli, de laquelle nous avons eu l'occasion de parler plusieurs fois dans ces lettres, est un auteur distingué et renommé surtout pour sa verve facile et mordante et une vivacité particulière. Dans son dernier livre, *Troppo Tardi*, elle a développé

des qualités artistiques plus sérieuses et profondes : point d'intrigue dans cette simple histoire d'une pauvre enfant à laquelle l'amour arrive toujours trop tard, commençant par l'amour de sa mère, qui la rend horriblement malheureuse; point d'échafaudage ni de cliquetis. C'est quelque chose de fouillé et de senti. S'il y a un défaut, c'est un peu trop de précipitation vers la fin; chose rare, c'est un livre qui gagnerait ayant son double de longueur.

Neera aussi est un auteur brillant, doué d'une verve satirique; dans les dix ou douze nouvelles qu'elle vient de réunir sour le titre d'*Iride,* on retrouve ses qualités brillantes et du sentiment.

M. Cappone [Folchetto], journaliste consommé, n'a pu se soustraire à la démangeaison d'écrire un roman. Heureusement il a fait un roman pour rire, et ne visant pas à autre chose, il rejoint son but. Mais la langue dans laquelle il l'a écrit est un terrible mélange de français et d'italien. Toutefois, en sa qualité d'Italien de Paris, pouvait-il faire autrement? A l'avenir pourtant il fera mieux, s'il se contente de rester tout simplement un journaliste plein d'esprit et un critique. En général, les poètes sont trop bien vengés lorsque les critiques se font poètes.

M. Luigi Viola est à son début, mais *Veritas* est un début qui promet. Il pose hardiment — on sent bien qu'il est jeune! — la théorie du libre amour, démontrant avec assez de bonnes raisons que la plupart de nos malheurs viennent de cette fausse morale qui nous fait considérer comme une faute et une honte ce qui est simplement la vie et la seule source de bonheur. Comme œuvre d'art, son livre a plusieurs défauts : des brusqueries inutiles, quelques duretés même, un style et une langue qui demandent à être polis et débarrassés d'une phraséologie trop lourde; mais c'est sincère, vrai et intéressant. Il fera son chemin.

Nous parlerons dans une prochaine lettre du roman de M. Verga, *I Malavoglia,* que nous n'avons pas eu le temps de lire encore.

Les *Macchiette*, de M. Paola Tedeschi, sont esquissées avec amour.

Le *Noviziato di Sposa*, de M. Cagna, est un livre très utile pour les jeunes ménages qui doivent unir le bonheur avec l'économie dans un savant accord.

Dans les *Confessions d'un recteur* (*Confessioni di un rettore*), on retrouve du cœur, de la poésie et de la vérité, comme dans tous les livres de de M. Michele Lessona.

Entre les nombreux livres d'étrennes qui sont sortis pour le nouvel an, les premières places sont à l'*Album della Società della Stampa* de Rome et au *Preludio* de Milan, publié par M. le docteur Pini au bénéfice des pauvres rachitiques.

BRUNO SPERANI.

---

# QUESTIONS DE PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE

## LES ŒUVRES POSTHUMES AU POINT DE VUE LÉGAL
### ET CRITIQUES DU DÉCRET DE L'AN III

I

La cour de cassation (chambre civile) vient, par un arrêt du 28 décembre 1880, de trancher une question de propriété littéraire des plus délicates, et qui mérite de fixer un instant notre attention.

N'est-il pas singulier qu'il ait fallu près de soixante-cinq ans pour déterminer avec précision le sens et la portée d'une loi, et n'en faut-il pas conclure avec le proverbe qu'après tout, le temps est l'étoffe dont, comme la vie, la jurisprudence est faite?

Voici en effet comment s'exprime le décret, siège de la difficulté :

1er GERMINAL AN XIII (22 MARS 1805)

*Décret concernant les droits des propriétaires d'ouvrages posthumes.*

« Napoléon,

Vu les lois sur les propriétés littéraires;

Considérant qu'elles déclarent propriétés publiques les ouvrages des auteurs morts depuis plus de dix ans;

Que les dépositaires, acquéreurs, héritiers ou pro-

priétaires d'ouvrages posthumes d'auteurs morts depuis plus de dix ans, hésitent à publier ces ouvrages, dans la crainte de s'en voir contester la propriété exclusive, et dans l'incertitude de la durée de cette propriété ;

Que l'ouvrage inédit est comme l'ouvrage qui n'existe pas, et que celui qui le publie a les droits de l'auteur décédé, et doit en jouir pendant sa vie;

Que cependant, s'il réimprimait en même temps et dans une seule édition, avec les œuvres posthumes, les ouvrages déjà publiés du même auteur, il en résulterait en sa faveur une espèce de privilège pour la vente d'ouvrages devenus propriété publique;

Le conseil d'État entendu,

Décrète :

Article premier. — Les propriétaires par succession ou à autre titre d'un ouvrage posthume ont les mêmes droits que l'auteur, et les dispositions des lois sur la propriété exclusive des auteurs et sur sa durée leur sont applicables, toutefois à la charge d'imprimer séparément les œuvres posthumes, et sans les joindre à une nouvelle édition des ouvrages déjà publiés et devenus propriété publique. »

Ajoutons immédiatement qu'un décret du 8 juin 1806 concernant les *théâtres* contient sous le titre III (*des auteurs*) un article 12, ainsi conçu :

« Les propriétaires d'ouvrages dramatiques posthumes ont les mêmes droits que l'auteur, et les dispositions sur la propriété des auteurs et sur sa durée leur sont applicables, — ainsi qu'il est dit au décret du 1er germinal an XIII. »

## II

Ce décret, tel qu'il est conçu, présente, il faut le reconnaître, nombre d'imperfections. Il ne s'explique ni sur le sens des mots *œuvres posthumes*, ni sur la qualité du détenteur de telles œuvres, ni sur la durée du droit imparti.

Dans l'intérêt de quel auteur ou de quel ouvrage a-t-il été rendu? Bien fin qui le pourrait dire!

Et cependant, le génie aidant, les œuvres qui survivent au temps s'accumulent, et l'on pourrait dresser déjà sans trop de peine le catalogue d'ouvrages (littéraires, dramatiques ou musicaux) qui tombent directement sous l'application du décret de l'an XIII.

Sans faire même appel au génie, n'est-il pas toute une classe de publications pour lesquelles il semble que cette législation spéciale soit principalement réservée? Tous les *mémoires*, sans avoir la valeur injustement méconnue de ceux de Chateaubriand, ne sont-ils pas plus ou moins *d'outre-tombe?* Et pourrait-il en être autrement quand les passions sont encore ardentes et qu'on aurait, en publiant trop tôt, pour lecteurs des complices, des témoins ou des indifférents, et non des appréciateurs impartiaux et des critiques irréprochables ?

La question, on le voit, est donc d'un intérêt pratique considérable, et *le Livre* ne pouvait point passer indifférent auprès de l'arrêt que nous recueillons et que nous allons apprécier.

## III

Nous sommes bien tentés, — quoique la cour de cassation ne se soit pas prononcée sur ce point, — de rechercher brièvement ce qu'il faut entendre par *œuvre posthume.*

Nous avons pensé et nous avons dit ailleurs que nous ne considérions comme telle que *l'œuvre publiée après l'expiration du droit temporaire octroyé par la législation littéraire à la famille de l'auteur.* Le législateur a reconnu deux droits distincts: l'un en faveur de la famille et réglementé par toutes les lois de propriété littéraire; l'autre en faveur du domaine public, et avantageant au profit de tous le détenteur d'une œuvre inédite: droits parallèles, ou plutôt consécutifs, et tenant compte tous deux de ce qui est la mesure des actions humaines, je veux dire *l'intérêt.*

Que d'encre a fait couler cette modeste proposition! Et comme de toutes parts les champions fougueux et tenaces de la thèse acceptée jusque-là sans conteste se sont élancés à l'assaut, nous accusant qui de manquer de logique, qui de donner aux mots un sens purement arbitraire, — que sais-je encore?

Il faut, je vous assure, le triple airain dont parle le poète, pour se décider à entrer en lice, fût-ce à propos, sur un point de droit!

Mais raisonnons, je vous prie.

L'œuvre posthume, dites-vous, est *l'œuvre inédite d'un auteur mort.* Eh bien! je ne veux examiner que deux hypothèses.

Un auteur a terminé son livre; il est imprimé, déposé chez un libraire; demain il fera son apparition. Et dans la nuit qui précède ce jour tant attendu et si redouté, la mort vient frapper à sa porte. Affirmerez-vous que vous êtes en face d'une publication posthume? Et si vous sentez que tout résiste à cette rigoureuse solution, — qui doit entraîner de si graves conséquences, — quelle définition allez-vous nous donner du mot *publication*, qui vous permette une solution contraire ?

Supposez maintenant un écrivain aimé du public, et lui jetant en pâture son œuvre chaude encore des inspirations de son génie! C'est une scène de comédie, un chant de poème, un chapitre de roman. Supposez même (cela est plus vulgaire et dès lors plus commun) un de ces spéculateurs effrénés pour qui l'art est un métier, qui pèsent au poids de l'or, comme un marchand sa marchandise, les élucubrations malsaines de la *folle du logis!* Il n'attend pas, celui-là! que son ouvrage ait cent fois été remis sur le métier: à peine éclose, sa pensée prend son vol, et la voilà qui se répand ici en feuilletons, là en livraisons, se pliant à toutes les formes des fantaisies capricieuses de lecteurs impatients et frivoles.

Puis, la fièvre aidant, l'œuvre s'achève, et la mort surprend l'auteur la plume encore en main! Allez-vous dire que cette dernière partie constitue une œuvre posthume?

Un éminent jurisconsulte doublé d'un charmant écrivain, M. Pouillet, tout en me combattant, n'ose pas aller jusque-là.

« Il faut, — cela est de toute évidence, dit-il, — ou attribuer à tout l'ouvrage le caractère d'œuvre posthume, ou le lui refuser; mais il serait impossible de distinguer en quelque sorte entre les pages, les lignes de l'œuvre, pour leur attribuer un caractère différent. »

Aussi conclut-il que, dès qu'une partie de l'ouvrage a paru, il ne saurait plus avoir le caractère d'une œuvre posthume. Par le fait même de la publication qu'il a commencée, l'auteur a manifesté sa volonté expresse de ne pas laisser son œuvre inédite..... « L'œuvre existe si bien, que le public en possède même une partie. »

Ainsi, dans ce système, tout dépendra de la manifestation de volonté de l'auteur? Mais, à ce compte, il n'y aura jamais d'œuvre posthume! Ou l'auteur exprimera sa volonté formelle dans un testament, ou il prendra le soin d'imprimer, de son vivant, ne fût-ce qu'une page de l'œuvre qu'il ne voudra voir publiée qu'après sa mort, et il parviendra de la sorte à soustraire l'œuvre entière à l'application du décret de l'an XIII!

Et puis, ajoutons-le, rien dans la loi ne justifie cette interprétation.

Combien plus simple est, à mes yeux, le système qui se résume ainsi: « La loi n'entend pas priver la famille de l'auteur des faveurs dont elle n'a cessé d'entourer la publication de ses œuvres. Laissez donc s'écouler au profit de cette famille le temps qu'elle a largement mesuré à son exploitation privative. Et quand s'éteindra le droit de la famille, le publicateur de l'œuvre, quel qu'il soit, héritier ou étranger, viendra à son tour bénéficier d'une faveur que crée la loi exprès pour lui, — faveur qui n'est que juste après tout: car ce publicateur enrichit le domaine public et fera peut-être faire, par l'apparition d'un livre nouveau, un pas en avant à l'humanité. »

## IV

On a fait à ce système plusieurs objections.

C'est, dit-on, reculer la publication : car la famille, si elle détient le manuscrit et que la période impartie par la loi à son droit d'exploitation exclusive soit sur le point d'expirer, attendra qu'ait commencé la période déterminée par le décret de l'an XIII.

Ce système, ajoute-t-on, ne se conçoit qu'en face d'un publicateur héritier de l'auteur. Or tous les auteurs ne laissent pas d'héritiers. Les muses parfois sont rétives au ménage, et, sans remonter plus haut que le déluge, les goûts célibataires ont fait parmi les auteurs bien des victimes... ou des heureux!

Enfin, voyez, ajoute-t-on, comme ce système est boiteux et peu solide! Par cette juxtaposition de deux droits distincts, vous arrivez à donner à la famille ou au cessionnaire de l'auteur sur une œuvre publiée du vivant de celui-ci un droit plus étendu que celui qu'aura l'héritier du publicateur d'une œuvre posthume! Un auteur, par exemple, publie son livre en 1880 : sa famille a pour 50 ans, c'est-à-dire jusqu'en 1930, un droit exclusif. — Un héritier publie en 1880 une œuvre inédite de cet auteur : il meurt peu après, et en 1890 l'œuvre tombe dans le domaine public!

— Non, je ne recule point la publication. Chacun est libre de publier à son heure; et s'il convient à un héritier, pour bénéficier d'un double droit, d'attendre quelques jours ou quelques années, il lui suffira de songer à la mobilité de la vogue et de la popularité, pour qu'il se hâte, dans son propre intérêt, de sacrifier à des avantages certains la possibilité d'avantages hypothétiques. Le temps est de l'argent, en matière littéraire comme en tout le reste.

Quant à la seconde objection, je ne la conçois pas bien. Les lois de propriété littéraire sont des lois faites exclusivement dans un intérêt de famille. S'il n'y a pas de famille, on se trouvera en présence du seul décret de l'an XIII; voilà tout.

La troisième objection n'est guère plus solide, puisque le publicateur a le choix de publier l'œuvre comme œuvre non posthume, si le temps qui reste à courir dépasse la durée de dix années fixée par le décret de l'an XIII, ou de publier sous l'empire de ce décret, s'il préfère user d'un droit viager et laisser après lui un droit de dix années à ses héritiers.

Sans doute, une loi qui donne lieu à de telles divergences a besoin d'être refaite; c'est notre conclusion sur ce point, comme hélas! sur bien d'autres encore.

## V

En effet, pour peu qu'on creuse le sujet, on se demande avec effroi ce que le législateur a bien pu entendre par *publicateur? Les propriétaires par succession ou à autre titre...*, dit le décret.

Sans doute, la qualité de détenteur d'une œuvre posthume suffit pour invoquer l'application de ce décret.

Mais voyez que de lacunes à combler, le jour où l'on proposera sur la matière une loi nouvelle!

Ce que le législateur a entendu récompenser ici, c'est l'effort de celui qui met une œuvre inédite au jour. *L'œuvre inédite est comme l'œuvre qui n'existe pas!* Il y a là comme une création, appelée de tous ses vœux par la loi.

Cela est si vrai que, fussiez-vous détenteur d'un manuscrit original par un moyen quelconque (à la condition d'être de bonne foi!), vous avez le droit imparti par le décret, en dépit de toutes les réclamations élevées par la famille ou les descendants de l'auteur publié!

Ce n'est donc plus ici l'intérêt de la famille que l'on a en vue, mais l'intérêt de tout le monde: il faut, bon gré mal gré, pousser à l'impression de ce qui est à l'état de manuscrit. Tel est le but poursuivi en l'an XIII; il n'y en a pas eu d'autre.

Eh bien! grâce à l'imperfection de notre législation, il se peut faire que le droit sur une œuvre posthume soit en quelque sorte séculaire: un publicateur peut associer à la publication qu'il entreprend jusqu'à des enfants en bas âge, jusqu'à des enfants simplement conçus, et il sera nécessaire d'attendre

la mort du dernier d'entre eux, avant que sonne la première heure de ce délai de dix ans accordé aux héritiers de ceux qui publient!

Ici encore, ce me semble, la loi est impuissante, et une réforme ne serait pas inutile.

## VI

Mais j'ai hâte d'arriver à la partie la plus délicate du décret de l'an XIII.

On a pu remarquer, en le lisant, qu'assimilant les droits du publicateur à ceux de l'auteur, il ne fixait pas de durée à leur exercice privatif, comme le font d'ordinaire les lois qui établissent ou sanctionnent un droit quelconque.

D'où vient ici ce défaut de précision?

M. Pouillet estime que, jusqu'en l'an XIII, les détenteurs d'œuvres posthumes, ne sachant au juste à quoi s'en tenir sur le caractère et l'étendue de leurs droits, préféraient s'abstenir, dans la crainte de voir des spéculateurs s'empresser de tirer profit de leur publication et leur faire une concurrence désastreuse, et que le décret a voulu simplement faire cesser l'incertitude sur la durée de la propriété sur laquelle ils pouvaient compter.

Nous admettons volontiers cette opinion; mais il la faut complète. L'œuvre quelconque d'un auteur, en tant que susceptible de ce qu'on est convenu d'appeler *droit de publication* et *droit de représentation*, n'a conféré de droits exclusifs que le jour où une loi l'a dit formellement : cela est reconnu par tout le monde. Jusque-là, protégée en tant que chose mobilière, elle était soumise au régime du droit commun, — et il a fallu que le législateur intervînt pour permettre à l'auteur de tirer des produits de son intelligence un profit exclusivement personnel.

Or, ce qui avait été fait pour protéger l'écrivain ou l'artiste et, par surcroît, sa famille, nul n'avait songé à le faire, avant l'an XIII, relativement à ses œuvres posthumes. On avait oublié sans doute qu'il ne mourait pas tout entier, et qu'il se pouvait peut-être qu'il laissât derrière lui le meilleur de lui-même!

On n'avait point songé non plus à toute cette série de publications qui ne peuvent surgir que longtemps après la mort de l'auteur, mémoires, lettres intimes, que sais-je encore? — précieuses confidences que nous préparons à ce que M^me^ de Staël appelait si spirituellement la *postérité contemporaine*.

Je ne sais rien, pour ma part, de plus instructif ni de plus attrayant que ces indiscrétions qu'un siècle jette à l'autre, où tout un passé revit jour par jour, et comme heure par heure. Nous remontons ainsi le cours des âges, ayant pour phares lumineux dans la longue course qu'il nous font faire derrière eux les Montaigne, les Montesquieu, les Saint-Simon, les Voltaire;

*Et quasi cursores vitaï lampada tradunt!*

Mais je m'égare; — et c'est cependant le besoin de protéger sans doute toute cette partie si importante de notre littérature nationale qui a donné naissance au décret de l'an XIII (1805).

1805! Cette date dit tout. On marchait vite alors; et les décrets s'improvisaient, comme se gagnaient les batailles. C'est de Moscou que partit un jour vers Paris le fameux décret sur le Théâtre-Français; et si le décret de 1805 fut rédigé à Paris même, il n'est pas improbable que, sollicité par de bien graves et bien lourds intérêts, Napoléon ne prit ni la peine ni le temps d'examiner les lois antérieures. Il décida donc dans sa toute-puissance que les publicateurs d'œuvres posthumes auraient les mêmes droits que les auteurs.

Ce qui voulait dire apparemment: « Cherchez dans nos lois quelle est la durée du droit des auteurs et de leurs héritiers; celle du droit des publicateurs sera la même. »

Et il ne faut pas oublier qu'on était alors sous l'empire de la loi de 1793, qui accordait dix ans aux héritiers des auteurs.

## VII

Or, la question qui s'est posée à propos des œuvres d'André Chénier, éditées par Lemerre, et que vient de résoudre l'arrêt de la Cour de cassation, est précisément de savoir quelle est la portée exacte de ce décret. On sait que la durée du droit des auteurs a été successivement étendue depuis 1793, et que la loi de 1866 a fixé pour tous un délai uniforme de 50 ans.

Cette loi a-t-elle modifié le décret de l'an XIII? La Cour suprême a répondu négativement, et nous estimons qu'elle a fait œuvre sage, en décidant ainsi.

Voici son arrêt :

« La Cour, ouï M. le président Massé, en son rapport; M^e^ Passez, avocat des demandeurs, et M^e^ Sabatier, avocat des défendeurs, à l'audience publique du 27 décembre 1880, et M. le premier avocat général Charrins en ses conclusions, à l'audience publique du lendemain 28, après en avoir délibéré,

« Sur le premier moyen :

« Attendu que le décret du 1^er^ germinal an XIII, en disposant que les propriétaires, par succession ou à d'autres titres, d'un ouvrage posthume, ont les mêmes droits que l'auteur, et que les dispositions des lois sur la propriété exclusive des auteurs leur sont applicables, n'établit pas une assimilation complète et absolue entre le propriétaire d'un ouvrage posthume et l'auteur de cet ouvrage et n'appelle pas d'avance ce propriétaire à profiter de l'extension du droit que la législation postérieure à ce décret a établi au profit des auteurs;

« Qu'il résulte, au contraire, des considérants de ce décret, — qu'il n'est pas possible de séparer de ses dispositions, — qu'il n'a eu d'autre but que de faire profiter celui qui publie un ouvrage posthume des droits que la législation alors existante, à laquelle il se réfère expressément, c'est-à-dire la loi du 19 juillet 1793, accordait aux auteurs eux-mêmes;

« Attendu que les lois postérieures des 5 février 1810,

8 avril 1854 et 14 juillet 1866, qui ont étendu au profit des auteurs, de leurs veuves et de leurs héritiers, les droits de propriété littéraire, ne s'appliquent, ni par leur texte ni par leur esprit, aux publicateurs d'ouvrages posthumes ou à leurs cessionnaires; que, d'une part, elles ne parlent limitativement que des auteurs, de leurs conjoints et de leur famille; que, d'autre part, si elles ont progressivement étendu, au profit de l'auteur, de son conjoint et des ses héritiers, la durée du droit de propriété littéraire, renfermé dans des limites trop étroites par la loi du 19 juillet 1793, le bénéfice de ces lois ne peut appartenir au propriétaire d'œuvres posthumes dont le droit privatif ne dérive pas, comme celui de l'auteur ou de ses représentants, d'une création ou d'une composition qui lui est personnelle, mais du fait seul de la publication d'une œuvre à laquelle, d'ailleurs, il est étranger;

« Qu'il suit de là que l'arrêt attaqué, en décidant que le droit privatif du publicateur d'un ouvrage posthume est réglé par la législation existante au moment de la publication du décret du 1er germinal an XIII, a fait une juste application de ce décret, et n'a contrevenu à aucune loi;

« Sur le deuxième moyen:

« Attendu que l'arrêt attaqué a décidé, par interprétation souveraine des divers actes de cession constitutifs des droits de Charpentier et Cie, et par appréciation des circonstances de la cause, que les demandeurs en cassation ont été livrés de la chose qui leur avait été vendue, et que l'exécution de ces contrats a été pleine et entière;

« Qu'il suit de là que cet arrêt a pu, sans contrevenir à aucune loi, juger que Charpentier et Cie n'avaient plus aucun droit, soit aux manuscrits par eux revendiqués, soit aux bénéfices résultant de la publication de ces manuscrits;

« Par ces motifs,

« Rejette le pourvoi. »

Ainsi, en résumé, la loi a poursuivi deux buts distincts:

1° De 1793 à 1866, elle a cherché au profit des auteurs et de leur famille à étendre les limites imposées à l'exercice de leurs droits, modifiant au besoin les règles du code civil, bouleversant par exemple l'ordre des successions au profit de la veuve. Il fallait, comme dit l'arrêt, récompenser une création ou une composition personnelle, fût-ce en retardant d'autant l'avènement du domaine public;

2° En l'an XIII, elle a voulu récompenser un fait purement matériel, la publication d'une œuvre à laquelle on est étranger, et donner cette récompense moins comme une faveur que dans un intérêt public.

« Pure création de la loi civile, avons-nous dit ailleurs et nous ne saurions dire autrement aujourd'hui, le droit aux œuvres posthumes, qui n'existerait pas juridiquement sans l'intervention expresse de l'autorité publique, doit se renfermer dans les limites que le législateur lui a imposées.

« Les deux législations n'ont donc ni le même but, ni la même origine, puisque la concession faite ainsi à la famille de l'auteur retarde d'autant le droit de cette *communauté négative* (où tout appartient à tous), qui s'appelle le *domaine public*.

« Comment, dès lors, en face de deux situations aussi distinctes, admettre qu'une assimilation soit naturelle, et même possible? S'il y en a, elle n'existe que pour la durée du droit que, sous l'empire de la loi de 1793, le décret de 1805 a entendu concéder! »

Et nous rappelions à ce propos qu'aucun des rapports, aucune des lois postérieures traitant des droits d'auteur, n'avait fait mention de ce décret, et que divers projets qui n'avaient point abouti avaient eu soin, par contre, — voulant modifier ce décret, — de fixer une durée pour le publicateur toujours différente de celle qui était accordée aux auteurs ou à leurs héritiers.

C'est cette opinion qui a triomphé devant la Cour de cassation.

VIII

M. Pouillet a voulu réfuter cette théorie aujourd'hui victorieuse.

Si les projets de loi qui n'ont pas abouti, — nous dit-il, — ont voulu restreindre le droit du publicateur, c'est qu'apparemment on considérait que, tant que le décret subsistait, tout accroissement des droits de l'auteur profitait au publicateur.

Le législateur a peut-être été prodigue de sa protection, en ne fixant pas de durée déterminée; il a peut-être été trop loin. Mais tant que son œuvre demeure debout, tant que la loi existe, il la faut appliquer.

Et d'ailleurs, ajoute-t-il, les différents projets élaborés montrent bien que l'assimilation faite par le décret de l'an XIII entre l'auteur et le publicateur n'a rien de choquant ni d'anormal; car le projet de 1841 proposait tout le contraire de ce que renferme le préambule de ce décret, et par conséquent il faut bien que les deux textes aient un sens différent et aboutissent à des résultats qui ne soient pas les mêmes; — et le projet de 1861 distinguait entre le publicateur ordinaire et le publicateur héritier de l'auteur, qu'il assimilait à l'auteur, et dès lors il est certain que rien de ce qui était ainsi proposé ne se trouvait dans le décret même de l'an XIII!

— Ce sont là d'habiles objections; mais nous estimons la réfutation facile.

C'est prêter aux lois bien de la souplesse et de la malléabilité que de les croire susceptibles de s'accommoder à tous les régimes!

Mais ce qui montre bien que les lois nouvelles ne se peuvent mouvoir que dans les limites qui leur sont imposées par la législation en vigueur, au moment où elles sont promulguées, c'est qu'il a fallu le décret de 1806, pour appliquer aux ouvrages dramatiques la législation des œuvres posthumes! et pourtant avant 1806, l'assimilation n'avait rien non plus de choquant ni d'anormal!

Aussi, quoi qu'en pense M. Pouillet, le législateur de l'an XIII n'a point été prodigue de sa protection. Il n'a pu, en faisant alors, quant à la durée du droit et rien qu'à ce point de vue, une assimilation absolu-

ment légitime entre l'auteur et le publicateur, entendre engager un avenir qui ne lui appartenait pas.

Qui pouvait prévoir à cette époque le mouvement généreux d'idées et de sentiments qui, d'étapes en étapes, devait aboutir à la loi de 1866?

Si donc, plus tard, la loi de 1793 a été modifiée, il ne suffit pas de constater ces modifications, et d'en conclure que le décret, passé à l'état d'incrustation, a suivi la même impulsion. Il faut voir pourquoi et comment le législateur a été amené à ces transformations successives du droit des auteurs.

Or, ces raisons, nous les connaissons, et nous savons qu'elles n'ont aucunement trait à la situation particulière du publicateur.

Oui, tant que la loi existe, il la faut appliquer; mais la loi, c'est le décret de l'an XIII visant la loi de 1793, autrement dit, puisant dans cette loi au profit des héritiers du publicateur un délai de dix ans.

Il n'y a pas et il ne pouvait y avoir autre chose dans ce décret, et nous avons peine à comprendre comment l'esprit si judicieux et si pénétrant de l'éminent avocat que nous combattons à regret a pu se laisser séduire par cette forme d'objection, qu'il nous permettra d'appeler *a posteriori*. Elle me fait songer à certains médecins qui n'ont pu sauver leurs malades, mais qui dissertent doctement sur les causes de leur trépas parfois prématuré. *Ex nihilo nihil...*

Ainsi, pour M. Pouillet, les tentatives d'accroissement ou de restriction du droit du publicateur prouvent que le décret de l'an XIII, sorte d'alluvion docile et légale, a été doué par celui qui l'a fait de ce privilège miraculeux de pouvoir vivre, se mouvoir, se grandir, se modifier, décroître peut-être, à l'ombre d'une législation qui fuira sans cesse, s'il plaît aux législateurs à venir de transformer chaque année ce qui est aujourd'hui la loi de 1866!

Pour nous, au contraire, la raison d'être de ces projets est bien plus simple, et, mieux que personne, M. Pouillet a trop l'expérience de la façon dont sont préparés les projets législatifs, pour ne pas reconnaître que le proverbe : « On ne prête qu'aux riches! » mérite d'être appliqué moins aux législateurs qu'à ceux qui commentent leurs lois.

Donc peu importerait ce qui a été dit et fait en 1841 et en 1861 pour déterminer le sens exact du décret de 1805.

Mais la verité, c'est que, le projet de 1841 contenant deux articles distincts pour l'auteur et pour le publicateur, il fallait bien que les motifs qui étaient donnés de cette distinction rappelassent dans quels termes était conçu le préambule de 1805, — et la distinction proposée en 1861 n'avait rien que de naturel, au point que si le décret était remanié aujourd'hui et que j'eusse voix au chapitre, je la voterais des deux mains!

## IX

Le décret de l'an XIII soulève bien d'autres questions encore, notamment au point de vue du mélange de l'édit et de l'inédit. Mais ces point spéciaux pourront faire l'objet d'études ultérieures.

Ce qui ressort en tout cas de l'examen auquel nous nous sommes livré, c'est que la législation actuelle, relative aux œuvres posthumes, a besoin d'être remaniée ou refondue.

Nous avons beaucoup à emprunter aux législations étrangères, et, quand le moment sera venu, nous y pourrons trouver d'utiles indications.

Mais ce qu'on peut dire dès maintenant, c'est que s'il est vrai que le décret de l'an XIII ait été principalement édicté dans l'intérêt du domaine public, il convient au plus tôt de prendre une mesure désormais nécessaire, et qui se pourrait résumer dans le projet d'article suivant:

« Tout éditeur sera tenu de mentionner : 1° le caractère posthume de l'œuvre; 2° le nom du publicateur; 3° la date du décès du publicateur », — de façon à ce qu'il ne soit pas désormais seul à jouir d'un droit dont la loi a voulu que tous pussent tirer profit.

FERNAND WORMS,
Avocat à la Cour de Paris.

# COMPTES RENDUS ANALYTIQUES

## DES PUBLICATIONS NOUVELLES

## QUESTIONS DU JOUR

**La Princesse de Bagdad**, pièce en trois actes par M. Alexandre Dumas fils, de l'Académie française. 1 vol. in-8°. Lévy, éditeur. — Prix : 4 fr.

L'apparition d'une pièce nouvelle d'Alexandre Dumas, qui depuis la mort de son père a continué de signer Alexandre Dumas fils, est un des événements littéraires qui ont le privilège d'exciter au plus haut point la curiosité publique. Bien avant la représentation, on commente la donnée de la pièce que les indiscrétions inséparables du long travail des répétitions ont fait connaître par à peu près. On se passionne pour ou contre ce qu'on croit l'idée mère. On la discute, on la passe au crible de la morale mourante; et le jour de la première, les spectateurs plus ou moins initiés, et qui ont déjà leur siège fait, vaincus par le grand talent de l'auteur, applaudissent à ses audaces qu'ils s'étaient préparés à ne pas admettre. Car Alexandre Dumas fils est un oseur. Il a écrit la comédie la plus cruellement vraie du théâtre contemporain, — je veux parler de *la Visite de Noces*, — sans compter *l'Ami des femmes*, *Monsieur Alphonse* et le *Demi-Monde*. Il n'hésite pas à produire au théâtre des thèses qu'il soutient avec une hardiesse sans égale, et avec un esprit si étincelant, à la fois si souple et si ferme, que lors même qu'il choque toutes les idées reçues, — ce qui est le plus redoutable écueil que puisse braver un auteur dramatique, — il force l'admiration du public, je ne dis pas toutefois qu'il emporte sa conviction.

Mais avec *la Princesse de Bagdad*, comme autrefois avec *l'Ami des femmes*, Alexandre Dumas fils a si violemment heurté les sentiments bourgeois de la foule, qu'elle s'est fâchée pour de bon et que les sifflets et les huées ont accueilli cette comédie presque dès son commencement jusqu'à sa fin. On a oublié qu'on était en présence d'un maître, qui, lors même qu'il se trompe, a droit au respect, puisqu'il est un des rares auteurs dramatiques qui ne cherchent le succès que par des œuvres mûries et pensées et qui lorsqu'ils ont — ou croient avoir — la main pleine de vérités, l'ouvrent toute grande pour répandre ces vérités. Oui, on a sifflé, chuté, hué *la Princesse de Bagdad*. On a trouvé la pièce odieuse, ce qui ne serait rien, brutale, ce qui est peu, indécente, ce qui est bien vu par le temps qui court, scandaleuse et pornographique. Vous avez bien lu : pornographique ou plutôt pornologique. Les spectateurs de la première représentation qui, comme on sait, représentent l'esprit et l'intelligence de Paris, c'est-à-dire l'esprit et l'intelligence du monde entier! se sont révoltés et ont manifesté leur désapprobation par les moyens les plus énergiques. On se serait cru, n'était le spectacle de la scène, à la première d'*Henriette Maréchal*, ou mieux à la salle Taitbout, lorsque quelques gommeux imbéciles allaient s'amuser à *égayer* les vaudevilles dénués de tout de M. Amédée de Jallais.

Et la critique a fait chorus. En ai-je lu, bon Dieu! de ces feuilletons indignés ou même — ce qui est plus dur — compatissants ! Ces derniers laissaient lire entre leurs lignes, aussi clairement que si c'eût été imprimé en neuf : Dumas est devenu fou. — Pauvres diables de critiques! — Les autres, ah! ceux-là étaient encore plus réjouissants! — comparaient simplement *avec dégoût* l'auteur de *la Princesse de Bagdad* à Choderlos de Laclos épouvanté, à Casanova et à André de Nercyat qui protestent. Ils y sont tous les trois! Excusez du peu! Donc, *la Princesse de Bagdad* vaut *le Portier des Chartreux* et *Julie ou les égarements de l'esprit et du cœur*. Holà, messieurs de la cour, saisissez vite ce livre obscène, auquel ne manquent que des eaux-fortes de F. R... pour prendre place dans la *bibliothèque érotique* publiée à Bruxelles! Et vous, bons censeurs que la République s'obstine à rétribuer grassement, où aviez-vous donc mis vos lunettes lorsque vous avez donné le passeport administratif à une œuvre semblable? Je l'avoue ingénument, — et non sans un certain courage, — je viens de lire la pièce *telle qu'elle a été représentée le 30 janvier 1881*, sans coupures ni changements, et je reste stupéfait de ce jugement d'un public en délire et d'une critique affolée.

Et comme je ne veux pas que les abonnés du *Livre* doutent de ma bonne foi ou de mon intelligence ou de ma moralité, je vais les prendre pour juges et leur raconter, le plus exatement et le plus minutieusement qu'il me sera possible, le sujet de *la Princesse de Bagdad*. Si après avoir lu cette analyse, il en est encore qui partagent l'opinion des critiques précités, je consens à m'avouer un imbécile, un farceur ou homme perdu de débauche.

Voici donc la pièce.

Lionnette est l'enfant naturel d'un jeune prince royal quelconque envoyé à Paris pour se distraire, et d'une fille Duranton dont la mère, une marchande à la toilette, lui a vendu la virginité. Le jeune prince...

de Bagdad, rappelé par son père, quitta sa maîtresse après l'avoir mariée à un gentilhomme ruiné, le marquis de Quansas, qui devint le père légal de Lionnette moyennant une forte dot dont il ne put jouir, étant mort quelque temps après le mariage. Fille d'un roi, car le jeune prince fut roi, et d'une aventurière, elle grandit au milieu d'un luxe asiatique, entretenu par le roi qui l'adorait et la voyait en cachette. Le roi mourut subitement. Avec lui, les ressources de la marquise de Quansas disparurent. L'amour et le mariage du comte Jean de Hun rétablit les affaires : amour immense, mariage accompli malgré la volonté de la mère du comte. Le comte et sa femme, mariés sous le régime dotal, eurent bientôt dépensé leur fortune. Au moment où la pièce commence, la débâcle est proche : on a douze cent mille francs de dettes et, en liquidant la situation, on restera devoir plus de cinq cent mille francs et l'on aura pour vivre un majorat de dix mille francs. Que faire? Lionnette a bien un moyen de trouver cinq cent mille francs. Elle n'a qu'à rendre les lettres qu'elle a conservées de son père, lettres d'un mort qu'elle relit de temps en temps, lorsque les vivants l'ennuient, et dont on lui offre cette somme. Mais elle refuse, ne voulant pas se séparer de tout ce qui lui rappelle son père qu'elle aimait. Et d'après ce qu'on dit de Lionnette et d'après ce qu'elle dit elle-même, on voit que ce père est tout ce qu'elle a aimé au monde. Sa mère?... elle l'a trop connue pour l'aimer; son mari? Il l'adore, mais il n'a pas pu ou su lui inspirer l'amour; son enfant?... elle n'a pas le temps de savoir si elle l'aime, et d'ailleurs l'enfant, élevé par une gouvernante, n'aime pas qu'on l'embrasse, « cela chiffonne son col ».

Or, un *ami* du comte, Nourvady, « Antony millionnaire », poursuit la comtesse de Hun d'une passion ardente. Il est invraisemblablement riche, ce Nourvady. Il n'est pas beau, il est même un peu contrefait, ce dont il souffre évidemment, puisqu'il a tué un railleur qui plaisantait sur son épaule plus haute que l'autre. Il désire de tous ses sens, de toute son âme Lionnette, pour laquelle il rêve je ne sais quels dévouements romanesques et romantiques. Placez ce Nourvady dans une société autrement constituée que la société moderne, il accomplira des prodiges d'héroïsme ou de folie pour se rapprocher de la comtesse. Malheureusement le temps des Saint-Mégrin est passé. Il n'a que de l'argent. Il connaît la puissance de l'argent. Il s'en servira pour arriver à son but, qui est de posséder Lionnette. Au milieu d'une soirée, chez M. de Hun, il lui fait une déclaration nette et brutale. Il sait qu'elle ne l'aime pas, qu'elle ne l'aimera probablement jamais. Mais il est riche, elle est ruinée, elle a la gêne en perspective, il espère. Il y a un hôtel somptueux qu'il a acheté et meublé, sur une table du salon un coffret de fer contenant un million en or « vierge, tel que doit être l'or que ses petites mains daigneraient toucher », dans un meuble les titres de propriété de l'hôtel qu'elle n'a qu'à signer. Il passera la journée du lendemain dans cet hôtel, et il n'y reparaîtra que si elle lui dit d'y revenir ou d'y rester. Ce disant, il dépose une petite clef sur la table près de laquelle ils sont assis. Lionnette, qui l'a écouté sans mot dire, se lève et va jeter la clef par la fenêtre. Nourvady lui dit à voix basse : « Cette fenêtre donne sur le jardin et une clef se retrouve. — L'insolent! » murmure simplement Lionnette, que l'audace du millionnaire n'a pu atteindre, tant elle se sent au-dessus de cet outrage. Que cette scène soit brutale, je ne le nie point. Que cette séduction par l'argent tentée sur une honnête femme soit odieuse, certes. Mais quoi? sommes-nous tenus de ne rien montrer que de convenable sur la scène, et le sensuel Tartuffe essayant de corrompre Elmire la femme de son bienfaiteur n'est-il donc pas monstrueusement pervers? On reproche à Lionnette d'avoir écouté sans indignation ce marchandage et de n'avoir pas éclaté et fait jeter à la porte par ses valets ce grossier acheteur de sa chair. Que fait Elmire dans *Tartuffe?* Relisez, critiques mes amis, la charmante tirade de cette honnête femme. Pour Lionnette, l'injure lui semble telle qu'elle la dédaigne et qu'elle considère Nourvady comme un fou d'avoir osé la lui adresser. Elle plane au-dessus de cette fange dont aucune éclaboussure ne la souille. Elle reste dans son caractère de femme qui sait ce que c'est que la honte, pour l'avoir vue de près, chez les autres, et qui sent bien qu'elle n'y arrivera jamais. Elle aime le luxe, mais elle ne craint pas de mourir, et la mort est toujours aux ordres de qui ne la redoute point.

Mais le comte de Hun apprend que Nourvady a payé les dettes de sa femme. La jalousie l'aveugle, il accuse la comtesse, dans une scène très violente, d'être la maîtresse du millionnaire. Lionnette, « stupéfaite », — et elle a raison de l'être! — trouve à peine moyen de protester de son innocence. Le comte, fou de colère, l'injurie cruellement. Lionnette bondit : « Je vous dis que ce dont vous m'accusez n'est pas vrai. Maintenant, si vous ne me croyez pas, faites ce que vous voudrez », s'écrie-t-elle. Son mari, exaspéré, la chasse. Mais elle est chez elle; elle y reste. C'est lui qui sort, en effet, en lui jetant ce mot : « Adieu! — Adieu, » répond-elle. Et elle ajoute, en haussant les épaules : « L'imbécile! »

L'un un « insolent », l'autre un « imbécile »; tels sont les deux hommes qui aiment Lionnette. Le premier veut la déshonorer, le second l'insulte et la méconnaît. Elle reste aussi calme devant la honte offerte que devant l'outrage immérité. Est-elle humaine, cette Lionnette? Pourquoi pas? Elle n'est pas banale, à coup sûr. C'est une créature étrange, dont l'origine particulière explique parfaitement les instincts. Honnête par fierté, par froideur peut-être, elle ne comprend ni l'appétit brutal de Nourvady ni la tendresse *pleurnicharde* du comte. « Il fallait être un peu mon maître, lui dit-elle. » Jean de Hun ne l'a pas été. Il adore sa femme, voilà tout. Et sa tendresse jalouse s'effarouche subitement, et, sans réfléchir à l'invraisemblance de l'accusation, il s'emporte, comme un homme faible qu'il est, au lieu de discuter froidement avec Lionnette, lorsqu'il apprend que Nourvady

a payé plus d'un million pour elle. S'il était un peu plus dans son bon sens, il ne la traiterait pas dès l'abord de « créature ». Et quand Lionnette, ne comprenant pas, le somme de s'expliquer, il répond par des invectives. Le comte de Hun est un passionné naïf et violent, par conséquent un être inférieur, prêt à tomber dans toutes les ornières, à donner de la tête contre tous les écueils et enfin à se casser le cou. Et c'est là l'homme qu'elle a épousé, l'homme qui aurait dû la guider dans la vie, la défendre de ses instincts mauvais, un incapable de se conduire lui-même! un niais qui croit que le cœur lui tient lieu de cerveau!

Au second acte, Lionnette, dont ces deux scènes ont secoué les nerfs, arrive résolument chez Nourvady pour avoir une explication avec lui. Que lui veut-il? L'a-t-elle jamais encouragé par la moindre coquetterie? De quel droit lui a-t-il infligé un tel affront? — Nourvady répond : Parce qu'il l'aime! — Étrange façon de lui prouver son amour! — Il n'en avait pas d'autre. — Réparez le mal que vous avez fait. — Le mal est irrémédiable, et c'est parce qu'il savait qu'il en serait ainsi qu'il a employé ce moyen. — Lionnette, exaspérée, répond que c'est infâme, que le comte est allé chercher l'argent nécessaire pour le rembourser, qu'ensuite il le souffletera. — Je le tuerai, dit Nourvady. — Ce n'est pas sûr. — Soit. Mais dans ce cas, ce sera un bonheur pour Lionnette. Nourvady n'ayant ni ami, ni parent, a fait un testament par lequel il laisse toute sa fortune à la comtesse, comme témoignage d'admiration et de respect. Lionnette a un moment d'hésitation. « Tout cela n'est pas commun, dit-elle, et vous finiriez peut-être par me convaincre, — avec votre mort, — en admettant que tout soit vrai. » Alors, il lui parle de l'or qu'il lui a offert. — Ah! oui, le fameux million. Eh bien, voyons-le. Et elle ouvre le coffret. Et l'or ruisselle. Et cet or ne lui dit rien. Et prise de dégoût, elle déclare violemment que le comte et Nourvady lui sont indifférents, qu'ils l'ont tous deux insultée au nom de l'amour! Le premier, à qui elle a voulu rester fidèle, l'a traitée comme la dernière des créatures et l'autre lui offre de l'entretenir! Quant à son fils, elle l'a pris dans ses bras, ayant besoin de secours, il lui a répondu : J'aime mieux jouer. Quelle pitié!.. Adieu, monsieur. Vous ne m'aurez jamais! A ce moment, elle va partir, quand on frappe à la porte. C'est le comte de Hun et le commissaire de police, qui viennent constater le flagrant délit d'adultère. Ah! pour le coup, c'est trop! « Cachez-vous », lui dit Nourvady. Affolée de colère : « Allons donc, pour qui me prenez-vous? Tous ces gens-là sont fous décidément. » Alors elle arrache ses voiles, déchire le fichu qui couvrait ses épaules et déroule ses cheveux en secouant la tête. « C'est quand j'étais ainsi que mon mari me trouvait le plus belle! C'est bien le moins qu'il me revoie comme il aimait à me voir. » La porte se brise sous les efforts des gens de police, et le comte et le commissaire entrent. Le commissaire dresse procès-verbal et constate que les preuves évidentes du délit manquent. — Mais regardez la donc! s'écrie, en montrant sa femme, Jean de Hun qui a perdu toute raison à la vue de Lionnette et de Nourvady. C'est alors que la jeune femme, s'exaltant peu à peu jusqu'au délire, la cervelle *détraquée* par cette suite d'émotions violentes, affirme sa culpabilité. « Oui, elle est adultère, oui elle s'est vendue! Le prix de sa chute est là. En voilà des preuves. » Et elle plonge ses bras nus dans l'or et en jette des poignées autour d'elle. Et le commissaire de police, le seul qui, au milieu de cette scène scandaleuse, ait conservé son sang-froid, dit au mari qui ne comprend pas : Cette femme s'accuse trop. Pour moi, elle est innocente.

Au troisième acte, elle va fuir avec Nourvady. C'en est fait. Elle sera une prostituée, puisqu'on l'a voulu. Mais au moment où, fiévreuse, surexcitée, ayant hâte d'en finir, elle va suivre son pseudo-amant, son enfant arrive et va l'embrasser; il lui barre le chemin, s'accroche à elle : Emmène-moi, dit-il gentiment. — Impossible. — Il ne veut pas la laisser partir. — Voyons, laisse-moi. — Non. — Et il se plante devant sa mère. Nourvady, très agité, très impatienté, intervient alors et repousse brutalement l'enfant qui va tomber sans mouvement. Lionnette s'arrête, regarde avec stupeur ce qui s'est passé, recule, prend sa tête dans ses mains, pousse un cri déchirant et se précipite sur Nourvady qu'elle saisit à la gorge. « Misérable! misérable! Partez! Je vous étrangle. Je vous tue. Mon enfant! mon enfant! » Elle se jette en pleurant sur son enfant, qu'elle embrasse avec frénésie. « Mon enfant! » Elle est sauvée. Qu'importe après cela que les époux se réconcilient. Lionnette s'est sentie mère. Elle aime son enfant!

Telle est cette pièce émouvante, d'une si puissante hardiesse, une audace magistrale. Le dénouement est, à mon sens, une trouvaille de génie. Pour rappeler à ses devoirs cette femme, cette mère, pour ouvrir tout à coup ce cœur fermé, il fallait une action matérielle, un fait physique d'une aussi farouche énergie que cet enfant brutalisé par l'homme à qui elle va se donner. Eh bien, le croirait-on? cette scène terrible a fait rire. Elle a fait rire le public, comme il rit, le public, quand il ne comprend pas ou qu'il ne veut pas comprendre. Et il a fallu voir, dans les journaux, la révolte des bons critiques, pères ou non! Un enfant, un petit enfant, bousculé, frappé! Quelle horreur! Ce M. Dumas est un monstre d'avoir osé nous montrer un pareil spectacle. Bête fauve, va! Un garçon d'esprit a même écrit cette phrase stupéfiante : « On ne passe pas sur le corps d'un enfant pour lui enlever sa mère; il n'y a pas d'homme qui ose faire cela, aussi Nourvady qu'il puisse être, à la face des cieux étoilés. » Quelle singulière connaissance du cœur humain! Et comme si M. Alexandre Dumas proposait Nourvady comme un modèle à suivre! Voyez-vous ce violent, qui touche au but rêvé et qui voit soudain se dresser devant lui un obstacle : l'enfant! Un malin dirait : mon petit ami, si vous voulez nous laisser tranquilles, je vous donnerai du bonbon. Et le gamin aurait répondu : « Donne tout de suite. » Mais Nourvady n'est pas si pratique. Il est odieux, soit, mais il est vrai, il est logique. Il devait tôt ou tard agir ainsi. Il agit, lorsqu'il est temps encore de sauver

Lionnette. La leçon est terrible, aussi est-elle comprise.

Et maintenant, je me résume. *La Princesse de Bagdad* est une pièce remarquable. C'est une étude de femme, — une exception, si vous voulez, — psychologiquement déduite avec une sûreté magistrale. Qu'il y ait de ci de là des détails un peu crus, je l'admets; que les personnages ne soient pas sympathiques, je l'accorde; mais alors, si vous ne voulez au théâtre que des gens sympathiques, revenons à la comédie banale qui se termine par l'éternel mariage d'Adolphe et d'Ernestine, au bon petit jeune homme bien gentil et à la petite pensionnaire en robe blanche à rubans bleus, orgueil du Théâtre de Madame, à l'amoureux décent et à la femme qui a aimé son cousin avant son mariage avec un autre!... Et n'en parlons plus.

ARMAND D'ARTOIS.

# PHILOSOPHIE

## MORALE — ÉDUCATION — RHÉTORIQUE

**Histoire de la philosophie scolastique**, par B. HAURÉAU, membre de l'Institut. Seconde partie, tome second. 1 vol. in-8°, Paris, Pédone-Lauriel, 1880.

C'est par l'exposition et la critique de la doctrine de saint Thomas que M. Hauréau avait terminé le tome premier de la seconde partie de sa belle et savante histoire de la philosophie au moyen âge; dans ce nouveau volume qu'il vient de faire paraître, il analyse et il commente les écrits des derniers maîtres de la scolastique.

Jean de la Rochelle cessa d'enseigner en l'année 1253; ses confrères songèrent à appeler, pour le remplacer, un élève de Robert Grosse-Tête, Adam de Marisco, celui-là même que Roger Bacon tenait pour « un des plus grands clercs du monde ». Il est malaisé de deviner quelle révolution philosophique eût pu, dès lors, commencer de s'accomplir, si celui qui avait eu pour élève à Oxford ce hardi novateur rangé par les positivistes orthodoxes au nombre des saints de l'humanité avait pu occuper la chaire laissée vacante par le docteur franciscain. Il y eût eu, comme il y a eu, en effet, rivalité entre les deux ordres de Saint-Dominique et de Saint-François, et cette rivalité n'eût pas été beaucoup plus grande, mais parce qu'elle eût été autre, elle eût amené, elle eût produit d'autres événements: les esprits eussent pu être préparés à recevoir l'enseignement de Roger Bacon, et ce philosophe, au lieu d'être abandonné à la colère de l'Église, au lieu d'être condamné par elle à subir ce long et douloureux martyre que l'on sait, eût pu réaliser, en plein XIII$^e$ siècle, et avec le concours de l'ordre auquel il appartenait, cet accord rêvé six cents ans plus tard par Auguste Comte, celui de la doctrine chrétienne et de la méthode d'observation, celui de l'autorité hiérarchisée et des données positives de la science. Mais ce n'est pas le lieu d'essayer de faire, comme a fait excellemment M. Renouvier, une « utopie dans l'histoire ». Adam de Marisco ne put rester en France, et ce fut à un Italien, Jean Fidenza, qu'échut la mission d'élucider les grands problèmes aristotéliques au lieu et place de Jean de la Rochelle.

Jean de Fidenza, connu sous le nom de saint Bonaventure, fut pour saint Thomas un adversaire redoutable; le noble descendant des comtes d'Aquino et le fils d'un des plus pauvres citadins de Bagnarea se partageaient toute la jeunesse studieuse, et comme leurs opinions ne différaient pas moins que leurs caractères, la lutte ne laissait pas d'être vive entre les deux écoles, entre les deux ordres. Les deux maîtres vénérés s'entendaient pourtant sur un point: tous d'eux, ils étaient préoccupés d'assurer les intérêts des nouveaux ordres, attaqués alors avec véhémence par le parti des docteurs universitaires, Guillaume de Saint-Amour, Odon de Douai, Chrétien de Beauvais et le directeur Jean de Gecteville. Saint Thomas était avant tout philosophe; saint Bonaventure fut avant tout dévot. C'est un mystique, mais non pas à la manière de saint Bernard, mais non pas davantage à celle de Hugues de Saint-Victor; il raisonne son mysticisme, il le justifie théoriquement, il en fait un système. On l'a surnommé le *docteur séraphique*, sans doute pour faire comprendre qu'il communiait avec les anges du ciel, mais son *Itinerarium mentis ad Deum* n'est pas d'un illuminé recommandant l'amour de Dieu comme l'unique moyen de concevoir et de connaître; tantôt il distingue quatre degrés de la connaissance et tantôt il n'en distingue plus que trois, mais toujours il met avant ce qu'il lui plaît d'appeler « la lumière supérieure » la lumière extérieure et la lumière intérieure; d'abord, les sens auxquels nous devons les notions expérimentales; ensuite la raison, qui, par le moyen de la réflexion, élève l'âme jusqu'aux intelligibles; enfin, cette « lumière » qui vient de la grâce et nous révèle les vérités propres à sanctifier. Saint Bonaventure rétrécit le domaine de la raison, et fait démesurément grand celui de la foi, mais si mystique qu'il ait été, il faut le compter encore parmi les spéculateurs.

Après lui, dans l'école franciscaine, trois tendances différentes : les uns, sous la conduite d'Alexandre de Halès et plus tard de Duns Scot, mettront tous leurs efforts à subtiliser la philosophie; d'autres, qui reconnaissent pour chef saint Bonaventure, prêteront une forme, une essence réelle, à toutes les fantaisies

de l'extase; et d'autres encore, pour s'être donné la nature comme objet d'étude et avoir laissé bientôt de côté les faits à peine observés, poursuivront de véritables chimères hermétiques.

Comme disciples d'Albert le Grand, M. Hauréau cite Pierre d'Espagne, Jean de Paris, tous deux fort peu connus, puis Robert Kilwardeby, Gilles de Lessines, Udalrich de Strasbourg, Gilles d'Orléans, ces derniers métaphysiciens sans originalité. Il rend pleine justice aux éclatants mérites d'Henri de Gand, mais, par contre, il parle beaucoup trop légèrement, ce nous semble, de Roger Bacon. Pourquoi l'accuser tant d'avoir montré quelque orgueil? Et pourquoi lui faire un crime d'avoir vanté des hommes que leurs contemporains ont dédaignés, des hommes dont nous ne possédons même pas les ouvrages? Cela n'est pas de bonne guerre, si tant est que la guerre soit chose permise aux critiques. M. Hauréau peut penser devoir reprocher aux positivistes leur mépris de toute métaphysique; qu'il le leur reproche, nous applaudirons, très probablement, mais qu'il n'aille pas confirmer l'odieuse sentence rendue contre Roger Bacon, pour cette raison cachée qu'il est un précurseur du positivisme, et pour cette raison avouée qu'il était trop orgueilleux, qu'il a tenu en petite estime des hommes qui jouissaient d'une grande autorité, et en très grande des inconnus.

En 1277, l'évêque de Paris, Étienne Tempier, sollicité par les dominicains, s'apprête à censurer les franciscains, mais les accusateurs sont accusés à leur tour, et différents décrets sont publiés pour condamner certaines propositions émises par les illustres docteurs des deux ordres. Pierre-Jean d'Olive est condamné. Guillaume de Marra, Guillaume de Ware, le maître de Duns Scot, Guillaume de Falgaz, Richard de Midleton, Olivier le Breton, Hugues Aicelin de Billion, Bernard de Trilia, Guillaume de Hodon, Guillaume de Mackelelfield, enseignant à Oxford ou à Paris, répétant plus ou moins complètement la doctrine thomiste. Cette doctrine prévaut chez les cisterciens, chez les augustins, chez les sorbonnistes, et Humbert de Prulli, Sigez de Brabant, Godefroy de Fontaines, Pierre d'Auvergne, Jacques de Viterbe, Gilles de Rome s'en font les zélés défenseurs. Le nominalisme a perdu beaucoup de terrain, le réalisme en a gagné beaucoup, mais un homme vient qui relève fièrement le drapeau du parti vaincu.

Cet homme, c'est Duns Scot. « On ne le loue pas trop ainsi, s'exprime M. Hauréau, lorsqu'on dit qu'il fut le plus ingénieux, le plus habile artisan de théorèmes qu'ait eu le moyen âge; mais, d'autre part, on ne le blâme pas trop lorsqu'on dit qu'en abusant de la logique il en a compromis l'usage »; et l'érudit historien de la scholastique rappelle le mot de Diderot, parlant de la logique des scotistes: « elle n'est qu'une sophisticaillerie puérile ». Duns Scot, qu'on a surnommé le docteur subtil, *doctor subtilis*, est, à tout prendre, un penseur très original; il meurt à trente-quatre ans, après avoir agité les plus grands problèmes, ceux de l'individuation, de l'intellect agent et patient; M. Hauréau estime que la philosophie du docteur Subtil invente, mais n'explique pas la nature, qu'elle n'est qu'un *rêve* très habilement ordonné. Nous voulons bien souscrire à ce jugement, qui ne nous paraît nullement sévère.

Après l'examen de la doctrine systématisée de Duns Scot, celui des controverses soutenues par des maîtres étrangers à l'ordre de Saint-François comme à celui de Saint-Dominique, par les Jean Dumbleton, les Jacques de Douai, les Gérard de Bologne, les Raoul le Breton, les Jean de Pouilli, les Jean de Jandun, les Augustin d'Ancône. Les derniers dominicains, Hervé de Nedellec, Jean de Naples, Durand de Saint-Pourcin, abusent de la dialectique, et les derniers franciscains, Raymond Lulle, François de Mayronis, Pierre Thomas, Jean de Bassoles, Alexandre d'Alexandrie, Pierre Auriol exagèrent le mysticisme de saint Bonaventure ou ne font que répéter Duns Scot sans toujours le comprendre.

Le logicien par excellence fut le franciscain et scotiste Jean d'Ockam. Il est nominaliste, il rejette les entités imaginaires du réalisme; les idées générales sont, pour lui, le produit de l'abstraction. Abélard a clos la première époque de la scolastique; Guillaume d'Ockam achève la seconde. Mais quelle différence, fait remarquer M. Hauréau, dans l'état des choses à la fin de l'une et à celle de l'autre! Abélard, réformateur de la logique, a ramené les esprits dévoyés dans le sentier frayé par le maître des péripatéticiens, mais il ne les a pas conduits au delà de la borne qui termine le domaine de la logique. Aussi, pénétrant avec Aristote et ses dangereux interprètes dans un autre domaine, celui de la physique, les nouveaux philosophes ont-ils été courant à l'aventure, s'égarant dans les ténèbres, et croyant y voir toutes sortes de fantômes créés par leur imagination trop vivement excitée; aussi ont-ils eu d'autres illusions, qui ne leur ont pas moins troublé l'esprit, lorsque ensuite ils ont cédé au désir d'aborder les problèmes métaphysiques. Guillaume d'Ockam a signalé ces égarements; il a su distinguer les objets de l'étude empirique de ceux de la pure considération rationnelle, et mettre à l'écart la folle du logis.

Après Guillaume d'Ockam, la doctrine réaliste ne compte plus guère d'autre professeur que Jean de Baconthorp: Armand de Beauvoir, Gratiadei d'Ascoli, Pierre de la Palu, Robert Holkot, Thomas de Strasbourg, Grégoire de Rimini, sont des nominalistes; si Antoine Andréa tient pour Duns Scot, Adam de Wadheand reproduit la thèse d'Ockam. Les ordres religieux vont perdre de leur crédit, de leur autorité: Jean Buridan et Pierre d'Ailly n'appartiennent à aucun. Le nominalisme devient la doctrine orthodoxe, mais en même temps, parce que les esprits sont las, fatigués de tant de discussions, de tant de controverses, ils adhèrent au mysticisme. De l'autre côté du Rhin, on écoute Eckart, Teulez, Ruysbroeck qui érigent en bien suprême l'identité avec Dieu; et de côté-ci, Gerson et Thomas-à-Kempis, qui recommandent le renoncement de l'intelligence, qui préconisent l'amour de Dieu comme étant toute la science, toute la sagesse.

Au moyen âge, nombre de philosophes, de penseurs, dont plusieurs ont été ingénieux — certains l'ont été jusqu'à la subtilité — mais en somme, quelles notions ont-ils dégagées ou seulement éclairées? ils ont pensé, médité, raisonné d'après Platon et d'après Aristote, mais qu'ont-ils trouvé? Quant aux états de la connaissance, ils n'ont rien innové, non plus quant aux modes de l'activité. L'esprit, pendant le moyen âge, n'a pas dormi, soit; mais des travaux qu'il a alors conduits, l'humanité ne peut tirer nul profit.

Les trois volumes de l'*Histoire de la Scolastique* n'en sont pas moins intéressants, ils n'en sont pas moins précieux. Ils s'imposent, cela va sans dire, à l'attention de ceux qui s'adonnent à l'étude de la philosophie; ils seront goûtés du simple curieux, car M. Hauréau est un savant qui sait exposer avec la plus grande clarté les questions les plus ardues.

F. G.

**Notice sur le Doctorat ès lettres** *suivie du Catalogue et de l'analyse des thèses françaises et latines* (1810-1880), par MM. Mourier et Deltour. 4e édition. 1 vol. in 8°. Paris, chez Delalain.

Quelque riche que soit une bibliothèque, elle n'est jamais et ne peut être complète. C'est comme ces dictionnaires remplis de détails dont on n'a que rarement besoin et où manque le mot sur lequel il devient nécessaire d'obtenir quelques éclaircissements. Le grand point, c'est de savoir où trouver, à un moment donné, tel ou tel renseignement. De là l'utilité des catalogues et, en particulier, l'importance du travail de MM. Mourier et Deltour. On attendait depuis plusieurs années, et non sans impatience, cette quatrième édition, deux fois plus volumineuse que la troisième. Sans parler des aspirants au *doctorat ès lettres*, clientèle tout indiquée, on peut dire qu'il n'est pas un écrivain sérieux qui ne doive en faire usage. A moins d'exploiter un sol absolument en friche — et qui peut se vanter aujourd'hui de parcourir des sentiers absolument inexplorés? — ne convient-il pas de s'assurer des découvertes, de profiter des études, de contrôler les assertions de ses devanciers? L'analyse de la plupart des thèses ne laisse pas d'ailleurs d'être intéressante et utile. On y voit la pensée mère qui a présidé à l'œuvre de savants qui presque tous ont laissé un nom illustre. Quelques-uns ont honoré l'épiscopat, d'autres ont accru le prestige de l'Académie française. La politique en a saisi un certain nombre, pour en faire ses favoris et ses victimes. Quel élément de curiosité que les sujets choisis par Armand Marrast, Quinet, Michelet, Ozanam, Beulé, Bersot, le malheureux Prévost-Paradol, MM. Waddington, Wallon, Nisard, Taine, Jules Simon, Ollé-Laprune, Ernest Desjardins, Michel Bréal, Maspero, Henri Martin, Vacherot, Renan!

La poésie, l'histoire ancienne et moderne, la philosophie, la littérature, les sciences examinées dans leurs principes, voilà le vaste champ d'études qui a été parcouru et fouillé dans tous les sens. Pour trouver à y glaner encore, il faudra bien du mérite aux *docteurs* de l'avenir. Le progrès résultera d'une lutte courtoise entre les rivaux passés et les jeunes ambitieux soutenus, il est vrai, par les découvertes qui s'accomplissent et s'accompliront dans le domaine de l'épigraphie et de la philologie, comme dans les sciences géographiques et naturelles, bien qu'au premier abord elles ne paraissent guère avoir de rapport avec les études littéraires.

Il n'est pas jusqu'aux romanciers, soucieux de donner à leurs récits quelque couleur locale, qui n'aient à mettre en contribution plusieurs des thèses soutenues par six cent quatorze docteurs depuis 1810. Quelle mine précieuse, entre autres, que l'*Histoire des races maudites de la France et de l'Espagne* par Francisque Michel! L'Inde n'a pas le monopole des *parias*. Les cagots, *aliàs colliberis*, chuctas, vacquéros, cacous et calos, ces maudits de l'Occident, n'avaient pas un sort plus enviable.

D'aucuns, s'intéressant aux malheurs de Marie Stuart, voudront savoir si elle a été abandonnée ou défendue par Henri III. Et qui ne voudrait connaître quel fut le fruit des négociations laborieuses, des ténébreuses intrigues de Pierre de Vignes, de Marini, de la princesse des Ursins? Il n'est pas jusqu'aux merveilleux ou jusqu'aux théories de Gall et de Spurzheim, qui touchent de si près à la physiologie, sur lesquelles on ne possède des dissertations.

Préférez-vous rester dans le domaine de l'antiquité, et vous vient-il à la mémoire l'apostrophe irrévérencieuse de Boileau à l'adresse d'Alexandre,

De cet écervelé qui mit l'Asie en cendre;

vous pouvez vous laisser persuader par l'ancien recteur de l'académie de Nancy, J.-J. Guillemin, qu'aucune conquête ne fut ni moins sanglante ni plus utile que celle du héros macédonien qui, à vrai dire, n'asservit pas l'Asie, mais recula jusqu'à ses limites extrêmes les bornes de la Grèce. Alexandre commença cette grande entreprise en fondant des villes et des colonies, qui existent encore, en creusant des ports et en couvrant d'un réseau de routes l'immense empire des Perses. Après sa mort, Lysimaque, Antigone, Séleucus et leurs successeurs continuèrent son œuvre dont une partie a résisté au temps et aux invasions.

Malheureusement, il faut l'avouer, le travail de collection et d'analyse entrepris par MM. Mourier et Deltour contient beaucoup d'inexactitudes. Certaines thèses ne se présentent pas dans l'ordre de leur soutenance, d'autres semblent avoir pour auteurs des professeurs en activité de service et morts plusieurs mois avant que la notice fût sous presse; mais une omission plus grave consiste à avoir complètement passé sous silence M. Clédat, ancien élève de l'École des chartes et de l'École pratique des hautes études, ancien membre de l'École française de Rome et actuellement professeur à la faculté des lettres de Lyon.

M. Clédat a présenté, dès 1878, deux thèses qu'il a soutenues à la Faculté de Paris, le 17 février 1879.

Sa thèse latine a pour titre : *De fratre Salimbene et de ejus chronicæ auctoritate.* Sa thèse française a trait au *rôle historique de Bertrand de Born* (1175-1200).

Voici les points qui y sont traités : Sources de l'histoire de France pendant la seconde moitié du XIIe siècle. — Premières années de Bertrand de Born. — État des possessions anglaises en France. — Les premiers sirventes. — Révolte des barons d'Aquitaine contre Richard en 1176. — Le Sirvente de 1177 pour le comte de Toulouse. — La ligue de 1181 contre Richard. — Scission entre Richard et ses frères. — Mort du jeune roi. — Le siège d'Hautefort. — Les sirventes contre le roi d'Aragon. — Bertrand de Born et Maëns de Montignac. — Sirventes politiques de 1183 à 1187. — Guerres entre Philippe Auguste et Henri II. — La croisade de 1190 et les luttes qui suivirent entre Philippe-Auguste et Richard Cœur de Lion. — Poésies diverses. — Mort de Bertrand de Born. — Pièces fausses attribuées à Bertrand de Born. — Conclusion

Ces deux thèses, imprimées à Lyon et publiées par Thorin, semblent épuisées ; du moins ne se trouvent plus chez cet éditeur. C'est à la bibliothèque de l'Université, à la Sorbonne, que nous avons pu les consulter. H. G.

**Édition populaire. — De l'éducation,** par Herbert Spencer. 1 vol. Germer Baillière.

Ce petit volume n'est pas un traité de pédagogie ; c'est la réunion de quatre articles publiés à une assez grande distance dans diverses revues anglaises, mais il se trouve que ces fragments contiennent, sous une forme vive et originale, l'esquisse d'une philosophie de l'éducation. L'unité de pensée y est forte, la trame continue, et a suffi de rapprocher ces morceaux épars pour en faire un livre digne d'être lu et médité. Le sujet est non pas épuisé, mais effleuré. Cependant aux traces qu'il laisse dans l'esprit on s'aperçoit vite que l'auteur est entré fort avant dans l'étude du problème. Spencer est du petit nombre de ces penseurs qui ont le don d'éveiller la pensée d'autrui et d'y déposer des germes féconds. Son livre en est la preuve.

La commission instituée au ministère de l'instruction publique pour dresser un catalogue de livres à placer dans les bibliothèques pédagogiques a pensé que cet ouvrage devait être signalé à l'attention des instituteurs. Elle a désiré qu'il fût mis à leur portée. On a en conséquence allégé le volume original de quelques parties qu'on aurait mieux fait de ne pas supprimer. Spencer est un sociologue que l'on n'approche pas en vain. La lecture de son petit livre est une de ces études excitatrices de l'intelligence qui, loin d'accabler l'esprit ou de l'endormir dans le calme de la vérité connue, le stimulent, l'avivent, l'inquiètent, l'obligent à chercher. On a dit de certaines lectures et de certaines sociétés qu'on en sortait meilleur. L'instituteur et le père de famille, après avoir médité sur l'œuvre de Spencer, se sentiront plus aptes à penser, plus avides de réflexion et de recueillement, plus pénétrés de la grandeur de leur tâche. Cela a donc été une faute de mutiler l'œuvre d'un aussi grand philosophe.

Cette édition populaire se distingue de l'édition originale, qui remplit un volume in-8°, par une révision scrupuleuse de la traduction et par l'adjonction de sommaires et de notes. Les sommaires facilitent à l'instituteur une analyse méthodique de la doctrine et la recherche toujours si profitable de l'enchaînement des idées. Les notes sont destinées à éclaircir ce que peuvent présenter d'obscur, pour le public spécial auquel elle est adressée, certaines allusions, certains noms propres, certains faits relatifs à la société anglaise. M. C.

**L'Éducation dès le berceau.** Essai de pédagogie expérimentale, par Bernard Perey. Paris, Germer Baillière et Cie, 1880. 8°.

Les parents, les mères surtout, feront bien de lire et de méditer ce livre. Il est plein d'enseignements puisés aux sources mêmes de l'observation. L'auteur, libre des préjugés de toute nature qui pèsent encore si lourdement sur la société, étudie l'enfant et les phénomènes de l'enfance à un point de vue purement scientifique. Il épie les premières manifestations de la sensibilité, de l'intelligence, de la conscience de soi-même, et, sur ces faits soigneusement recueillis et vérifiés, établit des règles précises qui seront d'un grand secours à tous ceux à qui est dévolue la tâche délicate d'élever, dès le berceau, ces petites créatures qui seront des hommes. Le plan de l'ouvrage dénote un esprit philosophique habitué à l'analyse et plié aux procédés de la méthode. De l'éducation des sens chez le tout jeune enfant, M. Bernard Perez passe à la culture des émotions intellectuelles, comme d'une cause on passe à son effet : il étudie ensuite les liens qui existent entre la sensibilité et l'activité ; puis, considérant l'enfant, non plus dans les rapports qu'il soutient avec lui-même, mais dans ses relations avec l'humanité dont il est déjà membre, l'auteur décrit ce qu'il dénomme justement les émotions sociales, telles que la sympathie, l'instinct d'imitation, la jalousie, la colère, et arrive logiquement au dernier chapitre de son livre consacré au tableau du développement du sens moral.

Nourri de la lecture des ouvrages des grands éducateurs, depuis J.-J. Rousseau jusqu'à Mme Necker de Saussure, et de tous les philosophes qui ont écrit sur la condition physiologique et intellectuelle des enfants, depuis Locke jusqu'à Herbert Spencer et Darwin, M. Bernard Perez n'adopte pas leurs opinions sans les contrôler. Ses propres travaux le mettent à même de confirmer, de critiquer et parfois de repousser les doctrines des maîtres qui sont venus avant lui. Ce livre est bourré de faits intéressants, caractéristiques de l'enfance, de ses goûts, de ses penchants. Il y a une quantité d'anecdotes naïves et charmantes auxquelles il sait presque conserver la fraîcheur et le charme qui sont le bien propre de messieurs les bébés. Il est fâcheux que le style porte de ci et de là des traces de négligence qu'il eût été

facile de faire disparaître. « Je t'avais bien defendu de ne pas y toucher, » dit-il quelque part pour gronder un enfant qui s'était brûlé en maniant des allumettes. Ailleurs il parle d'un petit garçon de cinq ans, « que j'ai, dit-il, beaucoup connu tout le temps de ma vie ». Avouez que la phrase est digne du *baby* qui l'inspire.

Ces petites taches, que nous devions relever, n'ôtent rien à l'importance de l'ouvrage, qui a le grand mérite de laisser de côté, ou même de combattre, les légendes mystiques et contradictoires dont on obscurcit presque toujours la délicate intelligence des enfants, et d'envisager l'éducation à un point de vue raisonnable et pratique, comme une science de la plus haute portée, grâce à laquelle on sèmera et fera germer dans le cerveau du petit être les sentiments et les idées qui feront de lui un homme et un citoyen.

BERNARD-HENRI G.

# QUESTIONS MILITAIRES

**La taotique des trois armes,** *principes généraux d'une tactique rationnelle de combat*, par G. MAZEL, ancien officier d'infanterie, avec une carte et 21 croquis. Paris, Berger-Levrault et Cie, 1880.

Nous avons aujourd'hui beaucoup d'écrivains militaires; il faut même avouer que depuis dix ans, peut-être à cause de la loi de l'obligation du service à tous les citoyens, le besoin d'écrire a pris bien des gens qui auparavant n'y pensaient guère; eh bien! nous sommes loin de nous en plaindre.

Sur la quantité de travaux faits, d'ouvrages publiés, il y en a un grand nombre qui sont fort remarquables, et même ceux qui ont une moindre valeur sont utiles en ce sens qu'ils sollicitent à ces études spéciales et obligent ceux qui savent à faire profiter la masse de leur instruction personnelle.

Nous aurions mauvaise grâce à ranger l'ouvrage de M. Mazel parmi ces derniers.

Au contraire, depuis longtemps que nous lisons et examinons les livres militaires qui nous passent entre les mains, il ne nous avait été donné d'en rencontrer un qui nous fît autant de plaisir, et surtout qui satisfasse davantage au besoin que nous éprouvions, au même degré que l'auteur, de critiquer les théories officielles actuellement en usage.

Ce n'est pas la base même que nous attaquons; il a, en effet, été démontré que le système à adopter était bien celui qu'on a eu en vue; l'ordre dispersé a succédé, en tactique, avec raison à l'ordre serré, mais sous prétexte, sans doute, que nous sommes en ce moment dans une période transitoire, période d'essai autrement dire, on n'a pas osé étendre, suivant la logique, la pratique du système jusque dans ses limites extrêmes.

Cette période transitoire ne peut pourtant s'éterniser, et si les exercices étaient faits d'une manière sérieuse, si les études étaient poursuivies, on jugerait bien que la chose est bonne et applicable en grand, et que c'est surtout dans les grandes manœuvres qu'il serait possible de former les officiers supérieurs à la pratique indispensable pendant la paix en vue de la guerre. Expliquons-nous un peu pour que nos lecteurs comprennent bien notre pensée, tout en les renvoyant au livre lui-même pour tous les détails qu'il nous est impossible de leur donner ici.

Les théories pour les exercices de compagnies et de bataillons sont basées sur l'ordre dispersé, mais lorsqu'on arrive à celles qui traitent les manœuvres de brigades, de divisions, de corps d'armée et d'armées, on voit avec étonnement que les idées d'ordre dispersé sont abandonnées et qu'on préconise une sorte de système mixte qui a tous les défauts de l'ancien et du nouveau, sans en avoir aucun des avantages.

Il est pourtant une vérité mathématique applicable surtout en ces questions, c'est qu'on doit raisonner du petit au grand, et que ce qui est bon pour une compagnie ou un bataillon l'est également pour une division ou un corps d'armée, la partie composant le tout par simple agglomération, les autres circonstances restant égales d'ailleurs.

Un cours d'art militaire serait évidemment déplacé dans ces colonnes, et nous n'avons pas la prétention d'en faire un, mais des raisonnements basés sur le bon sens ont leur place partout, et nous savons aussi que nous nous adressons à des lecteurs qui ont été, sont ou seront soldats, par suite ne peuvent être complètement indifférents aux questions militaires lorsque nous les traitons ici.

Le livre de M. Mazel traite non seulement de l'infanterie, mais de la cavalerie et de l'artillerie, et il applique à toutes les armes les principes qu'il déduit d'une application absolue d'un ordre qui a été reconnu jusqu'à nouvel ordre comme le plus pratique, eu égard à l'état actuel de la science des armes.

Les principes élémentaires et bien vrais sur lesquels il base tous ses raisonnements sont les suivants:

La densité des formations est en raison inverse du perfectionnement des armes.

La formation de combat doit permettre l'utilisation complète et simultanée de toutes les forces disponibles.

En énonçant simplement les deux préceptes ci-dessus, je résume l'œuvre de M. Mazel, et j'en prouve l'importance et la valeur; c'est la meilleure manière d'appeler l'attention des intéressés sur un travail qui a toutes nos sympathies personnelles.

E. D'AU.



**Les lectures du soldat.** Livre de lecture courante à l'usage de l'armée. 1 volume in-12 cartonné de 215 pages. Paris, Delagrave, 1880.

Voici un petit ouvrage d'apparence modeste, analogue aux classiques de nos jeunes lycéens. C'est bien en effet le classique du soldat, car il lui parle d'honneur et de patrie. Il fut un temps, bien près de nous encore, où l'on ridiculisait tout en France; le surnom de *chauvin*, que l'on donnait à ceux qui avaient la foi militaire, était un terme de mépris; on ne prenait goût qu'aux parodies, à la cascade, et le grand fantôme de la république universelle et de la fraternité des peuples était présenté chaque jour à nos soldats par des hommes plus soucieux de faire triompher leurs théories socialistes que d'inspirer à notre jeunesse française des sentiments patriotiques. 1870 est venu, et au milieu de sa fatale lueur s'est dressé le spectre de la Patrie. On a vu ce qu'étaient ces peuples de frères qui bombardaient nos villes ouvertes et pillaient nos demeures. Si la guerre a causé bien des désastres, du moins elle a eu cet avantage de nous faire rentrer en nous-mêmes et de nous rappeler le culte de notre pays. Donner au soldat une lecture saine, attrayante et qui lui rappelle les hauts faits de ses aînés dans la carrière, tel est le but du petit volume que vient de faire paraître la librairie Delagrave. C'est une suite de récits militaires empruntés à nos plus glorieuses annales et qui exalteront tout ce qu'il y a de noble et de généreux dans l'âme du soldat français. Patrie et patriotisme. — Armée et drapeau. — Vertus militaires du soldat. — Ses souffrances et ses privations. — Éducation physique et instruction militaire. — Récits de la dernière guerre. Tels sont les différents ordres d'idées sur lesquels sont groupés les anecdotes et récits dont se compose cet excellent petit livre, qui sera, nous l'espérons, entre les mains de tous nos soldats. Ce n'est pas tout de réorganiser l'armée, il est un facteur indispensable sans lequel tous nos efforts seraient superflus; ce facteur, c'est l'âme humaine qu'il faut aussi régénérer et amener à la pratique des vertus militaires, les plus nobles entre toutes.

C. M.

**Carnet de renseignements** à l'usage des officiers du génie en campagne, par Klippfel et Duval-Laguierce, capitaines du génie. 1 volume in-18 cartonné de 320 pages. Paris, J. Dumaine, 1880.

Les aide-mémoire ont une incontestable utilité. Résumé analytique de tout ce que doit connaître un officier, ils ne peuvent remplacer en temps de paix les règlements et les ouvrages de fonds, mais ils en contiennent la substance sous un petit volume, et à ce titre sont très précieux dans les temps de guerre où le bagage de l'officier doit être réduit au strict nécessaire. Il existe déjà un aide-mémoire du génie bourré de chiffres et de notions sur des sujets dont on n'a nul besoin en campagne. Deux officiers du génie ont eu l'idée d'en extraire les parties les plus importantes, de remanier le plan général de l'ouvrage, et dans le *Carnet de renseignements* qui paraît aujourd'hui ils nous donnent une petite encyclopédie des plus pratiques pour le service en campagne. Ainsi, ils ont laissé de côté tout ce qui concerne les travaux d'attaque et de défense des places et en général tous les travaux de longue haleine, pour l'exécution desquels les officiers ont le loisir de consulter les ouvrages plus complets.

Ce petit manuel est divisé en trois parties : la première comprend des généralités sur le service en campagne et les renseignements spéciaux sur le matériel des parcs du génie; la deuxième, les transports par chemin de fer, les marches, les travaux de campagne et les ponts militaires; la troisième, les principes d'administration et de comptabilité. Ce carnet répond donc entièrement au but pour lequel il a été composé; des pages blanches intercalées dans le texte permettent les annotations supplémentaires inspirées par les besoins du moment; une peau d'âne qui fait corps avec le livre peut servir d'agenda. En résumé, modicité de prix, format commode, renseignements des plus pratiques, telles sont les qualités qui recommandent ce travail à l'attention des officiers du génie.

C. M.

**De l'Éducation morale du soldat,** par Carlo Corsi, colonel d'état-major dans l'armée italienne, traduit par N. Couart, capitaine d'artillerie. 1 vol. in-8° de 223 pages. Paris, J. Dumaine, 1880.

L'histoire de ce livre est assez curieuse. Écrit en 1855 à Florence, il fut publié sous le voile de l'anonyme. La minuscule armée toscane d'alors l'accueillit avec indulgence; puis il resta comme mort pendant quelques années, oublié même par l'auteur. Un beau jour, il fut ressuscité par une revue militaire italienne qui en publia quelques pages sans en connaître le père. « C'est ainsi que le hasard, dit l'auteur, me rappela le fils oublié, et plusieurs de mes amis me conseillèrent de le reconnaître publiquement et de le publier. »

Mais les temps avaient changé; il fallut le refondre et c'est ce que l'auteur a fait bien discrètement, car ce qu'il a écrit jadis est de tous les temps et peut s'appliquer à toutes les nations. Ce livre, qui ne semble s'appliquer qu'au soldat, est une analyse profonde du cœur humain, et, dans un langage facile, imagé, familier quelquefois sans jamais être trivial, le colonel Corsi nous fait un véritable cours d'éducation.

On sait combien l'Italie, unie nominalement sous la cocarde tricolore, offre encore de contrastes, de rivalités sourdes entre ses différentes races. Le travail d'unification, politiquement opéré, ne se fait entre les anciennes provinces que très lentement; l'armée est incontestablement le meilleur véhicule des idées patriotiques, et, par son organisation, par le mélange qu'elle sert à accomplir entre les hommes du nord et ceux du midi, elle contribue bien plus sûrement que tous les décrets possibles à la réalisation de cette grande œuvre. Aussi l'*éducation morale* du soldat s'impose-t-elle plus que partout ailleurs; et, en publiant cet ouvrage, le colonel Corsi

a fait un livre des plus patriotiques. Les Italiens non seulement auront à gagner à sa lecture, mais encore tous ceux qui ont à conduire des hommes, car tous les sentiments généreux, tous les mobiles de l'âme humaine y sont étudiés, mis à nu comme sous le scalpel du chirurgien.

C'est ainsi qu'une suite de monographies nous présente successivement la compagnie, les soldats, bons ou mauvais, les conscrits, le capitaine. Puis, passant à des sujets d'un ordre plus général, le colonel aborde les grandes questions de la religion dans l'armée, de la patrie, de l'État, du drapeau, de la fraternité militaire, etc. De nombreuses anecdotes empruntées à sa vie militaire, quelques dialogues supposés où le soldat est mis directement en scène, enlèvent au récit ce qu'il pourrait avoir de trop dogmatique et font de cet ouvrage, sérieux dans le fond, une lecture fort attrayante. C. M.

# BEAUX-ARTS

## ARCHÉOLOGIE — ARCHITECTURE — MUSIQUE

**Biographie universelle des Musiciens**, par J.-Fétis, supplément et complément, publié sous la direction de M. Arthur Pougin. 2 vol. Firmin-Didot.

Il y a quarante ans, Fétis publia une *Biographie des musiciens*. Vingt-trois ans plus tard, il commença la seconde édition de cette biographie avec un tel remaniement, que son ouvrage sembla un ouvrage nouveau. Dans toute l'Europe, comme en France, l'œuvre fut bien accueillie. Mais elle contenait une Biographie des musiciens classiques et consacrés et était fort incomplète pour les représentants de l'art contemporain. Cette défectuosité a été rendue chaque année plus sensible, surtout en présence des dictionnaires biographiques de MM. Vapereau et Hachette, qui constamment guettent les personnalités qui s'éveillent à la notoriété, et sans cesse se mettent au courant de la curiosité du lecteur. MM. Pougin et Didot ont voulu que la *Biographie des Musiciens* de Fétis participât aussi à ce renouvellement de l'art et de la vivante contemporanéité, et le supplément biographique de M. Pougin est venu satisfaire la légitime incistance des érudits qui veulent, au milieu du croisement international de l'art par lequel se caractérise de plus en plus notre époque, être tout de suite informés des faits, des livres et des hommes.

M. Pougin est un digne successeur de Fétis. Comme lui, il est un terrible rassembleur de documents et d'informations, et l'on peut dire qu'il a été le plus sévère critique que Fétis ait rencontré, précisément parce qu'il marchait dans la même voie, et que tous les deux connaissaient parfaitement la matière. M. Pougin déclare qu'il a été effrayé de la responsabilité qui allait peser sur lui, lorsque la direction de ce grand travail lui a été proposée. C'est qu'il est très difficile en effet, et peut-être même impossible, de tout découvrir, de tout savoir, lorsqu'on veut continuellement remettre à jour ce flot mouvant et progressif des invidualités qui sans cesse se remplacent et se succèdent.

En général, dans la biographie française, l'auteur n'oublie ni les hommes ni les œuvres. M. Pougin était là sur son terrain et il y est maître. Mais en Allemagne on lui reproche d'avoir assez imparfaitement connu les artistes nationaux partout dispersés et cependant de grande valeur, maîtres de chapelle, professeurs, virtuoses, compositeurs, écrivains, que l'Allemagne se vante de posséder. En France, tout se concentre à Paris; la musique compte peu de notoriétés en province. C'est tout le contraire en Allemagne. Mais l'information des biographes n'y rencontre pas plus de difficultés qu'en France, puisque la publicité y rayonne partout. Il en est de même en Angleterre, et nos touristes le savent bien. Quand ils rentrent en France, ils s'étonnent de l'ignorance où les Parisiens s'obstinent à se maintenir pour les artistes nationaux étrangers et pour les œuvres des compositeurs anglais, russes, scandinaves, italiens, espagnols, allemands, suisses. La musique de chambre est partout excellente en Europe, elle fourmille de compositeurs et de virtuoses émérites; mais comme les journaux ne s'occupent que des conservatoires célèbres, des théâtres lyriques et des virtuoses célèbres, les esprits irréfléchis imaginent que le mouvement musical n'existe, pour toute l'Europe, que dans l'opéra, les instincts et la virtuosité éclatante de quelques artistes, plus connus par la réclame que par le vrai et sérieux talent. L'esthétique musicale fournit à l'étranger une bibliothèque sans cesse accrue et renouvelée. Le professorat est surtout merveilleux et ne se confine pas seulemenl dans les conservatoires et les écoles officielles. Hommes et livres sont donc innombrables à l'étranger, dans la composition, dans la pédagogie, dans la virtuosité, et c'est notre mesquine curiosité au delà de nos frontières qui fait notre pitoyable ignorance, comme aussi nos préjugés sur les grands compositeurs et interprètes de l'étranger.

M. Pougin a vaillamment cherché à rendre son dictionnaire complet. Il a réussi à peu près pour la France. Ses efforts n'ont pas toujours été couronnés de succès pour l'étranger. Mais si l'on compare son premier volume au second, on pourra s'assurer qu'à la seconde édition il se sera mis en état de rendre sa biographie contemporaine étrangère aussi complète qu'elle peut l'être dans un ouvrage de ce genre. Son premier volume comprend 480 pages. Et il a paru seul. L'expérience de ce ballon d'essai a profité à

l'auteur, et son second volume contient 691 pages. Les documents y sont plus abondants, l'exposition de l'œuvre des compositeurs et des écrivains y est plus étendue, plus étudiée, mieux mise dans son vrai jour, l'information étrangère y fait moins défaut. Toutes les garanties y sont données pour l'excellente et à peu près irréprochable mise en œuvre d'une prochaine et inexorable revision.

Le succès de cet ouvrage est donc mérité et légitime. — L'impartialité y fait peut-être défaut. — M. Pougin a cru devoir mêler la polémique à la biographie. Dans un dictionnaire qui, avant tout, est œuvre d'information, la polémique n'est jamais à sa place. La bonne foi de l'auteur n'est nullement attaquée ici. Il a dit au début de la biographie que son livre est écrit avec bonne foi et sans passion. Il est sensible, en effet, en le lisant, que l'auteur cherche sans cesse à atténuer ses jugements, quand ils lui apparaissent trop écartés de la louange ou d'une bienveillante appréciation; comme nous, M. Ch. Bannelier remarque avec raison et autorité que la polémique trouve trop aisément place au même endroit du livre. « La polémique, dit-il, devrait être bannie au moins des biographies contemporaines, terrain brûlant où elle risque de devenir injuste et est presque toujours inutile. Fétis, qui n'a pas échappé à ce reproche, pourrait voir, s'il vivait encore, plus d'un de ses jugements bel et bien cassé. Nous regrettons sincèrement, par exemple, une notice comme celle que M. Pougin a consacrée à Camille Saint-Saëns. Cela manque de sang-froid. » M. Saint-Saens n'est pas seul maltraité dans un ouvrage qui, par sa spécialité même, devrait rester un terrain neutre, sans critique parasite et déplacée. Par exemple, M. Mathias de Lussy, qui du reste est cité avec éloge, y est pris à partie pour son beau traité de *l'expression musicale*. Pourquoi? l'important dans un dictionnaire biographique n'est-il pas d'avoir l'analyse bien faite d'un ouvrage capital, plutôt que l'opinion rapide et cursivement déduite du biographe. Ce que M. Fétis, M. Pougin ou M. Vapereau pensent de tel ou tel ouvrage nous importe peu. C'est le livre, c'est l'auteur, c'est l'ensemble d'idées de l'écrivain que nous voulons connaître et juger par nous-mêmes. Lorsqu'il nous convient de connaître les opinions de MM. Fétis, Pougin et Vapereau sur tel homme ou telle œuvre, nous lisons leurs livres spéciaux de critique. Mais, dans un dictionnaire biographique, nous réclamons avant tout la biographie, les choses, les œuvres, les hommes et les faits.

Les journaux étrangers signalent plusieurs artistes oubliés. Nous recueillons ici l'ensemble de ces oublis, non pour faire un reproche puéril aux recherches de M. Pougin et de ses collaborateurs, mais pour faciliter à l'édition prochaine le remaniement complémentaire. Nous citerons donc MM. Léopold Adice, Balleguier, de Boisjoslin, Ferlus, Soler, Villa, M^mes^ Jenny Maria, Poitevin, Moricourt, Félicie Paullet, Émilie Candeil), (de la musicale famille de Candeil), Palmyre Aelstrophius, etc., connus soit par des compositions remarquées, soit par une pédagogie émérite, soit par une virtuosité d'un certain éclat, soit par des publications d'esthétique ou d'enseignement louées et répandues en France ou à l'étranger. M. Ch. B. cite en outre Charles Holz, violoncelliste, ami de Beethoven, qui lui légua son quatuor d'instruments à cordes, Kreissle von Helborn, le biographe de Schubert, Hermann Lévy, Auguste Mannes et Hugo de Singer, tous les trois éminents chefs d'orchestre; Klindworth, pianiste et compositeur, connu pour son édition des œuvres de Chopin, N. Savart, acousticien, frère de Félix Savart, le P. Schubiger, auteur d'un article important sur l'antiphonaire de Saint-Gall, etc. — Dans la bibliographie a été oublié, au nom d'Alexandre Krans, son intéressant ouvrage sur la musique japonaise, au nom d'Alexandre Thayer, le catalogue des œuvres de Beethoven, etc.

M. Pougin, pour tenir ses prochaines éditions au courant, fait appel à tous les publicistes français et étrangers. C'est le moyen d'être bien informé. L'expérience l'amènera à supprimer l'expression de ses jugements favorables ou sévères, auxquels il peut d'ailleurs donner place dans ses livres et dans les journaux; ici il écrit ce qu'il importe de trouver dans son dictionnaire, c'est la biographie exacte, complète, tenue au courant, la bibliographie bien analysée, le mouvement musical partout intéressant et revêtant partout des formes différentes. M. Pougin met tant de bonne volonté à atténuer ses sévérités qu'on ne peut guère les lui reprocher. Il les entoure de louanges, de phrases comminatoires. Il déclare que ce n'est que son jugement qu'il exerce, que le jugement n'est pas définitif; c'est du *oui* et du *non* qu'il donne à la fois, du vinaigre et du miel, ambiguïté qui prouve que son instinct est juste, et lui montre bien le péril de la critique et de la polémique dans un dictionnaire biographique. Par patriotisme, il méconnaît Wagner. Par patriotisme, on méconnaît Berlioz à Berlin. L'art a-t-il rien à gagner à ces injustices systématiques, que ne justifie même pas le chauvinisme? Wagner, comme Berlioz, se trouvent aujourd'hui avec Saint-Saëns et Massenet, Beethoven, Mozart, Bach, Boccherini et Hændel dans toutes les bibliothèques musicales. Seuls, quelques journalistes intéressés disputent encore sur le génie de ces grands hommes qui ont renouvelé l'art autochtone, l'un en France, l'autre en Allemagne. Pourquoi un dictionnaire biographique entre-t-il dans ces querelles autrement que pour les signaler et expliquer par elles le mouvement ethnographique de l'art?

M. Pougin, comme M. Fétis, a encore oublié, et sans doute volontairement, les hommes célèbres, les philosophes, les historiens, les romanciers, qui avaient écrit des pages remarquables sur la musique. Il cite à bon droit M. Champfleury. Pourquoi pas Balzac, M^me^ George Sand et les autres? Quinet, Michelet ont, dans leurs derniers livres, écrit d'innombrables pages sur la musique; pourquoi ne pas les signaler? P. Leroux, M^me^ Deshoulières, M^me^ Clémence Royer, M. Louis Lucas, Schopenhauer ont publié sur la musique des chapitres entiers d'esthétique. Pourquoi ne pas en informer le lecteur? Ce ne sont pas des technologues,

il est vrai, mais ils sont esthéticiens, et puisqu'ils ont élucidé cette ouverture spéciale de l'esprit qui est le sentiment lyrique, il est juste, il est indispensable qu'ils trouvent place dans une biographie des musiciens et dans une bibliographie de la musique?

M. C.

**Eugène Fromentin, peintre et écrivain,** étude biographique et critique, par LOUIS GONSE. 1 vol. in-8° de 360 pages, orné de 16 gravures hors texte et de 55 gravures dans le texte d'après des dessins et des peintures du maître. Paris, A. Quantin, 7, rue Saint-Benoît, 1881. Prix: 30 fr.

Dans la série des grandes études entreprises sur les principaux artistes qui ont illustré la France au XIXe siècle, le *Fromentin* de M. Louis Gonse, directeur de la *Gazette des Beaux-Arts,* occupera certainement une place importante. Le peintre de l'Algérie, l'écrivain du *Sahara,* du *Sahel* et des *Maîtres d'autrefois* demandait une étude approfondie que M. Gonse, par sa situation personnelle et ses relations avec la famille de l'artiste ainsi que par ses voyages en Afrique qui lui ont donné l'occasion de voir les aspects que Fromentin avait peints ou décrits, pouvait seul peut-être songer à poursuivre dans tous ses développements. Le travail étendu qu'il vient d'achever et qu'a édité avec luxe l'habile et intelligent éditeur de tant de beaux livres d'art, M. Quantin, ne laisse plus guère à glaner derrière lui. C'est une étude complète de l'homme, de l'artiste et de l'écrivain.

M. Gonse, tout en poussant son analyse aussi loin que possible, a voulu que cet ouvrage, qu'on pourrait appeler le Fromentin posthume, occupât constamment le premier plan dans son livre. Grâce au concours empressé de quelques amis de l'artiste et à la libéralité de Mme Fromentin, il a pu donner en nombre considérable les notes de carnets, les souvenirs intimes, les lettres, — surtout la série si précieuse de celles qui furent adressées à George Sand, avec quelques-unes des réponses, — et les fragments inédits, parmi lesquels il faut citer une longue pièce de poésie écrite en 1841, un *programme de critique,* une étude sur l'*Ile de Ré,* commencée pour la *Revue des Deux Mondes,* et les notes prises au jour le jour pendant un *Voyage en Égypte.* Cette dernière œuvre, qui ne comprend pas moins de 80 pages d'impression, est du plus piquant attrait et de tous points digne de la mémoire littéraire de Fromentin.

L'illustration de ce livre a été l'objet des plus grands soins; elle a été entièrement empruntée à l'œuvre de Fromentin. Les têtes de pages, les lettres, les culs-de-lampe ont été choisis de telle sorte qu'ils paraissent avoir été dessinés par Fromentin pour ce but spécial et dans la chronologie même du texte. Nous ajouterons que cet ouvrage, imprimé sur très beau papier et illustré de plus de 70 reproductions, est mis en vente à un prix très modéré, qui le rend accessible à toutes les bibliothèques d'art.

**La corporation des ménétriers et le roi des violons,** par EUGÈNE D'AURIAC. Brochure in-8° de 57 pages. Paris, Dentu.

On a usé beaucoup d'encre et l'on a beaucoup écrit au sujet de la fameuse corporation des ménétriers et de la non moins fameuse et ridicule royauté des violons, depuis le très curieux *Abrégé historique de la Ménestrandie* publié en 1775, jusqu'à la *Confrérie de Saint-Julien des Ménétriers* de M. Antoine Vidal et à l'opuscule fort intéressant de M. Ernest Thoinan: *Louis Constantin, roi des violons,* dont l'apparition est toute récente. M. Eugène d'Auriac a résumé avec beaucoup de clarté, dans la brochure qu'il vient de livrer au public, tout ce qu'on savait sur ces deux questions, qui se touchent et s'enchevêtrent, et il a soigneusement recueilli et groupé tous les renseignements qui étaient épars de divers côtés. On aurait souhaité peut-être que, placé, par sa qualité de bibliothécaire, aux sources mêmes des documents et des informations, il apportât quelques éléments nouveaux à l'histoire encore un peu mystérieuse de nos anciens joueurs d'instruments, sans se contenter de son travail de réunion et de condensation. Tel qu'il est toutefois, l'écrit de M. d'Auriac ne laissera pas que d'être utile, et il sera difficile désormais de s'occuper de ce sujet sans y avoir recours et sans le consulter, ne fût-ce qu'à titre de point de départ et de point de repère.

A. P.

**Histoire anecdotique du piano,** par SPIRE BLONDEL. Brochure in-8° de 48 pages. Paris, aux bureaux de la *Revue britannique.*

Voici un petit résumé historique du piano qui est bien fait, intéressant, substantiel et utile. L'auteur est un amateur, inconnu jusqu'ici dans le monde de la musicographie; son écrit n'en est pas moins digne d'attention, et, pour être exempt de tout pédantisme, il n'en est pas moins solidement construit et informé d'après les meilleures sources. M. Blondel a indiqué fort justement que le piano, dernier mot d'une série de transformations successives, devait sa première origine tout à la fois au monocorde, au psaltérion et au tympanon, lesquels avaient engendré tour à tour le clavicorde, la virginale, l'épinette et enfin le clavecin, d'où le piano est sorti avec tous ses perfectionnements, grâce aux recherches, aux travaux et aux découvertes des Marius, des Schrœter, des Cristofori, des Silbermann et des Érard. M. Blondel a retracé clairement l'historique de ces transformations dans les divers pays: France, Italie, Allemagne, où elles se sont produites soit successivement, soit simultanément, il a indiqué tous les facteurs à qui l'on devait soit des améliorations, soit d'utiles découvertes, enfin il a rappelé les noms des artistes qui se sont le plus distingués dans le jeu des instruments décrits par lui avec un soin digne d'éloges. Ce n'est pas là certainement une histoire complète du piano, et telle n'était pas d'ailleurs l'intention de l'écrivain; mais cela y achemine, et il semble que M. Blondel, ainsi préparé

par ce travail préliminaire, serait maintenant plus à même qu'aucun autre de retracer cette histoire dans tous ses détails, et de nous l'offrir avec tous les développements qu'elle comporte. C'est un souhait que nous exprimons ici, et que nous serions heureux de lui voir réaliser.

A. P.

**L'Artois souterrain.** Études archéologiques sur cette contrée depuis les temps les plus reculés jusqu'à Charlemagne, par AUGUSTE TERNINCK, correspondant du ministère de l'instruction publique, de la commission de topographie des Gaules, de la Société des antiquaires de France, de l'Académie d'Arras, de la Société royale de Gand, etc. — 4 vol. in-8°. Arras, 1878-1880-1881.

Ces quatre volumes, publiés à plusieurs mois d'intervalle les uns des autres, et commencés en 1878 pour finir au commencement de l'année 1881, contiennent une étude aussi complète que possible des richesses archéologiques contenues dans notre province française de l'Artois.

La plupart des renseignements donnés par l'auteur lui viennent de ses travaux et de ses recherches personnels; c'est lui qui a entrepris les fouilles qui l'ont amené à des découvertes aussi intéressantes pour l'histoire du passé.

Comme la plupart des contrées d'Europe, aujourd'hui peuplées par les races latines, l'Artois a commencé par être occupé par des hordes barbares envahissantes, qui paraissent être venues ou du nord de l'Europe, ou peut-être même de l'Asie.

Ces premiers occupants furent remplacés par d'autres, et c'est la succession de ces peuplades qui a pu être suivie par l'auteur en raison même des débris de toute nature laissés par elles dans l'intérieur du sol, soit dans les demeures qui ont survécu aux siècles en tout ou partie, soit dans les tombeaux, plus nombreux et plus résistants que ne l'ont été les habitations des vivants.

La nature des débris a non seulement caractérisé des races, mais encore des époques, et les objets les plus remarquables sur l'examen desquels ont pu porter les observations de l'auteur sont les instruments de ménage et de guerre et les poteries.

Cette terre du nord est spécialement féconde en productions archéologiques, et en dehors de M. Terninck, dont nous nous occupons ici, il nous faut tenir compte des travaux considérables entrepris et menés à une heureuse fin par la Société des antiquaires de la Morinie, à Saint-Omer, lesquels se sont aussi spécialement occupés de l'exploration des monuments de la Flandre et de l'Artois.

Le musée gallo-romain de Saint-Germain-en-Laye, fondé sous le règne de Napoléon III, est aussi fort riche en spécimens de provenance de cette région; mais le classement fait défaut, et il est impossible, par l'examen des objets exposés, de reconstituer une époque absolument déterminée ni une peuplade spéciale.

Le livre de M. Terninck, avec ses cartes, avec ses planches, est bien autrement intéressant et instructif qu'un musée dans lequel on voit bien la réunion d'un certain nombre de débris appartenant à l'âge de pierre, mais qu'il faut regarder avec les yeux de la foi, et sans avoir à l'appui un ouvrage vous donnant des renseignements suffisants pour établir l'origine, l'usage, et la nature de chaque instrument, arme ou ustensile exposé.

Tout en étant l'œuvre d'un savant spécialiste, les livres de M. Terninck se lisent avec facilité, avec intérêt; les descriptions sont claires, les déductions aussi nettes que possible, et les curieux en choses d'autres temps sont heureux de se trouver comme dans un musée où tout est mis à leur portée.

De plus, les œuvres de cette nature ont une importance que nous aimons à constater. Outre qu'elles établissent que le sol habité par nous aujourd'hui, l'a été autrefois par des races d'une civilisation avancée, quoique peu comparable à la nôtre, elles prouvent aussi que la terre de France renferme des richesses scientifiques en quantité suffisante pour donner du travail à bien des générations d'érudits, sans compter que nous laisserons, à notre tour, pour l'avenir, des traces remarquables pour les études de nos arrière-neveux, si nos autres œuvres venaient à être détruites par quelque cataclysme considérable à la surface de la terre.

C'est dans le sein de cette dernière que se trouvent en dernier ressort les livres que la nature tient toujours ouverts pour la science et pour l'histoire des races disparues, qu'elles aient duré peu ou prou.

Les travaux consciencieux de la nature de celui de M. Terninck ont droit à tous les éloges de ceux qui pensent que ce n'est jamais perdre son temps que de le passer en recherches sur les époques écoulées: bien des erreurs assurément naissent de raisonnements qui ne peuvent se baser que sur des éléments à moitié détruits ou en quantité insuffisante, mais la plupart du temps, la discussion publique entre savants finit par établir la vérité, et tout le monde en profite.

Les quatre volumes de *l'Artois souterrain* suivent les différentes époques de transformations de cette province sous l'occupation des peuples qui s'y succédèrent. Rien n'est plus intéressant que de se rendre compte, avec l'auteur, et en suivant ses raisonnements des débris que chacun d'eux a laissés, pour ainsi dire incrustés dans le terrain, dénonçant à la fois et son passage, et l'époque, en même temps que les habitudes, le caractère, les mœurs, et le degré de civilisation qu'il est possible de lui attribuer.

E. D'AU.

**Instruments et musiciens,** par LÉON PILLAUT, avec une préface, par ALPHONSE DAUDET. 1 vol. gr. in-18. Paris, Charpentier, 1880.

Ceci est un volume de mélanges, un recueil d'articles relatifs à la musique, publiés à droite et à gauche, dans divers journaux, et réunis sous un titre collectif. Ce n'est pas un livre au sens strict du mot,



un livre dont toutes les parties se tiennent et dans lequel on puisse chercher l'unité de sujet et de pensée; la seule unité est celle qui consiste dans l'amour de l'art charmant qui a inspiré ces pages diverses et qui les a groupées ensuite en un faisceau solide sous la forme d'un volume de près de 400 pages. Chose extraordinaire, M. Pillaut est musicien! Je dis « extraordinaire », parce qu'à entendre certains écrivains aussi ignorants en musique que prétentieux sous ce rapport, il nous serait précisément interdit, à nous autres musiciens, de parler de l'art que nous chérissons, et les profanes seuls seraient aptes à le faire. Mais ce n'est ni le lieu ni le cas de soutenir une thèse sur ce sujet intéressant. — Il y a un peu de tout dans le volume de M. Pillaut: d'abord une sorte de physiologie de tous les instruments, à commencer par ceux qui entrent dans la composition de l'orchestre, pour continuer par le piano, l'orgue, la vielle, la harpe — et même le luth! qui pourrait passer aujourd'hui pour un agent sonore antédiluvien. Quelques chapitres, groupés sous le titre de « Variétés musicales », sont intitulés : *la Mélodie,—l'Harmonie, — les Maîtrises, — un Concert au* XVI*e siècle, — la Musique des arbres, — la Musique exotique à l'Exposition de 1878, — Antiquités musicales, — Musique foraine, — les Batteries de tambour, — la Musique des mots, — les Différents noms des notes de la gamme.* Enfin, le volume se termine par quelques portraits de musiciens illustres: Adam de la Halle (et non de la Hale, comme l'écrit improprement l'auteur), Claude Goudimel, les Philidor, Rameau, Méhul, Hérold. — Tout cela est un peu à fleur de peau, un peu léger, un peu bref, mais en somme aimable et suffisamment instructif pour tous ceux — et le nombre en est grand! — dont les connaissances musicales sont rudimentaires.

A. P.

**Van Dyck et ses élèves,** par Alfred Michiels, avec cinq eaux-fortes du maître reproduites en facsimilé par l'héliogravure et seize autres gravures, dont douze hors texte. Paris, librairie Renouard; grav. in-8° de 568 p.

La nouvelle biographie de Van Dyck se compose de deux éléments bien différents. D'abord, l'analyse ou la paraphrase d'un manuscrit du XVIIIe siècle qui, de la bibliothèque de M. Goddé, est venu dans celle du musée du Louvre; en second lieu, les notes, réflexions, digressions personnelles de M. Michiels, résultat de deux missions officielles en Italie et en Angleterre.

Tout ce qui vient du manuscrit anonyme de Goddé est excellent. L'auteur le suit pas à pas, lui emprunte des chapitres entiers, cite textuellement ses phrases; il aurait pu, sans inconvénient, user encore davantage de ce guide, tout ce qui a été recueilli et raconté par le chercheur du XVIIIe siècle ayant été vérifié, contrôlé avec un soin extrême, la circonspection la plus méticuleuse.

M. Michiels a tort de croire qu'il a révélé au monde de l'art l'existence de ce curieux travail. On le connaît depuis trente ans au moins, et il est au moins singulier que l'historien de la peinture flamande n'en ait pas su plus tôt l'importance et n'en ait tiré aucun profit pour son grand ouvrage. Le manuscrit est en effet signalé, non seulement par l'*Abecedario* de Mariette, publié par MM. de Chennevières et de Montaiglon, mais aussi, et pour la première fois peut-être, dans une étude sur le musée de Bruxelles, écrite vers 1850 par M. de Montaiglon, qui avait tiré des notes anonymes la véritable histoire du saint Martin de Saventhem.

Il va sans dire que M. F. Villot connaissait aussi cette compilation et s'en était servi pour sa notice du Louvre. M. Michiels n'a donc rien trouvé, rien découvert; il a utilisé un travail achevé et tout prêt pour l'impression. Encore est-il bien certain d'en avoir eu le premier l'idée?

Les chapitres plus personnels à l'auteur, où il nous expose ses idées, ses impressions et aussi parfois, selon son habitude, ses sympathies et ses haines, portent l'empreinte d'une note très originale. Le voyageur ne nous laisse ignorer aucune des vicissitudes de ses recherches, il nous dit quand il a été mal reçu par un sacristain, quand il a été obligé de retourner trois fois à Windsor pour entrer dans les appartements de la reine. Mais aussi quelle joie délirante, quand on le laisse quatre heures *tout seul,* dans la galerie de Van Dyck! Il semblerait que personne n'a jamais été admis sans témoins dans la fameuse galerie, n'a pu étudier à loisir cette collection unique. M. Michiels oubliait-il donc que tous les amateurs d'un certain âge, MM. Thoré et Charles Blanc notamment, ont eu la bonne fortune d'examiner à leur aise, lors de l'exhibition de Manchester, les toiles les plus importantes du château de Windsor, exposées en compagnie de trente ou quarante autres tableaux tirés des plus riches collections d'Angleterre. A ce sujet constatons que les arguments invoqués par l'auteur pour enlever à Rubens et donner à Van Dyck le fameux saint Martin de Windsor, prototype du saint Martin de Saventhem, paraissent aussi peu concluants que possible. Van Dyck, disciple et imitateur de Caravage, voilà une de ces nouveautés étranges dont M. Michiels revendique avec orgueil la paternité et que personne ne songera à lui disputer! On relèverait encore plus d'une attribution plus que bizarre dans cette biographie; la place nous manque pour insister comme il conviendrait sur ce point. Que M. Michiels témoigne d'une animosité profonde contre la Belgique et les Belges, tout en professant une admiration sans bornes, une véritable passion pour leur souverain, cela ne laisse pas que de causer une certaine surprise. M. Michiels n'est-il pas Belge de naissance? n'est-il pas resté Belge, quoi qu'il en ait, quoi qu'il en dise, par son style, par sa manière d'écrire? D'où vient donc cette implacable rancune? Les érudits de Bruxelles ou d'Anvers n'auraient-ils pas témoigné à l'historien de la peinture flamande toute la déférence à laquelle il prétendait? Il y a évidemment quelque raison de ce genre pour que M. Michiels ait gardé à ses compatriotes cette féroce animadversion. Et pourtant il ne peut dissimuler son origine! Ouvrez le livre et vous la reconnaissez immé-

diatement à la prétention, à l'emphase, au mauvais goût du style. Et encore serait-ce faire un bien mauvais compliment à la Belgique, qui a donné naissance à tant de bons livres écrits simplement. Beaucoup de Belges fort instruits savent raconter sobrement et non sans une certaine élégance ce qu'ils ont appris. M. Michiels pourrait, avec avantage, prendre exemple sur eux.

L'illustration est formée de deux séries différentes : d'un côté cinq eaux-fortes de Van Dyck, reproduites par les admirables procédés de M. Amand Durand, nouveau tirage des planches publiées naguère par cet éditeur, avec un texte de M. Duplessis.

Quant aux gravures imprimées dans le texte, les meilleures viennent de l'*Histoire des peintres;* les autres sont des réductions, par un des nouveaux procédés en faveur aujourd'hui, des plus fameuses planches de Bolswert, Pontius, Vorsterman. Ainsi réduites, ces belles planches perdent tout leur accent; elles paraissent grises, ternes, lourdes.

Le livre n'a pas de tables, pas même une simple récapitulation des chapitres; c'est une grave omission, car l'ouvrage paraît inachevé. Malgré de trop nombreuses incorrections et des noms propres estropiés, on peut louer la beauté de l'impression, sortie des presses de M. Crété, de Corbeil, et le luxe du papier. Quel jugement d'ensemble porter sur ce livre, annoncé avec grand fracas comme devant renfermer tant de choses nouvelles, inattendues, surprenantes? Il est arrivé ici ce qui se produit si souvent en pareille occurrence : la montagne a tout simplement accouché d'une souris. L. V.

**Florence,** par Charles Yriarte. Paris, Rothschild. 2 vol. in-8°. — Prix : 60 fr.

L'éditeur Rothschild nous a habitués aux beaux livres, et l'on n'a pas oublié la superbe édition de *Venise,* par Yriarte, publiée il y a peu d'années. *Florence* est le digne pendant de la *Venise* dont nous parlons; l'on sait le rôle que cette ville a joué dans l'histoire de la civilisation, son influence considérable dans les sciences, les lettres et les arts, et sa supériorité incontestée dans toutes les ville d'Italie.

M. Charles Yriarte a fait une monographie très brillante de cette ville. L'auteur prend naturellement pour base la chronologie ; il suit pas à pas le développement intellectuel, et après avoir exposé à grands traits l'histoire générale, il nous fait assister aux luttes du XIII<sup>e</sup> siècle; déjà le travail d'élaboration du grand œuvre a commencé; il ne sera jamais arrêté par tant de dissensions : la fleur de la Renaissance croît dans le sang, elle s'y développe, elle prend ses vives couleurs; elle s'épanouira dans toute sa beauté quand sonnera la première heure du XV<sup>e</sup> siècle.

A mesure que se fait le mouvement, l'écrivain étudie chacun des précurseurs et nous présente à la fois son portrait littéraire et son portrait plastique retrouvés par les plus patientes recherches. Le livre se déroule ainsi siècle par siècle; nous voyons disparaître la civilisation étrusque et sur l'art romain se greffer l'art chrétien ; puis, de ces ruines renaît l'art des Pisans et des Siennois ; le Dante se lève comme un astre qui répand une vive lumière, et tour à tour apparaissent Giotto, Cimabué, Pétrarque, Boccace, Bonaccorso Pitti, Dino Compagni ; c'est déjà le XIV<sup>e</sup> siècle. Le XV<sup>e</sup> verra réunis autour de Cosme le Vieux et de Laurent le Magnifique, Marcile Ficin, Politien, Pic de la Mirandole, Rinuccini, les Acciaioli, Landino, Brunelleschi, Michelozzo Michelozzi, Donatello, Léon Battista Alberti, Benozzo Gozzoli, Botticelli l'homme rare, le doux Desiderio da Settignano, le tendre Mino, les Rossellini, Lippi, Masacio, Fra Angelico, l'ardent Savonarole. Léonard de Vinci vient de naître ; Michel-Ange, « l'homme aux quatre âmes », fortifie Florence et la défend contre Charles-Quint : effort immense de la nature, il ferme le cycle d'or avec Cellini le Bretteur, Baccio Bandinelli son rival envieux, et l'Ammanati, turbulent et empreint de décadence, mais grandiose encore au palais Pitti et au Ponte San Trinita. Jean de Bologne, l'infatigable et le robuste, donnera la main à Pierino da Vinci, à Vincenzio Danti, Lorenzi Stoldo et Paul Ponce : mais le soleil se couche et la décadence va venir avec les derniers Médicis : à Laurent le Magnifique et au Vieux Cosme ont succédé les Ferdinand et les Gaston.

Ce n'est pas tout Florence, sans doute, car Florence est un monde, et il faut faire un choix dans ce prodigieux ensemble; mais c'est l'âme de la grande ville avec les trois plus beaux siècles de son histoire, son peuple de statues, ses musées en plein air, ses bronzes, ses médailles, ses fresques, ses tableaux et ses manuscrits; avec sa pensée sans cesse en ébullition qui se répand sur le monde et enfante partout la civilisation. — Il faut beaucoup aimer Florence et l'étudier sans cesse ; si elle disparaissait de la surface du globe, les archives de la pensée humaine auraient perdu leurs titres, et la race latine moderne serait en deuil de ses aïeux.

M. Charles Yriarte a fait là preuve d'immense savoir et de sens très judicieux : le travail auquel il s'est livré est digne d'un bénédictin, mais il convient de féliciter aussi M. Rothschild qui a orné ce splendide ouvrage de près de 500 gravures et planches dont 56 imprimées en noir sur papier très fort ou en couleur hors texte.

Nous recommandons *Florence* à tous les artistes et littérateurs, à tous les amoureux du beau et du bon. V. L.

**Mémorial des abbesses de Fontevrault issues de la maison royale de France,** accompagné de notes historiques et archéologiques par Armand Parrot. 1 vol. gr. in-18 de 190 pages. Planches. Paris, Picard, 1880.

A notre époque d'universelle curiosité rien de ce qui peut éclairer un point quelconque de l'histoire n'est indifférent aux érudits. On rechérche surtout les documents d'un caractère pour ainsi dire privé, et qui, en cette qualité, dévoilent tout un côté caché des événements que plusieurs raisons font désirer

connaître. C'est pourquoi nous ne craignons pas d'assurer une heureuse fortune à la nouvelle publication de M. Parrot. Elle vient au moment le plus favorable et l'intérêt qu'ellé présente ne saurait être contesté.

Rédigé par quelques moines de l'abbaye, en effet le mémorial dont nous parlons n'est autre chose qu'une sorte de journal où les événements sont consignés sans fard, au fur et à mesure de leur apparition; aussi peut-on y suivre pas à pas le double travail de transformation qui de l'entrée de Renée de Bourbon, en 1421, à la mort de Louise de Bourbon-Lavedan, en 1637, s'accomplit à Fontevrault. Comme il arrive souvent dans les institutions monastiques, l'abandon de la règle avait été promptement suivi d'un certain désarroi dans l'administration temporelle. Les bâtiments négligés tombaient en ruine, et il fallait songer à les reconstruire en même temps que toutes les mesures étaient prises pour opérer une sage réforme. Renée de Bourbon, d'ailleurs, commença par donner l'exemple et, trait caractéristique, c'est du produit de sa vaisselle d'argent généreusement sacrifiée que fut payée la construction du grand mur de clôture qui était devenu si nécessaire. Quoi qu'il en soit, plus d'un siècle s'écoula avant de pouvoir atteindre le résultat cherché; or quatre générations d'abbesses dépensèrent leur activité dans des luttes incessantes contre des religieux et des religieuses, qui ne se soumettaient un instant que pour avoir l'occasion de se révolter à nouveau bientôt après. Il est même certain que sans l'appui du bras séculier jamais l'ancienne règle n'eût pu être rétablie à Fontevrault; le mémorial nous fournit sur ce point de curieux détails que les historiens de l'avenir ne manqueront pas d'utiliser.

En second lieu, rien n'est plus facile que de dater maintenant avec exactitude chacune des parties de l'abbaye. Nous savions, par exemple, que le côté ouest du grand cloître, dont la construction, suivant M. Célestin Pâris, appartiendrait au XVII$^e$ siècle, a été élevé de 1548 à 1551, sous l'abbesse Louise de Bourbon; que la salle capitulaire, au moins dans son gros œuvre, était terminée en 1539, puisqu'à cette époque on travaillait déjà au dortoir placé au-dessus. Quant aux noms d'artistes qui sont, de nos jours, l'objet de recherches si étendues, leur nombre n'est pas seulement très restreint, mais tous figurent encore depuis longtemps sur les listes que nous possédons.

Enfin, comme l'indique le titre, le mémorial de Fontevrault est accompagné de nombreuses notes historiques et archéologiques, qui pour la plupart, ne laissent rien à désirer. L'auteur connaît très bien la bibliographie de son sujet et les renseignements qu'il donne sont puisés généralement aux meilleures sourees. C'est pourquoi il nous est d'autant plus sensible de ne voir aidé nulle part le beau travail de M. L. Courajod sur les tombeaux des Plantagenets. L'occasion de le faire n'a cependant pas manqué à M. Parrot, qui en deux endroits parle de ces remarquables monuments.

L. P.

# BELLES-LETTRES

## ROMANS

**En Ménage**, par J.-K. Huysmans. Paris, Charpentier. In-18. — Prix : 3 francs 50.

Dans la petite chapelle de M. Zola, M. J.-K. Huysmans est un des premiers officiants. S'il suit les traditions du maître, même s'il les exagère, il ne le fait pas aveuglément et apporte dans sa manière une personnalité d'écrivain qu'on ne saurait nier tout en désapprouvant le rendu. — M. Huysmans n'a pas cette puissance de piocheur, cet entraînement de bœuf à la charrue, ce talent même si l'on veut qu'on trouve dans l'œuvre de M. Zola; mais, par contre, il a plus de *vécu*, plus d'idées d'art, plus de jeunesse cahotée, plus de documents sortis de lui-même que l'auteur de *Nana*. — Il a plus vu qu'on ne lui a fait voir, il a touché comme saint Thomas, et ce romantique d'hier s'est converti au naturalisme d'aujourd'hui, apportant dans ses convictions nouvelles quelques-unes des bonnes qualités de ses adorations d'autrefois.

*En ménage* est donc un livre qui se ressent de la dualité de l'écrivain, — on ne saurait voir là qu'une série de photographies littéraires très exactes, reliées par une mince affabulation. — Le jeune littérateur André est *sganarellisé* par sa femme, la quitte, reprend sa vie de garçon, revient aux anciennes maîtresses, aux amours de passage, sent son impuissance et le vide de son être, et retourne un jour à sa femme comme il est revenu à des *collages* vagues et désabusants. C'est peu de chose, on le voit; mais cette pauvreté de canevas importe peu à l'auteur qui dresse son objectif de photographe sur tout ce qu'il voit et que nous voyons tous les jours, et il nous faut, bon gré mal gré, contempler cet album de provincial aussi ennuyeux que la réalité nue; — en toute franchise M. Huysmans n'est qu'un croquiste de natures mortes, — c'est la chair et non l'esprit de piètres héros qui parle, et dans la note même qu'il veut nous montrer, nous préférerons toujours *Aristide Froissart*, le merveilleux chef-d'œuvre de Gozlan, tout fourmillant de vie et d'esprit, aux lents abrutissements du *Desgenais* Cyprien et d'André, ce romantique crevé sans apparence de caractère ou d'originalité.

Qu'on lise néanmoins cette manière de roman qui, selon nous, est plus sincère que les dernières œuvres de M. Zola. — Puisse cette opinion être agréable à M. Huysmans, dont toute l'ambition se borne peut-être à chausser les souliers éculés de son chef de file! — Pour tous les amis du naturalisme, *En ménage* sera évidemment une œuvre remarquable et applaudie, un chef-d'œuvre d'optique; pour nous, cette littérature marque zéro au thermomètre des belles-lettres, car, si jamais un Edison quelconque inventait une machine à décrire, une daguéréotypie de la rue et des bouges, un phonographe spécial, l'art de MM. Huysmans et consorts cesserait d'être, comme cesseront d'être la gravure sur bois ou le métier de taille-doucier, grâce aux progrès de l'héliogravure qui nous débarrassera à jamais des maladresses de l'interprétation. — Toute littérature qui part de l'œil et non du cerveau ou du cœur n'est pas plus une littérature, que la sténographie n'est un style. L. D. V.

**Le roman d'une bourgeoise,** par Gabriel Guillemot. Paris, Charpentier, 1881. Un volume in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Bien que nous racontant, avec certains sous-entendus qui trahissent ses préférences politiques, l'histoire d'un pauvre brave bourgeois injustement compris parmi les forcenés de la Commune et envoyé comme tel à Nouméa, Gabriel Guillemot a su éviter l'écueil où viennent se briser les romans de son ami Henri Rochefort. — Il est vrai aussi que l'auteur du *Roman d'une bourgeoise* n'a pas eu à supporter les souffrances ni à subir l'exil qui peuvent avoir aiguisé les rancunes et aigri l'esprit de l'auteur de *l'Évadé.*

L'œuvre que nous venons de lire n'est pas une œuvre banale, un simple roman de grosses aventures ou, comme on dit, d'imagination : c'est une étude de mœurs, à laquelle je ferai seulement le reproche de rester trop superficielle, de ne pas suffisamment creuser un sujet extrêmement intéressant et trouvé. Il y avait là une mine précieuse pour l'observateur consciencieux, le chercheur obstiné, et si Gabriel Guillemot a fait çà et là des trouvailles heureuses, il a négligé de riches filons en voulant aller trop vite, en ne fouillant pas assez. Quoi qu'il en soit, son livre est littéraire, qualité trop rare aujourd'hui où tout se fait à la vapeur et où le nombre de lignes est plus recherché par les écrivains que la qualité et la préoccupation du style.

Sous un titre très simple, mais qui dit cependant tout, l'auteur a condensé un drame vibrant, plein d'émotion, de chaleur et de vie intense. La passion y est chaude sans excès et les tableaux amoureux restent suffisamment sobres pour plaire sans froisser. Il y a quantité de pages intéressantes et pouvant presque servir de documents historiques : on sent que l'écrivain a vu et peint d'après nature. — Le personnage de Gelussot, bien traité, se détache et finit par attirer à lui toute la sympathie, étant mis en relief par les autres héros du drame; la femme Henriette Gelussot, très vraie, très nature; l'amant Lucien, d'une excellente tenue, et les figures accessoires se mouvant à leur plan.

Il y a dans ce roman des qualités très réelles, qui dénotent un romancier et un romancier scénique, malgré les trop fréquents relâchements du style et le débraillé facile de certaines phrases. Un peu plus d'étude et de correction et M. Gabriel Guillemot tiendra une place honorable parmi les romanciers qui se donnent la peine d'écrire leur langue.

**La Maison Schilling** par E. Marlitt, traduit de l'allemand par Mme Emmeline Raymond. Paris, Firmin-Didot et Cie, 1881. Deux volumes in-18 jésus. — Prix : 5 fr.

Mme Emmeline Raymond vient d'enrichir la Bibliothèque des mères de famille d'un nouveau roman, en traduisant de l'allemand la dernière œuvre de Marlitt, *la Maison Schilling.* Ce sont deux gros volumes d'un intérêt qui ne languit pas et d'une action fort émouvante. Il n'est pas douteux que cette nouvelle publication obtienne le succès mérité des autres romans traduits de l'allemand par Mme Emmeline Raymond, comme par exemple *la Petite Princesse des Bruyères,* enfin de la collection choisie et si nombreuse des œuvres de l'éminente rédactrice de *la Mode illustrée.*

Nous n'avons pas besoin de conseiller à nos lectrices un livre que le nom seul de la traductrice suffit à désigner comme une œuvre de haute moralité, en même temps qu'elle est d'une très riche et très dramatique imagination. Ce serait déflorer l'œuvre de Mme Raymond que de la raconter ou d'en donner des extraits insuffisants.

**Madame de Féronni,** par Edgar Monteil. Paris, Charpentier, 1880. Un volume in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Malgré l'exaltation voulue et l'enragée politique de son sujet, *Madame de Féronni* serait un livre au-dessus de l'ordinaire, sans les mots orduriers et inutiles dont son auteur semble l'avoir émaillé à plaisir. On peut parler de tout, tout raconter, sans salir son style; il est possible de peindre les perversions les plus inouïes, les désordres les plus bas sans pour cela tremper sa plume dans la boue.

Ici il s'agit du second Empire, de l'existence folle et effrontée des grandes dames de la cour, des crimes sanglants et des honteuses débauches des Tuileries. Dans certaines parties de son roman-pamphlet Edgar Monteil a su trouver de beaux cris, des phrases qui cinglent comme des coups de fouet, de nobles indignations. Son héroïne n'est pas une figure commune; elle intéresse comme une martyre, cette femme pure, cette épouse sans taches, traînée de force par son mari aux orgies que président les souverains : on souffre de ses souffrances et l'on se passionne pour cette pudeur que tout menace, que tout attaque et essaye de faire tomber. La lutte de cette femme, seule honnête dans ce milieu infâme, et réduite pour sauver

son honneur à se défigurer avec du vitriol, a sa grandeur.

Marchant sur les brisées d'autres romanciers, dont il n'a malheureusement pas l'envergure et le souffle puissant, Edgar Monteil, en reconstituant le monde disparu de l'Empire tombé à Sedan, a tracé un croquis à peine indiqué de quelques-uns des familiers de Napoléon III. Mais le talent et la vigueur ont absolument fait défaut à l'auteur, malgré le soin pris par lui de mettre des noms fort transparents et de raconter des aventures connues de tous : il n'a pu qu'effleurer et dessiner d'un trait indécis ces figures acquises à l'histoire. L'étude s'arrête à mi-chemin, là où il eût fallu la virulence d'un Juvénal, la sobre autorité d'un Tacite.

En dépit de grands défauts *Madame de Féronni* aura ses lecteurs et ses·lectrices ; je ne puis cependant m'empêcher de faire mes réserves à l'égard de ces dernières, en les mettant en garde contre les grossièretés de langage de tous ces grands de la cour impériale, grossièretés qui ne seraient pas déplacées dans la bouche de laquais ou de palefreniers. M. Edgar Monteil n'a-t-il pas poussé un peu loin la haine politique en prêtant une langue aussi ignoble à des ennemis de ses convictions? — Le trait, dans ce cas, tourne à la charge. C'est le défaut capital d'une œuvre pleine de qualités. — Je la trouve cependant supérieure aux deux premières parties de la trilogie faite par M. Monteil et dont *Madame de Féronni* est la dernière.

**Dom Manuel,** par A. MONCHANIN. Paris, Paul Ollendorff, 1881. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le nouvel ouvrage de M. Monchanin est une curieuse étude, où l'on voit passer les figures connues de Léonora Galigaï et de Concini, de Marie de Médicis, enfin de plusieurs autres personnages historiques. — Bien écrit, d'une facture aisée, le roman est intéressant malgré son allure bizarre et ambiguë. Il y a certains passages qu'il faut relire deux fois pour en bien saisir le sens; il semblerait que l'auteur, extrêmement préoccupé de la redoutable congrégation des jésuites qui rampe souterrainement à travers tout le volume, ait emprunté à la société de Jésus sa marche mystérieuse et subi l'influence de ceux qu'il voulait étudier et dévoiler. Le mort saisit le vif; le cadavre (*perinde ac cadaver)* se glisse dans la peau du vivant!

Les figures énigmatiques de dom Manuel et de son séide le juif Zabulon sont bien tracées; le romancier les soigne avec amour. En somme, c'est une lecture pleine d'intérêt et vivement recommandée aux lecteurs, habitués à trouver plus d'un bon volume dans la collection choisie de l'éditeur de M. Monchanin.

**Nadiège,** par A. DE LAMOTHE. Paris, Blériot, 1881. 1 vol. in-12 jésus. — Prix : 3 fr.

Après une formidable liste de volumes donnée par le catalogue Blériot, M. de Lamothe soumet au public une dernière œuvre, relative au nihilisme et relatant, au milieu d'événements assez intéressants, toutes les tentatives récemment faites contre le czar et ses grands officiers. — Nous assistons particulièrement, avec de curieux détails, à l'attentat de Moscou, sur la ligne du chemin de fer et à l'épouvantable explosion du Palais d'hiver.

L'allure rapide et passionnante du roman le fait lire comme une œuvre de pure imagination. Je ne dirai rien du style, l'auteur me paraissant s'attacher plus à l'intérêt du fait lui-même qu'à la façon dont il peut être présenté au lecteur. Il y a dans ce livre d'émouvantes figures, dont un grand écrivain eût sans doute tiré un merveilleux parti. Ici il faut nous contenter d'un roman qui, malgré de graves défauts, a le talent d'amuser et d'attacher : c'est ce qui assurera de nombreux lecteurs à la Sibérienne *Nadiège.*

**Lettres de femmes,** par Mme ALIX D'ARTIGUES. Paris, Charpentier, 1881. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Bien qu'en général j'aie une méfiance préventive contre les romans sous forme de lettres, je n'ai pu ouvrir le livre de Mme d'Artigues sans me sentir immédiatement empoigné par la libre envolée de ses *Lettres de femmes* et la correction de ses phrases. Bien plus, l'intérêt y est, un intérêt grandissant à mesure qu'on lit. Je me préparais à parcourir le roman, mal disposé en sa faveur par son titre même; je l'ai lu et j'en suis ravi. — Curieux et très amusant, cet échange de lettres entre une républicaine libre penseuse et une légitimiste cléricale, avec son court aperçu de l'exécution des décrets et de l'expulsion des congrégations non autorisées.

**Divorcés,** par RAOUL DE NAVERY. Paris, Blériot, 1881. 1 vol. in-12 jésus. — Prix : 3 fr.

En racontant l'histoire lamentable de deux époux divorcés et de leur fille qui, emmenée par son père, croit pendant longtemps sa mère morte, Raoul de Navery a fait un éloquent plaidoyer contre le divorce et voté par avance avec la majorité de la Chambre qui vient de le repousser. Toute question judiciaire ou morale à part, le roman *Divorcés* est fort intéressant et son action, vivement enlevée, ne fait pas languir l'attention. Partisan ou non du divorce, on peut le lire de confiance, en réservant une opinion qu'il n'entame pas; il se contente d'amuser, c'est beaucoup, c'est tout!

**Les Vieux de la vieille,** par ERCKMANN-CHATRIAN. Paris, Hetzel. 1 vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Ce roman, inédit en librairie, d'Erckmann-Chatrian, a fait une vive sensation dans la *Revue des Deux Mondes*. C'est, du reste, une habitude prise à l'égard de ces écrivains. Un succès qui n'a rien d'une vogue due aux circonstances du jour a, depuis vingt ans, accueilli chacun de leurs ouvrages. Celui-ci est un tableau, peint avec une puissance et un relief extraor-

dinaires, de la vie des anciens soldats du premier empire à la fin de la Restauration. Les caractères des divers personnages s'y déploient dans une série de scènes typiques, les unes comiques, les autres touchantes, enlevées de ce style net et vibrant que l'on connaît. Un souffle patriotique anime les pages de ce livre tout plein des traditions de l'honneur militaire et de la religion du drapeau.

**Le baron de Kœnig,** par Jacques de Fontenelle. Paris, Blériot, 1881. 1 vol. in-12 jésus. — Prix : 3 fr.

Ce court roman, relatif aux espions prussiens et à la guerre de 1870-1871, est un assez étrange imbroglio, d'une écriture très lâchée et qu'on feuillette machinalement sans s'arrêter. Il nous faudrait des travaux plus importants et plus laborieux pour juger l'écrivain qui porte un nom si illustre. Pour le baron de Kœnig, il n'y a à en dire ni bien ni mal; c'est incolore. G. T.

## THÉATRE

**L'Assommoir,** drame en cinq actes et neuf tableaux, par MM. Busnach et Octave Gastineau, avec une préface de M. É. Zola et un dessin de G. Clairin. 1 vol. in-18, G. Charpentier, éditeur. — Prix : 2 fr. 50.

M. Zola se déclare bien à l'aise pour parler de l'*Assommoir*, car, dit-il, il n'a autorisé les auteurs à tirer un drame de son roman, qu'à la condition absolue de n'avoir à s'occuper en rien de la pièce. Et il ajoute qu'elle lui est donc étrangère et qu'il peut la juger avec une entière liberté d'appréciation. En est-il bien sûr? Et n'a-t-il pas pour le drame extrait de son magnifique roman des entrailles quasi-paternelles?

Supposez que le drame soit tombé, ce qui était fort possible, il est hors de doute que M. É. Zola — et je ne saurais l'en blâmer — aurait accusé MM. Busnach et Gastineau d'avoir motivé cette chute par leurs concessions à la convention théâtrale, et il se serait écrié que le spectateur n'en voulait plus, de cette convention et que si les auteurs avaient fait du naturalisme pur, la destinée de l'*Assommoir* eût été tout autre. Cette assertion aurait eu besoin de preuves; mais moi, qui ne suis pas naturaliste, je l'accepte carrément comme vraie. Oui, si M. Zola avait voulu lui-même mettre à la scène « la déchéance d'une famille ouvrière, le père et la mère tournant mal, la fille se gâtant par le mauvais exemple », et s'il avait travaillé cette matière, en s'aidant des riches documents que lui fournissait son roman, nous aurions eu une pièce neuve, d'un intérêt puissant, d'une conception hardie, une œuvre enfin; tandis que, malgré l'immense succès qu'il a eu, *l'Assommoir* de MM. Busnach et Gastineau n'est qu'un vulgaire *mélo* où se trouvent de ci de là quelques bons morceaux, comme le premier tableau par exemple, et dont le succès a été dû en grande partie au comique archi-usé de Mes-Bottes et au jeu des acteurs absolument identifiés, eux, avec les types tracés d'une manière si vivante par le romancier.

Rien n'est plus poncif que la *Virginie* du drame et que le *Lantier*. M. É. Zola prend soin de nous dire qu'il n'aime guère cela. Je le crois bien!.. Il n'est pas nécessaire d'avoir sucé le suc de la doctrine naturaliste pour avoir cette répulsion. Mais, comme M. Zola l'avoue lui-même, toute la pièce est dans le double ressort dramatique résultant de la modification, — que dis-je? dans l'oblitération des deux caractères, il s'ensuit que la pièce est mauvaise au point de vue artistique, si elle a été bonne au point de vue pécuniaire.

Après cet aveu, M. Zola considère cependant *l'Assommoir* comme un triomphe des idées qu'il défend. Ah! par exemple, elle est un peu dure à digérer, cette plaisanterie-là. Je considère, moi, que la doctrine du naturalisme au théâtre n'a pas fait un pas, ce qui ne veut pas dire que je la trouve ridicule ou inacceptable. Parce que plusieurs tableaux reproduisaient, avec une certaine fidélité, le milieu réel où doit se passer le drame, parce qu'on a représenté un *lavoir* exact, ou à peu près, un *assommoir* exact, et que les costumes étaient exacts, M. Zola part de là pour dire que le naturalisme a triomphé. Mais dans combien de pièces la mise en scène n'avait-elle pas été déjà calquée sur la vie? Je me souviens d'une exécrable comédie du Gymnase, *Nounou*, où le quatrième acte se passait dans une cuisine dont les accessoires, les meubles avaient l'air de sortir de la Ménagère, et dont le décor était scrupuleusement exact. C'est là un effet de curiosité, obtenu à peu de frais, et sans que l'art y soit pour rien, sinon l'art du décorateur et du metteur en scène. Tant que le naturalisme n'en sera qu'à enregistrer des triomphes de ce genre, la vieille convention n'aura rien à craindre. Mais la vérité vraie, c'est qu'un besoin de nouveau se fait sentir au théâtre, c'est que les formules anciennes sont méprisées comme un habit qui a trop servi, c'est qu'il faut introduire dans le drame, dans la comédie de mœurs, tels qu'on les confectionne aujourd'hui, des réformes sérieuses, c'est enfin que le romanesque nous déplaît lorsqu'il se glisse dans une œuvre qui a la prétention de représenter la vie, que ce soit dans un drame ou dans une comédie, du moment que les personnages sont vêtus comme les spectateurs et, par conséquent, sont sujets aux mêmes passions, aux mêmes vices, aux mêmes douleurs, aux mêmes événements journaliers. Oh! dans une pièce dite moderne, je veux, comme M. Zola, la suppression des sentiments de commande, des péripéties amenées par l'invraisemblable, les dénouements tirés à quatre chevaux, les personnages extra-humains. Mais, contrairement à lui, je veux aussi que le poète puisse créer un monde à sa fantaisie, des personnages adorables et surnaturels, et nous emporte avec lui vers les horizons bleus sur les ailes de la chimère et du caprice, nous faisant oublier dans les délices d'un rêve enchanté les misères de l'existence et la lassitude du labeur quotidien. Je veux qu'Aristophane puisse faire *les Oiseaux*, Shakespeare *le Songe d'une nuit d'été* et *la Te*

Théodore de Banville *Diane au bois* et François Coppée *le Passant.*

Malheureusement, le naturalisme veut la destruction de tous ces poèmes adorables, et voilà pourquoi je ne suis pas naturaliste!..

**Poquelin père et fils,** comédie en un acte en vers, par M. Ernest d'Hervilly. 1 vol. in-18. G. Charpentier, éditeur. — Prix : 1 fr.

M. Ernest d'Hervilly, poète et concettiste français, vient de faire jouer son quatrième ou cinquième à-propos sur Molière, et, chose merveilleuse et qui prouve les ressources de cet esprit original, il a trouvé moyen de bâtir une petite comédie ingénieuse et charmante, ni plus ni moins que ses aînées. C'est un fait réel, longtemps resté inconnu, qui a servi de base à ce petit acte. On a découvert la preuve que Molière, instruit des embarras pécuniaires de son père et n'osant venir directement à son aide, avait usé d'un stratagème pour lui faire accepter son argent. Rohaut, le mathématicien, ami de Molière, dûment stylé par celui-ci, alla trouver le vieux tapissier et lui demanda à placer dans son commerce la somme de 10,000 livres, environ 50,000 francs d'aujourd'hui. Poquelin père accepta et ce prêt le sauva de la ruine.

M. d'Hervilly a très adroitement arrangé pour la scène cette anecdote authentique. Je ne dirai rien des jolis vers qui foisonnent et qui, quoi qu'en disent et qu'en pensent les directeurs de théâtre, n'ont jamais empêché une bonne pièce de réussir, au contraire. Je voudrais bien en citer quelques-uns, mais la place me manque, et je ne puis que renvoyer mes lecteurs à la brochure.

**Les grands enfants,** comédie en trois actes, par MM. Edmond Gondinet et Paul de Margaliers. 1 vol. in-18. Tresse, éditeur. — Prix : 2 fr.

Je ne m'explique pas trop le titre de cette comédie qui est, à proprement parler, une thèse contre le divorce. Est-ce que les auteurs ont voulu indiquer que tous les personnages de leur pièce sont de *grands enfants?* Dans ce cas ils ont eu raison de l'appeler ainsi; sinon, je ne comprends pas. Ce sont, en effet de grands enfants que Tristan de Morangis et sa jeune femme Henriette, qui vivent séparés l'un de l'autre, on ne sait trop pourquoi, l'un avec une maîtresse qui l'accompagne dans ses voyages d'artiste; l'autre seule, mais se faisant passer pour veuve. De cette donnée naissent des situations assez compliquées qui amènent le rapprochement des deux époux. Le drame en lui-même est peu de chose; ce qui est charmant, par exemple, et tout à fait digne de M. Ed. Gondinet, ce sont les détails exquis dont la pièce fourmille. Il y a des scènes d'enfants adorables. Un trio de Valaques traverse l'action d'une façon presque continue et y jette une note de gaieté très originale. Le prince Sardza a épousé la femme divorcée du comte Bolesco, et rien n'est plus amusant que la princesse entre son ancien et nouveau mari. Des mots bien francs et infiniment spirituels accentuent chaque scène. J'en veux citer un qui m'a bien fait rire. La princesse annonce à son mari qu'elle est prête à divorcer, puisque leurs caractères ne se conviennent plus. Le prince se pique et déclare qu'il n'insistera pas et, en s'en allant, il se console par cet aparté : « Enfin j'aurai toujours vécu avec elle quarante-cinq jours de *plus que Bolesco!..* »

**La revanche de Raoul,** comédie en un acte par M. Paul de Morgaliers. 1 vol. in-18. Tresse, éditeur. — Prix : 1 fr. 50.

Cette comédie, qui a été jouée au Vaudeville, en lever de rideau, avec *les Grands enfants,* ne dépasse pas la moyenne de ce genre de pièces destinées à être représentées devant une salle à moitié vide, le grand public n'arrivant que pour la pièce qui fait spectacle. J'imagine que M. de Morgaliers avait depuis longtemps dans ses cartons cette inoffensive berquinade et qu'il a hésité à sacrifier mieux. Je ne m'appesantirai pas sur ce péché de jeunesse et je ne prendrai pas mon grand sabre pour fendre une mouche. Cependant je crois qu'entre deux paravents, cette bluette doit faire meilleur effet que sur la scène d'un théâtre comme le Vaudeville. Il y a de ci de là quelques mots spirituels. Cela suffit dans un salon.

**La Tempête,** poème symphonique en trois parties, paroles de MM. Armand Silvestre et Pierre Berton. 1 vol. in-18. Tresse, éditeur. — Prix : 1 fr.

C'est le poème couronné au concours de la ville de Paris et sur lequel M. Alphonse Duvernay a composé une partition qu'on dit remarquable. Le poème, en tout cas, imité des Shakepeare, se distingue des autres œuvres de ce genre en ce qu'il est écrit dans une belle langue et que les auteurs n'ont pas cru indispensable de rimer pauvrement et de torturer malement la langue française, à l'instar de feu M. Scribe et du non moins feu M. de Saint-Georges. Témoin ce couplet dit par Prospero :

Dans l'air où voltige l'abeille
Planez sur la rose vermeille,
Enfants des cieux, divins proscrits!
A vous l'espace et la lumière!
Dans votre liberté première,
Envolez-vous, mes doux esprits!

**Polyxène,** drame antique en quatre actes et en vers par M. Henri Gradis. 1 vol. petit in-18. C. Lévy, éditeur.

Ce n'est pas drame antique, mais bien tragédie que devrait s'intituler cette *Polyxène* qui nous retrace les malheurs d'Hécube, l'infortunée reine de Troie.

Qui nous délivrera des Grecs et des *Troyens?*

Il y a tout l'appareil des tragédies *campistronesques* dans l'œuvre de M. H. Gradis; depuis longtemps, je n'avais savouré une œuvre d'un classicisme aussi redoutable. Je croyais qu'après les admirables *Éryn-*

*nies* de Leconte de Lisle (qu'il me pardonne de supprimer le mot monsieur devant son nom), il n'était plus permis de faire parler à des Grecs ou à des Troyens une langue aussi pauvre et aussi incolore. Je retrouve dans cette tragédie le généreux trépas, les corps sanglants et souillés de poussière, l'âme sensible, etc., et les rimes indigentes, et les chevilles atroces, et les mots impropres, et les termes abstraits chers aux auteurs tragiques dont la tradition semblait s'être conservée chez le seul Henri de Bornier.

Oh! cachez-moi, profondes nuits!..

Mais non, M. Gradis est de cette école. Je ne lui en fais pas mon compliment.

**Le vin gai,** monologue en vers par M. Ed. Delannoy, du Vaudeville. 1 broch. in-18. P. Ollendorff, éditeur. — Prix : 1 fr.

Le Vaudeville compte plusieurs comédiens auteurs, entre autres MM. Pierre Berton et Ed. Delannoy. Celui-ci a composé un monologue d'une centaine de vers qui ne manque ni d'originalité ni de comique. Ah! dam! ce ne sont pas des vers de poète! Mais, dits par l'auteur, je suis certain qu'ils feront rire les auditeurs : c'est tout ce qu'a voulu M. Delannoy.

**Le mannequin,** comédie en trois actes, par MM. Pierre Giffard et Philbert Bréban. 1 vol. in-18. Tresse, éditeur. — Prix : 1 fr.

Ce mannequin est, paraît-il, une jeune femme que les grands couturiers choisissent, sur le patron de la Vénus Callipyge, pour essayer sur elles leurs costumes à effet. Mais il paraît, du moins MM. Giffard et Bréban nous l'affirment, que le susdit mannequin s'engage à rester sage, sous peine d'un dédit énorme, afin que ses formes exquises ne s'oblitèrent pas à l'user. De là le point de départ de leur pièce. Ce vaudeville à imbroglios a dû les trois quarts de son succès, car il en a eu du succès, au deuxième acte qui se passait chez un Worth quelconque, et où il se faisait une grande exhibition de toilettes féminines. D'ailleurs assez gai, bien qu'un peu cru parfois.

**L'article 7,** comédie en trois actes par MM. Louis Bataille et Henri Feugère. 1 vol. in-18. Tresse, éditeur. — Prix : 1 fr.

Pourquoi encore comédie? *L'article* 7 est un gros, un très gros vaudeville joué à l'Athénée par le compère Montrouge et sa femme. Je n'ai pas besoin de dire que le célèbre article 7 que le sénat a refusé de voter n'est pour rien dans l'affaire. C'est l'article 7 d'un testament qui constitue une rente viagère de 50,000 francs à un jeune homme muni de créanciers. Ces créanciers se constituent les gardiens de la vie d'Hector, espérant être payés. Et voilà la pièce qui part. Ça ne manque pas de gaieté, mais c'est diablement raide à avaler. Il paraît que le public n'a pas fait la grimace, puisque la pièce a eu cent représentations. Qu'est-ce que cela prouve? Que le public n'est pas bégueule... à l'Athénée.

**Quarante-cinq francs pour neuf jours,** comédie en un acte par MM. Philbert Bréban et Pierre Thomy. 1 vol. in-18. Tresse, éditeur. — Prix : 1 fr.

Quarante-cinq francs pour neuf jours, c'est, paraît-il, le prix que les sages-femmes demandent pour donner leurs soins aux femmes en couches. La scène se passe chez une prêtresse de la déesse Lucine. (Hein! quelle périphrase! Soyez heureux, monsieur Gradis!) Je vous laisse à penser les quipropos salés qui défilent sous les yeux du spectateur pendant la durée de cette comédie. Pourquoi comédie?

**L'Émeute,** pandémonium en cinq actes et en vers par Satan. 1 vol. in-8°, imprimé par Pillet et Dumoulin.

Le titre de cet étrange opuscule est des plus bizarres. Il y a même un sous-titre ainsi conçu : *Fous, folles, bavards, dupes, ignares, candidats à l'échafaud.* La liste des personnages ne manque pas non plus de bizarrerie. Il y a le citoyen *Insulse*, le citoyen *Exifiplat*, la citoyenne *Eauclaire*, la citoyenne *Michel-Ange*, etc. C'est d'ailleurs absolument incompréhensible en même temps que parfaitement réactionnaire. Il y a cependant, par-ci par-là, quelques passages où l'on rencontre, sinon des choses bonnes, du moins quelques éclairs de sens commun et alors, ô puissance de la vérité! le vers de M. Satan prend un certain relief, une tournure assez particulière. Mais on retombe bientôt dans de plates insanités qui n'ont même pas le mérite de l'extravagance. Et cela dure pendant 140 pages. Dieu vous bénisse, monsieur Satan!

**Fantoches d'opéra,** par M. J.-E. Laglaize. Préface par Ch. Monselet. Dessins de Ludovic. 1 vol. in-18. Tresse, éditeur. — Prix : 3 fr.

M. Laglaize a, paraît-il, été directeur de théâtres d'Italie, d'Espagne et de France. Il connaît la matière, qu'il traite avec infiniment d'esprit et d'observation. Quel monde prête plus d'ailleurs au ridicule que ces fantoches, comme les appelle M. Laglaize, qui sont les chanteurs d'opéra! On les couvre de gloire, d'honneur et d'argent. Couronnés par ci, tabatières enrichies de diamants par là, invitation chez les grands de ce monde, que sais-je? Aucun triomphe ne leur manque. Il fallait que le sifflet de la moquerie se fît un peu entendre aux oreilles de ces *gosiers* bouffis d'orgueil. M. Laglaize les *reconduit*, comme on dit en argot de théâtre; avec quelle cruauté! vous le verrez si vous lisez son livre; et vous le lirez quand ce ne serait qu'à cause de la très amusante préface de Monselet... du Monselet de derrière les fagots. A. D'A.

---

# BIBLIOGRAPHIE. — MÉLANGES

## CRITIQUE ET ÉTUDES LITTÉRAIRES

**Étude bibliographique et littéraire sur le Satyricon de Jean Barclay,** par Jules Dukas. Paris, chez Léon Techener. 1880. In-8° de 91 pages et un feuillet d'errata. Imprimé à Chartres, chez Durand frères.

On connaît notre prédilection pour les études de bibliographie spéciale et l'on a pu remarquer que nous n'avons jamais manqué d'applaudir aux essais de ce genre, même quand ils laissent encore beaucoup à désirer: on ne s'étonnera donc pas de nous voir apprécier de la façon la plus élogieuse le travail si intéressant, si consciencieux, si réussi que nous offre M. *Jules Dukas*.

La plupart des amis des livres connaissent de réputation le roman de J. Barclay; beaucoup le possèdent; bien peu l'ont entièrement lu: c'est cependant une œuvre remarquable à plus d'un titre et surtout remplie de particularités curieuses sur les hommes et sur les mœurs au commencement du xvii^e siècle.

Le travail de M. J. Dukas peut se diviser en deux parties: l'une, bibliographique et littéraire; l'autre, purement bibliographique.

Sans refaire la bibliographie détaillée de son auteur, M. Dukas retrace à grands traits les circonstances principales de sa vie et rectifie en passant maintes erreurs des précédents biographes, notamment quand il établit bien nettement que J. Barclay était originaire d'Écosse et non point Français, comme l'alléguèrent Bayle et beaucoup d'autres auteurs. Il analyse ensuite, avec autant de clarté que de concision, le *Satyricon d'Euphormion*, suit pas à pas l'histoire des six parties de cette piquante allégorie et termine ainsi sa rapide esquisse: « Vous me direz, cher lecteur, si je ne suis pas dans le vrai en pensant qu'il y aurait de féconds rapprochements à faire entre l'*Euphormion* de Barclay et le *Télémaque*, les *Confessions* de J.-J. Rousseau, certains romans de Voltaire, le *Gulliver* de Swift et par-dessus tout le *Gil Blas.* » Pour nous, qui avons lu jadis l'*Euphormion* dans une de ces déplorables traductions que nous verrons tout à l'heure, nous nous rallions pleinement à cet avis. Le rapprochement fait entre les *Caractères* de La Bruyère et l'*Icon animorum* de Barclay (quatrième partie du *Satyricon*) ne nous paraît pas moins fondé.

Dans la deuxième section de son étude, M. Dukas décrit avec le soin le plus minutieux:

1° Les éditions originales des différentes parties et premières réimpressions du *Satyricon*, de 1603 à 1626 — il en compte dix-sept;

2° Les éditions à partir de 1628, hollandaises pour la plupart, jusqu'en 1774 — elles sont au nombre de dix-neuf;

3° Les traductions de l'*Euphormion* ou de ses différentes parties; il nous en fait connaître quatorze, dont huit en français, une en anglais et cinq en allemand.

Il est bien difficile, dans un espace aussi restreint, de donner une juste idée de la valeur de ces cinquante articles bibliographiques; qu'il suffise de dire que M. Dukas s'y est montré consciencieux et méthodique, aussi bien que critique judicieux, et que dans les innombrables notes qui accompagnent chaque page de son étude, il a donné les marques d'un esprit laborieux et plein d'une solide érudition.

Nous avons parlé un peu plus haut des déplorables traductions de l'*Euphormion*: il est bien certain que peu d'auteurs ont été aussi mal rendus, aussi torturés et dénaturés que Jean Barclay. M. Dukas met d'ailleurs ses lecteurs à même d'en juger en leur donnant, comme spécimen, le même épisode du *Satyricon,* mis en français (??) par quatre traducteurs différents: Tournet, Nau, Béraut et Drouet de Maupertuy. Après avoir comparé ces pitoyables *infidèles* au texte, on est forcé de reconnaître que l'*Euphormion* n'a pas encore été réellement traduit dans notre langue et l'on ne peut que tomber d'accord avec M. Dukas, qui « promet le succès au littérateur qui entreprendra une traduction nouvelle avec notes historiques de l'*Euphormion* et qui l'embellira d'illustrations comme nos graveurs français savent en produire ».

En y réfléchissant un peu, il nous semble que ce littérateur est tout trouvé; qui pourrait mieux que lui, en effet, nous donner ces notes historiques, nécessaires au *Satyricon* pour être lu avec intérêt (car on sait que les lecteurs d'aujourd'hui aiment beaucoup les lectures faciles)? Qui mieux que lui encore pourrait faire la *clef* indispensable à ce roman? Et à ce sujet nous nous permettrons une remarque: il est bien fâcheux que M. Dukas, qui a corrigé avec beaucoup de bonheur certaines indications manifestement erronées des clefs manuscrites ou imprimées de l'*Euphormion,* n'ait pas cru devoir en dresser une exacte et bien complète, dès à présent, en attendant cette bonne traduction que nous espérons le voir entreprendre.

Enfin, nous ferons encore une demande à notre auteur: à plusieurs reprises, dans son étude, il a dû parler de l'*Argenis,* cette autre allégorie de Jean Barclay, que prisait si fort le grand cardinal et qui eut une si grande vogue sous Louis XIII. Bien qu'il déclare estimer beaucoup moins ce roman que la satire d'Euphormion, ne peut-on prier M. J. Dukas de faire un jour pour l'*Argenis* le même travail qu'il vient d'exécuter si bien pour le *Satyricon?* Sans doute la requête est indiscrète, mais elle devra être un peu

excusée si M. J. Dukas considère qu'en dehors du désir de voir constamment progresser la science bibliographique, notre unique mobile est d'obtenir de lui une nouvelle monographie. PHIL. MIN.

**Documents sur Corneille.** — *Polyeucte* à Rouen et la censure théâtrale sous le Consulat, par M. *J. Félix*, conseiller à la cour, président de l'Académie de Rouen. Rouen, J. Lemonnyer, libraire, 1880. Imprimé chez H. Boissel. In-8° de 34 pages, papier vergé. (Extrait du *Précis* de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen.)

Parmi les misères que doivent éprouver les gens de lettres, les rigueurs de la censure, tribunal nécessaire cependant, n'occupent pas le dernier rang. On sait quelles difficultés ont dû vaincre nos plus illustres auteurs dramatiques pour obtenir l'autorisation de faire jouer leurs plus beaux ouvrages, et nous ne rappellerons que pour mémoire les vicissitudes du *Misanthrope* et du *Mariage de Figaro.* Le grand Corneille qui, pendant sa vie, avait eu une lutte si pénible à soutenir pour *le Cid*, devait plus d'un siècle après sa mort et dans sa ville natale même être exposé aux tracasseries d'un pouvoir ombrageux et déjà despotique. Cette persécution posthume, inouïe et sans exemple peut-être dans notre histoire littéraire, à l'égard d'un de nos plus grands génies, fait l'objet de l'intéressante brochure de M. le conseiller J. Félix.

Au mois de ventôse an XI, le conseiller d'État chargé du département de l'instruction publique (c'était Fourcroy) invitait le préfet de la Seine-Inférieur (Beugnot) à défendre aux comédiens de Rouen de représenter la tragédie de *Polyeucte,* qu'ils avaient inscrite sur leur répertoire. Le motif prétexté de cette mesure était que cette pièce n'ayant pas encore été jouée, depuis la Révolution, sur aucune scène de Paris, il n'y avait pas lieu d'en autoriser la reprise sur un théâtre de province. — Le motif réel paraît avoir été celui-ci : les comédiens avaient mis sur leur répertoire *Polyeucte* à côté de *Richard Cœur de Lion.* Or les idées religieuses, le fanatisme même qui inspirent la tragédie de Corneille, les sentiments de fidélité monarchique exprimés dans l'opéra de Grétry, ont dû vraisemblablement déterminer la prohibition dont ces deux pièces furent frappées par le gouvernement d'alors. Pendant plus d'un an, il y eut échange de correspondances entre le pouvoir central, le préfet de la Seine-Inférieure, la municipalité de Rouen et les administrateurs du théâtre, au sujet de cette représentation de *Polyeucte,* toujours ajournée par la censure, toujours implorée par le maire et par les comédiens. Enfin, le 10 messidor an XII (29 juin 1804), ces derniers obtinrent gain de cause et purent, à la grande satisfaction d'ailleurs de l'homme distingué qui administrait le département, remettre sur la scène rouennaise le chef-d'œuvre qui en avait disparu depuis plus de vingt années.

Tel est le résumé de la brochure de M. le conseiller Félix; c'est tout ce que nous pouvons en donner dans cette courte notice, regrettant de ne pouvoir citer, même par extrait, cette correspondance piquante que l'auteur reproduit *in extenso.* Ce qu'il nous est loisible de dire toutefois, c'est que cette très intéressante étude, rédigée avec autant de sobriété que de méthode, est parsemée presque à chaque page d'ingénieuses observations et de réflexions pleines de finesse. PHIL. MIN.

**Inventaire des archives de Chalon-sur-Saône, de 1221 à 1790**, par F.-M.-GUSTAVE MILLOT, bibliothécaire et archiviste de cette ville, officier d'académie. 1880. Chalon-sur-Saône, chez Mulcey, libraire-éditeur, rue du Châtelet, 23. Imprimé chez L. Landa, rue du Temple et rue de Lyon. Superbe volume in-4° à deux colonnes, de XII-516 pages.

Nous avons, dans un précédent article, félicité la municipalité d'Ajaccio d'avoir, par de généreuses subventions, mis son bibliothécaire M. André Touranjou, à même de publier le beau catalogue de la Bibliothèque publique de cette ville. Nous ne saurions, sans manquer à la justice, nous abstenir d'adresser au moins autant de remerciements au conseil municipal de Chalon-sur-Saône, dont les intelligentes libéralités nous valent le magnifique inventaire rédigé par M. Millot. Il était grand temps d'ailleurs de procéder à ce travail ; peu d'archives de province ont en effet éprouvé autant de vicissitudes que celles de cette vieille capitale du Chalonnais de Bourgogne. Révolutions, pillages, déprédations de toute sorte et par-dessus tout une incurie peu ordinaire de la part des magistrats municipaux, ont contribué, depuis le XIIIe siècle et principalement pendant la période révolutionnaire, à la mutilation et à la dispersion de cette précieuse collection de documents historiques. Dans son excellent avant-propos, M. Gustave Millot nous retrace les péripéties qu'ont dû traverser ses chères archives ; malheureusement le triste tableau qu'il met sous nos yeux pourrait être appliqué à bien d'autres dépôts d'archives municipales.

Telles qu'elles sont aujourd'hui, cependant, les archives de Chalon-sur-Saône offrent encore une matière assez ample à exploiter : elles comprennent, nous dit leur conservateur, 15,351 pièces détachées, dont six forment autant de cahiers de 60 à 90 feuillets, et 302 registres, de grands formats, contenant ensemble 87,822 pages. On ne saurait guère, dans un compte rendu succinct, bien faire connaître aux lecteurs le bel inventaire que nous étudions; il est possible pourtant de donner une idée suffisante de son contenu en citant les titres des divers chapitres établis par M. Millot. « Appelé, dit-il, à inventorier ces archives, nous les avons classées conformément aux instructions ministérielles les plus récentes, c'est-à-dire distribuées en neuf séries, savoir :

A. A. — Actes constitutifs et politiques de la commune: privilèges et franchises ; cartulaires de la cité ; correspondances des souverains, corps d'état, gouverneurs et autres personnages avec la commune ; cérémonies, entrées solennelles des princes, etc. ; nominations de députés aux états généraux ou provinciaux.

B. B. — Administration communale: délibérations du conseil de la ville; élections, nominations des maires, échevins, officiers de ville, etc.; dénombrement de la population.

C. C. — Impôts et comptabilité.

D. D. — Propriétés communales, terres, maisons et rentes; eaux et forêts; édifices; travaux publics; ponts et chaussées; voirie.

E. E. — Affaires militaires.

F. F. — Police, justice, procédures: ordonnances et règlements de police; répression des délits et des contraventions; police des jeux, des bals et des spectacles; bailliages; juridiction consulaire; procès intentés ou soutenus par la commune.

G. G. — Matières ecclésiastiques: protestants; registres des paroisses; instruction publique; assistance publique et privée.

H. H. — Agriculture, commerce et industrie.

I. I. — Anciens inventaires; documents divers.

Quoique contenant encore un nombre fort respectable de documents, les archives de Chalon-sur-Saône sont aujourd'hui singulièrement appauvries. On peut juger de ce qu'elles devraient être, par le fait suivant: en comparant son propre inventaire avec celui fait par l'archiviste Jean Lemort, en 1746, M. Millot constate la disparition de plus de cinq cents registres et comptes mentionnés dans le travail de son prédécesseur; or ce dernier lui-même avait déjà signalé l'absence d'une assez grande quantité de documents tous de dates postérieures à 1477 et à 1523.

La vaste tâche entreprise par M. Millot ne lui a pas coûté moins de trois années de travail; commencées le 8 septembre 1876, la classification et la rédaction de son inventaire ont été terminées, jour pour jour, le 8 septembre 1879; et, comme si aucune calamité ne devait manquer à ces pauvres archives, l'impression de son beau travail a été retardée de plusieurs mois par l'incendie de l'imprimerie Landa.

« *L'inventaire des archives de Chalon*, dit M. Millot, qui traite vraiment son œuvre avec trop de modestie, ne révèlera, nous devons l'avouer, l'existence ignorée d'aucun trésor inestimable, il ne fera connaître aux érudits nul fait qui les surprenne et ne fournira la solution d'aucun problème d'histoire. » Nous nous permettrons de répéter que cette appréciation nous semble un peu trop restrictive. Nous croyons au contraire qu'il y a grand profit à tirer, pour les travailleurs de tout genre, du volume de M. Millot. Si les documents qu'il a si bien analysés n'offrent pas un intérêt exceptionnel, ils présentent assurément mille indications utiles et importantes sur des points particuliers, quand ce ne serait qu'au point de vue des questions d'état civil. Quant aux curiosités, elles abondent; les littérateurs et les bibliographes eux-mêmes y trouveront maints renseignements précieux, tout comme les historiens et les statisticiens. Grâce à l'excellente table des matières que M. Millot a jointe à son inventaire, chacun peut aisément et rapidement trouver ce qui se rattache à ses propres études. Ajoutons qu'à notre avis le travail du patient et laborieux archiviste ne laisserait rien à désirer s'il avait bien voulu dresser aussi un *index* complet de tous le noms propres cités dans son inventaire. Sans doute il a eu ses raisons pour ne pas le faire, mais nous ne pouvons que le regretter, car une table des noms nous a toujours paru être le complément indispensable des travaux de cette nature.

En résumé, nous regardons l'excellent volume de M. Millot comme une œuvre éminemment utile, dont l'exécution lui fait le plus grand honneur et nous ne pouvons que souhaiter que son exemple rencontre beaucoup d'imitateurs dans nos vieilles cités de province.

PHIL. MIN.

**Bibliographie des contes Rémois,** par le docteur E. Bougard, membre correspondant de l'Académie nationale de Reims. Paris, P. Rouquette, libraire-éditeur, passage Choiseul, 57. 1880. Pet. in-4° de 26 pages, impr. chez Alcan Lévy, sur beau papier vergé. Tirage à 100 exemplaires numérotés.

Voici une charmante plaquette qui va assurément, en raison de son tirage trop restreint, faire bien des malheureux parmi les bibliophiles. Quel est, en effet, celui des admirateurs du *comte Louis de Chevigné* (et Dieu sait s'ils sont nombreux!) qui ne voudrait l'avoir? Il faudra bien s'en passer cependant et se contenter de la courte analyse que voici: M. *E. Bougard* nous apprend, dans son intéressant travail, que la véritable édition originale des « Contes Rémois » date de 1832. En cette année, en effet, M. de Chevigné publia, à Reims, une nouvelle édition de son poème « la Chasse et la Pêche, suivies de poésies diverses » (in-18, 268 p.). C'est dans ces *poésies diverses* que figuraient les quatorze premiers contes qu'il a livrés à la publicité. Quatre ans plus tard, il en donnait une réimpression sous le titre de « Contes Rémois », titre que conservèrent toutes les onze éditions parues depuis.

Rien de curieux comme le travail de M. E. Bougard, qui suit pas à pas, et toujours avec une grande sobriété de détails, le développement de l'œuvre du dernier conteur champenois, indiquant avec soin, à chaque article, le format, la pagination de chaque édition nouvelle, les augmentations ou suppressions qu'elle présente, les illustrations dont elle est ornée, et notant consciencieusement toutes ces petites particularités qui donnent du prix à une bibliographie spéciale.

Ne pouvant donner une trop grande étendue à l'analyse d'un travail déjà très condensé et très succinct lui-même, nous nous bornerons à rappeler aux lecteurs que les « Contes Rémois », outre l'édition originale ci-dessus décrite, ont eu douze éditions, du vivant même de l'auteur en: 1836, 1839, 1843 (avec 30 eaux-fortes de P. Perlet), 1858 (avec 34 dessins de Meissonier et 6 autres de V. Foulquier), 1861 (avec les mêmes dessins) et 1861 (in-8°, mêmes illustrations), 1864 (in-16 avec réduction des vignettes de Meissonier et V. Fouquier), 1868 (avec les 34 dessins de Meissonier et 23 de V. Foulquier), 1868 (mêmes dessins), 1871 (aucune gravure en tête et culs-de-lampe pour chaque conte), 1873 (id. id.), 1875 (avec portrait,

encadrements, fleurons et culs-de-lampe, par A. Varin) et 1877 (avec portraits, par Rajon et six gravures hors texte).

M. E. Bougard nous fait connaître aussi qu'il n'existe pas d'édition complète des « Contes Rémois »; les premières, en effet, ne contiennent que très peu de contes; dans les dernières, qui en contiennent bien davantage, ne figurent pas tous ceux imprimés dans les précédentes éditions. Or M. L. de Chevigné, de 1832 à 1871, a publié en tout 61 contes en vers, dont M. E. Bougard a dressé une liste chronologique fort bien faite; mais trois des contes de la véritable édition originale de 1832 (aujourd'hui introuvable) n'ont été réimprimés dans aucune des éditions suivantes; ce sont: *le Barbet vicaire, le Garçon clairvoyant* et *les deux Missionnaires.*

Grâce à M. Bougard, qui a eu l'heureuse idée de réimprimer ces pièces à la fin de sa bibliographie, les amateurs peuvent maintenant compléter leur édition des « Contes Rémois ».

M. le docteur Émile Bougard, qui s'est fait déjà connaître par diverses publications scientifiques, n'est point un nouveau venu dans la carrière bibliographique: il est peu d'amis des livres qui ne connaissent, au moins de nom, son beau travail intitulé: « Bibliotheca borvoniensis, ou essai de bibliographie et d'histoire... relatif à l'histoire de Bourbonne et de ses Thermes » (in-8°, Chaumont, 1865). Nous permettra-t-il de lui signaler une lacune, bien légère, il est vrai, dans son nouvel essai bibliographique?

Il nous a décrit avec une exactitude parfaite les diverses éditions des « Contes Rémois », rappelé les autres productions du comte de Chevigné, cité même quelques écrits relatifs à son auteur et notamment « la Muse champenoise au XIXe siècle » de M. Louis Lacour. Comment donc a-t-il omis de nous dire que plusieurs contes de Chevigné ont été traduits en anglais, et même en vers latins? Nous prendrons la liberté de signaler aux amateurs, du moins à titre de curiosité, les deux publications suivantes:

1° « *Ad comitem de Chevigné,* jocularium auctorem poematum quibus titulus : les Contes Rémois, quum quatuor ex suis ei fabulis, latino sermone translatas, mitteret, in academiâ Parisiensi professor emeritus *chappuysi.* » Sparnaci, ex typographiâ V. Fiévet, viâ Flodoard, 10, anno MDCCCLXV. In-12, 16 p.

2° *Même ouvrage, même titre* sauf les modifications ci-après: « Paris, chez Marpon, libraire-éditeur, galeries de l'Odéon, 1869. Imp. à Épernay, chez Victor Fiévet. In-12 de 296 p.

Le premier de ces deux écrits est entièrement reproduit dans le second, fort intéressant pour les amateurs, des « Contes Rémois », car il contient plus de 200 pages d'appréciations, extraits des journaux du temps, relatives à l'œuvre de Chevigné. C'est aussi dans ce volume que l'on trouve la traduction en vers latins et anglais des dix contes dont voici les titres:

La Batelière (*Puella navicularia*), le Faucon (*Falco*), les cinq layettes (*Quina incunabula*), le Bon Curé (*Optimus parochus*), Colin-Maillard assis (*Ludus vulgo dictus...*), De par le Roi (*In the Name of the King*), le bon docteur (*The good Doctor*), Qui nourrira l'Enfant? (*Who'll support the Child?*), le Bon Curé (*The kind-hearted Rector*) et l'Agilité (*My Nimbleness*).

Encore une fois, que M. E. Bougard ne nous en veuille point de paraître ainsi marcher sur ses brisées; peut-être, d'ailleurs, a-t-il eu ses raisons pour ne point parler des traductions susdites. Quoi qu'il en soit, nous n'hésitons point à déclarer que sa charmante bibliographie n'est pas moins digne d'être recherchée pour l'excellence du fond que pour l'exquise élégance de la forme. Ce juste hommage rendu à la mémoire littéraire d'un poète champenois par un docteur champenois est apprécié tout particulièrement par l'humble bibliographe champenois qui signe PH. MIN.

**La Bibliographie jaune**, précédée d'une dédicace à tous aulcuns qui ne sont pas jaunes, d'un prologue d'Alcofribas et d'une étude historique et littéraire sur le jaune... conjugal, depuis sa découverte jusqu'à nos jours. *Tot capita, tot cornua,* par L'APOTRE BIBLIOGRAPHE. — A Cocupolis et à Paris, 43 *ter*, rue des Saints-Pères. 1880. In-8° de 105 pages, imprimé chez Ch. Unsinger. Tiré à 500 exemplaires sur papier teinté, plus 20 exemplaires sur papier de luxe. — Prix: 4 fr. — Titre rouge et noir; couverture jaune avec vignette de Bernay.

« L'Apôtre bibliographe », autrement dit M. *A. Laporte,* auteur de la « Bibliographie clérico-galante », dont il a été rendu compte aux lecteurs du *Livre,* vient d'avoir une attention toute spéciale pour les *mal mariés.* Déjà, en 1879, il avait fait réimprimer une facétie bien connue, relative au même objet et intitulée « le Sermon du P. Cornutus », etc.

Craignant sans doute que cette joyeuseté ne suffise plus à la consolation des maris malheureux, il leur offre aujourd'hui une bibliothèque entière de livres ayant plus ou moins trait à ce que Molière appelait « cette disgrâce que personne ne plaint ».

M. Laporte, qui doit être assez facétieux à ses heures, à en juger par sa dédicace et son prologue en prose rabelaisienne, commence son nouvel ouvrage par une « étude historique et littéraire sur le cocuage ancien, biblique, grec, romain, catholique, moderne et femelle. » Nous ne nous appesantirons pas sur cette étude assez diffuse qui n'apprend pas grand'chose au lecteur, sinon que le cocuage remonte à la plus haute antiquité et menace de s'étendre à la postérité la plus reculée: « Faut pas êtr' sorcier pour ça », comme dit une vieille chanson. Notons cependant que M. Laporte émet une opinion fort juste sur certaines productions corruptrices de la littérature contemporaine; comme lui, nous préférons encore les gauloiseries, souvent un peu crues, mais très rarement dépravées, de nos pères, aux turpitudes sans nom avouable que nous prodiguent les pornographes de nos jours. L'introduction de la bibliographie jaune est émaillée d'ailleurs de citations latines ( on sait que M. Laporte les adore) qui ne seraient pas autrement désagréables, si

leur auteur ne mettait au compte de Tacite un hémistiche de Juvénal.

La partie purement bibliographique de l'étude de M. Laporte comprend environ trois cents articles classés par ordre alphabétique, qu'il a cherchés et recueillis avec beaucoup de patience dans les catalogues célèbres, dans la bibliographie Gay et dans divers autres recueils analogues. Chaque article est décrit avec soin et le plus souvent accompagné de notices. Ces notes, à notre avis, sont beaucoup trop succinctes; la plupart n'ont que deux ou trois lignes; c'est insuffisant dans une étude de cette nature. On aimerait à trouver, à la suite de chaque article, une analyse de l'ouvrage, analyse aussi sobre que possible, naturellement, mais qui permettrait aux amateurs de se rendre compte de la valeur des livres qu'ils n'auront peut-être jamais entre les mains.

Quoi qu'il en soit, et malgré ces légères critiques de détails, on peut complimenter M. Laporte de son nouvel essai, dont l'utilité n'est assurément pas fort immédiate, mais qui mérite cependant d'être encouragé comme tout travail consciencieux tendant à perfectionner la science bibliographique. La *Bibliographie jaune* est du reste, au point de vue de la forme, fort joliment conditionnée. PHIL. MIN.

## ÉDITIONS DE BIBLIOPHILES — LIVRES D'AMATEURS

**Lettres de Voiture,** publiées avec notice, notes et index, par Octave Uzanne. Portrait gravé à l'eau-forte par Lalauze. 2 vol. petit in-8. Paris, Jouaust, librairie des Bibliophiles (*Collection des Petits classiques*).

M. Jouaust a entrepris de réunir en collection « les auteurs qu'on ne range pas ordinairement au nombre des classiques, et qui méritent pourtant de figurer dans la bibliothèque d'un lettré ». C'est une heureuse inspiration, à laquelle nous devrons sans doute des réimpressions de Balzac, de Sarrazin, de Chaulieu, etc. Pour début, il nous offre les *Lettres de Voiture*, pour lesquelles il a demandé à M. Octave Uzanne, très compétent en pareille matière, une notice sur Voiture, des notes sur ses Lettres et un index des noms cités. Nous dirons tout à l'heure comment M. Octave Uzanne s'est acquitté de sa tâche.

Nous avions depuis longtemps notre opinion faite sur le mérite des Lettres de Voiture, au point de vue du style, sur les ressources qu'elles fournissent pour l'étude de la société polie du second quart du XVII[e] siècle, sur l'intérêt même qu'elles présentent parfois à l'historien pour suivre la marche de certains faits et en juger en quelque sorte la physionomie. Nous savions qu'au moment où l'érudition pénétrait, avec l'exactitude de ses procédés, dans l'histoire intime, familière du XVII[e] siècle, sur les pas des Walckenaer, des Cousin et tant d'autres depuis une trentaine d'années, Voiture avait été l'objet de recherches approfondies et d'appréciations favorables qui avaient rappelé sur lui l'attention des hommes de goût, des lettrés délicats. C'est à ceux-ci que s'adressaient M. Alphen, dans un ouvrage spécial, M. A. Roux et M. Ubicini dans les notices placées en tête d'éditions nouvelles des *Lettres*. Tous ces travaux, toutes ces publications témoignaient en faveur de Voiture d'un regain de réputation dans un milieu qui avait été le sien autrefois. Mais, au moment d'ouvrir les deux volumes que vient de nous donner M. Octave Uzanne, nous avons voulu remonter aux jugements que faisaient de lui ses contemporains et contrôler nos propres idées en les rapprochant de celles du critique le plus autorisé du XVII[e] siècle en matière de goût littéraire, de Despréaux.

Sans doute Despréaux n'était pas exactement contemporain de Voiture, puisqu'il n'avait que douze ans lorsque celui-ci mourut; il appartenait à la génération suivante, c'est-à-dire à celle où devait se produire la réaction défavorable qui suit toujours, dans l'ordre des choses humaines, l'engouement de la faveur ou l'éclat de la réputation, jusqu'à ce que vienne un juste équilibre ou l'oubli, qui est aussi une opinion. Si donc, à l'époque où il écrit, Despréaux n'est pas sévère jusqu'à l'exagération, il y a de grandes chances pour que son jugement soit porté avec mesure et pour que nous puissions l'accepter les yeux fermés. Non seulement, en effet, nous avons affaire à un juge peu suspect de bienveillance partiale; mais nous savons qu'il ne s'était fait une opinion qu'après une étude patiente des œuvres de Voiture et de ses procédés de style, ainsi qu'en témoigne le pastiche, si parfaitement réussi, qu'il a donné d'une de ses Lettres; nous savons aussi que, si Despréaux avait l'esprit net et sûr, il avait aussi une sécheresse qui le disposait peu à comprendre, dans un écrivain, le charme un peu subtil et la grâce légère.

Eh bien, dans ses vers, Despréaux a parlé trois fois de Voiture, en 1663, en 1667 et en 1705; son jugement, flatteur sans réserve au temps de sa jeunesse, reste favorable dans sa vieillesse, mais sait faire cependant la part des défauts.

Dans sa troisième satire, il ne trouve rien de mieux pour montrer le ridicule d'un campagnard que de lui faire dire :

> Le Pays, sans mentir, est un bouffon plaisant;
> Mais je ne trouve rien de beau dans ce Voiture.

Dans sa neuvième satire, il ne dit qu'un mot, mais ce mot fait de Voiture un Horace :

> .... A moins d'être au rang d'Horace ou de Voiture,
> On rampe dans la fange avec l'abbé de Pure.

Enfin, dans sa douzième satire, il modère ses louanges par quelques restrictions : Le lecteur, dit-il, en s'adressant à l'équivoque qu'il personnifie,

Le lecteur ne sait plus admirer dans Voiture
De ton froid jeu de mots l'insipide figure.
C'est à regret qu'on voit cet auteur si charmant,
Et pour mille beaux traits vanté si justement,
Chez toi toujours cherchant quelque finesse aiguë,
Présenter au lecteur sa pensée ambiguë,
Et souvent, du faux sens d'un proverbe affecté,
Faire de son discours la piquante beauté.

Ce regret de Despréaux témoigne du progrès du goût, et chez celui qui l'exprime et dans le public pour lequel il écrit. Son jugement doit être aussi celui de la postérité, de cette postérité que Voiture dédaignait cependant, ayant mis, comme on l'a dit, tout en viager et n'ayant pas pris la peine de recueillir lui-même ses lettres, ou d'en garder des copies : ce qui confirme l'opinion de M. Octave Uzanne sur le caractère prime-sautier de son esprit et sur la spontanéité de ses œuvres, toutes composées de pièces de circonstance, écrites pour l'heure et la minute présentes, sur l'événement du jour.

C'est donc à la nature de son esprit, plutôt qu'à une recherche pénible, à un enfantement laborieux que sont dus les traits affectés, les finesses risquées qui déparent à nos yeux le style de Voiture ; mais les qualités sérieuses qui le relèvent parfois, c'est un fonds solide d'instruction première qui les explique. Son savoir dans les langues anciennes et dans les littératures de l'Espagne et de l'Italie ferait pâlir un pédant de nos jours, et cette saine nourriture n'était pas la seule à laquelle il dut sa force ; il connaissait à fond nos anciens poëtes et nos vieux prosateurs, qu'il ne se borne pas à citer, qu'il s'est plu à imiter, et souvent avec bonheur. On ne saurait croire, à moins d'avoir pratiqué Voiture, ce qui se cache de savoir et même d'étude réfléchie dans les morceaux qu'il a évidemment travaillés, par exception : ses lettres à Costar et au comte d'Avaux en font foi. Ce n'est point un ignorant qui aurait pu donner à son style, même lorsqu'il laissa le plus à désirer, cette souplesse et cette variété de forme, cette pureté grammaticale, cette sûreté et cette légèreté d'allure dont il n'avait trouvé d'exemple dans aucun de ses contemporains, ni dans les lettres entortillées du vieux Malherbe, qui finissait quand il commençait, ni dans la prose lourde et pénible de Descartes, dont le *Discours de la méthode* paraissait l'année même où Voiture écrivait la Lettre sur la prise de Corbie (1636).

Par tout ce qui précède on voit quel cas nous faisons de Voiture. C'est donc avec grand plaisir que nous avons vu un homme de goût, aussi bien préparé que l'est M. Octave Uzanne, en offrir aux bibliophiles une nouvelle édition. Du temps où Voiture était « l'âme du rond », comme on disait de lui dans les plus célèbres alcôves, à l'époque des précieux alcôvistes, l'abbé de Belesbat et l'abbé du Buisson étaient les grands introducteurs des ruelles. S'il eût vécu immédiatement après eux, M. Octave Uzanne, sous le nom d'Octuzanide ou quelque autre approchant, aurait recueilli leur succession. Mais ce qu'il n'a pu faire alors, il le fait pour nous : n'est-ce pas lui qui a remis en lumière cette jolie série de « poètes de ruelles », si joliment habillés et parés, et qu'il doit continuer encore à nous présenter ? Les poésies de Voiture auront nécessairement leur tour auprès de celles de Sarrazin, et que Despréaux, dans ses ***Réflexions sur Longin***, je crois, mettait, avec lui, sur la même ligne que La Fontaine.

La nouvelle édition des *Lettres de Voiture* est précédée d'une notice, très suffisante pour le public auquel s'adresse M. Uzanne, gens du monde et bibliophiles, plutôt qu'érudits de profession. Ceux-ci n'y trouveront pas peut-être une assez abondante moisson de faits ; mais, avec ceux-là, ils apprécieront le tact, le goût, la mesure avec lesquels le jeune éditeur a mis en lumière les mérites de Voiture, le caractère de ses écrits et même ses qualités d'homme privé. S'il n'a pas tout dit, il a bien choisi ce qu'il a dit et s'est généralement montré fort exact. A peine si quelques détails peuvent être mis en question, et il nous permettra de les indiquer pour que nos éloges aient au moins quelques critiques comme garantie de notre impartialité.

Ainsi je n'ai pas sous les yeux l'acte de baptême de Voiture, qui serait né en 1598 selon les biographes : nous ne nions pas cette date, mais nous ferons remarquer que, dans une lettre de janvier 1647, il proteste vivement contre quiconque lui donnerait la cinquantaine et affirme qu'il n'a que quarante-sept ans, ce qui le ferait naître en 1600. — Lorsque Voiture, « réengendré » par M. de Chaudebonne, selon un mot bien connu, fut admis à l'hôtel de Rambouillet, il put s'y lier avec Corneille, Chapelain, Gombaud et d'autres encore ; mais il n'y put guère faire ample connaissance avec Balzac qui, presque toujours confiné dans l'Angoumois, n'y parut que deux fois au plus.

Un mot encore. Lorsqu'il dit que le père de Voiture, riche marchand de vins en gros, suivait la cour dans ses pérégrinations, peut-être M. Uzanne eût-il bien fait d'insister un peu sur la qualité de « marchand suivant la cour » qui était donnée ou plutôt chèrement vendue, non seulement aux marchands de vin, mais à un grand nombre de corps différents : privilège considérable, mais soumis à bien des ennuis, si l'on en juge par les nombreux édits, arrêts et règlements portés au sujet de leur commerce. — Dans les recueils de ces édits, etc., concernant les marchands de vin suivant la cour, on trouvera plusieurs renseignements sur quelques membres de la famille de Voiture : ceci soit dit pour les chercheurs, les érudits de profession qui veulent tout savoir, même ce que M. Octave Uzanne, se plaçant à un autre point de vue, n'a pas jugé intéressant, et peut-être avec raison.

Outre sa notice, M. Uzanne nous a offert un index très utile et des notes sur les Lettres. Ces notes forment un commentaire suffisant pour ceux qui connaissent et Voiture et son époque ; les autres — que leur importe ? — n'en ont pas besoin. Nous sommes tenté de louer M. Uzanne de sa sobriété en voyant

combien s'exposent ceux qui, suivant une autre méthode, veulent, comme à la douane, attacher trop de plomb à la mousseline. Nous citerons seulement deux exemples de ces commentaires mal venus. Le premier est emprunté à Despréaux dans ses *Réflexions sur Longin;* il cite d'abord ce passage d'une lettre de Voiture à Condé : « Cela est incompréhensible que Votre Altesse trouve moyen, tous les étés, d'accroître cette gloire à laquelle, tous les hivers précédents, il semblait qu'il n'y avait rien à ajouter. » — Puis Despréaux ajoute : « Il est faux que les hivers fussent démentis par les étés. Ce que l'on eût cru pendant les hivers au sujet de la gloire du duc d'Enghien, on continuait, pendant les étés qui venaient ensuite, à le croire de plus en plus fortement. »

Cette critique, Despréaux ne l'aurait pas faite s'il avait compris, comme il convenait, la pensée de Voiture. — Les campagnes qui illustraient le nom du jeune Condé ne se faisaient qu'en été; mais, en hiver, homme des jeux et des fêtes, des bals et des danses, il conquérait un autre genre de gloire; et c'est ce qu'expliquent très bien ces quelques lignes de la lettre sur la bataille de Rocroy : « Après cela, vous pouvez vous imaginer... quelle joye les dames ont eue d'apprendre que celuy qu'elles ont vu triompher dans les bals (en hiver) fasse la même chose dans les armées (en été) » : et de là les gloires d'été, autres que les gloires d'hiver, dans la lettre sur la prise de Dunkerque.

Un autre exemple de commentaire pris à faux peut être emprunté à M. Désiré Nisard. Voiture, dans une de ses lettres, raconte qu'il a été berné, comme Sancho Pança, par quatre vaillants hommes qui l'ont lancé en l'air à l'aide d'une couverture. M. Nisard a pris au sérieux cette plaisanterie; méconnaissant la susceptibilité de Voiture, susceptibilité hautaine qui lui avait valu quatre duels, et d'autant plus grande qu'il était un parvenu, l'historien littéraire que nous citons part de là pour déplorer le manque de dignité des lettrés du temps de Voiture, de Voiture en particulier, et les plaindre des mauvais procédés qu'ils avaient à supporter dans les sociétés de gentilshommes où l'on daignait les admettre. Rassurez-vous, monsieur Nisard, Voiture n'était point endurant; il n'était point molesté par les grands seigneurs qui le recherchaient, et il n'a jamais eu, tenez-le pour certain, à souffrir que des plaisanteries qu'ils auraient eux-mêmes acceptées.

C'est même un point fort intéressant à noter dans notre histoire littéraire que cette alliance à titre égal entre la noblesse des gentilshommes et celle des lettrés; personne plus que Voiture n'a contribué à l'établir, et sur un pied de cordiale familiarité. — A ce point de vue encore, les *Lettres de Voiture* sont d'un haut intérêt et montrent quelle place occupaient les écrivains, même beaucoup moins distingués que lui, dans une société que l'on est trop porté à croire fermée à la roture, et qui traitait cependant, selon les temps, avec la même faveur, le mendiant devenu évêque, le libraire créé maréchal de France, le fils du marchand de vin devenu homme de lettres, et, à ce titre, pourvu de charges enviées à la cour et honoré de missions souvent importantes.

Après avoir relu, dans l'édition nouvelle de M. Octave Uzanne, ces lettres de Voiture où il y a tant à apprendre, tant à retenir, nous en voulions beaucoup à cet écrivain amateur qui nous aurait privés de ses œuvres si son neveu n'avait pris soin de les conserver. C'est malgré lui qu'il nous est connu, malgré lui que nous lui conservons sa réputation, malgré lui que M. Octave Uzanne contribuera encore à l'augmenter par les lecteurs nouveaux que lui attirera la nouvelle édition de ses œuvres. CH.-L. L.

**Montesquieu.** — *Le Temple de Gnide*, suivi de *Arsace et Isménie.* Nouvelle édition, avec figures d'Eisen et de Le Barbier, gravées par Le Mire. Préface par O. Uzanne. — Rouen, chez J. *Lemonnyer,* libraire, passage Saint-Herbland. 1881. — Superbe volume grand in-8° de XXIII-161 pages, orné de vignettes et de culs-de-lampe, d'un frontispice renfermant le portrait de Montesquieu en médaillon, de deux titres gravés et de onze très belles figures. — Imprimé par Hérissey, d'Évreux. — Tirage à 500 exemplaires numérotés sur papier vergé de Hollande (prix : 30 fr.); plus 50 exemplaires sur papier fort du Japon (triple suite de figures — 100 fr.); 50 exemplaires sur chine (double suite de gravures — 80 fr.); et 100 exemplaires sur papier Whatman (dessins tirés à part — 60 fr.).

Les chefs-d'œuvre de grâce et de style, dont on nous offre ici une réimpression, sont trop bien connus et ont été trop souvent analysés de main de maître pour que nous puissions prétendre à l'honneur d'exposer, en la motivant, la juste admiration qu'ils nous inspirent. — Notre tâche, dans ce court article, sera beaucoup plus modeste et c'est de la forme même, plus que du fond, de ce beau livre que nous allons nous occuper.

Il est peu ou, pour mieux dire, il n'est pas d'ami des lettres qui n'ait lu ces productions charmantes qui s'appellent *le Temple de Gnide, Céphise et l'Amour, Arsace et Isménie.* — Les éditions ne manquent pas et l'on peut se les procurer aisément; mais, comme pour les fameux fagots de Sganarelle, il y a édition et édition, et, pour peu que l'on soit bibliophile, quelle différence de lire, même un chef-d'œuvre, dans un exemplaire de choix, ou dans un banal bouquin! Malheureusement les belles choses sont rares, et les choses rares coûtent cher. Actuellement un amateur qui voudrait acquérir une des plus belles, pour ne pas dire la plus belle des éditions du *Temple de Gnide,* celle de 1772, si merveilleusement illustrée par Eisen, ne devrait pas dépenser moins de 400 à 600 francs : c'est M. Ch. Mehl qui l'assure dans son excellent *Guide de l'amateur de Livres à figures.* Or peu de bibliophiles sont à même de se passer des fantaisies si dispendieuses et beaucoup seraient réduits à ne jamais même voir les délicieux dessins d'Eisen, si un éditeur aussi hardi qu'intelligent ne leur offrait aujourd'hui, pour une somme relative-

ment bien modique, la superbe réimpression décrite en tête de cet article.

M. J. Lemonnyer s'est en effet donné pour mission de mettre à la portée des plus modestes amateurs les merveilles du burin, les productions exquises de l'art typographique que nous a léguées le XVIIIe siècle. — Marchant courageusement sur les brisées des grands éditeurs parisiens, l'éditeur rouennais a voulu, lui aussi, aborder ces réimpressions si coûteuses et d'une si difficile exécution, que, seules jusqu'à présent, les grosses maisons de Paris semblaient pouvoir supporter. Comme il l'a dit lui-même, il lui a fallu une foi véritablement robuste pour entreprendre cettte œuvre de vulgarisation artistique, malgré la dépense et des obstacles sans nombre et en dépit d'une sorte de mécontentement secret de ceux qui craignaient de voir baisser les prix des éditions originales. Fort heureusement, M. Lemonnyer a très bien réussi; nous n'en voulons pour preuve que la rapidité avec laquelle s'est enlevée cette jolie série des *Meilleurs contes en vers* (8 volumes in-16), où l'on trouve, à côté des bijoux littéraires de La Fontaine, Voltaire, Grécourt, Vergier, Piron, Nogaret, etc., etc., plus de 170 charmantes vignettes dues au crayon spirituel et délicat de Duplessis-Bertaux. — Faut-il citer encore cette belle reproduction des *Baisers* et des *Tourterelles de Zelmis*, de Dorat, dans lesquelles plusieurs figures peuvent être sans désavantage comparées à celles des éditions soriginales? ou parlerons-nous de ces ravissantes plaquettes, destinées à devenir très recherchées, qui forment la série des curiosités bibliographiques? — Il faudrait vraiment trop s'étendre et nous risquerions de préparer des regrets à ceux de nos lecteurs qui, voulant acquérir tous ces délicieux volumes, apprendraient que plusieurs sont déjà épuisés.

Il vaut mieux revenir au *Temple de Gnide* qu'on peut se procurer encore et qui est assurément le plus beau livre que M. J. Lemonnyer ait publié jusqu'à présent. Nous disons le plus beau et nous devrions ajouter le mieux compris, car, bien que Montesquieu puisse se passer d'introducteur dans le cabinet d'un lettré, il n'en serait peut-être pas de même dans le cas très vraisemblable où ce nouveau volume pénétrerait dans un boudoir. Son éditeur l'a bien senti et il a fait une fois de plus preuve de tact et de goût en demandant une préface au délicat écrivain, auteur du *Calendrier de Vénus* et du *Bric-à-Brac de l'amour*. M. J. Lemonnyer ne pouvait mieux s'adresser qu'à M. Octave Uzanne, cet amateur raffiné du XVIIIe siècle, qui, si la métempsycose n'est point un mythe, dut être autrefois au moins enfant de chœur dans le *Temple de Gnide*.

Dans les seize pages de sa *Lettre en guise de préface, à madame X...*, M. Uzanne retrace l'histoire du petit chef-d'œuvre qu'il s'est chargé de nous présenter; il nous montre sous un jour tout particulier le grave auteur de l'*Esprit des lois*, déposant sa robe et laissant ses dossiers pour écrire ce délicieux poème en prose si plein de sentiment et d'amour que Mme du Deffant, d'après d'Alembert, a nommé *l'Apocalypse de la galanterie*. Suivant M. Uzanne, ce serait à une bonne fortune du président que nous devons la construction de ce mignon petit temple, ex-voto à la déesse de Paphos; aussi, à l'appui de son dire, dresse-t-il une sorte de *clef* du *Temple de Gnide*, clef qui présente ce double mérite d'être fort ingénieuse et de n'être point invraisemblable. La préface de M. Uzanne abonde en renseignements curieux et en anecdotes piquantes; il y a bien certain coup de patte à l'adresse des *bibliographes sérieux*, mais cela n'empêche pas l'écrivain de donner d'intéressantes indications sur les principales éditions du livre qu'il étudie. En un mot, M. Octave Uzanne, qui aime et connaît bien son sujet, a su se montrer érudit sans pédanterie dans ces trop courtes pages, qui ne sont pas le moindre attrait de la belle réimpression que nous offre M. J. Lemonnyer. PHIL. MIN.

**Petite bibliothèque Charpentier** : *Histoire de Manon Lescaut et du chevalier Des Grieux; les Jeune-France*, par TH. GAUTIER.

M. Georges Charpentier poursuit activement cette petite bibliothèque à laquelle il a attaché son nom, et dont le petit format de poche a assuré le succès. Déjà nous avons annoncé les œuvres de Musset, plusieurs contes de Gautier, *l'Abbé Tigrane*, de Ferdinand Fabre, *Renée Maupérin*, de de Goncourt. *Manon Lescaut* manquait, mais nous regrettons de ne compter que deux eaux-fortes à cet ouvrage qui a tant de fois servi de thème à l'illustration. Dans *les Jeune-France*, signalons un curieux portrait de Gautier à l'eau-forte par lui-même en 1831, et un autre dessin original du maître reproduit en fac-similé. L. D. V.

**Œuvres poétiques de M.-C. de Buttet**, avec notice par le bibliophile JACOB. 2 vol. in-12. Paris, Jouaust. — Prix : 18 fr.

Claude de Buttet, bien qu'il soit peu connu, est l'un des poètes les plus intéressants du XVIe siècle; le recueil de ses poésies est devenu rarissime, et à ces différents titres il mériterait d'enrichir la jolie collection du *Cabinet du Bibliophile*, dont la devise est : *Nihil in obscuro*. On connaît deux éditions complètes de Claude de Buttet, qui portent les dates de 1561 et de 1588 et des titres différents. Il était difficile, avec l'esthétique de la typographie moderne, de réunir ces pièces poétiques en un seul volume, et l'éditeur a dû diviser sa réimpression en deux tomes dont le premier contient le fameux poème de *l'Amalthée* et le second des odes et poésies diverses.

Il est curieux de suivre le système orthographique de Buttet, qui, à l'exemple de Jacques Peletier et de Guillaume des Autels, prétendait réformer l'orthographe. En dépit de ces erreurs, que Restif de la Bretonne devait reprendre deux siècles plus tard, Claude de Buttet est incontestablement un des poètes les plus remarquables de son temps; il se distingue, ainsi que le remarque M. Paul Lacroix, par la pensée, par l'expression et par le rythme, quand il ne se perd pas dans ses déplorables imitations du grec, du

latin et de l'italien. Il égale quelquefois Du Bellay et Ronsard. Il faut ajouter aussi qu'il possède tous les défauts de son temps, abus de métaphores, de pointes et d'enflures, ce qui faisait dire à Viollet-le-Duc, dans sa bibliothèque poétique : « Le style de Buttet est, en général, dur et néologique; mais la pensée ne manque pas d'une certaine élévation. » L'infatigable bibliophile Jacob, toujours prodigue de sa science inépuisable et de ses charmes de conteur bibliographe, a placé en tête de cette édition une longue et très curieuse notice qui fait revivre Buttet aux yeux des lecteurs sans que l'érudit introducteur songe à dissimuler les défauts du poète par une indulgence qui est souvent bien pardonnable aux bibliophiles.

Ces deux volumes sont remarquablement imprimés par l'éditeur Jouaust. L. V.

**Le Diable boiteux,** par Le Sage, avec une préface par Reynald; gravures à l'eau-forte de Lalauze. Paris, Librairie des Bibliophiles. 2 vol. — Prix : 30 fr.

Dans sa *Petite Bibliothèque artistique*, l'actif éditeur Jouaust a déjà fait paraître près de vingt ouvrages différents et justement célèbres, apportant tous ses soins à la correction du texte, à la beauté de l'impression et au luxe d'illustrations fort réussies, si nous citons le *Voyage sentimental,* un vrai chef-d'œuvre interprété par Hédouin, le *Rabelais,* de Boilvin, le *Paul et Virginie,* de Laguillermie, les *Contes rémois,* avec vignettes de Worms, gravées par Rajon, et le *Décaméron,* de Boccace, qui, grâce aux gravures de Flameng, fait prime aujourd'hui. Nous avons déjà eu occasion de manifester moins d'enthousiasme pour les compositions de M. Lalauze, et ma foi nous ne faisons que répéter tout haut ce que la majorité des artistes et quelques bibliophiles pensent tout bas. M. Lalauze, qui a le charme de la pointe et qui est très coloriste en tant qu'aqua-fortiste, ne sera jamais, nous le craignons, un illustrateur complet; il lui manquera toujours l'originalité du sujet traité, et le dessin même des personnages et de l'ensemble. On sent trop chez lui une mosaïque d'emprunts faits de côté et d'autre, et pas la moindre personnalité d'invention ou de croquiste. Ceci dit, nous sommes plus à l'aise pour louer, étant donnés ses défauts, les qualités qu'il vient de montrer dans les dix gravures qui accompagnent la charmante édition du *Diable boiteux,* que la Librairie des Bibliophiles met en vente. Ces dix planches, d'un travail très serré et très fin, sont peut-être ce que ce graveur a fait de mieux jusqu'à ce jour, et si le dessin était moins escamoté, nous n'y saurions trouver à reprendre. Mais s'arrêter uniquement à l'illustration de ce livre serait une grave erreur; *le Diable boiteux* tient une excellente place dans cette *Bibliothèque artistique.* M. H. Reynald, doyen de la Faculté des lettres d'Aix, a mis en tête de cette édition une excellente préface très érudite dans sa concision. La réimpression de M. D. Jouaust est faite d'après l'édition de 1726, qu'on peut considérer comme la plus correcte, et l'éditeur a pris soin d'y ajouter les historiettes qui ne sont point dans cette édition et qu'on retrouve dans celle de 1707.

*Le Diable boiteux* joint donc à l'attrait des illustrations un caractère d'exactitude qu'on ne saurait trop apprécier, et nous le recommandons aux bibliophiles dont la devise est : *Pauci sed electi.*

Nota. — Signalons à la même Librairie des Bibliophiles, *la Coupe du Val-de-Grâce*, qui vient de s'ajouter aux ouvrages curieux déjà parus dans la *Nouvelle collection moliéresque.* M. Paul Lacroix joint à la réimpression de cette pièce jusqu'alors égarée dans les recueils deux notices de haut intérêt sur cette réponse de Mlle Chéron au poème de Molière, *la Gloire du Val-de-Grâce,* et a fait suivre cette plaquette de *l'Épître à Mignard,* attribuée à Molière.

Nous retrouvons encore le bibliophile Jacob et ses *Chefs-d'œuvre inconnus* dans la très intéressante réimpression des *Anecdotes littéraires de l'abbé de Voisenon,* qui méritent mieux qu'un court article et sur lesquelles nous reviendrons bientôt.

Encouragée par le grand succès des *Comédiens et Comédiennes,* de M. Sarcey, la Librairie des Bibliophiles a voulu faire pour l'ancien théâtre ce qu'elle venait de faire pour le théâtre moderne. Elle a donc commencé, sous le titre d'*Acteurs et Actrices du temps passé,* une série de notices de M. Ch. Gueullette, qui, rédigées d'après les documents les plus authentiques et parsemées de piquantes anecdotes, ne peuvent manquer d'avoir un grand attrait pour les personnes qui s'intéressent à notre histoire dramatique. Chacune de ces notices est ornée d'un portrait à l'eau-forte de M. Lalauze. Grâce à une incomparable collection de portraits mise obligeamment à sa disposition, ce graveur a pu former une galerie de nos anciens artistes dramatiques, qui, par l'exactitude du rendu et la finesse de l'exécution, deviendra un véritable trésor pour les historiens et les amateurs, chaque jour plus nombreux, de notre théâtre national.

Les six premières livraisons ont paru. Elles comprennent : *Michel Baron, Marie de Champmeslé, Armande Béjart, Raymond Poisson, Françoise Raisin, Anne Duclos.* Nous parlerons longuement de cet ouvrage lorsqu'il sera plus complet.

Le défaut de place nous oblige également à reporter au prochain mois le compte rendu de l'importante édition des *Essais de Montaigne,* publiés par M. D. Jouaust, et dont le tome IV et dernier vient de paraître après une si longue attente.

**Les classiques de la pêche à la ligne en Angleterre.** *A Treatyse of Fysshynge with an Angle, by Dame* Juliana Berners. Chez Elliot Stock, 62, Pasternoster-Row, London, E. C., 1880.

Ce n'est pas seulement à Paris que l'on voit éditer par des libraires amateurs des pièces curieuses et rares de littérature spéciale ou professionnelle, dans le mode le plus archaïque, avec l'aspect matériel du temps, sur un papier plus vieux que nature. Londres

possède aussi de ces éditeurs amoureux du passé. L'un d'eux vient de publier l'amusant ouvrage dont on a lu plus haut le titre en vieil anglais, et qui dans la langue du temps s'appela lui-même un *lytyll plaunflet*, soit un *petit pamphlet*.

C'est une plaquette de trente à quarante pages, sur gros papier vergé et non rogné, de format carré, et dont le très solide cartonnage est recouvert d'un léger parchemin. Voilà pour l'extérieur. L'intérieur, composé en caractères gothiques, n'est pas moins qu'une reproduction *fac-similé* du *premier traité de la pêche à la ligne, imprimé en Angleterre par Wynkyn de Worde, à Westminster* en 1496. A cette époque, *Westminster* s'orthographiait *Westmestre*, et l'année de l'Incarnation de N. S. (*the year of the Incarnation*) s'écrivait *The yere of thyncarna côn*. Tout le reste de l'ouvrage présente relativement à l'anglais d'aujourd'hui les mêmes différences.

Dans une agréable introduction, le Révérend M. G. Watkins, M. A. comble d'éloges le traité de dame Juliana Berners. Il n'hésite pas à le regarder comme le *principium et fons* de tant d'ouvrages consacrés depuis au même sujet, et dont l'un, devenu classique, a valu profits et gloire à son auteur. M. Watkins va jusqu'à dire que les imitateurs des âges suivants ont dérobé sans scrupule à dame Juliana des sentiments et même des phrases textuelles, se gardant bien d'en indiquer la source. Walton lui a emprunté son *Jury de mouches*.

Ce Walton que M. Watkins met en cause avec une certaine sévérité a, de fait, éclipsé entièrement les titres de Juliana Berners. Ce n'était point un sot, on va le reconnaître. D'abord, il eut l'esprit de vivre quatre-vingt-dix ans (1593-1683) dans une situation telle, qu'on déclara son existence littéraire la plus enviable de toutes celles que l'on connût. Il avait gagné dans le commerce une petite fortune, et il a laissé, après avoir vécu selon ses goûts, dans l'étude et les distractions douces, un des livres les plus populaires de son pays : *The complete Angler, a contemplative man's recreation :* Le complet pêcheur à la ligne, ou Récréation de l'homme contemplatif, 1653. Hazlett appelle cet ouvrage *la meilleure pastorale que possède la littérature anglaise*.

M. Watkins prend également à partie Burton qu'il traite tout vif de pillard, et il l'accuse d'avoir emprunté à dame Juliana l'éloge des plaisirs de la pêche que l'on trouve dans *l'Anatomie de la mélancolie*. Bien mieux, dit le même Watkins, les vertus morales, les qualités de douceur, de bienveillance et de méditation attribuées d'ordinaire au pêcheur à la ligne, ont été fixées par l'auteur de 1496, avant de passer à l'état de lieux communs sous la plume de ses successeurs.

De dame Juliana Barnes ou Berners, on ne sait rien de précis. On la dit fille d'un sir James Berners, de Roding Berners dans le comté d'Essex, favori du roi Richard II, et décapité en 1388 comme méchant conseiller du roi et ennemi du bien public. Dame Juliana, célèbre pour sa grande beauté et son savoir, fut, nous dit une tradition plus ou moins acceptable, prieure du couvent des bénédictines de Sopwell dans l'Hertfordshire, dépendance de l'abbaye de Saint-Alban. La première édition de son *Livre de Saint-Alban* traite « de la fauconnerie, de la chasse et autres divers sujets agréables, propres à la noblesse ». C'est dans cette édition que parut le présent traité de la pêche à la ligne. L'esprit aristocratique de l'auteur lui suggéra ce mode de publication « afin de ne pas mettre son œuvre à la portée d'une foule de désœuvrés et de paresseux. En le réservant aux mains des seules personnes de distinction, on écartait le danger de ces individus qui, par leur manque de mesures dans le passe-temps de la pêche, n'eussent pas manqué de le ruiner. » — Le petit traité de dame Juliana fut publié pour la première fois séparément en 1496. Dix éditions en furent données au public antérieurement à l'an 1600. Un intervalle de cent cinquante ans et plus sépare le traité de dame Juliana de l'ouvrage classique de Burton. Dans cet intervalle, la pêche a inspiré les plumes de Léonard Mascall, auteur de *la Pêche à la ligne et au croc* (1590), de Taverner dont l'ouvrage sur la *Pêche et les fruits* est de 1600, du célèbre poète *John Dennys* qui chanta les *Secrets de la pêche à la ligne*, et finalement de Barker qui a écrit *l'Art de pêcher à la ligne*. Ce dernier s'intitulait cuisinier d'ambassadeur et fut un contemporain et le devancier immédiat de Walton. Son ouvrage parut en 1651.

M. Watkins déplore la longue lacune qui existe dans cette littérature spéciale entre les jours d'Ausone et d'Œlien et ceux de Juliana Berners. Ensuite il analyse minutieusement le traité de cette honnête dame, où sont exposés, avec le détail le plus précis, les instruments de la pêche, l'endroit, l'heure du jour et la température favorables, et aussi les amorces et la façon de pêcher réclamées par chaque sorte de poisson. On sait que l'ouvrage de dame Juliana se termine par un éloge admiratif du pêcheur à la ligne. Le savant introducteur revendique pour l'Angleterre le premier rang dans la pratique et l'amour de ce *sport*. On voit qu'il ne connaît pas nos Parisiens. Sans doute, c'est en France qu'est née certaine définition irrévérencieuse du pêcheur; mais c'est en France aussi que se passa le trait légendaire du bon bourgeois en chapeau de paille, amorçant ses asticots, sur les bords de la Seine, près du pont des Arts, pendant la canonnade du Louvre, en 1830. L. D.

**Histoire de la sainte Chandelle d'Arras,** par l'abbé J.-B. Dulaurens. Réimpression textuelle sur l'édition originale de 1745, augmentée de notes curieuses et d'une préface nécessaire. Se trouve à Bruxelles, chez l'éditeur Henry Kistemaeckers, 25, rue Royale (1880). Petit in-12 de XIII-178 pages; tiré à 250 exemplaires sur papier teinté, et 50 exemplaires sur papier de Hollande.

Depuis quelque temps, les éditeurs de Bruxelles s'attachent à réimprimer les productions légères ou même très galantes de notre littérature du XVIIIe siècle. Quoique personnellement assez peu curieux de ces sortes d'ouvrages, qui n'ont guère d'utilité que comme documents pour servir à l'histoire de la littérature et des mœurs de cette époque, nous ne voyons

pas cependant de bien graves inconvénients à ce qu'on les fasse reparaître, pourvu qu'ils soient bien exécutés, tirés à petit nombre et vendus suffisamment cher pour que les vrais amateurs seuls les puissent acquérir.

Or M. H. Kistemaeckers nous semble avoir en partie observé ces conditions en rééditant le poème soi-disant héroïque, intitulé *la Chandelle d'Arras*. Son petit volume est fort joli, le papier en est bon et la composition typographique d'une correction satisfaisante ; enfin le tirage à 300 exemplaires, déjà très suffisant à notre avis, offre des chances pour que ce poème libertin ne tombe point dans les mains des jeunes gens et nous avons lieu de penser que cette réédition sera promptement enlevée par les bibliophiles qui ne la trouveront point indigne de figurer dans leur *enfer*.

Ceci dit pour rendre, comme il convient, justice à la nouvelle publication de M. H. Kistemaeckers, nous devons remplir toute notre tâche en lui communiquant quelques observations critiques que nous suggère l'examen de cette réimpression.

Disons donc tout d'abord que la *Préface nécessaire* nous semble bien courte et bien insuffisante : M. Kistemaeckers n'aurait pourtant pas sensiblement augmenté ses frais en donnant une notice un peu plus circonstanciée sur l'abbé Henri-Joseph Dulaurens. (Pourquoi, par parenthèse, l'appeler *J.-B. du Laurens?*) Il eût pu encore y joindre, sans trop de dépense, une courte bibliographie, non de toutes les œuvres de ce fécond auteur, mais au moins du poème *la Chandelle d'Arras* dont, pour notre part, nous connaissons neuf éditions. Cette bibliographie nous aurait sans doute fait savoir ce qu'était *l'édition originale de 1745*, dont le présent volume est la *réimpression textuelle*. Jusqu'à ce jour, en effet, nous n'avions jamais vu citer comme édition originale que celle de « Berne, 1765, in-8° de 202 pages avec fig. »; et nous nous figurions, avec la *Biographie universelle* de Michaud que « ce poème, commencé le 2 décembre 1765, était déjà sous presse le 17 du même mois ».

Enfin nous eussions eu grand plaisir à trouver, outre les *notes curieuses* (??) que nous annonce le titre du volume, une courte et bonne étude, émanant de la plume d'un véritable écrivain, sur ce poème vraiment plus érotique qu'héroïque qui, par les impiétés continuelles et les tableaux licencieux dont il est rempli, peut être considéré comme une sorte de trait d'union libertin entre *la Pucelle*, de Voltaire et la *Guerre des Dieux* ou autres *Tableaux de la Bible* du chevalier de Parny.

Croyez-vous, monsieur Kistemaeckers, qu'un lettré bruxellois, ou même le savant *Philomneste Junior*, de Bordeaux, vous eût refusé cette substantielle introduction qui eût si bien accompagné votre réimpression, d'ailleurs fort jolie, je me plais à le répéter? — Vous annoncez comme étant en préparation une réimpression d'un autre poème du même auteur : *le Balai des Nonnes*. — L'occasion serait bonne pour combler les lacunes que nous signalons ici et pour faire un peu connaître au public les malheurs judiciaires de *la Chandelle d'Arras*, aussi bien devant l'ancien parlement que devant nos tribunaux modernes. Le sujet est intéressant; il a même tenté, si nos souvenirs sont exacts, le curieux érudit par excellence, Charles Monselet, qui, à la fin de ses *Oubliés et Dédaignés*, regrette de n'avoir pu montrer encore sous son véritable esprit Du Laurens, qu'il appelle, nous ne savons vraiment pas pourquoi, *le terrible Jésuite* (??). — En un mot, ce serait une œuvre aussi attrayante que morale de retracer à grands traits la vie et les aventures de cet écrivain instruit, bien doué, laborieux et plein d'imagination, qui n'avait qu'à vivre correctement pour être heureux et arriver peut-être aux honneurs et à la fortune, et qui finit, au contraire, sa longue, inutile et misérable existence, après une captivité de trente ans, oublié, sans honneur et sans estime, ne pouvant attribuer tous ses malheurs qu'à son orgueil, à la turbulence de ses passions et surtout au déplorable usage qu'il se plut à faire de ses talents.

PHIL. MIN.

**Eaux-fortes** *pour illustrer les Contes de Boufflers.* (1 carton de six eaux-fortes composées par Victor-Amand Poirson, gravées par Mongin.) Paris, Quantin. — Prix : 10 fr.

Aux *Petits Conteurs du* XVIIIe *siècle* qui ont obtenu un si légitime succès, l'éditeur Quantin a voulu ajouter une série d'illustrations hors texte, vendues à part et dignes de fixer l'attention des amateurs. Les six premières planches, composées pour les *Contes de Voisenon*, ont été fort bien accueillies du public ; voici maintenant, pour les *Contes de Boufflers*, six gravures très fines de Mongin, d'après les compositions de Poirson, un artiste de talent qui a interprété à merveille les passages les plus gracieux des allégories orientales du poète-chevalier.

Il n'est peut-être point de livre qui ait plus prêté à l'illustration que ces fameux contes de Boufflers; depuis Marillier jusqu'à Desenne, la plupart des artistes ont mis leur imagination et leur crayon au service des contes d'*Aline*, de *Tamara* et du *Derviche*, et les iconomanes en savent quelque chose. Il n'est donc pas sans intérêt de recommander ici cette nouvelle suite très originale qui mérite de figurer, non seulement dans la récente édition publiée par Octave Uzanne, mais aussi dans les *œuvres complètes* de Boufflers, données au début de ce siècle en opposition aux gravures un peu surannées de Monnet Vallin, Pornot ou Déveria.

De deux en deux mois paraîtront les séries destinées à *Caylus*, *Crébillon fils* et *Moncrif*, *La Morlière* et *Duclos*.

# GAZETTE BIBLIOGRAPHIQUE

## DOCUMENTS OFFICIELS

Par décret du 12 janvier, M. Mignet est nommé grand-croix de l'ordre national de la Légion d'honneur.

### *Commission des souscriptions scientifiques et littéraires.*

Cette commission est constituée ainsi qu'il suit, pour l'année 1881 :

M. le ministre, président.

M. Henri Martin, sénateur, membre de l'Académie française, vice-président.

MM. Maury, membre de l'Institut, directeur général des archives nationales, vice-président.

Servaux, secrétaire.

Alglave, professeur agrégé à la Faculté de droit, à Paris.

Bréal, membre de l'Institut, professeur au Collège de France.

Chantepie du Dézert, bibliothécaire à l'École normale supérieure.

Charmes, chef de la division du secrétariat.

Collin, chef du bureau des bibliothèques.

De Laborde, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts.

Deschanel, député.

Dumont, directeur de l'Enseignement supérieur.

Delisle, membre de l'Institut, administrateur général de la Bibliothèque nationale.

Egger, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres.

Franklin, administrateur adjoint à la Bibliothèque Mazarine.

Lalanne, bibliothécaire de l'Institut.

Longpérier (de), membre de l'Institut.

Maspero, professeur au Collège de France.

Milne Edwards (Alphonse), membre de l'Institut, professeur-administrateur du Muséum d'histoire naturelle.

Müntz, bibliothécaire de l'école des Beaux-Arts.

Parville (de), publiciste.

Rambaud, chef du cabinet.

Renan (Ernest), membre de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, professeur au Collège de France.

Sainte-Claire-Deville, membre de l'Institut, professeur à la faculté des sciences.

### *Catalogue des bibliothèques populaires des écoles publiques.*

Monsieur le préfet, vous recevrez prochainement par le chemin de fer un colis renfermant... exemplaires du nouveau catalogue des ouvrages de lecture destinés aux bibliothèques populaires des écoles publiques.

Je vous prie de prendre les mesures nécessaires pour qu'un exemplaire de ce catalogue, qui annule les précédents, parvienne à bref délai dans chacune des communes de votre département.

Vous voudrez bien rappeler à cette occasion aux maires et aux instituteurs que la bibliothèque placée à l'école est une véritable bibliothèque populaire, dont l'instituteur est de droit bibliothécaire.

Quelques maîtres paraissent encore croire à tort que les livres de ces bibliothèques sont exclusivement réservés à leurs élèves ou anciens élèves. C'est là une erreur. Les ouvrages qui composent les bibliothèques des écoles doivent être prêtés indistinctement à tous les habitants de la commune, qui prendront l'engagement de les rendre en bon état ou d'en restituer la valeur.

Les instituteurs trouveront, dans les renseignements généraux qui précèdent, la liste des ouvrages admis, les indications nécessaires sur les conditions exigées par l'administration des communes qui sollicitent des concessions de livres.

Il est un point sur lequel vous devez insister. Jusqu'ici, les municipalités n'ont répondu que par des sacrifices peu importants aux efforts faits par les pouvoirs publics pour fonder des bibliothèques populaires d'écoles ou pour enrichir celles qui existent.

Le total des commandes faites chaque année par toutes les communes de France à l'adjudicataire de la fourniture de livres n'atteint pas le quart de la somme dépensée par l'État. Il importe que les communes où des bibliothèques ont été fondées par l'administration et où le goût de la lecture s'est répandu, ne s'habituent pas à compter uniquement sur les dons du ministère pour renouveler ou augmenter leur fonds de livres.

Il faut qu'au moyen de souscriptions, de cotisations volontaires, d'allocations votées par le conseil municipal, elles fassent elles-mêmes de nouveaux achats.

Vous voudrez bien faire remarquer aux maires et aux instituteurs que toute commune qui aura déjà reçu deux concessions de livres du ministère, ne pourra à l'avenir en recevoir une nouvelle que si elle justifie de l'acquisition de livres faite de ses propres deniers.

En terminant, monsieur le préfet, j'appelle toute votre attention sur les bibliothèques populaires des écoles. Je ne saurais trop recommander à votre vigilance et à votre sollicitude une œuvre qui est appelée à exercer la plus heureuse influence sur le développement intellectuel et moral des populations.

Recevez, monsieur le préfet, etc.

*Le président du conseil, ministre de l'instruction publique et des beaux-arts,*

JULES FERRY.

Par décret en date du 25 janvier 1881, rendu sur la proposition du président du conseil, ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, M. Deschanel (Émile-Augustin-Étienne) est nommé professeur titulaire de la chaire de langue et littérature française moderne au Collège de France, en remplacement de M. Paul Albert, décédé.

M. Helleu, ancien élève de l'École des chartes, est nommé surnuméraire à la Bibliothèque de l'Arsenal.

M. Dreyfus, sous-bibliothécaire à la Faculté de médecine de Lyon, est délégué dans les fonctions de bibliothécaire à la Bibliothèque universitaire de Caen, en remplacement de M. Crouzel, appelé à d'autres fonctions.

M. Cernesson, conseiller municipal, vient d'être nommé par le préfet de la Seine membre du conseil de surveillance de la bibliothèque et des collections historiques de la ville de Paris, en remplacement de M. Ulysse Parent, décédé.

## ACADÉMIE. — SOCIÉTÉS SAVANTES COURS PUBLICS

L'Académie avait proposé pour le concours Bordin, en 1880, la question suivante : « Étude historique et critique sur la vie et les œuvres de Christine de Pisan. » L'Académie proroge cette question à l'année 1882. Elle a aussi proposé pour 1882 : « Étudier les documents géographiques et les relations de voyages publiés par les Arabes du IIIe au VIIIe siècle de l'hégire inclusivement; faire ressortir leur utilité au point de vue de la géographie comparée au moyen âge. » Les mémoires, pour chacun de ces deux concours devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1881. — Le sujet suivant est proposé pour 1883 : « Étudier, à l'aide des documents d'archives et de textes littéraires, le dialecte parlé à Paris et dans l'Ile-de-France jusqu'à l'avènement des Valois. Comparer ce dialecte, d'après les résultats obtenus, à la langue française littéraire, et rechercher jusqu'à quel point le dialecte parisien était considéré, au moyen âge, comme la langue littéraire de la France. » Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1882. Chacun de ces prix est de la valeur de 3,000 fr.

La Commission du prix Gobert a fait connaître à l'Académie la liste des ouvrages admis au concours de cette année. En voici la liste : *Histoire de l'intervention française au Tonkin,* de 1872 à 1874, par M. Romanet de Caillaud; *les Anciennes Communautés d'arts et métiers,* par M. Alph. Martin; *les Origines de la Tactique française* et *les Origines de la Tactique française de Louis XI à Henri IV,* par M. E. Hardy; *Recueil des Chartes de l'abbaye de Cluny,* formé par M. Aug. Bernard et continué par M. Bruel (tomes Ier et II); *Études sur la chronologie des rois de France et de Bourgogne,* par Aug. Bernard; *l'Inquisition dans le midi de la France, aux* XIIIe *et* XIVe *siècles, étude sur les sources de son histoire,* par Ch. Molinier. *De fratre Gulielmo Pelisso, inquisitionis historico,* disseruit Carolus Molinier; *Saint-Martin,* par M. Lecoy de la Marche; *Histoire générale de la maison royale de France,* par le père Anselme, tome IX, par M. Potier de Courcy. A ces ouvrages la Commission a ajouté ceux qui sont présentement en possession des premier et second prix, savoir : *Histoire du costume au moyen âge,* par M. Demay; *Histoire générale du Languedoc,* de D. Devic et Vaissète, avec une *Étude sur l'administration féodale du Languedoc* de 900 à 1250, par M. Aug. Molinier.

L'Académie des sciences morales et politiques a décerné le prix Bordin à M. Esmein, agrégé à la faculté de droit de Paris, pour son *Histoire de l'Ordonnance criminelle de 1780.*

La Société des gens de lettres n'est pas restée inactive et elle a obtenu déjà un excellent résultat.

Ainsi elle est arrivée, à force de démarches, à faire conclure des traités de réciprocité avec l'Espagne et la République de San Salvador, qui sauvegardent complètement le droit de la littérature française à l'étranger.

Ce traité de *réciprocité* peut tenir dans ces quelques mots :

« Nul auteur, français ou espagnol, ne peut être reproduit ou traduit en France ou en Espagne sans son autorisation expresse. »

Si un pareil traité eût existé de tout temps et partout, Alexandre Dumas père, pour nous borner à cet auteur, eût touché des *millions* qu'il n'a jamais vus.

Les efforts de M. E. Gonzalès et de ses collègues tendent donc à obtenir un traité analogue avec les autres puissances de l'Europe.

La question a déjà fait un grand pas en ce qui concerne l'Angleterre.

Ainsi le général Mendilhe Read, que le président de la Société des gens de lettres a converti à ses idées, se propose de faire une collection de romans français pour les traduire en anglais, exactement comme Hachette a traduit les romans de Thackeray, Dickens, etc.

Seulement, eu égard au *cant* anglais qui ne badine pas, vu l'espèce, tout ce qui est *shocking* sera sévèrement exclu de cette collection. C'est assez dire que *Nana,* par exemple, n'aura pas l'honneur de cette traduction.

*Concours pour l'Histoire du Commerce de Bordeaux.*

La chambre de commerce de Bordeaux, avec le concours de la Société de géographie commerciale et de la municipalité, fonde un prix de 10,000 fr. pour

le meilleur ouvrage inédit qui lui sera adressé sur l'*Histoire du Commerce de Bordeaux*.

Le sujet a été mis au concours à partir du 1er janvier 1881. Les manuscrits doivent être envoyés à M. le secrétaire général de la Société de géographie commerciale de Bordeaux avant le 1er janvier 1885.

Voici le programme du concours :

1° Exposer l'histoire du commerce de Bordeaux, depuis son origine, jusqu'à nos jours :

Première partie : Histoire du commerce de Bordeaux, depuis son origine jusqu'à la fin du XVIIe siècle;

Deuxième partie : Étude du commerce de Bordeaux au XVIIIe siècle;

Troisième partie : Commerce de Bordeaux au XIXe siècle.

2° Dans chacune de ces parties on présentera le commerce de Bordeaux avec la France, avec les colonies françaises, avec les nations étrangères. On indiquera les produits du sol, les marchandises diverses et les objets de l'industrie sur lesquels le commerce de Bordeaux s'est exercé. On fera particulièrement l'historique de la culture de la vigne dans la région. — En ce qui concerne les colonies, on indiquera l'influence du climat, les richesses du sol, l'importance des divers produits.

3° On appréciera les causes politiques et économiques qui ont développé ou entravé les relations commerciales de Bordeaux. On signalera l'influence des armateurs bordelais qui ont développé le commerce de Bordeaux, qui ont étendu nos relations avec nos colonies et avec les nations étrangères.

4° On dira, d'après les besoins et les ressources des régions du sud-ouest et du centre de la France, quelles sont les industries nouvelles qui pourraient prospérer à Bordeaux.

## PUBLICATIONS NOUVELLES

La librairie Quantin met en vente une nouvelle édition de luxe de *l'Art du XVIIIe siècle*, par MM. Edmond et Jules de Goncourt, ce livre dont les exemplaires de la première édition montent aujourd'hui dans les ventes à 300 et à 400 francs. Cette nouvelle édition, considérablement augmentée, contient le catalogue de l'Œuvre gravé de chaque peintre ou dessinateur donnant le passage aux enchères de leurs œuvres depuis le commencement du XVIIIe siècle jusqu'à nos jours. Mais ce qui la distingue surtout de la précédente, c'est que l'édition Quantin est illustrée de tableaux et de dessins des maîtres reproduits en *fac-similé* avec la conscience la plus absolue. La première livraison, consacrée à Watteau, renferme la biographie perdue de Watteau par le comte de Caylus, et contient cinq reproductions de dessins faisant partie du Louvre, du British Museum, de la collection de Goncourt. Suivront, de deux en deux mois : Chardin, Boucher, La Tour, Greuze, les Saint-Aubin, Gravelot, Cochin, Eisen, Moreau, Debucourt, Fragonard, Prud'hon ; en tout 13 fascicules contenant cinq grandes planches hors texte, au prix de 12 francs chaque.

La deuxième partie des *Mémoires du prince de Metternich* a récemment paru à Londres, à Vienne et à Paris, chez Plon. Les deux nouveaux volumes embrassent la période de 1816 à 1830.

M. Max Muller fait paraître deux volumes d'*Essais choisis sur le langage, la mythologie et la religion.* Le nouveau recueil est bien réellement un choix, avec corrections et additions, des *Essais* en quatre volumes dont plusieurs éditions ont été épuisées.

Le libraire Sigismond Soldan, de Nuremberg, vient de faire paraître la première livraison des eaux-fortes et planches xylographiques d'Albert Dürer. L'ouvrage entier formera 104 planches en 10 livraisons, au prix de 15 marcs (18 fr. 75). Cette reproduction se fait par la voie de la phototypie et est exécutée par l'institut artistique de J.-B. Oberweter, de Munich.

Nous avons déjà parlé à nos lecteurs du *Livre d'or du Salon de peinture*, si luxueusement édité par la maison Jouaust, et qui donne, avec la description des œuvres récompensées et des principales œuvres hors concours, la reproduction à l'eau-forte d'un certain nombre de ces œuvres.

L'administration des Beaux-Arts, reconnaissant l'utilité de cette publication, qui est en même temps le Livre d'or de la gravure et celui de la peinture, et dont la collection formera l'un des documents les plus précieux pour l'histoire de l'art contemporain, vient d'y souscrire pour un nombre important d'exemplaires.

Le tirage du *Livre d'or du Salon* ayant été fait à un chiffre très restreint, les amateurs qui tiendraient à en posséder la collection au complet feront bien de se procurer immédiatement les deux années qui ont déjà paru, s'ils ne veulent s'exposer à les payer beaucoup plus cher par la suite.

Le *Livre d'or du Salon* forme un beau volume in-8° colombier.

## PUBLICATIONS ANNONCÉES
### OU EN PRÉPARATION

Pour faire suite à la guerre de la succession d'Espagne, paraîtra dans les premiers jours d'avril, chez MM. Didot, l'ouvrage intitulé *les Guerres sous Louis XV*, par le général de division comte Pajol.

La guerre d'Espagne (1719 à 1720), la succession de Pologne (1733 à 1740), les campagnes en Allemagne et en Italie formeront le premier volume. Les guerres de la succession d'Autriche, de 1740 à 1749, armées de Bavière, de Bohême, Westphalie, sur le Rhin, en Alsace, sur la Necker, la Sarre, la Moselle, la Flandre et l'Italie comprendront le deuxième et le troisième volume. La guerre de sept ans, de 1756 à 1763 jusqu'à la fin du règne en 1774, formera les quatrième et cinquième volumes. Les expéditions de Mahon, 1756,

de Corse, 1729 à 1770, du Canada, 1763, de Charles-Édouard, des colonies de l'Inde, du Bengale, les débarquements des Anglais sur les côtes de France, les différents camps d'instruction et de manœuvre seront contenus dans le sixième volume.

Le septième est entièrement consacré à un historique abrégé des corps d'infanterie et de cavalerie, à toutes leurs phases dans la période de 1715 à 1774, avec différents dessins d'uniformes.

Enfin un atlas contiendra des cartes d'Allemagne, de Flandre, d'Italie, de l'Autriche-Hongrie, avec les tracés en rouge des opérations militaires.

On annonce la publication prochaine d'un ouvrage historique des plus curieux. C'est le recueil des lettres échangées entre M. de Talleyrand et Louis XVIII pendant toute la durée du congrès de Vienne.

M. Pallain, directeur du contentieux au ministère des finances, a eu la bonne fortune de mettre la main sur cette collection précieuse dans les archives des affaires étrangères, et il va éditer cette publication en l'encadrant de notes et de commentaires.

La librairie Plon va publier prochainement un recueil d'études de M. Langel sur *la Réforme au* XVIe *siècle*, et un ouvrage de M. Loir sur *Louise de la Vallière et la jeunesse de Louis XIV*.

Le troisième volume de l'ouvrage de M. Taine sur la Révolution française est terminé. Il aura pour titre : *la Conquête jacobine*, et paraîtra à la fin de ce mois.

M. Du Sommerard, conservateur du musée de Cluny, termine en ce moment le catalogue de ce musée, qui ne comprendra pas moins de 20,000 numéros. On y trouvera une étude sur la céramique depuis son origine.

Sir Richard Wallace se propose de publier prochainement un livre dont on dit le plus grand bien et qui sera intitulé : *l'Art et les artistes*.

On parle beaucoup de la publication d'un recueil de lettres dues à Mlle Desclée, l'éminente et célèbre artiste qui a fait de *Froufrou* une si attachante création. C'est M. Alexandre Dumas fils qui se serait chargé de cette publication.

M. Henry Cochin et M. Duparc vont publier un recueil de tous les documents authentiques qui racontent les expulsions des ordres religieux. Ce recueil sera, dit-on, précédé d'une courte préface faite par M. le duc de Broglie.

On annonce la prochaine publication à New-York d'une *Histoire de la guerre civile en Amérique*, par Jefferson Davis, l'homme qui y a joué le rôle le plus considérable.

On va publier à Madrid une édition complète des œuvres de José Amador de los Rios, le savant historien et archéologue. Cette publication comprendra de 44 à 46 volumes. Le premier, comprenant les poésies de cet écrivain, vient de paraître.

Un savant hollandais, M. de Gœje, rédige un mémoire sur les récits, la plupart fabuleux, que les Arabes possédaient relativement au Japon. Ce travail, qui paraîtra d'abord en langue hollandaise, sera ensuite réimprimé, accompagné d'une traduction française, dans un volume d'articles que M. de Gœje se propose de publier prochainement.

Le professeur Arndt, de Leipzig, a découvert un manuscrit inédit de Gœthe et se prépare à le publier. C'est la première ébauche d'une de ses pièces.

Le professeur allemand Stier a découvert à Zerbst, dans le duché d'Anhalt, un manuscrit contenant la relation, en langue hollandaise, du deuxième voyage de Vasco de Gama aux Indes (1502-1503). On possédait jusqu'à présent peu de détails sur cette expédition. Le récit en question a été écrit par un des compagnons de Vasco. M. Stier se propose d'en publier une traduction allemande.

## NOUVELLES DIVERSES

M. Derenbourg, chargé par le ministère de l'instruction publique d'étudier les manuscrits arabes des bibliothèques espagnoles, vient de rentrer en France. M. Derenbourg rapporte la description de 1,835 manuscrits qu'il a examinés dans les collections publiques et privées de l'Escurial, de Madrid, d'Alcala, de Tolède, de Séville et de Grenade. Ce travail considérable paraîtra partie dans les *Archives des missions scientifiques*, partie dans les publications de l'École des langues orientales.

*Les bibliothèques médicales des hôpitaux de Paris.*

Voici une institution peu connue du public, et qui va prendre cette année un grand développement, par suite de la subvention qu'elle vient de recevoir de l'administration. Nous voulons parler de la création de bibliothèques médicales dans les hôpitaux et hospices de Paris. Ces bibliothèques, dues à l'initiative des internes des établissements hospitaliers de la capitale, sont actuellement au nombre de dix-sept. Jusqu'à l'année dernière, elles n'avaient eu d'autres ressources que celles produites par des cotisations mensuelles de 1 franc, payées par les internes.

C'est au moyen de ces faibles ressources que plusieurs hôpitaux sont cependant parvenus à posséder des bibliothèques pourvues d'un nombre de volumes relativement considérable, si l'on songe que tous les ouvrages dont elles se composent sont des ouvrages de choix, traitant tout spécialement des matières qui font l'objet du traitement de chaque établissement. Ainsi, à la date du 31 décembre 1880, la bibliothèque de l'hôpital Beaujon possédait 1,150 volumes, dont 900 reliés; celle de Bicêtre, 1,868; celle de l'Hôtel-Dieu, 2,530 volumes; la bibliothèque de l'hôpital de Lariboisière, 1,325; celle de la Salpêtrière, 1,530.

Les deux bibliothèques médicales les moins complètes, à la même date, étaient celle de Lourcine, qui n'avait que 52 volumes, et celle de l'hôpital Sainte-Eugénie, qui n'en avait que 96.

La subvention que la ville de Paris vient d'accorder à ces bibliothèques pour la présente année s'élève à la somme totale de 7,400 francs, répartis par parts variant entre 200 et 500 francs entre les 17 bibliothèques existantes. En outre, il est question d'élever à 2 francs par mois le chiffre des cotisations fournies par les internes.

Le *Répertoire universel des œuvres d'art*, officiellement annoncé par M. le sous-secrétaire d'État des beaux-arts à l'inauguration du musée de céramique de Limoges, sera, sous peu de jours, mis à la disposition du public, dans les bureaux ministériels de la rue de Valois (Palais-Royal).

Établi au moyen des inventaires officiels, du dépouillement des catalogues français et étrangers, des procès-verbaux de ventes, des déclarations des artistes ou propriétaires, et tenu au courant avec soin, cet important travail, qui comprendra environ 35,000 cartes biographiques et 400,000 fiches monographiques, fera connaître, autant que possible et en quelque sorte jour par jour, le lieu et les conditions matérielles où se trouveront les œuvres anciennes et modernes vraiment dignes de ce nom.

Chaque carte contient, sous le portrait photographié et la biographie de l'artiste dont elle porte le nom, la liste chronologique de ses productions connues.

Chaque fiche renferme, avec le titre et la réduction photographique de l'ouvrage auquel elle est consacrée, tous les renseignements historiques et signalétiques qui le concernent : origine (auteur, lieu, date); description, dimensions, déplacements successifs; prix de vente; situation actuelle ; état de conservation.

Auxiliaire de toute loi sur la propriété artistique, ce précieux instrument de contrôle pourra être consulté sur place ou par correspondance.

M. Maspero, professeur au Collège de France, directeur de l'École française du Caire, a été nommé par le khédive directeur du musée de Boulaq et des fouilles archéologiques d'Égypte, en remplacement de Mariette pacha.

Un Anglais, professeur à Yeddo, a offert à la Société asiatique-anglaise une collection de poésies lyriques et dramatiques japonaises, ne comprenant pas moins de 205 volumes, et ne contenant pourtant que les chefs-d'œuvre des principaux poètes du Japon.

*Paris-Murcie* aura un analogue en Belgique. La rédaction du *Méphisto*, d'Anvers, va éditer un numéro de ce genre, comprenant des autographes et des dessins d'hommes célèbres.

Parmi les adhérents à cette œuvre de bienfaisance, on cite MM. Victor Hugo, Alexandre Dumas, Émile Augier, Zola et Gounod.

La propriété des œuvres de Prosper Mérimée et de Théophile Gautier était répartie entre MM. Calmann Lévy et Charpentier. Nous apprenons que, grâce à une entente intervenue entre ces deux éditeurs, toutes les œuvres de Prosper Mérimée se concentreront entre les mains de M. C. Lévy, et que les œuvres de Th. Gautier se concentreront dans les mains de M. Charpentier. A bientôt des éditions complètes de ces grands écrivains.

Mme Rattazzi-Rute (ou plutôt Mme Rute-Rattazzi) se propose de publier, dans les premiers jours de février et à la librairie Dentu, un ouvrage en deux volumes intitulé *Rattazzi et son temps.*

C'est une biographie de l'homme d'État italien qui fut le deuxième époux de Mme Rute.

Le second volume contiendra, sous forme d'appendice, un grand nombre de documents, lettres, etc., dont quelques-uns très remarqués.

Le terrain littéraire, tant soit peu sec, de notre Bibliothèque nationale vient enfin de s'imbiber d'une pluie de faveurs non moins désirables qu'inattendues. On a nommé six bibliothécaires, dont trois ou quatre par vacances anciennes, remontant à deux ou trois ans, et les autres par création nouvelle. Cette fois, presque tous les employés, rémunérés d'appointements plus forts, ont passé d'une classe à l'autre et se sont acheminés, par conséquent, vers les hauts grades. Mais pourquoi donc nulle décoration dans l'ordre de la Légion d'honneur? Comment se fait-il que, depuis sept ans, personne (à l'exception de M. Léopold Delisle nommé officier) ne soit entré dans la grande famille des légionnaires?

Sous ce titre : *les Maniaques*, Eurotas, du *Constitutionnel*, nous donne le curieux article que voici :

La bibliothèque de la rue Richelieu est, comme on le sait, une des plus belles et des plus complètes du monde. Elle renferme tous les trésors de l'esprit humain. Aussi on ne saurait trop faire pour sa conservation. Elle va être isolée complètement. Les quelques

maisons de la rue de l'Arcade et de la rue Vivienne qui sont mitoyennes avec elle vont être abattues, et la bibliothèque s'agrandira de l'espace qu'elles occupent.

L'autre jour, on livrait au public une nouvelle et très vaste salle qui, depuis son ouverture, reçoit de nombreux visiteurs.

Parlons un peu de ces visiteurs.

Il faut d'abord parler des personnes studieuses qui viennent pour s'instruire et compléter leur éducation. Il en est parmi elles qui sont pauvres et qui n'ont pas de livres. Et puis, fût-on très riche, on ne pourrait, ni pour or ni pour argent, posséder les trésors et les raretés qui se trouvent dans les bibliothèques publiques. Celles des souverains elles-mêmes sont relativement pauvres à côté de nos bibliothèques nationales.

Il faut voir avec quelle ardeur lisent et méditent ceux qui se sentent destinés à devenir célèbres dans les sciences et dans les lettres. On les voit courbés sur les livres, prenant des notes et puisant le savoir à toutes les sources à la fois. Ils sont encore obscurs et inconnus, mais, grâce à leur ténacité et à leur patience qui est, comme on sait, une des formes du génie, il se trouvera parmi cette génération d'heureux prédestinés devant égaler peut-être Victor Hugo, Michelet, Renan, Jules Simon, Guizot, Littré, Chevreul, Arago, Balzac, Paul de Saint-Victor, Veuillot ou Théophile Gautier.

Cet hommage rendu au public sérieux des bibliothèques, je peux tout à mon aise parler de ces maniaques et de ces originaux qui y viennent peut-être plus assidument que les autres pour les motifs les plus futiles et les plus ridicules. On les reconnaît à leur mine effarée d'abord, puis aux singuliers livres qu'ils demandent aux employés.

Pendant dix ans, on vit arriver vers midi, à la bibliothèque Richelieu, un petit vieillard maigre, avec des cheveux poudrés. Il occupait toujours la même place et, pendant quatre heures tous les jours, il se délectait de la lecture de la vie d'*Apollonius de Tyane*, par Gilbert Longueil. Tout à côté de lui se trouvait un autre vieillard qui, lui, semblait lire avec ardeur le traité de l'*Art militaire* de Végèce. On supposait qu'il était un ancien militaire. On se trompait. Vérification faite, on apprit que c'était un employé retraité de l'octroi de Neuilly. Un beau jour, le lecteur d'*Apollonius* eut une vive contestation avec son voisin. On vit le moment où ils allaient en venir aux mains. On mit le holà ! Après cette scène ils disparurent et ne vinrent plus à la bibliothèque.

Parmi ces maniaques célèbres il faut citer celui de la bibliothèque de l'Arsenal, qui, pendant vingt ans, se fit apporter des monceaux de livres qu'il feuilletait à la hâte sans se donner le temps de les lire. Cependant chaque soir il s'en allait avec huit ou dix feuilles couvertes de notes. On ignorait son nom. Il disparut. Deux mois après, le conservateur de la bibliothèque reçut trois grosses malles remplies de manuscrits. Elles lui étaient envoyées par les héritiers de cet original qui avait rendu le dernier soupir. Une clause de son testament leur avait intimé cet ordre. On prit connaissance de ces papiers, sur lesquels étaient consignés, avec indication de la page et de la ligne, tous les livres dans lesquels le nom de *César* était écrit. *La Vie de César* par Plutarque ne figurait point parmi les volumes qu'il avait compulsés.

C'est à cette même bibliothèque de l'Arsenal qu'un fou d'humeur joviale vint pendant dix ans lire sans cesse et toujours *Paul et Virginie*. Il avait appris le roman par cœur, et par les soirées d'été on le rencontrait le récitant dans les grandes allées du Jardin des plantes. Lorsqu'on donna l'opéra de *Paul et Virginie* de M. Victor Massé à la Gaîté, il se rendit au théâtre, mais on le vit sortir avant la fin du premier acte, en disant : « Votre musique gâte tout ».

~~~

On a discuté souvent sur la *Marseillaise* et sur l'époque à laquelle elle fut composée par Rouget de Lisle.

Je trouve dans un volume que vient de publier M. Seinguerlet, *Strasbourg pendant la Révolution*, un document jusqu'ici fort peu connu, et qui est entre les mains d'un collectionneur de Strasbourg.

C'est une lettre de Louise Dietrich, la femme du maire, adressée à son frère, M. Ochs, conseiller à Bâle, et qui est pour ainsi dire l'acte de naissance de notre hymne national.

Voici cette lettre :

« Cher frère... je te dirai que depuis quelques jours je ne fais que copier et transcrire de la musique, occupation qui m'amuse et me distrait beaucoup, surtout dans ce moment, où partout on ne cause et ne discute que politique de tout genre. Comme tu sais que nous recevons beaucoup de monde et qu'il faut toujours inventer quelque chose, soit pour changer de conversation, soit pour traiter des sujets plus distrayants les uns que les autres, mon mari a imaginé de faire composer un chant de circonstance. Le capitaine du génie Rouget de Lisle, un poète et compositeur fort aimable, a rapidement fait la musique du chant de guerre. Mon mari, qui est un bon ténor, a chanté le morceau, qui est fort entraînant et d'une certaine originalité. C'est du Glück en mieux, plus vif et plus alerte. Mais, de mon côté, j'ai mis mon talent d'orchestration en jeu; j'ai arrangé les partitions sur clavecin et autres instruments. J'ai donc beaucoup à travailler. Le morceau a été joué chez nous, à la grande satisfaction de l'assistance. Je t'envoie copie de la musique. Les petits virtuoses qui t'entourent n'auront qu'à la déchiffrer et tu seras charmé d'entendre le morceau.

« Ta sœur,

« Louise Dietrich, née Ochs.

« Strasbourg, mai 1792. »

---
~~~

# NÉCROLOGIE

Voici la liste des principaux ouvrages de Mariette bey dont nous avons annoncé la mort dans notre dernière livraison :

*Choix de monuments et de dessins découverts ou exécutés pendant le déblayement du Serapeum de Memphis* (*1656*). *Le Serapeum de Memphis* (*1857-66*). *Lettres à M. de Rougé, sur les résultats des fouilles entreprises par ordre du vice-roi d'Égypte* (*1860*). *Aperçu de l'histoire d'Égypte* (*1864*). *Principaux monuments exposés dans les galeries provisoires du Musée d'antiquités égyptiennes du vice-roi à Boulaq* (*1864*). *Nouvelle table d'Abydos* (*1865*). *Abydos, description des fouilles de cette ville* (*1870*). *Les Papyrus égyptiens du musée de Boulaq* (*1871-73*). *Monuments divers recueillis en Égypte et en Nubie* (*1872-75*). *Itinéraire de la haute Égypte* (*1872*). *Denderah* (*1873-75*). *Karnak* (*1875*), etc.

M. Léopold Double, le grand collectionneur d'objets d'art du xviii$^e$ siélce est mort vers la fin du mois de janvier. On trouvera, dans notre partie rétrospective de cette même livraison, des détails nombreux sur ce célèbre amateur et bibliophile.

M. Michel Chasles, membre de l'Institut, est mort au mois de décembre dernier.

Mathématicien des plus remarquables, M. Chasles a publié de nombreux volumes sur les sciences exactes. Son premier ouvrage, *Aperçu sur l'origine et le développement des méthodes en géométrie*, parut en 1837. Depuis lors, il a donné de nombreux articles dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, dont il faisait partie depuis 1851, le *Journal de mathématiques* de M. Liouville, les *Annales de mathématiques de Gergonne*, la *Correspondance mathématique et physique*, la *Connaissance des temps*, le *Journal de Crelle*, le *Journal de l'École polytechnique*.

Il a publié, en 1843, une *Histoire de l'arithmétique*, et en 1852, un *Traité de géométrie supérieure*.

C'est à M. Chasles que le faussaire Vrain-Lucas vendit, de 1867 à 1869, moyennant le prix de 140,000 fr., une collection de faux autographes parmi lesquels se trouvaient de prétendues lettres de Pascal, Newton et Galilée. Ces lettres, qui attribuaient à Pascal les découvertes de Newton, produisirent une véritable révolution dans le monde savant. M. Chasles fut le premier à reconnaître la mystification dont il avait été victime de la part de Vrain-Lucas, qui fut condamné, le 21 février 1870, à deux ans de prison et 500 francs d'amende.

M. Paulin Pâris, membre de l'Institut, a succombé, à l'âge de quatre-vingts ans, aux suites d'une longue et douloureuse maladie. Cette mort causera de profonds et d'unanimes regrets.

L'existence tout entière de l'éminent académicien avait été vouée à la science.

M. Paulin Pâris devait tout au travail. Arrivé à Paris en 1824, il collabora à plusieurs journaux littéraires. La littérature étrangère et principalement la littérature anglaise l'attiraient. Il donna une traduction du *Don Juan* de Byron, qui fut fort remarquée, et bientôt après il entreprit de traduire les œuvres complètes du poète. Deux ans lui suffirent pour mener à bien cette grande et difficile entreprise.

Admis comme employé à la Bibliothèque royale de Paris, M. Paulin Pâris sentit alors se déclarer sa vocation pour l'étude du moyen âge. Nul plus que lui ne devait contribuer à en faire connaître les beautés littéraires ou les curiosités historiques. En moins de cinq ans, il publia son *Essai sur les romans historiques du moyen âge*, le roman de *Berthe aux grands pieds*, le *Romancero français*, une édition des *Grandes chroniques de Saint-Denis* et plusieurs opuscules de moindre importance.

Ces travaux devaient finir par attirer sur le modeste employé l'attention du monde savant : l'Académie des inscriptions lui ouvrit ses portes en 1837, et plus tard il fut nommé conservateur adjoint des manuscrits de la Bibliothèque royale.

Il se livra alors avec plus d'ardeur que jamais à ses recherches littéraires, et il fit paraître une édition annotée de la *Chanson d'Antioche*, les *Romans de la Table Ronde*, les *Aventures de maître Bernard*. Ses publications de longue haleine ne l'empêchaient pas de prendre une part très active à la rédaction des recueils scientifiques, dont il était un des collaborateurs les plus assidus.

En 1853, une chaire de langue et de littérature du moyen âge fut créée pour lui au Collège de France; il l'occupa jusqu'en 1872 et fut remplacé par son fils, M. Gaston Pâris, membre de l'Institut.

Michel Masson vient de mourir. Fils de simple ouvrier, il n'eut aucun goût pour les outils paternels et débuta comme figurant-danseur au théâtre Mont-Thabor.

C'est là qu'il devait plus tard remporter un éclatant succès avec sa première pièce, *la Conquête du Pérou*.

Promptement dégoûté du métier de figurant, il devint successivement garçon de café, commis-libraire et ouvrier lapidaire.

Entre temps, il travaillait seul à refaire son instruction trop négligée, et il y réussissait si bien, que quel-

ques années plus tard il entrait au *Figaro* en qualité de rédacteur, titre qu'il sut mériter et conserver avec éclat jusqu'en 1830. *La Nouveauté, le Mercure, la Lorgnette* sollicitèrent successivement sa collaboration; mais, à partir de 1830, Michel Masson abandonna complètement le journalisme pour se consacrer au théâtre, vers lequel il s'était toujours senti puissamment attiré.

Il collabora avec MM. Anicet-Bourgeois, Dennery, Duveyrier, Étienne, Scribe, Villeneuve, Xavier, etc.

Citons les comédies et vaudevilles suivants :

*Frétillon, la Garde de nuit, Mon oncle Thomas, l'Aiguillette bleue, le Mari de la favorite, le Diable amoureux, Madame Favart, Rendez donc service, le Secret du soldat, les Deux sœurs, les Chanteurs ambulants, le Secret de famille, le Maître maçon et le Banquier, le Télégraphe d'amour, la Fée du bord de l'eau, Un Cœur d'or, Mauricette, Héloïse et Abailard, Une Idée fixe, Pendu, Aimer et mourir, la Grotte de Falaise*, etc.

Parmi ses drames, mentionnons :

*Les Mystères du carnaval, Marceau, Piquillo Alliaga, les Orphelins du pont Notre-Dame, Marianne, Marthe et Marie, la Dame de la Halle, la Mendiante, Marie-Rose, les Fils aînés de la République.*

Avant de s'adonner au théâtre, Masson avait fait du roman. Son premier livre, *le Maçon*, fut fait en collaboration avec Raymond Brucker.

Il publia plus tard les *Contes de l'Atelier* ou *Daniel le Lapidaire, Thadeus le ressuscité*, en collaboration avec Luchet; les *Souvenirs d'un enfant du peuple; la Gerbée, contes à lire en famille*, ouvrage auquel l'Institut décerna un prix, et les *Enfants célèbres de tous temps et de tous pays*, qui eut un grand nombre d'éditions.

Nous apprenons la mort d'un vieil auteur dramatique, Hippolyte Auger, que *le Temps* appelait récemment « un oublié de talent ».

Né le 25 mai 1797, à Auxerre, Hippolyte-Nicolas-Just Auger fut élevé chez un bénédictin et placé, en 1812, dans une maison de commerce de Paris. A seize ans, il passa au service de la Russie et y resta jusqu'en 1817, en qualité de sous-officier des gardes au régiment d'Ismaïlowski. De retour en France, il publia des romans : *Marpha, Boris, Gabriel Venance, Yvan VI, Rienzi, la Femme du monde, Tout pour de l'or, Avdotia, Un roman sans titre*, etc.

Au théâtre, il a donné, de 1832 à 1842, des pièces qui eurent du succès : *Une Séduction*, avec Ancelot; *la Folle* et *Pierre le Grand*, avec Charles Desnoyers; *Pauvre mère*, avec Francis Cornu. Seul, il a écrit *Marcel, Précepteur à vingt ans, Benoît ou les deux cousins*, etc. Le Théâtre-Français joua de lui deux pièces : *Plus de peur que de mal* et *Un dévouement.* Sa *Physiologie du théâtre*, cinq volumes, est un ouvrage considérable, qui comprend l'histoire littéraire des théâtres de Paris, leur organisation intérieure, la législation, etc.

On cite aussi *Madame veuve Brice* comme une de ses plus jolies nouvelles. C'est une étude de mœurs et de caractères provinciaux.

Malgré ses quatre-vingt-quatre ans, Hippolyte Auger avait conservé toutes ses facultés et toute la verdeur de son esprit. *La Vie mondaine*, de Nice, dit qu'il occupait ses loisirs à écrire des *Mémoires*, quand la mort l'a surpris à Menton.

Depuis un an, Hippolyte Auger était pensionné par la Société des auteurs et compositeurs dramatiques.

Nous avons également à enregistrer le décès de M. Gatteaux, doyen d'âge de l'Académie des beaux-arts.

M. Menier, le grand industriel de Noisiel-sur-Marne, vient de mourir. Il ne nous appartient pas d'apprécier le rôle brillant joué par M. Menier dans le haut commerce de notre pays, non plus que sa conduite politique; aussi nous bornerons-nous à indiquer ici la liste des nombreuses brochures qu'il publia et dont quelques-unes n'ont de lui que la signature :

*Des indemnités aux victimes de la guerre* (1871); *La liberté sans licence* (1871); *L'Impôt sur le capital* (1872); *Réponse aux objections faites contre l'impôt sur le capital* (1872); *La Réforme fiscale* (1872); *Les travaux de Paris par l'impôt sur le capital* (1873); *L'Unité de l'étalon monétaire* (1873); *Théorie et application de l'impôt sur le capital* (1874); *Économie rurale* (1875); *L'Avenir économique* (1875). La revue *la Réforme économique* a été fondée par lui en 1875.

M. Menier était né à Paris en 1826.

Le bibliothécaire en chef de la ville de Lyon, M. Mulsant, vient de mourir en cette ville à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Il s'était principalement adonné aux sciences naturelles. Citons, parmi ses nombreux écrits : *Lettres à Julie sur l'entomologie* (1830); *Histoire naturelle des coléoptères de France* (1839-1878); *Souvenirs d'un voyage en Allemagne* (1861); *Histoire naturelle des punaises de France* (1867-1874); *Histoire naturelle des oiseaux-mouches ou colibris* (1870).

Périgueux vient également de perdre son bibliothécaire, M. Fourteau, ancien professeur de philosophie au lycée de cette ville.

Nous relevons, dans le *Polybiblion*, les décès des R. R. P. P. d'Alzon, de Buck et Vereruysse; le premier, fondateur de la *Revue de l'enseignement chrétien*; le second, attaché depuis 1863 à l'œuvre des bollandistes et le troisième, connu par de nombreux livres de piété dont on trouvera la liste dans la bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus.

On annonce la mort à Marseille du docteur Bertu-

lus, professeur à l'École de médecine de cette ville et auteur de plusieurs ouvrages spéciaux.

On nous annonce la mort de M. Claude, bibliothécaire au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale. Il avait rendu de grands services à cet établissement, mais depuis plusieurs années ses infirmités ne lui permettaient plus d'y continuer un travail actif.

M. Potier, l'un des plus anciens libraires de Paris, vient de mourir. Bien qu'il se fût retiré depuis assez longtemps des affaires, on faisait encore appel à ses lumières dans les ventes de bibliothèques les plus renommées. Nous consacrerons un article à ce bibliophile émérite dans une de nos plus prochaines livraisons.

On annonce la mort de M. Gustave Maurice, inspecteur général du travail des enfants dans les manufactures et secrétaire de la Société d'encouragement, décédé avant-hier, à Paris, à l'âge de soixante ans. Il avait collaboré à plusieurs journaux scientifiques et au *Monde illustré.*

M. Alauzet, bien connu dans l'industrie parisienne, vient de mourir. C'était un des mécaniciens les plus habiles et les plus soigneux que la typographie parisienne ait comptés.

Un des écrivains les plus distingués de l'Angleterre, Thomas Carlyle, vient de mourir à Londres, à l'âge de quatre-vingt-six ans. En 1822, Carlyle débuta par une série d'études sur Montesquieu, Montaigne, Nelson et les deux Pitt. Publiées dans l'*Edinburgh Cyclopedia* de Brewster, ces études furent très remarquées. En 1825, il fit paraître la traduction du roman de *Wilhem Meister* et la *Vie de Schiller*, précédée d'une préface de Gœthe qui était avec lui en commerce d'amitié. En 1830, Carlyle donna son ouvrage intitulé *Sartor resartus*, où, sous la rubrique de « Philosophy of Clothes », il entreprit contre la société anglaise une satire qui lui valut en Angleterre le surnom de censeur du siècle. L'*Histoire de la Révolution française* (1837) mit le comble à la réputation de Cralyle. Cette histoire est cependant remplie d'erreurs et contient parfois d'étranges appréciations.

Voici les titres des autres ouvrages de cet écrivain : *Étude sur l'héroïsme* (1840); *Essais* (1841); *Past and Present* (1843); *Pamphlets du dernier jour* (1850); *Vie de John Sterling* (1851); *Lettres et discours d'Olivier Cromwell*; *Histoire de Frédéric le Grand.* Il a en outre collaboré au *Fraser's Magazine* et à la *Foreign Quarterly*.

M. Klugmann, archéologue, bibliothécaire de l'institut archéologique de Rome, vient de mourir.

Le *Journal des Économistes* annonce la mort, à l'âge de quatre-vingts ans, de l'un de ses premiers rédacteurs et correspondants, le comte Jean Arrivabene. Rédacteur, avec Silvio Pellico, du *Conciliatore*, il fut, nous dit le *Journal des Économistes*, arrêté en 1820 pour n'avoir pas dénoncé son ami, fit sept mois de prison à Venise, puis gagna la France et l'Angleterre où il apprit sa condamnation à mort pour « participation à la révolution piémontaise de 1821 et affiliation aux *carbonari* ». En 1827, il se fixa en Belgique et y vécut vingt-trois ans, pendant lesquels il fonda et présida la Société d'économie politique belge. Il ne quitta sa patrie adoptive que pour revenir en Italie, en 1860, et partagea ces vingt dernières années entre sa ville natale, Mantoue, et les capitales successives du nouveau royaume d'Italie, dirigeant et présidant fréquemment les Sociétés d'économie politique de Turin et de Florence. Outre un grand travail sur la *Rente de la terre*, on lui doit les ouvrages suivants : *Sur les colonies agricoles de la Belgique et de la Hollande* (Bruxelles, 1830); *Considérations sur les principaux moyens d'améliorer le sort des classes ouvrières* (Bruxelles, 1832); *Sur les conditions des laboureurs et des ouvriers belges et de quelques mesures pour les améliorer* (Bruxelles, 1845); *Situation économique de la Belgique* (1845); une traduction italienne des *Elements of political economy*, de James Mill (Lugano, 1833); *D'une époque de ma vie* (1820-1822), avec six lettres inédites de Silvio Pellico (Bruxelles, 1861); enfin *Memorie della mia vita* (Firenze, 1879). Il laisse un travail sur *le Luxe et le Superflu.*

Le comte Arrivabene était, depuis 1865, correspondant de l'Institut de France.

M. Boncompagni, homme d'État italien, membre de l'Académie de Turin, est mort récemment en cette ville. Il a écrit : *Introduzione alla scienza del diritto* (1848), *l'Italie et la question romaine* (1862), *la Puissance temporelle du Pape* (1863).

Le 25 décembre dernier est décédé, à Copenhague, M. Schmidt, anatomiste danois, qui a publié de nombreux articles dans la *Revue de zoologie scientifique de Kœlliker* et les *Archives médicales du Nord.* Quelques jours après mourait également, dans la même ville, M. Bohr, auquel on doit de nombreux articles de critique et de pédagogie.

Le monde littéraire russe vient de faire une perte sensible dans la personne de M. Théodore Dostoiewsky, écrivain justement estimé pour l'originalité de son talent et pour l'élégance de son style. Né en 1822, il fit ses études dans une école d'ingénieurs et publia, en

1846, son premier roman, *Pauvres gens,* qui obtint un succès immense. Impliqué dans un complot en 1849, il fut condamné à quatre ans de travaux forcés en Sibérie, et, à l'expiration de cette peine, incorporé comme simple soldat dans un régiment. M. Dostoiewsky ne recouvra sa liberté qu'en 1860; il alla alors à Saint-Pétersbourg et publia un récit émouvant de ses souffrances, sous le titre: *Mémoires d'une maison morte,* suivi de: *Crime et punition, l'Idiot,* et toute une série de romans ou nouvelles très favorablement accueillis.

On annonce également d'Italie la mort de M. de Bolognèse, poète et auteur dramatique distingué.

Le célèbre ornithologiste anglais John Gould vient de mourir à Londres, dans sa soixante-dix-huitième année. Ayant été mis, vers 1830, en possession d'une collection d'oiseaux du Thibet et de Lahore, la première de ce genre qui fût connue en Angleterre, M. Gould s'empressa de la décrire. Il publia ensuite une *Histoire naturelle des oiseaux d'Europe,* qui fut suivie de deux monographies sur les *Ramphastides* et les *Trogonides.* Ce fut pour compléter cette dernière qu'au printemps de 1838 il s'embarqua pour l'Australie. Les résultats de cette exploration ont été consignés dans le plus remarquable de ses ouvrages: *les Oiseaux d'Australie.* On lui doit une magnifique collection d'oiseaux-mouches qui se trouve au Palais de Cristal de Sydenham.

Mme Anne-Marie Halle, une des *authoresses* les plus connues de l'Angleterre, vient de mourir à l'âge de soixante-quinze ans. Irlandaise de naissance, c'est surtout les mœurs de son pays qu'elle dépeignait dans ses romans, tels que: *les Rebelles d'Irlande au* XVIIIe *siècle, Tribulations des Femmes, le Combat de la Foi.*

On annonce la mort de M. Oppermann, ingénieur, ancien élève de l'École polytechnique. M. Oppermann fut surtout un des agents actifs de la révolution industrielle qui a généralisé l'usage du fer et de la fonte comme matériaux de construction. Il a dirigé jusqu'à sa mort une revue destinée à propager l'emploi de ce métal.

Le 11, est mort à Vienne à l'âge de quatre-vingts ans, le docteur Théodore de Pachmann, ancien professeur de droit canonique et de droit romain à l'Université de Vienne. Le défunt s'était surtout fait remarquer par son ouvrage sur le droit canon. Il a publié, en outre, plusieurs monographies et dissertations pour des encyclopédies scientifiques.

Nous avons le regret d'annoncer à nos lecteurs la mort prématurée de M. le docteur E. Boricky, un des minéralogistes les plus distingués de notre époque, professeur à l'université de Prague, enlevé à la science le 28 janvier 1881, à l'âge de quarante ans. Ses travaux sur les basaltes et les porphyres ont une valeur de premier ordre. Boricky peut être considéré comme un des fondateurs de l'analyse microscopique des roches.

M. Paul Amosso, imprimeur-éditeur italien distingué, est mort le mois dernier à Biella.

---

## SOMMAIRE DES PUBLICATIONS PERIODIQUES

(ARTICLES IMPORTANTS)

DU 15 JANVIER AU 15 FÉVRIER 1881

L'ART (16 et 23 janvier). Champfleury : Études sur l'art d'après les vignettes romantiques. — Vinkeroy : Le musée d'armures de Bruxelles. — Ménard : Histoire artistique du métal. — (30 janvier). Rust : L'art et les industries artistiques en Suisse. — (6 février). Schoy : Rubens architecte et décorateur. — (13 février). Montferrier : Florence et la centralisation artistique. — ARTISTE (1er février). Gonzague. — Privat : Croquis d'Orient. — C. Leymarie : Le genre troubadour.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES CHARTES. U. Robert : Chronique de Saint-Claude. — J. Havet : L'hérésie et le bras séculier au moyen âge jusqu'au XIIIe siècle. — BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE (février). M. Cristal : Origines, développements et transformation de l'oratorio. — Marc-Monnier : Dante Alighieri. — Baudat : Un fragment inédit d'Euripide. — BULLETIN MONUMENTAL. A. Saint-Paul : Viollet-le-Duc et son système archéologique. — De Montégut : Sépulture du cardinal Hélie Talleyrand. — Lebreton : Les médaillons des mois du musée de Rouen. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (22 janvier). Note sur la justice militaire. — (29 janvier). Les transports chez les anciens. — (5 février). Guerre du Chili contre le Pérou et la Bolivie. — (12 février). Situation des flottes de guerre des principales puissances maritimes en 1880. — Marche des troupes anglaises. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE (octobre). De Rouvre: La Guinée méridionale indépendante. — Cantagrel : Les routes commerciales du globe. — Abbé Durand : Les conférences et l'itinéraire du voyageur Serpa Pinto.

CORRESPONDANT (25 janvier). De Vogüé : Mme de Maintenon et le maréchal de Villars. — Chantelauze : Philippe de Commynes. — De Nolhac : Les îles Ioniennes et le golfe de Lépante. — Des Glajeux : Berryer. — De la Brière : Mme de Sévigné en Bretagne. — (10 février). Boulay de la Meurthe : La négociation du Concordat. — De Vogüé : Le maréchal de Villars et Mme de Maintenon. — De la Brière : Mme de Sévigné en Bretagne. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (15 janvier). J. Milsand : L'anatomie du radicalisme. — F. Pillon : La lutte contre le cléricalisme. — (22 janvier). Renouvier : Turgot. — James : Les grands hommes, les grandes pensées et le milieu. — (29 janvier). Renouvier : L'état théologique de l'esprit humain. — (5 février). Une lettre de Delescluze. — (12 février). Renouvier : L'état métaphysique de l'esprit humain. — La prostitution réglementée.

GAZETTE DES BEAUX-ARTS (février). A. Darcel : Le trésor de la cathédrale de Reims. — Lefort : Velasquez. — Ephrussi : Acquisitions du musée du Louvre. — Chesneau : Ch. Percier. — De Chennevières : Les décorations du Panthéon.

JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (janvier). Lewal : Tactique des renseignements. — Déploiement stratégique probable des forces allemandes sur la frontière française. — Le recrutement de l'armée pendant la Révolution et l'Empire. — JOURNAL DES ÉCONOMISTES (février). De Flaix : La question agraire en Irlande. — Levasseur : La question agricole en France. — Bertillon : Statistique du mariage. — Petit : Les syndicats professionnels et le droit d'association. — JOURNAL DES SAVANTS (janvier). Levêque : Du beau dans la musique. — E. Miller : Rufus d'Éphèse. — De Longpérier : Le trésor de San'a. — Zeller : Captivité de Richard Cœur de Lion.

MAGASIN PITTORESQUE (janvier). Un dessin allégorique de Poussin. — Anthropologie descriptive. — La Muse normande. — Un ingénieur aveugle. — Collection de boutons. — MOLIÉRISTE (février). — P. Lacroix : La langue rythmée de Molière. — Thierry : Molière et la troupe du Palais-Royal. — Marie : M. Dumas fils et Amphitryon.

NATURE (22 janvier). Cortambert : Le port de Dunkerque. — Perrier : Origine et développement de la vie. — (29 janvier). Éclairage au gaz des voitures de chemins de fer. — Agrandissements de l'Observatoire. — (5 février). Les arbres nains et monstrueux au Japon et en Chine. — (12 février). Insectes qui détériorent les livres. — NOUVELLE REVUE (15 janvier). Simonin : Liverpool et la Mersey. — Roger Ballu : Le paysage français au XIXe siècle. — Claretie : Dumas père, homme politique. — (1er février). Lettres inédites de P. Mérimée. — Le Fort : La médecine militaire et l'intendance. — Juliette Lambert : Poètes grecs contemporains; école d'Athènes.

POLYBIBLION (janvier). Sénigon : La vérité en religion. — Muntz : Raphaël. — Uzanne : Les petits classiques, Voiture. — Brunetière : Études sur l'histoire de la littérature française. — D'Aurevilly : Goethe et Diderot. — De Lescure : Les femmes philosophes. — Fournier : Les officialités au moyen âge. — Chéruel : Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV. — Wallon : Histoire du Tribunal révolutionnaire. — De Boylesve : Coup d'œil sur les corporations.

REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (janvier). Liégeois : Projet de création d'une caisse de prévoyance des fonctionnaires civils. — Dauvert : Les conseils de préfecture. — REVUE ALSACIENNE (janvier). Siebecker : Le général de Reffye. — Le barreau de Colmar sous l'ancien et le nouveau régime. — Seinguerlet : Strasbourg pendant la Révolution. — REVUE DES ARTS DÉCORATIFS (février). La Joaillerie. — Villars : Le musée de South-Kensington. — De Chennevières : Servandoni. — Guiffrey : L'Orfèvrerie. — REVUE BORDELAISE (16 janvier). Gœthe et Diderot. — Bréard : Les romantiques. — Valat : Écrits scientifiques de Montesquieu. — (1er février). Kéryon : De l'autorité et du pouvoir devant la science. — REVUE DE BRETAGNE ET DE VENDÉE (janvier). Abbé Grégoire : État du diocèse de Nantes en 1790. — Kerviler : La Bretagne à l'Académie française; le prince Louis, quatrième cardinal de Rohan. — R. P. Flavien : Les capucins de l'ermitage de Nantes, 1529-1880. — REVUE BRITANNIQUE (janvier). La réforme du service civil aux États-Unis. — Les propriétaires, les tenanciers et les journaliers en Angleterre. — Chants populaires de l'Espagne. — REVUE DE CHAMPAGNE ET DE BRIE (décembre). De Baye : Les instruments en pierre à l'époque des métaux. — La Champagne au Parlement en 1706. — Lobet : Quelques preuves sur Jean Cousin. — Notes pour servir à l'histoire de Sens. — REVUE CRITIQUE (17 janvier). Riess : La date de la naissance du Christ. — Ritter : Nouvelles recherches sur les *Confessions* et la Correspondance de J.-J. Rousseau. — Babeau : La Ville sous l'ancien régime. — (24 janvier). Mezger : Odes triomphales de Pindare. — Ribbeck : Contribution à l'histoire de la philologie. — (31 janvier). Dümichen : Histoire de l'ancienne Égypte. — Douen Clément Marot et le psautier huguenot. — (7 février). Hallberg : Histoire de la littérature anglaise. — Mercier : Histoire des participes français. — (14 février). Gietmann : Métrique des Hébreux. — Stubbs : Histoire d'Angleterre. — De Barthélémy : Sapho, le Mage de Didon, Xénocrate. — REVUE DES DEUX MONDES (15 janvier). Montégut : Les dernières années du maréchal Davout. — Picot : L'esprit de réforme et l'esprit révolutionnaire. — Cucheval-Clarigny : La situation économique et financière de l'Italie. — (1er février). Perrot : De l'idée de la mort chez les anciens Egyptiens et de la tombe égyptienne. — Clavé : Le reboisement des Alpes. — Bourde : Le chemin de fer transsaharien. — REVUE DES DOCUMENTS HISTORIQUES (octobre, novembre). L'abbé de Bernis et Voltaire. — Jacques de Vaucanson. — Mort du père de Napoléon III, Jérôme Bonaparte. — Le chevalier d'Éon. — (Décembre). L'Opéra-Comique en 1803. — Factures illustrées du XVIIIe siècle. — Sedaine. — Mort de Vauvenargues. — REVUE DE GÉOGRAPHIE janvier). Carlus : Les Albanais. — De Fontpertuis : Le percement du Simplon. — Hay : L'Irlande. — Levasseur : Les terres polaires. — Schwab : Le Sénégal et le Sahara. — REVUE INTERNATIONALE DES SCIENCES (15 janvier). Debierre : Introduction à l'histoire de la terre. — Letourneau : *Aphorismes sur la sagesse dans la vie*, par Schopenhauer. — De Lanessan : La digestion chez les végétaux. — REVUE DE LINGUISTIQUE ET DE PHILOLOGIE (janvier). Sébillot : Formulettes et superstitions. — Hovelacque : La langue Khasia étudiée sous le rapport de l'évolution des formes. — Vinson : La science du langage et les études darwiniennes. — Général Faidherbe : Notes grammaticales sur la langue sarakholé ou soninké. — REVUE PHILOSOPHIQUE (février). Espinas : La Philosophie en Écosse depuis le commencement du XVIIIe siècle. — H. Spencer : De la différenciation politique. — Lachelier : L'enseignement de la philosophie dans les universités allemandes. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (22 janvier). Weiss : M. Gambetta et le gouvernement. — Cartault : L'art grec. — L. Quesnel : L'Australie. — (29 janvier). Depasse : La société française au moyen âge. — Aulard : J.-J. Rousseau et son mariage avec Thérèse Levasseur. — Franck : Réforma-

teurs et publicistes de l'Europe au XVIIe siècle. — (5 février). P. Leroy-Beaulieu : Les progrès de la colonisation. — Louis XIII et Louis XIV à leurs derniers moments, d'après le *Journal des Anthoine*. — (12 février). Reinach : La question d'Orient. — Lafitte : De l'inégalité des conditions dans l'avenir, d'après M. P. Leroy-Beaulieu. — Quesnel : Carlyle. — Sœhné : Paul Albert. — REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES (janvier, février, mars). Vigouroux : La Bible et l'Égyptologie; le passage de la mer Rouge par les Hébreux. — Callery : Les premiers états généraux. — De Gallier : L'Assemblée constituante de 1789. — De la Sicotière : Pacification de la Vendée en 1795. — Duchesne : Le premier *Liber Pontificalis*. — REVUE SCIENTIFIQUE (22 janvier). Maindron : Fondation de l'Institut national. — Grad : Guillaume Schimper. — (29 janvier). Faye : Les volcans de la lune. — Tamburini : Théorie des hallucinations.— Badoureau : Étude sur les jeux de hasard. — (5 février). Hurion : Relations entre la mécanique et l'électricité. — (12 février). De Combdrousse : Inauguration de la statue de Denis Papin. — Pabst : Le laboratoire de la préfecture de police.

SPECTATEUR MILITAIRE (15 janvier). Histoire de l'ancien corps d'état-major. — De Rochas : Les vallées vaudoises. — De Corlay : Nouvelle formation dans l'armée allemande.

TOUR DU MONDE (22, 29 janvier). Lortet : La Syrie d'aujourd'hui. — (5, 12 février). Le Bon : Excursion anthropologique aux monts Tatras.

VIE MODERNE (12 février). Th. Carlyle.

---

# PERIODIQUES ET NOUVELLES D'ENSEMBLE

## DE L'ÉTRANGER

(Janvier — Février 1881.)

### Revues allemandes.

Toute l'Allemagne a célébré dans ce mois la mémoire de Lessing, le grand réformateur de la littérature allemande. Elle l'a célébrée, sans prêter attention au bruit des Antisémites, qui se sont révoltés contre les honneurs accordés au grand libre penseur, à l'auteur de « Nathan le Sage, à l'ami du philosophe juif Mendelssohn. — On vient de découvrir dans la bibliothèque impériale de Vienne un manuscrit, intitulé « Frevtal, » et attribué à l'empereur Maximilien Ier. Ce monarque, un des plus remarquables représentants de la chevalerie du moyen âge, glorifie ici — comme dans le « Theuerdank et le Weisskœnig, » autres manuscrits, qu'on lui attribue — les tournois et raconte en détail les combats qu'il a livrés à ses nombreux rivaux, pour conquérir la main de la princesse Marie de Burgonde. — Vu l'importance que reprend l'Orient, nous devons signaler la nouvelle carte générale des pays du Bas-Danube et de la presqu'île du Balkan, dessinée par H. Kiepert, dont les travaux cartographiques concernant la Turquie jouissent d'une grande autorité. — La DEUTSCHE RUNDSCHAU publie une étude intéressante de Schmidt sur le progrès intellectuel de la Prusse dans les premières quarante années de notre siècle et un essay de Brandes sur Balzac. — Nous avons déjà du reste remarqué que l'étranger préoccupe toujours beaucoup les Allemands ; pour preuve nous ne citons cette fois que le livre de Léopold Katscher sur l'Angleterre, dont l'auteur a étudié les mœurs pendant de longues années et la collection de nouvelles traduites du russe, publiée par l'éditeur Asharine de Mittau ; le premier volume de cette collection contient deux nouvelles de Gogol : « Une Nuit de Mai et Le Manteau. — Signalons deux importantes publications sur les anciens Germains : un brillant essay de Rod. Sohm sur les origines du droit germain et un beau livre de Félix Dahn, le célèbre auteur d'un ouvrage en six volumes sur les rois des Germains. Son « Histoire ancienne des peuples germains et romains » traite d'une façon fort complète les mœurs politiques et sociales de l'Europe à l'époque de l'émigration des Germains. — M. Ebers, l'égyptologue bien connu, vient de publier un roman (Der Kaiser), qui termine la série de ses romans historiques tirés de l'histoire des premières dynasties de l'Égypte.

### Revues anglaises.

A propos des fameuses lettres de Prosper Mérimée à Panizzi, que tout le monde vient de lire, nous devons annoncer au public français qu'un éditeur anglais vient de publier la correspondance de sir Anthony Panizzi (deux volumes), et que M. Henry Stewens y a ajouté un troisième volume, qui résume l'activité déployée par Panizzi durant vingt années au Bristish Museum. — Une discussion fort intéressante, s'est engagée dans les revues anglaises sur la « théorie teutonique » de M. Freeman Cette théorie du caractère exclusivement teutonique de la race anglaise a été hautement repoussée par sir Grant Allen dans la FORTNIGHT REVIEW (octobre). M. W. Larminie revient sur cette question dans le GENTLEMAN' MAGAZINE (février) ; il démontre que la race teutonique ne prédomine que dans l'est de l'Angleterre et que la plupart des célébrités anglaises nous viennent de l'ouest de la Grande-Bretagne. — Une autre discussion est encore à enregistrer ; elle a été menée par M. Tait et M. Herbert Spencer dans la NATURE. M. Tait, qui ne veut admettre que les principes démontrés par les expériences physiques, a raillé spirituellement les définitions, ou plutôt les « formules » des métaphysiciens, et M. Spencer a répliqué par des argumentations fort serrées mais purement « logiques ». — Parmi les nécrologies consacrées à George Elliot nous avons à signaler celle du BLACKWOOD'S MAGAZINE, qui renferme des renseignements inédits sur la jeunesse d'Elliot et quelques lettres adressées à un de ses éditeurs. — Dans MACMILLAM'S MAGAZINE, Zeslie Stephen traite la question de la moralité dans la littérature ; il trouve que au point de vue de la moralité « un livre peut être l'œuvre d'une bête fauve, sans perdre sa valeur littéraire » et sa théorie « de l'art pour l'art. » — La FORTNIGHTLY REVIEW publie une réplique de Swinburne à M. H. Taine sur « Musset et Tennyson. » — Le NINETEENTH CENTURY renferme une étude de sir Bartle frère sur le Transvaal, deux articles contre le monopole des grands propriétaires terriens (par le marquis Blandford et lord Monteagle) et une étude de Lucien Wolff, qui cite les opinions de Walter Scott, de Talleyrand etc., pour réfuter les Antisémites. — Parmi les livres récemment parus, citons d'abord les « Arrows of the Chace, » qui renferme 157 lettres

de Ruskin sur diverses questions d'art, de science, de littérature, de politique, etc. Ces lettres arrangées par ordre de matières, ont paru de 1871-1880 et forment un recueil fort précieux. Pour le posséder, il faut écrire à « sir George Allen, Sunnyside, Orpington, » un petit village de Kent, rendu fameux par M. Ruskin et décrit récemment dans le « Livre. » — Trubner publie un volume sur l'origine, le développement et les buts du Mormonisme » par J. A. Macknight, le neveu du fameux prophète Brigham Young. Mentionnons encore, d'après l'ACADEMY, « La vie de sir Rowland Hill, » le réformateur du service des postes anglaises, une anthologie de sonnets anglais modernes par Samuel Waddington, une excellente biographte de Spinoza, par Frédéric Pollock, l'histoire de l'esprit anglais au XVIII^e^ siècle, par Leslie Stephen (réédité) et une bibliographie des œuvres de Thackeray par Skerpherd. A propos de ce dernier livre constatons — d'après le BOOKSELLER — que la bibliographie est mieux cultivée en France qu'en Angleterre. — Un mot enfin sur la réforme de l'orthographe, qui occupe beaucoup les écrivains anglais. Un chercheur a récemment constaté, que le mot « cushion » (coussin) est écrit dans les anciens testaments de 235 façons. L'*Academy* croit que l'énumération n'est pas encore complète.

## Revues américaines.

Enfin! Les journaux anglais annoncent, que le gouvernements des Etats-Unis a envoyé à Londres un projet de traité littéraire. Nous n'avons pas à insister sur l'importance capitale de ce fait. Il s'agit d'une clientèle énorme, qui n'a rien rapporté aux auteurs. Sous ce rapport, citons deux chiffres fort intéressants: L' « Endymion » a été vendu en Amérique à 50,000 exemplaires, et le « Tramp abroad » de Mark Twain à 80,000 exemplaires, sans compter les 20,000 exemplaires écoulés au Canada. — Dans les revues de février nous trouvons beaucoup d'articles intéressants; dans SCRIBNER'S MONTHLY un artice de Bjornson sur le conflit entre le peuple de Norvège et le roi suédois, un essay de Brande Matthews, sur les comédiens étrangers qui ont joué sur les scènes de l'Amérique, et une curieuse étude de Thayer, qui a trouvé que le rythme de la cataracte du Niagara marque juste une seconde; de sorte que c'est « le chronomètre de Dieu; » dans HARPER'S MAGAZINE une causerie sur la vie sociale et littéraire de Boston, le plus important foyer intellectuel de l'Amérique depuis deux cent cinquante ans. Dans la NORTH AMERICAN REVIEW, un article du général Grant sur le canal de Nicaragua. M. Washburne a promis au SCRIBNER'S MONTHLY une étude sur M. et M^me^ Thiers. — M. Tourgee annonce qu'il va faire un drame de son célèbre roman: « A Fool's Errand. » — Parmi les livres, annonçons celui des frères Andrews, qui racontent le voyage fait à travers l'Océan sur le « Nautilus, » qu'on a vu à l'exposition de 1878 à Paris, l'histoire politique et sociale des États-Unis (The Nation) par E. Mulford, « La Nouvelle Noblesse, » un roman plein d'allusions sur les notabilités de l'Amérique contemporaine, par le major Forney, le livre du major Serpa Pinto sur son voyage en Afrique, et enfin la traduction de *Madame Bovary*, de Flaubert, parue chez T. B. Paterson.

## Revues italiennes.

Le BIBLIOFILO annonce une découverte fort intéressante, faite dans la bibliothèque des frères Angelini; il s'agit d'un livre français publié par Marbre Cramoisy en 1678, qui contient les Maximes de M^me^ de Souvée, les « Pensées Diverses » du chanoine d'Ailly et — ce qui est plus intéressant — des notes marginales de la reine Marie Christine de Suède. — Une autre découverte moins curieuse mais plus importante, vient d'être faite par M. Zanino Volta, le petit-fils du célèbre savant; ce sont 300 terzines de Leopardi, écrites en 1816 et cherchées depuis 1861; cette poésie du grand poète sceptique, écrite dans un esprit religieux, est une imitation de l'Enfer de Dante. — Citons, parmi les nouveaux livres, les « Études critiques et littéraires » d'Alexandre d'Ancona (qui contiennent de belles études sur l'idée de l'unité de l'Italie aux XV^e^ et XVI^e^ siècles, sur Cecco da Siena, le grand contemporain de Dante et le premier humoriste italien, etc.), le livre d'Emilio Morpurgo, sur Marco Foscarini et la société de Venise au XVIII^e^ siècle, et enfin la bibliographie des écrivains romains, publiée par le gouvernement.

## Revues espagnoles et portugaises.

Le naturalisme fait son chemin, surtout en Portugal. Le roman A CORJA (La Canaille), publié par Camillo Castello Branco, auteur d'Eusebio Mocario, en fait preuve et la presse portugaise est en émoi à cause des progrès des naturalistes, qui comptent dans leurs rangs les meilleurs écrivains du Portugal, tels que Branco, Teixeira de Queiroz, Eça de Queiroz, etc. — A. F. Nogueria publie un volume intéressant sur « La race noire » au point de vue de la civilisation de l'Afrique. — Le R. P. Fita y Colome publie à Madrid une galerie des célèbres jésuites des XVI^e^ et XVII^e^ siècles d'après les Cartas de Edificaciones. — Dans la REVISTA DE CIENCIAS HISTORICAS, Pedro Nanot attribue la décadence de la littérature catalane à l'influence de Lope de Vega.

## Revues hongroises.

La question des jacobins hongrois, montés à l'échafaud en 1796, occupe vivement les écrivains hongrois et M. Pujiszky, un des écrivains les plus autorisés, démontre la partialité de M. Fraknoi, qui a publié les détails inconnus du mouvement jacobin en Hongrie avec des commentaires défavorables pour les martyrs magyars de la Révolution. — On annonce la mort d'Emeric Révész, l'excellent historien des protestants hongrois. — La Société des Sciences naturelles, qui s'occupe avec grand mérite de la vulgarisation de la science, publie la traduction hongroise de « La Terre, » avec un avant-propos spécial de M. Reclus. — M. Paul Hunfalvy, l'ethnologue bien connu, développe dans le SZAZADOK, l'organe de la Société historique, que les Sicules de Transylvanie ne sont pas des Huns, comme on l'a cru jusqu'ici. — Parmi les livres récemment publiés, citons: « Ceux qui meurent deux fois », récit contemporain de Jokaï; « Aujourd'hui, » du même auteur, en cours de publication; l' « Ancienne et nouvelle noblesse », par Covnel Abranyi, et les « Mémoires du général Perezel » (un des héros de la guerre d'indépendance) sur l'état social avant 1848.

## Revues slaves.

Le docteur Jagich a obtenu l'autorisation de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg de rédiger un dictionnaire comparé des langues slaves, qui sera publié en latin et en russe.

---



# PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

## PARUS DANS LES JOURNAUX QUOTIDIENS DE PARIS

(Janvier — Février 1881.

CONSTITUTIONNEL. Janvier : 3. Barbey d'Aurevilly : Souvenirs de Mad. Jaubert. — Février : 6. La science sociale contemporaine, par Fouillée.

DÉBATS. Janvier : 16. Cuvillier-Fleury : M. Thiers orateur. — 17. Berger : L'Inde védique, par Fontane. — 18. De Pressensé : Une correspondance inédite de Marie, reine d'Angleterre. — 19. Charmes : Schopenhauer. — 20. Leroy-Beaulieu : Les institutions administratives en France, par M. Ferrand. — 21. Charmes : Souvenirs de Kossuth. — 22, 26. Cartault : Œuvres d'Edg. Quinet. — 24. Baudrillart : Montyon, d'après des documents inédits. — 25. Aron : Discours politiques de M. Gambetta. — 29. Bérard-Véragnac : Histoire des littératures étrangères, par M. Demogeot. — Février : 1er. Cuvillier-Fleury : M. Legouvé et la question des emmes. — 2. Berger : L'Art à Paris, par M. Tullo Massarani. — 3. Ganem : Poésies arabes. — 8. Charmes : Mariette pacha. — DÉFENSE. Février : 13. Conférences aux femmes chrétiennes, par Dupanloup.

FIGARO. Janvier : 23. G. Sand. — 24. Zola : Le Marquis de Sade. — Février : 2. Léonard de Vinci. — 8. Histoire d'une pièce : *la Princesse de Bagdad.* — 12. Weiss : M. de Sacy. — FRANÇAIS. Janvier : 16. La fin du XVIIIe siècle, par M. Caro. — 17. Les ossements de Molière pendant la Révolution. — 21. Faligan : La haute Galilée et le pays de Tyr. — 25. Les aventures d'un manuscrit : *le Pentateuque.* — Février : 6. Lettres de Coray sur la Révolution française. — 13. Histoire du Tribunal révolutionnaire de Paris. — 14. Marivaux et le marivaudage. — FRANCE. Janvier : 20. G. Bell : Histoire de Philippe II. — 27. De Biez : Mme de Balzac. — Février : 7. Carlyle.

GAZETTE DE FRANCE. Janvier : 30. De Pontmartin : Règlement donné par la duchesse de Liancourt. — Février : 6. De Pontmartin : Le roman contemporain. — GIL BLAS. Février : 1er. M. Zola. — GLOBE. Février : 6. Carlyle.

LIBERTÉ. Janvier : 26. Drumont : Le Musée de la Révolution française à l'hôtel Carnavalet

PARLEMENT. Janvier : 17, 19. Rod : Les écrivains de l'Italie contemporaine, M. de Sanctis. — 21. Theuriet : Poètes et humoristes, Toru Dutt. — 27. Bourget : M. Zola. — 31. Le maréchal de Villars et son temps, par Giraud. — Février : 3. Bourget : Poétique contemporaine. — 4. La réforme de l'enseignement public. — 7. Lindenlaub : Strasbourg pendant la Révolution, par Seinguerlet. — 10. La Femme, de M. Legouvé. — 13. Bourget : Carlyle. — 14. Tasselin : Les poètes lyriques de l'Autriche, par Marchand.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Janvier : 18. Guillemot : Une « Escuela de Baile » à Séville. — 28. Soury : D'Holbach et le système de la nature. — Février : 10. Soury : De l'esprit.

SIÈCLE. Février : 3. Stupuy : Le Diable et la Mort, par Gener. — 10. Delabrousse : Discours de M. Gambetta.

TELÉGRAPHE. — Février : 2. A. Dumas fils. — 4. M. Caro. — TEMPS. Janvier : 17, 22. Davyl : La vie littéraire en Angleterre. — 19. Mézières : Les poètes lyriques de l'Autriche. — 20. Ch. Blanc : Lefuel. — 24. Legouvé : La question des femmes. — 25. Claretie : Les dîners littéraires. — 27. La vérité sur la mort de G. de Nerval. — Février : 1er. Lakanal : Ses écrits posthumes. — 3, 10. Lettres de Mérimée. — 11. Scherer : Carlyle.

UNION. Janvier : 20, 25 ; février : 1er, 2. Les voyages de Nils à la recherche de l'idéal, par X. Marmier. — 24. Sepet : Sainte-Claire d'Assise. — Février : 3, 9. De Cadoudal : La vénérable Louise de France. — 11. Sepet : Mme de Montmorency ; Mme des Ursins. — 15. Souvenirs de Mad. Jaubert. — UNIVERS. Janvier : 20. Les mélodies grégoriennes. — 25. La morale indépendante. — 31 ; février : 15. Daniel : M. Jacolliot.

---

# NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

## PENDANT LE MOIS DE JANVIER 1881

3. *Journal du lundi* (Le), économique, financier, politique et commercial. In-4°, 16 p. à 3 col. Paris, imp. P. Dupont, 17, boulevard Montmartre. — Abonnements : Paris et départements, un an, 15 fr. ; étranger, 20 fr. — Un numéro, 30 cent. — Paraît le dimanche à Paris, le lundi dans les départements.

*La Cote libre,* paraissant le lundi. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Langelier, 17, rue de l'Échiquier. — Bureaux, 8, cité Pigalle. — Abonnements : 5 fr. par an. — Le numéro, 10 centimes.

*Cote spéciale des journaux.* Une feuille in-4°. Paris, imp. Larochelle, 16, rue du Croissant. — Bureaux, 42, rue N.-D. des Victoires. — Abonnements : 2 fr. par an. — Le numéro, 5 centimes.

4. *Le Chercheur.* Petit moniteur des fêtes. Paris, imp. de Soye.

*Les Rentes nationales.* Paris, imp. Dupont.

*Journal des émissions.* Paris, imp. Debons.

*L'Ami des livres.* In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Goupy, 71, rue de Rennes. — Bureaux, 76, rue des Saints-Pères. — Abonnements : 3 fr. par an. — Le numéro, 15 centimes. Paraît les 1er et 15 de chaque mois.

5. *Le Renseignement commercial.* In-8°, 32 p. à 2 col. Paris, imp. Reverchon. — Bureaux, 33, rue des Marais. — Abonnements : Un an, 50 fr.; 6 mois, 30 fr.; 3 mois, 17 fr. 50. Quotidien.

*La Thérapeutique contemporaine.* Journal hebdomadaire, paraissant tous les mercredis. In-8°, 16 p. Paris, imp. Parent, rue Monsieur-le-Prince. — Bureaux, place de l'École-de-Médecine. — Abonnements : 12 fr. par an.

6. *Revue des contributions indirectes et des octrois.* Pet. in-4°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Donnaud, 1, rue Cassette. — Bureaux, 8, rue de la Chaise. — Abonnements : Un an, 7 fr.; 6 mois, 4 fr. — Le numéro, 35 centimes. Paraît le 6 et le 21 de chaque mois.

8. *Le Franc-Tireur.* Journal anecdotique illustré, paraissant les samedis. Grand in-4°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Langelier, 17, rue de l'Échiquier. — Bureaux, 18, rue Dauphine. — Abonnements : France, un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; étranger, un an, 15 fr.; 6 mois, 7 fr. — Le numéro, 20 centimes.

*Circulaire hebdomadaire de l'Agence financière Bauche.* Petit in-4°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Daubourg, 99, boulevard Beaumarchais. — Bureaux, 2, rue des Panoramas.

9. *L'Hebdomadaire.* Revue de finance et de sport, paraissant le dimanche. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. de Soye, place du Panthéon. — Bureaux, 106, rue du Bac. — Abonnements : France, un an, 6 fr.; étranger, 10 fr. — Le numéro, 15 centimes.

10. *L'Alliance des Arts.* Journal des artistes. In-4°, avec grav. Paris, imp. Monrocq, rue Suger. — Abonnements : Un an, 10 fr.; 6 mois, 5 fr. 50; 3 mois, 3 fr. — Le numéro, 15 centimes. Parait le samedi.

*Gazette de la Banque et de la Bourse.* Une feuille. Paris, imp. Chaix, 20, rue Bergère. Paraît le lundi.

11. *Cote spéciale des journaux.* Paris, imp. Larochelle.
*La Bourse parisienne.* Paris, imp. Larochelle.

12. *Spécial-Programme.* Petit in-4°, 4 p. Paris, typ. Rousseau, 5, rue Suger. — Le numéro, 20 centimes.

*L'Indépendant.* Journal républicain du soir, dirigé par A. Naquet. Grand in-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Larochelle, 16, rue du Croissant. — Bureaux, 29, boulevard Poissonnière. — Abonnements : Paris, un an, 18 fr.; 6 mois, 9 fr.; 3 mois, 5 fr.; départements, un an, 24 fr.; 6 mois, 12 fr.; 3 mois, 6 fr. — Le numéro, 5 centimes. Quotidien.

15. *La Volière.* Petit in-4°, 8 p. à 3 col. avec fig. Paris, imp. Hugonis, rue Martel. — Bureaux, 16, rue de Constantinople. — Abonnement : 7 fr. par an. Bi-mensuel.

*Nouveau-né* (Le), conseiller intime de la mère dans les soins à donner à l'enfant, de la naissance à un an; guide mensuel. Grand in-8°, 16 p. Paris, imp. Schmidt, 97, rue de Richelieu. — Abonnement (non renouvelable) : Paris, un an, 5 fr.; six mois, 2 fr. 50; départements, 50 centimes en plus pour frais de poste; 25 centimes pour six mois. — Un numéro, 30 centimes. Paraît le 15 de chaque mois.

*Les Grands romans illustrés.* In-4°, 8 p. à 2 col. avec fig. Saint-Ouen, imp. Boyer. — Bureaux, 11, place de la Bourse. — Abonnements : Un an, 6 fr.; 6 mois, 3 fr. 25. — Le numéro, 10 centimes. Paraît le jeudi et le dimanche.

*Tout-Paris.* In-4°, 4 p. avec fig. Paris, imp. Morris, rue Amelot. — Bureaux, 2, rue Beaurepaire. — Abonnements : Un an, 6 fr.; 6 mois, 4 fr.; 3 mois, 2 fr. — Le numéro, 20 centimes.

*Le Consigné.* Journal des volontaires d'un an et de la jeunesse française. In-4°, 12 p. à 2 col. avec fig. Paris, imp. Gardien, 30, place du Marché-Saint-Honoré. — Abonnements : Paris, un an, 20 fr.; 6 mois, 11 fr.; 3 mois, 6 fr.; départements, un an, 24 fr.; 6 mois, 13 fr.; 3 mois, 7 fr. — Le numéro, 50 centimes. Paraît le samedi.

*Revue internationale de l'Enseignement.* Publiée par la Société de l'enseignement supérieur.

16. *L'Assurance nationale.* In-4°, 8 p. à 4 col. Paris, imp. Kugelmann, 12, rue Grange-Batelière. — Bureaux, 76, rue Saint-Lazare. — Abonnements : Un an, 6 fr. — Le numéro, 25 centimes. Parait le dimanche.

*L'Express.* Journal quotidien républicain indépendant. Grand in-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Kugelmann. — Bureaux, 12, rue Grange-Batelière. — Abonnements : Paris, un an, 20 fr.; 6 mois, 10 fr.; 3 mois, 5 fr.; départements, un an, 24 fr.; 6 mois, 12 fr.; 3 mois, 6 fr. — Le numéro, 5 centimes. Quotidien.

17. *Mémorial de la Banque et du Commerce.* In-4°, 4 p. à 4 col. — Bureaux, 163, rue Saint-Honoré. — Abonnements : Un an, 2 fr.; 6 mois, 1 fr. — Le numéro, 10 centimes. Bi-mensuel.

19. *La Finance pour tous.* In-folio, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Kugelmann. — Bureaux, 28, rue Montholon. — Abonnement : 2 fr. par an. — Le numéro, 20 centimes. Hebdomadaire.

22. *Gazette des tramways, paraissant le samedi.* Pet. in-4°, 16 p. à 3 col. Paris, imp. Dubreuil, 18, rue des Martyrs. — Bureaux, 14, rue de l'Échiquier. — Abonnements : Un an, 12 fr.; 6 mois, 6 fr.; 3 mois, 3 fr. — Le numéro, 20 centimes.

*Quinzaine scientifique, littéraire et économique.* Revue bi-mensuelle, paraissant les 1er et 15 de chaque mois, en 24 p. de texte, chaque partie (8 p.) par fascicule pouvant être reliée séparément. Saint-Ouen, imp. Boyer. — Bureaux, 9, rue

de Verneuil. — Abonnements : Un an, 7 fr.; 6 mois, 4 francs.

23. *Le Monde industriel*. Journal hebdomadaire du commerce et de l'industrie, paraissant le dimanche. Petit in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, typ. Morris. — Bureaux, 9, rue Beaurepaire. — Abonnements : Paris, un an, 20 fr.; 6 mois, 10 fr.; 3 mois, 5 fr. Le numéro, 1 franc.

25. *Le Bien public*. In-folio, 4 p. à 4 col. Paris, imp. du passage de l'Opéra. — Abonnements : Un an, 4 fr.; 6 mois, 2 fr.; 3 mois, 1 fr.— Le numéro, 10 centimes. — Bureaux, 36, passage des Princes. Paraît le mardi.

31. *Revue du progrès*. Paraissant tous les lundis. In-18, 16 p. Paris, imp. Wattier, 4, rue des Déchargeurs. — Bureaux, 43, boulevard Saint-Michel. — Abonnements : Un an, 15 fr. Le numéro, 30 centimes.

*L'Acheteur*. Revue mensuelle des articles nouveaux. In-12, 12 p. avec fig. Paris, imp. Schlabeer, 257, rue Saint-Honoré. — Abonnements : Un an, 6 fr. — Le numéro, 60 centimes.

*L'Avenir pharmaceutique*. Organe des intérêts professionnels. In-8, 32 p. Paris, imp. Maréchal, 11, cour des Petites-Écuries. — Bureaux, 123, boulevard Sébastopol. — Abonnement annuel : 5 fr. Mensuel.

*Cote générale des valeurs en banque et hors banque*. Une feuille in-4°, Paris, imp. Langelier. — Bureaux, 10, rue Rochechouart. — Abonnements : 1 fr. par an.

*Le Philanthrope*. Journal d'emplois vacants. Paraît les mardis et vendredis. — Bureaux, 17, rue de Morée. Petit in-4°, une feuille. Paris, imp. Lefèvre, passage du Caire. — Abonnements : 3 mois, 10 fr.; 2 mois, 7 fr.; un mois, 5 francs.

*Neues Pariser Wochemblatt*. In-4°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Kugelmann. — Bureaux, 72, avenue de la Grande-Armée. — Abonnements : Un an, 10 fr.; 6 mois, 5 fr. Publié en langues allemande et française.

*Le Blagorama*. Une feuille in-4° avec fig. Paris, imp. Bernard, 152, rue Saint-Jacques. — Bureaux, 20, rue du Croissant. — Le numéro, 10 centimes.

*Sécurité financière* (La). Journal bi-mensuel renseignant sur toutes les émissions de titres, actions et obligations, et sur toutes les opérations à terme et au comptant. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Michels, 26 et 28, rue Notre-Dame-des-Victoires. — Abonnement : France, un an, 4 fr. Un numéro, 5 centimes.

*Bulletin de la taxe des frais et dépens*. Recueil mensuel de jurisprudence, de doctrine et de législation concernant les tarifs en matière civile, commerciale et criminelle, par Gustave Dutruc, avocat, ancien magistrat. In-8°, 16 p. Paris, imp. Dumaine, 19, rue de Lille. — Abonnement : Un an, 5 francs.

---

# LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

On a lu plus haut l'intéressant article de notre collaborateur Fernand Worms; nous donnons ici en résumé la conclusion qui dérive du jugement relatif aux *œuvres posthumes* d'André Chénier :

*Publication. — Durée des droits des publicateurs et de leurs héritiers et ayants cause.*

« Les personnes qui publient des œuvres dont elles ne sont pas les auteurs n'ont pour elles et leurs héritiers et ayants cause d'autres droits que ceux résultant du décret du 1er germinal an XIII et de la loi du 19 juillet 1793.

« Elles ne peuvent revendiquer le bénéfice des lois des 5 février 1810, 8 avril 1854 et 14 juillet 1866.

« Il appartient aux juges du fond de décider, par appréciation des actes et conventions intervenus, que l'exécution de ces conventions a été pleine et entière, que l'acquéreur a reçu livraison de tout ce qui lui a été vendu, qu'il est sans droit sur les manuscrits par lui revendiqués, lesquels ne sont pas compris dans la vente, et qu'il ne saurait participer aux bénéfices pouvant résulter de la publication de ces manuscrits. »

*La biographie de Scribe. — La veuve de M. Amédée Pichot.*

La première chambre de la cour d'appel vient de rendre son arrêt dans le procès pendant entre Mme veuve Scribe et M. Amédée Pichot fils. On se souvient qu'il s'agit d'une biographie du célèbre auteur dramatique, écrite par M. Amédée Pichot. Le fils de ce dernier la réclame à Mme veuve Scribe, qui ne la publie pas, et ne veut pas la rendre, offrant seulement de rémunérer le travail qui a été fait.

Le 11 août 1878, le tribunal a donné raison à Mme veuve Scribe; sur l'appel interjeté par M. Amédée Pichot fils, la cour vient de confirmer ce jugement.

Le parquet a fait dernièrement saisir un livre intitulé : *Contes grivois* illustrés par Pasquin, in-8°, 210 pages, impr. Delaborde, 16, rue du Croissant. Paris, 1881, prix : 2 francs. — Ces *Contes grivois* étaient formés d'une réunion d'articles obscènes publiés par un immonde journal, *l'Événement parisien*.



# Le Livre

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

*Quatrième Livraison* DEUXIÈME ANNÉE *10 Avril 1881*

## CORRESPONDANCES ÉTRANGÈRES

### ALLEMAGNE

Mars 1881.

Nous avons dans le temps annoncé la nouvelle édition de l'*Histoire de l'art plastique*, par M. W. Lübke. Cette troisième édition, paraissant par fascicules, est complète à cette heure. Elle est intitulée : *Wilh. Lübke. Geschichte der Plastik von den ælteste̲in Zeiten bis zur Gegenwart. Drith vermehrse und verbesserte Auflage mit gegen 400 Holzschmitten*[1]. Les quatre cents gravures sur bois annoncées sur le titre du premier fascicule ont vu leur nombre porté à cinq cents. Elles sont pour la plupart intercalées dans le texte, d'une très belle exécution et d'une grande fidélité. Le livre est imprimé en caractères latins sur beau papier; l'exécution typographique est au-dessus de tout éloge. Ce qui rend ce livre particulièrement intéressant et précieux, c'est qu'il donne pour la première fois un aperçu complet de l'histoire de la sculpture antique et moderne. M. Lübke, avant de professer l'histoire de l'art au Polytechnicum de Stuttgart, était professeur de l'histoire de l'architecture à Berlin. Il a donné un *Sommaire de l'histoire de l'Architecture*, et, avec J. Burkhardt, le célèbre auteur de l'*Histoire de la Renaissance en Italie*, il a complété l'ouvrage de Rugler sur l'architecture, en y ajoutant la partie qui traite de la Renaissance française et allemande. Dès lors, il n'est pas étonnant que, dans son *Histoire de la sculpture*, il s'attache — tout particulièrement pour la période du moyen âge — aux œuvres plastiques qui ornent et complètent l'œuvre architecturale. L'étude qu'il fait de la sculpture italienne au moyen âge est surtout très intéressante et nous paraît être la partie la plus originale de l'ouvrage. L'auteur y sait retrouver et signaler les moindres traces de la tradition antique et les premiers symptômes du réveil et de la renaissance du grand art. Les professeurs allemands ont l'excellente habitude de beaucoup voyager; aussi M. Lübke connaît-il son Italie sur le bout des doigts. La France également, de même que la Belgique, ont été visitées par lui. On le sent bien à la manière dont il parle des monuments gothiques de notre pays et à l'entière justice qu'il rend à l'art français du moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes. Notre école de sculpture si florissante et si originale en tout temps, et particulièrement au XIXe siècle, trouve en lui, sinon un admirateur absolu, du moins un critique loyal et sympathique. L'école moderne de sculpture allemande n'était que faiblement représentée à l'Exposition de 1878 : dans le livre dont nous traitons, on trouvera sur elle un chapitre fort intéressant et complet, quoiqu'il ne restât plus à l'auteur que peu de place pour parler des temps modernes. Pour notre part, nous ne regretterons pas qu'il ait consacré un si grand nombre de pages au moyen âge. Cette époque, pour qui voit dans l'histoire de l'art l'histoire de l'humanité, a quelque chose de particulièrement

1. Leipzig, 1880. Verlag von A. Seemann. 2 vol. in-8°. 25 fr.

attrayant, et c'est une étude bien curieuse que celle qui nous fait suivre pas à pas, chez des peuples neufs ou presque barbares, la lutte de la conception, de l'idée avec la forme et les difficultés de l'exécution. Ajoutons que M. Lübke est de cette école de savants allemands qui a rompu entièrement avec la tradition, cette tradition qui veut qu'un ouvrage traitant de l'art soit hérissé de formules obscures d'esthétique et de philosophie écrites en longues et pesantes périodes. Son style est franc et net, la forme et le fond sont également agréables et intelligibles, et si cette histoire de la sculpture, écrite pour un cercle restreint de lecteurs, est arrivée en moins de dix-sept ans à une troisième édition, ce n'est que justice.

Voici un petit livre qui s'adresse à un public plus restreint encore. C'est une dissertation qui mérite d'être signalée pour l'aménité et la netteté avec lesquelles on y discute. Elle a pour titre : *Weber den Namen Italien. Eine historische Untersuchung von Bernhard Heisterbergk*[1]. L'auteur de cette savante dissertation passe en revue les différentes hypothèses formulées par les historiens sur la provenance du mot *Italie;* il réfute Niebuhr en particulier et penche, sans vouloir toutefois affirmer absolument la chose, pour l'étymologie phénicienne et par conséquent pour la colonisation phénicienne du sud de l'Italie. Nous nous faisons un devoir de signaler ce travail à tous les historiens philologues que cette question doit forcément intéresser.

D'Italie, passons en Égypte; mais non, ô lecteur craintif, pour y faire des fouilles, grimper sur les pyramides ou pénétrer dans les tombeaux des rois. Nous aurons pour guide, il est vrai, un homme bien savant, un grand égyptologue devant l'Éternel, M. Georges Ebers en personne, celui-là même qui a découvert le papyrus riche en formules médico-hiératiques dénommé d'après lui. Mais il a trouvé mieux que cela pour le vulgaire peu enclin aux études ardues et aux recherches savantes, savoir de faire faire à ses lecteurs de l'égyptologie qui, pour être amusante, n'en est pas moins sérieuse, et cela à l'aide du roman. Dans notre aperçu général du mois de mai dernier, nous avons entretenu les lecteurs du *Livre* de ce genre tout nouveau de roman historique et donné le titre des histoires égyptiennes de M. Ebers. En voici une nouvelle : *Der Kaiser, Roman von Georg Ebers*[1]. Dans sa préface, l'auteur nous dit que c'est là le dernier roman égyptien qu'il compte écrire et qu'il se dispense d'ajouter, comme il l'a fait pour les précédents, les citations à l'appui des détails de mœurs qu'il nous donne et de sa façon de comprendre les personnages historiques qu'il met en scène. L'empereur qui a donné au livre son titre est Adrien, le potentat ambulant, artiste et philosophe; le vrai héros du livre, c'est son favori le bel Antinoüs de Claudiopolis, en Bithynie. Mais qu'on se garde bien de croire que M. Ebers ait voulu approfondir des problèmes bizarres de psychologie antique; il se contente de dépeindre le caractère étrange d'Adrien, l'humeur acariâtre de l'impératrice Sabine, la civilisation grecque d'Alexandrie, la vie intense de la métropole du Nil où s'agitent les philosophes et les rhéteurs, les chrétiens humbles encore et obscurs, les juifs opulents en butte à l'envie et à la persécution, et enfin la mort tragique d'Antinoüs. Tout cela se déroule devant nous dans ce livre attrayant, savamment conçu et élégamment écrit. Nous nous abstenons de l'analyser; cela nous entraînerait trop loin, tellement le nombre des personnages est grand et l'intrigue compliquée. Sans nul doute il tentera, comme l'ont fait ses aînés, un traducteur et un éditeur français, et nous nous tiendrons pour satisfait si nous avons réussi à attirer l'attention du public français sur ce beau livre. Nous aurions bien à faire quelques objections, à élucider cette question-ci surtout : Est-il admissible, même dans un roman, qu'en décrivant l'Égypte du IIe siècle de l'ère chrétienne, on modernise hommes et choses autant que le fait M. Ebers? Mais n'oublions pas que le correspondant du *Livre* n'a d'autre mission que de signaler au public les ouvrages intéressants qui paraissent et non celle de soulever et de chercher à résoudre des questions d'esthétique.

L'égyptologie n'est pas la seule science qui produise des romans; la philologie germanique aussi, après avoir fait naître l'*Ekkahard*, de Schaffel, a été cause que Gustave Freytag, l'auteur bien connu de *Doit et Avoir*, conçut l'idée de ses *Bilder aus der deutschen Vergangenheit*, d'où sortit son grand cycle de romans nationaux intitulé : *Die Ahnen*. Le sixième et dernier volume vient de paraître. Il porte comme titre : *Aus einer Kleinen Stadt*[2]. Le descendant d'Imgo, le guerrier païen du IIIe siècle et de toute sa race de

1. Freiburg s/B und Rübingen. Akademische Verlagsbuchhandtung von J.-C. Mohr (P. Siebeck), 1881. 1 vol. in-8°. 5 fr.

1. Stuttgart und Leipzig. Druck und Verlag von Eduard Hallberger, 1881. 2 vol. in-12.
2. Leipzig. S. Hirzel. 1 vol. in-12.

preux chevaliers, d'altiers praticiens, de savants théologiens et de vaillants soldats, est journaliste, au XIXe siècle. M. Freytag, qui est l'auteur d'une des rares comédies réellement bonnes de la scène moderne allemande, intitulée *les Journalistes*, a bien le droit de proclamer hautement que, de notre temps, l'homme puissant, l'homme du jour, c'est le journaliste. Nous n'y contredisons pas, et comme son roman retrace d'une façon bien vivante dans sa brièveté les principaux épisodes de la guerre d'indépendance de 1813 et l'état des esprits en Allemagne pendant la longue période de paix et d'oppression qui suivit le soulèvement national, il intéressera sans aucun doute ceux-là même qui ne partagent pas la manière de voir de l'auteur et ne sont pas convaincus comme lui de l'excellence du journalisme.

Voici au demeurant un autre roman historique qui, sans prétendre soulever ou résoudre de ces questions-là, se borne à retracer fidèlement les mœurs et les idées de l'époque où vivent ses héros. Il nous mène dans un pays bien connu des touristes et des malades, moins connu par contre au point de vue historique : nous voulons parler du pays des Grisons, des hautes vallées du Rhin et de l'Inn. *Die Familie de Sass, historischer Roman aus der letzten Pestzeit Graubündens, von Joh. Andr. v. Sprecher*[1]. M. de Sprecher est l'auteur d'un autre roman historique, *Dona Ottavia*, et, si nous ne nous trompons, d'une *Histoire des Grisons*. En tout cas, il est très au fait des chroniques de son pays natal, des faits et gestes des vaillants hommes des Ligues grise, caddée et des Dix-Droitures, au nombre desquels ses propres ancêtres tinrent un rang distingué comme diplomates, historiens et guerriers. Au fond, il est plutôt historien que romancier. Le but suprême de tout bon roman, d'un roman selon le cœur des lectrices surtout : le mariage du héros et de l'héroïne, la punition du coupable, le triomphe final du droit, de la justice et de la vertu, tout cela, M. de Sprecher ne s'en préoccupe guère. La fable qu'il a inventée est bien simple. Une brave femme du pays a vu un beau jour ses deux petits-fils disparaître soudain, et finalement elle les retrouve lorsqu'ils sont devenus des hommes ; l'aîné, hélas! est un aventurier de la pire espèce, tandis que le cadet est resté digne d'elle et du nom qu'il porte. Malgré le manque absolu d'intrigue, le décousu de la narration, d'assez grands défauts de composition, l'ouvrage est des plus intéressants ; la comparaison forcée même avec les *Sposi Promitti*, de Manzoni, qui nous retracent les ravages de la peste au sud des Alpes dans ce même premier tiers du XVIIe siècle, n'est pas défavorable au roman de M. de Sprecher. On y respire comme un souffle puissant et vivifiant de droiture et de vérité ; les détails même de police sanitaire et d'administration municipale, religieusement transcrits des registres urbains, des passages entiers de chroniques de famille mis sous forme de récits dans la bouche de l'un ou de l'autre des personnages, ne vous choquent pas autant qu'on serait tenté de le croire au premier abord : ils contribuent même à donner à ce roman qui, au fond, n'en est pas un, une physionomie particulièrement originale. Pour nous autres Français, le livre a ceci de spécialement intéressant que la politique de Richelieu vis-à-vis des Ligues y est savamment et — pour employer une expression favorite des Allemands — objectivement traitée. Dans son appréciation du caractère de ce grand ministre, l'auteur quitte franchement les chemins battus ; il abandonne totalement la tradition invariable depuis le *Cinq-Mars* d'Alfred de Vigny, et il nous montre une Éminence bien moins noire ou, si l'on aime mieux, bien moins rouge que celle que nous sommes habitués à trouver chez les autres romanciers. Bref, *la Famille de Sass*, de M. de Sprecher, est un livre qui, à plusieurs égards, mérite d'attirer l'attention des critiques, outre que c'est une lecture des plus morales et des plus saines.

Voici, par contre, un roman dont nous ne pouvons pas dire autant de bien, quoiqu'il jouisse en Allemagne d'une grande réputation et qu'il soit arrivé en moins de trois ans à sa seconde édition : *Die Grandidierz. Ein Romans aus der franzœsischen colonie von Julius Rodenberg. Zweite Auflage*[1]. M. Rodenberg (de son vrai nom Jules Lévy) est le directeur de la principale revue allemande *Die Deutsche Rundschau*, et il s'est acquis un certain renom comme poète lyrique et épique, et surtout comme auteur d'impressions de voyages. C'est là un genre qui a toujours été fort populaire en Allemagne, et il s'en publie annuellement dans les journaux, les revues, et dans le format du livre des quantités incroyables. Les études de M. Rodenberg sur Londres, le pays de Galles, l'Irlande, les îles de la mer du Nord et, cela va de soi, sur Paris, sont, paraît-il, très intéressantes. Comme romancier, il semble manquer d'originalité. Les Grandidiers sont du

1. Basel, 1881. Verlag von Felix Schneider (Adolf Geering). 1 vol. in-8°. 8 fr. 50.

1. Stuttgart und Leipzig. Druck und Verlag von Eduard Hallberger, 1881. 3 vol. in-12.

faux Freytag. Nous voulons parler de la première manière de cet auteur, de son *Doit et Avoir*, où il peint la vie moderne, la vie de travail et de labeur de la bourgeoisie marchande et du peuple. Ces fameux Grandidiers sont des bourgeois de Berlin, et nous les voyons à l'œuvre, eux, leurs commis et leurs ouvriers, comme nous y avons vu les négociants de Breslau. Il y a bien autre chose encore dans ce roman : il y a la glorification du rôle qu'ont joué les réfugiés français à Berlin pendant les derniers événements. Loin de nous de vouloir leur faire un reproche de la fidélité qu'ils observent vis-à-vis de leur patrie d'adoption et de l'affection qu'ils lui portent. Insensiblement ces émigrés se sont séparés, de cœur aussi, de la mère patrie qui cruellement les rejetait de son sein, et, de Français qu'ils étaient, ils sont devenus de loyaux sujets du roi de Prusse : c'est le cours naturel des choses, il n'y a rien à y faire, rien à y dire. Il n'y a surtout pas à leur en faire un crime, mais on ne saurait admettre davantage qu'on en fasse pour eux un titre de gloire.

Mais ceci n'est rien encore. M. Rodenberg a jugé à propos en outre de faire figurer une famille strasbourgeoise dans son roman. Nous ne dirons pas ici combien il est désagréable et douloureux pour les Alsaciens de voir des étrangers battre monnaie avec leur douleur et leur deuil; mais ce qu'ils peuvent exiger en tout cas, c'est qu'on ne parle d'eux qu'en parfaite connaissance de cause. Or les Strasbourgeois de M. Rodenberg, et surtout son héroïne avec son nom de cuisinière, sont des êtres de convention et non des Alsaciens en chair et en os. Ils ne parlent pas davantage le dialecte strasbourgeois, mais une langue de fantaisie. Bref, ce roman n'a pas le don de nous plaire, même en faisant abstraction de son contenu politique, et nous déclarons franchement ne rien comprendre à son succès.

L'éditeur H. Manz, de Vienne, dont nous avons eu déjà l'occasion d'entretenir les lecteurs du *Livre* à propos d'une publication de M. de Wurtzbach sur le peintre Martin Schongauer, continue la série de ses éditions si belles et si riches par un charmant livre : *Drei Geschichten von Emmerich Ranzoni mit zwœlf original. Illustrationen von Eduard Grützner, Karl Rarger, Mathias Schmid und Initialen so wie Randzeichnungen von F. Langhammer*[1]. Les trois histoires de M. Ranzoni sont de modestes bluettes, sans prétention, écrites simplement et sans apprêt; la première seule, *der Glidevverkanf,* « l'homme qui vend ses membres », semble être un essai à peine ébauché de revêtir des formes légères de la narration une idée philosophique qui ressemble en plus d'un point à celle qui sert de base au célèbre et trop vanté *Peter Schlemihl* d'Adalbert de Chamilto. La seconde, *le Chasseur Franz et son Annette,* est une simple histoire d'amour de la montagne avec les coups de fusil obligatoires entre gardes forestiers et braconniers. La troisième, *le Château des Ames sensibles,* est une nouvelle moderne où se trouvent narrées les peines de cœur de toute une famille, oncle, tante, amis et amies qui se coalisent pour empêcher deux jeunes gens de s'aimer et, selon eux, de souffrir leur vie durant. Ce livre, destiné évidemment à être offert aux belles Viennoises et aux aristocratiques châtelaines de la Cisleithanie, doit plutôt charmer leurs yeux que parler à leur esprit. Non que la prose de M. Ranzoni soit dépourvue d'intérêt : ses histoires ne sont ni plus ni moins jolies que beaucoup d'autres; mais évidemment c'est plutôt pour le luxe et le bon goût sévère de la reliure, le fini de l'exécution typographique, la beauté du papier, les encadrements multicolores aux enchevêtrements fantastiques, pour les initiales et les frontispices finement dessinés, et surtout pour les charmants dessins habilement reproduits par la photographie, que le livre mérite d'être signalé aux amateurs de belles éditions. Les éditeurs et typographes viennois font bien les choses, et l'on ne peut que les féliciter d'avoir un public nombreux et riche qui aime les beaux livres et sait les apprécier à leur juste valeur.

Il nous reste à parler d'un livre venu d'un coin de l'Europe d'où sortent rarement les produits ailés de la pensée humaine, de Bregenz, dans le Vorarlberg. Mais il paraît que depuis quelques années ce coin de terre pittoresque est devenu un *Poëtenwinkel, angulus poetarum.* Toujours est-il qu'un auteur de la Bohême allemande, Alfred Meissner, connu surtout par son brillant roman *Sansara* et son charmant petit poème épique *Werinherus,* s'y est retiré, et qu'il y a écrit son *Schattentanz*[1] (la Danse des ombres). Ne vous effrayez pas : il ne s'agit nullement d'évoquer de nouveau en un ballet fantastique l'ombre de Ziska ou de Procope, des farouches Utraquistes ou des Calixtins sanguinaires. Les ombres que M. Meissner veut faire danser devant nous sont ses propres souvenirs, tristes ou gais, plus souvent gais que tristes, souvenirs de jeunesse et de voyages, amitiés politiques et littéraires. Quelques

1. Wien, 1881. Manz'sche K. K. Hof. Verlags und Universitætsbuchhandhung. 1 vol. in-8°.

1. Zürich. Verlag von Cœsar Schmidt, 1881. 2 vol. in-12. 10 fr.

chapitres fort intéressants, prestement écrits comme tout le livre, traitent de l'état de l'Italie ancienne, c'est-à-dire de l'Italie avant 1859; quelques autres de l'Italie moderne, unifiée. D'autres nous montrent dans le déshabillé du café les chefs de l'école tchèque, Ladislas Ricger et son gendre Palacky. Quelques nouvelles sont intercalées entre ces différents chapitres : l'une, celle qui se trouve en tête du deuxième volume et qui est intitulée *Toni*, est le morceau le plus long et, selon nous, le plus soigné du livre. Les derniers chapitres sont consacrés à Henri Heine. M. Meissner est un des biographes du poète de Dusseldorf. Les quelques pages qu'il consacre à son ami, outre les détails inévitables sur sa déplaisante femme Mathilde et sur l'énigmatique *Mouche*, l'amie, la platonique amie du poète agonisant, nous émeuvent surtout par la peinture des souffrances du malheureux qui paya bien durement les égarements de sa vie par d'atroces et longues douleurs. M. Meissner déclare avoir vu, de ses yeux vu, le manuscrit volumineux des mémoires du poète. Il faut espérer que la famille se décidera enfin à lever le séquestre et à les donner au public. Pour véridiques, on ne peut pas trop compter qu'ils le seront ; mais, pour intéressants, ils le seront sûrement.

E. JAEGLÉ.

## PAYS-BAS

Roulers, 2 avril 1881.

Peu de livres suscitèrent à leur apparition plus de critiques et de louanges que : *Een Vlaamsche Jongen* door *Wazenaar*. Les idées étaient hardies, le style dénotait un rare talent, et la forme du récit défiait toute classification. Le pseudonyme piquait la curiosité du public. Aussi, la publication de *Een Vlaamsche Jongen* fut-elle un événement dans la littérature flamande.

*Een Vlaamsche Jongen* est l'histoire d'un enfant du peuple de Flandre se frayant sa route à travers les obstacles sans nombre, barrant le chemin du bonheur et de la gloire à tout être né dans la pauvreté. Ce ne sont pas des fictions que l'auteur nous raconte, des difficultés amassées à plaisir sur la voie du héros, du récit par un écrivain à la recherche d'une histoire qui puisse captiver ses lecteurs, non, c'est une autobiographie, cette histoire a été vécue.

Nous ne pouvons nous arrêter à raconter ici cette vie de travail, de lutte et d'abnégation. Un nouveau volume du même auteur nous attend : *Langs Ruwe Paden. — Poezie van Wazenaar.* (Gand, librairie J. Vuylsteke.)

Après s'être fait connaître comme prosateur, *Wazenaar* nous offre un recueil de poésies. Il l'a divisé sous deux rubriques : *Uit de Laagte*, comprenant les productions poétiques de sa jeunesse; et *Bergop*, ceux du temps de la lutte pour l'existence et la position sociale.

Ce qui frappe tout d'abord le lecteur dans les poésies de Wazenaar, c'est l'absence de cette amertume que l'on rencontre si souvent dans les productions des hommes qui ont eu à lutter contre les misères de la vie. Chez lui, le cœur a toujours conservé sa bonté èt sa douceur naturelles : ses poésies en témoignent

Ce serait surfaire la vérité que de dire que *Langs Ruwe Paden* ne renferme que des chefs-d'œuvre; mais nous lui devons de reconnaître que ce premier recueil de Wazenaar renferme beaucoup de belles et de bonnes poésies. Celles surtout qui sont dictées par le cœur ont un charme pénétrant : ne citons que *De Weduwe. Ontwaken* est une fantaisie où les nobles sentiments de l'auteur s'expriment dans un langage irréprochable. *De Slaap* avec ses allures philosophiques nous plaît beaucoup aussi. Une perle que nous ne pouvons oublier, c'est « Myn Zieke. » Que d'autres lui reprochent son sentimentalisme ! nous ne pouvons qu'applaudir à la lecture de cette pièce.

Tout les premiers, nous refusons d'admettre au rang de la poésie ces rimes idiotes consacrées à la lune au pâle reflet, au doux murmure des ruisseaux, et autres insanités qui furent jadis à la mode. Mais la terre est-elle donc si belle, la vie est-elle si heureuse que le poète n'y trouverait pas une scène de douleur ? Et Wazenaar, en sa qualité de médecin (car Wazenaar, qui de son vrai nom s'appelle Am. de Vos, est médecin dans l'armée belge), ne rencontre-t-il que la joie, pour qu'il ne lui soit pas permis de nous montrer un côté sombre de la vie? Il a bien fait d'écrire son *Myn Zieke* et nous serons heureux de le voir revenir par cette voie.

En somme, Wazenaar, par son *Langs Ruwe Paden*, a établi sa réputation de poète. Nous espérons qu'il gardera la promesse qu'il nous fait dans

sa préface, de nous donner encore d'autres poésies; nous osons lui prédire de grands succès dans la carrière littéraire. Mais qu'il ne se laisse plus dominer par sa versification facile et coulante qui dans son *Langs Ruwe Paden* l'a poussé à quelques longueurs. Nous devons reconnaître qu'elles sont habillées de vers agréables, mais elles n'en sont pas moins des longueurs.

Sa première œuvre : *Een Vlaamsche, Jongen,* verra sous peu sa seconde édition. Dans d'autres pays, une seconde édition peut paraître chose très ordinaire ; en pays flamand, c'est un phénomène.

L'exécution matérielle de *Langs Ruwe Paden* ne laisse rien à désirer : c'est un beau livre, très soigné.

*Ouida-Album by Hilda Swarth* est une espèce de memento publié chez J. Minkman à Arnheim. C'est un volume bien coquet donnant pour chaque jour de l'année, en regard d'une feuille blanche, une idée extraite des œuvres complètes de l'écrivain anglais Ouida, alias Louise de la Ramée, dont le père était Français.

C'est un livre qui, en Hollande, où la langue anglaise est très connue, sera recherché, et qui par son exécution matérielle très soignée témoigne du bon goût de son éditeur.

Annoncé : *Verzameldê Gedichten van Julius Vuylsteke.* C'est une véritable bonne aubaine pour tous les amateurs de littérature flamande que cette édition complète des poésies de Julius Vuylsteke. Nous nous ferons un plaisir d'en causer aussitôt qu'elle aura paru.

Une édition populaire de *Onze Dickten* paraîtra aussi sous peu. L'ouvrage qui, à son apparition, a reçu un accueil enthousiaste, sera encore revu et considérablement remanié.

Nous croyons devoir revenir sur les ouvrages de Frederik Muller, d'Amsterdam, dont la livraison de février a annoncé la mort.

Ses principales œuvres sont : *Essai d'une bibliographie néerlando-russe , 1859 ; Mémoire bibliographique sur les journaux des navigateurs néerlandais, 1867 ;* son *catalogue de pamphlets néerlandais;* sa collection d'ouvrages concernant l'Amérique; ses portefeuilles de portraits d'hommes illustres; son atlas de planches historiques néerlandaises.

Ce fut lui qui découvrit le *Tractatus de Deo* du philosophe Spinoza, et *les lettres de Descartes à la reine de Suède.*

En outre, il a rédigé une quantité de catalogues qui sont universellement reconnus comme des modèles du genre, et beaucoup d'articles bibliographiques parurent de lui dans différentes revues.

Un fait digne de remarque, c'est l'augmentation dans le chiffre de vente des journaux dans les kiosques d'Amsterdam.

Le *Vliegend Blad*, qui en 1879 avait atteint le plus haut chiffre avec 27,235 exemplaires, a vu s'élever ce nombre à 73,157; le *Nandelsblad*, de 16,673 exemplaires est monté à 22,428; le *Nieuws ven den Dag*, de 10,837 à 19,804; *De Amsterdammer*, de 2,997 à 7,732; et presque tous les autres journaux ont vu doubler leurs chiffres. Parmi les journaux étrangers, le premier rnag revient au *Figaro* avec 10,500 exemplaires; suivent : l'*Evénement* avec 3,200, le *Journal pour rire* avec 3,740, le *Daily News* avec 3,640, *Hiegende Blatter* avec 1,900 et *Kolnische Zeitung* avec 1,265 exemplaires.

De Seyn Verhougstraete.

## SUISSE

Genève, mars 1881.

*Le catéchisme français de Calvin, publié en 1537, réimprimé pour la première fois d'après un exemplaire nouvellement retrouvé, et suivi de la plus ancienne confession de foi de l'Église de Genève, avec deux notices par Albert Rilliet et Théophile Dufour. — Genève, H. Georg ; Paris, G. Fischbacher, 1878, in-16.*

George Eliot à Genève. — Ouvrages de George Eliot traduits en français par M. D'Abbert Durade ; chez Georges (Paris, Dentu) : *Adam Bède*, 2 vol. ; *la Famille Tullerier ou le moulin sur le Floss*, 2 vol. ; *Silos Marner*, 1 vol. ; chez Sandoz (Paris, Sandoz et Fischbacher) ; *Romole*, 2 vol. — (Tous ces ouvrages ont paru dans le format in-12). — *George Eliot, Fragments et Pensées, extr. et trad. de ses œuvres*, par Ch. Ritter (Georg, 1879, in-18).

Eugène Colladon. — *Un petit-fils de Mallet du Pan. Études et Fragments littéraires, précédé d'une notice par Édouard Humbert. — Genève,*

*G. Sandoz; Paris, Sandoz et Fischbacher, 1881, in-12.*

S'il est toujours assez tôt pour signaler un ouvrage insignifiant, il n'est jamais trop tard pour combler une lacune en parlant d'un livre d'un intérêt tout exceptionnel. Peut-être est-il quelques-uns des souscripteurs du *Livre* pour lesquels le *Catéchisme français de Calvin* aura passé inaperçu, et qui, en apprenant dans quelque temps que l'édition en est épuisée, cela ne tardera guère, le tirage n'ayant été que de 400 exemplaires, ne me pardonneraient pas mon silence. Voici, à l'intention de ces bibliophiles attardés, quelques renseignements sur ce petit joyau avec lequel je viens de faire connaissance plus intime ; cela pour la décharge de ma conscience, et, comme on dit en terme de procédure, pour qu'ils n'en ignorent.

On savait que Calvin, peu après son arrivée à Genève, en 1536, avait dû composer un catéchisme en français à l'usage du peuple, qu'il s'agissait d'instruire dans les doctrines nouvelles; mais cet ouvrage avait entièrement disparu. Les éditeurs strasbourgeois des œuvres complètes de Calvin, MM. Baum, Cunitz et Reuss, avaient dû, encore récemment, constater sa perte. On ne le connaissait que par une traduction latine, publiée en 1538 et plus spécialement destinée aux théologiens et aux églises de langue étrangère.

Cependant, il y a quelques années, M. Henri Bordier, le savant historien qui est un peu notre compatriote, découvrit par pur hasard, en faisant des recherches à la Bibliothèque nationale à Paris, un petit opuscule égaré dans le volume 940 de la collection Dupluy, et dont le titre, en lettres gothiques, piqua sa curiosité. Il était ainsi conçu : « Instruction et confession de foy dont on use en l'Église de Genève ». Un gendre de M. Bordier, ancien élève de l'école des chartes, devenu directeur de nos archives cantonales, et qui unit à un remarquable degré le flair du bibliophile à l'érudition historique la plus sûre. M. Théophile Dufour eut l'idée que cette « instruction et confession de foy » pourrait bien être le catéchisme de Calvin dont la perte était si regrettée. Il suffisait du reste, pour s'en assurer, de le confronter avec la version latine du même ouvrage. Quelques instants d'examen suffirent pour faire reconnaître la justesse de cette supposition. Le premier écrit composé par Calvin après son arrivée dans notre ville, son premier ouvrage en langue vulgaire, si l'on en excepte l'épître qui figure en tête du Nouveau Testament de Robert Olivetan (1535) et peut-être son traité sur la Cène (1536), était retiré de l'oubli dans lequel on l'avait cru enseveli.

C'est de cette œuvre que la maison Fick, de Genève, si justement renommée pour ses magnifiques réimpressions du XVIe et du XVIIe siècle, a fait le noyau du nouveau chef-d'œuvre de typographie qu'elle vient d'ajouter à son catalogue. Mais j'ai autre chose à louer ici que la beauté des caractères elzéviriens et le luxe du papier de Hollande. A la suite du catéchisme de Calvin d'un intérêt si capital, mais qui ne forme guère que cent pages sur les quatre cent cinquante in-16 du volume, on a eu l'heureuse idée de donner d'abord la plus ancienne confession de foi de l'Église de Genève, dont on ne connaît qu'un seul exemplaire original appartenant à M. Henri Bordier, puis le préambule de la version latine du catéchisme et de la confession de foi, traduit pour la première fois en français. Enfin M. Albert Rilliet, l'un de nos érudits qui ont poussé le plus loin leurs investigations dans le champ de notre histoire nationale, et M. Théophile Dufour ont placé en tête du volume deux notices, l'une historique, l'autre bibliographique qui comprennent ensemble plus de 250 pages.

Le travail de M. Rilliet, qui se distingue par la sobre précision d'une plume derrière laquelle on sent les fortes études, est destiné à nous initier aux circonstances dans lesquelles Calvin se vit amené à composer les différents écrits populaires que ce volume rend au public. L'auteur relève aussi les qualités qui les distinguent, et en particulier l'incontestable valeur du catéchisme, tant comme document historique et religieux que par l'intérêt qu'il offre au point de vue littéraire. La langue de Calvin est toute chargée de latinismes, ce qui s'explique par le long commerce de l'auteur avec les compatriotes de Cicéron et de Virgile, ainsi que par sa grande habitude d'écrire lui-même en latin. C'était aussi, comme nous le disions plus haut, presque la première fois que le grand théologien s'exprimait dans l'idiome vulgaire qu'il devait lui-même contribuer si puissamment à fixer. Mais M. Rilliet ne craint pas d'affirmer qu'au point de vue purement littéraire, le catéchisme peut être considéré comme les prémices de ce talent hors ligne, que Bossuet a caractérisé avec autant de justesse que de mauvaise grâce dans son *Histoire des variations*. On connaît les paroles de Bossuet : « Rien, écrivait-il, ne flattait davantage Calvin que la gloire de bien écrire. Donnons-lui donc, puisqu'il le veut, d'avoir aussi bien écrit qu'homme de son siècle. Sa plume était plus correcte que celle de Luther; et son style, qui était plus triste, était aussi plus suivi et plus châtié. Ils excellaient l'un et l'autre à parler la langue de leur pays. »

Quant à la notice de M. Théophile Dufour, qui

a été tirée à part (Paris, chez Claudin), c'est un vrai travail de bénédictin, mais d'un bénédictin de notre siècle, initié aux méthodes de la science moderne, réussissant à être clair, coulant et même agréable au milieu des exigences d'une science de détails précis et minutieux. On sait combien les origines de toutes choses sont en général obscures et difficiles à pénétrer ; M. Dufour a fait le dénombrement des premiers livres imprimés dans ce que nous appellerions aujourd'hui la Suisse française, à savoir à Genève et à Neuchâtel dans les premiers temps de la Réforme, c'est-à-dire de 1533 à 1540. La notice traite très spécialement le côté bibliographique du catéchisme et de la confession de foi de Calvin qui rentrent dans cette période. Enfin l'auteur nous fournit de fort intéressants détails sur les cinq imprimeurs qui, à l'époque où il nous transporte, ont prêté leur puissant concours à la cause de la Réforme ; c'étaient Pierre de Vingle, Wigaud Kœln, Jean Gerard, Jean Michel, Michel Du Bois.

On comprendra facilement les difficultés de cette étude, neuve dans presque toutes ses parties, et qui supposait une sûreté de jugement égale à la patience d'investigation. La précieuse collection d'ouvrages protestants du XVI$^e$ siècle de M. Adolphe Gaiffe, à Paris, les bibliothèques de Zurich, Fribourg et Neuchâtel, la bibliothèque du protestantisme français à Paris, les archives de Genève et les minutes de nos notaires ont été spécialement mises à contribution pour la rédaction de ce savant mémoire. On se représentera mieux encore les obstacles que présentent de telles recherches si l'on garde présent à l'esprit le fait que la plupart des petits écrits dont il s'agissait de fixer l'origine et qui ne subsistent, pour la plupart, qu'à un ou deux exemplaires, étaient des instruments de polémique auxquels l'auteur comme l'éditeur se gardait bien d'attacher son nom.

Chemin faisant, M. Dufour rectifie plusieurs assertions inexactes qui ont eu cours jusqu'ici : celle, par exemple, qui plaçait en l'année 1541 la première édition des psaumes de Marot, tandis qu'en réalité ils furent déjà imprimés une première fois par Jean Gerard en 1538 ; d'autres fois, à l'aide d'un anagramme dont il tire un nom historique, il établit d'une manière aussi convaincante qu'inattendue la paternité d'un célèbre pamphlet (*le Livre des marchands*), que l'on sait maintenant être d'Antoine Marcourt, l'auteur des mémorables placards affichés à Paris en 1534. Cette hypothèse a du reste été depuis confirmée par la découverte d'un exemplaire portant ce nom. On ne saurait souvent rien imaginer de plus ingénieux ni de plus hardi que cette détermination de tant de faits obscurs au moyens d'éléments qui, à première vue, promettaient si peu.

Avant de quitter M. Dufour, j'aurais grande envie de vous parler encore d'un certain nombre d'opuscules dans lesquels se retrouvent ses remarquables qualités d'historien. Quelques-unes comme le *Cavalier de Savoie* et le *Couvent de Sainte-Claire* ont plus particulièrement trait à l'histoire de Genève, mais en voici d'autres d'un intérêt moins local : *William Windham et Pierre Martel, relations de leurs deux voyages aux glaciers de Chamounix* (1741-1742), *texte original français publié pour la première fois avec une introduction et des notes. — Jean-Jacques Rousseau et M$^{me}$ de Warens, notes sur leur séjour à Annecy, d'après des pièces inédites*. Cette dernière brochure a vu le jour à l'occasion du centenaire de Rousseau, il y aura bientôt trois ans.

Je ne ferai que rappeler les études sur *Clément Marot et le Psautier huguenot*, extraites de la *Revue critique* où elles ont paru le mois dernier. Comme on voit, il y a dans ces divers travaux de quoi allécher le littérateur aussi bien que l'historien et même les sectateurs de cette religion nouvelle : l' « alpinisme », sous sa forme supérieure : l' « ascensionisme ».

On s'est beaucoup occupé depuis deux mois du grand romancier, héritier de la gloire de Dickens et de Thackeray, que vient de perdre l'Angleterre Je ne sortirai pas de mon rôle en vous disant, moi aussi, quelques mots sur George Eliot à cette place.

En effet l'éminente *authoress* a eu avec Genève certaines relations qui ne sont pas sans intérêt. Après la mort de son père et à son retour d'un voyage en Italie, désirant se perfectionner dans le français, elle vint se fixer dans notre ville où elle passa l'hiver de 1849 à 1850. Un de nos concitoyens, un peintre, esprit fin et cultivé, bien fait pour la comprendre et lui rendre ce séjour agréable, la reçut sous son toit. Il est devenu plus tard le traducteur de quelques-uns de ses ouvrages, et, comme sans lui, il est fort possible que le premier romancier de l'Angleterre dans ce dernier quart de siècle en fût encore, à l'heure qu'il est, à attendre l'honneur d'être transporté dans notre langue, je me fais un devoir de décliner son nom en toutes lettres. L'hôte de celle qui était encore miss Evans, avant de devenir célèbre sous son pseudonyme, était M. d'Albert Durade. Comme c'est de sa bouche que je tiens les renseignements que je vous apporte, c'était double justice de ne pas taire son nom.

Le futur auteur d'*Adam Bède,* qui n'avait encore, à cette époque, publié aucun de ses romans,

mais s'était déjà lancé dans la carrière des lettres en faisant connaître à l'Angleterre les spéculations théologiques de Strauss et de Feuerbach, chercha à se procurer à Genève un repos que ses excès de travail lui rendaient nécessaire. Miss Evans fit plus ample connaissance avec notre littérature; elle parla le français qu'elle savait déjà passablement en arrivant, elle réussit même à l'écrire avec une certaine facilité. Ayant conservé avec M. D'Albert une correspondance que la mort seule est venue interrompre (j'ai encore vu d'elle une lettre tracée d'une écriture fine et régulière qu'elle envoyait à son ami de Genève quinze jours avant sa fin), elle la poursuivit pendant quelque temps en français, mais, dans la suite, elle revint à l'anglais qui lui permettait sans doute de s'exprimer plus vite et mieux.

Un petit détail qui montre bien quel esprit vigoureux c'était que George Eliot :

Un jour elle imagina un moyen de soulager son esprit « en proie à la pensée », et pour se calmer, pour oublier un moment les graves problèmes ou les visions d'avenir qui la hantaient (mais dont elle gardait le secret pour elle, aimant à se tenir le plus possible dans l'ombre), elle se remit à ses mathématiques qu'elle avait autrefois poussées assez loin. Elle prit un professeur, mais bientôt celui-ci se retira, déclarant qu'elle était assez avancée pour se tirer d'affaire toute seule.

Cependant la tentation devait être grande, pour l'artiste chez qui demeurait George Eliot, de fixer les traits de cette femme d'un si rare mérite, qui, pendant six mois, vécut dans sa maison. Il y succomba fort heureusement pour nous, et il en est résulté un des très rares portraits que l'on ait du grand romancier. C'est un fort joli buste à l'huile où l'on remarque surtout la douceur de deux beaux yeux bleu clair, à laquelle se mêle aussi une singulière profondeur du regard ; la bouche a un sourire qui achève d'illuminer ce visage encadré dans de beaux cheveux châtains. Le rayonnement de l'âme fait ici presque toute la beauté. On sait qu'après la mort de M. Lewes, George Eliot s'était mariée à un Anglais plus jeune qu'elle d'une vingtaine d'années. M. Cross (c'est ainsi qu'il s'appelle) a passé dernièrement quelques jours à Genève ; il désirait s'y entretenir de celle qui fut pendant quelques mois son épouse, et revoir les endroits qu'elle avait particulièrement aimés pendant son séjour au milieu de nous. Il se prépare en ce moment en Angleterre une biographie de George Eliot, qui contiendra nécessairement quelques détails sur l'hiver 1849-1850 ; nous ne serions pas étonné que le pèlerinage de M. Cross dans nos murs eût trait à ce chapitre de l'ouvrage annoncé.

On a beaucoup admiré, même en France, dans des articles de journaux, le génie de George Eliot. M. Edmond Scherer, un vieil admirateur, l'a présentée à plusieurs reprises aux lecteurs du *Temps ;* dernièrement M. André Theuriet, dans le *Parlement*, et Léo Quesnel dans la *Revue politique et littéraire* — pour nous en tenir à ces deux noms — lui rendaient encore, à l'occasion de sa mort, un hommage inspiré par une admiration toute des plus sincères. Mais il n'en est pas moins vrai qu'en France on connaît peu le grand romancier anglais qui vient de s'éteindre. Nous savons même que nombre de personnes se sont demandé pourquoi ses œuvres n'avaient pas été traduites, alors que l'on se donne la peine de nous donner tant de livres insignifiants nés au delà de la Manche. Eh bien, je le répète, M. D'Albert a fait passer en français plusieurs des romans les plus justement célèbres de George Eliot, et cela en vertu d'une autorisation spéciale de l'auteur. Le premier qui été transporté dans notre langue, *Adam Bede*, a paru, précédé de ces lignes adressées au traducteur.

London, 7 feb. 1860.

My dear sir,

I have much pleasure in authorizing you to translate Adam Bede, and it is desirable that you should prefix this authorization to your translation of the work, in order to apprize the public that yours is the only French translation which has received my sanction.

I remain

yours very truly,

George Eliot.

Après *Adam Bede* ont paru les traductions des autres romans ou nouvelles dont les titres figurent en tête de cet article. Nous croyons savoir aussi que *Daniel Dorando* devait paraître chez Calmann Lévy : nous ignorons si ce projet a été abandonné.

Nous avons quelque raison de supposer que le talent admirable de l'illustre auteur anglais avec ses fines analyses, ses savantes études d'histoire, d'art, de philosophie, n'est pas précisément du goût de ce public qui raffole aujourd'hui de la littérature naturaliste. Mais ce n'est pas là tout le public français, et nous sommes heureux de signaler à l'attention des esprits délicats, à qui l'anglais est étranger, ces différents ouvrages mis à leur portée par une plume sympathique.

Un homme de goût, M. Charles Ritter, a aussi extrait et traduit des œuvres de George Eliot une jolie plaquette de *Fragments et Pensées* qui donneront aux lecteurs très pressés le moyen de se faire au moins une impression générale sur le romancier dont chaque ouvrage était en Angleterre un véritable événement. Je me résigne à

renvoyer jusqu'à ma prochaine lettre un certain nombre de petits ouvrages non sans mérite, mais sans intérêt spécial pour le bibliophile, afin de pouvoir vous parler aujourd'hui d'un joli volume d'une tout autre valeur, dont les bonnes feuilles m'ont été aimablement communiquées, et qui sera en vente au moment où ces lignes paraîtront dans vos colonnes. Il a pour titre Eugène Colladon.

La famille Colladon est une des plus anciennes dont Genève soit redevable aux persécutions religieuses qui sévirent en France dès les premiers jours de la Réforme, et elle a fourni dans ses générations successives un grand nombre d'hommes distingués à la petite république de l'extrémité du Léman. Calvin et Théodore de Bèze avaient déjà pour ami un jurisconsulte d'un très haut mérite dont l'avis pesait dans leurs décisions et qui portait le nom de Germain Colladon. Actuellement l'Académie des sciences compte parmi ses membres correspondants un ingénieur qui, après s'être signalé par des travaux utiles à la science, a employé plusieurs années de sa verte vieillesse à trouver de nouveaux procédés pour le percement des tunnels des Alpes, et qui à cette heure même, n'attendant pas l'ouverture du Gothard, se rappelle à l'attention par de fortes brochures dans lesquelles il plaide la cause d'une nouvelle voie alpine par le Simplon, en opposition au tracé par le mont Blanc .On sait qu'il s'agit ici de M. Daniel Colladon.

Jusqu'au commencement de l'année dernière, nous avons pu voir, dans nos rues et sur nos promenades, conduit dans un petit char de paralytique, un vieillard dont la souffrance du corps n'avait pas éteint la singulière vivacité du regard, et qui resta jusqu'à la fin en possession de ses riches facultés. C'était encore un Colladon, ancien procureur général, jurisconsulte distingué, ancien président du Consistoire protestant, petit-fils par sa mère de notre illustre compatriote, le publiciste Mallet du Pan. Cet homme de loi, ce magistrat, avait su dans ses années de force et de travail se ménager, au milieu de sa vie occupée, quelques loisirs pour la culture des lettres; Tacite et Horace étaient restés de ses meilleurs amis, et c'est à la lumière de ses souvenirs classiques qu'il lisait les modernes et qu'il les jugeait. En effet, au fort de la révolution romantique, il écrivit, pour la *Bibliothèque universelle*, un certain nombre d'articles de critique qui furent fort remarqués et qui l'encouragèrent à en fournir d'autres. Il y appréciait tour à tour la critique littéraire en France, Balzac, Jules Janin et Sainte-Beuve, Victor Hugo et Lamartine. Un professeur de notre Université, dont le nom s'est déjà rencontré sous ma plume, M. Édouard Humbert, a pensé qu'il y avait lieu de détacher de ces différentes études les pages qui ont eu le moins à souffrir de leurs cinquante ans d'âge (elles sont heureusement assez nombreuses), et de présenter ainsi à notre public une petite gerbe suffisante cependant pour rappeler Colladon à ses amis et faire regretter aux autres d'apprendre si tard à le connaître. M. Humbert a fait précéder ces *Études et fragments littéraires* d'une fine et attachante *notice* où il fait revivre l'homme, le citoyen, le magistrat, le chrétien. Il ne s'est pas trompé en estimant qu'il y avait lieu d'honorer la mémoire d'un homme d'esprit qui fut aussi un homme de bien; ce petit volume de 250 pages environ contiendra plus de choses fraîches et neuves, et *non sine grano salis*, que bien des ouvrages tenant plusieurs fois la même place sur les rayons de la bibliothèque. Il était bon aussi de dire à nos jeunes hommes de 1881 : Voilà un Genevois de 1830; comparez!

Les amateurs de fleurs rares en pourront cueillir quelques-unes, semées dans ces pages.

Voici d'abord une fort jolie lettre de Sainte Beuve, datée de Paris, 3 septembre 1851. Il dit, entre autres, à M. Colladon qui s'était occupé de lui dans la *Bibliothèque universelle*.

« Vous avez bien raison quand vous indiquez quelles conditions *ambiantes* sont nécessaires à la critique pour qu'elle se développe et qu'elle ose. Longtemps j'ai été placé entre le désir d'oser, de dire ce que je croyais déjà la vérité et la crainte de manquer à des relations, à des convenances sociales, qui sont des devoirs aussi. Aujourd'hui même où j'ai un peu jeté mon bonnet pardessus les moulins, comme on dit, j'éprouve encore bien des gênes secrètes, et vous en avez fait pressentir quelques-unes. »

Si Colladon appréciait Sainte-Beuve critique pour se faire dire une fois par ce dernier: « On n'est pas juge sur soi-même et je suis confus de me voir chez vous si en beau », il avait moins goûté précédemment Sainte-Beuve poète. Vinet crut même alors devoir se porter discrètement à la défense du jeune poète dont il venait de faire à Lausanne la connaissance personnelle, alors que Sainte-Beuve professait chez nos voisins ses leçons sur Port-Royal d'où devait sortir plus tard son bel ouvrage.

« Je n'approuve pas le système de Sainte-Beuve, écrit Vinet à Colladon ; je ne puis souscrire non plus à toutes les critiques que vous faites de son style ou du moins à la conclusion générale que vous paraissez vouloir en tirer ; sauf erreur, je le crois poète, mais je crois que son sentier l'écarte beaucoup trop de la grande route ; s'il s'en rapprochait quelque peu, ne feriez-vous pas, monsieur, quel-

ques pas vers son sentier, et ne finiriez-vous pas l'un et l'autre par vous tendre la main, fût-ce par-dessus quelque haie ? »

On ne pouvait plaider la cause de l'amitié et des belles-lettres d'une manière plus délicate.

Je voudrais pouvoir citer encore une lettre de Berryer, où il est question de Mallet du Pan dont M. Sayous venait de réimprimer deux volumes de *Mémoires et Correspondances*, ainsi qu'une épître très caractéristique et pas mal gasconne de Toppfer, sur le point de publier la *Bibliothèque de mon oncle* et demandant à Colladon de lui transmettre ses remarques. Il y attache un grand prix, parce qu'elles ne sont pas faites d'après un « unique point de vue, mais en tenant compte de tout et du goût varié des gens aussi ».

Je prendrai congé d'Eugène Colladon et de son aimable biographe en relevant un bien joli mot qui permet de mesurer ce qu'il y avait dans cette individualité véritablement supérieure, qui nous est présentée, d'esprit et de profondeur, de goût littéraire et de saine philosophie. L'Évangile avait aussi passé par là. Voici cette maxime digne d'un La Rochefoucauld chrétien : « Les vices, je les ai tous, mais je ne les pratique pas. »

On trouvera aussi en tête du volume un bon portrait phototypique de celui dont il est destiné à conserver le souvenir.

ERRATA. — Dernier numéro, page 78, 2e colonne, lire : « inceptum dimidium fac*ti* » ; « Eugène de Bu*dé* » ; page 99, 1re colonne, ligne 24, lire : « les *luttes* (et non les lettres) de la Réforme ». LOUIS WUARIN,

---

*La Handferte de Fribourg dans l'Uechtland de l'an MCCXLIX.* — Textes latin, français et allemand, traduction, commentaire, etc., par Ernest Lehr, professeur de législation comparée à l'académie de Lausanne, avocat à l'ambassade de France à Berne, chevalier de la Légion d'honneur. 1 vol. in-8°. Lausanne. B. Benda, 1880.

Au nombre des chartes et franchises accordées durant le XIIIe siècle à nos villes suisses tant par les empereurs que par de simples suzerains, la *handferte* de Fribourg (1249) est sans contredit la plus importante et peut être considérée comme la base de nombre de chartes octroyées depuis aux villes environnantes.

La plupart de ces recueils de lois furent composés par des « dynastes parents ou alliés de la maison de la maison de Kybourg. » Ainsi les villes de Thonne (1264), d'Erlact (1270), Aarberg (1271), de Cerlier (1275), etc., reçurent de semblables bulles qui toutes ressortaient de la charte de 1249.

Il était donc de toute importance pour l'étude du droit dans notre pays, comme pour l'histoire de la civilisation en Suisse, d'élucider et d'étudier articles par articles ce document historique dont l'authenticité et la date de promulgation sont plus que suffisamment certifiées.

M. le professeur Lehr, connu de longue main autant pour ses travaux de droit (cours de droit civil germanique, cours de droit civil russe, cours de droit civil espagnol (1880), que pour ses études sur la numismatique et le blason (le Livre d'or de l'Alsace), a entrepris ce travail et s'en est tiré avec tout l'honneur que l'on devait prédire à semblable érudit.

Le volume que nous donne la librairie Benda débute par une introduction historique où M. Lehr nous présente les enfants de la Handferte ; ces quelques pages sont d'un grand intérêt et il n'y a qu'une chose à regretter, c'est qu'au lieu de 7 pages ce travail n'en contienne pas 20. L'auteur a fait suivre cette introduction d'une « description de la Handferte » en comparant les dispositions qui y sont édictées avec les articles corrélatifs des chartes de Thonne et de Berthoud (1316).

L'étude du document lui-même ne commence en réalité qu'au deuxième chapitre avec un « exposé systématique des dispositions » y comprises.

Ces dispositions peuvent se classer sous cinq rubriques :

*Droit public et administratif* traitant : 1° des fonctionnaires ; 2° des bourgeois, hôtes (*hospites ; qui faciunt jura ville* ou *usus ville*) et étrangers (*advenæ*) ; 3° des impôts ; 4° de la police des marchés ; 5° de la voirie ; 6° des forêts.

La seconde division dénommée *Droit civil* se subdivise en : 1° droit de famille ; 2° droits réels ; 3° droit des obligations ; 4° droit des successions.

Enfin la charte est terminée par des dispositions relatives au commerce et à l'industrie, au droit pénal et à la procédure.

Voici en quelques mots les principales questions traitées sur ces trois feuilles de parchemin, dispositions que M. Lehr s'est donné la peine de traduire en français en y ajoutant le texte latin, vieux français du XIIIe siècle et allemand de l'époque contemporaine à la publication.

Analyser articles par articles ce code très complet serait un ouvrage incombant à jurisconsulte plus habile que nous. Chaque terme a été pesé avant d'être écrit, et la traduction de M. Lehr est un ouvrage sérieux dans son genre : c'est tout dire.

A notre époque d'histoire fouillée jusque dans ses replis les plus cachés, à notre époque où, fouillée jusque dans ses replis les plus cachés, à la science remplace de plus en plus la légende

tout historique qu'elle puisse paraître, où l'écrivain qui a pris tâche de retracer la vie de ses pères se place dans leur milieu vit, de leur propre vie, faisant abstraction de tout ce qui touche au XIXe siècle, des publications semblables sont de véritables trésors qui nous présentent les mœurs de nos ancêtres sous leur vrai jour, dans le réel esprit vital qui animait autant le législateur que ceux qu'il tentait régler.

Cet ouvrage est non seulement utile à l'étudiant en droit, au juriste, mais encore à tout citoyen qui s'inquiète un peu de la vie publique passée et à qui ses travaux permettent une lecture saine et instructive. Quand il ne ressortirait de cet in-octavo qu'une petite étude de linguistique, ne serait-ce déjà pas beaucoup de gagné ?

En comparant ces différents textes avec le langage actuel, on passe, je vous l'assure, quelques heures bien remplies et d'une façon bien agréable.

Nous aurions voulu — et nous l'avons dit déjà — donner une analyse complète de ce livre, mais « mieux est l'ennemi de bien », et renvoyer au travail lui-même est plus raisonnable que balbutier quelques critiques fort minimes d'ailleurs.

Et quant à vous « bibliophiles » — je le suis un peu d'ailleurs — vous n'aurez pas lieu de vous plaindre. Depuis longtemps les lauriers de notre voisin, M. Fick de Genève, devaient empêcher de dormir M. Benda; aussi a-t-il mis tout en œuvre pour faire de cette restitution historique un volume digne de figurer bien en vue sur le rayon d'une bibliothèque noblement habitée. Il nous a offert un charmant in-octavo sur Hollande avec têtes de chapitre, culs-de-lampe, lettres ornées, etc.; comme frontispice, une reproduction héliographique (Dujardin, Paris) d'un fragment du manuscrit; enfin le tout recouvert d'une de ces jolies brochures en parchemin avec titre en deux couleurs qui font sourire le bibliophile et respirent un parfum de *reverdissante* vieillesse.

En un mot, beau et bon livre !

MARC CHRISTIN.

---

# COMPTES RENDUS ANALYTIQUES

## DES PUBLICATIONS NOUVELLES

### QUESTIONS DU JOUR

**La Chanson des gueux**, par Jean Richepin. Édition définitive. 1 vol. Dreyfous.

Les lettrés se rappellent le beau tapage que fit en 1876 le recueil de vers dont M. Jean Richepin donne aujourd'hui l'édition définitive. Depuis Baudelaire aucun poète n'avait débuté par une œuvre de cette force d'originalité, de cette invention de style et de cette audace de sujet. Cela ne rappelait aucun des maîtres contemporains, et la variété des tons indiquait un génie souple, capable de créer sous les formes les plus opposées. Il y avait là des chansons de la campagne et des chansons de la ville; mais de vraies chansons, toutes prêtes à passer en musique sur les lèvres de ceux qui chantent encore; celle-ci :

Ah! qui donc m'achètera
Mon joli piège,
Mon joli piège?
Ah! qui donc m'achètera
Mon joli piège à rat?...

et cette autre :

Dans un verre de Bohême
Creux comme un ravin,
J'ai versé du vin que j'aime;
J'ai versé du vin.
Mon estomac peu sévère
S'en est inondé,
J'avais du vin plein mon verre;
Mon verre est vidé.

Il y avait aussi des morceaux lyriques de la plus large allure, comme cette « fin des gueux » qui clôt le livre, sorte de marche funèbre de la vieillesse des *outlaws* de toute bande et de toute race. Il y avait des bas-reliefs sculptés d'un impeccable coup de ciseau, comme le *Bouc aux enfants* qui ferait songer à André Chénier, si le caractère tout moderne du style ne rajeunissait ce que de tels sujets ont trop souvent de factice et d'anthologique. Et à travers ces poèmes d'ordre si divers, une pensée philosophique circulait, éclatant tour à tour en menaces révolutionnaires avec les gueux des champs et en cruelles ironies avec les gueux des villes. Cette pensée peut se résumer dans ce vers du prologue :

Race d'indépendants fougueux.

C'est la psychologie de « l'indépendance fougueuse » que l'auteur allait essayer; il se proposait de poursuivre les diverses manifestations de cet appétit furieux de la vie sauvage à travers les diverses couches de notre société contemporaine. Comme Baudelaire, dont je citais le nom, il devait « en parfait comédien » revêtir l'une après l'autre la veste de bure du roulier, la blouse blanche du voyou parisien, le froc râpé du réfractaire de lettres, et parler leur langue, exprimer leurs sentiments, être chacun d'eux pour une minute, difficile avatar qui ne pouvait tenter qu'une imagination d'une extraordinaire énergie, car il avait pour condition l'étude directe et quelquefois dangereuse des milieux où s'agite la plèbe inquiète de ces déclassés.

On sait que la sincérité du poète fut étrangement récompensée. Dans la très spirituelle préface qui ouvre l'édition d'aujourd'hui, M. Jean Richepin raconte lui-même ses mésaventures avec la justice de notre peu libéral pays. « Naturellement, dit-il, mon sujet une fois posé, j'ai dû faire penser, parler et agir mes personnages ainsi qu'ils pensent, parlent et agissent en réalité. Que diable! je ne pouvais pas donner à mes drôlesses des rougeurs de rosières, à mes voyous les manières du grand monde, à un tire-laine les idées de feu M. de Montyon, ni changer en salon parlementaire le zinc des mastroquets, ni mettre dans la casquette en ballon d'un procureur de filles la raideur majestueuse qu'on révère dans celle qui s'appelle toque sur le front d'un procureur à la cour... » Mais cette sorte de probité littéraire qui consiste à employer le mot propre et à exprimer d'une façon parfaitement adéquate, son observation et sa pensée fut considérée comme immorale. Les audaces d'images parurent des indécences, les audaces de style des obscénités. Bref, le poète de la *Chanson des gueux* fut condamné à un mois de prison, à une forte amende et à la perte de ses droits politiques, sans compter que plusieurs strophes de plusieurs poèmes durent disparaître.

Point n'est besoin de dire ce que nous pensons d'une telle condamnation, ainsi que de toutes les tentatives en général dirigées contre la liberté du talent. Dans l'espèce, comme on dit en patois, le procès intenté à l'auteur de la *Chanson des gueux* aura eu cet avantage d'ajouter à son succès d'art un succès inattendu de protestation. Il en est de cette *Chanson* aujourd'hui comme des *Fleurs du mal* et de *Madame Bovary*. Le seul nom du livre représente une des victoires de la littérature, car, une fois de plus, la démonstration a été faite de l'injustice des lois qui régis-

sent la production esthétique, et chaque démonstration nouvelle avance l'heure de l'affranchissement définitif.

J'en viens maintenant à l'édition actuelle qui est la définitive. Elle diffère des premières par le format d'abord qui est à peu près celui des éditions elzéviriennes de M. Lemerre. Seulement les caractères sont modernes, comme il convenait au plus moderne de nos poètes contemporains. En second lieu un portrait de l'auteur, gravé à l'eau-forte par M. de Liphart, nous montre cette figure étrange et fière dont les cheveux bouclés, la barbe frisée, le nez carré rappellent le Caracalla du Louvre. Une préface et un grand nombre de poèmes inédits achèvent de donner à ce livre une saveur de nouveauté. Enfin un vocabulaire argotique complète l'œuvre en rendant accessible au premier venu les *Chansons* écrits en langue verte. Ce vocabulaire précise la portée philologique de la tentative de M. Jean Richepin, qui, le premier, s'est proposé d'écrire, non pas l'argot soi-disant classique qui s'apprend dans les dictionnaires, mais l'argot vivant, « recueilli de la bouche même des gens qui s'expriment aussi naturellement que nous nous exprimons en français ». Avec un orgueil de roi des gueux authentique et indiscuté, le poète se rend cette justice, « s'il a rimé des pièces dans cette langue, c'est qu'il la parle couramment ». En une époque de faux naturalisme l'affirmation est précieuse et veut qu'on la recueille comme un gage de l'entière bonne foi de ce recueil unique, haut ensemble curieux et large, savant et spontané, — somme toute, un « livre » au beau sens de ce mot profané. PAUL BOURGET.

**La Maréchale de Villars et son temps,** par M. CH. GIRAUD, de l'Institut. 1 vol. in-18. Paris, Hachette, 1881. — Prix : 3 fr. 50.

A côté de sa réputation de juriste et même de romaniste, M. Ch. Giraud s'est fait une réputation d'homme d'esprit, dont nous trouvons la preuve dans le volume qu'il vient de publier sur la maréchale de Villars. Craignant sans doute que les historiens militaires ne l'accusassent d'empiéter sur leur domaine et ne lui fissent une mauvaise querelle, c'est par une sorte de mouvement tournant qu'il a abordé le célèbre vainqueur de Denain. S'il ne parle en effet de la maréchale de Villars, il nous parle tout autant, et peut-être plus de son illustre époux, et il fait bien. Ce n'est pas que cette figure de la maréchale de Villars ne soit des plus intéressantes. Qui prêterait davantage à une biographie, vive, agréable, à la fois héroïque et mondaine, que cette belle, spirituelle, courageuse, — nous ne dirons pas galante personne ? M. Giraud nous en voudrait presque autant que M. Cousin en voulait aux gens d'esprit assez méchants pour douter de la vertu de Mme Longueville — qui fut à la fois la passion, la joie et le tourment du maréchal de Villars, qui fit les délices de la société polie de son temps, qui accourait soigner son mari sur le champ de bataille de Malplaquet, tenait dans son magnifique hôtel de la rue de Varennes et à son château de Vaux — celui même de Fouquet — une cour presque royale, qui encourageait les débuts de Voltaire, et l'embrassait aux applaudissements du parterre, après la première représentation d'*Œdipe*. En son nom elle était une demoiselle de Varangeville, fille d'un ambassadeur de France à Venise, qui s'était poussé dans la diplomatie, grâce à ses talents et aussi à son alliance avec le conseiller d'État Courtin, diplomate habile et fort prisé de Louis XIV. Elle avait épousé à l'âge de dix-neuf ans, en 1702, le marquis de Villars, qui avait alors bien près de la cinquantaine, mais qui était en passe d'être maréchal de France et duc et pair; ce qu'il fut en effet. Ce nom de Courtin doit être retenu : il nous explique en effet comment Voltaire se trouva en rapport avec le maréchal et la maréchale. Parmi les convives du Temple, cette réunion de gens d'esprit et ce lieu de perdition où le jeune Arouet fit ses premières armes poétiques, se trouvait l'abbé Courtin, oncle de Mlle de Varangeville, qui dut le présenter certainement à sa nièce. Nous croyons donc que la rencontre de Voltaire et de la maréchale ne fut pas seulement une rencontre fortuite, à la petite cour de Sceaux ou au château de Sully-sur-Loire, mais qu'il lui fut recommandé plus directement par l'abbé Courtin, avec lequel il était fort lié et à qui il adressait des vers des plus intimes et familiers. Tout se tient d'ailleurs dans les premières amitiés de Voltaire. C'est à la même origine qu'il faut faire remonter sa touchante amitié avec ce jeune M. de Maisons, dont il a pleuré la mort prématurée et qui était le neveu de la maréchale de Villars, dont la sœur aînée avait épousé le président de Maisons. C'est ainsi que par un autre convive du Temple, le poète Ferrand, nous le voyons se lier intimement avec le cousin de celui-ci, l'aimable La Falluere, dont il eut aussi à déplorer la mort dans des vers qui sont les plus émus qu'il ait jamais écrits. Nous n'avons pas à entrer dans la discussion des médisances que les contemporaines de la maréchale se sont permises sur elle. Comme ils se les permettaient envers bien d'autres et que c'était là, en quelque sorte le ton de l'époque, on peut dire que ces *cancans* ne tirent guère à conséquence. Bien savant, d'ailleurs, pourrions-nous dire avec une de ces aimables femmes du XVIIIe siècle, qui sait à quoi s'en tenir sur ces choses-là. Mais ce que nous savons, c'est que tout au moins, ce n'est pas à la maréchale, mais à sa belle-fille, la seconde duchesse de Villars, née Noailles, que se rapporte l'anecdote à laquelle fait allusion le président Hénault dans ses mémoires. Comme M. Giraud est resté dans l'incertitude à cet égard, on nous permettra d'éclaircir la question.

A l'occasion de la mort de la maréchale, en 1753, le président Hénault avait dit : « Cette maison marquera dans la société... Il ne reste qu'un fils marié à Mlle de Noailles. Ils ont une fille qui s'est faite religieuse; sa mère en a été bien soulagée. *Ç'a été le cas de la duchesse de Longueville, qui se consola de la mort de son fils.* Cette petite-fille unique de la maréchale de Villars était Amable-Angélique de Villars, née, le 18 mars 1723, du mariage d'Honoré-Armand, second duc de Villars, avec Amable-Gabrielle de Noailles, fille

du maréchal, protégée de Mme de Maintenon. Cette jeune héritière de Villars avait épousé, le 5 février 1744, Gui-Félix de Pignatelli, comte d'Egmont, dont elle devint veuve le 3 juin 1753. C'est peu de temps après cette mort qu'elle se fit religieuse au couvent des filles du Calvaire de la Compassion, ordre de Saint-Benoît, près le Luxembourg, où elle prit l'habit sous le nom d'Amable Angélique-Marie-Thérèse du Bon Pasteur de Villars, et prononça définitivement ses vœux le 20 juin 1755. D'après les mémoires du temps, cette résolution aurait été prise par la jeune veuve à la suite de la révélation qui lui aurait été faite, que le duc de Villars n'était que son père putatif, et qu'en se remariant, elle pouvait faire passer à ses descendants une fortune qui, en réalité, n'était pas la sienne. Les scrupules qu'elle conçut à cet égard la décidèrent, paraît-il, à entrer en religion. E. ASSE.

**Leçons, Discours et Conférences**, par PAUL BERT, professeur à la Sorbonne, député. 1 vol. in-18 de 468 p. Paris, 1881, chez Charpentier. — Prix : 3 fr. 50.

Qui ne sait ce qu'a d'alerte, d'incisif, de clair, dans le domaine de la politique, l'éloquence de M. Paul Bert? Certes, le député de l'Yonne est un homme convaincu et qui ne se paye pas de mots, — grand appoint pour convaincre! Mais eût-il cent fois tort que sa manière de mettre en pièces les arguments les plus solides et d'en jeter les morceaux au nez de ses adversaires lui conquiert immédiatement les applaudissements de la galerie. Au reste, ce n'est pas du *genre délibératif* qu'il s'agit ici, mais, pour parler comme en rhétorique, du *genre démonstratif,* dans lequle, plus encore que dans le premier, excelle cet orateur. Fort de son savoir, il pourrait, comme quelques-uns de ses collègues de la Faculté des sciences, dédaigner d'embellir les idées qu'il exprime, et pourtant il les pare d'un style qui lui ouvrira quelque jour les portes de l'Académie française. Nous reprocherons même à sa phrase toujours correcte, souvent élégante, d'être parfois trop pompeuse, — défaut qu'il lui est facile d'éviter, car nul n'atteint aussi bien la véritable simplicité, celle qui réside dans le choix judicieux des termes et des images.

Le présent volume débute par une oraison funèbre. Le texte latin y est remplacé par une citation de Pascal parfaitement appropriée au caractère de ce Pierre Gratiolet « la plus haute autorité de son temps en matière cérébrale », qui pourtant n'obtint que peu de jours avant sa mort le rang, l'honneur dus à ses mérites. Bien qu'on ne puisse pas dire de lui, comme de Claude Bernard, que la gloire était venue le trouver sans qu'il se dérangeât pour elle, puisque sa notoriété ne dépassera jamais un certain cercle d'érudits, encore qu'il le comprît tout le premier, il n'en conserva pas moins toute sa vie cette triple auréole : gaieté charmante, amour du bien, dévouement sans mesure. Pour ce qui est de louer, après le talent du professeur et la science du physiologiste, la manière d'écrire de Gratiolet, il suffisait de citer le passage suivant relatif au *langage universel.*

« Donnez à un petit carnassier, un petit chat, par exemple, quelque liquide savoureux et sucré; voyez-le s'avancer lentement et flairer avec attention; ses oreilles se dressent; ses yeux, largement ouverts, expriment le désir; sa langue impatiente lèche ses lèvres, caresse et déguste d'avance l'objet désiré. Il marche avec précaution, le cou tendu. Mais il s'est emparé du liquide embaumé; se lèvres le touchent, il le savoure : l'objet n'est plus désiré, il est possédé. Le sentiment que cet objet éveille s'empare de l'organisme entier : le petit chat ferme alors les yeux, se considérant lui-même, tout pénétré de plaisir. Il se ramasse, fait le gros dos, frémit voluptueusement et semble envelopper de ses membres son corps, source de jouissances adorées, comme pour le mieux posséder. Sa tête se retire doucement entre les deux épaules; on sent qu'il cherche à oublier le monde, désormais indifférent pour lui : il s'est fait odeur, il se fait saveur et il se renferme en lui-même avec une componction toute significative. »

Les conférences de M. Bert sur la *Physiologie du système nerveux,* la *Physiologie générale et le principe vital,* les *Actions nerveuses sympathiques,* la *Physiologie de la zoologie,* la *Pression de l'air et les êtres vivants* constituent autant de traités bien propres à faire le désespoir des vulgarisateurs scientifiques.

Qu'on ne se figure pas que ce membre de l'enseignement supérieur s'isole dans la théorie et ne descende jamais dans le domaine de la pratique. Ce serait mal connaître ce grand expérimentateur, à qui on a reproché jusqu'à ses *vivisections.* Entre autres bons conseils, remarquez celui qu'il donne dans sa conférence sur la *lumière et les êtres vivants,* en signalant l'influence néfaste de la lumière verte sur les plantes. Au Muséum, dit-il, on cultivait avec succès de la vanille sous un vitrage. Survint un accident, plusieurs carreaux se cassèrent et on les remplaça par des verres anglais légèrement cannelés et d'une teinte verdâtre, à laquelle on ne prit pas garde d'abord. Les plants, naguère florissants, s'étiolèrent; mais, pendant le siège, un obus prussien pénétra dans la serre, brisa le vitrage et détruisit les plantes. A quelque chose malheur est bon, car la serre ayant été recouverte de verres ordinaires, la vanille réussit comme avant l'adoption des verres anglais. L'avis peut être utile aux agriculteurs malavisés qui couvrent encore leurs serres avec des stores ou des paillassons de couleur verte. Il est vrai qu'il s'agit simplement du *vert spectral* et non de celui dont nos yeux gardent l'impression, alors qu'ils sont frappés par des rayons bleus et des rayons jaunes : un pareil vert ne tue pas les végétaux chlorophyllés.

Nous ne nous arrêtons pas (ce qui dépasserait notre but) sur l'homme d'État que présagent des allocutions, plusieurs discours et une véritable proclamation : *Élection à l'Assemblée nationale* (1872), *Adresse aux électeurs* (1877), *François Arago* (1879), *Banquet de Bagnères-de-Bigorre* (1879), *Conférence du Château-d'Eau* (1880), *l'Instruction dans une démocratie* (1880), *Banquet de Coulanges-sur-Yonne* (1880).

Les discours de distribution de prix acquièrent même, dans la bouche de M. Bert, une signification et une importance exceptionnelles, témoin celui du 1^er mai 1880, dont *le Livre* a donné des extraits, ceux des 5 août 1879 et 19 août 1880.

Que de pages émues dans les conférences sur la *catastrophe du Zénith, la mort de Crocé-Spinelli et de Sivel, la conquête de l'air*, dans l'allocution prononcée aux *funérailles de Claude Bernard*, enfin dans la savante et longue énumération des *travaux* de celui qui ne fut pas seulement un physiologiste, mais la physiologie elle-même. Dans ce défilé de découvertes, M. Bert consacre quelques passages des plus intéressants à la toxicologie générale. Il rappelle que, dès 1847, Claude Bernard, en étudiant les effets de la *noix vomique*, déterminait non seulement l'organe, mais l'élément anatomique sur lequel se localise l'action du poison. Puis, poursuivant ses recherches, il découvrait que la *strychnine* agit spécialement sur les cellules sensibles de la moelle épinière, la *vapeur de charbon* sur les globules sanguins, la *digitale*, le *sulfo-cyanure de potassium* et l'*upas autiar* sur les fibres musculaires en commençant par celles du cœur, tandis que le *curare*, dont, au dire d'Humboldt, les naturels de l'Amérique du Sud imprègnent leurs flèches, s'exerce sur les terminaisons des nerfs moteurs.

Celui qu'une de ces flèches empoisonnées a meurtri tombe incapable de mouvement et semblable à une masse inerte. Sa sensibilité, son intelligence n'ont pas subi d'atteinte; mais il ne peut communiquer à personne, fût-ce par signes, aucune de ses impressions douloureuses; et cependant, peu à peu, l'inanition l'accable, l'asphyxie paralytique le gagne. Il voudrait parler, fuir; mais, quelque vive que soit en ce moment suprême sa volonté, elle est impuissante. Pas un muscle, pas un nerf ne tressaille. Rien ne trahit au dehors les angoisses secrètes. L'âme est encore pleine de vigueur et d'énergie; mais elle n'a plus d'action sur le monde extérieur et, qui pis est, elle en a conscience.

C'est un vivant qu'on lie au cadavre d'un mort.

Quelle que soit d'ailleurs l'impression qu'on éprouve à la lecture de ces *Leçons, Discours et Conférences*, composés de telle façon qu'on ne peut guère y ajouter comme en rien retrancher, on ne saurait, à moins de les avoir entendus, se faire une idée exacte du charme qu'exerce M. Paul Bert sur un auditoire, soit que cet orateur plein de tact, toujours maître de lui-même, s'échauffe ou s'élève quand le sujet qu'il traite l'exige ou le permet, soit qu'il tempère et éclaire d'une spirituelle gaieté les questions les plus ardues. H. GRIGNET.

**Mémoires, documents et écrits divers,** laissés par le prince de Metternich, chancelier de cour et d'État, publiés par son fils, le prince Richard de Metternich, classés et réunis par M. A. de Kluikowstrœm; 2^e partie : *l'Ère de paix*, 1816-1848, t. III et IV. Grand in-8°. Paris, Plon, 1881.

La seconde partie des *Mémoires* de Metternich n'offre pas l'intérêt dramatique de la première. Celle-ci était le récit de l'épopée impériale à la veille de son dénouement. Dans ce dénouement Metternich avait joué un rôle considérable et presque décisif; il racontait les incidents variés auxquels il avait été mêlé. La grandeur du sujet communiquait à son œuvre une grandeur proportionnelle aux événements, qui d'ailleurs, au point de vue diplomatique, étaient connus d'une manière imparfaite et doivent à Metternich de l'être aujourd'hui beaucoup mieux. Ici on retombe dans la politique d'expédients qui a suivi les traités de Vienne. Les hommes et les choses diminuent de taille; on se perd dans le détail des négociations secrètes, dans des chiffres, dans le brouillamini et les tiraillements d'intérêts qui avaient de la valeur il y a soixante ans, mais l'ont perdue maintenant.

Cependant le spectacle de l'action de Metternich aux prises avec les embarras de sa position de chef du parti conservateur en Europe, et les embarras intérieurs d'une guerre de vingt-cinq ans à liquider, n'est pas un petit spectacle. A cet égard les *Mémoires* du chancelier sont de nature à faire de la besogne aux historiens futurs et, de fait, Metternich y conserve le prestige qu'il avait acquis auparavant aux yeux des lecteurs.

Nous n'entrerons pas dans l'analyse de l'exposé d'affaires qui tient presque tout le tome III de l'ouvrage (1816-1822). Les États se refont peu à peu des effets de la crise qu'ils ont eue à traverser; de toute part on organise le résultat des conventions conclues à Vienne. Metternich donne à ce travail l'attention qu'il mérite, mais il est surtout préoccupé de la situation morale née de tant de vicissitudes tragiques. L'ordre matériel existe désormais, mais la paix ne se fait pas dans les esprits et elle se fera de moins en moins. Il y a des épidémies qui sévissent sur la pensée, sur les sentiments, chez toutes les nations du continent. Ce qui paraîtra surprenant à l'heure qu'il est, c'est qu'en 1817 Metternich croit à une invasion prochaine du mysticisme : ce serait une bien autre histoire que le jacobinisme et les exploits de l'ogre de Corse. Il écrit le 28 juin de cette année au baron de Lebzeltern, ambassadeur d'Autriche à Saint-Pétersbourg : « Il y a aujourd'hui, surtout dans la haute Allemagne et en Suisse, des centaines de mille d'individus moralement affectés de mysticisme. Le royaume de Wurtemberg, le grand-duché de Bade, renferment une population entière, fanatisée au point d'abandonner tous les biens de ce monde pour chercher son existence et son salut dans des lieux saints, qu'elle regarde comme devant la préparer à la vie future. Il est en Souabe des familles qui s'éteignent, des jeunes gens qui se flétrissent si on ne leur permet pas l'émigration, soit en Palestine, soit dans des lieux incultes où, vu leur éloignement de la société et de la perversité du siècle, ils puissent se constituer sous un gouvernement théocratique plus ou moins semblable à celui des juifs après la sortie d'Égypte. Il est de ces sectaires qui ont un but purement et exclusivement moral et religieux. On aperçoit chez d'autres de fortes nuances d'une maladie politique, et comme le jacobinisme, même si étrange qu'il soit, admet encore des

extrêmes, plusieurs sectes veulent asseoir leur nouvelle société sur les principes de la loi agraire. »

Metternich cite des exemples, invoque les mesures prises dans plusieurs cantons suisses contre les prédications de Mme de Krüdener. Mme de Krüdener exerçait depuis de longues années déjà une influence extraordinaire sur l'empereur Alexandre. Cette influence est un obstacle sérieux aux vues politiques du chancelier, qui considère l'empereur de Russie comme un homme très dangereux dans la position qu'il occupe en Europe. C'est un illuminé, sans volonté, sans esprit de suite; il a changé dix fois de conduite, mis le désordre dans ses États et failli compromettre les résultats de la victoire remportée contre Napoléon. Quand il mourra, Metternich lui fera une assez vilaine oraison funèbre. En attendant, il insiste sur les périls dont Mme de Krüdener peut être la cause : « La tendance de cette femme, dit-il, est plus dangereuse que toutes les autres, parce que ses prédications ont toutes pour but d'exciter les classes indigentes contre les propriétaires. Elle invite les pauvres à se mettre à la place des riches. » Il faut que les gouvernements interviennent; on ne sait pas ce qui peut arriver demain. « Ces hommes, desespérés et forcés dans leurs derniers retranchements, regardent comme de leur domaine toutes les questions de désordre quelconque et il nous est peut-être réservé de voir les rédacteurs du *Nain jaune* et du *Vrai libéral* prêcher contre les vanités de ce monde, de voir Carnot et Barère se faire les apôtres de la nouvelle Jérusalem. » Que le baron sonde à ce sujet le cabinet russe et pressente ce qu'on peut attendre de lui.

Les sociétés bibliques ont pris la direction du mouvement mystique. Au mois d'août suivant, Metternich envoie de Lucques, où il est en villégiature, un rapport à l'empereur d'Autriche, son souverain, contre les sociétés bibliques. L'empereur Alexandre n'y est pas ménagé. « Votre Majesté, dit Metternich, s'est sans doute convaincue depuis longtemps que l'esprit de l'empereur Alexandre est incapable de persévérer dans le même ordre d'idées. Depuis 1815, il a quitté le jacobinisme pour se jeter dans le mysticisme. Toutefois, comme sa tendance est constamment révolutionnaire, ses sentiments religieux le sont également; aussi le protectorat des sociétés bibliques ne pouvait-il lui échapper. » Il en écrit à Nesselrode, ministre d'Alexandre, et lui parle comme aurait pu le faire un père de l'Église. « L'Église catholique, dit-il, ne protège pas universellement la lecture de la Bible et elle agit en cela comme un père placé au-dessus des passions et par conséquent des orages de la vie. Non seulement l'Église permet, mais elle recommande même la lecture des livres saints aux hommes éclairés, froids et capables de juger la question; elle n'encourage pas la lecture des livres mystiques, des passages remplis de récits de crimes et d'obscénités que le livre des livres ne renferme que trop souvent dans ses récits, simples comme le premier âge et comme tout ce qui est vrai. » Il en juge comme l'Église, bien que tous les jours il lise un ou deux chapitres de la Bible. Il est vrai qu'il a quarante ans. A vingt ans, la Bible aurait fait sur lui l'effet qu'elle a produit sur Diderot et d'Alembert : elle l'aurait rendu athée. Son imagination s'est refroidie, son jugement s'est formé ; il n'est plus téméraire et présomptueux comme est l'adolescence : il croit et ne scrute plus... « J'ai trop lu, dit-il, et trop vu pour ne pas savoir qu'il ne suffit pas de lire pour comprendre. » Il n'est pas tout seul dans ce cas ; c'est pourquoi on ne tolèrera pas de sociétés bibliques en Autriche, bien que toutes les communions soient libres, que la Bible circule librement, et que toutes les versions soient admises. Lui-même lit la Bible dans la version de Luther, la meilleure qui existe, à son avis, dans aucune langue. Il y a aussi dans l'affaire des sociétés bibliques une question d'opportunité. « Le monde aujourd'hui est malade d'une maladie particulière et qui passera comme les autres épidémies; cette maladie se nomme le mysticisme. »

On ne savait pas Metternich docteur en théologie. C'est un homme de gouvernement, un homme pratique. Chez lui, la raison d'État domine toute autre considération. Le mysticisme menace l'ordre de choses établi; il le poursuit au nom des intérêts de l'empire, à l'intérieur et au dehors, au nom de l'intérêt conservateur. Aux personnes de notre génération, l'inquiétude de Metternich paraîtra superflue. Elle ne l'était pas. La chute des idées et des institutions historiques, l'effondrement de l'empire français, la dislocation imminente des autres monarchies, le déclassement universel, quinze ou vingt millions d'hommes morts sur les champs de bataille, le déplacement des intérêts, avaient jeté le monde dans un état d'angoisse indicible. Byron publie ses poèmes désespérés; tout à l'heure Lamartime mettra au jour ses *Méditations* (1820); l'école romantique surgit, et un livre qui ne fit pas de bruit alors, celui de Schopenhaüer. *Le monde comme volonté et comme représentation,* est de 1818. Leopardi chante en Italie ce siècle mort. *Questo secol morto.* Un vent de pessimisme souffle partout. Metternich observe, est effrayé; il pressent une révolution pareille à celle qui accompagna l'éclosion du christianisme, c'est-à-dire la fin de la société. Il a une dernière raison contre les sociétés bibliques : les hommes ne sont pas juges de la conscience du prochain. Chacun est le maître de la sienne, a le droit d'attendre qu'on la respecte. Le prosélytisme est une usurpation du droit public comme du droit individuel. L'opinion n'est pas une marchandise qu'il faille laisser à la disposition des sectaires et des pamphlétaires. Les prédicants, qu'ils parlent du haut d'une chaire ou écrivent dans une mansarde, exercent une tyrannie qui, pour être à la mode, n'en est pas plus légitime. Ceci est le dernier mot de Metternich sur cette affaire comme sur la liberté de la presse.

Les choses de France attirent aussi son attention. Là est le nœud de la pièce qu'on joue, que ce doive être un drame ou une comédie. Il espère peu de la Restauration; elle lui paraît impuissante ou inintelligente, il ne sait trop lequel des deux, à la distance où il en est. Cependant, en 1825, la mort de sa femme l'ayant amené à Paris, il est surpris de rencontrer un

homme en M. de Villèle. Ce Villèle est un homme qui a de la volonté, et ceux qui ont de la volonté sont si rares qu'il est charmé de cette découverte. Paris lui a toujours inspiré un goût très vif. Durant un séjour à son château de Johannisberg, il fait un parallèle entre Londres et Paris. Paris est la métropole de la vie, Londres est la métropole de l'argent. Mais son choix n'est pas douteux : il préfère Paris; il y est du reste très répandu dès son arrivée en 1825 : « Je me lève, écrit-il (7 avril), à sept heures et j'écris jusqu'à dix heures, après quoi je reçois les visiteurs les plus singuliers, qui souvent sont complètement étrangers les uns aux autres; des ministres, des solliciteurs, des ultra-légitimistes, des bonapartistes, des jacobins et des jésuites. C'est une véritable vallée de Josaphat. A une heure, je tâche de me débarrasser de tout ce monde-là et je me promène pour voir tous les changements qui sont survenus depuis dix ans. Le champ est vaste. A six heures, il faut que j'aille à un dîner qui n'est pas précisément amusant. A neuf heures, je rentre ou je vais voir une société d'hommes que je trouve agréables, tels que Bonald, Granchet, Rivière, Mathieu de Montmorency. Là, nous analysons les perfections des institutions sociales; nous parlons de l'histoire du temps, et ce sont les seules heures où je sois heureux. » Il va aussi chez Talleyrand; le roi le choie. De toute part on lui fait la cour, on l'interroge, on lui demande des conseils qu'il ne refuse pas; il est un oracle et l'avoue avec une certaine satisfaction d'amour-propre. Il s'étend volontiers sur l'importance des gens supérieurs à Paris. Les Français ont une puissance d'action étrange.

Mais son interlocuteur préféré est M. de Bonald. « Il m'attire beaucoup, dit Metternich, et il est bien plus pratique que je ne l'aurais cru. » Il a un défaut : il est ignorant. Il tombe en extase devant le savoir politique de Metternich. La vanité est un des péchés ordinaires du chancelier. Il est admis à dîner avec le roi. Il remarque, à ce sujet, que depuis le retour de la monarchie, on n'a vu que deux fois des particuliers diner à la table du roi, le duc de Wellington et lord Moira, ami personnel de Louis XVIII. Dans un rapport à l'empereur d'Autriche sur les affaires traitées par lui, Metternich revient sur la personnalité de M. de Villèle, qui est « une haute intelligence et d'une grande pénétration », puis il fait un inventaire de l'état intérieur de la France, inventaire peu satisfaisant. Cet état est beaucoup plus mauvais qu'il n'était sous l'empire, ce qu'il attribue aux institutions parlementaires, qui permettent aux idées révolutionnaires, auparavant comprimées, de donner leurs fruits ; un tiers de la population de Paris n'a pas été baptisé, on n'avait pas baptisé durant la Terreur et le Directoire, jusqu'à la conclusion du concordat. Dans le quartier de la montagne Sainte-Geneviève, dix-neuf ménages sur vingt sont irréguliers. Un grand nombre, il est vrai, sont irréguliers en ce sens, qu'il y a mariage civil. Metternich ajoute : « Tout le travail de la chambre basse est uniquement un jeu, une sorte de banque où les soi-disants défenseurs du bien public mettent comme enjeu leurs ambitions personnelles, ainsi qu'on jette l'argent sur la table de pharaon. « En résumé, le gouvernement est faible et sans avenir.

La plus grande partie du tome IV des *Mémoires* est consacrée aux affaires d'Orient. Il faut entendre par là l'insurrection grecque, qui passionnait l'opinion. La conduite du gouvernement autrichien, dans cette occurrence, est le plus grand échec politique de la carrière de Metternich.

L'un et l'autre payent les frais de leur égoïsme. Dès le début, l'Autriche se range du côté de la Turquie. Ce n'est pas par amour du Coran. Mais ses intérêts en Orient sont hostiles à ceux de la Russie. Naturellement, ce n'est pas la raison que Metternich donne de l'attitude de l'Autriche : dans un mémoire du 5 janvier 1826, aux agents diplomatiques de l'Autriche en Europe, il expose les principes de son gouvernement dans la question orientale. L'insurrection grecque est un attentat — il le dit sans rire — que la tyrannie turque n'excuse pas. Ce qui est plus grave et mérite plus de considération, c'est qu'elle peut amener une guerre générale. Quand elle a commencé, l'opinion publique du continent y était indifférente, et ceci peut être admis dans tous les cas; elle n'est plus indifférente, et c'est ce que Metternich déplore, regarde comme une calamité. Les puissances ont évité d'intervenir en faveur de la Turquie, parce qu'il leur répugnait de soutenir le Coran contre l'Évangile. Elles sont restées passives. Cependant la Russie est sortie la première de la neutralité. Elle a réclamé en faveur des Grecs, non par ambition (allons donc!) mais par esprit de conciliation et par pitié. Ses conseils ont été mal accueillis à Constantinople. Alors elle a eu la malencontreuse pensée de rappeler sa légation, puis les circonstances l'ont forcée d'aller plus loin, afin de garder son influence en Orient. Les cabinets ont essayé de rapprocher les parties. Il s'agissait de dégager la Russie. La Russie ne voulait pas être dégagée, quoique Metternich feigne de le croire. Elle eut l'air d'acquiescer au désir des puissances et continua son œuvre sourdement. Alors Metternich proposa de réunir une conférence, qui eut en effet lieu à Saint-Pétersbourg, mais à laquelle l'Angleterre avait refusé de prendre part, tandis que la Turquie déclinait sa compétence. Elle se renfermait dans son droit historique. Sur quoi l'empereur Alexandre est mort. Il s'agit maintenant de voir ce que fera son successeur.

Ce fut bientôt vu. Le 4 avril 1826, l'Angleterre et la Russie, en vertu d'une convention formelle, arrêtent un plan de conduite commun dans les affaires d'Orient, plan de conduite qui est une intervention contre la Turquie. Metternich veut croire que l'Angleterre et la Russie ne savent pas ce qu'elles feront. Dans une dépêche du 8 juin, il s'en ouvre au comte Esterhazy, ministre d'Autriche à Londres. « Il est difficile, dit-il, de se rendre un compte exact de ce qu'on peut entendre par la Grèce. Entend-on parler du Péloponèse et des îles ou bien de toutes les parties de la Turquie européenne qui renferment une majorité de population chrétienne ? Si le Péloponèse,

soit seul, soit avec ses îles, offrait, ce que nous n'admettons pas, les éléments indispensables pour constituer un État politiquement indépendant, l'existence d'un tel État suffirait à rendre *problématique* celle d'une puissance ottomane en Europe; la réunion de tous les pays occupés principalement par des Grecs la rendrait *impossible*. » De sorte que la constitution d'une Grèce indépendante équivaudrait à l'expulsion des Turcs de l'Europe. Metternich exagère à dessein. Il est pourtant exact que depuis la reconnaissance d'une Grèce indépendante, la question d'Orient est ouverte et restera ouverte jusqu'à l'expulsion des Turcs de l'Europe.

Metternich et le gouvernement autrichien se raidissent de plus en plus, à mesure que les événements s'accumulent et que l'intervention active de l'Europe devient probable. Canning, qui dirige la politique anglaise et mène la campagne de concert avec le cabinet russe, est de la part de Metternich l'objet d'une malveillance croissante. C'est un sot qui ne sait pas où il va. Tous les jours, Metternich espère que le parlement britannique est sur le point de renvoyer Canning; ses illusions tombent au printemps de 1827, lors de la conclusion d'une triple alliance entre la Russie, l'Angleterre et la France. Il refuse de s'y joindre néanmoins. C'eût été désavouer sa conduite, ses opinions, abandonner les visées de l'Autriche en Orient. Il conseille à la Porte de résister, essaye de la soutenir diplomatiquement. La bataille de Navarin coupe bientôt court à toutes les équivoques de sa politique. Il l'appelle *une épouvantable catastrophe*, il y prévoit des suites immenses. « L'événement du 20 octobre (Navarin), écrit-il, commence une nouvelle ère pour l'Europe. Quelles sont les conséquences obligées auxquelles on peut s'attendre? Nous sommes impuissants à les saisir et bien plus encore à les déterminer d'avance.... L'empire ottoman a cessé pour le moment de s'appartenir à lui-même. Constantinople est sans défense contre une invasion combinée de forces de terre appuyées de renforts placés en échelons sur les rives de la mer Noire et approvisionnées par une flotte. »

Metternich suit avec anxiété le progrès des intentions russes. Il y assiste, l'âme navrée, sans résister, sans souffler un mot, car il n'est pas en état de l'appuyer par une armée. La guerre de la Russie contre la Turquie ne parvient pas à le faire sortir de son apathie apparente, ou plutôt il y a ici quelques lacunes dans ses *Mémoires*.

Néanmoins les autres puissances finirent par être aussi effrayées que lui de l'ambition de la Russie et vinrent au secours de l'Autriche menacée. Provisoirement la Turquie échappait à une destruction imminente. L'indépendance de la Grèce était reconnue, mais on l'avait faite si petite, ou l'on se proposait de la faire si petite, car l'affaire de ses limites n'était pas encore réglée, qu'il n'y avait guère à craindre qu'elle pût entamer la Turquie à elle seule. Après la paix d'Andrinople (1829), Metternich examine, dans un mémoire à l'empereur d'Autriche, la situation faite à la monarchie par les derniers événements. Il est clair que l'alliance conclue en 1813 et en 1814, alliance maintenue après les traités de Vienne, n'existe plus. L'Angleterre y a porté atteinte dès 1823, la Russie en 1826. La triple alliance de l'Angleterre, de la Russie et de la France (1827) a achevé de la détruire. Elle crée un nouvel ordre de choses en Europe. Quoique signée à Londres, elle fut élaborée à Paris. La France tend à reprendre un rôle actif au dehors. L'Autriche cesse d'être le centre politique de l'Europe. Elle a perdu la prépondérance qu'elle a exercée depuis 1815. Cela provient surtout de ce que, depuis treize ans (1817-1829), elle a désarmé dans l'intérêt de ses finances qui étaient obérées d'une façon lamentable. On a spéculé là-dessus. Jamais la Russie n'aurait osé bouger, si l'Autriche avait été armée. Il y a deux choses à faire: augmenter les ressources financières de l'empire et faire des armements nécessaires. L'étoile de l'empire a pâli, mais ce n'est qu'un temps d'arrêt dans ses destinées.

Le tome IV des *Mémoires* de Metternich finit sur ces réflexions amères.

L. DEROME.

# THÉOLOGIE

## RELIGION — ÉCRITURE SAINTE — LITURGIE

**Les douleurs de la vie, la mort, le purgatoire.** *Espérance et consolation*, par M. l'abbé V. Postel, chanoine et vicaire général d'Alger, docteur en théologie, missionnaire apostolique, etc., etc. In-12. — Prix: 4 fr. Paris, Victor Palmé, 1877.

Épigraphe: « Convertam luctum eorum in gaudium, et consolabor eos et lætificabo a dolore suo. » Jerem. xxxi, 13.

Croyez-vous aux histoires de revenants? Non, n'est-ce pas? Et cependant, quand elles sont bien racontées, le soir, à la campagne, par ces vents d'automne qui agitent les branches dénudées ou poussent à travers les longs corridors de ces cris qu'on croirait arrachés aux âmes des trépassés, n'y trouve-t-on pas un certain charme? Ne se laisse-t-on pas impressionner de même par les légendes naïves de ce qu'on est convenu d'appeler le bon vieux temps? C'est ainsi que les nombreuses apparitions rapportées par M. Postel, bien qu'elles enlèvent à son ouvrage le sérieux qui devrait être inséparable de toute thèse théologique, ne laissent pas de former une lecture attrayante. Mais quoi,

est-ce cet objet qu'avait en vue l'écrivain? Les douleurs mortelles, les suprêmes consolations de la religion, n'était-ce pas un sujet suffisamment élevé pour se passer de hors-d'œuvres? Fallait-il donc à des considérations d'ordre supérieur sur les misères humaines et leur compensation fatale mêler l'histoire de sainte Lidwine qui, en tombant sur la glace, se cassa une des *petites côtes*, ou cette lapalissade intitulée Belle pensée d'un mendiant: « Quand je manque de pain, je jeûne? » Que l'auteur est mieux inspiré quand il rapporte la prière d'Henri Pereyve, ou ce cri aussi éloquent que franchement humain dont on peut dire que c'est du Lamartine en prose:

« J'ai aperçu ton image, ô Jésus-Christ! L'instinct du salut m'a jeté vers elle; je l'ai saisie d'une main tremblante, et mon visage baigné de pleurs s'est reposé sur elle. On pleure bien sur ton visage, ô divin crucifié! Les larmes des hommes la connaissent. Il y a entre la croix et les douleurs humaines une éternelle conformité. »

Les pages consacrées aux preuves de l'immortalité de l'âme ne contiennent rien de nouveau: les unes sont empruntées à Massillon, les autres tiennent toutes dans ce raisonnement: l'idée de l'immortalité de l'âme serait peut-être difficile à soutenir si la récompense du bien et le triomphe de la vertu étaient de ce monde; mais, dans l'état où s'agite ici-bas l'humanité, une réparation extra-terrestre est immanquable. Le ton s'élève à une hauteur philosophique, mais voilà qu'immédiatement il est question d'une mourante qui, dans une syncope, avait entrevu les tourments réservés aux damnés et s'écriait: « L'enfer n'est pas pour les chiens, je l'ai vu, je l'ai vu! » Son confesseur était le seul médecin qu'elle voulût voir. Cela n'a rien qui nous surprenne, mais un aliéniste n'eût pas été de trop.

Certes, des croyances professées par nombre de gens dignes d'estime sont profondément respectables; mais que dire de tant d'adjonctions qui y sont apportées sans avoir d'autre base que de prétendues visions? Les rêves d'une extatique, les songes creux d'un illuminé doivent-ils entrer en balance avec le génie d'un Bossuet, la douce argumentation d'un Fénelon? Peu nous importe que des cerveaux malades se soient figuré de bonne foi sans doute et aient persuadé à d'aussi crédules qu'ils contemplaient les joies du ciel ou assistaient aux tourments du purgatoire et de l'enfer? Sachez-le donc cependant, « au-dessous d'eux, les bienheureux verront les étoiles, le soleil, tous les astres, cette vallée de misère, où ils auront vécu pendant les années d'épreuve et d'où ils béniront Dieu de les avoir tirés (*sic*). Hélas! ils verront aussi, plus bas encore, les peines des damnés et leur reconnaissance envers le Seigneur qui les aura préservés en sera incessamment augmentée. » Si ces âmes sont le moins du monde compatissantes, ce qui est probable (La Fontaine aurait dit: *un élu, je suppose, est toujours charitable*), cette cave noire de la géhenne doit jeter quelque ombre sur l'admirable spectacle dont ils jouissent. Il n'en est pas moins vrai que, depuis Dante, dont le plan étendu et varié nous semble préférable à toutes ces pieuses hypothèses, on n'a pas innové. Les couleurs seules du tableau ont été assombries et les personnages rapetissés.

**Conférences sur le purgatoire et le culte des morts**, *d'après les prédicateurs contemporains*. Paris, V. Palmé, 1881. In-12.

Depuis la publication des *Douleurs de la vie* dont nous venons de nous occuper, M. l'abbé Postel est devenu *monsignor* et il est permis de croire que le bon accueil fait à son livre par de fervents catholiques n'a pas été sans influence sur cette élévation. Ce qui le donne à supposer, c'est de retrouver dans ces *Conférences* nombre d'opinions émises par ce prélat et citées avec beaucoup de vénération. Il est juste d'ajouter qu'elle sont accompagnées de considérations dues à messeigneurs Giraud, Plantier, Gerbet, de Cabrières, aux RR. PP. Ventura et Félix, à feu Deguerry, à MM. Chevojon, Berlioux, de Genoude, de Latour, abbés.

Ces *Conférences* forment un traité des plus complets sur le purgatoire, et les jeunes prédicateurs ne seront pas au dépourvu, s'ils y veulent puiser, quand il s'agira de renseigner leurs ouailles sur un culte utile aux morts au point de vue spirituel, et vraisemblablement plus utile encore à l'Église au point de vue temporel. Le plus intéressant, en effet, pour les âmes impressionnables, ce n'est pas de savoir que la croyance à une sorte de purgatoire s'était introduite dans les diverses théogonies des Indous, des Perses, des Égyptiens et des vieilles peuplades du Nord, qu'elle peut s'étayer de l'autorité de Platon, d'Aristote et de Virgile comme sur certains passages des livres des Macchabées, source plus orthodoxe, quoique ces livres ne soient pas, aux yeux de l'Église, entièrement révélés. Pour la plupart, il est bien plus piquant de connaître la *topographie* exacte de l'antichambre du paradis, d'après sainte Françoise Romaine ou Marie-Madeleine de Pazzi. La première n'a pas laissé moins de quatre-vingt treize visions! Maintenant où est le purgatoire si bien décrit? L'Église, nous est-il répondu, n'a rien défini là-dessus, parce que Dieu n'a rien révélé. Le champ est ouvert aux suppositions et aux opinions qui ne blessent par aucun côté les vérités définies. De là tant de divagations. Ainsi, d'après Bellarmin, le lieu d'expiation des âmes serait l'atmosphère qui nous entoure et où sont répandus les démons, appelés « puissances de l'air ». A ce propos est rappelée l'histoire de saint Fursy emporté dans le ciel par les anges et qui, d'après une révélation, aurait vu dans l'air des feux immenses préparés pour la conflagration finale du monde. Mais l'opinion la plus répandue, celle du moins qui a le plus cours parmi les théologiens, c'est que le purgatoire est dans les entrailles de la terre, non loin de l'enfer même. Voilà ce que l'on imprime, ce que l'on prêche, dans un temps où, au séminaire même, on étudie la physique, la géologie! Que ne prêche-t-on plutôt, avec les lois imprescriptibles de la morale, les vraies merveilles qui racontent la gloire du créateur, celles qu'il nous permet de

contempler dès cette vie! Cela vaudrait mieux que d'insulter ce Dieu même en le représentant, d'après une chronique irrévérencieusement exhumée, comme le tortionnaire d'un enfant de sept ans, le frère de cette Perpétue qui fut martyrisée à Carthage, sous le règne de l'empereur Sévère, dans l'année 202.

H. G.

**Chartes de Terre Sainte,** *provenant de l'abbaye de Notre-Dame de Josaphat*, publiées par H.-François Delaborde, ancien élève de l'École des chartes, ancien membre de l'École française de Rome. Paris, Ernest Thorin, 7, rue de Médicis. 1880.

A l'est de Jérusalem s'élève la montagne des Oliviers, du sommet de laquelle un magnifique panorama s'étend devant l'observateur; la vue se promène d'un côté par-dessus Bethléem jusqu'à Hébron, de l'autre jusqu'à la Méditerranée; puis, remontant vers le nord, elle atteint le mont Garisim et redescend avec le Jourdain qu'on voit se jeter dans la mer Morte. Au pied même de la montagne, le regard tombe sur une vallée remplie de sépulcres antiques, parmi lesquels on distingue celui d'Absalon, le fils coupable de David et celui du roi Josaphat, qui a donné son nom à la célèbre vallée. On y montre encore aujourd'hui également une chapelle souterraine où se trouveraient enterrés Marie et Joseph, son mari, et Joachim et Anne, ses parents.

On sait par le récit des voyageurs qu'il existait, à une époque fort ancienne, une chapelle construite sur le tombeau de la Vierge; vers le IXe siècle, il paraît que cette chapelle était gardée par un certain nombre de religieux des deux sexes; mais ce n'est que plus tard qu'une abbaye y aurait été constituée; c'est sans doute Godefroy de Bouillon qui prit l'initiative de cette fondation; dans tous les cas, c'est Baudouin Ier, son frère, qui nomma, en 1115, le premier abbé de Josaphat; la chapelle, à cette époque, avait été détruite par les Sarrasins; Hugues, appelé à la direction de l'abbaye, la fit reconstruire. Le dessin en a été conservé par un curieux hasard; il se trouve au revers d'une bulle de plomb du XIIIe siècle, que M. Schlumberger a retrouvée en Syrie. (Voir le *Bulletin de la Société des Antiquaires de France*, année 1878, p. 181.)

Les libéralités des rois de Jérusalem, et en particulier celles de la reine Mélisinde, veuve de Foulques, enrichirent bientôt l'abbaye; des possessions lui furent de plus accordées en dehors de la Terre Sainte, en Calabre et en Sicile, et des privilèges lui furent assurés par les papes; mais cette prospérité ne dura pas. En 1187, les Sarrasins détruisirent l'abbaye sans toucher cependant à l'église; obligés de se réfugier à Tripoli, les religieux y subirent de nouvelles avanies de la part des chrétiens, plus cruels et plus avides que les infidèles; ils n'avaient même pas toujours eu à se louer de l'autorité épiscopale; cela résulte d'une lettre, la vingt-quatrième du recueil, adressée sans doute au pape, à en juger par le respect profond avec lequel elle est écrite. Les moines s'y plaignent d'avoir été contraints par la violence à payer à l'archevêque de Nazareth une redevance plus forte que celle due au saint-siège.

Les choses allèrent bientôt si mal que les moines n'eurent plus d'autres ressources que les revenus de leurs biens d'Occident. Mais là aussi régnaient le désordre et le pillage; l'abbé Guillaume dut partir et probablement il n'avait guère l'espoir de retourner en Terre Sainte, car il emporta ce qui restait des archives du monastère. Conservés d'abord au couvent de Sainte-Madeleine, puis au dépôt de l'État, à Palerme, ces documents ont pu, grâce à l'obligeant intermédiaire de M. le chanoine Carini, être étudiés et publiés par M. H.-François Delaborde.

Les chartes ainsi réunies sont au nombre de cinquante-neuf et sont datées de 1112 à 1289; elles étaient dispersées au milieu de douze cents autres, qui avaient été reliées, sans autre ordre que celui de la dimension, en neuf volumes de format différent et portant pour tout classement des noms de saints. Le savant paléographe a donc été obligé de se livrer à un travail matériel assez fastidieux; mais il en a été récompensé par une ample moisson. Les textes qu'il nous offre, et dont quelques-uns sont reproduits par l'héliographie, sont fort intéressants, soit par la manière dont ils sont datés et libellés, soit par l'indication qu'ils donnent sur les princes, sur les ecclésiastiques et sur les officiers publics qui les ont signés. Il faut savoir gré à M. H.-F. Delaborde d'avoir mené ainsi à bonne fin une étude dont le résultat sera d'élucider bien des points douteux et de compléter l'histoire de nos *Familles d'outre-Mer*.

E. A. A.

**Raison et Religion,** par A. Fleury de la R.·. L.·. *les Philanthropes réunis*. O.·. de Paris. Chez Henry Kistemaeckers, éditeur, 25, rue Royale, Bruxelles. 1881.

Il n'y a guère que deux façons de discuter les questions religieuses; l'une, par l'ironie dont on ne peut plus se servir depuis Voltaire; l'autre, par la science qui suppose des connaissances approfondies en philologie, en histoire, en ethnographie, etc. Ces connaissances, M. Fleury ne nous paraît pas les posséder ni même en avoir l'ambition. Il a entrepris de démontrer « les funestes effets des religions sur l'humanité et particulièrement l'impuissance morale du christianisme et de l'Église ». Pour arriver à son but, il ne nous donne que des redites entremêlées d'erreurs.

Si M. Fleury se fût borné à combattre les excès du surnaturel, de l'intolérance et de la théocratie, et s'il l'eût fait avec une modération qui n'est pas exclusive de la vraie force, il eût peut-être fait une œuvre utile; mais alors, se souvenant que la maçonnerie à laquelle il appartient a ses symboles et ses dogmes, il n'eût pas attaqué la religion dans son principe; il eût reconnu qu'elle s'accorde avec la morale, la justice et la raison, et il en eût trouvé des preuves nombreuses dans l'Ancien et le Nouveau Testament.

E. A. A.

# JURISPRUDENCE

**Paillet.** *Plaidoyers et discours* publiés par Jules le Berquier, avocat à la cour d'appel. Paris, Marchal, 1881. 1 vol. in-8 (en deux parties) de LV—761 pages.

Paillet débuta à Soissons dans l'étude d'un avoué dont je regrette d'ignorer le nom. Il se distingua au barreau de cette ville et il eut l'honneur d'y plaider contre Chaix d'Est-Ange.

Peu après, en octobre 1824, Paillet venait tenter la fortune à Paris : elle lui sourit. Une de ces affaires retentissantes qui *portent* leur avocat s'offrit à lui : il fut, en 1825, le défenseur de Papavoine et posa, avec une force de critique et d'analyse vraiment nouvelles, la question de la folie. Sa carrière était faite : son cabinet et sa réputation fondés.

Paillet n'était ni pathétique, ni éclatant, ni entraînant ; mais il avait des qualités solides et simples : le bon sens, la logique sévère, le bon goût, l'ironie fine. Son caractère était droit comme sa parole. Représentant du peuple en 1848, il défendit la Constitution avec Berryer et Dufaure : il était, avec eux, à la mairie du X[e] arrondissement et, l'un des premiers, signa la mise en accusation. Il défendit peu après, encore une fois avec Berryer, non plus la Constitution, cette propriété publique, mais la propriété privée à laquelle le décret du 22 janvier 1852 venait de porter une atteinte criminelle. Une confiscation illégale avait été prononcée contre les princes d'Orléans et les agents de l'administration avaient dû forcer les serrures pour pénétrer dans les domaines de Neuilly et de Monceaux, clos et défendus au nom des propriétaires dépossédés.

Paillet parla pour eux avec une indignation contenue, une énergie puissante et modérée qui font impression après bientôt trente ans. Un déclinatoire d'incompéteuce ayant été opposé, Paillet et Berryer obtinrent un jugement fameux par lequel le tribunal de la Seine se déclarait compétent.

Paillet mourut à Paris, le 16 novembre 1855, frappé subitement à l'audience au milieu d'une plaidoirie.

Il avait cinquante-neuf ans.

Les *plaidoyers* et les *discours* que publie aujourd'hui M. Jules le Berquier étaient dignes d'être réunis et conservés : j'ai cité l'*affaire Papavoine* et celle des princes d'Orléans; je citerai encore l'*affaire Fieschi*, l'*affaire Lafarge*, l'*affaire Firmin-Didot frères*, etc. Le passage de Paillet à la Chambre est représenté par le *Discours sur la réforme parlementaire* (1847) et le *Discours sur la question des banquets* (1848).

Je signalerai ici une omission que je suis heureux de pouvoir réparer : en juillet 1851, Paillet proposa à l'Assemblée nationale une addition à l'article 443 du Code d'instruction criminelle. Ce document, qui fait grand honneur à la mémoire de Paillet, a échappé à l'attention de l'éditeur. En voici le texte (il s'agit de la revision des procès criminels) :

« Ajouter à l'article 443 du Code d'instruction criminelle les dispositions suivantes :

« Si les deux condamnés sont morts, il sera nommé par les conseils de famille, sinon d'office par le président de la cour d'assises, un curateur à la mémoire de chacun d'eux, avec lequel se fera l'instruction, et qui exercera tous les droits du condamné.

« Il sera donné lecture au jury par le président de la cour d'assises, tant des interrogatoires subis par les accusés dans les informations précédentes, que des dépositions écrites des témoins qui n'existeraient plus, ou qui n'auraient pas été retrouvés.

« S'il intervient une déclaration de non-culpabilité en faveur de l'un des accusés, la cour déchargera sa mémoire de l'accusation portée contre lui.

« Si l'un des deux accusés existe encore, il sera procédé à son égard conformément aux règles générales du présent Code.

« Dans tous les cas, la Cour prononcera sur les réparations civiles qui pourront être demandées[1]. » (5 juillet 1851).

Ce projet n'aboutit pas et, si je ne me trompe, Paillet n'eut pas même à soutenir son amendement devant l'Assemblée.

Une préface, largement écrite par M. Jules le Berquier, résume en fort bons termes la vie de Paillet.

Un beau portrait du célèbre avocat, gravé par Normand, d'après M[lle] Godefroy, ouvre le tome I[er]. La statue de Paillet, à Soissons, est reproduite en tête du vol. II.

P. V.

1. Paillet formula ce projet d'addition à l'article 443 à titre d'amendement à la proposition de MM. de Riancey et Favreau sur la revision des procès criminels.

# QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

## ÉTUDES D'ÉCONOMIE ET D'HISTOIRE POLITIQUE ET SOCIALE

**Le Droit divin de la Démocratie,** par THÉODORE VIBERT, auteur des *Girondins* et de *Martura.* 1 vol. in-12. Paris, A. Ghio, 1881.

Ce doit être une gageure ; on a défié M. Vibert, cela est sûr, de commettre une œuvre encore plus extravagante que celles qu'il avait déjà commises ; il a relevé le défi, et ce livre qu'on le tenait pour incapable de faire, il l'a fait. Il n'a point été, au reste, ménager de son encre, le volume qu'il nous donne compte quatre cent trente-deux pages, sans parler de celles qui, numérotées en chiffres romains, enferment un acte d'accusation en bonne et due forme contre M. Sardou, plagiaire, ni de celles qui, non numérotées, présentent un tableau des mots français, latins et grecs, dérivés de l'hébreu.

La démocratie est d'institution divine; la démocratie n'est toutefois légitime qu'à la condition d'obéir exactement aux lois dictées par Moïse, aux préceptes enseignés par Jésus ; telle est la thèse que M. Vibert s'est appliqué à soutenir, thèse qui n'a rien, à vrai dire, de très original ; très originale, par contre, et très amusante aussi, est la façon dont les arguments choisis sont proposés, disposés ; on dirait une parodie de certains ouvrages de dialectique, une satire en même temps de certaines doctrines politico-religieuses. Ce qui n'ajoute pas peu au mérite de cette œuvre éminemment comique, c'est la bonne foi apparente de l'auteur ; il argumente contre toute logique, il déraisonne, et ses paralogismes, ses sophismes, il les formule dans un style dithyrambique qui fait illusion; le lecteur serait tenté de ne les croire ni voulus ni cherchés.

Nous ne voulons pas dire que les quatre cent trente-deux pages du volume sont toutes également et pareillement hilarantes ; mais il en est qui ne peuvent pas ne pas causer un rire inextinguible. La démonstration de l'immortalité de l'âme (page 14) est chose des plus désopilantes, et (page 7-10) cette affirmation que le peuple juif fut le plus grand des peuples, affirmation suivie de l'exposé des crimes de ce peuple, vaut la meilleure, assurément, des bouffonneries.

Rapportons deux phrases seulement. M. Vibert, ayant partagé l'histoire de la nation juive en quatre périodes, se demande pourquoi ce qui était permis dans la deuxième période est devenu crime dans la troisième, et ce qui était permis dans la troisième a été défendu dans la quatrième. Alors, en réponse, cette première phrase :

« Uniquement parce que la volonté de Dieu a jugé à propos de varier : non pas arbitrairement, comme les législations humaines, issues du cerveau de l'homme, non pas pour satisfaire les caprices d'une certaine quantité d'individus au détriment de leurs frères; mais uniquement dans l'intérêt général de l'homme, pour l'arracher à sa propre déchéance et le sauver malgré lui, et lui faire bien comprendre que sans Dieu, l'homme serait toujours l'égal de la bête, et même son inférieur. »

Puis cette seconde phrase qui *complète* la première :

« Voilà pourquoi toutes les législations antiques qui ne reposaient pas sur cette volonté sacrée n'ont produit que des monstruosités et des lois infâmes, que nous jugeons sévèrement aujourd'hui, éclairés que nous sommes par la nuée lumineuse enflammée aux éclairs du Sinaï, mais qui dans ce temps de civilisation tout humaine, autrement dit toute bestiale, étaient parfaites selon l'esprit de la matière et selon les passions, les instincts, les convoitises, les appétits de cette matière ; car elles traitaient l'homme comme un animal supérieur, mettant toute son intelligence au service de ses aspirations sensuelles. »

La pensée paraît judicieuse, les périodes semblent bien construites ; on va être dupe, et l'on rit, s'apercevant que l'auteur, qui feint d'être dupe lui-même, n'est qu'un parodiste très adroit. F. G.

Au moment de livrer ces lignes à l'impression, on nous dit qu'il n'y a eu, de la part de M. Vibert, aucune volonté de faire œuvre comique, qu'il a entendu, au contraire, écrivant *le Droit divin de la Démocratie*, donner un ouvrage sérieux. Tant pis. Parce que son livre, quoi qu'il ait voulu, est et demeure très amusant ; il est, lui, — bien à plaindre. F. G.

**Les Prisons de Paris,** par JULES ARBOUX. 1 vol. Paris, librairie Chaix.

Que d'articles de journaux, que de livres même ont été composés sur les prisons en général et sur celles du département de la Seine en particulier, par des écrivains qui, malgré toute leur sincérité et leur désir d'être vrais, n'ont pu renseigner exactement le lecteur. En effet, leurs visites dans les lieux qu'ils décrivaient ont été le plus souvent trop rapides; ils n'ont pu vivre de la vie du prisonnier comme l'auteur de l'ouvrage qui nous occupe. Aumônier des prisons pendant plusieurs années, M. Arboux a observé le détenu à loisir, comparé les deux grands systèmes actuels d'emprisonnement, étudié les améliorations possibles. C'est le résultat de ses observations qu'il nous présente. Son livre est divisé en six chapitres dont les cinq premiers marquent chacun une étape dans



la vie de l'individu, depuis son arrestation jusqu'à sa libération. Nous ne pouvons, la place nous manquant, suivre l'auteur dans les huit prisons que possède Paris; chacune d'elles fait l'objet d'une monographie spéciale. Celui qui écrit ces lignes a pu, l'année dernière, visiter longuement ces diverses prisons et ne peut que constater la scrupuleuse exactitude des renseignements donnés par M. Arboux. Les améliorations qu'il indique, les *desiderata* qu'il déplore, les chiffres qu'il cite en s'appuyant chaque fois sur des documents officiels, tout, en un mot, indique que l'auteur possède parfaitement son sujet.

M. Arboux est partisan du régime cellulaire, qu'il trouve « possible et préférable à tout autre système de répression, malgré sa rigueur, quand il faut faire subir, au plus, une condamnation à un an », réduite au quart par suite de l'application de la loi de 1875. Par contre, le système auburnien qui consiste, comme on le sait, dans le travail en commun pendant le jour et l'isolement pendant la nuit, paraît de beaucoup le plus préférable à M. Arboux, lorsqu'il s'agit d'une détention à long terme. L'auteur voudrait, avec raison, pensons-nous, que l'administration supérieure des prisons empruntât au système irlandais sa série d'épreuves : d'abord, l'isolement; puis le travail en commun dans les grands ateliers de travaux; enfin la liberté préparatoire. Certes, le système est excellent, et il serait à souhaiter que le nouveau Conseil supérieur des prisons en fît l'essai ; malheureusement, l'expérience ne peut être tentée que dans les maisons qui, semblables à celles de la Santé, possèdent à la fois le système cellulaire et celui d'Auburn. Or M. Arboux n'ignore pas que le nombre de ces prisons est bien peu considérable.

Le dernier chapitre des *Prisons de Paris* est consacré au patronage. Le patronage des prévenus, des libérés, des jeunes filles, des adultes est tour à tour examiné. M. Arboux reproche à ces sociétés de ne pas toujours employer les revenus dont elles disposent au mieux des intérêts de leurs protégés, et de s'interdire parfois le patronage des récidivistes. Nous sommes entièrement de son avis, mais nous pensons qu'il fait erreur en écrivant (p. 377) : « Pendant longtemps, les détenus n'ont pas senti qu'il fût possible de compter sur le concours de la haute administration dans l'œuvre du relèvement. »

Quoi qu'il en soit, l'ouvrage de M. Arboux, des plus intéressants et des plus consciencieux, prendra place, non seulement dans la bibliothèque de tout amateur d'ouvrages sur Paris, mais encore dans celle du législateur et de l'économiste. G. F.

**L'année politique (1880)**, par M. André Daniel. G. Charpentier, éditeur.

Grands drames et petites comédies politiques, comme votre souvenir s'efface vite! Et combien de ceux qui se sont passionnés pour ou contre, enthousiastes et siffleurs, pourraient, à quelques mois d'intervalle, retrouver dans leur mémoire la trace de leurs émotions.

Il en reste les lignes générales, quelques traits principaux, mais quant aux détails, aux fils menus de l'intrigue, c'est en vain qu'on veut les ressaisir; ils vous échappent par leur multiplicité même.

Puis l'intérêt se déplace, le fait important de la veille n'occupe plus le lendemain que le rang secondaire, jusqu'à ce qu'une nouvelle question, suivie d'une deuxième, d'une troisième, le relègue dans la boîte aux oublis.

Pourtant il est nécessaire, il est indispensable de les avoir sans cesse présents à l'esprit, pour suivre dans ses développements l'action politique non seulement de son pays, mais encore de toutes les autres nations qui font comme nous-mêmes partie du grand concert européen.

Si les acteurs eux-mêmes de ces pièces se trouvent parfois dans l'impossibilité de les reconstituer de fond en comble, jugez de l'embarras que doit éprouver le malheureux spectateur.

Il peut, il est vrai, feuilleter les vastes in-folio du *Journal officiel* et des *Annales parlementaires*, consulter le *Bulletin des lois* et autres documents authentiques; mais outre que la besogne est mal aisée, tout le monde n'a pas à sa disposition ces volumineux recueils, et les simples curieux, comme il s'en rencontre beaucoup, n'ont pas toujours de tels loisirs qu'ils puissent perdre des journées et des mois à la recherche des exposés de motifs d'une loi ou des considérants d'un décret.

Depuis sept ans, M. André Daniel a l'heureuse idée d'offrir chaque année aux lecteurs un résumé très succinct et très net en même temps de tous les événements politiques qui se sont produits pendant les douze mois, et qui permet ainsi d'assister, jour par jour, heure par heure, à la marche des affaires publiques.

Quelle année fut plus féconde en incidents divers que celle qui vient de s'écouler. Depuis dix ans que la France vit sous le régime républicain, elle n'a jamais accompli une œuvre aussi considérable dans toutes les branches nationales, œuvre de progrès et de liberté, ardemment combattue, mais enfin triomphante, malgré la triple coalition des partis rétrogrades.

Ici, c'est l'instruction étendue jusqu'au dernier hameau, des réseaux de chemins de fer sillonnant le pays entier; là, le droit commun appliqué à tous les citoyens, en dépit des clameurs de certaines classes privilégiées; à l'extérieur, c'est la France reprenant son rôle dans les congrès internationaux; voilà ce que vous permet d'embrasser d'un coup d'œil le livre de M. André Daniel, modestement intitulé : *l'Année politique (1880)*, livre intéressant, indispensable à tout homme soucieux des choses de son temps.

Très sobre dans ses appréciations, M. André Daniel ne laisse pas de juger les événements à leur juste valeur; très circonspect quand il s'agit d'examiner les affaire sde nos voisins, il s'efforce de les présenter au lecteur sous leur vrai jour, et il y parvient avec une impartialité, une sagesse qui font défaut malheureusement bien souvent aux polémistes de la presse

militante. Ce sont pourtant des sujets bien graves et bien délicats que ceux qu'il traite : la terrible révolution sociale qui s'opère en Russie, l'agitation irlandaise, le mouvement antisémitique en Allemagne, la question d'Orient avec tous ses corollaires, la question grecque, la question roumaine, celle du Maroc et de Tunis, et combien d'autres encore d'un intérêt brûlant.

Rien n'est oublié, chaque chose, grande ou petite, est bien à sa place, et dans le tableau synoptique que M. André Daniel a ajouté à son ouvrage nous voyons se mouvoir le monde entier comme un immense corps dont le cœur serait la France, et les membres, les pays épars dans l'univers.

Quel journal, quelque soigneusement qu'il puisse être tenu, pourrait remplacer un livre pareil, dont la collection formera plus tard l'histoire contemporaine universelle ? A. B.

**Moines et Nonnes**, ou *Histoire, Constitution, Règle, Costume et Statistique des Ordres religieux*, par Alfred Marchand. Paris, G. Fischbacher, 1881. In-12. Tome Ier.

Ce premier volume qui, dit l'auteur, sera suivi de très près par le second, est consacré aux ordres civils et divisé en deux parties. L'une traite, assez brièvement, des moines d'Orient, et passe en revue les ascètes anachorètes, moines brouteurs, vigilants, stylites, cénobites, sarabaïtes, gyrovagues, cénobites, basiliens, caloyers, acémètes, studites, maroniens, nestoriens et eutychiens. Un chapitre plus développé est consacré à l'ordre du Mont-Carmel et à ses dérivés, à cause de l'importance des carmes et des carmélites en Europe et de nos jours. L'autre partie s'occupe des moines d'Occident. Les ordres de Saint-Benoit, de Saint-François et de Saint-Dominique y sont tour à tour étudiés dans leurs origines, leurs règlements et leurs ramifications. Il ne faut rien chercher là qui rappelle le livre éloquent et passionné de Montalembert sur le même sujet. M. Marchand a voulu donner un complément à l'ouvrage de J. Hubert sur les jésuites, ouvrage dont il avait déjà fait et publié la traduction française. Il se propose d'apporter une nouvelle contribution à l'enquête à laquelle ont travaillé MM. Spüller, Paul Bert, Adolphe Michel, etc. Il espère montrer ainsi deux choses : d'abord « combien l'esprit des associations ascétiques est contraire à l'esprit moderne; » ensuite que « les congrégations d'hommes n'achètent par aucun service extraordinaire, exceptionnel, divin, rendu à l'humanité, le droit, pour ceux de leurs membres qui prennent les ordres sacrés, de ne pas payer le plus lourd des impôts, l'impôt du sang. »

Il est inutile de dire que ce double but M. Marchand l'atteint sans difficulté; je veux dire qu'il convainc ceux qui pensaient déjà comme lui et ceux qui, sans idée préconçue, ouvrent par hasard son livre et le consultent, au lieu de consulter quelque ouvrage d'un avocat de la partie adverse. Tels sont presque toujours les plus beaux triomphes des polémistes. Ils prêchent des convertis et convertissent des indifférents; mais leurs arguments les plus irrésistibles ne font qu'enfoncer dans l'esprit de leurs adversaires les croyances et les opinions qu'ils en voudraient déraciner.

Nous devons, du reste, reconnaître la modération de M. Marchand; c'est bien une enquête à laquelle il se livre et non un réquisitoire. Depuis Jehan de Meung et Bertrand de Born, tous les satiristes et la plupart des moralistes non inféodés à l'Église ont fait aux moines une réputation telle que ce que M. Marchand raconte d'eux peut passer pour des compliments. Les renseignements dont son ouvrage bourré de faits est rempli, sont généralement puisés aux meilleures sources, et, dans un cadre limité à dessein, le tableau du monachisme qu'il nous présente est, en somme, exact et complet. Un des caractères pratiques de ce livre et qui le rendra surtout utile à ceux qui s'occupent de ces questions au point de vue social ou politique, c'est la statistique qu'il a jointe à chacun de ses chapitres et dans laquelle il donne, aussi correctement qu'il l'a pu faire, le nombre des maisons possédées en France par chaque ordre, les lieux où elles se trouvent et le nombre des moines ou des nonnes qu'elles renferment.

B.-H. G.

**La France et les Français pendant la seconde moitié du XIXe siècle**, par Hillebrand. 1 vol. Maurice Dreyfous.

L'ouvrage est écrit en allemand. Il a été traduit et même remanié selon les vœux de l'auteur, qui a vécu vingt ans parmi nous. M. Karl Hillebrand est officier d'académie, ce qui est, en France, une consécration officielle de la personnalité littéraire ou artistique, la notification publique d'une autorité intellectuelle administrativement honorée et classée, mais non rémunérée. C'est la décoration de la Légion de l'Esprit à la façon du mandarinat chinois. Ernesto Rossi et Gabrielle Krauss sont officiers d'académie. C'est un livre non militaire comme on voit. M. Karl Hillebrand est donc officier d'académie et il l'a bien mérité, car il a professé à l'École de Saint-Cyr, à la Faculté de Douai. Tout ce qu'il est, il le doit à la France, il en a marqué sa reconnaissance à la façon prussienne et quand il parle des Français ou écrit sur la France, il est pris d'une rage amère qui prouve qu'il est bien notre ami. Il nous étranglerait même dans ses embrassements, tant il nous chérit. Son livre est lourd et voudrait paraître aimable et léger. C'est du Henri Heine, mais trivial. On l'a vanté et nous ne lui chicanerons pas l'éloge mérité. Les Français qui ont quelquefois de l'esprit prennent le livre, le parcourent, en font leur profit et remercient de la sage leçon et du profitable conseil cet Allemand, qui avec une béate fatuité d'esprit mal assimilé nous répète les caricatures que les Français font d'eux-mêmes et les traits qui ne font plus même rire les badauds dans nos vaudevilles. M. Hillebrand ignore la vraie France, celle qui aime, travaille, prie et pense, la France con-

vertie et réparatrice qui médite et se prépare à de nouvelles et sublimes destinées.

L'ouvrage est divisé en deux parties, l'une morale et l'autre politique. La famille et les mœurs, l'instruction publique, la province et Paris l'occupent dans la première partie, notre vie intellectuelle l'inquiète. Tout ce qu'il dit de l'infériorité éducative des Français et de la situation précaire de nos professeurs et de notre enseignement est juste. La position sociale du professeur subordonné et dédaigné en province est bien observée et cruellement étudiée. La flétrissure de notre littérature, sur tant de points artificiels n'est pas tout à fait injuste, mais qu'il méconnaisse et Renan et Taine et Goncourt et Daudet; qu'il dédaigne de nommer Michelet, de Boisjolin, Philarète Chasles; qu'il ignore Berlioz et Massenet, Leconte de Lisle et Sully Prudhomme, cela est impardonnable; la femme française est méconnue par lui. Il n'a pas compris l'œuvre de George Sand. Par elle, la femme française a parlé et sa voix a retenti dans le monde. M. Hillebrand aurait dû relire George Sand ; il apprécierait mieux la femme française contemporaine, qui n'a pas déserté le rôle sublime de la femme dans nos antiques contrées.

Pendant que dans tout le Nord assombri, dans tout le Midi dévoré de sa passion, il y a dix-huit cents ans, les dieux antiques renversés, chassés, transformés par le catholicisme en noirs démons, en vices charnels, en odieux souvenirs, fournissaient matière à une mythologie nouvelle de djinns, de gnômes, de diables, — dans notre France plus sage, plus tempérée, ils se transformaient en lutins bienfaisants, en fées souriantes et secourables. La fée mutine, mais qui ne cherche qu'à se rallier, qu'à être utile, qu'à agir obligeamment, qu'à oublier qu'elle a été méconnue, injustement repoussée, n'est-ce pas ce génie familier de nos maisons que chaque jour nous voyons près de nous, la jeune fille, la compagne, la mère, la femme, en un mot ? En France, les génies familiers n'ont pas manqué. Ils ont nom Velléda, Héloïse, Jeanne d'Arc, Jeanne Hachette, Sévigné, de Staël, M^me Roland, Pauline Roland, George Sand et tout le cortège intime des dignes filles, des vertueuses épouses, des héroïques mères qui vivent sous l'œil de Dieu et dans l'accomplissement du devoir, dans le mystère du foyer. Si l'on étudie le rôle de la femme en France, son influence, son courage patient, sa bonne volonté et l'idéal par elle toujours poursuivi, par elle presque toujours atteint, on se convaincra qu'elle est un bon génie et qu'en elle, dans son sein, repose le germe précieux de nos libertés et de nos grandeurs. La femme, c'est l'âme de la France, c'est en elle que repose notre plus sûre, notre plus glorieuse revendication. M. Hillebrand ne l'a pas compris.

Il parle aussi de politique, cet Allemand. Cette fois, nous n'insistons pas. M. C.

**Étude historique sur l'organisation française de la France,** par Octave Noel. 1 vol. Charpentier.

Le chevalier de Hock a été chargé en 1855, par le gouvernement autrichien, d'étudier l'organisation financière de la France. Il a déclaré que le mécanisme fiscal de notre pays, tel qu'il se meut, ne précède pas ce siècle. Ce jugement est exact si l'on envisage l'ensemble de notre administration. Il devient exclusif si l'on ne considère que les détails administratifs. Une partie des rouages a été en effet empruntée au passé et a trouvé place dans le nouveau régime financier, après avoir subi l'épreuve de la pratique et avoir été appropriée aux exigences de notre moderne constitution.

L'auteur développe la thèse ci-dessus. Il étudie l'ancienne administration dans ses divisions. Partout il constate l'absence de contrôle, et montre que c'est par le contrôle mieux organisé que se signale le régime nouveau. La nicotiane lui fournit un chapitre intéressant. Ce n'est pas le seul. Les douanes, l'enregistrement, les forêts, la poste, la monnaie arrivent ensuite. M. O. Noel conclut sur la perfectibilité de notre régime financier, qui appelle des modifications d'autant plus importantes que la législation fiscale à laquelle il obéit, contrarie davantage nos appétits d'égalité démocratique et de justice distributive. Il constate l'hérédité fatale du régime moderne né de l'ancien régime. L'empreinte que ce régime a reçue au commencement de ce siècle a été si puissante qu'il peut supporter aisément les retouches indispensables, sans que l'esprit qui a présidé à son éclosion en soit altéré, sans que l'originelle constitution en puisse même être ébranlée. C'est donc là encore une des branches de cette fameuse administration que *l'Europe nous envie*. L'ouvrage est optimiste mais profitable aux lecteurs spéciaux. Il est appuyé de deux cartes hors texte et de documents annexes. M. C.

# SCIENCES NATURELLES

## PHYSIQUES — MATHÉMATIQUES

**Vies des savants illustres**, par LOUIS FIGUIER. *Savants de la Renaissance*. 3e édition. 1 vol. in-8° de 466 pages, avec 36 portraits. Paris, Hachette, 1881. — Prix : 10 fr.

Les savants dont M. Figuier retrace l'histoire dans ce volume sont: Ramus, Cardan, Paracelse, Agricola, Gessner, Rondelet, Vesale, Ambroise Paré, Kopernic, Tycho-Brahé, Vasco de Gama et Magellan. Toutes ces biographies sont écrites d'une manière intéressante et consciencieuse, mais nous ne pouvons les suivre pas à pas, car il s'agit d'une réimpression qui ne révèle aucun document nouveau. Nous croyons utile cependant de faire une observation générale sur l'esprit de cet ouvrage. Il nous semble que M. Figuier, obéissant à des préjugés d'éducation, fait une trop belle part à l'influence du protestantisme. L'histoire des savants de la Renaissance doit nécessairement faire ressortir les persécutions, en nombre presque infini, que ces grands hommes ont eu à subir de la part de l'Église catholique, mais il ne suit pas de là que l'avènement de Luther soit un événement colossal et que le protestantisme soit un véritable affranchissement de la pensée. L'influence de Luther sur le mouvement scientifique est bien petite. Les hommes d'une grande valeur, à cette époque, n'étaient plus assez chrétiens pour s'intéresser du fond de l'âme au catholicisme ou au protestantisme ; ils n'ont pas pris part à la lutte qui se passait au-dessous d'eux, et sont restés, en apparence, dans le camp où la naissance et les hasards de la vie les avaient placés, sans que l'une ou l'autre des deux religions ait le droit de les réclamer comme siens.

**Zoologie élémentaire**, par FÉLIX PLATEAU, professeur à l'université de Gand. 1 vol. format grand in-12 de 526 pages, avec 61 figures dans le texte, faisant partie de la Bibliothèque belge pour la vulgarisation des sciences et des arts. Mons, Hector Manceaux, 1880.

La zoologie n'est plus, comme dans notre enfance, une étude purement descriptive, dont la partie théorique consistait à apprendre des classifications et la partie pratique à réunir des collections d'insectes. Aujourd'hui, les naturalistes de la nouvelle école en font une science d'observation; que l'élève n'apprend qu'en faisant lui-même des observations et dissections au moyen du scalpel et du microscope. Le présent traité n'est ni un résumé ni un aperçu général, encore moins un manuel; c'est une introduction à la physiologie générale et à l'anatomie comparée; on n'y considère qu'un petit nombre de types, mais d'une manière très approfondie. Pour les personnes qui ont terminé leurs études depuis plus de dix ans, il sera très instructif. Nulle part on ne trouve exprimés d'une manière plus accessible à tous les principes de l'embryogénie et les doctrines de Darwin et de Hæckel sur le transformisme. Chacun a entendu parler des grégarnies, des monères, des cytodes, des protistes, mais très peu de personnes en ont des notions exactes et ne savent même où se les procurer. Ici toutes les données positives sur ces infusoires sont exposées, sans supposer chez le lecteur aucune connaissance antérieure.

Les types que M. Plateau étudie sont, autant que possible, des animaux que l'on peut se procurer à peu de frais et dont la dissection n'est pas embarrassante : ce sont la grenouille, la limace rouge (arion empiricorum), l'écrevisse ordinaire, le lombric (ver de terre), le ténia du chien, l'étoile de la mer, les grégarnies parasites du homard et les kolpodes.

Ce livre, d'une grande valeur, ne saurait être trop recommandé ; nous n'en avons pas encore d'analogue en France. L'éditeur, en appréciant l'importance, en a remarquablement soigné l'exécution typographique.

**Les poissons d'eau douce et la pisciculture**, par Ph. GAUCKLER, ingénieur en chef des ponts et chaussées, 1 vol. in-8 de 290 pages ; avec 60 figures dans le texte ou hors du texte. Paris, Germer Baillière, 1881. — Prix : 8 fr.

M. Gauckler a été chargé pendant dix ans de la direction de l'établissement national de pisciculture de Huningue ; de là sa compétence en cette matière. L'ouvrage est divisé en deux parties : la première comprend la description et les mœurs des poissons d'eau douce ayant quelque importance au point de vue dont il s'agit, c'est-à-dire les saumons et truites, l'alose, le brochet, les perches, la lotte, le silure, l'anguille, le chabot, l'épinoche, la famille des cyprins, l'esturgeon, la lamproie et enfin l'écrevisse, qui suivant les usages commerciaux est aussi un poisson. C'est la base indispensable de la seconde partie consacrée à la technique de la pisciculture. Celle-ci pour atteindre son but emploie les procédés suivants : la colonisation des eaux par l'introduction de poissons adultes ; l'élevage dans les étangs ; la récolte du frai, son transport et son introduction dans les eaux que l'on veut peupler ; l'appropriation des cours d'eaux aux convenances de certaines espèces ; la fécondation artificielle des œufs et l'éducation des jeunes poissons, et enfin, la destruction des animaux ichtyophages. Tel est l'ordre des chapitres de ce volume, ouvrage tout à fait pratique et contenant sur les poissons des renseignements intéressants exposés sans prétention.

La colonisation des eaux libres est chose assez délicate : il faut être très prudent dans l'introduction d'espèces nouvelles qui pourraient dévorer des espèces anciennes plus précieuses ou les priver de nourriture. C'est pour cela qu'il importe de connaître à fond les mœurs des différentes espèces.

Le chapitre de l'éclosion et de l'alevinage mérite une mention particulière. Les œufs fécondés se transforment en quelque sorte sous les yeux de l'observateur, car leur coque est transparente. Quand le poisson a pris sa forme, il éclôt en crevant l'enveloppe, mais il n'est pas encore un animal parfait. Il reste attaché à un sac en peau nommé la vésicule ombilicale, renfermant des substances albuminoïdes, dont il fait sa première nourriture et qu'il absorbe peu à peu. Dans cet état, il ne mange pas encore et vit de sa propre substance. C'est alors qu'il a le plus besoin de protection; à l'état libre, l'alevin est alors à la merci d'une foule d'ennemis auxquels il ne peut pas échapper. On doit le conserver dans des auges et ne l'abandonner à lui-même en pleine eau qu'après que son évolution est achevée. Il est indispensable aussi d'alimenter les jeunes poissons durant quelques temps, car sans cette précaution les plus forts prennent toute la nourriture et un grand nombre meurent d'inanition.

M. Gauckler donne en appendice la traduction d'un remarquable mémoire d'un certain Jacobi, qui date de 1758 et qui contenait déjà toutes les connaissances fondamentales sur la fécondation artificielle des poissons.

Dr. L.

**Histoire du Merveilleux dans les temps modernes,** par Louis Figuier. 3e édition. 4 vol. in-18 jésus, d'environ 400 pages. Paris, Hachette, 1881. — Prix : 14 fr.

L'histoire du merveilleux, dont la première édition remonte à 1860, est un des ouvrages les plus remarquables et les mieux soignés de M. Louis Figuier. Il n'a pas vieilli. L'auteur n'ayant jamais affiché le scepticisme systématique des sociétés savantes officielles n'a pas été débordé par les faits nouveaux signalés dans ces dernières années, et il n'a eu qu'à compléter son livre par quelques chapitres, sans rectifier ses anciens dires. Les additions, qui font l'intérêt de cette nouvelle édition, portent sur le spiritisme, hallucination collective qui ne produit plus rien d'intéressant, et sur les phénomènes néo-magnétiques que M. le professeur Charcot produit à volonté sur ses malades hystériques de la Salpêtrière. Les expériences de M. Charcot se séparent de celles des magnetiseurs ses devanciers en ce qu'elles n'empruntent rien aux hypothèses concernant les fluides, mais au fond il n'y a aucune différence, ainsi que M. Figuier le montre sans peine, entre l'état *charcotique*, entre ce qu'on a appelé l'état *hypnotique* et l'ancien somnambulisme magnétique obtenu par des passes, par la fixité du regard ou même par le simple commandement. M. Charcot, en se bornant à l'étude d'une certaine catégorie de phénomènes observés uniquement chez une certaine classe de malades, n'a abordé qu'un côté de la question.

C'est néanmoins une chose très curieuse que de voir restaurer le magnétisme par un savant professeur de la Faculté de Paris et académicien.

Pour quiconque voudra reprendre et continuer l'étude de ces curieux phénomènes, l'histoire du Merveilleux est un excellent guide.

**Cours de construction civile.** — Première partie : *Chauffage et ventilation des lieux habités,* par P. Planat, rédacteur en chef de la *Semaine des Constructeurs.* Paris, Ducher et Cie, 1880.

Combien d'architectes de nos jours, même des plus renommés, qui ne sont que de très habiles dessinateurs, sacrifiant à la forme et à l'ornementation la distribution et la commodité intérieures dans les constructions privées.

Nous ne voulons pas exagérer ces reproches que nous entendons formuler tous les jours autour de nous; mais il est certain que ce n'est pas en l'honneur d'un style appartenant spécialement à notre époque que ces sacrifices sont faits.

Il est certain qu'au siècle où nous vivons, tous ceux qui font construire pour eux-mêmes ou pour exploiter ne tiennent absolument qu'à certaines conditions qu'il est facile de résumer en quelques mots :

Ne point perdre de terrain, parce qu'il représente un capital relativement considérable, et établir des locaux présentant le *summum* du confortable, afin qu'ils soient toujours occupés et rapportent l'intérêt de l'argent dépensé.

De la première de ces conditions, nous n'avons pas à nous occuper ici, en parlant du livre de M. Planat, bien connu pour tous les travaux qu'il a produits sur ces matières; mais en ce qui concerne la seconde, c'est-à-dire celle du confortable, c'est autre chose.

Au rang suprême nous devons mettre la question du chauffage et celle de la ventilation des lieux habités, la dernière se liant forcément à l'autre.

Dans son cours de construction civile, suivi dans la *Semaine des Constructeurs,* l'auteur a traité ces choses avec une autorité évidente, et en réunissant en un volume tous les travaux sur la matière, il rend un service évident aux intéressés, et il nous suffit tout d'abord de signaler son ouvrage pour être certain qu'on s'empressera de le consulter.

Nous ne serons pas contredits en avançant que le chauffage et la ventilation des lieux habités, maisons particulières ou autres, sont une des plus importantes questions devant préoccuper le constructeur.

Peut-être bien que dans les édifices publics il a été fait des applications plus ou moins heureuses qui ont avancé la solution du problème sans la donner d'une manière complète, et la preuve, ce sont les essais qui ont été multipliés à cet égard sous toutes les formes et dans toutes les conditions, sans donner le résultat cherché. Il y a donc encore beaucoup à faire.

La ventilation, on le sait, a pour objet de renouveler dans un local clos quelconque l'air vicié, soit par des êtres vivants, soit par toute autre cause, et

d'y faire entrer de nouvelles quantités d'air plus pur, de manière à assurer à ce local la plus grande salubrité possible.

Or il y a une corrélation évidente et une aide réciproque entre le chauffage et la ventilation, surtout en raison des derniers perfectionnements adoptés par les fabricants d'appareils de chauffage possibles à installer dans une construction.

On peut même affirmer que la ventilation qui approche le plus de la perfection désirable est obtenue à l'aide de ces mêmes appareils, principalement dans les grands édifices publics, églises, hôpitaux, ouvroirs, asiles, casernes, etc.

En utilisant la chaleur produite par les appareils dont nous venons de parler, on peut obtenir la ventilation de deux manières différentes : 1° en échauffant l'air qui doit sortir du local en question; 2° en échauffant l'air avant son entrée dans le local à ventiler.

Nous ne disposons pas ici d'un espace suffisant pour qu'il nous soit permis d'examiner ces deux cas, de les établir et de les discuter; il nous faut d'ailleurs renvoyer le lecteur aux ouvrages spéciaux dont nous n'avons qu'à faire ressortir l'utilité et surtout la clarté pour les explications. En insistant seulement sur ce point, que de nos jours les applications de la chaleur réservées autrefois aux procédés industriels ou métallurgiques, et qui ne s'appliquaient aux lieux habités que comme des appropriations difficiles ou rares, sont devenues absolument essentielles et d'un intérêt capital.

Sans avoir à dire un mot des méthodes particulières à chaque constructeur, et renvoyant pour cela toujours au livre de M. Planat, il nous est permis de dire seulement que ces questions, très complexes, du reste, doivent faire l'objet d'études très sérieuses de la part des constructeurs.

Ce n'est qu'en parfaite connaissance de cause que ces derniers peuvent arriver, dans la pratique, à établir les systèmes qui rapprochent le plus de la simplicité, tout en produisant les meilleurs résultats.

Il est essentiel à l'ingénieur et à l'architecte, du moment où l'un ou l'autre commence une construction, de se préoccuper de ces graves questions, de les étudier et de les résoudre, car c'est à l'avance qu'il leur faut préparer le terrain, c'est-à-dire disposer les murs et les planchers pour recevoir les appareils de chauffage et de ventilation.

Ces travaux préparatoires, outre leur longueur et leur complication, demandent une exactitude parfaite.

Dans le but de favoriser les travailleurs, de leur éviter du temps perdu et des mécomptes, nous leur recommanderons l'ouvrage de M. Planat, très pratique, et qui a prévu la pluralité des cas difficiles.

Les calculs y sont traduits en tableaux graphiques, où le praticien trouvera les résultats cherchés, et chacun d'eux est accompagné d'exemples pour en faire mieux comprendre l'application.

Dans le livre, nous remarquons surtout ceci, c'est que chaque chapitre est traité d'une manière double, d'abord théoriquement, puis ensuite en faisant l'application du précepte démontré.

C'est là une manière bien frappante d'instruire et de mettre le lecteur à même de pratiquer ce qu'il apprend. La méthode de M. Planat est une des meilleures qu'il nous ait été donné de constater, et c'est avec plaisir que nous appelons sur son ouvrage l'attention des intéressés. E. D'AU.

**Cours élémentaire de physique,** rédigé conformément aux programmes prescrits par l'arrêté du 2 août 1880, par Henry Dufet, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur agrégé de physique au lycée Saint-Louis. Paris, Germer Baillière et Cie. 1880.

D'une grande clarté dans les démonstrations, toujours un peu arides des sciences exactes basées sur les calculs et les expériences, l'ouvrage de M. Dufet, sous un volume très restreint, comprend toute la série des matières contenues dans les programmes de l'Université.

Nous avons bien peu de chose à ajouter : le cours s'adresse aux élèves des lycées, c'est un bon livre de plus mis à leur disposition; ce qui le rend recommandable c'est de ne pas distraire l'attention par des hors-d'œuvre ou des détails trop développés, et cependant d'en dire assez pour qu'il soit facile d'étudier l'indispensable.

**Notions élémentaires de physique et de chimie,** rédigées conformément aux programmes du 2 août 1880 pour la classe de sixième, les écoles primaires supérieures et les écoles secondaires de jeunes filles, par E. Lefebvre, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur agrégé de physique au lycée de Versailles. Avec 224 figures intercalées dans le texte. Paris, Germer Baillière et Cie. In-12.

J'ai peine à croire que les enfants qui suivent les cours de la classe de sixième profitent beaucoup des leçons de physique et de chimie que le nouveau programme leur impose. Cela n'empêche pas le livre de M. E. Lefebvre d'être bien fait. Il l'a mis, le plus qu'il le pouvait faire tout en restant exact, à la portée des jeunes intelligences auxquelles il s'adresse. Les figures sont soignées, nettes et agréables à l'œil, telles qu'il les faut pour exciter la curiosité des enfants. Ce traité est d'ailleurs assez complet pour être étudié avec fruit dans des classes plus avancées que la sixième; et il figurera honorablement auprès des autres ouvrages scientifiques que la maison Germer Baillière a déjà publiés à l'usage des écoles.

B.-H. G.



# BELLES-LETTRES

## ROMANS

**L'Héritage de Mme Hervette,** par M. Étienne Marcel, 1 vol. Chez Blériot frères.

Aussitôt après avoir lu cet ouvrage nous avons cru devoir le remettre entre les mains d'une jeune fille dont les lectures sont très surveillées, afin que la jeune fille tire de ce roman la plus grande somme de plaisir d'abord, et le fasse ensuite courir entre les mains de ses amies les plus guindées. C'est en effet un livre beaucoup plus que convenable, il est parfaitement enfantin. Il a été écrit par M. Étienne Marcel dans l'intention visible de susciter une féroce jalousie dans le cœur de Mmes de Ségur et Zénaïde Fleuriot, et il a été édité par Blériot frères dans le but évident de porter un coup décisif à la *Bibliothèque rose*.

Les sentiments exprimés dans *l'Héritage de Mme Hervette* sont excessivement nobles. Des personnes, toutes plus délicates les unes que les autres, se rendent mutuellement et perpétuellement un même héritage — qui ne finit même pas par demeurer à la vertu triomphante, car tout le monde est vertueux par dose égale.... mais qui finit par demeurer à quelqu'un qui semblait en avoir grand besoin.

Ce récit est suivi d'une petite nouvelle intitulée : *Au feu!* beaucoup plus jolie que le roman qui donne son nom au volume tout entier. C'est encore une histoire très naïve, mais moins naïve que la première néanmoins, et nous y avons remarqué la description d'un sauvetage exécuté par un jeune homme sentimental au profit d'une jeune fille organiste, au sein d'une église en flammes — description bien faite et qui n'a pas laissé de nous émouvoir.

Le style est tellement limpide qu'il touche à la fluidité et ne présente guère de forme sensible que la critique puisse indiquer. Cependant le livre dont nous parlons plaît aux âmes sensibles.... c'est un grand point, mais nous conseillons à M. Étienne Marcel, qui a de fines qualités, de nous donner une œuvre plus fouillée, plus personnelle et plus forte, et nous espérons qu'il suivra le conseil. H. S.

**Un enfant d'Israël,** par M. Édouard Cadol, 1 vol. Chez Dentu.

Le nouveau roman.... nous allions écrire : de l'auteur des *Inutiles,* mais nous ne voulons point feindre de ne pas compter les autres ouvrages de l'écrivain — le nouveau roman de M. Édouard Cadol est aussi bon que ceux qu'il a précédemment produits, il n'est pas meilleur.

C'est l'histoire d'un jeune peintre qui arrive dans un château dont les propriétaires sont catholiques. Il devient amoureux de la fille du châtelain et finit par l'épouser malgré les manœuvres d'un prêtre, chanoine, prélat, prédicateur, sans situation fixe, lequel attend un évêché, compose de gros livres, porte une soutane au liséré violet et veut marier la jeune fille à un jeune homme peu recommandable, qu'il a eu l'indélicatesse de procréer, dans le temps, de concert avec une dame pourvue d'un époux insuffisant. La combinaison échoue, la balance penche du côté de l'amour, et l'enfant d'Israël triomphe de l'enfant du prêtre.

Il faut dire aussi que le peintre a un goût particulier pour les croisements de culte. Il y a, pour son cas, dans sa famille, un précédent en sens inverse. Cet amoureux, qui tient pour l'ancienne Loi, a une sœur mariée à un colonel qui tient pour la Loi nouvelle. Le tout forme un enchevêtrement d'amour et de dogmes auquel nous ne trouvons qu'un mince intérêt.

Nous préférons de beaucoup les parties de l'œuvre où la religion et la politique (car la politique intervient aussi) ne se mêlent pas et où nous assistons à des développements de passion et de sentiments présentés avec la grâce exquise dont est coutumier M. Cadol.

Le style est alerte et vif et spirituel, plus joli que solide, plus crâne que grand. Mais il vous entraîne avec lui le plus rapidement du monde à travers trois cents pages intéressantes, ce qui est déjà beaucoup par le temps qui court ; et tel qu'il est nous prévoyons que ce livre ne manquera pas d'obtenir un très satisfaisant succès. H. S.

**Une conspiration nihiliste,** par M. J. Protche de Viville (Mathieu-Witche), 1 vol. Chez Blériot frères.

L'auteur termine son livre par ces deux phrases significatives :

« Le nihilisme n'est pas près de s'éteindre en Russie; tant qu'il y aura des malheureux il y aura des révoltés, si la religion ne leur a pas appris à supporter leurs maux. »

« C'est la foi qui sauvera la Russie. »

La foi sauve tout en effet, et cette conclusion platonique nous paraît beaucoup plus faite pour poétiser une question sociale que pour la trancher. Au reste, nous ne tenons pas absolument, et le public ne tient pas du tout, à ce que les romans résolvent les problèmes européens et illuminent la conscience des peuples et des rois. En dehors de la thèse, le roman de M. J. Protche de Viville est un ouvrage intéressant, bien fourni d'aventures.

Le héros de l'histoire est un jeune homme, Ivan



Ivanoff, seigneur de Bolgari, qui, au sortir d'une vie sauvage passée tristement dans son vieux manoir émietté, se trouve lancé dans des intrigues politiques et sentimentales où nous ne le suivrons pas.

Le style de ce livre est varié. Il est alternativement lourd et spirituel. L'auteur a une manière descriptive assez alerte, mais il manque absolument de conviction en face du décor qu'il a à reproduire. Un exemple entre mille : « .... Un pont avait été jeté dans le prolongement même de la route, sous le prétexte bien peu justifié en ce moment de la prolonger. »

Prenez la citation que nous avons donnée en commençant, prenez cette dernière et vous aurez une idée assez juste de la double façon d'écrire de M. Protche de Viville.

Le récit est dramatique, cela est certain, pourtant il y a loin de cette œuvre au poème qu'il nous semble qu'il serait facile de faire en prenant pour sujet le gigantesque remuement de la Russie actuelle... Mais peut-être les événements sont-ils encore trop proches de nous, ou bien il manque peut-être un poète!...

H. S.

**Les Rois du pays d'Or**, par CHARLES BUET. Paris, Blériot frères, 1880. 1 vol. in-12.

Dans un cadre assez vulgaire, l'auteur a tenté de résumer les notions géographiques et ethnologiques recueillies par les récents explorateurs de la Haute-Égypte, de l'Abyssinie et des pays que baigne le Nil supérieur. M. Valdré, consul de Sardaigne à Khartoum, s'est donné pour mission de remonter le Nil Blanc jusqu'à ses sources, d'y récolter de l'ivoire et, tout en voyageant et en trafiquant, de s'opposer au commerce des esclaves. Il est accompagné d'un baron français ruiné, généreux et étourdi, d'un Savoisien ridicule, érudit, pédant et dévoué, et de quelques autres comparses. Trahi par son guide arabe dont les fonctionnaires égyptiens de Khartoum, intéressés dans la traite des noirs, ont acheté la complicité, M. Valdré est attaqué et massacré par les tribus indigènes de Gondokoro et des environs. L'expédition est dès lors manquée, et ce qui survit de la suite du consul sarde s'empresse de rebrousser chemin.

Il n'y a rien dans tout cela de bien original, comme on voit. La relation de Baker est infiniment plus instructive et beaucoup plus intéressante. On ne s'expliquerait pas pourquoi M. Charles Buet a cru devoir gâter de son style et de ses inventions les tableaux tracés d'après nature par les voyageurs eux-mêmes, si tout le livre n'était parsemé de tirades pieuses, de dissertations philosophico-catholiques, et si de chaque page ne s'exhalait une odeur mystico-chrétienne qui ne peut manquer de parfumer l'âme des bienheureux clients de la librairie Blériot. Cela a l'air d'un ouvrage de vulgarisation scientifique, et cela est purement et simplement une publication de propagande cléricale.

Si encore l'auteur s'en tenait à cette sorte de propagande! Mais il fait aussi de la propagande antigrammaticale, ce qui est autrement grave. C'est ainsi qu'il écrit : « au préalable de m'engager plus avant », et autres gracieusetés fantaisistes. Mais n'exagérons pas le danger : ses homélies dégoûteront de ses solécismes.

B.-H. G.

**Les Victimes**, par RAOUL DE NAVERY. Paris, Blériot frères, 1880. 1 vol. in-12.

Ces victimes sont d'innocents ci-devant envoyés à la guillotine par Robespierre, Fouquier-Tinville et autres croquemitaines de quatre-vingt treize. Il y a là des anges qui sont des nobles, jeunes et vieux, hommes et femmes, et des démons qui sont des sectionnaires, des clubistes et des membres de la Convention. Mais, au rebours de ce que nous enseigne l'Église, ce sont les démons qui font tomber les anges sous leurs coups. L'action du roman n'est qu'une bergerade insipide et vulgaire, qui se déroule, pendant quatre cent cinquante mortelles pages, à travers des tableaux d'histoire à la Loriquet. On y voit des sans-culottes en carmagnole, sales, ivres de vin bleu, soûls de sang d'aristocrate et de charcuterie ; des tricoteuses coiffées des serpents des Furies, qui déjeunent d'un prêtre et dînent d'un fils des croisés. Le citoyen Coclès, Catherine Théo, Théroigne de Méricourt, le menuisier Duplay, Marat, Collot d'Herbois y dansent une sarabande à révolutionner les enfers. Les autres personnages sont moins intéressants. Roucher, André de Chénier et M^lle^ de Coigny ont beau faire, ils n'arrivent pas, par l'étalage de leur beauté, de leur poésie et de leur vertu, à effacer la prodigieuse horreur dont s'éclairent, en ce pieux livre, les figures des hommes de la Révolution.

On s'égayerait volontiers de tels ouvrages; mais quand on songe qu'ils sont la nourriture de nombre de jeunes esprits incapables de discerner le vrai du faux, on se prend de pitié pour ceux qui avalent de bonne foi ce poison, et aussi d'un autre sentiment facile à deviner pour ceux qui vont le distribuant à la ronde comme un lait nourrissant et pur.

B.-H. G.

**Le Moulin Frappier**, par HENRY GRÉVILLE, 2 vol. in-18. E. Plon et C^ie^. Paris, 1881. 2^e^ édit.

On connaît le genre sentimental, doux, honnête, des romans de Henry Gréville. Publié en feuilleton, celui-ci a conquis le suffrage des âmes tendres et facilement impressionnables. L'application qui y est faite du *Télémaque* eût ravi l'auteur de l'*Enseignement universel*, le célèbre Jacotot.

Au début, la scène se passe en Normandie. C'est la peinture d'un intérieur de paysans, en apparence paisible, mais où grondent de sourdes colères. Les époux Bauquesne ne peuvent pardonner à leur bru, ancienne servante, d'être venue occuper la première place au moulin Frappier, dont leur fils François a inopinément hérité. Rampant devant lui, dont ils dépendent, ils exercent en son absence contre Geneviève une guerre de coups d'épingles à ce point odieux, qu'après un accident qui occasionne la mort de son mari, la jeune femme s'enfuit à Paris avec son enfant. Nul, hormis le notaire et un vieil ami de la famille,

ne doit savoir ce qu'elle est devenue. Et pourtant le domaine où les *vieux* vont trôner en maîtres est doublement à elle, puisqu'elle hérite de François Bauquesne, à qui l'ancien propriétaire l'avait légué en voyant qu'il aimait et qu'il était décidé à épouser celle que lui, Frappier, ne pouvait avantager directement, quoiqu'elle fût sa petite-fille, ce qu'elle ignore d'ailleurs.

Bientôt commence l'invraisemblance. Geneviève tient de sa mère, la pauvre ouvrière séduite et délaissée, un secret dont elle soupçonne à peine la valeur : c'est la manière dont se faisait le *point d'Alençon,* — encore un *moyen* qui échappera dorénavant aux romanciers, par suite de la découverte du *métier à dentelle,* qu'une société financière s'apprête à exploiter. Quoi qu'il en soit, non seulement ce secret enrichit la ci-devant meunière devenue dentelière, mais encore c'est la gloire, sous la forme d'une médaille d'or à l'Exposition de 1878, qui échoit, non sans luttes toutefois, à Geneviève dont le fils brillamment élevé voit, à vingt et un ans, son premier tableau admis au Salon. La mère et le fils opèrent alors leur rentrée triomphale au moulin.

Le roman pouvait finir là; mais on aurait perdu le spectacle d'inquiétudes d'un autre genre. La fortune ne coupe pas court aux angoisses maternelles. Jean, l'orgueil et la joie de Geneviève, s'éprend d'une jeune fille coquette et intéressée. Pour le dégager des liens de cette Eucharis, il faut beaucoup de tact, de prudence et une expérience consommée à une mère qui ne peut, comme Mentor, en venir aux moyens extrêmes. Quant à celle qui doit jouer le rôle d'Antiope, on ne l'aurait pas choisie de prime abord, car c'est la fille d'un vieux serviteur élevée à la dignité de lectrice par Geneviève, dont la vue s'est usée en travaillant la dentelle. Ce personnage de Simplicie n'a pas coûté grand effort d'imagination. Son nom dit assez que c'est l'héroïne connue de tant d'idylles; mais qu'importe si elle inspire encore de l'intérêt. Il est une manière charmante de tomber dans les redites : Henry Gréville excelle dans cet aimable radotage.

**Le Manuscrit de monsieur C.-A.-L. Larsonnier,** par Henry Cochin. Paris, E. Plon et C^ie^, 1881. 1 vol. in-12.

Voici encore une étude sur un cas psychologique aussi rare qu'invraisemblable. M. C.-A.-L. Larsonnier, professeur de l'Université, veuf et père de deux enfants, pendant une promenade qu'il fait, un jour de congé, à travers Paris, s'aperçoit, à n'en pouvoir douter, que le temps recule, pour lui du moins. Il sort de sa maison, 35, rue de Seine, à neuf heures du matin; or, il n'est plus que neuf heures moins un quart quand il atteint l'Institut, et, arrivé devant la Bourse, il constate qu'il est sept heures et demie. Après une journée de courses, il revient chez lui, et c'est le soleil levant qu'il voit sur le pont des Arts. De même, le lendemain, à l'heure qui pour les autres est le matin, il n'aperçoit que les lueurs rouges du soleil couchant. A partir de ce moment, la conviction de M. Larsonnier est faite : le temps marche en arrière, et il est condamné à repasser par toutes les étapes de la vie qu'il a franchies déjà. Sa force d'illusion est telle, qu'il y repasse réellement, qu'il retrouve sa femme, morte depuis plusieurs années, et redevient jeune presque autant au physique qu'au moral. Il aurait vraisemblablement rebroussé ainsi, à travers l'adolescence et l'enfance, jusqu'au sein de sa mère, si un jour, conduit, par une sœur chargée de veiller sur son état mental, jusqu'à la tombe de sa femme, ses yeux ne s'étaient enfin dessillés au souvenir de la chère créature; mais sa guérison devait être son coup de mort. Le ressort de son imagination surexcitée était brisé, et avec lui sa vigueur, si extraordinaire chez un vieillard. Il devint tout d'un coup vieux, débile et cassé, comme le comportait son âge, et s'éteignit dans la plénitude de sa raison.

La forme autobiographique et fragmentaire adoptée par l'auteur ajoute du mystérieux et du piquant à cette histoire d'un cerveau malade. Le style, fort soigné quoique simple, a par endroits une singulière force. Les descriptions purement matérielles, comme celle des Champs-Élysées par une chaude soirée de juin, y ont un relief puissant et une couleur telle, qu'un maître de l'école prétendue naturaliste pourrait en être jaloux. Les autres, celles qui, en raison même de la nature du livre, sont les plus nombreuses, les descriptions psychologiques, les analyses auxquelles M. Larsonnier soumet ses opérations cérébrales, sont encore plus saisissantes, s'appliquant à un ordre de choses plus élevé. Le chapitre dans lequel le professeur commente devant ses élèves les vers où Lucrèce, parlant de la fluidité des choses qui constamment s'écoulent comme un flot que poussent d'autres flots semblables, s'écrie : *Eadem sunt omnia semper!* a une intensité de passion philosophique qui empoigne l'esprit aussi violemment que les plus étranges combinaisons d'Edgar Poë.

B.-H. G.

**Le Mariage d'Ellen,** par F. Spielhagen, roman allemand, traduit avec l'autorisation de l'auteur par M^lle^ Heinecke. 1 vol. in-8°. Paris, Hachette, 1880.

Beaucoup d'humour et de bonhomie, fort peu d'intrigue : telle est la note du nouveau roman dont vient de s'enrichir la *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers.* Un aventurier américain, Cunnigsby, dans l'espoir de se débarrasser par de bons mariages de ses deux charmantes filles, Hélène et Louise, est venu, absolument comme dans la désopilante *Pêche miraculeuse,* aux bains de Tannenbourg, ville heureuse placée en Allemagne sous la domination de Son Altesse le duc Herman CXCVII^e^. Là, notre Américain tend ses filets et fait rencontre de Henri-George, comte de Saros-Patak, qu'il juge propre à faire le bonheur de sa fille Hélène, qu'il appelle Ellen pour la circonstance, de même que Louise est devenue Virginia. Hélène est recherchée également par un bon jeune homme du nom d'Egbert. Le pseudo-Cunnigsby favorise de toutes ses forces la cour honorable que fait à sa fille le magnifique hongrois Saros-Patak. —

A la fin, tout se découvre : Cunnigsby n'est qu'un brave tailleur de village, et le comte de Saros-Patak un garçon de café. La victoire reste donc à Egbert qui épouse son Hélène, tandis que Virginia, ou plutôt Louise, devient la femme d'une bonne pâte d'homme qui répond au nom de Bergfeld. Il y a, au milieu de tout cela, un personnage assez amusant, le poète Linder, épris de toutes les femmes pour le bon motif ou pour l'autre; lui aussi finit par trouver son âme sœur en la personne d'une jeune Suédoise fort riche. Et puis... c'est tout. Tout cela n'est peut-être pas très méchant, mais cela se laisse lire.

**Contes pour les femmes,** par Théodore de Banville. 1 vol. in-18. Georges Charpentier, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

« Paris est la ville artiste et poète par excellence, mais les plus grands artistes et les plus grands poètes de Paris, ce sont les Parisiennes. » Telle est l'indiscutable vérité que le cher maître Banville énonce et prouve d'ailleurs irréfutablement, dès le début du volume exquis dont j'ai aujourd'hui la joie de rendre compte aux aimables lecteurs, et surtout, s'il s'en trouve, aux gracieuses lectrices du *Livre*. Car, ainsi que l'indique son titre, ce livre, dédié aux femmes, est écrit pour elles et sur elles. Soixante contes, ni plus ni moins, soixante contes poétiques et charmants, d'une fantaisie adorable, d'un caprice délicieux, écrits par un maître ès style et ciselés comme une pièce d'orfèvrerie par un Benvenuto Cellini de la plume, étincelants de verve railleuse, gonflés de passion ardente, frissonnants d'émotion et remplis d'un singulier mélange de réalité cruelle et de radieux idéal; tels sont les trésors que le poète Banville vous offre, mesdames, en ce volume revêtu de la couverture jaune, chère à l'excellent éditeur Georges Charpentier, comme un nabab qui cache dans une vulgaire boîte de carton les perles et les diamants, les saphirs et les améthystes, les rubis et les émeraudes dont il veut faire hommage à vos éblouissantes épaules, à vos doigts fuselés, à vos oreilles délicates, afin de faire mieux ressortir, par l'indignité de l'enveloppe, la valeur artistique du présent.

Eh bien, non, je ne suis pas de ceux qui disent :

« Qu'importe le flacon, pourvu que la liqueur soit exquise. »

Le vin de Syracuse servi dans une bouteille de verre grossier est toujours du vin de Syracuse. Soit. Il conserve sa chaleur et son parfum, il est toujours cette

> œuvre admirable
> De ce fameux poète appelé le soleil,

comme dit don César de Bazan. Il garde ses reflets de topaze brûlée, ses scintillements d'astre, cachés sous la vile frasque qui ne parvient pas à les éteindre, gentilhomme vêtu en mendiant, dont la fierté se révèle sous les haillons qui le couvrent. D'accord.

Mais combien il est plus doux de le voir étinceler dans un élégant flacon de cristal taillé ou dans une svelte buire de Murano!

Eh bien, il en est des livres, qui sont la précieuse essence de l'esprit humain, comme du vin, qui est le sang généreux de la vigne. Il ne m'est pas indifférent de lire une belle œuvre dans un volume imprimé sur papier à chandelle avec des têtes de clous, ou de la savourer, — régal à la fois pour les yeux et pour l'intelligence, — alors qu'elle m'est offerte sur beau papier de fil, en caractères de choix, ornée de fleurons et de culs-de-lampe et parée de toutes les merveilles de la typographie. Certes, mon émotion intime, mon admiration est la même dans l'un et l'autre cas.

Le luxe de l'édition n'ajoute rien au génie de l'auteur, mais la jouissance physique, s'il m'est permis d'employer ces mots, est complète et il ne s'y mêle aucune amertume : car il me semble toujours, lorsque je vois un poème de Victor Hugo, un roman de Balzac, un conte de Gautier ou de Banville, sous l'aspect du volume ordinaire à 3 fr. 50, que j'assiste au lamentable spectacle d'Apollon exilé de l'Olympe et gardant les troupeaux d'Admète, roi de Phères.

C'est pourquoi j'aurais désiré que notre ami Georges Charpentier, l'éditeur artiste que l'on connaît, revêtît le livre de Banville d'une forme digne de lui, et fît de cette suite de Contes une édition luxueuse, comme il sait en faire lorsqu'il le veut. Mais quoi? Les belles éditions, personne ne l'ignore, sont faites pour être classées au fond des bibliothèques et pour n'être pas lues. On ne lit, lorsqu'on lit, et vous surtout, mesdames, que les livres courants dont on peut faire ce qu'on veut, qu'on ne craint pas de détériorer en y faisant des cornes, en les pliant à contresens; aussi Banville, qui tient à être lu avant tout, s'est-il contenté de l'édition ordinaire, suffisamment correcte et lisible, sauf plus tard à obtenir sans peine de son éditeur l'édition à laquelle ont droit ses *Contes pour les femmes*.

Donc, mesdames et chères lectrices, procurez-vous ce délicieux volume et dégustez-le lentement, à petites gorgées, comme on fait de tous les mets savoureux. Je ne doute pas que vous ne m'adressiez des remerciements pour vous l'avoir recommandé. Car vous y trouverez tout ce que vous aimez,

> Êtres cruels, divins, riants, pervers.

Vous y verrez célébrer l'amour et la vertu, l'amour divin, vieux comme le monde et jeune comme lui; la vertu, non la vertu bourgeoise et aux joues couperosées, mais la vertu rayonnante sans pruderie, et vos caprices, et vos cruautés, et vos larmes, et vos sourires, tout ce qui fait votre puissance et votre faiblesse. Et je cite, pour finir, un des couplets de ballade qui clôt le volume :

> Foin des auteurs à tire-lire!
> J'ai prodigué mes diamants;
> Et les Agnès au chaste rire,
> Les Omphales aux fiers amants,
> Les Béatrix des firmaments,
> Ont jeté sur mes fines trames
> Leurs divins établissements.
> Je n'ai conté que pour les femmes.

**Un châtelain au XIXe siècle,** par Marie Guerrier de Hanpt. Paris, Blériot frères, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 2 fr.

Il est fâcheux pour l'auteur qu'un certain Charles de Bernard, romancier de grand mérite, ait écrit ce délicieux *Gentilhomme campagnard* dont se souviennent avec tant de charme tous les lettrés. C'est fâcheux et cependant, quand bien même de Bernard n'eût pas étudié avec son fin et satirique esprit cette question si constamment palpitante, Marie Guerrier de Hanpt ne saurait réclamer pour son dernier roman l'admiration ni l'intérêt du lecteur. Il est, je crois, impossible d'écrire un livre plus banal, plus insignifiant et plus empreint de partialité qu'*Un Châtelain au* XIXe *siècle*. Ce sont des lieux communs cent fois rebattus, des contes à dormir debout, des paysages vus à travers l'eau bénite et d'une fausseté absolue. Je ne chercherai donc pas à analyser un volume échappant complètement à l'analyse, impossible à critiquer avec la meilleure volonté du monde, et je me contenterai de conseiller de relire le roman si intéressant de Charles de Bernard.

**Les prisonniers de guerre,** par J. Protche de Viville. Paris, Blériot frères, 1881. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr.

Ce roman, qui se passe à l'époque de la guerre de Crimée, en plein Caucase, a toutes les invraisemblances et le fatigant décousu des œuvres de pure imagination écrites au jour le jour au rez-de-chaussée des petits journaux, sans en avoir l'action parfois empoignante ni l'amusement. — Shamyl est une figure fort curieuse, elle devient banale dans ce milieu; on ne peut pas plus s'intéresser à lui qu'au sultan Barin-Zif ou à Mourad bey. — Que les amateurs de couleur locale, que les amoureux du beau style et de la prose savamment rythmée, n'ouvrent pas non plus ce volume.

Il eût fallu une verve farouche et emportée, une allure grandiose et emportée pour peindre ces superbes sauvâges. Là, nul souffle, pas d'envergure; le roman se traîne à ras de terre et jamais ne s'élève. Il lui manque le mouvement.

**Les jeudis de Germaine et de Marinette,** par Mme Marie Cassan. Paris, Blériot frères, 1881. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 2 fr. 50.

Livre présenté sous forme de lettres et spécialement écrit pour les petites filles de huit à dix ans, avec l'approbation sacro-sainte de l'archevêque d'Albi.

**Le Roman d'un médecin de campagne,** par M. Maryan. Paris, Bray et Retaux, 1881. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 2 fr.

Eh bien! oui, c'est une bonne petite nouvelle, bien morale, avec une pointe d'émotion à l'usage des jeunes filles sentimentales, et la teinte anglaise y est très prononcée. Mais un roman! oh! le gros mot pour cette œuvre légère et inconsistante! L'auteur a cependant ses lectrices assidues et nous nous arrêterons ici dans notre critique de sa dernière œuvre : il ne faut décourager personne.

**Mademoiselle Delyvoix,** par Louis Dépret. Paris, Didier et Cie, 1880. — Prix : 3 fr.

M. Louis Dépret, l'auteur humoristique de plusieurs volumes de pensées et de nouvelles, dont l'un a été couronné par l'Académie française, vient de faire paraître chez Didier un court roman d'un réel intérêt, *Mademoiselle Delyvoix*, suivi de deux nouvelles également intéressantes, *Un Coup d'éventail* et *la Chasse au chien*. Toutes les qualités de l'écrivain se retrouvent dans cette dernière œuvre de M. Louis Dépret, que nul lettré ne voudra se dispenser de lire.

G. T.

**Mon oncle Célestin,** par Ferdinand Fabre. 1 vol. in-18. Charpentier, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur de l'*Abbé Tigrane*, — un des beaux livres de ce temps, — publie aujourd'hui une nouvelle étude de mœurs cléricales : *Mon Oncle Célestin*.

C'est l'histoire d'un saint homme, desservant des Aires, Saint-Michel et Margal dans les Cévennes, qui recueille une pauvre fille, Marie Galtier, l'aînée des neuf enfants du sonneur, à qui sa marâtre faisait, comme on dit, la vie dure. Marie veut entrer dans un couvent. Mais le jour de la fête de saint Fulcran, elle est violée par l'*ermite* Jacopo Rusca, et elle meurt des suites de ses couches.

L'*Oncle Célestin*, accusé d'avoir gardé chez lui une fille d'âge non canonique, est traduit, de ce fait, devant le tribunal de l'officialité et frappé d'interdiction. Et la nouvelle de son interdiction lui est apportée au moment où il est déjà malade. Ce coup terrible l'achève et le digne prêtre expire de douleur. Telle est, en peu de mots, la trame du livre.

Il n'en fallait pas davantage à M. Ferdinand Fabre pour écrire un roman d'un intérêt puissant, que je trouve bien supérieur à son *Chevrier* et qui aura, sans nul doute, un très grand succès. Ce qu'il y a de remarquable, c'est la façon magistrale dont les personnages de l'*Oncle Célestin* sont *mis debout*. Il n'y a pas une figure qui ne vive d'une vie intense et qui n'ait sa place exacte dans le tableau.

L'*Oncle Célestin*, ce vénérable prêtre charitable et bon, respectueux de la hiérarchie et de la discipline ecclésiastique, légèrement gourmand, mais s'en accusant avec tant d'humilité que ce péché véniel ne doit pas lui être compté là-haut; Marie Galtier, avec son profil de sainte extasiée victime des appétits immondes de ce misérable *Jacopo Rusca*, un scélérat qui cache sous son froc tous les vices et toutes les dépravations; l'ermite de Notre-Dame de Nize, Adon Laborie, admirable type qui rappelle les farouches ascètes de la Thébaïde ; Anselme Benoît, le rude officier de santé; Thomas Galtier, le sonneur, et son

effroyable femme la Galtière, l'abbé Clochard, le doyen, qui ne pardonne pas à l'oncle Célestin l'échec qu'il a subi devant une société savante; tous ces personnages, soigneusement dessinés, largement peints, s'agitent, marchent, parlent au milieu de ces paysages cévenols qu'affectionne M. Ferdinand Fabre et qu'il décrit superbement. La nécessité du compte rendu m'a forcé de lire un peu rapidement *Mon Oncle Célestin*, mais je compte le relire. Ce qui est, à mon sens, le plus bel éloge que je puisse faire de ce roman. Et dire que *Mon Oncle Célestin* ne se vendra pas autant que *la Vieille Garde* de M. Vast Ricouard!.... C'est triste à constater, mais c'est ainsi. Mais M. Ferdinand Fabre se consolera en se disant qu'il a fait une belle œuvre, une œuvre d'observateur et d'écrivain, et que ce n'est pas le succès qui fait le talent. A. D'A.

## THÉATRE

**Théâtre choisi de Beaumarchais.** Paris, E. Plon, 1881. 2 vol. petit in-8°. — Prix : 8 fr.

Cette édition du théâtre choisi de Beaumarchais fait partie de la *Collection des classiques français* publiée par la maison E. Plon. Deux charmants petits volumes qui viennent s'ajouter aux œuvres complètes des classiques du siècle précédent, déjà parues dans la même collection. L'éditeur s'est contenté, pour l'auteur de *Figaro*, de la notice de L.-S. Auger, qui n'avait pas été réimprimée, croyons-nous, depuis qu'elle a figuré en tête de l'édition du théâtre complet publiée par Didot en 1841. Comment s'y prendrait-on aujourd'hui pour faire une notice nouvelle et intéressante sur cet auteur, après les travaux de M. de Loménie? Je ne reprocherai à la notice de M. Auger qu'une sévérité un peu trop grande, non pas pour l'auteur, qu'il serait souvent difficile de défendre, mais pour l'œuvre qu'il traite parfois bien légèrement.

L'éditeur n'a point publié le théâtre *complet;* les deux pièces supprimées ne méritent guère qu'on les regrette. La première, *les Deux Amis*, rentre dans le genre que Beaumarchais appelait *honnête* et qui n'était point son fait. La seconde, *Tarare*, serait sans doute bien oubliée aujourd'hui si elle ne contenait les fameux couplets de Tarare, musique de Salieri : *Je suis né natif de Ferrare... Ahi! povero Calpigi!* dont l'air tout au moins est resté populaire jusqu'à nos jours. Outre les quatre pièces de théâtre, *Eugénie, le Barbier de Séville, le Mariage de Figaro* et *la Mère coupable*, cette édition reproduit l'*Essai sur l'art dramatique sérieux*, qui fut, pour la réforme théâtrale au XVIIIe siècle, ce qu'a été pour le romantisme la préface de *Cromwell*. Nous savons bon gré à l'éditeur de nous avoir donné également les interminables mais si amusantes préfaces dont Beaumarchais ne manqua jamais d'accompagner la moindre de ses pièces : ce n'est pas la partie la moins intéressante de l'œuvre du spirituel auteur que ces éloquents plaidoyers *pro domo sua*.

**Théâtre choisi de Œhlenschlager et de Holberg,** traduction de MM. Xavier Marmier et David Soldi. Paris, Didier, 1881. 1 vol. in-8° de XVIII-508 pages. — Prix : 6 fr.

Ce n'est pas d'aujourd'hui seulement qu'on en est à déplorer en France l'ignorance dans laquelle nous restons vis-à-vis des littératures étrangères. A qui la faute? Au Français suffisamment riche pour se passer du trésor des autres? Au génie des auteurs étrangers trop faible pour s'imposer? Peut-être; mais surtout au manque de traductions. Il faut bien l'avouer, peu d'entre nous sont capables de lire dans le texte les littérateurs des autres pays, principalement ceux du Nord. Nous sommes latins, et les langues d'origine germanique nous sont peu accessibles. C'est donc un véritable service que MM. X. Marmier et D. Soldi ont rendu à tous ceux qui lisent, en traduisant quelques-unes des œuvres d'Œhlenschlager et de Holberg. Pour donner d'un mot l'idée du genre des deux auteurs danois, on pourrait dire que le premier est le Corneille et le second le Molière du Danemark. La manière d'Œhlenschlager est certainement bien loin de celle de notre Corneille, c'est de Shakespeare qu'il procède visiblement, et des scènes tout entières paraissent empruntées au grand dramaturge anglais. Des trois pièces présentées au public français par les traducteurs : *Hakon Jarl, Axel et Valborg,* tragédies, et *Le Corrège,* comédie, la première est certainement la plus puissante. Nous avions, d'ailleurs, pu prendre connaissance du chef-d'œuvre d'Œhlenschlager, il y a deux ans, en le voyant représenté aux matinées organisées au théâtre de la Gaîté par Mlle Marie Dumas; malheureusement le cinquième acte avait été quelque peu dénaturé. Nous ne voudrions pas abuser du mot trop à la mode de *scène shakespearienne;* mais il n'y a que ce mot qui rende notre pensée. Qu'on lise le cinquième acte à partir de la scène III, c'est du bon Shakespeare. En imitant le tragique anglais, Œhlenschlager ne faisait, d'ailleurs, que suivre le mouvement général de son époque, puisqu'il composa ses drames au commencement de ce siècle et ne mourut qu'en 1850.

Avec Holberg, nous remontons au siècle classique de Voltaire. Né en 1684, à Bergen en Norvège, Holberg mourut en 1754. Ses comédies sont construites dans le goût du temps, c'est-à-dire plus ou moins calquées sur celles de Molière et souvent à tel point que ses détracteurs l'accusèrent de faire simplement des adaptations de notre comique. Cette insinuation est exagérée; il imite incontestablement les comédies françaises, mais il y ajoute un sel, disons mieux, des épices qui sont bien à lui. Comme pour Œhlenschlager, les traducteurs nous ont donné trois pièces de Holberg, *le Potier d'étain, l'Affairé* et *Ulysse d'Ithaque,* trois comédies d'école différente; si la première procède de Molière et la seconde de Regnard, la troisième nous paraît descendre en ligne directe du *Virgile travesti* et être l'aïeule inconsciente de *la Belle Hélène*. *L'Affairé*, comme son titre le dit suffisamment, est une comédie de caractères telle que le XVIIIe siècle en a fait naître par tous pays.

*Le Potier d'étain,* qui est une satire contre les politiqueurs, est d'une lecture fort agréable. C'est la pièce de Holberg qui eut le plus de succès et à juste titre. Puisque nous avons prononcé le mot *politiqueurs,* signalons dans la notice de M. Marmier sur Œhlenschlager une bien jolie coquille, page 5; la voici dans toute sa candeur : « L'auteur de tant de drames, de tant de comédies, alla au-devant de lui (d'un auditeur pour ses pièces) comme un candidat à la députation va au-devant de l'électeur dont il *bride* le suffrage... ». Pour revenir au sérieux, disons en terminant que cette publication vient combler une lacune regrettable et que sa place se trouve marquée dans toutes les bibliothèques à côté des contes charmants d'un autre Danois, Andersen. H. M.

**Le Monologue moderne,** par Coquelin cadet, illustré par Luigi Loir. P. Ollendorff, éditeur. — Prix : 2 fr.

Vous connaissez tous Coquelin cadet, n'est-ce pas? Coquelin cadet, la sage-femme du Monologue moderne dont Charles Cros est la mère, pour citer ses propres paroles.

Eh bien, il ne lui suffit plus de jouer ce rôle de sage-femme. Il veut être mère à son tour et il l'est. Je prie le compositeur de ne pas imprimer *maire,* bien qu'il ait (je parle de Coquelin cadet) tout ce qu'il faut pour le devenir (je dis *maire* et non *mère.*)

Et son enfant est, ma foi! bien constitué pour vivre ce que vivent les monologues, c'est-à-dire un hiver. Mais Coquelin cadet ne se contente pas, après s'être donné la peine d'enfanter dans la douleur, d'une vie aussi éphémère pour son rejeton. Il a voulu lui donner l'éternité. Et il l'a fait imprimer tout vif, avec de petits dessins de Luigi Loir qui sont des bijoux, chez Paul Ollendorff, libraire-juré de la Comédie-Française.

Très amusante petite plaquette, qui vaut mieux que de gros volumes!

**Le naturalisme au théâtre,** par M. Émile Zola. 1 vol. in-18. Charpentier, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

Ce que je reproche surtout à M. Émile Zola, c'est de ne pas mettre ses actions d'accord avec ses théories, au théâtre du moins. Il accouche comme dramaturge de *l'Assommoir* et de *Nana* après avoir vilipendé le vieux jeu, comme on dit, dans tous ses feuilletons et dans tous ses articles. Il ne resterait pas grand'-chose de ces deux drames, si on les examinait à votre point de vue, monsieur Zola. Mais qu'importe? M. Zola dit-il des choses justes dans ses critiques du théâtre moderne? Voilà la question.

Eh bien, il est évident pour moi, après la lecture de ce gros volume intitulé : *Le naturalisme au théâtre, les théories et les exemples,* qui n'est que la réimpression avec classement logique de ses articles du *Bien public* et du *Voltaire,* que M. Zola a souvent, *théoriquement,* raison. Oui, le théâtre vieux jeu est mort, bien mort, et le grand Dennery assiste à l'ensevelissement du genre qui a fait sa gloire (?) et sa fortune. Tous les vieux concepts des dramaturges, enfants perdus et retrouvés, papiers de famille égarés, testaments confiés à la garde d'un serviteur fidèle, ont fait leur temps. Le public, même illettré, veut une plus grande dose de vérité, ce qui ne veut pas dire qu'il sollicite l'intronisation du naturalisme. Il veut être ému par des moyens naturels, possibles, par le spectacle d'une douleur vraie, par des sentiments compréhensibles. M. Zola a tort de croire que la vie réélle seule est intéressante et il fait trop bon marché de l'amour du beau, de la soif d'idéal innés au cœur des hommes. Tel est le côté faible de son argumentation. Je me souviens d'une conversation que j'eus avec lui sur ce sujet et où, entre parenthèse, il énonça cet aphorisme stupéfiant : « Il ne faut pas d'esprit au théâtre! » sous le prétexte que, dans la vie, on n'a pas d'esprit. Et il ajoute : Est-ce que nous avons de l'esprit, en ce moment? L'aveu me parut empreint d'une singulière modestie. Parlez pour vous, avais-je l'intention de lui répondre. Et de fait, c'est la qualité qui manque le plus à cet homme de si grand talent. Un peu d'esprit, monsieur Zola, n'a jamais rien gâté, au contraire. Mais quoi?

*Non licet omnibus adire Corinthum.*

**Le Nabab,** pièce en sept tableaux, par MM. Alphonse Daudet et Pierre Elzéar. 1 vol. in-18. Charpentier, éditeur. — Prix : 2 fr. 50.

La pièce est dédiée à M. Edmond Gondinet qui, comme chacun sait, y a travaillé sans vouloir mettre son nom sur l'affiche ni sur la brochure. C'est le moins que MM. Daudet et Elzéar aient pu faire. Ils l'ont fait, tout est pour le mieux.

C'était une œuvre difficile de transporter à la scène le beau roman de M. Daudet et il fallait une main expérimentée pour conserver les caractères et les types connus en les encadrants dans une action suffisamment scénique, qui n'était guère indiquée dans le livre. M. Gondinet s'est acquitté de cette tâche avec un tact parfait, et, grâce à lui, le *Nabab* a vécu de la vie théâtrale. Mais, à vrai dire, la pièce ne me satisfait qu'à moitié : elle est trop décousue, si l'on peut dire. Ce sont des épisodes reliés tant bien que mal plutôt qu'une comédie proprement dite, c'est-à-dire le développement d'une passion ou d'un caractère. Et voyez comme tout prend un aspect différent selon l'optique du livre ou du théâtre! La baronne Hémerlingue, bien que très délicatement traitée, devient presque un troisième rôle de mélodrame dans la pièce, ce qu'elle n'est pas dans le roman.

**Pièces à dire,** par M. Adolphe Carcassonne. 1 vol. in-18. Paul Ollendorff, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre rentre dans ma spécialité, bien que n'étant pas du théâtre, à proprement parler. Mais l'auteur a réuni en un volume une série de pièces de vers dont quelques-unes ont été dites par Coquelin aîné, et par conséquent, comme ces morceaux seront un jour ou l'autre récités sur les planches, elles rentrent sous ma juridiction. M. Carcassonne n'est pas un bon poète,

oh non ! C'est peut-être ce qui explique sa faveur auprès de M. Coquelin, qui a une prédilection fâcheuse pour les mauvais poètes. Quel joli sujet d'article critique, il y aurait à faire sous ce titre : Les poètes de Coquelin. On y verrait successivement défiler MM. Paul Delair, Paul Ferrier, Paul Déroulède, Eugène Guiard, Manuel, Marc Monnier, et quelques autres moins célèbres. Le tout émaillé de citations topiques :

Vous étiez mort pour moi, soyez-le jusqu'au bout!
J'ai des sociétés dont je suis secrétaire....

Je m'arrête à ces vers tirés des *Ouvriers,* le triomphe de M. Coquelin. M. Coquelin, qui est un excellent comédien, doit professer cette opinion, admise chez les comédiens, que les bons vers sont nuisibles. En effet, un bon vers est par lui-même. Le comédien n'a rien à y ajouter, tandis que les mauvais... Oh ! les mauvais ! offrent-ils assez de ressources !... Le comédien peut en faire tout ce qu'il veut, comme du fameux chapeau de Tabarin ! Et voilà pourquoi votre fille est muette.

Pour en revenir aux *Pièces à dire* de M. A. Carcassonne, ce n'est ni pire ni meilleur que tout ce que récite d'ordinaire M. Coquelin. C'est honnête, moral, à la fois éloigné des doctrines naturalistes et des doctrines parnassiennes, et conséquemment, cela doit faire merveille devant un public décent et bourgeois. C'est la grâce que je lui souhaite. Amen !

A. D'A.

# HISTOIRE

## CHRONOLOGIE — DOCUMENTS — MÉMOIRES

**L'Empereur Charlemagne,** par Lucien Double. Paris, G. Fischbacher, 1881. In-12 de XVIII et 291 pages.

Voilà six ans que M. Lucien Double a commencé une œuvre considérable qu'il poursuit avec le même zèle et le même talent, dans le même but et dans la même forme. C'est la réhabilitation des souverains qui, selon lui, ont été injustement condamnés au tribunal de l'histoire; c'est la condamnation de ceux qu'il croit indignes des préférences et des indulgences d'un historien vraiment philosophe, vraiment impartial, quelles que soient les apothéoses qui aient été décernées à leur mémoire. Cette revision impartiale des arrêts de la critique historique nous rappelle les jugements solennels que les anciens rois d'Égypte devaient subir, après leur mort, en présence du peuple assemblé pour examiner et apprécier tous les actes de leur vie et de leur règne : il n'y avait plus là de flatteurs ! M. Lucien Double s'est imposé une tâche aussi ardue que difficile et délicate, dans laquelle il avait à remplir tour à tour le double rôle d'avocat et de juge, en rassemblant, en repassant toutes les pièces de ces procès, pour ainsi dire, gagnés ou perdus depuis tant de siècles. L'érudition l'a bien servi dans ces énormes recherches; l'amour de la vérité encourageait ses efforts et l'intelligence, la sagacité, un sens droit et honnête ne lui ont jamais fait défaut, lors même qu'il se laisse aller à trop de rigueur dans ses conclusions, lors même qu'il dépasse le but, en ne tenant pas compte de l'esprit et de la condition des temps au milieu desquels ont vécu les personnages plus ou moins fameux, empereurs, rois et reines, qu'il fait comparaître devant son tribunal de savante réhabilitation ou de terrible condamnation posthume. C'est une difficile et redoutable tâche que de se faire le Minoson, le Rhadamante de l'histoire ancienne.

M. Lucien Double a déjà revisé et jugé en dernier ressort sept grandes causes choisies entre des milliers qui attendront éternellement de nouveaux juges. Il a publié sept volumes remarquables et très remarqués en France comme à l'étranger, puisque la plupart de ces volumes sont épuisés et qu'on en demande la réimpression; il a réhabilité avec éclat, et non sans raisons valables, *l'Empereur Claude, le roi Dagobert, la reine Brunehaut*; il a renvoyé dos à dos, après ample informé, *les Césars de Palmyre;* il a condamné *l'empereur Titus;* il a condamné et exécuté *Charlemagne!*

Nous lui demandons grâce pour Charlemagne et son siècle, pour cet empereur *allemand*, comme il le qualifie, dont « la gigantesque statue, dit-il, se dresse au-dessus de tous les brouillards du moyen âge ». Nous lui demandons une nouvelle instruction de la cause qu'il a examinée peut-être avec prévention et parti pris. Voici, en résumé, les principaux griefs qu'il allègue contre l'illustre accusé : « Jamais la France ne fut plus misérable que sous le règne de cet Austrasien sanguinaire, cruel et débauché. C'est à partir du grand empereur que commencent ces longs siècles de misère, cette monotone série de famines, de pestes, de pillages, de massacres qui constituent l'histoire du moyen âge. ». Le pauvre Charlemagne est vraiment bien innocent de ce qui s'est fait, de ce qui s'est passé après lui. M. Lucien Double reconnaît lui-même que les successeurs de Charlemagne, comme les successeurs d'Alexandre, sont seuls responsables de la ruine et de l'effondrement du vaste empire que leur avait préparé leur glorieux prédécesseur. « Au point de vue purement français, Charlemagne est de tous les souverains celui qui fit le plus de mal à la France ». Sous le règne du grand empereur, la France était bien peu de chose dans ses immenses États soumis ou conquis, et quoiqu'on lui attribue romanesque-

ment la fondation de l'université de Paris, on peut se demander dubitativement s'il a jamais séjourné dans ce Paris qui n'était encore qu'une petite ville enfermée dans son île de la Cité. M. Lucien Double reproche à son empereur une « conduite politique mauvaise et fatale à ses États », une conduite sauvage à l'égard de ses neveux, qu'il dépouille et de sa famille qu'il déserte; une conduite peu honorable vis-à-vis de ses filles, auxquelles il ne donne pas de très bons exemples de moralité, une conduite atroce, impitoyable dans ses guerres contre les Saxons, etc. Les reproches de M. Lucien Double sont justes sans doute au point de vue moderne, mais, pour juger justement Charlemagne dans sa vie publique et dans sa vie privée, il ne faut pas le séparer du milieu où la destinée l'avait placé; en un mot, il était de son temps.

Ce n'est pas que M. Lucien Double pèche par ignorance; bien au contraire, il a étudié son sujet à fond, *circum et intus;* il a lu, la plume à la main, toutes les histoires et chroniques contemporaines de Charlemagne; il n'en a pas perdu un mot qui pût servir à sa thèse et, il est bien à regretter qu'un chercheur érudit, comme il l'est, se soit dispensé de mettre, au bas des pages de son livre, les autorités qu'il pouvait invoquer à l'appui de ses opinions malheureusement préconçues et inflexibles. Il a fait ce que font certains juges d'instruction qui ont l'idée fixe d'une condamnation à forger, au lieu de penser à chercher un innocent. M. Lucien Double nous répondra sans doute que son juge d'instruction a été Voltaire qui, dans l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, a donné un furieux coup de pioche à la statue de Charlemagne que le Conseil municipal de Paris trouve désormais trop endommagée pour la faire élever sur une des places de la capitale.

Nous protesterons cependant contre une allégation inadmissible de M. Double, qui prétend que Charlemagne était un ignorant, sachant à peine lire et qui, dans tous les cas, n'aurait jamais su former ses lettres, à ce point qu'il n'était pas capable de signer son nom. Eginhard dit, en effet, que Charlemagne ne parvint pas à devenir un bon calligraphe, ce qui s'explique du reste, car une main habituée à manier des armes, et des armes d'un poids énorme, n'était pas faite pour tenir une plume et la conduire habilement sur le vélin, d'autant plus que les scribes, sous son règne, excellaient à faire des manuscrits en écriture onciale, avec de belles initiales byzantines. Quant aux ouvrages qui existent sous le nom de Charlemagne, il a pu les dicter, sinon les écrire de sa main. On doit se souvenir que Louis XIV, qui dictait lui-même d'admirables lettres, ne les écrivait pas et s'en remettait de ce soin à Pellisson ou à Rose. Quant à l'Académie du Palais que M. Lucien Double a mise au-dessous de l'Académie de Montmartre, qui eut sa célébrité de fou rire au XVIII^e siècle, nous le condamnons, pour sa punition, à lire deux ou trois ouvrages latins publiés en Suède et en Allemagne, sur l'érudition de Charlemagne (*Dissertatio de eruditione Caroli Magni, ejusque meritis in rem litterariam,* autore J. Heinrichs Bocrisio, 1716), sur son savoir en grec et en latin, oui, en grec (*Programma : Carolus Magnus princeps græce et latine doctus*, Joh. Doppers autore, 1722), sur l'Académie qu'il avait fondée *Oratorio de societate litteraria à Carolo Magno instituta*, auctor Joh. Matt. Unold, 1752), etc. Enfin, pour réparation d'honneur à maître Albin, dit Alcuin, nous sommons, *per fas et nefas*, notre docte ami M. Lucien Double de lire *ad unguem* le volume in-folio des œuvres d'Alcuin, que le savant André Duchesne n'a pas dédaigné de publier pour la première fois en 1617; mais nous lui ferons grâce de l'édition considérablement augmentée et *illustrata* par l'Allemand Frobenius, en 1777, quoique deux in-folios, en latin du IX^e siècle, n'épouvantent guère Lucien Double, qui en a vu et lu bien d'autres.

La part faite à la critique pour l'amour de Charlemagne (qui n'a pas été nommé *grand* pour ses victoires, mais bien pour avoir tué un ours de haute taille dans les montagnes des Vosges), j'en reviens de bon cœur aux éloges que j'ai déjà adressés à l'auteur lors de la publication de ses excellents ouvrages sur *la Reine Brunehaut* et *le Roi Dagobert*. Il y a dans son *Charlemagne,* qui ne vaut pourtant pas ces deux ouvrages, il y a encore beaucoup à louer. M. Lucien Double est un écrivain pittoresque qui représente vivement, d'une manière saisissante, tout ce qu'il sait voir à travers les siècles par les yeux de la pensée. C'est l'école de Michelet dans sa bonne manière. L'historien procède par tableaux, qui ont toujours la couleur, le mouvement et la vie. Si, comme le dit Buffon, *le style, c'est l'homme,* l'auteur de *Charlemagne* est un peintre d'histoire et parfois un poète. Il faut lire ou plutôt il faut voir et contempler, avec intérêt, avec émotion, la peinture de l'armée franque et austrasienne en face de l'armée des Saxons (page 100), la peinture du camp des Huns Avares en 791 (page 133), la peinture des conjurés de Pépin le Bossu dans l'église de Saint-Pierre à Ratisbonne (page 142), la peinture des missionnaires christianisant les Saxons (page 160). Ce sont de vastes tableaux resplendissants comme des tableaux d'Eugène Delacroix. M. Lucien Double sait aussi peindre des intérieurs et des monuments; il est, au besoin, peintre de genre et d'architecture; voyez la peinture du culte des Saxons opposé au culte de l'Église catholique (page 24), la peinture des travaux entrepris pour joindre le Rhin au Danube (page 150), la description du palais impérial d'Aix-la-Chapelle, etc. Otez de ce livre intéressant les attaques forcenées et injustes contre mon cher et toujours grand Charlemagne, grand malgré le massacre des Saxons, grand malgré son tempérament de géant amoureux, grand malgré ses maladies de peau (page 211), il restera un beau nombre de pages éloquentes et de puissants efforts de peintre réaliste, inspiré et dirigé par la main de l'érudition. Nous supplions M. Lucien Double de mieux employer son talent et de le consacrer dorénavant non plus à des accusations, à des condamnations, à des exécutions historiques, mais à de justes et glorieuses réhabilitations.

P.-L. J.

---

**Claude Baduel et la réforme des études au XVIe siècle,** par J. Gaufrès, 1 vol. in-8°. Paris, Hachette, 1880.

M. Gaufrès vient de mettre en lumière deux des figures originales de ce XVIe siècle, qui en compte un si grand nombre. Ce qu'on savait jusqu'ici de Baduel et de Bigot, ces adversaires acharnés, ces athlètes du champ de bataille scolaire, se réduisait à peu de chose; ce qu'on sait aujourd'hui, grâce aux travaux de M. Gaufrès, est singulièrement intéressant. L'espace me manque, à mon grand regret, pour parler comme il le faudrait du caractère et des tendances de ces hommes dont les noms, restés dans l'oubli, méritaient si bien d'en sortir; mais je tiens à noter, car je suis encore sous l'impression des luttes, des efforts auxquels je viens d'assister, que ces pages, dont les faits se relient étroitement au grand mouvement de la Renaissance, se lisent avec autant d'intérêt qu'une émouvante fiction. Le récit, parti de Nîmes pour y revenir, promène le lecteur à travers les incidents les plus imprévus et les leçons les plus graves. Voici une petite cité municipale qui se hausse vers le progrès et les lumières et qui croit saisir et fixer chez elle pour toujours ce rêve enchanteur de la Renaissance; voici un jeune homme sorti des modestes écoles de son lieu natal, et qui, prolongeant trente et quarante ans ses études, rencontre sur sa route Jean Sturm, Mélanchthon, Vivès, Budé, Du Bellay-Langey, la reine Marguerite de Navarre et le roi François Ier. Voilà la renaissance mystique de l'Allemagne qui se répand en France, répandant avec elle la réforme religieuse, et qui, sur le point de s'emparer définitivement du pays, voit l'inconstance de son roi et la pusillanimité de ses concitoyens tourner bride tout à coup et se précipiter effarées vers les régions qu'on abandonnait naguère avec des chants de joie. Voilà des hommes nombreux, les amis de Baduel, qui reflètent chacun pour sa part les phases diverses d'une évolution importante suivie d'une violente réaction. Voilà, à défaut du progrès moral, le progrès scolaire qui s'indique d'abord par des lueurs éparses et intermittentes et qui se précise ensuite en un système régulier de classes passant d'église en église, de corporation en corporation. — Puis enfin, voilà ce système lui-même troublé à ses débuts par des rivalités déplorables et des luttes violentes, où les combattants rapportent du moyen âge, qui une sauvagerie brutale, qui une douceur évangélique, c'est-à-dire tout ce que le moyen âge pouvait donner.

Ainsi se déroule vivement, dans un style sobre et facile, une histoire qui marie l'idylle à la tragédie et à laquelle se rattachent sans efforts les grandes questions qui se sont posées à la Renaissance et qui attendent encore leur solution. Cette histoire, vieille de plus de trois siècles, se relie directement à notre propre histoire : questions d'études, questions religieuse et philosophique, question de la vie civile et sociale, tout s'y retrouve, et c'est par là, plus encore que par la nouveauté des anecdotes, qu'elle présente un vif intérêt. « Qui voudra se rendre compte de l'état présent de nos mœurs, de nos idées, sonder les plaies de notre société moderne, s'expliquer l'insuccès de tant de généreuses tentatives dans tous les genres, reconnaîtra peut-être que les fils à cet égard portent la peine de l'égoïsme de leurs pères et n'en sont pas guéris. » L'auteur, on le sent, s'est épris de son sujet, et je le remercie bien sincèrement pour ma part de nous avoir fait partager son plaisir.

Je ne lis jamais un fragment de notre histoire, surtout lorsqu'il emprunte un charme de plus à la saveur de documents inédits, sans m'étonner qu'il reste encore tant de lecteurs pour les fictions et les mensonges. Ces hommes qui s'agitent ont vécu, ces exploits ont été accomplis par nos devanciers, ces événements ont décidé de notre sort : que faut-il de plus pour exciter la sympathie et l'intérêt? Ce qui fera toujours que les récits de l'historien l'emporteront sur les autres, même les plus séduisants, c'est qu'ils respirent cette chose attrayante entre toutes qui s'appelle la vérité. Ch. R.

**Pestalozzi,** sa vie, ses œuvres, ses méthodes d'instruction et d'éducation, par Augustin Cochin, de l'Institut. Paris, librairie académique, Didier et Cie, 1880. 1 vol. in-12.

Cette seconde édition de l'essai couronné en 1848 par l'Institut répond, s'il faut en croire la préface, à un besoin du moment, car « l'opinion s'attache volontiers aux questions d'instruction publique » et on trouvera, dans ce petit livre, « plus d'une idée féconde qu'il est bon de remettre au jour ». Nous avons cherché ce qu'on nous promettait, mais nous n'avons rien trouvé de pareil. C'est une biographie assez bien faite du célèbre éducateur suisse, avec une étude de ses ouvrages et de ses méthodes, lesquelles ne gagnent pas, du reste, à être connues dans le détail. Écoutons plutôt le récit que Ramsaner, un élève de Pestalozzi, a laissé d'une leçon faite par le maître : — « Peu convenables étaient les exercices qu'il tirait de l'histoire naturelle, pendant que nous devions dessiner les objets. Il disait : Amphibies. — Rampants amphibies. — Glissants amphibies. — Singes. — Singes à queue. — Singes sans queue, etc. — Nous ne comprenions pas un mot. Il parlait en chantonnant, vite, confusément. Nous répétions, mais il ne nous attendait pas et continuait toujours. Ce qu'il disait avant nous était écrit sur un grand carton et toute notre répétition se bornait, en majeure partie, à redire après lui la fin de la phrase ou le dernier mot. De demandes et de réponses, il n'était jamais question. Cela durait de huit à onze heures. A onze heures, nous entendions les autres enfants jouer dehors, et nous le quittions brusquement, sans permission ni adieu ». Que Pestalozzi ait obtenu des résultats, — et il en a obtenu de remarquables, — avec de tels moyens, c'est ce qui peut à bon droit surprendre. L'explication en est donnée par M. Cochin comme conclusion de son étude : « Pour un bon maître et un bon élève, toute méthode est bonne; la meilleure, c'est celle que le maître comprend le mieux. Il n'y a pas de méthode absolue : il n'y a que des principes, et le grand principe c'est

l'amour ! » Or, ce principe, Pestalozzi en était possédé; il aimait ses élèves; il aimait d'enthousiasme sa profession d'éducateur. Là est le secret de ses succès, le secret aussi de l'influence qu'il exerça et que ses doctrines exercent encore à un certain point en Allemagne.

M. Auguste Cochin a eu raison, sans doute, de proclamer cette vérité; mais il serait puéril d'y voir une grande découverte. Si c'est une « idée féconde », il n'était point besoin de cette publication pour « la mettre au jour ». Elle est banale pour tout homme qui s'est occupé pratiquement de la question et qui n'est pas, comme Pestalozzi, dominé par un système dont il est ou se croit l'auteur.

En dehors de cette vue, juste mais peu originale, voici ce qu'on rencontre de plus saillant dans l'ouvrage de M. Cochin : « L'éducation nous vient de la nature, de la société, de la religion. De la nature, en tant qu'être *perfectible;* de la société, en tant qu'être essentiellement *social;* de la religion, en tant qu'être *déchu.* » — « Je ne saurais admettre la chimère de l'invention du langage par l'homme ; également incapable de parler sans penser, de penser sans parler, de parler sans société, d'être en société sans parler, il a été créé pensant, parlant, social. »

Il est à croire que de telles idées, pour fécondes qn'elles soient, resteront stériles. C'est, du reste, le meilleur qu'on puise en attendre.

B.-H. G.

**Le comte de Serre,** sa vie et son temps, par Charles de Lacombe. Paris, Librairie académique, Didier et Cie, 1881. 2 vol. in-folio.

Les biographies ont un grand mérite : elles sont à la mode. Elles en ont d'autres, d'ailleurs. Elles éclairent d'un jour vif les recoins de l'histoire; elles donnent, à propos d'un personnage plus ou moins marquant, le côté pittoresque d'une époque, des détails de mœurs, des anecdotes caractéristiques qui ne sauraient trouver place dans un ouvrage d'ensemble. Mais elles ont aussi leurs inconvénients. Elles prennent pour héros trop souvent des mortels vulgaires; elles font converger vers une personnalité, médiocre d'ordinaire, tous les intérêts et tous les événements d'un temps à travers lequel cette personnalité est passée sans laisser d'autres traces que celles qu'il plaît à un déterreur de cadavres de relever et de signaler à une postérité qui les foulait aux pieds sans les apercevoir; elles déplacent ainsi le centre du cercle, ce qui forcément change la circonférence; le paysage varie avec le point de vue; qui s'arrête à de Serre pour contempler l'histoire de la Restauration ne peut s'attendre aux mêmes perspectives que celui qui monte jusqu'à Royer-Collard, jusqu'à Chateaubriand, ou même jusqu'au général Foy; à plus forte raison son horizon sera-t-il plus restreint que celui de l'historien véritable qui plane au-dessus des choses et des temps et embrasse tout d'un coup d'œil.

Les deux gros volumes que M. Charles de Lacombe a cru devoir consacrer au comte Hercule de Serre ne font pas exception parmi les ouvrages du même genre. Ils en ont les qualités et les défauts; ils en offrent comme le type honnête et un peu effacé. Le comte de Serre, orateur de haut talent, monarchiste libéral qui joua un certain rôle de 1815 à 1821, pouvait se contenter de sa part congrue dans l'histoire générale. Ceux qui aiment à évoquer dans leur esprit les figures des morts dont le nom a survécu pouvaient aisément reconstituer pour eux-mêmes M. de Serre à l'aide de ses discours et de sa correspondance, qui ne remplissent pas moins de huit volumes in-octavo. La monographie de M. Salmon publiée en 1864, l'étude toute récente de M. de Mazade, les critiques bienveillantes ou sévères auxquelles la publication de ses œuvres oratoires et épistolaires ont donné lieu, répandaient sur cette figure, d'ailleurs secondaire, tout le jour que pouvaient désirer les curieux. M. Charles de Lacombe a voulu projeter cette lumière sur le public, en en réunissant dans son livre les rayons épars. Nous doutons que le public lui sache un grand gré de ses efforts. La Restauration n'est point un terrain vierge, il s'en faut. Il a été battu, défriché, fouillé sans relâche depuis cinquante ans par les ouvriers les plus divers et dans toutes les directions. Il est à craindre que le public ne se contente des résultats de ces travaux et ne se résolve qu'avec peine à recommencer, à propos du comte de Serre, un voyage qu'il a déjà fait cent fois. La préface mentionne bien « des détails nouveaux » sur l'histoire du temps. Mais les préfaces sont suspectes; quand elles font des promesses, le livre ne les réalise pas toujours; quand elles présentent un inventaire, on risque souvent, en tournant les pages, d'éprouver le même désappointement qu'éprouverait un amateur en entrant dans un château qu'on lui a dit être plein de merveilles, le lendemain du jour où l'on en a enlevé les meubles; la préface a pour l'ouvrage qu'elle annonce la même partialité involontaire et inconsciente que l'auteur ne peut s'empêcher d'avoir pour la production de son esprit. C'est pourquoi nous ne serions pas surpris que le public, instruit par des expériences répétées, ne se montrât pas trop empressé d'entrer dans la maison sur son enseigne; c'est pourquoi nous ne nous étonnons pas outre mesure, quant à nous, d'avoir cherché dans le corps de l'ouvrage ces « détails nouveaux », et de ne les avoir pas trouvés.

Ce n'est pas que la vie du comte de Serre n'offre, dans sa première partie surtout, matière à des récits intéressants. Élevé sous la monarchie, émigré pendant la Révolution, professeur mal payé à l'étranger, comme l'étaient alors et comme le furent depuis sous tous les régimes tant de proscrits de tous les rangs, fonctionnaire de l'Empire, recevant un avancement de la Restauration, Hercule de Serre a eu, comme la plupart de ses contemporains, une carrière agitée, tourmentée, inégale et pleine de contrastes, qui intéresserait, si tant d'autres hommes, plus grands par le génie ou la passion, n'avaient passé par les mêmes péripéties et n'en avaient confisqué à leur profit le charme romanesque et émouvant. En somme, M. Charles de Lacombe a refait, non sans talent, à

propos d'un homme remarquable sans doute, mais dépourvu, malgré son éloquence, du pouvoir d'entraîner les hommes aussi bien que du don d'élever autour de son nom ce bruit durable qui est l'immortalité, une étude consciencieuse, détaillée, trop complète peut-être, dont le plus grand défaut est de nous rappeler que nous avons lu cela vingt fois ailleurs, ce qui nous fait regretter d'avoir à le relire encore.

B.-H. G.

**Histoire de la littérature allemande**, d'après le docteur Hermann Kluge, par J. PHILIPPI, avec une préface de L. CROUSLÉ. Paris, J. Bonhoure et C^ie. In-12.

Ce manuel est présenté au public par l'un de nos universitaires qui connaissent le mieux la langue, la littérature et les mœurs de l'Allemagne. Il est digne, du reste, de cette recommandation. M. J. Philippi a heureusement adapté l'ouvrage un peu volumineux et trop abondant en détails techniques du docteur Hermann Kluge au goût français. Il a su élaguer les discussions oiseuses et les vétilles d'érudition où se complaît l'esprit allemand, tout en conservant les notions utiles et les renseignements intéressants.

Cette histoire, qui commence aux origines germaniques et va jusqu'aux écrivains contemporains, comme le romancier Freytag et le philosophe Schopenhauer, répond à un des plus vifs besoins du moment. « Là se trouvent condensés, pour employer les expressions de M. L. Crouslé, les travaux des grands historiens de la littérature allemande; là se trouvent recueillies les indications bibliographiques nécessaires à ceux qui veulent aller plus avant dans le détail des études littéraires ». Des raisons cruelles nous commandent de nous mettre au courant de tout ce qui concerne l'Allemagne. Puisque ce livre peut, dans une bonne mesure, nous y aider, qu'il soit le bienvenu.

B.-H. G.

**Le maréchal de Fabert (1599-1663)**. Étude historique d'après ses lettres et des pièces inédites, par le commandant JULES BOURELLY. 2^e partie. 1 vol. in-8° de 438 pages. Paris, Didier, 1881.

Nous avons rendu compte ici même, l'année dernière, du premier volume de la remarquable étude de M. le commandant Bourelly sur le maréchal de Fabert. Nous avons retracé les débuts de ce grand homme dans la carrière militaire; nous l'avons vu prendre part à toutes les guerres du commencement du XVII^e siècle et arriver, d'échelons en échelons, du grade le plus infime au poste élevé de gouverneur de Sedan. La deuxième partie de l'ouvrage qui vient de paraître à la librairie Didier, tout en complétant la biographie de Fabert, est en même temps une étude des plus curieuses sur les événements politiques qui agitaient la France à cette époque.

Nous avons déjà fait ressortir, à propos du premier volume, combien ces recherches, faites par nos érudits dans nos bibliothèques publiques et privées, jetaient de lumière sur les faits souvent mal connus de notre histoire nationale, de quel prix étaient pour la science des monographies aussi consciencieuses et aussi approfondies que celle qui nous occupe. Cette remarque s'applique d'autant plus à la seconde période de la vie de Fabert, que le maréchal a été plus mêlé par sa haute position aux principaux personnages du temps.

Pourvu d'une charge des plus importantes, Fabert était en relation constante d'une part avec Mazarin et la cour, de l'autre avec les princes souverains des états limitrophes de notre frontière. Nous le voyons, en 1654, muni des pouvoirs de lieutenant général, commander en chef l'armée destinée à opérer dans le pays de Liège pour en chasser les Lorrains et les Espagnols qui l'occupaient. Cette campagne ne fut qu'une simple démonstration, mais Fabert avait laissé dans cette contrée, dit un historien du temps, « un monument éternel à la gloire des armées du roi et à celle du cardinal, et une disposition entière, en ménageant bien les esprits, à se jeter dans les bras de la France à la première occasion que ses ennemis lui pourraient donner. »

Cette campagne d'hiver n'était que le prélude de l'opération plus importante que méditait Mazarin, le siège de Stenay, occupé alors par les partisans de Condé et une garnison espagnole. Fabert, mandé à la cour au mois de juin, fut averti par le roi que la direction des opérations du siège lui serait réservée et reçut en même temps le commandement des troupes qui y étaient destinées. L'ouverture de la tranchée eut lieu le 4 juillet. Vers le 30, on était maître de tous les dehors; le 5 août, les assiégés battaient la chamade. La veille, Mazarin avait écrit à la reine : « Il y a trois jours que M. de Fabert n'a pas reposé d'une heure et c'est un miracle qu'il n'a pas encore été blessé, ne bougeant des mines et des lieux les plus périlleux, sans que les ordres du roi et nos continuelles prières puissent rien gagner là-dessus sur son esprit. »

La chute de Stenay, à laquelle Fabert prit, on le sait, une si grande part, fut une des dernières opérations militaires auxquelles il fut mêlé activement. Il n'en continua pas moins à prêter le concours le plus dévoué au cardinal pour des campagnes ultérieures, par exemple le siège de Montmédy en 1657, et les magasins de Sedan, bien approvisionnés, s'ouvrirent pour livrer passage au matériel de guerre destiné à l'armée assiégeante, malgré la déception qu'il éprouva de ne pas avoir été chargé de cette mission.

Il espérait alors, en effet, gagner sur la brèche ce bâton de maréchal qu'on lui promettait depuis si longtemps. Cette haute dignité ne lui fut conférée que le 28 juin 1658; mais les *provisions* qui lui furent envoyées à ce sujet étaient toutes à son éloge; elles rappelaient, outre ses récentes campagnes, les services signalés qu'il avait rendus non seulement à la tête des armées, mais encore dans le gouvernement de Sedan et dans les nombreux emplois qui lui avaient été confiés; enfin elles relevaient les qualités qui l'avaient désigné au choix du souverain : c'étaient sa bravoure à toute épreuve, son intelligence élevée des

affaires politiques et militaires, le tout rehaussé par une immuable fidélité sortie sans tache des redoutables épreuves des temps troublés.

Les dernières années du nouveau maréchal se passèrent dans l'administration de son gouvernement; l'apogée de sa fortune marque le plus haut degré de la prospérité de Sedan. Les études philosophiques, depuis quelques années, avaient pris une grande place dans son existence. Lié avec le janséniste d'Andilly, dont il partageait les doctrines, il entretenait avec lui une correspondance des plus suivies. Ses lettres dont nous possédons, grâce à M. Bourelly, de nombreux extraits, donnent de curieux détails sur tout le mouvement philosophique du XVII^e^ siècle. Mais tout en suivant avec intérêt ces questions métaphysiques, l'esprit de Fabert était trop positif pour ne pas se tourner vers des considérations plus pratiques. Il rédigea ainsi un grand nombre de mémoires sur divers abus préjudiciables au bien de l'État et sur les remèdes à y apporter. Les vices du régime financier, la vénalité des offices de justice et les excès de dépenses auxquels se livraient les officiers d'armées pendant leur séjour à la cour, tels sont les principaux sujets sur lesquels s'exercèrent ses méditations de réformateur.

Il fut un de ces précurseurs qui, comme Vauban, cherchaient, longtemps à l'avance, à éviter au pays cette crise sociale, déjà latente, qui ne se dénoua qu'en 1789.

La mort de Mazarin, survenue en 1661, ne changea rien dans la situation de Fabert. A ce grand ministre, qui avait gardé la toute-puissance jusqu'à sa mort, succéda le gouvernement du roi le plus absolu que la France ait jamais connu. Louis XIV avait depuis longtemps apprécié le maréchal à sa juste valeur et fondait sur lui ses plus grandes espérances pour les réformes à introduire dans l'armée; mais il comptait sans la modestie et la simplicité de vie de Fabert. Celui-ci déclara en effet à ses amis qu'il n'accepterait jamais une situation qui l'obligerait à vivre au milieu des courtisans. Ce refus ne lui aliéna cependant pas la faveur du roi, qui le fit proclamer quelque temps après chevalier du Saint-Esprit; mais cette fois encore Fabert refusa cette dignité, ne pouvant se résoudre à se laisser attribuer faussement une généalogie à laquelle il n'avait pas droit et que les statuts de l'ordre rendaient indispensable. A cet acte de courageuse intégrité Louis XIV répondit par un redoublement de considération affectueuse, et l'affaire en resta là. Les derniers jours de ce grand homme furent empoisonnés par les attaques injustes de ses ennemis, qu'aucune de ses grandes qualités ne pouvait désarmer. Déjà atteint du mal qui devait l'enlever, il continuait à chercher à réaliser un des grands buts de sa vie, l'unité religieuse obtenue par la réconciliation des catholiques et des protestants; cette question le préoccupa jusqu'à ses derniers instants. « Il s'éteignit sans agonie, la prière sur les lèvres, dans l'attitude confiante et sereine du chrétien qui sort victorieux de la redoutable épreuve de la vie. ».

Quelques annexes fort intéressantes complètent l'œuvre historique de M. le commandant Bourelly, dont nous n'avons pu donner qu'une idée fort imparfaite. Citons un portrait du maréchal, l'état complet et détaillé de sa descendance, le mémoire sur les finances qu'il présenta en 1679 à Le Tellier, et d'autres pièces des plus curieuses. C. M.

**Les Dames d'Alsace** devant l'histoire, la légende, la religion et la patrie, par LE ROY DE SAINTE-CROIX. Paris, Berger-Levrault et C^ie^, 1880.

M. Hagemann, éditeur à Strasbourg, a eu la pensée intelligente et patriotique de faire revivre en France et surtout d'entretenir les sentiments que tous les Français professent à l'égard d'un pays que les malheurs de la guerre ont séparé momentanément du territoire national.

Comme toutes les provinces qui, agglomérées peu à peu, ont formé l'ensemble qu'on appelle France, l'Alsace a son histoire, ses traditions, ses légendes surtout, sa vie propre, et l'écrire pour l'instruction de notre génération et de celles qui doivent suivre, c'est une œuvre méritoire aux yeux de l'histoire et de la patrie.

Nous ne saurions donc trop encourager des essais qui, du reste, sont à leur début un coup de maître, et frappent admirablement le but que l'on s'était proposé d'atteindre.

Une délicatesse à faire ressortir, c'est que le premier volume de la petite collection alsacienne s'adresse aux dames et débute par l'histoire des héroïnes dont l'Alsace a le droit d'être justement fière à tous les points de vue.

M. Hagemann a été bien inspiré de chercher à prouver au plus grand nombre que si l'Alsace est en ce moment en sommeil, elle a un passé qui, dans son énergie, indique sa vitalité et donne des espérances pour l'avenir.

De toutes les provinces françaises, aucune n'a à son actif plus d'actes ou d'écrits vraiment nationaux, aucune n'a produit plus de patriotes, plus de savants, plus d'hommes dévoués en tout genre.

Mais il s'agissait ici de rassembler sous une forme condensée et agréable toutes les preuves de ce que nous disons ici; c'est là l'esprit qui a dirigé l'éditeur dans ses travaux, et nous pouvons juger de ce que sera la suite à peine commencée de cette publication par les échantillons que nous avons eu le plaisir de tenir entre nos mains.

Le petit volume, le premier de la série, celui qui est intitulé *les Dames d'Alsace*, constitue une série de portraits de femmes célèbres nées dans le pays et qui ont brillé soit au point de vue de la légende, soit à celui de la religion, soit surtout comme patriotes.

Enfin il y a aussi les beaux esprits du siècle dernier et celles qui ont continué les nobles traditions de leurs ancêtres; aucune n'est oubliée dans cette nomenclature et les documents qui ont servi à l'auteur, M. Le Roy de Sainte-Croix, sont puisés aux sources les plus authentiques et en même temps les plus inté-

ressantes, parce qu'elles ne sont pas dans le domaine commun.

Le travail, consciencieusement fait, est celui d'un bénédictin et doit avoir pour résultat de satisfaire tous ceux qui sont amateurs de l'histoire et des chroniques anciennes. Ajoutons que ces petits livres sont édités avec un soin extrême et doivent former la plus jolie petite bibliothèque pour les collectionneurs.

E. D'AU.

**Les Croisades (1095-1270). — François Iᵉʳ et Charles-Quint (1515-1547)**, par J. Michelet. 2 vol. grand in-16. Paris, J. Hetzel et Cⁱᵉ, 1880.

Un littérateur distingué, qui a soumis au jugement des membres du conseil municipal les conditions suivant lesquelles il se chargerait de diriger ce théâtre de drame que la ville de Paris doit subventionner, faisait part dernièrement à M. Francisque Sarcey de l'intention où il serait, s'il lui était permis en effet de devenir le directeur de l'une de nos grandes scènes, de faire entendre des lectures aux matinées qu'il ne manquerait pas de donner chaque jeudi et chaque dimanche. Notre critique aussitôt et d'applaudir à un tel projet et de promettre son concours : des lectures! oui, il en faut, excellent moyen d'éducation que les lectures! Et comme avec faveur elles seraient accueillies! quel plaisir on prendrait à écouter *Eviradnus*, la *Conférence de Ratbert*, *Plein ciel et pleine mer* et tant d'autres poèmes! Je me fais fort, moi, d'enlever un public en lisant tel ou tel chapitre de l'histoire de Michelet, en disant cette page où il est parlé des volontaires de 92. J'arracherais à toute une salle des cris d'admiration, d'enthousiasme.

M. Sarcey connaît le théâtre plus qu'homme du monde; il sait par quels moyens un public peut être *enlevé;* et ce n'est pas témérairement, on peut le croire, qu'il a cité Michelet comme un des auteurs auxquels il serait le plus facile d'emprunter des pages propres à exciter de vives émotions.

Michelet a la phrase courte; il ne possède pas toutes les qualités qu'on est en droit d'exiger de qui prétend faire connaître les événements de l'histoire; M. Taine lui est incomparablement supérieur et comme écrivain et comme historien. D'où vient qu'on ne pourrait détacher un chapitre des *Origines de la Révolution française* et le lire devant cent personnes seulement réunies dans une salle de conférences, sans risquer fort de les ennuyer, tandis qu'il n'y a pas à douter qu'on ne doive trouver aisément, dans chacun des volumes dont se compose l'*Histoire de France* de Michelet, un ensemble de pages très propres à faire naître l'enthousiasme chez douze ou quinze cents spectateurs? Mais de cela justement, de ce que M. Taine est vraiment historien et que Michelet l'est beaucoup moins. M. Taine, procédant scientifiquement, analyse les faits et les décompose; il explique ce qui est complexe, il divise ce qui est continu, et pour exposer les résultats de ses investigations patientes, il use d'un langage très simple. Michelet, tout au contraire, groupe, rassemble, compose; il fait des suites de drames qui ont leur unité; il prépare ou précipite l'action et sa phrase donne vie et mouvement aux personnages, qu'ils apparaissent conduisant les événements ou emportés par eux. M. Taine est philosophe et savant; Michelet est poète et artiste.

Imaginons-nous être assis en ce moment, comme nous pourrons l'être un de ces dimanches prochains, dans un fauteuil d'orchestre du théâtre de la Gaîté. On revient après un entr'acte; les yeux qui ont revu un instant le plein jour de la rue ont peine à supporter les lumières de la salle; on prend place, la toile se lève. La scène a pour décor celui-là même qui a servi il y a un quart d'heure; c'est l'*atrium* du palais d'Auguste, c'est le carrefour où venaient se quereller Marinette et Gros-René; il y a une table petite au milieu de cette grande scène vide; la table est recouverte d'un tapis, et dessus est une lampe modérateur que l'on vient remonter. Un monsieur en habit noir arrive gauchement; il s'assied bien vite derrière la table. Il a peut-être des lunettes, ce monsieur; on le regarde, on le voit ouvrir un livre à la page indiquée par un signet qu'il enlève. Il va lire. Quelques spectateurs attardés rentrent encore, les portes de quelques loges ou baignoires retentissent, enfin le silence est complet. Le monsieur lit. Le sujet de la lecture: *les croisades*, ces folles entreprises d'un autre âge, cela n'est guère intéressant; mais voilà que, sans y prendre garde, on écoute plus volontiers, on prête toute son attention, on ne veut plus perdre une parole : « Chacun mit la croix rouge à son épaule, les étoffes, les vêtements rouges furent mis en pièces et n'y suffirent pas. Ce fut alors un spectacle extraordinaire, comme un renversement du monde... On se prêchait les uns les autres; c'était l'accomplissement du mot de Salomon : *les sauterelles n'ont point de rois, et elles s'en vont ensemble par bandes;* et sans attendre les princes, les seigneurs, le menu peuple partait; il n'avait pas besoin d'armes, de vivres, de vaisseaux; pour guides il prenait une oie et une chèvre; il allait par la grande route que Charlemagne a tracée, croyait-il; il allait, sans se lasser, vers le soleil levant. » On arrive à Constantinople, on prend Nicée, on prend Jérusalem; Godefroy est roi de la Ville sainte. Après la première croisade, la seconde; après le premier chant, le second chant, et le poème se poursuit magnifique, grandiose.

Et la scène s'emplit de tous ces hommes qui partent au cri de : *Dieu le veut;* on les voit qui s'avancent sans ordre, traversant des pays inconnus, la Hongrie, puis des fleuves, puis des montagnes; on les voit combattre, on les voit mourir, maintenant en Syrie, maintenant en Égypte, maintenant près de Tunis, mais toujours là sur la scène, le poème s'étant fait drame. A une autre matinée, une autre lecture d'un autre chapitre de l'*Histoire* de Michelet; celui-là a pour titre François Iᵉʳ. C'est encore sur la scène que se livre la bataille de Marignan, que se dressent les tentes d'or du camp où Henri VIII vient entrevoir son bon frère; quelle bonne mine a notre roi de France! le roi d'Angleterre est trop petit, il ne saurait plaire aux dames de la cour; un prince jaloux d'un autre

prince, grand fait alors : le sort de deux peuples dépend de l'humeur de deux rois. On ne voit pas le monsieur en habit noir qui lit, on voit les seigneurs de la terre agir et lutter contre l'hérésie; pour les juger, on garde, sans en avoir conscience, les façons de penser que nous ont faites tant de révolutions religieuses, morales, économiques, accomplies depuis trois siècles; mais on ne croit pas être au temps présent, on croit vivre celui de la Renaissance et l'on s'abandonne à toutes les émotions que le drame fait naître.

Certes, nous exagérons quelque peu en supposant qu'il serait aussi facile d'intéresser plus d'un millier de spectateurs avec la lecture de ces deux chapitres d'histoire : les croisades et le règne de François I^er^; il faudrait trop de coupures, il faudrait trop de commentaires de la part du conférencier; le drame n'est pas si bien composé que nous l'avons dit; mais il n'en reste pas moins vrai que Michelet a écrit des poèmes, qu'il a écrit les chants d'une grande épopée. Les drames ne sont pas construits pour la scène, oui; mais l'adolescent, par l'imagination, les construira de lui-même et sans peine (à lire la *prise de la Bastille*, les *Croisades*, *François I^er^*, ou encore *Henri IV*, le volume que préparent MM. Hetzel et qu'ils ne tarderont pas à faire paraître).

Ces chapitres de Michelet feront goûter à nos enfants de quinze ans un plaisir très vif, et ils ne laisseront pas de leur inspirer l'amour de leur pays : deux raisons, et la dernière est surtout considérable, pour que nous pensions bien ne devoir pas négliger de mettre entre leurs mains les trois volumes parus et le quatrième quand il aura été édité. Il est bon que la poésie initie nos enfants à l'histoire; il est bon que leur cœur soit cultivé avant leur intelligence; quand ils seront plus grands, le critique philosophique leur fera connaître mieux les événements et les hommes des différents siècles; il faut savoir bien pour bien aimer, mais il faut, avant tout, pouvoir aimer. F. G.

**Prince et prêtre.** — *Demetrius-Augustin* Galitzin, par Sarah Brownson, traduit par Lerida Geofroy. 1 vol. Paris, 1880, librairie académique Didier.

Avez-vous la foi? vous éprouverez une joie bien douce à la lecture de cette biographie édifiante, qui commence par des anecdotes sur l'ancienne cour de Russie, où les détails pittoresques, les mesquineries de l'étiquette se mêlent à des tortures vraiment moscovites. Puis c'est le tableau des inquiétudes, des désenchantements d'Amalia von Schmettau, princesse de Galitzin, qui se consacre tout entière à l'éducation de ses deux enfants : la bonne *Mimi* et le volontaire *Mitri*. Ce dernier, sous l'influence indirecte et d'autant plus persuasive d'une autre *Monique*, renonce aux avantages que son nom, sa beauté, son éducation, ses richesses lui assurent en Europe, pour revêtir l'habit du prêtre, rallier à la civilisation religieuse de grossiers colons américains, lutter contre leur mauvais vouloir, leur ingratitude et la plus affreuse des pauvretés. Ce défrichement des âmes et du sol fera sortir d'un coin sauvage et désert de la chaîne de l'Alleghany la colonie prospère et riante de Loretto; mais aussi que de peines endurées, que de courage déployé pendant quarante-deux ans! Plusieurs fois le pasteur méconnu, calomnié, combattu, voit la brutalité et la haine menacer sa vie. Sans cesse la misère semble ruiner ses créations philanthropiques. Il arrive même un jour où cet héritier de domaines immenses, comme le *fils de l'homme*, ne sait où reposer sa tête. Il meurt à la peine, ne laissant d'autre héritage que le souvenir de ses bienfaits. *Transiit mundum benefaciendo.*

Quelque penchant qu'on ait à l'incrédulité, pour peu qu'on professe ce scepticisme éclairé et bienveillant qui fait le fond de l'impartialité et de la tolérance, on ne peut, d'autre part, refuser son admiration à des hommes comme le P. Galitzin. Certainement ces dévoués à toute épreuve expient leurs bonnes actions, car, ainsi que le fait remarquer M. Renan, dans ces admirables *Conférences d'Angleterre* qu'on ne saurait trop relire, « on n'est jamais récompensé de ce qu'on fait pour le bonheur de l'humanité. Et cependant, *ils auront toujours des imitateurs* Il y aura toujours, pour reprendre leur œuvre, des incorrigibles, des possédés de l'esprit divin qui sacrifieront leurs intérêts personnels à la vérité, à la justice. Allez; *ils ont choisi la meilleure part!* Je ne sais quoi m'assure que celui qui, sans bien savoir pourquoi, par simple noblesse de nature, a pris pour lui dans ce monde le lot, essentiellement improductif, de bien faire a été le vrai sage, a découvert avec plus de sagacité que l'égoïste le légitime emploi de la vie. » H. G.

**Histoire des enfants abandonnés** *depuis l'antiquité jusqu'à nos jours ;* le Tour, par Ernest Sémichon, avocat, ancien conseiller général, ex-inspecteur des enfants assistés de la Seine-Inférieure. 1 vol. in-12, Paris, E. Plon, 1880.

C'est une histoire et c'est une étude critique.

L'histoire laisse paraître une grande partialité; l'étude critique, une grande ignorance des tendances accusées par nos économistes depuis vingt-cinq ans.

M. Sémichon condamne l'exposition des enfants nouveau-nés, fait barbare, que ni Plaute, ni Térence, ni les philosophes avec eux, ne songeaient à réprouver, puis termine ainsi le chapitre qui porte pour titre : l'Enfant abandonné dans l'antiquité : « Sauf les Juifs qui, *par leur qualité de peuple de Dieu conservateur de la tradition divine,* font et *devaient* faire exception, nous pouvons hardiment conclure que dans l'ère païenne, le mépris des petits et des faibles était un fait certain, un principe universel et légalement établi... » Cette seule phrase peut servir à faire connaître la mentalité de l'écrivain. Catholique fervent, il pense que le christianisme s'est substitué au judaïsme comme religion vraie, tout d'un coup. Non seulement les doctrines philosophiques de la Grèce n'ont pas composé la religion d'origine asiatique que nous connaissons, mais elles n'ont exercé aucune influence sur la révolution morale qui s'est accomplie. Les églises, les monastères ont pratiqué la charité, et

saint Vincent de Paul est une belle figure qui honore l'humanité, nous accordons cela; la charité était pratiquée alors autrement que nous entendons qu'elle le soit désormais, mais nous ne saurions reprocher aux hommes vertueux des siècles passés de ne connaître pas les règles économiques et morales préconisées de notre temps. Nous admettons donc fort bien que M. Sémichon célèbre les bienfaits de l'Église, au x$^e$ au xi$^e$ siècle et plus tard. La monarchie accorde, elle aussi, sa protection aux faibles, aux infirmes, aux enfants délaissés; le régime monarchique est aboli, la république entend agir plus généreusement que n'avaient agi nos rois; mais M. Sémichon, ennemi de la Révolution et des principes de la Révolution, accuse la Convention de n'avoir rien fait; des actes eussent mieux valu, dit-il, que des lois et des décrets; la Convention ne prêtait effectivement nulle assistance aux deshérités, aux faibles, elle faisait la guerre; M. Sémichon oublie qu'on défendait alors la patrie, et qu'aux armées étrangères prêtes à envahir notre sol, se trouvaient les princes dont le souvenir lui est cher. L'empire enfin a fait plus que des décrets: il a inauguré le système des tours; l'empire restauré par la suite a aboli ce système, ce qui est fort heureux.

Dans son étude critique, M. Sémichon ne discute nullement le principe de l'assistance. Il ne s'occupe pas de rechercher si l'État a des droits ou des devoirs en matière de charité, il ne s'occupe pas davantage de rechercher quels sont ou peuvent être les effets de l'assistance, quelles peuvent ou doivent en être les formes; il donne seulement des tableaux statistiques et établit que la suppression des tours a été une mesure excellente, ce que nous pensons, nous aussi.

En somme, le livre de M. Sémichon est assez inutile; d'autres, meilleurs, ont été publiés. L'État et les villes ne pourront jamais se désintéresser de la condition de certains des membres de la société, mais on doit travailler à restreindre l'assistance; les caisses d'épargne, les banques populaires sont à encourager; il faut, non que l'homme ou la femme pauvres soient encouragés à user de l'assistance de leurs semblables; la charité consiste à s'efforcer de les mettre à même de trouver du travail et de reconquérir, par le travail, la dignité humaine. Il est des enfants abandonnés en grand nombre; il faut admettre la recherche de la paternité. Il est des enfants dont les parents sont indignes, c'est de ceux-là qu'il faut s'occuper: et nous voyons que M. Quentin pense à demander que les parents soient privés d'exercer ce qu'on appelle les *droits* de la puissance paternelle dans des cas autres que ceux qui sont spécifiés par le parag. de l'art. 335 du Code pénal et par le parag. 3 de la loi du 20 décembre 1874.

F. G.

**Mémoires de Jean, sire de Joinville ou histoire et chronique du très chrétien roi saint Louis,** publiés par M. Francisque Michel, correspondant de l'Institut de France; 1 vol. in-18 jésus, Paris, Firmin-Didot et C$^{ie}$, 1880.

Sur la valeur historique et sur la valeur littéraire des *Mémoires* du sire de Joinville, tout a été dit.

Historien fidèle, Joinville l'a été, certes; il n'a rien celé, ni de ce qui touchait le saint roi, ni de ce qui le tôuchait lui-même; il n'a passé sous silence ni « les durtez que la royne Blanche fist à la royne Marguerite » ni sa propre douleur quand il fallut quitter le château de Joinville et ses « doulx enfants »; en toute franchise, il parle du mécontentement que montra Blanche de Castille lorsqu'elle apprit la résolution du roi de se croiser, du « grand duel » qu'elle mena « comme si elle veist son fils mort »; et tout aussi franchement il rend l'impression d'effroi que lui causent la vaste mer et le péril inconnu qu'il affronte quand les nefs étant closes et les portes étoupées, on quitte la terre au chant du *Veni creator*, quand « l'on se dort le soir là on ne sait se l'on ne se trouvera au fond de la mer au matin ».

Pour ignorer l'art d'ordonner une histoire, d'en distribuer les différentes parties, il n'en est pas moins un littérateur dans toute l'acception du mot, un littérateur très délicat. Ce n'est pas en vain qu'il a vécu à la cour de Thibaut IV de Champagne, le poète de gentil savoir et de gaie humeur; ce n'est pas en vain que, devant les années qu'il commença de vivre et de fleurir, l'Europe a connu l'Asie, le Nord a vaincu le Midi. A quatre-vingts ans, — il a déjà atteint cet âge avancé quand, à la prière de la reine, il commence de dicter sa chronique du roi très chrétien, — il se plaît à revoir, avec les yeux d'un jeune poète, les faits qu'il va raconter; il les grandit? il les embellit? Non, il les rêvait grands, il les rêvait beaux. Pour servir son imagination, il se complaît, sans s'en douter peut-être, à choisir, à assembler des mots qui puissent faire que sa phrase sonne gentiment comme sonnent les vers d'un troubadour toulousain.

Les *Mémoires* de Jean, sire de Joinville, sont et demeurent un monument de la littérature française au xiii$^e$ siècle.

C'est le texte du manuscrit de la Bibliothèque nationale, n° 267, fonds du roi, connu sous le nom de *Manuscrit de Bruxelles*, que M. Francisque Michel reproduit en l'éclairant, à de certains endroits, par une comparaison avec celui d'un autre manuscrit du supplément au fonds du roi, n° 205, généralement cité sous le nom de *Manuscrit de Luynes*. Tous les mots difficiles du texte, ainsi illustré, sont expliqués sobrement, et des notes historiques dispensent le lecteur de recourir aux dictionnaires.

MM. Firmin-Didot et C$^{ie}$ ont donné des *Mémoires* de Joinville une édition populaire que les érudits ne seront pas les derniers à accueillir très favorablement.

F. G.

**Histoire élémentaire de la littérature française depuis l'origine jusqu'à nos jours,** par Jean Fleury, lecteur en langue française à l'université impériale de Saint-Pétersbourg. 1 vol. in-12, Paris, E. Plon et C$^{ie}$, 1880.

Ce livre est l'édition française d'une histoire de notre littérature écrite à l'usage des écoles russes.

L'ouvrage original recommandé, en Russie, par le comité scientifique du ministère de l'instruction publique, est très généralement adopté là-bas, et nous

le croyons très propre, en effet, à faire connaître aux jeunes étrangers, qui étudient notre langue, l'étendue de nos richesses littéraires.

M. Jean Fleury a pensé que son *histoire* pouvait n'être pas inutile dans son pays même. Inutile, elle ne le sera pas, bien que nous en possédions de meilleures et de plus complètes. A la considérer comme un simple catalogue analytique de nos œuvres littéraires, classées méthodiquement par genre et par époque, nos enfants pourront la lire avec quelque profit et, après l'avoir lue, ils pourront s'en servir encore ainsi que d'un memento. F. G.

**Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne,** par le R. P. Fray Bernardino de Sahagun, traduite et annotée par D. Jourdanet et Remi Siméon. 1 vol. grand in-8° de lxxix 898 p., avec carte et gravures. Paris, Masson, 1880.

L'auteur de ce livre est un moine franciscain espagnol qui, parti comme missionnaire au Mexique, en 1529, huit ans après la prise de Mexico, devint professeur au collège de cette ville et rédigea en mexicain, puis en langue espagnole, l'histoire du peuple qu'avait conquis Cortez. D'une importance considérable les écrits de Sahagun sont les seuls documents qui puissent être consultés pour connaître l'histoire du Mexique avant la conquête espagnole.

« Le mérite réel de l'œuvre entier de Sahagun, nous dit l'un de ses traducteurs, résulte des occupations continuelles de sa vie et de l'ensemble de connaissances qui en a été la suite. Le théâtre principal où s'exercèrent ses aptitudes et son zèle fut le collège fameux de Santa-Cruz, installé à Tlatelolco, sous le généreux patronage du vice-roi don Antonio de Mendoza, dès les premières années qui suivirent la conquête du Mexique... Ce fut au milieu des occupations destinées à instruire les indigènes que Sahagun recueillit lui-même les éléments d'instruction qui lui permirent de rédiger, en langue mexicaine et, comme il le dit dans sa préface, sous la dictée des lettrés et des vieillards du pays conquis, les douze livres formant un corps d'ouvrage composé dans le but d'éclairer ses coreligionnaires sur la religion, les coutumes et le passé des Indiens de la Nouvelle-Espagne. »

Oubliée pendant deux siècles dans la bibliothèque royale de Madrid, l'œuvre du savant moine n'a eu jusqu'ici que deux éditions : celle de l'éditeur mexicain Bustamente, contenant d'assez graves erreurs matérielles et celle de lord Kingsborough, insérée dans le sixième volume des *Antiquités mexicaines* (Londres, 1830). Aujourd'hui, MM. Jourdanet et Siméon nous donnent la première traduction de cet ouvrage qui, nous l'avons dit plus haut, ne compte pas moins de douze livres. Le premier traite des dieux et des déesses qu'adoraient les indigènes ; le second, des fêtes qu'on célébrait en leur honneur; le troisième, de l'immortalité de l'âme; le quatrième, de l'astrologie judiciaire; le cinquième, des augures sur lesquels les Indiens s'appuyaient pour prédire l'avenir; le sixième, de la rhétorique et de la philosophie morale; le septième, de la philosophie naturelle; le huitième, des hauts personnages, de leurs coutumes et de leurs manières de gouverner la chose publique; le neuvième, des marchands et des artisans; le dixième, des vices et des vertus des Indiens ; le onzième, des produits du sol; le douzième a pour titre : la Conquête du Mexique.

Le plus intéressant de ces livres est assurément le sixième, qui renferme la rhétorique, la philosophie morale et la théologie du peuple mexicain. Bien qu'il reconnût de nombreuses divinités, il était monothéiste, croyait à l'immortalité des âmes et entourait la mort d'idées philosophiques qui témoignent de ses aspirations à une vie future.

Nous venons de décrire succinctement l'œuvre de Sahagun; quant à la traduction française qui vient d'en être faite, nous pensons que les noms de MM. Jourdanet et Remi Siméon sont un sûr garant du succès de l'ouvrage. Très versé dans l'histoire du Mexique, M. Jourdanet, auteur de divers livres sur la climatologie de ce pays, nous a déjà donné une excellente traduction de la *Chronique* de Diaz del Castillo; quant à M. Siméon, ses travaux le placent au premier rang de nos linguistes. Déjà connu par son édition de la grammaire du P. André de Olinos, il pouvait mieux que personne expliquer les passages obscurs du livre de Sahagun et différents termes de la langue *nahualt* ou indienne dont on ne savait pas encore la signification.

Ajoutons que le livre de MM. Jourdanet et Siméon vient fort à propos, au moment où la France renoue avec le Mexique des relations trop longtemps interrompues. G. F.

**Histoire de l'esclavage ancien et moderne,** par A. Tourmagne. 1 vol. in-8°. Paris, librairie Guillaumin et C^ie^, 1880.

Dans son *Histoire de l'esclavage dans l'antiquité*, M. Wallon n'a étudié qu'en Grèce et à Rome l'institution dont M. Tourmagne signale la présence à toutes les époques de l'histoire, chez tous les peuples, sauf au Pérou, dont les anciens habitants méritaient d'autant moins d'être réduits en esclavage par les Espagnols, sinon plus barbares, assurément plus cruels, que c'est le seul peuple du monde chez lequel cet abus de la force ne fut jamais pratiqué auparavant.

Dans l'Inde, l'esclavage prend une forme particulière : le classement des populations opprimées en castes avilies, — état de choses pire que la servitude, car les Soudras, par exemple, *créés dans le but de servir les brahmes*, ne peuvent pas être affranchis. Au-dessous d'eux, dans une condition plus déplorable encore, végètent les Chaudalas ou Parias. Ils ne peuvent ni communiquer avec d'autres que ceux de leur caste, ni rendre de services, ni habiter dans les villes, ni s'y rendre pendant le jour. Leur vue seule est une souillure. Ils ne doivent pas se servir de la main droite, d'où l'habitude d'écrire de droite à gauche, genre d'écriture que n'ont cessé de pratiquer l'Arabe et l'Hébreu, dont les ancêtres, sous le

coup de pareilles vexations, abandonnèrent leur patrie et commencèrent tant de migrations vers les rives de l'Euphrate, du Tigre et de la Méditerranée.

La révolution religieuse connue sous le nom de bouddhisme et les protestations de Zoroastre mirent fin au régime des castes dans tous les pays qui environnent la péninsule de l'Hindoustan, que ce chancre terrible continua de ronger.

Les fellahs de l'Égypte, les multitudes asservies par les Hébreux, selon les ordres de Jéhovah, les Pélasges accomplissant dans la captivité des monuments qui subsistent encore, les héros de l'*Iliade* abusant du droit de la force, la Grèce corrompue et avilie, Rome tremblant au bruit des révoltes des Ennus, des Salvius et des Spartacus, quels enseignements pour le penseur !

Avec les progrès de la philosophie, et non par suite de la propagation du christianisme, une aurore plus clémente se lève. Au lieu d'un Caton, qui veut qu'on laisse périr l'esclave vieux ou malade qu'on ne peut même plus revendre, un sage sur le trône, Marc-Aurèle, d'autres empereurs plus désavantageusement connus, Auguste, Claude, Dioclétien, améliorent le sort des esclaves. Avec Constantin les rôles changent : de persécuteurs les païens deviennent persécutés. Vainement, à Byzance, retentit la voix de saint Jean Chrysostome, 200,000 Goths, capturés par Hélicon, le dernier général de l'empire, sont vendus à un prix dérisoire. On sait par la touchante histoire d'Attale que les Francs et les Gallo-Romains possédaient des esclaves. Dom Calmet nous enseigne que la servitude était commune en Lorraine aux XIe et XIIe siècles, et qu'à cette époque encore on vendait et léguait par testament les esclaves avec leurs enfants.

Toutefois la tendance du moyen âge fut de convertir l'esclavage en servage. Au XVe siècle enfin, l'émancipation était à peu près définitive en Europe quand les Espagnols conçurent la funeste pensée d'exporter en Amérique, pour y suppléer les Indiens décimés par la conquête et les cruautés de leurs oppresseurs, les nègres de l'Afrique, cette terre classique de la servitude.

Le mal désola donc le globe avec plus de cruauté que jamais. Il fallut les généreux efforts de la Convention, annihilés pendant un demi-siècle par l'effet d'un décret de Napoléon Ier, le mouvement d'opinion qui se forma dans la nation anglaise de 1808 à 1834, les propositions de MM. Passy, de Broglie, Schœlcher, et la guerre de la sécession aux États-Unis, pour que, malgré la casuistique intéressée de prêtres peu évangéliques, la cause de la liberté individuelle fît enfin dans les deux mondes ce pas décisif qui restera à l'honneur du XIXe siècle.

Tout n'est pas fait cependant : la traite s'exerce encore en Afrique, où elle a conservé trois courants : l'un se dirige vers le Brésil et Cuba, un autre vers la Perse ou l'Arabie, et le troisième vers l'Égypte et la Turquie. L'Orient comprend, il est vrai, l'esclavage autrement que l'avare Amérique. « La domesticité s'y confond avec la famille, et celle-ci avec la domesticité. L'esclave mange à la table du maître, s'assied à côté de lui sur les divans, fume sa pipe et panse ses chevaux. Elevés dans la même ignorance, celui qui doit servir et celui qui doit commander se ressemblent. Les nobles d'Orient étonneraient Figaro. Tous les maîtres sont dignes d'être valets. »

En résumé, ce qui ressort de plus clair des considérations aussi sévères que justes et bien appuyées exposées par M. Tourmagne, c'est que ce n'est nullement au christianisme, comme on l'a répété bien souvent, qu'il faut attribuer les succès obtenus dans l'œuvre d'émancipation universelle accomplie tant au nom de la philosophie et par l'effet de l'adoucissement des mœurs que dans l'intérêt bien entendu des sociétés. H. G.

**Le chant de guerre pour l'armée du Rhin,** ou *la Marseillaise.* — Paroles et musique de *la Marseillaise.* — Son histoire ; contestations à propos de son auteur ; imitations et parodies de ce chant national français, par LE ROY DE SAINTE-CROIX. Strasbourg, Hagemann et Cie, 1880, gr. in-8°.

Cet ouvrage contient un curieux fac-similé de la première édition de *la Marseillaise,* imprimée chez Ph.-J. Dannbach, à Strasbourg et dédiée au maréchal Lukner (*sic*). Il est en outre orné de planches de musique, de portraits de Rouget de Lisle, etc. Il est luxueusement établi et son exécution typographique fait honneur aux éditeurs.

Ceci dit, on est bien forcé d'avouer que ce n'est pas un livre, que les matières n'y sont ni classées méthodiquement, ni digérées, ni même rédigées. C'est une simple collection de ce qui a paru sur *la Marseillaise* et sur son auteur, depuis la Révolution jusqu'à nos jours; tout est reproduit pêle-mêle, impartialement et sans critique, lettres, mémoires, documents contemporains, aussi bien que les entrefilets des journaux les plus récents. On ne sait vraiment pas pourquoi il y a un nom d'auteur, ni ce que M. Le Roy de Sainte-Croix peut bien signer dans un volume uniquement composé d'extraits détachés. Aux fleurs qu'il nous donne il n'a même pas fourni *le fil à les lier.*

Quoi qu'il en soit, des publications de ce genre, faites à Strasbourg, sont un symptôme. Elles montrent avec quelle vitalité le cœur français bat encore là-bas. Les éditeurs, MM. Hagemann et Cie, nous présentent ce livre comme le commencement d'une collection alsacienne, qui sera en même temps et par conséquent française. Nous les félicitons chaudement de leur généreuse initiative, et ils peuvent compter que la sympathie de leurs frères de France ne leur fera pas défaut. B.-H. G.

**Histoire des enseignes d'hôtelleries, d'auberges et de cabarets,** par M. BLAVIGNAC. In-18. Genève, Grossey et Tremblay, 1879.

Charles Nodier avait deux distractions préférées, lire les enseignes et écouter les parades de la foire. Au fond n'est-ce pas même chose ? La parade est

l'enseigne ; c'est un progrès sur cette enseigne muette, qui se variant en vain de mille façons différentes, restait forcément condamnée à l'uniformité, à la monotonie. Mais la parade qu'est-elle à côté de la réclame, à côté de l'enseigne écrite ? Ah ! voilà le superlatif du génie, et les découvertes de la science moderne n'eussent-elles abouti à autre chose, l'humanité serait assez payée de tant d'efforts et de travaux. Les industriels du temps passé avaient beau donner à leurs enseignes les proportions les plus gigantesques ou les formes les plus imprévues ; vainement offraient-ils au passant, pour attirer son attention, des animaux vivants employés aux occupations les plus contraires à leur nature, des ânes jouant de la lyre, des truies filant une énorme quenouille ; vainement surmontaient-ils leur porte d'entrée d'un de ces rébus, d'un de ces calembours en action, plus recherchés encore de nos pères que des lecteurs de nos journaux illustrés ; vainement même avaient-ils à leur porte un de ces aboyeurs chargés de crier le prix du vin et de la viande, comme dans le fabliau des *Rois aveugles de Compiègne,* et comme on en voit encore devant nos bazars modernes. Le client s'arrêtait un moment, souriait et passait. L'enseigne du journal le force à entrer, elle sait le moyen de porter la conviction dans son esprit, de triompher de sa résistance par toutes les belles promesses qu'elle lui fait. Puis l'enseigne du journal a une autre supériorité, c'est de prêter secours à des gens qui n'auraient pu user d'elle sous une autre forme, avocats, médecins, hommes politiques, auxquels l'enseigne est plus indispensable encore qu'aux hôteliers et aux marchands de bretelles, parce qu'ils font des promesses plus hyberboliques. Jusqu'à ce jour ils avaient dû y renoncer, ne pouvant se servir des moyens existants : voyez-vous à la porte de M. Lachaud un tableau représentant Marie Bière tombant aux pieds de son avocat ; voyez-vous devant la grille du prince Napoléon une toile sur laquelle on aperçoit les Français défilant tour à tour, tenant un poulet d'une main, une bourse d'or de l'autre. C'était bon pour ce barbare de Rienzi d'avoir recours à ce mode primitif de réclame et de hisser sur le Capitole des transparents destinés à rappeler au peuple romain son antique liberté. Tout cela est changé, le journal est devenu la véritable, la seule enseigne, enseigne politique, financière, littéraire ; enseigne un peu changeante, dans le genre des enseignes instantanées qui amusent les curieux du boulevard, mais le public ne s'en plaint pas, il aime le kaléidoscope et la lanterne magique.

C'était le cas ou jamais de faire l'histoire de l'ancienne enseigne, au moment où elle va disparaître ; c'est ce qu'a entrepris M. Blavignac. Après les travaux de Nodier, du comte de Ris, de Delvau, d'Édouard Fournier, de Victor Fournel et de tant d'autres esprits ingénieux, qui ont fouillé jusqu'aux moindres recoins de la cité parisienne, il restait peu de chose à dire. Néanmoins l'auteur a pu rajeunir quelque peu son sujet, en l'étudiant spécialement au point de vue de la ville de Genève, ce qui lui donne une sorte d'intérêt local. Puis en donnant à son livre la forme du dictionnaire, en examinant tour à tour les principaux emblêmes qui ont servi d'enseignes et en cherchant les causes de leur origine, de leur développement et de leur décadence. Car il en est des enseignes comme de toutes les choses humaines : les événements leur donnent un moment de vogue pour les reléguer ensuite dans un éternel oubli. Où trouver aujourd'hui des hôtelleries portant pour enseignes *l'Image de Notre-Dame, le Pélican, l'Image Saint-Martin,* ou le *Signe de la croix,* figuré par un cygne portant une croix ; les sujets eux-mêmes, aussi bien que la façon de les mettre en relief, sont passés de mode, et c'est tout au plus si dans la ville de Carouge on trouverait un aubergiste assez osé pour faire revivre l'enseigne classique de cette cité : *au K rouge.* Le mot *ange* donne un exemple frappant des vicissitudes qui ont marqué l'existence des enseignes ; pendant longtemps cette enseigne fut une des plus populaires, le souvenir de l'ange accompagnant Tobie semblait promettre aide et protection au voyageur ; on le trouvait à Genève aussi bien qu'ailleurs. Le lendemain du jour où la réforme se fut établie à Genève, un magistrat zélé fit enlever cette enseigne comme scandaleuse ; en 1792, le Comité de salut public raya le nom de *saint* de nos rues et de nos calendriers. Aussi l'histoire de l'enseigne résume-t-elle notre histoire religieuse, politique, industrielle. Consultez, par exemple, le mot *arquebuse,* vous y verrez un tableau en raccourci de l'art moderne militaire. L'arc est le premier à figurer sur les enseignes ; viennent ensuite l'arbalète, l'arquebuse, le canon, la couleuvrine, le fusil et la carabine ; et ces enseignes sont nombreuses dans un pays qui compte tant d'adroits tireurs, tant d'illustres buveurs. Seuls le chassepot et la mitrailleuse brillent par leur absence, mais les Suisses ne figuraient ni à Mentana, ni à Sedan. M. Blavignac s'est borné aux enseignes d'hôtelleries et de cabarets, c'est-à-dire à la classe qui en avait le plus besoin ; elle devait varier d'autant plus le choix de ses emblêmes, qu'elle n'avait pas, comme la plupart des autres corporations, un saint qui fût à lui seul une enseigne parlante.

Les hôteliers sont comme les huissiers ou les agents de change, ils ne comptent pas un saint des leurs dans le royaume du ciel ; la raison s'en trouve dans une anecdote rapportée dans la vie de saint Vincent Ferrier. Un aubergiste étant venu le trouver et le priant de prêcher contre ses concitoyens qui venaient boire son vin et ne le payaient pas : « Montrez-moi votre vin, lui dit-il ; puis étendant son scapulaire ; versez-le là-dessus, continua-t-il, mon scapulaire a la singulière propriété de n'être mouillé que par l'eau, si votre vin n'en contient pas, il restera intact. » A peine les premières gouttes versées, le scapulaire était trempé. Aussi nos pères, un peu satiriques de leur nature, disaient : *A bon vin point d'enseigne,* voulant indiquer par là qu'on ne pouvait pas annoncer ce qui n'était pas ; c'est ainsi que sous un tableau représentant une femme sans tête, ils mettaient : *A la bonne femme.* Mais tout cela est passé depuis longtemps, et l'on peut dire comme le prédicateur qui, parlant des moines chastes et charitables, avait grand soin d'ajouter : *in illo tempore.*

A. D.

# ÉDITIONS DE BIBLIOPHILES — LIVRES D'AMATEURS

**Nouvelles de Agnolo Firenzuola**. Paris, Isidore Liseux. 1 vol. in-16. — Prix : 10 fr.

On croit volontiers en France que le conte bien trouvé, leste et volontiers gaillard, est une création toute française. Pourtant, bien avant nos conteurs, les Italiens avaient recueilli ces récits qui, plus tard, repassèrent les Alpes et furent l'objet d'une sorte de libre-échange littéraire entre les deux nations.

La littérature italienne du XVI[e] siècle est donc utile à connaître pour apprécier et aimer nos grands auteurs qui, après l'avoir étudiée, n'ont pas laissé de s'en inspirer et d'y prendre, comme Rabelais, l'idée de chapitres entiers, ou, comme Molière, le canevas de plusieurs comédies.

A ce point de vue seul les efforts de M. Lisiux mériteraient l'éloge, si ses livres ne se recommandaient encore par leur gaieté de « haulte graisse ».

Les *Ragionamenti di Amore*, sous l'apparence de discussions mystiques ou métaphysiques, ne laissaient pas supposer qu'on y pût trouver « dix de ces petites histoires, courtes, courtes, et qui font décrocher les mâchoires à force de rire ». M. Bonneau a traduit, pour la première fois, ces nouvelles et les a fait précéder d'une substantielle étude sur Firenzuola.

Cette traduction n'est pas indigne du poète que Doni (Libraria) proclamait un « très beau génie, auteur d'œuvres très dignes », et que Paul-Louis Courier estimait un des maîtres de la longue toscane.

Le texte de l'original est reproduit avec une exactitude scrupuleuse. Cette fidélité, qui n'exclut ni l'aisance ni l'élégance, ne peut manquer d'apporter, selon le souhait de Fénelon, des mots ou des images dont le charme piquant et naïf rendra à notre langue un peu plus de saveur et de liberté. C. S.

**Le Roman comique,** par SCARRON. Préface de PAUL BOURGET. 3 vol. in-12, librairie des bibliophiles. — Prix : 35 fr.

Nous parlions récemment de la coquette bibliothèque artistique publiée par D. Jouaust, des richesses qu'elle contient depuis l'*Heptaméron* jusqu'au *Diable boiteux.*

Le *Roman comique* vient de s'ajouter à cette collection si prisée des amateurs avec une illustration hors ligne par François et Léopold Flameng, et une notice de Paul Bourget.

On sait que le *Roman comique* de Scarron ne se compose que de deux parties, et que l'auteur a laissé son œuvre inachevée. Plusieurs suites y ont été faites, dont la meilleure est celle que l'on désigne sous le titre de *Suite d'Offray*, bien qu'Offray n'en soit que l'éditeur, et que le nom de l'auteur demeure encore aujourd'hui inconnu.

Il s'en faut de beaucoup que la troisième partie du *Roman comique* puisse être comparée aux deux premières, tant pour l'invention que pour le style; c'est pourquoi l'éditeur a cru pouvoir, dans la répartition des gravures, se montrer plus généreux pour les deux premières parties, qui en offrent sept, tandis que la troisième n'en contient que deux.

Bien que le burlesque soit la note dominante du *Roman comique* et puisse être considéré comme en formant le caractère essentiel, le sentiment y a aussi sa large part, et l'on y trouve des délicatesses qui font un singulier contraste avec le ton général du récit. Aussi s'est-on attaché, dans le choix des sujets, à reproduire, proportions gardées, cette double face de l'œuvre de Scarron, et, tout en accordant au côté comique la part qui lui revenait légitimement, on a voulu mettre à leur place et montrer dans leur jour véritable ceux des héros du roman à qui l'auteur a donné des sentiments plus relevés.

Les scènes si mouvementées du *Roman comique* réclamaient un graveur à la pointe souple et brillante. On ne s'étonnera donc pas que l'éditeur se soit adressé à M. Léopold Flameng, qui pour ce travail a réclamé le concours de son fils, M. François Flameng. Ce dernier, que le prix du Salon désignait l'année dernière comme un de nos meilleurs peintres d'avenir, a dessiné les compositions du *Roman comique*, et son père les a reproduites avec cette habileté consommée qu'il met toujours si volontiers au service des éditions de nos auteurs classiques. Il convient aussi de féliciter M. Jouaust pour s'être adressé à M. Paul Bourget, comme préfacier de cette édition. M. Bourget est, parmi nos jeunes littérateurs, un de ceux qui ont le plus de sens critique et d'érudition. Il a écrit, en tête de cette édition du *Roman comique*, une préface à la fois sobre et brillante, dans une manière très personnelle, avec un jugement très original et très fier.

Cette dernière publication de la *Librairie des bibliophiles* se présente donc comme une œuvre hors ligne, que tous les auteurs posséderont à côté de tant d'autres éditions du *Roman comique*, curieuses à différents titres, mais peut-être moins complètes et luxueuses que celle dont nous venons de parler. UBI.

**Les Illustrations des vieilles villes,** par JULES ADELINE. Rouen, de l'imprimerie de Léon Deshays. 1 vol. in-4°.

Notre collaborateur Jules Adeline s'est fait une spécialité des publications d'art et d'archéologie normande. Il a tour à tour publié *les Quais de Rouen, Rouen disparu, Rouen qui s'en va, les Sculptures grotesques et symboliques* et dix autres ouvrages non moins curieux, qui ont tous été accueillis avec un succès mérité.

L'ouvrage que nous avons sous les yeux n'est, à proprement parler, qu'une plaquette d'une trentaine de pages; c'est l'impression en grande édition de luxe d'un *Discours de réception à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen,* prononcé par l'auteur le 17 décembre dernier, mais cette monographie succincte des illustrateurs des vieilles villes n'en a pas moins un vif intérêt pour tous les amateurs, artistes et bibliographes.

M. Jules Adeline, qui est aussi un aquafortiste distingué, a placé en tête de cet opuscule un frontispice à l'eau-forte, très humoristique et original qui complète à merveille la très belle impression de M. Léon Deshays. L. V.

**Dorci** ou *la Bizarrerie du Sort,* conte inédit par le marquis DE SADE, avec une notice par l'auteur. Paris, Chavaray. 1 vol. in-18 carré. — Prix : 10 fr.

Le marquis de Sade relève de la pathologie littéraire; son cas, curieux à étudier, a séduit déjà plusieurs critiques et bibliographes, et soyez assuré que le débat ne sera point de sitôt clos; car d'une part, notre époque est avide de l'étrange et recherche volontiers les causes des manifestations antiphysiques; tandis que d'autre part le sujet est encore assez vierge n'ayant point été traité par un littérateur doublé d'un médecin légiste, par un Tardieu ayant la puissance d'analyse d'un Balzac ou la clarté d'exposition d'un Michelet.-Janin, ce roi des superficiels, auquel il reste bien peu d'admirateurs sérieux dans la principauté démodée de sa critique, Janin, avec son aisance imperturbable, ne nous a donné que des contes à dormir debout sur le fameux et joli marquis. Le bibliophile Jacob et Gustave Brunet ont été les premiers à préciser la démence de l'auteur de *Justine* et à apporter des documents sur sa vie. Mais, je le répète, en dépit de l'excellente et très originale notice que M. Anatole France vient de publier en tête de *Dorci,* il reste beaucoup à dire encore sur cette grimaçante figure de l'apôtre du vice.

Dernièrement l'expérimental M. Zola, qui ignore totalement son histoire littéraire et les grostesques de cette histoire, a fait fausse route en abordant le marquis de Sade, comme il fera fausse route chaque fois qu'il lui prendra fantaisie de revenir dans le pays de la littérature rétrospective. Ce n'est donc pas le naturalisme qui dira le dernier mot sur cet antinaturel.

*Dorci,* que nous venons de lire, est une nouvelle vertueuse qu'auraient pu signer Ducray-Duminil, M. de Jouy ou M^lle^ de la Force. Le *sadisme* n'y perce point; le tigre y a perdu ses griffes. Ce petit conte, publié pour la première fois sur un manuscrit autographe signé, devait figurer dans un des quatre tomes des *Crimes de l'amour,* mais la fabulation était trop bénigne pour concorder avec le titre de ce recueil de fauves nouvelles, et *Dorci* fut relégué aux oubliettes d'où M. Anatole France et M. Charavay viennent de le retirer.

Cette publication, tirée à très petit nombre (269 y compris les papiers de choix), mérite de figurer dans les bibliothèques choisies. L'impression est faite par Motteroz sur fort papier à la cuve et le format carré en est charmant. Le grand défaut, puisqu'il nous faut user de franchise, se trouve dans l'eau-forte frontispice. Il n'y a là ni originalité de dessin, ni science de compositeur, ni talent de graveur, c'est un charbonnage vague contre lequel MM. Charavay feront bien de se tenir en garde à l'avenir. O. U.

**Les Abonnés de l'Opéra,** par ERNEST BOYSSE. Un beau volume in-8°, sur papier de Hollande, avec un frontispice et quatre planches à l'eau-forte. Paris, A. Quantin, éditeur. — Prix : 20 fr.

Sous ce titre la maison Quantin vient de publier un document plein d'intérêt pour l'histoire de notre grand théâtre de musique. C'est la liste complète, la liste officielle des abonnés à la veille de la Révolution. On y trouve le prix de location, le numéro de la loge, le nombre des places. Cette liste forme comme un tableau de la société élégante de l'époque; de toutes les aristocraties de la naissance, de l'épée, de la finance, de la magistrature, de la galanterie. L'éditeur de ce document, M. Ernest Boysse, ne s'est pas borné à une sèche nomenclature. Il a consacré une notice à chacun de ses abonnés, s'appliquant surtout à reproduire, d'après les journaux, les almanachs, les mémoires du temps, les anecdotes qui convenaient à ce milieu de luxe et de plaisir. On y trouvera des détails piquants sur les demoiselles à la mode, notamment sur la célèbre Duthé qui occupait alors les chroniques de son luxe et de ses aventures. Après la liste des abonnés vient celle des entrées gratuites, comprenant les auteurs, musiciens et librettistes de l'Opéra, les fonctionnaires de la maison du roi et de la ville de Paris, les acteurs retirés et un grand nombre d'autres personnages qui, à des titres divers, jouissaient de cette faveur très enviée. Le volume, de trois cent soixante pages, est imprimé avec le soin et l'élégance qui distinguent tout ce qui sort des presses de M. Quantin. Il est orné d'un charmant frontispice et de quatre portraits reproduits d'après des gravures du temps, ceux de M^lles^ Maillard, Duthé et Sophie Arnould, et celui du ténor Jelyotte. Il prendra sa place dans les bibliothèques d'amateurs à côté de ceux que M. Quantin a déjà publiés sur l'histoire des mœurs et de la littérature au XVIII^e^ siècle.

C. C.

# GAZETTE BIBLIOGRAPHIQUE

## DOCUMENTS OFFICIELS

*19e réunion des délégués des Sociétés savantes en 1881.*

Le Président du Conseil, Ministre de l'instruction publique et des beaux-arts,

Sur la proposition du Comité des travaux historiques et des Sociétés savantes,

Arrête :

Article premier. — La distribution des récompenses accordées aux membres des Sociétés savantes, tant des départements que de Paris, aura lieu à la Sorbonne le samedi 23 avril 1881, à deux heures précises.

Art. 2. — Les mercredi 20, jeudi 21 et vendredi 22 avril, des lectures ou des expositions verbales seront faites à la Sorbonne par les membres des Sociétés savantes.

Fait à Paris, le 8 février 1881.

JULES FERRY.

*Commission des voyages et missions.* — M. le lieutenant-colonel Perrier, membre de l'Institut, est nommé membre de la Commission des voyages et missions scientifiques et littéraires.

L'Académie des sciences morales et politiques vient d'arrêter le programme de ses différents concours pour le prix du budget en 1883, et les prix Odilon Barrot en 1883 et 1884. Pour le prix du budget en 1883, l'Académie propose le sujet suivant : « Histoire de l'enseignement du droit avant 1789. » Terme du dépôt des mémoires, 31 décembre 1882. Pour le prix Odilon Barrot de 1883, l'Académie propose la question suivante : « Exposer les traits principaux des différents systèmes d'organisation municipale et départementale en France depuis 1789, et les comparer aux institutions analogues à l'étranger. » Terme du dépôt des mémoires : 31 décembre 1882.

*Académie des sciences morales et politiques (19 mars).*

Prix Bordin. — M. Caro, au nom de la section de morale, propose et l'Académie accepte, pour le prix Bordin en 1882, le sujet suivant : « Examen critique des principes sur lesquels reposent les théories désignées de nos jours sous le nom de *sociologie*. Y a-t-il dans ces théories quelque chose de nouveau qui les distingue soit de la morale sociale, du droit naturel ou de la science politique, soit de l'économie politique etc. ? Contiennent-elles des éléments qui puissent être considérés comme acquis et incorporés à la science philosophique ? » Terme du dépôt des mémoires : 31 décembre 1882.

## FACULTÉ DE DROIT DE PARIS.

PRIX DU COMTE ROSSI. — CONCOURS DE 1883.

*Législation civile.*

Exposer, comparer et apprécier les règles établies « par le droit romain, le droit français ancien et moderne et les principales législations étrangères pour « la protection des intérêts moraux et pécuniaires des « mineurs ». La Faculté désire une étude d'histoire du droit et de droit comparé sur l'étendue et les effets de l'incapacité qui résulte, pour le mineur, de la faiblesse de l'âge et sur les mesures prises pour suppléer à cette incapacité. Elle demande que les concurrents, sans descendre dans le détail des controverses d'application, exposent les systèmes législatifs et les théories juridiques dans leurs données fondamentales, en insistant sur la sécurité plus ou moins grande qui en résulte pour les intérêts qu'il s'agit de sauvegarder, sur les avantages ou les inconvénients que peuvent présenter les garanties de divers ordres imaginés par la loi au profit des mineurs. L'attention des concurrents doit se porter d'ailleurs sur tous les mineurs, qu'ils soient ou non en tutelle.

*Droit Constitutionnel.*

Du pouvoir législatif en France depuis l'avènement de Philippe le Bel jusqu'en 1789. — Les concurrents auront à rechercher à qui appartient en droit et par qui fut exercé en fait le pouvoir législatif. Leur attention devra se porter principalement sur les points suivants : 1° Quelle était, à l'avènement de Philippe le Bel, l'autorité attachée aux ordonnances royales ? Quel était le pouvoir des seigneurs en matière législative ? 2° Comment et dans quelle forme se développa l'exercice du pouvoir législatif par la royauté ? 3° Quels furent les droits reconnus aux états généraux ou réclamés par eux en matière législative ? Dans quelle mesure participèrent-ils, en fait, à l'exercice du pouvoir législatif par la royauté. 4° Même question en ce qui concerne les parlements. Les concurrents auront, en outre, à étudier la matière des arrêts de règlement. 5° Quelles furent, sur le pouvoir législatif, les principales théories émises en France au cours du XVIIIe siècle et quels furent les vœux exprimés dans les cahiers des états généraux en 1789.

Les mémoires devront être déposés au secrétariat de la Faculté, au plus tard le 31 mars 1883. La valeur de chacun des prix est de 2,000 fr.

La Société de linguistique de Paris a constitué ainsi son burea pou r l'année 1881 : MM. Gaidoz, président; Louis Leger, d'Arbois de Jubainville, vice-présidents; Michel Bréal, secrétaire; Louis Havet, secrétaire-adjoint; Philippe Berger, trésorier; Malvoisin, biblio-

thécaire ; Bergaine, Egger, Moivat, G. Paris, Renan, membres du Comité de publication.

La Société des études historiques a mis en concours (prix Raymond) pour l'année 1882 les deux questions suivantes : 1° Quelle était la situation des paysans au xvi[e] siècle, du règne de François I[er] jusqu'à la mort de Henri IV (1,000 fr.)? 2° Histoire des principautés danubiennes depuis l'invasion des Turcs jusqu'au traité d'Unkiar-Skelissi (1,000 fr.). Les mémoires doivent être adressés, avant le 1[er] janvier 1882, à M. le comte de Bussy, rue Gay-Lussac, à Paris.

L'Académie Stanislas de Nancy proroge au 31 décembre 1881 le concours sur la question suivante : De la condition des classes agricoles et industrielles en Lorraine jusqu'à la réunion de cette province à la France, en 1766.

Le prix est d'une valeur de 1,000 francs.

L'Académie royale d'histoire de Belgique a mis au concours les sujets suivants : 1° Étude sur l'organisation des institutions charitables en Belgique au moyen âge et jusqu'au xvi[e] siècle ; 2° Exposer, d'après les sources classiques et orientales, l'origine et le développement de l'empire mède. Le prix, pour chacune de ces questions, est une médaille d'or de 800 fr. Les manuscrits doivent être remis avant le 1[er] février 1882.

## PUBLICATIONS NOUVELLES

Le tome XV de la *Correspondance littéraire* de Grimm, Diderot, Raynal et Meister, mis en vente récemment par la librairie Garnier frères, est l'un des plus importants de la collection. On y suit le progrès des idées que la Révolution n'allait pas tarder à faire triompher et qui se manifestaient journellement dans les brochures, les estampes et surtout au théâtre. Signalons aussi une curieuse notice sur le baron d'Holbach, accompagnée de notes renfermant des documents tout à fait inédits.

Le tome XVI et dernier de cette belle publication est sous presse et sera livré avant peu aux souscripteurs; il renfermera une table générale dressée avec le plus grand soin.

L'Imprimerie nationale vient de publier seulement aujourd'hui, en 1881, le Rapport de M. Martinet sur l'imprimerie et la librairie à l'Exposition de 1878.

La librairie Quantin annonce un nouvel ouvrage de M. Champfleury, la *Bibliographie céramique*, un fort volume in-8°, contenant la nomenclature analytique de toutes les publications faites en Europe et en Orient sur les arts céramiques depui le xvi[e] siècle jusqu'à nos jours.

Le poste de conservateur du musée de Sèvres conduisait naturellement M. Champfleury à entreprendre un de ces importants et utiles travaux semblables à ceux que répand l'administration du South-Kensington. Enregistrement analytique de tous les ouvrages publiés par les divers peuples, manuscrits et ouvrages rares sur la céramique signalés dans les bibliothèques nationales ou privées, indication d'ouvrages contenant des renseignements sur l'art céramique et sa fabrication, mémoires archéologiques non mis dans le commerce, tout a été enregistré et étudié pendant neuf ans par M. Champfleury, avec l'attention, le soin, la patience, qui sont le caractère de ses ouvrages d'érudition.

M. Plihou, éditeur à Rennes, vient de publier une *Bibliographie de la Bretagne*, ou catalogue général des ouvrages historiques, littéraires et scientifiques parus sur la Bretagne, avec la liste des Revues publiées en cette province.

Cet ouvrage, dû à la plume de M. F. Sacher, est tiré à cinq cents exemplaires.

M. Albert Babeau vient de terminer un travail remarquable, tiré tout entier de documents d'archives inédits, sur les séjours des *Rois de France à Troyes au* xvi[e] *siècle*. Quatre chapitres sont relatifs à Louis XII, François I[er], Henri II et Charles IX, et un cinquième aux gouverneurs de Champagne. Quant à Henri IV, M. Babeau a déjà consacré une monographie spéciale à son séjour à Troyes.

M. Tamizey de Larroque, qui étudie depuis longtemps la vie de l'érudit Peiresc, recueille avec soin toutes les lettres qui lui ont été adressées. Il donne aujourd'hui en brochure, après les avoir publiées dans la *Revue de Marseille et de Provence*, vingt et une lettres de *César Nostradamus*, le fils de Michel Nostradamus, à la fois médiocre poète et piètre historien. Ces lettres sont fort amusantes et curieuses pour l'histoire littéraire du xvii[e] siècle.

M. Bonnardot vient de publier à la librairie Champion, sous ce titre : *Gilles Corrozet et Germain Brice*, une description en partie nouvelle de 19 éditions des *Antiquités de Paris* et de 9 éditions de la *Description de Paris*.

On a livré à l'Imprimerie nationale le texte d'un nouveau volume faisant suite aux publications des travaux historiques du ministère de l'instruction publique. Ce volume contiendra un grand nombre de lettres inédites du cardinal de Richelieu, qui sont impatiemment attendues par les historiens.

La maison Lorentz de Leipzig vient de commencer la publication d'une bibliographie slave générale.

La maison Engelmann de Leipzig vient de mettre en vente la première livraison de la huitième édition de la *Bibliotheca scriptorum classicorum*. Cette bibliographie comprend les diverses éditions de même que toutes les études concernant les auteurs grecs et latins faites depuis 1700 jusqu'en 1878.

M. Nicholson vient de publier en Angleterre une collection de proverbes gasétiques.

La princesse Élisabeth de Roumanie vient de recevoir les premiers exemplaires d'un recueil de poésies roumaines qu'elle a traduites en allemand et qui ont étéédités par un libraire de Leipzig.

La traduction est, dit-on, aussi fidèle qu'élégante. L'auteur a choisi en allemand le mètre le plus propre à rendre le rythme mélodique des poètes roumains.

L'ouvrage est signé de cet emblématique pseudonyme : Carmen Sylva.

## PUBLICATIONS ANNONCÉES
### OU EN PRÉPARATION

M. Deschamps de Pas entreprend la publication d'un grand *Dictionnaire historique du Pas-de-Calais*, qui comprendra environ treize volumes.

M. Paul Albert va prochainement faire paraître deux volumes. Le premier, divisé en deux parties, comprendra des études sur les principaux poètes du XIXe siècle, depuis André Chénier jusqu'à V. Hugo, et des poésies dont la publication a été confiée à M. Sully Prudhomme qui écrira une préface. Le second, qui traite des origines du romantisme, est le résumé des cours faits par M. Albert depuis 1878 au collège de France.

L'*Athenæum* (de Londres) annonce la très prochaine publication du « premier des manuscrits Talleyrand ». Ce premier manuscrit contiendrait la correspondance de Talleyrand avec Louis XVIII pendant le Congrès de Vienne. Il paraîtra simultanément à Londres et à Paris.

M. le chanoine Bourke, déjà connu par son ouvrage sur l'origine aryenne de la race et du langage gaëliques, prépare une histoire d'Irlande.

On va publier, en Autriche, le manuscrit, récemment découvert, du livre de l'empereur Maximilien Ier qui porte le titre de *Freytal*. C'est une description poétique et une glorification des tournois.

Le directeur des archives de Moscou, M. Buhler, va faire paraître la première partie des *Documents des archives de Moscou :* c'est la suite de la publication faite pour le prince Obolenski. Elle renferme nombre de mémoires et documents intéressant l'histoire de France.

On annonce la publication, à Saint-Sébastien, d'un chansonnier basque avec un vocabulaire en trois langues.

L'ouvrage paraîtra simultanément à Madrid, Paris, la Havane et Londres.

M. Élie Berger prépare la publication de 8,600 documents, pour la plupart inédits, tirés des archives du Vatican. Ces documents sont relatifs au pontificat d'Innocent IV.

## NOUVELLES DIVERSES

*Le Christ au Vatican.* — Dans son courrier de Belgique du mois dernier, notre correspondant Degeorge, sur la foi d'une préface mise en tête du *Christ au Vatican*, publiée récemment à Bruxelles par l'éditeur Kistemaeckers, écrivait que Victor Hugo n'avait point protesté contre l'attribution qui lui fut faite de cette œuvre aussi médiocre que malveillante.

C'est là une erreur que nous devons relever en dénonçant la supercherie à nos lecteurs; Victor Hugo, à plusieurs reprises, tout dernièrement encore dans une lettre au *Rappel*, a protesté vivement contre cette ridicule attribution, et l'éditeur Hetzel, dans un avertissement à l'édition des *Châtiments*, s'exprime ainsi au sujet de cet opuscule : « La spéculation en était venue même à ce point de vendre, sous le nom de Victor Hugo, des rapsodies telles que le *Christ au Vatican*, quelques contrefaçons des *Châtiments* portant cet appendice inepte. »

*Le Livre* devait à la vérité, à ses lecteurs et surtout au génie de Victor Hugo, de déchirer la noble étiquette qui ne recouvre que pour mieux duper les ignorants, une vilaine œuvre de contrebande.

On prépare en ce moment, au ministère de la marine, un catalogue des archives du ministère. Lorsqu'il sera prêt, il sera mis à la disposition du public, et les archives seront ouvertes à qui voudra les consulter.

Toute l'histoire navale de la France, l'histoire de nos colonies, de nos ports et de nos provinces maritimes, pourra ainsi être étudiée de plus près à ces sources originales.

La presse s'est fort occupée, ces derniers temps, des archives de ce ministère et nous croyons devoir insérer ici la lettre adressée au directeur du journal *le Siècle* au sujet de ces archives.



*L'Imprimerie nationale et la première République.* — Quelquefois, dit le *Gutenberg-Journal*, l'histoire comporte de curieux enseignements et il est piquant de voir comment en l'an V on traitait l'Imprimerie de la République. C'est un curieux rapprochement à faire avec l'insatiable besoin de tout absorber, dont est dévoré de nos jours, pour arriver à produire plus cher et plus mal, l'important établissement de la rue Vieille-du-Temple que tout le monde est soi-disant nous envier.

Il est vrai que les imprimeries nationales, royales ou impériales des autres pays sont tellement remarquables sous tous les points de vue qu'elles sont absolument hors cause.

Lisez et vous conclurez aisément sans autres commentaires :

ARRÊTÉ DU DIRECTOIRE EXÉCUTIF
(21 brumaire an V).

Sommaire : *L'Imprimerie de la République n'imprimera plus les actes dont l'impression est, d'après la loi du 28 messidor an IV, à la charge du département de la Seine et du canton de Paris.*

Paris, le 21 brumaire an V de la République française, une et indivisible.

Le Directoire Exécutif, après avoir entendu le Ministre de la Justice;

Considérant que depuis la suppression de l'Imprimerie dite des Administrations nationales, celle de la République a continué le service des impressions qui se faisaient en la première, suivant l'usage qu'elle y a trouvé établi; mais que la classification faite par la loi du 28 messidor an IV, des dépenses qui doivent être respectivement supportées par le Trésor public et par les départements, nécessite des changements dans cet ordre de choses; qu'en effet, les articles 2 et 4 de la loi citée portent que les Dépenses d'administrations centrales, des corps judiciaires, de la police intérieure et locale, de l'instruction publique et des prisons, seront à la charge des départements sous le nom de « Dépenses d'administration », et qu'à compter du 1er vendémiaire an V, elles seront acquittées sur les produits qui seront affectés aux dépenses locales; que cependant, depuis le 1er vendémiaire dernier, le tribunal criminel du département de la Seine, le tribunal correctionnel, le bureau central et les municipalités du canton de Paris, ont continué d'envoyer à l'Imprimerie de la République les demandes d'imprimés qui leur étaient nécessaires, tels que registres, états, bons, bulletins, cartes de sûreté, jugements, etc., sur le motif que, n'y ayant pas encore de fonds faits pour les dépenses locales, leur service serait exposé à manquer sans le secours de l'Imprimerie de la République; mais que le Ministre de la Justice en ayant été averti a donné l'ordre d'arrêter tout travail relatif à ces sortes d'impressions.

Arrête ce qui suit :

Article premier. — L'ordre ci-dessus mentionné du Ministre de la Justice est approuvé. En conséquence, il ne pourra plus être fait à l'Imprimerie de la République aucune des impressions qui, d'après la loi du 28 messidor an IV, doivent être à la charge, soit des départements, soit des cantons.

Art. 2. — Provisoirement néanmoins, l'Imprimerie de la République continuera de fournir au bureau central du canton de Paris les impressions qui lui seront demandées par les administrateurs de ce bureau et qui seront, par le Ministre de la Police générale, certifiées être relatives à la Police générale de la République.

Art. 3. — Il en sera de même provisoirement des impressions faites pour le compte du tribunal correctionnel du canton de Paris, en exécution de la loi du 19 vendémiaire an IV.

Art. 4. — Les impressions qui, étant à la charge soit du département de la Seine, soit du canton de Paris, ont été faites à l'Imprimerie de la République depuis le 1er vendémiaire dernier, seront estimées par quatre experts nommés ainsi qu'il est dit ci-après, et le montant en sera incessamment versé à la Trésorerie nationale, d'après le recouvrement qui en aura été fait sur les fonds affectés aux dépenses de l'administration.

Art. 5. — Les experts seront nommés savoir : deux par le Ministre de la Justice et deux par les administrateurs du département de la Seine; ils s'adjoindront un cinquième expert en cas de partage.

Art. 6. — Le travail de la vérification des impressions dont est chargé le Ministre de l'Intérieur ne pourra s'étendre désormais aux impressions à la charge du Trésor public, qui, aux termes des lois des 8 pluviôse et 21 prairial an III, devant être faites à l'Imprimerie de la République, auraient été exécutées par d'autres imprimeurs, en contravention à ces lois.

On se rappelle qu'un crédit de 3,700,000, destiné à l'isolement de la Bibliothèque nationale, a été voté le 28 décembre dernier.

La préfecture de la Seine s'occupe en ce moment de l'expropriation des immeubles contigus à la bibliothèque. Les signatures nécessaires sont données et les affiches pour l'enquête *de commodo et incommodo* vont être apposées.

Le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts a l'intention de créer et de subventionner un *Bulletin mensuel des Sociétés savantes.*

« Cet ouvrage, dit le ministre, contiendra l'appréciation des œuvres terminées et sera un stimulant précieux pour les œuvres en préparation. On établira ainsi un lien non interrompu entre les diverses sociétés; on imprimera une impulsion nouvelle aux travaux des départements; bref, cette publication constituera un concours précieux pour nombre de savants distingués, qui sont trop souvent abandonnés à leur propre inspiration. »

Il y a cinq ans, sur la proposition de M. Michel Chevalier, la Société d'économie politique de Paris

décidait qu'une médaille serait frappée pour rappeler le centenaire de la publication du grand ouvrage d'Adam Smith, *les Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, ainsi que les édits de Turgot en faveur de la liberté du commerce.

Cette médaille, qui est de grand module, en bronze, sans revers, vient d'être achevée. Sur l'un des côtés on voit les traits du célèbre économiste écossais, et sur l'autre ceux de Turgot.

Le comité formé pour l'érection de la statue de Rabelais à Chinon vient d'être informé par M. Turquet, sous-secrétaire d'État aux beaux-arts, que MM. Thiébaut frères étaient chargés de la fonte en bronze de la belle statue de M. Hébert, et des deux bas-reliefs qui doivent en décorer le piédestal.

Le ministre de la guerre, de son côté, a bien voulu prévenir le comité qu'il demandait au président de la République la cession gratuite de 15,000 kilos de vieille fonte pour subvenir à une partie des frais de cette œuvre nationale.

Un sténographe vient d'inventer un système, grâce auquel il fait tenir sur une carte postale anglaise un vaudeville entier, les *Essais* de Morley et la moitié d'un grand roman, soit 32,363 mots en caractères parfaitement lisibles à l'œil nu.

Si ce système se propage, les beaux jours seront passés pour les marchands de papier à lettres.

La Société des gens de lettres a signé avec un banquier russe une convention aux termes de laquelle ce banquier doit poursuivre en Russie les traductions et reproductions d'œuvres françaises.

Ce banquier, s'appuyant sur une loi russe qui garantit pendant dix ans la propriété littéraire, poursuivra à ses risques et périls, et touchera 50 o/o des droits d'auteur qu'il parviendra à se faire payer.

Nous trouvons dans le *Polybiblion* la liste des pseudonymes employés par M. Collin de Plancy dont nous avons annoncé la mort dans notre dernière livraison :

J. S. C. et Jacques Saint-Albin, — Jacques Loyseau, —Jacques de l'Enclos, — Hormisdas Peath,— Brindamour, — Paul Béranger, — Victor de Néri, — Jean de Sept-Chênes, — Criquelardon, — le baron de Nilinse, — le baron Jules de Saint-Genois, — le Neveu de mon oncle, — le Timbalier du roi de Prusse, — Johannes Videbimus, — Allens, — Th. Moores, — Julien Saint-Acheul, — C. de P., — la Chalotais, — Frère Jacques Nilinse, — le père Jacques de Nilinse, — une Société de naturalistes, — docteur Ensenada, — baron de Glananville.

Nous extrayons de la *Bibliothèque universelle* la traduction d'une pièce de vers sur les prêteurs de livres. L'original se trouve dans un des derniers volumes de M. E. de Amicès :

LA CIRCULATION DES LIVRES

Mon petit livre a fait sa ronde :
Un écolier qui l'acheta
A son maître un jour le prêta ;
Le maître, à huit femmes du monde,
Dont la plus pauvre, entre ses doigts,
Fait glisser mille écus par mois ;
La huitième, au préfet, brave homme
Et très goulu, quand il consomme
Les livres qu'il n'a pas payés ;
Le préfet à ses employés ;
Or, ils sont une ribambelle.
L'un de ceux-ci, charmant garçon,
Un jour, envoya sans façon
Mon livre en Sicile à sa belle,
Qui le lut d'un regard serein
Et le renvoya par la poste
A certain marquis de Turin.
Ce dernier l'autre jour m'accoste :
« Hé, dit-il, vous allez grand train ;
Vos vers courent de ville en ville
Et vous les vendez par cent mille. »
Les affreux voleurs ! Entre eux tous,
Qu'est-ce qu'ils m'ont donné ? Vingt sous !

La question des Templiers vient d'être reprise en Allemagne; dans un livre intitulé *Geheimlehre und Geheimstatuten des Tempelshorren Ordens*, M. Prutz conclut à l'hérésie des Templiers, qui professaient le manichéisme. M. Prutz ne considère pas comme authentiques les statuts secrets de l'ordre des Templiers, publiés en 1877, à Halle, par le docteur Merzdorf.

L'Imprimerie royale de Florence a été complètement détruite par un incendie. On attribue ce sinistre à un fourneau mal éteint. La collection des lois des Médicis, de la maison de Lorraine et du royaume d'Italie, et quantité d'autres documents précieux ont été détruits par le feu. On espère que les registes de l'administration sont sauvés, parce qu'on suppose qu'un mur, en s'écroulant, aurait entièrement couvert une petite chambre où ils se trouvaient; on a commencé à déblayer les ruines à cet endroit. Il n'y a pas eu de victimes à déplorer.

Le *Printer's Register* de Londres propose d'élever un monument à la mémoire de William Caxton, dans la petite église de Sainte-Marguerite, située près l'abbaye de Westminster. Les bibliophiles anglais qui ont pris à tâche de reconstituer avec le plus d'exactitude possible la vie du célèbre introducteur de l'imprimerie en Angleterre prétendent que Caxton fut enseveli dans les caveaux de cette église. Le monument consistera en un bas-relief représentant le portrait de William Caxton tel qu'il a été retrouvé dans les vieux manuscrits de l'époque. Ce bas-relief coûtera environ dix-huit mille francs. Une souscription est déjà ouverte dans le *Printer's Register* et à la *London Westminster bank* pour couvrir les frais d'exécution et d'installation.

M. Enrico Manzoni, fils de l'auteur des *Fiancés*, vient d'être enfermé dans une maison de santé de Milan.

Il est atteint de la monomanie des grandeurs et des richesses.

M. Enrico Manzoni était depuis dix ans attaché à la bibliothèque de Brera.

Une association s'est récemment fondée à Tokio pour la propagation de la langue française au Japon. Elle a pour but de grouper le plus grand nombre possible d'hommes instruits et lettrés, Japonais ou étrangers, versés dans la connaissance de notre langue, et de les appeler à étudier et à vulgariser les ouvrages de nos littérateurs et de nos savants. A cet effet, elle organisera des réunions où se feront, en français ou en japonais, des cours et des conférences sur les œuvres littéraires, philosophiques et juridiques publiées en France. Une bibliothèque sera installée au siège social, et l'association établira des écoles françaises, s'il est possible.

Notre représentant consulaire à Tokio s'est fait inscrire au nombred es membres de la société et a mis à sa disposition une somme de cent dollars qui devra être employée à l'acquisition de livres écrits en français.

M. Henri Conscience publiera prochainement son centième volume; le *Zweep* propose d'organiser une manifestation d'hommage au célèbre romancier flamand et fait appel à tous les admirateurs de son talent, sans distinction d'opinions. L'idée ne rencontrera que de sympathiques adhésions.

D'après des données statistiques récemment établies, la France et l'Autriche-Hongrie ont le plus grand nombre de bibliothèques publiques; chacune de ces puissances en a plus de 500. Viennent ensuite l'Italie, 493; la Prusse, 398; l'Angleterre, 200; la Russie, 145, etc.

Ces bibliothèques contiennent : en Autriche, cinq millions et demi de volumes; en France, quatre millions trois quarts; en Italie, quatre millions; en Angleterre, trois millions; en Prusse, deux millions trois quarts, et en Russie, un million de volumes — sans compter les manuscrits.

On nous annonce qu'une convention pour la reconnaissance du droit de propriété littéraire est proposée à l'Angleterre par le gouvernement des États-Unis. Ce bon mouvement, paraît-il, ne viendrait pas du désir de rendre justice aux auteurs anglais ou américains, mais de ce que les imprimeurs de Chicago reproduisant les ouvrages anglais à un prix et avec une rapidité auxquels les imprimeurs de Boston et de Philadelphie ne peuvent atteindre, ceux-ci n'ont pas trouvé d'autre moyen, pour maintenir leur vente sur leur propre marché, que de demander la reconnaissance du droit de propriété littéraire.

Le *Publishers' Circular* porte à 5,708 le nombre des nouveaux ouvrages publiés l'année dernière en Angleterre. Ce chiffre est inférieur de 150 à celui des ouvrages publiés en 1879. Voici la répartition de ce total d'après les différentes classifications : Théologie, sermons et ouvrages bibliques, 975; ouvrages d'éducation, classiques et philologiques, 675; ouvrages et contes pour la jeunesse, 719; romans, 580; lois, jurisprudence, 145; ouvrages d'économie politique et sociale, commerce et industrie, 226; art, sciences et illustrations, 479; voyages et géographie, 285; histoire et biographie, 363; poésie et drame, 187; ouvrages publiés par séries, 353; médecine et chirurgie, 202; belles-lettres, essais, monographies, 166; mélanges et brochures, 353. Total : 5,708.

## NÉCROLOGIE

Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. Adolphe Joanne, l'auteur des *Guides* bien connus, et dont le nom, hors de la littérature des voyages, a eu une certaine notoriété politique.

M. Adolphe Joanne est mort hier matin à Paris; il était né à Dijon, le 15 septembre 1813. Il vint à Paris en 1827, fit ses études au collège Charlemagne et débuta dans le journalisme par des comptes rendus de cours pour le *Journal de l'instruction publique*. En 1836, il se fit inscrire au barreau de Paris. Après quelques années d'exercice de la profession d'avocat, pendant lesquelles il avait collaboré au *Droit* et à la *Gazette des Tribunaux*, il renonça au barreau et fonda avec MM. Paulin et Charton le journal l'*Illustration*, en 1843.

C'est à cette époque qu'il écrivit, d'après des notes personnelles, ses premiers *Itinéraires*, qui sont devenus le point de départ de toute une série de collections. La dernière collection, entreprise sous sa direction pour la *Bibliothèque des Chemins de fer*, doit comprendre sous le nom de *Guides-Joanne* environ 120 volumes.

En 1866, sous le titre de *Guides-Diamant*, M. Joanne entreprit de donner le résumé de ses grands *Itinéraires*. Il faut citer à part son *Dictionnaire des Communes de France*, véritable monument de géographie et de statistique nationales. L'ensemble des guides relatifs aux diverses régions françaises forment par leur coordination l'*Itinéraire général de la France*, importante publication que l'on peut considérer

comme la mise en œuvre régulière et logique des descriptions des départements éparses dans le *Dictionnaire des Communes.*

M. Joanne a traduit de l'anglais l'*Histoire générale des voyages,* de N. Desborough-Cooley, et une quantité d'ouvrages étrangers à la spécialité géographique. parmi lesquels le *Combat de la vie,* de Dickens ; la *Case de l'oncle Tom* et des *Essais,* de Macaulay.

En 1872, la Société de géographie a décerné à l'auteur de tant de travaux utiles une grande médaille d'argent. M. Joanne a été, en 1874, l'un des fondateurs du club Alpin français, dont il fut pendant trois ans le président.

Nous apprenons la mort d'un vétéran des sciences géographiques, M. Eugène Cortambert, président honoraire de la Société de géographie et bibliothécaire en chef de la section géographique à la Bibliothèque nationale.

Né en 1805, M. E. Cortambert s'était voué à l'enseignement de la géographie, et il prit une large part au développement de cette science en France. Érudit d'un prodigieux savoir, il fut aussi un de ces hommes rares qui semblent ne vivre que pour faire du bien. Il laisse un fils, Richard Cortambert, également géographe distingué et auteur de nombreux ouvrages devenus populaires.

On annonce la mort du lithographe Adolphe Mouilleron. Né à Paris le 13 décembre 1820, M. Mouilleron donna d'abord quelques planches dans les *Artistes* d'Augustin Challamel (1840 à 1843). Il débuta aux Salons, en 1846, par *l'Auto-da-fé,* d'après M. Robert-Fleury, et fut chargé d'aller exécuter d'après l'original *la Ronde de nuit,* de Rembrandt, qu'il ne termina qu'en 1859.

M. Mouilleron peignait aussi ; mais ses toiles, peu connues du public, ont presque toutes été expédiées en Hollande. On doit à M. Mouilleron quelques eaux-fortes pour la grande Bible de M. Bida, et plusieurs dessins originaux. Il avait été souvent nommé membre des jurys de peinture.

Un jeune romaniste d'avenir, M. Nicol, vient de mourir à Alger. Il avait publié dans la nouvelle édition de l'*Encyclopœdia britannica* un article très remarqué sur la langue française.

Nous apprenons la mort de M. Auguste de Châtillon, un poète jadis assez connu et qui fut le commensal de Victor Hugo, de Théophile Gautier, d'Alexandre Dumas, etc.

Son talent, généralement mélancolique et sévère, s'est quelquefois égayé avec une verve puissante. C'est à lui que la poésie populaire doit la *Grande Pinte* et la *Levrette en pal'tot,* qui a fait rire plus d'une génération.

M. A. de Châtillon était âgé de soixante-treize ans.

Nous apprenons la mort de M. Mancel, homme de lettres et auteur dramatique. Collaborateur de la *Vie Parisienne,* M. Mancel avait réuni dans un volume, la *Vie à grandes guides,* les principales fantaisies qu'il avait données à ce journal. Comme auteur on lui doit : *Un changement de garnison,* et la *Dot mal placée.*

Un littérateur champenois fort érudit, M. de Bigault de Fouchères, vient de mourir le mois dernier à Étampes. Il avait réuni sur la Champagne une précieuse collection de documents et de livres et laissé plusieurs intéressants ouvrages sur l'histoire de cette province. Citons notamment : *Recherches sur la perception de la dime en Champagne* (1873). — *Tablettes historiques d'Étampes et de ses environs* (1876). — *Notes bibliographiques sur le voyage de Louis XVI et de sa famille à Varennes* (1879).

On annonce la mort, à l'âge de trente-quatre ans, de la fille d'Armand Marrast. Après avoir essayé de vivre avec des traductions de romans anglais qu'on lui payait peu ou point, elle avait fini, assure-t-on, par obtenir, grâce à M. Jules Grévy, peu de temps avant qu'il devînt le premier magistrat de la République, un bureau de tabac qui l'avait sauvée de la gêne.

Armand Marrast, l'ex-président de l'Assemblée constituante, est mort, on s'en souvient, en mars 1852, sans laisser même de quoi subvenir aux frais de ses funérailles.

M. Alphonse Le Touzé de Longuemar, géologue et antiquaire, vient de mourir à Poitiers. Né à Saint-Dizier en 1803, il suivit d'abord la carrière militaire et prit sa retraite en 1836, pour se livrer à l'étude des sciences. Il a publié un grand nombre d'ouvrages sur les antiquités du Poitou et deux études géologiques sur les terrains du bassin de l'Yonne et sur la géologie du département de la Vienne.

M. Lepin, le libraire de la galerie d'Orléans, bien connu des bibliophiles, vient de mourir, à l'âge de trente cinq ans. Tous ceux qui ont connu Lepin regretteront cette physionomie de libraire parisien, actif, fureteur, obligeant au possible, avec lequel on prenait plaisir à causer, sûr de trouver chez lui des renseignements précieux et une grande connaissance de la librairie moderne.

M. Boucquin, le doyen des imprimeurs de Paris, vient de mourir dernièrement, laissant une fortune qu'on évalue à un demi-million.

Certains journaux ont annoncé que M. E. Plon, l'éditeur bien connu, venait d'avoir la douleur de perdre son père, M. Louis-Charles Plon, ancien imprimeur, âgé de soixante et onze ans.



Nous devons rectifier cette erreur, le père de M. Eugène Plon, M. Henri Plon, le fameux imprimeur, est mort le 25 novembre 1872. M. Louis Plon, qui vient de mourir, n'était que le frère de Henri Plon, et par conséquent oncle de l'éditeur actuel, Eugène Plon, chef de la maison, avec M. Adolphe Nourrit, son beau-frère, et M. Perrin, ancien directeur d'une importante maison de librairie à Mulhouse avant l'annexion.

On annonce la mort du doyen des professeurs de l'Université de Gand, M. Haus.

M. Haus était né le 9 janvier 1796 à Wurtzbourg. Il avait été appelé à l'Université de Gand dès l'époque de la fondation de celle-ci, en 1817. Il y enseigna successivement le droit naturel et le droit pénal.

Il laisse d'importants travaux sur ces matières.

M. Buckland, célèbre pisciculteur anglais, est mort à Londres à la fin de l'année dernière. On lui doit, outre de nombreux articles spéciaux, parus dans le *Times*, les ouvrages suivants : *Curiosités de l'histoire naturelle. — Fécondation des poissons. Histoire familière des poissons de la Grande-Bretagne.*

Le 25 février est mort à Londres, âgé de 81 ans, un savant économiste, M. Ellis qui, depuis plus de quarante ans, avait entrepris, non sans succès, de propager les éléments de l'économie sociale dans les écoles élémentaires anglaises.

Parmi les nombreux livres ou traités d'économie politique dus à M. Ellis il faut citer surtout ses *Leçons progressives de science sociale* et ses *Conseils aux jeunes gens qui veulent se gouverner eux-mêmes.* Ces deux ouvrages ont été traduits en français.

On annonce la mort à Londres de M. Hardinge Berkeley, descendant d'une des plus illustres familles de l'Angleterre. Il avait siégé de 1832 à 1852 à la Chambre des communes et s'était, en outre, fait connaître par diverses œuvres littéraires. *Le château de Berkeley, Un mois dans les forêts de France, Ma vie et mes souvenirs* eurent un grand succès lors de leur apparition.

Le neveu de Washington Irving, Théodose Irving, vient de mourir à New-York, où il était né et où il occupait à l'académie libre la chaire d'histoire et de belles-lettres.

On doit à M. Irving : *Histoire de la conquête de la Floride par Fernando de Soto* (1835) — et plusieurs livres de piété.

Un écrivain allemand, M. Louis Storch, vient de mourir dans une petite ville de Thuringe.

D'abord ouvrier typographe, puis libraire-éditeur, il fut obligé de fermer sa maison à la suite d'un procès en concurrence. Il ouvrit alors une institution que le gouvernement prussien à son tour ne tarda pas de fermer ; M. Storch se livra alors à la littérature et, sans compter parmi les premiers écrivains de son pays, il a fait preuve de sérieuses qualités d'historien dans son *Histoire de Charles-Quint.*

Le Dr Mook, mort le 23 décembre dernier, en traversant le Jourdain, a publié, outre un travail sur Théophraste Paracelse (1876), un ouvrage très intéressant intitulé : *Ægyptens vormetallische Zeit,* où il a tiré parti de toutes les antiquités égyptiennes de l'âge de la pierre.

Le Dr Contzon, auteur d'une Histoire de Bavière, directeur des archives et professeur à Wurtzbourg, vient de mourir en cette ville.

L'Allemagne vient de perdre un de ses criminalistes les plus distingués, M. Henri Luden, professeur à l'Université de Jessen et auteur d'un *Manuel de droit pénal.*

La science de mythologie et des antiquités germaniques a perdu, dans la personne du Dr Mannhardt, un travailleur méritant. On lui doit entre autres ouvrages : *Gœtterwelt der deutschen und nordischen Valker* (Berlin, 1860) ; *Wald-und Feldkulte des Germanen* (Berlin, 1875-77).

L'Académie de Bavière vient de perdre un de ses membres les plus distingués, le comte H. de Hundt. Ses nombreux travaux, insérés principalement dans les recueils de cette académie et de la Société historique de la haute Bavière, sont exclusivement consacrés à l'histoire bavaroise. Nous citerons notamment : *Gesch. des Klosters Scheyren, 1862 ; Ueber die baierischen Urkunden aus der zeit der Agilolfinger, 1874.*

On annonce également la mort d'un orientaliste et numismate, M. Nesselmann, professeur à l'université de Kœnigsberg.

D'Allemagne nous parvient également la nouvelle de la mort de M. Bruns, connu surtout par son ouvrage : *Das Recht des Besitzes im Mittelalter und in de Gegenvart ;* ainsi que celle du décès du bénédictin Zingerle, syrologue.

M. Mauro Macchi, publiciste italien, vient de mourir à Rome. Outre de nombreux articles qu'il fournit aux journaux de l'opposition, il a laissé plusieurs ouvrages parmi lesquels il convient de citer : *Le coup d'État et la démocratie européenne (1851), — L'Importance sociale de la multitude* (*1856*), *— Le progrès continu et indéfini* (*1857*), *— Les associations ouvrières mutuelles* (*1862*).

# SOMMAIRE DES PUBLICATIONS PERIODIQUES

(ARTICLES IMPORTANTS)

DU 15 FÉVRIER AU 15 MARS 1881

ART (20 février). Schoy : Rubens, architecte et décorateur. — Monceaux : Gravures sur bois portant le monogramme de Jean Cousin. — (27 février). Jean Massé, peintre, dessinateur et graveur. — (6 mars). Monceaux : Un livre de la bibliothèque d'Auxerre. — Raffaelli : L'art bourgeois. — (13 mars). Jouin : Intailles et Camées. — Weber : L'art à Sienne. — Carr : Les grandes expositions d'hiver à Londres. — Lobet : Michel Bourdin, Orléanais. — ARTISTE (15 février). Gonzague Privat : L'Académie et les anciens Salons de peinture et de sculpture. — Baluffe : Le musée de Perpignan. — D'Ispagnac : Les peintres anglais, Romney. — (1er mars). Bachelin : Marat ; iconographie de l'*Ami du peuple*. — Gonzague Privat : La collection Wilson.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE (mars). Tasselin : Edgar Poe. — Cristal : Origines, développements et transformations de l'oratorio. — Quesnel : Lord Beaconsfield, son œuvre littéraire et son roman *Endymion*. — BULLETIN ÉPIGRAPHIQUE DE LA GAULE. Renier : Monument élevé à Grenoble en l'honneur de Claude II le Gothique. — De Villefosse : Inscriptions africaines. — Mowat : Remarques sur les inscriptions antiques de Paris. — Vallentin : Monuments épigraphiques de la Creuse. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (19 février). Étude sur l'artillerie allemande. — (26 février). Les opérations en Lomelline du 29 mai au 3 juin 1859. — (5 mars). Situation des flottes de guerre des principales puissances maritimes en 1880. — (12 mars). Délimitation de la frontière turco-monténégrine. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE (novembre). Coillard : Voyage au pays des Bangais et au Zambèse. — De Rouvre : La Guinée méridionale indépendante. — Wiener : Routes dans l'intérieur de la République de l'Équateur. — Lenz : Voyage au Soudan occidental. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS (septembre et octobre). Deux actes du xve siècle relatifs à la justice de Saint-Magloire dans Paris. — Administration intérieure de l'Hôtel-Dieu de Paris en 1368 et 1369. — Le séminaire d'Issy, ancien château de la reine Marguerite de Valois. — L'hôtel Mélusine.

CORRESPONDANT (25 février). De Champagny : Le Conseil municipal de Paris de 1356 à 1880. — De Chevigny : Thomas Carlyle. — Vidal : Une révolution en Andorre. — De Bauluy : De la séparation des pouvoirs, par M. Saint-Giroux. — (10 mars). L. Régis : La jeunesse de Fox. — De Lescure : Rivarol et la société française pendant l'émigration, d'après des documents inédits. — A. Boucher : Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes, du IXe au XVe siècle, par M. Godefroy. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (19 février et 5 mars). La lutte contre le cléricalisme. — Questions constitutionnelles, par Gladstone. — (26 février). La thèse de M. Gladstone en matière de droit électoral. — (12 mars). Renouvier : L'opinion de M. de Moltke sur la guerre et les lois de la guerre.

GAZETTE DES BEAUX-ARTS (Mars). Courajod : Récentes acquisitions du musée de la sculpture moderne au Louvre. — Gout : La conservation et la restauration des monuments historiques. — Ravaisson-Mollien : Les écrits de Léonard de Vinci.

INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 février). Le Parnassiculet contemporain. — Mots absents du Littré. — Une édition de maistre Pathelin. — La Rochefoucauld, auteur des *Maximes*. — Livres dépareillés. — Imprimeries clandestines. — Le livre d'amour. — Correspondance de Métra. — Mémoires de Bachaumont. — (10 mars). Shakespeare a-t-il été boucher? — Calderon de la Barca. — *Les Provinciales* de Pascal. — Une préface de Proudhon à retrouver. — *Le Christ au Vatican*. — Œuvres de Mérimée. — La bibliothèque du château de Saint-Cloud.

JOURNAL DES ÉCONOMISTES (Mars). — De Fontpertuis : Le Mexique. — Passy : Sur l'enseignement de l'économie politique. — Baudrillart : État moral des populations agricoles de la Picardie. — Malapert : La législation sur la propriété littéraire avant 1789. — JOURNAL DES SAVANTS (février). A. Maury : Bulletin de Washington. — Miller : Rufus d'Éphèse. — De Quatrefages : Les pygmées d'Homère. — Dareste : Les anciennes lois du Danemark. — Esmein : Un fragment de loi romaine. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (février). De Verneuil : Le recrutement de l'armée pendant la Révolution et l'Empire. — L'histoire de France de Dareste.

MAGASIN PITTORESQUE (février). Lavoisier. — Les races de poules. — Un dessin de Raphaël. — Histoire du costume en France (suite). — La pastorale. — Le photophone parlant. — MOLIERISTE (mars). Documents relatifs au jubilé de la comédie. — Du Monceau : Bibliographie moliéresque.

NATURE (19 février). Niesten : La grande comète du Sud. — Harmand : Moyens de transport en Indo-Chine. — (26 février). Barral : L'agriculture au Texas. — Zurcher : Variations des crues du Nil. — (5 mars). Le métier à dentelles de M. Malhère. — (12 mars). Production du sucre d'érable aux Etats-Unis. — Yung : Le laboratoire de zoologie maritime de Naples. — NOUVELLE REVUE (15 février). Mérimée : Lettres inédites. — Souquet : E. Fromentin. — Le Faure. — La loi sur l'avancement. — (1er mars). G. Sand : Albine. — Svétoff : La femme russe dans le drame et le roman. — Flaubert : Bouvard et Pécuchet (fin).

POLYBIBLION (février). Dupanloup : Conférences aux femmes chrétiennes. — Périn : Les doctrines économiques depuis un siècle. — Havet : Le Querolus. — Contes et poésies de La Chaussée. — Sainte-Beuve : Nouvelle correspondance. — Lenormant : La Grande Grèce. — H. Bonhomme : Mme de Pompadour. — Sciout : Histoire de la constitution civile du clergé. — Wallon : Histoire du Tribunal révolutionnaire de Paris. — Bulletin. — Variétés. — Chronique.

LA RÉFORME (1er février). Proudhon : Lettres inédites. — Reinach : Marivaux. — Debierre . Origine du langage. —



REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (février). Le projet de loi municipale. — REVUE ALSACIENNE (février). Ruvilly : Strasbourg pendant la Révolution. — De Neyremand : Le barreau de Colmar sous l'ancien et le nouveau régime. — Vicaire : Les chants du pays. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (janvier). De Villefosse : Note sur un bronze découvert à Landouzy-la-Ville (Aisne). — Toulouze : Notes sur diverses sépultures romaines découvertes à Paris dans le quartier Saint-Marcel. — Renan : Inscriptions phéniciennes. — Hauvette-Besnault : Statue d'Athéné trouvé à Athènes. — REVUE DES ARTS DECORATIFS (mars). Duplessis : Lechevallier-Chevignard. — Rioux-Maillou : La décoration murale à Pompéi. — Bulletins. — REVUE BORDELAISE (16 février). Sernet : *Les Provinciales* et *Tartuffe*. — De Waldo : Ostie moderne. — Valat : Les écrits scientifiques de Montesquieu. — (1er mars). Kergon : De l'autorité et du pouvoir devant la science. — Routurier et Noré. — G. Elliot. — REVUE DE BRETAGNE ET DE VENDÉE (février). Merland : Mgr Coupperie, évêque de Babylone. — Kerviler : Le prince Louis, IVe cardinal de Rohan. — Flavien de Blois : Les capucins de l'ermitage de Nantes. — REVUE BRITANNIQUE (février). L'élevage des bestiaux dans le far-west américain. — La Bulgarie après la guerre. — Jacques d'Arteveld, d'après les chroniques flamandes. — L'Annam. — REVUE CRITIQUE (21 février). Levêque : Les mythes et les légendes de l'Inde et la Perse dans Aristophane, Platon, Virgile, etc. — Schmidt : L'Antigone de Sophocle. — Geiger : Annuaire de Gœthe. — (28 février). Graux : Un manuscrit négligé de Plutarque. — Demogeot : Histoire des littératures étrangères. — (7 mars). Cagnat : Les milices romaines. — Deutsch : Le synode de Sens et la condamnation d'Abélard. — Loiseau : Histoire de la langue française. — (14 mars). Aubé : Le huitième livre de la *République* de Platon. — De la Borderia : Archives du bibliophile breton. — REVUE DES DEUX MONDES (15 février). — De Vogüé : Aug. Mariette. — Renan : Le montanisme. — Cucheval-Clarigny : L'administration de M. Hayes aux États-Unis. — D'Haussonville : Le salon de Mme Necker; Coppet pendant la Révolution; les dernières années de Mme Necker. — Brunetière : A propos de *la Princesse de Bagdad*. — (1er mars). Boissier : Les élections à Rome vers la fin de la république. — Cucheval-Clarigny : M. Garfield. — Fouillée : La morale contemporaine en Allemagne. — Bardoux : Le comte de Montlosier et les luttes religieuses sous la Restauration. — Valbert : Thomas Carlyle. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (février). — Cherbonneau : Les géographes arabes au moyen âge. — Levasseur : Les terres polaires. — Carlus : Les Albanais. — Fénard : Éruptions volcaniques à Hawaii. — REVUE DE L'HISTOIRE DES RELIGIONS (no 1). Lenormant : Les Bétyles. — Nicolas : Agobard et l'église franke au IXe siècle. — Oort : Le rôle de la religion dans la formation des États. — REVUE HISTORIQUE (mars-avril). Sorel : Vergennes et sa politique. — Gazier : Grégoire et l'Eglise de France, 1792-1802. — De Boislile : Fragments inédits de Saint-Simon. — Du Casse : Documents inédits relatifs au premier empire. Napoléon et le roi Jérôme. — REVUE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE (mars). Lesneaux : V. Cherbuliez. — Le Cromwell de Thomas Carlyle. — REVUE OCCIDENTALE (mars). Cours de philosophie première. — Ingram : Le travail et le travailleur. — Lemos : Luis de Camoens. — A. Comte : Essais sur la philosophie de la mathématique. — REVUE PHILOSOPHIQUE (mars). Delbœuf : Le dernier livre de Lewss. — Secretan : La religion, la philosophie et la science. — H. Spencer : Des formes et des forces politiques. — Tannery : L'éducation platonicienne. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (19 février). De Pressensé : Plaidoyers politiques de M. Gambetta. — Gaffarel : L'inquisition dans le midi de la France, d'après M. Molinier. — Flammermont : Le dépôt des archives. — (26 février). Jung : Le 19 fructidor. — Gidel : La Grèce moderne, ses contes populaires. — Fleury : Dostoievshy et Pissemskii. — (5 mars). Quesnel : Panizzi, d'après M. L. Fagan. — Lallier : Jugurtha. — (12 mars). Yung : Marat ou le brave poltron. — Colonel Paris : L'organisation des secours à Paris et à New-York. — REVUE SCIENTIFIQUE (19 février). Taylor : L'avortement criminel. — Badourean : Étude sur le jeu de baccara. — Boulart : Éclairage électrique des côtes de France. — (26 février). Magnan : Étude clinique sur les impulsions et les actes des aliénés. — Huxley : Des ancêtres de quelques mammifères. — (5 mars). Cohn : L'écriture, la typographie et les progrès de la myopie. — Bayol : La mission scientifique du Haut-Niger. — (12 mars). Carl Vogt : Origine des animaux terrestres. — Le Fort : L'Assistance publique et le service des accouchements.

SPECTATEUR MILITAIRE (15 février). Saint-Aubin : Deux erreurs de Saint-Simon. — La Suisse fortifiée.

TOUR DU MONDE (19, 26 février; 5, 12 mars). Crevaux : De Cayenne aux Andes.

VIE MODERNE (19 février). É. Zola : Le capitaine Burle. — (26 février). Gœtsehy : Le monde des arts. — (5 mars). D'Hervilly : La fête de Victor Hugo. — Vieux mots à rajeunir. — (12 mars). Le hig-life en Chine. — A. Silvestre : Exposition des aquarellistes.

---

# PERIODIQUES ET NOUVELLES D'ENSEMBLE

## DE L'ÉTRANGER

(Février — Mars 1881.)

### Revues allemandes.

Le nombre des livres et brochures publiés en Allemagne en 1880 s'élève à 14,981; c'est 762 de plus qu'en 1879. — Une dépêche de Berlin adressée au *Times* annonce qu'on publiera prochainement la correspondance politique entre le prince consort et le roi Guillaume de Prusse, empereur d'Allemagne actuel. — Parmi les récentes publications, mentionnons d'abord la correspondance de George Forster avec Th. Soemmering (700 pages, Brunswick). C'était Forster, « le grand Français d'outre-Rhin », président de la municipalité de Mayence en 1793, qui avait demandé d'inféoder Mayence à la République française. Ses lettres font preuve du mouvement intellectuel provoqué en Allemagne par la Révolution française. Elles sont publiées par M. Hermann Hetten, l'auteur d'un remarquable ouvrage sur la littérature française du XVIIIe siècle. (Brunswick). — La 19e livraison de la pubication de l'état-major allemand sur la guerre de 1870-1871 vient de paraître. Elle contient l'ensemble des dispositions concer-

nant le service des chemins de fer, l'administration des départements occupés, la guerre contre les francs-tireurs, etc. La 20e (dernière) livraison de la publication est sous presse. — Trois livres récemment parus ont rapport aux événements de 1866; ce sont les « Erinnerungen aus meinem Zeben » (souvenirs de ma vie), de Richard, baron de Friesen, ancien ministre de Saxe; la brochure du comte de Beust, ambassadeur austro-hongrois à Paris, (Erinnerungen zu Erinnerungen) qui rectifie quelques souvenirs du baron de Friesen, et enfin les « Mémoires pour servir à l'histoire contemporaine », par Oskar Maeding, l'auteur de plusieurs romans historiques contemporains publiés sous le pseudonyme de Gregor Samarov. Quelques fragments de ses Mémoires (plus sérieux que ses romans « historiques ») ont paru dans la revue mensuelle *Unsere Zeiti;* le premier volume, intitulé « Avant l'orage », trace un tableau de l'état du Hanovre en 1866. — Schweiger-Zerchenfeld, auteur d'un livre assez bien fait sur la Bosnie, publie maintenant, sous le titre *der Orient,* une série d'études sur la Grèce, l'Épire, la Thessalie et la Macédonie. — M. Majuncke, le directeur bien connu du journal clérical « Germania », publie sous le titre *Das evangeische Kaserthum,* une histoire du « Kulturkampf, » de 1859 jusqu'à 1874. — M. Bodenstedt, le célèbre poète, écrit des « Lettres sur la société américaine ». M. de Kotzebue prépare un livre: Auguste de Kotzebue, Jugements des écrivains contemporains. Les promoteurs de la réforme de l'orthographe convoquent à Berlin un congrès international qui doit élaborer un alphabet universel. — Nous lisons dans un journal d'imprimerie que la bibliothèque publique de Stuttgart possède 5,777 éditions de la Bible (7,209 volumes) en plus de cent langues. — On vient de publier à Berlin, Londres et New-York, « la Nécropole d'Ancore au Pérou », contenant sur la civilisation et l'industrie de l'empire des Incas une série d'études illustrées, qui sont le résultat de fouilles faites par W. Reiss et A. Stuebel sous les auspices du Musée royal de Berlin.

## Revues anglaises.

Toute la presse anglaise a consacré des articles nécrologiques émus au souvenir de Thomas Carlyle M. Froude annonce au public que le grand écrivain a laissé plusieurs milliers de lettres, adressées à lui par Goethe, John Stuart Mill Jeffrey, Emerson, Dickens, Thackeray, etc., puis des manuscrits et des souvenirs fort intéressants. M. Froude s'est empressé de publier ces souvenirs de Carlyle. Le premier volume, qui vient de paraître, contient de curieuses indiscrétions sur plusieurs contemporains, sur l'histoire des livres de Carlyle, et jette une vive lumière sur les idées et les convictions du célèbre historien. — M. Sheperd publiera prochainement une bibliographie des œuvres de Carlyle. — La collection de biographie d'hommes de lettres anglais, que nous avons mentionnée à plusieurs reprises, vient de s'enrichir d'une remarquable étude sur Wordsworth (Macmillan). L'auteur, T. F. W. Myers, a puisé dans les lettres inédites de Mlle Dorothée Wordswotth, la sœur du poète, une femme douée de rares qualités d'esprit et de cœur. — Nous lisons dans l'ACADEMY une nouvelle fort intéressante: M. Lecky, le célèbre historien anglais, a terminé le troisième volume de son « Histoire de l'Angleterre au XVIIIe siècle. » — Dans CORNBILL'S *Magasine,* nous remarquons deux études importantes; la première sur l'origine de Londres, la deuxième sur Voltaire et Shakespeare. — W. A. Kinglake publie le quatrième volume de son important ouvrage « L'invasion de la Crimée en 1854. » — Murray édite les « Lettres du vicomte Stratford de Redcliffe sur la question d'Orient. » — Sir Richard Temple, gouverneur anglais à Bombay, donne un livre sur « les Indes en 1880, » et Kegan (Paul) édite une remarquable étude sur les réformes récemment introduites dans les écoles publiques de la Grande-Bretagne. Mentionnons ici deux détails intéressants sur les bibliothèques anglaises: celle de Liverpool met en circulation 2,000 volumes par jour; celle de Wigan, qui a osé ouvrir ses salles les jours de dimanche, nous fait savoir qu'elle a eu pendant les dimanches 10,692 lecteurs, ce qui prouve que nos voisins d'outre-Manche jugent la prière d'ores et déjà insuffisante à remplir toute la sainte journée. — Le titre « Among the Boers » (parmi les Boers) attirera certainement l'attention du public; en effet, tel est le titre d'un volume paru récemment chez Remington; mais l'auteur, John Hixon, qui a séjourné huit mois (1877 et 1878) parmi ce peuple devenu subitement si intéressant, a une visée toute particulière; il s'occupe surtout du climat de l'Afrique australe et il engage ses compatriotes atteints du spleen à chercher la guérison au pays des Boers. — Antony Trolope, le romancier bien connu, publie une brillante étude intitulée: « La vie de Cicero. » — Mathew Arnold continue au *Macmillan's Magasine* une sévère critique des œuvres de Byron. Le même auteur est en train de faire une étude sur les écrivains dramatiques de la France au XIXe siècle. — En vue du congrès orthographique mentionné plus haut, rectifions ce que nous avons dit dernièrement sur l'orthographe du mot « cushion » On a trouvé dans les anciens documents, non pas 293, mais 593 (cinq cent quatre-vingt-treize) versions de l'orthographe de ce mot. En voici quelques spécimens: gwhcshngis, cwyschens, coysshyns, cosschens, chusschons, chosshons, coysshons, cousshouns.

## Revues américaines.

La question indienne, signalée dans une correspondance américaine du *Livre,* occupe de plus en plus l'opinion publique des États-Unis. Une dame H. H. publie chez Harper un récit de la persécution des Indiens, et elle donne à ce récit le titre significatif: « Un siècle de déshonneur. » Un nouveau roman de Joaquin Miller renferme beaucoup de faits et des observations personnelles concernant le traitement infligé aux Indiens. Le roman « Ploughed under » (publié chez Fords Howard, New-York) contient sur cette question des idées et des expressions empruntées par l'auteur aux discours d'un chef indien. D'un autre côté, le général Howard publie le récit de sa fameuse campagne dans l'Orégon contre le chef Nez Perès Joseph. — Une autre question qui préoccupe le peuple des Etats-Unis, c'est l'immigration des Chinois en Californie. Feo Steward, ancien ministre des États-Unis en Chine, qui a passé de longues années en Chine et en Californie, publie (chez Scribner) un livre où il démontre que l'immigration des modestes ouvriers qui travaillent pour des prix dérisoires et emportent leurs petites économies au bout d'un certain temps en Chine n'offre aucun danger social et économique, et que la jalousie excessive des Yankees est peu motivée. — Signalons en même temps le livre de M. A.-P. Martin, directeur du College Tungwen, à Pékin, sur les institutions littéraires, sociales et politiques des Chinois. — Dans les revues, nous lisons plusieurs essais intéressants pour la connaissance de l'Amérique contemporaine. Edw. Atkins étudie dans l'INTERNATIONAL REVIEW le grand changement social dans le sud des États-Unis depuis la guerre de sécession; H. H. Chalmers soutient dans la NORTH-AMERICAN REVIEW cette thèse, qu'il faut restreindre le suffrage des nègres, dont la masse abrutie et corruptible tient la balance entre les deux grands partis. Dans l'ATLANTIC MONTHLY, nous trouvons une étude sur les théâtres de New-York et un essai sur « les femmes des poètes », qui aboutit à cette singulière thèse. « Plus le poète est grand, plus sa femme est méchante. » Théodor Thomas fournit au SCRIBNER'S MONTHLY une étude sur les

possibilités musicales de l'Amérique. Fort intéressants, dans la même revue, les « Souvenirs de la société américaine en 1828 », par J. W. Oakey. Nous y voyons John Randolph, Tocqueville, Beaumont, Channing, Sumner, Irving, Aleston. La formation de la jeune et vigoureuse société américaine est certes une des parties les plus intéressantes de l'histoire universelle, et nous croyons utile de signaler quelques récentes publications sur l'histoire des États-Unis : les « Anecdotes d'hommes publics », par John W. Forney, l'ancien secrétaire du Sénat des États-Unis, qui a dirigé à Washington tantôt le journal des démocrates, tantôt celui des républicains; les « Chips from the White-House », un recueil des discours, conversations, lettres et autres écrits des présidents des États-Unis, depuis Washington jusqu'à Garfield; l'histoire populaire des États-Unis depuis la première découverte de l'Amérique par les Normands par Bryant (4 volumes, 6,700 pages chacun, avec de nombreuses illustrations des meilleurs artistes de l'Amérique; l'histoire de l'origine et du développement de New-York, par Mme **Martha Lamb** (Barnes); ce livre renferme de curieux détails sur une longue lutte (semblable à celle des Montagu et Capulets) entre les bourgeois de New-York. — Annonçons enfin que Francis Parkmann écrit une grande histoire de l'occupation française dans l'Amérique du Nord. — Rich. A. Proctor, l'astronome bien connu, publie, sous le titre « Poésie de l'Astronomie », une série d'essais sur les astres considérés non pas au point de vue scientifique, mais comme des sujets évoquant des idées de l'infinité du temps et de l'espace, de la variété, de la vitalité et l'évolution dans la nature. S. Criggs publie un recueil d'essais sur « les grands citoyens de la France »; le premier volume renferme la traduction du livre d'Alfred Barbou : Victor Hugo, sa vie et ses œuvres. — Disons enfin qu'il existe en Amérique un livre plus répandu même que « Nana » : c'est un « Manuel gastronomique, » vendu à 1,000 exemplaires.

### Revues slaves.

L'état social et politique de la Russie attire maintenant l'attention générale, et nous croyons être agréables aux hommes de lettres et aux éditeurs qui lisent le *Livre* en leur signalant quelques œuvres russes, qui donnent les meilleurs renseignements sur cette grande question du jour. M. Tourgueneff, qui n'a rien publié depuis son fameux volume des « Terres vierges », vient de terminer ses « Fragments de souvenirs » (Otrivki iz Vospominanyi), un récit fort curieux des mœurs villageoises en Russie. Les meilleures études des mœurs russes sont : *Souvenirs de la maison de Mort*, une description de Sibérie et *Les frères Karamazoff*, par Dostoyevski, un auteur slavophile, hostile aux idées occidentales; « les Gens sérieux », une étude de la vie sociale de Saint-Pétersbourg, par Olovsk, (Golovine); « Mirovitch, » un récit de l'époque de Pierre III, par Danilevski; « le Spécialiste », étude sur la question du divorce en Russie, par Nicouline; « Golovleff », un roman de Chtchedryne Saltukoff; « Famille et école » et « Mères et vieilles filles », deux romans de mœurs, par Mme **Krestovski**; le drame Gorkaya Soudbina (sort amer); le 13e volume de Monographies historiques de Kostomaroff; les 29 volumes de l'histoire de Russie, par Solovjieff; l'histoire de Russie par Ilovaiski; « Rome et Demetrius », l'histoire des relations entre le Vatican et la Russie, par le jésuite russe Pierling (en français); les Matériaux pour l'histoire des sectes russes, par Soubbotin; l'histoire de 1838-1848, par Annenkoff; la question polonaise dans la littérature russe, par Pupine; les mémoires d'un prêtre de village, d'un anonyme qui jette une vive lumière sur la vie des popes dans les villages russes. La remarquable « Histoire des littératures slaves, » de A. N. Pupin e et V. D. Spasovitch donne en deux volumes l'histoire intellectuelle des peuples slaves, des renseignements sur la lutte des Bulgares contre les Phanariotes; sur les œuvres des écrivains serbes et croates, tels que Obradovitch, Ljudovit Guj, Preradovitch, Raditchevitch et sur les héros de la littérature polonaise, tels que Kokhanovski, Mickievitz, Krasevski, Slovacki. — A Varsovie, K. W. Wojcicki vient de publier « la Vie sociale et intellectuelle à Varsovie, de 1800 à 1830 ». Signalons enfin le premier numéro d'un journal polonais bibliographique et historique, publié à Varsovie sous le titre : « Przeglad bibliograficzno-archeologiczno », par Vilanovski.

---

## PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

### PARUS DANS LES JOURNAUX QUOTIDIENS DE PARIS

(Février — Mars 1881.)

CONSTITUTIONNEL. Février : 20. Correspondance de Mérimée. — Mars : 14. Barbey d'Aurevilly : Bonaparte et son temps, par M. Yung.

DÉBATS. Février : 17. Bérard-Véragnac : Nouvelle édition des Esquisses morales de Daniel Stern. — 22. Ch. Clément : Les Manuscrits de Léonard de Vinci. — 27. Charmes : La maréchale de Villars et son temps, par Giraud. — Mars : 2. Clément : Les projets primitifs pour la basilique de Saint-Pierre de Rome. — Charmes : Les Origines de l'histoire de la Bible, par M. Lenormant. — 11. Charmes : La fin du XVIIIe siècle, par M. Caro. — 15. Bertin : Mémoires de Mme de Rémusat. — DÉFENSE. Mars : 6. La fin du XVIIIe siècle. — 10. Histoire du théâtre en France, les Mystères, par Petit de Julleville. — DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. Février : 25. Thomas Carlyle.

FIGARO. Mars : 4. Les manuscrits de Meyerbeer. — 9. Paul de Saint-Victor. — 10. La Princesse Georges; lettres inédites d'A. Dumas à Desclée. — FRANÇAIS. Février : 27. M. de Montyon. — Mars : 4, 11. Cochin : Causeries florentines, par M. Klacsko. — 13. Bourdaloue.

GAULOIS. Mars : 13. Impressions de voyage de G. Flaubert en Orient (inédit).

JUSTICE. Février : 20. C. Pelletan : Diderot. — Février : 28; Mars : 1er. Lettres inédites de Proudhon. — 5. La vraie Lucrèce Borgia à propos d'une publication récente. — 9, 10, 11. Lanessan : Le darwinisme.

PARIS-JOURNAL. Mars : 2. G. Boissier. — PARLEMENT. Février : 17; Mars : 6. Bourget : Lettres de Mérimée. — 28. Bourget : Le naturalisme au théâtre. — Rod : Les écrivains de l'Italie contemporaine : M. Pietro Cossa. — Mars : 1er. Leroy-Beaulieu : Un romancier russe : Dos-

toïesky. — 7. Theuriet : impressions de lectures faites en Hollande. — 12. Tasselin : Les Français jugés par un Allemand, à propos d'une publication récente : *Pariser Leben*. — 14. Saint-René Taillandier : Une nouvelle histoire de Philippe II. — PATRIE. Mars : 1^er^, 2, 10, 15. Castillon : La vallée d'Andorre. — 13. Souvenirs de voyages, par D. Nisard.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Mars : 11. Le Drame sacré au moyen âge.

SIÈCLE. Février : 24. Millet et Fromentin. — Mars 1^er^. A. de la Forge : Taxile Delord. — 3. Les archives du ministère de la marine.

TEMPS. Février : 23. Ph. Rousseau. — Mars : Ch. Blanc : Une excursion en Italie à la recherche des précurseurs. — 9. Marchand : La vie à Paris, décrite par un Allemand. — 13. Ch. Blanc : La galerie Wilson.

UNION. Mars : 3, 4. Boyenval : L'école socialiste en Allemagne. — 15. Souvenirs et écrits de mon exil, par Kossuth.

VOLTAIRE. Mars : 2. Th. de Banville : Camées parisiens.

---

# NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

## PENDANT LE MOIS DE FÉVRIER 1881

1. *La Rente mutuelle,* journal financier et commercial. (Numéro spécimen.) In-4°, 8 pages à 3 col. Paris, imp. Rudrauf, 67, rue Saint-Lazare. — Abonnements : Paris et départements, un an, 1 fr.; étranger, le port en sus.

*La Forêt de Bondy,* journal financier. In-4°, 8 p. Paris, imp. Wattier, 31, rue Croix-des-Petits-Champs. — Abonnements : Paris et départements, 30 fr.; un mois d'essai, 5 fr. Paraît le mardi.

*La Presse vétérinaire*, jurisprudence et intérêts professionnels, pathologie et hygiène, nouvelles ; journal publié sous la direction de MM. Biot, Garnier et Rossignol. In-8°, 80 p. Paris, imp. Goupy. — Bureaux : 8, rue des Feuillantines. — Abonnements : France, un an, 12 fr.; élèves des écoles vétérinaires, 6 fr. par an.

2. *Le Moniteur de l'Union commerciale*. Pet. in-fol., 8 p. à 4 col. Paris, imp. de l'Union commerciale. — Bureaux : 1, rue des Saints-Pères. — Abonnements : un an, 5 fr. — Paraît tous les mercredis.

5. *La Bourse ou la Vie*. In-4°, 4 p. à 3 col. avec fig. Paris, imp. 18, passage des Deux-Sœurs. — Bureaux : 150, faubourg Poissonnière. — Abonnements : un an, 15 fr.; 6 mois, 8 fr. — Le numéro, 20 centimes. — Paraît le samedi.

*La Tribune des Femmes,* hebdomadaire, paraissant le samedi. Pet. in-4°, 4 p. à 2 col. — Bureaux : 21, rue Daubenton. — Abonnements : France, un an, 6 fr.; six mois, 3 fr.; trois mois, 1 fr. 50; un mois, 50 c. — Le numéro, 10 centimes.

9. *Le Capitaliste français,* journal financier, industriel et commercial. Pet. in-fol., 4 p. à 4 col. Paris, imp. Hérault et C^ie^. — Bureaux, 37, rue d'Aboukir. — Abonnements : Paris et départements, un an, 1 fr. — Le numéro, 10 centimes. — Paraît le dimanche.

*Le Protecteur des classes laborieuses*, contenant une liste d'emplois vacants. In-4°, 4 p. Paris, autog. Buckel, 10, rue Bailleul. — Abonnements : Paris, un an, 40 fr.; 6 mois, 25 fr.; 3 mois, 15 fr.; 2 mois, 10 fr.; un mois, 6 fr. — Ne se vend pas au numéro et paraît tous les jours, le dimanche excepté.

10. *Les découvertes scientifiques et industrielles,* organe des inventeurs. In-4°, 12 p. à 2 col. avec fig. Saint-Ouen, imp. Boyer. — Bureaux à Paris, 6, avenue de la Motte-Piquet. — Abonnements : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; union postale : un an, 12 fr.; 6 mois, 7 fr. — Le numéro, 30 centimes.

*Le Boursier,* journal financier. Petit in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Kugelmann, 12, rue Grange-Batelière. — Bureaux : rue Neuve-Saint-Augustin. — Abonnements : 1 fr. par mois.

*L'Esprit gaulois*. Pet. in-fol., 4 p. à 4 col. avec grav. Paris, imp. de *l'Esprit gaulois,* 15, rue du Faubourg-Montmartre. — Abonnements : Paris, un an, 9 fr.; 6 mois, 5 fr.; 3 mois, 3 fr.; départements, un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; 3 mois, 4 fr. — Le numéro : Paris, 10 centimes; départements, 15 centimes. — Hebdomadaire.

11. *Le Monde pharmaceutique*. Paris, imp. Rousset.

13. *Le Parisien illustré*. In-fol, 4 p. à 4 col. avec grav. Paris, imp. du *Parisien illustré,* 15, rue du Faubourg-Montmartre. — Mêmes conditions d'abonnement que pour *l'Esprit gaulois*. — — Hebdomadaire.

*La Citoyenne,* journal hebdomadaire. In-4°, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Lévrier, 9, rue d'Aboukir. — Bureaux : 24, rue Royale, à Meudon. — Abonnements : un an, 6 fr.; 6 mois, 3 fr.; 3 mois, 1 fr. 50. — Le numéro, 10 centimes.

14. *La Vogue parisienne,* passe-temps de l'entr'acte. Pet. in-fol. 4 p. Paris, imp. Dupont, rue Jean-Jacques-Rousseau. — Le numéro, 5 centimes.

16. *L'Avenir orphéonique,* journal des sociétés chorales et instrumentales et des sociétés lyriques,

paraissant le 1er et le 16 de chaque mois. Gr. in-fol., 4 p. à 6 col. Paris, imp. Nouvelle, 14, rue des Jeûneurs. — Bureaux : 22, rue Vivienne. — Abonnements : un an, 12 fr.; 6 mois, 6 fr.

17. *La Revue municipale*, organe des intérêts municipaux de Paris et des départements. In-4°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Dubuisson et Cie. — Bureaux : 13, rue Gaillon. — Abonnements : un an : 20 fr. — Un numéro, 30 centimes. — — Paraît le jeudi.

20. *Le Courrier du village*. Pet. in-4°, 12 p. à 2 col. Paris, imp. Soussens, 51, rue de Lille. — Bureaux : 70, rue Bonaparte. — Abonnements : un an, 7 fr. — Hebdomadaire.

23. *Le Commerce français*, organe et propriété du Comptoir général de commerce. Gr. in-fol., 4 p. à 6 col. Paris, imp. Chaix, 20, rue Bergère. — Bureaux : 9, avenue de l'Opéra. — — Abonnements : un an, 5 fr. — Le numéro, 10 centimes. — Hebdomadaire.

25. *Journal du gaz et de l'électricité*, paraissant le 10 et le 25 de chaque mois. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Dupont. — Bureaux : 51, rue Vivienne. — Abonnements : un an, 6 fr. — Le numéro, 25 centimes.

27. *Courrier de la semaine*, romans, nouvelles, voyages, histoire, littérature. Pet. in-fol., 4 p. à 4 col. Paris, imp. Lapirot, 15, rue Grange-Batelière. — Abonnements : un an, 6 fr. — Le numéro, 10 centimes. — Hebdomadaire.

*La Protection*, journal hebdomadaire destiné à réunir les éléments d'une nouvelle société de protection pratique des animaux. Gr. in-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Dubuisson. — Bureaux : 25, rue Condorcet. — Abonnements : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr. — Le numéro, 25 centimes.

28. *Le Diplomate*, journal du droit international français et étranger et des sciences administratives, paraissant à la fin de chaque mois. Petit in-4°, 16 p. à 2 col. Paris, imp. Schlaber, 257, rue Saint-Honoré. — Abonnements : un an, 20 fr.; étranger, 25 fr.

*L'Antidote*, journal politique, financier et commercial. Gr. in-fol., 4 p. à 6 col. Paris, imp. Wilhem. — Bureaux, 51, rue Vivienne. — Abonnements : un an. 24 fr.; 6 mois, 12 fr.; 3 mois, 6 fr.; un mois, 2 fr. 50. — Le numéro, 5 centimes. — Spécimen.

## LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

*Œuvres d'André Chénier. — Propriété littéraire. — MM. Charpentier et Cie, éditeurs, contre M. Gabriel de Chénier et M. Lemerre, éditeur.*

« Les termes généraux du décret du 1er germinal an XIII n'emportent pas assimilation complète entre les héritiers du publicateur d'une œuvre posthume et les héritiers de l'auteur au point de vue de la durée des droits accordés à l'auteur par les lois de 1810, de 1854 et 1866 sur la propriété littéraire.

« En conséquence, le droit établi par le décret de l'an XIII au profit du publicateur d'œuvres posthumes est resté limité à une durée de dix années, selon les dispositions du décret du 19 juillet 1793, sans bénéficier des accroissements apportés à cette durée par les lois postérieures.

« Bien qu'il résulte des termes d'un traité qu'un éditeur a acquis la propriété littéraire des œuvres posthumes d'un auteur, cependant les juges du fond peuvent, sans violer aucune loi, décider qu'il résulte des faits de la cause que l'éditeur, ayant eu communication des manuscrits inédits de l'auteur, a reçu livraison de la chose vendue et que les héritiers du vendeur conservent le droit de faire publier par un autre que par l'acheteur de la propriété littéraire la partie des manuscrits restée inédite. »

Ainsi jugé par le rejet du pourvoi formé par M. Charpentier contre un arrêt rendu le 29 mars 1878 par la Cour d'appel de Paris, au profit de M. Lemerre.

(Cour de cassation. — Audience du 28 décembre 1880.)

*M. Valserres contre M. Dalloz, directeur de la* Revue de France. — *Demande en insertion d'articles et en dommages-intérêts.*

« Un directeur de journal ou d'écrit périodique est toujours libre de cesser une publication qui peut compromettre le caractère spécial et le succès de son œuvre, sauf à indemniser l'auteur du préjudice qui peut résulter de ce défaut de publication. »

(Tribunal civil de la Seine, 1re chambre. — Audience du 9 mars.)

*Contrefaçon littéraire. — Le* Manuel d'anatomie descriptive *de M. le Dr Fort et le* Manuel d'anatomie *de M. le Dr Meynac.*

M. le Dr Fort, professeur libre d'anatomie et de chirurgie à l'école pratique de la Faculté de médecine de Paris, forme contre MM. le Dr Meynac, de Bayonne, et Lauweyrens, éditeur, une demande en suppression d'ouvrage et en 30,000 fr. de dommages-intérêts, prétendant que le *Manuel d'anatomie* publié par M. Meynac est une contrefaçon littéraire et un plagiat du livre dont lui, M. Fort, est l'auteur. M. Fort prétend, en outre, que l'imitation de format, de couleur du papier de couverture et des caractères typographiques constitue un acte de concurrence déloyale.

Le Tribunal, avant de se prononcer, a commis MM. les docteurs Jaccoud et Lefort et M. Labitte, libraire, comme experts.

(Tribunal civil de la Seine, 1re chambre. — Audience des 5 et 19 mars.)

# Le Livre

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

*Cinquième Livraison* — DEUXIÈME ANNÉE — *10 Mai 1881*

## CORRESPONDANCES ÉTRANGÈRES

### ALLEMAGNE

28 avril 1881.

Le 15 février dernier l'Allemagne a célébré le centenaire de la mort de Lessing, le grand critique, l'auteur de la *Dramaturgie* qui, au dire de Gervinus, délivra du coup l'Allemagne du joug littéraire de la grande nation L'un des philosophes et des critiques les plus autorisés de ce temps-ci, Cuno Fischer, a fait paraître à l'occasion de cet anniversaire une étude fort détaillée et brillamment écrite, intitulée *Lessing als Reformator der deutschen Literatur*[1] M. Cuno Fischer avait suffisamment démontré par son écrit sur Nathan le Sage (1864) qu'il était apte à rendre à Lessing la justice qui lui est due et à étudier dans ses moindres détails ce libre et sagace esprit qui à force de volonté et d'étude parvint, sans avoir été touché de la grâce poétique, à créer des œuvres dignes de servir de modèles à ses successeurs, la *Minna von Barnhelm* et l'*Emilia Galotti*. L'auteur étudie de près ces deux pièces, la comédie et le drame, puis il passe au rôle de réformateur que Lessing joua dans le domaine religieux, aux luttes qu'il soutint contre l'orthodoxie et à son drame philosophique, à *Nathan le Sage*.

Ce poème a fourni à un autre écrivain célèbre l'occasion de parler de Lessing à propos du centenaire de sa mort. B. Auerbach a publié sous ce titre : *Die Genesis des Nathan. Gedenkworte zu Lessings hundertjæhrigem Todestag*[2] une brochure qui contient des extraits du grand penseur destinés, dit l'auteur, à fournir des sujets de « contemplation intellectuelle » à tous les membres du « diocèse de Lessing » répandus sur la terre entière. Le produit de la vente sera versé au comité qui s'est formé pour l'érection à Berlin d'une statue de Lessing.

Un autre critique qui s'occupe spécialement de Lessing a fait paraître également un volume où il a réuni divers articles fournis à la *Gazette de Voss*, le journal même où débutait le réformateur en 1748. Ce livre s'appelle *Lessing-Forschungen nebst Nachtrægen zu Lessings Werken von B.-A. Wagner*[1]. L'auteur cherche à démontrer que le célèbre critique a traduit les petits écrits historiques de Voltaire et, selon lui, il était redevable de bien des choses à celui qu'il combattit si vivement dans la *Dramaturgie*.

De plus on a réédité la biographie la plus complète et la plus savante de Lessing : celle dont Danzel a fait paraître la première partie en 1850 et que Guhrauer acheva de publier en 1853 et 1854. L'édition présente paraît sous ce titre : *Gotthold Ephraïm Lessing. Sein Leben und seine Werke. Von Th. Danzel und G. E. Guhrauer. 2. Bericht. und verm. Ausgabe herausgegeben von N. von Maltzahn und R. Boxberger*[2]. Les savants qui nous donnent cette seconde édition en ont fait pour ainsi dire une œuvre nouvelle par les nombreuses rectifications qu'ils ont faites au texte primitif et les additions non moins nombreuses que les recherches si actives de ces der-

1. Stuttgart, Cotta, 1881. 2 vol. petit in-8°.
2. Berlin. Verlag von August Berth. Auerbach. 1 m.

1. Berlin. H.-W. Müller, 1881.
2. Berlin. Th. Hofmann, 1880-1881. 2 vol.





nières années dans le domaine biographique les ont mis à même de faire.

Pour qu'une note discordante ne manquât pas à ce concert d'admiration et de glorification M. Eugène Dühring, connu surtout par la polémique qu'il engagea avec le chancelier de l'université de Tübingen von Rümelin à propos du physicien R. Mayer, a fait paraître l'écrit suivant : *Die Ueberschætzung Lessings und dessen Anwaltschaft für die Juden von Dr E. Dühring*[1]. Il s'applique à démontrer que Lessing est dépourvu de tout talent, de toute science et de toutes les qualités morales indispensables au critiqué. Lessing, qui a su plus ou moins réhabiliter Horace, trouvera bien quelqu'un qui le défendra contre les attaques de M. Dühring. Vivant, il se fût bien chargé de se défendre tout seul.

De vivant à vivant il y a eu, ces temps-ci, de beaux coups de plume aussi. M. de Friesen, ancien ministre saxon, a publié ses souvenirs : *Erinnerungen aus meinem Leben von Richard Frhrn. v. Friesen Kœnigl. sæchsischem Staatsminister a. D.*[2] Ces mémoires sont fort intéressants, surtout pour qui veut étudier les événements qui ont précédé la guerre de 1866. Mais l'auteur a le tort d'y faire jouer un rôle quelque peu douteux à son ancien collègue du ministère saxon, M. de Beust. Celui-ci vient de répondre par ; *Erinnerungen zu Erinnerungen von Ferdinand Graf Beust*[3]. Les souvenirs du comte font pleine et entière justice de ceux du baron. Il paraît que M. de Beust prépare ses mémoires. Le style élégant et sobre de sa brochure, ses procédés courtois et fermes à la fois nous le montrent comme devant nous donner une œuvre du plus haut intérêt et digne de sa vie si pleine du plus glorieux labeur.

Dans votre gazette bibliographique du 10 février vous annoncez la publication, par les entreprenants éditeurs Henninger frères, de Heilbronn, d'une collection d'ouvrages français des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. Nous venons de recevoir les deux premiers volumes. L'entreprise est dirigée non par M. Wollmaler d'Erlangen, mais par le professeur de philologie romane de Bonn, M. Fœrster, et c'est la littérature du moyen âge plutôt que celle de la Renaissance et des temps postérieurs qu'on a en vue. La collection s'appelle *Altfranzösische Bibliothek*. Le premier volume comprend *Chardy's Josaphaz, set Dormanz und Petit Plet, zum ersten Mal vollstændig mit Einleitung, Anmerkungen und Glossar herausgegeben von John Koch*[1] Le deuxième contient : *Karls des Grossen Reise nach Jerusalem und Constantinopel. Ein altfranzösisches Gedicht des* XIe *Jahrhunderts. herausgegeben von Eduard Koschwitz*[2]. Ces éditions témoignent d'un travail infatigable et d'une grande science. Peut-être les romanistes français — leurs collègues allemands n'en sont plus à les ignorer et la *Romania* de M. G. Paris est plus d'une fois citée par les éditeurs allemands — auront-ils des réserves ou des objections à faire sur tel ou tel point. L'entreprise de Heilbronn n'en est pas moins à signaler et à louer; elle montre combien l'étude des langues romanes, du vieux français en particulier, est en honneur dans les universités d'outre-Rhin, et si cette publication n'a d'autre résultat que d'en faire naître une autre en France, qui soit aussi bien conçue et dirigée, nous estimerons n'avoir pas perdu notre temps en signalant celle-ci dans *le Livre*.

Du moyen âge passons au XVIIIe siècle à propos du cinquième volume de la publication de M. K. Hillebrand : *Zeiten, Vœlker und Menschen.* Ce volume a pour titre : *Aus dem Jahrhundert der Revolution*[3]. L'auteur a passé plusieurs années en France. En 1870 il était professeur de littérature étrangère à Douai. A ce moment-là il se retira en Italie, y écrivit des correspondances pour le *Times* et des essais pour une revue allemande. Ce sont les plus importants de ses articles qu'il réunit en volumes. Le cinquième, dont nous traitons, en contient neuf dont quatre s'occupent de la France. Ils sont intitulés : *Montesquieu, Dix-sept cent quatre-vingt-neuf, Madame de Rémusat et Napoléon Bonaparte; après une lecture* (celle que fit M. Caro à la séance annuelle de l'Institut, le 19 octobre 1880, sur Mme du Deffand), ce dernier article, peu gracieux pour M. Caro, l'est d'autant plus pour Sainte-Beuve que l'auteur appelle « notre maître à tous ». Je ne sais si le caustique ermite du boulevard Montparnasse eût été bien content de son disciple de Giesen en le voyant, comme il le fait dans son *Quatre-vingt-neuf*, déclarer la guerre à la grande Révolution après qu'il eut été lui-même l'une des victimes d'une toute petite, celle de quarante-neuf, dans le grand-duché de Bade. Il est vrai que c'est à propos du livre de M. Taine sur les origines de la France contemporaine qu'il fait le procès à la grande année et à celle qui suivirent, troubles et sanglantes, mais non moins glorieuses. Comme tous ceux qui

1. Karlsruhe. H. Reuther, 1881. 1 m. 80.
2. Dresden. 1880. Wilhelm Baensch. Verlagshandlung.
3. Leipzig. 1881. Verlag von I.-Z. Möller (A.-F. Beer).

1. Heilbronn. Verlag von Gebr. Henninger, 1879.
2. Heilbronn. Verlag von Gebr. Henninger, 1880.
3. Berlin. Verlag von Robert Oppenheim, 1881. in-8. 6 m.

brûlent ce qu'ils ont adoré, M. Hillebrand nous semble aller trop loin dans sa critique. Nous n'en rendrons pas moins justice à son grand talent d'écrivain et de dialecticien et nous nous plaisons à reconnaître que son livre est très intéressant et fort bien fait. Qu'il nous permette seulement de lui faire remarquer que son essai sur Montesquieu contient une légère erreur (p. 12) : Voltaire, si nous ne nous trompons, visita l'Angleterre avant et non après le châtelain de la Brède.

Voici un autre livre qui s'occupe aussi du XVIIIe siècle : *Geschichte der französischen Literatur im achtzehnten Jahrhundert, von Hermann Hettner. Sparatabdruck aus H. Hettners Literaturgeschichte des achtzehnten Jahrhunderts. Vierte verbesserte Auflage* [1]. M. Hettner est un des savants allemands qui connaissent le mieux et apprécient le plus équitablement les littératures et les arts non allemands. Les six volumes de son histoire générale du XVIIIe siècle, qui outre la France comprend l'Angleterre et l'Allemagne, ont paru de 1856 à 1870. En 1881 ils paraissent pour la quatrième fois. Nous nous faisons un devoir de signaler les ouvrages importants que la faveur du public lettré fait arriver rapidement à un grand nombre d'éditions, surtout quand l'auteur, avec un soin et une vigilance qui ne sont jamais en défaut, fait que son livre reste à la hauteur des études et des recherches philosophiques et littéraires des pays dont il traite. L'ouvrage de M. H. Hettner, en effet, est plutôt une histoire de la civilisation et du mouvement philosophique au XVIIIe siècle qu'une histoire littéraire, et l'on constate bien vite que l'auteur est un critique d'art du plus grand mérite (il est à la tête du musée des Antiques de Dresde), à voir l'art avec lequel il sait grouper ses personnages et répartir ses matières. Rendons justice aussi à l'esprit d'impartialité qui le guide dans ses études, à son style simple et clair et à son grand talent d'exposition. Son ouvrage est recommandable à tous égards et mérite d'être lu et goûté en France autant qu'on le lit et qu'on le goûte en Allemagne.

Signalons une autre réédition d'un livre curieux à plus d'un point : *Die Grabdenkmæler der Pæpste. Marksteine der Geschichte des Papstthums von Ferdinand Gregorovius. Zweite neu umgearbeitete Auflage* [2]. Ces tombeaux des papes ont été traduits en français par un grand admirateur de Gregorovius, M. Fr. Sabatier de Montpellier. Rien de plus original et de plus savant à la fois que ces médaillons des évêques de Rome dessinés

1. Braunschweig. Druckund Verlag von Friedrich Vieweg und Sohn, 1881. in-8.

2. Leipzig. F.-A. Brockhaus.

d'une main ferme en grands et sobres traits par le célèbre historien de la ville de Rome au moyen âge, et comme l'on sent bien que cet historien cache un poète philosophe, le poète d'Euphorion. Nous ne connaissons guère de lecture plus attrayante que celle de ce petit livre et ses esquisses des grands papes, des Innocent, des Grégoire, des Jules, des Sixte sont de vrais joyaux de belle et noble prose allemande.

Voici par contre de la prose moderne et scintillante s'il en fut, où débordent l'humour et le pessimisme modernes et ce que l'auteur lui-même appelle « le fumet particulier du pays souabe »! *Vom Zürichberg. Skizzenbuch von Johannes Scherr* [1]. Il y a de tout dans ce livre, de l'histoire, de la critique littéraire, de la politique et même des vers satiriques. Nous signalerons en particulier l'étude sur les mœurs romaines à la fin du XVIe siècle, à propos de Vittoria Accorombona que l'auteur appelle, avec le poète tragique John Webster, le diable blanc, puis le chapitre concernant Rabelais et le Souabe Hermann Kurz, poète et romancier trop peu connu. Enfin l'essai sur la question juive et le fameux *De botulo sive sanguiculo insaniente tractatus*. C'est la satire la plus vive qu'il soit possible de faire contre la manie dont sont possédés certains savants allemands de faire les recherches les plus minutieuses sur les moindres détails biographiques des grands poètes allemands, en particulier de Gœthe. Ce traité ironique valut à M. Lindau, qui l'avait publié dans sa revue, d'être exclu du banquet donné lors de l'inauguration de la statue de Gœthe à Berlin. Nous avons relaté la chose en son temps. A lire le factum, on comprend la colère de MM. les commentateurs. Ce qu'on comprend moins c'est qu'ils n'aient pas craint le ridicule qui devait en rejaillir sur eux. Maintenant que le corps du délit a passé de la revue dans le livre, ils auront de moins en moins les rieurs pour eux. La politique intérieure de M. de Bismarck est aussi malmenée que ces messieurs. M. Scherr est un grand admirateur du chancelier, seulement il eût voulu qu'il quittât le pouvoir au lendemain de la reconstitution de l'empire ; l'on comprendra aisément qu'il n'est guère enchanté de ce qui se passe en Allemagne depuis ce moment. Son livre doit avoir eu un grand succès en Allemagne : en quelques semaines la première édition a été épuisée.

Nous souhaitons une vogue égale au charmant recueil d'*histoires* que vient de faire paraître une baronne autrichienne, Mme d'Ebner-Eschenbach. Elle n'en est pas à son coup d'essai. Nous connaissons d'elle un roman, *Bozena*, et quelques

1. Leipzig. Verlag von Otto Wigand, 1881.



nouvelles que Cotta a fait figurer dans sa quatrième série de sa *Volksbibliothek*. Les *Neue Erzæhlungen von Marie von Ebner-Eschenbach* [1] sont en tout point dignes de leurs aînées. Dans la première, *Ein Kleiner Roman*, la baronne a su rester originale et être neuve sur le terrain si rebattu des histoires de gouvernantes. La seconde, *Die Freiherrn von Gemperlein*, la plus courte des quatre, est à notre sens un pur chef-d'œuvre d'humour et de sereine ironie. La troisième, *Loti die Uhrmacherin*, dramatique malgré sa grande simplicité, est la glorification de la femme aimante et dévouée, prête au sacrifice et au renoncement. La quatrième enfin, *Nach dem Iode*, moins effrayante qu'on ne le dirait à lire ce titre un peu lugubre, est palpitante et neuve. Par le temps qui court, les talents aussi solidement trempés que l'est celui de Mme d'Ebner sont rares; ce qui est plus rare encore c'est de voir une femme parler une langue nette, sobre et concise. L'auteur a de plus le très grand mérite, plus grand encore en Allemagne que partout ailleurs, de savoir se borner et d'aller droit au but. Pour nous les simples histoires contées avec tant d'esprit et de cœur valent mieux que nombre de gros romans. Depuis les *Bœhminger* de Laube nul ouvrage d'imagination paru en Allemagne ne nous avait fait autant de plaisir que ces *Erzæhlungen*.

Des nouvelles écrites par la baronne passons à celles qui portent le titre : *Die Sonntage der Baronin. Novellen Fritz von Mauthner* [2]. L'auteur a bien du talent, il tourne joliment le petit vers spirituel à la Henri Heine et, comme ce grand moqueur, il sait trouver le ton désespéré. Mais il y a bien de l'apprêt dans tout cela et nous eussions préféré qu'il nous donnât ses nouvelles sans les vers et surtout sans la baronne devant laquelle elles sont lues et qui à la fin se donne assez sottement à un jeune monsieur. A notre sens la plus jolie de ces nouvelles c'est la dernière de toutes *Der goldne Friedelbogen;* elle contient l'histoire d'un violoniste devenu fou, qui dans un moment de lucidité raconte sa triste et fantastique aventure à deux étudiants qui l'ont par hasard rencontré dans une auberge perdue de la forêt de Bohême.

1. Berlin. Verlag von Franz Ebhardt, 1881.
2. Zürich. Verlag von Cäsar Schmidt, 1881.

Annonçons deux grandes publications : l'une se rapportant aux Habsbourg, l'autre aux Zollern. *Freydal. Des Kaisers Maximilian I Turniere und Mummereien herausgegeben mit allerhœchster Genehmigung S. Maj. des Kaisers Franz Joseph I unter der Leitung de K. K. Oberstkœmmerers Feldzeugmeisters Franz Grafen Folliot de Grenneville von Quirin von Leitner* [1]. Ce beau livre, contenant le journal des tournois et mascarades de Maximilien, paraît par livraisons, ce qui fait supposer qu'on compte sur un grand nombre de souscripteurs.

La seconde forme, un in-folio intitulé *Das Buch vom Schwanenorden. Ein Beitrag zu den hohenzollerischen Forschungen von Dr R. Graf Stillfried und S. Hænle* [2].

Le Nestor des historiens allemands, L. von Ranke, fait paraître en ce moment les premiers volumes de son *Histoire universelle*, *Weltgeschichte I. Theil 1. u. 2. Abtheilung* [3].

Signalons aussi : *Geschichte des neueren Dramas, von Robert Prolsz* [4]. Deux volumes ont paru. Le troisième et dernier, nous l'espérons du moins, nous fournira l'occasion de parler plus longuement de cet important ouvrage.

Enfin : *Archiv für Geschichte des deutschen Buchhandels. Herausgegeben von der historischen Commission des Bœrsenvereins der Deutschen Buchhændler* [5].

E. JAEGLÉ.

1. Wien. 1880.
2. Berlin. N. Möser Hofbuchhandlung, 1881.
3. Leipzig. Dunker und Humblot.
4. Leipzig. Verlag von Bernhard Schlicke (Balthasar Elischer).
5. Zu beziehen von H. Kirchner in Leipzig. 4 m.

## ANGLETERRE

Londres, 29 avril 1881.

Une curieuse « supercherie littéraire », digne d'être enregistrée dans la prochaine édition de Quérard, vient d'être commise à Londres, et est, jusqu'à présent, passée inaperçue. Sous ce titre : *Heptalogia, or the Seven against sense, a Cap with seven Bells* [1], on a récemment publié une série de spirituelles parodies des principaux poètes anglais. Aucun tapage ne s'est fait autour de cette publication, et, comme les livres de ce genre ne sont pas rares, elle n'a pas beaucoup attiré l'atten-

1. *A cap with seven Bells*, un bonnet à sept clochettes, le bonnet de la folie.

firmer que cet ouvrage est de M. Swinburne, et non d'un plus mince personnage. Les lecteurs du *Livre* connaissent M. Swinburne pour le plus ardent et le mieux inspiré de nos jeunes poètes. Ce qui ajoute du piquant à cette expérience, c'est que M. Swinburne s'est compris lui-même parmi les écrivains dont il parodie le style. Dans une des pièces du recueil, il tourne plaisamment en grotesques les qualités maîtresses de sa propre manière poétique. Son affection pour les rimes étranges et imprévues, caractère qu'il a en commun avec M. Browning, lui donne matière à des développements d'une extravagance très réussie.

Lord Lytton, ex-gouverneur général des Indes, jadis attaché de l'ambassade d'Angleterre à Paris, qui a donné au public la floraison de sa muse sous le pseudonyme d'Owen Meredith, y reçoit une sévère correction. On s'accorde à reconnaître que dans l'œuvre de lord Lytton, qu'il faut se garder de confondre avec son père, le célèbre homme d'État, romancier et dramaturge, la portion qui mérite d'être considérée comme originale est bien petite. On a dit que sa *Lucile* n'était guère qu'une paraphrase d'un roman de George Sand, et on reproche à ses *Chants serbes* (*Servian songs*) de n'être que de simples traductions. Dans ses pièces de plus courte haleine, l'influence des poètes qui l'ont précédé est presque toujours évidente : pensées, expressions, vers entiers y sont empruntés à Heine, à M. Victor Hugo, et à d'autres écrivains. Cette faiblesse est impitoyablement flagellée dans *the Last Words of a seventh-note Poet* (*Les derniers mots d'un poète de septième ordre*), où l'auteur supposé réclame comme son bien propre tout ce qu'il y a de plus fameux dans la littérature moderne. Le style de M. Dante Gabriel Rossetti, aussi distingué par son talent de peintre que par son talent de poète, est humoristiquement caractérisé dans le *Sonnet for a picture*.

M. Alfred Tennyson, le poète lauréat, et M. Matthew Arnold, l'apôtre de *Light and culture*, se trouvent au nombre de ceux dont le style et la méthode sont imités. La révélation de cette plaisanterie dans les colonnes du *Livre* ne peut manquer de faire sensation. Et cela d'autant plus qu'aucun nom n'a encore été mis en avant comme étant celui de l'auteur de ce livre.

Puisque j'en suis aux poètes, je peux dire que M. Swinburne a entrepris dernièrement, dans l'une de nos revues les plus estimées, de combattre l'opinion de M. Taine relativement à la valeur respective d'Alfred de Musset et de M. Tennyson. Rien de ce qui a jamais été écrit par un Français sur les Anglais, excepté peut-être un ou deux des plus mordants sarcasmes de Voltaire, n'est si connu dans notre pays que le parallèle établi par M. Taine entre ces deux poètes; et on s'est jusqu'ici résigné à accepter comme décisives les conclusions d'un critique si familier avec notre langue et notre littérature. On nous a appris à croire que Tennyson, avec toute son inspiration, est le *dilettante* correct, formaliste, qui porte sans relâche son masque d'orgueil insulaire, et ne découvre au public rien de nouveau ni de réel; Musset, au contraire, est avant tout un homme, quelqu'un qui sent « *the inner tempest of deep sensations, giant dreams, and intense voluptuousness* [1] », quelqu'un qui « a laissé son empreinte sur la pensée humaine, qui a expliqué au monde l'homme, l'amour et le bonheur » (*one who left his mark on human thought, who told the world what was man, love, with happiness*). Notre jeune poète, dans son ardeur de briseur d'idoles, cherche à renverser les termes du verdict. Il sait le français aussi parfaitement que M. Taine sait l'anglais. Or, suivant M. Swinburne, Musset est tout, excepté un homme dans la mâle acceptation de ce mot.. A la « puberté splendide et exubérante de Musset » *the too splendid and showy puberty of Musset*), il applique ces deux vers d'un drame de sir Henry Taylor :

> There is a rotten ripeness supervenes
> On the first moment of maturity [2]!

Ayant débuté dans la vie « comme page de Victor Hugo, Musset, dit Swinburne, ne s'est jamais élevé plus haut dans la poésie soutenue que quand il s'est montré comme suivant de Lamartine ». Enfin M. Swinburne déclare que le poème de M. Tennyson récemment publié et intitulé *Rizpah* met fin pour toujours à une question naguère chaudement debattue, « à cette question si longtemps contestée de la supériorité poétique entre Alfred Tennyson et Alfred de Musset ». « Quatre vers de *Rizpah* », continue-t-il, « mis dans un plateau de la balance du jugement, emporteraient tous les plus jolis vers de Musset mis dans l'autre, et les feraient sauter et disparaître par-dessus le fléau. Musset était aussi incapable de ressentir une passion de ce genre qu'il l'était d'atteindre à ce degré d'exécution. Il aurait aussi bien pu écrire *Ratbert*, les *Cenci* ou *le Roi Lear*. »

J'aurais hésité à exposer cette opinion, s'il n'y avait certains signes qui montrent que l'influence de Musset va diminuant en France. En attendant, le gros public reste dans une perplexité qui ne

1. « La tempête intérieure des profondes sensations, les rêves gigantesques, et ce qu'il y a d'intense dans la volupté. »

2. « Au moment où la maturité commence, le fruit devient blet et pourri. »

laisse pas que d'être embarrassante[1]. Pope demande, dans un vers fameux :

Who shall decide when doctors disagree ?

Entre M. Taine et M. Swinburne, l'Anglais ne sait s'il doit adopter l'appréciation flatteuse de son compatriote, ou s'il lui faut souscrire au jugement moins favorable, mais fort honorable après tout, du critique français.

L'Angleterre est la patrie, la terre nourricière des clubs de toutes sortes. Parmi les institutions qui portent ce nom se rangent nos clubs et sociétés littéraires, qui impriment et publient (*Printing clubs and societies*). Ils sont si nombreux qu'ils occupent un volume de trois ou quatre cents pages du *Lowndes's Bibliographes's Manual*, le seul ouvrage que nous possédions qui prétende donner un catalogue descriptif et complet des livres anglais. Certaines de ces institutions, comme le *Roxburgh Club*, créé pour perpétuer le souvenir de la fameuse vente de la *Roxburgh library*, l'*Abbotsford club*, établi en l'honneur de sir Walter Scott et dont le nom rapppelle son château, et le *Bannatyne club* dont W. Scott lui-même fut un des fondateurs, sont si exclusives et coûtent si cher que le titre de membre de l'une d'elles est un véritable certificat d'opulence et d'honneur. D'autres encore, comme la *Shakesperean society*, et la *Chancer society* ne s'occupent que des éditions de l'auteur dont elles portent le nom, ou des ouvrages relatifs à la vie et aux écrits de cet auteur.

Enfin une troisième catégorie se consacre à des sujets d'intérêt purement local et topographique. Ces sociétés ressemblent naturellement beaucoup à celles qui existent ou ont existé en France. La *Société des bibliophiles français*, fondée en 1820, correspond assez bien à notre *Roxburgh club*, et la *Société des bibliophiles bretons*, à laquelle on doit tant de travaux intéressants, peut être comparée à la *Surteer society*, établie dans le but de publier les ouvrages relatifs aux comtés septentrionaux qui composaient l'ancien royaume de Northumberland.

Les deux plus actives et entreprenantes sociétés en existence aujourd'hui — car beaucoup des plus célèbres clubs ont disparu depuis longtemps — sont le *Spenser society* et le *Hunterian club*. Bien que les sièges de ces deux sociétés soient dans des villes de province, leurs travaux n'ont rien d'exclusivement local. A Glasgow, la *Hunterian society* publie des poésies manuscrites très rares et très précieuses, et la *Spenser society*, dont le centre est à Manchester, réimprime les pièces poétiques les plus rares du XVIIe siècle.

1. Qui décidera quand les doctes disputent?

Par quelque caprice du hasard, ou plutôt par un singulier manque de goût de la part des critiques et des lecteurs du XVIIIe siècle, il se trouve que nos collections de poètes, ou des écrivains qu'on décore de ce nom, sont sans valeur aucune, ou peut s'en faut. Les œuvres des grands maîtres du rythme, tels que Milton, Spencer, Cowley Dryden, figurent dans toutes ces collections, bien entendu. Mais derrière eux se présente un essaim d'obscurités, dont les noms, quand on s'en souvient, sont devenus des termes de mépris. Pour faire place à ces prétendus poètes, on omet ou en ignore des lyriques délicats comme Herrick, le plus charmant des auteurs de pastorales chez les Anglais, sir Thomas Carew, sir John Suckling, sir Richard Lovelace, le marquis de Montrose, poètes cavaliers qui composaient leurs chants dans les intervalles de loisir que leur laissaient les soldats de Cromwell, et leurs rivaux du parti puritain, George Wither et André Marvel. Des hommes comme Chapman, Drayton, Daniel et sir Philip Sidney, que l'on peut ranger parmi les satellites les plus brillants de Shakespeare, et qui ont comme des reflets de son génie, sont exclus de ce qu'on appelait, comme par dérision, *Collection of the english poets*. Imaginez une série de poètes français où ne figureraient pas les œuvres de Villon, de Théophile, de Mellin de Saint-Gelais, de Sarrasin, de Benserade et de Malherbe, tandis que les épitaphes du chevalier de Cailly, les jérémiades et tout « le fatras obscur », comme dit Boileau, de Brébeuf et les élucubrations d'auteurs encore plus insignifiants y rempliraient plusieurs volumes consécutifs, — et vous aurez une idée exacte de notre cas.

Ces lacunes laissées par nos éditeurs, la *Spenser society* et *Hunterian club* se sont donné la tâche de les combler. Depuis le commencement de ce siècle, on a multiplié les éditions de la plupart de nos dédaignés et oubliés de la poésie. Il n'en reste pas moins assez de besogne pour les sociétés. La *Spenser society*, qui a pris son nom du poète Edmond Spenser, s'est attachée spécialement à réimprimer les œuvres de George Wither. Le travail présente les plus grandes difficultés, à cause du nombre prodigieux des ouvrages de cet auteur, et de l'extrême rareté de quelques-uns d'entre eux. Wither n'était point un poète vulgaire, et certaines de ses pièces comptent parmi les morceaux les plus délicats et les mieux inspirés dont puisse se glorifier notre langue. Mais il ne se contentait pas de faire de la Muse sa maîtresse : il l'obligeait aussi à être sa servante. Quand il ne l'invitait pas à ses embrassements, elle avait à nettoyer le foyer, à cirer ses bottes et à exécuter les travaux les plus serviles. Bien plus terrible comme polémiste que

comme soldat, car, malgré le grade de major auquel il s'éleva dans l'armée du Parlement, sa bravoure n'était rien moins qu'incontestée. Wither attaquait ses ennemis dans d'interminables traités, tous en vers, et exposait en lignes mesurées les doutes et les craintes que la milice du siècle lui inspirait. La *Spenser society* a apporté le soin le plus scrupuleux à s'acquitter de la mission de réimprimer les œuvres de Wither jusqu'au moindre mot, autant, du moins, qu'il a été possible de se les procurer. La seule publication importante qu'elle n'ait pas reproduite est une *Collection of emblems*, qui se compose d'explications en vers sur quelques-uns des fameux dessins de Crispin de Pas. Ce livre est le plus rare et le plus coûteux de tous les ouvrages de Wither. La reproduction facsimile des illustrations entraînerait aussi à de grandes dépenses. Il n'y a rien dans toute la littérature de si naïf que certains poèmes de Wither. Il écrit des hymnes destinées à être chantées par un homme qui se débarbouille ou qui fait sa barbe, tâche qui ne doit pas être sans quelque difficulté. Il y a mieux : il nous offre une hymne à l'usage des personnes sur le point d'être pendues. François Villon a composé un poème dans une occasion à peu près analogue; on ne peut guère l'appeler une hymne, cependant. Ce pouvait lui être une satisfaction que de proclamer ses privilèges, et de dire : je suis celui

« Qui d'une corde d'une toise
Sçaura mon corps, que mon cul poise. »

Mais il ne se proposait pas de chanter ses vers en allant à l'échafaud.

Quand Charles II parvint au trône, la position du poète puritain ne fut pas sans péril. On parla un moment de le pendre : on lui aurait ainsi fourni l'occasion de juger par expérience, à cet instant suprême, de l'efficacité des hymnes qu'il avait composées. On lui laissa pourtant la vie, grâce à l'intercession d'un frère en poésie qui adressa au roi une supplique de nature à le dérider. « Plaise à Votre Majesté de ne pas pendre George Wither », disait le poétique intercesseur, « ne serait-ce que pour empêcher les gens d'avoir l'audace de dire que je suis le plus mauvais poète dans l'empire de Votre Majesté ». La plaisanterie n'est pas mauvaise. Wither était loin, toutefois, d'être le plus mauvais poète dans l'empire de Sa Majesté. Si ses longueurs insupportables nous rappellent parfois Du Bartas et « la poésie polytechnique », il déploie, dans ses *Juvenilia*, une grâce et une délicatesse que Malherbe n'aurait pas désavouées.

Wither passa une grande partie de sa vie en prison, où on le logeait en récompense de ses satires. Comme dans ces satires il ne fait jamais de personnalités et qu'il n'y attaque les vices qu'au point de vue abstrait, il semble que la justice de son temps l'ait traité avec quelque rigueur. Beaucoup de ses poèmes ont été écrits dans la geôle, mais son inspiration ne paraît pas en avoir souffert, car ces chants sont les plus harmonieux et les plus doux qu'il ait composés.

Outre les poèmes de George Wither, la *Spenser society* a entrepris la réimpression des œuvres de John Taylor, dit le *water-poet*, ou poète batelier. Presque aussi prolixe que George Wither, Taylor n'a pas une seule étincelle d'inspiration. Ses œuvres ne sont que du fatras; mais elles sont curieuses pour la lumière qu'elles jettent sur l'Angleterre au temps de Jacques Ier et de Charles Ier. L'auteur y décrit ses propres aventures, comment il fit le voyage de Londres à Édimbourg et d'Édimbourg à Londres sans argent, et comment il entreprit mainte autre remarquable pérégrination. Entre autres métiers, Taylor fit, pendant un temps, celui de cabaratier. Quand le roi Charles fut décapité, le fidèle tavernier arbora pour enseigne une couronne de deuil. Il fut bientôt forcé de la retirer, et il la remplaça par son propre portrait, au-dessous duquel il écrivit ce distique :

There's many a king'head hang'd up for a sign,
And many a saint's head; then why not mine?

Au lieu de tête de saint ou roi,
Pour enseigne j'ose vous montrer moi.

Ces ouvrages forment la principale partie des publications de la *Spenser society*. Elle a aussi donné quelques poèmes de la même époque ou d'une époque antérieure. Sous le rapport typographique, ces publications sont vraiment admirables. Le nombre des membres de la *Spenser society* ne doit pas dépasser deux cents, et la cotisation est fixée à deux guinées.

Marchant de front avec elle pour l'ardeur et l'esprit d'entreprise, vient le *Hunterian club*, ainsi nommé d'après le célèbre chirurgien, anatomiste et physiologiste, que Glasgow, le quartier général du club, regarde comme sa plus belle gloire. Les trois « chevaux de bataille » de cette société sont les œuvres de Thomas Lodge, celles de Samuel Rowlands et ce que l'on connaît sous le nom de *Bannatyne manuscripto*. Ce manuscrit est comme un inépuisable trésor où puise la poésie écossaise. George Bannatyne était d'une famille où il y avait vingt-trois enfants. Il naquit en 1845, et occupa les loisirs de sa vie à copier toutes les pièces de poésie écossaises qu'il trouvait à son

goût. Cette collection, qui couvre huit cents pages d'une fine écriture, est parfaitement conservée, et se trouve aujourd'hui dans la bibliothèque de la *Faculty of advocates*, à Édimbourg. Les écrivains qui se sont occupés de l'histoire littéraire y font constamment allusion et la citent très fréquemment; mais on n'avait jamais entrepris de l'imprimer et de l'éditer.

Thomas Lodge, contemporain de Shakespeare, fut un poète dramatique, en même temps qu'un docteur en médecine. Il avait pris ses grades à Avignon. Ses pièces dramatiques, ses poèmes et ses romances, sont très rares et d'un très grand intérêt. On a comparé le sujet de la pièce de Shakespeare *As Yon like it* à une de ses histoires. Une des principales difficultés qu'il y a à faire une édition de Lodge bien complète provient de l'extrême rareté de quelques-uns de ses ouvrages. C'est un vrai poète, et il y a lieu de se féliciter que ses poèmes, surtout ceux qui n'existent plus qu'à l'état d'exemplaire unique, nous aient été conservés. Samuel Rowlands est un écrivain très abondant, dont les brochures, d'ordinaire satiriques, sont précieuses pour le jour qu'elles jettent sur les coutumes anglaises au temps des deux premiers Stuarts. Elles ne sont pas, d'ailleurs, sans mérite littéraire. Les autres publications patronnées par le *Hunterian club* sont principalement écossaises. Ces réimpressions sont encore plus élégantes typographiquement que celles de la *Spenser Society;* mais il faut se rappeler que le *Hunterian club* a commencé plus tard et a pu bénéficier des exemples de son prédécesseur. Il a néanmoins sur sa rivale une supériorité dont il a le droit d'être fier. Ses volumes sont enrichis d'introductions, notices et autres travaux du même genre, par des érudits compétents. Au contraire, les publications de la *Spenser society* portent à peine les traces d'un travail d'éditeur, et les courtes observations préliminaires qu'on y rencontre ne sont pas toujours écrites d'un style bien remarquable.

Il faut que je termine ici ces quelques mots sur nos *printing clubs*. J'espère avoir un jour l'occasion de vous présenter une ou deux individualités qui sont, à elles seules, des sortes de *printing clubs* en une personne.

L'année courante n'a pas, jusqu'ici, produit grand'chose de bien nouveau ni de bien important en littérature. Le *Political diary* (Journal politique) d'Edward Law, lord Ellenborough, publié par son neveu, lord Colchester, chez Rentley, n'est guère autre chose qu'un fragment qui ne s'étend que sur une période de trois années, de 1828 à 1830. Il jette cependant quelque lumière sur la politique de la Grèce et de l'Inde, à un moment où les questions qui agitent aujourd'hui le monde commençaient à se poser. Un autre ouvrage d'un caractère analogue est *the Life of John, lord Campbel : a Selection from his autobiography and Letters, edited by his Daughter. the Hon. Mrs Hardcastle*, 2 vol., Murray. Ces souvenirs d'un lord chancelier qui a écrit la vie de ses collègues sont d'une lecture amusante. Une nouvelle traduction de *Don Quichotte* par A.-J. Duffield (C. Kegan Paul et C°) est l'œuvre d'un érudit maître de son sujet, et éclipsera, sans doute, toutes les autres traductions; la plus estimée était jusqu'ici celle de Pierre Motteux, réfugié huguenot bien connu en Angleterre comme dramaturge et traducteur. M. Henri van Laun a récemment publié une courte étude sur Motteux. Cette brochure n'a pas été mise dans le commerce; mais ceux des amis de M. van Laun qui ont été assez favorisés pour en recevoir un exemplaire en font de grands éloges. Les livres de voyage abondent, comme toujours. Nous avons, entre autres : *Turkish Armenia and Asia Minor*, par le Rev. H.-F. Toyer (Longmans); *the New Play-Ground, or Wanderings in Algeria*, par A.-A. Knox, un de nos magistrats de cours de police les plus estimés (C. Kegan Paul et C°); *A Visit to Wazan, the sacred City of Morocco*, par Robert Spencer Waton (Macmillan et C°); *the Gardens of the Sun*, par P.-W. Rusbidge (Murray), excursion d'un naturaliste dans l'île de Bornéo; *A Polar reconnaissance*, par le capitaine Albert H. Marckhem R. N.[1] (C. Kegan et Paul C°), relation d'un voyage à la Nouvelle-Zemble; *Notes and Sketches from the Wild Coast of Nipon*, par le capitaine H. C. Saint-John R. N. (Douglas, Édimbourg), dans lequel se trouve une vive peinture des mœurs patriarcales encore en honneur au Japon. Naturellement les ouvrages qui traitent des pays de nos plus récents ennemis, les Boërs et les Zoulous, sont nombreux. Des femmes figurent parmi nos voyageurs les plus hardis, et quelquefois, je regrette de le dire, parmi nos chasseurs les plus sanguinaires. Ainsi ce ne sont plus les hommes seulement qui méritent le sarcasme de Sterne sur le besoin de tuer qu'éprouvent les Anglais.

JOSEPH KNIGHT.

1. Abréviation de *Royal Navy*, de la marine royale.

# BELGIQUE

Bruxelles, 30 avril 1881.

Au moment où ce bulletin bibliographique paraît dans *le Livre* le salon annuel est ouvert. Les salonniers ont depuis plusieurs jours commencé leur revue et pendant un mois toutes les publications artistiques, les ouvrages de critique, peinture, sculpture, gravure, etc., vont être l'objet d'une vogue complète. Les vues d'ensemble sur l'art, redites le plus souvent futiles et sans portée, les critiques mordantes, les indiscrétions, les méchancetés, excitent la curiosité d'autant plus vivement que le public peut comparer et se rendre compte de la justesse des attaques et de la sincérité des éloges.

J'ai à vous annoncer l'apparition d'un ouvrage qui vient à son heure : *Caractères de l'école française moderne de peinture,* par Émile Leclercq. Ce volume, promis depuis longtemps et que vient d'éditer *l'Office de publicité*, semble avoir été remis sur le métier par son auteur, qui ne se dissimulait par les périls d'une tâche aussi ardue et ne voulait pas mettre cette étude au jour avant d'avoir bien tout pesé, tout mûri.

Je m'empresse de reconnaître que l'ensemble du livre est excellent : les aperçus sont sains et la plus louable impartialité éclaire les jugements de l'écrivain. Je souhaiterais souvent une forme plus châtiée, mais le fond est précieux; et le lecteur peut se former, en suivant le critique, une appréciation exacte de l'état, des progrès et des tendances de l'école française moderne de peinture.

Dans une introduction de quelques pages l'auteur constate l'influence constante et heureuse, d'après lui, de la critique au XIXe siècle. Elle a aidé, dit-il, à l'évolution indispensable qui s'est produite dans l'art, en débarrassant peu à peu les artistes des liens qui les emprisonnaient. Elle a eu pour résultat « de tirer l'art de l'ornière profonde « où il était enrayé; elle n'a, du reste, en travail« lant à détruire les antiques formules au service « des dieux et des despotes, que suivi la marche « des idées et donné son concours aux aspirations « nouvelles, et ainsi éclairé le public ». M. Émile Leclercq défend ce principe, de moins en moins incontesté aujourd'hui, que l'artiste doit être de son temps et que c'est faire chose contraire au développement rationnel de l'art que de prescrire à un artiste le culte absolu d'une expression suprême de l'art emprunté au passé. Le critique fait allusion à l'art grec qui ne peut plus s'imposer sans violence à la société actuelle dont les aspirations, les goûts et les passions se sont profondément modifiés.

Depuis un demi-siècle, la critique a réagi contre la tendance d'obéissance à un seul principe, de respect des traditions, tendance qui annihilait les tendances particulières des nations et empêchait l'éclosion des individualités. Le principe de liberté a triomphé de la routine et l'école a vu diminuer chaque jour une influence qui va s'émiettant au point de disparaître bientôt.

M. Émile Leclercq commence son examen par la période classique et étudie l'état de la peinture en France avant David; puis il arrive au romantisme qui affirma le mouvement contre l'immobilité académique et revendiqua les droits de la nature, sans toutefois dégager ces revendications d'une sorte de convention pompeuse. La révolution fut accentuée par les réalistes et cette révolution a trouvé ses intransigeants dans les impressionnistes.

Les peintres de l'école française passent successivement sous la plume du critique, et il ajoute à chacun d'eux des mentions qui, je l'ai dit en commençant, sont précises et saines. Cependant l'appréciation manque parfois de hauteur, surtout dans ces chapitres où l'auteur examine les *petits maîtres* (Meissonier !) et les peintres du *sensualisme.*

Dans les derniers chapitres, l'auteur aborde les graves questions de l'enseignement et de la tradition, ainsi que des expositions. Les idées exprimées témoignent d'un examen attentif et réfléchi.

En résumé, bien que je ne partage pas de façon entière les opinions de l'auteur, il m'est agréable de recommander cet ouvrage d'un écrivain consciencieux et sincère.

Dans le domaine des choses de l'art, je signalerai également le *Dictionnaire historique et raisonné des peintres de toutes les écoles*, depuis l'origine de la peinture jusqu'à nos jours, par M. *Ad. Siret.*

La troisième édition de cet important ouvrage vient de paraître et les annotations ou adjonctions nouvelles dont l'auteur l'a enrichie assurent à cette édition le même succès qu'aux précédentes.



Cet ouvrage est d'une incontestable utilité; il a droit, en outre, à toutes les recommandations, d'abord parce qu'il n'existe pas dans ce genre de travail aussi entier et aussi complet, ensuite parce qu'il constitue une œuvre d'érudition très grande. M. Siret ne s'est pas borné à une sèche nomenclature : son dictionnaire renferme un historique concis et fort exact de la peinture, la biographie des peintres de toutes les époques avec des appréciations sur le style de ces époques et la manière des peintres; puis des indications précises sur les tableaux célèbres, les galeries ou musées dans lesquels ils se trouvent, les prix obtenus dans les ventes publiques de ces trois derniers siècles y compris le XIX$^{e}$, et enfin les listes chronologiques, par école, des artistes cités. Cette nouvelle édition, qui formera deux forts volumes, comprendra environ huit cents monogrammes ou signes abréviatifs de noms et, en outre, plus de cent gravures hors texte qui seront distribuées dans une livraison spéciale.

L'œuvre est considérable; elle résulte de recherches nombreuses et patientes, menées avec une intelligence remarquable.

L'éditeur, M. *Kistemackers*, vient de faire paraître le premier ouvrage d'une série de romans ou d'études de mœurs qu'il se propose de réunir sous ce titre : *les Terribles. La Chambre jaune*, tel est le nom sous lequel ce premier volume se présente au public.

M. Kistemackers a confié l'impression de ce volume, in-32 sur papier teinté, à M. Félix Callewaert père, qui s'est acquitté du travail avec le meilleur goût. Le titre est tiré en rouge et noir : un délicieux frontispice gravé à l'eau-forte ouvre le livre. Tirage à trois cents exemplaires seulement et cinquante exemplaires sur papier de Hollande.

Le même éditeur prépare en ce moment d'autres ouvrages dont je rendrai compte dans mon prochain bulletin.

Les lecteurs du *Livre* se souviennent peut-être encore des articles que M. Adolphe Jullien publiait dans le *Figaro* en 1876. Parmi ces derniers, il en est un qui fit quelque bruit, bien qu'on ait cru devoir lui faire subir certaines amputations. Le *Guide musical* de Bruxelles a reproduit l'article en le rétablissant dans son intégrité, et les éditeurs, MM. Schott frères, viennent de le faire paraître en une petite plaquette. C'est un document fort curieux pour l'histoire de l'art musical.

*Mozart et Richard Wagner, à l'égard des Français*. Tel est le titre du très impartial examen que fait M. Jullien des appréciations de Mozart et de Richard Wagner sur la capacité musicale des Français, leur esprit et leur caractère. L'auteur, qui fut toujours un partisan de Wagner, en tant que génie musical, démontre de la façon la plus convaincante que les attaques de Wagner contre la France pâlissent devant les injures que Mozart adressait à ce pays. Cette révélation diminue sensiblement le caractère poétique, aimant du divin Mozart. L'auteur ne s'attarde pas à réfuter le sens malveillant des opinions de Mozart et de Wagner, mais il prouve que la France n'a pas moins de raisons de détester Mozart que Wagner, que Weber qui, lui aussi, fut un ennemi acharné. Ces pages sont fort intéressantes, et je suis convaincu qu'elles obtiennent à Paris un succès de curiosité. Il serait à souhaiter qu'elles fussent lues par tous les irréconciliables wagnériens. Toutefois, il faut bien reconnaître que les torts de Wagner ne sont pas diminués par le fait que Mozart en aurait de plus graves. L'un et l'autre ont été cruels et injustes; ils ont écrit tous deux d'admirable musique. C'est là ce dont on devrait uniquement se souvenir, lorsqu'il s'agit de les juger comme compositeurs.

*MM. Merzbach et Palck* ont mis en vente un ouvrage de M. Ch. Loomans, professeur de philosophie et de droit : *De la connaissance de soi-même*, essais de psychologie analytique. L'auteur s'est proposé l'étude de l'homme intérieur et moral, et c'est la science de l'âme humaine fondée sur la méthode analytique qui a fait l'objet de ses recherches.

Une des raisons importantes qui ont amené M. Loomans à publier son ouvrage est que dans ces dernières années la science a suivi une direction plutôt physiologique que psychologique. Cet état constitue un danger aux yeux de l'ancien recteur de l'Université de Liège, et il lui semble nécessaire de l'écarter en rappelant l'attention sur la science de l'âme, telle qu'elle nous apparaît à la lumière de sa méthode propre, l'analyse psychologique. La conclusion de l'ouvrage aboutit au spiritualisme. Cette conclusion est toute faite dans l'esprit de l'auteur, mais elle se dégage assez péniblement de l'œuvre.

J'aurai la satisfaction nouvelle et toujours grande pour moi de vous donner le mois prochain un article sur le musée Plantin à Anvers. Les trésors entassés dans cette maison offrent une mine inépuisable aux écrivains et aux artistes, et plus d'une fois j'ai regretté le silence qui règne encore autour de cette demeure. Tant de richesses devraient être mises au jour!

M. Max Rooses, le bibliothécaire de ce musée, vient de publier une brochure curieuse, dont les documents ont été empruntés au riche dépôt dont il a la garde, *Les frères Wiericx à l'imprimerie*

*plantinienne*. Les trois frères travaillaient dans l'atelier de Plantin, et c'est à eux que sont dues la plupart de ces images pieuses qui sont sorties des presses de l'officine plantinienne. Il semblerait que ces artistes dussent être de véritables ascètes. Nullement, et c'est en cette révélation que réside le côté curieux du travail de M. Rooses. D'après témoignage même de Plantin qu'on ne peut révoquer, l'existence des frères Wiericx était absolument désordonnée. « Ils sont tellement adonnés à la boisson et à la fréquentation des mauvais lieux, dit Plantin, qu'ils aiment mieux perdre leur temps de cette manière que de tenir leurs promesses. » L'aîné des frères Wiericx était un artiste graveur de grand mérite ; c'est lui qui nous a laissé un portrait de l'architypographie anversoise, très ressemblant et que j'ai publié en tête de mon ouvrage, *la Maison Plantin*. Un grand nombre des gravures portant le nom de Wiericx ne sont pas dues au burin de ces maîtres. Plantin a laissé dans des notes cette indication que les planches portant la mention *sculpsit* sont seules authentiques.

Les récents débats qui ont eu lieu devant les tribunaux belges donnent un intérêt d'actualité à la brochure *De l'abolition de la traite et de l'esclavage des blanches* que vient d'éditer la librairie Decq et Dulsent. L'auteur combat énergiquement la réglementation et conclut à la répression contre la tolérance. L'argumentation de l'auteur est vive, nourrie, logiquement appuyée sur les principes du droit commun. Le remède à la situation actuelle doit être prompt et énergique si l'on ne veut être amené à appliquer à Bruxelles le mot que Charles-Quint appliquait à une autre cité. « Quand nous y sommes arrivés, disait-il, il y avait cent mauvais lieux ; il n'y en a plus qu'un aujourd'hui ; mais c'est la ville elle-même. »

M. Flammarion vient de consacrer dans le *Voltaire* un article à l'instruction publique en Belgique. Entre autres choses nous y relevons ceci : « Là aussi, à Verviers, nous devons signaler aux amis du progrès par l'instruction publique l'œuvre capitale de M. Ernest Gilon qui, par sa bibliothèque démocratique à 60 centimes le volume, a déjà plus fait à lui seul que plusieurs ministres pour le développement de l'instruction populaire. » J'ai déjà plusieurs fois entretenu les lecteurs du *Livre* de cette bibliothèque variée et intéressante qui vient de s'enrichir d'un nouveau volume : *Comment je n'allai pas en Espagne* (Souvenirs d'un voyage dans l'Atlantique), par le comte Goblet d'Alviella ; notes de voyage curieuses, groupées avec habileté et écrites dans une langue aimable, sans prétention. L'auteur, membre de la Chambre des représentants et directeur de la *Revue de Belgique*, a fait apprécier déjà ses mérites comme écrivain dans les lettres sur la Belgique qu'il adressa au *Temps* en 1876-1877.

Je ne terminerai pas ce bulletin sans mentionner la distinction dont M. Camille Lemonnier vient d'être l'objet. L'Académie de Belgique (lettres) lui a décerné le prix de Keyn (2,000 francs) pour un livre nouveau qui paraîtra sous peu à la librairie Hetzel. Les amis de M. Lemonnier et les admirateurs de son talent se réjouissent de cette nouvelle. Mais il est une anomalie que je ne puis me dispenser de relever. Comment les éditeurs belges ne se sont-ils pas empressés d'éditer un ouvrage primé par l'Académie de Belgique, laissant l'honneur de la publication à un éditeur français ?

LÉON DEGEORGES.

### MEMENTO

*Ouvrages recommandés*

**Le Socialisme contemporain**, par M. E. DE LAVELEYE.

**Le Royaume des éléphants**, et le **Doudou**, par M. ALPH. J. WOUTERS (Office de publicité).

**Metz et Thionville** sous Charles-Quint, par CHARLES RAHLENBECK (Weissembruch).

## ITALIE

L'anniversaire de Victor Hugo a été aussi fêté en Italie. Quelques admirateurs du grand art et amis de la France se sont réunis à Bologne dans un banquet artistique, et c'est dans cette occasion solennelle que le grand poète italien Giosué Carducci a lu une ode à Victor Hugo.

Nous nous permettons de rapporter ici quelques stances de cette splendide poésie.

Chi novera a te gli anni? che cosa è a te la vita
Tu di Gallia e di Francia sei l'anima infinita,
Che al tuo gran cor s'accolse per i secoli a vol.
In te l'urlo dè nembi su la britana dima,
E i sogni dè normanni piani a lume di luna,
E l'ardor del granito di Pirene erto al sol.

In te la vendemmiante sanità borgognona,
Il genio di Provenza che armonie greche suona,
L'estro che Marna e Senna gallico limito,



Tu vedevi in te i saggi cari àl grand' Ilio intorno,
Udivi in Roncisvalle del franco Orlando il corno,
Ragionavi a Goffredo, a Briardo, a Marceau.

Come quercia druidica sta il tuo fatal lavoro.
Biancovestite muse taglian con' falce d'oro
Del sacro visco il fior.
Da' soleggiati rami pendon l'armide glavi,
Pendon l'arpe de' bardi; ma l'usignuol ne' cavi
Scudi canta d'amor.

Danzan le figlie all'ombra, de'l maggio in fra i sussurri;
Ei fancuilletti guardan con i grandi occhi azzurri,
Sparsi i capelli d'or;
Pero ch' ardua la vetta si perde nel la sera,
E vi passa per entro co' lampi e la bufera
Il Dio vendicator.

Poeta[1], sul tuo capo sospeso ho il tricolore
Che dalle spiagge d'Istria dal l'acque di Salvore
La fidele di Roma, Trieste mi mando
Poeta, la Vittoria di Brescia a te davante
Nella parete dice. Qual nome e qual fiammante
Anno nel sempiterno clipeo descrivero.

Passan le glorie come fiamme de cimiteri
Come scenari vecchi crollan regni ed imperi;
Sereno e fiero arcangelo move il tuo verse c' va.
Canta alla nuova prole, o vegliardo divino,
Il carme secolare del popolo latino,
Canta al mondo spettante, Guistizia e Libertà.

Giosué CARDUCCI.

M. Giovanni Verga a publié un roman dès longtemps annoncé : *J. Malavoglia* (Treves, Milan, 1881). Ce n'est vraiment que la première partie d'une longue étude sociale sur la question la plus importante : le besoin de s'enrichir qui tourmente toutes les classes de la société moderne. Cette histoire, dit l'auteur dans sa préface, est une étude sincère et calme sur le désir du bien-être et la manière probable avec laquelle il doit germer et se développer dans les classes les plus humbles. Il est intéressant de suivre pas à pas les perturbations que doit apporter dans une famille relativement heureuse jusqu'alors le premier mouvement vers l'inconnu, lorsque l'on s'aperçoit que l'on n'est pas bien ou que l'on pourrait être beaucoup mieux. Le ressort de l'activité humaine est pris ici à sa naissance et étudié dans ses proportions les plus modestes.

Malgré tout cela et malgré quelques passages éblouissants et quelques descriptions efficaces, l'opinion publique vient de juger ce roman comme fort inférieur à la *Vita dei Campi.* Il est vrai que la *Vita dei Campi* est un des meilleurs livres de notre littérature moderne.

1. (Sur le portrait de Victor Hugo, que M. Carducci tient dans sa chambre.)

*L'XI Comandamento*, tel est le titre du dernier roman d'Anton Giulio Barrili (Treves, Milan 1881), un titre qui éveille la curiosité du lecteur. Anton Giulio Barrili a, comme romancier, des défauts que nous n'aimons pas ; il écrit quatre cents pages où deux cents seraient assez, il se répète naturellement, et il se glisse à tout moment entre le lecteur et les personnages du roman pour lancer son épigramme ou faire passer son érudition.

Malgré tout, ses livres sont pleins de verve, et si l'on a la patience de se laisser bercer par son manièrisme (il faut avouer qu'il lui appartient exclusivement), l'on finit encore par s'amuser. Le fait est que M. Barrilli a un vrai talent de romancier et que c'est peut-être ou parce que la politique le tient trop qu'il ne se donne pas la peine de corriger ses défauts. Le XI[e] Commandement est en somme un livre amusant.

M. G.-L. Patuzzi écrit des nouvelles mélancoliques d'une manière calme et froide qui ne laisse de produire une assez profonde impression sur le lecteur.

Dans son dernier ouvrage *Ifoglei del Signor Scannavini* il nous conte la douloureuse histoire d'un pauvre diable de sécretaire communal et de son malheureux amour. De cette pâle figure finement dessinée sur le fond froid d'une petite ville de province l'auteur fait un petit tableau fort expressif.

Beaucoup plus gai, quoique moins soigné dans la forme, est le nouveu livre de M. Jaldella, *Idillio a Favola.*

M. Filandro Colacito est un journaliste démocrate qui écrit des romans avec un but social et politique, ce qui peut devenir un grand défaut artistique. Malgré cela son nouveau roman Deserti (Ambropoli, Milano 1881) a des pages inspirées et pleines de poésie qui lui font pardonner ce que l'on y trouve de trop vieux et de trop invraisemblable.

M[me] Jammapina Gnidi nous dit qu'ayant beaucoup vécu elle a beaucoup vu et que cela lui a donné la tentation d'écrire ; et le pubilc lui répond qu'elle a très bien fait de céder à cette tentation. Ses livres ont du succès. *L'Età della moglie* (Presso il Giornale delle donne, Torino 1881) est très simple comme roman, mais c'est un ouvrage senti et médité avec une profonde connaissance du cœur humain. Son style a un petit charme tout féminin

*Caro Nodo!* et *Caro Nido!* de Laura, deux gracieux petits livres. Mais Laura n'est pas une

femme. Un érudit sérieux, M. le professeur Giovanni De Castro, se cache sous ce nom bien-aimé, car c'est le nom de sa jolie femme, lorsqu'il sort de son thème favori, l'histoire moderne et surtout celle de Milan, pour se délasser avec la littérature.

*Un Bacio* (Ottino, Milan). Sous ce titre promettant M. Luigi Capuana a réuni six *bozzetti* esquissés de la manière attrayante qui lui est propre. La première esquisse, *A. Jasma*, qui sert de préface et de dédicace, est la plus admirable.

Dans *un Bacio* on trouve une remarque très fine. Un jeune homme aimait une veuve, mais il ne pouvait se décider au mariage. Un soir, tandis qu'il causait avec un ami (duquel il était peut-être un peu jaloux), la jolie dame s'endormit dans son fauteuil. Alors le jeune homme ne put résister à la tentation et embrassa la jolie dormeuse sur les lèvres, disant à son ami de ne point se formaliser, car elle allait devenir bientôt sa femme. Le jour du mariage les deux époux partent pour leur voyage de noce, ils sont seuls dans leur coupé; les parents, les amis sont, Dieu merci, loin dans leur ville, et l'époux bienheureux profite de ce premier moment pour embrasser sa femme...

— Ah ! s'écria-t-il, tu n'as pas joui, toi, de la douceur du premier, tu dormais... — Tu le crois ? répond sa jolie compagne : oh ! que tu te trompes ! Je feignais de dormir...

Mystère du cœur humain, l'époux ne fut pas enchanté de cet aveu, au contraire...

Très remarquable pour la profondeur de la pensée est la dernière nouvelle, *le Docteur Cymbalio*.

BRUNO SPERANI.

---

# COMPTES RENDUS ANALYTIQUES

## DES PUBLICATIONS NOUVELLES

## QUESTIONS DU JOUR

### LIVRES SUR LA RÉVOLUTION

**Lettres de Coray au protopsalte de Smyrne,** 1 vol. in-8° (F. Didot). — Ludovic Sciout, **Histoire de la constitution civile du clergé,** 1790-1801, t. III (Didot, in-8°). — Mortimer-Ternaux, **Histoire de la Terreur,** t. VIII (Calmann Lévy, in-8°). — Henri Wallon, **Histoire du tribunal révolutionnaire de Paris, avec le journal de ses actes** (Hachette, 3 vol. in-8°). — Ad. Schmidt, **Paris pendant la Révolution,** trad. par Paul Viollet (Champion, 1 vol. in-8°).

On ne se lassera jamais d'écrire sur la Révolution française et jamais on ne tarira un tel sujet, pas plus qu'on ne pourrait tarir l'Océan en y puisant pendant des siècles avec une coquille de noix. C'est une mer sans fond et sans rivage. Plus on y pénètre, plus l'horizon s'étend et recule. Les archives nationales et les archives locales gardent encore, malgré tant de fouilles, bien des découvertes à leurs investigateurs, et l'on peut revenir aux points déjà explorés sans craindre de n'y plus rien trouver de nouveau. Elle n'a pas deux faces comme Janus, elle n'en a pas sept comme l'hydre de Lerne, elle en a des milliers; elle tient à toutes nos idées, à toutes nos mœurs, à toutes nos institutions; elle a enfoncé partout ses racines dans le vieux sol français, et l'on ne saurait parcourir en aucun sens notre histoire moderne sans la rencontrer devant soi.

Nous sommes aujourd'hui dans la vraie perspective pour étudier la Révolution : ni trop loin, ni trop près; assez loin pour être dégagés de la fièvre, de la confusion et de la fumée de la bataille; assez près pour que l'impression n'en soit pas encore effacée, pour que les témoignages et les souvenirs puissent être interrogés en abondance et avec fruit. On est bien mieux placé, à la distance où nous nous trouvons, non seulement pour juger la Révolution à ses fruits, mais pour en observer les hommes et les actes. Les mémoires des contemporains ne peuvent être que des matériaux dont il est nécessaire de se servir et indispensable de se défier. Chacun d'eux n'a vu que son coin et ne l'a pas toujours bien vu. C'est surtout lorsqu'il s'agit d'événements de ce genre, si complexes, si fourmillants, si formidables, que les arbres empêchent de voir la forêt. Il en est de chaque homme de la Révolution à peu près comme de ce soldat à qui l'on demandait le récit d'une bataille où il avait figuré : « Ma foi, dit-il, je tuais et j'étais tué. Je ne sais rien de plus. » L'effort même de ceux qui se sont bornés à vivre était déjà assez grand pour les absorber tout entiers.

Le Grec Coray était de ceux là. Venu en France en 1782 pour y étudier la médecine, il séjourna d'abord à Montpellier, puis arriva à Paris en 1788, à la veille de la convocation des états généraux. De là il écrivit à son ami Dimitrios Lotos, le protopsalte, c'est-à-dire le premier chantre de Smyrne, une douzaine de longues lettres, qui forment un véritable journal des événements. Dans chacune il passe en revue et résume tout ce qui s'était passé durant les quelques mois écoulés depuis sa dernière, comme s'il était chargé d'écrire une gazette pour son ami, non toutefois sans mêler son récit de considérations étrangères, de digressions, de confidences sur ses relations et ses études. Il ne faut pas s'attendre à trouver là des détails nouveaux, mais des impressions sincères et vivantes. Surtout pour cette terrible partie de la Révolution qui s'étend du 20 juin 92 au 21 janvier suivant; nous ressentons le contre-coup des événements à travers l'émotion d'un homme qui les a vus de près. Avec lui, nous assistons au défilé des dons patriotiques, à l'invasion des Tuileries par la populace, au siège du château, aux enrôlements volontaires, aux enthousiasmes, aux désespoirs, aux fureurs que chaque nouvelle des armées secoue sur la foule, aux massacres des prisons, au jugement et à l'exécution du roi.

C'est du 21 janvier même que date la dernière lettre du recueil publié en 1838 par M. Sporidis, parent du protopsalte, dans la langue originale; mais en le traduisant du grec moderne pour la première fois, M. le marquis de Queux de Saint-Hilaire y a ajouté un certain nombre d'autres lettres puisées dans des recueils différents. Ce journal d'un étranger, d'un savant illustre, d'un philosophe, d'un honnête homme, d'un descendant des républicains d'Athènes dont l'amour naturel pour la liberté s'exaltait encore par l'esclavage de sa patrie, est un document instructif en son genre. Coray n'était pas de ces étrangers qui, comme Clootz, Adam Lux, le baron de Trenck, Marchena, les patriotes bataves Proly, Guzman et tant d'autres, étaient accourus à Paris pour profiter des bienfaits de la Révolution et n'en obtinrent que la prison et la guillotine. Mais il se montre d'abord un adepte fervent des idées révolutionnaires; il s'associe au mou-

vement, malgré les crimes qui le souillent dès les premiers jours, avec une grande naïveté d'enthousiasme, dont il est curieux de suivre la décroissance progressive, à mesure qu'il en souffre lui-même dans sa sécurité et son existence matérielle, jusqu'à ce qu'il en vienne enfin à s'écrier après le 20 juin :

« Je ne sais vraiment où, comment et quand les calamités prendront fin... O Dieu, quand verronsnous la fin de tout cela? Voilà quatre ans entiers que nous sommes à la torture. Nous n'avons plus d'argent, le prix de toutes les choses nécessaires à la vie a doublé; notre existence se trouve généralement en péril... Je ne puis vous dire combien Louis a gagné dans le respect et l'affection de tous depuis le 20 de ce mois. Moi-même, qui n'ai jamais aimé les rois, je l'ai plaint du fond du cœur et je l'ai admiré en même temps pour le courage qu'il a montré dans cette journée terrible.» Le 21 janvier, il écrira : « Aujourd'hui le bourreau a coupé la tête du meilleur et du plus infortuné roi de l'Europe. »

« La liberté sans la vertu, disait-il déjà un peu auparavant, ne peut pas durer longtemps. Or ici les Français, et particulièrement les habitants de Paris, sont complètement corrompus. » Et le 24 juin 92, il revient à la même pensée sous une autre forme : « Je suis amoureux fou de la liberté; mais, mon ami, j'aime aussi la justice. La liberté sans la justice est un pur brigandage. » Il était un peu tard pour s'apercevoir de cette chose élémentaire, mais en cela Coray ressemblait aux bourgeois qui ne se doutent généralement des conséquences des choses que lorsqu'il n'est plus temps. Je crois que le bon Coray eût été fort embarrassé aussi si on lui eût demandé où il voyait la liberté dans ce qui se passait; mais il emploie le mot naïvement, en l'empruntant à la devise révolutionnaire, sans le discuter.

Coray ressemblait encore aux bons bourgeois en un autre point : c'est qu'il était fort anticlérical, comme il sied à un homme éclairé. Tout ce qui arrive, jusqu'au jour où il ouvre enfin les yeux, et même un peu après qu'il les a ouverts, est la faute des curés et des moines. « Oubliant qu'il n'est plus en Orient, dit M. le marquis de Queux de Saint-Hilaire dans la préface très étudiée qu'il a mise en tête de sa remarquable traduction, il confond le clergé français avec le clergé grec, et poursuit des mêmes sarcasmes le *mufti de Rome* et le *petit pape de Smyrne*, cause de tous les malheurs de son ami le protopsalte. » Sans doute, l'explication est vraie en grande partie, mais ce qui est plus vrai encore, soyez-en sûr, c'est le caractère indélébile du bourgeois *libéral* applaudissant les persécutions contre le clergé au nom de la liberté.

Si Coray était encore de ce monde, nous le renverrions, pour s'éclairer sur ce sujet, au livre important dont M. Ludovic Sciout vient de publier le troisième volume, et dont les deux premiers avaient paru en 1873. Cette *Histoire de la constitution civile du clergé* tient de beaucoup plus près qu'on ne pourrait croire à l'histoire de la Révolution elle-même, et il est peu de ses actes et peu de ses hommes qui ne s'y rattachent plus ou moins directement. Les conséquences que produisit l'acte d'empiétement de la Constituante dans un domaine qui n'était pas le sien furent énormes et déplorables. Malgré les hésitations de l'Assemblée, qui essaya vainement, à plusieurs reprises, de s'arrêter sur la pente où elle s'était imprudemment engagée, il devint le point de départ de la plus cruelle persécution. Nulle part, on ne peut mieux voir comment, en dépit des beaux discours, les idées et les faits portent leurs fruits naturels et combien la parole est impuissante à retenir ce qu'elle a déchaîné. L'indifférence religieuse se transforme, avec une promptitude et une facilité extraordinaires, en fanatisme antireligieux et, dès qu'elle passe des mots aux actes, la Révolution retourne toutes ses devises et manque à toutes ses promesses.

Ce troisième volume s'ouvre avec l'Assemblée législative. On y suit pas à pas le progrès de la persécution. C'est d'abord la liberté à tous et la protection aux prêtres constitutionnels; bientôt, la liberté que les réfractaires n'avaient jamais eue en fait, ils la perdent également en droit. On commence par les déclarer suspects; on les empêche d'exercer le culte, on les interne, on les emprisonne; la tribune retentit des déclamations les plus violentes et des excitations les plus dangereuses. Isnard, Vergniaud, Guadet, Roland, tous les Girondins se signalent par leur prêtrophobie. Le *veto* opposé par Louis XVI à la loi de persécution devient le signal d'un déchaînement plus furieux. On fouette les femmes qui sortent des églises. Les émeutes, les pillages, les assassinats redoublent. Beaucoup de départements appliquent et dépassent le décret de proscription, sans tenir aucun compte du *veto*. L'Assemblée elle-même vote la déportation des prêtres, rendus responsables, suivant l'éternelle théorie révolutionnaire, des troubles suscités contre eux, en violation de la loi, par les anarchistes ; et après de nombreux assassinats en province et à Paris, le massacre général des journées de septembre vient couronner dignement cet ensemble d'actes arbitraires, de mesures despotiques, injustes et violentes.

L'Église constitutionnelle, de son côté, n'avait pas été beaucoup plus heureuse. Reçue avec défiance et souvent avec une hostilité complète par un grand nombre de populations, elle n'avait pas tardé, d'une part, à voir les représentants s'immiscer dans ses affaires, vouloir lui faire payer chèrement leur protection et lui imposer des exigences chaque jour plus tyranniques; de l'autre, à se discréditer elle-même par l'attitude et la conduite de la plupart de ses membres.

L'une des premières obligations que les révolutionnaires voulurent imposer au clergé jureur fut de marier les divorcés et les prêtres eux-mêmes. Quiconque résiste est d'abord dénoncé, violenté, persécuté. Bientôt on rend un décret qui prononce la déportation contre tout évêque ou tout membre du clergé qui s'opposera soit directement, soit indirectement, au mariage des prêtres. Ceux qui ont pris femme sont protégés aux dépens des autres, considérés comme suspects. Cela ne suffit pas. Fouché, pendant son proconsulat dans les départements du Centre, après avoir interdit le costume ecclésiastique, enjoint à tous les prêtres

de se marier dans le mois, à moins qu'ils ne préfèrent adopter un enfant. On diminue le traitement des évêques intrus; on réduit le budget de l'Église constitutionnelle; on s'attache à la désorganiser et à la démoraliser. Ceux qui conservent quelque attachement à leur caractère et au christianisme sont traités en ennemis, et dans la loi du 29 vendémiaire, qui prononce la déportation, la réclusion, la peine de mort contre les diverses catégories de prêtres réfractaires, un article, assimilant les ecclésiastiques constitutionnels aux insermentés non-fonctionnaires, les déclare passibles de la déportation sur dénonciation d'incivisme par six citoyens.

Enfin on les invite à se *déprêtriser*, et on a le spectacle des solennelles apostasies de Gobel et de ses émules, depuis longtemps préparées par les lettres ou la présence à la barre des prêtres qui venaient présenter leurs épouses à la Convention et par les évêques qui officiaient un bonnet rouge en tête au lieu de mitre et une pique à la main en guise de crosse. Les sectateurs du culte de la Raison et du culte de Marat ne faisaient plus aucune différence entre les prêtres orthodoxes et les autres. Le culte de l'Être suprême ne leur fut pas plus favorable, et le déisme de Robespierre ne se montra pas moins cruel que l'athéisme d'Hébert, enveloppant dans la même proscription les apostats qui s'étaient faits « les agents de l'étranger » en déshonorant la France par leurs mascarades irréligieuses, et les fanatiques contre-révolutionnaires ayant occasionné un trouble quelconque, ou même simplement un rassemblement *aristocratique*, par des prédications ou un acte religieux.

La multitude de faits rassemblés par M. Sciout est extrêmement considérable. Il a fouillé dans les archives; il s'est attaché surtout à l'histoire trop négligée de la province. Ni la composition, ni la rédaction de l'ouvrage ne sont sans défaut : il a été évidemment écrit un peu vite, avec quelque prolixité, avec plus de souci de l'exactitude, de l'étendue et de la nouveauté des recherches, que de la sévérité du style. Mais, ce qui est un défaut si l'on envisage le livre comme une œuvre d'art, devient une qualité si on le considère comme un recueil de matériaux, et il faut louer sans réserves la conscience de l'auteur, la persistance infatigable et le bonheur des laborieuses investigations auxquelles on doit la réunion de tant de documents précieux.

M. Mortimer-Ternaux est mort le 6 novembre 1871, laissant inachevée la grande *Histoire de la Terreur* qu'il avait commencée en 1862, et dont sept volumes avaient paru. Cet ouvrage a soulevé bien des récriminations : on conçoit qu'il déplaise à beaucoup de personnes par sa couleur antirévolutionnaire très prononcée, mais ce n'est pas une raison pour affecter, comme l'ont fait quelques-uns, de le traiter de pamphlet ou de livre sans valeur, affectation passablement ridicule et plus propre à discréditer d'avance leurs protestations qu'à les faire accueillir. Il n'est jamais permis de traiter en pamphlet un livre écrit d'un ton grave, avec une conviction évidente et s'appuyant toujours sur des documents authentiques, très souvent peu connus ou inédits, qu'il donne *in extenso* à la fin de chaque volume. Ces pièces justificatives forment même, à vrai dire, le principal intérêt de l'*Histoire de la Terreur*. Elles occupent plus de cent soixante pages dans ce dernier volume, et sont au nombre de près d'une centaine, réparties sous treize chefs différents.

On sait que l'idée caractéristique de ce livre a été de rattacher les sanglants excès de 1793 aux désordres qui ont précédé et amené la suppression de la monarchie et de démontrer que la Terreur commence en réalité au 20 juin 1792. Le volume que nous présentons à nos lecteurs s'ouvre au lendemain de la chute des Girondins. Il comprend l'histoire de la Convention et de la Commune après le 2 juin 93, celle de la constitution montagnarde, les protestations et les insurrections des départements attachés à la cause de la Gironde, la répression de ces résistances et, en particulier, la guerre en Vendée; le meurtre de Marat et l'établissement de son culte, les relations du comité de salut public avec les généraux, tous révoqués, traduits devant le tribunal révolutionnaire, exécutés, depuis Houchard et Chancel jusqu'à Luckner, Brunet, Biron, Custine, Beysser, sans oublier ceux qui, comme Landremont, Schaumbourg, de Flers, Barbentane, Dagobert, eurent l'heureuse chance d'en être quittes pour une destitution ou un emprisonnement. Les derniers chapitres exposent l'organisation du régime terroriste et la constitution définitive du tribunal révolutionnaire. L'ouvrage s'arrête donc précisément au point où l'on avait jusqu'alors l'habitude de faire commencer l'histoire de la Terreur. Il demandait une deuxième partie, que la mort de l'auteur ne nous permet plus d'espérer maintenant. M. Mortimer-Ternaux avait laissé les quatre premiers chapitres du présent volume à peu près achevés; c'est son gendre, M. le baron de Layre, qui a rédigé les quatre autres, en mettant en œuvre les matériaux amassés par lui : il l'a fait avec un vrai talent d'écrivain et il a si bien réussi que l'ouvrage garde une complète unité de rédaction et que, si l'on n'était prévenu, on ne se douterait pas que le volume a eu deux rédacteurs.

Cette *Histoire de la Terreur* avant la lettre, si je puis ainsi dire, forme comme une grande introduction nécessaire où sont posées et développées toutes les prémisses, toutes les origines logiques et chronologiques, toutes les causes matérielles et morales d'où allait découler, comme conséquence, la Terreur érigée en système gouvernemental. On peut voir ces conséquences dans l'*Histoire du tribunal révolutionnaire*, de M. H. Wallon, qui reprend l'histoire au point précis où M. Mortimer-Ternaux l'a laissée et l'étudie dans le principal et le plus redoutable instrument du régime nouveau. Le tribunal révolutionnaire avait déjà trouvé des historiens dans MM. Berriat Saint-Prix et Campardon, pour nous borner à eux. Mais en traitant le sujet dans des proportions plus vastes, avec des détails plus complets, et en donnant toujours pour préface à chaque cause un ample exposé historique, M. H. Wallon a démontré une fois de plus que l'étude d'aucun des grands épisodes de la Révolution, — et

l'institution du redoutable tribunal ne fut pas un épisode, mais le résumé et la quintessence de la Révolution tout entière, — ne peut être considérée comme entièrement épuisée.

Le tribunal révolutionnaire a pour prélude et préparation le tribunal criminel du 17 août. Installé le 28 mars 1793, il tient sa séance d'inauguration le 2 avril et commence aussitôt à fonctionner activement, mais d'abord avec des formes assez régulières; dans les premiers temps, il n'avait d'extraordinaire en ses procédés que la qualification légale des faits portés devant lui, la nature et la proportion de la peine, enfin le jugement du jury prononcé à haute voix. Mais il devait subir plusieurs transformations encore jusqu'à la loi du 22 prairial an II, qui lui donna son organisation définitive et, en abrogeant les procédures, en réduisant les formalités à leur expression la plus élémentaire, en détruisant le peu de garanties qu'on avait laissées jusque-là à l'accusé, fit de la justice une œuvre d'assassinat légal et réduisit la magistrature révolutionnaire à n'être plus qu'une simple et pure pourvoyeuse de l'échafaud.

L'ouvrage de M. Henri Wallon, dont le troisième volume a paru il y a quelques semaines, s'arrête pour le moment au seuil de ce mois de prairial : il lui reste donc encore à parcourir la plus sanglante partie de sa carrière. Et pourtant quel effroyable défilé, depuis Louis Guyot des Maulans, gentilhomme poitevin, émigré, le premier traduit devant le tribunal révolutionnaire, le premier condamné à mort, jusqu'à Louis-Claude Cezeron, accusé d'avoir cabalé dans sa section, en faveur de Raffet contre Hanriot, lors de l'élection du commandant supérieur de la garde nationale parisienne et envoyé à l'échafaud pour ce crime, — dernier condamné du mois de floréal et des trois volumes publiés jusqu'à présent! — L'un des journaux spéciaux où l'auteur va chercher ses renseignements complémentaires, *le Glaive vengeur,* « par un ami de la Révolution, des mœurs et de la justice », rapporte que les juges et les jurés, en prononçant leur première condamnation à mort, fondirent en larmes, comme presque tout l'auditoire : ce détail, qui achève le tableau si souvent tracé de la *sensibilité révolutionnaire,* est caractéristique, et ces larmes donnent je ne sais quel baptême d'une ironie cruelle au tribunal de Fouquier-Tinville.

Chaque pas que la Révolution fait en avant amène un changement analogue dans l'organisation du tribunal. A la chute des Girondins, à l'établissement de la loi des suspects, à la création des comités de salut public et de sûreté générale correspondent des perfectionnements de l'effroyable machine. Elle en vient à abattre les têtes avec la régularité d'une faucheuse, rang par rang et, après les avoir tous saisis, elle finit par prendre celui-là même qui s'était chargé de l'alimenter si longtemps. C'est lui qui pousse successivement vers la terrible faucheuse les Girondins, Mme Roland et Philippe-Égalité, le Père Duchesne et les violents, Danton et les modérés, Chaumette et Gobel, comme ayant déshonoré la république par le fanatisme athée, quantité de prêtres et d'ex-moines, comme l'ayant troublée par leur fanatisme religieux. Après avoir livré aux interrogatoires d'Herman, de Dumas ou de Coffinhal, aux réquisitoires de Fouquier et au verdict d'un jury trié sur le volet tous ceux qui sont en deçà de l'idéal révolutionnaire tel qu'il le conçoit, il leur livre également tous ceux qui sont au delà; c'est un crime égal de ne pas l'atteindre ou de le dépasser. Il est, lui, le type unique sur lequel on doit se modeler; il est la révolution elle-même : il faut, sous peine de mort, qu'on se conforme et qu'on se subordonne; il faut qu'on ait réglé son pas sur le sien, qu'on se soit mis en marche en même temps que lui, ni avant ni après. Hébert est allé trop loin, Danton a reculé. Le Chapelier n'était qu'un républicain du lendemain, ce qui prouve qu'il avait voulu retenir le peuple dans les fers. Brissot, au contraire, était un républicain de la veille : donc il avait voulu compromettre et discréditer la Révolution par des opinions prématurées. Suivant les besoins, les apparences signifient tout ou elles ne signifient rien, ou même elles signifient le contraire. On objecte à un accusé qu'il n'a jamais fait de dons patriotiques ; le suivant en a fait beaucoup, « mais, dit Fouquier, l'expérience ne nous prouve-t-elle pas tous les jours que les contre-révolutionnaires les plus dangereux sont les plus patriotes en apparence, les plus familiers avec les sacrifices pour la chose publique »?

On est couramment condamné à mort pour de simples propos, même s'il est prouvé qu'on était ivre; comme ami ou parent d'un condamné; comme fils ou fille de son père. Des fous notoires, tels que Claude Le Melletier, qui avait adressé « à la fille Capet » une déclaration d'une insanité grotesque, sont envoyés à l'échafaud. On fait un chef d'accusation contre Chevandier, né à Valdrôme, et cinq autres, d'avoir défendu un château que les patriotes voulaient brûler. Dippre est condamné à mort pour avoir mal parlé du divorce. Lorsqu'il n'existe pas d'autre moyen, on fourre les accusés dans un complot : la fameuse conspiration des prisons rendit, à ce point de vue, d'inappréciables services. « Il est constant, disait la formule ordinaire, qu'il a existé un complot et été pratiqué des manœuvres contre la liberté, *ou* pour renverser la république », et il était non moins constant que des vieillards cassés par l'âge, des religieuses paralytiques et presque retombées en enfance, des jeunes filles de seize ans y avaient pris une part active.

Chemin faisant, M. H. Wallon relève toutes les irrégularités, parfois énormes, tous les détails qui indiquent ce que cette justice, pourtant si expéditive et si sommaire, avait encore de trop assujettissant et de trop compliqué pour un pareil tribunal : les condamnations signées d'avance en blanc, les pièces où l'on a simplement oublié de transcrire les réponses du jury vis-à-vis les questions posées par le président, — c'est, en particulier, le cas pour le procès de Lavoisier et des fermiers généraux, — le père jugé et condamné pour le fils, sciemment (affaire Sallier); deux accusés confondus en un seul (affaire Pichard-Despallières), excepté malheureusement sur l'échafaud, où il tomba deux têtes, quoiqu'il n'y eût qu'une condam-

nation; des témoins adjoints séance tenante aux accusés et partageant leur sort; bien mieux, des témoins envoyés de province pour déposer dans un procès, logés dans la prison avec les accusés, oubliés après l'acquittement de ceux-ci, transférés même de la Conciergerie à la maison d'arrêt du Plessis et courant ainsi le risque d'être englobés dans la première fournée, car c'est par fournées qu'on procédait généralement alors (floréal an II); enfin, pour nous borner là, une femme, Mme de Sérilly, enregistrée sur les actes de décès après le jugement du tribunal, bien qu'il eût été sursis à son exécution parce qu'elle était enceinte, si bien qu'elle comparut comme témoin au procès de Fouquier-Tinville avec son extrait mortuaire à la main.

M. Wallon ne se borne pas à nous donner à peu près *in extenso* les grandes causes, d'après les procès-verbaux et les interrogatoires conservés aux archives; il nous donne également les petites, j'entends celles des inconnus et des pauvres gens, souvent les plus instructives. On ne se figure pas tout ce qu'il comparut d'hommes du peuple, — frotteurs, perruquiers, cuisiniers, domestiques, potiers, garçons bouchers, cuisiniers, tailleurs, *limeuses de clous*. Parfois ce sont des fournées entières d'ouvriers et de cultivateurs. Les femmes ne sont pas moins innombrables, car « ce sexe, en général, disait Cavaignac, le 9 février 1793, dans son rapport sur les femmes de Verdun qui étaient allées offrir des dragées au roi de Prusse, a jusqu'ici hautement insulté la liberté... Il faut donc que la loi cesse de les épargner. » Et elle ne les épargna guère, pas plus Marie-Antoinette et Mme Élisabeth que Mélanie Enouf et Marie-Madeleine Virolle, coiffeuse, arrêtées pour avoir affiché des placards contre-révolutionnaires et qui devant le tribunal affirmèrent hautement leurs croyances royalistes, sans chercher à sauver leur vie. D'autres femmes encore donnèrent l'exemple d'un pareil courage et dédaignèrent de se défendre, par mépris des juges, par dégoût et par horreur d'un spectacle sanglant qu'elles ne pouvaient plus supporter.

Ce grand ouvrage, où l'auteur ne se borne pas au compte rendu des procès et à la reproduction plus ou moins étendue des interrogatoires, mais où il explore au besoin les tenants et les aboutissants de chaque affaire et où il a eu l'heureuse idée d'adjoindre aux documents ordinaires un choix des rapports et dénonciations adressés au bureau de la surveillance générale et de la police, avec les annotations des membres et surtout de Robespierre, témoigne de recherches laborieuses et sera d'une utilité considérable. Ce qu'il nous faut, aujourd'hui plus que jamais, sur l'histoire de la révolution, ce ne sont pas des appréciations, des imprécations ou des dithyrambes, ce sont des documents. Certes, il est difficile d'en parler avec sang-froid; mais il importe pourtant d'arracher ce domaine à la politique, qui fausse tout ce qu'elle touche, pour le conquérir définitivement à la science; il importe que la Révolution sorte enfin de la légende pour entrer dans l'histoire. C'est à cette tâche que s'emploient nombre de travailleurs venus des points les plus différents, et c'est à cet ordre d'investigations que se rattache l'ouvrage de M. Ad. Schmidt, dont M. Paul Viollet vient de traduire de l'allemand le premier volume.

On sait que M. Schmidt a eu le mérite d'introduire une série de documents nouveaux, de l'intérêt le plus intime et le plus incontestable, dans l'histoire de la Révolution française, en publiant, à partir de 1867, les rapports des observateurs de l'esprit public, c'est-à-dire des agents de la police politique secrète, *vulgo* des mouchards. Ces rapports, très curieux, abondants en petits faits précis et caractéristiques, rédigés par des gens dont la plupart ne savaient pas le français et plusieurs pas l'orthographe, dont quelques-uns avaient un certain esprit d'observation et même des idées politiques et morales, mais qui les conduisent à des digressions insupportables, ne sont que des matériaux qu'il faut mettre en œuvre. C'est ce que M. Schmidt a voulu faire lui-même dans l'ouvrage en trois volumes dont il a commencé la publication en 1874, et que M. P. Viollet a entrepris de traduire sous le titre de *Paris pendant la Révolution*.

Ce premier volume, spécialement consacré aux affaires politiques, passe en revue, dans une série de chapitres où ont été groupés tous les renseignements des agents de police, complétés et rectifiés au besoin, les principaux théâtres de la Révolution, la terrasse des Feuillants, le Palais-Royal, les cafés politiques, les clubs, les partis, les éléments révolutionnaires et antirévolutionnaires, enfin un grand nombre d'épisodes tels que les *bâtonniers* et la guerre des chaises, le chant du *Réveil du peuple*, les incidents du concert de la rue Feydeau. On y trouvera surtout les renseignements les plus détaillés sur le rôle joué par la jeunesse aux diverses époques de la Révolution, avant la chute de la Gironde, sous la Terreur et après le 9 thermidor. Nulle part, je crois, on ne sera mieux éclairé sur ce que fut et ce que fit exactement la jeunesse dorée, sur ses rapports avec Fréron, sur la façon dont s'explique et dont fut amenée une alliance par certains côtés si invraisemblable, entre ces déterminés ennemis du jacobinisme, qui en poursuivaient l'ombre partout, et cet ex-terroriste, qui était resté un adorateur de Marat, au temps où la jeunesse allait briser partout les bustes de l'ami du peuple.

M. P. Viollet, qui a écrit une excellente préface en tête de cet ouvrage d'un si vif intérêt, a cru devoir faire çà et là dans l'original quelques changements de rédaction et surtout quelques coupures. Bien que nous soyons et qu'il faille être en principe partisan de l'intégrité des textes, cependant, comme celui de M. Schmidt n'a rien de classique et qu'il n'est pas non plus un document original, nous n'avons pas le courage d'en vouloir au traducteur pour avoir retranché un certain nombre de pages empreintes non seulement de l'esprit germanique, mais peut-être de l'esprit prussien, — surtout si ces suppressions ont eu pour résultat de rendre la publication possible. Nous espérons que M. Paul Viollet ne nous fera pas trop attendre la suite; nous l'en prions instamment, et nous l'exhortons à ne pas craindre les notes et les appendices.

Victor Fournel.

# THÉOLOGIE

## RELIGION — ÉCRITURE SAINTE — LITURGIE

**Conférences aux femmes chrétiennes**, par Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, publiées par M. l'abbé F. Lagrange, chanoine de Notre-Dame, vicaire général d'Orléans. Paris, J. Gervais (ancienne maison Ch. Douniol), et Orléans, H. Herluison. 1 vol. in-8°, 1881.

Ces conférences, que vient de publier M. l'abbé Lagrange, ont été faites dans l'église de Saint-Euverte pendant l'Avent ou le carême des années 1860, 1862, 1863, 1865 et 1868. Comme l'illustre évêque parlait d'abondance, sur de simples notes, ses entretiens eussent été perdus si, des femmes, qui venaient les écouter, plusieurs n'avaient eu souci de les recueillir. Après avoir soigneusement collationné leurs rédactions, elles les avaient soumises au jugement de l'orateur, et celui-ci, les remerciant, leur avait dit désirer « que leur travail fût un jour imprimé afin que les renseignements qu'il leur avait donné profitassent encore à d'autres femmes ». Le désir exprimé par Mgr Dupanloup est aujourd'hui réalisé : les rédactions qui lui avaient été remises ont été complétées à l'aide des notes qu'il a lui-même laissées, et les *Conférences aux femmes chrétiennes*, telles qu'elles nous sont données, sont bien les leçons qu'il avait voulu faire entendre.

Les vertus nécessaires à la femme, voilà tout le sujet des trente conférences de Saint-Euverte. L'évêque d'Orléans voulait « appeler les âmes non aux choses extraordinaires, mais à une piété solide, compatible avec toutes les exigences de la vie du monde, haute et large, sans illusions ni molles concessions, sans rien aussi d'exagéré et d'exceptionnel »; et il parlait aux femmes de la force qu'elles doivent allier à la douceur, du travail qui fait leur dignité, de leur devoir comme épouses et comme mères, des plaisirs que leur offre le monde et auxquels il ne leur convient pas de s'abandonner, de la sanctification enfin qu'il leur faut rechercher dans le mariage.

Sur l'autorité que la mère chrétienne doit être jalouse d'exercer incessamment, alors même que ses enfants sont devenus grands, nous aurions bien des réserves à faire : nous pensons que l'éducation doit consister à faire de l'enfant un être qui se puisse gouverner lui-même. N'est-ce pas un évêque qui disait à un prince de la maison de France, son élève, qu'il tâcherait à se rendre inutile? Nous estimons que les parents doivent s'efforcer de se rendre, eux aussi, inutiles; qu'ils soient des conseillers bienveillants, lorsque l'enfant a grandi, fort bien! mais qu'ils ne croient pas devoir lui donner des ordres toujours. Le rôle de la femme comme épouse, nous le comprenons autrement que ne le comprenait Mgr Dupanloup, mais nous n'avons pas à discuter les conseils de l'un des ministres les plus éminents de l'Église catholique, non plus qu'à les comparer avec ceux que peut donner M. Legouvé ou autre moraliste; disons seulement qu'à suivre les enseignements prêchés dans ces *conférences*, les femmes seraient toutes dignes non pas seulement de respect, mais aussi d'admiration. F. G.

# QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

## ÉTUDES D'ÉCONOMIE ET D'HISTOIRE POLITIQUE ET SOCIALE

**Études sur les doctrines sociales du christianisme**, par M. Yves Guyot. 1 vol. Marpon et Flammarion.

L'ouvrage se divise en trois parties : 1° élaboration des doctrines sociales du christianisme; 2° application de ces doctrines; 3° rôle actuel du christianisme dans la société. Le thème développé par l'auteur s'affirme dès les premières pages. « La science, dit-il, est absorbante; elle est arrivée à se tailler une place assez large dans nos préjugés pour qu'aujourd'hui sans trop effaroucher les gens, un athée puisse professer l'athéisme. Il y a vingt ans, de bonnes gens, partisans de la liberté de conscience, auraient franchement exigé que l'athée fût grillé en l'honneur de Dieu. Maintenant le matérialisme scientifique s'aventure sans danger à exposer comment l'idée de Dieu s'est formée et montre comment elle doit disparaître. Il l'analyse donc comme tout autre phénomène naturel et sa certitude est telle qu'il n'éprouve pas plus de colère contre Dieu que le chimiste n'en éprouve contre le poison qu'il dissout. Pour lui, Dieu n'est qu'un simple phénomène psychologique. Loin que Dieu ait créé l'homme, c'est l'homme qui a créé Dieu et il s'en débarrasse maintenant qu'il n'en a plus besoin. »

C'est surtout le christianisme que l'auteur attaque. Il l'étudie dans l'élaboration de ses doctrines sociales depuis Jésus jusqu'aux contemporains jésuites en



établissant que nos modernes apôtres sont l'instituteur, le médecin, le savant et que le christianisme est incompatible avec les civilisations actuelles. La comédie des coulisses de sacristie est soigneusement mise à jour, quel que soit le point de vue du lecteur. Cet ouvrage réclame une lecture méditée si l'on veut instruire sa conscience et dégager les aspirations de l'âme de la gangue des religiosités artificielles. La sociologie de A. Comte reparaît trop souvent en ce moment dans les livres, les conférences et conséquemment dans nos bibliographies pour que nous négligions de mentionner ce qu'en pense M. Guyot, qui, parmi les représentants du positivisme, omet M. Littré, ce qui est caractéristique. Le positivisme a été patronné en Angleterre par miss Martineau, qui toute sa vie professa la virginité malthusienne et l'athéisme. De là un schisme. « A. Comte, dit l'auteur, a fondé plus qu'une philosophie; il a fondé une religion, à laquelle ne manquent pas même les hérésies; actuellement, à la suite d'un coup d'État de sacristie, il s'est constitué deux papes : le pape officiel, M. Pierre Laffitte, et le pape insurrectionnel, M. Richard Congrève. Somme toute, les positivistes qui ne sont point des fidèles s'inquiètent peu d'A. Comte et reviennent tout simplement à la tradition philosophique du XVIII<sup>e</sup> siècle agrandie par les découvertes de la science actuelle. »

Point d'humour, mais beaucoup de polémique, tel est le livre qui aurait pu flageller tous les dieux inventés par l'hypocrisie moderne, le Dieu des armées, le Dieu justicier, le Dieu des bonnes gens prôné par Béranger, ce dieu de la goguette et des libertines, amour que l'on pourrait placer à côté de ce Dieu en chambre inventé par M. Ignotus et qui « réserve à la France de grandes destinées ». Swedenborg était préférable. La France est malade de religiosité avortée, les pseudo-Christ abondent, ils veulent tous régénérer l'humanité malgré elle et au nom de la liberté lui constituer l'esclavage. Ils fusilleraient la moitié de la France au nom de Dieu, du Dieu que hante leur chimère. La femme est surtout leur victime. M. Guyot l'a très bien prouvé tout le long de son ouvrage. Ni amante, ni épouse, ni mère, voilà ce que la religiosité a fait de la femme qui s'est toujours laissé broyer par les dieux railleurs et dépravés comme une victime de Jaggernaut. La femme s'est instruite et s'est habituée à ne pas se considérer comme liée à l'homme par des devoirs sociaux. La pudeur faussée provoque un érotisme ridicule et maladif qui se traduit par une flirtation précautionneuse, par le mépris dont on accable l'amante qui s'abandonne loyalement et le respect accordé à la drôlesse experte paradant dans sa vertu et multipliant en secret l'adultère. L'amour est devenu un avortement systématique. Une moitié du sexe s'abstient, l'autre moitié pluralise l'amant. Aux religiosités est due la série lamentable des douleurs, des hontes, des crimes que l'on appelle les drames de l'amour.

Telle est, en résumé, une des thèses intéressantes largement développées par l'auteur.

M. C.

**Le Budget et les Dépenses de la France. — L'Impôt et les formes variées qu'il affecte,** par MAURICE BLOCK, membre de l'Institut. 2 vol. grand in-16° de la *Bibliothèque des jeunes Français*. Paris, J. Hetzel et C<sup>ie</sup>.

M. Maurice Block, qui a attaché son nom à cette œuvre des plus considérables portant pour titre : *Dictionnaire général de la politique,* à cette œuvre destinée à rester comme un monument des doctrines économiques au XIX<sup>e</sup> siècle, fait paraître une suite d'*Entretiens familiers sur l'administration de notre pays*, et comme M. Guizot a conté l'histoire de France à ses petits-enfants, il cause, lui, économie avec les petits enfants de la France.

Déjà il leur a parlé de l'État, du département, de la commune; déjà il leur a dit quelle était l'organisation municipale de la ville de Paris, et quelles étaient ses institutions administratives; dans les deux nouveaux volumes qu'il leur offre aujourd'hui, il s'entretient avec eux, toujours familièrement, et du budget, et de l'impôt.

Son petit Traité du budget, il l'a divisé en quatre conférences; elles sont un exposé très clair des règles qui président à la formation du budget, des dépenses que l'État est obligé de faire et des revenus au moyen desquels il pourvoit aux charges qui lui incombent; c'est la partie à peu près didactique de l'ouvrage; l'autre partie qui complète la première est écrite sous forme de dialogues : Henri et Gaston qui sont allés entendre ces conférences, qui ont pris des notes, s'efforcent, de retour à la maison, de résoudre certaines questions que l'orateur avait omis de discuter ou de développer, et M. Duval, prenant part à la conversation engagée entre son fils et son neveu, élucide sans peine les problèmes qu'on lui pose.

L'autre volume est écrit avec la même simplicité. Gaston, qui sait bien ce que c'est que le budget, est maintenant à la campagne; et le soir, avec Jean, avec M. Martin, avec M. Laurentin, il parle de l'impôt; il apprend ainsi, lui et Jean, combien il y a de sortes d'impôts; ce que c'est que la contribution foncière, la patente, l'enregistrement, le timbre, les impôts de consommation, les douanes, les monopoles, les postes et télégraphes, les impôts départementaux et communaux, autant de sujets de conversation. Ils s'instruisent sans y prendre garde.

La *Bibliothèque des jeunes Français* compte deux volumes de plus, de bons volumes, et s'ils ne sont pas à recommander de préférence aux autres, c'est que tous le sont également.

F. G.

**Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations,** par ADAM SMITH, traduction de Germain Garnier, revue et précédée d'une notice biographique par Adolphe Blanqui, avec des notes de Buchanan, Germain Garnier, Mac Culloch, Ricardo, Sismondi, Bentham, Storch, Malthus, Turgot, James Mill, Dufresne Saint-Léon, A. Blanqui, J.-B. Say, Joseph Garnier. Cinquième édition, augmentée d'une préface et d'un résumé analytique, par

M. Joseph Garnier, membre de l'Institut. 2 vol. in-8°. Paris, Guillaumin et Cie, 1881.

Il n'y a plus à vanter l'importance de l'œuvre maîtresse d'Adam Smith, et nous ne voulons parler que des mérites de la nouvelle édition qui nous est offerte.

C'est la cinquième, dit la couverture, soit; elle diffère peu de la précédente et elle en diffère même si peu qu'on pourrait croire que la maison Guillaumin n'a rien fait que reprendre les exemplaires de la quatrième édition non épuisée et qu'ajouter quelques pages au commencement du premier volume, quelques pages également à la fin du second ; mais tenons-nous-en à l'affirmation faite à la suite du titre de l'ouvrage.

La quatrième édition était excellente, celle-ci ne saurait être moins bonne. Les quelques lignes de préface que M. Joseph Garnier a écrites ne sont pas inutiles, et le résumé analytique du traité de la *Richesse des nations*, qu'il a pris soin de donner, permettra à qui abordera pour la première fois la lecture de cet ouvrage si remarquable, d'avoir tout d'abord comme une vue d'ensemble du système de liberté préconisé par l'économiste anglais. C'est la gloire de Locke, de Hume, d'avoir inspiré les travaux de Smith; mais c'est la gloire de Smith d'avoir, grâce à ses travaux, inauguré une véritable révolution économique. Cette révolution, nous avons pour mission de la continuer et le livre de l'illustre professeur des universités de Glascow et d'Oxford, qui a conservé sa pleine valeur scientifique, enferme tous les arguments qu'il sera bon d'opposer aux assertions de ceux d'entre nous qui veulent encore que la société agisse ainsi qu'une sorte de Providence et que les droits protecteurs soient indéfiniment maintenus.

Il nous faut souhaiter que cette cinquième édition soit rapidement enlevée. F. G.

**Essai sur la répartition des richesses et sur la tendance à une moindre inégalité des conditions,** par Paul Leroy-Beaulieu, membre de l'Institut, professeur d'économie politique au Collège de France, directeur de *l'Économiste français*. 1 vol. in-8°. Paris, Guillaumin et Cie, 1881.

« Ce livre est à la fois un livre de doctrine, et, dans une certaine mesure, un livre de circonstance. » Ainsi le présente l'auteur, ainsi le présenterons-nous nous-mêmes; il nous faut ajouter pourtant ce que le judicieux économiste n'a pas dit et ne pouvait dire : l'*Essai sur la répartition des richesses* n'est pas seulement un ouvrage de haute science publié à son heure, c'est une œuvre qui restera certainement comme un mouvement de la pensée à la fin du XIXe siècle.

M. Leroy-Beaulieu recherche quelle est, à l'époque actuelle, quelle sera, à l'époque prochaine, l'influence de la civilisation sur le bien-être général. Estimant qu'il y a civilisation quand se manifestent un accroissement de plus en plus grand de la sécurité et de la liberté des personnes et des transactions, un progrès incessant des sciences de mieux en mieux appliquées à l'industrie et à l'agriculture, une accumulation continue des capitaux, il s'efforce de démêler si tous ces phénomènes seront suivis effectivement d'une plus grande, ou d'une moins grande inégalité des conditions humaines. La civilisation a-t-elle pour effet de développer les deux extrêmes de la richesse et de la misère ? La mise en pratique des deux règles de *laissez faire* et du *laissez passer*, le perfectionnement de l'outillage industriel, feront-ils que les riches deviendront de plus en plus riches, et les pauvres de plus en plus pauvres ? C'est dans le sens de la négative que l'auteur du *Traité de la science des finances* a résolu la question. Fondant sa méthode sur l'observation directe des faits, usant largement des données de la statistique, il établit, après avoir réfuté certaines des propositions de Ricardo et de Mill, de Proudhon, et de Lassalle, de M. de Leveleye et de M. Le Play, que l'inégalité des conditions a fort diminué depuis un siècle, et qu'elle doit fort diminuer encore; l'abaissement des droits de mutations, de l'impôt prélevé sur le transport des marchandises avec la conversion du 5 o/o, sont les premières réformes qu'il réclame parce qu'elles sont celles qui peuvent être obtenues dès demain, parce qu'elles ne laisseront pas — il le prouve — de favoriser, sitôt accomplies, un accroissement de bien-être pour tous ceux dont la condition n'est pas des plus heureuses.

L'âge d'or n'est pas derrière nous, il est devant nous. F. G.

**Nouveau Catéchisme d'économie politique,** par Émile Worms. 1 vol. Marescq, éditeur.

La révolution française ayant aboli les privilèges de la féodalité terrienne et les corporations de métiers, chacun, peu ou prou, se trouve maintenant mêlé aux diverses transactions commerciales. Savoir quelle est l'origine du capital, comment se distribue le travail, comment il se rémunère, quelle est la nature des rapports entre le producteur et le consommateur, quelle est la loi qui régit l'échange et la rente du capital immeuble et du capital argent, est pour tous une étude indispensable. Introduire l'enseignement de l'économie politique dans les écoles de tous les degrés nous paraît donc répondre à un besoin, faire un traité succinct, mais aussi précis que possible afin de rendre cette science accessible aux jeunes gens : tel est le but que s'est proposé M. Émile Worms en écrivant son *Nouveau Catéchisme* d'économie politique.

**Le Traitement des bois en France,** par Ch. Broilliard, 1 vol. Berger-Levrault.

Les forêts que les particuliers possèdent couvrent en France six millions d'hectares et sont une portion notable de notre richesse territoriale. Le revenu de ces bois s'est généralement accru depuis trente ans, tandis que, dans certaines régions, celui des terres arables a diminué. De là une valeur croissante accordée à la propriété forestière, que les capitalistes apprécient de plus en plus. Les bois des particuliers,

d'une étendue au moins double de celle qui reste encore tant aux communes qu'à l'État, prennent donc pour les propriétaires et pour le pays un intérêt chaque jour grandissant. M. Ch. Broilliard a écrit son livre, qui n'est pas fait pour répéter ni copier les banalités des autres livres, dans le but d'indiquer autant que possible aux propriétaires les plus sûrs moyens de restaurer leur bois ou de les enrichir. Les préliminaires sont consacrés à la gestion générale des forêts, au parcellaire, à la garderie, à la vente des coupes, etc. L'auteur expose ensuite les procédés les plus simples du cubage des bois.

La première partie est consacrée au traitement des taillis simples, la deuxième partie au traitement des taillis sous futaie, genre de forêts très répandu sur notre territoire. Les futaies pleines occupent la troisième partie. L'auteur aborde ensuite les reboisements. Il signale les conditions économiques subies tout nouvellement par notre agriculture dont la transformation marquée devient favorable aux productions spontanées du sol, de l'herbe, des bois, non moins qu'aux diverses spécialités de la culture intensive. L'emploi des bois est encore un des intéressants chapitres de cet ouvrage technique sans aridité et tout savoureux de poésie agreste. Signalons dans l'appendice une méthode pour se retrouver dans les bois et en pénétrer la topographie, une notice concernant les réserves établies sur les terrains, réserves devenues très rares; des données sur l'application du jardinage dans les sapinières riches ou pauvres, etc. Cet ouvrage est une pédagogie pratique à l'usage des particuliers. Il intéresse, il instruit et a été écrit par un homme qui connaît son sujet, qui l'aime et qui n'en dit que ce qu'il sait le mieux et le plus sûrement.

M. C.

## SCIENCES NATURELLES

### PHYSIQUES — MATHÉMATIQUES

**Annuaire de l'Observatoire de Montsouris pour l'année 1881,** un vol. in-18 de 510 pages, avec des figures représentant les divers organismes microscopiques rencontrés dans l'air, le sol et les eaux. — Paris, Gauthier-Villars. Prix : 2 francs.

Outre les renseignements astronomiques et météorologiques que l'on s'attend à trouver dans une publication de ce genre, telles que observations du thermomètre, du baromètre, du pluviomètre, etc., les analyses de l'air et des eaux, etc., ce volume contient d'importants mémoires de météorologie agricole par M. Marie Dawy et une longue étude sur les bactériens de l'atmosphère par M. Pierre Miquel. Les mémoires de M. Marie Dawy, relatifs à l'influence de l'éclairement sur la végétation, contiennent des choses très utiles et fort neuves.

Outre les rayons lumineux ou calorifiques que le soleil leur envoie directement, les plantes reçoivent des radiations diffuses qui leur sont envoyées principalement par les nuages, et c'est la quantité totale de radiations qui leur importe, bien plus que les radiations directes. Dans tous les pays, les radiations du ciel ont une importance comparable à celles du soleil; mais à Paris et dans les contrées plus septentrionales, elles valent plus du double de ces dernières.

Quand le soleil est voilé ou couvert, les radiations du ciel agissent seules sur les cultures, et ce sont elles qui font que dans des climats très froids, où le ciel est habituellement pur, le blé arrive à maturité dans un temps incroyablement court.

De la quantité d'éclairement reçue par le blé depuis sa sortie de terre jusqu'à la floraison dépend la richesse plus ou moins considérable en matériaux accumulés par la plante en vue de l'élaboration du grain. Lorsque cette quantité, mesurée exactement comme on sait le faire aujourd'hui, est fortement au-dessous de la moyenne, on peut annoncer, deux mois environ avant la récolte, que le préjudice éprouvé par le grain est irrémédiable et que, malgré la belle apparence que la plante peut offrir, la récolte sera mauvaise. L'importance de ce pronostic n'échappera à personne.

M. Marie Dawy fait voir aussi que les plantes, lorsqu'elles sont suffisamment éclairées, peuvent évaporer utilement beaucoup plus d'eau qu'on ne le croit. Si les années pluvieuses sont maudites à bon droit par les cultivateurs, cela tient uniquement à ce que les années pluvieuses sont d'ordinaire des années de faible éclairement.

Le mémoire de M. Miquel sur les bactériens abonde en renseignements, nous signalerons seulement quelques points qui nous ont le plus frappé. Il est des bactériens qui ne sont pas détruits par l'ébullition prolongée et qui résistent à des températures voisines de 140 degrés. Les substances humides en putréfaction et les terres retiennent avec beaucoup d'énergie les bactériens qu'elles renferment, c'est pourquoi l'air des égouts contient moins de bactériens que celui des rues; ce qu'il faut surtout redouter, ce sont les poussières sèches venant des locaux ou des objets infectés. Enfin la mortalité par maladies infectieuses à Paris est en relation évidente avec le nombre des microbes dont l'air est chargé. Ce n'est pas que la mortalité soit proportionnelle d'une manière générale au nombre des microbes, car il y a, en certaines saisons, abondance de microbes inoffensifs; mais les fluctuations ascendantes ou descendantes dans le nombre des microbes précèdent de quelques jours des fluctuations correspondantes dans la mortalité par fièvres typhoïdes ou fièvres éruptives.

Dr L.

**L'année scientifique et industrielle,** ou exposé annuel des travaux scientifiques, des inventions et des principales applications de la science à l'industrie et aux arts, qui ont attiré l'attention publique en France et à l'étranger, accompagné d'une nécrologie scientifique, par Louis Figuier. Vingt-quatrième année (1880). — Paris, Hachette et Cie, 1881, 1 vol. in-12.

Ce volume est le digne successeur de ses aînés. Il contient un compte rendu suffisamment complet des travaux scientifiques de l'année dernière et justifie parfaitement son titre. On sait les qualités de M. Figuier comme vulgarisateur. On connait aussi ses défauts, qui, la plupart, sont des qualités nouvelles pour le lecteur superficiel. Les unes et les autres se retrouvent naturellement ici. Les notices sont claires, souvent intéressantes, mais toujours traitées légèrement, sans pénétrer au cœur du sujet, et avec l'idée non point d'élever les gens du monde à la hauteur de la science, mais d'abaisser la science au niveau des gens du monde.

Les articles sur l'observatoire de Paris, sur l'observatoire populaire du Trocadéro, sur celui de l'Etna, les pages consacrées à l'hiver de 1879-1880, les études sur le photophone et autres instruments conducteurs, reproducteurs ou transformateurs du son, sur les moyens de prévenir les accidents de chemin de fer, sur le canal de Panama, sur le tunnel du Saint-Gothard, les comptes rendus de voyages, les notes d'hygiène et d'agriculture, l'exposé des querelles de M. Jules Guérin et du parasitaire Pasteur, tout le chapitre des arts industriels, intéresseront le public, préparé ou non, auquel cette publication s'adresse.

Les nécrologies qui terminent le volume ont aussi leur valeur. Il n'est pas indifférent d'avoir sous la main, à l'occasion de leur mort, la biographie des savants qui ont laissé, comme dit le poète, « leurs places vides avant la fin ». Un de ces morts, non le moins illustre, y est assez malmené. C'est Paul Broca, que M. Figuier ne se gêne pas pour appeler « chirurgien médiocre » et professeur « inférieur ». A quoi cela tient-il? Serait-ce au dédain que M. Louis Figuier professe pour la science favorite de Broca, l'anthropologie, « science spéciale et bornée », et pour l'école d'anthropologie que Broca avait fondée, école qui « a fait jusqu'à ce jour plus de bruit que de besogne », et qui a servi surtout « à mettre en évidence quelques noms, qui, sans cette circonstance, seraient toujours restés dans l'ombre de leur médiocrité »? Nullement. La raison, M. Figuier nous la découvre à la fin de son article, quand il dit: « Il arborait la bannière du matérialiste ; il disputait la palme aux Littré, aux Charles Robin. C'est ce qui le désigna aux suffrages du Sénat, où il aurait acquis sans doute une place importante, grâce à l'amitié qui le liait avec les puissants du jour. Mais l'inexorable mort en a décidé autrement. » Et voilà pourquoi ni l'anthropologie ni M. Broca n'ont jamais servi à grand'chose.

Cette diatribe politico-scientifique ne sera pas mise au crédit de M. L. Figuier. B.-H G.

**Théorie scientifique des couleurs** et leurs applications à l'art et à l'industrie, par O.-N. Rood, professeur de physique à Columbia-College de New-York. 1 vol. de la Bibliothèque scientifique internationale, avec 130 figures dans le texte et une planche en couleurs. — Paris, Germer Baillière, 1881.

Cet ouvrage ne répond pas à l'idée que nous nous faisons en France d'une théorie, c'est plutôt une étude d'histoire naturelle sur les couleurs, car on y trouve abondamment des faits finement observés, mais peu d'explications vraiment scientifiques. D'ailleurs la théorie scientifique des couleurs ne saurait être établie dans l'état actuel de nos connaissances. Ce livre, consciencieusement élaboré, n'est pas fait du point de vue des physiciens, encore moins de celui des mathématiciens, mais bien de celui des gens du monde, des peintres et des décorateurs, et il rendra certainement des services signalés aux industriels qui emploient les couleurs, parce qu'il leur épargnera des tâtonnements longs et dispendieux.

L'étude des phénomènes relatifs aux couleurs a fait de grands progrès depuis l'époque de Chevreul et de Breswter, mais elle nous montre encore bien des paradoxes inexpliqués. Ainsi il y a un désaccord à peu près complet entre ce que les physiciens d'une part, les peintres et les physiologistes de l'autre, ont à dire des couleurs. Pour les premiers, il n'y a qu'une couleur passant graduellement par les teintes que le spectre nous fait connaître, ou si l'on veut, il y en a une infinité correspondant à chacun des indices de réfraction du spectre : le rouge et le violet sont aux extrémités de la série, les jaunes, les verts, les bleus, dans le milieu. Pour les coloristes et toutes les personnes sans idées préconçues, le rouge et le violet ne sont point aux antipodes l'un de l'autre, ce sont, au contraire, des couleurs voisines; il y a une infinité de couleurs, mais parmi celles-ci quelques couleurs absolues : le blanc, le noir, le rouge, le bleu, le jaune, le vert ; nous avons, en effet, le sentiment bien net d'un rouge exempt de bleu ou de jaune, d'un jaune qui n'est ni vert ni rouge, etc., bien qu'il ne soit pas facile de rencontrer ces couleurs absolues dans la nature; mais on n'y rencontre pas non plus de carrés ni de cercles parfaits, quoique nous en ayons également un sentiment parfaitement net; et les *sensations* des autres couleurs sont des combinaisons des sensations de ces couleurs absolues. Mais ce qui résulte du mélange de deux sensations colorées, prises dans le spectre solaire, ou ailleurs, ne se devine pas et ne peut être connu que par l'expérience. Distinguons d'abord avec soin l'impression produite par le mélange de deux *couleurs* de celle produite par le mélange de deux *matières colorantes;* ce n'est pas du tout la même chose. Il y a mélange de deux sensations de couleur, lorsque l'on fait arriver sur un écran blanc deux lumières colorées de teintes différentes ou encore si l'on recouvre un papier blanc de lignes ou de points de diverses couleurs et qu'on regarde ce papier d'assez loin pour ne pas distinguer les des-

sins qui y sont tracés, ou encore lorsqu'on fait tourner rapidement devant l'œil des disques recouverts de plusieurs teintes; toutes ces méthodes conduisent aux mêmes résultats, tandis que le mélange de deux matières colorantes donne des résultats très variables, qui dépendent non seulement de leurs teintes apparentes, mais encore de leurs états moléculaires et de leurs divers pouvoirs absorbants à l'égard des diverses radiations spectrales.

Le mélange de deux couleurs complémentaires en proportions convenables, par exemple: rouge et vert, jaune et violet, bleu et orangé, donne du blanc ; on le sait depuis longtemps, mais on obtient aussi du blanc par d'autres combinaisons que les peintres étaient loin de soupçonner : ainsi de la lumière bleue ajoutée à de la lumière jaune produit non pas du vert, mais du blanc et si le mélange du bleu et du jaune sur la palette donne souvent du vert, c'est parce que les substances colorantes employées ne sont pas pures et contiennent déjà beaucoup de vert. Un autre phénomène qu'aucune théorie n'explique suffisamment, c'est que l'addition de lumière verte à une lumière colorée quelconque produit toujours une certaine quantité de lumière blanche. Enfin, n'oublions pas de faire remarquer que les mélanges de lumières colorées prises dans le spectre produisent des teintes que l'œil juge aussi pures que les teintes naturelles du spectre, ce qui prouve que ce n'est pas uniquement par les durées de vibrations ou longueurs d'ondes que notre rétine est affectée.

On trouvera aussi dans ce volume d'intéressantes remarques sur le daltonisme, sur les couleurs véritables de l'eau et de l'air, sur les effets de contrastes des couleurs, sur la manière d'assortir celles-ci dans les décorations. En somme, beaucoup de matériaux pour la science future, dont nous nous bornons à indiquer l'existence, ne pouvant suivre l'auteur dans les détails.

**Le Monde physique**, par Amédée Guillemin. Tome premier. La pesanteur, la gravitation universelle et le son. 1 vol. in-4° de 856 pages contenant 26 planches à part dont 3 en couleur et 445 vignettes dans le texte. — Paris, Hachette, 1881.

Parmi les vulgarisateurs scientifiques qui se partagent la faveur du public, M. Amédée Guillemin nous paraît être le plus clair et le plus exact. Il ne cherche pas à amuser ses lecteurs et il parvient à les intéresser sans sortir du domaine de la science, chose difficile. Le présent ouvrage n'est inférieur en rien à ses aînés. Le cadre choisi par l'auteur est très vaste; on trouve et on trouvera dans son *Monde physique*, de la physique céleste, de l'astronomie, de la géologie et de nombreuses applications industrielles, plus tout ce qui se trouve dans les traités de physique. Suivant sa bonne habitude, M. Guillemin remonte autant qu'il le peut aux premières sources et y découvre des choses ignorées qui ont un grand intérêt d'actualité; c'est ainsi qu'à l'occasion de l'histoire de l'attraction il montre, par les textes de Newton, que ce grand homme ne considérait nullement l'attraction comme une propriété inhérente à la matière, mais comme l'effet d'une cause à découvrir, et qu'il inclinait personnellement à trouver cette cause dans l'éther interplanétaire; bien plus, l'idée que la gravitation peut être une force innée, agissant à distance sans intermédiaire, lui semblait une grande absurdité. Il est intéressant d'apprendre que Newton n'était pas un fanatique de sa découverte, comme l'ont été ses disciples, et qu'il n'avait pas l'étroitesse d'esprit qu'on lui a reprochée.

Une autre rectification historique dont nous faisons un mérite à M. Guillemin, c'est d'avoir restitué à Monge la découverte de la cause du timbre des sons, découverte attribuée ordinairement à Helmholtz. Le grand physicien allemand n'a fait que démontrer ce que Monge avait parfaitement affirmé sans chercher à le démontrer.

Du côté des applications, M. Guillemin s'est tenu au courant des inventions les plus récentes. Il nous donne, par exemple, la poste et les horloges pneumatiques, l'audiphone, les pompes à incendie à vapeur, les locomotives à air comprimé. Signalons parmi les figures de ce luxueux ouvrage : les protubérances solaires, les cyclones, les nébuleuses, les machines perforatrices du tunnel du mont Cenis, le ballon Giffard, les orgues de M. Cavaillé-Coll, les instruments de musique des différents peuples, les microbes vus au microscope (dessins très agrandis), les marées, les aérostats.

M. Guillemin, en continuant son œuvre, nous donnera une encyclopédie très complète de physique élémentaire, comme il n'en existe encore dans aucune langue.

**Les Terres du Ciel**. Description des planètes et de l'état probable de la vie à leur surface, par Camille Flammarion. 6e édition. 1 vol. in-12, illustré de nombreuses gravures, planches et photographies. — Paris, Didier, 1881. Prix : 6 francs.

A certains égards, l'astronomie est la science la plus intéressante. Elle seule peut nous donner des notions certaines sur l'importance minime de notre humanité dans l'univers, sur son origine et ses destinées possibles. Le grand reproche que l'on fait à cette science, pour se dispenser de l'étudier, c'est de fournir trop peu, si bien que tout ce qu'elle a à nous révéler est dit en un instant. Cette manière de voir, vraie naguère, est erronée aujourd'hui. Depuis une vingtaine d'années, une nouvelle astronomie s'est créée à côté de l'astronomie mathématique, qui ne donnait que des nombres et n'intéressait pratiquement que les navigateurs ; l'astronomie physique est née, grâce à l'analyse spectrale et grâce aux perfectionnements des instruments d'exploration. Nous possédons maintenant beaucoup de renseignements certains sur Vénus, sur Mars et sur la Lune; ce dernier astre est, quant à la partie que nous en voyons, mieux connu géographiquement que la Terre elle-même. Nous avons aussi des données précieuses sur les grosses planètes, Jupiter, Saturne et Uranus; nous savons que, malgré leur éloignement du soleil auquel

elles empruntent peu de chaleur, la vie n'est pas impossible sur elles, attendu qu'elles ont des atmosphères, partant de l'eau et des gaz inconnus, et qu'une grande animation est visible à leur surface. Les conditions d'existence y sont assurément bien différentes de ce qu'elles sont ici-bas ; elles s'entretiennent peut-être par un reste de chaleur centrale. Mais Vénus et Mars présentent une grande analogie avec la Terre. Vénus ressemble peut-être plus à notre planète que Mars, mais la géographie de cette dernière est mieux connue ; on y voit des continents, des mers, des neiges qui fondent et s'accumulent suivant les saisons. Il n'est nullement téméraire d'admettre que nous serons bientôt en communication avec les habitants de Mars, s'ils sont assez avancés en astronomie pour comprendre nos signaux et nous en envoyer à leur tour.

Dans ce volume, sont condensées toutes les connaissances actuelles sur les planètes; la lecture en est donc en quelque sorte indispensable. Des qualités littéraires du livre et de sa clarté, nous n'avons pas besoin de parler : on sait que M. Flammarion, par ses talents d'exposition, a attiré une immense clientèle à l'astronomie, cultivée autrefois par si peu de personnes. Dr L.

# BELLES-LETTRES

## LINGUISTIQUE

**Nouveau cours pratique de langue française,** par A. Profillet (de Mussy). 1 vol. in-12. Paris, Paul Ollendorf, 1881.

L'ouvrage entier comprendra, croyons-nous, deux volumes.

Le premier, le seul qui ait encore paru, traite de l'orthographe usuelle des mots, de la *lexicologie;* c'est un simple résumé des études justement appréciées de M. Brachet.

L'auteur a déclaré, dans sa préface, n'avoir pas eu d'autre ambition que celle de donner un recueil court, clair et d'un usage facile, que celle de mettre à la portée de tous des travaux excellents que nul ne peut prétendre refaire; il eût dû, à notre avis, ou bien avoir une ambition plus haute, ou bien n'en avoir aucune. Il se peut qu'il ait mesuré à ses forces la tâche qu'il s'est imposée, mais comme sa tâche n'offrait nulle difficulté, son livre n'offre nul mérite.

Le *Nouveau cours pratique de langue française* n'a rien d'original, partant rien de nouveau; il est de ces ouvrages dont on dit tout le bien possible, si on laisse entendre qu'ils ne seront peut-être pas complètement inutiles; et de fait, ceux des élèves de nos écoles qui, pour étudier l'histoire de la philosophie ou la suite des événements, usent des tableaux synoptiques et chronologiques, préféreront à « ces travaux excellents qu'on ne saurait refaire » le recueil de M. A. Profillet (de Mussy), par cela seul que ce recueil est « court et d'un usage facile ». F. G.

## ROMANS

**Secondes noces,** par Mme Claire de Chandeneux. 1 vol. Chez Plon.

C'est un roman dans le genre sympathique. Georges de Berneliez, qui en est le héros, se sacrifie d'un bout à l'autre de l'ouvrage avec une grandeur d'âme et une continuité qui sont d'abord très méritoires en elles-mêmes, et qui au surplus — ce qui vaut mieux — donnent prétexte à bon nombre de pages émues et intéressantes qu'on lit avec agrément et qui laissent une impression vive et saine.

Mme Claire de Chandeneux ne cache point son nom sous un pseudonyme masculin, comme tant d'autres; mais nous nous garderons bien de croire que c'est là un appel fait par l'auteur à la galanterie de la critique; les livres de Mme de Chandeneux ont tous de belles qualités, et celui-ci a moins que les autres encore besoin d'indulgence, car c'est le meilleur que nous ayons vu d'elle.

L'écrivain a pour les sergents de ville une admiration que rien n'égale et qui se dénote, en maint endroit du volume, par des phrases attendries. Cela nous a paru passablement naïf, aussi bien que certaines descriptions de coins de Paris où l'encombrement causé par les voitures est peut-être vu d'un œil un peu trop provincial. Georges de Berneliez également est quelquefois bien *bébé* pour un officier français.

Ce sont là des détails. Du reste, les caractères de femmes sont beaucoup mieux tracés que ceux des hommes. Ils sont même très délicats et très en relief.

L'action est de bon goût et passionnante. L'ouvrage est moral, ce qui est bien une recommandation par le temps qui court... une recommandation pour les mères de famille, car pour les lettrés il serait préférable qu'il fût moins moral et de forme plus raffinée et qu'on y trouvât davantage de ce que les Goncourt ont appelé « l'écriture artiste ». Mais ici le style n'a malheureusement rien de supérieur. Son plus grand défaut est d'être sec, ce qui est surprenant dans l'œuvre d'une femme.

Eh bien, malgré tout, on éprouve un réel plaisir à la lecture de *Secondes noces.*

**Les Cocodettes,** scènes de la vie mondaine sous le second empire, par Brummef. 1 vol. in-12, Paris, Marpon et Flammarion, 1881.

Le roman *les Cocodettes* — est-ce bien un roman ? il paraît que oui — a la prétention de peindre ce

monde à outrance qui, sous le second empire, gravitait autour de l'impératrice, monde bizarre, composé des éléments les plus étrangers les uns aux autres : d'un côté, la colonie exotique, où les nationalités russe et américaine dominent; de l'autre, une certaine catégorie de gens du monde, venus du faubourg Saint-Germain, qui, tout en admettant les amusements de la cour impériale, n'ont jamais voulu, sous ce régime, accepter un rôle officiel. Voilà ce que l'auteur a voulu peindre, et ce à quoi il a réussi. Dans un style net, concis, nerveux, d'une simplicité extrême, il a fait vivre tous ses personnages avec une exactitude scrupuleuse. Ces mémoires, je veux dire ce roman, déjà paru en feuilleton, avait obtenu un succès qui, sans doute, ne lui fera pas défaut, maintenant qu'il est présenté au public sous la forme du livre.

H. M.

**Noirs et Rouges,** par V. Cherbulliez. 1 vol. Hachette.

C'est encore la *Revue des Deux Mondes* qui publie les romans qui présentent le plus d'intérêt, d'esprit, de style et peut-être d'actualité. Des chefs-d'œuvre, l'immensité des lecteurs n'en réclame pas. *Noirs et Rouges*, cela vous rappelle tout de suite Stendhal. Le tiraillement d'une belle et jeune rentière entre le parti noir, qui épie sa dot, et le parti rouge, qui se sert de sa beauté et de sa richesse pour les exploiter au profit d'une ambition, voilà le roman. Le tout est intrigué sans conviction dramatique. Tout est joli, suffisamment pensé, écrit. Il y a de la verve, des scènes émouvantes, surtout des allusions politiques, et Cantarel est un tribun qui se désigne clairement sans qu'il faille donner la clef du personnage. C'est un roman taquin, mais pas méchant. Les paysages sont gentiment traités. M. Victor Cherbulliez remanie avec bonheur les procédés de Mme Sand. Il se souvient de *la Nouvelle Héloïse*. Il sait combiner et *faire* la scène, le morceau. Il y a chez lui la scène de la fontaine, la scène de la chambre, la scène du bocage, et aussi la scène de l'hôpital, la scène du comité électoral. Tout cela n'est pas bric-à-brac. M. Cherbulliez a le tour de main, le truc. Il a beaucoup lu à la façon de Renan, de Taine. Parfois il est pédant; mais il cause avec nous, il nous amuse et ne nous fatigue pas. On ne doit pas l'aimer dans le cercle politique des Batbie et autres politiciens de même envergure. Il a les procédés de Mme Sand, mais il n'est pas artiste comme elle, il n'en a ni les généreuses convictions, ni les beaux élans, ni l'inébranlable foi.

M. C.

**Les amours d'un interne,** par Jules Claretie. Paris, Dentu, 1881, un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Ce n'est pas sans un secret frisson d'épouvante, ni sans une étrange angoisse que l'on peut lire le nouveau roman de Jules Claretie. Dame! le sujet est palpitant. Tous, nous les Parisiens, nous en sommes pleins; il nous enveloppe de tous côtés, nous enserre, nous tient. Quelle immense névrose que la vie de Paris! Joies, plaisirs, douleurs, chagrins, tout se renferme dans ce seul mot, envahisseur et terrible, les nerfs. Et la fin, l'odieuse terminaison, la Salpêtrière pour les femmes, pour les hommes Bicêtre! On se croirait soudainement plongé dans quelque cercle inconnu de l'enfer du Dante, un cercle nouveau non moins effroyable que les autres. C'est là où nous conduit aujourd'hui le romancier, dans la géhenne de la Salpêtrière, dans une maison de folles, d'idiotes, d'hystériques pour leur donner le nom générique sous lequel débute la maladie.

Je ne sais pas d'œuvre plus poignante que celle-ci et je l'ai lue le cœur serré, car elle est vraie d'un bout à l'autre, étudiée sur place, avec des documents irréfutables, des preuves à pleines mains, des noms de grands médecins. Que de tortures et de fureurs! Au milieu de ces horreurs, sainement racontées par la plume sévère et implacable de l'écrivain, se déroulent d'étranges et morbides amours, des passions qui ne vivent que par les nerfs et qui en meurent, par exemple l'incroyable amour russe des Skoptzy, les amants du néant et de la virginité. — Enfin ce qui domine l'action avec sa pureté, son sublime dévouement, c'est la belle figure de Jeanne Barral, se sacrifiant d'abord à sa mère folle, croyant un moment à la sincérité de l'amour d'un misérable pour finir par être trompée et s'enterrer à jamais à la Salpêtrière, où, comme surveillante, elle fait la classe aux jeunes idiotes. M. Jules Claretie a écrit là un beau livre, qui comptera dans son œuvre pourtant déjà si importante. C'est un volume à lire, à conserver et à relire de temps en temps, pour y goûter l'amertume attirante de la vie.

G. T.

**Le Roi des grecs,** par Adolphe Belot. Paris, Dentu, 1881, 2 vol. in-8° jésus. — Prix : 6 fr.

En deux gros volumes, Adolphe Belot, chercheur de toutes les curiosités contemporaines, a entrepris de nous faire connaître les tours et les tricheries des grecs et nous conduit dans le monde fiévreux des joueurs.

Une intrigue très corsée nous fait assister dans le premier volume à un vol commis par un joueur aux dépens de son frère, caissier d'une maison de banque. Ce frère, soupçonné, se laisse condamner, lèvres cousues, à la place du voleur et subit à Melun la peine de six années de réclusion. Le véritable coupable, après un exil volontaire, arrive de Tunis en même temps que Mourad-Bey, ministre disgracié, qui vient à Paris dans l'intention d'y refaire sa fortune. Ce Mourad devient le *roi des grecs*, courant les clubs et les cercles, mais ne jouant jamais; des acolytes, des agents secrets jouent pour lui et lui apportent les sommes ainsi volées. — Adolphe Belot, qui a étudié la question à fond, entre dans les détails les plus circonstanciés sur les différentes manières de procéder des tricheurs. En même temps se déroule l'action amoureuse qui doit finir par perdre ce même roi des grecs, qu'une esclave circassienne tuera par jalousie en le piquant à l'aide d'une épingle trempée dans le

curare. Il y a aussi de très intéressants détails sur la prison centrale de Melun, les travaux, les vices et les crimes des détenus, enfin l'horrible existence faite au malheureux caissier, qui y subit la peine méritée par son frère.

Si le style du romancier connu reste comme d'habitude incolore et trop facile, l'intérêt de ses deux volumes est fort grand et personne ne se désintéressera d'une question très palpitante de nos jours, où les cercles se multiplient et où le jeu gangrène plus que jamais la société. C. T.

**Les amours buissonnières,** par CAMILLE ALLARY. Paris, Derveaux, 1881, 1 vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50.

Commençons par un gros reproche : M. Camille Allary ignorerait-il qu'il existe dans la bibliothèque Dentu un in-18, signé Alfred Delvau et portant déjà ce titre : *les Amours buissonnières?* Qu'il me permette donc d'abord de restituer ce qui appartient au pauvre défunt dont les œuvres, si elles ne s'appelaient pas naturalistes, étaient peut-être naturelles et qui aimait tant, lui aussi, à agrémenter son *Fumier d'Ennius,* ses *Reisebilder d'un Parisien* d'une eau-forte de Bénassit ou de Léopold Flameng. Cette œuvre pie terminée, passons de 1861 à 1881 et de Delvau à Allary.

Le livre du jeune romancier est porté comme étant le second de la bibliothèque naturaliste, et sa dédicace, d'une poésie raffinée, presque romantique, s'adresse à Émile Zola. Que le volume soit dédié à Zola comme l'hommage d'un débutant à un maître, à un écrivain du plus grand talent, d'accord, et j'applaudis des deux mains; mais que les nouvelles contenues dans ce livre soient naturalistes, dans le sens nouveau donné à ce mot, dans le sens compris par l'éditeur, non, cent fois non!

L'auteur qui, dans sa dédicace, se compare *à ces fiers mosaïstes de Venise, moitié poètes, moitié soldats qui, leurs fresques terminées, mettaient dans un coin bien en vue des immenses voûtes de Saint-Marc l'*IDÉALE *figure de l'être aimé sous la protection duquel ils plaçaient l'œuvre,* ne ressemble nullement aux jeunes naturalistes modernes et son volume détonne après l'*Histoire d'une fille,* qui forme le numéro *un* de cette bibliothèque. J'ai lu et très attentivement, car le style est bon : *le Péché du père Blaise, — la Première capture, — la Boiteuse, — le Maestro d'Orvieto, — le Bourdon bleu, — les Fleurs amoureuses, — la Meunière* et *Fille d'or,* sans changer d'avis. Il n'y a guère qu'une nouvelle intitulée *Perlita,* sorte de contre-partie de *la fille Élisa,* se passant dans un lieu de débauche, qui se rapproche par l'idée de l'école dite naturaliste, école plutôt issue de Pétrus Borel que de Balzac.

Pourquoi M. Camille Allary, poète, prosateur délicat, se donne-t-il tant de mal à salir ses ailes? Pourquoi s'efforce-t-il de faire croire qu'il est terre à terre et boueux, quand, à chaque page, de belles envolées l'éloignent malgré lui des souillures voulues et des bassesses terrestres? Allons donc, ayez le courage de vos sensations artistiques et ne vous enlaidissez pas à plaisir : le beau et le bien peuvent être naturalistes également, si le naturalisme est la nature. Peignez ce que vous voyez, peignez-le même en beau, si c'est quelque chose de beau; mais ne placez pas l'art trop bas, sous peine de rabaisser votre talent.

**Madame de Dreux,** par HENRY GRÉVILLE. Paris, Plon et C^ie, 1881, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le dernier roman d'Henry Gréville raconte l'histoire d'un mari poussé par une femme énergique dans la vie politique et maintenu par elle au rang d'homme éminent, malgré lui-même, malgré sa nullité et son incapacité.

Le thème n'est pas absolument neuf et je me rappelle avoir lu une œuvre traitant la même question; mais en somme, rien n'étant nouveau sous le soleil, un volume d'Henry Gréville peut traiter un sujet connu et procurer néanmoins un grand plaisir, tel est le cas de *Madame de Dreux.* Il y a de charmants épisodes dans ce roman, dans cet amour aveugle qui va s'éteignant peu à peu, à mesure que le mari, par un contraste dont sa femme seule a le secret, croît en grandeur politique et décroît en intelligence et en esprit. La mort de M. de Dreux, l'involontaire soupir de soulagement de sa veuve, espérant un moment recouvrer sa liberté de pensée et de vie et se voyant ensuite, par la présence de ses enfants, forcément rivée pour toujours au pieux mensonge dont elle a enveloppé la nullité du défunt, sont des pages remarquables et dignes des précédentes œuvres d'Henry Gréville.

Le sentiment délicat de la femme s'y trahit d'une façon charmante à toutes les pages, avec ses nuances fondues, des transitions légères et cependant réelles. M^me de Dreux, tout en étant une maîtresse femme, un caractère viril, en dirigeant au logis le ménage et la politique, en traitant son mari en enfant gâté et volontaire, reste femme, ce qui lui donne un charme profond et communicatif.

**Les Compagnons de l'Arche,** par ALPHONSE BROT ET SAINT-VÉRAN. Paris, Jules Rouff, 1881, un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr.

Cette fois, pour reprendre le cours des aventures mirifiques et terribles dont il est coutumier dans ses romans, M. Alphonse Brot s'est adjoint M. Saint-Véran comme collaborateur. Ils ne sont pas trop de deux pour nous raconter cette nouvelle histoire, la plus extraordinairement invraisemblable qu'il soit possible d'imaginer, car, circonstance aggravante, elle se passe de nos jours, dans notre milieu bourgeois et assoiffé de vérité.

Je n'essayerai même pas d'en donner un résumé, ce qui exigerait un petit volume.

Il y est question d'une créole, appelée tantôt sirène et tantôt tigresse, d'Indiens Comanches, d'un poison merveilleux qui rend fou, de mines d'or où le minerai forme des moellons, de bottes empoisonnées à l'aide des crochets d'un serpent tête-de-cuivre, d'un

docteur très fort, d'un bâtard et de la plus jolie collection de gredins que l'ôn puisse rêver, le tout durant 600 bonnes pages. En fin de compte, après des péripéties très accentuées, durant lesquelles le bâtard épouse la jeune fille destinée au fils légitime, le crime est puni et la vertu — un peu ébréchée, ma foi ! — est cependant récompensée. Apothéose ! disait-on autrefois. Tableau ! hurle maintenant notre gavroche parisien. Il y a donc dans ce roman une puissante succession d'émotions pour les passionnés lecteurs de feuilletons ; les auteurs leur en donnent largement pour leur argent. Nous devons nous incliner et prédire aux *Compagnons de l'Arche* le succès qui accueille tout ouvrage de ce genre, mal écrit, mal pensé, mais bien mouvementé et bien impossible : il y a tant de gens qui ont soif d'idéal et pour qui l'idéal se trouve dans les romans-feuilletons !

**Les vacances du Lundi**, par Théophile Gautier. Paris, Charpentier, 1881, un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50.

C'est avec un soin pieux, qui est un honneur véritable pour la littérature et un hommage mérité à la mémoire de notre regretté confrère, que l'éditeur Georges Charpentier recueille et publie les unes après les autres les œuvres de Théophile Gautier. Tous les lettrés lui doivent des remerciements, tous les gourmets de lettres, tous les amoureux du beau style liront une fois de plus avec un plaisir sans mélange le volume qui porte pour titre *les Vacances du lundi*. Ce recueil de voyages, amusant et mouvementé, forme une succession de tableaux, peints de main de maître, et, rappelant *le Rhin* de Victor Hugo, fait souvenir que Gautier, son fervent admirateur, était le plus fidèle et le plus extasié de ses disciples. Il y a là des choses exquises à côté d'histoires terribles, d'aventures, de légendes, et surtout des descriptions admirables. En un mot, c'est un volume à ajouter dans chaque bibliothèque à l'œuvre de Th. Gautier pour tous ceux qui aiment le beau, pour tous ceux qui ont le respect du maître defunt.

**Le legs du cousin Drack**, par A. Beaumont. Paris, A. Hennuyer, 1881, un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50.

Sous le couvert de ce titre M. A. Beaumont a fait paraître une série de nouvelles suffisamment amusantes et humoristiques, parfois empreintes d'un fort caractère anglais. Je leur ferai particulièrement la critique de débuter toutes de la même façon, par un récit fait au cousin Drack dans ses nombreux voyages ; mais ce n'est là qu'une critique de forme, et le lecteur la trouvera de peu d'importance quand il saura pouvoir passer quelques bons instants en compagnie de *Lord* ***, du *Clair de lune*, de *la Comète de Lexell*, d'Andrea Vergazzi et du *Saphir*. Écrites avec facilité et bien mouvementées, ces différentes nouvelles sont assurées de plaire et de distraire.

**La médecine littéraire et anecdotique**, par MM. Witkowski et Gorecki. Paris, Marpon et Flammarion, 1881, un vol. Prix : 3 fr. 50.

Les docteurs Witkowski et Gorecki, connus par leurs sérieux travaux et des ouvrages de haute importance, le premier sur l'anatomie, le second sur les maladies des yeux, ont eu l'idée joyeuse, pour s'arracher un instant à ces graves études, de réunir la plupart des anas relatifs à la médecine et à la chirurgie. Il y a dans leur livre du bon et du mauvais ; mais en somme on ne saurait traiter sévèrement une simple compilation destinée à chasser la mélancolie. Le volume est amusant, plein de récits drolatiques, parfois scabreux, et nullement écrit pour les jeunes filles, ni même pour les femmes mariées. Les auteurs eux-mêmes n'attachent pas une importance exagérée à ce recueil et le présentent comme une distraction à leur sévère et dure profession ; le lecteur fera comme eux.

**La bande à Fifi-Vollard**, par Constant Guéroult. Paris, Jules Rouff, 1881, un vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr.

Raconter un roman de ce genre est absolument impossible. Il n'y a pas là non plus matière à analyse, à discussion ou à critique. L'auteur serait le premier à s'étonner de voir traiter en œuvre sérieuse et de valeur ce dévergondage d'imagination policière et fantastique. Peut-être alléguera-t-il que Balzac a peint également la police dans ses romans et a fait courir agents et malfaiteurs sur les toits, mais cette prétention de ressemblance ne tiendrait pas et s'effondrerait d'elle-même, dès que l'on voudrait parler style, étude de caractères et vraie littérature. M. Constant Guéroult n'a pas de si hautes visées ; simple romancier feuilletoniste, il n'a d'autre désir que d'émouvoir les cœurs vulgaires et de faire trembler la grande population de gogos, qui se délecte chaque jour de la terrifiante lecture du rez-de-chaussée des petits journaux. Son héros favori, l'étrange gamin Fifi-Vollard, lui avait réussi dans son premier roman, *l'Affaire de la rue du Temple ;* il le met de nouveau en scène dans son volume *la Bande à Fifi-Vollard* et je ne désespère pas de le retrouver dans un autre, car la police ne parvient pas encore à mettre la main sur l'insaisissable gamin, fine fleur de bagne où il arrivera sans doute en atteignant sa majorité. C'est la grâce que nous lui souhaitons avec le chœur effaré des portières, des petits boutiquiers, des vieilles demoiselles à chaufferettes et de tout le menu peuple qui dévore patiemment, en prenant son café au lait, les aventures prodigieuses de Fifi-Vollard, poursuivi et jamais atteint par son terrible ennemi le grand policier Mylord.

**La lecture en famille**. Paris, A. Hennuyer, 1881, un vol. in-8°. Prix : 3 fr.

En dehors d'articles sérieux et instructifs sur l'histoire, les sciences, la morale, l'éducation, les beaux-arts, la littérature, les voyages, etc., etc., *la Lecture en famille*, sorte de revue, volume illustré, faisant partie de la collection adoptée par le ministère

de l'instruction publique, contient une quinzaine de nouvelles signées Paul Célières, Henry Gréville, A. Beaumont et autres ; c'est dire que ce livre, en plus de sa partie intéressante, contient tout ce qu'il faut pour amuser, aussi nous empressons-nous de le recommander aux familles. G. T.

## POÉSIES

**Les contes d'à présent**, par Paul Delair, avec une lettre de C. Coquelin aîné, de la Comédie française, sur la poésie dite en public et l'art de la dire. 1 vol. in-12 de 242 pages. Paris, Ollendorf, 1881.

On ne saurait dire, à la vérité, que le volume poétique de M. Paul Delair ait été une surprise pour le monde lettré. Beaucoup le liront qui l'avaient déjà vu *jouer*. Je dis *jouer*, car le volume du poète est un recueil de drames et de comédies. Toute la gamme du sentiment y est représentée; depuis l'idylle triste et douce avec la *Chanson favorite :* une jeune fille chantant un air sur la tombe de sa mère, l'air que la morte aimait, et quel air ! un de ces refrains échappés de quelque orchestre de café-concert, quelque chose sans doute comme le galop d'*Orphée* au milieu du cimetière; depuis le drame poignant avec la *Vision de Claude :* un père qui s'enivre, parce que, dans l'ivresse, il revoit sa femme morte, tandis que son enfant le regarde; mais un jour l'enfant, lui aussi, veut voir sa mère, et il s'enivre, le pauvre petit! avec cette infernale liqueur dont use le père et le voilà râlant la mort :

... Cela fait trop de mal, ce que tu bois;
Père, si tu veux voir maman, — cherche autre chose.

depuis ces récits d'une émotion poignante : *l'Aumône de l'aveugle*, le *Pardon du père, le Choix de Juliette*, jusqu'à ces petits éclats de rire en cent vers qui s'intitulent : *Trop aimé, les Noces du timide*, le marié malgré lui, autrement dit, qui, après avoir fait consciencieusement, mais tacitement, comme il convient à un timide, une cour assidue à M^lle^ Louise, la fille, finit par épouser M^me^ Agnès, la mère, une veuve passionnée, qui a pris pour son compte tous les hommages adressés à sa fille :

... Sitôt que j'entrais, avec sollicitude,
Sa mère au piano l'envoyait d'habitude;
J'étais ainsi beaucoup moins troublé; mais comment
— De dos — sur mon amour savoir son sentiment?
... J'apportai des bouquets... à sa mère, —
Qui les lui redonnait — pour les mettre dans l'eau.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Enfin, j'offris pour elle un cœur en diamant,
Et pour la bonne mère, un coffret : — Seulement
La mère prit le cœur et lui donna le coffre.

Ces quelques vers suffisent à prouver que M. P. Delair est passé maître dans le genre où triomphe Charles Cros, — le monologue comique. Néanmoins, nous n'hésitons pas à préférer les poèmes dramatiques aux monologues comiques; on sent que l'auteur est là beaucoup mieux dans son élément. Il le sait bien lui-même; et il ne s'est hasardé dans le comique, croyons-nous, que sur les instances réitérées de ses amis.

Tous ces monologues, au nombre de vingt-quatre, sont réunis sous ce titre : *Contes d'à présent*. Pourquoi *Contes d'à présent?* Il y a une foule de titres qui eussent mieux convenu que celui-là. Il est vrai que l'enseigne générale n'est rien, et que chacun des poèmes se défend sous son propre nom.

M. C. Coquelin, de la Comédie française, avait déjà, pour ainsi dire, popularisé les petits drames de M. Delair, en les disant avec cette verve railleuse et cet accent ému qui ont fait de lui le type achevé du comédien spirituel. Non content de les avoir produits dans le monde, M. Coquelin les soutient aujourd'hui, avec sa plume, dans une préface-lettre, où l'habile sociétaire, après avoir fait l'éloge des vers, apprend à les dire.

En somme, bonne affaire pour les diseurs de monologues, d'un côté, et pour les amateurs de poésie, de l'autre. M. Delair prend là sa revanche de *Garin*. Tant mieux! H. M.

**Chants de guerre**! poésies par Hyacinthe Liautaud. 1 vol. in-16. Paris, Guérard, 1881.

L'intention qu'a eue M. H. Liautaud en écrivant le petit volume qu'il intitule : *Chants de guerre* est excellente à tous points de vue. Il a dû être inspiré par les *Chants du soldat* de P. Déroulède. C'est la même idée qui domine, c'est la même forme; mais c'est aussi malheureusement, la même négligence pour les détails du métier. Pourquoi négliger la rime au point de faire des vers comme ceux-ci :

. . . . . . . . . . . . . . . . . .
Qu'on te donne un fusil, puis un sabre au *côté*,
Qu'on te revête aussi d'un brillant uniforme
Où ta taille est plus droite et ton corps *élancé*.

Sans doute, Alfred de Musset a fait rimer *couvée* et *vallée*, mais s'il avait su combien depuis lors son exemple a été pernicieux aux jeunes poètes, je suis bien sûr que, par amour pour son art, il eût surveillé ses rimes, lui qui jadis s'était moqué de Mardoche faisant rimer *idée* avec *fâchée*. Pourquoi ce dédain? Est-ce pour réagir contre l'école parnassienne, à qui l'on reproche d'attacher à la rime tout le mérite de la poésie? Nous ne demandons pas un calembour à la fin de chaque vers; mais au moins rimez comme nos maîtres ont toujours rimé depuis Villon jusqu'à Hugo. Que restera-t-il au vers français si vous lui enlevez la rime? Cela fait l'effet d'un ouvrier qui ferait de mauvaise besogne en travaillant avec des instruments ébréchés, mais qui refuserait énergiquement d'aiguiser ses outils. Cette négligence, voulue sans doute, de la partie technique du métier amène fatalement l'auteur à négliger la forme elle-même. Si M. Liautaud se surveillait plus sérieusement, il ne nous offrirait pas des vers pareils à celui-ci :

Abrités par des *haies*, des maisons, des clôtures.

Ces réserves faites, disons que les *Chants de guerre* ne sont pas absolument mauvais; de l'émotion, de la franchise, telles sont les qualités de ce petit volume. Un parfum d'honnêteté s'en dégage. Mais comme tout cela est mou et lâché! H. M.

**La chanson de l'enfant**, par Jean Aicard, cinquième édition revue et augmentée, ouvrage couronné par l'Académie française. 1 vol. in-18. Paris, Fischbacher.

Nous ne dirons que peu de choses de *la Chanson de l'enfant* qui vient de paraître chez Fischbacher. Le volume poétique de Jean Aicard est trop connu pour en parler longuement. Couronnée par l'Académie française, qui lui décerna le prix Montyon en 1876, couronnée encore l'année suivante par la Société nationale d'encouragement au bien, *la Chanson de l'enfant* est arrivée à sa cinquième édition. C'est bien, mais ce n'est pas assez. *La Chanson de l'enfant*, dit M. Francisque Sarcey, est un livre que toutes les mères auraient dû lire. Comme le dit l'éditeur dans sa préface..... les critiques..... se sont accordés à dire que M. Jean Aicard a parlé des enfants d'une manière originale après Victor Hugo; mais nous ne voyons pas qu'on ait dit pourquoi? C'est qu'il a parlé, non pas comme père, mais comme enfant. Il s'est souvenu de ce qui charmait ou inquiétait son enfance, de ce qu'elle aimait ou regrettait, et c'est bien vraiment *la Chanson de l'enfant* qu'il a voulu nous donner. Voilà le trait distinctif de ce livre, celui par où on peut le dire nouveau dans la littérature poétique. — Un critique pensait qu'il ne faut tenter que les livres nécessaires. Celui-ci méritait d'être entrepris.

Quand nous aurons ajouté que, non content de nous donner la *Chanson de l'enfant*, telle qu'il l'avait conçue de prime abord, l'auteur a fait au public l'amabilité de lui présenter huit pièces inédites dont voici les titres : *A mon petit ami Pierre-Paul David d'Angers, A la petite Marie, A mon petit ami Noré, A Brighton, les Deux frères, le Petit peuple, le Mal du pays* et enfin *la Saint-Nicolas;* quand nous aurons dit que Fischbacher a fait du volume de J. Aicard une charmante édition sur papier teinté digne de l'attention des bibliophiles, il ne nous restera plus qu'à souhaiter bon succès à l'auteur de *Miette* et *Noré*. H. M

**Poésies d'André Chénier**, nouvelle édition, par L. Becq de Fouquières, ornée de deux portraits gravés à l'eau-forte d'après David et Richard Cosway, par M. Champollion. 1 vol. in-32. Paris, Charpentier. 1881.

On a fait bien des éditions d'André Chénier jusqu'à ce jour, aucune n'est aussi complète et d'une lecture aussi facile que celle que vient de publier M. L. Becq de Fouquières dans la *Petite Bibliothèque Charpentier*. Tout en donnant au public une édition faite avec un soin minutieux, augmentée même de quelques pièces absolument inédites retrouvées par lui sur des manuscrits de l'auteur, l'éditeur a eu la bonne idée de ne pas encombrer son volume de notes, savantes sans doute, mais qui, arrêtant le lecteur à chaque pas, finissent par le dérouter absolument. « En résumé, dit l'éditeur dans sa préface, je me suis appliqué dans cette édition à aplanir les difficultés qui eussent empêché le lecteur de jouir en toute liberté d'esprit des beaux vers d'André Chénier. Si nulle part la trace des recherches, des travaux et des soins minutieux que m'a demandés cette édition, ne se laissait apercevoir, mon but serait atteint. » Nous n'avons qu'une chose à ajouter, c'est que ce but est certainement atteint. H. M.

**Les grandes Voix**, poésies par Alphonse de Visien. 1 vol. in-12. Paris, Dentu, 1881.

Mon Dieu, nous ne voudrions pas chercher à M. Alphonse de Visien une mauvaise querelle en commençant; mais pourquoi, quand il y a tant d'autres sujets à prendre, un poète va-t-il choisir la poésie politique? Si c'est par conviction, ce dont nous ne doutons pas, que M. de Visien prend à partie certains politiques, qu'il fasse un volume où il développe ses idées non pas en vers, mais en bonne et nerveuse prose. Je sais bien, il y a des précédents; les spécimens de poésie politique ne manquent pas, Dieu merci; les *Châtiments*, dans un genre absolument opposé à celui de M. Alphonse de Visien, sont sans doute un chef-d'œuvre; Juvénal a obtenu, de son temps un assez joli succès, tout cela est fort bien. Mais Juvénal et Victor Hugo ne sont pas des *calmes;* ils ont *l'indignation* féconde; ils ne philosophent pas, leurs haines farouches les montent plus haut que les querelles de partis : quand un poète arrive à ces sommets, il n'est plus poète politique, il redevient ce qu'il doit être : poète lyrique, et cela peut-être à son insu; qu'est-ce que cela pourra bien faire à la postérité de savoir que tel poète a été de tel ou tel parti? Si M. de Visien veut nous apprendre que Louis XVII est mort au Temple, qu'il fasse un livre d'histoire. Pourquoi des pièces de vers comme celle intitulée : *Vous reviendrez, ô rois!* J'avoue que cette prophétie me paraît non seulement obscure, mais totalement incompréhensible. Nous regrettons d'autant plus cette *erreur* du poète, que tout cela est dit dans une langue fort bonne, bien qu'un peu archaïque. Le vers ample et scandé a parfois une allure superbe; seulement la fécondité de l'auteur dégénère par moments en prolixité; cela coule, coule sans un choc, sans qu'une note plus éclatante vienne éveiller le lecteur. Les petites pièces, sans doute pour cette raison, m'ont paru de beaucoup préférables aux grandes. Faisons toutefois une exception pour le *Cyclope* où l'influence de Victor Hugo est peut-être un peu trop visible, mais qui pourtant a de grandes qualités de style et de développement. M. de Visien a bien en main l'instrument; il ne s'agit que de s'en servir : qu'il choisisse mieux son thème poétique, qu'il se défie de sa facilité, et tout ira bien. H. M.

# BEAUX-ARTS

## ARCHÉOLOGIE — ARCHITECTURE — MUSIQUE

**L'éducation de l'artiste,** par ERNEST CHESNEAU. 1 vol. in-18. Paris, Charavay frères, 1881.

M. Ernest Chesneau a souventes fois manifesté son opinion touchant les tendances de la plupart de nos artistes; il les a montrés soucieux seulement des procédés d'exécution, il les a jugés des habiles seulement habiles; dénonçant leur pauvreté de conception, leur manque de foi, de naïveté, il a jeté ce cri d'alarme : l'art est en décadence. Dans ce volume que nous annonçons et qu'il vient de faire paraître, il prend à tâche d'indiquer les moyens de ramener l'artiste à la vérité de l'art.

L'éducation seule fait l'artiste et toute son éducation est à refaire.

Par *éducation,* M. Chesneau entend « la complète acquisition des habiletés intellectuelles où s'alimente l'imagination, l'entier développement des qualités morales qui donne la clef des sentiments et des passions, l'expérience des lois sociales qui permet de juger les besoins de l'homme et de les exprimer », et « l'art, ajoute-t-il, n'a pas d'autre objet ». Cela est très juste.

La foule est indifférente aux manifestations de l'art moderne; pourquoi? parce que des peintres et des sculpteurs, aucun ne se préoccupe des sentiments de la foule; les uns restent fidèles à l'enseignement de l'école et ne connaissent que de l'esthétique traditionnelle, les autres sont novateurs et ils se font une *manière* à eux, mais les uns et les autres n'ont souci que des moyens d'expression quand il leur faudrait songer surtout à ce qu'il pourrait convenir d'exprimer; mais tous, qui sentent peu ou point, ne travaillent que pour emporter les suffrages d'une partie très restreinte de la société, de ceux auxquels l'antiquité classique est familière ou de ceux qui savent tenir compte du *faire* et de l'adresse.

L'économiste, le moraliste, qui raisonnent sur les conditions de l'homme en société, le ministre qui s'applique à réaliser, dans la mesure du possible, l'idéal proposé, ne doivent pas se désintéresser des questions de culture artistique. Il est un fait, — M. Chesneau le constate précisément, — qui domine le monde moderne; ce fait, c'est l'entrée presque subite, l'irruption dans la vie politique, et, comme conséquence, à un moment donné, l'accès à la vie intellectuelle, d'une énorme masse d'hommes. Convient-il qu'elle ne sache apprécier que les données de la science? ne convient-il pas, au contraire, qu'elle soit mise à même d'éprouver toutes les émotions qui embellissent la vie? Poser la question, c'est la résoudre.

A la foule, il faut inspirer le respect pour celui qui s'efforce de traduire sous une forme concrète un sentiment qu'il sent plus vivement, une aspiration qu'il conçoit plus largement que les hommes de son temps; elle saura alors reconnaître l'œuvre et l'admirer. A l'artiste il faut inspirer cette ardente volonté de ne faire servir son talent qu'à l'expression des grands sentiments qui agitent un peuple et le conduisent.

Le volume de M. Chesneau mérite d'être lu. Les jugements qu'il porte sur *l'art et la société moderne,* sur *les écoles étrangères* sont peut-être un peu sévères, mais il a toute raison d'inviter nos peintres, nos sculpteurs, à refaire leur éducation complètement faussée.

F. G.

**Encore la Marseillaise et Rouget de Lisle.** Imitations, réminiscences et parodies du chant national de la France, par LE ROY DE SAINTE-CROIX. 1 brochure in-8° de 29 pages. Strasbourg, Hagemann; Paris, Routier, 1880.

M. Le Roy de Sainte-Croix nous donne sous ce titre une conférence faite par lui à Choisy-le-Roi, le dimanche 14 novembre 1880. Nous connaissons par le menu l'histoire de *la Marseillaise;* aucun détail n'est resté inconnu. On sait la nuit qui a vu éclore le chant national; on sait l'heure à laquelle il a été commencé, l'heure à laquelle il fut achevé. Et l'on ne pourrait, en en faisant l'histoire aujourd'hui, que tomber dans des redites. M. Le Roy de Sainte-Croix le savait bien; aussi n'a-t-il eu pour but que de nous montrer, comme le dit le titre, les imitations, réminiscences et parodies du chant national : couplets ajoutés pour l'anniversaire de la prise de la Bastille à Strasbourg, le 14 juillet 1793; *Marseillaise* des Vendéens avec ce refrain :

> Condé vous guidera, le roi suivra.
> Marchons, marchons, mort aux tyrans : vive le roi!

le *Chant du travail,* composé sur l'air de Rouget de Lisle, en 1848, par Edmond Vidal :

> Courage, citoyens, ensemble travaillons.
> Marchons, que notre ardeur féconde nos sillons.

Après ces diverses modifications de *la Marseillaise,* l'auteur nous indique toutes les tentatives faites pour élever des monuments au plus célèbre des enfants de Lons-le-Saulnier. — C'est un travail extrêmement curieux, qui prouve qu'avec de la sagacité on peut arriver à faire quelque chose de neuf sur un sujet qu'on croit épuisé. Mais était-il vraiment bien néces-

saire, même avec toutes les réserves qu'y apporte M. Le Roy de Sainte-Croix, d'imprimer une pièce de vers telle que celle de M. Ad. Morpain ?

**Lettres inédites de Mendelssohn,** traduites par A.-A. Rolland. 1 vol. Hetzel.

La couverture affirme que ceci est une nouvelle édition. Il y a erreur. Ce n'est qu'une reproduction de la première édition, laquelle ne s'est pas écoulée, puisque pendant le siège nous en avons vu des centaines d'exemplaires à cinq sous empilées chez les libraires au rabais. L'insuccès vient de ce que ces lettres n'étaient pas traduites au complet. La préface témoignait d'une fréquentation peu sagace des penseurs de la critique musicale en France et en Europe. Pour louer Mendelssohn et justifier la publication de sa correspondance, on invoquait... Liszt, Berlioz, Schumann, Wagner? Non, certes. On invoquait M. Fétis, le biographe haineux, malfaisant, peu compréhensif, qui a insulté toutes nos gloires. Il ne faut pas commettre de lâcheté, l'âme et l'esprit baissent. M. Fétis, qui n'a eu ni âme ni génie, a lâchement abusé de l'arme terrible confiée à ses mains dans la *Biographie des musiciens* pour calomnier ceux qu'il n'aimait pas et dénigrer leur talent. Il y a trente ans, il lui restait quelque autorité : mais aujourd'hui son nom ne rappelle plus qu'un compilateur sans esthétique et un biographe venimeux et à peu près incapable. Il était donc peu habile d'appuyer aujourd'hui de son nom dépouillé de toute autorité l'éloge de Mendelssohn qui est entré dans l'immortalité et qui n'a plus besoin de l'éloge d'un compilateur ou d'un cuistre. La préface de ce volume était à remanier. La publication aurait dû aussi s'accroître des lettres sur l'Angleterre, reproduire l'édition allemande, etc., et ne pas s'arrêter béatement à Paris. Les badauds du chauvinisme ne sont pas forts en critique musicale. Ce n'est pas leur bourse qui se délie pour applaudir Berlioz, Wagner et méditer la belle esthétique de Berlioz, Wagner et Mendelssohn dans leurs publications littéraires. Ainsi remanié et complété, le volume de M. Rolland mériterait d'être lu et relu et ne serait pas rejeté par les bibliophiles sagaces de la littérature musicale, en vérité bien outrageusement pauvre dans cette France qui s'imagine encore qu'en fait de beaux-arts elle dicte la loi au monde et ne lui inspire que de l'admiration.

M. C.

**Michel Glinka,** par O. Fouque. 1 vol. Paris, Heugel.

C'est une histoire didactique de la musique russe, et de Glinka en particulier, avec la genèse des musiciens et l'esprit de l'époque que M. Fouque nous offre aujourd'hui. Il suit en cela la tradition de Bourgault du Coudray dans son cours d'histoire musicale au Conservatoire. Berlioz et G. Bertrand ont été les premiers initiateurs de l'histoire lyrique russe en France. M. Fouque suit leurs traces. Signalons parmi ses chapitres intéressants ceux qui traitent de la chapelle impériale, de la chanson populaire russe et de l'opéra national russe.

Cette étude vient à point. On peut déjà prédire quel pourra être le sort de l'école russe. S'il est vrai, comme nous le prétendons avec Camille Saint-Saëns, Bourgault du Coudray et Wagner, que nous soyons à la veille d'une complète révolution musicale, si les modes anciens doivent rentrer en scène et accroître et rajeunir la tonalité moderne, si les gammes des Orientaux ainsi que les gammes antiques doivent faire irruption dans la musique européenne, les Russes nous précéderont sans nul doute dans cette voie, habitués qu'ils sont par leurs chants populaires à suivre les génialités d'un système tonal dont nous avons perdu le sens et la tradition. Quoi qu'il en soit de ses destinées, l'école russe compte aujourd'hui des compositeurs pleins de talent, d'ardeur, de conviction : Sérof, Balakiref, Borodine, Moussorgski, Rimski-Korsakof, Cui, les deux Rubinstein, Tchaïkovsky et bien d'autres. Cette école, M. Fouque en établit la filiation avec Glinka qui, le premier, a fouillé la mélodie populaire russe, mine dont on découvre chaque jour les infinies richesses. Grâce à l'heureuse alliance d'une forme claire et d'un excellent sentiment du style expressif, Glinka mérite d'être regardé comme le grand classique de son pays. Ce sont là les motifs qui ont engagé M. Fouque à entreprendre son étude et il faut l'en louer, car, ainsi qu'il le dit, c'est encore servir sa patrie que de faire connaître l'histoire des autres peuples et d'étudier sérieusement et sans parti pris les grandes manifestations de l'art qui se produisent hors de nos frontières. L'ouvrage est accompagné d'un portrait et d'un fac-similé partitionnaire.

M. C.

# HISTOIRE

## CHRONOLOGIE — DOCUMENTS — MÉMOIRES

**Histoire de la langue française,** ses origines et son développement jusqu'à la fin du XVIe siècle, par A. Loiseau, docteur ès lettres, agrégé de l'Université, professeur au lycée de Vanves (Seine). Ouvrage couronné par la Société des études historiques. Paris, Ernest Thorin, 1881. — 1 vol. in-12.

M. A. Loiseau n'en est pas à faire ses preuves. On a de lui plusieurs ouvrages philologiques d'une réelle valeur. Je rappellerai surtout la curieuse et savante brochure dans laquelle il fait ressortir les rapports si nombreux des patois de la Touraine et de l'Anjou avec la langue de Rabelais. L'histoire de la langue française qu'il publie aujourd'hui se présente sous le patronage de la Société des études historiques. Elle fait honneur à ses patrons. C'est un livre bien conçu, méthodiquement exécuté, assez complet et assez

technique pour être consulté fructueusement par l'érudit, assez élémentaire et assez simple dans son exposition et ses développements pour servir de guide et de manuel à l'étudiant philologue. La première partie, consacrée aux origines, fait le départ des différents éléments qui sont entrés dans la composition du français : celte, latin, tudesque, grec, et, pour une bien moindre proportion, ibère et arabe. Le passage du latin vulgaire au roman est rendu pour ainsi dire palpable par l'étude détaillée des serments de Strasbourg, du cantique de sainte Eulalie, et surtout du fragment de Valenciennes. A cet endroit de son travail, M. Loiseau pose la question tant controversée : Y a-t-il, dans le passage du latin au roman, corruption ou évolution ? Sa réponse est conforme au bon sens et aux faits : il y a dans ce passage l'évolution naturelle d'un idiome, selon les lois générales de l'existence; mais il y a aussi une part à faire à la corruption, non moins naturelle, d'ailleurs, à une époque où la culture littéraire était au plus bas, et où les troubles politiques et sociaux ne pouvaient manquer d'exercer une influence sur les langues alors en formation. Je ne sais s'il était bien nécessaire d'insister sur ce point. Une évolution naturelle et régulière est produite par des facteurs bien divers, et, dans les faits d'ordre sociologique, il va de soi que l'état de la société au milieu de laquelle l'évolution s'opère est un des principaux agents de cette évolution. C'est sous le bénéfice de cette observation que l'on peut admettre que la corruption joua son rôle dans la formation de la langue française. La corruption aussi est le résultat d'une loi naturelle, et c'est même la condition du renouvellement de la vie.

Chemin faisant, M. Loiseau fait justice de l'étrange théorie de M. Max Müller, qui prétend que le roman est du latin modifié par lès Germains envahisseurs, et non par les peuples conquis.

La séparation du roman en langue d'oc et en langue d'oil, l'étude rapide des principaux dialectes de la langue d'oil les chansons de Geste, saint Bernard, et Villehardouin, amènent par degrés le lecteur à ce point où le roman devient du français, c'est-à-dire où la nouvelle langue s'est tout à fait débarrassée des derniers restes de la chrysalide latine à l'abri de laquelle elle avait lentement élaboré sa métamorphose. Avant de poursuivre l'exposé du développement du langage, M. Loiseau donne fort à propos à cet endroit les règles qui ont présidé à la formation de cette langue de transition, participant de l'esprit synthétique du latin et faisant présager déjà le caractère analytique du français; la manière dont il présente les lois de déclinaison et celles de la permutation des voyelles et des consonnes est particulièrement remarquable, même après les travaux de MM. Littré, Brachet, de Chevallet et Casimir von Lebinski.

La seconde partie, qu'il intitule *Développement de la langue française*, est également intéressante. La décadence grammaticale du XIVe siècle, qui amène une révolution complète dans la syntaxe au XVe, et le double mouvement de la Renaissance et de la Réforme, y sont traités de main de maître. Le dernier chapitre, tout entier consacré à présenter le tableau de la langue française à la fin du XVIe siècle, est comme l'inventaire des richesses de notre idiome au moment où il va entrer dans sa période classique, inventaire exact, détaillé, clair et logique, où tout figure à sa place, depuis la prononciation jusqu'à la ponctuation, depuis l'orthographe jusqu'à la syntaxe.

J'appellerai surtout l'attention du lecteur sur certains passages qui me paraissent ou contenir des vues originales, ou résumer d'une manière particulièrement heureuse les travaux des maîtres. Telle est la discussion à laquelle M. Loiseau se livre au sujet de l'emploi de l'auxiliaire *être* dans la conjugaison de nos verbes réfléchis; telle est aussi son étude sur les variations de la règle d'accord du participe passé. Citons encore la page où il rend justice aux chefs de la Pléiade en ces termes excellents : « Les tentatives de du Bellay et de Ronsard attestent une grande érudition et une conception forte du beau; elles ont enrichi la langue d'une foule de mots nouveaux, qui, plus tard, devaient contribuer à sa gloire. L'importation a pu quelquefois être violente, on a pu crier à une seconde invasion romaine; mais, pour être juste, il faut reconnaître que cette invasion de mots grecs et latins devait répondre à une foule de besoins... et qu'elle laissa des traces vives et profondes... C'est l'élément classique du XVIe siècle, préconisé par la *Pléiade* et habilement fondu avec l'idiome alerte et pittoresque de Villon et de Clément Marot, qui nous a valu, écrites dans la même langue, avec un rare bonheur d'expressions, des œuvres d'un caractère si varié : l'éloquence toute latine du *Discours sur l'histoire universelle*, la prose grecque et poétique du *Télémaque*, l'agilité et la souplesse gauloise des *Lettres provinciales*. »

Ce n'est pas à dire qu'il n'y a rien dans le livre de M. A. Loiseau qui donne prise à la critique. Mais, comme on le voit, la place laissée aux réserves ou au blâme ne peut être que petite; et, en effet, ce n'est guère que sur des questions de détail qu'on peut le reprendre ou le compléter.

Cependant j'aurais bien envie de lui chercher querelle quand il affirme « la supériorité que la prose a toujours eue sur la poésie, surtout dans les genres sérieux et élevés ». M. Loiseau est un parfait linguiste; qu'il se contente de cette gloire et ne tente point d'excursions téméraires sur un terrain qui lui est si évidemment étranger. Mais, pour nous borner nous-même aux questions de linguistique, est-il bien certain que le mot *aigrette* vienne du grec ὀξάλιος? Littré ne s'en doute pas, et je ne vois pas non plus par quelles étapes le mot grec a pu passer pour arriver au mot français. Aux neuf mots que M. Loiseau donne comme étant les seuls qui aient gardé au singulier la trace du cas sujet, c'est-à-dire l'*s*, ne pourrait-on pas ajouter au moins les deux autres mots *corps* et *temps*? A propos de la prononciation de *ie* dans *sanglier* et *destrier*, eût-il été hors de place de faire observer que dans l'ancienne poésie, et jusqu'au XVIIe siècle, ces mots ne comptaient que pour deux syllabes?. Il serait intéressant de savoir dans quels dialectes on rencontre le plus fréquemment l'orthographe *ung*

*besoing* au lieu d'*un besoin;* cette addition du *g* est précisément l'artifice que les Anglais emploient pour figurer la prononciation française des sons nasaux. Hâtons-nous d'ajouter que cet artifice ne leur donne nullement la prononciation véritable. Dans l'intéressante liste que M. Loiseau a donnée des mots que Rabelais a empruntés au patois, j'en remarque qui s'emploient encore dans le Poitou, comme *brenasseries* avec le verbe *brenasser*, s'amuser à des riens, — on dit aussi *uberdiner; échanboillure* dans le sens d'ampoule ou de boursouflure de la peau causée par la chaleur; *méle* ou *mesle* pour nèfle, *mitan* pour milieu, etc. Pourquoi dire que des superlatifs à l'italienne, « nous n'avons guère retenu que *sérénissime, révérendissime* »? *Savantissime, grandissime, richissime*, et d'autres sans doute, s'emploient encore aujourd'hui couramment dans la conversation ou le style familier, pour ne pas parler du terme technique *généralissime*.

Mais ces remarques n'enlèvent rien à la valeur du livre, et je ne les ai consignées ici que comme un témoignage du cas que je fais de cette histoire de notre langue aussi bien que du soin et du plaisir avec lesquels je l'ai lue. B. H. G.

**Les Précurseurs français de la tolérance au XVII^e siècle**, par FRANK PUAUX. Paris, G. Fischbacher, 1881. 1 vol. in-8°.

C'est l'histoire de la révocation de l'édit de Nantes avec son cortège d'horreurs et de désastres. Mais l'auteur ne se borne pas à un simple exposé des faits. Il ne se contente pas non plus d'apprécier les événements dans leur portée philosophique et dans leurs résultats pratiques. Il va plus loin. Il montre la tolérance naissant de la persécution. Les réfugiés furent les apôtres de cette idée, qu'ils affirmèrent par leur vie, qu'ils propagèrent par leurs discours, qu'ils soutinrent par leurs écrits. A côté du grand Bayle, il place les Jurieu, les Basnage et les Claude. Il réhabilite ces oubliés, dont la voix avait été étouffée sous les éclats officiels de l'éloquence de Bossuet. D'après lui, l'école philosophique du XVIII^e siècle n'aurait fait que reprendre les théories des réfugiés, théories qui venaient de se formuler avec netteté dans le *Traité de la morale des Pères*, de Barbeyrac; et Rabant Saint-Étienne proclamant la tolérance civile ne serait que l'interprète, à un siècle de distance, des sentiments des réformés de France, à l'époque où le roi voulait que tous ses sujets fussent de sa religion.

Pour soutenir sa thèse, M. Frank Puaux est naturellement amené à étudier les controverses religieuses du temps, controverses qui passionnaient les esprits non seulement des érudits et des dévots, mais des personnes du monde, et qui nous semblent aujourd'hui si froides, et, s'il faut le dire, si vides. Elles sont encore comprises chez nos voisins d'outre-Manche; les journaux et *magazines* anglais retentissent chaque jour de querelles analogues. Quant à nous, nous n'y voyons plus que subtilités stériles et que déclamations ennuyeuses. Cette disposition si générale de l'esprit français n'attirera pas beaucoup de lecteurs au livre de M. Puaux, quelque consciencieux, quelque bien fait que ce livre soit d'ailleurs.

La cause qu'il plaide avec une conviction qui parfois échauffe son style jusque dans les discussions les plus arides est bonne en elle-même, et elle est gagnée d'avance auprès de tous les penseurs désintéressés. Nul ne doute que les ministres qui, sur les routes de l'exil, lançaient leurs protestations contre les violences tyranniques auxquelles eux et leurs troupeaux étaient en butte, qui, sans considérer s'ils avaient dans le combat la plus mince chance de victoire, luttaient et défendaient pied à pied le terrain que les théologiens catholiques leur disputaient à coups d'ordonnances royales exécutées par des dragons, n'eussent avec eux le droit et la justice, et ne fussent, comme M. Puaux le proclame, les représentants du principe de tolérance dans le monde chrétien. Mais il ne faut pas se faire d'illusion. N'est-ce pas là le rôle de tous les persécutés? Pour moi, en dépit du principe du libre examen, je me refuse à admettre que la tolérance soit une vertu d'essence protestante plutôt que catholique. Les principes s'interprètent des façons les plus diverses et les plus contradictoires. C'est en prêchant « Aimez-vous les uns les autres » que le catholicisme a couvert l'Europe méridionale de bûchers et a fait couler le sang par ruisseaux sur toute la terre. De même, c'est en soutenant que l'Écriture est ouverte à tous et que chacun a le droit de l'interpréter suivant son intelligence, que Calvin a fait brûler Servet, pour ne pas chercher d'autres exemples dans le passé. Aujourd'hui je ne vois pas que cette loi de tolérance, à laquelle tous les esprits indépendants s'attachent comme à la condition même de la vie intellectuelle et morale, soit particulièrement en faveur dans les églises réformées. Les persécutions que les églises presbytériennes d'Écosse font subir à ceux de leurs membres qui s'écartent de la confession adoptée, la sauvage campagne qui se poursuit en Prusse contre les juifs, et bien d'autres faits qu'il serait aisé d'exposer, me convainquent de cette vérité douloureuse que, chez les protestants comme chez toutes les sectes religieuses, de tolérant qu'on était pendant la persécution, on devient volontiers, dès qu'on est le plus fort, persécuteur à son tour. B. H. G.

**Les premiers hommes et les temps préhistoriques**, par le marquis DE NADAILLAC. 2 vol. grand in-8°.— Paris, G. Masson. 1881.

M. le marquis de Nadaillac n'est pas un écrivain fantaisiste, occupant ses loisirs à écrire des œuvres humoristiques ou ne reposant que sur le travail de l'imagination surexcitée. Il nous a déjà donné, il y a environ dix ans, un ouvrage intéressant sur l'ancienneté de la race humaine.

Depuis cette époque, les recherches commencées se sont continuées sans interruption, et leur résultat a produit les deux volumes dont nous avons à entretenir nos lecteurs.

Notre siècle a été fécond en progrès dans toutes les sciences, et si ce n'est pas en découvertes extraordinaires, c'est surtout en applications, en perfectionne-

ments, et les recherches des savants ont porté surtout à l'expérimentation pour fixer les bases des principales connaissances scientifiques.

Quel champ plus vaste ouvert aux hommes studieux que l'étude même de notre espèce et de tout ce qui s'y est rapporté, à des époques dont l'histoire n'a pas fait mention, parce que c'est là une branche toute spéciale provenant des recherches faites dans la terre même que nous habitons, et qui est la vraie bibliothèque contenant les matériaux pour une telle œuvre?

C'est donc à la géologie qu'on est surtout redevable des découvertes les plus curieuses sur les premiers hommes, et d'elles ont découlé tous les renseignements désirables sur leur caractère, leurs mœurs, leurs habitudes, leurs instruments, leurs vêtements, leurs armes, leurs ustensiles et leurs bijoux.

Le temps n'a épargné les modèles trouvés que parce que la terre les a enfouis dans son sein, où ils ont dormi pendant des siècles jusqu'au jour où les savants les ont dérobés et ont pu, à l'aide de ces trésors, reconstruire tout un monde inconnu.

L'auteur nous convie à suivre avec lui toutes les recherches préhistoriques opérées particulièrement depuis peu d'années, dans toutes les contrées de la vieille Europe d'abord, de la jeune Amérique ensuite.

Toutes les parties du monde renferment des documents de cette nature, car toutes ont été habitées presque dès l'origine de la création du monde : une foule de générations se sont éteintes ou ont voyagé, mais toutes ont laissé des vestiges de leur existence ou de leur passage, et c'est presque toujours dans les dernières demeures, dans les tombeaux qu'on retrouve les éléments les plus utiles pour établir ou reconstituer l'histoire.

Il semblerait que ces peuples, préoccupés à l'avance de laisser des traces d'eux-mêmes, et à défaut d'autres moyens tels que ceux que nous possédons aujourd'hui, aient cherché et trouvé ainsi ceux qui étaient les plus propres à satisfaire une curiosité légitime de notre part.

Quoiqu'on ait déjà beaucoup découvert sous ce rapport, il est encore à la surface de la terre, incomplètement explorée, des gîtes qui doivent être immensément riches pour la science. Le voyageur ne peut, pour le moment, s'occuper que de la question géographique, celle qui presse le plus; mais ceux qui pourront lui succéder, en utilisant ses travaux, iront plus avant et fouilleront le sol qui livrera ses trésors et laissera lire tout ce qui est écrit en lui.

L'âge de pierre, qui a duré si longtemps, est d'un intérêt puissant; la faune à elle seule renferme des races inconnues, ou dégénérées aujourd'hui; les instruments et les armes, quoique d'une simplicité inouïe, offrent également des particularités intéressantes. L'ouvrage de l'homme, à cette époque, a d'autant plus de valeur, qu'il ne disposait guère que de ses mains pour le produire, et qu'aucune autre force de la nature ne pouvait l'aider dans ses efforts.

La patience était le principal levier que le Créateur lui avait donné; il ne serait pas étonnant par suite que la longévité de la vie humaine fût plus considérable que de notre temps, et au milieu des merveilles de l'industrie et de la science, jamais parole ne fut plus vraie que celle qui exprime cette pensée par ces mots: On vit vite dans notre siècle.

C'est que nous avons non seulement la fièvre de produire, mais il faut faire rapidement; la concurrence, l'émulation poussent à la rapidité dans l'exécution de toutes choses; on n'a pas plus tôt conçu qu'on voudrait avoir exécuté : de là cette nécessité d'apprendre beaucoup, de savoir le plus possible, d'utiliser toutes les forces auxiliaires que la science met à notre disposition, et de les multiplier autant que peuvent le permettre les bornes de notre puissance humaine.

Tout en regardant vers l'avenir, tout en courant avec le progrès, il reste intéressant de jeter un regard en arrière et d'apprendre sur nos origines l'histoire que le livre de la nature peut nous dévoiler.

C'est encore là faire un pas en avant, en augmentant la somme des connaissances acquises. A ce point de vue, les recherches et les travaux d'auteurs consciencieux comme M. le marquis de Nadaillac ont une valeur considérable que nous proclamons hautement, et ses livres seront lus avec intérêt, car ils satisferont des curiosités bien légitimes, celles qui proviennent du désir de connaître tout ce qu'il est possible de savoir sur les origines de la race humaine.

E. D'AU.

**Programme de gouvernement et d'organisation sociale,** d'après l'observation composée des divers peuples, par un groupe d'économistes, avec une lettre-préface de M. F. Le Play. — Paris, Maurice Tardieu, 1881, in-12.

Comme on le peut augurer en voyant sur le titre le nom de M. Le Play, cette élucubration économico-socialiste a été élaborée pour servir de remède aux maux de plus en plus aigus dont souffrent les sociétés. C'est un remède bénin, cela va de soi. Il n'en est pas moins, dans l'esprit de ses inventeurs, infaillible pourvu qu'on l'applique. Illusion ou non, ils ne risquent rien de croire à l'infaillibilité de leur panacée et de le proclamer bien haut; car nul état ne se l'appliquera jamais. On connaît les doctrines pacifiques et réformatrices de M. Le Play, qui veut que les constitutions soient « théocratiques dans le monde des âmes, démocratiques dans la commune, aristocratiques dans la province, monarchiques enfin dans la famille et dans l'État ». Nous ne nous arrêterons pas aujourd'hui à discuter ces formules amphigouriques qui nous rappellent vaguement M. Gagne et son *Unitéide*. Qu'il nous suffise de dire que les auteurs du programme se sont inspirés fidèlement du maître dont ils se recommandent. Dans l'ordre politique ce programme se résume en deux mots : « centralisation politique, décentralisation administrative »; il résout la question sociale en « fondant l'union des patrons et des ouvriers sur la réciprocité des devoirs et des services », et en assurant à l'ouvrier et à l'employé « un jour de repos par semaine ». Ceux qui trouveront que c'est trop et ceux qui trouveront que ce n'est

pas assez seront également difficiles. Du reste, ces grandes réformes, pour être durables, doivent s'effectuer par la persuasion et la paix, parce que, selon M. Le Play et ses disciples, la violence n'a jamais rien fondé.

Hélas! nous admirons ces apôtres de la mansuétude et de la patience; mais nous voudrions bien connaître l'histoire où ils puisent les principes de leur enseignement, car, dans celle que nous avons lue, nous avons appris que les réformes sociales ne s'achètent qu'au prix de révolutions sanglantes, et que la civilisation en travail ne se délivre que par le forceps. H.-H. G.

**Vie de la mère Antoinette d'Orléans**, fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame du Calvaire, par un religieux feuillant, publiée avec une introduction et des notes par M. l'abbé Petit, aumônier du Calvaire de Vendôme. — Paris, Haton. 1880, in-8°, — xij-576.

« Vous rendez un véritable service, écrivait à M. l'abbé Petit Son Éminence le cardinal Pie, évêque de Poitiers, en mettant à la portée non seulement des âmes pieuses, mais de toutes les personnes appliquées aux études historiques, un document de la plus grande importance pour l'étude de la rénovation religieuse qui fut l'honneur de la France au xvii^e siècle. » Nous ne retrancherons rien à cet éloge.

Antoinette d'Orléans Longueville descendait des rois de France à la fois par le côté paternel et par le côté maternel. Par sa mère elle était du sang des Bourbons et par son père de celui des Valois.

Sœur d'Henri I^er duc de Longueville qui fut comblé de faveurs par Henri IV, elle était l'avant-dernière de neuf enfants dont trois moururent en bas âge. Ses deux sœurs furent les fondatrices du premier couvent de carmélites à Paris. Pour elle, mariée à Charles de Condé, marquis de Belle-Ile et fils du duc de Retz, elle devint veuve au bout de huit ans, quand son mari fut tué vers la fin des guerres de la Ligue dans une attaque du mont Saint-Michel et se voua dès lors à la vie religieuse. Tallemand des Réaux, que M. l'abbé Petit n'a sans doute pas voulu consulter par égard pour ses lecteurs, s'exprime ainsi à son sujet: « Le marquis de Belle-Isle, filz ayné de Madame de Retz, épousa une fille de la maison de Longueville qui estoit belle et bien faite: elle voulut venger la mort de son mary tué au mont Saint-Michel et après cela elle se fit religieuse, fut abbesse de Fontevrault et puis fondatrice du Calvaire. Elle fit cette réformation et mourut comme une sainte. » Cette vengeance est une pure calomnie; il est certain que le gentilhomme qui avait tué Belle-Ile fut assassiné et qu'un long procès s'ensuivit où le roi défendit qu'on fit intervenir le nom de la marquise et celui de ses parents. Mais il est en dehors de toute vraisemblance qu'elle ait jamais pu tremper dans cet assassinat.

M. l'abbé Petit a fait précéder l'œuvre du religieux feuillant conservée manuscrite dans les monastères de la congrégation du Calvaire, d'une excellente introduction historique dont la première partie est consacrée à la mère Antoinette d'Orléans et la seconde au fameux P. Joseph, l'Éminence Grise, qui prit une part importante aux fondations de la pieuse veuve. Ce personnage austère est étudié là sous un côté tout spécial qui nous initie aux véritables sources de son influence près du cardinal. Le P. Joseph était dévoré du salut des âmes et sa politique était avant tout la conversion des hérétiques et le triomphe du catholicisme. Jamais il n'avait encore été l'objet d'une étude aussi approfondie. Nous ne ferons qu'un reproche à cette introduction de M. l'abbé Petit. Elle a été imprimée avec le titre général en tête de page de vie de la mère Antoinette d'Orléans, comme la biographie écrite par le religieux feuillant, en sorte qu'on ne sait trop où elle commence et où elle finit. Il faut une certaine recherche pour démêler et ne pas confondre le travail de l'éditeur et celui de l'édité. C'est un défaut facile à réparer pour la prochaine édition. R. R.

**Louis XIV et Marie Manoini**, *d'après de nouveaux documents*, par R. Chantelauze. 1 vol. in 8°. Paris, Didier, 1880. — Prix : 7 fr. 50.

On peut dire de la nouvelle publication de M. R. Chantelauze que l'auteur y a fait coup double. Ce n'est pas seulement, en effet, la très curieuse et très intéressante histoire des amours du jeune Louis XIV, qui n'était pas encore le Roi-Soleil, mais qui avait certainement tous les feux de la passion dans son cœur, avec la belle Marie Mancini, la séduisante nièce du cardinal Mazarin, que nous retrace, de sa plume à la fois aimable et savante, M. Chantelauze, c'est aussi l'existence d'une correspondance qui, en plein xix^e siècle, aurait toutes les qualités du grand siècle, et d'une annale rétrospective de la marquise de Sévigné en la personne de M^me Roger des Genettes. En lui dédiant, à cette remarquable personne, son *Louis XIV et Marie Mancini*, voici en quels termes M. Chantelauze parle de son talent épistolaire, dans un retour vers Sainte-Beuve, un ami commun : « Quelle joie n'eût pas éprouvée cet esprit curieux et délicat entre tous, s'il lui eût été donné, comme à moi, de lire vos lettres si pleines d'esprit et de cœur, de grâce et d'élégance, de finesse et de goût, d'imagination et de saillie, ces lettres d'un style si ferme et si pur, d'une couleur si vraie! Bien loin de contredire ce que je pense de ces merveilles, il les eût saluées comme une découverte, comme une révélation nouvelle du style épistolaire au xix^e siècle, et, un peu malgré vous et les vôtres, de cette main vive, alerte et légère, qui excellait à fixer les formes et les nuances les plus fugitives. Il vous eût saisie au vol, et se fût empressé de suspendre votre portrait dans sa galerie de femmes, le plus près possible des M^mes de Sévigné, de La Fayette, de Staal, de Launay. » N'est-ce pas à faire venir l'eau à la bouche. Nous espérons donc bien que M. Chantelauze fera une douce violence à cette correspondance, qu'il nous peint sous d'aussi vives et séduisantes couleurs, et qu'il en rompra les sept sceaux au profit du public, épris plus que jamais aujourd'hui de littérature épistolaire. Mais

revenons à Marie Mancini, dont Mme de Sévigné des Genettes nous a un peu écarté. Cette agréable et touchante Marie Mancini, plus sympathique, l'altière et terrible comtesse de Soissons, que la galante duchesse de Mazarin, et que la spirituelle et légère duchesse de Bouillon, ses sœurs, nous avait été présentée autrefois dans un tableau d'ensemble, par M. Amédée René, l'auteur d'un volume fort agréable sur les *Nièces de Mazarin.* Mais tout n'avait pas été dit sur elle, tant s'en faut et d'ailleurs M. Chantelauze, en infatigable et heureux chercheur et explorateur qu'il est, avait trouvé nombre de documents nouveaux pour renouveler cette intéressante histoire d'amour et de politique, car la politique n'y est pas étrangère, à ces amours en effet, à cette victoire du roi sur lui-même, qui, plus tard, au dire de Voltaire, inspira à Racine sa touchante tragédie de *Bérénice.* — On a aussi prononcé, au sujet de cette élégie en cinq actes, le nom d'Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans. — A ces amours, disons-nous, se trouve mêlée l'histoire des deux projets de mariage de Louis XIV avec la princesse de Savoie et avec Marie-Thérèse, laquelle devint, comme on sait, reine de France. Si l'offre de la main d'une infante par la cour d'Espagne fit échouer les négociations déjà entamées avec la Savoie, de son côté, la passion du jeune roi pour Marie Mancini et la pensée qu'il conçut un instant de l'épouser tinrent plusieurs mois en échec le mariage espagnol et faillirent même le rompre tout à fait.

Par ce côté politique, les amours de Louis XIV et de Marie Mancini relèvent donc de la véritable histoire, surtout depuis que M. Chantelauze nous a montré tous les ressorts mis en jeu dans cette intrigue et mis en pleine lumière bien des circonstances inconnues du royal mariage. Jusqu'ici l'on ne connaissait cet épisode de l'histoire de Louis XIV que par quelques lettres écrites au roi et à Anne d'Autriche, par Mazarin lui-même, et publiées en 1745 dans un recueil intitulé : *Lettres du cardinal Mazarin, où l'on voit le secret et la négociation de la paix des Pyrénées.* Amsterdam, 2 vol. in-12. Mais ce recueil, aussi complet que peu fidèle dans la reproduction des textes originaux, était loin de donner sur ce sujet les lumières qu'on aurait pu en attendre. C'est en recourant aux originaux ou aux copies authentiques de cette importante correspondance conservée dans deux recueils faisant partie, l'un de la bibliothèque Mazarine, l'autre des archives du ministère des affaires étrangères et en complétant ces documents par les lettres inédites adressées par Louis XIV à l'infante Marie-Thérèse, que M. Chantelauze a pu nous dire aujourd'hui le dernier mot de cette histoire des amours de Louis XIV avec Marie Mancini, amours où la passion du jeune roi faillit un moment amener une rupture avec l'Espagne et rallumer une guerre à laquelle Mazarin venait de mettre fin par la paix des Pyrénées. M. de Chantelauze n'a pas cru, et avec raison, que sa tâche finissait avec le mariage royal qui séparait les deux amants; il a suivi Marie Mancini, mariée bientôt au connétable Colonna, dans les étranges et souvent dramatiques contours qui marquèrent la fin de sa carrière. Outre l'instant qu'offre cette seconde partie de sa vie, elle se rattache trop étroitement à la première par les tentatives faites par la connétable pour reconquérir l'amour de Louis XIV et supplanter les favorites, pour que M. Chantelauze pût la laisser de côté. C'est ce qu'il n'a pas fait, et nous l'en félicitons.

E. A.

**L'Alsace en fête**, ou Histoire et description des fêtes, cérémonies, solennités, réjouissances, réunions, associations et sociétés religieuses, civiles, militaires, publiques et privées de l'Alsace, par Le Roy de Sainte-Croix, t. Ier. — 1 vol. grand in-8° de LXXI-738 p. Strasbourg et Paris. Hagemann, 1880.

Ce n'est pas un petit travail qu'a entrepris M. Le Roy de Sainte-Groix. Étudier les fêtes de l'Alsace, n'est-ce pas étudier l'histoire même de cette grande et malheureuse province ? Tout événement important a pour conséquence naturelle une fête. Cette fête variera suivant les temps ; elle sera tournoi, carrousel, fête de tir, fête politique, fête de la force, fête de l'intelligence, fête d'une idée; mais il y aura fête, car le bonheur est expansif, et il faut que la joie déborde.

Si cela est vrai pour tous les peuples, à plus forte raison cela sera-t-il juste pour l'Alsace, cette mère puissante des bons vivants et des gens bien portants ? Aussi M. Le Roy de Sainte-Croix a-t-il raison de nous dire dans sa préface :

« Écrire la relation des fêtes alsaciennes, c'est écrire la moitié de l'histoire même de la province, et personne ne doutera que le fond même de cette histoire ne soit intéressant. Que d'événements, que de monuments, que de grands noms qu'il suffit de rappeler ! Que d'empereurs et de princes, de réformateurs et de soldats, de poètes et d'artistes !

« Les Othon, les Hohenstauffen, les Habsbourg, n'ont-ils pas laissé dans cette belle province l'empreinte de leurs pas ? Erwin de Steinbach n'y a-t-il pas fondé l'une des merveilles du monde, la fameuse cathédrale, qui elle-même renferme une autre merveille : l'Horloge de Schwilgué ? Le *Minnesinger* Godefroy y a chanté les amours de Tristan et d'Iseult. Calvin y a trouvé un asile. Gutenberg y a prononcé son *Fiat lux.* »

Nous avons dit que les fêtes varient selon les temps ; c'est bien ainsi que l'auteur l'a compris, et cette distinction chronologique s'est trouvée tout naturellement être la division de son ouvrage. D'abord, la fête de la force, les tournois et les carrousels pendant les siècles de la chevalerie et des croisades. En second lieu, la fête de l'adresse, fête toute militaire encore ; mais le XVe siècle est venu, et la science avec lui : la force brutale, seul attrait des anciens tournois, est détrônée; c'est à ce moment que prennent naissance les corporations des tireurs à l'arbalète (*Armbrust- oder Stahlschützen*), des tireurs d'arquebuse (*Buchsenschützen*), etc. Ces fêtes militaires fournissent à l'auteur l'ample matière d'un premier chapitre. Le second, qui ne contient pas moins de 600 pages, nous

fait assister aux fêtes patriotiques, politiques et administratives qui eurent lieu en Alsace : 1° avant la domination française ; 2° sous la domination française jusqu'à la Révolution de 1789; 3° à l'époque révolutionnaire, et 4° depuis la Révolution française.

Dans une introduction, pleine de recherches, l'auteur nous indique lui-même le plan général de son ouvrage :

« Nous avons partagé le présent ouvrage, dit-il, en sept parties ou chapitres, et ces divisions paraitront toutes naturelles :

« 1° Dans le premier chapitre sont décrites les fêtes militaires, comprenant les tournois et les carrousels, les tirs locaux, provinciaux ou internationaux, dont l'histoire a gardé un profond souvenir ;

« 2° Les fêtes patriotiques et politiques, les ovations et les manifestations publiques faites en l'honneur des hommes illustres qui avaient rendu des services à la patrie, ou des événements dont la patrie avait à se réjouir, font l'objet du second chapitre ;

« 3° Dans le troisième chapitre, nous nous sommes livré à la description plus ou moins étendue, selon les cas, des entrées solennelles et des réceptions officielles, en Alsace, des souverains, rois et empereurs, évêques et princes, des grands et illustres personnages de tout rang et de tout sexe, des diverses contrées du monde ;

« 4° Les solennités religieuses et les cérémonies funèbres ont trouvé place dans un quatrième chapitre ;

« 5° Les fêtes artistiques, scientifiques et littéraires sont décrites ou analysées dans le cinquième ;

« 6° Le sixième chapitre est consacré aux solennités de la table, aux réunions épulaires, publiques et privées ; il comprend les banquets, repas de noces et de baptêmes, festins de corporations, dîners officiels de princes, d'évêques, de magistrats, etc. ;

« 7° Enfin nous avons réuni, dans un septième et dernier chapitre, les fêtes et solennités, publiques ou particulières, qui n'avaient pu trouver dans l'un ou l'autre des chapitres précédents, une place convenable ou naturelle.

« Une place a été réservée à la bibliographie, dans laquelle on a indiqué les titres de tous les ouvrages, imprimés ou manuscrits, gravures ou dessins qui ont été consultés pour l'exécution du présent travail. »

L'ouvrage ainsi complet comprendra, comme on le voit, sept chapitres qui formeront quatre volumes. Le premier seul a paru, et nous devons dire qu'il nous fait attendre impatiemment les autres. Le travail auquel s'est livré l'auteur pour composer ce volume est vraiment gigantesque. Les documents affluent, c'est bien une véritable histoire appuyée sur des preuves irrécusables. Analyser un semblable volume est impossible ; on ne peut qu'indiquer le plan et dire tout le bien qu'on en pense. Avec la profusion de documents que M. Le Roy de Sainte-Croix a employée, on pouvait craindre une certaine prolixité ; il n'en est rien. L'ouvrage est d'une grande sobriété. Un ordre excellent guide le lecteur à travers ce dédale de faits. Des paragraphes nous ont particulièrement intéressé, entre autres celui qui a pour titre : *Les anciennes compagnies de tireurs à Strasbourg et en Alsace ;* cet autre : *Les traités d'alliance des Alsaciens avec les Suisses.* Mais ce sont là des opinions personnelles et chaque lecteur y trouvera des documents selon son goût. Toute la partie qui concerne la période révolutionnaire est extrêmement curieuse et intéressante.

A la fin de son introduction, M. Le Roy de Sainte-Croix dit ceci : « Nous ne désirons qu'une chose dont nous n'osons certes pas nous flatter : c'est que les lecteurs qui ouvriront ce livre éprouveront autant de gaieté et de plaisir à le parcourir, que nous en avons goûté à le créer, l'enfanter et le lancer dans le monde. » Ce plaisir, les lecteurs le trouveront, et ils admireront, avec le sentiment élevé qui l'a inspiré, ce magnifique et patriotique travail.

Quel travail en effet ! Et quel courage il faut se sentir pour entreprendre une œuvre comme celle-là ! Il est vrai que M. Le Roy de Sainte-Croix a eu une ambition plus haute que celle qu'on a d'ordinaire quand on compose un livre. « Tu es abattue, démembrée, humiliée, outragée ; ton sang le plus pur a coulé sur les champs de bataille, tes meilleurs enfants sont morts, tes monuments ont croulé sous les obus, tes vieilles libertés ont disparu emportées dans les tourmentes, la tristesse t'a envahie, toi, qui riais à pleine gorge et chantais à tue-tête ; eh bien, pour tes enfants qui ne savent pas, pour tes vieillards qui se souviennent, je vais dire comment on se réjouissait en Alsace autrefois, comment luttaient tes guerriers, comment chantaient tes poètes, comment dansaient tes ancêtres ! » Voilà, je pense, ce que M. Le Roy de Sainte-Croix a voulu faire entendre à la grande désolée. Sous les yeux de l'Alsace en deuil, il met l'Alsace en fête ! Voilà du vrai patriotisme et de la bonne revanche.

H. M.

**Règlement donné par la duchesse de Liancourt à la princesse de Marsillac**, avec une notice sur la duchesse de Liancourt, par la marquise de Forbin d'Oppède. 1 vol. in-18. Paris, E. Plon et Cie, 1881.

Mme de Liancourt, formulant pour sa petite-fille un ensemble de règles quant à la façon dont il lui semblait bon qu'elle gouvernât sa vie, n'avait pas pensé que les pages tout intimes qu'elle lui adressait dussent jamais être imprimées. Elles le furent, une première fois, en 1694, — Mme de Liancourt était morte depuis vingt ans, — et, une seconde fois, à la veille même de la Révolution, elles portaient pour titre : *Règlement donné par une dame de haute qualité à madame sa petite-fille ;* ce règlement n'était plus guère connu, de notre temps, que de ceux qui se sont plu à rechercher quelle influence avait exercée la doctrine janséniste, et il faut être reconnaissant à Mme de Forbin d'Oppède d'avoir songé à en donner une nouvelle édition ; il a une valeur historique, il a aussi une valeur philosophique.

Le volume s'ouvre avec une notice sur la duchesse de Liancourt. C'est une étude critique, fort bien con-

duite, des idées et des mœurs de ceux des grands qui se firent gloire et honneur d'entretenir commerce avec Port-Royal; c'est un travail qui plaira même à qui a présent encore à la mémoire les travaux de Victor Cousin et de Sainte-Beuve. Mme de Forbin d'Oppède écrit dans un beau langage, très pur, très simple; son style, sa tournure d'esprit, donneraient à croire qu'elle a un peu vécu elle-même dans la compagnie de la princesse de Longueville et de la marquise de Sablé, qu'elle était reçue par la femme de Roger du Plessis, dans le bel hôtel de la rue de Seine et qu'elle avait ses entrées au château de Liancourt.

L'historien doit connaître de ce petit volume qui porte bien la marque de l'époque à laquelle il a été composé, et le moraliste doit en connaître aussi, parce qu'il renferme des commandements d'une grande sagesse. Mettre en parallèle les *Enseignements* d'Anne de France à sa fille Suzanne de Bourbon, ce *règlement* donné à la princesse de Marsillac pour sa propre conduite et pour celle de la maison, celui que Mme de Liancourt avait dressé pour elle-même, les *avis* de Mme de Maintenon aux demoiselles de Saint-Cyr, les *Conseils* de la marquise de Lambert à son fils, serait une étude qui ne laisserait pas que d'offrir un vif intérêt; et rechercher comment il se fait que, de notre temps, si peu de caractères se peuvent rencontrer, en serait une autre non moins intéressante. Nous ne sommes pas d'humeur à considérer notre siècle comme inférieur, au point de vue de la moralité générale, aux siècles qui l'ont précédé; les enseignements moraux que l'on répand font une opinion commune qui oblige les individus un peu à agir comme il conviendrait, beaucoup à ne pas agir comme il est réputé convenir. Que, en ce qui regarde la morale dite négative, il y ait, pour nous, obligation inconsciente, soit, et que la raison individuelle se confonde avec la raison de tous, rien de mieux si elle est sévère; mais, pour ce qui est des actes de morale positive, il est bon que l'individu conserve la pleine possession de lui-même, il est bon que, demeurant une personne, il fasse servir son intelligence à la conduite de son activité, il est bon qu'il ait un caractère. Il serait à souhaiter que chacun se fît un règlement de vie; celui que la duchesse s'était composé pour elle-même, celui qu'elle proposait à sa petite-fille sont des modèles excellents, toute question de doctrine religieuse étant, d'ailleurs, mise à part.

Ce n'est pas le lieu de disserter davantage. Disons que ce livre, précieux à plus d'un titre, plaira encore pour le luxe avec lequel il est édité; et que tout homme de goût s'empressera de le mettre dans sa bibliothèque, à la bonne place.

F. G.

**Histoire populaire de la France.** Tome Ier, illustré de 345 vignettes. 1 vol. in-4°. Paris, Germer Baillière.

Cette histoire fut publiée, par la maison Hachette, il y a une quinzaine d'années; elle paraissait en livraisons; avec quelle impatience nous attendions, alors, la fin de la semaine, pour, sitôt hors des murs de collège, aller acheter les pages qui nous disaient ou bien l'étendue de l'empire de Charlemagne, ou bien l'horrible massacre de la Saint-Barthélemy, ou bien le retour de Voltaire à Paris, Louis XVI ayant succédé à son aïeul, nous ne l'avions, certes, pas oublié; mais venant de feuilleter le tome Ier de cet ouvrage que la librairie Germer Baillière a acquis le droit de rééditer, nous comprenons pourquoi il ne pouvait pas ne pas exercer sur nous, en effet, cet attrait que nous avons subi. C'est parce qu'il ne laissera pas d'en exercer un tout pareil sur l'esprit de nos enfants, sur celui de ceux qui ignorent encore ou savent mal la suite des événements qui ont fait la France moderne, que nous le recommandons très vivement à tous les pères de famille, à tous les membres des comités de direction des bibliothèques populaires. Nous disons : attrait, et le mot est juste deux et trois fois; ce livre en offre un pour les yeux, qui se plaisent à considérer les nombreuses vignettes illustrant le texte; il en offre un pour l'intelligence, qui comprend quelles révolutions ont créé notre état politique; il en offre un pour le cœur surtout, qui se sent s'ouvrir à deux grands sentiments, l'amour de la patrie et l'amour de la liberté. Les enfants ouvrent volontiers un livre à *images*, et ils lisent volontiers un livre qui satisfait à leur besoin d'aimer. Une histoire de France écrite de manière à leur faire chérir leur pays, à leur communiquer l'ardent désir de le servir, à leur inspirer la volonté d'être de bons citoyens, est assurément un livre qu'il faut mettre entre leurs mains.

Le tome Ier les conduira jusqu'au règne de Charles VI; aux premières pages, la prise d'Alésia; aux dernières, la défaite d'Azincourt; entre ces deux événements, quinze siècles se sont écoulés, et pendant ce temps que de révolutions! mais le territoire est envahi, occupé; c'en est fait du pays? Non, Jeanne d'Arc va venir, qui combattra les Anglais; Louis XI va venir, qui vaincra la féodalité, tous deux vaqueront à une bonne besogne; avec des bourgeois, avec des vilains, ils feront la France. C'est le premier acte du grand drame, le premier chant de la grande épopée; trois siècles après Louis XI, les Français commenceront de former une nation, d'avoir une patrie.

Après avoir lu ce premier volume, nos enfants n'auront qu'un désir : lire les suivants.

F. G.

**Le Siège de Paris et la Défense nationale,** par Edgar Quinet. — Germer Baillière.

C'est sous forme de manifestes adressés à la France, l'histoire du siège de Paris écrite au jour le jour sous l'impression de tous les événements de ces cinq mois de lutte. On sent, en lisant ces lignes, de quel ardent patriotisme était animé celui qui les a écrites et tous ceux qui souffrirent toutes les douleurs avant de supporter celle d'être forcés de se rendre à l'ennemi.

On a réuni également dans ce volume toutes les œuvres d'Edgar Quinet après la guerre jusqu'à sa mort : Discours à l'Assemblée nationale, dans les

réunions privées ou publiques, manifestes au pays ou à la presse; toutes ses paroles comme tous ses écrits sont empreints de son dévouement à la cause de la liberté. C.

**Molière et Gui-Patin,** par le Dr F. Nivelet. 1 vol. in-18. Paris, Berger-Levrault. 1880. — Prix : 2 fr. 50.

Le véritable titre de ce volume eût dû être *Gui Patin,* l'auteur ne s'occupant de Molière que dans la première partie, tandis que Gui-Patin reste, avec son confrère Renaudot, le sujet partagé de la seconde, et le sujet exclusif de la troisième où M. le Dr Nivelet répond à quelques critiques adressées au célèbre médecin épistolier. C'est, en effet, surtout comme épistolier que Gui-Patin se présente à la postérité, et sa correspondance complète, que prépare une société de bibliophiles, deviendra un des documents les plus précieux pour la première moitié du xviie siècle, lorsqu'elle sera aussi publiée. En attendant, M. le docteur Nivelet y a largement et savamment puisé dans cette étude sur les rapports de Gui-Patin avec les médecins et la médecine de son temps, ou pour parler plus généralement, sur les mœurs et les doctrines médicales, vers 1750. En critiquant amèrement certains de ses confrères, Gui Patin soumet en quelque sorte les pièces justificatives aux satires de Molière contre la médecine et les médecins. Cependant M. Nivelet pense que l'animosité du grand poète comique a pu être excitée surtout par des rancunes personnelles et qu'il a dû subir aussi certaine influence de son entourage. Naturellement dans cette étude, M. Nivelet s'est rencontré souvent avec M. Maurice Reynaud, dont on connaît l'excellente étude sur les *Médecins au temps de Molière* (Didier, 1862, in-8°); mais il conserve toujours ses opinions personnelles, et, en se limitant au sujet spécial de Gui-Patin, a apporté quelques nouvelles lumières sur ce sujet qui n'intéresse pas seulement Molière et ses comédies, mais encore par certains côtés l'histoire générale. Ennemi de l'intrigue, de l'hypocrisie, du mensonge, d'une puissance de verve satirique infiniment remarquable, Gui-Patin est une des figures les plus curieuses de cette époque, et M. le Dr Nivelet aura contribué à la mettre dans tout son jour. S. A.

**Histoire de la civilisation en Angleterre,** par Buckle. Tomes premier et deuxième. Volumes in-18 de la *Collection des grands historiens contemporains étrangers.* Paris, C. Marpon et Flammarion, 1881.

Ces deux volumes sont les premiers de la collection que MM. Marpon et Flammarion ont résolu de publier; éditer des traductions de ceux des ouvrages écrits sur l'histoire qui jouissent en Angleterre, en Allemagne, en Amérique d'une légitime considération, c'est la tâche qu'ils ont entreprise, et nous ne doutons pas qu'on n'accueille avec la plus grande faveur, maintenant l'œuvre de Buckle, ensuite ces remarquables études historiques qui sont annoncées comme devant paraitre après l'*Histoire de la civilisation en Angleterre,* celles de Mommsen, de Bancroft, de Mottley, de Prescott.

Dans un endroit de son livre, Buckle fait cette remarque très judicieuse qu'en Allemagne les auteurs n'écrivent guère, — il parle des savants, des penseurs, — que pour être lus d'une très petite minorité, de ceux-là seulement qui font comme métier d'étudier ou de méditer; qu'en France, on écrit d'un style plus clair, dans une langue moins spéciale, mais qu'on ne s'adresse encore qu'à ce qu'on appelle l'élite de la société; que dans les îles anglaises et de l'autre côté de l'Océan, un écrivain, quelque sujet qu'il traite, qu'il s'applique à résoudre les problèmes les plus difficiles de la science, qu'il disserte sur les modes de l'intelligence ou de l'activité humaine, n'entend bien n'employer que le langage de tous, afin de pouvoir précisément être compris de tous.

Ce qu'a dit le savant historien des mœurs de nos auteurs était parfaitement vrai à l'heure où il écrivait son livre; ce l'est moins aujourd'hui; des auteurs sont allés à la foule, composant pour elle des ouvrages de vulgarisation, et la foule est allée à la science, se pressant aux cours professés dans la plupart des villes, fondant ici et là des bibliothèques populaires, et usant largement des livres qu'elles enferment.

La fin de la civilisation, c'est pour l'individu la connaissance de ses moyens d'action, celle aussi du but vers lequel il doit tendre. Un peuple se civilise quand la presque totalité des membres de la société arrivent à savoir se gouverner eux-mêmes, à constituer, le pouvoir de l'État étant de plus en plus restreint, un ordre politique, économique et moral, capable de développer le bien-être général, de susciter l'initiative, et de rendre plus vif le sentiment de dignité de chacun.

La France est parvenue déjà à un certain degré de civilisation, et l'ouvrage de Buckle, qui peut être lu, compris par la très grande majorité de nos concitoyens, servira efficacement la cause qu'il s'est efforcé de défendre. Une bonne moitié de l'*Histoire de la civilisation en Angleterre,* c'est l'histoire de la civilisation à travers les âges, c'est l'histoire des progrès déjà réalisés, permettant d'induire quels progrès dans les temps présents et quels dans les temps prochains sont encore à poursuivre par les grands peuples, nommément par la France, par l'Angleterre.

Il n'y a qu'actions et réactions; l'homme est soumis à mille influences physiques; il réagit et asservit peu à peu pour ainsi dire les forces de la nature, il les conduit, il les dirige et les fait servir à la satisfaction de ses besoins. L'influence des climats, de la nature du sol, et, d'autre part, celle des philosophies, des religions, des littératures, celle-là expliquant celle-ci, sont étudiées savamment. Les travaux de Vico, de Herder sont et demeurent considérables; mais l'histoire de Buckle, composée alors que Comte tentait une révolution philosophique, a une valeur incomparable. Turgot, Chrétien, ont laissé une esquisse d'un discours sur l'histoire universelle; Buckle, dont l'esprit était plus indépendant, et qui avait su apprécier Berkeley et tous les sensationnistes anglais, ayant été élevés autrement que ne l'a été le plus illustre des ministres de Louis XIV, a fait ce discours, et il l'a fait

merveilleusement. Sa critique de l'intellect anglais depuis le milieu du XVIe siècle jusqu'à la fin du XVIIIe, de l'intellect français depuis l'avènement de François Ier jusqu'à celui de Louis XIV, est excellente.

La lecture des deux premiers volumes de cette histoire fera ardemment désirer la publication des volumes suivants. F. G.

**Histoire abrégée des campagnes modernes jusqu'en 1880**, par L. VIAL, colonel d'état-major en retraite, ancien professeur d'art et d'histoire à l'École d'état-major. Troisième édition. Deux vol. in-8° de 465 et 400 pages, avec nombreuses planches. — Paris, J. Dumaine (Baudoin, successeur). Prix : 12 fr.

L'ouvrage de M. le colonel Vial en est arrivé à sa troisième édition; il a été traduit en plusieurs langues; on peut donc prédire à cette nouvelle édition le succès qui a couronné les précédentes. L'auteur ne s'endort pas du reste; toujours préoccupé de tenir son travail au courant de l'histoire contemporaine, il a donné, dans les pages qui viennent de paraître aujourd'hui, un résumé des événements qui se sont accomplis récemment dans la péninsule des Balkans, et une introduction générale qui complète son œuvre au point de vue de l'histoire militaire.

Le colonel Vial s'est proposé deux objets principaux en entreprenant l'histoire abrégée des campagnes modernes : chercher à retrouver dans cette étude les principes de l'art de la guerre; tâcher d'en déduire une méthode rationnelle pour l'exposition de ces principes. L'art militaire repose en effet en grande partie sur l'observation des faits, c'est-à-dire sur l'étude de l'histoire; il est donc naturel d'y chercher les méthodes suivies pour l'organisation des armées, les principes qui ont présidé à la direction des opérations, les raisons qui les ont décidées, les effets qui les ont suivis, c'est-à-dire les causes, les moyens et les résultats. Ajoutons que, dans la pensée de l'auteur, cette histoire des campagnes modernes est destinée à devenir le complément de son cours d'art militaire, et à justifier ainsi la théorie par la pratique.

Il n'en est pas moins vrai qu'outre ce but scientifique et exclusivement militaire et technique, l'œuvre du colonel Vial a un certain intérêt historique. Elle nous présente la guerre en action, depuis le moment où elle s'est élevée à la hauteur d'un art jusqu'à nos jours. Restant dans le cadre qu'il s'était fixé, l'auteur s'est attaché à présenter les opérations au lecteur avec ordre, méthode et concision. Dans l'étude des événements, il ne s'est préoccupé que de leur côté instructif, de leurs rapports avec les principes de l'art de la guerre, du parti que l'on pouvait en tirer pour la conduite des opérations futures, et a laissé absolument de côté tous les autres points de vue, ainsi que les questions de personnes et de responsabilité. On peut lui appliquer cette maxime connue d'un de nos grands hommes de guerre : *Acta, non verba.*

Ce n'est pourtant pas, comme on pourrait le croire par ce que nous venons de dire, une sèche exposition des principaux faits d'une campagne. Parfois l'auteur s'est vu amené à discuter et à critiquer quelques-unes des opérations étudiées. Il l'a toujours fait avec tact et impartialité, surtout lorsqu'il s'agissait de nos derniers revers, tenant compte des difficultés sans nombre qui accompagnent le commandement, et s'adressant aux faits plutôt qu'aux personnes. Il a accompli ainsi une œuvre considérable qui se distingue par un grand caractère de netteté et de précision et où toutes les redondances inutiles ont été strictement écartées.

Voici quelles sont les campagnes étudiées par l'auteur :

Les campagnes de Gustave-Adolphe en Allemagne, 1631-1632. — Les deux dernières campagnes de Turenne, 1674-1675. — Une campagne du prince Eugène, 1706. — Une campagne de Frédéric, 1757. — La 1re campagne de Bonaparte en Italie, 1796. — Les campagnes de 1800 (Marengo), — de 1805, 1806 et 1807 en Prusse et en Pologne, — de 1809 en Autriche, — de 1810 en Portugal, — de 1812 en Russie, — de 1813 en Saxe, — de 1814 en France et de 1815 en Belgique. Tel est le contenu du premier volume, qui s'arrête, comme on le sait, à la période impériale.

Dans le second, consacré aux guerres contemporaines, nous trouvons, développées avec un peu plus de détails, les campagnes de 1854 en Crimée, — de 1859 en Italie, — de 1866 en Allemagne, — les diverses campagnes de la guerre de 1870, — et enfin un résumé de la guerre russo-turque. C. M.

**La neuvième Croisade**, par Jules DELMAS. 1 vol. in-12. Paris, Blériot, 1881.

Sous le titre de *Neuvième Croisade*, M. J. Delmas retrace l'histoire du pouvoir temporel de la papauté aux prises avec le mouvement unitariste de l'Italie. Cette lutte, terminée en 1870, n'est étudiée par M. J. Delmas que jusqu'à l'année 1867; aussi n'est-ce là qu'une première partie; la seconde comprendra, outre l'étude des trois dernières années de la lutte en Italie, l'histoire des zouaves pontificaux pendant la terrible guerre franco-allemande. La première partie eût pu être intitulée Castelfidardo, et la seconde Mentana; mais ces titres n'eussent pas répondu au but de l'auteur, qui s'est proposé, comme il le dit dans sa préface, « de réunir comme en un faisceau les *Gesta Dei* accomplis par les zouaves ».

# GÉOGRAPHIE

## ETHNOLOGIE — VOYAGES

**Un Touriste au Caucase.** Volga. Caspienne. Caucase. Avec une carte, par A. Kœchlin-Schwartz.. Deuxième édition. Paris, J. Hetzel et C[ie]. 1 vol. in-12.

Cette relation de voyage se lit d'un bout à l'autre sans fatigue; ce qui n'est pas un mince éloge, car combien de touristes écrivains fatiguent plus leurs lecteurs qu'ils n'ont jamais fatigué leurs propres jambes! Le pays d'exploration est intéressant par lui-même, assez près de nous pour paraître à la portée de tous, assez peu fréquenté et connu pour que les descriptions qu'on en donne aient tout le piquant de la nouveauté. J'ajouterais bien que les choses de Russie ont, par le temps qui court, une saveur toute particulière; mais M. A. Kœchlin-Schwartz est d'une grande réserve à cet égard. Le nihilisme n'apparaît qu'une fois dans ses récits, et encore est-ce comme une sorte de croquemitaine dont les étudiants de Kharkow se servent pour effrayer le recteur obtus et pédant qu'ils possèdent. A propos de la même ville, dont le fameux Louis Mélikoff était gouverneur lors de son passage, il s'étend en éloges et en anecdotes flatteuses sur le compte du général, qui était, dit-il, devenu très populaire dans son gouvernement. Peut-être cette popularité de Louis Mélikoff n'a-t-elle pas sensiblement augmenté depuis qu'il a été appelé à gouverner sur un plus vaste théâtre.

Il ne faut donc point chercher de politique, ni directe ni par allusion, dans le livre de M. Kœchlin-Schwartz. Ce n'est pas qu'il se gêne pour dévoiler à l'occasion les vices de l'administration russe, et il y a un curieux chapitre qui explique comment les routes, payées et entretenues par le gouvernement dans les parties reculées de l'empire, ne sont pas même construites et comment toutes les rivières se passent à gué, les ponts n'étant destinés qu'à être emportés par la première crue, pour le plus grand bénéfice de l'entrepreneur et des inspecteurs officiels qui se partagent les profits. La chose est tellement connue et acceptée dans le pays que si un pont a, par erreur, été bâti plus solidement et qu'il dure plusieurs saisons, les postillons se refusent obstinément à passer sur cette construction douteuse et franchissent la rivière au gué accoutumé.

On ne trouvera pas non plus dans ces pages animées d'un souffle de bonne humeur et de vérité, qui fait passer sur bien des incorrections et de trivialités de style, les longues, lourdes et banales dissertations historiques dont tant de touristes jugent à propos d'embarrasser leurs relations. Si vous voulez savoir quand et par qui Tiflis a été fondée, quels événements ont pu marquer, dans le cours des siècles, la vie politique et sociale de Bakou ou de Derbent, consultez les livres spéciaux: M. Kœchlin-Schwartz n'est point professeur d'histoire, et il ne raconte que ce qu'il a vu. De là l'intérêt de son récit. La foire de Nijni-Novogorod, le régime des déportés en Sibérie, qu'une victime échappée à l'exil et rencontrée par hasard lui a décrit dans ses détails, la descente du Volga, Astrakan, la traversée de la Caspienne, les villes mi-russes et mi-persanes comme Derbent, l'industrie du naphte, la route de Schoumahal à Elisabethpol, Tiflis, la Petite-Russie font le sujet d'autant de chapitres, — je ne cite pas tout, — pleins de notions utiles au voyageur et au commerçant, présentées d'une façon pratique et pittoresque à la fois. Les incidents du voyage, nuits passées sans lits dans de mauvaises stations de poste, étapes forcées fournies dans des voitures impossibles, le long d'une route que les pluies ont changée en fleuve de boue, visites aux bazars où pullulent des hommes de tous les pays, sur lesquels grouillent des insectes de toutes les nationalités, dîners d'œufs durs dans des villages perdus, tout cela est raconté avec entrain et gaieté. Une pointe de comique même s'y mêle, grâce aux compagnons de notre voyageur, monsieur et M[me] Dumont, jeunes Français venus à Moscou pour une affaire de peu d'importance, et qu'il entraîne avec lui jusqu'au fond du Caucase. M[me] Dumont est une Parisienne, nerveuse, délicate, effrayée d'un rien, et pourtant héroïque quand il le faut, et elle apporte dans tout le voyage une note amusante et sympathique qui est pour beaucoup dans le plaisir avec lequel ce livre se lit.

M. Kœchlin-Schwartz insiste, et avec raison, sur la merveilleuse fécondité de la plupart des provinces qu'il a parcourues. Il n'y manque que des bras pour la culture, et des chemins pour le transport des produits. Les chemins se feraient vite, en dépit de la mauvaise volonté de l'administration russe, si les bras se présentaient. C'est un sujet digne des méditations du penseur que ce fait double et contradictoire, l'existence de pays qui ne peuvent nourrir leurs trop nombreux habitants, et l'existence de pays dont la fertilité naturelle est perdue faute d'habitants pour s'en nourrir.

B.-H. G.

**Retour de la Nouvelle-Calédonie. — De Nouméa en Europe,** par Henri Rochefort. Paris, Jules Rouff, 1881, 1 vol. in-12.

Que ce livre soit étincelant d'esprit, est-il besoin de le dire, puisqu'il est d'Henri Rochefort? On ne se douterait pas que l'homme qui a écrit cette amusante relation de voyage a passé des années soumis à l'abrutissant régime des prisons de France et de la déportation néo-calédonienne. La gaieté la plus franche

et la plus communicative y règne d'un bout à l'autre. L'auteur n'a même pas d'amertume quand il fait allusion aux souffrances auxquelles il vient d'échapper; un éclat de rire lui suffit pour s'en venger. On parle de l'*humour* britannique, qu'on le mette donc à côté de cette *blague* parisienne, et il ne brillera guère, j'en réponds. C'est un feu d'artifice à jet continu, une verve intarissable, un brio étourdissant. Rochefort raconte quelque part dans ce livre qu'un jour, emmené par un de ses hôtes à une chasse au kangourou, et mis au poste le plus favorable pour tuer l'animal, au lieu d'accueillir son gibier d'un coup de fusil, il l'avait salué de cette exclamation bien sentie : Quelle drôle de bête ! En vérité, quand on voit cet évadé de la presqu'île Ducos plaisanter, rire de tout et à tous, l'esprit aussi libre et aussi dégagé de toute influence assombrissante que s'il n'avait jamais quitté le boulevard ni fait autre chose que des vaudevilles, on s'écrierait aussi volontiers : Quel drôle de corps!

Mais Rochefort n'a pas que l'esprit de gaulois. Son bon sens porte le même caractère de race. Il dit follement les choses les plus sensées et les plus fines ; et même, dans cette narration de son odyssée transocéanienne, il ne dédaigne pas d'aborder à l'occasion des sujets sérieux, — géographie, histoire, commerce, industrie, — qu'il traite sur un ton approprié, mais auquel il sait toujours communiquer la vie de son intelligence alerte, et la saveur de son style mordant.

Je ne suis pas de ceux qui regrettent que Rochefort se soit livré à la politique, encore moins de ceux qui le lui reprochent. Regrets et blâmes me semblent, dans ces circonstances, à tout le moins superflus. Celui qui délaisse la littérature pure pour la politique y est poussé par des mobiles irrésistibles pour lui, puisqu'il n'y résiste pas. Dès lors pourquoi dire à l'écrivain : Voilà comment je voudrais, à tort ou à raison, que vous fussiez, — au lieu d'accepter sans récriminer le fait comme il se présente et de juger l'homme tel qu'il est?

Quoi qu'il en soit, et sans qu'il soit besoin de m'expliquer ici sur le talent de Rochefort comme journaliste ni sur sa valeur comme homme politique, je ne peux qu'applaudir et me féliciter avec le public chaque fois qu'il veut bien, à travers le tumulte de ses articles quotidiens et malgré l'accaparement de sa vie, offrir à nos esprits un de ces livres qui sont un régal et une récréation. D.-H. G.

**Le Caucase glacé**, par F.-C. GROVE. Ouvrage traduit de l'anglais par JULES LECLERCQ. Paris, A. Quantin. 1 vol. in-18. — Prix : 3 francs.

La région montagneuse du Caucase est presque inconnue. Voici une relation de voyage qui nous mène au cœur de cette chaîne mystérieuse, dans les vallées les plus reculées, habitées par les peuplades les plus farouches. M. Grove a même osé gravir, pour la première fois, le mont Elbrouz, ce géant de la chaîne, qui dépasse de près d'un millier de mètres le mont Blanc. L'auteur est membre de l'*Alpine Club* : c'est dans le Caucase *glacé* qu'il conduit le lecteur, et il le dépeint avec la science et l'expérience d'un alpiniste consommé, dans un style simple et mâle, tout imprégné du grand air des glaciers. Le livre de M. Grove ne pouvait trouver de traducteur plus compétent que M. Jules Leclercq, membre du club alpin, et auteur d'un voyage alpestre, publié par le même éditeur, sous le titre : *le Tyrol et le Pays des Dolomites*.

# BIBLIOGRAPHIE. — MÉLANGES

## CRITIQUE ET ÉTUDES LITTÉRAIRES

**Claude-Gaspard Bachet, seigneur de Méziriac,** *l'un des quarante fondateurs de l'Académie française. — Étude sur sa vie et sur ses écrits, par* RENÉ KERVILER, *lauréat de l'Académie française.* — Paris, Dumoulin (brochure in-8°, de 64 p.).

« Certains esprits sont encyclopédiques par nature ; et quel que soit le sentier du vaste réseau des connaissances humaines qu'ils rencontrent sur leur chemin, ils peuvent le suivre sans hésiter et sans crainte de s'égarer dans les voies multiples où ils s'engagent. Méziriac fut un de ceux-là », et aussi, sommes-nous tenté d'ajouter, M. René Kerviler, auteur des lignes qui précèdent.

Ancien élève de l'École polytechnique, ingénieur distingué, géologue autorisé, M. René Kerviler est aussi, comme Méziriac, un érudit de premier ordre et un biographe aussi exact que judicieux. Les hommes du XVII<sup>e</sup> siècle surtout l'attirent, et, parmi ceux-ci, la pléiade des fondateurs de l'Académie française.

Après avoir publié de savantes et complètes études sur le chevalier Séguier, sur Gombauld, Sirmond, Gomberville, Bautru, Desmarets, etc., son attention s'est portée sur Bachet de Méziriac, et ce nouvel ouvrage n'est inférieur aux précédents ni par l'abondance des recherches, ni par le bonheur des découvertes, ni par le choix des documents mis en œuvre.

L'étude sur Méziriac comprend plusieurs divisions :

Après nous avoir fait connaître la famille de cet académicien et les premiers incidents de sa laborieuse jeunesse, M. Kerviler nous présente Méziriac comme poète, auteur de poésies médiocres en français, acceptables en italien, meilleures en latin ; — comme mathé-



maticien, connu encore de nos jours par ses *Récréations mathématiques* et par des *Commentaires sur Diophante* que peu de savants aujourd'hui seraient capables d'écrire; — comme érudit, traduisant en mauvais vers les héroïdes d'Ovide qu'il enrichit de notes souvent pleines d'intérêt; — comme biographe, auteur d'une vie d'Ésope, et comme helléniste, corrigeant les nombreuses erreurs de la traduction d'Amyot; — enfin comme membre de l'Académie française, seul de tous ses confrères n'ayant jamais assisté aux séances, mais payant par un discours imposé et des louanges obligatoires à Richelieu l'honneur de faire partie de la docte compagnie.

Nous l'avons dit : M. Kerviler est aussi exact et aussi complet que possible. Si nous avions une légère critique à lui faire, nous nous bornerions à regretter qu'il ne se soit pas assez prémuni contre le défaut commun à presque toutes les monographies, qui, en s'occupant d'un personnage, lui donnent une grandeur apparente née de l'isolement, mais qu'il n'avait pas, en réalité, dans son milieu. Ainsi, nous admettrons difficilement que Bachet de Méziriac fût réputé le plus savant homme de France pendant la première moitié du XVII^e^ siècle. Il l'était peut-être, mais il n'était certainement pas réputé pour tel, et la preuve, c'est que ni son nom n'a été universellement connu de son temps comme bien d'autres qu'il serait trop facile de citer, ni sa mémoire ne s'est perpétuée jusqu'à nous avec le même éclat que celle de plusieurs de ses contemporains.

Un autre point nous a étonné : « Nous espérons pouvoir prouver un jour, dit M. Kerviler, que Richelieu voulut se réserver pour son usage exclusif une assemblée d'encenseurs et d'apologistes privilégiés. » Prêt à nous incliner devant les preuves promises, nous contestons la thèse jusqu'à ce qu'elles nous aient été fournies. S'il est vrai que tous les discours des nouveaux académiciens devaient, de par le règlement, contenir l'éloge de Richelieu, fondateur de la Compagnie, ils devaient produire aussi l'éloge du roi; et ni la grammaire, ni la poétique, ni le dictionnaire qui formaient la principale occupation de la Compagnie, ne pouvaient être à l'usage exclusif du cardinal, qui ne devait jamais voir, — pas plus que nous d'ailleurs, — la complète exécution de ce programme.

Un mot encore de critique, pour que l'on ne puisse douter de la sincérité des éloges que nous donnons de grand cœur à l'ensemble du travail. A la p. 47, le vers

**Dorus, Huthus, Éole, l'honneur des cavaliers,**

ne sera un vers que si l'on corrige ainsi :

**Dorus, Huthus, Éole, honneur des cavaliers.**

Si nous relevons cette légère faute, que nous n'imputons pas d'ailleurs à M. Kerviler, c'est surtout parce que nous voulons protester contre le peu de soin avec lequel les imprimeurs actuels, j'entends les meilleurs, y compris le nôtre, y compris M. Jouaust, y compris surtout M. Didot et d'autres encore, laissent passer des fautes qui n'auraient point échappé à leurs maîtres.

CH.-L. L.

**Gaston Lavalley**, conservateur adjoint de la Bibliothèque de Caen : *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque municipale de Caen*, précédé d'une *Notice historique sur la formation de la Bibliothèque*. Caen, Le Blanc-Hardel, 1880. — Tiré à 150 exemplaires numérotés, tous sur papier grand raisin vergé.

Le conservateur adjoint de la bibliothèque de Caen, M. Gaston Lavalley, vient de publier le *Catalogue des manuscrits* que possède ce riche établissement. Les lettrés doivent lui savoir un gré infini de cette publication. Sans doute, lorsqu'ils avaient des recherches à faire, ils n'étaient pas absolument dépourvus de fil conducteur. Il y avait bien, il y a toujours, à la Bibliothèque de Caen un catalogue manuscrit des manuscrits; et bien difficile serait celui qui prétendrait que ce catalogue n'est pas rédigé dans un ordre méthodique, puisqu'il classe les manuscrits par rang de taille : par exemple, il met ensemble tous les in-folio; viennent ensuite les in-4°, puis les in-8°, puis les in-12, etc., etc. Des géants nous arrivons graduellement aux nains. N'est-ce pas un classement admirable? M. G. Lavalley a cru qu'il y avait mieux à faire, et, grâce à l'appui du conseil municipal, il a pu rédiger, dans un très beau volume, un catalogue méthodique de tous les manuscrits de la Bibliothèque de Caen.

Mais, avant de parler de ce catalogue, disons quelques mots de la *Notice historique* dont M. G. Lavalley a fait précéder son travail. Avant lui, M. Georges Manuel avait publié une *Notice sur la Bibliothèque de Caen*, mais plus d'une erreur s'était glissée dans cet intéressant travail, et de là avait passé dans le *Rapport* de M. Ravaisson ***sur les bibliothèques des départements de l'Ouest***. M. G. Lavalley a fouillé les archives municipales et les archives du département, et il en a extrait une foule de détails aussi curieux qu'inédits. Jusqu'à ce jour on avait accusé les protestants d'avoir, en 1562, pillé la première bibliothèque de l'Université. « Les huguenots de cette époque, dit avec raison M. G. Lavalley, ont assez d'excès à leur passif, sans qu'on leur prête des violences imaginaires. » Sans doute ils ont détruit à Caen deux bibliothèques, celle de l'abbaye de Saint-Étienne et celle de la collégiale du Sépulchre, mais ils ont respecté les livres de l'Université. Le vieil historien de Caen, M. de Bras, ne nous dit-il pas, dans sa description des bâtiments de l'Université : « Au mitan est posée une belle et singulière librairie, fournie d'une infinité de livres de toutes sciences, etc. » Or M. de Bras, qui avait terminé son livre en 1582, n'était pas homme à passer sous silence les ravages qu'auraient faits les huguenots dans la « belle et singulière librairie » de l'Université.

Nous apprenons plus loin (page 8) un fait qui n'a pas été connu des nombreux biographes du célèbre évêque d'Avranches, Daniel Huet. Le 1^er^ août 1671, il adressa aux membres de l'Université, par l'entremise d'un sieur de la Mesnardière, une requête où l'on peut lire qu'après avoir « obtenu le soin de la biblio-

thèque », une fois nommé sous-précepteur de Mgr le Dauphin, il réunit entre les mains des professeurs de l'Université « les provisions dudit office de bibliothécaire, consentant qu'ils nommassent telle personne qu'ils aviseraient bien pour remplir cette place qu'il ne peut plus tenir ».

Personne ne savait non plus que Segrais avait demandé et obtenu la place de bibliothécaire. La pièce suivante, pleine de renseignements curieux, nous édifie à cet égard :

[3 fév. 1685] « Supplie humblement Jean Regnaud de Segrais, disant qu'il avoit appris que l'office de bibliothécaire seroit vacant par le déced de M. Halley, conseiller du Roy au siège présidial de Caen. Et comme le suppléant désireroit, sous votre bon plaisir, estre reçu audit office, *ayant les qualités requises, estant de la religion catholique, apostolique et romaine, faisant sa résidence ordinaire en cette ville, dont il a l'honneur d'estre le premier échevin, et ayant toujours aimé les lettres.* A ces causes, mesdits sieurs, il vous plaise de [le] recevoir audit office et vous l'obligerez. »

Autre rectification faite par M. G. Lavalley. L'abbé de la Rue, dans ses *Essais historiques sur Caen;* M. Trébutien, dans son *Guide de l'étranger à Caen;* M. Georges Mancel, dans sa *Notice sur la bibliothèque de Caen;* M. Édouard Frère, dans son *Manuel du Bibliographe normand,* et M. Gaston Lavalley lui-même, dans son *Guide du touriste à Caen,* ne tarissent pas d'éloges sur la générosité de M. Guillaume Le Sueur de Colleville qui, en 1750, fit don à l'Université de la bibliothèque de Samuel Bochart. Sans doute, G. Le Sueur de Colleville légua à l'Université la bibliothèque du savant orientaliste; mais doit-on lui en savoir le moindre gré? Avec M. G. Lavalley, qui nous cite un curieux passage des *Mémoires* de Charles d'Albert, duc de Luynes, publiés par Firmin-Didot en 1850, nous répondrons : Non. Ce Le Sueur de Colleville possédait la bibliothèque de son arrière-grand-père, et non de son oncle, comme on l'a toujours dit, mais *il n'en faisait nul usage.* L'évêque de Bayeux, Paul de Luynes, sachant que Le Sueur de Colleville sollicitait depuis vingt ans des lettres de réhabilitation de noblesse, parce que son père avait *dérogé,* traduisez : parce qu'il avait sacrifié ses titres à ses convictions religieuses, lui proposa de lui faire obtenir ces bienheureuses lettres de réhabilitation à la condition qu'il donnerait à l'Université de Caen la bibliothèque de Samuel Bochart. Le Sueur de Colleville n'hésita pas un instant, et, pour ravoir les parchemins que son père avait généreusement sacrifiés, il donna avec joie une bibliothèque qui encombrait ses greniers et dont il ne savait que faire. *Accepit mercedem suam, vanus vanam.* Les bibliographes de l'avenir feront donc bien de réserver leurs éloges pour des donateurs plus désintéressés.

Mais il faut s'arrêter. Nous n'en finirions pas si nous voulions citer toutes les rectifications et additions qui font de la notice de M. G. Lavalley une œuvre aussi intéressante que nouvelle.

Cette notice est heureusement terminée par la description, accompagnée de notes biographiques des 61 portraits qui ornent la salle principale de la Bibliothèque de Caen.

Nous ne mentionnerons que le n° 1, *Un prémontré,* que M. de Chennevières (Recherches sur quelques peintres provinciaux) attribue à Thomas Restout; le n° 5, *Sarrasin,* peint par un des contemporains du poète; le n° 11, *Daniel Huet,* copié par Naigeon pour le musée de Versailles; le n° 21, *cardinal de Fleury,* bienfaiteur de la bibliothèque (voir la notice, pages 27 et suivantes); les nos 22, 23, 24, 25, *Antoine Halley, Guillaume Pyron, Vauquelin des Yveteaux et Malherbe,* portraits du temps. Le portrait de Malherbe est des plus curieux; le n° 30, *Ch. de Bourgueville de Bras,* peint par Edmond Legrain, de Vire. C'est d'après ce portrait qu'a été fait le beau vitrail ornant la grande fenêtre cintrée qui se trouve à l'entrée de la salle principale de la bibliothèque; le n° 32, *Jacques Crevel,* peint par Robert Tournières; le n° 41, *Segrais,* ancienne peinture; le n° 46, *Moysant de Brieuc,* idem; le n° 49, *Samuel Bochart,* idem; le n° 50, le *P. Eudes,* frère de l'historien Mézeray, et fondateur de la congrégation des eudistes; le n° 51, *Jean Bertaut.* Ce portrait, dit M. G. Lavalley, est bien certainement celui de Bertaut, et non celui de saint François de Sales, quoi qu'en dise Dibdin dans son *Voyage en France;* le n° 52, *Paul d'Albert de Luynes,* ancienne peinture; le n° 54, *Jacques de Cahaignes,* ancienne peinture restaurée en 1832; le n° 55, le général *Decaen,* peint par Vafflard; le n° 60, *Malherbe,* portrait en pied, peint par Robert Lefèvre, et le n° 61, *Dumont d'Urville,* portrait en pied, peint par J. Cartelier, en 1844.

Arrivons maintenant au *Catalogue* des manuscrits. M. G. Lavalley a divisé son travail en deux parties bien distinctes. La première, la plus importante, comprend les *Manuscrits relatifs à la Normandie.* Elle contient 343 numéros.

La seconde partie (*Manuscrits étrangers à la Normandie*) ne comprend que 179 numéros.

Parcourons ce catalogue et notons au passage les manuscrits les plus intéressants.

N° 1. — *François Richard de La Londe.* Cartes et plans relatifs à la canalisation de l'Orne, depuis Argentan jusqu'à la mer.

N° 6. — Fragment d'une chronique manuscrite des ducs de Normandie, depuis Guillaume le Conquérant jusqu'à Jean sans Terre, trouvé dans les papiers de Huet, évêque d'Avranches.

N° 8. — Chartes diverses concernant la Normandie.

N° 9. — Montres, revues et registres divers.

Nos 17 à 26. — Histoire des familles ou histoire généalogique.

N° 27. — *L'abbé Guiot :* Le Moréri des Normands. Très curieux à consulter pour l'histoire littéraire de la Normandie.

N° 39. — *L'abbé Guiot :* Les trois siècles palinodiques, ou histoire générale des Palinods de Rouen, Dieppe, etc.

N° 34. — Recueil d'autographes, etc. Autographes de Samuel Bochart, du général Decaen, de Dumont

d'Urville. Testament olographe de Daniel Huet; autographe de Malfilâtre, etc.

N° 35. — Le *P. Fr. Martin* : Athœnæ Normannorum veteres ac recentes, seu syllabus auctorum qui oriundi e Normannia, aut qui Normanniæ convenienter inserti, quotquot datum fuit, colligere. F. F. M. M. C. Anno chr. 1720.

Manuscrit du plus haut intérêt, qu'il faudrait traduire et publier.

N° 36. — Inventaire des bibliothèques supprimées pendant la Révolution (Districts de Bayeux, Pont-l'Évêque, Lisieux, Falaise et Vire).

N°s 44 et 45. — Coutumes de Normandie, XIVe et XVe siècles.

N°s 60 à 75. — Histoire religieuse. Diocèse de Bayeux.

N° 77. — *René Toustain de Billy* : Mémoires sur l'histoire du Cotentin.

N° 97. — Journal d'un bourgeois de Caen (de 1652 à 1733). Très intéressant pour l'histoire de la ville de Caen. Une partie seulement de ce manuscrit a été publiée en 1848 par M. G. Mancel.

N°s 101 à 120. — Manuscrits de l'abbé *de la Rue,* pouvant servir à l'histoire de Caen. « La plupart de ces manuscrits, dit M. G. Lavalley, qui faisaient partie de la collection de M. Galeron, avaient appartenu à M. de Caumont. Mme de Caumont, après la mort de son mari, les a donnés à la bibliothèque de Caen. »

N° 124. — Mélanges extraits du Matrologe de la ville de Caen.

N° 139. — *Dom. J. de Baillehache* : Mémoires historiques sur l'abbaye de Saint-Étienne de Caen.

N° 140. — Abrégé chronologique de l'histoire de l'abbaye de Saint-Étienne de Caen et des grands hommes qui l'ont habitée, par un religieux de la congrégation de Saint-Maur (dom Ch.-Ant. Blanchard).

N°s 142 à 146. — Manuscrits concernant l'abbaye de Sainte-Trinité de Caen.

N°s 150 à 151. — Manuscrits sur le protestantisme.

N°s 152 à 156. — Manuscrits sur les jésuites.

N°s 157 à 207. — Manuscrits concernant l'ancienne Université de Caen, et tout particulièrement le n° 157. Statuta almæ matris Universitatis Cadomensis (XVe siècle); le n° 163 : Matrologium saluberrimæ simul ac opiferæ medicorum facultatis ab anno Incarnationis Dominicæ M. D. XXVI; apud cadomense gymnasium; le n° 175 : Première partie de l'arithmétique universelle, donnée par le R. P. André de la compagnie de Jésus, et le n° 204 : Palinod de Caen. Pièces manuscrites. Ode couronnée en 1756, autographe de Malfilâtre.

Dans la section IX du chap. III (Bibliographie) on doit noter le n° 206. — Bibliotheca Fucaltiana, sive catalogus librorum Bibliothecæ ill. viri D. Nic. Foucault, comitis consistoriani.

Le n° 207. — Catalogue des livres de l'Université de Caen. Ce catalogue renferme 7,114 numéros, comprenant les ouvrages entrés à la Bibliothèque, de l'année 1730 à l'année 1769.

Le n° 211. — Bibliothèques normandes antérieures à la Révolution (cordeliers de Caen, abbaye de Saint-Martin de Troarn, etc.).

Et le n° 216. — Catalogue des livres publiés à Caen, depuis l'origine de l'imprimerie jusqu'à nos jours (1842), par M. Méritte Longchamps.

Les manuscrits de Samuel Bochart, du n° 231 au n° 237. — Outre ces manuscrits, la Bibliothèque de Caen possède un grand nombre de volumes couverts de notes manuscrites du savant orientaliste.

Les manuscrits de Daniel Huet, évêque d'Avranches :

N° 238. — Le faux Ynca, manuscrit autographe du roman de Huet, publié en 1728 sous le titre de *Diane de Castro.*

N° 239. — Poésies inédites, lettres autographes et mélanges de P. D. Huet.

N° 240. — Lettres de Huet à Charsigné, son neveu, 5 vol. in-4°.

N°s 241 à 243. — Correspondance de Huet avec le P. Martin, cordelier, auteur de l'*Athenæ Normannorum* (voir le n° 35). — Lettres adressées à Huet. 4 vol. in-4° copiés de M. Baudement.

N° 244. — Portefeuille contenant diverses pièces relatives à Huet ou à sa famille.

N°s 245 à 247. — Bibliothèque de Huet.

Les manuscrits de J. Hermant, curé de Maltot, du n° 251 au n° 254.

Les manuscrits de Ch. de Quens (n° 255 à n° 270). Ch. de Quens, avocat, né à Caen, fut un disciple fervent du P. André. « Il consacra cinquante ans de loisirs soit à copier les manuscrits du fameux jésuite, soit à coucher par écrit les détails anecdotiques et autres qu'il recueillait de sa bouche dans leurs conversations de chaque jour. »

Les papiers du général Decaen (n° 281). Ces papiers, formant un ensemble de 148 tomes, jettent un jour nouveau sur les établissements français dans l'Inde, dont Decaen fut nommé capitaine général, après la paix de Lunéville. L'analyse de ces papiers par M. G. Lavalley ne contient pas moins de *vingt-cinq* pages, petit texte !

Parmi les manuscrits des poètes normands, signalons le n° 284 — *Bétourné,* ballades, romances, chansonnettes et nocturnes (beaucoup de pièces inédites) ;

Et surtout le n° 289. — Le recueil des chansons nouvelles du Vau de Vire, par ordre alphabétique. « Plus y sont adjoustés à la fin quelques cantiques spirituels pour le jour ou nuict de Noël », par M. J. L. H. V. — C'est le manuscrit autographe du vaudeviriste Jean Le Houx, qui nous a tant servi à démontrer que les chansons attribuées jusqu'à ce jour à Olivier Basselin devaient être restituées à l'avocat virois de la fin du XVIe et du commencement du XVIIe siècle.

N'oublions pas le n° 297. — *Le sueur de Colleville* (Samuel), petit-fils de Bochart : Abrahami sacrificium, poema sacrum.

Parmi les prosateurs, nous citerons le n° 304. — *Guernon-Ranville* : Journal d'un ministre, publié en 1873 par l'académie de Caen ;

Le n° 311. — Un recueil de pièces concernant le fameux original caennais, l'abbé Michel de Saint-Martin ;

Le n° 312. — *Saint-Pierre* (Ch.-Irénée Castel, abbé de) : Annales politiques de 1703 à 1738.

Enfin les manuscrits du P. André (322 à 327). On sait

que le P. André passa à Caen trente-huit années de sa vie.

La seconde partie du catalogue (manuscrits étrangers à la Normandie) est loin d'être aussi riche que la première; mais il y a encore à glaner.

Dans la section I du ch. Ier (Écriture sainte) notons les nos 350 et 351 : Psalterium arabicum et psalmi Davidis arabice conscripti. On lit sur le feuillet de garde, en tête de ces deux ouvrages : « Viro summo Samuelo Bocharto verbi divini magistro eximio, de me optime merito Psalterium hoc arabicum donavi ego Cl. Sarravius. Lutet. Paris. XX julii 1648. » « Ce Claude Sarrau était conseiller au parlement de Paris; il mourut en 1651. Il était en relation avec beaucoup de savants, et il fut lui-même érudit distingué. La reine Christine lui écrivait quelquefois et recevait de ses lettres. »

Dans la section II (Liturgie) nous mentionnerons le no 352, — Horæ de conceptione. Charmant manuscrit du xve siècle, renfermant treize grandes miniatures et trois petites;

Le no 353. — Horæ beatæ virginis (fin du xve siècle), sept grandes miniatures et pages encadrées;

Le no 363. — Collectarium ad usum ill. et RR. Caroli de Caylus, autissiodorensis episcopi. Scribebat Gabriel Raveneau, Paris. Canonicus ecclesiæ Sanctæ Genovefæ. En guise de culs-de-lampe, bouquets de fleurs admirablement exécutés.

Dans la section VI du chapitre II (mélanges et extraits) nous remarquons le no 425. — *Jean Hellot* : Collection d'arts et de sciences. 9 tomes in-4o. — L'auteur de ce recueil, J. Hellot, était un chimiste distingué, qui naquit à Paris le 20 novembre 1605, et y mourut le 15 février 1766. Il fut membre de la Société royale de Londres et de l'Académie des sciences de Paris.

Dans les belles-lettres, signalons le no 444, Scholia græca in arati αινόμενα. Ce manuscrit, qu'on avait attribué à tort à Samuel Bochart, a été écrit par un Grec, nommé Léon de Crète, en 1707. — Le no 445, Extraits de Théodose le grammairien, est de la même main;

Le no 453. — Le Traité des devoirs de Cicéron, joli manuscrit du xve siècle;

Du no 454 au no 467, des manuscrits arabes ou tamouls.

Dans la poésie :

Le no 468. — Noëls et cantiques;

Le no 469. — Emblèmes d'Anne d'Urfé, marquis de Bagé.

Le no 474 *bis*. — Nouveau fablier classique divisé en XVI livres, etc., par le fabuliste caennais Le Bailly. — Ce manuscrit est arrivé trop tard pour être classé dans la première partie (manuscrits normands).

Dans l'histoire :

Le no 500. — Mémoires dressés par les intendants du royaume, par ordre de Louis XIV, à la sollicitation du duc de Bourgogne;

Le no 503. — Les sieurs *Anthoine*. Journal historique, ou récit fidèle de ce qui s'est passé de plus considérable pendant la maladie et la mort de Louis XIV, roy de France et de Navarre. — Une note de M. G. Lavalley (p. 245) nous fait regretter que M. E. Drumont, en publiant le *Journal des Anthoine* sur la copie que possède M. Victorien Sardou, n'ait pas connu celle de la Bibliothèque de Caen, qui, paraît-il, est beaucoup plus complète.

Sous le no 508, se trouvent réunis en deux volumes in-folio de très nombreux autographes de personnages plus ou moins célèbres.

Le no 509 est un des plus curieux. Il comprend sept lettres originales de Mlle Marie-Gabrielle Hévin de Navarre à Mme Blauquet sa tante, et quatre lettres autographes du chevalier de Mirabeau, son mari, à la même; enfin une lettre du maréchal de Saxe à Mlle de Navarre. — La note ajoutée par M. G. Lavalley mérite d'être citée en entier : « Mlle de Navarre est moins connue comme comédienne que comme femme galante. Parmi ses amants, on cite surtout Maurice de Saxe, et Marmontel. C'est à Bruxelles que le chevalier Louis Alexandre de Mirabeau rencontra Mlle de Navarre, qui lui tourna la tête au point de s'en faire épouser. Ce mariage fit scandale, même au xviiie siècle, et devint l'occasion d'une brouille entre Louis-Alexandre de Mirabeau et son frère aîné Victor de Mirabeau, l'auteur de l'*Ami des hommes*, et père du fameux orateur. Mlle de Navarre mourut à Avignon, en 1749, peu de temps après son mariage. — Quelques-unes des lettres de Mlle de Navarre sont encadrées de vignettes coloriées; elles ont été recueillies, avec celles de son mari, le chevalier de Mirabeau et de Maurice de Saxe, par un certain M. Prel, ancien vérificateur d'enregistrement, né à Vitry-le-François, et décédé à Caen le 26 avril 1847. — A la suite des autographes, on trouve la mention suivante, écrite par M. Prel : « Notes sur Mlle de Navarre, ma cousine, dont j'ai trouvé, dans des papiers de famille, les lettres *autographes* qui précèdent. »

Dans la bibliographie, notons le no 512 : Index librorum instruendæ bibliothecæ idoneus, par le P. Martin, auteur de l'*Athenæ Normannorum*. « C'est, dit M. G. Lavalley, un ouvrage inachevé de bibliographie, où l'on trouve, indiqué à la marge, le prix des livres vers 1700. C'est une sorte de traité des livres rares, suivi, au feuillet 99, d'un catalogue des *manuscrits qui se trouvent dans la Bibliothèque de M. l'abbé de caumartin*. Ce manuscrit autographe est l'œuvre du P. Fr. Martin, cordelier et gardien du couvent de cet ordre, à Caen. Quelques-uns des livres rares rassemblés dans la bibliothèque du couvent par les soins du P. Martin font aujourd'hui partie de la Bibliothèque de la ville de Caen.

Le catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de Caen se termine par des tables aussi complètes que commodes pour les chercheurs : 1o une table alphabétique des auteurs; 2o une table alphabétique des ouvrages anonymes; 3o une table de concordance des numéros de l'ancien catalogue avec ceux du nouveau; 4o enfin, une table des matières.

C'est au maire de Caen, M. Paul Toutain, que M. Gaston Lavalley a dédié son travail. L'auteur le remercie d'avoir appuyé auprès du conseil municipal la demande d'une subvention destinée à acquitter une

partie des frais du *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de Caen*. Nous devons, à notre tour, remercier M. G. Lavalley d'avoir mené à bonne fin une œuvre aussi délicate, et d'avoir mis les lettrés à même de connaître les richesses manuscrites que possède le vaste établissement dont il est l'un des zélés conservateurs. Espérons que le catalogue des imprimés ne tardera pas à paraître !

A. G.

## EDITIONS DE BIBLIOPHILES — LIVRES D'AMATEURS

**Cabinet de vénerie. — La chasse du loup,** nécessaire à la *Maison rustique*, par Jean de Clamorgan, réimprimée sur l'édition de 1583, avec une notice et des notes par Ernest Jullien. 1 vol. in-16.— Paris, Jouaust, 1881.

Dans le dernier numéro du *Livre* nous avons parlé assez longuement de la publication de cette collection des anciens auteurs cynégétiques, placée sous la direction de MM. Paul Lacroix et Ernest Jullien. Nous avons analysé le premier volume, *l'Antagonie du chien et du lièvre*, qui venait alors de paraître. Depuis, un autre volume est sorti des presses de M. Jouaust; non moins intéressant que l'ouvrage de Jean du Bec, la *Chasse du loup* est dû à la plume de Jean de Clamorgan, sieur de Saane, premier capitaine de la marine du Ponant (nous dirions aujourd'hui vice-amiral). Né à la fin du XV^e^ siècle, notre veneur « entra dans la marine vers 1515, remplit avec succès, sous François I^er^, Henri II et François II, d'honorables charges par mer..., l'espace de quarante-cinq ans », et offrit au premier de ces souverains « une carte universelle, en forme de livre..., de la figure en plan de tout le monde ». Nous avons cité ce passage de la remarquable notice que M. Ernest Jullien a mise en tête du volume pour montrer que Jean de Clamorgan ne fut pas seulement un chasseur courageux, mais aussi un marin, un savant et un homme de cour. Sa famille, fort ancienne, était originaire de la Normandie; c'était, d'ailleurs, une des plus considérables de la province. Il ne paraît pas qu'il fut beaucoup mêlé aux terribles guerres religieuses de son époque. Tout ce que notre intrépide veneur nous dit au sujet des troubles, c'est qu'on lui a « pillé et desrobé quatorze chiens courans, des meilleurs de France, et huict grands levriers, tous faicts à la chasse du loup ». Il vécut sans doute fort vieux, car c'est après les quarante-cinq ans passés sur mer qu'il songea à réunir dans un traité les conseils sur la chasse des féroces carnassiers, conseils qui étaient le fruit d'une longue expérience. C'était alors, véritablement, un livre d'utilité publique que ce traité de la chasse du loup: les campagnes étaient désolées par les incursions et les déprédations de ces terribles animaux. Aussi le livre de Jean de Clamorgan obtint-il un vrai succès. Paru d'abord en 1566, il eut un très grand nombre d'éditions; M. le baron J. Pichon en a compté jusqu'à vingt-huit. La *Chasse du loup* fut ordinairement jointe aux éditions de la *Maison rustique* de Charles Estienne et Jean Liébault.— Bien souvent aussi, l'ouvrage de Clamorgan s'est trouvé réuni ou, pour mieux dire, confondu avec la Vénerie, de Jacques de Fouilloux. Les éditeurs supprimèrent le nom de Clamorgan et la dédicace que celui-ci avait mise en tête et adressée au roi Charles IX; il en résulta une erreur fort générale qui attribua l'œuvre à du Fouilloux; ce fut en 1866 que la *Chasse du loup* fut éditée pour la dernière fois, par M^me^ veuve Bouchard-Huzard, avec préface du comte d'Houdetot et notices biographique et bibliographique de M. le baron Pichon. Cette édition, tirée seulement à 150 exemplaires sur papier vergé, est restée fort rare. C'est donc une excellente idée qu'ont eue les éditeurs du *Cabinet de vénerie* de faire entrer tout de suite dans leur collection ce petit livre devenu presque introuvable, malgré ses nombreuses éditions.

C'est le texte de 1583 (Lyon, pour Jacques du Puys) que MM. Lacroix et Jullien ont choisi, comme étant plus correct que celui des éditions antérieures. Très prochainement un volume de chasse à l'oiseau, le *Miroir de fauconnerie*, par Pierre Harmont, viendra s'ajouter à ces deux traités de vénerie. Les fauconniers modernes (et certes il y en a) feront à ce charmant petit in-16 sur papier de Hollande l'accueil que les veneurs ont déjà fait à ses aînés.

H. M.

---

# GAZETTE BIBLIOGRAPHIQUE

## DOCUMENTS OFFICIELS

*Bibliothèques universitaires.*
*Session d'examen pour les aspirants aux fonctions de bibliothécaire.*

Paris, le 5 avril 1881.

Monsieur le recteur,

J'ai l'honneur de vous adresser ampliation d'un arrêté en date de ce jour, portant ouverture d'une session d'examen pour l'obtention du certificat d'aptitude aux fonctions de bibliothécaire dans les bibliothèques universitaires; vous trouverez également ci-joint un certain nombre d'affiches dans lesquelles sont rappelés les conditions d'examen et les avantages réservés aux bibliothécaires.

Je vous prie de prendre les mesures nécessaires pour que ces dispositions reçoivent, dans le ressort de votre académie, la plus grande publicité possible; je vous engage à les signaler, par lettre spéciale, aux fonctionnaires actuellement en exercice et qui ne justifient pas du certificat d'aptitude, dont l'obtention est indispensable pour leur assurer les avantages déterminés par le règlement général du 23 août 1879.

Vous voudrez bien également ouvrir sans retard un registre pour l'inscription des candidats, et veiller à la production des pièces exigées par l'arrêté ci-joint. La liste et les pièces devront m'être envoyées dans la quinzaine qui suivra la clôture du registre; vous aurez soin d'y joindre les renseignements que vous aurez pu recueillir sur les postulants. Dans le cas où il n'y aurait pas eu d'inscriptions, vous m'adresseriez une liste négative.

Recevez, monsieur le recteur, etc.

*Le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts,*

JULES FERRY.

ARRÊTÉ.

Le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts,

Vu les arrêtés en date du 23 août 1879 concernant le service des bibliothèques universitaires;

La Commission centrale des bibliothèques entendue,

Arrête :

Article premier. — Une session d'examen pour l'obtention du certificat d'aptitude aux fonctions de bibliothécaire dans les bibliothèques universitaires ou bibliothèques des facultés des départements s'ouvrira à Paris, le 11 juillet prochain, à la bibliothèque de l'Arsenal.

Art. 2. — Des registres destinés à l'inscription des candidats seront ouverts au secrétariat des diverses académies, le 25 avril.

Ils seront clos irrévocablement le 4 juin, à quatre heures.

Les candidats, en s'inscrivant, devront déposer : 1° leur acte de naissance; 2° une note présentant le résumé de leurs travaux antérieurs et l'indication des services rendus.

La liste des candidats est immédiatement adressée au ministre avec les pièces qu'ils ont déposées.

Art. 3. — Pour cette session, et par application de l'article 39 du règlement général, les candidats ne seront pas tenus de justifier du titre et du stage indiqués à l'article 12 de ce règlement.

Art. 4. — Le présent arrêté sera affiché aux sièges des académies et des facultés.

Art. 5. — Les recteurs des académies sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent arrêté.

Paris, le 5 avril 1881.

JULES FERRY.

*Comité central des bibliothèques.*

Sont nommés membres du Comité central des bibliothèques de l'Arsenal, Mazarine et Sainte-Geneviève, les personnes ci-après désignées :

MM. Delisle (Léopold), membre de l'Institut, délégué du ministre, président;

Muller, bibliothécaire à la bibliothèque de l'Arsenal (remplissant les fonctions de secrétaire-trésorier) secrétaire.

Charmes, chef de la division du secrétariat, } membres de droit.
Collin, chef du bureau des bibliothèques. } membres de droit.

Baudrillard, inspecteur général des bibliothèques.

Denis (Ferdinand), administrateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève.

Thierry (Édouard), administrateur de la bibliothèque de l'Arsenal.

Baudry, administrateur de la bibliothèque Mazarine.

Franklin, administrateur adjoint de la bibliothèque Mazarine (remplissant les fonctions de secrétaire-trésorier).

Challamel, conservateur adjoint de la bibliothèque Sainte-Geneviève.

*École des Chartes.*

Sont nommés archivistes paléographes, dans l'ordre de mérite suivant :

MM.

1. Grandjean (Charles-Alfred), né à Langres (Haute-Marne) le 9 septembre 1857.

MM.
2. Omont (Henry-Auguste), né à Évreux (Eure), le 15 septembre 1857.
3. Bénet (Armand-Eugène), né à Évreux (Eure), le 2 septembre 1858.
4. Gerbaux (Ferdinand), né à Paris, le 12 juillet 1857.
5. Digard (Georges-Alfred-Laurent), né à Versailles le 1er juillet 1856.
6. Grassoreille (Georges-Auguste-Émile), né à Saint-Cyr-l'École (Seine-et-Oise), le 4 janvier 1860.
7. Rébouis (Jean-Marie-Hippolyte), né à Valence (Tarn-et-Garonne), le 16 avril 1856.
8. Welvert (Eugène-Nicolas), né à Thionville (Moselle), le 20 mars 1857.
9. Dufresne (Arthur-Henry), né à Paris, le 6 février 1858.
10. Fournier (Pierre-Joseph-Marcel), né à Bordeaux (Gironde) le 19 octobre 1856.
12. Helleu (Joseph-Louis), né à Paris le 19 août 1856.

Est nommé archiviste paléographe hors concours:
M. Goppinger (Adrien-Jacques-Emmanuel), né à Paris le 24 décembre 1847.

## INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES . COURS PUBLICS

### ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

L'Académie rappelle qu'elle a prorogé :

1° A l'année 1881 le sujet suivant, proposé pour 1878 :

*Traiter un point quelconque touchant l'histoire de la civilisation sous le khalifat.*

2° A l'année 1882, la question suivante :

*Étude sur les institutions politiques, administratives et judiciaires du règne de Charles V.*

L'Académie proroge, en outre, à l'année 1882 le sujet suivant :

*Classer et identifier autant qu'il est possible les noms géographiques de l'occident de l'Europe qu'on trouve dans les ouvrages rabbiniques depuis le* x*e* *siècle jusqu'à la fin du* xv*e*. *Dresser une carte géographique de l'Europe occidentale où tous ces noms soient placés avec des signes de doute s'il y en a.*

L'Académie rappelle qu'elle a proposé :

1° Pour le concours de 1881 :

*Étude grammaticale et lexicologique de la latinité de saint Jérôme.*

2° Pour le concours de 1882 :

*Faire connaître les versions de la Bible en langue d'oïl, totales ou partielles, antérieures à la mort de Charles V. Étudier les rapports de ces versions entre elles et avec le texte latin. Indiquer toutes les circonstances qui se rattachent à l'histoire de ces versions (le temps, le pays, le nom de l'auteur, la destination de l'ouvrage, etc.).*

L'Académie propose en outre, pour 1883, le sujet suivant :

*Faire l'énumération complète et systématique des traductions hébraïques qui ont été faites au moyen âge d'ouvrages de philosophie ou de sciences, grecs, arabes, ou même latins.*

Chacun de ces prix est de la valeur de *2,000 francs.*

### ACADÉMIE DES SCIENCES.

L'Académie a tenu sa séance publique annuelle le 14 mars sous la présidence de M. Becquerel. La séance a été remplie par le discours du président, l'éloge de Victor Regnault et la proclamation des prix. Voici la listes des prix décernés :

Grand prix des sciences mathématiques : M. Halphen, répétiteur à l'École polytechnique.

Mécanique. — *Prix Poncelet :* M. Leauté, ingénieur des manufactures de l'État. — *Prix Montyon* : M. Cornut, pour son *Catalogue descriptif et raisonné des défauts des tôles, érosions et incrustations.* — *Prix Bordin :* M. Lan, professeur à l'École des mines.

Astronomie. — *Prix Lalande :* M. Stone. — *Prix Valz :* M. Tempel. — *Prix Trémont :* M. Vinot, pour son ouvrage *le Ciel.*

Physique. — *Prix Vaillant :* M. Ader.

Statistique. — *Prix Montyon :* M. Ricoux, pour sa *Démographie figurée de l'Algérie.* M. Marvaud a obtenu une mention honorable pour son *Mémoire sur la phtisie dans l'armée.* M. Pamard a obtenu une mention honorable pour son travail : *la Mortalité dans ses rapports avec les phénomènes météorologiques dans l'arrondissement d'Avignon de 1873 à 1877.*

Chimie. — *Prix Jecker :* M. Demarçay.

Géologie. — *Prix Bordin :* MM. Gosselet, Falsan et Chantre, auteurs, le premier d'une *Étude sur les Ardennes,* les seconds d'une *Monographie géologique des anciens glaciers et de terrain erratique de la partie moyenne du bassin du Rhône.* Une mention honorable a été décernée à M. Collot.

Botanique. — *Prix Barbier :* M. Quinquand. — *Prix Desmazières :* M. Lamy de la Chapelle. — *Prix de la Fons-Mélicocq :* M. Éloy de Vicq.

Anatomie et physiologie. — *Prix Savigny :* M. Grandidier. — *Prix Thore :* MM. Vayssière et Joly.

Médecine et chirurgie. — *Prix Montyon :* M. Charcot pour ses *Leçons sur les localisations dans les maladies du cerveau ;* M. Jullien, M. Sappey. Mentions honorables : MM. Chatin, Gréhant, Guibout. — *Prix Bréant* : M. Collin. — *Prix Godard :* M. Segond pour sa monographie sur *les abcès chauds de la prostate et des phlegmons périprostatiques.* — *Prix Dugaste :* Encouragement à MM. Mercier, Peyraud et Le Bon. — *Prix Boudet :* M. Lister.

Géographie physique. — *Prix Gay :* Encouragement à M. Delage.

Physiologie. — *Prix Montyon :* M. Bonnier, pour ses travaux sur *les nectaires.*

Prix généraux. — *Arts insalubres :* M. Birkel.

*Prix Gegner :* M. Jacquelin.

*Prix de La Place :* M. Termier.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Dans sa séance du 5 mars, l'Académie a accepté comme sujet de concours pour le prix du budget la question suivante : *Histoire des céréales en France.* Les concurrents auront à étudier la production et le commerce des céréales dans les diverses régions de la France, avant et depuis 1789, ainsi que les usages commerciaux et les règlements relatifs au transport à l'intérieur, la législation des marchés et celle de l'importation et de l'exportation. Ils rechercheront l'influence économique que ces cours ont pu exercer sur la production, sur le prix et sur les consommations des céréales. Terme du concours : 31 mai 1882.

Dans sa séance du 19 mars l'Académie a mis au concours pour le prix Bordin à décerner en 1883 la question suivante : *Examen critique des principes sur lesquels reposent les théories désignées de nos jours sous le nom de sociologie. Y a-t-il dans ces théories quelque chose de nouveau qui les distingue soit de la morale sociale, du droit naturel ou de la science politique, soit de l'économie politique? Contiennent-elles des éléments qui puissent être considérés comme acquis et incorporés à la science philosophique?*

Terme du concours : 31 décembre 1882.

M. Oppert a été nommé membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en remplacement de M. Mariette.

L'Académie de législation de Toulouse met au concours, en l'honneur de la fête de Cujas, pour 1881, le sujet suivant :

*Étude sur la vie et les travaux de Dupin, avocat, jurisconsulte et magistrat.* Pour 1882 : *Études des règles juridiques qui président, en France, à l'établissement et à l'exploitation des chemins de fer d'intérêt général et d'intérêt local.*

Le conseil général du département de la Haute-Garonne met également au concours les sujets suivants :

Pour 1881 : *Étude critique et comparée de l'organisation judiciaire de la France et des nations étrangères.*

Pour 1882 : *Du droit de remontrances,* étude historique et juridique.

Les prix consisteront en une médaille d'or de la valeur de cinq cents francs.

## PUBLICATIONS NOUVELLES

M. Anatole Leroy-Beaulieu vient de faire paraître le premier volume d'un ouvrage intitulé : *l'Empire des czars et la Russie.* Cet ouvrage comprendra trois volumes. Le premier traite du pays et des habitants et de l'état social ; le deuxième sera consacré à l'organisation politique, administrative et judiciaire ; le troisième à la religion et aux sectes.

## PUBLICATIONS ANNONCÉES
### OU EN PRÉPARATION

C'est du 5 au 10 mai que doit paraître le nouveau livre de Victor Hugo, *les Quatre Vents de l'esprit.*

L'ouvrage se compose de deux volumes, qui paraîtront en même temps. Chaque volume comprend deux parties :

Le premier, la partie satirique et la partie dramatique ;

Le second, la partie lyrique et la partie épique.

La partie lyrique comprend une comédie en un acte et un drame en deux actes, réunis tous deux sous ce titre : *les Trouvailles de Gallus.* La comédie est intitulée : *Margarita.* Le drame est intitulé : *Esca.*

Le livre dramatique a pour épigraphe :

« Gallus *escam* quærens, *margaritam* reperit. »

L'action se passe au siècle dernier.

La librairie de la Société bibliographique va publier un important ouvrage de M. le comte de Luçay, intitulé : *Des origines du pouvoir ministériel en France ; les secrétaires d'État depuis leur institution jusqu'à la mort de Louis XV.*

M. Tissot, notre ambassadeur à Constantinople, travaille depuis longtemps à un *Dictionnaire arabe* qui ne saurait tarder de paraître.

M. Léon Gautier, bien connu par son édition de *la Chanson de Roland* et par ses intéressantes publications, travaille à une histoire de *la Chevalerie d'après les chansons de geste.*

M. de Beaucourt corrige en ce moment les épreuves d'un livre attendu depuis longtemps, *l'Histoire de Charles VII.*

*La Glu,* le roman de notre collaborateur André Richepin, paraîtra du 15 au 20 de ce mois, chez l'éditeur Dreyfous.

*La Faustin,* le nouveau roman de M. Edmond de Goncourt, dont on dit le plus grand bien, paraîtra avant le *Numa Roumestan,* de M. Daudet.

Le comte E. de Coëtlogon, préfet en retraite, met la dernière main à un ouvrage qui renfermera ses *Souvenirs politiques* et administratifs pendant la période de 1850 à 1870.

M. de Coëtlogon qui, pendant sa longue carrière, a été mêlé aux principaux événements de cette époque,

a réuni dans une brochure intitulée *l'État et le Clergé,* qui paraît chez l'éditeur Dentu, quelques chapitres contenant le récit des conflits religieux en 1861.

Ce travail, plein de documents secrets et de lettres officielles, est appelé à faire une grande sensation et devient une véritable actualité en présence de la lutte religieuse soulevée de nos jours.

On va commencer l'impression du catalogue de la bibliothèque du *British Museum.* Le prix de la composition seule atteindra, suivant estimation, la somme de 70,000 livres sterling; le tirage coûtera environ 1,600 livres sterling par an. Le prix d'une édition complète du catalogue est fixé dès à présent à 200 livres sterling.

M. le professeur Lamy, de l'Université de Louvain, le savant éditeur de B. Hebræus, est occupé à publier une édition critique des œuvres inédites de saint Ephrem, qui se trouvent dans la bibliothèque nationale de Paris et au British Museum. Le texte sera accompagné de la traduction et de notes interprétatives. L'ouvrage formera 2 vol. in-8°; le premier est presque achevé.

On prépare à Berlin la publication d'une partie de la correspondance politique échangé entre le prince Albert et l'empereur Guillaume.

M. Barbier de Meynard prépare un supplément au dictionnaire turc qui aura spécialement pour objet le langage populaire et les proverbes.

On annonce la prochaine publication en Allemagne des ouvrages suivants : J. Minor, *Hamann in seiner Bedeutung für die Sturm-und Drangperiode;* R. M. Werner, *Gœthes Aufnahme bei seinen Zeitgenossen;* une édition du *Livre du chemin de long estude* de Christine de Pisan, publié pour la première fois d'après sept manuscrits de Paris, de Bruxelles et de Berlin par M. Rob. Püschel; une nouvelle édition, soigneusement revue, des lettres de Gœthe à Mme de Stein, par M. A. Schœll.

M. Koumanoudis, le savant épigraphiste d'Athènes, prépare en ce moment des *addenda* au *Thesaurus* d'Henri Étienne, où l'on trouvera beaucoup de mots non encore admis dans les dictionnaires et tirés par M. Koumanoudis des inscriptions et des auteurs, surtout des écrivains byzantins.

Le professeur R. Smith va réunir en volume douze conférences prononcées à Édimbourg et à Glascow devant des auditoires considérables. Le titre du volume sera : *l'Ancien Testament dans l'Église juive.* L'auteur examine de quelle manière l'Église juive envisage des questions telles que l'interprétation des Écritures et la discussion des textes sacrés.

## NOUVELLES DIVERSES

*L'isolement de la Bibliothèque nationale.* — Au moment où le projet d'isoler complètement la Bibliothèque nationale est à la veille de recevoir un commencement d'exécution, il nous a paru intéressant de jeter un coup d'œil sur le pâté de maisons qui est destiné à disparaître, afin que les bâtiments de la Bibliothèque ne se trouvent plus attenants à aucune propriété privée.

Les maisons à démolir sont au nombre de cinq, dont quatre situées en bordure sur la rue Vivienne, et la cinquième faisant retour dans la rue Colbert, dont elle porte le n° 2.

Les maisons de la rue Vivienne qui vont être rasées sont les nos 3, 5, 7 et 9.

Ces immeubles ont en réalité peu d'importance en tant que constructions. Ce sont de vieilles maisons à deux ou trois étages, sans grande profondeur, et, pour la plupart, mal disposées pour le commerce. Mais en revanche leur valeur industrielle en est considérable, en raison de l'emplacement qu'elles occupent au milieu de l'un des quartiers les plus riches de Paris et à cause des industries qu'on y exploite. Du côté de la rue Vivienne, nous trouvons un grand hôtel, une table d'hôte, un pharmacien et un marchand de jouets, qui nous semblent représenter les industries les plus importantes.

La partie de la rue Colbert à démolir coûtera infiniment moins cher, les indemnités à accorder à un charbonnier, à un petit débitant de vins et à une marchande de fruits et de légumes ne nous paraissent pas de nature à grever beaucoup le budget de la ville.

Les six maisons dont nous parlons, une fois démolies, la Bibliothèque nationale se trouvera limitée sur ses quatre façades par les voies publiques suivantes : rue de Richelieu, rue Neuve-des-Petits-Champs, rue Vivienne et rue Colbert.

Les démolitions des immeubles aujourd'hui attenant aux bâtiments de la Bibliothèque n'auront pas seulement l'avantage de faire disparaître un danger continuel d'incendie; il serait ainsi question d'établir dans les nouvelles constructions tout un système de secours pour combattre les incendies qui pourraient se déclarer. Ainsi, un immense réservoir serait construit sur les combles du nouveau pavillon devant former l'angle de la rue Vivienne et de la rue Colbert; et l'on pourrait tenir là constamment emmagasinée une quantité d'eau suffisante pour parer aux premiers secours.

On n'ignore pas que la Bibliothèque nationale renferme des richesses incomparables qu'il serait impossible de remplacer au cas où un incendie viendrait à les détruire.

Le département des imprimés, composé de cin-

quante kilomètres de rayons, compte à lui seul 2,250,000 volumes, dont une grande partie est formée de livres rares et précieux. La Bibliothèque nationale possède également 100,000 manuscrits, 2,500,000 estampes ou dessins, et une précieuse collection de plus de 150,000 médailles ou monnaies.

On comprendra qu'il vaille la peine de mettre de tels trésors à l'abri du feu, même en s'imposant des sacrifices relativement considérables.

M. le professeur Patkanoff, de l'université de Saint-Pétersbourg, va entreprendre un voyage scientifique en Géorgie et en Arménie. Appelé au congrès archéologique de Tiflis par ses organisateurs, il est en même temps délégué par l'académie de Saint-Pétersbourg pour la représenter à cette assemblée.

Le savant professeur compte visiter également le Caucase oriental, Karabagh, Bakou, etc., et y faire des recherches sur les manuscrits conservés dans les anciens monastères et les bibliothèques. Il étudiera aussi les dialectes de la langue arménienne.

La Société des gens de lettres a signé avec un banquier russe une convention aux termes de laquelle ce banquier doit poursuivre en Russie les traductions et reproductions d'œuvres françaises.

Ce banquier, s'appuyant sur une loi russe qui garantit pendant dix ans la propriété littéraire, poursuivra à ses risques et périls et touchera 50 o/o des droits d'auteur qu'il parviendra à se faire payer.

Dans la séance du 20 février de la Société des amis des antiquités russes, il a été annoncé qu'on vient de découvrir une nouvelle source littéraire pour l'époque du czar Alexis Mikhaïlovitch. Les archives royales de Suède contiennent les Mémoires authentiques de Palmquist, attaché à l'ambassade envoyée au czar Alexis Mikhaïlovitch par le roi Charles XI.

Cette ambassade, à la tête de laquelle se trouvait Gustave Oxenstiern, fut envoyée en août 1673, par la voie de Réval et de Novgorod, à Moscou pour contracter une alliance avec la Russie. Après maintes aventures de voyage, l'ambassade arriva à Moscou et fut présentée au czar en mars 1674. Les Mémoires de Palmquist sont d'autant plus importants qu'ils contiennent des croquis de la vie russe de cette époque faits d'après nature par l'auteur lui-même.

Il y a à la bibliothèque de l'Arsenal, à Paris, une collection de manuscrits de Conrart, littérateur et membre de l'Académie française (XVIIe siècle), et dans cette collection on trouve une anecdote curieuse :

Un ami de Malherbe, nommé Chazeray, très lettré, spirituel et de réputation fort galante, s'était retiré chez les moines du quartier de Vauvert (jardin du Luxembourg), les pères chartreux. Le nouveau disciple de saint Bruno était entré là pour faire pénitence de ses péchés mignons.

Malherbe voulait faire une étude psychologique d'après nature et voir si les rigueurs du cloître avaient modifié le tempérament de son sentimental ami.

Il alla aux chartreux par le chemin d'Enfer (*via inferior*), que le boulevard Saint-Michel a fait disparaître. Il s'était fait accompagner de son disciple le jeune marquis de Racan, Racan, ce poète bucolique qui a chanté les bergeries, les amours champêtres, et que Boileau n'a pas oublié dans l'*Art poétique.*

Chemin faisant, comme il quittait la rue des Petits-Champs, devant la croix à l'image de Notre-Dame (rue Croix-des-Petits-Champs), où il demeurait, Malherbe fit rencontre de Daniel du Moustier, le peintre-poète qui ne rimait et ne peignait que les belles, et l'emmena avec lui.

Arrivés au monastère, il leur fallut négocier pour être admis à parler au chartreux. La consigne était des plus sévères. Un mondain n'était admis que par exception à parler aux cloîtrés, surtout dans leur cellule, et c'est dans sa cellule que Malherbe tenait à interroger librement et à sonder son vieil ami.

A force de parlementer, le supérieur accorda la permission ; mais il exigea que les trois visiteurs, avant d'entrer dans la cellule, récitassent un *Pater* et un *Ave* à haute voix, ce que les pèlerins firent sérieusement ; puis ils franchirent le seuil. Mais incontinent les vêpres vinrent à sonner, et le religieux, contraint de s'y rendre, n'eut que le temps de leur serrer la main et d'aller à la chapelle, si bien que ceux-ci s'en retournèrent sans lui avoir parlé.

Malherbe, dépité de ce contre-temps, ne put s'empêcher d'épancher sa bile, et dit au frère portier, en demandant le cordon : *Qu'on me rende au moins mon* Pater *et mon* Ave ! (*Débats.*)

La Société des auteurs et compositeurs dramatiques a fait frapper une médaille, qu'elle a donnée à chacun de ses membres.

Cette médaille, de la grandeur d'une pièce de cinq francs, est due au ciseau habile de M. Alphée Dubois. La face représente les deux figures allégoriques de la Littérature et de la Musique, avec l'exergue : *5 mars 1880;* le revers porte l'inscription : *Société des auteurs et compositeurs dramatiques*, avec le nom du sociétaire.

Une souscription est ouverte dans les bureaux du *Printer's Register* et à la London et Westminster Bank, pour élever un monument à la mémoire de William Caxton dans la petite église Sainte-Marguerite, près de l'abbaye de Westminster. Les bibliophiles les plus accrédités assurent que le célèbre imprimeur fut enseveli dans les caveaux de cette église.

*Les bibliothèques publiques et le dépôt légal.* — Puisque le parlement confectionne une loi générale sur

la presse, et que, d'autre part, il a une tendance toute particulière à légiférer sur tout ce qui touche à l'enseignement et aux progrès de l'instruction, il est une question qu'il ne saurait laisser de côté : c'est celle du dépôt obligatoire pour tous les livres qui s'impriment en France. L'on sait qu'un exemplaire de ces livres est déposé à la Bibliothèque nationale de la rue de Richelieu, et que c'est à cette source que s'alimente, en grande partie, ce que l'on appelle, dans ce grand établissement, le département des imprimés.

Sous l'ancien régime, le nombre des exemplaires obligatoires était plus grand, et nous ne sachons pas que cette obligation ait beaucoup nui aux libraires de cette époque. Peut-être pourrait-on revenir à cet usage dont profiterait singulièrement le public. Il semblerait naturel, par exemple, qu'indépendamment de l'exemplaire dû à la Bibliothèque nationale; un second exemplaire fût déposé à celle des autres bibliothèques de Paris qui, par son caractère général, se rapprocherait le plus du sujet traité dans chaque ouvrage publié : les livres de droit à l'école de droit, les livres de médecine à l'école de médecine, les livres de science et d'érudition à la Sorbonne, les livres d'art à l'École des beaux-arts, les livres de technologie au Conservatoire des arts et métiers, les livres sur la musique au Conservatoire de musique, etc. Grâce à ce nouveau régime, à côté du dépôt général de la Bibliothèque nationale, il y aurait autant de dépôts spéciaux que de branches spéciales de connaissances, et ces dépôts seraient, par ce moyen, tenus exactement au courant de tous les progrès de la science. Cet exemplaire de surcroît ne serait pas, d'ailleurs, un bien lourd fardeau pour les éditeurs, et nous croyons que l'esprit libéral dont ils sont animés les porterait à se prêter d'eux-mêmes à cette sorte d'offrande faite à la science, surtout en considération des avantages considérables qui en résulteraient pour l'accroissement de l'instruction publique.

Mais, dût-on maintenir, à cet égard, la situation actuelle, il est du moins deux améliorations qui nous semblent des plus urgentes. La première serait de tenir la main à la réalisation du dépôt légal pour chaque édition nouvelle qui paraît d'un ouvrage et, pour les ouvrages en plusieurs volumes, à cette réalisation au moment même de la publication de chacun d'eux, et non pas, comme cela se pratique trop souvent, alors seulement que l'ouvrage est complètement terminé. Ce dernier mode de dépôt en bloc a de graves inconvénients pour les ouvrages de longue haleine, tels que dictionnaires, encyclopédies, œuvres complètes des écrivains célèbres, etc., inconvénients dont le principal est de faire bénéficier trop tardivement le public de nos bibliothèques de ces publications, presque toujours fort importantes, et dont la vulgarisation immédiate importe au progrès de la science. Du reste, cette amélioration ne serait pas une innovation; elle résulterait tout simplement de l'application plus exacte de la loi, ou tout au plus d'une rédaction plus claire et plus nette des dispositions anciennes.

Mais une véritable innovation serait celle qui aurait pour objet de mettre la reliure des exemplaires déposés à la charge des déposants. Aujourd'hui, la Bibliothèque nationale ne saurait suffire à ces frais de reliure, qui exigeraient un budget beaucoup plus considérable que le sien. C'est tout au plus si, avec son budget actuel et même avec les budgets de l'avenir, si favorables qu'on puisse les espérer, elle peut ou elle pourra faire relier les ouvrages les plus importants qui lui arrivent. Et cependant la reliure est indispensable à la conservation des livres. Imposer aux auteurs ou aux libraires ces frais de reliure serait sans doute une charge nouvelle; mais il faut considérer que dans toute œuvre littéraire ou scientifique, il y a toujours une partie pour laquelle l'auteur a puisé dans le fonds commun. Serait-ce trop d'exiger qu'en échange de cet emprunt fait au domaine public, et qu'en échange aussi du droit de propriété reconnu par l'État, les auteurs ou les éditeurs auxquels cette propriété a été cédée fissent un dépôt d'exemplaires reliés, au lieu d'exemplaires simplement brochés ? Nous ne le pensons pas. L'intérêt même des auteurs semble lié à cette mesure. La Bibliothèque nationale est, en quelque sorte, un vaste dépôt d'archives de famille pour les écrivains : c'est là que sont, pour ainsi dire, déposés leurs titres de noblesse littéraires, titres plus ou moins modestes, plus ou moins glorieux, mais titres enfin, à la conservation desquels ils doivent tenir autant que personne. Aussi n'est-ce pas par ce qu'on pourrait appeler son côté pécuniaire que cette mesure soulèverait le plus d'objections, mais par le dommage qui pourrait en résulter pour des ouvrages qui seraient mal reliés, ou par le trouble qui en résulterait dans l'ordre intérieur de la Bibliothèque, ordre auquel la nature, la couleur des reliures ne sont pas étrangères.

Nous croyons cependant que cette double objection est facile à lever au moyen de ce principe bien simple que la reliure obligatoire des livres déposés aurait lieu sur les modèles fournis par l'administration, sous sa surveillance, au besoin même par des relieurs qui seraient désignés par elle au commencement de chaque année. Quant aux prix de ces reliures, ils pourront être l'objet d'un tarif, établi à la suite d'une adjudication publique, ce qui sauvegarderait complètement l'intérêt des auteurs et des éditeurs.

En résumé, les avantages qui résulteraient de ces dispositions seraient si considérables qu'ils doivent faire passer sur la dépense qui en découlerait, et qui, d'ailleurs ne serait que le prix d'un service rendu, puisque l'État, en tenant les livres de la Bibliothèque nationale à la disposition du public, ne sert pas moins l'intérêt des auteurs que celui des lettres et des sciences. (*Moniteur universel.*)

Étonnant extrait d'un catalogue de librairie :

80. — *Poésies persanes*, in-8° allongé : 30 fr. Extraordinairement piqué. On ne saurait, si l'on n'a vu l'intérieur de ce volume, se figurer jusqu'où

s'étend l'*ingéniosité* des vers. C'est le plus curieux spécimen de leur *savoir faire*.

Reliure orientale en mar. brun, à compartiments, fort belle et respectée du ver.

Cette *ingéniosité* des vers — rien des vers des poésies persanes, bien entendu — vaut elle-même tout un poème.

# NÉCROLOGIE

M. Delesse, membre de l'Institut, est mort à Paris le 24 mars dernier. M. Delesse a été successivement professeur à la faculté de Besançon, professeur à l'École des mines, maître de conférences à l'École normale, professeur à l'Institut national agronomique. Il a été président de la Société de géographie. On lui doit : *Matériaux de construction à l'Exposition universelle de 1855. — Étude sur le métamorphisme des roches. — De l'azote et des matières organiques de l'écorce terrestre. — Procédé mécanique pour déterminer la composition des roches. — Lithologie des mers de France et des mers principales du globe.* — M. Delesse était l'un des principaux collaborateurs de la *Revue de géologie.*

M. Drouyn de Lhuys, ancien ministre, né à Paris le 19 novembre 1805, est mort en cette ville le 1er mars dernier. Membre libre de l'Académie des sciences morales et politiques, il a composé un mémoire intitulé : *les Neutres pendant la guerre d'Orient* (*1868*) et un ouvrage de piété : *Prières pour le mois de Marie.* Ce dernier travail ne porte aucune signature.

On annonce la mort, à New-York, de M. Louis Cortambert, frère du géographe mort depuis peu.

M. Louis Cortambert, qui habitait l'Amérique depuis plus de quarante ans, fut vice-consul de France à Saint-Louis en 1848; il donna sa démission après le 2 décembre. Il était depuis 1864 rédacteur en chef du *Messager franco-américain,* de New-York.

Il laisse plusieurs ouvrages, entre autres un *Précis de l'Histoire universelle* et une *Histoire de la guerre civile* aux États-Unis.

M. l'abbé Régnier, ancien élève de l'École des chartes, et ancien professeur d'Écriture sainte à la Sorbonne, est mort à Paris, au mois de mars dernier. On lui doit : *le Collège de Sorbonne, son fondateur, ses origines, sa constitution.*

On annonce la mort du Dr Mattei, né en Corse en 1817. Outre un grand nombre d'ouvrages sur l'obstétrique, M. Mattei laisse : *Proverbes, locutions et maximes de la Corse, précédés d'une étude sur les dialectes de cette île* (*1867*). — *Notice historique sur la Corse* (*1867*).

L'économie politique vient de perdre un de ses propagateurs, un des hommes intelligents et dévoués qui aidaient M. Guillaumin, il y a quarante ans, dans la création de ses publications économiques. Nous voulons parler de M. Casimir Chevreux, fils d'un des premiers fondateurs, à la fin du dernier siècle, du grand commerce à Paris. Il était le beau-frère d'Horace Say et de Charles Renouard. Il fut l'ami de Bastiat.

Le *Journal des économistes* vient de perdre un de ses rédacteurs, M. Ch. Boissay, jeune publiciste qui a fourni à cette revue, sur diverses questions spéciales, des articles fort appréciés.

On annonce la mort de M. Eugène Deligny, ancien secrétaire général de l'Opéra, auteur de plusieurs romans estimés : *Héritage d'un banquier, les Mémoires d'un dissipateur, les Cabotins,* etc.

M. Deligny fit jadis représenter avec succès un certain nombre de pièces de théâtre, dont plusieurs sont restées au répertoire.

La *Feuille de Provins* enregistre la mort, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, de Mme Lebrun, la veuve du poète académicien qui avait choisi Provins pour sa ville d'adoption.

Mme Lebrun a fait par testament les donations suivantes à la ville de Provins :

1° En ce qui concerne la bibliothèque, l'honorable testatrice léguerait à la ville sa bibliothèque du *Pinacle* et une partie des livres qui composent celle de Paris, des cartes, des plans et des documents manuscrits; le nombre total des volumes peut être évalué à 6,000.

En outre, 300 fr. de rente pour l'installation et l'entretien de la bibliothèque de M. Lebrun, qui sera renfermée dans une salle spéciale désignée sous le nom de *salle Lebrun;* plus 300 fr. de rente destinés à augmenter le traitement du bibliothécaire; un médaillier très riche et très précieux, une statuette de bronze, une coupe de Sèvres, deux portraits historiques, etc.

M. Charles-François Tanera, l'éditeur d'ouvrages militaires, est mort à l'âge de soixante-deux ans, rue de Savoie, à Paris.



Le 18 février est mort, dans sa quatre-vingtième année, le doyen de la papeterie française, M. Planche. Il laisse de nombreux ouvrages sur la papeterie.

Benjamin Disraeli, plus connu sous le nom de lord Beaconsfield, est mort à Londres le 19 avril. Il était né en cette ville en 1805. Il ne nous appartient pas de retracer ici la vie et les actes politiques du chef du parti conservateur en Angleterre, nous ne nous occuperons que de l'éminent écrivain qui vient de disparaître. Les débuts littéraires de Benjamin Disraeli eurent lieu en 1826, sous les auspices du libraire Murray qui lui confia la direction du journal : *the Representative*. Cette même année, le jeune écrivain publia un roman en 3 volumes intitulé *Vivian Grey*, qui le rendit aussitôt célèbre. A *Vivian Grey*, qui retraçait le tableau des mœurs et des prétentions de l'aristocratie, succédèrent les ouvrages suivants : *Henriette Temple, le Jeune Duc* (1830); *Venise; Ixion au ciel; la Merveilleuse histoire d'Alroy; Contarini Fleming* (1832). En 1835, M. Disraeli fit paraître sa *Défense de la Constitution anglaise* et l'année suivante ses *Lettres de Dunymède* qui parurent d'abord dans le *Times*. Ces deux derniers écrits contiennent l'apologie du torysme et les attaques les plus vives contre les whigs.

En 1844, M. Disraeli donna une nouvelle série de romans dans lesquels se trouvent de vagues aspirations de régénération sociale. Tels sont : *Coningsby, ou la jeune génération* (1844, 3 vol.); — *Sybil, ou les deux nations* (1845); — *Tancrède, ou la nouvelle croisade* (1847). En 1851, il a donné la biographie de son ami *Lord George Bentinck*. En 1870, il composa un nouveau roman, *Lothair*, et, tout récemment encore, paraissait son dernier ouvrage, *Endymion*, dont *le Livre* a rendu compte dans sa livraison de février dernier. Un nouveau roman devait succéder à *Endymion;* l'illustre homme d'État y travaillait quand la mort l'est venu surprendre et interrompre ses travaux.

Il a été publié sur la vie de M. Disraeli de nombreuses études dont les plus récentes sont : *Benjamin Disraeli, a biography* (Londres, 1877); — *The Political adventures of lord Beaconsfield* (Londres, 1878); — *The Public Life of lord Beaconsfield*, by Francis Plitchmann (2 vol. Londres, 1878); — *Lord Beaconsfield et son temps*. Paris, A. Quantin, 1880.

Les romans de M. Disraeli ont été plusieurs fois réimprimés et la plupart ont paru traduits en français dans la *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers*.

On annonce la mort du révérend William Morley Punshon, un des plus éloquents prédicateurs que l'Église anglicane ait possédés depuis longtemps. Le révérend William Morley Punshon, littérateur distingué, a publié un ouvrage poétique; il était connu pour ses goûts artistiques et possédait une très belle collection d'objets d'art et d'autographes curieux. Il est mort à l'âge de cinquante-huit ans.

Un érudit anglais, le Dr Edwin Guest, vient de mourir à Cambridge. Distingué comme antiquaire et historien, M. Guest n'a pas composé de livres, mais seulement des essais dispersés dans des revues; ces travaux sont tous de la plus haute valeur et se rattachent à l'histoire de l'Angleterre pendant les époques saxonne et normande.

M. Hercker, le chef de la révolution badoise en 1848 et 1849, vient de mourir en Amérique, âgé de soixante-dix ans.

Il a publié autrefois une *Relation du soulèvement populaire dans le pays de Bade*.

On annonce de Strasbourg la mort de M. Gustave Fischbach, imprimeur, successeur, depuis 1872, de M. Silbermann, dont l'établissement typographique était si justement réputé dans le monde entier.

On annonce de Vienne la mort du lieutenant de vaisseau Charles Weyprecht, connu par ses voyages dans les régions polaires entrepris en 1871 avec Payer, sur l'*Isbœrn*, et en 1872-74 avec l'expédition austro-hongroise, à bord du *Tegethoff*, voyages qu'il a racontés dans des ouvrages et des revues.

Le lieutenant Weyprecht a succombé à une affection de poitrine contractée pendant sa dernière expédition au pôle Nord. Il n'était âgé que de quarante-trois ans.

On annonce également de Vienne la mort de M. Théodore Scheibe, le romancier le plus populaire de l'Autriche. M. Scheibe a produit plus de cent vingt romans retraçant tantôt des épisodes de la vie populaire de Vienne, tantôt des événements historiques accommodés à la manière de Dumas père.

Les journaux italiens ont annoncé récemment la mort de Garini, qui a publié des œuvres très intéressantes sur la formation des montagnes, sur la constitution des volcans, et quelques autres questions de géologie ou de paléontologie.

On annonce la mort de M. Costa de Serda, sous-intendant de deuxième classe.

D'une remarquable érudition, M. Costa de Serda avait accepté de faire seul la traduction de la volumineuse histoire de la guerre franco-allemande que rédige le grand état-major prussien, sous la haute direction de son chef, le maréchal de Moltke. Dix-huit fascicules de cet ouvrage ont déjà paru, et M. Costa de Serda était sur le point d'atteindre la fin de cette lourde entreprise, car il n'y en a plus que deux à publier et à traduire, quand la mort est venue l'enlever, ne lui permettant pas d'achever le monument historique auquel il s'était entièrement consacré depuis plusieurs années.

On annonce la mort du sénateur italien Joachim Pepoli. Il a publié, en 1856, un livre sur les *Finances pontificales*, qui a été traduit en français.

Le doyen de la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique, M. Steur, vient de mourir. Ses principaux travaux furent un *Mémoire sur l'état des Pays-Bas autrichiens sous Charles VI* (1829) et un *Mémoire des troubles de Gand sous Charles-Quint* (1835).

On annonce la mort à Stockhlom du célèbre historien suédois André Fryxell.

Ses travaux, qu'il a poussés jusque vers la fin du XVIII[e] siècle dans la science et la politique, forment le plus grand corps d'histoire de la Suède. On lui doit, outre ce travail remarquable, les ouvrages suivants : *Documents sur l'histoire de Suède* (1836-1843, 4 vol. in-8°); — *Sur la critique de l'aristocratie dans l'histoire de Suède*; — *Notice sur l'histoire littéraire de la Suède*; — *Grammaire suédoise* (1824); — *Essai sur la définition plus précise des questions relatives à la réforme de l'enseignement* (1832).

# SOMMAIRE DES PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

(ARTICLES IMPORTANTS)

DU 15 MARS AU 15 AVRIL 1881

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES (octobre, novembre, décembre). Aubé : Un nouveau texte des actes des saintes Félicité et Perpétue et de leurs compagnons martyrs en Afrique, sous le règne de Septime-Sévère. — Inscriptions relevées à Rome par M. de la Blanchère. — Rapport sur les travaux de la Société de l'Histoire de France. — ANNALES DE L'EXTRÊME ORIENT (mars). L'administration des postes au Japon. — La colonie européenne à Bankok. — Œuvre scientifique de l'abbé Favre. — La France au Tong-Kin. — ART (20 mars). Jouin : Intailles et camées. — Weber : l'art à Sienne. — Ménard : Histoire artistique du métal. — (27 mars). Jouin : Les bustes de Montal. — P. Leroi : Jules Jacquemart. — Saint-Raymond : Antonio Moro. — (3 avril). Enault : Les industries du verre. — (10 avril). Gindriez : François Rude. — Raffaelli : L'art bourgeois. — ARTISTE (15 mars). Bachelin : Marat. — Gonzague Privat : Aquarellistes. — (1[er] avril). De Vieil-Castel : Le Pastel et le XVIII[e] siècle. — Baluffe : Exposition des amis des arts à Lyon.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES CHARTES (1[re] livraison). Blanchard : Rôle de la confrérie de Saint-Martin de Canigou. — Lœwenfeld : Une lettre inédite d'Alcuin. — Riant : Les archives des établissements latins d'Orient. — Gauthier : Catalogue des manuscrits de l'abbaye cistercienne de la Charité, au diocèse de Besançon. — Du Mas-Lastrie : Quelques autographes français des archives de Venise. — Thomas : Les archives du comté de la Marche. — BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE (avril). Léger : Jean Huss et les Hussites; Jean Zizka. — de Verdillac : Le Transvaal. — Tallichet : Vingt ans de liberté en Italie. — BULLETIN DE L'ATHÉNÉE ORIENTAL. De Harlez : Le calendrier persan et le pays originaire du zoroastrisme. — Selikowitsch : Le schéol des Hébreux et le sest des Égyptiens. — Pizzi : Un manuscrit persan découvert récemment à la bibliothèque laurentienne. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (19 et 26 mars, 2 et 9 avril) : La nouvelle guerre d'Afghanistan. — Situation des flottes de guerre des principales puissances maritimes en 1880. — Étude sur l'artillerie allemande. — Consommation des munitions des Russes pendant la guerre de 1877-1878. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE (décembre). De Castries : Notices sur la région de l'Oued-Draà. — Vélain : Notes géologiques sur la haute Guyane française. — Duveyrier : La question des sources du Niger. — Colin : Phénomène du mirage dans le Sahara algérien. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS (novembre, décembre). Inscriptions parisiennes du XV[e] siècle. — Poème de Teulfe sur les moines de Saint-Maur-des-Fossés. — Le château de Villepreux à Issy. — La statue de M[lle] de Guise à Rueil. CONTEMPORAIN (avril). Mainet : La question d'Orient. — Delare : Les Normands en Italie et en Sicile aux XI[e] et XII[e] siècles. — d'Estienne : La terre et la lune. — CORRESPONDANT (25 mars). E. Biré : Mérimée. — de Chevigny : Les Boers et le Transvaal. — De Lescure : Rivarol et la société française pendant l'émigration. — Pautrier : Gœthe et la musique. — De Meaux : Monographie de la cathédrale de Lyon. — (10 avril). Marbeau : La Roumanie. — Langlois : M. Thiers et les mariages espagnols. — Surbler : Le cerveau et la pensée. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (19 mars). Pillon : Vues générales de M. Huxley sur la philosophie des sciences et sur la philosophie biologique. — (26 mars et 9 avril). Pillon : Le scrutin d'arrondissement. — Renouvier : Condorcet. — (2 avril). Pillon : Une leçon sur l'association des idées.

EXPLORATION (24 mars). D'Estrey : Les Boers et l'Afrique australe. — Vassel : La colonisation française en Océanie. — (31 mars). L'armée du sultan de Zanzibar. — Girard : La population des États-Unis. — (7 avril). Tournafond : Massacre de la mission Flatters. — Girard : Le Mexique et ses chemins de fer ; la mer Rouge.

GAZETTE ANECDOTIQUE (31 mars). M. Legouvé et M. Zola. — Camille ou la dame aux camélias. — Nécrologie : Pelleport. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (avril). Bonnafé : Le musée Spitzer. — Darcel : Le trésor de la cathédrale de Reims. — Mantz : Rubens. — Lafenestre : Le Château de Chantilly et ses collections. — Ravaisson-Mollien : Les écrits de Léonard de Vinci. — Chesneau : Ch. Percier. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 mars). Les tragédies de Voltaire jugées par V. Hugo. — V. Hugo et l'édition originale d'*Hernani*. — *Maximes* de La Rochefoucauld. — Jamet. — Philoxène Boyer. — Un incunable. — Métra et sa correspondance. — Shakespeare a-t-il été boucher ? — Œuvres de Mérimée. — La bibliothèque du château de Saint-Cloud. — (10 avril). Mémoires de Goldoni. — Almanach des Prisons. — Mémoires de Rohn. — Casanova et ses mémoires. — Scribe. — Le Roi chez la Reine. — Suard. — Robinson Crusoë et de Foë.

JEUNE FRANCE (avril). An. France : M[me] de la Sablière. — J. Claretie : Balzac aux Jardies. — M. Proth :

Lakanal. — JOURNAL DES ÉCONOMISTES (avril). De Molinari : La Russie et le nihilisme. — De Puynode : La crise financière de l'ancien régime. — De Fontpertuis : Le Brésil. —JOURNAL DES SAVANTS (mars). Miller : Rufus d'Ephèse. — De Longpérier : Découvertes archéologiques. — Maury : *Histoire de la Nouvelle-Espagne*.—Giraud : Mémoires du duc de Choiseul. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (mars). Général Lewal : Tactique des renseignements. — Une troisième maxime de Napoléon. — Bornecque : Rôle de la fortification dans la dernière guerre d'Orient. — Dupré : Méthode d'instruction pour un escadron.

MAGASIN PITTORESQUE (Mars). Un portrait du Dante. — Route du Saint-Gothard. — Ruines du château de Rustéphan. — Le système du monde, d'après Descartes. — MOLIERISTE (avril). P. Lacroix : Le Prologue du Favori. — Thierry : Molière et sa troupe au Palais-Royal. — Monval : Molière à Narbonne en 1649, 1650 et 1656.

NATURE (19 mars). La flore de Pompéi. L'alcool dans la la nature. — L'architecture des oiseaux. — L'âge de la pierre polie en Espagne. — (26 mars). Descartes et la théorie du baromètre. — La vision et la mémoire des nombres. — (2 avril). Inauguration du tombeau de Sivel et Crocé-Spinelli. — (9 avril). Les mines de diamants de l'Afrique australe. — NOUVELLE REVUE (15 mars). Gilb.-Aug. Thierry : Épisode de l'histoire de la contre-révolution. — Courdaveaux : Léon XIII et Saint-Thomas d'Aquin. — Simonin : Londres et la Tamise. — Juliette Lamber : Poètes grecs contemporains; École Epirote. — (1er avril). De Gubernatis : Lettres inédites du prince de Carignan.— Trolard : Le Parlement et la Cour des comptes.

POLYBIBLION (mars). Cherbonneau : Publications algériennes. — Lescœur : Jésus-Christ. — Soyer : Essai sur l'ange et l'homme. — Teuffel : Histoire de la littérature romaine. — Franck : Réformateurs et publicistes de l'Europe au XVIIIe siècle. — Favé : L'Ancienne Rome. — Lacombe : Le comte de Serre. — Cantu : Les trente dernières années. — Sacher : Bibliographie de la Bretagne. — Bibliothèque municipale de Bordeaux.

REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (mars). De Biran : Principes de l'Assistance publique en France. — Bazille : Du pouvoir réglementaire. — Dauvert : les Conseils de préfecture. — REVUE ALSACIENNE (mars). Esmond : Lettres de la baronne de Girando. — Karcher : Le maréchal Ney. —Roth : La mi-carême en Alsace. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (février). De Barthélemy : Note sur des monnaies trouvées au mont César (Oise). — De la Blanchère : Nouvelles inscriptions de la Valle di Terracina. — Magen et Tholin : Trois diplômes d'honneur du IVe siècle. — Cagnat et Fernique : La table de Souck-el-Khmis, inscription romaine d'Afrique. — REVUE BORDELAISE (16 mars). De l'argot en poésie. — De la Ville : M. Gambetta et ses *Discours*. — Kéryon : De l'autorité et du pouvoir devant la science. — Inventions singulières soumises à l'Académie des sciences de Bordeaux au XVIIIe siècle. — (1er avril). Sarrat : Schumann et La Péri. — Valat : Auguste Comte à l'Ecole polytechnique. — De Lartigue : Un mot sur de Musset et G. Sand. — REVUE DE BRETAGNE ET DE VENDÉE (mars). Merland : Mgr Couperie, évêque de Babylone. — Kerviler : Le prince Louis IV, cardinal de Rohan. — Flaviers de Blois : Les capucins de l'ermitage de Nantes (1529-1880). — REVUE BRITANNIQUE (mars). Les marines militaires du monde. — La question agraire en Irlande. — Histoire anecdotique de l'orgue. — REVUE CRITIQUE (21 mars). Weill : Euripide, Alceste. — Andresen : Tacite, Agricol. — Scherer : Diderot. — (28 mars). Engelmann : Bibliographie des auteurs grecs. — Van den Berg : Petite histoire des grecs. — Mertzber : Histoire romaine. — (4 avril). Jordan : Le Capitole, le forum et la voie Sacrée à Rome. — Thouref : L'incendie de Rome par les Gaulois. — Rothe : Encyclopédie théologique. — Kerviler et de Barthélemy : Valentin Conrart. — REVUE DES DEUX MONDES (15 mars). Bertrand : Jacques Charpentier est-il l'assassin de Ramus? — P. Janet : La philosophie de Molière. — E. Daudet : Le camp de Jalès. — De Varigny : Tahiti. — Brunetière : Les romans de miss Rhoda Broughton.—(1er avril). Cresson : Les premiers jours de l'armistice en 1871. — Taine : Psychologie du jacobin. — Havet : Critique des récits sur la vie de Jésus. — Leroy-Beaulieu : Alexandre II et la mission du nouveau czar. — Brunetière : La comédie de Marivaux. — REVUE DES DOCUMENTS HISTORIQUES (janvier-février). Xavier Bichat. — Charles VII. — Serment d'avocat au XVIIIe siècle. — La liberté des cultes en 1793. — La marquise de Montespan. — Portalis et Mirabeau. — Louis XVIII et Charette. — Charles Varlet de la Grange. — L'abbé Rive et le duc de la Vallière. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (mars). Levasseur : Les terres polaires. — Cherbonneau : Les géographes arabes au moyen âge. — Jametel : Une excursion à la Casa Grande. — Gerster : La géographie contemporaine au point de vue de la science, de l'école et de la vie. — REVUE INTERNATIONALE DES SCIENCES (mars). Strasburger : Histoire et état actuel de la théorie cellulaire. — Debierre : Le dynamisme physique et le dynamisme biologique. — Ray. Lankester : De l'embryologie et de la classification des animaux. — REVUE LYONNAISE (janvier). Ferraz : Du suicide. — Baudrier : Bibliographie lyonnaise au XVe siècle. — Niepce : Les stalles et boiseries de la cathédrale de Lyon. — Regnaud : Les ouvrages de M. Jacolliot. — Vachez : De Lyon à Genève au XVIIe siècle. — REVUE PHILOSOPHIQUE (avril). Fouillée : Critique de la morale de Kent. — Delbœuf : Le dernier livre de G.-H. Lewes. — H. Spencer : Les chefs politiques. — REVUE POLITIQUE ET LITTERAIRE (19 mars). Rambaud : Catherine II et la Révolution française. — L'Académie Stanislas de Nancy. — (26 mars). Ordinaire : M. Challemel-Lacour à Lyon. —Quesnel : L'Algérie; cinquante ans de colonisation. — (2 avril). Quatrelles : L'île de Cuba avant l'insurrection. — Leroy-Beaulieu : Le résultat de l'émancipation des serfs. — (9 avril). Brisson : Le gouvernement anglais. — Perrot : Les découvertes archéologiques du Dr Schliemann à Troie et à Mycènes.— Laffite : Les syndicats professionnels devant le parlement. — REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES (avril). De l'Epinois : Le pape Alexandre VI. — Furgeot : L'aliénation des biens du clergé sous Charles IX. — Brucker : La mission de Chine de 1722 à 1735. — Comte de Puymaigre : La chronique espagnole de la pucelle d'Orléans. — Baguenault de Puchesse : Le ministère du cardinal Mazarin. — REVUE SCIENTIFIQUE (19 mars). Dumas : Éloge historique d'Henri-Victor Regnault. — (26 mars). Regnard : Sommeil et somnambulisme. — De Fontpertuis : L'Afrique australe. — (2 avril). Richet : Étude historique sur la physiologie du système nerveux. — Dr Bayol : La Sénégambie. — (9 avril). Trépied, Legoyt, Trabut, Manouvrier, Héricourt, Mac Carthy : L'Algérie.

SPECTATEUR MILITAIRE (15 mars). L'École de Saint-Maixent. — Desmaysons : La tenue de l'infanterie. — Les cadres inférieurs de l'armée. — Histoire de l'ancien corps d'état-major. — De Rochas : Les vallées vaudoises.

TOUR DU MONDE (19 et 26 mars, 2 et 9 avril). Major Serpa Pinto : Comment j'ai traversé l'Afrique.

VIE MODERNE (26 mars). E. et J. de Goncourt : Le bal de l'Opéra. — De Musset : Chute des bals de l'Opéra. — (2 avril). Guy de Maupassant : Une partie de campagne. — (9 avril). Wilder : Mlle Krauss.

# PERIODIQUES ET NOUVELLES D'ENSEMBLE

DE L'ÉTRANGER

( Mars-Avril 1881.)

## Revues allemandes.

Le 22 mars 1882 il y aura un demi-siècle que Gœthe est mort, et dans ce demi-siècle, les publications sur le prince des poètes allemands se sont enrichies de jour en jour. L'institut littéraire de Francfort prépare la publication de la correspondance de Gœthe avec Mme Stein; au dernier anniversaire de la mort du poète, on a publié le deuxième volume du *Gœthe-Jahrbuch* (Francfort), qui renferme des études de Georges Brandes (Gœthe et le Danemark), Julian Schmidt (Gœthe et le christianisme), R.-M. Werner (la première représentation de « Gœtzvan Berlichingen », etc. Si, à l'occasion du centenaire, on veut remonter aux origines de cette littérature, on pourra consulter le volume de Julius-W. Braun, qui vient de paraître. Ce volume contient les jugements portés par les critiques contemporains, à partir de 1746 jusqu'à 1833, sur Gœthe, Schiller et Lessing. — Le livre de Th. de Segesser (Berne) intitulé « Ludvig Pfyfler et son temps », raconte les péripéties du colonel Pfyfler qu'on a surnommé « le roi des Suisses », qui a été dans son pays à la tête du parti catholique, et qui, s'étant engagé au service de la France, a eu une si grande part dans les luttes des Guises, de Coligny; le livre donne beaucoup de renseignements sur l'organisation des troupes suisses, qui ont joué un rôle au XVIe siècle. — Parmi les autres récentes publications historiques, nous avons à mentionner : la nouvelle édition de l' « Histoire de la migration des peuples », d'Édouard de Wietensherm, revue et corrigée d'après les derniers résultats de la science, par Félix Dahn; la biographie fort complète du pape Adrien VI et ses luttes contre la Réformation en 1522-1523, par le chevalier Const. de Hœfler; « l'Histoire des Croisades », par B. Kugler formant partie d'une histoire universelle, en monographie, entreprise dirigée par Guillaume Onken et fort importante même en Allemagne, où les grandes œuvres d'histoire universelle abondent. — On annonce que l'éditeur Blaensch va publier la brochure d'un écrivain militaire allemand en guise de réponse à la « Prochaine Campagne », de M. L. Seguin. — Berthold Auerbach vient de publier un roman « Brigitta ». Le nouveau livre du célèbre romancier rappelle les célèbres « Récits villageois », qui ont inspiré George Sand à écrire sa *Mare au Diable*. — Un romancier viennois des plus féconds vient de mourir; c'est Theodor Scheibe, auteur de 120 romans, publiés pour la plupart dans les feuilletons des journaux populaires de Vienne; l'action d'un grand nombre de ces romans se passe à Vienne pendant la révolution de 1848, dans laquelle l'auteur a joué un rôle considérable. — L'éditeur Grote (Berlin) publie une poésie de Julius Wolff, intitulée « Tannhauser » (deux volumes); le récit poétique, fort mouvementé, est une élaboration bien réussie de la légende de Tannhauser, dont quelques épisodes ont fourni le livret de l'opéra bien connu de Wagner. — Jacob van Falke, l'auteur de plusieurs œuvres célèbres, telles que « Hellas et Rome », « l'Art et la Vie de l'antiquité », etc., vient de publier « l'Histoire des costumes des peuples civilisés ». — Signalons enfin parmi les traductions, qui forment toujours une partie importante des stocks des libraires allemands, le volume d'Edmond Lobedanz (éditeur Friedrich Wilhelm, Leipzig), qui contient des poésies choisies de Bjornsterne Bjoernson, Munch, Runeberg, Welhaven et d'autres poètes scandinaves; les poésies roumaines, tirées des œuvres d'Allessandri, d'Eminescu, de Negruzzi et traduites avec une remarquable habileté par Carmen Sylvia (le nom de plume de la reine Élisabeth de Roumanie) et par Mme Mita Kremnitz, auteur de plusieurs livres roumains, originaux et traduits.

## Revues anglaises.

L'ACADEMY annonce qu'un volume de poésies posthumes de notre regretté correspondant Arthur O'Shaughessny est sous presse. Le livre intitulé *Chants d'un travailleur* (Songs of a worker) contient des poésies lyriques, un sonnet « Pensées en marbre », adressé à la sculpture antique et des traductions d'auteurs français contemporains. — Le PALL MALL GAZETTE constate, comme l'a fait le Bookseller, que la bibliographie est mieux cultivée en France qu'en Angleterre; la littérature française, ajoute ce journal, intéresse les Anglais, les Allemands, les Russes, etc., à ce point que rien qu'à Londres il y a plus de six grandes librairies qui s'occupent exclusivement de la vente des livres français, tandis qu'à Paris on achète tout au plus les éditions de Tauchnitz et des publications réimprimées. Et pourtant le PRINTING TIMES constate une considérable augmentation dans l'exportation des livres anglais; l'année dernière, cette exportation a représenté une valeur de 970,675 livres sterling, le triple de celle de l'exportation en 1864. L'exportation de livres, de papiers et de matériaux pour l'imprimerie, rapporte à l'Angleterre annuellement 2,800,000 livres sterling, c'est-à-dire une somme qui dépasse les revenus annuels de l'Etat du Danemark. Donc la vente des livres anglais ne se borne point au territoire du Royaume-Uni. Les Anglais sont, du reste, en train de nous dépasser dans la bibliographie par une œuvre gigantesque, qu'on n'ose pas entreprendre chez nous. Il s'agit du catalogue complet de la grande bibliothèque du *British Museum*; 70,000 livres sterling sont votés pour la composition de cet ouvrage, qui donnera les titres de trois millions de volumes à peu près; le premier volume paraîtrait l'année prochaine; on compte publier cinq volumes par an; de cette sorte, la publication durerait quarante ans. Le prix d'un catalogue complet est fixé à 200 livres sterling. On rappelle, à ce propos, que Carlyle a demandé la publication d'un pareil catalogue, il y a trente ans. — Le *Nineteenth Century* du mois d'avril renferme une étude de M. Paul Janet, membre de l'Institut, sur la philosophie de Diderot (la revue anglaise publie ce travail de notre éminent savant en français), un article fort sympathique de Frederick Wedmore sur Jules Jacquemart et un article dans lequel le capitaine Kirhchausmer, de l'état-major austro-hongrois, démontre l'impuissance militaire de la Grande-Bretagne, la faiblesse relative de sa marine, la valeur insignifiante de son armée et la facilité d'une invasion de l'Angleterre par une armée continentale. — Parmi les récentes publications nous avons à mentionner : la Biographie de Colin Campbell, lord Clyde, le défenseur de Balaclava, ancien commandant en chef aux Indes, par le lieutenant général Shadwel (chez Blackwood); — la Description d'un voyage à Novaïa Zembia en 1879, par le capitaine Albert Markham; — l'Histoire anecdotique des institutions parlementaires de l'Angleterre, par G.-H. Jennings

(dans l'office du LAW TIMES); — un Recueil d'éloges du *Livre*, en prose ou en vers, trouvé chez des auteurs anglais, par John A. Langford (chez Cassel, Petter, Gilpin); — un volume sur l'esprit et l'art de Shakespeare, par Edward Dowden, professeur de littérature anglaise à l'université de Dublin et vice-président de la « Nouvelle Société de Shakespeare »; — une réédition des Lettres d'Ogier Ghiselin de Busbecq, qui a fait le voyage de Vienne à Constantinople à travers la Hongrie en 1554, comme ambassadeur anglais; ces lettres ont été beaucoup consultées par Gibbon, Coxe, Hanomer, Ranke, Motley: — le Recueil des articles parus dans le WEEKLY DESPATCH sur les sandémaniens, mormons, svedenborgiens, christadelphiens, irvingites, moraviens, frères de Plymouth, quakers, baptistes du septième jour, austiniens, huntingdoniens, sécularistes et d'autres *sectes anglaises*, signés du pseudonyme Prester John. — Mentionnons la biographie de Dryden, par George Saintsbury, qui fait partie de la collection intitulée *Hommes de lettres anglais*, publiée chez Macmillan. Nous avons dans cette collection les biographies de Wordsworth (par W.-H. Myers), Johnson (Leslie Stephen), Walter Scott (R.-H. Hutton). Gibbon (J.-C. Morison), Shelley (J.-A. Symonds), Hume (professeur Hurley), Goldsmith (William Black), Defoe (W. Minto), Burns (Principal Shairp), Spenser (le doyen de Saint-Paul), Thackeray (Anthony Trollope), Burke (John Morley), Milton (Mark Pattison), Hawthorne (Henry James), Southey (professeur Dowden), Chaucer (A.-W. Ward), Cowper (Goldwin Smith), Bunyan (J.-A. Froude), Byron (John Nichol), Locke (T. Fowler), Pope (Leslie Stephen). On a écoulé de ces bibliographies 175,000 exemplaires. — On annonce, pour paraître prochainement, un roman de miss Oliphant : « Harry Jocelyn » (trois volumes chez Hurst et Blackett), et une grande étude de Cross sur Elliot. — A propos de ces deux femmes si célèbres dans la littérature, signalons une belle innovation dans la presse anglaise, faite par le journal MORNING POST, qui a envoyé en Afrique australe une femme, lady Flomence Dixie, comme correspondant — de guerre.

## Revues américaines.

Nous avons signalé dernièrement le livre de H. H., *Un siècle de déshonneur*. L'auteur, miss Jackson, y publie des détails navrants sur le sort des 300,000 Peaux-Rouges des États-Unis; elle raconte notamment l'histoire de la tribu des Delaware, qui avait jusqu'en 1797 des villages florissants, des champs et des jardins merveilleusement cultivés; en 1862, elle ne comptait plus que 200 hommes et elle a donné à l'armée du nord 170 bons soldats. Maintenant elle n'existe plus. Le livre fait sensation. — L'histoire d'un chef indien, racontée par lui-même, sous le titre *Ploughed under*, contient le récit d'Inshta Theamba (clairs yeux) et de sa fille *Fleur de la prairie*, seuls survivants de la tribu de « l'aile de l'aigle »; le correspondant américain du *Livre* a déjà parlé du sort émouvant de ces deux personnes. L'opinion publique en est d'autant plus émue, qu'elle a acquis la conviction que les Indiens ne sont pas inaccessibles à la civilisation. L'article de miss Helen Ludlow dans le HARPER'S MONTHLY d'avril en fait preuve; les illustrations qui accompagnent l'article représentent les jeunes Indiens des deux sexes élevés dans les institutions à Hampton et à Carlisle, et donnent une idée bien favorable de ces prétendus sauvages, dont l'éducation a pleinement réussi. — Pour les nègres, on n'est plus à chercher les preuves. L'espèce du nègre abruti disparaît peu à peu; bientôt on ne pourra l'étudier que d'après les anciens livres. Les légendes, les proverbes, les chansons et les idées naïves des esclaves dans les anciennes plantations, que le nègre émancipé commence à oublier, ont été réunis dans le volume. A propos de sauvages civilisés, mentionnons le livre de miss Laura Fish Judd, qui a propagé à Honolulu le christianisme, depuis 1828 jusqu'à 1861, et qui donne des détails sur la vie sociale, politique et religieuse des Havaïens. Ce peuple a compté en 1828 plus de 140,000 âmes, on a publié sur sa civilisation plus de 2,500 études; maintenant, le peuple est civilisé, mais son nombre a diminué de la moitié. — L'histoire des États-Unis en monographies, telle est l'entreprise littéraire annoncée par l'éditeur J.-R. Osgood, à New-York; le concours de plusieurs sociétés historiques américaines lui est assuré; le premier volume racontera l'histoire des premiers colons; il sera suivi de sept autres volumes dont chacun renfermera un essai bibliographique sur le sujet traité. — Le premier volume de la publication du ministère de la guerre des États-Unis sur la *Guerre civile* vient de paraître. — On annonce la prochaine mise en vente des Mémoires de Jefferson Davis et du volume promis de Bancroft, le plus excellent historien de l'Amérique du Nord. — L'ATLANTIC MONTHLY continue ses intéressants « souvenirs de Washington »; le fascicule d'avril raconte les souvenirs de 1850-1853 et donne des détails piquants sur le séjour de Kossuth à Washington et les Know-nothing, secte mystérieuse puissante, qui s'opposait à ce que l'Amérique se mêlât dans les affaires de l'Europe. — On nous promet une biographie d'Ole Bull par le professeur R. Anderson, le traducteur des romans de Bjornsterne Bjornson; un nouveau dictionnaire anglais qui contiendra, dans 2,000 pages, 118,000 mots (chez G.-C. Merriaw); une collection de biographies sur les gens de lettres (hommes et femmes) de l'Amérique, tels que James Cooper, Nath. Hawthorne, Margaret Suller, Th. Parker, Lydia Maria Child, Noah Webster, Washington Irwing, Thomas Bailey Aldrich, Nathaniel Willische; un livre sur l'Angleterre par l'excellent touriste Richard Grant White, une biographie de Voltaire en deux volumes par James Parton — La ville de *Chicago* va célébrer le dixième anniversaire du grand incendie, en établissant une bibliothèque pour laquelle 500,000 dollars sont votés. — Relevons enfin dans les journaux américains deux faits assez curieux : le premier, c'est qu'à Hurricane il paraît un joli journal rédigé et dirigé par une demoiselle, miss Eva G. Britton, âgée de douze ans; l'autre est un trait tout à fait américain : un éditeur de Boston a fait composer, imprimer et relier la réimpression du dernier volume de Tennyson, en vingt-six heures.

## Revues italiennes.

Nos lecteurs ont lu avec un vif intérêt les articles de M. Armand Baschet, publiés dans le *Livre*, sur les Mémoires de Casanova. Dans le fascicule d'avril de la REVISTA EUROPEA, M. Ettore Mola s'occupe aussi de Casanova et parle surtout de son procès; il cite de nombreux documents pour démontrer la culpabilité de Casanova, son caractère irréligieux, ses relations avec les francs-maçons; il cite *in extenso* la satire dirigée contre l'abbé C. Chiari. La même revue commence à publier une étude de Marchesi sur les relations de la Vénétie avec la Tunisie au XVII[e] siècle. — Mentionnons rapidement le volume de Vincenzo Crescini sur les traces de la Chanson de Roland dans les chansons de geste italiennes; — l'excellente traduction des œuvres de saint Thomas d'Aquin par G.-B. Giachetti; — l'histoire de la ville de Bra de 1789 à 1814; — l'étude du chevalier A. Bertolletti sur la colonie de peintres belges et flamands à Rome pendant le XVI[e] et le XVII[e] siècle, une étude pleine de révélations pour les Belges; — les lettres inédites de Pasquale de Paoli (le souverain de Corse en 1793, qui a livré l'île aux Anglais), publiée par Nicomede Bianchi; — et enfin une étude de valeur considérable sur les fortifications romaines construites en 1560-1570 par le

père Alberto Guglielmotti, l'historien de la marine pontificale.

### Revues espagnoles et portugaises.

L'histoire de l'art en Espagne, le pays de Murillo, est certes intéressante et le volume de D. José Puiggari y Liebert, publié récemment à Barcelone, contient beaucoup de notes inédites sur les artistes de Catalonie des xv<sup>e</sup>, xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles. — D. Andres Ba'aguer y Merino a rédigé un mémoire sur Jaime Ripolt y Villamajor, l'auteur de soixante-dix livres biographiques et historiques concernant l'Espagne. — Signalons la collection d'historiens cataloniens, dans laquelle on a publié jusqu'ici des œuvres d'Ayala, Hartzenbusch et Barbadillo de Salas. — Les anecdotes sur les combats de taureau, sur les plus fameux espadas, banderilleros et picadores de l'Espagne, relatés dans le VOCABULARIO TAUROMACO de Vasquez Rodriguez, intéresseront nos sportsmen. — Le soixante-douzième volume de la « Collection de documents pour servir à l'histoire de l'Espagne » vient de paraître; il renferme des documents sur les relations avec la France et la Hollande sous Alex. Farnèse. — L'académie de Lisbonne publie une « Histoire des reines du Portugal » par Francisco de Ponseca Benevides.

### Revues russes.

Le colonel Prjevaslky, qui est de retour de son grand voyage dans l'extrême Orient s'est retiré à Smolensk, où il rédige le compte rendu de ses explorations importantes. — La Société de géographie russe publiera les résultats des explorations ethnologiques et préhistoriques de Merejkovski en Crimée, de Kibaltchitch dans le district de Poltava, de Yadrichev dans l'Altaï et de Minajeff dans le Pamir. Elle publiera également une collection de matériaux pour la connaissance du fameux *Mir* (la commune russe); le premier volume de cette collection vient de paraître et renferme des études de Semenoff, de Letochenko, de Zlatovratslky, de M<sup>me</sup> Yakoutchkin, etc., sur cette question d'une actualité palpitante.

---

## PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

### PARUS DANS LES JOURNAUX QUOTIDIENS DE PARIS

(Mars-Avril 1881.)

CONSTITUTIONNEL. Mars : 28. Cucheval-Clarigny : Une famille de finance au xviii<sup>e</sup> siècle, par M. Delahante. — Avril : 15. Trianon : Le Panthéon littéraire (nouvelle édition).

DÉBATS. Mars : 18. Bertin : Mémoires de M<sup>me</sup> de Rémusat. 25. A. Houssaye : Les Grecs au moyen âge, par Bikélas. 27-29. Reyer : Autographes de Meyerbeer acquis par la bibliothèque de l'Opéra. 30. Charmes : Les fouilles d'Olympie. 31. Marc Monnier : Biographie de Mazzini, par M. Ashurst. — Avril : 5. Charmes : Les fouilles de Délos. 13. Baudry : Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV. 14. Bérard-Véragnac : Rome et Pompéi, par M. G. Boissier. — DÉFENSE. Mars : 19. Histoire du tribunal révolutionnaire, par Wallon. — Avril : 2. Gounod.

ÉTOILE FRANÇAISE. Mars : 22. Le père de Balzac.

FIGARO. Mars : 19. Le romancier Tourgueneff. — Avril : 2. Weiss : M. Pailleron. 4. Zola : l'École normale. — FRANÇAIS. Mars : 20. La duchesse de Liancourt. 25. Kossuth et ses rapports avec Napoléon III. 27-3. Histoire de la Constitution civile du clergé. — Avril : 1. La ville sous l'ancien régime, par Babeau. 10. M. Cherbuliez et son roman : Noirs et rouges.

GLOBE. Mars : 31 et suiv. Zola : Stendhal. — Avril : 13 et suiv. A. Daudet : Histoire de mes livres.

JUSTICE. Mars : 16, 19, 23, 24. De Lanessan : Le darwinisme.

PARIS-JOURNAL. Mars : 22. M. E. Havet. — PARLEMENT. Mars : 19. M<sup>e</sup> Paillet. 21. A. Theuriet : La poésie en Hollande. 28-31. Roschasch : Une élection épiscopale sous Louis XII. — Avril : 11. Les nouveaux lundis, M. Zola. — PATRIE. Mars : 28. F. Coppée : Bouvard et Pécuchet.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Avril : 9. Fouque : La neuvième symphonie de Beethoven. 15. Le général Bonaparte, à propos d'une récente publication.

SIÈCLE. Avril : 13. Quelques titres d'ouvrages littéraires.

TÉLÉGRAPHE. Mars : 23. Le feu et la Bibliothèque nationale. — Avril : 6. Réponse de M. Gaucher, normalien, à M. Zola. — TEMPS. Avril : 1. Blancsubé : La Cochinchine. 2. Schlumberger : Les monuments de l'art antique, par M. Rayet. 14. Ch. Blanc : Une excursion en Italie à la recherche des précurseurs.

UNION. Mars : 20. D. Bernard : Lettres de Mérimée à M. Panizzi. 21. De Cadoudal : Le sire de Gouberville. 29. M. Sepet : Demetrius-Augustin Galitzin. — Avril : 5. De Cadoudal : Pierre Camus, évêque de Belley. 6. Bernard : Bouvard et Pécuchet. 15. Bernard : Le coup de grâce, par P. Féval.

VOLTAIRE. Avril : 1<sup>er</sup>. J. Troubat : A propos de Mérimée.

---



# NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

PENDANT LE MOIS DE MARS 1881

*Le Musée de la Jeunesse*, publication artistique sous la direction d'Adrien Marie. In-4°, 16 p. avec fac-similé d'aquarelles et dessins divers. Paris, imp. Lahure, rue de Fleurus. — Bureaux : Librairie Baschet. Abonnements : Paris, un an, 36 fr.; 6 mois, 18 fr.; départements, un an, 40 fr.; 6 mois, 20 fr. Le numéro : 1 fr. 50. Paraît les 1er et 15 du mois.

*Le Fonds de Commerce*, organe du contrôle commercial, paraissant tous les samedis. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Balitout, 7 rue Baillif. — Bureaux : 18, rue Cadet.

*Revista commercial e industrial de Paris*, organe du commerce d'importation et d'exportation, paraissant le 15 du mois. In-4°, 16 p. à 3 col. Paris, imp. Bertrand, 17, rue de l'Échiquier. — Bureaux, 15, même rue. — Abonnements : France, 6 fr.; Espagne, 7 fr. — Le numéro, 50 centimes. — Rédigé en langue espagnole.

*La Science pour rien*. Pet. in-4°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Parent, rue Monsieur-le-Prince. Bureaux, passage du Commerce. — Mensuel.

*Les Secrets du Cabinet n° 100*. In-4°, 4 p. Paris, imp. Robert, 48, rue Berthe. — Le numéro, 10 centimes.

*La Raison*, organe protecteur des animaux domestiques; journal naturaliste, philosophique et scientifique. In-4°, 4 p. Paris, imp. Mayer, rue Saint-Denis, 227. — Bureaux, 11, rue Bertin-Poirée. — Le numéro, 20 centimes. Paraît le dimanche.

1. *L'Économie domestique*, revue illustrée bi-mensuelle. Gr. in-8°, 16 p. à 2 col. Paris, imp. Lahure, 9, rue de Fleurus. — Bureaux, 4, rue Hautefeuille. — Abonnements : 25 fr. par an.

2. *Le Scrutin*. Pet. in-12, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Bertrand, 17, rue de l'Échiquier. — Le numéro, 10 centimes. — Bureaux, 15, Faubourg Montmartre.

3. *La Bourse des marchandises*. In-fol., 4 p. à 5 col. Paris, imp. Nouvelle, 14, rue des Jeûneurs. — Bureaux, 4, rue de Viarmes. — Abonnements : France, un an, 4 fr.; étranger, 10 fr. Paraît le jeudi.

*L'Opinion*, nouveau journal républicain. In-fol., 4 p. à 6 col. Paris, imp. Larochelle, 16, rue du Croissant. — Bureaux, 29, boulevard Poissonnière. — Abonnements : Paris, un an, 18 fr.; 6 mois, 9 fr.; 3 mois, 5 fr.; départements, un an, 30 fr.; 6 mois, 16 fr.; 3 mois, 9 fr. — Le numéro : Paris, 5 centimes; départements, 10 centimes.

5. *Revue industrielle et commerciale* de Paris. Annuaire encyclopédique. In-4°, 16 p. à 2 col. Paris, imp. Alcan-Lévy, 61, rue Lafayette. — Bureaux, 1, rue du Helder. — Le numéro, 30 centimes. Bi-mensuel.

*Les Affaires espagnoles*. Journal mensuel, paraissant le 5 de chaque mois. In-4°, 16 p. à 3 col. Paris, typ. Mouillot, quai Voltaire. — Bureaux, 41, rue de la Victoire. — Abonnements : 5 fr. — Le numéro, 50 centimes.

*Patti-Programme*. In-12, 4 p. avec photographies. Paris, imp. Motteroz, rue du Four.

6. *La Renaissance musicale*. In-4°, 12 p. à 2 col. Paris, imp. Murat, 53, Chaussée-d'Antin. — Bureaux, 25, boulevard Poissonnière. — Abonnements : un an, 20 fr.; 6 mois, 10 fr.; départements, un an, 21 fr.; 6 mois, 11 fr. 50. — Le numéro, 30 centimes. Paraît le dimanche.

*L'Ami du lecteur*. Revue hebdomadaire. Pet. in-4°, 4 p. à 2 col. avec grav. Paris, imp. Tequi, 92, rue de Vaugirard. — Bureaux, 85, rue de Rennes. — Abonnements : 6 fr. par an.

7. *Circulaire financière*, supplément au journal le *Financier des communes*. In-4°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. P. Dupont, rue Jean-Jacques-Rousseau. — Bureaux, 15, rue de la Chaussée-d'Antin.

*Le Clairon*. Journal politique quotidien. Gr. in-fol., 4 p. à 4 col. Paris, imp. du Clairon. — Bureaux, boulevard des Capucines, 8. Le numéro : Paris, 15 centimes; départements, 20 centimes.

10. *L'Assurance financière*, société mutuelle de reconstitution de capitaux. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. P. Dupont, rue Jean-Jacques-Rousseau. — Bureaux, 3, rue Louis-le-Grand.

*Courrier de Panama*, nouvelliste, financier et littéraire, paraissant le 10 et le 25 de chaque mois. Petit in-4°, 8 p. à 2 col. avec figures. Paris, imp. Champon, 12, galerie Véro-Dodat. Bureaux, 11, même galerie. Abonnements : un an, 3 fr. — Le numéro, 10 centimes.

12. *Le Gladiateur*. Pet. in-fol. 4 p. à 3 col. Paris, imp. Alcan-Lévy, 61, rue Lafayette. — Bureaux,

2, rue Drouot. — Abonnements : un an, 10 fr. — Le numéro, 25 centimes.

13. *Don Juan.* Pet. in-fol, 4 p. à 4 col. Paris, impr. Meilhan, 41, rue des Jeûneurs. — Bureaux, 10, rue du Croissant. — Abonnements : Paris, un an, 9 fr.; 6 mois, 5 fr.; 3 mois, 3 fr.; départements, un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; 3 mois, 4 fr. Le numéro: Paris, 10 centimes; départements, 15 centimes. Paraît le dimanche.

15. *Le Henri IV*, journal politique; in-fol. à 6 col. Paris, impr. Dubuisson, rue Coq-Héron. — Bureaux, 18, boulevard Montmartre. — Abonnements : Paris, 3 mois, 16 fr. — Le numéro, 15 centimes. (Numéro spécimen.)

*Bulletin bi-mensuel de la Société générale des Téléphones.* In-18, 8 p. Paris, imp. Wattier, rue des Déchargeurs. — Bureaux, 66, rue Neuve-des-Petits-Champs.

*L'École libre*, journal hebdomadaire. Pet. in-fol., 8 p. à 3 col. Paris, imp. Kugelmann, 12, rue Grange-Batelière. — Bureaux : même adresse. Le numéro, 10 centimes.

16. *Le Typographe.* Pet. in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Nouvelle, 14, rue des Jeûneurs. — Bureaux, 1, rue Mirbel. Abonnements : un an, 2 fr. 50; 6 mois, 1 fr. 25; 3 mois, 65 centimes. Le numéro, dix centimes.

18. *Le Juvénal*, journal politique, hebdomadaire, républicain, socialiste, satirique, illustré. Pet. in-fol., 4 p. à 4 col. avec fig. Paris, impr. Vésinier, 11, rue des Jeûneurs. — Bureaux, 3, rue Bretonvilliers. Abonnements : un an, 7 fr. 50; 6 mois, 4 fr.; 3 mois, 2 fr. 50. — Le numéro, 15 centimes.

19. *L'Épargne pour tous*, paraissant les mercredis et samedis. In-4°, 16 p. à 3 col. Paris, imp. Dejay, 19, rue de la Perle. — Bureaux, 3, rue Volney. 1 fr. par an.

21. *La Convention nationale.* Gr. in-fol., 4 p. à 6 col. Paris, imp. Alavoine, 10, rue Saint-Joseph. — Bureaux : même adresse. — Abonnements : Paris, un an, 36 fr.; 6 mois, 18 fr.; 3 mois 9 fr.; départements, un an, 40 fr.; 6 mois, 20 fr.; 10 mois, 10 fr. — Le numéro : Paris et départements, 10 centimes. Quotidien.

25. *L'Encéphale*, journal des maladies mentales et nerveuses. In-18, 168 p. Paris, imp. Dupont, rue Jean-Jacques-Rousseau. — Bureaux, librairie Masson, boulevard Saint-Germain.

Paraît par cahiers trimestriels à partir du 25 mars. — Abonnements : Paris, un an, 18 fr.; départements, 20 fr.

---

## LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

*Les modes de la saison.* — Mme Louise d'Alcq, rédactrice en chef et M. Ebhardt, éditeur. — Inexécution de conventions. — Dommages-intérêts.

Cette affaire n'offre pas, au point de vue de la jurisprudence sur la propriété littéraire, un intérêt marqué. Ceux de nos lecteurs qui seraient désireux de connaître les débats qui se sont terminés par la condamnation de M. Ebhardt pourront consulter soit *la Gazette des Tribunaux* (n° du 28-29 mars), soit *le Droit* (n° du 16 avril).

La *Nouvelle Lune*, dirigée par M. Heymann, ayant reproduit la chanson du *Pill'ouit!* chantée par Mme Judic dans la *Roussote*, a été assignée par l'éditeur Calmann Lévy, en contrefaçon littéraire.

La 11e chambre correctionnelle a condamné, par défaut, M. Heymann à 500 francs d'amende et 1,000 francs de dommages-intérêts.

*Livres à l'index.*

Les livres suivants ont été mis à l'index par décision de la sacrée congrégation du 9 février :

1° Mamiani Terenzio : *Confessioni d' un metafisico*, vol. 2, Firenze, Barbera, editore, 1865.

2° *Le meditazioni cartesiane rinnovate nel secolo XIX.* Vol. Ier. Firenze, successori Le Monnier; 1869.

3° *Compendio e sintesi della propria filosofia, ossia nuovi prolegomeni ad ogni presente e futura metafisica*, Libro uno; Stamperia reale di Torino de G.-B. Paravia e Comp., 1876.

4° Tiberghien G., professeur à l'Université libre de Bruxelles : *Enseignement et philosophie. Mission de la philosophie à notre époque. Doctrine de Krause. Le positivisme et la méthode d'observation. La théologie et l'origine du langage*, etc. Bruxelles, 1873. — *Psychologie élémentaire. La science de l'âme dans les limites de l'observation.* Bruxelles, 1879.

5° Le Boulenger-Vauquelin : *Fin de la crise religieuse moderne, ou l'Église catholique romaine adaptée parallèlement aux besoins des âmes viriles et à ceux des âmes enfants ou mineurs*; 2 vol. Vichy, 1879.

6° *La Genesi della Chiesa*, par Geremia Fiore. Napoli, stabilimento tipografico Perrotti, 1879.

Le Bigame *et* Maître Peronilla. — *MM. Oswald et Lévy contre M. Comte. — Plagiat.*

Dans son audience du 16 mars dernier, la première chambre civile a rendu son jugement dans le procès en plagiat que MM. Oswald et Lévy, auteurs

d'une opérette intitulée *le Bigame*, ont intenté aux héritiers Offenbach et à MM. Comte, Ferrier et Nuitter.

Conformément aux conclusions du ministère public, le tribunal, pensant que MM. Oswald et Lévy ne prouvaient pas suffisamment le plagiat dont ils se plaignaient, les a déboutés de la demande en 40,000 fr. qu'ils avaient formée et les a condamnés en outre aux dépens.

*Le Roman* la Céroste *et* le Constitutionnel.

En 1876, Mme de Voisini a porté, au journal *le Constitutionnel,* un roman intitulé : *la Céroste,* dont la publication n'a commencé qu'en 1879, le manuscrit ayant été égaré dans les bureaux.

Mme de Voisini a demandé la publication de la dernière partie de son roman. M. Gibiat, directeur du *Constitutionnel,* a répondu qu'il avait publié le roman tel qu'il l'avait reçu, et que son obligation était accomplie.

Le tribunal, après avoir entendu les plaidoiries de Me Marraud, agréé de Mme de Voisini, et de Me Lignereux, agréé de M. Gibiat, considérant que le sujet du roman n'était pas épuisé au moment où *le Constitutionnel* a arrêté la publication, et que la dernière partie avait dû être remise avec le reste du manuscrit momentanémant égaré,

A condamné M. Gibiat à insérer la dernière partie de *la Céroste,* et l'a condamné à payer à Mme de Voisini une indemnité de 500 francs pour le retard.

Le tribunal a rejeté en même temps une demande de 10,000 francs de dommages-intérêts formulée par Mme de Voisini, pour coupures, en disant que ces coupures avaient été implicitement approuvées par elle, en corrigeant les épreuves.

(Tribunal de commerce de la Seine. — Audience du 23 février 1881.)

La police a saisi à la frontière une brochure de M. Félix Pyat, imprimée en Suisse, ayant pour titre : *l'Opportunisme et le scrutin de liste.*

*Propriété littéraire et artistique. — Vaudevilles. — Représentation publique.*

Les couplets et les chansonnettes intercalés dans le texte des vaudevilles peuvent être distraits de la pièce sans que pour cela la Société des auteurs de musique ait le droit d'invoquer la loi du 19 janvier 1791 et l'article 428 du Code pénal.

La cour de cassation (chambre criminelle) a rendu, dans son audience du 28 janvier 1881, deux arrêts qui présentent le plus grand intérêt au point de vue des droits des auteurs dramatiques, des littérateurs et compositeurs de musique.

Il s'agissait de deux arrêts de la cour de Douai, qui reconnaissaient que les sociétés et les cercles tenant réunion où étaient invités personnellement, nominativement et gratuitement la famille et les amis des membres des cercles et des sociétés, ne devaient, vu leur *caractère privé,* payer aucun droit aux auteurs dont les œuvres étaient exécutées dans ces réunions.

Conformément aux conclusions de M. l'avocat général Chevrier, la chambre criminelle de la cour de cassation, présidée par M. le président de Carnières, a cassé et annulé les deux arrêts de la cour de Douai.

La cour suprême a décidé que ces deux arrêts violaient et méconnaissaient les dispositions de la loi du 19 janvier 1791, parce que, du moment où les cercles et sociétés donnaient des soirées musicales en y invitant les membres et leurs familles, même à titre gratuit, ces soirées constituaient une exécution ou une représentation publique.

Dans une de ses dernières réunions, la conférence des avocats a discuté la question suivante :

« Les tribunaux peuvent-ils, en cas de refus du mari, autoriser la femme à publier une œuvre littéraire ou à faire représenter une œuvre dramatique? »

La conférence a adopté l'affirmative.

Le Livre

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

*Sixième Livraison* DEUXIÈME ANNÉE *10 Juin 1881*

# CORRESPONDANCES ÉTRANGÈRES

## ÉTATS-UNIS

### LES GRANDS ÉDITEURS DE LIVRES

AUX ÉTATS-UNIS

(2e article)

New-York, le 15 mai 1881.

La revue le *Livre* du mois d'octobre contenait le premier article de cette série; nous y parlions de la maison *D. Appleton*, et nous allons continuer aujourd'hui par les maisons *Harper and brothers;* Charles Scribner's sons; Houghton Mifflin et Cie Henry, Holt et Cie et W. Christern.

Les éditeurs-imprimeurs Harper brothers, de New-York, occupent aujourd'hui la première place aux États-Unis aussi bien par l'importance toujours croissante de leurs affaires que par la juste renommée de leurs publications, et nous ne voyons pas en Europe une maison de ce genre mieux organisée, ni en état de produire dans de meilleures conditions des matières imprimées.

Le chef de cette intéressante famille des Harper, M. James Harper, arriva d'Angleterre en Amérique vers 1740. Il fut d'abord maître d'école à Newtown (Long Island), et son fils Joseph épousa la fille d'un fermier du voisinage; c'est de ce mariage que naquirent les quatre frères Harper qui sont les fondateurs de la maison actuelle.

Le père, aidé de deux de ses fils, commença les affaires très modestement; mais grâce à l'énergie et à la persévérance, qui sont les caractères dominants de la race anglo-saxonne, mélangées à l'aptitude remarquable des Américains pour l'industrie et le négoce, ils furent bientôt à la tête du commerce des livres et de l'imprimerie, et la marche ascendante ne fut jamais interrompue. Ce fut en 1825 que les quatre frères se réunirent comme associés en se partageant la direction des divers départements, et en donnant à cette affaire toute l'importance qu'on était en droit d'attendre de leur intelligence, de leur énergie et du travail assidu qui fit leur fortune.

Ils recherchèrent d'abord comme collaborateurs tous les écrivains de mérite, et particulièrement les auteurs américains de talent et les journalistes.

La maison occupa d'abord deux grandes presses à main, et le personnel était de cinquante personnes; ce n'est que vers 1830 qu'elles furent remplacées par celles à vapeur, et que l'on organisa les ateliers de stéréotypie. Aussi l'importance des affaires augmenta en peu de temps de plus du double.

Le premier ouvrage publié fut *Senecas Morals*, qui fut suivi par les contes de Jacob Abbott et les très intéressants volumes du *Family Library* (Bibliothèque de Famille), qui font encore aujourd'hui le bonheur de la jeunesse américaine; puis vinrent les Histoires d'Angleterre par Hume et par Macaulay et les *Select Novels*. Avant 1820, il y avait peu d'auteurs américains, et cette pauvreté de la littérature du nouveau monde excita la critique un peu trop amère de Sidney Smith, qui était alors à la tête de la célèbre *Revue d'Édimbourg*. Cependant les *Practical Papers*, les *Scientific Memoirs* et les *Personal Reminiscences* de Benjamin Franklin, ainsi que les *Theological Treatises* de Edwards, de Hopkins, de Bellamy, furent publiés à cette époque par la maison Har-

per brothers; et c'est grâce à elle et aux encouragements qu'elle donne aux jeunes écrivains que le mouvement littéraire se produisit pour ne plus s'arrêter; la maison eut, la première à cette époque, l'heureuse idée de publier des volumes à bon marché et tirés à un grand nombre d'exemplaires; en voici les principaux, dont le succès fut immense: *Harper's Family Library*, contenant un recueil des meilleurs auteurs anglais, *Harper's select Library*, le *Massachussetts school Library*, le *Classical Library;* tous ces livres furent vendus par millions d'exemplaires et contribuèrent beaucoup à répandre le goût et l'amour de la lecture parmi les classes populaires de la société.

En 1853, un accident épouvantable vint arrêter pour quelque temps les travaux importants de la maison Harper brothers; un incendie réduisit en cendres tout l'ensemble des bâtiments composant les ateliers, les bureaux et la maison de vente; la perte fut évaluée à un million de dollars; mais, grâce à l'énergie caractéristique de MM. Harper, une nouvelle manufacture s'éleva bientôt sur les ruines de l'ancienne; et cette fois on la construisit plus vaste, plus solide et mieux à l'épreuve du feu.

La manufacture actuelle occupe une superficie de bâtiments de 20,400 pieds carrés; au centre se trouve une large tour qui fait communiquer à tous les étages, à l'aide de ponts en fer entre eux; les divers ateliers; elle contient aussi un ascenseur transportant, depuis les soubassements jusqu'aux étages les plus élevés, les visiteurs, le personnel et les marchandises; dessous la cour sont installées les chaudières à vapeur qui répandent la chaleur dans tout l'ensemble des bureaux, des magasins, des ateliers, et qui donnent la pression à deux *borlies engines* (machines à vapeur de borlies), de 120 chevaux vapeur.

Les ateliers de *Harper's Weekly* et *Harper's Bazar* occupent dans le premier sous-sol onze presses à vapeur. Le *Harper's Magazine* et les livres édités par la maison occupent deux étages entiers et emploient vingt-six presses d'Adams et quatre presses à cylindre; les séchoirs, les ateliers de pliage, de brochage et de reliure occupent deux autres étages complets; enfin, aux étages supérieurs, où le jour est le meilleur, se trouvent les salles de composition et les ateliers d'électrotypie.

Toutes les publications périodiques de la maison Harper brothers sont remarquablement rédigées, et jouissent de la faveur du public, non seulement aux États-Unis et dans les pays voisins, mais aussi ne Europe, où elles sont appréciées. Le *Harper's Magazine*, qui se publie depuis 1850, est rédigé par les plus célèbres écrivains américains et anglais; M. Henry M. Alden en est le rédacteur en chef. Le *Harper's Weekly*, revue commerciale, industrielle et littéraire, est rédigé par MM. G.-W. Curtis, Thomas Nast et d'autres; son rédacteur en chef est M. S.-S. Conant, journaliste distingué et très populaire. Le *Harper's Bazar*, fondé en 1867, n'a pas de rival dans la langue anglaise comme journal de modes; il est dirigé avec un goût remarquable par M[lle] Mary L. Booth, femme très distinguée et très connue dans le monde des lettres. Enfin le *Harper's Young People*, fondé en 1877, est une charmante revue illustrée, destinée, comme son nom l'indique, à l'amusement de la jeunesse; sa rédaction, ses gravures, son bon marché, lui ont fait un succès qui va chaque jour grandissant; le tirage de ces périodiques est d'environ 500,000 exemplaires.

Parmi les livres les plus remarquables publiés par la maison Harper, nous devons citer *Englishmen of letters*, les 26 volumes du *Harper's new Miscellany of popular sterling literature*, 32 volumes du *Boys' and Girls' Library*, *Harper's Fireside Library*, *Harper's classical Library*, 37 volumes, et *Harper's New Classical Library*, 24 volumes. Un autre livre des plus intéressants est *The Harper Establishment; or How the Story Books are made*, destiné aux lecteurs de tout âge, et écrit de manière que tous les nombreux et souvent difficiles détails de la fabrication des livres peuvent être compris facilement même par un enfant.

La maison Charles Scribner and sons, tout en suivant une autre ligne, occupe cependant une place très importante parmi les grands éditeurs de ce pays, et se distingue particulièrement par le choix de ses traductions et celui de ses livres, importés pour la plupart d'Angleterre.

La maison Scribner s'occupe spécialement de publications de livres, de revues et autres, faisant imprimer ses ouvrages, évitant ainsi les frais généraux de cette armée de compositeurs, ouvriers de presse, relieurs, plieuses et autres, qui absorbent souvent les bénéfices quand on ne peut constamment les alimenter; et il est résulté de cette combinaison économique un soin plus attentif apporté aux publications de cette maison et une réputation justement méritée pour les œuvres qui portent son nom d'éditeur; mais le point distinctif de cette grande affaire, sa bonne renommée, sa fortune toujours croissante, elle les doit à la personnalité de son fondateur.

M. Ch. Scribner joignait à un esprit cultivé une grande délicatesse de sentiments et de conscience et des convictions bien arrêtées; un heu-

reux exemple à donner de ces hommes, aujourd'hui si rares, qui n'acceptent jamais en considération du bénéfice espéré, des compromis qu'ils condamnent en particulier.

Pour obtenir d'être édité par la maison, un auteur devait avant tout rechercher dans ses écrits les qualités morales et religieuses et instructives pour tous; et c'est en suivant cette ligne de conduite que M. Ch. Scribner, dès le début, s'est appliqué à maintenir et à encourager le niveau moral et intellectuel de la littérature américaine dont il s'est déclaré le protecteur; et il imprima avec tant de force ces principes à l'organisation de sa maison, qu'elle est aujourd'hui reconnue dans le monde des lecteurs et des éditeurs comme le représentant, aux États-Unis, des belles-lettres chrétiennes dans le sens le plus large du mot.

M. Ch. Scribner naquit à New-York, en 1821; son grand-père était un ministre presbytérien; son père un négociant habile qui donna à ses fils, avec l'exemple du travail et de la sagesse, une éducation très libérale. Charles passa quelques mois à l'université de New-York, puis il entra au College de Princeton où il fut diplômé en 1840. Il voulait d'abord se faire avocat, mais sa santé délicate ne lui permit pas de satisfaire ses goûts, et il embrassa la profession de libraire-éditeur et fonda la maison Scribner et Baker. Le premier livre remarquable qu'elle édita fut l'ouvrage du Rév. J.-F. Headley *Napoleon and his marshals*. Ce livre eut un succès immense et fut bientôt suivi de *Washington and his generals*, et des *Sacred Mountains;* ce dernier ouvrage, qui s'adressait au public religieux, fut loué en chaire par les ministres, des circulaires faisant l'éloge de ses mérites furent distribuées dans les églises, il fut tiré et vendu à plus de 500,000 exemplaires.

N.-P. Willis fut de bonne heure un des auteurs favoris de la maison Scribner et Baker, et son intéressant volume *People I have met* fut publié en 1849 et eut un grand succès; la maison fut plus favorisée encore avec la collaboration de MM. Donald G. Mitchell et le Dr J.-G. Holland, deux écrivains renommés, connus du public sous les pseudonymes de *Ek. Marvel*, *Timothy Titcomb*. On fit paraître d'abord *Battle Summer*, de Mr. Mitchell, qui n'eut aucun succès; mais, encouragé par M. Ch. Scribner qui avait reconnu son talent, l'auteur fit ensuite *Reveries of a Bachelor*, plus tard *Dream Life* qui obtinrent un succès éclatant; la vogue de ces livres engagea M. Scribner à faire paraître sous un anonyme une revue hebdomadaire appelée *la Lorgnette*, qui, comme son nom l'indique, regardait, grossissait et raillait spirituellement les folies de la société américaine de cette époque. Le succès fut immense; des milliers d'exemplaires furent vendus chaque semaine, la curiosité du public étant excitée par les conjectures de chacun sur le nom de l'écrivain; et lorsque les brochures furent publiées en volumes, le nom de l'auteur *Ek Marvel* fut livré au public, couvrant de confusion plus d'un jeune présomptueux qui ne s'était pas assez défendu lorsqu'on lui attribuait la paternité de ces pages spirituelles. Le Dr Holland se faisait connaître à ce moment par un *History of Western Massachussetts* et un roman *The Bay Path;* ensuite viennent *Letters to Young People*, qui furent tirées à 60,000 exemplaires; *Bitter Sweet*, un poème et *Kathrina*, qui parurent la même année et qui obtinrent un grand succès furent tirés à 90,000 exemplaires. Cet excellent choix d'auteurs était dû au seul admirable et bon jugement de M. Charles Scribner, car son associé, M. Baker, étant mort en 1820, il resta seul à la tête de la maison, et comme il était presbytérien, il devint naturellement l'éditeur préféré des Drs Shedd, H. B. Smith, Hodge, M. Cosh et d'autres de la même école, dont les œuvres comprennent les écrits les plus remarquables sur la théologie pratique et systématique; les œuvres du Dr Buhsnell, alors considérées comme dangereuses, furent ajoutées au catalogue de la maison avec les livres des plus célèbres théologiens du monde. Encouragée par le succès de ces publications, la maison Charles Scribner entreprit, en y exposant 100,000 dollars, la publication de l'édition américaine des *Commentaires de la Bible*, de Lange. L'ouvrage se compose de 25 volumes in-8° de 600 pages chacun, imprimés en petits caractères; jamais une affaire aussi importante n'avait été jusqu'alors entreprise en Amérique; l'ouvrage des commentaires allemands fut commencé en 1857 sous la direction du Dr Lange, professeur de théologie à Bonn, et fini en 1877; il en fit lui-même les plans avec les évangiles de Matthieu, Marc et Jean, et l'Épître aux Romains en main; les commentaires sur les autres livres furent préparés par vingt collaborateurs, la plupart professeurs d'exégèse.

Ce fut en 1857 que M. Ch. Scribner s'associa avec M. Charles Welford en achetant le fonds de l'importante maison d'importation de livres, Bangs et Cie. M. Welford était renommé dans le monde des libraires et des bibliophiles des deux mondes, comme un grand connaisseur et un éditeur de premier ordre; mais depuis 1864 les affaires d'importation avaient pris un tel développement que la présence à Londres de M. Welford devint nécessaire et ensuite permanente, pour acheter sur place les meilleures éditions des livres nouveaux et anciens, et envoyer à la maison de New-York les clichés de Londres et d'Édim-

bourg. Le catalogue des livres importés se compose d'une grosse brochure de 100 pages comprenant tous les ouvrages anglais classiques et populaires publiés depuis cent ans.

Le département des livres d'éducation publiés par la maison Ch. Scribner est aussi très important; un livre dont la réputation est européenne c'est le *Guyot-Geographies*, par le célèbre professeur Arnold Guyot, natif de Suisse; d'autres livres tels que *Sheldon's Readers*, *Tenneys' Natural Histories*, *The Physical Science Series*, par le professeur *Leroy B. Booley*, enfin des livres remarquables sur les sciences politiques, économiques et morales, dont les auteurs sont *A.-L. Perry*, professeur d'économie politique au collège Williams, le professeur *Bowen*, du collège de Harvard, l'ex-président *Hopkine*, le professeur *Whitney*, l'ex-président *Woolsey* et le président *Porter* du collège de *Yale* (qui est une université).

Les lecteurs de journaux périodiques se rappellent avec intérêt et non sans regret cette charmante revue *Hours at Home* qui eut un succès si complet parmi la jeunesse américaine.

M. Charles Scribner mourut en 1871, après vingt-cinq années d'un travail incessant, et pendant sa longue carrière commerciale il ne s'est jamais départi des sentiments d'honneur et de probité qui signalèrent ses premiers pas dans les affaires. M. le Dr Schaff, l'éditeur des Commentaires, a dit de lui qu'il aurait préféré faire faillite que de publier un mauvais livre, et tout en cherchant à faire des affaires avec l'Europe, il encourageait de tout son pouvoir les auteurs américains, et personne plus que lui n'a porté un aussi vif intérêt à la littérature américaine. Son éloge est dans toutes les bouches, et il laisse à la postérité et à ses successeurs un monument impérissable, la confiance, l'estime et l'admiration de tous les honnêtes gens de ce pays et même de l'Europe, une maison riche, puissante, que ses successeurs sauront maintenir à la hauteur du mérite de son fondateur, tout en suivant les progrès du siècle.

Depuis la mort du fondateur de la maison, on a ajouté un nouveau département, celui des livres publiés par livraison et par abonnement; les plus importants sont sans contredit la *Popular History of the United States* et l'*Encyclopedia britannica*: le premier par William Cullen Bryant et Sidney Howard Gay.

La maison est maintenant dirigée par le plus jeune des fils de M. Charles Scribner, diplômé du célèbre collège de Princeton et qui a hérité des meilleures qualités de son père; c'est un homme de bonne compagnie, d'un commerce agréable et facile, et qui, quoique jeune, possède toutes les qualités si multiples de cet intéressant commerce des livres qu'il faut aimer et connaître bien à fond pour réussir; aussi sommes-nous persuadés que, sous sa direction, le grand établissement fondé avec tant de soins et de travail ne peut que grandir encore et mériter la confiance du public et justifier sa bonne et vieille réputation.

M. Henry O'Houghton, actuellement le principal associé de la maison Houghton, Mifflin et Cie, éditeurs-imprimeurs de Boston, est le véritable fondateur de la célèbre et importante manufacture nommée *Riverside Press* (imprimerie du bord de la rivière), et nos lecteurs nous sauront gré de leur parler de cet important établissement, et de l'habile industriel qui le dirige, et qui a été non seulement l'artisan de sa fortune, mais qui a fait aussi le succès des maisons où il a été employé ou intéressé.

Il naquit le 30 avril 1823 à Sutton (Vermont), d'une famille anglaise d'origine noble; à l'âge de dix ans il commença ses études au collège de Bradford, et quelques années plus tard il entra comme apprenti imprimeur au bureau du *Burlington Free Press*. Voulant suivre les conseils et l'exemple de son frère pour acquérir une instruction complète, il consacra toutes ses soirées et une partie de sa paye (fort légère alors), à l'étude; ses journées étaient employées au travail qui le faisait vivre; ses efforts, sa volonté, son courage furent couronnés de succès, et à l'âge de vingt-trois ans il débuta dans la vie sérieuse des affaires, avec son diplôme de bachelier et 300 dollars de dettes. Il fut d'abord rédacteur du journal *Boston Evening Traveller*, à raison de *5 dollars* par semaine; mais comme il était un homme fort intelligent, très actif et d'un esprit fertile et entreprenant, il ne tarda pas à être connu et apprécié pour ces divers mérites, et il entra comme simple employé dans la maison *Freeman et Boller*, imprimeurs très renommés de Boston; peu de temps après, il fut admis comme associé et devint l'homme indispensable de l'affaire; de là commença la fondation et la fortune du *Riverside Press*.

La maison Houghton, Mifflin et Cie a édité la plupart des classiques anglais, dont l'énumération serait trop longue; nous signalerons seulement parmi les récentes publications, *Yesterdays with Authors* de Charles Dickens, magnifique édition que les Anglais en l'imitant ne sont pas arrivés à mieux faire; ces publications ont été suivies par des ouvrages remarquables au point de vue de l'impression et des reliures; ce sont les œuvres de *Bacon*, *Carlyle*, *Macaulay*, *Cooper*, *Hans Andersen*; ces livres furent très recherchés par les bibliomanes qui commençaient alors le noyau de leurs bibliothèques.

C'est en 1872 que MM. Horace E. Scudder et George M. Mifflin devinrent associés de la maison; le premier est très connu par ses œuvres littéraires, et le second est un homme de lettres de grand talent et un administrateur très habile.

Un ouvrage remarquable et important qui augmenta beaucoup la réputation de la maison, c'est *The British Poets*, par le professeur Frances J. Child de Harvard; il se compose de 68 volumes in-octavo, imprimés sur du papier teinté et ornés de portraits gravés sur acier; c'est la plus belle édition de ce genre qui existe.

*Riverside Press* s'est acquis une grande réputation parmi les imprimeurs et le public, par le soin particulier et le bon goût qui caractérisent les travaux qui sortent de ses ateliers et par l'originalité de ses combinaisons d'impression; aussi dans ces derniers temps les affaires ont pris une telle importance qu'il a fallu construire de nouveaux ateliers et que l'ancienne manufacture n'est plus maintenant qu'une petite annexe de la nouvelle. La maison fait les impressions et les reliures pour le compte des éditeurs de Boston, de Philadelphie et d'autres grandes villes de l'Union. En parcourant le catalogue, on peut *moissonner* des noms célèbres d'auteurs édités par la maison Houghton; tels sont: *Tennyson, Carlyle, de Quincy, Hans Christian, Anderson, Bayard, Fayor;* sa belle traduction de *Faust,* son *Denklion,* les poésies de Stedman, d'Horace Scudder, dont le *Bodley Family* est une œuvre très connue et très aimée de la jeunesse américaine; *Richard G. White, Harriet Beecher Stowe*, Henry W. Longfellow et beaucoup d'autres parmi les plus célèbres écrivains américains.

*Riverside Press* a aussi publié des œuvres philosophiques, religieuses, scientifiques, *Problems of Life and mind*, par George Elliot, les œuvres du professeur John *Fiske*, du professeur Louis Agassis et de la charmante *Madame Agassis*, de *Harriet Martineau*, l'*Histoire du matérialisme* par Lange, l'*Histoire de la religion*, par le professeur C. P. Tiele.

C'est aussi la maison Houghton et Mifflin qui a introduit dans ce pays les éditions à bon marché, et répandu ainsi les plus beaux chefs-d'œuvre de la littérature parmi le peuple, et au niveau de toutes les bourses; nous citerons, parmi ces nombreux livres, les plus remarquables : *Little Classics*, *Riverside Classics*, *Nest Pocket*, *Modern Classics*, charmants petits volumes reliés en vert que l'on trouve dans toutes les mains; ils sont imprimés sur « cream tinted paper » (papier teinté) avec les marges en lignes rouges, les frontispices en lettres rouges et bleues illustrées. A la dernière exposition de Paris, MM. Houghton, Mifflin et C^ie^ ont reçu la médaille d'or de première classe. La maison a aussi édité, avec l'autorisation de la direction des Postes, un livre très complet et très utile, c'est le *United States Postal Guide*, donnant sur le service des postes les renseignements les plus précieux pour le commerce.

La manufacture de *Riverside Press* est bâtie sur le bord de la rivière *Charles*, dans un site admirable et même historique, car c'est là que fut imprimé le premier livre américain, et des fenêtres de l'imprimerie on voit la fameuse *Université de Haward*, ainsi que la maison où naquit le célèbre *Longfellow*, le plus grand poète américain.

L'usine comprend cinq étages de salles immenses; au premier étage sont distribuées les presses à vapeur des divers systèmes les plus perfectionnés; au second, on trouve les ateliers de composition et les presses lithographiques. Les ateliers de pliage, de brochage et de reliure occupent deux étages complets; et tout est si parfaitement organisé que cette grande affaire semble marcher toute seule. La machine à vapeur qui fait mouvoir toutes les diverses machines de l'usine et chauffe les cinq étages, les séchoirs et les logements, a une force de 80 chevaux-vapeur.

Le nombre d'ouvriers employés dans la manufacture est d'environ 500, et les plus agréables relations existent toujours entre les propriétaires et leurs nombreux ouvriers et employés, qui sont tous intéressés dans l'affaire et touchent une part proportionnelle dans les bénéfices. M. Houghton vient chaque jour visiter les ateliers et le personnel, et il a pour chacun quelques bonnes paroles d'encouragement ou de félicitation.

Le 50^me^ anniversaire de M. Houghton a eu lieu le 30 avril 1873, et a été l'occasion d'une fête de famille et de l'érection d'une fontaine monumentale, en témoignage de reconnaissance des employés du *Riverside Press*.

Tous les travaux de la maison Houghton et Mifflin sont exécutés et expédiés du *Riverside Press*, et une station de la *Western union Telegraph Company* est établie dans l'usine, qui est ainsi en rapport direct avec tous les points des États-Unis.

Nous devons signaler à nos lecteurs et surtout aux professeurs et à la jeunesse studieuse des écoles publiques de France cinq volumes qui ont été publiés de 1874 à 1877 par la maison *Henry Holt et C^ie^*, de New-York, éditeurs renommés de livres classiques.

Ces cinq livres, que nous analysons plus loin, font partie d'une série d'ouvrages sur l'étude par la nouvelle méthode « dite naturelle » de toutes les langues étrangères, vivantes et mortes. Son

auteur, M. le docteur Sauveur, est un lettré aussi savant que modeste : c'est un Français aimant la France et sachant la faire aimer dans ce grand pays où ses ouvrages ont contribué à en faire apprécier et rechercher la langue.

Ces livres font maintenant partie des bibliothèques des écoles; ils sont adoptés par le *Board of Education* de New-York, ce qui est déjà une bonne recommandation; mais leur succès est plus marqué encore dans les écoles particulières, dans les familles et chez les professeurs spéciaux de langues étrngères, et le public en général a fait un accueil si favorable à la Nouvelle Méthode, que les professeurs les plus récalcitrants, les plus routiniers et les plus opposés à toute innovation sont forcés de l'adopter. C'est une rénovation dans l'art si difficile, si ingrat d'enseigner les langues, et M. Sauveur, le propagateur de cette méthode, peut être fier de son œuvre, de son succès, de la vive sympathie de ses nombreux élèves et du public.

Voici ces livres : *Causerie avec mes élèves*, *Petites causeries*, *Causerie avec les enfants*, *Entretiens sur la grammaire*, *Fables de La Fontaine* commentées.

Les trois livres des causeries forment un ouvrage complet et sérieux; l'auteur sait, par des entretiens variés, des anecdotes spirituelles et morales, des traits piquants et instructifs, enseigner agréablement sa langue, en se passant du concours fastidieux de la grammaire. Le principe dont il s'inspire est très juste : étudier le code de la langue chez les maîtres de la langue, et n'arriver à la grammaire que lorsqu'on peut déjà converser quelque peu en français ; telle est la base fondamentale de la méthode et des ouvrages du docteur Sauveur.

Rien de plus simple, de plus attrayant que ce système; loin d'abuser des forces intellectuelles de l'élève par une trop grande tension d'esprit, il attire son attention par un jeu clair et précis; loin de le décourager, de lasser sa patience, il l'entraîne le captive, par une étude pleine de variété et d'attrait.

Les *Fables de La Fontaine* commentées sont un volume remarquable; son emploi doit certainement amener de rapides progrès chez l'élève; le savant professeur y a semé des notes et des réflexions qui font le plus grand honneur à son esprit éclairé et libéral. Le sujet est bien choisi et le champ est vaste pour l'élève qui saura découvrir, dans ce monde de choses et d'idées, à travers les badineries apparentes du grand fabuliste, un sens solide et un sérieux enseignement, non seulement de la langue française, mais aussi de la morale, du droit et du devoir.

L'*Étude sur la Grammaire* est aussi un travail très sérieux et le complément nécessaire de l'étude de la langue française par la nouvelle méthode. La préface de ce dernier ouvrage se termine par une lettre de M. Littré à l'auteur, et nous estimons que tout commentaire est superflu après une aussi haute recommandation; l'approbation de l'illustre académicien est le plus bel éloge.

Nous n'avons pas encore eu le plaisir de voir nous-même le célèbre professeur, mais nous avons eu la bonne fortune de rencontrer, chez une dame charmante de la société, un jeune Américain, M. Walter J. Damrosch, qui revenait très enthousiasmé de son séjour à Amherst College; et voici *ex abrupto* ce qu'il nous a raconté :

« Quand nous étions dans la classe de français dirigée par le professeur Sauveur, notre attention était fixée sur lui; pas un de ses mouvements n'était perdu; ses yeux, ses gestes, toute sa personne parlait ; pendant la classe nous n'avions pas un instant de distraction, et le maître lui-même, séduit, entraîné par l'enthousiasme de ses élèves, semblait trouver un charme exquis à enseigner un public d'élite, composé de jeunes professeurs des deux sexes, d'étudiants en vacances et de touristes. Pendant deux heures il nous parlait français, nous montrant les objets et nous forçant par d'ingénieuses gesticulations à comprendre et surtout à retenir les mots; pas de grammaire, pas de règle, rien qui embarrasse l'esprit, qui fatigue la tête; rien que regarder le maître, les objets qu'il nomme, ses gestes, ses pantomimes. Et il est bien certain qu'un professeur intelligent, ayant une classe d'élèves désireux d'apprendre, doit se faire comprendre quand il dit : voilà la table, voilà le livre, voici un doigt, dix doigts, voici la porte; il est incontestable que tous saisissent aussitôt, et vous comprenez que le champ des variations est vaste; mais avec quelques objets, quelques verbes, le professeur tient l'attention de ses élèves; il change sa question, il la retourne, il ajoute l'action à la parole : je *me lève*, je *marche*, je *regarde*, et tous peuvent répondre aussitôt : *vous regardez*, *vous marchez*, *vous vous levez*. C'est simple, mais il faut enseigner avec intelligence, en procédant toujours du connu à l'inconnu; un mot nouveau doit être précédé d'un mot connu; un autre est ajouté aux deux premiers, et ainsi de suite.

L'oreille et les yeux jouent un rôle immense dans le nouveau système; ces deux sens sont souvent frappés en même temps et transmettent leurs sensations, à mesure qu'elles se produisent, à l'agent supérieur de la mémoire et de l'intelligence, qui enregistre, collectionne et forme un vocabulaire qui s'enrichit chaque jour; les phrases viennent alors et la langue est apprise. »

Voilà la méthode tout entière, dont le récit si

simple et pourtant si complet, de M. Walter Dam rosch; et puisque nous avons parlé du fils, nous ne pouvons résister au désir de dire quelque chose de son père. M. le docteur Léopold Damrosch est un musicien de grand talent, très connu et très aimé de la haute société de New-York; c'est le propagateur de la musique classique aux États-Unis et l'organisateur de grandes sociétés chorales et d'orchestres capables d'interpréter les œuvres des grands maîtres. C'est lui qui a fait connaître et apprécier dans ce pays les œuvres de notre célèbre et regretté *Hector Berlioz*, et c'est sous sa direction que, pour la première fois, on a exécuté en Amérique la *Damnation de Faust*, qui a excité ici un grand enthousiasme.

M. le docteur L. Damrosch dirige deux sociétés musicales. La première, la *Symphony Society*, fondée par une réunion d'amateurs, donne d'excellents concerts d'orchestre; la seconde c'est *l'Oratorio*, composée de plus de cinq cents voix de messieurs et de dames de la meilleure société de New-York. M. Damrosch organise en ce moment un festival musical monstre qui aura lieu en mai prochain, où il réunira cinq sociétés musicales, qui formeront des chœurs de plus de 12,000 voix; son orchestre sera de 250 exécutants.

Nous sommes heureux, en terminant ce deuxième article sur les éditeurs aux États-Unis, de pouvoir dire quelques mots de M. *S. W. Christern*, libraire importateur très connu et fort estimé aux États-Unis, et plus particulièrement à New-York, où la maison qu'il y a fondée en 1853 est devenue le rendez-vous de la meilleure société, des amateurs de livres, des savants, des professeurs et de tous les étrangers, qui viennent y chercher ce qu'on ne trouve absolument que là : des livres d'instruction, de science, de belles-lettres, d'art, de philosophie, de récréation, toutes les nouveautés littéraires dans les langues française, allemande, espagnole, italienne et autres; c'est le plus grand importateur de livres étrangers; son magasin est un des plus vastes de la ville en ce genre, et nous estimons qu'il y a peu de maisons en Europe qui renferment une variété aussi considérable de livres.

C'est grâce à l'intelligence, au savoir, à l'activité de M. Christern, que nos éditeurs parisiens doivent la part si large qui est faite aux livres français dans ce pays, et sa maison restera à jamais la plus recommandable, non seulement à cause du caractère de bienveillance de son chef, mais aussi parce qu'elle saura se maintenir à la hauteur des progrès qui s'accomplissent chaque jour dans la très intéressante industrie du livre.

Professeur Nemo.

## PAYS-BAS

Roulers, 30 mai 1881.

Quoiqu'il ne rentre pas dans nos habitudes de parler de traductions, nous ne pouvons résister au désir de signaler la traduction d'*Un coin de village*, de Camille Lemonnier, par W.-D. Leen. Notre jeune compatriote s'est si bien tiré de son premier essai qu'il a créé une œuvre nouvelle. *Bij onze Zuid-Brabantsche Boeren* témoigne de sa connaissance approfondie de la langue néerlandaise, et M. W.-D. Leen a su conserver à sa traduction tout le cachet réaliste de l'œuvre originale. Nous espérons qu'il n'en restera pas à ce premier essai, et nous donnera sous peu un livre de son propre crû : le talent déployé dans la traduction précitée nous donne le droit d'attendre de lui un livre de valeur.

Une revue assez intéressante c'est : *Les petites tablettes d'un octogénaire*, publiée à Bréda depuis le mois de janvier dernier, sous la direction de l'octogénaire Didier Jacquet.

C'est Français jusqu'au bout des ongles, et notre octogénaire prouve bien qu'il n'a pas renié sa patrie de naissance, quoique les hasards de la vie lui aient fait passer celle-ci presque tout entière en Hollande. Nous lui souhaitons longue vie et plein succès dans la carrière littéraire.

Je me frappe la poitrine et demande pardon aux lecteurs du *Livre*, — si tant est que parmi eux il s'en trouve qui lisent ma correspondance, — de les avoir induits en erreur. Dans la livraison de février, j'attribue la paternité de la traduction de *Footprints in the snow* à Mlle Louise Stratenus; or le pseudonyme de *comtesse Valisti* cache le nom de la jeune comtesse Carry Van Limburg Stirum, qui publia il y a peu de temps un joli *Motto-Album*, publication qui témoigne de lectures multiples et variées, d'un rare esprit de discernement et de beaucoup de bon goût.

On annonce la publication des œuvres complètes du Dr J. Renier Snieders, de Turnhout, le novelliste campinois bien connu; et il paraît que les œuvres complètes de Prudens van Duyse, l'un

des fondateurs de notre jeune littérature, verront aussi le jour.

Une nouvelle revue littéraire sous le titre : *Astrea* vient de paraître. Publiée chez A. Akkeringa, à Amsterdam, sous la direction du jeune littérateur W. Gosler, de Oud-Wassenaar près la Haye, elle compte les principaux littérateurs néerlandais parmi ses collaborateurs; la première livraison que nous avons sous les yeux nous promet une revue intéressante et sérieuse.

Les *Versamelde Gedichten van Julius Vuylsteke* viennent aussi de paraître. L'auteur, qui depuis dix ans a dit adieu à la poésie, a fait précéder ce recueil complet d'une courte préface dans laquelle la désillusion transpire à chaque mot. Qu'il devait être bon, aimable et gai compagnon, ce Julius qui écrivit *Zwijgedne Liefde* et *Studentenleven!* Quelle originalité, quel sentiment, quelle vie et quelle vigueur nous montrent ces poésies de sa jeunesse! Nous ne pouvons que regretter avec tous ses amis qu'il ait cru devoir quitter la carrière littéraire alors qu'elle s'ouvrait brillante devant lui, et le remercier d'avoir recueilli en un volume ces épaves de sa vie de littérateur.

Malgré sa trop courte apparition sur le champ littéraire, Julius Vuylsteke n'en restera pas moins une des plus belles figures de la rénovation flamande. Disant adieu à la poésie, il ne l'a pas dit à la cause du peuple flamand. Constamment sur la brèche, il apporte son appui partout où les intérêts du peuple flamand sont en jeu : c'est sous sa puissante direction que le *Willems-fonds* a vu le nombre de ses adhérents monter jusqu'à près de 4,000 membres. On peut ne pas être d'accord avec lui sur les moyens à employer; nul ne lui contestera la sincérité de sa conviction et son ardent amour du peuple flamand et de la liberté.

Notons ici que le *Willems-fonds* fut fondé il y a quelque trente ans en souvenir de Jan Frans Willems, le promoteur de la rénovation flamande. Le but de cette association, dont trente sections se trouvent actuellement réparties dans toutes les principales villes de la Belgique flamande, est d'instruire le peuple flamand par des conférences, des concerts, par la fondation de bibliothèques publiques et la distribution gratuite de livres.

Cette association a certainement sa grande part dans le réveil du peuple flamand. Si elle n'a pas suscité des poètes et des écrivains, elle leur a fourni des lecteurs. Nous pouvons avec fierté montrer la cinquième édition des œuvres complètes de notre grand romancier Henri Conscience, dont le 100e volume va paraître.

Cette publication sera l'occasion d'une grande manifestation néerlandaise. Flamands et Hollandais s'associeront pour rendre hommage à notre Conscience, à celui qui dans son *Leeuw van Vlaanderen* (le lion de Flandre) sut électriser tout notre peuple en nous montrant notre antique gloire et notre fière indépendance d'autrefois. Sans Conscience, le peuple flamand allait disparaître sous le double effort de notre clergé antihollandais et la pression gallophilique de notre bureaucratie gouvernementale.

Aussi fêterons-nous dignement notre premier romancier. Catholiques et libéraux oublieront pour quelques jours leurs oiseuses discussions, pour ne se souvenir que de la patrie commune.

Le 1er mai, une réunion préparatoire des délégués de toutes les parties du pays flamand a eu lieu à Bruxelles, sous la présidence de M. Stroobant. A l'unanimité des trois cents membres présents il a été arrêté :

1° Que la fête de Conscience aura lieu en dehors de toute politique;

2° Qu'aucun subside ne sera demandé ni accepté soit de la ville, soit de l'État;

3° Que la fête de Conscience sera une fête populaire essentiellement flamande;

4° Qu'une commission de trente membres sera nommée siégeant à Bruxelles où la fête aura lieu, puisque Conscience habite Bruxelles, — composée de 15 catholiques et de 15 libéraux; cette commission sera chargée de l'organisation de la fête;

5° Que conjointement à la précédente commission, une seconde commission sera nommée composée de deux délégués de chaque arrondissement du pays flamand; l'un de ces délégués appartiendra au parti catholique, l'autre au parti libéral.

Avant de se séparer, la réunion a encore procédé à l'election de la commission centrale; celle-ci se compose de :

MM. Stroobant, Noste, Rooryck, Delcroix, De Winde, Van Driessche, Van den Duyne, Verhas, P. De Wigne, Waelput, Tinel, Gassee, Schaeken, Hiel, Warnots, D. Wauters, Navermans, Laude, Lynen-Hoygaert, Ongena, D. Vygen, Van de Ven, 4 secrétaires du *Willems-fonds*, 4 secrétaires du *Davids-fonds*, et 2 secrétaires du *Veldblœm*.

Nous formons les vœux les plus ardents pour la pleine réussite de cette entreprise éminemment nationale, et aimons à croire que les peuples étrangers ne se désintéresseront pas entièrement de la fête. En effet, les œuvres de Conscience sont traduites dans toutes les langues européennes et le nom de notre petit peuple a été porté par lui jusqu'aux extrémités du monde civilisé.

Je viens de nommer le *Veldblœm* et le *Davids-fonds*.

Le *Veldblœm* est une société littéraire et dramatique de Bruxelles. Le *Davids-fonds* est une institution semblable au *Willems-fonds*. Par suite de nos dissensions politiques, le *Willems-fonds*, qui à sa fondation et dans les premières années de son existence n'appartenait à aucun parti politique, s'est vu accaparer par le parti libéral et fait aujourd'hui œuvre de propagande libérale. A la mort du vénérable chanoine David, professeur à l'université de Louvain, ancien ami et compagnon de Willems et l'un de nos philologues les plus érudits, le parti flamand catholique s'est emparé de son nom et a fondé le *Davids-fonds*. Le *Davids-fonds* compte près de 8,000 membres mais semble s'être endormi.

Dans notre prochain courrier nous espérons pouvoir donner le programme de la fête de Conscience.

Voici encore quelques indications sur les dernières publications bibliographiques hollandaises.

Paru :

*Catalogue van de bœkerij der Koninklijke Akademie van Wetenschappen, gevestigd te Amsterdam. Derde deel. Amsterdam, Joh. Muller. In-8°.*

Rédigé par M. le Dr H. C. Rogge, de la bibliothèque de l'Université, à Amsterdam, ce catalogue contient les sciences naturelles et médicales et les beaux-arts. Une table générale des noms d'auteurs contenus dans les trois volumes est en cours de préparation.

*Catalogus der Bibliotheek van het Koninklijk Genootschap : Natura Artis Magistra, te Amsterdam. — Amsterdam, Scheltema en Nolkema.* 1 fort vol. gr. in-8° de XII et 563 pages.

Rédigé par M. G. Janse, conservateur de ladite bibliothèque, ce catalogue, imprimé sur fort papier vélin, représente dignement les riches collections de cette bibliothèque renommée.

Sous presse :

*Beredeneerde beschrijving van Nederlandsche historieplaten, Zinneprenten en historiekaarten. Door Frederik Muller. Vierde deel.*

Ce quatrième volume de l'œuvre gigantesque de feu Frederik Muller vient d'être achevé par son fils M. S. Muller, archiviste à Utrecht.

Annonçons ici que la collection unique rassemblée par Frederik Muller sera achetée par l'État hollandais au prix de 3,000,000 florins. Cette collection de gravures, cartes et emblèmes historiques se compose de plus de 8,000 numéros, beaucoup de numéros représentant plusieurs pièces.

Cette immense collection est renfermée en 152 portefeuilles et une cent cinquantaine de séries de gravures et de livres à gravures.

Pour couvrir une partie des frais de cet important achat, le ministre de l'intérieur a annoncé à la seconde Chambre des états généraux que vers la fin de l'été il fera procéder à la vente des doubles que possède le musée de gravures d'Amsterdam. Il évalue la somme à provenir de cette vente à 2,000,000 de florins.

Encore sous presse :

*Essai d'une bibliographie de l'histoire spéciale de la peinture et de la gravure en Hollande et en Belgique. 1500-1875, par J.-F. van Someren, attaché à la Bibliothèque de l'université d'Amsterdam.* — Amsterdam, Fréd. Muller et Cie. 1 vol. in-8° d'environ 350 pages, avec table.

DE SEYN VERHOUGSTRAETE.

## SUISSE

Genève, 28 mai 1881.

*Scènes mémorables de l'histoire des temps modernes*, par A. Vulliet. Lausanne, chez Georges Bridel, 1881, 1 vol. in-12. — *Le Globe, de 1824 à 1830*, par Théodore Ziesing. Zurich, chez C.-M. Ebell, 1881, 1 vol. in-8. — *Gœthe en Italie*, par Théophile. Cart. — Neuchâtel et Genève, chez Sandoz, 1881, 1 vol. in-12.

Ouvrages annoncés : *Biographies*, par M. Eugène Rambert; la *Correspondance des réformateurs*, par A.-L. Herminjard; *Histoire de l'Église*, par M. E. Chastel. Deux revues paraissant à Genève.

Commençons notre revue par un petit livre qui n'est pas destiné aux érudits : c'est assez souvent leur tour pour qu'ils ne se choquent pas d'être aujourd'hui un peu négligés.

M. A. Vulliet, rédacteur de l'excellent journal bi-mensuel *la Famille*, dont le titre indique assez le caractère, directeur de l'École supérieure des jeunes filles de Lausanne et auteur de nombreux ouvrages destinés à la jeunesse, vient de publier à

la librairie Georges Bridel un joli volume auquel on ne peut manquer de faire bon accueil.

En homme qui connaît son public, M. Vulliet ne manque pas de joindre l'agréable à l'utile, la récréation au *labor improbus*. Aussi, après ses ouvrages d'étude proprement dits et comme pour récompenser les élèves de leurs efforts, sont venus des ouvrages plus légers, mettant en jeu les facultés imaginatives.

Après la *Géographie physique* et la *Géographie politique*, c'est tout plaisir que de profiter des notions acquises pour passer à la lecture des *Scènes et Aventures de voyage* auxquelles celui qui écrit ces lignes a dû dans ses jeunes années des émotions qu'il n'oubliera pas, et peut-être aussi un peu de son goût pour l'étude de la planète qu'il habite. Après les *Histoires ancienne, du moyen âge, moderne*, après l'*Histoire de l'Église chrétienne*, nous pouvions attendre un volume, comment dirai-je? de friandise, de délassement, un de ces livres qui sont faits pour être lus, quand le cœur vous en dit, et non pour être appris. Telle est l'idée qui a présidé à la composition des *Scènes mémorables de l'histoire des temps modernes*. Un de nos professeurs, dont le jugement en matière d'histoire m'inspire plus de confiance que le mien propre, M. W. Rosier, de Genève, a rendu compte comme suit de cet ouvrage, après avoir relevé la scrupuleuse exactitude que l'auteur porte jusque dans les moindres détails du récit : « Quatre peuples sont passés en revue : ce sont les Turcs qui occupent la première place. M. Vulliet ne pouvait faire autrement, car les progrès de leur invasion en Europe étaient bien une des premières préoccupations des souverains du temps. Viennent ensuite des récits de l'histoire d'Allemagne, dont la situation, si compliquée au commencement des temps modernes, nous est décrite sous toutes ses faces. En troisième lieu, l'auteur nous initie à la vie politique et aux mœurs originales des Scandinaves et des Danois, et enfin, pour clore le volume, il nous retrace quelques-uns des événements les plus remarquables de l'histoire d'Angleterre. »

S'il est vrai que l'histoire est un grand maître à l'école duquel on ne saurait venir se mettre trop tôt, le volume qui nous occupe avait droit dans les colonnes du *Livre* à une mention suffisamment développée, bien que ce ne soit qu'un ouvrage de vulgarisation.

Un jeune docteur ès lettres du canton de Zurich, qui a doublé sa culture allemande d'une érudition littéraire française très considérable, acquise dans des séjours prolongés soit à Paris, soit à Neuchâtel et à Genève, vient de publier un travail auquel nous l'avons vu se livrer ici même, sous nos yeux, au milieu de vénérables bouquins auxquels il a patiemment arraché leurs secrets. C'est du journal *le Globe*, de 1824 à 1830, que s'est occupé M. Théodore Ziesing et il l'a surtout considéré dans ses rapports avec l'école romantique. Si je signale cette étude à l'attention du public du *Livre*, ce n'est pas seulement à cause des qualités intrinsèques qui la distinguent, entre lesquelles je pourrais relever l'indépendance de l'auteur, qui, spectateur lointain, avait moins de motifs peut-être de se passionner dans un sens ou dans l'autre : c'est aussi parce qu'elle montre l'intérêt que l'on porte, même en dehors des frontières de la France et de la langue française elle-même, à l'évolution intellectuelle et artistique de la pensée dans le pays qui semble avoir été prédestiné à servir de point de ralliement aux tendances les plus diverses, et dont l'influence sur les autres littératures a été toujours prépondérante.

Voici encore une thèse, une curieuse monographie, où l'on reconnaîtra dès les premières pages des recherches, de la réflexion et, ce qui ne gâte rien, une louable préoccupation du style. M. Théophile Cart, un confédéré vaudois qui porte un nom avantageusement connu dans le monde académique et religieux de son canton, a présenté à l'Académie de Lausanne près de 250 pages employées à rechercher ce que Gœthe a gagné à visiter la patrie de Dante, et quelle influence son séjour de deux ans dans la Péninsule a exercé sur lui.

L'auteur s'est proposé « la résolution d'un problème de psychologie dont voici les données : d'une part, un homme connu, pris à une époque déterminée de son développement intellectuel; de l'autre, un pays également bien connu. La question : Quelle sera l'influence de celui-ci sur celui-là? »

Tout à l'heure c'était un jeune érudit allemand portant ses investigations au cœur même de la littérature française; avec M. Cart, nous assistons au spectacle d'un Français, — je ne parle ici que de la langue, — accompagnant Gœthe en Italie. Décidément, si les chemins de fer ont facilité les relations entre les peuples, il faut croire aussi que l'esprit humain aime à voyager.

On s'entretient déjà entre initiés de la publication prochaine de deux ouvrages, deux biographies, qui ne peuvent manquer de présenter un vif intérêt, tant en raison des figures qu'elles sont appelées à faire revivre que du talent de celui à qui ce travail a été confié. On connaît au delà de nos montagnes le paysagiste Calame et l'historien Vulliemin; on connaît aussi M. Eugène Rambert, l'auteur des *Alpes*, d'un très bel ouvrage sur la vie et les travaux de Vinet, et qui, après avoir professé avec distinction pendant de longues

années la littérature française au Polytechnicum de Zurich, se prépare à venir occuper de nouveau à l'Académie de Lausanne la chaire dans laquelle il fit ses premières armes. On doit se féliciter de l'heureux concours de circonstances qui nous vaudra de posséder un portrait authentique de Calame et de Vulliemin, signé du nom d'Eugène Rambert. On m'apprend que la biographie de Calame avance et que l'auteur a déjà fait de nombreux voyages, dont un jusqu'en Russie, pour étudier les toiles de notre illustre concitoyen.

M. A.-L. Herminjard fera paraître, dans le courant de l'année, le septième volume de sa *Correspondance des réformateurs*, qui formera douze volumes (librairie Georg, à Genève). Ce vaste et savant ouvrage se distingue des recueils du même genre en ce que, au lieu de nous offrir la correspondance de tel ou tel des héros de la Réforme, « il a, au contraire, pour objet de réunir dans un même ensemble les lettres sorties de la plume de tous ceux qui, dans les pays de langue française, ont travaillé de près ou de loin à l'établissement de la Réformation. » Il présente ainsi comme une histoire de la grande révolution religieuse du XVI[e] siècle, écrite au jour le jour, avec tout le détail et le naturel d'un récit raconté par les acteurs eux-mêmes. Les notes si claires et si sûres dont M. Herminjard a accompagné le texte des pièces publiées (les lettres latines surtout qui, plus que les autres, exigeaient de nombreux éclaircissements), ajoutent encore à la valeur de ce recueil, qui s'étendra de l'année 1512 à l'année 1566 et dont ne saurait se passer quiconque aura désormais la prétention d'écrire l'histoire de cette période en remontant aux sources.

Ce sera aussi une fort importante « contribution » à la littérature théologique protestante, et je crois pouvoir dire à la science historique en général, que le grand ouvrage d'*Histoire de l'Église*, de M. le professeur Chastel, dont on vient de commencer l'impression dans notre ville, et qu'édite la maison Fischbacher. C'est le cours que notre éminent compatriote, lauréat de l'Institut, fait depuis quelque quarante ans devant les étudiants de notre Académie, aujourd'hui Université, et qui, sans cesse revisé et complété, en est venu à former un ensemble supérieur à tout ce qui a jamais été écrit par une plume protestante en pays francais. Il y aura ou dix ou cinq volumes, dont le premier ne tardera pas à paraître. Nous en reparlerons.

Nous parlions tout à l'heure peinture, ce qui m'a remis en mémoire une intéressante publication dont je me promettais bien de vous dire un jour quelques mots. Il existe dans notre ville un cercle des Beaux-Arts dont il a été assez souvent question ces dernières semaines; c'est lui, en effet, qui vient d'ouvrir à Londres (168, New Bond-Street) l'exposition de tableaux suisses qui a obtenu un si franc succès. Ce cercle publie la *Revue illustrée de la Suisse romande*, qui a reçu depuis la présente année un développement considérable. Ce joli album paraît deux fois par mois, dans le format du cahier *Paris-Murcie*. Outre une partie littéraire, il contient des dessins autographiés hors texte et dans le texte, des reproductions phototypiques des tableaux suisses les plus remarquables, des gravures à la pointe sèche, des eaux-fortes, — toutes choses qui, la question d'amour-propre national à part, me paraissent mériter sérieusement l'attention des amateurs et des hommes de goût (librairie Sandoz, à Genève).

Il se publie aussi mensuellement dans notre ville, depuis le 15 janvier, une *Revue médicale de la Suisse romande*. C'est l'ancien *Bulletin de la Société médicale de la Suisse romande* qui paraissait à Lausanne, où il a compté quatorze ans d'existence. Cette revue, dirigée par MM. Jacques Reverdin, J.-L. Prévost et C. Picot, les deux premiers professeurs à la Faculté de médecine de Genève, devient l'organe naturel et nécessaire de notre jeune école de médecine (librairie Georg.).

L. Wuarin.

# COMPTES RENDUS ANALYTIQUES

## DES PUBLICATIONS NOUVELLES

---

## QUESTIONS DU JOUR

**Madame de Maintenon,** drame en cinq actes avec prologue, en vers, par M. François Coppée. 1 vol. in-8°. — Prix : 3 fr. (A. Lemerre, éditeur.)

Un beau drame, et comme nous ne sommes guère habitués à en voir représenter à la douzaine, ni même à la demi-douzaine, hélas !

Aussi *Madame de Maintenon* a-t-elle eu le succès le plus grand et le plus mérité. Chacun des beaux vers qui foisonnent dans cette œuvre hautaine et sévère a été salué par les bravos d'une salle heureuse d'entendre enfin résonner sur la scène de l'Odéon des alexandrins d'une noble allure et d'une forme admirable. Ah! comme nous étions loin, ce soir-là, des barbares hexamètres de M. Ponsard, de M. de Bornier et autres mauvais poètes(?), chers au cœur des directeurs de théâtre!

Bien qu'à l'heure où paraîtra ce compte rendu le drame de M. François Coppée sera connu de tout le monde, je vais cependant en donner une analyse que je tâcherai de rendre la moins sèche qu'il me sera possible.

Françoise d'Aubigné est devenue la femme du cul-de-jatte Scarron. Nous la voyons, en août 1660, recevoir, en l'absence de son mari, les familiers de la maison, qui viennent sans façon s'inviter à dîner en apportant chacun son plat. Si le rôti manque, Mme Scarron le remplacera par un conte. Or Antoine de Méran, un ami d'enfance de Françoise, vient lui faire ses adieux. Il s'expatrie, emmenant avec lui son jeune frère; mais, avant de partir, il a voulu revoir celle qu'il aimait autrefois et dont il est à jamais séparé. L'entrevue est triste et déchirante; mais Scarron est impotent, malade... qui sait si Françoise ne sera pas veuve avant qu'il soit longtemps? Et Antoine part, avec cet espoir que si Françoise d'Aubigné devient veuve, il la retrouvera fidèle à son souvenir. Il emporte, comme un gage de cette promesse, un psautier, le psautier d'Agrippa d'Aubigné, sur lequel Françoise a écrit son nom et la date de la dernière entrevue.

Vingt-cinq ans après, Françoise d'Aubigné est devenue la marquise de Maintenon, la maîtresse et bientôt la femme morganatique de Louis XIV. Un jeune homme vient lui demander audience. Elle recule avec épouvante en apprenant son nom : M. de Méran. A sa vue, elle pâlit, c'est Antoine, toujours jeune et beau, qui est devant elle! Non, Antoine est mort, et le jeune homme est Samuel, le frère cadet, qui lui rapporte le psautier. Mme de Maintenon se sent prise soudainement d'une affection quasi maternelle pour Samuel. Elle lui offre ses services, qu'il refuse fièrement, durement même. Il est huguenot, et il exècre la Maintenon, qui a contribué à la révocation de l'édit de Nantes, révocation qui fait s'expatrier tous les protestants qui refusent d'abjurer leur croyance. Alors elle éprouve le besoin de se justifier devant ce jeune homme, et, dans une tirade superbe, elle raconte sa vie, les dégoûts, les humiliations qu'elle a subis. Samuel est un peu incrédule; cependant il adoucit sa rudesse et la marquise le quitte, en l'assurant que s'il a jamais besoin d'elle, elle sera toujours prête. Samuel resté seul se trouve bientôt en face d'Henriette d'Aubusson, une jeune parente que la marquise a appelée près d'elle pour la convertir à la foi catholique. Le comte d'Aubusson est capitaine de vaisseau et les deux jeunes gens se sont rencontrés sur son navire, lorsque Samuel revenait de la Guyane. « Songez, dit Samuel à Henriette, qu'en abjurant vous élevez un obstacle entre nous. — Je vous jure, répond la jeune fille, de rester fidèle à la foi réformée. »

Mais les protestants ont ouvert à Paris un synode pour discuter le parti qu'ils ont à prendre en présence de l'édit qui les dépouille et les chasse. Ce synode, qui doit avoir lieu dans les catacombes, a été révélé à Louvois par un certain Grisard, son agent, qui a découvert et fait arrêter le comte d'Aubusson, lequel se rendait au synode sous un déguisement. L'assemblée a lieu. Les députés protestants sont réunis sous la présidence du baron de Croix-Saint-Paul, un rude Cévenol qui veut, lui, résister à Louis le Grand. Mais résister seuls, ce serait folie. Il a négocié avec Guillaume d'Orange, dont l'envoyé fait connaître aux réformés le prix que le stathouder de Hollande met à son appui. C'est le démembrement de la France. C'est la neutralisation des pays dont la conquête a été consacrée par la paix de Nimègue. Les membres du synode hésitent devant cette proposition. Enfin on va voter, lorsque Samuel demande la parole. Il s'élève avec indignation contre ce qu'il vient d'entendre, car, dit-il, il ne comprend pas

comment cet homme a pu
Vous parler si longtemps sans être interrompu.
Car, dans ce moment-ci, le rouge au front me monte,
Car je le vois encor vous proposer sans honte,
A vous, chrétiens, à vous, nobles, à vous, soldats,
L'or affreux qui frémit dans la main de Judas!



Courage! Suivrez-vous jusqu'au bout cet exemple?
Cet or, cent fois maudit, qu'il jeta dans le temple
Quand le feu du remords enfin le consuma,
Et dont on a payé le champ d'Aceldama,
Fermerez-vous sur lui votre main mercenaire?
Il a vendu son Dieu : vendrez-vous votre mère?
Ah! vraiment, cela trouble et passe la raison;
Pour sa croyance avoir supporté la prison,
L'amende, les excès brutaux des garnisaires,
Par avance accepté l'exil et ses misères,
Et coupé son bâton, déjà, pour le chemin,
Puis, au dernier moment, et, touchant de la main
La palme du martyre aux champs du ciel fleurie,
Se laisser proposer de livrer sa patrie!
— C'est impossible! non la rage des partis
Ne peut pas vous avoir à ce point pervertis.
Je ne crois pas qu'aucun d'entre vous se décide
A commettre ce lâche et cruel parricide!
Vous êtes des Français et vous en souviendrez!
Si vous accomplissez ce crime, ô conjurés!
Si vous abandonnez ce sacré territoire
Dont la moindre cité porte un nom de victoire;
Oui, si vous oubliez, pour vous venger du roi,
Le grand Condé jetant son bâton à Rocroi.
Jean Bart, liant son fils à son mât de misaine,
Luxembourg, conquérant des villes par douzaine,
Et tant de glorieux et terribles combats,
Et Duquesne impassible au fort du branle-bas,
Et Vauban sous Maëstricht et la mort de Turenne;
Si par mauvais esprit de colère et de haine
Vous osez à ce point renier le passé,
Toute la gloire acquise et tout le sang versé,
Par les vieilles maisons dont, après tout, nous sommes;
Si vous faites cela, Français et gentilshommes,
Si vous trempez les mains dans cette trahison,
L'édit qui vous poursuit, alors, aura raison!
Le roi ne sera plus un tyran, mais un juge;
Et si contre ses coups vous trouvez un refuge,
Si même à triompher vous pouvez parvenir,
Que la foudre du ciel tombe pour nous punir!

J'ai tenu à citer toute cette tirade, qui est magnifique d'élan, de sentiment et d'expression et qui a soulevé et qui soulève chaque soir des applaudissements unanimes.

Après cette explosion patriotique, il ne reste plus que Croix-Saint-Paul et deux autres conjurés pour accepter l'alliance de Guillaume d'Orange, et l'envoyé se retire et rentre dans son pays « qui n'a point de tyran ». Mais Croix-Saint-Paul arrête Samuel. Il l'a vu parlant à la Maintenon, et il comprend son conseil, qu'elle lui a soufflé. Est-il dévoué au culte protestant? Dans ce cas, qu'il consente à faire partie, lui quatrième, d'un complot consistant à enlever le petit duc de Bourgogne pour l'emmener dans les Cévennes et le garder comme ôtage. Samuel repousse avec indignation ce moyen de combat. Croix-Saint-Paul s'emporte alors jusqu'à dire à Samuel :

Allez nous vendre, alors, à votre Maintenon!

Samuel bondit sous cette insulte dont il tirera vengeance en temps et lieu, et sort après avoir juré qu'il ne révélera pas le complot. Mais Louvois a tout entendu. Il veillera.

Le troisième acte commence par une scène où Henriette, ayant appris l'arrestation de son père, conjure la marquise de le sauver. Celle-ci, qui se sent menacée par la haine de Louvois, comprend la colère que ressentira le roi, en apprenant qu'un de ses parents, à elle, conspire contre lui. Elle repousse durement la jeune fille. Cependant, la vieille Nanon, sa confidente, lui montre un moyen de salut : l'abjuration d'Henriette. Et quand le roi irrité lui reproche la trahison du comte, elle jette Henriette aux pieds du roi très catholique, qui fait grâce au comte en faveur de la néophyte et rend à la marquise tout l'honneur de cette conversion. M^me^ de Maintenon triomphe. Elle est certaine de l'amour du monarque. Elle sera reine de France, elle, la veuve du cul-de-jatte Scarron! quel rêve!

Or Samuel vient la supplier de ne pas persécuter Henriette pour qu'elle abjure, afin qu'ils puissent être l'un à l'autre. La marquise lui apprend ce qui vient de se passer. Il est trop tard. Samuel désespéré la maudit : c'est elle qui a brisé son bonheur. Il ne lui reste plus qu'à mourir. Et quand elle l'interroge, il répond :

Un danger m'attend, j'y vais courir.
Je demande au destin la mort comme une aumône...
Vous, courage! marchez hardiment jusqu'au trône,
Et ne reculez pas, quand vous y monterez,
Si mon sang répandu coule sur les degrés.

Et il sort pour aller se joindre à Croix-Saint-Paul et à ses amis, afin d'enlever le duc de Bourgogne.

La marquise voit ensuite entrer le roi, qui lui annonce devant Louvois que leur mariage aura lieu cette nuit même. Mais Louvois, resté seul avec le roi, le supplie de ne pas donner suite à ce projet. Il a la preuve que M^me^ de Maintenon a un bâtard : ce Samuel, dont l'âge concorde avec la date des amours de Françoise d'Aubigné et d'Antoine de Méran. Il en donne pour preuve le psautier qu'il a fait voler à la marquise. Louis XIV n'accepte pas cette preuve et il ne veut punir que quand il sera sûr. Louvois, qui a joué sa tête, apprend alors que Samuel est le complice de Croix-Saint-Paul. « C'est bien, se dit-il. Je tiens la marquise, à présent. »

En effet, les quatre gentilshommes pénètrent dans le palais, mais au moment où Samuel, dont les conjurés se défient un peu, va entrer dans l'appartement du duc de Bourgogne, Louvois paraît et les fait arrêter. « Vous savez ce qui vous attend, leur dit-il. » Mais il laisse entendre que, grâce à M^me^ de Maintenon, Samuel aura la vie sauve.

Ah! monsieur le marquis, c'est infâme!

s'écrie Samuel.

Je ne vous connais point. Rien ne vous a permis
De me déshonorer aux yeux de mes amis.
Sanglant, comme le leur, que mon sort s'accomplisse;
Je veux ma part de gloire et ma part de supplice.

Mais le farouche baron de Croix-Saint-Paul, per-



suadé que Samuel les a trahis, et s'approchant du jeune homme, lui crie :

Traître! je te maudis et te crache au visage.

A l'acte suivant, nous sommes dans la chambre de la marquise, où le roi a l'habitude de tenir son conseil des ministres. Le conseil a lieu. Le roi, prévenu par Louvois, observe la marquise ; et quand Louvois annonce l'avortement du complot, la condamnation à mort des quatre conjurés et qu'il prononce le nom de Samuel de Méran, Mme de Maintenon pousse un tel cri de terreur, que Louis XIV y voit une preuve que Samuel est bien le fils de Françoise d'Aubigné. Il congédie ses ministres et reste seul, terrible, avec la marquise qui l'implore pour Samuel. Scène superbe. Le roi accable la marquise. « Mais il n'est pas mon fils, sire, je vous le jure! — Prenez garde, répond le roi, s'il n'est pas votre fils, pourquoi me suppliez-vous tant pour lui? » Enfin, le roi, pris entre sa colère et le désir qu'il a de trouver innocente celle qu'il aime si éperdument, signe la grâce de Samuel et ajoute : « Si vous le laissez mourir, c'est qu'il ne vous est rien, et demain je vous épouse. Si vous le sauvez, ne reparaissez jamais devant moi!... »

« Que Samuel vive! s'écrie la marquise. Pas de couronne à ce prix! » Mais le fier jeune homme veut partager le sort de ses compagnons; il déchire la grâce en disant à Mme de Maintenon : « Soyez reine! » Et il va se ranger à côté des condamnés, qui lui demandent pardon de l'avoir soupçonné.

Et après cette superbe apostrophe du baron de Croix-Saint-Paul à la marquise :

Fille des d'Aubigné, marquise, écoutez-moi.
Vous allez devenir la femme du grand roi,
Au but longtemps rêvé votre ambition touche;
Mais c'est le soir du règne et son soleil se couche.
Redoutez l'avenir prédit par un mourant.
Malheur sur le grand roi! malheur!...

Le drame finit sur ces mots que Mme de Maintenon prononce avant Massillon :

Dieu seul est grand!

Tel est ce magnifique drame qui fait le plus grand honneur à M. François Coppée, qui l'a conçu et exécuté, sachant bien d'avance quelles difficultés il éprouverait pour le faire représenter. Sept ans d'attente, en effet; car M. Coppée a écrit *Madame de Maintenon* à la fin de 1873. Mais aujourd'hui l'auteur se trouve vengé des injustes dédains par l'éclatante victoire qu'il a remportée et par les applaudissements du public, qui, malgré ce qu'on peut dire, ne reste jamais indifférent devant une belle œuvre. Et je suis d'autant plus heureux de ce succès, que j'espère qu'il ouvrira les portes des théâtres aux poètes qui, comme M. Coppée, ne reculent pas devant la rude tâche d'écrire des drames en vers. Et j'en connais, Dieu merci! quelques-uns.

ARMAND D'ARTOIS.

**Bouvard et Pécuchet.** Roman posthume de GUSTAVE FLAUBERT. Paris, Lemerre, éditeur. 1 vol. in-18°. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est de ceux dont il ne convient de parler qu'avec respect. Il est l'œuvre d'un maître de ce temps-ci, que la mort a frappé brusquement l'an passé, en plein labeur, pendant qu'il en écrivait les dernières pages.

L'ouvrage n'est pas terminé, mais il ne s'en fallait guère, heureusement, qu'il le fût. D'après le plan très détaillé que Gustave Flaubert avait tracé de son livre, il est aisé de voir qu'il n'y manque qu'un chapitre, deux au plus. Ce que nous possédons de l'œuvre forme un important volume écrit dans cette langue pure, expressive et vivante, claire à merveille, riche et simple tout à la fois, qui est la langue de Flaubert.

*Bouvard et Pécuchet* était de toutes ses œuvres celle qu'il semblait le plus tendrement chérir, celle, à coup sûr, dont il comptait tirer le plus de gloire. C'était son roman philosophique, sa grande satire contre cette bourgeoisie qu'il prétendait haïr, le livre dans lequel il avait voulu dire son fait, une bonne fois, au *pignouflisme* universel. Dans sa solitude de Croisset il y travaillait depuis dix années avec cette lenteur consciencieuse, cette minutieuse et farouche bonne foi littéraire, cette ardeur folle à poursuivre le vrai jusque dans les infinis détails des choses, dont nous avons tous conté des exemples.

Avec *Bouvard et Pécuchet*, il était assuré de frapper un grand coup. Il en parlait avec mystère, éludant les questions qu'on lui posait ou refusant tout net d'y répondre. Une ou deux fois, pendant ces dix années, il avait dit le sujet de son roman à quelques intimes, mais à l'oreille, avec des réticences, et en leur faisant jurer, solennellement, de garder le secret.

Il s'appliquait surtout avec un soin extrême à tenir cachés les noms de ses personnages. Sa terreur constante était que quelque confrère ne vînt à les connaître et à s'en emparer. Un jour, à un dîner chez Charpentier, Émile Zola, parlant du roman qu'il terminait, laissa tomber négligemment dans la conversation le nom d'un de ses bonshommes. Flaubert devînt cramoisi, — c'était sa façon de pâlir, — et, de saisissement, il lâcha la fourchette et le couteau qu'il tenait à la main. Ce nom qu'il venait d'entendre, c'était précisément celui de l'un de ses héros : Bouvard. Zola avait un Bouvard aussi dans son œuvre!

Le dîner fini, Flaubert entraîna dans un coin l'auteur de *l'Assommoir*, et là, avec des regards suppliants et la voix tremblante, il le pria de débaptiser son personnage. — Si vous n'y consentez pas, je renonce à mon livre! — Et il levait désespérément ses grands bras vers le ciel! Inutile de dire que Zola consentit de grand cœur à ce qu'il demandait.

Ce livre de *Bouvard et Pécuchet* est moins un roman proprement dit qu'une série d'études ethnographiques et physionomiques sur toute une classe de la société : celle des petits bourgeois. Sur le dos des deux types qui la représentent, il fouaille à tour de bras ses vices, ses préjugés, ses travers, sa crédulité, son igno-

rance, sa suffisance et son insuffisance, l'étroitesse de son esprit, la petitesse de ses conceptions, l'incertitude de ses résolutions, l'inanité et la stérilité de ses entreprises. Il traîne à sa barre les nommés Bouvard et Pécuchet, employés en rupture d'emploi, déserteurs du rond de cuir et de la manche de lustrine, et, par-dessus leur crâne obtus, fait son procès à la bêtise humaine.

Deux copistes dans deux maisons de commerce se rencontrent accidentellement, un dimanche, sur le boulevard Bourdon, par trente-trois degrés de chaleur; ils engagent la conversation sans se connaître et se lient subitement d'étroite amitié sans savoir pourquoi. L'un s'appelle Bouvard, l'autre Pécuchet. Impossible de se ressembler moins que ces deux hommes. Bouvard est gras, souriant, satisfait; Pécuchet est maigre, renfrogné, grincheux. Le lien commun qui les réunit, c'est leur bêtise.

Comme ils sont las de la vie abrutissante et morne du bureau, ils caressent tous deux des projets de retraite à la campagne. Justement Bouvard hérite d'une somme assez ronde. Avec l'argent de l'héritage, ils acquièrent en commun une propriété aux environs de Caen, et voilà réalisé leur rêve. Maintenant qu'ils sont maîtres d'eux, que vont-ils faire? — Étudier!

D'abord ils essayent de l'agronomie, l'agronomie ne leur réussit pas; ils se rejettent sur l'arboriculture, qui ne leur réussit pas davantage; ils se livrent alors à l'étude de la chimie, puis à celle de l'anatomie, puis à celle d'autres sciences; après commence une course folle à travers toutes les plates-bandes du domaine scientifique.

Ils tombent dans toutes les erreurs, s'égarent parmi toutes les contradictions et tous les systèmes, se cognent à tous les préjugés, essuient tous les déboires. Ils parcourent ainsi, de chute en chute, n'ayant rien vu ni rien appris, le champ des connaissances humaines, jusqu'au jour où l'inflexible railleur qui a déchaîné contre eux tous les grands corps constitués de l'État représentés par le curé de Chavignolles, le châtelain du pays, le juge de paix, le maire et son garde-champêtre, assistés de la gendarmerie, les ramène triomphalement, ruinés, désabusés, à l'atmosphère puante du bureau, aux grattoirs et à la sandaraque.

Telle est, contée en quelques mots et le plus sommairement possible, la fable de l'ouvrage. Elle est simple, comme on voit. Les détails curieux abondent pourtant dans ce livre et vous y trouvez le récit d'événements intéressants: témoin celui de la proclamation de la République à Chavignolles, au lendemain du 25 février 1848, et des intrigues politiques de village qui la suivirent.

On y voit encore d'adorables paysages et des scènes d'intérieur décrites avec beaucoup d'art et de sincérité. On y rencontre aussi une dizaine de personnages, habitants de Chavignolles ou d'ailleurs, qui passent et repassent sur les pages, quand il est nécessaire, pour donner la réplique à nos deux compères ou pour aider à leurs mésaventures. Mais Bouvard et Pécuchet restent les deux héros du livre; le récit de leurs tentatives vaines et de leurs déboires l'occupe tout entier.

Et c'est à cause de cela, précisément, que cette œuvre si parfaite en sa forme n'est, au fond, en maint endroit, ni ce qu'elle doit être, ni ce que Flaubert aurait voulu qu'elle fût.

Je vois distinctement dans le livre deux Bouvard et deux Pécuchet. Les premiers sont ceux dont je parlais tout à l'heure, les petits bourgeois du boulevard Bourdon, qui reçoivent, tout le long du volume, cette belle volée de bois vert.

Et puis, il y a les autres! Ces braves gens qui s'efforcent d'apprendre ce qu'ils ignorent et de comprendre ce qui leur échappe, qui étudient les auteurs, comparent les opinions, admirent Walter Scott, parce qu'il leur « donne comme la surprise d'un monde nouveau, » mais cessent de l'estimer, parce qu'il a avancé de quinze ans le meurtre de l'évêque de Liège, et marié Robert de Lamark à une femme qui n'était pas la sienne; les mêmes que l'œuvre de Balzac « émerveille tout à la fois comme une Babylone et comme des grains de poussière sous le microscope », qui corrigent les fautes d'histoire d'Alexandre Dumas, discutent grammaire, astronomie, chimie, philosophie, et le reste, bien mieux qu'on ne fait à l'Académie des sciences. Or ceux-là je vais vous dire qui ils sont tous les deux et comme les chercheurs, les raisonneurs et les désillusionnés, ils se nomment. Ils sont l'auteur du livre et s'appellent tous les deux Gustave Flaubert.

C'est bien lui, en effet, le maître railleur qui, en même temps qu'il cingle de sa puissante ironie la bourgeoisie, sa bête noire, rit des écrivains qui se trompent, des savants qui se contredisent, des ignorants, des menteurs et des sots.

GUSTAVE GŒTSCHY.

**Les quatre vents de l'Esprit**, par VICTOR HUGO, 2 vol. in-8°. Paris, Quantin et Hetzel. Prix: 15 fr.

Au moment où nous mettons sous presse, deux remarquables volumes de Victor Hugo sont mis en vente. Nous ne pouvons aujourd'hui que mentionner en hâte cet ouvrage étonnant qu'on comptera assurément au nombre des chefs-d'œuvre du grand poète, car il renferme des pièces sublimes qui font passer sur nos fronts le coup d'aile du génie. Détachons un des chapitres du *Livre satirique :*

Je suis haï. Pourquoi? Parce que je défends
Les faibles, les vaincus, les petits, les enfants.
Je suis calomnié. Pourquoi? Parce que j'aime
Les bouches sans venin, les cœurs sans stratagème.
Le bonze aux yeux baissés m'abhorre avec ferveur,
Mais qu'est-ce que cela me fait, à moi rêveur?
Je sens au fond des cieux quelqu'un qui voit mon âme;
Cela suffit. Le flot ne brise point la rame,
Le vent ne brise pas l'aile, l'adversité
Ne brise pas l'esprit qui va vers la clarté.
Je vois en moi l'erreur tomber et le jour croître;
Je sens grandir le temple et s'écrouler le cloître.
Rien de fermé. Le ciel ouvert. L'étoile à nu.
L'idole disparaît. Dieu vient. C'est l'inconnu,

Mais le certain. Je sens dans mon âme ravie
La dilatation superbe de la vie
Et la sécurité du fond vrai sous mes pas.
L'abri pour le sommeil, le pain pour le repas,
Je les trouve. D'ailleurs les heures passent vite.
Quelquefois on me suit, quelquefois on m'évite;
Je vais. Souvent mes pieds sont las, mon cœur jamais.
Le juste, — hélas! je saigne, où sont ceux que j'aimais?
Sent qu'il va droit au but quand par hasard il marche.
Je suis, comme jadis l'antique patriarche,
Penché sur une énigme où j'aperçois du jour.
Je crie à l'œuvre immense : Amour! Amour! Amour!
Je dis : Espère et crois, qui que tu sois qui souffres!
Je sens trembler sous moi l'arche du pont des gouffres;
Pourtant je passerai, j'en suis sûr. Avançons.
Par moments la forêt penche tous ses frissons
Sur ma tête, et la nuit m'attend dans les bois traîtres;
Je suis proscrit des rois; je suis maudit des prêtres;
Je ne sais pas un mois d'avance où je serai
Le mois suivant; l'orage étant démesuré;
Puis l'azur reparaît, l'azur que rien n'altère;
Ma route, blanche au ciel, est noire sur la terre;
Je subis tour à tour tous les vents de l'exil;
J'ai contre moi quiconque est fort, quiconque est vil;
Ceux d'en bas, ceux d'en haut pour m'abattre s'unissent;
Mais qu'importe! parfois des berceaux me bénissent,
L'homme en pleurs me sourit, le firmament est bleu.
Et faire son devoir est un droit. Gloire à Dieu!

Nous donnerons dans notre prochaine livraison de juin, à cette même place, un long compte rendu des *Quatre vents de l'Esprit*, qui vont faire grand bruit dans la Presse du monde entier comme l'une des plus belles productions du génial poète de la ***Légende des Siècles.***

# JURISPRUDENCE

**Réalité du droit,** par P. Poulin. Bruxelles, Kistemaeckers, 1 vol. — Prix : 2 fr.

Le droit a-t-il son principe et sa règle dans les conditions mêmes de notre existence? Est-ce le résultat de la rectitude du cœur, ou n'est-ce qu'une chose de pure convention variant selon les temps et les lieux?

Telle est la question que traite M. Poulin dans le petit volume qui vient d'être mis en vente par la librairie démocratique de M. Kistemaeckers, de Bruxelles.

Il y a environ une trentaine d'années, une polémique s'éleva entre le directeur de *la Presse* et un rédacteur de la *Gazette de France,* au sujet du principe du droit. Dans cette discussion, que M. Poulin fait renaître de sa cendre pour en faire le point de départ de son ouvrage, M. Émile de Girardin disait : « Est-ce que le droit n'a pas constamment varié et ne varie pas selon les temps et les lieux? Ce qui fut flétri n'est-il pas glorifié? Ce qui fut glorifié n'est-il pas flétri? »

Avec M. Poulin nous pensons que M. Émile de Girardin a confondu les mœurs qu'un peuple adopte en raison des conditions de son existence, avec le droit réel adéquat à la nature humaine.

La raison a bien pu, selon les époques et les circonstances, admettre comme permises des choses que plus tard, les circonstances ayant changé, la conscience a flétries comme immorales, mais le droit n'en a pas moins toujours été le droit. Faire du mal à son semblable n'a jamais été considéré comme une action juste et louable. Les matelots qui, perdus au milieu des mers, tirent au sort celui d'entre eux qu'ils sacrifieront à l'existence de tous, n'ont pas la prétention de faire acte de droit, mais bien acte de pure nécessité. Ces mêmes hommes, placés dans les conditions normales de l'existence, c'est-à-dire jouissant de tous les objets nécessaires à la vie, accomplissant une pareille action, auraient soulevé contre eux la réprobation générale. Il en est de même de ces peuples qui ensevelissaient leurs enfants avec leurs mères si celles-ci avait succombé à leurs couches, et où un fils tuait ou exposait son père et sa mère lorsque ceux-ci, devenus vieux, ne pouvaient plus subvenir à leurs besoins.

Dans l'un et l'autre cas, si les auteurs de ces actes de cruauté ont pu les commettre sans aucun remords, il est incontestable qu'ils obéissaient à une nécessité sociale et qu'ils n'y cédaient qu'en violentant les sentiments d'amour filial ou paternel que la nature a imprimés au cœur de tous les êtres.

L'auteur traitant ensuite la sanction morale du droit, tout en affirmant qu'il a son principe inhérent à notre nature, la place en dehors d'elle et n'en reconnaît pas d'autre que celle de la religion. « S'il est des hommes, dit-il, heureusement nés, d'une grande délicatesse de conscience, portés au bien par nature, combien n'en est-il pas d'autres organiquement portés au mal? Or, de ceux-là, s'ils repoussent toute idée de sanction ultra-vitale, voulez-vous me dire quel sera le frein? » Mais, demanderons-nous, si l'homme est organiquement porté au bien ou au mal, quelle responsabilité peut-il avoir vis-à-vis de celui qui est appelé à le juger?

La morale n'a de sanction qu'elle-même et serait immorale si elle tenait d'ailleurs sa cause et sa fin, a dit Proudhon. Telle est aussi notre idée. Penser que nous faisons notre devoir par peur plutôt que par sentiment, nous paraît un principe peu en rapport avec la dignité humaine.

**Cours de procédure,** *organisation judiciaire, compétence et procédure en matière civile et commerciale,* par E. GARSONNET, professeur à la Faculté de droit de Paris, 1re partie. Larose, 1881.

L'œuvre de M. Garsonnet s'annonce, nous le disons hautement, comme une œuvre magistrale. Il semblait jusqu'ici qu'on ne pût parler de la procédure sans aridité ni sécheresse : l'auteur donne à cette opinion un éclatant démenti. Dans une forme pleine de souplesse et d'élégance, claire autant que méthodique, il étudie le pouvoir judiciaire et les principes généraux de l'organisation de la justice en France et dans nos colonies, éclairant sa marche à la lumière de l'histoire et des législations étrangères. Puis, passant à l'examen des juridictions, il s'occupe de l'origine, de l'organisation et des attributions des cours et tribunaux, et présente, en un tableau des plus animés et toujours vivant, l'ensemble des éléments qui les composent : magistrats, ministère public, greffiers, avoués et huissiers. Viennent enfin les avocats et les auxiliaires de la juridiction commerciale à qui, par une prédilection marquée, l'auteur consacre quelques pages éloquentes et disertes qui nous ont charmé.

Une science sûre d'elle-même, telle est pour nous la qualité maîtresse de ce cours de procédure.

« L'ouvrage, nous dit avec trop de modestie M. Garsonnet, est destiné surtout aux étudiants; mais il aura peut-être quelque intérêt pour des lecteurs déjà instruits. » C'est le contraire qu'il eût fallu dire; et personne, j'en réponds, après avoir parcouru le texte, ne regrettera de s'attarder aux notes si savantes et si complètes dont l'auteur a enrichi ses explications. Indication des sources, discussion des arrêts, renseignements statistiques, analyse des récents travaux parlementaires, rien n'est négligé.

Mais l'auteur nous permettra peut-être de lui adresser une légère critique. Au cours de son œuvre, il examine un grand nombre de questions importantes qui eussent pu, croyons-nous, trouver leur place dans le commentaire qui va suivre de près sans doute cette première partie.

Comment les retrouverons-nous si M. Garsonnet ne nous y renvoie, et comment les reprendre s'il ne se veut pas répéter?

Nous espérons donc une table analytique contenant des indications précises et permettant de faciles recherches, et nous ne croyons pas qu'il soit téméraire d'affirmer que cet ouvrage comptera parmi les meilleurs qu'ait produits, depuis de longues années, l'érudition toujours en éveil des professeurs de nos Facultés.

F. W.

**Tableau des lois commerciales** en vigueur dans les principaux États de l'Europe et de l'Amérique, par CH. LYON-CAEN, professeur agrégé à la Faculté de droit de Paris, professeur à l'École libre des sciences politiques. 2e éd. revue et mise au courant. Cotillon et Cie, 1881.

Le savant professeur à la Faculté de droit de Paris, M. Ch. Lyon-Caen, après avoir constaté que les lois commerciales répondent à des besoins pour ainsi dire universels et presque partout les mêmes, et qu'elles ont à peu près toutes une commune origine, a pensé que le moment était venu peut-être où les législations commerciales des différents peuples se rapprocheraient au point de se confondre, et il a complété, pour en faciliter les moyens, l'intéressant tableau des lois en vigueur dans les principaux États de l'Europe et de l'Amérique, qu'il avait déjà publié en 1876.

Il nous montre tour à tour les pays dont les codes de commerce ont été rédigés sous l'influence directe du Code de commerce français, ceux où cette influence a été moins sensible, et ceux enfin qui n'ont point de Code de commerce du tout. Il y a là bien des indications précieuses dont commerçants et industriels pourront tirer profit.

# QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

## ÉTUDES D'ÉCONOMIE ET D'HISTOIRE POLITIQUE ET SOCIALE

**Affaires d'Orient. — La Question tunisienne et l'Afrique septentrionale,** brochure par EDMOND DESFOSSÉS. — Paris, Challamel aîné. 1881.

Ce ne sont pas seulement les journaux qui, à l'occasion de la question tunisienne actuellement à l'état aigu, se préoccupent du passé et de l'avenir de notre influence dans le continent africain.

A cette occasion, on a dû étudier les rapports qui subsistent entre Constantinople et le gouvernement ottoman et Tunis et son bey.

Ce dernier est aujourd'hui absolument indépendant de la Porte, et ses prédécesseurs ont fait tous leurs efforts pour arriver à ce résultat, appuyés qu'ils furent par la plupart des États européens, et notamment la France.

Si donc, dans les prétentions du bey de voir une atteinte à la souveraineté de la Turquie dans les justes exigences de notre pays, il n'y a rien de fondé que la recherche d'un appui au dehors, nous n'avons guère à nous en préoccuper outre mesure.

Il en est absolument de même lorsque ses agents s'adressent à l'Angleterre ou à l'Italie, quoique le représentant de cette dernière puissance soit un des plus ardents ennemis de notre influence.

La lutte aujourd'hui engagée par les troupes fran-





çaises contre les Khroumirs d'abord et ensuite contre les troupes régulières du bey qui donnent aux révoltés un appui moral que nous ne pouvons supporter doit avoir évidemment pour résultat final d'imposer à la régence de Tunis un protectorat officiel à l'abri duquel les intérêts, non seulement de nos nationaux, mais des étrangers et même des habitants indigènes, seront désormais assurés.

Cependant il ne faudrait pas, comme le fait l'auteur de la brochure que nous citons ici, exagérer les exigences de notre situation sur la terre africaine, et en inférer qu'il nous est indispensable non seulement d'annexer la Tunisie, mais encore la Tripolitaine et le Maroc.

Dépasser le but en nous créant des embarras considérables est un mauvais moyen de faire nos affaires.

Cinquante années de colonisation en Algérie n'ont encore pu amener notre colonie au point prospère où nous devons l'espérer un jour; les tribus insoumises ou toujours remuantes qui parcourent une partie de cet immense territoire exigent une armée d'occupation d'un effectif énorme.

Le temps seul peut amener la prospérité et surtout une fusion suffisante des diverses races; notre colonie est assez étendue pour espérer en retirer d'immenses avantages dans l'avenir, et restreindre ses désirs est peut-être l'assurance qu'ils seront plus facilement satisfaits.

Que le gouvernement se borne aujourd'hui au protectorat sur la Tunisie, et cette modération nous vaudra plus que de grands avantages militaires chèrement achetés et qui coûteront plus encore à conserver.

E. D. A.

**Tunis.** Histoire, mœurs, gouvernement, administration, climat, productions, industrie, commerce, religion, etc., par G. DES GODINS DE SOUHESMES, publiciste, membre de plusieurs sociétés savantes. 3e édition. — Paris, Challamel aîné.

Les événements militaires dont la régence de Tunis est sur le point d'être le théâtre, et dans lesquels ce sont les troupes françaises qui vont jouer le rôle principal, attirent nécessairement l'attention générale sur ce pays.

La régence de Tunis était déjà fort intéressante pour nous, en raison de son voisinage de notre grande colonie algérienne, des relations nécessaires constituant un frottement continuel des diverses populations indigènes et étrangères occupant ces vastes territoires tout en les peuplant médiocrement.

En outre, la France avait dans la régence une masse d'intérêts financiers, industriels et commerciaux, et l'on peut dire sans exagération que depuis de longues années nous y exercions par là un protectorat officieux, sinon officiel, mais qui n'en était pas moins des plus sérieux.

On connaît l'origine des difficultés diplomatiques qui se sont élevées dans ces derniers temps entre les gouvernements français et tunisien; on peut dire, sans vouloir nous étendre trop longuement à cet égard, qu'ils ont leur origine dans les efforts qu'un autre pays méditerranéen a essayés pour nous supplanter en ce pays et y établir son influence aux lieu et place de la nôtre, en attendant un résultat plus sérieux, facile à deviner et qui ne devait être autre chose qu'une annexion pure et simple.

Dans la lutte qui s'est prolongée à cet égard, les Italiens ont su gagner l'alliance du bey lui-même et de ses conseillers, ce qui rendait la position plus difficile pour les Français et pouvait faire craindre que nous finirions par être battus.

Il est heureux d'avoir à constater que le représentant du gouvernement français à Tunis et le protecteur des intérêts de nos nationaux s'est montré dans cette circonstance à la hauteur de la tâche difficile qui lui incombait. M. Roustan a bien mérité du pays et de ses compatriotes.

De plus, le gouvernement français a compris la situation et, confiant dans les rapports de son représentant, désireux de soutenir ses nationaux et l'influence naturelle que plus de cinquante années d'occupation de la terre africaine nous ont acquise, il a soutenu son agent et encouragé ses efforts.

La maladresse du gouvernement du bey de Tunis et celle de nos adversaires ont précipité les événements et amené des complications d'une gravité telle que c'est aujourd'hui le sort des armes qui va vider tous les différends que des arrangements diplomatiques auraient pu contenir dans des limites ordinaires.

Les uns et les autres ont excité contre nous les populations musulmanes, et quoique tout ait été fait d'une façon détournée, le résultat n'en a pas moins été tel que lorsque nous avons résolu de punir des tribus pillardes, nous avons trouvé auprès du gouvernement du bey de Tunis, au lieu d'un appui moral au moins, une mauvaise volonté qui prouve une complicité absolue et qui va nous amener à combattre l'armée tunisienne elle-même, tout en n'ayant d'abord que les Khroumirs comme objectif.

Cependant cette régence de Tunis, entre tous les pays habités par les races mahométanes, était certes la plus avancée dans la voie de la civilisation, celle qui avait le plus profité de son voisinage et de son contact avec les Européens et qui en avait financièrement et commercialement tiré aussi les plus grands avantages.

Mais, comme on dit vulgairement, en grattant la surface, le dessous reparaît toujours, et c'est dans l'entêtement actuel du Bardo qu'on reconnaît bien avoir affaire à des musulmans, lesquels, comme autrefois le dey d'Alger, préféreront tout perdre que de céder quelque chose.

Dans ces circonstances, on est désireux de recueillir sur le pays où entrent en ce moment nos soldats tous les renseignements désirables.

Bien des volumes ont été écrits de la nature de celui que nous citons dans cet article; la plupart, quoique intéressants, ont passé inaperçus de la masse, en raison du petit nombre de personnes curieuses de



connaître ce qui existe hors de nos frontières continentales.

Celui de M. des Godins de Souhesmes est sous ce rapport un des plus consciencieux et des plus complets qu'il nous ait été donné de parcourir. Il en est à sa troisième édition et nous n'avons qu'un regret à manifester, c'est de n'y avoir pas trouvé une carte bien faite du pays de manière à permettre aux lecteurs d'y suivre les différentes phases des opérations de la campagne qui commence.

Les détails relatifs aux mœurs et aux productions sont d'un grand intérêt et d'une lecture agréable.

E. D'Au.

**Discours et Plaidoyers politiques de M. Gambetta**, publiés par M. J. Reinach. Tome III. Charpentier.

M. Reinach ne s'est point trompé quand il a cru que c'était travailler dans l'intérêt de l'histoire que de publier les discours et plaidoyers politiques de M. Gambetta. Nous autres, qui avons traversé les sombres jours de la guerre de 1870 et de l'invasion étrangère, nous y trouvons, si c'est possible, un intérêt plus palpitant encore. Les événements auxquels il est fait allusion, nous les avons vécus, et si loin que nous reportent ces plaidoyers et ces discours (car c'est beaucoup que douze ans dans la vie d'une nation), l'émotion est toujours vive. — Le premier volume s'ouvre par le plaidoyer prononcé le 14 novembre 1868, devant la police correctionnelle, en faveur de Delescluze, date célèbre, où, pour la première fois depuis seize ans, la parole libre et fière d'un avocat fort de sa conscience et sûr de son droit jeta devant la justice silencieuse comme les fondements de la liberté renaissante. Ce n'était point seulement la venue d'un puissant orateur qu'annonçait un tel discours, c'était l'avènement d'un régime nouveau qui allait s'imposer au cours du temps, en dépit de tous les efforts et de tous les obstacles. Aussi l'œuvre de M. Gambetta, malgré ses imperfections, et d'inévitables faiblesses, offre-t-elle à la lecture un attrait plus puissant que celle même de Berryer, — Berryer, le plus grand avocat pourtant des temps modernes.

Que de choses et que de faits dans ce seul volume! Poursuite de deux militaires qui ont assisté à des réunions publiques, grève du Creusot, projet de loi électorale, plébiscite, tels sont les premiers sujets sur lesquels s'exerce la verve de l'incomparable tribun. Puis viennent la guerre fatale avec la Prusse et les premières tentatives de défense nationale. Rien de tout cela n'a vieilli, et, nous pouvons le dire hardiment, rien de tout cela ne vieillira.

M. Reinach a suivi l'ordre chronologique. Nous eussions pour notre part préféré peut-être une autre méthode. Sans doute ces discours ne sont pas recueillis là pour être lus les uns à la suite des autres, il n'en est pas moins singulier de rencontrer après des professions de foi électorales et des allocutions patriotiques une proposition de loi sur les aliénés. Mais ce ne sont là que des critiques de détail : ce projet ne méritait pas moins que le reste d'être conservé, et nous attendons impatiemment pour en rendre compte l'apparition du second volume annoncé.

# SCIENCES MILITAIRES

**La guerre de montagnes** pendant la dernière insurrection carliste en Catalogne, 1872-1875, par le commandant de la Llave y Garcia du génie espagnol, traduit par A. Sonart, chef d'escadron d'artillerie. Un vol. in-8° de 248 pages, avec 1 carte et 21 plans et croquis. — Paris, Berger-Levrault, 1881. Prix: 6 fr.

La lutte qui, sous le nom d'insurrection carliste, a désolé pendant trois années les provinces de l'Espagne, limitrophes de notre frontière est déjà bien loin de nous. D'autres événements ont attiré depuis la curiosité publique et, sous le rapport militaire, des guerres bien plus sanglantes et plus fécondes en grands enseignements ont modifié considérablement l'assiette des puissances orientales de l'Europe. Cependant la relation que publie aujourd'hui la librairie Berger-Levrault, et qui est due à un témoin oculaire des événements d'Espagne, mérite de ne pas passer inaperçue. C'est en effet une étude spéciale d'un des théâtres d'opération de la guerre carliste, étude qui, tout en donnant des renseignements précieux sur l'ensemble des opérations, a trait à un sujet d'un caractère presque technique; à ce titre, elle constitue une monographie d'un grand intérêt. Les événements militaires qui ont eu la Catalogne pour théâtre n'ont point toujours été des guerres de partisans sans organisation, comme on est quelquefois tenté de le croire: les affaires auxquelles ils ont donné lieu, bien que peu connues en général, méritent cependant d'être étudiées à cause du cachet particulier que leur donnent la configuration même du pays et le caractère essentiellement guerrier des habitants.

Après avoir donné une description détaillée de la province, l'auteur nous expose d'abord le résumé chronologique des événements dont la Catalogne a été le théâtre dans les temps modernes; puis, esquissant à grands traits l'organisation militaire des belligérants dans la guerre carliste, il s'occupe spécialement des expéditions suivantes : ravitaillement de Berga; siège de Puicerda; occupation d'Olot; siège de la Seo d'Urgel, enfin campagne dite de la pacification.

Quoique toutes ces actions n'aient eu en somme que des objectifs d'une portée médiocre, elles n'en ont pas moins été une rude école pour l'armée espagnole. La valeur et l'abnégation du soldat y brillèrent de tout leur éclat, et mirent également en relief son aptitude exceptionnelle pour la guerre de montagne. Dans les opérations pour la levée du siège de Puicerda notamment, à la suite de marches longues et pénibles, les vaillants fantassins espagnols, sans distributions, sans autre abri que le ciel pour dormir et sans pouvoir quitter un instant la colonne sous peine d'être assassinés par les paysans, eurent à combattre contre des forces bien supérieures retranchées dans des positions inexpugnables, et malgré les éléments déchaînés surent élever leur courage à proportion des épreuves qu'ils avaient à subir.

Des considérations techniques sur le rôle des fortifications élevées pendant la guerre complètent ce récit fort curieux, une des pages les plus mouvementées de l'insurrection carliste. N'oublions pas enfin les croquis et portraits qui accompagnent le texte, et qui donnent une idée de différents types et uniformes des armées espagnole et carliste. C. M.

**Traité d'art militaire**, professé dans les écoles de guerre de l'empire d'Allemagne (*Tactique de Périzonius*, 6e édition), traduit de l'allemand par Raffin, chef de bataillon au 114e de ligne. 2 volumes in-8° de 326 pages. Paris. J. Dumaine, Baudouin, successeur. 1881. Prix : 12 fr.

L'ouvrage de Périzonius sur la tactique a acquis en Allemagne une grande célébrité. Il est couramment suivi dans les écoles de guerre et quoiqu'il date déjà d'un certain nombre d'années, de savants commentateurs, parmi lesquels on peut citer le général major Paris, tiennent ce traité au niveau des progrès quotidiens de l'art militaire. C'est la traduction de la sixième édition de cette œuvre classique par excellence qu'a entreprise M. le commandant Raffin. Toutefois cet officier n'a pas cru devoir s'attaquer à l'ouvrage tout entier de l'auteur allemand. La première partie, en effet, du traité de Périzonius, la tactique proprement dite, est purement dogmatique, nous dirions presque subjective; la seconde au contraire rentre davantage dans le domaine de la pratique. Elle a trait à la tactique appliquée et permet d'examiner le rôle des troupes dans toutes les circonstances de la guerre. Ainsi, tandis que les formations de la tactique sont positives et fixes, l'application que l'on en fait sur le terrain varie suivant chaque cas particulier. Les formations existent et sont connues des troupes, tandis que l'application qui doit en être faite par le commandement est le fait du tact militaire, d'une rapide intelligence du terrain et de situations du combat ainsi que de l'inspiration du moment.

Nous possédons en France un ouvrage analogue à la partie de l'ouvrage de Périzonius qui vient d'être traduite : ce sont *les Marches et Combats* du général Berthaut. Nous avons rendu compte, dans *le Livre*, de cette importante étude due à l'un de nos plus éminents écrivains militaires. Nous alléguerions volontiers que le général a puisé dans le traité allemand les grandes divisions de son travail. Quoi qu'il en soit, nous possédons ainsi sur le même sujet, et pour ainsi dire coordonnés de la même façon, les principes en vigueur dans les armées française et prussienne. Il sera donc du plus grand intérêt pour tous ceux qui veulent creuser un peu ces questions militaires et faire une étude comparative de la manière dont on procède de ce côté-ci comme de l'autre côté du Rhin, de posséder ces deux ouvrages qui se complètent mutuellement.

Il ne faut pas croire qu'à la guerre les troupes n'aient absolument qu'à combattre; au contraire, elles passent la majeure partie de la campagne au camp ou en marche; par le repos, elles refont leurs forces afin d'être en état de se mesurer avec l'ennemi; par la marche elles l'atteignent et prennent les positions de combat qu'elles doivent avoir au moment du choc.

Il y a donc lieu de prendre en considération ces nécessités inéluctables et de s'occuper dans la tactique appliquée des marches, du logement et de l'approvisionnement des troupes, du service de sûreté et de découverte, et de la reconnaissance du terrain. Tels sont, considérés au point de vue général, les principaux sujets traités dans le premier volume de la traduction de M. le commandant Raffin. Quelques chapitres annexes traitent en outre de l'emploi des chemins de fer en temps de guerre, de la télégraphie de campagne, et de l'organisation du service d'ordonnances et de renseignements.

Le second volume est tout entier consacré à l'étude du combat. L'ouvrage définit d'abord ce que c'est que le combat, traite de la marche et de la conduite des batailles, et après une digression sur le développement historique de la tactique, étudie ensuite les diverses espèces de combat, suivant que l'affaire se passe en terrain fortement accidenté, qu'elle ait pour but le passage d'une rivière, qu'elle ait lieu en terrain abrité (forêts, villages) ou enfin qu'elle soit resserrée dans un défilé. L'ouvrage se termine enfin par des considérations sur la guerre de partisans, sur les missions à confier à des détachements et sur les moyens de protéger les communications de l'armée, et d'inquiéter celles de l'adversaire.

Parmi les quelques planches qui complètent le volume citons celle qui donne l'*ordre de bataille* d'un corps d'armée allemande, disposition des plus intéressantes et qui mieux que toutes les descriptions donne une idée très exacte de l'organisation de cette puissante unité stratégique de nos voisins. C. M.

**Origines de la tactique française** (de Louis XI à Henri IV), par E. Hardy, major d'infanterie. 1 vol. grand in-8° de 810 pages. — Paris. J. Dumaine. 1881. Prix : 15 fr.

Nous avons déjà rendu compte, dans *le Livre*, du premier volume de cet important ouvrage. Après avoir passé en revue les guerres féroces de l'ancienne Gaule et les combats chevaleresques du moyen âge, nous sommes arrivés aujourd'hui à la période mo-

derne, marquée par une réforme complète dans la constitution des armées. Ébauchées par Charles VII, les troupes permanentes prennent leur organisation définitive sous Louis XI et, comme conséquence immédiate, la tactique française se crée et va, de progrès en progrès, porter, sous Henri IV, nos armes à un très haut degré de perfection.

Elles grandiront encore dans la suite, mais déjà, sous le Béarnais, on peut dire que l'art militaire est sorti de la période de tâtonnements et que l'heure est proche où Gustave-Adolphe, Turenne, Condé, Frédéric et Napoléon l'élèveront à son point culminant.

C'est au xv<sup>e</sup> siècle, sous Charles le Téméraire, que nous trouvons les premiers règlements militaires des temps modernes : l'ordonnance qui en régla la pratique est de 1472. Le service de l'intendance, jusque-là à peine entrevu, est institué par le duc de Bourgogne qui nomme pour chaque compagnie d'ordonnance un *commissaire aux montres et aux revues*. La *montre* était la première inspection d'une troupe armée, où le délégué du prince constatait d'après l'effectif des hommes et des chevaux et d'après leur équipement le droit de chacun à la solde; la *revue* était l'examen périodique qui succédait à la montre de 3 en 3 mois. Ces grandes et utiles réformes, tout en donnant une force remarquable à l'armée bourguignonne, ne la préservèrent pas des désastres de Granson et de Morat; il est vrai qu'elle combattait alors contre une infanterie redoutable que soutenait par-dessus tout un mobile qu'elle n'avait pas elle-même, l'amour de la patrie.

Le progrès militaire se manifestait partout, du reste, et le rival heureux du Téméraire, Louis XI, organisait à son tour l'armée française sur une base solide, la dotait de troupes du génie et faisait même, en 1481, des essais de mobilisation au camp de Pont-de-l'Arche. Des grandes manœuvres s'y tinrent à cette même époque. Elles consistaient « à échelonner les bataillons en redoute, en mettant les piquiers et les hallebardiers au centre, les hacquebutiers (autre espèce de piquiers) et les arbalétriers aux ailes ». On sait de quel poids toutes ces réformes pesèrent dans la balance. Louis XI fut le créateur de l'unité française et c'est, sans nul doute, à la remarquable organisation de son armée que l'habile monarque dut cet important résultat.

Avec son successeur s'ouvrit cette période étrange d'aventures lointaines qui, si elles ne compromirent pas entièrement l'œuvre entreprise par Louis XI, en retardèrent du moins les développements jusqu'à Henri IV.

Le major Hardy nous présente dans son beau livre un tableau des plus intéressants de ces brillantes guerres d'Italie. On y voit ces fameux condottieri à la mine farouche et à l'aspect redoutable, prétoriens nomades, à la solde de qui payait le mieux; ces estradiots, sorte de mercenaires levés en Albanie et en Morée, vêtus à la turque et armés d'une épée large, d'une massue et d'une zagaie. L'artillerie à cette époque commençait à jouer un rôle capital dans les combats, et l'arsenal de Venise s'enorgueillissait, à juste titre, de ses ***mitrailleuses***, ce qui prouve bien la vérité de l'adage ***Nil novi sub sole*** que l'auteur a donné pour épigraphe à son livre. Nous ne le suivrons pas dans l'histoire de ces campagnes, où apparaissent les grands noms de Lautrec, la Palisse, Bayard et François I<sup>er</sup>. Disons cependant que c'est à l'artillerie et surtout à la gendarmerie que le roi chevalier attribua sa victoire de Marignan. Ce fut le dernier reflet de cette arme qui sombra tout entière à Pavie sous les coups des nouveaux engins modernes.

Cette terrible leçon porta ses fruits, et de retour en France, après sa longue captivité, François I<sup>er</sup> s'empressa d'organiser *les légions provinciales*, institution empruntée à l'organisation des Romains et dans laquelle nous voyons paraître pour la première fois, dans le langage militaire, le titre de colonel.

Marignan et Cérisoles sont les deux pôles de la vie militaire de François I<sup>er</sup>; ces deux victoires remportées au commencement et à la fin de son règne ont assez d'éclat pour éclipser ses fautes et ses revers. La France, à sa mort, était bien meurtrie encore; mais ses blessures n'avaient rien enlevé à sa gloire et au respect qu'elle avait acquis en Europe.

Henri II était un soldat et un organisateur. Préoccupé de continuer la lutte contre Charles-Quint, il donne tous ses soins à l'armée, et l'un de ses premiers actes fut l'occupation de Metz qui devait, l'année suivante, 1552, opposer une si vive résistance à l'empereur. C'est que la noble cité possédait dans ses murs un homme qui valait une armée, le grand Guise. Cette page de nos annales est traitée avec les plus grands détails dans l'ouvrage du major Hardy, et des reproductions d'anciennes estampes nous mettent à même de suivre pas à pas les développements de cette défense héroïque. Nous arrivons maintenant aux guerres de religion, lugubre épisode de notre histoire militaire, où tant de sang fut versé, tant de crimes furent commis pour la plus triste des causes. Mais si l'on veut bien oublier que c'étaient des Français qui combattaient ainsi les uns contre les autres, on doit reconnaître que ces guerres firent faire de grands pas à l'art militaire. Dès la première campagne, la stratégie et la tactique se transforment à la fois. Au lieu de grandes et lourdes armées qui emploient toute une campagne à prendre ou à secourir une seule place, de petits corps très mobiles tentent des pointes hardies ou exécutent des retraites savantes. Les généraux apprennent à compter avec l'imprévu, à créer des ressources et surtout à combiner les trois armes dans les ordres de marche ou les formations de combat. Ces guerres si désastreuses pour le pays ont, en somme, fait l'éducation de l'armée française, et le jour où Henri IV entra catholique dans Paris, protestants et ligueurs réconciliés s'unirent ensemble sous les mêmes enseignes et constituèrent une armée solide, bien exercée, bien commandée, qui n'eut plus désormais qu'une seule devise : servir la France.

C'est sur ces mots patriotiques que se termine l'histoire des origines de la tactique française. Nous avons donné déjà une idée de la manière de faire de

l'auteur. A une profonde compétence militaire M. le major Hardy joint une érudition consommée. Son livre fourmille de citations des plus attachantes empruntées au langage souvent naïf, mais toujours imagé des auteurs contemporains des époques qu'il nous retrace; des notes nombreuses fournissent des éclaircissements sur des faits très curieux et bien souvent ignorés. Enfin un grand nombre de croquis et de figures insérés dans le texte nous font connaître les types et les uniformes de cette période de notre histoire militaire. C'est en somme un bel et bon livre, que tout le monde lira avec intérêt et plaisir. C. M.

**École de fortification de campagne.** — *École de mines.* — *École de mines* (abrégé pour l'armée territoriale). — *École de sape.* — 4 volumes cartonnés in-18 de 380-370-113 et 125 pages. — Paris, Quantin. 1879-1880.

Le dépôt des fortifications, cet établissement où se centralisent tous les services du corps du génie français, a confié à un certain nombre d'officiers de cette arme le soin de rédiger un ouvrage dans lequel fussent condensés tous les principes de l'art du sapeur et du mineur. Si les troupes de combat proprement dites ont besoin de règlements nets et explicites, fixant les formations qu'elles doivent prendre à tel ou tel moment de la marche ou de l'action, le génie qui est appelé soit à les couvrir contre les projectiles ennemis, soit à leur frayer un chemin vers une place assiégée, doit être astreint à des règles plus précises encore. Ses travaux ne relèvent pas seulement de circonstances souvent difficiles à prévoir, mais de conditions techniques parfaitement définies, presque mathématiques; ils doivent être par conséquent soumis à la mesure inflexible de la règle et du compas.

Les quatre règlements que nous avons sous les yeux, et qui portent le nom d'*écoles*, sont donc l'expression exacte de tous les travaux matériels qui incombent au service du génie, tant en rase campagne que sous le canon d'une forteresse ennemie. Ils sont le *vade-mecum* de tout officier de cette arme et donneront aux officiers des autres corps de troupe des notions qu'il leur est indispensable de connaître pour compléter leur instruction militaire.

L'*École de fortification de campagne* est divisée en deux parties : la première définit d'abord toutes les parties d'un retranchement et passe en revue les instruments nécessaires à leur exécution; elle s'occupe ensuite des retranchements dits ordinaires, c'est-à-dire pour la construction desquels on a tout le temps nécessaire; puis des retranchements rapides que l'on a à élever souvent sous le feu de l'ennemi et qui ont pris une si grande importance dans nos guerres modernes.

Le retranchement est d'abord piqueté, puis profilé après que l'on a déterminé le relief de la crête intérieure; on passe ensuite à son exécution, avec le concours d'un nombre de travailleurs déterminé, répartis *en ateliers;* il ne reste plus, la masse couvrante une fois sortie de terre, qu'à la consolider en revêtant les talus soit en fascines, ou en clayonnage, soit en sacs en terre, soit avec les ressources du moment.

L'*École* passe ensuite à l'organisation intérieure des ouvrages, cela dit pour les retranchements destinés à une sorte de permanence et pour ceux qui doivent couvrir de l'artillerie. Barbettes, embrasures, traverses, magasins, blockhaus, passages et ponceaux, toutes ces questions forment l'objet d'un chapitre distinct.

Les défenses accessoires, palissades, chevaux de frise, trous de loup, fils de fer, et autres engins sont étudiés dans le chapitre IV, tandis qu'un V^e chapitre traite des travaux relatifs à l'installation des troupes en campagne, c'est-à-dire du campement, du baraquement, des cuisines, fours, etc.

La deuxième partie a trait au service des troupes du génie dans la guerre de campagne. — On y donne les principes de l'organisation défensive des obstacles du terrain, murs, digues, haies, clôtures, maisons, villages, bois, etc. C'est à coup sûr la partie la plus intéressante pour nos officiers d'infanterie. Avec le rôle que joue actuellement la compagnie, nul capitaine ne peut se dispenser de connaître les principes et les détails d'exécution d'une science qui pourra lui permettre, s'il est appelé à agir isolément, de résister avec avantage à des forces supérieures en utilisant convenablement les ressources du terrain.

Avec l'*École de mines*, nous passons à un sujet plus technique et en même temps plus restreint, quoique présentant les mêmes développements que l'École de fortifications de campagne. On n'a guère à pratiquer de mines que dans l'attaque ou la défense des places, et ces travaux sont d'ordinaire confiés exclusivement aux troupes du génie. Il n'en est pas moins fort intéressant de connaître de quelle façon s'exécutent ces opérations souterraines dont Sébastopol nous a donné de si beaux exemples, et qui peut-être se renouvelleront encore un jour contre ces défenses formidables à l'abri desquelles les nations européennes rivales espèrent se livrer aux travaux de la paix.

L'*École de mines* comprend deux parties : la première est consacrée à la construction des puits, galeries, à l'établissement des fourneaux, à leur mise à feu, etc; c'est la partie matérielle et technique de l'ouvrage et elle forme une base rigide dont il n'est pas permis de s'écarter ; la deuxième traite du service du mineur aux armées, dans l'attaque comme dans la défense des places; un dernier chapitre s'occupe de son rôle dans la guerre de campagne. Ce dernier chapitre est d'un intérêt général, car il y est question de la destruction des obstacles de toute nature qui peuvent arrêter une colonne d'attaque, du pétardement des portes, de la destruction des murs de clôture, etc. A ce titre, les prescriptions qu'il édicte méritent d'être connues de tous les officiers.

Cette *École de mines* a été résumée dans un volume beaucoup moins étendu à l'usage des sous-officiers de toutes armes de l'armée territoriale qui, on le sait, est appelée, le cas échéant, à former les garnisons de nos places fortes. Il était donc nécessaire de faire pour cette catégorie des éléments de notre défense nationale une sorte de guide pratique et élémentaire, revêtu

de l'attache ministérielle. Ce résultat a été obtenu en prenant dans l'*École de mines* les parties les plus essentielles et en les condensant dans le petit volume qui en est l'abrégé.

L'*École de sape* enfin traitée de l'outillage et du matériel nécessaires à un siège, des tranchées et de leur exécution, des différentes espèces de sapes, sape volante, sape simple à terre roulante, sape double, sape accidentelle ; de l'installation matérielle des tranchées, des diverses communications et des passages de fossé. Tous ces travaux sont en général confiés à des travailleurs d'infanterie sous la direction de sapeurs du génie; il est donc essentiel que les officiers de compagnie, appelés soit à conduire leurs hommes à la tranchée, soit à protéger les sapeurs par une chaîne de tirailleurs, puissent agir en connaissance de cause; aussi l'École de sape trouvera comme les autres Écoles sa place dans la bibliothèque des officiers de toutes armes.

Il va sans dire que toute l'œuvre que nous venons d'analyser a été soumise au contrôle le plus sévère et qu'elle peut être considérée comme l'état actuel de nos connaissances et des vues du service du génie sur les questions complexes qu'elle embrasse. Ajoutons que l'exécution typographique ne laisse rien à désirer et qu'un grand nombre de figures très soignées sont insérées dans le texte et en facilitent la lecture.

C. M.

# BELLES-LETTRES

## PHILOLOGIE

**L'Inscription de Bavian,** par M. Pognon, élève diplômé de l'École des hautes études. 2 fascicules. 1879 et 1880. Viéweg.

Trois inscriptions gravées en trois endroits différents sur les rochers de Bavian, à 17 kilomètres environ au nord-est de Korsabab, et portant un même texte, ont été reproduites dans *les Inscriptions cunéiformes de l'ouest de l'Asie.* Vol. III, p. xiv.

C'est à ce morceau important, déjà connu, que s'est attaqué M. Pognon, élève diplômé de l'École des hautes études.

On peut diviser l'inscription de Bavian, courte du reste, en deux parties. Dans la première, Sennachérib parle des travaux d'irrigation qu'il a exécutés dans son empire, et en particulier d'un grand canal par lequel il amena des eaux à Ninive et qui s'appela le *canal de Sennachérib.*

Dans la seconde partie, le grand roi raconte ses campagnes contre Babylone et Élam révoltés.

Si le travail de M. Pognon ajoute peu aux renseignements historiques que nous possédions déjà sur ces événements, il est riche en détails philologiques. Après avoir donné la traduction française en regard du texte cunéiforme, M. Pognon, dans un long et précieux commentaire, justifie chacun des mots de sa version. Chaque expression assyrienne est l'objet d'une dissertation particulière. Voilà bien la vraie et sûre méthode philologique, indispensable surtout pour les langues qui, comme l'assyrien, présentent encore aux savants tant de points douteux, tant d'obscurités.

Ce travail achevé dans un premier fascicule, M. Pognon a tenu de publier des appendices grammaticaux et géographiques avec un glossaire.

Parmi ses longues dissertations grammaticales, signalons celle qui a pour objet de démontrer l'existence en assyrien de l'aoriste 2e, admis déjà par M. Sayec, mais repoussé par M. Appert, le maître incontesté, dans les études assyriologiques.

Philologue avant tout, prodigue en rapprochements, allant les chercher un peu de tous côtés, M. Pognon n'éclaircit peut-être que faiblement la partie géographique de l'inscription de Bavian. Là, quelques-uns trouveront qu'il est trop prodigue en points d'interrogation.

Son travail n'en fait pas moins honneur à cette forte École des hautes études, où l'Allemagne elle-même ne craint pas d'envoyer ses jeunes professeurs apprendre ce qu'elle seule autrefois avait enseigné : les langues romaines, les langues indo-européennes et les langues sémitiques.

E. L.

## ROMANS

**Histoire d'une Parisienne,** par Octave Feuillet. Paris, C. Lévy, 1881. Prix : 3 fr. 50.

L'auteur de *Monsieur de Camors* et de *Julia de Trécœur* produit tout au plus un roman tous les deux ans, aussi sont-ils comme les grands désirés, et le public du monde considère-t-il comme un événement l'apparition d'une œuvre nouvelle de l'aimable académicien.

Ce dernier ouvrage, *Histoire d'une Parisienne,* nous semble d'autant plus remarquable que la fiction est simple et droite et le style sobre, d'une correction parfaite, sans ces longueurs, ni ces faux détails qui encombrent si inutilement les œuvres naturalistes et en général tous les romans du jour.

Jeanne-Bérangère de Latour-Mesnil est mariée sans amour à M. de Maurescamp, manière de gentilhomme de club, très fat et très sot; quelque chose comme un fort de la halle dans un milieu du *high life.* Le ménage craque au bout de peu de temps, Mme de Maurescamp et son mari constituent un de ces nombreux intérieurs parisiens qui sont tout autre chose qu'un nid à deux. Jeanne échappe à bien des séductions, à bien des chutes dans ce monde corrompu où ses relations l'entraînent; mais elle rencontre chez un faux libertin, Jacques de Lerne, un homme d'un sentiment

élevé, qu'elle aime de toute son âme et qui place son amour au-dessus d'elle, au-dessus d'eux pour en faire une passion éthérée plus haute que leurs désirs. M. de Maurescamp, qui ne conçoit rien en dehors des bruits de l'opinion, provoque celui qu'il croit être l'amant de sa femme, et le tue net d'un superbe coup d'épée.

Jeanne redevient un petit monstre en dessous, assoiffé de vengeance; elle assiste aux assauts d'armes, connaît tous les champions qui luttent avec son mari, et lorsqu'elle croit avoir trouvé un gladiateur digne de pourfendre M. de Maurescamp, elle se fait courtiser et force celui-ci à se battre avec un farouche adversaire qui l'estropie pour le reste de ses jours.

Toute la trame du roman tient en ces quelques lignes; M. Octave Feuillet en a fait un ouvrage charmant, plutôt une longue nouvelle qu'un roman, mais on ne saurait trop applaudir à cette littérature sans procédés, qui campe les situations et les personnages magistralement en quelques lignes, et qui tire l'intérêt de l'intérêt même des faits, et non pas de ces hors-d'œuvre parasites qui gonflent d'autant les livres d'invention moderne.

L'*Histoire d'une Parisienne*, histoire vraie, vivante et vécue, aura le plus grand succès. G. d'O.

**Une Belle Journée,** par Henry Céard. — Paris, Charpentier, 1 vol. in-18. Prix : 3 fr. 50.

M. Émile Zola s'écriait dernièrement dans un de ses articles critiques avec un feint lyrisme : « Céard a trouvé dans *Une Belle Journée* la formule même du roman moderne naturaliste; du coup il a été plus loin que nous. » Est-ce bien sincère? Si oui, nous le regrettons sérieusement et pour M. Zola et pour le roman moderne naturaliste. Il est impossible de diluer d'une façon plus morne le triste épisode d'un rendez-vous d'amour sans conclusion. M^me^ Duhamain et le grossier Trudon n'ont rien de passionnant, et si réellement la formule du roman moderne était trouvée, ce serait à désespérer du bon sens des lecteurs qui feraient vivre un tel procédé d'ennui. On verrait alors un roman intitulé : *En Consultation ou Crainte chimérique;* ce serait l'histoire d'un bourgeois ventru, qui, après une nuit passée dans quelque bouge, se découvre un petit bobo, et pris d'une crainte folle, se rue chez son médecin ou chez le premier syphiliographe venu, attend patiemment son tour pendant deux heures, en inventoriant le cabinet du docteur, pénètre dans le sanctuaire de l'Esculape, et sort rassuré sur son cas, joyeux, l'ayant échappé belle, et déclarant qu'on ne l'y reprendra plus. Cela ferait trois cents pages; qu'y gagneriez-vous, aimable lecteur? ce que vous pourriez gagner en vous plongeant dans la première œuvre d'Henry Céard, de longs et insipides bâillements, et une mauvaise humeur tenace, devant la sottise d'un chef d'école qui approuve, comme un Mgr l'évêque, le procédé et l'œuvre méritoire de son diocésain. Pour faire des petits tableaux, il faut au moins y mettre de la verve, de la gaieté et de l'esprit; il y a de la malice dans Ostade et dans van Steen, mais il n'y a dans M. Céard qu'une lourdeur de photographe qui se croirait un artiste parce qu'il loge une chambre noire dans sa cervelle.

Triste!

**Le Crime de Sylvestre Bonnard,** par Anatole France. — Paris, C. Lévy. Prix : 3 fr. 50.

Voici au moins une œuvre délicate, finement conçue et traduite en artiste, dans ce langage clair, élégant, souvent malicieux, qui tient de notre belle tradition française. M. Anatole France, l'auteur de *Jocaste ou le Chat maigre*, est un écrivain érudit, un lettré judicieux et un des meilleurs poètes de notre Parnasse moderne; il ne cherche pas à remuer de la plume les défécations sociales, à l'exemple de ces cloportes des lettres qui mènent si grand bruit sur leur fumier de documents humains; il fait œuvre littéraire en observateur et en styliste; il ne cherche point l'éclat en tirant quelque grossier pétard si aisé à faire partir. Il allume de douces lumières et ne s'adresse qu'à l'intimité, au petit nombre des dilettantes qui sont restés fidèles aux charmantes productions de l'esprit. Le journal de Sylvestre Bonnard, membre de l'Institut, met en scène un honnête homme bibliophile qui vit heureusement sa vie au milieu de ses chers bouquins, et qui se trouve jeté, par bonté d'âme, dans différentes péripéties qui troublent à peine l'existence de ce sage et saint homme. Il faut lire ce livre, d'une délicatesse qui défie l'analyse succincte que nous lui consacrons. Il y a des pages vives et d'une douce émotion, dans le chapitre intitulé *la Bûche;* et nous signalons aux raffinés les quelques pages de vision réunies sous le titre *la Fée.* Nous croyons avoir lu déjà ce remarquable passage dans la *Revue alsacienne;* nous avons pu le relire avec un nouveau plaisir. Le roman de M. Anatole France mérite une place dans toutes les bibliothèques des amoureux des petits chefs-d'œuvre honnêtes et de la belle prose élevée. UBI.

**Monsieur Adam et Madame Ève,** croquis conjugaux, par Ange-Bénigne. — Paris, Plon et C^ie^, 1 vol. in-18. Prix : 3 fr.

Ange-Bénigne, quel charmant pseudonyme pour le diable rose qui écrivit autrefois les scènes mondaines de la comédie parisienne, et qui publia un roman, *l'Orpheline*, sous son véritable nom; Ange Bénigne, charmant bas-bleu chiné comme un azur fantaisiste, écrivain gai, primesautier, spirituel, malicieux, qui fait les délices des lecteurs délicats de la *Vie parisienne*. *Monsieur Adam et Madame Ève* est une étude parisienne d'une exquisité de conception et de style qui ne s'analyse pas; c'est autrement troussé et retroussé que du Droz, dans le genre Droz, et cela vous a un parfum moral délicieux.

Recommandé aux raffinés qui se complaisent aux gentilles scènes intimes. P. P. C.

**Agence Taboureau,** célérité et discrétion, par Pierre Delcourt. — Paris, Rouff, 1 vol. Prix : 3 fr.

Du joli livre de boudoir, nous voici tombé au lourd roman de la loge et de l'atelier. Jamais Ponson

du Terrail ne combina œuvre plus dans le *vieux jeu* que cette *Agence Taboureau*. Rôles à tiroirs, captations d'héritages, meurtres divers, exploits de policier, rien n'y manque; les vieilles ficelles dans toute leur banalité corsée. L'auteur, M. P.-J. Delcourt, qui est un jeune, prend soin de nous prévenir de ses ambitions littéraires, puisqu'il dédie son œuvre à *son excellent maître Alexis Bouvier*. Dans le genre même de ce maître, le modeste écrivain n'a pas trop mal réussi; puisque sa vocation est irrévocablement fixée aux grosses machines du roman-feuilleton, nous lui souhaitons d'aller aussi loin que Richebourg dans l'amour des masses, et de s'approcher autant que possible des *Créanciers de l'Échafaud* ou des *Deux Berceaux*, ces immortels chefs-d'œuvre du genre aimable qui nous occupe, et qui sont, pour le gros public, ce que *Madame Bovary* ou *l'Ensorcelée* sont dans un milieu moins assoiffé de sang et de crimes à cauchemars. L. D. V.

**L'Ancêtre**, par M. Victor Fournel, 1 vol., chez Calmann Lévy. Prix : 3 fr. 50.

C'est un roman philosophique, tout comme ceux qu'écrivit Voltaire, sauf qu'il y a ici moins de cynisme, de cinglure et de flamme. Il faut, en effet, une grande hardiesse et un grand détachement du respect humain pour s'atteler à une satire sociale, et il n'est pas du tout prouvé que beaucoup d'esprit suffise à la besogne; il nous semble même que la verve violente, la verve un brin canaille, doit produire dans le genre un plus puissant effet que la pointe subtile d'une raillerie de fin goût.

Plusieurs personnes trouveront violente la critique du monde moderne présentée dans *l'Ancêtre*. Pourtant, il faut bien convenir que la satire actuelle est très bénigne, comparée à celle d'autrefois; et l'on s'en convaincra sans peine, si l'on veut — à la prendre dans ses deux dernières manifestations — mettre en regard des *Femmes savantes, le Monde où l'on s'ennuie* et de *l'Ancêtre*, n'importe quel roman de Voltaire... si l'on veut les mettre en regard au point de vue seulement de la cruauté dans l'ironie et sans tenir compte du respect presque hiératique que la postérité imprime aux ouvrages qu'elle consacre.

En l'année 1669, Jean-René, marquis de Givray, seigneur de la cour du grand roi, s'est fait *embaumer à vif*, puis hermétiquement clore en une boîte, laissant ordre à ses héritiers d'ouvrir ladite boîte deux cent dix ans après l'opération. Les Givray ignorent ce que contient la caisse transmise depuis deux siècles dans la famille; ils l'ouvrent avec une énorme curiosité, trouvent leur aïeul, le réveillent, grâce à des cordiaux indiqués par lui sur parchemin, et notre homme reprend pied sur la terre. Rien n'est délicat et émouvant comme ce prologue. Le retour à la vie de Jean-René est d'une exquise mise en scène, avec un sens d'évocation de la figure du marquis tout à fait gracieux. Charmant croquis, comme d'après nature.

Dès lors vous saisissez l'intrigue et la thèse : voilà l'ami de Colbert, de Boileau, de Racine, du Poussin, etc., jeté au milieu de la politique, de la littérature, du théâtre contemporains, le voilà en présence de la photographie et du phonographe et du télégraphe; le voilà promenant à travers toutes les découvertes possibles, apprenant l'histoire, visitant la Bourse, regardant vivre les hommes dans le monde et le Paris présents, et trouvant tout changé hors la femme, car l'ancien amant de la Champmeslé s'aperçoit que la femme n'a pas changé, ni l'homme non plus d'ailleurs, aurait-il raison d'ajouter.

Le cadre est ingénieux et le dessin qu'il brode est varié. L'écueil est qu'il est impossible de tout peindre; on ne saurait juger tous les progrès et toute la société modernes en un volume. L'auteur est même obligé d'effleurer seulement presque tous les sujets, *blaguant* un peu toutes choses sous le masque complaisant et bien imaginé de Jean-René de Givray, lequel Jean-René en fin de compte, mécontent de notre civilisation, se fait au bout de quelques jours, remettre dans sa boîte, d'où il ressortira au bout de trente années s'il plaît à Dieu.

Ici encore, nous ne pouvons entrer dans la discussion de chacun des nombreux problèmes mis sur le tapis par cette œuvre.

Le livre est écrit en cette langue claire, simple et savante, qui convient à un tel sujet; nous lui avons reproché de manquer de verve violente, en tout cas, elle est d'un écrivain qui est un artiste adroit, minutieux, et un des érudits les plus autorisés de notre époque. H. S.

**Césette**, histoire d'une paysanne, par Émile Pouvillon. 1 vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50. A. Lemerre, éditeur.

Ceci n'est pas un livre écrit pour les amateurs de péripéties dramatiques et de grosses émotions, et les lecteurs de M. de Montépin et de M. P. Zaccone rejetteront *Césette* avec un dédain de première grandeur. Pensez donc! une petite paysanne du Quercy qui va se louer dans une métairie, qui tombe amoureuse d'un bouvier sur qui la fille du patron a jeté les yeux, qui, se voyant trahie, s'éloigne sans mot dire et finalement épouse le bouvier qui vient la chercher. Et c'est tout, absolument tout! Pas le moindre viol, le moindre empoisonnement, le moindre massacre! Rien qu'une analyse délicate de sentiments et un tableau exquis de la vie rurale, une simple idylle moderne au milieu de magnifiques paysages sobrement et définitivement décrits.

Et cependant, *Césette* est un des plus jolis livres que j'aie lus depuis longtemps. J'emploie avec intention ce mot « joli », parce que c'est le seul qui rende complètement l'impression que j'ai ressentie à la lecture du livre de M. Pouvillon. Non pas que la paysanne et le bouvier soient des bergers de Florian, enrubannés et revêtus de satin; Césette et Jordi sont de vrais paysans, qui font en conscience, l'un son métier de conducteur de bœufs, l'autre son métier de pasteur de brebis, mais ils le font sans que l'auteur les poétise ni les rabaisse par des détails artificiels ou au contraire réalistes. Césette est belle sous ses haillons

et Jordi superbe, l'aiguillon du bouvier à la main. Mais leurs amours naïves sont charmantes parce qu'elles restent simples et qu'elles sont simplement contées. Jordi trouve Césette gentille, brave au travail, et il se dit qu'elle fera une vaillante ménagère. Mais quoi? ils sont pauvres tous deux. Cependant Jordi se déclarerait bien à Césette si Rouzil, la belle Rouzil, la fille du maître, ne lui laissait entendre qu'il pourrait bien devenir son mari, s'il le voulait. Alors Jordi fait ce rêve de se voir un jour possesseur du Ramaïrel, — prairies, vignes, terres de labour, troupeaux, bâtiments de la ferme, — tout cela représentant bien trente mille francs au bas mot!... Et puis Rouzil est belle et elle l'aime!... Quelle tentation pour un paysan chez qui la passion dominante est l'argent! Et alors Jordi ne songe plus qu'à s'assurer de Rouzil, qu'à la tenir à sa merci, afin qu'elle ne se dédise pas. Et adieu pauvre Césette! va garder tes ouailles!... Bref, Jordi devient l'amant de Rouzil, et celle-ci qui sent bien qu'au fond Jordi aime Césette, persécute, malmène la pauvre servante, qui, triste, mais ne voulant pas être humiliée, s'en retourne dans son pays, gardant au fond de son cœur l'image de l'ingrat Jordi!... Un mois après, Rouzil, lasse du bouvier, se faisait *parler* par l'Estienné. « Histoire de compléter la douzaine », comme dit Jordi à Césette lorsqu'il vient la retrouver et lui offrir de se mettre en ménage. Césette accepte. Et le livre finit sur une scène charmante où les fiancés font leur petit, oh! tout petit budget, car les paysans ne cessent jamais de songer à l'argent.

*Césette* est l'œuvre d'un écrivain délicat et lettré et d'un observateur très fin, en même temps que d'un poète épris de la nature et qui sait la décrire en artiste. Il y a dans M. Émile Pouvillon un tempérament très personnel, bien que *Césette* rappelle un peu le *Bouscassié*, de Léon Cladel, non par la fable ni par le style, mais par cette saine et robuste odeur de campagne qui s'en dégage. M. Pouvillon est moins épique que Léon Cladel. Ses personnages sont plus *nature*, moins grandis que ceux de son compatriote, son style moins savant est également plus simple, bien que savoureux. Mais tous deux, élevés sous le même soleil, sur la même terre, ont un lien de parenté très visible. M. Pouvillon est un cousin littéraire de Cladel. Et certes, il appartient à une bonne famille que je souhaiterais plus nombreuse.

A. D'A.

**Brave garçon**, par M. Robert Halt. 1 vol. in-18. Prix : 3 fr. Dentu, éditeur.

J'ai une vieille dette à payer à M. Robert Halt et je le remercie de me donner aujourd'hui le moyen de m'acquitter. Il y a un an environ, M. Robert Halt publia un roman : *le Dieu Octave*. Ce livre me parut remarquable et digne d'être signalé à l'attention des lecteurs qui aiment les œuvres étudiées et écrites. J'étais chargé de la critique bibliographique à *la Vie moderne*, où la place m'était sévèrement marquée, et je ne pouvais consacrer que quelques lignes aux ouvrages que j'avais à examiner. Je fais mon bout d'article sur le *Dieu Octave*, je l'envoie à l'impression, je néglige de corriger mes épreuves. Mon article paraît. Par suite d'une erreur inexplicable, il ne restait de ma critique sur le *Dieu Octave* que cette seule ligne : *Le Dieu Octave*, par M. R. Halt, c'est-à-dire que j'avais l'air de mentionner dédaigneusement, sans commentaire, ce livre d'un homme de talent, comme s'il ne méritait même pas une phrase élogieuse ou critique! Si M. R. Halt l'a vu, il a dû être profondément attristé de ce mépris qui était loin de ma pensée; mais pas plus que moi, qui me considérai dès ce jour comme son débiteur, et qui vais aujourd'hui lui payer ma dette.

*Brave garçon*, le titre dit le roman. C'est, en effet, un brave garçon que Pierre Daubry, dit *In exitu*, et son histoire est celle de tous ceux chez qui le cœur domine. Histoire lamentable, trahison partout, exploitation par des coquins, dévouements stériles, fin sinistre, telle est la vie de ce brave garçon, après quoi vivent heureux, riches, honorés les ingrats, les coquins, les traîtres dont l'existence s'est trouvée mêlée à la sienne. Ah! le livre n'est pas consolant, non, il est vrai. Vrai, d'une vérité absolue, réelle, et poignant d'intérêt surtout. Et cet intérêt n'est obtenu que par la force des sentiments, des passions, des caractères mis en jeu, sans exagération, sans violence. Cette Honorine, est-elle assez épicière, oui, épicière, depuis le jour où, enfant, elle se faisait donner par Pierre les sucres d'orge qu'il achetait chez le père Suroupiac, jusqu'au moment où elle trône superbement dans son comptoir, au milieu des denrées coloniales? Quelle jolie scène que celle où le narrateur de l'histoire, car le roman affecte la forme d'un récit, entrant dans la boutique d'Honorine, se fait servir quatre sous de fromage par l'amant d'Honorine, un gentilhomme, ma foi! transformé en garçon épicier! Et quelle autre scène cruelle et tragique que celle où Honorine, toujours épicière, et se souvenant des leçons paternelles, *chipe* une pièce de cinq francs à une petite fille qu'elle accuse ne pas la lui avoir donnée!... Il y a tant d'enfants dressés à se faire rendre la monnaie d'une pièce qu'ils n'ont pas donnée!... Et cette petite fille, c'est la sienne! l'enfant qu'elle a abandonné!... Pauvre *Petite Poésie*, tu meurs, tuée par les sentiments épiciers de ta mère!.. Et toi aussi, brave garçon!... tu meurs de désespoir d'avoir lié ta vie à celle de cette belle créature où l'âme était remplacée par un sac de gros sous!

Moralité du livre : « Bâtissez vos enfants à chaux et à sable, et en les élevant, revêtez-les de fer; qu'ils aient de solides mâchoires à mâcher leur pain et celui des autres, un inaltérable estomac, des yeux où les larmes montent difficilement, des oreilles paisibles au cri de la douleur voisine, des jambes pour courir au faible et de fortes mains pour l'abattre; qu'à défaut de ces mains, ils aient la ruse, avec la même dureté; donnez-leur d'ailleurs l'exemple, et ce seront là d'heureux enfants, qui feront leur chemin en ce monde. »

Le roman de M. Robert Halt est écrit dans cette note âpre. On sent que l'auteur a souffert, qu'il

souffre encore peut-être. En somme, livre très remarquable et qui fait le plus grand honneur à l'écrivain, qui ne cherche pas les succès faciles, mais qui trouve le succès durable, car il s'en faut de très peu — je ne saurais dire de quoi — que *Brave garçon* ne soit tout à fait un roman hors de pair.

**La Révoltée,** histoire mondaine, par Eugène Moret. Paris, E. Dentu. 1881, 1 vol. in-12.

La veuve d'un médecin de province, qui n'a laissé qu'un nom honorable pour tout héritage, a deux filles charmantes qu'elle élève en dépit du bon sens. L'aînée est d'un caractère égal et raisonnable, plein de douceur affectueuse et de sensibilité concentrée. L'autre est capricieuse, toute de premier mouvement, passant du rire aux larmes et de la tendresse à la haine, au hasard des idées qui traversent son cerveau sans jamais s'y fixer. Ces deux tempéraments se développent sans contrainte et sans contrôle, jusqu'à ce que la plus jeune, Fernande, qui est devenue, grâce à la folle admiration de sa mère, la maîtresse au logis, fasse une série d'imprudences, dont la dernière, un enlèvement manqué, la rend la fable de leur petite ville, et force la pauvre famille à quitter le pays et à s'établir à Paris. La donnée première se poursuit jusqu'à ses plus extrêmes conséquences logiques. Renée maintient le ménage par son travail et l'ordre qu'elle met partout autour d'elle; elle épouse bientôt un pauvre sculpteur de génie que la célébrité vient promptement trouver; et le couple vit heureux, dans l'aisance et dans l'amour. Pendant ce temps Fernande cherche le prince de ses rêves. Elle ne doute point que son intelligence et sa beauté supérieures ne lui procurent un mari de haute race et de grande fortune. Elle rompt la foi qu'elle avait, en une période de découragement, donnée à un honnête cousin qui l'aimait; et se met à courir l'Europe pendant six mois au bras d'un petit vicomte qui lui fait croire qu'elle sera sa femme, et l'abandonne un beau jour aux soins d'un ami complaisant, pour épouser une fille de sa caste que lui a choisie sa famille. Fernande reviendra de chocs plus rudes. Elle se console en déclamant contre les hommes et en s'enthousiasmant de ses propres mérites. Elle joue, va aux eaux, mène grand train, devient une des célébrités mondaines de Paris, et trouve dans son cerveau fertile aussi bien, sans doute, que dans la puissance de ses charmes, les ressources nécessaires pour subvenir aux besoins de cette existence de luxe et de plaisir. Un accident la ramène sous le toit de Renée; et quand, à force de soins et de dévouement, celle-ci a rendu la santé à une sœur qu'elle n'a cessé de chérir malgré tant de preuves d'ingratitude et d'indignité, Fernande fait la cour à son mari, le séduit comme une courtisane sait séduire les hommes faibles, et tue la femme légitime de honte et de douleur. La révoltée se rejette alors dans le tourbillon du monde et commet vilenies sur bassesses. Mais l'âge est venu; les désillusions sont de plus en plus cruelles, car si elle perd cette dernière partie, il ne lui restera plus de cartes pour la recommencer. Aussi un jour la voit-on, au nom de leur ancienne faute, reparaître dans l'atelier du mari de Renée, et chercher à raviver cette cendre sous laquelle dort le souvenir sacré de la morte. Jacques la repousse simplement et dignement. Désespérée, elle se tue à ses pieds.

Ce dénouement, je l'avoue, ne me satisfait pas. Je doute que Fernande se soit tuée. Elle est bien trop « femme supérieure » pour en arriver là. Folle à mettre à la Salpêtrière, et gâteuse à rouler dans toutes les boues et à échouer sur tous les bas-fonds, telle me paraît avoir dû être, dans la réalité, la fin de cette cervelle hystérique; car l'auteur nous en avertit, ce roman est une histoire. Il l'a vu se dérouler sous ses yeux pendant vingt ans. Est-il bien sûr qu'il l'ait vu jusqu'au bout, et qu'il n'en ait point inventé la conclusion ?

Quoi qu'il en soit, *la Révoltée* est une sérieuse étude de caractères. Le récit est peut-être un peu long, mais il intéresse, et, somme toute, c'est une œuvre remarquable. Il est fâcheux que, dans les sept ans de travail que cette œuvre a coûtés à l'écrivain, il n'ait pas trouvé un moment pour corriger, suivant la grammaire, des phrases comme celle-ci : « Il (l'avoué Devaux) connaît le fort et le faible de toutes choses, et le repli du cœur humain autrement qu'un romancier, qui le juge de sentiment, un prêtre de trop haut, un magistrat de trop bas. » Ce serait le cas de répéter que le temps ne fait rien à l'affaire, si M. Eugène Moret n'en avait consacré une partie à écrire une préface qui est bien le plus joli modèle de style prétentieux et d'inintelligible amphigouri qu'il m'ait été depuis longtemps donné de rencontrer. Quand on est capable de faire *la Révoltée,* on devrait être capable de ne pas écrire des préfaces, ou de les écrire mieux. C'est à croire que l'auteur de l'une n'est pas l'auteur de l'autre. « Mon lot, à moi, en ce moment, est de me taire », s'écrie-t-il vers le milieu de ce chef-d'œuvre. Ah ! que n'a-t-il obéi à son destin ! Le lecteur y eût gagné beaucoup, et lui bien plus encore.

A quel besoin satisfait donc l'éditeur Dentu en mettant des vignettes en frontispice à ses volumes à trois francs ? Celui-ci est orné d'une sorte de gravure représentant une dame à éventail et en falbalas qui donne l'idée de la Révoltée comme une figure de mode donne l'idée d'une femme vivante. C'est à la fois grotesque et hideux. B. H. G.

**Trois contes russes** de Chtchédrine, traduits par Ed. O'Farell. Paris, Jouaust, Librairie des Bibliophiles. 1881, 1 vol. in-12.

Pourquoi M. Ed. O'Farell a-t-il jugé nécessaire de gâter sa traduction d'une préface ? Si l'on en croit ces malencontreuses pages, une satire est mauvaise qui ne vise que les défauts de ceux qu'elle attaque; elle doit absolument mettre aussi en relief leurs qualités. Il paraît que c'est ainsi que le comprenait Molière, quand il ridiculisait les marquis, les médecins et autres originaux de sa galerie. La révélation est nouvelle, et il ne reste plus qu'à nous apprendre que Juvénal et Aristophane ne procédaient pas autre-

ment. Or Chtchédrine, comme Tourguénieff, comme Beaumarchais au commencement de notre époque révolutionnaire, comme sans doute tous les écrivains de tous les pays qui font de la satire aux temps de transition où les classes dirigeantes sont menacées dans la tranquille possession de leurs privilèges, ont, aux yeux de M. O'Farell, le tort immense de créer des types dans lesquels ils concentrent et incarnent les vices et les ridicules épars chez les individus de la société dont ils ont pris à tâche d'étudier et de représenter les côtés mauvais. Un tel blâme vaut bien un éloge et retombe sur celui qui le fait. M. O'Farell termine le plus galamment du monde son petit morceau par une tirade bien sentie contre les nihilistes, et insinue, entre temps, qu'on a grand tort d'accuser l'arbitraire et l'intolérance du gouvernement russe, puisque Chtchédrine n'a pas encore été conduit en Sibérie.

Laissons cela et espérons que M. O'Farell, pour employer ses propres expressions, jouera encore à l'auteur russe le tour de traduire quelques-unes de ses œuvres, mais sans préface cette fois, à moins qu'il ne tienne bien à se faire à lui-même de mauvaises plaisanteries.

Il faut lire ces contes russes pour en apprécier la saveur et l'originalité. C'est étrange, et c'est charmant. Ces généraux transportés dans une île déserte pleine de ressources à l'état de nature, et qui mourraient de faim au milieu de l'abondance, s'ils ne rencontraient pas un moujick capable de se servir de ses mains à des travaux utiles; cette conscience perdue, haillon qu'un ivrogne ramasse par hasard dans la boue de la rue, et qui passe de main en main, à un tavernier, à un collecteur de taxes, à un banquier juif, chacun s'empressant de se débarrasser par tous les moyens d'un objet si incommode, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé refuge dans le cœur pur d'un petit enfant russe pour grandir avec lui, et amener le jour où les « iniquités, les fraudes et les violences disparaîtront, parce que la conscience, enhardie, parlera en souveraine »; le sot propriétaire qui, sans comprendre que ses paysans l'entretiennent par leur travail, les chasse de ses terres, et, dans son isolement, retourne peu à peu à l'état et aux mœurs de la bête sauvage, tout cela est raconté avec un mordant et un brio d'esprit capable de réveiller les palais littéraires les plus blasés de notre Occident.

Jouaust a enfermé ces trois bijoux dans un écrin très simple et sans autre ornement que la pureté typographique dont il est coutumier. Mais cela met en goût, et il devrait bien nous en donner toute une parure.

B.-H. G.

**Les Va-nu-pieds,** par Léon Cladel. Paris, G. Charpentier, 1881. 1 vol. in-12.

Si c'est un plaisir que de lire une belle œuvre, la relire est une volupté. La nouvelle édition des *Va-nu-pieds* de Cladel que vient de donner la maison Charpentier procurera à beaucoup cette vive et raffinée jouissance; car on voudra revoir ce qu'on a admiré déjà, surtout maintenant que l'auteur a donné à son livre sa forme définitive, le débarrassant, comme il le dit lui-même, de ce « monceau de scories qu'entraîne après soi la fonte de presque chaque page de prose et qui, viciant sinon la totalité, du moins la plupart des œuvres contemporaines, leur barrent l'avenir ». Ce recueil de nouvelles est bien connu, d'ailleurs, et ni l'analyse ni l'éloge n'en sont à faire. On n'a pas oublié ces chaudes peintures de la vie populaire, ces lutteurs, ces troupiers héroïques, ce gamin de Paris à qui son amour pour la dompteuse Andréa fait accomplir un exploit digne d'un pair, d'Arthur ou de Charlemagne, ce nommé Qouzel à qui la nature a donné un cœur d'amant épique et dont la société fait un assassin, ces deux orphelins, frère et sœur, qui poussent au hasard dans la grande ville, et se rencontrent un jour battant le même trottoir, l'un sous la tunique du sergent de ville et l'autre sous les oripaux de la catin, cette pauvre paysanne, misérable et ahurie, dont le mari est mort à Paris en 1851, sur une barricade, et dont le fils est mort à Sedan en 1870, sur un champ de bataille, et qui ne comprend pas, la simple, que l'enfant se soit fait tuer pour celui qui avait fait égorger le père, ce baptême enfin du petit prolétaire à l'heure où le massacre, après s'être rué pendant huit jours sur tout Paris, va s'abattre sur son père et sur ses parrains, ne lui laissant pour héritage que son nom Revanche, mot d'ordre qui passera de bouche en bouche, consigne qui se transmettra jusqu'au jour sinistre, mais que l'aveuglement de ceux qu'il menace aura rendu inévitable, où se lèveront cet enfant et ses frères pour l'exécuter ou mourir à leur tour. Et à travers tout cela, cet amour robuste et sain de la campagne, de la terre dure et féconde, de l'air fort chargé des âpres senteurs des foins et des bois, cet enthousiasme pour la nature rude et nue, cette vie puissante qui circule dans toutes les pages comme la sève dont se gonflent les branches et dont elles éclatent parfois, ce style si trivial et pourtant si noble où la familiarité de l'expression ne fait qu'ajouter à l'éclat de la peinture et à l'élévation de l'idée, toutes ces qualités puissantes, parmi lesquelles s'épanouit la grâce comme la fleur même de la virilité, on ne les a pas oubliées davantage; et voilà pourquoi on relira le livre de Cladel avec le même empressement qu'on va revoir le tableau d'un maître dont la beauté hante encore les yeux longtemps après qu'on l'a vu pour la première fois.

B.-H. G.

**Ranza,** par M. Henri Welschinger. 1 vol. chez Charavay frères. Prix : 3 fr. 50.

M. Henri Welschinger est un romancier doublé d'un poète, et cela se voit bien à la lecture de *Ranza*. L'ouvrage est en effet semé de descriptions émues et parfumées. C'est la Savoie que l'auteur a chantée dans des pages où éclate la conviction ardente d'un homme qui aime la nature, qui est pénétré par elle, qui nous en pénètre, et cet enthousiasme personnel suffit pour donner jour à une œuvre de valeur, car rien au monde ne remplace la conviction quand elle, au contraire, remplace bien des choses.

Le héros du livre, Massimo Ranza, est aussi un

poete. Il est Italien, il est lyrique, il est charmant, il fait des drames et de la musique. C'est un artiste complet qui prétend même que la poésie, la statuaire, la peinture et la musique forment un seul art, étroitement liées qu'elles sont, ou plutôt fusionnées. En ceci il nous permettra de lui dire qu'il nous semble commettre une erreur évidente, puisqu'on voit presque tous les poètes détester la musique, et presque tous les musiciens ne pas beaucoup aimer la poésie, si l'on en juge au moins par les livrets dont ils se servent pour leurs opéras. Quant à la parenté des autres branches de l'art entre elles, quant à leur parfaite communion, nous aurions beau jeu à la nier... Mais ce n'est pas là la question.

Cependant il y a un peintre dans le roman — un peintre qui est en rivalité avec le poète pour une très gracieuse, très douce et très idéale jeune fille — faite de lignes un peu molles — qui a nom : Cécile de Landry. L'aventure finit tristement puisque les deux jeunes gens meurent de mort tragique en un dénouement inspiré, large et beau.

Puis au milieu des descriptions pénétrantes dont nous avons parlé s'encadrent des conversations spirituelles et vives et des morceaux de fin goût, tel, par exemple, le récit fait par Ranza de ses tentatives comme auteur dramatique. C'est aux théâtres de Milan qu'a frappé le débutant, mais il paraît avoir rencontré dans le monde théâtral de cette ville des figures bien parisiennes dont le masque ne serait pas malaisé à soulever.

En somme donc, l'ouvrage contient de l'intérêt, du charme, de l'émotion et de l'esprit. Que voulez-vous de plus? Du style? Celui de M. Welschinger est délicat. Il n'est pas robuste, cela est vrai; mais il est sain et de bonne tenue. C'est le style d'un écrivain érudit, consciencieux, sûr de lui... à qui manque le coup d'aile.

Et pour appuyer le succès du volume, il y a, à la fin, deux nouvelles très agréables, qui ont toutes deux une pointe d'originalité, l'une portant pour titre : *Un caprice du sort*, et l'autre : *le Centenaire.* Nous n'entrerons pas — faute de place — dans le détail de l'intrigue de ces nouvelles, mais on trouvera sûrement du plaisir à les lire. H. S.

**Cherchez l'amour,** roman parisien, par SAINT-JUIRS. 1 vol. chez Victor Havard, 1881. Prix : 3 fr. 50.

Nous avons déjà vu d'autres romans de M. Saint-Juirs. Le public a pu également apprécier le charmant auteur dans les fines chroniques qu'il publie à la *Vie moderne* dont il est un des secrétaires. Nous ignorons pourquoi l'écrivain cache son vrai nom et pourquoi M. Delorme tient à se faire appeler Saint-Juirs. Il a sans doute pour cela de bonnes raisons, car si nous comprenons parfaitement qu'un homme pris d'une belle ambition artistique se dissimule sous un pseudonyme pour faire sa besogne de journaliste, nous ne comprenons pas pourquoi il garderait ce pseudonyme pour publier une œuvre aussi avouable et aussi exquise que le délicat récit dont nous parlons. Il n'y a pas au moins de raisons littéraires à ce voile, il y en a peut-être d'autres.

Nous avouerons que nous avons été *emballé* dès le début par ce livre de crâne et souple allure. Nous laisserons de côté le titre qui nous semble peu clair et peu significatif appliqué à l'intrigue de l'ouvrage. *Cherchez l'amour!* Mais on le trouve ici à toutes les pages sans le chercher guère, à l'encontre de ce qui a lieu dans la vie où on le cherche beaucoup pour ne le trouver guère. Du reste les querelles que nous ferons à ce roman viennent — cela pourra paraître bizarre — justement de l'admiration qu'il a suscitée en nous : nous y avons trouvé plus d'idée que de rendu, plus d'aile que de vol. C'est un reproche qu'on n'a pas l'occasion d'adresser communément.

C'est une très gracieuse fantaisie dessinée à la plume, un peu trop dessinée de *chic* dans l'ensemble parce qu'en maint détail perce un coin d'étude sincère et profonde. L'auteur, sonnant fanfare avec son clair style pénétrant, nous entraîne à tout instant sur des pistes à la Balzac et il nous verse en route tout au beau milieu d'un buisson fleuri et odorant; c'est très gentil, mais nous avons le ridicule d'être de ceux qui préféreraient entrer dans le fourré et fouiller la broussaille. Après lecture des premiers chapitres nous avons cru à un roman issu de la veine de *Peau de chagrin,* et nous avons eu cette sensation au cours des cent pages du début. Ce n'est pas là un mince éloge, à notre avis, pour M. Saint-Juirs. Mais il quitte le filon pour nous faire courir dans une aventure un peu ordinaire. Et voilà cette aventure un peu ordinaire toute semée, non point de types, mais de profils originaux et vus! Mais, morbleu, puisque vous avez *vu* vos personnages et puisque vous les avez *vus* originaux, puisque vous avez cet inestimable don d'évocation, cette vertu incomparable, puisque vous avez l'incroyable fortune de faire un peu penser au gigantesque Balzac dont nous venons de parler, puisque vous avez en sus sur le bonheur trois fois envié d'avoir un style qui entre dans le lecteur, puisque vous avez toutes ces qualités et toutes ces chances — ô cher poète! — pourquoi n'avez-vous fait que pasteller, quand vous aviez le pouvoir de si hardiment peindre?

Ah! le pastel est adorable par exemple! Nous aurions voulu plus grand parce que nous sentons à chaque ligne que l'écrivain est capable de plus de hauteur. Nous sommes bien sûr que M. Saint-Juirs ne tardera pas à être classé parmi nos plus forts romanciers. Présentement, avec *Cherchez l'amour,* il a donné un livre d'un charme et d'un intérêt absolus. Nous défions qui que ce soit de l'ouvrir sans le lire d'un trait, et avec ravissement. Tout le monde l'ouvrira, l'admirera et l'aimera.

Nous n'en dirons pas l'intrigue qui est simple et émouvante. Cela ne se raconte pas, cela se sent et se déguste. H. S.

**Le Procureur impérial** (*Le Clocher de Chartres. — Le Condamné),* par M. ODYSSE BAROT, 2 vol. chez Jules Rouff. Prix : 3 francs le volume.

Voici une histoire touffue en deux gros volumes. Le plus que nous en puissions dire en ce qui touche la fable, c'est que Marcel Bluteau, envoyé à Paris

pour faire son droit, y fait des dettes, rentre à Chartres, y séduit sa sœur de lait, la rend mère, étrangle son enfant, abandonne sa maîtresse pour courir après la dot d'une jeune fille très riche et encore plus mal élevée qu'elle n'est riche, et ce n'est pas un joli monsieur comme on voit. Clotilde Lodier, la sœur de lait, la fille séduite, la mère meurtrie, devient folle, ainsi qu'il sied à une femme de faire quand elle connaît son théâtre, suivant l'expression de Gautier. Marcel, lui, devient procureur impérial, tout assassin qu'il est; mais un beau jour qu'il s'est rendu dans le clocher de Chartres, Clotilde l'empoigne et comme c'est une fille qui a du tempérament et que les folles sont fortes, elle jette son ancien amant au bas de la tour. Marcel a le sort de Claude Frollo : il arrive mort et en lambeaux sur le parvis et justice est faite.

D'après cette courte et imparfaite analyse, les personnes qui aiment les émotions fortes peuvent constater qu'elles trouveront un vrai régal dans le roman de M. Odysse Barot. Pourquoi Odysse? Jusqu'ici on nous avait toujours fait traduire *Oduseus* par Ulysse. Mais ce n'est pas la question.

*Le Procureur impérial* nous a été fort agréable à lire. Au milieu du déballage actuel de contes à dormir debout, coulés dans une forme plus que médiocre, nous avons été heureux de trouver un volume, qui, s'il n'est pas de grand style, est au moins de verveuse écriture. La phrase est trop souvent gâtée par des naïvetés qui font sourire, mais elle est construite en général avec conviction et ampleur, elle est surtout d'un rythme sonore d'entraînant effet. A coup sûr, il n'y a pas dans cet ouvrage la marque d'une personnalité tranchante, mais il y a la marque d'un écrivain qui a de la poigne. Alors que tant d'autres jettent sur le papier ce qui leur vient en tête sans avoir l'air de se douter qu'au delà de la grammaire il y a la musique de la langue, M. Barot a fait preuve d'un sens du rythme dont nous le louons bien sincèrement.

Puis, il y a dans ce récit des mots trouvés et des scènes vues, le tout ragoûté même d'un peu de langue verte qui ne nous déplaît point ici. Il manque à l'auteur ce qui manque à presque tous nos romanciers présents : cet art de pénétrer le lecteur du personnage avant l'entrée du type, dans l'action, de telle sorte qu'on le possède entièrement dès l'abord et que la première parole qu'il prononce sonne profondément au cœur. Balzac avait cet art au suprême degré. Aujourd'hui où notre littérature a à sa tête de si brillants stylistes, il n'en est peut-être pas un qui sache bâtir un homme de pied en cap en dix pages, pour le jeter tout vif dans le drame et l'y développer. C'est pourtant la grande manière; c'est sans doute la moins aisée.

Mais nous avons dit tout le bien que nous pensons de M. Odysse Barot. Nous aurions voulu citer de lui quelques passages de vigoureuse venue. Il y en a plusieurs dans *le Procureur impérial;* nous renvoyons le public aux volumes pour qu'il s'en assure. Quelques personnages de cette histoire doivent reparaître dans un prochain roman de M. Barot, ayant pour titre : *le Casier judiciaire*. Ce sera la suite du récit qui nous occupe. Nous attendrons avec intérêt cette nouvelle œuvre. H. S.

**Les farces de mon ami Jacques,** par M. Armand Silvestre, 1 vol. in-18. Prix : 3 fr. P. Ollendorf, éditeur.

L'ami Jacques, d'Armand Silvestre, devrait s'appeler Sosie, car il est, ou il sera bientôt, s'il ne l'est déjà, *l'ami de tout le monde.* Tout le monde, en effet, voudra lire ce recueil d'aventures d'une gauloiserie un peu forte peut-être, mais si franche, si joyeuse, si spirituelle que les plus bégueules ne sauraient s'en offusquer.

Ah! c'est un joli coureur de femmes que l'ami Jacques! En voilà un qui, pareil à Joconde, peut se vanter d'avoir

Courtisé la brune et la blonde...

à la condition toutefois que la brune ou la blonde, objet des poursuites de ce débauché, ait les avantages requis pour jouer le rôle de la Vénus Callipyge. Jacques est un parnassien de l'amour. Hors de la forme, pas de salut. Telle est sa devise. La belle Olympe Laripète, la femme du célèbre commandant, la princesse Fernanda, Hélène et toutes les héroïnes du livre sont dotées par la nature d'appas solides et rebondis. Ne parlez pas à Jacques des dames maigres. Il professe à leur égard une indifférence farouche. O ami Jacques, je te comprends.

Ne pas croire toutefois que cet ami Jacques, qui fait tant de farces aux pauvres maris, — car vous vous doutez bien qu'il est énormément question de maris trompés dans ces annales jacobites, — ne recueille jamais que des roses. Il lui arrive également des mésaventures, qui sont pour lui des farces à rebours. Lisez plutôt *le Joueur de flûte,* une nouvelle charmante qui ferait une bien jolie comédie. Mais Jacques est philosophe. Il s'en console aisément, c'est ce qu'il a de mieux à faire.

Je vous recommande donc, amis lecteurs, ce joyeux livre, écrit avec une bonne humeur des plus réjouissantes, par un excellent poète qui ne pense pas déroger en imitant nos vieux conteurs, et qui a pris pour devise, ainsi que le curé de Meudon :

Mieux est de ris que de larmes escrire,
Pour ce que rire est le propre de l'homme.

A. D'A.

**Les Charniers** (Sedan), par Camille Lemonnier, 1 vol. in-12 de 242 pages. — Paris, Alph. Lemerre, 1881.

Ce livre parut, nous dit l'auteur, en 1870. Qui l'a lu à cette époque? Les amis de l'auteur peut-être; et encore, est-ce bien sûr? Ce dédain pour un ouvrage de cette valeur serait inexplicable dans une autre année que celle où il parut pour la première fois, car c'est une page d'histoire admirable que ce volume. Mais en 1870, tandis que M. Lemonnier, qui est Belge, croyons-nous, écrivait notre histoire, nous autres Français, nous

la vivions; nous n'avions pas le temps de la lire. Aussi est-ce sans amertume que M. Camille Lemonnier parle des *rares lecteurs* de son livre à cette époque. Mais aujourd'hui, notre sang-froid est revenu, nous pouvons jeter les yeux en arrière, et ce livre des *Charniers* doit être lu. Il le sera. Rien n'est navrant et empoignant comme ces notes, prises au jour le jour, relatant un détail vulgaire, croquant au passage une physionomie, montrant des agonies horribles, des colères formidables, des désespoirs suprêmes, mettant sous les yeux du lecteur toutes ces angoisses, toutes ces misères de la guerre, sans atténuation, dans toute leur vulgarité épouvantable, dépourvues des fleurs de rhétorique, sous lesquelles les voileront discrètement plus tard les historiens officiels. Il y a là-dedans des tableaux qui vous étreignent à la gorge et vous font venir les larmes. Nous noterons, entre autres (je dis entre autres avec intention, car il faudrait tout citer), le chapitre ou paragraphe IV, peignant avec une force de couleur incroyable l'acheminement lugubre vers l'abattoir d'une troupe de chevaux blessés, sous la conduite de deux paysans. « Ils étaient tous troués d'éclats d'obus, le ventre ouvert, sans yeux, les mâchoires fendues, avec des plaies rouges, et, par un trou rond, l'un deux laissait aller le bout d'un boyau. » A citer encore le paragraphe VII, qui contient le tableau des blessés arrivant à l'ambulance d'un château près de Givonne; c'est horrible, c'est navrant, c'est trivial, mais aussi c'est sublime! écoutez : « Cinq minutes auparavant, j'avais vu un officier français se dresser sur la civière où on l'avait couché et arracher des mains d'un Prussien sa jambe coupée en criant : — Touchez pas!... c'est ma jambe!... heu! heu! » C'est un étouffement depuis le commencement jusqu'à la fin, on est pris, on a le cauchemar, on voudrait sortir, crier, on ne peut pas, c'est un livre impitoyable; quand il vous tient il faut aller jusqu'au bout. C'est bien certainement un des ouvrages les plus saisissants que nous ayons lus sur la terrible guerre franco-prussienne. Quant à la forme, ce n'est pas du style académique, oh non! mais c'est une langue d'une énergie étonnante, brûlante, imagée, incorrecte parfois; le mot porte juste et ne sonne pas creux; c'est vu et senti, c'est de la littérature mâle. Ce livre est écrit pour les hommes, et ceux qui le liront sortiront de ce cauchemar terrible plus forts, et avec une haine plus féroce contre cette monstruosité absurde : la guerre.

J'allais oublier de noter que l'ouvrage est précédé d'une introduction de M. Léon Cladel. H. M.

**Nouvelles histoires de femmes**, par Pedro Garcias. Deuxième édition, 1 vol. in-12 de 342 pages. — Paris, Pincebourde, 1881. Prix : 3 fr. 50.

Qu'est-ce qu'on peut bien dire des *Nouvelles histoires de femmes*, de M. Pedro Garcias, rédacteur du *Gil Blas?* L'analyser? ce n'est pas facile! En dire du bien? bon nombre de lecteurs vous jettent au nez cette phrase : c'est de la pornographie. En dire du mal? mais on peut trouver un nombre fort respectable d'amateurs de cette littérature gauloise, égrillarde, décolletée jusqu'à la cheville, — en commençant par la tête, — qui vous répondront : Mais, mon cher monsieur, ces *Histoires de femmes* sont tout simplement *Candide* habillé à la mode de 1881. Rabelais fut un pornographe! La Fontaine, pornographe! Voltaire, pornographe! Tous pornographes! Voilà ce qu'on entend chaque jour discuter entre *pornographophobes* et *pornographophiles*. C'est une question de goût et de principes. Qu'on ne donne pas les *Histoires de femmes* en prix dans les pensionnats de jeunes filles, cela se comprend; mais que des hommes parvenus à l'âge où la barbe frise au menton passent une soirée à lire ces dix-huit historiettes galantes, graveleuses même, si vous voulez, je n'y vois pas grand inconvénient. Cela leur vaudra mieux que d'aller jouer au baccarat : cela leur coûte moins cher et est infiniment moins immoral. H. M.

**Histoire de dix-huit prétendus**, par M. Camille Debans. 1 vol. chez E. Plon et C[ie].

De l'esprit, de la légèreté, du rire un peu sec et un peu jaune, de la sensibilité qui est passablement *sensiblerie*, beaucoup plus de carton que de chair, beaucoup plus de torsion ironique que de gaieté, pas de style du tout, et avec cela un charme réel, un diable au corps, amusant, et surtout un intérêt très bien ménagé qui vous entraîne sans vous laisser souffler jusqu'à la dernière page.

Le point de départ du roman est plus original que vraisemblable : un père reçoit et héberge dans son château tout galant homme qui veut venir faire la cour à sa fille et cela doit durer jusqu'à ce qu'elle ait fait un choix dans le tas. Vous supposez bien qu'il se détache romantiquement de la cohue des prétendants — nous ignorons pourquoi M. Debans les appelle : prétendus, et vous savez par le titre qu'ils sont dix-huit — un jeune homme héroïque et fatal rencontré un jour — avant l'ouverture du concours pour la main de la demoiselle à obtenir – dans des circonstances mélodramatiques et sentimentales. Le nôtre a été rencontré dans une église de campagne, faisant seul escorte au cadavre d'un sien ami mort des suites de blessures reçues au service de la patrie. La jeune fille à marier et sa mère — toutes deux sympathiques — ont accompagné le maigre convoi jusqu'à la fosse. Cinq ou six pages plus haut, le père de ladite jeune fille réunissait un conseil de famille grotesque afin de lui exposer son risible projet, de mettre son enfant en loterie. Voici maintenant un enterrement élégiaque au superlatif. Tout cela n'est pas d'une justesse de tons inouïe.

Une foule énorme de personnages courent dans l'œuvre et gambadent dans un imbroglio divertissant. Une dame, veuve et rusée comme il convient à une veuve, traverse les amours ébauchées au cimetière par un de ces inoubliables regards dont parlent tous les livres, mais la victoire reste à l'idéal, comme si elle n'en avait pas perdu l'habitude et ceux-là s'épousent qui s'aimaient.

Vous saurez que le marié se nomme Roger. Nous ajouterons qu'il est chevaleresque au dernier point. Et M. de Nathus — le père de l'épousée, l'archéologue qui tenait à marier sa fille au concours, car il avait lu

quelque part que Périclès était né d'une union ainsi contractée — M. de Nathus en attendant des petits-fils qui laissent leur nom à un siècle, aura un gendre comme on en voit peu, un gendre qui est un héros. Car c'est un héros, dit l'auteur.

Il est beaucoup plus amusant de lire cet ouvrage que bien d'autres, mais ce n'est guère plus utile. Nous espérons ne jamais écrire de critique haineuse, cependant nous ne pouvons nous défendre d'un certain agacement quand nous voyons un homme noircir quatre cents pages sans qu'il nous reste une impression quelconque après les avoir lues, sans qu'une seule idée ait été éveillée en nous. C'est quelque chose de distraire les honnêtes gens, mais on peut les distraire à plus de frais. Après cela il y a tant de lecteurs qui ne veulent pas être remués dans leur tranquillité par une œuvre, que nous leur recommandons l'*histoire de dix-huit prétendus*. C'est gai.

H. S.

**Le Père de Martial**, par Albert Delpit. — Paris, Paul Ollendorff, 1881, 1 v. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50.

Ceux qui ont mal lu dans le *Figaro* cette œuvre si peu faite pour être découpée en tranches et servie en feuilletons quotidiens reliront avec un intime et poignant plaisir le nouveau roman d'Albert Delpit. Jamais le jeune romancier n'a été mieux inspiré et on le sent parfaitement maître de son sujet comme il est aujourd'hui maître de sa langue et de sa vocation.

Aux pages pleines de poésie qui nous déroulent les coutumes et les paysages basques succèdent les pages de passion et les chapitres de thèse, où Albert Delpit développe en une prose sonore et vibrante toutes ses qualités d'écrivain et de metteur en scène. Comme tout son volume est sagement ordonné et part d'un point agréable, mais indispensable, pour arriver aux grands coups de l'émotion, je crie bravo! et bien haut et bien fort, à ce confrère, qui est en même temps un camarade de collège et qui soutient si hardiment notre jeune drapeau, le conduisant sans faiblesse au plus chaud de l'action, en dépit des criailleries, des modes et des engouements. Il parle humain, il sent avec son âme et agit, non pas seulement avec ses nerfs, mais avec ses muscles, autant de raisons de victoire et de durée.

Ce n'est pas qu'il n'y ait çà et là quelques petites taches dans son œuvre, mais la perfection n'étant pas de ce monde, ces ombres mêmes font valoir les beaux morceaux et ne déparent pas l'ensemble.

Avec des figures héroïques ou passionnées comme celles de Thérèse, de Pierre Cambry, de Martial, du duc de Haumont, d'Espérance et du Parisien Jean de Born, Albert Delpit a su créer une œuvre des plus émouvantes, une des plus pathétiques que je connaisse. L'auteur si justement applaudi du *Fils de Coralie*, du *Mariage d'Odette*, s'est surpassé en écrivant *le Père de Martial*, un roman appelé à un grand succès comme livre, à un plus grand encore comme œuvre dramatique.

**Une justice de femme**, par Monnier de la Motte. — Paris, Dentu, 1881, 1 vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr.

En la poétisant fortement, en aggravant le côté odieux de l'homme par l'exagération de certains détails, M. Monnier de la Motte met en roman la dramatique aventure de M[lle] Bière. Je n'ai donc pas besoin de m'étendre sur un sujet aussi connu du lecteur, rebattu même à force d'avoir été épluché par les journaux, à l'époque de l'attentat de la rue Auber, et il ne me reste à parler de ce roman que comme œuvre littéraire. Ce côté-là est particulièrement faible et insignifiant. Il était, je veux bien le reconnaître, difficile d'intéresser avec l'histoire pure et simple, et cependant je la trouve bien autrement humaine dans le compte rendu tout sec de la *Gazette des Tribunaux* que dans le roman que je viens de lire. M. Monnier de la Motte, en affadissant le drame, a volontairement adouci les angles, amoindri les caractères; ses personnages s'agitent à vide où à contresens. J'eusse mieux aimé une étude vécue que ce fait divers délayé, que cet extrait du palais de Justice pomponné, avec son dénouement arrangé. En un mot je préfère le véritable procès de l'héroïne de la rue Auber.

**Les Ailes brulées**, par Lucien Biart. — Paris, Hennuyer, 1881, 1 vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50.

Le dernier volume de M. Lucien Biart renferme une série de nouvelles fort bien tournées et d'un très vif intérêt. Je n'en citerai aucune, ayant à les citer toutes; mais j'engagerai de grand cœur les lectrices et les lecteurs à choisir ce livre, s'ils veulent s'assurer une lecture à la fois dramatique et agréable.

**La Succession Marignan**, Paul Saunière. — Paris, Plon et C[ie], 1881, 1 vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50.

En écrivant *la Succession Marignan*, M. Paul Saunière a peut-être espéré s'arracher un instant à ses travaux accoutumés, romans de cape et d'épée, aventures prodigieuses autant qu'invraisemblables. Il a eu, cette fois, du moins je le crois, l'intention de nous donner une étude de mœurs. Mais le roman-feuilleton est une tunique de Nessus dont ne peut plus se débarrasser celui qui l'a une fois revêtue; elle vous tient, elle vous enveloppe, elle fait pénétrer son dévorant poison jusqu'aux moelles, jusqu'aux sources mêmes de la vie. *La Succession Marignan* n'est donc à vrai dire qu'un roman-feuilleton déguisé, sans invraisemblances trop criardes, mais aussi sans la moindre étude de caractères. Quelques types bizarres défilent devant les yeux, plus semblables à des ombres chinoises qu'à des personnages en chair et en os. En somme, le roman peut amuser un instant; il n'attache ni ne retient.

**Le 39[e] d'artillerie**, par A. Foubert. — Paris, Beaudoin et C[ie], 1881, 1 vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr.

Ce livre n'est qu'une imitation du fameux *101[e]* de Jules Noriac. On y trouvera, avec beaucoup d'humeur et de détails plaisants, de sérieuses réflexions, l'auteur ayant cru devoir mêler l'utile à l'agréable; peut-être est-il parfois un peu lourd. Je n'ai pas à en parler au

point de vue littéraire, ce volume amusant n'ayant pas d'aussi hautes visées. C'est peut-être le seul livre gai publié par la fameuse librairie militaire Dumaine, Baudouin et Cie successeurs.

**Deux ans aux dragons**, par Camille Cellier. — Paris, Dillet, 1881, 1 vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr.

M. Vallery-Radot, avec son remarquable *Volontaire d'un an*, couronné par l'Académie française, ayant donné le mouvement, des imitateurs devaient inévitablement lui emboîter le pas. M. Camille Cellier, lui, nous raconte les deux années qu'il a passées aux dragons, avec une minutieuse exactitude que devront reconnaître tous ceux qui ont plus ou moins goûté de la caserne, de la salle de police et du métier militaire. Ici nous entrons dans le détail intime de l'existence du cavalier et de sa monture.

Ces mémoires de deux années de manquent pas d'une certaine fraîcheur naïve ni d'une extrême candeur. Parfois ils sont amusants et nul doute que tous ceux qui ont fait leur volontariat dans la cavalerie n'y trouvent un plaisir réel, le fameux plaisir dont parle Lucrèce et qui consiste à voir, bien à l'abri, la situation pénible ou dangereuse d'autrui, avec l'amplification que, dans le cas présent, peut y ajouter le souvenir du temps passé.

**Pascale Nauriah**, par Georges Pradel. — Paris, Plon et Cie, 1881, 1 vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50.

Cette étude très parisienne et très passionnante est une œuvre remarquable que tout le monde voudra lire et étudier à fond. En effet, aux qualités de style qu'on y trouve se joint, outre l'intérêt si puissamment dramatique, une sorte de mystère qui enveloppe les principaux personnages. Ceux qui connaissent Paris et les Parisiens auront vite fait de soulever les masques, parfois transparents, qui dérobent aux yeux les personnages du roman.

**La fleur de Grenade**, par Mme Jauffret. — Paris, Berthier, 1881, 1 vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50.

Roman du moyen âge! C'est en effet du bon gros roman de cape et d'épée que nous sert là Mme Antonie Jauffret; il y est question de *mains lumineuses de jeune adolescente*, de personnages *visqueux*, de *la poterne du château*, etc., etc. Ce court échantillon ayant suffi à donner une idée du style truculent de la romancière, je me permettrai de renvoyer les affamés de chevalerie à la nouvelle œuvre de Mme Jauffret; ils y trouveront de douces surprises et une nouriture intellectuelle qui n'a rien de comparable à cette fameuse moelle des lions dont doivent se nourrir les âmes viriles.

**Tombée du nid**, par Mme Zénaide Fleuriot. — Paris, Hachette et Cie, 1881, 1 vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr.

Mme Zénaïde Fleuriot vient d'ajouter à la collection déjà si importante de ses œuvres un nouveau roman. *Tombée du nid* est une histoire simple d'une lecture facile dont les côtés touchants sentent bien la main féminine qui a écrit le volume. Nous nous faisons un devoir de conseiller aux jeunes filles un livre écrit pour elles. Du reste, toutes les lectrices de *Mandarine*, parue dans la même collection, voudront lire *Tombée du nid*, qui en est la suite et le dénouement.

**La Chambre jaune.** — Henry Kistemaeckers, Bruxelles, 1881, plaquette.

Sous le titre général de *les Terribles*, un anonyme a tiré à 300 exemplaires chez Kistemaeckers une plaquette dont l'unique mérite consiste dans une typographie étonnamment soignée. Quant à l'œuvre, bien que dédiée au maître Barbey d'Aurevilly, elle échappe absolument à l'analyse.

**Le Juge de paix**, par Louis Collas. — Paris, Dentu, 1881, 1 vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr.

*Le Juge de paix* est le titre de la première des cinq nouvelles qui composent le nouveau volume de Louis Collas. Je ne saurais mieux faire que de renvoyer le lecteur à la si juste et si remarquable préface placée en tête du volume par Emmanuel Gonzalès. Jamais l'excellent romancier n'a été plus éloquent en parlant du roman, de la nouvelle et de la poésie, et c'est le plus grand éloge que je puisse faire du livre de M. Louis Collas que de dire la belle préface écrite par Gonzalès. Les nouvelles très simples et cependant très pathétiques de Louis Collas sont d'un intérêt vif, d'un style soutenu et d'une lecture facile.

**Miette et Broscoco**, par Alfred Bonsergent. — Paris, Charavay, 1881, 1 vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50.

Trois nouvelles sont comprises dans le livre que nous donne M. Alfred Bonsergent, toutes trois intéressantes à des titres différents et ne pouvant manquer d'avoir de nombreux lecteurs. Je ne critiquerai qu'un peu trop de laisser-aller dans le style, qui gagnerait à être plus serré et plus étudié.

**La Maison Tellier**, par Guy de Maupassant. — Paris, Havard, 1 vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50.

On a déjà parlé à différentes reprises et avec des éloges mérités de celui que Gustave Flaubert, l'illustre et regretté maître, considérait comme un véritable fils. Guy de Maupassant s'efforce de son côté de se montrer le digne héritier littéraire de celui qui l'aimait; en effet, il arrive à lui ressembler non pas seulement par le fouillé de la phrase et la ciselure du style, mais aussi par l'esprit même dans lequel est conçu tout ce qu'il écrit.

Cette préoccupation du paysan, cet acharnement à pénétrer dans le crâne obtus de certains bourgeois, pour savoir ce qu'il renferme, Guy de Maupassant les tient directement de Flaubert, et je n'ai pu lire les différentes nouvelles contenues dans le livre qui emprunte son titre à la première histoire, sans songer au grand mort. Mais ce qu'il y a de particulièrement vibrant dans ce que nous raconte le jeune écrivain, ce qui

est bien lui, c'est son ardeur toujours inassouvie, sa virilité robuste et puissante perçant à travers la poésie des campagnes et du fleuve, des nuits étoilées et des plaines des environs de Paris.

Ah! certes, il n'écrit pas pour les jeunes filles, ni même pour les dames, c'est un mâle dans toute la rudesse amoureuse du mot, et il se plaît à étaler, sans nulle pudeur, cette force jeune et ardente. Il sait aussi donner au besoin, et juste, et avec à-propos, la note comique : pour vous en convaincre lisez *la Maison Tellier,* sans vous laisser arrêter par une inutile pudibonderie, ou *En Famille,* et vous vous souviendrez de Henri Monnier dans ses bons moments, ceux où il n'a châtré ni sa pensée, ni son style. D'autres nouvelles : *Sur l'Eau, le Papa de Simon*, sont d'une poésie sombre qui donne à la chair un frisson.

Enfin, on peut ne pas aimer l'œuvre de Guy de Maupassant, on peut la taxer d'immorale et de cynique; si l'on est accessible à de pareilles étroitesses d'esprit, mais nul n'en peut nier le talent, ni l'observation consciencieuse. C'est le livre d'un travailleur et d'un amoureux de la langue. G. T.

## MEMENTO.

**Endymion**, le roman de lord Beaconsfield, dont notre collaborateur Eugène Ape a donné un long compte rendu critique dans l'une des dernières livraisons du *Livre*, vient de paraître *à la Librairie Hachette et Cie*, en 2 beaux volumes in-18 de plus de 300 pages chacun, au prix de 6 fr. les 2 volumés. Cette excellente traduction, que nous ne saurions trop recommander, est faite par M. J. Girardin, qui a interprété on ne saurait mieux l'œuvre dernière du célèbre homme d'État anglais.

— Nous avons déjà parlé de la superbe édition illustrée de Walter Scott, publiée par la maison Didot, d'après une traduction nouvelle et des illustrations de MM. Comte, Delort, Adrien-Marie, Scott, Henri Pelle, etc. *Ivanhoë,* paru en décembre dernier, a obtenu un immense succès de vente. *Quentin Durward,* qui vient de paraître dans cette belle collection grand in-8°, ne le cédera pas en succès à son aîné. Ajoutons que l'œuvre de Walter Scott se public par livraisons séparées.

## POÉSIE

**Un Réformateur de la poésie française au début du XVIIIe siècle,** étude sur Malherbe (1555-1628), par LÉON BASSOT. Paris, P. Ollendorf, 1880.

J'ai lu consciencieusement les vingt-six pages (y compris les citations) que M. Léon Bassot a consacrées à Malherbe. Je crois que le besoin de cette minuscule brochure ne se faisait pas sentir; elle ne contient ni découverte ni aperçu nouveau, seul mérite d'un ouvrage de ce genre. Mais que peut-on demander à une brochure de vingt-six pages? Z.

**Les Allures viriles,** poésie et prose, par HIPPOLYTE BUFFENOIR. Paris, E. Dentu, 1881. 1 vol. in-12.

Une tirade en vers, une tartine en prose; c'est un livre entrelardé. Il n'en est pas moins indigeste. Qu'est-ce que c'est que ces pages où Jean-Jacques, Musset, Robespierre, Lamennais, Luther, Mirabeau, Saint-Just et Vermorel défilent tour à tour et servent de prétextes à des phrases qui n'en sont pas moins banales pour être ronflantes, à des déclamations qui, pour être furibondes, n'en sont pas moins glacées? Sont-ce des articles déjà parus dans quelque journal littéraire? Je ne suis pas assez au courant de ces sortes de publications pour le savoir, mais je connais des *Tribunes* et des *Échos* de province qui hésiteraient à se parer d'une telle copie. Sont-ce au contraire des élucubrations qui voient ici le jour pour la première fois? C'est encore pis, car elles n'ont plus même l'excuse d'être une production forcée et hâtive, destinée à combler les vides d'une feuille qui réclame à heure fixe une certaine quantité de lignes sans regarder à la qualité. Dans ces courts essais, de trois ou quatre pages en moyenne, sur tout et à propos de tout, on ne trouverait, en effet, aucun aperçu nouveau, aucun fait ignoré ou peu connu mis en lumière, rien qui vaille la peine d'être dit aux autres, et rien, par conséquent, qui vaille la peine d'être lu. Un médiocre rhétoricien, la tête échauffée par des lectures trop fortes pour son cerveau, donne parfois à son professeur de ces compositions où l'absence des idées se cache mal sous le cliquetis des mots, où les plus grosses vulgarités croient, en se revêtant de haillons de métaphores abandonnées dans le ruisseau par les chiffonniers de lettres eux-mêmes, prendre l'air du sublime, où les sentiments et les passions ont des marques grotesques et font des grimaces de singe, si bien que, quand tous les ressorts sont tendus pour exciter l'émotion ou pour soulever l'effroi, élèves et professeur, tout l'auditoire éclate de rire.

Les vers valent un peu mieux que la prose à notre avis. Ils sont plus franchement plats. L'absence de souffle poétique et d'harmonie en est le caractère le plus saillant. Ce n'est pas qu'on n'y rencontre de ci et de là de ces excentricités voulues, comparables à celles d'un homme qui cambrerait ses reins et gonflerait ses biceps pour soulever une plume; mais il y en a moins, après tout, que dans la prose, et c'est un grand soulagement. On y trouve cependant des choses bien réjouissantes aussi. L'auteur réserve pour la prose, il est vrai, la description de sa châtelaine idéale qui est « en veuvage », et qui a « vingt-six ans et trois mois »; mais c'est en vers qu'il nous dit :

Mais j'étais un enfant gâté par vos sourires,
Je n'avais pas encore, au fond du souvenir,
L'image des rois vils et des peuples *martyres* (*sic*).

Il faut louer toutefois, dans ce volume étrange et mal venu, l'amour de la liberté et la haine des tyrannies. Nous croyons volontiers que ces sentiments font réellement vibrer des fibres dans le cœur de l'auteur, et ne sont pas, comme le reste, de simples ficelles de

rhétorique. Il devrait, en tout cas, les faire résonner avec plus de discrétion et d'à-propos, afin qu'on ne fût pas exposé à les confondre avec les autres cordes de sa lyre dont il pince en désespéré, pour produire des effets presque toujours admirablement ratés d'ailleurs.

En résumé, le titre caractérise bien l'ouvrage : *Allures viriles*. Ce ne sont que des allures, en effet.

H. G.

**Les Sentimentales,** par ALPHONSE LABITTE. Paris, P. Ollendorf, 1881, 1 vol. in-12.

M. Alphonse Labitte nous paraît quelque peu brouillé avec la grammaire. Pour lui, *poser* est un verbe neutre qu'il emploie à tort et à travers : l'oiseau *pose* dans un nid, page 17, — le temps.... qui jamais ne *pose*, page 35. Il n'est pas effarouché par des phrases comme celle-ci :

Les ombres *vont* descendre et *ton luth se briser*,

c'est-à-dire : ton luth *vont* se briser. M. Labitte n'est malheureusement pas en meilleurs termes avec la prosodie qu'avec la grammaire. Exemple :

Et je songeais aux fleurs écloses,
Aux chants du mois de mai dernier,
Aux papillons, aux lauriers roses
Que les autans semblaient *reni — er*.

Et la rime! n'oublions pas la rime. La page 133 nous en donne un spécimen abracadabrant. Poètes, qui cherchez des rimes nouvelles et inattendues, lisez et apprenez ! En voici une que vous ne trouverez nulle part :

De l'amour elles disaient *l'hymne;*
Nos âmes, d'essence *divine*,
Se joignaient aux chœurs radieux.

Nous n'avons pas le courage de pousser plus loin nos citations. Ces vers, que M. Labitte déclare avoir *rêvés à l'ombre des ailes du cœur*, n'ont pas toujours une forme absolument mauvaise, malgré les quelques phrases invraisemblables que nous avons reproduites. Il y a telle pièce qui ne contient ni faute de français, ni faute de rime, ni faute de prosodie; mais l'idée ! mon Dieu, qu'elle est donc faible !

**Premiers péchés,** poésies par EUGÈNE BERTIN. Paris, Auguste Ghio, 1881, 1 vol. in-8°.

Les quelques vers publiés avec grand luxe par M. Eugène Bertin ne sont qne l'agréable passe-temps d'un homme sérieux. Certaines pièces, par exemple : *Lui et Elle*, idylle, sont d'une lecture facile. J'aime moins l'ode *A la France*. Une certaine douceur, qui va parfois jusqu'à la fadeur, enveloppe cette poésie sentimentale.

M. Eugène Bertin est également l'auteur d'un petit conte de quarante vers, imité du conte de Sarah Bernhardt, publié dans *Paris-Murcie;* titre : *Comédien*. C'est l'histoire d'un enfant que les déesses du bonheur entourent à son berceau et comblent de dons pour l'avenir; tout à coup la déesse de la gloire arrive et lui débite ces vers peu harmonieux :

*Tu pleureras, riras, aimeras, mais la larme,*
Le sourire et l'amour n'auront pour toi qu'un charme
D'emprunt. . . . . . . . . .

en d'autres termes elle lui prédit qu'il sera comédien, et que, partant, il mourra oublié.

On gardera le poids de ton grand souvenir !

riposte la déesse de la mort.

L'idée peut être bonne; mais elle est de Sarah Bernhardt.

**Muse moderne,** par JULIEN SERMET. Paris, P. Ollendorf, 1881, 1 vol. in-12 de 64 p.

M. Julien Sermet est inexcusable. Ou bien il veut faire des vers sans rimes, et alors il doit leur donner la mesure; ou bien il veut faire des vers sans mesure, et alors il doit leur donner des rimes. Mais s'il ne leur donne ni les unes ni l'autre, que reste-t-il? Des vers comme ceux-ci :

Mais je suis déjà vieux; vingt ans je les avais
Hier, moi ! . . . . . . . .

On pourrait croire que le mot *avais* a été mis à la fin du vers pour obtenir une rime riche, ce qui serait une excuse; mais il n'en est rien, voici la suite :

. . . . . . . . . ! Les *vrais*
Chagrins sont effacés. . . . . . .

Voilà pour la mesure.

Et tu songes que, *dénouée*,
Leur folle *ondée*
Doit tomber jusques à ses pieds.

Voilà pour la rime. — Ce n'est pas une mauvaise chicane que nous cherchons à M. Sermet; mais il nous semble que, lorsqu'on est capable d'écrire une pièce de vers comme celle que le poète intitule : *Illustre inconnu*, on a le devoir d'envelopper son idée d'une forme plus soignée. C'est pourquoi j'en reviens à mon dire : M. Sermet est inexcusable.

**Les Dieux qu'on brise. Le Repentir,** par ALBERT DELPIT. Couronné par l'Académie française. Paris, Paul Ollendorf, 1881. 1 vol. in-12.

Les dieux qu'on brise sont bien brisés. Le poète, qui les pleure et proteste contre la profanation, lui-même n'en doute pas. Sa bonne volonté ne lui fait pas illusion : il sait que sa main ne les replacera point sur leur piédestal vide, que sa voix ne rassemblera point leurs membres épars et que son souffle ne les ranimera point.

Inutile de dire que ces dieux se réduisent à un : le dieu catholique.

M. Albert Delpit dit bien qu'on brise en même temps la France, l'honneur, le juste, et je ne sais plus quoi encore. Mais ces dieux-là sont toujours debout, ne lui

déplaise; et il fait bon combattre pour eux, car ils ne courent aucun danger.

Théorie à part, et sans apprécier la mission que M. Delpit se donne en tant que poète, je ne crois pas que ce recueil ajoute beaucoup à la réputation de l'auteur. C'est sec, dur et froid. L'inspiration manque. Décidément le grand Pan est bien mort. Quelques chansons, lestement imitées du patois et qui n'ont rien à faire avec les dieux brisés ou non, une ballade intitulée la *Chanson du fer*, et une violente vitupération à l'adresse de M. Émile Zola font seules relief sur ce fond plat et terne. Dans la lettre au grand prêtre du naturalisme, la satire se monte jusqu'à l'insulte. On y sent une haine sincère, un mépris véritable, non pour le talent de l'auteur de l'*Assommoir*, mais pour l'auteur lui-même. Cette indignation soutient le poète, qui atteint là une vigueur de pensée, une netteté et une force d'expression qu'on ne trouve que par rares intervalles dans le reste du livre.

M. Albert Delpit est un écrivain de réel mérite. Il a fait des romans comme *le Mariage d'Odette*, *le Fils de Coralie*, où des caractères fortement conçus et dramatiquement présentés se meuvent au milieu de situations originales, parfois poignantes, et où un talent descriptif, à la fois sobre et riche, ajoute à l'intérêt d'une action bien nouée, rapidement conduite, à une conclusion naturelle suivant la logique du cœur humain.

Je souhaite pour M. Delpit qu'il nous donne encore plusieurs romans de la même valeur, et qu'il garde pour lui seul les vers qu'il a l'innocente fantaisie de commettre. Son renom d'artiste y gagnera, et même son renom d'écrivain correct. Quelle idée peuvent en effet donner de son talent des vers comme ceux-ci :

Mais elle me *fixa* de son regard limpide...
Je vois
Ses yeux *fixer* le ciel ou regarder la terre...
Le mal a sa *carnière* pleine...
Cet admirable hommage
De pleurs silencieux versés par un drapeau...
Et j'ai l'illusion que l'amour qui s'envole
N'était qu'un sentiment fait pour bientôt passer.

Pour être poète, on n'en est pas moins homme, et l'on n'a le droit ni de mépriser la grammaire *qui sait régenter jusqu'aux rois*, ni d'attenter au bon sens en faisant pleurer un drapeau à chaudes larmes, ni de faire rougir M. de la Palisse et Calino en émettant des aphorismes dont ils ne se seraient pas avisés.

Quant au poème couronné par l'Académie, il couronne dignement le recueil. C'est une diatribe arrosée d'eau bénite contre les insurgés vaincus de 1871. Ce n'est pas que la note gaie y manque. Il y a là un prêtre convertisseur qui, automatiquement et à temps égaux, lève son « crucifix de bois » devant le réprouvé et lui dit : « Je vous apporte Dieu », de telle façon qu'on se demande comment le damné peut s'empêcher d'éclater de rire. Mais le pauvre homme est d'humeur lugubre, paraît-il; et pour échapper à ce crucifix de Damoclès brandi sur sa tête, il prend le seul parti qui lui reste : il se repent et meurt pardonné.

Pour pardonner au poète son œuvre, quelque mauvaise qu'elle soit à tous égards, nous serons plus généreux : nous l'adjurerons de n'en plus faire de semblable; sans exiger qu'il meure. B.-H. G.

**Une fable de Florian,** étude de littérature comparée, par P. Ristelhuber. 1 vol. in-8° de 40 p. Paris, J. Baur, 1881.

A propos de la fable de Florian *le Calife*, M. Ristelhuber publie une sorte de généalogie du thème qu'a développé le fabuliste. Dans le récit de Florian, le calife Almamon se trouve gêné par la chaumière d'un brave tisserand, qui ne veut à aucun prix quitter son humble habitation. Malgré les mauvais conseils de son vizir, le calife laisse à l'artisan sa propriété. Quand mes neveux parleront de moi, dit-il,

En voyant le palais, ils diront : Il fut grand;
En voyant la chaumière, ils diront : Il fut juste.

Telle est l'historiette que M. Ristelhuber suit à travers les âges; et c'est plaisir d'accompagner l'auteur dans ses investigations et de retrouver l'anecdote dans le livre de Mas'oudy, les *Prairies d'or*, écrit l'an 332 de l'hégire (944 de J.-C.), dans le Moadjem-al-Boldan, ou dictionnaire des lieux, du Turc chrétien Yaqout, dans les chroniques du musulman Tabari, dans les écrits du Persan Mirkhond, et dans l'histoire de Fréderic le Grand et du meunier de Sans-Souci.

**Recueil intime,** vers anciens et nouveaux, par Armand Renaud. 1 vol. in-8°. Paris, Alphonse Lemerre, 1881.

Enfin voilà donc un poète! M. Renaud n'est pas tout à fait un jeune ou du moins un très jeune, puisqu'il est né en 1837. Les précédents volumes de poésie : les *Poèmes de l'amour* (1860) et *Caprices de boudoir* (1864), bien qu'épuisés aujourd'hui de même que *Pensées tristes* (1865), avaient donné à leur auteur une bonne place dans l'école dite parnassienne; mais ils n'avaient pas suffi à attirer sur lui l'attention du public. Nous ne doutons pas que le recueil poétique que M. Renaud livre cette année à la publicité n'apporte à son auteur une notoriété absolument justifiée. Sauf quelques bonnes pièces que M. Renaud a jugé à propos de reproduire dans son nouveau volume, ces premiers essais poétiques, à en juger par *Caprices de boudoir*, étaient loin de la valeur du *Recueil intime*. On ne peut pas dire qu'il y ait progrès pour la forme; l'exquise délicatesse du vers parnassien n'a en effet aucun progrès à faire. Tout ce qu'on a pu reprocher aux poètes de la nouvelle école, c'est le vide des productions, la faiblesse de l'idée, masquée par des expressions d'un coloris vif, et par des vers d'une beauté sculpturale parfaite, des manteaux de pourpre sur des mannequins, aurait-on dit sous la Restauration. Tel n'est pas le cas de M. Renaud. Par endroits même, la forme, trop sobre, amène une certaine obscurité. L'idée abonde et le vers s'en trouve encombré, agréable défaut dont bien des poètes voudraient être affligés.

Parfois on croirait lire des vers de Mme Áckerman. Ce n'est pas de la poésie courante et facile; on sent le travail opiniâtre et vainqueur. Le vers est ciselé, frappé; pas de phrase toute faite. Rien n'est laissé au hasard. Le talent de M. Renaud n'est pas un talent primesautier. On trouvera dans son œuvre des traits d'observation profonde à chaque pas, presque à chaque vers. Plusieurs pièces nous ont particulièrement séduit : les *Oiseaux de Paradis* et l'*Hirondelle blessée*, par exemple. L'auteur a été bien inspiré par les oiseaux, La première de ces pièces surtout est charmante d'un bout à l'autre. Pour finir par une critique, nous dirons que les vers mystiques du poète, tels que *les Mages* et *Hymne panthéiste*, nous plaisent infiniment moins. Mais que serait un tableau sans ombre?

H. M.

## MÉLANGES

**La Vie à Paris**, par Jules Claretie. Paris, 1 vol. in-18, librairie Havard.

Avec quel intérêt ne lisons-nous pas maintenant la *Correspondance* de Métra ou celle de Grimin, les *Mémoires* de Bachaumont ou les *Historiettes* de Tallemant ? Que de précieux renseignements se trouvent à chaque page dans ces auteurs sur la vie du XVIIIe siècle et combien seraient aujourd'hui difficiles à élucider certains points d'histoire, s'ils ne nous avaient pas, selon le mot de l'un d'eux, « laissé comme un dépôt de précieux matériaux ».

Ce qu'ils ont fait pour l'histoire du siècle dernier, M. Claretie l'entreprend aujourd'hui. Chaque semaine, dans le journal *le Temps*, il donne sous cette rubrique : *la Vie à Paris*, attrayantes chroniques où sont relatés les faits les plus intéressants de la huitaine. Ce sont ces chroniques qu'il nous présente sous la forme plus durable du livre.

Personnalités diverses, auteurs et artistes, événements littéraires ou mondains, bruits ou cancans de la ville ou du troittoir, procès et scandales trouvent place dans ces articles qui, pour être écrits au jour le jour, n'en sont pas moins des plus curieux et contiennent nombre d'anecdotes et de particularités qu'on chercherait vainement ailleurs.

Les articles de M. Claretie vont retrouver en volume le succès mérité qu'ils ont eu au journal, succès qui obligera l'auteur à continuer ces *Mémoires des années parisiennes.*

Comme il le dit lui-même avec juste raison, « ces « Mémoires formeront un ouvrage de chercheurs, de « fureteurs, un livre de coin de bibliothèque qu'on « sera très aise de trouver toujours, lorsqu'on voudra « savoir comment vivaient les Français de ce temps « qui est bien le plus affolé et le plus bizarre qui ait « jamais marqué sur un baromètre moral. »

Ajoutons que deux tables, indispensables à un pareil ouvrage, l'une analytique, l'autre des noms cités, complètent le volume. G. F.

# HISTOIRE

## CHRONOLOGIE — DOCUMENTS — MÉMOIRES

**Histoire de la société française au moyen âge** (987-1483), par Raoul Rosières. 2 vol. in-8°. (A. Laisney, 4, rue de la Sorbonne.).

Je ne connais pas de lecture plus attrayante que celle du livre de M. Raoul Rosières. Il offre l'intérêt palpitant et vivace d'un roman de mœurs; et vous vous prenez involontairement, quand vous avez parcouru les deux volumes dont l'ouvrage se compose, à regretter que l'auteur, avec sa science si sûre d'elle-même, avec son style si nourri, si coloré, et si ferme en même temps, ne vous en ait pas appris plus long.

C'est la vie intime de la société française au moyen âge dont M. Rosières esquisse à grands traits le tableau. Il prend la France au Xe siècle, au moment où cessent les invasions, où déjà tous les éléments de ce que sera la France se sont fondus et comme confondus; et il nous mènera jusqu'à la fin du règne de Louis XI, jusqu'au jour où les guerres privées, les croisades, la chevalerie, et les révoltes légales des nobles auront pris fin.

Laissons là l'introduction où passent sous nos yeux les hommes et le sol, où l'auteur trace en quelques pages les limites de l'ancienne France. Prenons la royauté dans son plein épanouissement. Tour à tour alliée à l'Église et au peuple, elle finit par désorganiser la feodalité et par poser solidement les assises de la monarchie. Alors se dressent de toutes parts ces merveilles d'architecture au milieu desquelles s'ébattent les pairs, les grands officiers de la couronne, les hérauts d'armes et jusqu'aux gardes qui veillent dans les cours, sur les murailles et aux portes des palais. C'est là que nous pourrons suivre le roi de sa naissance à sa mort ; c'est de là que partiront ces baillis qui vont constituer l'organisation administrative du royaume et là qu'ils reviendront tous les quatre mois présenter le compte de leur gestion, jusqu'au jour où le parlement deviendra sédentaire et où seront réunis pour la première fois les états généraux.

Ne faut-il pas que la royauté vive, s'étende et se défende ; ne faut-il pas qu'elle protège ceux à qui elle doit d'être devenue forte et homogène? De là les remarquables chapitres consacrés aux finances, à l'armée et à la justice. Le vieil édifice judiciaire du moyen âge s'effondre sous le coup de la renaissance du droit romain et de l'affermissement chaque jour plus assuré de la royauté. Les légistes organisent des procédures nouvelles et la justice du roi est enfin

victorieuse. Hélas ! quel profit en ont tiré les justiciables ? demandez-le à M. Raoul Rosières.

L'auteur poursuit dans une deuxième partie le même travail de reconstitution. Cette fois, ce n'est plus du roi, c'est de la noblesse qu'il s'agit. Et voilà tout ce monde féodal qui défile devant nous, barons et serfs, pages et baronnes, la chevalerie avec son noviciat et ses épreuves, le domaine seigneurial avec ses droits, avec les corvées et les redevances dues au seigneur terrier. Vous surprenez le seigneur dans sa vie de châtelain, vie monotone et sombre, entre temps égayée par la venue d'un hôte, pèlerin, jongleur ou chevalier errant. Voulez-vous savoir aussi comme il se meuble et s'habille ? Écoutez M. Rosières. Suivez-le dans les intéressants développements sur la renaissance de l'art au XIIIe siècle, où, comme il le dit si bien, le génie de l'artiste, effréné, débordant, s'attaque à tout, aux pierres de nos cathédrales, de la base au faîte, et peint sur les vitraux quand il ne peut plus peindre sur les murs des églises.

Et puis prêtez l'oreille! vous entendrez de brillantes symphonies retentir au milieu des festins, des tournois et des cavalcades.

Le tome deuxième n'est pas moins attachant que le premier. Il est consacré au clergé et au peuple. Moines, clercs, séculiers, cathédrales, culte, savoir et enseignement, lettres et sciences : telles sont les divisions de la troisième partie. La dernière partie raconte l'histoire du peuple. Elle nous montre la France travaillant en dépit de l'oppression, des exactions, des guerres et des brigandages.

Où donc les manants puisent-ils tant d'activité et de courage ? dans leur union. Ils s'associent pour protéger leur travail. De là ces corporations ou conjurations et ces règlements de métiers qui vont faire de la maîtrise une sorte de chevalerie roturière. De là peut-être aussi ces *hanses* ou compagnies commerciales destinées à fortifier le monopole contre toute concurrence.

J'en ai dit assez pour montrer tout l'intérêt de cette étude. Comme le fait justement remarquer l'auteur, c'est là un ouvrage de synthèse et non d'analyse, de résurrection et non de dissection, travail ingrat et difficile : car il faut embrasser d'un seul coup d'œil tous les faits et tous les événements d'une époque, et ne pas perdre, en les racontant, le sentiment des proportions ; et, de plus, il faut unir à l'érudition de l'historien la sagacité du critique et la pénétration du moraliste. M. Rosières a su échapper aux écueils et remplir les conditions du programme qu'il s'était imposé. Nous l'en félicitons et nous nous en felicitons davantage.

F. W.

**Histoire grecque,** par Ernest Curtius, traduite de l'allemand sur la cinquième édition, par A. Bouché-Leclercq, professeur suppléant à la Faculté des lettres de Paris. 1er fascicule. Paris, Ernest Leroux, 1880, in-8.

Toutes les fois que nous avons à enregistrer une publication de ce genre, le regret nous prend de voir la France si pauvre qu'elle est obligée d'emprunter à ses voisins pour se mettre au courant des progrès de la science historique. Nous ne possédons sur l'histoire de la Grèce aucun ouvrage qui puisse supporter la comparaison avec celui de Grote, encore moins avec celui d'Ernest Curtius, qui le dépasse beaucoup en clarté, en solidité d'aperçus. M. Bouché-Leclercq rend donc un véritable service aux lettrés en faisant passer dans notre langue, avec un grand talent de traducteur et d'écrivain, cette *Histoire grecque,* qui jouit depuis six ans en Allemagne d'une légitime renommée, et qui est appelée à recevoir le même accueil chez nous ; elle y détruira, au grand bénéfice de l'instruction publique, une quantité d'erreurs et de fausses légendes qui se perpétuent d'âge en âge, sans la moindre critique, dans les cours de nos lycées et de nos collèges. L'ouvrage comprendra cinq volumes in-8. La traduction de M. Bouché-Leclercq n'en est encore qu'au 1er fascicule, et nous reviendrons sur l'ensemble de l'œuvre de Curtius, quand un ou deux volumes auront paru. Dès à présent nous pouvons dire qu'il y a peu de pages aussi magistrales que celles qui servent pour ainsi dire de vestibule à cette histoire, et qui traitent de la géographie physique de la Grèce, de l'influence du pays sur la race, et de l'origine des premières populations qui s'y installèrent aux temps préhistoriques. Tous les problèmes que soulève cette dernière question, fort délicate et obscurcie comme à plaisir par les Grecs eux-mêmes, y sont résolus avec une grande sûreté.

A. B.

**Lettres de la présidente Ferrand au baron de Breteuil,** suivies de l'*Histoire des amours de Cléante et de Bélise* et des *Poésies d'Antoine Ferrand,* revues sur les éditions originales, augmentées de variantes, de nombreuses notes, d'un index et précédées d'une notice biographique, par Eugène Asse. Paris, G. Charpentier, 1880. 1 vol. in-18 de 356 p. — Prix : 3 fr. 50.

La présidente Ferrand était fille d'un de ces nombreux Italiens qui vinrent en France chercher fortune au XVIIe siècle. François Bellinzani, ou de Bellinzani, comme il se fit appeler plus tard, quand il crut devoir être de noblessse, avait suivi à Paris le marquis de Nerli, accrédité comme ambassadeur du duc de Mantoue à la cour de France ; bientôt distingué par Mazarin, puis par Colbert, il parvint à être un personnage. Après avoir été premier commis de Colbert, c'est-à-dire en réalité presque ministre, directeur de la Compagnie des Indes orientales, puis de la Chambre des assurances, pourvu de pensions et de gratifications considérables, il vit sa fortune s'écrouler tout d'un coup à la mort de son protecteur et mourut à la Bastille où Louvois l'avait fait jeter, gravement compromis dans une affaire de fabrication de pièces de quatre sous qui ressemblait fort à une entreprise de fausse monnaie. Au moment de sa plus grande splendeur, cet aventurier avait marié sa fille, un peu malgré elle, à un lieutenant particulier au Châtelet, Michel Ferrand. Anne de Bellinzani, qui a dit d'elle-même : « Je suis née avec le cœur le plus sensible et le plus tendre que l'amour ait formé, » avait, dès l'âge de quatorze ans, distingué

le beau baron de Breteuil, âgé de huit ou dix ans de plus qu'elle; mais Breteuil était occupé ailleurs : il aimait une des plus jolies femmes de ce temps, Mlle de Caumartin de Mormant, et ne fit aucune attention à l'infortunée qui soupirait pour lui. Anne de Bellinzani, après avoir voulu passer, de désespoir, le reste de sa vie dans un couvent, finit par se résigner à la volonté paternelle et épousa Michel Ferrand, bien décidée, du reste, à se rattraper après le mariage. Elle n'y manqua pas. La belle Mlle de Caumartin mourut et la présidente Ferrand la remplaça dans le cœur du baron de Breteuil, devenu aussi ardent pour elle qu'il s'était montré de glace tout d'abord.

C'est l'histoire de cette liaison et de ses péripéties que l'on suit dans les *Lettres de la présidente Ferrand* et dans un très joli roman composé par elle, l'*Histoire des amours de Cléante et Bélise*: Bélise, c'est elle, et Cléante c'est lui, on l'a déjà deviné. Lettres et roman sont tendrement et finement écrits; la présidente n'était pas seulement un cœur tendre, c'était une fine plume, experte en toutes les délicatesses du style et du sentiment. Les notes historiques dont M. Eugène Asse a accompagné cette intéressante publication éclairent tout un coin resté assez obscur de la société du XVIIe et même un peu du XVIIIe siècle; pas un personnage allié, parent ou ami des Ferrand, des Breteuil ou de leurs connaissances n'est mentionné sans que l'infatigable chercheur nous apprenne non seulement sa filiation et sa descendance, mais les particularités intimes de sa vie. Bientôt, grâce aux efforts de ces laborieux et aimables érudits, nous connaîtrons la vie et les affaires des moindres personnages des deux derniers siècles beaucoup mieux que celles de nos propres contemporains.

A. B.

# BIBLIOGRAPHIE. — MÉLANGES

## CRITIQUE ET ÉTUDES LITTÉRAIRES

**Recherches bibliographiques sur le notariat français**, par ALBERT AMIAUD. Paris, Larose, libraire-éditeur, 22, rue Soufflot. 1881. In-12 de XVI-232 pages, imprimé chez A. Quantin, sur beau papier vergé de Hollande. — Tirage à 330 exemplaires numérotés (dont 30 sur papier de Chine). — Prix : 10 fr. (Orné d'une jolie gravure de Du Cleuziou).

M. Albert Amiaud, ancien notaire à Vars (Charente), ancien président de la chambre des notaires d'Angoulême, est l'auteur de ce joli volume qui offre un véritable intérêt, tant au point de vue purement bibliographique qu'au point de vue de la science du notariat. M. Amiaud, qui aime beaucoup son ancienne profession, cela se voit à chaque ligne de son livre, explique que le « notariat n'est pas seulement un art, c'est une *science* positive dont l'existence ne peut plus être méconnue, qui a sa législation, sa doctrine, sa jurisprudence, ses auteurs spéciaux, et qui a le droit d'avoir sa *bibliographie,* auxiliaire indispensable de tous ceux qui travaillent, guide nécessaire de tous ceux qui étudient ». Déjà cette bibliographie avait été faite, en Espagne et en Italie, par MM. Torrès-Campos et Pappafava, mais rien de semblable n'avait encore été tenté pour la France. M. Amiaud, mettant à profit les loisirs de la retraite, a voulu combler cette lacune, et c'est au prix de recherches infinies dans les biographies, les catalogues officinaux, les répertoires de jurisprudence, les revues spéciales, etc., qu'il a rassemblé les matériaux de l'étude bibliographique qu'il nous offre aujourd'hui. Son travail, disposé avec beaucoup de méthode et de clarté, se divise en deux parties principales : Dans la première, il a rangé, par ordre alphabétique, les noms et les écrits des notaires qui ont publié des ouvrages, de quelque nature que ce fût; dans la seconde, il a classé, par ordre chronologique, les ouvrages anciens et modernes relatifs à la science notariale, publiés sans noms d'auteurs, ou par des juriconsultes étrangers au notariat. Deux excellentes tables alphabétiques, l'une des matières, l'autre des noms d'auteurs, rendent très facile le maniement de cet intéressant essai bibliographique. Il suffira, d'ailleurs, pour faire comprendre l'importance réelle de ce travail, de dire que près de 400 auteurs y sont cités et que 1,000 ouvrages environ y sont très complètement décrits.

Quelque monotone que puisse paraître, au premier abord, cette bibliographie si spéciale, elle ne laisse pas cependant d'offrir maintes particularités très curieuses en dehors même de son objet principal. On ne sera peut-être pas fâché, par exemple, d'apprendre que MM. les notaires, délaissant parfois le style austère de la pratique, n'ont pas craint de se livrer à des passe-temps plus doux, et surtout, il faut bien le dire, plus littéraires. Beaucoup d'entre eux, particulièrement en province, ont consacré leurs loisirs aux études historiques et à l'archéologie. D'autres ont écrit des traductions en prose, tel est le fameux *Boulard,* ce bibliomane forcené qui amassa, dit-on, plus d'un demi-million de livres. Quelques-uns enfin ont « parlé la langue des dieux », mais avec des succès très divers. Citons cependant, parmi ces derniers, *Jehan d'Abundance,* notaire royal de Pont-Saint-Esprit, au XVIe siècle, qui nous a laissé plusieurs moralités et pièces en vers; — *Bruyant,* notaire au Châtelet de Paris (XIVe siècle), auteur du « Chemin de povreté et de richesse », poème que Gringore *imita* un peu trop servilement cent cinquante ans plus tard; — *Alain Chartier,* notaire-secrétaire de Charles VI et

de Charles VII, le prince des lettrés du xv$^e$ siècle; — *Garnier-Deschêne* (xviii$^e$ siècle) qui a mis en vers français la coutume de Paris! — *Claude Mermet,* l'un des auteurs satiriques les plus estimés du xvi$^e$ siècle; — de nos jours enfin, M. *Félice,* qui a traduit Horace en vers; — M. *Porlier,* qui a pareillement traduit *l'Enéide,* etc., etc.

Une curiosité que présente encore le livre de M. Amiaud, c'est le frontispice, dessiné par Du Cleuziou, finement gravé par Gaujean et reproduisant fidèlement les armoiries des « notaires de la communauté du Châtelet », qui sont : de sable aux trois besans d'or (2 et 1) et, au cœur de l'écu, une main tenant une plume et écrivant au naturel; la devise est « Fiducia judices, Lex est quodcumque notamus ».

En résumé, l'essai bibliographique de M. Albert Amiaud nous paraît très réussi; c'est un beau et bon livre et c'est aussi un livre utile; nous lui trouvons cependant un défaut, c'est d'être tiré à un nombre d'exemplaires trop restreint pour que tous les amateurs auxquels il s'adresse puissent se le procurer.

PHILOMNESTE MINIMUS.

**Variétés morales et littéraires,** par Paul Stapfer, professeur à la Faculté des lettres de Grenoble. Paris, G. Fischbacher, 1881, 1 vol. in-12.

Quand on a publié un certain nombre d'articles dans les revues ou journaux littéraires, on les fait réimprimer dans le format in-octavo ou duodecimo, et il se trouve des gens qui croient qu'on a produit un livre. Un volume, sans doute; mais un livre, non pas. Les études, critiques, analyses, variétés, sont dans le volume ce qu'elles étaient dans le journal, moins l'actualité cependant. En revanche, elles y gagnent un air de pédantisme que leur premier mode de publication ne comportait point. Ce n'est pas que je blâme ce soin de l'auteur qui recueille scrupuleusement tout ce qui est tombé de sa plume, et l'embaume dans une couverture jaune pour l'envoyer à la postérité. Ceux qui peuvent gaspiller les productions de leur esprit sont rares; et moins on a de ressources, plus il est louable d'en tirer parti. C'est ce qu'a fait le jeune professeur de faculté qui concourait naguère avec M. Deschanel pour la chaire vacante au Collège de France.

Faire la critique de ces articles de critique est tâche ingrate. Ils ne sont ni mieux, ni plus mal que ce qu'on lit d'ordinaire. De qualités saillantes, je n'en aperçois qu'une digne d'être notée, bien qu'elle soit négative : l'auteur n'a pas le ton trop universitaire. Il s'est à peu près dégagé de la cuistrerie, et ce n'est pas un mince éloge. Aussi ne faut-il pas l'accorder sans restriction. Le bout de l'oreille reparaît dans certaines circonstances. Il y a un morceau intitulé *Un exemple de sublime oratoire,* où M. Stapfer commente un discours de M. Grévy avec la délicatesse et la grâce d'un favori de Martin Bâton. Les questions d'éducation et d'enseignement tiennent une large place dans ce recueil. C'est un hommage bien naturel rendu à l'*Alma mater.* Mais vraiment l'intérêt de l'étude sur *la Réforme de l'Université* serait incomparablement plus vif si, au lieu des projets plus ou moins avortés de M. Jules Simon, on nous y parlait de ce qui se passe aujourd'hui dans l'Université, et surtout de ce qui s'y devrait passer. Les *Origines du christianisme* de M. Havet, l'*Antechrist* de M. Renan, les *Premières civilisations* de M. Lenormant, font le sujet d'articles sérieux, d'une critique judicieuse et saine, d'un style ferme, correct, et qui n'est pas sans charmes, malgré sa lourdeur. J'aime moins le travail sur l'*Histoire du second Empire,* de Taxile Delord, quoique le journaliste historien y soit apprécié suivant ses mérites. La note patriotique n'est pas absente de ce volume : deux essais, l'un sur les volontaires de 1792, l'autre, plus remarquable, sur la défense de Belfort, prétendent la donner. Il est fâcheux que le premier, inspiré par la lecture de Camille Rousset, verse le blâme sur les volontaires et réserve l'éloge aux ci-devant. Les jésuites, au contraire, sont fort mal menés dans deux ou trois endroits, tandis que M. de Pressensé et les protestants reçoivent en louanges le contre-coup des critiques adressées aux fils de Loyola. Enfin, cette collection composite se termine par une *Méditation sur la lecture,* où l'auteur donne, sur la manière de prendre des notes et d'en dresser des index, certains conseils pratiques qui peuvent rendre service à bien des liseurs. Mais pourquoi, quand on offre au public un recueil d'articles de critique, appeler le métier de critique « le plus sot qui soit au monde », et celui qui l'exerce « un misérable esclave, commissionnaire des idées d'autrui, portefaix de la pensée et de la sottise contemporaines? » Et pourquoi aussi appeler outrecuidants « les auteurs qui prétendent que nous lisions leurs ouvrages », et impertinentes « les revues qui prétendent que nous lisions leurs articles? » La prétention de M. Stapfer serait-elle de n'être pas lu?

Nul n'aurait à y perdre que lui. B.-H. G.

**Miscellanées d'archéologie normande,** relatives au département de l'Eure, par Raymond Bordeaux, 1 vol. in-8°. Paris. Claudin. 1880.

M. Charles Hérissey, l'habile imprimeur d'Évreux, a eu l'idée de rassembler en un charmant volume dix-neuf articles traitant d'archéologie ou de philologie, que M. Raymond Bordeaux avait insérés dans les almanachs-annuaires de l'Eure de 1856 à 1878. Le titre seul indique suffisamment que ce n'est point là un ouvrage d'intérêt général; mais les archéologues et les bibliophiles du département de l'Eure seront vivement intéressés par les descriptions de monuments, pour la plupart disparus aujourd'hui. Je recommanderai tout spécialement aux historiens de l'opéra l'article intitulé : Le château fort du Neubourg et l'opéra de *la Toison d'or.*

**Catalogue méthodique de la bibliothèque communale de la ville d'Ajaccio,** par André Touranjon, bibliothécaire. — Ajaccio. Imprimerie de Joseph Pompeani. — 1879. Gr. in-8° de xlii-931 pages.

La bibliographie fait tous les jours de nouveaux progrès, et tend à se répandre dans des contrées jus-

qu'à présent assez déshéritées au point de vue bibliologique. L'initiative des municipalités a souvent secondé fort utilement les efforts, parfois aussi infructueux que pénibles, des particuliers; nous en avons sous les yeux un bel exemple, c'est le catalogue décrit en tête de cet article.

Grâce aux crédits sagement votés par le conseil municipal d'Ajaccio, M. André Touranjon, le savant et laborieux bibliothécaire de cette ville, a pu mener à bonne fin une œuvre considérable. La bibliothèque confiée à ses soins n'est, il est vrai, ni une des plus riches, ni une des plus curieuses de celles que possèdent les grandes villes de notre pays; elle n'est pas cependant sans réelle importance et méritait bien d'être décrite.

Dans sa trop courte mais substantielle introduction, M. Touranjon nous apprend que la bibliothèque communale d'Ajaccio renferme 29,500 volumes imprimés, en comptant les brochures et les livraisons d'ouvrages périodiques et 198 manuscrits; c'est une bibliothèque qui a beaucoup voyagé, car elle n'a pas subi moins de quatre déménagements, avant d'occuper le local définitif, il faut l'espérer, qui lui a été consacré dans le musée de la ville. On peut juger que des déplacements si fréquents n'ont pas dû la mettre en fort bon ordre, et qu'il a fallu bien des soins et une infatigable patience à son malheureux bibliothécaire pour exécuter le beau travail qu'il vient nous offrir aujourd'hui. Comme la plupart des bibliothèques publiques, elle fut formée avec les dépouilles des couvents, confisquées par la Révolution; mais les monastères de la Corse, qui vivaient d'aumônes dans un pays très pauvre, fournirent un contingent presque nul, 400 volumes à peine et dans quel état! Trois bienfaiteurs heureusement songèrent successivement à accroître ce misérable dépôt : Lucien Bonaparte, ministre de l'intérieur, qui y envoya environ 12,000 volume de *doubles* prélevés dans les monastères de Paris; le savant professeur Marc-Aurèle Marchi, qui fit don à la bibliothèque d'Ajaccio de ses excellents livres, au nombre de 1,250 environ; enfin le cardinal Fesch, qui, entre autres legs qu'il laissa à sa ville natale, lui donna sa magnifique bibliothèque de 8,000 volumes. Depuis, la bibliothèque d'Ajaccio s'est augmentée comme les autres dépôts du continent, tant à l'aide d'acquisitions que des dons annuels faits par le ministère.

M. A. Touranjon, dont la modestie égale le savoir, nous dit qu'il ne s'est proposé que de dresser un index capable de guider les chercheurs, et il faut reconnaître qu'il s'est fort bien acquitté de cette tâche. Il décrit bien ses volumes, et les divisions et subdivisions qu'il a introduites dans son catalogue rendent ces recherches promptes et faciles. De plus, il a eu soin de terminer son inventaire par un travail qu'on ne devrait jamais omettre : il y a joint une table bien complète des noms d'auteurs et des titres des ouvrages anonymes. Mais nous trouvons qu'il a fait mieux encore; il a montré à ses collègues de certaines villes de France qu'avec de la patience, un travail soutenu et surtout avec l'amour des livres, il n'est point de bibliothèque si abandonnée, si en désordre et par là même inutile, dont on ne puisse faire un dépôt intéressant et propre à rendre de vrais services aux travailleurs. Ceci soit dit en passant pour la ville de D. notamment, où nous savons qu'il existe des greniers remplis de richesses bibliographiques, amassées en tas et délaissées depuis plus d'un demi-siècle, pour la plus grande joie des souris et des rats. — Pour en revenir à M. Touranjon, nous ne saurions que répéter que son beau travail lui fait grand honneur, ainsi qu'à la municipalité, qui n'a pas hésité à s'imposer les sacrifices nécessaires pour le bien seconder.

PH. MIN.

**Nocrion,** conte allobroge, d'après l'édition originale de 1747, avec une préface et des notes de *Jamet ;* suivi du fabliau de Garin « *le Chevalier qui faisait parler les...* » etc., etc, avec un glossaire et une *postface,* par Albert de la Fizelière. — Nouvelle édition à laquelle se trouvent joints les blasons supprimés dans le recueil publié par Méon. — Bruxelles, Gay et Doucé, 1881. In-12 de XIII et 15-95 pages, imprimé sur beau papier vergé, orné d'une eau-forte et d'une vignette sur bois; titre rouge et noir, couverture jaune. — Prix : 5 fr.

«.... Paulo *minora* canamus ». — Voici une réimpression d'un petit volume que tout le monde connaît, mais que peu de gens possèdent, car il est devenu assez rare et se vend aujourd'hui fort cher. Il serait tout à fait superflu de donner ici l'analyse de *Nocrion* (inutile surtout de prononcer ce titre à rebours!) C'est le même sujet que celui des «Bijoux indiscrets» et il est plus que vraisemblable qu'il a donné à Diderot l'idée de son roman. *Nocrion* a été tour à tour attribué à Caylus, à Gueulette et même à l'abbé, depuis cardinal, de Bernis. Barbier est l'auteur de la première de ces attributions; Jamet, d'après Duclos, penchait pour la troisième; la seconde et la plus probable s'appuie sur l'autorité de M. A. de la Fizelière doublé du bibliophile Jacob. Quant à la quatrième version qui ferait du chevalier de Mouhy l'auteur de ce badinage, elle n'a jamais été sérieusement accréditée. Quoi qu'il en soit, il est bien certain que le *Nocrion* de 1747 n'est que la modernisation du fabliau de Garin, « le Chevalier qui faisait parler etc. » Resterait à rechercher où Garin lui-même a puisé l'idée de son conte, mais ce serait faire abus du temps que de l'employer à cette recherche d'un très mince intérêt.

L'intention de MM. Gay et Doucé, en rééditant ce *léger* ouvrage et en y joignant les pièces ci-dessus décrites, n'a point été, nous croyons le savoir, de spéculer sur la curiosité d'une certaine catégorie d'amateurs : ils ont eu surtout en vue de permettre aux bibliophiles, peu soucieux de collectionner des productions licencieuses, d'avoir et de conserver, à titre d'échantillon, un petit recueil dont la valeur littéraire rachète en quelque sorte ce que le fond peut avoir de trop scabreux. Ce qui nous confirme dans cette opinion, c'est que les éditeurs bruxellois

ont fait détruire tout le tirage de la feuille n° 6 de leur nouveau volume, en raison de certains mots que l'imprimeur avait composés entièrement, au lieu de ne les indiquer que par des initiales suivies de points. La feuille a donc été recomposée avec les modifications nécessaires, et si le conte de Garin n'est pas devenu plus chaste, du moins il a été expurgé des expressions les plus choquantes. Les mêmes précautions ont été prises pour les blasons de Bochetel, de Cl. Chapuis, d'Eustorg de Beaulieu et autres, qui terminent le recueil.

En somme la nouvelle édition de *Nocrion* et de ses pièces annexes est un de ces livres qu'on peut avoir et garder (sur les rayons de derrière bien entendu) dans sa bibliothèque et il est fort probable que, vu la modicité du prix, cette réimpression ne restera pas longtemps chez ses intelligents éditeurs.

PHIL. MIN.

## EDITIONS DE BIBLIOPHILES — LIVRES D'AMATEURS

**Contes de l'abbé de Colibri,** nouvelle édition, Paris, Théophile Belin. Un vol. in 8° — Prix : 10 francs.

Pourquoi Contes de l'abbé Colibri ? n'eût-il pas mieux valu intituler ce volume de son véritable titre : *Le soupé des petits-maitres, ouvrage moral en deux parties*, par Cailhava d'Estandou ? Les plus érudits dans la littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle se trompent à ces *Contes de Colibri* qui ne renferment que le *soupé*, œuvre délicate s'il en fut dans cette note charmante de satires légères telles que *Angola, Acajou et Zirphile, Thémidore, Grègri, les Mémoires turcs* ou les *Quizolin*. La dernière édition de ce roman de mœurs fut donnée par Didot le jeune vers la fin du dernier siècle et il est certain que l'édition originale de 1772 et autres réimpressions subséquentes sont recherchées à juste titre.

M. Théophile Belin a donc été bien inspiré en offrant aux amateurs une nouvelle édition de cet opuscule charmant, dans un joli format in-8°, imprimé par Hérissey d'Évreux sur beau papier de Hollande avec toute la correction désirable. Il était difficile de faire un meilleur choix dans les petits *Romans galants* qui reviennent à la mode du jour, comme des petits chefs-d'œuvre de grâce, de hardiesse heureuse, d'esprit souriant, de pointes malicieuses et aussi comme des guides curieux à consulter pour l'histoire des costumes féminins. Ainsi dans ce *Souper des petits-maitres*, les petites-maîtresses foisonnent et éclairent de leur lucéfique beauté les promenades et parties fines du temps, montrant avec les termes exacts des brimborions de toilettes exquises, grasseyant des mots d'un charmant argot de Cythère et laissant entrevoir un coin réel de la vie libertine d'il y a cent ans.

Tous les curieux qui liront ce *Souper des petits-maîtres* y trouveront plaisir et profit, *utile dulci*, mais l'agréable tient la corde et n'est que le véhicule d'une note exacte, quelque chose comme des chiffons du temps qu'on regarde en passant.

U.

**Fables de La Fontaine,** édition nouvelle avec illustrations à l'eau-forte par A. DELIERRE. 4<sup>e</sup> fascicule. Paris, A. QUANTIN.

La maison Quantin poursuit activement la publication de la belle édition des *Fables de La Fontaine*, si favorablement accueillie par les artistes et les amateurs de belles éditions.

Le quatrième fascicule qui vient de paraitre contient six magnifiques eaux-fortes commentant les fables :

*Le Berger et la Mer ;*
*Le Singe et le Dauphin ;*
*La Grenouille et le Rat ;*
*Le Renard et le Buste ;*
*Le Loup, la Chèvre et le Chevreau ;*

*L'Alouette et ses Petits avec le Maître d'un champ.*

Les eaux-fortes de M. Delierre conservent leur caractère original qui les a fait tant remarquer. La manière de l'artiste s'affirme de plus en plus, et ces dernières eaux-fortes sont encore supérieures aux précédentes.

Un en-tête et un cul-de-lampe gravés pour chaque fable achèvent de donner à cette édition le cachet XVII<sup>e</sup> siècle qui la fait tant estimer et rechercher des bibliophiles.

Nous reparlerons de cette superbe édition.

**Les Essais de Montaigne,** réimprimés sur l'édition originale de 1588, avec notes, glossaire et index, par MM. H. MOTHEAU et D. JOUAUST, et précédés d'une note par M. S. DE SACY, de l'Académie française. Portrait gravé à l'eau-forte par Gaucherel. 4 vol. in-8°. Prix 60 francs. — Paris, librairie des bibliophiles 1873-1881.

Le quatrième volume a paru : l'édition est maintenant achevée.

Les bibliophiles, qui sont gens impatients, avaient hâte de voir, de toucher les quatre tomes des *Essais*.

Ils n'ignorent pas, certes, ce que demandent de recherches, ce qu'exigent de soins des publications telles que celles qui ont été entreprises par la librairie des bibliophiles; ils savent que la collection des *classiques français* ne saurait se composer en un jour; que, pour leur donner un Régnier, un Larochefoucauld, un Rabelais, il a fallu à M. Lacour de longs et pénibles travaux; que, pour leur éditer un Montaigne, MM. Motheau et Jouaust ne devaient pas travailler pendant beaucoup moins de dix années; ils ne croient pas, bien au contraire, qu'il n'y ait nulle nécessité de



faire dépense d'autant de peine et d'autant de temps; ils regrettent seulement parfois que beaucoup de temps ne puisse pas s'écouler aussi vite qu'un jour, aussi vite qu'une heure. Pour les bibliophiles, comme pour les amants, l'attente est cruelle (ils aiment leurs livres, ainsi que les amants leur maîtresse); mais leur impatience est maintenant satisfaite : il leur est permis, enfin, de posséder ce quatrième volume qui manquait sur le rayon; ils l'ont, ils le prennent en mains, ils le regardent, ils le considèrent, ils lisent rapidement toutes les notes concises qui le terminent; ils parcourent le glossaire; ils jettent un coup d'œil sur l'index des noms cités et sur les titres de chapitres donnés dans leur ordre alphabétique; ils sont contents, c'est bien; et, reprenant les trois autres volumes, ils contemplent, avec bonheur, l'ouvrage tout entier.

C'était une tâche délicate que de conduire une réédition des *Essais;* de cette tâche, MM. Motheau et Jouaust, hommes de savoir autant que de goût, s'en sont acquittés de manière à mériter les applaudissements des plus difficiles. Ils avaient à faire choix entre deux textes; lequel devaient-ils adopter et reproduire? celui de 1588 ou celui de 1595? C'est le bon qu'ils ont choisi. Le texte primitif, celui de 1580, a été réédité, sans changement, en 1582 et 1587; mais Montaigne revoit et corrige sans cesse le livre qui est *son* livre, celui qu'il pense, celui qu'il vit, et en 1588, il en donne une nouvelle édition remaniée, refaite. Lés premiers *Essais* étaient divisés en deux livres; les *Essais*, tels qu'ils sont publiés dans la dernière édition que l'auteur ait pu travailler, comprennent un livre de plus, et les deux premiers sont augmentés de six cents additions. Montaigne continuait encore à remanier ses *Essais,* quand la mort le surprit, et sur les marges d'un exemplaire de 1588, il avait écrit, au courant de la plume sans doute, de ci, de là, à peu près à la place qu'il leur destinait, de nouvelles additions; les unes étaient des notes devant servir à lui rappeler une pensée à exprimer, les autres pouvaient être déjà l'expression de ce qu'il entendait ajouter; mais lui seul eût pu démêler celles qu'il importait de conserver de celles qu'il convenait de rejeter. Sa fille d'*alliance,* Mlle de Gournay, estimant, non sans raison, qu'il était utile de faire connaître ces additions, encore qu'elles n'eussent pas subi de la part de leur auteur l'examen de la dernière heure, a donné, en 1595 et en 1635, deux éditions des *Essais*, les notes marginales de l'exemplaire de 1588 étant intercalées en plein texte. De ces deux éditions posthumes la première seule, de l'aveu même de Mlle de Gournay, a de la valeur; ne parlons donc que de celle-ci parce qu'elle nous fait connaître le vrai Montaigne, « s'échaudant » à traduire finement la pensée qu'éveilliat en lui la lecture du Plutarque d'Amyot, ou celle des écrits du penseur Sénèque, il semble que nous devions la préférer à l'édition de 1588. Mais les additions données ne surprennent-elles pas souvent le lecteur, et ne déroutent-elles pas son attention? N'interrompent-elles pas parfois la suite des déductions que l'auteur se flattait de pouvoir suivre jusqu'au bout? Elles font un désordre qui a son charme; elles communiquent à l'ouvrage un air d'abandon qui ne déplaît pas absolument; mais Montaigne se fût-il accommodé de ce désordre? mais eût-il cru bon de s'abandonner avec autant de liberté? Cela est douteux : le texte de 1588 est une causerie écrite, mais écrite avec art; le texte de 1595 est une causerie qu'aucune volonté ne semble diriger. Ne pouvant avoir les *Essais* que Montaigne nous aurait donnés s'il avait vécu plus longtemps, il nous faut préférer ceux qu'il a fais à ceux qu'il refaisait. MM. Motheau et Jouaust ont agi sagement; ils ont fait preuve de goût littéraire en faisant choix du texte de 1588.

Sainte-Beuve professait cette opinion que, de toutes les éditions des *Essais*, la meilleure était celle qui avait été publiée du vivant de l'auteur. M. de Sacy, dans la *note* imprimée au commencement du premier volume expose les nombreuses raisons que l'on doit avoir de la tenir, en effet, comme la seule bonne. Sainte-Beuve et M. de Sacy sont deux autorités que l'on peut difficilement récuser.

Les exemplaires de cette édition de 1588 étaient devenus à peu près introuvables; c'est une bonne fortune pour les amateurs de beaux livres de pouvoir posséder un Montaigne imprimé avec le luxe qui caractérise toutes les œuvres publiées par la librairie des bibliophiles. C'en est une également pour les lettrés qui s'empresseront de se procurer le Montaigne qu'ils ne pouvaient guère lire que dans les salles des bibliothèques publiques.

Vanter la beauté des caractères, la netteté de l'impression, et dire que cette réédition est un chef-d'œuvre de l'art typographique, cela est bien inutile, et nous ne pouvons pas pourtant ne pas exprimer le plaisir que nous éprouvons à ouvrir ce beau Montaigne si richement édité.

Des maîtres de notre littérature, Montaigne est, à coup sûr, celui vers lequel on revient le plus souvent; on ne l'a jamais lu; on en goûte lentement, en gourmet, chaque période, chaque phrase. Si l'on est délicat, c'est à Montaigne qu'on doit de l'être devenu. Il entend vivre pour le plaisir de vivre, écrire pour le plaisir d'écrire; il est un épicurien qui se complaît à jouir de ce qu'il *a plu à Dieu de lui octroyer;* il est un sage qui considère la vertu comme la *qualité plaisante et gaie*, et il songe après une lecture, et coquettement il dispose les mots d'une phrase en disposant les idées d'un jugement; la phrase est bien à lui, elle est belle; le jugement est de l'homme, il est humain. D'affirmer qu'il est l'affirmation d'une vérité, il s'en garde. Que sait-il? il est un délicat, seulement un délicat.

Si une œuvre méritait d'être publiée par la librairie des bibliophiles pour les bibliophiles, c'étaient bien les *Essais*. Il faut éditer avec luxe les livres qu'on lit phrase à phrase, comme il faut verser dans des verres d'un cristal très pur, d'une forme très gracieuse, ces vins que l'on boit à petits coups, en se recueillant presque. F. G.

**Discours de l'Antagonie du chien et du lièvre** par Jehan du Bec, réimprimé sur l'édition originale avec une notice et des notes, par Ernest Jullien. 1er vol. du *Cabinet de Vénerie*, publié par E. Jullien et Paul Lacroix. Paris, Jouaust, 1880. 1 vol. in-4° de xxiv-83 pages.

L'idée de publier sous le titre de *Cabinet de Vénerie* nos anciens auteurs cynégétiques ne pouvait venir qu'à un érudit ou à un chasseur. Cette idée est venue à un érudit et à un chasseur. L'érudit est l'auteur ou l'éditeur de tant de volumes qui sont dans toutes les mains, M. Paul Lacroix. Le chasseur est M. Ernest Jullien, chasseur émérite et érudit en même temps, à qui ses confrères en saint Hubert étaient déjà redevables d'une excellente *Histoire de la chasse*, et d'une édition du poème de Claude Gauchet, le *Plaisir des champs*. Nous applaudissons des deux mains à cette publication, qui sort des presses de M. Jouaust, c'est tout dire. Il serait banal de faire l'éloge de la partie matérielle de la publication ; voyons tout de suite quels sont les matériaux que les éditeurs se proposent de mettre en œuvre ; l'ouvrage qu'ils nous ont donné en premier lieu méritait à tous égards cet honneur. Le discours de l'*Antagonie du chien et du lièvre*, plus spécial, moins étendu que les grands traités de Gaston Phébus, de Jacques du Fouilloux, de Salnove, forme un digne pendant à la *Chasse royale* de Charles IX ; et bien souvent, pour notre part, nous avions regretté de ne pas le voir tirer de son ombre pour le mettre à la disposition des amateurs d'ouvrages cynégétiques qui l'auraient reçu avec empressement. Car le chasseur est un archéologue à sa manière : tout ce qu'ont fait ses prédécesseurs l'intéressent. Les meilleurs écrivains en matière de chasse ont été en même temps des érudits. Pour n'en citer qu'un exemple, Joseph Lavallée, qui est, à coup sûr, notre premier écrivain cynégétique, sans en excepter Elzéar Blaze, plus méridional, plus chasseur dans l'acception vulgaire de ce mot, c'est-à-dire plus porté à la charge et à la hablerie, sans en excepter même M. d'Houdetot, Joseph Lavallée, disons-nous, fut un véritable chercheur ; et nul, mieux que lui, n'a connu l'histoire de cet art aimé de tout temps jusqu'au fanatisme sur cette terre de France.

L'*Antagonie du chien et du lièvre* avait été, il est vrai, réimprimée en 1850, par M. Auguste Veinant, chez Crapelet; mais cette édition, tirée seulement à 62 exemplaires, avait été rapidement enlevée. Il était donc tout naturel d'imprimer à nouveau cet ouvrage. Le texte reproduit est celui de 1593, le plus ancien. M. Paul Lacroix l'a revu avec le plus grand soin sur l'exemplaire que possède la bibliothèque de l'arsenal. Les éditeurs se sont contentés de modifier l'orthographe et de compléter la ponctuation, travail indispensable pour rendre l'ouvrage d'une lecture facile. Ici, je me permettrai de proposer une rectification. Le chapitre xiii commence ainsi : « Le gentilhomme retiré en sa maison ne peut estre *sans quelque plaisir le plus honneste ; et en faisant lequel* Dieu est le moins offensé, c'est, ce me semble, la chasse », ne vaudrait-il pas mieux ponctuer de la façon suivante :... « ne peut estre *sans quelque plaisir ; le plus honneste et en faisant lequel* Dieu »... Je soumets la modification à la sagacité des éditeurs.

Le style de Jean du Bec, l'auteur de l'*Antagonie*, possède une saveur particulière. Sans aucun doute son traité contient des digressions et des théories qui nous font sourire; par exemple quand il nous explique l'influence de la robe du chien sur son odorat, la malignité des humeurs mélancoliques, le lecteur peut songer aux fameuses humeurs peccantes de Molière; mais ce sont les défauts de l'époque et non ceux de l'auteur. Au contraire, toute la partie tchnique, tout ce qui est le résultat de l'observation est d'une rigoureuse vérité, et les chasseurs du xixe siècle peuvent le lire avec fruit. Le chapitre xii, entre autres, sur les ruses du lièvre, est rempli d'observations justes et de bons conseils.

Il ne faudrait pas croire que Jean du Bec fût seulement un écrivain cynégétique; c'est quelque chose assurément, mais il a à son actif des œuvres d'un genre infiniment plus sérieux. C'est ce que M. Ernest Jullien a fort bien expliqué dans l'excellente notice qu'il a mise en tête de l'*Antagonie*. Il n'a rien épargné, ni temps, ni recherches, pour nous faire connaître et apprécier son auteur. Par lui nous apprenons que Jean du Bec, né vers 1540 dans la grande famille des Bec-Crespin, originaire du pays de Caux, fut tour à tour calviniste, voyageur, soldat dans l'armée catholique, prêtre, abbé de Mortemer, dans le diocèse de Rouen, doyen du chapitre de Pantes dont son oncle était évêque, évêque lui-même en cette même ville, mais sans occuper jamais ce siège épiscopal, et enfin évêque de Saint-Malo. Il mourut le 20 janvier 1610, ordonnant par son testament que son corps fût transporté à Mortemer où il avait résidé pendant trente-trois ans. Ses œuvres théologiques, au nombee de onze, se sont en grande partie perdues. Quelques titres seulement nous sont parvenus tels que : les *Méditations affectueuses, neuf Sermons sur l'excellence de l'oraison domicale* et *Discours sur l'unité de l'indivisible très sainte Trinité,* qu'il composa pour se préparer à exercer dignement la charge épiscopale. Voilà quelle fut la vie de l'homme à qui nous devons ce petit traité de la chasse du lièvre.

Le *Cabinet de Vénerie* vient de voir paraître son second volume : *la Chasse du loup*, par Jean de Clamorgan, imprimée pour la première fois en 1583 et dont nous avons rendu compte.

Pour aider dans leur tâche les savants éditeurs, l'excellent bibliophile M. Alfred Werlé, de Reims, a bien voulu mettre à leur disposition sa magnifique collection de livres de vénerie et de fauconnerie. Non contents de nous donner des traités rarissimes, comme la *Vénerie* de Gace de la Bigne, l'*Art de fauconnerie* de Guillaume Tardif et autres, les directeurs du *Cabinet de Vénerie* promettent aux chasseurs bibliophiles d'agréables surprises, consistant en quatre petits traités inédits des xve et xvie siècles. Dans ces conditions,

on comprend que cette publication doive trouver sa place dans toutes les bibliothèques d'amateurs. L'inédit vient encore ajouter son appoint aux éléments de succès que le nom seul des éditeurs eût suffi à appeler. H. M.

**Des Hermaphrodits**, accouchemens des femmes et traitement qui est requis our les relever en santé et bien élever leurs enfans, où sont expliquez la figure des laboureur et verger du genre humain, signes de pucelage, défloration, conception et la belle industrie dont use nature en la promotion du concept et plante prolifique, par maistre Jacques Duval, escuyer, docteur et professeur en médecine. Paris, Isidore Liseux. 1 vol. in-8° écu. — Prix : 25 fr.

Le traité des *Hermaphrodits*, du vieux médecin rouennais Jacques Duval, est depuis longtemps classé parmi ces livres curieux et rares que les bibliophiles aiment à posséder et peut-être à lire. M. Isidore Liseux l'a réimprimé sur l'édition unique de Rouen, 1612, que l'on ne se procure plus que difficelement. La singularité du sujet que personne encore n'avait étudié si à fond et que l'auteur sut étendre bien au delà de ses limites naturelles lui valut au XVII<sup>e</sup> siècle une renommée assez grande; la bizarrerie et la naïveté du style, les étonnants développements donnés à certains détails physiologiques la lui ont conservée jusqu'à nos jours. Un médecin qui, aujourd'hui, reprendrait ce thème le traiterait sans doute autrement, sur des bases plus certaines et à l'aide d'observations mieux contrôlées; il ferait un livre plus scientifique, mais à coup sûr moins divertissant.

Jacques Duval composa ce traité à l'occasion d'un cas d'hermaphroditisme fort singulier qu'il eut à examiner comme médecin légiste. Le sujet, un certain Marin le Marcis, après s'être cru longtemps femme et avoir servi comme chambrière dans diverses maisons, s'était aperçu un beau jour qu'il ne lui manquait rien pour être un homme et avait résolu de se marier; mais, lorsqu'il demanda au Pénitencier de Rouen la dispense qui lui était nécessaire, on lui fit son procès et il fut bel et bien condamné à la potence. L'Église, pas plus que les parlements, n'était bien tendre alors pour les disgraciés de la nature, et les individus d'un sexe indécis se trouvaient spécialement voués à l'anathème comme fils ou suppôts de Satan. Le pauvre diable en appela et bien lui en prit; Jacques Duval, seul de tous les médecins et chirurgiens commis par justice, osa plaider sa cause et son rapport fut assez concluant pour convaincre les juges. L'hermaphrodite fut absous et, plus tard, on lui permit même d'épouser. Tous les détails de ce procès, la sentence, l'appel, l'expertise, sont très curieux; on ne les lira pas sans intérêt. Fier à bon droit d'un succès pareil, le médecin rouennais ne voulut pas en laisser périr la mémoire, et il composa tout exprès ce livre pour lequel il colligea diligemmentt tous les exemples d'hermaphroditisme qu'il put rencontrer, tant dans la fable que dans les auteurs depuis Adam, qu'un verset de la *Genèse* dit avoir été créé homme et femme , jusqu'à Marin le Marcis qu'il appelle un *gunanthrope*. Cela le conduit à parler d'autres monstruosités non moins remarquables : du noble Polonais à qui survint une dent d'or; de l'homme qui, à force de vivre dans les bois, se vit pousser des cornes de cerf sur la tête; de la jeune fille qui avait, au lieu d'ongles, des tuyaux de plumes de cygne, et une foule d'autres belles histoires. Pour se rendre compte de toutes ces anomalies, encore faut-il avoir quelque notion du corps humain à l'état normal et spécialement pour le cas ambigu de Marin le Marcis, des parties destinées à la génération chez l'homme et chez la femme; Duval expose donc doctoralement tout ce que de son temps on savait là-dessus et, comme la matière est intéressante, il y ajoute par surcroît quelques bons chapitres sur les signes de pucelage et les signes de défloration, la membrane hymen, le déduit vénérien, les grossesses, les accouchements, avec force recommandations à l'adresse des sages-femmes ignares et négligentes; il a fait de son livre un traité presque complet d'anatomie et un manuel d'obstétrique. Enfin, ne voulant rien oublier, il a cherché dans l'astrologie la cause efficiente des malheurs du pauvre gunanthrope et n'a pas manqué de la trouver : le malin Mercure, la bénigne Vénus, le triste Saturne avaient coopéré à sa génération, ce qui explique tout, et les médecins devaient fatalement balancer longtemps à reconnaître son sexe puisqu'il était né sous le signe de la Balance.

Ces rêveries n'enlèvent rien à l'utilité que put avoir au XVII<sup>e</sup> siècle le traité des *Hermaphrodits* et à l'intérêt qu'il a maintenant encore pour nous; au contraire, elles nous amusent. Le livre nous plairait toutefois davantage si l'abondance et la confusion d'idées du savant ne faisaient quelque tort à la limpidité de l'écrivain ; rarement avons-nous rencontré style plus bizarre et phrases plus emmêlées. Mais c'est là peut-être encore une des curiosités de l'ouvrage; aussi, M. Isidore Liseux l'a-t-il scrupuleusement réimprimé, dans la jolie édition qu'il nous en donne aujourd'hui. A. B.

**Les Dialogues des Courtisanes**, traduits de Lucien par A.-J. Pons. 1 vol. de la *petite collection antique*, illustré en couleur et en or. Paris, A. Quantin. — Prix : 10 francs.

De tout ce qu'on a écrit sur les femmes libres de la Grèce, le livre de Lucien est encore le plus vrai, le plus délicat. Nulle part le caractère de modernité dont ses œuvres sont empreintes n'éclate plus vivement que dans ses *Dialogues*. Ils sont si naturels, si vivants qu'on les dirait publiés d'hier. La grâce exquise du langage y sauve les situations les plus risquées, les scènes les plus scabreuses et conserve une sorte de décence à des mœurs qui n'en ont guère. Sans fausse pruderie, Lucien nous initie aux rivalités jalouses de ces créatures à qui, malgré leurs vices, reste le charme de la jeunesse et de la beauté. Ce ne sont plus les brillantes hétaïres du temps de Périclès, amies des hommes d'État, des philosophes, des artistes, et marchant, pour ainsi dire, de pair avec eux. Mais quoique placées à un étage inférieur, celles-ci ne laissent pas d'intéresser. Elles ne traversent pas toujours la vie en

riant; elles ont des soucis, des ennuis, des moments de tristesse, de dégoût même au milieu des plaisirs. La peinture de leurs petits tracas, de leurs zizanies n'en est que plus amusante. De telles comédies, prises sur le vif et rendues au naturel avec cette touche hardie et facile, en apprennent plus sur un état de civilisation que n'importe quelle histoire. On y retrouve la signature d'une époque. Ce bijou littéraire méritait donc une édition de luxe. Il était bien digne d'entrer dans la charmante collection antique si artistement imprimée par M. Quantin.

Ici le cadre est digne du tableau, la perle enchâssée avec un goût parfait. Ainsi que pour les volumes précédents le texte ressort, agréablement relevé par une bordure légère et d'un vert doux à l'œil. De nombreuses gravures font revivre avec esprit les scènes principales. D'un joli bleu rehaussé de blanc et de rouge, elles se détachent très nettement sur un *fond d'or*. L'idée est ingénieuse; le brillant ne messied pas un tel sujet.

La notice qui termine le volume donne sur les courtisanes grecques tous les détails historiques, artistiques et bibliographiques qu'il importe de connaître.

**La Renaissance en France,** par Léon Palustre. 4e livraison. Seine-et-Marne. Paris. A. Quantin. In-folio. — Prix : 25 fr.

Après quelques mois d'attente qui ont paru bien longs à ceux qui avaient déjà fait l'éloge du plus important ouvrage édité par la maison Quantin, la 4e livraison de *la Renaissance en France* vient enfin de paraître. Comme ses devancières elle est magnifiquement illustrée et nous ne doutons pas surtout du grand succès qu'obtiendra auprès des lecteurs parisiens la savante restitution de la maison dite de François Ier, aux Champs-Élysées. Chacun sait que ce bijou architectural provient de Moret, aux environs de Fontainebleau, et c'est à ce titre que M. Palustre l'a fait figurer dans sa description du département de Seine-et-Marne. Seulement, les auteurs du déplacement n'ont pas entendu s'astreindre à conserver les dispositions primitives et ils ont, suivant leur fantaisie, utilisé les fragments dont ils s'étaient rendus acquéreurs. Au lieu des deux façades en équerre d'autrefois, nous avons maintenant une sorte de pavillon carré qui, toujours admirable dans les détails, pèche singulièrement sous le rappport de l'ensemble.

Il est vrai que les changements dont nous parlons, quelque apparents qu'ils soient, n'ont pas été aperçus de tous les critiques, et l'un d'eux, Wilhelm Lübke, qui jouit, paraît-il, d'une grande réputation au delà du Rhin, a même à ce sujet éprouvé la plus cruelle mésaventure. Sans se douter que toute la partie droite du petit édifice avait à peine un demi-siècle de date, il fait un mérite aux architectes de la Renaissance d'une prétendue pondération qui n'était jamais entrée dans leurs desseins. Bien plus, des médaillons dont la réunion bizarre eût presque dû suffire à elle seule pour éveiller quelques soupçons lui servent à réformer la légende; et, sans plus de façon, il substitue le nom de Marguerite de Valois à celui de François Ier. Remercions, toutefois, le savant professeur allemand de n'avoir pas poussé plus loin ses recherches, car rien ne l'empêchait, au besoin, d'attribuer à un grand artiste du XVIe siècle des pastiches du temps de Charles X.

M. Palustre, comme il était naturel, a consacré de longues pages au château de Nantouillet, l'une des plus délicieuses habitations des environs de Paris; mais il a négligé Fontainebleau qui suffira largement à remplir la prochaine livraison. Pour cette fois son intention a été uniquement de faire connaître tout ce qui était en dehors de cet important sujet. Aussi nous promène-t-il successivement dans les différentes parties du département de Seine-et-Marne, faisant admirer là, le cloître de Saint-Sauveur, à Melun, et, plus loin, la belle façade d'Othis. Nous ne parlons pas d'autres églises dont la liste serait trop longue à dresser. Enfin, d'intéressants détails sont donnés sur le château de Monceaux que tous les écrivains jusqu'ici se sont plu à faire bâtir par Salomon de Brosses, tandis que des documents certains prouvent son existence à une date où le célèbre architecte du Luxembourg n'était probablement pas né. On est bien plus porté à croire que les premières constructions sont dues à Philibert Delorme, tandis que les dernières auraient été l'œuvre de Jacques Androuet Du Cerceau.

Quand nous aurons dit maintenant que l'exécution matérielle ne laisse, comme par le passé, absolument rien à désirer, que les gravures, au nombre de quatorze, sont traitées avec le talent dont M. Sadoux a donné tant de fois des preuves, le lecteur comprendra que rarement un ouvrage a présenté d'aussi sûrs éléments d'un durable succès.

**Collection des Petits Conteurs du XVIIIe siècle,** publiée par Octave Uzanne. — *Six eaux-fortes pour illustrer les contes de Crébillon fils,* par Félix Millius. — Paris, Quantin. Prix : 10 fr.

Nous avons parlé déjà de l'heureuse entreprise faite par M. Quantin, d'une illustration de six eaux-fortes spécialement composées et gravées pour chacun des délicats volumes par lui édités dans la jolie collection des Conteurs du siècle dernier.

Nous avons signalé les compositions récemment produites pour le *Voisenon*, le *Boufflers* et le *Caylus*. *Crébillon fils,* plus encore que ces derniers, méritait une interprétation gracieuse et originale et nous ne saurions contester à M. Félix Millius d'avoir pleinement réussi dans la tâche qui lui était confiée.

Il est impossible de peindre avec plus de délicatesse et de sobriété ces scènes d'alcôve et de boudoir si difficiles à exprimer par le crayon, car on connaît l'allure décolletée de ces dialogues intimes du XVIIIe siècle qui dépassent la tendresse sans toutefois tomber dans le grivois.

Tout en félicitant M. Millius, nous engageons les amateurs à regarder dans leur cartonnage artistique ces six fins tableaux d'intérieur qui compléteront coquettement l'édition de Crébillon fils dernièrement

publiée par M. Octave Uzanne, le bio-bibliographe des Petits Conteurs d'autrefois.

**Petits Conteurs du XVIII[e] siècle.** — *Contes de Restif de la Bretonne*, publiés avec notice bio-bibliographique par Octave Uzanne. — Paris, Quantin. 1 volume in-8°. Prix : 10 fr.

La charmante collection des *Petits Conteurs* publiée par M. Octave Uzanne compte déjà neuf volumes et sera sous peu terminée. On sait le succès qui accueillit à ses débuts cette mise au jour des jolis romans du dernier siècle. — Voici paraître aujourd'hui *Restif de la Bretonne*, ce fameux Restif qui ressuscita de l'oubli avec tant de fracas il y a quelques années, grâce aux études qui furent consacrées à ce monstre d'originalité par MM. Monselet, Gérard de Nerval et Paul Lacroix.

Restif de la Bretonne a laissé une œuvre littéraire qui se nombre par plus de deux cents ouvrages dont la bibliographie seule forme un épais volume ; M. Octave Uzanne a choisi dans ce lourd bagage une œuvre curieuse dont l'extravagance de son affabulation est celle qui pouvait assurément le mieux représenter ce fécond écrivain dans une forme concise. *Le Pied de Fanchette* ou *le Soulier couleur de rose* est une œuvre touffue d'intrigue, pleine de péripéties sans nombre, noire de scélératesse, dans la manière de Ducray-Duminil et qui donne en quelque sorte l'idée de ce qu'aurait pu être le roman-feuilleton au xviii[e] siècle. — M. Octave Uzanne, qui veut échantillonner dans sa collection de *Petits Conteurs* tous les genres et tous les styles littéraires, dans cet art secondaire des romans coquets d'autrefois, ne professe point un enthousiasme trop vif pour le livre étrange qu'il vient de publier; — le jeune écrivain, dans sa préface alerte et prime-sautière, exprime on ne peut mieux la portée de l'œuvre de Restif d'où sont issus tant de drames et mélodrames empruntés à l'infatigable auteur des *Contemporaines*. — Il analyse avec esprit et justesse le rang qui revient à Restif et nous fait concevoir par quelle suite de publications et d'articles divers notre époque est parvenue à s'engouer à nouveau du bizarre autobiographe de M. Nicolas qu'on ne craignit pas de nommer le *Rousseau des Halles*.

Il faut lire *le Pied de Fanchette* comme un curieux document littéraire gros d'intérêt et de morale. Ce livre au reste s'adresse aussi bien aux érudits qu'aux amateurs raffinés et bibliophiles, car il est, comme ses prédécesseurs, dans la même collection, imprimé avec luxe et orné d'un ravissant portrait, presque une miniature gravée par Tiburce de Mare et de charmantes vignettes à l'eau-forte et sur bois.

**Petits Poètes du XVIII[e] siècle.** — *Poésies de Lattaignant*, publiées avec préface de M. Ernest Jullien. — 1 vol. in-8° écu. — Paris, Quantin, prix, 10 fr.

La collection des *Petits Poètes du* xviii[e] *siècle* compte déjà cinq volumes, *Vadé, Bertin, Piron, Desforges-Maillard, Lattaignant.*

Ce dernier ouvrage du joyeux chanoine de Reims, en dehors du piquant des poésies, offre l'attrait de nombreuses pièces inédites et surtout d'un dossier très curieux de lettres de Lattaignant. On sait que le spirituel poète chansonnier auteur de *J'ai du bon tabac dans ma tabatière* et autres ponts-neufs que la tradition nous a légués fut un des plus charmants rimeurs du siècle dernier.

On retrouvera dans l'excellente édition que vient de publier M. Quantin l'élite des bons vers du galant abbé. Que de bouquets à Chloris, de madrigaux et d'épigrammes d'un tour exquis il nous est donné de lire dans ce recueil !

M. Ernest Jullien, vice-président du tribunal civil de Reims, a mis en tête de cette publication une notice très étudiée sur le chanoine bon vivant. M. Jullien a eu l'heureuse chance de rencontrer dans des archives privées de Reims et dans des châteaux dont Lattaignant fut l'hôte autrefois des documents précieux et des pièces de haute valeur inédites qu'il a joints à son travail.

Ce volume comme les précédents, édité sous la direction de M. Octave Uzanne, est un bijou typographique qui joint au luxe des eaux-fortes le cachet artistique qui caractérise toutes les éditions de bibliophiles sorties des presses de la maison Quantin.

Édition définitive des **Œuvres complètes de Victor Hugo.** — *L'Art d'être grand-père.* — 1 vol. in-8°. — J. Hetzel et A. Quantin, éditeurs. — Prix : 7 fr. 50.

La livraison d'avril de la grande édition définitive des *Œuvres complètes de Victor Hugo* vient de paraître. Elle contient *l'Art d'être grand-père.*

L'admirable poème est, dans les récents ouvrages de Victor Hugo, celui dont le succès a peut-être été le plus considérable. Depuis six mois, il était épuisé en librairie dans le vrai format de bibliothèque, le format grand in-8°. Chaque volume de la collection Hetzel-Quantin, se vendant séparément, ceux des lecteurs à qui *l'Art d'être grand-père* manquait pourront se le procurer dans cette magnifique édition.

**Chansonnier historique du** xviii[e] **siècle.** Recueil Clairambault-Maurepas. Tome V. — Paris, A. Quantin. — Prix : 10 francs.

Avec le cinquième volume du *Chansonnier historique du* xviii[e] *siècle*, nous abordons le ministère du duc de Bourbon. C'est par un coup de main habilement préparé que ce prince ambitieux, dépourvu de talents non moins que d'honnêteté, saisit le pouvoir dont il fit un si triste usage. Mené comme un enfant par sa maîtresse, la marquise de Prie, il devint bientôt insupportable à la nation, et son gouvernement qui semblait le triomphe d'une agence de pillards ne tarda pas à provoquer d'unanimes récriminations. Les poètes satiriques réclamaient à grands cris sa disgrâce; satisfaction fut donnée à leur légitime indignation, et le ministre se vit brutalement exilé dans ses terres de Chantilly.

Le précepteur du roi, Fleury, qui avait attendu



le pouvoir avec une patience couronnée par le succès, prit alors la direction des affaires, en se proposant de rendre à la France le calme et la prospérité dont elle était depuis si longtemps privée. Mais le sage et doux pasteur des brebis de Fréjus avait compté sans les querelles religieuses, sans cesse renaissantes. L'intolérance dont il fit preuve sur ce point ruina promptement la maigre popularité dont il avait joui tout d'abord, et les difficultés extérieures que provoquait son excessive timidité achevèrent de le rendre tout à la fois odieux et ridicule. Aussi les chansonniers harcelaient-ils sans ménagements un ministre qui par tous les côtés donnait prise à la satire. Fleury d'ailleurs n'était pas leur seule victime : tous les événements du temps, tous les personnages marquants, étaient en butte à leurs traits malins. Dans cette période comprise entre 1727 et 1731, les sujets de raillerie et de critique fourmillaient à tout instant; les satiriques n'avaient guère que l'embarras du choix : tantôt c'étaient les persécutions des jansénistes, tantôt les querelles des avocats; ici l'aventure singulière d'un recteur de la Sorbonne qui allait au théâtre déguisé en fille, là les scènes tragi-comiques du cimetière Saint-Médard et les guérisons miraculeuses opérées par le feu diacre Pâris. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si l'histoire intime de l'époque se retrouve tout entière dans les chansons contemporaines.

Nous devons remarquer que l'application du plan nouvellement adopté pour la publication du *Chansonnier* a eu pour conséquence de modifier d'une manière avantageuse l'ensemble de l'œuvre. Les pièces éliminées sont surtout celles qui constituaient un double emploi; et si l'abondance des matières relatives à chaque année est plus restreinte, la variété et l'utilité des documents mis en lumière restent toujours les mêmes; c'est tout profit pour l'historien et le curieux.

Signalons, en terminant, parmi les portraits qui illustrent le volume, deux d'entre eux, particulièrement intéressants pour les amateurs : celui de la spirituelle marquise de Tencin, et celui d'Adrienne Lecouvreur, gravé d'après le tableau de Coypel, qui représente la célèbre tragédienne dans le rôle de *Cornélie*.

---

# GAZETTE BIBLIOGRAPHIQUE

## DOCUMENTS OFFICIELS

*Archives Nationales.* — M. Siméon Luce, archiviste de 4e classe à la section historique, est nommé archiviste de 3e classe.

M. Longnon, archiviste de 5e classe à la section historique, est nommé archiviste de 4e classe.

M. Camille Rivain, archiviste de 6e classe à la section législative et judiciaire, passe, en la même qualité, à la section du secrétariat. Il sera chargé spécialement du bureau des renseignements.

M. Laudy, archiviste de 6e classe à la section du secrétariat, passe, en la même qualité, à la section administrative,

M. Noël Valois, archiviste auxiliaire à la section du secrétariat, passe, en la même qualité, à la section administrative.

M. Élie Berger, archiviste paléographe, licencié ès lettres, ancien pensionnaire de l'école française de Rome, est nommé archiviste auxiliaire à la section législative et judiciaire.

## INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES COURS PUBLICS

### ACADÉMIE FRANÇAISE

L'Académie française a décerné le 1er prix Gobert (10,000 fr.) à M. Cheruel, pour son *Histoire de la minorité de Louis XIV.*

2e prix (1,000 fr.) à M. Bertolo Zeller: *Richelieu et les ministres de Louis XIII.*

Le prix Thérouanne a été partagé entre MM. Bourely, pour son ouvrage sur le *Maréchal Fabert*, 2 vol.; D. Piepape, *Réunion de la Franche-Comté à la France*, et Hardy, *Origine française.*

L'Académie s'est occupée du prix Botta.

Mme Botta, Américaine, a donné 10,000 fr. à l'Académie, à la condition que les intérêts serviraient à donner, tous les cinq ans, un prix à l'auteur du meilleur ouvrage sur l'*Émancipation de la femme.*

L'Académie demanda d'abord et obtint de modifier les clauses du prix et de l'attribuer au meilleur ouvrage sur la *Condition de la femme.*

Cela fait, il s'agissait d'attribuer le prix pour la première fois.

M. Alexandre Dumas a fait un rapport en concluant à l'attribution du prix au volume de M. Léon Richer : *la Femme libre.*

Ces conclusions ont déchaîné un orage terrible; la discussion a été très vive entre M. Émile Ollivier qui déclare que proclamer la femme libre, ce serait anéantir la famille, et M. Legouvé, qui a défendu la thèse libérale de l'égalité entre l'homme et la femme.

L'Académie n'eût d'ailleurs pas été engagée au fond en attribuant le prix à l'ouvrage de M. Richer, non comme parfait, mais comme répondant le mieux à la pensée de la fondatrice.

Malgré ces atténuations, dans la séance d'hier, l'Académie française a ajourné le vote sans fixation de jour, ce qui est une façon d'enterrer une question.

### ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Dans la séance du 29 avril dernier, M. le comte Riant a présenté, de la part de M. E.-G. Rey, le *Sommaire du supplément aux Familles d'outre-mer*, Du Cange avait laissé inachevé un ouvrage considérable, dans lequel se trouvaient réunies, dans un ordre méthodique, un grand nombre de notices relatives aux familles franques établies en Orient, et particulièrement en Syrie, au clergé latin et aux ordres militaires des pays d'outre-mer.

Repris il y a une quarantaine d'années, le travail de Du Cange passa successivement entre les mains de plusieurs érudits distingués, qui s'efforçaient d'en combler les lacunes. M. E.-G. Rey parvint enfin, sous la direction de M. Huilliard-Bréholles, à terminer cette importante compilation, qui vit le jour en 1869. Mais, depuis lors, de nombreux documents inédits ont été publiés, et M. Rey s'est remis au travail pour les explorer et pour étendre l'œuvre qui avait été prématurément considérée comme achevée.

M. François Lenormant a été élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement de M. Paulin Paris, décédé.

### ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

L'Académie des sciences morales et politiques a tenu sa séance publique annuelle le 14 mai dernier.

Après un discours du président M. Levasseur qui a fait l'éloge de MM. Léonce de Lavergne, Bersot et Frédéric Passy, il a été procédé à la proclamation des prix.

#### PRIX DU BUDGET

*Section de philosophie* (1,500 fr.). — M. Louis Ferry, professeur à l'Université de Rome.

*Section de morale* (1,500 fr.). — M. Ollé-Laprune, maître de conférences à l'École normale supérieure.

*Section de législation* (1,500 fr.). — M. Paul Bernard, conseiller à la cour d'appel de Dijon. — *Idem* (1,200 fr.). — M. Étienne Metman, substitut du procureur général à Orléans.

*Prix Odilon Barrot* (7,500 fr.). — M. Ernest Glasson, professeur à la Faculté de droit de Paris; (5,000 fr.). — M. Van den Heuvel, avocat à la cour d'appel de Gand.

*Prix Léon Faucher.* — Ce prix n'est pas décerné, mais il est accordé une récompense de 2,000 fr. à M. Antony Rouilliet et pareille somme à M. Rambaud, de la Faculté de droit de Grenoble.

*Prix Bordin* (2,500 fr.). — M. Daniel Touzaud, ancien magistrat; M. Esmein, agrégé de la Faculté de droit de Paris.

*Mentions honorables.* — MM. Bressolles et Paul Bernard.

Aussitôt après cette proclamation, M. Charles Giraud a lu une notice historique sur la vie et les travaux de M. Bersot, directeur de l'École normale.

Dans sa séance du 2 avril, l'Académie, sur la proposition faite par la section de philosophie, a adopté comme sujet du concours pour le prix Victor Cousin (6,000 fr.) de l'année 1883, le sujet suivant: *Du scepticisme dans l'antiquité grecque.* Faire connaître les antécédents du scepticisme dans la philosophie grecque; exposer la doctrine de Pyrrhon; définir le rôle de la nouvelle Académie; insister sur le renouvellement du scepticisme par Œnesimède et Sextus Empiricus; examen critique de ces différentes doctrines. Terme de rigueur: 31 décembre 1883.

Dans sa séance du 30, l'Académie a décerné à M. Louis Ferry, professeur à l'Université de Rome, le prix dont le sujet était: *Des doctrines philosophiques qui ramènent au seul fait de l'association les facultés de l'esprit humain et le moi lui-même.*

L'Académie n'ayant pas décerné en 1879 le prix Stassart, de la valeur de 3,000 fr., a décidé que le sujet donné et non résolu serait remplacé, pour 1881, par la question suivante: « Des devoirs de l'État et de la famille en matière d'enseignement. »

Pour le prix se rapportant à l'année 1881 (même valeur), le sujet donné est: « Quels sont les éléments moraux nécessaires au développement régulier de la démocratie dans les sociétés modernes ? »

### ACADÉMIE DES SCIENCES

Dans sa séance du 2 avril, l'Académie a élu membre titulaire dans la section de géométrie, en remplacement de M. Michel Chasles, décédé, M. Camille Jordan.

### *Réunion des délégués des Sociétés savantes des départements à la Sorbonne.*

Les 20, 21 et 22 avril dernier a eu lieu la dix-neuvième réunion des délégués des sociétés savantes des départements. Les bureaux des commissions étaient ainsi composés:

*Commission d'histoire, archéologie, philologie.*

MM. Léopold Delisle, président;
Quicherat, vice-président;
Maury, vice-président;
A. de Barthélemy, secrétaire.

*Commission des sciences.*

MM. Milne Edwards, président;
Faye, vice-président;
Wurtz, vice-président;
Richet, secrétaire.

Voici la liste des communications faites par les membres de cette commission:

M. Finot, archiviste de la Haute-Saône: *Manuscrit attribué à Gilles Asselin, docteur en Sorbonne, principal du collège d'Harcourt;*

M. Darlet: *Les Tumuli du centre de la France;*

M. Ledain, de la Société des antiquaires de l'Ouest: *Découverte d'une inscription antique et des reliques de saint Rufin;*

M. de Carranrais, de Marseille: *Notice sur MM. d'Aubray et de la Potherie, intendants de Provence; leurs actes administratifs de 1630 à 1670;*

M. Feray, d'Évreux: *Sépultures antérieures à la conquête romaine, découvertes à Cocherel;*

M. de Publigny: *Le Château de Gisors;*

M. l'abbé Haigneré, de Boulogne-sur-Mer: *Données nouvelles sur l'histoire du Calaisis;*

M. de Dion, de Rambouillet: *Étude sur la géographie et l'organisation féodale du comté de Montfort-l'Amaury;*

M. Rabut: *Le Tombeau de Julia Vera, à Chambéry;*

M. de Beaurepaire: *La Fonderie de Pont-de-Bessin et le Cimetière gaulois de Mondeville;*

M. Castan, de Besançon: *L'Église et l'Hôpital de Saint-Claude des Bourguignons*, à Rome;

M. Gasté, de Caen: *Documents inédits relatifs à l'administration provinciale sous Louis XIV;*

M. Caillemer, de Lyon: *Documents inédits relatifs aux conflits de juridiction entre l'archevêque de Lyon et le roi de France;*

M. Combes, de Bordeaux: *La Question de la préméditation au sujet du massacre de la Saint-Barthélemy;*

M. Fierville, du Havre: *Histoire des Pays-Bas de 1577 à 1593;*

M. Adam, de Nancy: *Les Patois lorrains;*

M. Pelisson: *La Franc-Maçonnerie au* XVIII^e^ *siècle dans l'Aunis et la Saintonge;*

M. Letelié: *Substructions gallo-romaines;*

M. Rupin: *La Fabrication des cuirs gaufrés;*

M. l'abbé Dehaisnes: *André Beauneveu, sculpteur, peintre et miniaturiste, de Valenciennes;*

M. Voulot: *Une nouvelle Triade gauloise sur un cippe vosgien;*

M. de Roucy, de Compiègne: *Figures de divinité gauloises en bronze, trouvées près de Compiègne;*

M. Forestié, de Montauban: *Les Livres de compte d'un marchand montalbanais au* XIV^e^ *siècle.*

M. Constans, de Poitiers : *Un Chansonnier provençal ;*

M. de Lauwereins : *Étude sur la Gazette de Marischal, échevin de Saint-Omer* (1710);

M. Brun, de Nice : *Étude archéologique sur le village de Lucéram;*

M. Socard, de Troyes : *Histoire des Almanachs et des Calendriers de Troyes, depuis 1497 jusqu'à nos jours;*

M. Joret, d'Aix : *Le Patois normand ;*

M. Demaison, de Reims : *Note sur les éminences factices, désignées en Champagne sous le nom de housses;*

M. Roque-Ferrier, de Montpellier : *Essai de restitution de quelques substantifs provençaux, languedociens et béarnais ;*

M. Joly d'Aussy : *Histoire d'une commune saintongeoise au* XIII^e *siècle;*

M. Castets, de Montpellier : *Influence du Roman de la Rose sur les littératures étrangères au moyen âge ;*

M. Le Héricher, d'Avranches : *Du Changement de genre qu'ont subi en français les substantifs latins en or;*

M. Jadard, de Reims : *Documents sur Gerson;*

M. Taphanel, de Versailles : *Les Écoles militaires sous le règne de Louis XVI;*

M. Brocard, de Langres : *Étude sur la Crypte de l'église de Saint-Geosmes, près Langres;*

M. Maggiolo : *Les Écoles dans les anciens diocèses de Châlons et de Verdun;*

MM. Milon, de Langres; de l'Épée, de Montbéliard; le P. de la Croix, Garnier, abbés Gau-Durban et Carle ont chacun fait part de leurs découvertes archéologiques.

COMMISSION SCIENTIFIQUE

Voici la liste des principales communications faites à cette section :

M. le D^r Lemoine, de Reims : 1° *Étude statigraphique sur les terrains tertiaires inférieurs des environs de Reims;* 2° *Catalogue des Champignons et des Plantes phanérogames rares des mêmes localités;* 3° *Atlas des caractères spécifiques des plantes de la flore parisienne et de la flore rémoise;*

M. Vélain : *Récentes recherches géologiques faites en Chine et dans la Nouvelle-Guyane;*

M. Hébert : *Travaux relatifs à l'Étude des lois des grands mouvements de l'atmosphère et à la formation et à la translation des tourbillons aériens;*

M. Cotteau : *Observations sur les Échinides fossiles;*

M. Paquet : *Les Maladies des oreilles;*

M. de Laevivier : *Le Terrain crétacé du département de l'Ariège;*

M. Masure : *La Transpiration des plantes;*

M. Vasseur : *Les Terrains tertiaires de la France occidentale.*

Voici la liste complète des récompenses décernées aux membres des diverses sociétés savantes :

Ont été nommés dans l'ordre national de la Légion d'honneur, au grade de chevalier :

M. Dezlimeris (Reynold), membre correspondant de l'Institut, conseiller général, maire de Loupiac (Gironde).

M. Clos, professeur à la Faculté des sciences et directeur du Jardin des plantes de Toulouse.

M. Planté (Gaston), ancien professeur, auteur de découvertes importantes et de travaux remarquables sur l'électricité.

Officiers de l'instruction publique :

MM. l'abbé Albanès, correspondant du ministère, à Marseille; Chevrier, à Chalon-sur-Saône; Garnier, à Dijon; Loiseleur, à Orléans; Morel, à Nyons; Meray, professeur à la Faculté des sciences de Dijon; Rabaud, président de la commission de géographie de Marseille.

Officiers d'académie :

MM. Appel, professeur à la Faculté des sciences de Dijon; docteur Barthélemy, ancien président du comité médical des Bouches-du-Rhône; Begule, peintre-verrier, à Lyon; Cotteau, membre de la Société de géographie de Paris; l'abbé Delattre, à Tunis; Delaunay, membre de la Société des sciences morales de Seine-et-Oise; Demarçay, chimiste, à Paris; Drouyn, correspondant du ministère, à Bordeaux; Gayon, professeur à la Faculté des sciences de Bordeaux; Hansen, dessinateur de cartes, à Paris; Héron, vice-président de la Société d'horticulture de Rouen, Lemoine, professeur à l'École préparatoire de médecine et de pharmacie de Reims; Lippmann, maître de conférences à la Faculté des sciences de Paris; Poincaré, chargé de cours à la Faculté des sciences de Caen; Régnault de Lannoy de Bissy, capitaine du génie, attaché à l'état-major général du ministère de la guerre; de Valons, membre de la Société littéraire de Lyon; Vétault, bibliothécaire de la ville de Rennes.

Le Congrès des sociétés des beaux-arts des départements s'est tenu les 20, 21 et 22 avril dernier à la Sorbonne, sous la présidence de M. Havard.

Parmi les lectures les plus intéressantes qui ont marqué ces séances, il nous faut mentionner :

La *Note sur un manuscrit à miniature de la bibliothèque publique d'Albi*, par M. Jolibois;

*Deux Lettres inédites de Boïeldieu*, par M. Tessier;

*Montesquieu considéré comme critique d'art*, par M. Marionneau;

Une *Communication sur les travaux de la Société des amis des arts de Marseille*, par M. Roux;

Une *Communication sur l'église de Sarcelles* et sur les *monuments qu'elle renferme*, par M. Galles;

Les *Instruments de musique au* XIV^e *siècle*, par M. Travers;

Un *Mémoire sur les beaux-arts à Fécamp*, par M. Hue;

*Société de géographie*

La Société vient de renouveler son bureau qui se trouve ainsi composé pour l'année 1881-1882 : MM. le vice-amiral baron La Roncière-le-Noury, président;

Grandidier et Bouquet de la Grye, vice-présidents; W. Martin et Bainier, scrutateurs; de P.-F. Fournier, secrétaire.

L'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon a mis au concours les questions suivantes :

Prix Christin et de Ruolz (900 fr.) : « Recueil et appréciations critiques avec preuves à l'appui des chants populaires tant anciens que modernes du Lyonnais et des provinces limitrophes. » Les mémoires doivent être envoyés au secrétariat de l'Académie, place des Terreaux, avant le 1er mars 1882.

Prix de l'Académie (1,000 fr.) : « Étude historique sur les institutions municipales de Lyon, depuis les temps anciens jusqu'à 1789. » Terme de rigueur : 31 octobre 1881.

L'Université de Gœttingue (faculté de philosophie) propose le sujet suivant pour le prix Beneke à décerner en 1884 : « Exposer en général le développement de la civilisation des peuples italiens et montrer par le détail ce que les arts plastiques et les arts du dessin chez les Italiens doivent aux arts des peuples non italiens, et d'autre part, où ils ont grandi en dehors des pays italiens et en quoi ils ont exercé une influence sur le développement des arts chez les peuples non italiens. »

Les travaux seront écrits en allemand, en latin, en français ou en anglais et devront être remis, avant le 31 août 1883. Il y a deux prix, le premier de 1,700 marks, le second de 680 marks.

L'Académie des sciences de Copenhague (section de philosophie et d'histoire) met au concours le sujet suivant: *Influence du bas allemand sur le développement de la langue scandinave, spécialement le danois*. Les travaux peuvent être écrits en latin, en français, en anglais, en allemand, en suédois ou en danois, ils doivent être remis avant le 31 octobre 1882 au secrétariat de l'Académie.

Le prix consiste en une médaille d'or.

## PUBLICATIONS NOUVELLES

La première livraison des *Monuments de l'art antique*, publiés par M. Rayet et édités par la maison Quantin, a trouvé auprès des critiques et du public, tant en France qu'en Angleterre et en Allemagne, un accueil des plus flatteurs. Nous croyons un succès égal réservé à la seconde, qui vient de paraître à l'époque fixée d'avance, avec une régularité rare dans les publications de ce genre, et d'un bon augure pour l'avenir. Comme la précédente, elle contient 15 planches en héliographie, et la comparaison de ces planches avec leurs devancières manifeste dans l'emploi du procédé Dujardin un progrès nouveau. Nous ne croyons pas qu'il soit possible de se rapprocher plus de l'original, d'en mieux rendre, non seulement les lignes, mais l'esprit et le sentiment, que ne le fait la planche II (tête d'une jeune dame romaine); il y a là des délicatesses de modelé et une harmonie de tons vraiment surprenantes. La grâce exquise des terres cuites de Tanagra se retrouve tout entière dans la planche XII, consacrée à un groupe exquis de petits Amours, une des richesses du Louvre, et dans la planche IX (figurine de la collection Dutuit). La fermeté d'aspect et les reflets du bronze sont parfaitement rendus dans les planches VI et VII (tête d'Apollon trouvée à Herculanum et Louve du Capitole). En fait de monuments égyptiens, la statuette et les deux fragments de basalte vert (pl. XIV) ont conservé dans la reproduction toute leur énergie. Notre admirable Scribe accroupi a pu également, malgré les détestables conditions d'éclairage dans lesquelles il se trouve, être représenté avec une extraordinaire fidélité.

Les notices consacrées aux œuvres de l'art égyptien ont été rédigées par M. Maspero, le directeur de notre jeune École égyptienne et le conservateur du musée Boulaq. La mention de son nom rend superflu tout éloge. Parmi les autres, trois sont dues à la plume fine et alerte de M. Collignon, ancien membre de l'École d'Athènes et professeur d'archéologie à la Faculté de Bordeaux; les trois dernières sont de M. Rayet. Trois d'entre elles (la Victoire de Samothrace, — les trois Apollons sauroctones du Louvre, du Vatican et de la villa Albani, — la Louve du Capitole) sont des monographies complètes et aussi intéressantes qu'instructives.

Même avant que cette livraison ne sortît des presses, l'auteur et l'éditeur ont commencé la préparation de la troisième. Elle paraîtra au mois de novembre, et l'on peut affirmer sans crainte qu'elle ne le cèdera pas en intérêt à ses deux aînées.

La Bibliothèque nationale publie un supplément au catalogue des livres relatifs à l'histoire de France. Ce supplément complète le volume consacré à l'histoire provinciale et locale publiée en 1863; il s'arrête en 1877 et donne, par ordre alphabétique de localités, le titre de 12,000 articles qui, dans l'intervalle, ont accru cette collection.

Nicolas Cochin, le célèbre artiste du XVIIIe siècle, avait écrit, sous le titre d'*Anecdotes*, des mémoires qu'il n'osa publier de son vivant et qu'il légua par testament à la Bibliothèque du roi. Son manuscrit, mentionné par le *Magasin encyclopédique* de 1795 et par les frères de Goncourt qui ne le connaissent que par le titre et n'ont pu le retrouver, cité enfin par M. Delisle dans son *Inventaire général des manuscrits de la Bibliothèque nationale*, vient d'être publié par M. Ch. Henry pour la *Société de l'histoire de l'art français*.

M. de Bouteiller publie, sous le titre de *Petite bibliothèque messine*, une série d'ouvrages relatifs au

pays messin ; il a commencé par l'Éloge de Metz, de Sigebert de Gembloux, et fera paraître ensuite le Journal de Jean le Coullon (1540-1585), les Mémoires de Buffet (1550-1588), etc.

La librairie Leroux vient de publier un *Recueil de contes populaires grecs traduits sur les textes originaux*, par M. Em. Legrand, répétiteur à l'École des langues orientales vivantes. Ce volume est le premier d'une *Collection de Contes et Chants populaires* qui comprendra les tomes suivants : II, *Le Romancero portugais*, par M. de Puymaigre ; III, *Contes populaires slaves*, trad. de M. L. Léger ; IV, *Contes populaires albanais*, trad. de M. Dozon ; V, *Contes populaires serbes*, trad. de M. Dozon ; VI, *Contes populaires de la Sicile*, trad. de M. de Puymaigre ; VII, *Contes bretons populaires*, par M. de Luzel ; VIII, *les Contes de Kharagueuse, contes populaires turcs*, trad. de M. Decourdemanche ; IX, *Kalila et Dimas*, recueil de contes et apologues orientaux, trad. de M. Carrière.

Un grand dictionnaire en cinq langues (japonais-français-anglais-allemand-néerlandais), des termes relatifs à l'art militaire et à la marine, vient d'être publié à Yédo par les soins du gouvernement japonais.

Ce dictionnaire forme un gros volume; il a été imprimé à l'européenne par un typographe indigène, et accompagné d'un atlas de figures gravées avec le plus grand soin. Le principal auteur de cette œuvre aussi utile que curieuse est le colonel d'état-major Harada-Kadumité, qui est venu plusieurs fois habiter Paris pendant quelques mois, et a acquis une très solide connaissance de notre langue.

M. Ernest Daudet publie chez Hachette un livre de grande importance, intitulé : *Histoire des conspirations royalistes du Midi, sous la Révolution*.

C'est la reconstitution à l'aide de documents conservés dans les dépôts d'archives et de papiers de familles, d'événements tragiques complètement inconnus.

M. Rahlenbeck, bien connu par ses travaux sur les Pays-Bas au XVIe siècle et sur l'inquisition néerlandaise, vient de publier un nouveau livre intitulé : *Metz et Thionville sous Charles-Quint*.

## PUBLICATIONS ANNONCÉES
### OU EN PRÉPARATION

L'article paru dans notre dernière livraison sous ce titre : *les Épaves d'un projet gigantesque*, nous vaut de l'un de nos lecteurs, M. E. Laboulaye, l'intéressante communication suivante :

« Si l'œuvre de M. Fleischer n'a pas été continuée par MM. Barbier et Peuchot, c'est que le moment de cette publication était inopportun et le plan impraticable, M. Tournus le constate d'ailleurs. »

« Un libraire de Saint-Quentin, M. Adrien Lenglet, travaille depuis longtemps à un *Dictionnaire-Manuel des libraires et des amateurs de livres* (1445-1881), qu'il revoit en ce moment et qui ne comprendra pas moins de 25 volumes. Tous les travaux bibliographiques parus jusqu'à ce jour ont été compulsés, réunis dans un ordre parfait par l'auteur du futur *Dictionnaire*. L'ouvrage contiendra non seulement d'excellentes notes biographiques, mais encore la nomenclature des manuscrits que possèdent les bibliothèques de Paris et de la province. Cet ouvrage sera, sans contredit, le plus grand monument élevé à la librairie et à la bibliographie française. »

Nous remercions notre correspondant et souhaitons vivement la prompte apparition de l'œuvre de M. Lenglet.

On annonce la publication prochaine de l'*Histoire des états généraux et des libertés publiques en Franche-Comté*, par Ed. Clerc.

L'administration de la préfecture de la Seine a l'intention de continuer avec activité ses publications relatives à l'histoire de Paris. Les premières, contenant le journal des échevins, l'album des plans de la capitale, ont eu, on s'en souvient, un grand succès.

Une commission administrative est chargée de diriger ces recherches historiques. Elle se compose du préfet de la Seine, du président du conseil municipal et de MM. Vergniaud, secrétaire général ; Alphand, directeur des travaux ; Cariot, directeur de l'enseignement ; Tisserand, inspecteur des travaux historiques ; de Longperrier, Léopold Delisle, Hauréau, de Rozière, Albert Lenoir, de l'Institut ; Gréard, vice-recteur de l'académie de Paris ; du Sommerard, directeur de Cluny ; Jules Quicherat, directeur de l'École des chartes ; Jules Cousin et de Liesville, conservateur et sous-conservateur de la bibliothèque de la ville ; enfin trois membres du conseil municipal, MM. Engelhard, Ernest Hamel et de Ménorval.

M. Paulin Pâris, dont nous avons dernièrement annoncé la mort, a laissé un ouvrage presque achevé, auquel il a travaillé jusqu'aux derniers jours de sa vie et qui sera prochainement publié. Cet ouvrage, consacré à l'examen critique de quelques points de l'histoire de François Ier (et notamment de sa vie privée), présentera un vif intérêt pour les historiens.

L'École des langues orientales vient de s'enrichir d'un nouveau volume : *Recueils de documents sur l'Asie centrale*, traduit du chinois par M. Imbault-Huart. On annonce comme devant paraître prochainement dans cette collection l'*Histoire universelle*, traduite de l'arménien, par M. Dulaurier, l'*Histoire du bureau des interprètes de Pékin*, par M. Devéria, et la *Chronique de Nestor*, traduite et commentée par M. Léger.

Le duc de la Trémoïlle s'apprête à faire paraître un ouvrage intitulé : *Les manières de vivre des grands seigneurs.*

On parle beaucoup, dit le journal le *Gil Blas*, d'une publication héraldique qui est appelée à faire un certain bruit dans le monde des cercles, où le nombre de ceux qui ont le droit strict de porter la couronne qu'ils s'attribuent est, paraît-il, très restreint. Cette publication, soumise au comte de Chambord, serait à la veille de paraître.

Les autorités du British Museum vont bientôt publier leur projet de publication d'un immense catalogue des livres imprimés qui se trouvent dans ce musée. Nous craignons cependant que les habitués de la bibliothèque qui ont passé la quarantaine n'apprennent avec un certain regret que ce projet ne comprendra que la publication de cinq volumes par an, de sorte que le travail ne sera pas terminé avant au moins quarante ans. Pousser l'exécution de ce catalogue plus vite est naturellement impossible, puisque le gouvernement anglais ne donne chaque année qu'un acompte de 40,000 francs. On a calculé qu'il y a environ trois millions de titres, dont la composition de chacun coûterait environ de quarante à soixante centimes. Au point de vue de l'imprimeur, cette affaire serait certainement « une belle commande », car on estime que la composition seule vaudrait une somme ronde de 1,750,000 francs. Un exemplaire complet de cet ouvrage coûtera la modeste somme de 5,000 francs.

Le professeur Suley va réunir en volumes une série de conférences faites à Cambridge sur la jeunesse de Napoléon, sa vie en Corse, ses débuts pendant la Révolution. L'ouvrage tirerait son intérêt de papiers d'État inédits que M. de Sacy aurait eu l'occasion de consulter.

Le second volume de l'*Histoire de la littérature anglaise*, de M. Ten Brink, professeur à l'Université de Strasbourg, doit paraître prochainement.

M. Duffield va faire incessamment paraître à Londres un ouvrage sur Don Quichotte. Ce volume aura pour titre : *Don Quichotte, his critics and commentators.*

La librairie anglaise de Trubner annonce la publication prochaine de la seconde partie du *Shakespeare, the man and the book*, de M. Ingleby.

M. Gardiner va bientôt faire paraître deux nouveaux volumes de l'*Histoire de l'Angleterre au* XIII*e siècle* à laquelle il travaille depuis longtemps. Ces volumes embrassent l'histoire du règne de Charles Ier de 1637 à l'explosion de la guerre civile. L'auteur a utilisé un grand nombre de dépêches d'ambassadeurs étrangers.

On annonce une Histoire d'Irlande, par M. Standish O'Grady ; le premier volume sera consacré à une étude critique minutieuse de l'époque ancienne.

M. Fitz-Gérald prépare une biographie de Georges IV pour laquelle il a pu utiliser des correspondances et des mémoires encore inédits.

M. Sinker, de Trinity College, à Cambridge, est sur le point de publier une bibliographie des livres anglais avant 1600.

M. Winsor, bibliothécaire à l'Université de Harvard (États-Unis), se propose de faire paraître, à l'aide de plusieurs collaborateurs et avec l'appui de plusieurs sociétés d'histoire locale, une *Histoire critique d'Amérique*. Cette histoire comprendra huit volumes. Le troisième, qui paraîtra en premier lieu, est intitulé : *English discoveries and settlements in America*. Chaque volume sera accompagné de cartes, de portraits et d'autographes. On pense que trois de ces volumes pourront être terminés avant la fin de 1882.

M. Malagols est chargé par le ministère de l'instruction publique de Prusse de publier de très importants manuscrits du XIIIe au XIVe siècle, conservés dans les archives de Bologne ; ces manuscrits contiennent une grande quantité de notices relatives aux Allemands qui fréquentèrent l'Université de Bologne.

On annonce comme devant paraître à Florence un livre qui fera quelque bruit dans le monde catholique. Il a pour auteur le P. Curci, de la Compagnie de Jésus et est intitulé : *la Nuova Italia ei vecchi zelunti.*

## NOUVELLES DIVERSES

M. d'Hérisson, directeur d'une mission archéologique chargée d'explorer en Tunisie les ruines d'Utique et de Carthage, vient de rentrer à Paris, après avoir fait les plus intéressantes découvertes archéologiques.

Ces découvertes vont faire prochainement l'objet de publications importantes.

Les cendres de Victor Jacquemont, mort dans l'Inde, il y a une quarantaine d'années, vont être rapportées et seront déposées dans le Muséum d'histoire naturelle.

La *Liberté* ayant affirmé que la tombe de Voltaire avait été ouverte en 1864 et que son cœur nous était



revenu de l'étranger, M. Victor Duruy adresse à notre confrère la lettre suivante :

« Monsieur,

« Voulez-vous bien dire au spirituel rédacteur de vos « A travers champs » que la tombe de Voltaire n'a pas été ouverte en 1864 et que son cœur ne nous est pas revenu de l'étranger. Par un singulier concours de circonstances, j'ai pu restituer au tombeau de Richelieu, à la Sorbonne, la tête du grand cardinal, et faire placer le cœur de Voltaire à la Bibliothèque nationale, au milieu d'une salle contenant les diverses éditions des œuvres du poète. La Bibliothèque a certainement gardé un procès-verbal de remise qui constatait l'authenticité de cette relique philosophique.

« Veuillez recevoir, monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

« V. Duruy. »

---

Le chroniqueur de l'*Univers illustré* établit, tel qu'il suit, le tableau des droits d'auteur pour l'année 1848 :

Le total des droits d'auteur s'élève pour l'année entière à 27,100 fr. Et voulez-vous savoir ce que le même Théâtre-Français, dans ces dernières années, a payé de droits aux auteurs ? En 1876-1877 : 205,772 francs ; en 1877-1878 : 217,498 francs ; en 1878-1879 : 298,429 francs (c'était l'année de l'Exposition), et en 1879-1880 : 210,959 francs.

Rien n'est plus curieux que la répartition de ces pauvres petits droits d'auteur de 1848.

Alfred de Musset vient en tête avec 4,773 francs pour 145 représentations des pièces suivantes : *le Caprice, Il ne faut jurer de rien, Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée, André del Sarte.* C'est une moyenne de 32 francs par pièce jouée.

Le second est M. Scribe avec 4,459 francs pour 51 représentations des pièces suivantes : *le Puff, Bertrand et Raton, le Mariage d'argent, une Chaîne, la Camaraderie, le Verre d'eau, Valérie Oscar.*

Ponsard, 3,098 francs seulement pour 14 représentations de *Lucrèce*. Rachel jouait Lucrèce. Sa grande influence se fait sentir. Elle seule pouvait lutter contre la révolution et les émeutes. Ponsard pour 14 représentations touche plus de 3,090 francs et Alfred de Musset n'allait pas à 5,000 francs pour 145 représentations. Il n'avait pas Rachel.

Émile Augier, 1,897 francs, 40 représentations de *la Ciguë* et de *l'Aventurière.*

Étienne Arago, 1,585 francs, 17 représentations des *Aristocraties.*

Octave Feuillet et Paul Bocage, 939 francs pour 18 représentations de *la Jeunesse de Richelieu.*

Casimir Delavigne, 928 francs pour 18 représentations des pièces suivantes : *Louis XI, les Enfants d'Édouard, Don Juan d'Autriche, l'École des vieillards, les Vêpres siciliennes.*

Victor Hugo, 817 francs pour 14 représentations de *Marion Delorme* et d'*Hernani*. Une seule représentation rapporte aujourd'hui à M. Victor Hugo beaucoup plus que ses 11 représentations de 1848.

Je passe par-dessus une dizaine d'auteurs, pour finir par deux grands noms.

Mme de Girardin, qui touche 566 francs pour 3 représentations de *Cléopâtre* avec Rachel.

Mme Sand, 108 francs pour 4 représentations d'une pièce absolument oubliée : *le Roi attend.*

---

Le délégué de la Société des gens de lettres, M. E. Gonzalès, vient de signer avec M. Michelet, avocat russe à Saint-Pétersbourg, une convention destinée à réprimer et à prévenir les reproductions illicites des œuvres des membres de la Société, publiées ou à publier sans leur autorisation dans l'empire russe et en Pologne.

M. Michelet, muni de pleins pouvoirs, est autorisé à faire connaître en Russie qu'aucun ouvrage ne peut être *traduit, reproduit* ou *converti* à l'avenir, si l'autorisation n'est pas demandée par son intermédiaire au délégué de la Société des gens de lettres, M. Gonzalès.

---

*Mission scientifique.* — M. Edmond Cotteau, membre de la Société de géographie de Paris, est chargé d'une mission géographique et ethnographique en Russie, en Sibérie et au Japon.

---

*Mission scientifique.* — M. Matheis, capitaine au 124e régiment d'infanterie, est chargé d'une mission scientifique à l'effet d'explorer la région du Niger et du Bénué.

---

M. Alexis Bertrand, professeur agrégé de philosophie au lycée de Dijon, a soutenu devant la Faculté des lettres de Paris ses thèses pour le doctorat.

Les sujets étaient les suivants :

*De immortalitate pantheistica;*

*L'aperception du corps humain par la conscience.*

---

Dans sa séance annuelle, tenue le mois dernier, la Société d'acclimatation a décerné un prix de 500 fr. à M. le Dr Moreau pour son ouvrage : *Histoire naturelle des poissons de la France.*

---

*Congrès de Vienne.* — Le congrès littéraire international tiendra sa quatrième session à Vienne (Autriche), et ouvrira le 20 septembre prochain.

La Société des gens de lettres d'Autriche, la *Concordia*, dont le président est M. Johannes Nordmann, l'illustre membre du comité d'honneur de notre association, a nommé une commission chargée de s'entendre pour tous les détails avec le comité exécutif.

Dans le courant du mois prochain, une circulaire



explicative fera connaître le programme du congrès, ainsi que les mesures qui auront été décidées pour faciliter le voyage et le séjour aux membres de l'association.

M. Jules Vallès, qui vient de publier un livre à sensation, *le Bachelier*, 2e partie de *Jacques Vingtras*, adresse la lettre suivante au journal *la Justice :*

« Mon cher confrère,

« De quelques passages d'un article publié dans le supplément littéraire du *Figaro* de ce matin et surtout d'une note parue dans les *Echos de Paris*, il paraîtrait résulter que je m'écarte de ceux de mes *complices* de la Commune qui ont cru devoir rentrer énergiquement en ligne le lendemain de l'amnistie. On semble affirmer que je vais quitter notre champ de bataille.

« Je veux répondre tout de suite et je le fais d'un mot.

« J'ai écrit ce matin même la préface du prochain livre de Malon : *Le nouveau parti.*

« J'y tiens pour les ardents contre les modérés, pour les travailleurs en blouse contre la bohème en uniforme et j'y déclare que je ne crois qu'à la Révolution.

« Bien à vous,

« JULES VALLÈS. »

La propriété de l'almanach Bottin, qui appartenait à la maison Firmin Didot, vient, dit-on, d'être cédée à une société financière, au prix de sept millions.

Un comité s'était formé pour offrir à M. Milne-Edwards une médaille commémorative à l'occasion de l'achèvement de son grand ouvrage d'anatomie et de physiologie comparées dont M. Masson est l'éditeur. Les savants de tous les pays ont voulu s'associer à cette manifestation touchante, consacrant leur admiration pour soixante années d'enseignement et pour un colossal travail résumant la vie tout entière du savant professeur. La médaille est en or, remarquablement exécutée par M. Alphée Dubois, qui en a fait une véritable œuvre d'art. M. de Quatrefages s'est fait l'interprète de ses collègues auprès de M. Milne-Edwards.

Le ministère des beaux-arts vient de faire des commandes de bustes, destinés à orner les salles des séances de l'Institut :

Pour l'Académie française : ceux de MM. Jules Favre, Thiers et Claude Bernard.

Pour l'Académie des inscriptions et belles-lettres : celui de M. Mariette, l'égyptologue.

Pour l'Académie des beaux-arts : celui du baron Taylor.

Pour l'Académie des sciences morales et politiques : celui de Michelet.

STATISTIQUE DE LA LIBRAIRIE EN ANGLETERRE PENDANT L'ANNÉE 1880. — D'après le *Publisher Circular*, il a paru, en 1880, en Angleterre, 4,293 nouveaux ouvrages et 1,415 nouvelles éditions d'ouvrages ayant déjà paru antérieurement. Ces ouvrages se répartissent de la manière suivante : théologie, nouveaux ouvrages 708, nouvelles éditions 267 ; livres pour les écoles, livres classiques et de philologie, 507 nouveaux ouvrages et 163 nouvelles éditions ; publications destinées à la jeunesse, 564 et 155 ; romans et nouvelles, 380 et 200; législation et jurisprudence, 87 et 58; politique et économie sociale, 204 et 22 ; commerce et industrie, 211 et 74, en y comprenant les descriptions de voyages et la géographie ; 132 et 55 pour poésie, drames, etc. ; annuaires et publications périodiques (à l'exception des journaux), 353; médecine et chirurgie, 148 et 54; belles-lettres, 80 et 86; divers, 271 et 82. En 1879, il avait paru 4,294 nouveaux ouvrages et 1,540 nouvelles éditions d'anciens ouvrages.

La *Société bibliographique* a tenu son assemblée générale annuelle le 23 mai dernier; nous en rendrons compte dans notre prochaine livraison.

Un médaillon de marbre doit être prochainement placé sur la façade de la maison portant le n° 218 de la rue Saint-Jacques. Cette maison est située sur l'emplacement de celle qu'occupa au XIIIe siècle le poète Jehan de Meung, qui, en collaboration avec Guillaume de Lorris, écrivit le *Roman de la Rose.*

L'imprimerie royale de Florence vient d'être détruite par un incendie.

Sous ce titre : la *Bibliothèque nationale*, M. Maurice Français publie dans le *Voltaire* un intéressant article que nos lecteurs nous sauront gré de reproduire.

Rassurez-vous, lecteurs, je n'ai point l'intention de vous faire l'historique de la Bibliothèque nationale. L'étude serait certainement intéressante et, à coup sûr, il pourrait en ressortir un enseignement utile ; mais je ne dois pas oublier que les savants n'ont pu jusqu'ici se mettre d'accord sur les origines de la fondation de la Bibliothèque nationale. Les uns croient qu'elle a été fondée par Charlemagne; les autres estiment qu'elle ne remonte qu'à saint Louis.

On voit donc que, même en acceptant l'époque fixée par ces derniers, je risquerais fort dans ce journal, où l'actualité doit tenir la première place, de ressembler à certain jeune homme qui présentait un manuscrit à Bulloz.

— Vous me dites que c'est intéressant, dit le directeur de la *Revue des Deux Mondes*, et je veux le croire; mais tout d'abord, veuillez me donner le sujet de votre ouvrage.

— C'est un traité de l'existence de Dieu qui jette un aperçu nouveau sur la création du monde.

— C'est très bien, jeune homme, mais il manque d'actualité ! Remportez votre manuscrit...

Je me contenterai donc de dire que la Bibliothèque est riche de près de deux millions d'exemplaires de livres, brochures, etc.

Aucune bibliothèque ne peut se vanter de posséder une telle fortune. De même, les sections des manuscrits, des estampes et des médailles sont uniques dans le monde entier; malheureusement, le dégagement du bâtiment n'a pu encore être effectué, et l'on ne peut se défendre d'un sentiment de terreur, en pensant qu'une catastrophe comme celle du *Printemps* pourrait réduire en cendre ces trésors que tout l'or de l'univers ne pourrait remplacer.

J'ajouterai encore que le titre de directeur de la Bibliothèque ne remonte qu'à 1718; précédemment le titulaire de ces fonctions était qualifié de « garde et maître de la librairie ».

Voici, à titre de renseignement, les noms des directeurs de la Bibliothèque nationale. Cela peut avoir sa valeur, cette liste n'ayant pas été — que je sache — publiée :

| | |
|---|---|
| L'abbé Jean-Paul Bignon | 1718—1741 |
| Bignon de Blanzy | 1741—1743 |
| Armand-Jérôme Bignon | 1743—1772 |
| Jean-Fréd.-Guill. Bignon | 1772—1783 |
| Lenoir | 1783—1790 |
| Lefèvre d'Ormessan | 1790—1792 |
| Chamfort | 1792—1793 |
| Lefèvre de Vilhurne | 1793—1795 |
| Caperonnier | 1796—1798 |
| Joly | 1798—1799 |
| Mélin | 1799—1800 |
| Gosselin | 1803—1806 |
| Durieu | 1806—1829 |
| Van Praet | 1829—1830 |
| Lehomme | 1830—1838 |
| Jomard | —1838 |
| Charles Dunoyer | —1839 |
| Lehomme | —1839 |
| Naudet | 1840—1848 |
| Taschereau | 1852—1874 |

Léopold Delisle (le conservateur actuel, nommé en 1874).

Ce qui semblerait démontrer que les géomètres ont raison de dire que les extrêmes se touchent, c'est que le premier et le dernier des directeurs de la Bibliothèque nationale — l'abbé Jean-Frédéric-Guillaume Bignon et Taschereau — sont ceux qui ont le plus longtemps conservé leurs fonctions.

Enfin, on a pu voir que le népotisme florissait « dans ce bon vieux temps ». Nous avons eu la dynastie des Bignon, bibliothécaires. Il est vrai que nous avons aujourd'hui celle des Bignon, restaurateurs !

Pour en venir au côté sérieux et pratique de la question, il est indéniable que le besoin d'instruction devient plus grand chaque jour.

Chacun veut apprendre, chacun veut étudier, — et le devoir de l'État, de la cité doit être d'encourager cette propension des citoyens au travail intellectuel. Il y va, en somme, de la grandeur et même de la prospérité du pays. Or, de ce côté, tout a-t-il été fait ? Hélas ! il faut bien le dire, là encore, nous nous heurtons contre l'incurable routine.

La salle de travail de la Bibliothèque est ouverte tous les jours, sauf le dimanche, de 10 heures du matin à 4 heures du soir.

On comprend qu'il est impossible d'y aller avant le déjeuner. Aussi n'y a-t-il réellement de lecteurs qu'à partir de deux heures de l'après-midi. Or il ne faut pas moins d'une heure et demie pour avoir un volume, quand on parvient à le découvrir dans le catalogue, dans le Brunet ou dans tous les livres spéciaux. On apporte donc le volume à trois heures et demie et à quatre heures moins un quart, le gardien, homme sage, mais pressé, vous prie de vous retirer au plus tôt. Si votre recherche n'a pas abouti dans le volume prêté, il vous est impossible d'en demander un autre avant le lendemain.

— Je vous assure, me disait un sous-bibliothécaire, qu'il n'y a rien de notre faute; nous mettons toute la diligence possible dans nos recherches. Mais autrefois il venait une moyenne de trois cents personnes par jour ; aujourd'hui cette moyenne a doublé. Que voulez-vous faire à cela ?

— Augmenter le personnel, répondis-je.

Mais ce n'est pas tout.

On n'est admis dans la salle de travail que sur une carte personnelle, renouvelable tous les semestres. Pourquoi l'accès n'en est-il pas public ? Si je ne craignais d'être trivial, je dirais que nous devrions tous être égaux devant la science, et que les moins érudits devraient être les plus privilégiés. Donc, qu'on ouvre toutes les salles à la foule; elles sont assez vastes pour cela !

Enfin, pourquoi, dans la semaine, la Bibliothèque est-elle fermée à partir de quatre heures du soir ?

La lumière électrique écarte tout danger d'incendie. Le feu ne pourrait être communiqué que par les maisons voisines.

Ne devrait-elle pas être ouverte toute la soirée ? De même le dimanche. Je le répète, s'il faut doubler, tripler les services, qu'on n'hésite pas. Dans les conditions actuelles, la Bibliothèque n'est utile qu'à un nombre limité de personnes. Le commerçant, l'employé, l'ouvrier, tous ceux enfin qui travaillent pour vivre, doivent s'abstenir d'y aller.

— Quel est, demandais-je au sous-bibliothécaire en question, le budget de la Bibliothèque nationale ?

— En 1789, me répondit-il, ce budget était de 83,000 livres, non compris les crédits extraordinaires, qui élevaient ce chiffre jusqu'à 169,000 livres; réduit par l'Assemblée nationale, ce budget fut porté par la Convention à 192,000 livres; sous Louis-Philippe, de 1835 à 1848, à 1,344,000 francs, ce qui faisait qu'on pouvait consacrer aux acquisitions et reliures 174,000 francs. Sous Napoléon III, la somme inscrite au budget pour les acquisitions fut ramenée à 102,000 francs.

Aujourd'hui la Bibliothèque dispose de 200,000 francs comme crédit extraordinaire, sans compter les 641,023 francs de crédit ordinaire, qui se décomposent ainsi :

| | |
|---|---|
| Personnel . . . . . . . . . | 375,000 fr. |
| Acquisitions. . . . . . . . | 200,000 fr. |
| Matériel, chauffage, etc. | 39,023 fr. |

— Et de quoi se compose le personnel de la Bibliothèque ?

— Il se compose de 165 agents de tous grades, parmi lesquels 1 directeur, 23 conservateurs, conservateurs adjoints et bibliothécaires, 1 professeur d'archéologie; ajoutez enfin 69 employés, 19 ouvriers et ouvrières, 53 hommes et femmes de peine.

— Quel est enfin le traitement des divers attachés à la Bibliothèque ?

— Le directeur reçoit annuellement 15,000 francs; le conservateur sous-directeur, 10,000; les conservateurs sous-directeurs adjoints, les bibliothécaires, de 4,000 à 5,000 francs; les employés de 1re classe, de 3,200 à 3,600 francs; les employés de 2e classe, de 2,500 à 3,000 francs; ceux de 3e classe, de 1,900 à 2,400 francs; enfin, les surnuméraires — qui doivent être bacheliers — n'ont que 1,800 francs, et les auxiliaires, 1,500 francs.

Il est incontestable que des améliorations doivent être apportées dans le traitement des petits employés qui n'arrivent à 1,900 francs qu'après deux années de surnumérariat.

Donc, la réforme doit porter sur ces trois points :

Libre accès de toutes les salles de la Bibliothèque ;

Ouverture, dans la soirée, de la salle de travail ;

Confection définitive du catalogue ;

Enfin, organisation du service de distribution.

Le moyen d'accomplir ces réformes est bien simple. Il se résume ainsi :

Augmentation du personnel et amélioration du traitement des petits employés.

Je place à part — mais j'insiste à nouveau sur ce point — l'isolement complet des bâtiments.

Cette étude ne serait pas complète si je ne disais quelques mots des habitués de la salle de travail et et de la salle de lecture. Et d'abord, quelques généralités : il y a l'homme qui y va pour travailler, et celui qui s'y rend pour dormir. De temps à autre, on entend un ronflement prolongé. Ne faites pas attention, quelqu'un dort.

A côté des gens connus, des personnalités cotées, il y a l'homme sans ambition, plongé dans les études abstraites et dans les recherches antiques. Tout autour de lui des bouquins à moitié usés, avec des caractères grecs ou sanscrits. Il y a aussi les pirates de l'Écho et les contrebandiers du Fait divers qui feuillettent les vieux journaux ou le Larousse; il y a, enfin, le collégien qui va s'y recréer en lisant le sire de Brantôme ou Béroald de Verville; n'oublions pas non plus le bas-bleu, jeune ou vieux, « que les lauriers de George Sand empêchent de dormir ».

L'homme le plus assidu à la Bibliothèque est M. Auguste Vitu; la femme de lettres qui s'y rendait le plus fréquemment avant sa fuite en Belgique était Mme Marc de Montifaud.

Le clan de la bohème est surtout représenté par le « chevalier de la Billette ». Ce qu'il a dû compulser depuis dix ans qu'il y va tous les jours, c'est effrayant.

Pourvu qu'il ne nous fasse pas quelque jour le traité de l'existence de Dieu, dont je parlais plus haut !

Il en est bien capable, — et comme, depuis le temps qu'il compile, la Providence a eu le temps de vieillir, et même de mourir — le mot de M. Bulloz pourrait lui être appliqué avec toute sa férocité...

---

# NECROLOGIE

M. Émile de Girardin, publiciste bien connu, est mort à Paris le 27 avril dernier. On n'est pas fixé sur l'époque de sa naissance. Quelques biographes le font naître en 1802, d'autres en 1806. M. de Girardin a lui-même écrit en 1867 dans la *Liberté* : « Bien qu'il ait convenu à M. Vapereau de persister, malgré mes rectifications, à me faire naître en Suisse, je suis né à Paris le 22 juin 1806. Ma mère, Mme Dupuy, née Fagnan... »

Il ne nous appartient pas de faire connaître ici la vie de M. de Girardin, tout à la fois écrivain, financier, homme politique. Nous devons nous borner à enregistrer ses nombreuses publications et à indiquer les journaux fondés par lui.

Il débute dans les lettres par deux publications *Émile*, 1827, ouvrage qu'il ne signa pas tout d'abord, puis : *Au hasard, fragments sans suite d'une histoire sans fin* (1828). — *Émile* est le roman de sa naissance et de ses premières années. En 1828 et 1829 il fonda deux journaux, le *Voleur* et la *Mode*, qui eurent un grand succès. En 1831, paraissent pour 4 fr. par an le *Journal des connaissances utiles*, le *Journal des instituteurs primaires;* en 1833, le *Musée des familles;* l'année suivante, l'*Almanach de France* qui fut tiré à plus d'un million d'exemplaires et un *Atlas universel.* En 1835, M. de Girardin fonde le *Panthéon littéraire*. En 1836, paraît le journal *la Presse* qui fit une révolution dans le journalisme. L'*Époque* et le *Globe* suivirent de près. *L'Union française,* le *Journal officiel,* la *Liberté,* la *France,* le *Petit Journal* ont tous été dirigés par M. de Girardin.

Ses idées politiques et sociales ont été recueillies

dans de nombreuses publications ou brochures dont voici le relevé aussi complet que possible :

*De l'influence exercée par le* Journal des Connaissances utiles *sur le progrès des idées, de l'instruction, des mœurs, etc.* (1834). — *De la presse périodique au XIXe siècle* (1837). — *De l'Instruction publique* (1838). — *Études politiques* (1838). — *De la liberté de la presse et du journalisme* (1842). — *Moyen d'exécution des grandes lignes de chemins de fer* (1842). — *De la liberté du commerce et de la protection de l'industrie* (1846-47).— *Du Budget* (1847). — *Journal d'un journaliste au secret* (1848). — *Les cinquante-deux ;* petite brochure sur des questions à l'ordre du jour (1849-1853).— *Questions administratives et financières* (1848). — *Le Pour et le Contre* (1848). — *Le Droit au travail au Luxembourg et à l'Assemblée nationale* (1848). — *Abolition de la misère par l'élévation des salaires* (1850).— *Abolition de l'autorité par la simplification du gouvernement* (1851). — *Le Bien-être universel,* revue hebdomadaire (1850). —*L'expropriation abolie* (1852). *La politique universelle* (1852).— *Solutions de la question d'Orient* (1853). — *La liberté dans le mariage par l'égalité des enfants devant la mère* (1854). — *La Liberté* (1857). — *Réponse d'un mort* (1861). — *L'apaisement de la Pologne* (1863). —*Paix et Liberté* (1864).— *Le spectre noir* (1864).—*Les droits de la pensée* (1864). — *Force ou Richesse* (1864).— *Pouvoir et impuissance* (1865).— *Le succès* (1867). — *Le condamné du 6 mars* (1867). —*La voix dans le désert* (1870).— *Le Gouffre* (1871). — *Lettres d'un logicien* (1872-74). — *L'homme et la femme* (1872). — *L'égale de son fils* (1872). — *Grandeur ou déclin de la France* (1876). — *Le dossier de la guerre* (1877). — *L'élu du IXe arrondissement* (1878).— *L'impuissance de la presse* (1879).— *Questions de mon temps,* 1836 à 1856 (1858), 12 vol.

Auteur dramatique, M. de Girardin a fait représenter, en 1865, au Théâtre-Français *le Supplice d'une femme. Les deux Sœurs,* drame joué au Vaudeville, eurent une chute éclatante. M. de Girardin a de plus fait imprimer un certain nombre de pièces qui n'ont jamais été représentées : *la Fille du millionnaire,* comédie (1858) ; *le Mariage d'honneur* (1866) ; *les Hommes sont ce que les femmes les font* (1866) ; *les Trois amants,* comédie (1872) ; *Une heure d'oubli* (1873).

M. Duvergier de Hauranne, homme d'État et publiciste français, né à Rouen en 1798, est mort à Paris le 20 mai dernier. Parmi ses écrits politiques, il convient de citer : *Des principes du gouvernement représentatif et de leur application* (1838 in-8°) ; — *De la réforme parlementaire et de la réforme électorale* (1846).— En 1847, il reprit avec MM. Rossi et Guizot la publication de la *Revue française.* Son ouvrage le plus important est, sans contredit, son *Histoire du gouvernement parlementaire en France* (1857-1873), 10 vol. in-8°. M. Duvergier de Hauranne a été longtemps l'un des principaux écrivains de la *Revue des Deux Mondes.* Il avait, dans sa jeunesse, composé plusieurs vaudevilles : *Un jaloux comme il y en a peu ; Un mariage à Gretna-Green ; M. Sensible.*

Il avait, en 1870, remplacé le duc de Broglie à l'Académie française.

---

L'amiral baron de la Roncière le Noury, mort le mois dernier, était depuis 1872 président de la Société de géographie de Paris. Il a publié : *Considérations sur les marines à voile et à vapeur de France et d'Angleterre* (1844) et *la Marine au siège de Paris* (1872).

---

Au mois de mars dernier est mort à Paris M. l'abbé Durand, archiviste de la Société de géographie de Paris. Les principaux travaux de M. l'abbé Durand se trouvent disséminés dans le *Bulletin* de cette Société ; signalons notamment : *Excursion à la Sierra de Caraga (Brésil), géographie, hydrographie, flore et faune de cette province* (1869). — *Considérations générales sur l'Amazone, richesse du territoire, avenir de ce pays* (1871).— *Notice sur le Rio Negro* (1871). — *L'Amazone brésilien, description du fleuve, historique* (1873).—*Compte rendu des travaux et des découvertes de la Société de géographie du Mexique* (1873). — *Le Rio Francesco du Brésil* (1874). — *La Madeira et son bassin* (1875). — *Les Indes portugaises* (1879). — *Les Missions catholiques françaises,* 1 vol. in-12, 1874. — *Voyage du Père Horner dans l'Oukoucie et l'Oukoumi.*

---

On annonce la mort, à Montlauzier (Charente), de M. l'abbé Michon, auteur de nombreux ouvrages d'histoire et d'érudition.

Né en 1806 à la Roche-Fressange (Corrèze), M. Michon, ordonné prêtre en 1830, fonda une institution ecclésiastique qu'il abandonna en 1845 pour se livrer à la prédication. Après avoir accompagné M. de Saulcy en Orient en 1850 et 1863, il devint chanoine honoraire d'Angoulême et de Bordeaux.

Dans ses dernières années, M. l'abbé Michon avait fait quelque bruit avec sa « graphologie », système consistant à découvrir, d'après lui, le caractère des personnes en étudiant leur écriture. Il avait même créé une revue bi-mensuelle pour la propagation de son système.

L'abbé Michon a collaboré à divers journaux : la *Presse religieuse,* l'*Européen ;* il a écrit une quantité d'ouvrages d'un caractère religieux.

Voici d'ailleurs la liste de ses écrits :

*La Femme et la famille dans le catholicisme* (1845), in-8°.— *Apologie chrétienne au XIXe siècle* (1865), in-18. — *Vie de Jésus* (1865), 2 vol.— *Statistique monumentale de la Charente* (1844-1848), in-4°.—*Monographie du château de La Rochefoucauld* (1848), in-4°. — *Solution nouvelle de la question des lieux saints* (1852), in-8°. — *Voyage religieux en Orient* (1854), 2 vol. in-8°. — Il a, en 1846, édité l'*Histoire de l'Angoumois* de Vigier de la Pile. Sous ses prénoms de Jean-Hippolyte et avec M. Desbarolles, il publia un premier travail sur les *Mystères de l'écriture* (1872), qu'il développa en 1875 dans son *Système de graphologie.* On lui a attribué les romans signés par l'abbé X sous ce titre : *le Maudit, la Religieuse, le Moine, le Jésuite, l'Abbé ;* il s'est défendu avec énergie d'être l'auteur de ces ouvrages.

---

Un chimiste distingué, M. Ch. Frédéric Kuhlmann, grand propriétaire, ancien membre du conseil général

du Nord, vient de mourir à Lille, à l'âge de soixante-dix-huit ans.

Jusqu'en ces dernières années, M. Kuhlmann a poursuivi ses travaux, qu'il a rassemblés en 1879 et publiés en un volumineux in-octavo de 750 pages, sous le titre de *Recherches scientifiques.*

M. Maldan, directeur de l'École de médecine de Reims, a succombé à une longue et cruelle maladie. En même temps qu'un homme de bien c'était aussi un érudit, dont les connaissances étendues étonnaient les hommes les plus instruits. Il avait rassemblé une bibliothèque qui ferait la joie des collectionneurs les plus patients. Il laisse de précieux manuscrits, qui serviront à l'histoire de Reims et en particulier à son École de médecine.

On annonce de Mâcon la mort de M. Desvignes de Suvigny, auquel on doit les ouvrages suivants : *Essai de réorganisation des intendances* (*1871*), *Budgets* des principales villes du département de Saône-et-Loire (1877). — *Guide aux eaux thermales de Bourbon-Lancy* (1880).

Le major Daufresne de la Chevalerie, né en 1818, vient de mourir à Audenarde. Outre divers articles parus dans des journaux militaires il a écrit : *Biographie du maréchal de Luxembourg. — Biographie du général von Remoortère. — Récits des Ardennes. Légendes poétiques des saints. — Chansons et poésies détachées.*

M. Paul Chéron, un des plus anciens conservateurs de la Bibliothèque nationale, à laquelle il appartenait depuis 1845, est mort avant-hier soir à Sannois.

Bibliophile fort distingué, M. Chéron avait fait paraître un grand nombre d'éditions de nos principaux écrivains, Boileau et Rabelais entre autres. On lui doit également la publication du *Candide* de Voltaire. Il avait commencé en 1852 un grand ouvrage, le *Catalogue général de la librairie française au* XIX^e *siècle*, qui, par la faute de l'éditeur, n'a pu être achevé.

C'est à lui que nous sommes redevables de l'organisation actuelle des salles de travail de la Bibliothèque ainsi que de celle de la rue Colbert.

Le mois dernier ont eu lieu les obsèques d'une employée bien humble de la Bibliothèque nationale, dont la vie peut être citée comme un modèle de dévouement au devoir.

M^lle Annette Beauvais, qui vient de s'éteindre à l'âge de quatre-vingt-deux ans, appartenait depuis son enfance à la Bibliothèque, qui lui tenait lieu de famille, et qu'elle a servie sans interruption pendant plus de soixante-cinq ans.

Chargée, entre autres besognes, de coller des étiquettes au dos des volumes, elle s'acquittait de sa tâche journalière avec un soin, une exactitude et un entrain vraiment admirables. La pauvre fille, qui était rémunérée sur le pied de 47 francs 50 centimes par mois, travaillait encore cinq jours avant son décès. Elle est morte à son poste, sans avoir pu, après une vie de travail et de privations, jouir de quelques instants de repos. Combien il est à regretter que nos grands établissements scientifiques ne disposent pas d'un fonds de secours pour venir en aide à de fidèles serviteurs qui, dans leur vieillesse, ne sont pas toujours à l'abri du besoin !

Un érudit alsacien, M. Frantz, est mort à Colmar; il avait publié plusieurs articles dans l'*Alsatia*, dans la *Revue d'Alsace*, et plusieurs brochures sur des points d'histoire locale de l'Alsace.

Le monde savant vient de faire une perte cruelle. M. Ignace Howith, professeur de mécanique à l'École polytechnique de Buda-Pesth (Hongrie), est mort subitement à l'âge de trente-sept ans. C'était un esprit de premier ordre. Outre son cours, il poursuivait sans cesse, quoique malade, des recherches et des expériences des plus importantes. Tels sont les admirables travaux auxquels il s'est livré pour mesurer la vitesse du Danube, et dont il a couvert les frais en sacrifiant en partie sa fortune. Il en est résulté un grand ouvrage que l'Académie hongroise tiendra à honneur de publier. Il paraîtra en hongrois et en français.

Le français a été choisi de préférence à l'allemand, sur la demande expresse de l'auteur.

Les journaux allemands annoncent que M. Max-Marie de Weber, fils du célèbre compositeur du même nom, est mort hier à Berlin. M. Max-Marie de Weber, qui était ingénieur et remplissait des fonctions administratives en Saxe, était bien connu par ses travaux scientifiques, dont les principaux se rattachent à la question des chemins de fer.

## SOMMAIRE DES PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

(ARTICLES IMPORTANTS)

DU 15 AVRIL AU 15 MAI 1881

ART (L') (17 avril). Rust : L'art et les industries artistiques en Suisse. — (24 avril). Henriel : Daubigny. — Ménard : Histoire artistique du métal. — (7 mai). Du Sommerard : La maison de retraite pour les artistes malheureux. — Leroi : Exposition de la Société Donatello de Florence. — (8 mai). Gindrier : Rude. — Rabut : Les ivoires du musée de Chambéry. — (15 mai). Hugonnet : L'architecture orientale. — Ménard : Le Salon de 1881. — ARTISTE (15 avril). A. Houssaye :

Pierre le Grand à Paris. — Buluffe : Les sociétés artistiques de province. — De Barthélemy: Marivaux. — (1 mai). Bachelin: Marat, iconographie de l'ami du peuple. — Claretie : La guerre des Gueux.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE (mai). Leger: Jean Zizka, d'après de nouveaux documents. — De Floriant : Les beaux-arts en Hollande. — Van Muyden: La Russie sous Alexandre II. — BULLETIN DE L'ATHÉNÉE ORIENTAL. Harlez : Le calendrier persan et le pays originaire de Zoroastre. — Selikowitsch: le Schéol des Hebreux. — Pizzi : *Le Livre des Rois*. — Sarrazin : Stanislas Jullien. — BULLETIN MONUMENTAL. Barbier de Montault : Inventaire de la basilique royale de Monza. — Saint-Paul : Viollet-le-Duc et son système archéologique. — Abbé Avon : Antiquités mexicaines du musée du grand séminaire de Nîmes. — A propos du château de Montal. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (16, 23 et 30 avril). La nouvelle guerre d'Afghanistan. — Revue de l'escadre des États-Unis. — Étude sur l'artillerie portugaise. — La remonte en Russie. — (7 et 14 mai). Les stands militaires. — Notes sur le Transvaal. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE. (janvier). Dutreuil de Rhins: Routes entre la Chine et l'Inde. — Expédition américaine à la recherche des restes de Francklin. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS (Janvier-Février). Liste des membres de la Société. — Inscriptions parisiennes inédites. — Paris et Paradis au moyen âge.

CORRESPONDANT (25 avril). Du Boys: De l'extradition en matière politique et sociale. — De Lescure: Rivarol et la société française. — Marbeau: La Roumanie. — De Laprade : Joseph Autran. — (10 mai). La question juive en Allemagne. — Langlois : Panizzi et ses correspondants. — Biré: *l'Ancêtre*, par M. Fournel. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (16 avril). La philosophie de M. Renouvier. — (23 avril). Pillon: La lutte contre le cléricalisme. — (30 avril). *Aphorisme sur la sagesse dans la vie*, par Schopenhauer. — (7 mai). Pillon: E. de Girardin. — (15 mai). Milsand: La science et ses droits.

EXPLORATION (21 avril). Tournafond : La régence de Tunis. — Le massacre de la mission Flatters. — (28 avril) Stanley et les Belges en Afrique. — Tournafond : L'île Tabarka. — (5 mai). Duponchel : le Transsaharien. — Delavaud : La Russie contemporaine.

GAZETTE DES BEAUX-ARTS (mai). Muntz: La collection de tapisseries de M. Spitzer. — Baignières: M. Puvis de Chavannes. — Yriarte: Maso di Bartolommeo, dit le Masaccio. — Claretie: M. Paul Renouard et l'Opéra. — Vachon : Les Salons et les associations artistiques à l'étranger.

INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX, (25 avril). Nisard et Sainte-Beuve. — *Conquêtes de Louis XV*. — *Mémoires de Barras*. — Bibliographie de Claude Tillier. — Suppressions faites à la deuxième édition du *Roi chez la reine*. — Imprimerie de Balzac. — Bibliothèque de Kastner. — *Le voyage d'Espagne*, livre anonyme. — Philoxène Boyer. — (10 mai). Un Bohême littéraire. — Mémoires de Guiscard. — Publications *per nozze*. — Manuscrits intéressant l'Auvergne. — Un annotateur du *Moyen de parvenir*. — La clef du *Vicomte de Barjac*. — Pseudonymes. — *Le Christ au Vatican*. — Salons inconnus de Th. Gautier. — Almanach des prisons. — Ouvrages de Machon. — Publication du XVI[e] siècle à retrouver.

JEUNE FRANCE (mai). Regnard: Un poète révolutionnaire, Shelley. — La méthode historique de Michelet. — JOURNAL DES ECONOMISTES (mai). Amé: Le nouveau tarif général des douanes. — Walvas: Théorie mathématique du bi-métallisme. — Petit: L'esprit révolutionnaire en Russie. — JOURNAL DES SAVANTS (avril). De Longpérier: L'Epitaphe d'un roi de Grenade. — Egger: Mélanges de Thurot. — Graux : Paléographie grecque. — Dareste : Les anciennes lois de la Norvège. — Giraud : Mémoires du duc de Choiseul. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (avril). Examen critique de la direction actuellement donnée aux opérations de la cavalerie. — Observations sur l'instruction pratique du 4 octobre 1875.

MAGASIN PITTORESQUE (avril). La Chartreuse de Pavie. — Petit Dictionnaire des arts et métiers avant 1789. — Histoire du costume en France. — Les billets des chemins de fer. — MOLIÉRISTE (mai). Moulin : Armande Béjart, sa fille et ses deux maris. — Livet: Observations sur le personnage de Tartuffe. — Van Laun : Les plagiaires de Molière en Angleterre.

NATURE (16 avril). Boissay: Les vieux aqueducs de Paris. — Sauvages : *Les poissons de la France*, par le D[r] Moreau. — (23 avril). Tissandier: Le laboratoire municipal de chimie de la ville de Paris. — Perrier: Origine et développement de la vie. — (30 avril). Oustalet : L'architecture des oiseaux. — (7 mai). Gaudry: Un poisson fossile. — Les calculateurs prodigieux. — (14 mai). Baclé : Le régénérateur à gaz de M. Reese. — NOUVELLE REVUE (15 avril). Pauliat: La conférence monétaire. — Farcy : La Roumanie. — Clavel: La morale individuelle et la morale sociale. — De Lajarte: La politique dans le répertoire de l'Opéra. — (1 mai). G. Sand: Lettres choisies. — Colani: Lord Beaconsfield, d'après *Endymion*. — G. Renard : Paul Albert.

PHILOSOPHIE POSITIVE (mai-juin). Denis : Des origines et de l'évolution du droit économique. — Mismer : Essais sociologiques. — De Fontpertuis : Les Indes néerlandaises. — Arréat: Les sentiments désintéressés. — Barron : *Le péril national*, par M. Frazy. — Pétroz : L'art et l'Etat. — Holinski : L'Icarie en Amérique. — POLYBIBLION (avril). Bacrilon : La magistrature et les décrets du 29 mars. — Essais de Montaigne, Ed. Jouaust. — Le Play: La constitution essentielle de l'humanité. — Roullier: Wolowski, sa vie, ses travaux. — Cartier: L'art chrétien. — Le Duc : Sonnets curieux et sonnets célèbres. — Gossot : Marivaux. — Hardy: Origines de la tactique française. — De Ruble: François de Montmorency. — Wallon: Histoire du tribunal révolutionnaire. — Giraud : La maréchale de Villars et son temps. — Bulletin. — Chroniques.

RÉFORME SOCIALE (mai). Ch. de Ribbe: Les foyers d'autrefois. — De Raimbert : La science sociale dans l'histoire. — Romuald: Rôle social de la noblesse en Hongrie. — De Peyralade: L'insuffisance de l'instruction pour le développement moral, d'après M. H. Spencer. — REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (avril). Liégeois : Les tarif des douanes et le prix du blé. — Colas: Les cloches au point de vue séculier. — REVUE ALSACIENNE. (avril). Lignières: L'université de Strasbourg. — Michel: L'œuvre de M. Eugène Muntz. — REVUE D'ANTHROPOLOGIE (avril). — Broca : La torsion de l'humérus et le tropomètre. — Benzengre : Etude anthropologique sur les Tatars de Kassimoff. — Hamy: Les nègres de la vallée du Nil. — Chantre: Ancienneté des nécropoles préhistoriques du Caucase. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (mars). Cagnat et Fernique : La table de Souk-el-Khmis. — Lebègue : L'oracle de Délos. — Roller: L'hypogée. — Martyrium de Poitiers. — REVUE DES ARTS DECORATIFS (avril). Gerspach: La manufacture nationale de Beauvais. — Brossard : L'art de la soie à Lyon, sous Louis XIII. — REVUE BORDELAISE (16 avril). Routurier : Les poésies de Catulle Mendès. — Ribadieu : *Un procès en Guyenne sous*

*Louis XIV*. — A propos de cinq mazarinades bordelaises. — (1 mai). Le musée Guimet à Lyon. — REVUE DE BRETAGNE ET DE VENDEE (avril). Kerviler: La Bretagne à l'Académie française; Le prince Louis IV[e] cardinal de Rohan. — Flavien de Blois: Les capucins de l'ermitage de Nantes (1529-1880). — REVUE BRITANNIQUE (avril). Les Boers et le Transvaal. — La dynastie des Bass et les brasseries de Burton. — Mœurs espagnoles. — REVUE DE CHAMPAGNE ET DE BRIE (avril). De Barthélemy: Notice historique sur la maison de Grandpré. — Fourot: Relation du siège de Saint-Dizier. — Fèvre: Étude historique sur Philippe Lebon d'Humbersin. — Bourgeois: Étude historique sur Cazotte. — REVUE CRITIQUE (11 avril). Schlumberger: Le trésor de San'a. — Double: L'empereur Charlemagne. — (18 avril). Muller: Recherche sur Thucydide. — Thomas: Les États provinciaux de la France centrale sous Charles VII. — (25 avril). Kœtting: Boccace, sa vie et ses œuvres. — Philippson: Histoire de l'État prussien de la mort de Frédéric le Grand à 1813. — Gener: La morte et le diable. — (2 mai). De Rochas: Principes de fortification antique. — De Sérignan: La phalange. — Guardia: *Commentaires* de César. — (9 mai). Meyer: Étude sur les dyptiques. — De Rochambeau: Les imprimeurs vendômois et leurs œuvres. — De Bourmont: Lectures et transcriptions des vieilles écritures. — REVUE DES DEUX MONDES (15 avril). De Talleyrand: Rapport fait au roi Louis XVIII pendant son voyage de Gand à Paris. — Girard: Pindare et les lois du lyrisme grec. — De Mazade: La Révolution de 1848. — Duruy: L'instruction publique en 1789. — (1 mai). Mézières: La trilogie d'Henri VI dans Shakespeare. — Saint-Luce: Jeanne d'Arc et les ordres mendiants. — Lafenestre: Le Salon et ses vicissitudes. — Montégut: A. de Musset. — Lanthéric: La région du bas Rhône. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (avril). Ubicini: La grande carte de la Grèce, par Rhigas. — De Fontpertuis: Les anciennes civilisations américaines. — Cherbonneau: Les géographes arabes au moyen âge. — Levasseur: Les terres polaires. — REVUE HISTORIQUE (mai-juin). Fagniez: Le Commerce extérieur de la France sous Henri IV. — Xénopol: Les démembrements de la Moldavie. — De Boislile: Fragments inédits de Saint-Simon. — Baron du Casse: Documents inédits relatifs au premier empire; Napoléon et le roi Jérôme. — REVUE DE LINGUISTIQUE ET DE PHILOLOGIE (avril). Vinson: Les premiers grammairiens basques. — Dubois: Chant de guerre des Hussites. — REVUE OCCIDENTALE (mai). Laffitte: Religion de l'humanité. — Magnin: Questions sociales. — Foucart: De la fonction industrielle des femmes. — REVUE PHILOSOPHIQUE (mai). Darmesteter: Les Cosmogonies aryennes. — Charpentier: Philosophes contemporains; M. Cournot. — D[r] Le Bon: La question des criminels. — Richet: La mémoire élémentaire. — REVUE POLITIQUE ET LITTERAIRE (16 avril). Rosières: Les Écoles historiques, leur histoire. — Combes: La magistrature française au xvi[e] siècle. — (23 avril). Cartault: M. Mignet. — Duquet: La conquête de la Grande Kabylie en 1857. — Une correspondance inédite de l'abbé Galiani. — (30 avril). Leroy-Beaulieu: L'Irlande, les sociétés secrètes. — (7 mai). Hémon: La Bretagne au xv[e] siècle d'après M. Dupuy. — Barine: Haroun-al-Raschid et les mille et une nuits. — (14 mai). De Pressensé: L'Alsace pendant la Révolution française. — Séailles: Léonard de Vinci, d'après ses manuscrits. — REVUE SCIENTIFIQUE (16 avril). Badoureau: L'eau dans la ville de Rennes. — Vulpian: Des localisations cérébrales. — (23 avril). Pasqueau: Les embâcles de glace. — De certaines immunités physiologiques de la race juive. — (30 avril). Vélain: Le pays des Kroumirs. — De Rochas: Le traité des gaz par Hérone d'Alexandrie. — Contejean: De l'origine des espèces. — (7 mai). Périssé: L'acier dans les temps modernes. — Conty: Le bétail dans l'Amérique du Sud. — (14 mai.) Rolland: Les grandes dunes de sable du Sahara.

SPECTATEUR MILITAIRE (avril). Saint-Aubin: Deux erreurs de Saint-Simon. — Caron: Nouvelle loi sur l'administration de l'armée.

TOUR DU MONDE (16, 23, 30 avril). Major Serpa Pinto: Comment j'ai traversé l'Afrique. — (7 et 14 mai). Lemonnier: La Belgique.

---

# PERIODIQUES ET NOUVELLES D'ENSEMBLE

## DE L'ÉTRANGER

( Avril-Mai 1881.)

### Revues allemandes

Les recherches sur l'histoire de la Prusse ont pris récemment un grand élan et ont fourni beaucoup de nouveaux résultats dispersés dans les périodiques spéciaux, les monographies des journaux de province, les « Scriptores Rerum Prussicarum, les Monumenta historiæ Warmiensis », les livres de Toeppen, d'Evald, de Perlbach, de Caro, etc. M. Charles Lohmeier vient de faire le premier essai d'utiliser les nouvelles données de ces monographies dans un ouvrage destiné au grand public. Dans son volume : « l'Histoire de la Prusse de l'Est et de l'Ouest », l'auteur, bien connu par les spécialistes, retrace l'histoire de la Prusse jusqu'en 1407. Ses appréciations sur les prétendus voyages des Phéniciens en Prusse et sur la civilisation des différentes races, qui se sont confondues dans le peuple prussien, sont fort intéressantes et résument les récentes recherches les plus authentiques. — Le XV[e] volume de l'*Histoire universelle*, de Weber, vient de paraître et termine l'ouvrage monumental de l'auteur, le fruit d'un travail de vingt-cinq ans. Ce qui constitue le trait le plus saillant de ce remarquable travail, c'est la grande place qu'y occupent les événements littéraires, artistiques et scientifiques, la tendance de faire ressortir les courants intellectuels de chaque époque. Cet élément de l'histoire, important entre tous, mais jusqu'ici trop négligé, se trouve bien approfondi dans deux autres récents ouvrages, dans celui de George Voigt sur la « Renaissance de l'antiquité classique », œuvre remarquable, qui recherche l'influence des auteurs romains et grecs sur les écrivains de l'époque de Pétrarque, et dans l' « Histoire de la littérature française au xviii[e] siècle », par Hermann Hettner. L'auteur de ce dernier ouvrage prend pour point de départ la philosophie déistique et le relèvement des sciences naturelles en Angleterre, développe ensuite comme quoi les idées anglaises se sont développées en France, pour transformer toute l'Europe, enfin il traite de l'influence des littératures anglaise et française sur l'Allemagne. — Mais aucun

ne s'est élevé à la hauteur de point de vue et à l'universalité ambitionnées par Johannes Scherr dans son « Histoire de la littérature universelle », dont l'éditeur Conradi (Stuttgart) vient de publier la sixième édition. Le premier volume de cette édition contient les études de Scherr sur le mouvement intellectuel au Mexique, au Pérou, en Chine, au Japon, aux Indes, en Égypte, en Arabie, en Perse, en Grèce, à Rome et chez les peuples latins de l'Europe. Le deuxième volume parlera des nations germanique, slave, finnoise, hongroise, etc. Pour la littérature allemande particulièrement, nous devons signaler le *Gœthe-Jahrbuch* (Annuaire de Gœthe), publié par L. Geiger à Francfort; il contient une étude de Grimm sur Bettina d'Arnim, un essai de Biedermann sur les relations de Gœthe avec Lessing, beaucoup de miscellanées, de nouvelles données sur Gœthe et la bibliographie des récentes publications sur Gœthe. — Le centenaire de Chamisso (30 janvier) est passé presque inaperçu, et cependant le fameux auteur de « Peter Schlemihl » a laissé maints ouvrages qui ne méritent guère l'oubli. Les deux volumes de poésies que l'éditeur A. Titze, de Leipzig, vient de rééditer en font preuve. Il y a là de beaux morceaux, notamment dans le « Frauen-Liebe und Leben », cette touchante glorification de la famille, qui a inspiré de jolies esquisses à l'artiste Paul Thumann, l'illustrateur de cette édition de luxe. — Avant de passer aux revues, mentionnons rapidement l'idylle en vers de George Ebers, inspirée par un tableau d'Alma Tadema, écrite avec une profonde connaissance de la grande Grèce, et le roman d'E. Jost : *Fidélité allemande,* roman historique, dont l'action se passe à la frontière franco-allemande à la fin du XVII^e siècle. — Nous avons reçu le fascicule de mai de la revue NORD UND SUED; nous y lisons d'intéressantes études de L. Pietsch sur Paul Meyerheim; de M. Carrière, sur Calderon et Shakespeare; des esquisses politico-sociales de Fr. Holtzendorf sur l'Ecosse, et enfin les appréciations de H. Breitinger sur les meilleurs romans contemporains de l'Italie, tels que « la Casa Bianca », de Henri Castelnuovo, la « Conquista d'Alessandro » de Barrili, l' « Amore Bendato », de Salvatore Farina, de la « Fortuna disgraziata » et la « Povera Giovanna », de Bersezio, le Balzac italien, les « Révolutions miniatures », de César Donati, la « Fisiologia de piacere », de Mantegazza, etc.

## Revues anglaises.

Les grandes pertes que la littérature anglaise vient de subir dans l'espace de quelques semaines occupent toujours la presse d'outre-Manche. Toutes les revues donnent des études sur Carlyle, Elliot et Beaconsfield. Sur les pages d'annonces, on rencontre partout ces noms. Quant à la biographie et l'analyse des œuvres de lord Beaconsfield, le livre d'O'Connor en contient peut-être les meilleures. Maintenant on annonce que lord Rowton va publier une biographie du regretté lord, qui sera certes une des publications les plus compétentes sur le grand écrivain et homme d'Etat. — Sur Carlyle, on a publié quelques appréciations assez âpres; mais ce qui nous intéresse davantage, ce sont les œuvres inédites de ce rare génie. Ainsi, le professeur Edward Dowden a déniché un compte rendu sténographique de onze conférences que Carlyle a faites en 1838 sur les périodes de la civilisation européenne, de Homère jusqu'à Gœthe, et il en publie de très curieux extraits dans le NINETEENTH CENTURY de mai. Cette même revue renferme, sur George Elliott, une étude d'Edith Simcow qui contient des observations faites dans l'intimité et des lettres inédites. — Le premier et le dernier article de cette revue ont une importance politique; l'amiral lord Dunsany exprime ses inquiétudes causées par l'impuissance militaire de la Grande-Bretagne ; il est plus pessimiste que le capitaine Kirchhammer, dont nous avions cité les appréciations dans notre dernière revue; l'amiral anglais se livre aux visions les plus sombres et trace une comparaison entre la marine française et la marine anglaise, où presque tous les avantages sont du côté de celle-là. Le duc d'Argyll critique vivement le projet de loi agraire de M. Gladstone. — Nous avons déjà mentionné le SOUTH AFRICAN FOLKESTONE JOURNAL; le cinquième et le sixième volume de cette revue, qui viennent de paraître, contiennent encore des études curieuses sur les mœurs et les légendes des populations de l'Afrique. — On publiera incessamment la correspondance du colonel Gordon sur les événements en Égypte et en Abyssinie, de 1877 à 1879. — Justin Mac Carthy, le célèbre auteur de l' « Histoire de notre époque », écrit l'histoire des quatre Georges. — Le CAPE MONTHLY MAGAZINE renferme une série de chroniques sur les gouverneurs de l'Afrique australe depuis la conquête hollandaise. — Cassel, Petter, Galpin et C^e ont lancé la première livraison mensuelle de la grande édition de luxe du « Paradis perdu » ; les illustrations sont de Gustave Doré; la publication sera terminée en vingt-cinq mois. — L'éditeur Macmillan annonce que miss Oliphant, la populaire romancière, écrit une histoire de la littérature du XIX^e siècle en trois volumes. — Parmi les livres récemment parus, citons : *Our old country towns*, une description des sites pittoresques et des anciennes villes les plus curieuses de l'Angleterre, par Alfred Rimmer. *Latter day Lyrics*, une collection de poésies des jeunes poètes de l'école « anglo-gauloise », ce sont des ballades, des vilanelles, des triolets, des rondeaux, des rondels dans la manière des poètes français du moyen âge; *Nice and her neighbours*, la description d'un voyage fait dans le midi de la France, la Riviera, la Suisse et l'Italie du Nord, par S. Reynolds Hole ; *Healthy Mounts in the Riviera and South-West of France* est un autre manuel de voyage bien fait, par Robert Herbert Story, sur Cannes, Nice, Pau, Biarritz et Arcachon. — Le *Primer of French litterature*, de George Saintsbury, est un gracieux essai sur l'histoire de la littérature française depuis le XII^e siècle. — Arthur Davison a compilé « Mille pensées d'auteurs divers, » cueillies dans les meilleurs auteurs, en évitant ce qui a paru dans d'autres anthologies. Louis Fagan, l'auteur connu de la « Vie de Panizzi », a été décoré, par le roi d'Italie, de l'ordre de la Couronne de fer. — L'ATHÆNEUM donne l'intéressante nouvelle qu'une société vient de se former à Rangoon, dans le but de faire imprimer les manuscrits de la littérature de Burma et d'en faire dresser une bibliothèque; le capital de 600,000 roupies (en 100,000 actions) est souscrit. — Nous lisons dans l'ACADEMY que le quatrième volume du grand ouvrage de Henricus de Bracton, « De Legibus et consuetudinibus Angliæ », paraîtra incessamment; d'après ce même journal, la traduction des écrits historiques de saint Athanasius est sous presse; une société est en train de se former pour la reproduction des meilleures œuvres de la vieille littérature écossaise; Longmans publiera les lettres de Finlay Dun sur les grandes propriétés de l'Irlande, parues dans le *Times;* le « Balance Sheet of the world for ten years », de Michael Mulhall, renfermera la comparaison des statistiques du commerce, de l'agriculture, des dettes publiques, de toutes les nations chrétiennes en 1870-80. — Le gouvernement japonais vient de publier un dictionnaire militaire et naval au Japon, français, anglais, allemand et hollandais.

## Revues américaines.

La conclusion du traité pour la protection de la propriété littéraire rendra un grand service aux écrivains américains qu'on a un peu délaissés pendant l'époque du brigandage littéraire. Les grands éditeurs, qui ont honte de la piraterie exercée jusqu'ici, accueillent déjà avec empressement les manuscrits des auteurs du pays; ainsi parmi les 90 livres édités par Harper l'année dernière, 54 sont d'auteurs américains;

Scribner a publié 40 livres américains et 9 étrangers seulement; par contre, on compte déjà 14 auteurs américains dont les livres ont été réimprimés en Angleterre. Le nombre des traductions publiées en Amérique paraît être le double de celles qu'on fait en France. — La livraison de mai de HARPER'S MONTHLY est fort intéressante. Morcure Conway raconte ses souvenirs personnels sur Carlyle, qu'il a beaucoup connu, et trace le meilleur portrait du grand écrivain; M. Kegan Paul, l'éditeur des œuvres de George Elliot, raconte avec une grande exactitude l'histoire des livres de la défunte; en parlant de son extérieur, il la place dans un groupe de types composé par Dante, Savonarole, Newmann et Elliot; un autre « groupe sympathique » de cet acabit serait formé par le Christ, Shakespeare et Loyola. — ATLANTIC MONTHLY renferme un récit de Henry James sur Carlyle, une étude de Brander Mathews sur Scribe, une revue des meilleurs romans américains récemment parus, tels que la « Tete de Medusa » de George Fleming, le « Washington Square » de James, le « Ben-Hur » de Wallace (un roman qui se passe dans l'époque et l'entourage du Christ), « Ego », de French, etc. — L'AMERICAN ART REVIEW a un magnifique numéro de mai, qui contient la biographie de Daniel Hurtington, par S.-G.-W. Benjamin, et une étude très bien faite sur le peintre hongrois Michel Munkacsy, par John-R. Tait. — Appleton publiera incessamment le livre de Jefferson Davis : « Rise and fall of the confederate government »; on parle d'un tirage de 300,000. — Le même éditeur publie les *Souvenirs de Peter H. Burnett*, le premier gouverneur de la Californie. Les *Souvenirs de Murdoch*, un acteur âgé de soixante-dix ans, s'étendent sur un demi-siècle de l'histoire du théâtre anglo-américain; les « Réminiscences d'un journaliste », par Charles Congdon, constituent pour ainsi dire l'histoire des idées de l'Amérique. Les éditeurs annoncent une foule de livres d'auteurs fort connus. Nous en annoncerons les plus importants au fur et à mesure qu'ils paraîtront.

## Revues italiennes.

Dans la RIVISTA EUROPEA (1er mai), nous trouvons une étude de Muentz sur les œuvres archéologiques de Giacomo Grimaldi, ancien archiviste du Vatican; l'étude est basée sur les manuscrits conservés à Rome, Florence, Milan, Turin et Paris; Girolami Miro donne un pittoresque récit du siège de Gaëte en 1860-1861. — Parmi les nouveaux livres, signalons le deuxième volume de l'œuvre du professeur Pasquale Villari, sur Machiavel et son temps, d'après les nouveaux documents, l'œuvre de C.-N. Caix sur les origines de la langue poétique italienne (ces deux livres chez Le Monnier, Florence), le recueil de documents latins pour servir à l'histoire du duché de Naples, publié par l'Institut historique de Naples, le roman *Il Marito di Laurina*, par Salvatore Farina, les poésies d'Edmond de Amicis et la biographie de Provana da Subbione, un des champions de l'unité italienne avant 1848.

## Revues espagnoles.

La REVISTA AUGUSTINIANA, publiée en espagnol et en latin à Valladolid, donne des documents sur les Augustins et fournit des matériaux précieux pour l'histoire ecclésiastique. On a convoqué à Madrid, pour le 18-22 septembre, un congrès international d'américanistes; on s'y occupera, le premier jour, de la géologie américaine et de découvertes faites avant Colomb; le deuxième jour, de l'archéologie; le troisième, de l'anthropologie et de l'ethnographie, et, le quatrième jour, des langues américaines. S'adresser, pour les affaires concernant ce Congrès, au secrétaire général captan C.-F. Duro, Sauco in Duplicado, Madrid. — Mentionnons, à propos de ce congrès, l'œuvre d'Alfred Chavero, *Historia de las Indias, Nueva Espana*, contenant des données sur l'état social et politique du Mexique jusqu'à la conquête mexicaine. — Les fêtes de Calderon ont commencé le 25 mai avec une grande solennité. On a couronné le tombeau de Calderon; la garnison de Madrid, 11,000 hommes, a défilé devant la statue du grand poète; la famille royale a assisté à cette cérémonie. Le soir, toute la ville de Madrid a été brillamment illuminée; la municipalité a offert une magnifique soirée aux maires des villes étrangères et à ceux des provinces espagnoles. Les étudiants de Madrid se sont réunis dans un grand banquet. Ces fêtes ont eu un écho dans toute l'Europe; à Paris, l'Association internationale littéraire a consacré une séance solennelle au poète espagnol. En Amérique, en Allemagne, en Hongrie, etc., beaucoup de sociétés d'hommes de lettres, de poètes, etc., se sont associées aux fêtes de Madrid.

## Revues hongroises.

La séance annuelle de l'Académie hongroise, qui a eu lieu le 22 mai, a été le cinquantenaire de cet important institut. On y a exposé les 1,300 volumes édités par l'Académie, et le président, le comte Melchior Lonyay, ancien président du conseil, a retracé dans un excellent discours les grands services que l'Académie a rendus au progrès intellectuel de la Hongrie. M. Paul Gyulai a lu un mémoire intéressant sur Antoine Csengery, un écrivain et homme d'État fort remarquable de la Hongrie moderne. La présence de l'archiduc héritier Rodolphe et de toutes les notabilités hongroises accourues à Budapest pour saluer la princesse Stéphanie a donné un éclat exceptionnel à cette fête littéraire. — La GAZETTE DE HONGRIE, journal bi-hebdomadaire, donne dans sa revue hongroise, dirigée par notre compatriote, M. Amédée Saissy, sous le patronage de l'Académie hongroise, des études littéraires et des traductions françaises tirées des chefs-d'œuvre de la littérature magyare.

## Revues slaves.

L'Académie de Saint-Pétersbourg publie, dans le huitième volume des œuvres de Derjawine, une biographie de cet écrivain, qui s'étend sur 1,000 pages et renferme beaucoup de renseignements sur l'histoire de la Russie, de 1743 à 1816. — L'ALLGEMEINE BIBLIOGRAPHIE, que F.-A. Brockhaus, de Leipzig, publie mensuellement, donne un supplément trimestriel, l'*Anzeiger fuer slavische Litteratur*, qui énumère les titres des nouveaux livres russes, petits-russes, polonais, lusatiens, tchèques, slovaques, serbes, croates, slovènes, bulgares et lithuaniens; ce supplément est très utile pour tous ceux qui s'occupent des Slaves et des autres races qui habitent la Russie de l'Ouest, car il ajoute aux titres slaves la traduction allemande, et quelquefois des indications sur le contenu des livres plus importants. Cette façon serait à imiter; elle facilite singulièrement les recherches qu'on fait dans les journaux bibliographiques et n'engage pas la responsabilité des rédacteurs, auxquels on ne demande pas de critiques, mais de simples indications, qui font entrevoir ce qui se cache sous les titres parfois trop vagues ou trop prétentieux.

# Le Livre

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

*Septième Livraison* DEUXIÈME ANNÉE *10 Juillet 1881*

## CORRESPONDANCES ÉTRANGÈRES

### ALLEMAGNE

Le 15 mai dernier, est mort à Vienne le poète Franz Dingelstedt, directeur du théâtre impérial-royal de la *Burg*. Il fut pendant un temps aussi directeur de l'Opéra impérial. Son grand mérite, comme directeur des théâtres de Munich, de Weimar et finalement de Vienne, fut d'avoir remis en honneur près du public allemand les drames de Shakespeare et en particulier les grands drames historiques, comme nous l'avons dit dans notre Correspondance de mai 1880. Ses adaptations shakespeariennes sont classiques. De plus, il a donné en 1858 une fort bonne traduction de *l'Avare* de Molière, et en 1862 une version non moins élégante et fidèle du *Mariage de Figaro* de Beaumarchais, sous le titre de *la Folle Journée*. Dingelstedt était né en 1814 dans la haute Hesse. Sa célébrité date de 1840, où il publia des poésies politiques sous le titre original de ***Lieder eines kosmopolitischen Nachswächters.*** Son renom s'accrut encore par ses *Poésies* lyriques (1845), ses romans *Unter der Erde* (1840), *l'Amazone* (1864) et son drame ***das Haus des Barneveldt.***

Dans notre dernière Correspondance, nous annoncions l'apparition d'une très importante histoire du théâtre moderne, ***Geschichte des neueren Dramas von Robert Proelsz***[1]. Le tome Ier vient de nous parvenir. Il se décompose en deux forts volumes, dont l'un contient un coup d'œil rétrospectif sur le drame au moyen âge et l'étude du théâtre espagnol; le second traite du drame moderne des Italiens. Le tome deuxième parlera dans sa première partie du théâtre français, dans sa seconde du théâtre anglais. Le troisième se décomposera également en deux volumes. Le premier traitera du drame des Allemands et le second du drame chez les peuples secondaires d'origine germanique (Hollande, Danemark, Suède et Norvège).

M. Proelsz a tout ce qu'il faut pour écrire un ouvrage capital comme celui-ci. Son tome premier dénote une profonde connaissance de la matière, une grande sagacité, une ***objectivité*** absolue et un goût parfait. Son coup d'œil rétrospectif sur le théâtre au moyen âge, quoiqu'il ait dû le condenser en 178 pages, n'est pas, malgré l'accumulation des matériaux, un répertoire aride. L'auteur a su, en grands traits nets et précis, caractériser le drame de l'époque dans ses différentes manifestations.

L'aperçu qu'il donne du théâtre français au moyen âge nous fait bien augurer de la manière dont il étudiera notre théâtre moderne. La méthode, pensons-nous, sera la même que dans les deux premiers volumes : l'auteur traite d'abord de la formation de la nationalité et de l'influence qu'ont exercée sur le caractère et la littérature du pays les éléments étrangers avec lesquels le peuple s'est trouvé en contact. De là il passe à l'influence qu'ont eue les formations politiques, les relations commerciales et autres, la religion. Outre que c'est là une étude indispensable pour qui veut avoir une idée juste du caractère de la nation dont on étudie le théâtre, ces aperçus de M. Proelsz sont très intéressants en eux-mêmes: c'est de l'histoire bien écrite et bien pensée, vraie dans sa concision et sa grande simplicité. De plus, l'auteur a su, dans son appréciation

1. Leipzig. Verlag von Bernhard Schlicke (Balthazar Elischer), grand in-8o.

du théâtre espagnol, se défendre de l'enthousiasme outré que, depuis l'ère romantique, depuis Grillparzer surtout, les critiques allemands sont en quelque sorte tenus de professer à l'égard de ce théâtre. Tout en étant absolument juste à l'endroit des grands poètes dramatiques de ce pays, il nous laisse parfaitement entrevoir que Lope de Véga et Calderon possèdent, il est vrai, le don suprême de la poésie et l'art d'enchevêtrer les situations au plus haut degré, mais que dans ce qui constitue l'essence même du drame, dans l'étude des caractères, ils sont bien au-dessous de Shakespeare et de Molière.

Dans le deuxième volume, nous recommanderons spécialement au lecteur l'étude sur l'Italie au VII^e^ et au IX^e^ siècle. C'est là un morceau de vraie et bonne histoire (Page 7, il faut lire Grégoire II au lieu de Grégoire XII. Relevons aussi dans le I^er^ volume l'erreur qui consiste à voir dans Pierre Gringoire un *précurseur* de Villon). Il faut lire également les pages sur Machiavel, l'Arétin, Métastase. Ces chapitres si denses et si précis, écrits avec une simplicité qui tient quelquefois de la grandeur, nous font désirer que les volumes sur le théâtre anglais et allemand, et particulièrement sur le nôtre, paraissent le plus tôt possible. Ils feront honneur à leurs aînés.

Il a paru, dans le courant de l'année, un livre d'histoire qui nous semble présenter beaucoup d'intérêt, quoiqu'il s'occupe exclusivement d'une seule ville. Ce sont les *Beiträge zur lübisch-hansischen Geschichte. Ausgewahlte historische Arbeiten von Wilhelm Mantels*[1]. Ce qui donne du prix à ce livre, c'est d'abord la grande érudition, le caractère consciencieux de l'auteur: ils font regretter qu'il soit mort avant de donner une histoire complète de la Hanse; c'est ensuite la position exceptionnelle de Lübeck à la tête de cette ligue des villes du Nord, maritimes et autres, qui toutes s'administraient d'après le *Règlement de Lübeck*. On a réuni dans ce volume une dizaine d'essais de M. Mantels. Les plus importants sont ceux sur Thiedemann de Güstrow, bourgmestre de Lübeck, celle qui est consacrée à Marquard de Westensee, l'article intitulé: la Cour de l'empereur Charles IV à Lübeck, l'article sur le mémorial du marchand lübeckois HenrickD unkelgud, et celui sur Hermann Bonnus, le premier recteur et surintendant de Lübeck, dans son rôle de chroniqueur. Ces monographies ne pourront, cela va de soi, présenter de l'intrrêt que pour ceux qui tiennent à étudier de près l'histoire de la Hanse et du développement de la colonisation germanique dans le Nord slave; mais pour ceux-là elles seront d'un grand secours, elles leur seront même indispensables.

1. Iena, Verlag von Gustav Fischer, 1881, in-8o.

Pour le Sud, et en particulier pour les républiques commerciales et industrielles du sud, nous pouvons en dire autant de: *Kleinschmidt. Augsburg und Nürnberg*[1]. Ceux qui voudront étudier les mœurs et le développement intellectuel de l'Allemagne au XVI^e^ siècle seront à même de le faire avec fruit dans la Chronique de Zimmerm. Le docteur Barack, bibliothécaire à Strasbourg, l'a donnée il y a douze ans dans les publications de la Société littéraire de Stuttgart. Mais celles-ci ne sont pas dans le commerce; les membres seuls de la société les reçoivent. Vu l'importance de l'ouvrage, elle a autorisé l'éditeur à faire paraître la chronique en librairie. Le premier volume a été mis en vente en avril. Les trois autres suivront à de courts intervalles. Outre que cette *Zimmersche Chronik herausgegeben von Karl August Barack*[2] nous fait connaître à fond toute la civilisation du XVI^e^ siècle, le droit public, la vie privée et publique, elle nous permet d'étudier la mythologie, les superstitions populaires, les facéties et nouvelles dont s'amusait le peuple. De plus, ce sera une magnifique édition qui fera honneur à l'éditeur et aux imprimeurs de Stuttgart, les frères Kröner.

Ce n'est pas au demeurant le seul ouvrage historique qu'on réédite. La maison Brockhaus fait paraître en ce moment une nouvelle édition de la célèbre histoire des Hohenstaufen de M. de Raumer, *Geschichte der Hohenstaufen und ihrer Zeit von Fr. von Raumer*[3]. C'est un des livres qui ont le plus contribué à réveiller dans le peuple allemand l'enthousiasme pour le saint-empire romain de nation germanique et l'ardent désir de le voir renaître de ses cendres.

Il est ressuscité et voici sa chronique annuelle dont le quatorzième volume paraît sous le titre de *Politische Geschichte der Gegenwart von Wilhelm Müller, Professor in Tübingen, das Jahr* 1880[4]. L'an passé, nous avons signalé les grands avantages de cette publication. Nous avons signalé également les défauts que nous lui trouvions. Nous aurions à faire les mêmes observations pour le présent volume. Contentons-nous d'attirer l'attention du lecteur sur les pages les plus intéressantes : lettres de M. de Bismarck et lettres à lui adressées (une, entre autres, de Mazzini), pages 98, 99, et, page 108, une lettre de Napoléon III de décembre 1858, enfin les pages sur la question des Juifs.

1. Kassel, Th. Kay, 1881.
2. Academische Verlagsbuchhandlung von J. C. B. Mohr (Paul Siebeck) in Freiburg-i-Br, und Tübingen, 4 vol. in-8o, 15 fr. le volume.
3. Leipzig. F. A. Brockhaus, 1881.
4. Berlin. Verlag von Julius Springer, 1881.

Le chancelier, dans une de ces lettres, déclare que c'est l'acquisition du Schleswig-Holstein qu'il considère comme son chef-d'œuvre. Il ne souffle mot du Hanovre. Il vient de paraître un livre qui se charge de le faire à sa place : *Memoiren zur Zeitgeschichte von Oscar Meding (Gregor Samarow) Erste Abtheilung, Vor dem Sturm* [1]. L'auteur a été pendant plus de six ans attaché au cabinet du roi de Hanovre. Il était chargé spécialement du service de la presse. Il a écrit plusieurs brochures politiques et de longs romans politiques aussi, ces derniers sous le pseudonyme de Gregor Samarow. Ses Mémoires pour servir à l'histoire du temps présent doivent comprendre trois volumes : de 1860 à 1866; 1866; de 1867 à 1870. Le premier vient d'être mis en vente. Le titre de Mémoires nous semble bien un peu ambitieux; mais, en tout cas, les souvenirs de M. Meding sont fort intéressants. Les portraits qu'il nous trace du pauvre roi aveugle, de la reine, des princesses, des ministres, de M. Windhorst entre autres, sont de jolis crayons lestement enlevés. Les pages où il nous parle de la *Gazette d'Augsbourg* et de la cour de Bavière laissent percer un peu d'ironie, mais de l'ironie où n'entre nulle aigreur et nulle malveillance. L'événement le plus important du lustre qu'il nous retrace est, sans contredit, le congrès des princes allemands à Francfort, en 1863. Le chapitre est bien fait : on y retrouve, à défaut de profondes vues politiques, l'aimable talent d'un romancier fait aux pompes royales et aux splendeurs un peu vides des cours. N'oublions pas de signaler aussi le chapitre III, où il est question de l'entrevue de Bade, en 1860. L'auteur, dans ce chapitre, nous dévoile un étrange projet de fusion bonapartiste-légitimiste. D'après M. Meding, en effet, le roi de Hanovre devait négocier une convention entre l'empereur et le comte de Chambord, dans laquelle celui-ci eût declaré que Napoléon III était son *continuateur reconnu*. M. Meding semble ajouter trop d'importance à ce projet fantastique, et nous estimons que le roi Georges a bien fait de décliner le rôle de médiateur qu'on lui réservait. Mais ce sera évidemment le second volume qui présentera le plus d'intérêt, et nous nous promettons d'en rendre compte à nos lecteurs dès qu'il aura paru.

Mentionnons un autre livre d'histoire contemporaine dont on dit le plus grand bien. Il est intitulé : *zur Geschichte des orientalischen Kriegs 1853-1856 von F. Heinrich Geffken* [2]; de plus, deux publications sur la Russie : *Russland von Fr. von Lœher* [1] et *Von Nikolaus I zu Alexander III* [2]. *La Russie* de M. de Lœher a paru, en partie du moins, dans la *Gazette d'Augsbourg*. Ce sont des pages écrites pendant et après un voyage rapide dans le pays. L'auteur les a complétées depuis par des études sérieuses et approfondies. La seconde de ses publications est due à l'auteur des livres sur la cour de Saint-Pétersbourg et sur les relations entre Saint-Pétersbourg et Berlin, dont nous avons eu l'occasion de parler ici il n'y a pas bien longtemps. Le dernier ouvrage serait, paraît-il, rempli de sombres pronostics pour l'avenir de ce pays, pronostics que les derniers événements ne justifient que trop. La première édition a été enlevée en quelques semaines ; la seconde paraît en ce moment.

De plus, on annonce le sixième volume des publications tirées des Archives royales prussiennes [3]. Nous en avons parlé ici même, il y a quelque temps, à propos du cinquième volume, qui donnait la correspondance entre Philippe de Hesse et le réformateur Bucer. Ce sixième volume contiendra l'histoire de la politique prussienne de 1807 à 1808. Nous y reviendrons.

L'état-major autrichien publie : « Feldzüge des Prinzen Engen von Savoyen (Geschichte der Kæmpf Oesterreichs) ». 1. Série, 7. Band [4] et la librairie Hirzel de Leipzig met en vente la 7e livraison du VIe volume du *Grand Dictionnaire des frères Grimm, continué par Heyne, Hildebrand et Weigand (Los-Lustig, par M. Heyne)*. Signalons de plus : *Nicolaï. Geschichte der rœmischen Literatur* [5], que l'on dit être une œuvre de mérite, et avant tout : Leibnizens und Huygens Briefwechsel mit Papin nebst der Biographie Papins und einigen zugehörigen Briefen und Aktenstücken. Berabeitet und auf Kosten der K. preussischen Akademie der Wissenschaften herausgegeben von Dr Ernst Gerland [6].

Et maintenant passons à « la Belletristik, » aux belles-lettres. A Vienne, paraît en ce moment, en douze volumes, l'œuvre d'un écrivain des plus sympathiques et des plus originaux, *P. K. Rossegger's Ausgewæhlte Schriften* [7]. Ceux de nos lecteurs qui se souviennent des petits tableaux de l'Autrichien Defregger à l'Exposition de 1878

1. Leipzig. F.-A. Brockhaus, 1881.
2. Berlin. Gebrüder Pætel, 1881.

1. München. Ackermann, 1881.
2. Leipzig. Dunker und Humblot, 1881.
3. Leipzig. S. Hirzel.
4. Wien. K. Gerold Sohn, in commission.
5. Magdeburg. Hinrichs hofen.
6. Berlin 1881. Verlag von der K. Akademie der Wissenschaften, gr. in-8o, VIII, 400 Seiten.
7. H. Hartlebens Verlag. Wien, Pest, Leipzig, 1881.

comprendront le talent de l'auteur dont nous parlons, quand nous leur aurons dit que le peintre et l'écrivain se sont associés pour composer un livre unique en son genre : « Images de Defregger et Histoires de Rossegger. » Fils des montagnes, tous deux ils sentent vibrer dans leur âme la poésie grandiose et sombre des Alpes; et de même que les têtes les plus charmantes du peintre ont quelque chose de mélancolique et de douloureusement contenu, de même les histoires que nous conte le poète, les types qu'il nous dépeint, les originaux qu'il nous esquisse ont le cachet de rêverie attristée qu'imprime à leur caractère la vie si rude des montagnes, la lutte constante de l'homme avec les éléments et la nature ingrate du sol. Rossegger n'est guère célèbre encore en dehors de l'Autriche. L'édition complète que donne M. Hartleben de ses écrits ne contribuera pas peu à le faire connaître et aimer de toute l'Allemagne. Ce ne sera que justice. Les pays allemands ont, dans le courant de ce siècle, produit bien des écrivains de talent qui ont su pénétrer fort avant dans l'âme des peuples et l'ont scrutée jusque dans ses plus intimes replis. Nous ne croyons pas qu'il y en ait un seul qui l'ait fait avec autant de verve et d'amour que notre poète. Car il est poète quoiqu'il écrive en prose; il l'est au point que les êtres les plus disgraciés de la nature, les bossus, le maniaques, les pauvres crétins eux-mêmes, sans être le moins du monde idéalisés, nous deviennent sympathiques au plus haut degré. C'est en dépeignant ces malheureux que l'auteur atteint la perfection. Cette connaissance si profonde de leur âme, il la doit à l'entière sympathie qu'il leur voue, nous serions tenté de dire : à l'amour qu'il ressent pour eux. Les Alpes de la Styrie et leurs habitants si naïvement croyants, si rudes et si candides, si primesautiers et si primitifs, ont trouvé en Rossegger un chantre inspiré et enthousiaste en même temps qu'un peintre dont les descriptions sont d'une vérité et d'une fidélité absolues. Trois volumes sur douze ont paru. Le premier contient des nouvelles; la plus curieuse, à notre sens, est celle qui a pour titre : « l'Ennemi de l'argent. » Le second contient : « les Écrits du maître d'école des montagnes. » Ce journal est plein des plus belles descriptions des Alpes et de la vie misérable des bûcherons et autres habitants des hauts parages. Le troisième, enfin, nous donne une série d'originaux et de maniaques rustiques dans l'étude desquels l'auteur révèle une grande subtilité psychologique et les qualités de cœur dont nous parlions plus haut. Son « semeur, son farceur, son homme aux treize écus, son tueur d'arbres » sont de vrais joyaux qui suffiraient à eux seuls pour assurer à leur auteur un renom durable. Nous comptons bien revenir sur ce sujet à propos des autres volumes de l'édition des œuvres choisies de l'auteur.

Voici, par contre, un vétéran de la littérature alpestre dont on publie un volume de nouvelles : *Gesammelte Novellen von Ludwig Steub*[1]. L'auteur, un avocat de Munich, jouit depuis tantôt quarante ans d'une célébrité bien méritée. Il a décrit le Tyrol (*Drei sommer in Tirol*) dans ses moindres recoins; il a écrit de charmantes pages de philologie humoristique sur les noms propres de localités et de familles des pays rhétiques, et un roman politico-satirique *Deutsche Træume,* paru en 1857. Les nouvelles qu'on nous donne dans le présent volume datent, les unes d'il y a trente ans, les autres d'hier. Presque toutes sont politiques aussi, sans pour cela être bien violentes. Le satirique, chez M. Steub, est doublé d'un homme à l'âme tendre et pleine de mansuétude. C'est « aux hommes noirs », au clergé militant et arrogant de la nouvelle école qu'il en veut surtout, et pour qui connaît la situation en Bavière, il est facile de voir que le Tyrol dans tout cela est plutôt un prête-nom, et que l'auteur fait expier aux « chapelains » des vallées et des hauteurs autrichiennes les péchés de leurs confrères bavarois. « L'Hôte noir, la Trompette en E *s*, la Fausse Madone » sont de bien réjouissantes histoires, surtout ces deux dernières, écrites sous forme de lettres qu'un brave villageois adresse à l'un de ses amis. La plus longue et la dernière de ces nouvelles, « la Rose de la Sewi », est une simple histoire d'amour, où le clergé n'est pas malmené comme dans les précédentes. M. Steub a un style à lui, original dans sa simplicité un peu voulue et ses formes archaïques et arriérées.

Des monts du Tyrol nous passons à l'Hellespont avec les *Byzantinische Novellen von Hermann Lingg*[2]. Le volume porte, au lieu du nom de l'imprimeur, cette mention : *Berliner Buchdruckerei-Actien-Gesellschaft. Setzevinnenschule des Lette-Vereins*. Lette, mort en 1868, était un fonctionnaire et député prussien qui a organisé plusieurs sociétés dont le but est d'améliorer la situation des ouvriers, et en particulier celle des femmes. Les adhérents ont successivement fondé une école commerciale et de dessin, de coupe et couture, de sténographie et de composition typographique pour femmes, et la fondation Victoria pour gouvernantes. Nous ne pensons pas que M. Lingg, le célèbre poète (bavarois) de « la Migration des Peuples, des Walkyries, de Catilina, des

1. Stuttgart. Verlag von Adolf Bonz et Comp. 1881
2. Berlin. 1881. Verlag von Otto Janke.

Ballades et Chants patriotiques», ait voulu dans ses nouvelles rien écrire qui pût choquer les jeunes Berlinoises appelées à les composer. Mais le fait est que nous les trouvons un peu ternes et froides. Nous conviendrons d'ailleurs que les sujets sont habilement choisis pour faire passer devant les yeux du lecteur tout ce que l'histoire du Bas-Empire présente d'intéressant et d'instructif. Nous y voyons les jeux du cirque sous Justinien, les luttes des bleus et des verts, les iconoclastes, l'impératrice Irène et son malheureux fils Constantin, la prise de Constantinople par les Latins, la reconstitution de l'empire grec et enfin la conquête de la ville par les Turcs. Hermann Lingg l'a montré dans sa *Vœlkerwanderung :* il sait peindre les grands mouvements des peuples, il est le poète — peut-être un peu trop subjectif — de ces grands événements historiques qui changèrent la face de l'Europe et mirent fin au monde antique. La décadence byzantine devait forcément le tenter; mais que n'a-t-il traité ce sujet dans un poème au lieu de le faire entrer dans le cadre trop moderne de la nouvelle? La mode est, en Allemagne, nous le savons, aux romans historiques dont les sujets sont empruntés à l'antiquité; mais ce qui se peut faire dans un roman n'est pas possible dans la nouvelle, trop restreinte et trop étroite pour contenir une période de plusieurs siècles, ses mœurs et ses passions.

De la nouvelle historique passons à un genre tout nouveau, la nouvelle et l'étude fantaisiste, à ce que de l'autre côté du Rhin on appelle le feuilleton. En France, on l'appellerait plutôt chronique ou variété. *Mit dem Bleistift. Geschichten und Skizzen von Ferdinand Gross* [1]. Le genre est tout nouveau en Allemagne, et M. Gross est l'un de ceux qui ont le plus contribué à le mettre à la mode. Il y a trois ans, le « Bureau littéraire central » (la Société des gens de lettres et celle des auteurs dramatiques réunies) a ouvert un concours entre feuilletonnistes ; c'est M. Gross qui remporta le prix. Il est de plus poète, un peu trop à la Heine; mais ne fait pas qui veut des petits vers comme lui. En collaboration avec M. Max Nordau, l'auteur bien connu du « Vrai pays des milliards », il a écrit une comédie des plus réussies *Die neuen Journalisten.* Il est grand admirateur de Molière, comme il a tenu à le déclarer lui-même dans le *Moliériste* (novembre 1879), mais son vrai terrain c'est le feuilleton ou la chronique. Il a l'habitude de réunir les plus importants de ses articles en volumes. Dans celui de 1880, nous signalerons des pages très intéressantes sur les deux grands directeurs de théâtre à Vienne, Laube et feu Dingelstedt, et sur Alexandre Strakosch, le maître de déclamation, le professeur qui forme tant d'artistes dramatiques. Dans le volume qui vient de paraître, M. Gross nous donne des études prestement écrites, où débordent l'humour et l'ironie. Elles rappellent les *Reisebilder* de H. Heine, mais elles n'en sont pas moins, hâtons-nous de le dire, d'une incontestable originalité. Les chapitres sur la Vénus de Milo, sur Monaco, sont vraiment charmants. Mais M. Gross n'est pas seulement un fin causeur, c'est un critique de valeur et un critique plutôt français qu'allemand. On lira avec plaisir son Étude sur Zola et Daudet, celle surtout qui a pour titre : « Shakespeare et les Femmes. » Ajoutons que l'auteur a publié, l'an dernier, un feuilleton intéressant sur la Passion d'Oberammergau, sous le titre d'*Oberammergauer Passionsbriefe.* Il a été écrit sur ce sujet de bien grosses brochures qui ne valent pas cette plaquette. M. Gross, d'ailleurs, n'est pas un inconnu pour le public français : la revue *la Jeune France* a publié, dans son numéro de décembre 1880, un essai de lui sur le théâtre ducal de Meiningen, très instructif et écrit avec une rondeur et un entrain parfaits.

E. JAEGLÉ.

1. Leipzig. 1881. Verlag von Carl Reissner.

## BELGIQUE

Bruxelles, 2 juillet 1881.

J'ai maintes fois, dans mes bulletins, fait allusion à l'absence de vie littéraire en ce pays. Sous ce rapport, il est assurément peu de contrées en Europe qui puissent être comparées à la Belgique, qui semble être la patrie de l'indifférence en matière de littérature. Et, par littérature, j'entends cette branche de l'activité intellectuelle dans son sens le plus élevé, et non pas la besogne des écrivassiers ou des rustres de lettres pour laquelle on ne peut décemment se passionner. Les éditeurs, connaissant la somnolence du public, font de la librairie et n'éditent presque rien; les écrivains véritables s'adressent à l'étranger; il reste donc un

ensemble de productions littéraires — quelques exceptions heureuses combattent cette règle — dont le niveau, au point de vue de la littérature, se maintient à la hauteur d'une honorable médiocrité. Un livre paraît-il; les journaux en parlent peu ou point et guérissent vite les écrivains de velléités de récidive. Dans la presse des réclames de camaraderie, mais pas d'esprit de confraternité, pas d'émulation, et partant résultat nul. A certaines époques à peu près régulières, d'aucuns s'apitoyent sur le triste sort des lettres en Belgique et déplorent l'absence d'une littérature nationale. Mais à qui s'adresserait cette littérature? Où sont ceux qui lutteraient pour son éclosion? Il n'est pas difficile, par exemple, de trouver ceux qui combattent ce mouvement rénovateur, fortifiés dans la routine et maîtres de positions acquises depuis longtemps. En dehors d'un certain groupe d'écrivains pontifiant, véritables pince-sans-rire, dont les élucubrations sont déclarées d'avance irréprochables par la troupe disciplinée des paisibles impuissants, il n'est pas de salut; et toute tentative non approuvée par cet aréopage est condamnée et vouée au silence.

Cependant il s'est produit depuis quelque temps une sorte de révolte contre cet ostracisme, révolte peu hardie encore, mais qui tend à s'affirmer et qui peut-être dissipera la torpeur dans laquelle sont engourdis les esprits.

Tout dernièrement j'ai cru à une révélation heureuse. J'avais pressenti un débat littéraire, chose bien rare ici. Me suis-je trompé? Je crains de l'affirmer; ce bulletin partira avant que la question soit vidée. Mais le début même de cette joute contenait des espérances de lutte qui ne se sont pas réalisées; et la presse a gardé en tout ceci une bien piètre attitude.

La guerre étant déclarée, guerre sérieuse, je m'attendais à voir les opinions se partager et les organes se grouper respectivement autour de chacun des champions, prendre fait et cause pour leur propre part dans un combat qui intéresse les lettres belges. Je m'apprêtais à compter les coups. Erreur. L'attaque a été suivie d'une riposte qui a provoqué une attaque nouvelle. C'est tout, à l'heure où j'écris. La presse n'a pas bronché, pas plus que si la chose ne l'intéressait en aucune façon. Ce désintéressement est caractéristique et donne la mesure de l'insouciance des journalistes de ce pays.

Le débat pourtant en valait la peine. M. Camille Lemonnier, dont je vous ai parlé souvent et qui tout récemment obtenait le prix De Keyn, publie dans l'excellente publication de MM. Charton et Hachette, *le Tour du monde*, une étude inédite très complète sur *la Belgique*, accompagnée de dessins également inédits. M. Hymans, de l'Académie de Belgique, et opérateur dans l'*Office de publicité*, n'a pas trouvé l'œuvre de son goût et a ouvert dans ledit journal les hostilités sur un ton peu séant. Réplique très verte de M. Lemonnier dans *l'Europe*, dont il est principal rédacteur, à la suite de laquelle M. Hymans est encore revenu à la charge avec les mêmes armes et les mêmes provisions.

Pour la grande majorité des lecteurs belges, M. Hymans parle d'or. Ancien membre de la Chambre des représentants, ancien rédacteur en chef de *l'Écho du Parlement*, organe des doctrinaires, cet écrivain a prodigieusement écrit depuis trente ans dans tous les genres : politique, poésie, roman, avec la même prudhommie prétentieuse et la même régularité désespérante, et aussi avec une sorte de malignité gamine qui est à l'esprit ce que le doublé est à l'or. M. Hymans est un attardé des vieilles légions qui passaient dans les colonnes du *Constitutionnel* et de *la Patrie* d'autrefois, et dont *l'Office de publicité* a conservé les vénérables traditions. Que de fois ai-je entendu dire que la Belgique n'avait pas de journaliste, de polémiste plus fin? Il faut croire que tel était l'avis général, si je considère la situation acquise et l'influence exercée par M. Hymans dans les classes élevées et bien pensantes aussi bien que dans la bourgeoisie aisée. Il est essentiellement l'homme des discours académiques, des speeches, des rapports et comptes rendus, etc. Mais vous savez combien cette littérature que j'appellerai officielle ou officieuse, élastique, sans consistance, est appréciée.

Vous comprendrez que tout ce qui est neuf, original, hardi, brutal même, dans le fond aussi bien que dans la forme — surtout dans la fôôôrme — horripile le sage esprit du rédacteur de l'*Office de publicité* et blesse ses convictions routinières. Déjà, dans un récent discours à l'Académie, M. Hymans, parlant de la littérature nationale dans le présent et dans l'avenir, avait fait une véritable panade des lieux communs les plus usés, et n'avait pu résister à la joie intimement savourée de tomber l'impressionisme, le naturalisme, le réalisme en littérature. La conclusion pouvait se résumer ainsi : les littérateurs sont des manœuvres qui ont à travailler selon des formules reçues et non point des artistes.

L'étude de M. Camille Lemonnier, dans *le Tour du monde*, a été la preuve à l'appui des dires de l'académicien. Il s'est évertué à établir, à l'aide d'arguments caducs et de coupures malintentionnées, que M. Camille Lemonnier avait fait une mauvaise œuvre en publiant, lui Belge, ce travail qui ne contient pas assez de plates et hypocrites adulations. L'étude est sincère; c'était trop

Mais il est encore un autre grief. M. Lemonnier s'est permis de faire œuvre d'art et de sortir des banalités. Cela dépassait la mesure, Il fallait déconsidérer l'œuvre et l'écrivain, qui est un indépendant, un vivant, un viril.

La ruade de M. Hymans est l'expression de rancunes inavouées contre certaines vérités dites jadis aux plumitifs par l'auteur de la Belgique dans son livre « Flamands ». Les succès croissants de Camille Lemonnier troublent d'ailleurs la quiétude du rédacteur de *l'Office* et l'on sent, malgré toutes les précautions et circonvolutions, percer le bout de l'oreille.

Je regrette de ne pouvoir entrer ici dans l'analyse du travail de M. Lemonnier, en montrer la contexture et le fini. En dépit des petites méchancetés de petits écrivains, ce travail restera, sera lu et admiré par tous ceux qui ne séparent pas la littérature de l'art et qui aiment la vérité, détestent la platitude et le mensonge. « Je peins comme je vois, dit l'auteur, cherchant le trait dominant et l'expression colorée le plus fortement que je peux... S'il me fallait une preuve que j'ai touché juste, c'est que vous avez crié. Et quelques-uns de mes confrères ont crié comme vous ; je les en remercie : » Malheureusement pour la presse belge, ces confrères qui ont crié ou ceux qui ont fait taire ceux qui criaient ne sont pas nombreux. Et parmi les premiers il nous peine d'avoir à constater la présence d'un confrère habituellement mieux inspiré lorsqu'il s'agit des choses de l'intelligence. Mais ne cherchons pas le dessous des cartes. Ce que je veux faire ressortir, c'est la pauvre attitude de la presse, attitude qui dénote l'absence de vie littéraire et qui condamne d'avance les tentatives qui pourraient être sérieusement entreprises pour régénérer les lettres belges. J'avais eu le désagrément de constater plus d'une fois le manque absolu de confraternité entre écrivains, entre journaux, mais je ne soupçonnais pas une pareille indifférence. Les illustrations de *la Belgique* ont été confiées aux meilleurs artistes : MM. Hubert, Mellery, Van Camp, Meunier, Stacquet, Uytterschaut, Verdeyn, Verheyden, Marie Collart, Taellemans, Puttaert, etc. Citer ces noms c'est dire le mérite des dessins. Quant à l'exécution, les belles traditions de la maison Hachette dispensent d'un éloge superflu.

Au moment où M. Hymans essayait cette malencontreuse levée de boucliers, l'éditeur Henry Kistemaeckers achetait à Camille Lemonnier son dernier ouvrage, *le Mâle*, étude d'une rare vigueur et qui se distingue par des qualités de premier ordre. L'ouvrage paraîtra prochainement et obtiendra, j'en suis convaincu, le plus grand succès.

Le même éditeur prépare, avec tous les soins qu'il donne à ses publications, une édition complète d'Auguste Comte. La maison Didot a publié six volumes des œuvres qui contiennent une partie seulement de l'œuvre du grand philosophe dont la mort de Littré vient de faire revivre le souvenir. MM. Kistemaeckers pour la Belgique et Germer Baillière pour la France publient une édition nouvelle dans laquelle aux six volumes parus déjà s'ajouteront quatorze volumes de travaux absolument inédits, mis en ordre et annotés par MM. de Potter fils et Brouwet. Les éditeurs assignent à la publication de cette édition nouvelle un délai de deux ans environ. Le prix de chaque volume grand in-8° sera de 7 fr. 50.

J'aurai peut-être à vous annoncer sous peu l'apparition d'un ouvrage assez original d'un auteur qui vient de remporter à Paris, dans le genre dramatique, un éclatant succès, que ne faisait nullement prévoir la publication récente d'une petite plaquette absolument vide d'intérêt, sauf pour les personnages mis en scène.

L'actif et intelligent éditeur fait paraître actuellement une édition nouvelle de l'ouvrage tant recherché, publié par Poulet-Malassis : *le Parnasse satirique et le nouveau Parnasse*. Cette édition est considérablement augmentée et renferme, entre autres nouveautés, le chapitre des pièces satiriques inédites et inconnues des écrivains de l'école naturaliste et des collaborateurs de la plupart des revues en vogue. Elle contient, en outre, nombre de pièces inédites, de Baudelaire notamment, et est ornée de quatre frontispices tirés en double épreuve, noire et sanguine. Cette édition en trois forts volumes in-8°, imprimés sur papier cuve vergé et teinté, a été l'objet de soins excessifs, et le résultat obtenu satisfera les amateurs. Des éditions parues jusqu'à ce jour, cette dernière est la plus complète sous tous rapports.

Il me reste à mentionner encore, parmi les ouvrages mis au jour par M. Kistemaeckers, *Poésies de* Th. Gautier, qui ne figurent pas dans ses œuvres, précédées d'une autobiographie et ornées d'un portrait singulier. Charmant in-12, imprimé sur hollande vergé. Le portrait est une réduction d'un portrait charge lithographié par Benjamin Roubaud, publié en 1838 dans le *Panthéon charivarique*. L'autobiographie n'est pas inédite ; elle a formé la première et unique livraison d'une publication projetée par Aug. Marc sous ce titre : *les Sommités contemporaines*. Cette petite plaquette n'a été tirée qu'à 150 exemplaires pour les amateurs et les bibliophiles.

On annonce aussi une édition nouvelle de *la Guerre des Dieux*, de Parny, bien complète, bien imprimée dans un format portatif.

Très incessamment paraîtra à cette même librairie un livre de « haulte graisse », *Les bons contes ou la légende joyeuse des trois cents leçons de Lampsaque*. Les exemplaires de cet ouvrage sont extrêmement rares et l'éditeur se propose de donner aux lettrés et aux érudits — la réimpression ne sera tirée qu'à 200 exemplaires — une édition nouvelle de ce recueil extrêmement curieux de contes du xviii[e] siècle.

L'ouvrage sera tiré sur papier parchemin, et chaque page sera encadrée de deux couleurs. Des lettrines finement ornées et se détachant en noir sur fond teinté seront placées au début de chacun de ces contes.

En manière de transition, je vous annoncerai que M. Kistemaeckers vient de publier, d'accord avec M. Rozez, une édition nouvelle des *Aventures du chevalier de Faublas*, en quatre volumes in-8°, ornés de huit gravures sur acier, d'après les dessins de Marillier, Blanchard, etc.

J'appelle l'attention des véritables amateurs sur la grande publication entreprise par M. Rozez, de concert avec la maison Didot : *l'Art ancien à l'Exposition nationale belge*. Cet ouvrage maintenant en cours d'exécution, et qui sera édité avec un soin tout spécial, est publié sous la direction de notre érudit confrère et ami, M. Camille de Roddaz. Cette publication très importante, à laquelle collaborent des écrivains spéciaux des plus autorisés et des artistes de grande valeur, sera enrichie d'environ cinq cents gravures dans le texte, de six eaux-fortes et de six chromolithographies (hors texte), et formera un ouvrage de 400 pages. Chacune des industries principales dont les produits figuraient à l'Exposition : tapisserie, orfèvrerie, dinanderie, serrurerie, armures, bois sculpté, étoffes et dentelles, céramique, vitraux, manuscrits, médailles, ivoires, instruments de musique, reliure, etc., sera l'objet d'une monographie spéciale. L'ensemble de ces monographies sera précédé d'une étude préliminaire sur l'art industriel ancien dans les provinces belges. Il sera fait trois tirages spéciaux : l'un, d'amateur, sur japon; le deuxième sur hollande et le troisième sur papier vélin de toute première qualité. Cet ouvrage est appelé à produire une grande sensation dans le monde artistique.

A la même librairie, pour paraître incessamment : *l'Ardenne* française, belge et grand-ducale, travail des plus complets et des plus intéressants sur cette région si chère aux touristes de tous les pays. Pour connaître à fond l'Ardenne, il n'est pas possible de s'adresser à un guide plus aimable et plus éclairé que notre sympathique confrère Léon Dommartin. Voyageur infatigable en même temps qu'observateur fidèle, il a condensé dans un volume de 400 pages environ, format de Badeker, les impressions diverses de ses nombreuses excursions. Quatre cartes parfaitement imprimées par les soins du dépôt de la guerre accompagnent le texte descriptif que nul, mieux que l'auteur, ne pouvait rendre attrayant dans son exactitude absolue.

Les éditeurs Gay et Doucé ont ajouté à leur curieuse série des *Originalités bibliographiques* deux petites plaquettes intéressantes. D'abord *la Messe de Gnide*, suivie du Sermon prêché à Gnide, de *la Prière de Céline* et de *la Veillée de Vénus*. Cette quatrième édition de *la Messe de Gnide*, bagatelle érotique de C. Nobody, se présente sous la forme d'un coquet in-12, papier de Hollande vergé. Les éditeurs, cédant à une fantaisie d'amateurs, ont fait imprimer les volumes qui forment cette série originale de façon différente et en ont confié l'exécution à divers imprimeurs. *La Messe de Gnide* est imprimée en violet et en rouge. « Le violet étant la couleur des prélats, disent les éditeurs, et le rouge le symbole de la génération chez les anciens, nous avons fait imprimer en ces deux couleurs notre petit recueil. » Une charmante eau-forte de Félicien Roys sert de frontispice.

C'est ensuite *le Diable dupé par les femmes*, nouvelle critique et galante par le sieur Fin. Henry (sur l'imprimé de Paris, 1714). Un joli frontispice gravé à l'eau-forte ouvre cet in-12, imprimé également sur papier de Hollande vergé, en noir, en vert et en rouge. Nouvelle attrayante et d'une assez plaisante ironie.

Les mêmes éditeurs nous donnent dans le format in-8°, papier de Hollande vergé, une édition nouvelle des *Contes à rire*, d'un nouveau genre et des plus amusants, par le citoyen Collier, commandant des croisades du Bas-Rhin. Recueil de contes assez lestes, dans le goût des contes de La Fontaine, attribués jusqu'aujourd'hui au libraire Jacquemart, mais que Viollet-le-Duc croit devoir restituer au frère du précédent, l'abbé Thierri Jacquemart. Ces contes sont pour la plupart fort spirituels.

Je mentionnerai encore une réimpression complète des *Chansons badines* de Collé, édition revue et corrigée sur l'édition du *Théâtre de*

*société* (1777), en trois volumes et appartenant au chansonnier et dont le troisième contenait, ajoutées par lui à la main, certaines chansons libres qui ne figuraient pas dans les autres éditions. Le présent ouvrage est bien imprimé; d'utiles notes accompagnent le texte.

Les deux derniers ouvrages publiés à la librairie MERZBACH et FALCK par M. ÉMILE DE LAVELEYE, sont accueillis avec une faveur grandement justifiée dans le monde politique et par les économistes. Son étude sur le *Socialisme contemporain* est une œuvre de grande valeur, dans laquelle se trouvent réunis les documents les plus complets et les plus précis sur les origines, les transformations et l'état actuel du mouvement social. Certaines parties auraient demandé des développements plus importants, mais il n'est point, à mon sens, de résumé plus exact et plus précis.

*La Conférence monétaire de Paris et le bimétallisme* ont fourni à l'auteur l'occasion d'articles parus dans la *Revue de Belgique* et qui sont réunis en brochure. Cette question, fort aride, en somme, est traitée avec beaucoup d'attrait et témoigne non seulement des connaissances étendues de l'écrivain, mais encore d'une aptitude remarquable au travail, si l'on songe que ces articles ont été rédigés au jour le jour, d'après le programme même des séances de la conférence.

### OUVRAGES RECOMMANDÉS

Librairie universelle ROZEZ.

*A B C de la langue française*, par M[lle] MATHILDE BRAND, ouvrage destiné à l'enfance et qui a le mérite d'être très clair dans sa donnée générale. Les matériaux sont choisis avec discernement et les exemples sont facilement accessibles aux jeunes intelligences.

*Bogénka*, nouvelle russe, par VALÉRIEN SCHIRKOW, qui écrivait il y a deux ans sous le pseudonyme de V. de Saint-Philippe (S***).

Le mérite de cette nouvelle aquarelle russe réside dans les détails de mœurs et les descriptions.

*Conférence contre l'athéisme* donnée devant la Société *la Libre Pensée* de Bruxelles, par JAMES HOCART fils, pasteur protestant. — Cette conférence est une réponse à une dissertation en faveur de l'athéisme présentée par M. Van Cauberg. Beaucoup d'érudition, une argumentation très nourrie mais... l'athéisme ne s'en porte pas plus mal... ni mieux.

OFFICE DE PUBLICITÉ.

*La Justice d'une folle*, par RICHARD QUADEVLIEG. — Roman honnête, mais du genre macaronique.

Exposition et défense du système de la *répartition proportionnelle appliquée au scrutin de liste*, par JULES DE SMEDT, ancien membre de la Chambre des représentants. La question de la réforme électorale est à l'ordre du jour en Belgique; cette brochure présente des aperçus nouveaux et une solution sagement pratique. Les débats ouverts devant les Chambres françaises donnent un intérêt d'actualité au travail de M. de Smedt.

Librairie MANCEAUX.

*Le Daltonisme* et les altérations du sens visuel en général chez les agents de l'administration des chemins de fer, par M. DEKEERSMAECKER, docteur oculiste. — Ouvrage d'une utilité pratique incontestable.

Librairie AD. HOSTE, à Gand.

*Nos campagnes flamandes.* Esquisses politiques, par W. G. E. WALTER (Virginie Loveling), traduit du néerlandais par J.-L. HEUVELMANS. — Étude sérieuse des mœurs et des habitudes des campagnes de la Flandre, présentée dans un excellent esprit de critique contre les menées cléricales.

Librairie GILON, à Verviers.

Trois volumes nouveaux dans la collection à 60 centimes :

*Le Corps humain*, par le docteur HENRI ROBERT; vignettes dans le texte.

*Le passé des classes ouvrières*, par TH. JUSTE.

*Damas, Jérusalem, Suez*, par ALFRED BRUNEEL.

LÉON DEGEORGE.

# ESPAGNE

LA LITTÉRATURE AU SECOND CENTENAIRE DE

## DON PEDRO CALDERON DE LA BARCA

Chaque époque, chaque civilisation a eu des littérateurs qui l'ont résumée, qui en ont été l'incarnation. Le catholicisme en a eu deux : l'un du moyen âge, le Dante, l'autre de la Renaissance, Calderon. Le premier écrit à l'époque où les écoles retentissaient de l'écho des doctrines péripatéticiennes renouvelées par saint Thomas. Le poète florentin n'est qu'un thomiste qui met en vers la



théologie de son époque. Il marque le triomphe de la papauté sur les hérésiarques de toute espèce, et la fixation définitive du dogme, à la fin des discussions sur les *Universaux* entre nominalistes et réalistes. Dualiste comme le moyen âge, il participe des deux tendances qu'il résume dans sa *Divine comédie*.

Calderon synthétise la seconde période du catholicisme : le triomphe de l'Église comme pouvoir sur la terre, par l'entremise de l'Espagne; l'assujetissement absolu à l'autel et au trône. Il écrit à l'époque où la réaction catholique triomphante du protestantisme vient dominer le monde presque tout entier, par les efforts de Sixte V, par l'accroissement prodigieux des jésuites, par la mise en pratique des décrets du concile de Trente, par la catéchisation des peuples de l'Amérique, par la restauration des Stuarts en Angleterre, par l'expulsion des derniers descendants des Maures et des juifs, par l'extermination de tous les dissidents. Il marque la fin des disputes entre catholiques et protestants sur le libre arbitre.

Par une de ces contradictions assez fréquentes dans l'histoire, les protestants, partisans du libre examen, sont aussi partisans de la vieille théorie jéhoviste : la prédestination et la grâce. Et les catholiques, absolutistes qu'ils sont, se déclarent pour le libre arbitre. Et voilà Calderon poète, soldat du roi des Espagnes, et clerc (vers la fin de sa vie) qui nous présente l'homme, malgré son libre arbitre, converti en une machine par la monarchie et l'Église, et se débattant pour ne pas l'être. L'esprit qui veut revendiquer sa liberté, luttant avec l'absolutisme qui, l'entourant de tous côtés de ses barrières, menace de le paralyser; tel est le principal sujet de tous ses drames. Il n'y a qu'à lire ses chefs-d'œuvre : dans *la Vida es sueno*, Sigismond, fils d'un monarque, se lamente, en face de la nature, de son manque de liberté. Il trouve que les oiseaux dans l'air, les poissons dans l'eau, que tous les êtres jouissent d'une plus grande liberté que lui, homme, doué d'une raison et d'un libre arbitre. Et la conclusion du drame est très libérale : il ne faut pas contrarier la nature dans ce qu'elle a de bon et d'expansif, moins encore, abrutir l'intelligence dans l'esclavage, car par ce moyen on convertit l'homme en un sauvage effréné qu'il faut craindre le jour où il arrive à casser ses fers.

*El Alcalde de Zalamea*, c'est la représentation de la ville revendiquant la justice devant le roi. *El Alcalde* (le maire), représentant le droit des citoyens qui l'ont élu, emprisonne et juge la personne de l'officier du roi qui a attaqué l'honneur d'une villageoise. Il déclare la loi et le droit supérieurs au roi et à son représentant armé; il est franchement démocrate en plein XVIIe siècle.

Ce génie qui nous présente d'une façon très réaliste la condition de l'homme au sein de l'absolutisme, l'Espagne vient de fêter son second centenaire.

Nous ne nous arrêterons pas à décrire la multitude de représentations des drames de Calderon, ni les processions civiques et historiques, ni les expositions de beaux-arts et d'archéologie, ni les illuminations, fêtes, banquets, etc.; nous nous bornerons uniquement à rendre compte des travaux littéraires qui ont paru ces jours-ci sur Calderon dans la capitale de l'Espagne.

L'*Académie de la langue espagnole* avait ouvert un concours pour chanter Calderon de la Barca, auquel étaient invités, de même que les Espagnols, les poètes de toutes les autres nations.

Les poésies espagnoles auxquelles ont été adjugés les prix sont : une ode de Devols y Garcia (médaille d'or), une autre de Ortiz de Pinedo (diplôme d'honneur). Les deux sont vides, enflées, hyperboliques. La faute en est plutôt aux académiciens qu'aux poètes. On exige que leur inspiration soit coulée dans certains moules, et l'inspiration, manquant de liberté, s'évanouit.

L'Académie espagnole a trouvé superbe le langage des littérateurs du XVIIe siècle et elle a voulu y pétrifier la langue. Le génie, l'inspiration, lui importent peu; la question c'est de dire les choses à la façon de Cervantes, Calderon, Quevedo, Lope de Vega, etc. Du langage baroque et alambiqué de Gongora *(culteranismo)* et de la correction aride, pseudo-classique du dernier siècle, on a formé une règle, et pour les académiciens cette règle est devenue un dogme, c'est-à-dire le suprême but de l'art. Pour leur plaire, il faut parler comme on ne parle pas; il faut écrire d'une façon artificielle; peu importe qu'on soit forcé de penser archaïquement, ou qu'on ne puisse exprimer ce qu'on pense aujourd'hui, pourvu que les écrits ressemblent (quant à la forme) à ceux des anciens maîtres.

L'Académie ne veut pas comprendre que le langage est l'expression des idées et qu'avec le milieu qui les a produites, elles ont bien changé en Espagne depuis le XVIIe siècle. Pour elle tout est fixé; pour elle vous devez écrire dans un langage contrefait, qui vous rend les idées bossues, si vous en avez. L'Académie espagnole soigne le langage castillan comme les prêtres égyptiens soignaient les momies, et non pas comme aujourd'hui on cultive les organismes vivants. La langue n'évolue pas, pour les royaux académiciens; pour eux, tout reste stationnaire au monde.

C'est pour cela que, pour obtenir un prix à l'Académie espagnole, il faut d'abord lutter contre

les idées du siècle, puis faire violence au génie national. La question, c'est de dire de vieilles banalités dans un argot littéraire qu'on vous prescrit. Précisément c'est ce qu'ont fait lesdits poètes. Devols Garcia veut imiter la façon de dire d'Herrera, en s'appliquant à trouver des mots qui sonnent pareillement à l'oreille; mais il n'y parvient pas; il tombe dans le gongorisme le plus insensé; pas un éclat d'inspiration qui anime son dialecte classique, faux et prétentieux. Nous pouvons juger de même l'ode de M. Pinedo. Il ne resterait rien de l'une et de l'autre si on les traduisait dans une autre langue. Cependant il ne manque pas de poètes de génie en Espagne. Il y en a qui valent bien ceux des autres pays : Nunez de Arce, Alarcon, Campoamor, Echegaray, Palau, Rahola, etc. Mais ils ne vont pas aux concours académiques, et s'ils y vont ils n'obtiennent pas le prix.

Quant aux poètes étrangers, grâce à ce que les académiciens n'ont pas été les juges des autres langues, ceux qui ont obtenu les prix le méritent bien.

La poésie de l'Allemand Edmond Dorer a de vrais éclairs de génie. Elle a quelque chose de Heine et de Gœthe en même temps. Karl David Wirsen, Suédois, a été bien inspiré, tout en étant aussi naturel que possible. Svatopluk-Cech, lequel chante en langue bohémienne, est plein d'inspiration et de vigueur quand il décrit les rêveries du grand poète espagnol. Les poésies du Français Melvil et du Grec Xenos sont très affectées, parce qu'ils ont trop cherché à plaire aux académiciens espagnols. Albert Frèderich et Jean Reiger ont chanté Calderon en hollandais, Gaspar Oltrany en langue magyare, Platon Kosteci en polonais, et Francisco Gomez de Amorion en portugais, tous avec beaucoup de couleur, et avec des idées très originales. Mais l'espace nous manque et il faut passer à d'autres productions.

L'*Académie de l'Histoire* a ouvert également un concours. Le sujet était: « Déterminer les relations qu'il y a entre *El Magico Prodigioso* de Calderon et le *Faust* de Gœthe, après avoir consulté les traditions anciennes et les légendes du moyen âge desquelles lesdits poètes pouvaient avoir tiré leur inspiration ».

La médaille d'or a été accordée au savant professeur de Saragosse, Sanchez Mogel. Celui-ci a développé le sujet d'une façon brillante et érudite, en même temps que juste. Il ne s'est pas laissé entraîner par l'enthousiasme national, comme d'autres critiques qui affirment que les plus grands génies de l'étranger ont copié à pleines mains les idées des drames de Calderon. Il a prouvé que Gœthe, dans son *Faust*, était aussi original que Calderon dans son *Magicien*, malgré les ressemblances des deux productions; et il a attribué lesdites ressemblances à la situation pareille dans laquelle lesdits auteurs étaient forcés de présenter leurs personnages.

L'*Athenæum de Madrid* a donné une séance extraordinaire au Théâtre Royal. M. Moreno Nieto, dans un discours très érudit, a voulu démontrer que Calderon était la source d'où partait tout le romantisme moderne. M. Moret, après lui, a expliqué pourquoi il manquait, dans les drames de ce poète, les sentiments délicats de tendresse qu'aujourd'hui on reproduit sur la scène. La cause en était le régime fanatique et dur auquel on était assujetti à cette époque en Espagne. Echegaray, le grand auteur dramatique, démontra que Calderon ne se borna pas uniquement à décrire les sentiments de son temps; il nous montre dans ses personnages quelque chose de supérieur qui appartient à l'homme de tous les siècles, et de tous les pays; et c'est cela qui a fait Calderon immortel. Ensuite on a lu des vers de MM. Ruiz Aguilera, Fernandez y Gonzalez et Manuel del Palacio.

L'*Académie Juridique* a donné aussi une grande séance au *Théâtre Espagnol*, pendant laquelle on a lu une monographie de Llabres y Quintuna intitulée « Calderon et les mœurs de son époque » et divers autres travaux en vers et en prose.

Comme publication du jour il faut mentionner une collection de monographies sur Calderon, publiées sous le titre de HOMMAGE A CALDERON, par l'éditeur Nicolas Gonzalez. Il y a des travaux de Felipe Picatoste, Pascual Millan et Rafael Ginard. C'est un volume très bien imprimé, avec des gravures superbes, des chromolithographies et des fac-similés des écrits et des éditions du grand poète.

Le journal *El dia* a publié un numéro, imitation d'une gazette de l'époque, lequel est un chef-d'œuvre comme rédaction et comme typographie. Il est écrit par quelques-uns de nos meilleurs littérateurs. Canovas del Castillo, Castelar, Alarcon, Cayetano Vidal y Valenciano, Menendez Pelayo, Cayetano Rosell, Madrazo, Talero, Canete, Vera y Lopez, etc. Il est tiré sur papier hollande jaunâtre, caractères elzéviriens, ornements Renaissance, reproductions des portraits des gouvernants de l'Espagne en 1641, de ceux de Calderon et de Quevedo, des gravures des éditions du temps, de l'armée des Pays-Bas. Tout y est de l'époque. La permission du tribunal ecclésiastique de Tolède, celle du roi, la correspondance de Flandre, la lettre d'un officier castillan qui explique pourquoi la Catalogne s'est annexée à la France, l'état sanitaire et le gouvernement de la ville de Madrid, un article sur l'art

de la peinture, les notices, et jusqu'aux annonces, tout a le caractère de l'époque. C'est un vrai prodige comme typographie et comme imitation de l'ancien.

Puis nous devons faire mention de *l'Illustration espagnole* pour ses excellentes gravures; des numéros extraordinaires de *l'Imparcial*, de *la Epoca*, de *El Tiempo* de *El Liberal*; et d'autres journaux, précieux par les documents qu'ils reproduisent sur Calderon et par les excellents articles qu'ils insèrent. Nous mentionnerons aussi *la Campana de gracia*, journal satirique qui s'édite à Barcelone en catalan, lequel a publié deux magnifiques dessins de Apèles Mestres et de Pellicer.

Pour finir, nous constaterons que c'est au centenaire de Calderon qu'on a inauguré à Madrid une association très puissante de laquelle font partie les principaux hommes de lettres et de science de l'Espagne; c'est la LIGUE CONTRE L'IGNORANCE.

POMPEYO GENER.

## ITALIE

Milan, le 25 juin 1881.

Les livres qui ont paru depuis un mois sont nombreux. L'Exposition nationale qui a lieu à Milan a fourni aux éditeurs l'occasion de publier maintes descriptions détaillées concernant la ville, ses monuments, ses alentours, sa vie privée littéraire et artistique. L'éditeur, M. Vallardi, entre autres, a publié son *Mediolanum* en deux magnifiques volumes illustrés.

La couverture en est charmante. D'un côté on y voit un pan de muraille d'une ancienne construction curieuse, une ogive avec ornements d'écussons guerriers, puis le drapeau avec la croix rouge et le mot *Mediolanum*; de l'autre côté, une des célèbres ogives du dôme de Milan.

Ce livre a l'allure un peu lourde des livres d'érudition, mais on le lit avec plaisir, tant il est varié et bien écrit. Le premier article est de l'illustre Schiapparelli, qui résume en peu de pages le résultat de longues études sur la topographie et le climat de la ville. MM. Emilio Bignami-Sarmani, Zambelli et Zucchi traitent aussi des questions scientifiques. M. Camillo Boito parle de la cathédrale de Milan, ce monument merveilleux, avec la compétence et la grâce de style d'un architecte-poète. M. Luigi Chirtani passe en revue tous les autres monuments de la ville, les vieilles églises majestueuses, Sant'Ambrogio, Sant'Eustorgio, San Marco, intercalant dans son récit de jolies vignettes. M. Gliccon fournit un savant article sur la bibliothèque de Brera, tandis que M. Cornalia illustre le Muséum d'histoire naturelle. Un article important à citer aussi, c'est celui de M. Vitali sur la bienfaisance; car Milan est grand surtout pour la charité. M. Lebregondi, assesseur municipal, fait, avec beaucoup d'esprit, l'analyse de la municipalité.

Filippo Filippi nous raconte des anecdotes du théâtre la Scala; M. Petrocchi traite de la littérature; Ferdinando Fontana, avec son esprit bizarre, s'amuse à nous peindre la vie des rues. *Yorich* parle du théâtre milanais...

Mais une analyse, quoique succincte, de tous les articles nous mènerait trop loin.

Le *Milano* de M. Ottino réclame aussi notre attention. M. Labus a fourni le premier article, « L'Exposition nationale ». Giovanni de Castro traite de l'histoire du dernier siècle; M. Rajna du dialecte milanais; Ferdinando Fontana des théâtres; Filippo Filippi de la musique; tandis que MM. Luigi Capuana, S. Verga, E. Torelli-Viollier, Neera, A. de Nadoso et R. Barbiera, ont esquissé de brillants articles, ou mieux des croquis de la vie milanaise. Le pauvre Roberto Sacchetti, mort dernièrement à trente-quatre ans et si vivement pleuré de tous ceux qui l'ont connu, avait préparé un article sur la littérature et les hommes de lettres, qui est un des plus intéressants de tout le volume.

A l'occasion de l'anniversaire de la mort d'Alessandro Manzoni, les éditeurs, MM. Dumolard, ont publié un petit livre contenant quelques lettres inédites de l'auteur des *Promessi Sposi*.

Ces lettres sont très intéressantes pour les admirateurs d'Alessandro Manzoni, les deux premières surtout, car elles sont adressées à son beau-frère M. Henri Blondel, et ont trait à la question religieuse. On sait que la famille Blondel était un peu froissée de ce que son Henriette, devenue la femme de Manzoni, se fût convertie au catholicisme; mais pour conserver la paix dans la famille et par égard l'un pour l'autre on ne touchait jamais à cette question dangereuse. Seulement, après treize ans, en 1823, *ayant rompu la glace*, comme dit M. Manzoni, les deux beaux-frères se permirent des entretiens sur ce sujet et se prê-

tèrent des livres concernant leurs religions. Notre auteur manifeste dans ces lettres son vif sentiment religieux, mais en même temps toute sa tolérance. Il désire convertir son beau-frère, il le dit franchement ; mais il ne se croit pas du tout le droit de le sermoner, et surtout il ne voudrait pour rien au monde perdre son amitié.

La troisième lettre est à sa fille Vittoria, mariée au sénateur Giambattista Giorgini ; la quatrième à son fils Henri ; la cinquième à la fille de ce dernier. La sixième est à Louise d'Azeglio, devenue la femme de son beau-frère. Puis il y en a une à l'abbé Jean Giauda, deux au philosophe Alessandro Pestalozza et la dernière au chevalier Federigo Odorici.

Un livre utile et amusant à la fois, c'est le recueil des *Liriche moderne*, fait par M. Raffaello-Barbiera et précédé d'une étude intéressante sur la poétique moderne italienne. M. Barbiera est lui-même poète, et la poésie qu'il a glissée dans son recueil : *A una madre lontana* (A une mère qui est loin), vous le prouve.

Ce recueil est fait avec un goût exquis et dédié à M. Tullo Massarani. Il commence par nos poètes de la Révolution : Tommaseo, Bini, Berchet, Mameli, Romani, Correnti, Aleardi... De Giovanni Prati, le premier de nos contemporains, il y a tout un poème : *Vettor Pisani* et le *Chant d'Igèa.*

Passant aux plus jeunes, le recueil nous offre cinq poésies d'Emilio Praga, cet inoubliable poète qui mettait tout son cœur dans ses vers et qui mourut sitôt ; une des œuvres les plus robustes d'Arrigo Boito : « *A una mummia* » puis viennent : Camerana, Tarchetti, Luigi Gualdo ; et Cavallotti, Martini Ferdinando, Giacosa, Salmini, Carducci, Stecchetti, Rapisardi, Chiarini, Panzacchi, Fontana, Corradino, et plusieurs autres, tous des meilleurs. Nous devons remercier M. Barbiera de nous avoir fourni l'occasion de nous trouver en si bonne compagnie. L'éditeur est M. Ottino, de Milan.

A Bologna, chez Zanichelli, a paru un autre livre de vers de Fernando Fontana : *Parigi — Nuove Poesie ed Elenia moderna.* On y lit cette apostrophe à la grande ville :

— Parla, o Parigi !... Quale evento strano
Nel tuo gorgo profondo si prepara
Mentr' io ti guardo ? — All' intelletto umano
Darai tu una vittoria ?... Avrà la terra
Un ninnolo di più ?... Sei tu ancor vaga
Dei ludi della guerra ?......
Chi può dirlo ? !.......

Passons aux romans. Une dame russe, sous le nom de guerre de Olga Raff, a écrit une nouvelle en italien : *Vera*. On dit que l'auteur de la nouvelle *Expiation*, publiée par la *Revue des Deux Mondes*, est une dame italienne.

M^me^ Maria Torelli-Torriani (la marchesa Colombi), un écrivain inépuisable, toujours plein de verve et de passion, plus jeune et plus frais à chaque nouvel ouvrage, vient de publier un nouveau roman : *Prima morire!* C'est un de ces livres dans lesquels un auteur jette toute sa passion, tout ce qu'il a de plus vif, de plus charmant et de plus douloureux dans le cœur, et après lesquels on voudrait ne plus écrire.

La marchesa Colombi a du moins exprimé ce désir dans un moment d'expansion : « Je voudrais être libre, dit-elle, et ne plus rien écrire après ce livre. » Mais qui est libre ? Le métier d'écrivain est un engrenage où il faut mourir une fois que l'on y tombe. Mais dans le cas présent cet esclavage est certainement un bonheur pour l'écrivain et pour ses lecteurs.

Neera aussi nous offre un nouveau livre, *Castigo* — Ottino, Milano, — qui est une jolie miniature.

On dit un grand bien d'un roman de M. Fogazzaro, *Malombre*. Mais nous n'avons pas encore pu le lire. L'Exposition nationale, les fêtes, l'arrivée des amis que l'on n'a pas vus depuis longtemps, absorbent maintenant toutes les facultés d'un Milanais, et il faut être bien fort pour tenir tête à tout cela.

BRUNO SPERANI.

## RUSSIE

Saint-Pétersbourg, le 25 juin 1881.

Dans tout autre pays que la Russie les événements historiques terribles dont elle est actuellement le théâtre auraient trouvé un écho retentissant dans la littérature.

Ici, sauf des articles insignifiants dans les journaux quotidiens, on ne peut citer aucun travail sérieux



sur le mouvement de l'opinion publique en ce pays.

Voilà déjà quatre mois que le tzar est mort et aucune des innombrables revues qui paraissent à Saint-Pétersbourg et à Moscou n'a encore donné une étude réelle sur le règne d'Alexandre II.

C'est que la presse, bâillonnée ainsi qu'elle l'est en Russie, ne peut servir ni les conservateurs ni les révolutionnaires. Les conservateurs eux-mêmes ne savent pas jusqu'à quel point ils peuvent être conservateurs et craignent d'entreprendre un travail qui pourrait déplaire à la censure.

Un seul travail, se rapportant au mouvement dont nous avons parlé, nous paraît digne d'être cité. C'est le livre du professeur A. Gradovski : *les Années difficiles* (Troudnyé Gody). Pourtant ce livre-là est lui-même tellement pâle qu'il est très difficile d'en classer l'auteur, soit parmi les conservateurs, soit parmi les libéraux. A peu près le tiers du livre est consacré aux socialistes russes, que l'auteur traite en enfants indisciplinés; pourtant dans cette partie du livre il y a des pages qui sont des notes très caractéristiques de la situation. Nous croyons utile d'en traduire quelques passages.

« Souffrir, végéter ou tomber dans la débauche, voilà le sort que crée la société russe à la grande partie de notre jeunesse, sur laquelle reposent nos espérances. Les hommes mûrs ont à l'usage des jeunes gens de belles maximes de morale et beaucoup de reproches, mais quant à leurs plus belles aspirations, ils ne les satisfont en rien. Ils réprimandent la jeunesse parce qu'elle est irréligieuse, qu'elle a cessé de croire en Dieu; mais cette jeunesse voit très bien que Dieu n'est invoqué par eux que pour cause politique et non pas comme force morale. Ils s'écrient encore que les jeunes gens n'étudient pas, n'aiment pas la science et en même temps eux-mêmes n'ont point de respect pour cette science qu'ils défendent. Dans notre société, en effet, le titre d'étudiant est un titre compromettant.

« Ils accusent encore la jeunesse de renier l'esthétique et l'art, mais quelle esthétique et quel art cultivent-ils?

« Ils parlent encore de l'amour de la patrie, du respect pour son histoire, pour ses légendes, mais qui de nous peut dire qu'il a été élevé dans cet amour, dans ce respect? qui peut reconnaître le lien qui existe entre lui et l'histoire de son pays? »

Si les revues russes se sont peu occupées des affaires de leur propre pays, on ne peut pas dire qu'elles aient fait la même chose de celles des autres pays.

La France occupe ici la première place, mais parmi tous les articles qui la concernent, nous citerons seulement celui de M. Tchedrine, paru dans les *Annales de la patrie*, et celui de M. Boborikine, paru dans le *Messager d'Europe*.

Tchedrine est un écrivain satirique éminent. Malgré la pression de la censure, il glisse chaque mois dans les *Annales de la patrie*, dont il est rédacteur en chef, un article satirique dans lequel il infuse *l'humour* caustique qui lui est propre.

Rien ne lui échappe, et il sait saper de sa langue acerbe les institutions les plus chères au tzar.

Quand la *troisième section* était en pleine vigueur, il trouva pourtant moyen de la bafouer dans des articles splendides, et tout cela d'une façon déguisée qui rappelle beaucoup le genre satirique de Voltaire et des auteurs qui, avant la Révolution, écrivaient en France dans un large esprit, au sein d'un despotisme comparable à celui qui règne maintenant en Russie.

On raconte qu'à propos de ses articles la *troisième section* lui fit une visite à domicile. M. Tchedrine la laissa fouiller partout, et se promena pendant ce temps de long en large dans la chambre en chantant l'hymne national : *Dieu sauve le tzar!*

Qu'elle soit vraie ou non, cette anecdote est bien trouvée.

L'été dernier, M. Tchedrine fit un voyage à l'étranger et passa quelque temps à Paris. Les articles sur la France, parus cette année dans les *Annales de la patrie*, sont le résultat de ce voyage. Si chez vous l'on se soucie de savoir ce que pense sur la situation actuelle de la France le premier des publicistes russes, nous recommandons la traduction de cet article, car nous ne pouvons en faire ici que quelques extraits.

« L'idée de la France et de Paris, dit en commençant son article M. Tchedrine, est toujours liée chez moi aux souvenirs de ma jeunesse, qui se rattache à la fin du gouvernement de Louis-Philippe. A cette époque, non seulement pour moi, mais pour tous les hommes de mon âge, ces deux mots contenaient quelque chose de lumineux, de rayonnant, qui éclairait notre vie et exerçait même une influence sur le but que nous nous proposions d'atteindre. Certes, ce n'était pas la France de Louis-Philippe et de Guizot qui nous enthousiasmait, mais celle de Cabet, de Saint-Simon, de Fourier et surtout de George Sand. . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Les quatre-vingt-dix-neuf centièmes d'entre nous n'ont jamais été en France ni à Paris; donc nous ne pouvions être charmés ni par les boulevards ni par les cocottes (en ce temps-là on les appelait lorettes), ni par les bals, ni par la bonne chère. Tout cela est venu après.

Si notre estomac n'aspirait pas aux Chateaubriand et aux barbues à la sauce Morny, nous ne pouvions pas sans émotion penser aux grands principes de 89, et comme l'endroit d'où partaient ces principes était Paris nous reportions toutes nos sympathies sur cette ville. »

L'auteur raconte ensuite comment la Russie intelligente montra, lors des événements de 1848, un grand intérêt pour la France.

Avec l'avénement de Napoléon III et lors de la guerre de Crimée, les sentiments de la Russie intelligente pour la France s'affaiblirent.

En 1870, la France fit de nouveau parler d'elle : l'homme qui, pendant dix-huit ans, insulta au cadavre de la France tuée par lui, tomba et laissa la Prusse mettre le sceau à l'injure.

Mais ce qui est surtout malheureux, c'est qu'il laissa à la France un héritage sous la forme d'une bande organisée qui, en tout temps, est prête à laisser mettre en morceaux la patrie.

Ensuite l'auteur raconte son arrivée à la frontière française.

« Dès mon premier pas à Avricourt, j'entendis les cris du caporal. C'était un caporal à poigne, impossible dans tout autre pays. Il ne considérait rien, ni la lenteur des voyageurs, ni l'âge, ni le sexe ; il était implacable avec son cri : *Les voyageurs dehors!* Un caporal russe aurait commencé par causer avec vous, vous dire qu'il n'y était pour rien et que c'était la faute des supérieurs ; le caporal allemand vous aurait pris un thaler en versant des larmes de remerciement ; seul, un caporal français bonapartiste est capable de vous dévorer des yeux et de vous traiter en canailles ».

Nous ne pouvons traduire ici cet article entièrement, mais nous tenons à en citer quelques passages intéressants.

L'auteur raconte que lors de son premier voyage à Paris, en 1875, il alla à Versailles et se trouva en voiture avec Laboulaye.

Cette rencontre est de pure invention, mais le récit en est plein d'humour et d'esprit.

Il parla surtout avec Laboulaye de la question cléricale.

Sur ce point M. Tchedrine fait les remarques suivantes :

« Deux traits caractéristiques ressortent pour moi chez le bourgeois français, dit-il ; d'abord il aime beaucoup blasphémer en public, mais en secret il est toujours dévot, et si personne ne peut s'en apercevoir il fera volontiers son signe de croix et dira son bénédicité avant le repas.

« Il doit raisonner ainsi : Pour croire, je ne crois pas : chansons! Voltaire me l'a défendu, mais pourquoi de temps en temps ne pas faire un inoffensif signe de croix et balbutier une petite prière? Ni la main ni la tête n'en souffriront. »

« En outre, le bourgeois français aime faire bonne chère, mais à condition que cela lui coûte le moins possible. Il prend dix sous dans sa poche et veut se délecter pour cent sous. Dans tout petit restaurant vous trouverez un bourgeois qui, demandant pour son déjeûner de la salade, mangera d'abord les feuilles assaisonnées, puis essuiera le saladier avec du pain qu'il mangera et enfin après avoir examiné le fond dudit saladier, il le retournera pour voir s'il n'y a rien de l'autre côté..... »

Mais les pages les plus intéressantes ce sont celles où Tchedrine parle du naturalisme et de l'école de M. Zola.

« Il y eut un temps où il existait en France une littérature idéale et héroïque, qui embrasait les cœurs et rendait les esprits actifs. Il n'y avait pas alors un coin en Europe où ne parvînt pas cette littérature, apportant avec elle sa lumière et sa propagande d'idéal de la vie future dans une forme compréhensible pour tous...

« Le bourgeois français contemporain ne demande plus ni idéal ni héros. Il est trop lourd pour ne pas s'effrayer à la seule idée du sacrifice et trop content pour avoir besoin d'élargir son horizon. Cette satiété sans idées a mis son cachet sur la littérature française contemporaine, qui, pour cacher le vide du fond, a arboré, non pas sans effronterie, le drapeau du réalisme. Ce mot n'est pas inconnu chez nous, et nous avons eu le réalisme avant qu'il ait surgi en France, mais tandis que notre réalisme embrasse l'homme tout entier, âme et corps, les réalistes français ne portent attention qu'au torse humain, et de toute la vie de l'homme ne choisissent que les aventures amoureuses. A ce point de vue, Victor Hugo, aux yeux de M. Zola, n'est qu'un simple parpaillot, et je crois qu'il prononcerait le même jugement sur George Sand, s'il se mettait à la critiquer. Le fait est que personne ne pense à elle maintenant, bien qu'elle soit l'auteur d'*Horace* et de *Lucrezia Floriani*, œuvres dans lesquelles le réalisme nu marche de pair avec l'idéalisme le plus illuminé... »

« Bien que le succès de M. Zola date de son *Assommoir*, — car auparavant il était plus connu chez nous qu'en France — il n'est devenu l'auteur favori des bourgeois qu'après *Nana*.

« Imaginez-vous un roman dans lequel le personnage principal est une figure féminine, nue, qui n'a même pas la feuille de vigne, un roman qui ne contient d'autre description que celle des *particularités* qui caractérisent le sexe. Ensuite prenez comme pendant de cette figure un nombre convenable de figures masculines, lesquelles ne présentent également rien autre chose que les

*particularités* qui caractérisent le sexe. Puis, quand toutes ces figures sont mises en scène, quand par la volonté de l'auteur elles sont environnées d'un décor approprié, les *particularités* commencent à agir et devant les yeux du lecteur se déroule un drame bestial.

« Tout dans ce roman est si nu et si clair qu'il n'y a plus qu'à prendre avec la main et à jouir; seulement les jeux lesbiens sont un peu voilés.

« Mais il viendra un temps où le bourgeois demandera à Zola même de dévoiler cette dernière chose et Zola s'y montrera un maître. »

L'autre article sur la France est dû à la plume de M. Boborikine, lequel est peut-être plus Français que Russe, car, pour lire ses ouvrages il faut toujours avoir en mains un dictionnaire français-russe, tant ses romans sont pleins de phrases françaises.

M. Boborikine a habité longtemps Paris et connaît bien la vie boulevardière qu'il a peinte dans un de ses romans, dont le titre est : *les Vertus solides.*

Outre des romans, M. Boborikine fait des correspondances et des conférences sur la France, ses hommes littéraires et politiques. Son dernier article est consacré aux trois politiciens français : Gambetta, Clémenceau et Naquet, avec lesquels il s'était lié pendant son séjour en France, et qu'il appelle « les trois éléments créateurs de la République française. »

Nous ne pouvons passer sous silence le livre très intéressant de M. Foïnitzki, ayant pour titre : *La question de la déportation dans les différents pays d'Europe.*

Bien que l'auteur ne dise rien dans ce livre de la question de la déportation en Russie, laquelle a pris dans ce pays de si grands développements, l'apparition de son ouvrage y a été bien accueillie.

L'auteur démontre qu'en Europe la déportation touche à sa dernière heure et que, partout, cette peine va être remplacée par la réclusion.

En Allemagne, le célèbre Holzendorf a sévèrement condamné la déportation, mais en France elle a encore beaucoup de partisans. L'écrivain montre aussi la différence qui existe, eu égard à la déportation, en France et en Angleterre : tandis que dans ce dernier pays le déporté est toujours établi au milieu d'une population libre et honnête, en France il est envoyé parmi des criminels.

M. Foïnitzki a promis de s'occuper bientôt de la déportation en Russie. Son livre présentera sans contredit un grand intérêt, mais aura-t-il quelque influence sur la diminution de la déportation ? On peut absolument affirmer le contraire, car, dans un pays où toute réforme dépend d'un autocrate, la littérature n'exerce jamais une influence salutaire.

Dans les belles-lettres, il y a eu très peu de productions remarquables. Nos romanciers célèbres publient toujours fort peu de choses. Depuis 1877, année dans laquelle M. Tourguenieff a fait paraître son dernier roman, *les Terres Vierges*, il n'a rien écrit, et on dit que Tourguenieff a déclaré que c'était sa dernière œuvre.

L'autre célèbre romancier russe, Gontcharoff, met toujours dix ans à écrire un roman. Son premier roman, *Une simple histoire*, a paru en 1849; le second, *Oblomoff*, en 1859; le troisième, *le Précipice*, en 1869. Mais depuis ce temps-là ce remarquable romancier, dont le talent n'est pas moins apprécié en Russie que celui de M. Tourguenieff, a mis sa plume sous scellés.

Il y a un an qu'on parle d'un nouveau roman de notre troisième célébrité, Tolstoï, mais les espérances jusqu'ici ont été déçues et nous devons nous contenter des productions des satellites.

J'appellerai votre attention sur une nouvelle, écrite par un jeune auteur jusqu'ici tout à fait inconnu, et dès aujourd'hui apprécié par la presse russe. C'est *la première bataille*, de M. Tzchegloff.

En Russie, pays despotique et militaire, le militarisme n'a pourtant jamais trouvé d'apologistes de talent, et nous possédons au contraire un recueil de nouvelles militaires auxquelles les amis de la paix décerneraient sans aucun doute le grand prix, s'ils le connaissaient. Pendant la guerre de Crimée, Tolstoï a fait paraître ses remarquables *Récits guerriers*. Pendant la dernière guerre ce fut un jeune volontaire, M. Garehine, qui publia ses *Quatre jours d'un oublié sur un champ de bataille*, nouvelle qui fit sensation en Russie et appela l'attention des étrangers, car elle fut traduite en allemand, en italien et en français.

M. Tzchegloff vient d'apporter une arme de plus à cette guerre des lettres contre la guerre.

Nous recommandons fortement aux traducteurs français cette nouvelle qui, en tout cas, vaut mille fois mieux que le roman russe publié maintenant par la *République Française*. Nous regrettons le choix de ce journal, qui fait connaître en France un vieux roman qui n'a jamais eu de succès en Russie et laisse de côté ces œuvres magistrales dont les bonnes traductions même font l'honneur de la littérature étrangère.

Une bonne acquisition pour la littérature russe,

c'est la traduction des chants épiques des Finnois, *La Callevala*. L'élément finlandais a toujours joué un grand rôle dans la vie historique des Russes; donc il était temps de connaître la littérature populaire de ce peuple.

Je mentionnerai encore la nouvelle historique de notre historien bien connu, Kostomaroff, *Tchernigovka*. Cette nouvelle est intéressante à ce point de vue que, bien qu'elle soit écrite en russe, l'auteur laisse ses héros, qui sont des Petits-Russiens, s'exprimer dans leur idiome.

Or le gouvernement russe, depuis plusieurs années, combat cet idiome et a défendu de publier et de représenter des œuvres dans cette langue. M. Kostomaroff, écrivant son roman en russe et laissant ses personnages parler en Petits-Russiens, sera-t-il poursuivi ? N'a-t-il pas le droit d'énoncer les paroles de ses héros telles qu'elles ont été prononcées ?

Il est possible que M. Kostomaroff trouve des imitateurs ; alors, malgré toutes les prohibitions, la langue des Petits-Russiens trouvera son chemin dans les livres russes. M. A.

# COMPTES RENDUS ANALYTIQUES

## DES PUBLICATIONS NOUVELLES

---

## QUESTIONS DU JOUR

**Les quatre vents de l'Esprit,** par Victor Hugo.

Ce n'est pas sans un recueillement profond, sans une émotion qui me domine, que je ferme ce livre qui, s'il n'est pas, comme je l'espère, le testament d'un grand génie, est cependant l'évidente manifestation d'une volonté ayant quelque chose de suprême. Après avoir dominé son siècle de toute la hauteur de l'humanité résumée dans un homme, il semble que Victor Hugo ait voulu montrer que rien ne vieillit dans une âme comme la sienne. Arrivé au seuil de la vieillesse, contemporain de sa propre immortalité, condensant dans une admirable synthèse toutes les forces encore intactes d'une longue vie, il dépose sur sa propre tête le quadruple laurier que lui ont valu les œuvres et les années. Façonnant lui-même à son déclin la plus magnifique des apothéoses, il semble draper autour de lui sa gloire pour descendre, comme un astre, dans un immense rayonnement de lumière. Et pareils à la mer, quand l'approche du soleil couchant l'emplit de frissons et d'incendies, nous, la foule innombrable et innomée comme les flots, nous sommes profondément remués par cette clarté qui vient à nous, tranquille et mystérieuse.

Victor Hugo n'est pas tout entier dans ce livre. Victor Hugo n'est tout entier dans rien, puisque l'infini dans tous les sens est la caractéristique de son génie. Dans tout ce qu'il touche, il perce une trouée de feu qui le traverse. Comme le Dieu d'Abraham, il vit dans un buisson ardent. Mais ce livre contient cependant un peu de tout ce qu'est Victor Hugo. J'ai horreur des comparaisons qui sont toujours inutiles et des analogies qui ne sont jamais que d'ingénieux mensonges; aussi l'habitude littéraire qui place Hugo dans un cycle où figurent avec lui Homère, Eschyle, Dante et Shakespeare, m'irrite-t-elle profondément. Le génie n'a pas de famille; c'est un enfant trouvé que l'immortalité recueille. Dans les grands hommes dont on évoque les noms autour du sien, je ne vois rien d'ailleurs qui donne l'idée de cette multiplicité de dons qui fait que Victor Hugo n'est pas un poète, mais est la poésie toute entière. Lyrique, épique, dramatique au même degré, il a donné, dans tous les ordres qu'elle comporte, la forme définitive de la pensée rythmée. Il est, si vous le voulez, la vivante synthèse de tous ces grands esprits; mais il n'est aucun d'eux, il les est tous à lui tout seul.

Et voilà ce qu'il me semble avoir voulu démontrer, par un juste sentiment, non pas d'orgueil, mais de justice envers soi-même, dans ce quadruple poème des *Quatre vents de l'Esprit*, qu'il place au sommet de son œuvre immense, sinon comme un couronnement, au moins comme une illumination magnifique.

> L'ombre a tout l'ouragan, l'âme a toute la lyre!

s'écrie-t-il dans une admirable préface en vers.

*Toute la lyre!* voilà peut-être quel était le vrai titre de ce livre prodigieux.

> Je vis Aldébaran dans les cieux...

dit-il encore. Non, ce n'est pas Aldébaran seul qu'il contemple, à qui il parle dans son admirable langage. C'est le monde tout entier des étoiles qu'il évoque dans une splendide vision, c'est la théorie tout entière des sphères qu'il déploie, et quand on ouvre ces pages de lumière, on croit marcher parmi les constellations.

Le *Livre satirique* est le premier. C'est un retour aux rimes vaillantes de ce poème unique qui laisse bien loin derrière soi la muse vengeresse de Juvénal : j'ai nommé *les Châtiments*. Le grand proscrit y revit les douleurs de l'exil et les haines de l'oppression. Mais le souffle passe plus haut encore, plus dédaigneux des hommes et de leur fange. Ce n'est plus le fouet qui frappe, mais c'est l'éclair qui foudroie. Que de générosité d'ailleurs dans ces colères! Le grand poète ne maudit les forts que parce qu'ils oppriment les faibles. Victor Hugo n'est-il pas tout entier dans cet amour des petits, qui le fit l'ineffable ami de l'enfant et de la femme, le défenseur de tous les opprimés, l'avocat de toutes les misères? L'horreur du sang est au fond de ses inspirations. Son âme a des pitiés même pour le bourreau devenu victime. Lisez plutôt la pièce ayant pour premiers vers ceux-ci :

> La hache? Non. Jamais. Je n'en veux pour personne.
> Pas même pour ce czar devant qui je frissonne,
> Pas même pour ce monstre à lui-même fatal
> Qui supprime Tyburn abolit White-Hall;
> Et quand la mort, ouvrant son désastreux registre,
> Me dit : — Que jettes-tu dans ce panier sinistre?
> Ou la tête du peuple, ou la tête du roi? —
> Je dis : — Ni celle-ci, ni celle-là. — Ma loi,
> C'est la vie; et ma joie, ô Dieu, c'est l'aube pure.

Le bagne lui-même, avec son sinistre arsenal de



peines corporelles, le révolte, et il s'écrie en en sortant :

Je dis que ces voleurs possédaient un trésor,
Leur pensée immortelle, auguste et nécessaire;
Je dis qu'ils ont le droit, du fond de leur misère,
De se tourner vers vous, à qui le jour sourit,
Et de vous demander compte de leur esprit;
Je dis qu'ils étaient l'homme et qu'on en fit la brute;
Je dis que je nous blâme et que je plains leur chute;
Je dis que ce sont eux qui sont les dépouillés;
Je dis que les forfaits dont ils se sont souillés
Ont pour point de départ ce qui n'est pas leur faute;
Pouvaient-ils s'éclairer du flambeau qu'on leur ôte?
Ils sont les malheureux et non les ennemis.
Le premier crime fut sur eux-mêmes commis;
On a de la pensée éteint en eux la flamme;
Et la société leur a volé leur âme.

Même sentiment dans l'admirable pièce de *l'Échafaud*; là, dans ce premier livre du grand poème, se trouve un morceau qui a la grandeur d'une profession de foi et qui définit le rôle du poète dans la société moderne d'une si admirable façon, que je ne résiste pas au plaisir de le citer :

Oui, tel est le poète aujourd'hui. Grands, petits,
Tous dans Pan effaré nous sommes engloutis.
Et ces secrets surpris, ces splendeurs contemplées,
Ces pages de la nuit et du jour épelées,
Ce qu'affirme Newton, ce qu'aperçoit Mesmer,
La grande liberté des souffles sur la mer,
La forêt qui craint Dieu dans l'ombre et qui le nomme,
Les eaux, les fleurs, les champs font naître en nous un homme
Mystérieux, semblable aux profondeurs qu'il voit.
La nature aux songeurs montre les cieux du doigt.
Le cèdre au torse énorme, athlète des tempêtes,
Sur le fauve Liban conseillait les prophètes,
Et ce fut son exemple austère qui poussa
Nahum contre Ninive, Amos contre Gaza.
Les sphères en roulant nous jettent la justice.
Oui, l'âme monte au bien comme l'astre au solstice;
Et le monde équilibre a fait l'homme devoir.
Quand l'homme voit mal Dieu, l'aube le fait mieux voir.
La nuit, quand Aquilon sonne de la trompette,
Ce qu'il dit, notre cœur frémissant le répète.
Nous vivons libres, fiers, tressaillants, prosternés,
Eblouis du grand Dieu formidable; et, tournés
Vers tous les idéals et vers tous les possibles,
Nous cueillons dans l'azur les roses invisibles.
L'ombre est notre palais. Nous sommes commensaux
De l'abeille, du jonc nourri par les ruisseaux,
Du papillon qui boit dans la fleur arrosée.
Nos âmes aux oiseaux disputent la rosée.
Laissant le passé mort dans les siècles défunts,
Nous vivons de rayons, de soupirs, de parfums,
Et nous nous abreuvons de l'immense ambroisie
Qu'Homère appelle amour et Platon poésie.
Sous les branchages noirs du destin nous errons,
Purs et graves, avec les souffles sur nos fronts.
Notre adoration, notre autel, notre Louvre,
C'est la vertu qui saigne ou le matin qui s'ouvre;
Les grands levers auxquels nous ne manquons jamais,
C'est Vénus des monts noirs blanchissant les sommets;
C'est le lis fleurissant, chaste, charmant, sévère;
C'est Jésus se dressant, pâle, sur le Calvaire.

En vérité, je ne sais rien de plus grand que cette magnifique envolée du poète montant vers l'idéal, sans déserter un instant l'humanité. Ces vers sont datés de 1854. Victor Hugo n'en a pas écrit de plus beaux, même dans la *Légende des siècles*. Lisez encore *Sur un portrait de sainte*, ce viril morceau que termine ce magnifique éloge de la vie :

Faisons, tout en fixant notre regard sur Dieu,
Tous nos devoirs de fils, ou de frère ou de père.
Soyons l'être penchant, même quand il espère,
Par l'esprit vers le bien, par la chair vers le mal;
Sans quitter le réel, conquérons l'idéal;
Restons homme, en montant vers le sépulcre austère.
Il faut aller au ciel en marchant sur la terre.

Ainsi résonne, au seuil des *Quatre vents de l'Esprit*, une magnifique fanfare sonnant de sa bouche de cuivre l'appel de toutes les indignations généreuses, de tous les nobles élans. Elle nous amène au cœur même de l'œuvre que le poète continue avec le *Livre dramatique*.

Celui-ci comprend une comédie : *Margarita*, et un drame : *Esca*.

La comédie peut se conter en deux mots. Le duc Gallus, qui a usurpé le trône au détriment de son neveu Georges, s'ennuie. Il court le guilledou et tombe sur une jeune fille dont ledit neveu est épris. Une perle! Margarita! Écoutez plutôt cette page d'idylle :

— Mademoiselle, on voit dans les contes de fée
Des belles, comme vous, que garde en une tour
Un dragon, et pour qui des rois meurent d'amour,
Et que viennent sauver des paladins bravaches.
— Ah çà! que faites-vous ici?

NELLA.

Je trais les vaches.

LE DUC GALLUS.

Traire les vaches. Soit. Il est d'autres bonheurs.
Que faites-vous après?

NELLA.

Je porte aux moissonneurs
Leur dîner dans les champs.

LE DUC GALLUS.

Après, belle pensive?

NELLA.

Je lave à la fontaine et je fais la lessive.

LE DUC GALLUS.

Ah! grâce pour ces mains charmantes! — Puis, après?

NELLA.

Je balaye, et je range au cellier nos œufs frais.

LE DUC GALLUS.

Après?

NELLA.

J'ai ma quenouille, ou bien je raccommode
Ma robe.

LE DUC GALLUS.

Qui n'est pas tout à fait à la mode.

NELLA.

Je ne sais pas.

LE DUC GALLUS.

Après?

NELLA.

Quand mon père à pas lents...

(*Elle montre la fenêtre, d'où le duc a déjà aperçu le père.*)

— Regardez, — on le voit d'ici. — Ces cheveux blancs! —
Quand il rentre le soir, je tiens la table prête,
Je mets la nappe.

LE DUC GALLUS.

Et puis?

NELLA.

Nous soupons tête-à-tête.

N'est-ce pas absolument exquis? On dirait un reflet de la mer syracusaine qu'enchantait Théocrite passant sur cet océan. La belle est fille d'un vieux guerrier tout couvert d'honneurs et Gallus, pris d'un accès de sagesse inattendu, la donne à son neveu à qui il rend, en même temps, la couronne.

Cette aimable comédie n'a qu'un acte; *Esca,* le drame, en a deux. Dans le premier, qui a pour sous-titre *Lison,* le duc Gallus enlève, au moment même de ses noces, à son galant Harou, la belle et ambitieuse Lison. Pauvre Harou! Il disait cependant d'une façon bien touchante à sa promise:

Vous direz: Ma maison, mon champ, mon pré, mon âne.
Et puis du cidre! et puis du pain, plein le buffet!
Moi, j'ai de l'amitié pour vous. C'est ce qui fait
Que j'épouse. Sur vous, du reste, rien à dire.
Vous n'avez qu'un défaut, c'est que vous savez lire.
Moi pas. Ah! par exemple, il faudra travailler.
Étant maîtresse, on est servante. S'éveiller
Au chant du coq, couper le seigle ou la fougère,
Être bonne faucheuse et bonne ménagère,
Manier gentiment la fourche à tour de bras,
Laver les murs, laver les lits, laver les draps,
Donner à boire aux gars ayant au dos leurs pioches,
Blanchir l'âtre, écumer le pot, moucher des mioches.
Porter, si le chemin est long et raboteux,
Ses souliers à la main, les pieds s'usant moins qu'eux,
Et vivre ainsi pieds nus et riche, heureuse en somme
D'être une brave femme et d'avoir un brave homme.

Au second acte, qui s'appelle *la Marquise Zabeth,* Lison, devenue la maîtresse du duc, entourée d'oisifs, courtisée de tous, meurt d'ennui. Écoutez plutôt ses plaintes éloquentes à son vieil amant:

...Pas d'amour et pas d'espoir! je souffre.
J'ai dans le cœur le vide et dans l'âme le gouffre.
Monseigneur! monseigneur! que vous avais-je fait?
Ah! l'auguste et profond soleil me réchauffait,
Ah! j'avais l'innocente aurore pour ivresse!
Ah oui, c'est vrai, d'accord, j'étais une pauvresse,
Et parmi les vivants, et sous le grand ciel bleu,
Et dans tout l'univers, je n'avais rien, — que Dieu!
Je ne l'ai plus. Abîme! Oui, j'avais pour ressource
De cueillir une mûre et de boire à la source,
J'étais libre, et j'avais pour ami le rocher.
Quelle idée eûtes-vous de venir me chercher?
Ce Gunich vous aida, votre digne ministre.
Vous fîtes ce jour-là, prince, un complot sinistre
Contre l'inconnu. Mettre un piège dans les cieux!
Saisir une âme au vol pour lui crever les yeux!
Ah! ce qu'on tue au ciel, pour l'enfer on le crée.
O monseigneur, j'étais l'ignorance sacrée,
Qu'avez-vous fait de moi? L'aveugle, mal conduit,
Maudit son guide traître. Hélas! j'étais la nuit,
Et vous avez été la mauvaise lumière.
Vous fûtes l'incendie, et j'étais la chaumière.

Telle est l'horreur qu'inspire à la malheureuse le luxe inutile dont l'entoure son seigneur, qu'elle s'empoisonne avec un anneau qu'elle avait ravi au duc pendant son sommeil. Ah! dit-elle,

Boire la mort n'est rien, quand on a bu la honte.
Adieu, je prends mon vol, triste oiseau des forêts.
Personne ne m'aima. Je meurs!

GALLUS.

Je l'adorais!

Cette histoire sinistre d'une âme n'est-elle pas la plus dramatique du monde? J'ai assez cité pour n'avoir pas besoin d'insister sur la magnificence de forme dont le poète l'a revêtue. C'est la langue des *Burgraves* dans sa splendeur colorée et dans sa musique vibrante.

J'arrive au *Livre lyrique,* le troisième.

Victor Hugo poète lyrique! Ce fut sa gloire la plus grande, parmi tant de gloires, d'avoir façonné notre maigre prosodie aux exigences de l'ode et fait revivre, dans une langue que sa netteté recommande plutôt que sa richesse, les beautés dont Sophocle et Pindare avaient trouvé la docile matière dans un idiome plus abondant et plus sonore. Ce fut surtout dans cette voie que Victor Hugo fut vraiment créateur, ayant obtenu de la rime seule des effets musicaux inconnus jusqu'à lui. Quelle leçon il donne en cela aux écrivains en vers qui se dispensent de rimer, de peur de rien sacrifier de leur pensée à une question de forme. Est-il donc une image splendide, audacieuse, inattendue, inouïe, que Victor Hugo n'ait su exprimer sans manquer un instant à cette loi étroite de la rime qui ne gêne que les impuissants? Dans ce filial respect du plus grand de nos poètes pour l'héritage de nos pères de la Renaissance, les vrais maîtres de notre poésie, je trouve quelque chose de vraiment admirable et touchant.

Tout est à signaler dans ce beau *Livre lyrique.* La grandeur est, chez Victor Hugo, un élément si familier, que je n'insisterai pas sur ce côté de son génie, mais bien sur la tendresse et sur la grâce infinies dont il est susceptible. Aussi citerai-je deux de ces courtes poésies qu'il appelle modestement *Chansons.* Voici d'abord la

### CHANSON D'AUTREFOIS

Jamais elle ne raille,
Étant un calme esprit;
Mais toujours elle rit. —
Voici des brins de mousse avec des brins de paille;
Fauvette des roseaux,
Fais ton nid sur les eaux.

Quand sous la clarté douce
Qui sort de tes beaux yeux,
On passe, on est joyeux. —
Voici des brins de paille avec des brins de mousse;
Martinet de l'azur,
Fais ton nid dans mon mur.

Dans l'aube avril se mire,
Et les rameaux fleuris
Sont pleins de petits cris. —
Voici de son regard, voici de son sourire,
Amour, ô doux vainqueur,
Fais ton nid dans mon cœur.

Que ce rythme est ingénieux et bien coupé par l'hexamètre du milieu, qui semble y recueillir un moment la pensée! Mais combien j'aime aussi cette autre

CHANSON

Il est un peu tard pour faire la belle,
Reine marguerite; aux champs défleuris
Bientôt vont souffler le givre et la grêle.
Passant, l'hiver vient, et je lui souris.

Il est un peu tard pour faire la belle,
Étoile du soir; les rayons taris
Sont tous retournés à l'aube éternelle.
Passant, la nuit vient, et je lui souris.

Il est un peu tard pour faire la belle,
Mon âme; joyeuse en mes noirs débris,
Tu m'éblouis, fière et rouvrant ton aile.
— Passant, la mort vient, et je lui souris.

Quelle sereine et suave mélancolie, faite de fermeté d'âme et d'invincible espoir dans l'éternité! Je ferme à regret le *Livre lyrique*, pour commenter un instant le *Livre épique*, qui termine si magnifiquement cette quatrilogie splendide. L'épopée! on peut dire qu'elle date, en France, de Victor Hugo qui, dans la *Légende des siècles*, en a magistralement défini la langue austère et imagée à la fois. Où trouver, avant lui, dans nos écrivains nationaux, cet intérêt constant du vers, individuellement pris, qui permet d'en supporter l'accumulation dans les récits? Ce n'est assurément pas dans Voltaire. Ronsard lui-même, qui sentait bien la nécessité de cet élément plastique, a été notoirement insuffisant dans un genre qui demande un grand souffle de la pensée sous le murmure rythmique du flot. Ronsard n'eut que le vêtement de l'épopée. Hugo en inventa la forme, comme ces statuaires grecs qui dépassaient la splendeur humaine dans leurs conceptions et donnaient à la beauté une formule nouvelle et impérissable. Comment la comparaison ne serait-elle pas venue sous ma plume? La première série des pièces du *Livre épique* se nomme les *Statues*. L'ensemble s'appelle *la Révolution*. On y voit le fantôme de bronze du roi Henri aller rendre visite à celui de Louis XIV, évoqué par une voix surhumaine :

Soudain, dans ce silence, et sans qu'on pût savoir
Qui parlait dans ce calme impénétrable et noir
Où la profondeur sourde et terrible sommeille,
Au-dessus du colosse immobile, à l'oreille
De la statue ouvrant ses yeux fixes devant
L'espace sépulcral plein de nuit et de vent,
Une voix qui passa comme un souffle de glace,
Dit : — Va voir si ton fils est toujours à sa place.

C'est grandiose et terrible. Voici maintenant les *Cariatides*, qu'un souvenir de Germain Pilon commence. Puis le spectacle vient des quatre règnes où s'achevaient les destinés de la monarchie française. Écoutez ces vers éloquents sur Louis XV :

Despotes, vous vivez, vous dévorez le monde,
Vous avez Pompadour, Diane ou Rosemonde,
Vous riez, vous régnez; les fronts se courbent tous;
La honte des pays frémit derrière vous;
Vous faites une tache immonde sur l'histoire;
Vous mourez : ô la chère et l'illustre mémoire!
Et l'oraison funèbre appelée au palais,
Pleurante, met sa mitre et ses bas violets,
Et, vous mêlant à Dieu, célèbre vos obsèques;
Vos gloires ne font pas reculer les évêques,
Mais vos cadavres font reculer l'embaumeur. —

Voilà qui rappelle magnifiquement l'admirable pièce sur Cléopâtre. Dans la troisième partie, nous voyons les deux cavaliers d'airain arrivés au pied de l'échafaud où la tête coupée de Louis XVI entame avec eux ce dialogue effrayant :

— Spectre, quelle est là-bas cette horrible machine?
— C'est la fin, dit la tête au regard sombre et doux.
— Et qui donc l'a construite?
— O mes pères, c'est vous!

L'épilogue de ce beau poème est un sublime appel à la concorde et au pacifique dénouement du drame qui a déjà coûté tant de sang. J'en signale les derniers vers, proclamant, sous une forme magnifique, le triomphe définitif de l'idée nouvelle :

L'aigle de la montagne est rentré dans son aire,
Il a fait, en passant, sa visite au tonnerre;
Maintenant, l'œil fixé sur l'abîme vermeil,
Calme, il rêve au moyen d'atteindre le soleil!

C'est sur cette pensée du poète que nous fermons le livre. C'est à lui-même que nous l'appliquons. C'est un vol en plein ciel que celui qui nous a emportés à sa suite, parmi les splendeurs du drame et de l'épopée; c'est une visite au tonnerre qu'il a faite dans cette œuvre terrible et douce, pleine d'azur et rayée d'éclairs. Mais, contrairement à l'aigle qu'il nous montre, il n'a plus de soleil à atteindre. Celui de l'immortalité nimbe déjà sa tête blanche de sa glorieuse flamme et le beau vers de Théodore de Banville nous revient à la mémoire, comme la seule apostrophe juste qui puisse être adressée à Victor Hugo aujourd'hui :

Génie entré vivant dans l'immortalité!

ARMAND SILVESTRE.

## LIVRES SUR LA RÉVOLUTION

II

MICHELET, **Précis de la Révolution française** (Delagrave, 1 vol. in-18). — **Mémoires sur les assemblées parlementaires de la Révolution**, publiés par M. DE LESCURE (Didot, 2 vol. in-18.) — TAINE, **Origines de la France contemporaine**, tome III, *la Conquête jacobine* (Hachette,



1 vol. in-8°). — SEINGUERLET, **Strasbourg pendant la Révolution** (Berger-Levrault, 1 vol. in-8°). — A. LALLIÉ, **le Sans-culotte Goullin** (Nantes, Forest et Grimaud, 1 vol. in-18). — L'abbé DENIAU, **Histoire de la Vendée, d'après des documents nouveaux et inédits** (Angers, Lachèse et Dolbeau, 6 vol. in-8°). — E. DAUDET, **Histoire des conspirations royalistes dans le Midi** (Hachette, 1 vol. in-18). — SALOMON DE LA CHAPELLE, **Histoire des tribunaux révolutionnaires de Lyon et de Feurs** (Alphonse Picard, 1 vol. in-8°). — **Souvenirs d'un nonagénaire. Mémoires de François-Yves Bernard,** publiés sur le manuscrit autographe, par Célestin Port (Champion, 2 vol. in-8°). — L. DE LA SICOTIÈRE, **Brochures diverses.**

J'ai l'intention, dans ce second article, de passer spécialement en revue les ouvrages récents relatifs à l'histoire de la Révolution en province; mais le mouvement général des publications sur cette époque est tellement actif que, dans les quelques semaines écoulées depuis mon article précédent, il a paru encore un certain nombre d'ouvrages sur la Révolution à Paris, dont je veux dire d'abord quelques mots en guise d'introduction.

Mme veuve Michelet vient de publier un *Précis de la Révolution française* où elle est parvenue à faire tenir en un seul in-18 les six in-8° de son mari, sans y rien mettre du sien, en n'employant pas une seule phrase qui ne soit de lui-même. C'est un prodige de patience et d'habileté. Elle s'est conformée au modèle tracé par Michelet dans ses *Précis de l'histoire de France et du moyen âge,* n'omettant rien d'essentiel, sacrifiant les digressions, sans cependant retrancher les détails qui donnent l'intérêt, la vie et la couleur. Comme l'*Histoire de la Révolution* elle-même, ce *Précis* finit au 9 thermidor. On y retrouve quelque chose de la flamme de ce livre étrange, de ce livre sibyllin qui est moins l'histoire que le dithyrambe sacré de la Révolution. On y retrouve aussi, en réduction, les qualités et les défauts d'un ouvrage où la pensée, inconsistante et émiettée comme le style, a des intuitions subites, des vues sagaces et pénétrantes, mais manque de larges assises, de cohésion et souvent de justice. M. Michelet a de l'historien deux facultés précieuses, quoique pleines de danger : la faculté de divination et celle de résurrection; en abusant de l'une et de l'autre, il a fait œuvre de poète et de romancier plus que d'historien, et, malgré toutes ses recherches dans les archives, lui aussi il n'a écrit qu'une légende passionnée de la Révolution.

Depuis plusieurs années, M. de Lescure a entrepris de donner une suite à la collection Fr. Barrière. La nouvelle série de cette *Bibliothèque des mémoires relatifs à l'histoire de France pendant le* XVIIIe *siècle* embrasse déjà huit volumes, dont les deux derniers comprennent les Mémoires sur les assemblées révolutionnaires. Sur la Constituante, nous avons les Mémoires du marquis de Ferrières, qui remplissent le premier volume, et ceux du comte de Montlosier, qui occupent les deux tiers du second; sur la Législative, rien; sur la Convention, les Mémoires de Durand de Maillane, qui ne seront sans doute pas les seuls.

Ces Mémoires sont trop connus pour avoir besoin d'être présentés en règle, les premiers surtout. Quoique Montlosier ait écrit les siens longtemps après la Révolution, ils sont fort curieux et portent quelques traces du caractère original, énergique, opiniâtre, indépendant et incohérent de ce singulier homme, à la fois féodal et libéral, qui eut le talent de choquer sans cesse ses amis et de se faire applaudir par ses ennemis, dans la conduite duquel enfin on trouve à peu près les mêmes inconséquences, le même mélange d'esprit monarchique et d'humeur frondeuse, de christianisme et d'anticléricalisme que dans quelques-uns de ses amis du vieux parlement, comme d'Éprémênil. Laissant de côté toute la première partie des Mémoires, M. de Lescure ne les reproduit qu'à partir du moment où Montlosier, élu député suppléant de la noblesse de Riom, arrive à Versailles, quelques jours après la prise de la Bastille, pour prendre part aux travaux de l'Assemblée.

La note originale et pittoresque des *Mémoires* de cet Auvergnat indiscipliné ne se retrouve pas dans ceux de Durand de Maillane, qui sont purement parlementaires, si l'on peut employer une expression pareille à propos de cette effrayante Convention. Durand de Maillane avait déjà fait partie de la Constituante. A la Convention, il siégeait dans les rangs effacés de la Plaine et ne parut guère occupé, jusqu'au 9 thermidor, qu'à *vivre* en ne se faisant pas remarquer. N'oublions pas cependant qu'il eut le courage de ne point voter la mort de Louis XVI. En réalité, rien ne mérite moins le titre de *Mémoires* que ces pages toujours graves, à peu près complètement dénuées d'anecdotes, et qui ne nous apprennent aucune particularité intime sur les hommes ou sur les choses; le titre d'*Histoire* leur irait beaucoup mieux. Le récit de ce muet de la Plaine aurait besoin d'être complété par celui de Thibaudeau, un autre muet, mais de la Montagne.

M. Taine vient de publier le troisième volume des *Origines de la France contemporaine,* qui forme le tome II de la Révolution. Après avoir décrit dans le précédent l'*Anarchie,* résultat de la dissolution du gouvernement monarchique, ou plutôt de tout gouvernement et de toute autorité, il étudie maintenant la constitution et le fonctionnement du gouvernement nouveau, et il pénètre dans cette étude par le volume consacré à la *Conquête jacobine,* c'est-à-dire à l'examen de la marche suivie, des moyens employés par les jacobins pour s'emparer du pouvoir et mettre la main sur la France. Le parti est décomposé dans tous ses éléments : M. Taine nous donne la psychologie du jacobin, ses théories, ses idées, son procédé intellectuel, sa passion maîtresse, sa portée d'esprit, sa façon de raisonner, sa langue; il recherche comment le parti se forme et se recrute; il nous le montre à l'œuvre avec ses moyens d'action, ses instruments, ses auxiliaires; il relève avec précision toutes ses

étapes. Bref, la machine est démontée morceau par morceau; l'auteur en explique et en fait fonctionner chaque rouage sous nos yeux, ou, si l'on me permet une autre métaphore, le cas pathologique social dont la domination des jacobins fut l'expression est observé dans tous ses phénomènes, décomposé, analysé avec une précision rigoureuse et une méthode qui s'appuie continuellement sur les faits. L'impassibilité et l'impartialité de l'auteur ne sont pas moins scientifiques que sa méthode : il ne s'indigne pas, il ne s'émeut point; il se borne à enregistrer et à constater impitoyablement.

Non seulement M. Taine n'a pas de parti pris, mais il nous apparaît comme un sceptique en une courte préface où il s'exprime de la sorte : « J'ai encore le regret de prévoir que cet ouvrage déplaira à beaucoup de mes compatriotes. Mon excuse est que, plus heureux que moi, ils ont presque tous des principes politiques et s'en servent pour juger le passé. Je n'en avais pas, et même si j'ai entrepris mon livre, c'est pour en chercher. » Peut-être cet aveu n'est-il pas dépourvu d'une certaine ironie froide à l'adresse des gens qui jugent la Révolution non d'après ses actes, mais d'après leurs principes politiques. Quant à M. Taine, tout indique en effet qu'il s'est engagé dans l'étude de la Révolution sans avoir arrêté ses conclusions d'avance, et on ne saurait vraiment l'en blâmer. Peut-être même a-t-il été surpris tout le premier de celles que l'examen attentif des faits et des documents l'a contraint d'adopter. Il lui est arrivé ce qui arrivera à tout esprit de bonne volonté et de bonne foi qui étudiera sérieusement l'histoire de la Révolution dans ses sources, sans idée préconçue, sans autre passion que celle de la vérité. « Jusqu'à présent, continue M. Taine, je n'ai guère trouvé qu'un principe politique extrêmement simple : c'est qu'une société humaine est une chose fort compliquée, et que par conséquent, un esprit cultivé est plus capable de la manier qu'un esprit inculte. » L'axiome est tellement clair qu'il pourrait être signé par M. de la Palisse, et, malgré les conséquences qui découlent de cette vérité, nous avons peine à croire qu'elle résume tout le livre de M. Taine. Il nous semble que, en homme pour qui l'intelligence est tout, M. Taine est généralement trop porté à ne considérer le jacobinisme que comme la maladie d'un esprit ignorant ou absolu et qui raisonne de travers. C'est plus que cela : cette maladie mentale fut aussi une maladie morale, et la perversité du cœur n'y joua pas un moins grand rôle que la perversion de l'intelligence.

Mais le volume de M. Taine, si nourri de documents imprimés ou manuscrits, si neuf par bien des points, si rempli, jusque dans ses notes, de faits curieux et souvent inconnus, aura sans doute son compte rendu spécial dans le *Livre*. Encore une fois, je ne voulais qu'indiquer ces ouvrages avant d'aborder ceux qui font l'objet direct du présent article.

Les publications locales sur l'histoire de la Révolution en province nous promènent aux quatre coins de la France. Commençons par les provinces de l'Est et par le livre de M. Seinguerlet : *Strasbourg pendant la Révolution*. Le lecteur m'excusera aisément sans doute si, par suite d'une longue habitude, j'ai mis Strasbourg en France. Elle y était à l'époque dont M. Seinguerlet raconte l'histoire. Au lieu d'être opprimée par un seul parti, elle fut en proie à deux factions jacobines, l'allemande et la française, qui l'avaient prise pour champ de bataille et s'en disputaient la domination. Euloge Schneider incarnait en lui le jacobinisme alsacien qui, dès le premier jour, fut suspect à Saint-Just comme se rattachant au parti de l'étranger, et Monet était le représentant local du jacobinisme français.

On trouvera notamment dans ce livre des renseignements précis sur cet Euloge Schneider, auquel Charles Nodier a consacré une notice presque fantastique. M. Seinguerlet paraît d'abord guidé, en parlant de lui, par une pensée de réhabilitation relative; mais, somme toute, le personnage qu'il nous fait connaître, réduit à ses vraies proportions, n'est guère moins horrible que celui de Nodier. Schneider paraît avoir surtout eu le goût particulier de faire dresser la guillotine en permanence et de la promener solennellement par les rues au milieu d'un cortège théâtral, qu'il dirigeait lui-même à cheval. Il y avait du *cabotin* dans cet ex-moine. Ces promenades mélodramatiques se renouvelaient fréquemment. C'était, d'ailleurs, un système. Le général Dièche plaçait des canons, mèche allumée, sur les places publiques, tandis que des patrouilles parcouraient les rues en répandant la terreur sur leur passage. On procédait aux arrestations la nuit, avec un grand déploiement d'agents portant des lanternes rouges : il s'agissait de frapper l'imagination populaire, et les lanternes rouges, comme la promenade de la guillotine, faisaient partie de la mise en scène.

Il est peu de villes où la Terreur ait sévi plus cruellement qu'à Strasbourg. Sans doute, le nombre des morts fut loin de monter au même chiffre qu'à Nantes ou à Lyon; mais, sous son règne, de l'aveu même de M. Seinguerlet, « tout le monde eut des parents ou des amis en prison; personne, à aucun moment, ne put se croire en sûreté. Une fois, en deux jours, cent-cinquante personnes furent arrêtées, sans distinction de position, ni de fortune, ni d'âge, sans même excepter beaucoup de gens qui avaient donné des gages à la Révolution. L'effroi qui remplissait toutes les âmes devint si poignant que la santé publique en fut atteinte et que la mortalité augmenta subitement : il y eut une épidémie de la peur. »

La tyrannie jacobine fut poussée à des limites invraisemblables. Le tribunal révolutionnaire se montrait aussi ardent à enrichir la République qu'à alimenter la guillotine. Il était plus fiscal encore que sanguinaire, et il rendait des jugements collectifs qui atteignaient toute une corporation en la frappant de fortes amendes, sous l'inculpation de délits plus ou moins imaginaires. Un jour, les boulangers et marchands de farine étaient condamnés à payer 300,000 livres, sous prétexte d'entente pour élever le prix du pain. Un autre jour, « considérant que la soif de l'or

a constamment guidé les brasseurs de la commune, » le tribunal leur imposait 255,000 livres à payer dans les trois jours, sous peine d'avoir leurs biens confisqués. Les cabaretiers, les bouchers, les fripiers, les épiciers, les pharmaciens, les jardiniers, n'étaient pas épargnés davantage. La peine de mort était décrétée contre quiconque serait convaincu d'avoir enfreint la taxe ou « avili les assignats en les prenant avec perte. » Elle fut prononcée contre un tailleur qui s'était mis dans ce cas. « On vit des citoyens condamnés pour s'être adressé la parole sans se tutoyer. » Condamnés à quoi? Il eût été intéressant de le savoir. Les commissaires de la Convention, Saint-Just et Lebas, donnaient ordre à la municipalité de « déchausser tous les aristocrates de Strasbourg dans le jour, » pour fournir dix mille paires de souliers à l'armée. Des taxes écrasantes étaient mises sur les riches. On réquisitionnait les manteaux, les vêtements, les chemises, les couvertures, les draps de lit, les vins, et la Terreur avait la ruine pour complément naturel. Après ces choses et mille autres du même genre, il faut avoir un certain courage pour parler des bienfaits de la Révolution à Strasbourg.

Tous les événements parisiens ont leur contre-coup dans cette ville; tous les révolutionnaires du premier plan y sont singés par des figures subalternes. La prise de la Bastille s'y répercute dans le furieux assaut livré à l'hôtel de ville, dans les scènes de pillage, d'orgie et de destruction qui le suivent. La foule est partout la même. On retrouve sur la frontière les mêmes types que dans la capitale: la troupe, de connivence avec le peuple, les officiers faisant de la politique et flattant les passions du jour, des magistrats faibles, essayant de désarmer la populace en la flattant. Comme à Paris, comme partout, les révolutionnaires les plus ardents sont successivement dépassés et mangés les uns par les autres. Strasbourg a son Hébert, son Marat, son Henriot. Nulle part le vandalisme n'exerça de plus tristes ravages. La cathédrale subit, par ordre, d'effroyables mutilations. Les administrateurs du Directoire du Bas-Rhin réclamèrent même très vivement la démolition du clocher, monument superstitieux et insolent, qui blessait l'égalité. Le tombeau du maréchal de Saxe, chef-d'œuvre de Pigalle, n'échappa à la destruction que par un heureux hasard. Un citoyen avait loué l'église Saint-Thomas pour en faire un magasin à fourrage, et on oublia le mausolée, qui se trouvait enseveli dans le foin.

Le lecteur trouvera surtout dans ce livre des renseignements précieux sur Ignace Pleyel, sur le maire Dietrich, jusqu'à présent si insuffisamment connu, sur la composition de la *Marseillaise* et sur les sources où a puisé Rouget de Lisle, sur les mœurs et habitudes de Strasbourg au temps de la Révolution. Somme toute, ce livre est plein d'intérêt. Nous n'avons que deux observations à faire, mais qui ne sont point sans importance. La première, c'est que l'auteur cherche sans cesse à plaider les circonstances atténuantes, non seulement pour la guerre au clergé, pour le système de délation, pour le maximum, mais pour la Terreur même. Le crime est toujours le crime : il n'est pas plus avantageux pour l'histoire que pour la morale de chercher à l'excuser. Je croyais qu'on avait fait justice du triste paradoxe répété par M. Seinguerlet : que la Terreur sauva certainement l'indépendance nationale. Je crois que cela n'est nullement certain, et je crois surtout qu'il ne faut jamais admettre la souveraineté du but. Avec un pareil raisonnement, je vous défie d'avoir rien à répondre aux apologistes de la Saint-Barthélemy. Ma seconde observation porte sur l'absence de toute note. Dans ces 360 pages, remplies de noms et de faits, il n'y a pas un seul renvoi direct aux sources, ce qui enlève tout moyen de contrôle.

Passons maintenant aux provinces de l'Ouest avec M. Lallié et M. l'abbé Deniau.

M. Lallié est l'un des érudits provinciaux dont les patientes et sagaces investigations ont le mieux éclairé l'histoire de la Révolution dans la partie de la France qu'ils habitent. Il a publié surtout sur les *Noyades de Nantes* un travail définitif, dont son nouvel ouvrage, *le Sans-culotte Goullin*, est le complément naturel.

Goullin, en effet, fut l'homme de Carrier à Nantes, son auxiliaire le plus terrible, son lieutenant le plus sanguinaire; il l'égala en cruauté, il sut souvent devancer ses désirs et prendre l'initiative. Ce n'est qu'une figure de second plan, mais qui ne le cède à nulle autre en audace et en scélératesse : à ce point de vue, il peut passer pour un type du genre. Au moment de la Révolution, Jean-Jacques Goullin n'était connu que comme un oisif, un libertin et un pilier de café. Il se prononça aussitôt comme un ardent patriote, mais on remarqua que, s'il pérorait beaucoup, il ne montait même pas sa garde et se faisait exempter de tout service en alléguant la faiblesse de sa constitution. Goullin était de ces hommes comme les septembriseurs et les communards de 1871, qui, en face de l'ennemi étranger, se réservent pour l'ennemi de l'intérieur. Sans principes, sans scrupules, capable de tout, il ne différait du vulgaire sans-culotte que par une intelligence et une instruction très rares dans cette catégorie de citoyens.

Le rôle révolutionnaire de Goullin ne date véritablement que du 11 octobre 1793, époque de son entrée dans le comité de surveillance, dont les attributions venaient d'être considérablement accrues et qui, du premier jour, par le choix de ses membres, fut tout entier dans sa main. Ce comité de surveillance, véritable comité local de salut public, allait devenir aussitôt le grand instrument de la Terreur à Nantes. Goullin contribua activement à la création de la compagnie Marat, qui joua le rôle qu'on sait dans les noyades. C'est à lui tout spécialement que fut due l'arrestation monstrueusement arbitraire, sous le prétexte habituel d'une conspiration, des 132 Nantais, qui, par un juste retour des choses, devaient se changer en témoins contre ceux qui avaient voulu en faire leurs victimes. Ils avaient été envoyés à Paris, d'où l'on espérait bien ne les voir jamais revenir; mais Fouquier-Tinville ne s'avisa-t-il pas de prétendre qu'il

ne pouvait les condamner sans avoir les pièces, à la grande stupeur de Goullin, qui lui répondit : « Intrépide camarade, ... exiger des faisceaux de preuves matérielles contre des gens intimement jugés suspects, c'est vouloir à peu près l'impossible. » Malgré cet argument, Fouquier, qui en cette circonstance ne fut pas à la hauteur de sa mission, hésita encore, et les efforts de Goullin pour faire guillotiner à Paris ceux qu'il n'avait osé faire juger à Nantes n'eurent d'autre résultat, dit M. Lallié, que de procurer à l'accusateur public la chance inespérée de rencontrer dans son odieuse carrière un montagnard plus passionné, plus injuste et plus cruel que lui.

Il était dans la destinée de Goullin de faire reculer ceux qui pourtant ne reculaient guère. Le 14 frimaire an II, de son autorité privée, le président du comité révolutionnaire signait l'ordre au général Boivin, commandant de place, de s'emparer de 300 prisonniers pour les fusiller. Le général refusa, et, ne pouvant vaincre sa résistance, Goullin et le comité substituèrent à la fusillade une *baignade* dont l'exécution, confiée à la compagnie Marat, fut surveillée par Goullin dans tous ses détails.

En digne sans-culotte, il ne se contentait pas d'être un assassin, il était aussi un voleur, et ne dédaignait pas de s'approprier, pour lui ou pour ses amis, l'appartement, les meubles, les bijoux de ses victimes. Ce fut ce qui le perdit. Après le départ de Carrier, il fut arrêté pour dilapidation, avec les autres membres du comité, par les représentants Bô et Bouchotte, et envoyé au tribunal révolutionnaire de Paris. Leur procès entraîna celui de Carrier, que le cri de l'indignation publique leur fit adjoindre, et les Nantais expédiés jadis par lui à Fouquier-Tinville comme un gibier de guillotine, élevèrent leur voix vengeresse contre le misérable. Néanmoins, en même temps que Carrier était condamné, le jury acquittait Goullin et ses complices, comme n'ayant pas commis dans des intentions contre-révolutionnaires les crimes dont ils étaient convaincus. Goullin s'était défendu avec énergie et habileté, et Réal avait plaidé non moins adroitement pour lui. Je renvoie à l'étude intéressante et substantielle de M. Lallié pour ces détails, où l'on verra ce qu'il faut croire du récit de M. Louis Blanc, et pour le peu qu'on sait du reste de sa vie, cachée sous un nom d'emprunt pendant les quelques années qu'il vécut encore.

Nous restons dans l'Ouest avec M. l'abbé Deniau, qui vient de terminer, par la publication du sixième volume, son *Histoire de la Vendée, d'après des documents nouveaux*. Les volumes sont, en moyenne, de 650 à 700 pages ; le dernier atteint 780 ; l'ouvrage dépasse donc notablement les proportions de ceux qu'on avait publiés jusqu'à présent sur la matière. Il ne se borne pas aux guerres de la Vendée sous la Révolution ; il comprend également les soulèvements de 1815 et de 1832, qui remplissent la plus grande partie du dernier volume.

Le caractère particulier de cette *Histoire de la Vendée* est d'avoir été composée au milieu des traditions et des souvenirs, par le curé d'une paroisse de l'Anjou mêlée d'une façon très active aux événements, et qui a pu composer depuis longtemps, en vue de son livre, un précieux dossier de dépositions et de témoignages personnels. De plus, il a eu à sa disposition des notes inédites, parfois d'une valeur réelle, et même des récits d'ensemble, comme les *Mémoires d'un Père*, par M. Boutillier de Saint-André, dont il a tiré largement parti. Ces sources, qui deviennent plus copieuses encore pour la révolte de la Vendée pendant les Cent-jours et sous le gouvernement de Juillet, ont permis à l'auteur une très grande abondance de détails, qui dégénère parfois en prolixité. On pourrait lui reprocher aussi d'avoir accepté trop aisément certains témoignages d'une autorité contestable et qui ne sont pas toujours suffisamment désintéressés. Mais ce n'est pas encore là qu'est le défaut principal de cette énorme compilation. M. l'abbé Deniau ne pouvait évidemment écrire son *Histoire de la Vendée* avec les seuls souvenirs recueillis par lui, avec la seule tradition orale ou les seuls documents inédits : il lui fallait prendre le fonds substantiel de son livre dans les récits des historiens précédents. Il a surtout choisi pour guides Beauchamps et Crétineau-Joly. Mais, par malheur, dans les conditions particulières où il a écrit, loin des bibliothèques et de toutes les ressources que procure le séjour des villes, il a ignoré sur plus d'un point les travaux récents qui complètent ou rectifient les anciens, et qui l'auraient empêché de s'en tenir maintes fois à des versions aujourd'hui abandonnées.

En outre, il est évident que M. l'abbé Deniau n'est pas toujours aussi instruit sur l'histoire générale de la Révolution que sur celle de la Bretagne et de la Vendée, et il lui arrive trop fréquemment de trahir de ce côté l'insuffisance de son savoir historique : par exemple, lorsqu'il parle d'un curé *constitutionnel* à la fédération de 1790, et qu'il présente, en 1791, l'obligation de garder le repos *décadaire* comme l'une des causes de l'insurrection. Ailleurs, à la date de décembre 1793, il parle d'un patriote « qui avait figuré aux fêtes de la Fédération en conduisant les bœufs du char de la déesse Raison » ; mais il n'y eut jamais le moindre rapport entre les fêtes de la Fédération et le culte de la Raison. Celles-là avaient lieu le 14 juillet : à la dernière, — si l'on peut employer pour la désigner un mot qui n'était plus alors à la mode, — le culte de la Raison n'existait pas encore, et à la suivante il n'existait plus. Il serait facile de citer beaucoup d'autres anachronismes de ce genre.

Le style de l'auteur laisse aussi à désirer : il a des négligences, des incorrections, des idiotismes ; il ne dit pas toujours ce qu'il veut dire, et il faut çà et là deviner ses intentions plutôt que le prendre au mot. M. l'abbé Deniau écrit couramment : « Charette se *défiait bien que* les bleus ne le laisseraient pas...— Haxo veut *reprendre* sa revanche » En trois à quatre pages, vous pourrez faire une moisson de phrases comme celles-ci : « La pairie aurait dû lui ouvrir ses rangs (au fils de Cathelineau) et *l'y envoyer* en même temps que le fils du duc de Montebello... — On lui donna le

grade de lieutenant, mais il ne put avoir de l'avancement que suivant le *droit légal*. Ses ennemis avaient fait entendre à la famille royale qu'il se prenait de vin. MM. de La Rochejaquelein, Charette, de Civrac, cherchèrent à la *désabuser*. — Beaucoup se mirent à *douter de l'inanité* de leur levée de boucliers. » Dans cette dernière phrase, l'auteur dit juste l'opposé de ce qu'il veut dire. — Un bon nombre de personnes *soupiraient vers elle* (vers la paix). — Ailleurs : « Les fusillades et les noyades, etc., qui n'avaient pas encore eu lieu à la fin de décembre 1793, rendaient la pacification assez facile. » On comprend, après réflexion, ce que veut dire l'auteur : non pas que les fusillades et les noyades rendissent la pacification facile, mais tout le contraire. Il y a là d'ailleurs une erreur historique en même temps qu'une faute de français : avant la fin de décembre, d'atroces noyades avaient eu lieu par ordre de Carrier. Bornons-nous à rappeler la nuit du 26 brumaire (16 novembre) et celle du 24 frimaire (14 décembre), nuits horribles dans lesquelles des centaines de victimes avaient péri.

Malgré tout, l'*Histoire de la Vendée* est un livre utile et méritoire, qui sera consulté avec fruit, en dehors des considérations générales où elle se hasarde parfois, sur maints détails du grand sujet qu'elle traite. L'auteur a une connaissance plus intime des localités et du simple soldat, du paysan vendéen, que la plupart des historiens qui l'ont précédé. Les profanes mêmes le liront avec intérêt et agrément, au moins dans le dernier volume, et surtout en ce qui concerne les conspirations de Cadoudal, le plus intrépide, le plus extraordinaire des chefs de parti, dans la courte vie duquel il y a la matière de dix romans et de vingt drames.

Passons maintenant à l'autre bout de la France, avec l'*Histoire des conspirations royalistes du Midi sous la Révolution*, par M. Ernest Daudet. Le livre comprend trois études, qui s'enchaînent et se font suite : le Camp de Jalès, la Conspiration de Saillans, l'« infâme » Charrier. Ceux qui se croient les mieux instruits de l'histoire de la Révolution y apprendront beaucoup de choses, car rien n'est moins connu que ces conspirations du Midi, qui précédèrent l'insurrection de la Vendée et lui tracèrent en quelque sorte la voie. La renommée des chefs et des faits d'armes a été complètement éclipsée par celle des héros et des exploits vendéens. Le comte de Saillans et le *traître* ou l'*infâme* Charrier, pour lui laisser l'épithète toujours accolée à son nom dans les pièces officielles et dans les journaux du temps, pâlissent bien à côté des Bonchamps, des Lescure, des Cathelineau, des Stofflet, des Charette, des La Rochejacquelein. Qui sait au juste ce que c'était que le camp de Jalès, dont le nom a si souvent frappé les yeux de tous ceux qui ont parcouru les journaux, les brochures et les discours de la fin de 1790 et des deux années suivantes ? Un brouillard a recouvert toutes ces agitations qui restèrent stériles, toutes ces tentatives de résistance et de révoltes qui avortèrent en émeutes et en échauffourées, qui échouèrent sans cesse par le défaut d'organisation et d'entente, par les rivalités et les jalousies des chefs. Si M. E. Daudet n'a pas entièrement dissipé ce brouillard dans la première étude de son livre, la clarté se fait, et les détails deviennent plus précis à mesure qu'on avance ; on suit avec un intérêt de plus en plus vif ces efforts téméraires sans cesse renouvelés et toujours inutiles. Il se dépensa bien du courage, de l'ardeur, du dévouement, bien du talent même et de l'habileté, malgré les fautes de direction, en ces périlleuses entreprises que le livre de M. Daudet vient de faire entrer dans l'histoire. On y voit passer des figures de deuxième et de troisième plan singulièrements curieuses et intéressantes, semi-aventuriers et semi-héros, comme l'abbé de la Bastide, l'abbé Claude Allier et son frère Dominique, le jeune et brillant chevalier de Melon, non moins capable d'entraîner ses soldats par la parole que par l'exemple, dont l'éloquence mâle et élevée arrachait un témoignage d'admiration même au rédacteur officiel du mémoire sur la conspiration et qui, échappé à la mort dans la sanglante journée où l'insurrection reçut le coup de grâce, courut s'enfermer dans Lyon, où il devait, à la fin du siège, être passé par les armes et tomber en poussant un dernier cri de vive le roi !

Somme toute, le Midi, — le Gard, la Lozère, l'Aveyron, l'Ardèche, etc., — ne fut guère moins récalcitrant à la Révolution que l'Ouest, quoique sa résistance n'ait pas eu le même éclat ni la même durée. Comme en Vendée, les mouvements commencèrent sur plusieurs points par des révoltes de conscrits. Comme en Vendée également, la guerre politique s'y compliqua d'une guerre religieuse, à laquelle l'antagonisme entre protestants et catholiques donnait même un caractère plus tranché, bien que les conjurés du Midi ne fussent pas des *croisés* enflammés d'une foi aussi ardente et d'un zèle aussi pieux que les Vendéens. Dans cette insurrection, le Vivarais surtout soutint la vieille renommée royaliste dont son nom porte le durable témoignage.

Ces résistances à la tyrannie révolutionnaire furent vraiment innombrables sur tous les points du territoire français, quoique aucune n'ait abouti. Grâce aux recherches de M. E. Daudet, nous connaissons maintenant très bien la petite Vendée du Midi. La révolte de Lyon a été souvent racontée ; on en peut voir le résultat dans l'*Histoire des tribunaux révolutionnaires de Lyon et de Feurs*, par M. Salomon de la Chapelle. On sait qu'après la prise de Lyon, révoltée contre la Convention, les représentants du peuple près l'armée des Alpes établirent une commission de justice populaire divisée en deux sections : l'une siégeant à Lyon même, ou plutôt à Commune-Affranchie, l'autre dans la petite ville de Feurs. Ce tribunal révolutionnaire en partie double était alimenté par la commission temporaire de surveillance républicaine, chargée spécialement de rechercher les suspects et de fournir les éléments des actes d'accusation, et il avait été précédé par la commission militaire qui, pendant le siège, jugeait les Lyonnais pris les armes à la main. Presque tous les membres de la commission temporaire et

tous les membres du tribunal étaient étrangers à Lyon. Le comédien Fusil faisait partie de la première; le comédien Dorfeuille présidait le second; le comédien Collot-d'Herbois, envoyé à Commune-Affranchie « pour y assurer le bonheur du peuple avec le triomphe de la République », les inspirait et les dirigeait. Tous trois rivalisèrent de férocité. On peut lire dans le livre de M. de la Chapelle des lettres de Fusil et de Dorfeuille dont l'odieux n'a jamais été dépassé.

Les exécutions faites en vertu du jugement rendu par les commissions révolutionnaires de Lyon s'élèvent à mille huit cent soixante-seize; il n'y en a eu que soixante-quatre à Feurs. Avons-nous besoin de rappeler les mitraillades, plus horribles peut-être encore que les noyades de Nantes, avec leurs soldats achevant les victimes à coups de sabre, leurs dragons exécutant des charges contre les mourants, leur général, vrai type du général révolutionnaire, ayant pour unique et glorieux emploi de faire canonner, fusiller et sabrer des prisonniers enchaînés! Il y a là des détails à faire dresser les cheveux sur la tête. Si j'en avais la place, je voudrais détacher aussi, mais je dois me borner à le signaler, l'épisode de l'exécuteur Jean Ripet, exécuté à son tour, malgré ses suppliques atrocement naïves et la lettre de son frère, exécuteur lui-même, à « l'aimable tribunal », où il s'engage à continuer, avec toute la famille, « de toutes ses forces et courage pour purger l'aristocratie et maintenir une bonne République ».

Malgré son titre, cet ouvrage n'est pas une *histoire*, mais un simple recueil de pièces, de listes, de lettres, rapports, jugements, mêlés de quelques analyses et résumés, de quelques extraits d'historiens à l'appui. L'auteur prend rarement la parole lui-même. Le tout forme une compilation utile, mais d'aspect peu séduisant, confus, embrouillé, où il est d'autant moins facile de se reconnaître du premier coup que le volume n'a pas de table.

Au contraire, on ne saurait voir un livre d'une physionomie plus satisfaisante et d'un plus commode emploi que les *Souvenirs d'un nonagénaire, Mémoires de François-Yves Besnard*, publiés sur le manuscrit autographe par M. Célestin Port, avec notes, table détaillée, donnant page par page les sujets traités, et index alphabétique des noms propres dressé avec le plus grand soin. On reconnaît aussitôt dans la disposition générale de ces deux volumes la main d'un expert. Chaque volume s'ouvre par un portrait de l'auteur, d'après un médaillon de David d'Angers et d'après une toile de Bodinier.

François-Yves Besnard était curé dans le pays manceau quand la Révolution éclata. Il prêta le serment et, comme tant d'autres qui se trouvaient dans le même cas, ne tarda point à renoncer à la prêtrise. Dans l'intervalle, il avait été nommé curé constitutionnel de Saint-Laud, en remplacement du fameux abbé Bernier. Il assure que le consul Lebrun, au moment du Concordat, lui offrit un évêché et qu'il refusa : il eut raison, car cet homme, qui avait abandonné complètement, depuis une dizaine d'années, l'exercice de son ministère et qui ne paraît pas avoir jamais été un ecclésiastique tant soit peu fervent, eût fait un évêque bien profane.

Besnard fut un homme de troisième plan, qui ne fit partie d'aucune assemblée, qui ne joua aucun rôle politique. Mais, dès la Révolution, il s'était créé déjà d'assez belles relations à Paris, où il était allé plusieurs fois, et par la suite, il s'en créa de plus hautes encore. En 1796 (le texte dit : *en 1794*, et je suis étonné que M. Port ait laissé passer cette erreur ou cette *coquille*, sans la rectifier dans l'errata), il fut envoyé par l'administration départementale de la Sarthe au Directoire, en qualité de commissaire, pour réclamer des renforts contre les Chouans. Il remplit quelques autres missions encore, entra dans l'administration municipale du Mans, puis dans l'administration départementale, dont il fut nommé président. Plus tard, il fut attaché à la liste de radiation des émigrés, et, après maintes autres péripéties, après avoir été manufacturier, percepteur, horticulteur, il revint mourir à Paris dans un âge extrêmement avancé.

Toute la première partie de ses *Mémoires* est relative aux mœurs et usages de la bourgeoisie angevine et mancelle il y a cent vingt à cent trente ans. Ce n'est pas la moins intéressante. Le pauvre vieux se complaît évidemment dans ces détails minutieux, dans ces souvenirs d'enfance qu'il évoque avec une complaisance un peu prolixe, mais qui forment dans leur ensemble un tableau précieux, une véritable résurrection d'un monde évanoui : sur l'enseignement donné dans les divers établissements d'instruction de l'ancien régime, sur les mœurs des écoliers, sur la vie ecclésiastique de province. Sur la vie domestique, sur le prix des divers objets, sur la nourriture, sur les gages des serviteurs, que de particularités instructives, où nous profitons même de la puérilité de ses souvenirs! Nous signalons également les pages sur l'antique et puissante abbaye de Fontevrault, et celles qui nous font connaître le Paris de 1775, ses cafés, ses restaurants, ses jardins et promenades, ses spectacles, les habitudes et la manière de vivre des étudiants d'alors. Dans le second volume, nous avons particulièrement noté de curieux renseignements sur Thérèse Levasseur, la femme de Jean-Jacques, et sa conduite après la mort de son mari, sur le général Masséna au temps du Directoire, sur le dramaturge Mercier, sur Bonaparte, par qui Besnard fut un jour abordé inopinément, sans le connaître, au Luxembourg; sur Volney, l'un de ses plus anciens amis, dont il nous raconte beaucoup de traits intimes, sur le naturaliste Thouin et les réunions célèbres qui avaient lieu au Jardin des Plantes, dans l'intérieur modeste et patriarcal du savant, enfin et principalement sur son compatriote La Réveillère-Lepeaux.

En voilà assez et plus qu'il n'en faut pour justifier la publication de ces Mémoires inédits. Il suffit que le lecteur soit prévenu de ce qu'il y trouvera et de ce qu'il n'y doit pas chercher; qu'il ne s'attende point à des révélations de premier ordre, à de grandes lueurs jetées sur les événements et les hommes historiques.

M. Célestin Port a écrit en tête une jolie et friande Introduction, dans la manière de Sainte-Beuve, et au bas de chaque page, ou bien peu s'en faut, des notes abondantes, où il montre surtout une connaissance parfaite, très exacte et très étendue, de tout ce qui concerne l'histoire locale, où il complète et rectifie jusque dans les moindres détails les récits de Besnard, même en ce qui concerne les petits bourgeois dont il parle et dont son éditeur connaît la généalogie, a relevé les dates de baptême, de mariage et d'enterrement. Mes jugements ne seraient pas toujours en harmonie avec ceux de M. Port. Quand il parle du *grand nom* de La Réveillère, comment ne pas trouver ce terme excessif, quelque opinion d'ailleurs que l'on ait sur la carrière du protecteur en titre des théophilanthropes? Est-il possible, même avec des réserves, de prononcer le mot d'*élite* en parlant des prêtres jureurs? L'expression est trop contredite par les faits, comme la tendance qu'il laisse voir à prendre la défense du serment civil pourrait être combattue par les aveux de ses auteurs eux-mêmes, en particulier de l'abbé Grégoire. Ces divergences ne nous empêchent pas de reconnaître que la publication de M. C. Port peut passer pour un modèle en son genre.

Nous retrouvons cette question du serment dans la brochure publiée par M. L. de la Sicotière sur *le Curé Pous*. M. Pous, curé de Mazamet, avait été député aux états généraux par le clergé de la sénéchaussée de Toulouse. Il ne monta jamais à la tribune de l'Assemblée, et son nom a fait d'autant moins de bruit dans l'histoire qu'il nous est parvenu presque toujours défiguré, car on le trouve nommé tantôt Pons, tantôt Ponche par les historiens de la Constituante. C'était un esprit sage, doux, modéré, dévoué à sa patrie comme à l'Église : par désir de conciliation, et malgré ses scrupules, il avait cru d'abord devoir prêter le serment constitutionnel à la tribune de l'Assemblée, sous la seule réserve de l'ordre spirituel; mais, voyant qu'on ne tenait nul compte de cette restriction, et qu'on l'enrôlait purement et simplement parmi les jureurs, il le rétracta par une lettre.

M. de la Sicotière publie sa correspondance inédite qui, sans offrir un grand intérêt de nouveauté ni un grand luxe de détails, nous met au courant de ses inquiétudes, de ses angoisses, de ses déchirements, et nous donne les appréciations d'un esprit honnête, animé d'un ardent amour pour le bien public, pénétré de la nécessité des réformes, et dont les illusions généreuses persistèrent longtemps, sur tous les événements accomplis pendant l'existence de l'Assemblée constituante.

Peu de personnes connaissent mieux, dans ses recoins les plus intimes, l'histoire de la Révolution que M. de la Sicotière, dont la bibliothèque spéciale est célèbre par sa richesse. Il a déjà éclairé un grand nombre de points douteux par de curieuses brochures, qui ont presque toujours un document inédit pour centre et point d'appui. Parmi ses plus récentes, nous en remarquons justement plusieurs qui se rapportent aux diverses questions traitées par les ouvrages dont nous venons de parler. Dans *le Patriote d'Héron*, il a réuni des détails peu connus sur le procès de Carrier et de ses complices, et il a traité juridiquement la question soulevée par le renvoi de ce personnage comme de Goullin et des autres Nantais reconnus coupables de crimes atroces, mais acquittés pour n'avoir pas agi dans des intentions contre-révolutionnaires, devant un nouveau tribunal, qui d'ailleurs ne fut jamais saisi de l'affaire. Dans *René Chouan et sa prétendue postérité*, il rectifie un récit fantaisiste publié par un grand journal parisien; dans une œuvre précédente, prenant à partie la lettre écrite à l'auteur de la *Légende des siècles* par un collégien qui signait Georges Chouan de Cottereau et se disait le petit-fils et le seul descendant direct de Jean Chouan, il avait démontré, sans aucune réplique possible, que cet enfant, âgé de treize ans et demi, n'avait aucun droit au nom de Cottereau et n'était ni le petit-fils ou arrière-petit-fils ni le petit-neveu ou arrière-petit-neveu, ni même, très probablement, le parent à un degré quelconque de Jean Chouan, et que le maître avait été victime d'une mystification doublement inconvenante.

Dans les *Articles secrets, pacification de la Jaulnaye en 1795*, il étudie, après M. l'abbé Deniau, une question vivement controversée et demeurée fort obscure : celle des articles relatifs au rétablissement de la royauté et à la remise des enfants de Louis XVI entre les mains de Charette, qui auraient été ajoutés secrètement au traité rendu public. Cette assertion, à première vue fort invraisemblable, a cependant pour elle des autorités si graves et elle a rencontré créance ou elle a été soutenue dans tant d'écrits, même du parti révolutionnaire, qu'il est difficile au plus incrédule de ne pas se sentir ébranlé. Après avoir consulté toutes les sources, pesé et comparé tous les témoignages, M. de la Sicotière arrive, dans une discussion serrée, et d'une façon aussi vraisemblable que le permet ce chaos de contradictions et de démentis réciproques, à établir qu'il n'y eut certainement pas d'articles secrets écrits, peut-être pas d'articles proprement dits, arrêtés verbalement dans le sens indiqué, mais qu'il y eut tout au moins des vues, des ouvertures, des propositions faites par les chefs royalistes à un certain nombre des représentants chargés de signer la pacification, sinon à tous, et accueillies par eux d'une façon plus ou moins sincère, plus ou moins formelle, plus ou moins hypocrite, suivant leur caractère et leurs calculs.

C'est par de tels travaux, où un infatigable esprit d'investigation s'appuie toujours sur une érudition solide et précise, qu'on s'achemine à pouvoir écrire enfin la définitive histoire de la Révolution que nous n'avons pas encore, car celle de M. Taine n'est, comme il le dit lui-même, que l'histoire des pouvoirs publics, de l'administration et du gouvernement, étudiée d'ailleurs au point de vue philosophique, si je puis ainsi dire, plutôt qu'au point de vue du développement chronologique et de l'exposé complet des faits, et celle de l'état psychologique créé ou mis en lumière par la Révolution, en négligeant ce qui, comme la diplomatie et les finances, l'armée et l'Église, ne rentre

pas dans le cadre particulier où il a voulu placer son tableau. VICTOR FOURNEL.

**Les Origines de la France contemporaine. — La Révolution,** tome II. — **La Conquête jacobine,** par TAINE. 1 vol., 7 fr. 50. Hachette.

Trois volumes ont déjà paru. Ce sont d'abord l'*Ancien régime,* 1 vol.; puis la *Révolution*, tome Ier, l'*Anarchie ;* et tome II, la *Conquête jacobine.*

Lorsqu'on apprit que Taine préparait une histoire de la Révolution scrutée « au point de vue réactionnaire », les conservateurs manifestèrent une joie naïve, oubliant tout ce qu'ils avaient déclamé ou écrit contre l'histoire matérialiste. Non moins naïfs furent les révolutionnaires. Ils virent dans Taine un renégat. Ils lui reprochèrent d'aventurer sa critique dans l'océan trompeur des documents d'archives au lieu de l'idéaliser par une interprétation personnelle et divinatrice de ce mouvement enthousiaste. Peu familiers avec les jugements équilibrés d'une esthétique supérieure, les révolutionnaires semblent rougir de la Révolution. Ils acceptent les faits, s'en assurent les profits; mais ils demandent pardon pour ces mêmes faits. Il les motivent, les excusent, les disculpent, les supprimeraient s'ils le pouvaient, et par cela même les désavouent. Ce serait leur chimère de reconstruire les faits, de corriger le passé au lieu de l'expliquer dans ses complexités contradictoires et de montrer comme clef de vérité la fatalité des choses, des idées, des êtres. Les injures des révolutionnaires sur Taine sont donc aussi peu intelligentes et sagaces que les éloges des conservateurs. Les uns le louent, les autres le blâment, selon qu'il caresse ou contrarie leurs intérêts. Cette fois tout le monde le blâme avec aussi peu de raison. On n'ose discuter son autorité, mais on l'accuse d'avoir été infidèle à ses théories. Nous déclarons que pour sa gloire Taine a été fidèle à sa méthode. Pour son honneur, nous réclamons qu'il étende cette méthode, qu'il ne la particularise pas; mais qu'il l'applique entièrement. Seulement alors il aura fait œuvre d'historien.

Le premier volume, l'*Ancien régime,* décrivait les facteurs de la future révolution: le roi, la noblesse, le clergé, le tiers état. Mais par le tiers état Taine entendait surtout le paysan et les ouvriers. Il oubliait la bourgeoisie, si forte, si riche, si éclairée. Ses quatre études sur l'esprit philosophique, Montesquieu, Voltaire, Rousseau, Diderot, ne comblent pas cette lacune, bien qu'elles servent à montrer quel est l'esprit de la bourgeoisie et comment la Révolution, dirigée par les idées générales, demeurera étrangère aux faits. Cette lacune sent l'œuvre boiteuse. Le tableau est noir. Taine semble avoir voulu prouver combien la Révolution était inévitable, ce qui en est la justification. Dans le parti conservateur, qui en cette occasion ne s'est montré que très inhabile, on a peu parlé de ce volume. On ne l'a pas compris, on s'est méfié et on l'a enterré dans le silence.

Le second volume, la *Révolution,* la *Constituante,* explique que les idées générales déposent en faveur d'un homme abstrait, idéal. La Constitution n'est pas faite pour les Français, mais pour une humanité *de raison.* Les droits de l'homme, réduisant l'homme au minimum et devenant la source du pouvoir, le pouvoir sera acquis à celui qui présente le minimum de valeur. La Terreur commence, dès 1789, par le pillage et le massacre. Elle force ensuite les riches à émigrer. La Constitution de 1791, qui résulte d'un pareil état d'esprit, rend le gouvernement impossible et détruirait toute société.

Voici ce qui est expliqué dans le troisième volume, consacré à la Conquête jacobine. Sans la Révolution, la souveraineté du peuple est un dogme. Il enseigne que la volonté générale est la source de tout droit. Quel en est le résultat? Le pouvoir est commis salarié. A qui obéit-il? A la volonté générale? Non. Il obéit aux volontés particulières, violentes. Il y a donc privilège, aristocratie, et rien n'est changé, sans nul doute; mais il y a privilège et aristocratie en sens inverse. Y a-t-il oppression? Oui. Mais c'est la majorité qui est opprimée par la minorité basse. Autre résultat imprévu. Les girondins ne voient d'autre moyen de consolider la Révolution que par la guerre. — 20 juin 92 — 10 août — 2 septembre — 31 juin, 13 avril, 31 mai 1793.

Ainsi de 1789 à 1793, sous la direction des idées générales, les Français ont détruit tout pouvoir contrôlé et ont mis la force aux mains de quelques bandits. La belle affaire! Plus virtuellement politiques, par exemple, comme les Anglais et les Américains, ils auraient posé un *Bill of rights* exposant les droits naturels. Ils auraient établi un contrôle du pouvoir par des assemblées délibérantes, l'égalité devant la loi, l'indépendance des tribunaux, etc. Mais, observe Taine, le Français est politique. Il n'est pas le croyant. Tout le passage est à citer. « La première œuvre du puritain, toute intérieure, est la répression de soi-même et avant d'être politique elle est morale. Au contraire, chez le jacobin, la première injonction n'est pas morale, mais politique. Ce ne sont pas ses devoirs mais ses droits qu'il exagère ; et sa doctrine, au lieu d'être un aguillon pour la conscience, est une flatterie pour l'orgueil. Si énorme et si insatiable que soit l'amour-propre humain, cette fois il est assouvi, car jamais on ne lui a offert une si prodigieuse pâture. Ne cherchez pas dans le programme de la secte les prérogatives limitées qu'un homme fier revendique au nom du juste respect qu'il se doit à lui-même, c'est-à-dire les droits civils complets avec le cortège des libertés politiques qui leur servent de sentinelles et de gardiennes, la sureté des biens de la vie, la fixité de la loi, la justice indépendante, l'égalité des citoyens devant les tribunaux et devant l'impôt, l'abolition des privilèges et de l'arbitraire, l'élection des députés et la disposition de la bourse publique, bref les précieuses garanties qui font de chaque citoyen un souverain inviolable dans son domaine restreint, qui défendent sa personne et sa propriété contre toute oppression ou exaction publique ou privée, qui le maintiennent tranquille et debout en face de ses concurrents et de ses adversaires, debout et respectueux en face de ses magistrats et de l'État lui-même. Des Malouet, des Mounier, des Mallet-Dupan, des parti-

sans de la Constitution anglaise et de la monarchie parlementaire peuvent se contenter d'un si mince cadeau. Mais la théorie en fait bon marché et au besoin marchera dessus comme sur une poussière vile. Ce n'est pas l'indépendance et la sécurité de la vie privée qu'elle promet, ce n'est pas le droit de voter tous les deux ans, une simple influence, un contrôle indirect, borné, intermittent de la chose publique ; c'est la domination politique, à savoir la propriété pleine et entière de la France et des Français. Nul doute sur ce point. Cette idée de Rousseau sur l'omnipotence de l'État est aussi celle de Louis XIV et de Napoléon. Un bourgeois du temps, Restif de la Bretonne, l'avait formulée ainsi : *Quand une société ou une majorité veut une chose, elle est juste. — La minorité est toujours coupable, eût-elle raison moralement.*

Dogmatisme et orgueil, tel est l'esprit jacobin. Les girondins étaient en théorie des jacobins ; mais leur éducation plus douce les arrête à mi-chemin sur la pente de la destruction universelle. Ainsi se résume le livre. La conclusion est indiquée dès la préface. *Une société est un œuvre compliquée ;* donc on ne la gouverne pas par des principes abstraits. *Pour cela les hommes spéciaux valent mieux que des hommes à idées générales.* En effet, les hommes spéciaux ont dû pour aboutir leur carrière, se faire un stock d'idées générales, et la pratique leur ouvre encore de nouvelles idées générales. C'est la thèse développée par notre auteur. Ne nous fions pas trop à sa conclusion. On peut la tirer en sens inverse avec tout autant de logique et de profitable enseignement ; et c'est ici que se présente la critique même de la critique de Taine, c'est-à-dire la critique non pas de sa méthode, mais de l'emploi qu'il en fait. Dans ses théories d'art, dans sa *littérature anglaise,* dans l'*Italie,* dans *Tite-Live,* dans *La Fontaine,* dans ses études philosophiques, dans ses voyages et semblablement dans ses *Origines de la France contemporaine,* Taine a pour principe d'appliquer à une nature, à un mouvement de l'humanité les lois de la production des phénomènes moraux découverts par Spinosa. C'est la méthode de Cabanis, reprise par Stendhal dans la vie physique et morale. C'est la méthode d'Auguste Comte dans la sociologie et de Guizot dans l'histoire. Les événements ne sont pas le résultat des caprices individuels, mais des conditions de milieu, de race et d'éducation. Le XIX[e] siècle, produit nécessaire de la France antérieure, produit nécessairement la Révolution telle qu'elle a été. C'est ce qu'on peut appeler le fatalisme historique. Ce qu'est la Révolution, quels en ont été les résultats, nous l'avons vu exposé en partie dans les trois volumes ci-dessus analysés. Conservateurs et républicains se sont offusqués de ces jugements de Taine, qui ne nous a pas toujours ralliés à sa façon de voir. Mais ce qui importe ce ne sont pas les jugements, c'est la méthode et la juste façon dont elle est employée ; car la méthode admise et justement employée, c'est à nous, non à l'auteur, de nous faire notre opinion. Voici la formule de Taine : — Vu à droite, vous jugez que ceci est mal ; vu à gauche, vous déclarez que cela est bien. Que ceci ou cela soit bien ou mal, je m'en inquiète peu : je ne suis pas un moraliste, un religionnaire, un partisan, un sectaire. Je suis critique, j'expose un fait, une idée. Je prouve que cela *est,* je montre comment cela *est,* pourquoi cela est. Vous en concluez bien ou mal selon votre doctrine du libre arbitre, votre optimisme, vos manies ou vos humeurs chagrines. Moi, je juge selon la fatalité des choses et des êtres. Il me suffit de constater un fait, une réalité, une existence, une pensée, de considérer que cela est, comment cela s'est produit et quel en est le résultat possible. — Voilà la méthode de Taine, et il est impossible de ne pas avouer qu'elle a du bon. Après Spinosa, Stendhal, A. Comte et Guizot, Sainte-Beuve, à son tour, avait pressenti cette manière de raisonner ; mais il n'avait su ni se l'assimiler ni la mettre en œuvre. L'étoffe lui manquait. Il ne comprit ce qui avait été dans le vague de son instinct qu'après la définition claire et décisive que Taine donna de sa théorie, et c'est ce qui fournit à Sainte-Beuve dans ses dernières études leur fermeté et leur substance.

Toutefois l'emploi que Taine fait de sa méthode est-il bon de tout point et peut-on se fier à ses conclusions ? Oui et non. Taine vient de nous prouver qu'une société est une œuvre complexe et que pour la diriger, les hommes spéciaux valent mieux que les hommes à idées générales. Eh bien ! un autre Taine ou Taine lui-même peut, avec la même méthode, semblablement employée, opposer aux hommes à idées générales le spécialiste et l'homme à faits particuliers. La critique sera tout autant cruelle et probante. Il n'y a pas de société, de mouvement de l'esprit humain qui résiste à une pareille critique. Qu'on l'applique aux époques qui ont la préférence de Taine, le résultat sera une démolition générale. Les contre-parties d'une aussi dissolvante analyse pourraient se faire dans un sens favorable et même glorificateur sans être plus vraies ou plus justes. Il faut donc reconnaître que Taine applique sa méthode sans l'équilibre d'un jugement en contre-partie. Il fait œuvre de critique détersive non d'esthétique constitutive et de revision sereine et ouverte à toutes les clartés. Même en se tenant à sa manière restreinte, après la psychologie du jacobin, il nous doit la psychologie du libéral, du conservateur, du réactionnaire. Les portraits ne seront pas flattés.

Quand nous affirmons que Taine est fidèle à sa méthode, nous déclarons donc aussi qu'il n'a pas été aussi impartial que sa méthode l'exigeait : mais il prouve l'excellence même de sa méthode en ce qu'il la confirme par le servage où il est de ses préjugés, de son tempérament. Il a, à part lui, quelque chose à prouver. Il a ses propres désirs, ses propres pensées, ses préjugés à faire valoir. Dès lors, inconsciemment ou avec calcul, il trahit sa méthode. Il glisse sur ce qui s'oppose aux conséquences par lui souhaitées. Ainsi pour le manifeste Brunswick, pour Louis XVI et ses manœuvres à l'étranger, il n'en parle qu'à peine, car ses vœux secrets en seraient contrariés. Il ne reconnaît pas que si la Révolution a eu des fureurs, elle n'a pas été la fureur. Dans le sens où il penche, il prouve trop, il lasse, il abonde en documents qui ne

sont pas pesés dans la balance, et, par l'excès de sa visible partialité, il gagne le lecteur à la cause qu'il ne veut pas défendre. La petite littérature traite Taine de « normalien, d'épicier, de bourgeois ». Ces qualifications veulent être injurieuses ; elles sont assez peu exactes et injustes. Dans tous les livres antérieurs, Taine n'a-t-il pas fait pressentir ses idées mesquinement conservatrices ? L'idéal politique n'est-il pas pour lui l'Angleterre depuis 1688, la France de 1814 à 1848 (*Lettres sur l'Italie* et *Littérature anglaise*) ? N'écrit-il pas à chaque instant : « Les nobles, les riches, les gros industriels et commerçants, l'élite de la nation enfin. » Les gens occupés, riches, rangés, voilà donc ce qu'il admire, ce qu'il aime. Il raille Brissot parce que sa femme fait sécher son linge sur des cordes dans sa mansarde. C'est ainsi que nous voyons les Français galants railler les épouses des savants allemands qui, par dévouement, par pauvreté, se font les cuisinières, les ménagères de leur mari. N'a-t-on pas raillé M. de Bismarck lorsqu'il a refusé de se présenter aux bals officiels de la Russie ? « Ma femme n'a pas de robe », dit-il. Et là-dessus vous voyez les sarcasmes français qui ne frappent en réalité que nous. Cette médiocre vie de l'Allemagne est-elle donc déshonorante ? *Elle est*, et il suffit de la constater. Est-elle pauvreté, dénûment, vertu ? L'un et l'autre. La foi morale naît de nos détresses. On est pauvre, on s'abstient, bientôt on se glorifie de ses privations, on en fait sa vertu. Cette foi morale, ce gendarme intérieur, comme dit Taine, ne l'a pas qui veut. Il y faut toutes les souffrances, il y faut aussi une belle âme, il y faut les luttes qui ont formé le puritain. Dans la *Littérature anglaise*, Taine semble louer Shakespeare, Byron dans leur force, leur exubérance, l'excès de leur vitalité débordante. On sent derrière l'éloge que lui, assis à son bureau, bourgeois rangé, correct, enrichi, il dédaigne cette énergie qui rompt les barrières et se loue d'en être privé. Il n'en a pas moins su nous caractériser essentiellement le génie de ces poètes et dire ce qui les rend immortellement chers à notre douloureuse humanité. Si tous les conservateurs avaient pour cerveau le cerveau de Taine, nous pourrions déclarer menteuse la prophétie qui déclare que « la bourgeoisie travaille en ce moment à se creuser sa fosse ».

La virtualité ne fait pas défaut dans Taine. La véhémence qui animait le puritain l'anime, lui, dans sa critique ; à la fin des *Lettres sur l'Italie*, il écrit : « Ces gens-là ne feraient pas de livres ; nous, nous ferons des livres, nous ne sommes peut-être pas capables d'autre chose. » On voit qu'il se rend lui-même justice. Seulement lui, il est un des trente cerveaux qui régissent la pensée en Europe. MAURICE CRISTAL.

**L'Italie qu'on voit et l'Italie qu'on ne voit pas,** par AUGUSTE BRACHET, lauréat de l'Académie française. — Paris, 1 vol. in-8°, 1881 (Hachette et Hetzel, éditeurs). — Prix : 3 fr. 50.

Les événements dont la Tunisie vient d'être le théâtre, et qui peut-être sont gros de conséquences, ont appelé l'attention sur les sentiments des Italiens à l'égard de la France. L'hostilité latente de nos voisins avait bien inquiété quelques esprits, mais la masse du public ignorait l'étendue et l'intensité du *misogallisme* professé au delà des Alpes. Le livre ou plutôt la forte brochure de M. Auguste Brachet a pour but de dessiller les yeux des moins clairvoyants. Ce n'est pas la première fois que pareil cri d'avertissement est poussé, et l'on a encore dans la mémoire les paroles prophétiques d'Adolphe Thiers. Bastide, Proudhon, Cavaignac, l'économiste belge Laveleye, MM. Weiss, de Carné et récemment encore M. Gaidoz, avaient signalé le danger ; mais, cette fois, la duplicité italienne est dénoncée avec une telle vigueur, une telle évidence que M. Crispi, à qui l'auteur a cru devoir envoyer son livre, a répondu par une lettre de dénégation curieuse à méditer. Cette lettre n'infirme en rien les assertions de M. Brachet, loin de là, et elle se termine par une réflexion comminatoire qui ajoute à leur valeur.

« ...Si vous ne voulez pas me croire ami de votre pays, écrit le ministre italien, je le regretterais, mais je ne saurais que faire pour vous persuader, car vous êtes maître de vos idées et de vos actions.

« Je vous dirai seulement, avant de conclure, que la France n'a pas assez d'amis en Europe pour dédaigner d'en avoir au delà des Alpes. »

M. Brachet n'a pas, comme le baron autrichien de Haymerlé, tiré ses arguments de journaux appartenant à la ligue turbulente de l'*Italia irredenta*, ce sont les textes des ouvrages classiques mis entre les mains de la jeunesse, ce sont des pièces revêtues d'un caractère officiel, pour ainsi dire, dont il nous donne connaissance.

L'enseignement, qu'il s'agisse de la littérature ou de la géographie, qu'il soit donné dans les écoles civiles, militaires ou papalines, est ouvertement dirigé contre la France. L'Allemagne évoque le souvenir d'Arminius et des légions romaines, l'Italie élève ses enfants dans la mémoire des *troupeaux gaulois* qui viennent boire *l'onde sanglante du Pô*. Un des livres les plus répandus est celui d'un ancien ministre du Piémont, Gioberti, qui eut sur ses compatriotes une énorme influence. Cavour appelait son *rinnovamento* la bible italienne. Dans les extraits que pour les classes on a faits de cette œuvre et du *Primato*, nous ne sommes guère ménagés. Mirabeau (Arrichetti) et Napoléon Ier sont comptés au nombre des Italiens. C'est ainsi que dernièrement certains journalistes de la péninsule revendiquaient M. Gambetta comme un de leurs compatriotes. Toute la littérature, de Machiavel à Mazzini, dénote que la haine du nom français est une tradition invétérée. Il semble que les Italiens qui ont eu avec nous de fréquents rapports devraient en être exempts : c'est une illusion dont il faut se garder. Ainsi l'historien et député Petrucelli della Gatina, ancien correspondant du *Journal des Débats*, estime que Napoléon III a inventé la doctrine des frontières naturelles pour *voler* Nice ; que conséquemment nous sommes mal venus à nous plaindre de la perte de l'Alsace et de la Lorraine ; que les Vêpres siciliennes furent un acte vraiment glorieux, puisque le Français est *l'être qui*

*fut à toute époque le plus odieux aux cœurs italiens;* enfin qu'après Sedan Victor-Emmanuel a perdu l'occasion suprême de reconquérir les deux provinces qui lui avaient été extorquées.

C'est à croire, avec M. Brachet, qu'il y a entre le cerveau italien et le cerveau français une telle différence de structure que les deux races ne se comprennent pas, ou que, du moins, il n'y a entre elles aucune harmonie de conscience.

En 1867, l'année pacifique de l'Exposition universelle, l'enseignement de la géographie est réorganisé dans les lycées et dans les écoles primaires; trente manuels sont spécialement recommandés par le conseil supérieur de l'instruction publique, — eh bien, qu'on ouvre l'un d'eux, celui de Bini, actuellement encore en usage, on y lit que le Var est une des limites naturelles de l'Italie, que nous possédons dans la Méditerranée les ilôts d'If, d'Hyères et de Lérins seulement, que Nice et la Corse sont des colonies *encore* sous notre domination et régies par un gouvernement constitutionnel analogue à celui de la France, etc.

Tous les autres manuels qui ont reçu l'estampille officielle et sont, par suite, relativement modérés, ne laissent pas d'être conçus dans un esprit gallophobe relevant de la pathologie.

Il en est de même des recueils répandus dans l'armée, cet engin universel d'instruction obligatoire. Les écoles papalines, malgré l'appui donné si longtemps à la cause cléricale par nos gouvernants, n'échappent pas aux idées antifrançaises et il ne faut pas oublier que c'est un prêtre, l'abbé Gioberti, qui a prononcé le mot fameux que nombre d'Italiens redisent *in-petto* : « Je crains plus les Français amis que les Allemands ennemis. »

Nous espérons que la brochure qui nous occupe sera beaucoup lue, beaucoup commentée et mise à profit. Son auteur avait déjà le renom d'un éminent grammairien. Il vient de montrer qu'il est en même temps un bon citoyen et ne ment pas à la devise qui sert d'épigraphe à son travail : *Patriam unicè dilexi.*

HENRI GRIGNET.

**La Glu**, par M. JEAN RICHEPIN 1 vol., chez Dreyfous. Prix : 3 fr. 50.

Ce roman est le second que publie M. Richepin. Le premier s'appelait *Madame André*, et révélait chez le poète de la *Chanson des gueux* un psychologue d'une rare finesse d'analyse, en même temps qu'un prosateur d'un rare éclat de mots et d'une prestesse de style incomparable. *La Glu* est, comme *Madame André*, un roman de psychologie et de style. Il y a là un effort complexe que la critique doit décomposer pour le mieux juger.

Quelle peut être l'impression produite par une Parisienne de la dernière corruption d'élégance et de vice sur un adolescent grandi en pleine nature et d'une race vierge jusqu'à en être sauvage? Tel est le problème que s'est posé l'auteur de *La Glu*, et qu'il a résolu en un récit d'une simplicité d'événements hardie et franche. La Parisienne s'appelle La Glu. « Son cachet portait en exergue cette devise significative : *Qui s'y frotte s'y colle...* » L'adolescent a nom Marie-Pierre. C'est un gars de ce petit port du Croisic, dont la sauvage solitude avait déjà tenté l'imagination de Balzac, qui a placé là les scènes de la *Béatrix*. La Glu est venue de Paris au bord de la mer avant la saison, — et elle se fait aimer de Marie-Pierre par curiosité, pour ne pas en perdre l'habitude. Je sais peu de pages aussi fortes dans la littérature contemporaine que celles où se trouve décrit l'ensorcellement du Breton barbare par la maigre, pâle et parfumée mangeuse d'hommes qui promène sur le sable de la plage déserte ses folles toilettes et sa chevelure coloriée, — tant que la mère du malheureux tue la gouine qui a décidé le fils à jeter des pierres à son « ancienne. » Cette étude est la vertu du livre. Les menus détails qui l'accompagnent servent de cadre et rien de plus. Autour des deux personnages des figures sont groupées, quelques-unes fortement peintes, celle de la mère et aussi d'un vieux matelot, chanteur de couplets populaires,— mais le gars et La Glu sont montrés avec une énergie de couleur qui emporte toute l'attention.

J'ai dit qu'il y avait un effort de style. M. Richepin, en effet, s'est complu en un tour de force de langue des plus curieux. Comme pour peindre l'atmosphère où vivent ses héros, il a introduit dans le contexte de leurs dialogues toutes sortes de mots dans la couleur de ce dialogue. Il a décrit les paysages, raconté les faits, non pas avec les formules que lui, lettré, a dans la tête, mais avec celles qu'ils doivent avoir dans leur tête, eux, les illettrés. Je copie (p. 205) la description d'un paysage de marais, d'une originalité de ton exquise et qui donnera l'idée de cette prose savante qui, après avoir été violente jusqu'à la brutalité, se teinte des plus délicates couleurs : « Quelle belle journée! Le ciel, ainsi que dit la chanson bretonne, était joli comme un ange. Des nuages planaient tout roses, pareils à de grands pétales envolés de quelque rose énorme. Les champs herbus, les haies bourgeonnantes, les arbres mi-partie feuille et fleur, les murs bas, des clôtures flambant de giroflée, tous ces verts veloutés et ce frais bariolage, étalés à perte de vue, rappelaient au vieux médecin de marine les fêtes de couleur des châles indiens, aux tons si crus et si fondus en même temps. Tout là-bas, dans le damier des salines, les marais, roses comme les nuages, semblaient des vitraux couchés à terre.

« Les plus *mûrs* étaient marbrés de noircissures huileuses, où l'eau même s'évaporait en larges taches d'or. De place en place, des cônes de sel se dressaient, en forme de tentes lointaines, mais de tentes en cristaux qui miroitaient et s'allumaient de diamants au soleil. La brise, qui avait léché en voletant ces blancs parfums, et bu ces senteurs dormantes, se chargeait encore d'effluves odorants à travers les sapins, où elle chantait avec une haleine de violette... »

En résumé, M. Jean Richepin se place par ce nouveau roman au premier rang des jeunes prosateurs,

comme il s'est placé par sa *Chanson* et ses *Caresses* au premier rang des jeunes poètes. A quand ce volume annoncé des *Blasphèmes,* que M. Barbey d'Aurevilly, qui en connaît sans doute la plupart des pièces, appelait dans son article sur *Madame André* : « Un œuf monstrueux ? »

PAUL BOURGET

# JURISPRUDENCE

**A travers le Palais,** hommes et choses judiciaires, par A.-J. DALSÈME. — Paris, E. Dentu, éditeur, 1881.

Nous recommandons tout spécialement le livre de M. Dalsème. *A travers le Palais* est un titre qui ne dit pas assez, car l'auteur a su grouper dans vingt chapitres, tous attrayants et instructifs, la matière de gros in-folio ; c'est une véritable encyclopédie judiciaire, animée, vivante et vibrante, où rien n'est négligé. Magistrats, avocats, plaideurs, etc., au civil comme au criminel, à l'audience ou hors de l'audience, sont passés en revue par un observateur attentif, fin critique en même temps que lettré délicat. Les chiffres eux-mêmes ont sous sa plume le don de s'animer, et la statistique, grâce à lui, vous donne l'illusion d'une science attrayante. Portraits, descriptions, comptes rendus, anecdotes, tout est charmant et tout est fidèle ; et (ce qui ne gâte rien) l'auteur, à l'occasion, parle en homme compétent et convaincu de réformes longtemps désirées et laborieusement obtenues. Suivez, croyez-m'en, M. Dalsème à travers le Palais, et vous n'aurez qu'un regret après l'avoir lu, c'est que votre guide vous ait quitté trop tôt.

F. W.

**Etude sur la propriété littéraire et artistique,** par E. DELALANDE, substitut à Nogent-le-Rotrou. — Marescq aîné, 20, rue Soufflot, Paris.

L'étude de M. Delalande a été couronnée par la Faculté de droit de Paris, au concours de 1875, et nous reconnaissons, après une lecture attentive, que cette distinction est bien justifiée.

Ce n'est pas que M. Delalande apporte de nouveaux arguments ni ne propose un système qui lui soit propre. Il croit qu'en cette matière tout a été dit ou à peu près, et il s'est contenté (pourquoi ne l'en pas louer ?) d'apporter dans un ordre méthodique le résultat de ses recherches et de son travail.

La méthode, tel est en effet le caractère distinctif du mémoire couronné. L'œuvre se compose de trois parties, la première traitant de la propriété littéraire et artistique en général ; la deuxième, de la législation française ; et la troisième, des conventions internationales et des législations étrangères.

Il n'est pas une question, d'une importance même secondaire, qui ne soit esquissée ou signalée par l'auteur ; il a divisé les deuxième et troisième parties en cinq ou six chapitres où il examine les différents droits sur les œuvres littéraires, les œuvres dramatiques et musicales, les œuvres d'art et les questions que soulève la contrefaçon, soit en France, soit à l'étranger.

Sa conclusion est que, de cette étude comparative, il résulte que la législation française a peu à envier aux lois étrangères, si ce n'est une codification complète et uniforme, et nous n'aurions peut-être pas dit nous-même autrement.

Mais, malgré ses qualités, le livre de M. Delalande ne rendra probablement pas tous les services qu'on était en droit d'en attendre. Prenons, par exemple, les œuvres dramatiques et musicales, dans la troisième partie.

L'auteur s'occupe successivement du droit de publication, du droit de représentation, des coauteurs, etc., etc., et sous chacune de ses rubriques, il nous fait connaître l'état actuel des législations étrangères. C'est là un procédé fort ingénieux et fort pratique, mais à une condition : ou l'auteur nous donnera ensuite un tableau d'ensemble, où il nous montrera la physionomie complète de chacune des lois qu'il décompose et fractionne ainsi, — ou il dressera une table des matières très détaillée où il nous sera possible de retrouver, le jour où nous en aurons besoin, les riches matériaux qu'il a comme à plaisir accumulés dans sa remarquable étude. Rien de cela n'a été fait.

C'est le seul grief que nous croyons devoir soulever. Il dépendra de M. Delalande, lors d'une seconde édition, de faire de son étude une œuvre qui prendra place parmi nos meilleurs traités de propriété littéraire et artistique.

F. W.

**La réforme de la magistrature,** par MAURICE ENGELHARD, ancien bâtonnier des avocats à Strasbourg, conseiller municipal de Paris. — Marpon et Flammarion.

M. Engelhard n'a point de tendances exagérées pour nos magistrats, et je crains que sa plume ne se laisse facilement aller à caresser des mêmes épithètes discourtoises ceux qui seraient tentés de défendre quelque peu la magistrature contre les violentes attaques dont elle est depuis quelque temps l'objet.

Mais, au risque de passer pour solennel, hypocrite et pleutre à mon tour, j'avoue que le projet de réorganisation de M. Engelhard n'est pas pour me séduire.

Jugez plutôt.

Plus d'inamovibilité. Plus de cours d'appel. Plus de conseils de préfecture. Plus de section du conten-

tieux au conseil d'État. Plus de tribunaux de chefs-lieux d'arrondissement.

A la place de tout cela, un tribunal civil au chef-lieu de chaque arrondissement; extension de la compétence des tribunaux de paix, et du nombre des juges de paix à Paris.

Les juges de paix nommés à l'élection et pour trois ans, avec des assesseurs ayant voix délibérative, élus, eux aussi, par le conseil général et des délégués des conseils municipaux. Les juges de tribunal élus dans les mêmes conditions; mais, de plus, notaires, avoués et avocats concourant à leur nomination; enfin, le président du tribunal désigné par ses collègues, pour trois ans, etc., etc.

Pour moi, j'estime qu'il n'est pas bon de remanier de fond en comble, et sans tenir compte de traditions qui ont pour elles, en somme, la consécration du temps, une institution qui est comme la pierre angulaire de notre édifice social.

Je trouve dans l'inamovibilité des garanties de sécurité, de dignité, que ne saurait remplacer le projet élaboré par M. Engelhard. Le double degré de juridiction, loin de m'effrayer, me rassure sur les conséquences possibles d'erreurs judiciaires.

Je trouve que les justiciables ont tout intérêt à avoir près d'eux leurs juges civils, et j'estime qu'à l'heure actuelle il n'est pas bon d'étendre la compétence des juges de paix, tant qu'ils joueront un rôle imparfaitement défini et qu'ils ne donneront pas, par leur science et leurs lumières, les garanties qu'on est en droit d'attendre de ceux qui acceptent la haute mission de dire le droit et de rendre la justice.

Si M. Engelhard compte, pour en arriver là, sur les hasards d'une réorganisation ou d'un coup de vote, il se fait de singulières illusions, que je ne me sens pas le courage de partager.

**Histoire du servage ancien et moderne,** par A. Tourmagne. — Guillaumin.

C'est l'histoire du servage dans ses évolutions successives du XII^e au XVIII^e siècle, qu'a voulu retracer M. Tourmagne en une série de tableaux pleins d'intérêt.

Il l'a divisée en six livres qui en marquent, dit-il, les périodes naturelles et répondent à autant d'ères successives. Il part du colonat et du servage, dans les Gaules et en Germanie; il traverse la féodalité, pendant laquelle le servage se substitue à l'esclavage, et arrive ainsi aux serfs de la glèbe, du moyen âge. Alors surgissent les croisades, les communes, le tiers état, les serfs ruraux et les corps de métiers : période d'affranchissement et d'émancipation, qui marque l'aurore de la liberté, sous l'égide des institutions et des lois, alors qu'en même temps s'écroule la féodalité. La royauté grandit et en profite pour comprimer l'essor féodal et émanciper les serfs. Le servage personnel disparaît peu à peu, malgré la guerre de Cent ans, l'excès des impôts, les brigandages des gens de guerre, la misère et les famines. Avec la Renaissance et la Réforme, s'élèvent graduellement les vilains et les corporations, jusqu'à l'heure où sonne, en 1789, l'abolition définitive du servage. Tel est à grands traits le cadre dans lequel l'auteur développe ses recherches historiques.

M. Tourmagne jette un regard d'ensemble sur le servage et son abolition en Europe (Angleterre, Allemagne, Espagne et Italie). Puis il s'occupe de la Russie, des provinces danubiennes, de la Turquie et de l'Égypte, où fleurit encore le servage. Enfin il étudie l'Orient, l'Inde, la Chine et le Japon.

Style sobre et clair, pensées généreuses.

**Les officialités au moyen âge,** étude sur l'organisation, la compétence et la procédure des tribunaux ecclésiastiques ordinaires en France, de 1180 à 1328, par Paul Fournier, professeur agrégé à la Faculté de droit de Grenoble, archiviste paléographe. — E. Plon, 10, rue Garancière.

Comme le dit avec raison l'auteur de nos jours, où les esprits semblent donner à l'histoire des institutions la préférence sur celle des faits, il faut reconnaître que l'étude des lois et de l'organisation ecclésiastique peut jeter une vive lumière sur les institutions du moyen âge et des peuples modernes. Seule au milieu des désordres de la société féodale, la société ecclésiastique est en possession d'institutions régulières.

Le livre s'ouvre par une introduction, qui traite de l'organisation du diocèse au moyen âge. M. Fournier a compris que cette rapide esquisse était nécessaire pour entreprendre l'étude qui a pour objet l'étendue et le mode d'exercice de la juridiction épiscopale en France, à cette époque. Le rôle de l'official est, en effet, plus facile à déterminer, dès qu'on connaît bien l'ensemble des institutions dont il est un rouage important, dès qu'on sait au juste quels sont les pouvoirs de l'évêque et des auxiliaires dont il est entouré (pouvoir d'ordre et pouvoir de juridiction). Et c'est pour cela que M. Fournier nous trace le tableau du gouvernement du diocèse en France à la fin du XII^e siècle. Il nous montre l'autorité de l'évêque, chef du diocèse, limitée par les pouvoirs de son chapitre, et par l'indépendance de ses auxiliaires, les archidiacres, qui, de juges délégués, se transforment en juges ordinaires et deviennent pour les évêques de puissants rivaux. Il nous fait assister aux luttes qu'entraîne cet état de choses, et qui ont pour conséquence d'amener les évêques à s'assurer, par la création des officiaux, puis des vicaires généraux, des auxiliaires habiles et actifs qu'ils tiendront dans leur pleine dépendance.

Après avoir ainsi déterminé la place que les officiaux doivent occuper et le cadre dans lequel ils doivent se mouvoir, l'auteur est amené à étudier leur rôle.

M. Fournier divise son ouvrage en trois parties. La première s'occupe de l'organisation des officialités; la deuxième, de leur compétence; la troisième, de la compétence civile et criminelle.

Il nous fait voir à quelles nécessités pratiques répondait l'institution des officiaux, choisis parmi les élèves versés dans l'étude des lois et des ca-

nons, et chargés par l'évêque de juger à sa place. Il nous le montre entouré de ses assesseurs, scelleurs, *receptor actorum*, *registrator*, promoteurs. L'histoire des avocats, des procureurs, des notaires et des agents d'exécution est aussi esquissée à grands traits et fournit de précieux renseignements.

Ce qui a trait à la compétence des tribunaux ecclésiastiques et aux conflits entre eux et la justice laïque est particulièrement intéressant.

Enfin, l'auteur termine par l'examen des moyens destinés à assurer le respect du droit, soit que les violations du droit s'attaquent aux particuliers ou qu'elles menacent les intérêts généraux de la société. De là deux titres spéciaux, consacrés l'un à la procédure civile, l'autre à la procédure criminelle.

Le caractère général de la procédure civile y est nettement déterminé. Nous pouvons suivre un procès dès le début de l'instance à travers toutes ses phases, avec les exceptions et les délais impartis aux plaideurs, les serments à prêter, les preuves à fournir (interrogations, aveu, preuve testimoniale, preuve littérale, descente des lieux, expertise, présomptions).

Puis venaient les avocats, se reprochant réciproquement « de vendre leur âme pour soutenir l'injustice et l'iniquité, et de construire ainsi un édifice pour l'enfer ».

Alors commençait l'office du juge. La sentence était rendue, puis exécutée, à moins qu'on ne pût exercer une des voies de recours très nettement définies.

Enfin, l'auteur consacre quelques pages pleines d'érudition à la procédure criminelle, qu'il suit dans ses diverses transformations : accusation, dénonciation, procédure d'inquisition.

Le livre de M. Fournier sera certainement goûté de tous ceux que séduit l'étude de l'histoire du droit.

Le droit canonique est malheureusement lettre close pour beaucoup de Français, et M. Fournier nous montre le parti qu'on pourrait tirer d'une telle étude.

La langue de M. Fournier est simple et sobre, et sa méthode précise. On sait où l'on va, — et l'on peut sans crainte se laisser conduire. L'auteur connaît la route et ne vous égarera pas.

# SCIENCES MÉDICALES

## ANATOMIE — PHYSIOLOGIE — HYGIÈNE

**Traité de médecine légale,** par A.-S. Taylor, traduit sur la 10e édition anglaise par le Dr Henry Coutagne. — Paris, Germer Baillière, 1881. Un vol. in-8e de 925 pages. Prix : 15 fr.

Cet ouvrage est, en Angleterre, le manuel classique de médecine légale, tenu constamment au courant de la science et de la jurisprudence, l'analogue de notre Briand et Chaudé. C'est un ouvrage de valeur, intéressant surtout pour la comparaison de l'état de la médecine légale dans les deux pays et pour l'étude des différences qu'y apporte nécessairement la différence des législations.

Pour ce qui concerne les parties qui appartiennent à la médecine légale de tous les pays, nos étudiants peuvent les lire avec profit; ils y verront les questions examinées d'un point de vue qui n'est pas le nôtre, avec plus de bonhomie, en quelque sorte; mais nous n'estimons pas que les Anglais soient plus avancés que nous. Au contraire. Ainsi le chapitre très étendu consacré aux empoisonnements est un peu vieillot. L'auteur est très circonspect; il ne parle que d'après ce qu'il a vu ou d'après de bonnes informations, mais il ignore des choses que l'on sait en France; il ne connaît pas les études de M. Galippe sur les sels de cuivre et croit encore que ceux-ci sont de grands poisons; pourtant il en parle d'une manière vague qui montre son peu de conviction. Les chapitres concernant les sels de potasse, le phosphore, les alcaloïdes, la digitaline sont insuffisants. En revanche, celui qui est relatif à la pendaison, genre de mort adopté en Angleterre pour l'exécution des criminels, est très intéressant.

L'auteur prouve par un certain ensemble de faits et de citations que, dans la pendaison, la mort survient uniquement par asphyxie et que l'insensibilité asphyxique s'y produit très insidieusement, de sorte que les pendus rappelés à la vie ne se souviennent de rien.

Il n'y a pas en Angleterre de ministère public, l'accusation doit en principe y être faite par les particuliers. La défense y est entourée de garanties extrêmement importantes, et le principe que *personne n'est tenu de fournir des preuves contre soi-même* domine toutes les instructions juridiques. C'est en vertu de ce principe que les médecins peuvent, dans des cas assez nombreux, s'abstenir de déposer contre leurs clients, car les lois anglaises ne reconnaissent rien qui ressemble à notre secret professionnel. Il semble d'ailleurs que les condamnations pour toutes sortes de crimes et de délits sont beaucoup plus difficiles à obtenir en Angleterre qu'en France. Dr L.

**Les Maladies de la mémoire,** par Th. Ribot, directeur de la *Revue philosophique*. Un vol. de la Bibliothèque de philosophie contemporaine. — Paris, Germer Baillière, 1881.

L'étude de la mémoire a été souvent faite, mais on ne s'est guère occupé de sa pathologie. M. Ribot a

pensé qu'il y aurait profit à reprendre le sujet à ce point de vue. Ce petit livre n'est pas écrit pour faire valoir un système de philosophie; c'est un chapitre d'histoire naturelle, une collection de matériaux pour la science future. La lecture en est fort intéressante, mais nous ne pouvons dans un simple compte rendu entrer dans des détails de faits d'observation; nous préférons donner quelques-unes des conclusions de ce travail.

Il existe une connexion étroite entre la nutrition du cerveau et la mémoire. Tout ce qui est appris trop vite ne dure pas. La fatigue sous toutes ses formes est nuisible à la mémoire; les impressions reçues ne sont pas fixées et la reproduction en est très pénible, sinon impossible. Dans le cas d'amnésie temporaire due à une commotion cérébrale, l'oubli a toujours un caractère rétroactif; il s'étend sur une période plus ou moins longue, antérieure à l'accident.

La reproduction des souvenirs paraît dépendre de l'état de la circulation. La mémoire est surexcitée dans la fièvre, elle est affaiblie par les médicaments, tels que le bromure de potassium, qui ralentissent la circulation cérébrale.

Il existe non pas une mémoire, mais *des* mémoires, dont l'indépendance est établie par les cas morbides.

Dans les cas de dissolution générale de la mémoire, la perte des souvenirs suit une marche invariable : les faits récents, les idées en général, les sentiments et les actes.

Dans les cas de dissolution partielle, la perte des souvenirs suit une marche invariable : les noms propres, les noms communs, les adjectifs et verbes, les gestes.

La dégénérescence frappe d'abord ce qui est le plus récemment formé. — Le complexe disparaît avant le simple, parce qu'il a été moins souvent répété dans l'expérience.

**Annuaire de thérapeutique, de matière médicale, de pharmacie et d'hygiène,** pour 1881, par MM. Bouchardat père et fils, 41e année. — Paris, Germer Baillière, 1881. Un vol. in-16 de 348 pages.

Cet annuaire, si connu et si ancien, a le mérite de ne coûter que trente sous et de résumer très complètement les innovations en thérapeutique : il est presque indispensable aux médecins qui n'ont pas le temps de feuilleter plusieurs journaux; malheureusement on regrette d'y trouver si peu de critique; tout y est présenté au même plan, comme ayant à peu près la même valeur, y compris les fausses nouveautés qui reparaissent presque chaque année. Il en résulte que ce petit recueil n'a pas l'utilité qu'il pourrait avoir. Ce n'est pas un guide pour le jeune praticien.

# BELLES-LETTRES

## ROMANS

**Le Roi vierge,** par Catulle Mendès. Paris, E. Dentu, éditeur, 1 vol. in-18. Prix : 3 fr. 50.

Au rédacteur en chef du *Livre*.

Mon cher confrère,

Avant-hier, entre la poire et le fromage, vous m'interrogeâtes soudain ainsi : « Connaissez-vous M. Catulle Mendès ? » Sur ma réponse affirmative, vous reprîtes : « Écririez-vous avec plaisir une courte notice sur son dernier ouvrage, le *Roi vierge?* » Un peu surpris de cette offre inattendue, je fus tenté de vous répondre : « Oh ! non ! » Et voici pourquoi : C'est que je pense trop de bien de cet auteur pour en dire du mal et trop de mal pour en dire du bien. Alors vous revîntes à la charge et je me ravisai. Donc, je m'exécute. Il y a vingt-trois ans que nous entrâmes en relations, M. Mendès et moi. L'homme, je l'ai beaucoup aimé, je l'aime encore avec quelque amertume... mais ces choses-là ne concernent nullement vos lecteurs et je me hâte de passer à l'écrivain. Ouvrier, très bon ouvrier (je n'emploie pas à dessein le mot excellent qu'on ne saurait appliquer à personne), il joue à merveille de ses outils : les lexiques, et ne s'en est jamais mieux servi qu'en ce volume dont je m'occupe et dans lequel il est question d'un roi de Thuringe, chaste comme une hermine, et d'une fille de théâtre ardente comme une louve. Il me serait très aisé d'aligner ici quelques phrases banales à propos des effets que le romancier a tirés du rapprochement de ces deux êtres que tout éloigne l'un de l'autre, mais je préfère toucher deux mots de l'artiste qui les a peints. Enfant encore, il s'éprit d'Alfred de Musset et bientôt après de M. Théodore de Banville, individualités qui n'ont cependant entre elles aucun point de ressemblance, attendu que si celui-ci est surtout un virtuose, celui-là est, au contraire, un poète très dédaigneux de la rime et de la correction telles que les entendent ces messieurs du Parnasse dont M. Mendès fut un des coryphées. Ayant quelque peu mûri, l'adolescent pratiqua selon les formules de Charles Baudelaire et s'engoua tout de suite après des procédés de M. Leconte de Lisle, et nous eûmes, coup sur coup, *Pagode* et les *Soirs moroses*, comme nous avions eu déjà le *Roman d'une nuit* et *Philomela*, comme nous devions avoir bientôt les *Contes épiques*, dont quelques-uns ne sont pas sensiblement inférieurs à divers morceaux de la *Légende des siècles*. On voit que je ne cache en rien l'estime littéraire que j'ai pour M. Mendès, versificateur de qui les défauts et les qualités sont en prose

absolument les mêmes que dans ses vers : *Histoires d'amour, les Mères ennemies, la Demoiselle en or* et la *Petite impératrice* émanent également, à notre avis, des sources mentionnées plus haut, et c'est dans *le Roi vierge* qu'ils s'accusent avec une force qui nous prouve que l'auteur a pénétré tous les secrets de ses illustres prédécesseurs. Il y a là, parmi certaines pages finement tramées, souples comme des dentelles et solides comme des cottes de mailles, un peu de Théophile Gautier, des tours qui rappellent les émules vivants ou morts de « ce magicien ès lettres » et du Victor Hugo jusque dans l'antithèse voulue des deux principaux personnages : Frédérick et Gloriane; seul l'accent personnel y manque d'audace ou s'y dérobe, et voilà pourquoi nous dirons à M. Mendès en terminant cette trop brève appréciation : un polyglotte, parlât-il toutes les langues sans difficulté, n'en possède complètement aucune, et mieux vaut en inventer une, même défectueuse, que d'user, quelle qu'en soit la perfection, de telle ou telle familière à autrui. Tout écrivain, ajouterons-nous, est à la fois père et mère; il engendre, il conçoit, et malgré la crainte bien naturelle que peuvent lui inspirer les forceps, il doit, pour remplir sa double fonction, non pas s'exercer à produire des créatures plus ou moins analogues à celles formées par ses devanciers ou ses contemporains, mais se résoudre enfin à l'enfantement des *monstres* (il y en a de très beaux!) que chacun de nous porte en soi.

Sèvres, 23 mai 1881. LÉON CLADEL.

**Le Pavé de Paris,** par M. FORTUNÉ DU BOISGOBEY. 1 vol. Chez E. Plon et Cie.

Nous n'avons pas à faire la réputation de M. F. du Boisgobey. Au reste, s'il ne s'était pas déjà grandement illustré dans un genre très populaire, nous lui conseillerons avec enthousiasme et avec des larmes dans la plume de chercher la renommée en une veine plus littéraire que celle par lui exploitée.

Mais Alexandre Dumas est grand, et Paul Féval fut son prophète avant de devenir celui de Loyola, que de son vivant et en la verdeur de sa jeunesse les dames tutoyèrent Ignace, et qui, au paradis où il tient compagnie au colonel de M. Scribe et peut-être à M. Scribe lui-même, ne sentait pas, après sa mort, le besoin d'un prophète romancier.

Au surplus, laissons à part Alexandre Dumas qui inventa le genre, qui y mit comme du génie et garda du style, pour constater seulement que M. du Boisgobey est de l'école du grand Dumas, qu'il se soucie assez peu des études psychologiques et s'en tient aux récits d'aventures. Nous sommes loin de nous en plaindre, car nous adorons le roman d'intrigue. Il est à noter d'abord que presque tous les Français sont de même, et ensuite nous avons, en lisant ce livre, été tiré pour quelques heures de la mièvrerie courante et du naturalisme envahissant.

Oh! cette mièvrerie des bas bleus!... Cette douce atrerie dogmatique des faux humanitaires !... Cette scie de l'école de Médan où la forme est une outrance du romantisme qu'ils maltraitent, et où l'idée, neuf fois sur dix, est de la banalité empesée!... Nous bénissons quiconque reste en dehors de l'une de ces trois catégories d'écrivains et nous souhaitons gaiement bienvenue au *Pavé de Paris.* L'auteur écrit de verve au moins. Il ne pose pas, il y va franchement et nous baille l'histoire belle comme elle lui est venue. Il nous empoigne, il nous amuse, et si d'aventure et à son propre étonnement il rencontrait un jour un document humain ou s'il résolvait par hasard un problème social, nous nous en apercevrions bien sans qu'il ait eu besoin de nous corner aux oreilles *la bonne nouvelle,* par avance, et nous l'admirerions davantage à cause du gré que nous lui saurions de sa réserve et de sa bonhomie à faire œuvre forte.

Sans le moindre paradoxe, et quoi qu'on puisse dire, ces récits ultra-romanesques répondent à un besoin public. Naïfs et blasés sont tous heureux de galoper un instant la fantaisie dévergondée du romancier. On ne s'ennuie pas pendant le trajet, et c'est déjà un grand point. On s'attend à une foule de choses extraordinaires qui ne manquent pas d'arriver et au delà même de l'extravagance augurée. C'est très divertissant, et ma foi, pour bizarres, nous trouvons que les figures incarnées dans les œuvres ainsi conçues ont beaucoup plus d'intensité que les figures que nous trouvons dans les livres à thèses ou dans les romans médicaux des disciples littéraires de Claude Bernard qui fut chimiste.

Raconterons-nous la fable du *Pavé de Paris.* Ce serait long et superflu, croyons-nous. On connaît le procédé de F. du Boisgobey. Chez lui, l'intérêt prend la première place et l'art est relégué assez loin. Nous ne dirons qu'un mot à propos du drame de l'ouvrage : il nous fait invinciblement penser au beau conte d'Edgard Poe, *le Double assassinat de la rue Margue.* Nous n'établissons pas de comparaison, mais la parenté des deux intrigues nous a paru proche.

H. S.

**Dilexit,** par Mme MARTINEAU DES CHESNEZ, 1 vol., chez Blériot frères.

Mme la baronne Martineau des Chesnez a pour la vertu une admiration sans bornes. Nous ne l'en blâmons pas, mais est-elle bien sûre que dans l'existence — ainsi qu'il arrive dans son roman — les choses se passent si noblement? Pense-t-elle qu'il y a beaucoup de domestiques du genre de Mascien, beaucoup de ces laquais qui attendent avec une impatience évangélique le moment où leur maître ne pourra plus leur payer leurs gages, afin de pouvoir faire la preuve entière de leur dévouement chrétien? Ce Marcien entre au service d'un riche Américain qui vit à Paris avec sa femme bien-aimée et des enfants encore plus aimés. Mais quand le maître, appelé en Amérique par un voyage d'affaires, y a trouvé la mort, le bon serviteur voit succomber au chagrin la femme du défunt; il se trouve sans ressources avec les enfants. Il les nourrit de ses économies et de son travail. Sa vie est un long chemin de la croix. Il se dévoue jusqu'à la

fin, réussit à sauver l'héritage de son maître que convoite un escroc éhonté. Puis, quand il a accompli sa tâche, il se repose au milieu du bonheur qu'il a donné aux autres.

Voilà l'intrigue en substance. Elle n'est pas d'une nouveauté flambante; elle n'est pas relevée par un art supérieur dans le style. Cependant la phrase de Mme des Chernez est ailée... on dirait des ailes de papillon. Plus même, il y a dans cette écriture quelque chose de gazeux qui s'évapore très vite. Le ton général de l'ouvrage est un lyrisme apitoyé d'un effet assez bizarre. Il y a de la rapidité dans le style, une rapidité obtenue en conservant tout le long du récit les verbes au présent de l'indicatif, ce qui imprime au livre une allure vive, mais ne le rend ni pénétrant ni clair.

Nous laisserons de côté les préoccupations religieuses qui assiègent l'auteur. Mme des Chesnez écrit évidemment pour les jeunes enfants, nous ne voyons pas d'inconvénient à ce qu'on les catéchise; quand elle écrira pour les grandes personnes nous serons mieux à même de l'apprécier, et nous espérons que nous aurons la joie de pouvoir l'admirer. H. S.

**Les joies du Vice**, drame parisien, par M. PAUL TIMON, 1 vol., chez Dentu. Prix : 3 fr. 50.

C'est le titre d'un roman vertueux. Au moins M. Charles Diguet le dit en la préface — peu claire — qu'il a mise à l'ouvrage de M. Paul Timon. Comme nous ignorons effrontément ce qu'on entend par la vertu et le vice quand il est question d'œuvres d'art, nous ne nous occuperons pas de l'antiphrase possible du titre à panache qui reluit à vos yeux..... ô acheteurs!

Tant que nous y sommes, poussons l'absence de vergogne jusqu'à dire que nous nous méfions des romans vertueux : ils sont rarement moraux. — Écoutez cette histoire :

Lucien Desnoyers est un employé de banque — un employé important — marié et infidèle. Pas plus fidèle en effet à sa caisse qu'à sa femme. Il vole ses patrons et passe à l'étranger avec une drôlesse du nom de Sylvia. Mais cette drôlesse du nom de Sylvia est l'exécutrice des basses œuvres d'un M. Saint-Osmey, lequel est l'administrateur de la Banque que Lucien Desnoyers... oh! mon Dieu oui, c'est un tantinet compliqué... a frustrée de 300,000 francs. Ledit Saint-Osmey se livre en outre sur Renée, la femme de Lucien, à des tentatives certainement inconvenantes. Mais cette Renée est un ange. M. Timon l'a dit, du reste, avec une franchise dépourvue d'artifice : « Si la femme ne se dévoue pas, à quoi sert-elle dans l'existence? » Nous nous le demandons tous avec anxiété. Le livre est plein de phrases d'une naïveté tout aussi homérique. Voici un petit portrait très délicat : « Tu as raison, dit Desnoyers à sa femme, ce doit être un journaliste. Mal vêtu, l'air goguenard, un peu infatué de sa moustache grisonnante. Ce doit être un journaliste. » C'en est un. Un qui finit par se faire moine après que son ami Waldone, un ingénieur très fort, a été l'amant de Mme Desnoyers pendant l'absence du mari, et quand il est sur le point d'épouser ses amours après décès du conjoint. Il serait peut-être opportun de revenir sur la figure de M. Saint-Osmey, de vous mettre au courant des machinations de ce drôle, et encore d'édifier mes contemporains sur les péripéties issues de ses diverses rencontres avec Desnoyers, mais ce serait là une longue besogne. Sachez seulement qu'il jaillit des combinaisons trouvées par l'auteur un intérêt très vif et très peu littéraire.

Œuvre prudhommesque avec des titres de chapitre de ce genre : *Le Vice l'emporte. — Immonde personnage. — Tout finit.....* avec d'intempestifs lambeaux de questions politiques et religieuses, mais nous ne pouvons laisser passer ce roman sans rendre à l'auteur une justice qu'il mérite : ses personnages ont du relief et ressortent nettement en une intrigue assez banale, présentée en pauvre style, une intrigue pourtant en laquelle M. Paul Timon a encadré deux ou trois jolies scènes, un style qu'il a haussé pour deux ou trois bonnes tirades. En somme, nous sommes loin de nier les quelques qualités qui se trouvent dans ce livre et nous sommes assuré que l'écrivain les développera dans ses futurs ouvrages. H. S.

**Les étapes d'une conversion**, par PAUL FÉVAL, 4 vol. in-12. — Palmé. Prix : 3 fr.

Ce ne sont pas ses mémoires que l'auteur écrit, néanmoins il raconte en peu de pages quelle fut sa carrière littéraire et comment débuta son succès. Le vrai drame de son livre, c'est sa conversion. Elle est racontée en 4 volumes séparés. Le premier est intitulé *la Mort d'un père*. Le second comprend l'épisode appelé *Pierre Blot;* le troisième a pour titre: *Ma première communion*. Ce sont les trois premières étapes de cette conversion. La dernière est intitulée *le Coup de grâce* et occupe le quatrième volume. Il s'en dégage un parfum de sincérité qui touche, attire, retient. P. Féval a été toute sa vie ce qu'on appelle un honnête homme. Personne n'a pu lui reprocher d'avoir fait le mal, même dans la plus vénielle mesure. Il a rendu service, c'était son goût et sa nature. Il l'a fait plus tard avec choix et avec discernement. Il a eu des amis et des ennemis. Mais il a été loyal camarade avec ses rivaux et les articles qu'on publia dans le temps sur lui le représentaient comme un chevalier de la plume. Grandi dans une famille religieuse et croyante, il était resté toujours royaliste et croyant. Ses premiers ouvrages étaient imbus de cette foi qui sous Louis-Philippe semblait une opposition et commença son succès. Mais ce dieu d'art ne pouvait suffire à cette âme sincère. Il *s'est converti*, sincèrement et complètement converti, dans le sens catholique, en faisant cadrer ses œuvres avec sa foi, quel qu'en doive être le péril. Cette conversion est le sujet de ses 4 volumes, et mérite d'être lue par tous ceux qu'intéresse l'histoire des âmes dans leurs débats avec la mondanité, les platitudes de la vie moderne, et le souci de l'avenir au delà du tombeau. Le livre est catholique, disons plutôt qu'il accuse dans la France contemporaine la persistance des idées de foi et de religion au delà du

devoir social et de la morale proprement dite. Seulement, c'est un catholique converti qui l'a écrit.

M. G.

**Le Renégat,** par M. A. Devoile. Un volume chez Blériot frères.

Que dire des romans de ce genre? Il est clair que l'auteur a de bonnes intentions, qu'il est animé des meilleurs sentiments. Mais quelle rage prend donc ces écrivains de faire intervenir sans cesse le bon Dieu et notre sainte mère l'Église dans des récits où nous n'avons que faire d'en entendre parler? Morbleu! nous avons appris notre catéchisme en temps opportun et nous pouvons le relire si nous en avons envie, vous pouvez vous-même composer autant qu'il vous plaira d'*Annales de la propagation de la foi*, seulement soyez francs, dites-nous bien que c'est là votre but, ne nous annoncez pas un roman quand vous allez nous donner un prêche. Puis par quel hasard, évidemment satanique, arrive-t-il presque toujours que dans ces œuvres à tendances réligieuses le talent de composition est beaucoup moindre que dans celles qui sont puisées dans nos mœurs, dans nos vices, dans nos luttes, dans nos aspirations et nos dégoûts? Pourquoi le style de ce livre est-il en général inférieur à celui des autres? Ce sont les pauvres héros que le Saint-Esprit n'illumine pas qui composent les belles pages aujourd'hui. C'est honteux pour le Saint-Esprit, ces dévots écrivains l'oublient, ils pensent avoir tout fait quand ils ont arraché des âmes à l'enfer. Eh! laissez-nous brûler, messieurs, et fabriquez-nous de meilleure prose! La critique n'a rien à voir avec le ciel et le ciel rien avec la littérature.

Venons à l'intrigue.

Le renégat, c'est Alban de Kleister. Il a abjuré la foi catholique, est entré au service de Gustave-Adolphe et traite fort mal ses anciens coreligionnaires. Il a une tante, la chanoinesse Adélaïde, qui entreprend un pèlerinage jusqu'au camp dans le but de ramener le jeune homme à sa croyance première. Pour ne pas être reconnue et n'être pas gênée par sa beauté, elle se fait brûler le visage par un chanteur aveugle, poursuit sa course en vivant de hasard et d'aumône, parvient à trouver son mécréant de neveu qu'une sorcière lui ramène blessé. La chanoinesse rappelle Alban à la vie, et il est tellement ému des sacrifices qu'Adélaïde s'est imposés pour son salut qu'il rentre dans le giron de l'Église catholique. Et quand il est rentré dans le giron sa blessure se rouvre et il meurt. Ne pleurez pas, âmes sensibles, car ce jeune homme est évidemment en paradis. Voilà l'avantage d'avoir des chanoinesses dans sa famille!

Nous ignorons absolument et nous ne cherchons pas à savoir quelle est la portion du public qui s'abreuve aux sources fades de cette littérature incolore. Ce sont là des ouvrages tellement inutiles qu'il faut chercher le prétexte de leur existence en une raison extérieure à l'art. Montesquieu prétend qu'il y a des livres qui n'ont pas l'air d'abord d'être bons du tout et qui au fond sont excellents... pour faciliter le sommeil des personnes qui s'endorment, d'habitude, à grand'peine. L'explication de Montesquieu nous paraît fort acceptable d'ailleurs.

H. S.

**Les Naufrageurs,** par M. Henri Rochefort. Un volume chez Jules Rouff. Prix: 3 francs.

Vraiment, Rochefort ferait bien de laisser de côté la polémique courante et de nous donner seulement des œuvres d'art. Il a trop d'esprit pour la politique et peut-être aussi trop de cœur.

Mais tenons-nous-en à la critique de son nouveau livre: *les Naufrageurs*.

« Savez-vous comment-ils s'y prennent pour dévaliser les navires? Ils font promener sur des falaises, le long des côtes les plus dangereuses, des bœufs entre les cornes desquels ils ont suspendu des lanternes allumées. Les bateaux égarés prennent ces lueurs pour des feux flottants, destinés à indiquer un bon point d'abordage. Ils mettent le cap sur la lumière, et, au lieu de rencontrer le port, ils se brisent sur des rochers où les naufrageurs se partagent leurs dépouilles. »

Ceux-là, ce sont les vrais naufrageurs, ceux de la mer. Dans le monde, ce sont les hommes et les femmes qui avec de douces et simples prémices vous attirent dans des guêpiers où l'on laisse sa vie ou son honneur.

Ainsi a agi la coquette Étiennette de Mussidan, une célèbre pianiste, avec Trivulce Archambault, un illustre et austère journaliste. Elle a commencé par le recueillir dans sa villa à la suite d'un duel où il avait été blessé. Elle l'a soigné comme une sœur de charité, puis aimé comme un esclave et maintenant elle le ruine, le désole, et le trompe pour un petit avorton de séminariste, figure très plaisante et très originale. Après quoi elle le déshonore par des combinaisons financières qui font passer l'écrivain pour un homme vendu à la politique du royaume de Reuss-Limbourg (?). Il en résulte un duel entre Trivulce et le secrétaire de l'ambassade de Reuss-Limbourg: M. de Trévières. Archambault prend pour témoin un M. Xavier Libermann, galant homme d'ailleurs, mais *naufrageur*, lui aussi.

Le vice du roman de Rochefort éclate ici comme on va le voir. L'ouvrage est fait de deux morceaux très bons chacun en soi, mais mal soudés et même insoudables.

Xavier Libermann est amoureux de M^me^ de Trévières dont il a reçu un soir, dans la nuit, d'une loge un baiser destiné à un mari adoré au delà de toute expression, tellement adoré que Léonice, quand elle connaît le duel de son mari avec Trivulce, n'hésite pas à aller proposer au témoin Xavier de perpétrer un assassinat possible en ne chargeant qu'un seul pistolet, en échange duquel sacrifice elle se donnera à lui qui l'aime. La situation est raide, épicée et sauvée avec beaucoup d'art. Xavier, qui est un *naufrageur* comme on sait, s'autorise d'une chance de combat échue à M. de Trévières, feint d'avoir la conscience bourrelée de remords en présence de la blessure dont souffre son ami Archambault et un beau jour Léonice... paye sa dette. Elle est enceinte du fait de Xa-

vier qui l'a possédée une seule fois et que son amour poursuit et tue, lorsqu'elle vient à découvrir que le pistolet de Trivulce était chargé lors du duel. La pauvre femme s'est donc déshonorée inutilement. Ce n'est pas sa honte qui a sauvé de la mort son mari. A cette nouvelle elle tombe gravement malade. Elle est cependant sauvée. Xavier, fou de douleur, simule un long voyage et va se tuer dans un coin. Et Léonice guérie, mère, en promenant son fils, regrette que celui qu'elle croit exilé et qui est mort ne voie pas cet enfant.

Elle a ce regret-là. Nous voudrions que ce petit bout d'étude psychologique signalé mît le lecteur en goût et lui donnât envie de lire tout le roman. Il est plein d'une fine étude et d'une verve charmante. Très bien aussi, ce portrait d'Archambault qui toujours et malgré tout retombe sous la griffe d'Étiennette et qui y est encore quand le livre est clos. Par malheur, ces deux drames sont reliés l'un à l'autre et non fondus ensemble.

Mais, avec son esprit habituel, M. Henri Rochefort a fait une œuvre très humaine et très intéressante.

H. S.

**Casse-cou,** par Quatrelles. — Paris, Hetzel, 1881.

Quel charmant conteur que Quatrelles! quel esprit vif, délicat, toujours gai, écrivant d'un style agréable et coulant! C'est un vrai Français, et le lecteur est toujours charmé de le rencontrer en son chemin.

Pas de gros éclats de rire, mais c'est en souriant qu'on parcourt la série d'anecdotes, de petites nouvelles qu'il a réunies sous un bien vilain titre, quoiqu'original.

Comme le dit l'auteur, *Casse-cou* semble une menace ou tout au moins un avertissement de quelque danger. Est-ce donc pour décourager à l'avance l'acheteur que séduit tout d'abord le nom de l'écrivain qui est cependant synonyme de beau diseur et d'esprit fôlâtre?

Heureusement qu'on n'y prend pas garde, qu'on achète le volume et qu'on s'empresse de le parcourir, tout content d'avoir cédé à une heureuse inspiration et de n'avoir tenu aucun compte du titre peu engageant.

Je n'aurais garde de déflorer le plaisir auquel j'invite ceux qui veulent bien lire ces quelques lignes, et cependant je n'ose résister à la satisfaction de citer deux passages qui donneront une idée du ton général qui règne dans tout le livre.

Voici un plaidoyer pour et contre les chasseurs.

Écoutez les fanatiques :

« Vous ne comprenez donc pas, vous disent-ils, le plaisir de courir les bois, les champs, les taillis, de respirer le grand air à pleins poumons, de...

« A d'autres! répond l'auteur, se promener avec un fusil, une cartouchière pesante, un carnier d'autant plus gênant qu'on le remplit vite, faire dépendre sa marche d'un animal qui vous promène en zigzag partout où bon lui semble, bien obligé! Le chasseur est un aveugle dont le chien n'a pas de ficelle.

« Passer la journée les yeux braqués sur la queue de votre chien, vous appelez cela : admirer la nature! vous n'êtes pas difficile. Moi, j'aime la campagne avec ou sans bêtes; vous aimez les bêtes avec ou sans campagne; ne confondons pas. »

Et plus loin, cette petite confession anodine et que nos lecteurs nous permettront de leur reproduire, car elle n'a rien qui dépasse les limites du rire gaulois:

« J'aime les femmes, oui, monsieur, il n'y a pas de honte à cela... au contraire. Aussi, je ne me suis pas marié. Prendre femme, voyez-vous, c'est choisir une part du gâteau, et moi, je veux pouvoir retourner au plat tant que ça me fait plaisir. »

Lisez donc *Casse-cou,* amis lecteurs; à côté des badinages innocents et pleins d'esprit, vous trouverez des échappées de longues pages de bon sens, de sentiment honnête qui vous prouveront que l'écrivain joyeux est aussi un homme de cœur, de façon que le plaisir sera plus complet que je ne puis vous le faire sentir ici.

E. d'Au.

**Le Bachelier,** par M. Jules Vallès. 1 vol., chez G. Charpentier. Prix : 3 fr. 50.

Nous trouvons à la première page cette dédicace sinistre et superbe :

A ceux
qui
nourris de grec et de latin
sont morts de faim
Je dédie ce livre

Jules Vallès.

L'intention est nette. Nous copierons pourtant aussi quelques lignes écrites presque à la fin du volume et qui marquent plus nettement encore l'intention de l'auteur :

« Ce n'est pas vrai : un bachelier ne peut pas faire n'importe quoi pour manger! Ce n'est pas vrai!

« Si quelqu'un vient me dire cela en face, je lui dirai : Tu mens! et je le souffletterai de mes souvenirs! Ou plutôt, je le giflerai pour tout de bon, parce que si un échappé de collège entend cette gifle, il sera peut-être sauvé de l'illusion qui fait croire qu'avec du courage on gagne sa vie. Pas même comme *goujat!* »

C'est là du style violent et plus brutal que pur. Nous relèverions tout le long du volume maintes phrases semblables d'une emphase amphibologique. Il y a à coup sûr une bonne dose de clinquant dans cette œuvre. Et cependant Vallès a du style, c'est même un écrivain de premier ordre à notre avis. C'est qu'il a un nerf incroyable, c'est que ses livres portent la marque d'une vivante et puissante personnalité, c'est qu'il y met tout le sang de ses veines et tout le cri de ses entrailles. Il y a chez lui un dévergondage inouï dans les idées comme dans l'expression de ces idées, mais le tout grouille, vit, miroite, enveloppe, saisit à tel point que l'on ne peut faire autrement que d'admirer la trempe de cet homme brusque et la force de cet écrivain enflammé. Sa phrase vibre et bondit comme ont vibré et bondi son cœur et son cerveau à lui, Vallès, quand il a composé cette autobiographie, quand il s'est raconté sous le nom de

Vingtras, d'abord dans un premier volume intitulé : *l'Enfant*, et dans celui-ci : *le Bachelier*, comme il fera encore quand il donnera le dernier acte de sa trilogie dans son prochain ouvrage qui s'appellera *l'Insurgé*.

Présentement, nous trouvons Jacques Vingtras sorti du bagne du lycée, débarquant à Paris, suant et saignant sa misère de bachelier, d'homme aux mains blanches, d'homme en redingote, d'homme qui ne peut pas gagner son pain *à cause de son éducation*, et traînant sa révolte éculée à travers toutes les bohêmes. On ne veut pas de lui comme ouvrier; il échoue dans le journalisme; la politique le trompe; tout lui manque; les dettes crient sans cesse à ses talons; les humiliations le broient, et alors... après bien des années, un jour, placé entre sa vieille mère pauvre et le cadavre de son père — ce supplicié qui l'a supplicié — le révolutionnaire abdique. IL SE REND.

Voici la dernière page du mémoire :

*Sous l'Odéon.*

On se presse autour d'un vieux bohème qui vient de recevoir une nouvelle.

« Vous vous rappelez Vingtras, celui qui ne parlait que de rosser les professeurs, et qui voulait brûler les collèges ?...
— Oui.
— Eh bien! il s'est fait *pion*.
— Sacré lâche!

Ce dénouement nous apparaît avec une grandeur magistrale dans sa poignante simplicité. C'est une navrante logique qui (après ses diatribes exaspérées contre l'instruction classique) oblige le bachelier mourant de faim à rentrer dans le rang — le rang des galériens et à devenir pion pour manger.

Nous l'avons dit, ceci n'est point un roman; ce livre a l'intensité d'une confession douloureuse jetée en des lignes affolées, tranchantes et chaudes. L'auteur ne choisit point ses épisodes et ne les classe pas pour qu'ils concourent à un récit intéressant; il laisse déborder de lui ses souvenirs et ses pensées, c'est un cri de rage en 400 pages, c'est un bilan de martyr éparpillé au vent par le martyr dont la chair hurle encore.

Aussi toutes les lignes distillent la haine. On y voit l'inanité des enthousiasmes à côté de l'impuissance forcée des jeunes gens instruits qui sont pauvres, et qui, pour si vaillants qu'ils soient, succombent dans leur lutte contre la misère, s'énervent, s'amoindrissent, s'encanaillent et croupissent dans la fatalité de la paresse.

*Le Bachelier* est une œuvre qui fouille cruellement une plaie cruelle et large, une œuvre dont la lecture est passionnante entre toutes et qui est déjà entre les mains de tout le monde. Toute la généreuse et vaillante jeunesse que l'ambition la plus noble a poussée à Paris pour y chercher du pain et de la gloire fera-t-elle bien de lire cette désespérante, cynique et belle lamentation qui est comme son livre de Job à elle? Nous croyons que oui, car, parmi cette jeunesse, ceux qui sont vraiment des forts ne désespéreront pas quand même. H. S.

**Le Sergent Villajoux,** par M. ERNEST GARENNES. 1 vol., chez Paul Ollendorf. — Prix : 3 fr. 50.

Nous ne comprenons absolument rien à ce livre. Nous nous demandons avec terreur ce que l'auteur a pensé faire en alignant de la sorte les aventures incongrues et niaises de ce sergent Villajoux qui représente à lui tout seul, paraît-il, toute l'armée française. Eh bien! l'armée française est mal représentée!

Voici un roman à peu près inénarrable; il ne s'y trouve aucun fait saillant à pousser en lumière; c'est une manière de biographie saugrenue, inutile et vide, qui ne prête à aucune analyse. Nous avons vaguement constaté au début l'existence d'une tour mystérieuse où personne n'ose entrer parce qu'elle est habitée par des revenants. La tour est sise dans le hameau qui a vu naître le sympathique et phénoménal Villajoux. Ledit héros, qui à l'âge de huit ans tirait de l'eau sans effort, les gardes champêtres qui se noyaient, garçon pantagruélique de tout temps, en l'année de ses treize ans pubères pénètre dans la tour et découvre que c'est là tout simplement le nid soyeux où la baronne de Lépinette et le comte de Laguignère cachent leurs amours. Un peu plus tard la baronne fait du jeune Villajoux son amant. Sous quel prétexte, madame? On ne le saura jamais. Puis à dix-huit ans il part pour l'armée, fait des campagnes amoureuses et guerrières, rentre au pays passer un congé que sa stupéfiante baronne lui rend agréable, puis repart, va à la guerre, au diable (comme c'est amusant!) dans toutes les garnisons et toutes les expéditions, conquiert des lauriers et des filles, revient sergent, s'ennuie au pays... Il a une fiancée, nous avions négligé de le dire, mais il en est temps encore, car M. Garennes se propose cyniquement de rebondir de cette fiancée et de ce sergent pour écrire un second et peut-être un troisième volume dans le goût de celui-ci. Pourvu qu'il ne tienne pas parole, ô mon Dieu!

Mais il paraît que c'est gai. Des gens bien informés nous ont affirmé que cet ouvrage était gai. Soit. En effet, Villajoux a un nez excessivement grand et qui fait la joie de tous ceux qui le voient. Quand, par exemple, le militaire en question se cache sous le lit d'une belle — procédé très spirituel et très neuf — le nez monstre dépasse le rebord inférieur du meuble, la dame marche sur le nez monstre et s'imagine que le nez monstre est un escargot hors de sa coquille ou toute autre bête gluante. Est-ce que vous riez? Si oui mettons que le tout est charmant. Le tout nous semble lugubre.

M. Garennes a abdiqué — c'est lui qui le dit — son style pour laisser toute sa saveur au langage du sergent. Sergent, mon ami, tu n'as pas de style et tu menaces de n'en pas avoir de longtemps! Console-toi, sergent, mais tiens pour assuré que tu n'as pas de style — pas même celui des casernes! H. S.

**Les Réfractaires,** par M. Jules Vallès. 1 vol., chez G. Charpentier. — Prix : 3 fr. 50.

La récente publication du *Bachelier* et tout le bruit bien mérité qu'on fait autour de ce livre puissant dont nous avons eu le plaisir de parler plus haut a ramené l'attention du public sur les autres écrits de Jules Vallès. Charpentier donne une *nouvelle édition* des *Réfractaires,* et ce roman — nous devrions une fois de plus dire : ce mémoire — nous a paru encore de plus verte et vaillante venue que *le Bachelier.* Le talent de Vallès — pour sa plus belle part — est fait d'une ironie mêlée d'une blague douloureuse, d'un scepticisme bizarre qui vous donne envie de pleurer. Eh bien, ici, l'ironie, la blague, le scepticisme sont aussi vivaces, mais moins rageurs. Autant de vigueur et moins de vinaigre. Moins de parti pris surtout, car on peut convenir que la guerre au baccalauréat déclarée par l'écrivain est un peu puérile. Dans le présent volume les larmes plus abondantes sont moins méchantes, le style lui-même est de vol beaucoup plus large. Il est merveilleux, ce style d'un lyrisme étrange, imprévu — un lyrisme humain qui bondit du fond des entrailles des êtres pour vous emporter dans un rêve très triste, très net, très vaste... comme infini.

Les réfractaires de Vallès ne sont pas ceux qui se dérobent à la loi militaire. Ce sont ceux qui se dérobent à la loi sociale et qui, plutôt que de se caserner dans sa convention, consentent à mourir de faim, pour garder leur liberté, ce qu'ils appellent leur liberté du moins, car ils ont leurs esclavages — et lourds, tous ces bohèmes qui n'ont pas le temps de gagner leur vie parce qu'ils n'ont pas de linge ni d'habit et qu'ils passent leur journée au travail d'imaginer un dîner et un coucher pour le soir.

L'idée est mise en relief par plusieurs récits. Signalons avant tout le chapitre intitulé *le Bachelier géant.* C'est un des plus beaux et des plus frissonnants morceaux que nous ayons lus jamais. Nous ne nous sentons pas le courage d'essayer de dire ce qu'il y a là de larmes, d'humanité, de force et d'art. A un moment, le géant — c'est lui qui raconte — poussé par les hasards de la vie saltimbanque, est devenu dompteur d'animaux sauvages. Un soir, il doit — les affiches sont posées qui l'annoncent — entrer dans la cage des bêtes avec son enfant, une toute petite fille adorée. Or le boucher impayé refuse de livrer la viande pour le repas des fauves. Les fauves n'ont pas à manger, entendez-vous, et le père doit entrer dans la cage avec sa fille !... Et Vallès a mis cette histoire en des pages qui prendraient une brute au cœur. Cela est sublime, nous le disons nettement.

Dans un autre chapitre : *les Victimes du livre,* l'auteur énumère les ravages que la littérature a portés dans les esprits modernes. Il prend à partie Balzac, G. Sand, Byron, Chateaubriand, Alexandre Dumas, d'autres aussi. Nous ne le suivrons pas sur ce terrain, la discussion serait trop longue. Le chapitre est crâne.

*Un Réfractaire illustre,* c'est Gustave Planche. Des notes intimes très curieuses.

On voit un peu dans cette rapide analyse l'aspect du volume. Nous sommes en présence d'une œuvre d'une immense valeur, et nous l'admirons et nous la recommandons plus que nous ne saurions dire et nous voudrions pouvoir le crier dans les rues. H. S.

**La Danseuse de corde,** par Vast-Ricouard, 2e édition, 1 vol. in-12. — Paris, Jules Rouff, 1881.

MM. Vast-Ricouard, jusqu'à présent, avaient fait des romans naturalistes : peut-être ont-ils cru en faire un en écrivant la *Danseuse de corde.* Mais je pense que le public ne sera pas de cet avis. Rien n'est moins naturaliste que ce roman. Il s'agit d'une petite fille, livrée dès l'âge de six ou sept ans à des saltimbanques, par un frère aîné qui, après avoir tué son oncle, trouve plus agréable de posséder, à lui seul, la fortune commune. Après quelques complications aussi peu naturelles que naturalistes, la petite fille devenue grandelette épouse un amoureux de son choix, et les quatre ou cinq coquins qui ont perpétré des crimes pendant 400 pages périssent par l'eau ou par le feu. On voit là, tout comme dans la légende de Geneviève de Brabant, le crime puni et la vertu recompensée. *Deo gratias!*

Ce n'est pas que ce roman soit mauvais; mais ce n'était vraiment pas la peine de jeter par-dessus bord Alexandre Dumas père, Ponson du Terrail et Xavier de Montépin, pour les imiter ensuite. L'éclectisme se comprend admirablement en littérature; mais quand on a dit et répété que tel genre est mauvais, infime, absurde, on n'a plus le droit de travailler dans ce genre-là. H. M.

**Les disciples de l'abbé François,** par M. Georges Glatron. Un vol. chez Alph. Lemerre. — Prix : 3 fr. 50.

Par les dieux immortels, nous déclarons bien que nous ne sommes pas clérical, mais, diantre, M. Georges Glatron n'a pas la main légère. Son livre est trop visiblement haineux envers le clergé catholique. Si nous faisions cette remarque au point de vue social, nous pourrions faire observer qu'il n'est ni juste ni adroit de ne combattre l'influence religieuse que dans l'Église romaine alors qu'en France le protestantisme et le judaïsme élargissent chaque jour leur puissance — et nous ajouterions que ces religions, qui ne sont pas moins qu'une autre contraires à l'esprit moderne, ni d'humeur plus tolérante, ne méritent en rien qu'on leur fasse la part plus belle. Mais nous nous garderons de toucher cette question ici et nous maintiendrons le reproche de trop visible parti pris haineux à ce roman en indiquant à l'auteur que son affectation hostile amoindrit l'intensité artistique et la portée morale de son livre. C'est assurément dommage, car l'écrivain a du mérite et l'œuvre de sérieuses qualités d'étude et de style. Mais que voulez-vous ? à chaque moment où l'admiration, où l'émotion vous prennent, la personne de l'auteur apparaît, tire l'attention et marque la page. Il n'est pas un lecteur qui ne finisse par trouver lourde cette continuelle

présence, pas un lecteur de ceux qui se mettent devant un ouvrage en ayant abdiqué — comme il convient — leurs idées politiques, philosophiques et sociales pour se livrer au charme du récit, à l'étude des passions humaines, aux grâces du style, en un mot à l'admiration d'une chose d'art.

Il est certain que nous sommes ici devant un livre soigné, travaillé en conscience. La théorie y prend trop souvent la place du drame et en cent endroits l'emphase remplace l'émotion, mais il éclate à tout instant de très belles pages dont il faut admirer l'écriture et qui vous vont au cœur.

L'abbé François, un prêtre sale et un sale prêtre, s'introduit dans une maison, suscite l'agonie du père de famille, et quand l'homme est mort, il règne sur la femme et sur les enfants. A l'exception de l'aîné les autres lui appartiennent comme la mère lui appartient. C'est une terrible lutte entre ce jeune homme et ce prêtre. Celui-ci triomphe, dépouille la mère, la fait mourir de terreur et de privations, enferme la fille dans un cloître où elle expire étouffée et abrutie. Puis il entraîne le cadet au séminaire. Quand ce jeune homme est devenu prêtre, sa chair se réveille, il séduit une jeune fille, la rend mère. Sur le conseil de son frère, il quitte les ordres, épouse sa maîtresse. Mais l'abbé François aidant, il est repris de la nostalgie de l'autel. La femme meurt, il abandonne son enfant et retourne à l'église, tandis que son aîné, le libre-penseur, recueille le fils du prêtre.

Ce résumé est très exact. Il y a donc beaucoup de noir broyé dans cette œuvre. Qu'on ne pense pas que nous avons contre elle quelque colère, nous avons simplement noté sans les approuver les passages qui touchent au pamphlet. C'est en toute sincérité et à notre grand contentement que nous signalerons *les Disciples de l'abbé François* comme un ouvrage à lire, intéressant à plusieurs points de vue et surtout à cause du *fouillé* des types. Nous avons dit combien M. Georges Glatron mettait de conscience à cette besogne; il n'en met pas moins au travail du style qui est un peu lourd, mais qui est très ferme avec une belle pureté et une grande vigueur.

H. S.

**Le Destin de Nérine**, par M. PAUL SARRATOFF. Un vol. chez Dentu. — Prix : 3 francs.

Nous engageons vivement les personnes qui nous font l'honneur de nous lire à retenir le nom de M. Paul Sarratoff. Pour notre part, nous avouons franchement que nous n'avions pas encore vu une seule ligne de lui ; qu'il nous pardonne notre ignorance s'il a publié quelque chose avant *le Destin de Nérine*. Nous connaissons naturellement encore moins sa personne que son œuvre, nous le regrettons, mais nous n'aurions pas plus de sympathie pour le travail de l'un de nos amis que nous ne nous en sentons pour le présent roman ; nous n'aurions pas plus de joie à en dire notre bonne opinion.

Qu'on nous laisse nous débarrasser vite des critiques que nous avons à faire. Il y a au cours du récit que nous venons de lire un grand nombre d'invraisemblances très grosses. Plusieurs péripéties sont d'une exposition qui manque de clarté. Le dénouement est d'un mélodramatique effet et d'une invention dont la nouveauté est plus que douteuse. Il y a des pages malencontreuses — en très petit nombre — où des hommes politiques actuellement en vue sont pris à partie d'une manière peu décente à un roman, et sans que l'auteur ait eu soin — ainsi qu'il a fait pour d'autres — de les cacher peu ou prou sous un pseudonyme transparent.

Le résumé de l'intrigue peut tenir en quelques lignes. Le sujet a quelque rapport et même une visible parenté avec *la Haine* de M. Sardou. Mais cette belle imagination d'une honnête fille violée qui conçoit contre le criminel horrible qui l'a déshonorée une haine comme aucune autre ne peut être aussi féroce — qui assassine le séducteur, puis sent en elle se réveiller l'éternelle pitié propre aux femmes et qui passe de la pitié à l'amour, cette superbe imagination digne de Shakespeare avait été énervée, avilie et détruite par le menu style de M. Sardou. M. Paul Sarratoff vient de nous donner cette même aventure en forte et souple langue cette fois. Il l'a portée du théâtre au livre et du moyen âge à l'époque présente et, gardant l'ossature du drame, il en a changé le dessin et l'aspect.

Nérine est une célèbre chanteuse... Une parenthèse : on reconnaîtra peut-être en lisant ceci des personnages vivants, mais nous n'insisterons pas sur ce point. Nérine donc fait florès dans toutes les capitales de l'Europe. Elle vient à Paris. Elle aime et épouse un marquis de Septfonts, chambellan de l'empereur. Elle cache à son mari qu'un misérable du nom de Michel l'a jadis violée au Hâvre dans une chambre d'hôtel. Mais les événements la séparent du marquis. Elle retrouve Michel devenu Michaëli et ténor célèbre. Il l'aime, ils vont chanter ensemble, elle est prise de terreur, accepte un rendez-vous et tue Michel. Elle croit l'avoir tué du moins, car elle le retrouve agonisant, s'émeut, le sauve et devient sa maîtresse. Puis la guerre de 1871 est là, elle s'évade de Paris, retrouve son mari et meurt avec lui après une bataille. Michaëli est tué plus tard par un fou.

L'affabulation est émouvante comme on voit. Mais le charme est surtout dans l'expression pénétrante du style, dans sa cadence ailée, dans sa force sans raideur, dans le choix savant des scènes qui mettent l'idée en relief et pour tout mieux dire dans l'émotion même de l'auteur. C'est surtout sur la forme écrite que nous voudrions insister, c'est elle qui a le plus suscité notre admiration, elle qui nous fait souhaiter au *Destin de Nérine* un très grand succès, qui nous donne une profonde estime pour M. Sarratoff, et une grande espérance en lui.

H. S.

# ÉDITIONS DE BIBLIOPHILES — LIVRES D'AMATEURS

**Le Cortège historique**, organisé en 1880 par le comité des fêtes de bienfaisance de Rouen, par Jules Adeline. — *Entrée du Roy Henry II, à Rouen, en 1550. 22 eaux-fortes avec texte*, in-4° oblong. — Rouen, E. Augé, éditeur.

Dans le numéro de juin nous avons entretenu nos lecteurs de la publication faite par la ville de Vienne pour perpétuer la mémoire du grand cortège de Mackart à l'occasion des noces d'argent de l'empereur. Nous avons à rendre compte aujourd'hui d'un ouvrage semblable reproduisant un autre cortège historique, celui organisé en 1880 par le comité des fêtes de bienfaisance de Rouen. Il n'y a pas de comparaison à établir entre les deux publications, la splendeur de celle de Vienne nous paraissant difficile à atteindre, même si une ville comme Paris ou Londres s'en mêlaient. Mais ne doit-on pas accorder tous les encouragements possibles à un effort tenté par un éditeur isolé et par un artiste épris de son art qui arrivent à eux seuls à produire un résultat aussi honorable. La ville de Rouen n'a pas contribué aux frais de cet album. Sans doute des amateurs locaux s'empresseront de souscrire, mais rien n'était assuré à l'avance.

Les vingt et une premières planches à l'eau-forte de M. Adeline représentent le défilé entier du cortège, depuis les *archers de l'amiral* jusqu'aux *arquebusiers de la garde du roi*. La vingt-deuxième donne la figuration du grand *char de la bienfaisance*. Ces planches ont dû être exécutées hâtivement. Elles sont aussi un peu monotones, les costumes n'étant pas variés comme ceux de Vienne. En franchise, nous trouvons que l'artiste a trop oublié le précepte « multum, non multa ».

Une notice précède la série des planches et tout y est bien, l'utile étant mêlé à l'agréable. Les dépenses de cette fête se sont montées à 85,140 fr. 55 cent., mais les recettes ont atteint 132,550 fr. 83 cent., et les établissements de bienfaisance ont bénéficié de la différence qui ne laisse pas d'être considérable. Un bel album artistique pour clore une belle action de charité, c'est de la bibliographie philanthropique!

**Émigration et chouannerie,** *mémoires du général* de Bernard de la Frégeolière. 1 vol. in-8° raisin, — Paris, Jouaust, 1881. — Prix : papier vélin, 10 fr.; papier de Hollande, 20 fr.

La collection des mémoires vient de s'enrichir d'un nouvel ouvrage sur la phase la moins connue des soulèvements vendéens. *Émigration et chouannerie* offre l'intérêt passionné qui s'attache, aujourd'hui plus particulièrement, aux récits des contemporains et des acteurs de nos guerres civiles, et nous entraîne, à la suite de l'auteur, des campagnes du Rhin et de la Hollande aux plages de Quiberon et aux guerres de la chouannerie et des Cent-jours. A quelque opinion qu'on appartienne, on doit reconnaître au général de Bernard une grande sincérité dans ses mémoires et saluer en lui un type d'inébranlable fidélité et de dévouement héroïque qui s'ignore lui-même.

De nombreuses notes, plusieurs critiques historiques, notamment sur l'état de l'ouest pendant les Cent-jours, des pièces justificatives puisées aux archives publiques ou particulières et des tables alphabétiques de tous les noms propres ajoutés par le vicomte Reynold de Bernard de la Frégeolière, arrière-petit-fils de l'auteur, font de ce livre une source de renseignements toujours sûrs et souvent inédits.

D. Jouaust s'est surpassé dans l'exécution de ce volume qui s'adresse aussi au public d'élite amateur de belles éditions. Ces mémoires sont imprimés en caractères elzéviriens et tirés à petit nombre d'exemplaires. Une belle eau-forte de A.-P. Martial orne cette édition qui comprend cinquante exemplaires sur papier de Hollande numérotés à la presse, ces derniers avec double portrait, l'un avant, l'autre avec la lettre. Comme correction et soins matériels, rien n'a été épargné pour faire de ce livre un chef-d'œuvre typographique. Nous recommandons vivement cet ouvrage sur lequel nous reviendrons, car les nécessités de notre mise en page nous forcent à une simple mention alors que nous voudrions nous étendre sur ce livre remarquable. Z.

**La promenade du pont de bateaux,** réimpression, avec réponses inédites, d'un avis au sexe de Rouen sur la promenade du pont, par F.-A. Perrot (de Paris), 1796, avec introduction et frontispice à l'eau-forte, par Jules Adeline. — Rouen, E. Augé, éditeur.

La décentralisation du *Livre* s'accentue de plus en plus et nous ne pouvons qu'applaudir à ce mouvement que nous avons déjà signalé. Il y a peu de provinces françaises aujourd'hui, où quelques amateurs (et les amateurs sont maintenant des érudits) ne consacrent leurs loisirs à l'étude et à la description des curiosités locales et ils trouvent presque toujours, sans sortir de leur région, un éditeur dévoué et intelligent. Rouen a toujours tenu une des premières places en ce genre et ses habitants se sont toujours pénétrés des merveilles au milieu desquelles ils vivent. Le petit volume que nous signalons ici aux curieux n'a que le défaut de s'exercer sur un sujet un peu bien futile. Une lettre, une réponse, une *re*réponse, une *rere*réponse, tout cela en vers, sur la promenade du pont de bateaux, c'est beaucoup de bruit pour peu de chose. Encore si tout cela était purement

descriptif et par conséquent documentaire! Mais c'est de l'esprit voulu, de la morale de fantaisie dont, la lecture faite, il ne reste rien. Ceci est la critique du vieil auteur, de F.-A. Perrot, à qui l'on peut dire ses vérités puisqu'il écrivait en 1796 et puis..... il était de Paris, et non de Rouen! L'éloge sera pour la spirituelle préface d'Adeline qui remet chaque chose à sa place et pour son frontispice à l'eau-forte qui représente la fameuse promenade, au temps du Directoire, et qui constitue à elle seule le principal mérite de l'ouvrage.

Mais nous voulons aussi faire nos compliments les plus complets et les plus sincères à l'imprimeur rouennais, M. Léon Deshays. On abuse des cadres rouges et on en met un peu partout. Ici, ils sont de l'effet le plus charmant et le plus original. Au milieu d'un cadre en volutes, style Renaissance et comme on en voit dans des motifs de boiserie de Fontainebleau, imprimé en noir, court une grecque rouge d'un ton tout à fait réussi. La couleur est partout harmonieuse et suivie, le registre parfait, les proportions mesurées. C'est de la haute typographie dans un petit format.

**Œuvres de La Fontaine** : fables avec portrait de La Fontaine gravé à l'eau-forte par Frédéric Régamey. 2 vol. in-16, caractères elzéviriens sur papier vergé. — Paris, Charavay, 1881. — Prix : 10 fr.

Ces deux volumes, comprenant les fables de notre cher et grand *Inimitable*, à nous Français, nous donnent occasion de souhaiter la bienvenue à une nouvelle collection de volumes de luxe, que MM. Charavay frères viennent d'entreprendre sous ce titre : *Bibliothèque des Français*. Cette dénomination n'est peut-être pas extrêmement précise; mais elle a, du moins, cet avantage de laisser le champ ouvert à des rééditions d'auteurs les plus différents.

Cette collection, dont la direction littéraire est confiée à M. Anatole France, et la direction artistique à M. Fernand Calmettes, se présente au public bibliophile avec des chances de succès sérieuses. Les volumes sont imprimés par M. Gustave Retaux, l'habile imprimeur d'Abbeville : c'est une garantie suffisante de leur parfaite exécution typographique.

N'est-ce pas une idée excellente qu'ont eue les directeurs de la *Bibliothèque des Français*, de mettre leur collection sous le patronage, pour ainsi dire, du plus Français de nos poètes, en commençant par une réédition des fables de La Fontaine? N'est-ce pas en quelque sorte une justification de leur titre? A ces deux volumes des Fables viendront bientôt s'ajouter : *Histoire d'Henriette d'Angleterre et mémoires historiques par madame La Fayette*, 1 vol., puis les *Contes et poésies fugitives de Voltaire*, 1 vol., qui seront eux-même suivis prochainement des *Contes de La Fontaine*, du *Théâtre de La Fontaine*, et plus tard des œuvres de Molière, Racine, Corneille, Bossuet, Le Sage, Beaumarchais, etc.

Comme on le voit, c'est une collection complète de toutes les gloires littéraires de la France qu'entreprennent MM. Charavay. Il est bien vrai que des collections à peu près semblables existent déjà; mais ne nous plaignons pas d'une trop grande abondance de travaux de ce genre. Si les éditeurs y trouvent leur compte, les bibliophiles y trouveront certainement le leur. H. M.

**Nouvelle Bibliothèque classique des éditions Jouaust.** — *Les Maximes de La Rochefoucauld*, suivies des *Réflexions diverses*, publiées avec une préface et des notes par F. Thénard. 1 vol. in-16, elzévirien. — Paris, Librairie des Bibliophiles, 1881. — Prix : 3 francs.

La collection connue sous le nom de *Nouvelle Bibliothèque classique* est due à cette heureuse inspiration : donner aux amateurs de beaux livres de véritables éditions de bibliophile à bon marché. Le problème n'était pas facile à résoudre. Jusqu'à ces derniers temps, ces éditions de grand luxe étaient, il faut bien l'avouer, absolument inabordables pour les lecteurs ordinaires. Quelques rares amateurs, dont la bourse était particulièrement bien garnie, pouvaient seuls profiter de ces bonnes fortunes offertes par des éditeurs de goût. En maître consommé, M. D. Jouaust a résolu la question. Au lieu de publier les auteurs *in extenso*, il n'en prend que la fleur; ses volumes sont par conséquent allégés, et il arrive ainsi à donner, pour le même prix que les éditions courantes, des livres exécutés dans des conditions de luxe typographique susceptibles de satisfaire les bibliophiles les plus exigeants.

La *Nouvelle Bibliothèque classique*, qui comprenait déjà la *Satire Ménippée*, *Malherbe*, *Regnier*, *Corneille*, *Boileau*, *Racine*, *Regnard*, *Diderot*, *Montesquieu*, *Hamilton*, *Chamfort*, *Rivarol*, *Courier*, vient de s'augmenter des *Maximes* de La Rochefoucauld, annotées par J.-F. Thénard. Bientôt elle contiendra le *Théâtre de Molière*, le *Théâtre de Marivaux*, les *Caractères de La Bruyère*, etc. Toutes ces éditions sont ou seront faites d'après un système unique qui comporte les conditions suivantes : réimpression de la dernière édition faite du vivant de l'auteur, respect scrupuleux de l'orthographe, ponctuation normale, aucune affectation d'archaïsme, comme les *u* remplaçant les *v*, ou les *i* mis à la place des *j*, peu de notes (ce qui n'est point à dédaigner par le temps qui court), peu de notes donc, et toutes renvoyées à la fin du volume, sauf les notes de l'auteur lui-même, qui sont forcément maintenues au bas des pages. Ajoutons que M. Jouaust s'est adressé pour ces éditions à des personnalités telles que MM. Louis Lacour, Sarcey, Fournel, de Lescure, etc., etc. Voilà, je pense, des éléments de succès. H. M.

**Les Caravanes de Scaramouche** suivies de *Giangurgolo* et de *Maître Ragueneau*, par Emmanuel Gonzalès, avec une préface de Paul Lacroix. Eaux-fortes, fleurons, culs-de-lampe, lettres ornées par H. Guérard. 1 vol. in-16 carré, de 279 pages, sur papier vélin, encadr. rouges. — Paris, Dentu, 1881.

Cet illustre comédien
Atteignit de son art l'agréable manière :
Il fut le maître de Molière,
Et la Nature fut le sien.

Tels sont les vers qui furent gravés, en 1695, au

bas du portrait de Scaramouche. C'est qu'en effet le fameux comique italien donna des leçons à celui qui est devenu le maître de tous en son art; et à ce titre, il est digne de l'attention et des recherches de tous les lettrés. Aussi n'est-il pas étonnant que l'histoire de sa vie ait tenté un érudit et un délicat comme M. Gonzalès. M. Paul Lacroix, avec la bonne grâce que connaissent bien tous ceux qui ont eu recours à sa vaste érudition, a servi d'introducteur auprès du public au livre de M. Emmanuel Gonzalès. Dans cette lettre-préface qui ne contient pas moins de 25 pages, le savant Bibliophile Jacob nous donne sur Tiberio Fiorelli, dit Scaramouche, des détails absolument inconnus. On sait que M. Paul Lacroix a offert au musée théâtral de l'Opéra un vieux portrait de Scaramouche, découvert par lui chez un marchand de bric-à-brac de la rue des Jardins-Saint-Paul, portrait précieux, dont le dessin, fait par M. Henri Guérard, figure dans le nouveau volume de M. Gonzalès.

C'est avec raison que l'auteur a intitulé son livre: *les Caravanes* et non pas la *Vie* de Scaramouche. L'existence du pauvre Tiberio, fils d'un capitaine de cavalerie de Naples, ne fut qu'une suite d'aventures toutes plus romanesques les unes que les autres. Marié deux ou trois fois à droite ou à gauche, marchand d'orviétan, inventeur par nécessité du *tabac aux mille fleurs*, comédien du duc de Mantoue, juif à Livourne sous le nom de Benjamin, comédien aux gages de Louis XIV en 1660, Scaramouche fut un véritable Pierre-qui-roule. Peu scrupuleux, d'ailleurs, sur les moyens de se procurer ce dont il avait besoin, on pourrait dire de lui ce que Rabelais dit de Panurge, qu'il « avoit soixante et troys manières » de trouver de l'argent, « dont la plus honorable et la plus commune estoit par façon de larrecin furtivement faict ». C'est cette odyssée endiablée que M. Gonzalès a racontée avec toute la verve originale qu'on lui connaît, tout en déguisant modestement sous une forme légère et piquante les nombreuses recherches auxquelles il a dû se livrer.

Mais ce n'est pas tout: *les Caravanes de Scaramouche* sont suivies de la *Légende de Giangurgolo*, dans laquelle figurent, outre le roi Philippe IV d'Espagne et sa femme Élisabeth de France, le comte de Villa-Mediana, ce *masque de fer* espagnol, et Louisillo, ce Quasimodo, fils de l'aguador Zarréguy.

Enfin pour terminer le volume, M. Emmanuel Gonzalès a ajouté une très curieuse et très véridique histoire de maître Ragueneau le fameux pâtissier, heureux et gras jusqu'au jour où, piqué de la tarentule poétique, il se lança à corps perdu dans le sonnet, le madrigal, l'éphitalame, l'élégie, l'ode, la tragédie, la comédie, etc. Savait-on que le pauvre Ragueneau avait aussi essayé de jouer la comédie en débutant par un rôle de valet dans l'*Étourdi*? Plus tard, hélas! il devint moucheur de chandelles. O décadence de la pâtisserie! avoir rêvé d'être Pindare, ou pour le moins Boileau, et mourir sans avoir fait son *Ode sur la prise de Namur!*

Que pourrions-nous dire de plus sur ce livre édité avec grand luxe? Que c'est un des ouvrages les plus curieux et les plus intéressants qu'on puisse lire sur la bohème artistique du XVII<sup>e</sup> siècle; que le volume est écrit avec une finesse exquise? Il serait oiseux de répéter tout cela, puisque nous avons, en commençant cet article, nommé l'auteur, M. Emmanuel Gonzalès.

H. M.

---

# GAZETTE BIBLIOGRAPHIQUE

## DOCUMENTS OFFICIELS

*Inspection des bibliothèques universitaires.* — M. Larchey, conservateur à la bibliothèque de l'Arsenal, membre de la commission centrale des bibliothèques universitaires, est chargé d'une mission d'inspection ayant pour objet le service des bibliothèques universitaires des académies d'Aix, Bordeaux, Clermont, Grenoble, Lyon, Montpellier et Toulouse.

M. de Chantepie, bibliothécaire à l'École normale supérieure, en congé, membre de la commission centrale des bibliothèques universitaires, est chargé d'une mission d'inspection ayant pour objet le service des bibliothèques universitaires des académies de Besançon, Caen, Dijon, Douai, Nancy, Poitiers et Rennes.

M. Lorédan-Larchey, conservateur à la bibliothèque de l'Arsenal, chargé de visiter les bibliothèques universitaires des académies d'Aix, Bordeaux, Clermont, Grenoble, Lyon, Montpellier et Toulouse, inspectera en même temps les collections de manuscrits des bibliothèques des chefs-lieux comprises dans le ressort de ces académies et examinera l'état de leurs catalogues.

*Bibliothèque de l'Arsenal.* — M. Legendre, surveillant à la bibliothèque de l'Arsenal, est nommé commis d'ordre audit établissement.

## INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

### INSTITUT.

### *Académie française.*

L'Académie a jugé le concours Archon-Despérouses. Le prix était de 4,000 fr., lesquels ont été répartis de la manière suivante : 1° à M. Ludovic Lalanne, sous-bibliothécaire de l'Institut, pour son *Lexique des Œuvres de Brantôme,* 2,500 fr.; 2° à M. Félix Franck, pour son *Heptaméron de la reine de Navarre,* 1,000 fr.; 3° à M. F. de Gramont pour son travail intitulé : *les Vers français et leur prosodie,* 500 fr.

L'Académie a pris une décision relative au prix Botta.

On sait que, d'après le vœu du donataire, une somme de 5,000 fr. doit être décernée tous les cinq ans à l'auteur du meilleur ouvrage sur la condition des femmes.

Les différentes études soumises à l'Académie n'ont pas été agréées.

Un encouragement de 2,000 fr. a été accordé à Mlle Clarisse Bader.

Les 3,000 fr., reliquat de la somme attribuée aux prix, sont réservés pour être distribués en 1884.

En 1886, le prix Botta sera de nouveau régulièrement décerné.

M. Pasteur, l'illustre savant, pose sa candidature au fauteuil laissé vacant par la mort de M. Littré.

Il y aura pour concurrents MM. Sully-Prudhomme et Paul de Saint-Victor.

### *Académie des inscriptions et belles-lettres.*

Ouvrages présentés à l'Académie :

« *Il Fiore,* poème italien du XIII$^e$ siècle en CCXXII sonnets, imité du *Roman de la rose* par Durante. Texte inédit, publié avec fac-similé, introduction et notes par M. Castets, professeur à la faculté des lettres de Montpellier. »

*Lettres inédites adressées au chancelier Séguier par Pierre de Marca,* archevêque de Toulouse et de Paris et par M. Tamizey de Larroque.

*Mémoires des intendants sur l'état des généralités dressé pour l'instruction du duc de Bourgogne* (tome I$^{er}$, mémoires de la généralité de Paris), par de Boislile. — *Mémoires inédits de Ch. Cochin sur le comte de Caylus, Bouchardon,* des frères Slodsky, par Ch. Henry.

*Études sur la diplomatie française au milieu du XVI$^e$ siècle,* par Zeller. — *Études préliminaires pour servir à l'histoire des Normands et de leurs invasions,* par M. Steenstrup. — *Notes historiques sur la paroisse et commune d'Étieuville,* par de Folleville. — *Rôle de la confrérie de Saint-Martin du Canigou,* par M. Blancard. — *Le Bassin du Bagrada et la voie romaine de Carthage à Hippone, par Bulla Regia,* par M. Ch. Tissot. — *Études sur le droit celtique,* par d'Arbois de Jubainville. — *Histoire critique de la littérature prophétique des Hébreux,* par M. Bruston. — *Les artistes angevins,* par M. Port. — *Les pierres précieuses gravées, leur place dans l'histoire des arts,* par M. Maxwell.

Le prix Lalande-Guérineau a été décerné à M. Gilliéron, ancien élève de l'École pratique des hautes études, pour deux ouvrages dont voici les titres : 1° *le Patois de la commune de Vionnaz* (bas Valais), et 2° *Petit Atlas phonétique d'une région du Valais* (source du Rhône).

Le prix Brunet a été décerné à M. Auguste Molinier pour sa *Bibliographie du Languedoc.*

Le prix Stanislas Julien à M. Rocher pour son livre : *la Province chinoise de Yun-Mam.*



L'Académie a statué sur les deux prix Gobert, l'un de la valeur de 10,000 fr., l'autre, de 1,000 francs.

Par 20 voix contre 13 données à M. Lecoy et 3 à M. Bruel, le premier prix a été accordé à M. Dupuy pour son *Histoire de la réunion de la Bretagne à la France*.

Par 22 voix contre 7 données à M. Lecoy, l'Académie a décerné le second prix à M. Bruel, auteur du *Cartulaire de l'abbaye de Cluny*.

Enfin, le concours Lafons-Mélicoq a donné lieu à deux distinctions: 1° le prix a été décerné à M. Flammermond pour son *Histoire des institutions municipales de Senlis;* 2° une mention honorable a été votée à M. de Calonne pour son *Histoire de la municipalité d'Amiens*.

*Académie des sciences morales et politiques.*

Ouvrages présentés :

*Études économiques*, par Legrand. — *Grands faits contemporains*, par M. Loua. — *Le Droit international théorique et pratique*, nouvelle édition, par M. Caloo. — *Cours de droit diplomatique*, par M. Pradier-Fodéré. — *Étude sur le régime ancien de la propriété, la vesture et la prise de ban, à Metz*, par M. Prost. — *Essai sur la réforme judiciaire*, par M. Vavasseur. — *Constitutions européennes*, par M. Demombynes. — *La Morale laïque*, par M. Beaussire.

*Académie des beaux-arts.*

Un seul mémoire a été envoyé à l'Académie pour concourir au prix Bordin. Le sujet proposé était celui-ci :

« Définir l'influence de l'étude directe de la nature « sur le style traditionnel dans l'art de la peinture en « Italie, depuis l'époque de Giotto jusqu'à la fin du « XVIIe siècle. »

L'Académie n'a pas jugé ce mémoire digne du prix: en conséquence, une commission a été chargée de rechercher, en dehors des travaux envoyés au concours et conformément aux intentions du fondateur, les ouvrages qui paraîtraient dignes de récompense.

Sur les propositions de la commission, l'Académie disposant des 3,000 francs affectés au prix Bordin a donné à MM. Mantz et Martonneau un prix de 1,000 francs; à MM. Bonaffé et de Montaiglon un prix de 500 francs. Enfin, elle a accordé à M. Marquet de Vasselot une mention honorable.

Pour le prix à décerner en 1883, l'Académie a mis au concours le sujet suivant :

Rechercher et étudier quelles sont les caractéristiques le moins discutables des divers styles architectoniques de tous les temps et de tous les pays, soit dans les compositions générales, soit dans les formes spéciales, soit dans les détails ornementaux, et résumer cette étude dans une sorte de table méthodique, indiquant succinctement, mais nettement, ces divers caractères et ces divers éléments.

*Académie des sciences.*

L'Académie avait à nommer un membre titulaire dans la section de minéralogie, en remplacement de feu M. Delesse. M. Fouqué, professeur au Collège de France, a été élu par 37 voix contre 22 données à M. Albert Gaudry, professeur au Muséum. M. Fouqué est l'élève de feu Charles Sainte-Claire Deville, dont il occupe la chaire au Collège de France.

L'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen met au concours le sujet suivant : *la Poésie française en Normandie au* XVe *et au* XVIe *siècle*. Le travail ne doit pas excéder 300 pages in-8° et doit être remis avant le 31 décembre 1882. Le prix est de 1,000 francs.

La Société des études historiques a décerné le prix de la fondation Raymond à M. Antony Roulliet, publiciste, lauréat de l'Institut, pour son *Histoire des institutions de prévoyance*.

## PUBLICATIONS NOUVELLES

M. Jusserand vient de publier à la librairie Leroux une seconde édition de son *Théâtre en Angleterre depuis la conquête jusqu'aux prédécesseurs immédiats de Shakespeare* (1066-1583). — Cette édition a été augmentée d'une série de notes. Voici la liste des chapitres de ce volume : 1° *les Fêtes;* — 2° *les Mystères;* — 3° *les Moralités;* — 4° *la Farce. John Heywood;* — 5° *la Réforme et le théâtre;* — 6° *le Nouveau théâtre, théoriciens et classiques;* — 7° *le Drame national. Conclusion.*

M. Ch. Schefer vient de faire paraître en deux volumes (Paris, E. Leroux) le *Journal* qu'Antoine Galland, le célèbre auteur de la traduction des *Mille et une nuits*, tint à Constantinople en 1672 et 1673, alors qu'il était attaché à la personne de notre ambassadeur le marquis de Nointel. Outre de curieux détails sur les mœurs et sur l'histoire intime de la Turquie, le *Journal* de Galland renferme de nombreux renseignements d'histoire littéraire. Mais ce qui fait surtout le prix de cette édition, ce sont les notes dont l'a enrichie le savant éditeur qui y déploie une grande érudition. En tête du premier volume, M. Schefer a placé une intéressante préface sur la mission du marquis de Nointel.

Le premier fascicule du *Dictionnaire turc* de M. Barbier de Meynard vient de paraître. Il contient la plus grande partie de la lettre *élif*.

M. Chabat s'occupe en ce moment de publier une seconde édition de son *Dictionnaire des termes employés dans la construction.* L'ouvrage comprend 4 volumes; le premier vient de paraître.

La maison Morel entreprend la publication, en cinq livraisons, d'un très important ouvrage de M. du Sartel sur la *Porcelaine de Chine.*

Nous annoncerons sommairement un fait qui, en Angleterre, est un véritable événement. Nous voulons dire la publication d'une traduction revue et corrigée du Nouveau Testament.

Cette version nouvelle est destinée à remplacer celle qui était connue et adoptée depuis trois siècles et demi sous le nom de version autorisée *(authorized version)* et qui est, chaque année, répandue dans le monde entier par millions.

Cette revision a été l'œuvre de onze années de travail assidu d'une commission mixte de théologiens anglais et américains, et elle vient d'être terminée définitivement.

C'est le 17 mai que le Nouveau Testament revisé a vu le jour. Un exemplaire a été remis à la reine, deux autres ont été remis aux deux chambres ecclésiastiques qui s'appellent les chambres de convocation; et le livre lui-même a été mis dans la circulation publique.

M. L. de Ranke, le célèbre historien allemand, commence la publication d'un travail considérable, annoncé depuis longtemps. C'est une *Histoire universelle.* La première partie vient de paraître en deux volumes.

M. Diegerick, archiviste d'Ypres, a publié le cinquième et dernier fascicule de son *Essai de bibliographie yproise, étude sur les imprimeurs yprois* (1750-1834). L'ouvrage avait été commencé en 1873.

## PUBLICATIONS ANNONCÉES
### OU EN PRÉPARATION

M. Ernest Renan va publier le dernier volume de la célèbre série des *Origines du christianisme.*

L'ensemble de ce travail, la plus remarquable application des découvertes de l'exégèse allemande, comprendra donc cinq parties. Les quatre premières, déjà publiées, sont : la *Vie de Jésus,* les *Apôtres, saint Paul,* l'*Antechrist.* Le titre de la cinquième est *Moyen Age.*

M. Ernest Renan se propose ensuite de faire paraître une nouvelle série de *questions* où seront réunis un certain nombre de morceaux critiques sur l'histoire et la littérature contemporaines.

*Les Diaboliques,* s'il faut en croire le journal l'*Événement,* vont reparaître par l'entremise de M. Gambetta.

Lors de leur saisie, ce fut M. Gambetta qui obtint du parquet de suspendre les poursuites contre Barbey d'Aurevilly. En échange, Barbey dut donner sa parole à la justice qu'il ne les ferait plus jamais reparaître. M. Gambetta, ajoute ce journal, priera M. Cazot de rendre à Barbey sa parole, et nous aurons un chef-d'œuvre de plus.

M. Chassiotis, qui vient de faire paraître une *Histoire de l'instruction publique chez les Grecs* depuis la prise de Constantinople par les Turcs jusqu'à nos jours, prépare un nouvel ouvrage en dix volumes qui aura pour titre : *Monuments vivants de la langue grecque,* et qui comprendra : 1° *Chansons populaires grecques,* 3 vol.; — 2° *Proverbes et énigmes populaires de la Grèce,* 1 vol.; — 3° *Contes populaires grecs,* 1 vol.; — 4° *Collection complète des glossaires de la langue populaire,* 3 vol.; — 5° *Grammaire comparée des dialectes modernes de la langue grecque,* 1 vol.

On prépare la publication de la correspondance complète de Kant. Les éditeurs ont déjà réuni environ six cents lettres adressées à Kant, mais les lettres de Kant sont jusqu'ici en petit nombre.

M. Milchœfer doit prochainement publier un ouvrage sur les antiquités conservées dans le musée d'Athènes.

M. Hubbard, de New-Haven, prépare pour 1882 un livre d'adresses des journaux du monde entier, contenant des renseignements et des détails fort intéressants. Il paraît actuellement dans le monde 30,000 journaux environ.

## NOUVELLES DIVERSES

Un comité vient de se former à l'effet d'ériger une statue de lord Beaconsfield sur une des places publiques de Londres.

Toute la haute aristocratie anglaise a tenu à honneur de figurer sur la liste des promoteurs de l'œuvre.

Le prix que M. Vitet a légué à l'Académie française consistant en une action de la *Revue des Deux Mondes,* dont le revenu doit être attribué chaque année à un homme de lettres, a été décerné cette année à M. Jean Aicard. Ce prix est de la valeur de 7,000 francs.

Nous croyons savoir que M. Littré a désigné, pour lui succéder dans la direction de la *Philosophie positive,* son collègue et ami M. Charles Robin, le savant professeur de la Faculté de médecine; la Revue sera ainsi dirigée par MM. Charles Robin et Wirouboff.

Le nouveau conservateur des collections de l'École des beaux-arts, M. Eugène Muntz, le dévoué et érudit bibliothécaire de l'École, s'occupe en ce moment de la réorganisation de ces collections auxquelles le legs de M. Gatteau vient d'ajouter des éléments nouveaux considérables.

Le vénérable académicien a légué à l'École la majeure partie de sa belle collection, soit un millier de médailles modernes;

450 volumes in-folio, tous anciens et précieux, parmi lesquels un Callot d'une valeur de 6,000 francs, un Israël Sylvestre, un La Belle et un Sébastien Leclerc;

15,000 gravures et, entre autres, des Du Cerceau de grand prix, de curieuses collections des XVIe et XVIIe siècles, l'*Apocalypse* de Jean Duvet, un grand nombre de Durer et des petits-maîtres de Nuremberg;

4,800 dessins d'Ingres, Pradier, Flandrin, David, Poussin, Lesueur, Signorelli, Philippe de Champagne, Donatello, etc.

On croit et on répète couramment, dit le *Figaro*, que le premier journal qui a été imprimé en France est la *Gazette* de Renaudot qui parut en 1631.

Le bibliothécaire de la ville de Troyes revendique pour cette cité la gloire d'avoir devancé de cinq ans l'apparition de la *Gazette* de Renaudot. Voici ce qu'on lit, en effet, au n° 15956 du *Catalogue La Vallière : la Gazette Françoise pour le temps présent*, Troyes, 1626, in-12. Elle était rédigée en vers. On ignore malheureusement par qui.

Pendant les onze mois expirant le 31 mars dernier, la Société anglaise et étrangère de la Bible *(British and foreign Bible-Society)* a imprimé 2,846,029 exemplaires de Bibles, Nouveaux Testaments et extraits de ces ouvrages. Ce chiffre dépasse celui de l'année précédente de 65,000. Le total depuis la fondation de la Société s'élève à 91,014,448 exemplaires. Par les soins de cette Société les Saintes Écritures ont été traduites et imprimées en 240 langues.

M. Jules Soury a obtenu le grade de docteur ès lettres avec deux thèses intitulées, l'une: *De hylozoismo apud recentiores*; l'autre : *Théories naturalistes du monde et de la vie dans l'antiquité.*

Le comité des inscriptions va faire placer une plaque commémorative sur la maison où est mort Rouget de l'Isle, à Choisy-le-Roi, 6, rue des Vertus.

Cette plaque, en marbre blanc, portera la mention suivante :

L'AUTEUR DE LA *Marseillaise*
CLAUDE-JOSEPH ROUGET DE L'ISLE
né à Lons-le-Saulnier, le 10 mai 1760
est mort dans cette maison
le 27 juin 1836

On a fixé au 14 juillet la date de l'inauguration de cette plaque commémorative.

Le 4 juillet a eu lieu au Cercle de l'imprimerie et de la librairie, boulevard Saint-Germain, l'ouverture de l'exposition de la gravure. Cette exposition sera close le 24. Le catalogue dépasse, s'il est possible, en intérêt celui de l'an dernier. Les remarquables spécimens de gravures variées qu'il contient en font un curieux témoin de l'art de la gravure à notre époque.

L'imprimerie Chaix se transforme en société anonyme au capital de 6 millions, divisé en 12,000 actions, pouvant être porté à 12 millions par simple décision du conseil. — Malgré ce changement, la participation des ouvriers aux bénéfices, l'école professionnelle et les diverses institutions de prévoyance sont maintenues avec leurs avantages.

Une imprimerie, spécialement destinée à n'employer que des femmes, vient de se constituer à Londres sous le nom de *The Queen printing and publishing Company*. Le principe de l'institution remonte à une époque où S. M. la reine Victoria accorda à miss Emily Faithful le titre d'imprimeur et de libraire de la reine.

Il y a quelques années, miss Emily Faithful s'ingénia à faire des élèves compositrices, et c'est pour reconnaître le service rendu, en mettant des sujets féminins à même d'exercer un art libéral de plus, que la reine honora de son haut patronage ce professeur d'un nouveau genre. Une société a acquis l'établissement de miss Emily Faithful ; de là son titre.

Voici le dernier cours (marché libre) des principales valeurs qui intéressent l'imprimerie :

JOURNAUX : *Figaro*, actions 980 fr.; obligations, 510 fr.; *Petite République*, actions, 475 fr.; *Petit XIXe siècle*, 500 fr.; *Triboulet* quotidien, 525 fr.; *Triboulet* hebdomadaire illustré, 640 fr.; *Petit Journal*, parts, 4,100 fr.; *Siècle*, actions, 680 fr.; *Temps*, 1,900 fr.; *Opinion*, 150 fr.; *Petit Lyonnais*, 265 fr.; *Petit Marseillais*, 600 fr.; *Petit Parisien*, 280 fr. — IMPRIMERIES : Paul Dupont, 480 fr.; Dubuisson, 375 fr.; Schiller, 1,558 fr. — VALEURS DIVERSES : Société générale de librairie, 375 fr.; Société des pierres et du matériel lithographique, actions, 562 fr. 50; obligations, 288 fr. 50.

On sait que la Société d'anthropologie a décidé d'élever un monument au docteur Broca.

La Société a nommé une commission composée de MM. Ploix, président de la Société d'anthropologie; Gavarret, Verneuil, Trélat, Pozzi, Henri Martin, Roudier, de Quatrefages, etc.

La souscription dont la Société d'anthropologie a pris l'initiative a déjà produit une somme de 13,517 fr. 15 c.

Les souscriptions sont reçues chez M. le docteur Pozzi, secrétaire de la commission, 10, place Vendôme, Paris.

D'après le catalogue que vient de publier l'éditeur Bruno, le nombre des journaux publiés à Paris se divise de la manière suivante : 1,264 feuilles quotidiennes, hebdomadaires, etc., se publient à Paris, dont 71 journaux religieux, 115 de jurisprudence, 228 d'économie politique, finance et commerce, 23 de géographie et histoire, 127 de lecture récréative, 31 d'instruction, 65 de littérature, philologie et bibliographie, 14 de beaux-arts, 4 de photographie, 10 d'architecture, 6 d'archéologie, 16 de musique et 19 de théâtre, 74 de modes (dont 4 de coiffures), 119 de technologie (industries diverses), 110 de médecine et pharmacie, 40 de sciences, 25 d'art militaire et marine, 28 de sciences agricoles, 22 de sciences hippiques et 22 divers.

Le nombre des journaux politiques quotidiens est de 67, celui des revues politiques de 28; seuls les journaux politiques, financiers et de médecine sont en augmentation, et leur nombre s'est accru de moitié depuis un an.

*Le budget de l'Imprimerie nationale.* — Parmi les augmentations qui figurent au budget des dépenses pour l'année 1882, il en est une qui a particulièrement lieu de nous surprendre, et contre laquelle c'est un devoir de s'élever, non seulement dans l'intérêt des contribuables destinés à en faire les frais, mais encore dans l'intérêt de la liberté industrielle et de la prospérité d'une des branches les plus importantes de l'industrie française.

Nous voulons parler des 450,000 francs dont se trouve augmenté, pour le prochain exercice financier, le budget de l'Imprimerie nationale, qui serait ainsi porté de 6,245,000 francs à 6,695,000 francs et cela malgré les accroissements successifs qu'il a déjà reçus, au grand détriment des imprimeries privées auxquelles cet établissement fait, avec l'argent même des contribuables, une concurrence que l'on peut appeler en quelque sorte une concurrence déloyale, puisqu'elle se produit dans des conditions évidentes d'inégalité.

C'est un principe à la fois d'économie politique et d'équité que l'État, qui représente le pays tout entier et qui ne saurait avoir d'autre intérêt légitime et avouable que celui du pays, ne doit pas faire concurrence à l'industrie privée. Si, par exception, l'État se fait fabricant, c'est exclusivement dans une pensée d'encouragement, de progrès, de perfection artistique en quelque sorte. Telle a été l'origine, et telle est encore la seule raison d'être des manufactures des Gobelins, de Beauvais pour les tapisseries, de Sèvres pour les œuvres de la céramique.

A proprement parler, ces établissements sont moins des *manufactures* que des *conservatoires* créés et maintenus pour le perfectionnement des procédés, pour l'amélioration des produits. Ce n'est pas à faire bon marché que ces établissements doivent tendre, mais à faire bien, à donner des produits s'approchant de plus en plus de la perfection. Leurs directeurs doivent être des savants, des artistes, non des manufacturiers dans le sens vulgaire du mot. L'Imprimerie nationale n'échappe pas à cette règle. Créée pour perfectionner l'art de la typographie, pour améliorer la gravure et la fonte des caractères, pour réunir dans ses ateliers à la fois un personnel assez habile ou assez instruit et un matériel assez riche, assez divers pour qu'on y puisse imprimer des livres dans toutes les langues connues, l'Imprimerie nationale a, ou plutôt devrait avoir pour unique mission de produire des livres admirables, de servir d'exemple aux autres imprimeries. C'est ce rôle qu'elle remplit autrefois. Mais elle l'a abandonné depuis longtemps déjà pour devenir avant tout une grande usine d'impressions administratives, faisant chaque jour davantage concurrence à l'industrie privée.

Demander aujourd'hui à la Chambre des députés d'augmenter encore le chiffre du budget de l'Imprimerie nationale, c'est lui demander d'accroître le préjudice que cet établissement porte aux diverses branches d'industrie qui se rattachent à la typographie. En publiant une énergique protestation contre cette partie du projet de budget pour 1882, qui les menace de nouveaux envahissements de la part de l'Imprimerie nationale, les imprimeurs ont obéi non seulement à un intérêt fort légitime et fort recommandable, mais encore à ce sentiment du droit et de la justice qui honore toujours ceux qui l'éprouvent.

Cet intéressant document, qui vient à l'appui de la cause de la liberté industrielle que nous avons si souvent déjà défendue, nous fournit des chiffres précieux pour réfuter les allégations complaisantes de M. Amat, le rapporteur du budget de l'Imprimerie nationale. Pour présenter sous les couleurs les plus favorables l'augmentation de 450,000 francs qu'il réclame, ce député insiste sur un prétendu excédent de recettes de 215,860 francs qu'accuserait le dernier budget de cet établissement. Or c'est là un tableau de pure fantaisie dont l'aspect séduisant n'est obtenu que par l'omission d'une somme de plus de 950,000 fr. qui cependant aurait dû, de toute justice, figurer dans les calculs de M. Amat. Cette somme de 950,000 fr. se décompose ainsi : 350,000 fr. pour les intérêts du capital de 7 millions auquel est estimé — et sans exagération assurément — l'outillage de l'Imprimerie nationale ; 350,000 francs représentant l'amortissement de ce même matériel pour usure et moins-value; 250,000 fr. équivalant au prix de location des immeubles occupés par l'Imprimerie nationale, lesquels sont évalués à 5 millions, et enfin 55,000 fr. pour les intérêts d'un fonds de roulement qui, l'année dernière, a été porté de 1,800,000 à 2,200,000 fr. Bien loin d'être en gain du chef de l'Imprimerie nationale, comme le prétend M. Amat, l'État est en perte de près de 734,150 fr. Voilà certes qui devrait peu encourager la Chambre à développer un établissement qui coûte à l'État beaucoup plus qu'il ne lui rapporte.

Mais le grand intérêt de la question n'est pas là. Il est dans l'absolue nécessité de ramener l'Imprimerie nationale à son vrai caractère de conservatoire, d'*imprimerie modèle*, qui a complètement disparu en elle; de mettre fin à une concurrence faite à l'industrie pri-

vée par un établissement de l'État, par un établissement qui menace de ruiner un certain nombre de contribuables avec l'argent donné par les contribuables. Et pour que les progrès, sans cesse envahissants de cette concurrence, soient plus sensibles, nous terminerons par ces chiffres éloquents. Les produits de l'Imprimerie nationale qui, en 1857, étaient de 3,298,500 francs, sont évalués, pour 1882, à 6,695,000 francs.

## NECROLOGIE

Maximilien-Paul-Émile Littré, né à Paris le 1er février 1801, est mort en cette ville le 3 juin dernier. Après de brillantes études couronnées par des succès au grand concours, Littré suivit les cours de la Faculté de médecine, fut reçu interne des hôpitaux, mais négligea de prendre le grade de docteur pour se livrer à des recherches de philologie et d'histoire sur l'art médical. En même temps il collaborait à plusieurs journaux spéciaux, à des recueils littéraires, et donnait, en 1839, le premier volume des *Œuvres d'Hippocrate* (1839-1861 ; 10 vol.), qui lui ouvrit aussitôt les portes de l'Académie des inscriptions. En 1845, Littré donne sous ce titre : *Analyse raisonnée du cours de philosophie positive* (1845, in-8°), un résumé remarquable de la doctrine d'Aug. Comte[1]. En 1844, l'Académie des inscriptions le choisit pour faire partie, en remplacement de Fauriel, de la commission chargée de continuer *l'Histoire littéraire de la France*, et il fut un des auteurs des tomes XXI, XXII et XXIII. En 1854, il fut nommé par décision ministérielle rédacteur du *Journal des savants*. Il a fourni à ce recueil de nombreux articles. Au mois de janvier 1870, Littré publiait dans la *Philosophie positive*, revue qu'il avait fondée en 1867 avec M. Wirouboff, une importante étude sous ce titre : *Des origines organiques de la morale*. Reproduit par *la Morale indépendante* et toutes les revues philosophiques de Paris, cet article fit grand bruit et fournit de nouveaux arguments à ceux qui, comme Mgr Dupanloup, l'accusaient d'athéisme. En 1871, M. Gambetta, au moment de l'investissement de Paris, le nomma professeur d'histoire et de géographie à l'École polytechnique. Littré se proposait alors d'écrire une *Histoire universelle*. Le plan de cet ouvrage était arrêté dans son esprit; il ne put malheureusement donner suite à ce projet.

Parmi les travaux exclusivement scientifiques de Littré, il faut citer *le Choléra oriental* (1832); sa collaboration au *Journal hebdomadaire de médecine et de chirurgie* ; la création avec M. Dezeimeris d'une revue scientifique : *l'Expérience* (1837-1846); la traduction de l'*Histoire naturelle* de Pline (1848), et la refonte avec M. Ch. Robin du *Dictionnaire de médecine et de chirurgie de Nysten*. Cet ouvrage, dont l'idée première appartient à Capuron, parut pour la première fois en 1806. Il fut, en 1814, entièrement refondu par Nysten, qui y fit de si nombreuses additions que le *Dictionnaire*, devenu son œuvre personnelle, prit et conserva son nom. Après la mort de Nysten, l'ouvrage fut souvent réimprimé; à chaque nouvelle édition, les progrès de la science médicale et les changements survenus dans la terminologie scientifique amenèrent la nécessité de nouvelles modifications. C'est ainsi que le *Dictionnaire* fut successivement remanié par MM. Jourdan, Bricheteau, Chaudé, et en dernier lieu par MM. Littré et Robin. Au milieu de ces retouches successives, le texte primitif de Nysten disparut; cependant les éditeurs, MM. Baillière, conservèrent à l'ouvrage le nom de Nysten sous lequel il était connu. De tous ces remaniements le plus radical fut celui de MM. Littré et Robin qui, sur plusieurs points, substituèrent des opinions d'un positivisme très accentué à celles qui étaient professées dans les précédentes éditions. La famille de Nysten s'émut, plaida, et un jugement du tribunal civil de la Seine, rendu le 27 février 1866 à la requête de Mme Ve Nysten, accorda à celle-ci 2,000 francs de dommages-intérêts; en outre, le jugement prescrivit la suppression, à partir de la 12e édition, du nom de son mari. Cette condamnation accrut le succès de l'ouvrage de Littré et de M. Robin.

Comme philologue, Littré a donné une *Histoire de la langue française* (1862, 2 vol.); une traduction de *l'Enfer* du Dante en langue d'oil du XIVe siècle et en vers (1879); *Médecine et médecins* (1871, in-8°); *la Science au point de vue philosophique* (1873, in-8°); *Littérature et histoire* (1875, in-8°); *Fragments de philosophie positive et de sociologie contemporaine* (1876); *Études et glanures* (1880); *Application de la philosophie positive au gouvernement des sociétés* (1849); *Conservation, révolution et positivisme* (1852); *Paroles de philosophie positive* (1859); *Auguste Comte et la philosophie positive* (1863); il a également traduit la *Vie de Jésus*, de Strauss, et donné, en collaboration avec M. Paulin, en 1857, une édition des *Œuvres complètes d'Armand Carrel*.

Littré a collaboré à de nombreux recueils périodiques.

Dans le *Journal des Savants*, il a notamment inséré les articles suivants :

*L'Église et l'Empire romain au* Xe *siècle*, par M. de Broglie; compte rendu. — *Étude du chant d'Eulalie et du fragment de Valenciennes*. — *Études sur le pa-*

1. Littré devait soutenir, au mois de février 1870, Mme Ve Comte dans son procès contre les exécuteurs testamentaires de son mari, et s'opposait à la publication des dernières œuvres d'Aug. Comte comme indignes de lui. Voir la *Gazette des Tribunaux*, 2, 3 et 4 mars 1870.

*tois.* — *Chansons en vieux français.* — Compte rendu du livre de M. Luzarche : *Vie du pape Grégoire le Grand, légende française.* — *Œuvres d'Oribase,* édition de MM. Bussemacker et Daremberg, compte rendu. — *La Chirurgie,* de Paul d'Egine, édition Biau, compte rendu.

Dans la *Revue des Deux Mondes,* il a donné :

*Des grandes épidémies,* 15 janvier 1836. — *M. Ampère,* 15 février 1837. Œuvres d'histoire naturelle *de Gœthe,* 1er avril 1838. — *De la physiologie,* 15 avril 1846. — *Les Étoiles filantes,* 15 avril 1852. — *Travaux de M. Orfila,* 15 novembre 1853. — *De la science de la vie dans ses rapports avec la chimie,* 1er janvier 1855. — *Des tables parlantes,* 15 février 1856. — *Y a-t-il eu des hommes sur la terre avant la dernière période géologique?* 1er mars 1858. — *Du développement historique de la logique,* 1er avril 1849. — *Le Livre de M. Renan sur les langues,* 1er juillet 1857. — *Du Progrès dans les sociétés et dans l'État,* 15 avril 1859. — *M. Aug. Comte et M. Stuart Mill,* 15 août 1866. — *Lettres de la reine de Navarre de 1521 à 1549,* 1er juin 1842. — *La Poésie homérique et l'ancienne poésie française,* 1er juillet 1847. — *De la poésie épique dans la société féodale,* 1er juillet 1854. — *Pathelin, recherches nouvelles sur l'œuvre et l'auteur,* 15 juillet 1855. — *Nouvelle exégèse de Shakespeare,* 15 novembre 1860. — *Histoire des lettres et des beaux-arts pendant le* XIVe *siècle en France.*

L'ouvrage capital de Littré est son *Dictionnaire de la langue française* (4 vol. in-4°). Préparé depuis 1844, il commença à paraître en 1863 et fut poussé avec une rapidité telle qu'il fut achevé à la fin de 1872. Il a été, en 1877, complété par un *supplément* et il en a été extrait par M. Beaujean, le principal collaborateur de Littré, deux abrégés dont le succès va toujours croissant.

Dans ses *Études et Glanures,* Littré a publié les détails les plus intéressants sur la méthode de travail par laquelle il parvint à mettre en œuvre son grand dictionnaire. Littré s'était tracé lui-même un règlement, et voici comment il divisait les heures du jour :

Ce règlement comprenait les vingt-quatre heures de la journée, dont il était essentiel que le moins possible fût donné aux exigences courantes de l'existence. « Je m'étais arrangé, en sacrifiant toute sorte de superflu, à avoir le luxe d'une habitation de campagne et d'une habitation de ville. L'habitation de campagne était à Mesnil-le-Roi (Seine-et-Oise) : petite et vieille maison, jardin d'un tiers d'hectare, bien planté, productif en fruits et en légumes, qui, comme au vieillard de Virgile, *dapibus mensas onerabat inemptis.* Là, dans une quasi-solitude (car mon village est à l'écart du courant des Parisiens qui s'échappent les dimanches de la grande ville), il était aisé de disposer des heures.

« Je me levais à huit heures du matin ; c'est bien tard, dira-t-on, pour un homme si pressé. Attendez. Pendant qu'on faisait ma chambre à coucher, qui était en même temps mon cabinet de travail (vieille et petite maison, ai-je dit), je descendais au rez-de-chaussée, emportant quelque travail; c'est ainsi que, entre autres, je fis la préface de mon Dictionnaire. Le chancelier d'Aguesseau m'avait appris à ne pas dédaigner des moments qui paraissent sans emploi, lui que sa femme inexacte faisait toujours attendre pour le dîner, et qui, lui présentant un livre, lui dit : « Voilà l'œuvre des avant-dîners. »

« A neuf heures, je remontais et corrigeais les épreuves venues dans l'intervalle jusqu'au déjeuner. A une heure, je reprenais place à mon bureau, et là, jusqu'à trois heures de l'après-midi, je me mettais en règle avec le *Journal des Savants,* qui m'avait élu en 1855, et à qui j'avais à cœur d'apporter régulièrement ma contribution. De trois heures à six heures, je prenais le dictionnaire. A six heures je descendais pour le dîner toujours prêt, car ma femme ne faisait pas comme Mme d'Aguesseau. Une heure y suffisait environ. On recommande en précepte hygiénique de ne pas se mettre à l'ouvrage de cabinet immédiatement après le repas.

« J'ai constamment enfreint ce précepte, après expérience faite que je ne souffrais pas de l'infraction. C'était autant de gagné, autant d'arraché aux nécessités corporelles. Remonté vers sept heures du soir, je reprenais le dictionnaire et ne le lâchais plus. Un premier relais me menait à minuit, où l'on me quittait; le second me conduisait à trois heures du matin. D'ordinaire, ma tâche quotidienne était finie. Si elle ne l'était pas, je prolongeais la veille, et plus d'une fois, durant les longs jours, j'ai éteint ma lampe et continué à la lueur de l'aube, qui se levait.

« Mais ne transformons point l'exception en règle. Le plus souvent trois heures étaient le terme où je quittais plume et papier, et remettais tout en ordre, non pas pour le lendemain, car le lendemain était déjà venu, mais pour la tâche suivante. Mon lit était là qui touchait presque à mon bureau, et en peu d'instants j'étais couché. L'habitude et la régularité (remarque physiologique qui n'est pas sans intérêt) avaient éteint toute excitation du travail; je m'endormais aussi facilement qu'aurait pu faire un homme de loisir, et c'est ainsi que je me levais à huit heures, heure de plusieurs paresseux.

« Ces veilles nocturnes n'étaient pas sans quelque dédommagement. Un rossignol avait établi sa demeure en une petite allée de tilleuls qui coupe transversalement mon jardin, et il emplissait le silence de la nuit et de la campagne de sa voix limpide et éclatante. Oh! Virgile, comment as-tu pu, toi l'homme des *Géorgiques,* faire un chant de deuil, *miserabile carmen,* de ces sons si glorieux!

« A la ville, le temps était moins réglé. La journée avait des allants et venants et des dérangements imprévus. Mais, le soir, je redevenais mon maître complètement, ma nuit m'appartenait, et je l'employais exactement comme à Mesnil-le-Roi : nuits d'hiver où manquaient et mon rossignol familier, et la vue de la campagne, et l'horizon étendu, mais qui avaient leur silence même dans Paris, alors que vers deux ou trois

heures tout s'y taisait, et qui se passaient l'une après l'autre dans le recueillement du travail. »

Le commencement de la copie du *Dictionnaire de la langue française* fut remis à l'imprimerie le 27 septembre 1859; la fin, le 4 juillet 1872. Les premiers mois de 1859 furent employés à des essais de caractères, avec un paquet de copie livré pour ces essais.

La copie (sans le *supplément)* comptait près de 500,000 feuillets, soit exactement : 415,636 feuillets.

Il y a eu 2,242 *placards* de compositions. Les *additions* faites sur les placards ont produit 292 pages à trois colonnes.

Si le *Dictionnaire* (moins le *supplément*) était composé sur une seule colonne, cette colonne aurait 37,525 mètres 28 centimètres.

La composition a commencé régulièrement en septembre 1859. Le *bon à tirer* du dernier placard (sans le *supplément*) a été donné le 14 novembre 1872, ce qui fait une durée de *treize ans et deux mois* environ.

La composition n'a été interrompue que pendant la guerre, du 1er août 1870 au 21 février 1871, et, pendant la Commune, du 19 avril au 14 juin 1871.

La publication des livraisons de ce monumental ouvrage fut ainsi faite :

| | | | |
|---|---|---|---|
| En 1863 | parurent | 7 | livraisons. |
| En 1864 | — | 3 | — |
| En 1865 | — | 2 | — |
| En 1866 | — | 1 | — |
| En 1867 | — | 3 | — |
| En 1868 | — | 4 | — |
| En 1870 | — | 2 | — |
| En 1871 | — | 0 | — |
| En 1872 | — | 5 | — |

La publication de cet ouvrage monumental n'empêcha pas, en 1863, l'Académie française de repousser l'auteur, sur la proposition de Mgr Dupanloup; Littré ne fut pas plus heureux en 1867. Ce ne fut que le 30 décembre 1871 que Littré fut élu à l'Académie française, en remplacement de M. Villemain, par 17 voix, contre 9 données à M. Saint-René Taillandier et 3 à M. de Viel-Castel. C'est à cette occasion que Mgr Dupanloup crut devoir donner avec éclat sa démission d'académicien.

Littré était depuis le 15 décembre 1875 sénateur inamovible.

Plusieurs journaux ont annoncé que la famille de Littré avait résolu d'arrêter l'impression des œuvres de l'illustre défunt et de faire acheter en librairie tous les exemplaires encore existants de ses ouvrages. On ajoutait même que les notes et les manuscrits inédits trouvés dans les papiers du savant, et qui étaient destinés à la publicité, avaient été détruits.

Il n'en est rien. Outre que l'achat des ouvrages de Littré coûterait une somme considérable, le tirage en ayant été très grand, la propriété en appartient à divers éditeurs, qui ne seraient point décidés à s'en dessaisir. En ce qui concerne la destruction des manuscrits de Littré, il ne faut pas oublier que Mme et Mlle Littré ont beaucoup aidé dans ses recherches l'éminent académicien; c'est dire qu'elles n'ont point l'intention de se livrer à l'acte de destruction qu'on leur prête. Nous sommes persuadés que Mme et Mlle Littré ne voudront pas suivre l'exemple qui a été autrefois donné par la famille de Boucher de Perthes.

Le correspondant du journal *le Télégraphe,* M. Séguin, assassiné, comme on sait, en Tunisie, s'était, depuis 1870, voué à l'étude spéciale des questions militaires. Il avait l'année dernière résumé ses appréciations dans un livre intitulé : *la Prochaine Guerre,* qui contenait des données statistiques des plus intéressantes sur les armées européennes.

Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. Louis Jourdan, ex-rédacteur en chef du *Siècle.*

M. Louis Jourdan était né à Toulon en 1810. Ce fut dans cette ville qu'il fit ses premières armes dans la presse. Il était encore au collège quand il collabora à l'*Aviso de la Méditerranée.* En 1833, il partit pour la Grèce et rédigea à Athènes le *Sauveur,* que venait de fonder le général Coletti.

A sa rentrée en France, en 1825, il fit partie de la rédaction de l'*Algérie,* qui parut jusqu'en 1847. Après avoir pris une part active au mouvement républicain de 1848, il entra en 1849 au *Siècle* comme rédacteur politique; il ne quitta guère ce journal, au succès duquel, pendant tout le temps de l'empire, il ne fut point étranger.

M. Louis Jourdan, qui avait été un des fervents disciples de Saint-Simon, se mêla au mouvement de l'Empire et fut un des fondateurs du *Journal des Actionnaires.*

Il laisse plusieurs ouvrages : *la Femme devant l'échafaud;* un *Philosophe du coin du feu;* les *Martyrs de l'amour; Marthe et Lucie,* etc.

---

Mgr de Ségur, mort le mois dernier, était né à Paris en 1820. Il s'était fait connaître par ses conférences et par un grand nombre de publications religieuses qui toutes ont eu pour but de soutenir la suprématie de l'Église sur les droits de l'État. Parmi ces ouvrages il convient de citer : *Opuscules* (1862, 2 vol.); — *la Piété et la Vie intérieure* (1863-64, 4 vol.); — *Instructions familières et lectures du soir sur toutes les vérités de la religion* (1865, 2 vol.); — *la Piété enseignée aux enfants* (1865); — *la Liberté* (1869); — *Mois du Sacré-Cœur* (1872); — *le Dogme de l'Infaillibilité* (1872); — *Ma mère, souvenir de sa vie et de sa mort* (1875); — *le Jeune ouvrier chrétien* (1876).

---

M. Antoine Gronier, administrateur et rédacteur en chef du *Constitutionnel,* vient de mourir à l'âge de cinquante ans. Il était fils d'un meunier des environs de Brioude. Il vint à Paris vers 1840, fit ses études dans l'institution Jauffret et fut reçu premier à l'École normale.

Quelques années plus tard, il était nommé professeur de rhétorique au lycée de Montpellier et passa ensuite à la Faculté de Clermont-Ferrand.

En 1862, il débuta dans le journalisme, et écrivit au *Constitutionnel* et au *Pays* des articles remarqués.

Il fut ensuite rédacteur en chef de la *Situation* et, en 1873, du *Constitutionnel*.

M. Grenier laisse plusieurs ouvrages estimés, entre autres : *Études sur saint Grégoire de Nazianze, Idées nouvelles sur Homère, les Écoles dans l'antiquité, la Grèce en 1863,* qui est le meilleur ouvrage qu'on ait fait sur la Grèce moderne. Plus récemment, il a écrit la *Vie joyeuse au pays latin, A travers l'antiquité,* etc.

M. Henri de Chonski, publiciste et économiste distingué, mort le mois dernier, était né à Kremenetz (Wolhynie) en 1810. Il vint à Paris en 1832 et se fit naturaliser Français.

Il collabora successivement au *Constitutionnel,* à la *Revue d'Orient,* à la *Presse* et à plusieurs feuilles périodiques. On lui doit également plusieurs ouvrages, notamment : *la Pologne pittoresque, De la Reconstitution des nationalités européennes, l'Inde anglaise, l'Inde néerlandaise et la colonie de Macao, Des Institutions de crédit foncier et agricole dans les divers États de l'Europe ;* la traduction des *Mémoires de lord Holland.*

M. de Chonski avait été envoyé plusieurs fois en mission à Berlin, à Vienne et à Constantinople.

Le *Libéral de la Vendée* annonce la mort d'un savant : M. Benjamin Fillon.

Né le 15 mars 1819 à Grues (Vendée), il fit ses études à Poitiers et à Paris. Juge suppléant à Napoléon-Vendée, il donna sa démission lors du coup d'État. Il se consacra dès lors à de savantes études.

Parmi les publications fort nombreuses qui embrassent l'histoire locale, l'archéologie, la numismatique et la céramique, il faut citer : *Recherches historiques et archéologiques sur Fontenay, Considérations historiques et critiques sur les monnaies de France; Poitou et Vendée; l'Art de terre chez les Poitevins; le Blason de Molière; l'Art romain,* etc.

M. Fillon a rassemblé d'importantes collections d'objets d'art, de bijoux antiques et d'armes préhistoriques, dont une partie figura à l'Exposition de 1878.

C'est également à lui qu'on doit la découverte du célèbre manuscrit de Bernard Palissy : *le Devin de la grotte des Tuileries,* dont il a fait don à la Bibliothèque nationale.

Le plus ancien disciple de Fourier, M. Just Muiron vient de mourir à Besançon, sa ville natale. Il était né le 5 septembre 1787.

M. Just Muiron était entré en rapports avec Fourier dès 1814, après une lecture de la *Théorie des quatre mouvements,* premier ouvrage de l'inventeur du phalanstère. Ce fut grâce au concours financier des amis de Muiron que Fourier parvint à publier en 1822, à Besançon, son grand ouvrage, le *Traité de l'association domestique agricole.*

M. Muiron lui-même publia en 1824, sous le titre de *Vices de nos procédés industriels,* et, en 1832, sous celui de *Transactions sociales,* deux ouvrages destinés à la propagation des idées de son maître. Il concourut aussi à la fondation ainsi qu'à la rédaction des différentes feuilles phalanstériennes.

M. Fischbach, qui avait succédé à l'illustre Silbermann de Strasbourg, le créateur de la chromotypographie en France, vient de mourir.

On annonce la mort de M. Salomon Hart, membre et bibliothécaire de la Royal Academy de Londres.

On annonce la mort de M. Jacob Bernays, professeur de philologie et bibliothécaire à l'université de Bonn. Il était né à Hambourg en 1824; on lui doit des éditions critiques de *Lucrèce* (1852), de *Scaliger* (1855), de divers fragments ou écrits de Théophraste, Aristote, Sulpice Sévère, etc., une dissertation sur le *poème de Phocydide* (1856), la traduction des trois premiers livres de la *Politique d'Aristote* (1872), et de nombreux articles dans le *Rheinisches Museum.*

On annonce d'Allemagne le décès de M. Bernard Schmitz, professeur de philologie à l'université de Greifswald.

La veuve d'Uhland, le célèbre poète allemand, vient de mourir à Stuttgart, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

C'était une femme d'un esprit distingué et d'un caractère élevé, qui avait exercé une influence très grande sur son mari. La meilleure biographie du poète, écrite par elle, est généralement reconnue comme un chef-d'œuvre.

On annonce la mort, à Vienne, du savant docteur et professeur Joseph Skoda, l'un des promoteurs des nouvelles méthodes de percussion et d'auscultation. Le docteur Skoda, né à Pilsen (Bohême), fit de brillantes études médicales à l'université de Vienne et un non moins brillant début dans l'art médical, pendant l'épidémie de choléra qui sévit en Bohême en 1831.

Disciple de Gudbrod et de Joseph Henri, il étudia principalement l'anatomie pathologique et devint le chef d'une école de diagnostic. Il a également résumé son système dans un *Traité sur l'auscultation et la percussion.*

M. Skoda est mort à l'âge de soixante-seize ans.

M. Vuillemin, le doyen des historiens suisses, est mort à quatre-vingt-deux ans.

Il achevait dernièrement de surveiller l'impression de la seconde édition de son *Histoire de la Confédération suisse.*



Nous apprenons la mort, à Stockholm, du célèbre architecte suédois, M. F. Scholander, directeur de l'École des beaux-arts de cette ville. Né le 23 juin 1816, M. Scholander étudia l'architecture à Paris, dans l'atelier de Lebas, où il eut pour camarades MM. Ballu et Garnier.

Stockholm lui doit la plupart de ses monuments modernes et la restauration des anciens. Peintre et poète, M. Scholander laisse plusieurs épopées qu'il a lui-même illustrées, sans compter un grand ouvrage sur *l'Art en Égypte, en Perse et dans les Indes.* Il était, depuis 1878, membre correspondant de l'Institut de France.

---

# SOMMAIRE DES PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

(ARTICLES IMPORTANTS)

DU 15 MAI AU 15 JUIN 1881

ANNALES DE L'EXTRÊME ORIENT. Dutreuil de Rhins : Résumé des travaux géographiques sur l'Indo-Chine orientale. — Harmand : Impôts et douanes en Cochinchine. — Boissonnade : L'économie politique chez les anciens. — ART (22 mai). Goidard-Faultrier : Musée d'Angers. — Ménard : le Salon de 1881. — (29 mai). Schmarson : Bramante à Lorette. — (5 juin). Trélat : L'enseignement de l'architecture en France. — (12 juin). Jouin : Les sculptures du parc de Ménars. — ARTISTE (juin). P. Lacroix : Recherches sur les gravures des *Contes* de La Fontaine (édition des fermiers généraux.) — De Barthélemy : La Comtesse de Verrue. — De Chennevières : Documents sur les comédiens du XVIII^e siècle.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE (juin). Léo Quesnel : Lord Beaconsfield. — De Hénault : L'élection présidentielle de 1880 aux États-Unis. — Van Muyden : La Russie sous Alexandre II. — BULLETIN DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES (janvier, février, mars). Faidherbe : Inscription libyque trouvée aux environs de Tunis. — De Jubainville : L'alphabet irlandais primitif et le dieu Ogmios. — Lagneau : Les anciens peuples de l'Hispanie. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (21 et 28 mai ; 4 et 11 juin). Traité d'électricité théorique et pratique. — Situation des flottes de guerre des principales puissances en 1880. — Notes sur le Transvaal. — La ferrure d'hiver. — Jeu de la guerre maritime. — Le corps de l'état-major. — Du déploiement en ordre dispersé. — BULLETIN HISTORIQUE DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE SAINT-OMER (janvier, février, mars). Dramard : Un compte de Beuvry. — Lauwereyns : Lettre de Louis XII aux échevins de Saint-Omer. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE (février). Zweifel et Moustier : Voyage aux sources du Niger.— Expédition américaine à la recherche des restes de Franklin. — BULLETIN DE LA SOCIETE DE L'HISTOIRE DE PARIS (mars-avril). La borne milliaire de Paris. — Longnon : Note sur les voies romaines de Paris à Reims. — Épisode de la vie d'un étudiant au XVII^e siècle. — Abbé Dufour : La maison où mourut Boileau.

CORRESPONDANT (25 mai). C. Jannet : La race française dans l'Amérique du Nord. — E. Marbeau : La Roumanie. — Douhaire : *Souvenirs de M^me de Caylus*, par Raunié. — (10 juin). Frémy : H. de Mesmes, d'après des travaux inédits, 1532-1596. — Reynaud : Le Christianisme et M. Cousin. — Joubert : Société des anciens textes français. — Douhaire : Ozanam et Aug. Cochin. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (21 mai). La philosophie de M. Renouvier résumée par H. Hodgson. — (28 mai). Renouvier : Une thèse sur l'infini. — (4 juin). Milsand : La science et ses droits. — Renouvier : La doctrine de M. Evelin sur l'objectivité des idées géométriques. — (11 juin). *Vers d'un philosophe*, par M. Guyo.

EXPLORATION (12 mai). Girard : Modifications séculaires des côtes de la Manche. — L'île d'Anticosti. — Guérin : Utilité d'une mission archéologique permanente à Carthage. — (19 mai). Ahérée : La nouvelle trouée des Alpes. — (26 mai). Mano : Ethnologie américaine. — Le docteur Rohlfs en Abyssinie. — (2 juin). Tournafond : Les Français dans les îles Salomon. — (9 juin). Demanche : La race rouge aux États-Unis. — Le testament de Gessi. — La Corée. — Le Pacifique du Nord.— GAZETTE ANECDOTIQUE (15 mai). Lettres inédites de M^me Colet. — Une dédicace de libraire. — (31 mai). Éloge de feu Bersot. — Émile de Girardin, prosateur et poète. — Lettres inédites de Béranger. — Vers inédits d'Antony Deschamps. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (juin). Buisson : Le Salon de 1881. — Ravaisson-Mollien : Les écrits de Léonard de Vinci. — Guéroult : Du rôle du mouvement des yeux dans les émotions esthétiques. — Chéron : Bibliographie des ouvrages publiés en France et à l'étranger sur les beaux-arts et la curiosité, du 1^er janvier au 1^er juillet 1881. — Guerrart : Deux livres d'esquisses de Callot.

INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 mai). Un article mi-parti Sand et Sandeau. — M. Guizot prébendier à Strasbourg. — Épitaphes de Montaigne. — Une assertion de Michelet. — *Point de lendemain*, conte. — Pamphlets contre l'empire. — Bibliothèques Telleiana. — *Le Roi chez la Reine.* — *Mémoires* de Barras. — Premières éditions de La Bruyère. — Publications *per nozze*. — Clef du vicomte de Barjac. — Livres de dévotion. — (10 juin). Lettre inédite de G. Sand. — Gérard de Nerval, fils de Napoléon I^er. — *Nouvelles de la cour et de la ville*, éditions de M^me de Sévigné. — Dédicaces conjugales. — Bibliothécaires eunuques.

JEUNE FRANCE (juin). A. Daudet : Mémoires d'un homme de lettres.— J. Boulmier : Un excentrique du XVII^e siècle, Jean Magnon. — Regnard : Un poète révolutionnaire, P. B. Schelley. — JOURNAL DES CURIEUX (15 mai). Le forgeron de Gretna-Green. — Comteau de Jeannot. — Casseur d'assiettes.— Sainte-Nitouche. — Chercher noise. — (1 juin). Saint Médard et saint Gervais. — Mazagran. — Ce qui vient de la flûte retourne au tambour. — Chic. — JOURNAL DES SAVANTS (mai). Miller : Œuvres de Rufus d'É-

phèse. — G. Boissier : Le Querolus. — De Saulcy : Étude sur la religion et les mœurs des Soubbas. — Dareste : Les anciennes lois de Norvège. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (mai). Lewal : Tactique des renseignements. — Les fortifications en Suisse. — Bornecque : Rôle de la fortification dans la dernière guerre d'Orient. — L'alimentation rationnelle du cheval de troupe.

MAGASIN PITTORESQUE (mai). Trajan. — Esquisse d'une histoire de la géographie. — Amélie-les-Bains. — Etoiles qui s'éloignent de la Terre. — Vases de Canosa. — MOLIÉRISTE (juin). Du Mesnil : Un homonyme de Molière. — Une édition allemande du *Médecin malgré lui*. — Vesselowsky : Le manuscrit de Chappuzeau.

NATURE (21 mai). Préparation de l'opium à fumer. — Les vieux aqueducs de Paris. — (28 mai). Phénomènes d'hypnotisme. — Les insectes pendant l'hiver. — (4 juin). Tunnels et ponts de la Manche. — Chemins de fer électriques. — Les chutes du Niagara en hiver. — (11 juin). L'agriculture algérienne. — Le tatouage. — NOUVELLE REVUE (15 mai). Depasse : Pie IX. — Webster : Les Basques. — Champfleury : Le père de Balzac. — (1 juin). Annenkoff : L'oasis d'Akaltekine et les routes de l'Inde. — I. Soury : La philosophie antique et les origines chrétiennes. — Coriolis : Souvenirs de Kossuth.

POLYBIBLION (mai). Martinow : Publications sur le quatorzième centenaire de l'ordre de Saint-Benoit. — Loomans : De la connaissance de soi-même. — Monin : Monuments des anciens idiomes gaulois. — Montégut : Poètes et artistes de l'Italie. — Mortimer-Ternaux : Histoire de la Terreur. — Parrot : Mémorial des abbesses de Fontevrault. — Leroy-Beaulieu : L'Empire des tsars et les Russes. — Caron : Michel Le Tellier. — De Bernhardt : Beaconsfield.

RÉFORME SOCIALE (15 mai). Demolins : La philosophie de l'épuration. — De Raimbert : La loi morale, fondement de la société égyptienne. — Guérin : Le canton d'Uri. REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (mai). Puibarraud : Les commissions administratives des hospices et des bureaux de bienfaisance. — Mesures prises pour la garde et la sécurité de la ville de Dijon en 1478. — REVUE ALSACIENNE (mai). Wilder : M. Ambroise Thomas. — Goldemberg : La confession d'un autonomiste. — Lettre inédite du général Rapp. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (avril). Gaidoz : De quelques monnaies bactriennes à propos d'une monnaie gauloise. — Daubrée : Aperçu historique sur l'exploitation des mines métalliques dans la Gaule. — Delattre : Inscriptions de Chemton (Tunisie). — Jurgiewitch : Lettre à M. Egger sur deux inscriptions de Crimée. — REVUE DES ARTS DÉCORATIFS (mai). Darcel : Les tapisseries décoratives. — Brossard : L'art de la soie à Lyon sous Louis XIII. — REVUE BORDELAISE (16 mai) Wachs : Weber et le *Freischutz*. — L'instruction primaire en Espagne. — (1 juin). De Millone : Aperçu des religions de l'Inde. — REVUE DE BRETAGNE ET DE VENDÉE (mai). R.-P. Flavien : Les capucins de l'ermitage de Nantes. — Kerviler : Le prince Louis, IVe cardinal de Rohan. — De Gourcuff : *Littérature orale de la haute Bretagne*, par Sébillot. — REVUE BRITANNIQUE (mai). La France et le bimétallisme. — La presse anglaise. — Benvenuto Cellini. — Les chants tsernogoriens. — REVUE DE CHAMPAGNE ET DE BRIE (mai). — Fourot : Relation du siège de Saint-Dizier. — Jadart : Claude-François Bidal. — Bourgeois : Étude historique sur Cazotte. — Fèvre : Étude sur Lebon d'Humbersin. — REVUE CRITIQUE (16 mai). Cantor : Histoire des mathématiques. — Freund : Cicéron historien. — Springer : Les miniatures du psautier d'Utrecht. — (23 mai). Willems : Les Elzévir. — Langel : La réforme au XVIe siècle. — Mémoires de Ferrières. — Bœhtling : Napoléon Bonaparte. — (30 mai). Ménard : La vie privée des anciens. — Bonnal : Capitulations militaires de la Prusse. — (6 juin). Robinet : Le Procès des dantonistes. — De Blocqueville : Le maréchal Davout. — Schroer : Le *Faust* de Gœthe. — (13 juin). De Baye : L'archéologie préhistorique. — Halphen : Lettres inédites d'Henri IV à Bellièvre. — Hamel : Études sur Klopstock. — REVUE DES DEUX MONDES (15 mai). Fouillée : La morale spiritualiste en France. — G. Charmes : D'Alexandrie à Jérusalem. — Schuré : Le Corrège, sa vie et son œuvre. — Aubertin : Les orateurs de la Fronde et les jansénistes parlementaires du XVIIIe siècle. — (1 juin). M. Du Camp : Souvenirs littéraires. — Langel : Gustave-Adolphe et Richelieu. — Boucher : Un romancier anglais, M. Maccarthy. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (mai). Ristelhuber : Le géographe Carl Ritter. — Cherbonneau : Les Touaregs. — Hay : L'Irlande. — Dr Lenz : Voyage du Maroc au Sénégal. — REVUE PHILOSOPHIQUE (juin). Guéroult : Du rôle du mouvement dans les émotions esthétiques. — Fouillée : Critique de la morale de Kant. — H. Spencer : Des gouvernements composés. — A. Naville : L'amour-propre, étude psychologique. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (21 mai). Léon Say : Les sociétés de prévoyance et les caisses de retraite. — Crevaux : Les rivières de l'Amérique équatoriale. — (28 mai). Cartault : MM. H. Meilhac et L. Halévy. — Quatrelles : La Havane. — Freudental : *Le péril national*, par M. Frary. — Aulard : Aug. de Châtillon. — (4 juin). Deschanel : Les États généraux sous Louis XIII. — Aug. Arnaud : François del Sarte. — Quatrelles : La Havane. — (11 juin). La jeunesse de Jules Favre. — Debidour : L'apprentissage des coups d'État d'après le colonel Jung. — REVUE SCIENTIFIQUE (21 mai). Javal : Le mécanisme de l'écriture. — Teisserenc de Bort : La prévision du temps. — (28 mai). Maindron : Histoire de l'Académie des sciences. — Lacassagne : La criminalité en France, de 1825 à 1880. — (4 juin). Lecornu : Les aiguilles de chemins de fer. — Lettre de Darwin sur la vivisection. — (11 juin). Guardia : Les maladies de la mémoire.

SPECTATEUR MILITAIRE (mai). Multiplicité des grades dans la cavalerie. — Caron : Éléments d'une bonne loi sur l'administration de l'armée. — De Fonvielle : La stratégie et les ballons.

TOUR DU MONDE (21-28 mai, 4 et 11 juin). C. Lemonnier : La Belgique.

---

# PÉRIODIQUES ET NOUVELLES D'ENSEMBLE
## DE L'ÉTRANGER
(Mai-Juin 1881.)

### Revues allemandes.

Depuis quelques années la faveur du public allemand se reporte de plus en plus sur les éditions de luxe. Le développement des différents procédés de reproduction, tels que la photographie, la xylographie, la lithographie, la chromographie, a pris des proportions prodigieuses et les éditeurs s'efforcent à contenter ce goût du public. Aussi le nombre des publications illustrées



augmente-t-il de jour en jour. Nous mentionnons d'abord le *Culturgeschicht liches Bilderbuch*, de Hirth, dont les premiers fascicules viennent de paraître; parce que cet ouvrage, avec ses curieuses reproductions des œuvres d'art du XVI[e] siècle, ses portraits de Dürer, ses fac-similés de Burgkmair, de Cranach, nous donne une idée des progrès de la gravure. Par contre, les *Nilbider* de Charles Werner forment un spécimen fort réussi de la pantographie, un procédé tout neuf, appelé à un grand avenir; cette œuvre est un précieux complément au fameux ouvrage d'Ebers sur l'Égypte. Très superbes encore, les dessins du peintre hongrois Wagner (professeur à Munich) représentant des scènes espagnoles, les illustrations données par des artistes français et allemands dans la riche édition de luxe d'un livre de Schlagintweit sur les Indes (Indien in Wort und Bild), les « Monuments d'art » (texte de Luebke et Luetzov), les « Hohenzollern et la patrie allemande », et enfin l'édition populaire de la « Germania » de Johannes Scherr. A propos de ces livres signalons encore le *Repertorium fuer Kunstwissenschaft*, dont nous avons reçu le troisième fascile (vol. IV). Nous relevons dans cette publication dirigée par Hubert Ianitschek, professeur à l'Université de Prague, une étude sur les manuels de gravure, un essai sur le Libro della Pittura de Leonardo da Vinci et une revue bibliographique fort bien soignée. Pour ce qui concerne l'ensemble de l'art moderne en Allemagne, un livre récemment paru, « Artistes allemands du XIX[e] siècle », en donnera une idée assez nette; l'auteur, Frédéric Pecht, s'étant fait une réputation avantageuse par des critiques d'art qu'il a publiées dans l'*Allgemeine Zeitung* d'Augsbourg. — Passons à la littérature. — Faut-il le dire? C'est encore un centenaire qui a eu les honneurs de ce mois. Cette fois nous n'avons à constater ni la naissance ni la mort d'un grand homme; on a fêté l'anniversaire séculaire de l'apparition d'un livre. Mais, il faut en convenir, le livre mérite cette distinction, car il s'agit de la « Critique de la raison pure » de *Kant*. Un auteur allemand, Gustav Herbst, relève notamment dans ce livre certains passages, qui prouvent que Kant était un observateur très sagace de la nature et qu'il a soutenu des thèses dont l'exactitude a été pleinement affirmée par les plus récentes découvertes des sciences physiques. A cette occasion on a suggéré le projet de publier les *Correspondances de Kant*; on possède plus de 600 lettres adressées à Kant, mais peu de lettres écrites par lui. — Le pessimiste bien connu Édouard Hartmann s'occupe aussi de Kant, et — dans son livre sur l'histoire et les principes du *pessimisme* — il nous le présente comme le père du pessimisme; M. Hartmann fait ressortir « l'importance naturelle, rationnelle, théologique, morale et providentielle de la douleur », et il développe la thèse, que le pessimisme est la seule base sûre de la morale et de la religion. Le cinquième volume de la correspondance de Frédéric le Grand (759 documents datés de 1746 et 1747, chez Duncker) et les « Souvenirs de ma vie, » du général Richard Friesen (l'époque racontée s'étend de 1849 jusqu'à 1866, pendant laquelle l'auteur a joué un rôle important en Saxe), sont importants pour l'historien. — Augustsohn (le pseudonyme de Guillaume Kotzebue, ancien ambassadeur russe) publie un volume sur son père, l'écrivain dramatique le plus fécond de l'Allemagne. Sauvera-t-il les œuvres de son père de l'oubli? Nous en doutons; il y renonce lui-même. Au fait, les romanciers et écrivains dramatiques de l'Allemagne semblent trouver que le parisianisme, tant dénigré, a du bon. Henri Laube, un pilier du répertoire allemand, vient de se lancer dans le « roman parisien »; son « Louison » est un récit de mœurs parisiennes, où M. Malévy (lisez Halévy) joue un rôle considérable. Rudolph Gottschall pense aussi que les aventures de « M[lle] de Saint-Ansaranthe » avec Saint-Just et Robespierre intéresseront ses lecteurs mieux que les principes austères d'une gretchen quelconque; M. Levin Schuek ng, dans son roman « le Droit des vivants», tout en traçant un tableau des coutumes allemandes du moyen âge, s'efforce d'ajouter à la haute moralité tudesque le brio français. C'est le public qui le veut ainsi. Le grand succès des chroniques tout à fait parisiennes de Max Nordau (Paris, Études et esquisses du vrai pays des milliards », 2 vol. 2[e] édition, et « Paris sous la troisième République », 3[e] édition), le prouve. Les lecteurs allemands feignent toujours un dédain pour les choses parisiennes, mais ils ne veulent lire que cela et l'amour que l'auteur professe pour la France ne les choque point.

## Revues anglaises.

Le monde des libraires est en émoi; malgré la morte saison on y constate une activité fiévreuse, un mouvement de vente inouï. C'est un seul livre qui en est la cause et l'objet. Est-ce un événement littéraire? C'est plus que cela. Quelques journaux d'outre-Manche l'appellent « carrément » le grand événement du siècle. Nous parlons de la publication de l'édition revue du *Nouveau Testament*, qui a eu lieu le 17 mai. Un comité de 27 membres l'a confectionnée en dix ans. On a commencé au mois de mai 1870 et — comme M. Vance Smith nous le raconte dans le *Nineteenth Century* — on a consacré à l'œuvre 412 jours (sept heures par jour) sans compter les recherches que les membres du comité ont faites chez eux; on a comparé 1,760 manuscrits et 150,000 versions grecques. Aussi le public a-t-il attendu le résultat tout palpitant d'impatience. Le chiffre des demandes faites avant la publication s'est élevé à un million; depuis on a dû vendre le deuxième million. La critique est assez mécontente, le besoin des commentaires se fait toujours sentir et on en public pas mal; mais les éditeurs (les universités d'Oxford et de Cambridge) font une brillante affaire. La maison A.-J. Holman a dû brocher et relier 12,000 exemplaires le 17 mai au matin (de minuit jusqu'au lever du soleil); un seul libraire, M. Stoneham, a écoulé ce jour même 50,000 exemplaires. Après un tel événement sera-t-il permis de parler de littérature? Risquons-le, mais bornons-nous modestement à une simple indication des nouveaux livres, tels que « la Jeunesse et les œuvres d'Edgar Quinet, par R. Heath (Trubner); la traduction de l'« Histoire de la Révolution française de Thiers », par Frédéric Stober (avec 41 gravures, sous presse chez Bentley); « les Russes au delà de la mer Caspienne » (l'Histoire de l'expédition contre les Akkhal-Tekkes et de la bataille de Geok-Tepe), par Charles Marvin; « Roman Lancashire », par Thomson Watkin); disons que le livre de James Parton sur Voltaire, mentionné dans notre dernière revue, continue la liste de 500 livres contemporains et modernes dans lesquels l'auteur a puisé ses renseignements. Signalons dans l'*Academy* le « 5 Mai » de Béranger, traduit par James Robertson; les importantes études de Herbert Spencer sur les formes primitives du pouvoir et de l'autorité dans la *Fortnightly Review*, une étude sur Renan par W.-H. Myers dans le *Nineteenth Century*, et enfin le bruit qui court à Londres (s'il faut en croire le *Literary World*), d'après lequel la reine d'Angleterre aurait offert à lord Rowton son concours pour la publication des œuvres posthumes de lord Beaconsfield. — Terminons ce rapide résumé, car déjà il ne nous reste que deux lignes pour dire un mot de la *vente* du 28 mai; on y a adjugé quatre tableaux de Landseer et deux paysages de Stanfield pour la somme de 650,000 fr.

## Revues américaines.

La nouvelle édition du Nouveau Testament — dont nous parlons plus haut — était en Amérique deux jours après sa publication à Londres. Elle a été vite enlevée, car il n'y avait « que » 800,000 exemplaires. Est-ce assez mince comme vente? Et pourtant le Yankee ne le cède en rien à John Bull, quand il s'agit de lire la Bible. Seulement il tient à être servi

bon marché. Il n'a pas eu à se plaindre. Plusieurs journaux lui ont fourni le tout pour un rien, dans un supplément encarté. Le *Times* et *la Tribune* de Chicago l'ont publié le même jour que ceux de New-York; pour donner ce supplément comme primeur, ils se sont fait transmettre tout le livre *in extenso* — par voie télégraphique. C'est bien ici qu'il faut « tirer l'échelle ». Inutile de dire que tous les sermons ont traité de cet événement et que chaque journal a envoyé son *interviewer* chez quelque autorité ecclésiastique. On prévoit une brillante résurrection du christianisme. En avait-on besoin?

C'est superbe, tout de même, un livre qui trouve dans deux ou trois jours 800,000 acheteurs et des millions de lecteurs qui veulent qu'on le leur télégraphie. Et que cela nous semble piètre, quand les journaux américains nous racontent qu'on a vendu 270,000 exemplaires du Fool's Errand, ce beau livre, que nous avons mentionné à plusieurs reprises, et 91,000 exemplaires de l'édition de 7 1/2 pence de l'« Endymion », que le *Harper's monthly* tire à 160,000 et le *Scribner's monthly*, qui s'appellera à partir du 1er novembre *le Century*, à 115,000; que le *New-Zealand Herald* (un journal qui paraît en Nouvelle-Zélande, au bout du monde, a gagné dans une année 25,000 livres sterling! Quelle foule immense de lecteurs! Mais aussi quelle foule immense d'écrivains, et surtout de poètes! Dans le Harper's *Cyclopaedia of British and American poetry*, M. Epes Sergent est parvenu à nous présenter en 958 pages les biographies et les spécimens de sept cent quarante-cinq poètes anglais, M. Epes Sergent y compris, bien entendu. — On annonce la mort du bibliophile Sabin, qui a publié dans treize volumes la liste de 50,000 livres publiés sur l'Amérique.

Deux intéressantes études à signaler dans l'*Atlantic Monthly*, celle de John Ropes sur la bataille de Waterloo et celle de Richard Grand White sur Rachel et Mlle Sarah Bernhardt et le drame français classique. — M. Osgood annonce qu'il a sous presse un « Manuel de l'étiquette », par Mark Twain, c'est-à-dire qu'il y aura encore de beaux jours pour la gaieté du public civilisé des deux mondes.

## Revues italiennes.

A qui l'Afrique? c'est la grande question du jour. Dans un livre intitulé « Colonies italiennes en Afrique », M. Gaetano Sangiorgi traite la question à fond, de manière à ne laisser rien aux autres nations, car il réclame, à ce qu'il paraît, la vallée du Nil, la Nubie, l'Abyssinie, la Tripolitaine et le reste comme devant être civilisées par l'Italie. Et pourtant les Italiens pourraient employer leur activité plus utilement, en commençant par porter la civilisation dans leur propre pays. La *Minerva*, une excellente revue anglaise qui se publie à Rome (dirigée par Pericles Tzikos), renferme dans son numéro de mai une étude de Jessie White Mario, qu'il faudrait bien relire à Rome. Le tableau que l'auteur trace de la misère de la classe ouvrière et du chiffre énorme de crimes qui se commettent en Italie fait frémir. Mais c'est l'affaire des Italiens et nous n'avons pas à nous occuper de politique. Pour nous, l'Italie ne doit être que le pays sacré des arts. On vient de voter 180,000 lires pour un monument qu'on érigera à Florence en mémoire de ceux qui sont tombés pour la patrie de 1821 à 1870; on y pensera peut-être à Magenta et à Solferino. On oubliera les rancunes politiques; nos artistes iront en Italie voir la *Galleria nazionale moderna* qu'on dressera moyennant les sommes dévolues par la suppression des primes d'encouragement; nous prendrons part au *quatrième centenaire de la naissance de Raphaël,* qui sera célébré le 28 mars 1883 par l'inauguration d'une statue de Raphaël à Urbino, pour laquelle les souscriptions sont ouvertes à Milan, à Naples, à Bologne, à Gênes (le *Raffaello* a déjà une liste de souscriptions qui s'élèvent à 55,692 lires); nous irons à Bologne, où l'on terminera en douze ans la façade de l'église San Petronio, restée inachevée depuis trois cent quatre-vingt-huit ans (budget d'un million de francs — et tout sera dit.

## Revues espagnoles.

Grand succès de l'exposition des arts décoratifs de l'Espagne et du Portugal au musée South-Kensington à Londres. — Dans la *Rivista contemporanea* un curieux article sur la colonie génoise à Tabarca aux XVI, XVII et XVIIIe siècles, et les pères rédemptoristes à Tunis en 1720. — Le deuxième volume de l' « Historia de los heterodoxos espanoles » par Menendez Pelayo vient de paraître; c'est un livre important pour l'histoire de la Renaissance en Espagne. L'auteur est plein d'admiration pour les tendances modérées et la clémence de l'Inquisition, et se vante de la coïncidence de l'Inquisition avec l'âge d'or de la littérature espagnole.

## Revues suédoises.

On annonce la constitution d'une société de littérature suédoise à Upsala, qui a pour objet la publication des manuscrits et livres rares suédois.

## Revues hongroises.

Le public lettré s'occupe de plus en plus de la Hongrie; mais, comme la langue hongroise est peu connue, nous croyons plus utile de signaler ici le livre que M. Paul Hunfalvy, le célèbre ethnologue et philologue hongrois, vient de publier en allemand sous le titre *Die Ungern oder Magyaren* (254 p.), chez Charles Prochaska, éditeur à Teschen, Autriche. Nous espérons que cet excellent résumé de la vie intellectuelle du peuple hongrois sera traduit en français.

## Revues slaves.

Le gouvernement russe vient de décréter que les livres ne pourront être importés en Russie, que par la poste, ce qui augmente les frais de 400 pour 100. — La société archéologique du Caucase tiendra à Tiflis un congrès, sous la présidence du grand-duc Michel, du comte Ouvaroff et du général Komaroff; le congrès commencera le 20 septembre et durera quinze jours. Il y aura des excursions et des excavations. — Le livre du voyageur tchèque Emile Holule (Sept ans dans l'Afrique australe) a eu un grand succès dans les éditions tchèques et russes; la traduction allemande a été vendue à 12,000 exemplaires. — Signalons enfin le curieux livre de Sumstoff (à Kharkoff) sur les mœurs de noces et les chansons nuptiales en Russie.

A. S.

# PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

PARUS DANS LES JOURNAUX QUOTIDIENS DE PARIS

(Avril-Mai 1881.)

CLAIRON. Avril : 26. P. Alexis: Zola critique.

CONSTITUTIONNEL. Avril : 15. Le Panthéon littéraire. — 20. Barbey d'Aurevilly : Lettres à Panizzi, par Mérimée. — Mai : 10. Barbey d'Aurevilly: Bouvard et Pécuchet.

DÉBATS. Avril : 17. Daremberg: Des dyspepsies gastro-intestinales, par M. Sec. — 20. Charmes : Louis XIV et Marie Mancini, par M. Chantelauze. — 21. Souvenirs de voyage, par M. Nisard. — 30. Charmes : Réformateurs et publicistes de l'Europe au XVIIe siècle, par M. Laugel. — Mai : 9. Baudrillart : Règlement de la duchesse de Liancourt.

DÉFENSE. Avril : 20. M. de Montyon, d'après une publication récente. — 22. La duchesse de Liancourt. — 26. Marc-Monnier : Machiavel.

DROIT. Avril : 17. Cresson: La bibliothèque des avocats.

ÉVÉNEMENT. Avril : 16. Documents sur Gérard de Nerval.

FIGARO. Avril : 16. Weiss : Jules Favre. — Mai : 11. P. Alexis : Jules Vallès.

FRANÇAIS. Avril : 17. Valentin Conrart : A propos d'une publication récente. — 24. La maréchale de Villars et son temps, par M. Ch. Giraud. — Mai : 3. Le Positivisme et la science expérimentale, par l'abbé de Broglie. — 10. La conquête jacobine, par M. Taine. — 12. L'Académie des sciences morales et politiques. — 15. Le Père Horner.

GAZETTE DE FRANCE. Avril : 26. Histoire de la réunion de la Franche-Comté à la France, par de Piépape. — Mai : 9-10. De l'Édit de Nantes, de sa révocation et de ses conséquences.

GIL BLAS. Mai : 8. Th. de Banville: Th. Gautier.

GLOBE. Avril : 15. A. Daudet : Histoire de mes livres.

MONITEUR UNIVERSEL. Mai : 7. Un paradoxe à propos de Marivaux.

PARLEMENT. Avril : 16. Rod : M. Edmundo de Amicis. — 20-22. Theuriet : Le Faust de Goëthe. — 22. Quellien : La vie bretonne à travers la poésie populaire. — 24. Picot : La Grande Grèce, par M. Lenormant. — 26. Tasselin : Louisa Siefert. — 29. Rod : Le poëte Stecchetti. — Mai : 10. De l'enseignement de la morale dans l'école primaire, par Tissier. — 12. De Varigny : Dupleix, par M. Bionne.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Avril : 26. Les peintures de Delacroix à la Chambre des députés. — 27. Atticus : La formation du génie de Raphaël, d'après un livre récent. — Mai : 3. Soury : Une nouvelle bibliothèque classique d'ouvrages philosophiques.

SIÈCLE. Avril : 20-22. Havard : Le musée des arts décoratifs. — Mai : 11. De la Berge : Louis XIV et Marie de Mancini.

SOLEIL. Avril : 18. Cardon : Raphaël, peintre de portraits. — 25. La Réforme au XVIe siècle, par M. Laugel. — Mai : 9. Louise de la Vallière et la jeunesse de Louis XIV, par M. Lair.

TÉLÉGRAPHE. Avril : 23. Réformateurs et publicistes au XVIIe siècle par Franck.

TEMPS. Avril : 15. Lakanal et Geoffroy Saint-Hilaire. — 18-30. Davyl : La vie littéraire en Angleterre. — 24. Macé : Strasbourg pendant la Révolution, par Seinguerler. — Balzac candidat politique. — 27. La fin du XVIIIe siècle, par M. Caro. — Mai : 5. Mémoires de Metternich. — 8. L'abbé Galiani. — 11-12-14-15. Legouvé : Études et souvenirs de théâtre et Eug. Sue.

UNION. Avril : 16. Mémoires de Metternich. — 17. Sepet : Le Jeu pascal de l'Antechrist au XIIe siècle. — 20. Manuel de paléographie, par de Bourmont. — 24. Messire : Un enlumineur tourangeau. — 25. Journal du sire de Gouberville. — Mai : 9. L'Artois souterrain, par Terninck.

UNIVERS. Avril : 16. La morale indépendante. — 23. Les origines de l'histoire par M. Lenormant. — Mai : 5. Dictionnaire d'antiquités chrétiennes. — 16. Le pape Alexandre VI, par le P. Leonetti.

(Mai-Juin 1881.)

CONSTITUTIONNEL. Mai : 27. Les fouilles de M. Schliemann. — Juin : 13. Barbey d'Aurevilly : Les origines de la France contemporaine.

DÉBATS. Mai : 27. Benjamin Disraëli. — 30. H. Houssaye : La Maison d'un artiste. — 31. Cuvillier-Fleury : Lettres de Mérimée à Panizzi. — Juin : 4. G. Charmes : La réforme judiciaire en France, par M. Picot. — 5. Franck : Le comte de Circourt, son temps, ses écrits. — 9. Leroy-Beaulieu : L'évolution économique au XIXe siècle, par de Molinari. — 13. Berard-Véragnac : Les quatre vents de l'Esprit. — 14. Baudry : Les populations agricoles de la France, par Baudrillart. — 15. Bourdeau : Les maladies de la mémoire, par Ribot.

DEFENSE. Juin : 1. Le Père Horner. — 8. Lettres de Coray sur la Révolution française. — 10. La maréchale de Villars et son temps. — 15. Le mal et le bien, par Loudun.

ÉVÉNEMENT. Mai : 31. Monselet : L'abbé Galiani.

FIGARO. Mai : 30. Zola : Jules Vallès. — Juin : 4. Richepin : Préface de Mme André. — 13. Zola : Hugo et Littré.

FRANÇAIS. Mai : 24. Correspondance de Talleyrand et de Louis XVIII. — Juin : 2. L'Art chrétien, par Cartier. — 6-7-8. Calderon et Corneille — 10-14. Le comte de Serre, par Ch. de la Combe. — 14. Louise de la Vallière et la jeunesse de Louis XIV.

FRANCE. Juin : 8. Bell : Le comte de Serre.

GIL BLAS. Mai : 22 et juin : 12. Th. de Banville : Méry. — 29. Th. de Banville : La Glu, par Richepin. — Juin : 1. Richepin : Le Bachelier, par Vallès.

JUSTICE. Juin : 6. L'Homme et les sociétés, par le Dr Lebon. — 7-8. Yung : Le 18 fructidor, d après des documents inédits.

MONITEUR. Juin : 2. V. Fournel : Les comédiens sous la Révolution. — 4. Bernadille : Littré. — 7. E. Asse : La

diplomatie française au xviii[e] siècle; Hugues de Lionne, par M. Valfrey. — 8. Le mouvement littéraire à l'étranger.

NATIONAL. : Mai 28. Biographie de Mazzini, par M[me] Venturi. — Juin : 15. Mémoires de M. Claude.

ORDRE. Mai : 25-26-27-28. Calderon.

PARIS-JOURNAL. Mai : 24. Louis XVIII et M. de Talleyrand. — 28. Endymion. — 31. La jeunesse de Louis XIV, par M. Lair. — Juin : 6-13. Roger de Beauvoir : Les épreuves de Marat.

PARLEMENT. Mai : 26. Bourget : Les lettres de M[me] de Rémusat. — 30-31. Theuriot : Tennyson. — Juin : 5. La Bastide : Œuvres posthumes de P. Albert. — 6-7. Gigot : Le comte de Serre, sa vie et son temps. — 9. Bourget : De l'esprit lyrique.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Mai : 20. Le camp de Jalès, 1790-92. — 24. La vie physique des bêtes, par le D[r] Buechner. — Juin : 7. Atticus : Essai sur les origines du fonds grec de l'Escurial, par M. Graux. — 4. Littré. — 10. J. Soury : Lamettrie.

SIÈCLE. Mai : 27. Jourdan : Souvenirs et écrits de mon exil, par Kossuth. — Juin : 1[er]. A. de la Forge : Pierre Leroux. — 15. A. de la Forge : Lamartine.

TEMPS. Mai : 26. Scherer : M. Zola, son œuvre critique. — Juin : 8-10. A. Sorel : Talleyrand au congrès de Vienne. — 9. Ch. Blanc : Les fables de La Fontaine en peinture.

UNION. Mai : 27-28. H. Heine. — 31. M. Sepet : Endymion.

UNIVERS. Mai : 24. de Léon : Calderon.

---

## NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

### PENDANT LE MOIS D'AVRIL 1881

*Le Moniteur de la numismatique*, de la sigillographie et autres branches auxiliaires de l'histoire. Publication mensuelle illustrée. In-8°, 40 p. avec fig. et planches hors texte. Paris, imp. Clavel. — Bureaux, 16, avenue d'Essling. — Abonnements : Paris et départements, un an, 30 fr.

*Noticia mensual de los vinos espanoles en Francia*. Pet. in-4°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Goupy, 71, rue de Rennes. — Bureaux, 16, boulevard de Strasbourg. — Abonnements : un an, 6 fr. Paraît tous les 20 de chaque mois. Entièrement rédigé en langue espagnole.

*Al Bassir*. Journal arabe politique et littéraire. Gr. in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Hugonis, 6, rue Martel.

*Revue de la bourse*. Propriété du Comptoir national de l'Épargne, paraissant le dimanche. Gr. in-fol., 4 p. à 6 col. Paris, imp. Schlaeber, 257, rue Saint-Honoré. — Bureaux, 54, rue de Châteaudun. — Abonnements : 50 centimes par an.

*Le Musée de la Jeunesse*. Pet. in-4°, 16 p. avec grav. et chromos. Paris, imp. Lahure, 9, rue de Fleurus. — Bureaux, librairie Baschet, 135, boulevard Saint-Germain. Bimensuel. — Abonnements : Paris, un an, 36 fr.; six mois, 18 fr.; — départements, un an, 40 fr.; 6 mois, 20 fr. Le numéro, 1 fr. 50.

*Le Moniteur de l'Union commerciale*. Gr. in-fol., 4 p. à 6 col. Paris, imp., 9, rue d'Aboukir. — Bureaux, 1, rue des Petits-Pères. Abonnements : 5 fr. par an. Paraît tous les mercredis.

*Guide du quincaillier*. Recueil spécial illustré, paraissant tous les trimestres. Gr. in-8°, 4 p. avec fig. Paris, imp. Chéret, 18, rue Brunet. — Bureaux, 109, rue de Rome.

*La Vie théâtrale*. Pet. in-4°, 4 p. avec fig. Paris, imp. Dubreuil, rue des Martyrs. — Bureaux, 34, rue Montholon. — Abonnements : un an, 7 fr. Le numéro, 15 centimes.

*La France populaire*. Journal politique quotidien. In-fol., 4 p. à 6 col. Paris, typ. Kugelmann, 12, rue Grange-Batelière. — Bureaux, 6, boulevard des Italiens. — Abonnements : Paris et départements, un an, 48 fr.; 6 mois, 24 fr.; 3 mois, 12 fr. Le numéro, 10 centimes.

2. *Les Dépêches*. Échos et renseignements financiers. Pet. in-18, 4 p. Asnières, imp. Trouttet. — Bureaux, 17, rue du Faubourg-Montmartre. — Abonnements : un an, 2 fr.; 6 mois, 1 fr.

*La Grammaire attrayante*. In-18, 8. p. Paris, imp. Colombon, 22, rue de l'Abbaye. — Bureaux, 11, rue Jacob. — Publication hebdomadaire. Le numéro, 10 centimes.

*Le Boulevardier*. In-4°, 4 p. avec fig. Paris, imp. du passage des Deux-Sœurs. — Bureaux, 19, rue La Bruyère. — Abonnements : un an, 12 fr. Le numéro, 15 centimes. Hebdomadaire.

3. *La Lanterne d'Arlequin*. In-12, 16 p. avec fig. Tours, imp. Mazereau. — Bureaux, rue du Bac, 116, à Paris. — Abonnements : un an, 8 fr.; 6 mois, 4 fr. Le numéro, 10 centimes. Paraît le samedi.

4. *La Légalité française*. Journal financier. Gr. in-fol., 4 p. à 6 col. Paris, imp. Bertrand, 17, rue de l'Échiquier. — Bureaux, 13, rue Monsigny. — Abonnements : Paris, un an, 10 fr.; 6 mois, 5 fr; 3 mois, 3 fr. Le numéro, 15 centimes.

5. *L'Ami du peuple*. Journal de propagande antirévolutionnaire. Organe parisien et départemental. Pet. in-fol., 4 p. à 5 col. Paris, imp. Soussens, 51, rue de Lille. — Bureaux, rue Bonaparte, 82. — Abonnements : un an, 15 fr.; 6 mois, 7 fr. 50; 3 mois, 4 fr. Le numéro, 5 centimes.

*Cote des actions d'assurances*. Journaux, charbonnages et autres valeurs industrielles, paraissant tous les dimanches. In-4°. Paris, imp. Bertrand, 17, rue de l'Échiquier. — Bureaux, 5, rue des Filles-Saint-Thomas. — Abonn. : un an, 10 f.,

6. *Le Corsaire.* Pet. in-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Bertrand, 17, rue de l'Échiquier. — Bureaux, 15, rue du Faubourg-Montmartre. — Abonnements : Paris et départements, 3 mois, 5 fr. Le numéro, 5 centimes.

*L'Épargne publique.* Propriété de la Banque syndicale de Paris. Gr. in-fol., 4 p. à 6 col. Paris, imp. Malin, 5, rue Coq-Héron. — Bureaux, 5, rue Feydeau. — Abonnements : un an, 50 centimes. Paraît le jeudi.

*Feuille d'avis parisienne.* Répertoire général des emplois vacants à Paris, en province et à l'étranger. In-8°, 4 p. Paris, imp. Devillard, 95, rue du Faubourg-Saint-Martin. — Bureaux, même adresse. Paraît les mardis et vendredis. — Abonnements : Paris, un an, 25 fr.; 6 mois, 13 fr. Le numéro, 50 centimes.

10. *L'Épargne des Batignolles.* Gr. in-fol., 4 p. à 6 col. Paris, imp. Nouvelle, 14, rue des Jeûneurs. — Bureaux, 4, rue des Dames. — Abonnements : 4 fr. par an. Le numéro, 10 centimes. Paraît le dimanche.

15. *Le Contemporain*, supplément mensuel, remplaçant le Bulletin de la Société générale d'éducation et d'enseignement. In-8°, 64 p. Paris, imp. Levé, 17, rue Cassette. — Abonnements : Paris, un an, 15 fr; 6 mois, 8 fr. — Bureaux, rue de Grenelle-Saint-Germain, 35. Bimensuel.

*L'Électricien*, revue générale d'électricité, paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. In-8°, 64 p. avec figures. Paris, imp. Lahure, rue de Fleurus, 9. — Bureaux : librairie Masson, 120, boulevard Saint-Germain. — Abonnements : Paris et départements, un an, 20 fr.; 1re zone postale, 25 fr.; 2e zone, 30 fr. — Le numéro, 1 fr.

16. *Le Bon sens financier*, paraissant tous les samedis. In-4°, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Guérin, 26, rue des Petits-Carreaux. — Bureaux, 32, rue des Mathurins. — Abonnements : un an, 4 fr.; 6 mois, 2 fr. 50. — Le numéro, 10 centimes.

17. *Le Représentant de commerce*, organe de tous les facteurs du commerce et de l'industrie. Petit in-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Nouvelle, 14, rue des Jeûneurs. — Bureaux, 30, rue Jacob. Abonnements : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr. Le numéro, 10 centimes. Hebdomadaire.

17. *La Politique d'action*, journal politique quotidien. In-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Marot, 73, rue Notre-Dame-de-Nazareth. — Bureaux, même adresse. — Abonnements : 6 mois, 20 fr.; 3 mois, 10 fr. Le numéro : 10 centimes.

18. *Le Libérateur*, journal hebdomadaire, organe de la Société des amis du divorce. Petit in-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Lapirot, 9, cour des Miracles. — Bureaux, 148, rue du Faubourg-Saint-Denis. — Abonnements : un an, 10 fr.; 6 mois, 5 fr.; 3 mois, 3 fr. Le numéro, 10 centimes.

19. *La Bourse française.* In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Dubuisson, 5, rue Coq-Héron. — Bureaux, 33, rue Poissonnière. — Abonnements : un an, 4 fr.; 6 mois, 2 fr. Le numéro, 20 centimes. Paraît le samedi.

24. *Le Turf*, numéro spécimen. Petit in-4°, 4 p. Paris, imp. Larochelle, 16, rue du Croissant. Bureaux, même adresse.

*Le Papillon*, journal littéraire. In-4°, 8 p. à 3 col. Saint-Germain, imp. Bardin. — Bureaux, 173, rue Saint-Honoré. — Abonnements : Paris, un an, 12 fr.; dép. 13 fr. Hebdomadaire.

## NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS PENDANT LE MOIS DE MAI 1881

*Supplément-album.* In-4°, 4 p. à 3 col. avec fig. Paris, imp. Tolmer, 4, rue Madame. — Bureaux, 92, boulevard Saint-Germain.

*La Réforme fiscale.* Bulletin des sociétés, conférences et publications économiques traitant de la question des impôts en France. In-4°, 16 p. à 2 col. Paris, imp. Bernard, rue de la Fidélité. — Bureaux, même adresse. — Abonnements : Paris, un an, 12 fr.; 6 mois, 7 fr.; 3 mois, 4 fr. Le numéro, 25 centimes.

*Bulletin de la Ligue de l'enseignement*, paraissant tous les deux mois. In-8°, 258 p. Paris, imp. Chaix, 20, rue Bergère. — Bureaux, 175, rue Saint-Honoré. — Abonnements : 6 fr. par an.

*Écho des examens de l'instruction primaire*, paraissant tous les jours pendant les sessions du brevet simple, du brevet supérieur et du certificat d'aptitude pédagogique. In-8°, 8 p. Paris, imp. Pichon. — Bureaux, 15, rue Soufflot. — Abonnements : Paris, un an, 12 fr.

*La Semaine française*, paraissant tous les dimanches. In-8°, 32 p. Paris, imp. du *Clairon*, 8, boulevard des Capucines — Bureaux, 28, rue Montholon. — Abonnements : Paris, un an, 12 fr.; 6 mois, 6 fr.; 3 mois, 3 fr. Le numéro, 20 centimes.

*La Vie aux eaux*, gazette scientifique, littéraire, humoristique, illustrée. Gr. in-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp Hugonis, rue Martel. — Bureaux, 115, avenue de Saint-Ouen. — Abonnements : Paris, un an, 10 fr.; 6 mois, 5 fr.; 3 mois, 2 fr. 50. Le numéro, 50 centimes. Bimensuel.

*Revue de la santé publique*, conseiller médical de la famille. In-4°, 16 p. à 3 col. Paris, imp. Kugelmann, 12, rue Grange-Batelière. — Bureaux, 19, rue Joubert. — Abonnements : Paris, un an, 6 fr.; 6 mois, 3 fr. 50; 3 mois, 2 fr. — Le numéro, 15 centimes. Bimensuel.

*Le Renseignement parisien.* Journal guide des étrangers, politique et quotidien. In-4°, 6 p. à 4 col. Paris, imp. Rousset, rue Rochechouart, 7. — Bureaux, même adresse. — Abonnements :

Paris, un an, 40 fr.; 6 mois, 20 fr.; 3 mois, 12 fr. — Le numéro, 10 centimes.

6. *La France populaire*, journal politique quotidien. In-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Kugelmann, 12, rue Grange-Batelière. — Bureaux, 6, boulevard des Italiens. — Abonnements : Paris et départements, un an, 48 fr.; 6 mois, 24 fr.; 3 mois, 12 fr. — Le numéro, 10 centimes.

7. *Rivista settimanale*, finanziaria, commerciale. In-4°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Bertrand, 17, rue de l'Échiquier. — Bureaux, 48, rue Greneta. Abonnements : Un an, 18 fr.; 6 mois, 10 fr. Rédigé en langue italienne. Hebdomadaire.

8. *Le Moniteur de la vente*. In-folio, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Kugelmann, 12, rue Grange-Batelière. — Bureaux, 11, place de la Bourse. — Abonnements : Un an, 3 fr.

*Journal des employés*, organe de la chambre syndicale des employés de commerce et de l'industrie paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Gr. in-4° à 3 col. Paris, imp. Nouvelle, 14, rue des Jeûneurs. — Bureaux, 58, rue Réaumur. — Abonnements : Un an, 3 fr. 50; 6 mois, 2 fr.; 3 mois, 1 fr. — Le numéro, 15 centimes.

*Les Enfants*. Journal hebdomadaire paraissant le jeudi. Pet. in-4°, 22 p. avec fig. Paris, imp. Murat, chaussée d'Antin. — Bureaux, même adresse. — Abonnements : Un an, 8 fr.; 6 mois, 4 fr. — Le numéro, 15 centimes.

10. *Le Crédit mutuel*. Journal hebdomadaire paraissant tous les samedis. Gr. in-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Dubreuil, rue des Martyrs. — Bureaux, 7, rue Laffitte. — Abonnements : Paris, un an, 6 fr.; départ., 7 fr.; étranger, 9 fr. — Le numéro, 15 centimes.

*Soirées du village et du château*, paraissant deux fois par mois. Pet. in-4°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Goupy, 71, rue de Rennes. — Bureaux, 59, rue Bonaparte. — Abonnements : Un an, 5 fr.

13. *Le Scrutateur financier*, organe et propriété de la Caisse nationale du crédit. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Reverchon, rue d'Enghien, 18. — Bureaux, 79, rue Lafayette. — Abonnements : 4 fr. par an. — Le numéro, 10 centimes.

14. *La Haute banque*. Journal des intérêts français, paraissant tous les samedis. Gr. in-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Kugelmann, 12, rue Grange-Batelière. — Bureaux, 6, boulevard des Italiens. — Abonnements : Un an, 10 fr. — Le numéro, 30 centimes.

15. *Le Moniteur foncier*. Pet. in-folio, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Kugelmann. — Bureaux, 19, rue Clapeyron. — Abonnements : Un an, 5 fr.

*La Gazette de Belleville*, organe des intérêts du 20e arrondissement. Revue hebdomadaire. Grand in-folio, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Duval, rue d'Arcet. — Bureaux, 311, rue des Pyrénées. — Abonnements : un an, 6 fr. — Le numéro, 10 centimes.

*Journal des Sports*. In-4°, 8 p. à 3 col. avec grav. Paris, imp. Champon, 12, galerie Véro-Dodat. — Bureaux, 11, même galerie. — Abonnements : Un an, avec supplément, 50 fr., sans supplément, 26 fr. — Le numéro, 50 centimes.

16. *La Journée financière, commerciale et politique*, organe quotidien. Gr. in-4°, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Grammont, 8, rue d'Argout. — Bureaux, 2, rue de la Feuillade. Abonnements : Un an, 10 fr.; 6 mois, 5 fr.; étranger, un an, 20 fr.; 6 mois, 10 fr.

*Le Siècle médical*, journal international de médecine et de chirurgie pratiques paraissant le lundi. In-4°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Goupy, 71, rue de Rennes. Bureaux, 2, rue Turenne. — Abonnements : France et Algérie, 5 fr. Union postale, 5 fr.

18. *La Finance européenne*, journal hebdomadaire industriel et financier. In-folio, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Kugelmann. — Bureaux, 46, rue Sainte-Anne. — Abonnements : 6 fr. par an.

*Le Négociateur parisien*, journal d'annonces, paraissant le mardi et le vendredi. Pet. in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Devilliard, 95, faubourg Saint-Martin. — Bureaux, 5, rue des Martyrs. — Abonnements : Un mois, 5 fr. 75.

20. *L'Œil-de-bœuf*. Gazette mondaine illustrée. Pet. in-4° avec fig., 4 p. à 4 col. Paris, imp. Hérault, 194, rue Lafayette. — Bureaux, même adresse. Le numéro, 1 fr.

*La défense des intérêts français*, journal hebdomadaire, économique et industriel. Gr. in-8°, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Malabouche, 52, rue de Provence. — Bureaux, 5, rue Lallier. — Abonnements : 5 fr. par an.

23. *Revue monétaire de France*, paraissant le lundi. Pet. in-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Bertrand, 17, rue de l'Échiquier. — Bureaux, 51, rue Sainte-Anne. — Abonnements : Un an, 6 fr.; 3 mois, 3 fr. — Le numéro, 20 centimes.

26. *Le Nouvelliste financier*, organe de l'épargne publique, paraissant tous les jeudis. In-folio, 4 p. à 4 col. Bois-Colombes, imp. Marliot. — Bureaux, 73, rue Sainte-Anne. — Abonnements : Un an, 6 fr. — Le numéro, 25 centimes.

28. *La Semaine agricole*. Revue agricole et politique de la France et de l'étranger. In-4°, 12 p. avec fig. Paris, imp. Schiller, faubourg Montmartre. — Bureaux, 56, rue Basse-du-Rempart. — Abonnements : Un an, 6 fr.; 6 mois, 3 fr. 50; 3 mois, 2 fr. — Le numéro, 15 centimes. Paraît le samedi.

29. *Le Peuple financier*, organe de la banque démocratique. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Malabouche, 52, rue de Provence. — Bureaux, 2, rue Saint-Lazare.

# LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

*Les Sermons de mon curé.* — M. Léo Taxil.

Le 23 avril, la 8e chambre de police correctionnelle a condamné sur la plainte des époux de Beauvais, héritiers de M. A. Roussel, le sieur Iogand, dit Léo Taxil à 1,000 francs d'amende et 2,000 francs de dommages et intérêts, plus à 4 insertions dans les journaux de Paris pour contrefaçon littéraire.

M. Léo Taxil a publié, en sa qualité de directeur de la librairie populaire, une brochure par livraisons intitulées : *Sermons de mon curé* dont l'auteur était M. Aug. Roussel et que le sieur Léo Taxil signa de son nom. Il a prétendu pour sa défense qu'il croyait que c'était l'œuvre de M. A. Roussel rédacteur de l'*Univers* et qu'appartenant aujourd'hui à la presse cléricale, il avait cru de bonne guerre de publier un ouvrage anticlérical, dont il n'oserait pas revendiquer la paternité.

*Auteurs et éditeurs. — Inexécution d'engagement. — Défaut de remise de manuscrit. — Demande en remboursement des dépenses faites par l'éditeur. — Décès de l'auteur avant l'expiration du délai.*

En avril 1870, M. Paul Gervais, professeur d'anatomie comparée au Muséum d'histoire naturelle, a cédé à MM. Baillière et fils, libraires-éditeurs à Paris, un ouvrage de sa composition intitulé : *Éléments d'ostéologie comparée,* dont le manuscrit devait leur être remis de façon que l'impression pût commencer en mars 1871.

Pour faciliter le travail de rédaction de l'auteur, les éditeurs ont, sur sa demande, fait graver en 1875, 1876 et 1877, 21 planches de figures qui devaient être intercalées dans le texte de l'ouvrage, et dont la dépense s'est élevée à 2,803 fr. 50.

En 1878, MM. Baillière et fils, qui n'avaient obtenu aucune remise du manuscrit promis, perdirent patience et se disposaient à obtenir judiciairement le remboursement des sommes par eux déboursées lorsqu'un arrangement est intervenu le 28 octobre 1878 entre les parties, aux termes duquel M. Paul Gervais s'est reconnu débiteur d'une somme de 2,803 fr. 50, dont il ne devait être exonéré que par la livraison du manuscrit complet au plus tard le 13 octobre 1879.

M. Gervais est décédé le 21 février 1879 sans avoir terminé son œuvre.

C'est dans ces conditions que MM. Baillière et fils viennent demander à la succession le payement des dépenses faites par eux.

Le tribunal, après avoir entendu Me Debacq, avocat des éditeurs et Me Diaz, avocat des héritiers Gervais, a, sur les conclusions de M. l'avocat de la république Quesnay de Beaurepaire, rendu un jugement qui par interprétation des conventions ci-dessus rappelées et en présence des circonstances de la cause, a condamné la succession dudit Gervais à rembourser à MM. Baillière la somme de 2,803 fr. 50 c. avec intérêts légaux et dépens, à la charge par eux de remettre comme ils s'y étaient engagés avec l'état détaillé et justifié des dépenses les bois originaux gravés.

(Tribunal civil de la Seine, 1re chambre. Présidence M. Boudlanger. Audience du 27 avril 1881.)

(*Le Droit.*)

*M. l'abbé Perny contre M. David et M. l'abbé Dedoub. — Demande en règlement de comptes.*

M. l'abbé Perny, ancien vicaire général de Chine, a assigné M. David, médecin dentiste, directeur gérant des *Annales de philosophie chrétienne,* M. l'abbé Dedoue, chanoine, et les héritiers Bonnetti en payement de la somme de 5,155 fr. 50 c., montant des émoluments, à lui soi-disant dus, comme rédacteur en chef desdites *Annales,* d'avril à juillet 1879.

M. l'abbé Perny aurait, de plus, classé et catalogué les nombreux ouvrages de prix de la bibliothèque de M. Bonnetti, traduit un ouvrage chinois, intitulé : *Chan Hay Kin* (le Livre des montagnes et des mers), traduit en français le manuscrit latin du P. de Prémare et publié deux articles importants dans les *Annales.*

Les défendeurs, tout en contestant la demande de l'abbé Perny, lui reprochent d'avoir gardé des lettres à lui confiées par M. Bonnetti, et d'en avoir fait un usage abusif dans une publication dite *les Nouvelles annales,* créée par lui pour faire concurrence aux *Annales* fondées par Bonnetti.

Ces lettres émanaient, les unes de Pie IX, de Mgr Sibour et de l'abbé Maret, les autres de Victor Cousin, se référant à des articles sur l'ouvrage du célèbre philosophe, intitulé *le Beau, le Vrai et le Bien;* et, de ce chef, ils réclamaient reconventionnellement à l'abbé une indemnité de 5,000 fr.

Le tribunal, accueillant en partie cette dernière demande et faisant compensation, a réduit la créance de M. l'abbé Perny à 1,404 fr. 50 c., que seuls les héritiers Bonnetti sont condamnés à lui payer; les trois quarts des dépens étant à la charge de ces derniers et un quart à celle du demandeur.

(1re ch., audience du 21 mai, présidence de M. Boulanger. Plaidants : pour M. l'abbé Perny, Me Paul Villard; pour les défendeurs, Me Delattre.)

# Le Livre

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

*Huitième Livraison* DEUXIÈME ANNÉE *10 Août 1881*

## CORRESPONDANCES ÉTRANGÈRES

### ANGLETERRE

Londres, 2 août 1881.

Un livre publié dans le cours de cette saison a eu le fâcheux privilège de soulever un scandale littéraire tel qu'on n'en avait pas vu à Londres depuis bien des années. Le nom de Carlyle est familier au public français, quand ce ne serait qu'à cause de son ouvrage sur la Révolution française. Penseur original et, jusqu'à un certain point, audacieux, observateur pénétrant et brillant coloriste, Carlyle, grâce à une confusion d'idées ridicule et bien anglaise, s'était acquis parmi ses compatriotes une réputation de philosophe. A sa mort, il laissa une quantité de papiers, parmi lesquels se trouvaient sa correspondance avec des littérateurs depuis Gœthe jusqu'à ceux de nos jours, et certains fragments d'un caractère quasi-autobiographique. En attendant le moment où une vie complète de Carlyle pourra être mise au jour, M. Froude, l'historien à qui Carlyle avait donné pleins pouvoirs comme son exécuteur testamentaire en tout ce qui touche la littérature, a jugé convenable de profiter de l'intérêt passionné qu'inspirait la mort récente de l'écrivain; et il a publié, sans les revoir ni les changer en rien, les fragments en question. Nous vivons en un temps d'explosions; il est douteux cependant qu'une consternation plus générale que celle qui suivit immédiatement la publication des *Réminiscences de Thomas Carlyle*[1] se soit jamais produite à la suite d'aucun autre éclat littéraire, social ou physique. Le monde qui, en y mêlant à peine une légère pointe d'ironie, avait accordé au vieil écrivain le titre de « Sage de Chelsea » découvrait avec effroi que l'un des hommes de lettres les plus éminents de l'époque était hargneux, aigre, jaloux de la réputation de ses rivaux, entiché de sa femme jusqu'à l'idiotie, et disposé à n'admettre aucune qualité intellectuelle ou morale en dehors du petit cercle de sa famille et de ses proches. Dans sa colère de se voir contraint à renverser de son piédestal une de ses idoles les plus vénérées, le monde s'est furieusement tourné contre l'indiscret exécuteur testamentaire, et a déversé sur sa tête coupable les « réservoirs de sa rage ». Cette condamnation de M. Froude a encore été renforcée par l'apparition d'une lettre de la nièce de Carlyle, fidèle compagne de sa vieillesse, affirmant que les manuscrits contenaient, écrite de la main du défunt, défense expresse de les publier sans leur faire subir une revision spéciale. M. Froude admet l'exactitude de cette assertion, mais il déclare d'un autre côté que des conversations ultérieures l'amenèrent à conclure que Carlyle avait changé d'avis et désirait que les *Réminiscences* fussent publiées intégralement.

Il n'est pas probable que nous en apprenions davantage sur ce sujet. On conçoit que l'éclat de la renommée de Carlyle ait ébloui l'éditeur, et lui ait fait craindre de changer ou de supprimer rien de ce que le public était sans doute désireux de posséder. La mémoire d'un littérateur éminent n'en a pas moins reçu un dommage cruel et irréparable, et sa réputation ne se relèvera peut-être jamais du coup dont elle vient d'être frappée.

Dure tête d'Écossais, fils d'un maçon calviniste, Carlyle, bien qu'il se fût débarrassé de la foi de

1. London, Longmans et C^e, 2 vol. in-8°.

ses ancêtres et qu'il fût devenu libre penseur, n'en avait pas moins retenu, avec une tendance très marquée au respect, beaucoup de l'âpreté si caractéristique du calvinisme. Des nombreux hommes remarquables avec lesquels il fut en contact, il parle constamment d'une manière acerbe ou méprisante. Il ne trouve guère de talent que parmi ses parents ou ceux de sa femme. Jamais il n'essaye de justifier les blâmes qu'il inflige. Quand il a dit de quelqu'un que c'est un « poor body » un pauvre diable, on doit supposer que son adversaire est réfuté, condamné et exterminé. Charles Lamb, le plus grand *humourist* et le critique le plus exquis de son temps, qui a laissé à ses compatriotes une réputation dont ils sont plus fiers que de celle de presque tous ses contemporains, inspire à Carlyle des termes de dédain plus forts que ceux mêmes qu'il emploie vis-à-vis d'Auguste Comte. Sa conversation est représentée comme étant d'une étroitesse méprisable, et comme dénotant une ignorance et une futilité extraordinaires; son esprit n'était, suivant notre auteur, que de la démence délayée, « *diluted insanity* ». Un plaisant a dit, et son mot est devenu comme un dicton en Angleterre, qu'il faut une opération chirurgicale pour faire entrer une plaisanterie dans la tête d'un Écossais. Carlyle est bien Écossais sur ce point: pour lui, la délicieuse ironie de Lamb, sa manière enjouée, toutes ses grâces de style n'étaient que néant. D'ailleurs des écrivains beaucoup plus graves, tels que Coleridge et Wordsworth, n'obtiennent pas un verdict beaucoup plus favorable. En dehors de sa famille, rien n'existe pour Carlyle. Une phrase écrite à propos de sa femme, dame de vie irréprochable et d'une obscurité digne de louanges, reste comme un mirifique exemple d'extravagance maritale: « Toutes les Sand, toutes les Eliot et toute la cohue babillarde des femmes célèbres qui barbouillent le papier, ne pourraient, il me semble, quand même on les ferait bouillir pour en distiller l'essence, fournir de quoi faire une femme telle que celle-ci. »

Il est temps de laisser là cette fâcheuse publication, qui n'aurait jamais dû voir le jour. L'aigreur de Carlyle peut en grande partie être attribuée à sa mauvaise santé. Affligé d'une dyspepsie invétérée, il semble avoir cherché un soulagement à ses souffrances en fumant le tabac le plus fort qu'il pût trouver, ce qui, bien entendu, ne faisait que les accroître. Il faut cependant avouer qu'il était naturellement revêche. Le long et éloquent éloge de sa femme, écrit après la mort de celle-ci, a l'air d'être l'accomplissement d'une pénitence plutôt que l'expression de sentiments affectueux. Avant de laisser ce sujet, ce n'est que justice de dire que, malgré tous leurs défauts, les *Réminiscences* ont un considérable intérêt. Elles sont par endroits extrêmement touchantes, et elles nous présentent le tableau d'une vie mâle, pleine de luttes pénibles. D'un autre côté, il faut se garder de traiter Carlyle comme un homme à prétentions mal fondées. Il n'était point si grand qu'il croyait l'être, cela est vrai, mais on peut dire la même chose de bien d'autres. En tout cas, c'est une figure remarquable dans la littérature de ce siècle, et sa renommée paraît être de celles qui sont durables.

Un livre qui intéressera tous les bibliophiles et qui fait honneur à la typographie anglaise, c'est la réimpression fac-similé de *The Boke of Saint-Albans,* entreprise par M. Eliot Stock. Nos archives bibliographiques ne contiennent la mention de la vente d'aucun exemplaire complet de l'édition originale. Un exemplaire décrit comme très imparfait, fut acheté, à la fameuse vente Roxburgh, pour la somme de 147 livres sterling (3,675 fr.). Dans la première partie de ce siècle, Dibdin, le plus distingué des bibliographes anglais, estimait un exemplaire complet 420 livres (10,500 fr.). Il atteindrait probablement de nos jours trois fois ce prix. Une introduction de M. William Blades, bien connu des lecteurs du *Livre* par son étude sur les *Enemies of Books*, donne d'intéressants et curieux détails sur l'ouvrage lui-même, sur son auteur présumé, et sur son imprimeur probable. Le *Livre de Saint-Albans* se compose de quatre traités, dont les différents sujets portent sur la fauconnerie, la chasse, et les armoiries ou le blason. A la fin du traité sur la chasse, se trouvent ces mots: *Explicit Dam Julyans Barnes in her boke of huntyng.* Sur la foi de ce passage on a attribué l'ouvrage tout entier à la dame nommée plus haut. Quant à l'endroit et au temps où elle vivait, aucun renseignement exact n'a été conservé. *Stat nominis umbra.* Comme une partie considérable du *Boke of Saint-Albans* est en vers, dame Juliana Barnes ou Berners a l'honneur de figurer la première sur la longue liste des femmes poètes de l'Angleterre. Je n'ennuierai pas mes lecteurs du détail des conjectures qui remplacent, touchant cette femme auteur, tout renseignement certain. M. Blades a vite fait de les mettre toutes à néant. L'imprimeur, dont l'ouvrage, après un intervalle de près de quatre siècles, a été reproduit avec une fidèle exactitude, n'est pas mieux connu que l'auteur. Saint-Albans en Hertfordshire est une ville qui se trouve à environ vingt et un milles au nord de Londres, et qui est remarquable par sa magnifique abbaye. C'est là qu'un imprimeur inconnu publia pendant le XV[e] siècle huit ouvrages, dont

six en latin et deux en anglais. Le *Boke of Saint-Albans*, le dernier des huit, vit le jour en 1486. Tout ce qu'on sait de l'imprimeur nous est fourni par Wynken de Worde. Celui-ci, en réimprimant un volume de la même série, connu sous le nom de *Saint-Albans' Chronicle*, dit que ce livre fut compilé et aussi imprimé par une personne qui fut quelque temps «notre maître d'école à Saint-Albans ». Si l'on ajoute à cela que cet imprimeur inconnu devint le possesseur d'une fonte typographique employée auparavant par Caxton, tout ce qu'on peut glaner sur son compte est dit. Nous sommes assez heureux pour pouvoir mettre d'avance, sous les yeux de nos lecteurs, un spécimen de l'admirable reproduction de ce *liber rarissimus*.

**How Gentilmen shall be knawyn from churlis & how they first began. And how Noe devydyd the world in. iii. partit to his iii sonnys.**

Now for to devyde gentilmen from chorlis in hast it shall be preued. Ther was neuer gentilman nor churle ordenyd by kynde bot he had fadre and modre. Adam and Eue had nother fadre nor modre. and in the sonnys of Adam and Eue was founde bothe gentilman and churle. By the soonnys of Adam and Eue Seth Abell and Cayn deuyded was the royall blode fro the vngentill. A brother to sley his brother ꝯtrary to the lawe where myght be more vngentelnes. By that did Cayn become a chorle and all his offspryng after hym by the cursyng of god and his owne fadre adam ¶ And Seth was made a gentilman thrugh his fadres and modres blissyng. And of the offspryng of Seth Noe come a gentilman by kynde

M. Eliot Stock, qui publie cette réimpression, a déjà donné des fac-similés des premières éditions du *Paradise lost* de Milton, du *Pilgrim's Progress*, de Bungan et d'autres œuvres du plus haut intérêt.

J'ai lu dernièrement, avec un singulier plaisir, un livre qui, sans avoir aucun droit à être mis parmi les nouveautés, n'en a pas moins paru récemment sous une forme nouvelle et avec des additions. Je veux parler de l'*Histoire du Centon*, de feu Octave Delepierre (Trübner and C°).

En Angleterre, où le goût des curiosités littéraires et des exentricités de l'érudition n'est le partage que d'un petit nombre, cet admirable ouvrage a échappé à l'attention qui lui était due. On peut mettre en avant, comme excuse, qu'un livre écrit en français n'a guère à espérer une critique approfondie dans des publications qui sont spécialement destinées aux lecteurs anglais. Je ne doute pas qu'il n'ait reçu en France un différent accueil. En tout cas, ceux qui connaissent les qualités de ce délicieux fruit d'érutition, ne lui marchanderont pas un nouveau tribut d'admiration; et ceux qui en entendent parler pour la première fois, nous sauront gré de leur signaler un ouvrage qui est plein d'intérêt et où le sujet est traité d'une façon presque complète. Les principaux bibliographes français connaissaient bien l'érudit affable, modeste et retiré à qui l'on doit le *Macaronéa* et une vingtaine d'œuvres exquises du même genre. Ce n'est qu'assez tard que je le rencontrai, et je n'ai jamais eu le privilège d'entretenir avec lui des relations intimes. Mais ses livres ont toujours été parmi mes favoris, et le plaisir que j'ai trouvé à lire l'*Histoire du Centon* a ravivé le souvenir de mes jouissances passées. Beaucoup des plus intéressants traités de Delepierre sont aujourd'hui devenus très rares. Je ne désespère pas de fonder quelque jour une petite *Delepierre Society* pour la réimpression de quelques-uns de ses ouvrages, sinon de tous. Dans

cette tentative, si une vie de dur labeur me laisse jamais le temps de la faire, je recevrai toute l'aide possible de M. Trübner, qui est non seulement l'éditeur des livres de Delepierre, mais aussi son gendre. C'est peut-être à cette parenté qu'il faut attribuer la perfection typographique de l'*Histoire du Centon*, un des plus beaux livres qui soient jamais sortis des presses anglaises. Pour employer l'image de notre dramaturge Sheridan, véritablement *a rivulet of text meanders through a meadow of margin* « un ruisseau de texte y serpente au travers d'une prairie de marge ». Il est impossible de faire passer en français l'allitération qui fait ici le charme particulier des mots anglais, dont la préciosité est naturellement toute dramatique et bien volontaire. Au cas où j'essayerais de fonder une *Delepierre Society* d'un ou de deux cents membres, je compterais trouver en France un gros contingent de souscripteurs.

Puisque nous parlons de sociétés, je citerai la plus récente de ces institutions, laquelle porte le nom d'un fameux poète français, la *Villon Society*. Elle n'a pas, comme notre *Rabelais Club*, été fondée pour encourager et développer dans tous les sens l'étude d'un grand auteur. Elle ne se propose que de publier une seule œuvre. Il y a environ deux ans, M. John Payne, un de nos jeunes poètes dont *le Livre* a déjà parlé, fit une traduction de Villon, où les libres expressions du moins bégueule des écrivains sont rendues dans leur intégrité. Un tel livre, bien fait pour outrager la « pudeur britannique », ne pouvait être mis sous les yeux de la masse du public. En conséquence, la *Villon Society* se compose d'un nombre restreint de lecteurs, la plupart artistes ou hommes de lettres, qui se sont engagés à prendre des exemplaires de cette traduction, et ont ainsi fourni des fonds pour le publier. Le livre est déjà de la plus grande rareté; et, si un exemplaire se montrait dans une vente, il exciterait sans doute une chaude lutte entre les amateurs. Voilà, direz-vous, un exemple édifiant de ce que vaut notre affectation de délicatesse. Cependant les comptes rendus qu'on a donnés de ce volume ont excité la curiosité du public, et, pour la satisfaire, une nouvelle édition vient de paraître, légèrement expurgée. N'ayant pas été assez heureux ou assez prévoyant pour faire partie de la société, je dois me contenter de cette réimpression. Elle forme d'ailleurs un volume suffisamment élégant ; mais j'ai à y déplorer quelques fâcheuses lacunes. La traduction, qui est maintenant présentée au public pour la première fois, est exécutée de main d'ouvrier. Avec une vivacité et une exactitude dont les traductions en vers n'offrent guère ou n'offrent point d'exemples, elle reproduit ligne par ligne, à part les quelques coupures déjà signalées, le Grand et le Petit Testament, ainsi que les poésies diverses. Je sais qu'on partage, en France, l'opinion flatteuse que les hommes de goût se sont formés en Angleterre sur cette traduction, car j'ai eu la bonne fortune de voir une lettre de M. Théodore de Banville où il dit qu'il faut féliciter les Anglais de se trouver aujourd'hui aussi complètement en possession de Villon que la France elle-même. M. Payne ayant écrit en anglais archaïque, la ressemblance avec l'original en est encore augmentée. Outre l'importance et l'intérêt que lui donne son triomphe sur des difficultés qu'on avait jusqu'ici trouvées insurmontables, la version de Villon par M. Payne mérite éloge au point de vue de la poésie anglaise. Sous leur vêtement anglais, beaucoup de ballades sont de délicieux poèmes. Pendant ces dix dernières années, Villon a occupé une position proéminente dans les lettres de notre pays. Quelques-uns de nos plus grands poètes ont traduit certaines de ses poésies, notamment la *Ballade des Dames du temps jadis ;* et il ne se passe guère de mois sans que l'une ou l'autre de nos revues ne contienne quelque étude sur ce si remarquable échantillon des « pauvres housseurs » (des écoliers qui se couvraient la tête et les épaules avec des housses) de Paris. Parmi tous les livres de la saison, peu semblent devoir être plus appréciés du public cultivé et intelligent, que *The Poems of Master Francis Villon of Paris, now first done into English verse, in the original form, by John Payne*[1].

Un autre ouvrage s'adresse directement à un très grand nombre de lecteurs français, et spécialement aux lecteurs du *Livre*. C'est le recueil des poèmes posthumes d'Arthur W. O' Shaughnessy, mon ami et mon prédécesseur à cette place. *Songs of a Worker, by Arthur O'Shaughnessy*[2], tel est le titre du nouveau volume. Dans les pièces pleines d'une grâce et d'une fantaisie si caractéristique qui composent ce volume, l'impression douloureuse du deuil qui précéda de si peu la mort de l'auteur se fait fréquemment sentir : la première pièce est une élégie adressée à la femme intelligente et distinguée qui prit part au plus grand nombre de ses travaux et qui les inspira tous. Une courte préface, de M. Deacon, cousin d'O' Shaughnessy, ne nous dit guère rien qui n'ait été dit auparavant sur la vie du poète ; mais elle fournit quelques révélations intéressantes sur

1. London, Reeves and Turner.
2. London, Chatto and Windus.

les conditions et les influences qui présidèrent à la composition de ces poèmes. Elle cite en outre un mot d'O'Shaughnessy qui intéressera tous ceux qui connaissent ses ouvrages. « On m'a représenté, dit-il, comme disant avec Baudelaire » : « l'art pour l'art », et comme m'exposant à toutes les réserves fâcheuses par lesquelles on suppose faussement que cette maxime doit être limitée. A la vérité, je crois qu'un peu d'*art pour l'art* a déjà produit beaucoup de bien en Angleterre, et qu'un peu plus encore, loin d'être trop, aurait les meilleurs résultats. Mais, de même que Victor Hugo, je ne dis pas : « l'art pour l'art », je dis : « l'art pour l'Humanité » ; et je veux dire par là que l'art est un bien, que c'est un incalculable profit pour l'homme, mais que l'art qui, tout en se tenant à un égal degré de perfection, grandit avec l'humanité et assiste l'humanité dans sa croissance, est encore plus précieux. » — Parmi ces poèmes, les plus remarquables sont ceux qui portent le titre de *Thoughts in marble*, « Pensées en marbre ». On peut dire qu'ils atteignent la perfection de la forme. Quelques-uns, à l'état fragmentaire, rappellent les incomparables productions de l'art grec, dans la contemplation desquelles O'Shaughnessy puisa l'ardeur et l'inspiration. Ces dernières compositions, auxquelles l'auteur travaillait encore quand la mort vint arrêter sa veine impétueuse, sont tellement au-dessus de ses précédents ouvrages, que c'est aujourd'hui seulement qu'on peut apprécier la grandeur de la perte causée par sa fin prématurée. Ce volume comprend aussi les traductions des poètes français contemporains, MM. Léon Dierx, François Coppée, André Lemoyne, Paul Verlaine, Ernest d'Hervilly, Sully Prudhomme, Henri Cazalis et Catulle Mendès, qui avaient servi à illustrer d'exemples les études sur les mêmes écrivains publiées dans le *Gentleman's Magazine*. Ce sont elles qui ont pour la première fois ouvert les oreilles anglaises à l'harmonie de vos jeunes ménestrels. Il y a si peu de jours que ce receuil a paru, qu'au moment où j'écris il n'a encore été l'objet d'aucune critique ni d'aucun compte rendu. Je serai bien surpris si cette production d'O'Shaughnessy, la dernière qu'il nous soit donnée d'espérer, n'est pas accueillie avec acclamation.

*The Legend of Antar, an Eastern Romance*, est un autre volume de vers qui mérite d'être mentionné favorablement. Il en est de même des *Lyrical Poems, Songs and Sonnets*, par Welbore St-Clair Baddeley [1]. Outre la grâce de l'expression et l'intime intelligence de la nature, qui sont des dons communs chez nos jeunes poètes, les compositions de M. Baddeley ont une chaleur lyrique qui leur est bien particulière.

1. London, David Bogue.

Du domaine enchanté de la poésie si je reviens à celui de la prose, je trouve d'innombrables livres de voyages, parmi lesquels un ou deux présentent un spécial intérêt. *In the Ardennes*, par Katharine S. Macquoid [1], offre une description joliment écrite d'un pays avec lequel les Anglais, quelles que soient leurs habitudes voyageuses, sont peu familiers. La plus grande partie du volume est consacrée aux Ardennes belges, et principalement à la vallée de la Meuse, depuis Givet jusqu'à Namur. Les souvenirs d'une agréable excursion que je fis dans ce pays même, l'automne dernier, sont encore frais dans ma mémoire, et je peux témoigner de l'exactitude aussi bien que de la vivacité des descriptions de Mme Macquoid. Comme compensation à la préférence donnée par elle aux paysages belges sur les paysages français, notre auteur ajoute un ou deux chapitres supplémentaires, où elle décrit Laon, ville avec laquelle j'ai dernièrement aussi noué d'agréables liens d'intimité. La valeur du texte est rehaussée par quelques gravures exactes et d'une exécution remarquable, représentant des lieux pittoresques ou intéressants. Quatre de ces gravures sont faites d'après des dessins de M. Macquoid.

On vient d'attirer, pour ainsi dire de force, notre attention sur un livre allemand qui a été traduit l'an dernier en français, et que le public connaît sans doute : *France and the French in the nineteenth century, by Karl Hillebrand* [2] tel est le titre de la traduction anglaise du livre allemand. On le lit et le discute fort dans certains cercles. L'original allemand ayant eu déjà trois éditions, on peut dire que l'ouvrage est un succès. Il ne me conviendrait pas de parler de la portée générale de ses commentaires et de ses vues. Cependant quelques-uns de ses jugements littéraires me frappent d'étonnement ; celui, par exemple, où il nous dit que ni Labiche ni même Victorien Sardou ne peuvent être comparés à Mélesville. Cela me rappelle la préférence qu'accordait à Destouches sur Molière un autre auteur plus célèbre, Allemand aussi, Lessing. Je ne sais ce que vous pouvez en penser en France, mais ici, en Angleterre, nous levons les mains au ciel quand nous voyons un Teuton traiter de grimaud M. Edmond About.

On peut citer brièvement quelques livres de voyage, *At Home in Fiji*, par C.-F. Gordon

1. London, Chatto and Windus.
2. Trübner and Ce.

Cumming (Blackwood et Sons) est le délicieux récit d'un séjour dans la plus récente des acquisitions de l'Angleterre, fait par une jeune demoiselle dont pendant un temps le gouverneur a été l'hôte. La description des danses et des autres particularités de mœurs est vraiment charmante. *Tribes of the Hindoo Koosh*, par le Major J. Biddulph (Trübner et C°), donne des renseignements précieux sur des districts et des peuples dont les Anglais entendront probablement parler un jour plus que de raison *Six months in Mecca*, par T. F. Keane (Haji Mohammed Amin), (Tinsley brothers), a eu un grand retentissement. C'est le récit d'un matelot de vingt-cinq ans qui, déguisé en hindou et engagé au service d'un *gentleman* mahométan de l'Inde, accomplit un pèlerinage à la ville sacrée de la Mecque, qu'il n'est permis à aucun chrétien de visiter et de quitter qu'au péril de sa vie. Quelques passages de récit sont réellement à sensation; l'ensemble est très émouvant et dramatique. Il ne s'en fallut de rien que notre matelot n'échappât pas à la mort dans une occasion où, appelé *giaour* par quelques gamins, il eut recours à une ressource tout à fait occidentale, et donna de son pied dans le derrière d'un de la bande. C'était plus qu'il n'en fallait pour jeter des doutes sur son orthodoxie. Je citerai encore deux ouvrages importants relatant des voyages sur le continent africain: *To the central African Lakes and back*, par Joseph Thomson (Sampson, Lowe, etc.), et *Colonel Gordon in Central Africa*, 1874-79, édité par George Birkbeck Hill, D. C. L. (De la Rue, etc.).

Les fictions en prose qui méritent l'attention sont très rares. *The Chaplain of the fleet*, par W. Besant et James Rice, *From Exile*, par James Payn, et *The Black Robe*, par Wilkie Collins, publiés tous chez MM. Chatto et Windus, comptent parmi les plus attrayants des romans nouveaux.

Je n'ai pas parlé de la version revue du Nouveau Testament, qui a obtenu dix fois plus de lecteurs que tous les livres cités plus haut pris ensemble. On verra plus tard les résultats qu'on aura obtenus en troublant la foi d'un public en une version acceptée. Ce public croit en effet avant tout à l'inspiration verbale de la Bible. La littérature cependant n'a rien à faire dans de telles questions. Le seul point qui arrache mon admiration dans cette œuvre mesquine, molle et insuffisante, c'est son prix. Elle est si chère, par ce temps de livres à bon marché, que les deux grandes universités d'Oxford et de Cambridge, qui président ensemble à sa publication, pourraient avec les profits élever un ou deux nouveaux collèges, ou créer quelques dotations de plus.

Dans un compte rendu assez bienveillant sur mon premier article publié par le *Livre*, le journal *The Academy* m'accuse d'avoir parlé inexactement en disant que certains poètes ne figurent pas dans nos principales collections. Ces écrivains, dit-on, se trouvent dans le recueil connu sous le nom de Chalmers. J'admets parfaitement qu'ils se trouvent là, ainsi que dans la collection d'Anderson. Mais que des éditions misérablement imprimées sur double colonne, avec un texte d'une incorrection telle qu'elle ne lui laisse pratiquement aucune valeur, puissent être rangées parmi les principales (*Standard*), voilà ce que je ne puis concéder. Dans ma jeunesse, je fus forcé de me servir de ces énormes, encombrantes et détestables éditions; et je n'ai, même en ce temps-là, jamais osé y prendre une citation sans recourir à une édition originale. D'ailleurs les ouvrages des poètes que j'ai nommés ne se trouvent dans aucune des collections bien connues, comme celle du Dr Johnson, 68 vol., de Bell, 109 vol., de Cooke, 80 parts; de Sharpe, 134 numéros en 70 volumes. Il en est de même des éditions de Whittingham, 100 vol., de l'Aldine, 53 vol., et des éditions plus récentes de Gilfillan et de Robert Bell, de toutes les éditions, en un mot, où un homme qui se respecte peut lire un poème. Vos lecteurs se croiraient-ils autorisés à dire qu'ils possèdent des écrivains comme Ronsard, Malherbe ou Sarasin, si, au lieu de leurs réimpressions d'une élégance exquise, ils n'avaient les œuvres de ces poètes et celles d'autres écrivains, qu'entassées pêle-mêle dans une douzaine de volumes indigestes et indignes de foi?

JOSEPH KNIGHT.

## PAYS-BAS

Roulers, 29 juillet 1881.

Dans la livraison d'avril du *Livre*, le correspondant suisse nous présente une réimpression du *Catéchisme français de Calvin*. A mon tour j'ai à présenter aux lecteurs du *Livre* la réimpression d'une traduction néerlandaise du traité *de Scandalis*, de Calvin, et dont voici le titre: *Een*

*zeer schoon ende profitelick tractaet Joannes Calvini van de Ergernissen, waerdoor hedensdaegs veel Mensche afgeschrict : sommige oock vervreent werden vande reyne leere des Evangeliums. Aen Laurens van Normandien. Wt het latyn getroulick ouergheset door Petrum Jocobi silvenœtium. Nach een Appendix voor die haer vandè Avontmale onthoùden, omdatter ergerlicke en schandelycke menschen toegaen. — T'Amstebredam by Jan Eversz. Cloppenburch Boeckvercoper opt. Water in den groten Bibel. 1598.*

Ce traité, publié en latin à Genève en 1550 au mois de juillet, vit paraître sa première traduction française au mois de décembre de la même année, sous le titre :

*Des scandales qui empeschent aui'ourdhuy beaucoup de gens de venir à la pure doctrine de l'Euangile, et en desbauchent d'autres. Traicté composé nouvellement par Jehan Crespin, 1550.* (10 décembre) in 4°.

La 2e édition parut à la même imprimerie le 24 mars 1551, en format in-8°. La 3e, même format, chez Jean-Baptiste Pinereul, à Genève, en 1560; la 4e, sans indication de lieu, en 1565.

Une traduction anglaise du même traité fut publiée à Londres en 1567, in-8°.

La traduction néerlandaise serait donc la dernière venue.

Le texte latin fut maintes fois réimprimé, entre autres dans l'édition des œuvres complètes publiée à Amsterdam 1667-1671; 9 volumes in-folio.

L'édition néerlandaise de Cloppenburch étant devenue introuvable, la firme G. D. Bom H. Gz., directeur: J. J. H. Kemmer, d'Utrecht, résolut d'en faire une réimpression.

C'est cette réimpression que nous avons sous les yeux. Deux éditions en sont publiées: l'une à bon marché, sur papier ordinaire, avec couverture parchemin; l'autre, édition de bibliophile, sur papier fort de Hollande, reliée en parchemin style XVIe siècle, avec tranche rouge.

Cette reliure, exécutée dans les ateliers de J. J. H. Kemmer, est un chef-d'œuvre d'imitation. N'était la fraîcheur du parchemin, on ne se douterait pas qu'on a une imitation sous la main.

Peut-être ne serait-il pas inopportun de remettre ce genre de reliure en usage, par exemple pour les réimpressions de nos meilleurs auteurs classiques et modernes.

L'impression du volume fait aussi le plus grand honneur à l'imprimeur G. A. van Hoften, d'Utrecht; ses caractères gothiques donnent une illusion complète.

En somme, c'est une œuvre très réussie, qui fait le plus grand honneur à la firme G. D. Bom, d'Utrecht.

Les États-Généraux de Hollande viennent de voter une loi concernant le droit d'auteur. Cette loi, réclamée depuis cinquante ans, reconnaît la propriété des œuvres littéraires, dramatiques et musicales à l'auteur ou à ses ayants droits pour une durée de cinquante ans à partir du dépôt de la première édition.

Le discours parlé est mis sur la même ligne que le livre imprimé; c'est-à-dire que le conférencier conserve seul le droit de publier sa conférence; seulement il est permis aux journaux d'en donner un compte rendu.

Si l'auteur vit plus de cinquante ans après la première édition de son ouvrage, il conserve le droit d'auteur sa vie durant.

Le droit d'auteur pour les ouvrages non publiés, conférences comprises, dure pendant trente ans après la mort de l'auteur.

Même durée pour le droit d'exécution des œuvres dramatiques ou musicales, pour autant qu'elles n'aient pas été imprimées. Si elles ont été imprimées, le droit d'exécution tombe dans le domaine public après dix ans.

Le droit de traduction est réservé à l'auteur pour toute la durée du droit d'auteur pour les œuvres non imprimées; pour les œuvres imprimées, pendant cinq ans à partir du dépôt de la première édition.

Pour les ouvrages paraissant en volumes séparés ou en livraisons, la durée du droit d'auteur se calcule, pour chaque volume ou chaque livraison, du jour du dépôt au ministère de la justice.

Voilà donc une question, débattue pendant un demi-siècle, enfin résolue!

*Bertha van den Schoolmeester; — Frans Steen; — Gedichten en Novellen; — Baas Colder; — Aldenardiana.*

Voilà cinq ouvrages sortis de la plume de la firme littéraire Teirlinck-Styns.

Comme Erckmann-Chatrian, les conteurs alsaciens universellement connus, MM. Teirlinck et Syns, se sont associés pour produire leurs œuvres en commun.

Je me fais difficilement une idée de la façon dont on travaille pour produire un livre en commun : les écrits d'un auteur sont une partie de lui-même, et l'identification nécessaire des idées de l'un avec celles de l'autre me semble offrir de telles difficultés qu'elle me paraît impossible à réaliser. Et cependant cette collaboration existe; journellement il paraît des livres dont l'auteur est une double personnalité. Serait-ce que la nature a créé des caractères mutuellement sympathiques?

Et cette dualité d'auteur ne serait-elle pas cause de cette dualité de style et de sentiments qui se

fait jour dans leurs productions? D'un côté, des passages d'un romantisme et d'un sentimentalisme outré, et d'un autre, des pages charmantes de réalisme véritable, de tableaux pris sur le vif.

Mais ne nous attardons point à rechercher des causes qui nous échappent et revenons à nos auteurs.

Jeunes tous deux, — ils n'ont que trente ans, — ils ont déjà produit des œuvres que la critique a été unanime à louer.

L'influence de notre grand romancier Conscience se fait fortement sentir dans leurs œuvres. Comme lui, ils peignent la vie flamande, le paysan flamand avec ses vertus et ses travers.

Leurs deux premiers romans, *Bertha van den Schoolmeester* et *Frans Steen*, sont d'une couleur sombre. Dans le premier, c'est la lutte de l'amour et de l'argent qu'ils nous montrent en donnant, comme remèdes aux malheurs et aux souffrances de la vie, le courage et la patience.

Déjà dans cette première œuvre se découvrent des qualités d'écrivains qui se développeront dans leurs œuvres suivantes. Nous y aurions voulu moins de promenades sentimentales et plus de vie réelle chez les amants: Bertha est une fille éthérée. Mais c'est un premier essai; et puis, convenons-en, cette idéalisation de l'amour tombe bien dans le goût du peuple flamand. L'amour que nous décrit Conscience dans toutes ses œuvres, n'est-ce pas un amour idéal ? Celui-là existe-t-il réellement, ou du moins existe-t-il à l'état de règle générale? Et, là où on le trouve, n'y est-il pas né à la suite des lectures assidues des œuvres de Conscience?

N'en voulons donc pas trop à Teirlinck-Styns s'ils ont suivi cette voie; c'était un sûr moyen d'arriver au succès.

*Frans Steen* est l'histoire d'un enfant trouvé; histoire bien triste, et malheureusement de nos jours encore trop vraie. La peinture de la location des orphelins et des vieillards pauvres est navrante. Cette coutume de louer les orphelins et les vieillards au moins offrant est une tache sur notre civilisation; on voudrait croire que cela appartient aux siècles passés; mais malheureusement la réalité des faits est là; les communes non encore pourvues d'orphelinat et d'hospice mettent leurs orphelins et leurs vieillards en pension chez les habitants, au moins offrant. Quelle est la situation morale et physique de ces malheureux? elle se laisse deviner.

*Gedichten en Novellen* nous place dans un autre milieu. Ici les écrivains ont sacrifié à la muse, et leur sacrifice ne doit pas lui avoir été désagréable. Sans se vouer à la poésie, ils nous ont donné quelques jolis vers. Le cycle: *Het Koren* se recommande par sa vivacité d'allures, la justesse d'expression et d'exactitude dans la description des hommes et des sentiments de la nature.

Une *novelle* qui nous a plu avant toute autre, c'est: *Uit het Normaalschoolleven,* la vie à l'École normale. Comme c'est vrai d'un bout à l'autre! Quiconque a passé par là ne contredira point les auteurs. Ce surveillant sous le sobriquet de *Zwarte,* nous l'avons tous connu, cet homme sans cœur, s'ingéniant à briser tout sentiment humain dans le cœur de ses élèves. Ces surveillants-là se rencontreraient-ils donc partout?

*Baas Colder* est l'histoire d'un Harpagon de village, histoire terrible et tellement vraisemblable qu'on la croit arrivée.

Mais ici encore se rencontre cette dualité dont nous parlions en commençant, et qui se fait sentir dans tous les ouvrages de Teirlinck-Styns. A côté des descriptions de la nature les plus réalistes et les plus exactes, se rencontrent des personnages agissant d'une façon toute conventionnelle. Non pas que les sentiments soient mal exprimés, qu'il n'y ait pas de figures typiques; la langue et le style sont irréprochables, les figures principales sont bien décrites, mais elles n'agissent pas toujours assez d'après la réalité. Si les auteurs parviennent à faire agir leurs personnages avec toute la réalité de la vie, ils produiront des chefs-d'œuvre que nous pourrons placer à côté de ceux de nos meilleurs maîtres.

*Aldenardiana,* recueil de cinq nouvelles se passant dans les environs d'Audenarde, nous prouve qu'ils tendent vers ce but : tout romantisme conventionnel, pour nous donner la nature et les hommes tels qu'ils sont.

Ah! la nature! comme ils la peignent! et les paysans flamands, ils les ont bien fouillés.

Qu'ils dirigent maintenant leurs investigations vers un autre coin de la société; qu'ils élargissent ainsi le cercle de leurs travaux, en restant fidèles à la ligne de conduite qu'ils ont suivie jusqu'ici: en moralisant le peuple par la lecture, ils pourront compter sur des succès durables.

Ajoutons encore qu'ils se sont aussi essayés au théâtre, et que leur drame *Lina Donders* et leur drame-lyrique, *Stella*, ont été représentés avec succès.

Les fêtes de Conscience auront probablement eu lieu quand ces lignes paraîtront; nous en donnerons le compte rendu dans notre prochain courrier.

Le XVIII[e] Congrès de littérature néerlandaise se tiendra vers la fin d'août ou au commencement de septembre, à Bréda. Le magistrat de cette ville vient de nommer la commission des fêtes.

Dans notre dernier courrier, une erreur typographique a ajouté deux zéros au prix de vente de la collection Muller. C'est trente mille florins qu'il faut lire au lieu de trois millions, et vingt mille florins, l'évaluation du prix de vente des doubles du Musée.

De Seyn Verhougstraete.

## SUISSE

Genève, 3 août 1881.

Je ne saurais me vanter aujourd'hui d'avoir sur ma table une longue rangée de nouveautés en librairie, sollicitant l'honneur de vous être présentées. J'en ai quelques-unes cependant, mais qui peuvent attendre sans inconvénient ma prochaine lettre; comme ce sont, malgré leur petit nombre, des ouvrages assez considérables, il y aurait plus que de la témérité à leur appliquer le procédé bien connu de quelques-uns de mes confrères, qui se dispensent de lire les livres qu'ils doivent critiquer, de peur de se sentir moins libres ensuite pour en parler à leur fantaisie *Le Livre* mérite pourtant plus de respect de la part de ses correspondants.

Je signalerai toutefois dores et déjà, avant de passer à l'objet principal de cette lettre, quelques-uns de ces ouvrages, en me réservant de revenir sur ceux d'entre eux qui comporteront plus de détails.

M. le professeur E. Chastel, qui a enseigné pendant quarante ans l'histoire ecclésiastique dans la faculté de théologie officielle de notre ville et qui se retire en ce moment même du professorat, afin de consacrer les forces de sa verte vieillesse à la publication de son cours, — publication qui lui a souvent été demandée par ses anciens élèves et par les corps pastoraux — vient, sans perdre de temps, de nous donner déjà le premier volume de cet important ouvrage. Nous en avons encore quatre ou peut-être cinq en perspective. L'*Histoire du christianisme depuis son origine jusqu'à nos jours* présentera une vue d'ensemble des destinées de l'Église dans le passé, que recommanderont à l'attention du public la science de l'auteur, la constante élévation de sa pensée, comme aussi l'élégance et la pureté du style. Un tel ouvrage manquait à la littérature historique du protestantisme de langue française, et les savantes collections ou les piquantes monographies dont elle s'est enrichie dans le cours de ces dernières années ne pouvaient le remplacer. L'*Histoire du christianisme*, qui sort des presses de la maison C. Schuchardt, à Genève, est éditée par la librairie Fischbacher, à Paris.

Un docteur de Neuchâtel, déjà avantageusement connu par ses travaux antérieurs, M. P. Ladame, vient de résumer dans un petit volume les résultats des études auxquelles il s'est livré sur une question qui restera encore longtemps à l'ordre du jour, tant elle est mystérieuse et complexe. *La Névrose hypnotique ou le magnétisme dévoilé*, tel est le titre de cet ouvrage, que j'ai confié à un ami médecin afin de pouvoir, avec le secours de ses notes, vous en parler avec plus de compétence. (Librairie Sandoz.)

Voici un troisième volume sur la couverture duquel nous lisons : *Frédéric Rambert*. M. Rambert enseignait la théologie à la faculté libre de Lausanne, qui s'honore d'avoir compté Vinet au nombre de ses professeurs; une mort prématurée est venue l'enlever à ses nombreux amis, qui ont désiré élever ce modeste monument à sa mémoire. M. Eugène Secrétan, à la persévérance de qui nous devons l'intéressante *Galerie suisse*, appréciée ici même, a composé une notice biographique qu'il a fait suivre de quelques travaux en partie inédits du jeune et regretté théologien.

J'ai maintenant quelques nouvelles ou tout au moins quelques renseignements bibliographiques à donner à vos lecteurs.

M. Ferdinand Brunetière, le vigoureux critique qu'ont appris à connaître avec infiniment de plaisir les lecteurs de la *Revue des Deux Mondes*, avec moins de plaisir peut-être certains auteurs à l'épiderme sensible, vient de passer quelques jours dans notre ville pour s'y occuper d'une nouvelle édition de Rousseau dont s'est chargée la maison Garnier, et qui, si mes informations sont exactes, ne s'imprimera pas très loin des ateliers du *Livre* M. Brunetière s'est assuré le concours de deux littérateurs suisses dont on trouvera déjà les noms dans la préface du supplément au *Dictionnaire de Littré*, comme ayant fourni à l'auteur d'utiles communications. L'un est M. Charles Berthoud, de Neuchâtel, l'autre M. le professeur Eugène Ritter, de Genève, deux érudits à qui le sujet est déjà familier et qui ne marchanderont pas leurs peines.

La partie qui offrira le plus d'intérêt et qui con-



tiendra le plus d'inédit sera la correspondance. On y verra figurer environ un millier de lettres nouvelles, les unes de Rousseau lui-même, encore inconnues ou que l'on n'aurait pas l'idée ni les moyens d'aller chercher où elles se trouvent; les autres, de divers personnages du temps, et destinées à expliquer les premières. C'est ainsi que l'on y rencontrera pour la première fois toute la série de lettres échangées entre Rousseau et M^me de Verdelin.

Neuchâtel, où M. Brunetière n'a pas manqué non plus de se rendre, apportera aussi son contingent. On sait en effet que Rousseau avait remis à son ami Dupeyrou ses papiers qui, légués ensuite par ce dernier à la ville de Neuchâtel, tiennent une place d'honneur dans le catalogue de sa bibliothèque. M. Streckeisen-Moultou, dans ses deux ouvrages sur Rousseau, avait déjà tiré un grand parti de cette collection où il reste cependant beaucoup à glaner.

Nous verrons aussi affluer dans cette nouvelle édition différentes collections particulières. C'est ainsi que M. le professeur Jacques Adert, de Genève, qui s'était spécialement occupé de Rousseau il y a quelques années, a promis à M. Brunetière un certain nombre de manuscrits inédits que nous avons eu l'occasion de parcourir et qui n'en seront pas la moins intéressante « contribution. »

Quant au nombre de volumes que formera l'édition projetée, j'ai entendu parler de vingt-cinq; Ce sera probablement la dernière du siècle. On y fondra, réunira ou analysera tous les documents qui depuis cinquante ans ont été publiés sur Rousseau, et qui sont de nature à jeter quelque lumière sur son œuvre et sur sa vie. Nous avons célébré à Genève, il y a trois ans, le centenaire de la mort de notre illustre compatriote; il a surgi à cette occasion un certain nombre de travaux qui ne seront pas sans utilité. Du reste, on ne saurait douter qu'avec le concours de ses deux collaborateurs, M. Brunetière ne réussisse à élucider bien des questions encore obscures, quand ce ne seraient que de nombreux passages des *Confessions* qui exigent un commentaire dont le besoin s'est toujours fait sentir.

C'est pour moi un devoir aussi bien vis-à-vis de vos lecteurs que vis-à-vis de moi-même, de consacrer un paragraphe de cette lettre à la mémoire d'un homme qui, par son caractère et par son talent, a fait, et fera encore grand honneur à Genève. Celui dont j'ai à inscrire ici le nom n'est malheureusement plus au milieu de nous, mais quelques mains amies travaillent déjà à tirer de ses différentes œuvres et de ses papiers les parties qui paraîtront les plus dignes d'être conservées. Je suis heureux de pouvoir vous annoncer d'avance cette publication, en vous disant qui était celui qu'elle fera revivre et aimer.

M. Henri-Frédéric Amiel occupait depuis une vingtaine d'années la chaire de philosophie à la faculté des lettres de l'académie, aujourd'hui université de Genève, quand les ravages d'une longue maladie sont venus, il y a quelques semaines, l'enlever aux lettres et à l'amitié des siens. Penseur, moraliste, érudit, esthéticien et artiste en matière de style, il s'était surtout fait connaître comme poète, et il n'y a pas bien longtemps que j'appréciais ici même son dernier volume de vers, *Jour à jour*, où résonne une note intime et profonde, avec un accent de sincérité qui était peut-être la marque la plus caractéristique de son talent. Poète, il l'était par la sensibilité de son âme, par son goût pour l'observation intérieure et extérieure, ainsi que par la souplesse et les ressources du style. Si, comme je l'espère, on se décide à extraire de son œuvre poétique un volume bien trié, je le recommande d'avance à tous ceux qui sentent encore le prix de la poésie vraie, personnelle, vécue.

Il est à désirer aussi que l'on rassemble ceux de ses articles littéraires dont l'intérêt a le moins vieilli; et il en est plusieurs, nous le savons, qui pourront sembler écrits d'hier. On y trouvera un critique fin, érudit, brillant, souvent même d'une remarquable virtuosité! Nous ne demanderons à M. J. Hornung, l'un de nos plus savants juristes et professeurs, à qui M. Amiel avait confié le soin de procéder à la publication de quelques-unes de ses œuvres, que de nous rendre ce qui peut être conservé de ce noble et aimable esprit, un peu bien subtil parfois pour plaire à la foule, mais qui avait su prendre son parti, comme l'auteur des *Tragiques*, de plaire aux bons et de plaire à peu.

Quelques mots pour finir sur un événement qui confine au domaine des livres, et qui a causé une certaine sensation en Suisse.

L'an dernier, sauf erreur, mourait à Berne un bourgeois de cette ville nommé Bürki, très riche et célibataire; il s'était mis sur la fin de sa vie à collectionner, et son zèle d'amateur d'antiquités s'était porté sur l'art suisse et particulièrement sur les vitraux, qui ont été portés à un grand point de perfection du XVI^e au XVII^e siècle. Il avait, paraît-il, laissé entendre que son intention était de céder après lui toutes ses richessses au musée de la ville de Berne. Quand il mourut, surpris par la dernière heure, on ne trouva aucune disposition dans ce sens; de là certaines revendications de communes et d'individus, déclarant qu'ils ne

s'étaient dessaisis en faveur de M. Bürki de certains objets d'art, que dans l'assurance où ils étaient de les voir rester dans le pays. Les héritiers, il faut le reconnaître, se sont galamment conduits dans ces circonstances difficiles; mais enfin nous avons assisté à une vente à Bâle, par les soins de M. Émile Wolf. Nous savions de quoi nous étions menacés. Et, en effet, les vitraux surtout avaient amené à Bâle un grand concours d'amateurs de tous pays. Il se trouvait aussi dans la collection Bürki plusieurs dessins des peintres bernois Duncker et Freudenberg qui ont illustré, comme on sait, les *Contes de la Reine de Navarre*. Ces dessins ont été très vivement disputés, et une simple aquarelle de Freudenberg a atteint entre treize et quatorze cents francs. Le *sic vos non vobis* nous est souvent, pendant ces jours de vente, revenu à la mémoire: mais tout le monde à cet égard peut faire les mêmes expériences et nous n'avons pas plus que d'autres le droit de nous plaindre.

L. Wuarin.

---

# COMPTES RENDUS ANALYTIQUES

## DES PUBLICATIONS NOUVELLES

## QUESTIONS DU JOUR

**Les romanciers naturalistes,** par Emile Zola. 1 vol. in-18. Paris, 1881, (Charpentier).

Les romanciers naturalistes de l'auteur de l'*Assommoir* et de *Nana*, ce sont Balzac, Stendhal, Gustave Flaubert, Edmond et Jules de Goncourt, Alphonse Daudet. Dans un dernier chapitre intitulé : *les romanciers contemporains,* M. Zola passe en le monde actuel de la littérature légère, où naturellement on n'a de talent que si l'on appartient à son école. Ces articles, car ce sont des articles réunis en volume, ne sont pas nouveaux. Ils ont paru, en Russie et en langue russe, dans le *Messager de l'Europe.* Cependant les romanciers contemporains ayant occasionné un petit scandale, l'auteur a consenti à en fournir au public une version française destinée à le défendre de l'accusation d'avoir médit de ses confrères sans leur en donner avis.

Une première remarque que suggère la lecture du manifeste de M. Émile Zola, est qu'il se fait une très fausse idée de l'influence exercée par ses œuvres ou celles de son école. Il semblerait que le soleil tourne autour d'elles, qu'elles seront l'évangile du xx^e^ siècle et qu'en attendant, la moindre nouvelle naturaliste empêche la France de dormir. Hélas! les œuvres littéraires d'aujourd'hui ne sont point dans ce cas.

Elles distrayent quelques osifs, les jeunes gens et les femmes, qui n'en tirent la plupart ni bien ni mal, car ils lisent trop; ce qu'ils lisent passe dans leur esprit comme les images d'une lanterne magique. Le lendemain, il n'en reste rien. C'est autant de jeté dans le gouffre. Les lecturiers de notre âge de papier ont trouvé le moyen d'ôter aux lettres tout crédit. Ils consomment trop de cette marchandise; il en faut trop pour rassasier leur appétit quotidien. On leur en fournit comme le boulanger fournit du pain à ses clients, comme une filature produit de la cotonnade, des quantités immenses, qu'on fabrique à la hâte. Ce n'est plus de la littérature, c'est un produit industriel; c'est ainsi que meurent les littératures. Dans le chaos des opinions, des sentiments et des aventures qui s'entrechoquent, on n'entend plus rien; c'est une rumeur confuse qui assourdit l'oreille sans y pénétrer. Dans ce conflit de chaque instant, le talent, le génie lui-même ne parviennent plus à obtenir qu'on fasse un peu de silence. Le bourdonnement des médiocrités les décourage. Le roman actuel, c'est la tour des langues, décrite par Victor Hugo, un moulin où tout le monde vient moudre des idées.

Il est inutile que les romanciers se fassent des illusions. Ils amusent un instant la foule qu'ils aident à traverser les heures d'oisiveté ou d'ennui; leurs prétentions doctrinales, leurs recherches du document humain, sont de la haute comédie.

Venons à l'école naturaliste. Elle essaye de se faire de Balzac une enseigne. Balzac ne lui appartient pas. Certes, Balzac est le plus grand romancier que l'on connaisse. Il passera à une longue postérité. Il a sinon inventé un genre littéraire qui existe depuis longtemps, donné à ce genre littéraire une valeur pratique qu'on lui avait jusque-là contestée. Balzac manquait de sens historique; sa morale est purement expérimentale, il n'était pas très instruit; son éducation s'était faite à bâtons rompus. Il n'avait pas eu le loisir ni le temps de s'adresser à la spéculation. Mais la nature suppléait chez lui à ce qui lui avait manqué du côté de l'étude; il avait une puissance intuitive surprenante l'intelligence ouverte, élevée, sans préjugé, une volonté de fer, une capacité de travail énorme. L'ambition avait stimulé toutes ces forces. On rit quelquefois de son naïf orgueil, mais on ne peut s'empêcher de l'admirer à la vue de ce qu'il lui a permis d'accomplir. Les difficultés de sa situation personnelle ont servi, d'autre part, à lui faire entrevoir la vie moderne sous ses aspects les plus intéressants, les plus neufs, les moins conformes à l'ancienne vie, celle qui fut antérieure à l'avénement du régime industriel.

M. Émile Zola a pénétré parfaitement ce côté de Balzac : « quand il passait les nuits pour faire honneur à sa signature, sa fièvre descendait dans sa plume, ses phrases gardaient quelque chose de sa volonté : plus il entendait le fouet de la dette claquer sur ses épaules et plus son effort devenait magnifique... Seul un tel homme pouvait écrire l'épopée moderne. Il fallait qu'il eût passé par la faillite pour composer son admirable *César Birotteau,* qui est aussi grand dans sa boutique de parfumeur que les héros d'Homère devant Troie. Il fallait qu'il eût marché sur le pavé de Paris avec des souliers éculés pour connaître les dessous de la vie et mettre debout les types éternels des Goriot, des Philippe Brideau, des Marneffe, des barons Hulot, des Rastignac. Un homme heureux digérant à l'aise, coulant ses journées sans secousses, n'aurait jamais descendu dans cette fièvre de l'exis-

tence actuelle. Balzac, acteur du drame de l'argent, a dégagé de l'argent tout le pathétique terrible qu'il contient à notre époque ». Oui, Balzac est par excellence le poète du drame de l'argent. L'argent, qui a joué un si grand rôle dans sa vie privée, l'a mis à même de comprendre le rôle qu'il joue dans la vie du XIXe siècle, où il est le ressort de tout, le maître de tout, l'arbitre de la liberté de chacun, le seul moyen de domination qui subsiste.

Balzac a vu tout cela; il n'est pas le seul, mais il est le seul qui ait eu assez de puissance pour donner à tout cela une forme littéraire, cet attrait formidable qui fait du roman de Balzac une sorte de Bible de la vie moderne.

Balzac est donc grand; c'est parce qu'il est grand qu'il n'appartient pas à l'école naturaliste. Il a des qualités communes avec elle: il observe, il décrit, il aspire à la physiologie. Tout le monde l'a fait, depuis qu'il y a des écrivains et qu'ils étudient la nature humaine. Ceci n'est point un procédé naturaliste, c'est le procédé philosophique, moraliste, historique, dramatique, le procédé littéraire universel, en un mot.

Ce qui fait que Balzac n'est pas de l'école naturaliste, c'est qu'il a une âme. Les naturalistes en sont dépourvus. Mettons qu'elle est muette chez eux et que s'ils ont l'air de n'en pas avoir, cela est uniquement dû à leur prodigieuse ignorance, prodigieuse ignorance qui est surtout le fait de M. Émile Zola, leur chef de file, car chez lui l'ignorance et l'étalage scientifique de l'ignorance sont un des plus curieux spectacles qu'on puisse imaginer. Voyez Balzac. S'il parle de métaphysique, il sait ce que c'est; il entre dans le sujet, le creuse, l'expose, n'a peut-être pas d'opinion personnelle, mais comprend celle d'autrui et en rend compte; s'il parle d'un moraliste, c'est la même chose. Il entend l'observation psychologique, l'analyse de la volonté dans les hautes régions où elle s'exerce. Il a le sens des conditions humaines, de la hiérarchie sociale; il sait le ton que doit avoir un roi, sa manière de voir habituelle, les motifs qui le font agir. Il se met de même dans la peau d'un général, d'un savant, d'un courtisan, d'un grand seigneur, d'un médecin, d'un prêtre, d'un inventeur, d'un banquier, d'un ouvrier. Son esprit, large et tolérant, se met au niveau de chacun, parle la langue de chacun, en prend les sentiments, les préjugés, les intérêts; c'est l'art dans toute sa splendeur. Il sait aussi ce que c'est que Dieu, l'évangile, la théologie, la casuistique, le droit, l'histoire, la race, le milieu dans lequel on a vécu, l'éducation, la naissance, la vertu et les vices d'éclat. Il y a peut-être trop de désintéressement dans la manière de raconter les personnages qu'il met en scène, mais il y a une vaste compréhension, le désir constant de la vérité, surtout le souci de montrer les mœurs de tout le monde sous leur vrai jour.

Parlez de Dieu à M. Zola, il dira que c'est un mot. Tout ce qu'il n'entend pas est un mot; il est dans le cas du paysan qui nie les effets de l'électricité; il manque d'éducation morale, de savoir, d'instruction; c'est un sauvage civilisé, un officier dans l'armée des barbares de l'intérieur. Balzac essaye de se mettre dans la peau de son personnage, à quelque condition qu'il appartienne. Il y réussit; sa puissance d'imagination, jointe à sa bonne volonté et à la tolérance extrême de son esprit, le lui permettent. M. Émile Zola et les naturalistes nient les conditions sociales qu'ils n'ont vues que de loin, auxquelles ils n'accordent qu'une existence fantastique; ils les nient comme ils nient Dieu, comme ils nient la religion, comme ils nient la morale, comme ils nient l'histoire, comme ils nient tout ce qui est au-dessus de leur ignorance. Ils haïssent, il est vrai, tout cela encore plus qu'ils ne le nient, et cette mauvaise foi ajoute à leur ignorance. Ils se cantonnent dans le ruisseau, derrière Restif de la Bretonne, le père véritable de l'école naturaliste; de là, ils jettent de la boue à quiconque passe sur la chaussée. Qu'on leur permette de peindre les mœurs infimes, les passions en rut, les sens dans ce qu'ils ont de brutal et de désordonné. A cela ils s'entendent, c'est cela qu'ils nomment naturalisme. Bref, l'école naturaliste est, en matière littéraire, ce que la Commune est en politique, la dissection en médecine, le menu fait expérimental et vu d'en bas, dans les sciences: une parodie grossière avec des prétentions sans bornes. Balzac n'est pas des leurs. Il est sceptique, mais il n'est pas méchant; il n'est pas négatif, il prend le monde comme il est et les hommes pour ce qu'ils valent, sans amour et sans haine, sans autre préoccupation que de voir et de dire ce qu'il a vu. Les naturalistes sont des sectaires étroits et de haineux, qui ont le parti pris de ne voir dans l'homme que le côté bestial et s'évertuent à expliquer toute sa conduite par de bas motifs; ce sont des ennemis du genre humain, de tout ce qu'il y a d'élevé dans notre nature. Balzac doute, sourit, lève les épaules, tout en ayant souvent le sens de l'admiration et du respect; eux ricanent, injurient l'écume à la bouche, cherchant dans l'obscénité ou la crudité de la forme un élément de succès qui supplée au souffle qui leur manque; car le manque de souffle est le fond du système. Ils décrivent parce qu'ils sont étrangers à l'émotion et à la pensée, et ne sont pas en état de monter dans cette région qui est celle de l'idéal.

M. Émile Zola se réclame aussi de Stendhal; il y a bien quelque titre. « Soyons secs », écrivait un jour Stendhal, c'est-à-dire étrangers à l'émotion. De plus il est négatif. C'est une affinité qui ne va pas plus loin. Stendhal analyse des sentiments; c'est un métaphysicien, et ils disent que la métaphysique est un mot, comme la vertu. Quelqu'un qui conviendrait mieux à M. Émile Zola et à son école que Stendhal, ce serait Mérimée. Il avait beaucoup plus de savoir, d'érudition, de délicatesse d'esprit, comme il convient du reste à un homme qui connaît les anciens; ce qui n'est pas le cas de M. Émile Zola, car il est étranger à ce qu'on appelle *humaniores litteræ*. Mérimée, disons-nous, avait la même haine de *M. de l'Être* et de tout ce qui touche à l'idéal. Il est vrai que Mérimée était autoritaire, qu'il remplissait à la cour de Napoléon III le rôle de l'affranchi Narcisse à la cour de Néron. Il n'en faut pas.

Il ne devait pas falloir de Gustave Flaubert non plus. Il a fait le voyage de Tunis, d'Égypte et de Syrie

aux frais de la cassette impériale du même Napoléon III. Sans doute; mais il a écrit la *Confession de saint Antoine* et *Salammbo*, ce qui fut sa part de collaboration à une œuvre fort considérable que la plupart de ceux qui l'ont accomplie n'osent avouer aujourd'hui, et sur laquelle il est inutile d'insister. Mais Gustave Flaubert a les qualités essentielles à un père de l'Église naturaliste. Il manque de hauteur, d'instruction, de délicatesse; il est violent, médiocre *Auctor unius libri* (Mme Bovary). Il a tous les titres possibles à faire partie de l'école naturaliste. Il n'en est pas de même d'Edmond et Jules de Goncourt. Ils ont au moins la délicatesse, une grande éducation artistique, des côtés de talent d'un vif intérêt, un attrait de forme inexprimable. Il n'est pas probable que le survivant des deux frères soit très fier d'appartenir à l'école naturaliste. De M. Alphonse Daudet et des romanciers contemporains, il n'y a rien à dire de nouveau. De ce côté la critique est épuisée.

Nous ne voulons pas faire M. Émile Zola plus noir qu'il n'est en réalité. Son cas est une affaire de système. « Les gens, écrit-il, se fâchent et m'accusent des intentions les plus malhonnêtes. Ne serait-il pas temps d'être un peu plus raisonnable à mon égard, de s'apercevoir au moins que j'obéis à ma nature, que je ne calcule pas des infamies dans mon coin, que dans la peinture, dans la littérature dramatique, dans le roman, j'ai mené la même campagne en faveur d'une idée unique? » C'est évident; on lui reproche surtout d'avoir du succès; il a du succès parce qu'il a une puissance de talent extraordinaire. Cette puissance, il serait ridicule de la lui contester. Elle est indépendante de ses idées naturalistes; il est même aisé de concevoir que celles-ci lui ont fait tort. Elles ont aussi fait un grand tort aux disciples de M. Émile Zola, qui ont cru trouver dans les principes naturalistes une veine facile. Ils ont adopté les principes naturalistes et ont échoué : c'était le talent personnel de M. Zola qu'il fallait adopter; mais on ne s'avise pas de tout. L. Derôme.

# THÉOLOGIE

## RELIGION — ÉCRITURE SAINTE — LITURGIE

**Qu'est-ce que le Darwinisme?** Résumé d'une conférence de M. Leblois. — Strasbourg, J.-H. Ed. Heitz, 1881.

Nous avons entendu un jour, dans une conférence de carême, définir l'homme, d'après Darwin, *un sous-officier d'avenir dans la grande armée des singes.* Ce mot, plus digne d'un feuilletonniste que d'un prédicateur, était peut-être spirituel, mais il n'était pas juste : il exprimait l'opinion générale des gens du monde, mais il propageait une erreur sur le darwinisme. Jamais, en effet, dans aucune de ses œuvres, Darwin n'a affirmé que l'homme descendît du singe. Marchant dans la voie ouverte par Lamark, par Gœthe et par Geoffroy Saint-Hilaire, Darwin a démontré que tout dans la nature, plantes et animaux, se transforme lentement sous l'influence des milieux et de la lutte pour la vie; il a prouvé, par des faits, que les diverses espèces, en se transformant, périssent ou s'améliorent, et il a conclu que l'homme, soumis comme les autres êtres à la loi d'une lente évolution, n'a pas été à l'origine tel qu'il est aujourd'hui, mais qu'il procède d'une forme organisée inférieure.

Quant à savoir avec précision quelle est cette forme d'où l'humanité est sortie, Darwin est trop prudent pour rien affirmer dans l'état actuel de la science. Mais il n'hésite pas à déclarer qu'il n'éprouve pas la moindre honte d'une telle humilité d'origine, et il déclare sans détours qu'il aimerait autant, pour sa part, descendre du vieux Babouin qui arracha son jeune camarade à une meute de chiens, que du sauvage fétichiste et superstitieux qui pratique sans remords l'infanticide et l'anthropophagie.

Enfermé ainsi dans le domaine de la science pure, comment le darwinisme soulève-t-il la colère de certaines orthodoxies, et pourquoi le déclarent-elles en opposition irréconciliable avec la Bible? La raison en est des plus simples : un tel système qui place au berceau de l'humanité une organisation inférieure, ne permet plus en effet d'admettre la perfection de l'homme primitif dans le paradis terrestre, et pas davantage les dogmes de la chute originelle et de la rédemption. Le christianisme serait-il donc perdu à tout jamais, par suite des faits que le darwinisme établit? M. Leblois, l'éminent pasteur de Strasbourg, ne le pense pas et nous croyons qu'il a raison. La conviction que l'humanité procède d'un organisme inférieur, loin de nous décourager, doit, au contraire, nous pousser aux luttes par lesquelles le progrès s'accomplit. Les familles, les nations, les Églises actives et laborieuses finiront, en vertu de la loi de l'évolution, par l'emporter sur celles qui cessent de travailler et de s'instruire. En un mot, pour M. Leblois, dont les connaissances scientifiques sont aussi vastes que ses idées religieuses sont larges, le darwinisme a pour contre-partie le messianisme de l'avenir et de lutte pour la vie, celle pour la vérité. E. A. A.

**Coup d'œil sur l'histoire du peuple juif,** par James Darmesteter. — Paris, Librairie nouvelle. 1881.

I

Si nous n'avons pas encore, en France, une véritable histoire des Juifs, c'est que, pour accomplir une telle œuvre, il faut réunir bien des conditions difficiles. Ces conditions, M. Darmesteter semble nous

les offrir dans l'étude qu'il vient de publier et qui est un panorama complet de l'histoire juive, depuis les origines jusqu'à nos jours. La physionomie mobile et caractéristique d'Israël y ressort admirablement; c'est le Juif-Errant, mais non pas celui de la légende, qui parcourt le monde avec les plus émouvantes aventures. Tour à tour famille ou tribu nomade, nation organisée ou peuple dans l'exil, Israël brave la misère et la mort, pour se nourrir des fruits longtemps défendus de l'arbre de la science; il est traité de déicide et d'ennemi du genre humain, parce qu'il est rebelle à toutes les idolâtries et à tous les despotismes. Échappé aux unes et aux autres, il arrive enfin aux temps modernes, tout prêt pour les luttes nouvelles du spiritualisme, de la justice et du progrès. Telles sont les lignes générales de l'œuvre de M. J. Darmesteter; un examen détaillé nous en montrera de plus près l'exactitude et la sincérité.

II

C'est une tribu nomade mésopotamienne qui nous apparaît d'abord; elle traverse lentement la Syrie et vient habiter l'Égypte; on ne sait presque rien d'elle, sinon qu'elle a grandi dans l'une, qu'elle a souffert et qu'elle est devenue un peuple dans l'autre. Il est plus intéressant de savoir ce qu'elle a cru et pensé. On n'en peut pas douter, les premiers pères d'Israël étaient idolâtres et polythéistes. C'est à partir de l'établissement en Palestine que la religion du jeune peuple commence à se modifier. La conception qu'il avait de son Dieu ne différait pas d'abord de celle que les autres nations chananéennes se faisaient de leurs divinités locales; aussi flotte-t-il longtemps de l'une à l'autre; mais, grâce à des hommes d'énergie et de génie, prophètes de l'action et de la parole, il cesse, vers l'époque de sa première chute politique, de croire en une divinité nationale; c'est désormais vers l'Unité suprême, vers le Dieu universel de la justice et de l'amour, qu'il élève son adoration. Au retour de la captivité, cette transformation dogmatique s'achève; c'est le judaïsme qui apparaît, *religion la plus large et la plus étroite de toutes, toute d'isolement par le culte, toute d'expression par l'idée; condition excellente pour durer et pour convertir le monde à ses principes, sans se laisser entraîner par les concessions opportunistes de la propagande.*

Au moment où Israël est ainsi en possession de son idée religieuse, que rien ne pourra détruire, puisque Rome elle-même y échoue, les hommes, fatigués de leurs dieux, n'avaient guère plus de direction morale. Le dernier mot de la philosophie était le scepticisme. Un messie juif leur offre, comme condition de salut, l'amour d'un Dieu unique et l'amour du prochain, c'est-à-dire l'idée religieuse et morale d'Israël. L'impression qu'il produit est si profonde, qu'une religion nouvelle surgit, qui conquiert sans peine les peuples étrangers parce qu'elle est un compromis entre leurs idées et leurs besoins. Ici l'horizon devient tellement vaste que l'œil peut à peine en embrasser l'étendue; d'un côté, le christianisme, suivant ses grandes destinées, mêle les dogmes bibliques à la vieille mythologie aryenne; de l'autre, le judaïsme, qui a trouvé de nouvelles forces dans son contact avec les religions de l'Orient et les philosophies de la Grèce, disparaît politiquement et s'enferme dans le Talmud, comme dans un inexpugnable rempart. Œuvre de six siècles, immense encyclopédie, le Talmud *où l'observation superficielle n'a vu que le radotage d'une casuistique raffinée, d'une superstition raisonnante et subtile*, est le refuge du plus sévère monothéisme et de la liberté de la pensée. Le culte y est considéré non point comme la vérité elle-même, mais comme le signe extérieur auquel se reconnaîtront ceux qui la possèdent, jusqu'à l'heure où les esprits seront assez mûrs pour l'adopter. C'est par le Talmud que la vie intellectuelle et l'espérance du progrès se maintiennent au milieu des communautés juives, pendant que l'Église comprime le libre mouvement dans la chrétienté.

Ce qui sauve d'ailleurs le judaïsme, c'est sa dispersion; il est partout, et partout il conserve sa doctrine. En Arabie, Mahomet en fait sortir une théologie nouvelle; entre les deux dogmatismes opposés, produits ainsi par la Bible, les Juifs, enfermés dans les ghettos par l'Église, prennent une part active à la merveilleuse civilisation musulmane. Ils sont poètes, philosophes, mathématiciens, hommes politiques, médecins à la cour des rois maures et, comme les coureurs antiques, ils portent la science et la lumière du monde arabe au monde chrétien. Mais ils sont en même temps les apôtres du rationalisme, les adversaires-nés du surnaturel et des théologies anthropomorphiques; ils menacent donc le christianisme. Aussi l'Église, qui a conscience de cette hostilité irréconciliable, essaye-t-elle de les convertir. *On ne les brûle qu'en désespoir de cause;* mais on désespérait souvent. Les colloques théologiques finissent toujours par leur victoire, si bien que saint Louis ne permet guère de discuter avec eux qu'à coups d'épée; c'est en vain qu'on fait de leurs livres des autodafés et qu'on empêche en France l'essor de l'interprétation biblique, la Réforme éclate et les sauve. Il n'y a pas à en douter, l'origine de cette grande révolution religieuse et sociale est juive. *La Bible de Luther sort des commentaires de Raschi*, l'illustre rabbin, le grand exégète français du XIIe siècle. Dans le protestantisme, en France comme en Angleterre, l'Ancien Testament prend le pas sur le Nouveau. Comme le XVIe siècle, le XVIIIe, qui est celui de la libre pensée, s'inspire au fond des idées émancipatrices d'Israël, et voilà pourquoi il est favorable aux Juifs. Il se termine par leur libération en France et, à la suite de la France, dans tous les pays de civilisation.

III

Ce *Coup d'œil sur l'histoire du peuple juif* nous a fait penser à ces cartons grandioses où Kaulbach a si magistralement retracé les grandes époques intellectuelles et religieuses de l'humanité. Comme l'illustre artiste bavarois, M. James Darmesteter fait servir une

vive imagination, éclairée par une vaste science, à grouper les faits et les personnages dans un ensemble si bien ordonné, que l'opposition et l'accord des idées en ressortent spontanément et d'une façon saisissante. Ici, au milieu des tribus nomades sémites, à demi-idolâtres, dans une obscure clarté, comme dit Corneille, les grandes figures des patriarches et du libérateur d'Israël. Là, en Palestine, des blancs sommets du Liban aux bouches du Nil et de la Méditerranée jusqu'au delà du Jourdain, le combat homérique des prêtres d'Astarté et de Baal contre Élie, Élisée, Isaïe et Michée, puis la lutte des Machabées contre le panthéon de la Grèce; là aussi, les écoles juives libérales, disputeuses, patriotiques, avec les Hillel, les Garnaliel et les Akiba, et l'époque chrétienne avec Jésus, Pierre, Paul et l'Église naissante. Bientôt, c'est Mahomet et ses légions fanatisées, les califes d'Espagne et leurs cours fastueuses et savantes et, comme contraste, les rois et les peuples chrétiens avec leurs bûchers et leurs noyades; enfin c'est Reuchlin et la Renaissance, Luther et la Réforme, Voltaire et la Révolution française qui rendent aux juifs ce qu'ils ont appris dans leurs livres, les droits de l'homme et du citoyen.

Mais, comme le maître allemand, M. Darmesteter, en raison même de sa rare puissance de conception, a donné un tel relief à ses figures qu'il en exagère parfois l'importance. Sans doute l'hostilité dogmatique des juifs contre le christianisme est incontestable; sans doute aussi quelques chrétiens ont commencé auprès des rabbins leur émancipation intellectuelle; mais est-il strictement exact de faire sortir du judaïsme non seulement les hérésies et le protestantisme, mais encore l'esprit du XVIIIe siècle, qui n'était pas seulement laïque mais encore athée, et surtout fondamentalement hostile à la Bible et aux juifs?

Nous ne croyons pas non plus que la sympathie mutuelle qui animait les chrétiens et les juifs des premiers siècles soit un fait spécial à la France, comme paraît le penser M. Darmesteter; il en a été ainsi à peu près partout, même en Espagne, qui n'a pas toujours été et qui semble ne plus vouloir être le pays de l'intolérance. Ce sont les conciles et de misérables jalousies personnelles qui ont creusé la séparation et semé la haine entre deux communions qui auraient pu, en faisant chacune leur œuvre, continuer à rester sœurs.

Malgré ces légères critiques, l'œuvre de M. Darmesteter est remarquable comme style, comme plan, comme esprit, et nous en adoptons sans réserve les conclusions : jetant un coup d'œil non plus sur le passé, mais sur l'avenir, M. Darmesteter affirme que le judaïsme, sans nourrir d'ailleurs aucune ambition, peut agir encore dans le monde et que le rôle de la Bible n'est pas achevé. *L'humanité, telle que la rêvent ceux qui voudraient qu'on les appelât libres penseurs, pourra la renier des lèvres; elle ne pourra la renier de cœur, sans arracher d'elle-même ce qu'elle a de meilleur en elle : la foi en l'unité et l'espérance en la justice, sans reculer dans la mythologie et le droit de la force de trente siècles en arrière.* E. A. A.

**Marie, mère de Jésus.** *Histoire de la très sainte Vierge d'après la Sainte Écriture, les monuments de l'antiquité, les écrits des Pères et des théologiens*, par C. H. T. Jamar, prêtre. — Un vol. in-8° de 800 pages, 2e édition, 1881 (Blériot frères, libraires-éditeurs).

Dieu ayant créé la souris, écrit un auteur irrévérencieux, s'écria : « *Tiens,* j'ai fait une bêtise », et il créa le chat. Sachant de toute éternité que l'homme, à l'instigation de Satan, encourrait la damnation éternelle, le promoteur du plan divin prédestina simultanément Jésus et Marie pour être les instruments de la *corédemption* et de la sanctification d'une race déchue. C'est ainsi que Marie put être montrée aux anges, promise aux patriarches, annoncée par les prophètes, préfigurée par les femmes bibliques. M. C. H. T. Jamar, pour donner à l'auteur ce nom dont il signe et qui semble un anagramme, considère Judith comme un des types figuratifs les plus frappants de la sainte Vierge. C'est là une comparaison qui n'est pas faite pour honorer beaucoup ce *vase de pureté*. Il est vrai qu'en retraçant l'épisode de la mort d'Holopherne le panégyriste de Marie supprime la scène de séduction et d'ivresse qui précéda le meurtre du général assyrien.

Assez osé est encore le passage relatif à la beauté de la mère du Christ, beauté qui était telle, à en croire saint Bernardin de Sienne, qu'elle avait blessé le cœur de Dieu et séduit l'éternelle sagesse, *vulneravit et rapuit divinum cor et divinam sapientiam circumvenit.* C'est faire de la sainte Vierge une Vénus pudique.

Parmi les emblèmes de l'histoire sainte applicables également à Marie, M. Jamar cite l'arc-en-ciel. Il s'appuie pour cela sur l'autorité de saint Antonin. (*Sum. pars 4, tit. 15, cap. 39.*)

« L'arc-en-ciel si gracieux et *dont la formation est due à la réfraction de la lumière solaire sur les perles liquides que tamisent les nuages*, est une image parfaite de la Vierge glorieuse qui resplendit dans le ciel de l'Église par le rayonnement du divin soleil de l'amour sur les nuées bienfaisantes des grâces... »

Il nous semble extraordinaire que saint Antonin ait prévu une des découvertes de la physique moderne. Le paragraphe cité n'a-t-il pas été l'objet d'une adroite interpolation? Dans l'impossibilité où nous sommes présentement d'éclaircir ce doute, nous nous bornons à en faire part au lecteur.

Nous aurions du reste beaucoup d'autres réserves et observations à faire à propos de cette volumineuse publication, de cette *somme théologique* qui dénote, chez son auteur, des connaissances étendues. Ajoutez à cela que, loin de prendre le ton du sectaire, M. Jamar possède le style qui convient au sujet qu'il a entrepris de traiter. Outre que son ouvrage servira de matière à nombre d'homélies, il ne sera pas inutile aux peintres religieux qui, pour beaucoup de tableaux bibliques, pourront y recueillir d'utiles renseignements. Au point de vue de l'orthodoxie il ne laisse d'ailleurs rien à désirer. G. S. L.

# JURISPRUDENCE

**Textes organiques de droit public, administratif et civil,** formant la matière de l'examen d'admissibilité au grade de *commis-rédacteur* dans les bureaux de la *préfecture de la Seine*, de la *Caisse municipale* et des *mairies de Paris*, recueillis, collationnés et mis en ordre conformément au programme institué par l'arrêté préfectoral du 16 février 1880, par MM. Ph. Busoni, chef de division, et G. Huberson, sous-chef de bureau à la préfecture de la Seine. — Charles de Mourgues frères, libraires-éditeurs. — Paris. — Prix : 6 francs.

Ce livre, comme le reconnaissent les auteurs dans leur préface, n'est pas une œuvre de jurisprudence, mais seulement une collection de textes usuels, un recueil très sommaire des textes organiques qui régissent notre droit politique et administratif dans toutes ses branches. Le recueil est divisé en autant de titres que le programme préfectoral en comporte, chacun correspondant à une division de ce programme.

Si MM. Busoni et Huberson ont eu pour but d'être utiles à leurs collègues en publiant cette compilation méthodique, ils ont pleinement réussi. Leur ouvrage sera bientôt dans toutes les bibliothèques des employés et des administrateurs, où il remplacera sans les faire regretter de nombreux in-folio. Quelle économie de travail et de temps réalisée ! Au lieu de feuilleter la foule des volumes écrits sur ces matières, on n'aura qu'à consulter un volume, un seul, où se trouvent réunies toutes les connaissances administratives : organisation politique, organisation communale et départementale, organisation judiciaire, financière, vicinale, hospitalière ; organisation des cultes ; organisation de l'instruction publique ; organisation de l'armée. Le titre XVII de l'ouvrage nous paraît d'une utilité incontestable, aussi le croyons-nous trop restreint. Il s'occupe des éléments de notre code civil essentiels à connaître pour être candidat, mais ces *éléments* suffisent-ils pour être administrateur ? Le droit civil confine au droit administratif et s'y rattache même par des liens étroits. L'excuse des auteurs est d'avoir voulu suivre pas à pas le programme préfectoral du 16 février 1880.

La partie du titre relatif au recrutement mérite un éloge spécial. Les auteurs ici n'ont pas servilement calqué le programme, mais l'ont côtoyé. Ils nous ont donné un tableau intéressant de l'organisation militaire.

Un appendice suivra ce premier volume, qui ne contient pas en effet le texte des lois, décrets, instructions, visés aux textes organiques dont il s'occupe.

Nous regrettons que les auteurs n'aient pas joint à l'ouvrage, pour la commodité des recherches, une table synoptique.

Ainsi donc, les aspirants rédacteurs ont maintenant à leur disposition une œuvre commode, utile, savante même, qui leur facilitera l'accès de la carrière administrative ; nous conseillons aussi ce livre aux étudiants des facultés qui ont l'amour de l'érudition et la passion des livres *bourrés* de renseignements. F. L.

# PHILOSOPHIE

**L'éducation de soi-même (intellectuelle, physique et morale).** — Conseils aux jeunes gens, par John Stuart Blackie, professeur à l'Université d'Édimbourg, traduit de l'anglais par T. Pécaut. — Paris, Hachette, 1881.

Ce petit livre d'une centaine de pages, d'une lecture facile et courante, offre aux jeunes gens le moyen de devenir des hommes.

Dans la forme un peu abstraite, égayé de ci de là de quelques anecdotes et de quelques souvenirs littéraires, il ne serait peut-être pas un guide absolument infaillible pour notre jeunesse française. L'auteur est Écossais, il parle à des Écossais et tient compte dès lors de leur caractère, de leur tempérament et de leurs croyances. Mais à part cela, que d'excellentes choses, et comme on sent que ces conseils sont le fruit d'une longue expérience et de salutaires méditations ! Qui doute aujourd'hui que l'observation directe des faits, dans les sciences naturelles, dans les arts, et partout ailleurs, ne constitue la seule méthode efficace, fortifie le raisonnement, développe l'imagination, exerce la mémoire ? Tels sont les sages conseils que donne M. Blackie, et je ne crois pas qu'on ait jamais à regretter de les avoir suivis.

Mais j'avoue que j'aurais peine à me laisser aller à proscrire ces livres d'ordre inférieur et ces romans contre lesquels M. Blackie exerce impitoyablement sa verve ou tourne tous ses dédains. L'esprit a besoin, de temps à autre, ce me semble, de ces distractions légères qui sont comme une halte entre deux étapes. Modifier le genre de culture d'un champ, c'est lui donner du repos ; certaines lectures ne doivent pas avoir d'autre but ; elles reposent.

Mais peut-être suis-je atteint de ce que l'auteur appelle *la maladie des livres*, et je conviens (il est vrai que son livre ne nous était point connu) que je n'aurai guère trouvé pour m'en préserver le moyen qu'il préconise.

Quoi qu'il en soit, l'œuvre de M. Blackie est une œuvre essentiellement morale, saine, robuste, élevée. Lisez-la, vous vous sentirez meilleur; et, si vous avez charge d'âme, inspirez-vous-en. Vous ne courez point le risque de vous égarer.

**Le lendemain de la mort, ou la vie future selon la science,** par Louis Figuier. Ouvrage accompagné de 10 figures d'astronomie. — Huitième édition, un vol. in 12. — Prix : 3 fr. 50; Paris, Hachette et Cie; 1881.

La huitième édition!

Cela confond l'esprit. Sept éditions de cet ouvrage qui traite de la vie future «selon la science» ont été épuisées! Mais ne nous étonnons pas trop et ne poussons pas de hauts cris parce qu'il nous faut constater les infirmités de l'humaine nature; n'ayons pas cet orgueil de nous croire un peu raisonnables, nous et ceux qui, comme nous, dédaignent la lecture de certains livres.

*Les Mystères de l'astrologie* est un ouvrage qui se vend bien; *la Clef des songes* en est un autre que les colporteurs et libraires forains placent fort aisément. *La Gaudriole* est pour le plaisir, *le Parfait secrétaire* pour l'utilité; mais on aime à connaître son sort dans ce monde-ci ou dans l'autre; les mystères dévoilés, les songes expliqués, voilà ce qui est vraiment digne d'exciter la curiosité. Au chef-lieu de canton, les jours de marché, l'on achète *la Clef des songes;* à la ville, l'on a acheté hier, aujourd'hui, *le Lendemain de la mort.*

C'est notre tâche de faire une analyse de ce livre édité pour la huitième fois. Cette analyse, la voici: le livre est divisé en vingt-deux chapitres, dans lesquels il est parlé de la migration des âmes, des vies successives, du soleil, «séjour définitif des âmes arrivées au plus haut degré de la hiérarchie céleste».

L'action et la décomposition des rayons solaires est une jolie trouvaille «scientifique». F. G.

# QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

## ÉTUDES D'ÉCONOMIE ET D'HISTOIRE POLITIQUE ET SOCIALE

**Les secrétaires d'État,** par le comte de Luçay. — vol. — 10 fr., Maurice Tardieu.

L'avènement des secrétaires d'État à la vie politique date du gouvernement personnel de Louis XIV. Auparavant, ces fonctionnaires existaient, leur importance s'était même considérablement accrue depuis un siècle; mais ils n'étaient encore que des rouages secondaires, quoique nécessaires. L'impulsion avait jusque-là appartenu aux premiers ministres et aux conseils du roi, où siégeaient les princes du sang et les représentants de la haute noblesse. L'auteur a retracé leur histoire, exposé comment se constitua graduellement leur pouvoir et comment ils en vinrent à tout dominer, à tout absorber, dénaturant ainsi dans ses principales lignes l'édifice de la monarchie séculaire dont ils furent les derniers ouvriers.

L'étude s'arrête au 10 mai 1774, jour de la mort de Louis XV. Avec M. de Carné, l'auteur pense que cette mort est plus qu'une date ordinaire. Elle marque à ses yeux la fin d'un ordre social tout entier. La vieille monarchie descend alors dans la tombe avec le vieux roi. Les quinze années pendant lesquelles son jeune successeur se heurte au monde nouveau appartiennent déjà à la Révolution. Au milieu des réformes qui s'entrecroisent et du remaniement de tous les rouages du gouvernement, le rôle des secrétaires d'État proprement dits s'efface. Le contrôleur général des finances prend en main l'initiative, la direction des affaires, et, qu'il s'appelle Turgot, Necker ou Calonne, s'impose comme le chef désormais incontesté du ministère. Une autre raison a entraîné l'auteur à ne pas comprendre Louis XVI dans sa monographie : c'est que l'histoire administrative de ce règne est déjà faite. En revanche, l'auteur s'est donné toute carrière dans son aperçu préliminaire des origines des secrétaires d'État et de la situation qu'ils occupaient avant 1661 dans l'organisation politique et administrative. Cet ouvrage est comme le commentaire de *l'Ancien régime et la Révolution*, par de Tocqueville; c'est un coin du même tableau que M. de Luçay esquisse, en affirmant que si les conclusions générales de l'éminent publiciste pouvaient avoir besoin d'être appuyées de preuves, le lecteur trouverait ces preuves presque à chaque page de sa monographie; mais nous croyons que les conclusions de M. de Tocqueville et celles de M. de Luçay ne sont pas précisément semblables. M. C.

**Théorie générale de l'État,** 1 vol. par Bluntschli. Prix: 8 fr. — Guillaumin.

Cet ouvrage a d'abord paru sous le titre : *Droit public général basé sur l'histoire.* Dans cette édition l'auteur a joint une étude sur la politique. I. Théorie générale de l'État. II. Droit public général. III. Politique. Voilà la division. La théorie générale de la législation clôture le livre. M. Bluntschli appartient

par ses origines à l'une des démocraties les plus avancées et les plus intelligentes d'entre les démocraties de la Suisse (Zurich). Il en a écrit l'histoire, il en a été le chef pendant plusieurs années. Il lui a donné des lois. Il a depuis fait partie des Chambres d'un grand État. Il s'est livré à des années de méditation et d'étude. Les conclusions auxquelles il aboutit méritent d'autant plus d'êtres notées.

D'après lui, une aristocratie grande, nationale et publique, qui proportionne sagement les droits de chacun à sa valeur pour le cens, qui les coordonne et les subordonne de manière à produire un État organique, harmonieux et durable, où tout est à sa place, avançant sans secousses comme sans réaction, cette aristocratie est la forme la plus apte à réaliser le gouvernement des mieux pensants et des mieux voyants, principe idéal qui devrait être celui de tous les États. La monarchie est funeste. Dans la démocratie, les élections générales qui mettent à tout moment toutes les élections en question produisent d'incessantes commotions et ébranlent l'État. C'est aux Anglais en première ligne que nous devions le développement du véritable État moderne. L'aristocratique Angleterre gouverne avec calme et grandeur 200 millions de sujets épars sur le monde entier, le sixième de l'humanité; une démocratie ne garderait pas cet empire pendant vingt ans. L'hérédité politique devrait aussi avoir son rôle dans l'État. La réprouver, c'est bâtir sur le sable. Le nombre des fonctions d'honneur, c'est-à-dire gratuites, devrait être augmenté. Le suffrage universel égal est une manière brutale qui place l'ouvrier au-dessus du patron, les fils au-dessus des pères, les pieds en haut et la tête en bas. Un vaste corps aristocratique ouvert à tous les talents et à toutes les vertus, virilement constitué et sans cesse rajeuni en proportion de ses pertes par des éléments nouveaux, peut seul, autant qu'il est possible à un organisme humain, se développer lentement dans une vie progressive indéfinie, toujours haute et toujours forte, exempte à la fois des témérités du jeune âge et des faiblesses du vieillard.

Telle est la théorie de ce livre important, solidement charpenté et qui résume bien l'ensemble sociologique de la pensée moderne. Dans la question des femmes, l'auteur dit: Le droit public, celui des Germains surtout, a, par une noble tendance, *associé* la femme aux honneurs et à la dignité publique de son époux; c'est là un juste hommage à l'influence véritable de la femme et une digne compensation des droits politiques refusés.

M. Armand de Riedmatten a traduit cet ouvrage de l'allemand; il y a joint une préface intéressante, des notes et des observations toujours remarquables. M. C.

**La campagne contre la préfecture de police envisagée surtout au point de vue du service des mœurs**, par Lecour. — Paris, Asselin, 1 vol. grand in-18 de VIII-502 p. Prix. 5 fr.

Tout le monde connaît les dissentiments qui existent entre la préfecture de police et le conseil municipal de Paris et on n'a pu encore oublier la campagne qu'entreprirent, il y a trois ans, les membres de ce corps élu contre ce qu'on a longtemps appelé le *service des mœurs*. Le chef de la campagne, M. Yves Guyot, fut bien condamné le 13 janvier 1877 à 6 mois de prison et 3,000 francs d'amende; mais ce triomphe de la préfecture fut une sorte de victoire à la Pyrrhus, puisqu'elle se retirait du champ de bataille désorganisée, démoralisée, ayant perdu son général en chef et plusieurs de ses principaux officiers. Un de ceux-ci, directement pris à partie et contre lequel avaient été dirigées les plus violentes attaques, M. Lecour, pornographe éminent (et, par *pornographe*, nous entendons donner à ce mot la seule acception qu'il aurait toujours dû avoir: qui écrit sur la prostitution); M. Lecour, disons-nous, après avoir gardé longtemps le silence, s'est décidé à répondre aux multiples accusations émises par M. Yves Guyot dans le journal *la Lanterne*.

La tâche de l'ancien chef de la division judiciaire de la préfecture de police était des plus ingrates. S'il est, en effet, une cause difficile à soutenir, n'est-ce point celle de cette administration méconnue, détestée par ceux-ci, crainte par ceux-là et envers laquelle nombre de personnes, et des moins routinières, conservent toujours quelques préjugés. Victor Hugo l'a dit avec justesse dans les *Misérables:* « La société maintient irrémissiblement en dehors d'elle deux classes d'hommes: ceux qui l'attaquent et ceux qui la défendent. »

M. Lecour a-t-il été au-dessous de sa tâche, a-t-il mis à néant les allégations de M. Yves Guyot? La police des mœurs est-elle une institution nécessaire? C'est ce que nous allons nous efforcer d'exposer.

Tout d'abord signalons deux erreurs dans le livre qui nous occupe. L'accusation capitale portée par M. Yves Guyot contre la préfecture est celle-ci: l'administration de la police use, quand il s'agit d'arrestations opérées par le service des mœurs, de moyens illégaux et attentatoires à la liberté.

Cette accusation, M. Lecour, et voici sa première erreur, essaye d'en démontrer la fausseté et répond en citant des ordonnances de 1367 et de 1532, des arrêts du parlement des 3 août 1731, 23 septembre 1734, 7 juillet 1750, 7 janvier 1756, 15 juin 1780, 19-22 juillet 1791, tous réglementant la prostitution. Il invoque également l'opinion de M. Beudant et affirme que la légalité des actes de l'administration, en matière de mœurs, repose sur la validité de ces règlements et ordonnances qui n'ont point été abrogés et en vertu desquels le préfet de police, pour tout ce qui touche à des faits se rattachant à la prostitution, est investi d'un droit spécial de juridiction. Nous nous permettrons de ne pas être de l'avis de l'auteur de la *Prostitution à Paris et à Londres*. L'administration de police s'appuie sur une réglementation illégale; ce n'est certes pas nous qui lui en faisons un crime, mais force nous est de donner raison à M. Yves Guyot, alors surtout que M. Lecour écrit lui-même (pag. 472): « C'est un grand point que cette promptitude qui s'impose par l'exercice d'un pouvoir *discrétionnaire* qui, seul d'ailleurs, la rend possible. J'insiste, en terminant, sur ce point que l'*arbitraire* ou plutôt les procédés *discrétionnaires* de la police sont indispensables

pour la police des mœurs. » Et plus bas : « Ce n'est pas par suite d'un oubli que notre Code se tait sur la prostitution. Le législateur s'est volontairement abstenu de régler, en détail, la débauche publique. »

Ainsi donc, pas de loi sur la matière, mais le pouvoir discrétionnaire. A Dieu ne plaise que la prostitution devienne jamais libre ! Comme le disait dernièrement M. Ranc, il y a nécessité de faire respecter la décence publique, d'assurer la propreté de la rue moralement et matériellement; mais il serait à souhaiter dans l'intérêt du public ,comme dans celui de l'administration, que celle-ci fût armée de pouvoirs légaux.

Nous avons une seconde erreur à relever dans le livre de M. Lecour. L'ancien fonctionnaire de la préfecture de police croit au dogme de l'infaillibilité des agents des mœurs. Jamais, dit-il, ils ne peuvent se tromper. Ainsi, racontant la méprise que commit, un jour, un agent subalterne qui eut à subir, pour ce fait, une suspension de traitement, M. Lecour ajoute : « Cette mesure de sévérité... n'atteignit pas son but. Il eût mieux valu défendre, dans toutes ses conséquences, même avec les entraves qui résultent de l'obligation du secret professionnel, et qui ne permettent pas de faire usage des renseignements obtenus, une opération que les circonstances, l'intérêt des mœurs et de la santé publique justifiaient du reste. » On ne saurait, croyons-nous, accepter cette opinion et nous estimons que ce sont là des théories qui ne peuvent attirer l'estime et le respect aux administrations qui les émettent.

De ces deux erreurs, seule, la seconde ayant trait à l'infaillibilité des agents nous paraît particulièrement grave. Quant à la première, nous avouons ne pas nous ranger aux critiques formulées à cette occasion par plusieurs journaux. La préfecture de police ne peut que se servir des armes, défectueuses sans doute, qu'elle a entre les mains, et ce n'est pas à elle qu'il appartient d'en forger de nouvelles. Mieux vaut encore, et nous sommes en cela d'accord avec M. F. Sarcey, l'omnipotence de la police que son désintéressement complet en matière de prostitution. Cette omnipotence offre, à coup sûr, plus d'avantages que d'inconvénients.

Ces erreurs signalées, M. Lecour triomphe de son adversaire quand il établit, preuves à l'appui, que la police des mœurs a été injustement attaquée; il nous démontre sans peine qu'après avoir eu un très grand retentissement et causé de nombreux scandales, les manœuvres employées contre le service des mœurs n'ont eu d'autres résultats que de compromettre l'ordre et la santé publics. En 1876, au moment où s'ouvrit la campagne, il y avait 4,580 filles inscrites; ce chiffre subit, depuis lors, une décroissance marquée; le nombre des filles annuellement arrêtées pour infractions aux obligations qui leur sont imposées diminue également, les arrestations, les visites médicales sont moins fréquentes et le chiffre des maisons tolérées est moins élevé qu'autrefois. Pourquoi ? Parce que, nous dit M. Lecour, les inspecteurs du service des mœurs, journellement injuriés et même frappés, menacés de révocation et de plaintes dans les journaux, ne se sentant plus d'ailleurs soutenus par leurs chefs qui commençaient à perdre toute autorité morale, laissaient la débauche publique se produire au grand jour. C'est ainsi qu'un rédacteur du *Mot d'ordre* écrivait que Paris pourrait bientôt se comparer à Londres ; c'est ainsi que chaque jour on voyait rôder aux alentours des lycées des drôlesses détournant du devoir de pauvres écoliers qui n'avaient pas douze ans et qu'on pouvait lire dans la *Gazette des Tribunaux* l'histoire de cet enfant volant des bijoux à sa mère pour satisfaire aux désirs de la fille chez laquelle il se rendait avec ses camarades.

Le journal *la Lanterne* qui avait entrepris la campagne crut dernièrement qu'il allait triompher : son attente a été déçue. Si le mot *service des mœurs* qui choquait M. Yves Guyot a été rayé des imprimés administratifs, la chose n'en demeure pas moins. En effet, par un arrêté en date du 9 mars dernier, le préfet de police a supprimé la brigade dite des mœurs et confié ses attributions au service de sûreté. La fusion de ces deux services est une excellente mesure ; elle aura pour effet de faciliter les recherches des crimes et délits en même temps que celles des infractions aux règlements de la prostitution. Qui ne sait que le monde des souteneurs et des filles tient de bien près à celui des voleurs et des assassins ?

Le nouvel arrêté du préfet est donc loin de donner satisfaction aux promoteurs de la campagne, qui, nous en sommes persuadés, seraient d'ailleurs tous les premiers à réclamer la répression de la prostitution dont les excès ne tarderaient pas à blesser les justes susceptibilités de leurs femmes ou de leurs filles.

Quoi qu'il en soit, s'il est exact que le gouvernement doive, comme on l'a maintes fois annoncé, présenter aux Chambres un projet de loi spécial sur la prostitution, le livre de M. Lecour, fruit de plus de quarante années d'étude et d'expérience, sera d'une incontestable utilité pour le législateur. P. P.

**Le crime et la débauche à Paris ; le divorce,** par Charles Desmaze. Un vol. in-12. — Prix : 3 fr. 50. G. Charpentier, 1881.

M. Charles Desmaze est un écrivain très fécond ; parmi les ouvrages qu'il a publiés, plusieurs laissent voir une réelle érudition : il nous semble qu'il eût dû avoir un souci assez grand de la réputation qu'il s'est acquise pour ne point donner un travail aussi peu composé que celui dont nous venons de transcrire le titre.

A dire que le *Crime et la débauche à Paris* soit un livre dépourvu de tout intérêt, il y aurait exagération; mais si la lecture en est quelque peu attachante, ce n'est assurément pas grâce à l'auteur, au contraire. Des données statistiques sur les crimes et les différents attentats qui se commettent ne peuvent qu'exciter la curiosité; on est curieux aussi de savoir comment s'exerce la police des mœurs; tous les renseignements que l'on trouve dans le livre de M. Desmaze ont intéressé et intéresseront un grand nombre

de lecteurs auxquels il n'est pas loisible de parcourir les états que le ministère de la justice livre à une demi-publicité si rarement et si tardivement. Que ces renseignements soient mal ordonnés, peu importe ; ils sont à une page ou à l'autre du volume : c'en est assez pour qu'on les y cherche, pour que, les rencontrant, on s'estime satisfait. Nous parlons d'un défaut d'ordre de disposition ; il en est un autre que nous ne pouvons passer sous silence : l'auteur dit combien d'arrestations l'on fait chaque jour à Paris, il dit le nombre des mendiants, des vagabonds, celui des inculpés, leur âge, leur sexe, leur nationalité, de quelle nature sont les crimes qui leur sont imputés, s'ils sont récidivistes ou non, mais de considérations philosophiques morales, sociales, aucune, mais de conclusions aucune. Pour ce qui concerne la débauche, après des chapitres d'histoire, quelques renseignements sur la prostitution à notre époque, mais encore pas de conclusions.

L'étude sur le divorce est une étude historique, conduite pour servir d'étai à cette thèse que le divorce a constamment favorisé la dissolution des mœurs. La décadence romaine est un exemple souvent cité. M. Desmaze n'a pas manqué à le rappeler ; mais est-ce bien la faculté de divorcer qui a amené cette décomposition morale de la famille, de la société, bien avant le principat des Césars ? et n'est-ce pas plutôt cette décomposition qui a produit cette légèreté avec laquelle, par intérêt, non par passion, on divorçait ? Les lois restrictives que peut écrire le législateur ne sont pas la sauvegarde des mœurs : elles n'empêchent pas le débordement de toutes les convoitises ; ce sont les conceptions morales qui préparent la moralité, ce sont les sentiments moraux qui l'aspirent. Les lois peuvent régler le mariage, en proclamer l'indissolubilité, et cependant toutes les familles se désorganisent quelques jours seulement après qu'elles se sont composées. Aucune loi pourrait n'être écrite quant à l'union de l'homme avec la femme et la famille pourtant être constituée de manière à enchanter tous les rêveurs d'idéal.

Enfin, trois pseudo-études sur la criminalité, sur la prostitution, sur le divorce, des *notes justificatives*, dont plus des trois quarts sont complètement inutiles.

Le volume de M. Desmaze est un de ces livres que l'on qualifie « livres d'actualité » ; après les avoir lus, on pressent qu'on n'aura jamais le désir de les relire, et on les prête, à peu près assurés qu'on n'aura pas à leur chercher une place au fond de sa bibliothèque.

F. G.

# SCIENCES NATURELLES

## PHYSIQUES — MATHÉMATIQUES

**Les récréations scientifiques ou l'enseignement par les jeux,** par Gaston Tissandier, rédacteur en chef du journal *la Nature*. Un vol. in-8° de 336 pages avec 225 gravures dans le texte. — Paris, G. Masson, 1881. — Prix : 10 francs.

Ce volume est un magnifique et excellent livre d'étrennes, et la première édition publiée à l'approche du nouvel an a été enlevée avec rapidité. Tout ce qu'il contient est intéressant et exact, mais non pas toujours à la portée des enfants, car il est destiné autant aux grands qu'aux petits.

Dans les chapitres intitulés : Physique sans appareils et chimie sans appareils, M. Tissandier indique de nombreuses expériences que l'on peut faire chez soi ou à la campagne, au moyen d'objets que l'on a partout sous la main ; plusieurs de ces expériences sont paradoxales et avaient déjà été décrites, mais elles n'avaient pas trouvé place dans les classiques et elles étaient très oubliées ; elles se rapportent la plupart à la pesanteur, à l'hydrostique, à l'acoustique et à l'électricité. Deux chapitres très importants sont consacrés à la vision, aux illusions d'optique, aux combinaisons du hasard et aux jeux mathématiques ; puis on passe à l'exposition de diverses inventions mécaniques récentes, telles que appareils de vol mécanique, électrophore de Peiffer, bijoux électriques de G. Trouvé, machines à écrire, plume électrique d'Edison, le chromographe, le podomètre, les horloges mystérieuses, les cercles à calculs, les puits instantanés, de nouveaux véhicules et appareils de locomotion. — En somme, charmant ouvrage à recommander sans réserve.

**Premiers éléments des sciences expérimentales,** notions pour la classe de septième, par E. Lefebvre, professeur de physique au lycée de Versailles. — Un vol. in-18 de 290 pages avec 85 figures. — Paris, Germer Baillière, 1881. — Prix : 3 francs.

La difficulté de ce genre de publications, destinées à des enfants de dix à douze ans, c'est d'être clair sans donner d'idées fausses. M. Lefebvre s'en est assez habilement tiré ; son petit livre est d'ailleurs intéressant et très instructif : on y parle de l'eau, de l'air, de la chaleur, du chauffage, de la foudre, du pain, du vin, des calcaires argiles et diverses pierres, enfin on y donne quelques notions de minéralogie et de métallurgie. Le seul reproche que nous lui ferons est de se noyer dans des définitions, alors qu'il serait si facile de tourner la difficulté et de ne pas faire de défini-

tions. Ainsi pourquoi définir le *poids* d'un corps : l'effort que l'on doit faire pour le soulever? Mieux valait admettre tacitement que le lecteur a déjà la notion vague du poids.

**Cours élémentaire de physique**, conforme aux programmes de 1880, par Henry Dufet, professeur au lycée Saint-Louis, classe de seconde. *Acoustique et optique*. Un vol. in-18 avec 137 figures et une planche en couleur. — Paris, Germer Baillière, 1881. — Prix : 2 fr. 50.

Ce fascicule est l'un des quatre qui composeront le traité de physique destiné à l'enseignement secondaire classique. Vu sa concision, nous l'appellerions plutôt manuel que traité. Pour ne pas commettre d'erreur ni donner le change, en parlant rapidement de sujets si difficiles, il faut savoir glisser sans appuyer sur les endroits délicats, et nos jeunes professeurs sont experts en cet art. Nous avons parcouru ce livre avec attention, pensant le trouver en faute; mais nous l'avons reconnu très exact. Nous avons vu avec plaisir que la théorie des sons harmoniques et du timbre de Monge et de Helmholtz est enfin entrée dans l'enseignement élémentaire, ainsi que le phonographe. A en juger par ce fascicule, le traité de physique de M. Dufet sera en progrès sensible sur ses devanciers.

**Monographie du diamant**, par H. Jacobs et N. Chatrian. Un vol. in-8° de 211 pages. — Anvers, chez Louis Legros, et à Paris, chez J. Seppré, 1880.

Cette monographie se recommande surtout par la compétence exceptionnelle de l'un de ses auteurs, fils et petit-fils de négociants en diamants.

Elle est évidemment la plus importante des publications faites sur ce sujet depuis quelques années.

Le diamant est une substance étrange qui est pour les savants l'objet de plus d'étonnements encore que pour les gens du monde. C'est la seule pierre précieuse naturelle qui soit un corps simple, c'est en même temps le corps le plus dur, le plus inaltérable, et celui qui réfracte le plus la lumière. La nature l'a obtenu par un procédé dont elle n'a encore rien laissé transpirer, et la matière pour le faire, le charbon, est l'une des plus abondantes de l'univers.

Les terrains dans lesquels on trouve le diamant ne nous fournissent jusqu'à ce jour aucun renseignement sur les opérations chimiques qui ont donné naissance à ce minéral. On considère ces terrains comme des alluvions verticales, c'est-à-dire entraînées par des eaux qui surgissent de grandes profondeurs, et l'on ignore à quelles roches ces alluvions ont été arrachées. Les gisements de diamants sont d'ailleurs nombreux et ceux que l'on a abandonnés dans l'Inde, ceux que l'on abandonne en ce moment au Brésil (depuis la découverte des gisements du Cap), ne sont pas épuisés; mais l'extraction des diamants est une opération qui exige le maniement d'une immense quantité de terres et par conséquent une dépense de main-d'œuvre considérable. Quand les producteurs de l'Inde et du Brésil seront pourvus de machines aussi puissantes que leurs rivaux du Cap, ils pourront reprendre leur exploitation et le prix des diamants baissera. Mais la demande, qui est toujours de plus en plus grande, relèvera les cours dans une proportion difficile à deviner.

La valeur des diamants croît toujours beaucoup plus rapidement que leur poids, mais la fameuse loi du carré ne se vérifie plus, les gros diamants sont moins chers relativement qu'autrefois; ce phénomène commercial s'est produit surtout depuis la découverte des diamants du Cap, laquelle remonte à l'année 1867. Les mines du Cap produisent beaucoup de gros diamants.

A poids égal la valeur du diamant taillé varie énormément suivant son aspect. Un diamant jaune de 50 carats (10 grammes) se vendra, taillé, 250 francs le carat, le double s'il n'a qu'une demi-teinte et plus de 2,000 francs le carat s'il est parfaitement blanc. Dans les premiers temps de leur découverte les diamants du Cap avaient une réputation d'infériorité qui n'a pas persisté.

La découverte de la fabrication du diamant bouleverserait singulièrement l'industrie de la bijouterie, mais les progrès qu'une telle invention ferait réaliser à la science sont incalculables. Dans l'état actuel des choses les lunettes ne peuvent être poussées au delà de certains grossissements, parce qu'alors la vision devient trouble et qu'on perd en netteté ce que l'on gagne en grandeur. Tout changerait le jour où l'on pourrait construire des lentilles en diamant. Déjà on a obtenu des résultats admirables en construisant de petites lentilles pour microscopes en diamants.

La solution de ce problème ardu, qui semblait n'intéresser que d'étroits spécialistes, nous apparaît donc comme l'un des grands buts scientifiques de notre époque.

**Leçons sur les matières premières organiques**, par le Dr Georges Pennetier, directeur du Muséum d'histoire naturelle de Rouen. Un vol. grand in-8° de 950 pages avec 344 figures dans le texte. — Paris, G. Masson, 1881. Prix : 18 francs.

Ce livre est le résumé du cours fait par le Dr Pennetier à l'École supérieure de commerce et d'industrie de Rouen. L'auteur y indique successivement l'origine zoologique ou botanique des matières, leurs provenances, leurs caractères chimiques et commerciaux, leurs altérations naturelles, leurs falsifications, leur importance commerciale et leurs usages. Son ouvrage s'adresse à un public très étendu, comprenant les médecins, les pharmaciens, les courtiers de commerce, les négociants et les fabricants. Il débute par une introduction sur le microscope et la manière de s'en servir; l'emploi de cet instrument est indispensable pour découvrir les fraudes et, à lui seul, il permet de découvrir presque toutes celles qui portent sur des corps solides.

Les principaux sujets traités sont les suivants : matières alimentaires (lait, œufs, viandes, féculents, cacao, café, sucres); épices et aromates; pelleteries; fibres textiles; matières tinctoriales et tannantes;

baumes, sucs, essences; matières grasses, tabacs; médicaments; dépouilles et débris d'animaux (ivoire, nacre, corail, etc.). Nous y avons remarqué particulièrement, comme relatives à des matières peu connues, les études sur le thé et ses falsifications, si variées, si nombreuses et si habituelles, que l'on se demande s'il est vraiment possible d'acheter quelque part du thé naturel; le chapitre tout entier des peaux, pelleteries et plumes qui ne remplit pas moins de 50 pages; des appréciations très détaillées sur les valeurs comparatives des laines de France et des autres pays; une série de renseignements sur les valeurs comparatives des soies et des cotons, et des notions assez développées sur les diverses matières fibreuses végétales qui peuvent rivaliser avec le chanvre et le lin pour la confection des étoffes ou servir à fabriquer de la pâte à papier. Ce chapitre est fort rassurant : nous ne manquerons pas de papier, quoi qu'il advienne, car les plantes qui peuvent en fournir sont incomparablement plus nombreuses qu'on ne se le figure.

Le travail si considérable et si consciencieux de M. Pennetier est généralement à la hauteur de la science la plus récente et il est appelé à rendre de grands services. Dr L.

**Science et vérité,** par le Dr J.-B.-L. Decès. Un volume in-8° de 582 pages. — Paris, Plon, 1881.

Ce livre est un ouvrage catholique. Il est composé de deux parties fort distinctes que l'on croirait difficilement du même auteur, bien que la seconde soit présentée comme suite naturelle de la première. Cette seconde partie est un pur traité de théologie et de religion catholique : elle ne contient rien de nouveau ni comme forme ni comme fond. Quant à la première qui comprend à peu près les deux tiers du volume, c'est une critique très bien faite des doctrines matérialistes. L'auteur s'occupe successivement de la matière et de la force, de la pesanteur, des organismes dans leur complication croissante, de l'instinct, etc., et fait voir que les doctrines matérialistes en vogue sur les atomes, les périodes géologiques, le transformisme et l'origine des espèces reposent sur des hypothèses ou articles de foi. Nous lui concédons tout cela sans difficulté. Ces chapitres critiques ont beaucoup de valeur et l'auteur montre qu'il est parfaitement au courant de ce qui a été publié dans ces derniers temps. On le lit avec plaisir et l'on attend avec impatience les idées originales qui doivent succéder à la critique, malheureusement celles-ci ne viennent pas. Il n'y a plus dans le reste du volume que des citations de la Bible, de saint Thomas, de Platon, d'Aristote et de petits auteurs catholiques. Or il est manifeste que les arguments émanant de ces diverses sources connus, ressassés et jugés insuffisants depuis longtemps, ne vont pas reprendre une vigueur supérieure par l'effet d'une compilation nouvelle.

**Revue scientifique,** publiée par le journal *la République française* sous la direction de M. Paul Bert, député, professeur à la faculté des sciences. Troisième année, un vol. in-8° de 378 pages avec 32 figures dans le texte. — Paris, Georges Masson, 1881. Prix: 6 francs.

Ainsi que le dit le prospectus, l'éloge de ces revues n'est plus à faire. Elles constituent des études sérieuses dont les savants de profession eux-mêmes peuvent faire leur profit. Le feuilleton scientifique de *la République française* n'est pas rédigé comme celui des autres journaux; *la République française* n'a pas à proprement parler de rédacteur scientifique, mais plutôt un directeur de la rédaction scientifique: M. Paul Bert, et celui-ci charge une fois ou deux par an des jeunes savants de faire des articles très étudiés sur les questions qu'ils connaissent à fond. Ce système a du bon, mais il a aussi du mauvais; on sent d'un bout à l'autre du volume la dictature de M. Bert, ses collaborateurs anonymes lui cassent l'encensoir sur le nez; de plus, ces jeunes gens travaillent moins bien que s'ils avaient, outre leur rémunération, l'honneur de leur travail. Toutes ces revues sont loin d'être également soignées. Notez dans celles de cette année, au nombre de 31 :

L'étude sur la méridienne de France et la jonction géodésique hispano-algérienne ; le beau travail du capitaine Perier y est parfaitement exposé.

Celle de physique appliquée, où nous trouvons des renseignements intéressants sur l'utilisation de l'électricité pour la transmission de la force motrice ; cette transmission peut se faire aujourd'hui, avec une simple déperdition de cinquante pour cent, ce qui la rendra praticable dans maintes circonstances.

Celle de zoologie qui relate des découvertes qui modifient radicalement ce que l'on croyait savoir des méduses, des hydres et autres zoophytes. Celle d'astronomie où se trouve exposée une hypothèse de M. Faye qui corrige et complète très heureusement l'hypothèse cosmogonique de Laplace. Une étude d'hygiène extrêmement importante sur la variole, où l'on s'efforce d'établir que la variole se communique toujours de proche en proche, de sorte qu'il serait facile de la supprimer totalement en peu de temps par des mesures radicales d'isolement.

L'analyse d'un mémoire de M. Bertillon sur le divorce, dont les conclusions, étagées uniquement sur la statistique, sont favorables au rétablissement de cette institution ; et celle d'une autre publication du même auteur sur les dangers qui menacent la race française par suite de l'insuffisance de sa natalité. Enfin on trouvera dans ce volume le compte rendu très exact de tout ce qui a été dit en 1880 sur le virus, le choléra des poules, le charbon, les microbes de l'air et de l'eau, la rage, le phylloxera. D. L.

# SCIENCES MILITAIRES

**L'Année militaire,** — sous la direction de M. Amédée Le Faure, député de la Creuse. — Paris, Berger-Levrault et Cᵉ. 1881.

C'est la quatrième année de cette revue dont l'intérêt est indiscutable, non seulement pour les gens du métier, mais pour tous ceux qui s'intéressent aux choses de l'armée, intimement liées à celles du pays.

On peut, en lisant la masse de renseignements et de documents rassemblés dans ce volume, suivre les progrès accomplis depuis l'époque de réorganisation de nos forces nationales.

Il est facile ainsi de constater les efforts accomplis et de se rendre compte par suite de l'état réel de nos forces en vue plutôt de défendre le sol de la patrie que d'aller attaquer au dehors et faire des expéditions dans un but spéculatif.

A propos de cette réflexion, il nous faut justement défendre en quelques mots le système actuel, qui, à l'occasion des affaires de la Tunisie, a donné lieu à des polémiques passionnées de la part de tous les journaux politiques de la capitale.

On a reproché au gouvernement d'avoir été chercher un peu partout les éléments nécessaires pour constituer le petit corps expéditionnaire destiné à opérer contre les peuplades kroumirs et autres; on a blâmé la lenteur apportée à l'organisation de ces forces et les uns et les autres, se rendant mal compte des nécessités du fonctionnement de notre système, ont cru devoir en conclure qu'en cas d'une mobilisation nécessaire les difficultés seraient encore plus grandes.

C'est là une erreur que les gens du métier n'ont pu commettre, et ils ont bien vu de suite que les administrateurs de la guerre n'ont fait que ce que les circonstances leur commandaient, et dans leurs opérations ils avaient plutôt droit à des éloges qu'à un blâme, ayant suivi régulièrement les règles qui résultent de notre système.

En effet, l'organisation des forces nationales fonctionne en vue d'une grande guerre, et la mobilisation ne peut se faire en tout ou en partie qu'en raison d'une loi édictée par le pouvoir législatif sur la demande du gouvernement.

Toutes les opérations secondaires doivent avoir lieu sans porter atteinte au principe, et de façon que le fonctionnement du système reste toujours dans les mêmes conditions en cas d'événements graves pouvant survenir.

Il n'y avait donc de possible que de choisir un peu partout des éléments disponibles dont le groupement formait la quotité nécessaire, et c'est ce qui a eu lieu, c'est ce qui a demandé beaucoup de temps, mais c'est aussi ce qui n'a causé aucun danger, car il n'y avait rien de pressé dans la marche des opérations.

Pour en revenir au petit vade-mecum dont nous nous occupons, il est indispensable surtout aux hommes du métier; presque tous ont dû voir passer sous leurs yeux les renseignements qui y sont contenus, mais la mémoire devient infidèle à se rappeler toutes ces notions.

Ici, elles sont faciles à retrouver, avec un classement rationnel, non seulement pour ce qui concerne notre armée nationale, mais encore l'étranger, auquel on a fait une large place.

Ce recueil, qui se continuera certainement, car son succès est absolument assuré, constituera une histoire complète des travaux considérables entrepris dans toutes les armées depuis la grande lutte de 1870.

Des éphémérides des événements militaires annuels sont aussi placées à la suite du volume annuel et résument les opérations; nous avons là un léger reproche à adresser à l'auteur, c'est de ne joindre à ses récits ni croquis ni cartes pouvant aider à suivre les opérations secrètes.

Nous espérons n'avoir qu'à signaler cette lacune, et bien certainement nous verrons par la suite l'auteur ajouter à son ouvrage ce qui le complétera tout à fait.

E. D'AU.

# BELLES-LETTRES

## LINGUISTIQUE

**Sapho, le Mage de Sidon, Zénocrate.** — *Étude sur la société précieuse d'après les lettres de Mˡˡᵉ de Scudéry, de Godeau et d'Isarn, par* Édouard de Barthélemy. 1 vol. in-12 de 226 pages. Paris, Didier, 1880.

L'ouvrage publié par M. Édouard de Barthélemy, sous le titre que nous venons de rappeler, n'est point, à proprement parler, une étude sur la société précieuse, mais, comme disent les médecins, une contribution à cette étude. L'auteur, en effet, ne pénètre dans la société précieuse que par un point, sur lequel il réunit, non pas trois, mais quatre personnages, car, pour être exact, il faut ajouter le nom de Mᵐᵉ de Rohan, abbesse de la Trinité de Caen, puis de Malnoüe, à ceux de Mˡˡᵉ de Scudéry-Sapho, de Godeau-Mage de Sidon, et d'Isarn-Zénocrate.

Deux périodes sont à distinguer dans l'histoire de

la *Préciosité :* la première est celle de Mme de Rambouillet, du grand Corneille, de Voiture, de Sarrasin et méritait tous les respects ; la seconde va de plus en plus en dégénérant. Si, dans la première, on trouvait l'esprit sans le chercher, dans la seconde, on le poursuit avec une obstination fatigante, et sans toujours l'atteindre : c'est de celle-ci que Molière, dans les *Précieuses ridicules*, et Despréaux, dans son *Dialogue des Héros de roman,* ont livré à la raillerie les prétentions trop ingénieuses, les amours douceâtres, les soupirs convenus, les morts par métaphore ; celle, enfin, où l'on était tendre, tendre, où l'on ne faisait que joli, joli, furieusement joli. Ah ! ma chère !

Entre ces deux périodes, ou plutôt, chevauchant sur l'une et sur l'autre, apparaît une époque de transition, où nous plaçons des personnages qui, anciens habitués de la chambre bleue de l'incomparable Arthénice (Mme de Rambouillet), ont survécu aux réunions charmantes de la marquise, ont créé un autre centre, un autre cercle, un autre « rond », comme on disait alors, et ont gâté, au contact des défauts, des travers, des ridicules d'une génération nouvelle, les qualités qu'ils avaient d'abord. C'est alors que la simplicité tend à devenir afféterie, que la sobriété dans le décor est remplacée par la profusion des ornements, le goût des pensées délicates, finement exprimées, par la manie du plaisant toujours plaisant, de l'ingénieux toujours ingénieux. Mais on ne saurait oublier que Mlle de Scudéry, Godeau, Mme de Rohan-Malnouë, toute jeune qu'elle était, avaient connu des temps meilleurs, que leur première école avait été l'hôtel de Rambouillet et qu'ils en avaient gardé quelque chose. Isarn lui-même, le dernier venu de ce trio d'amis, avait je ne sais quoi de franc et de net qui aurait répugné à de trop violentes exagérations.

Dans une lettre écrite à Isarn le 12 mars 1666, par Mme de Rohan-Malnouë, alors qu'elle avait pu être témoin de toutes les extravagances des précieuses ridicules et de leurs tenants, — il est un passage qu'il suffit de lire pour comprendre ce qui pouvait manquer aux cercles précieux fondés, sans en excepter celui de Mlle de Scudéry, après la fermeture de l'hôtel de Rambouillet : « Il faut savoir bien des choses, dit-elle, pour savoir ce que c'est que le véritable style du monde, et cela ne s'acquiert que par un grand usage, quand on n'a pas une très grande naissance. » Et elle avait dit déjà, ce qui est à noter : « Peu de gens sont capables d'avoir de la plaisanterie avec de la dignité, de la badinerie sans bassesse, de la justesse partout. »

Mme de Rohan voyait juste. Dans les cercles précieux de la seconde période, la bourgeoisie s'infiltre peu à peu ; Mme Bocquet, Mme Arragoneis, Mlle Robineau, par exemple, pouvaient bien mêler quelques éléments discordants à ce véritable style du monde qu'elles n'avaient ni pu acquérir par un long usage ni reçu d'une très grande naissance.

Dans leur désir de bien faire, les nouveaux arrivants poussaient jusqu'à l'excès les qualités qu'ils voulaient imiter, en faisaient des défauts, et entraînaient même à leur suite ceux de qui d'abord ils avaient reçu les premiers exemples.

Nous devions présenter ce rapide aperçu pour faire bien connaître le milieu où nous introduit M. Édouard de Barthélemy. L'enjouement forcé y produit plus d'une grimace. Ces mages, ces bergers, qui ne sont sont ni des mages ni des bergers, toujours amoureux des bergères qui ne sont point des bergères et qu'ils ne peuvent aimer parce qu'elles ne sont ni jeunes ni jolies, n'expriment jamais de sentiments vrais, et on se lasse d'entendre toujours parler du cœur avec tant d'esprit et si peu d'émotion. On ne peut pas ne pas admirer parfois la merveilleuse souplesse, la flexibilité d'un langage qui leur permet de rendre avec une finesse exquise les nuances les plus subtiles du sentiment ; mais c'est de l'adresse, de l'habileté, du tour de main. Ce n'est pas le grand art, ce n'est pas la nature, ce n'est pas la vérité, et rien n'est plus fatigant à la longue.

Les principaux écrits émanés de la société précieuse dans sa seconde période sont contemporains des *Provinciales.* On ne mesurerait pas toute la hauteur de cette œuvre écrite dans une forme personnelle et propre au génie, si on ne la rapprochait pas d'autres écrits contemporains.

M. Éd. de Barthélemy, en publiant un assez grand nombre de documents encore inédits, a produit de nouveaux éléments qui nous permettent de juger plus sûrement le caractère d'une époque où une société, éprise de jeux d'esprit trop raffinés, avait cependant assez le sentiment de la grandeur et de la vérité pour admirer les œuvres plus sérieuses par lesquelles allait s'ouvrir le grand siècle, le siècle de Molière, de Despréaux, de Racine, de Bossuet, de Fénelon, de Mme de Sévigné, de La Rochefoucauld ; tous écrivains dont le style est une protestation contre celui des précieuses, bien qu'ils lui aient emprunté des ressources inconnues jusqu'à elles, c'est-à-dire cette souplesse, cette flexibilité dont nous parlions tout à l'heure.

Ce qu'il faut donc chercher dans la publication de M. de Barthélemy, ce sont des documents adroitement reliés entre eux par un écrivain qui sait fixer à chacun sa valeur et le placer dans son jour. S'il ne nous a pas donné sur Mlle de Scudéry, sur Godeau, sur Isarn, sur Mme de Rohan-Malnouë des notices sur lesquelles le titre de son ouvrage nous permettait presque de compter, il a rappelé, sur les circonstances où il fait paraître chacun d'eux, tous les renseignements nécessaires pour comprendre, sans autre commentaire, les pièces qu'il publie.

De ces pièces, celles auxquelles nous donnons la préférence sont : les lettres d'Isarn et celles de Mme de Rohan ; on connaît tant et tant de prose et de vers de Mlle de Scudéry et du non moins fécond Godeau, qu'un peu plus, un peu moins n'a pas grande importance. Mais Isarn, mais l'abbesse de la Trinité, si sympathiques tous les deux, avec un tour d'esprit différent, peuvent fournir matière à d'intéressantes études. Isarn, jeune, beau, léger, galant, empressé, spirituel, aussi prompt à l'amour que promptement aimé, fidèle et docile à l'amitié, point infatué de ses mérites ou de ses succès, seul, peut-être, dans tout ce monde à

faire de la prose et des vers sans avoir de prétention à la gloire, n'ayant rien laissé derrière lui que quelques morceaux recueillis par ses amis, et entre autres un petit chef-d'œuvre, le *Louis d'or* ou *la pistole parlante*, qu'il n'a pas même signé ; Mme de Rohan, douce, bonne, instruite, savante, même comme on l'était alors dans la maison de Rohan si l'on en juge par elle et par Mme de Guémené, pieuse sans pruderie, enjouée sans trop d'abandon, hardie comme l'innocence dans certains récits ; montrant, sans rougir, le P. Leclerc arrêté par un exempt dans le lit de Mme du Tillet, et raillant gaiement deux nouveaux époux si laids qu'elle craignait, dit-elle, que l'un des deux ne voulût faire vœu de chasteté le jour de ses noces : « J'ai pitié cependant, ajoute-t-elle, que la chasteté soit si malproprement logée et je crains qu'elle n'y demeure que faute de meilleur appareil. »

Ces traits sont à remarquer ; ils donnent la note de l'esprit du temps qui n'avait pas l'hypocrisie de cacher ce qu'il savait quand ce qu'il savait pouvait égayer une conversation. Les femmes du monde où vivait Mme de Rohan n'avaient point de ces feintes pudeurs qui tenaient toujours en éveil l'esprit des fausses précieuses ; elles ne se seraient pas trouvées mal à la vue d'un bichon tout nu, comme dit l'abbé Cotin, ce précieux sans le savoir, qui s'était déclaré un des adversaires des précieuses, et qui battait des mains à la nouvelle que Molière allait jouer Ménage-Vadins.... Pouvait-il se douter qu'il lui fournirait le rôle de Trissotin ?

Mais si l'abbesse de la Trinité se hasardait parfois sur un terrain brûlant, elle n'y marchait que d'un pas sûr, sachant s'arrêter à temps et imposer aux autres, à Isarn en particulier, les limites qu'ils ne devaient pas dépasser. Il ne fallait pas, avec elle, que l'amitié se risquât à employer le langage de l'amour : « Sérieusement, disait-elle à Isarn, je n'aime pas que vous vous familiarisiez là-dessus. Je conçois vos finesses, vous voulez m'y accoutumer insensiblement ; mais... je suis une de ces créatures à qui il est non seulement inutile d'oser dire un mot de travers, mais fort dangereux... Vous avez beau vouloir fortifier votre timidité ; je vous défie d'en venir à bout, et, quand vous ne m'auriez pas mandé que vous tremblez dès que je vous regarde, je n'en aurais pas douté ; car, quand on n'a que les apparences de la vertu, il vous est aisé, messieurs, de vous dispenser de ce grand respect que la véritable vertu s'attire ; mais souvenez-vous que, quand on en a véritablement, elle a une force pour se faire connaître, pour se faire sentir et pour se faire craindre, que l'artifice ne peut imiter, et à laquelle on ne peut estre insensible, quelque résolution qu'on prenne et quelque brave qu'on soit. »

Maîtresse d'elle-même, dominant Isarn « dans le tête à tête », elle ne craint pas, à distance, de lui témoigner toute la vive affection qu'il lui inspire : J'ay la plus grande joye du monde de ce que nous voicy bientost à la moitié du mois de mars, puisque vous devez estre de retour en ce temps-là ; je le désire avec une impatience proportionnée à l'amitié que j'ay pour vous, qui est assurément la plus tendre, la plus sincère et la plus constante du monde. Pour exprimer une affection aussi innocente, il me semble qu'on ne doit pas y chercher des détours, et que tout le monde doit s'apercevoir qu'elle ne ressemble nullement à cette sorte d'ardeur qui souille ou qui noircit les objets où elle s'attache, mais à un feu céleste qui purifie et éclaircit tout ce qu'il approche. »

Noble et sainte femme ! Comme Conrart, comme son compatriote Pellisson, Isarn était protestant. La différence de religion ne gênait en rien ses relations ni avec l'abbesse de la Trinité ni avec ses religieuses qu'il appelait ses sœurs. Lorsqu'Isarn se convertit au catholicisme, cédant à des scrupules de conscience et à un certain entraînement qu'on vit se manifester précisément au temps où Louis XIV commença à s'engager dans cette longue série de mesures vexatoires qui devaient, en se codifiant, devenir la révocation de l'édit de Nantes, Mme de Rohan, animée de « ce feu céleste qui purifie », témoigna la joie la plus vive des nouveaux sentiments où elle le retrouvait, mais avec quelle délicatesse et quelle élévation d'esprit ! « Vous jugez fort équitablement de mes sentiments quand vous croyez que j'ay esté bien aise que vous n'avez point eu pour moi de complaisance aveugle dans vostre changement de religion ; je vous avoue que je n'ay point esté moins contente de vous et de moy dans la manière dont vous avez fait ce que vous avez fait, que sur la chose mesme. C'estoit assurément une de celles du monde que j'ay le plus souhaitée en ma vie ; mais si je ne vous eusse pas trouvé des sentiments aussi droits, en les faisant, que ceux que j'ay remarqués en vous, j'en aurois esté fort affligée ; car, dans les choses de la religion, une complaisance aveugle ne peut être une complaisance qui puisse ne plaire qu'à des personnes qui n'auraient nulle vertu dans l'âme, nulle religion dans le cœur, ni nulle délicatesse dans l'esprit. Pour bien gouster le plaisir de l'amitié, il faut pouvoir estimer ce que l'on ayme... »

Les quelques extraits qui précèdent peuvent donner une idée du charme de cette correspondance ; mais on n'y trouve pas seulement des sentiments ; on y relèvera des faits peu connus, de piquantes anecdotes, qui donnent à la publication de M. de Barthélemy un véritable intérêt. — Pourquoi faut-il que l'impression de ce livre soit défigurée par des fautes si nombreuses et si grossières ? Je n'ai jamais vu, pour ma part, livre imprimé avec moins de soin et aussi peu de respect du public.

Ch.-L. L.

## ORIENTALISME

**L'Avesta, Zoroastre et le Mazdéisme**, par Abel Hovelacque. 1 vol. in-8°. Paris, Maisonneuve et Cie, 1880.

Cet ouvrage, marqué au coin de l'érudition la plus sûre, peut être considéré comme composé de deux parties très distinctes : la première, portant pour titre : *Introduction*, — c'est la matière d'un volume qui a été publié il y a deux ans, — et l'histoire de la dé-

couverte de l'Avesta, l'étude comparée des différentes interprétations qu'on a données du texte de ces livres sacrés; la seconde est un exposé de la religion mazdéenne.

L'Avesta, attribué communément à Zoroastre, est la bible du mazdéisme, sans parler des essais de nombreux écrivains. Henri Lord, qui avait séjourné pendant dix-huit ans à Surate, qui avait pu converser avec des prêtres parsis, et l'orientaliste Thomas Hyde, qui pourtant possédait l'alphabet zeud, s'étaient efforcés, l'un en 1630, l'autre en 1700, mais en vain, de faire connaître les livres mazdéens. Ce fut Anquetil-Duperron qui, le premier, donna une traduction telle quelle du Yacna et du Vispered, du Vendidad et des Yests. Eugène Burnouf a donné de ces livres une interprétation toute méthodique que les philologues allemands ont acceptée, et M. Hovelacque, qui analyse leurs travaux, accepte, lui aussi, sans grandes réserves, la version du savant orientaliste.

L'introduction offre un vif intérêt; les différents chapitres dans lesquels il est parlé des livres de l'Avesta, de ceux que nous avons perdus et de ceux qui nous ont été conservés de Zoroastre, ne sont pas moins intéressants. Ses légendes seules nous permettent d'apprécier le rôle du dualisme qui caractérise vraiment la religion mazdéenne, des divinités bienfaisantes et malfaisantes, d'Ahura Mazdâ qu'on a nommé Ormuzd, d'Aura Mainyu, qu'on a appelé Ahriman. M. Hovelacque s'est proposé d'étudier la doctrine religieuse, liturgique et morale des livres de l'Avesta, non de rapprocher la bible mazdéenne des Védas hindous, des fables grecques, celtiques ou germaniques, non de rechercher l'influence du mazdéisme sur la mythologie sémitique, non de montrer en quoi diffère la doctrine des prêtres parsis de notre époque, de celle qui est enfermée précisément dans les livres sacrés que nous possédons. Il a limité sa tâche, mais telle qu'il se l'est donnée, il l'a remplie de manière à satisfaire complètement notre curiosité. La conception du monde d'après l'Avesta, la création, le sort de l'homme après la mort, et la résurrection qu'il peut espérer, sont étudiés dans le texte même; la loi mazdéenne, la morale de l'Avesta, sont analysées avec grand soin. A nous de porter un jugement sur cette religion qui n'a pas laissé que d'exercer une grande influence, et qui compte encore aujourd'hui un certain nombre d'adhérents.

F. G.

**Bibliothèque de l'École des hautes études** (44e fascicule). *Études d'archéologie orientale*, par M. CLERMONT-GANNEAU. Tome Ier, 1er fascicule.

Il m'est impossible, dans un article, de m'arrêter sur chacune des études et des notes qui remplissent ce premier fascicule de M. Clermont-Ganneau. Je me contenterai de dire que ni la hardiesse de l'esprit, ni le goût de la conjecture, ni l'analyse savante et fine ne manquent dans aucune de ces pages.

M. Ganneau a inséré, p. 78-84, une note complémentaire à un ancien travail sur *le mythe d'Horus et de saint Georges* qu'il avait publié dans la *Revue archéologique* (Paris, 1877); c'est à cette note que je vais m'attacher.

M. Ganneau, malgré toute la science dont son travail porte la marque, me semble s'être éloigné du véritable sens des monuments. Sur un bas-relief conservé au musée égyptien du Louvre, Horus, à tête d'épervier, en cavalier romain, est à cheval. D'une lance il refoule un crocodile. Une médaille présente Horus dans le même costume tenant une lance.

Cette représentation se rattache à une série bien connue de monuments ou d'amulettes qui ont échappé à M. Clermont-Ganneau. Le plus considérable d'entre eux, c'est la stèle de Metternich, traduite par M. Golénischeff (Metternichstele, Leipzig, 1877), et où Horus apparaît foulant aux pieds des crocodiles. M. Chabas avait dans la *Zeitschrift für ægyptische sprache* de 1868 publié une première étude sur cette sorte de monuments.

La Bibliothèque nationale en possède quelques-uns fort intéressants; je donne la traduction de celui d'entre eux qui contient le plus long texte, et d'après lequel on verra que ce n'étaient que des amulettes ayant pour but de prévenir la morsure et le venin des animaux malfaisants.

« Salut à toi, dieu fils de dieu, chair fils de chair; salut à toi, taureau fils de taureau, enfant d'une épouse divine... Salut à toi, Horus, sorti d'Osiris, enfanté d'Isis la divine. J'ai parlé en ton nom; j'ai agi par tes incantations; je me suis exprimé par tes paroles, par tes formules magiques; j'ai récité avec tes incantations que tu as créées. Ces incantations qui sont dans ta bouche, le dieu que tu aimes, le père Seb te les a données. Ta mère Nout fait protection. La sainteté du dieu qui est dans Sokhem a fait protection de toi, a redoublé les discours qui font protection de toi pour fermer la gueule de ton serpent qui est au ciel, sur la terre, sur l'eau, pour faire vivre les hommes, pour mettre en repos les dieux, pour faire triompher le soleil avec tes invocations. Viens à moi promptement en ce jour, comme tu fais dans la barque divine. Repousse de moi tout lion de Merou, tout crocodile du fleuve, la gueule de tout serpent qui mord de son trou, qui pique avec ses aiguillons. Rends-les comme des cailloux sur le chemin montueux, comme des débris de vases auprès des pâtés de maisons. Tranche le venin jaillissant qui est dans les membres de tout homme qu'il souille. Écoute tes propres paroles pour que ton nom fasse protection sur moi en ce jour; que m'adviennent tes forces par tes incantations; je t'exalte tes puissances magiques pour que tu fasses vivre ce qui est sans respiration. A toi est donnée l'adoration de la part des êtres intelligents. T'adore, avec tes rides; t'invoquent les dieux de la même manière en ce jour. »

Ces monuments d'Horus sur les crocodiles, dont l'attribution amulétique n'est pas douteuse, sont de basse époque.

La médaille que nous présente M. Clermont-Ganneau, dans sa note, a plus particulièrement encore le

caractère d'amulette. On la devait porter au cou. Horus y tient la lance avec laquelle il perce les puissances malfaisantes.

On a donné au dieu les allures et les habits d'un cavalier romain. Cela ne change rien à son rôle ni à celui de l'objet sur lequel il est ainsi figuré.

En Égypte, du reste, presque tout était amulette. *Le livre des morts* a une série de chapitres qui attribuent une vertu amulétique à la plupart des petits symboles, comme la statuette funéraire, le scarabée, le vautour, les colonnettes de spath, etc., que l'on déposait sur les momies ou qui faisaient partie des parures féminines.

Ces objets existaient depuis les années lointaines de l'ancienne Égypte; la médaille qui a si fort étonné M. Clermont-Ganneau appartient à cette nombreuse et ancienne catégorie de monuments familiers à l'Égypte pharaonique.

Quant à l'autre face de la médaille, elle représente une scène fréquente dans l'Égypte gréco-romaine : Isis-Hathor allaitant un veau. On la retrouve peinte en particulier sur le sarcophage de *la Fille de Dioscore* (voir Ledrain, *Gazette archéologique*, 1877). Isis-Hathor aux douces et fortes mamelles a pour symbole la vache. Si la grande nourrice prend cette figure, on peut bien donner au jeune Horus, son fils, celle du veau suspendu au sein qui l'allaite. Il y a là un symbole de ce moment où les défunts, rajeunis et ressuscités comme le soleil au matin (Horus), puisent au sein d'Isis une vie nouvelle et divine. C'est en même temps un amulette qui a pour but de faire atteindre au mort ou au vivant cet heureux état de renaissance.

En prenant feu sur cette représentation et en faisant d'elle comme un trait d'union entre les figures égyptiennes et l'iconographie chrétienne, M. Clermont-Ganneau a-t-il été bien inspiré?

Isis-Hathor, assise, tenant son fils dans ses bras, et si multipliée à l'époque pharaonique comme plus tard, a certainement une ressemblance infiniment mieux marquée avec les images de la Vierge Marie, que cette médaille où la déesse allaite un veau.

Sans doute, l'imagerie chrétienne a beaucoup emprunté à l'antiquité et surtout à l'Égypte; mais encore faut-il bien distinguer, dans la foule des représentations égyptiennes, celles que la religion nouvelle a le plus particulièrement imitées.

Malgré ce dissentiment avec M. Clermont-Ganneau, comment pourrais-je ne lui pas savoir gré de tant de questions qu'il soulève, de tant d'obscurités qu'il essaye d'éclaircir, de tant de notes précieuses qu'il jette chaque jour dans des revues spéciales? Dégagé de tout esprit de secte, n'appartenant à aucune théologie, muni d'excellentes études archéologiques et philologiques, il est certainement très apte à interpréter les inscriptions sémitiques et à résoudre les délicats et difficiles problèmes de tout genre dont elles foisonnent.

Je ne dirai rien ici des pages de son œuvre où sont éclaircis certains points obscurs de l'épigraphie phénicienne. Quand paraîtra le premier fascicule du *Corpus inscriptionum semiticarum*, il sera temps de revenir au travail de M. Clermont-Ganneau. E. L.

## ROMANS

**Les Surprises du cœur,** par Octave Uzanne. — Paris, Édouard Rouveyre. 1 vol. in-8°, eau-forte de Bichard, couverture d'Avril. — Prix : 6 fr.

Eh! eh! mon cher Directeur, puisque tant vous prêchez la liberté de jugement ainsi que l'indépendance absolue de votre collaboration, je serai franc, autant pour conserver votre estime que celle de vos lecteurs. Votre dernière publication personnelle, *les Surprises du cœur*, est en tous points inférieure à ses aînées. Je ne retrouve là que ce même esprit de paradoxe sur la femme et l'amour, que ces mêmes pointes, qui, pour être brillantes, finissent par s'émousser. Dans votre *Bric-à-brac de l'amour*, cette œuvre si personnelle et si hardie, dans votre *Calendrier de Vénus* encore, l'humour courait allègrement sur la trace d'historiettes légères dignes du XVIIIe siècle. Il y avait une recherche voulue de langage, un brio exquis, une crânerie qui emportait d'assaut les situations les plus osées; je retrouve bien ici quelques-unes de ces belles qualités, mais le livre est plus creux et le thème insuffisamment varié. Dans le chapitre intitulé *l'Organe du Diable*, il y avait matière à de nouvelles *Diaboliques* et vous n'avez fait qu'une aimable suite de menues chroniques du scandale avec plus de facilité de journaliste que de verve d'écrivain. Qu'est-ce que ce chapitre: *le hasard des petits papiers*, si ce n'est une faible fantaisie tout au plus digne de la *Vie parisienne?* et ces *Piments* de moraliste qui sont assurément moins pimentés que les jolies maximes qui émaillaient vos précédents *Cupidoniana* et le *Sottisier d'amour?*

Tel qu'il est, votre livre se laisse lire; mais, puisque vous n'y mettez point de vanité d'auteur, laissez-moi penser et dire que ce dernier ouvrage n'est pas absolument digne de vous et de votre manière si exclusivement personnelle. Il y a une revanche à prendre et vous la prendrez.

Le volume est joliment édité, l'eau-forte frontispice de Bichard est un bijou de composition et d'exécution; pour la couverture, j'en approuverais la conception si le tirage en était moins criard. Il y a là des roses groseillés qui ne font point honneur à l'imprimeur, lors même que la partie matérielle mérite tous les éloges. L. D. V.

**Les Petites Filles d'Ève,** par le comte Jeneséki. 1 vol., chez Dentu. — Prix : 3 fr.

Jeneséki est un pseudonyme assez ingénieux. C'est un mot qu'il est aisé de ramener à son orthographe naturelle: *je ne sais qui*, c'est un voile sous lequel se cache un homme politique doublé d'un homme du monde dont nous respecterons l'incognito, bien qu'il n'y semble pas tenir beaucoup.

Les personnes qui, d'après le titre du volume, croiront trouver un roman seront absolument trompées;

nous sommes ici en présence de l'œuvre d'un moraliste et d'un éplucheur de questions sociales. On ne s'attend guère à rencontrer de la philosophie derrière une rubrique comme celle-ci : *les Petites filles d'Ève.* Quelques lectrices seront désillusionnées tout d'abord mais nous pensons qu'elles se consoleront assez vite, car on dit énormément de bien des femmes dans ce livre tout entier consacré à leur glorification.

Franchement, il nous semble que les femmes ont été beaucoup mieux traitées par le comte Jeneséki, glorifiées par les grands poètes qui les ont chantées pour leur amour, leur dévouement et leur beauté sans soutenir en leur faveur de thèse en aucun sens ; mais les temps sont durs et l'on fait beaucoup plus de brochures juridiques que de poèmes inspirés. Ajoutons d'ailleurs que les femmes — pour le plus grand nombre — paraissent à l'heure actuelle préférer les premières aux derniers et passons à l'examen du présent ouvrage.

Il contient d'abord une réponse à Alex. Dumas fils au sujet de la brochure : *les Femmes qui tuent et les Femmes qui votent.*

Puis une réponse à Émile de Girardin au sujet de sa brochure : *l'Égale de l'homme.*

Et encore un chapitre sur *le Divorce* avec cet entête alléchant : *De son admissibilité plus logique et plus rationnelle en principe au point de vue du mariage religieux qu'au point de vue du mariage civil.*

Enfin une *conclusion* qui n'est pas d'une lucidité parfaite.

A notre humble avis — en somme — tout cela est bel et bien du galimatias sentimental, tout comme les brochures de Dumas et de Girardin étaient des publications destinées uniquement à être tapageuses.

Rien n'est plus digne d'un galant homme, rien n'est plus digne d'un homme de génie que de consacrer ses veilles à écrire tous les milliers de pages sublimes qu'on voudra sur la question des femmes ; mais nous voudrions que ceux qui touchent aux femmes dans leurs œuvres nous parlassent davantage d'elles, de leur charme, de leurs parfums et des fleurs qu'elles cueillent, en laissant de côté le code que j'ose espérer qu'elles lisent le moins possible.

M. Jeneséki est bien d'avis que la loi n'a pas grand'-chose à voir dans la matière avant qu'une évolution se soit produite dans les mœurs, ce qui nécessite un très long temps ; mais cette opinion qu'il a ne l'empêche point d'écrire tout un volume sur un cas qui, ramené à de justes proportions, mérite à peu près dix lignes d'écriture et qui pour le moment est devenu absolument agaçant.

L'éditeur du comte Jeneséki déclare, en une préface adroite, que l'écrivain a beaucoup de talent et qu'il a écrit un livre intéressant et élevé dans un style rapide.

L'admiration d'un éditeur est le commencement et la fin de la chance littéraire ; nous reconnaissons le talent incontestable de l'auteur des *Petites filles d'Ève,* tout en faisant remarquer que son *style rapide* est fort lent.

Nous voudrions pouvoir citer nombre de jolies pensées que nous avons vues en tournant les feuillets satinés de ce volume soigné : la place nous manque. Nous pensons que l'œuvre aura un vif succès de curiosité, nous y applaudissons d'avance à cause de la grâce de certains morceaux et de l'esprit original de l'ensemble ; — mais — nous l'avons dit — tout cela est de la besogne inutile.

H. S.

**Le Roman d'un fourrier**, par M. Charles Chrétien. 1 vol. Chez Calmann Lévy.— Prix : 3 fr. 50.

Notre stupéfaction reste et restera toujours aussi grande en voyant que de jour en jour, d'heure en heure, de minute en minute, s'en va décroissant le nombre de ces superbes imbéciles communément appelés les vrais artistes, gens qui furent et demeurent assez niais pour écrire les romans dans le naïf but unique de faire œuvre d'art. Cette catégorie de citoyens de lettres d'une innocence primitive est remplacée par une corporation de citoyens français et de lettrés qui se basent sur ce double qualificatif pour produire des ouvrages qui n'auraient aucune raison d'exister s'ils ne régénéraient pas quelque chose. Mais ils régénèrent. Chacun de ces livres et de ces messieurs a une spécialité de régénération ou tout au moins d'admonestation prophétique. M. Charles Chrétien s'adresse aux sous-officiers. Oyez, sergents ! — Nous sommes habitué aux romans régénérateurs, admonestateurs, etc., nous leur avons souvent fait la guerre ici. Malgré l'habitude, notre stupéfaction grandit à mesure que nous en lisons davantage.

Aussi l'auteur du *Roman d'un fourrier* pense-t-il avoir atteint le triple but qu'il se propose dans son livre, à savoir :

« Récréer le soldat en mêlant à un texte essentiellement moral et patriotique quelques récits comiques. »

Croit-il, d'autre part, faire revenir sur leur erreur les pères de famille trop indulgents pour les défauts de leur progéniture ?

Si oui, laissons-lui ses illusions ; mais gardons-nous de les partager.

En outre, M. Ch. Chrétien estime que les sous-officiers doivent rester sous les drapeaux après que leur temps de service est achevé pour ne pas s'exposer à d'amères déceptions en rentrant dans la vie civile sans avoir de vocation déterminée.

La plaisanterie est mauvaise en un moment où tout le monde s'accorde à dire que la situation des sergents est parfaitement intolérable et leur avenir nul.

Il n'en a pas moins bâti un roman qui n'est pas sans mérite avec ces trois idées. On voit d'abord Léon Fradel se comporter en enfant volontaire, puis en jeune homme sans conduite. Des revers de fortune le jettent dans l'état militaire. Il fait un bon soldat, devient studieux, se fiance à une charmante fille et a le tort d'abandonner ses galons de sergent après son congé pour chercher fortune en redingote. Il rencontre mille obstacles, mais la thèse de l'écrivain pèche en ceci que le susdit Léon Fradel surmonte les obstacles et épouse sa fiancée.

L'œuvre est absolument inoffensive ; elle est écrite bien plutôt pour les pensionnaires qui n'ont pas de

cousin que pour les sergents en activité à qui il nous semble qu'on peut raconter des histoires moins molles sans effaroucher leur pudeur.

Nous convenons avec joie qu'il y a de l'humour dans ce volume, que le style est clair et franc. C'est un style qui ne retient l'attention par aucun angle, aucun relief, aucune originalité, mais il est net, de bonne grammaire de bon aloi; on y sent la main d'un honnête homme convaincu et qui veut convaincre. Notons au cours du récit des silhouettes bien prises. En somme, nous remarquons nombre de qualités dans le livre de M. Charles Chrétien, mais que l'écrivain prenne garde de ne pas noyer ces qualités dans l'eau claire d'une fausse moralité. H. S.

**Les Prisonniers de guerre,** par M. Protche de Viville. 1 vol., chez Blériot frères.— Prix : 2 francs.

Voici un roman touffu. Nous n'osons pas en entamer l'analyse de peur de rester en route accablé sous le poids d'une intrigue colossale. Il y a dans cette histoire des frères et des sœurs qui se retrouvent, des enfants et des pères qui se reconnaissent dans les circonstances les plus mélodramatiques que puisse enfanter une imagination surexcitée par le commerce habituel des œuvres de feu Ponson du Terrail. Des gens de guerre absolument mécréants, des Turcs en personne rougissent, puisqu'il faut les appeler par leur nom, de ne pas enlever des familles entières réfugiées dans des tours romantiques et de les emporter dans des pays extravagants pour les soumettre à des tortures inouïes. C'est à faire dresser les cheveux! Vous n'imaginez pas — bénévole lecteur — ce qu'on est cruel dans le livre de M. Protche de Viville! C'est au point que nous nous représentons l'auteur lui-même — qu'il nous pardonne cette mauvaise pensée — comme un monsieur farouche et capable d'un certain nombre d'actions noires entre lesquelles la plus noire, la plus méchante, la plus aggravée par la préméditation est certainement le parti pris qu'on constate en lui de soumettre l'honnête bourgeois quelconque qui absorbe son ouvrage à un genre de tortures dit le martyre par la géographie. Le critique qui se trouve en présence d'un ouvrage était déjà exposé au martyre par la moralité, au martyre par le naturalisme, au martyre par la profondeur suivie de l'incompréhension finale, et à quelques autres encore. — M. Protche de Viville vient de renouveler et revivifier la *Question inquisitoriale* par la géographie, système ancien, employé depuis *Télémaque*, mais qui avait été abandonné. Gloire à lui! L'écrivain nous semble admirablement connaître le Caucase; nous ne vous dirons pas si de fait il le connaît bien, n'ayant jamais porté nos pas, ou plutôt n'ayant jamais été porté par eux dans ces régions orientales. Au premier abord, il nous paraît que le Caucase doit être dans le genre que dit M. Protche de Viville : pays pittoresque, etc., etc.

Nous avons parlé — il y a trois ou quatre mois — à cette place, d'un autre roman du même auteur. Nous relisons les lignes que nous écrivions à cette occasion et nous ferons aujourd'hui à son style les mêmes reproches que nous lui faisions alors : il manque d'harmonie, passe d'une légèreté étudiée à une lourdeur outrée, selon qu'il s'agit de la description des paysages ou du récit des aventures; il a un style qui ne pénètre pas, surtout quand il s'embrouille en des prêches émus sur les vertus chrétiennes.

D'ailleurs, pour être juste, nous dirons que toutes les sévérités que nous avons montrées pour ce roman n'empêchent point que nous y ayons remarqué des passages intéressants. Le gros drame qui s'y développe est fait — nous le reconnaissons — pour passionner une certaine partie du public. Il faut, dit-on, de la littérature pour tous les goûts. Celle-ci est évidemment supérieure à celle de quelques feuilletonnistes en vogue : on y voit quelque effort, on n'y trouve guère de *rendu*. H. S.

**L'Amant de la comtesse,** drame parisien, par M. Albert Samanos. 1 vol., chez C. Marpon et E. Flammarion. — Prix : 3 francs.

Jacques Lartigue, blessé à Buzenval pendant le siège, est recueilli et soigné par une belle et noble ambulancière : la comtesse Lukaris. Aussitôt rétabli, il devient son amant et tous deux, escortés d'un mari complaisant comme tous les maris le sont dans la littérature, s'en vont faire un voyage en Italie. A Venise, la comtesse — qui est atteinte de nymphomanie — trompe Lartigue pour un gondolier quelconque. Lartigue, désespéré de cette trahison, prend la fuite et débarque à Nice. Là, pressé par un ami, cherchant d'autre part à oublier sa maîtresse infidèle, il s'abandonne à la passion du jeu, perd sa fortune, roule ensuite dans tous les tripots de Paris jusqu'au jour où un camarade d'école le retrouve devant le palais de Justice, vieilli, vêtu de haillons, mourant de faim et de misère. Ce camarade le recueille, le réconforte, lui procure un moyen de gagner sa vie et le marie à une charmante jeune fille.

Voilà l'intrigue. Tout est bien qui finit bien.

Vous vous demandez où est l'originalité de tout ceci. Nous nous le sommes demandé comme vous. L'intention assez nette de l'auteur est de préserver ses concitoyens de l'amour du jeu, en les initiant aux mœurs scandaleuses, aux chantages éhontés, à toutes les turpitudes et à toutes les tromperies qu'on rencontre dans les maisons borgnes qui donnent à jouer. On en veut fort aux joueurs depuis quelque temps; il nous semble qu'on a raison, que le jeu est un vice sans aucune grandeur et sans aucune excuse. M. Samanos a donc peut-être tenté une bonne action en cherchant à inspirer à ses lecteurs le dégoût le plus féroce pour ce vice, mais malheureusement il n'a pas écrit un bon livre.

Il a fait un ouvrage sans grande portée, dans lequel on ne trouve guère que des peintures molles, des personnages vagues, des sentiments qui courent les rues et qui n'ont point le ragoût d'un beau style qui les rendrait supportables. L'auteur est cependant dans un état d'enthousiasme à peu près permanent; il ne

profite pour invoquer en tirades ampoulées les dieux et les hommes, les femmes, les prêtres, les législateurs, la société et une foule d'autres choses. Elles sonnent terriblement faux, ces tirades emplies de lieux communs dont M. Samanos ne s'est même pas donné la peine de changer un peu l'aspect en renouvelant les termes. De vieilles pensées et de vieille phraséologie!

Voilà le bilan. Il est triste.

Ce n'est pas sans chagrin que nous devons nous-même parler ainsi d'une œuvre qui a sans doute coûté de la peine à l'écrivain et où il se proposait un noble but, mais nous sommes obligé en conscience de mettre ici notre opinion franche et nous la mettons. Nous ne voulons pas, en outre, être dupe de messieurs les romanciers dont le fonds d'adresse consiste à prêcher la vertu pendant quatre cents pages en une langue détestable et à se retourner vers quiconque les blâme en criant : «Oh! pouvez-vous dire du mal d'aussi beaux sentiments! » Certainement, nous le pouvons, à telle enseigne que nous conjurons M. Samanos et ses pareils d'être immoraux en beau français, et, qui plus est, nous les en défions.

H. S.

**L'Odyssée d'une comédienne**, par M. Auguste Lepage, 1 vol. G. Charpentier. — Prix: 3 fr. 50.

C'est un roman imité de l'allemand. On reconnaît cette imitation, en maint endroit, à la lourdeur des phrases, à l'ordre méthodique du récit, à la saveur de terroir germanique qui se dégage de l'ensemble du volume — un volume épais, fourni, gros de faits et dans lequel se développe une intrigue des plus dramatiques, concentrée dans un décor étroit et net.

L'intrigue se passe au XVIII[e] siècle. Le sujet est émouvant en lui-même et exposé avec un art savant, mais d'allure pesante. M. Auguste Lepage écrit avec conscience en général, bien que parfois il imprime des phrases de fort mauvais français. Par exemple, il met ingénument :

« Van der Verft appela Barler pour lui donner des conseils... »

Au lieu de :

« Pour en recevoir des conseils... »

Il a dans le style des naïvetés que nous ne trouvons pas charmantes. Jugez-en!

« La flamme qui sortait des décombres prouvait clairement que l'incendie n'était pas éteint. »

Nous nous en tenons à ces deux citations, ne voulant pas appuyer sur les côtés faibles d'un ouvrage qui renferme de belles parties, présente un intérêt romanesque très vif, mérite d'être lu par les gens de goût.

H. S.

**La Vie en Sibérie.** *Aventures de trois fugitifs*, par Victor Tissot et Constant Améro. — Paris, E. Dentu, 1881, 1 vol. in-12.

Après avoir fait parcourir l'Europe centrale à des milliers de lecteurs, M. Tissot a entrepris, de concert avec M. Constant Améro, de les conduire plus loin. Suivis de leur fidèle armée de voyageurs en chambre, les deux aimables guides ont déjà traversé la Russie. Les voilà qui parcourent la Sibérie d'un bout à l'autre, et tout fait prévoir qu'ils ne s'arrêteront pas là.

Les livres de voyages sont de deux sortes : il y a les relations et les romans. Sans entrer dans une discussion sur la valeur relative de ces deux genres, on ne risque pas d'être contredit en avançant que le second a aussi sa réelle utilité et son très grand intérêt. Les souvenirs personnels ne sont pas toujours bien riches en anecdotes amusantes ni en épisodes pathétiques. Les voyages à travers les contrées les plus capables de fournir à la curiosité le seul aliment qui la tente, l'inconnu, peuvent s'être accomplis sans aucune de ces aventures qui éveillent l'attention, resserrent le cœur sous l'étreinte de l'épouvante, ou font se dilater l'être en quelque éclat de rire homérique ou pantagruélien. Qu'on joigne, au contraire, les données exactes du voyageur à l'imagination du romancier, et l'on aura une œuvre vivante, dramatique, où la fiction ne servira qu'à donner plus de couleur et de relief aux observations politiques, sociales, scientifiques, qui sont comme la trame solide du récit.

C'est ce que M. Victor Tissot a compris excellemment. Pour nous faire connaître la vie en Sibérie, il suppose un jeune homme jeté par un caprice de l'absolutisme dans ces mines de Nertchinsk où le mineur, en extrayant du cuivre, respire du vert-de-gris. A la suite d'une série de hasards, ce jeune Russe se trouve au lit de mort d'un de ses professeurs de l'université de Kiev, le poète Davidoff, exilé depuis longtemps, qui lui confie sa fille Nadège. Les deux jeunes gens, pour se marier, veulent être libres. Aidés par un Français, professeur de danse, et, de plus, fabricant de chapeaux de dames et de champagne de pacotille, ils s'évadent d'Irkoutsk et entreprennent, avec le petit Polonais Ladislas, frère adoptif de Nadège, la traversée de toute la Sibérie jusqu'aux rivages de la baie d'Onemène, à l'embouchure de l'Anadyr. Le maître de police d'Irkoutsk, une sorte de Javert russe, du nom de Yermac, évente leur projet et se met seul à leur poursuite. Mais il est enlevé et entraîné lui-même par les fugitifs; lorsqu'il s'est bien assuré que tout espoir de les faire arrêter est perdu pour lui, lorsque ses évadés sont montés sur le pont du navire libérateur, il se laisse glisser dans la crevasse d'un banc de glace, désespéré de son impuissance à faire exécuter la loi. Dans ce cadre passent les Cosaques et leurs stations militaires, les bandits voleurs d'or, les isatis, les loups et les ours de toutes couleurs, les tribus des Yakoutes et des Tchouktchas, une forêt incendiée, la nuit polaire, des tempêtes de neige, des scènes de famine et de désespoir, qui jettent sur les descriptions géographiques et sur la peinture des mœurs et des manières des habitants l'intérêt empoignant d'un bon roman de cape et d'épée. Dans ce genre de récit, où tout est vrai, à l'exception des personnages et des événements, il est bien difficile de faire mieux.

B. H. G.

**Cotillons,** scènes parisiennes, par M. L. Saint-François, 1 vol., chez Maurice Dreyfous. — Prix : 3 francs.

Ce volume est un recueil de nouvelles gaies qui se lisent facilement et sans qu'on regrette trop le temps passé à cette lecture. Il y en a ainsi vingt-deux, c'est dire qu'elles sont courtes. Ce sont de petits pastels *de chic* qui vont mieux au cadre du journal volant qu'à la gravité compacte du livre; mais quand on *va en chemin de fer* ou quand on s'ennuie abominablement on n'est pas fâché de trouver, à sa portée, une réunion d'histoires brèves et amusantes parmi lesquelles on choisit pour tuer un quart d'heure. M. L. Saint-François en a mis ici qui sont bien anodines et qui sont dépourvues de ce grain d'originalité qui constitue la raison d'être de ces sortes de compositions. Il en a mis qui sont franchement niaises, à commencer par la première; mais d'autres sont d'une jolie venue, spirituelles et observées, comme celle qui a pour titre : *l'Affaire Milpatte,* une étude d'un coin du palais très fine et qui nous a fait bien rire.

Est-ce que nous surprendrons le lecteur en lui disant que ces nouvelles sont en général fort convenables ? L'éditeur a mis sur la couverture un dessin assez croustillant, mais il ne faut pas s'y fier et le conte qu'illustre ledit dessin croustillant se termine bourgeoisement par un mariage, malgré sa gravure alléchante et son titre mythologique : *Madame Junon.*

En somme, ce n'est pas méchant. M. L. Saint-François fera bien de faire autre chose, s'il veut fouetter la curiosité de ses contemporains énervés.

Robida a orné ce volume d'illustrations qui sont loin d'être du meilleur crayon du spirituel dessinateur de *la Caricature,* et qui manquent de cette fantaisie excentrique qui font le charme de ses dessins. Robida ne s'est pas mis en frais.

En somme, personne ne s'est mis en frais pour cet ouvrage ; mais pourtant l'écrivain aurait pu être d'une moins désespérante fluidité de style et, au surplus, ne pas s'en tenir, pour 300 pages, à cinq ou six idées trouvées qui se courent après et tiendraient en cinq pages.

Nous avons tiré de pair l'*Affaire Milpatte;* il nous resterait à signaler des traits épars d'un comique réussi.

Au reste, feuilletez *Cotillons* et, ainsi que nous l'avons dit au début, vous ne vous en repentirez pas trop; vous y glanerez quelques gerbes de gaieté et vous n'y attraperez pas, comme en lisant *Nana,* par exemple, une migraine — inutile.

H. S.

**La Princesse saltimbanque,** par Alexis Bouvier. 1 vol., chez Jules Rouff. — Prix : 3 francs

M. Alexis Bouvier doit être classé au premier rang parmi les féconds fournisseurs de feuilletons immenses qui entretiennent dans le public le goût des aventures étonnantes. Il apporte à sa besogne plus de soin que ses confrères; il a obtenu des succès retentissants dans le gros public et il vise à des études de mœurs populaires, un peu molles.

Cet écrivain n'a pas pris le taureau par les cornes, et loin d'avoir renoncé aux gros effets mélodramatiques qui enivrent les portières et les blanchisseuses, il en fait une terrible consommation. Comment voulez-vous qu'une apprentie qui, en sortant de l'atelier, voit flamber un titre aussi mystérieux, aussi sonore, aussi alléchant que celui-ci : *la Princesse saltimbanque,* ne s'impose pas les plus invraisemblables sacrifices pour se procurer un ouvrage dont la seule couverture emplit son sommeil de visions bizarres ? Comment voulez-vous aussi qu'un homme ordinaire, un simple mortel dépourvu de la sainte curiosité qui anime les apprenties et les concierges, ne soit pas un peu épouvanté par un titre aussi terrible que celui-ci: *la Princesse saltimbanque?* Personnellement, nous sommes encore si peu revenu de notre stupeur première que nous manquons du courage nécessaire pour entamer le récit des phénoménales aventures racontées dans ce volume. C'est palpitant, nous en convenons, mais c'est bien long.

Nous n'avons pas ménagé les éloges à M. Alexis Bouvier et nous tenons son talent en la plus haute estime; aussi voudrions-nous voir ce romancier concentrer sa pensée sur un travail d'ordre supérieur et la lui voir couler en une forme plus pure.

Au reste, nous n'avons pas de conseil à donner à l'auteur de la *Grande Iza;* nous exprimons seulement un désir qui, nous l'espérons, se réalisera.

H. S.

**Les Noces crétoises,** épisode de la domination vénitienne en Crète, par M. Théodore Georgevich, 1 vol., chez Arnaud et Labat. — Prix : 3 fr. 50.

C'est un roman traduit et imité du grec, par M. Théodore Georgevich qui, dans une préface où il fait d'abord l'historique de l'île de Crète jusqu'au jour de la rébellion de Yorghi Kantanoléo contre la puissance vénitienne, écrit :

« Dans le récit suivant, qui est dû à la plume de l'écrivain grec Jampélios, et dont je ne suis que le faible traducteur, on verra comment les Vénitiens surent profiter des circonstances pour anéantir la rébellion et pour en tirer la plus horrible vengeance qu'il soit possible de concevoir. »

C'est vers les premières années du XVI[e] siècle que les Crétois tentèrent la révolte qui fait le sujet de ce livre. Cette vieille terre républicaine portait malaisément l'âpre et cupide domination de la seigneurie. Les conjurés entreprirent de reconstituer la nationalité crétoise. Leur chef, Yorghi Kantanoléo que nous avons déjà nommé, prit le titre de *Prytan,* institua une administration autonome et se comporta avec tant d'énergie que Venise dut renoncer à dompter ce mouvement populaire par la force et n'en vint à bout que grâce à la plus profonde perfidie.

Vous voyez qu'il n'est pas difficile de bâtir sur cette donnée un roman intéressant dont Yorghi Kantanoléo sera le principal personnage. Un peuple qui s'insurge

pour recouvrer sa liberté et qui est conduit à la bataille par un homme de cœur, en voilà plus qu'il n'en faut pour passionner les lecteurs! Puis les auteurs grecs deviennent à la mode. Il y a quelques jours une femme qui joint un grand talent à un grand charme personnel nous faisait faire connaissance avec les poètes hellènes, voici que M. Georgevich traduit les *Noces crétoises*. Va pour les auteurs grecs, mais comme nous ignorons leur langue moderne, nous ne pouvons pas formuler d'opinion sur la traduction que nous avons sous les yeux. La langue très poétique de Jampélios grimace en passant de l'idiome original dans notre idiome sans sonorités naturelles et le défaut est d'autant plus sensible que dans la traduction la phrase est haletante. Cette brièveté de rythme qui n'existe peut-être pas dans le texte ou qui, du moins, est couverte par la musique d'une langue aux consonances harmonieuses, devient pénible avec notre français tranchant et sec. L'ensemble sonne faux et semble prétentieux. C'est du Chateaubriand étriqué. Un exemple:

« Le mois d'octobre approchait de son déclin; l'astre du jour avait cédé sa place à la lune qui apparaissait dans toute sa splendeur. Des nuages aux bords argentés voyageaient à la merci d'une douce brise. La voûte céleste, remplie d'une multitude d'astres, ressemblait aù front sévère d'une jeune fille... »

C'est ainsi que débute le volume. Ce manque d'ampleur doit-il être imputé à l'auteur ou au traducteur? Encore un coup nous ne saurions en décider en connaissance de cause. Nous dirons au reste qu'il y a mieux dans l'ouvrage, que souvent le style se hausse, la sonorité s'élargit et l'idée prend du nerf. Mais nous retrouvons presque à chaque page l'emploi d'une poésie cherchée et pas atteinte, qui est caractérisée par cette ligne citée plus haut: « La voûte céleste ressemblait au front sévère d'une jeune fille. » Pourquoi la voûte célèste — le ciel, en français — ressemblait-il — terme d'une propriété douteuse — au front sévère — où est la nécessité qu'il soit sévère? — d'une jeune fille? L'image n'est pas limpide. Vraiment nous préférons les Grecs classiques avec la traduction d'Amyot.

La moyenne des œuvres produites par nos compatriotes est supérieure à l'échantillon présent d'une littérature exotique, très supérieure. Ne ménageons pas nos sympathies artistiques aux étrangers, soyons bons camarades, mais ne soyons pas dupes.

H. S.

**La plus heureuse des femmes,** par M. G. de La Landelle, 1 vol., chez Dentu. — Prix: 3 fr.

M. G. de La Landelle est un abondant écrivain. Il a déjà donné une foule de romans dont plusieurs ont obtenu un légitime succès et nous espérons que celui qu'il publie aujourd'hui chez Dentu: *La plus heureuse des femmes*, aura le sort des plus fortunées de ses précédentes œuvres. Il y a, en effet, dans ce livre une forte dose d'émotions puisées à de bonnes sources artistiques et une science indiscutable de la mise en scène qui donne aux personnages un vif relief.

Le comte Hugues de Fontmarie, après une jeunesse des plus orageuses et des plus mélodramatiques, a abandonné son titre et son nom pour que, seul, les porte son neveu Gilbert de Fontmarie. Ce neveu est très jeune, très inexpérimenté, très naïf, imbu des plus purs principes; il a toutes les délicatesses, toutes les pudeurs, tous les sentiments généreux du monde. Il est orphelin et n'a pour guide que cet oncle qui se fait appeler le docteur Hugues, et qui veut donner au jeune homme une science de la vie qui le mettra à l'abri des faiblesses humaines: « Je ferai de lui un homme — dit-il — je le tremperai dans l'acier, dans le feu et dans l'eau, dans le mal et dans le bien; je l'armerai contre le monde, et à défaut du bonheur, qui n'est point d'ici-bas, je lui donnerai la force. »

Le vieillard commence donc cette éducation spéciale. Il raconte d'abord à son neveu sa propre jeunesse à lui si ferme maintenant. Il lance Gilbert dans les sociétés les plus mêlées et le jette dans plusieurs aventures dont le jeune homme sort en conservant intacts son bon cœur et sa dignité.

« Par l'étude du bien et du mal, dit Gilbert à son oncle, en m'apprenant à ne jamais sacrifier les innocents pour les coupables, vous avez agrandi mes pensées, vous avez élargi mon cœur. »

Toute l'idée et toute la logique du roman sont contenues dans ces deux citations. Il est entendu qu'il faut que les jeunes gens fassent la fête et mènent largement la vie s'ils ne veulent pas être dupes de leurs illusions. Il est convenu qu'ils sortent de là forts, bien formés, avec une âme non moins vivace et non moins généreuse qu'auparavant. Mais pour remplir ce programme, il nous paraît décent de naître avec de grosses rentes, ce qui n'arrive pas à tout le monde dans l'ordre social, tandis qu'au surplus — dans l'ordre moral, — nous ne voyons pas très bien l'avantage de cette éducation. En quoi profite à un homme la fréquentation de la mauvaise société? Nous nous méfions de cette sorte d'expérience.

Gilbert, lui, reste candide comme un ange; il épouse très gentiment à la fin du volume une petite bourgeoise qu'il adore et qui a eu bien des malheurs dans sa famille. C'est on ne peut plus touchant.

Puis l'intérêt grandit de page en page. Le livre est convenablement écrit sans rien de saillant.

H. S.

**Monsieur le Ministre,** par Jules Claretie. Paris, Dentu, 1881, un vol. in-18 jésus. — Prix 3 fr. 50.

Dans l'œuvre déjà si considérable de Jules Claretie, on trouve des romans passionnants, des études poignantes, des analyses qui prouvent à la fois le travail assidu et le talent de l'écrivain; mais assurément il n'avait pas encore produit de volume aussi complet, aussi vivant que *Monsieur le Ministre*. En dédiant son roman à son ami Alphonse Daudet, Jules Claretie annonce d'avance la note parisienne qu'il veut donner cette fois. A mesure qu'on lit ces pages toutes modernes, largement imprégnées de l'esprit et de l'atmosphère qui nous enveloppent, on se sent dans le milieu accoutumé, dans la vie de chaque jour,

en pleine politique contemporaine, en plein drame nerveux et intime. — Oui, l'auteur a dû longuement porter dans son cerveau l'œuvre curieuse et étrange, où il a peint d'une main si ferme nos mœurs du jour. Quelques uns de ceux qui écrivent en sont là, leur talent est plus ou moins grand, leur science plus ou moins développée, suivant qu'ils ont plus ou moins laissé au fruit le temps de se former et de mûrir, pour pouvoir rendre un jour ce qu'ils sentaient, ce qu'ils renfermaient en eux de tendresse paternelle, des tendresses de mère plutôt.

Tout en travaillant à ses autres romans, Jules Claretie, amassant les documents, regardant autour de lui, prenant des notes à droite et à gauche, préparait silencieusement le roman nouveau qu'il vient enfin de faire paraître, sous ce titre qui dit tout : *Monsieur le Ministre*. Pour créer son personnage, il a dû rassembler sur une seule tête les détails recueillis sur plusieurs, de manière à former de ces diverses observations un tout homogène qui devient un type, la véritable création de l'écrivain. Sans chercher s'il a voulu désigner plus particulièrement un de nos ministres, reconnaissons que son personnage est de tout point réussi et qu'il a su lui donner les bonnes intentions et les éternelles faiblesses de l'homme brusquement placé au sommet, de qui tout dépend, bien ou mal. Chacune des figures de ce roman a été longuement observée et entièrement faite d'après nature, de telle sorte que les initiés auront vite enlevé les masques et nommé les personnages qui ont, à leur insu, servi de vivants modèles à l'écrivain.

Mais, en dehors de cet attrait tout spécial de *Monsieur le Ministre*, il faut reconnaître l'habileté avec laquelle Jules Claretie a su mener son action, du début, la nomination du héros au ministère de l'intérieur, jusqu'à sa chute, avec la complication d'une passion coupable qui, pervertissant l'honnête homme arrivé de sa province avec le respect de la famille, arrive à lui faire perdre à la fois l'amour et l'estime de sa femme. Je ne conterai pas par le menu les différents caractères qui achèvent de donner à ce livre si intéressant son allure parisienne et sa physionomie mouvementée ; ils sont non seulement doués d'un intense sentiment de vie, mais ressemblants au point de ne pas laisser hésiter sur les lèvres des initiés les syllabes des vrais noms. — Jules Claretie comptait déjà de beaux et nombreux succès ; tous sont surpassés par celui de sa dernière œuvre. Nous souhaitons à *Monsieur le Ministre* de nombreux pendants.

**Cornebois**, par Edgar Monteil. Paris, Charpentier, 1881, un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a certainement un tempérament de romancier chez M. Edgar Monteil ; l'auteur d'*Antoinette Margueron*, de *Henriette Grey* et de *Madame de Féronni* n'est pas un écrivain vulgaire à confondre dans la tourbe des écrivassiers modernes ; il montre quelque chose de mieux, de plus hautes aspirations, et cependant il lui manque cet indispensable, le style, le soin et la recherche de la phrase, le ciselé de la langue, qui achèvent de parer une œuvre.

*Cornebois*, étude humaine, est en même temps une étude essentiellement parisienne, où les purs Parisiens retrouveront plus d'un visage connu, plus d'un spectacle accoutumé. — Avec son ardent désir de faire vrai, de faire moderne surtout, M. Edgar Monteil tombe bien vite dans l'exagération, en faisant parler ses personnages comme on parle au faubourg ou sur le carreau des halles ; et même des phrases désintéressées, celles qui enveloppent la conversation, s'en ressentent et s'imprègnent de l'allure pleine d'argot du dialogue. C'est un écueil, une faute grave ; on n'écrit pas comme on parle, même lorsqu'il s'agit de peindre des mœurs contemporaines de basse bourgeoisie. La littérature n'est pas uniquement une peinture exacte, une grossière photographie, c'est un art, et il faut respecter les règles de l'esthétique de notre belle langue française.

Néanmoins *Cornebois* est un amusant aperçu de la vie de théâtre, de l'existence presque entière d'un jeune comédien, pris dès l'enfance et conduit jusqu'au delà d'un mariage misérable avec une actrice israélite. Les péripéties de cette vie étrange sont d'un intérêt qui ne languit pas et il est amusant d'étudier les uns après les autres les types si curieux que l'auteur fait défiler devant nous, avec leurs qualités, leurs défauts et leurs vices. *Cornebois* est la digne suite aux précédentes œuvres de M. Edgar Monteil.

**La bataille de Laon (1814)**, par Alfred Assollant. Paris, Plon et C^ie^, 1881, un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Quoi qu'en puissent dire les trembleurs et les satisfaits, il est bon de voir les romanciers et les écrivains raviver dans nos mémoires, trop faciles à l'engourdissement, sinon à l'oubli, les chaleurs nécessaires du patriotisme, les ardeurs du chauvinisme. Il n'y a pas de honte à avoir été battu, parce qu'on a été écrasé par le nombre, il n'y a pas de honte dans une invasion quand chacun fait son devoir, que le sol de la patrie est défendu pied à pied, que chaque village, chaque ferme deviennent des citadelles que l'ennemi doit enlever de force — surtout il n'y a pas de mal à le dire, à le répéter, à inculquer dans tous les cœurs la solidarité de la défense du sol. Que ce soient des souvenirs de 1814 ou des souvenirs plus récents, ceux si douloureux encore de 1871, il faut les voir revenir de temps en temps comme de sanglants fantômes nous empêchant d'oublier.

Alfred Assollant raconte *la Bataille de Laon*, lors de l'invasion de 1814, mais il la raconte à la manière d'Erckmann-Chatrian, par la bouche d'un paysan, par le côté anecdotique, familier et pittoresque, mêlant au récit les inoubliables figures de Napoléon et de ses maréchaux, de Blücher et des généraux russes. Le roman, fort simple, est tout d'action et le lecteur s'intéresse à tous ces personnages grands ou petits qui prennent part à la terrible lutte. Il se termine par l'héroïque défense d'une ferme au milieu des bois contre un peloton de uhlans ; cette ferme,

défendue par des femmes, des vieillards et des paysans presque sans armes, arrête et repousse l'ennemi. C'est d'un grand exemple et je sais gré à M. Alfred Assollant d'avoir ainsi rappelé à nos compatriotes leur devoir dans des cas pareils: la patrie avant tout.

**Le Mariage du suicidé,** par A. MATTHEY. Paris, Charpentier, 1881, 1 vol. in-18 jésus. — Prix 3 fr. 50.

Le genre cultivé avec un indiscutable succès et une verve étonnante par M. Arthur Arnould (A. Matthey) est une sorte de compromis mal défini entre le roman feuilleton à grosses aventures hurlantes et le roman de mœurs. Le style est supérieur à celui qu'on trouve d'habitude dans les feuilletonnistes ordinaires, sans cependant avoir la forme châtiée, la recheche du rythme, ni les élégances des raffinés. — Le diable, c'est que ces romans sont pleins de tentations cachées, d'attrait, d'empoignement, et qu'on ne peut plus les lâcher une fois qu'on les a commencés. L'auteur a la science de l'intérêt progressif et grandissant, des scènes bien enchevêtrées, de l'imbroglio dont il dévide adroitement le fil, faisant passer le lecteur impatient par les détours d'un labyrinthe très compliqué.

Jé défie le lecteur de lire sans un peu de passion fiévreuse la première partie du *Pendu de la Baumette* qui s'appelle *le Mariage du suicidé,* et de s'en tenir là sans désirer connaître la deuxième partie, encore inédite en librairie et qui porte le titre de *la Bonne d'enfants.* Que va-t-il se passer? Que va-t-il survenir de nouveau, d'émotionnant et d'amusant? — N'eût-il que ce mérite, le livre de M. Arthur Arnould doit être lu; il amuse, il intéresse et fait demander la suite.

**Les Degrés de l'échelle,** par HENRY GRÉVILLE. Paris, Plon et C[ie] 1881, 1 vol. in-18 jésus. — Prix 3 fr. 50.

Écrit avec une sorte de bonhomie satirique, le roman de Henry Gréville est une étude sociale d'une grande âpreté, qui fustige rudement les faiblesses de certains maris et les vices ambitieux de certaines femmes, décidées à tout pour arriver. — L'héroïne des *Degrés de l'échelle* est une franche coquine, sans cœur, sans passion, sans aucune des excuses de la femme, et je reprocherai à l'écrivain de l'avoir trop également noircie. Une jeune fille, une jeune femme ne peuvent être aussi complètement et aussi uniformément mauvaises; dans les âmes les plus dures, dans les cœurs les plus pétrifiés il y a à certains moments un attendrissement forcé, un amollissement, une détente; Adeline est de marbre d'un bout à l'autre du livre. Elle quitte son mari pour se sauver avec un amant, aussi froidement, avec la même indifférence glaciale et antinaturelle qu'en voyant mourir successivement son père et sa mère. Cette exagération empêche de prendre trop au sérieux l'abominable jeune femme, qui arrête même les rares bons mouvements de son mari. — Je remarque aussi un laisser aller dans le style qui indique une précipitation regrettable chez un écrivain de cette valeur. Cependant *les Degrés de l'échelle,* quoique inférieurs à mon sens à quelques-unes des précédentes œuvres de Henry Gréville, sont un roman intéressant et d'une lecture facile, qui retrouvera les lecteurs habituels de l'écrivain.

**Pompon,** par HECTOR MALOT. Paris, Dentu, 1881, 1 vol. in-18 jésus. — Prix 3 fr.

M. Hector Malot est, parmi nos romanciers modernes, un des plus grands et des plus sérieux producteurs. Malheureusement, après sa belle trilogie des *Victimes d'amour,* qui commença son succès, et quelques autres œuvres de valeur égale, il se laissa entraîner à une production hâtive et rapide, où son style semblait perdre ses qualités de puissance et de correction. — C'est avec un réel plaisir que nous l'avons vu revenir aux données plus entièrement saines de l'art et produire des livres d'une haute morale et d'un sentiment élevé, comme *Sans famille,* couronné par l'Académie française.

*Pompon* est dans le même sentiment. On y rencontre des pages d'une délicatesse exquise. Cette histoire d'une petite négresse recueillie dans la neige par le sculpteur Casparis, grandissant auprès de lui, l'aidant à remporter la médaille d'honneur au Salon, puis, quand il passe à côté de son amour, sans même le voir, pour épouser une femme qui le trompe, se dévouant pour lui épargner une douleur et venant enfin lui sauver la vie, est d'un intérêt très touchant. Nul ne pourra lire ce livre sans se sentir doucement remué. C'est un des bons romans de M. Hector Malot et notre satisfaction est très sincère en constatant le succès mérité de *Pompon.*

**Petites misères,** par H. LAFONTAINE. Paris, Calmann Lévy, 1881, 1 vol. in-18 jésus. — Prix: 3 fr. 50.

Non content d'être un grand artiste, un de ceux qui ont à leur gré fait vibrer toutes les fibres de l'humanité sur la scène, H. Lafontaine a voulu tenter un jour d'émouvoir encore en écrivant, et il faut dire à sa louange que l'éminent acteur a réussi. Son roman, imité de la manière anglaise *la Servante,* a été fort goûté des lectrices et des lecteurs; *Petites Misères,* un recueil de nouvelles très simples et très tristes, achèvera de lui donner son rang dans notre littérature contemporaine. H. Lafontaine s'attache surtout aux ouvriers, aux pauvres, aux souffrants, aux enfants martyrs, à tous les déshérités de la vie, et il parvient à intéresser à l'existence de ces infimes, à les faire plaindre, à tirer des larmes des yeux. Pour bien connaître l'artiste écrivain il faut lire ces délicates nouvelles si émues, si profondément senties, et l'on ne s'étonnera pas que H. Lafontaine soit un véritable grand artiste quand on verra quel est son cœur.

**Un drame de la rue,** par EDMUND YATES, traduit par M[me] JUDITH BERNARD-DEROSNE, Paris, Paul Ollendorff, 1881, 1 vol. in-18 jésus. — Prix: 3 fr. 50.

*Un drame de la rue* est un roman de M. Edmund Yates, que M[me] Judith Bernard-Derosne a traduit de

l'anglais. Il présente un échantillon curieux et palpitant des mœurs anglaises. C'est l'histoire d'une jeune femme, rencontrée mourante de faim et de froid dans les rues de Londres par un artiste qui l'épouse, subitement pris d'amour, malgré un passé honteux et avoué. — Plus tard, la malheureuse quitte son mari et son enfant pour retourner à celui qui l'avait abandonnée, et elle meurt, rejetée par tous, même par celui auquel elle allait ainsi. — A cette action principale, très mouvementée et pleine de poignantes émotions, se mêlent des épisodes, des incidents qui donnent un aperçu de la vie artistique et des coutumes anglaises. C'est là un drame habilement construit, un peu trop caché et saccadé peut-être; mais je le juge là tel que la traduction le donne, et je sais trop que pour pouvoir faire une critique vraiment impartiale il faudrait lire l'œuvre dans l'original.

**Les Soldats du désespoir,** par ALEXIS BOUVIER. Paris, J. Rouff, 1881, 1 vol. in-18 jésus. — Prix: 3 fr.

En dépit de toutes les exagérations, des complications tortueuses et du style fantasmagorique qui contribuent à la confection du roman de M. Alexis Bouvier, il faut bien avouer que cette réédition d'une ancienne œuvre nous prouve que l'auteur soignait plus autrefois que maintenant ce qu'il faisait. Certes, il y a dans ce récit patriotique une furie d'action, une rage française qui, par moments, entraînent au point de faire oublier le néant du côté littéraire. — Malheusement, après des scènes fort émouvantes, le gros mélodrame reparaît dans les horribles et invraisemblables assassinats de la fin. Malgré tout, *les Soldats du désespoir* méritent d'être lus. G. T.

**Pascaline:** *Un dossier judiciaire,* par M. G. DE PARSEVAL-DESCHÊNES. — Paris, E. Plon et C[ie], 1881, 1 vol. in-12.

La littérature de cour d'assises est dépassée, et les procédés de M. Émile Gaboriau sont désormais hors de mode. Le réalisme est une belle chose, il est fertile en inventions. M. G. de Parseval Deschênes, ayant à exposer une action dont le dénouement relevait de la justice, a eu cette idée lumineuse qu'il était inutile de faire un plan et un récit homogènes, et que la meilleure manière de faire assister réellement le lecteur au développement de son sujet était encore de lui mettre sous les yeux les pièces, rapports et dépositions dont avait dû s'entourer le juge d'instruction chargé de l'affaire. Ce livre est donc purement et simplement, comme le dit le sous-titre, un dossier judiciaire.

On aurait tort, du reste, de s'imaginer là-dessus que ce dédain de la composition soit un effet de dédain pour l'art, ou d'impuissance à le comprendre et à le pratiquer. C'est bien plutôt un raffinement artistique destiné à réveiller le goût des blasés. Ces dépositions, en effet, on s'en doute bien, sont arrangées de façon à maintenir et à faire progresser l'intérêt jusqu'au dénouement. Il y a là une difficulté heureusement vaincue, d'une originalité réelle. Mais ce sont de ces tours de force qu'on ne recommence pas; et si nous avons le roman par lettres, le roman autobiographique, et autres variétés du genre, il est à espérer et à croire que nous n'aurons jamais le roman par rapports de police et interrogatoires de témoins.

La forme n'est, du reste, chez l'auteur, que la préoccupation accessoire. C'est une idée bien plus élevée qui l'anime. Allan Kardec a dû revêtir son habit mi-corporel et mi-spirituel, et venir complimenter M. Deschênes, car l'idée mère du roman relève du spiritisme, et, à deux reprises, des manifestations spirites interviennent au cours des événements et décident de l'action des personnages. Je n'ai rien à objecter pour ou contre. Ce sont choses de foi, et je me garderai de m'aventurer sur un tel terrain. On peut dire néanmoins que, pas plus que le merveilleux dans d'autres œuvres d'art, le spiritisme ne nuit ici à l'intérêt et à l'exposition de la passion. Le temps et l'espace me manquent pour analyser l'œuvre. Elle n'est point commune. Elle atteint, par endroits, une intensité d'émotion contre laquelle le lecteur le plus sceptique ne saurait se tenir en garde. Le style en est sobre, correct d'ordinaire, et doué à certains moments d'une puissance irrésistible et d'un relief d'une extraordinaire netteté.

*Pascaline* est un livre travaillé. Nous en félicitons l'auteur d'autant plus sincèrement qu'on écrit aujourd'hui un peu plus vite que l'on ne parle. Quant à ses tendances religieuses et mystiques, elles sont du ressort de la physiologie bien plus que de la critique littéraire. Je n'ai qu'à les constater en redoutant l'influence que ces idées ont eue sur tous ceux qui les ont trop ardemment entretenues, persuadé du reste que s'il est impossible de guérir les adeptes, la contagion ne gagnera jamais la masse du public. B. H. G.

**Moines et comédiennes.** Étude de mœurs contemporaines, par HORTENSE ROLLAND, un vol. in-18, Paris, 1881, A. Patay.

Il y a dans le monde, nous ne dirons pas littéraire, mais de la publicité, des petits commerces de plus d'une sorte; on n'est pas obligé d'y pénétrer quand on a des scrupules ou qu'on croit ce genre de profession au-dessous de son mérite. Sans doute, dira-t-on, mais il y a par le temps qui court une soif inextinguiblible de réputation qui fait passer sur bien des choses. Et puis, la réputation aujourd'hui mène bien des gens au succès d'argent, souvent au succès d'ambition; et cela tente une foule de papillons qui viennent se brûler les ailes au soleil de la publicité parisienne. L'auteur de *Moines et comédiennes* est évidemment une de celles que le souvenir de George Sand tourmente. N'est pas George Sand qui veut. Dans cette voie comme ailleurs, il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. Les élus eux-mêmes, si rares qu'ils soient, ne sont des élus qu'aux yeux du vulgaire. Leur ascension n'est sensible qu'à autrui. Eux en sentent le vide et le néant. Quoi qu'il en soit, M[lle] Hortense Rolland se plaint, dans la préface de *Moines et comédiennes,* d'avoir fait sans en retirer ni profit ni satisfaction d'amour-propre, le tour de la vie mondaine et frivole de Paris. Cela n

l'a point guérie de l'amour maladif de la gloire littéraire. Elle a cru que le roman lui serait plus favorable que l'article *Modes*. Elle a d'ailleurs fait un assez beau calcul, c'est que le talent ne suffit pas. Elle en a un peu et nous espérons qu'il lui attirera des lecteurs. Dans le chaos d'aujourd'hui où tant de milliers de voix se font entendre à la fois, ce ne sont pas les plus harmonieuses qu'on écoute. Oui, mais il y a le prêtre et les mœurs cléricales qu'on pourrait exploiter. Le prêtre et les mœurs cléricales ne sont pas en faveur. Tiens! tiens! tiens! on pourrait hurler avec les loups. Ceux que le talent de l'écrivain ne séduirait pas ont des préjugés antireligieux. Ils liront! De cette pensée est né le roman de Mlle Hortense Rolland. Il n'est pas dépourvu de verve et d'une certaine connaissance du sujet. Il est possible qu'il rapporte davantage que les articles de modes auxquels il succède. Nous voyons sur la couverture de l'ouvrage qu'il fait suite à des *Essais poétiques* qui sont épuisés, et à un roman du nom de *Marguerite Hambert* qui, lui aussi, serait épuisé. Allons! on épuisera aussi *Moines et comédiennes* et le but de l'auteur sera atteint. L. D.

**Aventures de deux Parisiennes pendant la Terreur**, par CHARLES D'HÉRICAULT, 1 vol. in-8°. Paris, 1881, Didier. — Prix : 3 fr. 50.

« J'ai tenté d'écrire le roman bourgeois de la Terreur », dit M. d'Héricault dans sa dédicace à la comtesse de Flandres. Ce n'est pas sa première œuvre de ce genre. Il a fait de la période révolutionnaire l'objet d'études déjà nombreuses : *les Amours de lord Saint-Albans; Marie-Thérèse et dame Rose; les Cousins de Normandie; les Mémoires de mon oncle; le Secret de Valrège ; la Révolution de thermidor*. Ce dernier ouvrage a été couronné par l'Académie française. *Les Aventures de deux Parisiennes* sont un autre épisode de l'histoire terrible dont M. d'Héricault a entrepris d'être le romancier. Le roman historique est souvent plus vrai que l'histoire elle-même; celle-ci a un air officiel et général qui d'ordinaire en déguise le caractère intime, c'est-à-dire le caractère réel. Le roman offre l'avantage de pouvoir remettre les choses à leur place, d'étudier les passions, les intérêts, les vices qui sont le mobile ordinaire des acteurs dans les temps de révolution. Antérieurement, il n'y a que des principes et des doctrines en conflit. Ces doctrines et ces principes sont des enseignes derrière lesquelles on combat. Elles ne disent rien par elles-mêmes, ce sont les hommes qui s'en servent qu'il importe de voir à l'œuvre, si l'on veut avoir une idée des événements et du sens qu'il convient de leur attribuer.

M. d'Héricault connaît à fond la Révolution française; il s'est fait une bibliothèque révolutionnaire au milieu de laquelle il s'est habitué à vivre. Il livre au public sous la forme d'un récit d'aventures la science qu'il en tire, à mesure qu'il en a fait une provision.

Les *Aventures de deux Parisiennes pendant la Terreur* sont un des meilleurs récits qu'on doit à sa plume féconde et originale. L. D.

## MEMENTO

**La Chanson des Gueux** de notre confrère Richepin, édition définitive dont nous avons rendu compte dernièrement, vient de paraître chez Dreyfous dans le format in-18, sans portrait et au prix de 3 fr. 50. C'est la sixième édition de ce livre. Signalons à la même librairie la septième livraison du charmant roman de Richepin, **Madame André**, revue et augmentée d'une préface inédite.

**Le grand-père Lebigre** ou **les trois amoureux de la grand-mère**, d'ERCKMANN-CHATRIAN, vient de paraître chez Hetzel, dans le format in-4° à 2 colonnes, illustré par Lallemant et Benett.

MM. ALPHONSE BROT et SAINT-VÉRAN, dont les précédents romans ont obtenu un certain succès, aussi bien dans les journaux qu'en librairie, viennent de publier chez Dentu un nouveau volume sous ce titre : *la Déesse Raison*. C'est un récit rapide, varié et dramatique. Il traverse, au milieu de situations saisissantes, la révolution française, et se termine le 9 thermidor qui mit fin à la Terreur. A côté des principaux acteurs du drame figurent Robespiere, Tallien, la belle Thérèse Cabarrus, le peintre David, André Chénier et le terrible Fouquier-Tinville.

Ce roman a été publié en feuilleton dans le *Petit Moniteur universel*. — (1 vol. in-18, prix : 3 fr.)

**La Fille de Nana** (1 vol. in-18, prix: 5 fr.), le roman de MM. ALFRED SIRVEN et H. LEVERDIER, que la *France* a récemment publié avec un si éclatant succès, vient de paraître chez Dentu. Dans une lettre préface à M. Émile Zola, les auteurs disent: « Afin de soutenir avec plus de succès, s'il est possible, la thèse contraire à celle de l'*Hérédité du vice*, nous empruntons le nom de votre héroïne, de cette Nana si magistralement déshabillée par vous dans un livre qui fera, sinon école, du moins époque. Mais pour rendre cette fille plus odieuse, nous la ramassons du ruisseau où vous la laissez croupir pendant cinq cents pages, et nous l'élevons sur le pavois de la galanterie parisienne. Son langage se ressent heureusement de cette fortune. Aussi, dépouillée de ces crudités de mots qui ont peut-être contribué au bruit qui s'est fait autour de votre étude, notre œuvre sera-t-elle plutôt *naturelle* que *naturaliste*. *La Fille de Nana* est une œuvre assez curieuse.

**Le Bâtard**, par PIERRE NINOUS (2 vol. in-18, prix : 6 fr.), qui vient de paraître à la même librairie, est l'œuvre nouvelle d'un des romanciers contemporains les plus féconds. Malgré la valeur des œuvres précédentes, déjà consacrée par la réputation de l'écrivain populaire, nous croyons pouvoir dire, après la lecture du *Bâtard*, que l'auteur n'avait point encore affirmé d'une manière aussi complète, aussi éclatante, les qualités maitresses de son genre de talent parti-

culier, c'est-à-dire l'art de nouer une intrigue poignante, de la conduire jusqu'au dénouement, avec toute la rigueur de la logique jointe aux ressources de l'imagination, à travers des péripéties sans cesse renouvelées et sans cesse intéressantes.

C'est encore chez Dentu que M. Jules Lermina vient de publier un nouveau roman original. C'est un drame intime, d'un intérêt exceptionnel, à raison de la situation toute particulière dans laquelle se trouve placée la principale héroïne. Sobre d'incidents, ce drame s'élève graduellement, par son développement naturel, jusqu'aux péripéties les plus violentes. Tout y est étudié, les caractères et les mœurs, et l'auteur a certainement mis là tout son talent. C'est dire qu'un succès est assuré à la **Criminelle**, car tel est le titre affriolant de cet ouvrage. — 1 vol. in-18. Prix : 3 fr.

Annonçons enfin, chez le même éditeur du Palais-Royal, la publication en volume (1 vol. in-18, prix : 3 fr.) des principaux articles de Pierre Quiroul (lire : Louis Poupart-Davyl), publiés jadis au *Figaro*. — Titre du volume : **Gare les jambes** !

Cette grosse pierre fait quelques bleus, mais tout en roulant, écorne parfois sans jamais écraser personne.

On retrouvera dans cet ouvrage les choses et les hommes de notre époque, racontés avec toute la belle humeur d'un indépendant.

Il est heureux que ces jolies chroniques ne soient point perdues.

## THÉATRE

**Alsace!** drame en 5 actes et 8 tableaux, par Erckmann-Chatrian (non représenté). 1 vol. in-18. — Prix : 3 francs. (Hetzel, éditeur).

C'est de leur livre *Histoire du Plébiscite* que les auteurs ont tiré ce drame. La censure a, paraît-il opposé son véto à la représentation ; je n'ose pas dire tant mieux pour les auteurs et pour le directeur qui l'avait accueilli, mais je doute fort que si *Alsace!* avait été joué, il eût obtenu le succès de *l'Ami Fritz*. Et pourtant, qui sait ? Le souvenir de la guerre de 1870-1871 est encore tellement vivant, qu'une pièce qui évoquerait simplement ce souvenir, en retraçant les angoisses patriotiques, les dévouements obscurs, les misères des soldats et des citoyens, quel que soit d'ailleurs l'intérêt de la fable sur laquelle le drame serait bâti, soulèverait peut-être une émotion poignante et obtiendrait sans doute un succès énorme. Mais au fond l'art dramatique aurait peu à voir en l'affaire. N'importe ! Je comprends que MM. Erckmann-Chatrian aient été séduits par cette idée, d'où est né leur drame : *Alsace!*

Je suis fort embarrassé pour donner un compte rendu de cette pièce, dont le plus grave défaut, à mon sens, est de ne pas pouvoir se raconter. Voici cependant la marche du drame. La scène est en Alsace. Christian Weber, meunier et maire de Rôthalp, a une fille, Grédel, qu'il destine au fils de son adjoint, Mathias Placiard ; mais la jeune fille aime Jean-Baptiste Werner, contremaître de Placiard, qui, après Wissembourg, n'ayant plus de travail, s'engage en sa qualité d'ancien soldat. Et c'est ensuite Reichshoffen, la livraison de Metz, l'occupation prussienne, puis la reddition de Phalsbourg, si vaillamment défendue jusqu'au bout par le brave commandant Taillant, et la mort de Jean-Baptiste et du jeune frère de Grédel, fusillés à Rastadt, où ils avaient été emmenés comme prisonniers de guerre, et enfin la séparation de l'Alsace et de la France. Tout cela se passe à la cantonade et se raconte ensuite. De là, un manque presque complet d'intérêt. Quand j'aurai dit que Placiard et son fils représentent les mauvais Français qui servent les Allemands et pactisent avec eux, et que les autres personnages passent leur temps à les flétrir platoniquement, j'aurai dit sur la pièce de MM. Erckmann-Chatrian tout ce que j'ai à en dire. J'avais mieux auguré de la lecture du premier acte, qui se termine par l'arrivée à Rôthalp d'un cuirassier qui annonce la défaite de Reichshoffen, scène qui ne manque pas d'une certaine ampleur tragique dans sa simplicité. Le dernier tableau, qui représente le passage des Vosges par les Alsaciens émigrants, est également fort beau. Mais le *ventre* du drame est absolument creux. Il n'y a, en définitive, ni action ni caractères. C'est une espèce de revue dialoguée de la guerre de 1870, qui ne présente pas tant d'intérêt que l'histoire elle-même.

A mon avis, c'est, somme toute, un drame médiocre, bien que j'y trouve des qualités que je ne dédaigne point, qui sont d'une simplicité très grande dans le dialogue, et malgré l'absence complète des moyens de théâtre ; mais cela ne suffit pas.

**Tibère**, drame en cinq actes (8 tableaux), en prose, par M. Ferdinand Dugué (non représenté). 1 vol. in-8°. Prix : 3 fr. 50. Dentu, éditeur.

M. Dugué nous apprend, dans une courte préface, que ce drame, reçu tour à tour à l'Odéon, à la Porte-Saint-Martin, à l'Ambigu, à la Gaîté, fut frappé par la censure impériale de plusieurs interdictions successives qui en ont empêché la représentation ; mais qu'actuellement, où il n'a plus d'interdiction à craindre, il doute fort qu'il se trouve un théâtre pour le représenter. En effet, il ne s'en trouvera pas.

Et cependant, c'est un beau drame que ce *Tibère*, qui met en scène, d'une manière fort intéressante, le sinistre empereur, le bouc de Caprée et son héritier Caligula. Il est fâcheux que M. Ferdinand Dugué ait cru devoir mêler à ce tableau très dramatique de l'empire romain une reconnaissance de frère et de sœur qui serait mieux à sa place dans un gros mélodrame du boulevard. Cela me gâte un peu cette œuvre due à un lettré qui est aussi un auteur dramatique d'un grand talent.

Le premier acte est absolument remarquable. Rarement un drame a été mieux exposé que par cette révolte provoquée par Tibère pour se débarrasser de ses ennemis. Les caractères sont bien dessinés et suffisamment vrais au point de vue historique. L

reste de la pièce, sans être à la hauteur du premier acte, — aussi beau que le premier acte du *Caligula* de Dumas, — contient des situations très émouvantes et des péripéties savamment amenées. Le dénouement est très beau.

Mais, dois-je le dire? je ne m'étonne qu'à moitié si *Tibère* n'a pas été représenté. Trouvez-moi donc un directeur de théâtre qui consente à jouer un drame romain. L'espèce en est perdue depuis Marc Fournier qui monta, avec le luxe que l'on sait, la *Faustine* de Louis Bouilhet, et qui d'ailleurs ne couvrit pas ses frais. Aussi M. Dugué ne se fait-il pas d'illusions, et la preuve, c'est qu'il vient de publier son *Tibère*, comme M. Cottinet a publié récemment son *Vercingétorix*.

**L'Alouette**, comédie en un acte de MM. Gondinet et Wolff. 1 vol. in-18. Prix : 1 fr. 50.

Une très jolie petite pièce en un acte, comme sait les faire cet homme de tant d'esprit et de talent qu'on appelle Edmond Gondinet. *L'Alouette*, c'est la réhabilitation de la belle-mère, qui n'a qu'à tomber au milieu d'un jeune ménage dont la lune de miel se brouille pour ramener la joie et le bonheur entre les époux. J'ai bien envie de crier au paradoxe; mais quoi? la baronne est une exception, voilà tout, et chacun sait que l'exception confirme la règle.

**Miss Fanfare**, pièce en 3 actes, par MM. Ganderax et Krantz. 1 vol. in-18. — Prix : 2 francs.

Cette *pièce* prouve surabondamment qu'il ne suffit pas de sortir dans un bon rang de l'École normale pour être un auteur dramatique. Elle prouve également qu'on peut avoir une excellente idée de comédie et ne pas savoir en tirer parti. Elle prouve encore une foule d'autres choses évidentes, comme deux et deux font quatre, et il fait jour en plein midi.

*Miss Fanfare* est un début, et personne plus que moi n'eût été heureux du succès de ses auteurs, que je ne connais pas d'ailleurs, mais qui m'intéressent parce qu'ils sont jeunes. Mais, hélas! c'est un début manqué absolument. En voici l'idée ou plutôt la donnée. Une jeune fille, élevée à la parisienne, se marie et croit devoir se faire presque la maîtresse de son mari. Elle supprime le côté sérieux du mariage pour n'en garder que le côté gai. Qu'arrive-t-il? C'est que monsieur reprend sa vie de garçon. La jeune femme se trouve nez à nez avec une ancienne maîtresse de son mari, après laquelle il s'est emballé! Furieuse, elle se jette aux bras d'un sot qui la courtise. Le mari se croit trompé, provoque celui qu'il suppose l'amant de sa femme et se fait tuer. Et comme la jeune femme, folle de douleur, veut mourir, elle se rappelle son enfant : elle vivra!

Certes, avec cette donnée, j'entends avec cette faute d'une femme qui se fait la maîtresse de son mari, il y a une comédie poignante à écrire, une comédie de mœurs et de passion tout à la fois. Mais les développements que lui ont trouvés MM. Ganderax et Krantz sont absolument insuffisants et la comédie reste encore à faire. Qui la fera? Je l'ignore. Je ne serais pas étonné toutefois qu'elle ne parût avant peu.

Ce qu'on peut louer dans *Miss Fanfare*, et ce qui a été loué généralement, c'est le style, bien supérieur à celui de la production ordinaire, mais qui a le tort de rappeler le procédé de Dumas fils. La pièce en elle-même n'existe pas. Il n'y a ni étude, ni observation, ni surtout entente du théâtre et de ses exigences. Je suppose que ces messieurs ont eu la malechance de faire représenter leur première pièce. Dans quelques années, quand ils auront appris leur métier en en faisant d'autres « qui seront refusées », ils seront peut-être des auteurs dramatiques, ce qu'ils ne sont pas aujourd'hui. A. D'A.

**Nos auteurs dramatiques**, par M. Émile Zola. 1 vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50, Charpentier, éditeur.

M. É. Zola réunit en volume ses chroniques dramatiques du *Bien public* et du *Voltaire* et *Nos auteurs dramatiques* forment, avec le *Naturalisme au théâtre* dont j'ai déjà parlé, l'ensemble de ces chroniques.

Dans ce nouveau recueil, M. Zola se montre sévère pour nos gloires dramatiques, mais quoi? par ce temps de critique courante où les moindres opuscules émanés de journalistes trouvent des applaudissements frénétiques chez des confrères complaisants à charge de revanche, il est bon qu'un indépendant ait le courage de discuter sérieusement, même avec un parti pris violent, les œuvres qui dépassent un peu la moyenne de ces productions. Parler de Barrière, d'Augier, de Sardou, de Feuillet avec cette rigueur, c'est, en somme, montrer qu'on les apprécie. Et ne vaut-il pas mieux une critique sévère d'un homme de conscience et de talent qu'une louange d'un imbécile ou d'un complaisant?

Je veux citer quelques lignes consacrées à Théodore de Banville. Dieu sait si Zola et Banville sont loin l'un de l'autre! Eh bien, je gage que cet hommage absolu, bien qu'un peu dédaigneux peut-être, du maître naturaliste au maître fantaisiste, touchera plus Théodore de Banville que les éloges de tel ou tel plumitif que je pourrais nommer.

« Je voudrais que M. de Banville écrivît des féeries. (Et moi donc!) Les pièces que je connais du poète, *Diane au bois*, *Gringoire*, *Déidamia*, sont pour moi des rêves charmants que j'ai faits éveillé. Rien ne me rappelle la terre; je puis m'oublier dans une stalle, croire qu'un doux mensonge m'enveloppe. Aucune fausse note, un bercement dans la nue, et si haut, que les hommes ont disparu. Je ne saurais dire que cela me passionne; mais cela m'est agréable. Pourquoi condamnerais-je cet art si souple et si fin? Il ne me blesse pas, loin de là. Il chatouille mon esprit. Ces épopées dramatiques sont d'un genre bien franc, bien défini, sans rien de bâtard. Elles s'agitent dans un monde superbe, elles évoquent les grands rêves. On doit admettre toutes les œuvres écrites dans une formule extrême.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« M. de Banville est un des ouvriers stylistes les plus extraordinaires que je connaisse. Il faut relire ses *Odes funambulesques*. Ce sont des merveilles de difficulté vaincue; il jongle avec les mots, il amène au bout de ses vers les rimes les plus imprévues, et d'une telle richesse, que les consonances se prolongent comme des échos. Tout cela me touche beaucoup et m'emplit de douceur.

« Certes, nous ne pensons pas de même, mais nous avons des croyances communes sur la forme, et c'est là une fraternité. Il y a une franc-maçonnerie entre les artistes, qui échappe absolument aux profanes. On a beau être dans des idées diamétralement opposées, on s'entend sur les mots, et on se pardonne. Un adjectif bien placé a suffi pour qu'on se sente et se reconnaisse. On se salue en souriant, pendant que la galerie des gens à grosses plumes ne voient rien et ne comprennent rien.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Une seule chose passionne M. de Banville dans son feuilleton, c'est lorsqu'il a à défendre la pièce tombée d'un artiste. Il a senti un styliste, il est engagé d'honneur à le couronner, même vaincu, devant les gens qui ne savent pas écrire. Alors il jette les fleurs à pleines mains, pour adoucir et masquer la chute; il appelle l'Olympe à son aide, et les belles déesses, les dieux puissants. Il consent à être isolé dans la presse, avec cette conviction qu'un beau vers ou une phrase bien faite donnent seuls une gloire immortelle! »

Quel plus bel éloge peut-on faire de mon cher et excellent maître Théodore de Banville! A. D'A.

**Pascal Fargeau**, drame en un acte, par M. Jules de Marthold, 1 vol. in-18. — Prix : 1 franc. (Tresse, éditeur).

L'histoire de cette petite pièce vaut qu'on la raconte, comme une leçon pour les jeunes auteurs dramatiques. Voilà certainement cinq ou six ans que M. de Marthold écrivit *Pascal Fargeau*. M. Larochelle, alors directeur du théâtre Cluny, le reçut. C'était à l'époque où le théâtre Cluny, actuellement boui-boui de banlieue, jouait des pièces littéraires. On se souvient des *Inutiles* de M. Cadol, des *Sceptiques* de Mallefille, qui, malgré leurs qualités de style, firent, comme on dit, de l'argent; ce qui prouve, entre parenthèses, qu'il n'y a pas de petits théâtres, qu'il n'y a que de petits directeurs, et que le public ne hait pas *tant que ça* la littérature. Or donc *Pascal Fargeau* reçu, son auteur put croire qu'il serait joué. Erreur! L'occasion manqua. Puis M. Larochelle céda son théâtre et *Pascal Fargeau* fut enterré. M. de Marthold eut même le crève-cœur de voir représenter sur un grand théâtre une pièce, œuvre de deux comédiens, dont le sujet était identique avec celui de *Pascal Fargeau*, et qui réussit assez. Pur hasard ou indiscrétion commise? Il ne m'appartient pas de décider. Enfin, après six ans d'attente, M. Tallien, directeur du théâtre Cluny, par suite de quelle bizarrerie? je l'ignore, eut l'idée de jouer *Pascal Fargeau*, peut-être pour se faire pardonner ses éternelles reprises de vieux mélos démodés. La pièce eut un fort grand succès, et mérité, je ne crains pas de le dire. Car *Pascal Fargeau* est un drame très saisissant, bien que très simple. En voici la donnée. Un brave ouvrier vit en concubinage avec une certaine Natalie, dont il a eu un enfant qu'il adore. Or cette Natalie est une drôlesse sans cœur ni pudeur, qui trompe son amant avec tout le monde, et qui ferait quelque jour de sa fille une drôlesse comme elle.

Pascal veut avoir le droit de garder son enfant. Il épouse Natalie. Et alors, comme il voit qu'elle continue à le tromper, il la tue!...

C'est tout. Il ne l'a épousée que pour avoir ce droit.

Le drame n'a guère qu'une scène, mais cette scène, très bien faite, est d'un grand effet. La résolution du mari, la terreur, la lâcheté, l'essai de séduction de la femme sont très dramatiquement traités. Il y a en M. de Marthold un véritable tempérament d'auteur dramatique, et j'espère le voir bientôt sur un grand théâtre, avec une œuvre plus considérable, réussir comme il a réussi avec *Pascal Fargeau*.

**A côté de la rampe**, par M. Édouard Romberg, 1 vol., chez Paul Ollendorff.— Prix : 3 fr. 50.

C'est un volume composé de saynètes en prose et en vers. La prose domine et c'est heureux, car elle vaut un peu mieux que les vers. L'auteur est de Bruxelles, croyons-nous, ce qui n'est guère une excuse pour écrire un français souvent plus que douteux. Nous livrons à la méditation du public et surtout à celle de M. Édouard Romberg le vers suivant, qui se trouve dans la pièce intitulée : *le Tyran de Forli :*

Et qui, malgré qu'il soit à l'office installé.....

Et encore ce bout de dialogue :

JACOMO.

Ce que vous avez dit n'est-il point sans réplique?
Son doigt en sait plus long.....

LE PODESTAT.

Par le diable, il s'agit
D'expliquer ton propos, non de ce que j'ai dit.

La rime n'est pas riche, mais à coup sûr le style est belge. — Quant à la césure que voici :

Je t'éconduis, c'est que je te veux éconduire,

elle n'est d'aucune prosodie. Notre grand et cher Leconte de Lisle a seul osé risquer cette coupe, et il a couvert la hardiesse non seulement de son nom, ce qui eût été insuffisant, mais aussi de son beau génie :

Et purifiant l'air que tout homme respire,
Briser le siège où le scélérat devient pire...

Et l'on citerait d'autres exemples tirés du même poète; mais quand un tel distique n'est pas de Leconte de Lisle ou de l'un de ses pairs — qui sont rares — quand il n'est pas soutenu par une grande aile, il est d'une forme absolument intolérable.

Au reste, comme le dit — en vers — M. Romberg :

La prose suffit bien pour dire ce qu'on pense.

Et quand il abandonne la langue des dieux, son dialogue prend du charme et recèle de l'esprit. Il est souvent amusant, bien qu'il manque de relief et d'imprévu en général. Ces petites pièces n'ont pas, à vrai dire, beaucoup d'originalité; pourtant elles en valent bien d'autres que l'on joue et que l'on applaudit.

H. S.

**Le Monde où l'on s'ennuie,** comédie en 4 actes, par M. ÉDOUARD PAILLERON.

Mme de Ceran a un salon politique et littéraire, où se font et se défont, et surtout se surfont les réputations. On y voit circuler un certain nombre de dames, jeunes pour la plupart, qui admirent et encensent à nez que veux-tu une légion d'hommes de génie sérieux comme des ânes qu'on étrille ou mieux comme des chats qui... se roulent dans des cendres : l'orientaliste Saint-Réanet, « dont le père avait tant de talent! » le fils « de la maison », Roger de Céran, qui fait des rapports sur les « tumuli » ; le poète tragique, — oh ! cachez-moi, profondes nuits ! des Millets, au nom prédestiné, et par-dessus tout le philosophe professeur Bellac. Bellac le grand, Bellac le seul, — quel génie ! quel dentiste ! — Bellac le sublime, Bellac l'irrésistible,

Traînant tous les cœurs après soi !

La préoccupation évidente de l'auteur a été de faire de tout cela des personnages vivants, aussi chacun a-t-il voulu les reconnaître. Il y a entre autres un certain « tant mieux ! tant mieux ! » que marmotte un vieux général gâteux en apprenant que la tragédie qu'on va lire est en cinq actes et en vers, qui nous rappelle un : « que d'eau ! » célèbre.

C'est donc à une comédie de caractère que nous avons affaire, et toutes les scènes chargées de mettre en relief les différents types sont amusantes et bien faites. Quant à l'intrigue, qui représente ici la pointe d'aiguille sur laquelle Mme de Sévigné édifiait ses lettres, elle ne sert qu'à permettre aux figures de se mouvoir avec quelque raison d'être.

Suzanne de Villiers, fille naturelle d'un cousin de Mme de Céran et pupille de Roger, aime sans le savoir son sérieux tuteur. Celui-ci, tout à ses « chères études », ne s'inquiète pas de cette enfant. Il est même presque fiancé à une jeune Anglaise, miss Lucy Watson, et la jalouse Suzanne, qui a trouvé une lettre où quelqu'un, Roger sans doute, donne rendez-vous à Lucy, se jette par dépit dans les bras de Bellac.

Roger, à son tour, devient jaloux. Il veut tuer le professeur philosophe. Heureusement, une tante à héritage, la duchesse de Réville, met un peu de sens commun dans tout cet imbroglio peu neuf et peu intéressant. Elle surprend dans la serre jusqu'à trois couples amoureux et en marie deux à la fin du troisième acte. Roger épouse Suzanne; Lucy épouse Belloc. Pour les autres, M. et Mme Paul Raymond, ce sont deux nouveaux mariés qui exécutent dans tous les coins de cette austère et ennuyeuse maison quelques mesures de la « polka des baisers ».

Tout cela, en somme, est assez gai. On pourrait même citer quelques mots spirituels. Il paraît que le besoin d'une nouvelle édition au goût du jour et considérablement édulcorée des *Précieuses Ridicules* et des *Femmes savantes* se faisait généralement sentir puisque le *Monde où l'on s'ennuie* a obtenu un très grand succès. Cependant, quel que soit l'enthousiasme du public pour cette comédie, je n'irai pas jusqu'à m'écrier comme ce spectateur de la première représentation des *Faux Bonshommes* de Barrière : Bravo! Molière ! mais, pour avoir réagi contre l'esprit de pédantisme qui menace d'envahir les salons, je m'écrierai tout simplement au nom du bon sens et de la gaieté : Bravo, Pailleron !

A. D. H.

**Molière et le Misanthrope,** par C. COQUELIN, de la Comédie-Française, 1 vol. in-16 de 83 pages sur papier vergé. Paris, Ollendorff, 1881.

M. C. Coquelin n'est pas seulement un comédien hors ligne, c'est un conférencier agréable; mais, plus soigneux que beaucoup de ses confrères en conférences, le sympathique sociétaire de la Comédie-Française se donne la peine de préparer les causeries qu'il fait en public. C'est une de ces conférences qu'offre aujourd'hui aux amis de l'art en général et de Molière en particulier l'éditeur Ollendorff. *Molière et le Misanthrope!* Que dire là-dessus qui n'ait déjà été dit et redit? M. Coquelin était plus qu'un autre préparé à nous parler du grand comique d'une façon originale; il ne dit pas que des choses nouvelles dans ce petit volume; ce n'est pas sa prétention, d'ailleurs, comme il le dit lui-même, il n'a pas cherché des choses nouvelles, il n'a cherché que des nouveautés d'il y a plus de deux cents ans. Il a voulu montrer Molière indépendant du *Misanthrope;* et il insiste sur cette grande vérité, que notre comique n'a pas fait des portraits, mais peint des types généraux. Molière, de son vivant, n'a pu persuader personne de cette incontestable vérité, M. Coquelin sera-t-il plus heureux? Il est à craindre que non. Molière ne s'est pas plus montré lui-même dans *Alceste* qu'il n'avait démasqué dans *Tartuffe* tel ou tel dévot. « On ne publiait pas alors de confessions, dit M. Coquelin, on était tout bonnement le fils de son père et point l'enfant du siècle. » Si le Misanthrope n'est pas Molière, il n'est pas non plus un *Antony*. Il n'y avait pas de romantiques sous Louis XIV. Certains acteurs de notre siècle ont joué le rôle comme ils auraient interprété Hamlet ou Ruy-Blas. Non, Alceste n'est qu'un amoureux extravagant, c'est surtout et avant tout un comique. Le but de Molière, ici comme ailleurs, a été de faire rire. Pourquoi l'acteur voudrait-il faire pleurer dans ce rôle ? M. Coquelin proteste de toutes ses forces contre ce contresens, et tous les amis du grand comique sont avec lui. « Molière, dit-il, eût bien ri de ces révélations de poètes alléchant le public avec les soi-disant blessures de leur cœur, et s'en consolant en mauvais lieu. Il eût bien vite démêlé le vrai et le faux de ces romantiques désespoirs et quelque peu défrisé le toupet fatal d'Antony. » Parfait !

H. M.

## POÉSIES

**Les Fleurs boréales, les oiseaux de neige,** par Louis Fréchette, poésies canadiennes couronnées par l'Académie française, avec un portrait de l'auteur. 1 vol. de 264 pages. Paris, Rouveyre et Terquem, 1881.

La maison Rouveyre vient de donner une édition fort belle et fort soignée des poésies de M. Louis Fréchette. Les vers de l'excellent poète canadien méritaient certainement cet honneur. Il est impossible d'être plus Français et, par moments, plus Parisien que M. Fréchette.

On voit que l'auteur a habité parmi nous, et qu'il vit en intimité avec nos penseurs et nos poètes. Il a suivi toutes les évolutions de notre littérature; et s'il est vrai, suivant une opinion commune en France, que les Canadiens parlent aujourd'hui encore la langue du XVII<sup>e</sup> siècle, nous pouvons du moins affirmer que les lettres ont suivi le mouvement qui s'est produit depuis lors dans la mère patrie, et que M. Louis Fréchette, en particulier, parle, — et fort bien, — la belle et bonne langue du XIX<sup>e</sup> siècle, la langue de Hugo, de Musset et de Théodore de Banville.

Le dirai-je même? Les poésies de M. Fréchette ne me semblent canadiennes que de nom; elles sont parisiennes, tout simplement. De très belles pièces, comme celle par exemple que le poète intitule: *Sur le Mississipi*, ne sont pas américaines du tout, malgré leur titre. M. Fréchette songe à Chateaubriand devant ce roi des fleuves,

Qui s'en va promenant sa fière majesté
De l'Équinoxe jusqu'à l'Ourse.

Non, poète, vous ne nous êtes pas étranger. Vous êtes simplement un charmant écrivain français en villégiature au delà de l'Océan; mais vous conservez la marque indélébile de votre origine. L'histoire nous le dit, et vos vers le chantent:

Quand la France peuplait ces rivages nouveaux,
Que d'exploits étonnants, que d'immortels travaux,
Que de légendes homériques,
N'eurent pour tous héros que ces preux inconnus,
Soldats et laboureurs, cœurs de bronze, venus
Du fond des vieilles Armoriques.

Le volume de M. Fréchette comprend plusieurs parties.

La première, *les Fleurs boréales*, est composée de pièces de vers essentiellement lyriques, dont quelques-unes, *A M. l'abbé Tanguay*, *A Henry W. Longfellow*, *la Dernière Iroquoise*, etc., ont une superbe allure. Puis viennent des paysages, des sonnets d'un tour leste et dégagé, à la démarche pimpante, qui rappellent à la fois Alfred de Musset et François Coppée.

Il ne nous resterait plus qu'à faire l'éloge de ce charmant et poétique volume, et certes cela nous serait facile à faire longuement, si nous ne préférions le faire par ce seul mot : l'Académie française a couronné les poésies de M. Louis Fréchette.

Depuis que le volume du poète canadien a été livré à la publicité, un grand malheur a frappé les habitants de cette France d'outre-mer. Toute une partie de Québec est devenue la proie des flammes. L'impression douloureuse produite ici par ce terrible incendie a été immense. Si la sympathie des Français est acquise aux citoyens du Canada en général, comment ferait-elle défaut à ses enfants de prédilection, aux artistes qui, comme M. Fréchette, contribuent de toutes leurs forces à la gloire de cette nation restée si française de langage et de cœur? P. L.

**Œuvres complètes de François Villon,** suivies d'un choix des poésies de ses disciples, édition préparée par La Monnoye, mise au jour avec notes et glossaire, par M. Pierre Jannet. 1 vol. in-16 (petit in-8°). Paris, Marpon et Flammarion. — Prix: 1 fr.

Cette édition de Villon est bien connue des bibliophiles. Elle l'est aussi dn public; nous n'avons donc pas à en parler. C'est dans cette édition-là que nous avons tous lu les vers du vieux maître, le bon poète des *Neiges d'antan*.

Tout ce que nous pouvons faire, c'est de signaler la réimpression de cette collection Jannet, si recherchée, si soignée, que la maison Marpon et Flammarion arrive à donner au public à un prix très modéré. Dans cette collection, nommée aujourd'hui *Nouvelle collection Jannet-Picard*, paraîtront successivement: les Souvenirs de M<sup>me</sup> de Caylus, Malherbe, La Fontaine, Rabelais, Marot, Restif de la Bretonne, etc., etc.

C'est une excellente idée qu'ont eue les éditeurs de mettre cette inappréciable collection à la portée de tous. Il est toujours bon de populariser les chefs-d'œuvre : cela semble une vérité de la Palisse; et pourtant combien d'éditeurs agissent comme s'ils étaient persuadés de cet axiome prudhommesque! Hélas! on les compterait vite.

N'oublions pas d'avertir les amateurs qu'il est tiré de tous les ouvrages formant cette collection, des exemplaires de luxe sur vélin et sur chine. H. M.

**Poètes grecs contemporains,** par Juliette Lamber. 1 vol. — Prix: 3 fr. 50. Calmann Lévy.

Tout le monde connaît l'illustre nom que cache le pseudonyme de Juliette Lamber. Dans cet élégant et curieux petit volume, l'auteur a voulu mettre en relief la poésie de la Grèce contemporaine manifestée par quatre écoles.

L'école ionienne, maintenant que les îles Ioniennes sont annexées à une Grèce indépendante, ne saurait continuer à rester locale. Les poètes iront tous à l'école épirote avec laquelle ils ont de visibles affinités. L'école de Constantinople s'est fondue presque entièrement, après la guerre de l'indépendance, avec l'école d'Athènes, que l'influence académique a jusqu'ici annulée. L'école épirote seule a la vie. Elle repose sur le génie grec tel qu'il est dans le cœur et dans le sang du peuple, et c'est là qu'elle prend ses inspira-

tions. Seule elle possède une langue entendue de toute la Grèce. C'est donc d'elle qu'il faut attendre une poésie vraiment nationale.

En Grèce comme en France, l'Université, les académies, les conservatoires se maintiennent dans leurs préjugés avec l'aveuglement opiniâtre des corps constitués. En Grèce, l'Université a frappé d'interdit la langue populaire. Les poètes de valeur ont résisté. Mais les médiocres écrivains se sont rangés avec une fructueuse obéissance aux programmes vieillots et naïfs de l'Université. Si, au lieu de partir *a priori* d'une langue académique et artificielle, l'Université d'Athènes avait adopté la langue commune à toute la Grèce, la langue de l'école épirote qui a en elle des principes de renouvellement et de vie, le siècle ne terminerait pas sans que la Grèce produisît des œuvres qui seraient dignes de l'antiquité.

C'est Mme J. Lamber qui émet cette espérance et ce désir. Mais ce qui se passe en France devrait l'éclairer sur les destinées poétiques de la Grèce. D'ailleurs il y a là un cercle vicieux. Que l'Université protège la langue populaire, elle n'en obtiendra pas davantage l'éclosion du génie. Les poètes inspirés raillent les entraves officielles et académiques. Ils rompent les barrières et la nation les suit, parce qu'elle se relèverait en eux. Il faut des poètes pour tous les goûts, même pour les goûts officiels et académiques. Ceux qui aiment Racine ne sont pas forcés d'admirer Pradon. Mais pourquoi ne pas permettre à ceux qui haïssent Racine de se délecter à admirer Pradon?

M. C.

**Vers d'un philosophe,** par M. Guyau. Un vol. in-12. — Prix: 3 fr. 50; Paris, Germer Baillière et Ce, 1881.

Vers d'un philosophe, oui, mais surtout vers d'un poète.

Ils sont beaux, très beaux; ce n'est pas en faire un petit éloge que de dire qu'ils rappellent ceux de Sully-Prudhomme.

Ainsi que le chantre de *la Justice,* M. Guyau n'a aucun des soins de nos aimables mosaïstes; faire choix de certains mots pour les images dont ils sont les signes et pour les sons qui les composent, les faire valoir, celui-ci à côté de celui-là, ce n'est point sa tâche. Dédaigneux des artifices qui ne sont pas l'art, des procédés qui ne sont pas la poésie, il ne veut que traduire des émotions vraiment éprouvées, des sentiments vraiment sentis, et il les traduit, comme sans le vouloir, dans une belle langue harmonieusement rythmée.

Ainsi que Sully-Prudhomme encore, M. Guyau ouvre son cœur tout grand pour lui faire comprendre toutes les joies, toutes les douleurs, toutes les aspirations, toutes les angoisses; il participe aux inquiétudes des hommes de son temps, aux illusions fécondes de l'humanité dans le temps; il est le poète, c'est-à-dire porte-voix d'un peuple et porte-voix de l'homme.

Comme il sait bien dire les tendresses de l'amour tranquille! Cette pièce qui porte pour titre: *Pour les noces d'argent de deux amants,* n'est-elle pas — c'est un sonnet — tout un poème, et un poème de la plus grande beauté?

L'amour grand et profond est certain de lui-même.
*Toujours* est plus qu'un mot pour lui : tout l'avenir,
L'inconnu de la vie, en un instant suprême,
En un éclair, a pu devant ses yeux s'ouvrir.

La femme même alors s'enhardit : sans frémir,
Son cœur vient s'appuyer sur le cœur fort qui l'aime;
Tous deux, malgré les lois des hommes, l'anathème
Des dieux, ils ont la sainte audace de s'unir.

Ils s'en vont, confiants et tendres, dans la vie.
En naissant leur amour se sentait immortel,
Fleur sauvage en leur cœur sincère épanouie.

Et pour eux l'avenir, profond comme le ciel,
Reste aussi clair. — Mon cœur, dis, n'es-tu pas capable
De te répandre un jour dans un amour semblable?

Que de tendresse aussi dans ces deux pièces: *Au reflet du foyer, Encore au reflet du foyer!* Et dans ces deux autres: *Poésie et réalité, Visages et âmes,* que de noblesse rêvée pour l'amour!

L'intelligence à parler le langage de tous pénètre la sensibilité; la philosophie pénètre la poésie. Si loin, si haut qu'on atteint, on croit atteindre la pensée, la sensibilité la suit du même vol; une même limite, ce qu'on appelle l'infini, et M. Guyau dit les soucis de l'âme ne connaissant qu'elle seule.

Pleurer, aimer, vouloir, seule réalité!
La matière est un mot, et notre volonté
Ne doit dans l'univers rien voir qu'une ombre vaine,
Une création de la pensée humaine.

Il dit le *Doute* qui impose le *devoir;* il dit l'*Illusion féconde;* maintenant il en appelle à la *Solidarité,* et il pose la question:

Supprimer Dieu, serait-ce amoindrir l'univers?
Les cieux sont-ils moins doux pour qui les croit déserts?
Si les astres, traçant en l'air leur courbe immense,
M'emportent au hasard dans l'espace inconnu,
Si j'ignore où je vais et d'où je suis venu,
Si je souffre et meurs seul, du moins dans ma souffrance
Je me dis : — Nul ne sait, nul n'a voulu mes maux.
S'il est des malheureux, il n'est pas de bourreaux.
Et c'est innocemment que la nature tue.
Je vous absous, soleil, espaces, ciel profond,
Etoiles qui glissez, palpitant dans la rue!...
Ces grands êtres muets ne savent ce qu'ils font.

De quelle école philosophique M. Guyau relève-t-il? Cela n'est pas facile à dire. Il y a dans son volume de l'idéalisme, il y a du pessimisme. Si le poète a lu Kant et Fichte, il a lu aussi Schopenhauer et Hartmann; à M. Feuillée, il emprunte certaines aspirations, mais c'est en vain qu'il les chante; il connaît trop de maux pour n'en pas gémir! Il voudrait innocenter la nature, et la croire froide et muette; il ne le peut:

Dis-moi, nature, ô toi notre éternelle mère,
Qui tour à tour nourris, sans jamais te lasser,

Les générations avides de sucer
Ton sein toujours fécond, toi dont on croit entendre
Sur les monts, sur les mers, dans les prés ou les bois,
Douce ou rude à nos cœurs parler la grande voix,
Dis, n'as-tu rien pour nous d'affectueux, de tendre?

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Lorsque tes chœurs d'oiseaux chantent sous tes feuillages,
Lorsque la jeune aurore apparaît dans ton ciel,
Quand renaît plus riant le printemps immortel,
Quand l'Océan dompté vient lécher ses rivages,
Rien ne vibre-t-il donc en toi de maternel?

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Ou bien es-tu vraiment la grande indifférente,
Étrangère à la joie, ignorante des pleurs,
Qui de la même main, nourrice mercenaire,
Nous berce tous, vivants ou morts, sur ses genoux?

Lorsque nous sortirons du long sommeil de pierre,
Nous l'apprendrons enfin. — Mais en sortirons-nous?

Et c'est par un cri de désespérance que finit cette belle pièce, que nous aurions voulu citer tout entière. Cette pièce, intitulée *Natura hominumque deumque*, est la plus belle du volume; elle ne rappelle pas seulement, celle-là, quelques-unes des poésies de Sully Prudhomme, elle vaut vraiment les pages les plus magnifiques du poète que nous avons nommé quelquefois le doux songeur.

Le volume de M. Guyau laisse-t-il à qui le ferme une impression pénible? Non. On l'aime et l'on y revient parce qu'il est senti, vécu; on l'aime parce que l'on s'y reconnaît tel que l'on est à diverses heures, tantôt confiant, heureux, tantôt tourmenté du doute et désespéré à se deviner ne sachant rien. On l'aime sans analyser les raisons que l'on a de l'aimer.

Il n'est que les œuvres de valeur qui s'imposent ainsi.

F. G.

**La chanson d'hier**, poésies, par M. Émile Dodillon, 1 vol., chez A. Lemerre. — Prix: 3 fr.

M. Émile Dodillon est un poète de talent, un fin ciseleur de rimes, amoureux de subtilités et de quintessences, un artiste en un mot, dans cette plate et terne époque qui n'est point si riche que l'on veut bien le dire en poètes vrais. Citons d'abord un sonnet qui est un toast d'amoureux.

A la gloire de ta chevelure profonde,
Aux secouements pareils aux houles de la mer,
Quand mon amour te fait quitter ce masque amer
Du mépris de l'amour où ton orgueil se fonde.

A la gloire de tes yeux larges comme un monde,
Monde équatorial où les soleils d'enfer,
Sous des rayons plus durs que des verges de fer,
Courbent tout, du fier cèdre à l'euryade immonde.

A la gloire surtout de ton sein plein d'accords,
Quand il s'élève et qu'il s'abaisse sur ton corps
Comme au paisible cours d'un fleuve aux blanches îles.

A la gloire surtout de tes seins quand tu veux
Bien croire à mon amour et qu'aigus et fébriles,
Ils palpitent encore au vent de mes aveux.

C'est là de la poésie raffinée telle que nous l'aimons. L'imitation de Baudelaire est un peu trop sensible cependant, d'autant plus que M. Dodillon n'atteint pas le charme étrange et puissant qui se dégage des *Fleurs du mal*. La fièvre et la nervosité débordent des pages juvéniles de *la Chanson d'hier*. Vous pouvez en juger vous-mêmes:

Je veux t'avoir ainsi qu'aux âges primitifs,
Parmi les champs de blé, tout le ciel sur nos têtes,
Faire avec toi l'amour violente des bêtes,
Puis t'adorer, comme un enfant prie au réveil
Et te redresser nue et vibrante au soleil...

Écoutez encore:

J'arrachais les cordons de tes jupes d'un tour
De main, et dans cette ombre où tu faisais du jour
Tu m'apparaissais droite en ton corset-cuirasse,
Et bientôt humant l'air comme un cheval de race,
Je t'emportais, déjà pâmée, au creux du lit.

Cela est crâne. Nous pensons que la pudeur de personne ne s'offensera de cette crânerie. Il y a longtemps que Gautier a répondu à ceux qui s'effarouchent des hardiesses lyriques:

... Je n'écris pas pour les petites filles
A qui l'on coupe encor des tartines, — mon vers
Est un vers de jeune homme...

Et le grand Théo parlait d'or. Loin de croire que la poésie est un cantique à l'usage des jeunes filles mièvres, nous la considérons, au contraire, comme une exquise débauche réservée à quelques élus, comme une sorte de mystère d'Éleusis où ne sont admis que de rares initiés. Nous avouerons même qu'en poésie nous ne tenons compte de l'*idée* qu'en troisième ou quatrième ligne. Ce qui importe d'abord, c'est une forme impeccable, un rythme ultra-sonore et une ardente couleur.

Donc nous ne ferons pas à l'auteur de ces vers un grand reproche de la pauvreté de pensées dont il témoigne en sa *Chanson d'hier*. Nous le reconnaîtrons pour un initié, docteur en prosodie sur toutes les coutures, bien que nous ayons le regret de relever au hasard ce vers échappé à sa plume:

Les fruits aigus et dé—licats d'un sein d'enfant,

auquel nous sommes forcé d'imaginer et de marquer une césure étonnante. M. Émile Dodillon emploie une langue bizarre, maniérée, tordue, ce dont nous ne nous plaindrions pas si la rigidité grammaticale de cette langue ne bronchait par instants et ne s'allait pas détendre dans un fouillis de mots incorrects. Puisque nous y sommes, poussons jusqu'au bout la querelle: il ne nous est pas possible d'admettre que *toi* rime avec *toit* ni non plus *lit* avec *enseveli...*, etc., etc. Nous paraissons nous acharner à des détails, nous dirons à cela qu'en poésie il n'y a pas de détails et que la moindre faute est un gros crime.

En outre, nous montrons ici quelque sévérité pour l'écrivain, précisément parce que nous sommes en présence d'un ouvrier expert en métrique, qui nous paraît trop savant pour avoir le droit de jamais fai-

blir. Cet expert ouvrier manque d'envolée, sa phrase est minutieuse et jamais nombreuse. Les périodes sont parfois longues, mais c'est grâce à des *incidentes* accumulées, chacune hachée menu. L'ampleur est absente aussi bien l'enthousiasme.

Reste, comme nous l'avons dit, un très joli talent descriptif, des vers très bien ouvrés, d'une sonorité particulière qui nous charme, une recherche d'expressions remarquable, toutes choses qui nous ont amplement suffi pour nous faire proclamer M. Émile Dodillon un vrai poète. H. S.

**La Clef des champs**, par M. Léon Duvauchel. 1 vol. Chez Alph. Lemerre. — Prix : 4 fr.

Nous avons pour la poésie une passion absolument immodérée. On a beau dire, c'est la plus haute, la plus vivante et la plus vigoureuse forme de style qui soit, c'est la langue supérieure. A coup sûr, nous préférons la belle prose rythmique que l'on fait aujourd'hui au mètre veule de Racine et de Voltaire; mais quand on tombe sur les vers nerveux et colorés d'un poète de franche race, la pensée par lui fixée dans un cadre immuable est cent fois plus vivante que si elle était formulée en prose; elle est plus sonore, entre au surplus dans l'oreille d'une façon plus insinuante et offre ainsi des avantages indiscutables, même au simple point de vue mnémonique. Nous sommes donc toujours heureux de voir paraître un volume de vers et nous souhaitons la bienvenue à celui de M. Léon Duvauchel.

Il y a du mérite chez l'auteur de *la Clef des Champs* et surtout un bon air de jeunesse qui fait plaisir à respirer. Le poète chante de préférence le printemps et les joies fleuries. Il y met une aimable émotion et une fine grâce d'amoureux :

Vois, sous le bleu du ciel, ces deux rangs de pommiers,
Inclinés et tordus, qui, fleuris des premiers,
Montrent dans leurs bouquets, par nombreuses familles,
De frais boutons pareils aux seins des jeunes filles...

Voilà qui est très joli. Nous citerons encore ces quelques vers de plus belle allure :

Lève-toi, grand soleil! viens planer sur le monde;
Donne-nous l'abondance et la bonne chaleur;
Dans l'immensité bleue au bord du ciel en fleur,
S'éclipse devant toi l'étoile pudibonde.
Soleil d'or! fais briller d'un trait vif et vermeil
L'enseigne où l'on a mis ton image en peinture...
Déjà le fermier songe à sa moisson future,
Et le clairon du coq a sonné le réveil.

Il ne faut guère demander plus d'envolée à M. Léon Duvauchel. Ce n'est pas un lyrique. Les vers qui précèdent sont de bonne marque, comme tous ceux du volume, mais il n'y faut pas chercher les coups d'aile surprenants. Non, l'auteur n'est bien à l'aise que dans les petites stances fraîches. Écoutez cette fin d'un sommet intitulé *la Fraise :*

Bien des couples, gardant la rougeur sur le front,
Se murmurent : « Allons au bois cueillir la fraise! »
Et c'est l'amour naissant qu'ils en rapporteront.

La place nous manque pour donner ici en son entier la chanson qui s'appelle : *Promenons-nous dans les bois!* Elle perdrait son charme à être morcelée. Du reste, nos lecteurs pourront avoir un avant-goût de *la Clef des champs* par les quelques citations que nous avons faites. Pour les vers, la citation est encore le meilleur éloge ou la meilleure critique que l'on puisse soumettre au public.

Pour nous, nous avons pris grand plaisir au volume de M. Duvauchel. Il est de la jolie et claire impression de Lemerre et illustré de quatre eaux-fortes qui l'égayent. H. S.

**A tire-d'aile**, par M. René des Chesnais. 1 vol. Chez Bray et Retaux.

Nous sommes incapable de dire pourquoi ce volume de vers est intitulé : *A tire-d'aile;* il n'y a pas de vol du tout, et malgré l'amour que nous avons déclaré avoir pour la poésie, il nous est impossible d'être indulgent à M. des Chesnais. Voici un recueil qui affecte des prétentions exorbitantes; l'auteur s'imagine ressusciter Juvénal et il arrive que sa satire est flasque, qu'il n'est pas une seule de ses strophes où se rencontre une pensée originale et vigoureuse, et que dans tous les cas la couverture ment à l'intérieur du livre, puisqu'on pense, d'après l'enseigne, tomber sur des pages lyriques, et qu'on ne trouve en réalité qu'un pamphlet mal rimé. La violence des termes n'implique point la vigueur, et quant à l'inspiration elle est nulle. Voici ce qu'écrit le poète quand il est pris d'enthousiasme :

Quiconque a peur et n'ose, arrière!
Debout, debout les fils de Dieu!
Faisons flotter notre bannière
Au soleil d'or sous le ciel bleu.
Haut la croix! Honte au pâle traître
Qui lâchement la renia.
L'aube d'un jour meilleur va naître.
Vive la France! *Alleluia!*

Et quand on pense que nous avons tous fait des vers comme cela... quand nous avions treize ans! O mirlitons de notre enfance, vous vous en souvenez! Maintenant voici M. des Chesnais en colère; c'est encore beaucoup plus drôle :

C'est vous, c'est vous, madame la comtesse,
Hier votre père était marchand de fer,
Pauvre d'argent, rude au labeur, pas fier;
Et son travail a fait votre richesse.
Un noble gueux mit son nom sur votre or :
A votre bourse il fallait ce décor.
Et vous dansez au nez d'une pauvresse;
Quelqu'un a faim quand on mange chez vous.
Si Dieu réserve un front à ses grands coups,
C'est vous, c'est vous, madame la comtesse.

L'on dira ce qu'on voudra, nous ne nous croyons pas le droit de citer des vers de cette force et de ce français. Ce front que Dieu réserve à ses grands coups et qui est une comtesse rapproché de : quiconque a peur et n'ose, arrière!... voilà qui ouvre des horizons que l'on serait coupable de cacher au public.

Après ces deux petits échantillons, nous sommes bien persuadé que personne ne songera que nous faisons querelle à l'écrivain à cause de ses tendances cléricales; mais pour preuve décisive encore nous dirons que la meilleure pièce de l'ouvrage est celle qui a pour titre : *Un Jésuite :*

« Qui voudra servir ma messe demain! »
Car le lendemain était un dimanche
Et leur aumônier montrait de la main
Le clocher aigu de l'église blanche.
C'était un dimanche, ils le savaient bien;
Mais les francs-tireurs ne répondaient rien.

Et les strophes continuent avec quelque souffle.

Nous n'avons pas autre chose à glaner dans tout le volume. Il n'y a point là non plus d'originalité ni de couleur, mais c'est un peu chaud. En revanche, le reste, qui est encore plus terne, est terriblement froid.

En conscience, M. René des Chesnais n'est pas même apte à écrire en prose. H. S.

## MÉLANGES

**Russes et Allemands,** par M. Victor Tissot.
1 vol. chez Dentu. — Prix: 3 fr. 50.

La question du nihilisme en Russie est trop brûlante pour que nous ayons besoin de dire quel vif intérêt présente le nouveau livre de M. Victor Tissot. L'auteur prend d'abord le nihilisme dans ses sources et nous initie à la vie et aux doctrines de ses trois grands promoteurs :

Alexandre Herzen, père du nihilisme doctrinaire.
Michel Bakounine père du nihilisme militant,
Tchernyschevski, père du nihilisme scientifique.

Ce sont des existences nomades et romanesques entre toutes, et quant aux doctrines, si elles diffèrent en certains points, le but est le même chez eux tous : ils veulent la révolution. Les prosélytes de cette thèse du renversement social ne sont point si nombreux que l'on pense. A en juger par la besogne qu'ils font, on ne se douterait guère qu'ils sont à peine trois mille, tous sortant des rangs de la petite noblesse ou du petit clergé. Le peuple n'existe pas en Russie et la haute noblesse ne compte que des autoritaires, d'une part, et de l'autre des libéraux constitutionnels auxquels sont adjoints quelques bourgeois.

Les femmes jouent un grand rôle dans le mouvement actuel. Après avoir reçu longtemps une instruction dérisoire, les jeunes filles se sont ruées avec un enthousiasme indicible sur les universités; il y a une foule d'*étudiantes* en Russie, et le sexe faible est terrible là-bas. Elles en arrivent même à n'avoir plus de sexe et presque toutes ces superbes héroïnes ont un grand mépris de l'amour.

Nous ne les en félicitons pas.

Les étudiants, eux, ont commencé par vivre dans des universités qui étaient des casernes; peu à peu, la règle s'est relâchée, et malgré tous les ukases et toutes les mesures disciplinaires les plus sévères, on ne peut plus faire que les écoles slaves ne soient des foyers d'insurrection aujourd'hui.

Nul ne sait comment finira la guerre à mort engagée entre les révolutionnaires et le tsar. M. Tissot ne saurait se prononcer plus qu'un autre; il se contente de nous éclairer sur les mœurs de la société qu'il étudie, et pour plus ample édification, dans un très beau chapitre intitulé: *La décadence des mœurs,* il reprend l'histoire depuis les premiers empereurs de Russie jusqu'à nos jours, en appuyant sur les règnes de Pierre le Grand et de Catherine II.

Il examine ensuite cette vaste et ignoble bureaucratie qui pèse d'un poids si lourd sur la nation. Cette institution peut se juger d'un mot et ce mot est du tsar Nicolas: « Il n'y a qu'un seul fonctionnaire honnête dans tout mon empire, disait-il, c'est moi! »

Puis vient le tour de l'armée; cette armée est une telle charge pour le budget que le gouvernement qui entretient près de 3,000,000 de soldats ne trouve pas de ressources pour établir les moyens de communication qui en feraient une force invincible si l'on pouvait grouper cette armée. Mais cette puissance est paralysée par son éparpillement sur un immense territoire et elle a été tenue en échec par le petit peuple turc.

Le clergé est sans influence en Russie. Il se divise en *clergé noir,* les moines, qui sont riches et respectés mais qui vivent cloîtrés, et en *clergé blanc,* les popes, qui sont ignorants et bafoués.

Nous pénétrons également dans l'intimité des diverses sociétés de l'empire moscovite, qui ont été étudiées avec tant de précision et de génie par le romancier Tourgueneff, mais nous ne pouvons entrer dans tous ces détails de mœurs; nous avons résumé autant que possible les grandes lignes du livre pour en donner un avant-goût au public; il ne nous reste plus qu'à signaler la dernière partie, qui a trait aux rapports des Allemands et des Russes et à la situation de l'empire germanique.

En quelques mots, voici : au fond, il y a une haine héréditaire, invétérée entre les Slaves et la gent tudesque, et malgré tout, grâce à l'influence de la cour de Pétersbourg, les Allemands ont une grande prépondérance dans l'administration russe.

Et à Berlin aussi le socialisme révolutionnaire a poussé des branches. On se souvient des récents attentats contre la personne de Guillaume. Le despotisme de M. de Bismarck aigrit les esprits et prépare des malheurs.

M. Victor Tissot nous rend un vrai service en nous mettant au courant de cette civilisation slave, semi-européenne et semi-bizantine, que nous connaissions mal et qu'il est très intéressant de connaître.

Ce précis d'histoire sociale est d'une lecture agréable, en outre, par les anecdotes dont il est semé. Il est écrit en langue franche et claire. H. S.

**Les coins de Paris,** par Léon Chapron.
1 vol. in-12. Paris, Dentu, 1881.

Sous ce titre assez peu justifié, *les Coins de Paris,* M. Léon Chapron a réuni en volume les chroniques

publiées par lui dans l'*Événement*. Par le fait même que ce sont des chroniques, faites au jour le jour sur la nouvelle qui passionne à cette minute précise le lecteur parisien, ce genre de littérature perd plutôt qu'il ne gagne à être remis en lumière. Et je suis sûr que M. Léon Chapron est parfaitement de notre avis. M. Léon Chapron est certainement un de nos confrères les plus en vue, les plus *cotés* de la presse parisienne; chacune de ses chroniques est remarquée: *Tout Paris* en parle pendant deux heures; mettons jusqu'à l'heure où paraît la *France,* soit quatre heures et demie du soir; et puis... c'est fini. Hélas ! oui, quand on se fait journaliste, il faut en prendre son parti d'avance. La gloire du journaliste ressemble à la rose de Malherbe. Mais si une chronique parisienne ne vit que l'*espace d'un matin,* elle a du moins cet avantage que, passée de mode pour quelque cinquante ou cent années, elle renaîtra, elle reparaîtra au grand jour. Si je ne craignais d'émettre un paradoxe, je dirais que les chroniqueurs parisiens travaillent pour la postérité. Eh ! oui, pour la postérité, puisque c'est dans leur œuvre hâtive que les chercheurs trouveront plus tard le tableau de nos mœurs. C'est pourquoi il est très sensé de réunir en volume les *chroniques*. Les journaux disparaissent; les volumes resteront. Et si ces livres ne nous intéressent pas, ils intéresseront nos arrière-neveux. H. M.

**Mes Cachots**, par CHARLES LULLIER. Un vol. in-12. Paris, 1881. Chez l'auteur, 7, rue Rochechouart, et librairie Ghio. — Prix : 3 fr. 50.

Parmi tous les volumes publiés par les principaux personnages de l'insurrection de 1871, nous n'en connaissons pas de plus poignants que celui que vient de faire paraître M. Charles Lullier sous ce titre: *Mes Cachots.* Ce livre, écrit dans le silence d'un cachot calédonien, est livré à la publicité sans que l'auteur en ait retranché ou modifié une ligne. Aussi bien sent-on sous le calme cherché et voulu d'un style souvent correct, sourdre une colère âpre et virulente et un ressentiment profond, mais la note dominante est une résignation stoïque qui étonne étrangement.

La première partie de l'ouvrage est tout entière consacrée à l'historique de la Commune et à la part que l'auteur y a prise comme général en chef de l'insurrection, fonction qu'il ne conserva que quelques jours, car C. Lullier se retira bientôt sous sa tente, et les bras croisés, en philosophe, regarda défiler la Commune et ses tristes héros.

Arrêté et condamné à mort, l'ancien lieutenant de vaisseau vit sa peine commuée en celle des travaux forcés. C'était une aggravation. M. Thiers le comprit et ne donna pas suite à cette décision de la commission des grâces. Charles Lullier fut enfermé à *Clairvaux;* une tentative d'évasion le fit transférer dans la *prison de la mairie à Toulon,* puis ensuite au pénitencier d'*Eysses* où il lia connaissance avec le fameux abbé Junca. Avec la chute de M. Thiers commença pour le prisonnier, pour cet ancien officier de marine, un martyrologe terrible, une odyssée effroyable dont nous n'avons pu lire le récit sans être ému profondément. — Conduit au bagne de Toulon, sa lutte acharnée contre la chiourme qui voulait le revêtir des habits du forçat est épique. Plongé ensuite à fond de cale du transport *le Var* dans une boîte obscure et dans une véritable oubliette sous l'eau où le prisonnier ne pouvait s'étendre, il y passa six mois, pendant le trajet de France en Nouvelle-Calédonie, nu, la livrée du forçat jetée au loin. On est étonné de l'énergique vitalité de cet homme qui résista à cette épouvantable torture. Sa vie fut identique à l'île Nou. La résistance continua. Le prisonnier fut lié à un lit de camp par une chaîne de fer, et, stoïque, il vécut dans l'espérance de la liberté et du retour dans la patrie. Lullier travailla sans cesse dans ses prisons ; il commença et acheva une *Histoire de la guerre de 1870*, le *Journal d'un prisonnier*, qui paraîtra prochainement et différentes Thèses philosophiques.

Nous conseillons à nos lecteurs de lire cet ouvrage qui montre jusqu'où peut aller la puissance de l'énergie chez un homme admirablement doué et qui manqua sa vie et brisa sa carrière par des idées révolutionnaires exagérées et un esprit peu pondéré. Nous admirons et plaignons Charles Lullier.

**Marius Topin.** *Romanciers contemporains.* — Paris Didier et C^ie^, 1881. 1 vol. in-12.

Il n'est pas désagréable d'avoir sous la main des recueils de ce genre. Quelle qu'en soit l'imperfection, quels que soient l'esprit et les tendances de l'auteur, ils servent comme d'une sorte de mémento où la mémoire se rafraîchit au sujet d'auteurs aimés jadis, de livres lus autrefois, mais que les occupations journalières et la production incessante de notre époque avaient relégués au second plan. On revoit avec grand plaisir ces vieilles connaissances, Charles de Bernard, Gabriel Ferry, le docteur Herbeau et la marquise de Penarvan, de Jules Sandeau, le Paturot de Louis Peybaud et tant d'autres dont les types sont restés, comme des médailles un peu frustes, ensevelis dans un coin de la mémoire. La collection de M. Topin ne se compose pas d'ailleurs exclusivement de ce que j'appellerai les vieux contemporains. Il passe aussi en revue quelques-uns des littérateurs les plus remarquables et les plus bruyants de nos jours. Non pas que la liste soit complète, loin de là. Mais enfin on y voit figurer MM. Alphonse Daudet, Émile Zola, Jules Claretie, Jules Verne et Eugène Chavette, sans parler des autres. Ces études sont naturellement d'un intérêt plus piquant que les autres, il y entre cette épice qui donne tant de montant aux ragoûts littéraires, et qu'on appelle la polémique. Je n'ai point l'intention de discuter les vues de M. Marius Topin, ni même de les détailler ici. On peut lire son volume des *Romanciers contemporains*, qui est écrit assez agréablement, bien qu'avec une pointe de pédantisme çà et là. Critique de la critique, surtout quand elle est aussi menue et dispersée qu'elle l'est dans ce volume, serait une œuvre longue et ingrate. Il suffira de dire que M. Marius Topin croit devoir constater partout, excepté dans le roman, une décadence littéraire et qu'en fait de sujets de romans, il « préfère l'étude des senti-

ments généreux à l'exception ». Je ne me porte pas garant de la correction grammaticale de la phrase, mais je la cite textuellement. Il n'est pas difficile dès lors de se figurer quels sont les jugements portés par l'auteur sur les romanciers contemporains. Comme il est de bonne foi et qu'il a du goût, sa théorie l'embarrasse parfois. Il est amusant de le voir admirer, quoi qu'il en ait, le talent de Balzac, de Flaubert, et même de M. Zola, tout en faisant force restrictions sur les tendances, la manière, le but moral, l'absence d'idéal, etc. M. Topin est, du reste, — et dans un critique c'est un don aussi précieux que rare, — fort prompt à l'enthousiasme. Il est bien près de comparer M. Edmond About à Voltaire, et je crois bien qu'il parle des « chefs-d'œuvre » de « l'admirable » M. Xavier Marmier. B.-H. G.

**Œuvres de La Rochefoucauld.** Nouvelle édition, revue sur les plus anciennes impressions et les autographes, et augmentée de morceaux inédits, de variantes, de notices, de notes, de tables particulières pour les *Maximes* et pour les *Mémoires*, d'un lexique des mots et locutions remarquables, d'un portrait, de fac-similés, etc., par M. D.-L. Gilbert. Paris, L. Hachette et C[ie], 3 vol. in-8, et une notice biographique, par J. Gourdault.

La Rochefoucauld, comme tous les grands écrivains du xvii[e] siècle, est un inépuisable thème à variations. C'est pourquoi je crois sage de m'abstenir d'en faire. Je n'étudierai donc point cet illustre moraliste, d'autant plus amer dans ses satiriques peintures du cœur humain, qu'il connaissait mieux le sien propre. J'avoue d'ailleurs que je n'ai découvert aucun trait nouveau à ajouter à sa physionomie, si souvent et si minutieusement décrite. Quant à faire une tartine littéraire de seconde main, je ne m'y sens point de goût, et le *Livre* ne se trouverait sans doute que médiocrement flatté si l'on prenait sa tribune pour une chaire de rhétorique.

Il n'y a point davantage à faire l'éloge des éditions données par la maison Hachette dans sa collection des *Grands écrivains de la France*, publiée sous la direction de M. Ad. Regnier. On connaît ces beaux volumes; on sait quel soin préside à leur exécution matérielle; on s'accorde à proclamer le goût et la science des hommes qui se chargent de vérifier le texte et de le commenter. M. D.-L. Gilbert a fait sur celui de La Rochefoucauld un travail que l'on peut considérer comme définitif. Les différentes éditions originales, les manuscrits tels que ceux de La Rocheguyon et des portefeuilles de Vallant, les écrits imprimés ou inédits des contemporains, il a tout compulsé avec la sollicitude d'un érudit épris de son sujet; et, sans concevoir pour son auteur l'admiration dithyrambique qui rend tant de pages honnêtes ridicules, il nous donne, en un style sobre et bourré de faits, tout ce que l'on peut désirer réunir d'explications ou de documents sur La Rochefoucauld et ses œuvres. Le résultat naturel de ces recherches et de ce labeur est que cette édition est plus complète que toutes les précédentes. M. Gilbert a ajouté même aux *Maximes*. Outre qu'il a remédié à la confusion introduite par certains éditeurs dans leur classement, il en a découvert un certain nombre qu'il donne pour la première fois. Rien n'est à dédaigner dans le bagage de nos grands écrivains; et c'est toujours chose méritoire d'augmenter, fût-ce d'une parcelle, notre trésor littéraire.

Les tables analytiques, rédigées à nouveau, sont claires et complètes. Les pièces justificatives des appendices sont bien choisies et contiennent à peu près tout ce qui peut éclairer le texte de La Rochefoucauld, et en même temps piquer la curiosité du lecteur. Des notices, partout où il en est besoin, présentent des discussions bibliographiques écrites d'un style rapide et net, et qui généralement laissent la conviction dans l'esprit. Elles n'ont, du reste, rien de dogmatique : quand le critique n'est pas arrivé à une démonstration satisfaisante pour lui-même, il le dit franchement, et ne donne point ce qui n'est que probable pour des faits acquis.

La notice biographique, signée J. Gourdault et distribuée aux souscripteurs en outre des trois volumes, offre un détail exact de la vie du duc depuis son enfance jusqu'à sa mort. Forcément elle fait en même temps passer sous nos yeux l'esquisse de tous les hommes et de toutes les femmes célèbres au milieu desquels La Rochefoucauld a vécu. C'est donc comme un tableau en raccourci et vu sous un angle particulier de l'époque qui commence avec Louis XIII, traverse la Fronde et aboutit au moment précis où le roi-soleil atteint son apogée. Je n'ai que des éloges à faire de la conscience que l'auteur a apportée à sa peinture. Tout est marqué. Je n'ai point observé qu'il eût oublié un trait, encore bien moins une physionomie. Malheureusement, puisque je dois tout dire, le tableau n'est point *ensemble*. Tout y est, et l'on n'y voit rien. Ou plutôt, on n'aperçoit qu'un détail à la fois; et il faut le parcourir, pour ainsi dire, par fragments, quitte à se faire à soi-même, plus tard, une idée du tout, dont on a vu l'une après l'autre chaque partie. En un mot, il manque à cette étude, si érudite et si fouillée, la composition, c'est-à-dire l'intérêt et la vie. C'est, à mon sens, un grand défaut, d'autant plus grand que c'est celui de l'érudition allemande, et que nous n'avons besoin de lui emprunter ni ses qualités ni ses vices. Que nos savants soient précis, minutieux, scrupuleux, en même temps qu'ingénieux et hardis, ils ne feront que poursuivre la tradition française, à peine interrompue pendant le temps assez court où la haute culture intellectuelle fut chez nous négligée; et l'Allemagne là-dessus n'a rien à leur apprendre. Mais qu'ils deviennent lourds, insipides, insensibles à l'art et ennuyeux, c'est ce qu'ils ne sauraient faire sans mentir au passé, sans renoncer de gaieté de cœur à l'esprit même qui les anime et qui fait leur fonds.

J'espère que l'auteur de la biographie de La Rochefoucauld ne verra dans les lignes qui précèdent que ce que je veux y mettre : une protestation contre l'invasion du germanisme dans notre érudition nationale. Car ce n'est pas en imitant qu'on rivalise; c'est en développant ses qualités originales, en ne crai-

gnant pas de faire autrement, et, comme il est possible, en faisant mieux. B. H. G.

**Louise de La Vallière et la jeunesse de Louis XIV**, d'après des documents inédits, avec le texte authentique des lettres de la duchesse au maréchal de Bellefonds, par J. Lair, ancien élève de l'École des chartes. — Avec deux portraits. 1 vol. in-8° de 437 pages. Paris, E. Plon, 1881. — Prix : 6 fr.

Louise de La Vallière n'a pas manqué d'historiens; les Mémoires, si nombreux, qui *s'échappèrent* des plumes envenimées des courtisans du grand roi ne l'ont pas toujours épargnée. Sœur Louise de la Miséricorde a eu des détracteurs et des défenseurs acharnés. Mais personne, jusqu'à ce jour, n'avait encore fouillé cette conscience délicate et ce cœur aimant comme le fait M. J. Lair dans le volume qui vient de paraître chez Plon. Une chose nous a particulièrement frappé dans ce travail, c'est la facilité, l'élégance même du style alliée, chose rare! à la précision, pour ainsi dire, mathématique du document historique. Il nous semble que c'est vraiment là qu'est aujourd'hui le chemin ouvert à l'historien. On en avait assez de l'histoire pathétique, sentimentale et romanesque; la réaction est venue; et, comme toutes les réactions, elle est allée trop loin; en haine du romanesque, elle n'a voulu que des documents bruts, sans rien qui les reliât ensemble : c'était fort savant, mais illisible. Avec l'ancienne école, l'histoire riait, pleurait ou gambadait; avec la nouvelle, elle était devenue momie. Il y a sans doute un juste milieu. Faisons des livres savants, mais faisons-les lisibles. C'est ce qu'a fait M. J. Lair. Il prend Louise de La Baume Le Blanc dès son enfance à Tours ou au château de La Vallière en Touraine; pas à pas, il la suit dans le château de Blois, mêlée aux filles quelque peu éventées du duc d'Orléans, Gaston, oncle du roi, ces sœurs cadettes de Mademoiselle, dont l'une, Marguerite avait fait le même rêve que son aînée, être reine de France. Puis, l'arrivée à Paris, après la mort de Monsieur; ce séjour du Luxembourg, pernicieux à tous les points de vue pour l'imagination vive et passionnée de la jeune Louise, à peine âgée de quinze ans. C'est là, c'est dans ce milieu romanesque et ambitieux qu'il faut chercher la cause de la facilité avec laquelle la *vertueuse* La Vallière céda aux désirs de Louis XIV. Ces débuts dans la vie d'une femme, qui fut plus célèbre encore peut-être par sa pénitence que par ses fautes, sont retracés de main de maître dans l'ouvrage dont nous ne pouvons donner qu'une trop courte analyse. Ce n'est pas la partie la moins curieuse de l'œuvre que l'étude de cet acheminement presque fatal de Louise vers une chute rendue inévitable. L'auteur donne, à la fin du volume, le texte *non altéré* des lettres de Louise de La Vallière au maréchal de Bellefonds. Connues depuis le commencement du XVIII^e siècle, ces lettres n'avaient jamais été montrées au public dans leur simplicité native. Le siècle de Voltaire n'aimait pas les œuvres sans apprêts; avant de lancer une lettre dans le monde, il fallait lui faire sa toilette : on réparait les négligences, on rétablissait l'orthographe, on paraphrasait sur le texte; des ornements étaient de rigueur. M. Lair a eu la bonne fortune d'en trouver une copie faite très probablement sur les lettres originales même; et il les présente au public débarrassées de toutes les fleurs de rhétorique dont on les avait agrémentées. En somme, travail consciencieux et intéressant. Peu de livres sont aussi attachants que celui-là; et M. Lair ne doit pas regretter les loisirs de six années qu'il a employés à sa composition. C'est un des meilleurs livres que nous ayons lus depuis longtemps. Il serait à souhaiter que l'Académie n'oubliât pas cet ouvrage lors de la distribution des prix fondés par le baron Gobert.

H. M.

**Souvenirs et correspondance de Madame de Caylus**, première édition complète, publiée avec une annotation historique, biographique et littéraire, et un index analytique, par Émile Raunié. 1 vol. in-18. Paris, Charpentier, 1881. — Prix : 3 fr. 50.

Ces *Souvenirs*, qui ont rendu M^me de Caylus célèbre, mais non pas plus célèbre que M^me de Motteville, comme l'affirme son éditeur, ces *Souvenirs*, dis-je, auraient dû leur éclat à une supercherie. La première édition fut publiée en Hollande, chez Jean Robert, en 1770, quarante et un ans après la mort de l'auteur. On a accusé Diderot d'avoir abusé de la confiance du comte de Caylus, qui lui aurait prêté une copie des *Souvenirs;* le célèbre auteur de l'*Encyclopédie* n'aurait rien trouvé de mieux à faire que de vendre ce dépôt confidentiel à un libraire de Hollande pour la somme de vingt-cinq louis : ce serait une pure escroquerie. Ajoutons bien vite que rien n'est moins prouvé que cette aventure. Cette histoire, qui courut sans doute de bouche en bouche au moment de la publication, fut mise en honneur par Marin, qui, sans nommer Diderot, ne laisse pas de doute sur l'identité de l'homme de lettres coupable d'une pareille indélicatesse. Si le fait était vrai, Voltaire, chose plus grave! aurait été complice de cette entreprise clandestine. Les notes qui accompagnent cette première édition ont été, en effet, attribuées à Voltaire; là, croyons-nous, la critique ne fait pas fausse route. Admettons donc que cette première édition a été faite, de bonne foi, sur une copie tombée entre les mains de Voltaire. — M. E. Raunié donne aujourd'hui au public la première édition complète des *Souvenirs*, suivis de la *Correspondance :* l'édition est faite avec soin. Dans une préface très bonne, l'éditeur retrace les principaux événements de la vie de M^me de Caylus, et y ajoute quelques réflexions, pleines de bon sens, sur l'odyssée du manuscrit des *Souvenirs* que nous rappelons plus haut. Après avoir constaté que c'est là une bonne édition, la meilleure qui ait été faite de *Madame de Caylus*, nous ne pouvons nous empêcher de regretter le penchant irrésistible des jeunes érudits pour les *notes à outrance*. On veut bien faire; on fait trop bien. On encombre son livre de notes et de renvois. Au lieu d'être l'accessoire, la note devient le principal. La note étant le but, on en arrive à regarder le texte publié comme un simple prétexte (sans jeu de mots).

Or, qu'arrive-t-il? Dans les trois ou quatre premières pages, cela plaît. Vers la dixième, si le texte est intéressant, le lecteur commence à trouver ennuyeux d'être dérangé si souvent, et pourquoi? Bien souvent, parce que l'éditeur éprouve le besoin de faire savoir qu'un autre auteur de Mémoires a dit justement la même chose. Au bout de trente pages, il arrive ceci : si le lecteur tient à connaître absolument le volume, il le lit et passe les notes; sinon, il se décourage, et dame la conséquence est claire! C'est là une tendance générale à notre époque; et M. Raunié n'y échappe pas. Il y a telles pages de son volume qui contiennent deux lignes de texte, deux lignes! le reste est réservé aux notes.

Évidemment, ce défaut a un point de départ louable, le désir de bien faire; mais ce n'en est pas moins un défaut. Il y a là-dessus une certaine phrase de Rabelais qu'il ne serait pas décent de citer ici, mais qu'il serait bon de méditer. H. M.

**Le Catalogue de l'amour,** par Charles Chincholle. 1 vol. in-12. Paris, Dentu, 1881. — Prix : 3 fr. 50.

*Le Catalogue de l'amour*, qui en est à sa deuxième édition, n'est point un recueil de nouvelles, comme on le pourrait croire au premier abord. C'est un catalogue, *incomplet, mais raisonné*, des biens et des maux qui sont la conséquence de l'amour. Ce livre rentre dans la catégorie des ouvrages moraux et moralisateurs. C'est, en somme, une sorte de réponse aux théories récemment débattues, soit par M. Alexandre Dumas fils, soit par M. Naquet. Pas de divorce! Plus d'adultères! Parbleu, oui! C'est bien cela que nous voulons tous. M. Chincholle nous propose des moyens d'empêcher l'adultère, mais est-il bien sûr que ses moyens sont pratiques? « L'époux malheureux, dit-il, l'est par sa faute. Qu'il la paye! Le cœur, la nature et la raison disent à l'homme : — Choisis ta femme. A la femme : — Choisis ton mari. A l'un et à l'autre, la loi demande : — As-tu choisi? S'il y a des gens qui se jettent dans un puits, il est trop juste qu'ils se noient. »

J'avoue que ce raisonnement ne me satisfait pas entièrement. A côté des gens qui se jettent dans les puits, il y a les gens qui y tombent par accident. Ceux-ci forment la majeure partie des noyés du mariage. — Il y a pourtant dans le livre de M. Chincholle des conseils excellents et des réflexions vraiment morales.

« Par quel manque de logique, dit-il dans sa *Postface*, les pères n'osent-ils franchement parler à leurs fils des inévitables désirs dont ils les savent tourmentés, les mères n'osent-elles solliciter, encourager les confidences de leurs filles?

« Mais non; papa attendra qu'un tapissier lui apporte la note de l'ameublement de Nini. Maman attendra que sa fille, se jetant à ses genoux, lui dise : Je vais être mère, ou que son gendre entre chez elle en criant : Madame, votre fille est une gueuse! »

J'ai tenu à citer ce passage, parce que c'est là ce qui m'a paru l'enseignement le plus pratique de ce livre. Toutes les fois qu'un auteur s'élève contre cette pruderie moderne, plus dangereuse et plus hostile aux bonnes mœurs que la licence antique, cet auteur, ce moraliste fait une bonne œuvre. J'ai oublié de parler du livre lui-même : c'est une série d'historiettes à l'appui de la thèse émise par l'auteur à la dernière page de son volume, écrites dans un style nerveux, mais souvent obscur. Quelques-unes de ces nouvelles sont tout simplement atroces, comme, par exemple, celle qui est intitulée : *Dans la prairie*. D'autres sont dans un ton plus doux. Mais comme je l'ai dit, dans ce travail le romancier cède le pas au moraliste.

H. M.

**Fables de Phèdre,** anciennes et nouvelles; d'après les manuscrits, traduction en vers, de M. Léopold Hervieux. 1 vol., chez Dentu. — Prix : 3 fr.

*Phædri, Augusti liberti, fabulæ quæ supersunt...* portaient nos livres de classe. Eh bien! franchement les fables qui restent de Phèdre, affranchi d'Auguste, n'ont jamais eu le don de nous charmer, pas plus d'ailleurs que celles qui restent des autres. Va pour Ésope, qui a *trouvé la matière*, qui a inventé le genre, mais nous ne voyons pas où est le grand mérite des autres poètes ses imitateurs. Ce sont toujours les mêmes sujets qui défilent sous nos yeux, et Phèdre a beau dire (nous donnons la traduction de M. Léopold Hervieux) dans le prologue de son livre III :

J'ai changé le sentier d'Ésope en grand chemin
Et sur plus de sujets que lui porté la main,
A mes calamités empruntant plus d'un thème,

Ésope nous suffisait parfaitement. Ce serait une grande audace de faire le procès de La Fontaine en quelques lignes, étant donné surtout l'engouement des Français pour le *bonhomme*, mais il nous sera permis de nous abriter sous l'aile d'un grand poète et de renvoyer nos lecteurs aux belles pages qu'a écrites Lamartine contre les fables. Il a montré combien la lecture en était funeste aux enfants, quelle morale sèche, égoïste et niaise elles contenaient en général, combien était faux ce genre obscur et détraqué, où il s'agit au corps du poème de lions, de loups, de moutons, de tigres et de biches, et en la moralité d'hommes et de femmes.

Mais Phèdre dit encore :

Si quand je fais parler aux arbres comme aux bêtes
Le langage de l'homme en mes conceptions,
On me blâme d'user de pareils interprètes,
Qu'on songe que je joue avec des fictions.

La belle raison! C'est justement, mon cher affranchi d'Auguste, ce qu'on reproche à vous et à vos pareils de jouer avec d'inutiles et piètres fictions! On vous reproche justement d'imprimer des niaiseries de ce calibre : Vénus,

..... Pour montrer qu'il n'est nulle femme semblable,
De la sorte interroge une poule, dit-on.

Si vous jouez avec des fictions, le jeu n'en vaut pas la chandelle, voilà tout, les honnêtes gens n'étant

pas chargés de s'intéresser à la conversation des poules.

Et encore le poète latin écrit en vers rythmiques. Bien que le commun des martyrs ne soit véritablement initié qu'aux sonorités virgiliennes de l'hexamètre, on perçoit néanmoins ici une cadence. Mais chez nous, les poètes français, à la suite de La Fontaine, grand prêtre du culte, coulent leurs fables dans un moule inharmonieux et elles s'en vont, courant dans un style déhanché qui n'est ni vers ni prose, ni facile à lire surtout. Quant au fond, il nous semble vain et irritant autant que celui des proverbes.

Puis M. Léopold Hervieux n'est responsable ni de notre goût, ni du mérite ou du démérite du genre. Il a simplement traduit le latin de Phèdre en érudit et en artiste. Nous lui reprocherons à lui aussi la claudication de son rythme changeant, mais nous louerons de grand cœur la conscience de sa traduction, la proximité remarquable qu'elle a avec le texte, dont elle transmet la saveur et dont elle rend très bien l'expression naïve. C'est un travail de patience et de goût qui lui fait grand honneur. M. Hervieux ne s'est évidemment pas ici adressé à la foule, il a écrit pour les lettrés qui trouveront le texte original en regard de la traduction et qui ne manqueront pas de prendre intérêt à la curiosité de la comparaison. H. S.

**Contes des Paysans et des Pêcheurs** (2e série des contes populaires de la haute Bretagne), par M. Paul Sébillot. 1 vol., chez G. Charpentier. — Prix : 3 fr. 50.

M. Paul Sébillot est en train d'emboùrgeoiser la féerie. Ce volume est la deuxième série de ses contes bretons, et il n'est pas près de s'arrêter; il annonce déjà la publication de plusieurs autres ouvrages du même genre. Nous reconnaissons le très réel talent de l'auteur et nous sommes au surplus un adorateur passionné des récits fantastiques, diaboliques, sortilégiques et légendaires. Nous regrettons qu'on ne prenne pas plus grand soin en France de garder *par écrit* toutes ces belles histoires, à l'heure où le souvenir oral va certainement s'en perdre, grâce à cette demi-instruction — la plus néfaste de toutes — cette demi-instruction pédante, gommée, prudhommesque et théiste qu'on répand dans le peuple. En présence de ce relèvement inattendu du niveau des études, nous consignons ici avec un orgueil mal dissimulé que nous avons une foi profonde dans l'existence des fées, des sorciers, de revenants, des lycanthropes, des incubes, de succubes, des lutins, des gnomes et de toutes les engeances de même farine et de même poésie. Et ce n'est pas un paysan celui qui écrit ces lignes débordantes d'audace, — malheureusement pour lui, il n'est pas un paysan, — il n'a jamais fait que deux ou trois échappées dans la vraie campagne, mais pour le peu qu'il y est resté il a récolté assez de documents extra-humains pour en être fier. Il a d'abord vu clairement le Diable avec des cornes rouges. Il est entré une nuit chez un loup-garou. Ce loup-garou était une femme qui ne lui a pas donné d'immenses trésors... pas même ceux de son cœur, elle était vieille d'ailleurs, mais qui lui a donne à boire... Aimable loup-garou! Il a entendu une symphonie sabbatique un soir d'orage dans une bruyère et il trouve que toutes les géométries et toutes les machines pneumatiques les plus essoufflées et que le calcul des probabilités lui-même sont une mauvaise plaisanterie à les comparer avec les féeries!

Nous sommes donc enchanté que M. Paul Sébillot ait fait un recueil des légendes fantastiques qui lui ont été contées dans la haute Bretagne. Il cite à la fin de chaque récit le nom de la personne dont il le tient. Il s'attache à conserver à l'histoire la plus grande exactitude et toute la saveur du terroir. Voilà qui est fort bien, mais nous l'avons dit en commençant, nous aurions préféré que l'écrivain se donnât fantaisie davantage et qu'il mît de sa propre imagination en un sujet qui est tout entier d'imagination. Sans doute, il fallait garder à ces légendes la naïveté qui en fait le charme, mais il y avait moyen de tout concilier. Les fées des houles et de la mer sont trop pot-au-feu, Satan n'est pas assez diabolique, les sorciers et les lutins sont trop naturalistes. Quand on prend du galon on n'en saurait trop prendre, quand on part en plein rêve, il n'y a pas lieu de se priver de merveilleuses extravagances.

N'importe, tel qu'il est, ce volume est des plus intéressants, et s'il nous paraît manquer de lyrisme, on y sent la conviction des conteurs et on reconnaît à l'arrangement du style la main d'un artiste charmant.

Comme nous sommes persuadé qu'il reste encore dans notre pays un certain nombre de femmes qui ne sont pas *revenues de la poésie* — et qui ne sont pas diplômées — plus un certain nombre d'hommes qui ne demandent qu'à ne pas lire les philosophes ou les journaux politiques, nous leur recommandons l'ouvrage de M. Paul Sébillot. C'est un livre délicat et amusant que l'on peut d'ailleurs lire en famille.

H. S.

## BEAUX-ARTS

**L'Art et les Artistes hollandais**, par Henry Havard, 4e volume. Paris, A. Quantin, éditeur. — Prix : 10 francs.

Ce quatrième volume clôt la très intéressante série des monographies de peintres hollandais publiées par M. Henry Havard. On sait quel accueil ont reçu des érudits et des amateurs les trois premiers fascicules de cet important ouvrage. Celui-ci ne le cède en rien à ses devanciers.

Il contient des documents de tout premier ordre sur les Ostade, Carel Fabritius, J. van de Velde, P. de

Koning, R. Hals, etc., etc., et sur deux graveurs de mérite, W. Delft et J. de Visscher. En outre une notice de la plus haute importance éclaircit la biographie de Quiring Brekelenkam, ce maître charmant, dont on ne savait rien au point de vue biographique, avant que M. Henry Havard ne s'occupât de rechercher dans les archives néerlandaises les traces qu'il pouvait y avoir laissées.

Somme toute, cet ouvrage important, résultat d'une mission du ministère de l'Instruction publique, fait le plus grand honneur non seulement à son auteur, mais encore à l'administration des beaux-arts qui l'a honoré de son patronage. Il jette une vive lumière sur la vie, les mœurs, les occupations de près de cinquante peintres de talent, et dès lors il a droit à une place spéciale dans la bibliothèque de tous ceux à qui l'art ancien est cher et qui aiment l'école hollandaise, si fertile en maîtres exquis.

**Caractères de l'École française moderne de peinture,** par Émile Leclercq. 1 vol. in-8° de 282 pages. — Paris, Renouard-Loones, 1881.

M. Leclercq n'a pas précisément la réputation d'être un critique caressant, nous dit-on. Mais nous ne croyons pas qu'on lui reproche d'avoir été partial. » Non, personne ne le lui reprochera : car tout le monde, sauf des exceptions rarissimes, reçoit sa *bastonnade*. Ah ! M. Leclercq n'est pas tendre ! Sapristi ! Il ne doit pas faire bon être mauvais peintre, avec un critique comme celui-là, même si l'on est de ses amis : car M. Leclercq me paraît être trop sincère pour avoir des condescendances. Beaucoup d'artistes en vogue vont être désagréablement surpris de la façon dont on les traite dans ce volume. L'auteur, tout en restant fort correct, ignore les ménagements. Il va son train, frappant de ci, de là, toujours au défaut de la cuirasse. Au premier abord, on pourrait le prendre pour un simple démolisseur. Son livre veut être lu et relu pour être bien compris ; alors, mais alors seulement, on s'aperçoit qu'il y a sous cette forme un peu brutale, disons le mot, un amour farouche de la vérité et de la sincérité. Il ne nous coûte pas d'avouer que ce livre est, de tous ceux que nous connaissons sur la même matière, celui qui remet le mieux chacun à son rang mérité. M. Leclercq rompt en visière avec tous les préjugés et toutes les traditions. Enfin, voilà un écrivain compétent qui ose dire qu'il y a un art en dehors de l'art grec. « Admettre un absolu, dit-il, déterminer un style, décréter un sommet, c'est se borner. Obéir aveuglément aux traditions, c'est nécessairement se renfermer dans d'étroites frontières. » A la bonne heure ! Raphaël fut de son temps ; pourquoi ne sommes-nous pas du nôtre ? Qui nous délivrera des copieurs ? Il serait *pourtant temps,* comme dit la chanson, de ne plus imiter les maîtres du XVIe siècle, pas plus que ceux du commencement du XIXe ; il serait temps de n'imiter plus, et de ne plus croire qu'il faut toujours regarder en arrière. Pour Dieu ! Laissons aux Chinois la puérile illusion de penser qu'ils ne doivent faire que ce que faisaient leurs ancêtres il y a vingt siècles. L'ouvrage de M. Leclercq est plus qu'un livre de critique ; c'est une œuvre vraiment philosophique en même temps qu'un acte de courage.

H. M.

**Le nouvel Opéra de Paris,** par M. Charles Garnier, 2 vol. in 8°. — Ducher et Ce, éditeurs.

Ce livre est un plaidoyer, plaidoyer *pro domo sua*, où l'avocat, en défendant sa cause avec une verve étonnante, un esprit charmant, une chaleur de conviction et d'enthousiasme qui le rend souvent éloquent, a écrit de la manière la plus originale un chapitre de l'histoire de l'art contemporain. Du faîte au fondement, de la radieuse statue d'Apollon, qui couronne si pittoresquement le temple moderne qu'on lui a élevé, aux substructions cyclopéennes sur lesquelles il repose, le vaste monument est décrit, analysé, commenté et expliqué par son architecte dans toutes ses parties variées et multiples, dans tous ses détails les plus minutieux et les plus ignorés, dans son caractère et son principe artistique. Le *nouvel Opéra* peut être ainsi considéré à la fois comme une œuvre historique et comme un traité *ex professo* sur l'architecture théâtrale et sur toutes les questions si difficiles et si délicates qui s'y rattachent. Nous n'avons point la prétention d'analyser l'ouvrage au point de vue technique et de renouveler des discussions auxquelles M. Garnier répond d'ailleurs avec une parfaite bonne grâce et une fière loyauté, soutenant avec énergie ce qu'il croit bon et plaidant spirituellement les circonstances atténuantes en faveur des parties dont il reconnaît les défauts. Nous voulons simplement dire combien nous avons éprouvé de plaisir et d'intérêt à lire ces pages de *mémoires* émues et sincères, écrites dans une langue bien française, vibrante, nerveuse et colorée.

Après avoir, en guise de préface ou plutôt d'exorde, tracé de l'architecte ce que nous pourrions appeler un *caractère* plein d'esprit et d'originalité, M. Charles Garnier, comme il convient à un avocat habile et convaincu du bon droit de son client, entre directement et *de plano* dans sa défense, défense très piquante et très originale. Il faut voir avec quelle vigueur, quel entrain il soutient sa façade si attaquée, l'ornementation extérieure et intérieure du monument, qu'on lui reproche d'être trop exubérant et trop luxueux. Il y a là des aperçus fort ingénieux, des fragments de théories d'art et d'esthétique très précieux, des anecdotes curieuses, des boutades charmantes et fort gaies. Ainsi, parle-t-il des bustes de compositeurs qui ornent la façade, il raconte la plaisante anecdote que voici sur celui de Rossini : « J'allais chez Rossini, qui me reçut en me lançant une gaudriole et m'assura, avec toutes les plus grandes protestations, que j'avais fait là un chef-d'œuvre d'impartialité et de vérité. En voyant seulement le nom de Meyerbeer et celui de Beethoven sur les bustes de la façade, il me dit, — c'était sans conséquence à cette époque : « Vous aimez bien les Allemands, vous autres Français. — Dame, il me semble qu'ils font de la bonne musique ! — Oui, mais ils font de la fichue cuisine ! »

La page sur les abords de l'Opéra, qui fait toujours partie de la défense de la façade, est fort intéressante; M. Charles Garnier y fait avec vérité le procès à la ligne droite municipale, qui a transformé Paris d'une façon si monotone et n'a point su donner aux voies nouvelles la physionomie si pittoresque que présentent les vieilles rues.

A-t-il à parler du plafond de Baudry, de celui de Lenepveu, il fait de chaque artiste un portrait superbe où sa personnalité artistique, son caractère et son talent sont analysés très finement et avec un véritable esprit de haute critique morale et philosophique. A propos de ceci ou de cela, une digression pleine d'imprévu et de fantaisie rompt, par un contraste piquant, la monotonie des discussions techniques. Ainsi dans son chapitre sur l'acoustique, un sujet scientifique s'il en fut, il nous raconte le plus plaisamment du monde ses demêlés et avec les pseudo-savants qui avaient la prétention de lui imposer chacun une solution infaillible de ce grave problème; ses luttes épiques contre l'ignorance des uns, la sottise des autres, l'amour de la routine et l'outrecuidance de tous. On croirait lire un fragment du *Lutrin*; il est fort intéressant et utile de lire tous les détails des tentatives et des expériences multiples et obstinées que l'invention et l'exécution de chaque partie de l'œuvre ont imposées à l'architecte et à ses collaborateurs, des mécomptes et des mésaventures qu'ils ont éprouvés, et enfin des résultats auxquels ils sont arrivés. Nous croyons que les jeunes architectes, les artistes qui débutent trouveront là des éléments précieux d'étude et un enseignement véritable; ils y verront ce que peuvent l'énergie et la volonté chez des artistes dévoués corps et âme à leur métier et qui ont toujours eu, dans leurs travaux, la préoccupation instante du beau, sinon du goût.

Le premier volume de M. Charles Garnier a paru il y a déjà quelque temps; le second vient d'être publié et offre ainsi un grand intérêt d'actualité. Il est consacré aux études sur la construction de la salle, sur l'établissement des fondations, sur les questions de l'éclairage et de la machinerie et enfin à la description complète de toutes les œuvres de peinture, de sculpture et de décoration de l'Opéra. M. V.

# HISTOIRE

## CHRONOLOGIE — DOCUMENTS — MÉMOIRES

**L'instruction publique en France pendant la Révolution,** par M. C. HIPPEAU, 1 vol. — Prix: 3 fr. 50. Didier.

L'auteur a déjà publié plusieurs ouvrages autorisés sur l'instruction publique aux États-Unis et dans la plupart des pays de l'Europe. Il a fait aussi connaître et vulgarisé les immenses travaux dus sur ce sujet aux plus illustres représentants de nos diverses assemblées révolutionnaires. Le volume présent est consacré précisément à la Révolution dans son mouvement pédagogique. Les grands principes d'éducation civique que l'on s'occupe d'introduire et d'appliquer aujourd'hui dans nos écoles sont posés, discutés et formulés avec une lucidité admirable par Mirabeau, Talleyrand-Périgord, Condorcet, Lathenas, Romme, Le Pelletier de Saint-Fargeau, Calès, Lakanal, Daunou et Fourcroy. Le recueil de leurs rapports est précédé d'une introduction qui en fait comprendre toute l'importance. Il est indispensable de ne pas ignorer ces précieux documents. Aujourd'hui toute une école rétroactive et assez peu intelligente combat l'éducation. Dans l'art, dans la politique, dans le roman, dans l'éducation, cette école combat surtout l'esprit d'examen, l'esprit d'investigation, en un mot la science. Ce qu'elle regrette, c'est l'esprit mystique. Comme si la vraie Foi pouvait en rien être entravée par la vraie Science. On fait à cette école l'honneur de lui attribuer l'esprit d'un autre âge, c'est une erreur. Ce qui l'anime, c'est le vertige de l'anéantissement intellectuel, car chaque âge a sa virtualité. Dans les beaux et utiles ouvrages de M. Hippeau, on sent, au contraire, l'esprit de vie et que les temps nouveaux sont avec lui. M. C.

**La Vie byzantine au VIe siècle,** par AUGUSTIN MARRAST, avec *préface et commentaires*, par ADRIEN PLANTÉ, ancien magistrat, 1 vol. in-8, 1881 (Ernest Thorin, éditeur).

C'est avec un certain recueillement que nous avons coupé les pages de ce volume, œuvre posthume d'Augustin Marrast qui constitue, en beaucoup de passages, une lecture pleine de charme, quoique l'intérêt, il faut le dire, ne s'y maintienne pas à égales doses. Au moment où commence le récit, Justinien, « l'empereur qui ne dort pas », règne depuis sept ans; Byzance s'embellit, préparant aux émeutiers, aux croisés, aux Turcs de Mahomet II, dans la suite des temps, de magnifiques fêtes de pillage. Théodora, l'ancienne prostituée devenue impératrice, sa compagne de débauches et d'infamie, Antonina, les sectaires orthodoxes, monophysites et aryens, les philosophes, les partisans des anciens dieux, défilent successivement devant les lecteurs. Le dialogue *Amour et Théologie*, qui fait penser à l'entretien de Bellac et de miss Watson, dans *le Monde où l'on s'ennuie*, le souper chez Mania, l'hétaïre à la mode, puis la querelle des *Verts* et des *Bleus*, servent de prologue



au drame. Le drame, c'est la fameuse insurrection connue sous le nom de *Nika* et qui, née des discussions théologiques en même temps que des luttes de l'hippodrome, ébranle le trône de l'autocrate et fait ruisseler, à travers les rues de Constantinople, le sang de cinquante mille victimes. « Spectacle à ravir Néron et Domitien qui, dans les amphithéâtres de la Rome des Césars, n'avaient jamais assisté à pareille fête! »

Le succès qu'a légitimement obtenu l'immortel et prestigieux récit de *Salammbô* a évidemmsnt tenté un érudit enlevé trop tôt à la république des lettres et qui, loin de pouvoir atteindre son idéal, n'a pas eu le temps de mettre son œuvre au point. C'est une suite de tableaux on ne peut mieux conçus, mais mal liés entre eux. On ne sait si l'on a affaire à un ouvrage de critique pure ou à un roman historique. Ainsi, après telle hypothèse pleine de couleur locale, où l'on sent revivre les hommes et les choses de la Byzance du VIe siècle, où l'on respire l'odeur complexe et capiteuse d'une civilisation corrompue mais élégante dont on parle souvent sans la connaître, le style passant tout à coup du présent aux temps du passé, prend l'allure terne et plate d'une simple note. Le lecteur reste ahuri et désenchanté. Quoique la part ait été faite bien large aux notes, à la préface, aux commentaires, qui remplissent un tiers du volume, il eût mieux valu l'agrandir encore, et, laissant l'action se dérouler, renvoyer hors du texte une foule d'explications qui détonnent dans le corps de l'ouvrage et nuisent par suite à l'effet général. Il y aurait aussi à blâmer l'excès des allusions comme leur trop grande transparence et l'abandon total de certains personnages auxquels on commençait à s'intéresser; mais, répétons-le, l'auteur n'ayant pu mettre le dernier tour de main à son œuvre, il convient de la juger avec plus d'indulgence et de remercier ceux qui ont pensé que, même à l'état d'ébauche, cette peinture des temps les plus troublés de la vie orientale ne devait pas être dérobée au public.

Au reste, bien des questions ont occupé le patient érudit à qui l'on était déjà redevable des *Esquisses byzantines*, de la traduction d'un ouvrage de de Humboldt sur les *habitants primitifs de l'Espagne*, et d'un *Essai analytique sur la philosophie du droit de Hegel.* Dans le volume que nous avons sous les yeux, deux opuscules joints à *la Vie byzantine* dénotent qu'Augustin Marrast saisissait avec une merveilleuse aptitude les points qui, dans tout sujet historique, gagnent à rester dans l'ombre et ceux qui, au contraire, doivent, dépouillés de la gangue poudreuse des in-folio, puis rehaussés par le style qui les enchâsse, briller du plus vif éclat. Après des considérations profondes et originales sur l'*Alexandrie des Ptolémées* vient un touchant récit intitulé: *Apothéose.* L'empereur Hadrien promène ses doutes et son ennui dans cette même Égypte qui des mains des Ptolémées a passé dans celles des Césars. La pensée de la mort l'obsède. Il se demande avec inquiétude s'il peut espérer encore un long règne et s'il sera rangé au nombre des dieux. Ah! si, comme en Chaldée cela est arrivé, à ce qu'on lui a rapporté, quelque ami pouvait, en lui faisant le sacrifice de sa propre vie, revenir l'informer de la destinée qui l'attend! Le bel Antinoüs, son échanson, surprend ce vœu et brûle de le satisfaire. Au spectacle d'une ardeur aussi généreuse qu'inconsidérée, un stoïcien entreprend de dissiper les nuages dont cette âme féminine, douce et confuse, était obscurcie. « Il parla à l'éphèbe de l'ordre immuable de la nature, de ses lois éternelles et nécessaires, les seuls dieux que la raison pût reconnaître. Il prouva que la sagesse consiste à les accepter, à attendre patiemment, dans l'exercice de toutes les mâles vertus, l'heure de rentrer dans le Cosmos sans crainte et sans espoir, comme le fruit mûr qui tombe de l'arbre. Il s'emporta avec éloquence contre les chimères malsaines de l'Égypte et de la Syrie, cette peste du monde gréco-romain, contre les magiciens et les thaumaturges dont les artifices troublaient à la fois le cerveau débile d'un enfant et la raison puissante de César. » Discours inutile, car l'adolescent se précipite dans le Nil pour trouver la solution du problème qui consume l'empereur. Sur la rive où le fleuve théogonique rejette son corps, un temple, berceau d'une ville, s'élève: l'héroïsme a fait un nouveau dieu.

Avec *Bagdad sous les Khalifes* on passe de la théologie énervante des cosmopolites byzantins à une théologie militante, jeune, naïve et appelée à détruire la première. Dans la mosquée, où s'entassent les débris des idoles qu'envoient les princes indiens récemment convertis à l'islamisme, le khalife se dispose à haranguer l'assistance. « De quoi parle ce maître de la moitié du monde? D'humilité et de renoncement. Il interprète quelques points douteux de la loi et prêche la guerre sainte. Le délire religieux, cette force orageuse qui a débordé de l'Arabie à l'Égypte, de la Perse à l'Indus, de l'Atlas au Guadarrama, se réveille avec fureur à la voix du vicaire du Prophète; la vision du conducteur des caravanes, du rêveur maladif qui ne sait ni lire ni écrire, et dont riaient les libertins et les raffinés de la Mecque, s'accomplira tout entière... le jour approche où le monde ne reconnaîtra qu'un Dieu, une loi et un maître. »

En somme, malgré des imperfections que nous devions signaler, Augustin Marrast a été, au point de vue historique, un remarquable vulgarisateur. Son livre figurera, croyons-nous, avec honneur dans les meilleures bibliothèques, et il fera vivement regretter la mort prématurée d'un homme qui n'aura que trop peu d'imitateurs.

**Histoire du tribunal révolutionnaire de Paris avec le journal de ses actes**, par H. Wallon, membre de l'Institut. t. Ier et II, Hachette, 1880.

M. Wallon poursuit le cours de ses travaux d'érudition par une histoire du tribunal révolutionnaire de Paris avec le journal de ses actes. Ce n'est point une œuvre de parti sans doute; mais ce n'est point non plus une œuvre émue comme l'était l'histoire de l'esclavage dont nous avons précédemment rendu compte. Il semble que l'auteur ait tenu à s'effacer devant les événements. Il leur laisse le soin de parler eux-mêmes,

et il faut reconnaître, hélas! qu'ils ne sont que trop éloquents.

M. Wallon nous explique au surplus ce qu'il a voulu faire : rattacher plus étroitement l'histoire du tribunal au mouvement de la Révolution dont il est l'instrument, en montrant les développements qu'il reçoit de ses progrès et le dénouement qu'il donne à toutes les crises; enfin présenter le tableau complet de ses opérations. De là, dans l'œuvre, une double division. D'abord le compte rendu des procès politiques, puis, sous forme de journal, l'indication chronologique des causes qui n'ont pu trouver place dans la première partie. Le premier volume comprend douze chapitres où l'auteur, après avoir retracé les origines et l'organisation du tribunal révolutionnaire, s'en prend à ses premiers actes, et il arrive enfin aux grands procès qui ont été comme la conséquence et la consécration de la révolution du 31 mai. Charlotte Corday, Custine, la loi des suspects, Marie-Antoinette, les girondins, puis, dans le second volume, Philippe-Egalité, Mme Roland; telles sont les grandes causes dont M. Wallon s'est fait l'historien. Après une série de procès où, sous le couvert de ce qu'on osait encore appeler la *loi*, les passions révolutionnaires se donnaient librement carrière (Bailly, Manuel, constituants, conventionnels, etc.), vient le journal du tribunal révolutionnaire du 22 septembre 1792 au 21 mars 1794.

Je ne sais rien de plus lugubre que ces longues listes de condamnés à mort, expiant pour la plupart des crimes imaginaires. Et quand, plus loin, mes yeux s'arrêtent sur les acquittements et les non-lieu, je ne sais, devant cette parodie de la justice, ce qui domine le plus en moi, de la pitié pour les victimes ou du dégoût pour leurs bourreaux.

Le livre de M. Wallon restera comme un document indispensable à l'étude intime de la Révolution française.

**Précis de la Révolution française**, par J. MICHELET, accompagné de cartes. Paris, C. Marpon et F. Flammarion, 1881, 1 vol. in-12.

On a enfin un précis de la Révolution à mettre entre les mains de notre jeunesse républicaine. L'y mettra-t-on? J'espère qu'il n'en sera pas besoin, et qu'il s'y mettra de lui-même. Si les jeunes gens sont encore accessibles à l'enthousiasme, à l'amour de l'art et de la vie, ils accourront tous vers ce manuel où toute la flamme de Michelet brille, où toute sa science éclate, où son génie poétique se donne libre carrière dans les limites d'une histoire dans laquelle les jours valent des siècles et les acteurs sont des héros.

On ne s'attend pas à une étude nouvelle sur J. Michelet à propos de ce volume. Pour captivant qu'il soit, le sujet est trop vaste. D'ailleurs tout le monde sait la place que cet ardent esprit s'est faite dans la littérature et dans les lettres. Il suffira de dire que ce résumé, fait par la veuve de l'historien avec le soin et la piété qu'on peut croire, conserve non seulement la pensée mais les mots mêmes de Michelet. C'est, comme le dit l'avertissement, Michelet lui-même qui, par les mains de celle qui a pendant plus de vingt ans vécu dans la constante familiarité de sa pensée, de son génie et de ses travaux, est « uniquement, absolument », son propre abréviateur et son interprète; pas une phrase parasite, pas une retouche ne vient modifier le texte, en diminuer l'autorité, porter atteinte à ce style si merveilleusement individuel dont la puissance magique a ranimé la poussière de tant de siècles et fait sortir tant de morts du tombeau, — ce style si vivant, que Michelet a pu dire avec vérité : — « L'histoire est une résurrection. »

C'est donc, en réalité, la substance, la moelle même de son *Histoire de la Révolution*, qui est contenue dans ce simple volume. On l'y retrouve tout entier, avec ses jugements sur les hommes et les choses, sa foi dans la Révolution, son admiration pour les géants de ces temps titaniques, lors même qu'il les désapprouve ou les combat. Comme en lisant sa grande histoire, on peut ici faire ses réserves et différer d'appréciation avec lui sur certains points de détail et sur les hommes. Mais cela n'enlève rien à l'entraînement du récit, où la vérité historique sait se revêtir des couleurs les plus chaudes et de l'intérêt le plus puissant, non plus qu'à l'autorité de l'enseignement qui en ressort. Il était temps qu'un livre destiné à être classique présentât l'époque révolutionnaire sous son véritable aspect, celui de l'épopée. La genèse des peuples, la naissance ou le renouvellement des sociétés, telle est, en effet, la matière épique, et tel est aussi le caractère de ces temps aujourd'hui passés, mais qui étaient gros du présent et de l'avenir.

B. H. G.

**Histoire de la littérature française**, par D. NISARD, de l'Académie française, huitième édition. 4 vol. in-12. Paris, Firmin-Didot, 1881.

Ce serait faire injure aux lecteurs du *Livre* que d'entreprendre de mettre sous leurs yeux une analyse de cette *Histoire de la littérature française* : c'est désormais un livre classique à un aussi juste titre que le *Cours de littérature* de La Harpe. Nous ne pouvons donc que constater l'apparition de la huitième édition, calquée d'ailleurs sur la précédente. La septième, en effet, a été dans l'esprit de l'auteur l'édition définitive, *irréparable*, comme il le disait modestement dans l'*avertissement* placé en tête de son œuvre. « Sans rien changer au plan, écrivait-il, aux proportions ni au fond des jugements, j'ai remanié et augmenté du double, dans le premier livre, le deuxième chapitre, rectifié, aux chapitres premier et second du deuxième livre, les détails biographiques sur Marot et Rabelais, d'après des recherches récentes et sûres; enfin augmenté de deux paragraphes étendus les chapitres sixième et septième du livre troisième, qui traitent de Boileau et de Louis XIV. »

Ce sont ces modifications, non pas faites au plan général, mais portant seulement sur les détails de l'ouvrage, qu'il pouvait être bon de signaler au lecteur; quant à la critique de l'ouvrage lui-même, il y a longtemps qu'elle n'est plus à faire. On ne critique pas plus Nisard que La Harpe ou Quintilien. H. M.

**Bonaparte et son temps** (1769-1799), d'après les documents inédits, avec cartes par Th. Jung, lieutenant-colonel d'artillerie (du service d'état-major). Tome troisième (2e édition), 1881. Charpentier, éditeur.

L'apparition de ce volume, le troisième et dernier de la publication entreprise par M. Jung, nous paraît une occasion toute naturelle de revenir sur l'ensemble d'une œuvre qui, malgré ses imperfections au point de vue du style, sera lue avec avidité, consultée avec fruit, gardée avec soin dans les bibliothèques. L'homme prodigieux qui a fait répandre autant de flots d'encre que de flots de sang, avons-nous dit à propos des deux premiers tomes, n'était guère envisagé jusqu'ici qu'à dater du moment

Où du premier consul déjà par maint endroit
Le front de l'empereur brisait le masque étroit.

M. Jung a pensé qu'il convenait d'étudier dans ses causes et dans ses diverses phases l'évolution, presque inexplicable au premier abord, de ce cadet-gentilhomme devenant jacobin, passant par des alternatives de succès et d'abaissement, puis se relevant souverain absolu. Pour cela, il fallait non seulement prendre le jeune Corse à ses débuts dans la vie, mais entrer dans l'étude de son tempérament tel que l'ont fait le sol sur lequel il naquit, la race d'où il était issu, ses ascendants immédiats et les divers milieux qu'il a traversés. Il s'agissait donc d'un travail ethnologique, physiologique et essentiellement politique sur ce document humain : Bonaparte.

On a beaucoup écrit à son sujet, presque toujours sans documents et d'intuition. C'est ainsi que se forment les légendes, fruits de l'imagination et de la paresse. Il est si long, si pénible, si coûteux de remonter aux sources, si commode de déduire des faits les plus connus des conjectures plus ou moins hasardeuses! Il est vrai que si les légendes ont leur charme elles ne sont pas toujours sans danger. On ne sait même que trop ce que nous a coûté la légende napoléonienne; mais n'y eût-il aucun intérêt immédiat à tirer de la connaissance de la vérité, celle-ci devrait être encore recherchée pour elle-même.

La tâche est malaisée lorsqu'il s'agit d'une personnalité qui a suscité la verve des poètes, provoqué les déclamations des rhéteurs, motivé les injures des pamphlétaires ou légitimé les reproches des historiens. Toutefois plus la difficulté est grande, plus il est tentant de dégager enfin une aussi singulière personnalité des ombres créées autour d'elle par des apologistes enthousiastes ou sans pudeur comme par des détracteurs prévenus ou excessifs.

Dépouillée d'un masque mensonger, la figure montre ses traits réels fortement accentués et gagne en énergie ce qu'elle perd en prestige. Tel le Christ de Munkacsy paraît plus grand peut-être que le Messie hiératique en se rapprochant de l'humanité.

Le microscope projette sur le « vibrion monstrueux » des clartés étranges. Au lieu d'un Napoléon titanesque, la critique historique nous découvre un Bonaparte en rapport avec l'humaine mesure, en dessous même souvent au point de vue moral, mais qui étonne toujours par un mélange incroyable d'habileté, de clairvoyance et de scélératesse égoïste, un audacieux aventurier qui ne saurait avoir d'autre fin que le trône ou l'échafaud, un histrion capable de jouer tous les rôles, fors peut-être celui de l'honnête homme, ***tragediante, commediante***.

N'est-il pas surprenant qu'un être, d'une dureté telle pour ses semblables qu'elle en a fait le type des autoritaires, ait été un indiscipliné au premier chef; que celui qui souleva au nom de la gloire tant d'enthousiasmes et baigna ses étendards dans le sang de millions de soldats se soit toujours montré *in petto* d'une suprême indifférence pour les idées d'honneur et de patrie? Que signifiait le mot honneur pour l'homme qui se fit sans cesse un jeu de manquer à sa parole, qui reniait ses amis dès qu'ils ne pouvaient plus lui servir et qui eut l'art de susciter des dévouements dont il sut rarement gré à leurs auteurs? La patrie elle-même comptait-elle pour celui qui fut longtemps disposé, quoique cadet français élevé dans les écoles royales, à séparer de la France, son pays d'adoption, la Corse, son pays natal, pour s'y créer on ne sait quelle royauté chimérique? Non, car ces mots d'honneur et de patrie étaient pour lui vides de sens. Tout au plus les considérait-il comme des formules cabalistiques bonnes pour fanatiser les crédules fidèles de la religion idéale dont il n'était que le prêtre impie.

Le récit des premières années de sa vie, tel que le fait M. Jung d'après des pièces justificatives annexées pour la plupart à la publication qui nous occupe et d'une authenticité indiscutable, constitue un ensemble de piquantes révélations. Il y a plus de faits que de jugements dans cette étude écrite malheureusement en style d'ingénieur; à cet égard réservons nos appréciations. Il convient en effet d'appeler d'abord l'attention sur ce qui semble acquis dorénavant et définitivement à l'histoire : le réel motif de l'aversion qu'eut toujours Napoléon pour les jésuites, — les mœurs et le caractère des Corses, — le milieu dans lequel se développa le caractère du futur conquérant, — l'explication étiologique et pathologique de ses instincts, — le mélange incroyable dans cette nature complexe d'un bon sens pratique, d'une vue saine, étendue, perspicace des choses et des hommes, d'une ténacité peu commune et tout à la fois d'une souplesse vraiment italienne et d'une sorte d'inconscience somnambulesque.

M. Jung ne nie pas que Napoléon ou *Nabulione Buonaparte* soit né le 15 août 1769, mais il avance qu'on peut avec autant de probabilité faire remonter au 7 janvier 1768 la naissance du second fils de Charles-Marie Buonaparte et de Lætitia Ramolino. En tout cas, cette incertitude de date servit, dans plusieurs circonstances, les intérêts d'une famille de quémandeurs *passés maîtres en fait de tromperie*, et qui tenaient en même temps du lion et du renard.

L'une de ces circonstances paraît être l'admission du jeune Napoléon à l'école de Brienne, — après un stage de trois mois à Autun, car il était nécessaire

que l'enfant apprît au moins à lire et à écrire en français. Quand du reste, après quatre années d'études, en 1785, il fut reçu à l'École militaire de Paris, longtemps après même (ses lettres et opuscules le prouvent), il prenait encore avec l'orthographe les plus extraordinaires licences. Il n'était pas encore sorti de l'école quand son père mourut au moment où il revenait solliciter des amis puissants en faveur de sa nombreuse famille. Cela ne rétablit pas les affaires de ces nécessiteux, toujours plus disposés à recourir aux ressources de l'intrigue qu'à accepter les luttes, comme à goûter les joies de la pauvreté fière et vaillante. Quoi qu'il en soit, le jeune homme, et M. Jung met cela à son actif, écrivit à l'occasion de cette mort quelques lettres très dignes. Il allait bientôt, en présence de l'attitude molle et effacée de son aîné Joseph, devenir le véritable chef de la famille. Après avoir été classé à l'examen de sortie avec le n° 42, il est nommé second lieutenant au régiment d'artillerie de la Fère, à Valence, le 1er septembre 1785; il va ensuite à Lyon, puis de là à Douai, où son régiment arrive après vingt-six jours de marche. On n'allait pas vite en ce temps-là. Dans cette dernière ville, notre officier reçoit des nouvelles de Corse; il demande et obtient un congé de quatre mois partant du 1er février 1787. Ce congé devait se prolonger, comme tous ceux que Bonaparte demandera, car jamais plus que lui n'abusa des certificats de médecin. Il est juste d'ajouter qu'absent de son corps il travaillait beaucoup, quand il n'intriguait pas. C'est ainsi qu'il écrivit une *Histoire de Corse* qu'il voulut successivement dédier à l'abbé Raynal, à l'archevêque de Sens, à Paoli, à Necker. Pendant les derniers mois de 1788 et presque toute l'année 1789, il ne quitte guère Auxonne où il ronge son frein, dans un dénuement voisin de la misère, lassé de cette vie de garnison d'une monotonie pesante pour toute âme ardente et active. Surexcité par les préludes de la Révolution, le voilà de nouveau en congé. Il devait cette fois rester une année et demie en Corse. Bien qu'il soit à peine âgé de vingt ans, sous le coup peut-être d'une obsession née de souvenirs d'enfance, il conçoit, dans son cerveau enfiévré, le singulier projet de s'emparer de la citadelle d'Ajaccio, et reprenant les idées de Paoli, son modèle plus que son inspirateur, de secouer le joug de la France, à laquelle il doit tout. Ah! qu'il est loin de se douter qu'il régnera un jour sur ces Français qu'il dédaigne, qu'il exècre même à cette époque de son existence. A la faveur des troubles de la Révolution, jouant les uns, intimidant les autres, trompant tout le monde, reparaissant après chaque échec à son corps, il s'acharne cinq fois à cette tentative insensée et n'y renonce que chassé, proclamé infâme, banni à perpétuité, lui et sa famille, de cette île où le culte de sa mémoire s'établira plus qu'ailleurs dans la suite. En s'enfuyant, suprême infamie! il rejetait toute la responsabilité de son œuvre avortée sur Paoli, son ancien bienfaiteur. Ce héros compromis irrémédiablement n'avait plus d'autre ressource que de lutter avec l'énergie du désespoir contre les troupes de la Convention. Peu s'en fallut même qu'aidé des Français, dont il embrassait tardivement le parti, Bonaparte ne tournât immédiatement ses armes contre ses compatriotes. L'amitié de Robespierre le jeune, de Barras, de Salicetti, de Fréron, le siège de Toulon, ses actes d'indiscipline même, le 13 vendémiaire, l'admirable campagne d'Italie, l'abandon de l'armée d'Égypte, le 18 brumaire, sont, dans la progression croissante des appétits du renégat corse, des éléments plus connus et passés en revue avec non moins de soin que les premiers par M. Jung, qui abandonne son personnage, se contentant de le représenter à son lit de mort léguant à ses héritiers, avec des millions épaves de ses razzias méthodiques et de sa liste civile, le *réveil-matin de Frédéric II, ses tables de nuit, un nécessaire pour les dents et son bidet de vermeil.*

Que les grands hommes sont petits vus de certains côtés! La gloire peut donc confiner au ridicule. Victor Hugo, dans *les Quatre vents de l'esprit*, le dit excellemment :

Régner! cela vaut-il rêver sous un vieux aulne?
Nous regardons passer Charles-Quint sur son trône,
Jules deux sous son dais, César dans les clairons,
Et nous avons pitié lorsque nous comparons
A l'aurore des cieux cette fausse dorure.
Lorsque nous contemplons, par une déchirure
Des nuages, l'oiseau volant dans sa fierté,
Nous sentons frissonner notre aile, ô liberté!
En fait d'or, à la cour nous préférons la gerbe.

« Mais Bonaparte est-il responsable? Non, sociologiquement parlant », conclut M. Jung.

« Inconscient par nature, ajoute-t-il, cet homme de guerre merveilleux eût eu des destinées autrement enviables, s'il eût rencontré plus de sympathique affection dès l'enfance, une méthode d'instruction mieux comprise, plus d'encouragement à son âge mûr, une armée plus unie, une société mieux équilibrée, plus de juste sévérité enfin de la part de ses chefs. »

Nous ne poursuivons pas, car M. Jung retombe immédiatement dans son défaut capital : l'absence de goût. Écrivain prétentieux, il veut et ne sait manier la phrase. Il s'embarrasse dans des logomachies politico-scientifiques qui font sourire et indisposeraient violemment le lecteur, n'était l'intérêt puissant du sujet qu'il traite. Toutefois on ne pourrait lui savoir trop de gré d'avoir, avec une persévérance des plus louables, réuni, publié et discuté les éléments d'une histoire sérieuse et définitive. H. G.

**Histoire populaire de la France**; tome deuxième, illustré de 289 vignettes. Un volume in-4°; Paris, Germer Baillière et Cie; 1881.

Nous avons, au moment que parut le tome premier, signalé cette *histoire*, vraiment *populaire*, à l'attention de tous les pères de famille, de tous les instituteurs, de tous ceux qui, mus par un zèle généreux, sont prêts à augmenter, de leurs deniers, le nombre des volumes de nos bibliothèques de campagne. Le tome deuxième vient d'être publié; ce nous est une occasion, que nous ne laisserons pas échapper, de recommander à nouveau, et très vivement, un ouvrage

qui ne peut manquer de faire naître et grandir le sentiment patriotique dans l'âme de tous les lecteurs, jeunes ou vieux.

Le premier volume s'était fermé sur le désastre d'Azincourt; le deuxième nous conduit jusqu'à la fin du siècle de Henri IV; deux siècles bien remplis : Charles VII, avec Jeanne d'Arc, a chassé les Anglais, Louis XI a vaincu la féodalité; l'unité de la France n'est pourtant pas achevée; pendant de longues années, on combat, catholiques contre huguenots, mais le Béarnais succède aux Valois et Sully prépare l'œuvre de Richelieu, de Mazarin, de Louis XIV. F. G.

## MÉMOIRES

**Mémoires de M. Claude,** chef de la police de sûreté sous le second empire. 2 vol. in-12, Paris, Jules Rouff, 1881.

Les *Mémoires de M. Claude* ont déjà eu un très grand nombre d'éditions. Bien que l'éditeur nous promette un troisième volume prochainement, il est indispensable de dire quelques mots de ces deux premiers volumes.

Ce livre a eu naturellement un immense succès de curiosité et de librairie. Cela se comprend. M. Claude fut, sans conteste, le plus habile policier de notre époque; et tout ce qui touche à la police a le don aujourd'hui d'intéresser, voire même de surexciter l'opinion publique. Les *Mémoires de M. Claude* ne sont pas faits pour endormir la question; ces livres là sont forcément bourrés d'anecdotes scandaleuses, de révélations inattendues qui jettent un jour tout nouveau sur beaucoup de faits restés inexpliqués.

Le premier volume pourrait être intitulé : *Partie politique* et le second : *Partie criminelle.* Ce premier volume nous initie, en effet, aux mystères du coup d'État de décembre, aux agissements et au genre de vie de ceux qui l'ont préparé. Les chasseurs de femmes, M^me^ X, l'espionne, M. de L***, etc., tous ces personnages sont de ceux qui ont joué un rôle prépondérant dans cette tragi-comédie qui s'appelle le second empire. M. Claude nous apprend à les connaître; il a travaillé pour l'historien futur, qui, après l'apaisement, examinera sans passion les hommes qui, partis de l'Élysée, ont abouti à Sedan.

La partie criminelle a certainement trouvé une place dans ce premier volume des *Mémoires*, mais c'est surtout dans le second que M. Claude, suivant l'ordre chronologique des faits, nous initie aux causes célèbres du deuxième empire. Et Dieu sait si la matière est vaste! Depuis le cocher Collignon, assassin de M. Juge, jusqu'au vampire du cimetière Montmartre, depuis l'empoisonneur La Pommerais, et Jud, l'assassin mystérieux d'un président de la cour impériale jusqu'au procès Mirès, quelle suite terrible! Et nous ne sommes pas encore arrivés aux dernières années de l'empire, années qui furent les plus riches en crimes.

Le tome troisième nous promet des détails sur la terrifiante affaire Troppmann. Voilà, je pense, de quoi piquer la curiosité publique et justifier le grand succès qu'obtient ce livre.

Est-ce à dire qu'il soit sans défaut? Non pas certes, à mon humble avis; il en a d'énormes. On a contesté la véracité de ces *Mémoires*; c'était peut-être aller trop loin; mais en toute sincérité on n'*arrange* pas une rédaction originale comme cela. Nous ne pouvons croire que ce soit là la copie même laissée par M. Claude. Quel est l'arrangeur? Pourquoi a-t-il disposé toutes les aventures comme dans un roman? On aura beau dire, il y a là-dedans des hasards tellement providentiels, des coïncidences tellement merveilleuses qu'on a parfaitement le droit de ne pas croire un mot de tous ces détails extraordinaires. Cela est d'autant plus malheureux que le fond même du livre est vrai. Franchement, ces mémoires sont assez bourrés de faits et assez intéressants par eux-mêmes pour pouvoir se passer d'une broderie assez fantaisiste. H. M.

**Victor Louis**, architecte du théâtre de Bordeaux, sa vie, ses travaux et sa correspondance (1731-1800), avec un portrait du maître, des reproductions de gravures et de dessins inédits et le fac-similé d'une lettre autographe, par Charles Marionneau. 1 vol. in 8° de 608 pages. — Bordeaux, Gounouilhou, 1881.

Cet hommage à la mémoire du célèbre architecte est le premier ouvrage complet, le seul qui puisse donner une idée exacte de ce que fut la vie de ce grand homme, méconnu, lui aussi, de son temps, comme bien d'autres. Il serait trop long de raconter ce qu'est un livre comme celui-ci: Bourré de documents classés avec une méthode parfaite, cet ouvrage indique de la part de l'auteur une grande admiration pour son héros; cette admiration, il n'a pas de peine à la faire partager au lecteur. La partie sur laquelle insiste le plus M. Marionneau est tout naturellement celle qui a trait à la construction du Grand-Théâtre de Bordeaux. Puisque nous ne pouvons analyser l'ouvrage, nous montrerons au moins les erreurs qu'il réfute. Jusqu'à présent on avait fixé comme date de la naissance de Victor Louis les années 1733 ou 1735; M. Marionneau établit, sans laisser place au doute, que la date véritable est le 10 mai 1731: l'auteur, en effet, a eu la bonne fortune de découvrir l'acte de naissance du grand architecte. Ce qui jusqu'ici avait détourné l'attention des lecteurs de ce document, c'est que Louis ne s'appelait point en réalité *Victor*, nom sous lequel il est connu, mais bien *Louis Nicolas.* La date de sa mort n'était pas moins incertaine que celle de sa naissance. M. Gaullieur L'Hardy inventa même, au sujet de cette mort, une sorte de roman d'après lequel l'illustre architecte se serait éteint à l'hôpital. M. L. Dussieux, renchérissant sur l'assertion de M. Gaullieur L'Hardy, avance que Victor Louis est bien mort à l'hôpital, et cela *le 7 mars 1807*. La biographie Didot, édition de 1862, rectifiant ces hypothèses, croit pouvoir affirmer que Louis était encore vivant à la date du 30 juin 1810. Il n'y a qu'un malheur pour toutes ces affirmations,

c'est qu'en ouvrant le *Journal des Arts* de juillet 1800, on trouve un article, très court il est vrai, mais enfin un *article nécrologique* sur Victor Louis. L'architecte du théâtre de Bordeaux et de la galerie du Palais-Royal est mort, en effet, le 2 juillet 1800, et pas le moins du monde à l'hôpital. Mais c'est là l'éternel problème: pourquoi une erreur historique se propage t-elle plus facilement qu'une vérité? Pourquoi tel ou tel grand homme est-il célèbre par une promesse qu'il n'a pas faite, par une parole qu'il n'a pas dite? Qui le sait? — Quoi qu'il en soit, remercions M. Marionneau d'avoir établi d'une façon définitive les dates extrêmes de la vie de Victor Louis, de nous l'avoir montré dans les différentes phases de sa vie, d'abord élève de Louis-Adam Loriot, à Paris, puis en Italie, en Pologne, à Dunkerque, à Bordeaux. C'est à Bordeaux surtout que la carrière de Louis est intéressante à suivre : car, quoique né à Paris, le célèbre architecte peut être à bon droit revendiqué par les Bordelais comme un des leurs. A la suite de son livre M. Marionneau a eu la bonne pensée de donner au public le *Catalogue de l'œuvre de Louis:* le lecteur reste confondu devant la fécondité et l'activité de ce grand homme qui devait mourir, non pas à l'hôpital sans une larme amie, ruiné, comme l'ont affirmé quelques écrivains romanesques, mais au moins découragé, désespéré et résigné à l'injustice de ses contemporains. Cette injustice M. Marionneau la répare en partie aujourd'hui par la publication de son magnifique volume; c'est le plus bel éloge que nous puissions faire de son ouvrage. H. M.

### MEMENTO

Il vient de paraître à la librairie Marpon et Flammarion deux excellents ouvrages d'éducation historique : l'*Abrégé d'histoire de France*, par J. Michelet. *Moyen âge* et *Temps modernes.* Cette nouvelle édition, accompagnée de cartes, dans le format in-18 à 3 fr. 50, est le complément de l'*Histoire de France* de Michelet publiée par les mêmes éditeurs et dont nous avons parlé à cette place il y a quelques mois.

M. Théodore Gosselin vient de faire paraître, chez Dentu, un très intéressant volume, sous ce titre : *Histoire anecdotique des Salons de peinture depuis 1673.* Ce volume, tiré à un petit nombre d'exemplaires, est le résultat d'ingénieuses et patientes recherches. L'auteur y retrace d'une façon très vivante la physionomie des anciens Salons du Louvre, et y ressuscite pour ainsi dire le Paris artiste des deux siècles derniers. La partie consacrée aux Salons sous la Terreur est notamment des plus curieuses, par les détails de mœurs qu'elle révèle.

# BIBLIOGRAPHIE. — MÉLANGES

## CRITIQUE ET ÉTUDES LITTÉRAIRES

**Bibliographie céramique.** Nomenclature analytique de toutes les publications faites en Europe et en Orient sur les arts et l'industrie céramiques, depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours, par CHAMPFLEURY, conservateur du musée de Sèvres. — *Paris, A. Quantin,* 1881, in-8° de XV et 352 pages.

Les besoins domestiques ont dû donner naissance à la fabrication de la poterie en terre cuite. Pline assure que cette industrie se révèle dès le berceau des sociétés; c'est en quelque sorte le premier vagissement de l'art plastique.

Un travail qui, en remontant la suite non interrompue des âges, établirait les développements successifs de la céramique depuis son origine jusqu'à nous, dévoilerait la vie intime de l'humanité.

De même que Cuvier à la vue d'un os reconstituait tout un ordre animal, de même le philosophe, à l'aspect d'un simple tesson, reconstituerait les mondes évanouis.

Ce travail est-il possible? Pas n'est besoin de répondre à cette question. Mais si l'on ne peut l'entreprendre d'une manière générale et continue, du moins peut-on l'essayer pour quelques points particuliers: et c'est ce qui a été fait, surtout depuis le commencement de ce siècle. A partir de cette époque, les monographies, les traités *in extenso*, plaquettes, brochures fascicules, mémoires se sont succédé, tant en France qu'à l'étranger, avec une activité telle qu'aujourd'hui l'ensemble de tous ces écrits forme un faisceau important.

L'histoire et la technie céramiques sont un fait tout moderne, remarque avec raison M. Champfleury. Au XVIe siècle rayonne la grande figure de Palissy; avant lui, rien. Après, il faut revenir jusqu'à l'*Encyclopédie* pour trouver quelques aperçus sur la fabrication de la poterie, de la faïence et de la porcelaine. « Il était réservé au XIXe siècle, vers 1850, d'entrer de plain-pied dans cet art, d'y pousser, d'en donner l'historique, d'étudier en même temps les grands centres comme leurs petits réseaux et d'en faire pressentir la renaissance. »

Appelé à un poste qui l'obligeait à des recherches immédiates et continuelles, ne se contentant pas de répondre d'une manière vague à ceux qui le consultaient, voyant en outre le flot toujours croissant des travaux sur la céramique, M. Champfleury a pensé qu'une bibliographie relative à cette partie artistique

pourrait rendre un véritable service, tant à l'industriel qu'au savant : selon nous, il ne s'est pas trompé.

En effet, au milieu de ce mouvement qui s'accentue chaque jour, comment l'homme qui veut s'instruire trouvera-t-il les documents propres à le mettre au niveau de la science? Sans méthode, sans la connaissance des livres, sans la bibliographie, disons le mot, il lui faudra passer de longues heures à des recherches pour la plupart du temps complètement infructueuses.

D'ailleurs, la bibliographie n'est pas ce qu'un vain public pense. Tout aride qu'elle puisse paraître, dit Brunet, pour qui la considère superficiellement, elle est loin d'être dénuée d'attraits pour qui l'observe de plus près. Outre les renseignements précieux qu'on y puise, que de faits curieux, que d'anecdotes piquantes, que de rapprochements singuliers n'offre-t-elle pas aux regards inquiets du chercheur! Aussi ne faut-il pas s'étonner, si l'on a vu, et si l'on voit encore de nos jours, des écrivains distingués, des romanciers connus se livrer à cette branche des connaissances humaines avec toute la passion, avec toute l'acuité d'esprit qui les caractérise : témoin, M Champfleury.

L'auteur de *Monsieur de Boisd'hyver* n'a pas craint de quitter, de temps à autre, les hauteurs ensoleillées de l'imagination, pour explorer le domaine austère des réalités tangibles : à l'exemple de Charles Nodier, il a, lui aussi, publié une bibliographie.

Cette bibliographie présente la nomenclature systématique et raisonnée de toutes les publications faites en Europe et en Orient sur les arts et l'industrie céramiques depuis le XVIe siècle jusqu'en 1880.

Aucun travail de ce genre n'avait paru. Son idée est donc aussi neuve qu'utile. On pourrait peut-être, à la rigueur, nous opposer l'*Universal catalogue of books on art*. Mais que de lacunes se trouvent dans ce vaste répertoire, en ce qui touche la céramique! De son côté l'auteur du *Manuel* ne cite que treize ouvrages sur cette matière. M. Champfleury en signale environ douze cents! La conclusion s'impose d'elle-même.

Dans le cours de ses investigations, M. Champfleury a eu l'heur insigne de faire des découvertes qui ont bien dû le récompenser de sa généreuse initiative. Ainsi, nulle part n'était mentionné le curieux *Mémoire* de Joseph Hannong l'aîné, le célèbre fabricant de faïence, à Strasbourg et à Hagueneau. Un autre inventeur laissé dans l'ombre, Léonard Racle, de Dijon, bien digne par son savoir en céramie de figurer parmi les personnages de marque dont s'honore la patrie de Bossuet, a été aussi remis en lumière par le savant bibliographe.

Ces deux exemples suffisent pour montrer avec quel soin et dans quel esprit il a procédé à l'accomplissement de sa laborieuse tâche.

Sans se soucier des systèmes adoptés par ses devanciers, M. Champfleury s'est ingénié à créer un mode de classification qui rendît les recherches faciles et économisât le temps.

Dans ce but, il a divisé son travail en deux parties distinctes. La première comprend la liste alphabétique de toutes les productions imprimées ou manuscrites, tant françaises qu'étrangères, qu'il a pu découvrir soit en consultant les livres, les bibliothèques publiques ou particulières, soit en dépouillant les collections ou recueils des sociétés provinciales. Là, les titres sont abrégés, mais assez étendus pour reconnaître les ouvrages et les retrouver au besoin : c'est pour ainsi dire leur état civil.

La seconde partie est certainement la plus importante. Les mêmes titres reparaissent ici, décrits *bibliographico more*, mais disposés par nationalités, chacune subdivisée par ordre de matière, c'est-à-dire en section d'histoire, technie, esthétique, peinture, dorure, enfin dans les différents rameaux que comporte la céramique.

Si la théorie a ses lois, la pratique a ses exigences : cette disposition, qui ne nous paraît pas cependant des plus rigoureuses, ne laisse pas d'offrir de nombreux avantages, dont le plus direct est de mettre en évidence le caractère particulier des différents peuples, l'activité, les goûts et les efforts respectifs de chacun sur cette spécialité.

En outre, pour terminer, la critique, sans laquelle toute bibliographie sérieuse est incomplète, a été traitée dans celle-ci avec cette circonspection et cette indépendance que demande une œuvre destinée par son objet, non pas seulement à l'industriel, mais encore au savant et au lettré. J. G.

## ÉDITIONS DE BIBLIOPHILES — LIVRES D'AMATEURS

**Rouen illustré**, un beau vol. in-4° carré avec 24 eaux-fortes. Ouvrage complet, publié en 12 livraisons du prix de 3 fr. 50 l'une. Rouen, E. Augé, éditeur.

Rouen est peut-être la ville la plus curieuse de France et la plus riche en vieux monuments. Mais cependant combien d'autres villes renferment aussi de précieux vestiges du passé; combien de châteaux, épars dans les campagnes, racontent la vieille histoire de notre France, qui se lit sur les pierres encore mieux que dans les livres. Les édifices modernes ont aussi leur valeur; ils seront, dans l'avenir, les témoignages de notre existence d'aujourd'hui. Et enfin où la nature est-elle plus prodigue que chez nous en sites pittoresques, en aspects imprévus et variés?

Quand donc tout cet ensemble incomparable de richesse de toute sorte sera-t-il condensé dans une « France pittoresque et monumentale » qui serait l'ouvrage indispensable de tout amoureux du *sol*

*sacré?* L'essai a été tenté plusieurs fois et sous diverses formes. Le plus souvent une seule contrée — Touraine, Normandie ou Bretagne — était abordée, et encore produisait-elle un gros volume. Il n'a jamais été fait rien d'ensemble. Nous connaissons un éditeur qui a retourné et retourne encore la question sous toutes ses faces, sans pouvoir arriver à une solution satisfaisante. La difficulté est double. Il faut: ou condenser les documents de façon à faire tenir la France en cinq volumes, par exemple, mais alors il n'y a place pour rien mettre; — ou donner au sujet le développement qu'il comporte et l'on tombe alors dans une vingtaine de volumes qui seraient et trop coûteux et trop encombrants. Nous faisons même ici un appel à tous les vrais amateurs et le *Livre* serait reconnaissant des conseils, même anonymes, qui pourraient lui parvenir sur ce sujet.

Nous semblons oublier le *Rouen illustré* de M. Augé. Pas du tout; car ce sont ces publications partielles qui donnent le goût et font sentir la nécessité d'une œuvre générale. Nous avons eu souvent à parler ici des publications locales de M. Augé; celle-ci est peut-être la meilleure de toutes. La proportion est bonne. Si Rouen, tout Rouen qu'il est, occupait un grand volume in-folio, comme les matériaux le permettraient, ce serait démesuré. *Est modus in rebus.*

Le texte de cet ouvrage, confié à des amateurs érudits et à des archéologues, — MM. Paul Allard, l'abbé A. Loth, le vicomte Robert d'Estantot, Paul Baudry, N. Beaurain, Jules Adeline, J. Félix, Léon Palustre, l'auteur de *la Renaissance en France*, Ch. de Beaurepaire, F. Bouquet, — n'est ni trop léger ni trop savant. Il s'agit en réalité d'un album et non d'un ouvrage d'archéologie.

Les gravures à l'eau-forte sont généralement bonnes. Nous citerons les *Façades du Palais de Justice* et *la Cathédrale*, par Jules Adeline, qui, s'il a souffert cette fois des collaborateurs, a encore apporté la plus grande part au travail; la *Cour du Palais de Justice* et la *grosse horloge*, par Toussaint; une *Vue de Rouen*, par Brunet-Debaisne. Les planches de la table sont ingénieusement disposées par J. Adeline, qui rappelle en petits croquis de marge les sujets secondaires. Ces croquis même nous font regretter qu'il n'y en ait pas quelques-uns dans le texte. L'eau-forte a sans doute des effets auxquels ne sauraient être comparés ceux du *procédé en relief*; mais il ne faut pas être exclusif. Une quantité de petits motifs auraient pu être intercalés utilement, soit pour agrandir des détails, soit pour reproduire des fragments intéressants; avec une quarantaine de ces gravures dans le texte, l'ouvrage eût été parfait.

«Nous avons voulu que tout Rouennais ami de son pays pût connaître véritablement et posséder chez lui sa ville natale...», dit le prospectus de l'ouvrage. On peut étendre cette prétention plus loin. Sans être de Rouen, nombre de bons Français s'intéresseront à cette publication.

### MÉMENTO

L'éditeur Isidore Liseux vient de publier dans sa collection in-16, qui contenait déjà les **Matines de Cythère** de Crébillon fils, **le Hasard du coin du feu** du même auteur. Jolie petite édition format de poche. — (1 vol. Prix: 5 fr.)

Dans la collection des *Chefs-d'œuvre inconnus* publiés par le bibliophile Jacob à la librairie Jouaust, nous signalons un petit bijou égaré dans l'œuvre de Restif de la Bretonne et que l'érudit Paul Lacroix, le *restiphile*, a tenu à nous restituer. Ce coquet ouvrage, intitulé **Louise et Thérèse,** est orné d'une eau-forte de M. Lalauze. (Prix: 5 fr.).

Mentionnons une délicieuse plaquette, chef-d'œuvre de typographie sorti des presses de MM. Berger-Levrault et Cᵉ de Nancy et dont M. Conquit est le libraire-dépositaire. C'est le petit opuscule de Gœthe intitulé **Mon Journal,** traduit par un Strasbourgeois en vers libres et décoré de tous les agréments qui peuvent séduire un bibliophile.

Le premier volume des **Œuvres complètes de Alphonse Daudet : Froment jeune et Risler aîné,** vient de paraître dans le format in-8 (prix 8 fr.) chez Dentu et chez Charpentier, éditeurs. M. A. Daudet a fait précéder cette édition définitive d'une **Histoire de ce livre** et Dagnan-Bouveret, l'auteur de l'**Heureux accident,** a fourni deux illustrations dont le dessin original est peut-être remarquable mais dont la reproduction défie toute critique.

Il est fâcheux que ces deux compositions n'aient pas été gravées à l'eau-forte, car le procédé Dujardin a totalement échoué. Les finesses sont perdues et tous les contours sont noyés dans le vague d'une mauvaise épreuve photographique.

Nous souhaitons que les éditeurs réussissent mieux le prochain volume de ces **Œuvres complètes.**

**Les Confessions de Rousseau,** avec gravures de Hédouin. Librarie des Bibliophiles. — Prix : 12 fr. 50 le vol. format in-8° écu. — (Les deux premiers volumes sont en vente).

La *Petite Bibliothèque Artistique*, que M. Jouaust publie avec succès à sa Librairie des Bibliophiles, est aujourd'hui une collection qui mérite de fixer l'attention des amateurs de livres et de gravures. L'intérêt des ouvrages publiés, le luxe de l'impression, le choix heureux des artistes, dont le talent se trouve toujours en rapport avec les sujets à interpréter, justifient amplement la faveur croissante qui s'attache à cette collection, dont les principaux collaborateurs sont des graveurs comme MM. Hédouin, Flameng, Boilvin et Laguillermie.

Il n'est pas, d'ailleurs, de graveur ou de dessinateur qui ne soit désireux de figurer dans la brillante pléiade artistique formée par M. Jouaust; si bien que sa *Petite Bibliothèque Artistique* est non seulement une bibliothèque attrayante, mais encore un musée curieux et varié de l'art contemporain. Le public l'a compris, et l'*Heptaméron* de la reine de Navarre et le *Décaméron* de Boccace, depuis longtemps épuisés; *Manon Lescaut*, le *Voyage Sentimental*, dont il ne reste plus que quelques exemplaires, et bien

d'autres ouvrages de jour en jour plus recherchés, sont là pour attester que les bibliophiles ont su reconnaître les soins apportés par l'éditeur à cette belle publication.

La collection vient de s'enrichir d'un important ouvrage que les amateurs réclamaient depuis longtemps : nous voulons parler des *Confessions* de Rousseau. M. Jouaust a eu l'heureuse idée d'en demander la préface à M. Marc-Monnier, qui était bien l'écrivain le plus capable de trouver du nouveau sur le philosophe de Genève, et qui en a réellement trouvé. Les gravures des *Confessions* sont dues à la pointe prestigieuse de M. Hédouin, qui en a fait de véritables merveilles. On serait tenté de dire qu'il s'est surpassé lui-même, si l'on ne craignait de faire tort aux charmantes suites qu'il a données jusqu'à présent avec un égal succès. Les deux premiers volumes des *Confessions* ont seuls paru, et l'éditeur nous promet les deux autres volumes d'ici à la fin de l'année : espérons, pour l'impatience des amateurs, que promettre et tenir ne lui seront qu'un. Nous reparlerons en temps voulu de cette publication.

**Le bon Varlet de chiens.** 1 vol. in-16. Paris, *Librairie des Bibliophiles*. — Prix : 7 fr. 50.

La collection du *Cabinet de Vénerie*, que MM. Paul Lacroix et Ernest Jullien publient, et qui avait débuté par l'*Antagonie du Chien et du Lièvre*, de Jehan du Bec, et la *Chasse du Loup*, de Jean de Clamorgan, dont nous avons rendu compte tout dernièrement, continue aujourd'hui par la publication du *Bon Varlet de chiens*. Sans être une œuvre véritablement inédite, cet ouvrage est un extrait combiné, arrangé et rajeuni, d'un ouvrage de chasse très connu et plusieurs fois reimprimé, le *Livre de chasse* de Gaston Phœbus. Cet extrait, fait évidemment d'après les manuscrits, a l'avantage de présenter un texte plus facile à lire et à comprendre que celui de la première impression. Les curieux renseignements donnés par M. Paul Lacroix, les notes érudites que M. Ernest Jullien a mises à la suite du texte, et le grand soin apporté à l'exécution typographique, rendront cette publication précieuse aux chasseurs émérites et aux bibliophiles.

Le *Cabinet de Vénerie*, qui doit être la petite bibliothèque intime du chasseur bibliophile, ne comprendra pas de gros volumes ; elle se composera spécialement des plus anciens ouvrages en vers et en prose qui remontent à l'origine de la littérature cynégétique, et de divers petits ouvrages du XVIe et même du XVIIe siècle, qui concernent chacun une espèce de chasse particulière, et qui peuvent être considérés, par cela même, comme plus techniques et plus pratiques à la fois.

# GAZETTE BIBLIOGRAPHIQUE

## DOCUMENTS OFFICIELS

Par décret du président de la République, en date du 13 juillet 1881, rendu sur la proposition du président du Conseil, ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, sont promus ou nommés dans l'ordre national de la Légion d'honneur:

Au grade d'officier:

MM. Le Blant, membre de l'Institut, membre du Comité des travaux historiques. Publications de premier ordre sur l'archéologie nationale.

Fustel de Coulanges, membre de l'Institut, directeur de l'École normale supérieure; professeur à la Faculté des lettres de Paris. Travaux éminents sur l'histoire de l'antiquité et sur l'histoire nationale.

Au grade de chevalier:

MM. E. Lavisse, Gabriel Monod, Guillaume Jost, Paul Topinard.

### *Bibliothèque des Sociétés savantes.*

Le Président du Conseil, ministre de l'instruction publique et des Beaux-Arts,

Vu l'arrêté du 30 novembre 1879,

Arrête:

Article premier. — La bibliothèque des Sociétés savantes sera administrée par un conservateur.

Art. 2. — M. d'Artois, sous-chef au 2e bureau de la direction de l'enseignement primaire, est chargé des fonctions de conservateur de la bibliothèque.

Paris, le 25 juin 1881.

JULES FERRY.

Par arrêté du 1er juillet, rendu sur le rapport présenté au nom de la commission de la décoration des écoles et de l'imagerie scolaire,

Un comité permanent est institué auprès du ministère de l'instruction publique, à l'effet d'examiner les spécimens présentés pour la décoration des écoles, l'imagerie et les musées d'art scolaires, et de désigner ceux qui pourraient être l'objet d'une souscription du ministère.

Sont nommés membres de ce comité:

MM. Berger, inspecteur général, directeur du musée pédagogique;

Bert, député, membre du conseil supérieur;

Bigot (Charles), publiciste.

Galland, peintre, professeur à l'École des beaux-arts,

Guillaume, membre de l'Institut;

Havard, publiciste;

## INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

### *Institut.*

Dans sa séance trimestrielle, l'Institut, réuni en assemblée générale, a voté sur les conclusions du rapport de M. J.-B. Dumas, qui désigne le lauréat du prix biennal.

Ce prix, d'une valeur de 20,000 francs, est le seul que décerne l'Institut tout entier; il présente ainsi une importance bien supérieure à celle des récompenses que donnent chaque année, dans leurs séances spéciales, les diverses Académies.

Les décrets de 1859 et de 1860, qui l'ont institué, en remplacement du prix triennal, portent que:

Il doit être décerné tous les deux ans, au nom de la nation par l'Institut de France, dans la séance commune aux cinq Académies,

Il sera attribué tour à tour à l'œuvre ou à la découverte *la plus propre à honorer ou à servir le pays* qui se sera produite pendant les dix dernières années, dans l'ordre spécial des travaux que représente chacune des cinq Académies de l'Institut de France.

Voici la liste des lauréats qui l'ont obtenu depuis sa fondation :

1861. — Académie française. M. Thiers.
1863. — Académie des inscriptions. M. Appert.
1865. — Académie des sciences. M. Würtz.
1867. — Académie des beaux-arts : M. David (Félicien).
1869. — Académie des sciences morales et politiques : M. Henri Martin.
1871. — Académie française: M. Guizot.
1873. — Académie des inscriptions: M. Mariette.
1875. — Académie des sciences: M. Paul Bert.
1877. — Académie des beaux-arts: M. Chapu.
1879. — Académie des sciences morales et politiques: M. Demolombe.

Le prix a été décerné, cette année, à M. Nisard pour son *Histoire de la littérature française.*

### *Académie française.*

Dans l'une de ses dernières séances, l'Académie française a distribué les divers prix littéraires dont elle dispose. Voici les noms des lauréats:

PRIX MONTYON

M. Jules Breton, pour son poème intitulé *Jeanne;*
M. Labour, pour son *Étude sur Montyon;*
M. Croiset, pour son livre *la Poésie de Pindare;*
M. Prosper Chazel, pour l'*Histoire d'un forestier;*
M. J. Girardin, pour *le Grand-Père;*
M. V. Radot, pour l'*Étudiant d'aujourd'hui;*
M. Bourde, pour *A travers l'Afrique;*



M. Pizetta, pour *Plantes et Bêtes;*

M. E. Berthet, pour *les Petites écolières.*

M. de Pommayrols et M. Taillaud, pour des volumes de poésies.

Tous ces prix sont des subdivisions du prix Montyon.

PRIX BORDIN

M. Gebhart, *la Renaissance en Italie.*

M. Kalaczko, *Causeries florentines.*

PRIX LANGLOIS

M. Aulard, *Traduction des poésies et des œuvres morales de Leopardi.*

PRIX DE JOUY

M. Ohnet, roman; *Serge Panine.*

PRIX LAMBERT

M. Gustave Toudouze, roman: *Madame Lambelle.*

PRIX GOBERT (histoire)

1er prix. — M. Chéruel.

2e prix. — M. Zeller.

PRIX ALPHEN

M. Kerviller, *Étude sur Conrart,* qui fut le premier secrétaire perpétuel de l'Académie.

M. Welchinger, *le Théâtre sous la Révolution.*

PRIX MARCELLIN GUÉRIN

M. Müntz, *Raphaël, sa vie et son œuvre.*

PRIX VITET.

M. Jean Aicard.

PRIX ARCHON-DESPEYROUSES

M. Lud. Lalanne, *Index de Brantôme.*

PRIX GUIZOT

M. Ch. de Lacombe, *le Comte de Serre, sa vie et son temps.*

PRIX MONBINNE.

Mme Toussaint, née Samson, MM. Édouard Fournier, Paul Albert.

---

M. Pasteur a définitivement posé sa candidature à l'Académie française.

Voici le texte de la lettre par laquelle M. Pasteur pose officiellement sa candidature au fauteuil de M. Littré à l'Académie:

« Monsieur le secrétaire perpétuel,

« J'ai pris la résolution de me porter candidat au fauteuil laissé vacant à l'Académie par la mort du savant M. Littré.

« Je vous serais fort obligé de vouloir bien en informer l'illustre Compagnie.

« Veuillez agréer, etc.

« L. Pasteur. »

Deux autres candidats sollicitent également les suffrages de l'Académie, MM. F. Coppée et Sully-Prudhomme.

---

L'Académie française vient de procéder au renouvellement trimestriel de son bureau.

M. Gaston Boissier a été élu directeur. Conformément à l'usage, M. Rousse, le dernier membre reçu, a été nommé chancelier.

La séance publique annuelle de l'Académie aura lieu le 4 août. M. Renan y prononcera le discours sur les prix de vertu.

M. Camille Doucet, en qualité de secrétaire perpétuel, fera le rapport sur les prix décernés aux ouvrages utiles aux mœurs, ouvrages que nous avons fait connaître au fur et à mesure des décisions prises.

---

*Académie des inscriptions et belles-lettres.*

Séance du 24 juin.

Ouvrages présentés: *Annuaire de l'association pour l'encouragement des études grecques en France,* année 1880. — Jovet: *Essai sur le patois normand.* — De Beaurepaire: *Recherches sur l'introduction de l'imprimerie à Rouen.* — Caillemer: *Notices et extraits de manuscrits de la bibliothèque de Lyon.* — De la Borderie: *Diablintes, curiosolites et corisopites.* — De Robillard: *Cahiers des états de Normandie sous le règne de Henri IV.* — Bikélas: *Trois poèmes gras du moyen âge, inédits, recueillis par feu le professeur Wagner.*

M. Desjardins a lu un travail sur la *Date de la basilique de Nîmes.*

Séance du 1er juillet.

*Concours des antiquités nationales.* — Au nom de la commission, M. Gaston Pâris, rapporteur, notifie les résultats du concours. Contrairement à ce qui s'est passé il y a deux ans (la commission ne décerna pas de médaille), on s'est trouvé en présence d'un groupe d'ouvrages très méritants. En conséquence, une quatrième médaille extraordinaire sera sollicitée du ministre de l'instruction publique.

Les quatre médailles sont décernées dans l'ordre suivant:

1° A M. Fournier (*les Officialités au moyen âge*); 2° à M. Bégulle (*la Cathédrale de Lyon*); 3° à M. Thomas (*Essai sur les états provinciaux de la France centrale sous Charles VII*); 4° à M. Tuetey (*les Testaments enregistrés au parlement de Paris sous Charles VI*).

Les six médailles ont été décernées:

1° A M. Valois (*Guillaume d'Auvergne, évêque de Paris*); 2° à M. de Kermaingant (*Cartulaire de Saint-Michel du Tréport*); 3° à M. Curies-Seimbres (*Villes fondées dans le midi de la France sous le nom générique de bastides*); 4° à M. Joüon des Longrais (*Chanson d'Aquin ou la Conquête de Bretagne par le roi Charlemagne*); 5° à M. l'abbé Bourgain (*la Chaire française au XVIe siècle*); 6° à M. Vignat (*Cartulaire de Beaugency*).

Séance du 8 juillet.

*Assyriologie.* — M. Oppert a commencé la lecture d'un très important mémoire, consacré à une étude nouvelle d'un document de premier ordre.

Séance du 15 juillet.

Ouvrages présentés : M. Amari : *Su le inscrizioni arabiche del palazzo regio di Messina.*

Lectures. Duruy : *la Persécution des chrétiens sous le règne de Dioclétien.* — L. de Rosny : *Sources principales et originales de la mythologie et de l'histoire du Japon.* — Benlœw : *Études albanaises.* — Halévy : *Notes additionnelles sur l'inscription peinte de Cition.*

L'Académie a décerné le grand prix Gobert à M. Dupuy, pour son *Histoire de la réunion de la Bretagne à la France.* M. Bruel a obtenu le 2^e^ prix pour son *Cartulaire de Cluny.*

Elle a également jugé le concours pour le prix Fould.

Deux récompenses ont été accordées à titre d'encouragement : la première, de 2,000 francs, à M. Murray (*Histoire de la sculpture grecque jusqu'au temps de Périclès,* en anglais); la seconde, de 1,000 francs, à l'auteur d'un mémoire manuscrit et anonyme, dont la devise est :

« *A Hestia la maison; à Athéna, le temple.* »

Sur le rapport de M. de Longpérier, conformément aux propositions de la commission du concours d'Allier de Hauteroche, l'Académie accorde le prix de numismatique à M. Zobel de Zangronis, auteur d'une *Histoire de la monnaie espagnole antique depuis son origine jusqu'à l'époque romaine.*

Enfin l'Académie a procédé au remplacement de M. Littré, en qualité de membre de la commission de l'Histoire littéraire de France.

M. Léopold Delisle a été élu à l'unanimité.

*Académie des sciences morales et politiques.*

Séance du 18 juin.

Ouvrages présentés : Guyau : *les Vers d'un philosophe.* Louis de Backer; *le Droit de la femme dans l'antiquité; son devoir au moyen âge.*

M. Beaussire a lu son *Mémoire sur la morale laïque;* M. Dareste de la Chavanne, un mémoire intitulé : *le Marquis de l'Hôpital, ambassadeur en Russie* (1757).

Séance du 25 juin.

Ouvrages présentés : Pallain : *Correspondance inédite du prince de Talleyrand et du roi Louis XVIII pendant le congrès de Vienne;* d'Eitchthal : *Socrate et notre temps;* Léouzon-le-Duc : *Correspondance diplomatique du baron de Staël-Holstein et du baron Bruckmann,* 1783-1799. Yung : *Bonaparte et son temps.*

M. Levêque a lu un travail sur l'*Histoire du matérialisme.*

Séance du 2 juillet.

Ouvrages présentés : M. le D^r^ Puech : *les Médecins, les Chirurgiens, les Pharmaciens d'autrefois, à Nîmes.* M. le D^r^ Lagneau a lu un mémoire sur l'*Histoire ethnologique de l'Espagne et du Portugal.*

Séance du 9 juillet.

Ouvrages présentés : Dujardin : *les Droits de timbre, d'enregistrement et de greffe, au point de vue de la proportionnalité de l'impôt.* — Depping : *Étude sur le chevalier de Jars.* — Zeller : *Histoire de l'Allemagne,* tome IV.

M. Gréard a lu un *Mémoire sur l'enseignement secondaire spécial.*

Le prix quinquennal des sciences morales et politiques (période 1876-1880) a été décerné à M. Émile de Laveleye, pour son ouvrage intitulé : *de la Propriété et de ses formes primitives.*

L'Académie a remis au concours le sujet suivant, sur lequel un seul mémoire, rédigé surtout d'après des travaux de seconde main, avait été présenté : *Recherches sur les origines et les caractères de la chevalerie, ainsi que de la littérature chevaleresque.* (Terme, 31 déc. 1881). Le prix Bordin sur *les Grandes Compagnies de commerce depuis le* XVI^e^ *siècle* n'a pas été décerné. Le sujet est remis au concours (31 déc. 1883).

Dans sa dernière séance, la Société d'anthropologie de Paris a décerné le prix Godard, d'une valeur de 500 fr., à M. Mondière, pour son ouvrage sur *les Femmes de la Cochinchine.*

Deux mentions honorables ont été accordées : la première à M. Algier, auteur d'un travail sur *l'Age de pierre sur les bords de la Mayne,* et la seconde à M. Manouvriez, préparateur au laboratoire d'anthropologie, pour ses *Recherches sur les rapports de volume du crâne et du cerveau.*

On sait que le prix Godard, d'une valeur de 500 fr., est décerné tous les deux ans au meilleur ouvrage d'anthropologie paru dans cet intervalle.

Dans son testament, M. Lombard de Buffières, ancien avocat, mort récemment à Lyon, a légué à l'Académie des sciences et belles-lettres de cette ville une somme de 200,000 fr. Les revenus de cette somme seront affectés chaque année à la création de nouveaux prix qui porteront le nom du donateur.

L'Académie des sciences et belles-lettres de Lyon est en instance pour obtenir l'autorisation d'accepter ce généreux encouragement.

Dans sa séance publique annuelle, l'Académie de Stanislas a decerné pour la première fois un prix fondé par un de ses correspondants, le D^r^ Herpin, de Metz. D'après le testateur, ce prix est destiné à ré-

compenser un « travail concernant des questions « scientifiques, statistiques ou historiques, se rappor- « tant particulièrement à la Lorraine ou à l'ancienne « province des Trois-Évêchés. » Il a été attribué à M. Bonvalot, conseiller à la cour de Dijon, pour un ouvrage inédit intitulé : *une Page de l'histoire du tiers état*. C'est une étude sur la loi de Beaumont, charte fameuse de 1182.

L'Académie de Nîmes met au concours un prix de 300 fr. pour la meilleure monographie de quelque ville, village, abbaye ou château du département du Gard. Les travaux doivent être envoyés au secrétaire perpétuel avant le 31 décembre 1882.

## BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

### *Les acquisitions de la Bibliothèque nationale.*

La Bibliothèque nationale s'est rendue acquéreur à la vente Firmin-Didot de onze volumes imprimés et de sept manuscrits.

Deux des ouvrages imprimés se rattachent à notre histoire par les liens les plus étroits; l'un, intitulé : *Historia de rege Franciæ*, est une tragédie latine de Jacques Locher; l'autre est un petit poème qui a pour titre : l'*Assedio di Pavia*.

Trois ouvrages appartiennent à l'histoire de la littérature française : la traduction de *l'Ane d'or* d'Apulée, que Guillaume Michel de Tours acheva en 1517; un petit dictionnaire français-latin de Robert-Estienne, et le Parnasse des poètes français, de Gilles Corrozet.

Deux pièces assez rares sont venues enrichir notre collection des poètes italiens : *Historia di Campriano Contadino*, et la première édition des poésies de Michel-Ange.

Le Juvénal exécuté en 1506 à Paris, dans l'atelier de Josse Badius, pour des libraires flamands; une jolie grammaire grecque, imprimée en 1526 chez Gilles de Gourmond, et deux morceaux de l'œuvre de Geoffroy Tory.

L'État s'est également rendu acquéreur des ouvrages suivants :

1° Recueil d'histoires et de chroniques, copié au XIIe siècle, qui vient de l'abbaye allemande de Tegernsee, et qui renferme les œuvres d'Éginhard, du moine de Saint-Gall et de Robert le Moine;

2° Un autre recueil d'histoires et de légendes copié au XIIIe siècle, renfermant une relation très précieuse pour l'histoire du règne de saint Louis;

3° L'exemplaire original d'une compilation, encore inédite, que Geoffroi de Coulon a composée à la fin du XIIIe siècle, dans le monastère de Saint-Pierre-le-Vif, à Sens;

4° Une bonne copie du texte primitif de la fleur des histoires de la terre d'Orient;

5° Une copie du célèbre poème latin connu sous le titre de *Aurora*;

6° Un recueil de poésies provençales du XIVe siècle.

On nous annonce que M. Vintre, bibliothécaire de première classe à la Bibliothèque nationale, est en instance pour obtenir sa retraite. M. Vintre avait depuis longtemps la direction du catalogue des imprimés.

On signale un projet d'agrandissement de la bibliothèque de l'Arsenal qui permettrait d'utiliser enfin la fameuse façade belge de l'Exposition. Il s'agit de l'adjonction de deux nouvelles galeries aux vieux bâtiments de l'Arsenal et de leur mise à l'alignement sur le boulevard Henri IV. C'est la façade belge qui formerait cet alignement. Le style général de cette épave de l'Exposition se trouve être en harmonie avec le reste de l'édifice, et l'on aurait ainsi résolu de la façon la plus heureuse le délicat problème de l'utilisation du cadeau belge.

Il n'est pas inutile d'ajouter que cet agrandissement de la bibliothèque de l'Arsenal serait entrepris dans le but d'assurer un local convenable pour l'installation du dépôt légal des journaux et de la collection des publications françaises périodiques de notre siècle.

La bibliothèque de l'Arsenal ainsi agrandie et réorganisée, serait, bien entendu, convenablement isolée et dégagée sur tout son pourtour.

La bibliothèque de la Sorbonne, dite bibliothèque de l'Université, est fermée à partir du 20 juillet, jusqu'au 21 août.

Mme la marquise de Blocqueville vient de doter la ville d'Auxerre d'un musée consacré au souvenir de son père, Davout, prince d'Eckmühl. Sans parler de curiosités d'un grand prix, elle a constitué une « Bibliothèque d'Eckmühl » avec tous les livres qui proviennent du maréchal et tous les ouvrages publiés où il a été question de lui. Il y a aussi des papiers secrets qui ne verront le jour que quand Mme de Blocqueville l'ordonnera.

Le gouvernement d'Alsace-Lorraine avait, dans l'éventualité de la construction d'une nouvelle bibliothèque du pays et de l'université, au cas où le château de Strasbourg serait consacré à l'installation de la délégation, chargé MM. Barack, bibliothécaire en chef, et Pawelt, conseiller ministériel, de visiter certaines bibliothèques d'Europe renommées pour leur organisation intérieure. MM. Barack et Pawelt, de retour à Strasbourg, ont rendu compte de leur voyage au ministère, et la question de la nouvelle bibliothèque de Strasbourg est en ce moment à l'étude. Selon le *Journal d'Alsace*, c'est la Bibliothèque nationale de Paris qui a présenté à MM. Barack et Pawelt le plus parfait modèle d'organisation et d'installation. La question ne sera tranchée qu'à la prochaine session de la Délégation; si l'assemblée accorde un crédit pour la construction d'un palais sur le Kaiserplatz, la bibliothèque restera au château; si elle refuse ce crédit, le château sera approprié à la Délégation et

la bibliothèque transférée dans un nouveau local, qui sera aménagé selon les propositions inspirées à MM. Barack et Pawelt par leur récent voyage. — Hier, 9 août, il y a eu dix ans que la bibliothèque actuelle de Strasbourg a été ouverte pour la première fois; elle compte aujourd'hui 500,000 volumes.

La *Société des écrivains allemands* a adressé une pétition à M. de Bismarck pour solliciter la fondation d'une bibliothèque nationale. Presque seule entre les grands pays, l'Allemagne n'a pas de règle obligeant à déposer un certain nombre d'exemplaires de tout ce qui sort des imprimeries. Il en résulte qu'elle ne possède aucune collection des publications nouvelles. Ses bibliothèques publiques sont composées au point de vue de leur clientèle particulière, chacune se faisant une spécialité de telle ou telle branche de la science, et le travailleur allemand, surtout s'il s'occupe de littérature, est obligé, pour avoir des documents sous la main, d'aller à Londres ou à Paris. La pétition réclame la règle du dépôt et la création à Berlin d'un établissement destiné à recevoir les exemplaires déposés.

Un article intéressant, rédigé par M. F.-H. Meyer, a paru dans l'organe de la Bourse des libraires de Leipzig, sur la bibliothèque de cette Société; cette bibliothèque compte aujourd'hui 6,650 volumes, alors qu'elle n'en comptait que 2,684 il y a dix ans. Les autres collections de la Société se sont aussi considérablement accrues. Ainsi on y voit actuellement 2,300 portraits de libraires et imprimeurs.

La Société qui s'est formée pour reconstituer la bibliothèque incendiée de Monuisen a réuni la somme considérable de 106,000 marcs (132,000 fr.), qui a été remise à l'illustre savant pour le 64e anniversaire de sa naissance.

Le *British Museum* vient d'acquérir, pour son département des manuscrits, plus de 400 volumes de correspondances. Ce sont les lettres du cardinal Gualterio, vice-légat à Avignon en 1696, nonce en France en 1700-1706; de Jacques II, le prétendant, 1688-1737; de lord Caryll, 1692-1711; de Mairne, secrétaire du prétendant, 1715-1719; de la reine Marie de Modène, 1710-1718, etc. Il y a aussi un volume de lettres relatives aux catholiques irlandais et écossais.

Le rapport lu dans l'assemblée annuelle des membres de la Bibliothèque de Londres constate qu'il a été dépensé, en achats de livres et en reliures, environ 35,000 francs depuis deux ans. Les additions ont été de 2,700 volumes et 150 brochures.

Dernièrement a été inaugurée à Rome, dans la salle de l'Académie de San Luca, la bibliothèque Sarti, léguée il y a quelques années à la ville de Rome par l'architecte Sarti. Elle est très riche en ouvrages concernant l'histoire de l'art et l'archéologie. M. Cerroti en a dressé le catalogue.

La bibliothèque du Sénat à Rome, qui contient 25,000 volumes, a été considérablement accrue. Sur la proposition du sénateur Vitelleschi, on a résolu de la disposer comme celle de l'Atheneum-Club de Londres.

## PUBLICATIONS NOUVELLES

Le tome XXVIII de l'*Histoire littéraire de la France* vient de paraître. Il contient la suite du XIVe siècle. Il est dû à MM. Renan, Paulin et Gaston Pâris, Hauréau, Littré. Nous citerons, comme particulièrement importants au point de vue historique, les articles de M. Renan sur Christien de Stommeln, et sur Bertrand de Got, celui de M. Hauréau sur Arnaud de Villeneuve et celui de M. P. Pâris sur Jehan de Meung.

M. Boucher de Molandon, a entrepris avec Mlle Foulques de Villaret, la transcription des registres des comptes municipaux d'Orléans, depuis le commencement de la série (1384) jusqu'à la fin du XVe siècle : *les comptes de la ville d'Orléans des* XIVe *et* XVe *siècles*, 1384-1460. Après avoir achevé en 43 vol. in-4° la copie de 42 registres originaux embrassant la période comprise entre 1384 et 1460, M. de Molandon a présenté à la Société archéologique et historique de l'Orléanais un rapport sur cette première partie de son travail et sur l'économie de la collection, ainsi qu'un état indicatif des registres. Grâce à l'initiative et à la persévérance de M. de Molandon et de Mlle de Villaret, cette précieuse collection se trouvera désormais à l'abri des risques de destruction qui ont récemment atteint les archives à Bordeaux, à Saintes et ailleurs.

Signalons la publication d'un document très intéressant que le sous-secrétaire d'État des beaux-arts va faire distribuer aux membres des deux Chambres.

Ce document est l'état de tous les achats d'objets d'art faits par l'État depuis le 1er mars 1879 jusqu'au 1er juillet 1881. C'est la première fois que l'administration des beaux-arts fait une publication de ce genre.

M. Fierville vient de publier, sous le titre modeste de *Documents inédits sur Philippe de Commynes*, un volume fort important pour l'histoire du XVe siècle.

L'archiviste de Cambrai, M. Duvieux, vient de publier *les Archives communales de Cambrai.*

Cet ouvrage donne un aperçu des vicissitudes subies par ces archives.

Le prince Romuald Giedroye vient de faire tirer à un petit nombre d'exemplaires destinés seulement à ses amis un livre qui contient le récit de la mort de l'empereur Alexandre II.

Le prince se propose d'écrire également ses *Mémoires*, qui contiendront de piquantes anecdotes et de curieuses révélations sur la société contemporaine de Paris, Pétersbourg, Berlin et Varsovie.

Le *Bulletin du Bibliophile belge*, dont la publication avait été suspendue en 1879, reparaît sous le titre : *Annales du Bibliophile belge, nouvelle série*, comme continuation de la première série des *Annales du Bibliophile belge et hollandais* (1864-1865). Les *Annales du Bibliophile belge*, dont l'éditeur est M. Olivier, paraissent en cahiers mensuels de 32 pages in 8°, avec des planches fac-similé tirées de livres rares.

On annonce la publication d'une nouvelle édition de l'*Index de la littérature périodique*, de M. W. Poole, bibliothécaire à Chicago.

Un jeune professeur italien des plus distingués, M. Antonio Cima, vient de publier à Milan, chez l'éditeur Briola, une importante brochure pédagogique intitulée : *Principi della stilistica latina*.

Dans une introduction fort intéressante, l'auteur, avec juste raison, remarque que son travail est le premier essai qui ait été fait sur la matière en Italie, et il exprime le regret de n'avoir trouvé, pour l'aider à le composer, aucun ouvrage écrit dans une langue dérivée du latin, mais d'avoir été obligé de chercher son bien dans des ouvrages allemands.

C'est en effet chose fort regrettable et quelque peu humiliante pour nous autres peuples du midi de l'Europe, tous imprégnés du génie romain, dont procède le nôtre, que nous connaissions moins les origines de notre langue maternelle qu'un peuple du nord.

Rien d'instructif, nous allions dire d'amusant, comme la revue des analogies et des différences de style entre le latin et l'italien que M. A. Cima passe sous nos yeux.

Il serait à souhaiter, pour l'instruction générale des peuples latins, qu'en France et en Espagne des travaux semblables fussent entrepris, et qu'il se rencontrât ensuite un linguiste expert donnant un traité de stylistique comparée entre le latin, le français, l'espagnol et l'italien.

## PUBLICATIONS ANNONCÉES

### OU EN PRÉPARATION

M. Alexandre Dumas, en ce moment aux eaux de Royat, corrige les épreuves d'une édition de luxe de son *Théâtre complet*.

C'est à un imprimeur de Dôle qu'il a confié le soin de cette édition, qui ne sera tirée qu'à un nombre fort restreint d'exemplaires.

On annonce la publication, à Londres, des *Mémoires de Barras*.

M^me^ Jubinal, à laquelle appartient le manuscrit, est fille de M. Rousselin de Corbeau de Saint-Albin, qui avait été lié avec plusieurs personnalités marquantes de la Révolution et du premier empire, notamment avec Hôche, Barras et Campionnet.

Rousselin a laissé diverses correspondances et des manuscrits émanant des personnages de son temps et que ses enfants ont publiés à diverses époques. Il a également publié une *Vie de Hoche*.

Les mémoires de Barras ne comprendront pas moins de huit volumes.

On sait que, jusqu'en 1880, nos archives des affaires étrangères n'étaient ouvertes aux savants que jusqu'à l'époque de la mort de Louis XV. Grâce à la nouvelle commission, animée d'intentions plus libérales, M. Tratcheosky a obtenu, l'année passée, la permission d'étudier les documents concernant les relations entre la France et la Russie sous Napoléon Ier. Il publiera en plusieurs volumes, avec des commentaires, les plus importants de ces documents (dont le nombre dépasse 3,000) dans le *Recueil de la Société historique russe*; l'ensemble sera précédé d'une introduction historique et le texte sera accompagné d'une traduction russe.

La librairie Lemerre fera bientôt paraître des *Notes biographiques sur Leopardi et sa famille*, dont l'auteur est Mme la comtesse Teresa Leopardi, belle-sœur du grand poète; ces *Notes* seront précédées d'une introduction de M. Aulard.

M. Von Hamel, élève de l'École des hautes études, va proposer, pour être publiée dans la *Bibliothèque* de cette école, une édition critique du *Miserere* du « Renclus de Morliens. » Il a l'intention d'éditer ensuite le *Roman de charité* du même auteur.

Plusieurs journaux scientifiques annoncent que M. Baist qui s'occupe depuis plusieurs années de la chronique de Turpin, va publier cet ouvrage d'après le manuscrit original.

L'éditeur Favre, de Niort, prépare en ce moment une nouvelle édition du *Glossaire du droit français* de Ragueau et de Laurière.

On annonce, comme devant paraître dans le courant de l'année prochaine, les tomes IX et X de l'*Histoire générale du Languedoc*. On sait que cet ouvrage sera complet en 14 volumes.

Victor Cochinat est parti pour Haïti, mais avec l'intention de revenir parmi nous, l'année prochaine, avec un volume: *Haïti pittoresque.*

M. A. Siret prépare une troisième édition de son *Dictionnaire historique et raisonné des peintres de toutes les écoles depuis l'origine de la peinture jusqu'à nos jours.* Le dictionnaire formera 2 vol. in-8.

Le prince Youssoupoff a obtenu de l'émpereur l'autorisation d'ouvrir, à ses frais, un concours pour la publication d'un ouvrage national intitulé: *Histoire de l'Empereur Alexandre II,* auquel il a affecté un capital considérable. Sur la lettre qui sollicitait cette autorisation, le czar Alexandre III a écrit de sa main: *Remercie de cœur.*

M. Hugo de Feiltzen, jeune philosophe suédois, prépare une édition de la chanson des *Enfances Vivien.* Il a copié ou collationné les manuscrits de Paris, de Boulogne, de Londres et de Milan. La chanson des *Enfances Vivien* est, à beaucoup d'égards, une des plus intéressantes de la geste de Monglane.

M. Pio Rajna doit faire paraître une histoire des *Origines de l'épopée chevaleresque.* Cet ouvrage complètement inédit a dernièrement obtenu le grand prix royal de 10,000 francs décerné par l'Académie des *Lincei.*

Le troisième volume de la *Geschichte des deutschen Volkes,* de l'historien catholique Janssen, va paraître incessamment.

On annonce la prochaine apparition, dans la littérature scientifique de Russie, d'une grande publication du plus sérieux intérêt, l'*Histoire universelle.* Cette œuvre, entreprise par des professeurs russes, sera le premier ouvrage national de ce genre. Cette entreprise a déjà trouvé son éditeur, le libraire de Saint-Pétersbourg Ricker. La publication de l'*Histoire universelle* sera dirigée par M. Tratchevsky; elle comprendra 20 volumes et contiendra des cartes et des gravures. Le but de cet ouvrage est de faire connaître au public, sous une forme à la fois sérieuse et populaire, les derniers résultats de la science historique, en s'attachant surtout au développement de la civilisation. Les faits seront exposés par périodes. La Russie, les Slaves et Byzance y tiendront la principale place. Le premier volume, formant introduction, sera consacré à l'histoire du développement de la science historique et à l'âge préhistorique. L'histoire ancienne embrassera 4 vol.; l'histoire du moyen âge et l'histoire moderne jusqu'à nos jours, chacune 5 vol.; 5 vol. enfin sont réservés pour l'histoire de la Russie, de Byzance et des Slaves. Les auteurs qui prennent part à cette publication sont: Vassilievsky et Modestow (de l'université de Saint-Pétersbourg), Miller et Kovalevsky (de Moscou), Antonovitch, Loutchitzky et Fortinsky (de Kiev), Kondakow, Tratchevsky et Ouspeusky (d'Odessa).

*(Revue Historique.)*

## NOUVELLES DIVERSES

Afin de provoquer et d'encourager les études relatives à l'histoire religieuse et à l'archéologie de l'ancien diocèse de Paris, le cardinal-archevêque vient de décider la formation d'un comité diocésain d'histoire et d'archéologie religieuses. Ce comité se compose de cinquante membres désignés dans le clergé et parmi les érudits qui s'intéressent aux études d'histoire et d'archéologie religieuses.

Président, M. Natalis de Wailly, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; vice-présidents, M. l'abbé d'Hulst, recteur de l'Institut catholique; M. le comte de Champagny, membre de l'Académie française; secrétaire, M. l'abbé Delarc, vicaire à Saint-Roch.

La commission de publication comprend: MM. le comte Riant, de l'Institut; Jourdain, de l'Institut; Xavier Marmier, de l'Académie française; le marquis de Beaucourt, Longnon, archiviste aux Archives nationales; Viollet, bibliothécaire de l'École de droit; Héron de Villefosse, conservateur au Musée du Louvre; Georges Rohault de Fleury, etc.

Des pourparlers sont engagés entre la Chine et le Japon en vue d'un traité sur la propriété littéraire. La législation chinoise garantit aux écrivains la propriété perpétuelle de leurs œuvres et punit les plagiaires ou les contrefacteurs de cent coups de bâton et de trois ans de transportation; mais elle ne peut empêcher les contrefaçons japonaises à bon marché, lesquelles pénètrent en Chine par contrebande. Les négociations engagées ont pour but de mettre fin à cette piraterie.

L'assemblée générale de l'Association littéraire internationale, sous la présidence de M. Émile Augier, aura lieu à Vienne du 19 au 24 septembre. On sait que cette Association tient ses assemblées annuelles chaque fois dans une ville différente. Les trois réunions précédentes avaient eu lieu à Paris, à Londres et à Lisbonne.

Échange de bons procédés entre deux grandes capitales.

Le bourgmestre de Vienne a envoyé un exemplaire de la publication illustrée le *Cortège de Vienne en 1879,* au conseil municipal de Paris. Celui-ci a pris possession du précieux ouvrage pour enrichir sa bibliothèque, qui se reconstitue fort bien depuis l'incendie de 1871.

Ne voulant pas rester en arrière de générosité, le conseil municipal de Paris a envoyé à celui de Vienne l'*Atlas* de la ville de Paris, qui est très intéressant,

surtout par ses belles planches représentant les diverses phases de l'histoire monumentale de la grande capitale.

Un exemplaire de l'*Atlas des anciens plans de Paris* va être concédé aux établissements suivants : A la conservation du plan; à la Bibliothèque administrative; au bureau des Beaux-arts; au Conseil de préfecture. Il y a lieu aussi d'expédier un exemplaire de l'*Atlas* au Congrès géographique de Venise, et d'offrir cet exemplaire après le congrès à la municipalité de Venise.

A chaque mairie de Paris il sera également donné un *Atlas*, à charge par elle de le déposer dans sa bibliothèque, et il en sera cédé aux villes de province qui en feront la demande moyennant le prix réduit de 140 francs.

La maison que possédait Gustave Flaubert sur les bords de la Seine, à Croisset, près de Rouen, et où fut écrit le roman de *Madame Bovary*, va être prochainement remplacée par une distillerie. Elle vient en effet d'être vendue par les héritiers du célèbre écrivain au prix de 190,000 francs.

Le nom du regretté savant Littré va être donné à l'une des rues de Paris. Le choix s'arrêtera sans doute sur la rue des Grands-Augustins, dans laquelle l'illustre académicien était né. Toutefois on a mis en avant le nom de la rue de la Tombe-Issoire.

M. Henry Thomas Huxley, connu non seulement par sa science, mais aussi par son active propagande du système de Darwin, vient d'être nommé professeur de physiologie à Oxford, aux appointements de 800 livres sterling. Un journal anglais rappelle à ce propos que M. Huxley est déjà inspecteur des pêcheries de saumon et reçoit à ce titre 700 livres par an; naturaliste du cadastre géologique, payé pour ces fonctions 600 livres ; professeur d'histoire naturelle à l'École royale des mines et au Muséum de géologie pratique, aux émoluments de 489 livres 15 shillings 3 d.; secrétaire de la Société royale, ce qui lui vaut 200 livres; enfin, surintendant de la section d'histoire naturelle du Muséum de Jermyn-street, sinécure qui lui produit une dernière bagatelle de 600 livres; au total : 3,387 livres 15 shillings 3 d.; ou 83,694 francs 5 centimes de rente annuelle.

Les restes d'Emmanuel Kant, le fondateur de la philosophie allemande, mort à Kœnigsberg en 1804, ont reposé jusqu'à ce jour dans un tombeau que l'on voit à l'une des extrémités de la cathédrale de cette ville, dans une galerie extérieure appelée « Stoa Kantiana ».

Par suite de la construction du nouvel édifice de l'université, dit la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, cette galerie ne pouvant plus servir, il fut décidé l'année dernière que l'on élèverait un autre monument aux mânes de Kant. Ce monument, qui consiste en une chapelle gothique, a été inauguré le 19 juin, à l'occasion du centenaire de la publication de la *Critique de la raison pure*, parue à Riga en 1781. Cette solennité a eu lieu en présence des professeurs de l'université de Kœnigsberg, des autorités, de la municipalité, ainsi que d'un nombreux public; un discours a été prononcé par le professeur Walter.

La chapelle funéraire de Kant s'élève sur l'un des côtés de la cathédrale, au nord. A l'intérieur, elle forme une double voûte ogivale; à gauche on voit, posée sur les dalles de marbre noir et blanc, la pierre sépulcrale qui recouvrait le tombeau du célèbre philosophe dans la « Stoa Kantiana » et qui lui avait été dédiée par le conseiller Scheffner. Elle porte encore l'inscription suivante : *Sepulcrum Immanuelis Kant, nati* a. d. X. Calend. MDCCXXIV *denati pridie I. D. Febr. a MDCCCIV hoc monumentum signavit amicus Scheffner*.

Sous cette pierre ont été déposées les cendres de Kant dans un double cercueil en zinc, qui renferme aussi dans un tube en verre le procès-verbal des funérailles du grand métaphysicien.

Derrière le tombeau s'élève sur un piédestal le buste en marbre de Kant, exécuté par Siemering, et au fond le mur est recouvert par une copie des peintures qui ornent la salle della Segnatura au Vatican, l'École d'Athènes, de Raphaël.

On compte actuellement en Allemagne 4,413 journaux, dont 98 sont d'une date plus ancienne que ce siècle.

C'est ainsi que la fondation de la *Gazette de Francfort* remonte à 261 ans; celle de la *Gazette de Magdebourg*, à 253 ans; de la *Gazette de Leipzig*, à 221 ans; de la *Gazette d'Iéna*, à 207 ans; de la *Gazette d'Augsbourg*, à 195 ans; de la *Gazette de Gotha*, à 190 ans; de la *Gazette de Voss*, à 159 ans; de la *Gazette de Cologne*, à 84 ans.

*Curieuse statistique. — La Nouvelle Méthode pratique et facile pour apprendre la langue allemande*, de Ahn, vient d'atteindre sa centième édition. La première avait paru en 1843, la vingt-huitième en 1870. Depuis la guerre, c'est-à-dire en onze ans, l'ouvrage d'Ahn a eu 72 éditions, comprenant chacune plusieurs milliers d'exemplaires.

Il y a actuellement en Allemagne deux imprimeries installées dans des prisons : l'une à Leipzig, qui imprime tout ce qu'on lui commande, et cela à bon marché; l'autre à Plœtzensee, imprimant principalement des ouvrages de piété et des livres destinés à l'instruction et à la moralisation des jeunes détenus.

L'éditeur Joseph Bulla, connu dans le monde entier par l'innombrable quantité de gravures célè-



bres et populaires qu'il a publiées, vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Le décret n'a pas paru au *Journal officiel,* M. Bulla étant Suisse et n'ayant jamais renoncé à sa nationalité, bien qu'il dirige à Paris, depuis près d'un demi-siècle, la maison que sa famille y a fondée au siècle dernier.

Deux habitants de Lyon, nous dit *le Moniteur de la Librairie,* viennent, assure-t-on, de faire une invention qui, suivant l'expression consacrée, serait destinée à révolutionner l'imprimerie. Cette invention consisterait à fabriquer les caractères typographiques en cuivre comprimé et à froid, au lieu de les produire par le procédé ordinaire, c'est-à-dire en coulant dans les moules un alliage liquide de plomb et d'antimoine. Les nouveaux caractères dureraient vingt fois plus que ceux qu'on emploie communément et ne coûteraient que deux ou trois fois plus cher. Il y aurait donc une grande économie à les adopter. Nous attendrons des renseignements plus précis pour nous prononcer définitivement sur le mérite de l'invention lyonnaise. On disait aussi, il y a quelques mois, que les caractères en verre trempé devaient révolutionner l'imprimerie. Or nous ne sachons pas que l'usage s'en soit pratiquement répandu, qu'aucun atelier ait même essayé de s'en servir. Les caractères en cuivre comprimé n'auront peut-être pas un sort meilleur. Au reste, l'emploi du cuivre pour durcir les caractères typographiques et, par suite, en rendre la durée plus grande, est une chose relativement assez ancienne. Au commencement de ce siècle, Firmin-Didot père recourait à ce métal pour l'exécution de son procédé de stéréotypage : au moyen d'un alliage de cuivre, d'étain et d'antimoine, il obtenait des caractères poinçons d'une telle dureté qu'il pouvait les enfoncer dans des plaques de plomb. Ces plaques étant ainsi transformées en matrices, il y coulait l'alliage usuel d'antimoine et de plomb pour faire des clichés qui servaient au tirage. Plus tard, quand les machines à imprimer se sont répandues, comme elles exercent sur les caractères une action plus destructive que les presses à bras, il est devenu nécessaire de rendre le métal des caractères plus résistant, et l'on y est parvenu en y introduisant une petite quantité de cuivre, de fer, de zinc ou d'étain. Plus tard encore, à l'exemple de l'imprimeur américain Newton, on a imaginé d'obtenir le même résultat en recouvrant d'une couche de cuivre, par les procédés de l'électro-chimie, l'œil de la lettre des caractères. Notons enfin qu'une invention analogue à celle dont il est actuellement question figura à notre Exposition de 1849. En effet, un Parisien du nom de Petyt soumit à l'examen du jury une machine qui, mue par un moteur à vapeur, pouvait faire par jour 36,000 caractères en cuivre, étirés et estampés à froid, caractères qu'il appelait *apyrotypes,* c'est-à-dire obtenus sans le secours du feu. En demandant une médaille d'argent pour cet inventeur, M. Ambroise Firmin-Didot fit remarquer que si la machine réalisait tout ce qu'elle promettait, elle serait un véritable perfectionnement pour l'art typographique, parce que, disait-il, les caractères conserveraient plus longtemps leur netteté primitive. Le capital d'une imprimerie se trouverait bien considérablement élevé par la différence du prix des métaux, mais la longue durée des nouveaux caractères, dont la matière pourrait d'ailleurs être utilisée quand ils seraient hors de service, compenserait avantageusement cet inconvénient. Les prévisions de M. Ambroise Firmin-Didot ne se confirmèrent pas, et M. Ch. Laboulaye nous apprend que, malgré son habileté, M. Petyt ne put réussir à faire fonctionner pratiquement sa machine, dont les produits, indépendamment de leur prix élevé, eussent été très imparfaits, comparativement à ceux que fournit la fonderie.

#### LA STATUE DE VICTOR HUGO

Dans la réunion du comité général pour la statue de Victor Hugo qui a eu lieu, à la salle Philippe Herz, M. Jules Claretie, au nom de la commission d'exécution, a donné lecture d'un rapport ainsi conçu :

Messieurs,

La commission provisoire à qui vous avez délégué le soin d'étudier les moyens les plus prompts et les plus pratiques pour arriver au but que vous vous êtes proposé a, depuis votre dernière réunion, travaillé de son mieux. Elle n'avait à remplir qu'un rôle très simple, mais qui demandait assez de temps et un peu de bonne volonté. Nous avons apporté l'un et utilisé l'autre.

Notre premier soin a été d'adjoindre à votre comité les noms qui nous ont paru représenter le mieux les forces vives, non seulement de ce pays-ci, mais des autres nations. Nous avons composé avec le plus grand soin possible une liste définitive, qui vous est soumise aujourd'hui. M. Philippe Jourde a été par nous choisi, à l'unanimité, comme trésorier général du comité.

L'œuvre que nous poursuivons étant essentiellement nationale, nous avons fait appel à la presse tout entière, et nous avons le droit d'espérer que les journaux, pour cette œuvre de concorde, répondront à notre appel. Nous nous adressons à la presse parisienne et à la presse départementale.

Toutes les nations, disions-nous, sont représentées dans le comité général qui témoigne, par son autorité et son dévouement, de l'admiration qu'a notre siècle pour l'illustre poète; — mais comme nous avons cru devoir faire une place à part au Canada, qui fut Français, nous en avons fait une plus large encore à l'Alsace et à la Lorraine, dont les lèvres n'ont point cessé de parler la langue de Victor Hugo.

Nous avons cru devoir fixer au 14 juillet la date de l'ouverture de la souscription. Le jour d'une fête nationale est bien choisi pour un tel hommage rendu à un grand citoyen et au grand poète qui, lui aussi, démolit une Bastille, celle du dictionnaire, la Bastille où les tragiques vieillis, les classiques du premier empire retenaient l'esprit français.

Nous soumettons à votre approbation le texte de l'appel qui sera adressé au public, texte que nous avons voulu très court et très net, n'ayant guère, pensons-nous, à expliquer pourquoi, lorsque tel ou tel conquérant voit, de son vivant, se dresser sa statue, nous en élevons une à un homme qui, — s'il s'agit de larmes versées, — n'a fait couler que des larmes d'émotion et d'enthousiasme, et a bien mérité, non seulement de la patrie, mais de l'humanité.

Le comité général, après avoir entendu ce rapport, en a adopté à l'unanimité les conclusions.

Il adressé, en conséquence, à tous les admirateurs de Victor Hugo l'appel qui suit :

*Appel.*

Le 27 février 1881, par une manifestation populaire unique dans l'histoire, Paris tout entier et avec Paris des représentants de la France et du monde glorifiaient le grand poète et le grand citoyen.

Ce jour-là, le peuple a commandé la statue de Victor Hugo.

Vous élèverez cette statue.

Ce ne sera pas seulement l'élever à un homme, mais à ce qu'il y a de plus haut sur la terre : le génie employé au triomphe de la justice.

Le Comité s'adresse avec confiance aux citoyens de toutes les patries. LE COMITÉ.

Le Comité se compose de :

*Sénat.* — MM. le président du Sénat, Émile Deschanel, Hébrard, Hérold, Laurent Pichat, Oudet, Peyrat, V. Schœlcher.

*Chambre des députés.* — MM. le président de la Chambre, Ch. Beauquier, H. Brisson, G. Clémenceau, J. Ferry, Ch. Floquet, Noël Parfait, Marmottan, Lockroy.

*Conseil municipal.* — MM. le président du conseil, E. Delattre, E. Hamel, Henry Maret, Tony Révillon.

*Académie française.* — MM. Charles Blanc, Ernest Legouvé, John Lemoinne, Ernest Renan.

*Sciences.* — MM. Paul Bert, Berthelot, Ferdinand de Lesseps, Mouchez, Robin.

*Poètes.* — MM. Théodore de Banville, François Coppée, Leconte de Lisle, Sully-Prudhomme.

*Auteurs dramatiques.* — MM. Auguste Maquet, président de la Société des auteurs dramatiques; Émile Augier, Alexandre Dumas fils, Victorien Sardou.

*Gens de lettres.* — M. Edmond About, président de la Société des gens de lettres; Mme Edmond Adam; MM. Victor Cherbuliez, Léon Cladel, Alphonse Daudet, Arsène Houssaye, Hector Malot, Henri Martin, Paul Meurice, Charles Monselet, Aurélien Scholl, Edmond Texier, Paul de Saint-Victor, Louis Ulbach.

*Critiques.* — MM. Charles Bigot, Henri de Lapommeray, Francisque Sarcey, Albert Wolff.

*Publicistes.* — MM. J. Bapst, Ed. Charton, P. Dalloz, Achille Denis, P. Foucher, G. Isambert, Ch. Laurent, E. Lebey, Victor Meunier, H. de Pène, Rabou, A. Ragot, A. Ranc, H. Rochefort, Auguste Vacquerie, Pierre Véron, Escoffier.

*Peinture et gravure.* — MM. Bonnat, Baudry, Bracquemond, Jules Breton, Feyen-Perrin, Gérôme, Jean-Paul Laurens, Lavieille, Bastien Lepage, Meissonier, Puvis de Chavannes.

*Musique.* — MM. Gounod, Massenet, Camille Saint-Saëns, Ambroise Thomas.

*Théâtres.* — MM. Émille Perrin, de la Rounat, Vaucorbeil, Carvalho, Larochelle, Halanzier, président de la Société des artistes dramatiques, Got, Dumaine.

*Association littéraire internationale.* — MM. Torrès Caïcedo, président de l'Association.

*Barreau de Paris,* — Mes Allou, Cléry.

*Facultés de Paris.* — MM. Wallon, Milne-Edwards, Beudant, Vulpian.

*Libraires-éditeurs.* — MM. Calmann Lévy, Hetzel, Lemerre, Quantin.

MM. Alphand, le général Pittié.

*MM. les présidents.* — De l'Association syndicale professionnelle des journalistes républicains, de l'Association des voyageurs de commerce, de la Société de protection mutuelle des voyageurs de commerce, de la Chambre des imprimeurs-typographes, de l'Association des fabricants et marchands de papiers, du Cercle de la librairie, de l'Union des chambres syndicales ouvrières de France, de la Société fraternelle des protes des imprimeries de Paris, de la typographie parisienne, de la Société des typographes de Paris, de l'Association ouvrière (Imprimerie Nouvelle), de la Chambre syndicale des conducteurs typographes, de la Chambre syndicale ouvrière des fondeurs typographes, de la Chambre syndicale des graveurs, de la Chambre syndicale des chauffeurs machinistes, de la Société de la solidarité des ouvriers et ouvrières de la reliure et de la dorure, de la Chambre syndicale de la brochure, de l'Union nationale des Chambres syndicales des patrons, du Comité central des Chambres syndicales des patrons, de l'Union française de la jeunesse, de l'Association philotechnique, du conseil de l'ordre du Grand-Orient de France, du suprême conseil de France.

MM. les directeurs des journaux de Paris et des départements.

*Les membres du comité provisoire et de la commission exécutive.*

M. LOUIS BLANC, *président ;* M. ANATOLE DE LA FORGE, *vice-président.*

MM. EDMOND BAZIRE, ÉMILE BLÉMOND, JULES CLARETIE, ALFRED ÉTIÉVANT, FOURCAUD, ERNEST D'HERVILLY, HUBERT, LOUIS JEANNIN, PH. JOURDE, ERNEST LEFÈVRE, EDMOND LEPELLETIER, AMÉDÉE MARTEAU, EUGÈNE MAYER, CATULLE MENDÈS, BERTRAND MILLANVOYE, CAMILLE PELLETAN, E.-A. SPOLL, PAUL STRAUSS, A. VITU.

La souscription a été ouverte le 14 juillet 1881 :

Au siège définitif du comité, 24, rue Chauchat.

Et dans tous les journaux de Paris et des départements.

Par acte passé devant Mᵉ Dufour, notaire à Paris, une Société anonyme, au capital de 7,500,000 francs, est formée pour l'exploitation de la publication connue sous le titre de: *Annuaire du Commerce Didot-Bottin*, fondée depuis soixante-cinq ans. Siège social, 54, rue Jacob. L'entrée en jouissance a eu lieu le 1ᵉʳ mai 1881. Le conseil d'administration est composé de MM. Edmond About, Alfred Choisnet, A. Lahure.

---

# NECROLOGIE

M. l'abbé André, ancien curé de Vaucluse, est mort à l'âge de soixante et onze ans. Le défunt était docteur en théologie et en droit canon, officier d'académie, correspondant du ministère de l'instruction publique, vice-président de la société archéologique de Londres. Ses ouvrages sont aussi nombreux qu'estimés.

Paul Bins, comte de Saint-Victor, décédé le mois dernier, était né à Paris en 1827. Il avait donc cinquante-quatre ans. Son père, qui était un littérateur distingué, lui fit commencer ses études à Fribourg, en Suisse, et les lui fit achever à Rome, dans la ville des chefs-d'œuvre, qui exerça une grande influence sur le goût et la tournure d'esprit de Paul de Saint-Victor.

En 1848, il était secrétaire de Lamartine.

M. Paul de Saint-Victor débuta comme journaliste au *Correspondant*. C'est dans *la Presse*, en 1857, qu'il écrivit son premier *Salon*. Il succédait à Théophile Gautier.

Paul de Saint-Victor a surtout écrit des feuilletons qu'il a donnés successivement à *la Presse*, à *la Liberté*, au *Moniteur universel*, et qui ont été réunis en volumes.

Ses œuvres principales sont: *Hommes et Dieux* (1867), *les Femmes de Gœthe* (1869), *Barbares et Bandits, la Prusse et la Commune* (1871), et *les Deux Masques*, son dernier ouvrage qui parut à la fin de 1880.

Le plus connus des ouvrages ainsi publiés a pour titre: *Hommes et Dieux*.

Son dernier livre, *les Deux Masques*, qui comprendra trois volumes, dont le premier a déjà paru en 1880, sera le couronnement d'une glorieuse carrière littéraire. Le premier volume est consacré à Eschyle; le deuxième, qui est sous presse, traitera de Sophocle, d'Euripide et d'Aristophane, et sera suivi d'une étude sur le théâtre indien. Enfin le troisième volume, dont le manuscrit est entièrement achevé, aura pour sujet: Shakespeare, Molière, Corneille, Racine, Voltaire et Beaumarchais.

On sait que M. Paul de Saint-Victor avait été, il y a quelques mois, candidat, à l'Académie française pour le fauteuil de M. Saint-René Taillandier. Il était en concurrence avec M. Maxime Du Camp, qui l'emporta.

M. Paul de Saint-Victor avait été nommé inspecteur des beaux-arts en 1870. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1860, il avait été promu officier en 1879.

L'une des plus anciennes institutrices de la maison nationale de Saint-Denis, Mᵐᵉ d'Ayzac, vient de s'éteindre dans le département du Lot-et-Garonne. Citons parmi les nombreuses publications de Mᵐᵉ d'Ayzac: *Symbolique des pierres précieuses ou tryopologie des gemmes*. — *Des quatre animaux apocalyptiques et de leurs représentations sur les églises au moyen-âge*. — *Histoire de l'abbaye de Saint-Denis en France*. — *Iconographie du Dragon*. — La *Revue de l'Art chrétien*, la *Revue d'Architecture*, les *Annales Archéologiques*, la *Revue archéologique* ont inséré à maintes reprises des articles de Mᵐᵉ d'Ayzac.

Le plus habile fondeur de caractères, M. Deberny, l'un des derniers survivants de la pléiade de 1830 et du groupe saint-simonien, vient de mourir. Il était entré, en 1828, comme commanditaire dans la fonderie Laurent et Balzac (le célèbre romancier). Cette même année, Balzac s'étant retiré de la société fut remplacé par M. Deberny.

Le rédacteur en chef du journal *le Droit*, M. Bertin, est mort récemment à Paris. On a de lui: *De la Revision des procès criminels* (1851). — *Historique et revision du procès Lesurques* (1851). — *Chambre du Conseil en matière civile et disciplinaire. Jurisprudence de la Cour et du Tribunal de Paris* (1856). — *Code des irrigations* (1852). — *De la Répression pénale et des circonstances atténuantes* (1859). — *Des Réformes de l'instruction criminelle* (1863). — *Biographie de M. de Belleyme, préfet de police* (1863). — *Du Pouvoir discrétionnaire du président du tribunal* (1866). — *De la Diffamation envers les morts* (1867). — *Ordonnances sur requête* (1874). — *Ordonnances sur référé* (1874).

Le *Polybiblion* annonce la mort à Paris, à l'âge de soixante-six ans, de M. Bompois, numismate distingué. Parmi les nombreuses publications de M. Bompois, il faut citer: *Médailles grecques de la Cyrénaïque* (Paris, 1869). — *Types monétaires de la guerre sociale* (Paris, 1873). — *Monnaies attribuées à Maronea, en*

*Thrace*, (1878). — *Examen chronologique des monnaies frappées par la communauté des Macédoniens* (1873). — *Restitution à la ville de Myloe, en Sicile, de plusieurs monnaies attribuées à Mylistratus de la même île* (1880). — *Didrachme d'Ichnoe* (Londres, 1874). — *Observations sur un didrachme inédit de Cierium, en Thessalie* (1876). — *Monnaies d'Heracha de Bythinie* (1878). — Drachme inédit de l'Étrurie et Monnaies *de Populonia* (1879). — M. Bompois a collaboré à la *Revue de numismatique* et à la *Revue d'Archéologie*.

Nous apprenons la mort du docteur Chantreuil, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris.

Né à Cateau-Cambrésis (Nord) en 1841, M. Chantreuil, en 1875, avait passé son agrégation et était devenu, à trente-quatre ans, professeur de la Faculté de Paris. Outre de nombreux articles publiés dans les *Archives générales de médecine*, le docteur Chantreuil a publié la *Clinique d'accouchement* du docteur Guéniot et a donné une traduction annotée de la *Clinique obstétricale et gynécologique* du docteur anglais James Simpson.

On annonce la mort, à l'âge de soixante-deux ans, de M. Cournier, auteur dramatique, dont le drame, *Une Famille en 1870-1871*, joué en 1875 aux matinées littéraires de M. Ballande, eut un certain retentissement. M. Cournier a écrit un roman historique, *l'Archevêque de Cantorbéry*, plusieurs volumes de vers et un assez grand nombre de drames et de comédies. Il souleva une polémique assez vive à propos de la pièce de M. Sardou, *Andréa*, qu'il prétendit avoir été écrite d'après un de ses manuscrits.

M. A. Cousin, juge de paix dans le département des Vosges, collaborateur de la *Revue de la Marne* et auteur d'une *Histoire des chevaliers de l'Arquebuse de Chaumont*, éditée en 1880, vient de mourir.

M. Davioud, architecte bien connu à Paris, est mort en cette ville. Il a collaboré au *Bois de Boulogne architectural* (1860). On lui doit également une *Histoire de l'architecture et des habitations privées en France, depuis la fin du* XVI^e^ *siècle jusqu'en 1830*, ainsi qu'un volume intitulé *l'Art et l'Industrie*.

On annonce la mort de M. Dusevel, membre du comité des travaux historiques, correspondant de la Société des antiquaires de France, membre de plusieurs sociétés savantes. Parmi les nombreux écrits de M. Dusevel, il convient de citer : *Notice sur la ville d'Amiens* (1825). — *Lettre sur le département de la Somme* (1828). — *Monuments anciens et modernes de la ville d'Amiens* (1830). — *Description du département de la Somme* (1836). — *Notice sur l'arrondissement de Montdidier* (1856). — *Archives de Picardie* (1841). — *Eglises, châteaux, beffrois et hôtels de ville de la Picardie et de l'Artois* (1846). — *Le département de la Somme, ses monuments anciens et modernes, ses grands hommes et ses souvenirs historiques* (1849-1858). — M. Dusevel a en outre collaboré à la *Revue de l'art chrétien* et à la *Bibliothèque historique, monumentale, ecclésiastique et littéraire de la Picardie et de l'Artois*.

Nous apprenons la mort de M. Escudier, l'éditeur de musique. Léon Escudier, tout en se consacrant plus particulièrement à sa profession d'éditeur, avait publié quelques livres de littérature et d'art, et créé un nouveau journal, *l'Art musical*. Il a édité les œuvres de plusieurs maîtres célèbres. C'est à lui qu'on doit surtout la vulgarisation, en France, de l'œuvre de Verdi.

M. Ch. Giraud, jurisconsulte français, est mort le mois dernier à Paris.

M. Ch. Giraud était inspecteur général des Facultés de droit, vice-président du conseil supérieur de l'instruction publique. Il appartenait à l'Académie depuis 1842, époque à laquelle il avait succédé au comte Siméon. Il était né en février 1802.

On a de lui : *Eléments de droit romain*, reproduits sous le titre d'*Introduction historique à l'étude de cette législation* (1835). — *Recherches sur le droit de propriété chez les Romains* (1838). — *Essai sur l'histoire du droit français au moyen âge* (1845). — *Le Traité d'Utrecht* (1846). — *Des libertés de l'Église gallicane* (1847). — *Précis de l'ancien droit coutumier français* (1852). — *Les Tables de Salpenza et de Malaga* (1856). — *Novum Enchiridion juris romani* (1873). — *Les Bronzes d'Osuna* (1875). — *La maréchale de Villars et son temps* (1881).

Il a en outre collaboré à *la Revue de Législation* et au *Journal des Savants*. Il était depuis très longtemps le secrétaire de la rédaction de ce recueil.

Un des doyens de l'imprimerie française, M. Stanislas Gourdet, est mort à Nevers le 18 juin, dans sa soixante-treizième année. M. Gourdet fut un des premiers compositeurs au journal le *Siècle* lors de sa fondation en 1835, collaborateur à la *Mode* et à la *Quotidienne*, à la même époque. Il reçut dans ses bras Armand Carrel, après son duel avec Émile de Girardin.

Quoique simple compositeur, Béranger, Jules Janin, Lamartine, Alexandre Dumas, l'avaient honoré de leur amitié. M. Gourdet avait établi depuis de nombreuses années une imprimerie à Nevers.

On annonce la mort de M. Joseph Guadet, neveu du célèbre girondin, décédé à Saint-Émilion (Gironde), où il était né en 1795.

M. Joseph Guadet a publié plusieurs études historiques consacrées, notamment, aux girondins.

M. Guadet avait été longtemps directeur de l'enseignement à l'institution des Jeunes-Aveugles ; il s'était retiré, il y a quelques années, dans son pays natal, et vivait dans la retraite.

M. Jozon, député de Seine-et-Marne, mort le mois dernier, laisse, outre un grand nombre d'articles, publiés dans de recueils de jurisprudence, la traduction du *Droit des obligations*, de Savigny, en collaboration avec M. Gérardin, et le *Manuel de la liberté individuelle*, avec M. Hérold.

M. Jozon n'était âgé que de quarante-cinq ans.

On annonce la mort d'un des fabricants de papiers les plus connus, M. J.-L. Lacroix, d'Angoulême.

M. le Dr Mandl, qui s'était fait une spécialité du traitement des maladies de la voix, est mort le mois dernier. Il laisse un ouvrage approuvé par l'Académie de médecine: *l'Hygiène de la voix.*

On annonce d'Orange la mort de M. le Dr Martial Millet, bibliophile bien connu et auteur de divers travaux sur l'histoire de cette ville.

On nous annonce la mort de M. l'abbé Pletteau, historiographe du diocèse d'Angers. Il avait entrepris depuis plusieurs années, dans la *Revue de l'Anjou*, la publication des *Annales ecclésiastiques de l'Anjou*, travail qu'il a conduit jusqu'à l'épiscopat de Guillaume Ruzé (1572-1587). Il a, en outre, inséré dans divers recueils un certain nombre d'articles sur l'histoire de l'Anjou, et notamment, en 1862, dans le *Répertoire historique et archéologique de l'Anjou*, une étude sur le jansénisme et l'université d'Angers et sur l'évêque Henri Arnauld, qui donna lieu à une vive polémique locale.

D'Angers nous parvient également la nouvelle de la mort de M. le comte de Bertou. Il a publié en 1843 un *Essai sur la topographie de Tyr*, qui fut considéré alors comme ayant éclairé d'un jour nouveau d'importantes questions d'histoire et d'archéologie. Il était revenu récemment sur ce sujet dans un mémoire communiqué à l'Académie des inscriptions, dans lequel il discutait certaines opinions de M. Renan, relatives à la topographie de Tyr.

On annonce la mort de M. le baron du Potet de Sennevoy, directeur du journal la *Chaine magnétique*. M. du Potet est décédé dans sa quatre-vingt-sixième année.

M. du Potet embrassa de bonne heure les théories de Mesmer. D'accord avec Deleuze et Puységur, il s'efforça d'introduire le magnétisme dans la médecine comme agent thérapeutique, et fit une série d'expériences publiques à l'Hôtel-Dieu de Paris, qui, en 1826, déterminèrent l'Académie à nommer une commission d'examen. Il fondait, en 1845, le *Journal du magnétisme.*

Nous citerons parmi les ouvrages de M. du Potet, son *Essai sur l'enseignement philosophique du magnétisme* (1845); son *Traité complet du magnétisme animal* (1856); sa *Thérapeutique magnétique* (1863).

L'armée et la médecine militaire viennent de faire une perte des plus sensibles.

M. le docteur Rapp, médecin-major de 1re classe du 79e régiment d'infanterie, vient de mourir à Neufchâteau.

Il a rendu les plus signalés services par sa collaboration assidue à la *Revue militaire de l'étranger* et par des études nombreuses sur l'organisation des armées étrangères.

Nous apprenons avec le plus vif regret la mort de M. Maurice Raynaud, membre de l'Académie de médecine et docteur ès lettres. M. Raynaud a publié autrefois une thèse des plus remarquables : *les Médecins de Molière.* Depuis, il a donné : *des Derniers ouvrages de M. Flourens et de l'origine des idées modernes sur la vie. — De Asclepiade bithyno-medico ac philosopho. — De l'Asphyxie locale et de la gangrène symétrique des extrémités. — Nouvelles recherches sur la nature et le traitement de l'ataxie locale et des extrémités.* — Il a en outre publié les *Leçons de pathologie expérimentale* du docteur G. Sée.

M. Lucien Rigaud, auteur du *Dictionnaire du jargon parisien* et du *Dictionnaire des lieux communs*, est mort le mois dernier à Paris.

Le 29 juin dernier, est mort à Paris, M. Rochebilière, conservateur adjoint à la bibliothèque Sainte-Geneviève, qui laisse une nombreuse et riche collection d'éditions originales des grands écrivains français des XVIIe et XVIIIe siècles.

Quand on en aura publié le catalogue, nous consacrerons un article à cette importante bibliothèque, qui renferme une suite précieuse d'éditions originales dans leur état primitif, si recherchées des véritables amateurs, dont quelques-unes sont peu connues et ne sont pas citées dans les bibliographies.

On annonce la mort, à Bombay, de M. Émile Roquemartine, chancelier du consulat de France.

Longtemps attaché à l'ambassade de France au Japon, M. Roquemartine était un savant orientaliste; il laisse plusieurs ouvrages dans lesquels il a consigné le résultat de ses études.

Le monde scientifique vient d'éprouver une perte des plus sensibles en la personne de M. Sainte-Claire Deville, mort à Paris le 1er juillet dernier.



Les premiers travaux du regretté savant se rapportent à diverses essences et résines dont les plus importantes sont du domaine de la chimie minérale. En 1849, il fit connaître la préparation et les propriétés de l'acide nitrique anhydrique; ses travaux universellement connus sur l'aluminium remontent à 1853. On cite de lui les ouvrages suivants: *Annales de chimie et de physique; Mémoire sur les carbonates métalliques et leurs combinaisons; Mémoire sur les trois états moléculaires du silicium; de l'Aluminium, ses propriétés, sa fabrication; Mémoire sur la production des températures élevées; Métallurgie du platine et des métaux qui l'accompagnent; Mémoires sur la combustion du pétrole et des huiles minérales dans les machines à vapeur.* Il a en outre collaboré aux *Annales de chimie et de physique* et inséré de nombreuses notes dans les *comptes rendus de l'Académie des sciences.*

M. Sainte-Claire Deville était membre de l'Académie des sciences depuis 1851 et commandeur de la Légion d'honneur. Il était né aux Antilles en 1818.

On annonce le décès de M. Félix Savard, sous-chef de bureau à l'Assistance publique, qui fit représenter sur les petits théâtres un grand nombre de vaudevilles et surtout de revues de fin d'année.

C'est avec une douloureuse surprise, dit la *Gazette de Douai*, que notre ville a appris la mort prématurée de M. Tissandier, professeur de philosophie à la Faculté des lettres.

Né à Lyon en 1822, M. Tissandier y avait fait ses études; il avait été élève de l'abbé Noirot.

M. Tissandier a publié les leçons de philosophie de son maître.

Écrivain, il a donné un grand nombre d'ouvrages: *Esprit de la poésie et des beaux-arts.— Une Théorie du Beau. — Examen critique de la philosophie de Platon.— Étude de théodicée.— Origine et développement du positivisme contemporain. — Des Sciences occultes et du spiritisme.*

Un des rédacteurs les plus actifs de l'*Anthropological Review*, Barnard Davis, vient de mourir à Hanley (Angleterre), âgé quatre-vingts ans. On lui doit: *Documents sur les métis de l'Océanie. — Déformations plastiques du crâne. — Sur le crâne de Néanderthal.* Il a collaboré avec Thurnam au *Crania britannica.*

Le 26 avril, est mort à Cambridge (près de Boston) l'historien John Gorham Palfrey, âgé de quatre-vingt-cinq ans. Il était sorti en 1815 du collège de Harvard, où il devint en 1831 professeur de littérature sacrée. Secrétaire de l'État de Massachussets de 1839 à 1843, directeur du *North American Review* de 1835 à 1843, membre du Congrès depuis 1847, il a composé: *Evidences of christianity* (1845); *Academical lectures on the jewish scriptures and antiquities* (1838-1851); une brochure sur l'esclavage; une biographie d'un de ses ancêtres, William Palfrey, payeur général de l'armée de Washington, et surtout une *History of New England during the Stuart's dynasty* (1859-1863, en trois vol.), dont il publia également un abrégé (1866).

On annonce la mort de M. Arthur-Penrhyn Stanley, doyen de l'abbaye de Westminster, né en 1815.

On lui doit plusieurs ouvrages historiques et religieux, entre autre le *Cours sur l'Histoire de l'Église d'Écosse* et celui sur l'*Histoire de l'Église juive.*

M. Rolleston, professeur d'anatomie et de physiologie à l'université d'Oxford, est mort au mois de juin dernier. Il a donné: *Les Affinités du cerveau de l'orang. — Le cochon domestique des temps préhistoriques. — Les chats domestiques des temps anciens et modernes. — Les dolmens anglais.*

On annonce de Haguenau le décès de M. François Batt, ancien professeur de mathématiques. M. Batt a publié en 1878 une monographie sur *la Propriété à Haguenau.* Cet ouvrage n'est pas terminé.

Le 26 juin est décédé à Gœttingue (Hanovre) un des plus célèbres linguistes de notre époque, M. Théodore Benfey.

Né en 1807, à Nœrten, près de Gœttingue, d'une famille israélite, M. Benfey était professeur de sanscrit et de philologie comparée à l'université de Gœttingue. Outre une foule de travaux insérés dans des recueils spéciaux, il a publié, entre autres grands ouvrages, une grammaire et un dictionnaire sanscrits, une édition du *Samaveda*, une *Histoire de la linguistique et de la philologie orientale en Allemagne*, et enfin une traduction du *Pantchatantra* indien, accompagnée d'une suite de dissertations sur les relations des contes indiens avec les contes occidentaux.

On annonce la mort de M. Michel du Mont, l'éditeur de la *Gazette de Cologne* et le propriétaire de la grande maison de librairie Du Mont-Schauberg de Cologne. Grâce à son intelligence et à son travail, cette maison, qu'il dirigeait depuis 1847, avait brillamment prospéré et était devenue une des plus grandes librairies de l'Allemagne. M. Michel du Mont était né en 1824.

Il vient de mourir dernièrement, à Leipzig, le professeur Floss, connu par ses travaux sur l'histoire ecclésiastique: *die Papstwahl unter den Ottonen* (Fribourg (1858); — *Dreikanigenbuch die Uebrsetzung der heiligen 3 Kœnige von Mailand nach Kœln* (Cologne, 1864).

Le 5 mai est mort à Berlin Adalbert Kuhn, directeur du gymnase, membre de l'Académie de Berlin.

fondateur d'un recueil très important et très connu qui portait son nom, la *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*.

On annonce la mort, à Berlin, du philosophe Lotze. Lotze était né en 1817, à Bautzen. Il avait été nommé professeur de philosophie à l'université de Gœttingue, en 1845. L'année dernière, il avait accepté une chaire à Berlin. Il se rattachait à Herbart et à Leibniz. Ses principaux ouvrages sont : *Microcosme*, philosophie de la nature et de l'histoire, en trois volumes; *Histoire de l'esthétique en Allemagne*, et une *Métaphysique*, dont le premier volume seulement a paru.

M. Wilmans, archiviste de la ville de Munster depuis 1853, vient de mourir en cetre ville. Né en 1812, il fut un des élèves les plus distingués de Rauke, et publia en 1835 une excellente dissertation: *Dionis Cassii fontibus et auctoritate*. Il travailla depuis aux *Jahrbücher des deutschen Reichs* et aux *Monumenta Germaniæ historica*. Comme archiviste, il a publié son *Westfœlische Urckundenbuch* et une édition critique des *Kaiser Urkunden der Provinz Westfalen ans den Jahren* 777-1313. Peu avant de sa mort, il avait publié dans l'*Historische Zeitschrift* de Sybel un intéressant mémoire sur l'Inquisition en Allemagne aux xiv$^e$ et xv$^e$ siècles.

On annonce la mort de M. Aschbach, professeur émérite d'histoire à l'université de Vienne. En 1827, il publia une *Histoire des Visigoths ;* en 1835, une *Histoire des Gépides et des Hérules ;* en 1829, une *Histoire des Omeïades*, qui suivit sa *Geschichte Spanicus und Portugals zur zeit der Almoraviden und almohaden*. Avec la *Geschichte des K. Siegmund* (4 vol.) il aborda l'histoire d'Allemagne, à laquelle il consacra encore une *Geschichte der Grafen von Werthein*. On lui doit encore l'*Allgemeines Kirchen-Lexicon* (4 vol.), de nombreux travaux relatifs à l'histoire romaine et un grand ouvrage sur l'histoire de l'université de Vienne, dont deux volumes seuls ont paru, le troisième est resté manuscrit. M. Aschbach était né dans le duché de Nassau, en 1801.

M. Kabdedo, auteur d'une bibliographie des sièges de Vienne par les Turcs, est mort à Vienne à l'âge de vingt ans.

M. Eugène Gens, un des rares écrivains originaux que possédait la Belgique, est mort le mois dernier à Verviers. M. Eugène Gens était un savant ; il s'était fait une spécialité des études archéologiques et historiques, et le résultat de ses recherches a été la publication d'un nombre considérable d'ouvrages estimés à l'étranger autant qu'en Belgique. Citons, parmi les plus remarquables, les *Promenades d'un antiquaire en Belgique*, l'*Histoire du comté de Flandre*, l'*Histoire de la ville d'Anvers*, et, à côté de cela, des romans en quantité, pleins d'intérêt; des recueils de poésie pleins de sève et de tendresse, une œuvre considérable.

Eugène Gens était né à Louvain en 1814.

M. Bernard Dorn, orientaliste russe, correspondant de l'Institut de France, vient de mourir à Saint-Pétersbourg.

M. Dorn était né en Allemagne en 1805 ; aussitôt qu'il eut terminé ses études, il fut appelé comme professeur à l'université de Kharkof, d'où il passa à Saint-Pétersbourg.

M. Dorn avait principalement étudié l'histoire et les langues des peuples de l'Asie centrale et occidentale. *L'Histoire des Afghans, la grammaire et la chrestomatie de la langue afghane* de ce savant sont particulièrement estimées par les orientalistes. Il appartenait à l'Académie des inscriptions et belles-lettres depuis 1876.

M. Arfvedson, romancier suédois, vient de mourir à Wiesbaden. En même temps qu'homme de lettres, il était le chef d'une des plus importantes maisons de commerce de Stockholm.

Un des fondateurs des chemins de fer en France, M. Bartholony, vient de mourir à Genève, où il était né en 1796. Il a écrit: *Quelques idées sur les encouragements à accorder aux Compagnies concessionnaires des grandes lignes de chemins de fer et autres travaux d'utilité publique. — Du meilleur système à adopter pour l'exécution des travaux publics en France et notamment des grandes lignes de chemins de fer. — Lettre à un député sur le nouveau système de travaux publics adopté par le Gouvernement pour la construction des grandes lignes de chemins de fer. — Observation sur l'exécution de la loi du 11 juin 1842. — Résultats économiques des chemins de fer ou observations pratiques sur la distribution des richesses créées par les nouvelles voies de communication, et sur le meilleur système d'application de la loi du 11 juin 1842. — Simple exposé de quelques idées financières et industrielles.*

Le P. Patrizi, professeur d'hébreu au collège romain de Rome, vient de mourir en cette ville. On lui doit un assez grand nombre d'ouvrages sur l'Écriture Sainte.

*La Bibliothèque des écrivains de la C$^{ie}$ de Jésus* a donné la bibliographie complète de ses œuvres.

Le poète vénitien Vittorio Salmini, dont notre correspondant italien nous analysait, il y a environ un an, le beau drame historique sur *Madame Roland*, vient de mourir, jeune encore. Les journaux de la Péninsule s'accordent à dire que c'était un poète d'une haute inspiration, d'une fière allure et d'un grand talent; et la plupart d'entre eux reprochent avec amertume au gouvernement italien de l'avoir laissé user ses

forces dans un poste ingrat, celui de comptable à la Caisse d'épargne de Venise.

Outre *Madame Roland*, il a écrit plusieurs œuvres d'une valeur réelle: *Violante, Giovanna d'Arco, Cielo e Terra, Lorenzino dei Medici, Maometto II*, etc., etc.

Enfin il laisse un recueil de vers tout à fait remarquable: *Il Polychardon*.

M. Nonce Roca, membre de la commission financière à Tunis et inspecteur général du collège Sadiki, vient de mourir.

De nombreux ouvrages, publiés avant son départ de France, avaient fait admettre M. Nonce Roca à la Société des gens de lettres.

---

# SOMMAIRE DES PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

(ARTICLES IMPORTANTS)

DU 15 JUIN AU 15 JUILLET 1881

ANNALES DE L'EXTRÊME ORIENT. Gibert : Le mouvement économique en Portugal et le vicomte de San-Januario. — Eugène Cortambert. — Marre : Notice sur la langue portugaise dans l'Inde française et en Malaisie. — ARCHIVES DE L'ART FRANÇAIS (4e et 5e liv.). Les sculpteurs Lambert-Sigisbert et Adam. — Guillaume Dupré, graveur en pierres fines. — Les sculpteurs Gillet, Boiston, Honoré Guibert et Nicolas-François Dupré. — ART (26 juin). Ménard : Le Salon de 1881. — Frizzoni : Exposition de dessins de maîtres anciens à Milan. — (3 juillet). Hymans : Un tableau de Pierre Cœcke. — (10 juillet). Le Salon de 1881. — Exposition de Milan. — ARTISTE (15 juin). P. L. Jacob : Édition des fermiers généraux. — Baluffe : Le Salon.

BIBLIOTHEQUE DE L'ÉCOLE DES CHARTES (2e liv.). A. E. Molinier : Najac en Rouergue, notes historiques et archéologiques. — Omont : Catalogue de la bibliothèque de l'abbé Adson de Montier-en-Der. — Valois : Étude sur le rythme des bulles pontificales. — BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE (juillet). Stapfer : Étude sur *Hermann et Dorothée*. — Rios : Le Japon depuis la révolution de 1868. — Gampietro : La Camorra en 1881. — BULLETIN DU BIBLIOPHILE (janvier-février). Paulin-Pâris : Étude sur François Ier et les historiens de son règne. — Meaume : Louise de Lorraine, reine de France. — Develay : Nouvelles lettres de Pétrarque sur l'amour des livres. — Baron Ernouf : Le mystère de Noë en 1546. — De Barthelémy : Un gentilhomme languedocien au XVIe siècle (lettre inédite de Sully). — BULLETIN MONUMENTAL (no 4). Saint-Paul : Violet-le-Duc et son système archéologique. — E. Guéroult : Le vitrail de Barival — *L'Année critique*, par V. Champier. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (18 juin). Etude historique sur la fortification permanente. — Alimentation rationnelle et pratique des armées. — (25 juin). La nouvelle guerre d'Afghanistan. — Note d'un officier portugais sur l'armée espagnole. — (2 juillet). Les pigeonniers militaires en Espagne. — (9 juillet). De la ferrure d'hiver ou ferrure à glace en Europe. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE (mars). Duveyrier : Historique des voyages à Timbouctou. — D'Arnaud bey : Expédition au fleuve Blanc pendant les années 1839 à 1842. — Vivien Saint-Martin : Documents inédits relatifs à l'histoire de la Grèce au moyen âge, par Sathas. — Ujfalvy : Mission dans l'Asie centrale. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS (mai-juin). Description sommaire des collections révolutionnaires offertes par M. de Liesville à la ville de Paris et installées à l'hôtel Carnavalet. — Note sur quelques antiquités romaines trouvées aux Lilas-Romainville. — Une lettre de Paris au temps de la Réforme. — BULLETIN DE LA SOCIETE SCIENTIFIQUE ET HISTORIQUE DE LA CORREZE (3e liv.). Rupin : Croix émaillée du XIIIe siècle. — Laveix : La sénéchaussée de Ventadour. — De Bosredon : Note pour servir à la sigillographie du bas Limousin. — A. de Barthélemy : Monnaie gauloise de Luctérius. — Deloche : Monnaie mérovingienne de la Magnane.

CORRESPONDANT (25 juin). Lacointa : Lacordaire à Sorrèze. — Debrou : Influence des idées et du langage de la médecine sur la littérature. — Oheix : Les ouvriers de l'histoire de Bretagne. — V. Fournel : Une nouvelle édition de Montaigne. — (10 juillet). Du Quesnoy : Voyage du major Sespa Pinto. — Chantelauze : Les derniers jours de Mazarin. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (18 juin). Milsand : La science et ses droits. — (25 juin). Renouvier : De la justification de la méthode infinitésimale en géométrie. — (2 et 9 juillet). Renouvier : Burdin, Saint-Simon et Comte : La théorie des époques organiques. — Pellavin : Just-Muiron, premier disciple de Fourier.

EXPLORATION (16 juin). Demanche : Situation et avenir de la race rouge aux Etats-Unis. — (30 juin). Rabot : Excursions dans la Norvège septentrionale de Bizemont. — Le canal de Suez. — Les Turcomans. — (7 juillet). Roudaire : La mission des chotts et le projet de mer intérieure en Algérie. — Sphères terrestres du XVIe siècle. — (14 juillet). Massacre de l'expédition Giuletti. — Les acquisitions territoriales de la Russie. — Le pèlerinage de la Mecque.

GAZETTE ANECDOTIQUE (15 juin). M. Cousin et le Saint-Siège. — Une réclame poétique. — Poésies inédites de Louise Colet. — (30 juin). Lettre inédite de Béranger. — Pilleurs et pillés. — Littré et Dupanloup. — Le manuscrit des *Iambes*. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (juillet). A. de Montaiglon : L'architecture et la sculpture à l'hôtel Carnavalet. — Buisson : Le Salon de 1881. — Guéroult : Du rôle du mouvement des yeux dans les émotions esthétiques. — C. de Ris : Notes sur les musées de Marseille et de Lyon.

INTERMEDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 juin). Clémence Isaure a-t-elle existé? — Un dictionnaire de noms propres. — Romans et contes de M. de Voltaire. — Bibliothèque à reconnaître. — Bibliothèque du Palais-Royal. — Salons de Th. Gautier. — Publications *per nozze*. — Premières éditions de La Bruyère. — Gérard de Nerval, fils de Napoléon Ier. — (10 juillet). Vers sur le cardinal de Rohan. — Barnave, de Janin. — *De tribus impostoribus*. — Épitaphes de Montaigne. — Voltaire et la parodie de *Sémiramis*. — La bibliothèque elzévirienne.

JEUNE FRANCE (juillet). A. Daudet : Mémoires d'un homme de lettres. — Maystre : Le protestantisme et M. Zola. — Regnard : Un poète révolutionnaire, Shelley. — JOURNAL DES CURIEUX (15 juin). Poudre de Perlimpinpin. — Cheval de bataille. — Pasquinade. — Le père Lajoie. — Eco-

nomies de Panurge. — (1er juillet). La biche agonisante. — Lunch. — Le siècle d'Astrée. — Vers de Th. Gautier. — Neiges d'antan. — JOURNAL DES ÉCONOMISTES (juin). Blaise : Le développement des institutions de crédit. — Bernardakis : Les banques dans l'antiquité. — Fauveau : Comparaison du pouvoir de la monnaie à deux époques différentes. — De Fontpertuis : Le Chili. — JOURNAL DES SAVANTS (juin). Egger : Centenaire de Pompéi et d'Herculanum. — Renan : La topographie chrétienne de Lyon. — A. Maury : Histoire de la divination dans l'antiquité. — Levêque : Histoire du matérialisme. — De Saulcy : Étude sur la religion et les mœurs des Soubbas. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (juin). Le recrutement et la mobilisation. — Troloff : Recherches sur la pénétration des projectiles. — Observations sur la prétendue neutralité de la haute Savoie. — Le réseau télégraphique français, au point de vue de la défense des côtes et des frontières.

MAGASIN PITTORESQUE (juin). Louvres en Parisis. — Les chiens des Kamtchatdales. — Les autodafés. — Histoire du costume en France. — L'art chez soi. — Gallipoli. — L'Ardèche. — MATÉRIAUX POUR L'HISTOIRE PRIMITIVE DE L'HOMME (janvier). Montelius : Découvertes récentes de l'âge du bronze en Suède. — De Mortillet : Cachette de bronze de Fouilloy. — Zaborowski : Fouilles de M. Ossowski dans les cavernes de Cracovie. — MOLIÉRISTE (juillet). Thierry : *L'Amour médecin*. — Livet : Les affiches de spectacle au temps de Molière. — P. L. Jacob : Un virelai dédié à M. de Montausier.

NATURE (18 juin). Sauvage : Les lézards de France. — Phénomènes d'hypnotisme. — (25 juin). Les soirées de dessin de Régamey ; le théâtre au Japon. — Marel : Les découvertes arctiques de M. Smith. — (2 juillet) S. Meunier : Les excursions géologiques publiques. — (9 juillet). Flammarion : La comète. — Le massacre de la mission Flatters. — NOUVELLE REVUE (15 juin). Annerkoff : L'oasis d'Akaltékine et les routes de l'Inde. — Thierry : Episodes de l'histoire de la contre-révolution. — L. Lacour, Meilhac et Halévy : (1er juillet). L'influence française en Egypte. — Nauroy : La première femme du duc de Berry. — Marc-Monnier: Un patriote napolitain, Settembrini. — Cottinet : Comment on a retrouvé l'abbé Galiani.

PHILOSOPHIE POSITIVE (juillet-août). Wyrouboff : La mort de M. Littré. — Littré : Pour la dernière fois. — Arnould : Tableau d'une histoire sociale de l'Eglise. — Wyrouboff : la Russie dans le passé et le présent. — Mismer : Essais sociologiques.

RÉFORME SOCIALE. Brants : Une page de l'histoire sociale d'Athènes. — Béchaux : La répartition des richesses d'après une récente publication. — RÉVOLUTION FRANÇAISE (14 juillet). Carnot : Unité de la Révolution française. — A. Dide : Les fédérations rurales en 1790. — J. Barni : Mirabeau. — De la Forge : La liberté de la presse pendant la Révolution française. — Charavay : B. Fillon. — Sieyès : Essais sur les privilèges. — REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (juin). — Rapport adressé au ministre de l'intérieur sur la situation financière et matérielle des communes en 1877. — REVUE ALSACIENNE (juin). Depasse : La loi Camille Sée. — Engelhard : La pêche du saumon dans le Rhin. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (mai). L. Delisle : Notice sur un manuscrit mérovingien de Saint-Médard de Soissons. — Mowat : Détermination du consulat qui date la table de Henchir-Dakhla. — REVUE DES ARTS DÉCORATIFS (juin). Gerspach : La manufacture de Beauvais. — Les fausses porcelaines de Sèvres. — REVUE BORDELAISE (16 juin). Journalistes et normaliens. — L'instruction primaire en Espagne. — Valat : Aug. Comte. — REVUE DE BRETAGNE ET DE VENDÉE (juin). De Corson : La commanderie du temple de la Guerche. — Merland : Souvenirs des guerres de Vendée. — La prise de Charette, documents inédits. — De la Borderie : Du prix actuel des livres bretons. — REVUE BRITANNIQUE (juin). La bataille de Candahar. — A. Panizzi. — Le protectorat de la France en Tunisie. — REVUE CRITIQUE (20 juin). Hodgson : Essais relatifs à l'Inde. — Cust : Essais de linguistique. — Favé : L'ancienne Rome. — Sestier : La piraterie dans l'antiquité. — Chantelauze : Louis XIV et Mancini. — (27 juin). Devaux : Études politiques sur les principaux événements de l'histoire romaine. — (4 juillet). Rayet : Monuments de l'art antique. — De Lescure : Œuvres choisies de Rivarol. — (11 juillet.) — Lotheissen : Molière, sa vie, ses œuvres. — REVUE DES DEUX MONDES (15 juin). G. Charmes : Voyage en Syrie. — Montégut ; A. de Musset. — D'Haussonville : La misère à Paris. — Duruy : L'instruction publique et la Révolution. Martha : La délicatesse dans l'art. — Brunetière : L'abbé Galiani. — (1er juillet) Blaze de Bury : A. de Vigny : L'île de Chio. — A. Leroy-Beaulieu : L'Irlande et le landbill de M. Gladstone. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (juin). De Crozals : Races primitives de l'Afrique. — Cherbonneau : Gadamèse et le commerce soudanien. — Ristelhuber : Le géographe Carl Ritter. — Dr Lenz : Du Maroc au Sénégal. — REVUE HISTORIQUE (juillet-août). Xénopol : Les démembrements de la Moldavie; le traité de Bucharest (1812). — Schlumberger : Deux chefs normands des armées byzantines au XIe siècle : Hervé et Roussel de Bailleul. — Louchisky et Tamizey de Larroque : Lettres inédites de Marguerite de France. — Tratchensky : Vergennes et ses apologistes. — Stern : Mémoires de Metternich. — REVUE LYONNAISE (mai). De Terrebasse : Balthazar de Villars. — Clédat : Fra Salimbene, chroniqueur italien du XIIIe siècle. — Renard : Études bibliographiques : Le P. Ménestrier. — REVUE OCCIDENTALE (juillet). Lagarrigue : Calderon. — Beesly : De quelques aspects publics du positivisme. — Robinet : Littré et le positivisme. — REVUE PHILOSOPHIQUE (juillet). Ochorowicz : Projet d'un congrès international de psychologie. — Espinas : La philosophie écossaise au XVIIIe siècle et les origines de la philosophie anglaise contemporaine. — H. Spencer : Le corps consultatif. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (18 juin). Quatrelles : La Havane. — Barine : Daniel de Foë. — Benlœw : Les religions de l'Orient. — (25 juin). Pillaut : L'Opéra, les directions, la subvention, le répertoire. — (2 juillet). Guardia : Littré. — Guéroult : Instruments et musiciens. — (9 juillet). Guardia : L'âne de Buridan à propos d'un ouvrage récent. — Quesnel : Le Sénégal, d'après l'amiral Aulu. — REVUE SCIENTIFIQUE (18 juin). Prétendus dangers des cimetières. — Legoyt : Mouvement de la population en France en 1879. — (25 juin). Javal : L'évolution de la typographie considérée dans ses rapports avec l'hygiène de la vue. — (2 juillet). Pozzi : Paul Broca. — Grimaux : Les alcaloïdes de l'opium. — De Fontpertuis : L'île de Terre-Neuve. — (9 juillet). Conty : Un aliment nouveau : le maté. — Legoyt : Le suicide ancien et moderne. — Lefèvre : La renaissance du matérialisme. — ROMANIA (janvier-avril). Rajna : *Una versione in ottava rima del libro dei sette savi*. — G. Pâris : Phonétique française, *o* fermé. — Thomas : La chirurgie de Roger de Parme en vers provençaux. — Cornu : Etudes sur le poème du *Cid*. — Cosquin : Contes populaires lorrains. — Smith : Chants populaires du Velay et du Forez ; vieilles complaintes criminelles.

# PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

## PARUS DANS LES JOURNAUX QUOTIDIENS DE PARIS

(Du 15 juin au 15 juillet 1881.)

CONSTITUTIONNEL. Juillet : 15. Hugues de Lionne. — Correspondance de Marguerite d'Autriche avec Philippe II.

DÉBATS. Juin : 19. Lettres de M. de Lesseps, pour servir à l'histoire du canal de Suez. — 20. Bérard-Véragnac : Essai sur la répartition des richesses, par Leroy-Beaulieu. — 30-4. Chantavoine : Correspondance inédite de Talleyrand et de Louis XVIII. — Juillet : 7. Marc-Monnier : L'abbé Galiani. — 11. Cuvillier-Fleury : M. Dufaure. — B. V. : Le peuple et la bourgeoisie, par Deschanel. — 12. Charmes : Histoire de l'art dans l'antiquité, par Perrot. — 14. Chantavoine : Louise de La Vallière et la jeunesse de Louis XIV. — 15. H. Houssaye : Paul de Saint-Victor.

DÉFENSE. Juin : 22. M^lle de La Vallière. — 23. Correspondance du prince de Talleyrand et de Louis XVIII. — Juillet : 1. Les abonnés de l'Opéra. — 7. M. l'abbé Vigneron au Se-Tchouan.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. Juin : 21. Liébert : Constitutions européennes, par Demombynes. — Juillet : 1. Bigot : Histoire de l'art de l'antiquité, par Perrot. — 3. Bigot : Libre examen, par Viardot.

EVÉNEMENT. Juin : 20. L. Chapron : Histoire d'une Parisienne, par O. Feuillet.

FIGARO. Juin : 29. De La Garde : Granier de Cassagnac, sa vie et ses œuvres. — Juillet : 6. Siraudin : Chansonniers et vaudevillistes. — 11. Zola : Alexis de Maupassant.

FRANÇAIS. Juillet : 21. Le manuscrit de M. Larsonnier. — Le crime de Sylvestre Bonnard. — 22. Le comte de Serre. — 28. Lettres de M^me de Rémusat. — 29. Delaborde : Charles Timbal. — Juillet : 5. La diplomatie française au XVII^e siècle. — 12. Les quatre vents de l'esprit.

GAULOIS. Juin : 23. Guy de Maupassant : Poètes grecs contemporains. — Juillet : 13. Paul de Saint-Victor.

GIL BLAS. Juillet : 3-10. Th. de Banville : Daumier.

LIBERTÉ. Juin : 17. Drumont : M. Taine et son dernier livre. — 30. Drumont : La statue de Chénier. — Juillet : 8. Drumont : Beethoven et la comtesse Erdody. — 15. Drumont : La collection des petits conteurs.

MONITEUR UNIVERSEL. Juin : 20. Paul de Saint-Victor : Les quatre vents de l'esprit. — 27. Paul de Saint-Victor : E. Delacroix. — 30. Derôme : Le péril national, par Frary. — Juillet : 11. Paul de Saint-Victor jugé par la presse parisienne.

NATIONAL. Juin : 28. Les constitutions européennes, par Demombynes. — Juillet : 4. Essai sur la réforme judiciaire, par Vavasseur.

OFFICIEL. Juin : 17-19. Voyage en Mésopotamie. — 23. Voyage aux îles Philippines. — Juillet : 3. Des nouvelles acquisitions de la Bibliothèque nationale. — 4-6. La Martinique. — 12. L'île de Terre-Neuve.

PATRIE. Juin : 20. F. Coppée : Les pièces militaires de l'ancien Cirque. — Juillet : 5. Fournel : Les poètes grecs contemporains. — 12. Fournel : La fin du XVIII^e siècle.

PARIS. Juillet : 5. De La Pommeraye : Marches et sonneries, par Deroulède.

PARLEMENT. Juin : 20. Guerle : Épisodes de l'histoire de la contre-révolution. — 27. Theuriet : Contes de la haute Bretagne, par Sébillot. — 28. Lemoyne : Histoire d'une Parisienne, par O. Feuillet. — Juillet : 4. Rod : Les écrivains de l'Italie contemporaine : M. Verga. — 9. Saint-René Taillandier : Le manuscrit de M. Larsonnier. — 11. A Theuriet : H. Heim. — 12. Varigny : Correspondance inédite du prince de Talleyrand. — 13. Le Roy : L'œuvre posthume de M. Flaubert. — 14. Bourget : Poètes grecs contemporains, par Juliette Lamber.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Juillet : 24. Le duc de Saint-Simon et l'ultramontanisme. — 28-12. Atticus : Une Cour d'inquisition en France vers le milieu du XIII^e siècle. — Juillet : 7. Arène : Un moine bibliophile.

SIÈCLE. Juin : 23. A. de la Berge : Les chrétiens au III^e siècle, d'après une récente publication. — 30. Havard : J.-J. Rousseau au Val-de-Travers. — Juillet : 1. De La Forge : Ribeyrolles. — 14. Les arts inconnus, par Soldi. — Bibliographie. — Céramique, par Champfleury. — 15. Comettant : Les chants de la Révolution.

SOLEIL. Juillet : 11. Paul de Saint-Victor.

TÉLÉGRAPHE. Juillet : 12. Paul de Saint-Victor.

TEMPS. Juin : 17-24. — Juillet : 1. Scherer : Wordsworth et la poésie moderne de l'Angleterre. — 2. Berthelot : Sainte-Claire Deville.

UNION. Juin : 21. Hugues de Lionne, par Valfrey. — 29-30. Bernard : Les quatre vents de l'esprit. — Juillet : 2. Essai sur la séparation des pouvoirs, par Saint-Girons. — 5. A. Chénier et les Jacobins. — 15 : Sepet : Revue des sciences historiques.

UNIVERS Juin : 28. L'abbé Durand et son œuvre. — 11. Preuves scientifiques de l'existence de Dieu. — 14. Morel : Alexandre VI, par Leonetti.

VOLTAIRE. Juillet : 8. Strauss : M. J. Simon et la morale indépendante.

# Le Livre

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

*Neuvième Livraison* DEUXIÈME ANNÉE *10 Septembre 1881*


## CORRESPONDANCES ÉTRANGÈRES

### ALLEMAGNE

28 août 1881.

Au moment même où l'Allemagne savante s'apprête à fêter le centenaire de la publication du livre capital qui inaugure l'ère moderne de sa philosophie, nous voulons dire de la *Critique de la raison pure* d'Emmanuel Kant, elle perd l'un de ses philosophes les plus originaux, Rod. Hermann Lotze. Après avoir professé pendant plus de trente ans la philosophie à Gœttingue, il avait tout dernièrement accepté une chaire à l'université de Berlin. Il est mort dans cette ville le 1er juillet. Son système, une combinaison de la théorie d'identité et de la doctrine d'Herbart avec les données des sciences naturelles, s'appelle *l'idéalisme téléologique*. Lotze a donné une métaphysique, une logique, des livres d'esthétique, de physiologie, de psychologie médicale, et enfin un *Microcosmus* qui, publié de 1856 à 1864, arrivait dès 1876 à sa troisième édition.

Presque en même temps mourait à Gœttingue un éminent indianiste, Théodore Benfey. Il est l'auteur d'une grammaire et d'un dictionnaire sanscrits et d'un important ouvrage sur l'histoire de la linguistique et de la philologie orientales en Allemagne depuis le commencement du XIXe siècle.

Mais ce ne sont ni les philologues ni les philosophes qui feront jamais défaut en Allemagne. L'un de ceux-ci vient de publier un important travail sur la perception, intitulé *Die Erscheinung der Dinge in der Wahrnehmung. Untersuchung von F. Hermann*[1]. L'auteur y professe un réalisme intentionnel que d'autres appelleront idéalisme objectif, ce qui revient à dire qu'il tend à introduire la théorie du juste-milieu en philosophie. Les spécialistes disent le plus grand bien de son livre.

1. Leipzig. Hinrichs, 1881.

Avant de quitter les hauts parages, signalons l'apparition d'un livre de théologie historique sur le culte de Marie, *Die Marienverehrung in den ersten Jahrhunderten von Hofrath Dr. A. F. von Lehner, Director des fürstlich Hohenzollerschen Museums in Sigmaringen*[1].

Fin juillet mourait à Zurich le docteur Ferdinand Keller, qui s'est fait un nom dans toute l'Europe en découvrant les cités lacustres. Ce qu'il a écrit sur ce sujet se trouve dans les Bulletins de la Société des Antiquaires de Zurich *(Mittheilungen der Antiquarischen Gesellschaft Zürich)*, 1854-79. Il y a inséré en outre des travaux sur divers autres sujets d'archéologie et d'histoire.

En fait de publications archéologiques, nous ne saurions nous dispenser d'annoncer la suivante : *Quellenstudien zur Geschichte des Schachspiels von Dr A. v. d. Linde. Mit Unterstützung der Königl. Akademie der Wissenschaften zu Berlin*[2].

M. A. van der Linde avait déjà précédemment publié deux volumes sur l'histoire du jeu d'échecs ; le traité sur le jeu lui-même qui fait autorité en Allemagne est celui du Mecklembourgeois Paul Rod. de Bilguer, mort en 1840 à l'âge de vingt-cinq ans.

1. Stuttgart. Cotta, 1881. In-8°. 6 marks (7 fr. 50).
2. Berlin. Verlag von Julius Springer, 1881.





L'histoire moderne, nous l'avons annoncé dans notre dernière correspondance, s'est enrichie d'un livre important : *Geschichte der preussischen Politik 1807 bis 1815, von Paul Hassel. Erster Theil 1807, 1808* [1]. C'est le sixième volume des *Publicationen aus den K. preussischen Staatsarchiven, Veranlasstund unterstützt durch die K. Archivverwaltung*. C'est l'historien H. de Sybel qui est à la tête des Archives prussiennes, et ce sont d'ordinaire ses élèves et collaborateurs qui se chargent de publier les documents et de les faire précéder d'un travail très étudié. C'est ainsi que M. P. Hassel donne, dans les 304 premières pages du livre dont nous nous occupons, un exposé de la politique prussienne d'août 1807 à décembre 1808. Les pages 305 à 584 contiennent les documents sur lesquels se base cet exposé. Il va de soi que ni Napoléon ni ses principaux agents, Daru en particulier, ne sont ménagés dans cette étude. Il semble que l'auteur ait voulu faire admirer ce que sans doute il appelle la modération relative de M. de Bismarck en 1871. Il est regrettable que l'histoire de la politique prussienne antérieure à Iéna *(Preussen und Frankreich von 1795 bis 1806)* ne paraisse qu'après le livre de M. Hassel. Peut-être qu'elle jettera un jour nouveau sur les négociations et les rapports entre la Prusse et Napoléon. En attendant, ceux qui se rappellent les tergiversations du gouvernement de Berlin de 1804 à 1806, ceux qui l'ont vu accéder à la coalition de l'Autriche et de la Russie, s'en retirer, signer un traité avec Napoléon, accepter le Hanovre, se réconcilier avec l'Angleterre, organiser ou tenter d'organiser la Confédération du Nord pour l'opposer à la Confédération du Rhin, ceux-là comprendront que l'empereur victorieux ait malmené et épuisé comme il l'a fait un adversaire vaincu et humilié, mais prêt à recommencer la lutte à la première occasion.

Ce qu'il y a de curieux dans ce livre, c'est d'y voir éclater en quelque sorte à chaque page l'entière sujétion de Frédéric-Guillaume III vis-à-vis d'Alexandre. M. Hassel reconnaît que le czar n'est pas sincère; il parle (p. 13) de son cœur riche en replis, de sa duplicité (le mot n'y est pas, p. 40). Mais il se garde bien de tirer de ces données la seule conclusion possible, à savoir que le roi, par la nature de son esprit et de son caractère, n'était pas à même de lutter contre un adversaire tel que Napoléon, aux yeux duquel ses qualités mêmes étaient les pires défauts, et que l'empereur devait s'acharner à le diminuer et à l'humilier. Les procédés de l'administration prussienne, tels que le livre nous les révèle, ces rapports infinis, ces longues et minutieuses délibérations, ces études des questions par tous les membres du cabinet et certains conseillers extraordinaires, tout cela aussi devait faire sortir de leurs gonds les administrateurs et négociateurs français stylés par le maître. Tout homme impartial qui étudiera dans ce livre, d'ailleurs savamment et scrupuleusement fait, les pénibles négociations des années qui suivirent Tilsitt, devra, ce nous semble, convenir que les choses ne pouvaient guère prendre une autre tournure. Mais, pour juger en connaissance de cause et le travail de M. Hassel et la période qu'il nous retrace, il nous faudra attendre la publication des tomes suivants. Dès maintenant, nous dirons que, comme tous les volumes de cette importante et intéressante collection, celui-ci mérite d'être étudié avec le plus grand soin, malgré la défectuosité que nous avons cru devoir signaler dans la façon de procéder de l'auteur. L'édition est des plus belles et fait le plus grand honneur à l'éditeur.

La deuxième partie des *Memoiren zur Zeitgeschichte von Oscar Meding (Gregor Samarow)* a paru sous le titre de *Das Jahr 1866* [1]. Nous eussions cru qu'il serait d'un intérêt plus soutenu. Le début, comprenant la négociation des cabinets de Vienne et de Berlin avec celui de Hanovre est assez languissant, de même que la fin du livre où l'auteur nous décrit l'installation du roi Georges et de sa suite à Hietzing, près de Vienne, et l'organisation qu'on donna à l'agitation antiprussienne dans le Hanovre. M. Meding expose à ce propos sa théorie de l'union du pouvoir royal avec la démocratie. Ce sont à peu près les idées de Napoléon III traduites en allemand. Elles n'en sont pas plus claires pour cela, comme bien on pense (p. 309 et suivantes). Le chapitre le plus palpitant du livre est celui qui nous dépeint la mobilisation et la marche de l'armée hanovrienne et la bataille de Langensalza. C'est une lecture bien pénible pour les Français qui, en août 1881, se souviennent des premiers jours d'août 1870. Le malheureux roi Georges, tout aveugle qu'il était, eut au moins la suprême consolation de ne succomber qu'après avoir vaincu.

Mentionnons, avant de quitter le domaine historique proprement dit, deux publications importantes : *Die Lösung der Wallenstein-Frage von Dr Edmund Schebeck* [2] et *Die römische Frage unter Pipin und Karl dem Grossen. Eine geschichtliche Monographie von Wilh Martens* [3]. L'au-

1. Leipzig. S. Hirzel, 1881. Gr. in-8°. 13 marks (16 fr. 25).

1. Leipzig. F.-A. Brockhaus.
2. Berlin. Th. Hoffmann, 1881.
3. Stuttgart. Cotta, 1881. In-8°. 6 marks (7 fr. 50).

teur du premier de ces deux ouvrages s'applique à démontrer que c'est surtout le comte Guillaume Slavata qui a travaillé à la chute de Wallenstein, que c'est lui qui a spécialement contribué à fausser le jugement que les contemporains et la postérité se sont formé du grand capitaine, et que c'est à lui que Schiller a emprunté les traits essentiels du caractère qu'il prête au héros de sa trilogie.

Voici un livre qui traite tout à la fois d'histoire et d'économie politique : *Reden und Aufsätze. Neue Folge, von Gustav Rümelin, Kanzler der Universität Tübingen*[1]. Comme chancelier de l'université de Tubingen, M. Rumelin a fort souvent à prendre la parole devant un auditoire de savants professeurs et d'étudiants, et la première partie du volume (c'est le deuxième de la collection, le premier est de 1875) contient les discours tenus dans l'*aula*, lors de tel ou tel acte solennel de l'Université. Les plus importants sont les suivants : De la division du travail scientifique ; sur les lois de l'histoire ; sur l'idée de justice. Mais M. Rumelin, avant d'être chancelier, c'est-à-dire représentant de l'autorité royale auprès du corps universitaire, a dirigé le département des affaires ecclésiastiques et de l'instruction primaire jusqu'en 1861, puis le bureau statistique et topographique de Wurtemberg jusqu'en 1867, et enfin il professa un cours de statistique et de philosophie jusqu'en 1870. Aussi possède-t-il à fond les questions qu'il traite dans ses *Aufsätze,* ou articles, qui forment la seconde partie du volume. Nous avons, dans l'une de nos correspondances antérieures, fait allusion à son étude sur le célèbre physicien Robert Maier, parue dans la *Gazette d'Augsbourg*. Nous la retrouvons plus complète dans le présent volume. Les autres traitent de la question ecclésiastique, du mode d'élection des députés au Reichstag, de l'enseignement obligatoire et de l'accroissement trop rapide de la population. Tandis qu'en France on s'alarme de ce que cet accroissement soit trop lent, ou presque nul, en Allemagne, tout au contraire, des esprits lucides comme M. Rumelin ne voient pas sans inquiétude la population de l'empire augmenter comme elle fait, et l'avenir du pays leur inspire d'assez vifs soucis. Tout ce chapitre est du plus haut intérêt sous le rapport politique et économique. N'oublions pas de citer aussi une étude historique sur le Wurtemberg tel qu'il était il y a cent ans. Cette étude, comme toutes les autres d'ailleurs, est écrite dans un style clair et franc, avec un grand esprit d'équité et de sincérité. Ce livre est indispensable à tout homme qui veut se rendre un compte exact de l'état actuel de l'Allemagne et du Wurtemberg en particulier.

Annonçons en outre la deuxième édition d'un très important ouvrage d'économie politique : *Nationalökonomik des Handels und Gewerbfleisses. Ein Hand-und Lesebuch für Geschäftsmänner und Studierende. Dritter Band des Systems der Volkswirthschaft von Wilh. Roscher*[1]. Les deux premiers volumes ont eu un grand nombre d'éditions. M. Roscher est le chef de l'école économique historique; c'est celui des économistes allemands qui jouit du plus grand renom et de l'autorité la plus incontestée.

*Italienische Gypsfiguren von Woldemar Kaden*[2] est un livre qui peut se ranger parmi les ouvrages d'économie ou plutôt d'ethnographie. La première moitié comprend des études sur l'émigration italienne et les ouvriers des champs, sur la camorra (la plus intéressante de toutes, à ce qu'il nous semble), les femmes italiennes, la Calabre et les Calabrais. Le seconde, intitulée *Kleine Waare,* — article de fantaisie, — outre quelques traductions de prose et de poésie italiennes, contient des descriptions pittoresques, des nouvelles, de l'histoire littéraire et de la critique. M. Kaden est l'un des écrivains allemands qui manient le mieux la langue et savent donner à la prose une légèreté et parfois même une grâce particulières. Toutes les fois que l'occasion s'en présente, nous nous plaisons à signaler les auteurs qui ont souci de la forme. Leur nombre s'accroît, et les livres deviennent de plus en plus rares où, sous prétexte d'être profond et philosophique, l'on est lourd et incompréhensible. Dans dix ans, il ne sera plus permis en Allemagne de tenir pour bon un livre où la forme et la mesure auront été négligées. M. Kaden est un de ceux qui contribuent le plus à donner au public le goût des choses bien écrites, et certes ses études italiennes, pour être élégamment composées, n'en sont pas moins sérieuses et n'en témoignent pas moins de profondes études et d'une parfaite connaissance du pays et des mœurs, des hommes et des choses.

M. Proelsz, de l'ouvrage duquel nous avons entretenu les lecteurs du *Livre* il y a deux mois, vient d'en faire paraître la troisième partie. Elle

1. Freiburg i/B. Und Tübingen, 1881. Akademische Verlagsbuchhandlung von J.-C.-B. Mohr (Paul Siebeck). In-8°. 8 marks (10 fr.).

1. Stuttgart. Cotta, 1881. In-8°. 12 marks (15 fr.).
2. Oldenburg. 1881. Schulzesche Hof. Buchhandlung (C. Berndt et A. Schwartz).

traite de l'histoire du théâtre en France: *Geschichte des neueren Dramas von Robert Proelsz. Zweiter Band. Erste Hälfte. Das neuere Drama in Frankreich*[1]. L'auteur n'est pas un admirateur quand même de notre scène, ce qui ne l'empêche pas de trouver que Lessing, dans sa dramaturgie, a été bien trop sévère pour Corneille en appréciant *Rodogune*. De plus, son livre a le grand mérite d'être très complet, sous le rapport bibliographique comme sous tous les autres. La traduction d'un passage de Jules Janin sur le marivaudage prouve à la fois que l'auteur possède parfaitement la langue française et combien l'étude qu'il a faite de notre théâtre est approfondie et consciencieuse. Nous attirerons spécialement l'attention de nos lecteurs sur ce que M. Proelsz dit de Diderot. Non qu'il soit partisan du drame bourgeois, mais il croit devoir attribuer à Diderot l'introduction du principe pittoresque et réaliste sur la scène (p. 339). Quant à Beaumarchais (p. 361 et suivantes), il nous paraît évident que l'auteur grossit énormément le personnage et exagère en particulier son désintéressement. Dans l'appréciation du théâtre contemporain, nous signalerons tout spécialement les pages qui se rapportent à Émile Augier (p. 469 et suivantes).

1. Leipzig. Verlag von Bernhard Schlicke (Balth. Elischer), 1881. Gr. in-8°.

Mentionnons pour finir une nouvelle qu'on a eu l'idée d'illustrer avec des vignettes de maîtres anciens : *Ludwig Weissel. Der Mönch von Montaudon. Eine provençalische Erzählung mit künstlerischen Kopfleisten und Schlussvignetten von Mantegna, Urs Graf, Niklaus Manuel, Aldegrever u. a. alten Meistern*[1]. De plus, on vient de mettre en vente la quatrième édition revue et augmentée d'un livre de Gustave Freytag, qui n'est pas seulement un grand romancier, mais aussi un auteur dramatique des plus originaux et un dramaturge de grand mérite. Ce livre s'appelle : *Die Technik des Dramas*[2].

1. Basel. Benno Schwabe, 1881.
2. Leipzig. S. Hirzel, 1881.

E. Jaeglé.

## BELGIQUE

Bruxelles, 25 août 1881.

J'ai le regret de commencer mon courrier bibliographique par la nouvelle d'une mort qui causera un certain émoi dans le monde des bibliophiles belges. Émoi qui sera provoqué non seulement par les sympathies attristées de tous ceux qui s'intéressent aux livres et qui appréciaient dans l'homme qui vient de mourir un amateur de goût et un collectionneur émérite, mais aussi par les compétitions qui s'éveillent en présence de l'admirable collection qu'il laisse en mourant. M. Vergauwen, ancien député et sénateur de Courtrai, l'un des fondateurs de la Société des bibliophiles belges, possédait, outre une bibliothèque fort complète, une collection d'incunables d'un inestimable prix. Cette collection comprend surtout des incunables belges et le principal dépôt du pays, la bibliothèque royale, étant assez pauvre en productions de ce genre, on assure que l'administration est en instance pour doter le premier dépôt littéraire du pays du contingent remarquable amassé par M. Vergauwen.

En compulsant dernièrement mes notes pour la rédaction de ma monographie du musée Plantin Moretus à Anvers, je retrouvai l'énumération des cuivres gravés sous les yeux de Rubens par les artistes qu'il avait formés et dont il avait fait des interprètes fidèles de sa pensée. Ces cuivres sont la reproduction scrupuleuse des principaux chefs-d'œuvre du maître anversois.

Grâce aux soins éclairés et à l'intelligence artistique de MM. Merzbach et Falck, ces chefs-d'œuvre sont conservés dans la magnifique publication qu'ils ont éditée : *la Bible de P.-P. Rubens*.

Cette publication a été entreprise avec une recherche et un luxe sans précédents depuis nombre d'années en ce pays, où les éditeurs n'osent point s'imposer de pareils sacrifices. Elle renferme les plus belles compositions du maître immortel : la Chute des anges ; Job tourmenté par sa femme et les diables ; l'Annonciation ; le Massacre des Innocents ; la Pêche miraculeuse ; la Cène ; l'Elévation en croix ; la Descente de croix ; le Jugement dernier, etc. Ces compositions, au nombre de quarante, ont été reproduites par le procédé de l'héliotypie et leur exécution est remarquable. M. Fétis a écrit pour ce splendide album une préface dans laquelle il établit judicieusement la com-

paraison entre les graveurs antérieurs à Rubens et les artistes que le maître forma pour les interprétations fidèles de ses œuvres. « Ce furent Vosterman, Bolswert et Pontius. Ces trois artistes, hommes d'intelligence et habiles praticiens, apprirent de Rubens comment, avec du blanc et du noir, on peut rendre les effets de la couleur. »

Un frontispice, gravé d'après un dessin original de Rubens, orne ce superbe volume, qui forme le digne pendant des *Grandes chasses de Rubens,* antérieurement publié par les même éditeurs. Toutefois le premier est supérieur, à mon avis, comme exécution, et constitue l'un des titres les plus sérieux de cette importante maison de librairie à l'admiration reconnaissante des connaisseurs.

Le Dr de Haerne, membre de la Chambre des représentants, vient de publier à la même librairie une brochure fort intéressante : *Coup d'œil historique sur l'art espagnol en rapport avec l'art flamand.* Ce mémoire, très étudié, dégage lumineusement les rapports entre l'art espagnol et l'art flamand au point de vue historique et dont la résultante est l'affinité qui existe entre les deux écoles dans toutes les productions artistiques. La *Epoca* a constaté le succès obtenu en Espagne par cet ouvrage, également apprécié ici par les artistes et la critique.

En vente également chez les mêmes éditeurs, une brochure de M. A.-J. Wauters, secrétaire adjoint de la Société belge de géographie, dans laquelle l'auteur expose fort clairement les premiers résultats de l'expédition du capitaine Cambier dans l'Afrique centrale, et fait ressortir les conséquences de ces mêmes résultats. *Sur les bords du Tanganika* est le titre de cette brochure, ornée d'un beau portrait de l'explorateur belge, de deux cartes et d'un plan.

La librairie Manceaux vient de publier plusieurs ouvrages recommandables. Je consacrerai quelques lignes aux suivants, bien qu'ils sortent un peu de la catégorie des œuvres dont je m'occupe ici.

*Le Traité des eaux de Spa* du Dr Victor Scheuer n'est pas exclusivement un traité médical ; c'est une sorte de guide dans cette charmante résidence d'été, dont Jules Janin disait : Tout Spa n'est qu'une promenade. Les descriptions, accompagnées d'illustrations, données par l'auteur sont très intéressantes, et ce livre obtiendra du succès non seulement auprès des malades qui cherchent le pourquoi et le comment des choses, mais aussi auprès des touristes.

L'auteur eût pu prendre pour épigraphe la maxime du poète latin, pleinement justifiée, *utile dulci.*

M. Charon, docteur, a publié sous ce titre : *Contribution à la pathologie de l'enfance,* un ouvrage extrêmement précieux pour tous ceux qui s'occupent des maladies de l'enfance. Je ne puis entrer ici dans des considérations scientifiques pour démontrer la valeur de ce travail : ce qui le distingue et le recommande à l'attention du savant et même du simple curieux, c'est sa clarté et le nombre des exemples d'autopsie fournis et qui ont été vérifiés et pour ainsi dire contrôlés par les hommes les plus compétents.

MM. Gay et Doucé ont publié deux réimpressions d'ouvrages galants.

*L'Abbé en belle humeur* est une nouvelle amusante mais non licencieuse ; le style en est aimable, quoique un peu mièvre, et certains traits ne manquent pas de finesse. Les éditeurs, continuant leur innovation heureuse d'ouvrages imprimés en différentes couleurs et d'après des dispositions variées, bien que devant former une série de livres badins, ont donné aux pages de ce volume la forme de médaillons ovales. Le médaillon est limité par un cadre bleu de ciel entourant la page ; malheureusement, la disposition typographique du texte ne répond pas entièrement à l'idée originale des éditeurs. Une eau-forte de Chauvet orne cette petite plaquette.

L'impression de l'autre ouvrage, *Catéchisme des gens mariés,* par le P. Féline, a été confiée à l'imprimeur habile de Turin, Bona, qui en a fait une plaquette charmante, au point de vue du choix des fleurons et des lettres ornées ainsi que de l'arrangement du texte. Mais l'impression du texte en mauve laisse à désirer sous le rapport de la netteté et de l'égalité du tirage ; le rouge des têtes de pages et des lettres initiales est d'un ton vif très heureux. Le frontispice gravé à l'eau-forte qui ouvre ce petit catéchisme est une chose adorable d'esprit et d'une exécution irréprochable. Il est impossible de ne pas mettre le nom connu d'un maître de l'eau-forte au bas de cette page spirituelle. Quant au catéchisme en lui-même, il n'offre que sa rareté et une certaine liberté dans les détails.

Les mêmes éditeurs ont à l'impression trois ouvrages que je suis heureux d'annoncer : *les Sphères de la lune,* impression du texte en bistre, cadre rouge ; *Ma tante Geneviève.* Dans le genre sérieux, *les Origines du langage,* sorte de dictionnaire étymologique, par M. Thessalus qui s'est voué depuis plusieurs années aux recherches linguistiques.

L'Office de Publicité a mis récemment en vente un ouvrage dont l'apparition coïncide heureusement avec la récente ouverture du Salon de

Bruxelles, *l'Art et la Liberté*. Lucien Solvay était annoncé depuis quelque temps déjà et je regrette que l'auteur, trop pressé, n'ait pas donné plus de développement à cette question si grande et si complexe de la liberté dans l'art. Ce principe primordial de l'art libre a été bien souvent invoqué par des écrivains qui en ont fait le sujet d'études approfondies M. Solvay s'est borné, pour ainsi dire, à de simples constatations, en abordant diverses questions : le sentiment national dans les arts ; le cléricalisme dans l'art ; les beaux-arts en Belgique depuis 1830 ; le naturalisme. C'est précisément en raison même du talent de l'écrivain que je suis amené à regretter la précipitation avec laquelle l'ouvrage semble avoir été composé. Les opinions exprimées sont justes ; le livre est écrit dans un langage élégant, mais je suis convaincu qu'il eût eu une portée plus sérieuse s'il eût été plus longuement mûri et si l'auteur avait été moins hésitant dans certaines appréciations.

*L'Art ancien à l'Exposition nationale*, publication dont nous signalions l'apparition dans notre dernier bulletin, marche rapidement. Les livraisons déjà parues et concernant l'orfèvrerie religieuse et l'orfèvrerie civile, l'armurerie, la dinanderie et les tapisseries permettent de formuler une opinion extrêmement favorable sur ce bel ouvrage, très habilement préparé par notre confrère de Roddas. L'écrivain qui s'est chargé de la rédaction des livraisons consacrées aux tapisseries, M. Alph. Wauters, archiviste de la ville de Bruxelles et membre de l'Académie de Belgique, vient justement de publier il y a peu de temps une notice des plus complètes sur l'un des artistes belges dont les œuvres ont donné le plus d'éclat à la juste renommée des tapisseries de ce pays. *Bernard van Orley*, sa famille et ses œuvres, tel est le titre de cette brochure dans laquelle l'érudit écrivain donne les détails les plus circonstanciés sur la vie de ce peintre célèbre, peu connu jusqu'à ce jour. L'auteur ne se borne pas à la simple énumération des faits, mais il démontre avec beaucoup de clarté et de discernement l'influence considérable exercée par le peintre du XVI[e] siècle, qui fut à la fois peintre d'histoire, portraitiste, paysagiste, animalier, et qui dans tous ces genres maintint haut et glorieusement la bannière de l'école flamande. L'ouvrage est accompagné de trois phototypies représentant des compositions importantes du peintre.

Un travail du même auteur qui sera lu avec une vive curiosité et consulté avec fruit est celui qui vient de paraître sous ce titre : *Des localités distinguées par le qualificatif vieux* (oud) *et de leur ancienneté*. Importance de cette remarque pour la cartographie de la Gaule dans les temps antérieurs à la conquête de César. Déjà en 1867 M. Wauters avait, dans un article de la *Revue trimestrielle*, fait observer que la plupart des cités gauloises avaient été déplacées pendant la domination romaine et que l'on devait souvent chercher leur premier emplacement aux lieux où on trouve encore aujourd'hui des localités portant le même nom, mais accompagné du qualificatif *vieux*. Ce qui fait revenir M. Wauters sur une proposition émise déjà, c'est la contestation de M. Longnon dans sa *Géographie de la Gaule au* VI[e] *siècle*. La démonstration du savant écrivain est extrêmement intéressante et sera appréciée comme elle le mérite par tous les archéologues.

Je ne veux pas terminer la mention des ouvrages publiés par M. Wauters sans le féliciter et le remercier du rapport qu'il a lu devant l'Académie (classe des lettres) dans une des dernières séances, rapport qui concluait au rejet d'un mémoire sur cette question : *Exposer l'origine et le développement du parti des malcontents et l'influence politique qu'il a exercée*. L'auteur de ce mémoire, écrit en flamand, avait fait preuve de partialité et avait plutôt envoyé à l'Académie un pamphlet contre Guillaume le Taciturne qu'une œuvre d'histoire. Les autres rapporteurs, M. Kervyn de Lettenhove et M. Juste (avec réserves, ce dernier) avaient approuvé le mémoire. En dépit de cette approbation, M. Wauters a exprimé son avis en des termes qui font honneur à son caractère. Il a plaidé chaleureusement la cause de la vérité, a revendiqué énergiquement la part de justice qui revient au glorieux fondateur de la république des Provinces-Unies, et si M. de Decker, le secrétaire des bibliophiles anversois, a obtenu la médaille d'or, le rapport de M. Wauters en forme le triste revers.

La question du développement de la Belgique à l'extérieur préoccupe très vivement les esprits et donne naissance à des ouvrages de diverse importance dans lesquels sont examinés les moyens d'arriver à mettre en pratique les idées qui germent dans nombre de cerveaux belges.

M. Émile de Harven vient de publier, chez l'éditeur G. Kohler à Anvers, *Belgique et Néerlande*, opuscule dans lequel l'auteur conseille le rapprochement entre les Néerlandais et les Belges. Ce rapprochement sur le terrain mercantile fournirait aux deux nations un sûr élément de richesse. L'auteur trouve ses arguments dans une brochure publiée récemment à Amsterdam par M. Y. Feenstra, et concernant le développement des possessions extérieures de la Hollande et notamment des îles Moluques.

A Verviers, chez l'éditeur NANTET HANS, M. K. Lyptus vient de faire paraître une plaquette : *le Congrès de Liège*, dans laquelle il place au premier rang des moyens pratiques propres à développer les relations belges d'outre-mer la création de centres coloniaux. La proposition de l'auteur est résumée en plusieurs points qu'il soumet aux délibérations du Congrès, qui, grâce à l'initiative du roi Léopold, s'est réuni à Liège le mois dernier.

Dans le même ordre d'idées, je signalerai l'ouvrage de M. Dos Santos Barreto, *les Blancs au Brésil,* que vient d'éditer le libraire PEETERS RUELENS, de Louvain, qui appelle l'attention publique sur le Brésil. Ouvrage bourré de renseignements utiles et pour lequel M. Émile de Laveleye a écrit une préface dont le but est de recommander l'idée de l'auteur comme très utile et très opportune.

La bibliothèque GILON a mis en vente les cinquième, sixième et septième volumes de la septième série de son intéressante collection.

*Fleurs de jeunesse,* par Émile Leclercq, est un recueil de trois nouvelles charmantes et bien écrites.

*Washington,* par Th. Justé, est le troisième portrait de la galerie historique commencée par le membre de l'Académie de Belgique. L'auteur s'est senti, me semble-t-il, mieux à l'aise dans cette étude que dans les précédentes, lâchées et incolores.

*Les Terres,* par Georges Mallet, est un ouvrage qui rentre dans la catégorie des livres utiles. C'est à ce titre, qu'il mérite bien, qu'il occupera sa place dans la bibliothèque fondée par l'intelligent éditeur de Verviers; laquelle est arrivée aujourd'hui à la publication de son soixante-septième volume.

LÉON DEGEORGE.

OUVRAGES RECOMMANDÉS

Librairie MERZBACH et FALCK :

*Petite Histoire contemporaine de la Belgique,* par E.-J. Dardenne.

*Tactique de combat des trois armes,* par le lieutenant général A. Brialmont.

Librarie MANCEAUX :

*Erreurs de Monsieur Pirmez à la Conférence internationale monétaire de Paris.*

*Considérations sur l'attelage du cheval et du chien,* par le Dr Jules Félix.

*De l'assainissement des villes et des habitations* par la destruction complète des gaz méphitiques et des émanations délétères des égouts et autres foyers d'infection, au moyen du comburateur hygiénique au gaz ; par le même.

Librairie DECQ et DUHEUT :

*La démocratie et la réforme électorale par la représentation proportionnelle,* par Alphonse Deschamps.

Imprimerie WEISSEMBRUCH :

Belges et Bataves. Leur origine, leur haute importance dans la civilisation primitive, d'après les théories nouvelles, par Théophile Cailleux. Ouvrage curieux, d'une érudition réelle, et dans lequel l'auteur démontre que la science ethnographique part d'un principe faux ; que les mystères sont nés au pays des Belges et des Bataves; qu'Homère était un de nos bardes et que ses poèmes, étrangers à la Grèce, décrivent nos régions atlantiques; que les traces des anciennes colonies belges peuvent être suivies jusque dans l'extrême Orient ; etc.

L. D.

# COMPTES RENDUS ANALYTIQUES

## DES PUBLICATIONS NOUVELLES

---

## QUESTIONS DU JOUR

**Écrits inédits de Saint-Simon** publiés sur les manuscrits du dépôt des affaires étrangères, par M. P. Faugère, t. III. *Mélanges*, 1 vol. in-8°.—Paris, 1881 (Hachette).

Le tome III de la collection des *Écrits inédits de Saint-Simon,* qui doit contenir sept volumes, est consacré aux travaux de Saint-Simon sur les ducs et pairs : — *Estat des changements arrivés à la dignité de duc et pair ; brouillons des projets sur lesquels il faudrait travailler sans relâche ; pièces diverses.*

On connaît les prétentions politiques de l'auteur des *Mémoires.* Ami du duc de Bourgogne, de Fénelon, du duc de Beauvillier, du duc d'Orléans avant et pendant la régence, il rêvait d'être ministre, de réformer l'État, de substituer à la monarchie pure, œuvre de Louis XIV, un ordre de choses nouveau. Du moins il croyait nouveau cet ordre de choses qui n'était autre qu'un retour à la situation intérieure détruite par Richelieu, Mazarin et Louis XIV. A en juger par ce qui a survécu de leurs projets, les patrons de Saint-Simon n'étaient guère des hommes d'État, c'étaient plutôt des utopistes. L'idéal de Fénelon, c'est Télémaque, c'est-à-dire un roi grec pris dans Plutarque et dans Platon, ayant les meilleures intentions du monde, l'amour du genre humain, des idées pastorales sur la civilisation et le bonheur des hommes, mais sans les qualités pratiques qui font un souverain moderne. Le duc de Bourgogne, mort prématurément, est un Louis XVI avant la lettre, Beauvillier un précepteur. Le duc d'Orléans, si son caractère privé laissait à désirer, valait infiniment mieux au point de vue politique. Aussi s'empressa-t-il, lorsqu'il fut arrivé au pouvoir, d'écarter les patrons de Saint-Simon et leurs idées. Bien que Saint-Simon lui fût attaché par les liens d'une amitié très solide, il fut tenu à distance. Il n'eut pas d'influence dans les conseils du gouvernement dont il faisait partie ; on ne lui confia aucune fonction importante, on se borna à lui donner une ambassade en Espagne, mission d'apparat destinée à satisfaire sa vanité.

Son travail sur les ducs et pairs justifia pleinement la défiance dont il était l'objet de la part du duc d'Orléans. La restauration de la dignité de duc et pair fut une des grandes occupations de sa vie. « En se proposant, dit M. Faugère dans sa préface, non seulement de sauver du naufrage, mais de maintenir intacts les restes de cette antique institution, de faire revivre des privilèges honorifiques et même en certains cas des droits effectifs qui lui paraissaient essentiellement inhérents à la pairie, Saint-Simon n'avait-il pas entrepris une tâche impossible ? Dans un des écrits que nous publions aujourd'hui, il compare la dignité de duc et pair au grand obélisque que Sixte-Quint fit retirer de dessous les ruines où il n'était plus reconnaissable. Il ajoute que cette dignité est tombée dans un état si déplorable qu'il ne lui est rien demeuré d'entier. » Qu'importe ? Quand même Saint-Simon aurait réussi dans son dessein, qu'en fût-il résulté ? rien du tout. Les ducs et pairs auraient obtenu le droit de rester couverts dans certaines séances du Parlement, les droits de préséance de quelques-uns d'entre eux auraient été intervertis ; on aurait changé de place quelques tabourets à la cour, on aurait humilié dans la forme quelques hauts dignitaires du Parlement, accordé quelques honneurs d'étiquette aux chefs de quinze ou vingt vieilles familles de France. Cela n'aurait pas empêché la noblesse de France, domestiquée depuis Louis XI, Henri IV, Richelieu et Louis XIV, de rester une noblesse domestique. Saint-Simon ne songe d'aucune manière à l'émanciper du joug où la royauté la tient ; il se borne à réclamer quelques modifications dans le mode de servir qu'on lui impose. Du reste, il est dans son rôle. Par ses traditions de famille il n'appartient pas au monde féodal. Son père, Claude de Saint-Simon, était un domestique de Louis XIII, que l'amitié du roi avait fait duc et pair. Saint-Simon n'aspire à rien autre chose qu'à servir le plus honorablement possible. Peut-être sent-il d'instinct que la centralisation est faite, qu'il n'y a plus à revenir là-dessus, et en effet il n'y a plus à y revenir. Un noble de souche féodale ayant l'idée de son rôle et le souvenir des anciennes prérogatives de sa caste, aurait demandé que, sans toucher à l'État, divinité nouvelle, acceptée de tous, nécessaire désormais, on admît la noblesse qui vivait encore, qui avait un personnel nombreux, des privilèges, une grande situation territoriale, de l'influence sur l'opinion, fût admise à prendre part à la gestion des intérêts publics. C'était encore possible ce n'eût pas été mal vu de l'opinion ; il se fût reconstitué dans le pays une aristocratie royale pareille à l'aristocratie torie de la Grande-Bretagne. Les ducs et pairs, au lieu d'occuper à la cour des emplois do-

mestiques, eussent siégé dans une chambre des lords chargée de gouverner la nation de concert avec la royauté. La liberté politique telle que les modernes l'entendent eût été fondée en France. L'exemple de l'Angleterre était là : l'expérience anglaise aurait servi de guide. La révolution aurait pu être évitée.

Mais ce n'était pas à une cervelle vide comme celle de Saint-Simon qu'il fallait demander cela. Aura-t-il son chapeau sur la tête ou sera-t-il obligé de se découvrir quand le roi tiendra un lit de justice? Voilà de quoi il s'agit. Saint-Simon avait été élevé dans le respect des prérogatives dues à son rang, respect qui n'a pas de fondement dans une société où ce rang ne couvre plus un pouvoir équivalent. Son gouverneur et son précepteur s'étaient acharnés à lui mettre sans cesse devant les yeux le rang auquel il était destiné. M. le baron Jérôme Pichon possède un manuscrit qui fut présenté à Louis de Saint-Simon le jour de sa fête, alors qu'il était âgé de huit ans. Le manuscrit a pour titre : *A Monsieur le vidame de Chartres*. On ignore si l'auteur de ce livret est le gouverneur ou le précepteur de l'enfant. Il est plus probable que c'est le précepteur, le père Nicolas Sanadon. On y lit : « Dieu vous a donné une naissance illustre et d'autres avantages dont il n'est pas nécessaire que je vous fasse le détail... Je ne vous dis point qu'encore que votre naissance soit ancienne et illustre, c'est Monseigneur votre père qui l'a élevée dans le rang où nous la voyons. La dignité de duc et pair de France passera pour vous à sa postérité et je souhaite de tout mon cœur que vous et vos descendants héritiez aussi des sentiments d'honneur et de probité que je remarque tous les jours en lui. » Le livre contient de bons conseils; peut-être Saint-Simon doit-il à cette éducation d'avoir pu se mêler aux hommes et aux choses de la régence sans rien perdre de l'intégrité de sa vie. Il lui doit aussi sans doute l'immense fonds de vanité qui emplit cette vie. Cette vanité n'a pas été sans avantages. Elle a servi d'assaisonnement à son humeur; elle lui a donné ce dédain superbe qui est un des principaux reliefs de ses *Mémoires*. Comme couleur à son style, ce n'est pas mauvais. Pour ceux qui ont eu à vivre dans son intimité, elle a dû être un supplice de tous les jours. Il nous apprend dans ses *Mémoires*, à propos de la question des ducs et pairs, « qu'il avait eu la curiosité de s'en occuper dès sa première jeunesse ». Il a vécu dans cette adoration de son rang jusqu'à l'âge le plus avancé. Certes, Saint-Simon est un homme de génie; mais il manque quelque chose à un homme que l'idée de son rang domine à ce point. Ce rang occupe, dans son existence, la place que la toilette tient dans celle des femmes. A quinze ans et demi (1690), il assiste à Saint-Denis aux obsèques de la princesse de Bavière, dauphine de France. Il raconte ce spectacle avec la ponctualité d'un maître de cérémonies. Au fait, il était né pour être maître des cérémonies et Louis XIV, qui savait si bien choisir les hommes, aurait dû nommer Saint-Simon grand-maître des cérémonies. Cet office lui aurait mieux convenu qu'un ministère qu'il n'eut pas, il est vrai, mais auquel il ne cessa d'aspirer. Aux obsèques de la princesse de Bavière, il observe que M. le duc de Gesvres, gouverneur de Paris, est placé derrière M. de Harlay, premier président du Parlement, mais il remarque judicieusement que c'est le gouverneur de Paris et non le duc et pair qui est placé derrière M. de Harlay.

Comme étude de l'étiquette sous l'ancien régime et particulièrement au XVII<sup>e</sup> siècle, le troisième volume des *Écrits inédits de Saint-Simon* offre un intérêt assez varié, que relève parfois la verve de l'auteur : petite verve, il est vrai, et rare, car Saint-Simon est jeune et n'a pas encore eu le loisir de se faire la main. Il n'y a pas autre chose à en tirer. On peut ajouter que si ces quelques mémoires n'étaient pas l'œuvre de Saint-Simon, on ne se mettrait pas en peine de les éditer. L'inédit nous déborde. La moindre bribe sortie de la plume d'un grand écrivain, en nos temps d'impuissance littéraire, est annoncée comme un chef-d'œuvre. Il arrive fréquemment que ces miettes tombées d'une grande table trahissent la mémoire de celui qu'elles prétendent honorer. Ici, ce n'est pas absolument le cas. On ne peut pas dire que ces mélanges sur l'affaire des ducs et pairs soient tout à fait dépourvus de valeur, mais ils n'ajoutent pas grand'chose à la renommée de l'auteur des *Mémoires*. Tout au plus y trouvera-t-on quelques traits à joindre à son caractère. Celui-ci est d'ailleurs connu.

Nous avons dit plus haut ce que nous pensions de l'importance qu'il fallait attribuer au projet de Saint-Simon sur la restauration de la *dignité* de duc et pair. C'est de la dignité qu'il est question, non d'une fonction à créer ou à agrandir. Ce n'est pas l'avis de M. Faugère, éditeur des *Écrits inédits de Saint-Simon*, qui naturellement abonde dans le sens de Saint-Simon. « Dans des pages qui empruntent à la sincérité d'un triste et pieux souvenir un charme immortel, dit-il, Saint-Simon a raconté le commencement de ses relations avec le duc de Bourgogne devenu dauphin et les entretiens bientôt intimes qui s'établirent entre eux. Les vues et les projets les plus généreux de bien public et de réformes formaient le fonds de ces entretiens; et, si Saint-Simon n'avait garde de laisser échapper l'occasion qui lui fut alors offerte de représenter la nécessité de rétablir dans son ancien lustre la dignité de duc et pair, *il est permis de croire que dans sa pensée,* aussi bien que dans celle de son royal interlocuteur, la rénovation de la pairie se rattachait à un plan d'ensemble fondé sur un principe de hiérarchie sociale et de justice, dont le bienfait s'étendant de proche en proche se serait fait ressentir jusqu'aux plus humbles membres du corps de l'État. Suivant toute apparence, la pairie serait entrée dans ce plan comme le principal élément d'une aristocratie qui, constituée après plus de soixante-dix ans d'un règne absolu, devait, par la force même des choses, devenir un pouvoir à la fois appui et modérateur de l'autorité royale et protecteur des libertés nationales. » Ceci est de la fantaisie pure. Saint-Simon n'a pas l'instinct de la liberté politique; il ne l'a à aucun degré; il n'y en a pas de trace dans ses écrits; il y a même des traces du contraire. Il est libre et indépendant d'hu-

meur et de caractère ; il ne l'est point par la pensée. Il ne rêve que d'honneurs officiels et de domesticité royale. C'est un cheval pur sang à qui il faut une bride et un harnais. Il est vrai qu'il les lui faut riches. Quant au bien public, il lui est étranger. La grandeur de l'État lui est elle-même indifférente, non qu'elle lui soit odieuse, non plus que le bien public; il ne s'en occupe pas. Ce ne sont point des choses qui aient le don de l'émouvoir ou même d'être connues de lui, sans doute parce qu'elles lui sembleraient entachées de roture.

L. Derôme.

# PHILOSOPHIE

**Philosophie organique.** — *L'homme et la nature,* par le Dr Hugh Doherty, 1 vol. in-8°. Paris, 1881, (Didier).

Voici un livre étrange. Les titres suivants indiqueront une partie de son contenu : — *immortalité de l'âme, — circulation de la vie, — mondes naturels et surnaturels, — matières et forces indestructibles, — science et religion.* — Par le terme philosophie organique, le Dr Doherty entend l'énumération et la classification, d'après une méthode qui lui est personnelle, des éléments de la vie, des forces de la nature et du savoir humain. Ce qu'il y a là de connaissances accumulées est incroyable. Mais l'auteur a contre lui la forme de son œuvre. Il est médecin; il a consacré une longue existence à l'étude des sciences naturelles. Il les possède à fond. Le mal est qu'il en a pris la langue et la terminologie. Cela éloignera un grand nombre de lecteurs. D'autres ne résisteront pas à l'agglomération des choses condensées en un seul volume. Il est bon de les prévenir que l'ouvrage est le résumé d'une œuvre beaucoup plus étendue et publiée en anglais, langue maternelle du Dr Doherty.

L'analyse d'une doctrine comme celle-ci serait fort difficile à faire. On peut remarquer néanmoins que son défaut essentiel est de trop accorder aux sciences naturelles. C'est une tendance que l'on conçoit. Tout le monde a des dispositions à croire que l'art qu'il exerce, ou la science qui a fait l'objet de ses travaux, tiennent plus de place qu'ils n'en ont en effet dans l'économie générale de nos connaissances. L'avocat et le jurisconsulte font du droit une philosophie complète ; le médecin affirme qu'en dehors de la médecine il n'y a rien, et un tailleur d'habits définit l'homme : un animal qui s'habille. Le Dr Doherty emploie les sciences naturelles comme argument ordinaire. Et puis il a été jadis un des meilleurs disciples de Fourier : un parfum de fouriérisme inconscient se dégage de son œuvre. Il en a surtout retenu le goût de la classification à outrance, et cette idée que l'homme est un être industriel, que son bonheur, sa destinée, l'avenir de la race dépendent à peu près exclusivement du développement du bien-être sur la terre. Enfin il raisonne de préférence sur les collections humaines et néglige l'individu, ce qui est encore un procédé puisé dans les écoles sociétaires d'il y a un demi-siècle. Depuis qu'il est arrivé à l'âge d'homme, les théories des écoles alimentaires et utilitaires, qui ont joué un si grand rôle sous la monarchie de juillet, le hantent. Ce n'est pas qu'il les partage. Sur presque tous les points, il a les opinions économiques qui ont cours chez les publicistes, les hommes d'État, les philosophes, opinions fondées sur l'expérience, l'histoire, le maniement des affaires. Il a bien quelques préjugés dus à son éducation saint-simonienne, fouriériste ; il appartient d'ailleurs à l'école anglaise dite école de Manchester, qui met de grandes espérances dans le progrès du commerce, de l'industrie, de l'exploitation matérielle du globe, et qui, en présence des misères qui affligent le genre humain, les attribue volontiers à ce fait qu'on ne mange pas assez.

Eh bien ! il a lu l'évangile aussi; il y a appris que l'homme ne vit pas seulement de pain : *non ex solo pane vivit homo.* C'est le côté attrayant du livre. L'auteur a d'ailleurs, avec une intelligence très ouverte et un profond sentiment du réel, une âme élevée à des hauteurs où quelques individus de chaque génération pénètrent à grand'peine. Il croit au surnaturel; il n'y croit pas seulement : il a vécu dans cette région ; on pourrait lui demander combien il a passé d'heures dans la contemplation morose de l'invisible. Il y a vu des choses extraordinaires; par exemple, on ne se rend pas un compte très clair de la façon dont il entend la destinée de l'âme. Il suppose qu'il peut exister douze milliards d'âmes humaines; qu'un tiers de ce nombre (si jamais notre globe arrive à contenir quatre milliards d'habitants, et il n'y en a pas en ce moment la moitié), il suppose, disons-nous, qu'un tiers descende vivre dans le monde naturel; les deux autres tiers vivraient dans le monde invisible. Cela ferait « des alternats d'existences dans chaque monde, en raison d'un séjour de moitié aussi long dans le monde naturel que dans le monde surnaturel. » Le monde surnaturel serait alors une espèce de collège où les âmes vont se perfectionner, afin de revenir apporter sur la terre le fruit de leur séjour dans le monde invisible. Ceci implique la foi au progrès indéfini de l'espèce. L'œuvre est une mine; il y a des perles cachées dans chaque coin. Il est vrai qu'il est nécessaire de les chercher. L'originalité du Dr Doherty est là. Sa terminologie, quelquefois bizarre, est un sentier ténébreux par lequel on arrive dans un jardin où les plantes rares font oublier le désagrément du chemin.

L. D.

**De l'enfance au mariage**, par Mme RHODA E. WHITE. Lyon, Vitte et Perrussel, et Paris, Ract et Falquet. 1881, 2 vol. in-12.

L'ingénieuse idée de se servir du roman comme d'un cadre pour y enfermer des sermons et des homélies, pour vieille qu'elle soit, ne semble pas devoir être abandonnée de sitôt. Elle a trouvé, elle trouve encore un bon nombre d'adeptes en France; mais c'est surtout en Angleterre et aux États-Unis qu'elle fleurit luxurieusement et donne d'abondantes moissons. Dans leur ardeur prédicante, les auteurs et amateurs de ces choses pieuses les exportent et les importent, et c'est à une opération de ce genre que nous devons ce livre fraîchement sorti, tout parfumé, des saintes officines de la rue Cassette. Dans la catégorie à laquelle il appartient, il ne fait point mauvaise figure, et, pour ceux qui savourent ces sortes de mets, celui-là n'est pas trop mal apprêté. C'est l'histoire de l'éducation d'une petite fille, depuis sa naissance jusqu'à son mariage, au sein d'une famille chrétienne. Protestante ou catholique, c'est ce qu'on ne parvient pas bien à distinguer. La nationalité de l'auteur et certains détails feraient penser qu'elle est protestante; mais je soupçonne le traducteur d'avoir, par une de ces supercheries que la religion a le privilège de rendre méritoires, laissé la question dans l'ombre, en vue de l'édification du grand nombre de pieuses personnes qui ne peuvent entendre le mot de protestant sans s'indigner et se hérisser. Cette famille est d'ailleurs chrétienne avant tout; c'est-à-dire qu'elle n'est que cela. Et en effet, cette qualité remplace toutes les autres et les rend inutiles. Rien n'est exigeant et absorbant comme la foi. On doit dire, à l'avantage du livre, qu'il présente cependant un autre attrait à ses lecteurs: il est plein de renseignements précieux pour les jeunes mères. La venue de l'enfant au monde, les soins qu'il exige dès les premiers jours, la façon de l'élever en joie et en santé, tout cela est exposé, non sans charmes, mais aussi non sans longueurs, dans les deux volumes que je signale ici.

Le papier est teinté et vergé, agréable à l'œil comme au doigt; l'impression est élégante, nette, et fait honneur à l'imprimeur lyonnais. Ces raffinements ne sont point inutiles à la propagande, et comme l'art typographique en profite en même temps, je ne puis que louer, pour cette fois, des efforts qui aboutissent à fabriquer un beau volume. Est-ce un bon livre par surcroît? J'en ai dit assez pour que les uns répondent oui, et les autres non. B.-H. G.

## MÉLANGES

**Les grands singes**, par ZABOROWSKI; — *le Journal*, par E. HATIN. — Deux volumes in-16 de la *Bibliothèque utile*. Prix : 0 fr. 60; Paris, Germer Baillière et Cie, 1881.

Deux petits volumes qui auront, sûrement, de nombreux lecteurs.

M. Zaborowski a eu un tort, celui de consacrer la première moitié de son traité à l'histoire des connaissances que l'on avait, dans l'antiquité, au moyen âge et jusqu'au commencement de ce siècle, touchant les animaux appartenant aux familles inférieures de l'ordre des primates; il eût dû résumer en vingt pages, en trente au plus, ce qu'il dit en quatre-vingts; mais du tort qu'il a eu, on ne lui tiendra pas rigueur. Dans la seconde moitié, usant largement, d'ailleurs, du savant mémoire de Broca, il expose très clairement par quels caractères anatomiques les grands singes diffèrent de l'homme, par quels autres ils lui ressemblent. Point de conclusions; l'auteur n'a pas voulu résoudre la question à laquelle certains, plus darwinistes que M. Darwin, répondent sans ambages ni réserves; son seul dessein a été de présenter les éléments du problème. Dans les deux derniers chapitres de son petit ouvrage de vulgarisation, il donne une description très intéressante des quatre genres anthropoïdes : le gibbon, le chimpanzé, l'orang, le gorille.

Pour parler du journal, M. Hatin a toute compétence. Il a refait, en l'abrégeant, son *Histoire politique et littéraire de la Presse en France*, et son abrégé est encore plein d'intérêt. Les chapitres où il est parlé de la vieille *Gazette de France*, du *Mercure galant*, puis des conditions politiques faites à la presse aux diverses époques de notre histoire, sont des pages qu'on lira avec curiosité. Quelques négligences de style, ici ou là; nous n'apprendrons pas à M. Hatin qu'on ne saurait dire : la lutte secondeuse...; il le sait; mais nous lui donnerons pour conseil, puisque *currente calamo* il commet cette faute et quelques autres aussi graves, de relire avec soin son manuscrit et ses épreuves. F. G.

# SCIENCES NATURELLES

**La météorologie appliquée à la prévision du temps.** Leçon faite par M. MASCART, professeur au Collège de France, recueillie par Th. Moureaux; un vol. in-18 de 58 pages avec 16 planches hors du texte. Paris, Gauthier Villars, 1881. — Prix : 2 francs.

La prévision du temps n'est devenue une question scientifique que depuis très peu d'années. Cette question est encore très peu avancée, mais son importance pratique est si grande qu'il n'est permis de rien négliger du peu que l'on en sait.

Toutes nos connaissances positives concernant la prévision du temps dérivent de l'étude des grands tourbillons de vents que l'on nomme bourrasques ou cyclones. Les variations barométriques, en rapport intime avec les changements de temps, ainsi que chacun le sait, sont eux-mêmes en corrélation étroite



avec ces vents, dont l'évolution suit certaines lois bien connues aujourd'hui. Mais il s'en faut de beaucoup que l'on puisse trouver dans l'étude des cyclones la clef de tous les changements de temps : les causes très mal connues qui font varier la température ont aussi sur ces changements une influence énorme, et les orages locaux, qui ne sont encore liés à aucune loi, y jouent également un grand rôle. Quoi qu'il en soit, en réunissant sur des cartes les renseignements sur la hauteur du baromètre et sur l'état du vent, qui sont envoyés deux fois par jour des principales stations météorologiques de l'Europe, on construit des courbes dont l'examen permet d'annoncer en temps utile les tempêtes qui menacent les ports, et de prédire souvent les changements de temps un jour ou deux d'avance. Et si l'on pouvait avoir des renseignements semblables de divers points situés dans l'Atlantique, le champ des prévisions serait au moins doublé ; car la plupart des cyclones nous viennent de l'Atlantique et très souvent ils ne sont pressentis que lorsqu'ils sont déjà très près de nos côtes.

Le petit livre de MM. Mascart et Moureaux donne une idée très exacte et très complète de l'état de la question, et laisse entrevoir quelques-uns des résultats nouveaux que l'on obtiendra par l'extension du service télégraphique météorologique.

**Les colonies animales et la formation des organismes**, par Edmond Perrier, professeur administrateur du Muséum d'histoire naturelle; un vol. in-8° de 785 pages avec 2 planches et 158 figures dans le texte. Paris. G. Masson, 1881. — Prix : 18 francs.

Ceci est un livre, dans la grande acception du mot. L'auteur ne dit pas, comme Horace, *monumentum exegi ære perennius*, mais tout dans ses allures indique cette noble conviction.

La chaire qu'il occupe au Muséum est celle où Lamarck développa pour la première fois, d'une manière scientifique, l'idée que les espèces animales étaient variables et descendaient par filiation des espèces vivantes qui les avaient précédées. Le présent ouvrage résulte des études entreprises par M. Perrier, dans le but de rechercher dans l'histoire des animaux inférieurs des arguments pour ou contre le transformisme, et la conclusion à laquelle il est arrivé est la suivante, conforme aux pressentiments de son illustre prédécesseur : *Tous les organismes supérieurs ne sont autre chose que des associations, ou, pour me servir du terme scientifique, des colonies d'organismes plus simples, diversement groupés.*

Cette formule n'a, assurément, aucune apparence de nouveauté, il y a longtemps que cela a été dit avec plus ou moins d'éloquence ; mais il y a une immense différence entre la manière vague et poétique dont la chose était entrevue, et la façon laborieuse, profonde et savante dont M. Perrier l'établit ; cette différence est presque la même que celle qui existe entre poser un problème et le résoudre. D'ailleurs il peut y avoir plus de mérite et d'originalité chez celui qui pose un problème que chez celui qui en donne la solution.

Pour établir sa thèse, M. Perrier nous fait parcourir, dans un ordre de complications croissantes, les divers groupes ou séries d'êtres vivants. Au début, nous trouvons le protoplasma ou les *protoplasmas*, substances gélatineuses vivantes mais sans organisation. Le protoplasma n'est à vrai dire qu'une hypothèse, ainsi que notre auteur l'indique avec de délicates circonlocutions : il se croit obligé à des ménagements vis-à-vis des naturalistes influents pour lesquels le protoplasma est un article de foi, de même que l'atome pour certains chimistes. Après le protoplasma nous avons les *monères*, êtres très réels, dans lesquels nos meilleurs instruments d'optique ne nous font apercevoir qu'un grumeau de gelée et qui, sans présenter d'organisation, dans le sens anatomique du mot, ont du moins une structure, peut-être fort compliquée, et émettent des bras ou prolongements dont la forme et le nombre n'obéissent à aucune loi apparente et moyennant lesquels ils attirent les substances qui leur servent d'aliment et qu'ils dissolvent par un procédé inconnu. Quand les monères ont acquis un volume suffisant, microscopique encore, elles se multiplient par simple sectionnement. Les agents des diverses fermentations appartiennent à ce groupe. Viennent ensuite les nombreux microbes intermédiaires entre le règne végétal et le règne animal : algues, flagellifères, infusoires, etc., dont M. Hæckel a voulu faire son règne des *Protistes*, règne dont la conception manque d'ailleurs de netteté. Ces microbes se montrent sous deux formes fondamentales : la forme *amiboïde*, dans laquelle le protoplasma peut produire sur toute sa surface des prolongements temporaires, et la forme *ciliée* ou flagellifère. Sous ces deux formes les *cellules* ou individus peuvent s'associer pour former des *colonies*. C'est dans les éponges que les colonies se réalisent à leur état le plus élémentaire, et de grandes difficultés se sont présentées quand il s'est agi de dire ce qui constitue l'éponge comme individu. Les éponges se reproduisent par la décomposition de leurs éléments en petites cellules protoplasmiques ; mais déjà on observe aussi dans leur substance de grandes cellules qui doivent être considérées comme de véritables œufs.

Dans le groupe des *polypes hydraires* la génération sexuelle prend ses caractères définitifs et pourtant les hydres sont ces petits êtres paradoxaux, maintes fois décrits, que l'on peut retourner comme un gant, sans qu'ils en paraissent incommodés, et couper en morceaux dont chacun continue à vivre pour son compte, en reproduisant une hydre tout entière. Chaque hydre est néanmoins un individu parfaitement mobile et autonome. L'hydre doit être considérée comme une colonie d'individus élémentaires dont la personnalité, pour s'être fondue quelque peu dans celle de la société qu'ils constituent, n'en est pas moins encore facile à dégager. L'hydre d'eau douce nous fait ainsi assister au passage de la vie solitaire à la vie sociale.

Chez les polypes marins, si voisins des précédents, nous commençons à voir des individus élémentaires se transformer et dégénérer en simples *organes* de

l'individu collectif nous assistons au phénomène de la génération alternante qui, d'abord considéré comme une exception, devient plutôt une loi pour un grand nombre d'organismes inférieurs. La génération sexuée n'est elle-même qu'une conséquence de la division du travail qui engendre l'inégalité des conditions, inégalité qui doit être, on le conçoit sans peine, beaucoup plus prononcée dans les colonies mobiles que dans les colonies fixées. C'est chez les *syphonophores* (galères ou physales) que se montre de la manière la plus évidente la transformation des simples colonies en véritables individus.

Nous passons ensuite aux *bryozoaires*, où l'individu présente une organisation beaucoup plus élevée, puis aux *Tuniciers* dont l'analogie avec les bryozoaires et les polypes est évidente, mais où l'on observe déjà un véritable cœur et des branchies qui font penser aux Vertébrés. Les Ascidies, qui appartiennent au groupe des Tuniciers, ont en naissant l'apparence du têtard de la grenouille. Cette larve a acquis une importance capitale après les recherches de Kowalewsky sur l'embryogénie des Ascidies. Suivant lui, c'est par les Tuniciers que s'établit la liaison tant cherchée entre les Vertébrés et les Invertébrés. Étudiant, dit notre auteur, presque en même temps l'embryogénie du Vertébré le plus inférieur et, selon toute apparence, le plus ancien, de celui que Hæckel a appelé le *vénérable Amphioxus*, il avait été frappé de certaines ressemblances inattendues dans le mécanisme de la plupart des organes; Kowalewsky concluait de ses recherches que le têtard d'un Ascidie n'était qu'un Vertébré plus simple encore que l'Amphioxus..... Les Poissons, les Batraciens, les Reptiles, les Oiseaux, les Mammifères ne seraient-ils que des Tuniciers perfectionnés? Auraient-ils, tout au moins, les mêmes ancêtres? Cette opinion, énergiquement soutenue par de nombreux naturalistes, donne à l'histoire des Tuniciers un intérêt tout particulier.

C'est à l'occasion de cette histoire que M. Perrier signale une loi dont l'importance, en philosophie naturelle, est immense et qu'il appelle : la loi de l'*accélération des phénomènes génésiques*. Elle se manifeste ici en ce que la vie sociale retentit sur l'embryon, qui en vient bientôt à ne plus reproduire un simple individu, mais toute une colonie. C'est chez les *Pyrosomes*, sorte de Tuniciers, que l'on peut suivre ces évolutions qui jettent une vive lumière sur certains traits du développement des animaux supérieurs. Un pas de plus et la colonie se transforme dans l'œuf en un animal composé, résultat que nous verrons atteint chez un grand nombre de vers, chez les Arthropodes et chez les Vertébrés. Toutes les fois qu'un organisme présente, à l'état adulte, une forme différente de sa forme primitive, la forme définitive tend à se reproduire de plus en plus rapidement.

Les colonies les plus intéressantes à étudier sont les colonies *linéaires*. Elles se rencontrent sous une forme très élémentaire chez les *ténias*, dont chaque anneau est un véritable individu analogue à un *trématode* isolé.

Le ver de terre, auquel personne ne refuse le caractère d'individu, est encore manifestement une colonie. Chez les sangsues, le développement embryonnaire est plus accéléré et le caractère de colonie moins évident, mais il n'est pas moins réel et on le met en évidence en considérant les états larvaires. Toutes les Annélides sont, au moment de leur éclosion, réduites à leur tête, qui n'est plus tard qu'un segment de l'animal comme les autres, et qui engendre elle-même tous ces autres segments en se reproduisant par voie agame.

Les animaux pourvus de membres articulés (Arthropodes) : écrevisses, araignées, insectes, forment une série parallèle à celle des vers annelés.

Une grande difficulté apparente se présentait à propos des Mollusques. On la lève en comparant les mollusques aux annélides à branchies céphaliques qui habitent des tubes calcaires, et en considérant la plupart des mollusques comme des animaux très éloignés de leur souche commune. Cette classe entière serait le produit d'une décadence.

Quant aux Vertébrés, il n'est pas difficile d'établir l'identité originelle des types des Poissons, Batraciens, Reptiles, Oiseaux et Mammifères. Depuis longtemps déjà on a remarqué que les vertèbres sont des parties équivalentes entre elles qui se répètent en série linéaire, et l'on démontre que tout le squelette n'est que la répétition d'une série de segments vertébraux primitivement semblables et qui se sont modifiés. Toutes les analogies contraignent à admettre que les Vertébrés eux-mêmes sont composés de zoonites à la façon des Vers annelés, en d'autres termes, que ce sont des *colonies linéaires individualisées*. Nous renvoyons au livre même ceux de nos lecteurs désireux de savoir comment on répond aux objections tirées de la structure des viscères. D. L.

**Leçons de choses.** — *Les plantes*, par Léon Gérardin; un vol. in-18 de 305 pages avec 307 figures dans le texte. Paris, Georges Masson, 1881.

Ce petit volume fait partie d'un ensemble de publications qui répondent à un besoin qui s'est manifesté tout récemment dans l'enseignement universitaire : celui de donner aux enfants de saines notions sur les objets qui les entourent, afin de les rapprocher de la vie pratique. Il est clairement rédigé et les renseignements qu'il donne sont d'une grande exactitude. Il nous paraît écrit en vue des enfants d'une dizaine d'années, mais les adultes le parcourront avec plaisir et y apprendront maintes choses intéressantes sur les plantes tinctoriales et les procédés de teinture: le lin, le chanvre, les bois rares, la culture et la fabrication du thé et du tabac, les plantes d'agrément, les boissons fermentées, etc. Mentionnons enfin les figures nombreuses et bien choisies, et sans lesquelles un ouvrage de ce genre ne pourrait atteindre son but.

D. L.

# BELLES-LETTRES

## ROMANS

**Un mariage d'amour,** par Ludovic Halévy. Paris, C. Lévy. 1 vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50

Ce titre n'est que le titre d'une première nouvelle, laquelle donne son nom à un volume composé de dix petits bijoux sertis dans l'esprit parisien le plus exquis. Je n'aime que médiocrement ce titre ; un tel ouvrage eût dû s'appeler à la manière aristophanesque : *Les Nuées Parisiennes,* car toutes ces nouvelles satiriques, pétillantes de verve et d'observation, ne reposent que sur des fantaisies du plus moderne boulevardier ; *Nuées* charmantes d'un auteur qui se délasse dans l'aérostat de pensées vagabondes, nuées légères et parfumées qui s'échappent du boudoir d'une impure ou du salon d'une mondaine, et que l'on traverse en se grisant de l'esprit même qui les a fait naître. Il est malaisé d'échapper aux charmes d'un tel livre très spécial, d'une littérature sans filiation, d'une personnalité indiscutable, d'une modernité à faire pâlir tous les lourds romans naturalistes. L'auteur des *Petites Cardinal* y a mis ce cachet élégant et délicat, ce cachet raffiné qui servira de sceau au théâtre de Meilhac et Halévy lors du classement de la postérité. *Le Mariage d'amour,* la première des dix nouvelles, est une scène à deux personnages que n'eût point désavouée un Crébillon fils mis à la portée des révolutions du jour, et ce n'est pas un mince éloge que j'adresse à M. Halévy, qui doit, j'en suis assuré, dans ses intimes affections littéraires, mettre en plus haute estime *la Nuit et le Moment,* que bien des pièces célèbres du XVIII[e] siècle, sans en excepter celles de Piron ou de Marivaux. — *Mariette, le Député de Gamache, le petit Max,* sont trois fantaisies délicieuses. Je prise moins les autres nouvelles, qui ont cependant leur saveur de terroir ; tout cela ne s'analyse pas, mais tout cela se lit et se déguste — c'est un régal de délicat ; — tous les esprits affamés d'esprit iront à ce livre en partie fine. Après toutes les balourdises électorales, il faut bien se refaire et mener son intellect en cabinet particulier. Ouvrez *Un mariage d'amour,* heureux mortels ; je viens de le fermer et je vous envie.

O.

**Feux de paille,** par le vicomte Richard O' Monroy. Paris, Lévy, 1 vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Bien nommés *Feux de paille,* si l'auteur a pensé faire allusion à ses nouvelles qui ne feront pas feu qui dure. — C'est de l'esprit fouetté qui a couru les grands chemins de la *vie parisienne,* où l'auteur obtint jadis des succès mérités. Aujourd'hui cela nous paraît bien fade et bien creux. Pour une littérature de *sleeping-car,* passe encore, mais comme livre à conserver dans un coin de son *home,* jamais. Toutes ces historiettes à propos de bottes, chroniques semées un peu partout, fatiguent le lecteur à la longue, et l'auteur du *Capitaine Parabère,* des *Femmes des autres* et de *la Foire aux Caprices* ferait sagement de varier sa note, d'apporter moins d'esprit courant dans ses *Feux de paille* et d'y jeter au moins quelques sarments qui pétillent et quelques margottins qui réchauffent.

L. D. V.

**Dans le tourbillon,** par Alexis Pissemsky, traduit par Victor Derély. Paris, Charpentier, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Si les Russes lisent avec une grande avidité les œuvres de nos romanciers français, et principalement les œuvres modernes peignant nos mœurs et nos habitudes contemporaines, nous ne sommes pas moins curieux de tous les détails de la vie russe actuelle, surtout avec la complication sociale qui y mêle le nihilisme. Je crois qu'à ce titre chacun de nous doit lire attentivement, avec étonnement, l'étrange et virulente peinture de mœurs de M. Alexis Pissemsky, *Dans le tourbillon,* et remercier M. Victor Derély de nous avoir donné l'exacte traduction de ce roman en trois parties d'un écrivain que ses compatriotes mettent au rang de l'illustre Tourguéneff, le romancier russe que nous connaissons le mieux et que nous admirons le plus avec tant de raison.

Pissemsky est l'un des romanciers en vogue de l'école naturelle. Il a débuté par des nouvelles qui ont eu un certain succès, puis il aborda le roman, s'efforçant toujours de ne peindre que les choses qu'il avait vues, même avec toute leur trivialité et toute leur laideur. Son premier roman est intitulé *Mille âmes ;* sous l'influence de l'étude du nihilisme il donna ensuite, en 1863, *la Mer agitée,* où la satire le rapproche de Gogol, *les Hommes de 1840,* roman rétrospectif, enfin, en 1872, *Dans le tourbillon,* roman d'actualité qui eut un grand retentissement en Russie. C'est celui dont nous allons parler aujourd'hui : on connaît également de lui deux comédies, *les Mines* et *Baal,* qui sont d'un réalisme véritablement effrayant.

Ce qui frappe immédiatement et avec une violence dont rien ensuite, ni les complications de l'intrigue ni l'enchaînement des faits, ne peut plus nous détourner, c'est le relâchement profond, inconscient, de chaque jour, de la haute société russe, dont l'auteur nous raconte l'existence quotidienne. Il est impossible de voir un vice plus aimable, plus accepté, une facilité de mœurs plus complète ni plus naïve.

Au vu et au su de tout le monde, en dépit de sa femme qui, au commencement paraît presque la seule femme honnête du volume, un prince russe, Grigoroff, prend une maîtresse, fille d'une aventurière, et en a un enfant, avec un sans-gêne qui nous surpasse. Plus tard, la princesse elle-même, s'étant vainement mise à faire la coquette avec d'autres pour ramener

son mari, voyage en France avec un amant supposé, du consentement et sur le conseil même de son mari, — puis, après la mort de ce dernier, épouse une sorte de baron allemand et intrigant, faisant métier d'épouser de vieilles et riches nobles Russes qui l'entretiennent.

« Quelle famille! quelle famille! » comme disait ce brave Hyacinthe dans je ne sais plus quelle pièce cocasse du Palais-Royal. Certes, cela nous fait ouvrir de grands yeux, à nous bon bourgeois de Paris, malgré notre indépendance d'esprit; mais nous avons encore quelque chose de sacré chez nous, tandis que, s'il faut en croire M. Alexis Pissemsky, écrivain réaliste, la Russie est totalement dépourvue de préjugés et de moralité. Quant aux différents personnages qui s'agitent au centre de ce joli tourbillon, ils sont tous d'une largeur de vues, d'une élasticité de conscience qui fait rêver et frémir. Cet excellent et grotesque médecin de famille, Elpidiphore Martinich, un type très étonnant, non content d'accoucher les femmes en leur envoyant un vigoureux coup de tête dans l'estomac, fait main basse sur les roubles d'une vieille femme dont il vient de constater le décès, le tout avec une désinvolture de haute volée. Du reste, ce roman entier se compose d'hallucinés, d'imbéciles et de gredins. Est-ce bien la véritable société russe, même celle qui se trouve entachée de nihilisme? Nous voulons en douter, malgré l'école naturelle et réelle à laquelle appartient l'auteur.

En somme, le roman de M. Pissemsky donne un très curieux aperçu des mœurs modernes de la Russie, et il conserve jusqu'au bout une saveur réelle qui en fait un livre du plus grand intérêt.

**La belle Marie,** par ARNAULT BARON. Paris, Dentu, un vol. in-18 jésus. — Prix: 3 fr.

Dans une langue nerveuse et mouvementée, mais nullement banale et pleine d'une couleur suffisamment personnelle, M. Arnault Baron nous raconte la curieuse histoire d'une sorte de Manon Lescaut, à travers les dernières années de la monarchie et les premières de la grande révolution française.

J'ai cité l'héroïne de l'abbé Prévost à propos de *la Belle Marie*, qui n'est également qu'une courtisane, et je puis dire qu'en lisant les pages racontant la vie d'aventures érotiques de la belle déclassée avec les grands seigneurs, à la veille de la Révolution, on est malgré soi tenté de faire ce rapprochement. Puis l'action se noue de terrible manière. Après une passion folle pour un officier républicain, qui, arraché de ses bras par un ordre subit de départ et enfermé dans Mayence, ne donne plus de ses nouvelles, la *Belle Marie* vend ses services aux royalistes, devient leur espionne et les sert activement en Vendée contre les Bleus. Survient une grave complication : son amant, Paul Meubran, sorti sain et sauf de Mayence, fait partie, comme capitaine, des fameux Mayençais envoyés dans l'ouest pour réduire les rebelles, et désormais elle se trouve partagée entre cet amour toujours passionné et ses devoirs envers les royalistes.

Les péripéties s'accumulent et donnent au récit une allure palpitante, plus vivante que jamais, jusqu'au sombre dénouement, à la mort de *la Belle Marie*, s'empoisonnant dans sa prison, au moment d'être fusillée par les ordres de Carrier. — Je ne saurais dire à quel point le lecteur est empoigné par ce roman, qui semble de l'histoire, de la plus émouvante, et je recommande la lecture de *la Belle Marie* à tous les amateurs de livres d'action, chauds et intéressants.

**La famille du Baronnet,** par ÉTIENNE MARCEL. Paris, Firmin Didot et Cᵉ, 1881. Deux volumes in-18 jésus. — Prix : 5 fr.

La scène se passe en Angleterre, les mœurs y sont anglaises, l'air qu'on y respire anglais, et la note dominante demeure une forte apologie du catholicisme, dans son expression la plus idolâtre, le culte spécial de la Vierge Marie; chez nos voisins d'outre-Manche, cela peut avoir l'attrait du fruit défendu.

Philippe Asbhurton, que sa mère, une lady hautaine, voudrait marier à la riche héritière Lydia, fait, dans les bois, la rencontre d'une jeune inconnue dont il s'éprend malgré sa misère et devient l'inséparable d'Edith, qui vit avec son vieux père aveugle. — Ce vieillaird se trouve être un ancien ami du père de Philippe, et celui-ci encourage les projets de mariage de son fils malgré lady Asbhurton. Le mariage a lieu, à la grande joie de Philippe, de sa jeune sœur Régine et de leur père, à la grande colère de la mère et de la sœur aînée, Alix. — Par une complication très cherchée, Philippe apprend que sa femme a des rendez-vous dans la forêt avec un capitaine blessé et sans autres explications, il la quitte. Il part pour l'Amérique, la croyant coupable, et sans s'informer s'il n'existe pas des liens honnêtes entre Edith et le capitaine Drummond; en effet, celui-ci, un misérable, est le propre frère d'Edith, ce dont Philippe eût pu s'assurer très facilement sans sa fuite précipitée.

Edith, dans un état de grossesse déjà avancé, quitte à son tour la demeure seigneuriale des Asbhurton et tombe dans une profonde misère avec la jeune enfant qui lui naît. Le capitaine part en Amérique à la recherche du mari fugitif de sa sœur, le retrouve, se fait tuer pour lui, et, en expirant, raconte sa vie honteuse et termine en avouant sa parenté avec Edith. Philippe revient aussitôt en Angleterre et finit par retrouver sa pauvre femme et son enfant.

Tel est le court aperçu du nouveau roman de M. Étienne Marcel, un auteur favori de la *Bibliothèque des familles;* il retrouvera, dans ce monde tout spécial, la vogue attachée à ses précédentes œuvres. On pourra se demander pourquoi M. Étienne Marcel, au lieu de traiter un sujet français en couleur française, s'est amusé à pasticher nos voisins, empruntant aux Anglais leur tournure d'idées, leur spleen, leur monotonie grise et fatigante, leurs mœurs si opposées aux nôtres? — Mais des goûts et des couleurs il ne faut pas discuter.

**Bénédiot,** par MAURICE CORROY. — Paris, Dentu, 1881. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 francs.

Trois nouvelles assez courtes, *Ésaü, le Roman d'un pauvre diable, l'Horloge de Hans*, accompagnent



*Bénédict*, dont elles sont sœurs par le style, l'allure et la façon d'être comprises. A première vue, le volume de M. Maurice Corroy a l'air de vouloir sortir de l'ordinaire par un tour d'esprit inaccoutumé; mais on s'aperçoit bien vite malheureusement que cet esprit n'est que factice, tout de surface, très préparé, et qu'il se répète dans chaque nouvelle sans rien de neuf ni d'attrayant. Nous nous trouvons sans doute en face de l'œuvre d'un débutant, et il est pénible d'enlever une illusion à ceux qui commencent; je dois cependant avouer en toute sincérité que j'ai vainement cherché une révélation quelconque dans l'œuvre de M. Maurice Corroy : rien de hardi, rien de neuf, le tout saupoudré d'un semblant d'esprit qui finit par lasser et porter sur les nerfs. J'aurais préféré ne point parler de ce livre, n'ayant aucune disposition à décourager les commençants; mais, mon avis m'étant demandé, je le donne défavorable. Si je me trompe, si les prochaines œuvres de l'écrivain doivent me donner tort, c'est ce que je souhaite de tout cœur.

**Madame Rabat-joie,** par Paul Saunière. — Paris, Dentu, 1881. 1 vol. in-18 jésus. — Prix: 3 francs.

Prenez quelques grammes de sentimentalité, quelques grammes de fausses études de mœurs, quelques grammes de lieux communs, quelques grammes d'invraisemblances criantes, — mélangez le tout dans une copieuse dose de français de feuilleton, — vous obtiendrez *Madame Rabat-joie*.

Les personnages de M. Paul Saunière, s'agitant dans le vide et se battant désespérément les flancs pour arriver à quelque chose, dans un milieu sans vie et sans atmosphère, ne parviennent qu'à fatiguer jusqu'à l'ennui. L'intrigue, avec des prétentions à l'enchevêtrement et au compliqué, n'est qu'une lourde histoire, cruellement distendue, sans intérêt d'aucune sorte. J'avoue avoir lu de l'auteur des œuvres plus attrayantes par la fable; si elles n'avaient ni le style châtié des romans de mœurs ni l'attrait spécial des études de caractères, elles donnaient au moins l'illusion d'aventures extraordinaires, attachant un instant et faisant désirer la suite. Ici, rien de semblable. Cette histoire morale, avec ses prétentions à fustiger les vices, ne les châtie pas en riant, ni surtout en faisant rire. Jamais on ne s'est plus éloigné du *Castigat ridendo mores.*

**L'héritage Bombinel,** par Jules Demolliens.—Paris, Maurice Dreyfous, 1881. 1 vol. in-18 jésus. — Prix: 3 francs.

Imaginez une série d'articles fous recueillis au hasard dans le *Charivari*, *le Journal amusant* et *le Tintamarre*, et amalgamés en forme d'histoire presque suivie, vous commencerez à avoir une faible idée de cette exhilarante fantaisie intitulée par M. Jules Demolliens : *l'Héritage Bombinel* (*Roman comique*). Il est à peu près impossible de raconter le sujet et les quiproquos constants, voulus, amenés par le mot *héritage* dans ses rapports avec un certaine innocente du nom de Jeannine. Tout se passe entre habitants de Concarneau se pourchassant à travers Paris et un roi de Patagonie, à la recherche d'un ministère et d'un sérail. Draner a illustré le volume de ses amusantes interprétations, pour compléter l'insanité de cette œuvre sans queue ni tête.

**L'Homme aux deux femmes,** par H. Gourdon de Genouillac. —Paris, Dentu, 1881. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 francs.

Le nouveau volume de M. Gourdon de Genouillac contient deux nouvelles : *l'Homme aux deux femmes* et *les Drames du cœur*, qui, bien que n'ayant pas les défauts habituels du feuilleton à sensation, conduisant le lecteur au milieu des voleurs et des assassins, n'ont pas non plus les qualités d'étude et d'observation inséparables de toute œuvre traitant de l'amour et de ses influences bonnes ou mauvaises. Ce sont deux histoires très banales, où l'action est entortillée d'une manière pénible et trop visiblement pour arriver à un dénouement éclatant. Je préfère de beaucoup une histoire bien simple, dont les détails, longuement et sérieusement étudiés, produisent, par la puissance même du fait et les séductions du style, l'illusion de la vie sinon la vie elle-même.

**La Vie facile,** par Albéric Second. — Paris, Dentu, 1881. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 francs.

Tout le monde a pu lire et apprécier à sa juste valeur le roman d'Albéric Second, lors de sa publication en feuilletons dans le *Figaro;* il y aurait donc superfétation à en donner ici une analyse même rapide et à en dire le sujet. On le sait, nous n'avons plus affaire aux *Demoiselles Du Ronçay*, un volume auquel l'Académie française décerna un prix Montyon; M. Albéric Second, reprenant des thèses déjà traitées avec succès, soit qu'il eût à parler de *la Jeunesse dorée*, de *la vicomtesse Alice*, ou de *la Semaine des Quatre Jeudis*, met en scène la vie parisienne, les mœurs modernes avec leurs vices, leurs qualités et leurs scandales. Je n'ai pas à faire l'éloge de cette nouvelle œuvre, le nom d'Albéric Second n'ayant plus besoin que d'être cité pour faire lire le roman signé de cet écrivain; les lecteurs mêmes du *Figaro* retrouveront avec un réel plaisir en volume *la Vie facile*, trop vite lue au jour le jour. G. T.

**Les quatre peurs de notre Général,**
par M. P.-J. Stahl. Souvenirs d'enfance.
2e édition. — Paris, J. Hetzel et Cie. 1 vol. in-18.

On ne fait plus l'éloge des récits enfantins ou juvéniles signés P.-J. Stahl et édités par M. J. Hetzel, leur auteur. Ceux-ci, déjà parvenus à la seconde édition, ont les charmes de leurs aînés. Ils s'adressent à un âge un peu plus avancé que quelques-unes de ces gracieuses fantaisies où P.-J. Stahl reproduit, avec une bonhomie sympathique et philosophique à la fois, les sentiments, les passions, les raisonnements si logiques à force de naïveté, de la première enfance. Inutile, d'ailleurs, de recommander le volume, aux jeunes lecteurs. Nul n'est plus populaire que Stahl

dans son public spécial, et la première édition était enlevée avant que la critique eût eu le temps d'en rendre compte. Mais il n'est pas hors de propos d'engager les amateurs de la littérature de fictions à ne pas mépriser ce petit livre, sous prétexte qu'il est fait pour les jeunes gens. Tous les âges y trouveront plaisir et profit. Les quatre récits qu'il contient sont gradués avec art et portent chacun leur enseignement. Le dernier surtout a la note humaine qui fait profondément vibrer les fibres du cœur.

Je me garderai bien d'analyser ces quatre aimables, honnêtes, saines et réconfortantes histoires. Pour des œuvres de ce genre, il ne faut point que l'on puisse se contenter du compte rendu du critique. Celui-ci n'a qu'un devoir à remplir : signaler le livre à l'attention du public, et de toutes ses forces engager à le lire, certain qu'il procurera à ceux qui suivront son conseil des moments de récréation agréables en même temps qu'une occasion de se retremper le cœur dans une source vivifiante et pure. B.-H. G.

**Surtout, n'oublie pas ton parapluie**, par M. Champfleury. Contes de bonne humeur : 1 vol. chez Dentu. — Prix : 3 francs.

Champfleury a fondé l'école réaliste et, comme tous les écrivains créateurs d'un genre, il a soulevé beaucoup d'enthousiasmes et encore plus de critiques. Mais, comme il arrive toujours après un certain temps, les colères s'étaient apaisées, et qu'on approuvât ou non le genre choisi et exploité par Champfleury, on était d'accord pour reconnaître le grand talent de l'auteur des *Oies de Noël*, de *Chien-Caillou*, des *Bourgeois de Molinchart* et d'une quantité d'autres études intenses prises sur le vif, lorsque dernièrement le romancier réaliste eut à subir la fureur de Zola, le romancier naturaliste en chef. Nous tenons à noter que nous ne comprenons point sous l'épithète de naturalistes Edmond de Goncourt et Daudet, car si nous les comptions, nous nous garderions bien de donner à Zola le titre de chef, et en tout cas nous sommes persuadé qu'il ne l'accepterait à aucun prix, — ou bien qu'il s'illusionnerait furieusement sur sa valeur artistique. C'est donc Zola, maître des cinq jeunes gens qui le reconnaissent pour tel, qui a fondu à bras raccourcis sur Champfleury, chef des réalistes. Celui-ci a éprouvé — et nous n'en sommes point surpris — certain déplaisir de la critique brutale d'un confrère dont l'éducation littéraire est douteuse, et qui jugeait d'après leur résultat vénal les ouvrages d'un homme de haut mérite. Nous rappelons cette polémique pour faire ressortir d'abord la divergence qui existe entre les deux écoles, et parce qu'il en reste des traces dans la préface du volume dont nous avons à parler.

Cette préface est adressée à Charles Monselet pour le prier de prendre l'initiative d'un banquet annuel à la mémoire de Paul de Kock, un banquet où, à cette époque fertile en stylistes et en admirables faiseurs de descriptions, on boirait à la gaieté française sans apprêt.

Au fond, toute querelle littéraire est stérile : faites de belles œuvres et écrivez avec votre tempérament, cela seul importe.

Nous n'avons aucune tendresse pour Paul de Kock, qui ne nous fait pas rire du tout, mais d'un côté nous trouvons fort naturel qu'on l'aime, et de l'autre nous prenons les *Contes de bonne humeur* de Champfleury en eux-mêmes, sans nous inquiéter sous quelle invocation l'auteur les a mis.

*Surtout, n'oublie pas ton parapluie,* c'est le cri féroce d'une bourgeoise, Mme Levertochère, qui poursuit de cette exclamation terrible son malheureux époux. Depuis que la bonne dame s'est trempée jusqu'aux os, lors de la fête d'inauguration du pont de Créteil, faute par son mari de s'être muni de l'ustensile susnommé, elle ne lui laisse aucun repos. Lavertochère est le martyr du parapluie. Et, pour comble de disgrâce, le pauvre homme perd ce meuble indispensable à tout bout de champ. Un soir même il égare le parapluie chéri de sa compagne irritable. Du coup elle le jette — le mari — hors du lit nuptial comme un paquet. C'est bien amusant, le récit de la soirée au théâtre de l'Ambigu, où le sous-chef égare le parapluie de sa femme ! Le compte rendu de la pièce *le Secret des Cavaliers* est d'une bonne gaieté. Le charme de ce drame, c'est qu'il est impossible d'y rien comprendre, suivant l'expression sincère de Mme Lavertochère. Nous aimons moins la soirée chez le peintre Langlacé, mais il y a là aussi de désopilants détails.

L'observation, dans ce livre, est toujours juste et nette ; le rire vient irrésistiblement aux lèvres en lisant cette burlesque épopée conjugale. Cela amuse et repose.

Les mêmes qualités se remarquent dans *le Masseur*, le conte qui suit *Surtout, n'oublie pas ton parapluie.* C'est d'excellente drôlerie avec un esprit mordant qui fouille les replis humains. Nous avons dit que cette œuvre amuse et repose, elle fait aussi réfléchir quand on y regarde de près.

Nous souhaitons et nous promettons même un vif succès au volume de Champfleury. Après avoir publié de remarquables ouvrages critiques, l'écrivain revient au roman ; il y revient avec un livre charmant, joyeux, observé, digne des précédentes productions de Champfleury, ce qui est le plus bel éloge que nous trouvions à en faire. H. S.

## THÉATRE

**Le Théâtre en Angleterre**, depuis la conquête jusqu'aux prédécesseurs immédiats de Shakespeare ; par J.-J. Jusserand, sous-chef du cabinet du ministre des affaires étrangères, docteur ès lettres. 2e édition. Paris, Ernest Leroux, 1881. 1 vol. in-8°.

On ne saurait trop louer les travaux consciencieux et savants qui nous font connaître les littératures étrangères. On a dit que savoir deux langues c'était valoir deux hommes. De même, pour un peuple, être au courant des manifestations de l'esprit chez les peuples voisins, c'est multiplier son génie et sa force. Le livre de M. Jusserand est fait pour vulgariser

chez nous la connaissance de l'histoire des mœurs et des lettres en Angleterre au moyen âge, et mérite à ce titre d'être recommandé au public intelligent. Il se recommande d'ailleurs de lui-même, puisque le voilà parvenu à la deuxième édition, avec espoir de n'en pas rester là. C'est à la fois l'éloge du livre et des lecteurs. Il ne faudrait pas croire, d'après ce que je viens de dire, que M. Jusserand soit un de ces vulgarisateurs comme on en voit dans les différentes branches de la science et des arts, dont le seul mérite est d'exprimer en un langage vulgaire les résultats trouvés par les chercheurs. Le *Théâtre en Angleterre* est une œuvre de critique originale, où les Anglais eux-mêmes, si passionnés cependant pour l'étude de leur ancienne littérature, pourront trouver des vues neuves et des indications utiles. L'auteur a étudié l'époque dont il expose les manifestations dramatiques dans les documents de l'époque même, imprimés ou manuscrits. Il pousse même, à ce qu'il me semble, le dédain pour les renseignements de seconde main jusqu'à l'excès. C'est ainsi qu'il a l'air d'ignorer les importants travaux de M. Mézières sur le théâtre du temps de la reine Élisabeth, et que, lorsqu'il a à parler des mystères, il ne trouve point de place, dans cette seconde édition, pour citer le travail, si remarquable par l'accumulation des matériaux, récemment publié par M. Petit de Julleville. A ce propos, je trouve que M. Jusserand n'insiste pas assez l'influence sur qu'a exercée la France, à presque toutes les époques, sur la littérature anglaise. Le développement du drame en Angleterre au moyen âge est parallèle au développement du drame en France; il part des mêmes sources et suit la même progression. C'est la conquête normande qui en a jeté le germe sur le sol saxon, et c'est l'influence normande qui l'a fait croître et mûrir. Dans ce sol il a sans doute puisé une sève d'une rare richesse, qui lui a imprimé un port original et qui lui a donné la force de s'épanouir en cette incomparable floraison du drame shakespearien. Mais puisqu'on fait tant que de fouiller les origines et de chercher les racines, peut-être aurait-il convenu de marquer plus fortement l'influence française dès le début.

Cette critique faite, il n'y a qu'à proclamer la valeur de cet ouvrage, qui, à côté de tant d'autres publiés de nos jours sur l'histoire littéraire et politique de nos voisins, tient dignement sa place, et a le mérite singulier de donner, en un style agréable et vif et suivant un plan logique qui soutient l'intérêt, le tableau d'ensemble d'une période qui n'a pas encore trouvé d'historien spécial dans le pays même auquel il est consacré. B.-H. G.

**Théâtre de Campagne**, par E. Legouvé, de l'Académie française. A. Cahen, Cordier, Charles Cros, E. Desbeaux, A. Ehrard, J. Guillemot, E. d'Hervilly, G. de Létorière, Mendes, J. Normand, A. des Roseaux, le comte Sollohub, G. Sujos, E. Verconsin. 7e série, 1 vol. in-12. Paris, Paul Ollendorff, 1881.

Charles Cros! Charles Cros! Il n'y a d'autre Cros que Cros, et Coquelin cadet est son prophète! Voilà le premier dogme de la religion du monologue.

Cette religion, qui date d'hier, compte déjà de nombreux adeptes. Jacques Normand est un des plus fervents disciples de ce culte aux principes peu sévères. Il est certain que le monologue manquait à notre littérature, si riche en productions dramatiques de toute sorte. Il a fallu que l'auteur du *Coffret de santal* vînt nous faire des révélations pour que le public arrivât à comprendre tous les agréments de ce genre si fort en vogue aujourd'hui. Point de bonnes fêtes sans monologue. Cela est aussi indispensable que le dessert dans un souper bien ordonné. Le monologue a des avantages de toute sorte : le plus grand de tous est sa brièveté. Cela se sert après le champagne. Point n'est besoin pour la représentation de décors ruineux, pas même de salle de spectacle. Cela est d'un transport commode, une page, deux pages, trois au plus. Facile à jouer même en voyage ou à la campagne, le monologue était né pour le succès étourdissant qu'il obtient de nos jours.

Aussi cette 7e série du *Théâtre de campagne* contient-elle un nombre respectable d'*œuvres* de ce genre. M. Charles Cros n'a pas fourni moins de quatre monologues dans un volume qui compte dix-sept ouvrages. Il en est, parmi ces quatre, un surtout qui me paraît un des chefs-d'œuvre du genre : c'est l'*Homme qui a trouvé.*

L'auteur du *Hareng saur sec, sec, sec* y a poussé l'excentricité jusqu'aux dernières limites permises. Un pas de plus, cela n'aurait pu être interprété que sur le théâtre de... Charenton. N'importe; tels qu'ils sont, ces monologues font la *great attraction* de ce volume, qui pourtant contient de bien charmantes saynètes de MM. E. Legouvé, E. d'Hervilly, Verconsin, Guillemot, etc. Quand nous aurons signalé d'une façon toute particulière *la Souris* d'Armand des Roseaux et *le Fou rire* de Jacques Normand, il ne nous restera plus qu'à souhaiter à ce volume le succès qu'ont eu ses aînés. H. M.

**Le Théâtre chez Madame**, par Édouard Pailleron. Paris, Calmann Lévy, 1881.

Sans doute il est bien tard pour parler encor d'elle,

dit Alfred de Musset en commençant son *Ode à la Malibran.* Nous pourrions dire à peu près la même chose à propos du charmant volume de M. Édouard Pailleron. Mais heureusement nous ne pourrions pas pousser plus loin la citation, et ajouter: *Depuis qu'elle n'est plus quinze jours sont passés.* Le volume de M. Pailleron est vivant, bien vivant, Dieu merci, et même bon vivant : car il y a de tout dans cet ouvrage, du gai, du triste, du sentimental, du philosophique, du vertueux et du... contraire.

Mais commençons par le commencement. Avez-vous vu quelque chose de plus fin, de plus crâne, de plus rempli de bon sens que cette entrée en matière, qui

a d'ailleurs fait le tour des journaux et... le tour du monde au lendemain de son apparition :

> Moi. je voudrais, dans ce temps où
> Reprenant la plume aux marquises
> Le roman la passe au voyou,
> Écrire des choses exquises ;
> . . . . . . . . . . . . .
> Dans cette langue pleine d'art,
> Nette et sobre, mais ample et fière,
> Qui ne suffit pas à Ricouard
> Et suffisait à La Bruyère.

Voilà. C'est que M. Pailleron n'est point naturaliste. Il aimerait M. Dorat, nous dit-il. Il voudrait *écrire des choses exquises.* C'est une envie que l'auteur du *Monde où l'on s'ennuie* s'est passée en écrivant le *Théâtre chez Madame.*

La partie dramatique du volume comprend trois petites comédies : le *Chevalier Trumeau, Pendant le Bal,* cette adorable saynète si crânement enlevée à la Comédie-Française par Mlle Samary; et le *Narcotique,* comédie à cinq personnages par laquelle l'auteur réalise son rêve du prologue :

> Et je reviens, avec excès,
> A cette époque délicate
> Où l'argot n'était pas français,
> Où l'art n'était pas démocrate.

Un coup d'œil jeté sur les noms de ces cinq personnages suffira pour éclairer le lecteur : Cassandre, Pierrot, Octave, Isabelle, Marinette. Nous voilà bien loin, n'est-ce pas ? de Coupeau et de Mes-Bottes. Et il faut voir avec quelle aisance M. Pailleron manie cette langue qui fut celle de Marivaux. Pour peu qu'on soit entaché de spiritisme, il doit être facile de prouver qu'au XVIIIe siècle l'auteur des *Faux ménages* a vécu déjà dans un être distingué. Où est celui ou celle qui découvrira que l'âme de Marivaux s'est réincarnée au XIXe siécle pour animer un poète et faire des niches au naturalisme ?

Si j'étais quelque peu clerc en cette matière, il me semble que j'aurais bien vite fait la preuve de ce que j'avance, en prenant pour base de mes opérations ces trois morceaux de poésie, — morceaux friands, — qui ont pour titres : les *Refus, Pourquoi?* et le *Secret de ma tante Zéphyrine.* Le *Secret de ma tante Zéphyrine* est une charmante élégie, *Pourquoi?* est une douce idylle; mais je crois que les lecteurs préfèreront la première de ces pièces les *Refus,* qui est une véritable comédie, comme il a dû s'en jouer au naturel dans les boudoirs pleins des senteurs de

> ... Ce pays bleuâtre
> Peint par Watteau comme un décor,
> Où l'on parlait comme au théâtre.

Jusqu'à cet endroit de son livre, l'auteur est purement resté dans ce siècle pommadé, poudré et pomponné qui, à côté de Marivaux, a eu le bon goût de faire naître le grand et doux Jean-Jacques, revendiqué aujourd'hui comme le Christophe Colomb du naturalisme, après avoir été naguère regardé comme l'ancêtre du romantisme. C'était là une jolie antithèse pour une époque qui goûtait peu ce genre d'esprit. Le hasard n'en fait jamais d'autres.

Mais revenons au XIXe siècle en compagnie de M. Édouard Pailleron. Les *Vers pour être lus,* qui terminent le volume, ne sont autre chose qu'un recueil de sonnets ciselés dans le goût du jour, avec cette pointe de *dandysme* qui n'abandonne jamais l'auteur.

Là, nous ne retrouverons plus cette franche et gauloise gaieté que possède notre auteur quand il rapporte

> Ce qu'avec des façons si belles,
> Le blond Léandre, ce vainqueur,
> Disait aux blondes Isabelles.

Presque tous ces sonnets sont empreints d'une philosophie amère. Tels sont : *Conseil, Nirvâna, les Deux Dieux, Dilemme.*

Celui que l'auteur adresse à sa fille :

> Si je mourais demain, ma fille bien-aimée...

est un des meilleurs sonnets que possède la langue française. Il mérite de devenir classique et de prendre sa place à côté de celui des *Deux Convois.*

M. Pailleron est donc resté de son époque pendant neuf sonnets, ce qui est court. Au dixième, c'est fini; une envolée vers le temps cher à l'auteur :

> Un soupir qu'il (le poëte) éveille et qui meurt loin de là,
> . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
> C'est presque de l'amour, n'est-il pas vrai, madame?

Et... le volume finit sur ces vers.

Les lecteurs du *Livre,* ayant tous lu certainement l'œuvre nouvelle de l'élégant auteur, trouveraient sans doute fort inopportun que j'entreprisse de faire l'éloge d'un livre qui a le droit de s'en passer. Il n'y a donc qu'une chose à dire : Si vous avez lu le volume, relisez-le.

H. M.

## POÉSIES

**Marches et sonneries,** chants du soldat, par PAUL DÉROULÈDE. 1 vol. in-16 de 120 pages. Paris, Calmann Lévy, 1881.

Les *Marches et sonneries* sont la suite naturelle des *Chants du soldat* et des *Nouveaux chants,* qui sont arrivés, le premier à sa 82e et le second à sa 71e édition. Ce volume aura-t-il le même succès que ses aînés? Rien n'est moins sûr. Nous oublions vite en France. Il y a bon nombre d'entre nous qui sont gênés par ces cris de vengeance poussés contre l'envahisseur de notre territoire. La revanche! Cela était bon au lendemain de la guerre, quand les blessures saignaient encore; mais aujourd'hui! au diable soit l'importun! nos cicatrices sont fermées. Ce n'est pas avec des cris de guerre qu'on réveillera ceux qui sont morts. Que diable! poète, laissez en paix les vivants.

En 71, nous avions faim et notre bourse était plate, on vous écoutait alors; mais depuis nos coffres-forts se sont regarnis, nous avons mangé, laissez-nous digérer tranquilles. Et puis... cela peut avoir des inconvénients; il ne faut pas réveiller le chat qui dort. Voilà, avouons-le, le raisonnement qu'ont tenu et que tiennent bien des lecteurs du livre de ce vaillant qui a nom Paul Déroulède.

C'est qu'il est sans pitié pour les trembleurs et les prudents, le bon poète. Rendons-lui cette justice : depuis 1871, il n'a pas changé. Lisez plutôt la pièce qui porte le n° 2 du nouveau volume :

Oui, vous avez raison, mais plus tard, rien ne presse,
— Dit le jeune homme au cœur encor mal aguerri, —
Laissez-moi voir la vie et goûter ma jeunesse,
Nous en reparlerons lorsque j'aurai mûri.

Je suis pour les mots courts et pour les phrases brèves,
Dit l'homme fait, sachons nous recueillir tout bas;
A quoi sert-il d'aller ébruiter nos rêves,
Nous en reparlerons au matin des combats.

Hélas, dit le vieillard, l'heure n'approche guère,
Les chemins du retour sont loin d'être aplanis;
Vivons d'abord en paix, avant d'entrer en guerre,
Nous en reparlerons quand nous serons unis.

Et les conquis, lassés de leur persévérance,
Cherchant déja les mots par le vainqueur exclus :
« O Français, oublieux de dix ans de souffrance,
Vous en reparlerez quand nous n'entendrons plus. »

Voilà qui est net, carré. C'est une profession de foi. Paul Déroulède ne transige pas. Il dit ses espérances, ses découragements, ses indignations; mais comme il s'explique très bien dans la pièce d'entrée de son nouveau volume, sa franchise ne doit en aucune façon compromettre ou embarrasser son pays.

L'étranger peut épier mon langage,
Mais à l'affront quand j'oppose l'affront,
Ce n'est jamais mon pays que j'engage,
Je ne suis, moi, qu'un sonneur de clairon.

*Un sonneur de clairon!* Non, poète, vous êtes mieux que cela. Vous l'avez prouvé jadis. Mais n'auriez-vous que ce rôle-là, il est assez beau. Le clairon peut décider d'une bataille; et nos anciens bardes, eux aussi, jouaient de la trompette ou de l'épée, suivant qu'il était besoin de l'une ou de l'autre.

Une pièce de ce volume : *Cadédis* a été reproduite par un grand nombre de journaux; c'est pourquoi il est difficile d'en faire l'éloge aujourd'hui. *Cadédis* est un pur chef-d'œuvre d'esprit et de malignité.

Les *Marches et sonneries* marquent un grand progrès de l'auteur au point de vue de la facture du vers. On s'est plu à représenter M. Déroulède comme un intraitable, dédaigneux des conseils et regimbant contre la critique. Je crois qu'on a beaucoup exagéré. Si l'on dit à ce soldat, à ce patriote : Faites de l'opérette, cela vaux mieux que l'*Hetman* ou la *Moabite*, je trouve tout naturel qu'il trouve que cela ne regarde personne, et qu'il a bien le droit de choisir ses sujets. Mais quand des plumes autorisées viennent lui dire : Vos productions ont ce seul défaut d'être revêtues d'une forme trop flottante, il faudrait revoir, limer, polir votre style, soigner vos rimes, etc., il n'y a rien là que de très naturel. Cela a été dit, je le répète, par des critiques ayant fait leurs preuves; et M. Déroulède a suivi dans ce dernier volume les conseils sages et non déplacés. Il en résulte que les *Marches et sonneries* sont écrites dans une langue châtiée, qui malheureusement faisait un peu défaut aux productions précédentes de l'auteur. Tout le monde y a gagné, le poète aussi bien que ses lecteurs.

H. M.

**Le Chemin du rire,** par Paul Marrot. 1 vol. in-18 de 140 pages. Paris, Lemerre. 1880.

Je suis peu partisan de notre nouvelle école de poésie, où l'essor laborieux se trahit trop souvent, où les résultats obtenus sont rarement en rapport avec les soins qu'ils coûtent. Mais lorsque je sens un souffle vivace circuler dans les compositions de nos jeunes bardes, quand j'y vois le coup d'aile du vrai poète, je me réconcilie avec le genre, et, n'ayant plus la force de critiquer, je suis tout disposé à rendre justice à qui elle est due.

Ceci est dit à propos du volume de poésies que vient de publier M. Paul Marrot sous le titre du *Chemin du rire,* qui est aussi le chemin de la méditation et de la philosophie : car tout s'y trouve fondu, combiné avec un art aimable, saisissant. On y voit l'espérance joyeuse à côté du regret, le chant d'amour du jeune homme à côté de la réflexion grave de l'homme mûr.

On dit les bois en fleurs. J'aime bien mieux ta chambre
Aux murs capitonnés, aux longs tapis de peaux,
Où les coussins soyeux, foulés par ton repos,
Gardent le moule exquis de ton corps qui se cambre.

Et ailleurs, sur un tout autre ton :

Si bien que, s'essoufflant à gonfler des chimères,
Pour faire un but fictif à l'univers souffrant,
La vieille humanité mit son âme aux enchères,
Et, lasse, la vendit au Dieu le plus offrant.

Parmi les compositions qui ont particulièrement fixé mon attention, je citerai les *Strophes d'amour,* la *Chanson du page, le Tabouret,* morceaux pleins de grâce et de fraîcheur. Dans un autre genre, on ne saurait trop insister sur les *Paradis ironiques,* titre sous lequel figure une douzaine de pièces de vers et de sonnets dont l'originalité du fond égale le pittoresque de la forme. Il y a bien çà et là des idées, des propositions qui ne sont pas d'une parfaite orthodoxie, et de certains *enjambements* passablement audacieux, mais toutes ces hardiesses sont affaire de fantaisie et d'école; et, d'ailleurs, l'auteur y met tant de grâce, tant de verve, tant d'agrément, qu'on est tenté de partager quelques-uns de ses péchés, de sourire à ses

hérésies. Comment dès lors lui refuser l'absolution? On n'a pas même la force, en l'absolvant, d'ajouter la formule sacramentelle : « Allez, et ne péchez plus. » Au contraire, on désire qu'il pèche encore, qu'il pèche toujours, sauf à dire ensuite avec lui un *mea culpa*, et même un *felix culpa*. H. B.

## MÉLANGES

**Les jolies actrices de Paris**, par PAUL MAHALIN; 3e série. 1 vol. in-12 de 248 p. Paris, Tresse, 1881.

M. Mahalin a déjà donné deux séries de *Jolies actrices*. Prenant comme moyenne de chaque série soixante-deux jolies actrices (c'est le nombre de cette 3e série), si nous tenons compte de la 4e série, qui va paraître prochainement, nous arrivons au chiffre respectable de deux cent quarante-huit jolies actrices. Deux cent quarante-huit jolies actrices! Pour Paris tout seul! Que M. Mahalin est donc galant! Tudieu! comme eût dit Molière, je vois ici quatre cent quatre-vingt seize yeux qui ont la mine d'être fort mauvais garçons, de faire insulte aux libertés, et de traiter une âme de Turc à Maure. Comment diable! D'abord qu'on les approche, ils se mettent sur leur garde meurtrière. Oh! par ma foi, je m'en défie! et je m'en vais gagner au pied, ou je veux caution bourgeoise qu'ils ne me feront point de mal. M. Mahalin a saupoudré le plat qu'il nous sert de grains de sel d'une telle dimension qu'on les prendrait volontiers pour des boulets. L'*Événement parisien illustré* me paraît dépassé. Les pornographes sont enfoncés. Messieurs de l'Académie, à vos sièges! il s'agit de trouver un mot nouveau pour nommer des grivoiseries inusitées. Pornographe ne suffisant plus, nos immortels doivent s'en mêler.

Les petits livres de M. Paul Mahalin ne sont, d'ailleurs, pas absolument ennuyeux. Le lecteur parisien y peut trouver par ci par là quelques anecdotes plaisantes sur les actrices, jolies ou non, qui montrent leur voix ou leur maillot sur les nombreuses scènes de la capitale. H. M.

**Les littératures populaires de toutes les nations.** — *Traditions, légendes, contes, chansons, proverbes, devinettes, superstitions*. T. Ier. — *Littérature orale de la haute Bretagne*, par PAUL SÉBILLOT, 1 vol. in-12, elzévir de XII-400 p., Paris, Maisonneuve, 1881.

Nous n'avons pas à faire connaître aux lecteurs du *Livre* ce qu'est l'auteur de ce volume. M. Paul Sébillot, par ses *Contes populaires de la haute Bretagne*, publiés l'an dernier chez Charpentier, s'est fait une place honorable parmi les collectionneurs de nos vieilles poésies populaires, et j'entends par poésies aussi bien les contes en prose que les chansons rimées. Quelles patientes recherches! Comme il faut avoir l'amour de son œuvre pour la poursuivre constamment, ainsi que l'a fait M. Sébillot! Car ce n'est pas dans son cabinet, au milieu de ses livres, qu'on collectionne ces contes, ces chansons, tous ces récits tristes ou gais, que des millions de cerveaux humains ont retenus et qui n'ont jamais été fixés d'une façon définitive par l'écriture : il faut, pour les posséder dans toute leur saveur, les surprendre sur les lèvres mêmes des paysans. C'est ce que l'auteur a fait. Aussi, de cet ouvrage comme des *Contes populaires*, on peut dire que c'est la dernière expression du naturalisme, dans le vrai sens du mot. L'auteur est bien ce qu'il veut être, un transcripteur et non un arrangeur; et cette fidélité au thème, qui est inévitable dans la transcription d'une chanson, devient extrêmement difficile, quand il s'agit d'un conte non écrit.

Dans l'*avant-propos* de son livre, M. Sébillot jette un cri d'alarme qui nous a frappé. « La littérature orale a une tendance à disparaître, dit-il, non pas en bloc et tout d'un coup, mais par émiettement, et il n'est que temps d'en sauver les débris. » Et plus loin : « Il est urgent de faire dans toutes les provinces une investigation qui, à l'heure actuelle, est encore possible; mais il faut se hâter, car bientôt il serait trop tard. » Pénétré de ce sentiment, M. Sébillot s'est mis à l'œuvre; et outre les deux volumes dont j'ai parlé, auxquels il convient d'ajouter trois brochures parues chez Maisonneuve, l'auteur a en ce moment sous presse une seconde série des *Contes populaires de la haute Bretagne*. Dans quelque temps paraîtront trois nouveaux volumes : *Contes des marins et pêcheurs; Traditions, légendes et superstitions de la haute Bretagne; Glossaire Gallot, ou Dictionnaire des mots patois d'Ille-et-Vilaine et des Côtes-du-Nord*. Enfin, l'auteur travaille à deux autres ouvrages qui auront pour titre : *Les coutumes, les usages et les fêtes du pays gallot*, et les *Chansons populaires de la haute Bretagne*. Voilà, n'est-ce pas? ce que l'on peut appeler prêcher d'exemple.

Jusqu'à ce jour, il est vrai, la France s'occupait peu de sa littérature populaire; il n'y a guère que vingt ou trente ans que des érudits de goût ont consenti à s'abaisser vers les productions littéraires de la campagne. Avant cette époque, on ne connaissait des refrains campagnards que les airs de *Blaise* ou de *Nicolas*, des vaudevilles, refrains campagnards qui vous avaient un exquis parfum de poudre de riz, et sentaient d'une lieue les cabinets particuliers de chez Brébant. Mais, depuis lors, une armée de travailleurs s'est mise à la conquête de cette mine si riche à exploiter. Sans vouloir parler des recueils généraux, comme celui de MM. Champfleury et Wekerlin, comme la *Mélusine* de MM. Eugène Roland et Gaidoz, nous pouvons citer, comme auteurs de travaux d'une certaine importance dans cette branche de littérature : pour la Bretagne, MM. de la Villemarqué, Sébillot, Luzel; pour le Poitou, le regretté J. Bujeaud; pour le Berry, Laisnes de Lasalle; pour la Normandie, E. de Beaurepaire; pour la Gascogne, F. Blodé, Cénac-Moncaut, Magéi; pour le Limousin, Cl. Simon; pour le Nivernais, Achille Millien; pour le Vivarais, Henry Vaschald; pour le Languedoc, A. Montel et L. Lambert, et Labourelie; pour le Forez, V. Smith; pour le Velay, l'abbé Payrard; enfin, nous citerons, pour les Vosges, l'ouvrage remarquable paru en 1876,

que M. Louis Jouve a intitulé : *Chansons en patois vosgien, recueillies et annotées, avec un glossaire et la musique des airs.*

C'est bien vraiment la littérature orale dans son ensemble que M. Sébillot passe en revue. Le plan même de l'ouvrage l'indiquera suffisamment. Le lecteur trouvera dans ce volume des échantillons de tous les genres d'esprit campagnard : les Féeries, les Facéties, les Diableries, les contes des pêcheurs, les Chansons, les Devinettes, les Formulettes, les Proverbes y trouvent leur place. Beaucoup d'érudits dans ces derniers temps, disions-nous, se sont décidés à exploiter cette mine féconde de la littérature populaire; nous n'avons plus qu'un souhait à exprimer, c'est que chaque province de France arrive à posséder un travailleur aussi intelligent, aussi zélé et aussi actif que M. Paul Sébillot. H. M.

**Lettres de l'abbé Galiani**, publiées par E. Asse. 1er volume. — Prix : 3 fr. 50. Charpentier.

Les deux éditions parues en 1818 chez Dentu et chez Treuttel et Würtz ont été consultées, comparées, complétées l'une par l'autre. Quant à l'édition publiée par Lucien Perey et Gaston Maugras, chez Calmann Lévy (1881), elle ne pourra être mise à profit que dans le second volume auquel est réservée la notice biographique d'E. Asse. La difficulté d'établir le texte a été vaincue cette fois, mais ce n'a pas été sans peine. On y a réussi parce qu'on a voulu être exact, fidèle : ne pas trahir l'auteur publié et le lecteur instruit, c'est la bonne méthode.

Ainsi rétablies dans leur sincérité, les lettres de l'abbé Galiani méritent de prendre place dans les collections épistolaires. Elles ont une valeur littéraire, une portée sociale, et elles abondent en renseignements spéciaux et en humoristiques échappées. Nous citons sur Cicéron, trois pages, 256, 257, 258; sa parole sur Voltaire, p. 235; ses belles paraphrases sur la musique de Piccini avec l'interprétation des chanteurs italiens, p. 249; ses réflexions sur le langage des bêtes à propos de deux chats amoureux qu'il a cloîtrés dans sa chambre pour étudier et noter leur dialogue, p. 333 ; sur l'état ecclésiastique, p. 260, et toutes ses observations merveilleuses sur le théâtre et la vérité dramatique, l'opéra et la tragédie. « En vérité, dit-il (v. p. 325 et 326), il me paraît que l'ignorance des auteurs a engendré l'ignorance des acteurs, et de ces deux ignorances a procédé l'ignorance des spectateurs, qui n'a été ni créée ni engendrée, mais qui résulte des deux. Voilà une trinité d'ignorances qui a crée le monde théâtral; ce monde n'existe qu'au théâtre. Les hommes, les vertus, les vices, le langage, les événements, le dialogue du théâtre lui sont particuliers. Il s'est fait une convention parmi les hommes que cela serait ainsi, que le théâtre aurait ce monde et on est convenu de juger cela beau. Les raisons de cette convention seraient difficiles à trouver..... Je crois que les causes qui ont produit cet éloignement de la nature qu'on a fait dans le théâtre, au point de créer un monde entier tout à fait nouveau, a été la difficulté de s'approcher de la vérité en gardant son langage vulgaire et avec la loi de ne pas y placer les événements modernes. On fait une bonne comédie vraie au dernier point, parce qu'il est permis d'y représenter le cocuage arrivé la semaine dernière, la querelle entre mari et femme arrivée dans le mois, la ruine d'un joueur arrivée dans l'année ; mais s'il ne vous est pas permis de rendre en tragédie ni la chute du duc de Choiseul ni même celle du cardinal de Bernis, comment peut-on peindre la vérité ? Si vous mettez sur le théâtre Thémistocle et Alcibiade, à l'instant je m'aperçois qu'ils ont parlé grec et qu'on les fait parler en français, qu'ils étaient citoyens d'une république et qu'on est à Paris, qui n'est pas une république, à ce que dit l'*Almanach royal*. Je renonce donc à l'espoir d'une tragédie vraie. »

On conçoit, mais il faut relire ses réflexions politiques, surtout p. 235 et 236; son coup d'œil prophétique sur l'état qu'aura l'Europe dans cent ans d'ici. Cette lettre est datée du 27 avril 1771 ; elle se termine ainsi : « Il y aura despotisme partout, mais despotisme sans cruauté, sans goutte de sang répandue, un despotisme de chicane et fondé toujours sur l'interprétation des vieilles lois; — sur l'article et la ruse du palais et de la robe, et ce despotisme ne visera qu'aux finances des particuliers. Heureux alors les robins qui seront nos mandarins; ils seront tout; car les soldats ne seront que pour la parade et les manufactures fleuriront partout pour la richesse de quelques-uns et la misère des travailleurs. » L'auteur fait prendre son *Histoire de l'an 1900 ;* ce que le XVIIIe siècle promettait, on pourra s'assurer que le XIXe l'a tenu.

Les variantes et de nombreuses notes complètent la clarté de ce texte qui évite toutes les ombres; un index accompagnera le second volume. M. C.

**Le Public et les Hommes de lettres en Angleterre au XVIIIe siècle**, 1660-1784; par Alexandre Beljame, docteur ès lettres. 1 vol. in-8°. Paris, 1881 (Hachette).

Il n'y a véritablement de gens de lettres que dans un pays où il existe un public qui achète leurs œuvres et leur permet d'en vivre; de sorte qu'il ne faut point confondre les gens de lettres avec la littérature. Les auteurs grecs ne vivaient guère de leurs écrits, sinon dans la décadence; les auteurs latins n'en vécurent à aucune époque. Cependant les gens de lettres sont d'origine romaine. Sous l'empire, ils se confondent avec les professeurs, précepteurs protégés par les grands et vivant de cette protection. Ils n'ont guère laissé d'œuvres. Au moyen âge, la profession littéraire renaquit dans les antichambres des grands, et cela a duré en France jusqu'au XVIIe siècle et même plus tard, quoiqu'il y eût déjà chez nous des gens de lettres indépendants. La profession littéraire, considérée comme une profession, non une profession ordinaire, mais enfin une profession dont ceux qui ont du talent peuvent vivre à l'occasion, ne remonte pas au delà du XVIIIe siècle. Elle est maintenant une sorte d'institution *sui generis* dans la plupart des États européens. Elle s'améliore chaque jour et du train dont elle va, le moment n'est peut-être pas éloigné où elle sera une grande puissance. Elle mène déjà non plus à l'aisance

ou à la réputation, mais aux mandats politiques, aux fonctions publiques, à une foule de carrières mixtes, telles que la finance et l'industrie.

M. Beljame, qui vient de soutenir avec succès, à la Sorbonne, une thèse de doctorat qui ne traite pas d'un sujet banal, y étudie la formation de la classe des gens de lettres en Angleterre. Elle apparaît à peine avant la révolution de 1688. Dryden, Addison et Pope l'ont en quelque sorte créée. Il y a bien aussi Johnson et quelques autres qui ont eu une part égale à l'entreprise. Mais ne chicanons pas sur les noms : un côté de l'étude de M. Beljame qui n'est pas le moins intéressant, est celui qui concerne la formation d'un public lisant et achetant les produits littéraires. Le jour où il a existé, les gens de lettres n'ont plus eu besoin de la protection des grands. La doctrine de M. Beljame est très spécieuse et l'intention qu'il affiche est assurément bonne. Il est vrai que ses conclusions ne seront pas admises par tout le monde. Elles se résument dans l'affirmation du fait que du moment qu'un public de lecteurs et d'acheteurs est formé, l'homme de lettres est indépendant et ce qu'il écrit l'expression de sa pensée. Son opinion à cet égard s'appuie sur des autorités nombreuses; ce n'est pas lui qui l'a eue le premier. Elle a du crédit en Angleterre comme en France. « Aujourd'hui, écrivait Goldsmith au XVIII^e siècle, les poètes anglais ne dépendent plus des grands pour leur subsistance; ils n'ont plus d'autres protecteurs que le public, et le public, pris en masse, est un bon et généreux maître.... Un écrivain de mérite... peut bravement revendiquer la dignité de l'indépendance. » Johnson est tout à fait du même avis. « Maintenant, écrit-il, la littérature elle-même est une profession; un homme va trouver un libraire et en tire ce qu'il peut. Nous en avons fini avec la protection. » Il faut s'entendre : on a changé de protecteurs, on est toujours protégé; au lieu d'être protégé par un grand seigneur ou par un prince, on l'est par le public.

La littérature est devenue industrielle, on la vend comme une marchandise. Il semblerait qu'on est dans le cas du marchand qui vend de la toile. Il n'en est pourtant pas tout à fait ainsi. La marchandise du marchand ne professe pas; elle ne dit pas : ceci est vrai, ceci est faux. On la consomme; elle n'aspire qu'à être consommée. Le produit littéraire enseigne, affirme et nie. Il ne dit plus ce que le grand seigneur ou le prince veulent qu'il dise, mais il dit ce que le succès exige qu'il dise. Il fournit, de cette manière, de quoi vivre à celui qui le confectionne, celui-ci ne meurt plus de faim. Il n'y a plus lieu d'écrire des livres comme celui qui a pour titre : *De infelicitate litteratorum*. Quant à être indépendant, l'écrivain ne l'est pas absolument. Il est obligé de flatter les passions, de se mettre à la portée de ceux à qui il s'adresse, d'épouser leur humeur, leurs préjugés, leurs intérêts. Pourquoi dira-t-on? parce qu'on ne l'achèterait pas; aussi ce qu'on appelle la haute littérature n'a-t-elle qu'un succès d'estime. Qui est-ce qui fait encore de la philosophie, sinon les professeurs, qui en font par office? qui est-ce qui fait de l'histoire, sinon les professeurs, qui en font par office? qui est-ce qui fait de l'érudition, sinon les professeurs et les académies, à qui l'État donne des émoluments ?

La littérature qui peut se passer de protection est la littérature amusante, la littérature dramatique, le roman. Encore le roman et l'art dramatique sont-ils obligés de s'accommoder aux exigences d'un public qui les laisserait mourir de faim, s'ils ne consentaient pas à se mettre à son niveau. La littérature politique est-elle indépendante ? non ; il faut donner aux partis la nourriture qu'ils demandent. Le souci de la vérité n'entre pas pour grand'chose dans ses produits. La thèse de M. Beljame est elle-même un sacrifice à la nécessité de flatter les idées à la mode. Elle a son mérite de recherche et de savoir et aussi son mérite d'exposition. Elle n'est pas *éthique* dans le sens classique du mot.

L. D

# BEAUX-ARTS

## ARCHÉOLOGIE — ARCHITECTURE — MUSIQUE

**Jean-François Millet.** Twenty etchings and woodcuts in fac-simile and a biographical notice by WILLIAM ERNEST HENLEY. — London, Fine Arts Society.

Il y a peu d'exemples d'un saut d'opinion publique aussi rapide que celui qui s'est produit en faveur de Millet. Méconnu de son vivant, à peine est-il mort que sa renommée devenait universelle. Sans parler des prix énormes auxquels atteignent ses tableaux, sa mémoire est l'objet d'une sorte de culte pieux qui passe même par-dessus l'artiste pour mettre en juste lumière les rares qualités de l'homme. L'ouvrage de M. Sensier, publié par M. Paul Mantz et édité l'an dernier par la maison Quantin avec un si grand succès, a été en partie reproduit par la célèbre revue américaine le *Scribners' Monthly*. MM. Osgood, de Boston, en ont fait un volume. Aujourd'hui la Société des Beaux-Arts de Londres publie un album dont nous avons à rendre compte.

La biographie est courte, tout ayant été dit par l'ouvrage de M. Sensier, qui est dans toutes les mains des amateurs anglais. Elle est précise et nette, comme le veut la méthode anglaise. L'éloge ressort de la simple exposition des faits, sans phrases ni épithètes

redondantes. L'avenir saura gré à la critique moderne de cet amour des réalités. *Verba volant*, et tout ce qui n'est que « des mots, des mots » s'envole avec le temps, même quand *c'est imprimé*.

Les 20 planches sont précédées chacune d'une notice explicative formant garde. Ces notices, encore très à la mode aujourd'hui, semblent faciles à écrire. C'est une erreur. La condensation y est difficile. Il faut leur appliquer la plus dure des maximes littéraires, « multum, non multa ». Pas d'écart d'imagination, pas de critiques inutiles et que le public formulera bien tout seul; de la précision. Les notices du présent ouvrage sont très bonnes à tous les points de vue.

Le mode de reproduction est, si nous ne nous trompons, un procédé en relief semblable au procédé *Comte*, mais imprimé avec le plus grand soin sur du papier de Chine encollé sur bristol. Pour les sujets clairs, c'est très bien, et il est impossible de voir une meilleure gravure que celle de *la Bergère*. Pour les sujets plus touffus, avec des noirs, nous préférerions des eaux-fortes. Dans tous les cas, — et c'est le souci de l'éditeur, — une similitude absolue des originaux et de leur reproduction.

On n'aime pas Millet à demi. Ses fidèles sont des collectionneurs forcés de tout ce qui le concerne, et ils ne peuvent se dispenser de cet album, tiré d'ailleurs à 500 exemplaires seulement.

**La vie privée des anciens,** texte par René Ménard, *dessins d'après les monuments antiques*, par Cl. Sauvageot. — T. Ier. *Les Peuples dans l'antiquité;* t. II. *La Famille dans l'antiquité.* 2 vol. in-8°. Paris, Ve A. Morel, 1881.

Nous sommes ici en présence d'un ouvrage devant lequel le devoir du critique est de s'incliner.

Ce travail gigantesque : la Reconstitution de la vie des anciens, a été entrepris par deux hommes qu'on ne discute plus. On reste confondu devant la somme de travail que supposent les deux premiers volumes de cette collection.

Le plan de tout l'ouvrage est simple. L'œuvre complète formera quatre gros volumes constituant un ensemble complet, avec ce titre : *La vie privée des anciens* (*Égypte, Asie, Grèce, Italie*). Chacun de ces quatre volumes porte ou portera en sous-titre les mentions suivantes : I. *Les Peuples de l'antiquité.* — II. *La Famille dans l'antiquité.* — III. *Le Travail dans l'antiquité.* — IV. *Les Institutions de l'antiquité.* — Les deux premiers volumes de cette superbe collection ont déjà paru.

Nous ne dirons que peu de mots du premier de ces volumes : *Les Peuples dans l'antiquité,* non pas qu'il ne mérite un compte rendu, mais il semble que le sujet, tout en restant d'un grand intérêt pour le lecteur, n'est pas aussi nouveau que celui qui a fourni la matière du second volume : *La Famille dans l'antiquité.* Les historiens nous ont parlé longuement des peuples qui vivaient dans ces âges si éloignés de nous; mais que nous ont-ils dit de la façon dont vivaient ces mêmes peuples? Peu de chose, malheureusement; et l'historien qui assume, comme M. Ménard, la tâche formidable de reconstituer la vie publique et la vie familière des anciens, est réduit, la plupart du temps, à rechercher les indications nécessaires sur les monuments eux-mêmes. Les anciens n'ont pas songé que des détails sur leur vie intérieure intéresseraient les peuples futurs. Ils n'ont eu généralement qu'un seul souci, c'est de nous transmettre l'histoire de leurs hauts faits; ils n'ont pas pensé un instant que la vie habituelle pût nous intéresser un jour. Ils n'ont pas compris que les batailles se ressemblent et que les usages diffèrent, qu'une épée plus ou moins recourbée serait un jour moins précieuse pour l'historien que la poupée avec laquelle jouait leur enfant. Aussi est-ce, pour ainsi dire, par surprise que nous pouvons pénétrer dans l'intimité de ces peuples disparus.

Jamais encore on n'avait écarté aussi loin le voile dont sont enveloppées ces origines de notre civilisation moderne. Ce second volume, *la Famille dans l'antiquité,* est une révélation véritable.

Disons donc un mot du plan de ce volume admirable. Des trois grandes divisions qu'il contient, la plus considérable est la première, que l'auteur a intitulée : la *Constitution de la Famille.* Là, avec une conscience et une science au-dessus des éloges, M. Ménard passe en revue ce qu'était la Famille en Égypte, en Asie, en Grèce et à Rome. Et que d'aperçus nouveaux, que de découvertes, chemin faisant! Soit qu'il nous parle, pour l'Égypte, des morts assistant aux repas de la famille, des prières, des ablutions et des jeux des vivants, ou de l'embaumement et des convois des défunts; soit qu'il nous explique, pour l'Asie, les mœurs et les usages des anciens Hébreux, des Babyloniens, des Lydiens et des Perses; soit qu'en Grèce il nous introduise dans le gynécée, où vivaient les épouses légitimes, un peu à la mode turque, il faut bien le dire, tandis que le mari se montrait publiquement en compagnie des courtisanes en vogue; soit qu'il nous fasse assister à ces repas des Grecs, depuis les festins primitifs mais substantiels du bon Homère jusqu'aux soupers fins des Grecs corrompus et sévères sur l'étiquette; soit qu'il nous initie aux détails de conduite de ces maîtres en civilisation, aux cérémonies dont ils honoraient leurs morts; soit qu'il fasse pour Rome ce qu'il a fait pour la Grèce, c'est-à-dire qu'il nous transporte dans la ville et nous fasse vivre pendant quelques heures de cette vie romaine, que nous croyons connaître, mais qu'en réalité nous ne soupçonnons même pas; partout M. René Ménard a su rendre intéressants jusqu'aux détails les plus techniques, et déguiser, pour mettre son œuvre à la portée de tous, les recherches immenses auxquelles il a dû se livrer.

La deuxième partie du volume est consacrée au *Vêtement,* mine riche à exploiter, depuis la draperie et le costume proprement dit, jusqu'à la coiffure, la chaussure, la parure et la toilette; c'est-à-dire les colliers, les bagues, les bracelets, les pendants d'oreilles, les miroirs, les épingles, les peignes, les éventails, etc.

Enfin la troisième et dernière partie du volume

nous fait pénétrer dans l'*Habitation* des peuples divers de l'antiquité. Elle nous conduit pas à pas à travers les maisons, nous faisant admirer ici les meubles, là la disposition des salles, à Rome, l'atrium, le péristyle, le vestibule; plus loin, nous parcourons les jardins, les villas; ici, ce sont les trépieds, les candélabres, les lampes, les brasiers; là, le papier, la bibliothèque; ailleurs, nous apprenons à connaître leurs instruments de musique, instruments rudimentaires peut-être en comparaison des nôtres, mais qui ne devaient pourtant pas être loin de les égaler pour l'harmonie, si l'on en juge par l'effet qu'ils produisaient sur les écoutants.

Ce n'est pas aux statues, pour ainsi dire, officielles, que M. René Ménard a eu recours le plus souvent pour pénétrer les secrets de la vie du monde antique; la moisson la plus riche, il l'a recueillie sur les vases qui reproduisaient généralement quelque scène familière : « ....Si on réunissait, dit-il, page 282, si on réunissait dans une vaste galerie toutes les statues qu'on a sculptées dans le siècle précédent, d'après des contemporains, nous y trouverions le vêtement des hommes d'État, des savants, des jurisconsultes, mais nous n'aurions aucun renseignement sur les costumes qui se portent à la campagne et surtout dans les provinces éloignées des grands centres. Si vous voulez voir le bonnet des Alsaciennes, la culotte des Bretons, le béret des Basques, les guêtres du montagnard, c'est dans les tableaux de genre qu'il faut les chercher et non dans les statues. Or, les statues des anciens répondent exactement aux nôtres, tandis que les représentations des vases répondent à nos tableaux de chevalet; elles sont même les seuls documents que nous puissions consulter, puisqu'il n'est resté aucune peinture antique d'un caractère intime, celles qu'on a retrouvées à Pompéi appartenant presque toutes à un art purement décoratif. »

Cette citation suffira à montrer clairement de quelle utilité peut être un ouvrage fait dans des conditions semblables et avec une méthode aussi prudente. Nous n'avons pas parlé de M. Cl. Sauvageot, qui s'est chargé de dessiner les scènes d'après les monuments antiques; mais ce que l'on dit de l'un des auteurs est naturellement applicable à l'autre; la part de l'illustrateur est aussi belle que celle de l'auteur, les dessins étant, dans ce travail, les pièces justificatives de l'œuvre même.

Ce superbe ouvrage, d'une exécution typographique parfaite, a donc sa place marquée dans toutes les bibliothèques sérieuses. Espérons que les auteurs ne nous feront pas trop attendre les deux volumes qui doivent rendre complète cette magnifique étude.

H. M.

**Raphaël, peintre de portraits,** par F.-A. Gruyer, de l'Institut. 2 vol. in-8. Paris, Renouard, 1881. — Prix : 15 francs.

Chenavard, un jour qu'il avait longuement pérore sur Raphaël et sur le beau, finit par s'écrier : « Et dire pourtant que, s'il m'avait entendu, il n'y aurait probablement rien compris. » On ne fera jamais ce reproche aux études de M. Gruyer, car elles portent sur un fonds solide, sérieux, irréfutable : l'observation et les faits historiques. Remettre les portraits sous leur jour et à leur date, connaître les personnages qu'ils représentent, les voir dans le milieu où ils ont vécu, éclairer l'un par l'autre leur caractère et leur physionomie; tel est le but multiple qu'il s'est proposé et qu'il a atteint à souhait.

Que fut Raphaël, sinon un génie harmonieux et élevé qui, mis en présence d'une réalité admirable, sut y choisir ses motifs d'inspiration ainsi que les figures de ses tableaux? Il importe donc de pénétrer dans l'intimité des personnages qu'il eut sous les yeux et dont il reproduisit les traits, si l'on veut être à même d'apprécier son œuvre en connaissance de cause, de s'expliquer l'admiration qu'elle excite.

Plusieurs historiens de nos jours, Michelet, Renan, Taine, Beulé surtout, ont interrogé curieusement les bustes des hommes célèbres, afin d'y découvrir quelque rapport entre le physique et le moral de l'individu. Ces indications, à moins d'en user avec sobriété, peuvent entraîner à de vraies injustices. Tel empereur, pour avoir la lèvre épaisse ou le nez camus, se verra soupçonné de penchants pervers. Là est l'abus du procédé. Notre âme a ses secrets que le visage est souvent impuissant à trahir. Que prouvent en faveur de sa moralité le regard affectueux, le sourire angélique d'une femme et les lignes pures de son front, si la misère, une éducation corruptrice ou l'ardeur des sens ont vicié ses meilleurs instincts ? Lucrèce Borgia était digne de disputer le prix de la beauté ; elle ensorcela le chevalier Bayard, Pierre Bembo, d'autres encore, qui chantèrent ses grâces et sa vertu ; elle portait un cilice et se confessait, dit-on, tous les jours; sa bibliothèque ne contenait que de pieux ouvrages. Soit. M. Gruyer est-il certain pour cela qu'elle soit restée étrangère aux crimes de sa maison ? Supposez un instant qu'elle fut l'original du portrait désigné sous le nom de *la femme inconnue,* il se trouverait bien un critique d'art pour démontrer que ses épaules sont des plus chastes dans leur nudité.

N'exagérons rien. L'histoire et l'art se rencontrent de temps à autre dans un même jugement avec la physiologie, mais la contredisent aussi bien des fois. Ces réserves n'enlèvent rien au mérite de M. Gruyer ni à ses deux volumes si érudits, si bondés de faits précis, d'anecdotes authentiques et dont le trop plein s'épanche volontiers en notes alléchantes. Sans se fier jamais au témoignage d'autrui, il a tout vu par lui-même autant que possible, comparant les originaux aux copies, les gravures aux tableaux, contrôlant les historiens l'un par l'autre, allant enfin, pour la moindre particularité, chercher ses renseignements jusqu'au fond des bibliothèques et des cloîtres d'Italie. Une méthode consciencieuse lui a permis de restituer la biographie de presque tous les individus qui ont posé devant Raphaël. Là même où les investigations ont été infructueuses et l'histoire muette, il s'en tire encore sans trop de désavantage, grâce à l'étendue et à la variété de son savoir. Ainsi *le joueur de violon,* sur lequel on ne sait absolument rien, nous a valu



une excursion fort instructive dans l'industrie des Stradivarius et des Amati, une théorie spirituelle de l'archet et même, par surcroît, quelques notions sur les virtuoses ou musiciens poètes.

M. Gruyer, tout en usant, comme c'était son droit, du livre de Vasari, qu'il rectifie en quelques points, se montre très sévère envers l'auteur de la *Vie des Peintres*. Vasari, qui vécut à une époque si rapprochée de Raphaël, a pu commettre des erreurs de détail; il n'a pas dû se tromper complètement sur les parties essentielles. Lorsqu'il affirme que le grand artiste hâta sa fin en se livrant avec trop de fougue aux plaisirs de l'amour, il ne sert nullement la rancune d'une coterie ni ne cherche à accréditer des imputations calomnieuses; il ne fait que rapporter l'opinion généralement répandue. Loin de vouloir deshonorer Raphaël, il déplore sa perte en termes pleins d'émotion et de sympathie. Une erreur beaucoup plus grave que celles qu'on lui impute serait d'attribuer aux Italiens du XVI<sup>e</sup> siècle les façons de voir d'un bourgeois français du XIX<sup>e</sup>, de juger les mœurs qui régnaient à la cour de Léon X avec l'austérité d'un moraliste contemporain. L'illustre peintre, doué d'une âme tendre et d'une complexion amoureuse, comme son portrait l'indique, dut plus d'une fois s'oublier avec bonheur sur le sein de sa maîtresse. Il ne cherchait auprès de la Fornarina que ce qu'elle pouvait lui donner, l'humeur joyeuse, le gai sourire et les bras caressants qui le défatiguaient de ses travaux. S'étonner outre mesure qu'il ait préféré la belle fille du Transtévère, dans toute l'ardeur et la franchise de sa passion désintéressée, aux charmes vaporeux et aux raffinements d'esprit des princesses de la cour ou des nièces de cardinal, c'est vraiment se faire de l'amour une idée singulière et verser dans un spiritualisme bien mortifiant. A.-J. P.

**Frédéric Chopin**, par KLECZYNSKI. 1 vol. Félix Mackar. Œuvres complètes de Chopin, édition Peters, revue et annotée par H. SCHOLTZ. Paris, E. Jung-Treuttel.

Cet ouvrage, surtout si on le contrôle sur une édition critiquement révisée des œuvres du maître, est appelé à transformer ce qu'on appelle ironiquement la légende de Chopin. Pour tous ceux qui ont connu le Maître, presque tous les jugements de l'auteur sont exacts. Il corrige très vaillamment la légende et restitue son caractère à l'homme et à l'œuvre. Dans le livre comme dans la partition, on sent revivre l'esprit qui anime Chopin. M. Kleczynski a fait dans le livre ce que M. H. Scholtz et G. Mathias ont fait dans l'œuvre instrumentale. Ils ont retrouvé le texte défiguré, redressé la tradition faussée, rendant ainsi accessible à la généralité des pianistes le texte même admis par Chopin et par ses divers exécutants, interprètes, virtuoses ou poètes pianistes de l'intimité : A. Rubinstein, Saint-Saëns, Lottin, Alkan aîné, Delaborde, de Beilha, et M<sup>mes</sup> Szarvady, Rémaury, Félicie Paullet, Essipof, Olga de Janina, Jenny Maria, Marie Poitevin et les autres. Ces artistes ne déclament pas, ne sentimentalisent pas Chopin. Ils lui laissent sa physionomie correcte, émouvante, concentrée, fallacieuse et diaprée. Ce que l'auteur dit du caractère général de Chopin, du côté enjoué, railleur de son imagination, de ses instincts classiques, de ses réprobations parfois iniques en face des rivalités victorieuses, tout cela est malheureusement vrai. Chopin est un classique dans le sens un peu rétroactif du mot, classique de théorie. Comme compositeur, il est le Racine et le Thomas Moore du piano. Chopin ferait des réserves pour Schubert, Schumann et bien d'autres. Il abhorrait Berlioz. Cela ne l'honore guère. Schopenhauer a dit : « Il faut traiter une œuvre d'art comme un grand personnage. Rester debout devant elle et attendre qu'elle vous parle. » Si donc un artiste devant la Vénus de Milo, la symphonie en *ut* mineur ou les pages incomparables de Berlioz, ne trouve que l'ironie ou le dédain, il ne prouve que l'infirmité de son âme. Honte à ceux qui blasphèment contre le génie.

Ce petit livre est un modèle de technie. Un portrait l'accompagne. Il est enrichi, le mot est juste, de tables thématiques où figurent les doigtés exceptionnels et l'image du placement des doigts sur le clavier. L'ouvrage gagnerait à prendre les vastes proportions que comportent le sujet et la curiosité des exécutants. Cette pédagogie de la manœuvre du doigté, du rythme et de l'expression lyrique est un très utile complément pour l'interprétation des compositions si exquises de forme de Chopin, chaque jour plus connues, plus appréciées et plus exactement réfléchies dans les belles éditions qu'on en publie, comme celle qui a été revisée par G. Mathias et H. Scholtz chez Jung-Treuttel. Dans le livre de M. Kleczynski, de railleuses leçons sont prodiguées aux lunatiques bas bleus du piano qui, lorsqu'elles jouent du Chopin, affectent de distiller de la tragique sensiblerie par chaque extrémité virginale de leurs dix doigts, et qui se pâment à chaque phrase comme les chattes langoureuses égarées sur la braise. Ces virtuoses fades exécutant Chopin avec ce qu'on appelle du ***sentiment***, ne se doutent pas qu'il y a là un élément fort et généreux qu'elles pervertissent bien à tort. Elles interprètent à contre-sens, elles retournent, pour ainsi dire, la pensée en accentuant les notes qui doivent être faibles. Elles frappent les accords de la main gauche un peu avant les notes correspondantes du chant. Elles abusent de l'emploi alterné des pédales, etc. Le ***rubato*** exagéré auquel se livrent les pensionnaires d'antan rancies dans leur virtuosité mystique, est aussi fort à propos, dans cet ouvrage, mis ***à l'index*** pour répéter un assez piètre mais caractéristique bon mot de Chopin, qui ne dédaignait pas le calembour; car l'homme est autre dans la vie quotidienne, autre quand l'inspiration descend sur lui et que l'enivrement de sa fécondité le soustrait aux soucis de la terre et aux trahisons de l'amitié et de la vie.

Un rien charmant (***le petit nocturne*** en ***mi*** bémol majeur, op. 9, n° 2. Voir la belle et correcte édition Jung-Treuttel-Peters) fit fureur à Paris et lui gagna la popularité qu'on avait refusée à des chefs-d'œuvre. Il se le tint pour dit. « En général, remarquait-il, les

femmes exècrent le génie, la passion, la virile vertu, les grands devoirs accomplis. Il faut qu'on les amuse, qu'on ne les trouble pas dans la quiétude voluptueuse de leur vie d'hermine. » Il blasphème en parlant ainsi, lui qui avait l'honneur d'être aimé de George Sand. Mais il adorait l'agitation mondaine. Il se fabriqua donc une dignité de commande qui s'alliait bien à ses *airs de prince* égoïste et gracieux. De sa vie il fit une comédie en partie double, n'admettant aucune amitié au partage de ses tristesses et de sa gaieté. En musique, il s'éparpilla, se fit aimable, joli, incomparable dans le détail, irréprochable dans le goût. Il se fit femme et jolie femme. Il plut ainsi aux reines de salon et, par elles, obtint les blandices courtisanesques du succès. Il avait le type raphaélesque qui, par une ironie de la destinée, s'allie si rarement avec une âme raphaélique. Il était sarcastique, il jouait des tours, tuait adorablement ses amis par une calomnie délicieusement racontée. Il les parodiait et se grimait admirablement. Son génie gracieux, nerveux, attirait par cette virtualité négative qui donne au vide de la pensée les fascinations du gouffre. Il savait se dérober à propos, comme Jenny Lind; on n'était jamais sûr de lui. Il était énigmatique, mélancolique et en apparence très doux. C'était la douceur veloutée des tigres. Les salons l'énervèrent, l'affadirent, l'aigrirent, et quand il commit envers George Sand l'insigne lâcheté de la calomnier, de la renier, de la parodier, il n'eut pas, comme Alfred de Musset, l'excuse, inacceptable d'ailleurs, de la passion et du désespoir. Tout cela se refléta dans ses compositions, et c'est par là qu'elles entrent dans nos esprits aux heures où l'accumulation des désespoirs nous laisse impuissants, désolés en face du destin qui nous accable et nous raille. Les Françaises raffolèrent de lui. George Sand, seule, lui prouva qu'il blasphémait son génie : l'art et Dieu. Il ne le lui pardonna jamais. Un soir, il se grima, contrefit le juif polonais qui troque des chevaux, singea l'Anglaise érotique qui, à cinquante ans, rêve de virginales fiançailles avec un *prince Charmant* de rencontre. Puis il se mit au piano et parodia à s'y méprendre le jeu frénétique de *son ami* Liszt, les mouvements empesés de *son ami* Thalberg. Les dames applaudissaient. Alors il s'enhardit, et son impiété s'attaqua aux images sacrées, à la femme même qui l'avait honoré de son amour et sur le cœur de laquelle il avait appuyé sa tête douloureuse. Il se travestit, donna à sa figure et à ses cheveux la tournure et la physionomie du célèbre portrait fait par Couture. Assis à une table, une large écritoire devant lui, avec des liasses de paperasses, une gigantesque plume à la main, l'air pédantesquement inspiré, il écrivait, il écrivait, il écrivait. Les Françaises riaient toujours et disaient : « Comme c'est *Elle!* comme c'est *Elle!* » Elle, c'était MADAME GEORGE SAND, la sainte, la noble amie, presque l'épouse qui avait lutté contre sa phtisie pendant tant d'années; qui, pour le sauver, avait quitté les affaires, les succès, la patrie; M^me Sand, sa garde-malade, M^me Sand qu'il avait aimée, dont il avait été aimé. On riait en face de cette parodie. On applaudissait. Lui, le misérable histrion, pour son honneur, il ne riait pas. La main devant ses yeux, il se mit à pleurer; et Dieu sans doute lui a pardonné sa lâcheté en faveur de ces larmes terribles. Pendant qu'on riait, un flot de sang monta à ses lèvres. On l'emporta mourant. Quatre mois après on l'enterrait. M. C.

**Contre la musique,** par V. DE LAPRADE. 1 vol. Didier.

Le titre est inexact. L'auteur a tout au contraire l'intention de parler en faveur de la musique; mais il a été contraint de subir, pour les besoins de sa cause, l'épithète que lui infligent ses contradicteurs. On l'a représenté comme l'irréconciliable, comme l'ennemi le plus farouche de la musique. Il ne lui fait pourtant qu'une querelle d'amoureux. Son tableau général de la musique est poétiquement présenté. Sa diatribe sur la musique politique, sur la *Marseillaise,* sur l'art lyrique dans les révolutions, est intéressante, humoristique et traitée avec verve. Le despotisme de la musique bête dans les salons, dans les concerts, dans les bouleversements publics, est sarcastiquement étudié. Je signale deux chapitres qui auraient pu prêter à une profonde et sérieuse investigation. Il s'agit de la musique dans l'éducation, de sa hiérarchie dans les arts et de sa caractéristique jusqu'ici mal définie. — La musique est-elle une langue, et a-t-elle une influence sur la morale, la religion, la sensualité, l'amour? Ce thème est celui que le *Journal des Savants* proposait dans son dernier numéro à propos de *l'expression musicale,* par Mathis de Lung. Mais le problème a toujours été mal posé. Ce n'est pas le Mot, le Verbe qui fait le génie, c'est l'au delà du Mot, l'au delà du Verbe. Dans Shakespeare lui-même, le mot est trahissant. Ses tragédies sont, sans exceptions, vagues, inférieures. On sent qu'il n'a pas d'assises solides sur le terrain sacré de la légende nationale; qu'il n'a pas au cœur la patrie et encore moins l'humanité, contrairement à Eschyle, dont chaque Mot est toujours vibrant, palpitant, imprégné de l'âme antique. Chaque Mot, chez Eschyle, est un oracle d'éternité, et c'est dans ce sens qu'il fait dire par les Furies à Oreste : « *C'est fait de toi..., tu ne parleras plus.* » Dans Shakespeare le tragique, aucune de ces fatidiques paroles. Sous la tapisserie il sent Polonius, mais non la taupe noire qui prépare la guerre de trente ans et la mort de dix millions d'hommes. Dante, aussi, s'appuie sur saint Thomas; il recule et n'a pas même soupçonné le désastre, l'éclipse d'un monde qui s'ouvre en 1300 avec la grande terreur albigeoise. L'*Évangile éternel* fut la conception sublime de cette époque, il ne l'a pas même senti. A quoi donc a servi à Shakespeare ou à Dante d'être des poètes, des musiciens et de chercher du ciel aux enfers l'énigme de la vie et de l'éternité? Une seule strophe lyrique venue de l'Inde ou de l'Égypte, la mélopée de l'*in exitu, Israel,* par exemple, je parle de la musique et non des paroles, en dit plus sur toute la détresse humaine et ses immortelles revendications que toute la tragédie de Shakespeare et l'épopée de Dante. Quand Eschyle, las de la trahison des choses et des hommes, dressa sur le théâtre

grec, d'où on le chassait, le Caucase de son *Prométhée,* son Caucase à lui-même, il lança la prophétie de l'avenir, il eut le Verbe sacré, le Mot qui au delà du Mot montre dans les éclairs et les tonnerres les insondables destinées. Le grammairien épluche le *Prométhée* et trouve seulement des syllabes, des lettres moulées ou articulées. L'âme extasiée a entrevu, au contraire, les indicibles fatalités, la virtualité des êtres et des choses. C'est la musique du Mot qui lui a parlé, qui lui a fait sa Révélation. Mais Shakespeare et Dante ont toutefois aussi de ces verbes révélateurs, de ces musiques de l'éternité, et c'est ce qui fut leur génie. Virgile et Michelet, qui ont moins de Mots que de Musique, laissent aussi presque toujours à l'âme l'indépendance absolue de ses perquisitions divinatrices. La Musique, qui n'a pas la trahison de la parole, qui n'a pas l'âme liée par ses sandales de plomb, par cette inexpressive expression des mots moulés, articulés, est par cela même la grande révélatrice. Shakespeare et Michelet ont ainsi compris la musique et Schopenhaûer la définit dans ce sens et la classe à part, en dehors des lettres et des arts. La musique est une atmosphère inspiratrice où nous pouvons buter nos rêves, les varier, les reconstruire, dresser le palais aérien de nos chimères et arc-bouter le prismatique arc-en-ciel des délires mystiques sur les tempêtes du ciel et de la terre. L'art n'a pas pour mission d'être utile, d'être moral, d'exprimer des idées, de préciser des théories. La musique est une ouverture de l'esprit spéciale et à part; au delà du monde et des choses, elle ouvre le champ à l'incognoscible, à l'inexpressible, aux espaces et aux éternités, aux aspirations immatérielles. Elle est Dieu révélé dans un moment d'extase. Elle est la formule magique qui évoque l'insondable passé, l'indéchiffrable avenir. Il ne nous en reste que des lueurs à travers les orages, mais cela suffit à notre défaillante humanité végétant dans les sentiers maudits de cette terre infirme. La musique est donc bien une ouverture spéciale de l'esprit. Elle est une existence dans le mode musical. Elle est une atmosphère autre, où l'âme vit une vie autre, une vie en haut. Elle est, par excellence, le viatique des sensations éternelles, elle est le vrai *sursum corda* de l'humanité. Voilà ce qu'ont senti Michelet, Shakespeare, Schopenhaûer, ce que M. de Laprade comprend, mais n'a pas peut-être suffisamment dit.

M. C.

# HISTOIRE

## CHRONOLOGIE — DOCUMENTS — MÉMOIRES

**Histoire d'Allemagne,** vol. I, II, III et IV, in-8° avec cartes, par ZELLER. Paris, Didier.

Le premier volume expose les origines. Le deuxième est consacré à la formation de l'empire, le troisième à la querelle des investitures, le quatrième aux Hohenstauffen. Cependant ce volume ne donne que les règnes de Lothaire, de Conrad III, de Frédéric Barberousse et de Henri VI. C'est dans le cinquième volume qu'il sera parlé de Frédéric II, Mainfroi et Conradin.

Comme didactique, cette histoire est excellente. On y trouve les qualités allemandes : la richesse des faits, la généralité des idées, la méthode, l'ordre et la clarté. J'appuie sur cette dernière qualité. On y trouve moins les qualités françaises : l'intérêt dramatique, la psychologie biographique, l'érudition poussée jusqu'à la minutie. Zeller ne fait pas de phrases, mais il écrit avec une incorrection qu'on ne peut excuser, sinon en répétant qu'il fait rarement des phrases et de la déclamation. Ferrari qu'il faut lire en contre-partie de Zeller, parce qu'il a montré la question au point de vue italien, a presque tout dit sur le moyen âge. Dans ses *Révolutions d'Italie,* il explique tout. Zeller n'abonde pas dans ce sens. Le militarisme exposé dans Ferrari et sa conception du spirituel et du temporel appellent la réplique. Zeller la donnera dans les volumes de son histoire non encore parus et qui sont vivement attendus.

Zeller accepte avec impartialité la chimère de chaque temps, la règle des mœurs que chaque époque s'impose. De là son parti pris très juste pour la papauté contre l'empire. La légende de Barberousse est bien singulière et parfois inexplicable. L'Allemagne le prend Charlemagne. Le Barberousse révélé par Zeller est aveugle et sot. Il s'attaque à tout et grandit tout ce qu'il attaque : pape, républiques italiennes, féodalité allemande. La seconde partie de sa vie est toute employée à défaire l'œuvre de la première partie. Il commence en ami des grands seigneurs et finit par essayer de les détruire. Il est vrai qu'en même temps il élève la féodalité moyenne et basse. Il pend Arnaud de Brescia et rétablit la république romaine contre le pape. Il agit en flibustier à l'égard de Milan et fait ensuite la cour aux Milanais. Il est versatile, il n'est pas généreux. Son fils Henri VI est beaucoup plus intelligent, mais qu'il est monstrueux! Quelles cruautés horribles contre les Italiens! Il rêve l'empire absolu, universel, englobant la France, l'Angleterre, Constantinople. Comment aurait-il pu réaliser sa chimère, n'ayant pas l'Allemagne pour le comprendre et l'aider. Les Allemands l'adorent rétrospectivement ainsi que son père, c'est une légende; quelle en est la raison, sinon que les Césars allemands, qui

épouvantent l'Italie, sont bons enfants en Allemagne, où ils laissent tout faire aux princes par simple débonnaireté *(gemüth)*.

La culture intellectuelle venait de France en Allemagne. Zeller le prouve assez bien; en réalité, il ressort de son récit que l'empire comprenait la Germanie, le Brabant (Belgique), la Lorraine, l'Alsace, la Franche-Comté, le royaume d'Arles et la Romagne, toute la vallée du Rhône avec Narbonne et l'Aragon, pour vassal. L'évêque de Lyon, primat des Gaules, dépendait de l'empereur d'Allemagne. L'Italie est à part, beaucoup plus contestée. L'intérêt est pour nous dans la lutte de l'empire et de l'Italie. Zeller tient le bon parti.

Cet ouvrage pèche par la composition, c'était sa fatalité, la politique y est au premier plan. Le tissu du récit s'y compose des affaires des princes et des États; remarquons les chapitres sur l'état social, les mœurs, les idées. Mais la littérature apparaît sous forme de nomenclature avec quelques citations insuffisantes, l'art est absent. L'extrême clarté du récit ne supplée pas à l'absence de tableaux qui mettraient au premier plan, tantôt l'art, tantôt la science, tantôt la politique selon la valeur des temps. La préface du second volume est puérile. Zeller a une trop grande valeur pour qu'il lui soit permis de répondre à des critiques niaises et à des reproches inintelligents. Son livre est neuf. Le sujet n'avait pas été traité, et il l'a mis à point, bien en lumière, avec un jugement sain et une expression toute brillante de clarté. Les cartes sont admirables; nous reparlerons de toute cette partie géographique à propos des autres volumes. Ce sont les premières belles cartes historiques françaises qui arrivent sous nos yeux, car la France est encore bien en retard pour tout ce qui concerne la cartographie. Dans l'histoire de Zeller, elles méritent tout un éloge sans restrictions. M. C.

## BIOGRAPHIE

**Valentin Conrart,** premier secrétaire perpétuel de l'Académie française. *Sa vie et sa correspondance*. Étude biographique et littéraire suivie de lettres et de mémoires inédits, par René Kerviler et Ed. de Barthélemy. Paris, Didier, 1881, in-8° de VIII-672 p., br. — Prix : 8 francs.

Tout bachelier connaît, sur la foi de Despréaux, « le silence prudent » de Valentin Conrart : le trait passant par la plume du maître est devenu proverbe; à force de répéter à tout propos cet adage, on finit par y croire et l'on ne se demande pas si Boileau, mécontent de se voir exclu systématiquement, à cause de ses satires, de l'Académie française où il ne fut admis qu'en 1684, n'a point voulu se venger du secrétaire perpétuel en le portant sur la liste de ses victimes.

Plusieurs écrivains fort autorisés en matière de goût littéraire, MM. de Monmerqué, Moreau, Cousin, ont réhabilité de nos jours la mémoire de Contart : « C'était par-dessus tout, dit M. Victor Cousin dans ses *Études sur la société française au* XVII^e^ *siècle*, un esprit bien fait, à la fois poli et judicieux. Aussi son opinion faisait-elle autorité; et Balzac professait pour lui une estime toute particulière... Il n'a pas beaucoup écrit; mais en vérité ce silence prudent que relève malicieusement le satirique, très concevable dans un homme toujours malade et chargé de la conduite délicate d'une grande compagnie, n'est pas un signe de si mauvais goût, devant la stérile fertilité de plusieurs de ses confrères... Le peu qu'on a de lui en vers et en prose est naturel est agréable, et ne manque pas d'une certaine force : on a pu attribuer à Corneille trois des madrigaux qu'il avait faits pour la guirlande de Julie. »

MM. Kerviler et de Barthélemy ont voulu justifier cette appréciation élogieuse d'un maître en l'art de bien dire, et venger la mémoire du premier secrétaire perpétuel de l'Académie en rompant le silence prudent dont on a tant abusé. Pour ces deux érudits à qui le XVII^e^ siècle a depuis longtemps livré tous ses secrets, la tâche était plus facile qu'à tous autres. Le premier d'entre eux s'est fait une notoriété incontestable par ses études sur les fondateurs de l'Académie française, couronnées pour la plupart par l'Académie elle-même, et le second a tellement hanté les salons de l'hôtel de Rambouillet, de M^lle^ de Scudéry et de M^me^ de Sablé, que les ruelles n'ont pour lui rien de caché.

Les mémoires et les correspondances du temps sont, du reste, fort riches en renseignements de toute sorte sur Valentin Conrart, et les deux auteurs ont puisé à larges mains dans les *Lettres* de Balzac, dans les *Historiettes* de Tallemant des Réaux, dans l'*Histoire de l'Académie* par Pellisson, dans tous les mémoires et *anas* du XVII^e^ siècle, et surtout dans la précieuse collection manuscrite rassemblée par Conrart lui-même et conservée aujourd'hui à la bibliothèque de l'Arsenal. Dès l'année 1825, M. de Monmerqué avait extrait de cette collection des fragments historiques fort intéressants publiés dans les recueils de Petitot et de Michaud sous le titre de *Mémoires de Conrart*. MM. Kerviler et de Barthélemy ont été assez heureux dans leurs recherches pour donner, dans le cours et à la suite de leur étude, de nouveaux fragments inédits, qui compléteront ces premières publications. Ils ont aussi mis à profit un grand nombre de lettres et de documents conservés dans des collections particulières, dont les possesseurs ont bien voulu leur communiquer les richesses. Mais le plus précieux des trésors dus à leurs persévérants travaux nous arrive de Hollande. Deux volumes de lettres manuscrites de Conrart au ministre protestant Rivet ont été légués aux archives d'État de la Haye et de Leyde. On jugera de leur importance capitale par la publication qui en a été faite en 200 pages d'appendice et par les extraits qui ont permis de rectifier bien des points obscurs de la biographie du secrétaire perpétuel. Un grand nombre de passages de cette correspondance intéresse au plus haut degré l'histoire littéraire générale et l'histoire politique. Les bibliophiles y trouveront de curieux détails sur les relations des Elzéviers de Hollande avec Conrart, qui s'était fait en quelque sorte leur correspondant à Paris et qui se

plaint souvent de leur amour du lucre et de leurs incorrections; sur Abraham Bosse et la corporation des libraires de Paris, sur les débuts de Pellisson et sur une foule de points obscurs de la chronique de ce temps. Nous citerons aussi un débat fort curieux sur la Pucelle entre Mlle de Scudéry, Mlle du Moulin, Mlles Schurmann et Conrart. MM. Bontron et Rathery l'avaient à peine soupçonné, et MM. Kerviler et de Barthélemy ont publié sur ce sujet une fort piquante plaquette qui complète leur livre. A la correspondance inédite avec Rivet ils ont joint les lettres de style précieux adressées à Mlle de La Vigne et celles, déjà connues, mais fort rares, adressées à Félibien pendant son séjour à l'ambassade de Rome : elles sont riches en détails sur la révolution de Naples et sur la bibliophilie. La physionomie de Conrart se présente, grâce à cette publication, sous un jour absolument nouveau, et sa mémoire en retirera autant d'honneur qu'en a récemment acquis à Chapelain la correspondance mise au jour par M. Tamisez de Larroque pour les documents inédits sur l'histoire de France.

Après la lecture de ces lettres, on comprendra qu'un admirateur passionné des talents trop modestes du secrétaire perpétuel ait pu lui adresser un jour ces vers élogieux qu'il décorait du nom « d'amitiez de bel esprit », mais qu'on doit accepter comme le franc témoignage d'une sympathie solidement assise et justifiée :

Mon cher Conrart n'a point appris
Ces langues de Rome et d'Athènes
Que Cicéron et Démosthènes
Font revivre dans leurs écrits.

Cependant tout ce qu'il compose
Mérite l'immortalité,
Ses beaux vers et sa belle prose
Charmeront la postérité.

Sa bouche instruit notre ignorance
Elle est l'oracle de la France !
Chacun la consulte aujourd'hui.
Certes ce prodige m'estonne :
Il n'a rien appris de personne,
Et tout le monde apprend de lui.

L. DE K.

# GÉOGRAPHIE

## ETHNOLOGIE — VOYAGES

**En Tunisie,** par Albert de Laberge.
1 vol. 3 fr. 50. Firmin Didot.

Le traité du 12 mai a fait de la Tunisie une dépendance de l'Afrique française, notre drapeau couvre aujourd'hui de ses plis cette magnifique contrée que son sol, sa race, ses intérêts rattachent à l'Algérie. Si nous savons être prudents et confiants, le temps resserrera les liens déjà formés entre les deux pays et Tunis pourra prochainement être l'une des régions les plus prospères de l'Afrique et l'une des plus dévouées à la France.

Par ses dispositions géographiques et le caractère de ses habitants, la Tunisie est d'une occupation facile. Par les richesses minières de son sol, par ses terres d'une fertilité incomparable, elle offre un champ fécond à l'activité de nos capitaux et de nos travailleurs. Pour que cette œuvre d'assimilation s'accomplisse, il faut que notre gouvernement ne soit pas seul à s'en préoccuper. Il importe que nous ne considérions pas seulement la Tunisie comme un poste frontière destiné à couvrir l'Algérie, mais comme une nouvelle terre ouverte au travail national et à la civilisation française. Il importe que nous apprenions à connaître ce pays, à en étudier la complexion et les besoins. Nos soldats ont planté notre drapeau sur les forts de Bizerte et du Kef; nos négociants, nos industriels et nos colons pourront seuls l'affermir et le river au sol.

Faire connaître la Tunisie et son histoire, ses productions et ses richesses, tel est le but du livre de M. de Laberge, livre tout d'actualité et qui s'en ressent. La première partie traite de l'expédition française, en raconte les causes et n'oublie pas les Kroumirs. La deuxième partie décrit un voyage en Tunisie, l'aspect général, le sol, les races, l'agriculture, le gouvernement, la religion. La troisième partie, consacrée à l'histoire, rappelle la Tunisie sous la domination carthaginoise, la domination romaine et byzantine, la domination arabe et berbère, la domination turque et les Husséinites; une carte accompagne l'ouvrage, carte à la française puisque nous sommes le pays qui entre tous s'obstine à ne connaître la géographie qu'avec chic et fantaisie. M. C.

**Les Voyages et Découvertes de Paul Soleillet dans le Sahara et dans le Soudan,** *racontés par lui-même,* 1 vol. in-8 jésus. — Prix : 2 francs. Paris, 1881 (Dreyfous).

L'homme est ainsi fait qu'il va souvent chercher bien loin ce qu'il a presque sous la main. Sur des caravelles dont ne voudraient pas aujourd'hui nos caboteurs, les marins du xvie siècle s'élançaient à la découverte de l'Amérique ou cherchaient à atteindre les Indes par une voie aussi longue que périlleuse. Il fallait qu'une ligne idéale partageât, pour ainsi dire, le globe entre deux nations qui trouvaient la terre

trop petite au gré de leur ambition conquérante. Espagnols et Portugais semblaient ignorer — ainsi que leurs émules dans la suite — qu'il existe aux portes mêmes de l'Europe un continent pourvu de ressources immenses et que, tout près des peuples dont l'histoire est pleine des luttes qu'ils ont engagées pour acquérir la liberté individuelle, précieuse garantie de tous les progrès, des milliers d'esclaves agonisent.

Les derniers événements, si douloureux qu'ils soient, ont mis la découverte complète de l'Afrique à l'ordre du jour de nos préoccupations. Le percement de l'isthme de Suez large trouée où passe la civilisation, quelques obstacles que lui crée l'inertie orientale, nos colonies de l'Algérie et du Sénégal, les explorations des Duveyrier, des Mage, des Stanley, des Cameron, des Savorgnon de Brazza, des Serpa Pinto, des Lenz, les insuccès même de M. Soleillet ne resteront pas sans résultats.

Le livre dont vient de s'augmenter la *Bibliothèque d'aventures et de voyages* de l'éditeur Dreyfous bénéficiera de l'intérêt qu'inspirent les questions africaines à toutes les classes de la société. Il est bien mal écrit cependant, encore que le style et probablement l'orthographe de l'explorateur aient subi bien des retouches. Des renseignements utiles, quelquefois absolument nouveaux, sont noyés dans des hors-d'œuvre descriptifs, souvent oiseux, ou dans une masse de détails absolument puérils. Ce qui choque pardessus tout, c'est le peu de modestie du narrateur. Il ne ressemble guère, sur ce point, à ceux dont nous venons de rappeler les noms et qui ont enduré bien plus de souffrances, affronté plus de dangers ! M. Soleillet a en somme parcouru le Sahara *algérien*, il a été *en vue* d'In-Calah, a pu visiter le sultan de Segou-Sikoro, Almadou, et s'est fait piller, à 50 kilomètres d'Atar. Tout récemment encore la mission dont on l'avait chargé a dû lui être retirée. On doit le plaindre et non lui en vouloir pour toutes ces déconvenues; mais peut-être convient-il de ne pas l'exalter autant que s'il avait réussi, et d'hésiter avant de sacrer *grand voyageur*, *savant explorateur*, l'homme qui a dû apprendre à faire le point à sa troisième excursion, dans le parcours de Bordeaux à Saint-Louis. On s'étonne de voir M. Levasseur parmi les enthousiastes d'un ancien fruit sec des contributions indirectes. On est moins surpris de l'admiration qu'éprouve un historiographe maladroit qui signe F. B. et dont le boniment emphatique contient des phrases de ce genre: « M. Soleillet a tenté et est revenu de quatre grandes explorations... » Pour son malheur en effet (nous lui souhaitons de tout cœur une meilleure chance à l'avenir), le héros de cette intempestive et trop laudative biographie n'a fait que *tenter* et *que revenir*.

H. G.

**Panama et Darien**, par ARMAND RECLUS. Hachette, 1881, grand in-18, contenant 60 gravures et 4 cartes. — Prix: 4 francs.

Ce récit des voyages d'exploration accomplis en 1876 et 1878, afin de reconnaître le point du continent américain le plus favorable à l'établissement d'un canal interocéanique, est bien fait pour intéresser ceux — et ils sont nombreux — qui suivent d'un œil sympathique l'œuvre nouvelle de Lesseps le civilisateur. L'auteur, M. Armand Reclus, officier de marine des plus capables, a eu le mérite, en compagnie de M. Wise, lieutenant de vaisseau comme lui, d'Olivier Bixio, mort à la peine et d'autres hardis pionniers, de tracer la voie à l'entreprise et d'en indiquer les moyens d'exécution. Deux campagnes successives, à peine coupées par un séjour en France de six mois, lui ont permis d'étudier à fond les trois lignes désignées pour le percement: celle de San Blas à Chepillo, celle du Darien méridional et celle de Panama à la baie de Limon, que le congrès réuni à Paris en 1879 a définitivement adoptée.

La tâche était rude, car le pays, peu connu, mal habité, présente des obstacles presque insurmontables. Pour opérer les nivellements, il a fallu, à travers les rochers ou les vases, percer les quebrados, gorges profondes, souvent insalubres, où le chemin est barré à chaque pas de lianes tenaces, de plantes épineuses à la tige coriace. Brûlé par le soleil, dévoré par la soif durant ces longues journées de fatigue, l'explorateur était en proie, la nuit, à la vermine tropicale, aux démangeaisons causées par les moustiques, les araignées, les fourmis et autres insectes fort redoutables sous ce climat. Comme la bonne humeur n'abandonne jamais le Français, même aux instants les plus pénibles, il s'offrait pour tromper son ennui la distraction de se remémorer les noms de nos quarante immortels. Vers la fin, ses précieux documents, plans, cartes, dessins et croquis faillirent périr dans un incendie à Panama. M. Reclus est parvenu heureusement à les sauver. Il nous offre aujourd'hui le rapport écrit au jour le jour, à mesure des impressions, de ses travaux et de ses épreuves. Il y réduit à leur valeur réelle certaines légendes qui avaient exagéré à dessein les chances de mortalité dans les contrées qu'il s'agit de traverser. Si les actionnaires ou les souscripteurs du canal avaient pu garder quelque inquiétude sur le succès de l'entreprise, elle s'évanouirait à la lecture de ce volume. Une affaire ne court pas de risques lorsque des hommes d'une telle conscience l'ont garantie. P.

**Les Ports de la Grande-Bretagne**, par L. SIMONIN, 1 vol. in-12. — Prix: 3 fr. 50; Paris, Hachette et Cie; 1881.

M. Simonin est un publiciste qui s'est imposé une tâche: il veut nous faire applaudir aux projets de M. de Freycinet, il veut nous inviter à en favoriser, par tous les moyens, la prompte réalisation.

Il sait qu'à entendre tous les jours répéter le même avis on finit par en profiter, et tous les jours, dans le journal, il dit les travaux qui, exécutés, permettraient un accroissement de la richesse publique. Il sait que l'émulation est comme un des ressorts de l'activité, et aujourd'hui il nous offre un livre dans lequel il expose les prodiges accomplis par des hom-

mes, différents de nous uniquement par la volonté et l'énergie.

Changer des bourgades éloignées de la mer en grandes villes maritimes, mettre des ports à bassins immenses à la place des cours d'eau que pouvaient seulement remonter des chalands, cela est possible, cela s'est fait. Et M. Simonin dit ce qu'étaient, il y a un siècle, ce que sont, à notre époque, ces villes de la Grande-Bretagne qui ont pour noms Glasgow, Newcastle, Liverpool, Londres. Ces villes, il les a visitées en économiste curieux: il dit la surface et la profondeur des bassins, le nombre et le tonnage qui y ont accès, il dit le développement des bâtiments où viennent s'emmagasiner les produits du monde entier.

*Le combat pour la vie* se livre entre les peuples comme entre les hommes. Désirons-nous assurer à notre pays le rang qu'il occupe parmi les nations européennes, sachons comprendre qu'il ne nous sert plus de rien d'avoir un territoire heureusement situé entre deux mers, aujourd'hui que les peuples moins favorisés savent corriger la nature, l'adapter à leurs besoins économiques, en perçant des montagnes, en détournant des fleuves. M. Simonin nous donne une leçon. Son livre est bon. F. G.

**La Conquête du Tonkin, par vingt-sept Français**, sous le commandement de Jean Dupuis, récit tiré du *Journal de voyage* de J. Dupuis, avec une biographie de l'explorateur, par Jules Gros, secrétaire de la Société de Géographie commerciale de Paris. — Paris, M. Dreyfous, 1880.

Le Tonkin est la partie septentrionale du royaume d'Annam, situé lui-même au nord de la Cochinchine. Primitivement sous le joug chinois, il fut, pendant près de quatre siècles, gouverné par une dynastie indigène, portant le nom de *Lé;* puis, conquis par les Annamites, il est depuis vingt années sous leur domination avec une sorte de protectorat français mal défini.

Non seulement le pays est plus fertile, produisant des fruits exquis et d'une grosseur énorme, du riz en abondance, des arbres précieux, de l'anis, du bétel, du sucre et du coton, mais le sol renferme de riches mines d'or, d'argent, de cuivre et d'étain.

Un fleuve magnifique, le fleuve *Rouge,* débouchant dans le golfe de Tonkin par un delta considérable, est la voie naturelle pour pénétrer dans un pays encore peu connu, moins fréquenté encore par les étrangers, en aucune façon par les commerçants.

Ce pays de cocagne, assurément, limitrophe d'une de nos belles possessions asiatiques, un Français a entrepris de le conquérir au commerce d'abord, puis de le donner à la France; et, faut-il le dire, ce sont des Français qui ont empêché la réussite de ces projets et ont fait tout leur possible pour entraver leur action.

Il y a beaux jours déjà que l'on a affirmé que nous n'avions pas le génie colonisateur, mais on peut ajouter aussi que nous avons toujours fait tous nos efforts pour ne pas avoir de colonies, pour les perdre lorsque nous en avions, et pour leur faire le plus de tort possible lorsque, malgré cela, elles conservaient pour la mère patrie un attachement dont cette dernière ne se montrait nullement reconnaissante.

Donner un exemple de plus à l'appui de cette règle universellement reconnue ne changera en aucune façon la manière de faire de nos gouvernants et de nos administrateurs; cependant, à force de faire connaître à la majorité du peuple français ce que l'on fait en son nom, il peut en advenir que ceux qui le représentent mettront plus de prudence en leurs agissements et peut-être aussi un peu plus d'intelligence.

Tous les jours, les journaux que tout Paris dévore publient des romans à sensations dont les péripéties et l'intérêt sont très certainement moins forts que la simple narration des efforts et des travaux d'un brave voyageur qui a transcrit au jour le jour les incidents extraordinaires ayant marqué ses étapes à travers les périls matériels et les obstacles moraux que sa persévérance et son courage lui ont permis de vaincre.

Le journal du commerçant Jean Dupuis qu'on a chez nous, à tort, confondu tantôt avec un aventurier, tantôt avec un conquérant, prouve, par sa lecture même, la véracité des faits qu'il expose, lesquels ne sont présentés avec aucune des fioritures mensongères auxquelles ces récits donnent lieu trop habituellement.

Nous y voyons clairement un caractère admirablement trempé, énergique, intelligent, et surtout persévérant quand même, poursuivre une entreprise difficile, non impossible, dont il a par avance calculé tous les avantages, et dont il prétend faire hommage à son pays; malheureusement, c'est dans ses compatriotes mêmes, sur lesquels il doit compter tout naturellement, qu'il trouve l'opposition la plus grande, ajoutons, la seule sérieuse.

Dans les récits des aventures de l'expédition de M. J. Dupuis se trouve mêlée la triste histoire de M. le lieutenant de vaisseau Francis Garnier, officier d'une valeur remarquable, et qu'un trépas glorieux, mais trop inattendu, a enlevé à notre marine et à notre pays.

Qu'il nous soit permis de déplorer cette perte, dont la date est à peu près contemporaine d'autres pertes aussi pénibles pour la France; après Garnier, c'est son camarade Lambert; presqu'en même temps, c'est le jeune et déjà illustre peintre Regnault. Cette époque sera douloureuse pour nous; car, sans compter ces capacités déjà reconnues et acquises, lesquelles n'avaient plus qu'à produire, combien ont dû être moissonnées avant d'avoir pu affirmer leur nom et leur valeur lorsque la terrible année 1870 a accompli son œuvre meurtrière.

Pour en revenir à M. J. Dupuis et surtout à son livre, dont l'intérêt est palpitant au double point de vue de la science et du patriotisme, non seulement nous en recommandons la lecture aux hommes studieux, mais nous espérons qu'en connaissance de cause, tous nos compatriotes appuieront les justes revendications qu'il expose et que notre gouvernement, comprenant mieux que ceux qui l'ont précédé la dignité de la France et la nécessité de soutenir à l'étranger les droits méconnus ou froissés de nos nationaux, pren-

dra en main ces intérêts qui sont ceux du pays, aussi les appuiera de toute la puissance dont il a en mains la libre disposition. E. D'AU.

**Promenades japonaises ; Tokio Nikko.** Texte par M. Émile Guimet. Dessins par Félix Régamey. 1 vol. in-8°. G. Charpentier, éditeur. — Prix : 25 fr.

Tokio m'avait un peu désorienté. Je connaissais Yeddo comme la capitale du Japon, mais le nom de Tokio n'avait pas encore frappé mes oreilles, peu familiarisées d'ailleurs avec le japonais. Mais il paraît que Tokio ou Yeddo, c'est la même chose.

Tout le monde sait que le Mikado, descendant des dieux japonais, était jadis relégué dans sa capitale sainte, la ville de Kioto, parmi ses temples, ses parcs sacrés, entouré d'une cour de lettrés et d'artistes, et séparé par de hautes montagnes des provinces japonaises. Le *Shiogoun* ou *Taïkoun*, c'est-à-dire le chef des *daïmios* ou gouverneurs militaires des provinces, était établi, lui, à Yeddo, ville fortifiée, et de là il gouvernait le pays.

Or, un jour, le mikado se réveilla et, après une lutte terrible, reprit à son ministre le pouvoir qu'il exerçait, et vint s'installer dans le *Siro*, le château-fort d'Yeddo.

Kioto fut une capitale abandonnée et Yeddo devint la résidence impériale. Un décret supprima même le nom d'Yeddo qui devint Tokio, la capitale de l'Est, par opposition à Kioto, la capitale de l'Ouest.

Ces renseignements sont puisés dans le livre de M. Guimet qui en contient bien d'autres, et des plus intéressants sur les mœurs, les coutumes et l'histoire du pays des laques, des bronzes et des porcelaines, et dont la lecture est rendue des plus attrayantes par les nombreux dessins qui illustrent le texte. C'est en effet une excellente idée que ces promenades aux pays inconnus effectuées de compagnie par un littérateur et un peintre, qui s'en vont, l'un prenant des notes, l'autre dessinant des types, des paysages, des intérieurs; de telle sorte que dans son fauteuil le lecteur refait tranquillement le même voyage, avec la fatigue en moins. Beau livre à mettre et à conserver dans sa bibliothèque.

**Cent tableaux de géographie pittoresque,** par M. Delon. Librairie Hachette.

Instruire en amusant, telle est la devise de M. Delon, un excellent vulgarisateur. Le livre qu'il nous présente aujourd'hui convient fort bien aux jeunes gens désireux de se préparer à de bonnes études géographiques. De nombreuses gravures accompagnent les récits de M. Delon qui a su rendre intéressants les côtés arides de cette partie de la science. G. F.

**La Tourkménie et les Tourkmènes,** par le capitaine Weil, avec une carte de la Tourkménie. — Paris, J. Dumaine, 1880.

La Tourkménie, d'un nom moderne et encore peu connu, le doit à des tribus nomades se mouvant dans des déserts situés dans le Turkestan dont les limites sont à l'ouest la mer Caspienne, au nord la mer d'Aral et le khanat de Khiva, à l'est la Boukharie et au sud le pays de Merv faisant partie du Turkestan.

Le fleuve Djihoun, encore appelé Amou Daria, l'ancien Oxus, l'arrose en le séparant à l'est de la Boukharie; ce fleuve, qui prend sa source dans le Turkestan, chaîne du Belour, va se jeter dans la mer d'Aral et coule du sud-est au nord-ouest, après 1,600 kilomètres de parcours.

Ce territoire, qui fit jadis partie du vaste empire de Timour, est aujourd'hui réduit à l'état de désert et de solitude depuis la fin de la domination arabe : c'est ce steppe, situé sur la rive gauche de l'Amou, jusqu'à la mer Caspienne, qui a pris le nom de Tourkménie.

Elle ne constitue qu'une portion des terres basses comprises entre les mers Caspienne et d'Aral, et ne présente que sur un petit nombre de points quelques mouvements de terrain s'élevant au-dessus du niveau général de cette région, qui, sur certains autres, s'abaisse même au-dessous du niveau de la mer.

D'après les historiens anciens, il est à supposer que le fleuve Amou, ou du moins une de ses branches, traversait autrefois ces déserts pour s'aller jeter dans la mer Caspienne, et les sables auront recouvert, sinon absolument desséché cette branche; il est probable que c'est l'avenir réservé tout entier au fleuve lui-même, déjà fort engorgé aujourd'hui.

L'ouvrage de M. le capitaine Weil donne la description typographique de ce désert, où de loin en loin on rencontre des puits, de grandes flaques d'eau salée, couvrant plusieurs verstes de longueur, et, tout autour, des roseaux, des genévriers, de l'herbe.

Cela forme des oasis servant à la nourriture du gibier assez abondant, consistant en sangliers, lièvres, oies et canards sauvages, et au bétail appartenant aux Tourkmènes.

Les Tourkmènes sont mahométans et se divisent en races, les races en tribus et les tribus en familles; chacune des races ou peuplades occupe une zone généralement déterminée d'une manière assez nette, zone qu'elle ne peut étendre ni quitter sans porter préjudice aux tribus voisines.

Ils n'ont pas, à proprement parler, de gouvernement organisé. Les individus les plus influents, soit en raison de leurs richesses, soit en raison de leur bravoure, prennent quelquefois le nom de khans et exercent une sorte de souveraineté.

Le brigandage est à peu près l'unique occupation des Tourkmènes et celle qui leur est favorite; constamment en lutte avec les populations des territoires limitrophes, les sauvages habitants de ce pays ne cessent de se déchirer entre eux.

Ils sont, les uns nomades et les autres semi-sédentaires; les premiers ne s'occupent que de l'élève des bestiaux, les seconds se consacrent à l'agriculture; mais cette division est plutôt conventionnelle en ce sens que tous les Tourkmènes sont nomades à des degrés différents, voilà tout.

La population totale des différentes peuplades peut aller à environ trois cent mille tentes, ce qui, en admet-





tant cinq personnes par tente, donne un chiffre de quinze cent mille âmes environ.

Ce pays est particulièrement intéressant par son voisinage même, la mer Caspienne, la mer d'Aral, la Boukharie, Khiva et la Perse; ces peuples ont, en outre, une histoire, et sans doute l'avenir leur promet un rôle plus important encore.

Les Russes ont fait contre eux plusieurs expéditions en suite d'incursions qui arrêtaient tout mouvement commercial entre Khiva et le littoral de la mer Caspienne.

M. le capitaine Weil raconte toute l'expédition de 1878 par le menu, et termine son ouvrage par des considérations générales sur la valeur militaire des Tourkmènes, lesquels sont une barrière entre la Russie et l'Asie. On sait avec quel intérêt la grande nation européenne voudrait arriver à contrebalancer, sinon détruire la puissance anglaise dans tout le centre asiatique, au nord de l'Inde.

La fin de ces considérations donne la situation actuelle de l'Angleterre et de la Russie dans ses contrées, et discute, en prenant Hérat comme point visé, laquelle des deux puissances marche avec plus de rapidité et de sûreté pour y atteindre. Ces études qui empruntent aux événements actuels à Candahar un intérêt palpitant sont faites avec un soin et une autorité qui prouvent combien l'auteur possède à fond un sujet qui, quoique lointain, doit passionner tout le monde aujourd'hui. E. d'Au.

**Deuxième voyage du capitaine Cook autour du monde** (1772-1775), raconté par lui-même. Paris, Maurice Dreyfous, 1880. In-12.

Les livres de voyage ont toujours été populaires. Les enfants, les gens peu lettrés y trouvent une source inépuisable de plaisir et d'instruction; les savants y puisent des informations précieuses pour leurs recherches; les gens de commerce s'en servent avec fruit pour créer de nouveaux marchés et découvrir de nouveaux objets d'échange. Il est donc naturel qu'on répande ces ouvrages à profusion et que les éditions à bas prix s'en multiplient. Dans cet ordre d'idées, M. Maurice Dreyfous a entrepris la publication d'une série utile, qu'il appelle « Bibliothèque d'aventures et de voyages, à 2 francs le volume ». Nous ne lui ferons pas compliment sur la couverture, bariolée d'une grecque vermillon et d'agréments roses, dont il habille ses livres. Cela veut imiter le genre anglais et s'il était permis à ce qui se fait en France d'atteindre à la hauteur du mauvais goût britannique, ce serait aussi laid que le modèle. Tel que c'est, on ne peut s'empêcher, en le voyant, de se rappeler l'orgie de couleurs crues et violentes étalées aux *bookstalls* des *railway stations* de l'autre côté de la Manche; et l'on ferme les yeux avec un frisson.

Mais ce sont des livres faits pour être lus, feuilletés, froissés, fourrés dans la poche, et les couvertures s'en vont vite en lambeaux. C'est un espoir et une consolation.

Ce second voyage du grand navigateur est presque aussi intéressant que le premier. Cook avait cette fois pour mission de vérifier l'existence des terres australes; il courut au milieu des glaces les plus grands dangers. En revenant, il découvrit un grand nombre d'îles, entre autres la Nouvelle-Calédonie, et visita, pour la seconde fois, l'archipel de Taïti. Il s'étend de nouveau avec complaisance sur l'heureux climat de ces îles et sur la vie fortunée qu'y mènent leurs habitants. A ce propos on rencontre quelques réflexions qui ne laissent pas que de surprendre, de la part de cet homme de mer chez lequel on ne soupçonnerait guère ce qu'on appellerait de nos jours des préoccupations sociales. C'est ainsi qu'il remarque que « la populace de la plupart des États policés est malheureuse parce qu'elle manque de tout, et qu'elle manque de tout parce que les riches ne mettent aucun frein à leurs plaisirs ». On est peut-être moins étonné, quoique plus choqué, lorsqu'on le voit offrir lui-même à un sauvage un morceau de chair humaine qu'il avait fait griller pour s'assurer si les naturels de la Nouvelle-Zélande étaient bien anthropophages, et satisfaire, comme il l'avoue, sa curiosité. Une autre fois il ordonna de tirer sur un Océanien qui s'enfuyait dans sa pirogue après avoir dérobé un chandelier. Le voleur servit de cible aux marins et fut tué au troisième coup. « J'avais pourtant défendu de le tuer, mais on ne m'entendit pas », ajoute Cook avec naïveté. Dans l'île de la Pentecôte, il rencontre des sauvages si laids qu'on pourrait presque, dit-il, les regarder « comme une espèce de singes, car ils sont très hideux, très mal proportionnés, et diffèrent beaucoup à tous égards des nations que nous avions déjà visitées dans cette mer ». Il n'est pas sans intérêt de voir Cook fournir un argument à Darwin et aux transformistes modernes.

Cette relation, comme il convenait à une publication essentiellement populaire, est débarrassée ici de tous les détails purement techniques. La traduction dont on s'est servi se lit facilement, quoique les allures de la phrase anglaise s'y fassent souvent trop sentir. On aurait bien dû en enlever certaines gaucheries, comme ce mot *messieurs* qui revient à chaque instant et qui produit un si ridicule effet là où le mot *gentlemen* est parfaitement de mise dans l'original. Enfin un peu plus de correction typographique ne nuirait pas. Qui reconnaîtrait dans l'*Eudéavour* le vaisseau l'*Effort* (*Endeavour*), que Cook montait à son premier voyage et dont il parle souvent dans ce récit?

B.-H. G.

**Lecture de la carte de France** : *le Jura*, par E.-F. Berlioux, professeur de géographie à la Faculté des lettres de Lyon.—Paris, J. Dumaine, 1880.

Il y a beaucoup de gens qui vous diront qu'il y a trop de livres de géographie, nous le croyons aisément, vu le peu de personnes que cela intéresse et qui en profitent, du moins chez nous, où il est rare de rencontrer quelqu'un connaissant même la localité qu'il habite et ses environs.

N'a-t-on pas vu, lors du siège de Paris, un exemple bien frappant de ce que nous écrivons ici; pas un

officier d'état-major, pas un officier supérieur qui fût en état de diriger les colonnes de sortie, et ce sont les marins qui étaient encore les plus savants sous ce rapport.

D'où vient cette indifférence pour une science aussi utile en tous temps, aussi indispensable en guerre?

Il y a assurément ici une lacune regrettable dans la manière dont on enseigne la géographie dans les écoles, et en outre un manque absolu de documents préparés avec soin et de manière à être facilement assimilables par les jeunes intelligences. Plus tard, ce sont les ouvrages et les cartes qui sont ou incomplètes ou défectueuses, et sont plutôt des images qu'une représentation exacte et mathématique du terrain.

Il n'en est pas de même à l'étranger où les travaux officiels bien faits sont très répandus dans le commerce, et mis à la portée de tous ceux qui veulent étudier sérieusement; nous avons cependant une histoire nationale bien intéressante à étudier, et qui ne peut guère être bien comprise que sur la carte, principalement les époques modernes, fertiles en faits d'armes de tout genre, tant à l'étranger que dans notre pays même.

Nous devons pourtant signaler un effort qui vient d'être effectué par la maison Dumaine, laquelle a fait dans ces derniers temps reporter sur pierre toute la carte de France de l'état-major, et peut la vendre à raison d'un franc la feuille.

La carte totale comprend environ 258 feuilles, à peine en manque-t-il à présent une ou deux, et cette publication peut rendre les plus grands services; car, malgré quelques reproches mérités sous le rapport de l'exactitude des détails, notre carte est bien faite.

Pour en revenir aux travaux des particuliers, nous sommes trop heureux de les constater pour ne pas leur donner tous les éloges qu'ils méritent, et du moment qu'ils sont sérieux, nous ne saurions trop engager nos lecteurs à les consulter.

Le volume de M. Berlioux traite de la région accidentée du Jura, qui forme une partie importante de notre frontière de l'est, nous séparant de l'empire d'Allemagne et de la république fédérative suisse, dont la neutralité si sympathique nous a été affirmée avec tant de cœur lors de nos désastres de 1870-1871.

Cette frontière, longue de 250 kilomètres, traversée par plus de vingt routes s'ouvrant sur le centre de la France, a une importance capitale; elle est, au point de vue militaire, très insuffisamment défendue contre la Suisse que l'on n'a point de raison de redouter, quoiqu'aujourd'hui les traités les plus solennels ne soient pas une garantie absolue.

Quant à l'Allemagne, nous ne serons là jamais assez forts contre elle, car les forteresses de l'Alsace et de la Lorraine lui assurent une base d'opérations formidable et commode, et elle n'a pas besoin d'aller en chercher une en Suisse; mais il ne faudrait pas se fier absolument là-dessus, et il serait bon de se rendre compte qu'eu égard aux résistances que les armées allemandes peuvent rencontrer de front, elles aient intérêt à chercher à tourner nos défenses.

Le livre qui donne des détails aussi complets et aussi instructifs sur cette partie de notre territoire est donc bon à lire; il nous reste à regretter que les cartes qui l'accompagnent soient absolument insuffisantes et d'une lecture difficile, quoique plus sérieusement faites que celles qu'on trouve actuellement dans la plupart des atlas du commerce. E. D'AU.

**L'Alsacien qui rit, chante et danse,** par LE ROY DE SAINTE-CROIX. — Paris, Berger-Levrault et Cie, 1880.

Ce livre est le second volume de cette petite et si charmante collection alsacienne dont nous avons déjà parlé, et que les bibliophiles devront à l'initiative intelligente de M. Hagemann, éditeur à Strasbourg.

L'auteur a été ici aussi bien inspiré que lorsqu'il a dédié le premier volume aux dames d'Alsace, leur parlant des femmes qui avaient bien mérité de leur pays par les vertus dont elles ont fait preuve.

Il a cherché à nous démontrer que la gaieté native, la bonne humeur et l'esprit n'ont pas plus fait défaut aux hommes d'Alsace que les mâles vertus que l'histoire a consacrées.

Ce qui s'est fait dans le passé est bon à enregistrer. Si aujourd'hui les habitants de cette belle contrée ne montrent pas autant de bonne humeur que jadis, tous nos lecteurs savent pourquoi; mais cela ne saurait engager l'avenir, et nous espérons bien que l'Alsacien rira, boira, chantera et dansera encore.

Dans ce second volume règne un esprit léger agréable, qui n'exclut pas la retenue de bonne compagnie, et à une époque comme celle où nous vivons la note est plutôt adoucie que forcée.

D'ailleurs ceci n'est que de l'histoire, et celle-ci doit surtout être vraie pour donner le caractère exact de l'époque évoquée.

Nous savons, après avoir parcouru le volume, qu'aucun de nos lecteurs ne sera choqué des réminiscences du passé, et en revanche beaucoup seront charmés des découvertes faites par l'auteur dans les chroniques qu'il a consultées.

L'histoire de la dame habillée à la mode du temps, avec les immenses paniers qui ont été l'origine de la fameuse crinoline moderne, laquelle se présente, après sa mort, à saint Pierre pour entrer au paradis, et n'y peut pénétrer en raison de l'étroitesse de la porte, est une critique très curieuse du temps.

Le plus original de l'affaire, c'est que cette critique, en vers patois du pays, est due à un vicaire de village, le curé de Courroux, dans le Haut-Rhin, et date de 1762.

Ce XVIIIe siècle est vraiment fertile en curiosités dans tous les genres, et il offre aux chercheurs des attractions continues, lesquelles font toujours découvrir quelque chose d'intéressant pour le public amateur du XIXe siècle.

Les explications des sculptures comiques et humoristiques des monuments anciens, dues à l'imagination des maîtres absolument libres dans l'exécution de leurs travaux d'art, mérite aussi une lecture attentive.

L'Alsace n'a pas eu le monopole en ce genre, et partout où l'art gothique et celui de la Renaissance ont laissé des vestiges admirables et qui seront encore l'étonnement des générations futures, on peut constater que les sculpteurs et les maitres vitriers ont donné l'essor le plus complet à leur fantaisie dans tout ce qu'ils ont exécuté, même pour les monuments religieux.

La chanson tient une grande place dans le petit volume de M. Le Roy de Sainte-Croix. On y peut remarquer à la fois des strophes patriotiques, d'autres purement bachiques et enfin d'humoristiques, toutes respirant la gaieté, l'esprit français et une allure libre qui fait plaisir.

Notre compte rendu ne nous permet de rien citer ici; les fragments que nous pourrions reproduire tiendraient trop de place; nous sommes obligés de renvoyer les curieux à la lecture du livre.

Bon courage à M. Hagemann pour la continuité de son œuvre, et nous aurons, j'espère, le plaisir de constater, à chaque fois, que le succès accompagne ses efforts. E. D'AU.

**La Suisse illustrée,** six petites livraisons illustrées. **L'Europe illustrée,** quatre petites livraisons illustrées. — Paris, A. Ghio, Palais-Royal, 1880.

Ces deux publications n'en forment réellement qu'une; sous le premier titre adapté, mais qui a bientôt paru trop restreint dans l'application, l'éditeur avait en vue une série de descriptions des pays qui sont le plus volontiers visités par les touristes.

L'idée, qui s'est développée en la mettant en pratique, est devenue plus importante par la multitude des sujets à traiter; ce n'est qu'une première série de dix livraisons qui ont paru jusqu'à présent; mais l'ouvrage, une fois complet, en comprendra un grand nombre.

Ce sera bien certainement le guide à la fois le plus complet et le plus varié qui existe. La collection tout entière sera entre les mains de tous ceux qui aiment à voyager, et pourront ainsi à l'avance se tracer un itinéraire selon leurs goûts.

Chacun de ces petits livres est une merveille d'impression pour le prix; les illustrations sont très bien faites, et le texte, fort détaillé, comprend tous les renseignements désirables, lesquels ne pourraient être réunis qu'en consultant un grand nombre d'ouvrages dans lesquels ils sont noyés dans la masse des détails.

Donnons d'ailleurs les divers titres de ces brochures; par cela seul, nos lecteurs jugeront de leur importance et de leur variété.

N° 1. — Le chemin de fer Arth-Righi.
N° 2. — Le chemin de fer de l'Uetliberg.
N° 3. — Le chemin de fer Vitznau-Righi.
N° 4. — Le chemin de fer Rorschach-Heiden.

Appartenant tous à la Suisse, tous chemins de fer de montagnes, dont la construction réussie est la preuve des difficultés considérables que les ingénieurs ont dû vaincre pour l'établissement de ces voies de communication.

Elles rendent accessibles aux touristes les sommets des plus hautes montagnes et leur permettent de visiter toutes les curiosités naturelles de la Suisse.

N° 5. — Baden-Baden.
N° 6. — Thun et le lac de Thun.
N° 7. — Interlaken.
N° 8. — La haute Engadine.
N° 9. — Baden en Suisse.
N° 10. — Zurich et ses environs.

Ici surtout ce sont les bains les plus renommés qui commencent à avoir leur tour comme description, ainsi que les points de vue les plus pittoresques.

En terminant la publication de cette première série, l'éditeur nous prévient qu'il prépare la suite de ce travail, qui ne se bornera pas à une partie seulement de l'Europe, mais comprendra tous les points remarquables des diverses contrées pouvant offrir un aliment à la curiosité et à l'agrément des voyageurs, Rome, Ragaz, Constance, Lucerne, Nyon, Coire, Thusis, vont paraître prochainement.

Après quoi on prépare les livrets de Bâle, Schaffhouse, Fribourg en Bade, Salzbourg en Autriche, Teplitz en Bohême, San-Remo en Italie, Nice en France, le chemin de fer de la Moselle, Florence, etc.

On voit que la collection sera importante, et avec le soin qu'y mettent ceux qui en ont assumé la responsabilité, on peut répondre à l'avance du succès.

C. D'AU.

## BIBLIOGRAPHIE. — MÉLANGES

### CRITIQUE ET ÉTUDES LITTÉRAIRES

**Catalogue général de la Librairie française depuis 1840,** rédigé par OTTO LORENZ, libraire. T. VII et VIII, Paris, O. Lorenz, libraire-éditeur et commissionnaire, 3 *bis*, rue des Beaux-Arts, 1879-1880, 2 vol. gr. in-8° à deux col. de XIV-700 et 684 p. imp. à Nancy, chez Berger-Levrault. — Prix : 60 fr.

Dans un intéressant article paru dans cette revue (mai 1881, p. 129-134), M. Tourneux a raconté aux lecteurs du *Livre* la triste destinée d'un *gigantesque projet bibliographique* : il a retracé les courageux, mais vains efforts d'un pauvre commis libraire, originaire d'Allemagne, *Guillaume Fleischer,* qui, en 1812, publia les deux premiers volumes d'un énorme *Dictionnaire de bibliographie française,* dictionnaire condamné d'avance à n'être jamais terminé et qui n'alla malheureusement pas plus loin que les lettres *Bha.* Le travail de M. Tourneux est la meilleure intro-

duction à placer en tête du catalogue de M. Otto Lorenz; il met à même d'apprécier à la fois les difficultés que le laborieux éditeur a dû vaincre et le mérite très réel dont il a fait preuve en menant à bonne fin un ouvrage si considérable et si bien conçu. Tous les bibliophiles connaissent, si même ils ne le possèdent déjà, le *Catalogue général* de M. Otto Lorenz. Analyser un pareil ouvrage serait chose aussi superflue que difficile d'ailleurs, eu égard à sa nature; nous nous bornerons à démontrer très brièvement ici combien il vient à point pour compléter la série des grands travaux qui composent l'histoire de la bibliographie française.

En effet, le *Manuel du libraire* de J.-C. Brunet, le *Trésor des livres rares et curieux* de J.-G.-Th.Gra esse, la *Bibliothèque curieuse* de David Clément et plusieurs autres productions excellentes, sont et resteront sans conteste des monuments de la plus haute valeur, qui n'ont pas d'équivalents et que rien ne remplacera de longtemps; mais ces travaux vraiment admirables, bien que traitant en majeure partie des matières de bibliographie française, sont nécessairement fort incomplets; ils s'appliquent aux productions littéraires de toutes langues et de tous pays et ce double caractère, qu'on pourrait exprimer par les deux mots de *polyglottisme* et de *cosmopolitisme*, ne leur permet pas de suffire à l'histoire de notre bibliographie française; ce sont des bibliographies *générales*, mais non des bibliographies *nationales*.

Or, cette bibliographie nationale, cette bibliographie française, qu'il nous importe tant d'avoir aussi complète que possible, on peut dire qu'elle est maintenant à peu près à jour, grâce à la belle publication de M. Otto Lorenz. Si, en effet, aux six volumes des *Bibliothèques françaises* de Lacroix du Maine et de du Verdier, on joint les douze in-8° de la *France littéraire* de J.-M. Quérard et les six volumes de la *Littérature française contemporaine* de Ch. Louandre et Bourquelot, on arrive à reconstituer la bibliographie de la France jusqu'à la seconde moitié de notre siècle. Une époque, il est vrai, le XVII$^{e}$ siècle, est peu ou mal représentée dans cette série; mais c'est une lacune que quelques bénédictins bibliophiles, sagement dirigés, ne sauraient manquer de combler quelque jour.

Quant à la période de trente-cinq années comprise entre 1840 et 1875, les bibliophiles n'auraient pour les aider que ce répertoire, très complet à la vérité, qu'on appelle la *Bibliographie de la France, Journal de l'imprimerie et de la librairie*, collection volumineuse, où les recherches sont fort pénibles, mais dont la rédaction ne laisse pas d'être souvent défectueuse au point de vue purement bibliographique. Ce sera le grand honneur de M. Otto Lorenz d'avoir condensé en huit beaux volumes, d'une exécution irréprochable, d'un maniement commode, les trente-cinq volumes du journal précité. Le plan suivi dans son travail par M. Otto Lorenz est des plus simples; il s'est surtout inspiré des procédés de Quérard et de Bourquelot : tous les ouvrages sont rangés, par ordre alphabétique, sous chaque nom d'auteur; chaque auteur est désigné aussi clairement que possible par ses nom, prénoms, âge, lieu de naissance et profession. M. O. Lorenz a eu surtout pour but d'éviter toute confusion entre les homonymes; il n'a nullement cherché à donner des détails sur la vie des auteurs, ce qui ne rentrait point dans son travail et ce qui eût constitué un empiétement sur la tâche des biographes.

Les huit volumes du *Catalogue de la Librairie française* se divisent en trois parties : la première, formant quatre volumes, comprend les années 1840 à 1865; la seconde (deux volumes), va de 1866 à 1875; la troisième partie, qui a donné lieu à cet article, renferme la table méthodique des six autres volumes. Ce n'était point assez en effet de donner aux bibliophiles et aux littérateurs la liste complète de tous les écrivains français et celle de leurs ouvrages, il fallait encore que chacun fût à même de trouver, en un instant, réunis sous une même rubrique, tous les livres faisant l'objet d'une étude spéciale; il fallait que l'historien, le savant le théologien, le jurisconsulte, le poète et jusqu'au simple *simple liseur de romans* pussent d'un coup d'œil embrasser toutes les productions de l'esprit publiées pendant trente-cinq ans. La table des matières que vient de nous donner M. Otto Lorenz est le digne couronnement de son beau travail et répond parfaitement aux besoins de tous.

Cette table des matières est de l'usage le plus facile : l'ordre adopté par le rédacteur est l'ordre alphabétique rigoureux; les titres-courants placés en tête de chaque page guident le lecteur sans qu'il ait à se préoccuper de chercher, dans telle ou telle classe spéciale, l'objet de son étude. A la fin, M. Otto Lorenz a condensé, dans un tableau systématique, le résumé des rubriques de la Table des matières. Ce tableau, qui forme 10 pages à 4 colonnes, est partagé en 23 chapitres principaux subdivisés en plus de 1,600 articles qui forment en quelque sorte une encyclopédie onomastique de toutes ces connaissances humaines; il laisse bien loin derrière lui le *Plan d'une Bibliothèque universelle* publié, en 1837, par L.-Aimé Martin. Que de choses, que de découvertes, que de questions et de sciences nouvelles depuis quarante ans! On ne peut s'empêcher de ressentir une sorte de stupeur en songeant à l'effroyable bulletinage auquel a dû se livrer notre auteur pour arriver à composer son magnifique catalogue, conçu avec tant de méthode et exécuté avec tant de goût.

Certes, il semblerait qu'après un pareil labeur M. Otto Lorenz, qui s'intitule modestement *libraire*, ait bien droit au repos. L'infatigable bibliographe ne l'entend point ainsi : « Modifiant mes premiers plans, dit-il à la fin de sa préface, je me décide à composer encore un catalogue de dix ans (1876-1885) qui formera deux gros volumes (les tomes IX et X de l'ouvrage), et dont j'espère publier le commencement en 1886. Ces deux volumes seront probablement suivis de leur table des matières, qui formerait le tome XI de l'ouvrage. — S'il m'est permis de publier encore ces trois volumes, il est à espérer qu'il se trouvera alors un continuateur qui reprendra le travail après moi, pour le mener jusqu'à la fin du

XIXe siècle, par un autre catalogue de quinze ans (1886 à 1900). Il y aurait quelque témérité de ma part, si je promettais d'exécuter moi-même encore ce programme. »

Nous ne doutons point que ce laborieux continuateur se trouve, peut-être même quelque jeune bibliophile a-t-il déjà conçu ce dessein; s'il en est ainsi, qu'il nous permette dès à présent de lui adresser, non pas un conseil, mais une prière : qu'il veuille bien, entreprenant dès maintenant la tâche devant laquelle le courageux M. O. Lorenz a dû reculer, faute de temps, qu'il veuille bien dès à présent préparer une table générale du Quérard, du Bourquelot et de l'Otto Lorenz; on aura ainsi un répertoire exact de tous les travaux intellectuels publiés en France pendant les deux siècles qui ont vu se produire dans notre patrie les plus belles découvertes, les plus nobles idées, les plus généreux efforts de l'humanité. Ce ne sera point encore cette merveilleuse et idéale *Encyclopédie bibliographique* rêvée par le savant Quérard; mais ce sera certainement le premier pas fait pour l'accomplissement de cette admirable conceptions. Pour nous, qui ne jouirons point de cette belle œuvre, satisfaits cependant des travaux partiels que nous donnent chaque jour de patients érudits et surtout du beau catalogue général que nous venons d'examiner, nous ne pouvons nous empêcher de répéter, mais en la modifiant un peu, la formule fameuse d'autrefois : M. Otto Lorenz a bien mérité de la bibliographie. PHILOMNESTE MINIMUS.

## EXCURSION DANS LA LIBRAIRIE BELGE

Nous sommes en retard avec les libraires bruxellois, qui, depuis six mois à peine, ont publié maints ouvrages dont quelques-uns sont intéressants. Nous allons donc passer en revue, aussi rapidement que possible, ces publications très variées, en les groupant de manière que, parmi les lecteurs du *Livre*, chacun puisse aisément trouver ce qui lui convient.

Commençons donc par les ouvrages les moins... futiles; nous terminerons par les plus badins.

**William Blades. — Numismatique de la typographie,** ou **Historique des Médailles de l'Imprimerie**, traduit du *Printer's Register*. Préface et annotations par LÉON DEGEORGE.— Bruxelles, Gay et Doucé, 1880. Première partie. Grand in-4° à deux colonnes de 48 pages et 10 planches. Tirage sur beau papier satiné, à 200 exemplaires numérotés. Titre rouge et noir. — Cet ouvrage formera trois parties. Le prix de l'ouvrage complet est de 15 francs.

Voici une publication des plus précieuses pour l'histoire de l'imprimerie. Cette étude a été faite par M. W. Blades, à l'aide des médailles originales qui sont en la possession de ce savant imprimeur. Ces médailles sont en grand nombre; on peut dire qu'elles contiennent à elles seules une histoire complète de l'art de l'imprimerie. Elles se peuvent classer (et c'est ce qu'a fait l'auteur de ce beau travail) en trois groupes principaux :

1° *Médailles des festivals*, frappées en mémoire des jubilés centenaires;

2° *Médailles personnelles*, distinctions accordées, soit à des imprimeurs, soit à des imprimeries célèbres.— *Médailles de corporations*, provenant des corporations ou associations d'imprimeurs;

3° *Médailles de la presse*, se rapportant à la liberté de la presse, ou rappelant quelque important ouvrage en typographie. — *Médailles industrielles*.

On voit, par ce simple exposé, de quel intérêt est ce travail de M. William Blades, travail qui serait resté perdu pour la plupart des amateurs français, sans l'intelligente initiative des éditeurs. Il est fort à désirer que cette belle publication soit complétée au plus vite.

**Traité curieux des charmes de l'amour conjugal dans ce monde et dans l'autre,** ouvrage d'EMMANUEL SWEDENBORG, traduit du latin en français par DE BRUMORE. Bruxelles, Gay et Doucé, 1881. In-12 de IV-126 pages imprimé à 500 exemplaires sur papier vergé de Hollande. — Prix : 5 francs.

L'œuvre de Swedenborg est, comme on sait, considérable; la traduction la plus complète des ouvrages du célèbre théosophe forme trente-six volumes in-8°, encore ne comprend-elle pas tous les opuscules qu'il a composés. La plupart de ces productions sont tellement abstraites ou remplies de mysticisme, que la lecture en est assez pénible pour le commun des littérateurs. MM. Gay et Doucé, désirant donner à leurs clients un spécimen des œuvres de l'écrivain suédois, ont choisi un de ses traités les moins longs et les moins confus. Ils ont donc entrepris cette réimpression de la traduction faite en 1784, par de Brumore, du traité publié à Amsterdam, en 1758, par Swedenborg sous le titre de *Deliciæ sapientiæ de amore conjugale*. Nous n'analyserons pas cet étrange ouvrage; l'exposé seul de ses dix chapitres suffira pour en faire connaître la nature. Chap. I. Des mariages qui se font dans le ciel; — II. De l'état des époux après leur mort; — III. Du véritable amour conjugal; — IV. De la véritable source de l'amour conjugal; — V. Des unions des âmes jusque dans leur changement d'état; — VI. Des universaux de l'amour conjugal; — VII. Des causes contraires à l'amour conjugal d'où naissent le refroidissement et le divorce; — VIII. Des apparences de l'amour conjugal et de leurs causes; — IX. Des noces, des secondes noces, de la polygamie; — Caractères de l'amour conjugal dans la jalousie des époux et leur tendresse pour leurs enfants.

Ainsi qu'on en peut juger par ce sommaire, le *Traité des charmes de l'amour conjugal* n'est pas précisément récréatif; nous ne sommes fâchés cependant de l'avoir lu, en raison des singulières conceptions de cet auteur illuminé qui, au milieu de ses rêveries,

émet, de temps en temps, des idées spiritualistes vraiment élevées. Son livre est d'ailleurs empreint d'un sentiment de moralité qui le rend digne d'être recherché et conservé.

**Vénus la Populaire** ou **Apologie des maisons de joie**. — Bruxelles, Gay et Doucé, 1881, in-12 de xi-117 pages, imprimé sur papier vergé, chez E. Carlier. — Prix : 15 francs.

Cette dissertation paradoxale, dont on connaît au moins six éditions, est devenue assez peu commune pour que MM. Gay et Doucé aient cru devoir la réimprimer. Nous estimons qu'ils ont bien fait : on s'occupe en effet beaucoup, à l'époque actuelle, de tout ce qui touche à la prostitution et à la police des mœurs. Les partisans de la prostitution réglementée trouveront de nombreux arguments en leur faveur dans ce petit travail, écrit le plus sérieusement du monde, il y a plus d'un siècle et demi, par un auteur dont le nom est resté ignoré, mais qui était assurément doué de beaucoup de bon sens. Voici, en quelques lignes, le résumé de tout l'ouvrage : « La débauche est un mal inévitable dans les grandes cités. Si les débauchés ne trouvent pas de lieux où ils puissent assouvir leurs passions, ils viendront jeter le désordre dans les familles, en séduisant soit des femmes mariées, soit des jeunes filles, ou même, usant de violence, ils rendront de pauvres filles victimes de leur lubricité; qu'on ajoute à ces dangers les meurtres d'enfants nés de relations illicites, les crimes commis par la vengeance de pères ou de maris outragés, enfin, au point de vue de la santé publique, les graves inconvénients que présente un pareil état de choses au point de vue de la contagion de certaines maladies, et l'on sera bientôt amené à reconnaître, avec l'auteur de l'*Apologie*, que, la prostitution étant inévitable et même nécessaire, le parti le plus sage est de la réglementer pour la rendre vraiment utile. » Or les *Maisons de joie* parent, suivant notre auteur, à tous les dangers signalés plus haut. Ce qu'il y a de plus curieux dans cette dissertation, c'est que tous les arguments développés en faveur de la multiplication et de la réglementation des maisons de joie sont à peu de chose près les mêmes que ceux présentés à notre époque par un spécialiste très compétent, qui a soutenu le même système dans un livre qui fait encore autorité sur la matière, nous voulons parler de M. *J.-C. Lecour*, ancien chef de division à la préfecture de police et de son intéressant ouvrage : *la Prostitution à Paris et à Londres*. Cette courte analyse suffit à faire connaître la nature de l'ouvrage intitulé *la Vénus populaire*, ouvrage que, sur son titre, on pourrait prendre pour une composition érotique et qui n'est rien moins que cela. L'apologie, nous le répétons, est une dissertation dont les conclusions sont, il est vrai, un peu poussées à l'extrême, mais sobrement et décemment écrites. L'exécution matérielle de la présente réimpression est satisfaisante; elle ne s'adresse pas moins au moraliste qu'à l'amateur de curiosités bibliographiques.

**Anecdotes piquantes de Bachaumont, Mairobert,** etc., pour servir à l'histoire de la société française à la fin du règne de Louis XV (1762-1774), avec des notes et une table bio-bibliographique, publiées par Jean Gay, membre de l'Institut national de Genève (section des sciences morales et politiques). Bruxelles, Gay et Doucé, 1881, in-12 de III-321 pages. Frontispice gravé, sur chine, imprimé chez Clerbaut et C^ie, sur papier vergé, tiré à petit nombre. — Prix : 10 francs.

Nous n'apercevons pas bien, il faut l'avouer, l'utilité de cette publication. Tout le monde ne peut pas, il est vrai, avoir les 36 volumes des *Mémoires secrets* de Bachaumont; cela tient beaucoup de place sur les rayons d'une bibliothèque d'amateur, aussi des abréviateurs ont-ils pris soin de publier des extraits de cette volumineuse correspondance, soit en 3 vol. in-18 (Paris, 1809), soit en un seul volume in-12 de près de 500 pages (Paris, 1859).

Ce dernier volume, qui n'est pas rare et qu'on peut aisément se procurer, dû à la plume de l'éminent bibliophile Jacob, qui l'a orné d'une excellente préface et de notes fort bien faites, nous paraît très supérieur aux *Anecdotes piquantes* publiées par les éditeurs bruxellois. L'extrait donné par M. Paul Lacroix ne va, il est vrai, que jusqu'au mois de mai 1771, tandis que les publicateurs actuels ont étendu leur recueil jusqu'en 1774, à l'aide d'extraits des correspondances de Métra, Imbert, Mairobert et autres. Malgré cette adjonction, qu'ils nous permettent de dire que leur recueil est bien maigre et bien superficiel. Ils eussent rendu plus de service aux lettrés en reproduisant *in extenso* le volume de M. P. Lacroix et en y ajoutant, si bon leur semblait, des extraits plus copieux et plus nourris de faits intéressants de *Correspondance secrète*. Il faut reconnaître cependant que leur volume se recommande à l'attention des chercheurs, par une *table* que n'ont point les autres extraits; cette table, véritable répertoire bio-bibliographique des noms d'auteurs et des titres d'ouvrages cités dans ce volume, le rend d'un usage plus commode pour les travailleurs. Disons enfin que l'eau-forte, d'après Carmontelle, mise en tête des *Anecdotes piquantes* nous semble d'une exécution bien mesquine. Espérons que si MM. Gay et Doucé font une nouvelle édition de leurs *Anecdotes piquantes*, ils voudront bien tenir compte de ces observations pour nous donner un recueil plus complet et qui sera alors d'une véritable utilité.

(*A suivre.*)

## ÉDITIONS DE BIBLIOPHILES — LIVRES D'AMATEURS

**La vie de Benvenuto Cellini,** écrite par lui-même, traduction de Léopold Leclanché. Notes et index de M. Franco. Illustré de neuf eaux-fortes par Laguillermie et de reproductions des œuvres du maître. — Paris, A. Quantin, un vol. in-8°. — Prix : 50 fr.

Les *Mémoires de Benvenuto Cellini*, publiées dans la librairie courante, format in-12, depuis plus de trente ans, se sont vite épuisés dans leurs vilaines éditions successives. Mais les bibliophiles et les hommes de goût attendaient de l'initiative d'un éditeur intelligent une impression définitive de ce chef-d'œuvre d'un maître qui retrace dans ses mémoires, avec toute la désinvolture d'un Alfieri, son caractère propre, ses aventures, l'histoire de son œuvre et celle des mœurs de son temps.

De toutes les traductions françaises, celle de Léopold Leclanché, bien qu'encore imparfaite, est assurément la meilleure; elle est datée de 1847, et M. Quantin a cru devoir la suivre dans la belle édition qu'il vient de publier. Cependant il a chargé M. Franco de comparer les textes et de faire une revision soignée de cette version d'après les manuscrits originaux. C'est ainsi que le texte de ces mémoires se trouve pour la première fois divisé en petits chapitres indiqués par Benvenuto lui-même.

Nous ne ferons pas l'analyse de ces *Mémoires* bien connus, nous n'avons qu'à apprécier l'édition proprement dite, son ornementation et ses eaux-fortes.

A première vue le volume semble lourd et épais; les eaux-fortes paraissent noyées dans ce gros in-8° qui ne compte pas moins de six cent vingt pages, et il est assuré que l'éditeur aurait flatte davantage le goût de certains bibliophiles en divisant ces mémoires en deux coquets et élégants volumes de trois cents pages chacun. Cette critique faite, il nous est plus loisible de louer l'interprétation charmante de M. Laguillermie, qui s'est pénétré des récits de l'artiste pour en fixer les scènes les plus saisissantes. Nous avons donné dans *le Livre* de juillet un spécimen d'une de ces gravures dont on a pu apprécier le fini, l'ingéniosité de composition, la couleur et le brillant d'exécution. Ces neuf eaux-fortes resteront au nombre des illustrations les plus remarquables de cette portion de notre siècle qui a vu se produire tant de faux illustrateurs qui escamotent le dessin au profit d'un habile travail de graveur qui ne fait illusion qu'aux mauvais connaisseurs. A l'attrait de ces planches hors texte, il faut joindre une série de gravures en relief dans le texte qui représentent aussi fidèlement que possible, dans ce format réduit, et sur des cartons exécutés d'après nature, les principales œuvres de Benvenuto Cellini et celles qui peuvent le plus sûrement lui être attribuées.

M. Quantin, qui, dans la librairie d'art, se présente décidément comme un initiateur, et qui fait tous ses efforts pour sortir le livre de la routine industrielle, a fait tirer en or et en argent ces reproductions de chefs-d'œuvres d'orfèvrerie. S'il n'est pas arrivé à une perfection absolue dans ce premier essai qui marque son initiative et son désir de suivre, sinon de précéder le progrès, tout au moins devons-nous dire que le résultat de ces chromolithographies est très satisfaisant et bien en harmonie avec cet ouvrage.

Il a été tiré de ce livre vingt exemplaires sur papier de Japon et quatre-vingts sur papier Whatman avec double tirage des planches de M. Laguillermie. Cet édition, tirée à petit nombre, qui s'épuisera prochainement, est destinée à prendre une grande valeur sur les tablettes des bibliophiles.

**Peintres et Soulpteurs contemporains.** — Librairie des Bibliophiles. — La livraison : 2 fr. 50.

La publication par livraisons, que la Librairie des Bibliophiles a tentée avec tant de succès pour les *Comédiens et Comédiennes*, ainsi que pour les *Acteurs et Actrices du temps passé*, l'a engagée à entreprendre dans la même forme, sous le titre de *Peintres et Sculpteurs,* des notices critiques et biographiques relatives aux principaux artistes contemporains. — Une première série, composée de 16 livraisons et consacrée aux artistes morts de 1870 à 1881, formera un beau volume de 400 pages. Pour la seconde série, comprenant des artistes vivants à la date du 1er janvier 1881, le nombre des livraisons ne peut être fixé à l'avance; il dépendra du nombre des peintres et sculpteurs qui se seront fait une célébrité suffisante pour avoir le droit de figurer à côté de ceux de la première série. Seulement, chaque suite de seize livraisons sera, ainsi que les seize livraisons de la première série, complétée par le titre et la table nécessaire pour les réunir en un volume.

La rédaction de ces notices a été confiée à M. Jules Claretie, qui est, en même temps qu'un critique d'art très compétent, l'un des écrivains les plus charmants et les plus goûtés de notre époque. Quant aux portraits à l'eau-forte qui accompagneront chaque livraisons, ils ont été demandés à la pointe consciencieuse et expérimentée de M. Léopold Massard.

Dans la première série a paru : *Henri Regnault* et dans la seconde le peintre *Meissonier*. Nous enregistrerons l'apparition des livraisons suivantes.

**Les Œuvres ohoisies de Saint-Évremond,** publiées avec notice par M. De Lescure. — Paris, Librairie des Bibliophiles. Un vol. in-18. — Prix : 8 francs.

Nous avons parlé d'une collection publiée par M. Jouaust sous ce titre : *les Petits classiques*, qui

comprend déjà un *Boufflers* avec préface d'Eugène Asse et deux volumes des *Lettres de Voiture* publiées par notre directeur Octave Uzanne.

Aujourd'hui paraissent en un volume les *Œuvres choisies de Saint-Évremond*, publiées avec une étude très intéressante de M. de Lescure. Saint-Évremond n'est pas un de ces auteurs dont toutes les œuvres méritent également d'être conservées; aussi un choix judicieux fait par un homme compétent est-il un véritable service rendu aux lecteurs, qui sont mis ainsi à même de faire suffisante connaissance avec un des esprits les plus fins du XVIIe siècle.

Les *Œuvres de Saint-Évremond*, ornées d'un portrait gravé à l'eau-forte, sont imprimées avec le soin ordinaire qui distingue les publications de la même librairie.

**La Chanson des Gueux; pièces supprimées,** Une plaquette in-12. — Bruxelles, Kistemaeckers, éditeur.

Le 24 juin 1876, un volume de poésies de M. Richepin, *la Chanson des Gueux*, était saisi chez différents libraires. Bien qu'il eût été mis en vente depuis un mois à peine, il était déjà presque épuisé; on n'en trouva que 118 exemplaires. Dans son *Catalogue des ouvrages* condamnés, M. Drujon nous fait connaître qu'une seconde édition ou plutôt un second tirage à 1,000 exemplaires fut saisi tout entier en feuilles chez le brocheur.

Les passages incriminés se trouvaient dans les pièces suivantes : *Idylle de pauvres — Fils de fille — Voyou — Ivres-morts — Frère, il faut vivre — Sonnet bigorne — Ballade de joyeuse vie — Fleurs de boisson.*

Le 15 juillet 1876, le tribunal de police correctionnelle de la Seine condamnait MM. Richepin à un mois d'emprisonnement et 500 fr. d'amende, Debons, imprimeur et Decaux, éditeur, chacun à 500 fr. d'amende, tous trois solidairement aux frais. Ils formèrent opposition. L'affaire revint alors au moins d'août suivant. Le tribunal maintint son jugement. Enfin, le procureur de la république ayant interjeté appel *à minima*, la cour de Paris, par arrêt du 10 novembre 1876, confirma la sentence des premiers juges et ajouta la suppression et la destruction du livre incriminé. — On est aujourd'hui moins sévère. Quoi qu'il en soit, M. Richepin n'osa pas réimprimer les pièces condamnées dans l'édition définitive de *la Chanson des Gueux*, qu'il nous donnait tout dernièrement (V. *le Livre*, liv. d'août) et qui est presque introuvable aujourd'hui. Dans l'avis qui précède cette édition, Richepin disait : « Les pièces supprimées sont bien et dûment supprimées. A moins que la librairie belge ne s'en mêle, on doit en faire son deuil. » L'éditeur belge Kistemaeckers s'en est mêlé. Il a demandé (et l'autorisation lui a été facilement accordée) de réimprimer ces pièces, et voici comment nous avons, réunies dans une élégante plaquette qui se pourra relier à la suite de l'édition définitive, les pièces supprimées. De ces pièces en elles-mêmes nous ne dirons rien. Nous sommes en France, et forcés de nous incliner devant l'arrêt de la cour. Aussi bien serions-nous désolés de nous donner à nous-mêmes le sujet d'un article qui aurait sa place marquée au compte rendu des tribunaux.

Quant à l'exécution matérielle, elle est particulièrement soignée et conforme en tout point, comme format et comme impression, à *l'édition définitive.*

Qui possède celle-ci doit avoir cette petite plaquette.

G. F.

**La Folle Querelle** ou **la Critique d'Andromaque,** comédie attribuée à Molière et à Subligny, avec une préface par le bibliophile Jacob. — Paris, Librairie des Bibliophiles, 1881. — Nouvelle collection moliéresque.

On connaît l'inimitié du grand comique et de l'auteur d'*Athalie*. Que d'opinions ont été émises sur l'origine de cette malheureuse brouille ! On a prétendu que la froideur entre les deux auteurs aurait eu pour point de départ le procédé peu délicat dont usa Racine, en retirant à la troupe de Molière sa tragédie d'*Alexandre*, pour la porter au théâtre de l'Hôtel de Bourgogne ; mais il paraîtrait que cette retraite, fort blessante à la vérité pour Molière, ne fut que l'effet d'une cause plus intime.

Quant à la retraite de Racine, avec sa pièce, qu'il donna et fit apprendre aux comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, pendant que Molière la faisait monter sur son théâtre, cette retraite brusque et malhonnête fut certainement le résultat d'un complot entre lui et Mlle Duparc. Il l'aimait et il en était aimé ; il était jaloux de Molière, qui aimait aussi cette belle comédienne et qui la retenait dans sa troupe par un engagement qu'elle ne put rompre qu'à la fin de l'année théâtrale de 1666, c'est-à-dire le 29 mars 1667. La Grange ajouta depuis cette note dans son Registre : « Mlle Duparc a quitté la troupe et a passé à l'Hôtel de Bourgogne, où elle a joué *Andromaque*, de M. Racine. » *Et voilà la guerre allumée!* dit La Fontaine, dans sa fable des *Deux Coqs*.

C'est ainsi que M. Paul Lacroix (bibliophile Jacob) explique d'une façon nouvelle et fort naturelle la brouille des deux célèbres auteurs, dans la savante préface qu'il a mise en tête de cette nouvelle édition de la comédie de Subligny. Le sujet de *la Folle querelle* est fort peu de chose ; c'est l'histoire de deux amoureux, dont l'un soutient la pièce d'*Andromaque*, tandis que l'autre la critique, et qui, brouillés à ce propos, finissent par se tourner le dos au troisième acte. L'intrigue, on le comprend, n'est là que pour servir de cadre à la critique de la tragédie.

Quel est l'auteur de cette pièce qui fut le premier ouvrage de ce genre, croyons-nous? — Subligny affirme sur tous les tons qu'il a seul le droit d'en revendiquer la paternité. Il a eu beau faire. Personne ne l'a cru. On y sent trop la *patte* de Molière. Il y a de telles phrases pour lesquelles le doute n'est pas permis. Que Subligny ait inventé l'intrigue, d'accord ; mais que Molière n'ait pas fait ou refondu le dialogue, voilà ce que personne n'admettra. Racine a toujours cru que cette attaque partait du grand comique.

Quoi qu'il en soit, la direction de la *Nouvelle col-*

*lection moliéresque* s'est emparée de cette comédie et la réimprime aujourd'hui sur l'édition de Thomas Jolly, 1668. A coup sûr, cette critique dramatisée, qui fit tant de bruit à son heure, méritait les honneurs de la réimpression à un titre au moins égal à celui de la *Veuve à la mode*, comédie de De Visé, attribuée en partie à Molière, qu'on nous promet pour un délai prochain. H. M.

**Deburau** : *Histoire du théâtre à quatre sous*, pour faire suite à *l'Histoire du Théâtre-Français*, par JULES JANIN, avec une préface par Arsène Houssaye. Un vol. in-18 jésus de 213 pages. — Paris, Jouaust, Librairie des bibliophiles, 1881.

La collection des œuvres diverses de Jules Janin, qui comprenait déjà *l'Ane mort*, *Mélanges et variétés littéraires*, *Contes et nouvelles*, *Critique dramatique*, *Correspondance*, *Barnave*, *Horace* (traduction), vient de s'enrichir d'un nouveau volume, fort recherché des amateurs, et d'une rareté désespérante, je veux parler de cette œuvre originale du grand critique intitulée : *Deburau, Histoire du théâtre à quatre sous*. Ce monument élevé à la mémoire de Jules Janin, cette collection de ses œuvres complètes, dont la deuxième série va commencer à paraître incessamment, avait été préparée du vivant de M^me^ veuve Janin par M. Albert de la Fizelière, qu'une mort prématurée aura empêché d'en surveiller la publication. C'est M. Arsène Houssaye, l'ami, l'admirateur du maître, qui s'est chargé, dans une préface étincelante, de présenter aux lecteurs l'œuvre introuvable aujourd'hui de l'auteur de *l'Ane mort*. Ce qu'a été Deburau, les hommes de la génération de 1830 le savent, un funambule de génie, qui a emporté, hélas! son secret avec lui. C'est pour ce souvenir sans doute que nos plus spirituels maîtres adorent le funambulisme ; pour n'en citer qu'un exemple, qui ne connaît l'admiration débordante du plus spirituel de tous, Théodore de Banville, pour les théâtres funambulesques, et pour les représentations de Thomas Holdén, en particulier? Jules Janin avait cette admiration : c'est de là qu'est né le volume que M. Jouaust réimprime aujourd'hui.

Cette histoire de Deburau parut en 1832, chez Charles Gosselin, en deux petits volumes in-12, ornés d'un frontispice de Chenavard, gravé par Porret. Le tome premier contenait également le portrait de Deburau en pierrot, dessiné par Bouquet et gravé par Porret; dans le tome second, on voyait le portrait du même en cordonnier, dessiné également par Bouquet et gravé par Cherrier. On comprendra que la première édition soit devenue absolument introuvable, quand on saura qu'il en fut tiré seulement vingt-cinq exemplaires; cette édition en 1 volume était de format in-8°, l'édition en 2 volumes de 1832 fut donc la seconde et dernière.

L'édition que M. Jouaust donne aujourd'hui au public amateur est, comme la première, en 1 volume; elle ne reproduit point les deux portraits de Deburau mentionnés plus haut, mais simplement celui qui représente le grand funambule dans son véritable costume, en pierrot. C'est toujours le portrait dessiné par Bouquet, mais reproduit à l'eau-forte par M. Lalauze.

Ajoutons, pour terminer, que la deuxième série des œuvres diverses de Jules Janin va bientôt paraître, et qu'elle comprendra en premier lieu, sous le titre d'*Œuvres de jeunesse*, quatre volumes de romans, de contes et de mélanges. H. M.

---

# GAZETTE BIBLIOGRAPHIQUE

## DOCUMENTS OFFICIELS

M. Lorilleux, fabricant d'encre d'imprimerie, vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur. M. Lorilleux est, depuis longues années, le fournisseur de presque toute la presse parisienne, et ses produits sont aussi bien appréciés à l'étranger qu'en France.

Un mouvement assez important vient d'avoir lieu parmi les bibliothécaires de la rue Richelieu.

M. Richard Cortambert, l'éminent géographe, et M. Eugène Vintre, anciens bibliothécaires à la Bibliothèque nationale, viennent d'être admis à l'honorariat.

Cette mutation a donné lieu aux nominations suivantes au poste de surnuméraire du département des imprimés :

1° M. Guilhiermon, élève de l'École des chartes;

2° M. Bons d'Auty, élève de l'École des langues orientales vivantes;

3° M. Pelletier, de la même école.

## INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

### INSTITUT.

*Académie française.*

Le 4 août dernier, l'Académie a tenu, sous la présidence de M. Renan, directeur, sa séance publique annuelle.

Voici le programme des prix décernés :

*Prix de poésie.*

L'Académie avait proposé pour sujet du prix de poésie à décerner en 1881 : *Lamartine.* Le prix n'ayant pas été décerné, le même sujet est remis au concours pour 1883.

PRIX MONTYON.

Voir *le Livre,* p. 511.

PRIX GOBERT.

Voir *le Livre,* p. 369.

PRIX THÉROUANNE.

Voir *le Livre,* p. 369.

PRIX ALPHEN.

Voir *le Livre,* p. 512.

PRIX GUIZOT

Voir *le Livre,* p. 512.

PRIX BORDIN.

Voir *le Livre,* p. 512. — Une mention honorable est accordée à un recueil de *Variétés morales et littéraires,* composé par feu M. Paul Albert.

PRIX MARCELIN GUÉRIN.

Voir *le Livre,* p. 512.

PRIX LANGLOIS.

Voir *le Livre,* p. 512.

PRIX DE JOUY.

Voir *le Livre,* p. 512.

PRIX ARCHON DESPÉROUSE.

Voir *le Livre,* p. 431. — Un prix de 1,000 francs a été accordé à M. Félix Franck pour une nouvelle publication de *l'Heptaméron de la reine de Navarre;* 3 vol. in-12.

Un prix de 500 francs à M. F. de Gramont, pour son ouvrage intitulé : *les Vers français et leur prosodie,* 1 vol. in-12.

PRIX BOTTA.

Voir *le Livre,* p. 431.

PRIX VITET.

Voir *le Livre,* p. 512.

PRIX LAMBERT.

Voir *le Livre,* p. 512.

PRIX MONBINNE.

Voir *le Livre,* p. 512.

PROGRAMME DES PRIX PROPOSÉS.

*Conditions communes à tous les concours.*

1° Les ouvrages écartés par une commission ou par l'Académie ne peuvent pas être présentés de nouveau au même concours;

2° Les nouvelles éditions ne sont admises à prendre part de nouveau au même concours que lorsque l'ouvrage, déjà examiné par une commission, a été notablement modifié par son auteur;

3° Les ouvrages destinés aux divers concours de l'Académie doivent être directement adressés par l'auteur au secrétariat de l'Institut, au nombre de trois exemplaires, avec une lettre constatant l'envoi et indiquant le concours pour lequel il est présenté;

4° Deux autres exemplaires de chacun des *livres réservés* par chacune des commissions et *proposés pour être couronnés* devront, au besoin, être mis à la disposition de l'Académie.

PRIX D'ÉLOQUENCE A DÉCERNER EN 1882.

L'Académie propose pour sujet du prix d'éloquence à décerner en 1882 :

*Éloge de Rotrou.*

Les concurrents sont avertis que l'étendue de leur travail doit être assez limitée pour que, à l'impression,



l'ensemble ne dépasse pas *trente pages* du format in-4° des documents publiés par l'Académie.

Les ouvrages présentés à ce concours ne seront reçus que jusqu'au 31 décembre 1881.

PRIX DE POÉSIE A DÉCERNER EN 1883.

L'Académie avait proposé pour sujet du prix de poésie à décerner en 1881 : Lamartine.

Le prix n'ayant pas été décerné, le même sujet est remis au concours pour 1883.

Le nombre de vers ne doit pas excéder celui de trois cents.

Les ouvrages présentés pour ce concours ne seront reçus que jusqu'au 31 décembre 1882.

Les ouvrages *manuscrits*, destinés à concourir au prix de poésie et au prix d'éloquence, devront être déposés ou adressés, *francs de port*, au secrétariat de l'Institut, avant le terme prescrit, et porter chacun une épigraphe ou devise, qui sera répétée dans un billet cacheté joint à l'ouvrage, et contenant le nom et l'adresse de l'auteur, qui ne doit pas se faire connaître d'avance. Si quelque concurrent manquait à cette dernière condition, son ouvrage serait exclu du concours.

Les concurrents sont prévenus que l'Académie ne rendra aucun des manuscrits qui lui auront été adressés; mais les auteurs auront la liberté d'en faire prendre des copies.

PRIX DE L'OUVRAGE LE PLUS UTILE AUX MŒURS.

*Fondation Montyon.*

Ce prix peut être accordé à tout ouvrage publié par un Français, *dans le cours des années 1880 et 1881*, et recommandable par un caractère d'élévation morale et d'utilité publique.

Les ouvrages présentés pour ce concours devront être envoyés, au nombre de trois exemplaires, avant le 31 décembre 1881.

PRIX GOBERT.

L'Académie décernera en 1882 le prix annuel fondé par M. le baron Gobert pour *le morceau le plus éloquent d'histoire de France*, et pour *celui dont le mérite en approchera le plus.*

Les concurrents devront déposer au secrétariat de l'Institut trois exemplaires de leur ouvrage avant le 31 décembre 1881.

Les ouvrages précédemment couronnés conserveront les *prix*, d'après la volonté expresse du testateur, jusqu'à déclaration d'ouvrages meilleurs.

PRIX THIERS.

L'Académie décernera en 1883 le prix triennal de *trois mille francs* fondé par M. Thiers pour l'*encouragement de la littérature et des travaux historiques*, au meilleur ouvrage d'histoire, publié dans les trois années précédentes.

Les ouvrages présentés pour ce concours devront être envoyés, au nombre de trois exemplaires, avant le 31 décembre 1882.

PRIX THÉROUANNE.

L'Académie décernera en 1882 le prix annuel de *quatre mille francs* fondé par M. Thérouanne, en *faveur des meilleurs travaux historiques publiés dans l'année précédente.*

Les ouvrages présentés pour ce concours devront être déposés, au nombre de trois exemplaires, avant le 31 décembre 1881.

PRIX ALPHEN.

L'Académie décernera, en 1884, le prix triennal de *quinze cents francs*, fondé par M. Achille-Edmond Halphen, pour être attribué à l'auteur de l'ouvrage que *l'Académie jugera à la fois le plus remarquable au point de vue littéraire ou historique, et le plus digne au point de vue moral.*

Les ouvrages présentés pour ce concours devont être envoyés, au nombre de trois exemplaires, avant le 31 décembre 1883.

PRIX GUIZOT.

L'Académie décernera, en 1884, le prix triennal do *trois mille francs* fondé par M. Guizot.

Ce prix, selon les intentions du fondateur, sera décerné au *meilleur ouvrage, publié dans les trois années précédentes, soit sur l'une des grandes époques de la littérature française depuis sa naissance jusqu'à nos jours, soit sur la vie et les œuvres des grands écrivains français, prosateurs ou poètes, philosophes, historiens, orateurs ou critiques érudits.*

Les ouvrages présentés pour ce concours devront être envoyés, au nombre de trois exemplaires, avant le 31 décembre 1883.

PRIX BORDIN.

La fondation annuelle de *trois mille francs* instituée par M. Bordin est spécialement consacrée à *encourager la haute littérature.*

Ce prix sera décerné, en 1882, au meilleur ouvrage publié dans le cours des années 1880 et 1881.

Les ouvrages présentés pour ce concours devront être déposés au nombre de trois exemplaires, avant le 31 décembre 1881.

PRIX MARCELIN GUÉRIN.

L'Académie décernera, en 1882, le prix annuel de *cinq mille francs* fondé par M. Marcelin Guérin.

Ce prix, selon les intentions du fondateur, est destiné à récompenser *les livres et écrits qui se seraient récemment produits en histoire, en éloquence et dans tous les genres de littérature, et qui paraîtraient les plus propres à honorer la France, à relever parmi nous les idées, les mœurs et les caractères, et à ramener notre société aux principes les plus salutaires pour l'avenir.*

Les ouvrages présentés pour ce concours devront être envoyés, au nombre de trois exemplaires, avant le 31 décembre 1881.

PRIX LANGLOIS.

Ce prix sera, d'après les termes du testament, décerné en 1882, à l'auteur de *la meilleure traduction* en



vers ou en prose, publiée dans le cours des années 1880 et 1881, d'un ouvrage grec, latin ou étranger.

Il devra toujours être exclusivement réservé à la traduction de grandes œuvres littéraires, anciennes plutôt que modernes.

Les ouvrages présentés pour ce concours devront être déposés, au nombre de trois exemplaires, avant le 31 décembre 1881.

PRIX DE M. JULES JANIN.

L'Académie décernera, en 1883, le prix triennal de *trois mille francs* fondé par Mme Jules Janin, *à la meilleure traduction d'un ouvrage latin*, publiée dans les trois années précédentes.

Les ouvrages présentés pour ce concours devront être envoyés, au nombre de trois exemplaires, avant le 31 décembre 1882.

PRIX DE JOUY.

Ce prix, de la valeur de *quinze cents francs*, fondé par Mme Bain-Boudonville, née de Jouy, sera décerné, en 1883, à l'ouvrage publié dans le cours des années 1881 et 1882. Aux termes du testament, il doit être décerné, tous les deux ans, *à un ouvrage, soit d'observation, soit d'imagination, soit de critique, et ayant pour objet l'étude des mœurs actuelles.*

Les ouvrages présentés pour ce concours devront être envoyés, au nombre de trois exemplaires, avant le 31 décembre 1882.

PRIX ARCHON-DESPÉROUSE.

L'Académie, chargée par le fondateur de ce prix d'en déterminer le caractère, l'a spécialement affecté à la philologie française, et a décidé que ce prix, de la valeur de *quatre mille francs*, serait décerné annuellement *à des ouvrages de diverses sortes, lexiques, grammaires, éditions critiques, commentaires,* etc., *ayant pour objet l'étude de notre langue et de ses monuments de tout âge.*

Les ouvrages présentés pour ce concours devront être envoyés, au nombre de trois exemplaires, avant le 31 décembre 1881.

PRIX BOTTA.

Mme Botta, de New-York, a fait don à l'Académie française d'une somme de *vingt mille francs*, dont les revenus doivent être employés à la fondation d'un prix quinquennal. Conformément aux intentions de la fondatrice, l'Académie décernera, en 1883, ce prix de *cinq mille francs* au meilleur ouvrage publié en français *sur la condition des femmes.*

Les ouvrages présentés pour ce concours devront être envoyés, au nombre de trois exemplaires, avant le 31 décembre 1882.

PRIX DE M. JEAN REYNAUD.

Ce prix, de la valeur de *dix mille francs*, fondé par Mme veuve Jean Reynaud, pour honorer la mémoire de son mari, sera décerné, en 1884, *au travail le plus méritant qui sera produit pendant une période de cinq ans. Il ira toujours à une œuvre originale, élevée et ayant un caractère d'invention et de nouveauté.*

*Les membres de l'Institut ne seront pas écartés du concours.*

*Le prix sera toujours décerné intégralement; dans le cas où aucun ouvrage ne semblerait digne de le mériter entièrement, sa valeur sera délivrée à quelque grande infortune littéraire.*

Les ouvrages présentés pour ce concours devront être envoyés, au nombre de trois exemplaires, avant le 31 décembre 1883.

PRIX VITET.

L'Académie décernera en 1882 ce prix annuel, que lui a légué M. Vitet, *pour être employé, comme elle l'entendra, dans l'intérêt des lettres.*

PRIX MAILLÉ-LATOUR-LANDRY.

Le prix institué par feu M. le comte de Maillé Latour-Landry en faveur d'un écrivain sera, dans les conditions de la fondation, décerné par l'Académie, en 1882, *à un jeune écrivain dont le talent, déjà remarquable, paraîtra mériter d'être encouragé à poursuivre sa carrière dans les lettres.*

PRIX LAMBERT.

L'Académie a décidé que le revenu annuel de cette fondation serait, dans les conditions de la fondation, convenablement affecté, chaque année, *à des hommes de lettres, ou à leurs veuves, auquel il serait juste de donner une marque d'intérêt public.*

PRIX MONBINNE.

L'Académie décernera, en 1883, ce prix, de la valeur de *trois mille francs*, fondé par MM. Eugène Lecomte et Léon Delaville Le Roulx en souvenir de M. Monbinne.

*Ce prix*, dit Prix Monbinne d'après la volonté des donateurs, *sera décerné tous les deux ans, soit pour récompenser des actes de probité, soit pour venir en aide à des infortunes dignes d'intérêt, choisie notamment parmi des personnes ayant suivi la carrière des lettres et de l'enseignement.*

*Académie des inscriptions et belles-lettres.*

Séance du 22 juillet.

Ouvrage présenté. — M. Maspero: *Étude sur quelques peintures et sur quelques textes relatifs aux funérailles : le Cante d'Apopi et de Sokhounzi.*

Séance du 29 juillet.

Ouvrages présentés. — Fagnan : *Œuvres choisies de Letronne.* — Aubé : *Étude sur un nouveau texte des actes des martyrs scillitains.* — De Cosnac : *Introduction aux mémoires du marquis de Sourches.*

Lecture. — Hauréau : *Commentaire des métamorphoses d'Ovide.*

Séance du 5 août.

Lecture. — M. V. Guérin : *Les tombeaux du roi David et des autres rois de Juda.*



Séance du 12 août.

Ouvrages présentés. — Lacour-Gayet: *Iconographie et monuments d'Antonin le Pieux.* — Roller: *Les catacombes de Rome.*

Lecture. — Halévy: *Mémoire sur l'inscription peinte de Larnaca.*

*Académie des sciences morales et politiques.*

Séance du 23 juillet.

Ouvrages présentés: *De la parole comme objet et comme moyen d'enseignement dans les institutions de sourds-muets,* par Claveau. — *Le bien et la loi morale,* par Mme Royer.

Lecture: *Fragment sur la politique étrangère de la France au lendemain de la Révolution de 1830, pendant le premier ministère. Juillet à novembre 1830.*

Séance du 30 juillet.

Ouvrages présentés. — Ollé-Laprune: *Essai sur la morale d'Aristote,* — L. Perey et Maugras: *Lettres de l'abbé Galiani.* — Deschanel: *Le peuple et la bourgeoisie.* — Savat: *Des tribunaux répressifs ordinaires de la Manche pendant la première révolution.* — De Nadaillac: *Les hommes et les temps préhistoriques.* — Hippeau: *L'instruction publique en France pendant la Révolution* — Vavasseur: *De la responsabilité des accidents de fabrique.*

Lecture. — M. Baudrillart: *Le fermage et la condition des fermiers en Artois.* — M. Combes: *L'entrevue de Bayonne, en 1565, d'après les archives de Simancas.*

Séance du 6 août.

Ouvrages présentés. — Abbé Blanc: *Les nouvelles bases de la morale, d'après H. Spencer.*

Lecture: *Mémoire sur le procès du maréchal de Marillac sous Louis XIII.*

Séance du 13 août.

Ouvrage présenté. — Fournier: *Essai sur l'histoire du droit d'appel.*

Lectures. — Duruy: *Histoire des Romains.* — Baudrillart: *Les populations agricoles de la Flandre française.* — Calléry: *Histoire du système général des droits de douane, et des idées économiques sur le commerce extérieur du XVIe siècle jusqu'aux ordonnances de Colbert.*

*Académie de médecine.*

(Séance annuelle.)

*Distribution des prix.*

Le prix de l'Académie (1,000 fr.) a été décerné à M. Rendu pour son travail sur la question proposée, c'est-à-dire l'influence des maladies du cœur sur les maladies du foie et réciproquement.

Le prix Civrieux (1,500 fr.) est décerné à M. Liégeois, médecin à Bainville-aux-Saules (Vosges). La question proposée était: *Du rôle du système nerveux dans les maladies du cœur.* Mentions honorables à MM. Arnaud et Lamaré.

Le prix Barbier (7,000 fr.) devait être décerné à celui qui aurait découvert des moyens complets de guérison pour les maladies reconnues le plus souvent incurables, comme la rage, le cancer, l'épilepsie, les scrofules, etc. Il n'y a pas eu de prix décerné. A titre d'encouragement, l'Académie a accordé 2,000 fr. à M. Edmond Delorme (*Ligature des artères de la paume de la main*); 1,000 fr. à M. E. Masse (*Influence de l'attitude des membres sur leurs articulations*); 1,000 fr. à M. Christian Smith, de Bruxelles (*Affection des voies urinaires chez l'homme*); 1,000 fr. à M. P. Burot (*Fièvre dite bilieuse inflammatoire à la Guyane*).

Le prix Desportes (2,000 fr.), destiné à récompenser l'auteur du meilleur travail de thérapeutique médicale pratique, a été décerné à M. Fonssagrives, professeur de la Faculté de médecine de Montpellier.

Le prix Bruignet (1,500 fr.), destiné à l'auteur du meilleur ouvrage sur les applications de la physique ou de la chimie aux sciences médicales, a été décerné à MM. H. Beauregard et V. Galipe, pour leur ouvrage intitulé: *Guide de l'élève et du praticien pour les travaux pratiques de micrographie.* Mentions honorables à MM. Badal et Chapuis.

Le programme du prix Fabret (1,500 fr.) comportait une étude sur la folie sous les dénominations de *folie circulaire, folie à double forme, folie à formes alternes.* L'Académie décerne un prix de 1,000 fr. à M. Ant. Ritti, médecin de Charenton, et une récompense de 500 fr. à M. A. Mordret, médecin en chef de l'asile de la Sarthe au Mans.

Le prix Huguier, de 2,000 fr., sur les maladies des femmes, a été décerné à M. H. Petit, sous-bibliothécaire à la Faculté de médecine.

La Commission de l'hygiène de l'enfance a accordé des médailles à M. Bidard (*Observations sur les résultats de la loi Roussel*), à M. Henri Fauvel (*Note sur les altérations du lait dans les biberons*), à M. Pénard (*Rétablissement des tours*), à M. Zinnis (*Cause de la mortalité des enfants à Athènes*).

PRIX PROPOSÉS POUR 1882.

*Prix de l'Académie.* — Question : « De l'athérome artériel généralisé et de son influence sur la nutrition des organes ». Ce prix sera de la valeur de 1,000 francs.

*Prix Portal.* — Question : « Le système lymphatique au point de vue pathologique ». Ce prix sera de la valeur de 2,000 francs.

*Prix Civrieux.* — Question : « Recherches sur les causes de l'ataxie locomotrice ». Ce prix sera de la valeur de 2,000 francs.

*Prix Capuron.* — Question : « Des lochies dans l'état normal et dans les états pathologiques. » Ce prix sera de la valeur de 2,000 francs.

*Prix Barbier.* — Ce prix destiné à récompenser les découvertes de moyens complets de guérison pour les maladies réputées incurables sera de 4,000 francs.

*Prix Godard.* — Ce prix sera décerné au meilleur travail sur la pathologie interne. Il sera de la valeur de 1,500 francs.

*Prix Desportes.* — Ce prix sera décerné à l'auteur du meilleur travail de thérapeutique médicale pratique.

Des récompenses pourront, en outre, être accordées à l'auteur ou aux auteurs des travaux de même nature.

Il sera de la valeur de 2,000 francs.

*Prix Henri Buignet.* — Ce prix, qui est de la valeur de 1,500 francs, sera décerné tous les ans à l'auteur du meilleur travail, manuscrit ou imprimé, sur les applications de la physique ou de la chimie aux sciences médicales.

Il ne sera pas nécessaire de faire acte de candidature pour les ouvrages imprimés ; seront seuls exclus les ouvrages faits par des étrangers et les traductions.

Le prix ne sera pas partagé.

*Prix Orfila.* — Question : « De la vératrine, de la sabadilline, de l'ellébore noir et du varaire blanc ». D'après les intentions du testateur, « la question doit être envisagée au point de vue de la physiologie, de la pathologie, de l'anatomie pathologique, de la thérapeuthique et de la médecine légale ».

Ce prix sera de la valeur de 4,000 francs.

*Prix Itard.* — Ce prix, qui est triennal, sera accordé à l'auteur du meilleur livre ou mémoire de médecine pratique ou de thérapeutique appliquée.

Pour que les ouvrages puissent subir l'épreuve du temps, il est de condition rigoureuse qu'ils aient au moins deux ans de publication.

La valeur de ce prix sera de 3,000 francs.

*Prix Falret.* — Question : « Des vertiges avec délire ». Il sera de la valeur de 1,500 francs.

*Prix Saint-Lager.* — Ce prix, de la valeur de 1,500 francs, est destiné à récompenser l'expérimentation qui aura produit la tumeur tyroïdienne à la suite de l'administration, aux animaux, de substances extraites des eaux ou des terrains à endémies goîtreuses.

Le prix ne sera donné que lorsque les expériences auront été répétées avec succès par la commission académique.

*Prix fondé par M. et Mme Saint-Paul.* — M. et Mme Victor Saint-Paul ont offert à l'Académie une somme de 25,000 francs pour la fondation d'un prix de pareille somme, qui serait décerné à la personne, sans distinction de nationalité ni de profession, qui aurait, la première, trouvé un remède reconnu par l'Académie comme efficace et souverain contre la *diphthérite.*

Jusqu'à la découverte de ce remède, les arrérages de la rente à provenir de cette donation seront consacrés à un prix d'encouragement qui sera décerné tous les deux ans par l'Académie aux personnes dont les travaux et les recherches sur la diphthérite lui auront paru mériter cette récompense.

*Prix de l'hygiène de l'enfance.* — Question : « Du sevrage et de son étude comparative dans les différentes régions de la France. » Ce prix sera de la valeur de 1,000 francs.

Les mémoires ou les ouvrages pour les prix à décerner en 1882 devront être envoyés à l'Académie avant le 1er juillet de l'année 1882. Ils devront être écrits en français ou en latin, et accompagnés d'un pli cacheté avec devise, indiquant les noms et les adresses des auteurs.

Tout concurrent qui se sera fait connaître directement ou indirectement sera, par ce seul fait, exclu du concours. Les concurrents aux prix fondés par MM. Godard, Barbier, Amussat, Buignet, Desportes, Saint-Paul et Itard, pouvant adresser à l'Académie des travaux manuscrits ou imprimés, sont exemptés de cette dernière disposition.

La Faculté de droit avait dernièrement à décerner les prix fondés par Mme la comtesse Rossi.

1° Concours de législation civile, prix de 2,000 fr.

Le sujet proposé pour cette année était le suivant :

« Des relations juridiques entre les patrons et les ouvriers. »

Deux mémoires ont été déposés, ni l'un ni l'autre n'a été jugé digne du prix. Cependant une mention honorable a été accordée au mémoire inscrit sous le n° 1, dont l'auteur est M. Durieux de Leyritz, à l'Agha supérieur (Alger-Mustapha).

2° Concours de droit constitutionnel, prix de 2,000 francs.

Le sujet proposé était :

« Étudier dans les diverses constitutions de l'Europe et dans la constitution des États-Unis la division du pouvoir législatif en deux Chambres et rechercher quelles ont été les attributions et l'influence de chacune d'elles. »

Trois mémoires ont été déposés.

Pas de prix décerné.

La Faculté a remis au concours, pour l'année 1883, le même sujet, en élevant la valeur du prix de 2,000 à 4,000 francs.

La Société médico-psychologique de Paris décernera, au mois d'avril 1882, le prix Aubanel de la valeur de 3,000 francs, au meilleur travail, manuscrit ou imprimé, sur un sujet de médecine mentale. Les travaux imprimés ne devront pas être publiés depuis plus de deux ans. Les manuscrits et les livres seront adressés au secrétariat général, chez le Dr Motet, 161, rue de Charonne, avant le 31 décembre 1881. Ils devront être écrits en langue française. Les membres titulaires de la Société sont seuls exclus du concours.

La société Jablonowski décernera un prix de 700 marks à l'auteur du meilleur travail sur le sujet suivant : Exposer le développement historique et l'état actuel de la frontière entre le haut-allemand et



le bas-allemand, à l'est de l'Elbe. Les travaux doivent être envoyés à la Société avant le 30 novembre 1884.

## BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

On cite parmi les nouvelles acquisitions de la Bibliothèque nationale une collection de lettres d'Alfred de Musset; ces lettres sont renfermées dans une boîte scellée qui ne pourra être ouverte qu'en 1910.

La Bibliothèque municipale du XI[e] arrondissement compte en moyenne quatre cents lecteurs sur place et deux mille emprunteurs. L'affluence de lecteurs augmentant tous les jours, une seconde bibliothèque pour le prêt des livres va être installée dans un local spécial.

L'impression du catalogue des imprimés du British Museum vient d'être décidée. Ce travail exigera beaucoup de temps et des sommes considérables, mais les Anglais ne reculent jamais devant des dépenses de ce genre.

Un premier catalogue avait été publié en 1789 (7 vol. in-8°), il est aujourd'hui absolument insuffisant : un autre essai avait été tenté, en 1843, par feu Panizzi; mais la lettre A seule avait paru.

Espérons que, cette fois, on sera plus heureux et que cette œuvre considérable pourra aboutir.

Un don de plusieurs manuscrits grecs, en partie inédits et se rapportant à la littérature néo-hellénique, vient d'être fait à la bibliothèque de la Chambre des députés d'Athènes, par un Hellène de Bucharest. Ces manuscrits proviennent de professeurs et de lettrés grecs (fin du XVIII[e] jusqu'au commencement du XIX[e] siècle). On en attend le catalogue détaillé.

Dans le Nouveau-Monde on crée plus vite une bibliothèque nationale que dans l'ancien, il est vrai qu'il n'est pas nécessaire d'y adresser une pétition à M. le prince de Bismark. Nous apprenons qu'à Chicago on va créer une magnifique bibliothèque en souvenir du terrible incendie qui a presque entièrement détruit cette ville il y a dix ans. Cinq cent mille dollars seront dépensés dans ce but. Les sept mille volumes envoyés gracieusement à la ville par les éditeurs et les auteurs anglais, immédiatement après l'incendie, formeront le premier noyau de cette bibliothèque.

## PUBLICATIONS NOUVELLES

On vient de publier en Angleterre une édition revue et corrigée du Nouveau Testament. Cette édition, approuvée par les uns comme plus scientifique, critiquée par les autres comme altérant inutilement des phrases que tout le monde sait par cœur, se vend néanmoins avec une très grand rapidité. Un journal anglais évaluait à un million le nombre des exemplaires qui seront vendus d'ici à quelques mois. Les Américains se sont empressés d'imprimer des contrefaçons de la version anglaise. A peu près chaque grand éditeur a donné la sienne, avec variantes, selon le public auquel il la destinait. Un journal de Chicago les a tous surpassés : il s'est fait envoyer le nouveau texte par le télégraphe et il a donné le Nouveau-Testament en feuilletons à ses abonnés.

M. Alexis Wesselowski vient de publier, en langue russe, une étude sur le *Misanthrope*.

M. Mommsen vient d'établir, dans un travail publié par l'*Hermès*, que le frère de Romulus n'a jamais existé. L'éminent professeur étudie les origines de la légende de Rémus; il en suit les développements, et il arrive à déterminer et l'époque à laquelle la fable des deux jumeaux a commencé à avoir cours, et les idées sous l'influence desquelles elle a pris naissance.

## PUBLICATIONS ANNONCÉES
### OU EN PRÉPARATION

Aux Mémoires du duc de Saint-Simon sur Louis XIV et la Régence vont s'ajouter bientôt comme documents d'autres Mémoires fort importants.

Le marquis de Sourche, grand prévôt de France, homme instruit, éclairé, bien placé pour observer, a laissé dix-huit volumes in-folio d'un journal sur lequel il consignait chaque jour ses impressions sur les événements dont il était le témoin. Ces pages tout intimes n'étaient pas destinées à la publicité; de son vivant, le marquis de Sourche refusa constamment de les communiquer, même à ses amis. Le duc des Cars, possesseur par héritage de ces précieux papiers, considérant l'intérêt qu'il y aurait à les publier, les a confiés dans ce but à M. le comte de Cosnac, un historien fort érudit, très bien préparé par ses travaux antérieurs à comprendre et à faire comprendre les moindres détails des mémoires du marquis de Sourche.

L'apparition de ces mémoires fera sensation.

M. Albert Wolff va mettre prochainement sous presse les *Mémoires d'un Parisien*.

On va publier l'*Encyclopédie illustrée* formant vingt volumes de 1,000 à 1,200 pages, sous la direction de M. Pierre Conil. C'est l'imprimerie d'Issy qui sera chargée de l'exécution de ce magnifique ouvrage.



Signalons, parmi les publications annoncées en préparation par la *Société pour l'étude des langues romanes :* Mireco, traduit en prose dauphinoise, avec une étude dialectale et quelques textes modernes, par M. Rivière; — les vies des plus célèbres et anciens poètes provençaux de Notre-Dame, précédées d'une note biographique et critique et accompagnées de notes et pièces justificatives par M. Chabanneau. Les poésies complètes de Folquet de Lunel, publiées avec une introduction, des notes et une version française, par M. l'abbé Rouet; — le *Livre de l'Épervier,* manuscrit des archives municipales de Milhau, publié par M. L. Constans; — l'Évolution latine et les fêtes de Montpellier, ainsi qu'un grand nombre de textes languedociens et provençaux, par M. A. Roque-Ferrier.

La librairie Firmin-Didot doit prochainement éditer une édition des *Sermons choisis de Bossuet,* due à M. Ferdinand Brunetière.

Le nouveau roman de M. A. Daudet, *Numa Roumestan,* paraîtra le 1er octobre.

Parmi les ouvrages illustrés qui doivent paraître pour les fêtes de Noël, et ont été déjà livrés aux imprimeurs, figure, en première place, une collection d'aquarelles — une pour chaque mois de l'année — dues au pinceau de la princesse Béatrix, fille cadette de la reine Victoria.

Les deux derniers volumes des lettres de l'impératrice Marie-Thérèse à ses enfants et à ses amis vont paraître, par les soins de M. d'Arneth, à la librairie Braumüller, de Vienne.

La librairie Prochaska, de Vienne, annonce la publication d'une série d'études ethnographiques et historiques sur les populations de l'Autriche-Hongrie; ces études seront au nombre de douze : I. Les Allemands dans l'Autriche et le Salzbourg; II. En Bohême; III. En Hongrie et en Transylvanie; IV. Dans le Tyrol; V. Les Hongrois; VI. Les Roumains; VII. Les Sémites; XII. Les Gipsies; les autres études seront consacrées aux différentes nationalités slaves de la monarchie; le sixième volume va paraître, et le cinquième, qui traite des Hongrois et dont l'auteur est M. Paul Hunfalvy, vient d'être publié. Chaque volume de cette collection forme un ouvrage indépendant.

## NOUVELLES DIVERSES

### *Missions scientifiques.*

M. Henri Cordier, rédacteur du *Journal des Débats,* vient d'être, par arrêté de M. le ministre de l'instruction publique, chargé du cours d'histoire et de géographie des pays de l'extrême Orient à l'École spéciale des langues orientales vivantes. Cette chaire, qui avait été créée pour M. G. Pauthier, était restée vacante pendant plusieurs années après la mort de ce savant, qui ne l'occupa malheureusement que quelques mois. M. Cordier est l'auteur de la *Bibliotheca sinica,* dictionnaire bibliographique des ouvrages relatifs à l'empire chinois, qui a obtenu, l'année dernière, à l'Académie des inscriptions et belles lettres, le prix Stanislas Julien.

M. Paul Meyer, professeur au Collège de France, chargé d'une mission à l'effet de rechercher dans les archives départementales et communales du midi de la France des documents diplomatiques, est parti pour Marseille, où il se propose d'étudier en détail les archives si intéressantes de la préfecture et de l'hôtel de ville.

Il y a quelques mois, l'archevêque de Paris avait, afin d'encourager les études relatives à l'histoire religieuse et à l'archéologie de l'ancien diocèse de Paris, décidé la formation d'un comité diocésain d'histoire et d'archéologie religieuses. Ce comité dont l'archevêque de Paris est le président d'honneur, s'est constitué au mois de juin dernier. Il a nommé président M. Natalis de Wailly, membre de l'Institut; vice-président, M. l'abbé d'Hulot, recteur de l'Institut catholique et M. le comte de Champagny, de l'Académie française ; secrétaire, M. l'abbé Delarc ; secrétaire adjoint, M. le comte de Marsy. Le comité a nommé, en outre, une commission de publication qui comprend, outre le bureau, M. le comte Riant, M. Jourdain et M. l'abbé Duchesne. Parmi les noms des membres du comité nous remarquons ceux de MM. Xavier Marmier, de Beaucourt, Longnon, V. Fournel, Viollet, H. de Villefosse, E. Fremy, An. de Barthélemy, Rohaut de Fleury, etc. Le comité publiera, en 1882, une revue trimestrielle, le *Bulletin d'histoire et d'archéologie de l'ancien diocèse de Paris.* Ce *Bulletin* renfermera des textes inédits et des études sur les hommes et les choses du diocèse de Paris avant la Révolution française.

Un *Magazin* allemand a recherché quel avait été dans les dernières années l'ouvrage nouveau ayant atteint le plus grand nombre d'éditions. Il a trouvé que c'était un livre français, et que ce livre n'était pas, comme on aurait pu le croire, un roman de M. Zola, mais bien *Notre-Dame de Lourdes,* par M. Henri Lasserre. L'ouvrage en est à sa 150me édition.

Voici quelles seront les questions qui seront traitées au Congrès littéraire international qui s'ouvrira à Vienne le 19 de ce mois :

1° Des progrès réalisés dans l'adoption et l'application des principes proclamés par les précédents congrès, notamment par les conventions internationales

intervenues depuis lors entre l'Espagne, le Salvador et la France, tant pour la propriété littéraire que pour la propriété artistique ;

2° De l'unification de diverses législations allemandes sur la propriété littéraire ;

3° Étude sur la législation russe en matière de propriété littéraire, notamment en ce qui concerne le droit de représentation ;

4° Étude sur les conventions littéraires internationales entre États parlant la même langue, et notamment entre la Grande-Bretagne et les États-Unis de l'Amérique du Nord, et entre le Portugal et le Brésil ;

5° Des préjugés d'après lesquels les types étrangers sont généralement représentés dans les œuvres littéraires de chaque nation.

6° De l'association littéraire internationale. Étude des moyens pratiques pour étendre son action et assurer son développement.

La langue officielle est la langue française, mais les membres du congrès auront le droit de s'expliquer dans leur langue nationale.

---

Les dernières élections nous rappellent la profession de foi que fit, en avril 1848, Alexandre Dumas père.

Voici ce document :

AUX TRAVAILLEURS

Je me porte candidat à la députation. Je brigue vos voix. Voici mes titres :

« Sans compter six ans d'éducation, quatre ans de notariat et sept ans de bureaucratie, j'ai travaillé vingt ans à dix heures par jour, soit : 75,000 heures !

« Pendant ces vingt ans, j'ai composé quatre cents volumes, et trente-cinq drames.

« Les quatre cents volumes, tirés à quatre mille exemplaires et vendus cinq francs chacun, ont produit 11,853,600 francs ; les trente-cinq drames, joués cent fois chacun, l'un dans l'autre, ont donné 6,360,000 francs. Sur ces sommes ont été payés,

« Pour les volumes :

« Aux compositeurs, 264,000 francs, aux pressiers, 528,000 francs ; aux papetiers, 633,600 francs ; aux brocheuses, 120,000 francs ; aux libraires, 240,000 francs ; aux courtiers, 1,600,000 francs ; aux commissionnaires, 1,600,000 francs, aux messageries, 100,000 francs ; aux cabinets littéraires, 4,580,000 francs ; aux dessinateurs, 28,000 francs.

« Pour les drames :

« Aux directeurs, 1,400,000 francs ; aux acteurs, 1,225,000 francs ; aux actrices, 1,225,000 francs ; aux décorateurs, 210,000 francs ; aux costumiers, 148,000 francs ; aux propriétaires des salles, 700,000 francs ; aux comparses, 350,000 francs ; aux gardes et pompiers, 70,000 francs ; aux marchands de bois, 70,000 francs ; aux tailleurs, 50,000 francs ; aux marchands d'huile, 529,000 francs ; aux cartonniers, 60,000 francs ; aux musiciens, 257,000 francs ; aux pauvres 630,000 francs ; aux afficheurs, balayeurs, assureurs, contrôleurs et employés, machinistes, coiffeurs et coiffeuses, 573,000 francs.

« Total : 6,360,000 francs.

« En fixant le salaire quotidien à 3 francs, comme il y a dans l'année 365 journées de travail, mes livres ont donné, pendant vingt ans, le salaire à 692 personnes ; mes drames, de leur côté, ont fait vivre, à Paris, pendant dix ans, 347 personnes ; en triplant ce chiffre pour la province, 1,041 ; et, en ajoutant les ouvreuses, claqueurs, cochers de fiacre, au total : 1,458 personnes.

« Drames et livres ont donc soldé le travail de 2,160 personnes.

« Ne sont point compris là-dedans les contrefacteurs belges et les traducteurs étrangers.

« ALEXANDRE DUMAS. »

(Corbeil. — Imprimerie Crété.)

---

Voici, maintenant, le texte de la profession de foi adressée la même année par Victor Hugo :

« MES CONCITOYENS,

« Je réponds à l'appel de soixante mille électeurs qui m'ont spontanément honoré de leurs suffrages aux élections de la Seine. Je me présente à votre libre choix.

« Dans la situation politique telle qu'elle est, on me demande ma pensée ; la voici :

« Deux Républiques sont possibles :

« L'une abattra le drapeau tricolore sous le drapeau rouge ; fera des gros sous avec la Colonne ; jettera à bas la statue de Napoléon et dressera la statue de Marat ; détruira l'Institut, l'École polytechnique et la Légion d'honneur ; ajoutera à l'auguste devise : *Liberté, Égalité, Fraternité*, l'option sinistre : *ou la Mort ;* fera banqueroute, ruinera les riches sans enrichir les pauvres ; anéantira le crédit, qui est la fortune de tous, et le travail, qui est le pain de chacun ; abolira la propriété et la famille ; promènera des têtes sur des piques ; remplira les prisons par le soupçon et les videra par le massacre ; mettra l'Europe en feu et la civilisation en cendre ; fera de la France la patrie des ténèbres, égorgera la liberté, étouffera les arts, décapitera la pensée, niera Dieu, remettra en mouvement ces deux machines fatales qui ne vont pas l'une sans l'autre, la planche aux assignats et la bascule de la guillotine : en un mot, fera froidement ce que les hommes de 93 ont fait ardemment, et après l'horrible dans le grand, que nos pères ont vu, nous montrera le monstrueux dans le petit.

« L'autre est la sainte communion de tous les Français dès à présent, et de tous les peuples un jour... »

L'affiche se termine par ces mots :

« De ces deux républiques, celle-ci s'appelle la Civilisation, celle-là s'appelle la Terreur. Je suis prêt à donner ma vie pour établir l'une et pour empêcher l'autre. « VICTOR HUGO. »

---

*École des chartes.*

Les examens de fin d'année viennent d'avoir lieu à l'École des chartes devant une commission d'examen composée de MM. Jules Quicherat, Robert de Lasteyrie, de Mas-Latrie, Tardif, Anatole de Montaiglon, Léon Gauthier, Paul Meyer, Paul Viollet, Roy, Arthur Giry, professeurs à l'École, et des membres du conseil de perfectionnement de l'École : MM. Léopold Delisle, Alfred Maury, H. Wallon, Ch. Jourdan, E. de Rozière, C. Thurot, tous membres de l'Institut. Dix-huit élèves ont subi les examens prescrits pour passer en seconde année ; seize ont été admis dans l'ordre de mérite suivant : MM. 1. Prou ; 2. Bougenot ; 3. Brutails ; 4. Laurent ; 5. Lazard ; 6. Mahon ; 7. Lempereur ; 8. Coville ; 9. Aubert ; 10. Marais ; 11. Hugues ; 12. Cagé ; 13. Guignes ; 14. De Cessac ; 15. Martin ; 16. Roussel. — Hors rang : M. Huet, élève étranger. Dix-neuf élèves ont subi les épreuves nécessaires pour passer en troisième année ; dix-sept ont été reçus : MM. 1. Delachenal ; 2. Lefèvre-Pontalis ; 3. Alans ; 4. Langlois ; 5. Durand ; 6. Deloncle ; 7. Boursy ; 8. Gaillard ; 9. Lex ; 10. Cicile ; 11. Martineau ; 12. Argéliès ; 13. Haumant ; 14. De Sainte-Agathe ; 15. de Curzon ; 16. Corda ; 17. Farges. — Sept élèves de troisième année ont été admis, après examen, à soutenir leur thèse d'archiviste paléographe en janvier 1882.

Une simplification des bibliothèques. Alexandre Dumas fils assure qu'on peut suffire à tout ce qu'il est nécessaire de lire ou de savoir, avec une plaquette, un livre et un ouvrage.

La plaquette : *le Décalogue ;*

Le livre : *les Fables de La Fontaine ;*

L'ouvrage : *le Dictionnaire de la conversation.*

Les corps d'armée qui vont prendre part aux grandes manœuvres d'automne seront suivis par une « imprimerie de campagne ». Les imprimeurs seront choisis parmi les typographes de l'Imprimerie nationale.

Qui croirait que, pour compléter la collection des volumes de *la Connaissance des temps,* qui n'existent plus à l'observatoire de Paris que pour ces quarante dernières années, il ait fallu recourir... à l'Egypte ? Le président du bureau de longitudes, M. Faye, avait depuis longtemps prié M. de Lesseps de faire faire des recherches au Caire pour savoir si l'observatoire de cette ville possédait encore les volumes manquant à Paris. Les premières investigations n'avaient pas donné de résultats, paraît-il ; mais dans un récent voyage en Égypte, M. de Lesseps est revenu à la charge et, sa qualité de président d'honneur de l'Institut égyptien du Caire aidant, il a été reconnu que *la Connaissance des temps* de 1679 à 1866 se trouve bel et bien au complet en la possession de cette société savante... (*Revue britannique.*)

Le bruit de la publication prochaine des *Mémoires* de Barras n'était pas exact : on sait que la propriété de ces mémoires qui, entre parenthèse, formeront quatre volumes et non huit, appartient à M^me Jubinal, née de Saint-Albin. Un des amis de cette dame, qui lui avait écrit à ce propos, reçoit une réponse d'où nous sommes autorisés à détacher le passage que voici :

« Je trouve, comme vous d'ailleurs, que ces *Mémoires* appartiennent à l'histoire et à la France, et je suis constante dans mes idées. Je n'ai seulement pas songé encore à l'époque à laquelle je les publierai. C'est, incombant à une femme, une lourde tâche que cette publication. Seule, aujourd'hui, après avoir été entourée de mon père, de mon mari et de mes frères, ces hommes éminents que vous avez su apprécier, je me sens timide et ne sais pas prendre de décision. »

Un comité composé de MM. Egger, de l'Institut, président ; Miller et Vacherot, de l'Institut ; Albert Dumont, directeur de l'enseignement supérieur, et de plusieurs autres membres, avait, l'année dernière, pris l'initiative d'une souscription pour élever un buste en bronze à la mémoire de L.-J. Courtaud-Dirvernéresse. Grâce au concours du gouvernement français et des amis des lettres grecques, l'œuvre entreprise a réussi.

L'inauguration du buste a eu lieu le 14 août à Felletin (Creuse), où est né l'éminent helléniste.

Dans sa séance du 6 août dernier, le conseil municipal de la ville de Paris a souscrit à vingt exemplaires de l'ouvrage de M. Felon, l'*Art décoratif.* Cet ouvrage sera donné en prix ;

A trente exemplaires de la *Revue des arts décoratifs,* qui seront placés dans les bibliothèques des mairies ;

A deux cents exemplaires de l'ouvrage de M. Marius Vachon, l'*Ancien hôtel de ville de Paris.*

L'ambassade d'Espagne vient d'adresser à MM. Armand Sylvestre, François Coppée, Charles Diguet, Gabriel Marc et André Theuriet, membres du jury français au concours poétique du bi-centenaire de Calderon, une lettre de remerciement et une médaille commémorative de la fête.

Le syndicat de la protection artistique et littéraire s'est réuni en juin au Cercle de la librairie.

M. Gérôme a vivement protesté contre les copies et les falsifications de toute sorte dont il est victime à



l'étranger. Plusieurs éditeurs ont joint leurs plaintes aux siennes.

M. Hachette, qui présidait la séance, a proposé à l'assemblée, qui a unanimement accepté, de se servir, à l'étranger, pour la revendication des droits artistiques et littéraires, des agents naturels qu'elle y a, c'est-à-dire de tous les libraires qui lui servent de correspondants.

---

## NECROLOGIE

M. A. Wittersheim, ancien imprimeur-gérant des journaux officiels, est mort dans la nuit du 11 au 12 août d'une attaque de goutte remontée au cœur, à l'âge de cinquante-six ans. C'est en 1868 que la société Wittersheim entreprit l'exploitation du *Journal officiel* qui succéda alors au *Moniteur universel* exploité officiellement par MM. Dalloz et Cie. Le changement de format fut une heureuse innovation et permit de conserver en bibliothèque des documents que leur ancien format in-plano rendait impossible à classer.

Le magnifique établissement du 31, quai Voltaire, fut alors construit en quelques mois et, pour les gens du métier qui ont eu l'occasion de le visiter, il fut toujours considéré comme un modèle du genre. Il ne fallait pas voir que les défectuosités d'impression quelquefois apparentes dans la fabrication du journal. On s'imagine difficilement les difficultés que présente un travail qui demande quelquefois deux machines et une cinquantaine d'ouvriers et qui, le lendemain, exigera dix machines et deux cents hommes. Et tout cela à l'imprévu, par à-coups dans l'espace d'une nuit. En règle, le bon à tirer des orateurs des Chambres doit être donné entre 1 heure à 2 heures du matin ; il l'était souvent à 5, 7 et même 9 heures. Du haut de la tribune, M. Thiers lui-même revendiquait le droit de corriger et de retenir, au gré de l'orateur, les épreuves de son discours.

M. Wittersheim était d'une compétence absolue dans son dur et difficile métier. Pendant la guerre et la Commune il sut garantir le service du journal; dans ces crises, les dépenses ne sont pas à compter et il faut être aussi intelligent qu'énergique pour savoir arriver quand même. Il eut, depuis et dans ses dernières années, de longs démêlés à soutenir avec une administration soucieuse à l'excès des intérêts publics, au détriment d'intérêts privés respectables. Il déploya dans cette lutte une patience robuste que rien ne découragea et qui imposait son autorité même à ses adversaires.

Dans ses relations commerciales, il montra une probité qui ne saurait être discutée. Ceux qui ont connu l'homme privé ajouteront une forte somme de sympathiques regrets au souvenir que laissera un des maîtres en journalisme de l'art multiple de l'imprimerie.

~~~

Un des officiers les plus distingués de la marine française, le vice-amiral Fleuriot de Langle, vient de mourir. On lui doit quelques travaux insérés dans les comptes rendus de la Société de géographie et une étude sur la *Campagne de la Cordillère* et l'*océan Indien*.

L'amiral F. de Langle meurt à soixante-douze ans.

~~~

M. Floquet, membre correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, vient de mourir à Fromentin (Calvados), à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

M. Floquet avait réuni et publié des documents d'une haute importance pour l'histoire du XVIIe siècle. Son *Histoire des parlements de Normandie* est une dissertation savante de notre ancienne organisation judiciaire.

Dans les dernières années de sa vie, il s'est consacré à des recherches sur la vie et les œuvres de Bossuet. Cette publication, qui était à son quatrième volume, restera probablement inachevée.

~~~

Les journaux viennent d'annoncer la mort, en province où il s'était retiré, de M. l'abbé Delaunay, ancien curé de Saint-Étienne-du-Mont.

Ce qu'on n'a pas dit et ce qu'il est intéressant de rappeler, c'est que ce prêtre, homme d'érudition et de goût, avait réuni, depuis un demi-siècle, la plus merveilleuse collection d'*Imitations de Jésus-Christ* qu'il y ait en Europe. Pas une édition, même des plus rares et des plus anciennes, n'y manquait dans la condition la plus belle et la plus riche reliure.

L'abbé Delaunay a légué cette collection à la bibliothèque Sainte-Geneviève.

~~~

Nous avons le regret d'annoncer la mort de M. Henri Bionne, ancien officier de marine, secrétaire général de la Société formée par M. de Lesseps, pour le percement de l'isthme de Panama.

Officier de la Légion d'honneur et membre de la Société de géographie, M. Henri Bionne était un savant doublé d'un écrivain des plus distingués.

L'ouvrage considérable qu'il publia récemment sur *Dupleix et l'influence de l'expansion coloniale* valut à son auteur une récompense académique et l'approbation de la presse tout entière.

~~~




~~~

M. Grimaud de Caux, rédacteur scientifique de l'*Union*, vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

Hygiéniste et hydrographe, M. Grimaud de Caux a publié plusieurs ouvrages scientifiques très estimés, entre autres un traité de philosophie et un livre sur les eaux publiques.

Lors du choléra qui sévit à Marseille en 1865, il alla affronter le péril pour rechercher l'origine du fléau. Il eut la satisfaction de trouver le point de départ de l'épidémie, ce qui lui valut une récompense de l'Académie des sciences.

M. Louis-Charles Kiener, aide-naturaliste au Muséum d'histoire naturelle et conservateur des galeries de zoologie, vient de mourir à Paris, où il était né le 31 juillet 1799.

M. Kiener, qui avait spécialement étudié les mollusques, avait fait de longs voyages dans toutes les parties du globe. Les résultats de ses recherches ont été consignés dans un ouvrage publié avec luxe, intitulé : *Iconographie des coquilles vivantes,* avec 900 planches, qui sera toujours consulté avec fruit par les naturalistes.

M. Samuel Sharpe, un savant égyptologue anglais, vient de mourir à Highbury, dans sa quatre-vingt-deuxième année. Il laisse plusieurs ouvrages témoignant de sa vaste érudition, notamment une traduction complète des écritures hébraïques et du Nouveau Testament; une *Critique de la version autorisée des Écritures;* la *Chronologie de la Bible;* l'*Histoire de l'Égypte depuis son origine jusqu'à son invasion par les Arabes;* la *Chronologie de l'ancienne Égypte* et plusieurs monographies sur les hiéroglyphes et autres objets d'antiquité figurant dans les collections du British Museum. M. Sharpe, qui était un libéral convaincu, a fait pendant sa vie de grandes largesses aux institutions d'enseignement laïque.

Un personnage qui avait fait quelque bruit, il y a trente ans, Georges Borrow, vient de mourir en Angleterre.

Fils d'un officier supérieur, il embrassa de bonne heure la carrière ecclésiastique et devint l'agent le plus zélé et le plus ardent de la Société biblique de Londres. Après avoir parcouru une partie de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, il fut arrêté et mis en prison à Madrid, en 1840, pour avoir distribué des bibles en langue vulgaire.

Cette arrestation produisit en Angleterre une vive agitation et faillit tourner au *casus belli.* Le gouvernement espagnol se décida à relâcher son prisonnier; mais la population, en Espagne, s'ameuta contre M. Borrow, qui fut forcé de fuir dans les bois, où il rencontra une bande de tziganes et passa au milieu d'eux plusieurs années.

Peu d'hommes, en Europe, connaissaient aussi bien la langue et les mœurs de ce peuple vagabond que M. Borrow, qui a publié, sur ce sujet, plusieurs récits intéressants.

Les journaux autrichiens annoncent la mort, à Inspruck, du poète et auteur dramatique Jean-Otto Prechtler, l'un des écrivains les plus distingués de l'Autriche.

La plupart de ses œuvres dramatiques, comme les *Fauconniers, Jeanne de Naples,* les *Enfants du roi,* sont devenues populaires et ont été fréquemment représentées sur les théâtres de l'Autriche.

Les journaux russes annoncent que le savant philologue M. J. Kounavine est mort ces jours derniers dans sa propriété, située près de Kharkof. Médecin de profession, M. Kounavine s'occupait en même temps, avec un zèle infatigable, de recueillir des matériaux philologiques, et en particulier ceux qui concernent les idiomes tziganes. Pour recueillir ces matériaux, le savant russe avait dépensé toute sa fortune et passé trente-cinq ans à voyager dans les pays d'Europe, d'Asie, ou d'Afrique, où les tziganes ont leur campement.

En faisant ces voyages, M. Kounavine avait appris les différents dialectes tziganes, dont il évaluait le nombre à 20, et il avait étudié en même temps le sanscrit, le zende et les autres langues de l'Asie ancienne. M. Kounavine a désigné comme la seule personne qui lui ait aidé à tirer parti des matériaux recueillis par lui, M. A.-V. Eliseiff, membre de la Société de géographie de Saint-Pétersbourg, qui est aussi, d'après l'opinion, le seul savant capable de sauver ces matériaux de l'oubli.

---

## SOMMAIRE DES PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

(ARTICLES IMPORTANTS)

DU 15 JUILLET AU 15 AOUT 1881

ART (17 juillet). *Physiologie du curieux,* par Edmond Bonnaffé. — Véron : *Raphaël, peintre de portraits,* par Gruyer. — (24 juillet). Leroi : Salon de 1881. — Tourneux : *Bibliographie céramique,* par Champfleury. — (31 juillet). Del Monte : Vasari et la critique moderne. — Yriarte : Lettres de Milan. — (7 août). Frizzoni : Exposition de dessins de maîtres anciens à Milan. — Le procès de *l'Art.* — (14 août). Tourneux : B. Fillon. — Brès : Les peintures dé-



coratives du cercle artistique de Marseille. — ARTISTE (1er juillet). Lhubert : Les envois de Rome en 1881. — Bachelin : Marat, iconographie de *l'Ami du Peuple.* — (15 juillet). A. et H. Houssaye : P. de Saint-Victor.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE (août). D. Laveleye : L'or et l'argent dans la crise actuelle. — L. Quesnel : Thomas Carlyle. — Stapfer : Étude sur *Hermann et Dorothée* de Gœthe. — BULLETIN DU BIBLIOPHILE (mars-avril). Meaume : Louise de Lorraine, reine de France. — Baron de Rubbe : Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret. — Moulin : Thyrel de Boismont, de l'Académie française. — Baron Ernouf : Les autographes de P. Corneille. — Biographie particulière des provinces de France. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (16 juillet). Le télélogue. — Les pigeonniers militaires en Espagne. — (23 juillet). Etude historique sur la fortification permanente. — (30 juillet). Conférence sur l'expédition de Tunisie. — (6 août). De l'électricité. — Les ferrures à glace. — (13 août). La cavalerie à la bataille de Vionville-Mars-la-Tour. — Notices cartographiques. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE LA MORINIE (avril-mai-juin). De Lauwereyns : Relations du magistrat de Saint-Omer avec le duc de Marlborough campé devant Douai (1710). — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES BRETONS (1880-1881). Procès-verbaux de la Société. — Ses publications. — M. Benjamin Fillon. — Pamphlet breton contre le Régent.

CORRESPONDANT (25 juillet). Delaire : Les chotts tunisiens et la mer intérieure en Algérie. — Le musée du Belvédère. — Abbé Chapon : Études d'histoire religieuse; réponse à M. Havet. — Douhaire : *Les origines de la France contemporaine,* par Taine. *Histoire du Tribunal révolutionnaire,* par Wallon. *André Chénier et les Jacobins,* par O. de Vallée. — (10 août). Chantelauze : Les derniers jours de Mazarin, d'après des documents inédits. — De Lescure : Nouveaux ouvrages sur la Révolution et l'émigration. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (16 juillet). Pillon : Le doute cartésien et la première méditation de Descartes. — (23 juillet). Renouvier : Des jugements déterministes en politique. — (30 juillet). Renouvier : La philosophie de l'histoire de Just. Muiron. — (6 août). Renouvier : Burdin, Saint-Simon et Comte. — Un mot sur les « uchronies ». — (13 août). Pillon : Examen critique des épreuves cartésiennes de l'existence de Dieu.

EXPLORATION (21 juillet). L'alphabet géographique international. — Enquête sur le grand canal du Nord. — L'expédition espagnole en Abyssinie. — (28 juillet). Voyage du major Serpa Pinto. — L'archipel Hawaïen. — (4 août). L'île de Gjerba. — Voyage du lieutenant Bove au Rio de la Plata. — Le câble électrique autour du monde. — (11 août). Les tribus d'Arabes Bédouins en Égypte. — La mission Flatters. — MM. Matteuci et Massai au golfe de Guinée.

GAZETTE ANECDOTIQUE (15 juillet). Debureau diplomate. — Nadaud chez lui. — Chanson sur Nisard. — (31 juillet). Mémoires de Talleyrand. — P. de Saint-Victor et Th. Gautier. — Un collaborateur de Rouget de l'Isle. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (août). Popelin : Les émaux peints de la collection Spitzer. — Ch. Yriarte : Maso di Bartolomeo, dit le Masaccio. — De Lostalot : Les pastels de M. de Nittis. — Ch. Ephrussi : Les médailleurs de la Renaissance, Vittore Pisano.

INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 juillet). Mots à ajouter au *Dictionnaire* Littré. — Le roi chez la reine. — Le *Mérite des femmes,* saisi. — Bibliothèque Telleiana. — Hannetons confits. — Le Rabelais Club. — « Le gardien » de Scribe. — (10 août). Gustave Flaubert et les idoles. — Marc Moreau, imprimeur, brûlé. — Manuscrit de dom Chassignet. — Mémoires de Mme de Campestre. — Jamet. — Mémoires de Barras. — La Pucelle de Paris. — Proclamation adressée par V. Hugo à ses concitoyens en 1848.

JEUNE FRANCE (août). Destrem : L'imprimerie à Paris; le premier atelier typographique. — C. Pelletan : La farce de maître Pathelin. — A. Regnard : Un poète révolutionnaire : P.-B. Shelley. — JOURNAL DES CURIEUX. — (1er juillet). De Charybde en Scylla. — Un dîner de 500 francs. — Guillaume Tell a-t-il existé? — Turlupin. — (1er août). Amis comme cochons. — La neige rouge. — La mer Rouge. — Charivari. — JOURNAL DES ÉCONOMISTES (juillet). Du Mesnil-Marigny : Réflexions sur l'effet des richesses. — Brelay : Les sociétés de consommation et les banques populaires. — De Fontpertuis : Le Pérou et la Bolivie. — JOURNAL DES SAVANTS (juillet). De Saulcy : Étude sur la religion et les mœurs des Soubbas. — Egger : Centenaire de Pompéi et d'Herculanum. — Miller : Littérature grecque moderne. — E. Le Blant : *Histoire de l'art chrétien.* — A. Maury : Histoire de la divination dans l'antiquité. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (juillet). Général Duval : Tactique des renseignements. — *La guerre et son histoire,* par le colonel Marselli.

MAGASIN PITTORESQUE (juillet). Petit Dictionnaire des arts et métiers avant 1789 (suite). — Château de Mehun-sur-Yèvre. — L'héliographe. — Le jade. — Lampe électrique automatique. — L'horoscope de Louis XIV. — La maison de Fléchier à Pernes, etc., etc. — MATÉRIAUX POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE L'HOMME (février). P. du Chatellier : Fouilles aux pieds des menhirs du canton de Pont-l'Abbé (Finistère). — De la destination de ces monuments. — Dr J. Jacquinot : Les tumuli d'Arthel (Nièvre). — MOLIÉRISTE (août). Brander Matthews : Molière en Amérique. — Van Laun : Les plagiaires de Molière en Angleterre. — Couët : Une consultation médicale au XVIIe siècle.

NATURE (16 juillet). Meugeot : Expédition dans le haut Niger, par le capitaine Gallieni. — (23 juillet). Pasteur : H. Sainte-Claire Deville. — État actuel de l'Etna et de la vallée del Bove. — (30 juillet). Sauvage : Les reptiles de France. — Hospitalier : L'éclairage électrique par incandescence. — (6 août). Une plante qui marche. — Guebhard : Les tourbillons annulaires. — (13 août). Exposition internationale d'électricité. — Perrier : Les origines et le développement de la vie; origine des vertébrés. — NOUVELLES ARCHIVES DE L'ART FRANÇAIS (6e livre). Les descendants de Charles Le Brun. — Inventaire des peintures et sculptures du couvent des Cordeliers de Paris. — Jacques Swebach, dit Fontaines, peintre de batailles et de genre. — Counis, peintre en émail. — NOUVELLE REVUE (15 juillet), M. Fontane : Aryas et Iraniens. — Lévy : Henri Heine et la politique contemporaine. — (1er août). Pauliat : La classe populaire de Paris. — Durand-Gréville : Littré. — Gaffarel : Les îles Ioniennes pendant la première occupation française. — Reynald : L'Espagne musulmane.

POLYBIBLION (juin). Publications récentes sur l'écriture sainte. — Leroy-Beaulieu : Essai sur la répartition des richesses. — Raunié : Chansonnier historique du XVIIIe siècle. — Bourgeois : La chaire française au XIIe siècle. — Molinier : L'Inquisition dans le midi de la France. — Taine : Les origines de la France contemporaine. — Saucerotte : Les médecins au théâtre depuis Molière. — (juillet). Dramard :

Bibliographie raisonnée du droit civil. — V. Hugo : Les quatre vents de l'esprit. — Hild : Aristophanes impietatis reus. — Duruy : Histoire des Romains. — Langel : La Réforme au XVI$^{e}$ siècle. — De Luçay : Origines du pouvoir ministériel en France.

REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (juillet). Des associations entre les employés de l'Etat. — De la jouissance et du partage des biens communaux. — REVUE ALSACIENNE (juillet). L. Delabrousse : M. Engelhard. — Schmidt : La Faculté des lettres de Nancy. — REVUE D'ANTHROPOLOGIE (15 juillet). Broac : La torsion de l'humérus et le tropomètre. — Chassagne : Contribution à l'ethnographie de la basse Bretagne. — Maget : Mœurs des Japonais. — Feré : Recherches sur la topographie crânio-cérébrale. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (juin). Collignon : Les Dioscures, sur un miroir étrusque du musée de Bordeaux. — Nicard : L'étain dans les habitations lacustres. — Normand : Les sculptures de Pergame. — Daubrée : Exploitation des mines métalliques dans la Gaule. — REVUE DES ARTS DÉCORATIFS (juillet). Darcel : Les tapisseries décoratives. — Les portes de Saint-Maclou, à Rouen. — Les nouvelles écoles d'art et d'industrie en France et en Angleterre. — REVUE DE BRETAGNE ET DE VENDÉE (juillet). R.-P. Flavien : Les capucins de l'ermitage de Nantes (1529-1880). — REVUE BRITANNIQUE (juillet). Le désordre social. — La pellagre en Italie. — Les légionnaires de César et les soldats de la Gaule. — L'éducation dans l'école libre. — Trois écrivains portugais : Garett, Castilho et Herculano. — REVUE DE CHAMPAGNE & DE BRIE (juillet). A. Babeau : La Louptière, poète champenois. — Guelliot : Corvisart et Napoléon. — Fèvre : Étude historique sur Philippe Lebon d'Humbersin. — Bourgeois : Étude historique sur Cazotte et son séjour à Pierry. — REVUE CRITIQUE (18 juillet). Rieu : Catalogue des manuscrits persans du British Museum. — Curtius : Histoire grecque. — Giraud : La maréchale de Villars et son temps. — (25 juillet). De Saint-Victor : Les deux marques. — Hertzberg : Histoire de l'empire romain. — (1$^{er}$ août). Aristote : Morale à Nicomaque. — Blass : L'éloquence attique; Les alliés et adversaires de Démosthène. — Tratcheosky : La France et l'Allemagne sous Louis XVI. — (8 août). Graux : Essai sur les origines du fonds grec de l'Escurial. — Taine : La conquête jacobine. — REVUE DES DEUX MONDES (15 juillet). G. Charmes : Voyage en Syrie. — Beaussire : La morale évolutionniste de M. Spencer. — Duruy : L'instruction publique et la révolution. — Brunetière : Théorie du lieu commun. — (1$^{er}$ août). Cucheval-Clarigny : La Banque de France. — Perrot : L'architecture civile de l'ancienne Égypte. — De Lagenevais : L'opéra populaire. — Ganderax : *La vraie farce de maître Pathelin.* — REVUE DE GÉOGRAPHIE (juillet). Ubicini : La grande carte de Grèce, par Righas. — Pasqua : Aperçu topographique et politique sur l'Assyr. — Cherbonneau : Les Kroumirs de Fath-Allah et les troglodytes de Zentham. — REVUE DE LINGUISTIQUE ET DE PHILOLOGIE (15 juillet). Adam : Les classifications de la linguistique. — Bonaparte : La langue basque au XII$^{e}$ siècle. — Gatteyrias : Études linguistiques sur les langues de la famille géorgienne. — REVUE PHILOSOPHIQUE (août). Janet : Sur la valeur du syllogisme. — Espinas : La philosophie écossaise au XVIII$^{e}$ siècle et les origines de la philosophie anglaise contemporaine. — Tannery : L'éducation platonicienne. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (16 juillet). Brunetière : Études nouvelles sur Bossuet; les *Sermons.* Paul de Saint-Victor. — (23 juillet). De Pressensé : M. Taine. — Le mouvement littéraire en Allemagne. — (30 juillet). Mémoire autographe du duc de Saint-Simon sur la politique étrangère de la France et la question de la Lorraine en 1733. — E. Deschanel : *Le peuple et la bourgeoisie.* — (6 août). Rapport sur les concours de l'Académie française. — M. Lockroy : *Journal d'une bourgeoise pendant la révolution.* — (13 août). A. Laurent : M. Jules Lacroix. — Barine : Le Français jugé par l'Allemand. — Bonet-Maury : M. A. Réville. — REVUE SCIENTIFIQUE (16 juillet). Trouessart : La distribution géographique des rongeurs vivants et fossiles. — Richard : L'Abyssinie. — Le mouvement de la population à Paris en 1879. — (23 juillet). Richet : De la vibration nerveuse. — Vénukoff : Les parties inexplorées de l'Europe et de l'Asie. — (30 juillet). Henneguy : Comparaison de la fécondation chez les animaux et les végétaux. — Dallet : Étude historique et critique sur les étoiles filantes. — (6 août). Couty : La consommation de la viande et ses conserves dans l'Amérique du Sud. — De Solaville : Les grandes longévités. — (13 août). Raynaud : Du scepticisme en médecine. — Dehérain : Influence de la lumière électrique sur le développement des végétaux.

TOUR DU MONDE (23 et 30 juillet). Largeau : Le Sahara algérien. — (6 et 13 août). Lortet : La Syrie d'aujourd'hui.

VIE MODERNE (25 juin). Mulé : Ferd. Fabre. — (2 juillet). Desmoulins : Mots à rajeunir. — (9 juillet). Céard : *Fromont jeune et Risler aîné.* — (6 août). Nada : Prise de Sfax.

---

# PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

## PARUS DANS LES JOURNAUX QUOTIDIENS DE PARIS

(Du 15 juillet au 15 août 1881.)

CONSTITUTIONNEL. Juillet : 18. Barbey d'Aurevilly : A. Chénier et les Jacobins, par O. de Vallée. — 21. Michells : Le réalisme au théâtre. — 22. Trianon : Le Panthéon littéraire. — Août : 8. Barbey d'Aurevilly : Louise de la Vallière et la jeunesse de Louis XIV. — 10. Trianon : Poètes et artistes de l'Italie, par Montégut.

DÉBATS. Juillet : 17. Charmes : Œuvres complètes de Voltaire, éd. Moland. — 18. Bérard-Véragnac : Lettres d'Italie, par de Laveleye. — 19. Baudry : Littré. — 20. Deschanel : L'Angleterre, par de Fonblanque. — 23. Franck : Mélanges de feu François Thurot. — 25. Fleury : Lettres à Panizzi, par Mérimée. — 27. Les écoles de médecine et les hôpitaux de Londres. — 31. Houssaye : La littérature grecque du moyen âge. — Août : 1$^{er}$. Bertin : Lettres de M$^{me}$ de Rémusat. — 8. Baudrillart : Le socialisme contemporain, par de Laveleye. — 10. Joussemet : Hugues de Lionne. — 12. Bérard-Véragnac : Dupleix, par M. Bionne.



DÉFENSE. Juillet : 21. Le sarcophage de Proxénès. — 23. Lettres de Mme de Rémusat. — 30. P. de Saint-Victor.

ESTAFETTE. Juillet : 25. J.-J. Rousseau au val de Travers.

FIGARO. Juillet : 19. Weiss : P. de Saint-Victor. — 20. De Cassagnac : Souvenirs du troisième empire. — Août : 11. Wolff : J. Claretie.

FRANÇAIS. Juillet : 19. Lettres de l'abbé Galiani. — 26. P. de Saint-Victor. — Août : 2. Les Pyrénées françaises, par P. Perret. — 9. De la certitude morale, par Ollé-Laprune. — 15. Don Juan avant Molière.

GAULOIS. Juillet : 16. Nisard.

GIL BLAS. Août : 14. Th. de Banville : A. Dumas père.

LIBERTÉ. Juillet : 18. A. Delpit : Paul Déroulède. — 19. Dr Nicolas : L'impression des livres classiques. — 29. Drumont : Exposition du Cercle de la librairie.

MONITEUR UNIVERSEL. Juillet : 18. P. de Saint-Victor : Eug. Delacroix. — 23. Le mouvement littéraire à l'étranger. — 26. E. Daudet : Le Tribunal révolutionnaire.

OFFICIEL. Juillet : Les sociétés géographiques de province. — 24, 27, 31. Souvenirs de Madagascar. — 30-3. L'Abyssinie. — Août : 4. Revue historique. — 7. La Société de géographie commerciale de Paris. — 9, 11, 15. La Martinique.

PARLEMENT. Juillet : 17. La Bastide : Marches et sonneries, par Déroulède. — 18. Saint-René Taillandier : M. Taine et la philosophie de la révolution. — 21. Le Roy : Le peuple et la bourgeoisie, par Deschanel. — 22. Instinct ou intelligence. — Août : 11. E. Rod : Les écrivains de l'Italie contemporaine : M. Fernando Fontana.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Juillet : 19. Soury : La psychologie historique. — Août : 2. Paris jugé par un Allemand, à propos d'une récente publication. — 7. Amours royales.

SIÈCLE. Juillet : 21. De la Berge : H. Taine. — 22. Havard : Les livres d'art. — 31. Le journal d'une bourgeoise pendant la révolution. — Août : 3. Correspondant diplomatique du baron de Staël-Holstein. — 10. Havard : La procession de Furnes.

SOLEIL. Juillet : 18. Canivet : Les quatre peurs de notre général.

TEMPS. Juillet : 18. Sarcey : L'opérette. — 21. Mémoires de Barras. — 22. Soury : La Grèce antique. — 24. A propos de Barras. — Août : 10. Busquet : G. de Nerval et sa mort. — 11. Lettres inédites de Napoléon III.

UNION. Juillet : 19. Bernard : Marches et sonneries, par Déroulède. — 26. Sepet : Nouveaux travaux sur Bossuet. — Août : 1er. Sepet : Revue des sciences historiques. — 3. L'empire des tsars et les Russes, par A. Leroy-Beaulieu. — 4. Bernard : Souvenirs d'un vieux critique, par Pontmartin. — 11. Sepet : Les savants illustres des XVIe et XVIIe siècles, par Valson.

UNIVERS. Juillet : 18. Les origines de l'histoire, d'après M. Lenormant. — 22. Preuves scientifiques de l'existence de Dieu. — Août : 1er. L'Académie romaine de Saint-Thomas d'Aquin. — 12. Baron de France : Programme de gouvernement et d'organisation sociale, par Le Play.

VOLTAIRE. Juillet : 20-21. Th. de Banville : Camées parisiens.

---

## NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

### PENDANT LE MOIS DE JUIN 1881

1. *Les Coulisses parisiennes*. In-folio, à 4 col. avec fig. Paris, imp. Chaix, 20, rue Bergère. — Bureaux, 8, rue Saint-Augustin. — Abonnements : Édition hebdomadaire, 10 fr.; quotidienne, 30 fr. — Le numéro : 20 centimes.

*Le Guide des acquéreurs*. Journal financier industriel et commercial. In-folio, 8 p. à 4 col. Paris, imp. Balitout, 7, rue Baillif. — Bureaux, 108, rue de Rivoli. — Abonnements : 1 an, 12 fr.; 6 mois, 7 fr.; 3 mois, 4 fr.

*Journal héraldique*. Archéologique et financier. In-4, 14 p. à 2 col. Paris, imp. Morris, 64, rue Amelot. — Bureaux, 31, boulevard Henri IV. — Abonnements : Un an, 12 fr. — Le numéro, 20 centimes.

*Paris-Londres*. Supplément quotidien du Courrier de Paris et de Londres. Grand in-8, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Hérault, 194, rue Lafayette. — Bureaux, 16, passage de l'Opéra. — Abonnements : 8 fr. par trimestre. — Le numéro : 5 centimes.

*Le Trait d'Union commercial*. Paraissant les mardis et vendredis. Petit in-4, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Tolmer, 3, rue Madame. — Bureaux, 5, rue Christine. — Abonnements, Paris : 6 mois, 20 fr.; 3 mois, 12 fr.; 1 mois, 5 fr.; départements : 6 mois, 25 fr.; 3 mois, 15 fr.; 1 mois, 7 francs.

*L'Impartialité médicale et pharmaceutique*. Revue mensuelle. In-4, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Hé-

rauld, 194, rue Lafayette. — Bureaux, 19, rue Vieille-du-Temple. — Abonnements : Un an, 4 fr.; Étranger, 5 francs.

*L'Intermédiaire.* Bulletin d'annonces pour fonds de commerce, etc. In-18, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Wattier, 4, rue des Déchargeurs. — Bureaux, 7, rue des Halles. — Abonnements: Paris, 6 mois, 2 fr.; départements : 3 fr. — Le numéro, 10 centimes.

*La Bible pour rire.* 16 p. avec fig. Paris, imp. Bernard, 9, rue de la Fidélité. — Bureaux, même adresse. — Le numéro : 25 centimes.

*Le Sauveteur breton.* Grand in-folio, 4. p. à 6 col. avec grav. Paris, imp. Larochelle, 16, rue du Croissant. — Prix: 25 centimes. — Numéro unique.

*Le Téléphone.* Revue hebdomadaire de téléphonie pratique paraissant le jeudi. In-4, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Wattier, 4, rue des Déchargeurs. — Bureaux, même adresse. — Abonnements: France, un an, 12 fr.; Étranger, 15 fr. — Le numéro, 25 centimes.

5. *La Prudence financière.* In-folio, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Marot et Cᵉ, 73, rue N.-D. de Nazareth. — Bureaux, même adresse. — Abonnements: Un an, 1 fr. — Le numéro, 10 centimes.

*La Spana financiera, comercial e industrial.* In-4, 8 p. à 2 col. Paris, imp. Dupont, rue J.-J.-Rousseau. — Bureaux, 80, rue Taitbout. — Abonnements : Europe, un an, 12 fr.; Amérique, 20 fr. — Paraît le dimanche.

9. *Éventail-Prime.* Une feuille avec photographies. Paris, lith. Distribué, 22, rue des Bernardins. — Bureaux, rue Albouy,

10. *Paris-Musique.* Petit in-folio, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Richard, passage de l'Opéra. — Bureaux, 20, rue Bergère. — Abonnements: France, un an, 10 fr.; 6 mois, 5 fr. Étranger, un an, 12 fr.; 6 mois, 6 fr. — Le numéro, 15 centimes.

11. *Paris-Plaisir.* In-4, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Wattier, 4, rue des Déchargeurs. — Bureaux, 11, rue du Croissant. — Abonnements : Un an, 12 fr.; 6 mois, 6 fr.; 3 mois, 3 fr. — Hebdomadaire.

12 *Le Paysan.* Journal populaire des intérêts ruraux. In-4, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Goupy, 71, rue de Rennes. — Bureaux, 7, rue du Cherche-Midi. — Abonnements : 3 fr. par an. — Le numéro, 5 centimes. — Paraît le dimanche.

*Le Courrier international.* Gazette des étrangers. Grand in-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Delhotal, passage de l'Opéra, 28. — Bureaux, 19, boulevard Montmartre. — Abonnements : Un an, 18 fr.; 6 mois, 10 fr.; Étranger, un an, 20 fr. — Le numéro, 15 centimes.

15. *L'Électrophone.* Journal scientifique mensuel. Organe de l'application de toutes les sciences électriques et téléphoniques. In-folio, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Schiller, faubourg Montmartre. — — Bureaux, 92, rue de Maubeuge. — Abonnements : Paris, un an, 12 fr; Étranger, 15 francs.

*Bulletin universel des tirages financiers et des coupons.* Paraissant le 1ᵉʳ et le 15 de chaque mois. In-4, 16 p. à 3 col. Paris, imp. Schiller, faubourg Montmartre. — Bureaux, 21, rue de Provence. — Abonnements : 6 fr. par an. — Le numéro, 50 centimes.

16. *La Typographie française.* Organe officiel de la fédération des ouvriers typographes français, paraissant tous les quinze jours. Nº spécimen. In-4, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Nouvelle, 14, rue des Jeûneurs. — Bureaux : 15, rue de Savoie. Abonnements: Un an, 2 fr. 40; 6 mois, 1 fr. 20; 3 mois, 60 centimes.

*La ligue nationale du travail et de l'épargne.* Organe de la ligue pour la défense de l'épargne française. Petit in-4º, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Naudin, 9, rue d'Aboukir. — Abonnements : un an, 10 fr.; Étranger, 15 fr. — Paraît le jeudi.

18. *Journal de la Caisse générale.* Petit in-4, 8 p. à 3 col. Paris, imp. ouvrière, 17, rue de l'Échiquier. — Bureaux, 71, rue de la Victoire. — Abonnements : France, un an, 3 fr.; Étranger, le port en sus. — Le numéro, 10 centimes. — Paraît le samedi.

19. *Le Courrier du Dimanche.* Journal politique. Grand in-4, 8 p. à 4 col. Paris, imp. Kugelmann, 12, rue Grange-Batelière. — Bureaux, 9, rue Bergère. — Abonnements: Un an, 15 fr.; 6 mois, 8 fr.; 3 mois, 4 fr.; Étranger, le port en sus. — Le numéro, 25 centimes.

*Le Supplément illustré.* In-4, 4 p. à 3 col. avec fig. Paris, imp. Rouan, 41, rue de la Victoire. — Bureaux, 5, passage Saulnier. — Abonnements: Un an, 3 fr. 50; 6 mois, 1 fr. 75. — Le numéro, 5 centimes. — Paraît le dimanche.

*Le Sans-Souci.* Satirique, humoristique, illustré. In-4, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Coeffet, 8, rue du Croissant. — Bureaux, même adresse. — Abonnements: Paris, un an, 7 fr.; 6 mois, 4 fr.; 3 mois, 2 fr. 50. Départements, un an, 8 fr.; 6 mois, 5 fr.; 3 mois, 3 fr. — Le numéro, Paris, 10 cent.; départements, 15 cent. — Paraît le dimanche.

22. *L'Avenir de l'Espagne.* Bulletin financier paraissant le mercredi. Petit in-4, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Schiller, faubourg Montmartre. — Bureaux, 10, rue de Louvois. — Abonnements: Un an, 6 fr.; 6 mois, 3 fr — Le numéro, 25 centimes.

23. *L'Intermédiaire financier.* Journal d'émission, financier, industriel et commercial. Petit, in-4, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Tolmer, 3, rue Madame. — Bureaux, 7, rue de Bellay. — Abonnements: France, un an, 1 fr.; Étranger, 5 francs. Paraît le jeudi.

*Le Correspondant européen.* Journal financier, industriel, commercial et agricole, paraissant le jeudi. In-4, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Marot, 73, rue N.-D. de Nazareth. — Bureaux, 49, boulevard Magenta. — Abonnement: France, un an, 15 fr.; Étranger, le port en sus.

25. *Quasimodo-Finance.* Paraissant le samedi. In-folio, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Marot, 73, rue N.-D. de Nazaret. Bureaux, même adresse. — Abonnements : Paris et départements, 10 francs; l'étranger, le port en sus. — Le numéro 5 centimes.

*L'Activité.* A universal commercial and industrial guide. Grand in-folio, 8 pag. à 6 col. Paris, typ. Kugelmann, 12, rue Grange-Batelière.—Bureaux, 14, rue Castiglione. — Abonnements: Paris, 6 fr.; départements, 7 fr. — Le numéro: 10 centimes. — Paraît le samedi.

25. *Gayant et sa famille, Le Nord illustré, Le Dimanche illustré.* In-4, 4 p. à 3 col. avec fig. Paris, imp. Tolmer, 4, rue Madame. — Bureaux, boulevard Saint-Germain, 92. — Le numéro, 5 centimes.

26. *La Revision constitutionnelle* (ancien *Paris-Capitale.* In-4, 8 p. à 4 col. Paris, imp. Kugelmann, 12, rue Grange-Batelière. — Bureaux, même adresse. — Abonnements: Paris, un an, 8 fr.; 6 mois, 4 fr.; 3 mois, 2 fr.; départements: Un an, 10 fr.; 6 mois, 5 fr.; 3 mois, 2 fr. — Le numéro, 15 centimes. — Paraît le dimanche.

*Les Fonds d'État.* Revue spéciale et exclusive des fonds publics français et étrangers paraissant les 11 et 26 de chaque mois. In 4, 20 p. à Paris, imp. Mouillot, quai Voltaire. — Bureaux, 41, rue de la Victoire. — Abonnements: Paris, un an, 10 francs.

*La Bourse et les affaires.* Journal hebdomadaire financier, paraissant le mardi. In-folio, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Marot, 73, rue N.-D. de Nazareth. — Bureaux, 75, rue Legendre. — Abonnements : Un an, 20 fr.; 6 mois, 12 fr. — Le numéro, 10 centimes.

29. *Cote de Paris,* donnant d'après la cote des agents de change tous les cours authentiques et quotidiens de la Bourse. In-folio, Paris, imp. Capitaine, 12, rue des Bourdonnais.

*L'Ame du Peuple.* Une feuille, Paris, typ. Rudrauff, 55, rue Tiquetonne.

## NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS PENDANT LE MOIS DE JUILLET 1881

1. *Paris-Marseille.* Journal hebdomadaire, pet. in-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. du passage des Panoramas, galerie Saint-Maure. — Bureaux, même adresse. — Abonnements : 5 fr. par an. — Le numéro, 10 centimes.

*L'Ingénieur.* Journal hebdomadaire illustré. In-4°, 20 p. à 3 col. Paris, imp. Bernard, rue de la Fidélité. — Bureaux, même adresse. — Abonnements : Un an, 40 fr. ; Étranger, 45 fr.

2. *Paris.* Journal politique quotidien. Gr. in-fol., 4 p. à 6 col. Paris, imp. Larochelle, 16, rue du Croissant. — Bureaux, même adresse. — Abonnements : Paris, 3 mois, 10 fr. — le numéro, 10 centimes ; Départements, 3 mois, 11 fr., Alsace-Lorraine et Algérie, 11 fr.; Angleterre, 13 fr. — Le numéro, 15 centimes.

3. *Grande encyclopédie financière et industrielle.* In-8°, 26 p. à 2 col. Paris, imp. Marot, 73, rue N.-D. de Nazareth. — Bureaux, 8, rue Vivienne. — Abonnements : Paris, un an, 20 fr., 6 mois, 12 fr; 3 mois, 6 fr. 50; Départements : Un an, 23 fr. ; 6 mois, 13 fr. 50; 3 mois, 7 fr. — Le numéro, 60 centimes. — Hebdomadaire.

5. *Le Voyageur comique.* Une feuille in-4° colorié. Paris, imp. Dubreuil, rue des Martyrs. — Bureaux, 13, rue d'Orsel. — Abonnements: 6 mois, 4 fr.; un an, 6 fr. — Le numéro, 10 centimes. Paraît le mardi.

*Moniteur de la régie foncière,* journal des propriétaires. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Blampain, 7, rue Jeanne. — Bureaux, 16, boulevard Saint-Germain. — Abonnements: Un an, 10 fr. — Le numéro, 25 centimes. — Bi-mensuel.

7. *Le Petit Artésien,* journal républicain quotidien, Pet. in-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Hacquin, 10, Duguay-Trouin. — Bureaux, même adresse. — Abonnements: Un an, 24 fr.; 6 mois, 12 fr.; 3 mois, 6 fr. — Le numéro, 5 centimes.

9. *Journal de médecine de Paris.* Revue générale de la presse médicale française et étrangère. In-18, 28 p. Paris, imp. Davy, 31, rue Monsieur-le-Prince. — Bureaux, 2, rue Casimir Delavigne. — Abonnements: Un an, 20 fr. — Le numéro, 50 centimes. — Hebdomadaire.

*Le Baccarat.* Petite revue hebdomadaire paraissant le samedi pendant la saison des eaux. Pet. in-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Hugonis, 6, rue Martel. — Bureaux, 8, rue du Croissant. — Le numéro, 15 centimes.

*L'Épargne populaire.* Journal économique, financier et industriel. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Schiller, faubourg Montmartre. — Bureaux, 4, rue Chauchat. — Abonnements : 1 fr. par an. — Le numéro, 10 centimes.

10 *Les Halles.* Journal des approvisionneurs. Pet. in-4°. Paris, imp. Lapirot, 9, cour des Miracles. — Bureaux, 36, rue de la Bourdonnais. — Abonnements: Un an, 8 fr.; 6 mois, 4 fr.; 3 mois, 2 fr. — Le numéro, 10 centimes. — Hebdomadaire.

11. *La Spéculation devant les Tribunaux.* Hebdomadaire. In-18, 24 p. à 2 col. Paris, imp. Bertrand, 17, rue de l'Échiquier. — Bureaux, 16, rue de la Banque. — Abonnements : Un an, 12 fr.; 6 mois, 6 fr.; 3 mois, 3 fr. — Le numéro, 50 centimes.

13. *Le Radical*, journal quotidien, gr. in-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Cusset, 123, rue Montmartre. — Le numéro, 5 centimes.

14. *Le Victor Hugo.* In-4°, 8 p. à 3 col. Creil, imp. spéciale du Victor Hugo. — Bureaux, 1, cité Bergère. — Abonnements : Paris et départements, un an, 10 fr.; Étranger, 16 fr. — Le numéro, Paris, 15 centimes; départements, 20 centimes.

*La Révolution française.* In-8°, 32 p. — Bureaux, 51, rue de Seine, paraît le 14 de chaque mois. — Abonnements : France et Alsace-Lorraine, un an, 20 fr.; union postale, 1re zone, 22 fr.; 2e zone, 25 fr. — Le numéro, 2 fr.

17. *Le mont Aventin.* Organe des intérêts des XIe, XIXe et XXe arrondissements, et du canton de Pantin. Gr. in-4°, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Bertrand, 17, rue de l'Échiquier. — Bureaux, 3, rue Étienne-Dolet. — Abonnements : Paris et Seine : un an, 6 fr.; 6 mois, 3 fr. 50. — Le numéro, 10 centimes. — Paraît le dimanche.

*L'Union républicaine de Paris.* Journal politique quotidien. Gr. in-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Wilhem, 12, rue du Croissant. — Bureaux, 3, place de Valois. — Abonnements : Paris et départements : un an, 48 fr.; 6 mois, 25 fr.; 3 mois, 12 fr. 50. — Le numéro, Paris et départements, 15 centimes.

23. *Méphisto.* Organe et programme des théâtres et concerts. Illustré. Gr. in-4°, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Larochelle, 16, rue du Croissant. — Bureaux, 47, boulevard Magenta. — Abonnements : Édition hebdomadaire. Paris, un an, 7 fr.; 6 mois, 4 fr.; départements : un an, 8 fr.; 6 mois, 5 fr.; Étranger : un an, 10 fr.; 6 mois, 5 fr.; Édition quotidienne : Paris, un an, 38 fr.; 6 mois, 20 fr.; 3 mois, 12 fr.; départements : un an, 40 fr.; 6 mois, 22 fr.; 3 mois, 14 fr.; Étranger, un an, 52 fr., 6 mois, 29 fr.; 3 mois, 17 fr. — Le numéro, 20 centimes.

27. *Agence du Nord*, paraissant le mercredi et le samedi. — Pet. in-4°, 4 p. Paris, imp. Lehugeur, passage du Caire. — Bureaux, 28, rue Bellefond. — Abonnements : Paris, 5 fr.; départements : 6 fr.; Étranger : 7 francs.

29. *El Correo de Paris*, diario, imparcial de noticias politicas y financieras. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Rousset, 7, rue Rochechouart. — Bureaux, 39, rue de Châteaudun. — Abonnements : France, un an, 30 fr.; 6 mois, 16 fr.; 3 mois, 8 fr.; Espagne, un an, 48 pesetas; 6 mois, 24 p.; 3 mois, 12 p. — Le numéro, 15 centimes.

31. *L'Éclaireur*, paraissant le dimanche. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Chambaraud, 6, rue des Haudriettes. — Bureaux, 6, rue du Levant, à Vincennes. — Abonnements : un an, 6 fr.; 6 mois, 4 fr. — Le numéro, 10 centimes.

*Le Cabot*, programme des théâtres, cirques et concerts. Pet. in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Bernard, 9, rue de la Fidélité. — Bureaux, 17, rue Paul Lelong. — Le numéro, 10 centimes.

---

## LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

*Propriété littéraire et artistique. — Droit des auteurs et compositeurs. — Art. 428 du Code pénal. Lois des 19 janvier 1791, 19 juillet 1793 et 6 juin 1868. — Représentations et concerts gratuits. — Publicité. — Organisation par une municipalité. — Responsabilité.*

Le droit d'auteur peut être perçu, à l'occasion de toute représentation publique, gratuite ou non.

La responsabilité d'une municipalité n'est engagée que si elle a concouru à l'organisation de la représentation.

(Tribunal civil de Troyes. — 1re chambre.)
(Audience du 23 mars 1881.)

M. Henri-Bénédict Révoil, homme de lettres, fort connu par ses traductions, était cité devant la police correctionnelle (8e chambre), présidée par M. Cartier,



à la requête de M. Théodore Olmer, ancien libraire et ancien directeur d'un petit journal appelé *le Foyer*.

M. Révoil était prévenu de chantage. Il ne se doutait guère, à la vérité, de ce dont il s'agissait quand il reçut sa citation. Mais il a fini aujourd'hui par le découvrir, à la suite du débat correctionnel.

M. Révoil avait publié dans *le Foyer* une série d'articles et l'un notamment avec ce titre : *Eydolon traduit*. Le rédacteur en chef était alors M. Charles Buet, l'auteur du *Prêtre*, la pièce qui se joue en ce moment à la Porte-Saint-Martin. M. Buet, comme il l'a écrit lui-même, qui savait à merveille que la nouvelle n'était pas inédite, l'avait acceptée cependant. Mais M. Olmer refusa de payer à M. Révoil les quelques louis qu'il réclamait.

Alors il avait écrit deux ou trois lettres, qui assurément n'étaient pas d'une extraordinaire gentillesse, mais dans lesquelles M. Olmer, avec quelque hardiesse, a vu le délit de chantage.

Voici ce qu'il y avait de plus saillant dans chacune de ces lettres, lues à l'audience par l'avocat de la partie civile.

Première lettre :

« Je vois bien que vous me trompez et que vous trouvez bon d'escroquer les auteurs, mais je me ferai un plaisir d'en faire part à tout le monde, etc., etc.

« Je ne vous salue pas,

« Révoil. »

Deuxième lettre :

« Vous me demandez de me rétracter! Devant le bourreau je vous appellerais encore « filou ». Vous m'avez volé le prix de mon travail.

« Je vous salue encore moins. »

Troisième lettre :

« Je vais aller trouver votre chef et mettrai opposition sur vos appointements. »

Cette dernière lettre ne se terminait par aucune de ces formules qu'on est convenu d'appeler formules... de politesse.

Me Belin, avocat, a plaidé pour M. Olmer, et a exposé la demande.

Me Albert Duchesne a plaidé pour M. Bénédict Révoil. Il a demandé le renvoi pur et simple de son client des fins de la poursuite. Il a, en outre, demandé au tribunal de recevoir M. Révoil reconventionnellement demandeur, et de condamner M. Olmer à cinq cents francs de dommages-intérêts.

Le tribunal, sur les réquisitions de M. le substitut Laperre, a fait droit à ces conclusions, et condamné M. Olmer à payer à M. Révoil, pour une plainte téméraire, la somme de cent francs à titre de dommages-intérêts.

A propos du compte rendu de ce procès que nous empruntons à la *Gazette des tribunaux*, ce journal a reçu de M. Olmer une lettre dans laquelle il signale que M. Charles Buet n'était plus rédacteur en chef du *Foyer* quand *Eydolon* y a paru ; que le rédacteur en chef était à ce moment M. Conil.

M. Olmer ajoute que le refus de payement de l'article *Eydolon* venait, non pas de lui, mais de M. Conil, seul chargé de régler les intérêts de la rédaction ; et que M. Révoil savait que M. Conil avait seul qualité pour cela, puisque M. Révoil s'était d'abord adressé à M. Conil.

M. Olmer termine en disant que malgré ces faits, le tribunal l'ayant condamné à cent francs de dommages-intérêts, il a interjeté appel du jugement.

---

Nous avons, dans notre livraison d'avril dernier, rendu compte d'un procès en contrefaçon et en concurrence déloyale intenté par M. le docteur Fort contre M. Moynac, médecin à Bayonne, à l'occasion d'un livre de médecine intitulé : *Manuel d'anatomie descriptive*.

Le tribunal, vidant son délibéré, a rendu aujourd'hui son jugement dans cette affaire.

Il a nommé trois experts : MM. les docteurs Jaccoud et Lefort, et M. Labitte, libraire, à l'effet de rechercher et vérifier : 1° si dans son ouvrage intitulé *Manuel d'anatomie descriptive*, et ayant pour sous-titre : *Manuel de l'amphithéâtre*, M. le docteur Moynac a imité, copié et reproduit, soit pour les gravures ou quelques-unes d'entre elles, soit pour les tableaux synoptiques ou quelques-uns d'entre eux, soit même pour le texte ou pour les divisions et classifications intérieures, tout ou partie de l'ouvrage publié antérieurement par M. le docteur Fort; 2° indiquer quels sont les gravures, les tableaux synoptiques et les pages de texte, divisions et classifications imités, copiés et reproduits et qui doivent être considérés comme étant la propriété particulière du plaignant; 3° dire si lesdites imitations, copies et reproductions, eu égard à la matière traitée par les deux écrivains et au public spécial auquel ils s'adressent, sont de nature à constituer un plagiat et une contre-façon, etc., etc. Enfin, en cas d'affirmative, donner leur avis sur le préjudice ayant pu en résulter pour M. le docteur Fort et imputable à M. le docteur Moynac et à son éditeur, et dans quelle proportion à la charge de chacun d'eux. Dépens réservés.

(Trib. civ. de la Seine : 1re chambre. Présidence de M. Boulanger. — Audience du 19 mars.)

---

*Vol d'estampes à la Bibliothèque royale de Bruxelles.*

Nous lisons dans *l'Indépendance belge* :

Le conservateur des estampes à la Bibliothèque royale de Bruxelles, M. Henri Hymans, s'aperçut il y a quelques mois de la disparition d'un certain nombre d'estampes de grande valeur. Grâce aux soins qu'on apporte à tenir note des visites faites à la bi-

bliothèque et des demandes de communication, on parvint à restreindre le cercle des soupçons, et, peu après, à acquérir la preuve de la culpabilité d'un jeune Allemand.

Ce dernier fut arrêté et a comparu devant la 6e chambre du tribunal correctionnel, du chef de vol des estampes disparues.

Klonné — tel est son nom — est né à Cologne, âgé de dix-huit ans et architecte de profession.

Le seul témoin entendu est M. Henri Hymans.

Il déclare que le prévenu a visité en cinq mois (du 15 juillet au 2 décembre 1880) quarante-sept fois la salle des estampes et demandé quatre-vingt-douze communications. Pendant ses six premières visites, le prévenu ne demanda que des estampes de valeur secondaire.

Profitant de l'absence de M. Hymans dans le courant du mois d'août et abusant de la confiance qu'il avait inspirée aux employés par son assiduité et son ardeur — tout au moins apparente — au travail, le prévenu emporta plusieurs estampes de valeur. Il avait soin d'enlever aussi les cartons dans lesquels elles étaient renfermées, de façon qu'aucun vide ne pouvait y être constaté.

M. Hymans estime que le prévenu a dû emporter des estampes à chaque visite, sauf les quatre ou cinq premières. Il en a emporté deux cents, représentant une valeur de 20,000 francs.

Pour détourner les soupçons, le prévenu avait eu soin de gratter sur chaque estampe le timbre humide de B. R., de la Bibliothèque royale, d'y mettre son timbre à lui et une inscription allemande portant la date de 1832.

Enfin le prévenu affectait vis-à-vis des étrangers une réserve extrême et ne parlait à personne, comme quelqu'un qui veut travailler, puis partir sans s'inquiéter du reste.

Klonné, interrogé par le président, répond avec une humilité très grande. Il est haut de taille, ne paraît pas plus que son âge (dix-huit ans) et a l'air distingué. Il est vêtu avec élégance.

Il reconnaît avoir emporté toutes les estampes disparues, mais en quatre ou cinq fois. Il les pliait en quatre ou seize, suivant leur format. Son intention au moment du vol n'était, dit-il, autre que d'agrandir sa propre collection. Les cartons qu'il fit faire pour mettre les estampes soustraites le prouvent.

Ce n'est que plus tard, en apprenant par un journal anglais le prix élevé payé pour des estampes semblables à celles qu'il possédait, que Klonné songea à vendre les siennes. Il craignait aussi que son vol ne fût découvert et écrivit à la maison Wilkinson, de Londres. Il reçut pour l'ensemble des objets volés 100 livres sterling et acheta avec cet argent des bijoux à sa maîtresse et des antiquités pour meubler son appartement.

Me du Vivier s'est constitué partie civile pour l'État et conclut à la condamnation par corps du prévenu à la somme de 2,880 fr. 75 c. payée par l'État pour rentrer en possession des estampes, aux intérêts judiciaires et aux dépens.

M. le substitut Wellens se rallie à ces conclusions et demande une condamnation sévère, le prévenu n'ayant avoué le vol que parce qu'il ne pouvait faire autrement et ayant d'ailleurs déjà subi une condamnation à six semaines de prison en Allemagne.

Me Carton de Wiart plaide néanmoins les circonstances atténuantes en faveur du prévenu, dont la famille est très honorable. Il n'a d'ailleurs eu l'idée de vendre les estampes que postérieurement à la perpétration du délit.

Le tribunal condamne le prévenu à deux ans de prison et 50 fr. d'amende et au payement par corps à l'État de la somme de 2,880 fr. 75 c., avec intérêts judiciaires, et aux dépens, ou, à défaut de payement, à trois mois de prison.

---

L'ouvrage du P. Curci, *la Nouvelle Italie et les vieux zélateurs*, dont nous avions signalé l'apparition dans notre dernière livraison, vient d'être condamné par la sacrée congrégation de l'Index.

---

### TRIBUNAL DE COMMERCE

*Audience du 11 juin 1881.*

ÉDITEUR ET IMPRIMEUR. — REMISE DE CLICHÉS. — FRAIS DE GARDE.

*Les clichés étant remis par l'éditeur à l'imprimeur pour l'exercice de l'industrie et dans l'intérêt de l'imprimeur, ce dernier n'est pas fondé à réclamer des droits de garde.*

MM. Hetzel et Ce, éditeurs, ont remis à M. Noblet, imprimeur, des clichés destinés à être reproduits dans des tirages d'ouvrages dont ils sont éditeurs. Après être restés ensuite assez longtemps sans emploi chez M. Noblet, ces clichés ont été repris par MM. Hetzel et Ce, soit que ces derniers aient renoncé à publier de nouvelles éditions, soit qu'ils en aient confié le tirage à un autre imprimeur. M. Noblet a prétendu alors qu'il lui était dû des frais de magasinage, pour la garde et la conservation des clichés, pendant le temps qu'ils étaient restés chez lui sans emploi, et il a assigné MM. Hetzel et Ce, en payement de 30 fr. 10 c., taux auquel il estimait que devaient être fixés les droits de garde.

MM. Hetzel et Ce repoussaient cette demande en soutenant que dans les relations entre éditeurs et imprimeurs, il n'est pas d'usage de payer des droits de garde pour des clichés qui servent aux tirages des ouvrages auxquels ils s'appliquent, attendu que la remise en est faite à l'imprimeur dans son intérêt exclusif.

Ce système a été admis par le jugement suivant, rendu après plaidoiries de Me Lignereux, agréé de M. Noblet, et de Me Bordeaux, pour MM. Hetzel et Ce.

« Le tribunal,

« Attendu que Noblet prétend être créancier de Hetzel et Cᵉ pour une somme de 30 fr. 10, représentant des frais de conservation de clichés appartenant aux défendeurs et que ceux-ci lui ont retirés après les lui avoir laissés en dépôt ;

« Mais attendu que la remise, faite par Hetzel et Cᵉ à Noblet, de clichés pour exécuter des tirages ne saurait constituer un dépôt permettant au demandeur de réclamer à Hetzel et Cᵉ les frais de conservation de la chose déposée; qu'en l'espèce, en effet, Hetzel et Cᵉ ont confié leurs clichés à Noblet pour que celui-ci puisse les utiliser au tirage des ouvrages auxquels ils s'appliquent; que Noblet a tiré profit des travaux qu'il a exécutés au moyen de ces clichés; que c'est dans son intérêt exclusif et dans l'espérance de faire de nouveaux tirages qu'il les a conservés;

« Qu'en l'absence de conventions à cet égard, le tribunal ne saurait allouer un droit de garde à Noblet pour la conservation des clichés confiés par les défendeurs; qu'en conséquence, la demande de Noblet doit être repoussée;

« Par ces motifs,

« Déclare Noblet mal fondé en sa demande;

« L'en déboute;

« Et le condamne par les voies de droit aux dépens. »

*(Gazette des Tribunaux.)*

Mᵐᵉ Louise d'Alcq ayant formé une opposition saisie-arrêt sur des caisses de volumes dont elle est l'auteur, édités par M. François Ebhardt et déposés pour être mis en vente chez un intermédiaire, M. Rosez, se prétendant propriétaire des volumes en question comme les ayant achetés d'un M. Sermon, postérieurement à un arrêt de la Cour d'appel qui en interdit la vente, demanda en référé la mainlevée de cette opposition.

Sur les observations présentées par Mᵉ Martin du Gard, avoué de Mᵐᵉ L. d'Alcq, M. le président Vanier a rendu, à la date du 30 juin dernier une ordonnance aux termes de laquelle il maintient l'opposition de Mᵐᵉ d'Alcq, à charge seulement par cette dernière de former, dans la quinzaine, une demande en principal.

Le livre de M. Émile Burnouf, intitulé : *Catholicisme contemporain*, vient d'être condamné par la sacrée congrégation de l'Index.

*Les Sermons de mon curé.*

M. Jogand, dit Léo Taxil, avait interjeté appel du jugement de la 8ᵉ chambre, qui l'a condamné à 2,000 fr. de dommages-intérêts envers M. et Mᵐᵉ de Beauvais, héritiers du poète Auguste Roussel, dont M. Taxil s'était approprié les *Sermons de mon curé*, en les publiant dans sa « Bibliothèque anticléricale ». (v. *le Livre*, liv. de juillet.) M. Jogand en ayant appelé, l'avocat des demandeurs a expliqué à la chambre correctionnelle de la cour de Paris que depuis la date du jugement, remontant à trois mois, la vente du volume n'a point cessé. M. et Mᵐᵉ de Beauvais viennent de commencer la publication en livraisons de l'œuvre capitale de Roussel, *Gros-Jean et son curé*, avec des illustrations d'Alfred Le Petit. Mais de longtemps ils ne pourront songer à rééditer les *Sermons*, qui sont leur propriété cependant. Il y a là une continuation du préjudice, a décidé la cour. Elle a donc confirmé la décision des premiers juges et ajouté à la peine prononcée une nouvelle indemnité de 2,000 fr. M. Jogand faisait défaut.

*Le journal l'Art. — Critique artistique. — Diffamation.*

Dans son numéro du 15 mai 1881, le journal *l'Art* rendant compte d'une publication artistique (le catalogue illustré de la galerie du baron de Beurnonville), s'exprimait en ces termes :

« Les eaux-fortes font honneur à nos collaborateurs MM. Gaston Greuse, Gaujean, Champollion, Ch. Courtry, Lurat, Milius, etc., etc. Il est déplorable que nous ne puissions en dire autant des planches du grand catalogue de la galerie de M. le baron de Beurnonville dont la vente commencée le 9 mai se terminera le 16; il eût mille fois mieux valu ne pas illustrer ce catalogue que de le souiller par la présence de gravures telles que celles de MM. Duvivier, Vion, Mercier, Gilbert, Guérard, Mousanto, Morse, Laguillermie, etc., etc. Ces messieurs sont d'autant plus coupables qu'il ont plus de talent. Ils allèguent qu'ils ont été fort mal rétribués. Que le fait soit vrai ou faux, il ne diminue en rien la grave responsabilité qui leur incombe. S'il est vrai, c'était à eux de refuser une rémunération dérisoire; mais, du moment qu'ils l'acceptaient, il était de leur devoir strict de respecter tout au moins leur art, au lieu de le déshonorer en signant ces planches scandaleusement mauvaises, témoignages implacables de leur extrême élasticité de conscience. »

Tel est l'article à raison duquel les artistes, si malmenés par le critique chargé d'apprécier leur œuvre, se sont crus diffamés, et à raison duquel ils ont assigné devant la neuvième chambre correctionnelle M. Édouard Véron, directeur-gérant du journal l'*Art*.

A l'audience du 21 juillet, Mᵉ Busson-Billault père s'est présenté pour les demandeurs MM. Duvivier, Vion, etc., et a soutenu leurs prétentions, à savoir que l'article en question contenait évidemment l'imputation d'un fait précis, capable de porter atteinte à l'honneur ou à la considération des artistes par lui désignés.

Au nom du journal prévenu, Mᵉ Émile Strauss a soutenu, au contraire, qu'on ne saurait trouver dans l'article susvisé les éléments constitutifs du délit de diffamation. « Les artistes, comme les hommes politiques, a-t-il dit, appartiennent à la critique. Si leurs

œuvres sont mauvaises, on a le droit de dire qu'ils ne se sont pas respectés, qu'ils n'ont pas respecté leur art; on peut d'autant plus l'affirmer que ces artistes ont plus de talent; mais, en disant ces choses, en formulant ce blâme, il est clair que la critique vise seulement l'artiste et ne vise nullement l'homme privé.

L'imputation d'un fait précis, capable de porter atteinte à l'honneur ou à la considération des demandeurs, ne se rencontre d'ailleurs pas dans l'article en question, et si le fait d'affirmer qu'un artiste a la conscience élastique lorsqu'il consent à faire pour un prix médiocre une médiocre besogne, peut constituer, à la rigueur, une offense personnelle, cette appréciation ne saurait, à coup sûr, constituer le délit de diffamation, la Cour de cassation ayant en effet, dès 1861, formellement déclaré que le fait de dire d'un homme, d'une manière générale et sans articulation d'un fait précis, qu'il est sans honneur et sans foi, n'était pas une imputation diffamatoire. »

Très subsidiairement, et pour le cas où le tribunal aurait cru trouver dans l'article en question le délit d'injure, Me Strauss a requis de sa justice qu'il lui plût, l'offense étant écrite, se déclarer incompétent.

Après une courte réplique de Me Busson-Billault, le tribunal avait remis à huitaine le prononcé de sa décision.

En conséquence, le tribunal a prononcé le 29 juillet dernier, un jugement aux termes duquel le gérant du journal *l'Art* est condamné, vis-à-vis de chacun des défendeurs, à 60 fr. d'amende et à 300 fr. de dommages-intérêts,

Le tribunal a prononcé en outre l'insertion du jugement.

(*Le Droit*, 29 juillet 1881.)

*Contrefaçon littéraire. — « Le Guillotiné par persuasion ». — M. E. Chavette et la Société des gens de lettres* contre le journal *l'Étoile française.*

Le journal *l'Étoile française* que la Société des gens de lettres ne compte pas au nombre de ses adhérents, ayant publié sans autorisation le conte d'Eugène Chavette, intitulé: *le Guillotiné par persuasion,* a été condamné par la 9e chambre du tribunal correctionnel de la Seine, le 21 juillet dernier, à 25 francs d'amende, 100 francs de dommages-intérêts ainsi qu'à l'insertion du jugement.

*Diffamation. — Amours secrètes de Pie IX.*

Le comte Girolamo Mastaï, neveu du dernier pape, poursuit la *Librairie populaire,* qui édite une publication intitulée: *les Amours secrètes de Pie IX.*

Le comte Mastaï demande 100,000 fr. de dommages-intérêts.

*Propriété littéraire. Communauté légale.*

Sous le régime de la communauté légale, les œuvres littéraires ou dramatiques publiées par l'un des époux pendant la communauté appartiennent en propriété à celle-ci. L'héritier de l'époux prédécédé est propriétaire pour moitié des œuvres publiées par l'auteur depuis le mariage jusqu'à la dissolution de la communauté.

M. Bernard, auteur d'un roman intitulé : *l'Or du crime* où était diffamée une honorable famille de Narbonne, la famille Monnier, a été condamné à 3 mois de prison, 5,000 francs d'amende et 2,000 francs de dommages-intérêts.

Ce roman avait paru dans le *Midi républicain,* journal de M. Léo Taxil. Le gérant du journal a été condamné à 5 jours de prison, 100 francs d'amende et 5,000 francs de dommages-intérêts.

*Diffamation. — Mémoire justificatif pour M. Martini, contre Iffla dit Osiris.*

M. Osiris Iffla a porté plainte en diffamation et en injures contre M. Martini, auteur d'une brochure publiée à Bruxelles, et contenant, outre des expressions injurieuses, des allégations que M. Osiris a pensé être de nature à porter atteinte à son honneur et à sa considération.

A cette plainte, M. Martini a opposé une fin de non-recevoir tirée de la nullité de la citation à lui donnée à la requête de M. Osiris, en ce qu'elle ne constituerait qu'une plainte adressée au ministère public et n'aurait pas saisi le tribunal.

Le tribunal a repoussé cette fin de non-recevoir comme étant tardivement soulevée.

Après avoir entendu Me Cléry, avocat, pour M. Osiris, Me Weber pour M. Martini, et M. le substitut Falcimaigne en ses conclusions, le tribunal, statuant sur la plainte de M. Osiris, a rendu le jugement suivant :

« Le tribunal,

« Attendu que le sieur Martini reconnaît qu'il est l'auteur de la brochure intitulée : *Mémoire justificatif pour M. Martini contre Iffla dit Osiris,* par S. Léonard, ladite brochure imprimée par ses soins à Bruxelles, en 1877;

« Attendu que le sieur Martini déclare que ce mémoire lui a été inspiré par la pensée de protester contre une spoliation dont l'aurait rendu victime une sentence arbitrale prononcée le 17 septembre 1853, par le sieur Solar, laquelle, méconnaissant l'association de fait qui aurait existé entre lui, le sieur Osiris et le sieur Astruc, pour les opérations de Bourse, et l'aurait frustré des bénéfices auxquels il aurait eu droit;

« Attendu que le sieur Martini croyait devoir attaquer la sentence dont il s'agit et ce, dans un intérêt purement moral, d'ailleurs, puisque cette sentence, souverainement rendue, avait été exécutée par lui, il résulte de la teneur de ce prétendu mémoire justifi-



catif qu'il constitue un véritable libelle dirigé contre le sieur Osiris et toutes les personnes qui y sont nommées, et que les imputations diffamatoires et les expressions injurieuses y sont aussi nombreuses que violemment accentuées;

« Attendu que les allégations et imputations diffamatoires sont plus spécialement caractérisées aux pages du mémoire n°s 11, 12, 13, 16, 18, 37, 55, rapprochées des pages 56, 58, 59, 63 à 65, 68 à 70;

« En ce qui touche les expressions outrageantes, termes de mépris et invectives :

« Attendu qu'on les trouve répétées dans tout le cours de la brochure et spécialement dans les termes les plus agressifs, aux pages 7, 8, 9, 19, 39, 41, 44, 45, 46, 53, 72 à 78;

« En ce qui touche le chef d'injures proférées publiquement le 6 juillet 1878, devant la maison du sieur Osiris :

« Attendu qu'il n'est pas établi, renvoie le sieur Martini de ce chef de prévention;

« Attendu qu'il résulte des débats et des documents de la chose, que ledit jour, à 9 heures du matin, le sieur Martini se trouvant rue La Bruyère devant la maison d'Osiris, il s'est écrié en le désignant : Voleur! tu m'as volé ma maison et m'as fait assassiner;

« Attendu que le sieur Reverchon étant survenu pour mettre fin à cette scène, le sieur Martini lui a dit qu'il était payé par Osiris pour assassiner les gens.

« Attendu que s'il paraît constant que Martini agit sous l'empire de l'idée fixe que la sentence de Solar lui a fait injustement grief, et s'il y a lieu d'en tenir compte dans l'application des dommages-intérêts, les diffamations et les injures répandues à profusion dans la brochure susvisée, rédigée, livrée à l'impression et distribuée par ledit sieur Martini, ont un caractère de violence et de dénigrement des plus coupables que rien ne saurait excuser, et dont Osiris est en droit de se plaindre et d'obtenir réparation;

« Attendu toutefois que, la loi du 31 juillet 1881 sur la liberté de la presse accordant amnistie pour tous les délits commis par la voie de la presse, antérieurement au 16 février dernier, il n'y a lieu à l'application de la loi pénale contre Martini, du chef des délits susvisés;

« Mais attendu que les droits des tiers étant réservés, Martini doit des dommages-intérêts à Osiris en réparation du préjudice qu'il lui a causé par les diffamations et les injures contenues dans son mémoire;

« Par ces motifs :

« Condamne Martini à payer à Osiris la somme de 2,000 francs à titre de dommages-intérêts et le condamne aux dépens. »

(Tribunal correctionnel de Paris, 9e chambre. Audience du 3 août 1881).

Voir la *Gazette des Tribunaux* du 5 août.

La conférence des avocats a dernièrement discuté la question suivante :

Le droit d'auteur est-il saisissable?

Mes Deroy et Jourdan ont soutenu l'affirmative.

Mes Laguerre et B. Bocandé la négative.

Me Le Henaff a donné ses conclusions comme ministère public.

La conférence a adopté l'affirmative.

# Le Livre

## BIBLIOGRAPHIE MODERNE

*Dixième Livraison* — Deuxième Année — *10 Octobre 1881*

## CORRESPONDANCES ÉTRANGÈRES

### ANGLETERRE

Londres, 28 septembre 1881.

Cette saison, que caractérise un manque d'intérêt tout particulier, a eu une fin digne de son commencement et de son milieu. Maintenant que les familles anglaises sont descendues par essaims aux bains de mer du Calvados, de la Seine-Inférieure et du Pas-de-Calais, ou ont traversé Paris à la hâte pour se rendre en Suisse dans leurs lieux de récréation favoris, et que la possession de Londres est abandonnée aux trois millions neuf cent soixante-quinze mille habitants dont personne ne tient jamais compte, il n'y a guère de chances pour que cette année, du moins en ce qui regarde la littérature, se rachète de l'accusation de stérilité.

Une légère émotion — ce qu'on a appelé une tempête dans un verre d'eau, dans une théière, pour parler à l'anglaise — s'est produite à l'occasion de deux ouvrages de fiction, l'un en prose et l'autre en vers. Pour que ces deux livres aient causé un émoi quelconque, il faut que nous soyons encore bien peu familiers à Londres avec ce genre d'études qui, depuis l'apparition de *Manon Lescaut* et — le dirai-je? — de ces liaisons dangereuses, est devenu, en France, un des traits distinctifs de la fiction. L'infusion du puritanisme dans notre sang manifeste encore son influence avec non moins de force que d'excentricité. Tout en tolérant au grand jour une débauche telle qu'aucun pays civilisé n'en offre une semblable, nous restons étrangement susceptibles à l'égard de toute phrase écrite. Si je traitais de l'Angleterre et des Anglais au lieu de traiter de la littérature anglaise, je vous montrerais que le secret de cette *pudeur britannique*, dont naturellement vous riez, est que nous nous effarouchons des mots et pas du tout des choses. En tout cas, notre public est différent du vôtre, si différent que notre romancier Thackeray, dont la méthode porte partout la trace de son admiration pour Balzac, dit un jour dans un accès d'audace, pardonnable d'ailleurs : « J'aurais été un Balzac si j'avais eu à écrire pour le même public que lui. » Eh bien, le public de nos jours a été stupéfié, ou scandalisé — comme vous voudrez — par l'apparition d'un roman aussi cynique que le fameux ouvrage de Choderlos de Laclos, aussi vif dans ses peintures que *la Femme de feu*. Si j'appelle pour un moment votre attention sur cet ouvrage, c'est qu'il fournit un exemple d'un phénomène purement britannique et qui ne pourrait, je crois, se produire en aucun autre pays. Le grand flot montant de la libre-pensée qui a balayé l'Angleterre depuis le commencement de ce siècle doit nécessairement avoir son reflux. C'est là qu'on trouve d'ordinaire les plus grosses impuretés qu'on puisse reprocher aux ouvrages de fiction de notre littérature moderne. Romanciers après romanciers, tout en nous donnant des peintures de la passion délivrée de tout frein, ont joint à ces tableaux de petits sermons sur les avantages de l'orthodoxie, et ont cherché à faire faire des progrès à la théologie aux dépens de la morale. Toutefois la plupart de ces écrivains sont des femmes.

Un homme se présente à son tour, poursuivant apparemment le même objet. Il nous offre un roman qui, au point de vue de l'enseignement qu'il comporte, pourrait être le produit d'une col-





laboration entre saint Augustin et Jacques Casanova de Seingalt. M. Mallock est surtout connu par *la Nouvelle République,* satire écrite quand il était encore tout jeune, où, avec plus de talent que de modestie, il déverse le ridicule sur les principaux savants de nos jours, et par une étude (*essay*) sur cette question : *La vie vaut-elle la peine qu'on vive*[1] ? *Un roman au* XIX[e] *siècle*[2] est une étude psychologique où l'on montre comment un jeune *gentleman* anglais à tendances fortement réactionnaires tâche de ramener une jeune fille anglaise à une ligne de conduite pure et chaste par des moyens que l'on regarde d'ordinaire comme ayant un effet directement opposé. Je ne vous ennuierai pas en vous racontant au long le sujet de l'histoire, dont la scène est à Nice et aux environs. Ralph Vernon devient amoureux de Cynthia Walters, à cause de la pureté de la jeune fille et du mépris qu'elle lui manifeste après qu'elle l'a vu s'entretenir avec une cocotte. Il devient son ami; c'est du moins le nom qu'elle lui donne et qu'il accepte; mais en fait il recherche sa main. Elle lui fait alors la confession de l'avilissement complet dans lequel elle est tombée; il s'efforce, sans suite et comme par secousses, de l'attirer à une vie plus noble tout en faisant ce qu'il faut pour l'avilir encore davantage, et est à la fin tué d'un coup de revolver en attaquant l'homme dont elle est la maîtresse.

En soi, tout ceci n'est pas grand'chose. Toutefois, le mélange de sensualité et de mysticisme religieux que contient cet ouvrage jette sur le tout un comique indescriptible. Vous possédez en France la vertu robuste dont, dit lord Macaulay, le monde a besoin, au lieu de cette vertu maladive, bonne pour des valétudinaires et si commune en Grande-Bretagne. Je ne suis pourtant pas bien sûr que votre public accepte sans broncher l'espèce de mélange que M. Mallock place devant lui. Dans le même chapitre où il nous dit qu'il sent pour la femme qu'il recherche un désir d'autant plus grand qu'elle est capable de se laisser toucher par un grossier rival qu'il déteste, nous le trouvons priant ainsi : « O mon Dieu, très saint et très puissant, très miséricordieux et cependant très juste, ce que j'implore, c'est de te parler. Laisse-moi écrire ton nom; — laisse-moi lui donner un corps en l'écrivant, et ne pas me contenter d'y rêver dans le vague de mes pensées flottantes. Laisse-moi réveiller mes oreilles du bruit de ma voix qui crie vers toi. O Dieu, ce après quoi je languis, c'est de dévoiler mon âme, de l'ouvrir, de la dépouiller, de l'exposer nue devant toi; de te crier d'avoir pitié, d'avoir pitié, et de tourner ton regard vers moi. » L'héroïne, qui demeure avec sa tante, lady Walters, n'est point mariée, est acceptée par la plus haute société, et se décrit ainsi à Vernon. « Eh bien, dit-elle, ai-je bonne mine, ce soir? Pourquoi ne me donnez-vous pas un baiser et ne me dites-vous pas combien je suis suave et jolie? N'est-ce pas ce que vous dites d'ordinaire quand vous parlez à des filles comme moi? A propos, j'ai trouvé un mot qui décrit bien ce que j'aurais pu être, si j'avais seulement été favorisée par les circonstances, *hétaïre*. Si j'avais vécu à Athènes, j'aurais joué ce rôle à merveille. J'étais née pour une vie de plaisirs, à ce que je crois, si... si... » Elle s'arrêta court un moment, puis elle reprit violemment : « Si seulement il n'y avait pas en moi quelque chose qui fait de tous mes plaisirs un enfer. » Elle dit encore ailleurs, dans un murmure entrecoupé de sanglots : « Je vaux moins, beaucoup moins que n'importe quelle Marie-Madeleine »; et encore : « A quoi bon chercher à remuer tous les bas-fonds de ma nature? En conscience, je vous en ai déjà dit assez. Savez-vous, continua-t-elle avec le sourire d'une affection près de s'évanouir; il me semble que vous devez avoir l'esprit bien innocent pour ne l'avoir pas compris à l'heure qu'il est. »

A chaque page des conversations de ce genre se mêlent à des extases théologiques et à des malédictions plus théologiques encore. Je n'ajouterai plus rien, si ce n'est que l'héroïne, bien qu'un peu ébranlée par les prédications de son amant, ne se laisse point tout à fait gagner à ses enseignements. Les précédents écrits de M. Mallock avaient fait supposer qu'il ne tarderait pas à passer à l'église catholique, laquelle a fait, en Angleterre, durant une période relativement récente, de nombreux prosélytes parmi les gens riches et quelques-uns parmi les intelligents. Après le scandale causé par son dernier ouvrage, les revues cléricales ont commencé à concevoir des doutes sur l'opportunité qu'il y aurait à le recevoir dans leur communion, et les plus sévères condamnations de *A Romance of the nineteenth century* ont été publiées par les organes de l'Église qui croyait que l'auteur était sur le point de devenir un de ses adhérents.

*Poems,* par Oscar Wilde (Londres, David Bogue), a aussi causé quelque émotion. M. Wilde est le grand prêtre d'un culte qui a obtenu une certaine vogue en Angleterre et qui fournit à nos journaux satiriques un inépuisable sujet de railleries. Je n'insisterai pas sur les productions de ces estheticiens, comme ils s'appellent eux-mêmes : ce serait mettre

1. Is life worth living.
2. A Romance of the nineteenth century. London, Chatto and Windus.

à une trop rude épreuve la patience de vos lecteurs. Je dirai seulement que leur religion semble être un nouveau développement du mouvement qui s'est produit en faveur de l'école de peinture connu sous le nom de *pré-raphaélisme*. Le retour vers une sorte de mode moyen âge dans le costume féminin, l'adoption d'attitudes analogues à celles que l'on voit dans les illuminations des vieux missels, et d'autres fantaisies également innocentes, sont les signes auxquels se reconnaît un néophyte. On attribue à M. Wilde, je ne sais sur quelle autorité, l'ambition « d'élever sa vie au niveau de la porcelaine de Chine bleu » (*to live up to the level of the blue China*). Le volume de poèmes que M. Wilde vient de donner à ses disciples me fait croire que la sublime existence à laquelle il aspire n'exclut pas ces joies qui, pour être à certains égards les plus célestes, n'en sont pas moins les plus terrestres par d'autres côtés. Le poème intitulé *Charmidès,* le plus long et le plus important du volume, dépasse par l'audace avec laquelle le sujet est traité tout ce qu'on trouve dans *les Fleurs du mal,* et affecte une crudité que rien n'égale dans la littérature contemporaine. Pour le reste, tout en prouvant que M. Wilde possède une veine de véritable poésie, ce livre est avant tout remarquable comme un échantillon de ce *gongorisme* qui, depuis que nos jeunes poètes visent à être des stylistes, a envahi notre littérature.

*Wit and Wisdom* (Esprit et Sagesse), de lord Beaconsfield [1], est un recueil des morceaux les plus piquants et les plus épigrammatiques qui se trouvent dans les romans et les discours de l'homme d'État et de l'écrivain éminent que nous avons récemment perdu. Il n'est pas facile de préciser la place que la postérité accordera à lord Beaconsfield. Tant que le monde continuera à avancer dans la direction qu'il suit depuis des siècles, les hommes d'État qui visent à arrêter ou à retarder son mouvement ne doivent guère s'attendre à la même reconnaissance que ceux qui cherchent à le guider.

Quoi qu'il en soit, la valeur littéraire de lord Beaconsfield a déjà été contestée. Il se pourrait bien que la réputation de celui qui fut, durant maintes années, la figure la plus en vue d'Angleterre reposât surtout sur ces épigrammes que l'on tente aujourd'hui pour la première fois de recueillir. Un grand nombre d'entre elles consistent en sarcasmes personnels lancés contre ses adversaires; et il est probable qu'elles perdront une partie de leur saveur et de leur force, à mesure que s'affaiblira le souvenir de ceux contre lesquels elles sont dirigées. Les meilleures sont aujourd'hui populaires en Grande-Bretagne. La comparaison que lord Beaconsfield fait des ministres avec « une chaîne de volcans éteints », la charmante qualité de « répugnance spontanée » qu'il attribue à lord Sherbrooke, sont déjà fameuses, et sa description du « fantôme éphémère et gauche de lord Goderich » s'applique supérieurement à ces nullités sans cervelle et sans équilibre que notre système de législation héréditaire met au premier rang. C'est une réflexion bizarrement cynique que celle que Disraéli met dans la bouche de son jeune duc à propos du mariage : « Rien ne brise les nerfs d'un homme comme d'être tous les jours aimable vis-à-vis de la même créature humaine. » Il y a de la vérité aussi bien que de la fantaisie dans cette comparaison entre les jockeys anglais « pour leur influence sur leurs supérieurs et leur manque absolu de sympathie, et certaines espèces d'ennuques de l'Orient ». Je ne suis que modérément épris d'un des mots les plus connus de lord Beaconsfield : « La jeunesse est une sottise, l'âge mûr une lutte, la vieillesse un regret »; mais un esprit sagace se manifeste dans cette observation : « L'homme n'est grand que quand il agit sous l'impulsion des passions; il n'est irrésistible que quand il en appelle à l'imagination ». Il y a un comique naturel et caractéristique dans cette comparaison de certains lieux communs politiques à une « catin que les membres de la Chambre des communes, quel que soit le côté où ils siègent, embrassent chacun à leur tour (*a prostitute whom gentlemen in the House of commons on each side in turns embrace*). » Les épigrammes conservent rarement toute leur saveur dans une traduction, et il n'y a point d'équivalents exacts aux mots employés par lord Beaconsfield. Une phrase de ce volume plein d'intérêt me fournit une transition pour passer à l'ouvrage inscrit après lui sur ma liste. Un des personnages de lord Beaconsfield juge ainsi le poète Wordsworth : « C'est un homme d'un ton parfait, mais qui ne lit jamais que ses poésies. »

Dans son *William Wordsworth* (Blackie and son, London), M. Symington a rendu à un des plus grands poètes anglais un hommage des plus étudiés et des plus éloquents. Bien qu'il lui donne modestement le nom d'esquisse biographique, ce livre a un mérite réel, et comme tableau de la vie de Wordsworth et comme analyse de ces écrits. Il est difficile d'imaginer deux esprits plus *en rapport* l'un avec l'autre que ceux du poète et de son biographe; pour un admirateur de Wordsworth, cet ouvrage a un charme singulier. La seule faute que j'y trouve est assez commune dans les ouvrages de cette sorte. M. Symington surfait d'une amusante façon le sujet de son étude quand il le

1. London, Longmans and C°.

met au-dessus de Goethe et quand il déclare que celui-ci appartient à une sphère inférieure. Il est malheureux que cette idée soit exprimée dès la première page, car elle peut naturellement faire craindre que le tout ne soit écrit dans le même esprit. On voit bientôt néanmoins que M. Symington, qui est Écossais, en veut plutôt au côté moral qu'aux côtés littéraires et intellectuels de l'œuvre de Goethe.

En Angleterre, on néglige honteusement la bibliographie. Aussi est-il agréable de souhaiter la bienvenue à un volume qui écarte de cette branche de notre littérature l'accusation d'absolue stérilité. Dans sa forme primitive, *The Library*, par Andrew Lang (Macmillan and C°, London), faisait partie d'une série de publications destinées à répandre le goût de l'art dans l'intérieur du foyer domestique. Quelques exemplaires ont été cependant imprimés sur du papier à la forme et avec un soin capable de réjouir le cœur d'un bibliophile. Tout en s'adressant au gros public, *The Library* fournit une certaine quantité de renseignements que la plupart des amateurs de livres sont supposés posséder. Mais il est écrit avec une telle vivacité de style que ceux qui sont le plus familiers avec le sujet qu'il traite ne le lisent pas moins avec plaisir. En outre, certaines parties du volume contiennent des renseignements difficiles à trouver ailleurs, et l'ouvrage dans son ensemble est à la fois charmant par le style et estimable par l'érudition. Les citations de livres français, y compris ceux de mon cher et estimé directeur, y sont fréquentes, naturellement; car, comme le dit M. Lang : « En bibliographie, en ce qui concerne l'amour des livres en tant que livres, les Français sont toujours les maîtres de l'Europe... Vingt livres ayant les livres pour sujet s'écrivent à Paris pour un qui se publie en Angleterre. » M. Lang cite aussi l'exclamation de Richard de Bury, chancelier d'Édouard III, dans son *Philobiblon* : O Dieu des dieux de Sion! Quel impétueux fleuve de joie réjouit mon cœur chaque fois que j'ai la chance d'aller à Paris! Là les journées semblent toujours courtes, grâce aux plantureuses collections qui s'étalent sur les rayons si délicieusement odorants des bibliothèques. » Des illustrations d'une exécution admirable, parmi lesquelles des fac-similés de reliures en couleur, enrichissent ce volume qui devra énormément contribuer à populariser les études bibliographiques en Angleterre. Quelques vers de M. Austin Dobson, qui a écrit le chapitre sur les livres illustrés, ajoutent un trait aimable à la physionomie de l'ouvrage. Je regrette de ne pouvoir vous donner en vers français l'équivalent de la pièce imprimée en caractères gothiques qui sert comme d'introduction au volume :

Books, books again, and books once more!
These are our theme which some miscall
Mere madness, setting little store
By copies either short or tall.
But you, o slaves of shelf and stall!
We rather write for you that hold
Patched folios dear, and prize the small,
Rare volume, black with tarnished gold.

« Des livres, des livres encore, et des livres toujours! Tel est notre sujet que certains qualifient, bien à tort, de pure folie, parce qu'ils n'apprécient guère aucun volume, qu'il soit grand de marges, ou court. Mais vous, fidèles des tablettes et de l'échoppe du bouquiniste, c'est pour vous surtout que nous écrivons, vous qui regardez comme précieux les in-folio dépareillés, et qui savez le prix d'un volume petit, rare, noir, avec ses ors ternis. »

M. Sutherland Edwards, un de nos premiers critiques musicaux, a réuni en deux volumes une série d'études sur les sujets, les compositeurs et les exécutants de l'opéra contemporain. Il a donné à l'ouvrage ainsi composé le titre de *The Lyrical Drama* (W.-H. Allen and C°, London). Une partie de la publication a une sérieuse valeur. C'est celle où M. Edwards passe complètement en revue les diverses phases et transformations de cette fameuse légende de don Juan, que Tirso de Molina mit le premier en drame et qui a fourni à Molière le *Festin de Pierre*. Cette légende est vraiment le cheval de bataille de notre auteur; il y déploie toute son érudition, qui est fort étendue. Sur la légende de Faust, qui se rattache d'ailleurs étroitement à la précédente, M. Edwards peut aussi revendiquer d'être placé, en ce pays du moins, parmi ceux qui font autorité. *Lohengrin, The Flying Dutchman, Robert le Diable*, sont étudiés tout au long, car notre auteur a une affection particulière pour les sujets qui se rattachent plus ou moins au monde invisible. M. Edwards écrit bien, et avec aisance; toutefois il polit son style à un degré qui n'est pas ordinaire dans le journalisme anglais. Quelques études, à la fin du second volume, sont bien amusantes; mais elles ne se rapportent guère au sujet général, *The Lyrical Drama*.

Un autre ouvrage amusant sur les choses du théâtre est *The World behind the scenes* (le Monde derrière les coulisses), par M. Percy Fitz-Gerald (Chatto and Windus, London). M. Fitz-Gerald est bien connu comme auteur de *Lives of the Kembles* et d'autres biographies de personnages det héâtre. Dans son nouvel ouvrage, il passe

en revue d'une façon détaillée les illusions et le mécanisme de la scène, les moyens de produire les tableaux, les féeries, etc., et y ajoute d'amusantes chroniques au sujet d'acteurs vivants et morts. Les ouvrages de ce genre sont assurés de se vendre rapidement en Angleterre, car la curiosité du public à propos des acteurs est réellement insatiable. Des traces de précipitation et quelques inexactitudes font tache dans ce livre dont l'ensemble est, du reste, d'une lecture très facile et très amusante.

*The Prophecy of Saint-Oran and other poems*, par Mathilde Blind (Newman and C°, London), est l'ouvrage singulièrement puissant et original d'une jeune fille dont la famille est bien connue dans les cercles littéraires de Londres. Il y a là bien plus qu'une simple facilité de versification. Le récit du poème d'ouverture est grand et fort, la manière de raconter est pleine de poésie et d'effet. Depuis la mort de M^rs^ Barrett Browning, nous n'avons point eu de poésie aussi hautement inspirée qui ait jailli d'une source féminine.

Une seconde série de « Pièces originales » *(Original Plays)*, par M. W.-S. Gilbert, a été publiée par MM. Chatto et Windus, qui l'ont fait entrer dans la collection connue sous le nom de *Mayfair Library*. Parmi les poètes dramatiques anglais contemporains, M. Gilbert est le seul qui puisse revendiquer une individualité bien tranchée, et ses pièces jouissent d'une grande popularité qui va toujours en augmentant. Aucune d'elles, que je sache, n'est arrivée jusqu'à la scène française. Peut-être est-ce que l'*humour*, qui est une de leurs plus attrayantes qualités, ne peut se conserver dans une « adaptation ». Cependant plus d'une des pièces de M. Gilbert a assez d'originalité et de drôlerie pour qu'on s'étonne de ce qu'aucune « adaptation » n'en ait encore été tentée.

Les ouvrages sur Shakespeare sont aussi nombreux en Angleterre que les ouvrages sur Molière en France. Un ou deux toutefois dépassent le commun niveau et méritent d'être cités. Le premier rang appartient à *Outlines of the life of Shakespeare*, par J.-O. Halliwell Phillips (tiré à petit nombre (*privately printed*). De tous ceux qui fouillent le champ des recherches destinées à faire connaître le milieu où se développe Shakespeare, M. Halliwell Phillips est le plus infatigable; il ne se passe guère d'année sans qu'il nous apporte quelque nouveau travail qui augmente la somme de nos connaissances sur l'entourage et les circonstances de la vie du poète. Quant au poète lui-même, nous en savons tout ce que nous en saurons probablement jamais, c'est-à-dire, en somme, guère plus que rien. Les travaux de M. Halliwell Phillips, considérés comme *Mémoires pour servir*, sont de la plus haute importance. Mais on n'a pas encore essayé de réduire en formule le résultat de ces travaux en en tirant une opinion générale, ni d'arranger les matériaux recueillis.

*Occasional papers on Shakespeare*, par le docteur Tergelslin (Trübner and C°, London), forment la seconde partie d'un ouvrage intitulé : *Shakespeare, the man and the book*, auquel l'auteur travaille depuis longtemps. Dans ce volume il cherche à déterminer l'ordre des compositions de Shakespeare en se servant de la métrique comme d'un criterium, et il applique cette méthode avec une conscience et une intelligence peu communes dans les travaux de ce genre.

Arrivons aux relations de voyage ou aux impressions reçues à l'étranger, qui naturellement forment un important article dans la littérature d'un peuple aussi vagabond que le peuple anglais. *Our mission to the court of Morocco under sir John Drummond Hay, K. C. B.*, par P. Durham Trotter (Douglas, Edinburgh), ne nous fournit guère de renseignements touchant la situation politique; c'est un brillant et intéressant récit de ce qu'a personnellement expérimenté un de ceux qui accompagnèrent notre ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire à la cour du sultan de Maroc. *With the Kurram field force 1878-79*, par le major J.-A.-S. Colquhonn, R. N. (Allen and C°, London) et *Kurum Kabul and Kandahar*, par Charles Gruy Robertson (Douglas, Edinburgh), donnent les comptes rendus de notre intéressante expédition dans l'Afghanistan, et ne présentent d'intérêt à l'étranger que pour les militaires. *The Flight of the Lapwing*, par l'honorable Henry Noël Shore, R. N. (Longmans and C°, London), est le récit écrit par un officier de marine d'une exploration en Chine, à Formose et au Japon.

JOSEPH KNIGHT.



# ESPAGNE

## LA LITTÉRATURE ESPAGNOLE

### AU XIX^e SIÈCLE.

Après la chute de Napoléon Ier commença, pour l'Espagne, le mouvement libéral. Après l'invasion impérialiste, la poésie se présenta grandiose, inspirée qu'elle était par la lutte des idées humanitaires contre les institutions tyranniques. Quintana apparut. Les discours politiques préludèrent à une littérature franche et nette, dégagée de toute entrave arbitraire. *Los Cortes* devinrent une sorte d'école libre en face de l'Académie pétrifiée dans son classicisme. Le mouvement constitutionnel initié par Riego donna plus d'expansion aux littérateurs, et la muse populaire s'épanouit en mille chansons, en louange du progrès et de la liberté. Mais les royalistes, appuyés de l'armée française du duc d'Angoulême, rétablirent l'ancien régime; les orateurs et les écrivains les plus distingués furent forcés de s'exiler. Izturiz, Toreno, Martinez de la Rosa, Saavedra, Galiano et d'autres abandonnèrent leur pays. Une censure ecclésiastique, qui défendait tout ce qui n'était pas écrit en l'honneur du clergé ou du roi, pesait comme un lourd manteau de plomb sur la manifestation de la pensée.

Après la Révolution de 1830, la littérature changea de tendance. La France qui nous avait influencé avec son classicisme nous envahissait cette fois avec le romantisme le plus exagéré, en même temps que l'Angleterre.

Le classicisme n'avait pas fait fortune en Espagne. Il était trop raide, trop froid et trop conventionnel pour s'acclimater dans ce pays des grandes passions. Le romantisme, au contraire, était comme fait tout exprès pour l'Espagne. C'est ainsi que lord Byron, Victor Hugo, de Musset, Lamartine, Walter Scott, etc., furent lus par tous immédiatement.

C'est l'époque du réveil littéraire de la Péninsule. Ventura de la Vega, Santos-Alvarez, Breton de los Herreros, Gily Zarate, Garcia Gutierrez, Espronceda, Larra et Zorrilla s'y font jour. Les journaux se multiplient, les luttes politiques inspirent les poètes et les orateurs; Cortina, Olozaga et Joaquin Maria Lopez font entendre leurs voix inspirées à la tribune. Des drames apparaissent, hardis, pleins de mouvement, confinant à la tragédie. *El Trovador, El Zapatero y el Rey, Carlos II el Hechizado* et mille autres enthousiasment le public. C'est l'heure aussi des historiens sérieux. Evaristo de San Miguel commence son *Histoire de Philippe II;* Lafuente, son *Histoire de l'Espagne.*

Mais presque toute cette littérature si enthousiaste, si brillante, manque au fond de sérieux. Elle n'a pas de connaissance scientifique. Elle chante la liberté au nom de la religion. Parfois elle est sceptique, doute du passé et ne voit rien encore dans l'avenir. On n'y trouve pas une idée philosophique fondamentale, pas une généralisation positive; il n'y a que du lyrisme sentimental ou de la négation. Les écrivains les plus sérieux, les plus intentionnés, tels que Spronceda et Larra, sont de simples contradicteurs; ils ne font que démolir; pas une affirmation, nul n'a la force de présenter les conclusions scientifiques d'une façon qui les rende acceptables à ses concitoyens plongés encore dans le sentimentalisme; nul d'entre eux ne s'y conforme même. Au contraire, ils ne font que chanter l'opposition entre la pensée et le sentiment, et le malheur qui selon eux en résulte. Ils sont désenchantés du passé sans voir rien encore dans l'avenir. Ils sont tous si naïfs et d'une sensibilité si exagérée que, des petites contrariétés qui les affectent, ils déduisent que la souffrance est la loi de la vie; tant leur situation particulière a d'influence sur leur esprit[1].

La fin du règne d'Isabelle se fait remarquer en Espagne par la grande réaction néo-catholique. Le gouvernement d'O'Donnell donna une plus large base à l'instruction publique; mais, malgré cela, comme il était éclectique, il le laissa clergé s'emparer de l'éducation de la jeunesse. Quant au palais, dominé qu'il était par le père Claret et sœur Patrocinio, les plus grossières superstitions y régnaient. La cour n'honorait que ceux qui glorifiaient l'ignorance comme les Fernan Caballero, les Trueba, les Selgas, les Severo Catalina, etc. Campoamor y était mal vu, malgré son modérantisme, car il avait des tendances philosophiques. On laissait

1. Il n'y a qu'à lire ce qu'écrivit Larra, la dernière année de sa vie. Lui, l'écrivain le plus éminent de son temps, critique distingué, désespère de tout et ne reflète dans ses écrits que le scepticisme le plus profond de la vie.



tranquilles les auteurs dramatiques tels que Eguilaz, Tamayo, Ayala Serra, parce qu'ils ne se faisaient pas remarquer par leurs idées, tandis qu'on poursuivait ceux qui avaient des tendances libérales.

Il est vrai que, parmi les masses, se faisaient jour des écrivains avancés, tels que Manuel del Palacio, Nuñez de Arce, Roberto Robert, Balaguer, Ribera, Rivero, Castelar et Pi y Margall; mais il fallait la Révolution pour mettre en lumière ceux qui marchaient d'accord avec le siècle[1]. Elle ne se fit pas attendre et éclata en 1868, proclamant tous les principes de la démocratie. La plus grande liberté de la pensée et de la presse régna alors; tout put être discuté et tout put être exposé. C'est en ce moment que la science moderne fit son entrée en Espagne. Avec elle s'inaugura une tendance plus réaliste et plus philosophique à la fois; on s'efforça de se dégager de l'ancien bavardage sentimentaliste; mais cette tendance pour le moment ne donna que des fruits médiocres. Il n'y avait pas encore assez de préparation, et puis, Madrid, qui comme capitale de la nation était devenue le centre de la Révolution, est un très mauvais endroit pour y faire fructifier la science.

La fatalité qui pèse sur la littérature espagnole, c'est que l'impulsion tout entière lui vient de Madrid. La prépondérance gubernative de cette ville a fait qu'elle domine aussi en question de lettres; les travaux littéraires n'étant presque pas rétribués en Espagne, les littérateurs en ont fait un moyen d'escalader le pouvoir. Tous ceux de province qui savent écrire et parler, et qui n'ont pas de fortune, accourent à Madrid pour se procurer une position quelconque en politique à l'aide de la plume ou de la parole. Voilà comment la capitale de l'Espagne est devenue un centre littéraire.

Madrid, du reste, est très peu favorable au développement de la pensée. D'abord, cette ville est située à 650 mètres au-dessus du niveau de la mer, dans la Mancha, sorte de plateau central de la péninsule. Ses environs sont presque complètement dépourvus de végétation, entourés de vrais déserts; on dirait l'Arabie pétrée, tellement tout y est sec et rabougri. Il est évident qu'une telle hauteur est accompagnée d'une pression atmosphérique moindre que dans les pays situés au niveau de la mer. Comme il n'y a presque pas de végétation, l'air contient une quantité d'oxygène moins considérable que dans les autres contrées plus basses de l'Espagne. Une atmosphère pauvre d'oxygène et qui manque de pression est peu favorable à l'oxydation du sang et, par conséquent, au renouvellement de nos éléments histologiques, spécialement de ceux du système nerveux. Il n'y a qu'à voir parmi les fils de Madrid ceux qui sont de race madrilène pure; ils sont tous très maigres et très diminués. Sur cent hommes notables qui brillent à Madrid dans les sciences et les lettres, il y en a six à peine qui y soient nés; du reste, il est prouvé qu'à mesure qu'on dépasse une certaine hauteur sur le niveau de la mer, la race en souffre. Ajoutez à cela qu'à Madrid, en général, comme dans beaucoup d'autres endroits de l'Espagne, on se nourrit mal et insuffisamment. La statistique constate qu'il n'y entre qu'un kilogramme de viande, y compris la volaille par vingt individus. La faim de l'étudiant et de l'homme de lettres castillans, si proverbiale depuis les écrits du XVII[e] siècle et reproduite avec tout son dégoûtant réalisme par don Ramon de la Cruz à la fin du XVIII[e] siècle, est encore un fait aujourd'hui. Ces maigres maisons de pensions appelées *casas de huespedes,* en peuvent témoigner. Parmi la bohème de Madrid, bien plus nombreuse que celle de Paris, les plaisanteries et les tours d'esprit sur la faim, la misère et la paresse y sont habituels. Ceux d'Inza, Robert, Zapata, Moreno-Godino et autres sont devenus populaires.

Il faut, de plus, tenir compte de l'influence que de tout temps ont exercée sur la capitale de l'Espagne les Andalous, race dans laquelle prépondère l'élément sémitique; fils d'un pays excessivement chaud, ils ont une imagination féconde et brillante qui séduit ceux qui ne sont pas penseurs; mais ils sont d'une légèreté incomparable. L'influence des Andalous y est allée jusqu'à prépondérer presque complètement. Aujourd'hui, ce qu'on peut être de mieux à Madrid, c'est d'être *listo* (leste); pour louer un écrivain, même un homme politique, on dit de lui qu'il est *hombre de chispa* (homme d'étincelle). Aussi y a-t-il abondance de gens qui gaspillent leur talent en étincelles; quant à produire un foyer de lumière, il ne s'en trouve aucun; des éclairs, puis la même obscurité qu'auparavant.

De ce qu'il y a eu un siècle d'or de la littérature espagnole, dans lequel, à son tour, les écrivains en général n'étaient que des imitateurs des Italiens, on s'habitua à regarder les auteurs de ce siècle comme parfaits et, partant, à les imiter sans prendre aucun souci d'inventer ni de créer rien de nouveau. On veut s'approprier le style de Cervantes, de Calderon ou de Quevedo; personne ne tache d'être soi-même.

Toutes ces causes ensemble : manque d'oxygène et de pression dans l'atmosphère, mauvaise nourriture, prépondérance d'une race chez la-

1. Echegaray, Revilla, Pacheco, Sellés, Alas, Perojo, Montoro, Estassen, Tubino, Alfonso, Perez Galdos, Serrano-Fatigati, Picon, et bien d'autres écrivains distingués ont été mis au jour par la révolution de 1868.

quelle prédomine l'élément sémitique (les Andalous), l'imitation aveugle des écrivains de la renaissance, et la plume prise comme moyen d'arriver en politique, tout cela a produit un caractère léger et vide dans la littérature de Madrid, laquelle, à son tour, l'a imposée à presque toute la littérature espagnole.

A Madrid, en général, la forme l'emporte sur le fond. On préfère l'art oratoire à la littérature écrite; dans celle-ci on aime mieux la littérature pure, l'art pour l'art, que la littérature scientifique ou philosophique. Dans les discours on donne plus d'importance à la phrase qu'au sujet, et plus encore qu'à la phrase, au son des mots et à l'intonation.

L'orateur qui s'adresse au cœur triomphe de celui qui réfléchit, et celui qui s'adresse à l'oreille triomphe parfois de celui qui parle au cœur. On mesure l'excellence d'un discours au nombre de phrases applaudies dont il est semé. On ne cherche que le trait éblouissant; la parole n'est pas la forme la plus exacte de la pensée, tirant sa beauté de sa parfaite proportion avec l'idée qu'elle exprime. On cultive la parole par elle-même.

Dans la poésie on préfère les vers à la prose, et dans les vers l'image l'emporte sur l'idée, la rime sur l'image; c'est ainsi que tout Madrid a applaudi des vers pleins de contresens ou complètement vides.

Dans la prose on exige seulement de l'écrivain qu'il fasse des phrases espagnoles pures, qu'il soit aussi castillan que possible (*castizo*); il importe peu qu'il nous raconte des choses banales, pourvu qu'il les dise d'une façon très castillane et que son style soit coulant. Les images qu'on ne devrait employer que pour rendre la description plus précise et pour abréger les mots, on s'en sert pour diluer; on en fait à propos de n'importe quoi; mauvaises ou bonnes, on en bourre le style jusqu'à l'en faire regorger. De même que les sauvages qui s'appliquent des bijoux jusqu'au nez, on prodigue les épithètes, de préférence les superlatifs; tout devient *superbe, magnifique, immense*, etc., etc., même les choses les plus insignifiantes, ce qui produit un style enflé insupportable.

On a des phrases toutes faites à la façon de clichés, pour certains; cas il y a des mots consacrés par l'usage pour chaque chose. Si c'est de la religion qu'on parle on doit dire forcément, *religion de nuestros mayores* (religion de nos ancêtres), si c'est au trône qu'on fait référence, il doit être *el de San Fernando* (celui de San Ferdinand). Si c'est de la liberté qu'il s'agit, elle doit être *sacrosanta* (sacrée et sainte). Dans les vers il est indispensable de faire consonner *reys, ley, grey* (roi, loi, troupeau fidèle). Chez certains écrivains, les lieux communs vous étouffent. Avec un pareil système on noye l'idée, s'il y en a une, dans un flot de phrases. Des styles se produisent, lesquels ne sont qu'un véritable écoulement de mots qui témoigne de l'anémie intellectuelle de leurs auteurs.

Il y a à faire d'honorables exceptions; quelques écrivains penseurs ont essayé de faire prédominer un style plus net, plus sobre; ils ont de la peine à percer parmi la cohue d'écrivains banals qui se font applaudir uniquement par leurs tours d'esprit.

Les travaux scientifiques et philosophiques ont de même affecté à Madrid un caractère analogue.

Quelques années avant la Révolution, un professeur, M. Sanz del Rio, fut pensionné par le *gouvernement modéré*, pour étudier la philosophie en Allemagne. Il fit connaissance à Heidelberg avec Krausse, cet hegelien de la droite à peine connu dans son pays. A son retour, M. Sanz del Rio apporta en Espagne le kraussisme. Au commencement, personne n'y comprit rien. Ici, il faut remarquer que, quelques rares érudits exceptés, personne ne savait ce que c'était que la philosophie. Ledit professeur apprenait le système de Krausse à quelques initiés. Mais, voilà qu'un beau jour on commenca à s'apercevoir que cela n'était pas de l'orthodoxie pure. Alors le kraussisme fut blâmé par les conservateurs. Le lendemain la Révolution triompha. On prit de suite le kraussisme comme la philosophie révolutionnaire par excellence. Presque tous les *progressistes démocratiques* vont s'engager comme partisans de cette école. Être kraussiste était synonyme d'être intelligent et libéral à la fois; on se faisait kraussiste comme on se faisait volontaire de la liberté. On apprenait une phraséologie embrouillée, on essayait d'y formuler quelques idées confuses et on se croyait déjà un penseur profond. Un langage inintelligible, présomptueux, abracadabrant, passa pour de la vraie philosophie, et des gens qui ne faisaient que parler l'argot d'un technicisme idéaliste furent tenus pour de véritables savants.

Cependant il ne manqua pas d'intelligences sérieuses pour suivre la voie vraiment scientifique et critique, c'étaient pour la plupart des jeunes gens qui se groupèrent autour de la *Revista contemporanea* [1] et de la *Revista europea*. A l'Athé-

1. Pendant les premières années de sa fondation, la *Revue contemporaine* fut l'organe des théories scientifiques modernes. C'est elle qui a généralisé les idées de Darwin, Littré, Hæckel, Tylor, Spencer, Huxley, Bain, Draper, Tyndall, etc., etc. L'année dernière

néum de Madrid, dans la discussion du positivisme, quelques orateurs se montrèrent conformes aux tendances philosophiques modernes; mais, en général, on regardait trop au bien dire, et on y entendait beaucoup de discours aussi fleuris de forme que dépourvus de fond scientifique.

C'est à Barcelone et en général dans les villes du nord de l'Espagne, en Asturies et Galice, que le mouvement intellectuel s'est initié dans une direction aussi droite que ferme; nous espérons le voir croître chaque jour.

Barcelone a une tradition scientifique depuis le moyen âge. Mais sans aller si loin, en ce siècle, le mouvement intellectuel, quoique moindre qu'à Madrid, y a été plus important. En 1824, Aribau et Lopez Soler y fondèrent une revue philosophique intitulée : El Europeo; Lopez Soler tâcha d'y propager l'esthétique allemande. C'est aussi à Barcelone que plus tard un petit groupe de penseurs porta ses méditations sur l'ensemble des sciences morales qu'on appelle aujourd'hui sociologie. Ils commencèrent par proclamer l'observation comme unique moyen de découvrir les lois des phénomènes moraux, et accueillirent la série historique comme la seule méthode capable d'expliquer le développement des peuples. Ils se montrèrent hostiles à la métaphysique et à l'anthologie, laquelle, nous entraînant vers l'absolu, nous éloigne de la phénoménalité. D. Ramon Marti publia un traité de *Philosophie élémentaire* dans lequel il prenait la conscience (on dirait aujourd'hui le phénomène de sensibilité), comme le point de départ de tout phénomène psychologique. Il proclamait que la philosophie ne doit pas chercher l'essence de l'esprit, qu'elle doit se borner à en étudier les manifestations. Sampons, dans une édition de *las Partidas,* recherche avec profondeur les éléments et la formation du droit naturel et du droit civil. Ces penseurs se rattachaient à l'école écossaise. A côté d'eux surgit une de ces fortes natures plus propres au moyen âge qu'à notre siècle, faites pour lutter contre les hérétiques et les rationalistes de toute sorte; esprit critique, intelligence claire, polémiste et vulgarisateur plus que philosophe il tenta de mettre d'accord les principes de la science naissante, avec le dogme, et dédia ses efforts à fermer la porte de son pays au protestantisme. Nous parlons du prêtre Balmes. Son énergie de pensée, son laconisme dans l'expression font contraste avec la phraséologie ampoulée et vide des polémistes de Madrid. Piferrer le suivit; mais, plus poète que penseur, il se borna à chanter le passé. L'intelligence vraiment forte et raisonneuse qui sortit de Barcelone fut don Francisco Pi y Margall. Partisan de Proudhon, imbu de la dialectique d'Hegel, il se montra supérieur aux autres écrivains dans son essai non terminé sur *la Réaction* et *la Révolution*, et dans son *Histoire de la peinture,* qui fut interdite par le gouvernement de la reine Isabelle. Logicien rigoureux, dialecticien profond, il contrasta bientôt à Madrid avec l'essaim de rhéteurs et de faiseurs de phrases qui y fourmillait. Pendant la Révolution, la politique l'entraîna jusqu'à la présidence de la république, ce qui fit qu'il ne produisit rien à cette époque. Après la Restauration il nous a donné un petit volume, *les Nationalités,* où il expose la théorie fédérative d'une façon très claire et très précise, mais dans lequel on sent le manque de profondes connaissances ethnographiques, philologiques et anthropologiques sur lesquelles se basent aujourd'hui les ouvrages de sociologie.

Avec de tels antécédents, Barcelone ne pouvait manquer de suivre le mouvement moderne. La philosophie qui s'y est acclimatée, c'est celle de Spencer, Darwin, Hæckel, Tylor, etc., en un mot, l'école évolutioniste avec toutes ses conséquences. Cette école comptait quelques partisans sans qu'elle se fût manifestée autrement que par quelques articles de revues et de journaux. Ce fut M. Pedro Estassen qui, le premier, en exposa, à l'Athénéum de Barcelone, la théorie complète, partant des mathématiques et arrivant jusqu'à l'idée du droit et à celle de la justice. Puis ont suivi divers autres orateurs, parmi lesquels nous pouvons citer J. Grès spécialement dédié à l'exégèse biblique, J. Zulueta et autres. Il nous faudra citer encore J.-M. Bartrina, une des intelligences les plus puissantes que nous ayons connues, lequel vient de mourir à trente ans victime de la phtisie. C'était un poète exquis par nature, et en même temps il était, par son coup d'œil, capable de découvrir une loi sous le phénomène le plus insignifiant. Il était très érudit et avait contribué beaucoup à répandre les découvertes scientifiques par de charmantes conférences. Malheureusement, son positivisme, à lui tout particulier, était froidement pessimiste. Ses poésies (un petit vol. in-16, intitulé : Algo) [1] ont le caractère des pensées de Schopenhauer ou des conclusions d'Hartmann, mais elles ont plus de relief et moins de méthode.

elle est tombée sous les mains de Cardenas, directeur d'instruction publique sous Canovas, et elle a fait un tour de face complet. Aujourd'hui elle est franchement cléricale et réactionnaire.

1. Récemment on vient de publier à Barcelone un autre volume de Bartrina, qui contient des travaux en prose et des poésies intimes; nous en rendrons compte dans notre prochain article.



Pour terminer, nous pouvons citer, outre les travaux scientifiques faits à Barcelone, les recherches d'histoire de M. Antoine de Bofarull, ceux de MM. Pella y Coroleu, la *Revue historique* de M. Sampere, les monographies physiques de Heriz et divers articles de la *Revista contemporanea*, laquelle s'édite à Madrid et reçoit cependant de Barcelone presque tous les travaux scientifiques.

A côté du mouvement presque exclusivement scientifique en langue espagnole, il s'en initia un autre à Barcelone, auquel participa presque tout l'ancien royaume d'Aragon. Nous parlons de la renaissance de la littérature catalane ou de la *langue d'oc*, vers la moitié de ce siècle. Dans toutes les provinces de l'est de l'Espagne, où on parlait cette langue, on tenta même de l'écrire comme anciennement. On commença par restaurer les anciens jeux floraux, mais la tendance qu'on prit fut trop bornée et complètement archaïque. On crut possible de ressusciter le moyen âge, on chanta la *foi* d'une façon mystique, *l'amour* romanesque et la *patrie* toujours en guerre avec les pays limitrophes. On s'appropria même le vieux langage des trouvères employant des phrases et faisant usage de proverbes aujourd'hui complètement dépourvus de sens. Mais après la Révolution de 1868 surgirent quelques poètes inspirés par les idées modernes, qui chantèrent comme le siècle l'exige. Alors se fondèrent divers journaux, quelques-uns illustrés, dont l'un sous la direction puissante de Frédéric Soler (Pitarra), et une revue intitulée *la Renaissance*, qui ont l'originalité des idées de Bartrina, le feu de la phrase de Guimera, la couleur et le relief des récits apocalyptiques d'Anicet Pagès, la verve comique de Soler, Aulès et Vilanova et d'autres qualités de divers auteurs que nous ne citons pas, faute d'espace, qui les mettent au niveau des conceptions des poètes contemporains le plus remarquables des autres langues latines.

Ce mouvement littéraire, en une autre langue que la langue officielle de l'Espagne, est-il à louer ou à blâmer? Nous n'hésitons pas à dire que ce mouvement est louable quand il se borne à la littérature pure; mais les sciences, l'histoire, la critique, la politique, la philosophie, en général, tout ce qui s'adresse à l'homme intelligent doit être écrit en espagnol (ou en une autre langue plus répandue), et cela par la raison qu'il y a plus de 60 millions de personnes qui parlent cette langue dans tous les continents, et qu'il y en a à peine deux millions qui parlent l'ancien limousin, devenu catalan, avec tous ses dialectes. La question est de choisir l'idiome le plus répandu et le plus accessible à tous.

POMPEYO GENER.

## ÉTATS-UNIS

### LES BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES AUX ÉTATS-UNIS

(1er article. — *Statistiques*.)

New-York, 13 août 1881.

Dans nos précédents articles sur les grands éditeurs de livres aux États-Unis, nous avions indiqué sommairement la quantité considérable de livres qui sont imprimés et publiés dans ce pays, mais nous n'avons pas compris dans cette nomenclature les nombreuses brochures, les journaux non politiques, les revues hebdomadaires et mensuelles qui contiennent des romans, de l'histoire, de la philosophie, de la science pour tous, ainsi que toutes les feuilles volantes qui sont distribuées gratuitement le samedi par les soins des associations charitables, pour charmer, le dimanche, les loisirs du pauvre et de l'amoureux de la lecture. Il n'y a pas de pays au monde où on lise plus qu'aux États-Unis : depuis l'enfant jusqu'au vieillard, de la classe la plus favorisée de la fortune et de l'éducation jusqu'à la simple domestique irlandaise et même les nègres, tout le monde sait lire et aime beaucoup à lire. Cette passion, bienfaisante pour tous, est surtout salutaire aux classes populaires; c'est le résultat de l'instruction répandue à profusion dans ce pays par toutes les écoles publiques et privées, par les associations charitables, qui instruisent dans les hôpitaux, dans les prisons, enfin par les nombreuses bibliothèques, les *free readings rooms* (cabinets de lecture gratis), où tous les journaux étrangers sont mis chaque jour à la disposition du public. Aussi l'émulation est-elle grande partout pour arriver au noble but que chacun veut atteindre à la fois : apprendre, savoir, instruire soi-même à son tour cette belle jeunesse studieuse et intelligente, qui peut prétendre aux plus grandes destinées, aux plus hautes fonctions dans ce pays de la liberté, de la démocratie.

Les bibliothèques, aux États-Unis, sont déjà très nombreuses et pourvues principalement de livres de science et d'étude; mais cependant quelques-unes renferment les collections complètes de chefs-

d'œuvre des littératures anciennes et modernes. Dans un prochain article, nous parlerons des plus importantes au point de vue des livres précieux et rares qu'elles contiennent; aujourd'hui nous allons mettre sous les yeux des lecteurs du *Livre* une statistique des bibliothèques, qui presque toutes ont été fondées et sont soutenues par l'initiative privée d'hommes généreux et d'associations patriotiques, qui considèrent que l'instruction mise à la portée de tous est le plus précieux et le premier des besoins de l'humanité. C'est la science répandue dans les masses qui fera disparaître peu à peu avec le temps l'inimitié des races, les guerres barbares et fratricides, les haines séculaires des peuples. Nous devons donc honorer ce grand peuple américain, qui, au milieu de la fièvre incessante des affaires, au début de sa vie politique et civile, a voulu d'abord établir, comme bases de son affranchissement et de sa prospérité, l'instruction obligatoire et gratuite, et la séparation de l'Église et de l'État.

Dans les villes nouvelles, qui s'élèvent chaque jour comme par enchantement, on commence d'abord par construire le *city hall* (maison de ville, siège du gouvernement de la commune); puis viennent après, l'école, la bibliothèque et l'Église. Il n'y a pas un seul petit village qui n'ait son *free reading room*, sa *circulating library*, payés et entretenus par des associations charitables et philanthropiques, qui propagent ainsi parmi la jeunesse l'amour de la lecture et des livres utiles.

Il y a aux États-Unis, dont la population actuelle, d'après le dernier recensement, peut être évaluée à 50,000,000 d'âmes, *3,647 bibliothèques publiques* qui contiennent 13,914,800 livres, sans comprendre les nombreux manuscrits, les brochures, revues, cartes, plans, etc.

Elles se divisent ainsi qu'il suit: *les bibliothèques d'école et d'asile, de collèges et d'académies, de théologie, de lois, de médecine et de chirurgie, des prisons et des hôpitaux, du gouvernement fédéral, des États et territoires, des sociétés historiques, et enfin les bibliothèques commerciales, scientifiques et les bibliothèques publiques.*

Voici, par ordre de la date de fondation, le nom des bibliothèques des principales écoles, des collèges et académies, et le nombre de volumes qu'elles contiennent :

| Noms des collèges. | Villes. | États. | Date de fondation. | Nombre de volumes en 1876. |
|---|---|---|---|---|
| Havard College | Cambridge. | Massachusets. | 1638 | 212.050 |
| Yale College | New-Haven. | Connecticut. | 1700 | 95.200 |
| College of New-Jersey | Princeton. | New-Jersey. | 1755 | 29.500 |
| Columbia College | New-York. | New-York. | 1757 | 31.590 |
| Brown — | Providence. | Rhode-Island. | 1768 | 45.000 |
| Darmouth — | Hanover. | New-Hampshire. | 1770 | 25.000 |
| Georgetown — | Georgetown. | Dist. of Columbia. | 1791 | 28.000 |
| Williams[1] — | Williamstown. | Massachusets. | 1793 | 17.500 |
| Bowdoin[2] — | Brunswick. | Maine. | 1802 | 22.700 |
| Amherst — | Amherst. | Massachusets. | 1821 | 30.500 |
| University of Michigan | Ann-Arbor. | Michigan. | 1841 | 27.000 |
| College of Saint-François-Xavier | New-York. | New-York. | 1847 | 10.000 |
| College of city of New-York | New-York. | New-York. | 1850 | 21.000 |
| Cornell University | Itaca. | New-York. | 1868 | 39.000 |
| | | | Volumes | 634.040 |

Voici le nom des principaux États, avec le nombre des volumes contenus dans chaque bibliothèque publique ayant au moins *200,000* volumes en l'année 1876. Il faut ajouter à ces chiffres 10 pour 100 par an pour l'augmentation :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Massachusets | 2.187.571 | Missouri | 253.398 |
| New-York | 2.090.568 | Virginie | 245.381 |
| Pennsylvania | 1.276.143 | Maine | 226.634 |
| District of Columbia | 758.333 | Rhode-Island | 220.594 |
| Ohio | 619.334 | Michigan | 220.369 |
| Illinois | 541.063 | New-Hampshire | 205.870 |
| Connecticut | 404.020 | Indiana | 200.000 |
| Maryland | 378.056 | Visconsin | 200.000 |
| Californie | 301.193 | | |
| New-Jersey | 274.079 | Volumes | 10.512.606 |

1. Collège où le président Garfield a fait ses études.
2. Collège où le poète Longfellow a fait ses études.

La moyenne, en dix années, de la circulation des livres, sur les 742 bibliothèques les plus importantes de l'Union, a été de 9,879,860 volumes.



Il ne reste donc, pour les vingt et un autres États et territoires, que 3,402,194 volumes, ce qui fait bien le chiffre de *13,914,800* volumes pour toutes les bibliothèques des États-Unis.

Voici dans le tableau suivant le nom des principales *villes* de l'Union avec le nombre des bibliothèques et les volumes qu'elles contiennent :

| | | Population. | Bibliothèques. | Volumes. |
|---|---|---|---|---|
| New-York | New-York. | 1.206.590 | 122 | 990.000 |
| Philadelphia | Pennsylvania. | 846.984 | 102 | 713.828 |
| Boston | Massachusets. | 362.525 | 69 | 435.291 |
| Baltimore | Maryland. | 322.190 | 38 | 237.942 |
| Cincinnati | Ohio. | 255.708 | 30 | 198.890 |
| Brooklyn | New-York. | 566.689 | 21 | 164.562 |
| San-Francisco | California. | 233.956 | 29 | 164.500 |
| Saint-Louis | Missouri. | 350.522 | 13 | 116.240 |
| Chicago | Illinois. | 503.304 | 24 | 146.540 |
| Charleston | South-Carolina. | 50.000 | 6 | 26.600 |

Les statistiques sur les bibliothèques publiques aux États-Unis ont été extraites d'un volume publié à Washington en 1776, intitulé *Special report of libraries*, par les soins du *Bureau of education*. Il faut donc, pour connaître à peu près les chiffres de l'époque présente, ajouter 10 pour 100 : ce qui est la moyenne de l'augmentation annuelle en général ; mais, pour les villes de New-York, Boston et Philadelphie, il y a eu une moyenne de 15 pour 100 d'augmentation.

Nous voici, pour toutes les affaires en général et même pour les livres, dans la stagnation la plus complète ; beaucoup de familles américaines sont en Europe, surtout en France ; les autres disparaissent de la ville *fournaise* pour des pays moins sénégaliens et ayant de l'air et de l'eau, ce qui manque souvent dans cette immense métropole des affaires ; les musées, les bibliothèques et les écoles sont fermés ; savants et élèves, professeurs et artistes vont botaniser dans les forêts vierges et le bord des grands lacs.

Les éditeurs produisent peu ; cependant nous venons parler à nos lecteurs des livres nouveaux qui nous ont paru dignes d'être signalés : *The Heart of the white mountains,* par Samuel Drake, est un charmant récit tout à fait de saison, car il parle, dans le style le plus élevé et le plus attrayant, de promenades dans les grands bois, sur les lacs d'eau douce ; il est écrit dans le genre de ce délicieux livre illustré intitulé : *Pastoral days.* — *Beauty in Dress,* par miss Oaky, est, comme son nom l'indique, un très intéressant manuel de l'art si précieux pour la femme de s'habiller, d'harmoniser les coupes, les plis et les couleurs, tout en évitant les disparates, de trouver le vêtement qui doit convenir le mieux et faire valoir le plus avantageusement les charmes de la beauté physique des femmes ; tous les journaux font un grand éloge de ce livre, qui vient de paraître, ainsi que le précédent, chez Harper and brothers.

La maison Houghton Mifflin et C^ie^, de Boston, vient de faire paraître quelques livres particulièrement précieux au point de vue littéraire : *Life of Voltaire,* par M. Parton, vient d'attirer de nouveau l'attention des bibliophiles sur cette œuvre remarquable et sur son auteur, qui a déjà produit dans le même genre des études très complètes sur B. Franklin, Horace Greely, Andrew Jackson, Jefferson Davis et beaucoup d'autres. — *The philosophy of Carlyle,* par Edwin D. Mead, est un livre d'actualité, ainsi que *The Republic of God,* par Elisha Mulford ; c'est de la théologie transcendante écrite par un homme d'Église certainement très érudit, mais tellement dans les hauteurs éthérées, qu'il est souvent difficile de l'y suivre ; enfin la même maison vient de publier un joli volume de miss Pelps, intitulé : *Friends,* qui est le meilleur ouvrage sorti de la plume de cette intelligente femme de lettres.

Un nouveau volume de la série *Appleton's home books* (rédigé par un groupe de dames américaines appartenant à la meilleure société), vient de paraître sous le titre de : *Amenities of home ;* il complète parfaitement le but, la pensée et le sentiment qui ont inspiré les précédentes et très intéressantes études sur la vie de famille et l'intérieur aux États-Unis. Enfin, la maison Appleton vient aussi d'éditer *the Dictionary of roman and Greek antiquities,* par M. Antony Rich. Le texte est complété par deux mille gravures sur bois d'un travail remarquable. Nous devons aussi mentionner de la même maison un intéressant volume illustré, très utile pour tout le monde, mais surtout pour les étrangers qui viennent à New-York ; c'est *New-York illustrated,* dont les nombreuses et magnifiques gravures serviront d'excellent cicerone dans cette ville immense, si curieuse à connaître.

Miss Thackeray va faire paraître chez J.-B. Lippncott, de Philadelphie, un livre dont on parle



déjà beaucoup : *Madame de Sévigné;* c'est le trentième volume d'une série des classiques étrangers pour les lecteurs de langue anglaise.

Mme L. Alliot Boymier, professeur de français, vient de faire paraître chez MM. Henry Holt, un volume en français, composé d'un choix excellent de fragments littéraires de nos meilleurs auteurs contemporains, précédés d'une notice biographique sur chacun d'eux. Ce livre est destiné non seulement aux étrangers apprenant le français, mais aussi à tous ceux qui connaissent notre langue, et qui, ne voulant pas lire tous les ouvrages de tel auteur, désirent se faire à l'avance une idée de son talent dans un passage qui le caractérise. C'est une heureuse idée que nous ne saurions trop applaudir et encourager; ce livre fera mieux connaître et apprécier notre littérature positive et morale, ainsi que le caractère général de patriotisme et de relèvement de notre chère patrie. *Leisure hour* contient un charmant article intitulé : *The Lutaniste of Saint-Jacobis*, par Catherine Drew. « C'est un livre, dit *le Spectator,* doux, tendre, salutaire et agréable à lire. »

*Madame Delphine,* par M. Cable, l'auteur bien connu de *Old creole days* et de *The Grandissimes,* est un roman du cœur et l'expression des sentiments les plus élevés de l'amour maternel. La scène se passe à la Nouvelle-Orléans, au milieu de cette population créole. si sympathique à la France et à tout ce qui est français; c'est la maison Scribner qui a édité ce nouveau volume. Un ouvrage remarquable du même éditeur et que nous recommandons à nos collègues les officiers de la marine marchande et de l'État, c'est : *Sailor's book and Yachtsman's manuel*, par le lieutenant Qualtrough, de la marine de guerre des États-Unis; c'est le manuel du marin, du pilote, des amateurs de la navigation de plaisance, et il a été complété par une partie spéciale ayant trait aux machines à vapeur marines, par M. George W. Baird, ingénieur renommé de la marine.

MM. G. Putnam's sons viennent de faire paraître, en anglais, le roman de H. Rochefort, *Mademoiselle Bismarck*, qui n'a probablement mérité les honneurs de la traduction que par la singulière célébrité de son auteur, qu'un spirituel journaliste américain (connaissant la France) nommait dernièrement « le malfaiteur de sa patrie »; somme toute, *Mademoiselle de Bismarck* n'est qu'un pamphlet déguisé, dans le genre du *Nabab*.

Professeur P. Nemo.

# ITALIE

Milan, 25 septembre 1881.

Nous allons tenir notre promesse en parlant du roman de M. Fogazzaro : *Malombra.*

Son principal mérite est une originalité puissante et élevée. Ses défauts mêmes contribuent à lui donner une physionomie caractéristique toute à lui, qui se détache sur le fond commun de la littérature contemporaine.

Il nous suffira d'en exposer la donnée.

Une demoiselle de dix-huit ans, Marina Crusnelli de Malombra, fille d'un père prodigue, se trouve tout à coup orpheline et relativement pauvre. Un vieil oncle maternel, le comte Cesare d'Ormengo, est le seul qui lui vienne offrir son hospitalité au palais d'Ormengo, une retraite située entre les monts, sur les bords d'un petit lac, au nord-est de Milan, non loin de la vallée de Malombra. L'auteur ne précise pas davantage cette localité.

Marina accepte sans regret, bien qu'habituée à vivre dans le monde élégant parisien et milanais. Elle pense n'y pas rester longtemps, car son étoile ne peut manquer de lui réserver un brillant avenir.

Les alentours du palais d'Ormengo sont très pittoresques. L'esprit romanesque de Marina les trouve délicieux; par contre, l'oncle d'Ormengo ne lui plaît point. Cet homme est ce que l'on appelle un excentrique; il abhorre les arts, la musique surtout, ne comprend rien à la peinture et affecte un souverain mépris pour la littérature; mais, en dehors de cela, il possède un esprit droit, une large intelligence et un grand cœur. Aristocrate jusqu'au fond de l'âme, il ne veut pas que ses domestiques portent de livrée, par respect pour la dignité humaine. Un homme de cette trempe, au surplus, entêté comme un honnête Piémontais qu'il est, ne peut sympathiser avec Marina de Malombra, jeune esprit raffiné, aimant les arts et la vie moderne.

L'auteur a dessiné les deux caractères avec une finesse extrême et beaucoup de vigueur.

Mais le palais d'Ormengo a une histoire sombre. Le père du comte Cesare y tint renfermée pendant cinq années sa première femme, Cecilia Varrega, qu'il soupçonnait de le trahir. Elle mourut folle. Le veuf se remaria, eut Cesare et mourut à son tour. Les paysans prétendent que les deux esprits hantent la maison. Pour rien au monde on ne les ferait entrer dans la chambre où Cecilia est morte.

Cette chambre donne sur le lac, et par un caprice bizarre, Marina demeure dans cette chambre. Elle lui est chère. La première fois qu'elle s'approcha de la fenêtre, elle crut reconnaître le paysage. Elle n'y était jamais venue pourtant! Tout le panorama du lac, des montagnes, semblait gravé au fond de sa mémoire. D'où lui venait cette vision? Elle n'en savait rien. Mais elle ne s'en étonna pas trop; car, plusieurs fois dans sa vie, elle avait éprouvé la même sensation de souvenir mystérieux. L'idée d'une existence extérieure se glissait en elle. Des années passèrent. Sa santé souffrait de cette vie de solitude, l'ennui l'énervait.

Un soir, étant sur le lac à l'occasion d'une fête champêtre, elle entendit sonner les heures à l'horloge du village et fit l'observation que la cloche avait à cette heure-là un son différent de l'ordinaire; dans le même instant elle se souvient d'avoir fait la même observation dans une circonstance pareille. Et pourtant elle était bien sûre de n'avoir jamais été sur le lac à paréille heure, jamais de sa vie. Elle était exaltée. Arrivée à la maison, dans cette vieille chambre matrimoniale, ne pouvant dormir, elle se mit au piano. Les bagues qu'elle tira de ses doigts tombèrent au hasard. Lorsqu'elle voulut les remettre, il en manquait une. Une rage la prit de fureter partout. Tout à coup elle découvrit une cachette dans son bureau. La bague était tombée là, mais avec la bague il y avait des objets qu'elle reconnaissait : un livre de prières, un gant très petit, un miroir, une mèche de cheveux blonds.

Sur le miroir on lisait ces mots tracés avec un diamant : *Moi, 2 mai 1802.* — La folle! pensa Marina. Elle feuilleta le livre et y trouva un papier jauni par le temps. C'était une étrange lettre de la pauvre femme qui était morte dans cette chambre, une lettre adressée à elle-même, c'est-à-dire à sa seconde incarnation, car elle était sûre de renaître. Elle avait une croyance inébranlable dans des existences successives. — Pour me souvenir, — disait la lettre. N'ayant pas la force d'écrire toute sa vie, elle ne traçait que quelques noms, quelques détails qui devaient lui rappeler le reste.

Renato, le nom de l'homme qu'elle avait aimé, le nom de la famille de son mari, de laquelle elle voulait se venger à tout prix. Dieu devait l'aider, la reconduire dans ce même palais, lui faire trouver cette lettre, et là même — elle en était sûre — elle devait se trouver avec Renato, l'aimer, en être aimée, seulement si elle pouvait deviner les noms qu'ils porteraient dans cette seconde vie! Mais Dieu ne voulait pas les lui dire. Toutefois, comment ne se serait-elle pas reconnue sous quelque masque que ce fût? comment n'aurait-elle pas reconnu Renato?...

Marina lut et relut cet étrange testament, et elle comprit tout. Elle fut mortellement malade; lorsqu'elle guérit, elle résolut de rester au palais d'Ormengo pour y attendre Renato et accomplir sa vengeance sur son oncle, le comte Cesare d'Ormengo. Elle croyait s'expliquer maintenant l'éloignement instinctif qu'il lui inspirait. Elle le haïssait. Sur ces entrefaites, elle entra en relation épistolaire avec un jeune romancier qui se cachait sous un nom de guerre. Elle signait ses lettres Cecilia.

Des circonstances qu'il serait trop long de raconter ici conduisent ce jeune homme, Sillo, au palais. Il subit le charme de la beauté de Marina, qui ne semble point l'aimer, lorsque par hasard il s'aperçoit un jour que Marina et Cecilia sont la même personne. Et dans une soirée mémorable sur le lac, pendant un orage, il la serre dans ses bras en l'appelant Cecilia.

Pour la malheureuse jeune fille, l'homme qui l'aime et l'appelle ainsi ne peut être que Renato; c'est le destin qui s'accomplit.

Mais nous nous arrêtons ici. Le lecteur peut aisément imaginer tout le parti qu'un écrivain de talent peut tirer d'une situation si neuve et pleine d'intérêt.

Et M. Fogazzaro fait preuve d'un talent supérieur, surtout dans les descriptions et dans l'analyse des sentiments. Les personnages de Steinegge et sa fille, qu'il introduit dans le récit pour y jouer des rôles très importants à côté des personnages principaux, sont des créations exquises. Ils représentent dans ce magnifique tableau aux teintes sombres les couleurs tendres qui charment le cœur et reposent le regard.

Avec le livre dont nous nous sommes occupés, et qui est, croyons-nous, son premier livre d'importance, M. Fogazzaro vient de se placer en première ligne dans notre jeune littérature.

Nous l'espérons d'autant plus pour nous remettre de la tristesse que réveille dans notre cœur le titre d'un livre publié ces jours-ci à Turin, chez Casanova : *Memorie del Presbitero.*

C'est un roman qui a une histoire. Emilio Praga, poète et peintre, mais plus poète que peintre, mourut jeune à Milan, laissant un souvenir inef-

façable ; il avait commencé pour le feuilleton du *Pungolo* le *Memorie del Presbitero.* Ses chagrins, sa maladie, et enfin sa mort, entravèrent l'ouvrage. Quelques années plus tard, M. Leone Fortis, le rédacteur en chef du journal, qui avait promis ce roman au public, pria M. Roberto Sacchetti, un ami de Praga, de vouloir bien le conduire à terme. Il accepta et se tira avec honneur d'une entreprise qui présentait beaucoup de difficultés, car M. Emilio Praga était un de ces esprits exceptionnels dont il n'est pas facile de démêler la pensée secrète. Le *Memorie del Presbitero* est un roman plein de sentiment et de finesse, dont la première partie est plus vive et mouvementée que la seconde; lecture agréable malgré la diversité du style.

Allons chercher des souvenirs plus gais chez le baron Francesco de Renzis.

Peu d'écrivains peuvent se vanter de posséder autant d'esprit et de vivacité. Le baron de Renzis est un Napolitain qui, après avoir été un brillant officier, se jeta dans la politique; mais ni les armes ni l'ordre du jour ne purent l'arracher à l'amour des belles-lettres.

BRUNO SPERANI.

## SUISSE

Genève, 10 septembre.

Je vous annonçais dans ma dernière lettre un ouvrage de M. le docteur P. Ladame de Neuchâtel, sur la *Névrose hypnotique ou le magnétisme dévoilé* (Sandoz, in-12). Comme on le voit par le titre, il s'agit de ces phénomènes encore bien obscurs qui se rattachent à l'action du « magnétisme animal ». « L'auteur, m'écrit un docteur de mes amis que j'avais chargé d'examiner ce travail à votre intention, s'est appliqué à reporter sur son vrai terrain, celui de la physiologie et de la pathologie, l'étude de ces phénomènes qui dépendent uniquement de l'état nerveux du sujet en expérience, comme il est aisé de le prouver, et non point d'un fluide lancé par le magnétisme.

« Après avoir fait l'historique de la question, le docteur Ladame étudie les agents anesthésiques et leur action sur l'état automatique et réflexe qui distingue les centres nerveux; fort de ces données purement physiologiques, il aborde l'hypnotisme, ses symptômes, les troubles de sensibilité et de mobilité qui l'accompagnent, ainsi que ses phénomènes sensoriels, intellectuels et psychiques; puis il indique les divers moyens employés pour produire l'état de névrose appelé magnétisme, ainsi que les dangers que présente cet état, tant au point de vue de la santé du sujet qu'à celui de l'hygiène publique et de la médecine légale. »

M. Ladame a étudié pour son compte les questions qu'il discute; de là l'intérêt et le mérite de son livre.

Je vous signalerai maintenant trois ouvrages sortant de presse et qui sont loin d'être sans intérêt.

M. Alexandre Lombard, de Genève, vient de donner une deuxième édition de *Jean-Louis Paschale et les martyrs de la Calabre* (in-12, librairie Georg). Le sanglant épisode qui nous est raconté dans ces pages se rattache aux persécutions qui étouffèrent dans les Calabres le mouvement de réformation religieuse vers le milieu du XVIe siècle. Paschale, nous dit l'auteur, « était un enfant adoptif de Genève; il l'a honorée par son martyre. Tandis que d'autres se consacraient à la défense des murs et des institutions de notre libre cité devenue le refuge des proscrits, lui, sans autre appui que son Dieu, maintint dans les prisons de Cosenza, de Naples et de Rome, sous la lourde chaîne du galérien, devant les redoutables juges du saint-office, sur l'échafaud enfin, la vérité des enseignements qu'il avait puisés dans les saints livres et aux écoles ouvertes sur les rives du Léman. »

Vos lecteurs savent-ils qui était Frédéric Troyon? En Suisse, son nom jouit d'une certaine notoriété même en dehors des cercles savants, grâce à la part qu'il a prise avec l'archéologue zurichois dernièrement décédé, M. Ferdinand Keller, à jeter les fondements d'une science nouvelle, ou tout au moins d'une branche nouvelle de la science des antiquités, l'étude des lacustres. On sait, en effet, que les lacs de la Suisse offrent des débris assez nombreux d'une civilisation fort reculée, et que ces débris, au lieu d'être répandus également sur le lit de sable et de boue recouvert par les eaux, sont amoncelés sur quelques points et forment pour ainsi dire des stations distinctes. Qu'y avait-il là? Des magasins, des habitations sur pilotis? Là est le problème. Il y avait en tout cas quelque chose, bien que la violence des vents qui soufflent

dans nos vallées et soulèvent de puissantes vagues, permette difficilement de comprendre l'existence d'une construction permanente à la surface des eaux.

M. Troyon s'est donc évertué à étudier ces questions très délicates, et il en a exposé les résultats dans un beau livre : *les Habitations lacustres des temps anciens et modernes*. Vaudois et habitant le canton de Vaud, il avait pu explorer le lac de Genève à loisir, et retirer de ses profondeurs de vrais trésors qui, légués après sa mort à la ville de Lausanne, forment aujourd'hui un curieux musée que j'engage vos lecteurs à visiter. Mais je m'égare un peu loin de mon objet. L'ouvrage de M. Troyon que j'ai à faire figurer ici ne concerne pas les antiquités lacustres. Il s'agit d'un *Cours de mythologie à l'usage des écoles et des familles* (Bridel, in-12, 2e édition), dans lequel l'auteur, qui était un spiritualiste et, de plus, un chrétien, a étudié les religions païennes au point de vue de la révélation. Je n'affirmerai pas que quelques portions de cet ouvrage ne soient un peu concises pour un manuel, et que d'autres ne soient trop conformes aux doctrines traditionnelles, qui ne distinguent pas suffisamment, dans la mythologie classique, entre les idées des Grecs et celles des Romains. Mais ce sont là de légères ombres, et quiconque lira avec attention ce petit ouvrage y trouvera plus de profondeur et d'originalité que dans de nombreux livres d'érudition que je pourrais citer.

La troisième nouveauté que j'ai à vous signaler (et qui m'est arrivée d'hier, en sorte que je n'ai pu encore en prendre qu'une bien imparfaite connaissance) est un essai de philosophie d'un Bernois, mort il y a dix ans, et qui écrivait dans notre langue. Son style laissait un peu à désirer; aussi, pour pouvoir être réimprimée, la première édition, épuisée presque sans avoir été lue, a-t-elle été revue, en ce qui concerne la forme, par un ami de l'auteur qui l'a discrètement retouchée. Quand on parle d'un essai de philosophie, le lecteur pourrait s'imaginer qu'il ne s'agît que d'une étude en quelques pages; il n'en est rien cependant pour l'ouvrage de Henry de May, car son *Univers visible et invisible* — tel en est le titre — ne forme pas moins de 484 pages in-8° d'une impression serrée. Cette nouvelle édition (librairie Sandoz), due à la louable initiative d'un ancien négociant, M. Auguste Vodoz, a été entièrement placée par souscription. M. le pasteur Charles Byse l'a fait précéder d'une intéressante introduction dans laquelle il nous raconte la singulière et dramatique fortune du livre et de son auteur, jusqu'au moment où cette réimpression est venue les tirer l'un et l'autre de l'oubli. Quant à l'idée centrale du système qui nous est exposée dans cette longue étude, système qui est, nous dit l'introducteur, « un premier jet, une ébauche admirable peut-être, mais certainement informe et grossière », mais où des « solutions originales et frappantes » sont soutenues par « des raisonnements qui dénotent un grand esprit », c'est, nous apprend encore M. Byse, « le principe de l'*analogie* servant à révéler le monde des esprits par l'étude scientifique et rigoureuse de la création matérielle ». « Certains dogmes essentiels au christianisme » y sont compris par notre philosophe « d'une manière plus rationnelle et plus profonde que par nos meilleurs théologiens, et corroborés avec un singulier bonheur par des arguments tirés de la nature ». On nous signale enfin dans cet ouvrage « la trop rare alliance d'une foi positive et chaleureuse avec la plus large pratique du libre examen dans le domaine de la religion ».

Ce que j'ai vu jusqu'ici de cette œuvre, qui me semble à tout le moins un magnifique témoignage rendu à ce besoin de comprendre l'univers et de s'expliquer la vie auquel nul homme digne de ce nom ne saurait échapper entièrement, me fait l'effet d'une riche mine d'où le piocheur laborieux rapportera de quoi se payer de ses peines, encore que le métal précieux doive bien souvent, pour apparaître dans tout son éclat, être dégagé de quelques scories. En somme, les livres qui apportent un élément nouveau et fécondant à la pensée sont l'exception; aussi ne pouvons-nous qu'être sincèrement reconnaissant chaque fois qu'il nous en est donné un. Nos remerciements à MM. Auguste Vodoz et Charles Byse auxquels nous devons de posséder le travail intellectuel d'une âme d'élite, poursuivi à travers des difficultés de toute nature, et qui résume la pensée d'une vie entière de méditation.

On annonce pour la fin de l'automne, chez Bridel, un nouveau volume de notre charmant romancier populaire, ce peintre et ce moraliste de la vie vaudoise, M. Urbain Olivier. Il s'appellera : *les Amis de noce*.

Ayant eu l'occasion de m'occuper très spécialement d'un grand ouvrage récemment paru en Amérique et consacré à la mémoire d'un de nos compatriotes devenu illustre de l'autre côté de l'océan Atlantique, je vous demanderai la permission d'en dire ici quelques mots. Votre correspondant de New-York voudra bien me pardonner cette incursion sur ses terres : je n'y resterai pas longtemps.

Ceux de nos concitoyens qui visitent aujourd'hui le Nouveau Monde sont agréablement sur-

pris de rencontrer à Brooklyn — je ne sais ce qui peut en être des autres villes — une rue appelée d'un nom bien connu à Genève, *Gallatin street.* Il s'agit ici d'Albert Gallatin qui, ayant quitté tout jeune homme sa patrie en l'année 1780 pour tenter la fortune en Amérique, fit dans ce pays une brillante fortune et parcourut tous les degrés de l'échelle politique, jusqu'à la position de président exclusivement, que sa qualité de nouvel Américain né à l'étranger l'empêcha seul, à ce qu'on assure, d'occuper. Il fut, entre autres, secrétaire (c'est-à-dire ministre) des finances, sous Jefferson et Madison; plus tard, en 1813, nous le voyons figurer parmi les négociateurs de la paix de Gand, après la guerre avec la Grande-Bretagne, et remplir les fonctions de ministre des États-Unis en France, dans les Pays-Bas et en Angleterre.

Un écrivain américain qui n'a pas reculé devant l'étendue de sa laborieuse entreprise, M. Henry Adams, faisait paraître l'an dernier, chez l'éditeur Lippincott, à Philadelphie, une biographie composée avec tout le soin que les Anglais et les Américains savent apporter à ce genre de travail, et qui remplit un fort volume. *The Life of Albert Gallatin* est complété par trois autres volumes tout aussi forts, renfermant la correspondance ainsi que les écrits politiques relatifs pour la plupart aux questions des finances, de l'homme d'État américain.

L'ouvrage de M. Adams jette un jour intéressant, non pas seulement sur l'histoire de la naissante République transatlantique, mais aussi sur celle de Genève (avec qui Gallatin ne cessa jamais de garder des relations) surtout pendant la période agitée de 1793. Il fut alors question, après la ruine de l'ordre et la perte de nos institutions, de faire passer aux États-Unis les professeurs de l'Académie de Genève, qui se voyaient privés de leurs moyens d'existence et qui, en transportant dans le Nouveau Monde leur science et leur activité, seraient devenus le centre d'un mouvement intellectuel dont l'Amérique n'aurait pu que bénéficier. Les négociations pour cet objet furent poussées assez loin. L'économiste Étienne Dumont, le traducteur de Bentham et le collaborateur de Mirabeau, plaida éloquemment auprès de Gallatin qui avait été son condisciple, la cause de ses compatriotes et, grâce à l'initiative de Gallatin, une société par actions fut organisée pour acquérir une vaste étendue de terrain sur laquelle viendraient s'établir les professeurs genevois, avec ceux de leurs malheureux compatriotes qui auraient voulu les accompagner. Heureusement pour Genève que la rigueur des temps s'adoucit et que l'exode qu'on méditait ne fut pas nécessaire.

Signalons aussi dans les trois volumes qui accompagnent la biographie de Gallatin proprement dite quelques intéressantes lettres de ses correspondants, parmi lesquelles une signée du nom de M^me^ de Stael et qui respire pour la démocratie l'enthousiasme le plus vif. Je l'aurais transcrite ici si j'avais l'ouvrage sous la main, mais je la signale aux amateurs de documents originaux ainsi qu'aux personnes qui s'occupent de l'auteur de *Corinne.*

Le *Journal de Genève* a consacré, au mois d'avril, trois longs articles à l'ouvrage que M. Adams écrivait par patriotisme américain, et qui est aussi pour nous autres Genevois une œuvre d'un intérêt patriotique.

Je vous ai jadis entretenu de la publication d'un ouvrage (qui comptera parmi nos plus beaux livres suisses) sur Liotard, le peintre genevois dont les pastels forment l'un des ornements les plus appréciés de notre musée national, sans que sa réputation soit cependant cantonnée à notre petit pays. L'ouvrage en question contiendra une vie de l'artiste, une nomenclature de ses œuvres et, comme illustrations, quatre eaux-fortes de ses meilleurs portraits conservés dans notre ville, parmi lesquels un des plus célèbres, celui de la fameuse M^me^ d'Épinay, l'amie de J.-J. Rousseau. M. Léon Boisson, ancien grand prix de Rome, qui a été chargé de l'exécution de ces eaux-fortes, est en ce moment même occupé à ce travail.

LOUIS VUARIN.

---

# COMPTES RENDUS ANALYTIQUES

## DES PUBLICATIONS NOUVELLES

---

### JURISPRUDENCE

**Les tribunaux comiques**, par Jules Moinaux, rédacteur de la *Gazette des Tribunaux*. 1 vol. in-18. — Paris, librairie Marescq. — Prix : 3 fr. 50.

Êtes-vous abonné à la *Gazette des Tribunaux?* Si oui, vous avez remarqué de temps à autre dans la chronique de cette feuille de désopilants comptes rendus d'audiences de la correctionnelle. Ils sont rédigés, vous l'ignoriez peut-être, par l'auteur des *Deux Sourds*, des *Deux Aveugles*, de la *Permission de minuit*, par J. Moinaux, cet écrivain à l'aspect froid et régulier qui, prétend Noriac, a l'air d'un Anglais entre ses repas et d'un homme en bois le reste du temps.

Si vous ne lisez pas la *Gazette*, comme on dit tout court au Palais, prenez le livre de Moinaux, et fussiez-vous atrabilaire et quinteux, eussiez-vous l'esprit noir et chagrin, vous vous dériderez inévitablement en parcourant les spirituelles chroniques parues autrefois dans le journal et que l'éditeur Marescq a recueillies aujourd'hui.

Moinaux est un descendant direct de Monnier, un proche parent de Gavarni. Son livre ne saurait s'analyser. Oyez plutôt l'histoire du *Pied de cochon* que je choisis comme étant une des plus courtes :

« Prudhomme n'aurait pas manqué de dire du plaignant que, le jour où on l'a volé, il portait ses *lares* ailleurs ; mais, comme c'est un charcutier, il pourrait y avoir malentendu et nous aimons mieux dire tout bêtement qu'il déménageait. Or c'est au milieu du remue-ménage qu'une femme lui a volé un pied de cochon farci.

« Cette femme se présente au banc des prévenus dans un état de grossesse assez avancée et répand diverses larmes amères.

« Le charcutier, armé d'un parapluie, avance à la barre, lève une main avec laquelle on pourrait faire la paire, prête serment et attend.

*M. le président.* — Eh bien, déposez.

Le charcutier dépose son parapluie.

*M. le président.* — Je vous dis de faire votre déposition.

*Le charcutier.* — Ah! bon! excusez... voilà...; vous comprenez que, car, messieurs, je suis au-dessus d'un pied de cochon, et ça n'est pas pour ça que je ferais jamais venir une femme en justice, même truffé et farci, sur le point d'être mère, comme l'était celui qu'elle a décroché, quand ça ne serait que pour l'enfant qui est innocent de ça et que je vends 20 sous ; ça n'en vaudrait pas la peine ; je me moque d'un pied de cochon ; je lui aurais dit : « Va te faire pendre ailleurs ! » et voilà tout ; mais profiter de ce que je déménage... Ah! parce que j'oubliais de vous dire que je déménageais ; alors, à ce moment-là, mon épouse et moi nous étions dans l'arrière-boutique pour donner un coup de main à passer l'armoire. Tout à coup v'là mon épouse qui dit : On nous vole! J'y cours et je trouve madame garnie du pied de cochon. Je lui arrache le pied de la main en lui disant : Il faut que vous ayez bien peu de délicatesse. Pour lors, qu'ayant fait un peu de tapage, ça a amassé une société et des sergents de ville qui ont arrêté madame ; sans ça, je lui en aurais tenu quitte pour lui avoir dit mon opinion sur ses procédés devant le monde.

*M. le président* (à la prévenue). — Vous reconnaissez le fait?

*La prévenue* (baissant les yeux). — Oui, monsieur.

*M. le président.* — Pourquoi avez-vous commis ce vol?

*La prévenue* (à mi-voix). — Étant dans une position où ces choses-là arrivent....

*Le charcutier.* — Ah! oui, elle m'a dit que c'était une envie ; faut croire qu'elle avait peur que son enfant ait un pied de cochon.

*M. le président.* — Taisez-vous.

*Le charcutier.* — Mais il n'aurait toujours pas été farci et truffé, le pied de son enfant.

Le tribunal condamne la prévenue à quinze jours de prison.

*Le charcutier.* — J'en suis véritablement désolé, pour un simple pied ; mais, comme j'ai lu dans les fables de La Fontaine :

> Laissez-leur prendre un pied chez vous,
> Ils en auront bientôt pris quatre.

J'ajoute que J. Noriac a écrit une très amusante préface pour ce livre qui, cela ne le gâte en rien, est illustré par Stop. Noriac a prédit aux *Tribunaux comiques* 76 éditions ; ils les auront peut-être. N'en sont-ils pas, depuis un mois, à la huitième ?

G. F.



**Précis d'histoire des sources du droit français depuis les Gaulois jusqu'à nos jours,** ouvrage destiné aux étudiants, par R. DE FRESQUET, professeur à la faculté de droit, juge suppléant au tribunal civil. Un volume in-18. Prix: 3 fr. 50.—Aix, Achille Makaire, et Paris, Marchal, Billard et Cᵉ; 1881.

C'est aux élèves de première année, tenus, de par le programme du 28 décembre 1880, de connaître les principaux monuments de notre législation, que M. de Fresquet offre son précis historique.

Le travail, qui n'est pas mauvais, pourra être utile à ceux des étudiants auxquels il est destiné, mais non pas de la manière que pense l'auteur; il pourra leur servir comme d'un guide propre à diriger leurs études quant aux lois écrites ou non écrites, qui ont, à différentes époques et dans les différentes partie de notre France, régi les rapports des habitants, mais nullement les dispenser de consulter les beaux travaux des Savigny, des Klimrath, des Ortolan, des Laferrière.

M. de Fresquet a divisé son exposé historique en sept périodes; soit. Mais sur la législation de la Gaule avant la conquête romaine, il n'écrit que trois pages seulement, c'est trop peu. Dans les quatre chapitres qui suivent et qui traitent de la législation : 1° quand les Romains ont assuré leur domination; 2° quand les barbares ont envahi tout le territoire, depuis le Rhin jusqu'aux Pyrénées; 3° quand le régime féodal a été définitivement constitué; 4° quand à ce régime a succédé celui de la monarchie absolue, rien qu'une sorte de catalogue des sources du droit; or une sèche nomenclature des divers recueils d'édits, de capitulaires, de coutumes, d'ordonnances, n'instruira que peu les élèves de nos facultés de droit. Les deux autres chapitres — *De la législation, depuis 1789 jusqu'à nos jours* — sont trop développés, parce qu'il n'est pas de commentaire du code civil qui ne soit précédé d'une analyse des constitutions de la France et d'une suite de considérations sur l'exercice du pouvoir législatif, sur la valeur des mots : lois, décrets, sénatus-consultes, ordonnances, règlements, publication et promulgation des lois. M. de Fresquet eût pu résumer en quelques pages ce qu'il dit dans les deux cents dernières de son volume.

Mais n'insistons pas sur le défaut de proportion qui existe entre les diverses parties de l'ouvrage; nous avons déclaré qu'il n'était pas mauvais; on ne nous tiendra pas pour un juge bien sévère.

F. G.

# PHILOSOPHIE

## MORALE — ÉDUCATION — RHÉTORIQUE

**La philosophie positive,** par AUGUSTE COMTE; résumé par JULES RIG. Deux volumes in-8°. — Paris, Germer Baillière et Cᵉ, 1881.

La doctrine positiviste a une fortune singulière; elle est recommandée, vantée, célébrée par nombre de gens qui ne l'entendent pas, et elle ne laisse pas de pénétrer l'intelligence, de composer les sentiments, de diriger les actes de nombre de gens qui tiendraient à injure d'être qualifiés de positivistes.

A plusieurs fois, un homme dont nous prisons fort les hautes qualités — cela ne nous ennuie pas de l'entendre appeler juste, sage, prudent — a dit du positivisme qu'il était le seul système philosophique capable de conduire un peuple dans les voies de la civilisation. Il y a trois ou quatre ans, à un banquet donné, si nous ne nous trompons, en l'honneur de Littré, l'an dernier, à la salle Gerson, devant les instituteurs délégués, et cette année-ci, au Trocadéro, devant les membres de la *ligue de l'enseignement,* cet homme politique — nommons-le, c'est M. Gambetta — a fait l'éloge de la doctrine positiviste, et assurément il ne la connaît pas. Pas un des trois discours prononcés par lui dans les lieux et circonstances que nous avons rappelés qui ne laisse voir son ignorance des thèses soutenues par Comte, par ses disciples orthodoxes ou hétérodoxes. M. Gambetta a parlé de justice immanente; il a parlé des vérités de la raison, il a parlé enfin — réfutant une assertion de M. Macé — de la liberté, droit qui ne se prescrit pas, du suffrage universel, légitime, nécessaire, alors même qu'on est malhabile à exercer le droit, tout en célébrant les données du positivisme; mais rationalisme et positivisme sont des doctrines toutes contradictoires, mais Auguste Comte, hier, mais MM. Wiroubof, Laffitte, Sémérie, ne connaissent point de la justice immanente, des vérités *à priori*, de la liberté, droit imprescriptible; pour le suffrage universel, il est condamné par l'Église, maintenant les deux Églises, celle de la rue Monsieur-le-Prince et celle de la rue Jacob. On sait les démarches tentées par Auguste Comte auprès du général de l'ordre des jésuites. La sociologie positive a pour fin à réaliser, nous ne disons pas une théocratie, le terme serait impropre, mais une véritable hiérocratie : quelques-uns dépositaires de la science positive, commanderont, et les autres, peu ou mal initiés, obéiront.

La doctrine positiviste n'est pas connue par des hommes d'une grande culture, comme est le président de la Chambre des députés; elle est ignorée bien davantage par la plupart de ceux qui en vantent autant que lui l'excellence. Comme ils n'éprouvent aucune des inquiétudes qui tourmentaient un Blaise Pascal;

comme cette définition de Voltaire : « Quand celui à qui l'on parle ne comprend pas, et quand celui qui parle ne se comprend plus, c'est de la métaphysique », est une définition qui satisfait leur amour-propre et leur permet de se croire intelligents et curieux, bien qu'incapables de spéculation et sans goût pour elle ; comme, enfin, il leur faut paraître quelqu'un et que le mot philosophe, qui sonne bien, donne à qui le prend un certain air d'homme profond, ils se disent positivistes. Le positivisme leur est un oreiller commode ; méthode : l'observation, — on n'est pas obligé d'observer soi-même ; les penseurs des autres écoles fourniront des données scientifiques que le positivisme enregistrera et fera siennes en les appelant positives ; — théorie de la classification des sciences, théorie des trois états, voilà tout le positivisme. On n'attache pas d'importance aux dispositions des termes : cause, loi, rapport, on sait seulement qu'il n'y a pas à rechercher ce que c'est que la substance, ce que c'estqu'être, ce que c'est même que le temps, l'espace, la grandeur. On ne s'en préoccupe pas et l'on reste fidèle à la doctrine.

Le positivisme n'est pas, suivant nous, une philosophie, et nous n'en tenons pas moins Auguste Comte pour un penseur, pour un philosophe. Dans sa sociologie même, nous trouvons des aperçus, des considérations d'une très haute valeur, et le culte de l'humanité qu'il a entendu établir ne nous paraît pas, à nous, la tentative d'un homme qui a perdu la raison. Il tient une place parmi les brasseurs d'idées ; il a exercé, il exerce maintenant surtout une action très grande en Angleterre, en Amérique, en Allemagne, en France même ; il convient de le connaître. Il n'a pas fait une révolution, non ; c'est Roger Bacon et tous les empiristes anglais qui l'ont faite, mais il a eu ce mérite d'imposer plus généralement et dans tous les ordres de connaissance la méthode baconienne. Hier, sous l'influence de sa doctrine, grâce peut-être à Herbert Spencer, on a révolutionné l'enseignement ; demain, sous l'influence de sa doctrine encore, l'homme cessera de croire qu'il lui importe de pratiquer le bien, pour mériter, lui, une récompense ; il le pratiquera par reconnaissance pour les efforts de ceux qui l'ont précédé, par désir immense d'augmenter la somme des biens dont jouiront d'autres hommes après lui. Nous parlons d'hier, nous parlons de demain ; mais aujourd'hui même, certains de ceux qui participent à sa doctrine ont pu très logiquement établir une méthode de gouvernement ; Littré a enseigné la prudence ; un disciple, M. Antonin Dubost, l'a enseignée pareillement ; on la pratique, on est opportuniste.

Tout n'est pas à condamner dans le positivisme, doctrine que Comte lui-même reconnaissait n'avoir que systématisée, et l'on sera reconnaissant à M. Rig d'avoir condensé toutes les leçons du maître en deux volumes. Son résumé est bien composé et, comme il s'est appliqué à rejeter tous les termes un peu étranges, tous les néologismes dont Comte abusait, il a fait de son livre un ouvrage d'une lecture très facile.

F. G.

**La renaissance du matérialisme,** par André Lefèvre. Un vol. in-12 de la *Bibliothèque matérialiste*. — Prix : 5 francs. Paris, Octave Doin, Marpon et Flammarion, 1881.

Un critique très savant — il a été reçu docteur, il y a tantôt deux mois après avoir soutenu une thèse remarquable sur ce sujet : l'*hylozoïsme* — commit naguère une méprise assez grave : il rendit compte du bel ouvrage de Lange : *Histoire du matérialisme et critique de son importance à notre époque,* n'ayant lu encore que le premier volume, et présenta le jeune philosophe allemand comme un restaurateur de la doctrine matérialiste. M. André Lefèvre, qui parle longuement de ce même ouvrage, maintenant traduit en français par M. Pommerol, a lu, lui, les deux volumes ; mais il ne veut prendre en considération que le premier seulement. Dans le premier, Lange, avec une grande impartialité, étudie la doctrine matérialiste, montre la faiblesse des arguments à l'aide desquels on a pensé le réfuter ; le premier a une très grande, très haute valeur ; dans le second, il dit la vanité du matérialisme et prouve l'excellence de l'idéalisme ; le second doit être tenu comme non advenu. Si Lange loue la doctrine matérialiste, s'il la déclare supérieure à tous les systèmes, « ce n'est que pour immoler une victime plus richement parée sur l'autel de l'idéal » ; pour lui « le matérialisme est le commencement de l'idéalisme », c'est là ce que reconnaît fort judicieusement M. André Lefèvre. Mais Lange a « réhabilité » en quelque sorte le matérialisme, et M. André Lefèvre, tout heureux, tout fier de cette « réhabilitation », jette superbement un grand cri de triomphe : on se refuse à discuter les théories qu'il professe après Démocrite et Épicure, après Diderot et d'Holbach. Spiritualistes et criticistes les qualifient de dogmatiques d'abord, d'immorales ensuite ; mais elles ont trouvé un défenseur qui leur a rendu comme leur droit de cité ; que ce défenseur les juge métaphysiques, peu importe ; et qu'il les juge incapables de satisfaire l'esprit du chercheur, peu importe encore ; elles composent une doctrine philosophique, elles sont un système philosophique, la vraie doctrine, le système vrai.

On dit que l'autruche poursuivie par le chasseur, si elle peut cacher sa tête derrière une pierre, ne pas voir qui s'efforce de l'atteindre, pense être devenue inviolable, avoir trouvé une retraite sûre. M. André Lefèvre agit et croit de même : des objections sont faites à sa doctrine, mais il ne veut pas les entendre, il ferme l'oreille et ne doute pas alors qu'il ne soit à l'abri de toute nouvelle attaque.

Quoi qu'il en soit, il y a *renaissance* du matérialisme, c'est M. Lefèvre qui le proclame : le matérialisme n'a ni chaires ni revues, comme le phénoménisme sensualiste, le néo-kantisme et le positivisme ; mais les matérialistes deviennent chaque jour plus nombreux. Que leur nombre soit grand, nous ne faisons nulle difficulté pour le reconnaître ; tous ceux qui, sans étudier Locke, Berkeley, Home, Kant, sans rechercher quelle valeur il convient d'attribuer aux données de la sensation, consentent à se payer

de mots, sont matérialistes; ils appellent « matière » ce qui « tombe » sous leurs sens, et ils croient — c'est pour eux un dogme — à l'existence réelle, objective, de la matière.

L'ouvrage est divisé en deux parties, la première est intitulée : *la Réaction métaphysique*, la seconde : *le Matérialisme militant*.

Les métaphysiciens sont ceux qui cherchent « le pourquoi » des phénomènes, — cette définition, nous ne l'acceptons pas; mais, à cette place, pas de discussion; — les métaphysiciens sont encore ceux qui, invoquant ou non les *postulats* de la raison, s'appliquent à développer les sentiments religieux, — autre définition inacceptable. — Dire qui l'on hante, c'est dire qui l'on est; M. André Lefèvre se trahit en nommant et dépeignant ses adversaires. Il n'est nullement préoccupé de la recherche de la vérité; bien qu'il n'ait pas l'esprit philosophique, et qu'il lui soit défendu, par suite, de tenir compte des objections ou réfutations des studieux de la philosophie, il ne serait pas fâché qu'on le prît pour philosophe; il lui plairait, pour combattre plus avantageusement, d'être reconnu comme belligérant par les penseurs, d'avoir un drapeau dont les couleurs soient reconnues, elles aussi. Mais il n'est rien qu'un combattant, qu'un militant, et son matérialisme est simplement la négation de la religiosité. Il en veut à tous les fauteurs de sentimentalité religieuse, à Voltaire, déiste, à Rousseau qui écrit la lettre du vicaire savoyard, à Lamennais et à Buchez, à Saint-Simon et à Fourier. Guerre à tous les philosophes de l'heure présente qui favorisent la religion ; il faut ruiner toutes les églises et tous les temples.

M. André Lefèvre est un écrivain de talent; il a de la verve et de l'esprit. Les chapitres écrits d'hier, comme les articles qu'il a publiés dans *la Libre pensée*, dans *la Pensée nouvelle*, et qu'il a recueillis sont d'une lecture très agréable. On oublie aisément que l'auteur a la faiblesse de se croire philosophe, et l'on s'abandonne au plaisir de suivre ces phrases vives, alertes, qui partent comme des flèches lancées par un habile sagittaire. F. G.

**L'aperception du corps humain par la conscience,** par Alexis Bertrand, professeur agrégé de philosophie au lycée de Dijon, docteur ès lettres. Un volume in-8° de *la Bibliothèque de philosophie contemporaine*. — Prix : 5 francs. Paris, Germer Baillière et Cᵉ, 1881.

Les physiologistes ont cherché dans le corps l'âme et les facultés, M. Alexis Bertrand cherche, lui, dans l'âme, le corps et ses fonctions. Ceux de nos savants qui étudient les système nerveux et musculaire ont pensé faire occuper, pour ainsi dire, par le corps, tout le domaine de l'âme; M. Bertrand entreprend de montrer « qu'il est de la maison, que c'est dans l'âme seule que le corps est vraiment chez lui, vraiment lui-même ».

Descartes et Leibniz avaient élargi ce fossé que l'école avait comme creusé entre l'âme et le corps ; de jeter une hypothèse, en manière de pont, ils l'avaient essayé ; mais le mécanisme de l'un et la théorie de l'harmonie préétablie présentée par l'autre n'étaient pas et ne pouvaient pas être, même pour eux, une explication. Descartes écrivait sa *Théorie des passions*, Leibniz pensait sa *Monadologie*. Ils se contredisaient, ils n'avaient pas su résoudre le problème parce qu'ils n'avaient pas su l'énoncer. C'est à M. L. Peisse que M. Bertrand rapporte l'honneur d'avoir le premier posé nettement la question : notre vie nous est-elle entièrement étrangère ? échappe-t-elle entièrement à notre conscience ? Il loue, non sans quelques réserves, Adolphe Garnier et A. Lemoine d'avoir osé parler de la faculté motrice, du sens vital, et il loue pareillement M. Francisque Bouillier d'avoir écrit son beau livre : *le Principe vital et l'âme pensante* ; ils ont, en quelque façon, préparé la solution du problème.

L'auteur a divisé son ouvrage en cinq parties.

Dans la première il recherche s'il peut il y avoir une physiologie subjective, une connaissance du corps humain par le dedans. Considérant le corps comme « une habitude de l'âme », analysant l'effet musculaire, distinguant une statique, une dynamique et une cinématique subjectives, étudiant enfin ce qu'on appelle le *sens du corps*, il formule cette première proposition : la conscience, chez l'homme, est adéquate à l'existence.

Il a distingué une statique, une dynamique, une cinématique subjectives, et successivement il étudie, dans les deuxième, troisième et quatrième parties, la vie, la sensation, l'effort.

La cinquième a pour objet la connaissance du *moi réel*.

Les problèmes des localisations sensorielles et cérébrales, de l'élaboration de la notion d'étendue, des hallucinations, du dédoublement apparent de la personnalité, du libre arbitre, de la communication des substances sont abordés avec une grande hardiesse, et les réponses qu'offre M. Bertrand composent, prises ensemble, un système fort ingénieux.

Résumons la doctrine du disciple de Maine du Biran. L'âme, en connaissant son corps, n'a pas conscience du non-moi, mais de sa propre activité ; elle connaît son corps, parce qu'elle produit ; le corps est une habitude de l'âme, il est sa manière d'être dans le temps et l'espace. L'âme n'est jamais passive, et le mot substance est à rayer du langage philosophique ; elle agit ou réagit; ce que nous appelons passivité n'est qu'une moindre action; connaître, c'est agir, c'est vouloir.

L'âme produit le corps, a dit l'auteur; il insiste et ajoute : « Ce serait un étrange spectacle et bien propre à déconcerter toutes nos idées, que de voir une chaumière se transformer d'elle-même, par une série de changements successifs et devenir un magnifique palais; telle est pourtant l'histoire de notre propre corps. » L'âme ne bâtit pas son corps avec des matériaux inertes, mais avec des matériaux qui sont vivants, avec des matériaux qui concourent d'eux-mêmes à l'œuvre.

L'étendue n'est qu'une apparence, et le mouvement réel n'est pas celui que nous pensons voir se pro-

duire hors de nous, le mouvement réel n'est autre chose que l'activité interne.

Ces conclusions soulèveront, nous n'en doutons pas, de vives controverses ; mais la discussion prouve l'activité intellectuelle ; on discute, donc on pense. Notre jeune université médite et travaille, c'est bien. *La vie inconsciente de l'esprit*, par M. Colsenet, *de la Solidarité morale*, par M. Marion, *l'Aperception du corps humain par la conscience*, voilà trois ouvrages excellents parus en moins d'une année; nous ne nous trompions pas, certes, en annonçant naguère une renaissance de la philosophie. F. G.

**Morceaux choisis des philosophes allemands modernes**, pour la classe de philosophie, avec notes, commentaires, notices historiques et philosophiques, par Antoine Levy, professeur agrégé au lycée Charlemagne. Un vol. in-18. — Prix : 2 fr. 50, de *la Bibliothèque classique d'ouvrages philosophiques*. — Paris, Germer Baillière et Cᵉ, 1881.

Du temps que nous étions encore sur les bancs du collège, on ne nous enseignait guère, sous le nom de philosophie, que la doctrine cousinienne. Nos professeurs craignaient d'être dénoncés s'ils montraient quelque indépendance d'esprit, ou bien étaient-ils devenus incapables de penser par eux-mêmes pour avoir subi trop longtemps le joug du grand docteur dogmatisant? Nous ne savons. Nous apprenions « qu'il y a trois facultés de l'âme et pas davantage », ce qu'avaient appris Bouvard et Pécuchet ; nous considérions M. Charles Jourdain comme un profond philosophe, interprète de la toute vérité. La philosophie anglaise se résumait pour nous en quatre noms : Locke et Bentham qu'il fallait mépriser, Reid et Dugald Stewart qu'il fallait admirer; la philosophie allemande nous était connue tout aussi bien. Kant, Fichte, Schelling, Hegel, scepticisme, panenthéisme, idéalisme, rien que de faux et de mensonger. Nous étions de grands psychologues et de grands logiciens.

Une révolution s'est accomplie depuis lors. Treize et quatorze ans sont passés ; l'université s'est renouvelée ; les professeurs étudient et pensent. Aux élèves de nos lycées, M. Feuillée fait connaître, après le génie grec, le génie allemand et le génie anglais, et M. Janet lui-même leur parle des propositions d'Hamilton, des formes, de l'entendement et des postulats de Kant.

Le volume de M. Levy est fait pour permettre à nos écoliers d'entrer dans le monde, sans ignorer que la philosophie allemande a longtemps brillé d'un vif éclat, et que, même de notre temps, il est un philosophe, Hartmann, avec lequel il faut compter.

Des lettres et des extraits d'ouvrages signés de Leibniz, de Wolf, de Lessing, de Mendelssohn, d'Eberhard, de Garve, de Kant, de Schiller, de Jacobi, d'Haman, de Herder, de Fichte, de Schelling, de Hegel, de Schopenhauer, d'Herbert, de Karl Vogt, de Büchner, de Lazarus, d'Hartmann enfin : voilà ce que renferme ce volume. Les lettres servent bien à faire connaître les préoccupations et les tournures d'esprit de l'auteur ; les extraits sont des morceaux empruntés aux ouvrages considérés comme les œuvres maîtresses des philosophes que nous avons nommés. L'introduction est intéressante, les notices le sont davantage. Nos écoliers ont des bonheurs que nous n'avons pas eus. F. G.

# QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

## ÉTUDES D'ÉCONOMIE ET D'HISTOIRE POLITIQUE ET SOCIALE

**Le peuple et la bourgeoisie**, par Émile Deschanel, 1 vol. 5 francs. — Germer Baillière.

Après la disparition de Richelieu, après la mort de Louis XIII, la France, grâce au droit divin et à l'hérédité monarchique, tomba entre les mains d'un enfant de quatre ans, d'une femme espagnole et d'un cardinal italien. A la bibliothèque de Pétersbourg, on montre une feuille de papier sur laquelle le petit roi Louis XIV, instruit par eux, écrit six fois de suite en grandes lettres : « L'hommage est dû aux rois. — Ils font tout ce qui leur plaît. »

C'est le dernier mot de l'autocratie, et à partir de Louis XIV, elle est en défaillance. Tout en face du mot célèbre de Louis XIV : « l'État, c'est moi », il faut placer la marseillaise antique dont Wace s'est fait l'interprète.

Nous sommes hommes comme ils sont,
Tous membres avons comme ils ont,
Et tout aussi grands corps avons
Et tout autant souffrir pouvons ;
Ne nous faut que cœur seulement.
Allions-nous par serrement,
Aidons-nous et nous défendons,
Et tous ensemble nous tenons.
Et s'ils nous veulent guerroyer,
Bien avons contre un chevalier
Trente ou quarante paysans
Dispos et forts et combattants.

Ce sont là les deux camps : gouvernants et gouvernés ; à mesure que les uns disparaissent, les

autres arrivent; ainsi se fait l'histoire de la bourgeoisie et du peuple. M. Deschanel l'a écrite. L'esclavage et le servage sont d'abord étudiés, puis l'Église, la féodalité, la royauté, organes successifs, puis la bourgeoisie naissante, les corps de métiers, les états provinciaux, les états généraux, le tiers état; à part sont présentés les légistes, le parti des politiques, le livre des marchands, la satire Ménippée. Les avant-derniers états généraux apparaissent, le tiers état croît, la bourgeoisie fait son ascension sous Louis XIV, le peuple est dans la misère. L'armée s'organise et aboutit, devenue prétorienne et servile, à se faire la complice des coups d'État des 18 brumaire, du 2 décembre, etc.

Tel est le livre de M. Deschanel. Écrit avec lucidité, méthode et intérêt, il démontre par l'histoire, le droit et la littérature, comme par le développement de l'armée et des institutions militaires, que la démocratie véritable est l'ascension continuelle du peuple par l'intelligence et le travail, la transformation incessante du prolétariat en bourgeoisie. Le travail est le grand émancipateur; c'est lui qui affranchît l'esclave antique, le serf du moyen âge et les communes; le travail brise les entraves des maîtrises et des jurandes, il crée peu à peu la propriété et la rend accessible à tous. C'est lui enfin qui substitue à l'ancien régime le nouvel ordre social organisé par la Révolution. Tels sont les traits mis en lumière par l'auteur et qui font l'actualité piquante de ses ouvrages.

M. C.

**Le péril national,** par Raoul Frary, 1 vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50. Didier.

Dans ce volume sont étudiées quelques-unes des questions les plus graves de notre époque, principalement la question vitale de la situation de la France dans l'Europe et dans le monde. Nous signalons quelques appréciations un peu hasardées sur M. de Bismarck.

La pensée de l'auteur est que le temps des luttes héroïques est passé, que les nations sont destinées à s'étouffer et que la place sera acquise à la plus robuste, à celle qui asservira et étouffera les autres. La France doit donc renoncer aux stériles victoires, envisager désormais le salut de la race comme le but de tous ses efforts et se préparer à une lutte d'où dépend son existence comme nation. L'auteur a jeté ce cri d'alarme pour remettre en éveil les esprits confiants ou imprévoyants, signaler le péril permanent et rappeler à la réalité brutale au milieu de la quiétude trompeuse de l'ignorance ou de la présomption.

La décadence est plus réelle que ne le croit M. Frary, « nous avons des velléités, non des volontés ». Distinction vaine. Ce n'est pas la volonté qui manque, mais la force. Ni Napoléon III, ni Niel, ni les révolutionnaires n'ont manqué de volonté, c'est la force qui leur a fait défaut. « L'armée, la diplomatie, l'administration, appellent la médiocrité » ; très juste, mais c'est la garantie de la paix. L'armement universel n'y fera rien. En réalité, on n'a jamais fait la guerre qu'avec des mercenaires ou des volontaires.

Les moyens que propose l'auteur pour ressusciter le pays exciterait la risée de la critique. Ils sont néanmoins excellents. Il réclame avec quelques bons esprits, notamment de Boisjoslin, l'auteur des *Peuples de la France* paru chez Didier, la réunion de l'école et de l'armée pour l'enfance; la rente de 100 francs au-dessus de trois enfants est juste. Les sociologues allant plus loin que lui réclament en outre une prime aux filles-mères et des honneurs particuliers pour la maternité. Ils y ajoutent l'éducation des enfants des deux sexes en commun et les mariages précoces. Mais en France on dit tout trop tôt, on réalise trop tard. Sur Malthus, l'auteur a raison. Un peuple vraiment éclairé ne transmet pas plus la vie qu'il ne l'expose. Il faudrait, comme dit Jacques de Boisjoslin, que toute la France devînt Bretagne ou Auvergne, tandis qu'elle tend à devenir Normandie. M. Raoul Frary a écrit un beau livre qui mérite d'être sérieusement exposé èt complètement discuté. Mieux vaut le lire. M. C.

**Histoire des banques en France,** par Alph. Courtois fils, membre de la Société d'économie politique. 2e édition, avec un portrait de Law, d'après Rigaud, gravé par Schmidt, 1 vol. in-8°. — Prix : 8 fr. 50. — Paris, Guillaumin et Cie, 1881.

La première édition a été publiée en 1875. L'ouvrage était alors intitulé : *Histoire de la banque de France et des principales institutions de crédit depuis 1716;* réédité sous un titre nouveau, il sera accueilli aujourd'hui avec la même faveur qu'il y a six ans.

M. Courtois fils n'a entendu donner qu'un simple exposé historique; mais, pour s'être refusé à discuter les questions de pure doctrine, à soutenir l'une ou l'autre des théories ayant trait à la raison d'être et aux conditions d'existence des banques, il n'a pas écrit un livre d'un intérêt médiocre. Il a fait plus que de copier des dates, de transcrire des statuts, de rapporter les actes qui ont concédé des privilèges à telle ou telle institution financière; il a présenté une critique de la révolution économique qui s'est accomplie en notre pays, démêlant les causes et les effets, signalant les erreurs commises, et les crises qui en ont été les conséquences plus ou moins immédiates.

L'étude sur le système de Law est très remarquable et les pages où il est parlé de la caisse d'escompte de 1776, du projet de banque rédigé par Necker, des assignats, du maximum, de l'institution du grand livre de la dette publique sont particulièrement intéressantes.

La plus grande partie de l'ouvrage est consacrée à l'histoire de la Banque de France. Son rôle, ses opérations, ses rapports avec les gouvernements qui se sont succédé, sont exposés avec une grande netteté.

En manière d'appendice, des tableaux qu'on consultera avec profit; le dernier qui est désigné par les lettres BB, et qui montre les rapports de valeur marchande entre l'or et l'argent, année par année, de 1833 jusqu'à nos jours, permettra de combattre, en toute connaissance de cause, les arguments de

MM. de Laveleye et Cernuschi, désireux, comme on sait, de voir maintenir, légalement, un rapport fixe entre les deux métaux précieux adoptés comme monnaie.

L'*Histoire des banques en France* est un livre plein de renseignements très précieux.

F. G.

# SCIENCES NATURELLES

## PHYSIQUES — MATHÉMATIQUES

**Études sur la sélection dans les rapports avec l'hérédité chez l'homme,** par le Dr Paul Jacoby. — Paris, Germer Baillière et Cie, 1881, gr. in-8° de XII-611 pages.

Voici un livre des plus touffus, où s'enchevêtrent, souvent inextricables, d'épais fourrés; l'air et la lumière y manquent: bref, c'est tout une forêt vierge. Mais l'auteur est un étranger : il lui faut savoir gré du long effort dont témoignent ces 600 pages, écrites dans une langue en général claire et coulante, quoiqu'elle ait gardé quelques secrets que M. Jacoby ne s'est point soucié de lui arracher.

Aussi bien, ce n'est pas de beau langage qu'il s'agit, mais de grandes idées scientifiques, de théories fécondes pour l'historien et pour le moraliste. Ce savant est résolument entré dans la voie frayée par Lélut et par Moreau (de Tours). Il apporte seulement des faits plus nombreux, une méthode plus large et plus rigoureuse, comme il convient à ceux qui viennent après les inventeurs.

L'ouvrage est divisé en deux grandes sections : I. *Le Pouvoir.* — II. *Le Talent.*

I. Quelle influence le pouvoir, la domination politique, exercent-ils sur l'homme, sur le fondateur d'une dynastie, par exemple, et, partant, sur les descendants jusqu'à la dernière génération ! Pour que l'expérience soit instructive et que les résultats en soient certains, il faut, comme il arrive d'ailleurs, que les membres de cette famille ne se marient guère qu'entre eux, par l'effet d'une sélection à la fois naturelle et artificielle. Il y a presque autant de problèmes de ce genre qu'il y a de dynasties, de familles nobles, de maisons historiques. L'enquête, on le voit, serait longue; elle devra être entreprise si l'on veut édifier sur de solides fondements la psychologie de l'histoire.

C'est une série d'études de cette sorte qu'a entreprises M. P. Jacoby, sur la famille d'Auguste et sur les principales dynasties de l'Europe occidentale, depuis le XIVe jusqu'au XVIIIe siècle.

Quoique l'auteur se soit borné, pour ces dynasties, à dresser des tableaux de statistique, on aperçoit tout de suite le vice de pareilles investigations : elles sont trop vastes pour être toujours exactes. L'auteur est forcé de reproduire de confiance des généalogies officielles; il cite de seconde main; il reproduit, sans les vérifier, les assertions des historiens. Je n'apporterai ici qu'un exemple de ces lieux communs historiques, mais chacun fera quelque remarque analogue, pour peu qu'il ait approfondi telle ou telle question d'histoire. Ce que dit M. Jacoby, d'après Michelet, des filles de Louis XV, est un roman, une légende forgée à plaisir, comme je crois l'avoir établi autrefois, après un docte et un judicieux connaisseur du XVIIIe siècle, M. Honoré Bonhomme. S'il en est ainsi, que valent les rédactions scientifiques de M. Jacoby à cet égard ? S'il en est autrement (car nous admettons fort bien qu'on ne soit pas de notre sentiment), où sont les preuves des faits qu'il enregistre comme s'ils étaient les plus évidents du monde?

Cette critique, d'ailleurs, ne s'adresse pas uniquement à M. P. Jacoby, mais à presque tous les auteurs qui, écrivant sur l'hérédité et n'ayant pas le loisir de se faire une opinion personnelle sur chaque personnage historique, ont puisé ce qu'ils en ont dit dans des histoires générales et chez des écrivains à l'esprit souvent prévenu. M. Jacoby a fait mieux que donner les règles de la bonne et véritable méthode : il a prêché d'exemple, au moins dans sa monographie de la famille d'Auguste.

II. Le talent, le génie, comme toute autre supériorité, se paye et s'expie. La genèse des facultés transcendantes de l'esprit, en quelque genre que ce soit, est pathologique. M. Jacoby a rappelé ici, après Moreau (de Tours), l'intime parenté qui unit les névropathies et les psychopathies de toutes sortes au talent et au génie, si bien qu'on peut dire que les uns et les autres ont leurs racines dans les mêmes conditions organiques. C'est là une thèse que nous croyons absolument vraie, et que nous avons soutenue, à notre tour, dans maints essais de psychologie morbide.

Pour établir ses preuves à ce sujet, M. Jacoby a recueilli, dans la *Biographie universelle,* une liste de 3,311 noms d'hommes d'État, de militaires, de savants, d'écrivains, de poètes, de théologiens, d'orateurs, de peintres, de sculpteurs, de graveurs, de voyageurs, de missionnaires, d'aventuriers, de criminels, bref, de tous les personnages qui, nés en France depuis le 1er janvier 1700 jusqu'au 31 décembre 1799, et morts avant 1845, année de la publication de ladite *Biographie,* se sont élevés au-dessus du vulgaire.

Pour déterminer la richesse relative des départements de la France en personnages remarquables, M. Jacoby divise le chiffre absolu de ces personnages par celui de la population du département dans lequel ils sont nés, en adoptant le recensement de 1836. La conclusion à laquelle il est arrivé, c'est que « la fréquence des personnages remarquables est en raison directe

de la densité de la population, et du pour cent de la population urbaine. »

Les deux parties principales de l'œuvre considérable de M. Jacoby nous ont paru, en général, bien traitées au point de vue scientifique. L'érudition de l'auteur est étendue et de bon aloi. Peu de savants français, surtout parmi les médecins aliénistes, seraient en état de puiser, comme il l'a fait, dans les livres de l'Allemagne, de l'Angleterre, de l'Italie et de la Russie. Les excursions sur les domaines variés de l'histoire, de la géographie et de l'ethnographie sont peut-être trop nombreuses, surtout dans la seconde partie. M. Jacoby, qui est étranger, je le répète, épouse parfois un peu trop chaudement, comme il arrive, certaines opinions politiques qu'il se défend sans doute de louer où de blâmer, mais sur lesquelles il émet en réalité des jugements qui impliquent le blâme ou l'éloge. Ces passions étrangères à la science l'ont égaré au point d'écrire cette naïveté : « Les garibaldiens, dont beaucoup n'avaient reçu aucune instruction, mais qui dépensaient leurs derniers sous (!), leurs pauvres épargnes (!!) pour venir en France, en 1870, défendre un principe et verser leur sang pour une idée, étaient certainement plus civilisés que les soldats des armées permanentes, dont un grand nombre sait cependant lire et écrire. »

Mais ces légères taches, que la critique devait signaler, disparaissent en quelque sorte dans la splendeur de tant de rares mérites réunis en un livre.

J. S.

**L'évolution du règne végétal**, par MM. de Saporta, correspondant de l'Institut, et Marion, professeur à la Faculté des sciences de Marseille. Première partie : les cryptogames. Un vol. de la *Bibliothèque scientifique internationale*, orné de 85 figures dans le texte. — Paris, Germer Baillière, 1881.

Ce livre n'est pas destiné à combattre les adversaires de la doctrine de l'évolution : il ne s'adresse qu'à des gens déjà convertis, ou, du moins, non prévenus. C'est la première fois depuis que la théorie de Darwin a bouleversé tant de doctrines scientifiques que l'on étudie à ce point de vue l'ensemble du système végétal.

Pour les deux auteurs, les cryptogames sont la souche et le point de départ des autres végétaux. D'une branche cadette, et très récente, des cryptogames sortirent, disent-ils, les phanérogames, divisées elles-mêmes en deux rameaux, dont le plus récent et le plus faible à l'origine a fini par prévaloir définitivement sur l'autre.

Malheureusement ce n'est que dans le second volume, non encore annoncé en librairie, que nous assisterons à cette genèse de phanérogames. Jusque-là nous sommes forcé de suspendre notre jugement sur cet ouvrage, d'une lecture difficile, et qui suppose chez le lecteur une connaissance des cryptogames beaucoup plus approfondie que celle que l'on est en droit de supposer.

**Précis de zoologie médicale**, par G. Carlet, professeur à la Faculté des sciences et à l'École de médecine de Grenoble. Un vol. de 556 pages de la Bibliothèque diamant avec 207 figures dans le texte. — Paris, G. Masson, 1881. — Prix : 7 francs.

Ce volume est un excellent manuel, très clairement rédigé et dans lequel les notions générales d'anatomie et de physiologie comparée occupent, au détriment des classifications arides, la place qui leur appartient légitimement. Il rendra de bons services aux étudiants et sera lu avec plaisir par les personnes qui ont terminé leurs études depuis longtemps, car il est bien au courant de la science. Nous regrettons seulement que M. Carlet, suivant les déplorables habitudes des naturalistes, bourre son livre d'expressions grecques qui n'ont aucune chance d'être adoptées et dont plusieurs sont de vrais *combles;* c'est ainsi que l'espèce humaine se trouve divisée en *lissotriques* et *ulotriques*, ce qui signifie : cheveux lisses et cheveux crépus, et les ulotriques sont divisés à leur tour en *eriocomes* et *lophocomes!* Bien plus, les femmes des lophocomes sont *steatopyges*. Pour peu que les auteurs d'histoire naturelle continuent ainsi, leurs ouvrages auront besoin de traductions en français.

**Étude élémentaire des moteurs industriels**, par Gaston Sciama, un vol. in-18, de 370 pages avec 253 figures dans le texte. — Paris, G. Masson, 1881.

Les traités élémentaires de mécanique théorique et pratique que nous possédons laissent fort à désirer parce qu'ils s'adressent à deux publics différents. La place qu'on y donne à la théorie empêche de développer convenablement la description des mécanismes et malgré cela on est obligé d'y sacrifier la théorie, de sorte que tout y est insuffisant. — M. Sciama ne s'est occupé que de la description des mécanismes; il ne donne que très peu de théorie et ce peu est encore trop, puisque ses lecteurs ont nécessairement en main des ouvrages théoriques. Sa manière de décrire est très lucide; il passe en revue les machines à vapeur, les moteurs à gaz et les récepteurs hydrauliques; il entre dans le détail des mécanismes et indique les raisons qui font préférer un dispositif à un autre. Par conséquent nous nous trouvons en présence d'un manuel élémentaire des plus utiles. D. L.

## MÉLANGES

**Physique élémentaire**, par le Dr Le Noir, ancien professeur de l'Université. 1 vol. in-18 avec 455 figures dans le texte. — Prix : 6 francs. — Paris, librairie Germer Baillière et Cie.

Comme tout traité élémentaire, l'ouvrage est précédé de quelques notions de *mécanique* comprenant les machines simples. Après l'exposé des propriétés générales des corps, vient naturellement l'étude de la *pesanteur*, associée à la recherche de l'influence qu'exercent sur l'action de cette force les divers *milieux*. C'est ainsi que le *principe d'Archimède*, avec

ses conséquences, vient terminer le livre Ier, et il y est beaucoup mieux à sa place que dans l'*hydrostatique*. Le *magnétisme* suit l'*électricité*, au lieu de la précéder, comme dans la plupart des traités ; — l'étude des *piles* est clairement ramenée à son principe : l'*électro-chimie;* — la mesure de la tension des vapeurs, les lois des mélanges des gaz et des vapeurs, la recherche de la densité de celles-ci, habituellement disséminées, sont groupées dans un même chapitre, ce qui permet de saisir aisément les relations qui existent entre les corps aériformes. — Enfin l'auteur n'a oublié ni la bougie Jablochkoff, ni le brûleur Jasmin, ni le téléphone, ni le phonographe. Il rappelle que ce dernier appareil n'est que la réinvention par Edison du *phonautographe* de Scott.

Sans faire oublier les ouvrages de MM. Boutan d'Almeida, Drion et Fernet, le présent traité sera apprécié. D'une part, il est au courant des nouvelles découvertes; d'autre part, on y trouve des renseignements qu'on chercherait dans bien des ouvrages de physique. C'est ainsi qu'à propos de la modification permanente des propriétés mécaniques des corps solides il y est question des *larmes bataviques.* Peu de personnes savent que ce sont des gouttes de verre fondu projetées dans un liquide où elles se solidifient brusquement. On peut, sans les briser, frapper fortement sur leur gros bout; mais, si l'on vient à casser leur queue effilée, la petite masse éclate en poussière et cette explosion est accompagnée d'une lueur phosphorescente. N'est-ce pas par l'effet d'une cause analogue à celle de ce phénomène que les verres dits *incassables* résistent à beaucoup de chocs, ne se fêlent pas, mais se brisent en milliers de fragments, dès qu'ils subsistent la moindre atteinte en un point qu'on pourrait appeler le *défaut de l'armure* du verre ?

Un *erratum* pour finir : Il y a un paragraphe consacré au procédé *(sic)* de MM. Cailletet et Pictet sur la liquéfaction des gaz longtemps réputés incoercibles. Le procédé de M. Cailletet, basé sur le principe de la *détente*, est seul décrit. De plus, à s'en rapporter au texte, le refroidissement, évaluable à 2,000°, n'atteindrait que 200 degrés. Il y a là évidemment une faute d'impression. Il eût fallu dire (ce sera pour une prochaine édition) que M. Pictet, le savant genevois, avait tenté, concurremment avec M. Cailletet, et résolu, comme lui, le problème, mais différemment. Son appareil se compose d'un récipient en fer, dont la capacité est d'environ deux décimètres cubes, ou un peu plus. C'est une sorte d'obus qu'on chauffe au rouge. Le gaz qui s'y trouve enfermé atteint une tension de 5 à 600 atmosphères et passe dans un tube de fer enveloppé d'un manchon; par un mélange d'acide carbonique solide et d'acide sulfureux liquide, il est refroidi jusqu'à 740 degrés au-dessous de zéro environ. A l'extrémité du tube en fer, un orifice inférieur permet au gaz de s'échapper en un jet liquide, pulvérisé même, par le double effet de la compression et de l'abaissement de la température. Ce procédé ne ressemble en rien à celui qu'emploie M. Cailletet.

G. S. L.

**Conférences de l'association scientifique de France à la Sorbonne. Comptes rendus analytiques et critiques,** par Henri Grignet. 1 vol. in-16, 1881. Auguste Ghio, édit. — Prix : 3 fr. 50.

Très analytiques, suffisamment littéraires et fort peu critiques sont ces comptes rendus qui constituent, malgré cela, une petite encyclopédie d'une lecture facile, attrayante même et toujours instructive. Toutes les questions dont s'est entretenu le monde scientifique pendant les trois dernières années y sont abordées plus ou moins succinctement. D'après MM. Dumas, Wolf, Cornu (Maxime et Alexandre), Jamin, Sainte-Claire Deville, Paul Bert, Mascart, Gaston Tissandier, Blanchard, Lavallée, Filhol, Marey, Davanne, Cosson, Faye, Tresca, Bouley, Breguet, Javal, Stanislas Meunier et Ferdinand de Lesseps, M. Grignet rappelle ce qu'il y a de plus important à retenir sur *l'œuvre capitale de Le Verrier, — la variabilité des nébuleuses, — le phylloxera, ce redoutable hémiptère, — la spectroscopie, — l'éclairage électrique, — les téléphones et les phonographes, — la liquéfaction de l'air, — la lumière et les êtres vivants, — les travaux de Claude Bernard, — l'électricité atmosphérique, — les hautes régions et les poussières de l'atmosphère, — la géographie de la nature vivante, — la propagation des plantes exotiques, — l'époque tertiaire, — la circulation du sang, — la photographie, — l'Algérie, — les tempêtes, — les progrès de la mécanique, — la rage, — la télégraphie électrique, — la lecture et l'hygiène de la vue, les pierres tombées du ciel, — l'Afrique centrale et le percement de l'isthme de Panama.*

Quelques-uns de ces sujets ont été traités avec un développement qu'expliquent leur importance relative et les aperçus nouveaux auxquels ils donnent lieu. Toutefois c'est dans le domaine littéraire que le rédacteur de ces comptes rendus semble le plus à l'aise, soit qu'il s'occupe de philologie, d'archéologie, ou d'histoire avec MM. Renan, Gaston Paris, Bréal, Boissier, Egger, Lavisse, Bertrand, Maspéro, Ravaisson et Desjardins, soit qu'il aborde la critique artistique ou littéraire avec MM. Charles Blanc et Mézières.

A l'égard de ce dernier conférencier, comme au sujet de M. Egger, nous reprocherons à leur porte-paroles de partager et d'accentuer par trop un enthousiasme *philhellénique* qu'il eût mieux valu blâmer, ou dont l'expression devait tout au moins être affaiblie.

Nous aurions voulu pouvoir citer quelques lignes des résumés offerts au public par M. Grignet; mais, outre qu'il est difficile de faire un choix en pareille matière, la place nous manque et, du reste, les lecteurs du *Livre* sont souvent à même d'apprécier la manière de cet écrivain qui y a fait paraître plusieurs comptes rendus du même genre et beaucoup d'analyses bibliographiques.

En somme, les *Conférences de l'association scientifique de France* méritent de prendre place parmi les meilleurs recueils de vulgarisation, à côté des *Causeries* de M. de Parville, des *Annuaires* de M. Figuier et des *Revues* publiées à la *République française* sous la direction de M. Paul Bert. S. F.

# BELLES-LETTRES

## LINGUISTIQUE

**Dictionnaire des ouvriers du bâtiment**, ouvrage indispensable, par S. Jossier.— Paris, Ducher et Cie, 1 vol. in-8°.

Ce dictionnaire est mieux qu'un dictionnaire d'architecture, car il est plus spécial et plus détaillé, la plupart des catalogues de mots relatifs à l'architecture n'étant pas d'ordinaire complets.

Celui-ci est des plus curieux et d'un intérêt qui vise tout le monde, aussi bien les jeunes ouvriers que les hommes du bâtiment et les littérateurs. Théophile Gautier, qui collectionnait avec ardeur tous les dictionnaires possibles afin d'enrichir son lexique et de jeter des mots justes sur sa merveilleuse palette d'écrivain, Gautier eût accueilli cet ouvrage de M. Jossier avec une joie infinie. L'auteur, en effet, s'exprime ainsi en tête de sa préface :

« Étranger à l'architecture, nous n'avons pas assurément la prétention d'en enseigner les règles à personne; notre dessein est beaucoup plus modeste. Nous avons voulu simplement réunir dans ce volume, autant que nous l'avons pu, tous les mots ayant directement ou indirectement rapport à l'art de bâtir, entendu dans son acception la plus large. Ainsi, indépendamment des termes d'architecture et de construction, nous en avons donné une foule d'autres, dont plusieurs tout à *nouveaux*, relatifs aux ponts et chaussées, aux travaux publics, à la mécanique, à la peinture, à la sculpture, à la décoration des édifices et bâtiments civils et religieux, aux antiquités, à l'archéologie, et cela avec des définitions, des explications, des détails aussi clairs, aussi intelligibles que possibles, essayant par-dessus tout d'être exact, rectifiant et signalant à l'occasion les erreurs remarquées par nous dans les traités d'architecture, dans les traités généraux ou techniques, qui ont donné les mêmes mots avant nous. »

L'auteur, dans cette affirmation, ne se vante pas; il a fait, en près de 500 pages et sur deux colonnes, un ouvrage que nous avons consulté avec un vif intérêt, en foi de quoi nous conseillons *à un chacun* d'orner sa bibliothèque pratique de ce livre utile, qui fait honneur à la patience et au discernement de M. Jossier. O.

## ORIENTALISME

**Le talmud de Jérusalem**, traduit par la première fois par M. Moïsé Schwab, t. IV. (Maisonneuve).

Avec une patience que rien ne décourage, M. Moïse Schwab poursuit son utile traduction du Talmud. Jusqu'ici nous n'avions que des versions partielles du grand code juif. M. Schwab nous en présente une traduction complète.

Après la captivité de Babel, la stricte observance du mosaïsme, tel fut l'unique fondement de l'État juif; on dut toutefois, à force d'interprétations subtiles, adapter les anciennes règles écrites aux nouvelles circonstances de la vie nationale et privée. Des hommes instruits, appelés scribes, se chargèrent de ce travail délicat.

A côté du Pentateuque, ils établirent, grâce à leur système d'explication, une nouvelle loi. Près de la loi écrite, on eut la loi orale. Les décisions du *halakoth* des docteurs se multipliant chaque jour, les plus fermes mémoires en Israël fléchissaient sous le poids.

On dut songer à coordonner toute cette masse de sentences et à l'écrire. Au travail de codification s'employèrent surtout les rabbins d'Ialeré, qui prirent le nom de tannaïtes.

Réfugiés, après la terrible année 70, dans la ville maritime d'Iabné, Jean bèn Zakkaï, Rabbi Josué bèn Hanania, R. Gambel, R. Eliézer et surtout le grand agitateur R. Agiba, travaillèrent avec ardeur à édifier la foule des *décisions*. Le temple et la ville sainte renversés, ils s'efforçaient d'affermir et d'agrandir même la patrie spirituelle.

Cependant la Mischna ou deuxième loi ne fut conduite à son achèvement que vers la fin du IIe siècle de notre ère par R. Iehouda.

Toutefois, la Mischna elle-même semblait inviter les docteurs à ne point arrêter leur travail dans la masse des traditions ; R. Iehouda en avait fatalement omis quelques-unes. On colligea les *baraïtas* ou préceptes exclus, sous le nom de *tosephta* (addition).

Comprenant toutes les décisions, quelquefois contradictoires des anciens maîtres, la Mischna fournissait une abondante matière à la discussion. Les rabbis de Tibérias s'employèrent de leur mieux à en profiter. On les appela généralement *amoraïm* (interprètes), et le fruit de leur travail *guémara* (supplément). Il semble que vers la fin du IVe siècle fut achevé le Talmud de Jérusalem, composé de la Mischna de R. Iehouda et de la guémara, œuvre des docteurs de Sepphoris, de Tibérias et de Lydda.

Les grandes communautés babyloniennes, les florissantes écoles juives de Nahardëa, de Sura, de Pumbeditha eurent aussi leur élucidation de la Mischna. Les innombrables sentences des docteurs babyloniens furent en partie colligées et arrangées par Aschi au Rabbana (notre maître, 330-430). Vers l'an 499, le talmud Babli (de Babylone) avec la Mischna de R. Iehouda et les explications des docteurs de l'Euphrate apparaît comme une œuvre close, pour laquelle on n'admet plus d'additions.

Les deux guémaras sont écrites dans un chaldéen corrompu, surtout la guémara de Jérusalem ; tandis que la langue de la Mischna, c'est l'hébreu, mais avec des formes et des mots nouveaux.

Disposée par matière, la jurisprudence mischnique forme six séries du Séders. La première des séries, portant le nom de *Zeraïm* (semences), traite de l'horticulture et de l'agriculture ; la deuxième, *Moëd* (convocation), des fêtes du sabbateh ; la troisième, *Naschim* (femmes), des femmes, du mariage, du divorce ; la quatrième, *Nesikim*, de la compensation et de la procédure légale ; la cinquième, *Godaschim* (saintetés), des sacrifices, des prémices, du service du temple ; la sixième, *Toharoth* (puretés), de la pureté et des purifications.

Le tome quatrième de M. Schwab comprend, dans la section *Moëd*, le traité *Schabbath* et le traité *Éroubin*. Ce volume n'est pas seulement intéressant par les détails législatifs qu'il nous découvre, mais encore par les faits historiques dont il foisonne.

Qui n'a pas lu, par exemple, le traité *Schabbath*, est incapable de faire l'histoire des sectes juives. Comment pourrait-il comprendre l'étroite et sombre école de *Shammaï* qui a accumulé, pour le septième jour, les préceptes, écrasant l'homme sous un intolérable fardeau ? L'histoire elle-même de Jésus ne s'éclaire-t-elle pas vivement à la lecture de *Schabbath?* Quelle fureur devait éclater dans l'âme de ces passionnés schammaïtes, quand ils voyaient le nabi galiléen guérir les paralytiques et ses disciples froisser les épis dans les champs au jour d'Adonaï !

Le doux pays de Galil, avec ses fontaines, ses pressoirs, tous ruisselant de la liqueur de l'olive, le doux pays, baignant ses pieds dans l'huile, avec sa foi naïve, et ses augadistes ou prédicateurs ne convenait guère aux secs et violents docteurs schammaïtes de Jérusalem. Pour ceux-ci, rien de bon ne pouvait sortir de Nazareth.

Apres, farouches, on conçoit qu'ils aient poussé dans Jérusalem le : « Crucifiez-le. »

Je ne fais qu'indiquer les principaux faits historiques fournis par les traités *Schabbath* et *Éroubin*.

En donnant son excellente traduction du *Talmud*, M. Moïse Schwab rend donc un véritable service, non seulement aux philosophes et aux juifs pieux, mais encore à tous ceux qu'intéresse l'histoire d'Israël.

E. L.

**La poésie arabe anté-islamique** (Leroux). Œuvre d'un professeur distingué de l'école supérieure d'Alger, ce volume renferme surtout des renseignements précieux sur l'influence antipoétique de l'Islam.

Mohammed, le prophète, n'avait aucun goût pour les poètes, ni pour leurs œuvres. Païens, représentants d'un passé odieux, les vieux chanteurs arabes étaient en abomination aux yeux de Mohammed.

Il semble aussi que les poètes contemporains de la grande révolution religieuse se soient montrés peu disposés à la subir. Quelques-uns mêmes, comme le goraïchite Habber bèn Asonad, criblèrent le réformateur des traits les plus envenimés.

Ces poètes arabes, on le voit, manquaient de sagesse philosophique. Pourquoi s'opposer ouvertement aux changements inévitables ? On les peut réprouver, tout étant mauvais dans l'histoire humaine ; mais garder sa pensée au fond de soi-même, ou bien ne la communiquer que d'une façon discrète à la petite église des sages, c'est la marque d'un esprit véritablement cultivé.

Les poètes arabes, hommes de la nature, se firent écraser par Mohammed.

La conquête du monde, la belle et sainte prose du garan, objet d'unique admiration, vinrent encore tarir les sources de la vieille poésie arabe.

Les chanteurs des âges héroïques, Imroàlgaïs, Antarah dont la voix s'entendait sous les palmiers et aux bords des fontaines, ne périrent pas tout entiers.

Leurs vers, altérés peut-être, se gardaient dans la mémoire de quelques raouis ou conteurs, en attendant qu'on en fît la collection, comme en une sorte d'anthologie de la poésie anté-islamique, les *moàllagat* commencèrent, semble-t-il, d'être réunis au second siècle de l'hégire par Hammad Er Raonia.

Les *moàllagat* ou *colliers* (?) sont la plus puissante et la plus exacte expression du génie arabe, abondant, passionné et au milieu de ses ardeurs, ne dédaignant ni les pointes d'esprit ni les jeux de mots.

E. L.

## ROMANS

**Les mémoires d'un dompteur,** rédigés d'après les souvenirs personnels du *célèbre Martin*, par Pierre-Amédée Pichot, directeur de la *Revue britannique*. Un vol. in-18, 2e édition. — Prix : 3 fr. 50. — Paris, Auguste Ghio, éditeur.

Si l'on réunit, en les apprivoisant, en luttant contre leurs instincts, un chien, un chat et un serin, cela finit généralement mal... pour le serin. De même il est rare qu'à la longue les dompteurs, à force d'entrer la tête dans la gueule de leurs bêtes, ne finissent pas par l'y laisser. En fait d'amour les fauves n'éprouvent guère pour leur dompteur qu'une sorte d'appétit contrarié, — ce qui nous rappelle des couplets que chantait sur une scène de genre, dans une revue, Mme Gaspari en dompteuse et parlant de son ours :

Il m'aimait comme l'on aime
Les biftecks et les gigots !

Martin, non pas l'ours, mais celui dont M. Pichot publie les Mémoires, — ce qui veut dire que ce sont des mémoires bien léchés, — fait exception parmi ses confrères, car, né en 1793, il vit encore, presque centenaire, dans un coquet village de Hollande. Là il jouit d'une honnête aisance, bien gagnée après les fatigues, les dangers que son courage, sa force herculéenne, son intelligence lui ont permis de surmonter. Nous renvoyons le lecteur aux péripéties d'une existence des plus aventureuses, aux détails réalistes d'un métier qui atteint, puisqu'il s'agit d'une conquête de

l'homme sur la nature, à la limite où une profession devient un art. Nous ne croyons pas devoir passer sous silence cependant l'opinion émise par le biographe d'Henri Martin, au sujet de la loi sur la *protection de l'enfance* « récemment votée par une assemblée de sages ». Cette loi interdit de faire travailler les enfants dans un cirque avant un certain âge.

« Voilà bien une réglementation de législateurs en cravate blanche, ventripotents et ankylosés qu'on fera sagement de reléguer dans le magasin des lieux communs et accessoires des gouvernements parlementaires. Tout le monde ne peut pas devenir préfet ou officier ministériel ; tout le monde n'a pas les moyens ni les aptitudes nécessaires pour user sur des bancs de collège les plus belles années de ses fonds de culotte, et il nous semble que l'on fait moins souffrir le bambin, souple et rebondissant comme la balle de caoutchouc, que l'on exerce de bonne heure aux sauts périlleux ou aux culbutes de la voltige, que l'écolier que l'on fait pâlir à la lumière du gaz sur le *Jardin des racines grecques* ou un *Gradus ad Parnassum*. Qu'on surveille les exercices des enfants dans les cirques et les théâtres, comme on est censé surveiller leur travail dans les manufactures et leur hygiène dans les collèges, rien de plus juste, rien de plus naturel ; mais du train dont vont les choses, nous n'aurons bientôt plus de tremplin que dans les antichambres des ministères, plus de trapèzes qu'à la tribune de nos assemblées. »

Avec les mémoires du célèbre dompteur, le volume contient les *Lions de Myzore*, curieuse pièce qui fit courir tout Paris au Cirque olympique et qui marque une transformation dans l'art dramatique. Cette révolution dans la mise en scène devait nous amener, avec MM. Duquesnel et Chabrillat, à *l'Assommoir*, à *Michel Strogoff*, à *Nana*. Dès 1831, avec Martin et Franconi, on assistait, bien avant M. Zola qui pourra les ajouter à la liste de ses précurseurs, à une première tentative de *naturalisme au théâtre*. G. S. L.

**La Jangada**, huit cents lieues sur l'Amazone, par Jules Verne, première partie. Paris, Hetzel et Cᵉ. Grand in-16. — Prix : 3 francs.

Représentez-vous un large pan de forêt du nouveau monde que des centaines d'Indiens ont mis plusieurs semaines à abattre et dont on a réuni tous les troncs géants pour en construire, contre la rive du fleuve, un immense radeau que le courant emmènera à sa première crue. Placez sur ce radeau un parquet formé d'innombrables madriers, qui porte à l'arrière une maison de maître, protégée par sa véranda contre les rayons du soleil, enfouie sous un revêtement de plantes grimpantes et garnie à l'intérieur de tout ce qui peut la rendre commode, meuble de bambou et de bois sculpté, tenture d'écorce d'arbre, plancher couvert de fourrures et de peaux de jaguar. Autour d'elle sont disposés la cuisine et les offices, les magasins pour les provisions, sans compter une étable bâtie à l'avant pour loger un troupeau de moutons.

Cette forêt flottante, cette nouvelle arche, emporte avec elle son propriétaire et constructeur, Joam Garral, qui, abandonnant pour quelques mois son opulente fazenda, s'en va, suivi de toute sa famille, marier à plus de cinq cents lieues de là, Minha, sa fille, avec un jeune médecin du Brésil. C'est un beau voyage à travers de merveilleuses contrées que M. Jules Verne décrit rapidement à mesure qu'on les traverse. Quelle profusion de noms nouveaux, de plantes, d'arbres, de poissons, d'insectes, de quadrupèdes inconnus ! Adam, le nomenclateur, dont la mémoire pourtant ne devait être encombrée ni de faits ni de dates, eût eu de la peine à retenir toutes ces appellations sonores. L'habile et savant romancier en mêle agréablement l'énumération aux divers incidents du voyage.

Mais ce qui intéresse aux aventures de cette navigation, ce sont moins encore les dangers des courants, les îles dont il faut éviter le choc, les sauvages aux flèches empoisonnées de curare, et même les caïmans et leurs voraces mâchoires, que le drame qui se joue sur ce radeau aux allures si pacifiques. Joam Garral, sans s'en douter, a laissé s'embarquer avec lui un ennemi acharné à sa perte, un certain Torrès, qui veut lui enlever sa fortune ou sa fille, peut-être les deux à la fois. Torrès est armé contre lui d'un secret terrible, car Joam Garral, accusé dans sa jeunesse d'un assassinat dont il était innocent, n'en est pas moins condamné à mort et exposé à un supplice ignominieux si on le dénonce. La lutte entre ces deux hommes s'engage précisément au dernier chapitre du présent volume, et nous aurions le droit de crier à la trahison contre l'aimable romancier qui nous a mis en goût pour nous planter là au moment du plus vif intérêt, s'il ne contait à l'heure même la suite de l'histoire aux abonnés du *Magasin illustré d'éducation et de récréation*. Heureux abonnés ! Heureux aussi, ajouterons-nous, les amateurs de spectacles merveilleux, dès que M. Verne aura tiré de son roman, comme nous le présumons, une de ces féeries attrayantes dont le nombre de représentations ne se compte plus. P.

**La Faute des pères**, par Schalck de la Faverie. Un vol. in-12. — Paris, Dentu, 1881.

C'est une véritable consolation pour le lecteur, au milieu des romans plus ou moins naturalistes dont nous sommes inondés, de rencontrer un livre comme celui-ci. *La Faute des pères* ne procède d'aucune école ; l'auteur ne reçoit le mot d'ordre de personne ; il écrit avec son âme et non d'après une formule. Aussi son livre a-t-il une note tout à fait originale.

Nous ne pouvons malheureusement en donner qu'une analyse bien incomplète, mais qui pourtant permettra au lecteur d'apprécier à sa juste valeur cet ouvrage absolument remarquable.

L'action se passe en Normandie, au château de la Fresnaye. Le seigneur de la Fresnaye, élevé à l'école de la cour de Louis XV, trouve moyen, pendant un voyage qu'il fait dans le domaine de ses pères, d'exercer le *droit du seigneur*, quoique le premier souffle de l'ouragan révolutionnaire se fasse déjà sentir. La mignonne Thérèse qui vient d'épouser Jacques Mercier est devenue mère ; mais Jacques sait qu'il n'est pas le père de cet enfant ; aussi, n'en voulant pas sous

son toit, va-t-il chercher Pierre, un enfant trouvé qu'il élève comme son fils. Quant au fils du comte de la Fresnaye, il sera envoyé au loin pour recevoir l'éducation d'un gentilhomme. Jacques a son plan.

Mais la révolution est venue. Jacques Mercier a fait de ce fils adultérin de sa chère Thérèse et du comte un bourreau, afin qu'en guillotinant lui-même son père, M. de la Fresnaye, il venge du même coup sa mère, sa pauvre vassale normande. Et puis?... Et puis, cher lecteur, prenez le livre, et lisez-le. Il nous est impossible de vous dire avec quel art sont traitées toutes ces scènes terribles ou charmantes, car, au milieu de ces tableaux si sombres, un éclair de jeunesse et de gaieté brille parfois, quand l'auteur nous montre à la dérobée le fin profil de la gentille Louise, fille du châtelain de la Fresnaye. Le premier chapitre retraçant la conversation de cette enfant de quatorze ans avec Pierre, le petit paysan qu'on croit fils de Jacques Mercier, est tout simplement délicieux de fraîcheur : c'est un petit tableau qui forme un heureux contraste avec les sombres aventures qui vont suivre.

Nous ne pouvons, à notre grand regret, donner de cet ouvrage une idée même générale ; bornons-nous donc à constater que son auteur, mis déjà en lumière par ce volume si intéressant : *Bonheur perdu*, vient de prouver, par *la Faute des pères*, qu'il doit être compté parmi nos meilleurs et nos plus délicats romanciers. P. L.

**Reniée**, par André Gérard. — Paris, E. Plon et C^e, 1881. Un vol. in-12.

« *Ce* jour du 24 août 1843, il n'était question depuis midi, dans tout le village de Bernières, en Normandie, que de *cette* belle dame malade qui, forcée d'interrompre son voyage, etc. » Ainsi débute le nouveau roman de l'auteur de *Christiane*, de *Vivante et morte*, de *Trop jolie*. Un abus incroyable de pronoms démonstratifs employés à tort et à travers, la répétition de termes comme *personnalité* qui y perdent de leur force, une perpétuelle préoccupation d'enfler la voix pour grossir l'intérêt de situations qui, exposées simplement, mieux amenées ou traitées d'une façon moins enfantine, pourraient retenir le lecteur : voilà l'ouvrage.

La belle dame en question meurt après s'être confessée... à son mari qui, la croyant morte, s'était fait prêtre et apprend ainsi que sa femme l'a *trompée* dans les deux sens de ce mot. Quant à l'enfant que laisse la mourante, une petite fille de sept ans gâtée et volontaire, persuadé qu'elle n'est pas de lui, le prêtre ne veut pas se charger de l'élever, craignant de raviver à chaque instant ses douleurs. Elle part donc pour Bordeaux, emmenée par son grand-père, qui reconnaît à certain signe qu'elle est bien réellement sa petite-fille, mais n'en veut pas moins l'abreuver de tortures morales, d'affronts sanglants, et cela en haine de son propre fils à qui il ne peut pardonner de s'être fait prêtre et qu'il fait même passer pour mort. C'est un monstre que ce *libre-penseur*. La pauvre Bénédicte, sans défense, est affublée d'une façon grotesque et se voit attribuer un prénom commun tiré d'un état civil qui n'est pas le sien. Dans Balzac, *Pierrette* succombe à une semblable persécution, la *reniée* de M. Gérard y résiste. Elle raconte même ses douleurs dans un cahier que lui achète un éditeur. A sa majorité elle apprend d'une servante, dont elle a su gagner l'affection, le secret de sa naissance, échappé à son bourreau. Puis, grâce à un legs de 3,000 francs qu'elle tient d'une amie de pension, elle met à profit le penchant pour la peinture qu'elle avait senti de bonne heure s'éveiller en elle et devient une « célèbre artiste ». Le prêtre, revenu de son erreur, accourt à Paris pour retrouver sa fille, sorte de *Mademoiselle Clarens* qu'il croit, par sa faute, perdue pour le ciel et dont il veut opérer la conversion. Un amour, qu'on eût pu croire mort, se met de la partie et, après une tentative de suicide qui met hors de doute, malgré les apparences, l'innocence de la pseudo-hétaïre, tout finit le mieux du monde pour le public spécial qui ne manquera pas de se délecter au récit de semblables aventures. G. S.-L.

**Le manoir des célibataires**, par M. Maryan. — Paris, Firmin Didot et C^e. 1881, un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 francs.

M. Maryan est l'un des fournisseurs accoutumés de cette Bibliothèque des mères de famille, publiée sous la direction de M^me Emmeline Raymond depuis plusieurs années et créée par elle.

Il y a certainement quelques qualités de style et un véritable soin de la phrase, ou tout au moins le semblant de l'un et l'autre dans le chapitre qui sert de début au roman ; mais tout cela se trouve rapidement noyé dans une sentimentalité fade et voulue qui ôte au livre la plupart de ses mérites et tout son intérêt. Rien de nerveux, rien de vécu ni de senti dans cette œuvre que l'on ne saurait justement comparer qu'à une carafe d'orgeat, sucrée partout à dose égale.

Du reste, il ne faut pas non plus trop exiger d'un roman exclusivement destiné à de très jeunes filles ; les passions ne sauraient s'y développer que dans des limites fixées avec soin et entravant tout élan, tout mouvement vrai, tout battement réel du cœur. *Le Manoir des célibataires* aura donc le petit succès d'émotion qu'il est en droit d'attendre de sa clientèle particulière, mais il n'ira pas jusqu'au vrai public, dont le palais un peu blasé n'aime pas les fadeurs et préfère la vérité, même un peu rude. — Je fais une fois de plus la remarque que, comme l'enfer, la Bibliothèque des mères de famille est pavée de bonnes intentions.

**Le plan d'Hélène**, par Adolphe Racot. Dentu, 1881. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr.

M. Adolphe Racot n'est pas seulement l'un des écrivains les plus sympathiques et les plus bienveillants que je connaisse, c'est surtout un vrai littérateur, un esprit littéraire au sens le plus délicat et le plus étendu du mot. Chacun a pu remarquer cette tendance élevée, tout artistique, dans *Paris au jour le jour*, qu'il fait quotidiennement au *Figaro*, avec une

autorité incontestable. J'ai constaté souvent, et tout le monde a pu le faire comme moi, qu'il ne laisse jamais passer une question de littérature sans la traiter d'une manière intelligente et toute spéciale. Il est, en journalisme, de la classe des journalistes littéraires; mais aussi quand il aborde le roman, il peut à l'aise développer ses qualités sous les yeux de ses lecteurs et prêcher d'exemple, confirmant ainsi sa compétence en matière de belles-lettres.

Nous avions lu de M. Adolphe Racot des romans d'aventures, plus soigneusement écrits que ne les écrivent généralement ses confrères en ce genre, un roman imité de l'anglais, *Madame Félicia,* dont nous avons fait l'éloge ici même l'année dernière ; mais nous ignorions encore l'écrivain dans les peintures de mœurs modernes, la véritable pierre de touche du talent.

Il s'y révèle d'une façon à la fois brillante et sobre qui lui assure immédiatement un succès mérité. Pour notre part, nous avons goûté un très vif plaisir à la lecture du *Plan d'Hélène,* en même temps que nous reconnaissions le bonheur avec lequel l'auteur accomplissait cette évolution sensible d'entrer à son tour dans la modernité, de nous raconter les drames de la vie contemporaine, et de s'y montrer supérieur à ses autres manières. Cela tient assurément à l'inspiration plus sentie, à ce que l'écrivain se trouve dans sa véritable voie, et si nous avions un conseil à lui donner, ce serait de continuer dans ce sens, sûr que nous sommes de l'y voir tenir une place des plus honorables.

Mais en écrivant *le Plan d'Hélène,* M. Adolphe Racot n'a pas uniquement fait un roman bien conçu et bien exécuté, il a rendu vivant un drame passionné de la vie réelle, et ce drame, à mon avis, transporté à la scène, atteindrait, avec une plus grande intensité de vie, un succès plus considérable encore que le roman.

Il y a dans son œuvre des situations terriblement émouvantes, des palpitations d'amour, de désir, d'orgueil et de crainte que nos grands acteurs traduiraient avec une éloquence qui en doublerait l'effet et la séduction. Je ne suis pas éloigné de croire que le romancier a songé à nous donner une pièce tirée de son roman ; ce serait un travail d'autant plus facile que l'action ne languit pas un instant, que les péripéties s'y déroulent rapidement, violemment, par des situations nettement tranchées et bien en vue, par des véritables coups de théâtre.

Chaque personnage va droit au but qu'il s'est donné par le chemin qu'il s'est tracé ; il serait très intéressant de voir agir et parler des hommes comme le peintre Chénefer, son fils Henri, le musicien Saincaize, le duc de Nohan, M. de Morère, et des femmes comme Hélène, Viviane, Paule, M^me^ Chénefer, sans compter les acteurs moins en vue de ce beau drame. Que M. Adolphe Racot complète son œuvre et nous procure le grand plaisir de l'applaudir au théâtre, comme nous l'applaudissons ici de tout cœur et avec la plus grande sincérité.

G. T.

**Contes et figures de mon pays,** par Léon Séché. Paris, E. Dentu, 1881, grand in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Qui de nous, en venant à Paris, du coin de sa province, n'y apporte de charmants souvenirs d'enfance, avec le regret des coutumes locales au milieu desquelles nous avons grandi ? Plus tard, ces souvenirs, ces regrets, poétisés par le temps et la distance, peuvent devenir matière à d'agréables récits, pourvu que les sujets en soient pris dans les traits caractéristiques de la contrée natale et qu'ils en gardent la saveur et l'accent, pourvu surtout qu'on ne puisse les confondre avec les histoires banales qui courent les grands chemins ou les farces plus ou moins vulgaires qui se débitent par tout pays. M. Léon Séché n'a pas toujours évité ce dernier défaut. La plupart de ses contes et figures seraient aussi bien placés en Beauce ou en Auvergne qu'en Vendée et en Anjou. De plus, il prête à ses compatriotes plus de sottise vraiment qu'ils ne sauraient en accepter. Lorsqu'il s'écrie, après le récit d'une bourde qu'il leur attribue : « Seigneur, y a-t-il des gens bêtes sur la terre ! », plus d'un parmi eux aurait le droit de se plaindre et de lui renvoyer l'aménité. Il s'amuse aussi à nous raconter des événements auxquels lui seul peut prendre quelque intérêt. Ainsi, son cœur saigne encore, paraît-il, de ce qu'un vilain chat lui happa jadis un moineau privé, ce qui fait honneur à sa sensibilité ; mais, de bonne foi, que nous importent de tels enfantillages ? Deux ou trois articles un peu plus sérieux sur le duc de Charost et sur Joachim du Bellay ne suffisent pas à racheter la puérile insignifiance du reste. Ces bluettes avaient paru d'abord dans *le Phare de la Loire ;* il n'y aurait eu inconvénient pour personne à les y laisser.

P.

**Le fils adultérin,** par Édouard Cadol. — Paris. E. Dentu, 1881. Gr. in-18 jésus. — Prix : 3 fr.

M. Cadol a eu raison de renoncer au titre de son roman, qui était inexact et de donner celui de *Nos fils* à la pièce qu'il en a tirée. Le personnage autour duquel se déroule l'action n'est pas en effet un fils adultérin, mais un enfant trouvé, fruit du caprice d'un vieux loup de mer, le comte Antoine d'Armiac, avec une paysanne quelconque. Élevé en cachette et secouru par la fille du vieux débauché, qui elle-même est mariée au comte de Valzey, il devient à son insu un ferment de discorde. Lorsque la comtesse de Valzey meurt, son mari met la main sur les lettres à elle adressées par cet enfant et se persuade qu'elle lui a été infidèle, que leur fils Robert, qu'il adorait jusque-là, n'est pas de lui. Il en résulte une série de complications dont M. Cadol dévide adroitement l'écheveau. Nous le louerons moins encore du talent qu'il déploie à tenir ainsi le lecteur en haleine que de celui qu'il a mis à croquer avec esprit plusieurs originaux et à les faire agir et parler dans la vérité de leur rôle, sans tomber jamais dans la déclamation ni la caricature. On est heureux de revoir enfin les bonnes figures auxquelles Charles de Bernard, Jules Sandeau nous avaient habitués, avec leurs nobles senti-

ments et leur ton chevaleresque. Depuis quelque temps le roman feuilleton abusait beaucoup du crime et des noirceurs à l'égard de la classe aristocratique ; il ne s'appliquait guère qu'à marier les duchesses avec des forçats. Il est mieux de revenir à l'indulgence vis-à-vis de gens qui n'ont après tout d'autre tort que leur nom, leur fortune et leur éducation. Ne réservons pas exclusivement pour l'homme du peuple les sentiments généreux et les vertus. Le gommeux lui-même se réhabilite en partie, grâce à M. Cadol, et redevient ce qu'il est en réalité, un fils de famille dont l'esprit et le cœur valent mieux que le jargon. P.

**La bonne d'enfants,** par A. Matthey (Arthur Arnould). — Paris, Charpentier, 1881. Grand in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Une vendetta sarde qui se corse des vices et de l'ambition criminelle d'un prêtre français, en voilà plus qu'il ne faut pour alimenter cent feuilletons et secouer à plaisir l'imagination populaire, surtout si, comme Arthur Arnould, on en mène l'exécution avec une vigueur peu commune. Il est certes fabriqué de main d'ouvrier, ce second tome du *Pendu de la Baumette,* et digne en tout point de son aîné. La situation y est continuellement tendue, les passions aussi allumées et féroces que chez des Peaux-Rouges. On aimerait à reposer de temps à autre son esprit sur quelque scène gracieuse ou quelque riant paysage, mais l'auteur a chauffé à blanc sa machine et, bon gré mal gré, il faut le suivre haletant jusqu'à la catastrophe suprême. Est-il besoin d'ajouter que, dans la fureur d'une telle course, la vie réelle disparaît complètement, que l'observation et la logique ne brillent plus que par leur absence ? En revanche, une bonne d'enfants, ignorante et sans ressources, y remplace à tout coup la Providence, déjouant sans efforts les desseins coupables de ses maîtres, tandis qu'un prêtre ambitieux et retors, l'abbé Poitou, qui dans le volume précédent avait étranglé le mari de sa maîtresse, quoiqu'il ne gênât nullement leur intrigue, ne sait se débarrasser de cette maîtresse qu'en employant le même procédé et sans motif plus légitime. P.

**Les petits métiers de Frédéric,** par Léopold Sabot. — Paris, Aug. Ghio, 1881. Grand in-18. — Prix : 3 fr. 50.

Le vrai métier de ce Frédéric serait de n'en pas avoir, car il les prend tour à tour et les quitte avec une facilité sans égale. Peintre au début, il déserte aussitôt l'art pour fonder un journal. Après avoir englouti la dot de sa femme dans cette industrie à laquelle il n'entend rien et où il se laisse duper par un écornifleur du boulevard, il n'imagine rien de mieux, pour refaire sa fortune ou la rattraper des mains du fripon, que de s'engager dans une troupe de comédiens et de courir avec eux la province. Évidemment M. Léopold Sabot n'a pas pris son sujet au sérieux. C'est dommage. Doué comme il est de gaieté naturelle et sachant déjà manier la plume avec aisance, il pouvait faire de ces dons un emploi meilleur. La petite nouvelle bretonne placée à la fin du volume pour le compléter ne se distingue pas assez des fadeurs niaises et de la morale convenue dont on a jusqu'ici rempli les livres d'éducation. P.

## MEMENTO

**Nana,** le roman d'Émile Zola qui paraissait en livraison depuis plus de huit mois à la librairie Marpon et Flammarion, en format grand in-8° illustré, vient enfin d'être réuni en un fort volume de 450 pages. Le texte est correctement imprimé et largement égayé par les illustrations d'André Gill, de Bertall, Bellanger, Bigot, Clairin, etc. Ce volume est même curieux à conserver pour les bibliophiles, à côté de l'édition Charpentier. Il est de ceux qui marquent une époque et qu'on aime à revoir à plusieurs années de distance.

**La Chaîne des dames,** par Pierre Véron, vient d'être mise en vente à la librairie Dentu (1 vol. in-18; prix : 3 fr. 50). C'est le même esprit parisien et un peu superficiel de *l'Art d'aimer* et de *Paris vicieux* (côté du cœur). M. Pierre Véron réunit une ou deux fois par an ses chroniques de journaliste en un coquet volume, comme celui-ci. On peut passer une heure agréable dans la lecture de ces petites fantaisies, dignes d'être intitulées *Cocottiana*. Ce dernier ouvrage est illustré de 400 dessins de Grévin, qui contribuent puissamment à égayer le texte du chroniqueur du *Charivari*.

A la même librairie Dentu, M. Philibert Audebrand vient de publier **les Gasconnades de l'amour,** scènes de la vie parisienne (1 vol. in-18). Ce recueil de nouvelles et fantaisies a une toute autre valeur que celui que nous citions plus haut. L'auteur a dédié son livre à l'ombre de Restif de La Bretonne, dans une dédicace d'érudit et d'homme d'esprit. Il est intéressant de lire *le Panier de fraises, Fantaisies d'actrice, l'Homme aux treize femmes, Histoire d'un diner fin, le Nez d'argent, une Voiture au mois,* et dix autres chapitres où l'écrivain montre beaucoup d'observation et cet art de dire particulier au vrai boulevardier. C'est encore à Grévin qu'on doit la spirituelle illustration de la couverture de ce livre coquet et coquin.

**Le Mâle,** par Camille Lemonnier, vient d'être mis en vente à Bruxelles par l'éditeur Henry Kistemaeckers. Nous rendrons compte, dans notre prochaine livraison, de ce livre important, qui restera sans doute le meilleur roman du jeune écrivain belge, ou tout au moins son œuvre la plus forte et la plus colorée.

## THÉATRE

**La Comédie enfantine,** par Louis Ratisbonne. 1 vol., chez Ch. Delagrave.

Nous avons sous les yeux la nouvelle édition que vient de faire Ch. Delagrave de la *Comédie enfantine*. C'est un très joli volume élégant et soigné, gentil depuis la couverture qui représente un théâtre de Guignol avec une marionnette *naturaliste* en scène,

une lyre accrochée à droite de la baraque, un oiseau qui voltige au-dessus de la lyre laurée, et à gauche dans le feuillage d'un arbre invisible, une poulie dont la corde descend dans un puits d'où sort une *Vérité*.... décente, accoudée, miroir en main, à la margelle, tout près d'un seau qui flâne et d'un bébé qui se roule dans les fleurs. Au fronton de *l'établissement* un triple masque : l'une des figures représentant la tragédie, l'autre la comédie naturellement, l'allégorie de la troisième nous échappe; mais nous dirons — en cas que quelqu'un devine l'allusion — que c'est le portrait d'Henri IV.

Alexandre Dumas trouvait le théâtre de Guignol supérieur au théâtre de Gœthe. C'était une opinion. Mais sans aller jusque-là, nous déclarons avoir un goût très vif pour la fantaisie simple comme la brode Louis Ratisbonne. C'est la seule façon charmante, à notre avis, d'entendre la Fable, et c'est la seule manière raisonnable de la faire comprendre aux enfants.

**Théâtre choisi de Marivaux**, publié par F. de Marescot et D. Jouaust, avec une préface par F. Sarcey. 2 vol. in-16.—Paris, librairie des Bibliophiles, 1881.

Tous les amateurs de beaux livres connaissent la *Nouvelle Bibliothèque classique* des éditions Jouaust, par laquelle l'éditeur a résolu ce problème difficile : donner, pour un prix ordinaire, des volumes exécutés dans les plus belles conditions typographiques.

Cette collection, qui comprenait déjà les œuvres de Régnier, Montesquieu, Boileau, Hamilton, Regnard, Malherbe, Corneille, Diderot, Chamfort, Rivarol, Racine, La Rochefoucauld, nous offre aujourd'hui, en deux volumes, le théâtre choisi de Marivaux, ce délicat, ce raffiné, quelque peu méconnu de son temps, mais qui prend bien sa revanche aujourd'hui. « Hélas ! c'est un peu tard, car le pauvre auteur est mort presque dans la misère. Qui eût dit jadis à Voltaire, quand il appelait dédaigneusement du nom de *marivaudage* les comédies imitées de notre auteur, que les œuvres de ce maître du genre dureraient plus que ses comédies à lui. Ce n'est pas seulement de son temps que Marivaux fut dédaigné. Geoffroy, le célèbre critique des *Débats*, parle encore de ses comédies, comme d'œuvres indignes d'être représentées sur une scène française; et cela s'écrivait dans les premières années de notre siècle. Il a fallu qu'Alfred de Musset fît ces chefs-d'œuvre d'esprit et de délicatesse qui ont pour titres : *le Caprice, les Caprices de Marianne, Il ne faut jurer de rien,* etc., pour que Marivaux fût placé à son véritable rang. Si l'on veut se rendre compte de cette vérité, qu'on lise l'excellente préface que M. Francisque Sarcey a mise en tête de cette édition. On n'aurait su mieux choisir l'introducteur de Marivaux. Personne aujourd'hui n'était mieux préparé que M. Sarcey pour parler dignement du comique raffiné. Aussi sa préface sera-t-elle remarquée, comme elle doit. Elle restera sans doute comme une des plus justes et des plus sincères appréciations qu'on ait portées sur cet ennemi platonique de Voltaire. H. M.

**Schiller (théâtre en vers)**, traduit en vers français par Théodore Braun, ancien conseiller à la cour d'appel de Colmar, ancien président du consistoire supérieur et du directoire de l'église de la Confession d'Augsbourg en France. Ouvrage couronné par l'Académie française. Deuxième édition corrigée par le traducteur, in-12. — Paris, Fischbacher, 1881.

La haute approbation que cet ouvrage a reçue de l'Académie française en 1872 témoigne assez de son mérite. L'Académie, j'imagine, a voulu rendre hommage en même temps à l'œuvre faite et au courage de l'entreprise. Quel courage, quelle persévérance ne faut-il pas, en effet, pour concevoir et mener à bonne fin une tâche comme celle-là! Traduire un vers allemand par un vers français! Faire passer des idées d'une langue dans une autre, lorsque ces deux langues sont opposées et ennemies, aussi bien par le fond que par la forme! Traduire l'*Énéide* ou l'*Iliade* est un jeu d'enfant à côté de l'œuvre de M. Braun. On ne saurait mieux faire, pour donner une idée du mode de traduction employé dans cet ouvrage, que de citer ces quelques phrases de l'*avertissement* de l'auteur en tête de son travail : « .... S'efforçant de serrer le texte original de plus près, jusque dans ses moindres nuances; s'attachant à respecter scrupuleusement l'allure dramatique du grand poète allemand et, *loin d'éluder aucune des nombreuses difficultés qui se présenteraient, allant au-devant pour le plaisir d'en triompher,* d'avoir rencontré le mot juste, l'expression vraie, le tour heureux, qui donne l'exacte contre-épreuve du modèle. »

Aller au-devant de la difficulté, voilà le système de traduction de M. Braun. C'est, à vrai dire, le seul système qui devrait être employé, et le seul, à coup sûr, capable de donner au public l'œuvre même de l'auteur étranger. L'habile traducteur de Schiller peut aujourd'hui jouir des fruits du travail opiniâtre auquel il s'est livré. Sa traduction fidèle, concise et faite dans une langue nerveuse, est un des hommages les plus éclatants qui aient été rendus par un écrivain français au grand dramaturge allemand; mais en même temps M. Braun a rendu un service à tous les amateurs de grande littérature. P. L.

## POÉSIES

Édition définitive des **Œuvres complètes de Victor Hugo**. — *Cromwell*, — 1 vol. in-8. Prix : 7 fr. 50. — *Les Misérables*, tome premier. — 1 vol. in-8°. Prix : 7 fr. 50. — J. Hetzel et A. Quantin, éditeurs.

L'avantage offert aux souscripteurs de l'édition définitive des *Œuvres de Victor Hugo*, qui ont eu inédit ce chef-d'œuvre, *les Quatre Vents de l'Esprit*, a augmenté le nombre des souscripteurs dans des proportions considérables. Les deux volumes qu'ils viennent de recevoir ne peuvent qu'ajouter encore au succès de la magnifique publication des librairies Hetzel et Quantin. Le premier de ces volumes est *Cromwell*, cette haute comédie politique, si pleine de mouvement et de vie, avec sa célèbre préface, qui fut le manifeste de la révolution littéraire de 1830.

L'autre volume contient toute la première partie des *Misérables*, FANTINE, qui formait deux tomes dans l'édition originale, et qui paraît pour la première fois en un seul fort volume dans le format de bibliothèque grand in-8°.

**Primevères et violettes,** poésies, par GUSTAVE FORTIN. Un volume in-16.—Paris, Berger-Levrault, 1881.

M. Gustave Fortin doit être un délicat; son livre le dit. Sans doute, le volume de vers qu'il vient de publier ne fera pas un bien grand bruit. Lui-même avoue cette crainte dans les quelques mots de préface qu'il a mis en tête de son recueil. Ce n'est pas avec un volume de vers intimes qu'on *casse les vitres* par ce temps-ci; et ce recueil est essentiellement intime et personnel. L'auteur a emboîté le pas derrière Musset; quelquefois même, non content de le suivre, il met les pieds dans la trace laissée par l'auteur de *Rolla;* autrement dit, certaines pièces sont *plus qu'imitées* du grand poète. Il y a par ci par là des hémistiches de connaissance qu'on est heureux de saluer au passage. Que le poète qui n'a pas refait dans sa vie quelque vers de Hugo, de Lamartine ou de Musset lui jette la première pierre! L'imitation des grands maîtres a du bon; mais elle a aussi cet inconvénient, que celui qui imite n'est plus de son époque. Il fait forcément de l'archaïsme. Pour nous, hommes de 1881, Musset est déjà un classique; et l'on ne peut pas imiter un classique. Est-ce que Victor Hugo écrit aujourd'hui comme en 1825? Il ne referait pas les *Odes et Ballades.*

De là vient que les vers de M. Fortin semblent parfois un peu vieillots. On ne peut pas dire qu'il ait fait un mauvais volume; certaines pièces — les courtes — sont fort gentiment tournées. Les piécettes, cotées X, XI et XII, *à Marguerite,* sont spirituellement rimées. En somme, c'est là de la bonne poésie d'amateurs, sans grande prétention, et qui donnera à son auteur non pas un renom de poète, mais la réputation d'un rimeur agréable.

H. M.

**Primevère,** par LOUIS TIERCELIN. — Paris, Alphonse Lemerre, 1881.

Un bien joli titre, sentant les fleurs, le printemps dont il emprunte le nom, mais qui trompe bien à coup sûr.

En essayant de décrire les amours de deux enfants de la campagne, l'auteur n'a fait que commettre un drame sombre, en seize parties, et un drame naturaliste encore.

Loin de s'en cacher, M. Tiercelin en adresse sa préface au maître du genre, M. Émile Zola; mais au moins ce dernier se contente d'écrire en prose, et sa prose vaut encore mieux que les vers de M. Tiercelin.

Nous n'aimons pas, il faut l'avouer, ces humbles histoires qui cherchent dans le lugubre les émotions nécessaires, et surtout quand le titre d'un livre est si gracieux, c'est une désillusion pour le lecteur d'y trouver des descriptions funèbres des moins divertissantes.

L'intérêt du sujet même est loin de compenser l'emploi des moyens que nous reprochons ici à l'auteur et nous sommes personnellement fâché d'avoir à résumer notre opinion en qualifiant ce livre de comble du lugubre dans un titre gracieux et fleuri.

E. D'AU.

**Les vies brisées,** par G.-A. BOUTELLEAU, nouvelle édition. Un vol. in-12 de 260 pages. — Paris, Léon Vanier, 1881.

M. G.-A. Boutelleau, l'auteur du petit roman ci-dessus nommé, ne doit pas être un disciple fervent de M. Zola. Le naturalisme a du travail à faire pour s'emparer de sa plume; mais, ma foi, ça repose un peu des *Nanas* et autres *Assommoirs,* un petit livre comme celui-là. Les *Vies brisées* sont un roman dans le genre doux, calme et *comme il faut;* c'est la simple histoire d'une jeune fille d'une innocence et d'une candeur à faire pâlir les lis, qui s'éprend d'un monsieur pensif, lequel la plante là pour une dame qu'on croit veuve et qui n'est que séparée de son mari. La jeune fille, Marie, renonce au monde, ce qui est vraiment dommage, et s'en va, dans la famille d'un vieux pasteur protestant, faire la classe aux petits enfants : ce qui est d'un bon exemple. C'est là tout le roman. Cela est bien un peu vieillot, sans compter que tout est raconté par lettres ou par cahiers, si vous aimez mieux, c'est-à-dire par mémoires. Mais il se dégage de ce petit livre une émotion véritable, qui le rend attachant. Tout le monde, jusqu'au séducteur, y parle le langage d'une pensionnaire des *Oiseaux;* on dirait qu'une main de femme a raturé les mots trop vifs et radouci les tons criards. Mais, je le répète, ce petit livre émeut le lecteur, et c'est assez pour qu'il gagne son procès.

H. M.

**A la volée,** par PAUL PIONIS, dessins d'Edmond Morin, gravés à l'eau-forte. Un vol. in-16. — Paris, H.-E. Martin, 1881.

Ce qu'il y a de meilleur dans ce volume de vers, c'est la prose. Mon Dieu, oui. Il y a, parmi des vers très ordinaires, trois ou quatre petites nouvelles en prose fort bien tournées. Celle, entre autres, qui porte pour titre : *Octave Muzeras,* est vraiment délicieuse, pleine d'une émotion que le lecteur ne peut se défendre de partager. *L'Engagé* est une agréable comédie de salon qui a dû être composée peu de temps après la guerre de 1870, car elle est pleine de ce chauvinisme raisonnable que nous avons malheureusement bien oublié depuis lors.

Ces deux petits récits en prose suffisent à prouver que M. Pionis est capable d'écrire un bon volume de nouvelles et peut-être un bon roman; mais ce recueil suffit également à prouver que son auteur n'est pas né pour la poésie. Non pas que les vers soient absolument mauvais; on n'y trouverait peut-être même rien à reprendre. Mais comme l'auteur a dû lire et relire Musset! Et quelle mémoire fidèle! Certainement l'auteur des *Nuits* est admirable! Mais est-ce une raison pour refaire les *Nuits?* car M. Pionis a refait

le chef-d'œuvre de Musset sous le titre de : *Mépris* et de *la Résignation*. Les toutes petites pièces sont un peu plus originales ; telles sont : *Dans l'alcôve, les Rêves,* etc. M. Pionis, au dernier siècle, eût rimé comme personne un madrigal à Chloris ; mais au XIX^e siècle, cela ne suffit plus pour être poète. H. M.

**Une cigale au Salon de 1881,** par EMMANUEL DUCROS, deuxième édition, revue et augmentée. Un vol. de 74 pages. — Paris, Lemerre, 1881. — Prix : 2 francs.

Le volume de M. Ducros débute par une charmante ballade ; titre : *Cigale ;* refrain : *Ayant du soleil plein la tête.* Quant au reste de l'ouvrage, c'est autre chose. On comprend très bien qu'un opuscule comme celui-ci trouve des lecteurs, puisqu'il parle des différents tableaux — remarquables, bien entendu — qui sont exposés dans les salles du palais de l'Industrie ; n'aurait-il pour lecteurs que les intéressés et leurs amis, cela suffirait à lui faire une clientèle. Ce genre de poésie rentre dans la catégorie des pièces de vers de circonstance, telles que les épitaphes, les épithalames, les devises. Bon gré, mal gré, cela retombe toujours un peu dans le vers de mirliton, qui n'est pas, comme chacun sait, le dernier mot de la haute poésie.

M. Ducros, croyons-nous, n'a pas voulu faire autre chose que ce qu'il a fait. Et lui-même se rend parfaitement compte que son ouvrage ne fera pas oublier *la Légende des siècles.*

Étant donné le genre qui par lui-même est inférieur, l'auteur a tiré tout le parti possible de ses sujets ; et l'on est parfois tout surpris de rencontrer, par ci, par là, de jolis vers qui ne seraient pas déplacés ailleurs. H. M.

## MÉLANGES

**Le cardinal Duperron,** orateur, controversiste, écrivain. Étude historique et critique par M. l'abbé P. FERET, docteur en théologie, chanoine honoraire d'Évreux, aumônier du lycée Henri IV. Deuxième édition. — Paris, Didier et C^e, 1879. Un vol. in-12.

A peine ouvre-t-on ce livre que l'on tombe sur de joyeusetés de style capables de réconcilier un spleenétique avec la vie, en lui prouvant qu'elle fournit de quoi rire. M. l'abbé P. Feret, avant de nous faire faire la connaissance de son cardinal, nous offre *des courants qui se présentent avec une étiquette,* et nous apprend que, dans ce temps-là, les écrivains « signaient leurs œuvres quand ils ne gardaient pas l'anonyme ». Ces merveilles de l'avant-propos sont bien faites par mettre un lecteur en goût, et l'on ne peut s'empêcher d'adresser des actions de grâces à saint Denis, premier évêque de Paris, qui a inspiré ces lignes délectables, puisque l'auteur prend le soin de les dater du jour de sa fête, 9 octobre. C'est donc sans aucune réserve que nous souscrivons à la complète approbation donnée par le pape Pie IX, dans un bref dont la traduction est mise en vedette à l'entrée du volume, « au zèle et au talent par l'auteur consacrés à mettre dans tout son jour la mémoire » du cardinal Duperron ; regrettant toutefois qu'à l'encontre du saint-père, auquel de nombreuses occupations n'ont pas permis de lire l'ouvrage qu'il approuve si chaudement, nos fonctions de critique nous aient obligé de le parcourir depuis le titre jusqu'à la table des matières.

Cette table est, du reste, le morceau capital de l'œuvre à mon avis. Elle est systématique, analytique, divisée en livres, chapitres et paragraphes, et rédigée en une forme concise et elliptique qui n'admet que rarement la faute de français.

L'abbé se targue d'une grande impartialité. A la fin de son avant-propos, il n'hésite pas à transcrire les témoignages favorables et défavorables à Duperron que l'on peut récolter dans les auteurs contemporains. Je dois à la vérité de dire que les témoignages favorables sont recueillis et reproduits avec une sollicitude qui n'a d'autres bornes que les lectures de l'auteur. Quant aux témoignages défavorables, outre que la collection n'en est pas absolument aussi complète que celle des premiers, ils ne pèchent pas par un excès de prolixité. « Agrippa d'Aubigné a composé, tout exprès pour décrier, *la Confession de Sancy ;* Bayle semble se complaire à semer çà et là sur le compte du cardinal des traits anecdotiques, colportés par la malveillance » : voilà ce que M. Ferret appelle rapporter des témoignages.

Duperron est considéré, dans ce volume, à un double point de vue, comme littérateur, comme orateur et polémiste catholique. Sa carrière de politique et de diplomate a déjà été étudiée dans un autre ouvrage du même auteur, intitulé *Henri IV et l'Église.* La figure du cardinal ni gagne ni ne perd à la nouvelle description dont elle est l'objet. On avait depuis longtemps assigné au poète la place qui lui appartient parmi les satellites de troisième ordre qui gravitaient autour de Ronsard. M. l'abbé Feret consacre un chapitre à comparer Duperron avec Malherbe, et arrive à cette conclusion, qu'ils ne sont plus comparables dès que Malherbe a trouvé sa voie, c'est-à-dire dès qu'il abandonne les traditions du XVI^e siècle pour inaugurer ce qui sera la littérature classique. Peut-être ce chapitre n'était-il pas bien nécessaire. Je ne sache pas, en effet, qu'on se soit jamais avisé de rattacher le cardinal à la littérature du XVII^e siècle. Mais rien n'a tant de charmes pour certains esprits que le métier d'enfonceur de portes ouvertes. M. Feret nous informe ensuite que, comme orateur, Duperron « paye le tribut à l'art oratoire de l'époque », mais que néanmoins il partage avec Bertaut, Coëffeteau, Cospéan et Fenolliet « l'honneur d'être prédicateurs plus corrects (que qui ?) et d'ouvrir la voie aux grands orateurs du XVII^e siècle ». Les deux derniers livres sont consacrés à la gloire de Duperron controversiste. Nous n'imiterons pas l'insistance de l'auteur à cet égard. C'est du reste chez lui affaire professionnelle ; car il n'y a guère que les spécialistes que les disputes de Duperron avec du Plessis-Mornay et ses polémiques avec Jacques I^er d'Angleterre puissent intéresser. Cependant, « pour cette grande existence, l'heure fatale allait sonner sous les coups d'une maladie cruelle », s'écrie l'abbé Feret avec une éloquence

qui n'est pas sans une pointe de grotesque. Nous en sommes à l'épilogue, véritable oraison funèbre où le cardinal, qui n'en peut mais, est mis avec Bossuet en un parallèle régulier.

Il y aurait une chose à dégager de tout ce fatras : c'est la partie bibliographique, faite avec soin sur des recherches personnelles. Quant au reste, ce n'est rien. On n'est bon juge que de ce qu'on sent ou connaît. Or, faisant abstraction du côté théologique, qui n'est point de notre compétence, il est facile de voir, par les citations éparses dans ce rapide compte rendu, ce que peuvent être en littérature les connaissances et le sentiment de M. l'abbé P. Feret. B.-H. G.

**Le Livre du chemin de long estude,** par Christine de Pisan, publié pour la première fois d'après sept manuscrits de Paris, de Bruxelles et de Berlin, par Robert Püschel, docteur en philosophie. — Berlin, N.-R. Damkohler; Paris, H. Le Sondier. Un vol. in-8°.

La science n'a pas de patrie, et le domaine de la philologie française est ouvert à tous les philologues. Il n'en est pas moins agaçant, pour ne rien dire de plus, d'y rencontrer dans tous les coins des docteurs en philosophie d'Allemagne, chargés de découvertes et acharnés à une besogne qu'il serait de notre dignité de ne pas laisser faire à des étrangers.

Le docteur Robert Püschel a mis la main sur Christine de Pisan. Le poème qu'il a publié n'est qu'une faible partie des œuvres encore inédites de cette femme célèbre. Il est à souhaiter que la question posée à son sujet par l'Académie pour le prix Bordin en 1880 et qu'elle a dû proroger à 1882 soit enfin étudiée et traitée comme elle le mérite. Mais il vaudrait mieux la proroger encore que d'accepter une étude incomplète ou hâtée. Christine de Pisan est une des figures les plus originales et un des talents les plus remarquables de notre littérature. Son nom est connu de tout le monde ; on sait qu'elle a beaucoup écrit en prose et en vers, et les lettrés ont d'ordinaire lu son *Livre des faits et bonnes mœurs du sage roy Charles le Quint ;* mais c'est tout. Jean Boivin de Villeneuve, autrement dit Boivin le cadet, a inséré, en 1717, une *Vie de Christine de Pisan et de Thomas de Pisan son père,* dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Cette composition a servi de base à la dissertation publiée par l'abbé Lebeuf en tête de l'édition tronquée qu'il a donnée du *Livre des faits et bonnes mœurs de Charles V,* aussi bien qu'aux études qui précèdent le même ouvrage dans la collection Petitot, et dans celle de Michaud et Ponjoulat. L'*Essai sur les écrits politiques de Christine de Pisan,* publié en 1838 par R. Thomassy, est fait à un point de vue tout spécial ; même dans les limites où il s'enferme, il est bien en retard sur la critique et la science modernes. Quant à ce qu'a publié M^lle^ de Kéralio dans les tomes II et III de sa *Collection des meilleurs ouvrages composés par les dames,* il est à peine nécessaire de le mentionner, sa compilation n'ayant ni ne prétendant avoir aucun caractère scientifique. Voilà pourtant tout ce que l'érudition française a fait pour « une femme du mérite le plus rare, supérieure à Marie de France par la variété des aptitudes et par l'étendue des travaux, assez richement douée pour avoir réuni dans sa personne l'inspiration du poète et la gravité réfléchie du moraliste à la fidélité de l'historien [1] ». Si l'on excepte les éditions gothiques données par Pigouchet, Vérard, Le Noir, J. André et la veuve de Jehan Trepperel, du *Trésor de la cité des Dames,* de l'*Espitre de Othea à Hector* ou *les Cent histoires de Troye,* de *l'Hystoire de Mélibes et de Prudence sa femme,* et peut-être d'un ou de deux autres opuscules encore, l'œuvre de Christine de Pisan reste inédite. Quelle riche mine cependant, si on la fouillait, que ces manuscrits qui contiennent, en vers : *Cent ballades en lais, virelais, rondeaux, Jeux à vendre, Epistre au Dieu d'amour, le Desbat de deux amants, le Livre des trois jugements, les Dicts moraux, le Livre de mutacion de fortune ;* et en prose : *la Vision de Cristine de Piȝan, les Proverbes moraulx, le Livre des trois Vertus, le Corps de policie, le Livre des faits d'armes et de chevalerie, le Traicté de la paix, l'epistre du débat sur le Roman de la Rose!* Et encore n'est-ce là qu'une énumération incomplète, faite en courant.

*Le Livre du chemin de long estude* était, comme tant d'autres, resté inédit dans sa forme originale. Ce long poème de plus de 6,000 vers, qui paraît être une des dernières productions de Christine, est un des ouvrages où elle a mis le plus d'imagination, et où la richesse des descriptions et la vivacité du style combattent le mieux l'ennui qui se dégage toujours des interminables compositions allégoriques à la mode alors. Aussi ce livre, qu'elle donna à M^gr^ le duc de Berry « en son hostel de Nesle à Paris, le 20^e^ jour de mars de 1402 », et que l'inventaire dudit duc estime à quatre livres parisis, fut-il célèbre et fréquemment copié. Le docteur Püschel n'a pas compulsé moins de sept manuscrits, et il serait sans doute possible d'en trouver d'autres. Mais ce qui prouve la popularité de l'ouvrage, c'est qu'il fut, au XVI^e^ siècle, « traduit de langue romane en français », par Jean Chaperon, dit le Lassé de repos, et publié à Paris, chez Groulleau, en 1549. L'érudit allemand n'a pas connaissance de cette adaptation ; du moins, il n'en parle nulle part. Elle aurait pourtant pu être consultée avec quelque fruit, il me semble, quand il s'agissait de choisir entre les différentes leçons des manuscrits. Et en effet, autant qu'un examen trop rapide me permet d'en juger, le travail du docteur Püschel pèche par là. Dès ce début, vers 18, au lieu de *acquerre,* donné par trois manuscrits et qui présente un sens très satisfaisant, il préfère écrire :

Par quel honneur fait los a France *a querre,*

ce qui me paraît impossible à justifier au double point de vue de l'analyse grammaticale et de la signification. Au vers 1836, il explique *eclipses* par *intervalles ;* les manuscrits donnent deux leçons, *eclipses* et *esclisses;*

1 *Charles Jourdain :* Mémoire sur l'éducation des femmes au moyen âge. Mémoires de l'Académie des inscriptions, 1864.

mais le contexte montre clairement qu'il s'agit d'*ellipses :*

> Et les natures de chascune
> M'aprist et de souleil et lune
> Les mouvements et les eclipses
> Et comment par sus les *ellipses*
> Dés cercles le souleil s'en monte.

Au vers 4923, il écrit *neccessaire* de préférence à *necessaire*, que donne le manuscrit B, l'un des meilleurs de son propre aveu. On aimerait à avoir la raison de tout cela. Ces exemples qu'il serait facile de multiplier suffisent pour montrer que le texte de M. Püschel ne doit être adopté que sous bénéfice d'inventaire.

La notice qu'il consacre au dialecte de l'Ile-de-France, dans lequel écrivait Christine de Pisan, est utile et généralement exacte, bien qu'elle soit présentée avec une sécheresse qui la rend obscure par endroits, et qui rebutera tout le monde excepté les adeptes. Mais, pourquoi dit-il que les rimes *blasmer* et *mer, armer* et *mer, omer* et *amer, aver* et *sauver, cher* et *trencher* « prouvent que la prononciation moderne de *e*, suivi d'une consonne prononcée, n'a pas encore été adoptée » ? C'est bien plutôt le contraire que cela prouverait, à mon avis. Dira-t-on que, parce qu'on trouve dans *le Roman d'Alix*, par exemple :

> Et jure cel signor ki feit le soleil cleir
> Seoir el firmament par le monde alumeir,

il faille en conclure que la lettre *r* dans *cleir* ne se prononçait pas ? Qui ne sait, du reste, que, jusqu'à nos jours, les poètes se sont cru, bien à tort d'ailleurs, le droit de rimer ainsi de temps en temps pour l'œil plutôt que pour l'oreille.

Dans le cours du même travail il pose en principe le fait reconnu que le vers de huit syllabes n'a pas de césure obligatoire, et il en cite deux qui, dit-il, font exception. Il aurait pu en citer des centaines ; et ce qu'il ajoute au sujet de la pause que l'on trouve après la quatrième, la troisième ou la cinquième syllabe, pourrait proprement s'appeler niaiserie, si cela ne venait d'un érudit allemand. B.-H. G.

**Poètes et artistes de l'Italie,** par Émile Montégut. Un vol. in-12. — Prix : 3 fr. 50. Paris, Hachette et Cᵉ, 1881.

Pour parler de ce livre, nous sommes doublement embarrassés : nous voudrions pouvoir, d'une phrase, dire ce que nous en pensons, et la formule exacte, précise, du jugement que nous avons à porter, nous échappe. Notre opinion n'est certainement pas favorable, et nous hésitons à l'exprimer, même en usant d'ambages et de circonlocutions, l'auteur étant justement sympathique aux hommes de goût, aux lettrés.

Dans ce volume, qui contient non pas un, mais deux ouvrages, l'un de critique littéraire, l'autre de critique artistique, M. Émile Montégut fait montre de qualités très précieuses ; il se montre juge expert, et pas de lecteurs, nous le gageons, qui, la première étude parcourue, ne cèdent à l'envie de fermer le livre, pour ne plus l'ouvrir.

Le livre est ennuyeux.

Nous hésitions à le dire et nous pensions ne pas trouver la formule capable de traduire nettement notre appréciation. Nous avons été sincère malgré nous ; plus de réticences. Le livre est ennuyeux, et l'ennui qu'il commande résulte d'abord de l'absence, chez l'auteur, de toute émotion vraiment *sentie*, ensuite de la complète, trop complète uniformité du style.

M. Montégut admire les chefs-d'œuvre dont il parle ; mais son admiration, nullement spontanée, est tout *intellectuelle ;* comme on voit qu'il le démontre, on comprend qu'il se l'est déduite ; elle a la valeur d'un raisonnement, et elle n'a que celle-là. On attendait les cris d'enthousiasme d'un homme avide de communiquer ses impressions, il faut écouter la leçon d'un esthéticien, froid, gourmé, qui commente, explique, les œuvres de Boccace et du Dominiquin, du Tasse et de Léonard de Vinci, de Dante et de Michel-Ange.

Le style de M. Montégut, c'est M. Montégut ; style de professeur, style doctrinal, sans rien de jeune ni d'involontaire ; des phrases longues, qui se suivent gravement : elles ont toutes le même air, elles vont toutes de la même allure ; c'est au point que, voyant passer l'une, on pense la reconnaître : « Une phrase, se dit-on, qui aura quitté son rang. » Non, pas de désordre. Le désordre est ce qui manque le plus.

Combien pourtant eussent été intéressantes les études sur *la Fiancée du roi de Garbe,* sur les églises de Rome, si l'auteur, quittant manchettes et perruque, s'était abandonné à lui-même ! Il a émis dans son livre des appréciations toutes neuves, tout originales ; on ne pense pas à s'en apercevoir. Il en eût présenté deux fois moins, mais sous une forme différente, et d'un style autre, que son livre eût été dix fois lu et relu.

F. G.

**L'héroïsme civil,** par E. Charavay.
Un vol. Charavay. — In-12.

Ce petit volume illustré s'adresse à la jeunesse, c'est de la morale en actions. Montrer sous quelles formes diverses se produit l'héroïsme ; raconter quelques-unes des actions sublimes que les hommes de notre siècle ont accomplies, n'est-ce pas, demande l'auteur, un moyen de développer dans le cœur des jeunes gens des idées généreuses et de leur inspirer le désir de suivre de si beaux exemples ? Il a donc voulu apporter son concours à cette rénovation de l'instruction et de l'éducation publique ; c'est le dévouement et l'abnégation sous toutes ses formes, c'est le devoir professionnel, c'est l'amour de la patrie, c'est le respect de la loi qu'ont pratiqué les héros dont il s'est constitué le biographe. L'héroïsme professionnel y apparaît avec les gendarmes, les médecins, les sœurs de charité, etc. Puis viennent les sauveteurs dans le naufrage et l'incendie, puis les patriotes, puis l'héroïsme politique et enfin les savants. Un chapitre sur le dévouement dans la famille, dans les épidémies, couronne cet ouvrage

élégamment édité, enrichi de dix-neuf gravures et qui est un petit Plutarque de l'enfance. M. C.

**Dictionnaire des lieux communs**, par LUCIEN RIGAUD. Ollendorf. — Paris, 1 vol. in-18. — Prix : 6 fr.

Il est des mots, n'est-il pas vrai ? qui en attirent fatalement d'autres, toujours les mêmes, à leur suite. Qu'un journaliste parle d'un autre journaliste, il écrira : notre *éminent*, notre *sympathique* confrère ; à la tribune, un *honorable* orateur succède à un autre non moins *honorable ;* au Palais, qui n'a entendu l'avocat de l'accusé s'écrier : Nous attendons avec confiance le verdict du jury ? — Toutes ces phrases sont des lieux communs, des clichés. Clichées encore, ces expressions : nos glorieuses institutions ; l'Administration que l'Europe nous envie ; le peuple le plus spirituel de la terre ; le torrent des passions ; la grande voix du peuple.

J'en passe, et des meilleures. (Voici que, bien malgré moi, je vous assure, j'emploie également un cliché.)

M. Lucien Rigaud, qui vient de mourir, a eu l'ingénieuse idée de réunir ces lieux communs en forme de dictionnaire et d'en tirer la philosophie qu'ils comportent.

Il n'a pas toujours été heureux dans le choix des expressions qu'il a recueillies et le volume eût gagné en intérêt à être moins étendu. Bien des locutions en effet figurent dans le *Dictionnaire*, on ne sait à quel titre.

George Sand définissait les lieux communs : des vérités éternelles. Littré dit plus simplement et avec plus de justesse que ce sont des idées, des expressions usées et rebattues. Quand je trouve dans le nouveau *Dictionnaire :* l'argent ne fait pas le bonheur ; les aspirations du peuple, le silence du cabinet, la justice informe, etc., ce sont là des idées, des expressions usées et rebattues, et elles trouvent naturellement place dans l'ouvrage de M. Rigaud. Mais pourquoi y avoir fait entrer des mots tels que ceux-ci ? *Bucher :* Jeanne d'Arc a poétisé le bûcher. — *Charcuterie :* La charcuterie désorganise l'estomac des masses. — *Dépouiller :* Dépouiller toute honte. — *Jaunissant :* Blé jaunissant? — Sont-ce réellement des lieux communs ? Je ne le pense pas.

S'il n'a pas le succès du dernier ouvrage de M. Rigaud (j'entends parler du *Dictionnaire du jargon*), le *Dictionnaire des lieux communs* n'en est pas moins curieux, je pense même qu'il sera parfois utile. Tel qui feuilletait autrefois le *Thesaurus linguæ latinæ* et qui aujourd'hui parcourt le *Dictionnaire des rimes* remerciera M. Rigaud de son nouveau livre qui (finissons par un cliché) aura plus qu'un succès d'estime.

**Paris capitale**, par ÉDOUARD FOURNIER. Dentu. Un vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

C'était après la guerre de 1871 et les événements de la Commune. On causait devant Édouard Fournier de la question à l'ordre du jour à ce moment : la décapitalisation de Paris. Fournier s'éleva avec véhémence contre ce projet et, voulant démontrer que Paris était et restera la capitale non seulement de la France, mais de l'Europe, il se mit à recueillir, à l'appui de sa thèse, de nombreux documents. Ce sont ces notes qui, réunies aujourd'hui, forment le dernier volume que nous ait laissé l'érudit écrivain.

Dans son introduction, trop longue à notre avis, étant donné le cadre du volume, Fournier nous montre que l'admirable préparation du sol, sous un ciel heureux et dans un centre de fécondité privilégié, décida assurément de la destinée de Paris ; ajoutez à cela un merveilleux emplacement pour toute ville naissante : l'île de la Cité, ajoutez surtout la Seine, le plus civilisable des fleuves, pour employer l'expression de Michelet et vous comprendrez aisément cette prédestination de la ville par excellence. Presque la moitié du volume est consacrée à l'histoire du Paris gallo-romain. L'auteur nous donne les détails les plus circonstanciés sur la religion primitive des premiers habitants de Lutèce, sur leur commerce et leurs voyages qui s'étendirent jusqu'en Égypte et à Rome. L'arrivée de César à Lutèce, la bataille livrée par Labienus, le séjour dans cette ville de Constance Chlore et de Julien forment autant de chapitres particulièrement intéressants.

Poursuivant son étude, Fournier nous entretient longuement des comtes et des prévôts de Paris ; le plus connu de ces derniers, Étienne Marcel, fait notamment l'objet d'un long article des plus instructifs. La fin du volume — une centaine de pages à peine — embrasse l'histoire de Paris, depuis la révolte des maillotins, en 1382, jusqu'aux événements de 1871. Vingt-cinq pages par siècle, cela est trop peu vraiment et nous aurions été heureux de voir l'auteur du *Vieux-Neuf* s'étendre davantage sur des événements qui, par deux fois et à cent ans de distance, ensanglantèrent Paris. Nous penchons à croire que le temps seul a fait défaut à Fournier, et qu'il entrait dans sa pensée de nous donner un second volume. Nous aurions ainsi pu avoir une conclusion qui semble manquer à *Paris capitale*. Nous eussions également aimé voir au bas des pages de cette histoire quelques-unes des excellentes notes dont Fournier était autrefois prodigue. Ces réserves faites, nous ne pouvons qu'engager nos lecteurs à lire *Paris capitale*. Ils verront dans ce livre l'œuvre d'un historien qui, pour nous servir de la juste expression de l'éditeur Dentu, a le mieux connu et, par conséquent, le mieux aimé Paris. G. F.

# BEAUX-ARTS

## ARCHÉOLOGIE — ARCHITECTURE — MUSIQUE

**La Renaissance en France,** par Léon Palustre. 5e livraison : Fontainebleau. — Paris, A. Quantin. In-folio. Eaux-fortes dans le texte et hors texte. — Prix : 25 francs.

La 5e livraison du grand et magnifique ouvrage publié par M. Palustre vient enfin de paraître. Elle est tout entière consacrée à Fontainebleau, ce qui n'a pas lieu de surprendre, vu l'importance du sujet. Nul château, d'ailleurs, n'est plus en renom auprès des amateurs et des artistes qui, suivant leurs goûts particuliers, y trouvent à étudier l'architecture, la sculpture ou la peinture.

Plusieurs remarques très judicieuses ont été faites à ce propos par l'auteur, qui établit très nettement les dates principales et rectifie plus d'une assertion erronée en revisant les textes et en les confrontant avec le monument lui-même. Ainsi rien n'a été fait par les Italiens sous le rapport de l'architecture, quoique jusqu'à présent on les ait mis constamment en avant. La grotte des Pins, par exemple, que l'on attribue à Serlio, était bâtie avant son arrivée en France, qui n'eut lieu qu'en 1541. En outre, un passage de Vasari, interprété ici pour la première fois avec exactitude, montre dans quelle relation cette grotte célèbre se trouvait avec l'appartement dit *le Pavillon* que décora le Rosso, mort en 1540.

Le péristyle n'est pas celui qui est indiqué dans le devis de 1528, car ce dernier fut détruit vers 1531, lorsqu'il était à peine achevé. Le nouveau, construit sur un plan différent, ne fut commencé qu'en 1540 par Gilles Le Breton. La chapelle Saint-Saturnin, bâtie de 1540 à 1545, est également de cet architecte qui, en définitive, est l'auteur de tous les bâtiments de la cour ovale, de la galerie de François Ier et de la grande façade donnant sur la cour du Cheval-Blanc, tandis que les autres bâtiments de cette même cour et la galerie d'Ulysse sont l'œuvre de Pierre Chambiges. Le bâtiment régulier, qui borde à l'orient la cour de la Fontaine et dont on admire généralement le double escalier à rampes droites, ne saurait non plus être attribué à Serlio, puisqu'il a été construit de 1564 à 1566 : or Serlio est mort en 1554. C'est donc un véritable service rendu à l'histoire et à l'art que d'avoir revendiqué en faveur de nos compatriotes des œuvres de valeur que l'on mettait gratuitement au compte des Italiens, comme si, à cette époque, la France eût été dépourvue d'architectes de talent.

En revanche, à l'intérieur du château, les Italiens ont presque tout dirigé, sinon tout exécuté. En effet, Vasari nous apprend, et les *comptes* confirment son dire, que, pour les magnifiques stucs de la galerie de François Ier en particulier, le Rosso, chargé du travail, fit appel pour l'aider à des imagiers français dont quelques-uns étaient Orléanais ; Fontainebleau est donc, pour ainsi dire, une œuvre mixte où deux courants se confondent. La plus belle part fut faite à la France puisque c'est à elle que l'on confia l'architecture; mais la décoration, qui exigeait un goût plus sûr et plus raffiné, fut réservée aux Italiens; aux uns l'ensemble et aux autres les détails. On saura gré à M. Palustre d'avoir définitivement établi cette distinction entre des travaux qui procèdent d'études et de nationalités différentes.

Inutile d'insister, après ce court exposé, sur la méthode vraiment scientifique de l'auteur, qu'on lit avec d'autant plus d'intérêt que chacune de ses affirmations trouve sa justification dans les planches nombreuses, admirablement gravées à l'eau-forte par M. Sadoux, passé maître en ce genre. P. M.

**Le Berger du Béage,** par F. Fertiault. — Paris, Didier et Cie, 1880.

M. F. Fertiault a raconté, sous forme anecdotique, la vie du sculpteur Régis Breysse qui, sorti d'une famille de paysans pauvres de l'Ardèche, commença par être petit berger, sculpta des manches de couteau, parvint par son énergie à entrer à l'École des beaux-arts, devint l'élève de David d'Angers et brilla vers 1844. Puis, après avoir vu son projet de statue d'Olivier de Serres rejeté par les juges du concours qui lui préférèrent celui d'Hébert, il tomba dans le désespoir, chercha des consolations dans l'ivresse et mourut fou sur un lit d'hôpital en 1860. Le narrateur de cette triste histoire, d'autant plus lugubre à son dénouement qu'elle est plus pleine d'espérances à son début, a voulu écrire un livre qui fût à la fois une biographie exacte et un roman passionné. Il a l'ambition d'avoir, dans le cadre qu'il s'est imposé, « coloré un poème, — un de ces poèmes que l'art fait sourdre de ses douleurs ». Sans nous attarder à rechercher ce que cela peut bien vouloir dire, nous avouons ingénument que moins d'ambition et plus de simplicité auraient mieux fait notre affaire, à nous, lecteurs, et n'auraient rien enlevé de son charme et de son intérêt poignant à l'existence tourmentée dont on retrace les péripéties. Il y a, d'un bout à l'autre du livre, une recherche de style, une affectation à poursuivre la forme littéraire, un effort pour atteindre l'effet dramatique, qui vont directement contre leur but. C'est surtout dans la première partie, intitulée « Jeunes années », que ces défauts sont le plus choquants. C'est pourtant à cette partie que l'auteur a certainement consacré le plus de soins. Il

a, comme il le dit, voulu en faire une idylle. Mais il a beau souffler dans les pipeaux qu'il s'est fabriqués exprès, ce n'est que par intervalles qu'ils rendent des sons rustiques, et il en résulte des discordances criardes, cruelles aux oreilles les plus endurcies. Comme une page de *la Mare au Diable* ou de *François le Champi* est rafraîchissante au sortir de là! Quant aux deux autres parties, ce que l'auteur appelle le drame, elles sont traitées en style de mélodrame ou de roman-feuilleton. C'est aussi mauvais que l'idylle; mais, comme c'est mauvais uniformément et qu'on a le palais blasé sur ces sortes de ragoûts, on l'avale sans trop y penser. En somme, on ne reconnaît guère, dans ce nouvel ouvrage de M. Fertiault, ni le poète qui a écrit des vers fins et gracieux, ni l'humoriste délicat bien connu des bibliophiles pour son beau volume à la gloire du livre si luxueusement édité par Claudin. B. G.

**L'Art et les artistes au Salon de 1881,** *avec une introduction sur les critiques des Salons depuis leur origine*, par M. Maurice du Seigneur. Un vol. in-18. — Paul Ollendorf, éditeur, 28, rue de Richelieu.

M. du Seigneur a continué, cette année, l'œuvre entreprise par lui lors du Salon de 1880. Sous prétexte de passer en revue les tableaux et les statues, les dessins et les gravures figurant à chaque exposition, l'auteur nous donne les signes caractéristiques du talent des artistes et de leur physionomie personnelle. Il prétend, et avec raison, que son livre sur le Salon n'est pas simplement un livre d'actualité, mais bien plutôt un mémento historique de l'évolution artistique de notre époque; il a soin de rattacher intimement ses études contemporaines à de savantes études sur les siècles précédents.

L'introduction du Salon de 1881 est le consciencieux examen des critiques écrites sur les Salons depuis leur origine. Tour à tour, par ordre chronologique, nous voyons défiler Florent le Comte, Lafont de Saint-Yenne, Baillet de Saint-Julien, Mathon de la Cour, et la foule des petits fabricants anonymes de pamphlets artistiques, inventeurs de titres bizarres et de jugements plus bizarres encore; puis apparaît Diderot, le grand maître de la critique d'art, pour lequel nous professons une admiration semblable à celle qu'il inspire à M. Maurice du Seigneur. A sa suite, voici venir Bachaumont, Pidansat de Mairobert, Pujoulx, Esménard, etc. — Depuis le commencement du XIXe siècle, les critiques sur le Salon se multiplient tellement que l'auteur est forcé de se limiter. Il analyse les publications de Chaussard, Landon, Victorin Fabre, Emeric David, Jal, Laviron; il nous donne de curieux extraits du Salon de 1810 par M. Guizot et de celui de 1822 par M. Thiers. Une large place est accordée à Gustave Planche; Théophile Gautier est jugé peut-être un peu trop sévèrement à cause de l'indulgence de sa critique; par contre, Théophile Thoré (W. Bürger) est hautement et justement apprécié; les passages relatifs à Baudelaire sont fort intéressants. Combien d'autres noms auraient dû trouver place dans l'étude de M. du Seigneur! Mais il se réserve, paraît-il, d'écrire sur les critiques contemporains un volume spécial intitulé: *les Historiens de l'art*.

Après l'examen de cette très érudite introduction, nous arrivons à celui du corps même de l'ouvrage. Pour agir envers M. du Seigneur comme il l'a fait pour ses devanciers *dans l'art de chatouiller les artistes,* nous allons faire quelques citations de son livre; on verra de quelle manière franche et délibérée il exprime ses opinions. L'épigramme y est fréquente, mais le dénigrement de parti pris ne s'y rencontre jamais.

Aussandon (Joseph). — *La Nymphe à Corot* porte le livret; on dit de même *la patte à coco, la femme à papa.*

Je me figure le poétique peintre des brumes matinales et des vapeurs crépusculaires s'animant un instant dans le marbre de son médaillon et prêtant l'oreille aux compliments de la *Nymphe* de M. Aussandon.

LA NYMPHE

Je viendrai chaque soir, près de cette fontaine,
Joindre mes pleurs aux pleurs de l'eau
Au lieu d'aller au bois courir la pretentaine.
Aussandon fera ce tableau.

Corot *(avec son air bonhomme).* — Je voudrais bien fumer ma pipe!

Cot (Pierre-Auguste). — *Papa, je pose.* « Très bien, ma fille; ne bouge pas et regarde-moi bien; c'est cela, les deux pieds sur la même ligne, la main droite dans la poche sans lâcher ton fouet. — Faut-il retirer mon chapeau en velours peluche? — Garde-t'en bien; garde aussi ton manteau: l'opposition de leur couleur sombre avec le velouté de ta figure rose et l'or de tes cheveux me servira à merveille, ma blondinette! — Tu feras mes guêtres, dis, papa? — Je crois bien, et les boutons aussi. — Et l'oiseau de mon chapeau? — Mais oui. — Est-ce bientôt fini? — Fini, fini? comme tu y vas, fillette! serais-tu impressionniste? fini, fini! mais quand ton portrait sera fini, il me faudra passer encore un an entier dessus pour le finir tout à fait; on peut travailler toute sa vie sur un portrait. — Sans le modèle alors, parce que, moi, je veux grandir, papa! — Impressionniste! »

Lévy (Émile). — *Jeune mère allaitant son enfant.* — Assise sur une sorte de chaise curule, la jeune mère, vêtue de blanc, présente le sein à son bambino tout nu. Rien de plus naturel pour une mère que de donner à téter; demandez plutôt à la sainte Vierge. Il existe, paraît-il, pourtant des pruderies farouches avec lesquelles un peintre qui se respecte doit avoir des ménagements. Comment se tirer d'affaire? et le style? Faisons du style, du style quand même! — Épurons la ligne, guindons le mouvement, tranquillisons la pose; un peu de raideur dans le bras droit, un sourire étudié sur le visage de la mère; ne montrons qu'un sein de la nourrice, cachons-le entièrement, si nous pouvons, par la tête de l'enfant; ca-

chons la fesse du nourrisson avec la main de la mère; soyons calme et signons : Émile Lévy.

Wagrez (Jacques-Clément). *Hésiode. — Éros.* — M. Wagrez est pour la Grèce. Esclave, va me chercher mon stylet et mes tablettes, que je chante l'art noble.

« Je te célébrerai le premier, ô Hésiode, au front absent, qui suces ton pouce en attendant l'inspiration; toi, dont la lyre d'ivoire et d'or sert de pagne à la Muse porte-couronne, ô poète! l'art est aujourd'hui dans le marasme, et tu as l'air bien affaissé! — Et toi, divin Éros, toi dont l'arc est fait d'une baleine de corset et d'un cheveu de Nana, je te chanterai aussi; je dirai avec quelles contorsions tu te tortilles sur le faîte de la façade du palais de Justice, pour viser sur le quartier Latin.

O Hésiode! ô Éros! ô Wagrez!

Dampt (Jean), sculpteur. — *Saint Jean, statuette marbre.* — Un beau petit saint Jean bien sage; il a deux ans à peine, ses cheveux bouclés; sa maman lui a appris à faire sa prière; il a de belles petites formes, de gentils petits bras, des jambettes bien fermes. On lui donnera une petite croix en bois, plus tard, pour faire joujou avec les petits enfants de M. Bouguereau. On s'amusera bien.

Thabard (Martial-Adolphe), sculpteur. — *Le Poète et sa Muse; groupe en plâtre.* — Enlevez la muse, le poète fera des vers tout seul, la composition y gagnera. Enlevez le poète, la muse, n'ayant plus rien à faire, s'en retournera chez elle et personne ne la suivra.

Nos citations devant être forcément peu nombreuses, nous avons choisi les critiques les plus condensées, et cependant nous aurions voulu avoir la place de transcrire la curieuse appréciation du talent pictural de M. Bouguereau, la lettre inédite de Baudelaire sur M. Édouard Manet, la légende du saint Jérôme de M. Henner, et la grande tentation de M. Morot.

*L'Art et les Artistes au Salon de 1881* est un volume de 300 pages édité avec luxe, orné de six portrait, formant tête de chapitre. Ce sont les portraits de Diderot, Eugène Delacroix, Daumier, Rude, Viollet-le-Duc, Jules Jacquemart.

Ceux qui aiment vraiment les beaux-arts apprécieront ce livre dont les artistes ne seront peut-être pas tous très satisfaits... mais *on ne peut contenter tout le monde et les artistes,* dirait l'auteur lui-même.

C. V.

# HISTOIRE

## CHRONOLOGIE — DOCUMENTS — MÉMOIRES

**Histoire de la guerre du Pacifique 1879-1880,** par Diego Barros Arana. Première partie avec une carte du théâtre de la guerre et 8 plans de combat. Un vol. in-8° de 220 pages. — Paris, J. Dumaine, Baudoin, successeur, 1881. — Prix : 4 francs.

Au moment où s'imprimaient les dernières feuilles de la première partie de l'*Histoire de la guerre du Pacifique,* le télégraphe annonçait en Europe l'occupation, après une victoire sanglante, de la ville de Lima par les armées chiliennes. Tout porte à croire que ce conflit fratricide a pris fin. On accueillera donc avec le plus vif intérêt cette première partie de la relation de la campagne; elle sera suivie à bref délai d'une seconde donnant les détails des derniers événements et nous conduisant, il faut l'espérer, à une paix définitive.

Quoique les faits d'armes que ce livre retrace se soient passés bien loin de nous, et qu'au point de vue des effectifs les armées en présence puissent tout au plus se comparer à un des corps d'armée des puissances européennes, le public n'a pu se désintéresser absolument d'une lutte que les nouvelles communications postales et électriques rapprochaient tant de l'ancien monde. Il s'agissait, non d'une expédition d'une nation européenne contre des peuplades à demi sauvages, mais d'une lutte entre deux républiques latines, marchant de pair pour la civilisation avec les États de l'autre hémisphère, et pourvues pour le combat des engins de destruction les plus perfectionnés. Les opérations ont eu, en outre, le double caractère matime et terrestre; et l'on a pu enregistrer, sous le rapport de la coopération de la marine, de hauts faits dignes des batailles navales les plus célèbres.

Depuis le commencement de la lutte, la presse périodique aussi bien que les journaux spéciaux ont rendu au fur et à mesure compte de ses péripéties; mais nous n'avons pas connaissance d'un ouvrage d'ensemble sur cette guerre. Aussi la relation que publie la maison Baudoin et qui est due à un auteur chilien d'une grande compétence aura-t-elle le mérite de l'actualité et de la nouveauté.

On sait quelles furent les causes de cette guerre. Il existe sur la côte du Pacifique, entre le Pérou et le Chili, une bande étroite de terrain, nominalement soumise à la Bolivie et qui constitue ce que l'on appelle le désert d'Atacame. Les Chiliens, avec l'esprit d'entreprise qui les distingue, y avaient trouvé des dépôts abondants de salpêtre et des mines de cuivre; une exploitation intelligente en avait tiré des richesses considérables qui avaient fait affluer, dans ce pays abandonné de ses véritables propriétaires, une véritable co-

lonie d'industriels et d'ouvriers. C'est alors que le gouvernement bolivien se rappela les droits qu'il avait sur ce territoire et, après plusieurs années de vexations et de pourparlers, mit le Chili dans l'obligation, pour protéger ses nationaux, d'envoyer en 1879 un détachement de 500 hommes prendre possession du pays. Le Pérou, de son côté, était lié, depuis 1873, avec la Bolivie par un traité secret; mis en demeure par le Chili, à l'époque des premières hostilités, d'observer la neutralité, il ne fit que des réponses évasives dans l'espoir de gagner du temps pour compléter ses armements. De son côté, le Chili ne tomba pas dans le piège et fit, le 5 avril 1879, d'accord avec les Chambres nationales, une solennelle déclaration de guerre à ce nouvel ennemi qu'il ne pouvait éviter et qui par sa situation géographique devenait l'adversaire le plus sérieux.

Comme on pouvait le supposer, les opérations eurent à la fois pour théâtre les côtes du Pacifique et la mer elle-même. Si la victoire favorisa presque toujours les armées chiliennes sur le continent, il n'en fut pas toujours ainsi sur l'Océan, témoin le combat d'Iquique, où deux faibles bâtiments chiliens, comptant à eux deux dix canons seulement, soutinrent contre la frégate cuirassée *Independencia* et le monitor *Huascar* une lutte inégale, dans laquelle la goëlette *Esmeralda*, criblée de boulets, sombra avec tout son équipage au cri de : « Vive le Chili! » Quelque temps après, le *Huascar*, qui, grâce à son invulnérabilité, causait au commerce chilien les plus grands dommages en croisant sur les côtes de la république, rencontrait à son tour un terrible vengeur dans le cuirassé le *Cochrane*, et, malgré une résistance énergique, tombait devant Arica au pouvoir de l'amiral chilien. Ces deux faits et bien d'autres de la campagne montrent de quel intérêt fut cette lutte maritime et combien elle fut féconde en péripéties de toute sorte.

Sur terre, la campagne fut menée avec la plus grande vigueur par le Chili. Enthousiasmée par le succès naval d'Angamos que nous venons de rappeler et qui dote la marine d'un monitor de la plus grande importance pour elle, l'armée, pourvue par un gouvernement attentif de tout son matériel de guerre, était pleine d'ardeur et impatiente de se mesurer avec un ennemi qui ne l'épargnait pas dans ses railleries. Elle comptait de quinze à seize mille hommes et s'embarqua dans le courant d'octobre à destination de Pisagna, port situé sur la côte péruvienne. Après un débarquement suivi par un combat heureux, les divisions chiliennes se portèrent contre les troupes péro-boliviennes fortement établies sur la position de Dolorès, les culbutèrent après un combat assez vif et les rejetèrent dans l'intérieur sur Tarapaca. Il y eut près de cette ville une sanglante échauffourée entre une division chilienne et les débris des vaincus de Dolorès renforcés par des troupes fraîches. Les deux partis s'attribuèrent la victoire; mais, ce qu'il y a de certain, ce fut la retraite de l'armée alliée qui après cette affaire se replia sur Arica par une marche de vingt jours des plus pénibles, laissant le Chili absolument maître de la province de Tarapaca.

Le contrecoup de ces événements se fit sentir dans le gouvernement intérieur des deux républiques alliées. Les deux présidents tombèrent successivement sous les intrigues de leurs compétiteurs, il s'ensuivit nécessairement un ralentissement dans les opérations. Le Chili cependant ne s'endormait pas sur ses lauriers ; il faisait occuper par des colonnes isolées quelques points stratégiques importants, tels que Moquegua, Mollendo, etc., et dispersait les garnisons péruviennes qui les occupaient. Mais rien de sérieux ne pouvait être entrepris avant que l'on eût eu raison de l'armée péro-bolivienne qui s'était concentrée à Tacna et à Arica. Ce fut le but de la campagne d'avril-mai 1880.

Parties de Moquegua, situé au nord de ces deux villes et où elles avaient pris pied au commencement de l'année, les troupes chiliennes se mirent en mouvement dans des conditions très pénibles. On s'en fera une idée en remarquant qu'elles étaient obligées de transporter une provision d'eau représentant 40,000 litres par jour. Les dispositions cependant furent tellement bien prises que la marche à travers ce désert se fit dans des conditions relativement favorables. La victoire de Tacna couronna les efforts de ces braves troupes; de là, revenant vers la mer, l'armée chilienne prit d'assaut après un combat acharné la place d'Arica dont les fortifications avaient reçu une extension formidable. La perte de cette forteresse importante, l'anéantissement presque complet de la garnison, — tous les défenseurs, disait le rapport chilien, étaient prisonniers ou morts, — apportèrent un nouveau temps d'arrêt dans les hostilités. C'est sur ce grand succès de l'armée chilienne que s'arrêta la première partie de la *Guerre du Pacifique*. Nous aurons tout dit à ce sujet, lorsque nous aurons mentionné les cartes et les plans remarquables qui accompagnent cet intéressant volume et qui permettent de suivre dans tous leurs détails des opérations accomplies dans un pays si lointain et si peu connu.

**La guerre franco-allemande de 1870-1871,** rédigée par la section historique du grand état-major prussien. Traduction par le commandant Costa de Serda. 18e livraison. Un volume in-8° de 278 pages avec six cartes et plans. — Paris, J. Dumaine, Baudoin, successeur, 1881.

Quoiqu'il n'ait pas encore été question dans *le Livre* de la remarquable publication de l'état-major prussien sur la guerre de 1870, commencée depuis près de dix ans, il n'est personne qui n'ait eu l'occasion de feuilleter déjà ce travail gigantesque. Son éloge n'est plus à faire et cette étude a parfaitement répondu au but que l'on s'était proposé à Berlin : élever un monument éternel à la gloire des armées allemandes. Malgré cette préoccupation évidente, les rédacteurs anonymes de cette grande œuvre ont su se garder de toute pensée mesquine à notre égard et l'histoire de la guerre franco-allemande, quoique se restreignant aux opérations militaires, participe des qualités de tout travail historique sérieux et ne peut encourir le reproche de partialité. Malheureusement son habile

et consciencieux traducteur, le commandant Costa de Serda, ne pourra parachever sa tâche; la mort vient de le surprendre au milieu de ses travaux sans lui donner le temps de vulgariser pour nous en langue française la dernière livraison, la 19ᵉ, qui vient d'être présentée ces jours-ci personnellement à l'empereur d'Allemagne par les officiers de l'état-major prussien.

La 18ᵉ livraison, dont nous avons à nous occuper aujourd'hui, est d'une lecture lamentable pour tout cœur vraiment français. C'est d'abord le récit des premières opérations de cette armée de l'Est qui devait, au dire des stratèges de cabinet, débloquer Belfort et porter la terreur au cœur de l'Allemagne. Expédition conçue à la hâte, organisée avec une connaissance imparfaite du service des chemins de fer et qui après quelques combats heureux vint échouer devant la ligne de la Lisaine où quatre corps d'armée, trois jours durant, s'acharnèrent contre le corps du général bavarois de Werder sans pouvoir l'entamer. La relation s'arrête au moment où Bourbaki, la mort dans l'âme, ordonne la retraite, retraite qui ne peut se comparer qu'à celle de Moscou.

Du théâtre d'opérations de l'Est où nos premiers succès allaient aboutir à un désastre, nous passons en suivant l'ordre chronologique à la bataille du 19 janvier, livrée en désespoir de cause sous les murs de Paris par le général Trochu et que les Allemands appellent, on ne sait pourquoi, la bataille du mont Valérien. Cette affaire sanglante fut l'effort suprême de la garnison de Paris et, malgré la force des effectifs engagés, elle aboutit à l'échec que l'on sait. Il est bon à ce sujet et en présence des polémiques sans fin que cette bataille a suscitées de reproduire l'impression des Allemands à cet égard. Nous lisons en effet ce qui suit dans la relation officielle : « Le général Trochu qui suivait la marche de l'action avait acquis la conviction que la tentative avait échoué sur toute la ligne; la continuation du combat devenant sans objet *en présence surtout de la complète indiscipline des gardes nationaux*, il donna l'ordre de battre en retraite. » Et plus haut : « Les Allemands n'avaient pas eu à faire appel à leurs réserves. Il avait suffi au cinquième corps (20,000 hommes) d'être faiblement soutenu sur ses flancs pour maintenir sa position de combat contre un adversaire disposant de forces quadruples et pour paralyser son attaque avant même qu'elle parvînt jusqu'à la ligne de défense proprement dite. »

Nous n'insisterons pas sur ce sujet si douloureux pour nous. L'armée de Paris n'avait plus la foi et ceux des gardes nationaux qui pouvaient l'avoir encore ne possédaient pas les qualités militaires indispensables dans nos guerres modernes.

Les annexes toujours nombreuses qui accompagnent chacune des livraisons de cet ouvrage contiennent dans celle-ci, entre autres documents importants, le texte de la capitulation du 29 janvier. C. M.

# ÉDITIONS DE BIBLIOPHILES — LIVRES D'AMATEURS

**L'Entrée de la Royne de France en la ville et cité de Chartres.** — *Imprimé nouvellement à Chartres par Édouard Garnier, d'après l'édition du temps.* Une plaquette in-8°.

*Le Livre* est décentralisateur et constate toujours avec plaisir les publications locales faites par les éditeurs de province. Nous avons parlé de Rouen à maintes reprises; Chartres mériterait souvent aussi des mentions élogieuses, et M. Édouard Garnier, dont l'ouvrage sur l'*Imagerie* est en quelque sorte classique, y tient ferme et droit le drapeau de l'imprimerie. Cette nouvelle plaquette, de dimensions modestes, est exécutée comme ses devancières, avec un goût sûr de lui-même. *J'ai semé et je moissonne,* dit la firme de M. Garnier; nous souhaitons beaucoup de petites semences semblables en vue de la grande histoire pittoresque de France qui se fera un jour ou l'autre.

**Lettres critiques sur la vie, les œuvres, les manuscrits d'André Chénier,** par L. Becq de Fouquières. 1 vol. in-16, sur papier de Hollande. — Paris, Charavay, 1881.

M. L. Becq de Fouquières a consacré à son poète favori, André Chénier, de nombreuses études. Tout dernièrement encore nous signalions aux lecteurs du *Livre* une édition du poète, faite par M. L. Becq de Fouquières, édition dans laquelle avait été supprimée toute espèce de notes. Le savant éditeur avait allégé ainsi son œuvre de façon à pouvoir rendre la lecture d'André Chénier facile et agréable. Tout ce fatras, dont hélas! beaucoup de nos livres sont encombrés, ne sert le plus souvent qu'à dérouter et à dégoûter le lecteur; c'était donc une sage préoccupation qui avait fait donner au public amateur, de la muse antique d'André, une édition aussi complète que possible, mais une édition contenant seulement des vers. Pourtant, ce n'est pas sans un travail considérable que M. Becq de Fouquières est arrivé à nous donner des éditions aussi parfaites. Le volume qui vient de paraître aujourd'hui chez Charavay frères nous fait pénétrer dans le secret des recherches infatigables auxquelles a dû se livrer l'éditeur. C'est une série de notes, de remarques, d'indications adressées sous forme de lettres à MM. Antoine de Latour, Prosper Blanchemain et Reinhold Dezeimeris. Je n'irai, certes, pas jusqu'à dire que ces notes intéressent le public; le public n'aime pas en général assister à la toilette, à la *cuisine,* pour parler comme les journalistes, d'un livre quel qu'il soit. Le public ne s'occupe pas des moyens, il veut voir le résultat et rien de plus. Aussi



ce livre aura-t-il un nombre très restreint de lecteurs; mais ceux qui le liront apprécieront la conscience et le courage avec lesquels M. L. Becq de Fouquières étudie un auteur avant de le présenter à ses lecteurs.

H. M.

**Les Dialogues de Luisa Sigea** ou *Satire sotadique* de Nicolas Chorier. Édition mixte franco-latine. — Paris, Liseux; 4 vol. in-16. — Prix : 60 francs.

M. Isidore Liseux est un des plus érudits et des plus vaillants éditeurs que nous connaissions. Depuis plus de six années qu'il s'est révélé au public, il est parvenu à former une bibliothèque littéraire d'une originalité incontestable et d'une exécution typographique parfaite. Après avoir publié d'intéressants ouvrages tels que la *Démonialité* du révérend Sinistrari d'Ameno, une série de grandes publications documentaires sur Molière, une remarquable et savante édition de l'*Apologie pour Hérodote*, il semble avoir changé sa manière pour se spécialiser dans un domaine où il règne en maître, nous voulons parler des *Novellieri* italiens, de ces conteurs charmants qui enrichirent la littérature italienne du xv[e] au xvii[e] siècle. Voici tour à tour *Sachetti*, *Baudello*, *Firenzuola*, *Boccace*, *Batacchi*, *l'abbé Casti* et *Pietro Aretino*, dont les dialogues attirèrent maladroitement sur l'honnête et fervent éditeur les foudres d'une justice plus ridiculement prude que sincèrement pudibonde.

Le catalogue de M. Isidore Liseux offre un attrait tout particulier pour les amateurs érudits qui prisent encore la saveur de cette littérature bravache, guerrière et galante d'autrefois, qui est à l'esprit de notre temps ce que la fougue d'un Callot est à la verve d'un Daumier.

Aujourd'hui M. Liseux offre à son public d'élite les *Dialogues de Luisa Sigea*, première traduction complète et sincère du fameux *Aloisiæ Sigeæ toledanæ, satira sotadica de arcanis amoris et veneris*, dont il n'existe, à vrai dire, aucune édition correcte. — L'éditeur, dans un avertissement qui est par lui-même une savante réfutation littéraire et bibliographique, dit au sujet de cet ouvrage :

« La supercherie littéraire dont Chorier s'était avisé en attribuant ces Dialogues à Luisa Sigea de Tolède, dont le manuscrit perdu aurait été traduit en latin par le savant hollandais Meursius, n'a pas eu un succès de bien longue durée. L'opinion, un moment égarée, n'a pas tardé à faire justice de l'assertion facétieuse qui prêtait à la chaste et vertueuse fille d'honneur de dona Maria de Portugal une si vaste érudition... On fut plus longtemps à revenir sur le compte de Meursius et, en plein xviii[e] siècle, quelques critiques étrangers attribuaient encore l'*Aloysia* au laborieux érudit hollandais. On songea aussi à Isaac Vossius et à Jean Westrène, jurisconsulte de La Haye; mais en France le jour était fait depuis longtemps sur cette question, et de son vivant même, Chorier put voir que le masque derrière lequel il s'abritait ne tarderait pas à être arraché. Un passage de ces *Mémoires*, écrits en latin, restés longtemps inédits et que la Société de statistique de l'Isère s'est enfin décidée à publier dans son Bulletin (t. IV, 1846), le montre aux prises à ce sujet d'une manière assez violente avec l'intendant de justice du Dauphiné, d'Herbigny, sur la dénonciation d'Étienne Le Camus, évêque de Grenoble.

« Je m'attirai la haine de Le Camus, dit-il. Vingt « ans auparavant la satire d'Aloysia Sigea, écrite en « latin, d'un style élégant et fleuri, avait vu le jour. « Lorsque tout d'abord elle tomba entre les mains des « hommes, comme nul n'ignorait que je fusse savant « en latin, je ne sais quels lettrés me soupçonnèrent « perfidement et injurieusement d'être l'auteur de « cette satire... Le Camus s'étonnait, disait-il, qu'un « pareil livre eût pu être publié impunément; il me « désignait tout haut, afin d'exciter contre moi la mal- « veillance. Pour persuader à d'Herbigny cette impos- « ture, aussi éloignée de la vérité que les ténèbres le « sont de la lumière, il remuait ciel et terre... »

« Si l'évêque ne put fournir contre Chorier, à cette époque, des preuves absolument convaincantes, Chorier lui-même nous en a laissé assez, dans ses *Mémoires*, dans la préface d'une édition nouvelle de l'*Aloysia* (vers 1678), dans son recueil de poésies latines publié à Grenoble en 1680, pour que nous soyons tout à fait édifiés. Les *Mémoires*, à côté de la dénégation intéressée qu'on vient de lire, contiennent cet aveu précieux, que Chorier, dans sa jeunesse, avait composé deux satires, l'une ménippée, l'autre sotadique. La satire ménippée est perdue, mais la sotadique est évidemment celle qu'il a publiée sous le nom de Luisa Sigea. Tout en niant comme un beau diable en être l'auteur, il n'était pas fâché de laisser à la postérité des indices auxquels elle pourrait reconnaître la véritable paternité de l'œuvre. Il en a encore fourni d'autres, avec une imprudence dans laquelle on peut très bien voir un calcul. L'édition de 1678 renferme deux pièces de vers, *De laudibus Aloysiæ* et *Tuberonis Genethliacon*, que Chorier a reconnues siennes en les insérant dans son recueil de poésies de 1680. Cet indice a été relevé comme suffisamment probant par l'abbé d'Artigny, La Monnoye, Lancelot, etc.; il l'est bien davantage, si l'on rapproche le *Genethliacon* de certain passage de la préface où les mêmes invectives sont reproduites contre le personnage voilé sous le pseudonyme de Tubero, qui paraît avoir été un ennemi personnel de Chorier. L'importance de cette préface (*Summo viro Aloysia, ex Elysiis hortis*) a échappé à tous les critiques; son examen aurait pourtant donné plus de certitude à leurs conjectures. »

Par cet avertissement M. Liseux supprime définitivement un problème d'histoire littéraire et fait de Nicolas Chorier l'auteur indiscutable de l'*Aloysia*.

L'édition originale, parue en 1658, contenait seulement six dialogues : *Velitatio, Tribadicon, Fabrica, Duellum, Libidines, Veneres*. Elle portait pour titre : *Aloisiæ Sigeæ Toledanæ, satira sotadica de arcanis amoris et veneris. Aloisia Hispanice scripsit; latinitate donavit Joannes Meursius.* — Les traductions n'ont pas manqué; d'abord en 1680 parut l'*Aloysia* ou *Entretien académique des dames*, traduction très mauvaise qui fut réimprimée à Cologne en 1681,

1693 et 1700, dans le format in-12, et qui fournit encore le texte aux nombreuses éditions belges publiées sous ce titre : le *Meursius français* ou l'*Académie des dames.* — On ne retrouve là qu'un à peu près des charmants dialogues d'*Aloysia* et ces éditions ne méritent aucun crédit.

L'édition que nous donne M. Isidore Liseux est une traduction mixte, presque juxtalinéaire de *Meursius*; c'est le procédé que l'éditeur avait déjà précédemment employé pour les dialogues d'Aretin, mais cela n'embarrasse aucunement le lecteur, d'autant qu'à la fin du tome IV se trouve un excellent glossaire des mots latins les plus difficiles contenus dans l'ouvrage. Ce tome IV est un supplément qui contient le septième dialogue de l'*Aloysia* intitulé *Fescennini,* que l'éditeur traduit par *Historiettes;* ce sont en effet des historiettes que se confient mutuellement les deux infatigables causeuses *Ottavia* et *Tullia*.

Que dire pour conclure de ces *Dialogues?* sinon que nous les tenons pour un immortel chef-d'œuvre qui allume comme un rouge incendie plutôt encore dans l'esprit que dans les sens du lecteur.

Ce livre contient, dans l'étincellement de son style serré, diapré, relevé de broderies et de tons chatoyants comme un brocart antique ou un éclatant velours de Gênes, tout ce que l'imagination peut concevoir et paraphraser sur le thème assez défini des caresses humaines. Comme nous voilà loin de toutes les petites obscénités pseudo-naturalistes, loin des orgies sanguinaires du sadisme, loin des friponneries un peu exangues et tourmentées du XVIII$^{e}$ siècle! — Il n'y a que l'éclair du génie qui puisse relever les détails d'une telle œuvre, et cet éclair s'y trouve dans toute sa puissance, dans tout son rayonnement, dans toute sa beauté. Où trouver pareille science et une si grande richesse descriptive? Peut-être dans Pétrone qui a su marquer de son sceau génial une admirable satire contre les mœurs antiphysiques, peut-être encore dans certains passages d'Aretin que son siècle osa nommer le Divin, mais à coup sûr jamais on ne saurait trouver vie plus intense et plus « haulte sapience » au vrai sens du mot, que dans ces dialogues inimitables de *Luisa Sigea*, dont, pour notre part, nous saurons toujours un gré infini à l'éditeur de nous avoir permis de lire le texte dans sa rigoureuse correction, nous allions ajouter dans sa beauté native.

O.

**L'Esprit des autres,** recueilli et raconté par Édouard Fournier. — Paris, E. Dentu; 1 vol. petit in-16. — Prix : 5 francs.

On connaît la pensée de Gabriel Naudé : « Il n'appartient qu'à ceux qui n'espèrent jamais être cités de ne citer personne. » Cette phrase du savant bibliothécaire du cardinal Mazarin sert d'épigraphe à l'ouvrage du regretté Édouard Fournier et en résume la portée.

Ce livre qui restera peut-être la plus curieuse des nombreuses publications de l'auteur du *Vieux-Neuf,* est parvenu à sa sixième édition. L'éditeur a voulu donner au public ce spirituel recueil sous sa forme définitive. Il a pensé qu'il devait faire de cette monographie de l'esprit d'autrui où chacun puise selon ses besoins et son indigence une manière d'élégant dictionnaire de poche aux types elzéviriens et dans le format des célèbres imprimeurs d'Amsterdam. Aussi a-t-il apporté tous ses soins à cette édition posthume, dont la coquetterie et le goût eussent si fort réjoui l'érudit bibliophile qui écrivit cet autre compilation charmante : l'*Esprit dans l'histoire,* impression en rouge et noir, papier vergé de Hollande, rien ne manque à ce joli volume, sauf l'ampleur des marges. Je sais bien qu'un éditeur de mes amis a émis cette opinion : « Les marges, c'est comme la vertu, pas trop n'en faut ». Cependant les proportions doivent-elles être gardées, et un Jamet le Jeune de ce temps ne pourrait jamais annoter et paraphraser l'*Esprit des autres* dans l'édition dont nous parlons.

Nous n'avons pas à parler de l'esprit de ce livre, qui est déjà dans bien des bibliothèques. Citons néanmoins l'approbation de Janin, extraite du *Journal des Débats,* du 1$^{er}$ octobre 1855.

« Semblable à la diligente abeille qui compose son miel du suc de toutes les fleurs, les écrivains amis de l'étude et de la recherche comptent, pour plaire, un peu sur eux-mêmes et beaucoup sur les autres. Comme leur vie entière est occupée à l'étude et comme ils n'ont pas d'autre ambition, d'autre plaisir, ils s'estiment heureux entre tous les hommes lorsqu'à propos de l'œuvre la plus maussade et de l'écrivain le plus vulgaire, ils retrouvent dans leur tête réjouie et reposée une belle parole qui relève un peu leur discours, et dont ils se parent soudain, comme une beauté à la mode d'une perle ou d'une fleur. »

Chateaubriand, ajouterai-je, aimait beaucoup à citer; c'était un art pour lui et qu'il ne croyait pas fait pour tout le monde, et avec raison : « Il ne faut pas croire, disait-il un jour, que l'art des citations soit à la portée de tous les petits esprits qui, ne trouvant rien chez eux, vont puiser chez les autres. C'est l'inspiration qui donne les citations heureuses. La mémoire est une muse ou plutôt c'est la mère des muses que Ronsard fait parler ainsi :

Grèce est notre pays. Mémoire est notre mère.

**Réflexions sur le divorce.** — Paris, Jouaust; 1 vol. in-12. — Prix : 4 francs.

La collection des *Petits Chefs-d'œuvre,* dans laquelle ont paru dernièrement les *Contes d'Hégésippe Moreau,* vient de s'augmenter d'un petit ouvrage auquel les circonstances donnent un intérêt d'actualité : ce sont les *Réflexions sur le divorce,* de M$^{me}$ Necker, qui n'avaient pas été réimprimées jusqu'à présent, et que M. de Lescure a fait précéder d'une attrayante préface. Cette curiosité littéraire méritait de figurer dans la collection imprimée par M. D. Jouaust, et où sont groupées les petites œuvres des grands écrivains et les ouvrages remarquables qui ont fait la réputation des auteurs de second ordre.

**Œuvres de Léon Cladel. — Le Bouscassié. —** Paris, A. Lemerre; in-16. — Prix : 6 francs.

L'auteur des *Va-nu-pieds,* de la *Fête votive,* de *Bonshommes* et autres chefs-d'œuvre très personnels, devait prendre place dans cette petite bibliothèque littéraire d'auteurs contemporains, entre des maîtres stylistes et d'infatigables lutteurs contre l'expression rebelle et insaisissable, tels que Barbey d'Aurevilly, Gustave Flaubert et Théodore de Banville. Léon Cladel est un des rares écrivains d'aujourd'hui, un des croyants littéraires de ce temps où la foi se dérobe, où la croyance se masque du scepticisme, où la sottise se gonfle dans les proportions d'une *école* grossière, sans esprit ni éducation, où le banal court les rues et où enfin la personnalité se raréfie d'heure en heure davantage. Nous le voyons donc, avec le plaisir qu'on ressent devant une justice équitable, rangé parmi le petit bataillon d'élus qui iront tout droit à la postérité sur les ailes de bronze d'un style impeccable, à côté du rayonnant auteur de l'*Ensorcelée* et de la *Vieille Maîtresse* et de l'écrivain de *Madame Bovary* qui n'a guère laissé de descendants, ainsi qu'on voudrait le laisser croire.

Il ne nous appartient pas de revenir sur le *Bouscassié,* cette admirable peinture de mœurs du Quercy. Nous mentionnons seulement la coquette impression qu'en vient de donner l'éditeur Lemerre dans son format elzévirien. L'auteur n'y a ajouté que ces quelques mots émus : « Je date à ce qu'il paraît de ce livre, où j'ai trouvé, dit-on, une *manière;* en le relisant après seize ou dix-sept ans de travaux forcés (l'écrivain consciencieux, qui doit vivre de sa plume, n'est-il pas un forçat et le plus excédé de tous?), je me suis rappelé ma libre jeunesse et, fort attendri, j'ai pleuré de vraies larmes sur mes auteurs à jamais disparus. »

En tête de ce volume figure un portrait de Léon Cladel très vivant, très coloré, très fini, dû à la pointe d'un jeune aqua-fortiste, M. Lenain, et que nous tenons pour une œuvre des plus remarquables et des plus exquises de légèreté et d'exécution. O.

## MÉMENTO

L'éditeur Lemerre vient de faire paraître enfin dans sa *Bibliothèque d'un curieux* les *Dernières poésies d'Olivier Le Magny,* avec notes et index, par E. Courbet. Cet ouvrage est précédé d'une vie de Magny par Guillaume Colletet. Il complète la série des œuvres d'Olivier de Magny qui comprennent les *Gayetés* (1 vol.), les *Soupirs* (1 vol.) et les *Odes* (2 vol.). Il est tiré de cette collection, chef-d'œuvre d'impression de Alfred-Louis Perrin, de Lyon, un nombre restreint d'exemplaires sur chine, au prix de 25 francs.

Dans la même collection le tome Ve des *Séries de Guillaume Bouchet* vient de paraître. Le premier tome de ces fameuses *Séries* a été mis en vente en 1873; on nous promet pour la fin de cette année le *Glossaire* de cette édition en 6 volumes que la maison Lemerre aura mis huit ans à compléter, c'est peut-être un peu long pour l'impatience légitime des amateurs.

---

# GAZETTE BIBLIOGRAPHIQUE

## DOCUMENTS OFFICIELS

M. Léon Gautier, professeur de paléographie à l'École des chartes, le savant distingué que le grand prix Gobert a, par deux fois récompensé de ses travaux d'érudition, vient de passer de la troisième à la deuxième classe des archivistes. M. Noël Valois, ancien élève pensionnaire de l'École des chartes, qui soutenait, il y a quelques mois, en Sorbonne, des thèses fort remarquées pour le doctorat ès lettres, a été appelé, par décision ministérielle, au poste d'archiviste de sixième classe. M. Landy, archiviste de sixième classe, qui s'est signalé par d'importants travaux critiques sur l'œuvre de don Vayssette, passe à la cinquième classe de son emploi.

MM. Émile Chatelain et Graux sont nommés bibliothécaires à la bibliothèque de l'Université.

*Archives nationales.* — M. Saige, ancien archiviste, est nommé archiviste honoraire; M. Fernand Gerbaux, archiviste paléographe attaché au département des imprimés de la Bibliothèque nationale, est nommé archiviste auxiliaire.

Sont admis à passer de deuxième en troisième année, dans l'ordre de mérite suivant, les élèves de l'École des chartes ci-après désignés : MM. Delachenal, Lefèvre-Pontalis, Alaus, Langlois, Durand, Leloucle, Boursy, Gaillard, Lex, Cicile, Martineau, Argeliès, Haumant, de Sainte-Agathe, de Curzon, Corda, Farges.

Sont admis à passer de première en deuxième année, dans l'ordre de mérite suivant : MM. Prou, Bougenot, Brutails, Laurent, Lazard, Mahon, Lempereur, Coville, Aubert, Marais, Hugues, Cagé, Guigue, de Cessac, Martin, Roussel.

Et hors rang : MM. Huel (Gédéon), Hollandais, élèves à titre étranger.

## INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

### INSTITUT.

L'Institut vient de fixer comme suit les dates des séances publiques annuelles des diverses sections :

5 octobre, réunion trimestrielle.

15 octobre, réunion publique annuelle des beaux-arts.

Dans cette réunion aura lieu la distribution des récompenses aux lauréats des grands prix de Rome.

16 octobre, réunion des cinq sections.

19 novembre, séance publique annuelle de l'Académie des sciences morales et politiques.

Les Académies française, des sciences, des inscriptions et belles-lettres ont déjà tenu leurs séances annuelles.

L'Institut rappelle aux intéressés que les ouvrages pour les divers prix qui doivent être décernés en 1882, doivent être déposés avant le 31 décembre de cette année.

Les ouvrages devront parvenir franco de port au secrétariat de l'Institut.

*Académie des inscriptions et belles-lettres.*

Séance du 19 août.

Lectures. — M. Duruy ; *La persécution sous Dioclétien.* — M. V. Guérin : *Mémoire sur Jérusalem.*

Séance du 26 août.

Lecture. — M. Oppert : *Inscription du roi d'Assyrie Assurbannabal.*

M. Jourdain, faisant fonctions de secrétaire perpétuel, a déposé sur le bureau les deux premiers fascicules du *Corpus inscriptionum semiticarum*, un fascicule de texte et un fascicule de reproductions photographiques. Ce magnifique recueil, si vivement attendu dans le monde scientifique auquel il s'adresse, a été entrepris par l'Académie sur une proposition que M. Renan fit en janvier 1867. La commission du *Corpus inscriptionum semiticarum* se compose de MM. de Longpérier, Renan, Waddington, de Voguë, Derenbourg. M. le secrétaire perpétuel a exprimé aux membres de cette commission, ainsi qu'à leur savant et laborieux secrétaire, M. Ph. Berger, les remerciements de l'Académie.

Les deux premiers fascicules parus sont consacrés à la Phénicie.

Séance du 2 septembre.

MM. Oppert et V. Guérin ont continué leurs lectures.

Séance du 9 septembre.

Lectures. — M. Ch. Tissot : *La campagne de César en Afrique.*

Ouvrages présentés. — P. Bonnassieux : *Le château de Clagny et Madame de Montespan, d'après les documents originaux; Histoire d'un quartier de Versailles.*

De Rochas : *Les Vallées vaudoises, étude de topographie et d'histoire militaire.*

Séance du 16 septembre.

Lectures. — M. Tissot : *La campagne de César en*



*Afrique.*—Egger : *Recueils d'inscriptions,* publiés par M. Kaibel et par M. Caner.

*Académie des sciences morales et politiques.*

Séance du 20 août.

Ouvrages présentés. — Mogners d'Estray : *La Papouasie ou nouvelle Guinée occidentale.*

Lectures. — M. Dareste : *Les anciennes lois de l'Islande.* — Callery : *Histoire des douanes avant Colbert.*

Séance du 27 août.

Lectures. — M. Depping : *Procès du maréchal de Marillac.* — M. Baudrillart : *Mémoire sur les populations agricoles de la Flandre.* — M. Zeller : *Logique de Gallien.*

Séance du 3 septembre.

Ouvrages présentés. — Bresson : *Idées modernes. Cosmologie. Sociologie.* — Simoni : *Elementi di scienza economica.*

Lectures. — M. Picot : *Mémoires des intendants dressés en 1698 pour l'instruction du duc de Bourgogne.* — M. le Dr Lagneau : *Mortalité des enfants assistés en France en général, et du département de la Seine en particulier.*

Séance du 10 septembre.

Lecture. — M. Duruy : *Les commencements de l'empereur Constantin (305-323).*

Séance du 17 septembre.

Ouvrages présentés : M. G. Salvador : *Salvador, sa vie, ses œuvres et ses critiques.*

Lectures. — M. Zeller : *Avènement d'Innocent III; Principes de sa politique.* — M. Huit : *Platon à l'Académie.*

M. le secrétaire perpétuel a donné lecture d'une lettre par laquelle M. Desmazes pose sa candidature à la place d'académicien devenu vacante par la mort de M. Giraud.

L'Académie a remis au concours l'étude sur les origines et les caractères de la chevalerie et de littérature chevaleresque. (Prix : 1,500 francs; terme utile : 31 décembre 1881) et les recherches sur l'indigence depuis le xvi[e] siècle jusqu'en 1789 (Prix : 5,000 francs; terme utile : 31 octobre 1882).

*Académie des beaux-arts.*

L'Académie vient de décerner les prix suivants :

Prix Delannoy, 1,000 francs, M. Henri Deglane, élève de M. André, né à Paris le 16 décembre 1855; grand prix de Rome de 1881, en architecture.

Fondation Lusson, 500 francs, M. Norbert Maillart, élève de M. Guadet, né à la Chaussée-du-Bois-d'Écu (Oise), le 6 juin 1856; premier second grand prix de Rome (architecture), de 1881.

Fondation Jary, en faveur du pensionnaire architecte qui, avant de quitter l'École de Rome, a rempli toutes les obligations imposées par le règlement.

L'Académie rappelle aux intéressés qu'elle a mis au concours pour le prix Bordin, en 1882, le sujet suivant :

« Notice biographique et critique sur la vie et les ouvrages de Coysevox. »

La valeur de ce prix est de 3,000 francs.

Les mémoires doivent être adressés au secrétariat de l'Institut, au plus tard, le 31 décembre 1881.

Les étrangers peuvent prendre part à ce concours, pourvu que leurs mémoires soient écrits en langue française.

Voici comment sera composé, à la reprise des séances, le bureau de la Société de géographie réélu tout entier, d'ailleurs aux exceptions près que la mort a forcé de faire et que nous donnons : M. Meuraud, directeur honoraire des consulats au ministère des affaires étrangères, président de la société; M. Gauthrot, secrétaire général et M. Jules Gros, secrétaire.

En remplacement du regretté M. E. Cortambert, l'illustre géographe décédé, la société a nommé vice-président M. le professeur Pigeonneau.

La *Société de l'histoire de France* a décidé la publication d'une importante relation sur la cour de France, de 1680 à 1690, par Spanheim, résident brandebourgeois en France.

L'académie de Nîmes met au concours un prix de 300 francs pour la meilleure monographie de quelque ville, village, abbaye ou château du département du Gard (31 décembre 1882).

## BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

### LA NATIONALE.

*Son isolement.*

La Chambre a voté il y a près d'une année l'isolement de la Bibliothèque nationale; depuis, le Sénat a ratifié ce projet de loi et pourtant l'expropriation ne se fait pas. Les mêmes dangers d'incendie reconnus par les Chambres menacent toujours nos riches collections et rien ne se termine.

En dehors des motifs qui précèdent, il y a aussi les intérêts méconnus des commerçants et des propriétaires qui ne sont plus maîtres de leur position, ne pouvant, par suite de cet état de choses, céder ou modifier leur commerce on vendre leur maison.

Nous ne savons à qui incombe la solution de cette affaire; mais il n'est pas admissible que l'État abuse plus longtemps d'une situation aussi anormale, et



nous serions heureux si l'honorable M. Lockroy, qui a tant fait pour le vote de cette loi, pouvait nous éclairer à ce sujet.

*Ses acquisitions.*

La Bibliothèque nationale vient d'entrer en possession d'une inscription romaine très importante, dont la découverte est due au P. Delattre, missionnaire de Saint-Louis de Carthage. Cette inscription a fait dernièrement l'objet d'une dissertation approfondie de MM. Cagnat et Fernique, sous ce titre : *La table de Soukel-Khmis.* Il s'agit d'une supplique adressée à l'empereur Commode par les habitants de la province romaine d'Afrique, qui se plaignent des exactions du procurateur. Le texte est curieux par les détails qu'il donne sur la situation des *coloni*. « Ces abus de pouvoir, dit la supplique, le procurateur les a commis d'accord avec Allius Maximus, notre adversaire, aussi bien qu'avec presque tous les *conductores*, contrairement à la justice et au détriment de tes revenus.... Les uns ont été chargés de chaînes, les autres ont été chargés et torturés ; quelques citoyens romains même ont été battus de verges et fustigés... Nous sommes obligés, dans notre infortune, de faire un nouvel appel à ta divine providence... Que, conformément aux actes de tes procurateurs déposés aux archives, on ne puisse exiger de nous, par an, plus de deux corvées de labour, deux de sarclage et deux de moissons. Nous ne sommes que d'humbles paysans, qui gagnons notre vie par le travail de nos mains ; le conductor, au contraire, peut se concilier la faveur par d'abondantes largesses ; nous sommes donc incapables de lutter avec lui devant les procurateurs, auxquels il est parfaitement connu, grâce aux contrats de fermage successivement signés avec eux. Prends pitié de nous et daigne ordonner, par un sacré rescrit, qu'on ne réclame pas de nous plus qu'il n'est stipulé dans la loi d'Hadrien et dans les actes de tes procurateurs, c'est-à-dire six corvées par an. » L'empereur fit droit à ces plaintes, et ordonna qu'on n'exigeât plus rien de contraire à la coutume.

*Ses perfectionnements.*

La Bibliothèque nationale a mis à l'étude le projet d'organiser la bibliothèque des journaux du XIXe siècle.

*Bibliothèque positiviste de Paris.*

Le dernier numéro de la *Revue occidentale,* dirigée par M. Laffitte, contient le rapport du directeur de la Bibliothèque positiviste populaire, située, 10, rue Monsieur-le-Prince.

En voici les passages intéressants :

« Le but général de la bibliothèque positiviste est de concourir à l'émancipation morale et intellectuelle du prolétariat. Ses administrateurs et ses adhérents forment un de ces groupes populaires qui, en s'étendant et se multipliant, nous paraissent destinés à servir de base et d'organe à la véritable opinion publique. — Nous nous efforçons, dans la mesure de nos moyens et de nos forces, de faire pénétrer dans le public la doctrine régénératrice, enseignée d'autre part d'une manière plus systématique par le nouveau pouvoir spirituel...

« Voici, au point de vue bibliographique, ce qui a été fait jusqu'à ce jour, l'exposé de la situation actuelle et ce que nous espérons réaliser avec votre concours dans un avenir prochain.

« La bibliothèque positiviste populaire fut fondée par M. Laffitte en 1861... Depuis cette époque, elle se développa constamment, grâce aux dons qu'elle reçut de positivistes français et étrangers. En 1879, elle se composait de 124 volumes reliés et de 84 brochés, non compris les ouvrages de l'école positiviste ne figurant pas au catalogue d'Auguste Comte.

« A son arrivée en France, M. Edger donna à la bibliothèque positiviste de Paris les 175 volumes environ dont se composait la bibliothèque positiviste américaine. Beaucoup de ces ouvrages nous manquaient, quelques-uns n'auraient pu être acquis que difficilement et au prix de lourds sacrifices pécuniaires. M. Edger a donc rendu à notre œuvre un réel service. Nous lui en témoignons ici notre reconnaissance.

« La bibliothèque ainsi composée de plus de 400 volumes, y compris les ouvrages de l'école positiviste, s'augmenta encore d'une partie de la bibliothèque de notre regretté confrère, M. Maley, et de dons volontaires principalement dus à Mmes Lagarrigue, Lemos, Vaillant, Rehm et Foley.

« La vente de quelques exemplaires doubles et quelques recettes spéciales nous ont permis de faire relier 55 volumes ; la bibliothèque se trouve aujourd'hui composée de 600 volumes environ, tant brochés que cartonnés ou reliés.

« La presque totalité des ouvrages dont nous pouvons actuellement disposer appartient au catalogue de la *Bibliothèque du Prolétaire au* XIXe *siècle,* mais nous ne possédons pas encore toute cette bibliothèque.

« Nous espérons acquérir bientôt les 44 ouvrages qui nous manquent. A défaut de dons, nous avons la double ressource des échanges et de l'achat. Grâce au concours des sociétaires et des positivistes en général, nous comptons pouvoir offrir prochainement au public la *Bibliothèque du Prolétaire au* XIXe *siècle* dans son intégrité.

« 217 volumes ont été prêtés, en 1880, à 66 personnes différentes et 60 volumes sont en lecture. Ce résultat est satisfaisant, vu le petit nombre de nos adhérents.... »

La société Franklin avait, en 1866, fondé 12 bibliothèques populaires dans le département de la Seine. Ce chiffre s'est élevé à 35 en 1870, à 216 en 1876, à 222 en 1879. Dans ce chiffre de 222, Paris est compté pour 165, Saint-Denis pour 29, Sceaux pour 28.

Une pétition signée par les membres du parlement anglais va être présentée aux administrateurs du





*British museum* pour demander que le public y soit admis jusqu'à 10 heures du soir. Le département des imprimés et les manuscrits sont fermés de meilleur heure. « La convenance de les ouvrir aussi tard que les autres collections nous paraît, dit l'*Athenæum*, dignes d'être prise en considération par les administrateurs. »

## PUBLICATIONS NOUVELLES

La première livraison du *Catalogue des manuscrits espagnols de la Bibliothèque nationale,* rédigé par M. Morel-Fatio, vient de paraître. Il contient la description de 635 manuscrits. Au second fascicule, qui est sous presse, seront ajoutées une table des matières et une introduction.

La *Société des bibliophiles français* vient de publier un nouvel ouvrage; c'est la *Vie de Charles Fleury, comte de Hoym, ambassadeur de Saxe. — Pologne en France,* 1694-1736, par le baron F. Pichon.

La librairie Germer Baillière va mettre en vente une *Histoire de l'Angleterre contemporaine* (1815-1880), par A. Regnard.

M. G. Depping vient de faire tirer, à part du compte rendu de l'académie des sciences morales et politiques, un mémoire sur *le Chevalier de Jars, son histoire, son procès* (1633).

M. Arthur Engel vient de publier un nouveau fascicule de ses *Documents pour servir à la numismatique de l'Alsace.* C'est le huitième d'une série très recherchée.

Sous ce titre : *Quelques documents* inédits relatifs *à l'administration provinciale sur Louis XIV* (Caen, imp. Le Blanc-Hardel), M. A. Gasté vient de publier une série de lettres du plus grand intérêt, adressées à Daniel Huet par Louis XIV et ses ministres. On y trouve notamment de curieuses additions à l'histoire de la révocation de l'édit de Nantes.

M. de Fierville vient de publier deux mémoires sur des points intéressants de la vie de Philippe de Comynes. Il s'agit de deux procès du célèbre chroniqueur, l'un pour la ferme du sel aux Ponts-de-Cé, l'autre pour la « grosse galéasse » *Notre-Dame.* — Les documents qui ont servi de base à ce travail sont aux archives des Côtes-du-Nord et proviennent du chartrier du duché de Penthièvre.

La librairie Didier vient de faire paraître le premier volume d'une *Histoire des Ariégeois et du comté de Foix,* par M. H. Duclos. Ce volume passe en revue tous les postes de l'Ariège. Trois autres volumes suivront; ils auront pour titre : *Les militaires; les hommes d'État, publicistes, orateurs et savants; les archéologues.*

M. Gachard vient de terminer le tome III de la *Correspondance de la duchesse de Parme Marguerite d'Autriche avec Philippe II.* Ce volume s'étend du 6 juillet 1563 au 3 février 1565.

Le ministère de la guerre vient de livrer de nombreux quarts de feuilles de cartes d'état-major.

L'impression de ces cartes se poursuit activement.

Les journaux de Berlin annoncent qu'une traduction allemande des poésies de M. François Coppée vient de paraître à Berlin. La traduction est due à M. Robert Waldmüller, poète bien connu en Allemagne.

La librairie Rudolph et Klemm, de Zurich, fait paraître une *English library* ou bibliothèque anglaise qui doit renfermer les meilleures œuvres de la littérature anglaise et américaine; chaque volume sera cartonné et ne coûtera que 50 centimes. Ont paru jusqu'ici : les *Sketches* de Mark Twain; le *Lay of the last minstrel* de Walter Scott; *She stoops to conquer* de Goldsmith; et *The tragical history of Doctor Faustus* de Marlowe.

M. de Druffel, de Munich, vient de faire paraître la seconde partie de son étude sur les relations de Charles-Quint avec la curie romaine (Munich, 80 p. in-4°). M. de Druffel y analyse l'excessive réserve avec laquelle Charles, tout en recherchant l'alliance du pape, évita de se faire le serviteur de sa politique. De nombreuses lettres de Charles-Quint, du cardinal Farnèse, des légats du concile de Trente, tirées des archives de Florence, de Trente et de Munich, forment la partie la plus importante du volume.

*(Revue historique.)*

M. Émile Comba, professeur d'histoire au collège vaudois de Florence, vient de publier le premier volume d'une histoire de la Réforme en Italie *(Storia della Riforma in Italia narrata col sussidio di nuovi documenti.* In-8°, 558 p., Florence). Ce premier volume comprend cinq chapitres : dans le premier, l'auteur décrit l'Église romaine primitive; dans le deuxième, le progrès de la domination spirituelle, l'origine du pouvoir temporel, le relâchement des mœurs; dans le troisième, les premières insurrections (Arnaud de Brescia, Gibelins, Patarins, Vaudois, etc.); dans le

quatrième, la Renaissance et ses deux périodes : le doute et l'incrédulité; dans le cinquième, les réformes (Huss, Jérome de Prague, Savonarole).

## PUBLICATIONS ANNONCÉES
### OU EN PRÉPARATION

L'apparition des Mémoires de Lucien Bonaparte, si souvent annoncée, puis démentie, paraît aujourd'hui certaine.

Ces documents, légués à la France par la princesse Lucien Bonaparte, ont été répartis en trois volumes dont les deux premiers paraîtront au mois de novembre à la librairie Georges Charpentier.

Le premier volume, qui est déjà imprimé, embrasse l'espace de temps qui s'est écoulé entre la naissance de Lucien et son départ pour l'Espagne, en 1800; le second va de son départ de l'Espagne à son arrivée en Italie, et le troisième, de ce moment à sa mort survenue en 1830.

Le comte de Paris, auteur de la *Guerre civile d'Amérique*, va faire paraître prochainement un nouveau volume consacré tout spécialement aux opérations en Virginie. Ce volume sera accompagné de cartes.

M. Jules Vallès met en ce moment la dernière main à un volume qui portera ce titre bizarre : *Stanislas Riquet, neveu de Léonidas*.

Nous pouvons ajouter, au risque de commettre une indiscrétion, que le héros du roman est un universitaire parvenu.

Le même auteur a cédé, moyennant une somme de 10,000 francs, à Mme Edmond Adam, directrice de la *Nouvelle Revue*, son roman l'*Insurgé*, qui paraîtra dans les premiers jours de janvier.

Cette œuvre met en scène un certain nombre de personnages très vivants, et ne manquera pas de soulever de violentes récriminations.

M. Paul Albert va prochainement faire paraître à la librairie Hachette les *Origines du romantisme*.

Nous apprenons que le *Comité des travaux historiques* va reprendre et continuer l'importante publication de la *Correspondance* des contrôleurs généraux que dirige M. de Boislisle. Au premie volumer déjà paru va bientôt s'en ajouter un second. Cette publication en complète une autre, celle des *Mémoires des Intendants* et prépare aux historiens des deux derniers siècles une précieuse mine de renseignements sur l'histoire administrative encore si mal connue de l'ancienne France.

Il vient de se fonder une *Grande bibliothèque provençale* qui comprendra des documents historiques et littéraires, soit rares, soit inédits, sur la Provence. La direction de cette publication est confiée à M. Albert Savine : « Notre plan, lit-on dans le programme, est des plus simples et en même temps des plus complets : donner des éditions typographiquement irréprochables, contenant un texte revisé avec soin et en même temps annoté sans abus; enfin joindre à l'œuvre une notice biographique, et, quand il y aura lieu, bibliographique. » Le premier volume de la *Grande bibliothèque provençale* contiendra une relation jusqu'ici manuscrite des troubles de 1648.

Le prix de chaque volume est fixé à 5 francs pour les souscripteurs.

M. Achille Millien s'occupe depuis longtemps à réunir les chants populaires du Nivernais. Ces recherches l'ont conduit plus loin qu'il ne pensait; le poète a préparé une collection qui ne comprendra pas moins de cinq volumes et dans laquelle les contes, les traditions et les proverbes suivront les poésies.

La maison Frœreison d'Épinal annonce la prochaine publication d'une œuvre artistique de M. Ganier, juge au tribunal d'Épinal. Les *costumes des régiments et des milices d'Alsace et de la Sarre pendant les* XVIIe *et* XVIIIe *siècles* formeront un volume de luxe, illustré de vingt gouaches tirées en chromolithographie. L'auteur a très ingénieusement présenté les costumes militaires dans de petits tableaux de genre du plus charmant effet. L'ouvrage a valu à l'auteur le titre d'officier d'académie et à l'éditeur une médaille à l'Exposition d'Épinal. L'ouvrage sera tiré à 500 exemplaires, dont 200 numérotés sont déjà souscrits.

M. Moore, principal du collège Saint-Edmond à Oxford, prépare une édition de l'*Enfer* du Dante avec des variantes tirées des manuscrits de la bibliothèque Bodléienne, qui n'ont pas été collationnés jusqu'ici.

L'éditeur anglais Elliot Stock doit publier vers la fin de cette année, sur le modèle de l'*Antiquary*, un journal intitulé : *The Bibliographer*.

Il est question de publier en Angleterre une édition *abrégée*, à deux sous le volume, des romans de Walter Scott. Miss Braddon, la romancière féconde, serait à la tête de l'entreprise.

Les éditeurs anglais MM. Hildesheimer et Faulkner, mettent au concours, à l'heure qu'il est, les dessins pour les *Christmas* de cet hiver. Ils donneront pour 20,000 francs de prix et s'engagent ensuite à acheter



pour 125,000 francs de ces cartes une fois primées. Trois peintres des plus célèbres de l'Angleterre : MM. W. Frith, J. E. Millais et Marcus Stone, seront les juges du concours.

On assure que M. Tourguenef a écrit des *Contes* pour les enfants, qui paraîtront au prochain jour de l'an.

M. Th. Elsholz a entrepris un livre intéressant sur la littérature périodique en Russie. Il s'agit d'une biographie critique des principaux journaux et autres périodiques. Le premier volume traitera des journaux publiés en français; le deuxième, des publications allemandes; le troisième de la presse russe proprement dite.

On annonce la publication, à Rome, des poésies latines du pape Léon XIII. Par des raisons qui ne sont pas expliquées, ces poésies paraîtront traduites en italien. Une partie d'entre elles a déjà été imprimée sous leur forme originale.

M. Benedetti met la dernière main à un ouvrage qu'il va publier, avec pièces à l'appui, sur les événements dans lesquels il a joué un si grand rôle, il y a onze ans.

Cet ouvrage sera publié sous le titre de *Révélations d'un Diplomate.*

## NOUVELLES DIVERSES

M. Wekerlin, bibliothécaire du Conservatoire, vient de mettre la main sur l'édition princeps des premières sonates de Mozart. On sait que c'est à Paris que cette œuvre fut gravée et publiée. En déplaçant les doubles pour gagner un peu de place dans la bibliothèque du Conservatoire, M. Wekerlin a trouvé l'ouvrage suivant : *Sonates pour le clavecin qui peuvent se jouer avec l'accompagnement de violon; dédiées à Madame Victoire de France, par J.-G. Wolfgang Mozart, de Saltzbourg, âgé de sept ans. Œuvre première gravée par Madame Vendôme, ci-devant rue Saint-Jacques, à présent rue Saint-Honoré, à Paris, aux adresses ordinaires.*

L'exemplaire en question est celui-là même que Mozart a présenté à Madame Victoire de France, fille de Louis XV, dont il porte les armes sur une magnifique reliure en maroquin plein, avec des petits fers d'une élégance exquise ; le livre est doublé à l'intérieur de soie blanche.

M. Paulowski, le savant bibliophile, ancien secrétaire de M. Ambroise Firmin-Didot, a été élevé au grade d'officier de l'instruction publique.

Les antiquités orientales du Louvre étaient mêlées aux antiquités grecques et latines. Leur nombre, devenant de plus en plus considérable, a rendu nécessaire la création d'un département spécial comprenant les antiquités chaldéennes, assyriennes, phéniciennes, puniques, arannéennes, perses et juives.

Le conservateur de la nouvelle section est M. Heuzey, membre de l'Institut, auquel on a adjoint M. Ledrain.

L'ancien département des antiques prendra le titre de département des antiquités grecques et latines.

Il y a quelque temps, il était procédé à l'adjudication pour la fourniture du papier nécessaire aux services multiples du ministère des postes et des télégraphes, en France. Cette curieuse adjudication a fourni l'occasion de voir les nombreux types de papiers employés dans ce ministère, aujourd'hui l'un des plus importants sous le rapport de la consommation du papier. Ces types sont actuellement au nombre de 372, en tenant compte et de la quantité de papier et du format des feuilles employées. Quant à la quantité de papier consommée, elle se chiffre par milliers de rames. On estime qu'il ne faut pas moins de quatre mille rames pour le service des bureaux de Paris seulement. La production et la consommation du papier s'élèvent aujourd'hui à un chiffre formidable, qui va chaque année en augmentant. Il résulte d'un travail fait à ce sujet, qu'il existe actuellement 3,985 manufactures répandues sur la surface du globe, et que ces manufactures produisent annuellement 950 millions de kilos de papier de chanvre, de lin, de paille, de jute ou de riz. A peu près la moitié de ce papier, soit environ 475 millions, est utilisée par l'imprimerie. Les journaux en emploient plus de 300 millions de kilos, ce qui fait quotidiennement environ 752,000 kilos. Les gouvernements en consomment, pour les services administratifs, 100 millions de kilos; les écoles, 90 millions; le commerce, 120 millions; l'industrie, 90 millions; les lettres et les correspondances privées, 50 millions. Le nombre de personnes, hommes, femmes et enfants, employées à la fabrication du papier, dépasse 100,000, auquel il faut joindre les 100,000 personnes qui vivent en recueillant et en vendant tous les lambeaux de vieux papiers dont l'industrie sait aujourd'hui tirer parti.

### *Les dates.*

Le papier de chiffons parut en 1302. L'imprimerie fut inventée en 1436. Les premiers almanachs imprimés le furent par Purback, à Vienne, 1457. La première Bible parut à Metz en 1462. En 1471, ce fut Caxton qui lança la première presse d'imprimerie. Les premières notes de musique imprimées datent de 1502.

Le premier journal qui fit son apparition dans le monde fut la *Gazzett*, à Nuremberg, en 1457.

Les premiers crayons fabriqués le furent dans les États-Unis par Monroc, à Concord (Nouvelle-Hollande), en 1811.

C'est en Angleterre que fut inventée en 1831 la première plume métallique à écrire.

La mise en usage des timbres-poste revient également à l'Angleterre et elle date de 1840. Aux États-Unis, on commença à s'en servir en 1847.

La première annonce dans un journal date de 1648.

Le premier journal qui se fit exclusivement une spécialité des annonces se publia en 1657.

Ces renseignements nous sont fournis par l'*American Stationer*.

Poussé par un louable patriotisme, M. Cailleux a entrepris de restituer Homère à la Belgique, sa véritable patrie. Si Homère a écrit en grec, c'est, dit M. Cailleux, que le grec, né aux bords de l'Atlantique, était alors la langue des peuples occidentaux. La ville de Troie n'était pas où le docteur Schliemann la place : elle était à un endroit où personne n'avait encore songé à la placer, en Angleterre, aux environs de Cambridge. La mer décrite dans l'*Iliade* et l'*Odyssée* n'était pas la Méditerranée, mais bien l'Atlantique. Ithaque, patrie d'Ulysse, n'était pas une des îles Ioniennes; c'était la ville de Cadix. Les tumuli que l'on trouve dans nos contrées sont les tombes des héros d'Homère. La magicienne qui changea les compagnons d'Ulysse en pourceaux est l'Église primitive, dont le nom, *Kirke*, a donné par corruption Circé.

Conclusion : la civilisation, au rebours des idées reçues, a marché d'Occident en Orient et son berceau était en Belgique. M. Cailleux démontrera dans un prochain ouvrage que la Palestine était aussi en Belgique et que Moïse était Belge.

Il a été remis en dépôt au directeur de la Bibliothèque nationale, sous enveloppe ficelée et cachetée, un coffret contenant des autographes d'Alfred de Musset et des copies de lettres de George Sand.

Ce coffret, dont le contenu sera livré à la publicité en 1910, a été recouvert d'une seconde enveloppe, munie du sceau de la bibliothèque, et déposé dans l'armoire de fer, spécialement consacrée aux dépôts.

Le conservateur possède seul la clef de cette fameuse armoire, qui contient déjà la correspondance secrète de Napoléon III avec Mme Cornu.

M. Renan est chargé de la publication de ces dernières lettres, qui ne verront le jour qu'en 1885.

Les Allemands se préparent à fêter, le 10 novembre 1883, le quatrième centenaire de la naissance de Luther. Le professeur Kostlin, auteur d'une *Vie* très connue de Luther, donnera une édition populaire de son livre. Le professeur Kolde publiera une biographie nouvelle, d'après la correspondance manuscrite de Luther. Une société d'étudiants, soutenue par le roi de Prusse et par l'Académie des sciences de Berlin, fera paraître une édition complète des œuvres de Luther.

Il y a quelques années, il se fondait à New-York une société pour la suppression du vice en Amérique. Or il résulte des renseignements qui viennent d'être livrés à la publicité, que, dans le courant de l'année 1880, cette Société a détruit 25,561 livres ou gravures obscènes, fait emprisonner 147 personnes coupables de vente de publications obscènes, fait payer 300,510 francs pour amendes, confisqué 14,492 livres d'objets dorés ou argentés représentant des sujets obscènes, et détruit 1,316,088 chansons.

La nouvelle édition de l'*Encyclopædia Britannica* a mis sept ans à atteindre son douzième volume. Du train dont on y va, la publication ne sera pas complétée avant 1890; et alors il faudra songer aux suppléments, car en seize ans bien des choses vieillissent, — sans nous compter.

D'un commun accord, le gouvernement et le parlement des Pays-Bas ont fixé la durée de la propriété littéraire à cinquante ans. Le délai commence à courir le jour où un exemplaire de l'ouvrage a été déposé au ministère de la justice.

Toujours des « héritages » en faveur du ministère de l'instruction publique et des beaux-arts. Les deux derniers connus sont d'une valeur totale de 14,000 francs. L'un, dû à la générosité de Mme veuve Garnier, est un legs de 12,000 francs, qui devront être placés en rente 3 pour cent sur l'État français, et dont les intérêts annuels devront être employés à acquitter le montant d'un prix qui sera decerné, chaque année, à un élève de la section des lettres, à sa sortie de l'École normale supérieure.

La seconde donation (2,000 francs) a été faite par M. Georges Steinbach. Les arrérages de cette somme seront affectés soit à des achats de livres et de reliures, soit à seconder la publication des travaux de l'École française de Rome, soit à des fouilles ou recherches archéologiques.



# NECROLOGIE

L'archéologie parisienne vient de faire une perte sensible dans la personne de M. J.-Romain Boullenger, qui prenait une part importante à la rédaction du Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France.

M. J.-Romain Boullenger n'était âgé que de trente-huit ans.

On annonce à Grenoble la mort de M. Bouteille, conservateur du Muséum d'histoire naturelle, décédé à l'âge de soixante-quinze ans. Naturaliste distingué, M. Bouteille avait été chargé, en 1847, des fonctions qu'il occupait encore à sa mort. Il a publié l'*Ornithologie du Dauphiné.*

Fondateur de la *Société de zoologie des Alpes,* il était également fondateur de la *Société de statistique;* Correspondant de plusieurs sociétés savantes de Paris, M. Bouteille entretenait d'étroites relations avec MM. Milne-Edwards, de Quatrefages et avec les plus illustres savants de la capitale, qui avaient en grande estime le naturaliste grenoblois.

Un petit-neveu du grand Corneille, M. Xavier Corneille, ancien bibliothécaire à la Sorbonne, est mort à Meudon, âgé de soixante-douze ans.

M. Durand Désormeaux, ancien directeur du personnel au ministère de la justice, vient de mourir laissant en manuscrit un ouvrage que l'on dit remarquable et qui est intitulé : *Théorie de l'esprit.*

M. Frédéric Kullman, chimiste, vient de mourir à Lille, âgé de soixante-dix-huit ans.

Il est l'auteur de divers travaux scientifiques dont une partie a paru en 1879, sous le titre de *Recherches scientifiques.*

M[lle] Giraud de Lacoste, connue sous le pseudonyme de Louis Gérald, vient de mourir dans le département du Gard.

On lui doit : *Une Triste Histoire* (1873); *Paix sur la terre* (1874); *Un mariage en Angleterre* (1875); *Madeleine* (1875); *La Croix de Lorraine* (1875).

Antoine de Latour, poète et littérateur, est décédé à l'âge de soixante-treize ans.

Les ouvrages d'Antoine de Latour sont nombreux, car il débuta dans les lettres, avant sa vingtième année, par un volume de poésies : *La Vie intime,* qui attira de suite l'attention sur lui. Il fut le précepteur du duc de Montpensier, place qu'il dut à la bienveillance de la reine Amélie, qui, dès ses débuts, s'intéressa à lui.

En 1848, Antoine de Latour suivit le duc de Montpensier en Espagne. Il utilisa son séjour dans ce pays en publiant des livres qui dénotaient en lui un observateur profond, doublé d'un littérateur exquis. L'Espagne lui témoigna sa reconnaissance en le comblant d'honneurs. Rentré en France, il n'en continua pas moins ses études sur le pays qui lui avait donné asile.

Antoine de Latour souffrait depuis longtemps d'une maladie du cœur.

Outre son *Étude sur Luther,* les *Chemins de l'Étranger,* son *Voyage en Orient* et ses *Études sur l'Espagne,* on lui doit encore les traductions d'Alfieri et de Silvio Pellico, dont il a contribué, surtout en France, à populariser le nom et les écrits.

Un des typographes les plus connus et les plus estimés, M. Léon Lecerf, vient de mourir à Paris. Il était né en cette ville en 1823 et avait commencé à douze ans son apprentissage dans la maison des Panckouke.

Un archéologue des plus distingués, M. Peigné Delacourt, est mort au mois de juin dernier à Guise, à l'âge de quatre-vingt-six ans. On lui doit de nombreux travaux sur l'archéologie du Nord de la France. Il a collaboré aux recueils publiés par la Société des antiquaires de France, la Société des antiquaires de Picardie, l'Institut archéologique de Rome, les Comités archéologiques de Noyon et de Senlis, etc...

M. Perraud, professeur de rhétorique au lycée de Lons-le-Saulnier, qui est mort au mois de juin dernier, s'était surtout occupé de l'histoire de la Franche-Comté au XVII[e] siècle. En 1869, une étude biographique intitulée *Lacuzon* lui valut un prix dans un concours ouvert par l'État entre les érudits de cette région. En 1873, il fit paraître un second ouvrage : *les états généraux et le parlement en 1668.*

Parurent ensuite : *Notice sur la lutte entre les gouverneurs de la Franche-Comté et le parlement. — Émeutes en Franche-Comté. — Une mission franc-comtoise à Paris. — Jules Chiflet, abbé de Balerue. — Une mission franc-comtoise en 1626.*

Le *Polybiblion* annonce les décès des abbés Delatour et Larfeuil, morts, le premier à Versailles, le second à Sens.

M. Delatour, qui s'était toujours occupé de plain-chant, laisse un livre intitulé : *Exercices sur les formules du chant grégorien, précédés de notions élémentaires sur le plain-chant, d'un essai de culture de la voix dans ses rapports au chant grégorien et des règles pratiques sur l'expression dans l'exécution du chant.*

M. Larfeuil a écrit plusieurs ouvrages de piété.

La faculté de droit de Paris vient de perdre un de ses membres : M. Lucien de Valroger.

Il a publié de nombreux articles dans différentes revues et une monographie sur les lois des peuples germains qui s'établirent sur les ruines de l'empire romain : *Les Barbares et leurs lois.* — M. de Valroger était né à Avranches en 1808.

Un jurisconsulte et historien écossais, Hill Burton, vient de mourir à l'âge de soixante-douze ans. Il laisse plusieurs ouvrages juridiques, notamment un *Manuel de droit écossais* et un *Traité des faillites.*

Historien, il a écrit : *Vie et correspondance de David Hume.* — *Économie sociale et politique.* — *Compte rendu des affaires criminelles d'Écosse.* (2 vol.) — *Histoire d'Écosse* (2 vol.). — *Histoire d'Écosse depuis l'invasion d'Agricola jusqu'à la révolution de 1688.*

M. Coxe, bibliothécaire de la Bodléienne, est mort à Oxford le 10 juillet dernier. Il a rendu de grands services à l'histoire en publiant plusieurs éditions remarquables d'auteurs du moyen âge. Il a donné à l'*English historical Society* la chronique de Roger de Wendover (4 vol., 1841); au *Roxburghe Club* un poème rimé sur la vie du prince Noir par le héraut Chandos (1842); il a, de plus, rédigé plusieurs catalogues des manuscrits d'Oxford, et surtout il a dirigé la grande œuvre du catalogue général de la Bodléienne.

Le 26 août est mort, à Londres, M. Charles Lamb-Kinney, auteur dramatique et critique très-estimé. Né à Londres en 1823, Charles Lamb-Kinney, filleul du célèbre artiste dramatique Charles Kinney, débuta dans le journalisme dès l'âge de dix-neuf ans et n'a cessé de produire depuis cette époque des livres, des articles de journaux et des pièces de théâtre qui lui valurent l'amitié de Dickens et de Thackeray. Parmi ses principaux ouvrages, il faut citer : *les Portes de l'Orient;* une *Biographie de Balfe* et une *Vie de Balzac* qui a eu les honneurs de la traduction en plusieurs langues.

Kinney a, en quelque sorte, servi de parrain à l'opéra-bouffe moderne sur la scène anglaise. C'est lui, en effet, qui a écrit les libretti anglais de la *Grande-Duchesse*, de la *Princesse de Trébizonde*, de la *Belle Hélène* et d'autres ouvrages d'Offenbach.

M. Winter Jones, principal bibliothécaire du *British Museum*, vient de mourir. Il était entré dans cet établissement en 1837 en qualité de simple employé, et c'est sur la recommandation de M. Panizzi qu'en 1866 la Reine le nomma bibliothécaire principal, titre qui équivaut à celui de directeur général du Musée.

M. Winter Jones s'occupa principalement de la revision du grand catalogue du Musée, qui n'existait alors qu'en manuscrit. C'était une lourde tâche. Plusieurs hommes de lettres avaient passé leur existence entière à établir cette colossale bibliographie et il fallait bien une vie entière pour en combler les lacunes et la tenir à jour. M. Winter Jones y consacra la sienne. En dehors de cette œuvre, le principal bibliothécaire du *British Museum* a collaboré à plusieurs dictionnaires biographiques, à la *Quarterly Review* et à de nombreuses revues périodiques. Il avait dernièrement publié une étude sur les fouilles pratiquées récemment en Assyrie, aux frais et pour le compte du *British Museum.* M. Winter Jones était âgé de soixante-seize ans.

M. Edward John Trelawney, dont le nom est inséparable des noms de Byron et de Shelley et qui avait publié en 1858 un livre intitulé *Recollections of Shelley and Byron*, réimprimé vingt ans plus tard, avec des changements et des additions, sous ce titre : *Records of Shelley, Byron and the author*, vient de mourir.

Le 1er juin, est mort, à l'âge de quatre-vingt un ans, l'archiviste de Meiningen, C. Bruckner. Parmi ses travaux historiques, il convient de citer : *Landeskunde des Herzogsthums Meiningen* (2 vol. Meiningen, 1851-53).

On annonce encore la mort de M. Geppert, professeur de philologie à l'université de Leipzig. Il avait particulièrement étudié le théâtre des anciens et avait fait jouer par des étudiants les œuvres de Plaute et de Térence.

On annonce la mort, à Legogne, d'un des meilleurs auteurs dramatiques italiens, Pietro Cossa; il a succombé à l'âge de cinquante-deux ans, enlevé par une fièvre typhoïde.

Les chefs-d'œuvre de Cossa sont les drames *Néron* et *Messaline.*

Sa dernière pièce, intitulée les *Napolitains en 1799*, a été représentée pour la première fois à Rome, l'année passée.

Le docteur Matteucci vient de mourir, à Londres, à



peine âgé de trente et un ans. Il était né à Bologne en 1850.

En 1876, il écrivit une étude qui fut récompensée d'un prix, sur les deux jeunes Akkas, que le voyageur Miani avait amenés en Italie et remis au roi Victor-Emmanuel, qui se chargea de leur éducation. Voulant connaître cette race d'hommes plus à fond, le docteur Matteucci alla voir le regretté Gessi, qui se trouvait alors à Rome, et obtint de l'accompagner dans son expédition en Afrique; c'est ainsi qu'il est allé visiter les contrées au sud de l'Égypte, du Soudan au Fazogl, voyage dont il a rendu compte dans son livre : *Soudan et Gallas.*

Après un heureux retour dans son pays, il ne tarda pas à se remettre en route; et, cédant à l'invitation de la Société milanaise d'exploration commerciale en Afrique, il prit bientôt la direction d'une expédition en Abyssinie, de Massouah au Nil Blanc, qu'il accomplit avec succès en compagnie de ses compatriotes Bianchi, Tagliabue et Vigoni, et dont nous avons une relation pleine d'intérêt dans son livre intitulé : *En Abyssinie.*

Thomas Gherardi del Testa, auteur dramatique italien de grand renom, est mort le 10 septembre, à Pistoia (Toscane), agé de soixante-trois ans.

Il étudia d'abord le droit et se fit recevoir docteur à dix-huit ans. Frappé de l'envahissement de la scène italienne par des traductions de pièces étrangères, il chercha, par ses drames et ses comédies, à ramener le public vers le goût du théâtre national. Sa première pièce, *Une Folle Ambition,* jouée par Mme Ristori, obtint un immense succès. Plusieurs de ses pièces ont été jouées par la célèbre, artiste, à Paris, au Théâtre-Italien.

En 1848, Gherardi del Testa prit les armes pour l'indépendance de sa patrie, fut fait prisonnier par les Autrichiens et conduit en Bohême, où il resta prisonnier jusqu'à la capitulation de Milan.

Les journaux belges annoncent la mort de M. Jacques Desoer, propriétaire et directeur du *Journal de Liège.*

Né le 8 octobre 1798, M. Desoer était le doyen de la presse belge; il avait consacré plus de cinquante ans à la direction de son journal.

M. J.-B. Nothomb, ambassadeur de Belgique à Berlin, vient de mourir.

C'était un diplomate des plus éminents. Il laisse un ouvrage considérable: *Essai historique et politique sur la révolution belge.*

Théodore Bergk, un des plus habiles élèves qu'aient formés Hermann et Dindorff, vient de mourir à Ragatz, en Suisse. Il était né en 1812 à Leipzig. De 1843 à 1853, il dirigea la *Zeitschrift für Alterthumswissenschaft.* Son œuvre la plus connue est son édition des lyriques grecs. Il laisse inachevée une *Histoire de la littérature grecque,* dont le premier volume, le seul qui ait vu le jour, faisait pressentir l'importance.

## SOMMAIRE DES PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

(ARTICLES IMPORTANTS)

DU 15 AOUT AU 15 SEPTEMBRE 1881

**ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES** (avril-mai-juin). Inscription libyque trouvée à Karbab, près de Saïda. — Derenboug : Inscription du tunnel près de la fontaine de Siloé, à Jérusalem. — Halévy : Mémoire relatif au texte assyrien collationné sur des tablettes conservées au *British museum.* — de Rosny : Les sources les plus anciennes de l'histoire du Japon.

**ART** (27 août). Frizzoni : Exposition de dessins de maîtres anciens à Milan. — (28 août). Carr : Expositions de la *Royal Academy* et de la *Grosvenor Gallery.* — Un congrès de peintres en 1468. — (4 septembre). Bonnaffé : le surintendant Fouquet. — (11 septembre). Wauters : Les tapisseries de Bruxelles et leurs marques. — Isola : La cathédrale de Gênes.

**ARTISTE** (1er août). Héris : L'ancienne école flamande. — de Chennevières : Les comédiens du roi à la Cour. — Bachelin : Marat. — (15 août). Moussage : La peinture de batailles. — Lenthéric : La Vénus de Nîmes.

**BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE** (septembre). Rios : Calderon, à propos de son second centenaire. — Stapfer : *Hermann et Dorothée,* étude sur le chef-d'œuvre de Goethe. — **BULLETIN DU BIBLIOPHILE** (mai-juin). Tamizey de Larroque : M. Paulin Pâris. — V. Devalay : Nouvelles lettres de Pétrarque. — Moulin : Thyrel de Boismont, de l'académie française (1715-1786). — **BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS.** (20 août). Étude historique sur la fortification permanente. — Notes d'un officier portugais sur l'armée espagnole. — (27 août). Notices cartographiques.

— Marche d'une batterie de siège avec éléphants. — (3 septembre). Étude sur la direction des services de l'arrière d'une armée. — Télémètre de combat. — (10 septembre). L'infanterie française en 1881. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS (mai-juin). Description sommaire des collections révolutionnaires offertes par M. de Liesville à la ville de Paris et installées à l'hôtel Carnavalet. — Une lettre de Paris au temps de la Réforme.

CORRESPONDANT (25 août). Langlois : M. de Bismarck socialiste. — Mouëzy : Glück et Wagner. — de Lescure : Pascal et M^lle de Roannez. — (10 septembre). Thureau Dangin : L'avènement de Louis-Philippe et son premier ministère. — de Pontmartin : Souvenirs d'enfance. — Manon : Notes sur l'éducation dans un établissement de Jésuites au XVIII^e siècle. — De Vignes : Bibliothèque oratorienne. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (20 août). Renouvier : La philosophie de Spinoza. — (27 août). Renouvier : Les origines du spinozisme. — Pillon : Convient-il que les établissements ecclésiastiques puissent recevoir des donations et des legs pour les pauvres? — (3 septembre). Renouvier : Descartes, Spinoza et Leibniz. — (10 septembre). *Les maladies de la mémoire,* par Ribot.

EXPLORATION (18 août). Gravier : Voyage de Serpa Pinto. — Guérin : Gabès. — (25 août). Mort du docteur Matteucci. — Le voyage de M. Boulangier au Cambodge et à Siam. — (1^er septembre). V. Guérin : Kairouan. — Tarry : Le commerce dans le Sahara. — Peyret : Le territoire des missions. — (15 septembre). Les Cophtes. — Massaouah et ses environs.

GAZETTE ANECDOTIQUE (15 août). Le musicien Cabaner. — Une lettre de Got. — P. de Saint-Victor républicain. — (31 août). Les candidatures électorales gaies. — La chanson du Turco. — Berryer : Napoléon III et l'Académie. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (septembre). G. Lafenestre : Le château de Chantilly et ses collections. — Rhoné : Auguste Mariette. — Ephrussi : Note sur la prétendue trilogie d'Albert Dürer : le chevalier, le diable et la mort ; la Mélancolie ; le saint Jérôme dans sa cellule.

INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 août). M^lle Jeanne Bourcier, MM. Cor, Conquy, graveurs. — Factums de Furetière. — Le Citateur. — Th. Gautier et le *Musée secret.* — Mémoires de Claude. — Livres de dévotion. — Diderot. — Clé du *Nabab.* — Un manuscrit de dom Chassignet. — Singularités généalogiques. — (10 septembre). Une pièce de vers de Glatigny. — *Clé* de *monsieur le ministre.* — Biographie universelle et portraits des contemporains. — Dictionnaire du mauvais langage. — Le libraire Potier. — Vignettes pour l'illustration de V. Hugo. — Gérard de Nerval.

JOURNAL DES CURIEUX (15 août). Circé : Les Sirènes. — Sortir de l'antre de Trophonius. — Écriture chinoise. — Être du régiment de Champagne. — (1^er septembre). Monsieur Prudhomme. — Honni soit qui mal y pense. — Le véritable inventeur du télégraphe. — *Sic vos non vobis.* — JOURNAL DES ÉCONOMISTES (août). de Molinari : L'évolution politique du XIX^e siècle. — Bernardakis : Les banques dans l'antiquité. — Léouzon-le-Duc : La fortune du clergé sous l'ancien régime. — Le comte Jean Arrivabene. — JOURNAL DES SAVANTS. (août). Lévêque : Histoire du matérialisme. — Hauréau : *Carmina medii œvi.* — Egger : Histoire du luxe privé et public. — Dareste : Les anciennes lois de l'Islande. — Girard Histoire de l'art dans l'antiquité. — Egger : Conjectures sur une tragédie perdue de Théodecte. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES. (août). Lewal : Tactique des renseignements. — Les réseaux de chemins de fer français et allemands et leur rendement stratégique. — Le recrutement et la mobilisation.

MAGASIN PITTORESQUE (août). Esquisse d'une histoire de la géographie. — Le château de Pau. — Les Autodafés. — Tallard. — Gardes et bouts de sabres japonais. — MOLIÉRISTE (septembre). Perrin : Molière et Lully. — P.-L. Jacob : Couplets inédits attribués à Molière. — Livet : Histoire d'un privilège de librairie. — Delamp : *Démocrite* et le *Misanthrope.*

NATURE (20 août). Le diamant des Indes. — Baclé : Les chemins de fer à crémaillère. — Oustallet : L'architecture des oiseaux. — (27 août). La salle publique de lecture à la Bibliothèque nationale. — Tissandier : L'exposition d'électricité. — (3 septembre). Les mesures françaises et étrangères. — M. Girard : Le ver de l'armée. — (10 septembre). Flammarion : La comète de 1881. — Moureaux : Le service des signaux aux États-Unis. NOUVELLE REVUE (15 août). Pauliat : La classe populaire de Paris. — Tessier : Les papiers du général Decaen. — Courdaveaux : Une nouvelle traduction de la Bible ; l'*Ancien Testament.* — (1^er septembre). Depasse : La réforme de la préfecture de police. — Tourneux : Diderot législateur. — Ernest Daudet : Alphonse Daudet.

PHILOSOPHIE POSITIVE (septembre-octobre). Pinet : Résumé des idées d'Auguste Comte. — Maindron : Les races d'hommes de la Nouvelle-Guinée. — Mismer : Études sociologiques. — Régis : Études sur la marche du progrès dans l'humanité. — de Pompéry : La thèse de la morale posée dans sa rigueur et sa généralité. — POLYBIBLION (août). Bernon : Ouvrages de jurisprudence. — G. Dicot : *La réforme judiciaire en France.* — V. Pierre : L'*École sous la Révolution française.* — Demombynes : *Constitutions européennes.* — De Pesquidoux : L'*Art dans les deux mondes.* — Monin : *Monuments des anciens idiomes gaulois.* — Charaux : *Racine, La critique idéale et catholique.* — Lair : *Louise de la Vallière et la jeunesse de Louis XIV.* — Morel Fatio : *Catalogue des manuscrits espagnols de la Bibliothèque nationale.* — Les Italiens d'après les publications récentes.

RÉFORME SOCIALE. (1^er septembre). Ferrand : La réforme municipale en France. — Demolins : La maladie du siècle. — Le Tour et les enfants abandonnés. — RÉVOLUTION FRANÇAISE (14 août). Colfavru : La statue de Carnot à Nolay. — Renaut : Clavière et Dumouriez. — Barni : Mirabeau. — La Bastille et les faïenciers. — Bresson : Une assemblée politique en 1788. — REVUE GÉNÉRALE D'ADMINISTRATION (août). Lebour : La loi actuelle et la loi nouvelle sur les pensions civiles. — Législation électorale de 1815 à 1881. — REVUE ALSACIENNE (août). A. Weiss : Le 30 septembre 1681 ; étude sur la réunion de Strasbourg à la France. — La politique autonomiste et les élections pour le Reichstag en Alsace-Lorraine. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (juin). Collignon : Les dioscures sur un miroir étrusque du musée de Bordeaux. — Nicard : L'étain dans les habitations lacustres. — Ch. Normand : Les sculptures de Pergame. — REVUE DE L'ART CHRÉTIEN (avril-juin). Mallet : Une nouvelle espèce de phalères. — Linas : Les expositions rétrospectives de Bruxelles, de Dusseldorf et de l'Union centrale des beaux-arts, à Paris. — Piolin (Dom Paul) : Tombeau de Mathieu Gaultier, XLV^e abbé de Marmoutier et évêque de Négrepont (1512-1537). — Farcy (L. de) : L'ancien trésor de la cathédrale d'Angers. — Auber (l'abbé) : Les églises de Niort. — REVUE DES ARTS DÉCORATIFS (août). Garnier : Histoire de la manufacture de Sèvres. —

de Chennevières : Le décor et le costume au théâtre. — REVUE BRITANNIQUE (août). L'insuccès de la protection aux États-Unis. — Les légionnaires de César et les soldats de la Gaule. — La Martinique sous le gouvernement de M. de Gueydon. — Linguet, d'après de nouveaux documents. — REVUE DE CHAMPAGNE & DE BRIE (septembre). Lex : Inventaire des biens meubles et immeubles de Jean Lemaigre, curé de Pont-Sainte-Marie, près Troyes, en 1376. — Chardon : État général de l'instruction dans le diocèse de Reims vers la fin du XVIII[e] siècle. — Bouchot : Histoire du baillage de Vitry-le-François. — REVUE CRITIQUE (15 août). Sellar : Les poètes romains de la République. — Hillebrand : Conférences sur l'histoire de la pensée allemande. — (22 août). Feuillet : Plutarque, Vie de Démosthène. — L'éducation et l'enseignement dans l'antiquité classique. — (29 août). Meyer : Grammaire grecque. — Constans : La langue de Salluste. — Note bibliographique sur le créole français. — (5 septembre). La *Bibliotheca philologica classica* de MM. Delalain. — (12 septembre). Lohmeyer : Histoire de Prusse. — REVUE DES DEUX MONDES (15 août). G. Boissier : Le musée de Saint-Germain. — Guyau : Le plaisir du beau et le plaisir du jeu, d'après l'école de l'évolution. — De la Ferrière : Élisabeth et Charles IX. — Brunetière : M[me] Guyon et la querelle du quiétisme à propos d'un livre récent (1[er] septembre). Maxime du Camp : Souvenirs littéraires; Gustave Flaubert. — Blanchard : La Nouvelle-Zélande. — REVUE DES DOCUMENTS HISTORIQUES (mars). L'abbé Jean-Joseph Rive et le duc de la Vallière. — Louis XV. — Nicolas-François Bellart. — Th. Gautier. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (août). De Fontpertuis : Les anciennes civilisations américaines; le peuple des Mounds et ses monuments. — Monin : Jonction géodésique et astronomique de l'Algérie avec l'Espagne. — De Crozals : Les races primitives de l'Afrique. — REVUE HISTORIQUE (septembre-octobre). Guiraud : De la réforme des comices centuriates au III[e] siècle avant J.-C. — A. Sorel : L'Autriche et le comité de salut public, avril 1795. — Otto Hartwig : La question de Dino Compagni. — Lettres inédites de Marguerite de France. — Napoléon et le roi Jérôme. — REVUE PHILOSOPHIQUE (septembre). H. Spencer : Les corps représentatifs. — Tarde : La psychologie en économie politique. — Bénard : La théorie du comique dans l'esthétique allemande. — REVUE INTERNATIONALE DES SCIENCES (août). Roberts : Les ferments digestifs, la préparation et l'emploi des aliments artificiellement digérés. — Petit : La métallothérapie, ses origines et les procédés thérapeutiques qui en dérivent. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (20 août). — Talleyrand au Congrès de Vienne, d'après sa correspondance. — Halphen : *Lettres inédites de Henri IV*, par de Nouvion. — (20 août). E. Laurent : Paul Albert. — (3 septembre). G. Lyon : M. Gladstone, son œuvre parlementaire. — E. des Essarts : Louisa Siefert. — (10 septembre). Raoul Rosières : L'histoire et ses lois; les découvertes récentes. — REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES (juillet). Taihan : Les Espagnols et les Wisigoths. — Amélineau (M. l'abbé) : Saint Bernard et le schisme d'Anaclet II. — Ch. Gérin : Le cardinal de Retz au Conclave, 1655, 1667, 1670 et 1676, d'après les archives du ministère des affaires étrangères. — Mélanges : L'Afrique romaine. — Ceuleneer (Adolphe de) : Quelques remarques à propos d'un ouvrage de M. G. Boissière. — Robiou (Félix) : La réunion de la Bretagne à la France. — REVUE SCIENTIFIQUE (20 août). Loua : La télégraphie électrique dans les deux mondes. — (27 août). Sabatier : Les causes des migrations des cestodes. — Le Bon : Utilisation des forces naturelles et leur transport. — (3 septembre). Errera : Vie et travaux de Schleiden. — Delaunay : De l'égalité et de l'inégalité des deux sexes. — (10 septembre). Maindron : Bonaparte, membre de l'institut. — Marchand : Les lois de la fertilisation du sol.

SPECTATEUR MILITAIRE (août). Général Philibert : Vie du général Margueritte. — O. H : Les cadres inférieurs de l'armée.

TOUR DU MONDE (20, 27 août-3 et 10 septembre). Lortet : La Syrie d'aujourd'hui.

VIE MODERNE (3 septembre). Fourcaud : Lamartine. — (10 septembre). Badin : Histoire authentique d'un sabre de 50,000 francs.

---

# PÉRIODIQUES ET NOUVELLES D'ENSEMBLE

## DE L'ÉTRANGER

(Août-Septembre 1881.)

La presse allemande a fait un accueil fort sympathique au quatrième congrès de l'*Association internationale littéraire*, qui a lieu en ce moment à Vienne.

Elle a hautement approuvé les idées proclamées par cette Association, ses représentants y ont adhéré à ce point qu'ils forment presque la moitié du congrès. Le but, résumé par M. Ulbach dans ces mots : « protection de la propriété littéraire et création de relations confraternelles entre les représentants de la littérature de tous les pays », a été adopté avec enthousiasme par les membres allemands du congrès et il s'est établi une harmonie de bon aloi entre l'Association créée par des auteurs français et entre l'Union des auteurs allemands, dont le congrès viennois coïncide avec celui de l'Association. Nous n'avons pas à entrer dans les détails des fêtes offertes par les autorités et la presse de la capitale autrichienne à cette réunion d'écrivains. Mais nous devons constater cette manifestation des littérateurs et du public allemands en faveur de la protection des droits d'auteur. La *Nouvelle presse libre*, un des journaux allemands les plus importants, a interprété cette manifestation dans un éloquent feuilleton (18 septembre) où elle rappelle que les plus grands écrivains de l'Allemagne n'ont pas dédaigné de lutter pour la protection de la propriété littéraire : Goethe a été très scupuleux dans la question de ses honoraires et Schiller a laissé un volume entier de « lettres d'affaires ». Il nous semble même un peu caractéristique pour les opinions des écrivains allemands, que leur Union, mentionnée plus haut, ait choisi pour organe officiel le *Magazin fuer die Literatur des Auslandes*, dont les tendances univer-

selles ne sont pas inconnues à nos lecteurs. — Les journaux littéraires s'occupent vivement d'un récent article de Frédéric *Bodenstedt* sur la situation intellectuelle des Allemands dans les États-Unis. M. Bodenstedt a trouvé que ses nationaux américains oubliaient trop vite leurs anciennes attaches, que l'importation des livres allemands en Amérique était en décadence et il propose la fondation d'une grande *université allemande dans les États-Unis.* Citons à ce propos un tableau statistique des Universités allemandes, d'après lequel le nombre des étudiants en droit y reste presque stationnaire, tandis que celui des théologiens accuse une augmentation de 21 pour cent.—La revue *Nord und Sued* (N° de septembre) renferme un article de Charles *Vogt* sur l'Algérie. Le célèbre savant suisse juge que l'occupation de la Tunisie a été inévitable, qu'elle n'avait pas été bien commencée et que l'insurrection algérienne a été causée en partie par les bureaux arabes. — On annonce la prochaine publication du troisième volume de l'importante œuvre de M. *Roscher* sur le commerce allemand. — Au mois d'avril 1882 on célèbrera à Dresde un centenaire (celui de Froebel, le créateur des « Kindergarten ») pour ne pas en perdre l'habitude.

## Revues anglaises.

Les grands journaux littéraires, comme l'*Academy* et l'*Athenæum,* consacrent leurs premiers articles à la réunion de l'Association britannique pour l'avancement des sciences, qui s'est ouverte le 27 août à York. C'est la cinquantième réunion de cette grande institution et le président, sir John Lubbock, a profité de l'occasion pour jeter un coup d'œil sur le chemin parcouru. L'*Athenæum* fait remarquer que la création de cette association a coïncidé avec deux événements de la plus haute importance pour le développement des sciences : avec le départ de Darwin pour son grand voyage à Beagle et avec la publication des « Principes de la géologie » par Lyell. Si nous perdions tout à coup — dit ce journal — toutes les œuvres scientifiques parues depuis cinquante ans, sauf les publications de cette association, on pourrait reconstruire intégralement l'édifice de la science moderne. » Sir John Lubbock a résumé en cinquante pages les énormes résultats de ce travail de cinquante ans, et il a terminé par une vive critique du système d'éducation anglais, qu'il a appelé « presqu'un désastre national ». Mentionnons encore que, parmi les 695 membres qui ont fait partie de la première réunion, tenue également à York, on en revoit 42 à la cinquantième réunion, ce qui prouve encore une fois la longévité de la race anglo-saxonne. Le numéro du 27 août du *Graphic* est presque entièrement consacré à la ville de York, dont les curiosités historiques et archéologiques sont reproduites dans une longue série de magnifiques illustrations. — La critique anglaise n'est pas unanime dans ses appréciations sur la *Conquête jacobine* de M. Taine. L'*Athenæum* dit que l'ouvrage ne contient aucun nouveau renseignement, mais il approuve la méthode et la tendance de M. Taine. L'*Academy* est plus sévère dans son jugement ; il trouve que « M. Taine cite le nombre des assassinats sans nous aider à comprendre les hommes et les événements, qu'il écrit sans *discriminer* l'époque, qu'il invoque des auteurs sans critiquer leur autorité spéciale, quand leur témoignage favorise sa thèse, qu'il ignore les faits gênants pour sa tendance, qu'il manque d'impartialité et que son livre est plein de contradictions qui doivent choquer même le lecteur ignorant. — L'*Athenæum*, en rendant compte du huitième rapport de la Commission royale des Mss. historiques, raconte qu'il y a, dans les 500 collections que ce rapport embrasse, des documents fort curieux : ainsi sur la décision du parlement prohibant l'importation des 20,000 bestiaux envoyés en cadeau par les Irlandais aux victimes du grand incendie, et sur les décrets royaux contre « le développement dangereusement rapide » de la métropole anglaise. — Signalons dans le *Nineteenth Century* les articles de M. Joseph Reinach sur le scrutin de liste, celui de M. Harrison sur les réformes parlementaires nécessitées par les obstructions, l'importante étude de M. Émile de Laveleye sur la diminution constante dans la production d'or, et les appréhensions exprimées par le lord de la War sur la question de la Tripolitanie.

Dans la *Contemporary Review* M. Lenormant parle de l'Ararat et de l'Eden, M. Herbert Spencer de la renaissance de l'esprit militaire en Angleterre. *Fortnightly Review* continue une série d'études de M. W. S. Blunt sur l'avenir de l'islamisme, sur l'ascendant des Arabes, qui pourraient devenir bien autrement dangereux pour l'Occident que ne le sont les Ottomans, et sur un « discours non prononcé » par M. Grand-Duff à propos de la question du Transvaal. Dans le *Gentleman's Magazine* nous lisons une magnifique poésie de M. Algernon Charles Swinburne, intitulée « La statue de Victor Hugo » et un article de Margaret Mailland sur l'hôtel Rambouillet. — Les revues bibliographiques donnent, d'après *La bibliothèque* de Lang, de curieux faits qui prouvent que la collection raisonnée des livres peut devenir une affaire fort rémunératrice ; ainsi la vente d'une bibliothèque qui avait coûté à son propriétaire 400 livres sterling, a produit récemment 2,324 livres st. — MM. Chapman et Hall ont sous presse le troisième et dernier volume de la correspondance de Boz Dickens. — La nouvelle reproduite par les journaux français, que la reine d'Angleterre aurait envoyé à Berlin le « Changeur » de Rembrandt (de 1627) est démentie ; le plus ancien Rembrandt de la reine est « le portrait d'un jeune homme » de 1631. — Le projet d'un opéra italien à Londres a échoué ; on a rendu leur argent aux rares souscripteurs. — Nous trouvons dans l'*Artist* des renseignements sur la Dress-Defence Society, qui s'occupe, entre autres choses, à combattre la crinoline.

## Revues américaines.

Les journaux et revues américains que nous avons reçus jusqu'à la fin du mois ne s'occupent que de la maladie du président des États-Unis, mais d'une manière qui indique suffisamment l'immense émoi que la mort de M. Garfield a dû causer dans la grande République. Le *Paper World* nous raconte qu'on a envoyé de Washington, dans la première semaine après l'attentat, plus de 500,000 bulletins télégraphiques dans les villes des États-Unis. On a télégraphié aux journaux américains le jour de l'attentat, samedi, 270,371 mots, ce qui remplirait 137 colonnes d'un journal comme le *Sun* ou le *Times,* le dimanche 173,388 mots, lundi 213,675, mardi 173,383 et mercredi 146,541 mots. Les journaux littéraires, en faisant l'éloge du Président, ont cité des faits qui nous intéressent particulièrement. Ils ont raconté que M. Garfield était l'un des présidents les plus instruits, que sa collection d'œuvres sur Horace était des plus riches, qu'il avait manifesté le plus vif intérêt pour les droits des auteurs étrangers, « traités en Amérique comme les nègres d'autrefois, » et que c'était sur son initiative personnelle que le gouvernement des États-Unis avait commencé des négociations avec l'Angleterre pour la conclusion d'un traité littéraire.—L'*Atlantic Monthly* publie une étude de Brander Matthews sur les drames de M. Dumas père ; on annonce que cet écrivain va faire un volume des études qu'il a consacrées dans les revues américaines aux écrivains dramatiques français du XIX<sup>e</sup> siècle. L'*International Review,* qui a donné des études fort remarquées sur Lamennais et Châteaubriand, dues à la plume de M. Auguste Hangel, renferme dans son numéro de septembre une étude du même auteur sur Victor Hugo.

Voici du reste le compte rendu de notre correspondant américain sur les principaux articles publiés par les revues américaines pour le mois de septembre 1881 :



« Le *Harper's new-monthly magazine* nous donne un charmant récit de *M. E.-H. Ropes*, à propos d'une saison d'été passée au milieu des îles nommées *Thousand Islands*, et une description très intéressante des différents groupes qui sont, pendant la saison caniculaire, le rendez-vous des heureux du nouveau monde, lesquels viennent de toutes les parties de l'univers chercher la fraîcheur, l'ombrage, le repos et l'air pur des lacs. Cette étude est ornée de gravures d'une grande perfection de travail, qui sont bien faites pour vous inspirer le désir de visiter cet archipel enchanté. Le professeur *Herbert Tuttle*, nous donne une étude philosophique sur l'Allemagne. *Constance Fenimore Woolson* une nouvelle intitulée : *Anne*.

Le *Scribner's Monthly* consacre un très intéressant travail de *Richard Whitering* à l'artiste russe Basil Werechagin, avec trois belles gravures de Werechagin, et publie une étude sur les étoiles de mer, par *Ernest Ingersoll*. Victor Hugo jugé comme auteur dramatique, par *J. Brander Matthews*, est une étude très sérieuse sur notre grand poète et sur ses œuvres; travail de nature à faire mieux connaître et apprécier notre littérature de ce côté de l'Atlantique. M. *W.-C. Brownell* nous donne un compte rendu rétrospectif très intéressant de la dernière exposition faite par la *Société des Arts décoratifs de New-York*, accompagné de très jolies gravures. Puis vient Une exploration des forêts conifères de la Sierra Nevada, par *John Muir*. Enfin, M. *Constant F. Gordon Cumming* publie une étude historique sur la roue qui a été longtemps et est encore le symbole d'une religion en Chine.

Dans *The Atlantic Monthly* nous lisons une très spirituelle et très savante appréciation des drames d'Alexandre Dumas père, par *J. Brander Matthews*; nous signalons ces pages à nos lecteurs; elles renferment une intéressante histoire des principales productions théâtrales de notre célèbre dramaturge; elles le feront mieux connaître par le peuple des États-Unis, qui a déjà lu les traductions anglaises de Dumas romancier.

M. *E.-L. Godkin* nous donne une notice assez courte, mais parfaitement claire, sur la situation des partis politiques depuis l'attentat de *Guiteau*, sur les motifs qui l'ont conduit à ce crime et sur les hommes politiques qui sont au premier plan de l'agitation très connue ici sous le nom des *Stalwarts and Halfbreeds*. Nous engageons ceux de nos lecteurs qui savent l'anglais à lire cet article, qui résume la situation présente, laquelle pourra beaucoup se compliquer par la mort du président Garfield.

MM. Houghton Mifflin et C^ie^ vont publier une intéressante série de volumes intitulés *American Men of Letters*. Les premiers qui doivent paraître et qui sont sous presse comprennent : *Washington Irwing; Noals Webster; Nathaniel Hawthorne; N.-P. Willis; J. Fenimore Cooper*. Ces études biographiques sur les plus célèbres écrivains des États-Unis et sur l'appréciation de leurs œuvres, permettront de juger de la littérature du nouveau monde. Une autre série intitulée *American Statesmen* suivra la première et ne sera pas moins intéressante pour l'Europe; elle comprendra dans ses premiers livres des études séparées par volume sur : *Alexandre Hamilton; John Quincy Adams; Henry Clay; Benjamin Franklin*. Nous recommandons ces livres aux jeunes gens de nos écoles : ils doivent connaître ces grands hommes, ces fiers et inébranlables républicains qui, comme Washington et Franklin, vécurent pauvres, simples et vertueux, amoureux de la patrie, de son indépendance et de son bonheur. Nous terminons par cette sage maxime que nous puisons dans l'ouvrage même de B. Franklin :

Early to bed, early to rise, makes a man healthy, wealthy and wise.

### Revues italiennes.

Quelques jours avant l'ouverture du Congrès de l'association internationale littéraire à Vienne, un Congrès national a eu lieu à Milan dans un but pareil : celui des typographes-libraires italiens. En Italie, on en est encore là, que les écrivains nationaux sont obligés de payer une certaine taxe pour être à l'abri contre les pirates de l'intérieur. Cette taxe vient d'être diminuée, mais la presse exige son abolition complète. Dans le *Rivista Europea* nous trouvons une étude sur le pape Adrien IV et la continuation de la traduction de l'*Egmont* de Gœthe. Le *Bibliofilo* publie une proposition soumise par M. E. Narducci à l'Académie dei Lencei, tendant à la création d'un répertoire des périodiques italiens. A partir de l'année prochaine, cette revue bibliographique renfermera, comme *Le Livre*, deux parties : la bibliographie ancienne et la bibliographie moderne. On annonce que M. *Bonghi*, ancien ministre de l'instruction publique, va fonder une revue bimensuelle intitulée *la Cultura*.

### Revues espagnoles.

M. Lopez Fabra publiera à Barcelone une iconographie de Don Quichotte, contenant les fac-similés des divers portraits du fameux héros et de la première édition de l'œuvre de Cervantes. Dans *la Revista contemporanea* du 30 juillet, Fernandez Merino donne une étude sur Guillermo Prieto, le poète populaire par excellence du Mexique; M. Ovillars, donne un registre des livres espagnols publiés sur le Maroc.

### Revues hongroises.

M. Koloman Thaly, qui a publié une longue série de monographies tirées de l'histoire hongroise du XVII^e^ siècle, vient de publier une étude très détaillée sur la jeunesse du grand héros national, le prince François Rakoczy II, dont les relations avec Louis XIV sont assez connues.

---

## PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

PARUS DANS LES JOURNAUX QUOTIDIENS DE PARIS

(Du 15 août au 15 septembre 1881.)

CONSTITUTIONNEL. Août : 29. J. Barbey d'Aurevilly : Mémoires inédits de Lamartine.

DÉBATS. Août : 20. Bérard Véragnac : L'empereur Charlemagne, par Lucien Double. — 21. Un ambassadeur libéral sous Charles IX et Henri III. — 27. Cuvillier-Fleury : La réforme au XVI^e^ siècle, par M. Laugel : Éléonore de Roye. — Septembre : 3. Lettres, Journal et documents pour servir à l'histoire du canal de Suez. — 7. Poètes grecs contemporains, par Juliette Lamber. — 8. Chantavoine : Miette et Noré, par



Aicard. — Marches et sonneries, par Déroulède. — 9. La diplomatie française vers le milieu du XVIe siècle. — 12. Poètes et poésies, par P. Albert. — 13. Fochier : Philosophie de l'inconscient, par de Hartmann. — Études sur la vie inconsciente de l'esprit, par Colsenet. — Charmes : 15. Mélanges d'archéologie et d'histoire, publiés par l'École française de Rome.

DÉFENSE. Août : 16-17. Le pape Alexandre VI. — 26. Hugues de Lionne. — 1er Septembre. Les Pyrénées françaises, par P. Perret.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. Août : 3. Le peuple et la bourgeoisie, par Deschanel.

FIGARO. Août : 19. M. Weiss. — 20. Octave Uzanne : Balzac. — 21. Zola : Romanciers naturalistes et romanciers vertueux. — Septembre : 13. Zola : Alphonse Daudet.

FRANÇAIS. Août : 21. Cosquin : Le berceau des Aryas. — 25. La réforme judiciaire en France, par Picot. — 30. Les lettres en Angleterre au XVIIIe siècle. — Septembre : 6. René-François de Saint-Maur, d'après une publication récente. — 13. Dupleix, d'après sa correspondance inédite, par Hamont.

GAZETTE DE FRANCE. Septembre : 4. de Pontmartin : La vie facile, par A. Second.

GAZETTE DES TRIBUNAUX. Août : 16-17. des Glayeux : Le Comte de Serre, sa vie et son temps, par Ch. de Lacombe. — Septembre : 7-9-11. La Baronne de Gérando.

GIL BLAS. Août : 21. Th. de Banville : F. Pyat.

JUSTICE. Août : 17. La Renaissance du matérialisme.

LIBERTÉ. Septembre : 6 et suiv. Imbert de Saint-Amand : La Cour de Joséphine.

MONITEUR UNIVERSEL. Septembre : 3. Réformateurs et publicistes de l'Europe, par Franck. — 5. E. Thierry : Notes et souvenirs pour servir à l'histoire d'un feuilleton. — 8. Asse : A. Chénier et les Jacobins, par O. de Vallée.

NATIONAL. Septembre : 5. Histoire des conspirations royalistes, par E. Daudet.

PAIX. Août : 28. L'Angleterre, le pays, les institutions, par Escott.

PARLEMENT. Septembre : 4. Les États provinciaux de la France centrale sous Charles VII, par Thomas. — 8, 11. A. Michel : Le musée de Lille. — 9. A. Lemoyne : Le crime de Sylvestre Bonnard, par A. France. — 10, 13. La Sélection, par le Dr Jacoby. — 12. Le Roy : Le Comte de Montlosier et le Gallicanisme, par Bardoux. — 15. Michel : Les maîtres ornemanistes, par Guilmard.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Août : 17. J. Soury : Philosophes anglais du XVIIIe siècle. — 19. J. Soury : La psychologie historique. — 25. Les idées de réforme sous Louis XIV. — 29. Burty : Le vieux Rouen, par Adeline. — H. Bellangé. — Notes sur l'art, par Timbal. — Septembre : 2. Paris jugé par un Allemand, à propos d'une récente publication. — 3. Lettres de Mme de Rémusat. — 6. Burty : F. Boucher, par P. Mantz. — 7. Amours royales. — 10. E. Alglave : L'impôt sur le revenu dans la France du moyen âge.

SIÈCLE. Août : 16. Michel : Les précurseurs français de la tolérance au XVIIe siècle, par Franck. — 17. Texier : Le peuple et la bourgeoisie, par Deschanel. — 24. Saint-Evremond.

SOLEIL. Septembre : La vie facile, par A. Second.

TÉLÉGRAPHE. Septembre : 15. L'Année littéraire italienne.

TEMPS. Août : 17. Darmesteter : Coup d'œil sur l'histoire du peuple juif. — 24. Sarcey : Ce que l'Angleterre a pris à nos auteurs dramatiques. — 25, 27, 31. La vie littéraire en Angleterre. — 26, 29. Scherer : Le Château de Versailles, par Dussieux. — Septembre : 1er. Les grands écrivains de la France. — 2, 11. Ch. Blanc : Une excursion en Italie à la recherche des précurseurs. — 3-4. Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV. — 5. Schlumberger : Les monuments de l'art antique, par Rayet. — 7. Kaempfen : Danton et la politique contemporaine. — Contes populaires, par Sébillot. — 8-9. Soury : La famille d'Auguste. — 12, 14-15. — L. Depret : Les deux grandes maisons anglaises : la Tour de Londres et le château de Windsor.

UNION. Août : 30. D. Bernard : Le journal d'une bourgeoise pendant la Révolution. — Septembre : 8. Histoire de la Constitution civile du clergé. — 10. Bernard : Lettres de l'abbé Galiani à Mme d'Épinay.

UNIVERS. Août : 21. Demolins : L'art dramatique au moyen âge, d'après les récents travaux. — 25. Général Ambert : Tunis et Carthage. — 28. Programme de gouvernement et d'organisation sociale, par Le Play. — Septembre : 5-6. Les origines de l'histoire, d'après M. Lenormant.

---

## NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

### PENDANT LE MOIS D'AOUT 1881

1. *Le Candidat*. Numéro spécimen; organe du suffrage universel. Paraissant tous les samedis. In-4°. Paris, imp. Sault, 9, pourtour de l'Église à Grenelle. — Bureaux, 12, rue de la Michodière. — Le numéro, 15 centimes.

*Gueule de fer*. In-12, 8 p. Paris, imp. Nouvelle, 11, rue des Jeûneurs. — Le numéro, 5 centimes.

2. *Les Coulisses de la finance*. Paraissant le mardi. Pet. in-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Perreau,



58, rue Grenéta. — Bureaux, 18, rue Feydeau. — Abonnements : un an, 10 fr.

*Le Phare de la finance.* Revue générale des valeurs mobilières; étude de toutes les questions financières du jour. Paraissant le mardi. Petit in-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Nouvelle, 11, rue Cadet. — Bureaux, 17, rue des Halles. — Abonnements : Paris, un an, 4 fr.; départements, 5 fr.; Étranger, 6 fr. — Le numéro, 20 cent.

*Le Bon sens républicain*, démocratique et social. Pet. in-folio, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Hérault, 194, rue de Lafayette. — Bureaux, galerie Vivienne, 55. — Abonnements : un an, 20 fr.; 6 mois, 11 fr.; 3 mois, 6 fr. — Le numéro, 5 cent. — Journal quotidien.

5. *L'Avenir théâtral.* Propriété de l'*Alliance artistique*. Pet. in-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Marot, 73, rue Notre-Dame-de-Nazareth. — Bureaux, 15, Faubourg-Montmartre. — Abonnements : 10 fr. par an. — Le numéro, 25 cent.

*Revue de l'Éclairage et du Chauffage.* Paraissant le 5 et le 20 de chaque mois. In-18, 16 p. à 2 col. Paris, imp. Hérault, 194, rue de Lafayette. — Bureaux, 13, rue de Laval. — Abonnements : France, un an, 15 fr.; 6 mois, 8 fr.; 3 mois, 5 fr.; Étranger, un an, 20 fr.; 6 mois, 12 fr; 3 mois, 7 fr. — Le numéro, 75 cent.

6. *Le Carnet.* Littéraire, humoristique et illustré. Paraissant le samedi. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Bertrand, 17, rue de l'Échiquier. — Bureaux, 5, rue de Belfort. — Abonnements : 6 mois, 12 fr. — Le numéro, 15 cent.

7. *Le Socialiste.* Organe des ouvriers du sol et de l'industrie. In-4°, 4 p. à 3 col. Vincennes, imp. Bardin, 16, rue du Levant. Bureaux, même adresse. Bi-hebdomadaire. — Le numéro, 5 cent.

*Le Royaliste.* Journal politique hebdomadaire. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Levé, 17, rue Cassette. Bureaux, 16, rue du Regard. Abonnements : un an, 8 fr.; 6 mois, 4 fr.; 3 mois, 2 fr. — Le numéro, 5 cent.

10. *Le Radical.* Journal politique quotidien. Grand in-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Alavoine, 10, rue Saint-Joseph. — Bureaux, même adresse. — Abonnements : un an, 28 fr.; 6 mois, 15 fr.; 3 mois, 8 fr. — Le numéro, 5 cent.

11. *L'Organe des mines, canaux et chemins de fer.* Paraissant le jeudi. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris typ. Kugelmann, 12, rue Grange-Batelière. — Bureaux, 2, rue Boudreau. — Abonnements : Paris, un an, 5 fr.; départements, 6 fr.; Étranger, 10 fr. — Le numéro, 20 cent.

*La Commune libre.* Journal politique quotidien. Pet. in-folio, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Puget. 11, rue Cadet. — Bureaux, même adresse. — Abonnements : Paris, un an, 20 fr.; 6 mois, 10 fr.; 3 mois, 5 fr.; départements, un an, 24 fr.; 6 mois, 12 fr.; 3 mois, 6 fr. — Le numéro, 5 cent.

13. *La Révolution.* Revue de la semaine, politique, scientifique et littéraire. In-4°, 16 p. à 2 col. Paris, typ. Tolmer, 3, rue Madame. — Bureaux, 35, rue Gay-Lussac. — Abonnements : 3 fr. par trimestre. — Le numéro, 25 cent.

14. *Bulletins de Paris.* Dépêches industrielles, commerciales et financières. Pet. in-4°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Tolmer, 3, rue Madame. — Bureaux, 26, rue Feydeau. — Abonnements : Paris et départements, un an, 20 fr.; 6 mois, 12 fr.; 3 mois, 7 fr.; Étranger, un an, 22 fr.; 6 mois, 14 fr.; 3 mois, 9 fr. — Le numéro, 50 cent. — Paraît le dimanche.

*La Presse étrangère.* Journal international, paraissant le jeudi et le dimanche. Numéro spécimen. In-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Schiller, Faubourg-Montmartre. — Bureaux, même adresse. — Abonnements : un an, 40 fr.; 6 mois, 20 fr. — Le numéro, 30 cent.

*Le Casse-cou.* Journal politique et satirique. In-4°, 16 p. à 2 col. avec fig. Paris, imp. Bertrand, 17, rue de l'Échiquier. — Bureaux, 8, rue Saint-Joseph. — Abonnements : Paris, 3 mois, 3 fr.; départements, 4 fr.; Étranger, 5 fr.

*Le Courrier de la semaine.* Journal hebdomadaire, paraissant le dimanche. In-4°, 8 p. à 4 col. Saint-Germain, imp. Bardin. — Bureaux, Paris, 7, rue du Croissant. — Abonnements : Paris, un an, 8 fr.; 6 mois, 4 fr.; 3 mois, 2 fr.; départements, un an, 10 fr.; 6 mois, 5 fr.; 3 mois, 2 fr. 50. — Le numéro, 15 cent.

25. *L'Ami du peuple.* Journal parisien et départemental. Gr. in-4°, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Leclerc, 3, rue Cassette. — Bureaux, 23, rue de Vaugirard. — Abonnements : édition tri-hebdomadaire, un an, 7 fr. 50; 6 mois, 4 fr.; 3 mois, 2 fr.; édition quotidienne, un an, 15 fr.; 6 mois, 7 fr. 50; 3 mois, 4 fr. — Le numéro, 5 cent.

27. *Le Réveil.* Journal politique quotidien. Gr. in-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Vigier, 16, rue du Croissant. — Bureaux, 19, rue Bergère. — Abonnements : un an, 33 fr.; 6 mois, 17 fr.; 3 mois, 9 fr. — Le numéro, 10 cent.

29. *Le Citoyen français.* Journal quotidien socialiste républicain. Gr. in-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Alavoine, 10, rue Saint-Joseph. Bureaux, 8, même rue. — Abonnements : Paris, un an, 20 fr.; 6 mois, 10 fr.; 3 mois, 5 fr.; départements, un an, 24 fr.; 6 mois, 12 fr.; 3 mois, 6 fr. — Le numéro, 5 cent.



30. *La Réforme alimentaire.* Journal de la société végétarienne de France. In-18, 20 p. Clermont, imp. Daix, 27, rue de Condé. Bureaux, Paris, 163, rue Saint-Honoré. —Abonnements : France, 5 fr.; Étranger, 6 fr. — Le numéro, 50 cent. — Mensuel.

*La Charge.* Journal hebdomadaire. Pet. in-4°, avec dessins. Paris, lith. Roche, rue Le Regrattier. — Le numéro, 5 cent.

31. *Paris-Toilette.* In-4°, 4 p. à 2 col. avec planches et figures coloriées. Paris, imp. Chaix, 20, rue Bergère. — Bureaux, 24, rue de la Banque. — Abonn. : 55 fr. par an; Étranger, le port en sus. — Paraît le dernier samedi de chaque mois.

---

# LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

*Presse. — Perte d'un manuscrit. — Responsabilité du journal. — Le journal « le Petit Lyonnais. »*

Le jugement qui suit fait suffisamment connaître les faits de la cause.

« Le Tribunal,

« Attendu qu'il résulte des explications des parties que, dans le courant de l'année 1877, le sieur de Vaux, homme de lettres, a cédé au journal *le Petit Lyonnais* une nouvelle intitulée : *Le Fusil du Diable*;

« Attendu que le sieur de Vaux réclame, par erreur, le prix de cette cession, puisque, à la date du 15 février 1879, il adressait au représentant du *Petit Lyonnais* la déclaration suivante : « J'ai touché hier les 200 fr. qui me revenaient sur mon roman : *Le Fusil du Diable;* »

« Attendu que le sieur de Vaux n'est pas mieux fondé à demander des dommages et intérêts sous prétexte que la nouvelle dont s'agit n'a pas été publiée;

» Attendu que, sans doute, le journal *le Petit Lyonnais,* en s'abstenant de donner place dans ses colonnes au roman qu'il avait acquis, a privé le romancier de la notoriété qu'une publication aurait donnée à son œuvre, mais qu'il n'existe au dossier aucun document de nature à établir que le journal s'était engagé à imprimer dans un délai déterminé le roman du sieur de Vaux;

« Attendu que le journal est, au contraire, responsable de la perte du manuscrit qui a été, paraît-il, égaré dans ses bureaux; qu'en effet, il est suffisamment démontré par les circonstances de la cause que le sieur de Vaux n'avait cédé au *Petit Lyonnais* que le droit de publier dans sa primeur la nouvelle en question, et qu'il s'était réservé la propriété de cette œuvre pour sa réimpression et sa reproduction;

« Attendu que vainement *le Petit Lyonnais* soutient que, dans l'usage, les journaux ne sont pas responsables des manuscrits qui leur sont adressés;

« Attendu que cet usage existe, il est vrai, pour les écrits provenant de personnes étrangères à la rédaction, parce qu'on ne saurait raisonnablement imposer aux journaux la conservation indéfinie et la restitution éventuelle d'articles souvent anonymes; mais qu'il en est autrement lorsque, comme dans l'espèce, le manuscrit égaré avait été reçu en vertu d'une véritable cession de la part d'un auteur qui était un des collaborateurs du journal;

« Attendu que, d'après les éléments du procès, il est équitable d'allouer au sieur de Vaux la somme de 300 fr. pour réparation de la perte de sa nouvelle, dont il vient d'être parlé;

« Par ces motifs,

« Dit et prononce : Que la Société du Journal *le Petit Lyonnais* est condamnée à payer au demandeur la somme de 300 fr. à titre de dommages et intérêts;

« Rejette toutes autres fins et conclusions des parties;

« Condamne ladite Société aux intérêts de droit et aux dépens de l'instance. »

(Tribunal civil de Lyon, 1re chambre. — Audience du 19 janvier 1881).

(*Le Droit.*)

*Librairie. — Représentant. — Concurrence déloyale. — Clause pénale. — Restitution. — Dommages-intérêts. — Interprétation de compte. — Exécution provisoire.*

Lorsque, par une convention spéciale, le représentant d'une maison de librairie s'est interdit toute espèce de commerce, autre que celui de la maison qu'il représente, le fait, par ce préposé, de fonder, même sous le nom de sa femme, une maison qui vend la même nature d'ouvrages, s'adressant à la même clientèle, employant les mêmes procédés pour recruter les abonnés et distribuant les mêmes primes, constitue une concurrence déloyale, contraire à la convention stipulée entre les parties;

Et le représentant alléguerait vainement que cette clause prohibitive serait nulle comme sans cause et aussi comme contraire à la liberté du commerce et de l'industrie, le principe de cette liberté ne faisant pas obstacle à ce qu'elle puisse recevoir, dans l'intérêt

des parties contractantes, certaines restrictions librement et limitativement consenties.

(Tribunal civil de la Seine, 5e chambre. — Audience du 22 juillet 1881).

Le rédacteur en chef et le gérant d'un journal qui, en quittant la direction, usent des fonctions qu'ils y ont occupées et des renseignements qu'ils se sont ainsi procurés pour créer une feuille rivale et détourner les abonnés de l'ancien journal doivent indemniser celui-ci.[1]

(Cour de Paris, 4e chambre. — Audience du 4 août 1881).

Voici le texte de la requête adressée à M. le président du tribunal civil de Montpellier, au nom de M. le comte Juolano Mastaï, poursuivant, contre le *Midi républicain*, qui a publié le roman du sieur Léo Taxil, *les Amours secrètes de Pie IX*.

Nous en avons emprunté le texte à *l'Union nationale :*

*A monsieur le président du tribunal civil de l'arrondissement de Montpellier.*

Le comte Juolano Mastaï, sans profession, domicilié à Rome (Italie),

Ayant Me Triaire-Brun pour avoué,

A l'honneur de vous informer :

Qu'il a paru dans le journal *le Midi républicain*, qui s'imprime à Montpellier, dans les numéros du 24 avril au 26 mai 1881, un roman feuilleton intitulé : *Les Amours secrètes de Pie IX*, par un ancien camérier du Pape ;

Que ce roman n'est d'un bout à l'autre qu'un tissu de faussetés et de calomnies, qu'on y dépeint Sa Sainteté Pie IX comme étant un faussaire, un pape adultérin, un assassin, etc.

Que même en dehors du roman, dans un article paru à la première page du journal le *Midi républicain*, en date du 27 avril 1881, ledit article commençant par ces mots : « Dans un article injurieux et diffamatoire... » et finissant par ceux : « Tant à Rome elles sont connues », et dans un autre article paru dans le même journal, le 12 mai 1881, commençant par ces mots : « Hier, l'*Union nationale*... » et finissant par ceux-ci : « Comme vous protesteriez... » Blagueurs ; le pape Pie IX a été traité de pape adultère, assassin, faux monnayeur et incestueux ;

Que les calomnies contenues soit dans le roman, soit dans les articles précités, ont eu pour but de ternir la mémoire de Pie IX et de porter atteinte à la considération, à l'estime que lui ont toujours accordées de son vivant même ses plus cruels ennemis;

Que l'immense publicité donnée par la voie de l'affichage et des insertions dans les journaux a, dans une très large mesure, augmenté le scandale causé par cette publication ;

Que le comte Mastaï est aujourd'hui le plus proche parent de Pie IX, qu'il porte le même nom que lui, qu'il a donc intérêt à faire respecter la mémoire de son oncle et à faire cesser la publication d'un roman et d'articles ayant au premier chef un caractère diffamatoire et injurieux ;

Que, de plus, il est en droit de réclamer des dommages-intérêts pour le préjudice considérable causé par la publication précitée;

Pourquoi l'exposant requiert qu'il vous plaise, monsieur le président,

L'autoriser à assigner à bref délai devant le tribunal civil de Montpellier :

MM. Jogand, dit Léo Taxil, rédacteur en chef; Bastide, gérant, et Firmin et Cabirou, imprimeurs du journal le *Midi républicain*, pour les motifs ci-dessus, et tous autres à déduire en plaidant, s'entendre condamner à payer conjointement et solidairement au requérant une somme de cent mille francs à titre de dommages-intérêts, voir ordonner l'insertion du jugement à intervenir dans quarante journaux au choix du requérant;

S'entendre, en outre, condamner, au cas où le roman incriminé viendrait à être continué en feuilleton dans ledit journal, à dix mille francs de dommages pour chaque feuilleton paru. S'entendre, en outre, condamner aux dépens.

Triaire-Brun, avoué, signé.

Permis d'assigner à bref délai aux fins requises, pour l'audience qui aura lieu trois jours francs après celui de l'assignation.

Montpellier, le 26 juillet 1881.

L. Besset,
président, signé.

Suivant exploit enregistré de Chabanon, huissier à Montpellier, en date du 28 juillet 1881, les sieurs Bastide, Firmin et Cabirou, susnommés, ès qualités, ont été assignés devant le tribunal pour voir adjuger les fins de la susdite requête.

Suivant autre exploit enregistré de Cobus, huissier à Paris, en date du 30 du même mois, le sieur Jogand, dit Léo Taxil, aussi susnommé, a été assigné aux mêmes fins.



# Le Livre

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

*Onzième Livraison* — Deuxième Année — *10 Novembre 1881*

## CORRESPONDANCES ÉTRANGÈRES

### HOLLANDE

#### EXPOSITION DU MATÉRIEL DE LA LIBRAIRIE A AMSTERDAM

L'association des libraires hollandais vient, à l'imitation de notre cercle de la librairie, de procéder à une vaste exposition du matériel nécessaire à la fabrication et au commerce du Livre. Cette exposition a admirablement réussi.

Cent soixante dix-neuf exposants ont répondu à l'appel du Comité; indépendamment des membres de l'association intéressés à faire de nombreuses visites à cette exposition instructive, huit cents ouvriers ont été admis gratuitement à contempler les richesses de toutes sortes qu'elle renfermait, et l'on a perçu seize cents entrées payantes. Étant donné le côté spécial de l'exposition, son intérêt limité et l'importance de la ville où elle avait lieu, on peut dire que c'est là un véritable succès.

Il ne m'a pas été donné de voir cette intéressante solennité; mais je dois à une courtoise prévenance de M. B. Van Dijk, le sympathique président du comité d'exécution, d'avoir sous les yeux le catalogue de l'exposition, et je ne saurais dire le plaisir que m'a causé sa vue.

Qu'il ait été épuisé en quelques jours et qu'il ait depuis lors décuplé de valeur, je n'en suis pas surpris, car c'est, dans son genre, un véritable petit chef-d'œuvre.

L'impression néerlandaise a, dans ces dernières années, marché à pas de géant. Et c'est plaisir que d'assister à une véritable renaissance de ce bel art dans la patrie même des Blaeu et des Elzevier.

Il me souvient des efforts surhumains que firent, il y a dix ans à peine, mon ami regretté D. A. Thieme, M. Sythoff, de Leyde, MM. Loman Kirberger et Van Kesteren, d'Amsterdam, pour sortir de l'ornière regrettable où se traînait la typographie néerlandaise.

Le besoin du beau livre commençait à se faire sentir à cette époque. De jeunes éditeurs, pleins de la plus noble et de la plus généreuse ardeur, risquaient volontiers une partie de leur avoir pour mettre leur nom au bas d'un superbe volume. J'en sais même à qui ces louables audaces n'ont point réussi. Comment en être surpris? Tout était à faire, tout semblait à créer.

Sauf de rares exceptions, le goût manquait un peu partout. Des formats généralement trop carrés, des marges trop petites, une justification mal équilibrée, des titres mal établis, reléguant tout le noir au haut et au bas de la page et laissant le milieu en blanc; toutes ces fautes, imposées par une implacable routine, gâtaient le plaisir qu'on aurait eu à feuilleter les ouvrages de ce temps.

De ces défauts, il ne reste plus rien aujourd'hui, et, si j'en juge par le catalogue que j'ai sous les yeux, les imprimeurs néerlandais peuvent marcher de pair avec leurs confrères de Paris, de Leipzig, de Vienne et de Londres.

Les pages ont repris leur aplomb, la marge encadre gaiement une justification bien équilibrée; les titres présentent à l'œil des ensembles harmonieux, les couleurs employées n'ont plus rien de criard; quant au tirage et au repérage, ils sont parfaits.

Je pourrais citer, dans ce catalogue de l'exposition, telles pages sortant des presses de MM. Joh. Enschédé et fils, les célèbres typo-

graphes de Haarlen, d'autres imprimées par les frères Van Asperen, Van der Velde, de la même ville, par G.-J. Thieme, d'Arnhem, par les frères Binger, d'Amsterdam, qui, chacune dans leur genre, peuvent braver tous les voisinages et supporteraient la comparaison avec certaines œuvres provenant des ateliers de Quantin et de Jouaust.

Et ces habiles artistes ne sont pas les seuls à exceller dans leur art. J'ai cherché vainement dans cette intéressante collection un échantillon du savoir-faire de M. Sijthoff, mais ses belles publications artistiques, son *Frans Hals* surtout, nous disent assez ce dont il est capable. Quant à MM. Loman Kirberger et Van Kesteren, d'Amsterdam, Roeloffzen et Hubner, P. A. Geurts de Nimègue, H.-C.-A. Thieme de la même ville, Wyt et fils de




Rotterdam, M. J. Portielje, etc., ils ont donné des spécimens très remarquables de leurs talents et de leurs moyens.

Notez encore que ce n'est point seulement la typographie néerlandaise qui a progressé d'une façon surprenante : la lithographie, la gravure en bois et la gravure en taille douce ont, elles aussi, réalisé des progrès inattendus.

Nos lecteurs jugeront, par la planche qui accompagne cette étude hâtive et qui représente le diplôme décerné aux membres de l'exposition, du goût et du mérite de M. P.-J. Arendzen; quant au portrait de l'excellent D.-A. Thieme que renferme le catalogue, je n'ai pu le contempler sans être ému. Non seulement l'image de cet homme de bien, doublé d'un homme de cœur, qui fut pour moi un ami si dévoué, m'y est apparue frappante de vérité, mais encore elle dénonce une pointe délicate, sûre d'elle-même et pour laquelle le métier de graveur est désormais sans mystères.

Dans le domaine de la lithochromie, M. Amand, qui travaille depuis longtemps pour Paris, est trop connu par les albums qu'il fournit à la maison Hetzel pour que nous ayons à faire de lui un éloge qui serait déplacé. M. Binger, de son côté, travaille pour les éditeurs de Londres; c'est assez dire à quel degré de perfection relative il est parvenu.

Je parlerai peu des papiers, bien qu'ils aient occupé une place considérable à l'exposition d'Amsterdam, place qui leur était due

au reste, car ils jouent dans la fabrication du Livre un rôle assez important. Mais on sait quels liens d'intime amitié m'attachent au premier d'entre les fabricants néerlandais, et je craindrais, si je disais tout le bien que je pense de l'homme et de ses produits, d'être taxé d'exagération ou de partialité.

Pour les reliures, je suis plus à l'aise. Je ne les ai point vues, mais des juges compétents m'affirment que M. Nederveen, de Bois-le-Duc, excelle dans les reliures jansénistes et au petit fer. On me cite une reliure exécutée par lui pour une suite de portraits de la famille de Nassau qui, paraît-il, est un vrai chef-d'œuvre.

C'est là encore un grand progrès réalisé, car j'ai connu un temps où il était à peu près impossible de faire relier élégamment un livre dans tout le royaume des Pays-Bas.

Somme toute, on peut juger par cette trop rapide analyse des progrès surprenants qui ont été réalisés en un très petit nombre d'années. La Néerlande, jusqu'à ces temps derniers, était demeurée tributaire de l'étranger pour presque tout son matériel, et en était réduite à s'inspirer de modèles lointains. Désormais elle se suffit à elle-même et n'a plus guère d'exemples à prendre en dehors de chez elle.

Sauf les encres de M. Lorilleux qu'elle n'a pu remplacer et quelques machines perfectionnées qu'elle emprunte encore à la France ou à d'autres pays, la voilà maîtresse de ses destinées; et l'importation étrangère ne compte plus guère sur son sol qu'un représentant, M. B. Van Dijk, dont l'exposition était du reste agencée avec un goût exquis et a fait, m'assure-t-on, l'admiration du public.

Si l'on veut bien considérer qu'à côté des modèles contemporains, les ingénieux commissaires avaient admis de beaux livres anciens, afin de montrer aux imprimeurs de notre temps ce que savaient faire leurs ancêtres; si nous ajoutons qu'ils avaient puisé à pleines mains dans les bibliothèques universitaires d'Amsterdam et d'Utrecht, dans les archives d'Amsterdam, dans les collections de MM. Enschédé, Nyhoff, de Stuers, Six, Beijers, d'Utrecht, etc., on comprendra quel attrait ils avaient ajouté à la solennité dont ils avaient pris l'initiative et la direction.

Il ne faut donc pas être surpris que le public et la presse néerlandaise leur aient fait une chaleureuse ovation, et nous-mêmes, Français, nous devons remercier MM. B. Van Dijck, G.-L. Funke, N.-G. Van Kampen, T.-J. Van Holkema, Jan-D. Brouwer, J.-L. W. Seyffardt et J.-K. Tadema de leur heureuse inspiration. En nous permettant de constater les progrès réalisés dans leur pays par la noble industrie du Livre, ils nous ont appris que sous aucun prétexte nous ne devions nous endormir sur nos lauriers.

HENRY HAVARD.

*P.-S.* — Au moment de signer cet article, je reçois le premier numéro du *Letternieuws*, recueil bibliographique hollandais conçu dans le genre du *Livre*. Je n'ai que le temps de souhaiter la bienvenue à notre nouveau confrère.



# ALLEMAGNE

Berlin, 25 octobre 1881.

C'est toujours avec une certaine méfiance que nous abordons les livres de philosophie allemande. C'est instinctif. Celui dont nous transcrivons ici le titre est fait pour diminuer un peu cette méfiance; c'est un beau et bon livre : *Die Religionen der Europäischen Culturvölker, der Litauer, Slaven, Germanen, Griechen und Römer in ihrem geschichtlichen Ursprunge von Iulius Lippert*[1]. L'auteur veut démontrer que « le culte de l'âme, » du principe vital, est le point de départ de la religion de tous les peuples du monde. Dans un premier ouvrage, *der Seelenkult in seinen Beziehungen zur althebräischen Religion,* il a choisi pour établir sa thèse celui des peuples antiques dont la religion et les textes sacrés sont connus du plus grand nombre. Il est arrivé, dans ce premier ouvrage, à une double conclusion : ce n'est pas le monothéisme qui est le point de départ du développement religieux, et, secondement, il n'existait pas en l'homme dès le début la tendance de personnifier les forces de la nature. Dans le volume dont nous nous occupons présentement, il passe du peuple juif à l'ensemble des nationalités européennes, et il étudie avec le plus grand soin leurs mœurs et leurs coutumes, leurs traditions et leur mythologie. Le chapitre où il traite de la mythologie germanique est celui où la thèse de l'auteur nous semble le mieux démontrée. Il contient une foule d'interprétations nouvelles et d'explications heureuses. Nous ne citerons que celle du mot *Mutterseelenallein.*

Mais, abstraction faite de la thèse de l'auteur, l'étude qu'il fait des mythologies grecque et romaine intéressera vivement tous les philosophes et les philologues. Beaucoup de ceux qui auront essayé de lire les ouvrages de Preller sur ce sujet se seront vus dans l'impossibilité de bien saisir les successions infinies de propositions subordonnées, les longues et diffuses périodes du bibliothécaire de Weimar; eh bien! qu'ils prennent en main le volume de M. Lippert. S'il ne parvient pas à les gagner à sa cause, au moins leur donnera-t-il une notion exacte de ces mythologies, et cette connaissance, ils l'acquerront sans prendre trop de peine et sans avoir à s'escrimer contre un texte hérissé de difficultés.

1. Berlin. Verlag von Theodor Hoffmann, 1881, in-8°. M. 8 (fr. 10).

Notre dernière correspondance se terminait par l'annonce de la mise en vente de la quatrième édition, revue et corrigée, d'un livre dû à un auteur allemand bien connu en France : *Die Technik des Dramas von Gustav Freytag. Vierte verbesserte Auflage*[1]. G. Freytag, disions-nous, n'est pas seulement un romancier de grand renom, c'est, de plus, un des auteurs dramatiques le plus en vue. Nous ne citerons que sa Valentine, sa comédie *Die Journalisten* et sa tragédie *Die Fabier*. Le présent livre, dit-il dans sa dédicace, n'est pas un traité d'esthétique, on évite même d'y parler de ce qu'on appelle la philosophie de l'art. On y a condensé la somme des expériences que le poète créateur acquiert pendant qu'il compose et qu'il voit sa pièce représentée sur la scène. Son livre est donc une « grammaire » de l'art dramatique, et les règles que l'auteur y donne, les exemples sur lesquels il s'appuie, sont empruntés aux poètes antiques, en particulier à Sophocle, et, parmi les modernes, à Shakespeare, Lessing, Gœthe et Schiller. M. Freytag déclare vouloir ignorer Racine. Il ne faut pas croire que pour cela il jure absolument par Lessing. Il reconnaît que son interprétation d'Aristote n'est pas toujours suffisante, et que son idée du beau et de l'effet scénique *(das Wirkungsvolle)* est trop étroite. Nous pouvons aisément nous consoler de l'ostracisme qui frappe notre théâtre; car en prenant Lessing pour norme et pour exemple, M. Freytag reconnaît implicitement la valeur et l'importance de notre scène. En effet, bon nombre d'esprits lucides, en Allemagne, reconnaissent à cette heure que le grand critique de Hambourg, le libérateur de la scène allemande, n'était déjà pas si indépendant qu'il veut bien le dire. Son histoire est un peu celle des alliés, qui ne parvinrent à triompher de Napoléon qu'en se faisant ses imitateurs. Lessing combat Voltaire en imitant son style preste et incisif. Or, quand il donne sa comédie modèle *Minna von Barnhelm*, il se trouve que le dialogue au moins a une allure toute française. Mais laissons cela. La grammaire de l'art dramatique de M. Freytag n'en est pas moins un livre de grand mérite, bien écrit et bien pensé,

1. Leipzig, Verlag von S. Hirzel, 1881.



et nous souhaitons que, grâce à elle, il naisse à l'auteur des *Journalistes* beaucoup d'émules ou même des rivaux sur la scène allemande, afin qu'il ait la satisfaction patriotique d'en voir disparaître toutes les pièces françaises qu'on représente en Allemagne, plus ou moins bien traduites, et interprétées Dieu sait comme!

L'importante collection historique de la librairie Grote : *Allgemeine Geschichte in Einzeldarstellungen, herausgegeben von Wilhelm Onken*, s'est enrichie dans le courant de l'année du deuxième volume de la *Geschichte der Revolution in England, von Dr. Alfred Stern, Professor an der Universität Bern mit Porträts, Illustrationen und Karten*[1]. Sont complets jusqu'ici les ouvrages suivants : *Justi, Geschichte des alten Persiens, Hertzberg, Hellas und Rom; Kugler, Geschichte der Kreuzzüge; Philippson, Zeitalter Ludwigs XIV; Brückner, Peter der Grosse,* et la présente révolution d'Angleterre. M. Stern, le biographe de Milton, a voulu condenser dans ces deux volumes les résultats des recherches historiques les plus récentes sur l'importante période qu'il nous décrit; il cite surtout les travaux si remarquables et si originaux de Rawson Gardiner. Il a, de plus, puisé dans les trésors du British Museum et étudié spécialement la riche collection de pamphlets de Thomason et les copies des dépêches de Salvetti, l'agent diplomatique de Toscane à la cour de Saint-James. Il rend pleine justice à l'Histoire de Guizot. Toutefois, dit-il, l'historien français a souvent eu recours à des autorités fort contestables, par exemple à la collection des procès politiques anglais, collection dont on a tiré tant d'anecdotes fabuleuses.

Le livre de M. Stern lui-même nous donne une peinture fidèle de l'état des esprits en Angleterre et en Écosse avant et pendant la grande révolution; c'est une étude exacte, attrayante et fort élégante du mouvement puritain et indépendant. Le caractère du malheureux roi Charles est saisi sur le vif; l'auteur parvient à nous convaincre qu'avec les idées du roi et sa politique de tergiversations et de promesses équivoques, la catastrophe finale était inévitable. Mais le vrai héros de son livre, c'est au fond Olivier Cromwell. Il voit en lui un homme sincèrement religieux, profondément convaincu, un grand patriote et, avant tout, un grand génie politique. Les portraits des personnages qui dans l'un et l'autre camp jouèrent un rôle saillant, ceux surtout de Laud, de Strafford, du prince Ruppert, d'Elliot, de Falkland, de Pym, de Fairfax, d'Olivier et de Richard Cromwell, de Monk, sont esquissés en traits rapides et fins. Les grands tableaux d'histoire, comme le procès de Strafford et celui du roi, les grandes batailles et les grandes luttes parlementaires sont habilement rendus. Le livre est très intéressant par le fond autant que par la forme. Les illustrations, qui sont des reproductions de gravures et de tableaux originaux, sont bonnes.

1. G. Grote'sche Verlagsbuchandlung, 1881. 2 vol. grand in-8°.

Nous avons annoncé, dans le temps, la publication d'une histoire de la littérature romaine : *Geschichte der romischen Literatur von Dr Rudolf Nicolai*[1]. L'auteur a su condenser dans les 913 pages de son livre tout ce que son sujet si important présentait d'essentiel et d'intéressant. C'est dire qu'il a réussi à caractériser brièvement et nettement les auteurs latins et à donner tous les détails biographiques et bibliographiques nécessaires. Il a eu l'excellente idée de mettre entre parenthèses l'indication des passages tirés de l'auteur lui-même dont il traite ou d'un autre écrivain, sur lesquels il fonde son appréciation ou auxquels il emprunte tel ou tel détail. Il parvient, la plupart du temps, à nous donner une idée très claire du talent ou du génie des écrivains qu'il apprécie, et, à l'aide de petits détails caractéristiques, à faire revivre devant nos yeux le personnage lui-même avec sa physionomie propre et dans toute son originalité. Il subdivise son histoire en quatre périodes : l'âge archaïque, qui comprend la littérature primitive de la période de préparation; l'âge d'or de la littérature romaine, c'est-à-dire de la période cicéronienne; l'âge d'argent de de la littérature classique, et enfin la période de la décadence, qui va de la mort de Marc-Aurèle jusqu'en l'an 500 de notre ère. Chacune de ces périodes compte deux grandes subdivisions : l'histoire de la prose et l'histoire de la poésie, qui se décomposent en autant de chapitres qu'elles comportent de genres différents. Dans la préface, il donne un aperçu très complet de la bibliographie de l'histoire littéraire romaine. Ses appréciations sont justes et modérées. Nous signalerons tout particulièrement ce livre à ceux qui veulent étudier la littérature romaine dans un ouvrage allemand. Il remplacera pour eux celui de Teuffel, si difficile à lire, si diffus et si mal composé. C'est en même temps un fort bon outil de travail pour les philologues, grâce à ses répertoires bibliographiques très complets, placés à la suite de tous les paragraphes où sont appréciés les principaux écrivains.

1. Magdeburg, 1881. Heinrichshofensche Buchhandlung, in-8°. M. 12 (fr. 15).



Malgré tout son mérite, nous ne savons vraiment pas si l'histoire de la littérature romaine du docteur Nícolaï aura autant d'éditions que les poèmes de M. Wolff. Il débuta en 1874 par son *Till Eulenspiegel redivivus*, et ce poème satirique en est à sa huitième. L'an d'après, parut *Der Rattenfänger von Hameln, Eine Aventiure*. Il en est à sa quinzième et a eu l'honneur d'être transformé en opéra. *Der wilde Jäger, eine Waidmannsmaer*, est de 1877 et a été réédité onze fois. Le dernier venu, *Tannhäuser, ein Minnesang*, porte la date d'octobre 1880 au bas de sa dédicace « aux doulces dames », et, en août 1881, on mettait en vente la cinquième édition[1]. Tous ces poèmes font partie de la jolie *Grote'sche Sammlung von Werken zeitgenössischer Schriftsteller*, qui a l'inestimable avantage d'être cartonnée et cousue. Cela vous permet au moins de goûter tout le charme de la poésie de M. Julius Wolff sans avoir à en ramasser à tout bout de champ les débris éparpillés à vos pieds. A l'exception du *Till Eulenspiegel*, qui, avons-nous dit, est un poème satirique, tous ces ouvrages appartiennent au genre épique, mais aucun, ô lecteurs ! au genre ennuyeux. Comme Goethe a fait pour la légende populaire du docteur Faust, ainsi fait M. Wolff pour d'autres contes aimés que le peuple se transmet de génération en génération. Seulement, il ne les dramatise pas, il les amplifie, les complète et en fait de petites épopées lyriques. Depuis l'*Amaranthe* de Redwitz, surtout depuis le *Trompeter von Säkingen*, de Scheffel, ce genre est en vogue en Allemagne. Les innombrables éditions du poème de Scheffel en font foi; et non pas moins le grand nombre de tirages des œuvres de M. Wolff. De plus, ce dernier est passé maître dans la poésie imitative, chérie des Allemands. Il manie admirablement l'allitération, et surtout il dispose d'un fonds inépuisable de mots sonores et exacts à la fois. En outre, c'est un germaniste consommé : il connaît toute la littérature poétique du moyen haut allemand et en imite les mètres avec beaucoup d'adresse et de bonheur. Son *Tannhäuser*, qu'il identifie avec le mythique Henri d'Ofterdingen, a mis le sceau à sa renommée. Il reprend la légende du *Wartburgkrieg*, cette lutte poétique qui eut lieu entre les minnesinger, au commencement du XIIIe siècle, au château des landgraves, si admirablement situé sur un des contreforts de la forêt de Thuringe. M. Wolff s'est essayé au drame aussi, mais avec moins de bonheur. On annonce une nouvelle œuvre de lui, on ne dit pas à quel genre elle appartiendra ; mais, quel qu'il soit, le poète est dès maintenant sûr d'avoir l'oreille de ses contemporains, et il ne tient qu'à lui de s'assurer un renom durable auprès de la postérité aussi.

1. Berlin, G. Grote'sche Verlags buchhandlung, 1881. 2 vol. Le vol. à m. 4 (fr. 5).

Mais, pour Dieu ! qu'il s'arrange de façon à n'avoir pas besoin de trop de commentateurs. Voici qu'on est obligé de publier à l'usage de ceux d'entre ces messieurs qui s'occupent d'expliquer Goethe un répertoire de ses lettres, afin de faciliter leurs travaux et leurs recherches : *Goethe's Briefe. Verzeichniss derselben unter Angabe von Quelle Ort Datum und Anfangsworten. Uebersichtlich nach den Empfängern geordnet, mit einer kurzen Darstellung des Verhältnisses Goethe's zu diesen und unter Mittheilung vieler bisher ungedruckter Briefe Goethes. Bearbeitet von Fr. Strehlke. Lieferung* [1]. Cela se publie par livraisons, comme on voit, ce qui fait supposer qu'il s'agit d'une publication volumineuse, et de plus qu'on compte sur un grand débit.

Autant que nous pouvons en juger par le premier fascicule, le travail de M. Strehlke est fort bien fait. Les notices biographiques sont brèves et n'en disent pas moins tout ce qu'il est essentiel qu'on sache. Nous signalerons particulièrement l'article *Arnim (Bettina Brentano)*. L'intéressante et extravagante « enfant » y est justement appréciée. Disons en passant qu'on prépare en ce moment une nouvelle édition de son *Goethe's Briefwechsel mit einem Kinde*[2].

La librairie qui publie le répertoire de M. Strehlke est célèbre pour ses éditions des classiques allemands avec commentaires. Ce renom est mérité. Nous avons sous les yeux l'édition de Faust par M. de Loeper. *Faust, Eine Tragödie von Goethe. Mit Einleitung und erlauternden Anmerkungen von A. von Loeper. Zweite Bearbeitung*[3]. Nous la signalerons spécialement au public lettré de France, qui, paraîtrait-il, commence à prendre goût à ce poème unique, à en juger par le grand nombre de traductions qu'on en fait. Eh bien, le Faust de M. de Loeper, quoique certaines de ses interprétations soient contestées, est le texte qu'il est indispensable de posséder, soit que l'on veuille essayer de comprendre sans traduction, soit que l'on se propose de contrôler l'exactitude de l'une ou de l'autre d'entre elles, de la dernière surtout, en vers, que publie en ce moment la librairie Plon.

La maison Brockhaus, de Leipzig, a commencé il y a un mois la publication de la treizième édi-

1. Berlin, 1881. Verlag von Gustav Hempel (Bernstein und Frank).
2. Berlin, Hertz (Besser'sche Buchhandlung).
3. Berlin, 1879. Verlag von Gustav Hempel (Bernstein u. Frank).

tion de son encyclopédie moderne : *Brockhaus' Conversations-Lexikon. Dreizehnte vollstændig umgearbeitete Auflage mit Abbildungen und Karten auf 400 Tafeln und im Texte*[1]. Nous avons entre les mains le premier fascicule (il y en aura deux cent quarante à 50 pfennig). Le texte est un peu trop serré, les illustrations et les cartes sont bonnes. La rédaction est confiée aux plus éminents savants de l'Allemagne. Pour les biographies des contemporains étrangers, on a fait en sorte qu'elles soient des plus exactes.

Le romancier Spielhagen vient de publier une nouvelle œuvre : *Angela. Roman von Friedrich Spielhagen*[1]. Il a abandonné son thème favori, qui est : guerre à la noblesse; mais son roman n'en est pas meilleur. Le style est fort beau, mais ses caractères sont exagérés et l'intrigue compliquée devient fatigante. Nous préférons de beaucoup son *Platt Land,* dont la troisième édition (bon marché, à 3 m. 50) vient de paraître. Ici au moins, à côté du roman, il y a une étude des mœurs poméraniennes fort bien faite et très intéressante. Dans le même format, on publie de lui *Skizzen, Geschichten und Gedichte*. Ses *Reistebilder* sont d'une lecture facile et attrayante. Ses poésies (beaucoup de sonnets) font regretter qu'il écrive trop de romans.

E. JAEGLÉ.

1. Verlag von F. A. Brockhaus in Leipzig, Berlin und Wien, 1882.

1. Leipzig, Verlag von L. Staackmann, 1881.

## BELGIQUE

Bruxelles, 29 octobre 1881.

Livres classiques ! Ces mots resplendissent à toutes les vitrines des libraires sur des affiches multiples et multicolores. Et les quelques ouvrages qui forment le maigre apport de la librairie belge dans ces derniers temps disparaissent sous un amoncellement de grammaires, de dictionnaires, de géographies, de livres de chimie, d'histoire naturelle, etc., etc.

La floraison de publications nouvelles que l'on constate d'habitude à cette époque de l'année a été contrariée cette année, à Bruxelles, par la tourmente électorale. Les esprits, préoccupés de la nomination prochaine des conseillers communaux et enfiévrés par les discussions des meetings, semblent désintéressés de toute autre question. La lecture seule des journaux les occupe : cette fois, la lutte est plus véhémente et plus âpre que jamais; les violences des réunions publiques à Paris, que l'on prenait naguère comme modèles d'exagération, sont aujourd'hui dépassées. Et les journaux, tout entiers à cette campagne électorale, délaissent momentanément la littérature et les études bibliographiques.

Je commencerai ma correspondance par la constatation d'un des succès de librairie les plus sérieux qui aient été enregistrés depuis quelques temps en Belgique. En moins d'un mois ont été épuisées trois éditions successives de l'ouvrage de M. Camille Lemonnier, *Un Mâle,* que vient d'éditer la librairie Henry Kistmaeckers. L'œuvre de notre confrère se recommande par des qualités de premier ordre, qui lui assurent la continuation du beau succès que je signalais plus haut. Il est peu d'ouvrages, dans le bagage littéraire de M. Camille Lemonnier, qui donnent mieux et plus nettement que *Un Mâle* la note très personnelle de l'auteur. Dans le style, l'abondance, la couleur, la richesse et la variété; dans la pensée, la fermeté, la netteté, la puissance. Il se dégage de certaines pages de ce livre une impression profonde, faite tout ensemble de douceur et de force. En dehors des qualités de facture qui s'affirment plus précieuses encore, ce livre a le double mérite, infiniment rare à cette époque de reportage littéraire, d'avoir été vécu et d'être écrit en toute franchise et sincérité.

Camille Lemonnier, dans une intrigue très serrée, a peint tout un côté des mœurs flamandes; dans ses types : Cachaprès et Germaine se retrouvent les vrais enfants de la terre, habitués aux durs labeurs, à demi sauvages, ardents aux âpres joies et aux convoitises brutales. L'homme surtout est dessiné admirablement. Il est vivant. Cachaprès n'est point un être créé par l'imagination de l'écrivain ; c'est aux impénétrables retraites d'une forêt proche de Bruxelles que Camille Lemonnier est allé demander le secret de cette existence sauvage. Pendant plus d'un mois, l'auteur est venu là prendre des notes, vivant dans ces bois qui virent naître le héros du roman.

Dans ce livre réellement remarquable, ce que je prise le moins, ce sont les descriptions, dans

lesquelles la recherche des expressions enfante la fatigue. Je serais heureux de citer ici quelques passages de cette belle et conscienscieuse étude, mais les limites de cette correspondance ne me le permettent point. Le succès qui a accueilli l'œuvre nouvelle de Camille Lemonnier réjouira tous ceux qui ont le profond respect des lettres. L'auteur a dédié son livre à Barbey d'Aurevilly : il n'est point de sauvegarde meilleure pour une œuvre de cette valeur.

Je veux féliciter aussi l'éditeur des soins et du goût qu'il a consacrés à l'impression de ce livre, qu'il pourra marquer d'une croix blanche dans ses collections recherchées.

Les éditeurs Gay et Doucé ont mis en vente trois ouvrages dont l'un comptera bien certainement parmi les succès de curiosité bibliographique de cette année en Belgique.

C'est d'abord *les Amusements des dames de Bruxelles*, histoire honnête et presque édifiante, par le chevalier de Chevrier. Dans une communication faite en 1880 à l'académie de Bruxelles, M. Charles Piot, membre de cette assemblée, a révélé certaines particularités intéressantes des écrits et de la vie de Chevrier, qui habitait Bruxelles en 1761. Cet écrivain, qui fut tour à tour historien, poète et journaliste, était né à Nancy, en 1720, et mourut à Rotterdam en 1762. Il reste fort peu de chose de lui ; *les Amusements des dames de Bruxelles*, dont nous annonçons la réimpression, sont une satire mordante, mais souvent exagérée, des mœurs et des habitudes de la noblesse belge au XVIII^e siècle. Certains personnages sont désignés par des pseudonymes que le baron de Reiffemberg n'était pas parvenu à pénétrer. Les éditeurs donnent une clef des noms cités, ce qui ajoute au piquant intérêt de cette boutade malicieuse. L'ouvrage, petit in-12, est très bien imprimé sur papier jaune, avec lettrines, fleurons et culs-de-lampe en rouge. Une eau-forte du maître le plus fécond et le plus spirituel orne cette brochure divisée en trois parties (Amusements; Les Trois Coquins; Je m'y attendais bien) et tirée à cinq cents exemplaires numérotés.

Les mêmes éditeurs nous donnent une bonne réimpression de la *Morale des Sens* ou l'homme du siècle, extrait des mémoires de M. le chevalier de Barville, rédigés par M... D. M. L'ouvrage date de 1781 et fut réimprimé en 1792. M. le C. d'I*** dans sa *Bibliographie des ouvrages relatifs à l'amour, aux femmes, au mariage,* attribue la *Morale des Sens* à Mirabeau. Dans la réimpression que nous signalons, le bibliophile Jacob établit que la paternité de cette œuvre érotico-galante revient au vicomte de Mirabeau. C'est, dit l'érudit écrivain, un ouvrage charmant, plein de verve, de bonne humeur, de malice et d'originalité... Ce n'est pas, à vrai dire, un roman libre, c'est un roman galant, ou plutôt une peinture très fine et très délicate des mœurs galantes de la fin du XVIII^e siècle.

J'arrive maintenant à l'ouvrage dont je parlais plus spécialement tout à l'heure et qui fera, je pense, quelque bruit dans le monde littéraire. J'en avais annoncé la publication aux lecteurs du *Livre* il y a quelques mois déjà, mais les éditeurs en ont retardé l'apparition, sagement, jusqu'aujourd'hui. Les *Rimes de joie,* de Théodore Hannon, contiennent trente-cinq pièces, toutes remarquables à des titres bien divers. Ce recueil est incontestablement l'un des plus intéressants qui aient paru depuis plusieurs années; intéressants par le fond et par la forme. Si j'en excepte certaines phrases presque incompréhensibles dans leur recherche outrée, certaines rimes par trop échevelées, il reste un livre qui porte la marque d'une individualité littéraire sérieuse et d'un tempérament artistique remarquable. L'auteur est un peintre de talent : le poète est par cela même un coloriste très experimenté. Un volume de vers, publié il y a quelques années, *les Vingt-quatre coups de sonnet,* avait fixé l'attention sur ce jeune écrivain ; mais son talent s'est affirmé cette fois d'une façon neuve et originale. Les critiques pudibonds fermeront le livre sans en parler même ; mais, en dépit de certaines criailleries, l'œuvre sera appréciée comme un travail littéraire d'une étrange saveur.

M. J.-K. Huysmans a écrit une préface curieuse, dans laquelle, après avoir établi la parenté intime de l'auteur avec Baudelaire et Théophile Gautier, il rattache les *Rimes de joie* au grand mouvement du naturalisme. Cependant le recueil contient des pièces exquises, dans lesquelles se retrouve encore la première manière du poète. Le volume de Th. Hannon autorise les plus sérieuses promesses : je souhaite sincèrement qu'elles soient tenues et que l'année 1882 nous apporte une œuvre moins réjouissante, mais plus large et d'une conception plus forte.

Félicien Rops a composé pour les *Rimes de joie* quatre eaux-fortes, dont un frontispice. Le sens caché dans les vers du volume est interprété avec toute la subtilité et l'ironie voulues. Quant à la forme extérieure du livre, elle est parfaite, l'impression de cet in-8° sur papier de Hollande est très soignée. Le tirage a été fait à 530 exemplaires, dont 50 sur papier de Chine.

Les clameurs joyeuses qui ont salué dernièrement la fête organisée en l'honneur d'Henri

Conscience, le rénovateur de la langue flamande, se sont éteintes, et c'est à peine s'il reste quelque impression de cette manifestation qui, tout en honorant Conscience, se rattachait indirectement au mouvement flamand.

M. Georges Eekhoud, un jeune poète qui nous a donné *les Pittoresques,* a réuni dans un volume les articles qu'il avait publiés dans l'*Étoile belge.* La vie de Conscience, ses débuts, ses luttes, sont racontés de la façon la plus attrayante; d'aucuns ont trouvé que l'étude n'était pas assez complète, mais M. Eekhoud n'a eu d'autre prétention que de présenter une sorte d'autobiographie, laissant à de plus graves esprits le soin de publier de lourds in-quartos de critique littéraire ou philosophique sur l'œuvre calme de Conscience. Le livre est intéressant; il prend place dans l'excellente collection de volumes formée par les soins intelligents du directeur de l'*Office de Publicité,* M. Cornélis, sous le titre de « Collection nationale belge ».

La même librairie met en vente la première partie d'un curieux ouvrage de M. Debreyne-Dubois: *Ce qu'il y a dans une collection de journaux.* M. Debreyne-Dubois est un ancien membre de la chambre des représentants et un patient chercheur, qui a réuni une rarissime collection contenant de 10 à 12,000 journaux et remontant à l'année 1848.

La première partie du travail entrepris par l'auteur est exclusivement consacrée aux journaux de Paris. Il ne s'agit pas d'un catalogue descriptif, mais bien d'une sorte de revue rétrospective, — revue qui n'est pas complète; l'auteur le déclare et regrette, en collectionneur sincère, l'absence de plusieurs journaux, — relevée par des notes personnelles, des critiques amusantes, des citations, des portraits de journalistes, d'artistes, etc. Cette revue, divisée en catégories d'après le caractère spécial des journaux, donne des renseignements précieux, des documents inédits, et par ci par là quelques trouvailles venues de l'inconnu.

La lecture de ce volume nous fait désirer que M. Debreyne-Dubois nous donne bientôt la suite de ses intéressantes recherches sur les journaux belges depuis 1830 et les plus importants journaux des cinq parties du monde, — Paris excepté.

M. Octave Maus, jeune avocat du barreau de Bruxelles, vient de faire paraître chez M. Félix Callewaert père (Paris, Ghio) un charmant volume dans lequel il raconte ses impressions de voyage en Orient et dans la Crimée méridionale. Le récit est alerte, émaillé de réflexions qui dénotent l'esprit d'un amateur épris du pittoresque. Les descriptions, un peu courtes, sont formées de notes hâtives laissant l'impression d'une aquarelle toute lumineuse. A l'attrait intime du livre s'ajoute une précieuse coquetterie de forme. L'imprimeur Callewaert a fait de ce volume un véritable bijou : les pages encadrées de bistre ont un aspect des plus séduisants.

Et puisque je parle de beaux livres, je puis annoncer pour le 15 novembre l'apparition du magnifique ouvrage mentionné antérieurement déjà : *L'Art ancien à l'Exposition nationale belge.* Les dernières livraisons sont sous presse. Ce recueil artistique sera, certes, l'une des belles choses qui aient été publiées en Belgique, et je ne doute pas que le succès le plus sérieux ne soit obtenu par cette publication, dans laquelle se retrouvent les noms d'érudits et d'artistes célèbres. L'ouvrage contient plus de 500 gravures et de superbes chromos, dont l'ensemble forme une collection inconnue jusqu'aujourd'hui d'incomparables trésors. J'aurai la satisfaction de m'étendre plus complètement sur cette belle publication, dans ma correspondance prochaine.

Le libraire Fr.-J. Olivier met en vente le tome premier d'un ouvrage extrêmement curieux, uniquement réservé aux amateurs. C'est le *Wapenbœck* ou armorial de Gelre (Ghelre), héraut d'armes de 1334-1370, publié par M. Victor Bouton. L'auteur a consacré de nombreuses années à ce travail, qui formera 4 volumes petit in-folio, contenant plus de 1800 armoiries, presque toutes avec cimiers, et 200 planches coloriées à la main. C'est une œuvre véritablement artistique et qui deviendra rarissime dès sa publication, car les planches seront effacées aussitôt après le tirage, qui ne comprend que 45 exemplaires, valant chacun 2,000 francs.

Le Musée Plantin Moretus a enfin son *Catalogue.* M. Max Rooses, conservateur du musée, a dressé un relevé complet, mais très bref, des trésors de l'officine plantinienne. Une introduction de quelques pages donne des indications succinctes sur la famille Plantin Moretus et sur les bâtiments qui forment le musée actuel.

Ce catalogue sera d'une grande utilité; mais ceci étant admis, j'avoue mon désappointement. La brochure, petit in-8° de 130 pages, manque d'aspect; l'impression en est défectueuse; en somme, ce catalogue ne me paraît point digne du beau musée que possède la ville d'Anvers.

Pourquoi ne pas avoir adopté le format petit in-4°, qui eût permis la reproduction de gravures, de caractères, de lettres ornées, à l'aide desquels il eût été facile de composer un ouvrage qui, par sa

précision même, fût resté une œuvre d'art. Tant de visiteurs seraient heureux de conserver un souvenir durable de leur excursion : un catalogue descriptif, accompagné de documents et de reproductions, serait nécessaire. Peut-être l'administration du musée songe-t-elle à ce travail, qui serait accueilli avec le plus vif plaisir par tous les amateurs. Je souhaite sincèrement qu'il en soit ainsi, et je serais bien aise d'apprendre que le catalogue dont je viens de parler n'est qu'une première ébauche d'un ouvrage plus important, qui viendrait combler une lacune vraiment regrettable.

La bibliothèque Gilon de Verviers a publié les 69e et 70e volumes de sa collection : *Le Pétrole*, par Ernest Gilon, et *Les Accidents*, par le Dr Fredericq. Deux ouvrages d'une utilité incontestable.

Dans la bibliothèque belge de H. Manceaux, à Mons, je recommande le *Panthéon national* de Th. Juste, un volume contenant vingt-trois biographies et des portraits gravés par Pannemaker fils.

Léon Degeorge.

## PAYS-BAS

Roulers, 26 octobre 1881.

L'Association des libraires néerlandais, dans sa réunion générale annuelle de l'année passée, avait décidé d'ouvrir, cette année-ci, une exposition des produits de la librairie néerlandaise et des branches d'industrie s'y rattachant.

Cette exposition s'est ouverte à Amsterdam, le 16 août dernier, jour de la réunion générale annuelle de l'association; elle a été close le 31 du même mois.

L'exposition a dépassé toutes les espérances, tant par la qualité des produits exposés que par le nombre des visiteurs; ouverte le 17 au public, elle a été visitée par plus de 4,000 personnes pendant les quinze jours qu'elle a duré.

Le Catalogue illustré de l'exposition est un livre qui soutient vaillamment la réputation des imprimeurs, relieurs et fabricants de papiers hollandais; il peut, sans infériorité, supporter la comparaison avec les produits similaires publiés dans d'autres pays : 28 firmes ont prêté leurs concours gratuit à la production de ce catalogue, et ainsi on est arrivé à la solution du problème : publier un livre, dont le prix de revient est au moins de vingt-cinq francs, au prix prodigieux d'un florin. Il est vrai que le tirage a été très restreint et que personne n'a pu en avoir deux exemplaires.

La première partie, imprimée sur papier de Hollande de la fabrique van Gelder Zonen, a été exécutée par la firme Rœloffzen et Hübner, d'Amsterdam, à l'exception du titre en chromotypographie qui sort des ateliers de MM. Binger frères de la même ville. La deuxième partie comprend les annonces.

Nous ne pouvons passer en revue toutes les merveilles de typographie que renferment ces pages; nous devons nous contenter de dire qu'il y en a là d'admirables, et que tous ceux qui ont concouru à l'exécution de ce catalogue méritent les plus grands éloges.

Espérons que cette exposition portera de riches fruits, et aidera puissamment au soutien de l'antique renom des typographes néerlandais.

Parmi les livres parus ou en voie de publication, nous avons à signaler chez, C.-L. Brinkman, d'Amsterdam, *Architectonische Vormleer*, du professeur Gugel, recueil de modèles d'architecture renfermant 90 planches en photolithographie d'une exécution remarquable. Chez le même éditeur, une Histoire des progrès de l'humanité (*Geschiedenis van den Voornitgang der Menschheid*), traduite de l'allemand, de Otto Henne-Am Khyn. Cet ouvrage comprendra 6 forts volumes in-8°; deux ont paru jusqu'ici.

La Société *Architectura et Amicitia* commence aussi la publication d'un recueil de projets d'architecture. *Architectura et Amicitia* est une société de jeunes architectes fondée en 1855. Elle ouvre de temps en temps des concours entre ses membres, et ce sont les projets couronnés dans ces concours qu'elle se propose de publier. Les deux livraisons parues chez Joh.-C. Stemler Cz, contiennent les sujets les plus variés et d'un goût exquis. Il y a un monument funéraire en style gothique, un plafond, une librairie, une église de village, un candélabre, un pont pour jardin de plaisance, une école communale, une fontaine, une volière. La reproduction se fait en photolithographie et est en tout point très soignée et très réussie.

Encore un autre ouvrage d'architecture se pu-



blie chez Joh. Ykema, à La Haye : *Burgerlijke Bonwkunde* (Architecture civile). Cette publication ne vise pas tant à être classée parmi les livres de luxe que parmi ceux d'utilité : c'est avant tout une publication utile à tous ceux qu'intéressent les constructions sous n'importe quel rapport, car *Burgerlijke Bonwkunde* promet d'être une publication colossale divisée en séries séparées.

*Stemmen der Natuur en des Harten,* est un recueil de poésies du pasteur L.-M. de Bœr, publié à Groningue chez P. Noordhoff. Le livre témoigne de la piété, du bon cœur et des sentiments humanitaires de son auteur, mais n'ajoutera ni peu ni prou à la gloire littéraire de sa patrie.

Un livre pour bibliophiles est annoncé chez W.-C. de Graaff, à Haarlem : c'est le Catalogue des livres, écrits et journaux défendus, condamnés ou prohibés dans les Pays-Bas, pendant le XVIII^e^ siècle. Cet ouvrage, dû à M. A.-J. Servaas van Rooijen, d'Utrecht, comprendra six livraisons à 1 fl. 25, et sera le premier ouvrage dans ce genre publié dans les Pays-Bas.

Chez Bleeker et Ybes, d'Arnheim, paraîtra une édition remaniée de l'histoire de la littérature du D^r^ W. Doorenbos, professeur à l'école supérieure d'Amsterdam, sous le titre : *Handleiding tot de Geschiedenis der Letterkunde, vooral van den nieuweren tijd.*

L'éditeur Hoste, de Gand, annonce la publication d'une biographie du peintre-forgeron Quentin Massijs, à qui la ville d'Anvers vient d'ériger une statue. Cette biographie comprendra 6 ou 7 livraisons à 1 franc, et sera enrichie de nombreuses gravures sur bois.

Wazenaar (D^r^ Am. de Vos), dont nous avons annoncé la publication d'un recueil de poésies dans la livraison d'avril, vient de faire paraître une seconde édition de son *Vlaamsche Jongen.* C'est presque un livre nouveau, tant l'auteur l'a remanié, et, disons-le, amélioré. Les quelques longueurs que la critique a reprochées à la première édition sont supprimées ici, et plusieurs nouveaux chapitres ont été ajoutés. Le livre a beaucoup gagné et nous sommes convaincus que la critique sera unanime pour rendre hommage à son auteur.

De cette seconde édition quelques exemplaires non destinés au commerce ont été tirés sur papier de Hollande. Nous avons été assez heureux pour en recevoir un des mains de l'auteur.

Nous avons encore reçu de l'éditeur J. Minkman, d'Arnheim, la collection complète de sa *Roman-Bibliotheek,* comprenant jusqu'à ce jour trente-six volumes grand in-8°.

C'est une belle collection, agréable à l'œil, avec ses élégants cartonnages en toile, et renfermant des romans originaux des meilleurs auteurs néerlandais et quelques traductions. Parmi ces dernières nous trouvons *Dolorès,* d'Ernest Daudet, et *Bonne-Marie,* d'Henry Gréville.

Parmi les romans originaux nous citerons : *En Granaatbloem,* de M^lle^ Louise Stratenus, l'intelligente directrice de la *Roman-Bibliotheek; Dorenzathe* de Melati van Java, pseudonyme de Maria Sloot; *Twee Wegen,* dont la critique a été unanime à reconnaître les grandes qualités, par Marie-Caroline Frank; *Valsche Schaamte,* de Betsy Perk.

Sous peu paraîtra, dans cette même collection, un roman écrit par la directrice elle-même; il portera pour titre : *Zonder Levensernst.*

Le même éditeur, J. Minkman, vient de faire paraître la première livraison des œuvres complètes de Ouida (Louise de La Ramée), traduites en néerlandais. Cette série comprendra environ cent livraisons à 40 cents. La première livraison, que nous avons sous les yeux, nous promet une œuvre sérieuse; la traduction est excellente, le format est commode, et l'exécution donne beaucoup plus que ce que l'on peut exiger d'une édition à bas prix. Le portrait de l'auteur, figure énergique, qui orne la couverture est pris d'après une lithographie dont Ouida même témoigne que c'est son meilleur portrait. Nous pouvons donc croire qu'il est ressemblant. Si nous avions à donner un conseil à l'éditeur, nous lui dirions de faire de ce portrait un tirage à part pour le joindre à l'intérieur de sa belle publication.

Les œuvres de Ouida méritent incontestablement d'être connues du peuple néerlandais et flamand, et nous serions heureux de voir couronner d'un plein succès l'entreprise hardie de l'infatigable J. Minkman.

Pour finir, j'ai encore à annoncer la prochaine publication, en Hollande, de deux ouvrages en langue française. L'un, des mains de la célèbre tragédienne Agar, comprendra une étude sur le théâtre contemporain et quelques récits; l'autre sera un recueil de poésies de Hélène Swarth, Hollandaise de naissance, mais habitant Bruxelles depuis son enfance. Son nom n'est pas inconnu, et, à différentes reprises déjà, nous avons eu le plaisir de lire quelques-uns de ses vers. Nous sommes convaincus que les gourmets de la litté-

rature seront contents du régal qui leur sera servi.

Le 25 septembre dernier a eu lieu, à Bruxelles, la grande manifestation en l'honneur de Conscience. Tout le pays flamand s'est levé pour fêter son cher romancier; 285 sociétés flamandes ont pris part au cortège; de nombreuses députations de la Flandre française et de la Hollande sont venues saluer celui qui, il y aura bientôt cinquante ans, entreprit cette campagne glorieuse, mais pénible, qui eut pour résultat de relever le peuple flamand de cet abaissement moral où l'avaient jeté des siècles d'oppression et de lui faire reprendre sa place dans le rang des peuples. Que ceux de nos frères à qui, depuis deux siècles, des lois impies défendent l'usage de leur langue maternelle s'en souviennent : la ténacité, qui est le propre du caractère flamand, les fera, comme nous, triompher de tous les obstacles; le jour de la délivrance luira aussi pour eux, et ils pourront à leur tour reprendre leur place parmi les nations.

De Seyn Verhougstraete.

---

# COMPTES RENDUS ANALYTIQUES

## DES PUBLICATIONS NOUVELLES

---

## QUESTIONS DU JOUR

**Mémoires inédits de Lamartine.** — Paris, Hachette, 1881. 1 vol. in 18-jésus. — Prix : 3 fr. 50.

S'il y a un homme de qui l'on n'attendait guère des *Mémoires inédits*, c'est bien certainement Lamartine. Personne, en effet, ne s'est plus raconté que lui, sans le vouloir ou en le voulant. On peut dire que son œuvre entière n'est, en somme, que sa portraiture, tantôt idéalisée par le vers, tantôt plus réelle dans la familiarité d'une prose bavarde. Depuis les *Méditations* jusqu'aux dernières *Confidences*, Lamartine n'a jamais eu qu'un sujet de chant, qu'un sujet de roman, qu'un sujet d'étude : c'est lui-même. Il fut le type accompli de ces poètes essentiellement dénués d'*objectivité*, qui ne savent que leur propre cœur, et qui, même lorsqu'ils essayent de créer des personnages, les font toujours à leur ressemblance. Non content de ces *Mémoires* involontaires, il se plut ensuite à se peindre sans aucun voile de poésie rimée ; et c'était là un tel besoin de sa nature, que déjà il avait commencé ce déshabillage de lui-même dans les *Commentaires* de ses *Méditations*. Il se chantait perpétuellement, comme le rossignol se chante. Pour son plaisir, sans doute ; mais, il faut bien l'avouer, pour le nôtre aussi, pour le nôtre surtout.

Car ce qui fait la gloire et la grandeur des poètes de cette race, c'est qu'on ne se lasse point de contempler ce portrait, toujours le même, dont ils nous offrent successivement la face, les deux profils, le trois-quarts, le dos, en pleine lumière, en pénombre, en clair-obscur, dans la pompe du lyrisme, dans l'abandon de la causerie intime, tantôt bronze ou marbre, tantôt peinture, tantôt pochade, tantôt pastel, toujours aimé. Les sots et les envieux sont les seuls qui songent à taxer d'orgueil ou de vanité cette naïve adoration de soi-même. Pour les autres, il n'y a là qu'un phénomène naturel dont on ne se doit pas offenser. Et qu'importe, en effet, l'égotisme du poète, quand le *Moi*, dont-il parle sans cesse, est sans cesse intéressant ? Reproche-t-on au paon d'étaler sa queue somptueuse et de s'admirer en faisant la roue ? Non pas. On l'admire à l'unisson, et l'on trouve qu'il a raison de se pavaner ainsi, puisque cela donne à nos yeux cette fête de couleurs chatoyantes et ce feu d'artifice de lumière.

Ainsi de Byron ; ainsi de Lamartine. Et voilà pourquoi, même après *Raphaël*, même après les *Confidences*, on lira encore avec plaisir, avec émotion, avec charme, ces *Mémoires inédits*, si peu attendus et qui ont si peu chance d'être vraiment *inédits*.

Ils le sont cependant, tant le génie a la puissance de renouveler sans fin une matière unique, tant ce grand homme avait de choses à dire, même en ne parlant que de lui !

Ces *Mémoires* ont trait aux vingt-cinq premières années d'une vie qui devait être pleine à déborder, et qui commençait alors dans la monotonie obscure de la province, dans les humbles événements de la famille. Ces souvenirs éloignés, l'enfance fugitive, les menus détails des premières impressions, il n'en faut pas plus au poète pour nous séduire dès le début.

Joignez à cela que la façon de conter est ici toute nouvelle. Lamartine écrivait ces pages suprêmes à la fin de son existence chargée, lourde de gloire et d'infortune. Ce n'était plus le triomphateur en pleine apothéose, le Dieu se révélant à ses dévots ; c'était maintenant un vieillard, un vaincu, cherchant à se consoler, pour ainsi dire, dans l'image des bonheurs les plus lointains, si douce, si pure, estompée par le temps, et berceuse comme un chantonnement de nourrice. De là une couleur tout intime, un charme singulier, une apaisante et familière éloquence. On s'attend à de l'amertume, et on trouve au contraire de la paix. Ces souvenirs, qui devaient paraître cuisants au poète devenu malheureux, respirent plutôt le bonheur. L'automne orageux et l'hiver lamentable, sous lesquels il courbait la tête, y sont dorés aux reflets retrouvés de l'aurore printanière. Cela est toute grâce, toute douceur. Il y a jusqu'à de l'enjouement, auquel on ne l'aurait pas cru accessible. Cette face auguste, dont on connaissait seulement les larmes ou la fierté, se détend ici dans un sourire. Pour tout exprimer en un mot, qui paraîtra bizarre appliqué à un tel homme, et qui est pourtant fort exact, je dirais volontiers que ces *Mémoires inédits* nous donnent un Lamartine bonhomme.

Ils sont donc les bien venus. Ils complètent cette figure qu'on croyait connaître en tous ses détails, et que d'aucuns même trouvaient peut-être trop connue. Ils prouvent que nous ne la connaissions pas encore absolument. Ils ajoutent des rayons nouveaux à l'auréole de ce merveilleux homme, qu'on oublie beaucoup trop aujourd'hui, qu'on a rabaissé injustement en



disant que son temps l'avait surfait, et que la postérité seule remettra en sa vraie place.

Cette postérité, elle commence dès maintenant. Certes, on ne s'en douterait guère, à voir la fortune insolente du naturalisme, et il ne semble pas que l'époque soit bien choisie pour faire l'apologie de Lamartine. Détrompez-vous! Il y a force gens, j'entends des connaisseurs, de ceux qui pétrissent l'opinion, lesquels reviennent au «chantre d'Elvire». Le jugement de quelques-uns aujourd'hui sera demain le jugement de tous; et ce jugement, c'est que Lamartine est, somme toute, le plus haut et le plus *naturellement* grand des poètes lyriques français.

Jean Richepin.

**Le Parnasse satyrique du XIXe siècle**, recueil de pièces facétieuses, scatologiques, piquantes, pantagruéliques, gaillardes et satyriques, des meilleurs auteurs comtemporains, poètes, romanciers, journalistes, etc....., imprimé à *cent soixante et quinze exemplaires;* — à Bruxelles, *sous le manteau* (Kistemaeckers, éditeur). 1881. 3 vol. in-8, ornés de quatre eaux-fortes frontispice.

Sous le manteau ? Alors, c'est sous celui, non d'Arlequin, mais de Polichinelle, du Polichinelle dont le secret est à tout le monde. Personne n'ignore, en effet, que le nouvel éditeur du *Parnasse satyrique* est M. Henri Kistemaeckers. Eût-il voulu réellement le cacher, qu'on l'aurait deviné quand même, au soin artistique de la publication. Beau papier, lettres et encadrements au rouge minéral, tirage à petit nombre, eaux-fortes de premier ordre, jolie impression; on reconnaît dans tout cela sa main et son cachet. On peut et l'on doit regretter seulement que la correction typographique ne soit pas à la hauteur de ce luxe. Il semble que l'ouvrage ait été corrigé, comme on voudrait faire croire qu'il est publié, je veux dire sous le manteau, en cachette, à la diable, à la va-comme-je-te-pousse.

On désirerait aussi un choix plus judicieux de ces pièces facétieuses, piquantes, pantagruéliques, etc... Il y en a beaucoup trop, dans le nombre, qui ne répondent pas du tout à ces épithètes et qui ne valaient pas la peine d'être conservées à la curiosité, même bibliographique. Toutefois, ce n'est pas au nouvel éditeur qu'il en faut faire le reproche, car la publication nouvelle, au moins en ce qui touche les deux premiers volumes, n'est qu'une réédition. C'est le regretté Poulet-Malassis qui réunit et fit paraître, en 1863, le *Parnasse satyrique du XIXe siècle*, auquel il ajouta un *Appendice* en 1866. Il semble que, le succès ayant consacré la composition de ce premier recueil, M. Kistemaeckers ait cru nécessaire de l'accepter telle quelle. Et, au point de vue bibliographique, il faut bien avouer qu'il a eu raison. Les amateurs de ce genre de livres, en effet, les veulent avoir sans retouche, et y trouveraient peu de prix s'il y manquait quelque chose. Il n'en est pas moins vrai que le Recueil eût beaucoup gagné à une critique de plus de goût, qui eût admis toutes les hardiesses, toutes les licences, toutes les ordures même, mais à la condition qu'il y eût dans toutes un ragoût poétique et une pointe d'art. Ce n'est pas le cas ici, et je m'étonne fort que feu Poulet-Malassis, esprit si fin et si distingué, n'ait pas compris cela tout d'abord.

Le troisième volume, par exemple, est neuf en grande partie, et l'on y rencontre des noms tout à fait contemporains et vivants. Beaucoup d'épigrammes! Beaucoup de personnalités! Trop peut-être. En revanche, force chansons ou poèmes obscènes qui se font pardonner par la richesse du travail, mais dont la publication doit gêner quelque peu leurs auteurs. Je ne leur ferai pas ici la mauvaise farce de les citer. La table en serait, d'ailleurs, trop longue, car il n'y a guère de gens de lettres connus qui n'y soient pas compromis. On aurait même plus tôt fait de mentionner ceux qui ne s'y rencontrent pas.

Et pourtant, il y a des lacunes encore, que l'éditeur le sache et qu'il en fasse son profit pour une autre occasion. Les connaisseurs et les curieux en ces matières ont été fort surpris de ne pas trouver là certaines pièces célèbres, entre autres la parodie de la *Mort des Amants* (de Baudelaire), par Léon V., les sonnets saphiques de Paul V., et surtout les poèmes de Maurice R., un maître en ce genre.

Tel quel, malgré ses défauts de composition, bien que ces absences soient fâcheuses, et que d'autre part il y ait encombrement de choses inutiles, tel quel le recueil est intéressant, et, disons-le sans fausse honte, il a sa raison d'être. Tirés à un si petit nombre d'exemplaires, on pense bien que ces trois volumes ne feront pas grand mal et n'augmenteront pas beaucoup la corruption du siècle. De semblables publications ne s'adressent pas au gros des lecteurs, et ne vont guère qu'aux bibliothèques d'amateurs rares et spéciaux. La mère, à coup sûr, n'en prescrira pas la lecture à sa fille. Les jeunes gens non plus ne trouveront pas sous la main et facilement ces écrits dangereux pour leur innocence. En revanche, les curieux auront plaisir à les posséder, et les cœurs les plus purs ne se feront pas scrupule de s'en mettre en quête, ne fût-ce qu'au doint de vue de la bibliophilie. Il ne faut donc pas accabler l'éditeur de reproches moraux. En tous cas, ce ne serait pas ici le lieu, dans une revue qui a un peu le droit de s'occuper des livres sans les regarder parfois de trop près.

Les quatre eaux-fortes à elles seules suffiraient à excuser, d'ailleurs, la publication. Là, sans conteste, l'art l'emporte sur le sujet et entraîne d'avance le pardon: soyons donc indiscret, et donnons tour à tour le nom des artistes qui n'ont pas craint de faire ce que les grands maîtres de la Renaissance faisaient sans scrupule pour l'Arétin. Les frontispices du *Parnasse satyrique* sont dus au burin de MM. Chauvet et Félicien Rops. On sait que ce dernier surtout a plus que du talent dans cette espèce d'illustration. Sa fantaisie y touche presque au génie.

Un dernier renseignement pour les bibliophiles! Le précédent *Parnasse Satyrique*, celui de Poulet-Malassis, atteint couramment aujourd'hui le prix de trois et même quatre cents francs. C'est dire jusqu'où mon-

teront, avant qu'il soit peu, les *cent soixante et quinze exemplaires* du nouveau recueil.

Franchement, pour finir, ce ne sont pas des livres aussi chers qui peuvent démoraliser le peuple, ni même la bourgeoisie, et voilà bien pourquoi j'en ai parlé tout à l'aise, d'une façon si détachée. J. R.

# THÉOLOGIE

## RELIGION — ÉCRITURE SAINTE — LITURGIE

**Histoire de l'Eglise de Genève** depuis les temps les plus anciens jusqu'en 1802, avec pièces justificatives, par M. le chanoine Fleury, vicaire général, 2 vol. in-8°. Paris, Victor Palmé; Genève, Grosset et Tremblay, 1880.

Les monographies n'excitent pas toujours l'intérêt du public et elles obligent les écrivains à des labeurs souvent ingrats. Léger de sa nature, occupé de ce qui le charme, le public aime les lectures agréables, d'une assimilation facile, qui lui disent beaucoup en peu de mots et l'instruisent sans effort. En général, les monographies ne répondent pas à ses besoins; elles lui donnent à la fois trop ou trop peu; les auteurs ne l'ignorent pas; il faut donc qu'ils soient doués d'un courage ou d'une foi à toute épreuve pour s'imposer un travail destiné presque toujours, dans l'hypothèse la plus favorable, à un succès restreint.

Ce courage, cette foi, M. Fleury vient d'en donner l'exemple: il a composé une *Histoire de l'Église de Genève*, en deux grands volumes d'environ 500 pages chacun, et il commence son œuvre non seulement *dès les temps les plus anciens,* comme il l'annonce, mais avant le christianisme; c'est le milieu païen dans lequel est née l'Église de Genève qu'il nous montre d'abord avec raison; il nous la fait voir ensuite sous les différentes souverainetés par lesquelles elle passe successivement jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle; c'est en quelque sorte une partie de l'histoire de l'Europe qui se déroule sous nos yeux, aux pieds des Alpes, sur cette terre de Suisse, illustrée par tant d'événements. Mais M. Fleury n'a pu arriver au terme de sa tâche; au lieu de nous conduire jusqu'au Concordat, comme il se l'était proposé, il s'arrête au début de la Révolution française, à la Constitution civile du clergé, et il ne nous dit pas quelle influence a exercée en Suisse cette mesure qui fut en France une si grande faute. Il nous laisse en l'air et nous promet la suite de son œuvre à un prochain numéro, à un prochain volume, qui peut-être ne viendra jamais. En histoire, comme en toutes choses, il faut savoir se borner soi-même et penser que: *qui trop embrasse mal étreint.*

M. Fleury a-t-il au moins, dans les limites où il s'est tenu, atteint le but fixé? Est-ce bien une *Histoire de l'Église de Genève* qu'il nous donne? Nous avons par avance répondu à cette question: c'est une monographie et même une monographie composée d'une foule d'autres, dont les évêques de Genève sont tour à tour l'objet. L'auteur descend dans les infiniment petits de la vie de chacun des pasteurs; il nous parle en détail de leur famille, de leurs études, de leur début dans le ministère, de leur administration, de leur mort. Les biographies épiscopales sont interrompues parfois par un autre genre de monographies dont M. Fleury égrène le monotone chapelet; viennent d'abord les ordres monastiques, puis les œuvres hospitalières, et, quand arrive la Réforme, les chefs du protestantisme sont traités comme les évêques; mais alors notre chapelet change de nature, les grains bénits sont entremêlés de grains profanes. Il y a sans doute parfois des chapitres intéressants, mais c'est l'uniformité qui domine, et l'on sait ce qu'elle produit.

Dans tous les cas, ce n'est pas une véritable histoire que nous donne M. Fleury; qui dit histoire, dit vues d'ensemble, larges horizons; à chaque chose sa place, à chaque homme son rang selon son influence et son rôle, avec ordre, avec harmonie et proportion; une véritable histoire, c'est comme un tableau bien fait; on doit pouvoir y suivre une idée et y reconnaître le développement d'une loi; ce n'est pas le cas de M. Fleury; son œuvre est considérable, c'est un chercheur que rien ne rebute, un savant qu'aucun travail n'arrête, un chroniqueur, non pas un historien.

Si nous avions un conseil à donner à M. Fleury, ce ne serait pas d'écrire un troisième volume, mais de condenser en un seul les deux premiers et celui qu'il prépare et, dans ce travail nouveau, de s'inspirer d'une idée maîtresse autour de laquelle il grouperait les hommes et les événements. Il nous ferait assister ainsi jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle au développement de l'Église de Genève et nous montrerait la part qu'elle a prise aux grandes évolutions de l'Église universelle. Le grand schisme, le concile de Constance, le jugement de Jean Huss passeraient sous nos yeux, et nous verrions lentement apparaître à Genève comme ailleurs, plus qu'ailleurs même, les causes multiples qui ont amené le triomphe de la Réforme. A partir de cette grande révolution, une ère nouvelle commence pour l'Église à Genève; de souveraine qu'elle était, elle devient minorité opprimée. Comment les chefs du protestantisme l'ont combattue et comment elle a pu se maintenir en face d'une puissance plus forte qu'elle; comment François de Sales et d'autres évêques ont pu, non sans obstacles et non sans succès, continuer leur apostolat; comment enfin le culte catholique a pu se réintroduire dans Genève à l'abri de la mission

diplomatique française; en un mot, comment l'Église, persécutrice partout, a pu vivre et se réclamer de la liberté de conscience, voilà les idées d'un vivant intérêt que M. Fleury pourrait traiter en véritable historien. Il ne les a qu'effleurées; il en dit assez cependant pour nous convaincre que, s'il n'est pas tout à fait sans préjugés envers le protestantisme, ce qui serait difficile à un chanoine vicaire général, il est du moins assez maître de lui-même pour rendre justice à ses adversaires. Nous l'en félicitons; les anciens évêques de Genève avaient souvent montré une certaine indépendance vis-à-vis du saint-siège; leur historien, sans sortir de l'orthodoxie et du respect envers ses chefs religieux, reste dans ces fortes traditions. On ne respire pas vainement l'air vivifiant de la liberté.

F. A. A.

# PHILOSOPHIE

## MORALE — ÉDUCATION — RHÉTORIQUE

**Essai sur la philosophie naturelle,** par J. Tissot, ingénieur en chef au corps des mines. Tome premier. Un volume in-8°. — Prix : 12 francs; Paris, Germer-Baillière, 1881.

Ces mots de philosophie naturelle que l'auteur a choisis pour en faire le titre de son ouvrage, ont un sens qu'on n'entend plus guère; on en faisait volontiers emploi jusqu'au siècle dernier; aujourd'hui, ils ne sont plus usités, c'est dommage. M. Tissot les prend-il bien avec leur signification longtemps acceptée? Non, du moins apparemment. Or, si nous estimons chose fâcheuse que l'expression « philosophie naturelle » ne soit plus d'usage, c'est parce qu'elle laissait entendre qu'il était une autre philosophie; et M. Tissot nous semble porté à croire, avec toute l'école positiviste, d'ailleurs, qu'il n'est pas d'autre science que celle de l'objectif. Synthétiser, systématiser toutes les connaissances, qui sont pensées humaines, c'est une œuvre importante et qu'il importe de toujours refaire; mais il ne faut pas oublier qu'il est une science des conditions de la pensée humaine; la critique de la raison pure est la préface nécessaire d'un exposé des connaissances que compose la raison pratique; l'objectif, ce n'est peut-être pas le réel, et le *moi* est peut-être la seule réalité.

L'*Essai* sera publié en trois volumes; le premier seul a paru.

Dans ce premier volume, l'auteur traite des *agents naturels, de la constitution de la matière, de la constitution des êtres organisés.*

De juger, d'apprécier, après une première lecture, les théories professées par l'auteur, cela nous est défendu; d'entre les propositions qu'il émet, beaucoup nous semblent fort peu acceptables, mais c'est sur des données, plus ou moins hypothétiques, de haute physique et de haute mécanique que l'auteur se fonde pour les émettre, et ces sciences ne nous sont pas tellement familières que nous puissions discuter, à l'heure où nous écrivons et sans plus ample examen, la valeur des prémisses dont il fait découler ses conclusions.

Les penseurs, comme les savants, liront avec intérêt les chapitres où il parle de l'éther interstellaire, de l'atmosphère gratifique et de l'atmosphère calorifique, des divers états des milieux pondérables, de la nécessité et de la réalité du temps infini, de l'espace infini, de la substance infinie et du mouvement infini, des propriétés physiques et chimiques des milieux pondérables. L'ouvrage de M. Tissot a une grande valeur. Son système est un système purement panthéiste. Il y a une substance universelle, l'*Un-Tout;* la matière et l'esprit sont à distinguer l'une de l'autre, mais ni l'une ni l'autre ne sont des principes premiers; ils ne sont que de simples modalités ou de simples modes du mouvement de l'*Un-Tout.*

Nous attendons les deux volumes suivants qui auront pour sujets : l'évolution inorganique et l'évolution organique.

F. G.

**Régis Breysse** (le berger du Béage), sculpteur ardéchois, par Henry Vaschalde, officier d'académie, membre de plusieurs sociétés savantes. Vienne, Savigné, éditeur, 1880, in-8° de 16 pages. — *Le Vivarais à la représentation nationale* (depuis le XIIIe siècle jusqu'à nos jours), par le même auteur. Paris, P. Rouquette éditeur, 1880, in-8° de 24 pages.

M. Henry Vaschalde est un de nos plus méritants érudits de province. Le Vivarais, son pays natal, a été l'objet constant de ses études et de ses investigations, et ce qu'il a déjà publié sur cette contrée cévenole, si curieuse, si intéressante, si riche en documents et en traditions, forme toute une bibliothèque.

Aujourd'hui, nous avons à signaler de M. Vaschalde deux nouvelles brochures : *Régis Breysse* et *le Vivarais à la représentation nationale.*

Régis Breysse était un simple pâtre de ces abrupts environs du Mézenc, si bien décrits par George Sand dans le *Marquis de Villemer.*

Il était né sculpteur comme d'autres naissent poètes. Tout en gardant ses troupeaux, le petit pâtre du Mézenc, avec un simple eustache de six sous et un morceau de buis, fabriquait des vierges ravissantes et des bonshommes tout à fait drôles. Grâce à de hautes protections, il put quitter ses montagnes et aller à Paris, où il devint l'élève favori de David



(d'Angers). Breysse ne tarda pas à s'affirmer en maitre.

Il publia successivement le *Gladiateur terrassant un lion,* le *Christ en croix,* le *Général Rampon à Montelegino, Boissy-d'Anglas devant la tête de Féraud* et d'autres œuvres fort remarquables. Il faut lire dans l'éloquente notice de M. Henry Vaschalde le récit ému et touchant des étranges épisodes de la vie de ce pâtre, qui fut un sculpteur de génie, resta paysan toute sa vie et mourut fou. Cela tient à la fois de l'histoire, du roman et du drame.

***Le Vivarais à la représentation nationale*** est un travail chronologique très consciencieux et très complet sur les représentants de cette ancienne province et du département de l'Ardèche, depuis le XIII[e] siècle jusqu'à nos jours.

M. Vaschalde n'a rien oublié : noms et prénoms de chaque député, pair ou sénateur; date de leur élection, nombre de suffrages obtenus, assemblées où ils ont siégé, tout a été indiqué avec une précision et une exactitude scrupuleuse. Sa brochure se termine par une liste chronologique de tous les députés d'origine ardéchoise ayant représenté ou représentant d'autres départements. Nous félicitons M. Vaschalde de sa patriotique initiative; il a montré l'exemple, et il serait à désirer qu'un travail semblable fût fait pour chaque département. Nous aurions ainsi la véritable chronologie de la France parlementaire. Z.

# QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

## ÉTUDES D'ÉCONOMIE ET D'HISTOIRE POLITIQUE ET SOCIALE

**L'Être social,** par ARMAND HAYEM. 1 vol. in-12. — Prix : 2 fr. 50. Paris, Germer Baillière et C[ie]; 1881.

Il y a deux ans, peut-être trois, l'Académie des sciences morales et politiques mit au concours cette question : ***Rechercher les raisons de la différence qui peut exister dans les opinions et les sentiments moraux des différentes parties de la société.*** M. Armand Hayem composa, et envoya en temps voulu, un travail qui est celui-là même qu'il publie aujourd'hui; ce travail, M. Baudrillart, rapporteur de la commission, le juge « plein de mérite »; il avait, disait-il, plus de valeur que les autres manuscrits déposés, mais parce que l'auteur n'avait pas traité la question soumise, il n'y avait pas lieu de lui décerner le prix. M. Armand Hayem n'est point content du jugement rendu, et si à M. Baudrillart, rapporteur, il ne dit pas plus crûment ce qu'il pense, c'est qu'il est tenu à quelque déférence, du moins *coram populo*, à l'égard de M. Baudrillart, académicien. Eh bien, M. Armand Hayem a tort; son juge n'a peut-être pas, en déclarant non traitée la question posée, prouvé son incompétence, et il a certainement fait preuve d'une extrême indulgence en présentant le manuscrit, maintenant imprimé sous ce titre : *l'Être social,* comme un ouvrage « plein de mérite »; il n'a aucun de ces mérites, eût-il pu dire, qui rendent une œuvre considérable, et nous, nous le disons.

Le livre n'est pas mal composé, il n'est pas mal écrit, mais il n'enferme aucune considération originale. L'auteur sait comprendre ce qu'ont dit les chercheurs adonnés à l'étude de la biologie, de l'ethnographie, de la linguistique, de la sociologie, du droit constitutionnel et politique, mais il ne saurait concevoir de lui-même quelque rapport ou quelque loi que ce soit; il résume ou développe ce qui a été le plus récemment soutenu ou proposé, thèses ou hypothèses, mais de son propre fonds il ne tire rien.

Les sociétés sont autant d'organismes qui apparaissent ou disparaissent; les éléments désassociés servent à constituer d'autres organismes plus ou moins capables de modifier le milieu ou de s'y adapter. Les races, le milieu, la culture expliquent les origines et le développement de chaque *être social;* les organes et les fonctions, aussi les classements, se forment selon une loi d'hérédité constante et de nécessité générale; formés, constitués, ils présentent comme une vie propre, ils sont comme des êtres complets se reproduisant, non toutefois sans modifications. « Les raisons des différences qui se montrent dans les opinions et les sentiments moraux des différentes parties de la société sont dans les causes organiques et constitutives de l'être social. Toutes ces causes sont liées et se déterminent l'une l'autre. » Cette théorie, toute déterministe, on la connaît, elle a été professée, de l'autre côté de la Manche, par l'illustre penseur qui a nom Herbert Spencer. M. Armand Hayem l'accepte-t-il pleinement, sans réticence? Non. Il y a, dit-il, action rénovatrice des sociétés par elles-mêmes; nous n'y contredisons pas, mais cette action est-elle encore déterminée? La culture qui modifie la forme de l'être social, la nature des organes, leur jeu, leur adaptation, qui modifie les institutions avec les mœurs, est-elle un déterminant non déterminé? M. Hayem nous dit : Les deux facteurs des modifications que le moraliste, l'historien, ne peuvent pas ne pas constater et qui apparaissent de plus en plus nombreuses, de plus en plus profondes, « depuis l'affranchissement moral de l'homme », sont d'une part « la nécessité des choses, » et, d'autre part, « la liberté humaine »; mais quelle est, essentiellement

cette liberté dont il parle? Est-ce le *libre arbitre* de l'école, est-ce le pouvoir que M. Renouvier reconnaît à l'homme de *commencer des séries de phénomènes non nécessairement futurs?* La question est d'importance. L'homme est libre dès que et selon qu'il connaît de certaines fins et de certains moyens. M. Hayem n'énonce pas clairement ce qu'il conçoit peut-être fort bien; mais s'il entend la liberté comme terme simplement corrélatif de cet autre terme : la science, il est tenu de la considérer comme un simple devenir. L'homme sera de moins en moins un être déterminé, il sera de plus en plus un être déterminant; la liberté se réalise, soit; mais elle se réalise encore suivant certaines déterminations; le développement de l'humanité dans le sens d'une liberté individuelle ne peut être conçu que comme une suite de déterminations qui s'enchaînent. La théorie de la liberté devenir présentée par M. Armand Hayem (qui n'a peut-être pas, d'ailleurs, voulu la présenter) n'a pas été inventée par M. Armand Hayem; elle est peut-être attaquable, elle est certainement ingénieuse, mais elle appartient à M. Alfred Fouillée.

La conclusion du livre est celle-ci : les modifications se continuent et réalisent l'atténuation de plus en plus grande des différences existant entre les sentiments et les opinions des individus membres d'une même société. L'entente se fait entre les hommes et elle se fera entre les peuples.

Pour n'être pas l'œuvre d'un penseur, ce livre n'est pas à dédaigner; il paraitra fort intéressant à ceux qui connaissent peu ou mal les ouvrages de M. Herbert Spencer et ceux de M. Alfred Fouillée.

F. G.

**Monsieur Bastiat-Schulze de Delitzsch,** ou *Capital et travail,* par Lanalle, traduit de l'allemand par E. Monti, avec une notice biographique du Dr Paepe. H. Kistemaeckers, éditeur, à Bruxelles. — Prix : 5 francs.

Ce livre est une réponse au *Catéchisme des travailleurs* de M. Schluze de Delitzsch, que Lanalle appelle le Bastiat allemand.

M. Schluze, comme notre compatriote, appartient à cette école d'économistes dont toute la doctrine se résume dans cette maxime : « Laissez faire, laissez passer. » Le célèbre agitateur allemand, prenant corps à corps tous les arguments de son adversaire, n'a pas de peine à démontrer l'insuffisance de ses théories économistes. Si nous aimons à voir dans une discussion une certaine énergie qui démontre une profonde conviction dans la thèse que l'on soutient, nous ne pouvons y admettre les gros mots ou les épithètes blessantes, qui n'ajoutent rien à la valeur des arguments produits et rabaissent celui qui les emploie dans l'esprit de ses lecteurs; c'est un peu le reproche que nous faisons au livre de Lanalle.

Comme l'auteur, nous pensons que tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, et que nos lois économiques sont loin de répondre aux besoins de la société; mais nous nous séparons entièrement de lui, lorsqu'avec Louis Blanc, dont il paraît avoir embrassé la doctrine, il fonde sa réforme sur l'association avec la commandite de l'État.

Si l'État était une personnalité en dehors de la société, ayant des ressources personnelles, nous comprendrions qu'à ses risques et périls il commanditât telle ou telle catégorie de citoyens; mais l'État n'est qu'une émanation de la société elle-même, dont toute la mission est de veiller à l'exécution des lois votées par cette société; et les ressources dont il dispose sont prises aux contribuables. Vouloir qu'il équilibre par décret les fortunes privées en prêtant à ceux qui n'ont pas avec l'argent de ceux qui ont, c'est apporter dans l'industrie une perturbation telle qu'elle sera préjudiciable à ceux pour qui elle aura été faite. Et, demanderons-nous, à qui prêtera-t-il, comment prêtera-t-il, et quelle garantie prendra-t-il? y aura-t-il des privilégiés ou prêtera-t-on à tout le monde? Qui est-ce qui sera chargé de liquider les sociétés qui n'auront pas réussi? L'État sans doute, puisqu'il sera créancier. Prendre à ceux qui ont, commanditer ceux qui n'ont pas et être syndic pour son compte de toutes les faillites qui se produiront, tel est donc le rôle que les partisans de ce système veulent faire jouer à l'État. Le cadre trop restreint de l'analyse succincte d'un livre ne nous permet pas de donner plus d'étendue à la critique du crédit par l'État; mais nous sommes certain que si la société doit trouver une solution au problème du prolétariat, ce n'est qu'en prenant la justice pour base, la liberté pour principe, et en laissant à l'initiative individuelle le soin de trouver et d'appliquer l'idée synthétique de la réforme sociale.

**Histoire de la ligue d'union républicaine des droits de Paris,** par André Lefèvre. Paris, G. Charpentier, 1881, in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Il arrive un peu tard, ce livre; c'est en quelque sorte un coup de canon tiré après la bataille. A quoi bon rouvrir un débat que l'amnistie avait clos définitivement? Les républicains unis pour la défense des libertés municipales et franchises de Paris ont sans doute le droit de revendiquer l'honneur qui leur échut alors de s'interposer entre les partis hostiles. Ils essayèrent, avec plus de bon vouloir que de succès, de s'opposer aux excès de la révolte, puis à ceux de la répression. Furent-ils eux-mêmes sans reproche? M. André Lefèvre l'affirme hautement; son plaidoyer en faveur de la ligue dont il faisait partie est mené vivement et abonde en raisons spécieuses. Il ne nous a pourtant pas convaincu. L'intérêt et la passion politique nuisent parfois à l'impartialité de l'historien. Pour lui, la ligue a vu clair et marché droit, quoique sur le tranchant du rasoir; son insuccès a été honorable et regrettable. Nous n'accorderons ces conclusions qu'avec beaucoup de réserves, en laissant à chacun sa part de responsabilité.

Et tout d'abord, il nous paraît étrange qu'un esprit aussi sensé ne voie pas quel danger ce serait pour la chose publique, si n'importe quel groupe d'individus, sous prétexte de défendre tel ou tel droit, se croyait autorisé à former un corps distinct, agissant et vivant

de sa vie propre et s'arrogeant le privilège d'intervenir comme médiateur entre le gouvernement et ceux qui l'attaquent. Un pareil rôle, même lorsqu'il est inspiré par des sentiments honnêtes et dans un but de conciliation, n'en devient pas moins à la longue ridicule ou odieux. M. Lefèvre nous apprend en effet que lui et ses amis, jetés entre les deux camps et suspects également à l'un et à l'autre, se virent, en fin de compte, sommés par la Commune de prendre les armes avec elle, de renoncer à une neutralité qui ne servait à rien. Cette injonction, qu'ils s'empressèrent de décliner, était logique. Si l'on était d'avance décidé à ne pas pousser les choses à l'extrême, il fallait prévoir les conséquences d'une première revendication, surtout à ce moment-là, et remettre à des temps plus opportuns la querelle entre Paris et l'État, querelle qui aujourd'hui encore ne pourra se régler qu'au moyen de concessions réciproques. Dans les temps de crise et de troubles civils, le vrai patriotisme consiste, non à délibérer sans cesse et à rédiger des manifestes impuissants, mais à comprendre de quel côté se trouve l'intérêt du pays et à s'y jeter résolument. P.

# SCIENCES NATURELLES

## PHYSIQUES — MATHÉMATIQUES

**L'œuvre de Claude Bernard;** *introduction* par Mathias Duval; *Notices,* par E. Renan, Paul Bert et Armand Moreau; *Table alphabétique et analytique des œuvres complètes de Claude Bernard,* par le Dr Roger de la Coudraie, ancien interne des hôpitaux; *Bibliographie des travaux scientifiques, mémoires, lectures et communications aux académies et sociétés savantes,* par G. Malloizel, sous-bibliothécaire au muséum d'histoire naturelle, avec un portrait de Claude Bernard. Un vol. in-8°. Paris, Germer Baillière et Ce, 1881.

Ce livre ne sera pas seulement précieux à tous ceux qui, en France et à l'étranger, s'adonnent à l'étude de la physiologie; il leur sera indispensable.

A moins d'avoir une mémoire prodigieuse, on ne saurait, pour guider et contrôler les recherches que l'on prétend faire, retrouver, au moment que l'on voudrait, les pages dans lesquelles notre illustre savant a consigné les résultats de telle ou telle de ses propres investigations, et les élèves de Claude Bernard, en faisant dresser une table alphabétique et analytique des œuvres complètes de leur maître vénéré, ont rendu un inappréciable service à tous les chercheurs.

Cette *table alphabétique,* établie par M. Roger de la Coudraie, est suivie d'une *bibliographie* des mémoires et communications du savant physiologiste, par M. Malloizel, et elle est précédée d'une introduction par M. Mathias Duval. Ont été rapportées les paroles prononcées par M. Armand Moreau sur la tombe de Claude Bernard, et la belle conférence faite par M. Paul Bert sur les travaux et les découvertes de celui dont il est comme le continuateur. Ainsi composé, ce volume eût été très complet, il eût répondu parfaitement au but que s'étaient proposé les éditeurs, mais ils ont demandé et obtenu le droit de publier le magnifique discours prononcé par M. Renan le jour de sa réception à l'Académie française, et, grâce à l'obligeance du plus grand des écrivains de ce siècle, à celle de son éditeur, M. Calmann Lévy, ils ont fait de leur livre un véritable monument. Ce ne sont pas seulement tous ceux qui veulent étudier qui seront soucieux de posséder ce volume, ce sont tous ceux qui ont connu, aimé, admiré Claude Bernard. F. G.

# SCIENCES MILITAIRES

**Ordonnance du 10 mai 1844 portant règlement sur l'administration et la comptabilité des corps de troupes.** Annotée et commentée par Durand, officier d'administration. 2e édition, un vol. in-8° de 400 pages. Paris, Baudoin et Ce, 1881. Prix : 5 francs.

Nos règlements militaires, quoique rédigés par des hommes spéciaux et de la plus grande compétence, ont l'inconvénient propre à toutes les lois; c'est que depuis le jour où ils ont été édictés, ils sont l'objet d'une foule de dispositions complémentaires ou restrictives qui, tout en laissant subsister le texte primitif, le surchargent d'articles parasites au milieu desquels il est parfois bien difficile de se reconnaître. Aussi doit-on de grands remerciements à ces modestes travailleurs qui cherchent à rétablir un peu d'ordre dans toute cette réglementation, et mettent les fonction-



naires, obligés d'y avoir recours, à même de se débrouiller dans ce chaos C'est ce qu'a fait M. Durand pour *l'ordonnance sur l'administration et la comptabilité des corps de troupes;* et son livre, devenu classique et indispensable aux comptables militaires, fait aujourd'hui l'objet d'une deuxième édition.

Ce volume sera accueilli avec joie par tous ceux que leurs fonctions appellent à faire mouvoir les rouages si compliqués de l'administration.

Tout le travail de recherches à travers des textes contradictoires, de conciliation des documents les plus incompatibles a été fait par ce bénédictin : il a groupé autour de chaque point tous les renseignements officiels qu'il faudrait, sans lui, puiser à droite et à gauche, et que l'on n'aurait même pas toujours la certitude de rencontrer.

Ce livre n'est pas un cours, ni un dictionnaire d'administration. C'est purement et simplement le texte de l'ordonnance du 10 mai 1844, sauf les passages supprimés; dans les articles modifiés, on a substitué la nouvelle rédaction à l'ancienne et on a complété ceux qui avaient été développés par les décrets subséquents.

Tout le reste a été mis aux renvois ou rejeté aux annexes.

Telle qu'elle est, cette nouvelle édition de *Durand*, comme on l'appelle, s'adresse, si l'on veut, à un public restreint; mais elle constitue un ouvrage indispensable pour tous ceux qui ont à intervenir dans l'administration et la comptabilité des corps de troupes.

C. M.

**Manuel du volontaire d'un an et du sous-officier dans l'infanterie,** par Ney, capitaine au 36e de ligne. Septième édition, mise au courant jusqu'au 2 juillet 1881. — Un vol. in-18 de 545 pages; Paris, Firmin-Didot, 1881.

Quand un ouvrage d'une nature aussi technique que le manuel du volontaire d'un an arrive à sa septième édition, on peut affirmer sans craindre d'être démenti qu'il répond à un besoin sérieux. Quoique battu en brèche de tous côtés par une certaine presse, le volontariat d'un an est une institution que l'on ne pourra supprimer qu'en mettant en péril le recrutement de nos carrières libérales. Il ne nous appartient pas ici de le défendre, ni de chercher ce qui pourrait lui être substitué; il existe pour le moment, et il s'agit de faciliter à notre jeunesse les moyens de franchir ce pas qui devient tous les ans de plus en plus sérieux. Le travail du capitaine Ney nous semble remplir toutes les conditions nécessaires. Continuellement tenu à jour et mis au courant des ordonnances nouvelles, il est un véritable *vade-mecum* pour l'aspirant au volontariat, aussi bien que pour le sous-officier qui tient à continuer avec honneur la carrière militaire et arriver à l'épaulette.

L'ouvrage, sensiblement modifié depuis ses premières éditions, renferme toutes les notions exigées pour les examens : — Service intérieur, — Service des places, — manœuvres, — législation, — administration, — topographie — et fortification passagère.

Toutes ces matières sont traitées avec concision et sobriété, et l'auteur a su faire avec réserve un choix judicieux dans les nombreux traités qu'il a mis à contribution.

C. M.

## BELLES-LETTRES

### LINGUISTIQUE

**Dictionnaire de l'ancienne langue française** et de tous ses dialectes du IXe au XVe siècle, composé d'après le dépouillement de tous les plus importants documents, manuscrits ou imprimés, qui se trouvent dans les grandes bibliothèques de la France et de l'Europe et dans les principales archives départementales, municipales, hospitalières ou privées; par Frédéric Godefroy. Publié sous les auspices du ministère de l'instruction publique. Paris, F. Vieweg, 1880. Fascicules I-V, in-4°.

Nous aurons à parler longuement de cet important ouvrage. Nous ne voulons aujourd'hui que le signaler à l'attention du public, de jour en jour plus nombreux, qui s'intéresse à notre vieille langue. A en juger par les premières livraisons, ce dictionnaire sera, pour le français du moyen âge, ce que l'œuvre de M. Littré est pour le francais moderne. M. Frédéric Godefroy aura élevé là un monument précieux, où seront exposées par ordre toutes les richesses du langage de nos pères; monument que visitera l'historien aussi bien que le philologue, car la langue est comme un moulage pris à vif sur les idées, les coutumes et les mœurs d'un peuple ou d'une époque.

Avec l'auteur, plus même que l'auteur ne semble le faire, nous regrettons que le défaut de temps ou d'espace l'ait obligé à tronquer son plan primitif et à ne donner que les mots de la langue du moyen âge que la langue moderne n'a pas gardés. Pour suivre ce système jusqu'au bout, sans être incomplet, M. Godefroy enregistre bien des mots qui se sont conservés jusqu'à nos jours, mais il ne les enregistre que pour certaines significations disparues. Il est bien fâcheux que nous ne puissions avoir dans son ensemble ce gigantesque travail, dont M. Godefroy a rassemblé tous les éléments, et qui nous aurait montré le développement historique de notre idiome, pour ainsi dire heure par heure, depuis les premiers bégayements de

la langue vulgaire se débarrassant des langes du latin, jusqu'au français du XIX^e siècle. C'est un fragment considérable et de dimensions majestueuses qu'on nous donne aujourd'hui, sans doute; mais ce n'est qu'un fragment. Plus tard on nous donnera les autres jusqu'à l'épuisement des matériaux. Hélas! quelle que soit la belle architecture de ces morceaux détachés, quels que soient l'importance et l'intérêt de chacun d'eux, ils ne peuvent, s'ils ne sont réunis et ensemble, former l'édifice grandiose dont M. Godefroy avait conçu le noble projet, et qu'un heureux continuateur, profitant des travaux déjà accomplis, se donnera la gloire, relativement facile, d'élever quelque jour.

Un autre inconvénient, d'une nature plus spéciale, résulte de l'obligation où s'est trouvé M. Godefroy de « courir au plus pressé »; et il le signale lui-même avec une louable franchise lorsqu'il dit dans son Avertissement: « Il ne faut pas toujours s'attendre à trouver une classification satisfaisante du sens des mots que nous citons, puisque tel sens ancien peut dériver d'une signification encore aujourd'hui vivante, que nous supprimons *systématiquement.* »

Tout rigoureux qu'il est, le système de M. Godefroy comporte, volontairement ou non, des exceptions, dont nous ne saurions nous plaindre d'ailleurs. C'est ainsi qu'il enregistre les mots *afféte*, *apaisement*, et d'autres encore qui, ni dans leur forme ni dans leurs significations, ne sont devenus étrangers à la langue moderne. Mais nous ne pouvons, pour cette fois, entrer dans l'examen détaillé de l'ouvrage, et nous réserverons ce sujet pour l'étude plus approfondie que nous en ferons prochainement.

M. Godefroy réclame, avec grande raison selon nous, droit de cité dans son dictionnaire, non seulement pour les mots « bien faits et durables », consacrés par les meilleurs écrivains, poètes et prosateurs des XI^e, XII^e et XIII^e siècles, mais aussi pour les mots de tout mérite, de toute époque, de toute province. Il a compris qu'il « fallait abjurer tout purisme », parce que, dans son travail, « le côté historique domine », et qu'un « mauvais mot a, comme un bon mot, son intérêt historique ». Aussi a-t-il recueilli et admis « beaucoup de mots mal faits et passagers ». Nous avouons que cette dernière phrase de son Avertissement nous inspire des inquiétudes. Pourquoi beaucoup et non pas tous? Si, dans cet ordre de choses, il y a choix, le choix ne peut être qu'arbitraire et rendre le travail incomplet. Nous aimons mieux croire que l'expression n'a pas ici complètement rendu la pensée, et que les omissions, qui ne peuvent manquer de se trouver dans un répertoire de ce genre, proviennent de l'immensité de la tâche et non de la volonté de l'auteur.

Un trait original de ce dictionnaire, c'est, pour employer les expressions mêmes de M. Godefroy, qu'après « avoir tâché de saisir le mot à sa plus lointaine apparition et l'avoir suivi à travers les siècles jusqu'au moment où il semble disparaître de la langue écrite, » il s'efforce de « suivre sa trace dans la langue parlée, et de le retrouver dans les divers idiomes populaires, dans les dénominations de personnes, dans les dénominations de lieux, partout enfin où il a laissé jusqu'à nos jours quelque vestige. » L'idée est, à coup sûr, des plus heureuses; tout en ajoutant un vif intérêt aux pages du dictionnaire, elle contribuera puissamment à faire ressortir l'importance des patois et, par suite, à en propager l'étude.

B.-H.-G.

## ROMANS

**Un Mâle**, par M. Camille LEMONNIER. Bruxelles, Henry Kistemaeckers, 1 vol. in-12.

Je savais que M. Camille Lemonnier est un des plus remarquables écrivains de ce temps-ci. Je savais que son nouveau livre, *Un Mâle*, passait déjà pour une œuvre de premier ordre. Je commençai donc la lecture du volume, parfaitement disposé à admirer et à jouir. Mais, je dois le dire, le début ne m'inspira qu'inquiétude et étonnement. Cette longue description du passage de la nuit au jour, que l'on croit vingt fois terminée et qui vingt fois recommence, me fatiguait et m'irritait. Il y a là un travail de style, une recherche d'effets, des accumulations d'images, des chatoiements de couleurs, une insistance à donner à un fétu le relief d'une maison, qui me faisaient craindre de ne trouver au bout de ce grand effort qu'une œuvre ratée. Je me trompais du tout au tout, comme on verra. Il n'en est pas moins vrai que l'entrée dans le récit est pénible. L'air manque sous cette frondaison de style: c'est tellement touffu, lourd et chaud, qu'on se sent oppressé en s'avançant au travers. J'insiste d'autant plus sur ce qui me paraît être un défaut regrettable, que ce défaut provient, je le crois du moins, d'une idée fausse de l'auteur. Il a voulu, du premier coup, empoigner son lecteur par le déploiement de sa puissance et de ses énergies. Il a fait comme ces athlètes à la parade, qui tendent leurs muscles et roulent leurs biceps pour allumer le public et l'attirer à l'intérieur. Ces dépenses inutiles de force sont bonnes pour ceux qui font de la littérature une baraque de la foire, et M. Camille Lemonnier n'est heureusement pas de ceux-là.

Mais dès que les personnages sont en présence et que l'action est entamée, tout change. C'est un chef-d'œuvre qui commence et ne s'interrompra plus.

C'est le récit épique d'une idylle sauvage. Hubert, dit Cachaprès parce qu'il défie gardes et gendarmes qui cherchent après lui, est le héros du braconnage des forêts wallonnes. Il a aperçu, du milieu d'un fourré où il « dormait du grand sommeil de la terre dormant son sommeil », au moment où cette aube si laborieusement annoncée et minutieusement décrite fait définitivement place au soleil, encadrée dans une croisée de ferme à volet vert, une tête de femme à la « chair amollie par le repos de la nuit ». Une rougeur de sang empourprait ses joues saines, brunies par les soleils. Son cou souple et rond posait sur des épaules larges, mal cachées par le corsage dénoué. Elle avait l'éclat rude, un peu sauvage, des charbonnières du Flénu, avec des yeux aux regards mordants,

et ses cheveux, massés en chignon au haut de la nuque, épanchaient sur ses épaules un flot noir allumé de rouges reflets. Telle que la voilà, elle fait au gars qui la reluque une impression qui ne s'effacera pas. Il la suit dans les champs, à la pâture, à la récolte des pommes de terre; partout où elle est, il est : à côté d'elle et lui disant des galanteries paysannes, si elle est seule; juché dans quelque arbre épais ou à plat ventre dans quelque taillis, quand elle est accompagnée. Et partout Germaine sent sa chair brûler sous l'œil de cet amoureux, dont le désir l'étreint à distance plus ardemment que ne le feraient des bras. Cet amour de fauve la flatte, et réveille en elle de violents instincts endormis, car si sa mère, la seconde femme du fermier Hulotte, et son père, le garde Maucord, ne lui ont donné que des exemples de calme et de dévouement au devoir, elle tient de sa grand'mère le tempérament passionné, la chaleur de sang et l'égoïsme de cœur que le rude Cachaprès assouvira bien pour un instant, mais que sa force incomparable n'apaisera point, et que ses emportements les plus féroces seront impuissants à mater.

Un soir, à la kermesse, les poches pleines de l'argent donné par les marchands de la ville pour les chevreuils et les lièvres qu'il leur a livrés en fraude, il se fraye un passage à travers la cohue du bal comme un boulet, prend Germaine pour danseuse, et « la chaleur du bal suffoquant Germaine, Cachaprès l'entraîne dans cette grande paix fraîche de la nuit ». Et là, elle se sentit « aimée par ce vagabond comme une bête ». Elle ne succomba pas cependant. Elle n'emporta de cette soirée qu'un baiser qui « laboura sa chair déjà faible », et des meurtrissures aux poignets que Cachaprès lui avait broyés entre ses mains robustes, en luttant avec elle comme un cerf en rut.

Le lendemain, troublée dans tout son être, Germaine, cette rude travailleuse qui ne connaissait ni repos ni sieste, se laissa aller à la torpeur de midi, et s'étendit, à demi dormant, sur un char de trèfle, dans la cour de la ferme. Il y a là une page étonnante, crue, triviale, splendide et vraie, que je transcris en l'abrégeant : « Au milieu de la cour gisaient les fumiers... Cette énorme putréfaction s'étalait, avec des aises heureuses. Une fermentation extraordinaire faisait bouillonner dans les profondeurs une animalité sourde. Des embryons, par myriades, éclosaient. Comme les jardins et les champs, le fumier avait son heure d'amour. Une création monstrueuse s'engendrait de ses tendresses. Le soleil mettait son ébullition sur ce fourmillement. La masse des fumiers, grasse, fumante, laissait aller comme une sueur. Et des exhalaisons chaudes s'échappaient de là, par bouffées constantes. En même temps, des odeurs montaient. Ces dégorgements de ventre changés en fumier dégageaient une pestilence forte qui sentait le marécage et l'étable. Les bouses de vache mettaient dans l'air des traînées de musc. Des ferments signalaient les litières de cheval, et une puanteur âcre trahissait les pissées de porcs. Cela formait un large courant de senteurs irritantes et lourdes qui grisait Germaine. »

C'est alors que se présente « le Mâle », à point, doux, soumis, attirant. Germaine, d'avance vaincue par la nature dont les levains se soulèvent en dedans d'elle et autour d'elle, écoute l'homme, va à lui dans les bois et s'abandonne.

Dès ce moment, ce sont des amours furieuses, à la façon des êtres forestiers, bêtes et gens, que fréquente Hubert. L'espace me manque, — et je le regrette, — pour analyser cette idylle farouche. L'animalité bestiale et humaine n'a jamais, que je sache, été dépeinte avec plus de puissance, réaliste et poétique à la fois. Du reste, cette idylle n'a rien d'amœbéen; ce n'est pas un duo. Des personnages secondaires la traversent, tous brossés ou burinés d'une main fougueuse et pourtant maîtresse d'elle-même. La Cougnole, sorte de mendiante et d'entremetteuse campagnarde, dont la hutte sert parfois de théâtre aux embrassements et aux luttes passionnées de Germaine et de Cachaprès, les bûcherons amis du braconnier, les Ducs, avec la petite Godelette, enfant trouvé dans la forêt, à museau pointu, à tête de bête, que Cachaprès fait sauter sur ses genoux et qui aime le braconnier avec l'âpreté et la jalousie d'une chienne maigre que son maître bat; le fermier Hayot, la lutte homérique que les garçons de Hulotte soutiennent un dimanche contre ceux de Hayot dans un cabaret de village, les affûts de Cachaprès, sous bois, une foule d'autres épisodes, viennent soutenir l'intérêt et nourrir l'action.

Mais au bout de quelque temps, et avant que le lecteur ait songé à souhaiter une fin, Germaine se lasse. La curiosité de sa chair est rassasiée, et les soucis de sa réputation, de son honneur, avec de vagues idées de mariage et d'établissement respectable, la détachent de son coureur de forêt. Lui, l'aime plus que jamais; il a pour elle l'appétit du fauve pour sa femelle à l'époque du rut. Et quand elle cesse de venir à ses rendez-vous sous bois, quand il a passé des jours et des nuits à bramer après elle, couché sur la terre, mangeant au hasard quelques racines, si le vide de ses entrailles crie trop haut, s'efforçant en vain d'étancher sa soif et de rafraîchir son sang aux sources où les chevreuils se désaltèrent, quand il a tout essayé, patience, ruse, violence et supplications, il veut s'étourdir enfin, recommence ses audacieux exploits de braconnier, s'en vante dans les cabarets où il fait tapage, nargue les gardes et les gendarmes, tant et si bien qu'un autre braconnier, jaloux de ses hauts faits et de sa jactance, le trahit et le livre en un lieu convenu à trois gardes apostés. Le gaillard, coiffé comme un sanglier par la meute, se débat et rejette au loin la grappe des assaillants. L'un, cependant, revient à la charge, et ne lâche plus prise, donnant aux autres le temps de secouer leurs membres endoloris et d'accourir à la rescousse. Aux abois, le sanglier donne du boutoir; le garde obstiné tombe frappé d'un coup de couteau de chasse dont Cachaprès se sert pour écorcher les grosses bêtes; et l'homme des bois détale, se perdant dans son domaine, assaisonnant son amour d'un meurtre, et désormais traqué comme assassin.

Il les aurait menés loin, les hommes à bandoulières

et à tricornes; et tant qu'il manœuvra chez lui, dans ses taillis, ses futaies et ses fourrés, il les dépista sans peine. Mais il n'y tenait plus; il fallait au « Mâle » revoir sa femelle, et, une nuit, pendant que Germaine paisiblement dormait dans sa chambre, le cœur gonflé du souvenir de ses orageuses amours, fier de les avoir ressenties et heureuse du calme où elles s'ensevelissaient, Cachaprès vint rôder près de la ferme, jusque dans la cour. Des gendarmes l'y attendaient. Toujours alerte et jamais surpris, il en blesse un et se met à fuir en bonds formidables. Une balle lui fracasse l'épaule, mais ne l'arrête pas. Il franchit la plaine, passe au travers du cordon de forestiers et d'hommes de police qui battaient le bois, pour le prendre en se rejoignant, et va mourir de la mort farouche et noble d'un fauve blessé dans un fourré voisin de la cabane des charbonniers ses amis, assisté dans son agonie par cette petite sauvage qui l'aimait tant sans qu'il s'en doutât.

« L'été s'acheva, humide et doux. » Quant à Germaine, « une angoisse mortelle avait pour jamais banni sa quiétude... Des souvenirs l'assaillaient. » Ses pensées « s'appesantissaient sur elle du poids funèbre des remords ». Une nuit enfin, qu'elle aspirait « à se répandre à son tour dans l'infini de la mort et de l'oubli..., l'être que le Mâle avait mis dans ses entrailles tressaillit, et, prise d'une désespérance, elle songea à ce soir où les lamentations d'une vache en gésine avaient rempli l'étable et les cours s'élargissant par-dessus la sérénité des campagnes, à travers les houles de l'ombre. »

Je ne sais si j'ai réussi à donner une idée de la puissance et de l'émotion contenues dans ce beau livre, puissance qui éclate partout, jusqu'à s'exagérer parfois, émotion qui, par l'effet d'un art consommé, se développe en degrés insensibles, et, aux dernières pages du livre, ayant atteint sa plus haute intensité, secoue le lecteur d'un frisson. J'aurais voulu montrer comment l'auteur fond l'homme dans la nature, ne séparant jamais aucun de ses personnages du milieu où il se meut, mais expliquant et complétant l'un par l'autre. Je ne peux faire tout cela, par des raisons diverses. J'espère du moins avoir éveillé la curiosité du lecteur, et m'être acquis à sa reconnaissance un titre en lui signalant cette œuvre maîtresse, en lui présentant cette coupe profonde et ciselée de génie, où bout à pleins bords le vin généreux auquel aiment à s'abreuver les lèvres altérées à la fois de réalité et d'idéal. G.

**L'affaire Matapan,** par F. DU BOISGOBEY. Paris, Dentu, 1881; 2 volumes in-18 jésus. — Prix : 6 francs.

La liste des œuvres de M. F. du Boisgobey commence à prendre d'assez jolies proportions et cependant on peut dire que l'amusant écrivain sait toujours trouver quelque sujet neuf et encore non exploité pour aller éveiller la curiosité gourmande des lecteurs. Il est du reste passé maître dans cet art qui a bien sa valeur et son charme; il n'existe déjà pas tant de ces volumes qu'on puisse lire avec une passion capable de vous faire perdre, sinon le boire et le manger, tout au moins l'envie de dormir.

L'auteur de *l'Affaire Matapan* sait faire vibrer assez savamment la fibre de l'intérêt, pour qu'on ne quitte pas ses romans avant d'avoir lu la dernière ligne de la dernière page du dernier volume. — Comme je suis assez ami du lecteur pour désirer lui indiquer les œuvres passionnantes à lire, sans vouloir lui en dévoiler les mystères, je me contenterai de lui conseiller de la façon la plus sincère la lecture de *l'Affaire Matapan.*

Le romancier a envisagé son sujet d'une manière fort curieuse : les points palpitants sont amenés et supendus avec une habileté que bien peu de ses confrères peuvent atteindre. — Parmi les si nombreux romans de M. du Boisgobey, celui-là me semble un des mieux charpentés et des plus attachants; il est hors de doute que le grand amuseur va retrouver là le succès de ses précédentes productions, de ces livres qui, sans fatiguer l'esprit, le distrayent un moment des mille petits ennuis de la vie et l'emportent à travers les régions étranges et les incidents bizarres que le romancier sait faire naître à chaque page.

*L'Affaire Matapan*, dont le nom seul avec son étrange consonnance frappe les yeux et les oreilles, est appelée à un sérieux succès auprès de tous ceux qui cherchent dans la lecture un amusement et quelques bonnes heures à passer agréablement. G. T.

**La séduction de Savine,** par Léopold STAPLEAUX. Paris. Dentu, 1881; in-18 jésus. — Prix : 3 francs.

La séduction dont M. Stapleaux nous conte l'histoire est une de ces fautes trop peu rares qui, après avoir désolé de riches familles, viennent souvent se dénouer devant les tribunaux à la suite d'un avortement ou d'un infanticide. Savine des Rozières, la jeune et fringante amazone qui, enflammée par l'ardeur de ses vingt ans, cède trop facilement à un palefrenier bellâtre, semblait disposée plus que toute autre à cette dangereuse glissade par le hasard même de sa naissance. Elle est, en effet, la fille d'une grisette, Lucie Aubert, dont les charmes complaisants ont tour à tour enchaîné un colonel, un aigre-fin de la pire espèce et le hobereau de province avec lequel elle a fini par vivre maritalement. Par une rencontre que les romans seuls ont le don de produire, le premier et le dernier de ses amants, qui ont eu chacun un enfant d'elle, s'offrent à l'épouser à leur lit de mort. Elle les enterre le même jour, blessés tous deux à la bataille de Coulmiers, et veille ensuite si mal sur la vertu de sa fille que celle-ci devient la dupe du premier séducteur venu. On ne comprend guère les scrupules de la mère ni ses démarches insensées pour cacher la grossesse de son enfant, encore moins le crime dont elle se rend coupable à cette occasion. Une telle conduite s'expliquerait mieux, venant de quelque noble dame, héritière d'un nom illustre et jusque-là pur, qui n'aurait jamais eu à rougir ni d'elle ni des siens. Les meilleures scènes du roman, parce

qu'il y règne un accent de franchise et quelque vérité, sont celles où l'honnête quincaillier Rolland répudie toute complicité avec son fripon de fils, le palefrenier séducteur. P.

**La femme séparée,** par SACHER-MASOCH. 1 vol. in-18. — Prix : 3 francs, Dentu.

Schopenhaüer s'est fait romancier et il s'appelle Sacher-Masoch. Le malheur, c'est que nous n'avons pas affaire à un artiste qui sache adroitement machiner son œuvre et habilement employer ses ressources.

Le lecteur qui désire une intrigue bien outillée ne sera pas satisfait; mais l'observateur, le philosophe, aura lieu de se louer d'avoir consacré deux heures à ce roman bien médité, qui parfois touche à la comédie. Julian, écrivain, conspirateur, est là pour la forme, pour donner la réplique; c'est la femme en réalité qui pose devant nous, c'est le duel de l'amour, de l'homme et de la femme dans la civilisation. Il n'y a donc ici qu'un personnage, la femme; disons mieux, la femme séparée, la femme qui ose avoir en face de tous des aventures qu'on excuserait, qu'on applaudirait, si elle acceptait de les voiler hypocritement en s'abritant de l'honneur conjugal. De drame il n'y en a pas davantage : il y a une étude de femme à l'emporte-pièce en face d'un amoureux de convention, qui aurait mérité une étude plus vraie, plus nette, plus cruelle, comme George Sand les rêvait, comme elle n'a jamais osé les écrire, excepté dans *Valvèdre*, où cependant elle a tant mis de voiles et de sourdines.

La théorie du duel de l'homme et de la femme dans l'amour appartient à Schopenhaüer, si peu connu en France et encore si mal compris, si ridiculement interprété. Sacher-Masoch est l'élève. Il ne vaut pas le maître, mais il l'approche; c'est le relief littéraire qui manque. Sacher-Masoch a réussi; à cette heure, il *pond*, comme on dit, il fait des affaires, il bâcle ses romans et c'est vraiment regrettable; car il a plusieurs côtés intéressants dans son talent. Le cadre de son roman, c'est l'ethnie de l'Europe orientale. Par là il diffère de Tourgueneff. Celui-ci donne le génie d'une race faite historiquement comme la France. Sacher-Masoch, qui n'est pas Russe mais Ruthène, donne le secret d'une race opprimée par deux nationalités factices : d'un côté, par une politique contre laquelle il est en révolte, et, d'autre part, par l'Autriche qu'il veut slaviser. Là est le véritable drame pour le lecteur attentif qui ne s'attarde pas aux bagatelles de l'intrigue. A ce point de vue *la Femme séparée* mérite bien des éloges.

Les premières pages, le lever du rideau si l'on veut, nous montrent le pays, son atmosphère; cette description et vive et attachante. La tragédie se déploie alors entre la maîtresse et son amant. Le duel d'amour est aussitôt deviné, étudié, disséqué; au dénouement surviennent les inévitables Polonais, et alors la comédie devient moliéresque.

M. C.

**Éclats de rire,** nouvelles, par MAURICE ROLLIN. Un volume in-12. Prix : 3 fr. Paris, Paul Ollendorf, 1881.

Titre prétentieux et nullement justifié, nouvelles incapables d'égayer les gens les plus disposés à se gaudir au récit de plaisanteries si saugrenues qu'elles soient; c'est notre jugement, que tout lecteur confirmera.

*La Citrouille, Ma mie Babichon* sont des contes d'une niaiserie extrême; dans *les Pâtés au couvent* est rapportée une farce fort peu ingénieuse. La seule nouvelle qui, à défaut de qualités littéraires, — toutes en sont également dépourvues, — ait, au moins, le mérite d'enfermer une action, *les Marionnettes et les Suisses,* est encore peu faite pour exciter l'hilarité; exposée avec quelque enjouement, la mésaventure de Brioché, de son fils et du singe Fagotin, jetés en prison comme sorciers, eût pu être amusante, mais l'auteur, M. Maurice Rollin, ne possède en aucune façon la verve comique. F. G.

**Un Amour heureux,** par R. L. Paris, Rouquette 1881; in-18 jésus.

Quoique ce livre paraisse anonyme, on ne se risquera pas beaucoup en l'attribuant à une femme. Tout l'indique, et le langage d'une élégance si vaguement fleurie, et la façon d'envisager l'amour adultère comme ce qu'il y a de plus noble au monde et de plus légitime. Il va sans dire que l'héroïne et son séducteur sont deux modèles de perfection idéale et que le mari garde pour lui tous les défauts. Il n'est pourtant pas trop gênant; l'intrigue dont il est victime se file longtemps à sa barbe sans qu'il y mette obstacle. Le seul tort qu'on puisse lui reprocher serait, en s'obstinant à vivre, d'empêcher que les deux amants couronnent par le mariage la constance de leur flamme. Après avoir oublié, dans leur folie, l'un de donner à son existence un but sérieux, l'autre de veiller à l'éducation du fils qu'elle a de son mari, ils ne sauraient comment sortir d'une situation que sa durée rend ennuyeuse, si une maladie de consomption n'emportait fort à propos l'épouse adultère. Cela décide son complice à entrer dans les ordres; triste fin, on l'avouera, d'un amour si heureux et qui enferme sans doute la leçon morale que l'auteur a voulu nous insinuer. P.

**Le Duo de Kandos,** par A. MATHEY. Paris, Dentu, 1881; in-18 jésus. Prix : 3 fr.

Décidément l'exil a mis M. Arthur Arnould en appétit de production. Depuis son retour, il enfante les volumes avec une rapidité hâtive qui aura bientôt épuisé sa veine, s'il continue de ce train. Aux deux forts tomes du *Pendu de la Beaumette* succèdent coup sur coup *le Duc de Kandos,* roman et drame, *les Deux duchesses,* qui sont sous presse, et *l'Enfant de l'amant,* dont le journal *la France* a déjà commencé la publication. L'auteur nous permettra de lui dire

que c'est trop se presser. Pourquoi vouloir en si peu de temps récolter tant de moissons? La faveur publique est un capital dont il faut savoir jouir sans l'épuiser; on n'en fait que de meilleure besogne. Ici, par exemple, le point de départ, une ressemblance entre deux frères, l'un bâtard, l'autre légitime, et que leur père prend l'un pour l'autre, aurait pu fournir bien des situations intéressantes, si M. Arnould eût pris le temps de mûrir son sujet. Au lieu de cela, il nous promène de Buenos-Ayres à Paris, à la suite de trois forçats évadés, tout à fait insignifiants, et qui se jouent avec une aisance trop fantaisiste de la police et des lois. En veulent-ils à quelqu'un, ils envoient au hasard un nègre ou une petite fille qui ne manquent jamais de le découvrir, se cachât-il dans le recoin le plus obscur. Dès qu'un individu les gêne, ils l'escoffient. Le procédé est fort commode, mais praticable seulement dans le monde factice où se meuvent toutes ces marionnettes du roman soi-disant populaire. P.

**Le Roman d'un spahi**, par Pierre Loti. Paris, Calmann Lévy, 1881; in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50.

Ce n'est plus dans une île verdoyante de l'océan Pacifique, au milieu des amours faciles et primitives des filles d'Otaïti, que Pierre Loti nous mène cette fois, mais bien sur la côte aride et sablonneuse du Sénégal, où son spahi, un beau gars des Cévennes, s'est laissé ensorceler par les coquineries de la petite négresse Fatou-gaye, oubliant peu à peu avec elle, dans une cohabitation énervante, et ses vieux parents et la cousine Jeanne Méry, sa fiancée, qui l'attend au village.

Dans les pays et chez les races où la passion a tout son jeu, grâce aux excitations d'un climat brûlant ou à l'activité d'une vie libre, le romancier jouit de plus de licence et peut donner à son œuvre une originalité qui fait défaut aux intrigues de nos climats civilisés. Ici de vigoureux croquis de la nature africaine servent de cadre à l'aventure et en masquent la vulgarité. Il y a pourtant un peu trop de fantastique dans certaines descriptions de bamboula et d'orgie grossière; le trait des tableaux n'est pas gravé avec assez de précision. Malgré l'étrangeté des mœurs que l'auteur avait à décrire, il eût pu, ce nous semble, user d'un style plus simple et plus naturel, ne pas développer son récit en strophes sonores comme dans un poème. Il eût ainsi donné à l'action du roman un intérêt plus vif et échappé à la monotonie, que toute son habileté ne parvient pas à dissimuler. P.

**Les Princesses de la Ruine**, par Arsène Houssaye. Paris, E. Dentu, 1881; 1 vol. in-18.

Parler convenablement de M. Arsène Houssaye comme écrivain n'est pas chose commode. Les grands éloges et l'enthousiasme feraient rire; une critique sévère, et par conséquent acerbe, ne serait guère de mise avec un auteur dont on aime les défauts plus que les qualités; elle choquerait une foule d'amitiés sincères et de préjugés aussi respectables qu'un préjugé peut l'être, et peut-être chagrinerait en pure perte un des anciens de la littérature moderne. Il est des situations acquises auxquelles il ne faut pas toucher. La réputation de M. Arsène Houssaye me paraît être de cette catégorie.

Le nouveau recueil d'historiettes, de faits divers et de nouvelles galantes publié par lui n'est, du reste, fait ni pour hausser ni pour baisser cette réputation. Les princesses de la ruine sont des courtisanes qui font la guerre aux femmes du monde, et des femmes du monde qui rivalisent avec les courtisanes : les unes et les autres travaillant à l'envi à abêtir les hommes et à les ruiner. L'auteur s'est fait une spécialité de la peinture de ces mœurs, et son style rend à merveille l'odeur fade et capiteuse à la fois qui se dégage de ces chairs apprêtées pour la jouissance, de ces mouchoirs à l'ylang-ylang, de ces joues à la poudre de riz, de ces lavabos où se mêlent constamment les souillures et les parfums. S'il sait en dépeindre le côté matériel et plastique, il en indique aussi d'une touche expérimentée le côté moral. Ces demoiselles et ces dames se vengent, se le figurent du moins; elles sont, en outre, d'utilité sociale, absorbant et digérant les grandes fortunes qui, sans elles, s'immobiliseraient en des mains indignes ou inutiles, et les reversent, à travers le crible de leurs folies et de leurs caprices, dans le *circulus* économique de la nation. Elles font la besogne que font les chiens maigres des rues de Constantinople; en dévorant les charognes, elles assainissent l'air. Ce sont les boueurs, les *scavengers* de la société.

Telles sont les raisons apologétiques qu'elles donnent elles-mêmes de leur existence et de leurs hauts faits; et M. Arsène Houssaye les enregistre sans y contredire absolument. Il a, d'ailleurs, une manière de jeter sur cette corruption une eau bénite de spiritualisme et de croyance en Dieu, qui ajoute comme une exhalaison d'église pleine de dévotes, d'enfants de chœur et d'encens à ces odeurs parisiennes. Il lui arrive même de monter en chaire, et les vicaires des paroisses mondaines trouveraient dans ses enseignements de quoi nourrir et agrémenter plus d'un sermon. Que vaut cette morale, débitée sur le ton des madrigaux et des bergerades, en cette compagnie de cocottes et de femmes perdues? Qu'elle vaille infiniment, je voudrais le croire; mais les résultats n'en sont guère apparents. A ce point de vue qui n'est pas un point de vue littéraire, mais auquel il faut bien se mettre puisque l'auteur s'y est mis, ces compositions sont, à mon avis, d'une lecture malsaine, excitant les curiosités inquiètes ou déjà dépravées, et fort propres à donner l'idée des vices qu'elles stigmatisent peut-être, mais dont elles excellent surtout à mettre en relief les côtés voluptueux et flatteurs.

M. Arsène Houssaye a déployé dans ce volume, quelle qu'en soit du reste la valeur, les qualités de conteur qu'on lui connaît. On retrouve là sa préciosité de langage, ses incorrections de style qui, étranges comme elles le sont souvent, ajoutent un certain piquant à l'allure déjà si peu naïve de la phrase, et



font des pages qu'il écrit un ragoût où le sucre se mêle aux aromates et au piment, tel que doivent aimer à en savourer les dames de boudoir et les demoiselles de cabinet particulier. Les historiettes sont lestement menées; il sait donner l'idée juste d'un caractère ou d'une situation par un mot, réflexion ou repartie; il ne s'attarde jamais aux détails et fuit les hors-d'œuvre, excepté quand il est piqué de la mouche moralisante et prédicante. Je citerai comme modèles de récits joliment troussés : *le Piège à loups*, *les Mystères du nouveau Paris*, *Mademoiselle Fleur-de-Lys*, et surtout *la Perle rose*, nouvelle que l'on croirait détachée de quelque recueil du XVIII[e] siècle, à la façon dont elle allie aux délicates senteurs de l'ambre et de la rose un chaste et mystérieux fumet.

B.-H. G.

**Choses d'amour**, par Georges Lachaud. Un vol. in-12. Prix : 3 fr. Paris, E. Dentu, 1881.

Ne nous érigeons pas, pour juger ce volume, en censeur sévère, en vengeur de la morale.

Nous l'avons lu, nous voulons en parler, et force nous est de rechercher, à la table, quels récits sont proposés à l'enchantement des lecteurs; nous les avons déjà oubliés. Devant nos yeux, la suite des titres : *Amour confortable*, *consolatrice*, puis *Indulgence et modération*, puis, tous — nous ne les copions pas — nous nous efforçons de recueillir nos souvenirs, et de ces titres, il en est deux, trois au plus, dont les mots qui les composent puissent nous rappeler l'historiette contée par l'auteur. Si le volume ne laisse pas chez les lecteurs, plus ou moins enchantés au moment même qu'ils le parcourent, des souvenirs ni des impressions plus durables, il n'est pas de grande conséquence.

M. Georges Lachaud croit qu'on peut chaque siècle, mieux, chaque année, écrire un livre qui, ne traitant jamais que des *choses d'amour*, soit toujours nouveau, pour peu qu'on ne fasse rien qu'exposer les faits ou intrigues dont on est le témoin; on n'aime pas à une époque comme on aime à une autre. Cela est vrai; mais ce qui est non moins vrai, c'est que cent écrivains composeraient dans le même temps cent ouvrages différents, à ne parler chacun que des faits caractérisant bien les mœurs du moment.

M. Georges Lachaud ne voit, lui, aujourd'hui, que licence et luxure. Il dit les conditions de la licence, il dit les formes de la luxure; il ne les dit pas mal.

Tous ses récits ne visent pas la moralité de nos contemporains; l'un d'eux, qui porte pour titre : *Aimer*, traduit en action, avec don Juan comme personnage, la question très générale et souvent posée : Vaut-il mieux aimer qu'être aimé? Ce récit-là ne nous a pas déplu.

F. G.

## THÉATRE

**La tragédie du docteur Faust**, traduite en vers français par A. de Riedmatten. — Ollendorf. 1 vol. Prix : 2 francs.

Les ouvrages précédemment publiés par M. de Riedmatten sont consacrés à la politique, au droit public, à la théorie générale de l'État. Il a traduit les beaux ouvrages de M. Bluntschil et les a accompagnés de préfaces et de notes. Nous avons ici même signalé ces publications qui sont remarquables, nous louerons également la traduction du *Faust* en vers francais, mais avec quelques restrictions. Ces vers ne sont pas tout à fait de la prose rimée, mais ils ne sont pas tout à fait des vers; ce qui les dépare absolument, c'est le téméraire parti pris de l'auteur, qui mutile l'orthographe et la grammaire chaque fois qu'elles contrarient sa césure, son rythme et sa rime. En voici des exemples pris au hasard :

De tourmenter ces gueux *j'ai guère* plus le cœur
Bientôt je ferai *luir* ma lumière pour lui
Les doctes facultés et les moines *Caucasses*
C'est le monde agité des hommes! *J'obéi.*

Cependant cette traduction se lit avec facilité; que l'auteur remanie ces *étrangetés* inacceptables, et sa traduction pourra prendre place dans les bibliothèques et peut-être même à la scène. Le *Faust* dans son ensemble est difficile à représenter sur la scène. La seconde partie offre, en effet, des difficultés presque insurmontables; on l'a essayé cependant avec quelque succès en Allemagne. L'adaptation proposée par M. Devrient et donnée à Weimar en 1875, et à Berlin en 1881, mérite d'être signalée. Une traduction comme celle de M. de Riedmatten, qui n'a pourtant traduit que la première partie de *Faust*, permettrait même, en France, de produire en entier et exactement des chefs-d'œuvre comme *Faust* et *Hamlet*, ce qui ferait rentrer dans l'ombre les honteux livrets sur lesquels MM. Gounod et Ambroise Thomas ont mis leur musique. Les annotations de M. de Riedmatten sur *Faust* sont toutes curieuses et bien pensées.

M. C.

## POÉSIES

**Poésies inédites de Lamartine**, publiées par M[me] Valentine de Lamartine, et précédées d'une préface de M. de Laprade, de l'Académie française; deuxième édition, 1 volume in-12. — Prix : 3 fr. 50. Paris, Hachette et C[ie], Furne, Jouvet et C[ie], 1881.

Rien ne manquerait à la gloire du maître, si ces fragments étaient restés inconnus, mais il manquerait beaucoup à nos jouissances. C'est le jugement que porte M. de Laprade aux premières lignes de sa préface, et à ce jugement nous ne souscrivons pas sans réserve.

Comme le poète aimable qui nous présente ce recueil, nous éprouvons pour le chantre immortel des *Méditations* et des *Harmonies* des sentiments vraiment religieux. Comme lui, nous sommes jaloux de bien connaître, et complètement, ce beau génie, de le pénétrer tout entier, dans ses volontés les plus durables, dans ses inspirations les plus fugitives; et si, comme lui, nous faisons différence entre les œuvres parfaites et celles inachevées, comme lui encore, ne pouvant nous défendre de ressentir de vives émotions à la lecture des moindres stances, nous sommes tout

reconnaissant à Mme de Lamartine de nous en avoir ménagé de douces et de délicieuses, en publiant ces pages que le grand poète dédaignait peut être. — Elles eussent manqué à notre religion, à notre culte.

Nous sommes d'un autre avis que M. de Laprade sur un point. Il ne pense pas que la publication des *Poésies inédites* puisse ajouter à la gloire de Lamartine, supérieure, sans conteste, à celle de Dante et de Milton; et nous croyons, nous, que parmi ces fragments, il en est un, qui, en faisant comprendre mieux toute la beauté, toute la grandeur de *Jocelyn,* obligera tous ceux qui admirent ce poème d'éprouver une admiration encore plus haute, une admiration qu'ils n'eussent point supposé pouvoir concevoir.

Dans ce recueil, une *Médée,* « qui vaut certainement comme conception, dit l'auteur de la préface, la foule des *Médées* qu'on a mises au théâtre, » et une autre tragédie, *Zoraïde,* dont il ne reste que deux actes. *Médée* fut composée et *Zoraïde* ébauchée en l'année 1813. Ce sont œuvres de débutant.

Dans la seconde moitié du volume, des *poésies diverses,* parmi lesquelles plusieurs de la plus grande beauté. *L'ombre de Victor Alfieri, A ma lampe,* sont deux pièces qui ont toute la valeur des *Méditations;* même musique des vers, même enchantement pour notre esprit. Elle sonne fièrement, cette dernière strophe de la poésie adressée à César Alfieri!

Aux bords de la Seine et du Tibre,
Sous un consul ou sous un roi,
Sois vertueux, tu seras libre,
Ton indépendance est en toi.

Et belles de forme, de sentiment, sont les stances qu'il écrivit devant sa lampe, trouvée jadis à Pompéi! Nous détachons celles-ci :

Peut-être à ta lueur la vierge était venue
Implorer dans le temple, aujourd'hui désolé,
Cette félicité qu'elle n'a pas connue,
Cet amour en vain appelé!

La vierge dans la tombe a péri tout entière.
Jeunesse, pudeur sainte, attraits mystérieux
Qu'à peine devina le regard d'une mère,
Vous avez passé dans les cieux!

Ah! vous avez passé comme l'éclair s'élance,
Comme le flot par le flot entraîné,
Comme fait au matin la dernière espérance
Que rêvait un infortuné!

La beauté n'est donc pas l'idole de la terre!
Je fus un insensé de vivre à ses genoux :
J'oubliai qu'ici-bas, comme nous étrangère,
L'idole passait comme nous.

Qu'importe qu'elle soit ou propice ou funeste!
Mon âme dans son culte a besoin d'avenir,
D'un Dieu qui soit puissant, qui triomphe, et lui reste
Après les jours qui vont finir!

Oui, je veux m'arracher à tout ce qui s'oublie,
De tout ce qui périt je briserai l'autel,
Et j'irai, ranimant les feux de mon génie,
Chercher un espoir éternel!

Nous trouvons encore dans ce volume deux poésies, bien connues celles-là, *l'Isolement* et *le Lac;* nous les y trouvons telles que le poète les composa. Il ne sera, certes, pas peu intéressant pour les critiques de savoir quelles variantes Lamartine s'était résolu à faire subir à ses deux pièces, et pour les lettrés de connaître les vers qu'il avait cru devoir supprimer. L'*Ode sur le lac du B.* comptait deux strophes de plus, celles-ci, qui venaient après la neuvième, alors qu'*Elle* s'est écriée : « Aimons-nous, jouissons de l'heure fugitive. »

Elle se tut : nos cœurs, nos yeux se rencontrèrent;
Des mots entrecoupés se perdaient dans les airs;
Et dans un long transport nos âmes s'envolèrent
Dans un autre univers.

Nous ne pûmes parler, nos âmes affaiblies
Succombaient sous le poids de leur félicité;
Nos cœurs battaient ensemble, et nos bouches unies
Disaient : Éternité!

Elles sont belles de toute beauté. On ne cessera de les relire qu'au moment où l'on pourra les redire de mémoire.

La partie du recueil qui pour nous, et pour M. de Laprade également, a le plus de prix, est celle qui enferme, avec le fragment intitulé *le Chevalier,* le plan des dix *Visions.* Lamartine, dans son *Cours de littérature,* avait dit quand et comment s'était présentée à son esprit la conception de ce grand poème, qui devait être le cycle même du développement de l'humanité. « Ce qui intéresse véritablement l'homme, s'était-il pris à penser, c'est l'homme; et dans l'homme, c'est la partie permanente de son être, c'est l'âme; et dans l'âme, c'est la destinée passée, présente, future, éternelle, de ce principe immatériel, intelligent, aimant, jouissant, souffrant, consciencieux, vertueux ou criminel, se punissant soi-même par ses vices, se récompensant soi-même par ses vertus, s'éloignant ou se rapprochant de Dieu, selon qu'il vole en haut ou en bas dans la sphère infinie de sa carrière éternelle, jusqu'au jour où il s'unit enfin, par la foi croissante et par l'amour identifiant, à son créateur, le souverain Être, la souveraine vérité, le souverain beau, le souverain bien. »

Comment traduira-t-il cette conception toute philosophique? Il cherche, mais en vain. Il cherche longtemps, et voilà que tout à coup, dans la campagne romaine, à l'heure où le soleil décline, un éblouissement, une sorte « d'hallucination contemplative », il lit son poème. « Je pris deux âmes émanées le même jour, comme deux lueurs, du même rayon de Dieu : l'une mâle, l'autre femelle, comme si la loi universelle de la génération par l'amour, cette tendance passionnée de la dualité à l'unité, était une loi des essences immatérielles, de même qu'elle est la loi des êtres matériels animés (et qui est-ce qui n'est pas

animé dans ce qui vit pour se reproduire ?) Je lançai ces deux âmes sœurs, mais devenues étrangères l'une à l'autre, dans la carrière de leur évolution à travers les modes de leur vie renouvelée. Je les suivis d'un regard surnaturel et éternel dans les principales transfigurations angéliques ou humaines qu'elles avaient à subir dans les mondes supérieurs et inférieurs, se rencontrant quelquefois, sans se reconnaître jamais complètement, de sphère en sphère, d'âge en âge, d'existence en existence, de vie en mort, et de mort en renaissance, dans le ciel et sur la terre. » Le barde voit ces âmes s'éloigner de Dieu par leurs fautes, et s'en rapprocher par leurs vertus; il les voit en même temps se séparer l'une de l'autre, puis se retrouver. Il les réunit enfin « dans l'unité de l'amour mutuel et de l'amour divin, à la source de vie, de sainteté et de félicité d'où tout émane et où tout remonte par sa gravitation naturelle vers le souverain bien et le souverain beau, l'Être parfait, l'Être des êtres, Dieu ».

*Jocelyn, la Chute d'un ange,* ne sont rien que des parties achevées de cette grande épopée que Lamartine avait eu dessein de composer. Nous possédons maintenant un fragment de la huitième vision, *le Chevalier,* qui est surtout un morceau descriptif; pour *les Pécheurs,* autre fragment, il est à jamais perdu.

A s'en rapporter au plan publié dans ce volume, nous ne savons à quelle époque le poète se l'était tracé; le poème eût été parfait après la dixième vision. Mais le plan fut remanié sans aucun doute; et à un certain moment le poème ne devait pas compter moins de vingt visions; mais peu importe le nombre. Ce que nous tenons pour considérable, c'est la pensée philosophique, c'est la conception philosophique qui, indiquée dans le *Cours de littérature,* est affirmée à grands traits dans les premiers contours du projet.

M. de Laprade veut voir dans Lamartine un spiritualiste. Il le dit, et, pour le redire après lui, il ne manquera pas de gens tout prêts à se laisser abuser par les mots : âme, immortalité, Dieu; ces mots, qui font partie de leur langage, n'ont pour eux qu'un sens, celui avec lequel ils sont accoutumés d'en user; leurs pensées sont étroites, c'est à elles qu'ils mesurent les mots. — Non, Lamartine n'est rien moins que spiritualiste; il n'emprunte pas à nos docteurs de la loi.

Cela a été un étonnement pour ceux qui lisent, de trouver chez Hugo, opposant *Religion* aux *religions,* une conception toute judaïque, une conception qui ne fut rejetée qu'au IIe ou IIIe siècle de l'ère du Christ par les chrétiens, celle de l'immortalité conditionnelle. Qu'on relise *Jocelyn,* l'on éprouvera des étonnements plus grands en même temps que de plus grands ravissements. Michel-Ange est fort, mais Raphaël est beau, tous deux étant des génies. Lamartine, le penseur qui médite et contemple, devine les univers comme la forme, toute phénoménale et toute nominale pour l'homme, de ce qui est le divin; les âmes, sortes d'émanations du Dieu, tendant, par un quelque chose comme une force, l'amour, à se rapprocher, à se confondre.

Dieu dit à la raison : Je suis celui qui suis ;
Par moi seul enfanté, de moi-même je vis ;
Tout nom qui m'est donné par l'homme est un blasphème :
Nul ne sait prononcer tous mes noms que moi-même !
Mes ouvrages et moi, nous ne sommes pas deux

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le monde est mon regard qui se contemple en soi
Forme, substance, esprit, qu'est-ce qui n'est pas moi ?

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Ce que nous appelons le temps n'est que figure ;
Ce qui n'a point de fin n'a rien qui le mesure.
L'être de Jehova n'a ni siècles ni jours ;
Son jour est éternel et s'appelle toujours !
Son œuvre dans les cieux qui n'est que sa pensée,
N'est donc jamais finie et jamais commencée;
Pour qui n'a pas d'hier il n'est pas d'aujourd'hui;
Tout ce qu'il porte en soi ne date que de lui.
Le temps, qui n'a de sens qu'en la langue des hommes,
Ne nomme qu'ici-bas la minute où nous sommes;
Mais au delà des temps et de l'humanité,
Le nom de toute chose est : Un ! Éternité !

C'est d'idéalisme, de pandynamisme, de panthéisme, que Lamartine faisait profession. Mais ces termes, qui désignent des systèmes philosophiques, nous rappelleraient, répétés, nos disputes d'écoles; laissons-nous nous abîmer dans ces pensers évoqués par les vers de *Jocelyn;* et, s'il faut nous en distraire, que ce soit pour prendre conscience de notre admiration, pour nous sentir la ressentir.

De quelle envergure étaient donc les ailes de ce beau génie, pour d'une seule envolée le porter si haut ?

F. G.

**Un Épisode en Suisse.** — *Le tombeau d'Agamemnon,* par Jules Slowacki. — *L'aube du grand jour, poème par* Sigismond Krasinski. — *Monsieur Thadée de « Sopliça »,* ou *le Dernier procès en Lithuanie, sui generis,* récit historique en douze chants, par Adam Mickiewicz. — 4 vol. in-12, traduits du polonais. Paris, Plon, 1876 et 1877.

Nous ne dirons que peu de mots de ces trois ouvrages, parus depuis quatre ans déjà. Nous nous bornerons à déplorer la façon cavalière dont nous traitons, en France, les littératures étrangères. Je sais bien que nous avons une excuse toute prête, c'est que notre littérature l'emporte sur les autres littératures européennes, je parle des ouvrages littéraires modernes, bien entendu; mais est-ce bien là une excuse ? Ne devrions-nous pas nous tenir au courant de tout ce qui paraît hors de chez nous ? Et qui connaît en France cette forte et énergique littérature polonaise, qui, comme l'herbe sur un champ de bataille, a poussé plus drue et plus vigoureuse parce que sa racine plongeait dans le sang ?

Nous avons dans ces quatre volumes des spécimens de poésies des trois plus grands poètes de la Pologne depuis son démembrement.

Le moins connu des trois, Jules Slowaçki, né en 1809 à Krzemienieç, en Volhynie, mort à Paris en 1849, y est représenté par *Un Épisode en Suisse*, histoire d'amour sans beaucoup d'originalité, mais écrite dans une langue merveilleusement souple, et par *le Tombeau d'Agamemnon*, fragment d'un voyage en Grèce. Les œuvres de J. Slowaçki, auteur de *Mazeppa* et d'une tragédie, *Balladyana*, sont empreintes d'une surexcitation nerveuse, qui avait sa cause dans l'état maladif du poète. C'est rongé par la maladie qu'il mourut à Paris, à peine âgé de quarante ans.

Nous parlerons en second lieu du plus grand peut-être de ces poètes, Sigismond Krasinski, fils du général comte Vincent Krasinski. «Il nous montre dans *l'Aube*, dit le traducteur, la suave apparition d'une âme sœur de sa muse divine.» Et plus loin : «Plein d'un sublime enthousiasme, le poète s'écrie, dans une des dernières strophes du poème:

«Périssent mes chants ! Place aux nobles actions !» C'est ce vers, très énergique dans l'original, qui devint le cri de guerre et de ralliement de la Lithuanie en 1862. Né en 1811, Sigismond Krasinski mourut à Paris en 1859. Il est l'auteur d'un grand nombre d'œuvres poétiques, parmi lesquelles nous citerons *Agaij Khan, Ladislas Herman, la Comédie infernale, Iridion, la Tentation, la Nuit d'été*, etc.

Le troisième des auteurs dont nous aurons à dire quelques mots est de beaucoup le plus connu, il se nommait Adam Miçkiewicz. Il n'est pas un inconnu pour la plupart d'entre nous. La France l'accueillit avec enthousiasme, on créa pour lui une chaire de littérature slave au Collège de France, et M. Christian Ostrowski a publié chez Firmin-Didot une excellente traduction des œuvres complètes du poète. Ces œuvres sont nombreuses; plusieurs sont célèbres. La plus connue est pourtant celle qui nous est présentée en deux volumes dans la collection que nous signalons ici au public lettré. *Monsieur Thadée*, poème en douze chants, est certainement le plus populaire des ouvrages de l'illustre Polonais. Miçkiewicz voulut écrire, comme il le dit lui-même, un poème dans le genre d'*Hermann et Dorothée;* mais il y a plus que l'amour innocent des héros de Gœthe dans le poème du vaillant écrivain; un amour plus grand emplit son œuvre, l'amour de la patrie malheureuse.

Il nous reste maintenant à indiquer comment le traducteur a entendu son travail. M. Charles de Noire-Isle a cru qu'une traduction en vers nous donnerait mieux l'idée de la langue et de la tournure des phrases de son auteur. Ce système est discutable, mais, s'il est une fois admis, nous devons dire que M. de Noire-Isle a su rendre sa traduction aussi fidèle, aussi vraie et aussi attachante que possible. Ceci est une œuvre de patriotisme autant que de littérature, dans laquelle le traducteur ne sépare point l'idée de la patrie malheureuse de l'idée de la poésie, cette patrie absente aussi, vers qui nous tendons les bras.

H. M.

**Poésies et œuvres morales de Leopardi**, première traduction complète précédée d'un essai sur Leopardi par F.-A. Aulard, professeur à la Faculté des lettres de Poitiers. Tome troisième, œuvres morales en prose. 1 vol. in-12. Paris. Alph. Lemerre, 1880.

Nous n'avons pas à faire ici l'éloge des œuvres morales de Leopardi. Ce recueil, composé en grande partie de dialogues, a été proclamé par l'auteur des *Promessi Sposi* ce que la prose italienne a produit de plus parfait. Paru en 1827 pour la première fois, le volume des *Operette morali* eut une seconde édition en 1834, à Florence. A Naples, lorsque Leopardi voulut réunir ses œuvres complètes, la censure napolitaine arrêta l'impression des *Operette morali*. M. F.-A. Aulard a fait des *Œuvres morales* une traduction excellente, qui rend en tous points ce volume digne de la collection entreprise par l'éditeur Alph. Lemerre. C'est le troisième volume des œuvres complètes de Leopardi, traduites par le savant professeur à la Faculté des lettres de Poitiers, mais c'est aussi le dernier. Tant pis pour les lecteurs et les amateurs de beaux livres.

H. M.

**Gousses d'ail et fleurs de serpolet**, par Paul Harel. 1 vol., 3 francs. Ollendorf.

La versification est juvénile mais promet. Elle n'est pas pornographique, elle ne vise pas à la morale. Elle est inoffensive. En fait de poésie culinaire, Monselet a fait mieux. Comme poésie sentimentale, c'est fade, il y a là un toast lu au banquet d'adieu de l'Association des Cercles catholiques d'ouvriers, à l'hôtel Continental à Paris, le 8 mai 1881, qui explique le ton généralement sans intérêt de toute cette versification. Cependant c'est supérieur de beaucoup à toute la piteuse rimaillerie d'un certain Claudius Hébrard, qui est mort, croyons-nous, dans l'impénitence finale de l'imbécillité béate.

Voici la manière des vers de M. Harel :

*Ail, thym, serpolet, ognon.....*
J'ai fait mon livre à ma manière,
Les yeux tendus à l'horizon,
Les deux pieds au bord de l'ornière.

M'inspirant du maître latin,
J'ai dressé sur un plat rustique
Le serpolet, l'ail et le thym
Assaisonnés de sel attique.

Ai-je mis, comme il le fallait,
Le fumet d'ail dans mes terrines,
Et le parfum du serpolet
A-t-il chatouillé vos narines ?

Sur le sujet mon sentiment
Diffère peut-être du vôtre,
Mais je remercie humblement
Ceux qui m'ont lu d'un bout à l'autre.

Le sel attique n'est pas répandu à foison. Sans doute, le poète en sera moins économe dans ses prochaines rimes.

M. C.

## MÉLANGES

**Les semaines de deux Parisiens,** par MARDOCHE et DESGENAIS. 1 vol. in-18. Dentu, éditeur.

Il y a certains journaux que leurs articles littéraires font rechercher du public ; tels sont notamment *les Débats, la République française, le Parlement,* etc. Les jours où M. Sarcey donne son feuilleton, la vente au numéro du journal *le Temps* s'accroît d'une façon sensible ; *le Figaro* était fort demandé quand s'y trouvait un premier-Paris de M. Zola et le *Moniteur universel* regrettera toujours les comptes rendus de Paul de Saint-Victor. Outre ces articles spéciaux sur la littérature, le théâtre, le livre récemment paru, plusieurs journaux donnent périodiquement des « chroniques » signées Claretie au *Temps,* P. Parfait et G. Guillemot à *la République,* Blum au *Rappel,* Bernadille au *Moniteur,* Chapron, Scholl et Monselet à *l'Événement,* Delpit au *Paris,* etc... A l'*Indépendance belge,* ce sont deux écrivains cachés (?) sous les pseudonymes de Mardoche et Desgenais qui envoient chaque semaine tout ce qu'ils ont pu recueillir sur le mouvement parisien, sur l'événement à sensation, le scandale du jour, la dernière fête ou le deuil de la veille.

Imitant MM. Claretie et Chapron, qui ont fait paraître leurs articles en volumes *(la Vie à Paris, — les Coins de Paris),* Mardoche et Desgenais ont réuni les leurs sous ce titre : *les Semaines de deux Parisiens.* Tout le Paris de 1880 est là. On lira le livre pour la quantité de récits qu'il contient, de mystères qu'il dévoile. Les écrivains qui voudront retracer l'histoire du XIX<sup></sup>e siècle auront là des renseignements bien précieux, car, comme nous le fait observer M. Berardi, le directeur de *l'Indépendance,* dans la préface, « la chronique qui est à l'histoire ce que la rue est aux monuments, nous en dit plus long parfois sur les mœurs et les caractères d'une époque que ne le font des documents sévères patiemment compilés. » G. F.

**Le Père Cortade,** notes et extraits recueillis par PHILIPPE TAMIZEY DE LARROQUE, suivis d'une *Bibliographie Tamizeyenne.* Une brochure de 43 pages. Sauveterre-de-Guyenne, J. Chollet, 1881.

Ces notes et extraits sont tirés de la *Revue des bibliophiles.* Ils nous font connaître un des hommes les plus singuliers du XVIIe siècle, le Père Cortade, définiteur et prédicateur augustin. On connaît de lui : *Panégyriques des saints, choisis de tous les ordres et estats de l'Église, par le R. P. Germain Cortade, de l'ordre de Saint-Augustin,* et un autre recueil intitulé : *Marias ou panégyriques de toutes les festes de la sainte Vierge,* etc. Ces livres et quelques autres, dont le P. Germain Cortade s'est rendu coupable, sont déjà suffisamment singuliers pour assurer à leur auteur une réputation méritée de styliste de haute fantaisie ; mais M. Tamizey de Larroque nous donne des extraits d'un autre ouvrage du Père, intitulé : *Calendrier spirituel, composé d'autant de madrigaux en l'honneur de nos Saincts, qu'il y a de jours en l'année,* etc. Des madrigaux en l'honneur des saints ! Et quels madrigaux ! De vrais madrigaux ! Nous pourrions en citer quelques-uns pour « l'esbattement des bons raillards », mais la brochure de M. Tamizey de Larroque contient quelque chose de plus intéressant que les madrigaux du Père Cortade, et c'est de cela que nous voulons dire quelques mots.

« On m'a demandé, dit l'auteur, dans les termes les plus flatteurs (*Revue des bibliophiles,* numéro d'août 1880, p. 216), la liste complète de mes publications. La courtoisie me défend d'opposer un refus à une invitation dictée par la sympathie encore plus que par la curiosité. Je m'exécute donc, non sans demander grâce pour mon effrayante fécondité. »

Après ce court préambule, M. Tamizey de Larroque donne la liste complète de ses publications, dont le nombre, en 1880, s'élevait à 75, sans compter ce qui était sous presse à l'époque de la publication de la *Bibliographie tamizeyenne.* Parmi ces dernières publications, nous signalerons tout spécialement le tome second des *Lettres de Jean Chapelain, de l'Académie française,* dont le premier volume parut en 1880. Ces lettres de Chapelain font partie de la *Collection de documents inédits sur l'histoire de France.*

L'auteur a fait paraître ses premiers travaux en 1862 ; c'est donc une moyenne de cinq publications nouvelles par an. Et si, dans ce grand nombre d'ouvrages ou de réimpressions il se trouve des brochures, des plaquettes relativement peu importantes, on voit figurer aussi dans cette collection des travaux considérables. Il ne faut pas oublier non plus que l'*Année Terrible* est comprise entre ces deux dates, 1862-1880, que cette année-là ne compte pas ; ce qui augmente encore la moyenne que nous établissions ci-dessus.

Nous pouvons, devant cette ardeur infatigable au travail du vaillant et savant écrivain, nous écrier, nous aussi, que sa fécondité est effrayante, mais non dans le sens que la modestie de l'auteur a sans doute voulu donner à ces mots. P. L.

**Jean-Jacques Rousseau au Val de Travers (1763-1765),** par Fritz BERTHOUD. Un volume in-12. — Paris, G. Fischbacher, 1881.

Combien aimable, ce livre qui nous fait aimer Jean-Jacques ! Nous l'avons lu lentement, avec un plaisir infini.

Nous sommes individualiste à la façon de Stuart-Mill, c'est dire que nous réprouvons formellement les théories du *Contrat social.* Nous estimons excellent le régime du *self-government,* nous tenons pour nécessaire, de la part des ministres, des membres d'un parlement, l'emploi de la méthode appelée aujourd'hui, en notre pays, à tort ou à raison, opportuniste ; c'est dire que, tout en préférant et de beaucoup des œuvres d'analyse plus savante, nous faisons encore grand cas de ceux des écrits de Voltaire dans lesquels se trouve préconisé le régime social, politique,

économique de l'Angleterre. Mais que les deux auteurs sont différents! Voltaire est un courtisan qui toujours s'incline devant toutes les puissances, devant les rois, devant l'opinion; Rousseau est et demeure incessamment indépendant et fier. Voltaire, écrivain, ne cherche que la faveur des princes, ou ne veut que les applaudissements des foules; il flatte ceux-ci, il adule celles-là, et thésaurisant non sans habileté, il fait servir son talent à la seule satisfaction de sa passion toute personnelle, qui est de plaire pour régner; Rousseau écrit avec une peine extrême, il se fatigue, il se lasse, mais il a une tâche à remplir, et après avoir dépensé cent efforts, il est prêt à livrer enfin les pages qui expriment sa pensée; sa pensée déplaira, elle ne sera pas comprise; de la répandre, cela lui attirera, il le prévoit, les plus grandes infortunes, qu'importe; il est comme un apôtre, il obéit à sa mission. Voltaire étudie Locke, Leibniz, il répète un peu de ce qu'il a pu comprendre, il est philosophe autant que Cicéron, c'est-à-dire point. Rousseau médite, formule ce qu'il croit bien être des vérités incontestables, et, logicien, il en déduit les clauses de son contrat modèle; son œuvre est mauvaise, mais il est, lui, un penseur d'une grande intelligence, parce qu'il est un homme d'un grand cœur. Voltaire fait des vers, mais le poète, c'est Rousseau. Rousseau capable de comprendre, d'aimer la nature vraie, les bois, les montagnes; Rousseau sincèrement épris de l'humanité, vaut mieux que Voltaire, qui n'aime personne autre que lui, qui n'aime rien de ce qui ne se rapporte pas à lui.

M. Berthoud ne prend pas souci des médisances et des calomnies qu'on a publiées, il n'entreprend pas une défense; il connaît Rousseau, il connaît ceux qui l'ont approché, ceux avec lesquels il a été en correspondance, et il dit de quelle humeur et de quel commerce était le philosophe aux années qu'il vécut au Val de Travers. « Il le connaît », façon de parler; mais vraiment on serait disposé à croire qu'il l'a vu, qu'il était de son entourage, qu'il ne l'a quitté que d'hier seulement. Le souvenir de Rousseau est comme de tradition dans la famille de M. Berthoud; il ne lui en a pas moins fallu se livrer à de patientes recherches dans les bibliothèques, il n'en a pas moins dû parcourir de nombreuses lettres, prendre des notes et les assembler, travail plein de difficultés; son livre paraît pourtant écrit avec une aisance sans pareille. Il fait métier de critique, d'analyste en même temps que d'écrivain; mais il dissimule ce qui est science, ce qui est art, au point que celui qui lit son étude ne pense voir qu'un portrait enlevé rapidement et sans effort. Rousseau y apparaît vraiment vivant, avec son caractère inquiet, soupçonneux, avec sa bonté franche, avec ses enthousiasmes sincères. Belle étude et beau portrait, que nous ne saurions assez vanter.

F. G.

**Du Louvre au Panthéon**, par Ernest Prarond. — Paris, Alph. Lemerre, gr. in-18. — Prix : 3 fr.

Que de beaux sujets d'inspiration pour un poète dans le titre seul de ce volume! L'histoire de Paris y tient presque tout entière, depuis le temps où la cité n'était peuplée que de quelques pêcheurs confinés dans les boues de leur petite île jusqu'à celui où, envahissant les rives et les coteaux voisins du fleuve, elle s'est épandue au loin en tous sens. Les souvenirs se pressent en foule et chaque monument parle à l'imagination : Julien et son palais, le moyen âge avec ses moines, ses ribauds, ses poètes faméliques, les drames amoureux et sanglants des demeures féodales qui se terminent par le poignard ou dans des sacs noyés en Seine, puis la Renaissance, ses tentatives hardies et tout ce qui l'a suivie. M. Ernest Prarond ressuscite avec talent chacune de ces époques dans des scènes pittoresques. Par la variété et l'originalité des rythmes, il nous en donne, jusqu'à un certain point, la sensation, le tableau vivant. Parfois le tableau semble craquer à l'étroit dans son cadre, tant il y est resserré avec vigueur. Il en résulte un peu de tension et d'effort que la forme archaïque du vers ne dissimule pas toujours. Ajoutez-y trois ou quatre mots qui ont glissé là fort inutilement du grec et du latin. A quoi bon ces emprunts? Notre langue offre assez de ressources. Ne retombons pas dans l'erreur qui fut si nuisible à Ronsard.

Si amoureux que l'on soit du passé, on s'intéresse mieux encore aux passions, aux joies, aux souffrances de son temps. Aussi sommes-nous heureux d'en rencontrer de nombreux échos dans le volume de M. Prarond, soit qu'il lance l'anathème aux sacrilèges qui ont mutilé le Luxembourg, soit qu'il nous introduise au dîner Magny et que, d'un trait précis et franc, il signale à la volée chacun des convives, ou encore s'il regrette de voir s'enfuir les belles effervescences de la jeunesse à mesure qu'avance la maturité de l'âge :

Hélas! comment se sont éteints
Les ardents dévorant la terre?
L'un fut préfet, l'autre est notaire;
C'est de deuil que leurs fracs sont teints.

Une des pièces les plus intéressantes du recueil est celle qui nous retrace d'un accent attendri la rude misère d'Hégésippe Moreau, couché la nuit, faute d'asile, sur l'escalier de la Sorbonne, la tête appuyée contre la pierre froide et songeant à la Voulzie, aux affections de Provins, tandis qu'il voit s'éteindre une à une les lampes aux mansardes d'alentour.

La vie extérieure de Paris, le bruit, le mouvement, les chants et les cris de la rue sont rendus également avec beaucoup de relief et d'entrain. M. Prarond définit très justement ce spectacle de toutes les heures :

. . . . . . . . . Bruxelles, Anvers,
La Haye ont des salons moins vivants, moins divers
Que la rue où descend, halète ou se promène,
En labeurs, en loisirs, toute la vie humaine,
Joie et douleur, misère et luxe, oisiveté
Et travail, comédie et drame, la beauté
Des dévouements auprès des laideurs égoïstes,
Et la grâce parmi les difformités tristes.

Voilà une riche veine ouverte au poète et où il



trouvera plus de fleurs encore à cueillir que sous les nuages de la philosophie de l'histoire. P.

**Études sur Jean-Baptiste Coisnon, Toussaint-Louverture et Jean-Baptiste Coisnon,** par Georges Le Gorgeu, docteur en droit; rochure in-8°. — Vire, A. Guérin; Paris, Pedone-Lauriel; Bordeaux, Féret et fils.

D'abord un reproche à l'auteur. Il a des façons d'écrire toutes démodées et qui choquent. Comme exemple, ces lignes que nous transcrivons : « L'importance de mon sujet est de nature, si je m'en rapporte à mes impressions, à piquer la curiosité du lecteur; aussi m'attacherai-je, dès ce début, à ne point en affaiblir l'intérêt... Que si, au cours de la narration, les faits et les épisodes se pressent et s'entremêlent de telle sorte que l'aimable figure de l'abbé Coisnon, mon sujet principal, cesse d'être en évidence et reste même comme éloignée du théâtre des événements, ce n'est que pour mieux en éclairer les traits. Voyez ce ruisseau dans sa course fugitive à travers le bocage; parfois il se dérobe à vos regards, mais vous l'apercevez bientôt promenant ses eaux jaillissantes. » Ce style figuré est d'une autre époque, et franchement notre manière d'exprimer tout uniment ce que nous voulons dire vaut mieux que ces tours complaisants et que ces comparaisons qui vous affadissent un sujet. Nous avons fait notre reproche; passons.

Jean-Baptiste Coisnon, directeur de l'institution dans laquelle avaient été placés les enfants de Toussaint-Louverture, s'est-il prêté aux conseils du premier consul? a-t-il aidé à la trahison que le beau-frère du général Leclerc avait ourdie? On l'a prétendu. M. Le Gorgeu prouve péremptoirement que l'abbé Coisnon fut dans l'ignorance des projets de Bonaparte, qu'il ne cessa jamais de mériter l'affection des enfants de Toussaint, et qu'au reste ceux-ci ne cessèrent amais de lui témoigner une vive gratitude. M. Le Gorgeu a lavé la mémoire d'un homme de cœur; c'est bien, mais c'est aux Virois surtout de remercier l'auteur de la brochure de son zèle à défendre contre d'injustes soupçons un brave enfant de la ville de Vire.

Pour nous, qui n'avons pas les mêmes raisons de nous intéresser aux faits et gestes de Jean-Baptiste Coisnon, nous faisons cas davantage des renseignements qu'il fournit touchant le caractère du « premier des noirs », touchant la fin des membres de sa famille. L'étude est à lire. F. G.

**Maîtres et domestiques,** par Henry Buguet. — Paris, Derveaux, 1881.

Cette petite plaquette est originale. A lire le titre et le nom de l'auteur, on peut croire à une mystification, car, d'habitude, le joyeux Buguet n'occupe guère son esprit de choses sérieuses et surtout terre à terre comme celle-ci.

Cependant la première partie du livre est spécialement composée d'une étude des différents types de domestiques actuellement connus, de leurs mœurs, de leurs habitudes et des rapports avec leurs maîtres.

Il y a des choses à apprendre là-dedans, au même point de vue que dans certains petits guides à l'usage de tout le monde et dont personne n'use la plupart du temps.

Dans la seconde partie, nous reconnaissons M. Buguet qui, s'occupant des difficultés qui s'élèvent journellement entre les maîtres et leurs domestiques, cite une foule d'exemples variant du comique au dramatique et puisés dans les annales judiciaires.

E. D'AU.

*Œuvres nouvelles* de Paul Féval. — **Les étapes d'une conversion. — Le coup de grâce,** dernière étape; 2e édition. — Paris, Victor Palmé, 1881. 1 vol. in-12.

M. Paul Féval finit ici de nous raconter l'histoire de Jean, lequel Jean, comme chacun le sait, et comme, d'ailleurs, il le déclare, n'est autre que M. Féval lui-même. Nous ne suivrons pas les péripéties sur lesquelles il a plu à Dieu de le faire passer avant de le ramener à lui. Si les desseins de la Providence n'étaient insondables, on aimerait à savoir pourquoi cette main divine, qui ne le quitta pas d'un instant, le fit s'égarer pendant tant d'années avant de lui ouvrir le port tranquille sur les eaux opulentes duquel règnent les jésuites et M. Palmé. Mais il est des curiosités qui ne seront jamais satisfaites. La grâce, qui, comme l'esprit, souffle où elle veut, n'a pas, il est agréable de le reconnaître, tellement noyé le talent de M. Paul Féval sous les ondes de la charité, qu'il n'y surnage en nappes épaisses l'huile âcre de la satire et du sarcasme. Le tableau du ménage Duverdieux est tracé de main de maître, sinon de main d'ange. Jamais la sotte médiocrité, habile seulement à se servir du talent des autres comme d'un escabeau pour se guinder sur l'estrade où elle se propose à l'admiration des niais, n'a été plus vertement flagellée. Peu de libres penseurs et de républicains, j'entends de ceux qui se sont fait en cette qualité une situation quasi officielle, oseraient écrire la page où le romancier converti dit son sentiment « sur les habiletés et même sur l'éloquence de tel tribun en chef qui, ayant pêché beaucoup de millions en eau plus que trouble, emplit les ruisseaux de ses trémails tendus dans l'espoir d'y trouver pris, par une nuit sans lune, ce poisson de ses rêves qui s'appelle l'empire ». Il n'est point déplaisant de voir cette vigueur de haine chez un saint homme. Les passions qui damnent les autres sont suivies de bénédictions pour les élus. Et ce petit ruisseau, n'est-il pas de haut goût? « J'avais vu à l'œuvre vingt ans auparavant, en 1848, les pauvres diables de la république; le jour néfaste où ces malheureux, risquant une révolution sous le canon de l'ennemi pour assouvir leur grotesque appétit de pouvoir, s'assirent en rond, constitués en « gouvernement » par une centaine de gamins confits à l'eau-de-vie comme des prunes, je sentis la France ruinée et, qui pis est, déshonorée. » Comme on se pourlèche apres avoir dégusté cela! Comme c'est patriotique, impartial,

évangélique! Et comme M. Jules Simon doit être flatté d'être, suivant ses mérites, retiré du tas pour son « savoir » et son « charmant talent » ! Certes, M. Féval est bien converti : il a toute la mansuétude d'un homme de Dieu.

On sait que le *coup de grâce* qui abattit M. Paul Féval sur son chemin de Damas fut la dépréciation des fonds turcs, qui le ruina. On a diversement apprécié cet événement et l'influence qu'il eut sur la vie du romancier catholique et breton. Je me ferais scrupule d'insister. Qu'il me soit permis néanmoins de remarquer que le Seigneur sait, quand il le veut, frapper des coups qui prêtent moins aux commentaires. Si jamais la biographie d'un ancien député des Deux-Sèvres à la Constituante de 1848, de M. Jules Richard, tombe entre les mains de M. Paul Féval, il y verra comment un républicain incrédule fut assez favorisé du Très-Haut pour devenir légitimiste et ultramontain, sans que la grâce ait eu à détruire sa fortune pour se faire place en son cœur. B.-H. G.

# BEAUX-ARTS

## ARCHÉOLOGIE — ARCHITECTURE — MUSIQUE

**La Renaissance en France,** par Léon Palustre, 6e livraison : *Ile-de-France* (Seine-et-Oise). — Paris, A. Quantin. In-folio. Eaux-fortes dans le texte. — Prix : 25 francs.

De nos jours, on ne saurait écrire l'histoire sans s'appuyer sur des documents authentiques, et grâce à ceux que M. Palustre a su découvrir ou expliquer, une véritable révolution est en train de s'opérer dans l'idée que nous nous faisions du développement des arts de ce côté des Alpes. Si l'Italie y perd quelque peu, la France y gagne considérablement, et ce résultat n'a rien qui puisse nous être désagréable. Par exemple, sur la foi de Félibien, depuis deux siècles environ, on ne cessait de répéter que le château de Saint-Germain-en-Laye était l'œuvre de Serlio, et il faut bien dire que certains détails d'architecture semblaient au premier abord justifier cette opinion. Mais, à cette heure, l'esprit le plus prévenu est bien obligé de se rendre à l'évidence : François Ier, cette fois encore, n'a pas fait appel à un architecte italien, par l'excellente raison qu'il trouvait autour de lui des hommes parfaitement capables de répondre à ses desseins. Il connaissait depuis longtemps Pierre Chambiges, qui avait travaillé à Fontainebleau et construit pour la duchesse d'Étampes le château de Challuan ; c'est à lui qu'il s'adressa pour transformer Saint-Germain-en-Laye. Le document qui nous fournit cet important renseignement est daté du 22 septembre 1539, et nous savons qu'à pareille époque Serlio, dont on invoquait le nom, n'était pas même arrivé en France. Jusqu'à sa mort, en 1544, Chambiges ne fut pas, d'ailleurs, troublé dans la direction des travaux, et c'est à son gendre, Guillaume Guillain, que le roi confia le soin de terminer cette construction originale, qui est certainement l'une des plus grandes curiosités des environs de Paris.

Un autre château qui a fourni à M. Palustre l'occasion de rectifier une grosse erreur universellement répandue, c'est celui d'Écouen. Jean Bullant a bien été l'architecte du connétable de Montmorency, mais seulement à partir de 1550 ; les deux tiers environ de l'édifice ne lui appartiennent donc pas, et sa participation s'est bornée à terminer l'aile droite et à plaquer contre l'aile gauche un véritable hors-d'œuvre, les quatre colonnes presque légendaires, imitées de celles qui se voient à Rome au temple de Jupiter Stator. Durant quatorze années environ, le seul architecte d'Écouen fut Charles Billard, et, véritablement, il faut avoir examiné avec bien peu d'attention ce magnifique château pour ne s'être pas aperçu que deux architectes différents y ont laissé leur empreinte. Mais si M. Palustre ôte d'un côté à Jean Bullant, de l'autre il lui donne à pleines mains : une vive lumière se répand tout à coup sur les années qui préparèrent les grandes manifestations de son talent, et, si nous ne l'admirons pas moins qu'on ne l'a fait jusqu'ici, nous l'admirons autrement. Plusieurs églises autour d'Écouen sont évidemment son ouvrage, et il est facile de suivre, pour ainsi dire pas à pas, cette laborieuse existence.

Nous n'avons fait qu'indiquer deux des points principaux si nettement établis dans la nouvelle livraison mise en vente par la maison Quantin. L'importante question de la peinture sur verre est traitée avec la même abondance d'informations et la même sûreté de critique, ce qui a permis à M. Palustre de révéler enfin le nom de l'habile artiste qui a peint les célèbres grisailles représentant en quarante-deux compositions le gracieux mythe de l'Amour et Psyché. Puis viennent de très intéressantes pages consacrées à la sculpture, où sont étudiés avec des documents tout nouveaux un grand nombre de monuments remarquables. C'est ainsi, par exemple, que la belle urne due au ciseau de Pierre Bontemps, qui renferme, à Saint-Denis, le cœur de François Ier, se trouve débarrassée de l'affreuse pomme de pin dont les restaurateurs modernes l'avaient surmontée. M. Palustre prouve qu'à cette place existait jadis un cœur ; bien plus, il indique où la pièce originale est conservée aujourd'hui, ce qui donne l'espoir d'une prochaine et légitime restitution.

On le voit, cette sixième livraison est digne de ses devancières, et quiconque voudra être exactement renseigné sur la marche des arts au XVI$^e$ siècle ne pourra manquer d'y avoir recours. Quant aux illustrations, elles ne laissent absolument rien à désirer. M. Saddoux est un maître auquel on n'en est plus à décerner des éloges. Quelques-unes de ses eaux-fortes sont de véritables chefs-d'œuvre qui seraient appelés à un immense succès, si jamais la vente en était permise séparément. Avec des teintes forcément uniformes, il arrive parfois à donner la sensation de la couleur, ce qui est, on l'avouera, la dernière limite de la perfection.

**Viollet-le-Duc**, ses travaux d'art et son système d'archéologie, par Anthyme Saint-Paul, 1881. Un vol. in-8°.

A beaucoup de points de vue, Viollet-le-Duc fut un homme éminent, supérieur même à son époque, qu'en bien des cas il a devancée. Archéologue de premier ordre, architecte remarquable, dessinateur merveilleux, ingénieur, physicien, géologue, tous ces talents si divers se concentraient dans son cerveau et s'équilibraient avec une rare justesse. L'artiste en lui le disputait au savant, et c'est précisément cette harmonie de facultés opposées qui a pu l'empêcher de parvenir au grand éclat de gloire réservée aux créateurs. Pour bien juger un tel homme, il ne faut point se borner à étudier l'une ou l'autre de ses œuvres, ni une partie seulement de sa vaste intelligence. Il faut le voir d'ensemble, dans la puissance concrète de ses aptitudes, de son enseignement et du rôle qu'il a joué. Autrement on risque de n'avoir de lui qu'une idée insuffisante et sans le relief vrai. On peut dire même que cette physionomie gagnera avec la perspective du temps. Viollet-le-Duc sera mieux apprécié quand il sera permis de parler de lui sans avoir besoin d'invoquer une impartialité menteuse, quand les colères soulevées par ses doctrines seront dissipées, quand on aura mesuré la portée de ses vues et contrôlé souverainement la valeur de ses théories.

M. Anthyme Saint-Paul n'a pas la prétention, comme le titre de son livre pourrait le faire croire, d'offrir avant l'heure des éléments complets d'appréciation sur une personnalité aussi complexe. Il confesse que ce travail « excéderait ses forces ». Ce n'est pas même une biographie, une *Vie* de l'illustre archéologue qu'il a écrite, mais une simple étude touchant l'un des points du système archéologique émis par Viollet-le-Duc dans un *Dictionnaire raisonné d'architecture au moyen âge*. Néanmoins M. Anthyme Saint-Paul, spécialiste érudit, tout plein qu'il est de son sujet, fait un peu éclater son cadre et, bien que se déclarant résolu à ne point tenter la tâche difficile de juger le savant écrivain, il ne se fait nullement faute de prononcer des arrêts catégoriques sur chacun des titres à la célébrité que Viollet-le-Duc possède. C'est assurément son droit. Mais il procède à cette opération d'une façon si singulière qu'après une lecture attentive de son volume il est impossible de savoir au juste s'il admire ou s'il condamne. Un peu plus de franchise eût été nécessaire. A quoi bon dissimuler son opinion quand on prend la plume pour la formuler? Or M. Anthyme Saint-Paul semble prendre à tâche de contredire à chaque ligne l'avis exprimé à la ligne immédiatement précédente. Jamais, pour notre part, nous n'avons vu pareille... indécision de pensée. Il n'est pas d'épithète à laquelle il ne s'empresse de mettre un correctif. Parle-t-il, par exemple, de Viollet-le-Duc comme dessinateur, il commence par prodiguer les adjectifs les plus louangeurs, s'arrête devant « ces incomparables productions » dans lesquelles il trouve parfois « d'admirables élans. » Puis tout aussitôt il découvre qu' « en raison même de leur beauté » ces dessins « tendent à donner de ce qui en fait le sujet une idée trop favorable. » Bien plus, il les déclare « infidèles, » et le chapitre qui commençait avec des fleurs finit avec une montagne d'épines. Vient-il « dire un mot du caractère de l'architecte, il assure qu'il en a une très « haute idée. » Et, se ravisant du coup, il affirme que « le grand écueil contre lequel il s'est heurté, c'est sa présomption, sa confiance en ses propres lumières, son dédain de tout conseil », etc. Un peu plus loin, M. Saint-Paul signale la falsification volontaire d'anciens textes qu'aurait faite Viollet-le-Duc pour mieux établir une certaine thèse. Que devient, après cela, la « haute idée » du caractère? Pour juger l'archéologue, même système perfide. D'abord des protestations sur la science prodigieuse, la conscience méticuleuse de Viollet-le-Duc; puis il examine les œuvres, et les protestations s'effondrent. Il n'est presque aucune des restaurations de monuments exécutées par Viollet-le-Duc qui satisfasse M. Anthyme Saint-Paul. Même celle du château de Pierrefonds, qu'admirent tous les connaisseurs, le laisse inexorable. Cependant, comme ici il paraît à court de critiques, il se rabat sur la poésie des ruines, bien plus éloquente, à son avis, qu'une construction restaurée. « Un monument ruiné, dit-il, paraît plus grandiose et plus beau que dans l'état de conservation. » L'arrêt sur Viollet-le-Duc comme écrivain et critique d'art — on sait qu'à ce point de vue il est incomparable — n'est pas moins étrange. M. Saint-Paul, voulant à toute force trouver des négligences de style et n'en pouvant découvrir sans doute dans les nombreux volumes qu'il a explorés, va en chercher jusque dans la collection du journal le XIX$^e$ *siècle*, auquel Viollet-le-Duc donna quelques chroniques.

Comme vulgarisateur, il le déclare inférieur à Narcisse de Caumont. Il faut tirer l'échelle. Vous voici joliment classés, volumes célèbres, *Histoire d'une maison*, *Histoire d'une forteresse*, et surtout *Histoire d'un dessinateur*, vrai chef-d'œuvre de pensée et de style! Mais où le procédé d'appréciation contradictoire inventé par M. Anthyme Saint-Paul atteint toute sa beauté, c'est quand il parle du *Dictionnaire raisonné d'architecture*. Tout d'abord, c'est le « livre le plus savant, le plus judicieux, le plus clair et le mieux illustré de tous ceux qui ont jamais été composés sur l'architecture. » Voilà qui débute bien. *Mais*.... naturellement il y a un *mais*, comme dans les *Faux bonshommes* de Th. Barrière... mais ce

dictionnaire a le tort d'être rédigé sous forme de dictionnaire; puis l'auteur a « aggravé toutes les imperfections inhérentes à un dictionnaire »; puis encore, les « articles sont souvent en opposition, soit apparente seulement, soit réelle; les doubles emplois n'y sont pas rares, non plus que les lacunes. Les redites l'emportent cependant, et si bien qu'en refondant l'ouvrage pour lui donner la forme d'un traité, on trouverait aisément le moyen de le réduire d'un tiers, sans enlever aucune notion, aucun développement, et en ajoutant ce qui manque. » Diable! la critique est grave, et jugez un peu ce qu'aurait pu dire encore M. Saint-Paul si le livre n'était pas « le plus judicieux, le plus savant, le plus clair.... » etc.!

Il suffit de signaler de telles contradictions pour fixer le lecteur sur le mérite de cet ouvrage. Peut-être M. Anthyme Saint-Paul eût-il mieux fait de se montrer à visage découvert l'adversaire de Viollet-le-Duc, plutôt que d'envelopper dans tant de miel les goutes de vinaigre. La grande mémoire de cet homme éminent eût été de force à supporter l'assaut. Le dernier chapitre du volume, lé plus long, est consacré à combattre la théorie de Viollet-le-Duc sur les origines du style ogival. Le célèbre architecte le fait naître de la lutte survenue au XIIe siècle entre les ordres monastiques et les évêques; il en lie l'histoire à l'histoire même de la nation française. Rien n'est saisissant comme sa démonstration, quand il montre la cathédrale s'élevant en face des vieilles abbayes romanes, personnification du pouvoir laïque en face de la puissance du clergé. M. Anthyme Saint-Paul combat cette thèse. Il parle de « l'insuffisance générale des recherches historiques » (!) de Viollet-le-Duc, et invoque le spectacle des pèlerinages modernes, pour prouver qu'au XIIe siècle l'influence laïque n'était pas assez considérable pour créer l'ogive. Quelques-unes de ses recherches sont intéressantes, mais ne suffisent point, à notre avis, pour détruire les inductions synthétiques de Viollet-le-Duc. V. C.

**Le Château de Versailles**, avec plans, vues et héliogravures, 2 vol. in-8°; par L. Dussieux. Publié par L. Bernard, à Versailles. — Prix : 25 fr.

C'est à la fois l'histoire et la description du château de Versailles que l'auteur a voulu faire. Histoire veut dire ici réunion de documents historiques rangés avec ordre, mais sans jugement historique, et, pour le moment, c'est tout ce que réclame la curiosité. Ce livre est plein de choses nouvelles. L'auteur s'est efforcé de détruire les erreurs impardonnables et les légendes absurdes accréditées par les cicerones et par l'ouvrage officiel de M. Vatout. Il a soumis tous ses renseignements aux règles de la critique, il a étudié aux sources. Il a cherché la vérité, l'a trouvée souvent, et a à peu près osé tout dire. Dix gravures et vingt-deux plans éclairent et géographient le château de Versailles, le parc et les maisons royales. Quand on a lu l'ouvrage de M. Dussieux, on reprend avec joie et clarté les volumes que Michelet a consacrés à Louis XIII, à Louis XIV, à Louis XV, à Louis XVI et aux drames de la Révolution. M. Dussieux nous donne l'étoffe de l'histoire; avec Michelet, on en a la trame.

M. Dussieux a tenu à présenter, dans une suite de tableaux écrits par les contemporains eux-mêmes, la vie réelle des hôtes illustres du château. Depuis Louis XIII et Mme de La Fayette, Louis XIV et Mlle de La Vallière, jusqu'à Louis XVI et Marie-Antoinette, il a fait revivre les usages, les riches costumes, l'étiquette du lever, du coucher et des repas, les fêtes, les cérémonies, ce qui se passait aux naissances, aux mariages, aux morts. Il a rendu la vie aux salles désertes et muettes du musée. Arrivé à Louis XV, il a bien fallu parler des maîtresses déclarées ou secrètes. Il l'a fait avec une discrétion qui n'était pas ici à sa place. Néanmoins, on pouvait craindre qu'il se tût et mît un voile sur tous ces scandales qu'il faut connaître en entier ou ignorer tout à fait.

L'art a joué un trop grand rôle à Versailles pour qu'il ne tienne pas une place importante dans une aussi volumineuse et complète histoire du château de Versailles, le dernier château de la féodalité. C'est, en effet, dans les jardins de Versailles que l'on trouve ce groupe d'œuvres de sculpture qui constitue dans l'histoire de l'art ce que l'on devrait appeler l'école de Versailles. Au château, se trouvent aussi avec une abondance incroyable les documents les plus originaux sur l'histoire de notre art décoratif.

L'ornementation du château présente, en effet, dans ses diverses parties, trois époques fort distinctes : celle de Louis XIV, celle de Louis XV et celle de Louis XVI. On y trouve les créations les plus spontanées, depuis le moment où le génie français, s'emparant de lui-même, se dégage de l'influence italienne et produit la décoration la plus majestueuse sous Louis XIV, la plus capricieuse et la plus élégante sous Louis XV, pour arriver, sous Louis XVI, à des œuvres toujours elégantes, mais un peu sévères, sous les directions successives de Lebrun, de Lepautre, de Mansard, de Robert de Cotte, de Verberckt, de Dugoure et de Lalonde.

La musique a rempli toutes les fêtes royales. M. Dussieux ne l'a pas oubliée. Trop longtemps négligés, nos artistes décorateurs, nos musiciens, si pleins de verve et de goût, sont aujourd'hui l'objet d'études approfondies. M. Dussieux a fait connaître de nouveaux noms, qui méritaient d'être tirés de l'oubli. Une table alphabétique facilite les recherches pour ceux qu'intéresse cette résurrection d'artistes à peine connus.

A la résidence dè Louis XIV se rattachent : un grand parc pour la chasse à tir, divers petits châteaux, Trianon, la Ménagerie; Marly, où le roi se retirait pour vivre dans une étiquette moins rigoureuse; le château de Clagny, splendide demeure de la maîtresse du roi, Mme de Montespan; des dépendances pour le service des cinq mille habitants du château, peuplées elle-mêmes de cinq mille autres habitants : grand commun et potager pour la bouche, grande et petite écurie pour les chevaux de main et de carrosse; chenil pour les meutes et les équipages de chasse, etc. Il y avait encore tout un système pour fournir l'eau à

la ville, au palais et aux fontaines du jardin. Enfin, il s'était créé, au pied du château, une ville dont l'existence était indispensable à la Cour, et dont la population tout entière était plus ou moins au service du roi. Tel est l'ensemble que M. Dussieux a mis sous les yeux du lecteur. Il en a raconté l'histoire anecdotique et descriptive depuis Louis XIII jusqu'à nos jours. M. C.

**Étude biographique sur les Tischbein,** peintres allemands du XVIIIe siècle, par EDMOND MICHEL, 1881; brochure in-4° de 43 pages, avec cinq gravures hors texte. Lyon, librairie générale, Henri Georg.

La famille des Tischbein présente cette particularité curieuse, qu'elle a fourni à l'Allemagne un nombre relativement considérable d'artistes. Dans la seconde moitié seulement du siècle dernier, sur soixante-six de ses membres, on n'en compte pas moins de vingt-quatre qui ont cultivé avec succès la peinture ou la gravure. Leurs tableaux ornent les musées de Cassel, de Gotha, de Nuremberg, quelques châteaux princiers et diverses galeries particulières. Il y en a fort peu en France; le Louvre n'en possède pas un seul, et l'on ne trouve au musée de Versailles qu'un simple portrait, celui du comte Waldner de Freundstein, par l'un des deux représentants les plus connus de cette famille des Tischbein. Il est dû à Jean-Henri Tischbein, qui vécut de 1722 à 1789, et dont le talent tout français a quelque affinité avec celui de Vanloo, dont il fut, d'ailleurs, l'élève. L'autre Tischbein, le plus célèbre, est Jean-Henri-Guillaume, neveu du précédent, qui vécut de 1751 à 1829, fut directeur de l'Académie de peinture, à Naples, et a laissé quelques peintures d'histoire fort remarquables. Tous ces artistes sont plus ou moins ignorés en France, et il faut féliciter M. Edmond Michel d'avoir, par ses recherches érudites, fait une pleine lumière sur leur vie et leurs travaux. Amateur éclairé et savant, M. E. Michel, à qui l'on doit déjà de fort précieux livres, possède un portrait de la main de Jean-Henri Tischbein; il a pu consulter les mémoires de Guillaume, le directeur de l'Académie de Naples : c'est donc avec un soin méticuleux qu'il a écrit la biographie de cette nombreuse famille et rectifié certaines erreurs fort grossières. Ainsi croirait-on que le portrait du musée de Versailles, que nous citions tout à l'heure, n'est même pas inscrit au catalogue sous le nom de Tischbein, mais sous celui de Hischbein! On n'a pas su lire la signature du peintre. M. Henri Jouin a répété cette faute dans son Catalogue des portraits exposés au Trocadéro lors de l'Exposition universelle de 1878. Il faut espérer que les conservateurs du musée tiendront promptement compte de cette importante rectification, et restitueront le tableau à son véritable auteur en modifiant le nom estropié. En terminant, disons que la brochure de M. Edmond Michel est remarquablement imprimée et tirée à très petit nombre. Elle est ornée de cinq gravures d'après les principales œuvres des Tischbein; l'une est sur acier et fait honneur à son auteur, M. Brunet. C.

**Le Musée rétrospectif du métal à l'exposition de l'Union centrale des beaux-arts,** par GERMAIN BAPST, membre de la commission du musée. Ouvrage orné de planches. Un volume grand in-8°; Paris, A. Quantin, 1881.

M. Bapst a la foi; l'art est pour lui une religion. Il le fait bien voir dans le travail qu'il nous offre aujourd'hui sous la forme de volume, après l'avoir publié dans la *Revue des arts décoratifs.*

M. Alfred Darcel, qui a écrit quelques mots d'avant-propos pour cette brochure, nous dit les services rendus, d'abord à l'Union centrale des beaux-arts appliqués à l'industrie, ensuite au public, par ses collaborateurs de la commission exécutive de l'exposition de l'histoire du métal. Il loue le zèle de MM. Schlumberger, Héron de Villefosse, Gaston le Breton, E. Courajod, Ch. Manheim, Gasnault, de Liesville, de Champeaux, G. Bapst, et, justice rendue à leur habileté d'organisateurs, il déclare n'avoir pu, lui, étant très âgé, faire grande besogne; il n'a pas été trop louangeur, mais il a été trop modeste. Il n'a pas peu aidé, en effet, à la réunion, à l'installation de ces merveilles de l'art ancien qu'il nous a été permis d'admirer l'an passé.

Four former à nouveau un musée rétrospectif après les belles expositons de l'Union centrale, de l'histoire du travail, des Alsaciens-Lorrains, du Trocadéro, expositions dont le souvenir était et est encore demeuré si vif, il fallait procéder autrement, exciter d'autres curiosités : ce furent les produits seuls des arts du métal qu'on prit la résolution de réunir, et ces œuvres, prêtées si obligeamment par les collectionneurs, mises si ingénieusement dans leur cadre par les organisateurs, ont constitué une exposition des plus brillantes, des plus intéressantes.

M. Bapst, qui a le culte du beau et qui semblait bien voir dans les différentes salles du musée rétrospectif comme les parties d'un grand temple, nous dit quels trésors y étaient assemblés. Il nous décrit les plus beaux d'entre les chefs-d'œuvre de l'art des Orientaux; il nous parle longuement des antiques; il désigne les médailles et les pièces de monnaie les plus dignes, en effet, de remarque; il dit quels émaux ont excité à juste raison une profonde admiration; il dépeint les principaux objets du bronze et du fer, armes ou bibelots d'étagère; puis certains autres d'or et d'argent, d'étain et de cuivre, œuvres d'orfèvrerie et de dinanderie.

La tâche n'était pas facile : être bref, c'était ne donner qu'une manière de catalogue; s'abandonner au plaisir de parler des statuettes, des casques, des coffrets, des éventails qu'on avait touchés, qu'on avait tenus dans sa main et longtemps considérés, c'était faire peut-être plusieurs volumes de critique ou d'histoire artistique. M. Bapst a conservé la mesure qu'il fallait, et nous ne savons ce qu'il faut le plus louer de la sûreté de son jugement ou de la concision de son style.

Le volume ne sera pas goûté seulement par les collectionneurs qui ont prêté les plus curieuses pièces

de leurs galeries ou de leurs vitrines, mais par tous ceux qui ont visité avec des joies d'artiste les salles du musée rétrospectif. Il est orné de dix planches, toutes excellentes; dire, d'ailleurs, qu'il est édité par la maison Quantin, c'est dire qu'il a été l'objet de soins scrupuleux, qu'il forme un beau et précieux livre d'amateur. F. G.

**Les Musiciens célèbres,** par F. CLÉMENT, 1 vol. Hachette.

Cet ouvrage dispense le commun des lecteurs de la lecture ou de l'achat du copieux dictionnaire biographique de Fétis, mais il s'inspire de la même pensée, des mêmes doctrines, du même sentiment lyrique. Ceux qui admettent l'esthétique de Fétis la retrouveront ici presque intégralement reproduite. Mêmes sympathies, mêmes haines. Berlioz y est assez maltraité, et cependant Berlioz est le Beethoven de l'école française, qui, c'est l'honneur de M. F. Clément, est mise ici plus particulièrement en lumière.

Une préface, où l'esprit de l'auteur, ses visées sur l'art et le plan de son livre sont présentés avec soin, ouvre l'ouvrage. L'auteur a choisi les musiciens célèbres depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours. Massenet y brille par son absence; c'est un tort et une injustice. Quarante-cinq portraits gravés à l'eau-forte par Masson, Deblois et Massart illustrent ce livre utile, intéressant et instructif. On y a joint trois reproductions héliographiques d'anciennes gravures. Toute la biographie classique y est très correctement étudiée. Un épilogue, qui pourrait être plus étendu, raconte le mouvement contemporain et donne la nomenclature des compositeurs modernes. Les professeurs n'y sont pas oubliés. Le grand art y est justement prôné, sans faire tort aux amateurs lyriques: Charles Lecoq, Litolff, Strauss, Jonas, Serpette, Hervé. Une bibliographie des musiciens célèbres couronne l'ouvrage. Je loue surtout ce que l'auteur dit des professeurs. Il a raison de citer les grands noms contemporains de Mmes Szarvady, Marie Poitevin, Félicie Paullet, à qui le ministère de l'instruction publique et des beaux-arts vient de décerner les palmes d'officier d'académie et qui appartient à la grande famille musicale des Cavaillé-Coll. La pédagogie musicale ressuscite en France. Comme toujours, cette initiative est due aux professeurs étrangers, qui payent ainsi notre hospitalité. Elle est due surtout, c'est une justice à leur rendre, aux femmes françaises, qu'on n'a jamais cessé de voir en notre pays soucieuses du progrès libéral dans l'éducation. M. F. Clément aidera beaucoup par son livre à cette diffusion de l'histoire musicale. Mais nous devons blâmer une note injurieuse et erronée sur George Sand, page 569, dans la biographie de Liszt. Il parle d'une expression cynique insérée par George Sand, à propos de l'orgue de Fribourg. Qu'on lise *les Lettres d'un voyageur*, à la page 307 indiquée par M. Clément, on ne trouvera pas le mot cynique attribué par lui à celui de nos écrivains qui n'a jamais pensé, prononcé, écrit un seul mot, une seule phrase, une seule allusion cynique. M. C.

# HISTOIRE

## CHRONOLOGIE — DOCUMENTS — MÉMOIRES

**Royal Windsor,** par HEPWORTH DIXON. 4 vol. (*Hurst and Blackett, publishers,* London).

I

*Royal Windsor* est le dernier ouvrage, et, dans une certaine partie, l'œuvre posthume de l'auteur de *Free-Russia, New-America, Spiritual Wives, White-Conquest, Holy-Land, History of two queens, Personal history of Lord Bacon, Diana, Lady Lile, Holy Land,* etc. etc.

N'est-ce point là déjà un bagage respectable, qui atteste une grande diversité de préoccupations et une véritable richesse d'études ? Cependant, nous n'y avons pas compris les deux ouvrages qui représentent les titres les plus sérieux de M. Hepworth Dixon, ses travaux les plus intéressants à connaître pour le lecteur étranger à l'Angleterre, en un mot, les pages nationales qui feront peut-être un jour classer l'auteur, sinon parmi les historiens de l'Angleterre, du moins parmi ses publicistes officiels.

Les deux ouvrages dont nous voulons parler sont intitulés : *Her Majesty's Tower,* et *Royal Windsor,* c'est-à-dire, en simple prose française : *la Tour de Londres* et *le Château de Windsor.* Dans ces deux édifices chargés d'ans, de légendes et de prestige, hantés par tant d'images de crimes et de gloire, et qui seraient encore intéressants à visiter pour l'archéologue et l'ami des arts, dégagés de tout autre souci, dans ces deux grandes maisons, semble revivre toute l'Angleterre de l'histoire, comme s'incarne dans Shakespeare toute l'Angleterre de la poésie. D'autres nations sont riches en architectures admirables et en génies littéraires; mais on ne rencontre nulle part ailleurs cette double identification tout à fait caractéristique de l'Angleterre, dans des monuments respectés et dans un poète unique.

Un très grand nombre de Français ont vu, ne fût-ce



qu'en courant, la Tour de Londres. Le château de Windsor est moins connu de nos compatriotes. Cependant, parmi ceux qui n'ont point visité cette merveilleuse « *féerie du moyen âge* », ainsi que l'appelle justement, dans une lettre, je ne sais lequel de nos grands paysagistes de ce siècle (Paul Huet, je crois), parmi les simples gens d'affaires, voyageurs du commerce et de l'industrie, se rendant à Birmingham, ou plus loin, par cette admirable voie qui rencontre Leamington, Oxford, Stratford-sur-Avon, Kenilworth, Blenhein, Warwick; parmi ces indifférents, il en est peu qui n'aient été frappés, quarante à cinquante minutes après être sortis de Londres, par la silhouette d'une bâtisse énorme, dominée par une tour de titans, qui s'estompe avec une majesté romantique dans le crépuscule du matin ou du soir. C'est le château de Windsor et la chapelle Saint-George, « c'est-à-dire, pour employer les propres expressions de M. Dixon, « à la fois la résidence de la royauté, le symbole du pouvoir et l'autel de la religion ».

M. Dixon, le nouvel historien de Windsor, s'est mis au travail, aidé par les encouragements de la reine Victoria, qui lui a permis de visiter le château de haut en bas et dans toutes ses parties. Cela semblait nous promettre des vues pittoresques de l'ensemble, de minutieuses descriptions des appartements et des œuvres d'art justement célèbres que protègent ces murailles cyclopéennes. Telle n'était pas, cependant, l'intention de l'auteur, qui s'est borné à une narration, suivant l'ordre chronologique, des événements qui ont eu pour théâtre le château, et au défilé des personnages plus ou moins glorieux qui ont joué un rôle sur ce théâtre.

## II

M. Dixon s'était préparé à ce travail sur Windsor par son intéressant ouvrage sur la *Tour de Londres* (*Her Majesty's Tower*). La tour de Londres appelait Windsor. Les deux études se complètent l'une l'autre. S'il est permis de comparer l'histoire d'un grand pays à la figure humaine, on peut dire que ces deux nobles monuments représentent les deux traits essentiels, les deux lignes directrices de l'histoire d'Angleterre. *Her Majesty's Tower* s'ouvre sur une vue à la plume de la masse de l'édifice (*the Pile*), du quartier intérieur et du quartier extérieur, sans la connaissance desquels il est difficile de rien comprendre à la tour, et le quai. Cette utile préface nous introduit tout attentifs au cœur du sujet, et nous écoutons volontiers l'auteur nous racontant l'orageuse histoire des « droits de rivière », source de longs conflits entre les lieutenants de la tour et les citoyens de Londres, principalement sous le règne de Richard Cœur de Lion. M. Dixon nous raconte la Tour Blanche; à propos de Charles d'Orléans, il classe à tort l'œuvre de ce Français parmi les produits de la muse anglaise. On vous recommande les chapitres intitulés: l'oncle Glocester (l'oncle des *Enfants d'Édouard*), la reine de neuf jours (Jane Grey), bientôt détrônée, sir Walter Raleigh, etc.

Le tome II de *Her Majesty's Tower* est presque tout entier consacré à la légendaire conspiration dite *des poudres*. Le tome III est rempli par la personnalité et les aventures de Villiers, duc de Buckingham, ce Buckingham dont les mémorialistes du XVII$^e$ siècle et les romanciers du nôtre ont raconté les galantes entreprises contre la vertu et même contre la pudeur d'Anne d'Autriche, attaquée comme une simple belle femme, si l'on en croit certaine anecdote datée d'Amiens. Le poète Voiture osa toucher à ces souvenirs, parlant à la reine elle-même, sans offenser personne. Il est vrai que la mère de Louis XIV cachait une grande bonté, avec une rare intelligence, sous une forme auguste et séduisante.

Le tome IV de *Her Majesty's Tower* contient deux épisodes d'un ragoût particulier et une notice très intéressante sur Roger, comte de Castlemaine, le mari de cette fameuse Castlemaine (mais non le père de ses enfants) qui fut la maîtresse de Charles II, qu'elle traitait avec le plus insultant mépris, avant de finir elle-même sa vieillesse honteuse sous les coups de botte d'un chenapan digne d'elle, qui la dépouilla et s'enfuit. Vient ensuite le récit très-curieux d'une tentative de vol des *joyaux* de la Tour (y compris le *globe* et la *couronne*), opérée dans des circonstances qui font songer au théâtre du Palais-Royal.

Les voleurs s'étaient présentés chez le vieux gardien des joyaux, comme un bon couple d'Écossais, le mari pasteur évangélique et s'étonnant de tout avec une rassurante niaiserie. Dès la première entrevue, le pasteur et sa femme éclatèrent en sympathies pour le vieux gardien et son entourage, et, après une autre rencontre, ils exprimèrent le désir de s'allier à une si brave famille par un mariage entre les enfants les uns des autres. Le jour de la présentation fixé, les parents amenés par le couple écossais se trouvèrent être un lot de bandits qui, avant le dîner, prièrent le vieux gardien de les conduire au *Sanctum* des bijoux royaux. Là, ils bâillonnèrent le vieillard et s'emparèrent de pièces considérables. Un incident imprévu, le retour du propre fils du gardien, empêcha le succès total de nos artistes, qui avaient déjà réussi à s'enfuir de la Tour avec le globe et le diadème. Dans la bagarre de cette fuite et de la course aux voleurs, certains diamants de la couronne furent à jamais perdus. Saluons l'héroïque comtesse de Nithisdale, dont les heureuses tentatives pour sauver son mari, prisonnier dans la Tour et voué à une exécution prochaine, semblent avoir inspiré, à un siècle de là, l'entreprise toute pareille de madame de La Valette. L'Anglais, comme le Français, réussit à s'échapper sous les habits de sa femme. M. Dixon nous raconte enfin l'étrange complot d'Arthur Thistlewood, qui, sous le ministère de Wellington, eut pour objet de ramasser dans un seul coup de filet tous les ministres réunis à la table d'un des membres du cabinet (y compris le victorieux *duc de fer*), et de procéder ensuite au pillage de la Banque et de la Monnaie. Le conseil des ministres se réunit à cette nouvelle et parut hésiter sur la marche à suivre; la poursuite et la capture des conjurés n'allaient pas sans l'assassinat de quelques braves

soldats et policemen. Thistlewood et ses complices, emprisonnés d'abord à la Tour, furent exécutés à Newgate.

Ces deux épisodes, le vol de la couronne et des joyaux d'État par le faux pasteur écossais, et le complot de Thistlewood, jettent la note moderne dans la citadelle féodale. Nous nous sommes bornés à la simple indication des sujets traités dans *Her Majesty's Tower*, sans émettre aucune réflexion sur les partis pris de l'écrivain. Comme nous n'allions pas nous approvisionner chez lui d'opinions religieuses ou politiques, mais seulement nous reposer de l'histoire sérieuse dans quelque mise en scène anecdotique du vieux temps, il nous paraît qu'à cet égard l'ouvrage de M. Dixon répond bien à ce qu'on lui demande. Il a eu beaucoup de succès chez nos voisins. Le *Times*, cet écho régulateur, si l'on peut dire, de l'opinion de Londres, a couvert de fleurs l'historien de la Tour!

III

Il n'était pas sans intérêt d'examiner quelle autre *vue* de l'histoire d'Angleterre, parallèle à la précédente, c'est-à-dire ne devant jamais se rencontrer avec elle, bien qu'il s'agisse quelquefois des mêmes événements et des mêmes personnages, M. Dixon allait retrouver à Windsor, à *Royal Windsor*, comme il intitule son ouvrage. Ce livre est encore moins connu en France que *Her Majesty's Tower*. Il est d'un prix dérisoirement énorme, attendu qu'il ne présente rien d'artistique ni même qui sorte du banal, et qu'il renferme la matière seulement de deux forts volumes Charpentier.

*Royal Windsor* et un roman de Ainsworth représentent, à notre connaissance, tout ce que la littérature contemporaine chez nos voisins a fourni sur ce sujet. En France, on a publié, il y a déjà nombre d'années, dans le feuilleton d'un grand journal, une longue étude intitulée : *Windsor, son roman, son histoire*, qui parut ensuite en un volume édité par la librairie Dentu (*épuisé*). *Royal Windsor* est construit exactement sur le même plan que *Her Majesty's Tower*. A l'origine de Windsor, comme à celle de la Tour, nous retrouvons Guillaume le Conquérant, édifiant le berceau des deux palais futurs sur les ruines ou l'emplacement des demeures saxonnes. *Royal Windsor* s'ouvre, ainsi que le précédent ouvrage sur une vue d'ensemble. Ensuite, il nous raconte successivement: le donjon Normand, les luttes de Longchamps et de Puyset pendant le règne de Richard Cœur de Lion, Windsor sans roi, la guerre des barons, Jean sans Terre et Rumymède, Édouard de Windsor, Crécy, les saints patrons, saint Georges et la société de Saint-Georges, lady Salisbury, Geoffroy Chaucer, Dona Juana, Constance d'York, la Tour normande, le prince Hal, la Tour du Diable, Azincourt, l'Empereur Sigismond, lady Jane, York et Lancastre, l'Union des Roses, la Tour de Tudor, *élégie sur Windsor*, la belle Géraldine, la reine Marie, les amoureux d'Èlisabeth, le constable Dudley, le Windsor de Shakespeare, les deux Shakespeare, les joyeuses commères, la bonne reine Bess, les tragédies de la maison de Stuart, droits de forêt et livre de Sport; Windsor saisi et sous scellés, têtes rondes, cavaliers prisonniers, derniers jours de la royauté, Windsor découronné, un joyeux César, Windsor catholique, la catastrophe, vie domestique, le foyer.

De même que *Her Majesty's Tower*, *Royal Windsor* s'achève sur les hommages admiratifs de l'auteur envers la reine Victoria. Sa Majesté, dit M. Dixon, visite volontiers la tour de Londres, et revoit plus volontiers son beau Windsor. C'est à Windsor que se sont écoulés les meilleurs jours de sa vie, entre les souvenirs si mêlés de ses prédécesseurs et la mémoire respectable de la duchesse de Kent et du prince Albert. Sans doute la reine a connu à Windsor les deuils inséparables de toute personne humaine, fût-elle couronnée et maîtresse d'empires; mais, si l'on excepte trois attentats de maniaques, et déjà fort anciens, la souveraine de l'Angleterre peut passer pour un exemple de rare félicité royale.

Il y a quelques années, après le coup de couteau de Passavanti à Naples, on a prêté à la reine Marguerite cette parole mélancolique: La maison de Savoie a perdu sa poésie.

Si la dynamite chère aux politiciens de l'avenir, touchait, comme on les en a menacés, à la tour de Londres et au château de Windsor, on pourrait dire aussi que l'Angleterre a perdu sa poésie.

L. D.

**La France sous Louis XVI**, par M. Alphonse Jobez, ancien représentant. — *I. Turgot.* — *II. Necker et la guerre d'Amérique.* 2 vol. in-8°. — Prix de chaque volume : 6 francs. — Paris, Didier et Cie, 1880.

Après avoir fait, en six volumes tout remplis de faits et de justes appréciations, le tableau de la *France sous Louis XV*, M. Jobez, dont le talent n'est plus à vanter, commence notre histoire à la veille de la Révolution.

De son nouvel ouvrage deux tomes ont déjà paru. Dans le premier, sont exposées les réformes qui, accordées à l'instigation de Turgot, sont bientôt retirées; dans le second, les difficultés que Necker essaye, mais en vain, de surmonter.

Louis XV meurt en 1774 et avec lui disparaît le trop fameux triumvirat d'Aiguillon, Maupeou, Terray, dont le gouvernement ne laisse en mémoire que le partage de la Pologne, la destruction des parlements, le pacte de famine et la banqueroute. Sur le trône monte un roi âgé de vingt ans seulement, et ce roi n'est pas d'intelligence à comprendre que des temps nouveaux sont arrivés; il n'est pas de volonté à faire effort pour rénover les institutions de la monarchie, ni d'énergie à faire prévaloir ses moindres désirs. Il a cette bonne fortune de trouver autour de lui des conseillers qu'un courtisan léger et frivole, mais en cette circonstance bien avisé, a eu soin de lui choisir; il ne lui faut qu'écouter ses conseils et s'y prêter; il obéit aux suggestions de la Cour. A ses ministres il promet tout ce qu'ils demandent; il veut

la fin qu'ils proposent, il souscrit aux moyens qu'ils indiquent pour la poursuivre; l'assiette et le recouvrement de l'impôt seront modifiés, les dépenses seront allégées, puisqu'on n'accordera plus de nouvelles pensions, puisque des abus seront corrigés; le roi exprime des craintes : il s'en va gouverner contre le gré de son entourage; on fait appel, son esprit étant fermé, à son cœur qui est bon et prêt à s'ouvrir à toute compassion; on lui parle du bonheur de ses sujets, qu'il a le devoir d'assurer; il cède, mais, le soir, il paraît au jeu; on lui adresse des sollicitations, il les écoute, il s'engage à en tenir compte, et le lendemain, tout est à refaire.

Saint-Germain est à la guerre, Vergennes aux affaires étrangères, Malesherbes au ministère de la maison du roi; Turgot, dont on a pu dire qu'il avait « le cœur de l'Hôpital et la tête de Bacon », au contrôle général des finances.

Turgot, qui a écrit les *Lettres sur la liberté du commerce des grains*, les *Réflexions sur la formation et la distribution des richesses*, pense pouvoir compter sur la parole du roi, qui a accepté son programme : « Point de banqueroute, point d'augmentation d'impôts, point d'emprunts ». Il a le dessein d'abolir les privilèges, de faire peser l'impôt sur tous les Français à quelque classe qu'ils appartiennent, de créer des municipalités de villes, des assemblées de provinces, enfin une assemblée générale pour tout le royaume; dès ses premières tentatives de réformes, des obstacles: Louis XVI rétablit les parlements, dont on devait prévoir l'opposition systématique à tout projet de rénovation. Le contrôleur général poursuit sa tâche néanmoins; il proclame la liberté du commerce des grains dans l'intérieur du royaume; la *guerre des farines* éclate, mais il a raison des séditieux. Il abolit la corvée et lui substitue une contribution sur tous les biens, tant nobles que roturiers; il supprime les jurandes, les maîtrises et décrète la liberté du travail: les privilégiés de maudire le novateur, et le parlement de résister. Les édits ne sont enregistrés qu'après un lit de justice; mais trop de mécontentements ont été soulevés, et la Cour, arguant les révoltes qui ont suivi les réformes, satisfait ses rancunes contre le réformateur qui n'avait pas craint de porter atteinte aux privilèges de la noblesse; elle obtient son renvoi.

Necker, le banquier genevois, qui est protestant, a quelque peine à se faire accepter. Il veut, autre tort, apporter remède aux abus. Il établit un mont-de-piété à Paris, il affranchit les serfs du domaine; il crée des assemblées provinciales dans le Berry et dans le Rouergue; il organise la caisse d'escompte, mais c'est inutilement qu'il recommande au roi une économie sévère; inquiet de l'avenir, impuissant à conjurer le désastre financier qu'il prévoit, il publie le *Compte rendu de l'état des finances*; il est renvoyé. La Cour, seule, cette fois, applaudit.

Après Necker, Joly de Fleury, puis de Calonne, et pendant qu'ils dilapident, les événements s'accumulent; à la nouvelle de ceux qui surviennent de l'autre côté de l'Océan, le tiers s'instruit des règles d'un gouvernement vraiment national.

Peu de vues générales et d'ensemble, plutôt des anecdotes empruntées aux mémoires et correspondances récemment publiés. M. Jobez est moins un critique préoccupé de la philosophie de l'histoire qu'un narrateur habile à mettre dans leur vrai jour, avec leurs préjugés, leur caractère, leurs passions, les différents personnages apparaissant dans le prologue de ce grand drame qui porte pour nom « Révolution française. »

F. G.

**Correspondance diplomatique du baron de Stael-Holstein et du baron Brinkman.** Publiée par L. Léouzon-Leduc. 1 vol. 7 fr. 20. Hachette.

Parmi les documents d'origine étrangère relatifs à la Révolution, la correspondance officielle du baron de Stael-Holstein, ambassadeur de Suède en France, avec le roi Gustave III tient un rang des plus importants. Si on la complète par la correspondance de son successeur, le baron Brinkman, avec la chancellerie de Stockholm, elle présente un ensemble d'informations et d'appréciations dont l'intérêt égale la richesse.

La correspondance officielle du baron de Stael avec Gustave III embrasse toute la période de 1783 à 1792, les prodromes de la Révolution et la Révolution elle-même dans sa phase essentielle. Les dépêches de Brinkman partent de l'entrée de Sieyès au Directoire en 1799, et, après avoir traversé le 30 prairial et le 18 brumaire, s'arrêtent à la Constitution du 22 frimaire, an VIII. Entre 1792 et 1799, il existe une lacune. M. Léouzon-Leduc l'a comblée à l'aide de pièces relevées dans les archives suédoises publiques et particulières, en sorte que, depuis ses premiers symptômes sous Louis XVI et son développement sous les assemblées jusqu'à sa transformation, sous la dictature de Bonaparte, la Révolution, telle que la représentent les documents de Stael-Holstein et de Brinkman, forme un tableau complet.

On n'a pas rectifié les incorrections de style fréquentes chez de Stael, rares chez Brinkman; elles confirment l'authenticité du texte. On a été sobre de notes, jalons inutiles pour les lecteurs instruits auxquels l'ouvrage est destiné. Comme ils connaissent déjà la route, on a évité de leur faire recommencer le voyage. Des faits nouveaux, des aperçus inédits, voilà ce que cherche le public éclairé. La double correspondance du baron de Stael et du baron Brinkman en offre un grand nombre. Elle montre en outre, à chaque page, une façon peu commune, parfois étonnante, de juger les hommes, de présenter et de définir les événements. Par elle, on remonte aux sources pures d'informations, non seulement aux sources indigènes, mais aux sources étrangères, quand il s'agit d'une époque de notre histoire aussi diversement racontée et appréciée que la Révolution. Ce témoignage d'observateurs étrangers est d'un grand poids, parce qu'on a chance de rencontrer chez eux, sinon plus de clairvoyance que chez nos chroniqueurs nationaux, du moins plus d'impartialité; ce qui les rend aptes à

fournir de précieux éléments de rectification ou de contrôle. Les voyageurs qui passent méritent généralement peu de crédit. Leurs impressions se heurtent à des habitudes, à des souvenirs, à des préjugés, souvent à des passions qu'ils n'ont pas eu le temps de secouer. Les ambassadeurs surtout, lorsqu'ils ont un nom, une valeur reconnue, sont des témoins sérieux, parce qu'ils ont été plus sédentaires, plus rassis ; s'ils ont été mêlés eux-mêmes aux événements, leur autorité n'en est que plus imposante. Dans son ouvrage sur la Révolution, que nous avons analysé dernièrement, nous avons remarqué que M. Taine a fait preuve, à ce sujet, d'un tact remarquable. Il ne prend que l'élite : Burkes, Gouverneur Morris, de la Mark, Arthur Young, Dumont de Genève. « Nous ne connaissons guère de la Révolution française, dit-il, que les effets d'ensemble, l'histoire des assemblées et des insurrections de Paris. Du moins nos grands historiens se sont toujours placés à ce point de vue. Il est utile de voir les choses sous un autre aspect, par le détail, et comme elles se passent au jour le jour, d'après les impressions successives d'un témoin sincère.» Entre ces témoins, les diplomates occupent une place privilégiée. Professionnellement obligés de tenir leur gouvernement au courant de ce qui se passe autour d'eux, ils sont vigilants et attentifs. Comme ils ne racontent que ce qu'ils ont entendu et vu, qu'en dehors de rares circonstances faciles à saisir, leurs jugements, libres de toute influence parasite, se distinguent par la sincérité, ils sont absolument dignes de foi. On n'attribue, il est vrai, une pareille supériorité qu'aux diplomates d'une compétence indiscutable, qui, dès longtemps initiés aux mœurs, aux usages, à l'esprit public du pays auprès duquel ils sont accrédités, se trouvent à même, tant par leur sagacité personnelle que par le concours de leurs relations, d'en suivre les mouvements avec sûreté et fermeté. Tels sont les auteurs des dépêches émouvantes publiées par Léouzon-Leduc : nous ne parlerons ici que de Brinkman.

Brinkman écrivait avec la même facilité, la même correction élégante, le suédois, le français, l'anglais, l'allemand et le latin. Ses lettres sont innombrables; on en compte plus de six mille sous le pseudonyme de Stella. Il signait le moindre de ses billets comme s'il l'eût destiné à l'impression; on l'a comparé à Pline et à M^me^ de Sévigné; à soixante ans, il remporta le grand prix de l'Académie suédoise pour sa pièce de vers *le Monde du génie*. Il était de petite taille, mince, élancé, l'œil vif, les traits délicats, la physionomie expressive; en même temps réfléchi et prudent, il observait les faits et étudiait à fond les hommes et les jugeait avec une sagacité rare. Il avait le caractère noble et ferme, l'esprit droit, la conscience honnête, une grande dignité de sentiment et de tenue et certaines habitudes originales. Il travaillait toute la nuit, il ne se déshabillait que très rarement pour se coucher, ou plutôt il ne se couchait pas. Chaque jour après midi, il s'enfermait et dormait trois heures, allongé sur son fauteuil; à son réveil il recevait; c'est pourquoi on n'a jamais su au juste à quelle heure il rendit le dernier soupir. C'était en 1847, la veille de Noël : le moment où, d'habitude, il terminait sa sieste étant passé depuis longtemps, on força sa porte et on le trouva mort.

On cite ce mot, qui paraît bizarre chez lui : on lui racontait que M. Thiers donnait rendez-vous à quatre heures du matin et qu'on le trouvait toujours éveillé, dispos et reprochant au visiteur d'être en retard : « Oh! le plaisant polichinelle que ce M. Thiers! il se lève à trois heures du matin, et pourquoi faire donc?... Ah! j'y suis, c'est pour dormir le reste de la journée.» Parmi les originalités de Brinkman on cite sa manie de dîner en ville, ce qui lui arrivait presque tous les jours. Au dessert, il ouvrait sa bourse et en tirait un ricksdaler destiné à sa tirelire. Il ne manquait aucune séance de ses académies et joignait à son épargne ses jetons de présence : c'est avec toutes ces économies réunies qu'il rassembla sa collection si belle de volumes, de manuscrits, d'objets d'art, monnaies, médailles, tableaux, partitions et antique musique d'Islande, Fionie, Norvège et Suède. Il en fit don à l'université d'Upsal, qui le nomma *rector magnificum* et lui ceignit le front d'une couronne de laurier. On voit que la publication de Léouzon-Leduc mérite d'être lue par tous les gourmets de correspondances diplomatiques.

M. C.

**Un essai d'empire français dans l'Inde au XVIII^e siècle.** — *Dupleix* d'après sa correspondance inédite, par Tibulle Hamont. Ouvrage accompagné de cartes. — Paris, E. Plon et C^ie^. 1881. 1 vol. in-8°.

Le livre de M. Tibulle Hamont arrive en même temps que celui de M. Henry Bionne sur le même sujet. Je ne veux pas dire qu'il fasse double emploi avec celui-ci; mais si la question de primauté s'élève, je crois bien qu'il ne se présente que second. Cela témoigne, en tout cas, de l'intérêt qui s'attache aujourd'hui à nos anciennes colonies et aux hommes qui consacrèrent leurs talents, leur fortune, et on peut dire leur existence, à jeter des fondements de puissance que nos gouvernements dédaignèrent, et que l'Angleterre trouva excellents pour y asseoir sa domination. Du reste, les mêmes armes ont servi aux deux auteurs. L'un et l'autre ont puisé aux archives nationales et à celles de la marine, à la bibliothèque de la rue de Richelieu et à celle de l'Arsenal, aux différents dépôts de Paris et de Versailles ; l'un et l'autre ont à reconnaître l'obligeance et la libéralité des particuliers qui, détenteurs par droit de famille et de succession des papiers et des documents relatifs au gouvernement de l'Inde sous Louis XV, ont mis leurs collections à la disposition des deux travailleurs. On ne s'étonnera donc pas qu'ils arrivent l'un et l'autre à une conclusion analogue, après avoir raconté les mêmes faits en s'appuyant sur les mêmes autorités. Tous les deux sont convaincus de la nécessité qu'il y a pour la France à s'épandre au dehors dans des colonies pour lesquelles, en dépit des préjugés, les Français ont, comme le prouve l'histoire, toutes les qualités requises. « La France, dit M. Hamont, doit être une puissance maritime et coloniale, sans cesser

un instant de vouloir être une des premières parmi les nations de l'Europe... Il ne faut pas considérer le développement des colonies comme un aliment suffisant à l'activité de notre race, mais bien comme le moyen le plus efficace de fortifier la patrie. » J'avoue n'être pas assez perspicace pour démêler comment les colonies, comme l'entend notre auteur, ont jamais fortifié la métropole au point de vue militaire, qu'il semble indiquer ici. Sans s'attarder à la colonisation française dans l'Inde qui, malgré les hommes de génie ou de talent par lesquels elle fut dirigée, tourna, comme l'histoire de Dupleix même le montre, à notre confusion, je ne vois pas ce que les colonies américaines au dernier siècle, ce que la possession de l'Indoustan aujourd'hui, ajoutent à la puissance militaire de la Grande-Bretagne. Que ces colonies aient été, qu'elles soient encore, pour le commerce anglais, une mine de richesses, je l'accorde, tout en prévoyant le moment, moins éloigné qu'on ne le veut croire, où elles seront une source de ruine. Mais, pour ce qui regarde l'État, je n'y peux trouver qu'une cause d'efforts stériles et coûteux, qu'une mine inépuisable d'inquiétudes et de dangers.

L'expérience que nous faisons à l'heure qu'il est sur les côtes d'Afrique n'est point faite pour modifier cette opinion.

Des comptoirs, rien de mieux. Mais des colonies, c'est-à-dire des conquêtes, je ne saurais y voir que des prises de possession violentes au détriment des occupants du sol, et je ne crois pas que le profit qu'on retire de telles victoires compense jamais le sang et l'argent nécessaires pour les faire et pour les conserver.

B. H. G.

**Les Guerres sous Louis XV**, par le comte PAJOL, général de division, t. 1er. Paris, Firmin-Didot et Cie. 1881.

C'est le premier volume d'une série que l'auteur nous annonce, et dont la publication, à un point de vue un peu spécial, promet des études entièrement intéressantes sous le rapport des progrès accomplis dans l'art militaire.

Les deux guerres traitées ici appartiennent, celle d'Espagne, en 1719-20, à la régence de Philippe d'Orléans, et la seconde, celle de la succession d'Autriche, de 1733 à 1740, à la première partie du règne de Louis XV.

Cette dernière a un intérêt considérable pour nous, en ce sens qu'elle aboutit, en 1735, par la paix de Vienne, à la cession définitive de la Lorraine, consécration des batailles et des négociations du règne de Louis XIV.

Les transformations successives de l'armée française, la composition des corps expéditionnaires, les instructions militaires, le détail des opérations, leur critique et la discussion des résultats acquis forment un ensemble d'éléments que le lecteur ne trouve pas d'habitude dans les livres d'histoire et qui sont le cachet particulier de l'ouvrage de M. le général comte Pajol.

Pour ce faire, il est loin d'avoir négligé toutes les autres informations intéressantes, et c'est un tout plus complet, s'adressant spécialement aux hommes du métier, lesquels suivront ainsi la marche et le développement de nos institutions militaires en même temps que les progrès journaliers de la science appliquée

E. D'AU.

## ÉDITIONS DE BIBLIOPHILES — LIVRES D'AMATEURS

**Rouen illustrated.** AUGÉ, éditeur, à Rouen.

Nous avons rendu compte, dans un de nos derniers numéros, du *Rouen illustré* édité par M. Augé, et nous avons dit tout le bien que nous pensions de cette belle publication locale. Aujourd'hui, l'actif éditeur nous envoie une nouvelle édition du même ouvrage, qui ira au cœur des nombreux touristes d'outre-Manche, dont quelques-uns croient peut-être même encore que la Normandie est une province de la Grande-Bretagne.

Le texte, imprimé sur deux colonnes, est rédigé en *anglais* et en français. L'idée sera sans doute très heureuse, commercialement parlant. L'art n'a pas non plus à s'en plaindre. Le format est un peu plus grand que celui de la première édition, et les gravures gagnent à cette augmentation de marges. Signalons à nouveau l'eau-forte frontispice de Brunet-Debaisnes, ROUEN VU DES BORDS DE LA SEINE : *bis repetita placent*. C'est le cas pour cette gravure et pour l'ouvrage tout entier.

**La Guerre des Dieux**, par ÉVARISTE PARNY. Textuellement réimprimée par Henry Kistemaeckers. Bruxelles, 1881. 1 vol. in-16.

Il est inutile de parler de la *Guerre des Dieux* à ceux qui ne la connaissent pas, ni d'en faire l'éloge à ceux qui la connaissent. Je me bornerai donc à signaler aux délicats cette réimpression du chef-d'œuvre érotique de Parny. Le format, le papier, l'élégance des caractères et de l'ordonnance typographique en font un de ces petits volumes qu'on aime à revêtir d'une jolie robe de maroquin et à classer dans un coin discret et familier à la fois de son armoire aux livres. Si j'avais un reproche à adresser à

l'éditeur, ce serait de nous avoir donné une œuvre trop nue. Ce poème comportait, aussi bien sinon mieux que d'autres, les illustrations à l'eau-forte et les ornements ingénieux dont M. Kistemaeckers sait, quand il le veut, enrichir ses publications. Je ne suis pas bien sûr, en outre, qu'il n'y ait, à deux ou trois endroits, soit une faute d'impression, soit une lettre retournée ou tombée de la forme. Je ne relèverais pas ces peccadilles si je n'avais le goût le plus vif pour les jolis livres que nous donne l'éditeur belge, et si je ne désirais, comme lui, qu'ils atteignent toute la perfection dont ils sont susceptibles. B.-H. G.

**Le Rut ou la Pudeur éteinte,** par Pierre-Corneille Blessebois. Genève, chez Augustin Le Gaillard; petit in-8°, 143 pages. Imprimé à 500 exemplaires.

Était-il fort nécessaire de remettre au jour une production ordurière d'un écrivain fort peu digne d'estime? Nous ne le pensons pas; mais Corneille Blessebois jouit d'une grande célébrité dans le monde des bibliophiles, et ses écrits, devenus fort rares, atteignent des prix très élevés lorsqu'ils se présentent dans quelques ventes. Le *Rut* fait partie des *Œuvres satiriques* (sic) de Blessebois, imprimées à Leyde en 1676; consulter, à l'égard de ce volume, formé d'une réunion de pièces diverses, le *Manuel du Libraire* et surtout l'excellent ouvrage de M. Alph. Willems: *les Elzevier* (Bruxelles, 1880), p. 510. Un exemplaire, le plus complet de tous, et qui avait appartenu à Millot, le plus fervent de tous les *elzeviriophiles*, a été successivement payé 1,000 fr. et 1,520 fr. aux ventes de la Villestrenx et Henri Bordes.

Nous venons de citer M. Willems : il n'est pas hors de propos de faire remarquer que, dans la *Table alphabétique* placée à la fin, page 515, de son volume, il donne un renseignement qui pourrait échapper à l'attention de la plupart des lecteurs. Il n'est donc pas inutile de le reproduire :

« On s'est donné beaucoup de mal pour déterminer le lieu de naissance de Blessebois. Voici un document qui tranche la question. Dans le registre d'admission à l'université de Leyde, on lit, sous la date du 26 décembre 1675 : *Petrus Cornelius de Blessebois, vernolio-normannus, a.* 22, *Hist.* Ainsi, Blessebois est né à Verneuil et non à Alençon; né en 1653 et arrivé à Leyde, il s'est fait inscrire comme étudiant en histoire à l'Université. Le côté plaisant de cette découverte, c'est qu'il est acquis désormais que le fameux recueil des *Œuvres satiriques*, que l'on paye au poids de l'or est tout simplement l'œuvre d'un gamin. »

La réimpression que nous signalons est accompagnée d'un avant-propos trop court et insuffisant; il y avait pourtant quelque chose à dire; divers écrivains se sont occupés de Blessebois; Nodier, dans ses *Mélanges extraits d'une petite bibliothèque*, cherche à le représenter comme l'auteur d'un petit roman fort recherché des bibliophiles, le *Zombi du grand Pérou.*

Le *Bulletin du bibliophile belge* s'est occupé, à diverses reprises, de ce personnage; M. Cléder lui a consacré une notice intéressante; voir aussi les catalogues Pixérécourt, n^os^ 903 et 1251, et Soleinne, n^os^ 1463 et 1464.

Un avocat des plus distingués du barreau d'Alençon, M. L. de la Sicotière, aujourd'hui sénateur et connu par d'excellents travaux historiques, possède des écrits inédits de Blessebois; il fait espérer depuis longtemps une publication que les amateurs accueilleront avec reconnaissance. Nous n'avons nullement l'intention de faire l'analyse du roman de Blessebois, espèce d'autobiographie dans laquelle il se peint sous le nom de *Céladon;* il raconte la chronique scandaleuse d'*Alençon*, chronique à laquelle il prit une large part. Mélange de prose et de mauvais vers, ce livre n'a d'autre recommandation que sa rareté; il tient une triste place dans la littérature pornographique.

Nous croyons qu'on chercherait inutilement, à Genève, un imprimeur nommé Auguste Le Gaillard; ce masque a déjà été pris, vers la fin du XVII^e^ siècle ou au commencement du XVIII^e^, par des typographes néerlandais mettant au jour des livres pantagruéliques. Ne serait-ce pas en Belgique que se trouverait le berceau de l'édition nouvelle de l'œuvre du peu sympathique Blessebois?

**Les Bucoliques,** traduction de Virgile, par André Lefèvre. 1 vol. de la *petite collection antique*, illustrations d'Auguste Leloir. Paris, A. Quantin, éditeur. — Prix : 10 francs.

Le volume qui vient de paraître est le septième de cette petite collection, si artistique et si recherchée par les amateurs de belles éditions.

Comme les précédents, il se distingue par une illustration toute différente de celle des volumes déjà parus.

M. Auguste Leloir a composé pour chaque bucolique une miniature délicatement dessinée. Chacune de ces gravures est tirée en sépia et le vernis qui les recouvre leur donne un ton et une netteté du plus charmant effet.

Le cadre, d'une légèreté infinie, est d'un goût exquis, et la netteté du texte est encore un témoignage du soin et du bon goût qui président à toutes les productions de la maison Quantin.

**Documents sur les mœurs du XVIII^e^ siècle.** *La Gazette de Cythère*, publiée par Octave Uzanne, avec notice historique. — Paris, A. Quantin, in-8°. — Prix : 20 fr.

Ce volume est le troisième ouvrage de l'intéressante collection des *Documents sur les mœurs du* XVIII^e^ *siècle*, publiée par M. Octave Uzanne, et dont déjà nous connaissons la *Chronique scandaleuse* et les *Anecdotes sur la comtesse du Barry.*

La *Gazette de Cythère* forme en quelque sorte un recueil particulier d'archives du scandale; ce sont les grandes et les petites aventures qui firent éclat de 1770 à 1774 et qui sont rédigées par un de ces aimables *Espions* auxquels rien n'échappe et qui semblent tenir assises aux quatre coins de l'Europe pour rele-

ver ce que nous nommons aujourd'hui les *faits divers* à sensation.

On retrouve dans cette curieuse *Gazette* mille et une anecdotes véridiques qu'on croirait écrites d'hier, tellement les mœurs varient peu dans notre humanité: la bourgeoisie aussi bien que la noblesse y montrent leurs défaillances, et cet ouvrage est très intéressant pour tous ceux qui aiment à étudier l'état moral du dernier siècle.

M. Octave Uzanne a fait en tête de cette *Gazette de Cythère* une spirituelle causerie érudite et critique, qui est un indispensable avant-propos pour le lecteur de l'ouvrage.

Ce livre est édité par M. Quantin avec un luxe remarquable : eau-forte en deux couleurs par Gaujean, en-tête gravé en taille-douce, fleurons, culs-de-lampe et tout l'entourage de goût dont il rêvet d'ordinaire si habilement les volumes sortis de sa maison.

**Fables de La Fontaine,** édition nouvelle avec illustrations à l'eau-forte par A. Delierre. 6e fascicule. Paris, A. Quantin. — Prix : 12 francs.

La superbe édition des *Fables de La Fontaine* publiée par M. Quantin se poursuit activement. — Le 6e fascicule que nous avons sous les yeux contient les six eaux-fortes suivantes :

*Le Pâtre et le Lion.*
*Le Cochet, le Chat et le Souriceau.*
*Le Cerf se voyant dans l'eau.*
*Le Lièvre et la Tortue.*
*Le Villageois et le Serpent.*
*Le Chartier embourbé.*

Ce fascicule ne le cède en rien à ses prédécesseurs comme originalité et perfection, et le grand soin apporté à son exécution lui assure le même succès qu'ont obtenu les cinq fascicules déjà parus.

**Petits Conteurs du XVIIIe siècle.** — *Contes de M. le baron de Besenval,* avec notice bio-bibliographique par Octave Uzanne. — Paris, Quantin. 1 vol. in-8°. Prix : 10 francs.

Ces jolis conteurs qui ont obtenu tant de succès seront bientôt au complet dans leur collection de douze volumes. Voici le dixième, en effet, de cette intéressante série entreprise par M. Octave Uzanne.

Ce baron de Besenval, lieutenant-général des armées du roi et colonel des gardes suisses avant la révolution, est bien connu par les intéressants *Mémoires* qu'il a laissés, et qui reflètent si bien la société et les Français sous Louis XVI, que Stendhal, qui eut souvent à les citer, les considérait comme un chef-d'œuvre.

Besenval conteur n'était pas connu, et c'est à M. Uzanne que nous devons cette révélation d'un romancier charmant, qui méritait assurément d'être tiré de l'obscurité, en vertu de la devise des érudits de ce siècle : *Nihil in obscuro.*

Parmi ces contes délicats et écrits avec une verve et une grâce exquises, il convient de citer *le Spleen,* sorte de roman autobiographique qui peut être considéré comme une œuvre hors ligne et un tableau moral du siècle dernier, qui défie par la vérité et la puissance du récit les peintures littéraires les plus autorisées des successeurs de Voltaire.

M. Octave Uzanne a écrit sur le brillant baron de Besenval une étude remarquable, où se retrouvent toutes les qualités du jeune écrivain critique qui a déjà signé tant de notices érudites, finement ciselées et agréablement émaillées d'idées originales, dans ce XVIIIe siècle dont il s'est fait comme une province où il règne en maître incontesté. Ce volume, imprimé par A. Quantin avec le luxe qui décore ses aînés, sera accueilli favorablement non seulement par les bibliophiles, mais aussi par tous ceux qui aiment la belle littérature, qui enseigne l'histoire sociale du passé et l'art d'un style sans lourdeur ni pédanterie.

**L'art du XVIIIe siècle,** par Edmond et Jules de Goncourt, 4e fascicule : LA TOUR. — 1 vol. grand in-4° avec planches à l'eau-forte. — Paris, A. Quantin, éditeur. — Prix : 12 francs.

Le quatrième fascicule de cet important ouvrage vient d'être mis en vente. Il est consacré à La Tour et contient cinq gravures hors texte.

Nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs les portraits de Voltaire et de Rousseau, les plus ressemblants qui aient été faits. Ils appartiennent tous deux à M. Eudoxe Marcille.

Nous signalons aussi un portrait de La Tour, de la comédienne Dangeville et de Madame de Mondonville.

# GAZETTE BIBLIOGRAPHIQUE

## DOCUMENTS OFFICIELS

*Les bibliothèques populaires*

Le ministre de l'instruction publique vient d'adresser la circulaire suivante aux préfets, au sujet des concessions de livres aux bibliothèques populaires :

Monsieur le préfet,

Le nombre des demandes qui me sont adressées chaque jour, soit par la voie hiérarchique, soit par l'entremise de MM. les sénateurs et députés, en faveur des bibliothèques populaires des écoles publiques, s'accroît sans cesse et dans de telles proportions qu'il ne tarderait pas à devenir matériellement impossible d'y donner satisfaction.

Pour simplifier la tâche de mon administration et éviter tout retard inhérent au mode actuel de procéder, j'ai pris les résolutions suivantes :

Désormais, vous ne me transmettrez plus de demandes individuelles. Vous me ferez connaître, le 1er janvier et le 1er juillet de chaque année, combien de volumes vous seraient approximativement nécessaires pour donner suite aux demandes qui vous auraient été adressées, et je m'empresserai, dans les limites de mes ressources, de vous les faire parvenir. M. l'inspecteur d'Académie voudra bien en opérer la répartition entre les diverses bibliothèques en tenant compte à la fois et des ouvrages qu'elles posséderaient déjà et des besoins particuliers des localités.

L'indication des ouvrages qui seraient demandés de préférence par les communes parmi ceux qui figurent au catalogue officiel sera pour moi une précieuse indication au moment des souscriptions.

Le crédit annuel dont je dispose étant limité, il conviendra, monsieur le préfet, de proposer en première ligne les communes qui n'auraient pas encore de livres et celles qui n'auraient été l'objet d'aucune concession; en seconde ligne, celles à qui un premier envoi a été fait. Quant aux communes qui auraient reçu de l'État deux ou plusieurs concessions, vous ne les présenterez qu'autant qu'elles se seront imposé quelques sacrifices pour accroître le fond de leur bibliothèque.

Je vous enverrai incessamment les demandes sur lesquelles il n'a pu encore être statué, et j'aurai soin de vous donner avis des concessions individuelles que je me réserve de faire pour des motifs particuliers.

Vous trouverez ci-joint le cadre des propositions semestrielles que vous aurez à me transmettre.

Dans le mois de la réception des livres qui auront été accordés à la bibliothèque de leur école, les instituteurs devront vous faire parvenir un récépissé détaillé de ces ouvrages avec mention des numéros sous lesquels ils ont été portés à l'inventaire. Vous recevrez à cet effet et en nombre suffisant des modèles de récépissé.

A votre tour, monsieur le préfet, vous aurez à me transmettre en un seul envoi, et aussi promptement que possible, tous ces récépissés qui formeront la justification de l'emploi des ouvrages acquis des deniers de l'État.

Veuillez, je vous prie, monsieur le préfet, donner la plus grande publicité aux dispositions qui font l'objet de la présente circulaire et dont je recommande la stricte exécution à votre sollicitude. L'œuvre si importante des bibliothèques populaires devra en recevoir une nouvelle impulsion.

JULES FERRY.

*Imprimerie nationale.*

Le Président de la République française,

Sur le rapport du garde de sceaux, ministre de la justice,

Vu la loi du 14 septembre 1879, sur les crédits supplémentaires à ouvrir, par décret, pendant la prorogation des chambres;

Vu la loi du 22 décembre 1880, portant fixation du budget général des dépenses de l'exercice 1881, en particulier l'état G annexé à ladite loi;

Vu la lettre du ministre des finances, en date du 4 septembre 1881;

De l'avis du conseil des ministres,

Le conseil d'État entendu,

Décrète :

Art. 1er. — Il est ouvert au garde des sceaux, ministre de la justice, sur l'exercice 1881, un crédit supplémentaire de cinq cent mille francs (500,000 fr.) applicable au budget de l'Imprimerie nationale, chapitre 1er, paragraphe 2 : Dépenses d'exploitation non susceptibles d'une évaluation fixe.

Art. 2. — Il sera pourvu à la dépense ci-dessus au moyen des ressources propres et ordinaires de l'Imprimerie nationale.

Art. 3. — Le présent décret sera soumis à la sanction législative dans la première quinzaine de la plus prochaine réunion des Chambres.

Art. 4. — Le garde des sceaux, ministre de la justice, et le ministre des finances sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent décret, qui sera inséré au *Bulletin des lois*.

Fait à Mont-sous-Vaudrey, le 24 septembre 1881.



## INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

### INSTITUT

Tous les ans, pendant les vacances, de grands travaux d'aménagement se font à l'Institut. Les plus importants consistent dans le classement des nombreux bustes d'académiciens, dont le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts fait cadeau aux cinq sections de la docte compagnie.

M. le sous-secrétaire d'État vient d'adresser à la commission administrative les bustes suivants :

Académie française : Victor Cousin, P. Gratry, le duc de Broglie, Saint-René Taillandier, Berryer, Mérimée, comte de Ségur.

Académie des sciences : Mathieu, Michel Chasles, Becquerel, Proust, Nélaton.

Académie des beaux-arts : Perraud, Baltard, Duc, Kastner (Georges), Canova, baron Taylor, comte de Cardaillac.

Académie des sciences morales et politiques : Husson, Cauchy, Michel Chevalier, Michelet, Naudet, Casimir Perier.

Le buste qui attire les regards de tous les visiteurs de l'Institut est celui de La Réveillère-Lépeaux, qui fut exclu de l'Institut par Bonaparte. Il porte l'inscription suivante : « Dans aucune circonstance de ma vie, je ne plierai mon langage et mes actions au gré des partis, ni pour obtenir leurs faveurs ni pour sauver ma tête. »

A La Réveillère-Lépeaux : P.-J. David d'Angers, 1831.

### *Académie française.*

L'Académie française, renouvelant son bureau, a élu pour le quatrième trimestre de 1881 M. Xavier Marmier, directeur président; Legouvé, chancelier; M. Camille Doucet est secrétaire perpétuel.

A cette même séance, il a été donné lecture de la lettre par laquelle M. Cherbuliez, romancier, auteur du *Comte Kostia*, etc., pose sa candidature pour un des trois fauteuils actuellement vacants.

L'Académie française, présidée par M. Marmier, directeur, a décidé de décerner le prix de M. Jules Janin en 1883. Ce prix, d'une valeur de 3,000 fr., est décerné à la meilleure traduction d'un ouvrage latin, publiée dans les trois années précédentes. Les ouvrages présentés pour ce concours devront être envoyés, au nombre de trois exemplaires, avant le 31 décembre 1882.

### *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.*

Séance du 23 septembre.

*Ouvrages présentés.* — Casati : Les musées de Hollande. — Bladé : *Deux nouveaux contes populaires de la Gascogne.*

*Lecture.* — Tissot : La campagne de César en Afrique.

Séance du 30 septembre.

*Ouvrages présentés.* — Jackson : *Liste provisoire de bibliographie géographique spéciale.* — Robert : *Médaillons contorniates.* — Delisle : *Collection de documents pour servir à l'histoire des hôpitaux de Paris.* (1^er^ fasc.)

*Lecture.* — Barbier de Meynard : *Recherches sur les éléments étrangers qui ont contribué au développemert de l'islamisme et des sectes philosophiques musulmanes.* — Egger : Inscriptions grecques.

Séance du 7 octobre.

*Ouvrages présentés.* — Wallon : *Histoire de la terreur à Paris.* (T. V.) Il y aura un sixième et dernier volume. — Noël Valois : *Rythme des bulles pontificales.*

*Lecture.* — Suite du travail de M. Barbier de Meynard.

Séance du 14 octobre.

*Ouvrage présenté.* — Rubens Duval : *Traité de grammaire.*

*Syriaque.*

*Lecture.* — Menant : Les portraits des rois assyro-chaldéens.

Sur la proposition de M. le président, la séance publique annuelle de l'Académie est fixée au troisième vendredi du mois de novembre. L'Académie, dans cette séance, a arrêté le choix des sujets de prix à proposer lors de la séance publique annuelle. Il y avait quatre sujets à choisir : deux prix ordinaires, c'est-à-dire imputables sur les fonds du budget, et deux prix Bordin.

Voici les sujets qui ont obtenu la majorité des voix :

1° Examen historique et critique de la bibliothèque de Protius.

2° Étude grammaticale et historique de la langue des inscriptions latines, comparée avec celle des écrivains romains, depuis le temps des guerres puniques jusqu'au temps des Antonins.

3° Étudier le Râmayana au point de vue religieux. Quelles sont la philosophie religieuse et la morale religieuse qui y sont professées et qui s'en déduisent? Ne tenir compte de la mythologie qu'en tant qu'elle intéresse la question ainsi posée.

4° Étude sur la langue berbère sous le double point de vue de la grammaire et du dictionnaire. Insister particulièrement sur la formation des racines et sur le mécanisme verbal; s'aider pour cette étude des inscriptions recueillies dans ces dernières années. Indiquer enfin la place du berbère parmi les autres familles linguistiques et le plus ou moins de vraisemblance des rapports de la race berbère avec la race celtique.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres et l'Académie des beaux-arts ont reçu de M. Bouton une lettre leur annonçant la publication prochaine de

la reproduction de l'œuvre de Gelre, héraut et poète du XIVe siècle cité par Froissart, dans laquelle, dit-il, les beaux-arts, l'histoire et la linguistique trouveront des éléments nouveaux de science et d'érudition, et où des particularités inconnues de la vie et les mœurs des chevaliers au XIVe siècle sont révélées.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres vient de publier le premier fascicule du *Corpus inscriptionum semiticarum*. Ce premier fascicule est dû à M. Renan, entouré de ses jeunes collaborateurs.

Il comprend les inscriptions phéniciennes de Cyblos, de Sidon, de Tyr, d'Oum el-Auamid, de Chypre. Au mois de janvier commencera l'impression des inscriptions araméennes trouvées en Babylonie. C'est à M. le comte Melchior de Vogüé, aidé par M. E. Ledrain, qu'est confié ce travail. Les inscriptions arabes sont commises aux soins et au savoir de MM. Joseph et Hartwig Derenbourg. MM. de Longpérier et W.-H. Waddington sont chargés de toute la partie numismatique de l'œuvre.

Qui pourrait ne pas s'intéresser à cette vaste et superbe entreprise, celle qui fait, en ce moment, le plus d'honneur à la science française?

---

### *Académie des Sciences morales et politiques.*

Séance du 24 septembre.

*Ouvrage présenté.* — de Crisenoy : *Situation financière et matérielle des communes en 1877.*

*Lectures.* — Chauvet : *Sur la logique de Galien.* — Huit : *Platon à l'Académie.*

Séance du 1er octobre.

*Lectures.* — F. Passy : *La division du travail* (extrait du cours d'économie politique professé au lycée Saint-Louis). Huit : *Platon à l'Académie.*

Séance du 8 octobre.

*Ouvrage présenté.* — M. Block : *Annuaire de l'économie politique et de la statistique pour 1881.*

*Lecture.* — Baudrillart : *Les populations rurales de la Flandre française.*

Séance du 15 octobre.

*Ouvrages présentés.* — Babeau : *L'école de village pendant la Révolution.* — Bardoux : *Vie du comte de Montlosier.*

*Lecture.* — Suite du travail de M. Baudrillart.

Pour la troisième fois, la section de philosophie de l'Académie des sciences morales et politiques a proposé, pour le prix fondé par Victor Cousin, le sujet suivant : De la philosophie stoïcienne.

Quatre mémoires sont déjà arrivés à la section; mais, comme le sujet est des plus importants, l'Académie rappelle aux intéressés que les mémoires devront être adressés, au plus tard, le 31 décembre 1881, à l'Institut. La valeur du prix est de 5,000 fr.

Le sujet proposé, pour 1884, est le suivant : Le scepticisme dans l'antiquité grecque. Le prix est de la valeur de 6,000 fr.

L'Académie décerne également, en 1882, le prix Wolowski, d'une valeur de 3,000 fr., pour le meilleur mémoire sur : Les rapports entre le droit et l'économie politique.

Les mémoires devront être déposés le 31 décembre 1881, au plus tard.

---

### *Académie des sciences.*

L'Académie des sciences décernera, pour la première fois, en 1882, le prix fondé par Mme la baronne de Damoiseau. Depuis 1869, elle avait toujours proposé le sujet suivant qui, jusqu'à présent, n'a pas trouvé un auteur compétent.

« Revoir la théorie des satellites de Jupiter; discuter les observations et en déduire les constantes qu'elle renferme, et particulièrement celle qui fournit une détermination directe de la vitesse de la lumière; enfin construire des tables particulières pour chaque satellite. » — La valeur de ce prix est de *dix mille francs.*

Les mémoires seront reçus jusqu'au 1er juin 1882.

Le ministre de l'instruction pubique vient d'arrêter le programme des travaux des Sociétés savantes en 1882.

Le congrès, qui se réunira à la Sorbonne, étudiera les questions suivantes :

1. Faire connaître les récentes découvertes de monnaies gauloises.
2. Étudier les questions relatives aux camps à murs vitrifiés; s'attacher principalement à en déterminer la date.
3. Déterminer, en s'appuyant sur les inscriptions, les caractères de la sculpture des figures et des ornements dans les monuments romains du midi de la Gaule.
4. Signaler et expliquer les inscriptions de l'antiquité trouvées en France dans ces dernières années.
5. Signaler et expliquer les inscriptions du moyen âge trouvées en France dans ces dernières années.
6. Quels sont les monuments et les produits de l'art ou de l'industrie, principalement ceux dont la date est certaine, qui peuvent servir à fixer les caractères de l'art mérovingien et de l'art carlovingien?
7. Signaler les caractères du XIe siècle d'après les monuments dont la date peut être fixée à l'aide des contemporains.
8. Faire connaître les systèmes d'après lesquels a été fixé le commencement de l'année, au moyen âge, dans les différentes régions de la France.
9. Faire connaître, d'après les documents authentiques, l'origine, l'objet et le développement des pèlerinages antérieurs au XVIe siècle.
10. Faire connaître l'organisation des corporations en France avant le XVIe siècle.
11. Étudier les procès-verbaux des réformateurs des coutumes aux XVe et XVIe siècles; y rechercher l'état de la législation et les projets déjà réalisés à l'époque

où ont pris fin les guerres avec les Anglais. — Dresser, d'après ces procès-verbaux, la statistique des bénéfices ecclésiastiques et des seigneurs laïques existant au XVIe siècle.

12. Mettre en lumière les documents historiques qui font connaître l'état de l'instruction primaire en France avant 1789.

13. Signaler et apprécier les documents relatifs aux Assemblées provinciales du temps de Louis XVI.

14. Exposer, d'après les textes et les monuments, l'état de l'imagerie populaire en France, antérieurement à la fin du XVIIIe siècle.

15. État des bibliothèques et des musées d'antiquité dans les départements; mesures prises pour que ces établissements contribuent aussi efficacement que possible au développement des travaux historiques et archéologiques.

## BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

### *La Bibliothèque nationale. Clôture de l'enquête sur le projet d'isolement.*

L'enquête réglementaire qui se fait en ce moment à ce sujet, n'a donné lieu à aucune réclamation ni à la moindre opposition à la réalisation du projet en question.

On va maintenant préparer le dossier pour l'expropriation des cinq immeubles qui devront être démolis, afin de dégager complètement le bâtiment du côté de la rue Vivienne et de la rue Colbert.

La mise en adjudication pour la démolition de ces cinq maisons pourra avoir lieu vers le 15 décembre prochain, et les travaux proprement dits seront commencés dès les premiers jours de l'année prochaine.

Ces travaux nécessiteront des remaniements assez importants dans l'installation actuelle, et le déplacement de plusieurs milliers de volumes actuellement rangés sur les étagères qui s'appuient sur le mur de refend qui sépare le bâtiment de la Bibliothèque des maisons particulières qui vont être démolies.

On devra, pour cela, créer deux nouvelles salles où seront classés les ouvrages devant changer de place, afin qu'il ne soit apporté aucune interruption dans les services tels qu'ils sont actuellement organisés.

Tout le monde (les Parisiens peut-être exceptés) sait combien sont importantes les précieuses collections que renferme la Bibliothèque de la rue Richelieu.

Le département des imprimés, seul, ne comprend pas moins de 50 kilomètres de rayons, sur lesquels sont rangés 2,200,000 volumes dont une grande partie est formée de livres rares et précieux.

Le département des manuscrits, de son côté, compte aujourd'hui plus de 100,000 volumes et celui des estampes près de 3 millions de pièces conservées dans environ 20,000 cartons ou portefeuilles.

Ces chiffres indiquent suffisamment avec quel soin devront être faits les remaniements nécessités par les travaux en projet d'exécution.

*Son exposition.* — Nos lecteurs savent qu'à la Bibliothèque nationale, plusieurs galeries, ouvertes au public le mardi et le vendredi de chaque semaine, sont consacrées à l'exposition d'un choix de livres, manuscrits ou imprimés, de reliures, de chartes et d'estampes, qui permettent de suivre l'histoire de l'écriture, de la typographie et des arts accessoires depuis l'antiquité jusqu'aux temps modernes. Une nouvelle édition de la notice des objets exposés vient de paraître à la librairie Champion. La portion relative aux livres imprimés, rédigée par M. Thierry-Poux, a reçu d'assez notables additions, sur lesquelles nous devons appeler l'attention. C'est ainsi que l'une des séries les plus importantes, celle des impressions faites au XVe siècle dans différentes villes de France, s'est accrue de plusieurs volumes tout à fait remarquables.

L'imprimerie a été introduite avant le commencement du XVIe siècle dans une quarantaine de villes françaises. La Bibliothèque nationale est arrivée à posséder à peu près sans lacunes la collection des premiers livres qui ont été imprimés dans chacune de ces villes. Ils sont réunis dans l'armoire XXI de la galerie Mazarine. En 1878, quand l'Exposition fut organisée, il manquait une dizaine de volumes pour avoir au complet une série qui jette tant de lumière sur les origines, encore obscures, de la typographie française. Dans ces dernières années, un heureux concours de circonstances a permis à l'administration de la Bibliothèque nationale de se procurer sept de ces volumes. En voici la liste :

I. — *Lotharii compendium.* Lyon, Guillaume Le Roi, pour Barthelemi Buyer, 1473. — Premier livre à date certaine imprimé à Lyon.

La Bibliothèque nationale avait longtemps espéré pouvoir se procurer par voie d'échange un exemplaire de ce livre qui est conservé à la bibliothèque de Niort. Elle aurait voulu faire profiter un établissement français du sacrifice qu'elle était décidée à s'imposer pour obtenir le précieux incunable lyonnais. C'est sur un refus réitéré de la ville de Niort qu'elle est entrée en pourparlers avec la Bibliothèque royale de la Haye. Elle n'a pas eu d'ailleurs à le regretter. L'exemplaire de la Haye, qui appartient maintenant à la Bibliothèque, est bien supérieur à celui de Niort.

II. — *Andreæ Barbatiæ Repetitio solemnis Rubricæ de fide instrumentornm.* Toulouse, 1476. — Premier livre à date certaine, imprimé à Toulouse.

C'était l'exemplaire du Dr Desbarreaux-Bernard, qui avait voulu en assurer la possession à la Bibliothèque nationale. La veuve de ce regretté bibliophile s'est empressée de remplir les intentions de son mari.

III. — *Missel de Chartres,* imprimé à Chartres, par Jean Dupré, aux frais du chanoine Pierre Plume, en 1482. — Premier livre à date certaine imprimé à Chartres.

Au moment de la Révolution, il y avait deux exemplaires de ce livre au chapitre de Chartres : l'un d'eux fut attribué et est resté à la bibliothèque de la ville

de Chartres ; le second, destiné à la Bibliothèque nationale, fut, par suite d'un malentendu, déposé à la Bibliothèque Mazarine. Un échange a été conclu pour le rendre à sa destination première.

IV. — *Missel de Besançon*, imprimé à Salins en 1485. — Premier livre à date certaine, imprimé à Salins.

C'était un double de la bibliothèque de Besançon, qui a bien voulu le céder en échange d'un Missel de Besançon, imprimé sur vélin à Paris, chez Jean du Pré, en 1497.

V. — *Guidonis Papæ decisiones*. — Grenoble. Étienne Foret, 1490. — Premier livre à date certaine imprimé à Grenoble.

Ce livre a été découvert l'hive dernier par M. Prud'homme, archiviste du département de l'Isère, dans les archives hospitalières de Grenoble, dont le classement lui a été confié. L'administration hospitalière de Grenoble l'a vendu pour un prix fort élevé, eu égard à la détérioration d'un certain nombre de feuillets.

VI. — *Bréviaire de Limoges*, imprimé à Limoges, par Jean Berton, en 1495. — Premier livre à date certaine imprimé à Limoges.

On ne connaît qu'un exemplaire de ce livre précieux. Il a été longtemps conservé à la bibliothèque royale de Copenhague qui a consenti à s'en dépouiller, en échange d'un beau missel romain, imprimé sur vélin, qui était en double à la Bibliothèque nationale.

VII. — *Guidonis Papæ commentaria super statuto Delphinatus*. Valence, Hélie Oliveau, 1496. — Premier livre à date certaine imprimé à Valence.

Ce livre a été cédé à la Bibliothèque par M. Claudin, libraire, qui connaît si bien les antiquités typographiques, et dont le concours intelligent procure journellement d'utiles accroissements au département des imprimés et à celui des manuscrits.

Ce n'est pas seulement pour la série des premières impressions françaises que la nouvelle édition de la notice des objets exposés dans les galeries de la Bibliothèque nationale permet de constater de nouvelles et importantes acquisitions. Il y en a un certain nombre dans les autres séries, notamment dans celle des impressions xylographiques, dans celle des livres à figures et même dans celle des reliures.

Citons seulement deux exemples qui se rattachent aux origines de l'imprimerie.

Sous le nº 42 *bis* de l'exposition, se voit un feuillet de parchemin, imprimé à deux colonnes avec le caractère qui a servi à l'impression de la Bible Mazarine. Le nombre des lignes, la longueur de la page et la justification sont exactement les mêmes que dans la Bible Mazarine. Ce feuillet contient le commencement des cantiques qui d'ordinaire sont à la fin des psautiers destinés à un usage liturgique; on ne connaît pas le livre dont il a fait partie. Le mérite d'avoir découvert un aussi curieux fragment et d'en avoir entrevu l'intérêt revient à M. Roux, avocat, qui l'a cédé à la Bibliothèque, en échange d'un volume de la Bible, imprimée à Mayence en 1472 par Pierre Schoiffer.

Les auteurs qui ont écrit sur les origines de l'imprimerie ont parlé plus ou moins longuement d'un livret d'école *(les Distiques de Caton)*, imprimé avec les mêmes caractères que le *Speculum humanæ salvationis*, et dont un double feuillet figure parmi les raretés de la bibliothèque de lord Spencer. Depuis quelques semaines, on peut voir dans la galerie XXIX de la galerie Mazarine un exemplaire complet, imprimé sur vélin, d'un Caton tout à fait analogue à celui de lord Spencer, c'est-à-dire imprimé avec les caractères du *Speculum*. L'honneur de décrire cette pièce précieuse doit être réservé. M. Omont qui l'a découvert dans un recueil du département des manuscrits.

*(Bibliothèque de l'École des chartes.)*

La bibliothèque musicale de l'Opéra va très prochainement être installée dans le pavillon de droite attenant au foyer du public. Il y aura, outre la salle de lecture et de travail, quatre autres salles qui contiendront les manuscrits anciens retrouvés et classés par MM. Charles Nuitter et Théodore de Lajarte.

Cette bibliothèque précieuse, fort bien aménagée, sera publique comme la Bibliothèque nationale; elle rendra certainement de grands services aux amateurs.

M. Léopold Delisle, administrateur général de la Bibliothèque nationale, a adressé au ministre de l'instruction publique un intéressant rapport motivé par un don fait à la Bibliothèque nationale par M. Paul-Émile Giraud. Le don ne comprend pas moins de trente-trois volumes dont la plupart comblent quelques lacunes des collections provinciales que possède la Bibliothèque nationale. Ces ouvrages remontent en grande partie au XVIe et au XVIIe siècle; ils intéressent particulièrement l'histoire d'une partie du Dauphiné.

Voici un extrait du rapport de M. Léopold Delisle :

« Les livres donnés par M. Giraud resteront réunis en un seul groupe, ce qui n'empêchera pas d'inscrire chacun d'eux à la place qui lui convient dans nos différents catalogues ou répertoires. Ils seront mis à part dans une armoire de la réserve, avec une inscription qui rappellera le nom du bienfaiteur, à qui nous sommes redevables de cette acte d'insigne libéralité. »

La réouverture de la bibliothèque de l'Institut a eu lieu le 15 octobre.

L'entrée en est interdite au public; mais les personnes qui désireraient consulter les livres rares que renferme la bibliothèque n'ont qu'à s'adresser au secrétariat.

A la même époque, s'est ouverte la bibliothèque de l'École des beaux-arts.

Les personnes étrangères à l'École sont admises à travailler à la bibliothèque sans permission spéciale, la première fois qu'elles s'y présentent. Si elles veulent continuer à la fréquenter, elles doivent obtenir une carte qui les y autorise.

La bibliothèque de l'École des beaux-arts est ouverte au public depuis le 15 octobre.

On vient d'ajuster, à titre d'essai, sur deux grandes fenêtres de la salle d'études de la bibliothèque du musée Carnavalet, une série de 20 dessins obtenus par la lumière et rendus inaltérables par la vitrification.

Dans les 4 panneaux de dessus se trouvent les portraits des prévôts des marchands dont les noms suivent: Bignon, Turgot (Michel-Étienne), de Sève, de Thou.

Dans les 4 grands panneaux placés au-dessous sont encadrées 12 vues de l'ancien Paris, dont voici les titres: pont Saint-Michel (vu du pont Neuf), pont au Change (vu du pont Neuf), Hôtel de Ville, tour de Nesle (porte Dauphine), vue du Louvre (tour de Nesle), porte de la Conférence (Tuileries), la Cour des comptes (Sainte-Chapelle), le cimetière des Innocents, Notre-Dame de Paris, porte Saint-Honoré, porte Saint-Bernard, porte Saint-Antoine.

## PUBLICATIONS NOUVELLES

La ville de Paris poursuit les publications relatives à son histoire. A l'Atlas général des plans de la ville aux diverses époques vont succéder les ouvrages suivants, auxquels la commission spéciale des travaux historiques donne aujourd'hui ses soins :

*Topographie historique du vieux Paris.* — Faubourg Saint-Germain.

L'*Épitaphier général de Paris*, recueil des inscriptions tumulaires et monuments funèbres les plus remarquables des églises et des cimetières de l'ancien Paris.

Le *Cartulaire général de Paris jusqu'à l'année 1270.*

Le *Plan dit de la Tapisserie de 1530.*

Pour ces publications, la ville inscrit à son budget une somme annuelle de 70,000 francs.

Le premier fascicule du dictionnaire turc-français de M. Barbier de Meynard vient de paraître chez l'éditeur Leroux. Cet ouvrage qui fait partie des *Publications de l'École des langues orientales vivantes* sera complet en huit livraisons et formera deux volumes.

M. Joly, doyen de la Faculté des lettres de Caen vient de publier en cette ville deux brochures intitulées, l'une : *Mademoiselle Navarre, comtesse de Mirabeau, d'après les documents inédits;* l'autre : *L'Amour dans le drame*, où il étudie la passion dans le drame romantique.

M. Henri Chevreul a entrepris de publier une collection de pièces sur la Ligue en Bourgogne, les unes encore inédites, les autres devenues rares et quelquefois presque introuvables. Cette collection vient de s'enrichir d'un nouveau et important volume, qui a pour titre : *Discours de la prise des ville et chasteau de Beaune par Monsieur le mareschal de Biron en 1595, précédé de deux relations inédites et suivi du discours sur la réduction des villes de Dijon et de Nuys.* (Paris, Jules Martin.)

Après avoir publié le catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de Saint-Gall, M. Scherrer vient de faire paraître un catalogue des incunables de cette même bibliothèque; ces incunables sont au nombre de 1,558. La publication a été entreprise aux frais du comité catholique d'administration du canton de Saint-Gall.

Un éditeur de Londres vient de lancer une publication qui peut être rangée parmi les curiosités littéraires de l'époque. Il a fait tenir toute la matière du fameux roman de Mme Beecher Stowe, la *Case de l'oncle Tom*, dans un in-folio de trente pages, en caractères minuscules, bien entendu, et sur trois colonnes. Sous cette forme, la *Case de l'oncle Tom* se vend deux sous!

Le 1er octobre a paru à Leipzig une nouvelle Revue internationale, sous le titre : *Aufder Hohê (sur le Sommet)*, sous la direction de M. Sacher Masoch, dont les romans ont un si vif succès en France.

Parmi les collaborateurs de cette Revue citons Mme Adam, MM. Alphonse Daudet, Carl Vogt, Fastenrath, Corvin, Émile Augier, Ulbach, Renan, Camille Saint-Saëns, de Gubernatis, Flammarion, Got, etc.

On vient de nous signaler la publication faite à Amsterdam, en 1880, de trois contes composés chacun par un Hollandais, et offrant cette particularité que la voyelle A est exclusivement employée dans le premier, E dans le second et O dans le troisième. (*Parnassos* d'Athènes, année 1880, p. 254.)

## PUBLICATIONS ANNONCÉES
### OU EN PRÉPARATION

M. Ch. Yriarte publiera, au commencement de l'année prochaine, un livre intitulé: *Rimini; les lettres et les arts à la cour des Malatesta; un condottiere au* xv$^{e}$ *siècle, d'après les papiers d'État des archives d'Italie.*

M. A.-H. Bullen se propose de publier, en quatre volumes, un recuil d'anciennes pièces du théâtre anglais, dont un grand nombre n'a plus été réimprimé; chaque pièce serait accompagnée d'une introduction et de notes; chaque volume renfermerait quatre pièces; vol. I$^{er}$ : *The tragedy of Nero* (1623 et 1632), *The Maid's Metamorphosis* (1600), *The Martyr'd Soldier* (1638) et *The Noble Soldier*, de Samuel Rowley (1634); — vol. II : *Patient Grissel* (1603), de Haughton, Chettle et Dekker, *The Trial of Chivalry* (1605), *The first Part of the true and honourable history of the life of Sir John Oldcastle* (1600) et *Tottenham Court*, de Thomas Nabbes (1638, 1639); — vol. III : *Swetnam the Woman Hater arraign'd by Women* (1620), *The honest Lawyer*, de S. S. (1616), *Alles lost by Lust*, de W. Rowley (1663 et *King John and Matilda*, de R. Davenport (1655); — vol. IV: *Arden of Feversham* (1592, 1599, 1633), *Two Tragedies in one*, de Robert Arrington (1601), *All's one, or the Yorkshire Tragedy* (1608, 1619) et *Covent Garden*, de Thomas Nabbes (1638 1639).

Le journal *Il Bibliofilo*, que publie à Florence M. Carlo Lozzi, annonçe que les professeurs E. Monaci, de Rome, et C. Paoli, de Florence, préparent un recueil de fac-similes de manuscrits analogue aux publications du *Palæographical Society* et au *Recueil de fac-similés publiés par la société de l'École des chartes*, dont le premier fascicule va bientôt paraître.

M. Bonghi annonce la publication prochaine d'une revue de critique et de bibliographie, dont il sera le directeur et qu'il a intitulée: *la Cultura, rivista di scienze morali, di lettere ed arti.* Cette revue paraîtra deux fois par mois; chaque numéros comprendra trois parties: 1° des comptes rendus ou des analyses assez longues des œuvres les plus remarquables; 2° des annonces de livres avec une brève mention du contenu et quelques observations; 3° des notices sur les faits principaux qui touchent à la *Cultura*, à la civilisation et à l'instruction publique en Italie et au dehors.

M. Colucci, préfet de Catanzaro, déjà connu par ses études historiques, prépare la publication d'un ouvrage très important en trois volumes qui portera le titre: *Cromwell e l'Italia.* Il fera connaître pour la première fois toute la correspondance inédite des envoyés des républiques de Gênes et de Venise auprès de Cromwell, et de l'ambassadeur du grand-duc de Toscane, ainsi que tous les documents relatifs à la persécution des Vaudois et à la protection que Cromwell accorda à ces derniers.

L'historien Kostomarov doit prochainement publier un grand ouvrage sur Mazeppa.

## NOUVELLES DIVERSES

Jeudi 11 août, disent les *Annales de l'Imprimerie*, a eu lieu dans la cour du musée Plantin, à Anvers, l'inauguration des bustes de feu M. Édouard Moretus, ancien propriétaire de la célèbre imprimerie, et de M. Léopold de Wael, bourgmestre d'Anvers, qui a fait l'acquisition, au nom de la ville, du monument unique avec les trésors qu'il renferme.

La cérémonie n'a eu aucun caractère politique. Dans les discours prononcés, il a été rendu hommage, de part et d'autre, aux deux négociateurs. M. de Wael a fait l'éloge de M. Moretus, et M. van Bellingen a félicité cordialement le bourgmestre d'Anvers de l'acquisition de l'hôtel Plantin.

M. de Wael, lui, a rapporté l'honneur de cet acte hautement intelligent, sur M. Moretus et aussi sur S. A. R. le comte de Flandre, qui eut le premier l'idée de cette acquisition et qui la suggéra aux magistrats de la métropole, par l'entremise de M. Charles Rogier.

Les sculpteurs, MM. Vander Linden pour le buste de M. de Wael, et Fabri pour celui de M. Moretus, se sont parfaitement acquittés de leur tâche. Les portraits sont ressemblants et ont un cachet artistique.

M. le gouverneur d'Anvers, le chevalier Pycke de Peteghem, présidait cette solennité, qui s'est terminée par l'inscription au Livre d'or de la ville.

On discute en ce moment devant le parlement anglais un projet de loi concernant la propriété littéraire. Ce projet demande purement et simplement l'abrogation de toutes les lois et de tous les règlements qui régissent cette matière; il ne conserve que les dispositions relatives à la propriété littéraire dans le Canada et au traité anglo-français. Mais la discussion de ce projet de loi traîne en longueur, ce qui ne surprendra pas nos lecteurs, lorsqu'ils sauront qu'il se compose de 103 articles. Il y a deux ans, lord John Matters avait déjà proposé à la Chambre des communes l'adoption d'une nouvelle loi formulée en 76 articles et qui ne fut pas adoptée.

On vient de célébrer à Leipzig une fête qui intéresse les hommes de lettres : il s'agit du quatre cen-



tième anniversaire de l'introduction de l'imprimerie dans cette ville, qui est comme le grand centre de l'imprimerie en Allemagne.

C'est en 1481 qu'Andreas Priesner, professeur de théologie, importa l'imprimerie à Leipzig. Il ne possédait qu'une presse, et il la céda à un couvent à condition que les moines prieraient pour le repos de son âme. Ce n'était pas cher. Depuis la mort de Priesner, en 1504, son unique presse à bras a eu des rivales. La ville possède maintenant 82 imprimeries, dont l'outillage comprend 451 presses à vapeur et 971 à bras.

Le nombre des personnes vivant de l'imprimerie à Leipzig, compositeurs, brocheurs et relieurs, s'élève à plus de 12,000.

Plusieurs journaux annoncent que M. André Gill, le caricaturiste qui s'était acquis une certaine réputation, vient d'être subitement atteint de folie, pendant un voyage qu'il faisait à Bruxelles. Il a été interné à l'asile d'Evères.

Le malheureux est atteint de la folie des grandeurs. Pour ceux qui le connaissaient, ce genre de folie ne paraîtra pas invraisemblable.

La réputation qu'André Gill s'était acquise venait surtout des caricatures qu'il avait fait paraître dans la *Lune*. Son crayon et sa verve s'exerçaient surtout sur les vaincus. C'est sans doute à ce talent qu'il dut sa nomination au poste de conservateur du musée du Luxembourg pendant la Commune.

Le véritable nom d'André Gilll est de Guines.

Une indiscrétion littéraire : Pierre Loti, l'auteur du *Roman du spahi* et du *Mariage de Loti*, est le pseudonyme d'un officier de marine fort distingué, M. Julien Viaud, lieutenant de vaisseau.

*Question littéraire.*

Mgr le duc d'Aumale envoyait dernièrement à M. l'administrateur de la Comédie-Française une lettre du prince de Condé, d'où il résultait que Molière n'avait terminé en 1664 que trois actes de *Tartuffe*.

Or voici ce qu'on lit dans le registre de La Grange :

1° « La troupe est partie, par ordre du roi, pour Versailles le dernier jour de ce mois d'avril (1664) et y a séjourné jusqu'au 22 mai. On y a représenté, pendant trois jours *les Plaisirs de l'Ile enchantée*, dont la *Princesse d'Élide* fit une journée, qui fut le 8 mai; plus *les Fâcheux, le Mariage forcé*, et *trois actes* de *Tartuffe*, qui étaient les *trois premiers.* »

2° Les trois premiers actes de cette comédie *Tartuffe* ont été représentés la deuxième fois à *Villers-Cotterets*, pour S. A. R. Monsieur, frère unique du roi, qui régalait Leurs Majestés et toute la cour, le 25 septembre de la même année *1664*.

Cette comédie parfaite, entière et achevée en 5 actes, a été représentée la première et la deuxième fois, au château du Raincy, près Paris, pour S. A. S. Mgr *le Prince*, le 29 novembre *1664* et le 8 novembre de l'année *1665*.

Or le prince de Condé et La Grange assistaient à la représentation du 22 novembre 1664.

De ces deux témoins, l'un dit : « Trois actes seuls existaient. » L'autre : « On a joué les cinq actes. »

Lequel croire?

Veut-on savoir à quel point la littérature française, même quand elle date du moyen âge et qu'elle a un caractère exclusivement local, intéresse les Autrichiens, qui ont fait un si bon accueil au congrès littéraire?

Un avocat de Vienne, M. Louis Weissel, vient de traduire en vers allemands un vieux poème provençal, *les Moines de Montaudon*. C'est pendant une excursion de vacances en Provence que M. Weissel a trouvé cette légende, qui date du moyen âge.

La traduction a été lue à Vienne devant un public de connaisseurs, par le célèbre comédien du Burg-Theater, M. Lewinsky.

Un éditeur vient d'imprimer l'ouvrage de l'avocat-poète avec des planches à la Holbein.

Les œuvres de Victor Hugo ont été traduites mainte et mainte fois dans toutes les langues vivantes et ont pénétré dans tous les pays; mais à présent rien ne manquera à la gloire du maître : car l'*Ane* vient d'être publié en hébreu ! ! ! sous le titre : *l'Ane et le philosophe.*

Inutile de dire que c'est un Allemand qui en a fait la traduction.

Au commencement de cette année, on comptait à Londres 871 imprimeries, 16 fabriques de presses à bras et de machines à imprimer, 9 fabriques de rouleaux et de pâte à rouleaux, 22 ateliers de menuiserie pour la fabrication du matériel typographique en bois, 21 fonderies de caractères, 19 établissements galvanoplastiques, 13 stéréotypies, 231 lithographies, etc.

Moscou possède actuellement 237 imprimeries avec 202 machines, 158 presses à bras, 20 machines à pédale, 167 machines lithographiques, 464 presses lithographiques, 47 machines à fondre, etc.

M. Michel Cohendy, archiviste du Puy-de-Dôme, vient de retrouver une importante série de lettres de Catherine de Médicis, de Marie de Médicis, de Louis XIII, de Louis XIV, ainsi que seize lettres autographes de Marguerite de Valois. Plusieurs de ces pièces offrent un véritable intérêt.

NOS AINÉS

La *Chronique de la Société des gens de lettres* vient de publier la liste des membres de cette Société qui, par rang d'âge, ont droit à la pension de retraite.

Cette liste — le livre d'or de *nos aînés* — se compose de cinquante-huit noms, dont quatre ont disparu depuis le règlement des comptes et ne figurent plus que sur le marbre d'une tombe.

Ce sont ceux de MM. Sutter (David), écrivain et peintre suisse, auteur de plusieurs ouvrages dont le principal est l'*Esthétique générale et appliquée, contenant les règles de la composition dans les arts plastiques ;*

De Mirecourt (Eugène), — pseudonyme de Charles Jacquot — le pamphlétaire sans vergogne qui sut se faire pas mal de mille livres de rentes en diffamant ses contemporains, et qui — digne couronnement d'une si noble carrière — est mort dans une soutane ;

Gallet de Kulture (Achille), le frère de Gallet de Kulture (Bénédict), — c'est tout ce qu'on en peut dire ;

Et Édouard Fournier, l'incomparable érudit, l'éminent bibliographe, le fureteur infatigable qui s'était imposé la tâche de redresser les fausses opinions admises dans le public, et dont le fils, chassant de race, vient d'obtenir le grand prix de Rome pour la section de peinture.

Cet hommage rendu aux morts, occupons-nous des cinquante-deux survivants.

Le petit Vapereau de poche, que nous allons offrir aux lecteurs, aura pour eux un double intérêt : 1° celui de fixer les questions, toujours si controversées, d'état civil — il n'y a pas que les femmes qui ne sachent pas vieillir ! — 2° celui d'établir les droits plus ou moins sérieux, non au point de vue de l'âge, mais au point de vue du talent, que les nouveaux pensionnés ont à la pension.

Les voici donc par ordre de dates.

Havard (Joseph-Louis), né le 2 octobre 1810, sociétaire depuis 1846. — Comme les peuples heureux, n'a pas d'histoire.

Couailhac (Louis), né le 16 novembre 1810, sociétaire depuis 1838. — Quand on parle de Louis, on vous répond Victor; quand on parle de Victor, on vous répond Louis. Tous deux sont vaudevillistes. Un seul est gendelettre. Pourquoi ?

Balathier-Bragelonne (de), né le 2 février 1811, sociétaire depuis 1843. — Rien du vicomte chanté par Dumas. Propriétaire du journal le *Voleur*. En littérature, c'est le plus clair de son bien, qui est surtout le bien d'autrui.

Guéroult (François-Constant), né le 21 février 1811, sociétaire depuis 1843. — Romancier à la manière noire, célèbre au temps de Molé-Gentilhomme, dont il fut le collaborateur assidu ; a fait voir, après la mort de Molé-Gentilhomme, comme Maquet, après la mort de Dumas, qu'il n'était pas un simple reflet, mais qu'il avait une incontestable valeur personnelle.

Lapointe (Savinien), né le 29 février 1811, sociétaire depuis 1853. — Cordonnier, journaliste et poète. Fait les vers comme les chaussures, à grands coups de marteau et de chevilles. Républicain socialiste à ses débuts, il fit amende honorable en 1869 et dédia son dernier recueil de contes, l'*Homme de Sainte-Hélène*, à son neveu, l'homme de décembre. Cette apostasie lui valut une aumône de 1,000 francs. C'était beaucoup pour l'œuvre, mais peu pour payer une conscience.

Altaroche (Durand-Michel-Agénor), né le 18 avril 1811, sociétaire depuis 1838. — Un des trois hommes d'État du *Charivari*, le plus heureux des trois, puisqu'il survit aux deux autres, Louis Huart et Taxile Delord.

David (Jules), né le 2 juin 1881, sociétaire depuis 1838. — Voir Louis Havard.

Des Essarts (Alfred), né le 9 août 1811, sociétaire depuis 1848. — Romancier de talent et poète distingué. Fut attaché longtemps à la Bibliothèque Sainte-Geneviève. Y est-il toujours ? Je l'ignore. Père d'un des plus brillants professeurs de l'Université, Emmanuel des Essarts, publiciste et poète lui-même.

Joncières (Auguste-Félix de), né le 28 août 1811, sociétaire depuis 1838. — Un des plus anciens rédacteurs de la *Patrie*. Engendra Victorin, lequel engendra *Sardanapale*, les *Derniers jours de Pompéi*, *Dimitri*, lesquels engendrèrent le succès et *la Reine Berthe*, laquelle engendra l'ennui. Ce qui prouve que la littérature et la musique ne sont pas toujours sœurs, mais quelquefois mère et fille.

La Landelle (Gabriel de), né le 5 mars 1812, sociétaire depuis 1843. — A quitté la mer pour la littérature maritime. Ses romans, qui vont sur l'eau, comme les petits bateaux, ont eu, paraît-il, beaucoup de vogue au Chili et au Pérou.

Doucet (Camille), né le 16 mai 1811, sociétaire depuis 1838. — Jamais nom ne fut mieux porté : écrivain *doucet*, auteur dramatique *doucet*, *doucet* dans les relations, il peut dire, mieux qu'aucun de ses collègues de l'Académie, dont il est secrétaire perpétuel, en parlant de Molière :

Rien ne manque à sa gloire, il manquait à la *mienne*.

La Bédollière (Émile de), né le 16 mai 1812, sociétaire depuis 1838. Le plus fécond des journalistes contemporains. S'est essayé dans tous les genres et dans tous avec succès. A popularisé chez nous les romans de Walter Scott, de Cooper, du capitaine Marryat, de Mayne-Read, de Dickens et de Cunning. Grand buveur devant le Seigneur; Rabelais est le Dieu dont il est le prophète. Signe particulier : tourne une chanson à boire avec la même facilité qu'un ébéniste tourne un pied de fauteuil.

Merruau (Paul-François), né le 30 juin 1812, sociétaire depuis 1839. — Ancien rédacteur du *Constitutionnel*, frère de Merruau (Charles).

Bisse (Georges), né le 3 juillet 1812, sociétaire depuis 1847. — Voir Havard (Georges) et David (Jules). Il y a nombre de ces ignorés dans la Société des gens de lettres, trop de Bisse *in idem*.

Borel d'Hauterive, né le 3 juillet 1812, sociétaire depuis 1846. — L'homme de France qui connaît le mieux la noblesse, l'héritier direct des Chérin et des d'Hozier. Héritage ingrat par le temps qui court. Antithèse vivante de son frère, Petrus Borel le lycanthrope, roi des bousingots.

Wey (François-Alphonse), né le 12 août 1812, sociétaire depuis 1839. — A excellé dans le roman, la philogie et les relations de voyages. Cette belle intelligence vient de sombrer, il y a quelques semaines, dans une maison de santé.

Le Rousseau (Julien), né le 6 août 1812, sociétaire depuis 1859. Adepte convaincu de l'abbé Chatel d'abord, de Fourrier ensuite; rédacteur de la *Démocratie pacifique* et du *Courrier de Paris*, il a entassé des Pélions de petits livres sur des Ossas de brochures. Les ruisseaux font les rivières.

Germond de Lavigne, né le 17 octobre 1812, sociétaire depuis 1855. Membre perpétuel du comité de la Société des gens de lettres. Il y a des grâces d'État. S'appelle de son petit nom, Avenel, comme le lieutenant de la *Dame blanche*.

Durand (Marie-Eugène), né le 6 janvier 1813, sociétaire depuis 1838. Voir Havard (Joseph), David (Jules), Bisse (Georges), etc.

D'Albert (Alfred), né en juin 1813, sociétaire depuis 1844. — Un des jurisconsultes les plus autorises en matière de duel. Le plus doux des hommes comme tous les friands de la lame.

Batissier (Louis-Joseph), né le 7 juin 1813, sociétaire depuis 1839. — Voir Havard (Joseph), etc., etc. Batissier!!!
Soyez plutôt maçon!

Thierry (Édouard), né le 14 décembre 1813, sociétaire depuis 1838. — Successeur d'Empis à la direction de la Comédie-Française. A eu l'honneur de mettre à la scène, sous l'empire, l'*Hernani* de Victor Hugo. A repris après la mort de M. Paul de Saint-Victor, au *Moniteur universel*, le feuilleton dramatique qu'il y occupait avant Théophile Gautier Et l'on revient toujours!...

Chevalet (Émile), né le 1er novembre 1813, sociétaire depuis 1844. — Romancier... pour mémoire seulement.

Michiels (Alfred), né le 25 décembre 1813, sociétaire depuis 1844. — Historien et critique d'art. A fait des Flamands une étude spéciale. Connu, en dehors des lettres, pour son républicanisme fervent. N'a jamais varié dans ses opinions et peut, à juste titre, s'appliquer le vers de Victor Hugo:

Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là.

Thomas (Frédéric), né le 5 janvier 1814, sociétaire depuis 1839. — Avocat de salon et littérateur d'audience. Vient d'être mis en Chambre... de députés.

Houssaye (Arsène), né le 28 mars 1814, sociétaire depuis 1844. — 1814!... Aïe!... Que vont dire ces petites dames de Mabille?

Rolet (Claude-Alexis), né le 27 mai 1814, sociétaire depuis 1854. — Déjà connu du temps de Boileau! Zuze un peu!

Fertiault (François), né le 26 juin 1814, sociétaire depuis 1846. — Ce nom seul est une devise: *Faire si hault* que l'œil humain n'y puisse atteindre. C'est pour cela que l'œuvre de ce poète échappe à l'investigation. Signes particuliers: collabore avec sa femme, membre, comme lui, de la Société des gens de lettres. A fondé l'alliance des poètes, généreuse utopie.

Moreau (Louis-Marie), né le 3 juillet 1814, sociétaire depuis 1856. — N'a de commun que le nom avec Hégésippe. En diffère par sa longévité.

Expilly (Charles), né le 8 septembre 1814, sociétaire depuis 1842. — Ancien émissaire d'Emile Ollivier dans les Bouches-du-Rhône, en 1848. Quitta la France après le 2 décembre, et s'en alla noircir du papier au Brésil. D'où il suit que son œuvre, d'ailleurs très considérable, est plus goûtée à Rio-de-Janeiro qu'à Paris.

Robert (Louis-Auguste), né le 16 octobre 1814, sociétaire depuis 1848. — Poète, publiciste, auteur dramatique, lauréat de l'Académie française. Moins célèbre, malgré tous ces titres, que l'opéra du même nom.

Trézan (Denis de), né le 16 octobre 1814, sociétaire depuis 1856. — Relève de l'armorial plus que de la littérature.

Du Molay-Bacon, né le 25 octobre 1814, sociétaire depuis 1845. Double nom qui promet beaucoup. A-t-il tenu seulement un peu? La justice informe.

Lemer (Julien), né le 7 juin 1815, sociétare depuis 1845. — Publiciste et libraire. A vendu plus de livres qu'il n'en a fait.

A fondé la *Sylphide*,
Qui de Villemessant, las! fut la chrysalide.

Berthet (Élie), né le 8 juin 1815, sociétaire depuis 1845. — On ne se figure pas un romancier aussi noir avec une tête aussi blanche. Pourrait jouer au naturel le prévôt de Beaumont au dénouement du *Pacte de Famine*, ce beau drame qu'il a fait en collaboration avec Paul Foucher, et qui est le *Courrier de Lyon*, de M. Ballande.

Gallet de Kulture (Bénédict), né le 17 octobre 1815,



sociétaire depuis 1846. — Frère jumeau de M. Gallet de Kulture (Achille). Voir ce nom.

Gonzalès (Emmanuel), né le 23 octobre 1815, sociétaire depuis 1838. — Le Fenimore Cooper français. A découvert l'Amérique, comme Méry la Floride, par intention. La Société des gens de lettres doit à son zèle, à sa sollicitude, la meilleure part de sa prospérité. Elle a payé sa dette en le nommant, à diverses reprises, vice-président et président et en lui faisant, du poste de délégué, une douce retraite. Ce sont ses Invalides. Il les a bien gagnés. Ses deux filles, Eva, la grâce, et Jeanne, l'esprit, font de la peinture, et leurs dernières expositions ont obtenu des succès où la camaraderie n'était absolument pour rien.

Vaillant (Victor), de Metz, né le 25 novembre 1815, sociétaire depuis 1846. — Avoir pour nom Vaillant, pour prénom Victor, être de Metz, et faire aussi peu de bruit que cela dans la république des lettres!... Pas de chance!

Rocher (Adolphe), né le 20 juillet 1816, sociétaire depuis 1857. — Le plus ancien des *tribunaliers* de France. Est à la Cour d'assises ce que Jules Moinaux est à la police correctionnelle, ce que Dumaine est à Christian. A suivi, pendant toute sa carrière, la fortune de M. A. Dumont, le suivant du *Figaro* à l'*Événement*, de l'*Événement* au *Gil Blas*, où il signe El Cadi.

Fortou (Louis), né le 25 octobre 1816, sociétaire depuis 1848. — Rien d'Hippolyte, le fameux inventeur de la *bifurcation*. Quoi donc alors ?... Je vais faire des fouilles.

Judicis (Louis), né le 24 novembre 1816, sociétaire depuis 1845. — Son nom le prédestinait aux romans et aux drames *judiciaires*. Il n'y a point failli.

Robin (Charles), né le 24 décembre 1816, sociétaire depuis 1847. On lit dans le *Grand Dictionnaire universel du XIX[e] siècle:* « Robin (Charles), anatomiste français, né le 4 *juin* 1821, à Sasseron (Ain) ». Notre Robin n'est donc pas celui-là. Prière de ne pas confondre.

Second (Albéric), né le 17 juin 1817, sociétaire depuis 1838. — Il y a deux dates dans la vie de ce fécond publiciste.

1848. — Il acclame la République dans une cantade dont le refrain était:

Au *dernier* roi nous avons dit adieu !
La France est le soldat de Dieu !

1869. — Il acclame le second Empire dans une cantate en l'honneur du centenaire de Napoléon I[er], qui fut exécutée à l'Opéra.

C'est de cette époque que date la ressemblance d'Albéric avec le maréchal Lebœuf, ressemblance telle qu'au lendemain de nos désastres militaires, on avait envie de tirer dessus.

Le romancier a racheté le politique.

Desnoiresterres (Gustave le Brisoys), né le 20 juin 1817, sociétaire depuis 1844. — Figure entre les Goncourt et Arsène Houssaye comme historiographe du XVIII[e] siècle; se recommande particulièrement à la sympathie de ce journal par ses *Intérieurs de Voltaire.* Cette sympathie m'oblige à ne rien dire du romancier.

Fath (Georges-Théodore), né le 22 janvier 1818, sociétaire depuis 1855. — Georges Fath *fecit*... vous avez vu, vous voyez tous les jours cette signature dans une foule de publications à images. C'est celle de la femme du nouveau pensionné.

En disant à M. Fath qu'il est aussi connu comme écrivain que sa femme comme dessinateur, je craindrais de lui donner de la *fat*uité.

Challamel (Augustin), né le 19 mars 1818, sociétaire depuis 1844. — L'érudition fait homme, ce qui ne l'empêche pas de sacrifier aux grâces. S'est essayé dans l'opéra-comique avec *Un rosier*, qui ne fut pas sans épines.

Dis, Challamel, dis-moi, t'en souviens-tu?

Zaccone (Pierre), né le 2 avril 1818, sociétaire depuis 1844. Nom italien, origine bretonne. Forme, avec Émile Souvestre et Paul Féval, cette trinité de romanciers armoricains dont Féval, dans ces derniers temps, s'est institué le *Saint-Esprit*, bien qu'il ait perdu, dès ce jour, tout l'esprit qu'il avait. Zaccone en rit dans sa barbe de secptique et pond ses quatre volumes par an; ce qui ne l'empêche pas d'être un des meilleurs chefs de bureau de M. Cochery. C'est sans doute pour cela qu'il y a tant de *postes* dans tous ses romans.

Langlois (Hippolyte), né le 1[er] janvier 1819, sociétaire depuis 1857. — Encore un qui n'a pas de chance! Il y a dix-huit Langlois, pas un de moins, dans la biographie des contemporains, et pas un seul Hippolyte!

Kunoltz (Barthélemy), né le 4 mars 1820, sociétaire depuis 1847. — Rien à la lettre K. Je n'ai pas le temps de chercher à la lettre Q.

Tournachon (Félix), né le 5 avril 1820, sociétaire depuis 1844. — Prononcez Nadar. Le seul, l'unique Nadar. Mais il en vaut mille.

De Lascaux (Paul), né le 25 juillet 1820, sociétaire depuis 1845. — Mari de la vicomtesse de Renneville. C'est par là surtout qu'il tient aux lettres.

De Mortonne (Alfred), né le 30 août 1820, sociétaire depuis 1846. Rime avec *personne*, rime plus riche qu'elle n'en a l'air.

Cy finist la nomenclature des pensionnés de la Société des gens de lettres pour l'an grâce de 1881.

---



# NECROLOGIE

Le rédacteur en chef du *Journal des économistes,* M. Joseph Garnier, a succombé le 25 septembre aux suites d'une maladie de cœur dont il souffrait depuis deux ans. Il était né à Beuil (Alpes-Maritimes) le 3 octobre 1813. Il fit ses études à Draguignan et vint à Paris en 1827. Il entra à l'École supérieure du commerce et en devint le directeur. En 1838, il fonda une maison d'enseignement professionnel qu'il dirigea jusqu'en 1844. Deux ans plus tard, il fut nommé à la chaire d'économie politique créée à l'École des Ponts et Chaussées. On le retrouve parmi les fondateurs de l'association pour la liberté des échanges (1846), de la Société d'économie politique (1842), du Congrès des Amis de la Paix (1849.) Il avait remplacé, en 1873, le baron Dupin à l'Académie des sciences morales et politiques, et le département des Alpes-Maritimes l'avait nommé sénateur en 1876.

On trouvera, dans la livraison d'octobre du *Journal des Économistes,* la bibliographie complète de l'œuvre importante de J. Garnier. Voici, au surplus, la liste de ses pricipaux écrits.

I. — Mémoires présentés à l'Académie des siences morales et politiques : *L'association, l'économie politique et la misère; considérations sur les moyens généraux d'élever les classes pauvres à une meilleure condition matérielle et morale.* Guillaumin, 1848. — *Étude sur les profits et les salaires; exposé des faits généraux qui règlent les rapports des profits avec les salaires.* 1847. — *Mémoire sur les Physiocrates* (inséré dans le *Dictionnaire d'économie politique.*) — *Mémoire sur la population.* 1853. — *Mémoire sur le but et les limites de l'économie politique.* 1857.

II. — Publications relatives à l'économie politique, aux finances et à la statistique :

*Notice statistique sur les houilles.* 1837. — *Cours d'économie industrielle fait au Conservatoire des Arts et Métiers pendant les années 1836, 37 et 38 par M. Blanqui* (en collaboration avec M. Blaise, des Vosges). — *Introduction à l'étude de l'économie politique.* 1843. — *Coup d'œil sur l'exposition des produits de l'industrie française en 1844.* — *Éléments d'économie politique* (trois éditions : 1845, 1848, 1856.) — *Richard Cobden; les Ligueurs et la Ligue,* précis sur l'histoire de la dernière révolution économique *et financière en Angleterre;* 1846. — Notes et avant-propos à l'*Essai sur le principe de population de Malthus* (en collaboration avec M. Rossi; deux éditions : 1845, 1852). — *Le droit au travail à l'Assemblée nationale,* 1849. — *Mélanges d'économie politique,* d'Alcide Fonteyraud, annotés et augmentés d'une notice sur l'auteur. 1853. — *Programme détaillé des leçons d'économie politique et de statistique faites aux élèves ingénieurs de l'École des Ponts et Chaussées* (deux éditions : 1849. 1867). — *Abrégé des éléments de l'économie politique, ou premières notions d'économie politique sociale ou industrielle* (cinq éditions : 1858, 1864, 1867, 1873, 1879). — *Tableau de la misère et des remèdes qu'on peut y apporter.* 1858. — *Du principe de population.* 1857.

III. — Divers : *Traité complet d'arithmétique théorique et appliquée au commerce, à la banque, aux finances, à l'industrie* (trois éditions.) *Proposition de loi relative à la refonte des monnaies.*

M. J. Garnier a dirigé, de 1845 à juin 1855 et depuis le mois de février 1866, le *Journal des Économistes.* Il a été, avec M. Guillaumin, le créateur de l'*Annuaire de l'économie politique et de statistique.* Il a collaboré au *Dictionnaire de l'Économie politique,* au *Dictionnaire universel du commerce et de la navigation,* au *Dictionnaire de politique,* au *Dictionnaire du commerce et des marchandises,* au *Dictionnaire de la conversation,* à l'*Encyclopédie du* XIX<sup></sup>

La *Revue critique* annonce la mort d'un de ses collaborateurs, M. J. Bauquier, auteur d'une *Bibliographie de la chanson de Roland* et de nombreux articles sur la philologie romane.

Mme Bailly, plus connue sous le pseudonyme de Claire de Chandeneux, vient de mourir; elle était née dans le département de la Drôme en 1836. Sous ce titre collectif : *les Ménages militaires,* elle a publié les romans suivants : *la Femme du capitaine Aubépin* (1875); *les Filles du colonel; le Mariage du Trésorier; les Deux Femmes du Major* (1876); *les Mariages de garnison* (1877). — On lui doit encore : *les Remèdes contre l'amour, la Vision d'or, Blanche-Neige, Vaisseaux brûlés.*

Mme de Chandeneux collaborait à la *Liberté* et envoyait des chroniques à plusieurs journaux de province.

Le duc de Chaulnes, auteur d'une remarquable étude sur *l'Abbaye de Solesmes* publiée dans la *Revue du Maine,* vient de mourir, à l'âge de trente ans, au château du Sablé.

On annonce la mort, en son château de Baratier (Hautes-Alpes), de M. Costa de Bastelica, ancien con-

servateur des eaux et forêts, auteur d'un livre intitulé *les Torrents*, qui fait autorité auprès des hommes de science autant que dans l'administration forestière.

La librairie parisienne a encore à enregistrer une perte parmi ceux de ses doyens qui ont le plus honoré leur profession.

M. Parent-Desbarres (Pierre-François) est décédé le 8 septembre 1881, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Né à Clamecy (Nièvre) le 10 février 1798, il entra d'abord comme professeur à l'institution royale des enfants des chevaliers de Saint-Louis, fondée par Louis XVIII. Quelques mois après la révolution de 1830, il ouvrit à Paris un établissement de librairie dans le but d'éditer de grandes publications religieuses, historiques et littéraires. C'est là que virent successivement le jour : l'*Encyclopédie catholique* en 21 vol. grand in-4, y compris 3 vol. de supplément; la *Collectio selecta SS. Ecclesiæ patrum*, 145 vol. in-8°; la *Collection d'histoires complètes d'une grande partie des États de l'Europe* en 21 vol. in-8°; l'*Histoire de Paris ancien et moderne*, 4 vol. in-4°; les *Œuvres de Chateaubriand*, de *Buffon*, et un grand nombre d'ouvrages d'éducation, de morale et de piété. Il accepta, en 1836, la direction de la *Revue catholique* et prit une part active à sa rédaction, ainsi qu'à celle de *l'Encyclopédie catholique*, pour laquelle il a écrit un grand nombre d'articles biographiques. On a encore de lui, sous les initiales P. D., une traduction de l'*Histoire de Jésus-Christ*, de Stolberg (1838, 2 vol. in-8°); une petite *Imitation de l'enfance*, 1 vol. in-32; les *Chefs-d'œuvre de l'art antique*, 1 vol. in-folio, plusieurs abrégés d'histoire, et, entre autres, un *Abrégé de l'histoire de France* (2 vol. in-32, 1839), et un *Abrégé de l'histoire d'Espagne*, 2 vol. in-32; enfin un vol. de poésies (in-18, 1877). Il a complété la grande édition des bénédictins en publiant le second vol. de *Saint Grégoire de Nazianze*, comprenant les poésies et œuvres inédites, 1 vol. in-folio, remarquable autant par sa correction que par son exécution typographique.

*(Journal de la Librairie)*

M. Dubrunfaut, chimiste des plus distingués, vient de mourir, âgé de quatre-vingt-quatre ans.

M. Dubrunfaut avait réuni une des plus belles collections d'autographes qui existent en Europe. Il possédait notamment des correspondances de Boileau, de Bossuet, de Jean-Baptiste Rousseau, de Voltaire, de Jean-Jacques Rousseau, et une grande partie des manuscrits de Mirabeau. Les historiens avaient souvent recours à sa bienveillance, qui ne leur faisait jamais défaut. Cette année même il avait fait don à Lille, sa ville natale, d'un grand nombre d'autographes précieux qu'il avait eu soin de placer dans des cadres avec des portraits.

On annonce la mort, à Schiltigheim (Alsace), de M. Laedlein, ancien président de la chambre des notaires de Strasbourg. M. Laedlein était l'auteur d'un volume de poésies françaises, publié sous le pseudonyme de Danielle.

On annonce la mort, à Paris, de M. Marcel-Bernard Jullien, ancien professeur à Sainte-Barbe et aux collèges de Bourbon-Vendée, de Saint-Maixent et de Dieppe. En 1835, M. Jullien se fixa à Paris, se fit recevoir docteur ès lettres et licencié ès sciences, et se consacra à la publication de nombreux travaux de grammaire et d'histoire à l'usage des collèges et des écoles primaires. Il était âgé de quatre-vingt-trois ans.

M. Massé, membre de l'Institut, président de chambre à la cour de cassation, vient de mourir. Il était né à Reims, le 12 mai 1807.

M. Massé avait été élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques le 7 mars 1874, en remplacement de M. Odilon Barrot.

Il a publié d'importants ouvrages de droit, notamment le *Dictionnaire du contentieux commercial*, en collaboration avec M. Devilleneuve; *le Droit commercial dans ses rapports avec le droit des gens et le droit civil;* la traduction-annotation du *Droit civil français* (de Zachariæ, 1854-1859), en collaboration avec M. Ch. Vergé.

M. Pittaut-Deforges, vaudevilliste, est mort à Saint-Gratien, près de Paris.

Né à Paris le 5 avril 1805, M. Deforges avait été d'abord employé dans les douanes; il se lia avec MM. de Leuven et Eugène Sue, qui lui inspirèrent le goût des lettres. Il fit représenter près de cent vaudevilles, la plupart en collaboration avec d'autres auteurs dramatiques. Nous citerons: *la Périchole, Carmagnole, Vert-Vert* et *Sophie Arnould*, deux excellents rôles de M[lle] Déjazet; *le Mari honoraire, le Père Lathuille, le Forgeron de Saint-Patrick, Une Nuit au Sérail.*

De 1839 à 1865, M. Deforges avait été chef de bureau des archives au ministère de la guerre.

M. Rédit, ancien architecte du département de la Vienne, vient de mourir à Poitiers. Il était président de la Société des Archives du Poitou et avait publié lui-même quelques travaux d'archéologie.

M. Blüntschli, l'éminent jurisconsulte allemand, vient de mourir à Heidelberg.

Né à Zurich en 1808, Blüntschli remportait à vingt-trois ans le prix de l'Académie des sciences de Berlin, et obtenait le titre de docteur en droit de l'Université.

M. Blüntschli laisse des ouvrages d'une importance capitale, qui lui ont valu d'être nommé en 1859 membre correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques de France. Le plus considérable

est le *Droit politique général*, dans lequel il a résumé ses connaissances vraiment prodigieuses, et qui restera son principal titre à la réputation. Il parut à Munich en 1850.

Parmi les autres ouvrages de ce savant, on doit mentionner ceux qui sont relatifs à l'histoire de sa ville natale : *Histoire de la ville et du pays de Zurich sous le rapport politique et juridique* (1828); *les Trois pays d'Uri, de Schwiz et d'Untervald* (1847); puis les *Systèmes modernes des juristes allemands* (1841); *le Droit de guerre moderne* (1866); *Théorie de l'État moderne* (1875), etc.

Le doyen des médecins de Londres, M. Archibald Billing, vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Ancien professeur à l'Université de Londres et membre ou président de nombreuses sociétés savantes de la Grande-Bretagne, il s'est principalement occupé des maladies du cœur. Il a publié un ouvrage classique intitulé : *Premiers principes de médecine*, traduit en français par M. le docteur Chereau.

On annonce la mort, à Aix-les-Bains, du général anglais sir Vincent Eyre.

Né le 22 janvier 1811, il entra dans l'artillerie de l'armée du Bengale en 1829 et servit dans l'Afghanistan, pendant l'insurrection, en 1841 et 1842.

Pendant la guerre franco-prussienne, le général Eyre se mit à la tête de la Société anglaise de secours aux blessés et visita la plupart de nos ambulances de province; il en a rendu compte dans le livre : *Un voyage parmi les ambulances françaises.* Le général Eyre a également publié le récit de sa captivité à Caboul, sous le titre de *Souvenirs*, et quelques ouvrages spéciaux sur l'artillerie et les bâtiments blindés.

Une dépêche de New-York annonce la mort du poète américain et rédacteur en chef de la revue mensuelle *Scribner's Magazine*, M. Josiah Gilbert Holland. Il était âgé de soixante-deux ans.

On annonce la mort de M. Mecherzyuski, de l'Université de Cracovie, auteur d'une *Histoire de l'éloquence en Pologne;* d'une *Histoire de la langue latine en Pologne*, d'une *Histoire de la langue allemande en Pologne*, etc.

Le général américain, au service de l'Égypte, Purdy-Pacha, vient de mourir au Caire. Il s'est fait connaître par de remarquables travaux topographiques.

C'est principalement à lui qu'on doit la carte du Darfour et les notions sur les habitants, la faune, la flore et l'hydrographie de cette province. Il n'était âgé que de quarante-deux ans.

On annonce également la mort du colonel fédéral Huber Saladin, un des officiers les plus distingués de l'armée suisse.

C'est lui qui commandait, pendant la guerre d'Italie, la brigade d'observation chargée de protéger la frontière du Tessin. Plus tard, établi à Paris, il fut mêlé à maintes négociations délicates, et l'on n'a pas oublié le rôle important qu'il joua, pendant la guerre de 1870-71, comme délégué à Bruxelles de la Société de secours aux blessés, ni les services éminents qu'il rendit en cette qualité aux ambulances françaises après le désastre de Sedan.

On doit au colonel Huber Saladin plusieurs publications importantes, et notamment un *Traité de la neutralité des petits États*, une intéressante biographie du comte de Circourt, etc.

M. Huber Saladin était âgé de quatre-vingt-trois ans

---

## SOMMAIRE DES PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

(ARTICLES IMPORTANTS)

DU 15 SEPTEMBRE AU 15 OCTOBRE 1881

ART (18 septembre). De Chennevières : Les Holdtz, décorateurs de pompes funèbres et de fêtes de cour. — Coloin : Étude sur des graveurs du XV<sup></sup>e et du XVI<sup></sup>e siècle. — (25 septembre). Leroi : Jean Warin. — Le marquis Girolamo d'Adda. — (2 octobre). De Baudot : L'architecture au Salon de 1881. — (9 octobre). Wauters : Les tapisseries de Bruxelles et leurs marques. — ARTISTE (1er septembre). Balluffe : Le *Médecin volant*, de Molière, à Pézenas. — Rattazzi : Un poète portugais. — De Thauriès : Le musée de Valence.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES CHARTES. — (3e livre). Noël Valois : Étude sur le rythme des bulles pontificales. — Giry : Chartes de Saint-Martin de Tours collationnées par Baluze, sur les originaux. — De Mas-Latrie : Instructions de Foscari, doge de Venise, au consul de la République chargé de complimenter le nouveau roi de Tunis, en 1436. — De Barthélemy : Liste des noms d'hommes gravés sur les monnaies de l'époque mérovingienne. — BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE (octobre). Van Muyden : Les chemins de fer, leurs types nationaux, leur évolution et leur avenir. — Marc-Monnier : Les conteurs italiens du XIVe siècle. — Tallichet : La Belgique contemporaine; Gand. — BULLETIN MONUMENTAL (nos 5 et 6). Saint-Paul : Viollet-le-Duc et son système archéologique. — De Villefosse et Thédenat : Notes sur quelques cachets d'oculistes romains. — Muntz : *Raphaël, sa vie, son œuvre et son temps.* — Perret

et Sadoux : *Les Pyrénées françaises.* — BULLETIN DE LA REUNION DES OFFICIERS (17 septembre). Le matériel de guerre. — A propos de la guerre d'Afrique. — Du tir de combat en Angleterre. — (24 septembre). L'infanterie française en 1881. — Les écoles militaires en Danemark. — (1er octobre). L'instruction des jeunes soldats et la pratique du tir dans l'armée russe. — (8 octobre). Étude sur la direction des services de l'arrière d'une armée. — (15 octobre). Les écoles de sous-officiers. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS (juillet-août). Travaux du Louvre sous Louis XIV, d'après les comptes des bâtiments du roi. — L'imprimerie de Saint-Denis à Paris ; Jérôme et Benoît de Gourmont. — Inventaire des *Grecs* du roi en 1556.

CORRESPONDANT (25 septembre). De Ludre : L'Irlande et la loi agraire. — Thureau-Dangin : Le premier ministère de Louis-Philippe. — De Pontmartin : Souvenirs d'enfance, de jeunesse et d'âge mur. — De la Brière : Mme de Sévigné en Bretagne. — (10 octobre). Boullier : Victor Emmanuel et Mazzini. — De Lordat : Un page de Louis XV. — Abbé de Broglie : *La logique de l'hypothèse,* par E. Naville. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE. Pillon : République personnelle ou impersonnelle. — (17 septembre). Renouvier : Saint-Simon et le physicisme. — (24 septembre). Renouvrier : Descartes, Spinoza et Leibniz. — (1er octobre) Pillon : Importance des études philosophiques dans l'éducation. — (8 octobre). *Théorie des quantités négatives* par De Campou.

EXPLORATION (22 septembre). Congrès de Venise. — Découverte du lac Ibrahim. — (29 septembre). Explorations polaires américaines. — Canal de Panama. — Cartes murales géographiques de la Bourse d'Anvers. — (6 octobre). De Bizemont : L'État de Panama. — Scheuré : Culte et fête de l'ours chez les Aïnos. — (13 octobre). Le Transsaharien. — Sulte : La France et le Canada.

GAZETTE ANECDOTIQUE (15 septembre). Les débuts du peintre De Nittis. — Rachel à Saint-Pétersbourg. — Vers inédits de Musset. — Une profession de foi de V. Hugo. — (15 octobre). Vers inédits de Musset. — Les larmes de Mme de Sévigné. — A. Crémieux, poète. — Talleyrand à table. — Noms vrais de quelques comédiens. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (octobre). Blondel : Collections Spitzer; les cires. — P. Gout : La conservation et la restauration des monuments historiques. — G. Lafenestre : Le château de Chantilly et ses collections ; peinture et sculpture, école française. — M. Vachon : Les salons et les associations artistiques à l'étranger. — Lalanne : Journal de voyage du cavalier de Bernin en France.

INTERMÉDIAIRE (25 septembre). Ode par V. Hugo. — Une eau-forte de G. Sand et un dessin de V. Hugo. — Lettres de Guy Patin. — Almanach des prosateurs; des centenaires. — *Le danger des mystifications.* — Iconographie voltairienne. — Les Arnault de Port-Royal. — Henriette Sylvie de Molière. — Mémoires de Claude. — De Robespierre, poète galantin. — Les aïeux de Skakespeare. — Organes sexuels du roi Louis XVIII. — (10 octobre). Dupuy-Demportes. — Édition originale de *Bélisaire.* — Imprimerie de Balzac. — Addenda au *Dictionnaire* de Littré. — L'imprimerie de Kehl en 1780. — Th. Gautier et le *Musée secret.* — Pièces de théâtre sur Judith.

JOURNAL DES CURIEUX (1er octobre). Coquilles d'imprimerie. — L'anagramme. — Avaler sa couverture. — Drille. — (15 octobre). Qui dort dîne. — Paul et Virginie ont-ils existé? — J.-J. Rousseau s'est-il suicidé? — Escargots sympathiques. — Origine des noms de famille. — JOURNAL DES ÉCONOMISTES (septembre). M. Block : L'élaboration statistique, à propos du prochain recensement. — Mannequin : Origines de l'étalon unique d'or en Angleterre. — Pascaud : Associations professionnelles. — De Fontpertuis : Les républiques de la Plata. — Limousin : Le familistère de Guise. — JOURNAL DES SAVANTS (septembre). A. Maury : Histoire de la divination dans l'antiquité. — Franck : Histoire de la philosophie scholastique. — Egger : Recueil d'inscriptions grecques. — Boissier : Sedulius. — De Longpériez : Industria. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (septembre). Le combat à pied de la cavalerie. — La durée du service actif. — Marselli : *La guerre et son histoire.* — Convois militaires en temps de guerre. — Recherches sur la pénétration des projectiles.

MAGASIN PITTORESQUE (septembre). Maison de Raphaël. — Lettres et pensées de Channing. — Les becs de gaz Siemens. — Collection de boutons. — Momies de chacal et de chat. — Les régions inconnues du globe et leurs abords. — Une scène de comédie grecque. — Les statues de Ghiberti. — Un ustensile culinaire au moyen âge. — MOLIERISTE. Une lettre du duc d'Enghien demandant le quatrième acte de *Tartuffe* au Raincy. — Inscription du buste de Molière mise au concours. — Marnicouche : L'abbé de Montigny et Grosley à propos de *George Dandin* et du *Médecin malgré lui.* — Lettre de Dassoucy à Molière.

NATURE (17 septembre). Cortambert : Voyage du Dr Crevaux dans l'Amérique du Sud. — Niaudet : La lampe-soleil. — Vignes : Le chauffage par la vapeur aux Etats-Unis. — (24 septembre). Congrès des électriciens. — Tissandier : Les pigeons voyageurs. — (1er octobre.) Hospitalier : L'éclairage électrique. — Bapst : Musée rétrospectif du métal. — (8 octobre). Le tramway électrique. — Les Fuégiens. — (15 octobre). Les accidents de chemins de fer. — De Nadaillac : Les Mound Builders. — NOUVELLE REVUE (15 septembre). La République de 1848 par les lettres de G. Sand. — De Lesseps : La vapeur. — De Blandfort : La révolution agraire en Irlande. — E. Daudet : Alphonse Daudet. — (1er octobre). Weimann : Les Allemands en Bohême.

POLYBIBLION (septembre). Postel : Ouvrages ascétiques. — Bos : Les avocats au conseil du roi. — De Broglie : Le positivisme et la science expérimentale. — Carbonnelle : Les confins de la science et de la philosophie. — Legrand : Collection de contes et chansons populaires. — Valfrey : Hugues de Lionne. — Ravaisson : Archives de la Bastille. — Sciout : Histoire de la constitution civile du clergé. — Houzeau et Lancastes : Bibliographie générale de l'astronomie. — Savine : La littérature catalane en 1880.

REVUE D'ADMINISTRATION (septembre). Liégeois : La question monétaire, ses origines, son état actuel. — REVUE ALSACIENNE (septembre). H. Martin : Le deux centième anniversaire de la réunion de Strasbourg à la France. — A. Weiss : Le 30 septembre 1861. — La capitulation de Strasbourg en 1861. — REVUE D'ANTHROPOLOGIE (octobre). Broca : La torsion de l'humerus et le tropomètre. — De Quatrefages : Les voyages de Moncatch-Apé. — Le double. Muscles communs aux animaux et à l'homme. — De Nadaillac : La poterie chez les anciens habitants de l'Amérique. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (juillet). Weisgerber : Note sur quelques monuments archéologiques du Sahara. — Delattre : Inscriptons de Chemtou (Tunisie). — De Cessac : Liste critique et descriptive des monuments mégalithiques du département de la Creuse. — REVUE DES ARTS DÉCORATIFS (septembre). Rioux Mailloux : Pierre Puget, décorateur. — Billungs : Sculpture sur bois à Florence; le pro-

fesseur Luigi Frullini. — De Chennevières : Décors et costumes de théâtres. — REVUE BRITANNIQUE (septembre). La Chine pendant le conflit russo-chinois. — G. Elliot. — Vins célèbres de l'Orient. — REVUE DE CHAMPAGNE ET DE BRIE (octobre). Maggiolo : Les écoles dans les anciens diocèses de Châlons et de Verdun avant 1789. — De Barthélémy : Documents inédits sur la ligue en Champagne. — Roserot : Inscriptions du département de l'Aube. — Bouchot Histoire du bailliage de Vitry-le-François. — REVUE CRITIQUE (19 septembre). Wogue : Histoire de la Bible et de l'exégèse biblique. — *Corpus incriptionum latinarum* — (26 septembre). Veseloosky : Étude sur le *Misanthrope* de Molière. — Joly : Mademoiselle Navarre, comtesse de Mirabeau, d'après des documents inédits. — (3 octobre). Kirchoff : Édition critique de la République des Atheniens. — Schweizer : Correspondance de l'ambassade française en Suisse. — (10 octobre). Draeger : Syntaxe historique de la langue latine. — REVUE DES DEUX MONDES (1er octobre). Jamin : Les comètes. — D'Haussonville : La misère à Paris. REVUE DE GÉOGRAPHIE (septembre). De Gerando : Étude sur les hautes plaines de Transylvanie. — De Crozals : Bizerte, son passé, son présent, son avenir. — Rouire : Les Betchouanas. — REVUE PHILOSOPHIQUE (octobre). Rehnisch : Lotze, sa vie et ses écrits. — Fouillée : Critique de la morale de Kant. — H. Spencer : La société militaire. — Turde : La psychologie en économie politique. — Dr Le Bon : *L'homme et les sociétés; leurs origines et leur histoire.* — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (17 septembre) G. Elliot. — Miller : Les chants populaires de l'Épire et les poèmes grecs du moyen âge. — (24 septembre). Les amours de Mirabeau et de Mlle de Nerha, racontées par elle-même. — A. Karr : *Un vieux roman,* drame inédit. — De Pressensé : Le christianisme unitaire en Angleterre. — J. Girard : *L'art antique, histoire et monuments,* d'après MM. Perrot et Rayet. — (1er octobre). Barine : Le juif-errant. — Renan : De Saulcy ; Mariette. — De Lescure : La mère de Ducis. — (8 octobre). Léo Quesnel : Lope de Vega. — De Nouvion : Mémoire sur les ducs et pairs. — Le patois de l'île Maurice. — (15 octobre). Reinach : Le code pénal de 1791 ; les criminels de profession. — Publications allemandes sur Molière. REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES (octobre). A. du Boys : Lanfranc et Guillaume le Conquérant; l'Église et l'État dans la Grande-Bretagne au xe siècle. — Douais : Les sources de l'histoire de l'inquisition dans le midi de la France aux xiiie et xive siècles. — De l'Epinois : La légation du cardinal Caetani en France, 1589-1590. — Vaesen : Un projet de translation du concile de Bâle à Lyon en 1436. — J. Vuy : Une procédure calviniste à Genève au xvie siècle. — REVUE SCIENTIFIQUE (17 septembre). Pabst : Le laboratoire municipal. — D'Arsonval : L'avenir de l'électricité. — Les inventeurs de l'hélice, Dallery et Sauvage. — (24 septembre). Caractères de la guerre d'Afrique. — Tresca : Les inventions de F. Sauvage. — (1er octobre). Williot : L'horlogerie électrique. — De Fontpertuis : La Nouvelle Guinée. — Delbœuf : La liberté et ses effets mécaniques. — (15 octobre). Daremberg : L'origine des êtres et des choses d'après les anciens philosophes. — Michel : Objection à la théorie des effets mécaniques de la liberté.

SPECTATEUR MILITAIRE (15 septembre). Le programme militaire de la nouvelle Chambre. — Les divisions d'infanterie indépendantes. — De Fonvielle : L'art de la guerre et l'exposition d'électricité.

TOUR DU MONDE. Major Serpa Pinto : Comment j'ai traversé l'Afrique de l'océan Atlantique à l'océan Indien.

VIE MODERNE (24 septembre). A. Silvestre : Jean Richepin. — (8 octobre). Gœtschy : Georges Clairin.

---

# PÉRIODIQUES ET NOUVELLES D'ENSEMBLE

## DE L'ÉTRANGER

(Septembre-Octobre 1881.)

Le travail scientifique et littéraire des peuples civilisés a pris des proportions gigantesques, et la tâche d'en signaler les mouvements les plus importants devient de plus en plus difficile. Elle commence à effrayer les esprits les plus vaillants, les savants les plus universels. C'est le professeur Max Muller, un des plus érudits de notre époque, qui a poussé le cri d'alarme dans un journal roumain. On ne l'a pas entendu. Est-ce qu'on a le temps de lire les journaux roumains? Le grand linguiste anglais s'est trouvé obligé à rééditer ses appréhensions dans une revue allemande, la *Deutsche Rundschau.* La plainte du professeur est grave. Il ne suffit pas, dans notre terrible époque, dit-il, de lire les publications françaises, anglaises, allemandes, italiennes, espagnoles, portugaises, danoises, suédoises et hollandaises ; le malheureux savant est incapable de rester au courant de son ressort s'il ne sait pas lire les livres publiés dans les langues russe, polonaise, hongroise, finnoise, roumaine, serbe, voire même en sanskrit, bengalais, hindoustain. Les Roumains ont, par exemple, une littérature nationale qui commence à être intéressante. Tant mieux. Mais pourquoi les comptes rendus de l'Académie roumaine sont-ils publiés exclusivement dans l'idiome du pays, que les membres de l'Académie sont seuls à comprendre? Autrefois nous avions le latin. Actuellement, il n'y a que le pape pour écrire le latin. M. Muller arrive à la conclusion que tout savant, désirant prendre part à la discussion des questions cosmopolites, devrait comprendre à fond les grandes langues vivantes (français, anglais, allemand et italien) et être à même d'écrire dans une de ces langues. La proposition est excellente. Mais pourquoi M. Muller l'a-t-il faite d'abord dans un journal roumain? — Dans le *Nord und Sud,* P. L. (évidemment Paul Lindau, un des premiers « tombeurs » allemands), s'occupe de *la Glu* de Jean Richepin. Il trouve que le récit est repoussant au possible, le style un argot de la pire sorte, qui n'a plus rien de commun avec la langue dite de conversation ; il reproche à l'auteur de s'être laissé entraîner par la manie du naturalisme à ce point d'employer le langage des derniers bas-fonds, même dans les descriptions épiques. Voici la conclusion de M. Lindau : « Je me garderai bien de toute expression d'indignation vertueuse. Mais je crois qu'on portera un jugement plus indulgent sur l'action démoralisa-

trice du second empire dans la littérature, quand on aura pris connaissance de ces récentes productions littéraires de la République morale (*sic !*). Ou serait-ce le produit de la semence bonapartiste ? Je ne veux pas le rechercher. Mais je sais que *le Tintamarre* est débordé par *le Gil-Blas* et *le Gil-Blas* par *l'Événement parisien* (M. Lindau est en retard), et que la *Thérèse* de Goncourt et la *Nana* de Zola ont succédé à la *Fanny* de Feydeau et à *Mademoiselle Giraud* de Belot. Nous en sommes arrivés à *la Glu* de Richepin. Si cela continue, cela finira par être bien édifiant. »

## Revues anglaises.

L'agitation antésémitique est contagieuse. Voilà l'Angleterre qui en est saisie à son tour. M. Lucien Wolf accuse dans le *Jewish World* le professeur Goldwin Smith d'avoir commencé cette agitation. M. Smith répond dans le *Nineteenth Century* (octobre) qu'il était nécessaire de rappeler au peuple anglais que les juifs formaient une race à part poursuivant un but à elle, que leur puissance dans les finances et dans la presse était un danger national pour tous les pays chrétiens; que leur expulsion de l'Angleterre au moyen âge avait été un acte de justice, la haine contre eux étant bien fondée, car ils étaient devenus tyrans du peuple. D'après M. Smith, ce n'est point une question religieuse, mais une question politique. Ainsi, c'était pour servir à des intérêts particuliers de la « nation juive » qu'une partie de la presse européenne aurait poussé l'Angleterre à la guerre contre la Russie, contre laquelle les israélites auraient, paraît-il, certains griefs. M. Smith s'associe au vœu exprimé récemment par M^me Oliphant dans *le Pays de Gilead,* de renvoyer les juifs en Palestine. — Le *Gentleman's Magazine* s'occupe aussi des israélites dans un article de M. Alex.-C. Ewald, intitulé : « A bas les juifs ! » M. Ewald se borne à raconter quelques détails navrants des persécutions exercées au moyen âge dans l'Angleterre et dans la France du Nord. — Dans le *Times,* une revue pareille à celle que nous venons de nommer, M. Grenville Murray raconte l'histoire véridique d'un Anglais qui était venu à Paris pour s'amuser et s'était vu encoffré pour une quinzaine de jours. On l'avait pris pour un nihiliste. L'article est une longue diatribe contre nos procédures judiciaires, et l'auteur a mille choses à dire sur les manières brusques des organes supérieurs et les « mains malpropres » des agents subordonnés de notre police. — Le Parlement anglais virent de voter une nouvelle loi sur la presse. D'après cette *Lane of libel,* le compte rendu des journaux sur une réunion publique sera considéré comme privilégié s'il est exact, publié sans malice et pour le bien public, et si l'on n'a pas refusé l'insertion d'une rectification raisonnable. Un autre projet de loi présenté par sir Lubbock concerne l'organisation des bibliothèques. Ajoutons que l'Association des bibliothécaires a discuté ce projet dans sa réunion annuelle qui a eu lieu au mois de septembre. Dans cette même réunion, M. Walford a présenté le plan d'un répertoire des études publiées dans les revues et journaux anglais. Il s'agit d'un sommaire raisonné de 30,000 publications périodiques. — En parlant de bibliothèques, mentionnons la prochaine mise en vente par M. Quaritsch de la fameuse *Sunderland Bibliothèque,* qui contient 20,000 volumes environ, et qui avait été formée par Charles Spencer, earl de Sunderland et secrétaire d'État sous Anne et George I^er pendant une douzaine d'années. La bibliothèque renferme des collections extrêmement riches des premières éditions d'auteurs grecs et romains, d'éditions de la Bible en divers idiomes; elle renferme 100 éditions de Dante, de l'époque de 1472 à 1483, et un *Décaméron* de Boccacio pour lequel le marquis de Blandfort, rivalisant avec lord Spencer, avait payé 2,260 livres sterling et que ce dernier put acquérir sept ans après pour la somme modeste de 918 livres sterl. — *L'Academy* annonce que la nouvelle édition du *Dictionnaire impérial* d'Annendale est sous presse ; elle est préparée depuis dix ans et ne contient pas moins de 130,000 mots (12,000 de plus que le Webster) et 3,000 gravures en bois. — *Macmillan's Magazine* contient un très intéressant récit de mœurs irlandaises pris au vif et donnant une saisissante idée de l'agitation en Irlande. — Nous lisons dans l'*Athenæum* que M. Alfred Williams publiera prochainement chez Osgood et C^ie (Boston) une Anthologie de poètes irlandais renfermant des essais sur les anciens *bardes*, les chanteurs des rues, etc. — *L'Art Journal* (octobre) publie une étude sur Alphonse Legros, le professeur de beaux-arts à l'Université de Londres, qui est, on le sait, originaire de Dijon et maintenant Anglais naturalisé.

## Revues américaines.

« *La Conquête jacobine* de M. Taine porte un coup mortel à la tradition révolutionnaire. » C'est ainsi que commence une série d'articles que la *Nation,* le journal littéraire le plus important de l'Amérique, vient de consacrer à la dernière œuvre de M. Taine, et il nous paraît utile de continuer à citer les opinions de la presse étrangère sur un livre auquel on attribue une si haute importance. Le journal que nous citons admet que la légende révolutionnaire exige une revision, mais il n'est pas tout à fait d'accord avec M. Taine et trouve que la réponse à la question posée par l'auteur n'est pas satisfaisante. Notre confrère insiste notamment sur l'exemple de 1848 pour prouver (ce que M. Taine oublie), que le désarmement de la populace aurait eu pour effet un retour offensif de l'ancien régime tout aussi désastreux que la Terreur ; il se méfie de l'autorité de M. Taine parce qu'il ne s'est guère préoccupé d'un élément aussi important que l'influence de conspirations directes sur les événements. M. Taine maintient une partie de la légende, celle qui a trait à l'héroïsme des sans-culottes. « Est-il possible, demande la *Nation,* que tous les hommes qui ont passé la frontière aient été des héros, tandis que tous les hommes de la même classe qui sont restés en France eussent été les derniers truands ? » — Nous trouvons dans l'*Atlantic Monthly* un curieux article de M. George Read, sur la « nervosité des Américains ». L'auteur signale les dangers que les Yankees encourent, par suite de leur travail fiévreux, l'intempérance, la névralgie, le mal aux dents et d'autres maladies qui en sont la conséquence de plus en plus fréquente. C'est surtout le mal aux dents, qu est presque épidémique parmi les Yankees ; les dentistes font annuellement une consommation de 500,000 dollars d'or dans la fabrication de fausses dents (n'est-ce pas là peut-être qu'il faut chercher la cause de ce fameux drainage d'or qui est devenu depuis quelques mois la principale préoccupation de notre Bourse, sans compter la consommation de platine et d'argent qui s'élève à 2 millions ?) — Le *Critic,* un nouveau journal littéraire, qui a rapidement conquis sa place au premier rang, donne, dans son numéro du 10 septembre, le portrait et la biographie d'Alphonse Daudet. Ce journal annonce que M. Scribner prépare une série de monographies sur les diverses campagnes de la guerre civile. Le secret était connu de deux cents personnes, et pourtant le public n'en a rien appris. La publication comprendra douze volumes; chaque volume est écrit par une personne qui a joué un principal rôle dans les scènes qu'il raconte. Le premier volume : *le Commencement de la rébellion,* est dû à la plume de M. Nicolay, ancien secrétaire du président Lincoln. — Mentionnons, à propos de cette publication, que le livre de Davis, sur l'histoire du gouvernement des confédérés, a été écoulé au nombre de 20,000 exemplaires. — Les directeurs des théâtres anglais et américains se sont vivement disputé le texte de *Michel Strogoff* (non pas le droit de le représenter, bien entendu : cela ne se demande pas, cela se

prend !), et maintenant on joue la fantaisie de Jules Verne dans quatre théâtres de New-York à la fois. Le *Critic* proteste vivement contre la « charge » du correspondant anglais, qui n'a rien de commun avec la race des Mac-Graham, Stanley, Cameron, Forbes et des autres célébrités du reportage anglais.

### Revues italiennes.

Nous avons reçu le programme d'une *Histoire de la typographie* en Italie, par le professeur français Berlan, publié chez Angelo Colombo, éditeur, à Milan. L'œuvre contiendra l'histoire de la typographie et de ses arts auxiliaires, de la législation concernant la typographie, des sociétés qui s'étaient formées pour la diffusion de l'imprimerie et les chiffres statistiques du commerce des livres. — La *Rivista Europea* signale avec beaucoup d'éloges la *Vie anecdotique de Verdi*, de Pougin, traduite en italien, considérablement revue, corrigée et augmentée par Folchetto (Caponi), le brillant correspondant parisien de *la Fanfulla*.

### Revues suisses.

Le chancelier de Stuerber résume, dans l'*Anzeiger fuer schweizerische Geschichte*, les raisons qu'on a de douter de l'exploit de Winkelried. La légende n'a d'autre garantie que le récit tardif d'une chronique de 1476, infirmé par le silence absolu des contemporains et une ballade connue sous le nom de *Sempacherlied*, dont la plus ancienne rédaction ne dit pas le moindre mot de l'incident en question.

### Revues espagnoles.

L'Exposition de l'art antique de l'Espagne et du Portugal ouvrira à Lisbonne, au mois de novembre 1882. Le roi de Portugal a accepté la présidence.

### Revues russes.

Tourguenieff vient de terminer quelques *Récits pour les enfants*, qui paraîtront à la Noël. — La *Rossikaia Bibliographie* publie de curieux détails sur le chevalier de Lucy, le rédacteur du premier journal français publié (en 1780) en Russie. Le directeur du *Caméléon littéraire* était originaire de Metz; il s'appelait de son vrai nom baron Tschoudy.

---

## PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

### PARUS DANS LES JOURNAUX QUOTIDIENS DE PARIS

(Du 15 septembre au 15 octobre 1881.)

CONSTITUTIONNEL. Septembre : 19. Trianon : La Rochefoucauld, ed. Jouaust. Théâtre choisi de Marivaux. — 21. Bonaparte, membre de l'Institut. — Octobre : 3. Un chroniqueur catalan au XII^e siècle; Ramon Muntaner. — 10. Barbey d'Aurevilly : *Bonaparte*, par Jung.

DÉBATS. Septembre : 16. Berger : *Corpus inscriptionum semiticarum*. — 18. Baudry : Cartulaire de l'abbaye de Saint-Michel du Tréport, par de Kermanigant. — 19. Bérard-Véragnac : Correspondance diplomatique du baron de Staël-Hostein. — 20. Zévort : Études sur l'histoire de Prusse, par Lavisse. — 21. H. Houssaye : Monsieur le Ministre, par J. Claretie. — 22. De Pressensé : Une nouvelle étude sur l'apôtre Paul. — 23. Bérard-Véragnac : Le maréchal de Caxias. — 28. Baudrillart : Nos devoirs et nos droits, par Ferrac. — 30. Bertin : Le public et les hommes de lettres en Angleterre au XVIII^e siècle. — Octobre : 1^er. Charmes : Le comte de Montlosier et le Gallicanisme, par Bardoux. — 2. Journal d'Antoine Galland, 1672. — 4. Zévort : Histoire de Desaix, par Bonnal. — 5. Marc-Monnier : Traducteurs et traductions. — 7. Egger : Bulletin de correspondance hellénique, publié par l'école française d'Athènes. — 10. Bérard-Véragnac : Le roman d'un spahi, par Loti. — 15. Block : L'école de village pendant la Révolution, par Babeau.

DÉFENSE. Octobre : 8. Marie Mancini.

DIX-NEUVIEME SIÈCLE. Octobre : 30-31. Les ruines d'Utique. — 4-11-15. Sarcey : La lumière au théâtre.

EVENEMENT. Septembre : 24. Monselet : H. Conscience

FIGARO. Septembre : 21. Les débuts du régime parlementaire. — 24. Zola, polémiste (*de Amicis*). — Octobre : 2. Les livres au château. — 15. Vitu : Le musée et la bibliothèque de l'Opéra.

FRANÇAIS. Septembre : 26. M. Pasteur. — 27. Le comte de Montlosier. — 28-29. Les 27 et 28 septembre 1681. — 30. Cochin : Raphaël, peintre de portraits. — Octobre : 1^er. La marquise d'Huxelles et ses amis. — 4. Pensées et fragments de Doudan. — 7. La littérature dramatique en 1881. — 10. Beaudouin : Le siège de Saint-Quentin. — 11. Correspondance diplomatique du baron de Staël-Holstein.

GAZETTE DE FRANCE. Septembre : 18. De Pontmartin : Monsieur le Ministre, par Claretie. — 21. Histoire du Tribunal révolutionnaire. — 25. De Pontmartin : Le comte de Montlosier et le gallicanisme. — Octobre : 9. De Pontmartin : Vie du R. P. Hermann, par Sylvain.

GAZETTE DES TRIBUNAUX. Octobre : 10-11. Des privilèges de librairie.

GIL BLAS. Septembre : 20. La maison de Molière. — Octobre : 9. Th. de Banville : H. Heine.

JUSTICE. Septembre : 17. Une satire de Darwin.

LIBERTÉ. Septembre : 17. Drumont : *Journal du sire de Gouberville*, publié par l'abbé Tollemer. — Octobre : 1^er. Drumont : Les Reliquiæ de Lamartine.

MONITEUR. Octobre : 1er-12. Champier : La caricature anglaise : Le Punch.

NATIONAL. Octobre : 11. Junca : Histoire de France, par H. Martin.

PARIS. Septembre : 27. De Biez : Béranger picard.

PARIS-JOURNAL. Septembre : 24. Le maréchal Bugeaud à propos d'une publication récente. — 26. Le château de Crignan.

PARLEMENT. Septembre : 16. Tasselin : Les hommes d'église en Angleterre ; le doyen Stanley. — 17. Rod : Œdipe au moyen âge. — 18. Le palais d'Ulysse à Ithaque, par Lucas. — 19. A. Le Roy : Mazzini, l'homme et l'œuvre. — 20. Quellien : Contes populaires de la Bretagne. — 23. Rod : M. Stefano Interdonato. — 24. A. Le Roy : La marquise et le comte de Caylus. — 25. La Bastide : Les petits romans de J. Janin. — 28-30. La Bastide : Correspondance de Galiani. — 29. Bourget : Poètes anglais contemporains. — Octobre : 3. Rod : La psychologie et la littérature. — 5-7-9. Correspondance de J. Chapelain, publiée par M. Tamizey de Larroque. — 6. Bourget : Coup d'œil sur l'histoire du peuple juif. — 9. La papauté au moyen âge. — 10 La criminalité et ses fluctuations. — 11. Les voyageurs et romanciers en Afrique. — 12. De Varigny : V. Cherbuliez. — 13. Bourget : Mémoires de Lamartine. — 14. Le roman anglais contemporain ; Ch. Kingsbey.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Septembre : 20. L'hylozoïsme moderne.

SOLEIL. Septembre : 26. A. Legrelle : Louis XIV et Strasbourg. — Octobre : 3. Lamartine.

TEMPS. Septembre : 21. Mézières : Histoire de Florence, par Perreuse. — 22. Loiseleur : Mme de la Vallière, d'après un livre récent. — 23. Le poète Ch. Dovalle. — 29-3 14. Legouvé : Bossuet et Manin. — 30. J. Soury : Duclos. — Octobre : 5. Ch. Blanc : Une excursion en Italie à la recherche des précurseurs. — 6. Les mémoires de Lucien Bonaparte. — Le congrès géographique de Venise. — 14. Mézières : Le public et les hommes de lettres en Angleterre au XVIIIe siècle.

UNION. Septembre : 17. M. Sepet : Romanceiro; choix de vieux chants portugais, traduits par M. de Puymaigre. — 19. Les guerres sous Louis XV, par le comte Pajol. — 22. Dupleix, à propos de deux publications récentes. — 23. Sepet : A tire-d'aile, par des Chesnais. — 27. Sepet : Revue es sciences historiques. — Octobre : 9. Contes en vers, par Coppée. — 14. D. Bernard : Le roman d'un spahi, par Loti.

UNIVERS. Septembre : 19-4. Daniel : Les origines de l'histoire, d'après M. Lenormant. — Octobre : Les apôtres des Slaves : Saint Cyrille et saint Méthode.

---

# NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

PENDANT LE MOIS DE SEPTEMBRE 1881

1. *Paris-Mensonge*, par Al. Weill. In-folio, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Motteroz, 54, rue du Four. — En exergue se trouvent ces deux notes : « Ce journal paraîtra chaque fois que j'aurai un mensonge à confondre et une vérité à dire. » — « Il se vend 10 centimes et il ne prendra pas d'abonnements et n'insérera ni annonces, ni réclames payées. »

*L'Esclave ivre*. Pet. in-4°, 4 p. à 2 col. avec fig. Bois-Colombes, imp. Gontard, 15, rue du Chalet. — Bureaux, Paris, 15, Faub.-Montmartre. — Abonnements : Paris, 3 fr.; départements, 3 fr. 50. — Le numéro, 5 cent. — Hebdomadaire.

*La Rigolade sténographique*. In-24, 24 p. Paris, imp. Levrat, 8, rue du Chapon. — Bureaux, 12, rue N.-D.-de-Nazareth. — Abonnements : 1 franc par an. — Trimestriel.

*Le Petit illustré*. Journal hebdomadaire, in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Marc, 13, rue Saint-Georges.

*Arlequin*. Journal politique littéraire et financier. Gd. in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Naudin, 16, rue du Croissant. — Bureaux, même adresse. — Abonnements : Un an; Paris, 20 fr.; départements, 24 francs.

*Le Tailleur*. Journal des modes paraissant le 1er de chaque mois. Pet. in-4°, 4 p. à 2 col. avec fig. Paris, imp. Guérin, 26, rue des Petits-Carreaux. — Bureaux, 36, rue du Mail. Abonnements : sans gravures, un an, 5 fr.; 6 mois, 3 fr.; avec gravures : un an, 15 fr.; 6 mois, 8 fr. — Le numéro 50 cent.

*L'Indicateur universel*. Journal d'annonces paraissant le mercredi et le samedi. In-4°, 4 p. Paris, imp. Lehugeur, 37, passage du Caire. — Bureaux, 28, rue Bellefond. — Abonnements : Paris, un mois, 5 fr.; départements, 6 fr.; étranger, 7 francs.

*La Mode-Style*. Recueil de toilettes de grand luxe, paraissant le 1er de chaque mois. Gd in-4°, avec planches coloriées. Paris, typ. Michels, passage du Caire 8 et 10. — Bureaux, rue des Filles-Saint-Thomas. — Abonnements : un an, 30 fr.; 6 mois, 16 fr.; 3 mois, 9 fr. — Le numéro 3 francs.

*La Critique*. Littérature, finances, théâtres, beaux-arts. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Magniat, 8, rue Herold. — Bureaux, même adresse. — Le numéro, 5 cent.

*Cote industrielle de la Bourse et de la Banque*. Revue universelle des chemins de fer, charbonnages, mines, etc. In-f°, 8 p. Paris, imp. Delotal, 28, passage de l'Opéra. — Bureaux, 16, même passage. — Abonnements : le trimestre, 8 fr. — Le numéro, 15 cent. — Hebdomadaire.

*Le Trésor*. Paraissant le jeudi. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Schiller, Faub.-Montmartre. — Bureaux, 1, rue des Panoramas. — Abonnements: France, 5 fr.; Étranger 8 fr. — Le numéro 25 cent.

*L'Argus parisien*. Journal général d'annonces et de renseignements indiquant les emplois vacants dans Paris et la province, paraissant tous les mardis et les vendredis. Pet. in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Devillard, 95, Faub.-Saint-Martin. — Bureaux, 18, rue de la Roquette. — Abonnements : Paris, un mois, 5 fr.; 3 mois, 15 fr.

*Le Joueur*. Journal hebdomadaire, organe des gogos et des décavés. In-4°. 4 p. à 3 col. Paris, imp. Villard, 46, rue du Château-d'Eau. — Bureaux, même adresse. — Abonnements: Un an, 6 fr.; 6 mois, 3 fr.; 3 mois, 1 fr. 50. — Le numéro, 10 cent.

2. *L'Écho des annonces de Paris*. Paraissant les jeudis et dimanches. Pet. in-4°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Malabouche, 52, rue de Provence. Bureaux, rue de Londres, 35.

*Commerce et Finance*. Propriété de la Banque de prêts au commerce. Gd in-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Pinaud, 18, rue Saint-Sauveur. — Bureaux, 3, rue d'Aboukir. — Abonnements : 2 fr. par an. — Le numéro, 10 cent. — Paraît le dimanche.

4. *La République sociale*. Journal international littéraire. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Raynaud, 18, rue d'Enghien. — Bureaux, 33, Faub.-du-Temple. — Abonnements, un an, 8 fr.; 6 mois, 4 fr.; 3 mois, 2 fr. — Le numéro, 15 cent. — Paraît le dimanche.

5. *L'Indiscret*. Journal hebdomadaire, politique et financier. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Bertrand, 17, rue de l'Échiquier. — Bureaux, 62, rue Pigalle. — Abonnements, un an, 10 fr.; Étranger, le port en sus. — Un numéro 25 cent. — Paraissant le dimanche.

*Le Brésil*. Courrier de l'Amérique du Sud, paraissant le 5 et le 20 de chaque mois. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, Imp. nouvelle, 11, rue Cadet. — Bureau, 1, place Boïeldieu. — Abonnements : un an, 20 fr. — Le numéro 1 franc.

8. *Officiel-Artiste*. Journal hebdomadaire paraissant tous les jeudis. Pet. in-4°, 1 p. à 2 col. Paris, imp. Guérin, 26, rue des Petits-Carreaux. — Bureaux, rue des Halles. — Abonnements : Paris, un an, 8 fr.; 6 mois, 4 fr. 75; 5 mois, 2 fr. 25; départements, un an, 9 fr 50; 6 mois, 5 fr. 25; 3 mois, 2 fr. 75. — Le numéro 25 cent. — Spécimen.

*L'Œil*. In-32, 16 p. Paris, imp. Dubreuil, rue des Martyrs, 18. — Bureaux, même adresse.

*Le Carnet de Guibollard*. In-32, 16 p. Paris, imp. Dubreuil, rue des Martyrs. — Bureaux, 5, rue de Châteaudun. — Abonnements : un an, 5 fr.; 6 mois, 2 fr. 50; 3 mois, 1 fr. 50. — Le numéro, 10 cent. — Paraît le jeudi.

*La Cravache parisienne*. Journal satirique illustré paraissant le samedi. In-4°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Lapirot, 9, cour des Miracles. — Bureaux, même adresse. — Abonnements : un an, 6 fr.; 6 mois, 3 fr. — Le numéro, 10 cent.

*Le Mémorial de Paris*. Journal financier politique et agricole paraissant le dimanche. Gd. in-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Tolmer, 3, rue Madame. — Bureaux, 163, rue Saint-Honoré. Abonnements : un an, 2 francs.

13. *Le Médecin populaire*. Journal hebdomadaire illustré; médecine, hygiène, économie domestique. In-4°, 16 p. à 3 col. Saint-Germain, imp. Bardin. — Bureaux, 19, rue de Rome et 57, rue Saint-Roch. — Abonnements: Paris, un an, 8 fr.; 6 mois, 4 fr. 50; départements, un an, 10 fr.; 6 mois, 5 fr. 50. — Le numéro, 15 cent. — Paraît le mardi.

15. *Kurjer Paryzki*. In-4, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Reiff, 9, place du Collège-de-France. — Bureaux, même adresse. — Le numéro, 30 cent.

*L'Abeille sténographique*. Journal mensuel, littéraire et récréatif. In-4°, 4 p. à 2 col. Paris, lith. Goux, 27, rue Michel-le-Comte. — Bureaux, 65, aven. de la Motte-Piquet. — Abonnements : un an, 3 fr.; 6 mois, 1 fr. 75. — Paraît le 15 de chaque mois.

*Le Novateur financier*. Revue hebdomadaire paraissant le jeudi. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. du *Novateur*, 3, rue Herold. — Bureaux, 5, rue du Coq-Héron. — Abonnements : un an, 12 fr.; 6 mois, 7 fr. — Le numéro, 25 cent.

16. *Le Journal populaire*. Histoire, littérature, romans, sciences, voyages. In-4°, 16 p. à 3 col. Saint-Germain, imp. Bardin. — Bureaux, Paris, 57, rue Saint-Roch. — Abonnements : Paris, un an, 8 fr.; 6 mois, 4 fr. 50; départements, un an, 10 fr.; 6 mois, 5 fr. 50. — Le numéro, 15 cent. Paraît le vendredi.

22. *Journal des capitalistes français*. — In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Philipona, 51, rue de Lille. — Bureaux, 2, rue Grétry. — Abonnements : 2 fr. par an. — Le numéro, 10 cent. Paraît le jeudi.

# Le Livre

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

*Douzième Livraison* DEUXIÈME ANNÉE *10 Décembre 1881*

## CORRESPONDANCES ÉTRANGÈRES

### ANGLETERRE

Londres, 6 décembre 1881.

Dans une revue des productions de la littérature en Angleterre pendant les deux derniers mois, la place d'honneur appartient à la *Vie de Richard Cobden* par M. Morley[1]. On ne peut guère s'attendre à ce qu'un ouvrage essentiellement politique comme celui-ci doit l'être se recommande bien fortement aux lecteurs du *Livre;* car je suppose que ceux-ci ne prennent, en général, qu'un intérêt médiocre aux spéculations métaphysiques, politiques ou théologiques. Cependant le haut rang que Cobden occupe parmi les hommes d'État de l'Angleterre et celui que M. Morley s'est fait dans la littérature anglaise ne me permettent point de passer sous silence une œuvre comme cette biographie, qui peut à bien des égards passer pour un modèle du genre. Sur Cobden lui-même je n'ai naturellement que peu de chose à dire. Les doctrines dont il se fit l'avocat sont, autant que je comprends la question, soumises à une nouvelle et sérieuse épreuve en France et en Angleterre, et se prennent pour programme dans les luttes électorales. Quoi qu'il en soit, vos hommes politiques les ont étudiées de près, et quelques-uns des plus enthousiastes éloges que Cobden ait reçus ont été prononcés par des Français. Mais ce qu'on ne peut vous demander de savoir, c'est à quel point Cobden était foncièrement, typiquement Anglais. Plein de persistance, clairvoyant, sérieux, vrai, poussant l'honnêteté à un point presque inconnu en politique, il possédait en outre le talent oratoire le plus persuasif qu'il m'ait été donné d'apprécier. Les grâces et la politesse d'esprit qui devaient élever au premier rang cet homme remarquable paraissent d'autant plus extraordinaires que sa vie débuta dans la misère et se continua dans la lutte.

De son côté, M. Morley, à qui la famille de l'homme d'État mort a confié les matériaux nécessaires pour écrire cette vie de Cobden, compte parmi les premiers des hommes de lettres anglais. Directeur d'une revue de premier ordre, la *Fortnightly*, qui vise à être en Angleterre ce qu'est la *Revue des Deux Mondes* en France, et d'un journal quotidien qui est l'organe reconnu des extrêmes radicaux, M. Morley occupe une position d'une telle importance qu'il pourrait à juste titre être au Parlement le *leader* du parti considérable dont il est l'un des chefs. Ses efforts pour entrer à la Chambre des communes n'ont pas eu de succès jusqu'ici. Ses opinions tranchées et absolues sur toutes les questions théologiques et politiques, que l'on considère en France comme offrant la meilleure garantie de sincérité, effrayent le libéralisme chancelant de nos collèges électoraux populaires. Pour le moment, M. Morley doit se contenter de l'honneur signalé d'avoir été choisi pour disputer, au nom de son parti, le siège dont dispose l'importante circonscription de Westminster, qui eut autrefois pour représentant le modèle et le maître du candidat actuel, John Stuart Mill. La réputation littéraire de M. Morley repose principalement sur ses ouvrages visant les pionniers de la Révolution française, Diderot, Voltaire, Jean-Jacques Rousseau et Condorcet. Quelle opinion

1. London, Chapman and Hall

s'est-on formée de ces ouvrages en France? je l'ignore. En Angleterre, on les tient en haute estime, et ils ont acquis à M. Morley la première place et le nom le plus significatif parmi les littérateurs qui cultivent le genre d'étude qu'il a choisi. La *Vie de Cobden* mérite d'être considérée comme la meilleure bibliographie d'Anglais publiée depuis dix ans. Elle n'est pas moins remarquable par sa pénétration philosophique que par son style lumineux. Il a fallu obsevrer quelque discrétion en écrivant pour un public tel que le public anglais, et je puis vous dire tout bas qu'on a passé sous silence un fait au moins se rattachant à la vie mondaine de Cobden, parce qu'il aurait effarouché ceux que nous appelons ici des philistins.

Un autre important ouvrage qui réclame une courte notice c'est *the Renaissance in Italy*, par J.-A. Symonds[1], dont les deux derniers volumes viennent de voir le jour. Dans les trois premiers volumes de cet ouvrage, que l'auteur appelle modestement une étude plutôt qu'une histoire, M. Symonds a traité du siècle des despotes, de la renaissance des études et des beaux-arts. Les deux derniers roulent sur la littérature italienne depuis l'époque de Boccace jusqu'au milieu du XVI^e siècle. Pour l'Angleterre, l'ensemble de cet ouvrage forme la meilleure introduction qui existe à l'étude de la littérature italienne. Les dissertations sur Boccace, l'Arétin, Pulci, Boiardo, l'Arioste, Folengo, Bandello et Giraldo Cinthio dénotent du goût et une vaste érudition; elles sont de plus écrites avec une hardiesse qui, en Angleterre du moins, où la pudibonderie du public paralyse les auteurs, est loin d'être commune. On a accusé, et non tout à fait sans fondement, M. Symonds d'attribuer à l'influence italienne ce qui appartient en réalité à la France. Cela s'explique par ce fait que M. Symonds est plus familier avec les anciennes productions de la littérature italienne qu'avec les œuvres françaises de la même époque. Cette réserve faite, *la Renaissance en Italie* est un livre qui fait honneur à l'érudition anglaise.

Un volume de ballades et sonnets, par Dante Gabriel Rossetti[2], depuis longtemps attendu, vient enfin d'être publié. Il a causé une sensation profonde dans cette partie du public qui aime la poésie et les arts. A certains égards, M. Rossetti est la plus intéressante figure de l'Angleterre intellectuelle. D'extraction italienne, comme l'indique son nom, tout en étant Anglais de naissance et aussi, je puis le dire, je crois, de goût et de sympathies, il s'est fait d'abord connaître comme l'initiateur et l'inspirateur d'un mouvement artistique auquel l'Angleterre doit tout ce qu'elle a de meilleur dans son école actuelle de peinture, et beaucoup de ce qui a le plus de valeur dans sa littérature poétique. Ce mouvement, auquel tout homme s'occupant de l'art et des lettres de ce pays doit nécessairement faire fréquemment allusion, est connu sous le nom de préraphaélisme. Il était tellement contraire à tout ce qui se trouvait en possession de la sympathie du public et à toutes les données de l'enseignement académique, que son nom fut d'abord employé comme un terme familier de blâme, sinon de mépris. Des hommes comme les promoteurs de ce mouvement, parmi lesquels se trouvaient les personnalités les plus illustres aujourd'hui de l'art anglais, ne se laissèrent déconcerter ni par l'indifférence populaire ni par les blâmes académiques. Cependant, tandis que d'autres se frayaient de vive force un chemin malgré toutes les oppositions et conquéraient leur place au sein même de l'Académie, jetant comme un puissant levain dans cette inerte masse de médiocrités, M. Rossetti se réfugiait dans la solitude et le dédain. Nul jury d'exposition ne rejeta ses œuvres, car il n'en soumit jamais une à aucun. Ceux qui désiraient voir ou acheter avaient à le découvrir eux-mêmes. A l'heure qu'il est, ses tableaux atteignent les prix les plus élevés qui aient jamais été payés pour des œuvres d'art, et sont aussi ignorés du gros public anglais que les tableaux d'Apelles. En littérature, au moins pour ce qui regarde les œuvres originales, il a observé la même attitude de réserve. Une traduction de la *Vita Nuova* de Dante et des poètes du cycle dantesque avait révélé chez M. Rossetti une familiarité complète, et facilement explicable par son origine italienne, avec une importante période de la littérature de l'Italie, en même temps qu'elle montrait de remarquables facultés d'expression poétique. Le bruit courait cependant que des poèmes originaux d'un mérite élevé, quelques-uns même disaient transcendant, avaient naguère existé; mais, suivant la rumeur la plus accréditée, ils avaient été brûlés sur le tombeau d'un amour mort. Personne n'aurait pu prétendre alors en savoir plus sur ce sujet que ce qu'en avait appris un public restreint par la lecture d'une revue mort-née publiée dans la jeunesse de l'auteur, et où avaient paru deux ou trois de ses poèmes. Personne qui pût même donner à ses œuvres un reflet fortuit de grandeur en en citant une ligne, quand, il y a onze ans, le monde littéraire fut tout à coup surpris par l'apparition d'un volume de poésies signé de M. Rossetti. Le livre fut accueilli de

1. London, Smith elder and C°.
2. London, Ellis and White.

manière à satisfaire l'auteur. Une attaque tout particulièrement venimeuse fut à la vérité dirigée contre lui; mais le coup destiné à M. Rossetti retomba sur l'agresseur, et l'écrasa. Ce volume ne s'adressait guère à la masse du public, et celle-ci le reçut avec indifférence. Mais dans les cercles littéraires on le goûta avec délices, et on assigna dès lors à son auteur une place au premier rang des poètes modernes. Il sembla pourtant que tout dût s'arrêter là. Les éditions des poèmes se multiplièrent, et un exemplaire de la première est aujourd'hui aussi recherché que le sont dans les mêmes conditions les *Émaux et Camées* ou les *Fleurs du Mal* en France. Mais si tout le monde vit les poésies, nul ne voyait le poète ni n'en entendait parler. Cette réserve persista, et, sauf pour un petit nombre d'initiés, M. Rossetti resta pour tous un être de raison, une sorte de créature imaginaire. Aujourd'hui, un second volume de poèmes apparaît, et l'ancien intérêt se rallume, et les anciennes curiosités étonnées se réveillent. Sous certains rapports, le nouveau recueil marque un progrès sur le premier; sous tous les rapports il en est digne. Une suite de cent un sonnets exposant l'histoire du développement physique, sensible et intellectuel de l'être, et intitulé *the Hours of Life,* en forme la plus importante partie. Quelques-uns de ces sonnets avaient déjà paru dans le premier volume; beaucoup ont été écrits au début de la vie. Mais on en peut comprendre maintenant pour la première fois la valeur psychologique et la profonde signification. Parmi les auteurs modernes de sonnets en Angleterre, M. Rossetti a droit à la première place. Pour trouver les mêmes qualités que dans ses ouvrages, il faut s'adresser aux sonnets de Shakespeare, de Milton ou de Wordsworth. L'influence des modèles italiens sur l'auteur se fait fortement sentir, et l'intensité de la passion se mêle chez lui à une austérité qui vient directement du Dante. Comme magnificence de langage, la littérature anglaise moderne n'a rien qui égale ces poèmes. L'expression de contemplation extatique, — si l'on peut parler ainsi, — que l'on trouve dans les premiers sonnets décrivant les amours et les aspirations de la jeunesse, a une singulière beauté. L'auteur se tient à l'écart, pour ainsi dire, comme un homme qui se contemplerait en songe; il regarde ses propres joies, même la joie suprême de l'abandon nuptial, avec la béatitude solennelle et triste de quelqu'un qui, vivant dans le passé et vivant aussi dans le présent, sait combien l'un est différent de l'autre. Je suis forcé d'employer un langage dont les contradictions apparentes pourront inquiéter quelques lecteurs, mais que comprendront, je le crois, ceux qui sont épris de poésie. Dans les sonnets plus récents, comme *Farewell to the Glen, Newborn Death, the Husbandman,* les trois sonnets intitulés *the Choice,* les larges sympathies de M. Rossetti, ses théories sur la vie et sur l'art et la profondeur de ses convictions apparaissent manifestes. L'ensemble de la série constitue une des œuvres d'imagination les plus grandes et les plus nobles du temps présent. La ballade historique, — il ne faut pas prendre le mot ballade au sens de Villon ou de Marot, — est aussi une des formes poétiques qu'affectionne M. Rossetti. Dans les compositions de ce genre, il emploie des termes archaïques qui, avec la tendance qu'a l'écrivain vers le mysticisme, donnent à son livre un air étrange, celui d'une œuvre qui n'appartiendrait pas à ce monde. Quoi qu'il en soit, c'est dans ces ballades que les côtés fantaisistes et romanesques de l'imagination du poète se montrent dans toute leur puissance et avec tous leurs avantages.

Après avoir parlé de M. Rosetti, je ne voudrais pas exposer nos *poetæ minores* à la comparaison qui s'imposerait à l'esprit des lecteurs, en voyant leurs noms figurer ici après le sien. Je passerai donc sous silence une douzaine de volumes de vers que j'ai sous les yeux. Je dois cependant signaler, quoique bien tardivement, une œuvre de grand mérite, qui est aussi du domaine de la poésie. C'est *the Odyssey of Homer done into English prose*, par S.-H. Butcher et A. Lang[1]. Comme instrument de traduction, la prose est plus en faveur maintenant en Angleterre qu'elle ne l'a jamais été. En France, vous avez depuis longtemps reconnu que mettre en vers dignes de l'original un grand poème ou simplement une délicate pièce lyrique est une tâche qui exige une puissance égale, sinon supérieure, à celle de l'auteur lui-même, et vous avez vu un homme comme Heine, possédant, ou du moins nous semblant, à nous étrangers, posséder la connaissance complète de votre langue, choisir la prose pour nous présenter ses chants. Nous avons été plus ambitieux en Angleterre, et la conséquence est que nous n'avons que bien peu de traductions qui conservent et fassent sentir quelque chose de l'esprit de l'original. Cette traduction de l'*Odyssée,* que j'ai été trop long à connaître, nous offre la version à la fois la plus érudite et la plus charmante qui existe du poème. Je dirai presque que c'est la meilleure version d'aucun poème grec que l'Angleterre puisse se vanter de posséder. Il y a prose et prose. Celle de MM. Butcher et Lang a beaucoup de la souplesse et de la musique des vers, et, d'un bout à l'autre, cette traduction est une œuvre exquise et de premier ordre. La traduction

1. London, Macmillan and C°.

d'Hômère par George Chapman, poète et dramaturge du cycle de Shakespeare, a été jusqu'ici en possession de la faveur publique. C'est une œuvre mâle et poétique, pleine de souffle et de saveur, mais absolument impuissante à donner le sens d'Homère à la génération présente. Il y a de la vérité dans ce passage de la préface des récents traducteurs : « D'Homère il ne peut y avoir aucune traduction définitive. Le goût et les habitudes littéraires de chaque siècle demandent des qualités poétiques différentes, et, par suite, une manière différente de rendre Homère. » Parmi les traducteurs français modernes, Leconte de Lisle est celui qui a le plus de points de rapport avec MM. Butcher et Lang. Il n'y a pas chez vous de vieux traducteur qui puisse être comparé à George Chapman ; et pourtant beaucoup de nos anciennes traductions ont été faites sur des versions françaises; le fait est surtout curieux pour Plutarque, qui a été retraduit en anglais sur la version d'Amyot, sans la moindre référence à l'original. Le livre dont je vous entretiens est aussi remarquable au point de vue typographique. J'ai la bonne fortune d'en posséder un exemplaire sur grand papier, et c'est un des plus beaux volumes qui soient sortis des presses anglaises.

Le premier volume des *Recreations of the Rabelais Club* vient d'être publié. C'est un volume qui ne se vend pas en librairie et qui est exclusivement distribué aux membres du club, lesquels ne sont encore qu'en petit nombre. Je ne sache pas qu'il contienne rien de capable de jeter une lumière bien nouvelle sur le grand professeur de pantagruélisme; mais, comme collection de jeux d'esprit d'écrivains bien connus, il aura de la valeur en outre de sa rareté. Les noms des auteurs n'étant indiqués que par des initiales, je ne me crois pas le droit de les dévoiler. Quelques Français de marque, parmi lesquels M. Victor Hugo, M. Edmond About et M. Ernest Renan, figurent dans la liste des membres du club; mais les écrivains qui ont collaboré à ce volume sont tous Anglais.

Juste à point pour être citée dans cette correspondance paraît une édition nouvelle et corrigée de *the Biography and Typography of William Caxton*, par William Blades[1]. C'est un travail définitif et tout à fait complet sur le premier imprimeur d'Angleterre, fait par un homme que les lecteurs du *Livre* et tous les bibliophiles connaissent déjà. Dans la forme où il paraît aujourd'hui, il peut à bon droit être regardé comme le livre le moins cher qui ait été publié depuis longtemps. Tout ce que le volume de 1873 contenait, y compris les planches, se trouve reproduit ici avec de nouvelles matières mises au jour pour la première fois. Ce livre est un véritable monument de l'esprit d'entreprise de MM. Trübner et Cie, qui réalisent le type de l'éditeur éclairé.

1. London, Trübner and Co.

Grâce à l'obligeance de M. Trübner, j'ai eu communication des manuscrits de son beau-père, feu M. Octave Delepierre. Beaucoup sont d'un haut intérêt et d'une grande valeur. J'espère pouvoir quelque jour parler plus au long de quelques-uns d'entre eux.

Un petit volume élégant et sans prétention a été récemment publié par l'administration du *Bookseller,* sous le titre de *Some French Bibliographies,* par J.-D. O. C'est une réimpression d'articles parus dans le *Bookseller,* publication commerciale fort habilement dirigée. On n'a point cherché à être complet; le volume ne s'annonce modestement que comme « une clef utile à ceux qui désirent étendre leurs recherches ». Et cependant sur Quérard et les Barbier, sur Peignot et de Bure, sur le bibliophile Jacob, Charles Nodier et quantité d'autres bibliographes, on y trouve une masse de renseignements intéressants et précieux. Cet ouvrage n'offre naturellement au lecteur français rien qui ne lui soit accessible ailleurs. Mais pour les lecteurs anglais, quelque familiers qu'ils soient avec la littérature française, ce sera une acquisition particulièrement désirable et utile; aussi devra-t-on bientôt suppléer à l'insuffisance de la présente réimpression, qui n'a été faite qu'à 160 exemplaires. Outre la liste des grandes autorités bibliographiques, ce volume fournit aussi des renseignements sur les bibliographies locales. Toutefois, les recherches de l'auteur à cet égard sont limitées aux provinces sur lesquelles la couronne anglaise élevait autrefois des prétentions.

Une série de manuels (*Handy Books*), publiée par MM. Chatto et Windus, contient déjà maint ouvrage commode et utile à ceux qui étudient. Tels sont le *Reader's Handbook*, qui donne une liste d'allusions et de références à l'histoire anecdotique du théâtre, etc., et d'autres d'une nature analogue. A cette série vient de s'ajouter *A Dictionary of Words, Facts and Phrases,* par Ebenezer Edwards. C'est un livre qu'il est bon d'avoir sous la main ; car, en le consultant, on s'évitera souvent des heures de recherches à travers de volumineux ouvrages. Ce travail de compilation a été exécuté avec soin; cependant la littéralité exagérée de la traduction de quelques phrases françaises produit en certains endroits un effet grotesque.

*Hours with the Players*, par Dalton Cook[1], appartient à un genre qui a toujours été plus populaire en France qu'en Angleterre. C'est une suite de brillantes esquisses ayant pour sujets les acteurs du temps passé, et écrites par un de nos plus habiles et de nos plus remarquables critiques dramatiques. M. Dalton Cook possède un style clair et incisif qui s'empare du lecteur. Il est douteux que beaucoup d'écrivains vivants sachent plus judicieusement tirer parti d'une langue qu'en ma qualité d'Anglais on me pardonnera de regarder comme un merveilleux instrument. Diligent et ingénieux dans ses recherches, original dans ses vues, peu porté à la sentimentalité, M. Cook réussit à présenter sous un jour entièrement nouveau la vie d'hommes que la plupart des Anglais croient connaître dans tous les détails, et offre au public les livres les plus intéressants et les plus dignes de foi qu'il puisse consulter. Je dis les livres, parce que les deux volumes que M. Cook met maintenant au jour sont, en un certain sens, la suite d'un ouvrage antérieurement publié sous le titre de *A Book of the Play*.

MM. Chatto et Windus ont aussi édité un roman, en trois volumes comme à l'ordinaire, mais qui révèle au public un romancier d'une grande puissance et d'une grande originalité. Cet ouvrage, dont le titre est *Joseph's Coat*, est attribué à M. David Christie Murry, nom avec lequel les lecteurs anglais, et peut-être aussi les Français, seront sans doute bien vite familiers. Une œuvre de grande importance, qui sera certainement traduite en français, mais qui est d'un caractère trop scientifique pour que je m'y arrête, c'est *the Formation of vegetable Mould through the action of Worms, with observations on their habits*, par Charles Darwin, L. L. D., F. R. S.[2] Je mentionnerai aussi la publication sous une forme accessible à tous de *A Dictionary of Quotations from the English Poets*, par Henry G. Bohn[3]. Ce livre, œuvre d'un homme qui peut prétendre au titre de doyen des éditeurs anglais, avait d'abord été imprimé à petit nombre et donné aux amis de l'auteur. M. Bohn a agi sagement et gracieusement en l'offrant à un public moins restreint.

1. London, Chatto and Windus.
2. London, John Murray. (*Formation de la Moisissure végétale sous l'action des vers, avec des observations sur leurs mœurs.*)
3. London, George Bell and sons.

Quelques annonces de publications prochaines intéresseront peut-être les lecteurs du *Livre*. La *Villon Society*, dont j'ai parlé dans une récente lettre, et qui s'était formée dans le but de publier une traduction sans coupures des poèmes de François Villon, par M. John Payne, se propose maintenant de donner en neuf volumes une traduction complète et également sans coupures des *Arabian Nights Entertainments* (*les Mille et une Nuits*). Aucune traduction complète de cette fameuse collection de contes orientaux n'a encore, paraît-il, été mise au jour. La nouvelle version remplira neuf volumes, à une guinée le volume. On demande cinq cents souscripteurs, et on les trouvera sans doute, d'autant plus que la première publication de la société vaut aujourd'hui quatre fois son prix de souscription. On ne voit pas très bien ce que *les Mille et une Nuits* ont à faire avec une société consacrée à François Villon. Il serait plus simple de l'appeler la *Payne Society*, ou, si ce nom est trop personnel, Société pour la publication de réimpressions non expurgées d'œuvres classiques (*A Society for the promotion of inexpurgated reprints of classical works*). Il existe déjà deux sociétés en l'honneur d'Anglais vivants. Nous avons depuis quelque temps une *Ruskin Society*, et une *Browning Society* s'est tout récemment organisée et vient de publier son premier volume de Mémoires (*Transactions*).

M. Elliot Stock, que j'ai déjà mentionné pour ses réimpressions d'ouvrages rares et coûteux, va incessamment faire paraître le premier numéro de *the Bibliographer, a Journal devoted to Book-Lore*. Si en retard que soit l'Angleterre dans cette branche intéressante de la littérature, cette publication devra contribuer à combler une lacune peu flatteuse pour notre orgueil national. Le même éditeur annonce *the Antiquary's Library*, série de volumes signés d'écrivains connus et consacrés à des sujets d'archéologie ; et *the Royal Cookery Book*, manuscrit curieux et encore inédit, qui paraîtra, accompagné d'une longue introduction. M. Stock doit aussi éditer un nouveau volume de poésies intitulé *Sonnets of nine centuries*, qui, dit-on, contiendra des sonnets inédits de M. Rossetti, de M. Swinburne et d'autres écrivains contemporains.

JOSEPH KNIGHT.

# ITALIE

Milan, 30 novembre 1881.

Plusieurs nouveaux romans ont fait leur apparition dans le monde, sans que nous ayons eu le temps de nous en occuper. Leurs robes à couleurs tendres, gracieusement étalées et ornées de jolis noms, attirent les regards et forcent l'attention.

Les journaux en parlent avec intérêt. L'Exposition étant close, les congrès, les fêtes, les banquets dont nous avons éte inondés étant finis pour le moment, on en revient à la littérature, et MM. les critiques se remettent à leur besogne.

Sachant combien les Français sont galants, nous allons aujourd'hui assigner la première place à une dame, mieux encore à une demoiselle, et parler de *Cuore infermo*, roman fort bien accueilli de Matilde Serao. Agée à peine de vingt-cinq ans, Matilde Serao a déjà une fort belle réputation dans les lettres. Elle est née écrivain. Les choses se présentent à son imagination par le côté littéraire avant tout, sous forme de nouvelles et de romans. Cette disposition lui donne peut-être quelque chose d'artificiel et de monté dans le ton; mais ce léger défaut est largement racheté par son talent de coloriste napolitaine, par une abondance lyrique et par la faculté de se passionner pour tout ce qui saisit sa pensée.

*Cuore infermo* est l'histoire psychologique d'un cœur malade. Beatrice Revertera avait vu mourir sa mère du chagrin causé par les nombreuses infidélités de son père. Elle avait une maladie de cœur et une sensibilité extrême. Se soupçonnant la même sensibilité et peut-être les mêmes dispositions de maladie, la jeune fille, qui craignait la douleur et la mort, fit serment de n'aimer personne au monde et de devenir volontairement égoïste. Elle était très belle, et le calme froid qu'à force de volonté elle avait su donner à son caractère la rendait plus séduisante encore. Elle fut mariée à Marcello, un jeune homme de l'aristocratie napolitaine, très charmant cavalier qui l'aima à la folie. Elle resta encore froide, comme elle se l'était promis, tellement que Marcello, désespérant de pouvoir lui inspirer jamais la passion qu'il ressentait, s'éloigna d'elle. Pour se distraire, il alla faire la cour aux autres femmes et se lia avec Lalla d'Aragona, une Russe très séduisante qui l'aimait.

Beatrice sembla ne point en souffrir. Elle ne pouvait se plaindre, ni ne paraissait en avoir l'envie; mais peu à peu, le spectacle de cette liaison que Marcello affectait de lui montrer ouvertement, la vie monotone à laquelle elle s'était condamnée, sa jeunesse même, et la maladie héréditaire qu'elle n'avait pas réussi à vaincre malgré toutes ses précautions, ébranlèrent sa volonté, et la passion la plus violente s'empara d'elle.

Elle aima son mari, elle fut jalouse; elle voulut l'arracher à sa rivale. Ce qui lui fut très facile, puisque Marcello l'aimait toujours. Ils furent d'autant plus heureux qu'ils avaient plus souffert.

Beatrice, qui avait voulu se soustraire à toute douleur, savait maintenant que, pour être digne d'aimer, il faut passer par la douleur et être prêt à donner sa vie pour l'amour. Dès ce moment, l'auteur s'abandonne, avec toute l'ardeur de son âme méridionale, à un grand lyrisme amoureux : c'est l'hymne de l'amour chanté dans une prose poétique, pleine d'élan et de feu. Voici une de ses périodes : « Pour aimer, il faut bien aimer, aimer toujours, trouver toutes les formes, toutes les apparences, toutes les illusions de l'amour; il faut s'aimer en dedans, dans le secret du cœur, religieusement, brûlant l'oliban parfumé de l'affection; s'aimer en dehors dans la pleine clarté, dans l'azur de la terre, dans le noir du ciel; prendre l'amour de partout et le rendre à tout; il faut être l'individu, l'âme solitaire et élue, l'esprit captif et supérieur; et en même temps être une parcelle de la circulation humaine, se dégager, se dédoubler, faire de la vie, créer. »

Mais le pauvre cœur malade de Beatrice ne peut soutenir une si grande passion; il doit éclater sous une pression si formidable.

Après trois mois, Marcello se retrouve seul, avec la pensée poignante d'avoir peut-être abrégé la vie de cette femme tant aimée.

Les dernières scènes sont d'une beauté grandiose; la douleur inconsolable de Marcello, repoussant Lalla qui espère le séduire encore, est puissamment sentie et reproduite. Matilde Serao a fait un beau livre.

Dans la solitude de Casola Valsenio, un joli pays de la belle Romagne, vit presque toute l'année un jeune romancier, qui est en même temps un poète, partageant son temps entre la

littérature et les occupations rurales. Alfredo Oriani, plus connu sous son nom de guerre de Ottone de Banzole, est un esprit excentrique, blessé par la vie et fortement empreint d'amertume. On voit dans tout ce qu'il écrit une résolution bien déterminée de ne sacrifier un seul de ses caprices d'artiste, une seule de ses fantaisies au conventionnel social ni au succès de ses livres. Ceux qui font l'opinion publique se vengent de sa hardiesse par le silence, ou en le signalant à l'horreur des honnêtes gens comme un écrivain immoral.

Il ne se plaint pas, comme l'on ne doit pas se plaindre des colères auxquelles on s'expose volontairement. Toutefois, il est facile de comprendre combien cette sorte d'hostilité doit nuire à un talent artistique très fort, mais aussi très susceptible et naturellement enclin à un pessimisme outré.

Son dernier roman porte ce titre bizarre : *No!* une négation absolue. Il est audacieux. On pourrait même dire dangereux, selon le sens que l'on donne ordinairement à ce mot. Mais cela ne nous regarde pas. Nous l'envisageons uniquement du côté artistique; et, de ce point de vue, il est impossible de ne pas reconnaître la grande valeur qu'a la première moitié du livre. L'auteur nous présente une jeune fille rebelle aux instincts aristocratiques, l'esprit délié et sérieusement instruit, qui, après avoir passé ses premières années dans une grande maison, se retrouve dans sa propre famille, — une famille déchue — aux prises avec toutes les vulgarités de la misère au village. Certaines descriptions font frémir.

Une chambre de malade, où la vieille mère se meurt d'un cancer à la poitrine, est peinte avec une vérité saisissante. On voit la malheureuse femme, on entend ses cris et ses blasphèmes, on sent ses déchirements et l'angoisse contenue de la jeune fille qui lave la plaie hideuse. Un tableau terrible, fait par main de maître.

Restée seule, Ida refuse un mariage d'argent avec le vieux médecin du pays; elle refuse une place de maîtresse d'école, car elle ne veut pas d'une position vulgaire ou subalterne. Elle est folle d'orgueil et dévorée par la fièvre du luxe et des plaisirs. Elle va où son destin et sa nature la portent, délibérément, le cœur plein de haine et d'amertume. Et malgré cela, sa fierté instinctive de femme supérieure la retient, jusqu'à ce qu'une passion méprisée, la jalousie, quelque chose de plus poignant et de plus douloureux, la pousse, désespérée, aveugle, dans les bras d'un vieux millionnaire. Ces longs débats intérieurs, cette chute calculée et hasardeuse de la jeune fille pure encore, intellectuellement corrompue, sont étudiés et représentés avec une puissance peu commune.

La scène culminante est une fuite dans la nuit, une course folle à cheval dans la campagne, jusqu'à une ville peu éloignée. La représentation en est tellement vive et entraînante, que parfois le lecteur se croirait transporté en croupe par ce cheval fougueux que la fugitive excite à la course.

Nous l'avons déjà dit, la seconde moitié du roman est inférieure à la première. Ida, une fois tombée, nous semble vulgaire; et tout l'entourage de luxe et d'excentricité que lui donne l'auteur ne suffit pas à la relever. On rencontre encore de belles scènes savamment composées; la description est toujours ferme et incisive, mais la sauvage originalité qui rehaussait, dans la première partie, jusqu'aux descriptions les plus décolletées, va se perdre dans le monde galant et léger dont l'auteur nous entretient. On y retrouve l'inspiration étrangère.

M. Oriani vient de nous écrire qu'il considère ses six volumes, publiés jusqu'à aujourd'hui, comme six batailles perdues, qu'il en a deux encore écrits et prêts pour la publication; après quoi il entend sacrifier la littérature aux occupations rurales et à la tranquillité qu'elles lui procurent. Mais il n'est pas à croire qu'à son âge il tienne ferme pour longtemps dans ce projet. Toutefois, quelques années de repos et de réflexion ne sauraient que lui faire du bien. Son esprit trop tendu aura le temps de se remettre, son amertume de se modifier par l'indulgence que l'âge apporte toujours aux observateurs intelligents. Et, d'ici à quelques années, il pourra peut-être écrire, lui, ce roman vrai, élevé et puissant, ce livre béni par l'art, qu'il souhaite avec tant d'ardeur à la littérature de notre pays.

MM. Trèves, éditeurs, viennent de publier deux romans qui, certainement, amuseront les lecteurs. *O tutto o nulla,* par Anton Giulio Barrili, et *la Contessina,* par Enrico Castelnuovo

Ce dernier livre est une simple histoire, triste comme la vie, écrite avec le doux charme qui caractérise le talent de cet auteur.

M. Caccianiga a recueilli quelques jolies nouvelles dans un volume sous le titre de *Sotto i ligustri,* publié par MM. Trèves.

M. Gerolamo Rovetta, auteur de plusieurs comédies qui ont eu du succès, vient d'écrire un roman, *Mater Dolorosa,* qui paraîtra à Milan et sortira des presses de MM. Galli et Omodei.

M. Felice Cavallotti, qui n'avait rien écrit pour

le théâtre depuis la *Sposa di Menecle*, vient d'avoir un autre succès éclatant avec une petite pièce en un acte, qui porte le titre de *Cantico dei Cantici*, écrite en vers *martelliani*, d'une beauté et d'une finesse adorables. Il s'agit d'un jeune séminariste qui jette sa robe noire aux orties, éclairé par l'amour et le cantique de la belle Sulamite.

Après la mort du grand poète dramatique Pietro Cossa, l'avenir du théâtre italien repose avant tout sur Felice Cavallotti. BRUNO SPERANI.

## RUSSIE

Saint-Pétersbourg, 25 novembre 1881.

Je veux cette fois consacrer ma correspondance à nos journaux et à nos livres d'histoire.

Outre les articles sur l'histoire moderne et l'histoire ancienne de la Russie et de l'Europe, lesquels paraissent chaque mois dans nos revues littéraires, nous comptons quatre revues qui s'occupent spécialement d'histoire.

Ce sont : *La vieille et la nouvelle Russie*, revue historique avec gravures; l'*Archive russe; les Antiquités russes* (Rousskaïa Starina) et le *Journal historique*.

Malgré cette richesse de revues historiques, nous ne pouvons pourtant pas dire que cette science fleurisse chez nous. L'histoire est surtout l'amie de la vérité, et, sans un libre examen de tous les côtés de la vie du peuple, elle ne présenterait qu'une série de contes ou un entassement informe de faits inutiles.

Nous appellerons, dans les premiers livres de l'*Archive russe*, l'attention du public sur les correspondances de Pouchkine.

Entre autres choses, on y trouve une lettre que Pouchkine reçut d'un employé de la troisième section à laquelle le poète demandait la permission de fonder un journal consacré à la défense des intérêts du gouvernement.

Cet homme informa cyniquement le poète qu'il ne pouvait pas l'aider à obtenir la permission de fonder ce journal, car il ne voulait protéger aucun homme de lettres au préjudice de ses confrères.

Et ces confrères étaient le fameux Boulgarine et sa suite... tout ce qu'il y avait de plus obscurantiste sur notre pauvre terre.

Au nombre de ces documents remplis d'intérêt on remarque les lettres de Tchaadaieff à Pouchkine.

C'est au premier que notre poète soi-disant populaire écrivait :

« Je vous parlerai la langue de l'Europe (c'est-à-dire le français); elle m'est plus familière que la nôtre. »

Mais Tchaadaieff qui, comme beaucoup de ses contemporains, rêvait un poète vraiment populaire, lui répondit :

« Écrivez-moi en russe; vous ne devez parler que la langue exigée par votre mission. »

Tchaadaieff oubliait que ce n'est pas la robe qui fait le moine, que ce n'est pas le style de ses œuvres qui fait le poète populaire, mais son aptitude à refléter dans ses écrits la vie du peuple. Or cette aptitude, cette science, Pouchkine ne la possédait pas, et malgré les efforts du gouvernement et des libéraux, qui tous cherchent actuellement à faire passer Pouchkine pour le poète du peuple russe, « la canaille », comme le poète nommait le peuple dans cette fameuse poésie intitulée *la Canaille*, n'a jamais voulu lui accorder ce titre et ne le lui accordera jamais.

Puisque nous parlons de Pouchkine, voici de nouveaux détails sur ses funérailles, détails que nous trouvons dans une des dernières livraisons de la *Revue russe;* ils seront ici à leur place.

On sait que Pouchkine est mort en un duel, dans lequel la *troisième section* n'était pas pour rien.

Ces nouveaux détails ne viennent qu'affermir cette supposition. Du reste, le fait a été pleinement dévoilé par la presse russe, l'année dernière, lors de l'ouverture du monument de Pouchkine.

Le 31 janvier, raconte l'auteur, nous nous rendions au service funèbre de Pouchkine, le grand portail ne s'ouvrait que pour les visiteurs de Mme Pouchkine; tous les autres qui venaient s'incliner devant le cadavre du poète étaient introduits par un escalier étroit et sordide dans la salle des gens de service où l'on avait placé Pouchkine. Je ne comprenais pas que les amis de Pouchkine n'eussent pas protesté; je pensais que devant le cercueil de Pouchkine je trouverais des larmes, des sanglots, le désespoir; mais je ne rencontrai que des physionomies banales, un silence indifférent.

Le service funèbre terminé, j'ai vu la tête blanche de Kriloff se pencher sur la jeune tête du

mort, et pour la dernière fois les deux poètes unis dans un suprême baiser.

Lorsque la bière fut fermée, on la déposa dans un hangar et le lendemain on la transporta sur les terres de Pouchkine.

Dans les premiers livres (année courante) de la revue *les Antiquités russes*, nous trouvons une intéressante biographie de notre célèbre chirurgien Pirogoff, lequel est très connu en France. Vous voyez que le nom de la revue ne correspond pas tout à fait à son contenu, puisque la biographie de Pirogoff, lequel exerce encore sa profession, appartient à la plus récente actualité.

Pirogoff est né le 13 novembre 1810, et, dès l'âge de quatorze ans, il commença l'étude de la médecine à l'université de Moscou. En 1840, Pirogoff était déjà professeur de chirurgie à l'académie impériale de médecine de Saint-Pétersbourg. La nouvelle science et le travail incessant que Pirogoff avait introduits dans les murs imprégnés de miasmes de l'hôpital déplurent aux médecins routiniers autant qu'au médecin en chef lui-même. Celui-ci, ne pouvant comprendre les améliorations que Pirogoff avait voulu introduire dans les conditions hygiéniques de l'hôpital, commença à penser que Pirogoff était devenu fou, ce qu'il fit même confidentiellement savoir au ministre.

Lorsqu'on songe à la façon dont les choses se passaient à cette époque en Russie, on s'étonne que Pirogoff n'ait pas, à la suite de ces accusations, disparu dans une maison d'aliénés. Il est regrettable que le biographe ne nous ait pas révélé par quel miracle le célèbre savant fut sauvé des mains des sauvages serviteurs de Nicolas.

En 1856, Pirogoff publia ces articles pédagogiques qui firent tant de bruit en Russie. Le savant chirurgien commença ensuite une nouvelle carrière comme curateur de l'instruction publique, d'abord à Odessa, puis à Kieff. Dans l'exercice de cet emploi, Pirogoff ne put contenter ni la jeunesse, qui le trouva trop conservateur, ni le gouvernement, qui le trouva trop libéral.

Sous les différents ministres de l'instruction publique qui, dans les premières années du règne d'Alexandre II, se succédèrent plus rapidement que les éclairs, Pirogoff avait été chargé de différentes missions; mais lors de l'avènement au poste de ministre de l'instruction publique du fameux ignorant Tolstoï, Pigoroff fut complètement délaissé par le gouvernement, qui lui retira même sa pension.

En 1870, Pigoroff se trouvait sur le théâtre de la malheureuse guerre franco-prussienne, et en 1877 il travailla sur celui de la guerre turco-russe. Dans ces deux occasions il publia des comptes rendus qui sont d'une grande valeur pour la science chirurgicale.

Dans la livraison d'août de la revue *les Antiquités russes*, nous trouvons une intéressante correspondance de l'empereur Nicolas avec le comte Pierre Tolstoï, qui, en 1831, se trouvait en Pologne avec la mission de dompter « la canaille insurgée ».

Dans aucune de ses lettres Nicolas ne trouvait pour ces nobles martyrs de la révolution polonaise un autre nom que « viles canailles ».

On peut parfaitement juger, d'après ces recommandations de Nicolas, de la façon dont furent traités ces malheureux héros.

« Tu feras bien, écrivait l'empereur à Tolstoï, de dire aux commandants des petites compagnies de ne pas fusiller les révoltés de leur propre droit, mais de les renvoyer à la cour martiale; *pourtant dans des cas extraordinaires ils peuvent les fusiller sur place.* »

Voilà un ordre bien inhumain. On sait de reste que pour les militaires *les cas extraordinaires* sont faciles à découvrir; de cette façon, tout brigadier avait le droit de fusiller qui bon lui semblait.

Non moins cynique est l'aveu de Nicolas eu égard à son opinion sur tout ce peuple russe, dont il se disait le père.

« Le lendemain, écrivait-il, je suis arrivé à Novogorod, j'ai ordonné de rassembler immédiatement dans le manège tout le régiment autrichien; je les ai trouvés tous à genoux, en larmes, se repentant. J'ai visité ensuite le régiment du prince héritier, où pourtant il y avait moins de révoltés, j'y ai trouvé beaucoup de repentants et beaucoup de stupides. Puis je suis allé voir le régiment du comte Araktcheef; là il y avait une compagnie prête à se révolter; je la fis immédiatement partir. Or, remarque-le bien : *j'étais seul au milieu de ces hommes, et tous étaient prosternés devant moi. Voilà le peuple russe.* »

Dans un des volumes précédents de la même revue nous trouvons une autobiographie de notre peintre bien connu *Aïvasowski*, autobiographie dont je ne tirerai que quelques lignes qui peuvent vous intéresser : par exemple, l'opinion d'un grand artiste sur le talent de sculpteur de la fameuse Sarah Bernhardt.

Aïvasowski est arrivé à Paris à la fin de l'année 1878. « J'ai vu ici, écrit-il, M. Gustave Doré (lequel à cette époque avait délaissé le crayon pour la sculpture). J'ai remarqué par-dessus toutes choses que plusieurs des artistes parisiens ont conçu une vraie passion pour la sculpture. Grâce

aux conseils de Doré, la célèbre artiste dramatique Sarah Bernhardt a commencé aussi à s'occuper de sculpture. Me gardant bien de comparer son talent dramatique à sa science de sculpteur, je me contenterai de dire que même dans ses œuvres de sculpture on trouve beaucoup de talent. »

Dans la même livraison nous trouvons une collection de lettres d'amour que le fameux comte Potemkin avait reçues de ses conquêtes. Quelques-unes sont très curieuses et valent la peine d'être citées.

« Mon cher ami, j'ai fini mon dîner et la porte du petit escalier est ouverte. Si vous voulez me parler, vous pouvez venir. »

« Je vous embrasse, ma vie, seulement, de toute mon âme et vous aime plus que ma vie. Adieu, mon cœur, je me dépêche pour la messe. »

« Mon cher ami, je viens de sortir du bain; l'esprit souhaitait d'y aller avant-hier, mais cela sera difficile aujourd'hui; *primo*, parce qu'il est neuf heures déjà; *secundo*, parce que toutes mes femmes y sont présentement et probablement n'en sortiront d'une heure, et puis il faudrait encore remettre de l'eau, etc., cela prendrait le reste de la matinée... Adieu, mon cher ami. »

Plusieurs de ces lettres ont été écrites en langue française et je les cite en conservant l'orthographe.

Comme nouvell intéressante, je puis vous annoncer un récent tr vail sur Mazeppa de notre célèbre historien Kostomaroff. Il paraîtra, dès le 1er janvier 1882, dans la revue *la Pensée russe*.

M. A.

# COMPTES RENDUS ANALYTIQUES
## DES PUBLICATIONS NOUVELLES

---

## LIVRES D'ÉTRENNES POUR 1882

L'IMPRESSION générale que nous ressentons après avoir parcouru le gros catalogue illustré du Cercle de la Librairie est certainement un sentiment d'admiration pour cette grande librairie française si laborieuse, si active, si bien ordonnée, dont les progrès s'affirment chaque jour davantage et qui reste, ainsi qu'on le constate à l'étranger, la plus vivante expression de notre génie et de notre art national. Il nous est permis de constater cependant que peu d'ouvrages nouveaux se sont produits à l'aurore de cette année 1882. Beaucoup de publications de la dernière année sont mises de nouveau en vente comme une réserve aux nouveautés du jour. Nous allons, — bien que plusieurs de ces ouvrages ne soient pas parus à l'heure où nous mettons sous presse, — passer rapidement en revue les maisons d'éditions de Paris, afin que nos lecteurs soient au courant des étrennes bibliographiques du jour et qu'ils puissent juger d'ensemble la production intellectuelle française à l'occasion du renouveau du calendrier. Le temps ne nous a pas permis de citer les éditeurs par ordre alphabétique dans cette course à travers la librairie française. Mais le lecteur saura où frapper parmi les différentes portes que nous lui entr'ouvrons.

**Librairie Hachette et C^ie^.** — Nous avons cette année, comme les années précédentes, de nombreux volumes à signaler, parus à la maison Hachette. La maison Hachette porte, comme d'habitude, plus haut que toutes les autres maisons de Paris le drapeau de la librairie française. Elle ne pouvait pas rester en arrière pour les publications de luxe du jour de l'an. Noblesse oblige, dit-on. Succès oblige, dirons-nous. Et voilà pourquoi la librairie Hachette offre cette année aux amateurs de bons et beaux livres toute une série de volumes nouveaux.

Après avoir signalé les publications exceptionnelles en éditions de grand luxe in-folio, telles que : *le Livre d'Esther*, tiré de la traduction de la Bible, par Le Maistre de Sacy, et enrichi de douze grandes compositions gravées à l'eau-forte, d'après les dessins de Bida, par Boilvin, Flameng, Hédouin, etc., etc., *les Saints Évangiles*, traduction tirée des œuvres de Bossuet, par H. Wallon, enrichie de 128 eaux-fortes, d'après Bida, par M^me^ Henriette Browne, MM. Bida, Bodmer, Bracquemond, Chaplin, Flameng, C. Nanteuil, Veyrassat, etc., telles encore que : *le Deuxième récit des temps mérovingiens*, par Augustin Thierry, orné de 6 grands dessins de Jean-Paul Laurens, reproduits par le procédé de MM. Goupil et C^ie^, après avoir signalé, disions-nous, ces éditions de grand luxe, nous devons dire quelques mots d'ouvrages non moins intéressants et non moins soignés, mais plus abordables. Au premier rang de ceux-ci, il convient de placer : l'*Histoire de Bayard, composée par le loyal serviteur*, édition rapprochée du français moderne avec une introduction, des notes et des éclaircissements, par Lorédan Larchey, magnifique volume in-8° jésus, contenant 8 planches, 3 titres et 1 carte en chromolithographie, 1 portrait en photogravure, 33 grandes compositions en portraits tirés en noir et 186 gravures intercalées dans le texte. Nous avions eu jusqu'à présent des vies de Bayard, ou tout à fait modernisées ou en style tout à fait ancien. M. Lorédan Larchey a cru, avec raison, que ni l'un ni l'autre de ces systèmes n'était le bon. De là, son sous-titre de : *édition rapprochée du français moderne*. Il est arrivé à nous donner ainsi une vie de Bayard dans la vraie langue du XVI^e^ siècle, mais aussi un ouvrage pouvant être lu par tout le monde. Il n'est nullement besoin, pour comprendre ce texte si original et si énergique, d'avoir fait des études de philologie complètes. C'est là le charme et la nouveauté de cette édition de la biographie si émouvante du bon chevalier. Mais ce n'est pas son seul attrait : les planches et les compositions, dessins ou portraits, dont il est orné, ont été pour la plupart soigneusement choisis parmi les plus belles et les plus authentiques miniatures des manuscrits de nos grandes bibliothèques de Paris. C'est plus qu'il n'en faut pour attirer le succès. Nous devons forcément nous restreindre, pour pouvoir renseigner nos lecteurs sur les nouveautés littéraires écloses à l'occasion des étrennes. Passons donc aux autres volumes de la librairie Hachette.

*Nous deux*, de M. J. Girardin, n'est pas un livre inconnu pour nous. L'an dernier, il avait déjà paru en anglais, avec les illustrations de J.-G. Sowerby et H.-H. Emmerson. C'est avec ces mêmes illustrations que la librairie Hachette publie cette année *Nous deux* en langue française. Nous ne dirons rien du texte : il est sorti de la plume aimée de l'excellent rédacteur du *Journal de la jeunesse*, c'est tout dire. Les enfants n'en demanderont pas plus. Mais les illustrations méritent qu'on s'y arrête. Les illustrateurs anglais, qui manquent parfois peut-être de cet esprit que nous nommons, nous, français ou parisien, sont, par contre, d'incomparables amuseurs d'enfants. Nul ne sait comme eux être naïfs et spirituels simplement. Nul ne sait, comme eux, rester dans la note juste. Leurs dessins ne soulèvent pas de gros rires ; non, cela est discret ; les enfants ne se pâment pas devant : car il n'y a pas l'ombre d'une charge ; mais les enfants, ce qui vaut mieux, sont intéressés,

*pris;* ils veulent comprendre. En disant cela des illustrateurs anglais, nous avons en vue surtout, cela va sans dire, MM. J.-G Sowerby et H.-H. Emmerson. *Nous deux* intéressera tous les bébés et pas mal de grandes personnes.

Avec l'*Histoire de l'art dans l'antiquité*, de MM. G. Perrot et Charles Chipiez, nous abandonnons les enfants pour retourner non pas aux savants, car ce livre s'adresse à tous, mais aux artistes, aux curieux, à tous ceux qui lisent et veulent savoir par quelles transformations successives est passé l'art, dont on connaît enfin l'histoire. Jadis, en effet, hors de la Grèce et de Rome, il n'y avait pas d'art : c'est là qu'il s'était fixé. Avant? Il n'existait pas. Depuis? Il était discutable. Dieu merci, nous savons aujourd'hui qu'avant que la Grèce fût civilisée, l'art était déjà triomphant en Égypte, en Assyrie et en Perse. Nous le savions; mais MM. Perrot et Chipiez l'établissent d'une façon irrécusable, en s'appuyant sur des documents; ils font mieux que l'établir, ils l'étudient et nous le dévoilent, pour ainsi dire, à l'aide des monuments. Le premier volume seulement a paru : il contient l'étude sur l'Égypte, cette mère de l'art jusqu'à nouvel ordre, ou plutôt jusqu'à ce qu'on ait découvert qu'une autre contrée plus ancienne a enseigné à l'Égypte les principes qu'elle a transmis à la Grèce par des intermédiaires. Cet ouvrage, de format in-8 jésus, est orné de 4 planches en couleurs, de 15 planches en noir et d'environ 500 gravures. Ce ne sera pas la partie la moins intéressante et la moins instructive de ce consciencieux travail.

Si les ouvrages que nous venons de mentionner s'adressent chacun à un public un peu spécial, il n'en est pas de même du *Maroc*, de Edmondo de Amicis, que M. Henri Belle vient de traduire en français. Tout le monde connaît les ouvrages de Edmondo de Amicis. On sait avec quel soin il initie le lecteur à la vie des peuples qu'il a visités, et dont il a, pour ainsi dire, vécu la vie. La traduction de M. H. Belle, tout en restant d'une fidélité scrupuleuse, n'enlève rien au charme de l'ouvrage original. Quand nous aurons dit que ce magnifique volume in-4° est illustré de 200 gravures sur bois d'après les dessins de MM. E. Bayard, Bisco, Ussi, etc., il ne nous restera plus qu'à prédire à la traduction le succès qu'a obtenu l'original en Italie.

Disons aussi quelques mots sur une fort jolie publication qu'à l'occasion du jour de l'an la maison Hachette vient de faire, dans des conditions qui lui sont habituelles et qui lui ont déjà valu une si belle réputation.

Il s'agit du voyage de F. Kanitz dans la Bulgarie danubienne et la région des Balkans; ce voyage, qui a duré vingt années, de 1860 à 1880, a été fécond en observations de toute nature et en études sérieuses faites sur le terrain même.

C'est donc ce résultat, écrit et publié d'abord en langue allemande, celle de l'auteur, qui a été traduit par les soins de la maison Hachette, et publié sous la direction même de M. F. Kanitz.

Le livre, pour l'intelligence des détails est accompagné d'une carte sur laquelle le lecteur peut suivre facilement l'itinéraire du voyageur et illustré de 100 gravures sur bois, dans le texte.

Quelques-unes de ces dernières sont de la taille du volume lui-même qui est imprimé sur grand in-8°.

L'auteur, pour arriver à donner une édition française du résumé de ses voyages, pendant lesquels il a franchi dix-huit fois la chaîne des Balkans, a eu spécialement pour collaborateurs : M^me^ Marie Grotz, née Reclus, et MM. Émile Picot, consul honoraire, professeur à l'École des langues orientales vivantes, à Paris, et Griezlich, de Vienne.

L'ouvrage allemand portait le titre de : *Donau-Bulgarien und der Balkan.*

La carte géographique est recommandable à tous égards pour l'exactitude et la clarté des détails.

Deux autres traductions à signaler parmi les livres de voyages : *le Major Serpa Pinto, comment j'ai traversé l'Afrique depuis l'Atlantique jusqu'à l'océan Indien*, traduit par J. Belin de Launay, *D^r^ G. Nachtingal, Voyage en Afrique*, traduit par J. Gourdault. Ces deux ouvrages de format in-8° sont ornés d'un grand nombre de gravures et de plusieurs cartes. Nous voudrions parler plus longuement de chacun de ces livres avec quelque détail; malheureusement, l'espace nous fait défaut. Et puis... nous avons encore tant d'autres volumes intéressants à mentionner : *les Étapes de Madeleine, le Petit Livre dès souvenirs*, par M^me^ C. Colomb; *Lutin et Démon*, scènes historiques, 3^e^ série, et *Sur la plage*, par M^me^ de Witt, née Guizot; *Cadok*, par M^lle^ Zénaïde Fleuriot; *le Fils du Connétable*, par Louis Rousselet; *Maman*, de J. Girardin; le tome II du *Monde physique* (*la Lumière*), par Amédée Guillemin; *Cent récits d'histoire de France contemporaine*, par G. Ducoudray; le tome VII de la *Nouvelle Géographie universelle* (*Asie orientale*), par Élisée Reclus. — Mais, outre les ouvrages que nous venons d'indiquer, la librairie Hachette, grâce à ses périodiques, s'enrichit chaque année de plusieurs volumes qui lui viennent pour ainsi dire en dormant, et n'en sont pas plus mauvais pour cela. Tels sont le *Tour du monde* et le *Journal de la jeunesse*. Il nous faut quitter pourtant cette importante maison. Signalons encore six nouveaux volumes de la *Bibliothèque rose illustrée*, et quatre autres dans la *Bibliothèque des merveilles*, publiée sous la direction de M. Édouard Charton, tous signés de noms aimés du public.

**Librairie A. Quantin.** — Cette maison d'édition, qui a su se créer, en moins de cinq ans, une place importante dans la grande librairie française, et se faire un nom au premier rang par la publication de ses ouvrages d'art, a déjà formé un catalogue respectable où se trouvent des chefs d'œuvre d'édition, tels que *Rembrandt*, *Boucher*, *Hans Holbein*, *Millet*, les *Mémoires de Benvenuto Cellini*, la *Renaissance en France*, le *Faust*, les *Arts du métal*, les *Monuments de l'art antique*, etc.

Les ouvrages de fin d'année édités par M. Quantin pour 1882 suffiraient à la gloire de plusieurs éditeurs.

Voici d'abord, dans la *Collection des grands maîtres de l'art*, l'*Antoine van Dyck*, sa vie et son œuvre, par Jules-Guiffrey, superbe volume in-folio (prix, 100 fr.) qui est assurément, comme ouvrage de haut luxe, le plus beau livre publié en France durant cette année de grâce 1881.

L'éditeur s'est attaché surtout à reproduire, outre les chefs-d'œuvre les plus célèbres de van Dyck, ses tableaux les moins connus, les dessins enfouis dans les collections particulières et que le public ne saurait trouver. L'Angleterre, à elle seule, possède 350 toiles de van Dyck, exécutées en moins de dix ans! Il y en a 22 dans la galerie de Windsor, 6 à Buckingham-Palace, 23 dans la collection du comte Clarendon, 17 dans celle du duc de Bedford, 15 dans la galerie Pilkworth, 8 chez le comte Spencer, etc.

En feuilletant ce somptueux volume, on croit assister à un défilé magique des célébrités d'autrefois, et tous ces portraits si vivants, si personnels, si délicatement rendus, vous captivent et vous entraînent dans les régions lointaines de l'histoire. Voici d'abord les bonnes et honnêtes figures des peintres flamands, maîtres ou camarades de Van Dyck : Henri van Balen, Adam van Noort, Rubens, toujours magnifique d'attitude, Crayer, Gerard Seghers, Snyders, Simon de Vos, Corneille Schut, et combien d'autres! Puis nous passons en Angleterre, et les têtes deviennent fines, élégantes, aristocratiques.

Les gravures à l'eau-forte de Courtry, de Millius, Gaujean, Boulard fils, Masson et autres maîtres aquafortistes, sont des œuvres de premier ordre et quelques-unes sont d'un fini, d'une élégance de pointe, d'une franchise de morsure, qui en font des merveilles d'exécution tout à fait hors pairs. Le texte de ce bel in-folio, les bois et procédés de reproduction, les héliogravures sont d'un tirage admirable de pureté auquel se prête un papier vélin, poli comme de l'ivoire.

Depuis de nombreuses années M. Guiffrey travaillait à cette vie de van Dyck, restée assez obscure en dépit des recherches et des travaux contestables publiés jusqu'à ce jour. Aussi l'historien des *Caffieri* a donné en quelque sorte le dernier mot sur cette belle et grande physionomie de van Dyck.

Parmi ces documents, apportés dans cette biographie par M. Jules Guiffrey, il en est un qui a une réelle importance et dont l'histoire est fort curieuse. C'est un manuscrit d'un amateur inconnu du dernier siècle, qui se trouvait à la bibliothèque du Louvre, et qui contenait sur van Dyck des révélations tout à fait précieuses. Il y resta cependant ignoré, et ce n'est qu'en 1850 que son existence fut sommairement signalée par M. de Montaiglon. Il n'a pas été publié. M. Jules Guiffrey s'est naturellement servi de ce manuscrit; il s'est aidé également de travaux récemment publiés par les savants anglais et flamands, y ajoutant ses découvertes personnelles : de telle sorte que le beau volume qu'il publie aujourd'hui donne sur Van Dyck tous les renseignements qu'on peut raisonnablement espérer.

A côté de *Van Dyck* M. A. Quantin met en vente un autre ouvrage d'art, format in-4° (prix, 60 fr.), *Albert Dürer et ses dessins*, par Charles Ephrussi. — Ce beau livre vient à son heure. — Albert Dürer, trop longtemps suspect aux amateurs français, souvent attaqué sans mesure parmi nous, a enfin conquis en France sa place légitime, et l'admiration, et l'enthousiasme ne lui sont pas marchandés. M. Charles Ephrussi était bien l'écrivain le plus compétent auquel devait s'adresser M. Quantin pour cette monographie artistique du maître allemand. Il a réuni ici, revu, augmenté et modifié la série de remarquables études publiées par lui, de 1877 à 1880, dans la *Gazette des Beaux-Arts*. Les dessins d'Albert Dürer sont la base et l'objet principal de ce travail, qui ne vise point la biographie ni l'œuvre entière du grand artiste, genre d'études déjà entreprises avec succès depuis quelques années. C'est donc une œuvre originale et un livre indispensable à tous les collectionneurs d'Albert Dürer que M. Quantin vient de publier; — et quel livre c'est là! comme on l'ouvre et le reprend pour y admirer chaque fois davantage ces étonnants dessins reproduits en fac-similés par l'héliogravure, dessins qui ont trait à l'Ancien et Nouveau Testament, et aux vierges et aux saints, aux portraits de contemporains du maître, aux sujets profanes, aux études de paysages, d'animaux, de fleurs, aussi bien qu'aux études de costumes, de dessins d'art et d'ornement. Voici l'*Ecce homo* du musée de Brême, les *Cavaliers traversant un défilé* du même musée, la mort d'Orphée du musée de Hambourg, l'*Enfant Jésus couché*, le *Portrait d'Albert Dürer le père*, du British Museum, le beau *Portrait de Paumgartner*, collection de l'académie des beaux-arts à Vienne, *Samson terrassant les Philistins*, le *Jugement dernier*, le *Christ en croix*, etc., sans compter les centaines de dessins qui foisonnent dans le texte et qui se trouvent tous analysés par ordre dans une excellente table finale.

*Albert Dürer et ses dessins* est, avec le *Millet* publié l'an dernier, une de ces publications qui placent un éditeur en relief dans la classe des grands industriels dont s'honore à juste titre la France.

Après ces deux ouvrages d'art et d'érudition que nous venons de citer sommairement, voici une œuvre de vulgarisation artistique : *l'Art à travers les mœurs*, par Henry Havard, l'auteur de cette *Hollande à vol d'oiseau* qui obtint un si vif et si indéniable succès aux étrennes de 1881. *L'Art à travers les mœurs* a pour but, selon les éditeurs, de montrer aux gens du monde comment l'art n'est point dans la vie des peuples, non plus que dans la vie de l'homme, une aimable aventure, un pur accident, un événement fortuit sans cause et sans effet. Il établit que la production artistique, chez le peuple aussi bien que chez l'homme, obéit à une marche régulière normale, certaine, et suit un développement rationnel dont toutes les étapes sont faciles à contrôler.

M. Henry Havard a consacré près de douze ans de sa vie à cet attachant travail qui demandait tant de souci et de recherches. Analysant la vie des nations, l'auteur constate que leur existence obéit à des règles identiques et que son développement subit les mêmes

lois; puis, passant de la théorie à l'exemple, il s'empare de notre histoire nationale et découvre dans la transformation multiple de nos beaux-arts la confirmation d'une doctrine qui prend naissance dans l'observation même de l'homme et dans l'étude de l'humanité.

Cette curieuse enquête sur l'art français forme la seconde partie de l'ouvrage et pour les lecteurs auxquels ce livre est adressé, elle n'est certainement pas la moins précieuse et la moins intéressante.

L'ouvrage est illustré de nombreuses gravures hors texte et dans le texte toutes dirigées par M. C. Goutzwiller, l'habile dessinateur à la plume qui apporte tant de conscience et de fini dans ses reproductions; de très belles héliogravures de Dujardin, tirées en différents tons, achèvent de donner à *l'Art à travers les mœurs* un cachet de très beau livre d'art que son prix, relativement modique de 25 francs, met à la portée du public des bourses moyennes auxquelles il s'adresse.

Un autre livre d'étrennes qui semble plus spécialement destiné aux dames, et aux grands amateurs et raffinés de l'édition, c'est le délicieux ouvrage de notre rédacteur en chef : *l'Eventail*, également publié par la maison Quantin. Ici nous nous trouvons vis-à-vis d'une réelle originalité, d'une de ces publications qui datent en librairie et qui n'intéressent pas moins les curieux qu'elles ne surprennent le monde des éditeurs et imprimeurs qui suivent les progrès et les transformations du livre en France. *L'Éventail* de M. Octave Uzanne n'a pas plus de cent cinquante pages dans le format in-8° jésus, réunies sous une couverture en chromotypographie, tirée en six couleurs, qui est peut-être le plus beau spécimen d'impression en couleur qui ait été fait sur nos presses parisiennes. Mais dans ces cent cinquante pages le texte court ou serpente, selon l'expression de l'auteur, à travers les plus charmantes illustrations en taille-douce, tirées à l'imitation des gouaches, des pastels ou des camaïeux, dans les tons les plus fins et les plus exquis du monde. C'est la féerie du livre, et c'est un émerveillement qui ne s'explique guère, mais qui fait le plus grand honneur à ceux qui ont conçu, écrit, exécuté, dessiné, publié cet ouvrage en dépit de tous les tracas et les obstacles de sa fabrication.

M. Paul Avril, qui a consacré son talent et son imagination à l'illustration de cet ouvrage, était hier un inconnu et cette publication suffira à consacrer sa grande ingéniosité d'illustrateur et la souplesse de sa manière très spirituelle et surtout très personnelle. Demain son nom sera connu et apprécié de tous les amateurs qui peuvent constater la pauvreté d'illustrateurs originaux à cette époque.

M. Octave Uzanne a fait de *l'Éventail* un ouvrage agréable à lire; ce n'est pas l'histoire des éventails avec des reproductions d'éventails célèbres, c'est une dissertation légère sur l'histoire anecdotique et littéraire de ce joli colifichet de la femme.

A la suite de M. Uzanne nous passons de l'Inde ancienne à la Chine et au Japon; puis nous venons au moyen âge français, à l'Espagne, au règne des Henri III et des François I^er^; nous pénétrons ensuite dans le XVII^e^ et le XVIII^e^ siècle, et nous voyons l'éventail jouer son rôle dans l'histoire des mœurs aussi bien dans les comédies ou les opéras que sur la scène du monde réel.

Nous reviendrons sur cet ouvrage, qui ne contribuera pas peu à affirmer la réputation de la librairie Quantin, considérée jusqu'ici, à juste titre, comme la maison d'édition où l'on cherche le plus à progresser dans le *nouveau* et à faire, de l'art du livre, un art véritable, moins banal et plus élevé qu'on n'aurait pu le concevoir jusqu'à ce jour.

**Librairie Ch. Delagrave.** — La maison Delagrave se présente cette année avec trois volumes de la *Bibliothèque de récréation du bibliophile Jacob.* L'un de ces volumes contient une histoire suivie sous ce titre : *Aventures d'un petit orphelin, racontées aux petits enfants du bibliophile Jacob (Paul Lacroix) et publiées par lui.* C'est un véritable roman d'un intérêt réel et mis à la portée des jeunes intelligences auxquelles ce livre est destiné. Rien de curieux et d'attachant comme ces romans faits pour les enfants! Où est le temps où un écrivain de race eût cru s'abaisser en s'adressant à des garçonnets et à des fillettes de huit à douze ans? Dieu merci, nos idées là-dessus se sont modifiées; on a compris l'importance qu'il y a à mettre entre les mains des enfants des livres bien écrits; et c'est au savant bibliophile que revient cette gloire, — une vraie gloire, — d'avoir appris aux écrivains à considérer les enfants non pas comme des petites bêtes, pour qui tout est bon, mais comme des petits hommes et des petites femmes. Ce volume des *Aventures d'un petit orphelin* est orné de 8 aquarelles et de 50 dessins par Ferdinandus. — Un second volume contient *les Histoires d'autrefois.* Dans ce volume, le bon bibliophile, qui se dit quelque part âgé de cent vingt-cinq ans, raconte à ses petits amis, les enfants, de belles histoires du temps jadis, terribles ou touchantes, toujours intéressantes et instructives. *L'Enfant trouvé, Rose et Rosette, le Couvent du mont Saint-Bernard, le Fils du bourreau, Une Famille de musiciens, les Trois frères, Maître et valet, la Passion du jeu.* Voilà, j'espère, des titres capables de faire rêver les babys roses sur leur oreiller blanc. Toutes les époques sont représentées dans ces *Histoires d'autrefois* que rendent plus saisissantes et plus attrayantes encore de charmants dessins d'une finesse exquise. — Le troisième volume se compose de *contes littéraires.* Des contes littéraires du bibliophile Jacob! Quelle bonne aubaine pour les petits hommes sérieux et désireux de s'instruire! Qui serait, je ne dis pas plus, mais aussi apte que cet incomparable érudit à faire parler, agir, rire et pleurer les hommes de lettres du temps passé, à greffer le vraisemblable sur le réel? Le bibliophile Jacob, tous ceux qui l'ont approché le reconnaîtront, peut se feuilleter comme un dictionnaire. Aussi est-ce un spectacle touchant de voir ce fouilleur infatigable mettre pour un moment sa science de côté, s'asseoir familièrement au milieu des enfants, et causer

sérieusement avec des petits bonshommes de dix ans. Le bibliophile est le grand-père de tous les petits enfants qui lisent : et c'est pourquoi il n'oublie point les devoirs que lui impose cette paternité. Il veut amuser ses petits auditeurs assurément; mais l'aïeul est sage, il sait aussi qu'ils deviendront plus tard des hommes, qu'ils devront savoir beaucoup s'ils veulent être utiles aux autres : l'aïeul songe donc à les instruire, et pour cela il leur fera de beaux contes vraisemblables ou vrais dont le principal rôle sera tenu par un personnage célèbre. C'est de cette idée que sont nés ces contes : *Une Bonne action de Rabelais* (1552), *les Pressentiments maternels de madame Desroches* (1571), *les Premières armes de Jean de Launay* (1613), *les Hauts faits de Charles d'Assoucy* (1617), *la Mascarade de Scarron* (1628), *le Revenant de madame Deshoulières* (1643), etc., puis, dans une note moins gaie, *les Adieux de Gilbert et de Malfilâtre* (1769). Ce volume, comme ceux dont nous avons parlé ci-dessus, est illustré; les aquarelles et les nombreux dessins sont de Kauffmann. Très spirituelles et très fines les illustrations. Et pourtant ces volumes n'en avaient pas besoin pour être bientôt entre toutes les mains, aussi bien entre celles des mamans qu'entre celles des enfants; car les mamans les lisent aussi, les contes du bibliophile, et

......Je sais même sur ce point
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Mais nous nous sommes laissé entraîner bien loin, oubliant que l'espace nous est mesuré. Combien d'œuvres charmantes n'aurions-nous pas pourtant à signaler à cette même librairie Delagrave! Et d'abord le *Saint-Nicolas*, ce journal qui, comptant à peine quelques années d'existence, est déjà parvenu à pénétrer dans toutes les familles, ne forme-t-il pas, à lui seul, un des plus jolis livres d'étrennes qu'on puisse rêver? — Et ces trois charmants albums : *Le tour du monde en coquille de noix*, les *Péripéties cynégétiques de M. Mac-Aron*, par Nidrach, et les *Très véridiques facéties, colligées en la bibliothèque de l'abbaye de Sainte-Cunégonde*, par Richard Baillevant, ne mériteraient-ils pas une mention spéciale? Oui, certes : car ils sont remplis d'humour et d'esprit. Mais passons. *Les Trois petits mousquetaires* auraient aussi le droit de nous arrêter au passage, car le texte est signé : Émile Desbeaux, et les illustrations sont dues au crayon de Bayard, de Ferdinandus, de Giacomelli, Monginot, Scott, etc. — Signalons encore au courant de la plume : *les Disciples d'Eusèbe*, par Eudoxie Dupuis, illustrations d'E. Courboin, *la Rose et l'Anneau*, par M. A. Titmarsh, traduit par M^lle^ M. Talandier avec illustrations de A. Poirson, *l'Histoire d'une ferme*, par Félix Narjoux, illustrations de l'auteur, *De fil en aiguille*, par Victorien Aury, illustrations par Ad. Marie, Kauffmann, Gilbert, etc., *les Petites conteuses*, par M^me^ Adrienna Piazzi, illustrations de Meissonier, Kauffmann, Gilbert, etc., les *Lettres d'oiseaux* et le *Nid de pinson*, par Raoul de Najac, illustrations de Kauffmann, Traviès, etc., *le Monde vu par les artistes, géographie artistique*, par René Ménard, orné de gravures et de cartes.

**Librairie Ducrocq.** — M. Émile Desbeaux, qui, l'an dernier, a posé les points d'interrogation avec *les Pourquoi de M^lle^ Suzanne*, donne, cette année, les réponses à toutes ces questions dans *les Parce que de M^lle^ Suzanne*. Outre des rééditions, comme *la Forêt* d'Eug. Muller, le *Jardin de M^lle^ Jeanne* d'Ém. Desbeaux, et *les Pourquoi de M^lle^ Suzanne* du même auteur, la maison Ducrocq offre encore aux enfants trois nouveaux volumes illustrés : les *Mémoires d'une poule blanche*, par Maurice Barr, odyssée très amusante, *le Robinson de douze ans*, par M. de Beaulieu, qui avait déjà paru, mais dont le texte a été soigneusement revu, avec des illustrations entièrement nouvelles. A ces nouveaux volumes ajoutons encore un ouvrage d'actualité : *Kabyles et Kroumirs*, par Ch. Farine, un beau volume orné de 100 gravures sur bois, qui intéressera tout le monde en ce temps où tous les regards sont tournés vers cette Afrique rougie tant de fois du sang de nos soldats.

**Librairie J. Hetzel et C^ie^.** — Nous dirons peu de chose des livres d'étrennes de la maison Hetzel. La réputation de la maison n'est plus à établir. Ses charmantes collections de livres à l'usage des enfants s'enrichissent chaque année de volumes nouveaux et non moins intéressants que leurs aînés. Est-il utile d'indiquer que les *albums Stahl illustrés (1^er^ âge)* ne comptent pas aujourd'hui moins de 94 volumes? Est-il besoin de signaler ces charmants *albums Stahl illustrés*, grand in-8, ou in-4° en couleurs? *La petite bibliothèque blanche?* Certes il serait intéressant de parler de tout cela; mais cela serait oiseux, car les ouvrages de la maison Hetzel sont désignés : Jules Verne, Flammarion, Alp. Karr, O. Feuillet, Stahl, Jean Macé, F. de Musset, G. Sand, Ad. Marie, Eug. Muller, Frœlich, Lacome, L. Biart, Ratisbonne, Sandeau. J'en passe et des meilleurs. — Nous devons cependant une mention toute spéciale à ce journal, qui n'a jamais été égalé, malgré les contrefaçons, et qui semble toujours nouveau, malgré ses dix-huit années d'existence; nous voulons parler du *Magasin illustré d'éducation et de récréation*, placé sous la direction de MM. J. Macé, Stahl et J. Verne.

**Librairie Alphonse Lemerre.** — Si nous n'avons dit que peu de mots des volumes d'étrennes de la librairie Hetzel, nous parlerons encore moins longuement des ouvrages parus à la maison Lemerre. M. A. Lemerre ne se préoccupe que fort peu des livres du jour de l'an. Nous nous bornerons à signaler quatre volumes, qui ne sont pas tous des nouveautés : *les Douze travaux d'Hercule*, par Coinchon, l'*Alphabet illustré*, par Henri Pille, *Bleuette*, conte de fées en vers, par Fr. Coppée, avec seize illustrations de H. Pille, qui parut, il y a quelques années, dans la *Mosaïque*, et enfin *Marie*, cette douce idylle d'A. Brizeux que M. Henri Pille a illustrée de neuf dessins.

**Librairie E. Plon et C^ie^.** — Un volume surtout prime ici tous les autres et vaut la peine que nous nous y arrêtions. — *La Terre Sainte, son histoire, ses souvenirs, ses sites et ses monuments*, par Victor Gué-

rin. Un volume in-folio, demi-colombier, illustré de 310 gravures, dont 22 sur acier (broché, 50 fr.; relié, 60 fr.). — Comme nous allons nous livrer à une digression en dehors des comptes rendus purs et simples, nous voulons d'abord rendre aux éditeurs le juste hommage qui leur est dû. Ce volume est un magnifique volume, un des plus beaux, comme illustration, qui aient jamais été faits, et le prix auquel MM. Plon l'ont marqué nous semble d'un tel bon marché relatif, que le public serait un ingrat s'il ne reconnaissait pas ce qu'on a fait pour lui. La Terre Sainte a été cent fois décrite à tous les points de vue, et l'auteur ne pouvait sans doute rien apprendre de bien nouveau; mais son texte est un résumé clair et élégant, sans pédanterie scientifique, écrit d'un style pittoresque, comme les illustrations qu'il accompagne, et, aurait-il été édité sans gravures, que ce serait encore un bon livre de bibliothèque. Il nous pardonnera de ne pas faire une analyse de son ouvrage, qui mérite une lecture *in extenso*, pour nous préoccuper surtout de la partie artistique.

Il y a deux ans, la maison Quantin a publié une *Amérique pittoresque* avec des clichés achetés de MM. Appleton, de New-York; l'an dernier, MM. Firmin-Didot et C^ie^ achevèrent le second volume de leur *Égypte*, dont les clichés avaient été achetés de la maison Halberger, de Stuttgard; nous ne pensons pas dévoiler un secret en disant que MM. Plon et C^ie^ ont pris les clichés du présent livre à la maison Virtue, de Londres.

Comme on le voit, les trois grands pays du monde, l'Amérique, l'Allemagne et l'Angleterre, ont été mis à contribution, et nous pouvons établir un raisonnement général.

Eh bien! la conclusion, par laquelle nous commençons, en sera aussi courte que franche. Il n'a jamais été fait en France de livres supérieurs à ceux-là, et, depuis bien longtemps, il n'en a pas été fait pouvant y être comparés.

Certains ouvrages, comme les *Évangiles* de Bida, peuvent être d'un ordre artistique plus élevé; mais nous ne considérons en ce moment que la gravure sur bois, qui reste et restera longtemps encore la seule véritable illustration courante.

Ces trois publications peuvent être comparées entre elles. *L'Amérique* est la plus variée, *l'Égypte* a un caractère en quelque sorte plus majestueux, les gravures de *la Terre Sainte* sont les plus originales et les plus finies.

Mais ce n'est pas tout. Ces trois ouvrages ont été édités par des maisons qui, non seulement sont au premier rang de la librairie française, mais qui impriment elles-mêmes les ouvrages qu'elles éditent. Eh bien encore, nous allons déclarer tout aussi franchement que ces ouvrages sont tous moins bien imprimés qu'ils ne l'ont été dans les éditions originales des divers pays où ils ont été établis. Ils le sont pourtant fort bien, mais il y a des degrés dans le mieux.

Il ne faut point nous faire d'illusions, et *le Livre* ne manquera pas une occasion de sonner la cloche d'alarme, nous sommes en train de mériter la quatrième place dans la librairie du monde.

Et à qui la faute? Aux éditeurs? Non pas; nulle part on n'en trouvera de plus intelligents ni de plus travailleurs. — Est-ce encore là une illusion de chauvinisme? — Mais au public. Non seulement on ne lit pas en France, mais on n'achète pas de livres. La *bibliothèque* n'est pas dans les mœurs. Les trois ouvrages ci-dessus désignés feront ici un faible bénéfice, il ne faut pas en douter. Ils ont été pour leurs premiers éditeurs, qui ont eu cependant des frais vingt fois plus élevés à supporter, l'occasion d'un réel et légitime succès.

Nous avons fait une déclaration d'humilité, mais qu'on ne vienne pas dire que c'est un cercle vicieux, que les éditeurs vendent peu en France parce qu'ils consacrent des sommes moindres à l'établissement de leurs ouvrages. Hélas non! ils dépenseraient dix fois plus que ce serait du *donquichottisme* d'éditeur et que le public ne leur en tiendrait pas compte.

*Le Livre* reviendra un jour en détail sur ces questions.

Et maintenant nous conjurons nos lecteurs de *voir au moins la Terre Sainte*. Qu'ils regardent, et ils seront simplement émerveillés, car c'est un beau, un très beau livre, qui mérite d'être pris en considération, c'est-à-dire accueilli dans toutes les bibliothèques.

Ne quittons pas la maison Plon sans signaler les *Cataractes de l'Obi*, *Voyage dans les steppes sibériennes*, ouvrage nouveau, texte et dessins par Georges Fath, l'auteur de *Prisonnier dans les glaces*, paru l'an dernier chez les mêmes éditeurs.

**Librairie A. Levasseur**, ancienne maison Abel Pilon. — *L'Art national, étude sur l'histoire de l'art en France*, par Henri du Cleuziou. — Encore un gros volume qui tire l'œil par sa couverture aux trois couleurs françaises, un volume de près de 600 pages grand in-8°, et ce n'est que le début de l'histoire entreprise par Henri du Cleuziou, qui apporte à sa ferveur d'érudit sa ténacité de Breton: un druide de l'art, c'est la meilleure épithète que nous puissons donner à l'auteur de ce vaste ouvrage, dont nous aurons à parler de nouveau. Pour aujourd'hui nous envisagerons seulement l'apparence artistique et décorative du volume, et nous devons convenir qu'il serait difficile d'en faire une éloge sincère; les fleurons, lettres ornées, tous les bois et cul-de-lampe sont d'un dessin et d'un goût très douteux; quelques chromolithographies sont joliment réussies, d'autres, par contre, sont indignes d'un tel ouvrage, le texte est d'une justification trop lourde, et enfin dans son ensemble ce volume est boiteux par son illustration. Il reste un texte qui n'a rien à voir avec ces interprétations et ce texte sauvera le livre. M. A. Levasseur a une revanche à prendre dans les volumes qui suivront, et nous espérons ne pas lui ménager les éloges si nos critiques d'aujourd'hui sont prises en bonne part.

**Librairie Charpentier.** — A côté des bons ouvrages publiés l'an dernier, *la Légende de la vierge de*

*Munster*, *A bord de la Junon*, *Tokio-nikko*, etc., l'éditeur de la rue de Grenelle fait paraître cette année une édition ingénieusement illustrée du livre d'Alfred Babou : *Victor Hugo et son temps*, dans le format grand in-8°, et une *Idylle normande* d'André Lemoyne, avec illustrations de M. Duplais Destouches, dans le même format in-8° colombier.

Le *Victor Hugo et son temps* a été analysé dans le *Livre* lorsqu'il fut publié en in-16 il y a près de deux ans. L'édition actuelle est très habilement illustrée de gravures sur bois qui font de cette édition définitive une œuvre charmante à parcourir et à donner comme cadeau d'étrennes à tous les admirateurs du grand poète.

Passons maintenant à *Une idylle normande*, que l'Académie française a couronnée à juste titre, œuvre d'André Lemoyne, le poète délicat dont la prose même se déroule en cadences harmonieuses et colorées. Il y a là tout plein de frais paysages où l'on respire le parfum des pommiers en fleur répandu par larges traînées dans l'air attiédi. Nous n'y rencontrons pas des paysans, gens trop grossiers pour cette fine plume, non, l'idylle a pour acteurs trois êtres choisis, du meilleur monde et du plus grand air. L'un, Henri de Morsalines, riche propriétaire à qui rien n'a manqué dans la vie que le sourire de sa mère, promène une existence heureuse et ennuyée à travers les villes d'eaux, les bains de mer, les champs de course, les théâtres et les bals. L'autre, le peintre Georges Fontan, joint à un vrai talent le prestige de ses lointains voyages et des dangers qu'il y a courus. Placez entre eux la jeune et belle Marie Alvarez, blonde Espagnole qui a quelques gouttes de sang arabe dans les veines; aussitôt éclatera la rivalité. Georges a sauvé Marie un jour qu'elle se noyait. Henri a préservé son père du déshonneur. La reconnaissance plaide pour celui-ci, bien que le cœur penche vers l'autre. Il faut, pour dénouer la difficulté, que Morsalines s'exile lui-même après avoir généreusement assuré l'avenir du couple amoureux. Jolie fantaisie contée à ravir par un de ces poètes qui se grisent de rosée et d'azur et pour qui notre langue, si rebelle à d'autres, n'est qu'un riche clavier où leur doigt tombe à point sur la note précise. Le crayon de Duplais Destouches rend avec une finesse tout à fait gracieuse les scènes de cette pastorale à la Watteau : l'apparition de la châtelaine tenant en main son ombrelle verte au fond de la grande avenue, la petite rivière endormie dans les joncs et, près d'une arche de pont, le moulin de la Sinope, avec son toit penché qui se mire dans l'eau.

**Librairie Garnier frères.** — Les histoires de Bayard, le loyal serviteur et le chevalier sans peur et sans reproche sont, paraît-il, de mode cette année. A coté de la belle édition de Hachette, les frères Garnier publient le *Gentil seigneur de Bayard*, avec une introduction et des notes par M. Louis Moland et de très jolis dessins de M. Tofani gravés sur bois. Cet ouvrage rentre dans la collection des *Contes Danois d'Andersen*, des *Aventures de Robert-Robert* et autres belles publications pour la jeunesse, entreprises avec tant de succès par les éditeurs de la rue des Saints-Pères. A côté de ce livre d'histoire, un livre de science apparaît : l'*Espace céleste*, description de l'univers, récits et voyages, par Emm. Liais, avec dessins de Yan'Dargent; c'est la seconde édition de cet ouvrage de vulgarisation scientifique, livre curieux et utile pour les adolescents épris des mystères de la nature. Citons encore, chez les mêmes éditeurs : les *Contes de Mme d'Aulnoy*, ces bonnes féeries pour les enfants, *Gracieuse et Percinet*, la *Belle aux cheveux d'or*, *Finette Cendron*, la *Biche aux bois*, la *Chatte blanche*, etc. Ferdinandus et Staal ont dessiné de charmantes vignettes et huit joyeuses chromolithographies pour ces contes, qui réjouiront encore sous cette nouvelle forme les babys de huit à dix ans.

**Librairie des Bibliophiles.** — Nous suivons assez régulièrement les belles publications artistiques de M. D. Jouaust pour qu'il ne soit pas nécessaire de lui consacrer ici de longues lignes. Signalons cependant une nouvelle bibliothèque très heureusement et galamment conçue : la *Bibliothèque des Dames*, dans le format in-16, qui compte déjà le *Mérite des femmes* et *la Princesse de Clèves*, avec des frontispices à l'eau-forte. M. D. Jouaust vient de commencer également la publication en dix volumes des *Mille et une Nuits*, avec gravures à l'eau-forte de M. Lalauze; nous parlerons bientôt dans nos livres d'amateurs de cette importante édition qui ne sera complète qu'en janvier 1882.

**Librairie Kistemaeckers,** Bruxelles. — Un curieux volume à cette librairie cosmopolite plutôt que belge, un livre pour les grandes personnes qui raffinent sur la chose et qui ne craignent pas les gais propos; les *Bons contes ou les trois cents leçons de Lampsaque*, tel est le titre de ce livre d'étrennes, publié sous le manteau et que certains amoureux achèteront pour lire joyeusement près de l'âtre. Cet ouvrage n'est-il pas déjà épuisé?

**Librairie Charavay frères.** — Un seul ouvrage nouveau, mais un coquet et galant volume, qui fait suite à celui publié l'an dernier : *Étrennes aux Dames*, avec la collaboration de Mmes Alphonse Daudet, Judith Gautier, Gréville, Edmond Adam, et de MM. Maxime Du Camp, France, Gounod, d'Hervilly, Saint-Saens, Alexandre Dumas, etc. — Ce joli in-32 de 144 pages, tiré à petit nombre, à 20 fr., sera vite épuisé.

**Librairie Marpon et Flammarion.** — A cette librairie de *l'Assommoir* et de *Nana* illustrés, M. Camille Flammarion vient de faire paraître en un volume in-8° illustré de 400 figures, planches et lithographies, au prix réellement minime de 10 fr. : *les Etoiles et les curiosités du ciel*, qui est la suite naturelle de *l'Astronomie populaire*, mise en vente l'an dernier.

Les étoiles simples, les étoiles doubles, les soleils de différentes couleurs, les étoiles variables, les amas stellaires, les nébuleuses, les mouvements propres rapides, les étoiles disparues : toutes les curiosités célestes sont passées en revue. On y trouve les moyens de reconnaître facilement dans le ciel les planètes aussi bien que

les étoiles, le catalogue de toutes les comètes observées, un tableau historique des principaux faits de l'astronomie, la transformation séculaire du ciel de Paris, etc. Chemin faisant, on rencontre dans le ciel des genèses d'univers lointains ou des soleils à l'agonie. N'oublions pas non plus une classification *chimique* des étoiles, des mesures de distances qui donnent le vertige, un tableau des plus grandes vitesses mesurées dans l'univers, vitesses de 300, 400, 500,000 mètres par seconde!... Du reste, un simple coup d'œil jeté sur la Table des matières suffit pour donner une idée de la quantité fabuleuse des documents réunis dans cet ouvrage capital.

Le succès de cette nouvelle œuvre du savant et sympathique astronome est assuré d'avance : elle suivra les traces de *l'Astronomie populaire* qui, l'année dernière, a été couronnée à l'Institut, et qui a déjà été demandée par le public à plus de cinquante mille exemplaires.

**Librairie Georges Hurtrel éditeur**, 35, rue d'Assas. — La *Vie de sainte Catherine d'Alexandrie*, publication par Jean Mielot, nous paraît être la première publication de cet éditeur; c'est une grand in-8°, de belle apparence et dont le texte intéressant du secrétaire de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, a été revu et rapproché du français moderne par l'érudit bibliothécaire à la *Nationale*, M. Marius Sepet. L'éditeur a développé un grand bon vouloir et a appelé à lui un nombre d'illustrateurs suffisant pour produire un chef-d'œuvre d'édition. Malheureusement le chef-d'œuvre n'a pas été exécuté et les horribles encadrements tirés en rouge missel sont lourds, disgracieux et du plus déplorable effet; les bois hors texte n'ont rien de remarquable et l'ensemble du volume, disons-le franchement, est irrémédiablement manqué. M. Georges Hurtrel nous pardonnera notre critique, avec l'assurance que nous n'avons aucun motif de lui être désagréable; mais il est à regretter de voir se produire en France de grands ouvrages d'art qui font tache absolument par leur mauvais goût.

**Librairie Alfred Mame et fils, à Tours.** — Nous avons, cette année, assez peu de nouveautés à signaler à la librairie Alfred Mame : il est vrai que cette importante maison a, comme on dit, du pain sur la planche et peut se présenter avec trois ou quatre volumes nouveaux seulement : *les Hommes célèbres de la France*, par M. Dumas, volume orné de 53 gravures sur bois; un *Voyage en Espagne*, par Eugène Poitou, 169 gravures sur bois, et une *Histoire de la céramique* (poteries, faïences et porcelaines), depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par Édouard Garnier. Ce dernier ouvrage, le plus intéressant des trois, à coup sûr, est orné de nombreuses gravures qui ne sont pas la partie la moins curieuse du volume. Mais si la librairie Mame nous offre peu de nouveautés, elle a toujours son *Histoire des Croisades*, de *Michaud et Poujoulat*, són *Saint Martin*, de M. Lecoy de la Marche, son *Charlemagne*, d'Alphonse Vétault, sa *Sainte Elisabeth de Hongrie*, du comte de Montalembert, son *Saint Louis*, d'H. Vallon, etc. — Nous allions omettre de mentionner, à cette même librairie, un curieux et très artistique *Paroissien romain*, illustré par O. Merson, d'après les peintures des catacombes.

**Librairie Firmin-Didot et C^ie^.** — En premier lieu, il convient de parler du nouveau volume de M. Paul Lacroix (bibliophile Jacob) : *XVII^e^ siècle, lettres, sciences et arts, France* (1590-1700). Cette magnifique série d'études entreprise, il y a quatorze ans, par cet incomparable érudit qui a nom Paul Lacroix, sur les différentes transformations de la société française, vient de se clore par ce *XVII^e^ siècle*, qui ne le cède en rien aux volumes qui l'ont précédé. On sent toujours dans ce texte, dû à la plume du bibliophile, cette même sûreté, ce même élan, cette infatigabilité qui ont fait de ce consciencieux savant l'auteur favori de tous les amis des livres. Quelle tâche! Retracer l'histoire complète de la société française! Et quel courage pour la mener à bonne fin! M. Paul Lacroix a, d'ailleurs, été admirablement secondé par M. Racinet, sous la direction duquel ont été exécutées toutes les illustrations du volume, par M^lle^ E. Lenoir, MM. R. Pelez, Legrand, Sabatier, Schmidt, Waret, Gérardin, etc. Nous ne pouvons que signaler ce volume, complément indispensable de cette superbe collection. Nous espérons pouvoir y revenir plus tard et consacrer à ce consciencieux travail une étude digne de lui.

Nous devrons dire, en second lieu, quelques mots de deux très importants ouvrages : la *Céramique japonaise*, par J.-A. Audsley et J.-L. Bowes, édition française, publiée sous la direction de M. A. Racinet, traduction française de M. P. Louisy, et l'*Art ancien à l'exposition nationale belge*, publié sous la direction de C. de Roddaz, avec la collaboration d'artistes tels que : E. Garnier, Fraipont, Harmon, Saint-Elme, Gautier, H. Scott, V. Masson, etc... De ces deux ouvrages, le premier a déjà été publié, mais en format in-folio, tandis qu'il se trouve aujourd'hui réduit au format in-4°. Le second, entièrement nouveau, contient la monographie de chacune des industries principales figurant à l'exposition belge. Signalons aussi le très beau volume de M. de Lescure, les *Mères illustres*, une magnifique édition de *Walter Scott illustré*, et une très savante étude sous ce titre : *Histoire nationale des Gaulois sous Vercingétorix*, par Ernest Bosc et L. Bonnemère, qui ne contient pas moins de 160 gravures sur bois. Nous aurions bien encore à parler de la seconde partie de l'ouvrage : l'*Égypte*, par Georges Ébers, petit in-folio portant comme sous-titre : *du Caire à Philæ;* mais nous ne pouvons que la mentionner, ainsi que les nouvelles livraisons de *Paris à travers les âges*, et une histoire de la *Lumière électrique*, par Em. Aglave et J. Boulard.

**Librairie Hennuyer.** — M. Hennuyer, l'éditeur heureux du *Magasin des Demoiselles*, ne nous donne pas beaucoup de *vraies* nouveautés, mais il offre au public, ce qui vaut peut-être mieux, des ouvrages tels que l'*Histoire d'un forestier*. L'auteur, M. Prosper

Chazel, qui, sous ce pseudonyme, cache le nom d'un savant et d'un fin critique, que connaissent bien les lecteurs du *Temps*, a vu son charmant ouvrage couronné par l'Académie française. Jamais l'Académie n'avait été plus juste. Le *Livre* a, naguère, rendu compte de cet ouvrage; nous nous bornerons donc aujourd'hui à rendre hommage au spirituel collaborateur de M. Prosper Chazel, M. Lix, qui a illustré le volume avec ce talent que tout le monde lui connaît.

A noter encore à la maison Hennuyer : *Plantes et Bêtes*, par Pizzetta; les *Bébés d'Hélène*, par W.-L. Hughes; la *Lecture en famille*, publiée avec le concours d'éminents écrivains tels que L. Biart, H. Gréville, A. Challamel, etc. Nous ne pouvons nous empêcher non plus de mentionner, d'une façon toute spéciale, une nouvelle édition de l'*Histoire de la mode en France, la toilette des femmes, depuis l'époque gallo-romaine jusqu'à nos jours*, par Augustin Challamel, parue déjà l'an passé, et l'*Homme et son berceau*, par Lucien Biart, paru également pour les étrennes de 1881.

**Librairie Léon Vanier.** — Le vaillant éditeur du quai Saint-Michel vient de faire une trouvaille en réimprimant ce désopilant voyage que connaissent la plupart de nos lecteurs et qui a pour titre : la *Frégate l'* « *Incomprise* », *voyage humoristique autour du monde*, beau volume in-4°, illustré de 568 croquis à la plume, par Sahib. Bonne chance aux voyageurs! — Chez le même éditeur, un joli album in-8° de 12 compositions, par H. de Sta, reproduisant les péripéties célébrées par la *Chanson du colonel*, dans la « Femme à papa ».

**Librairie J. Lemonnyer, à Rouen.** — On connaît tous les efforts tentés par M. J. Lemonnyer pour satisfaire les exigences des délicats, amateurs du XVIIIe siècle. Les *Conteurs du* XVIIIe *siècle* sont là pour en témoigner. Nous ne ferons qu'indiquer aujourd'hui les quatre beaux volumes, réimpression en fac-similé, du : *Choix de chansons, mises en musique*, par M. De Laborde, premier valet de chambre du roi, imprimé à Paris, 1771, orné de 104 estampes par Moreau, Le Barbier, etc. Nous nous réservons de revenir plus tard sur cette intéressante publication et de lui consacrer un article plus étendu.

**Librairie D. Lebet**, 7, rue Dupuytren. — Nous avons parlé l'an dernier de la très remarquable publication entreprise par M. D. Lebet : les *Oiseaux dans la nature*. Nous avons dit avec quel soin et quel art cette œuvre, de MM. Eugène Rambert et Léo-Paul Robert était conduite. Le troisième et dernier volume de ce grand ouvrage vient de paraître; il est illustré de soixante planches en chromolithographie, 30 gravures sur bois hors texte et 122 gravures dans le texte d'après les aquarelles et les dessins de M. Léo-Paul Robert, un peintre de grand talent qui n'est plus à apprécier. (Ces 3 vol. in-folio en feuilles dans un carton, 120 fr.)

A côté de cette illustration de premier ordre pour les ornithologistes, le texte n'a qu'une valeur de second plan, en dépit de sa valeur d'érudition scientifique : il n'y a pas de description à donner lorsque, dans ces étonnantes chromolithographies d'après M. Paul Robert, on croirait toucher les jolis oiseaux dont il est fait mention.

« M. Paul Robert a vu l'oiseau en amoureux, a dit de lui dernièrement un critique d'art autorisé, chacun de ses dessins est un portrait d'une exactitude étonnante, sa manière de dessiner est franche, d'une pureté parfaite; il voit en naturaliste et l'arrangement de l'image est toujours harmonieux et pittoresque. »

Ce livre, qui est appelé au plus grand succès et dont nous faisons nos plus sincères compliments à l'éditeur-directeur, M. D. Lebet, a été imprimé à Lausanne, chez Georges Bridel, les bois chez Émile Martinet à Paris, et les chromolithographies chez Lemercier. Ces trois imprimeurs ont rivalisé à qui mieux mieux de soins et de talent pour faire des *Oiseaux dans la nature* un des plus curieux musées d'histoire naturelle qu'on ait encore osé entreprendre. Nous serions bien étonnés que le ministère de l'instruction publique ne prît pas une forte souscription de cette belle publication.

**Librairie Jouvet et Cie.** — Une monographie de la *Femme dans tous les pays*, par Jules Gourdant; intéressant ouvrage à signaler pour le texte, mais dans lequel nous constatons de malheureuses illustrations sur bois. Le graveur est-il coupable ou le dessinateur, — *Nescio;* — mais le résultat est plus que médiocre et indigne d'une librairie parisienne.

## QUESTIONS DU JOUR

**Numa Roumestan**, par ALPHONSE DAUDET. Paris, Charpentier, 1881, in-12. — Prix : 3 fr. 50.

Apprécié dès le premier jour par les délicats, Alphonse Daudet, à partir de *Fromont jeune*, est devenu l'enfant chéri du public. Tandis que d'autres, plus robustes, voient leurs œuvres discutées violemment et ne parviennent à s'imposer à la foule qu'en l'irritant, il réussit à tout coup avec une aisance, un dégagé sans pareils; il se coule en jouant dans la popularité. Dès qu'un de ses livres est annoncé, l'empressement est universel; chacun veut le lire et contribuer au triomphe, en partager la joie. On lui est reconnaissant des plaisirs éprouvés et du souci qu'il



a de continuer à plaire. On sait qu'il soigne la forme autant qu'à ses débuts et qu'il n'abuse pas du succès pour multiplier les volumes.

Intéresser le public aux chagrins d'une femme à qu son mari, tout en l'adorant, est quelquefois infidèlei et cela dans un temps où les moins coureurs ne se font aucun scrupule de donner de petits coups de canif au contrat, la difficulté n'était pas mince. Alphonse Daudet y est parvenu, grâce à une ruse adroite, en déversant sur son orateur du Midi tout le péché d'Israël. Comme il doit rire en son coin de ces francs-lurons de Bourgogne ou de Normandie qui, à la vue d'un portrait si amusant, se pâment d'aise et s'exclament : « Oh! ces méridionaux! » Pardon, messieurs, c'est de vous qu'il s'agit au moins autant que de nous. Roumestan n'est l'homme du Midi que par ses origines, son accent, sa verve débordante, ses grandes colères s'évaporant en gestes, en menaces, et plus rien, la main tournée... le reste, l'abandon si facile de ses opinions et croyances, l'oubli de ses devoirs les plus sacrés, avec des retours sincères, mais fugitifs, à l'affection coujugale, tout cela, nous le retrouvons sous tous les climats et dans tous les temps. Autre part que chez nous règne le désaccord perpétuel entre les paroles et les actes, et la Provence ne fut jamais, que je sache, l'unique pépinière des médiocres dont la fortune n'est due qu'à la chance. Le romancier, et c'est là son mérite, a peint l'éternelle nature humaine, avec ses bons et ses mauvais instincts, dupe d'elle-même et des circonstances, et qui aime mieux rire de ses travers que de s'en corriger. Ses tableaux nous charment, parce qu'il s'y met lui-même tout entier, qu'il se passionne pour chacun des êtres qu'il a créés au point de compatir même aux ennuis du nouveau-né saluant de cris aigus la cérémonie de son baptême et à qui le latin du prêtre et l'eau lustrale sur son tendre petit cervelet d'oiseau déplumé causent une impression si désagréable. Que de scènes touchantes réveillent en nous l'émotion et transforment chaque lecteur en collaborateur attendri! L'une des plus poignantes est celle où Rosalie le Quesnoy, un moment écartée du lit de sa sœur mourante, descend au jardin par un soir d'hiver, en proie à une douleur morne : « Les sanglots l'étouffaient, sans larmes. Elle aurait voulu crier, appeler au secours, mais qui? Le ciel, où regardent les désespérés, était si haut, si loin, si froid, comme poli par l'ouragan... Comment une voix de terre parviendrait-elle à ces profondeurs muettes, indifférentes? » Le mouvement est aussi beau que dans le chapitre des *Misérables*, l'onde et l'ombre, quand l'homme à la mer, avant de sombrer, lève en vain les yeux vers les étoiles inutiles.

Dans d'autres pages également saisissantes, l'arrangement et l'art se laissent deviner à travers l'illusion : ainsi, pour rendre plus cuisant le chagrin de Numa, que sa femme, outrée de ses infidélités et de ses perpétuels mensonges, a fini par quitter, le froid glacial des réceptions du jour de l'an et la neige de janvier tourbillonnant aux larges fenêtres se mêlent un peu artificiellement aux peines du cœur du mari délaissé.

La sensation, chez M. Daudet, étant d'une vivacité extrême et communicative, il excelle à créer des types qui se gravent dans la mémoire pour n'en plus déloger. Les a-t-il observés réellement, étudiés d'après nature? On l'a prétendu, mais je n'en crois rien. Le voyez-vous courant par les rues à la recherche de documents, comme un coq à la picorée des grains, lui, ce myope excessif, qui ne voit pas le moindre objet, s'il n'y frotte son nez, allons donc! Casanier et travailleur, il fit longtemps dans un journal le compte rendu dramatique, sans mettre presque jamais les pieds au théâtre. On aura beau dire : la source où il puise le plus n'est autre que son fin bon sens doublé de poésie; le plus clair de son érudition provient, n'en doutez pas, de la bibliothèque des cigales. Il peut répéter après Valmajour : « Ce m'est venu une nuit en entendant chanter le rossignol... » Évidemment ni l'expérience de la vie ni la pratique des affaires ne lui manquent. Voilà ses maîtres de philosophie, son poste d'observation. Avec un esprit bien fait il n'en faut pas d'autres. L'essentiel, c'est de savoir discerner l'incident le plus frivole, quand il peut servir à mettre en relief un caractère, et d'être assez familier avec la vie intime de la société pour la faire passer en détail sous les yeux.

M. Daudet joue admirablement du coup de pouce qui transforme le réel et lui donne la vie. Un séjour de quelques mois en Provence l'a initié aux mœurs, au langage, aux particularités caractéristiques de la contrée; depuis lors, il la possède mieux que pas un; il en goûte l'originalité de façon plus intelligente que ses propres habitants. Numa Roumestan sera pour beaucoup d'entre eux une véritable révélation. Le fait est qu'ils ne s'étaient jamais vus à pareille fête. Les voilà spirituellement croqués, *pas moins!* Quelque félibre, dévot à l'ail et à la brandade, souffrira sans doute de voir ainsi exposer à la risée publique tout ce qui lui tient au cœur. Eh! qu'importe? L'art est un maître souverain auquel Molière sacrifiait jusqu'à ses douleurs les plus secrètes. Heureux pays, après tout, que la Provence, et qui n'aura pas à se plaindre du sort! Ainsi que l'Italie, sa voisine, elle avait en Mistral une sorte de Tasse qui, sur le ton épique, célébrait dans *Calendau* sa vieille gloire, le regret de l'indépendance perdue, et dans *Mireio* l'innocence virgilienne et pastorale de ses mœurs. Voici maintenant un nouvel Arioste plein de malice et de gaieté, qui la charme en la bafouant et à qui elle peut demander aussi : *dove avete trobato tante coglioneri*, où avez-vous donc déniché tant de facéties, de *galéjades?* N'allons pas faire à M. Daudet l'injure de chercher dans son livre des allusions aux personnages contemporains, mais on ne peut nier qu'il n'en veuille de tout son génie d'écrivain à l'art rival, à cette éloquence « habile à mentir et à duper qui trafique des mots, sans s'inquiéter de leur valeur, de leur accord avec la pensée, pourvu qu'ils brillent et qu'ils sonnent ». C'est une revanche de la plume sur la parole; elle est complète.

Et pourtant, combien il serait facile de renvoyer au roman la plupart des reproches adressés à la tribune politique. La vérité nue et simple ne satisfait pas plus

l'un que l'autre. M. Daudet lui-même ne la laisse point sortir de son cabinet de travail sans l'avoir attifée de jolis atours, avec un peu de kohl à l'œil et pas mal de carmin aux lèvres. Un des personnages principaux de son roman, le beau tambourinaire, a étonné bien des gens par son peinturlurage et son costume de carnaval. Nous l'avions connu plus simple, plus naturel, car il existe en chair et en os, ce pauvre Buisson dont l'inoffensive manie a servi de point de départ au portrait de Valmajour. Le charmant conteur à qui Mistral, paraît-il, l'avait adressé pour le piloter dans Paris et l'aider à se produire, fut frappé de l'idée étrange qu'avait eue ce joueur de galoubet de venir brûler ses ailes à la grande fournaise, et il le prit pour sujet de l'une de ses nouvelles les plus charmantes. Puis, voyant ce premier croquis bien venu, il en a profité pour le grandir, l'élever à des proportions gigantesques, le placer dans un cadre tout à fait romantique. De là Audiberte, le vieux père, le castel en ruine et les prétendus parchemins. Humble d'abord, la figure a pris de l'ampleur sous les retouches, et du réel a passé dans le domaine de la fantaisie. Quelque jour M. Alphonse Daudet, dans une spirituelle préface, nous donnera les raisons de ces métamorphoses, comme il l'a fait déjà pour d'autres romans. Au plaisir que ces confidences procurent se mêle pour nous, il faut l'avouer, une certaine frayeur. Si nos grands écrivains s'avisent ainsi d'expliquer eux-mêmes leur talent, d'établlr la genèse de leurs œuvres, de raconter leur vie, sous prétexte qu'ils en savent là-dessus plus que personne, critiques et biographes, mes confrères, qu'allons-nous devenir? A.-J. Pons.

# JURISPRUDENCE

**La Réforme judiciaire en France**, par G. Picot, 1 vol. Hachette.

L'auteur est de l'Institut; il constate la crise actuelle et le dissentiment qui sépare la République et la magistrature. Il fait l'histoire de la magistrature française depuis 1789. Il étudie l'influence de la démocratie sur la magistrature, aborde l'organisation judiciaire, expose le mode de nomination des magistrats et complète son livre par un appendice consacré aux documents afférents à la matière.

Le problème est complexe, dit l'auteur. Pour connaître les destinées de la magistrature, il faut savoir ce qu'elle a été parmi nous, le rôle qu'elle a joué depuis la Révolution sur cette scène où elle a été successivement le jouet des démagogues et des despotes, où elle a acquis et perdu tour à tour sa dignité. Selon que la statue de la liberté était ou visible ou voilée, elle a survécu aux trônes qui s'écoulaient et vu les transformations d'une société qu'anime un esprit nouveau et que poussent des forces jadis inconnues. Mais il ne faut pas que nos annales soient seules à nous renseigner. Si l'étude de l'histoire est une course dans le passé, l'étude des institutions contemporaines chez les peuples étrangers est souvent un voyage vers l'avenir, et le progrès de la démocratie n'est pas un fait particulier à la France. Avec le double enseignement de nos propres expériences et de celles des autres nations, nous pourrons peut-être reporter plus efficacement nos regards sur nous-mêmes, et restaurer un édifice qui a subi l'épreuve du temps, qui a résisté aux orages et qui mérite nos respects, car il a abrité nos pères et est plein de leur souvenir, mais qui doit être accommodé aux besoins nouveaux, mis en harmonie avec les mœurs d'une société qui a tout simplifié, tout accéléré, qui a supprimé la distance, multiplié le temps, changé les conditions de la vie, et qui veut aussi améliorer l'organisation judiciaire. Ainsi l'exemple d'un passé récent et l'expérience d'autrui nous aideront peut-être à séparer plus aisément ce qui est pratique et souhaitable des utopies dangereuses qui porteraient le désordre dans la justice ». Ainsi parle l'auteur, et tout le développement de son titre repose sur ce double enseignement, tel qu'il vient d'être exposé. M. C.

**Un parquet en province**, étude de mœurs judiciaires, par B. Arbré de la Roche. Calmann Lévy, 1881.

La littérature entre décidément dans le Palais. L'éloquence semblant bannie désormais du temple de Thémis, ce qu'on ne peut pas dire, on l'écrit : de là, ces études de mœurs judiciaires, ces romans juridico-dramatiques où s'étalent à l'aise les théories et les thèses les plus nouvelles. Est-ce un mal ? Certes, non; et le livre de M. Arbré de la Roche en est une preuve. Dans une forme simple et claire, l'auteur, qui doit être magistrat, nous ramène à quelques années derrière nous. Un jeune homme aime une jeune fille qui, par cela même, en aime et en épouse un autre. De là, fureur, homicide, comparution en cour d'assises et acquittement. Puis — revers de la médaille — la jeune femme est abandonnée; son mari dissipe dans les aventures de l'Internationale, alors naissante, et dans les cabarets les plus mal famés et sa fortune et sa santé. Abandonnée, misérable, désespérée, elle se réfugie auprès de son ancien amant, et le mari, furieux et lâche (car il sait son innocence), la poursuit en adultère; elle se tue avant qu'ait sonné l'heure de la justice.

C'est dans ce cadre suffisamment émouvant que s'agitent les personnages du roman : et le procureur ambitieux et sournois, et le substitut probe et ferme, el le juge d'instruction servile et plaisant. Il y a dans tout cela du mouvement et de la vie; la lecture en est saine et morale, au point de faire tache au milieu des élucubrations naturalistes qui nous envahissent et nous débordent.

# PHILOSOPHIE

## MORALE — ÉDUCATION — RHÉTORIQUE

**Nature et science,** *études, critiques et mémoires,* par le Dr Louis Buchner, traduit sur la 3e édition allemande par le Dr Gustave Lauth, de Strasbourg. 2e édition française. Un volume in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* — Prix : 7 fr. 50 c. Paris, Germer Ballière et Cie, 1881.

Si nous n'osons reprocher à M. Lauth d'avoir traduit la suite des articles qui, écrits par M. Büchner dans différents journaux ou revues il y a plus de vingt ans et publiés depuis en volume, ont été, paraît-il, assez vivement goûtés dans les pays allemands, et si nous n'osons reprocher davantage à MM. Germer Baillière d'avoir accueilli cette traduction de M. Lauth, du moins nous est-il permis d'exprimer le regret de la voir figurer dans cette collection qui porte pour titre : *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* Nous ne voulons pas dire qu'il n'y ait nul intérêt pour nous à feuilleter les pages de son volume; les analyses que l'auteur de *Force et matière* a faites de quelques ouvrages de philosophie, et peut-être même les jugements qu'il porte sur ces mêmes ouvrages, sont capables d'arrêter quelques instants l'attention ; mais, vraiment, à penser qu'il convient de ne pas exclure d'une bibliothèque philosophique les ouvrages d'écrivains, littérateurs ou savants, qui dissertent sur l'inutilité des recherches métaphysiques et traitent volontiers Aristote et Kant d'ânes bâtés, à penser cela, disons-nous, qui pourra admettre que, toute désignation de doctrine mise à part, toute appréciation écartée, le recueil des articles jadis publiés par M. Büchner ait une valeur doctrinale?

Les articles ou études sont au nombre de trente-quatre, dont quelques-uns, ou quelques-unes — donnons les titres : *Sur Schopenhauer, Matérialisme, idéalisme et réalisme, Philosophie et expérience, les Sciences et la Philosophie,* — sont surtout caractéristiques de la mentalité du docteur allemand, matérialiste, comme on sait.

M. Büchner n'a pas toute la foi du charbonnier, mais peu s'en faut; des leçons qu'il a apprises étant enfant, il a bien retranché certains dogmes, mais pour défendre les autres et les faire accepter, il a l'ardeur intolérante des catholiques convaincus. « Je vois des corps et je les désigne, je pense la substance matérielle, donc les corps et la matière existent; » cela résume sa « croyance ». A chaque page, il l'affirme, à chaque page aussi il anathématise ces impies de la science, ces orgueilleux qui prétendent à savoir ce que c'est que voir, désigner et penser. F. G.

**Le Positivisme et la science expérimentale,** 2 vol., par M. l'abbé de Broglie. Chez Victor Palmé.

Ce livre a été commencé il y a plus de vingt ans, lors de l'apparition du premier traité de M. Taine, *les Philosophes français.* Il fut destiné à réfuter non seulement M. Taine, mais aussi Auguste Comte et Stuart Mill. C'est dans saint Thomas d'Aquin que l'auteur puisa les principes, les notions et la méthode par lesquels il voulait fortifier sa réfutation. Il a néanmoins réformé la langue traditionnelle de la philosophie catholique pour pouvoir serrer de près ses adversaires. Il s'est inspiré, en outre, des doctrines de l'Encyclique du 4 août 1879 :

« Il nous semble, dit l'auteur, que pour restaurer la philosophie catholique et lui restituer son ancien empire sur les esprits, il faut : 1° que l'ancienne philosophie proclame ses principes, se répande dans les écoles et s'assimile tout ce qu'il y a de bon et de vrai dans les découvertes scientifiques modernes; 2° il faut aussi que le terrain soit déblayé et que les systèmes faux et les préjugés funestes, qui ont envahi tant d'esprits, même dans le sein de l'Église, et surtout ces erreurs qui se couvrent du manteau de la science, soient énergiquement combattus. Il faut que les esprits soient délivrés des opinions dangereuses qui les hantent et qui troublent même les âmes qui ont accepté le joug de la foi. Il y a une double œuvre à accomplir, l'une de synthèse et de construction scientifique sur les anciennes bases de la scolastique, l'autre de polémique et de lutte contre l'envahissement de ces déplorables doctrines qui anéantissent à la fois Dieu, l'âme, la conscience et la liberté! » C'est à cette œuvre que M. de Broglie consacre son ouvrage, qui est vaste, complet, bien ordonné et qui ne satisfera que les convertis et les croyants. L'auteur dit : « Demandez à un collégien : *Quel est le plus grand d'un mètre ou d'un kilogramme? Une lieue est-elle plus longue qu'une heure?* L'enfant ne vous répondra pas et vous rira au nez. » Les croyants et les savants, lorsqu'ils discutent, ne vous font-ils pas l'effet de se poser mutuellement de ces problèmes baroques, bons pour amuser les fous et les innocents? M. C.



**Essai sur le gouvernement de la vie,** par T. Duchesne de Saint-Léger. Un vol. in-8°. Paris, H. Oudin; 1881.

Le volume est divisé en trois livres. Le premier, sous le titre de : *la Vie individuelle,* traite des devoirs de l'homme envers lui-même; le deuxième, intitulé : *la Vie domestique,* est un exposé des devoirs de l'homme dans la famille; et dans le troisième, enfin, intitulé : *la Vie sociale,* se trouvent présentés les devoirs de l'homme dans la société. C'est la vieille division classique.

Chaque livre comprend plusieurs sections et chaque section enferme plusieurs chapitres.

La section A du premier livre peut être considérée comme la partie métaphysique de l'ouvrage. Il y est dit que la morale s'appuie sur une idée religieuse, *car,* — et la citation est de Lamennais, — « la morale est une plante dont les fleurs et les fruits parfument et embellissent la terre, mais dont la racine est dans le ciel ». Franklin après Leibniz, et Leibniz après Zénon, Bentham après Hobbes et Hobbes après Épicure, tous les philosophes se sont fourvoyés; ce qui émane d'une intelligence finie ne saurait avoir une autorité absolue et indiscutable; aucun homme, quelle que soit la supériorité qu'on lui attribue, ne peut imposer une loi morale à ses semblables, et il peut plus difficilement encore être son propre législateur, comme le voudrait Kant. « Incapable de se procurer par lui seul des principes, l'homme en sera-t-il réduit au cri de l'orgueil stoïcien, aux prises avec le doute : pratiquons la vertu quand même? ou bien ira-t-il jusqu'au nihilisme des pyrrhoniens et jusqu'à proclamer que la vertu et le dévouement ne sont que sottise et duperie? » L'adoption de principes révélés est le seul moyen d'échapper à cette alternative (l'auteur dit : dilemme), *en effet,* — et cette autre citation est de Montaigne, — « peut-il y avoir des principes aux hommes, si Dieu ne les leur a révélés? » Le Décalogue et les enseignements du Christ, voilà les principes invariables et qui s'imposent; ce serait faire preuve d'ignorance que de dénier aux principes chrétiens leur origine divine.

M. T. Duchesne de Saint-Léger professe, touchant la morale spéculative, la pure doctrine catholique.

Dans les autres sections du livre premier et dans toutes celles des livres deuxième et troisième, — elles composent une sorte de traité de morale pratique, — des conseils, des exemples et beaucoup de citations. Les citations, elles abondent : il s'en trouve à tout bout de page, au commencement, à la fin, au milieu aussi; c'est une phrase empruntée à un prosateur, c'est un distique emprunté à un poète; tous les auteurs sacrés ou profanes, mystiques ou sceptiques, ont été mis à contribution.

Il nous faut porter un jugement sur ce volume; disons qu'il est sans valeur; aucune originalité quant aux pensées et aucune définition quant à la forme; rien d'ingénieux, rien de littéraire; l'auteur n'est pas un moraliste, et il n'est pas davantage un écrivain. Si du moins il éprouvait pour le bien de la passion, de l'enthousiasme! mais non; certains font du découpage ou tournent du bois pour passer le temps; pour passer le temps pareillement, M. T. Duchesne de Saint-Léger a fait un volume, s'aidant des catéchismes adoptés dans les différents diocèses, prenant des notes, les copiant et les illustrant au moyen de citations, et son volume ne laisse rien paraître d'un peu personnel.

F. G.

## QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

### ÉTUDES D'ÉCONOMIE ET D'HISTOIRE POLITIQUE ET SOCIALE

*Bibliothèque parlementaire.* POUDRA et PIERRE. — **Organisation des pouvoirs publics,** recueil des lois constitutionnelles et électorales de la République française, complété par les lois et décrets sur le Conseil d'État, le droit de réunion, la presse, la comptabilité législative, etc. Paris, A. Quantin. Un vol. in-18 de XLIV-507 pages. — Prix : 4 francs.

Il suffit de rappeler que nous sommes à la veille des élections sénatoriales et que la question de revision des lois constitutionnelles est à l'ordre du jour de l'opinion publique pour faire ressortir le grand intérêt d'actualité qui s'attache au nouveau livre de MM. Poudra et Pierre. Les deux auteurs du *Traité de droit parlementaire* ont réuni, sous le titre d'*Organisation des pouvoirs publics,* toutes les lois constitutionnelles ou organiques qui déterminent l'élection et les attributions du président de la République, du Sénat et de la Chambre des Députés. On trouve là, classés avec ordre, s'éclairant par leur rapprochement même, les textes épars dans la volumineuse collection du *Bulletin des lois.*

A côté des textes, MM. Poudra et Pierre ont placé la jurisprudence. Malgré la sobriété de la rédaction, leurs notes occupent les deux tiers du volume. Mais aussi on trouve, sous chaque article, les précédents créés par les Chambres, les décisions rendues par la Cour de cassation. C'est assurément le recueil le plus complet qui ait été fait sur cette grave matière, c'est le véritable *corpus publici juris* de la République française.

L'origine de ce livre garantit la sévérité de sa mé-

thode. Il avait été préparé pour l'usage des membres du Parlement, auxquels il était d'abord exclusivement destiné. Les auteurs ont été ensuite autorisés à en faire profiter le public qui n'aura qu'à se féliciter de cette mesure libérale.

S'il peut être utile aux Sénateurs et aux Députés, il rendra de plus grands services aux simples citoyens qui ont besoin, étant électeurs, de se former un jugement éclairé sur notre organisation politique, qui ont besoin surtout de connaître la procédure à suivre pour exercer leur droit de voter, de parler et d'écrire.

**Discours parlementaires**, par Paul Bert. Paris, Charpentier, 1881, grand in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Un discours perd fatalement à la lecture les trois quarts de son effet, la lettre moulée étant impuissante à reproduire le geste, le débit de l'orateur et le souffle de sa parole. Il est vrai que les discours de M. Bert, qui sont plutôt des dissertations animées que des morceaux d'éloquence, souffrent moins à l'épreuve et gardent encore quelques restes de chaleur. Ceux que renferme ce volume roulent sur des questions d'enseignement; ils sont dirigés surtout contre les usurpations du parti clérical. L'éminent professeur de la faculté des sciences établit nettement la différence entre ce parti, dont il est l'adversaire, et le catholicisme. Celui-ci ne réclame que le libre exercice de sa foi, et personne ne songe à le lui contester, tandis que l'autre voudrait soumettre la société civile à l'autorité du dogme. C'est contre cette prétention que lutte M. Bert, revendiquant les droits de l'État et montrant l'incompatibilité du gouvernement républicain avec une instruction laissée aux jésuites. « La liberté, a dit Locke, n'est pas due à quiconque ne veut s'en servir que pour enseigner la haine et le renversement de toutes les libertés! » De là le fameux article 7 et la campagne anticongréganiste.

Nous ne rouvrirons pas un débat épuisé depuis longtemps. On trouvera d'ailleurs dans ce volume les pièces essentielles du procès. M. Bert y reproduit fidèlement la discussion parlementaire, avec ses interruptions, son va-et-vient, ses retours en arrière qui hachent le fil du discours, empêchent d'en suivre la trame et parfois d'en voir le but. Espérons qu'il aura eu raison de compter sur l'intérêt du sujet et sur la patience des lecteurs. P.

**Le Divorce**, par Alfred Naquet. Paris, Dentu, 1881. in-12. — Prix : 3 fr. 50.

Fermer l'oreille aux raisons invoquées contre un abus et ne le défendre que par des plaisanteries ou par une fin de non-recevoir, telle est la méthode le plus souvent employée à l'égard des réformateurs. On n'a pas manqué de l'opposer à M. Naquet, à propos de la campagne opiniâtre qu'il mène depuis si longtemps pour obtenir le rétablissement du divorce. Mais, loin de se décourager, il a continué de plaider sa cause dans les journaux et dans des conférences multipliées en tous sens sur les divers point de la France. Il en ramasse aujourd'hui et en résume les arguments dans la deuxième édition de son livre, édition revue et très augmentée, où se groupent comme en un faisceau les motifs si importants qui militent contre l'indissolubilité du mariage. Établie par la réaction de 1816 et défendue seulement par le dogme catholique, lequel a lui-même du plomb dans l'aile, il est fort probable que cette indissolubilité ne tardera pas à disparaître. Que les partisans de l'union libre ne se hâtent pas de s'en réjouir; ils n'en seront pas plus avancés. Le divorce que l'on veut rétablir n'est point la faculté accordée aux époux de rompre le pacte conjugal ni de se séparer à leur première bisbille. Il tend, au contraire, à guérir deux plaies vives de notre société, l'adultère et le concubinat. En devenant un contrat comme un autre, que l'on puisse résilier, le mariage ne perdra rien de sa dignité sérieuse et n'en sera que mieux respecté des deux conjoints. Voici la meilleure preuve à en donner : les gens qui font bon ménage avec le vice ne tiennent nullement à ce que l'on change la loi ; elle ne les gêne en rien, tant s'en faut. Mais du jour où faire la cour à une dame équivaudrait à lui demander sa main, cela donnerait à réfléchir aux don Juan. La perspective serait, pour la plupart, beaucoup plus redoutable que le poignard ou le pistolet de n'importe quel Othello. Être tué, passe encore ; épouser, jamais !

M. Naquet répond victorieusement aux objections qui lui ont été faites, soit au nom de l'institution sociale, soit au nom des mœurs. Il prouve que l'intérêt de la femme et celui des enfants ne souffriront aucun dommage de la loi future, loi que l'on pratique déjà sans inconvénient dans plusieurs États voisins. Quelques anecdotes piquantes mettent en scène les souffrances d'une union mal assortie et font entendre la voix des martyrs du conjungo. Enfin des statistiques instructives achèvent la démonstration. En regard des nombreuses séparations de corps prononcées par nos tribunaux, nous y voyons le chiffre relativement faible des divorces qui ont eu lieu en Alsace-Lorraine, depuis que cette contrée n'est plus soumise à la loi française. P.

**L'Angleterre,** *son Gouvernement, ses Institutions*, par A. de Fonblanque. Traduit de l'anglais sur la 14e édition par Ferdinand-Camille Dreyfus, chef du cabinet de M. le sous-secrétaire d'État au ministère des finances, avec une préface de M. Henri Brisson, député de Paris, vice-président de la Chambre des députés, président de la commission du budget. Paris, Germer Baillière et Cie, 1881. 1 vol. in-8°.

Ce manuel politique est très populaire en Angleterre. Il est bien fait, et, dans sa concision, suffisamment clair et complet pour un Anglais. Pour la plupart des lecteurs de ce côté-ci du détroit il aurait bien besoin de quelques explications, et je regrette pour eux que M. Dreyfus n'ait pas cru devoir enrichir sa traduction des notes que sa connaissance des mœurs, des lois et de la constitution de l'Angleterre le met-

tait sans nul doute en état de donner. La préface que M. Henri Brisson y a ajoutée ne les rendrait pas inutiles, tant s'en faut. Le président de la commission du budget est trop absorbé par la politique française pour ne pas avoir surtout considéré l'ouvrage de M. de Fonblanque à son point de vue de député influent à la Chambre, et la constitution anglaise dans ses rapports avec la constitution qui nous régit à l'heure qu'il est. Nous ne le suivrons pas sur ce terrain, qui n'est pas le nôtre. Je ferai seulement remarquer qu'il tombe dans une étrange erreur quand il donne pour exemple de la tendance civilisatrice, qui n'est que trop réelle dans le Royaume-Uni, la création des *school-boards* ou conseils d'éducation locaux. Supposons que chaque lycée de province soit sous l'administration directe d'un corps spécial élu par la ville où le lycée se trouve, et ayant le pouvoir de gérer les finances, de créer des taxes locales pour l'entretien de l'école, de nommer et de révoquer les professeurs, sans que le ministre de l'instruction publique y ait la plus petite chose à voir ou le plus petit mot à dire, je demande si l'on appellerait cela de la centralisation? C'est pourtant le régime auquel sont soumises les écoles anglaises depuis l'*Educational Act* de 1870.

La traduction de M. Dreyfus est, du reste, exacte et élégante. Elle se lit facilement; et, sous la réserve que j'ai formulée, elle sera d'un grand secours pour répandre en France la connaissance des institutions anglaises, connaissance dont il est superflu de faire ressortir l'importance, on peut même dire la nécessité.

B. H. G.

**Almanach national pour 1881**, par Berger-Levrault. 1 vol. — Prix : 15 francs.

Cet almanach est l'annuaire officiel de la république française pour 1881. Il y manque pour le moment la liste des députés élus dans les scrutins des 21 août et 4 septembre 1881. Mais cette liste sera publiée et pourra être jointe au volume aussitôt que le bureau de la Chambre aura été définitivement constitué. Il est officiel. Aussi pour que les garanties soient toujours sûres et que l'avenir ne soit pas engagé dans des renseignements où les modifications sont presque toujours imprévues, on a mis très souvent au bas de la page la date de l'impression de cette page même. Nous avons remarqué un oubli; c'est au chapitre II. On y signale la grande chancellerie de l'ordre national de la Légion d'honneur, la médaille militaire, les Français et étrangers membres de l'ordre jusqu'au grade d'officier, les Français décorés d'ordres étrangers. Mais les officiers d'académie n'ont pas été indiqués. C'est un ordre cependant important dans une république. C'est la contre-partie intellectuelle de l'ordre militaire de la Légion d'honneur, et en France comme à l'étranger, cette décoration prend désormais beaucoup d'importance. Une table des matières alphabétiquement distribuée permet de trouver à point les renseignements demandés dans ce gros volume de 1515 pages sur deux colonnes. L'orthographe des noms n'est pas toujours exacte. Exemple :

Le directeur de l'Opéra-Comique, p. 1150, ne s'appelle pas *Marvalho*, mais *Carvalho*, etc. M. C

# SCIENCES NATURELLES

## PHYSIQUES — MATHÉMATHIQUES

**Formulaire magistral des maladies des enfants**, par le Dr Maurin, de Marseille. 1 vol. in-18 de 400 pages; Paris, Germer Baillière, 1881. — Prix : 3 fr. 50.

Ce petit ouvrage contient beaucoup plus que son titre n'indique; c'est un formulaire à la hauteur de la science la plus récente et qui convient aussi bien pour la médecine des adultes que pour celle des enfants, bien que celle-ci y soit plus particulièrement visée. Il est meilleur que les formulaires les plus en vogue, mais il n'est cependant pas irréprochable : les articles qui le composent ont des valeurs très inégales, suivant que l'auteur parle des médicaments qu'il a expérimentés personnellement ou qu'il parle d'après les livres. Chaque médecin n'emploie habituellement qu'un petit nombre de médicaments et n'a pas de compétence pour parler des autres. Aussi pour rédiger un formulaire aussi bien que possible, faudrait-il la collaboration d'un certain nombre de praticiens.

**Chimie élémentaire**, par le Dr Le Noir. 1 vol. in-12 de 340 pages avec 76 figures dans le texte. Paris, Germer Baillière, 1881. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume fait partie du cours d'études préparatoires au baccalauréat ès sciences. Il est clairement rédigé, imprimé d'une manière très agréable à l'œil, et contient énormément de choses bien condensées. Sous le rapport théorique, il est au courant de la science, mais les renseignements qu'il donne sur les applications industrielles de la chimie sont souvent fort arriérés. Il décrit comme actuels des procédés que les fabricants ont abandonnés depuis longtemps, et qui sont moins simples que ceux qui sont réellement en usage. Le chapitre des eaux minérales est l'un des plus défectueux, chose assez grave dans un ouvrage particulièrement destiné aux étudiants en médecine; on y parle d'eaux anciennement réputées, mais qui n'ont absolument rien de particulier, tandis que les eaux de Vals, qui sont les plus alcalines du monde

entier, ne sont pas même nommées. Il sera facile de faire disparaître ces taches dans une nouvelle édition.

**L'année médicale.** Troisième année. Résumé des progrès réalisés dans les sciences médicales en 1880, publié sous la direction du Dr Bourneville; 1 vol. de 446 pages. Plon, 1881. — Prix : 4 francs.

Nous ne ferons pas le même reproche à cette publication. Chacun des vingt et un collaborateurs de M. Bourneville est apte à traiter le sujet qu'il a accepté; ce sont tous des médecins ou chirurgiens d'avenir. Le chapitre le plus faible est malheureusement celui de la thérapeutique; c'est un défaut que j'ai déjà signalé dans les volumes des années précédentes. Cela provient de ce que le groupe qui se presse autour de M. Bourneville se compose de jeunes gens ayant plus étudié que pratiqué. A cela près, le volume sera d'une grande utilité; il laisse échapper bien peu de découvertes dans les domaines de l'anatomie, de la physiologie, de la chirurgie générale et de ses branches spéciales. Enfin, il indique les sources de manière à permettre facilement de remonter aux mémoires originaux.

**Manuel de l'éclairage électrique,** par Armengaud aîné, ingénieur. 1 vol. in-12 de 240 pages, à la librairie technologique de l'auteur. Prix : 5 francs.

Ce manuel n'est autre chose que l'analyse de tous les brevets pris en France depuis 1851, relativement aux sources et générateurs d'électricité et aux lampes des divers systèmes. Comme les découvertes aboutissent presque toutes à des brevets, ce mode d'inventaire ne peut pas omettre grand'chose. Ce petit livre est indispensable à quiconque a besoin de connaître l'état actuel de l'industrie de l'éclairage électrique. Les indications qu'il donne ne se trouveront dans les livres qu'après que les inventions auront fait leurs preuves, c'est à-dire après un temps assez long. Le dernier des brevets qui s'y trouve mentionné porte la date du 14 mars 1881. Le plupart de ces brevets sont très récents : le plus ancien de ceux qui se rapportent aux lampes à incandescence est celui d'Edison, du 28 mai 1879. Les brevets pris dans les trois dernières années remplissent à eux seuls plus de la moité du volume.

**Philosophie organique. L'homme et la nature,** par le Dr H. Doherty. 1 vol. in-12 de 430 pages. Paris, 1881, librairie académique de Didier. — Prix : 6 francs.

L'auteur débute par dire qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil; c'est là sa condamnation. Son livre ne contient effectivement rien de nouveau, à moins que l'on ne compte pour quelque chose des conjectures hasardées et qui ne sont étayées sur rien. M. Doherty paraît croire que les classifications ont une importance véritable; son livre en est rempli. Or les classifications ne rendent que les idées qu'on y a mises; si elles font surgir des rapprochements inattendus, ceux-ci sont plus souvent faux que vrais, et parfois baroques. Il est pénible de voir qu'un homme animé de si bonnes intentions se soit arrêté à des jeux si peu scientifiques.

**Cours élémentaire de physique,** rédigé conformément aux programmes de 1880, par Henri Dufet. Classe de rhétorique. Électricité, magnétisme. 1 vol. in-12 de 215 pages avec 178 figures dans le texte. Paris, Germer Baillière. — Prix : 2 fr. 50.

Nous avons déjà apprécié les mérites du volume destiné à la classe de seconde; celui-ci n'est pas inférieur. On y a fait peut-être une place trop petite à la théorie, mais les renseignements techniques sont très exacts. En somme, très bon manuel. Dr L.

# BELLES-LETTRES

## LINGUISTIQUE

**Dictionnaire d'argot moderne,** par Lucien Rigaud. 1 vol. Ollendorff, 1881. — Prix : 6 fr.

« Un jour, raconte Villemot dans une de ses dernières chroniques au *Gil-Blas*, je me trouvais, en allant à Marseille, dans le même compartiment qu'un Norvégien qui parlait très imparfaitement le français. Pour se rompre à l'usage de notre langue, mon compagnon de voyage lisait très attentivement *l'Assommoir* de M. Émile Zola. Depuis une heure, je le voyais toujours cloué à la même page.... Enfin, au bout d'une heure et demie, le Norvégien retourna la page avec un soupir immense, un soupir de soufflet de forge. — Oh! cet *Assommoir*, dit-il, comme c'est beau! Seulement, c'est bien difficile pour un étranger ». Si je connaissais l'adresse de ce Norvégien, ajoutait Villemot, je lui enverrais le *Dictionnaire* de Rigaud.

Eh bien! ce ne sont pas seulement les étrangers qui devraient avoir un Rigaud pour *traduire* la dernière chronique, le dernier roman parus; nous autres Français, Parisiens de Paris ou d'ailleurs, n'aurions-nous pas souvent besoin d'avoir recours à un tel guide? J'en prends à témoin, et sans chercher bien loin, les lecteurs qui suivent en ce moment, dans le journal *le Voltaire*, le roman qu'y publie de Goncourt, sous le titre de *La Faustin*. La semaine dernière encore, je me trouvais dans un cabinet de lecture. Une dame entra, et tendant au libraire un roman

de la nouvelle école qu'elle avait pris la veille : — « Tenez, lui dit-elle, le livre est très attachant, mais il s'y rencontre à chaque instant des mots qu'il m'est impossible de comprendre. Je renonce à poursuivre ma lecture. Si cependant vous aviez un dictionnaire qui pût me renseigner! » Chose assez curieuse, le libraire ignorait l'existence du *Dictionnaire de la langue verte* et des ouvrages du même genre qui l'ont suivi. Il ne put donc satisfaire au désir de sa cliente.

Les lexiques de Delvau, de Larchey et de Rigaud sont donc des œuvres utiles. Utiles non seulement pour le présent, parce que, comme dit Claretie, ils montrent le mouvement contemporain « dans ses activités, ses efforts et ses tendances », mais utiles aussi pour l'avenir, en ce qu'ils serviront à expliquer tel ou tel usage, à éclaircir le sens d'une idée, d'une phrase qui, pour nombre de lecteurs, seront alors obscures.

Dans une étude récemment parue dans la *Revue des Deux Mondes,* M. Brunetière fait le procès à l'argot, qu'il accuse de *déformer* la langue française. Selon lui, le langage argotique est formé de trois éléments bien distincts : il y a d'abord les vieux mots que la langue littéraire a répudiés, puis des métaphores tirées d'une société vieillie ou disparue, les expressions techniques ou conventionnelles, puis enfin et surtout les locutions populaires proprement dites, « résidus de plaisanteries grossières et d'obscénités monstrueuses ». M. Brunetière veut bien cependant reconnaître qu'il y a parfois de ces locutions qui se recommandent à la langue littéraire par l'inattendu de leur vivacité; mais alors, dit-il, ce n'est plus là le véritable argot. Cette appréciation, qui offre quelque justesse, est cependant bien sévère. L'argot ne s'est-il pas élevé au xv[e] siècle jusqu'au ton de la littérature avec Villon; est-ce que certaines pièces *argotiques* de Richepin ne sont pas littéraires, et Nodier n'a-t-il pas écrit que l'argot « est généralement composé avec esprit, parce qu'il l'a été par une classe d'hommes qui n'en manque pas? »

Bien avant Rigaud et Delvau on a composé des *Dictionnaires* d'argot, et le plus ancien qui soit connu date de 1596; il est attribué à Péchon de Ruby. En 1630, parut à Lyon : *le Jargon ou langage de l'argot réformé...*

Cet ouvrage, qui a pour auteur Olivier Chéreau, a été maintes fois réimprimé. Aujourd'hui, on compte cinq dictionnaires d'argot : celui de M. Francisque Michel, paru en 1856 et couronné par l'Institut; celui de M. Lorédan Larchey, arrivé à sa neuvième édition et qui parut tout d'abord, je crois, dans la *Revue anecdotique;* celui de Delvau, dont la première édition date de 1866; enfin les deux ouvrages de Rigaud : le premier, intitulé : *Dictionnaire du jargon parisien,* et le second qui fait le sujet de cette étude. J'omets à dessein les dictionnaires techniques de Bouchard et de Boutmy, consacrés l'un à l'argot théâtral, l'autre au jargon des typographes.

M. Ollendorff, l'éditeur du *Dictionnaire* de Rigaud, me permettra-t-il de lui demander pourquoi il a pris ce titre : *Argot moderne.*

Est-ce que les termes : *abbaye de monte-à-regret, aze, baraut, batelage, cagou, cracovie, estafon, lartin, merlousier,* etc..., sont des expressions argotiques modernes? Non, et Rigaud a lui-même pris soin de nous en prévenir; elles ne devraient donc pas figurer dans le *Dictionnaire.* Par contre, nombre de mots d'un usage journalier font défaut. J'ai vainement cherché *gratin,* synonyme de *gomme.* Les vocables : *satinée* et *belle-petite* n'y figurent pas également; n'ont-ils pas cependant remplacé, dans un certain monde, le mot *cocotte,* vieux terme celui-là qui remonte à 1789. *Chambard* (tapage) et ses dérivés, *chambarder, chambardement,* sont omis, ainsi que : *peuplier,* mot bien connu des fumeurs, qui l'emploient pour désigner les côtes des feuilles de tabac que l'on rencontre trop souvent et que de Banville appelle : *des troncs d'arbre prétentieux.*

Pourquoi avoir mis en interdit les mots : *binette* (tête); *flou,* synonyme de *chic, momerie* qui signifie marmaille et, dans l'argot militaire, les mots suivants : *faire le zouave* (faire le malin); *pied-de-banc* (sergent); *champoro* (café avec de l'eau-de-vie), *vitrier* (chasseur à pied), etc.?

D'autres mots sont catalogués qui ont une acception autre. Pour n'en citer qu'un exemple, *balançoire* est pris par Rigaud dans le sens de : mensonge, mais il signifie aussi : individu désagréable, ennuyeux. Racine est une *balançoire,* a dit Marcellus dans ses *Satires.*

Dans l'article de la *Revue* que je signalais plus haut, M. Brunetière reproche avec raison au dictionnaire de M. Larchey d'admettre certains mots qui, comme *dantesque,* n'ont aucun rapport avec l'argot proprement dit. Cette observation peut également s'appliquer au livre de M. Rigaud. Quelle nécessité, par exemple, de faire entrer les expressions suivantes : *conspiration du silence, — en découdre, — tirer la langue d'une aune, — s'emporter comme une soupe au lait?* — Enfin, je signalerai quelques légères inconséquences. Pourquoi avoir introduit (sans raison d'ailleurs) le mot anglais *cant,* qui veut dire argot, et avoir omis les mots *calo* qui a la même signification en langue espagnole, et *slaug,* usité surtout en Amérique?

Ces légères critiques une fois présentées, on ne peut que louer l'ouvrage de Rigaud. Ce lexicographe possédait surtout à un haut degré l'art (précieux pour un pareil travail) de voiler les expressions par trop vertes et les mots trop crus. Rigaud se proposait d'étudier dans une préface l'origine et les transformation de l'argot; il aurait, nous dit son éditeur, expliqué que son livre est surtout un ouvrage de linguistique. La mort a malheureusement surpris l'écrivain au milieu de ses travaux; ils auraient été, sans nul doute, d'une grande utilité et d'un vif intérêt, même après ceux de M. F. Michel, cet autre érudit dont les curieuses *Recherches philologiques* font et feront toujours autorité.

G. F.



## ROMANS

**Sauvageonne,** par André Theuriet, Paris, Paul Ollendorff, 1881; un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

A peine a-t-on ouvert un livre d'André Theuriet qu'immédiatement une irrésistible impression pénètre le lecteur. Il semble qu'on soit tout à coup transporté au milieu des grands bois, en pleines senteurs agrestes et forestières; de tous côtés affluent au cerveau les pénétrantes odeurs, ces aromes doux et insinuants que dégagent les verdures épaisses, les sentes herbagées et les paysages baignant dans une eau pure. André Theuriet n'est pas un simple prosateur ; toujours en lui le côté poète domine, entraînant la pensée dans son vol grandiose, la lançant follement à l'aventure pour quelques secondes, même au milieu des correctes sagesses de la prose au pied plus lourd. Ce sont les échappées idéales d'un esprit qui étudie cependant la nature de la manière la plus précise, la plus serrée et la plus heureuse : aussi son vers est-il toujours vrai, sa prose toujours poétique.

Parmi toutes les œuvres, déjà nombreuses et pleines d'autorité, du charmant révélateur des dessous de bois, nous n'en avions pas encore lu d'aussi dramatique. Même dans les cordes de la lyre on en trouve de graves et de tristes ; c'est une de celles-là que l'auteur a touchée de son doigt habile. Aussitôt ont résonné les sanglots et les paroles passionnées de *Sauvageonne,* la fille des grands bois odorants, la faunesse qui détourne de ses devoirs le jeune mari, époux d'une femme beaucoup plus âgée que lui. Et nous entendons aussi la plainte amère de cette amoureuse trompée; puis, le drame atteignant de hautes proportions, la plainte devient plus forte, court à travers les arbres, se transforme en hurlement : la malheureuse femme est folle!

Ce serait déflorer une œuvre pleine de charme, d'exquise sensibilité, d'études profondes et sérieuses, que de raconter le sujet de *Sauvageonne* : André Theuriet s'acquitte trop bien d'un pareil soin pour que nous ne lui renvoyions pas nos lectrices et nos lecteurs. Lisez *Sauvageonne,* ô vous tous qui aimez, qui avez aimé et qui aimerez! lisez *Sauvageonne,* amoureux de la belle nature, amoureux de la bonne littérature, et surtout abondonnez-vous tout entiers au charme irrésistible qui monte de cette œuvre saine et forte, une des meilleures du jeune maître à qui nous devons tant d'œuvres charmantes.

**13, rue Magloire,** par Louis Davyl. Paris, Dentu, 1881; un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Il ne me reste qu'une chose à espérer, c'est que M. Louis Davyl s'est trompé de bonne foi, car il s'est lourdement, complètement trompé, et le mirage de la moralisation l'a dévoyé du vrai chemin. On tenterait vainement, après avoir lu son livre, d'en dégager la morale qu'il a voulu y mettre, le côté vengeur ou le châtiment : il ne vous reste de cette lecture qu'un immense dégoût, une amertume énorme, un insurmontable écœurement. Trop de scènes ignobles se succèdent tour à tour sous les yeux du lecteur pour qu'il puisse, surmontant sa répulsion naturelle, ne vouloir considérer que le but visé par l'écrivain; cela devient impossible par l'envahissement même du milieu épouvantable où se traîne l'action.

Ces détails de la vie de chaque jour et du traintrain bourgeois dans de mauvais lieux, ces liens de famille entre propriétaires de toutes les maisons honteuses de Paris n'ont pour résultat à peu près inévitable que de finir par désintéresser même des quelques figures sympathiques semées çà et là dans ce long et pesant roman. J'avoue n'être pas bégueule, lire, sans considérer le titre ni l'auteur, tous les livres avec le constant désir d'y trouver quelque chose de bien, même au milieu des descriptions les plus repoussantes; — le livre de M. Louis Davyl ne m'a pas un instant causé cette satisfaction littéraire. Que nous sommes loin, bon Dieu! de *la Maîtresse légitime* et de son esprit endiablé. Ici, rien de pareil; tout semble éteint sous l'ordure du titre et la crasse pesante des maisons dont il est question tout le long du roman. Vite un autre livre, monsieur Louis Davyl, et un du bon coin, ou une pièce comme *la Maîtresse légitime,* pour nous faire oublier le gros numéro de la rue Magloire.

**Perdue,** par Henry Gréville. Paris, Plon et Cie, 1881; un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Il est regrettable à tous égards que *Perdue,* le nouveau roman d'Henry Gréville, soit d'un style si lâché, d'une étude si peu serrée, et fait avec une précipitation si visible en maint endroit. Le sujet, mieux équilibré, condensé et ne se noyant pas dans un verbiage diffus et inutile, eût gagné en portée et en puissance. Il débute par une scène des plus dramatiques, à tirer les larmes des yeux les plus rebelles, à émouvoir les cœurs les moins gobeurs; malheureusement cette scène elle-même est traitée sans vigueur, ce qui la rend moins émouvante. Cependant, cette nouvelle œuvre d'un auteur connu, justement apprécié et aimé, conserve les qualités intimes qui sont une des séductions d'Henry Gréville et trahissent l'expérience féminine de l'auteur. C'est aussi à cela que l'on doit le sentiment qui anime toutes ses figures; mais c'est également à ce côté féminin que nous devons les conversations trop abondantes qui me gâtent les plus belles parties du roman. En dépit des critiques peut-être bien sévères que je me suis permises à l'égard de *Perdue,* je crois bien sincèrement que les lectrices trouveront un grand attrait à la figure charmante de *Marcelle,* qui se meut dans un milieu de sympathies ou d'antipathies si vivement exprimées, et qu'il y aura plus d'un soupir de regret à la mort de l'excellente vieille fille, Mlle Herminie de Beaurenom.

**Mar'zeph la blonde et le brun Tacho,** par Jules Bruyelle. Paris, Plon et Cie, 1881; un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Dans le roman, d'une forme assez curieuse, qu'il a couvert du titre général *les Gens de chez nous,*

M. Jules Bruyelle nous conte les mœurs paysannes du Cambrésis avec un grand sentiment de la couleur locale et une allure suffisamment personnelle. Cependant, la lecture en est fatigante et pénible, à cause de la coupe spéciale prise par l'auteur, dont l'ouvrage se divise comme un chant à chapitres réguliers et égaux, et aussi à cause de l'abondance excessive des expressions en pur patois. Malgré tout, le livre de M. Bruyelle est coloré et d'un grand parfum champêtre.

**Les victimes du Tsar,** par MIKHAIL ACHKINASI, Paris, Dentu, un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr.

Le nihilisme est maintenant tellement entré dans l'histoire russe, il fait si bien partie de l'essence même des mœurs du pays, qu'on ne peut plus trop espérer lire un roman russe sans y voir louer ou maudire les nihilistes. Avant même d'avoir ouvert le livre de M. Mikhail Achkinasi, ce seul titre *les Victimes du Tsar* nous fait connaître à la fois et le sujet du roman et l'esprit dans lequel il est écrit. Nous n'avons pas ici à entrer dans la discussion du bien ou du mal fondé du nihilisme, ceci étant de la compétence des philosophes, des politiques, des économistes et des socialistes.

Le roman est intéressant comme tout ce qui nous parle à nous autres Occidentaux des Orientaux et des peuples voisins de l'Orient. Certains passages indiquent un auteur jeune ou n'ayant pas encore une très longue habitude du roman : les mœurs y sont curieuses, si les aventures n'y sont pas bien neuves. Il est vrai de dire, à ce propos, que tant de romans nous ont déjà parlé des nihilistes, de leurs attentats, de leurs tortures et de leurs exécutions, que nous ne sommes plus suffisamment étonnés lorsque nous entendons raconter l'histoire de Vera Zassoulitch, ou celle du général Mezentzoff : on nous a tant soit peu blasés sur le nihilisme. Cette restriction faite, reconnaissons les qualités d'intérêt du roman de M. Mikhail Achkinasi.

**Les Bêtises du cœur,** par ÉMILE VILLEMOT. Paris, Paul Ollendorff, 1881; un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

J'ai, à plusieurs reprises, exprimé assez nettement mon avis sur les recueils d'articles de journaux que l'on réunit en volume et que l'on tente de présenter de nouveau au lecteur; généralement l'impression est déplaisante et la tentative malheureuse. D'où vient donc qu'après avoir lu, rapidement à la vérité et sans ennui, c'est encore vrai, *les Bêtises du cœur* d'Émile Villemot, j'ai senti fléchir la rigidité de mes principes? Est-ce une transformation énigmatique due à l'humeur désopilante de Jean des Avettes, est-ce à la tournure gauloise et drôlatique des aventures qu'il nous narre en style parisien d'un haut comique? Je l'ignore. Mais il est un fait certain, c'est qu'en parcourant ces joyeuses histoires, j'ai oublié un moment de penser à l'art, au grand style, et que je me suis franchement amusé à ventre déboutonné.

**Une Expiation,** par M^me^ EUGÈNE GARCIN. Paris, Henri E. Martin, 1881; un vol. in-18 jésus.

Non, la nécessité ne se faisait nullement sentir de voir publier en volume le roman que M^me^ Garcin avait fait paraître en 1871 dans l'*Émancipation* de Toulouse. J'ai lu son livre et je regrette qu'il ait été tiré de son profond sommeil, car il n'a aucune chance de réussir en volume, à moins que le genre bébête ne devienne à l'ordre du jour, ce qui, je l'espère, ne sera jamais.

**Une Parvenue,** par GUY DE CHARNACÉ. Paris, Paul Ollendorff, 1881; un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Autant il est agréable de parler d'un bon livre, d'en louer l'ordonnance heureuse, la couleur et le travail, autant il est pénible d'avoir à critiquer une œuvre d'une nullité telle, d'un vide si complet, qu'on ne sait ni en quoi la blâmer ni comment en faire ressortir les défauts. Un proverbe prétend que *où il n'y a rien le roi perd ses droits;* c'est un peu la position du critique en face d'un livre comme celui de M. Guy de Charnacé. Tout y est creux, banal, prétentieux et faux.

**Les Mystères du Hasard,** par GUSTAVE DE PARSEVAL-DESCHÊNES. Paris, Jules Rouff, 1881; 2 vol. in-18 jésus. — Prix : 6 fr.

Ici nous ne devons chercher ni étude littéraire ni profond travail de style; nous sommes en présence d'un bon gros drame judiciaire de la vieille école du feuilleton, un roman qui ne vise qu'à l'amusement, au compliqué des situations, à l'alambiqué de l'action. De gros titres visent aux yeux, pif! paf! pouf! *L'Oubliette du mannequin! — Une Erreur judiciaire! — Les Mystères du hasard!* — Et les ténèbres s'entassent sur les noirceurs, les crimes horribles se compliquent de la plus fantaisiste manière. C'est peu étudié, très invraisemblable, mais, ma foi! il y a dans ces deux gros volumes un intérêt impossible à nier; on désire la suite, on veut savoir. Tous les genres sont acceptables hors le genre ennuyeux. Lisez donc *les Mystères du hasard,* si vous aimez les histoires couleur d'encre et les grosses émotions. G. T.

**Les Malheurs du commandant Laripète,** par ARMAND SILVESTRE. Paris, Ollendorf, 1881; in-12. — Prix : 3 fr. 50.

Comme un chasseur qui tend ses toiles,
Le poète prend des étoiles
Au réseau de ses cercles d'or.
Et des planètes effarées
Volant les ailes déchirées,
Fuit dans l'azur plus haut encor.

Ainsi chantait naguère M. Armand Silvestre. Quand le poète est comme lui doublé d'un conteur rabelaisien, il laisse de temps à autre leurs ailes aux planètes et descend s'éjouir aux farces de son intime ami Jac-

ques ou dauber à bouche que veux-tu sur les malheurs de ce pauvre commandant. Que de folles aventures écloses depuis quelques mois sous sa plume et quel épanouissement de belle humeur! Ce qu'il faut dire à son éloge, c'est que la gaieté coule chez lui de source; il n'y a là ni excitation factice ni grimace. On sent la sève d'une jeunesse gaillarde en train de se dépenser généreusement. Nulle imitation non plus de Boccace ni des conteurs gaulois; tout y est de premier jet et franchement original. D'un rien il sait tirer mille arabesques, des fantaisies abracadabrantes. Enfin, dans ses récits parfois risqués, il s'arrête à propos, n'effarouche qu'à demi et ne fait point trop rougir les pudibonds.

P.

**Maria,** par Rafael Gago. Madrid, Fernando Pé, 1881, petit in-12. — Prix : 3 fr. 15 (tres pesetas).

Chez nous, la pastorale et la sentimentalité chevaleresque des troubadours n'ont jamais pu s'acclimater complètement. De ce côté du moins le Midi n'a pas conquis la Gaule. Après un temps de faveur, le dernier Abencerage est allé rejoindre dans l'oubli Estelle et Némorin. Mais en Espagne le genre est national et continue d'être cultivé avec succès, témoin le roman de M. Gago. Quelle agréable surprise de revoir là le site rustique et le verger fleuri au flanc de la colline, l'ermitage perdu dans les bois, l'orage qui emporte les moissons, les déclarations d'amour mêlées au bruit du torrent qui tombe en cascade, et la bergère enchanteresse à laquelle un grand seigneur a tant de peine à arracher l'aveu de sa flamme. Tous ces ingrédients du roman pastoral, si vite flétris sous notre ciel inconstant, où on les avait transplantés, refleurissent au grand soleil qui échauffe là-bas le sol et les cœurs. M. Gago nous trace de son héroïne un portrait fort engageânt et qui justifie la soudaine et ardente passion du marquis de Monsenda, dès sa première rencontre avec la svelte brunette. Il n'y a pas jusqu'aux scènes avec la zingara et la crédulité mêlée d'effroi qu'elle inspire qui n'offrent de l'attrait. On s'intéresse moins aux disputes sur le mariage civil et les apparitions des saints, aux raisonnements sans fin des personnages sur la nature de leurs sentiments. Ils contribuent pourtant à nous peindre le fond réel de la population espagnole, dont le cœur, épris des croyances du moyen âge, s'en détache à regret et cède lentement à l'esprit moderne.

P.

**Séduction,** par Hector Malot. Paris, Dentu 1881; 1 volume in-18 jésus. — Prix : 3 francs.

Hector Malot, ce producteur infatigable dont le talent avait paru pendant quelque temps se délayer trop et perdre dans cette diffusion exagérée la plupart de ses qualités, a retrouvé le secret un instant égaré. D'un sens plus intime et plus vrai, d'un réseau plus serré et plus condensé, ses dernières œuvres gagnent beaucoup à cette concentration du style et de la pensée; à cet égard même, je n'établis pas de comparaison entre *Pompon, Sans famille,* ou *Séduction,* et certaines de ces précédentes productions qui me paraissent absolument lâchées et faites au courant de la plume.

Ici, avec *Séduction,* nous rentrons dans le domaine des œuvres senties, étudiées sous toutes leurs faces, pesées et mûrement réfléchies.

L'histoire pourrait être banale, usée et ressassée. Qui n'a entendu parler des infortunes de l'institutrice dont la beauté fait la perte ou tout au moins le malheur? Les romans abondent sur ce sujet rebattu, qu'ils soient intitulés *le Marquis de Villemer* ou *Jane Eyre,* pour ne citer que les plus connus. Cependant Hector Malot n'a pas craint de nous narrer une fois de plus la lamentable aventure. Mais il a su le faire d'une manière originale, moderne surtout, et accommodée à nos mœurs sociales et religieuses, si féroces parfois, si absolues. Son héroïne se heurte, avec sa fatale beauté, à tous les hommes sans qu'un seul ait un moment la pensée de la traiter en honnête fille et de lui offrir sa main; non, tous la considèrent comme une proie, un jouet, un brutal caprice. Elle lutte, résiste, ne succombe pas, mais son cœur meurtri ne peut supporter tant d'assauts répétés; elle a une seconde de désespoir farouche et se raye de l'humanité, jeune et amoureuse, en attrapant volontairement la petite vérole, une maladie qui la défigure et la rend repoussante.

Tel est, en quelques mots, le nouveau roman d'Hector Malot, une simple étude, mais une belle et touchante étude.

G. T.

**Le Garde forestier,** par Arthur Breton. Paris, Lemerre, 1881; petit in-8. Prix : 3 francs.

Poème humoristique suivi de sonnets panachés, ajoute le titre. Au lieu du mot *poème,* qui sonne haut, nous eussions préféré celui de *fantaisie,* moins prétentieux. Il y a d'ailleurs beaucoup d'entrain et de verve, de gaieté même, dans cette course rapide à travers les mille émotions qui naissent pour le garde au sein de sa chère forêt.

Parmi les sonnets placés à la fin du volume, il en est un, *Luxe effréné,* qui fait songer au petit chef-d'œuvre du marquis de Belloy sur le même sujet. Qu'on nous permette d'en citer les derniers vers :

Tout ce que la nature a de riche et de frêle,
Tout ce qu'a pu rêver le goût le plus hardi,
Tout cet or répandu, tout cet art, tout ce zèle,
Pour que Suzon l'efface en robe d'organdi,
Ou qu'on dise : « Voyez comme elle est encor belle! »

Si M. Breton connaissait ce bijou, comment ose-t-il affronter la comparaison en disant à son tour?

Belle simplicité de la vertu gardienne,
Ah! combien je préfère à ce luxe suspect
Les saints et chastes plis d'une robe d'indienne!

P.

**Les Grands pauvres,** par G. d'Orcet. Paris, Plon, 1881; in-12. — Prix : 3 fr. 50.

Quoique les trois récits de ce volume diffèrent par les détails et se passent à des époques diverses, ils sont inspirés du même culte, l'amour de l'antique

noblesse, de ses mœurs et de leur poésie. M. d'Orcet les a placés en pleine Auvergne, au centre d'une population rude, vaillante et aussi rebelle à la civilisation moderne que les rocs de ses montagnes. De gracieuses légendes, des chansons du pays et quelques dictons énergiques en leur patois marquent chaque récit d'un cachet vraiment original. On n'y voudrait qu'un peu moins de parti pris contre la Révolution et ses conséquences. Tout n'était certes pas respectable dans ce qu'elle a détruit; tout non plus n'est pas à mépriser dans nos institutions actuelles, sans compter que rien n'a jamais empêché les grands seigneurs d'agir en goujats. Ils ne paraissent pas avoir gagné beaucoup d'honneur à la perte de leur fortune. On peut être noble et ignoble, que diable! Il y a d'ailleurs une réelle monotonie dans cette idéalisation constante de nos vieux usages. Vous aurez beau nous les vanter, déplorer leur ruine, maudire ceux qui les ont démolis, on lèvera les épaules devant des jérémiades aussi contraires à la vérité de l'histoire que certaine interprétation des inscriptions tunisiennes. Le siècle est à son œuvre; il consent bien à se retourner un instant vers les grandeurs évanouies, à leur accorder une larme de regret; mais elle est vite essuyée et il reprend aussitôt sa marche en avant. Nous n'avons pas les yeux placés au devant de la tête pour regarder obstinément en arrière.

P.

**Les Dépravés,** par Henri Rochefort. Paris, Jules Rouff; in-12. — Prix : 3 francs.

Au fond, il n'y a dans l'affaire qu'un seul *dépravé,* Carbonnel, appelé par l'auteur le saint Vincent de Paul des grisettes, les rachetant de la misère à son profit, grâce au mobilier en palissandre auquel toutes aspirent et qui lui sert à les héberger successivement, jusqu'à ce qu'il les lance en pleine bicherie. L'autre, Mathussem, dans son rôle de fournisseur des prisons, où il s'enrichit si drôlement à nourrir ses pensionnaires de mets invraisemblables, afin de doter richement sa fille, ne diffère pas, à vrai dire, des usuriers juifs ses confrères. Quant au docteur Houzelot, malgré sa science, la rouerie lui fait défaut, au point que, joué par le trio de cocottes scélérates acharnées à leur proie, il se voit réduit à épouser lui-même le laideron qu'il voulait infliger pour femme à son fils. Ce dernier reste seul à passionner le drame, en compagnie de sa maîtresse, la victime de l'intrigue, une fille de caïd arabe égarée à Paris dans un magasin de fleuriste. Depuis Molière, on n'avait pas vu Agnès pareille, si empressée à se jeter dans les bras du jeune homme, dès que ses camarades lui ont insinué qu'il était malade d'amour pour elle. L'imbroglio serait donc, on le voit, assez banal, si l'esprit de M. Rochefort, très à l'aise parmi ce triste monde, n'égayait chaque page de réflexions gouailleuses, de mots pleins de verdeur et de bon sens goguenard. Le célèbre lanternier n'a rien oublié des procédés qui lui ont si bien réussi. En un tour de main, il déshabille le moral d'un individu et, ce que l'étoffe cache, il l'étale carrément. Il sait mieux que personne à quel endroit il faut gratter la fibre populaire, si aisément crédule. Au besoin, le procès Doineau, avec ses dessous encore obscurs, la cour de Louis-Philippe, usant de drôlesses pour surveiller les menées de la duchesse de Berry, Saint-Arnaud, cabotinant à ses débuts dans un théâtre de banlieue, et autres racontars de la même farine aident à piquer l'attention et, si l'intérêt languit, la raniment.

A. P.

**Au Bon soleil,** par Paul Arène. Paris, Charpentier, 1881; 1 volume in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Au premier rang parmi ces fameux Latins qui, suivant la pittoresque et vantarde expression de *Numa Roumestan,* ont pour la seconde fois conquis les Gaules, il est juste de citer cet amoureux littéraire, ce styliste à la phrase colorée, frottée d'ail, chaude et vibrante, que l'on nomme Paul Arène. Il y a en lui du Daudet, du Jean Aicard, du Mistral, et le Zou! de Provence souffle à travers ses phrases avec une éloquence passionnante et endiablée. Quelles brûlantes peintures ! Quels tableaux de Fortuny ou de Regnault, avec le blanc plâtreux des murs de craie sous le baiser rissolant du soleil méridional, avec le bleu dur du ciel, avec le chant strident et cymbalier des cigales, que cette succession de nouvelles intitulées : *Contes Provençaux!* — Je ne saurais les analyser une à une, les disséquer, car on ne dissèque pas les nervosités, les cris de passion, toute cette électricité qui est à la fois la flamme et l'âme du Midi : on n'en peut que sentir et aimer la dévorante caresse. — Je renvoie donc les vrais amateurs à l'*Arrestation du Trésor,* aux *Haricots de Pitalugue,* aux *Pigeons au sang,* à *Mon ami Naz,* aux *Escargots d'Afrique,* etc., etc.; je voudrais tout citer, car tout est à lire dans ce volume, bien digne de l'auteur apprécié et goûté de *la Gueuse parfumée.*

**Un Drame à Naples,** par Daniel Bernard. Paris, Calmann Lévy, 1881; 1 volume in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le *Drame à Naples* de M. Daniel Bernard est une très amusante histoire de brigands se passant dans leur classique patrie, cette terre chaude du Vésuve, perpétuellement infestée de bandits avec demandes de rançons exorbitantes, menaces de nez ou d'oreilles coupées et *tutti quanti.* Les bandits ne sont point d'opérette, ni le drame une plaisanterie. L'auteur a su présenter son récit d'une façon originale, et je goûte fort son étonnant banquier napolitain, que le hasard transforme en bourreau d'une troupe de voleurs! Particulièrement réussi, le type d'officier français; ce Parisien forcené, emmené par raison de santé au milieu d'un pays dont il n'arrive pas à comprendre les beautés, regrettant son bon boulevard et les arbres rabougris de son Paris en face du golfe de Naples, a été, on le voit, soigné avec amour par l'écrivain, — avec humour serait mieux. — L'aventure, bien que frisant le terrible de fort près, n'est point trop noire et se termine heureusement après des péripéties fort habilement mouvementées. Deux courtes nouvelles

d'un esprit très gai suivent un *Drame à Naples;* ce sont: *la Revanche du cousin* et *Legrip et Giraudier*, où le romancier a su développer avec un réel bonheur ses qualités humoristiques et observatrices. Nous souhaitons à M. Daniel Bernard tout le succès qu'il mérite.

G. T.

## THÉATRE

**Le Faust de Gœthe,** traduction nouvelle en vers français, par AUGUSTIN DANIEL. Paris, Plon, 1881, in-12. — Prix : 3 fr. 50.

Les traductions en vers des poètes anciens ou étrangers, quoique moins à la mode qu'autrefois, méritent pourtant d'être encouragées. C'est une rude entreprise que de se prendre corps à corps avec un maître de l'art, un combat dans lequel on est à peu près sûr d'avance d'être vaincu. Peu de gens vous savent gré de la patience et du soin que vous apportez à une tâche si ingrate, et, pour toute récompense, on ne peut compter que sur l'applaudissement discret de quelques amateurs. Ces considérations, il est vrai, n'arrêtent guère les audacieux; pour eux, la difficulté n'est qu'un attrait de plus, et, malgré l'échec de leurs devanciers, ils montent courageusement à l'assaut. Que de fois ne s'est-on pas essayé déjà sur ce Faust de Gœthe! Après le prince de Polignac, après Loya, Poupart de Wilde, Marc Monnier et bien d'autres, voici M. Auguste Daniel qui se risque à son tour, non sans frayeur et ne se dissimulant pas les épines du métier. Il nous présente sa traduction d'un air si modeste et fait si gentiment appel à notre indulgence qu'il y aurait cruauté vraiment à le chicaner sur quelques vers un peu faibles, quelques inversions prosaïques. Il a, d'ailleurs, corrigé lui-même, dans un errata placé à la fin du volume, la plupart de ses négligences avec le scrupule que tout artiste consciencieux apporte à son œuvre.

P.

**Minna de Barnhelm,** comédie en cinq actes de LESSING. Traduction italienne de ADELCHI FERRARI AGGRADI. Milan, Trèves frères, 1881.

C'est une excellente traduction en italien d'un des principaux ouvrages dramatiques de Lessing. Cet ouvrage date de 1767 : on peut lui donner le sous-titre de : Triomphe du soldat.

A cet égard, il est dans d'excellentes conditions pour être une lecture à l'ordre du jour actuel.

Plusieurs traductions françaises ont été également données de ce même drame. Celle de M. de Barante, dans son livre intitulé : *les Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, paru en 1822, n'est pas exempte de quelques contresens et ne donne pas l'idée personnelle exacte de l'auteur.

Lessing appartient au XVIIIe siècle; c'est un des écrivains allemands les plus connus en France et le plus digne de l'être; on lui a fait en son pays une place à côté de Gœthe et de Schiller.

Assurément son théâtre est remarquable, autant que le peut être le genre allemand, lequel ne ressemble guère au nôtre : presque jamais d'action dans les pièces, mais deux oppositions d'idées, de caractères, de mœurs ou d'opinion, marchant parallèlement d'un bout à l'autre et se terminant par le triomphe du côté où penche l'auteur.

Aussi traduit-on beaucoup plus nos pièces françaises pour les représenter en Allemagne; quelquefois on modifie le titre, on fait des suppressions ou des adaptations, mais les changements sont rarement heureux.

Il y a plutôt une musique nationale en Allemagne qu'une littérature dramatique, sauf quelques grands maîtres, bien entendu; aussi les derniers sont-ils très connus, comme Lessing, Gœthe, Schiller, etc.

Lessing a été non seulement auteur dramatique, mais critique d'art et critique littéraire très remarquable. Il a exposé ses idées dans le *Laocoon*, paru en 1765, et qui est à proprement parler une discussion sur les arts (peinture et sculpture), à l'occasion du groupe attribué autrefois à Phidias et qu'on semble avoir prouvé être l'œuvre d'Agésandre, de Polydore et d'Athénodore de Rhodes.

Le *Laocoon* de Lessing est un traité des limites de la peinture, de la sculpture et de la poésie, dans lequel l'auteur cherche à démontrer que le beau est indispensable à l'art, doit être recherché, et doit seul inspirer les œuvres durables.

Dans sa dramaturgie, parue en 1785, il donne la théorie du genre romantique.

L'influence de Lessing sur la littérature allemande a été considérable, et son but était d'arracher l'Allemagne à l'imitation de la France et de la ramener à l'étude et à l'imitation de Shakespeare. Sa vie est celle d'un véritable artiste, toujours tourmentée, toujours à la poursuite d'un idéal supérieur auquel il ne craignait pas de sacrifier son repos.

E. D'AU.

**Histoire du théâtre Ventadour** (1829-1879), par OCTAVE FOUQUE. Paris, G. Fischbacher, éditeur.

Il suffit de jeter les yeux sur le sous-titre de cet ouvrage pour en saisir l'intérêt. La magnifique salle Ventadour, longtemps la plus belle de Paris, fut construite sous la Restauration en vue du théâtre royal de l'Opéra-Comique. Elle vit naître *Zampa, Fra-Diavolo*, etc.; Adolphe Adam, Halévy, Félicien David y ont débuté. Plus tard, le théâtre Ventadour, devenu théâtre de la Renaissance, fut voué au drame : *Ruy Blas* y a été donné pour la première fois. Enfin les Italiens s'y installèrent, et l'on vit passer tour à tour sur cette scène Mario, Tamburini, Lablache, Rossini avec son *Stabat*, Donizetti, Verdi, Richard Wagner, Tamberlick, Rossi, Capoul, Mmes Alboni, Viardot-Garcia, Frezzolini, Penco, Adelina Patti, Gabrielle Krauss, etc., etc. La diversité de ces noms dit la longueur du cycle parcouru. Notons aussi les séjours passagers de l'Académie de musique, du Théâtre-Lyrique et aussi de l'Opéra-Comique ayant à sa tête M. Émile Perrin. Les cartons des Archives nationales et les journaux des cinquante dernières années ont été largement mis à contribution par l'érudit sous-

bibliothécaire du Conservatoire pour la confection de ce travail qui contient beaucoup de faits et d'aperçus intéressants touchant l'histoire du théâtre en France au XIXe siècle.

## POÉSIES

**Un Cent de strophes à Pailleron,** par Claudius Popelin. 1 vol. de 30 pages, format in-4°, à encadrements rouges. Paris, Quantin, 1881.

On se souvient de cette charmante et adorablement spirituelle préface que M. Édouard Pailleron a mise en tête de son *Théâtre chez Madame*. On n'a pas oublié que ce prologue était une apologie pleine de verve du siècle des Pompadour et des Du Barry, en même temps qu'une critique endiablée de notre époque naturaliste. Et comme cela était dit! se souvient-on?

Et je reviens avec excès,
Vers cette époque délicate,
Où l'argot n'était pas français,
Où l'art n'était pas démocrate.

C'est sur l'idée de ce prologue que M. Claudius Popelin chicane un peu l'auteur du *Monde où l'on s'ennuie*. La critique porte-t-elle juste? Tombe-t-elle à faux? — Ni oui, ni non, à notre humble avis. M. Pailleron exagère dans son sens; M. Claudius Popelin dans le sien. Tout est pour le mieux. Affaire d'imagination, du reste. Appréciation de poètes; et surtout thème charmant à développer. On se bat, mais comme il sied entre gens d'honneur et d'esprit, qui s'estiment et s'apprécient. M. Claudius Popelin, malgré sa haine, ou pour mieux dire, malgré son peu de goût pour le XVIIe et le XVIIIe siècle, est absolument talon rouge vis-à-vis de son adversaire. Jugez-en. Voici un coup droit porté à M. Pailleron :

Vous déclarez le goût proscrit,
Le tact usé, le sens vulgaire;
Vous voulez qu'on n'ait plus d'esprit,
Et vous prouvez tout le contraire.
Vous cinglez comme Juvénal,
Vous charmez autant que Tibulle,
Vous ficelez les fleurs du bal
Avec le fouet de l'ergastule.
. . . . . . . . . . . . . .
Sauf respect pour monsieur Dorat
Et pour son bel habit vert-pomme,
Vous êtes d'un autre carat
Que ce frivole petit homme.

Je ne voudrais pourtant pas dire que tout dans ce *Cent de strophes* soit aussi léger, aussi pomponné, aussi régence que ces quelques vers. Non. M. Popelin fait leur procès aux siècles passés; et bien souvent, il faut en convenir, le poète a touché juste. N'a-t-il pas raison, en effet, quand il dit qu'en ces temps que nous poétisons trop :

... Un fat, sans s'épouvanter,
A pu faire frapper Voltaire,
Ou, pis encore, ensanglanter
La noble face de Molière!

N'est-il pas dans le vrai encore, quand, s'adressant dans la strophe suivante à M. Pailleron, il s'écrie :

Je vous connais, et je prétends
Que, n'en déplaise à votre rime,
Si vous pouviez aimer ce temps,
Vous le haïriez pour ce crime.

L'auteur n'a pas absolument tort non plus, quand il nous dit :

On n'était pas, comme en nos ans,
Difficile à la nourriture;
Les prélats mangeaient des faisans,
Les pauvres broutaient la verdure.

Mon Dieu, oui. En ces temps-là, cela se passait bien quelquefois ainsi. Tout n'était, certes, pas rose dans le fond, dans les dessous. Mais comme tout était délicieux et charmant à la surface ou plutôt au sommet! Un autre poète l'a célébrée aussi, cette époque, un poète parti trop tôt, le regretté Louis Bouilhet :

Comme on prenait des airs penchés
Pour mener paître dans la plaine
Quatre moutons endimanchés
Dont on avait frisé la laine!

Mais il n'est pas déplaisant de voir, par moment, un vrai poète, comme l'est M. Claudius Popelin, parler à cœur ouvert du *bon temps*, et l'apprécier à sa juste valeur. Pourtant le style, avec lequel M. Popelin fustige le temps « des petits marquis, francs lurons », nous semble bien un peu emprunté justement à cette époque dont il médit, je ne dis pas : qu'il calomnie. Les délicats du XIXe siècle ne s'en plaindront pas, car ce style-là est adorablement joli et spirituel avec une pointe de maniérisme.

Signalons pourtant à l'auteur une légère inadvertance, une fausse rime relevée au passage :

Ah! de cet autre *parlons-en!*
Je voudrais que, par aventure,
On vous en fît tâter *dix ans*,
Mais dix ans de franche roture;

Et maintenant que nous reste-t-il à souhaiter? Que M. Édouard Pailleron réponde à M. Claudius Popelin. Ce serait tout profit pour les amateurs de poésie délicate et spirituelle.

Continuez le combat, messieurs. La galerie attend.

H. M.

## MÉLANGES

**Les Caractères de La Bruyère,** avec une préface, par Louis Lacour. Paris, Jouaust, 1881, 2 vol. petit in-8°. — Prix : 6 fr.

L'éloge n'est plus à faire de ces volumes commodes et d'une élégante impression, où les bibliophiles retrouvent leurs classiques dans la scrupuleuse fidélité de leur meilleur texte. Quant à La Bruyère, en sage qu'il était, il a si bien caché sa vie que la date exacte de sa naissance n'est connue que depuis vingt

ans. Boileau, dans une de ses lettres à Racine, le donne comme un fort honnête homme, à qui il ne manquerait rien, si la nature l'eût fait aussi agréable qu'il a envie de l'être. Il avait, paraît-il, des saillies, des fougues de gaieté que les gens rassis trouvaient un peu fortes. Étonnés de le voir s'évertuer ainsi, ils l'en plaisantaient et l'appelaient *fou*, en riant. Il n'y a pas lieu de leur en faire un crime, au nom de la dignité des lettres, ni de s'indigner amèrement contre certaines vivacités de gestes que la duchesse du Maine se permettait envers Santeul.

M. Lacour, ne pouvant se résoudre à ignorer la vie de son auteur, y supplée dans sa préface par l'imagination et la fantaisie; il s'ingénie à reconstituer la physionomie du célèbre moraliste. La plupart de ses inductions semblent justes, d'autres plus contestables. Pourquoi insinuer, par exemple, que La Bruyère a pu mourir, empoisonné par ceux dont il avait stigmatisé les ridicules ou les vices, quand il est à peu près hors de doute qu'il fut emporté par une apoplexie? N'allons pas non plus nous le figurer plus malheureux ni plus mécontent qu'il ne l'était en réalité. Longtemps il cumula une sinécure dans les finances avec son emploi de précepteur, puis de gentilhomme à cette petite cour des Condé. Si ses fonctions l'obligeaient à quelques complaisances, il trouvait là, en revanche, un excellent poste pour ses observations, en même temps qu'un abri sûr contre ceux qui eussent voulu le molester. M. Lacour s'applique encore à réduire à de mesquines proportions le sacrifice fait par le grand écrivain à la fille de son éditeur Michallet, et il allègue, à l'appui de sa thèse, le médiocre profit que les auteurs retiraient alors de leurs ouvrages. Mais, dans un cas pareil, la somme est de peu d'importance; tout le mérite consiste dans le mouvement de générosité, que personne jusqu'ici n'avait contesté à La Bruyère. P.

**Le Voyage de Sarah Bernhardt en Amérique,** par Marie Colombier, ouvrage illustré de son portrait dessiné par elle-même, d'un portrait de l'auteur par Ed. Manet, et de quarante fac-similés de caricatures américaines, préface par Arsène Houssaye. Un vol. in-12. Paris, Maurice Dreyfous.

On n'a pas oublié la rupture bruyante de Sarah Bernhardt avec la Comédie-Française, qui, l'autre an, mit sens dessus dessous tout le monde qui vit ou meurt de l'art. Qui eut raison alors? Qui avait pour soi le bon droit? Sarah et M. Émile Perrin le savent; à moins pourtant qu'ils ne se soient trouvés tous deux justement dans la même situation que le public qui n'y comprit rien du tout. Oh! mon Dieu non, rien du tout.

Cette fugue de la capricieuse et éminente artiste, que nous déplorons tous à coup sûr, a du moins eu l'avantage de lui fournir une occasion qu'elle n'eût jamais rencontrée au Théâtre-Français. Elle a pu visiter, avec accompagnement de dollars et d'ovations, le pays où l'on *flirte* et où l'on tue les présidents de république.

Les journaux de l'époque sont remplis de détails sur ce voyage qui ne fut pas toujours triomphal grâce à la pruderie des Yankees. Malgré quelques avanies, l'entreprise fut heureuse, et la gracieuse comédienne a, dit-on, rapporté de là-bas son petit million. Le peuple américain a crié un peu; mais il a payé beaucoup : cela est pour le mieux.

M^lle^ Sarah Bernhardt devait être accompagnée, dans son voyage d'outre-mer, par sa sœur Jeanne, qui, au dernier moment, se trouva indisposée. Ce fut M^lle^ Marie Colombier qui remplaça la sœur Jeanne, et qui s'embarqua sur le vaisseau qui portait Sarah et sa fortune. A quelque chose malheur est bon, dit-on. Et cette indisposition de M^lle^ Jeanne nous a valu le livre que nous voulons signaler aujourd'hui.

Nous n'entreprendrons pas de faire connaître M^lle^ Marie Colombier comme artiste et comme femme; elle est assez avantageusement connue.

Quant à son talent d'écrivain, il est bon d'en parler, car jusqu'à ce jour il était moins connu que ses talents artistiques. Voici ce qu'en dit M. Arsène Houssaye dans la sympathique préface qu'il a mise en tête du livre :

« Marie Colombier s'est révélée, tout d'un coup, une plumitive de bonne lignée. De la gaieté, de l'esprit, le mot attendu et inattendu, un tour de phrase qui ne chôme pas, une période luxuriante à robes courtes, très courtes — des robes à queues très légères, — une poussière d'or sur tout cela : voilà son style. Toute souriante qu'elle soit, elle a du mordant jusqu'à emporter la pièce. . . . . . . . . . .

« A chaque instant on voudrait découper un alinéa, soit sur les naturels du pays, soit sur les villes, soit sur les paysages, soit sur les figures de la caravane qui marche entre ces deux Parisiennes bruyantes et glorieuses, dirait Destouches.

« C'est le roman comique en Amérique, non pas aussi adorablement romanesque que celui de Scarron, qui est le roman comique de l'ancien monde, mais enfin c'est le roman comique du Nouveau-Monde.

« On dit que le Nouveau-Monde n'a pas d'histoire; il n'a encore d'autre roman que le flirtage. . . .

« L'idéal n'est pas dans un pays où domine l'abîme du *shocking*. »

Ah! oui, le *shocking!* Parlons-en! — Leur en a-t-il fait assez débiter de sottises à ces bons Américains!

« Encourager et sanctionner la conduite d'une femme comme « la Bernhardt », a dit une vertueuse dame, c'est insulter le peuple d'un pays. »

Ici, c'est un pasteur qui tonne en chaire contre la comédienne française.

Là, c'est une mère en larmes qui s'écrie : « Que va-t-elle faire de nos fils? »

Un peu plus, on eût organisé une croisade contre Sarah-Croquemitaine, mangeur d'enfants mâles entre dix-huit et vingt-cinq ans!

Allons donc! Purgez donc votre pays des mormonnes et des divorceuses. Après, nous verrons!

Ce n'est pas que nous voulions soutenir que la *Vie privée de Sarah Bernhardt* doive être offerte en prix doré sur tranches, dans les pensionnats de jeunes

demoiselles. Non; mais la question que le spectateur doit se poser quand il est en face d'une artiste de cette valeur est celle-ci : Son jeu est-il bon ou mauvais? et non pas cette autre : A-t-elle un amant?

A ce propos, une bien jolie anecdote, pour finir, cueillie au hasard dans le livre de Mlle Colombier :

Un reporter se faisant l'écho des récriminations des Américains, grands empêcheurs de danser en rond, dit un jour à Sarah :

« Savez-vous, mademoiselle, que les journalistes vous reprochent d'avoir quatre enfants et pas de mari?

« — Cela est absurde, répondit-elle, mais vaudrait encore mieux que d'avoir, comme certaines femmes de ce pays, quatre maris et pas d'enfants! »

Bravo! H. M.

**Documents littéraires,** par ÉMILE ZOLA. Paris, Charpentier, 1881, un vol. in-12. — Prix : 3 fr. 50.

M. Zola serait un critique tout comme un autre, n'était un léger défaut. Pour tracer le portrait d'un auteur, il se place à contre-jour, de façon que son ombre se projette sur le personnage en question et en voile si complètement les traits que le peintre ne les aperçoit plus et finit, volontairement ou non, par dessiner sa propre image. Où cela le mène? on le le devine : Chateaubriand, Victor Hugo, Sainte-Beuve, Mme Sand, Gautier et autres illustres ne lui sont plus que des prétextes pour se mettre en scène et amener à tous propos son éloge. Chacun de nous assurément se juge lui-même en jugeant les autres, mais le fait n'est vrai de personne autant que de M. Zola; sa plume crache la personnalité à chaque ligne.

Quel dommage! Avec sa rudesse préméditée, sa crudité de langage et son ton bourru, il aurait pu, sans cette préoccupation, introduire une note juste et d'une sévérité mesurée dans le concert de flatteries dont les grands écrivains sont trop souvent l'objet. Malheureusement l'amour-propre l'aveugle; au lieu d'un observateur impartial, nous n'avons plus qu'un polémiste échauffé. Ces études, écrites d'abord pour la Revue russe, *le Messager de l'Europe,* sont beaucoup moins soignées que les romans du même auteur; le commun, le rabattu y coudoient les idées justes; les arguments sont pris au hasard et de toute main, sans qu'il les pèse ni se soucie de les grouper logiquement. Au besoin, il se répète et frappe à plusieurs reprises, au même endroit du tambour. Inutile d'ajouter que cela lui arrive surtout lorsqu'il parle de lui et de ses livres. Il a plus d'une fois reproché à la critique de le négliger, de ne pas le signaler assez haut aux suffrages du public; il voudrait qu'elle accoutumât la grande masse aux *lueurs inquiétantes* du génie. Eh! ne s'acquitte-t-il pas lui-même de ce soin? Quant à la publicité, dont M. Zola semble faire fi avec un dédain qui étonne, il est possible qu'elle ait parfois déçu les lecteurs et qu'elle les ait engoués d'œuvres au fond peu estimables, mais est-ce donc à l'auteur de *Nana* qu'il appartient de s'en plaindre?

Nous n'avons pas à défendre les réputations que ce volume s'attache à démolir, non plus qu'à discuter le système au nom duquel s'opère un tel abatis. Un dogme ne s'impose à la foule qu'à la condition d'être obscur, incompris même du cerveau qui le crée. Celui que préconise M. Zola ne fait pas exception à la règle. Grâce à deux ou trois mots vagues et mal définis, *document humain, évolution, naturalisme,* il se grise à froid et ne s'entend plus lui-même. Il croit trop facilement qu'une chose est, dès qu'il l'affirme. Un peu moins de confiance en lui-même vaudrait à son talent plus de variété, plus de nuance et de souplesse.

On a beaucoup ri le jour où il essaya si maladroitement d'abriter son système derrière la science de Claude Bernard. C'est en réalité une prétention stupéfiante que de vouloir réduire la littérature à une sorte de statistique, d'imposer à l'imagination la rigueur de la géométrie et de transformer le peintre de mœurs en photographe. Aucun des écrivains dont M. Zola s'autorise n'eût accepté de telles conditions. Stendhal surtout, dont le nom revient si volontiers sous sa plume, était un sceptique spirituel, grand amateur de paradoxe. On l'eût surpris assurément si on lui eût prédit qu'il deviendrait un jour chef de secte et qu'il servirait de drapeau, lui qui se moquait si agréablement de ceux qui l'appelaient *sectaire.* Enfin la vérité, pour laquelle M. Zola affiche une passion qui le pousse à tout dire, change un peu trop de nature suivant son caprice et l'intérêt de son talent. Critique, il l'exige à tout prix des autres; romancier, il s'en passe et il l'oublie, en forçant le relief des objets et en exagérant leurs couleurs. P.

**Gœthe et ses deux chefs-d'œuvre classiques,** par PAUL STAPFER, professeur à la Faculté des lettres de Grenoble. Paris, Fischbacher, 1882, in-12. — Prix : 4 fr.

Des deux chefs-d'œuvre classiques auxquels est consacré ce volume, l'un, *Iphigénie en Tauride*, nous laisse absolument froids, comme toutes les pièces du même genre où les personnages de l'antiquité débitent en beau style des sentiments et des idées modernes; l'autre, *Hermann et Dorothée,* a le défaut de représenter la race allemande sous des traits vraiment trop bonasses. Gœthe n'en reste pas moins un génie de premier ordre et nous saurions infiniment de gré à M. Stapfer de son étude, s'il eût daigné sortir de temps en temps du sujet pour le mieux voir, ou s'il avait pris la peine de redonner, par l'expression, un regain de jeunesse à des vérités tant de fois rebattues. Habitué à un auditoire poliment attentif et prêt à accueillir d'un applaudissement respectueux l'enseignement qui lui tombe d'une chaire de Faculté, M. Stapfer n'a pas songé assez au grand public pour lequel sont résumées ces leçons. La Harpe a certes du bon et les analyses d'auteur à la façon de l'abbé Le Bateux ont eu leur à-propos, mais le goût du jour impose à la critique d'autres qualités. N'allez pas, s'il vous plaît, traiter d'aberration la méthode si brillamment instaurée par Sainte-Beuve et M. Taine. Si nous avons bien compris M. Stapfer, il accuse le dernier

d'être un philistin bardé d'érudition, qui étoufferait la poésie sous la géographie et l'histoire. Oh! que non pas, et qu'un grain du diable au corps dont ses livres sont animés ferait du bien à la sage et empesée esthétique de l'*objectif* et du *subjectif!* P.

**Ernest Renan** et les **Origines du Christianisme** par A. J. PONS. — Un vol. in-12. Paris, 1881, chez Ollendorff.

Comme l'indique son titre, le nouvel ouvrage de l'auteur de *Sainte-Beuve et ses inconnues* répond à un double objet : d'abord faire connaître M. Renan, mieux que n'y sont parvenus les biographes mis en goût par sa haute personnalité, c'est-à-dire raconter sa vie, insister sur son caractère, ses doctrines philosophiques et le caractère tout spécial de son talent; puis analyser ceux de ses livres où sont si magistralement exposées les circonstances qui ont concouru à l'éclosion comme à l'étonnante et rapide propagation de l'idée chrétienne.

Afin de remplir la première moitié de son programme, M. Pons, utilisant peu les travaux de ses devanciers, pour la plupart partiaux ou mal renseignés, a surtout puisé dans les *Souvenirs d'enfance* que M. Renan a publiés jusqu'ici par fragments détachés et qui constituent les éléments d'un volume destiné à paraître prochainement.

Dans la seconde partie de son ouvrage, s'inspirant d'un maître en l'art d'écrire, calquant parfois ses phrases, ne s'attachant qu'aux faits principaux, mais les reliant avec une habileté rare, M. Pons n'a pas dédaigné de devenir le Justin de ce Trogue-Pompée, dont l'œuvre colossale est de nature à effrayer les lecteurs superficiels ou pressés. Cette œuvre, la voilà résumée en quelques pages avec clarté, élégance et fidélité; n'est-ce pas à l'avance s'assurer les suffrages de tous ceux qui, soucieux seulement des résultats de la critique religieuse, ne veulent ou ne peuvent entamer de longues lectures? Sans prédire, d'autre part, au nouveau volume de M. Pons une longévité que nous n'aurions garde de refuser aux écrits de l'académicien, se figure-t-on le prix qu'on attacherait à la découverte d'un recueil de ce genre, dans la suite des temps, quand le français devenu langue morte ne sera plus compris que des exégètes futurs, si, par malheur, les livres de M. Renan, à cette époque lointaine, étaient irrémédiablement perdus?

Il ne faut pas attendre jusque-là pour signaler le mérite d'une analyse, au cours de laquelle le lecteur est invité à remarquer combien les assertions du savant breton, à la foix doux et inflexible, combien ses observations judicieuses, dont une exquise bienveillance mitige la rigueur, qu'un souffle généreux anime sans cesse, l'emportent sur le tatillonnement perpétuel de Strauss et sont plus concluantes que « les vétilles où s'accroche la loupe de M. Havet ».

M. Pons, dans son dernier chapitre, revient à l'homme dont, en réduction, il a reproduit l'œuvre presque entière. Il formule le vœu que notre premier cénacle politique s'honore en ouvrant ses portes au grand écrivain. Certes celui qui a tant étudié les errements des civilisations trépassées donnerait, dans l'intérêt du développement de la nôtre, de fort bons avis. C'est une faute de ne pas les lui avoir encore demandés, d'autant qu'il ne se ferait pas trop prier. Ne donnait-il pas hier d'excellents conseils aux cercles anticléricaux de Rome dans une lettre que la *Lega* s'est empressée de publier et que nos journaux ont reproduite? Mais, sous prétexte de les mettre à même de nous rendre service il ne faudrait pas songer à imposer le moindre sacrifice à sa dignité. Il est né, il mourra indépendant. Pas d'église, pas de coterie qui puisse l'accaparer. Il n'est pas sénateur par la raison bien simple qu'il devrait l'être.

G. S. L.

# BEAUX-ARTS

## ARCHÉOLOGIE — ARCHITECTURE — MUSIQUE

**La Trière athénienne.** *Étude d'archéologie navale,* par A. CARTAULT, ancien membre de l'École française d'Athènes, professeur de rhétorique au lycée Charlemagne. Paris, Ernest Thorin, 1881, 1 vol. in-8°.

Le vingtième fascicule de la *Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome* est consacré à une étude approfondie du navire de guerre auquel Athènes dut sa supériorité navale, à la trière. Le sujet, tout spécial et technique qu'il soit, est fort important et n'intéresse pas moins l'historien que l'archéologue. De même qu'on ne comprendrait jamais l'activité et le travail d'une ruche, si l'on ne connaissait l'ingénieux mécanisme dont l'abeille est pourvue, de même il serait impossible de se faire une idée exacte et nette de l'histoire d'Athènes si l'on ne savait quelle fut son arme par excellence, l'instrument dont elle se servit pour guerroyer, coloniser, se défendre et conquérir, et qui est comme l'expression la plus haute de son génie politique et de sa destinée sociale. Des savants se sont de tout temps appliqués à reconstruire le vaisseau athénien, à le décrire, à en expliquer les manœuvres, à retrouver la place respective et les fonctions des hommes de l'équipage : Bayf, Scheffer, Carli, Leroy, Berghans, Bottiger, Minutoli, Smith, Boeckh, et surtout B. Graser ont dépensé à l'éclaircissement

de ces questions des trésors d'érudition, de patience, et parfois de divination. Il faut même avouer que ce dernier élément a, en mainte occasion, gâté les deux autres. C'est ainsi que B. Graser, le dernier et le plus autorisé de ceux que je viens de citer, a fait un travail dont l'originalité consiste « à compléter, par des hypothèses aussi vraisemblables que possible, les renseignements que nous donnent les documents ».

M. A. Cartault a pensé qu'à ces hypothèses on pouvait, en bien des cas, substituer des faits, et que, si la vraisemblance a son prix, le vrai vaut mieux encore. De là son livre. Dire qu'il résoud sans incertitude toutes les questions qui se rattachent à l'étude de la trière serait de l'exagération. Mais du moins, il n'en esquive aucune; il les pose toutes l'une après l'autre et les expose en détail. S'il n'a qu'une solution douteuse à offrir, il le déclare simplement et ne prétend point donner ses opinions ou ses suppositions pour des vérités que la science défend de contester. Le plus souvent d'ailleurs, à force de considérer la difficulté sous toutes ses faces, il la résoud, et le prouve par de solides arguments, sans fracas et sans airs de triomphe.

Le point si controversé de savoir ce qu'il faut entendre par les rangs de rameurs sur les galères de l'antiquité est étudié avec le plus grand soin. Des recherches et des raisonnements de M. A. Cartault il résulte, à n'en pouvoir douter, que les rameurs n'étaient point, comme le veulent Barras de la Penne et l'amiral Jurien de la Gravière, « rangés les uns devant les autres sur toute la longueur du navire », ceux de la poupe étant les plus élevés, et ceux de la proue les plus bas; mais qu'au contraire, la chiourme se divisait en trois rangs de rameurs superposés, de telle sorte que les hommes des trois rangées horizontales n'étaient pas verticalement les uns au-dessous des autres, mais « comme en arrière les uns des autres et en retraite à mesure qu'on descendait ».

Ce travail, si complet et si consciencieux, est rendu plus intéressant et plus instructif encore par de petites vignettes techniques insérées dans le texte, et par plusieurs planches de grande dimension reproduisant les monuments antiques qui jettent le plus de lumière sur le sujet.

B.-H. G.

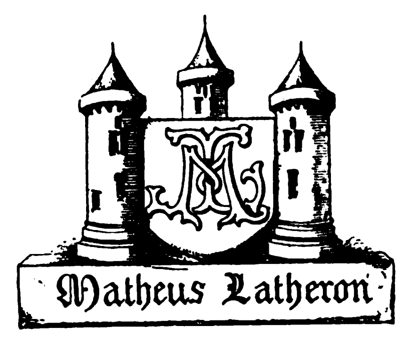
# HISTOIRE

## CHRONOLOGIE — DOCUMENTS — MÉMOIRES

**Les Origines de l'Imprimerie à Tours**, par le Dr E. Giraudet. Tours, Rouillé-Ladevèze, imprimeur-éditeur, 1881.

Il semble que les premiers imprimeurs ne se soient que bien faiblement doutés de l'importance de l'invention nouvelle qu'ils exploitaient, tant ils ont mis peu de soin à perpétuer leur mémoire. Beaucoup d'entre eux, d'ailleurs, allaient de ville en ville, emportant avec eux leur mince bagage et se contentaient d'imprimer, à un nombre d'exemplaires suffisant aux besoins du diocèse, quelques missels ou livres de piété. Tirer un volume à cent exemplaires était déjà accomplir une grosse besogne quand on songe au temps qu'il eût fallu pour copier à la main ces cent manuscrits. Aussi rien de plus difficile que de donner une date certaine à l'*introduction* de l'imprimerie dans une ville. Comme le fait très bien distinguer M. le Dr Giraudet, ce n'est que *l'établissement* d'une industrie fixe, et non une édition quelconque exécutée par des compagnons voyageurs, qui puisse constituer un fait historique.

L'ouvrage du savant amateur tourangeau est écrit avec le bon style qui convient à ces recherches historiques, sobrement, sans passion et sans violence dans la réfutation des erreurs accréditées. L'auteur ne s'y paye pas de mots; il appuie simplement les faits qu'il avance de preuves indiscutables, et la religion du lecteur est suffisamment éclairée. On ne peut analyser longuement une étude qui est elle-même une analyse, à moins de reprendre en discussion les théories qui se trouvent déjà dans les ouvrages cités. Il semble en ressortir indiscutablement que le premier imprimeur établi à Tours est Mathieu Latheron (1492-1521), dont le premier ouvrage serait un petit in-folio gothique de 106 feuillets, dont il existe à la Bibliothèque nationale un exemplaire sur vélin ayant appartenu à Charles VIII et ayant pour titre : *la Vie et Miracles de Mgr sainct Martin.* Sa marque typographique, généralement placée avec modestie, est une modification aussi sobre qu'élégante des armes de Tours.




C'est le premier livre sorti d'une imprimerie *établie* à Tours. Est-ce le premier *imprimé* à Tours? Non, sans doute; mais nous avouons n'accorder qu'un intérêt relatif à ces discussions de primauté parce qu'il nous semble impossible de les établir contra-

dictoirement, et parce qu'une ville quelconque ne saurait tirer grand honneur d'un ouvrage dû à ces associations voyageuses dont nous parlions plus haut.

Il en est de même de ces naissances que le hasard place dans telle ou telle ville. L'homme appartient au pays où il s'est réellement formé, où il a travaillé, où il a été accueilli. Au milieu de la cour merveilleuse de cette merveilleuse maison de Plantin à Anvers, quand son imagination ravie se transporte au temps où s'y pressaient ouvriers, correcteurs (et quels correcteurs!), savants, artistes, princes et rois, sur la pensée qui lui vient invinciblement que pour créer une telle chose il a fallu le concours ami de toute une société, le Tourangeau le plus fier de son beau pays devra en prendre son parti et se dire que, quoique né à Tours, Plantin est Anversois et qu'il appartient bien à Anvers!

Nous ne terminerons pas sans saisir encore une fois l'occasion de rendre à l'imprimerie provinciale la justice qui lui est due. Ce volume est imprimé par M. Rouillé-Ladevèze de façon à défier de dire comment il pourrait l'être mieux.

**La Marquise d'Huxelles et ses amis,** par E. de Barthélemy. 1 vol. broché, Firmin-Didot. — Prix : 6 francs.

On a adopté l'orthographe ci-dessus indiquée, bien que Mme de Sévigné ait toujours écrit Uxelles. Quelques éditeurs ont de nos jours maintenu cette forme, notamment M. Regnier dans sa grande collection des classiques français. M. de Barthélemy a cru tout au contraire devoir prendre pour modèle la manière dont la marquise écrivait elle-même son nom dans ses signatures.

Un cortège d'amis est présenté avec la marquise. Ce sont : Mme de Sévigné, Mme de Bernières, Mme de Louvois, la marquise de Coulanges, M. de Callières, MM. de Guignières, Fouquet et bien d'autres. La marquise d'Huxelles, mère du maréchal de ce nom, est une des femmes les plus distinguées et les plus originales du XVIIe siècle. Elle est une des épistolières les plus actives certainement, et, en même temps, l'une des moins connues de cette époque. Autour d'elle, dans ses correspondances, gravitent d'autres femmes également distinguées par la naissance et par l'esprit. Parmi celles-ci, on en rencontre avec surprise une qui, jusqu'à présent, a été jugée avec une excessive sévérité pour la nullité de son intelligence. L'on verra par ses lettres que, tout au contraire, la marquise de Louvois tenait très dignement sa place au milieu de ses intelligentes contemporaines.

On aime passionnément aujourd'hui les correspondances du temps passé, parce qu'on y retrouve, bien mieux que dans les mémoires, l'appréciation sincère des événements ou des caractères. On pose toujours en rédigeant des souvenirs de sa vie, tandis qu'on suit franchement ses sensations en écrivant une lettre qui n'est pas destinée à la publicité. Il s'est heureusement trouvé nombre de gens qui ont conservé soigneusement leurs correspondances et nous pouvons grâce à elles pénétrer facilement dans bien des intérieurs et faire même connaître des personnages qui, sans cet heureux hasard, auraient passé absolument inaperçus. Au XVIIe et au XVIIIe siècle on connaissait mal l'orthographe, mais on savait écrire une lettre mieux qu'aujourd'hui. On les faisait longues et bien détaillées, parce que le temps n'était pas fiévreusement absorbé comme de nos jours et aussi parce que l'absence de gazettes permettait de raconter par le menu les incidents de la cour et de la ville. A cet égard, hommes et femmes étaient également empressés à faire courir leurs plumes sur le papier. On ne marchandait pas l'expression et l'on racontait tout.

Dans les correspondances dont nous parlons aujourd'hui, il y a du cru et du salé. Les gémonies de notre pauvre corps malade y sont relatées sans voile, mais non sans verve spirituelle. Voici ce qu'on lit, page 176 : « La maréchale et l'archevesque de Reims furent aussy de ce repas avec la duchesse de Villeroy et Langlée. Ce fut une très bonne chère et l'on y eut autant de liberté qu'il convenoit à telle compagnie. Il me paroist qu'à l'avenir le maréchal ne dut plus guère songer qu'aux honnestes femmes. Ainsy certaine porte à bonne fortune, qui donne dans une rue escartée, pourroit bien devenir la moins fréquentée de cette petite maison. Je ne scay à qui en ont tous mes héros, mais ils ne sont pas les maistres de leurs boyaux. Est-ce que vous ne savez pas encore que le maréchal de Boufflers est sur le grabat et qu'on luy a fait une opération fort douloureuse pour lui remettre le fondement qui étoit tombé, de telle sorte qu'il a fallu cette fois-cy appeler un chirurgien pour faire rentrer une infinité de guenilles qui étoient sorties ? Je dis cette fois-cy, car c'est un mal dont il ne se vantoit pas, auquel il y a plus de vingt ans qu'il estoit subject. Sans secours, il repoussoit luy-mesme tout ce qui luy tomboit. On dit que ce mal s'appelle un ténesme. Ainsy désormais nos généraux feront bien d'avoir des chausses plus larges, car voyez combien de meubles ils seront obligés d'y cacher. »

Des correspondances ne vont pas sans notes, commentaires et appendices. M. de Barthélemy nous annonce une suite de correspondances non moins curieuses que celles de la marquise d'Huxelles et de son groupe et émanant de personnages des plus considérables de la fin du règne de Louis XIV. M. C.

**Correspondance inédite du prince de Talleyrand et du roi Louis XVIII pendant le Congrès de Vienne,** publiée sur les manuscrits conservés au dépôt des affaires étrangères, avec préface, éclaircissements et notes, par M. G. Pallain. Un volume grand in-8°. Paris, E. Plon et Cie; Londres, Richard Bentley and son; Leipzig, F.-A. Brockhaus, 1881.

Les archives du ministère des affaires étrangères peuvent aujourd'hui être consultées, et M. G. Pallain n'a pas été des derniers à prendre connaissance des



dossiers dont la communication était hier encore presque impossible.

Des lettres qu'il publie nous en connaissions déjà un certain nombre. M. d'Haussonville en avait inséré dans l'étude sur le Congrès de Vienne qu'il fit paraître dans la *Revue des Deux Mondes* en mai 1862; MM. Thiers, Mignet, de Viel-Castel avaient feuilleté, eux aussi, les documents jalousement défendus aux regards des profanes, et ils n'avaient pas laissé que d'en tirer grand profit. Mais autre chose pour nous est connaître la politique suivie par les ministres des affaires étrangères aux premiers jours de la Restauration, autre chose est posséder le texte même des notes échangées entre le négociateur et le nouveau monarque français. Tous remerciements à M. Pallain; la publication à laquelle il a donné ses soins, qu'il a illustrée de notes historiques et biographiques, sera bien accueillie, et des lettrés et des historiens.

Des lettrés, car ce sera un régal pour eux que de pouvoir lire ces missives. Les lettres de Talleyrand sont écrites dans une belle langue, claire et précise; elles sont des modèles du style diplomatique. Celles de Louis XVIII n'ont pas même valeur, l'art s'y laisse découvrir. Le roi, correspondant avec son ministre, n'est pas uniquement préoccupé des alliances à ménager, des négociations à conduire, des affaires de l'État, en un mot; il songe qu'il écrit et il se complaît à écrire bien; on l'accuserait presque de coquetterie, volontiers on croirait qu'il s'est évertué à charmer l'ancien ministre de Napoléon. C'est pour les historiens, toutefois pour les hommes d'État, que cette publication est surtout précieuse. La question de savoir si Talleyrand a eu toute raison de préconiser, de rechercher l'alliance austro-anglaise au lieu de l'alliance prusso-russe que recommandait M. Pozzo di Borgo, a été souvent agitée. On s'est demandé si le ministre des affaires étrangères de 1814 n'avait écouté que ses propres inclinations, souvent accusées d'ailleurs, ou s'il avait bien consulté les intérêts de la France. L'alliance avec la Russie, surtout utile à la Russie, nous eût permis de croire possible à un certain moment une extension de territoire! Une seule alliance était désirable, celle avec l'Angleterre. Ce qu'il convenait d'être, c'était « bon Européen et modéré »; il fallait « ne rien demander, rien, absolument rien, sauf une juste répartition entre les puissances, c'est-à-dire l'équilibre », et Talleyrand ne demandant rien, en effet, fit que la France, vaincue, put exercer une influence presque prépondérante au Congrès; en choisissant, comme unique volonté pour son pays, celle du rétablissement et du maintien de la paix, il nous donna une autorité que nous n'eussions pu espérer au milieu des nations victorieuses, toutes occupées de tirer chacune le plus grand profit de la victoire remportée. Mieux eût valu suivre une autre politique, a-t-on dit; on n'est plus tenté de le dire; les événements de ces cinquante dernières années ont porté leçon, et, bien loin de désapprouver Talleyrand, nous devons célébrer, au contraire, sa clairvoyance; il ne veut pas acheter l'alliance de la Russie au prix de la cession de la Saxe à la Prusse; il reste fidèle aux instructions qu'il a emportées et qu'il a sans doute rédigées, comme le fait remarquer M. Pallain : « En Italie, c'est l'Autriche qu'il faut empêcher de dominer; en Allemagne, c'est la Prusse. La constitution de sa monarchie lui fait de l'ambition une sorte de nécessité. Tout prétexte lui est bon. Nul scrupule ne l'arrête. La convenance est son droit... Les alliés ont, dit-on, pris l'engagement de la replacer dans le même état de puissance où elle était avant sa chute, c'est-à-dire avec dix millions de sujets. Qu'on la laissât faire, bientôt elle en aurait vingt, et *l'Allemagne entière* lui serait soumise. Il est donc nécessaire de mettre un frein à son ambition, en restreignant d'abord, autant qu'il est possible, son état de possession en Allemagne, et ensuite en restreignant son influence par l'organisation fédérale. »

Talleyrand a été diversement apprécié, et il faut avouer qu'il n'est pas facile à juger; mais la publication de ses lettres à Louis XVIII, en nous faisant mieux connaître le rôle qu'il a *voulu* tenir au Congrès, nous permet de le voir sous un jour des plus favorables; sagement avisé, il a rendu à la France des services que nous ne devons pas estimer médiocres.

F. G.

**L'Instruction publique en France pendant la Révolution.** — Discours et rapports de Mirabeau, Talleyrand-Périgord, Condorcet, Lanthenac, Romme, Le Pelletier de Saint-Fargeau, Calès, Lakanal, Daunou et Fourcroy, publiés par C. HIPPEAU. — Paris, Didier et Cie, 1881, 1 vol. in-12.

M. Hippeau a ajouté une utile publication à toutes celles qu'on lui doit déjà sur l'instruction publique. Il a eu l'excellente idée de rassembler en un volume les discours et les rapports les plus importants sur ce sujet pendant la période révolutionnaire, de l'Assemblée nationale constituante au Directoire. C'est un gros travail de recherches épargné à ceux qui s'occupent de ces questions, soit comme historiens, soit comme hommes politiques. Les simples curieux, qui auraient sûrement reculé s'il leur avait fallu fouiller l'ancien *Moniteur*, trouveront là sous leur main des documents authentiques à l'aide desquels ils pourront se faire une opinion solide sur un des points les plus débattus, comme aussi les plus défigurés par les partis, des origines de notre société moderne. Je rendais compte ici même, il y a quelque temps, d'un livre, ou plutôt d'un pamphlet, de M. Pierre sur l'instruction en France pendant la Terreur. Les travaux de la Convention, tels qu'ils sont développés et exposés dans les rapports que publie M. Hippeau, sont la complète réfutation de ce petit ouvrage gros de passion politique et religieuse. La sollicitude et la prévoyance de ces démolisseurs, comme on les appelle si souvent, pour asseoir sur les bases les plus fermes et les plus larges l'édifice social dont ils avaient entrepris la reconstruction, sont vraiment merveilleuses. Tout ce dont Napoléon s'est fait plus tard honneur, tout ce qu'on lui attribue officiellement depuis trois quarts de siècle, en fait d'organisation scolaire et de fon-

dations d'établissements spéciaux, est dû à la Convention. Il s'en est emparé pour y imprimer son sceau autoritaire et centralisateur; d'œuvres républicaines et populaires, il a fait, autant qu'il a pu, des institutions propres à devenir les instruments de son arbitraire, et c'est tout. Voilà ce que la lecture de ces pièces met dans la plus éclatante lumière.

M. C. Hippeau a, comme il convient à tout éditeur qui tient à expliquer le sens et la portée des documents qu'il édite, fait précéder son recueil d'une préface. Les idées en sont honnêtes et justes; mais elles sont parfois exprimées dans une langue qui, pour n'être point étrangère, n'est assurément pas du français. Je n'en veux citer qu'un exemple entre bien d'autres : « Je n'ai, écrit M. Hippeau, pas trouvé de meilleure introduction pour l'ouvrage que je prépare sur l'instruction publique en France, depuis 1789, *qu'en reproduisant* pour les lecteurs ces précieux documents qui seront l'éternel honneur de notre première République. » C'est à croire à une malice de prote réactionnaire. Il faudrait, en tout cas, relire les dernières épreuves avec quelque souci de la grammaire et du bon sens. B. H. G.

**La Diplomatie française au XVII<sup></sup>e siècle.** *Hugues de Lionne.* Les ambassades en Espagne et en Allemagne; la paix des Pyrénées, d'après sa correspondance conservée aux archives du ministère des affaires étrangères, par J. VALFREY. — Paris, Didier et Cie, 1881, 1 vol. in-8°.

On connaît les articles d'histoire diplomatique que M. J. Valfrey donne à la *Revue des Deux Mondes*. Les mêmes qualités qu'on y remarque se retrouvent dans ses livres, moins quelque chose de piquant et d'alerte qui ne lui semble sans doute pas convenir à la gravité de l'in-octavo. Je le regrette pour ma part, convaincu que l'esprit, quand il ne cherche pas à suppléer le reste, n'a jamais rien gâté.

Dans cette série d'études consacrées à l'histoire de la diplomatie française au XVIIe siècle, Hugues de Lionne vient naturellement en première ligne et doit occuper une place considérable. Son nom est lié à tout ce que la France a fait de grand sous la Régence et durant la plus éclatante période du règne de Louis XIV. Aussi M. J. Valfrey a-t-il commencé par lui en nous le montrant, dans un précédent volume, au cours de ses ambassades en Italie. Il nous donne aujourd'hui le tableau de ses ambassades en Espagne et en Allemagne, et nous détaille la part énorme prise par de Lionne à la paix des Pyrénées. La mission du maréchal de Gramont et de notre diplomate à Francfort, les intrigues de Mazarin et ses brochures anonymes pour recommander la candidature de Louis XIV à la couronne impériale, la naissance et le développement de la Ligue du Rhin, sont traités en des pages animées, pleines de faits curieux et trop généralement négligés, et où des aperçus ingénieux donnent de la nouveauté même aux choses les mieux connues.

Le troisième livre, rempli tout en entier par l'exposé des causes qui amenèrent la paix des Pyrénées et par la relation des négociations auxquelles se livrèrent les plénipotentiaires français et espagnols, est le plus important par son sujet même et par les développements que l'auteur lui a donnés. Sans amoindrir en rien le rôle de Mazarin, à qui il voue une admiration bien naturelle chez un diplomate, mais qui souffrirait sans dommage quelques réserves, il met en plein relief le personnage de Hugues de Lionne, et revendique pour lui l'honneur d'avoir ménagé la nullité de la renonciation de Marie-Thérèse à la succession d'Espagne, en introduisant en tête de l'article les paroles suivantes : « *Moyennant* le payement desdits 500,000 écus d'or, aux termes ci-dessus dits, la sérénissime infante Marie-Thérèse renonce, etc. »

M. J. Valfrey a largement fait usage des travaux de M. Mignet et de M. Chantelauze. Il sait la reconnaissance qu'il leur doit et n'hésite pas à la manifester. Mais il a surtout puisé aux sources originales, mémoires et imprimés du temps, manuscrits, lettres, pièces inédites ou peu s'en faut. La principale source d'information, la meilleure, il l'a trouvée aux Archives nationales, dans des liasses de documents sur la paix des Pyrénées, et spécialement dans la correspondance de Mazarin et de de Lionne lui-même. Cette méthode de remonter jusqu'aux témoignages contemporains, et d'en recueillir le plus grand nombre possible avant de s'en servir en les éclairant les uns par les autres, est la seule méthode scientifique, et la seule qui puisse donner des résultats. Grâce à elle, M. J. Valfrey, sans apporter aucun fait bien nouveau dans l'histoire d'une époque si étudiée dans tous les sens, a réussi à en tracer un tableau agréable et vrai, en même temps qu'il donne à un des hommes les plus remarquables du temps la place que méritent la supériorité de son esprit et la valeur des services qu'il a rendus. B. H. G.

**Metz et Thionville sous Charles-Quint,** par CH. RAHLENBECK. — Bruxelles, M. Weissenbruch, 1880, 1 vol. in-8°.

Le sujet de cette étude d'histoire rétrospective est bien fait pour exciter en France curiosité et intérêt. Il est regrettable que l'auteur, au lieu de faire un livre, se soit borné à réunir en un volume plusieurs pièces détachées qui, pour avoir toutes trait à Metz et à Thionville, n'ont pas entre elles la cohésion qu'on aimerait à y trouver. L'art de la composition est de plus en plus négligé. Je ne dirai pas qu'il se perd; trop d'éclatants démentis me seraient fournis par beaucoup de nos contemporains. Mais on s'en passe plus volontiers qu'autrefois. Il semble que l'historien n'ait qu'à recueillir des matériaux inédits et un peu connus, et à les présenter au public à peine dégrossis. Heureux encore quand, à l'exemple de l'auteur de l'ouvrage qui me suggère ces réflexions, il prend la peine de tailler et de sculpter séparément quelques blocs, sans s'inquiéter de les mettre à leur place respective et de les cimenter pour construire un édifice. Les praticiens et les tailleurs de pierre ne manquent point sur le chantier de l'histoire; mais les architectes s'y font si

rares qu'on se déclarerait satisfait si l'on y rencontrait du moins quelques maçons intelligents.

C'est à l'Allemagne et à l'érudition allemande que nous sommes redevables de ces œuvres morcelées, où il n'y a ni vues d'ensemble, ni jugement général, ni critique compréhensive, ni développement progressif et logique, ni juste proportion dans les parties, c'est-à-dire où il n'y a point d'unité, partant, ni philosophie ni goût. Voilà ce que l'Allemagne peut revendiquer à plus juste titre que Metz et Thionville réclamées depuis si longtemps par les cuistres d'outre-Rhin, et dont les soudards et les pédants de Prusse se partagent aujourd'hui la possession. Franchement on ferait bien de chercher la revanche ailleurs, si tant est qu'il en faille une. Sacrifier les qualités originales de l'esprit français et n'acquérir que les défauts de l'érudition allemande, c'est un résultat qui ne vaut pas la peine qu'on se donne pour l'atteindre. J'y vois, d'ailleurs, un danger national que je ne me lasserai pas de signaler.

M. Ch. Rahlenbeck, qui est Belge, ne prendra de ma critique que ce qui lui en revient; mais si, au lieu de nous offrir une série de monographies qui découpent en petits morceaux son sujet, déjà suffisamment limité par lui-même, il avait, sans rien perdre de son exactitude et de sa solidité d'information, présenté un large et chaud tableau de la vie municipale des deux cités à l'époque qu'il a choisie, il aurait fait bien davantage pour la propagation de la vérité historique qu'en sa qualité d'historien il déclare avoir à cœur avant tout.

De ses cinq ou six articles, de ses *essays*, comme on dirait en Angleterre, il résulte que Metz fut une ville impériale, mais jamais espagnole, attachée surtout à ses libertés locales, et qui préféra passer aux mains de la France plutôt que de se laisser imposer le joug de la domination directe de Charles-Quint. Il n'est pas tendre pour cet illustre monarque, et je n'ai aucune envie de lui en faire un reproche. Dans cette affaire de Metz, si le roi de France Henri II a joué l'Allemagne, « on peut, avec tout autant de raison, dit-il, accuser Charles-Quint et Philippe II de l'avoir trahie, et les empereurs Ferdinand Ier et Maximilien II d'avoir manqué de volonté et d'énergie à défendre ses droits ». Du reste, les preuves qu'il en donne font de son avis un véritable verdict de condamnation. Une chose curieuse et qui, à certains égards, ne laisse pas que d'être amusante, c'est que Metz serait restée à l'empire si Charles-Quint n'y avait pas persécuté les protestants dont les sympathies était tout allemandes, pour protéger les catholiques pendant que ceux-ci conspiraient avec la Fronde et le gouvernement des Valois.

M. Ch. Rahlenbeck fait justice de la prétendue république messine, qui n'a jamais existé, quoi qu'en ait dit M. F.-D.-H. Klippfel, dans son livre sur les *Paraiges messins*. Il montre comment les anciens historiens de Metz et de la Lorraine, c'est-à-dire don Calmet et les bénédictins de Saint-Vanne, ont été, par leur profession même et par le but essentiellement religieux qu'ils poursuivaient, forcément amenés à considérer les choses à un point de vue spécial, qui fausse souvent la vérité historique. Peut-être lui-même penche-t-il vers l'excès contraire et est-il trop exclusivement protestant. Mais ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on sait que voir les défauts du voisin ne nous délivre pas des nôtres.

Les deux études qu'il consacre à Thionville sont intéressantes au même titre que celles qui précèdent. Il montre cette ville après 1552, restée fidèle et faisant ce qu'elle peut « pour ramener Metz au giron germanique » ; puis, devenue, par droit de succession, une ville espagnole, aux prises avec Metz, qui ne néglige rien à son tour, « pour lui faire partager sa bonne ou sa mauvaise fortune ». Pour lui, du reste, Thionville est belge. Dire que ses habitants sont Français d'origine, c'est, s'écrie-t-il, « une erreur aussi grossière que de dire que cette ville, successivement bourguignonne et espagnole, ait jamais vécu sous le sceptre d'un prince allemand et n'a fait aujourd'hui que retourner dans le giron maternel ». La vérité est que sa conquête, faite en 1643 par le duc d'Enghien, « arracha à la Belgique un territoire fertile, désarma sa frontière sur l'un des points les plus importants et lui ravit le trafic de la Moselle comme route marchande ». La nationalité belge, parfaitement démontrée au point de vue politique, en tant que fait acquis, me semble l'être trop peu au point de vue ethnique pour que je m'arrête à examiner le plus ou moins de justesse de cette appréciation. Il me suffit d'en retenir que, si la perte de Thionville désarma la frontière de la Belgique, le passage de cette ville à l'Allemagne n'a fait que déplacer, sans nullement l'amoindrir, la source du danger.

Je ne dis rien du style. Les quelques citations que j'ai faites permettront de juger que, chez M. Rahlenbeck comme chez tant d'autres écrivains belges, la nationalité ne se signale que par la lourdeur avec laquelle ils manient une langue commune aux Français et à eux.

B. H. G.

**La prise de la Bastille et ses anniversaires,** *d'après des documents inédits*, par Georges Lecocq. Un vol. in-18. — Prix : 4 fr. 50. Paris, 1881. Charavay frères, éditeurs.

Ce volume a une mine tapageuse avec sa couverture rouge qui *tire l'œil* et représente le peuple aux prises avec les défenseurs de la vieille forteresse dont Marie-Joseph Chénier a dit non sans ironie :

> Feu Charles-Cinq, si bien nommé le Sage,
> Orna Paris de ce superbe ouvrage.

La nouvelle publication a, du reste, coïncidé avec la dernière fête nationale. L'auteur (qui pourrait l'en blâmer ?) a donc en quelque mesure cherché un succès d'actualité qui peut se reproduire tous les ans et assurer à son livre plusieurs éditions. Malgré cela on aurait tort de croire que M. Lecocq n'a songé qu'à flatter les passions plébéiennes et à spéculer sur des acheteurs illettrés. Des gravures du temps, des repro-

ductions de médailles et de signatures, bien des documents inédits judicieusement discutés donnent à l'ouvrage une valeur historique incontestable.

A l'extrémité de la belle partie de la rue Saint-Antoine, au point où elle rencontre les boulevards Beaumarchais et Henri IV, grandes voies ouvertes aux flots populaires, l'édilité parisienne a fait indiquer, par un pavage spécial, l'emplacement de quelques-unes des tours de la Bastille. Le plan publié dès les premières pages du livre permet aux promeneurs de reconstruire ces tours par la pensée et de les désigner par leurs noms. On peut évoquer ainsi cette vieille demeure devenue à la fin du dernier siècle l'image même du despotisme aux yeux du peuple qui ne comprend guère les abstractions. Aussi en la renversant crut-il sincèrement avoir fondé la liberté. Ce fut en tout cas une révolution, non une révolte, comme le croyait Louis XVI, et son contrecoup fut ressenti même à l'étranger, en dépit de lâches assassinats qui firent des victimes parmi les héros mêmes de la journée, mais ne purent en affaiblir la portée morale. Quand les lions ont passé, les chacals et les hyènes accourent, eux aussi, à la curée.

Moins pompeuse et moins pure que la légende, l'histoire, telle que la dégage M. Lecocq, fait encore honneur à la majeure partie de ceux qui y prirent part. Parmi les acteurs, presque tous courageux et bien intentionnés, il sait pourtant distinguer les *faiseurs* du genre de ce Palloy, l'entrepreneur des travaux de démolition, trop longtemps considéré comme le type du vrai patriote, en réalité le plus vil et le plus impudent des exploiteurs.

Au point de vue de la phraséologie révolutionnaire qui y domine, l'ouvrage se ressent des documents qu'a dû compulser l'auteur. Son but, ainsi qu'il nous l'apprend, est de « contribuer au mouvement populaire qui, dans huit ans conviera le monde entier à la fraternité des peuples, à la fête de l'humanité célébrée par la France républicaine ». Il n'est pas nécessaire pour cela d'être un grand styliste. G. S. L.

**Almanach de Gotha.** — *Annuaire géologique, diplomatique et statistique*. 1881. Cent dix-huitième année. GOTHA, Justus Perthes, 1 vol. petit in-8°, 1083 pages.

Il est peut-être tard pour parler d'un almanach; mais, par la date de son apparition et par ses usages, en est-ce bien un, que ce Bottin, plus que centenaire, de l'aristocratie? En tout cas, on peut regarder comme une merveille typographique cet élégant parallélipipède recouvert en percale rose. Il mesure à peine 13 centimètres de longueur, 9 de largeur et 4 d'épaisseur, n'occupe guère plus que le tiers d'un décimètre cube et cependant il contient pour le moins deux millions six cent mille caractères d'imprimerie! Nous sommes loin de l'almanach de 1783 qui n'avait que 20 pages. Aussi, sans insister sur les renseignements généalogiques relatifs aux *familles princières*, sur l'*annuaire diplomatique et statistique*, à notre sens plus utile; sur la *chronique politique*, assurément curieuse par l'esprit dans lequel elle est rédigée, sans nous étendre sur les différences qui existent entre cette édition et les précédentes, il nous paraît utile de rappeler l'origine d'une publication qui jouit encore d'une grande vogue, de signaler une des causes qui la lui assureront longtemps encore.

L'éditeur actuel est fils d'un certain Frédéric Perthes, qui naquit en 1772, à Rudolstadt, s'établit à Gotha, y publia des livres d'histoire et acheta à Ettinger un almanach qui se publiait déjà depuis 1763. Entre les mains d'un homme intelligent qui spécula finement sur la vanité humaine, le recueil alla toujours se transformant et s'agrandissant. Aujourd'hui son propriétaire, M. Justus Perthes, a renoncé à éditer tout autre ouvrage; mais il a fait de sa maison un établissement géographique des plus considérables du globe. Chaque nouvelle édition de l'almanach, outre qu'elle est l'objet de longues et minutieuses recherches, n'admet donc que des indications bien contrôlées. Elle n'échappe pas pour cela à l'introduction subreptice et désolante des *coquilles*.

C'est ainsi que le consul italien à Tunis y est nommé M. *L. Maceio*. — Après tout, c'est peut-être l'almanach qui a raison et nos journaux qui ont tort. Puisque nous parlons de Tunis, rappelons, l'annuaire à la main, que l'armée, tant régulière qu'irrégulière, peut y atteindre le chiffre de 60,000 hommes, la cavalerie irrégulière figurant pour la moitié, comme au temps des Numides. Il est vrai que, comme ajoute le rédacteur, « l'équipement, l'armement, etc., de cette petite armée sont dans un état déplorable ». Nous verrons bien.

L'almanach de cette année contient les portraits de lord Gladstone, de la princesse Auguste-Victoire-Feodora de Sleswig-Holstein, de la princesse Stéphanie, qui a épousé l'archiduc Rodolphe d'Autriche, et du prince Charles Egon de Furstenberg dont on annonce le mariage avec la fille du duc de Valençay (Talleyrand-Périgord), M^lle de Sagan. H. G.

**Récits de l'invasion,** par ALF. MÉZIÈRES, 1 vol. — Prix : 3 fr. 50. Didier.

Chacun de ces récits porte sa date. Tous ont été écrits pendant le siège de Paris, lorsque nous vivions isolés du reste du monde, ou peu de mois après, lorsque nous ne communiquions encore qu'imparfaitement avec nos provinces de l'Est. Ainsi s'expliquent quelques erreurs involontaires que l'auteur a commises par ce seul fait qu'il n'a pas déserté Paris envahi. Il devinait la vérité et la redisait de son mieux.

Ce qu'il faut chercher dans ces récits, c'est la suite des sentiments qui les ont inspirés. Après avoir lu ce livre, on demeure pénétré de la solidarité morale qui, malgré tant d'obstacles à travers les lignes ennemies, unissait étroitement les parties de la France les plus éprouvées par la guerre. Paris assiégé et bombardé, il est bon qu'on s'en souvienne aujourd'hui, oubliait volontiers ce qu'il souffrait lui-même pour songer à des souffrances lointaines.

L'auteur publie de nouveau les récits tels qu'ils ont

paru originairement. Y changer quelque chose, c'eût été altérer le sentiment qui les a dictés. Sous prétexte d'exactitude, c'eût été commettre une infidélité historique. Il en eût diminué la vérité s'il les eût isolés des circonstances et des émotions qui ont inspiré ces pages navrantes. L'auteur raconte d'abord l'invasion de la Lorraine, puis celle de l'Alsace. Viennent ensuite la résistance dans la Moselle, le blocus de Metz, les sièges de Toul et de Verdun. Il faut noter deux chapitres intitulés : le premier, « opinion d'un Messin enfermé dans Paris sur le siège de Metz en 1870 »; le second, « la vérité sur le blocus de Metz ». Il faut lire aussi avec attention le chapitre consacré à la Lorraine pendant l'armistice. La délibération du conseil municipal de Metz est reproduite dans un appendice. M. C.

## MEMENTO

Le premier volume de l'**Histoire de France de Michelet,** édition illustrée in-4°, vient de paraître à la librairie Hetzel et C^ie^. Ce volume comprend l'histoire depuis les origines jusqu'à l'avènement de Charles V, avec des dessins de Daniel Vierge, Viollet-le-Duc, Philippoteaux, Schuler, Riou, etc. (prix : 7 fr.). L'*Histoire de France*, suivie de l'*Histoire de la Révolution française*, paraît en livraisons à 10 centimes. L'ensemble ne formera pas moins de 550 livraisons.

**La Bibliothèque des Mémoires relatifs à l'histoire de France pendant le XVIII^e^ siècle** (nouvelle série).— La collection de mémoires biographiques et littéraires, publiés par la maison Firmin Didot, vient de s'enrichir d'un nouveau volume qui comprend les *Mémoires de Duclos*, *de Florian*, *M^me^ Sicard et Corancez*. On sait que les Introductions, Notices et Notes de cette série de volumes in-12 sont confiées à M. de Lescure, l'érudit bibliographe qui est si versé dans toute la littérature des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. Nous n'avons donc pas à recommander ces mémoires qui parlent d'eux-mêmes.

# GÉOGRAPHIE

## ETHNOLOGIE — VOYAGES

**L'Irlande. — Le Canada. — Jersey.** — Lettres adressées au *Journal des Débats*, par M. G. DE MOLINARI, membre correspondant de l'Institut. — Paris, E. Dentu, 1881. 1 vol. in-12.

Les lettres que M. de Molinari publie aujourd'hui en volume ont été fort remarquées lors de leur apparition dans le *Journal des Débats*. Elles méritaient de l'être, et ce n'est pas s'avancer beaucoup que de prédire au livre le même succès. L'intérêt que présentaient l'an dernier les contrées visitées par l'auteur n'a pas diminué pour nous; loin de là. L'état de l'Irlande, qui a toujours été s'aggravant, excite à un haut degré en ce moment la curiosité publique; et tout travail, fait avec conscience et impartialité sur ce malheureux pays, sur les causes de sa misère et sur les efforts dans lesquels il s'épuise pour porter remède à ses maux, ne peut qu'être le bienvenu.

Conscience et impartialité, telles sont, en effet, les qualités de ces études. Il faut s'entendre cependant. M. G. de Molinari, et ce n'est pas un éloge que j'ai l'intention de lui faire, est avant tout un économiste. C'est un adepte convaincu et un brillant propagateur des doctrines dont Adam Smith, J.-B. Say et leurs disciples ont prétendu faire une science. Il juge tout de ce point de vue, et l'on aurait mauvaise grâce à lui demander de faire autrement. Mais il y met une telle mesure, et surtout il a un tel respect de la vérité, que ses récits et ses réflexions attachent, sans jamais les choquer trop brusquement, les esprits même les plus opposés à ses opinions et à ses croyances.

Qu'on lise le tableau qu'il trace de l'Irlande, le jugement sévère qu'il porte sur les moyens dont les patriotes irlandais croient devoir se servir pour combattre le *landlordism* anglais, et les remèdes qu'il suggère lui-même suivant l'orthodoxie de l'économie politique. Quelle que soit l'appréciation personnelle du lecteur, il aura du moins des notions exactes sur l'état des personnes et des choses en Irlande, notions communiquées en un style pittoresque, alerte et de bon aloi. Il n'est pas jusqu'aux lugubres plaisanteries d'économiste que M. de Molinari se permet quelquefois, qui n'aient quelque chose d'original et d'humoristique, particulier aux écrivains de race. Pour preuve, je citerai cette comparaison, si triste sous sa forme gouailleuse, entre les beaux moutons et les misérables gens du comté de Connaught. « Dans les prairies paissent des moutons de haute taille, blancs, fourrés et appétissants, dont l'aspect aristocratique et confortable contraste avec la misérable et chétive apparence de la généralité des habitants. Cela vient de ce que les moutons appartiennent à une race améliorée et de ce qu'ils ont des propriétaires intéressés à les bien soigner, tandis que la race des pauvres gens du Connaught va se détériorant tous les jours par l'émigration qui enlève la fleur de la jeunesse ; à quoi il faut ajouter que le bétail bien soigné se vend plus cher, tandis que la propreté ou la malpropreté du tenancier et de l'ouvrier n'influe pas, visiblement du moins, sur le taux de la rente et du salaire. »

La description de l'île de Jersey est digne du pays décrit : elle est charmante. Elle est exacte aussi, autant



du moins qu'on devait l'attendre d'un observateur qui ne fait que passer. Il y a pourtant tout un côté qui a échappé à l'œil scrutateur de M. de Molinari. Les personnes notables qui ont fait à l'écrivain français les honneurs de leur île ont sans doute dû le lui cacher par un sentiment de patriotisme peut-être exagéré, mais à coup sûr fort honorable. Car ce n'est point par pruderie ni par dédain pour ces sortes de questions que M. de Molinari ne nous parle pas des mœurs de Jersey. Ce qu'il nous montre de celles de New-York nous en est un sûr garant. On dit volontiers que Jersey est un paradis. Un mahométan trouverait la comparaison d'autant plus exacte que les houris y sont en nombre. Les Anglais viennent à Saint-Hélier pour s'amuser, dans tout le sens du mot; et pour qui sait ce que sont les amusements des Anglais, une fois qu'ils ont laissé le *cant* et la *respectability* nationale *at home,* les mœurs de Saint-Hélier apparaîtront ce qu'elles sont réellement, c'est-à-dire plus que relâchées.

La meilleure partie du livre de M. de Molinari est, selon moi, celle où il traite du Canada. On doit lui savoir gré de nous faire connaître et aimer cette grande famille française, séparée depuis si longtemps de la patrie d'origine par les hasards de la politique et par l'exigence des intérêts immédiats, et qui n'en a pas moins gardé sa langue, ses mœurs, une sympathie profonde pour la France, et un désir à la fois instinctif et raisonné de se rattacher à elle par le commerce, par les relations industrielles, par l'échange des capitaux et des produits. Il y a là matière à méditation pour les penseurs; il y a surtout un noble champ ouvert à l'esprit d'entreprise, à l'activité pacifique et féconde de ceux qui, tout en poursuivant leurs intérêts personnels, ne perdent jamais de vue l'honneur et la grandeur de leur pays. B. H. G.

## ÉDITIONS DE BIBLIOPHILES — LIVRES D'AMATEURS

**Dix eaux-fortes pour illustrer Mademoiselle de Maupin.** Paris, Nadaud et C^ie^. 1 cartonnage artistique. — Prix : 10 francs.

L'illustration de *Mademoiselle de Maupin* a souvent tenté l'esprit de bien des peintres, et plusieurs bibliophiles se sont offert le luxe d'une illustration spéciale qui complète un exemplaire grand papier de l'édition originale ou même la modeste édition sur hollande publiée chez Charpentier.

MM. Nadaud et C^ie^ ont pensé mettre à la portée de tous les amateurs une série d'eaux-fortes pour illustrer ce chef-d'œuvre du grand *Théo,* et ils se sont adressés à M. Victor-Amand Poirson pour les compositions originales et à M. Taluet pour les gravures.

Dans son ensemble, cette entreprise mérite tous nos éloges; mais dans ses détails il nous sera permis de formuler plusieurs critiques. Les dessins de M. Poirson sont assez inégaux; le frontispice manque d'ampleur et d'originalité réelle, la chevauchée à l'entrée du village, le baiser du jardin et la scène d'intérieur chez Rosette sont d'une facture qui ne nous convient guère; par contre, *le Duel, la Promenade en gondole,* la scène de cabaret et la longue extase amoureuse de Théodore sont d'un fini d'exécution, d'une verve d'allure charmante, qui rachètent complètement les imperfections des autres compositions et font grand honneur à M. Poirson.

Les gravures de M. Taluet sont habilement exécutées avec un brio de touche et une variété de procédés qui sont dignes d'attention. Il y a là du procédé Leprince, de la roulette, du vernis mou, de la pointe sèche et surtout *de la patte,* selon l'argot du métier.

Il est fâcheux que MM. Nadaud et C^ie^, qui mettent en vente cette œuvre intéressante, n'aient point gravé de légendes au bas de ces eaux-fortes. Nous savons plus d'un bibliophile qui se trouvera fort embarrassé pour les classer à leur place véritable dans le roman qui les attend. L.

**Le Triomphe de Cupidon.** 12 dessins fantaisistes, par Henri Lossow. Paris, W. Hinrichsen, éditeur. — Prix : 25 francs.

Voici un coquet volume d'étrennes, ou plutôt un recueil de dessins galants, qui se présente de la plus brillante façon sous un cartonnage original où Léda montre son dos dans un soleil d'or.

Ces douze dessins de Henri Lossow, qui portent pour épigraphe l'*Honni soit qui mal y pense!* de l'ordre de la Jarretière, sont un résumé des fantaisies amoureuses de la fable païenne. Amphitrite, Lurlei, Léda, Io, Danaé, Ariadne, Vénus surprise, les Bacchantes forment une série de tableaux charmants, où le malin petit dieu porte-bandeau se montre toujours avec son sourire espiègle et ses mutineries d'enfant gâté de l'Olympe.

Ces douze compositions, reproduites en fac-similé d'après des originaux à la mine de plomb et montées artistement sur bristol fort avec un mince filet rouge qui les encadre, sont en réalité d'exquis tableaux de genre. Ils ont déjà été publiés à Munich, où ils ont obtenu un très grand succès, et M. Hinrichsen, en les publiant en France, a le droit de s'attendre à l'accueil le plus favorable du public. Toutes les déesses, fières de leur nudité, sont conçues avec un idéal allemand qui nous change un peu de la convention française dans cet art spécial de l'illustration. Le dessin en est charmant, la forme vivante et nullement marmoréenne.

Tous les amateurs, qui ne sont pas doués d'une pudibonderie outrée, aimeront à posséder cette suite curieuse du *Triomphe de Cupidon* qu'on eût pu également appeler les *Espiègleries de l'amour.*

# GAZETTE BIBLIOGRAPHIQUE

## INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES.

### *Institut.*

La séance publique des cinq Académies a eu lieu, cette année, sous la présidence de M. Caro, assisté de MM. Camille Doucet, Pavet de Courteille, Würtz et Questel.

Il a d'abord été donné lecture du rapport sur le concours Volney. Le prix de 1,500 francs a été décerné à M. James Darmesteter pour une *Grammaire historique de la langue persane.*

Le président, après une émouvante allocution sur les deuils qui viennent de frapper l'Institut, a proclamé le prix biennal de 20,000 francs, accordé à M. Désiré Nisard, pour son *Histoire de la littérature française.*

Les lectures se sont succédé dans l'ordre suivant :

*Siger de Brabant,* par M. Gaston Pâris, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres;

*M. His de la Salle,* par M. Gruyer, de l'Académie des beaux-arts, qui vient justement d'être nommé aujourd'hui conservateur au département des peintures au musée du Louvre;

*La nouvelle vaccination,* par M. Bouley, de l'Académie des sciences;

*Études et souvenirs de théâtre, Népomucène Lemercier.*

### *Académie française.*

L'Académie a décidé que la séance publique annuelle dans laquelle les résultats des concours sont annoncés et les lauréats proclamés aurait lieu dorénavant au mois de juin.

La plupart des académiciens ont pensé, ainsi que la commission chargée d'étudier la question, qu'il y avait inconvénient à tenir cette séance au mois d'août ou de septembre, alors que les villégiatures commencent ou se trouvent très avancées.

Mme Botta, de New-York, a fondé, à l'Académie française, un prix de 5,000 francs, en faveur de l'auteur du meilleur ouvrage, publié en français, sur *la condition des femmes.* Ce prix devait être décerné, l'année dernière, pour la première fois; mais aucun ouvrage n'avait été jugé digne du prix. A la suite d'une longue polémique, une récompense de 2,000 francs a été, on le sait, décernée à Mlle Clarisse Bader, auteur de « la Femme grecque et la femme romaine ». L'Académie a maintenu le même sujet : *la condition des femmes,* pour le concours de 1883. Les mémoires devront être envoyés, au nombre de trois exemplaires, avant le 31 décembre.

### *Académie des inscriptions et belles-lettres.*

Séance du 21 octobre.

*Ouvrages présentés :* Sauvaire : *Monnaies rares ou inédites de la collection de M. de l'Écluse. — Un ambassadeur musulman en Espagne au* XVIIIe *siècle.*

Tamizey de Larroque : *Lettres françaises inédites de Joseph Scaliger.*

Robert : *Quelques noms gaulois* (Extrait du *Bulletin épigraphique de la Gaule*).

*Lectures :* Berger : Travail sur le catalogue de M. le comte d'Hérisson. — Menaut : Communication sur les portraits des rois assyriens. — Jovet : La géographie des patois normands.

M. Delisle a lu également une notice de M. Castan, correspondant de l'Académie à Besançon, sur un missel manuscrit qu'il a examiné, il y a quelques mois, à la bibliothèque de Sienne. Il établit que ce beau livre a été fait pour Ferry de Clugny, évêque de Tournai, de 1474 à 1483, et que l'exécution en est antérieure à l'année 1480, époque à laquelle Ferry fut nommé cardinal; il signale des particularités d'après lesquelles on peut conjecturer que Simon Marmion, de Valenciennes, est l'auteur des belles peintures dont le missel de la bibliothèque de Sienne est orné.

Séance du 28 octobre.

*Ouvrage présenté : Gazette archéologique* (6e liv.).

*Lecture :* Joret : La géographie des patois normands.

Séance du 4 novembre.

*Ouvrages présentés :* Derembourg : *Livre de Sibouyèh.* — Cesquand : *Tavanis lithobole, étude de mythologie celtique. — Mélanges,* publiés par l'École française de Rome. — Riemann et Benoist : *Tite-Live; livres XXI* et *XXII.*— Van den Berg : *Histoire ancienne des peuples de l'Orient.* — Amari : *Biblioteca arabo-sicula* (2e partie).

Séance du 11 novembre.

*Ouvrages présentés :* Ravaisson fils : *les Écrits de Léonard de Vinci.* — D'Arbois de Jubainville : *Études grammaticales sur les langues celtiques.*

Il a été, dans cette séance, procédé à l'élection d'un académicien en remplacement de M. Littré. Les candidats étaient MM. Bertrand, Guérin, Luce et Weil.— Le nombre des votants était de 37; la majorité absolue de 19.

Au deuxième tour de scrutin, M. Alexandre Bertrand, conservateur du musée des antiquités nationales, à Saint-Germain-en-Laye, a été élu par 29 voix contre 6 données à M. Weil et 2 à M. Guérin.

Séance du 18 novembre.

La séance publique annuelle de l'Académie a eu lieu le 18 novembre, sous la présidence de M. Pavet de Courteille. Après le discours du président, qui a payé un juste tribut d'éloges à MM. Mariette, P. Pâris et Littré, il a été procédé à la proclamation des prix.

*Antiquités de la France.* — Vu l'importance des travaux envoyés au concours, l'Académie a décerné quatre médailles : la première à M. Paul Fournier, la deuxième à M. Lucien Bégule, la troisième à M. Antoine Thomas, la quatrième à M. Alexandre Tuetey.

Des mentions honorables ont été accordées à MM. Noël Valois, Lafleur de Kermaingant, Curie Seimbres, Jouon des Longrais, l'abbé Bourgain et Vignat.

*Prix annuel de numismatique.* — M. Jacob Zobel de Zangroniz.

*Fondation Gobert.* — Premier prix : M. Dupuy; deuxième prix : M. Alexandre Bruel.

*Prix Louis Fould.* — Ce prix, de la valeur de 20,000 francs, n'a pu être décerné, aucun concurrent n'ayant rempli toutes les conditions du programme; mais, conformément aux intentions du donateur, l'Académie accorde sur le montant des intérêts de la somme de 20,000 francs pendant trois ans :

1° Une récompense de 2,000 francs à M. Murray;

2° Une récompense de 1,000 francs à M. Joigny.

*Prix triennal La Fons-Mélicocq* (valeur, 1,800 fr.). — M. Flammermont.

Mention honorable. — M. de Calonne.

*Prix triennal Brunet* (valeur, 3,000 fr.). — M. Auguste Molinier.

*Prix annuel Stanislas Julien* (valeur, 1,500 fr.). — M. Émile Rocher.

*Prix biennal Delalande-Guérineau* (valeur, 1,000 fr.). — M. Jules Gilliéron.

M. H. Wallon, secrétaire perpétuel de l'Académie, a ensuite donné lecture de la notice historique qu'il a faite sur la vie et les travaux de M. Caignart de Saulcy.

M. Edmond Le Blant, membre de l'Académie, a terminé la séance par l' « Histoire d'un soldat goth et d'une jeune fille d'Edesse ». C'est une histoire byzantine, écrite pour inspirer l'horreur du parjure et pour en montrer le péril, tirée de la *Vie des Saints* de Métaphraste, et dont un sermon d'Aréthos a reproduit les principaux traits.

L'Académie décernera, en 1882, trois médailles de la valeur de 500 francs chacune aux meilleurs ouvrages manuscrits ou publiés dans le cours des années 1880 et 1881 sur les *Antiquités de la France.*

Le prix de numismatique, de Hauteroche (400 fr.);

Le prix Victor Duchalais (800 fr.).

En 1883 : le prix Gobert (3,000 fr.); le prix Bordin (3,000 fr.).

En 1884 : les prix Fould, de La Fons-Mélicocq, Brunet.

Le prix Jean Raynaud sera décerné en 1885, pour la seconde fois, par l'Académie.

On sait que ce prix, de la valeur de 10,000 francs, est successivement accordé par chacune des cinq Académies. Dans le cas où aucun des concurrents ne remplit les conditions voulues, l'argent est donné à quelque grande infortune scientifique, littéraire ou artistique.

*Académie des sciences morales et politiques.*

Séance du 29 octobre.

*Ouvrage présenté:* Jobez : *la France sous Louis XVI* (t. II).

*Lecture :* Duruy : La politique religieuse de Constantin.

Séance du 5 novembre.

*Ouvrages présentés :* M. Block : *Traité d'économie politique.* — Desjardins : *Traité de droit commercial maritime.* — Reimann et Benoist : *Tite-Live; livres XXI et XXII.* — Levasseur : *Album de statistique graphique.*

*Lecture :* Baudrillart : Les populations agricoles de la Flandre française.

Séance du 12 novembre.

*Ouvrages présentés :* Ed. Persin : *Une leçon d'économie politique à la campagne.* — Glasson : *Histoire des institutions politiques, civiles, etc., de l'Angleterre.* — J. Sée : *Emeck Kabahka, ou la vallée des Fleurs.*

*Lecture :* Caro : Rapport sur une publication intitulée : *l'abbé Galiani, sa correspondance.*

L'Académie met ou remet au concours les sujets suivants : Histoire de l'enseignement du droit avant 1789, prix de 1,500 fr. (31 décembre 1882). — Histoire des céréales en France avant et depuis 1789; prix de 1,500 fr. (31 mai 1882). — Les origines et les caractères de la chevalerie; prix de 1,500 fr. (sujet remis au concours, 31 décembre 1881). — L'origine et la nature du pouvoir royal à l'avènement de Hugues Capet; exposer l'histoire de ce pouvoir sous les six premiers Capétiens et notamment sous Louis VI et sous Louis VII; prix de 1,500 fr. (31 décembre 1881). — Histoire des établissements de charité avant et depuis 1789, en France; prix de 5,000 fr. (31 octobre 1882). — Examen critique des systèmes compris sous le nom général de philosophie de l'histoire; prix de 2,500 fr. (1er juillet 1882). — Les grandes compagnies de commerce depuis le XVIe siècle; prix de 2,500 fr. (31 décembre 1883). — De l'origine de la pairie en France; ses développements, ses transformations et ses attributions successives depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1789; prix de 2,500 fr. (31 décembre 1881).

L'Académie ouvre cette année deux concours provenant de la fondation de M. le baron de Stassart.

Les prix à décerner sont de 3,000 francs chacun.

La première question du concours à traiter est : « Des devoirs et des droits de l'État et de la famille en matière d'enseignement et d'éducation »; la deuxième question : « Quels sont les éléments moraux nécessaires au développement régulier de la démocratie dans les sociétés modernes? »

Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1881.

L'Académie met au concours, pour l'année 1883, le sujet suivant, qui se rattache à cette grosse question :

*La main-d'œuvre et son prix.*

Les concurrents devront rechercher et constater : 1° de quelle circonstance économique dépend le prix de la main-d'œuvre; 2° quelle influence ont exercée et exercent sur ce prix les progrès successifs du travail et de la richesse; 3° quels effets a sur ce prix l'état des esprits et des mœurs chez ceux dont il rétribue les services.

Le prix à décerner est de la valeur de 1,500 francs.

Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut avant le 31 décembre 1882.

*Académie des sciences.*

L'Académie rappelle aux intéressés qu'elle décernera, en 1883, le prix fondé en 1834 par M. le baron de Morogues. Ce prix, d'une valeur de 10,000 fr., est décerné à l'auteur du meilleur ouvrage qui aura fait faire le plus grand progrès à l'agriculture en France.

Les mémoires devront être adressés à l'Institut avant le 31 décembre 1882.

*Académie des beaux-arts.*

L'Académie a procédé dernièrement à la nomination de trois correspondants.

Ont été élus : dans la section d'architecture, M. Fresnel, architecte suisse, en remplacement de M. Scholander, de Stockholm, décédé, et M. Bourgeret, de Nantes, en remplacement de M. de Ferstel, élu associé étranger.

M. Massarani, sénateur du royaume d'Italie, critique d'art, a été élu correspondant libre, en remplacement de M. le marquis d'Adda, de Milan, décédé.

## BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

La Bibliothèque de l'École nationale des beaux-arts, à Paris, est à la veille d'être augmentée et agrandie. Le gouvernement serait disposé à faire construire des annexes aux bâtiments actuels pour y placer et exposer les musées et les diverses collections qui enrichissent chaque année l'École.

On vient de terminer la restauration de la salle de la bibliothèque du Palais-Bourbon.

Les peintures de cette salle, dues au pinceau d'Eugène Delacroix, peuvent être comptées au nombre des plus belles pages du maître; contentons-nous de rappeler l'*Archimède tué par un soldat*, *Numa et Égérie*, l'*Éducation d'Achille*.

Les deux compositions des hémicycles, qui sont particulièrement en danger, sont destinées à être enlevées et probablement transportées au musée du Louvre; deux copies exécutées sur toile prendront la place des originaux.

M. Berger, en son vivant président de chambre à la Cour des comptes, a légué à la bibliothèque de la ville de Paris toute sa collection de tableaux, gravures et livres pouvant concerner l'histoire de Paris.

Les lots de livres, estampes et tableaux ainsi légués, préparés par les soins de M. Yvert, conseiller à la cour d'appel de Rouen, légataire à titre universel de M. Berger, assisté de MM. Champion, libraire, et Danlos, marchand d'estampes, comprennent environ :

2,000 volumes, estimés 8,000 francs;

4,500 estampes, 8,000 fr.

20 tableaux et dessins estimés 2,000 francs.

Le légataire universel de M. Berger a consenti, suivant acte dressé devant notaire, à la délivrance de ce legs à la ville de Paris.

Depuis le 1er novembre, la bibliothèque de la chambre de commerce de Paris, située à l'hôtel de la chambre, 2, place de la Bourse, et qui se compose de 20,000 volumes, est ouverte au public de sept heures et demie du soir à dix heures, indépendamment des heures auxquelles on peut y être admis dans la journée.

Tous les érudits qui s'occupent de théâtre connaissent les répertoires dramatiques de la bibliothèque du feu baron Taylor.

M. Paul Lacroix, l'érudit rédacteur du catalogue Soleinne, du catalogue de Pont-de-Vesle, etc., et l'homme qui connaît le mieux la bibliographie théâtrale, a adressé un rapport à M. le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, afin de lui signaler l'importance de la collection Taylor et l'intérêt qu'il y aurait à l'acquérir pour un dépôt public, tel, par exemple, que la bibliothèque de l'Opéra.

A la suite de ce rapport, M. le sous-secrétaire d'État des beaux-arts a chargé MM. Lockroy, A. Proust et Gatineau d'examiner la collection et de décider s'il convient de l'acheter pour l'État.

Si les conclusions de cette commission sont favorables, il faut espérer que les répertoires dramatiques iront enrichir la bibliothèque de l'Académie nationale de musique, comme le demande son bibliothécaire, M. Ch. Nuitter.

On écrit de Londres, au journal *la Lumière électrique*, que la grande salle de lecture du British Museum qui reste, comme on sait, ouverte jusqu'à sept heures du soir, est maintenant éclairée par des lampes électriques du système Siemens. Le système d'éclairage se compose de quatre foyers ayant chacun une puissance d'environ 4,000 becs. Le vestiaire et les cabinets de toilette sont munis de plusieurs lampes à incandescence du système Swan d'une force d'environ 20 becs. Deux machines, d'une puissance de huit chevaux chacune, mettent en mouvement les appareils.

La Bibliothèque royale de Dresde prépare la publication du catalogue de ses manuscrits.

## PUBLICATIONS NOUVELLES

Le premier volume des *Continuateurs de Loret* vient de paraître tout récemment. Cet ouvrage, dû à l'infatigable activité du baron James de Rothschild, formera 6 volumes in-8° accompagnés chacun d'une première table chronologique et analytique des matières, contenant la relation sommaire des événements dans l'ordre suivi par les gazetiers, et d'une deuxième table alphabétique et analytique, contenant les noms de tous les personnages cités dans les lettres. Le sixième volume contiendra, en outre, les notices sur chacun des gazetiers et un glossaire.

Le *Livre* rendra compte prochainement de cette publication des plus intéressantes.

Faisons dès à présent connaître comment M. de Rothschild eut l'idée d'entreprendre cette œuvre et laissons parler M. F. Sarcey :

Notre ami Ludovic Halévy avait promis de faire, en faveur de je ne sais quelle œuvre, une conférence sur les comédies-ballets de Molière. Il avait besoin de quelques renseignements précis, qui ne pouvaient guère se trouver que dans les *Soirées de l'orchestre*, de l'un des continuateurs de Loret.

Mais où trouver cette collection?

Elle n'existe nulle part, non pas même à la bibliothèque de la rue de Richelieu ni à celle de l'Arsenal.

Et cela se comprend.

C'étaient de petites feuilles qui paraissaient de semaine en semaine, tirées à un nombre restreint. Une fois que les intéressés les avaient lues, ils les déchiraient, les jetaient, les laissaient perdre. Personne ne songeait à en faire collection. A qui fût-il venu dans l'idée que ce seraient là des matériaux extrêmement curieux pour l'histoire?

Ce n'est que beaucoup plus tard que des collectionneurs s'avisèrent de recueillir quelques-unes de ces feuilles éparses, que le hasard faisait tomber entre leurs mains. Mais quelle apparence y avait-il que l'on trouvât nulle part la collection complète, rangée par ordre?

Halévy avait donc renoncé à pratiquer les fouilles qu'il méditait, quand, par aventure, il rencontra M. de Rothschild et fut amené par la conversation à lui conter ses recherches vaines, son embarras, sa déception.

« Eh! mais, lui dit M. de Rothschild, j'ai chez moi la collection dont vous parlez. »

Halévy savait que M. de Rothschild possédait une des plus riches bibliothèques qui soient au monde. Il ne laissa pas que d'être légèrement étonné.

« Vous avez la collection complète?

— Aussi complète qu'il est possible de se la procurer aujourd'hui ».

« Et M. de Rothschild expliqua alors que, pendant quelques années, il avait lancé des secrétaires intelligents sur la piste de chacun des exemplaires dispersés aux quatre coins de la France, et que, lorsqu'il n'avait pu se procurer l'original, il en avait fait prendre copie. Il avait envoyé copier tel numéro à Saint-Pétersbourg, tel autre à Vienne; beaucoup venaient des diverses bibliothèques de Paris ou de la province; de toutes ces copies il avait composé un manuscrit où les journaux étaient rangés par ordre de date.

« Vous pourrez, ajouta-t-il en terminant, le venir consulter chez moi tant qu'il vous plaira. »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Ludovic Halévy, après avoir parcouru ce manuscrit et trouvé, à leur date, les renseignements qu'il y était venu chercher, dit au possesseur:

« Vous devriez publier cette collection.

— Vous croyez?

— Certainement. Les livres sont pour les laborieux érudits des outils de travail indispensables. Vous avez beau les mettre à la disposition de ceux qui vous les demandent. Tous ne sont pas au courant; tous ne peuvent pas venir à Paris. Vous rendrez service aux lettrés de tous les pays. Vous collaborerez à la gloire de Molière. »

Molière! ce grand nom décida M. de Rothschild. Il résolut d'entreprendre cette publication. . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

M. de Beaucourt vient de faire paraître le premier volume de l'*Histoire de Charles VII*. Il est consacré à la période du dauphin (1403-1422).

Il vient de paraître dans la *Bibliothèque internationale de l'art* deux nouveaux volumes; le premier, dû à M. Edmond Bonnaffé, a pour titre : *les Amateurs de l'ancienne France ; le Surintendant Foucquet*; M. Eugène Muntz est l'auteur du second : *les Précurseurs de la Renaissance*.

M. Durrieux, avocat à la cour d'appel de Paris, vient de faire paraître à la librairie Germer Baillière un ouvrage d'actualité qui a pour titre : *Du divorce et de la séparation de corps depuis leur origine jusqu'à nos jours*.

M. Achille Millien a l'intention de faire paraître prochainement un grand ouvrage sur le Nivernais.

Cette publication, qui comprendra cinq volumes in-8°, aura pour titre : *Littérature populaire; traditions et mythologie du Nivernais.*

*La Chronique de Bretagne,* de Jean de Saint-Paul, éditée par les soins de la *Société des bibliophiles bretons,* vient de paraître.

*Lettres et papiers de Pierre le Grand.* La commission russe instituée pour publier les lettres et papiers de Pierre le Grand, a l'intention de commencer l'impression cette année même. Elle fait appel, dans ce but, à toutes les personnes possédant des manuscrits écrits ou signés par le tsar, les priant de les lui confier pour les faire copier.

Les pièces prêtées seront renvoyées très exactement à leurs propriétaires, auxquels sera adressé plus tard, en gage de remerciement, un exemplaire de la publication projetée. La commission espère se procurer par le présent avis un certain nombre de documents et de lettres qu'on sait exister, mais sur lesquels on n'a pu mettre la main.

Il vient de paraître à la librairie Blackie le premier volume d'une nouvelle édition de l'*Imperial Dictionary of the English Language,* d'Ogilvie.

Cette nouvelle édition comprendra quatre volumes dans lesquels se trouveront 30,000 mots qui ne figuraient pas dans l'édition antérieure.

La *Société des Anciens textes anglais* public cette année la première partie des *Vies des saints,* en anglo-saxon; le *Catholicon* et les *Romans anglais de Charlemagne.*

A l'occasion du cinquantième anniversaire de l'indépendance nationale, des écrivains liégeois ont entrepris de raconter les progrès de la ville de Liége depuis 1830 dans un ouvrage intitulé : *Liége, histoire, arts, lettres, science, industrie, travaux publics* (Liége, Daxhelet). Cette publication comprend : *l'ancien Liége,* par Dognée; *Liége en 1830,* par Dognée-Devillers; *l'Enseignement des Arts plastiques,* par Rémont; *les peintres liégeois,* par Chauvin; *les Sculpteurs et l'Architecture,* par Lebens; *le Mouvement musical,* par Vanden Boor; *l'Université,* par Alph. Le Roy; *la Littérature française,* par Durup de Baleine; *la Littérature wallonne,* par Delchef; *les Bibliothèques populaires,* par Grandjean; *l'Industrie,* par Van Hoorick; *l'Industrie des armes,* par Polain; *la Manufacture d'armes,* par Halkin; *la Fonderie royale de canons,* par Wolff, etc.

M. Enander vient de publier en suédois une histoire des États-Unis en quatre volumes. Cette histoire s'adresse aux nombreux Suédois répandus dans le nord-ouest des États-Unis. Une histoire de l'Amérique avait déjà été publiée en 1877 dans le *Skandinaven,* le plus important des journaux norvégiens aux États-Unis.

## PUBLICATIONS ANNONCÉES
### OU EN PRÉPARATION

Les *Mémoires* de Lucien Bonaparte paraîtront en trois volumes, à la librairie Charpentier, par les soins du colonel Jung.

Le premier volume va de la naissance de Lucien à son départ pour l'Espagne (1800); le second, du départ de Lucien d'Espagne à son arrivée en Italie; le troisième, de ce moment jusqu'à sa mort, survenue en 1830.

M. Zola prépare, pour paraître prochainement en feuilleton dans *le Gaulois,* un nouveau roman qui servira de transition de *Nana* aux études sur les *Magasins de nouveautés.* Titre : *Po-Bouille.* On sera très étonné, paraît-il, du nouveau procédé littéraire de l'auteur de *l'Assommoir,* qui fera *simple.* Du dialogue et des faits seulement.

M. Zola comprend que le public se lasse des descriptions à outrance, et il réagit contre lui-même pour ne pas laisser à d'autres le soin de réagir efficacement contre le genre dont il fut le chef-*comediante!*

Le comte de Paris, auteur de *la Guerre civile d'Amérique,* va faire paraître prochainement un nouveau volume consacré spécialement aux opérations en Virginie. Ce volume sera accompagné de cartes.

Le journal-mémoire du marquis de Sourche, grand prévôt de France, formant dix-huit volumes in-folio, sera bientôt livré à la publicité.

M. H. Forneron publiera prochainement à la librairie Plon deux nouveaux volumes de son *Histoire de Philippe II.*

On annonce, comme devant prochainement paraître en un volume, un recueil choisi des discours politiques prononcés par M. Louis Blanc, de 1848 à 1880.

M. Rouher, qui se trouve actuellement au château d'Arenenberg, travaille avec S. M. l'impératrice aux *Mémoires* qu'elle doit prochainement publier. La

première partie serait déjà terminée. Il parait que c'est un éditeur d'Édimbourg qui sera chargé de la publication de cet ouvrage.

Le P. Didon a quitté le couvent de Corbara (Corse) définitivement, et est rentré à Paris. Malgré les instances qui lui sont faites, nous croyons savoir qu'il se refusera à reprendre le cours de ses conférences avant d'avoir terminé son ouvrage sur *le Christ*.

M^me^ de Janzé travaille en ce moment à une *Histoire du bibelot*.

Le *South Kensington Museum* va faire une très intéressante publication de reproductions en chromolithographie de ses collections artistiques : sculpture, céramique, orfèvrerie, tapisserie, tissus, art ancien et moderne. Les épreuves en sont déjà livrées, et leur exécution remarquable permet d'augurer que cette nouvelle publication aura un vif succès.

Le capitaine Bingham va faire paraître prochainement à Londres un ouvrage intitulé : *Mariage des Bonaparte*. On y verra la liaison qui unit ces mariages avec l'expédition de Russie et l'invasion de l'Espagne.

La maison Appleton, de New-York, annonce la prochaine apparition de : *the History of the formation of the Constitution of the United States*, en deux volumes, par M. Bancroft, et le second volume de la *Financial History of the United States*, par M. Bolles.

M. Narducci, bibliothécaire de l'université de Rome, prépare un catalogue général de tous les livres des bibliothèques d'Italie.

On annonce la publication prochaine d'un ouvrage sur la typographie en Italie, par le chevalier professeur Francesco Berlan. Cet ouvrage aura pour titre : *Storia della tipografia in Italia, con cenni sulle arti affini*, et sera édité par M. Angelo Colombo, au bénéfice des typographes de Milan. L'auteur a pris pour devise ces mots : *l'Italia ha bisogno di conoscere meglio se medesima*. Combien de pays pourraient en dire autant, et cependant comme ils sont rares ceux qui possèdent une histoire complète et détaillée de l'introduction chez eux d'un art aussi important que l'imprimerie ! A ce point de vue, l'ouvrage de M. Francesco Berlan remplit un vide, et nous serons heureux d'en donner ici une étude lorsque la publication sera terminée.

## NOUVELLES DIVERSES

La commission chargée d'examiner la convention franco-belge pour la garantie réciproque de la propriété littéraire, artistique et industrielle, s'est réunie dernièrement. Elle a nommé président M. Noël Parfait, et secrétaire M. Francis Charmes.

Les commissaires ont rendu compte de l'opinion de leurs bureaux, qui sont favorables, en principe, à l'adoption de cette convention.

La commission a toutefois décidé qu'elle entendrait M. Edmond About, président de la Société des gens de lettres, et M. Auguste Maquet, président de la Société des auteurs dramatiques.

M. Alfred Assollant vient d'adresser au directeur du *Siècle* la lettre suivante :

Paris, le 21 octobre 1881.

« Mon cher ami,

« Je viens de lire dans *le Gaulois* que trois académiciens, dont l'un est le membre le plus illustre de l'Institut, veulent proposer ma candidature aux prochaines élections de l'Académie française. Si cette nouvelle est certaine, elle est bien obligeante et même bien flatteuse pour moi ; si elle est un peu hasardée, il n'y a pas grand mal, car on peut me présenter, mais je n'y consens pas.

« La vieille Académie, celle que fonda Richelieu et qui fut pendant deux cents ans l'une des gloires de la France, n'existe plus que de nom. Excepté Pascal, qui mourut avant qu'on eût deviné qu'il était l'auteur des *Provinciales ;* Descartes, qui vivait dans un exil volontaire ; Molière, qu'on écarta parce qu'il était comédien de profession, et Saint-Simon, qui la dédaignait, elle compta parmi ses membres tout ce que nous avions de grands écrivains. De ci, de là, quelques gentilshommes et abbés de cour, se glissant le long des murs, allaient s'asseoir sur des fauteuils vides ; mais ceux-là savaient se connaître et se tenir à leur place.

« Cet heureux temps n'est plus...

« Aux hommes d'esprit ou de génie a succédé depuis trente ans un flot de chefs de bureau, de députés, de pairs de France et de sénateurs sans emploi et quelquefois sans orthographe, témoin ce pauvre M. Pasquier (duc de la façon de Napoléon III), qui écrivait « aquadémie » par un *q*. Ce *q* emporta la balance et le fit élire par acclamation.

« Parmi ces politiques fourbus et ces avocats sur le retour on remarque à peine un petit nombre d'écrivains.

« Deux ou trois sont des romanciers. Trois ou quatre, parmi lesquels un plagiaire, sont des auteurs dramatiques. Un autre est le plus grand des poètes. Un autre a écrit l'histoire de France, la plus vraie et la plus complète qui existe. Deux encore sont philosophes de profession. L'un, politique fameux par ses palinodies, passe sa vie à démentir ses maximes. L'autre, professeur excellent, distribue la pâtée mé-

taphysique aux bécasses les plus connues et les mieux rentées de France. Un peu plus loin le fils athée d'un avoué de Vouziers écrit contre la Révolution de 1789 un pamphlet du genre grave sur des notes fournies par des prêtres et des émigrés; et, à côté de lui, un autre fait l'histoire de la Commune de 1871 sur les documents des mouchards de l'ancienne police. C'est à ce prix qu'ils furent élus tous les deux.

« Le reste est un amas de gentilshommes, de princes et de ronds-de-cuir qui n'ont rien de commun avec la littérature et avec l'esprit français. L'Académie est un salon, disent-ils. Je l'accorde; mais pour entrer au salon il faut traverser l'antichambre et attendre. Je préfère rester dans la rue.

« Il y a deux ans, je voulus entrer de vive force et par la fenêtre. L'escalade ne me réussit pas. C'est bon. Je m'en tiens là.

« Recevez, mon cher ami, l'expression de mes meilleurs sentiments.

« ALFRED ASSOLLANT. »

*Armorial de la librairie et de l'imprimerie de France.*

En l'an de grâce 1615, au mois de juin, un édit royal de S. M. Très Chrétienne, Louis le Juste, qui venait d'atteindre sa majorité légale, institua un juge d'armes auquel toute juridiction fut attribuée pour connaître du fait d'armoiries.

Par cet acte, S. M. chargeait ledit juge de recueillir les armes des personnes *en général*, nobles et non nobles, ainsi que celles des provinces, bourgs, terres de dignité, compagnies, corps et communautés, et même d'en attribuer — sous certaines réserves et conditions — à ceux ou celles qui n'en avaient point.

Longtemps après, en novembre 1696, régnant Louis le Grand, un nouvel édit créa l'Armorial général de France, dans lequel toutes les armoiries devaient être peintes et dépeintes.

La garde en fut confiée à messire Charles d'Hozier, conseiller du roi, chevalier de l'ordre des Saints Maurice et Lazare, juge d'armes du royaume.

Le recensement s'opéra de 1697 à 1709. Le résultat de ce travail de douze années consécutives se trouve consigné dans 68 volumes grand in-folio, manuscrits, dont 34 de texte, conservés à la Bibliothèque nationale. L'Armorial général — souvent consulté par les érudits, mais peu ou point connu du public — ne contient pas moins de 60,000 noms.

C'est de cet immense ouvrage que nous avons extrait la description ci-après des armoiries attribuées ou reconnues aux libraires, imprimeurs, papetiers et relieurs de France.

*Angers.* — La communauté des libraires et imprimeurs de la ville d'Angers porte :

D'azur à un livre d'or, accompagné de trois fleurs de lis de même, deux aux flancs et une en pointe.

*Angoulême.* — Quincailliers, vitriers, imprimeurs, confiseurs et marchands de sel :

D'or à trois chevrons d'azur.

*Autun.* — Imprimeurs et libraires :

D'azur à un saint Jean l'Évangéliste d'or.

*Auxerre.* — Libraires et relieurs :

D'argent à un pal de gueules chargé d'un clou d'or.

*Blois.* — Libraires, perruquiers et corroyeurs :

Tiercé en pal, d'argent, d'azur et de vair.

*Bordeaux.* — Libraires et imprimeurs :

D'azur à un livre fermé d'or, accosté de deux fleurs de lis de même.

*Brest.* — Libraires, imprimeurs et papetiers:

D'azur à une bible d'or.

*Caen.* — Imprimeurs et libraires :

De sable à un livre (1) d'or.

*Châlon-sur-Saône.* — Libraires et imprimeurs :

D'azur à un livre ouvert d'or.

*Châlons-sur-Marne.* — Libraires et imprimeurs :

D'azur à un livre ouvert d'argent, accosté de deux fleurs de lis d'or.

*Chartres.* — Écrivains et libraires :

Tiercé en fasce d'argent de sinople et de vair.

*Clermont-Ferrand.* — Libraires et imprimeurs :

De sable à un livre d'or ouvert, bordé de gueules.

*La Flèche.* — Libraires et imprimeurs :

De Venise (qui est : *de gueules à un lion d'or, tenant un livre ouvert d'argent*), et une bordure d'argent.

*Fougères.* — Orfèvres, libraires, pintiers, potiers et papetiers :

D'azur à deux chandeliers d'église d'argent, passés en sautoir, accompagnés en chef d'un livre ouvert d'or aux flancs de deux écussons d'argent, et en pointe d'une pinte ou pot couvert de même.

*Landerneau.* — Vitriers, orfèvres et libraires :

D'or à un marteau de sable et au chef d'azur chargé d'un livre d'argent.

*Limoges.* — Libraires, imprimeurs, selliers, bâtiers, peintres et éperonniers :

D'azur à un pal d'or.

*Lyon.* Libraires et imprimeurs :

D'argent à un chevron d'azur, chargé d'une molette d'or.

*Lyon.* — Libraires et relieurs :

D'or au chevron de sable, chargé d'une molette d'argent.

*Le Mans.* — Libraires, imprimeurs et graveurs :

De sable à un livre d'argent.

*Metz.* — Imprimeurs et libraires :

De sinople à un pal d'or, chargé d'un annelet de sinople.

1. Le manuscrit porte *lièvre*. Evidemment c'est une erreur de copiste, qui doit être rectifiée comme nous l'avons fait.



*Nantes.* — Libraires, imprimeurs et relieurs de livres.

D'azur à trois écussons d'argent rangés en fasce et accompagnés de deux livres ouverts d'or, l'un en chef, l'autre en pointe.

*Orléans.* — Libraires et imprimeurs :

D'azur à un saint Jean l'Évangéliste d'or, sur une terrasse de même.

*Paris.* — Imprimeurs et libraires :

D'azur à un livre ouvert d'argent accompagné de trois fleurs de lis d'or, deux en chef et une en pointe.

*Paris.* — Papetiers et suppôts pour servir l'université de Paris :

D'azur, semé de billettes d'argent à un livre ouvert de même, brochant sur le tout.

*Poitiers.* — Imprimeurs.

D'azur à une presse d'imprimerie d'or.

*Quimper.* — Chandeliers, épiciers, ciriers, droguistes, libraires et vitriers :

D'azur à deux flambeaux d'argent allumés, de gueules, passés en sautoir, et une paire de balances d'or, brochant sur le tout.

*Rennes.* — Imprimeurs :

De gueules à une comète échevelée d'argent en bande, un quartier palé d'argent et de sable de six pièces, et un chef d'argent chargé de quatre mouchetures d'hermine.

*Riom.* — Tailleurs d'habits, libraires et imprimeurs :

D'azur à un livre ouvert et posé de front d'or et une paire de ciseaux ouverts et posés en chevron, brochant sur le tout, d'argent.

*Rouen.* — Imprimeurs-libraires :

De sable à un livre ouvert d'argent, accompagné de trois fleurs de lis d'or, l'une en chef et deux aux flancs.

*Rouen.* — Papetiers :

D'azur à cinq billettes d'argent posées en sautoir.

*Sisteron.* — Hôteliers, boulangers, droguistes, libraires et chandeliers :

De gueules à une Notre-Dame d'argent.

*Soissons.* — Écrivains et libraires :

D'azur à un livre ouvert d'argent, accompagné en pointe de trois plumes coupées à écrire de même, posées en barres, deux en chef et une en pointe.

*Saint-Brieuc.* — Imprimeurs, libraires, apothicaires et marchands filotiers.

D'azur à trois écussons d'argent posés 2 et 1, le 1er chargé d'un livre fermé de gueules, le 2e d'un mortier de même, garni de son pilon d'azur, et le 3e d'un écheveau de fil de gueules, lié et suspendu au chef.

*Tours.* — Libraires et imprimeurs :

D'azur à un livre ouvert d'argent accosté de deux fleurs de lis d'or.

*Vannes.* — Imprimeurs et libraires :

D'azur à un saint Jean l'Évangéliste d'or.

Toutes les personnes dont les armes étaient enregistrées à l'Armorial général recevaient un brevet sur parchemin.

(*Moniteur de la librairie.*)

---

L'École nationale des Chartes a recommencé ses cours le mois dernier.

Le nombre des élèves à admettre en première année, pour la promotion de 1881, a été fixé à vingt. Les cours, qui sont publics, seront faits, en première année, par M. Léon Gautier, pour la paléographie; par M. Paul Meyer, pour les langues romanes; par M. Anatole de Montaiglon, pour la bibliographie et le classement des bibliothèques publiques; — en seconde année, par M. L. de Mas-Latrie, pour la diplomatique; par M. J. Roy, pour les institutions politiques, administratives et judiciaires de la France; par M. A. de Montaiglon, pour le classement des archives; en troisième année enfin, par M. A. Tardif, pour le droit civil et canonique du moyen âge, et par M. Robert de Lasteyrie pour l'archéologie du moyen âge.

---

M. Léopold Mabilliau, ancien membre de l'École française de Rome, maître de conférences à la Faculté des lettres de Toulouse, a soutenu les deux thèses suivantes pour le doctorat.

Thèse latine : *De perfectione apud Leibnitium.*

Thèse française : Étude historique sur la philosophie de la renaissance en Italie.

---

M. Charles Dejob, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur au collège Stanislas, a soutenu les deux thèses suivantes pour le doctorat devant la Faculté des lettres de Paris.

Thèse latine : *De Renato Rapino.*

Thèse française : Marc-Antoine Muret.

# NÉCROLOGIE

On annonce la mort du célèbre docteur Bouillaud, le doyen de la science médicale en France, membre de l'Académie de médecine et de l'Académie des sciences, né à Angoulême, le 16 septembre 1796.

Reçu docteur en 1823, M. Bouillaud se fit connaître d'abord par un *Traité des maladies du cœur* et fut nommé professeur de clinique médicale à l'hôpital de la Charité en 1831; il se plaça au premier rang pour la précision du diagnostic; mais sa dangereuse méthode des saignées coup sur coup et ses opinions médicales méritèrent diverses critiques. En 1848, il fut choisi comme doyen de la Faculté de médecine de Paris, en remplacement d'Orfila; mais, à la suite de démêlés extérieurs, il dut se retirer. Il fut élu membre de l'Académie des sciences en 1868. Officier de la Légion d'honneur depuis le 27 avril 1847, M. Bouillaud avait été promu commandeur le 12 août 1864. Il avait publié, au cours de sa longue carrière, de nombreuses études médicales fort appréciées.

Nous apprenons la mort de M[me] Louise Sw. Belloc, écrivain modeste et fécond, qui vient de terminer à l'âge de quatre-vingt-cinq ans une carrière consacrée à des ouvrages d'éducation, parmi lesquels nous citerons *l'Éducation familière* et les *Jeunes industriels*, traduits de l'anglais, une foule d'articles du *Magasin pittoresque*, et dans un genre littéraire plus élevé, la traduction des *Mémoires* de lord Byron, publiée en 1830.

Fille du major Swanton, officier irlandais au service de la France, M[lle] Swanton avait épousé M. Belloc, peintre de talent, qui mourut en 1866, directeur de l'école de dessin de la rue de l'École-de-Médecine.

Le *Polybiblion* annonce, dans sa dernière livraison, le décès du comte de Bussy de Vauchères, mort au mois de septembre, âgé de quarante-quatre ans.

Voici les titres de quelques-unes de ses publications :

*Monographies historiques relatives surtout à la Picardie; — Notices généalogiques sur les familles de Maillefeu, de Cacheleu, etc.; — Notes pour l'histoire d'Abbeville (1657-1764) tirées d'un manuscrit inédit du* XVIII[e] *siècle. — Documents épigraphiques concernant le Ponthieu. — Les prévôts royaux de Saint-Riquier depuis 1500. — Armorial des prévots de Paris, suivi d'une note sur leur origine et leurs fonctions. — Origine des armes de Navarre. — Notices sur les marges, margelles ou mardelles. — Des anciennes mesures en pierre, etc.*

M. de Vauchères était un collaborateur assidu de *l'Investigateur*.

Nous avons le regret d'annoncer la mort d'Armand Chaulieu, auteur dramatique, décédé à l'âge de soixante-deux ans.

Il avait fait représenter aux Variétés *Ajax et sa blanchisseuse*, en collaboration avec MM. Eug. Grangé et J. Montjoie; à l'Athénée, *Lequel?* qui fut un des grands succès de ce théâtre, et la *Bosse du vol.*

M. Félix Courtat, né en Hollande en 1805, pendant l'occupation française, est mort à Paris au mois d'octobre dernier. On lui doit : *Un honnête homme*, comédie en cinq actes. — *La Religion*, drame en cinq actes. — *Étude sur les Misérables de V. Hugo. — Défense de Voltaire contre ses amis et contre ses ennemis. — Les vraies lettres de Voltaire à l'abbé Moussinot. — Monographie du Dictionnaire de l'Académie française. — L'Émeute*, pandœmonium en cinq actes, par Satan.

M. Courtat avait été sous-directeur au ministère des affaires étrangères.

Le conservateur du musée Dupuytren, M. Charles Houel, est mort à Paris au mois d'octobre dernier. On lui doit : *Manuel d'anatomie pathologique, générale et appliquée (1857). — Plaies et ruptures de la vessie (1857). — De l'étranglement interne (1860). — Des tumeurs du corps thyroïde (1860). — Catalogue des pièces du musée Dupuytren, publié sous les auspices de la Faculté de médecine de Paris (1877-80).*

M. Houel était né en 1815.

Signalons également la mort d'un lettré, M. Jauffret, qui laisse plusieurs ouvrages estimés, entre autres une *Histoire de Catherine II* et une *Histoire du théâtre pendant la Révolution.*

Un des écrivains qui ont le plus fait pour l'enseignement, M. Bernard Jullien, vient de mourir à Paris au mois d'octobre dernier; ses ouvrages sont en si grand nombre que nous ne pouvons en donner ici la liste complète ; bornons-nous à en citer les principaux : un *Cours supérieur de grammaire*, 2 vol. grand in 8°; un *Cours raisonné de la langue française*, comprenant 17 volumes in-12; une *Histoire de la poésie française à l'époque impériale*, 2 vol. in-12; de curieuses recherches sur *Quelques points de l'histoire des sciences dans l'antiquité*, 1 vol. in-8°; des *Thèses de littérature, de grammaire, de philosophie, de musique*, etc., 8 vol. in-8°; sa *Polémique sur quelques points de métrique ancienne*, 2 vol in-12, etc., etc.

Comme grammairien, M. Jullien faisait autorité et il a été pendant les vingt années qu'ont duré l'impression du grand *Dictionnaire de la langue française*, le collaborateur assidu de Littré.

M. Jullien s'était aussi occupé de musique et sa *Dissertation sur la musique ancienne* lui attira une vive polémique avec un éminent érudit, M. Vincent, qui avait essayé de restaurer le système musical des Grecs. Les musiciens, Berlioz notamment, furent de l'avis de M. Jullien.

M. Jullien était né à Paris en 1798; son fils, Adolphe Jullien, s'est déjà fait connaître par de curieux écrits sur l'histoire de l'art musical.

M. Amédée Le Faure, député de la Creuse, a succombé le mois dernier aux suites d'une maladie qu'il avait contractée en Tunisie.

M. Le Faure est l'auteur de nombreux ouvrages militaires, dont quelques-uns ont été fort remarqués des hommes du métier aussi bien que du public : le *Dictionnaire militaire*, publié sous sa direction; *Aux avant-postes* (juillet 1870-janvier 1871); *Histoire de la guerre franco-allemande; Atlas de la guerre de 1870-1871; Procès du maréchal Bazaine; les Lois militaires de la France, commentées et annotées*; la *Guerre d'Orient, 1876-77*, etc.

Il a collaboré à plusieurs journaux, notamment à *la France* et au *Télégraphe*.

M. Paul Parfait, rédacteur de la *République française*, est mort à Paris, à l'âge de quarante ans.

Après le coup d'État du 2 décembre, il suivit dans l'exil son père, Noël Parfait, alors membre de l'Assemblée législative. Lorsqu'il eut terminé ses études, il devint le secrétaire d'Alexandre Dumas, qui l'emmena à Naples et en Sicile. Il fit ses premières armes dans le *Mousquetaire*.

Après l'amnistie qui permettait à son père de rentrer en France, il revint à Paris, où il se fit une place dans la presse. Il collabora au *Charivari*, au *Rappel*, au *National*, etc. Il a publié plusieurs livres qui ont eu un légitime succès : *l'Arsenal de la dévotion*, le *Dossier des pèlerinages*, etc.; des romans : *l'Assassin du bel Antoine, l'Agent secret*, etc. Depuis environ deux ans, il rédigeait à la *République française* des chroniques hebdomadaires.

On annonce la mort de M. Isidore Pierre, chimiste distingué, doyen honoraire de la Faculté des sciences de Caen.

M. Pierre est l'auteur de plusieurs ouvrages estimés sur les applications de la chimie à l'agriculture, tels qu'une *Chimie agricole, Études sur les engrais de mer de la basse Normandie, de l'alimentation du bétail*, etc., etc.

La *Semaine religieuse* de Rouen consacre, dans un de ses derniers numéros, une notice nécrologique à M. Ernest Sémichon, un érudit rouennais.

On doit à M. Sémichon les ouvrages suivants : *la Paix et la Trêve de Dieu* (2 éditions, 1857-1869); — *Histoire de la ville d'Aumale* (2 vol. in-8°, 1862); — *les Réformes sous Louis XVI* (1 vol. in-8, 1876).

Au moment où la mort l'a surpris, M. Sémichon se préparait à faire paraître trois nouveaux ouvrages : *les Tours et les enfants assistés; — Histoire des établissements hospitaliers du département de la Seine-Inférieure; — Histoire de Neufchâtel.*

Un orientaliste de mérite, M. Dowson, vient de mourir à l'âge de soixante et un ans; il était professeur d'hindoustani au Staff College Sandhurst; à côté d'études purement grammaticales, il avait publié une *History of India as told by its own historians*, d'après les papiers de sir H. M. Elliot, et un *Classical Dictionary of hindu mythology and religion, geography, history and literature* (1879).

(*Revue historique.*)

Nous apprenons la mort de M. Robert-William Eyton, auteur des ouvrages suivants : *The antiquities of Shropshire* (12 vol.), et *The court, household and itinerary of king Henri II.*

M. William-Nathalie Massey, membre de la Chambre des communes pour la circonscription de Tiverton et président de cette même Chambre en 1860, est mort à Londres.

Il a joué un rôle important dans de nombreux débats parlementaires et laisse deux ouvrages très estimés : l'*Histoire de l'Angleterre sous Georges III* et le *Sens commun par rapport au droit commun.* Il meurt âgé de soixante-douze ans.

La *Revue historique* nous apprend la mort, à Washington, de M. Matile, ancien professeur de droit à l'Académie de Neufchâtel.

Il avait publié divers travaux sur l'histoire politique et juridique de cette ville et édité, sous les auspices de Frédéric-Guillaume IV, l'important recueil des *Monuments de l'histoire de Neufchâtel.*

Le professeur R. Raby, Anglais d'origine et depuis de longues années établi à Munich, vient de mourir en cette ville. On lui doit une *Vie du pape Adrien IV*, éditée à Londres en 1849.

A New-York vient de mourir un des bibliophiles les plus zélés, nommé Joseph Slavin, qui depuis des



années s'est occupé de la rédaction du catalogue, par ordre alphabétique, de tous les ouvrages publiés, dans n'importe quelle langue, sur l'Amérique, depuis la découverte de cette partie du monde jusqu'à nos jours. Quoique Slavin ait commencé son travail il y a vingt-quatre ans, il n'était encore arrivé qu'à la lettre *N;* cette partie a déjà fourni douze volumes. Il allait livrer à l'impression le treizième volume quand la mort l'a surpris.

M. Joshua Williams, conseiller de la reine et l'un des jurisconsultes les plus distingués du Royaume-Uni, qui vient de mourir à Londres, avait débuté au barreau en 1838, et, jusqu'à sa nomination comme conseiller de la reine, avait plaidé dans les procès les plus retentissants de l'époque. Comme jurisconsulte, il s'est surtout occupé de questions de propriété foncière, et les traités qu'il a publiés sur la matière sont devenus, pour ainsi dire, classiques. Il était âgé de soixante-huit ans.

Nous apprenons la mort du philologue allemand Henri Ahrens. Il était né à Helmstaedt le 6 juin 1809; il fut à l'université de Gœttingue l'un des plus brillants élèves d'Ottfried Müller. Il a dirigé plusieurs établissements scolaires du Hanovre, entre autres le lycée de la ville de Hanovre, et représenté en 1849 les intérêts de l'Université dans la première Chambre du royaume. Parmi ses principaux travaux, nous citerons : *De Græcæ linguæ dialectis* (1839-43); *Bucolicorum græcorum reliquiæ* (1855); *Elementarbuch aus Homer; Griechische Formenlehre des homerischen und attischen Dialects,* etc.

M. Beyer, auteur de plusieurs travaux sur l'histoire du Mecklembourg, vient de mourir à Schwerin, où il remplissait les fonctions de bibliothécaire.

Au mois de septembre dernier est mort, à Bamberg, le feld-maréchal de Cotignola, ancien ministre de la guerre en Allemagne. Né en 1808 à Hambourg, il fit la guerre d'Espagne en 1835-37 et la guerre turco-égyptienne en 1840. Il laisse 20,000 gulden pour la publication de ses œuvres manuscrites qui sont très étendues et désigne comme éditeur le professeur et bibliothécaire Thomas, de Munich.

(*Revue historique.*)

Nous apprenons la mort de M. A.-A. Kotlyarefsky, professeur à l'université de Kiev, où il était l'âme de la *Societé de Nestor,* et auteur de nombreux travaux sur la philologie et l'archéologie slaves. Ses plus importants ouvrages sont : *Les rites funéraires des anciens Slaves* (dissertation présentée à l'université de Moscou pour obtenir le titre de docteur) et *les Mœurs et costumes des Slaves de la Baltique* (Prague, 1874).

On annonce la mort de M. Jakob Lœkke, à Christiania; il avait contribué à introduire en Norvège le goût et l'étude de la langue et de la littérature anglaises; on cite de lui les ouvrages suivants : *Engelske Stilœvelser, Engelske Laesebo, Engelske Fortattere i Udvalg* et une grammaire norvégienne, *Modersmaalets Grammatik.*

A Francfort-sur-le-Mein est mort, au mois d'août dernier, à l'âge de cinquante-trois ans, le docteur Pertz, ancien conservateur de la bibliothèque de l'université de Greifswald. Il était fils de l'éditeur des *Monumenta Germaniæ historica* et a publié notamment le Ier volume des *Diplomata.*

L'Allemagne vient de perdre un jurisconsulte éminent, M. Temme, décédé à Lelte (Westphalie).

Parmi ses ouvrages, nous citerons le *Traité du droit civil prussien* et le *Traité du droit pénal suisse,* particulièrement appréciés des jurisconsultes.

On annonce de Giessen la mort du professeur Wiegand, qui s'est surtout occupé de la vie et des écrits de Platon. Il laisse inachevés plusieurs ouvrages d'histoire, notamment une *Histoire des évêques de Worms.*

On annonce de Milan le décès de M. le marquis d'Adda, bibliophile des plus distingués et dont les lecteurs de la *Gazette des Beaux-Arts* connaissent les articles empreints d'une grande érudition.

Le marquis d'Adda a publié de nombreux mémoires dans les revues italiennes. Outre ses curieuses recherches sur la bibliothèque de Léonard de Vinci, on lui doit une œuvre considérable : *Indagini storiche e artistiche bibliographiche sulla libreria Visconteo, Sforzesca del Castello di Pavia.*

Dans la *Gazette des Beaux-Arts* il a donné les articles suivants :

*Essai bibliographique sur les anciens modèles de lingerie, de dentelles et de tapisseries. — La gravure sur diamant; Léonard de Vinci; la gravure milanaise et Passavant.— Art et industrie au* XVIe *siècle en Italie :* le *Lit de Castellazo;* le *Tombeau de Gaston de Foix.*

Une dépêche de Rome annonce la mort, à Taggia, de M. Jean-Dominique Ruffini, écrivain de talent.

Mêlé de bonne heure aux conspirations politiques de son pays, M. Ruffini fut obligé de s'expatrier en 1830, et habita tour à tour Genève, Londres et Paris.

En 1849, il fut nommé ministre de Sardaigne près la République française, par le roi Charles-Albert; après l'avortement de la révolution italienne, Ruffini reprit le chemin de l'exil et ne rentra dans sa patrie qu'en 1874.

C'est pendant son exil que M. Ruffini écrivit la plupart de ses ouvrages : *Lorenzo Benoni*, traduit deux fois en français sous les titres de : *Mémoires d'un conspirateur* et *Mémoires d'un réfugié italien ;* le *Docteur Antonio;* les *Paragreen* ou *Découverte de Paris par une famille anglaise*, traduit également en français; *Un coin du Jura, Carlino*, etc. Il était né à Taggia en 1807.

La *Revue critique* nous apprend la mort de M. Smith, professeur de langue et de littérature slaves à l'université de Copenhague. En 1845, il publia, en langue allemande, une *Grammaire de la langue polonaise* qui a été réimprimée en 1864. « La plupart de ses travaux ont paru dans des revues danoises. Il a donné entre autres des études sur le hussitisme et les anciens monuments de la poésie tchèque, sur la poésie populaire russe et serbe, sur Kryloo, sur la nationalité des Grands-Russes, et deux opuscules importants de grammaire, une *Théorie abrégée des verbes russes* en danois et une dissertation, *De verbis imperfectivis in linguis slavonicis*. Son œuvre capitale est sans contestation sa traduction danoise de la chronique russe de Nestor; elle est accompagnée d'un commentaire très précieux, le meilleur peut-être qui existe en aucune langue. En dehors de ses travaux d'histoire et de philosophie slaves, il laisse un volume sur le poète comique Holberg. »

Au mois d'août dernier est mort à Zug (Suisse) Spyridon Zambelios, fils du dramaturge Jean Zambelios, et auteur des ouvrages suivants : Βυζαντιναὶ μελέται (1857), Ἰστορικα σκηνογήατγαρα (1859), Ἰταλοελληνικα (1869), Κρητικοὶ μιο (1871), *Parlers grecs et romans* (1879).

## SOMMAIRE DES PUBLICATIONS PERIODIQUES

(ARTICLES IMPORTANTS)

DU 15 OCTOBRE AU 15 NOVEMBRE 1881

ART (16 octobre). P. Leroi : Le Ministère des Arts. — E. Bonnaffé : Le surintendant Foucquet. — (23 octobre). Burty : M. Gauvain, artiste en damasquine. — Prat : Le clocher et l'ossuaire de Roscoff. — Conti : Découverte de deux fresques de Sandro Botticelli. — (30 octobre). Bonnaffé : Le surintendant Foucquet. — L. Lalanne : Bijoux du XVI^e siècle à retrouver. — (6 novembre). Faucon : Benozzo Gozzoli. — (13 novembre). Muntz : La dispersion du Musée des Médicis. — P. Leroi : F.-S. Church. — ARTISTE (octobre). Feuillet de Conches : Un La Fontaine illustré. — Balusse : Daniel Stern. — De Chennevières : Le confiseur du roi Louis XV. — (15 novembre). J. Troubat : Un adultère dans l'antiquité. — Lhubert : L'École de Toulouse; Jules Labatut.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE (novembre). Floriant : L'Australie. — Van Muyden : Les chemins de fer; leur évolution et leur avenir. — Marc-Monnier : Les conteurs italiens du XIV^e siècle. — Tallichet : La ville de Gand. — BULLETIN DU BIBLIOPHILE (juillet-août). Develay : Nouvelles lettres de Pétrarque sur l'amour des livres. — Meaume : Louise de Lorraine, reine de France. — Lauras : Bourdaloue, sa vie et ses œuvres. — La bibliothèque de Paulin Pâris. — BULLETIN DE LA RÉUNION DES OFFICIERS (22 octobre). Étude sur la direction des services de l'arrière d'une armée. — Les freins hydrauliques. — Coup d'œil rétrospectif sur les guerres de l'Autriche. — (29 octobre). Les feux de mousqueterie. — La loupe de campagne. — (5 novembre). Chevaux des armées en campagne. — (12 novembre). La cavalerie française pendant la campagne de France. — De la défense de l'infanterie dans une grande place moderne. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE LA MORINIE (juillet-août-septembre). Chartes inédites du prieuré de Renty. — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS (septembre-octobre). Réclame d'un chirurgien parisien du XVI^e siècle. — Documents relatifs à la vente de la bibliothèque du cardinal de Mazarin pendant la Fronde. — Prix des vivres durant le siège de Paris en 1590.

CORRESPONDANT (25 octobre). Thureau-Dangin : Le Ministère Laffitte (novembre 1830-mars 1831). — Boullier Victor-Emmanuel et Mazzini. — Chantelauze : Saint-Vincent de Paul et les Gondi, d'après de nouveaux documents. — (10 novembre). Bontoux : Les accidents de chemins de fer. — Lescœur : La philosophie contemporaine et le sens commun. — Lee Chilile : Le nouveau Mexique. — De Lescure : Les revanches du nouveau marivaudage. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (15 octobre). Comte et le positivisme. — (22 octobre). Renouvier : Examen critique des *Essais de critique générale* par M. Shadworth. — (29 octobre). Renouvier : Le scrutin de liste au point de vue de l'application. — (12 novembre). Pillon : M. Bluntschli et ses théories de droit international.

EXPLORATION (20 octobre). Charmetant : La colonisation française dans l'Afrique centrale. — Duparquet : Voyage en Cimbébasie. — Girard : La progression des glaciers du mont Blanc. — (27 octobre). Description du village de Yorktown. — (3 novembre). Les Indiens au Canada. —

(10 novembre). De Siebold : La découverte des îles de Bonin. — Le Canal de Panama. — Statistique de la Belgique. — De Bizemont : Expédition espagnole dans l'Afrique centrale.

GAZETTE ANECDOTIQUE (15 novembre). Le livre des notes de Gavarni. — La première pièce de Lemercier. — Descendance de Corneille. — Comédiens du temps passé. — M. de Robespierre, poète. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (novembre). Collections Spitzer. Piot : La céramique italienne. — Garnier : La céramique française. — P. Lefort : Velasquez. — P. Gout : La conservation et la restauration des monuments historiques. — Rhoné : Coup d'œil sur l'état présent du Caire ancien et moderne. — Castan : Le musée de Besançon et la Déposition de croix du Bronzino.

INTERMÉDIAIRE (25 octobre). Addenda au Littré. — Victor Hugo et l'édition originale d'*Hernani*. — Vignettes pour l'illustration de V. Hugo. Édition originale de *Bélisaire*. — (10 novembre). Imprimerie de Balzac. — Livres de dévotion. — Factums de Furetière. — Th. Gautier et le *Musée secret*. — Préface de *Vautrin*, 1re édition.

JOURNAL DES CURIEUX (1 novembre). Jurer par sa barbe. — Bâtonnier des avocats. — L'anse du panier. — Canons en papier. — (15 novembre). Flatter le palais. — Galère. — Cordon bleu. — Péquin. — Pataquès. — JOURNAL DES ÉCONOMISTES (octobre). Joseph Garnier. — Courcelle-Seneuil : D'un système d'enseignement rationnel. — Limet : Une conversion à l'amiable aux Etats-Unis. — La colonisation algérienne au Congrès d'Alger. — JOURNAL DES SAVANTS (octobre). Egger : Deux recueils d'inscriptions grecques. — Hauréau : Étienne de Bourbon. — Franck : Socrate et notre temps. — Caro : L'abbé Galiani et sa correspondance. — De Longpérier : Un joyau littéraire au xve siècle. — Zeller : Philippe de Souabe et Otton IV. — JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES (octobre). Lewal : Tactique des renseignements. — La durée du service actif. — L'armée à l'Exposition d'électricité.

MAGASIN PITTORESQUE (octobre). Musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg. — L'Insigne de la Plume dans la régence de Tunis. — Noms des habitants des départements et pays de la France. — Histoire du Costume en France. — MATÉRIAUX POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE L'HOMME. (mars). Chantre : Existence d'un âge du bronze dans la Russie méridionale, spécialement au Caucase. — Comte Gozzadini : Découverte d'une nouvelle situle figurée dans la nécropole de Felsina, Bologne. — Nicaise : La sépulture de Champigny (Aube). — Gérard de Contades : Grotte-aux-Fées de la Bertinière (Orne). — MOLIERISTE (novembre). Régnier : Le *Tartuffe* au Raincy. — Le fauteuil de Molière. — Les Procès de Molière. — Monval : Un parent de Molière au xviiie siècle.

NATURE (22 octobre). Poisson : Les eaux de Paris. — Lalanne : Le canal de l'Est. — (29 octobre) Impressions produites sur les animaux par les vibrations des fils télégraphiques. — Gaiffe : La nickelure des métaux. — (5 novembre). Le télégraphe autographique d'Edison. — Frédéric Sauvage. — (12 novembre). De Rochas : Les pneumatiques de Héron d'Alexandrie. — Hospitalier : L'éclairage par incandescence. — NOUVELLE REVUE (15 octobre). La République de 1848 par les lettres de G. Sand. — Pélagaud : Une mission scientifique en Syrie. — Bigot : L'exercice du droit de réunion. — Lemer : Saint-Evremond. — (1er novembre). La question du Danube. — Pollio : L'histoire vraie de la *Marseillaise*. — Léo Quesnel : Les femmes de lettres en Angleterre.

PHILOSOPHIE POSITIVE (novembre-décembre). Dr Dally : Programme d'un cours d'ethnologie. — De Roberty : Le passé de la philosophie. — De Fontpertuis : La question irlandaise au xixe siècle. — Arnould : Tableau d'une histoire sociale de l'Église. — Mismer : Études sociologiques. — POLYBIBLION (octobre). Puyol : La doctrine du livre *De Imitatione Christi*. — Lauras : Bourdaloue, sa vie et ses œuvres. — Jullien : La Ville et la Cour au xviiie siècle. — Bonhomme : La société galante et littéraire du xviiie siècle. — De la Vega : Calderon de la Barca. — Benlœw : Les lois de l'Histoire. — De Faublanque : L'Angleterre, son gouvernement, ses institutions. — Sarrasi : L'Orient dévoilé. — Bulletin. — Savine : La littérature catalane en 1880. — Chronique.

REVUE ALSACIENNE (octobre). A. Le Roy : M. Alfred Mézières. — Helm : La « Presse d'Alsace et de Lorraine ». — Nicot : Metz depuis l'annexion. — REVUE ARCHÉOLOGIQUE (août). Desjardins : Date de la basilique de Nîmes. — De Rochas : Traité des pneumatiques de Philon de Byzance. — Sorlin Dorigny : Monnaies et bulles inédites de l'empereur Focas. — REVUE DES ARTS DÉCORATIFS (octobre). De Chennevières : Souvenirs d'un Directeur des Beaux-Arts. — Brossard : Les faïences lyonnaises au xviiie siècle. — REVUE BRITANNIQUE (octobre). Florence. — Les fouilles d'Utique. — La décadence de la femme française. — La Martinique sous le gouvernement du comte de Moges. — Mme Geoffrin et sa fille. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (17 octobre). Gevaert : Histoire et théorie de la musique dans l'antiquité. — Hoffmann-Wellenhof : Michel Denis, étude sur l'histoire de la littérature autrichienne au xviiie siècle. — Wagner : Voltaire, le soir de son apothéose. — (24 octobre). Horace. — Darmesteter : *Macbeth*. — Brandes : La littérature des émigrés. — Delboulle : Matériaux pour servir à l'histoire du français. — (31 octobre). Mossmann : Un échec militaire de Henri IV en Alsace. — (7 novembre). Zimmer : Études celtiques. — Le livre du chemin de long, étude par Christine de Pisan. — (14 novembre). *Corpus inscriptionum semiticarum*. — Tamizey de Larroque : Les correspondants de Peirescq. — Have et Tharau : La baronne de Bunsen. — REVUE DES DEUX MONDES (15 octobre). De Saporta : Les temps quaternaires; les climats, les plantes, les populations. — P. Janet : La philosophie de la croyance, à propos d'un livre récent. — Dr Lasègue : Le braidisme. — Brunetière : La déformation de la langue par l'argot. — (1er novembre). M. du Camp : Souvenirs littéraires : *La tentation de Saint Antoine*. — Renau : Le Christianisme 150 ans après Jésus-Christ. — Bourdeau : Le roman d'éducation nationale en Allemagne, M. Freytag. — Muntz : Les lettres et les arts à la cour des Papes. — REVUE DE GÉOGRAPHIE (octobre). Gaffarel : Les Grecs et les Romains ont-ils connu l'Amérique? — Rouire : Les Betchouanas. — De Crozals : Bizerte, son passé, son présent, son avenir. — De Fontpertuis : Les îles Salomon. — REVUE DE L'HISTOIRE DES RELIGIONS (juillet-août). Beauvois : Bulletin critique de la mythologie scandinave. — A. Réville : La nouvelle théorie evhémériste. — J. Halévy : Esdras et le code sacerdotal. — Vernes : Le pentateuque de Lyon et les anciennes traductions latines de la Bible. — REVUE HISTORIQUE (novembre-décembre). A. Sorel : La neutralité du nord de l'Allemagne en 1795. — Renan : Les premiers martyrs de la Gaule. — Bayet : Y a-t-il eu des états généraux en 1313? — Baron du Casse : Documents inédits relatifs au premier Empire. — REVUE OCCIDENTALE (novembre). Comte : Essai sur la philosophie des mathématiques. — F. Magnin : Questions sociales. — Madame Robinet. — Anniversaire de la mort d'Auguste Comte, à Paris. — REVUE PHILOSOPHIQUE (novembre). Brochard : La logique de

Stuart-Mill. — H. Spencer : La société industrielle. — Delbœuf : Le sentiment de l'effort d'après W. James. — Jacoby : *Études sur la sélection dans ses rapports* avec l'hérédité chez l'homme. — REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE (22 octobre). Reinach : Les récidivistes. — M. Vernes : Le Pentateuque de Lyon. — *Numa Roumestan.* — (29 octobre). Lord Derby : La nouvelle loi agraire. — Legouvé : Népomucène Lemercier. — Delaborde : Léon Cogniet. — (5 novembre). G. Paris : Siger de Brabant. — L. Quesnel : Weber, d'après de nouveaux documents. — Gaffarel : Le congrès américaniste de Madrid. — (12 novembre). De Laveleye : La séparation de l'Église et de l'État. — Bertera : Rosario, journal d'un archiviste en mission. — *Lettres de Benjamin Constant à Mme Récamier.* — REVUE SCIENTIFIQUE (22 octobre). Congrès international des électriciens. — Govi : Expériences de Galvani sur les poissons électriques. — (29 octobre). Frédéricq : La respiration de l'oxygène dans la série animale. — La Seine maritime et le port de Rouen. — (5 novembre). Richet : Les poissons électriques — Le Bon : L'électricité et les forces de l'avenir. — O.-J. Guericke : Des forces de l'univers. — (12 novembre). Bastian : Des sensations et de l'intelligence chez les animaux. — Berson : Hydro-magnétisme et hydro-électricité. — Exposition internationale géographique de Venise.

SPECTATEUR MILITAIRE (15 octobre). Général Philebert : Vie du général Margueritte. — De Corlay : Histoire de la guerre d'Orient. — De Fonvielle : L'art de la guerre à l'Exposition d'électricité.

VIE MODERNE (22 octobre). G. Bernard : La vie littéraire. — (29 octobre). Darc : Petit formulaire. — (5 novembre). Silvestre : Cercle artistique de la Seine.

---

# PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

## PARUS DANS LES JOURNAUX QUOTIDIENS DE PARIS

(Du 15 octobre au 15 novembre 1881.)

CONSTITUTIONNEL. Octobre-novembre : 18-11. Une mystification théâtrale. — 31. *L'Ancêtre,* par V. Fournel. — Novembre : 11. Barbey d'Aurevilly : *Dupleix,* d'après sa correspondance inédite. — 14-15. *Œuvres inédites de Bossuet,* par L. Ménard.

DÉBATS. Octobre : 18. Daremberg : L'hygiène des villes et des campagnes. — 19. Bérard-Véragnac : *Le château de Versailles,* p. Dussieux. — 20. Houssaye : François Coppée : Contes et Poésies. — 28-29. Boissier : *Une famille de finance au XVIIIe siècle.* — Novembre : 1er. Chantavoine : *Mme de Montmorency,* par le comte de Baillon. — 7. Egger : Les Musées et l'enseignement classique. — 8. Cl. Caraguel : *Numa Roumestan.* — 9. *Hamlet le Danois,* par Buchner. — 15. De Pressensé : Une nouvelle exploration des catacombes de Rome.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE. Octobre : 16. Manuel de l'histoire des religions.

DROIT. Octobre : 23. *L'homme et les sociétés,* par le Dr Le Bon. — Novembre : 13. Liouville : M. de Montyon, d'après des documents inédits.

FRANÇAIS. Octobre : 24. Une lettre du duc d'Enghien à propos de la comédie du *Tartuffe.* — 25. *Un réfractaire,* par J. Vallès. — 17-26. La littérature dramatique en 1881. — 29. Cosquin : Le Livre de Daniel et l'assyriologie. — Novembre : 1er. *Causeries sur l'art,* par Ch. Timbal. — La littérature historique en Allemagne. — 8. Mme Guyon et le quiétisme au XVIIe siècle. — 15. Bossuet et Fénelon dans l'affaire du quiétisme.

GAULOIS. Octobre : 16. *Mme de Pompadour, général d'armée.* — 18. *Numa Roumestan.*

GAZETTE DE FRANCE. Octobre : 16. De Pontmartin : Souvenirs littéraires de Maxime du Camp. G. Flaubert. — 19-22. Bourgeois : *Description de la Palestine,* par V. Guérin. — 30. De Pontmartin : *Louise de La Vallière et la jeunesse de Louis XIV.* — Novembre : 6. De Pontmartin : *Lettres de B. Constant à Mme Récamier.* — 13. De Pontmartin : Les romans contemporains. — 15. Les historiens de l'Amérique contemporaine.

GAZETTE DES TRIBUNAUX. Novembre : 1-2-3. *A. Chénier et les Jacobins,* par O. de Vallée. — 9. Denormandie : *Le mal du siècle,* par Charpentier.

GIL BLAS. Octobre : 23-30. Th. de Banville : Nestor Roqueplan. — Novembre : 6. Th. de Banville : L'acteur Grassot.

INDÉPENDANT. Novembre : 14. Les éditions illustrées des *Confessions.*

LIBERTÉ. Octobre : 17. Drumont : *Numa Roumestan.* Novembre : 14. Drumont : F. Coppée.

MONITEUR. Octobre : 19. Derôme : *Numa Roumestan.* — 20. P. de Saint-Victor et le nouveau livre de M. Fontane : l'*Histoire universelle.* — Novembre : 15. *Histoire du Tribunal révolutionnaire,* par Wallon.

PARIS. Octobre : 17. *Le Peuple de la bourgeoisie,* par Deschanel. — 21. La Pommeraye : *Numa Roumestan.*

PARIS-JOURNAL. Octobre : 24. H. de Pène : *Numa Roumestan.*

PARLEMENT. Octobre : 16. Tasselin : Le roman anglais contemporain. Ch. Kingsey. — 17. A. Le Roy : La querelle du quiétisme à propos d'un livre récent. — 20. P. Bourget : *Numa Roumestan.* — 22. E. Rod : *Gœthe en Italie,* par M. Cart. — 24. De Varigny : Le maréchal Bugeaud, d'après sa correspondance inédite. — 28. A. Le Roy : Les souvenirs

d'Alfred de Musset. — 29. E. Rod : MM. de Amicis et Al. Dumas. — Novembre : 1er. A. Le Roy : *Sauvageonne*, par A. Theuriet. — 6. Anne de Bretagne, d'après un livre récent. — 7. Les Iraniens; Zoroastre, d'après le livre de M. Fontane. — 13. Le Roy : Les dernières années de J.-J. Rousseau. — 14. G. Picot : *Lettres de B. Constant à Mme Récamier.*

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Octobre : 20. La Capitulation d'Yorktown. — 27. P. Arène : *Numa Roumestan.* — 27. Atticus : Mme Guyon. — 31. Ph. Burty : Gustave Courbet — Novembre : 4. Soury : l'Anesthésie. — 15. Le Roy : Un nouveau romancier; M. Glouvet.

SIÈCLE. Novembre : 2-6. Havard : Le Catalogue du Louvre.

TEMPS. Octobre : 17. Levasseur : Le Congrès de géographie à Venise. — 21-23. Scherer : *Les catacombes de Rome*, par Roller. — 26. Legouvé : Népomucène Lemercier. — 30-14. Claretie : Le livre de notes de Gavarni. — Novembre : 3. Ch. Blanc : Une excursion en Italie à la recherche des précurseurs.

UNION. Octobre : 23. *La porcelaine de Chine*, par O. du Sartel. — 25. *Louise de la Vallière et la jeunesse de Louis XIV*, par Lair. — 26. Sepet : Mémoires et poésies inédits de Lamartine. — Novembre : 4. Revue des sciences historiques. — 15. D'Ideville : Renaissance des études historiques en province; les Guillotinés d'Auvergne.

UNIVERS. Octobre : 17. Laffond : La grande pyramide. — 31. Les origines de l'histoire d'après M. Lenormant.

VOLTAIRE. Octobre : 18. Bergerat : *Numa Roumestan.* 27-28. A. Daudet : Chez Edmond de Goncourt.

---

## NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

### PENDANT LE MOIS DE SEPTEMBRE 1881

*Moniteur de l'épicerie*, des produits chimiques, de la droguerie et des corps gras. In-4°, 12 p. à 3 col. Paris, imp. Bernard, 9, rue de la Fidélité. — Bureaux, 32, rue des Petites Écuries. — Abonnements : Paris et départements, un an, 10 fr.; 6 mois, 6 francs; étranger, un an, 15 fr. Paraissant le jeudi. — Spécimen.

25. *Journal des clercs de notaire.* Revue pratique de doctrine et de jurisprudence. In-8°, 16 p. Paris, imp. P. Dupont, rue J.-J.-Rousseau. — Bureaux, 5, avenue de l'Opéra. — Paraît le dimanche. — Abonnements : 5 francs par an.

27. *Le Voyageur comique.* Une feuille à 2 col. Paris, imp. Dubreuil, rue des Martyrs. — Bureaux, 13, rue d'Orsel. — Abonnements : un an, 6 fr.; 6 mois, 4 fr. — Le numéro, 15 centimes. — Paraît le mardi.

*La Revision.* Journal quotidien républicain progressiste. Gr. in-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Guitton, 10, rue Duguay-Trouin. — Bureaux, 40, rue d'Enghien. — Abonnements : un an, 48 fr.; 6 mois, 25 fr.; 3 mois, 13 fr. — Le numéro, Paris, 10 centimes; départements, 15 centimes.

29. *Le Crime illustré.* Faits divers, finances, théâtres. Gr. in-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Rudrauf, 55, rue Tiquetonne. — Bureaux, même adresse. — Abonnements : Paris, un an, 3 fr.; 6 mois, 2 fr.; départements : un an, 4 fr.; 6 mois, 2 fr. 50. — Le numéro : Paris, 5 centimes; départements, 10 centimes.

*Le Henri cinq.* Gr. in-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Peragallo, 166, rue Montmartre. — Bureaux, 16, rue du Regard. — Numéro unique, publié à l'occasion de la naissance du comte de Chambord.

### NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS PENDANT LE MOIS D'OCTOBRE 1881

1. *Le Guide du peintre.* Journal spécial de la peinture en bâtiments et de la décoration. In-8, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Seguin, boul. Montparnasse, 135 *bis*. — Bureaux, 27, rue des Petites-Écuries. Mensuel.

*Le Théâtre.* In-4°, 4 p. à 5 col. Paris, imp. Wattier, 4, rue des Déchargeurs. — Bureaux, 10, faub. Montmartre. — Gratuit.

*L'Industrie parisienne* à l'exposition internationale d'électricité. In-4°, 4 p. Paris, imp. Lévy, 14, rue de Paradis. — Bureaux, 6, rue Beaurepaire.

*La Régie.* Journal hebdomadaire, économique, vinicole et commercial. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Tremblay, 5, rue de l'Éperon. — Bureaux, 27, rue de Buffon. — Abonnements : un an,

France, 16 fr. Étranger, 18 fr. — Numéro spécimen.

*Le Tabac.* Pet. in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Chaix, 20, rue Bergère. — Bureaux, 43, rue de la Victoire. — Abonnements : un an, 6 fr. — Le numéro, 25 cent. Paraît le 1er et le 15 de chaque mois.

*Le Guide à Paris.* Journal indicateur des étrangers et des visiteurs. Gr. in-f°, 4 p. à 6 col. Saint-Germain, imp. Bardin. — Bureaux, 40, rue N.-D. des Victoires, — Abonnements : 3 mois, 4 fr. — Le numéro, 30 cent. Paraît le samedi.

*L'Illustration de Lille, — de Besançon, — de Dijon, — de Lyon, — de Marseille, — de Nantes, de Reims, — de Roubaix, — de Rouen, — de Saint-Étienne, — de Saint-Quentin, — de Beauvais.* In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Larguier, 7, rue de Belzunce. — Bureaux, 5, passage Saulnier. — Abonnements : un an, 5 fr. — Le numéro, 5 cent. Paraît chaque samedi.

*L'Écho national.* Journal des intérêts populaires. In-4°, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Malabouche, 52, rue de Provence. — Bureaux, 13, rue La Fayette. — Abonnements : Paris, un an, 18 fr.; 6 mois, 9 fr.; 3 mois, 5 fr.; départements, un an, 24 fr.; 6 mois, 12 fr.; 3 mois, 6 fr. — Le numéro, 5 cent. — Quotidien.

*Le Citoyen.* Organe socialiste quotidien. Gr. in-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Picourt, 9, rue d'Aboukir. — Bureaux, même adresse. — Abonnements : Paris, un an, 20 fr.; 6 mois, 10 fr.; 3 mois, 5 fr.; départements, un an, 28 fr.; 6 mois, 15 fr.; 3 mois, 8 fr. — Le numéro, 5 cent.

2. *Le Progrès républicain de Paris* (ancien journal *les Halles*). In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Lapirot et Boullay, 9, cour des Miracles. — Bureaux, 28, rue des Halles. — Abonnements : France, un an, 8 fr.; 6 mois, 4 fr.; 3 mois, 2 fr.; étranger, un an, 10 fr.; 6 mois, 5 fr.; 3 mois, 2 fr. 50. — Le numéro, Paris, 10 cent., dép. 15 cent.

*Le Proscrit du 2 décembre.* Journal des intérêts des victimes du coup d'État. Hebdomadaire. Petit in-4°, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Kinay, 41, rue Davy. — Bureaux, 3, rue Fauvet. — Abonnements : un an, 6 fr.; 6 mois, 3 fr. — Le numéro, 10 cent.

*Le Monde inconnu.* Journal des nouveaux voyages. In-4°, 16 p. à 3 col. avec fig. Paris, imp. Chauvin, 18, rue d'Enghien. — Bureaux, même adresse. — Abonnements : un an, 6 fr.; 6 mois, 3 fr. 50. — Le numéro, 15 cent. — Paraît le dimanche.

*L'Écho.* Littérature, beaux-arts, modes, romans, finances. In-4°, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Chaix. 18, rue Brunel. — Bureaux, 4, rue Mogador. Abonnements : un an, 12 fr.; 6 mois, 6 fr.; 3 mois, 3 fr. — Le numéro, 25 cent. — Paraît le dimanche.

3. *Paris-New-York.* Journal hebdomadaire pour le développement des relations financières, industrielles et commerciales entre la France et les États-Unis. Gr. in-4°, 8 p. à 4 col. Paris, imp. nouvelle, 11, rue Cadet. — Bureaux, 25, rue Duphot. Abonnements (éditions française et anglaise réunies) : Paris, un an, 20 fr.; 6 mois, 10 fr.; 3 mois, 6 fr.; dép., un an, 22 fr.; 6 mois, 11 fr.; 3 mois, 6 fr.; États-Unis, un an, 5 dollars; 6 mois, 2 1/2 d.; 3 mois, 1 1/2 d. — Le numéro, 50 cent. Numéro spécimen.

6. *Le Conseiller des bons placements.* Gr. in-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Lefèvre, passage du Caire. — Bureaux, 18, rue Grange-Batelière. — Abonnements : Paris et dép., un an, 4 fr.; étranger, 10 fr. — Paraît le jeudi.

*La Lune.* Journal hebdomadaire illustré. Gr. in-4, 4 p. à 4 col. Bois-Colombes, imp. Beaurepaire, 15, rue du Chalet. — Bureaux, 15, faub. Montmartre. — Abonnements : Paris, un an, 9 fr.; 6 mois, 5 fr.; 3 mois, 3 fr.; dép., un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; 3 mois, 4 fr.; étranger, un an, 15 fr.; 6 mois, 8 fr.; 3 mois, 5 fr. — Le numéro, 15 cent.

*L'Escrime.* Gazette des salles d'armes, des tirs et des sports. Paraît le dimanche. In-8, 12 p. Paris, imp. Chaix, 20, rue Bergère. — Bureaux, 30, rue Saint-Georges. — Abonnements : France, un an, 25 fr.; 6 mois, 13 fr.; étranger, un an, 30 fr.; 6 mois, 16 fr. — Le numéro, 50 cent.

*Les Nouvelles de la guerre.* Journal politique, militaire, financier et d'annonces, paraissant le dimanche. Petit in-4, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Hérault, rue La Fayette. — Bureaux, 194, même rue. — Abonnements : 1 fr. par trimestre. — Le numéro, 5 cent.

*La Fortune nationale.* Finances, chemins de fer, industrie, commerce. Gr. in-4, 4 p. à 5 col. Bois-Colombes, imp. Daux et Le Pelletier. — Bureaux, 15, faub. Montmartre. — Le numéro, 15 cent.; dép., 20 cent.

15. *Le Notariat.* Journal quotidien. Revue pratique de doctrine et de jurisprudence. In-folio, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Hérault, 194, rue La Fayette. — Bureaux, 5, avenue de l'Opéra. — Abonnements : un an, 40 fr.; 6 mois, 20 fr.; 3 mois, 10 fr. — Le numéro, 10 cent.

16. *Le Réveil du peuple.* Journal démocratique et de l'appel au peuple. Petit in-4, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Hugonis, 5, rue Martel. — Bureaux, même adresse. — Abonnements : un an, 7 fr.; 6 mois, 4 fr.; 3 mois, 2 fr. — Le numéro, 10 cent. — Paraît le dimanche. (Ancien *Paris-Capitale*.)



*Le Petit Quotidien.* Journal politique. Petit in-4, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Alavoine. — Bureaux, 10, rue Saint-Joseph. — Abonnements : un an, 18 fr.; 6 mois, 9 fr.; 3 mois, 5 fr. — Le numéro, 5 cent.

*La Saison.* Gazette du monde. Gr. in-folio, 4 p. à 6 col. Paris, typ. Larguier, 7, rue de Belzunce. — Bureaux, 47, rue Condorcet. — Abonnements : un an, 15 fr.; 6 mois, 8 fr.; 3 mois, 5 fr. — Le numéro, 20 cent. — Hebdomadaire.

*L'Ami de l'enfance.* Organe de la méthode française d'éducation maternelle. Deux parties : partie générale et partie des enfants (Mon journal). — Abonnements : un an, 5 fr. — Paraît le 15 de chaque mois (lib. Hachette).

18. *Club-Gazette.* Moniteur des cercles et casinos de France et de l'étranger. Petit in-4, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Balitout, 7, rue Baillif. — Bureaux, 14, rue Vivienne. — Le numéro : 25 centimes. — Paraît le dimanche.

20. *La Musique populaire.* Petit in-4, 16 p. à 2 col. avec fig. Paris, imp. Clavel, 32, rue de Paradis — Bureaux, 125, rue Montmartre. — Abonnements : Paris, un an, 8 fr.; 6 mois, 4 fr; départements : Un an, 10 fr.; 6 mois, 5 fr. — Le numéro, 15 centimes. — Paraît le samedi.

*Les Poètes de l'avenir.* Organe des concours poétiques. Petit in-4, 16 p. à 2 col., papier teinté. Nantes, imp. de l'Ouest. — Bureaux : Paris, 338, rue de Vaugirard. — Abonnements : un an, 10 fr. — Le numéro, 80 centimes.

*Le Réveil illustré.* Petit in-4, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Tolmer, 3, rue Madame. — Bureaux : 92, boul. Saint-Germain.

*La Bibliophilie* ancienne et moderne, française et étrangère. In-4, 4 p. à 2 col., papier teinté. Paris, imp. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — Bureaux, 4, rue de Lille. — Publication bi-mensuelle, distribuée gratuitement à 3,000 exemplaires par numéro.

21. *Le Réveil de l'Orient.* Petit in-4, 4 p. à 2 col. Paris, imp. Hugonis, 6, rue Martel. — Bureaux, 137, rue Montmartre. — Rédigé en langue arabe.

*Les Pas-Perdus.* Échos judiciaires et financiers. In-4, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Balitout, 7, rue Baillif. — Bureaux, 14, rue Vivienne. — Abonnements : Un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr; 3 mois, 4 fr. — Le numéro, 10 centimes.

22. *La Nouvelle.* Journal quotidien illustré. In-4, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Bertrand, 17, rue de l'Échiquier. — Bureaux, même adresse. — Abonnements : Paris, 3 mois, 5 fr.; départements, 6 fr. — Le numéro, 5 centimes.

23. *Journal de l'Exposition d'électricité.* In-4, 24 p. à 3 col. avec fig. Paris, imp. Rousset, 7, rue Rochechouart. — Bureaux, 19, rue de Laval. — Abonnements : un an, 20 fr.; 6 mois, 11 fr.; 3 mois, 6 fr. — Le numéro, 70 centimes. — Hebdomadaire.

*Yankee-reporter.* In-4 obl., 8 p. à 4 col. Paris, imp. Schlaeber, 257, rue Saint-Honoré. — Bureaux, même adresse. — Abonnements : France, un an, 10 fr.; 6 mois, 8 fr.; 3 mois, 4 fr; étranger : un an, 20 fr.; 6 mois, 10 fr.; 3 mois, 5 fr. — Le numéro, 25 centimes. — Paraît le dimanche. — Ce journal, tiré sur papier teinté, est rédigé en langue française et anglaise.

*Bulletin des tirages financiers.* Supplément au portefeuille du capitaliste. In-4, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Dubuisson, 5, rue Coq-Héron. — Bureaux, 7, rue Drouot. — Paraît le dimanche.

29. *L'Éclaireur.* Journal spécial des emplois vacants, paraissant tous les samedis. In-4, Paris, typ. Vert, 20, rue Notre-Dame-de-Nazareth. — Abonnements : Paris, un an, 30 fr.; 6 mois, 18 fr.; 3 mois, 12 fr.; 1 mois, 6 fr.

*La Garantie des rentiers.* Journal financier paraissant le samedi. In-4, 4 p. à 4 col. Paris, typ. Larguier, 7, rue de Belzunce. — Bureaux, 131, rue Montmartre. — Abonnements : 10 fr. par an. — Hebdomadaire.

(Sans date). *Le Royal.* Journal officiel légitimiste. In-4, 4 p. à 2 col. avec fig. Bois-Colombes, imp. Daux. — Numéro *inique,* 10 centimes.

*L'Intransigeant.* Journal officiel du nouveau gouvernement français. Une feuille à 6 col. Londres, Euston Road. Rédaction et administration, au Palais-Bourbon. — Prix de l'abonnement pour toute la France : 3 jours, 25,000 fr.; un numéro, 150 fr. — Service gratuit pour Nouméa et Belleville. (Journal burlesque.)

*Arlequin.* Journal hebdomadaire, politique, littéraire et financier. In-4, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Naudin, 16, rue du Croissant. — Bureaux, même adresse. — Abonnements : Paris, un an, 20 fr.; départements, 24 fr. — Le numéro 25 centimes.

# LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

*Publication d'un conte traduit d'Edgard Poe, article présenté comme inédit et ayant déjà été publié. — Demande en payement. — Rejet.*

On se souvient de la plainte portée par M. Olmer, propriétaire du journal *le Foyer*, contre M. Bénédict Révoil, homme de lettres. M. Olmer se plaignait de ce que M. Révoil avait tenté de lui extorquer une remise de fonds à l'aide de menaces écrites; il s'agissait de la traduction d'*Eidolon*, conte d'Edgar Poe que M. Révoil avait fait paraître dans le journal *le Foyer*, dont M. Conil, rédacteur en chef, avait refusé le payement, parce que M. Révoil avait présenté *Eidolon* comme inédit, alors qu'il avait déjà paru dans un autre journal, sous le titre *l'Image*. M. Révoil s'adressa alors à M. Olmer, pour lui réclamer le payement de son article; cette réclamation était faite dans des termes qui engagèrent M. Olmer à faire le procès correctionnel qui fut porté devant la 8e chambre.

Aujourd'hui, devant la justice de paix, c'est M. Révoil qui réclame à M. Olmer la somme de 60 francs pour prix du fameux conte, objet de tant de controverses; M. Olmer a appelé en garantie M. Conil.

La demande de M. Révoil a été repoussée par le jugement suivant :

« Le tribunal, jugeant en dernier ressort,

« Après avoir entendu Ledier, mandataire de Révoil, et Olmer en personne;

« Attendu que Conil ne comparaît pas, ni personne pour lui;

« Attendu que son défaut de comparution laisse présumer qu'il n'a rien à dire ou objecter à la demande en garantie du sieur Olmer;

« Donne défaut contre Conil;

« Attendu que Révoil réclame à Olmer, propriétaire du journal *le Foyer*, 60 francs pour prix d'un conte traduit d'Edgar Poe et publié dans ce journal le 10 juillet 1880, sous le titre *Eidolon;*

« Attendu qu'Olmer a appelé en garantie son ancien rédacteur en chef, Conil, qui a traité avec Révoil et accepté de lui le conte dont il s'agit;

« Attendu qu'Olmer refuse de payer ladite somme de 60 francs, en soutenant que Révoil devait fournir une œuvre inédite et que *Eidolon* avait déjà paru dans un autre journal ;

« Attendu, en effet, que ce roman a été publié dans le journal *le Soleil littéraire*, feuille du 10 août 1879, sous le titre *l'Image;*

« Attendu qu'aux termes des engagements intervenus entre Olmer et Conil, son rédacteur en chef, les articles à paraître dans son journal devaient être inédits; qu'il résulte des explications des parties et des pièces produites que Conil avait demandé à Révoil une œuvre inédite et que ce dernier lui a présenté comme telle *Eidolon;*

« Que pour mieux surprendre la bonne foi du rédacteur en chef et détourner les soupçons, Révoil a eu soin de lui remettre le roman en manuscrit et de remplacer le titre *l'Image*, sous lequel il avait paru dans le *Soleil littéraire*, par le titre *Eidolon;*

« Que Conil, ainsi abusé, s'est empressé d'annoncer aux lecteurs de son journal la publication d'*Eidolon* comme une œuvre inédite;

« Attendu qu'il résulte de ce qui précède que Révoil a complètement manqué à ses engagements et qu'il ne lui est rien dû;

« Par ces motifs,

« Déclare le sieur Révoil non recevable dans sa demande, en tout cas mal fondée, l'en déboute et le condamne aux dépens tant de la demande principale que de la demande en garantie d'Olmer contre Conil.

« Dit que les frais du présent jugement, ceux d'expédition et d'exécution seront supportés par Révoil. »

Justice de paix du XIVe arrondissement de Paris. — Audience du 18 août.

(*Gazette des Tribunaux*.)

---

*Droits d'auteur. — Délégation expresse. — Demande en réduction d'opposition. — Rejet.*

M. Gabillaud, auteur de certaines chansons à succès, telles que, par exemple, *le Beau Nicolas, Titine et Guguss, L'embrass'ra! L'embrass'ra pas!* si drôlement chantée par Mlle Bécat, et encore *Tiens, v'là Mathieu, le Nubien*, etc., etc., a passé le 5 juillet 1879 un traité avec M. Bathlot, éditeur de musique, aux termes duquel il s'engageait à ne vendre aucune chanson de sa composition à un autre éditeur, jusqu'à l'entier remboursement d'une avance de 2,000 francs à lui consentie par M. Bathlot. Ses chansons devaient être comptées à raison de 40 francs chacune, paroles et musique, et au cas où, pour une cause quelconque, le chansonnier ne pourrait se libérer par ses compositions, il autorisait l'éditeur à toucher ce qui lui resterait dû à la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique, sur ses droits d'auteur.

Est-ce l'inspiration qui a fait défaut à M. Gabillaud?

Quoi qu'il en soit, M. Bathlot, ne recevant pas de chansons, a, conformément à la clause du traité du 5 juillet 1879, formé opposition, à la date du 22 octobre 1880, entre les mains de la Société des auteurs et compositeurs, sur les droits revenant à M. Gabillaud.

Ce dernier a alors introduit un référé pour faire réduire au cinquième l'effet de cette opposition.

Mais le 18 décembre 1880, il a été rendu une ordonnance par laquelle M. le président des référés, considérant que M. Gabillaud ne justifiait pas que ses droits d'auteur fussent sa seule ressource et que, d'ailleurs, ils avaient déjà fait l'objet d'une délégation au profit de M. Bathlot, sans réserve d'aucune quotité à titre alimentaire, a décidé qu'il n'y avait lieu de restreindre l'effet de la saisie-arrêt formée par l'éditeur.

Dans ces conditions, M. Gabillaud s'est pourvu au principal et a assigné M. Bathlot devant le tribunal civil, pour obtenir la réduction qui lui avait été refusée en référé.

Mais sur les plaidoiries de Me Frécourt, avocat de M. Gabillaud, et de Me Georges Petit, pour M. Bathlot, le tribunal civil de la Seine (2e chambre), dans son audience du 14 octobre dernier, a rejeté cette nouvelle demande et condamné M. Gabillaud aux dépens.

(V. pour le texte du jugement la *Gazette des Tribunaux* du 15 octobre 1881.)

---

*Les sermons de mon curé.* — Les époux de Beauvais contre M. Jogand, dit Léo Taxil.

Sur l'opposition formée par M. Jogand à un arrêt qui l'a dernièrement condamné à 4,000 francs de dommages-intérêts envers les époux de Beauvais (V. *le Livre*, liv. de juillet et de septembre 1881), l'affaire est revenue le 16 novembre dernier devant la Cour (chambre correctionnelle), sous la présidence de M. Manau. M. le conseiller Merlin a présenté le rapport de l'affaire; Me Faivre, avocat, a plaidé pour l'appelant; Me Salzac, avocat, pour les époux de Beauvais. La Cour, sur les conclusions de M. l'avocat général Villetard de Laguérie, a confirmé l'arrêt par défaut.

---

*Théâtre de Madame.* — M. Calmann Lévy contre la *Revue artistique et littéraire.*

M. Calmann Lévy, libraire-éditeur, a acquis de M. Pailleron le droit de publier et de vendre un volume de comédies de cet écrivain, portant le titre de *Théâtre de Madame.*

Parmi les pièces composant ce volume est une comédie en un acte, intitulée : *Pendant le bal,* jouée pour la première fois sur le Théâtre-Français le 5 mars 1881.

Dans son numéro du 1er juillet, la *Revue artistique et littéraire* publiait *in extenso* la comédie *Pendant le bal.*

M. Calmann Lévy, à raison de ce fait, a assigné en contrefaçon M. Avonde, administrateur-gérant de la *Revue artistique et littéraire,* et il lui a demandé la somme de 1,000 francs à titre de dommages-intérêts.

Me Masse a plaidé pour M. Calmann Lévy.

Voici les explications de M. Avonde, présentées par l'organe de son avocat, Me Grébault.

D'abord sa bonne foi est établie par l'indication faite en renvoi de l'ouvrage d'où la comédie en question est tirée, ainsi que du nom de l'éditeur de cet ouvrage.

Ensuite il a dit qu'en publiant une pièce qui n'est, en réalité, qu'une partie infiniment petite de l'ouvrage complet, il n'a fait que provoquer les amateurs à se procurer le livre entier.

M. Avonde a donc ainsi donné la publicité de son journal au livre dont M. Calmann Lévy est l'éditeur.

Le Tribunal a rendu un jugement qui déclare M. Avonde coupable de contrefaçon, et l'a condamné à 50 francs d'amende et 500 francs de dommages-intérêts.

---

D'un jugement rendu par le tribunal civil de la Seine (5e chambre), en son audience du 22 juillet 1991, sous la présidence de M. Roullion, il résulte les décisions suivantes, que la *Gazette des Tribunaux* (no du 8 septembre 1881) résume ainsi :

« Lorsque, par une convention spéciale, le représentant d'une maison de librairie s'est interdit toute espèce de commerce autre que celui de la maison qu'il représente, le fait, par ce préposé, de fonder, même sous le nom de sa femme, une maison qui vend la même nature d'ouvrages, s'adressant à la même clientèle, employant les mêmes procédés pour recruter les abonnés et distribuant les mêmes primes, constitue une concurrence déloyale, contraire à la convention stipulée entre les parties.

« Et le représentant alléguerait vainement que cette clause prohibitive serait nulle comme sans cause et aussi comme contraire à la liberté du commerce et de l'industrie, le principe de cette liberté ne faisant pas obstacle à ce qu'elle puisse recevoir, dans l'intérêt des parties contractantes, certaines restrictions librement et limitativement consenties. »

FIN DE LA BIBLIOGRAPHIE MODERNE. — ANNÉE 1881.


Scripta
Manent



# Le Livre

DEUXIÈME ANNÉE

## TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA

## BIBLIOGRAPHIE MODERNE

1881

TOME III

## § I. — COMPTES RENDUS ANALYTIQUES

### BEAUX-ARTS

ARCHÉOLOGIE — ARCHITECTURE — MUSIQUE



### BELLES-LETTRES

CONTES — LINGUISTIQUE — ORIENTALISME — PHILOLOGIE — POÉSIE — ROMANS — THÉATRE

*Contes*

*Linguistique*



*Orientalisme*



*Philologie*



*Poésie*



*Romans*

*Théâtre*



## BIBLIOGRAPHIE — MÉLANGES

### BIBLIOGRAPHIE





## ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE



## GÉOGRAPHIE

### ETHNOGRAPHIE — VOYAGES





## HISTOIRE

CHRONOLOGIE — DOCUMENTS — MÉMOIRES — HISTOIRE LITTÉRAIRE

## JURISPRUDENCE



## PHILOSOPHIE

### MORALE — ÉDUCATION — RHÉTORIQUE

## SCIENCES MÉDICALES

ANATOMIE — PHYSIOLOGIE — HYGIÈNE



## SCIENCES MILITAIRES



## SCIENCES NATURELLES

PHYSIQUES — MATHÉMATIQUES



## THÉOLOGIE

RELIGION — ÉCRITURE SAINTE — LITURGIE



---

# § II. — GAZETTE BIBLIOGRAPHIQUE

DOCUMENTS OFFICIELS — NOUVELLES — VARIÉTÉS



## CORRESPONDANCES



## JOURNAUX



## NÉCROLOGIE

INDEX

## PÉRIODIQUES

## LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

SAISIES — POURSUITES — CONDAMNATIONS



# § III. — INDEX DES NOMS D'AUTEURS

DONT LES OUVRAGES ONT ÉTÉ ANALYSÉS DANS LA PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE FRANÇAISE

# BIBLIOGRAPHIE BIBLIOGRAPHIQUE

## § I. — BIBLIOGRAPHIE DES PUBLICATIONS PARUES EN FRANCE, EN 1881 SUR LE LIVRE ET L'ART DU LIVRE.

Annuaire de la papeterie latine, 1 vol. in-8°.

Annuaire de la Société des amis des livres, in-8°, 180 p. et 5 grav. Paris, imprimerie Motteroz; titre rouge et noir. *Tiré à 250 exemplaires sur vélin dont 150 mis dans le commerce.*

Archives (Les) communales de Cambrai, par Duvieux. Lille, imprimerie Danel, in-8°, 59 p. *Extraits du Bulletin de la Commission historique du Nord.*

Bibliographie de l'œuvre de P.-J. Bérenger, 1 vol. in-8° par Brivois. *Tirage à 650 exemplaires numérotés; 500 sur vergé et 150 sur grand papier de Hollande.*

Bibliographie et iconographie des œuvres de Pétrus Borel et d'Alexandre Dumas père, par M. Parran; donnant l'indication des éditions originales de toutes les éditions collectives et illustrations ainsi que les prix de publication et de vente dans le commerce aujourd'hui, avec deux portraits de Pétrus Borel et d'Alexandre Dumas à la pointe sèche. 1 vol. in-8°, Alais, imprimerie Martin; Paris, librairie Rouquette. *Tirage à 150 exemplaires dont 120 mis dans le commerce. Papier de Hollande.*

Bibliographie de la Bretagne; catalogue général des ouvrages historiques, littéraires et scientifiques parus sur la Bretagne, avec la liste des revues publiées en cette province, les prix approximatifs des volumes rares, etc., par Frédéric Sacher. In-8°, VI-236 p. Rennes, imprimerie Baraise. *Titre rouge et noir; papier vergé.*

Bibliographie céramique; nomenclature analytique de toutes les publications faites en Europe et en Orient sur les arts et l'industrie céramiques depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours, par Champfleury, conservateur du musée de Sèvres. Paris, librairie Quantin, in-8°; XVI-358 p.

Bibliographie des éditions microscopiques. Petit in-32, 138 p. Abbeville, imprimerie Rétaux; Paris, librairie Charavay. *Tiré à 250 exemplaires; papier vélin.*

Bibliographie lyonnaise au XVe siècle, par H. B. Origines de l'imprimerie d'Albi en Languedoc; 1430-1484. In-8°, 15 p. Lyon, imprimerie Pitrat aîné. *Extrait de la Revue lyonnaise. Papier vergé teinté.*

Bibliographie du canton de Magny-en-Vexin, 2e édition, 1er supplément, par Potiquet. Magny-en-Vexin, imprimerie Bourgeois, in-8°; 59 p. *Tiré à 25 exemplaires.*

Bibliographie picarde; tome II : Sigillographie, par le comte de Marsy. Amiens, imprimerie Delattre-Lenoël. In-8°, 23 p. *Extrait de la Revue historique de la Picardie.*

Bibliographie géographique et historique de la Picardie, ou Catalogue raisonné des ouvrages tant imprimés que manuscrits; titres, pièces et documents de toute nature relatifs à la géographie et à l'histoire de cette province, par Dramard. T. Ier, in-8° XXIII-494 p. Evreux, imprimerie Hérissey. Paris, librairies Dumoulin et Aubry.

Bibliographie des travaux scientifiques et bibliographie bibliographique de Claude Bernard. In-8°, 52 p. Corbeil, imprimerie Crété. Paris, librairie Baillière et fils. *Extrait de l'œuvre de Claude Bernard.*

Bibliotheca Casinensis, seu codicum manuscriptorum qui in tabulario casinensi asservantur, cura et studio monachorum ordinis S. Benedicti Abbative Montis Casini. Tomus IV. 1 vol. in-folio avec nombreuses planches tirées en couleurs, reproductions de manuscrits.

Bibliotheca sinica. Dictionnaire des ouvrages relatifs à l'em-

pire chinois. T. Ier, fasc. 3 et 4 (fin), grand in-8°, p. 321 à 873. Le Puy, imprimerie Marchesson fils. Paris, librairie Leroux. *L'ouvrage formera 2 volumes et sera publié en huit fascicules.*

Bibliothèque (La) des avocats et ses conférences; notes et souvenirs par Cresson. In-8°, 25 p. Paris, imprimerie Alcan-Lévy. *Extrait de l'annuaire de l'Association amicale des secrétaires de la Conférence des avocats*, à Paris.

Bibliothèque (La) du palais de Ninive, par A. Ménant. *De la collection de la bibliothèque orientale elzévirienne.*

Bulletin de la librairie Morgand et Fatout; tome II. Paris, 1879-1881. In-8°, xxx-930 p. avec index décrivant 3,318 numéros.

*Ce Bulletin contient 8 reproductions de reliures, armoiries, fac-similé.*

Catalogue des livres précieux, manuscrits et imprimés faisant partie de la bibliothèque de M. Ambroise-Firmin-Didot, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dont la vente a eu lieu du 9 au 15 juin 1881. Paris, imprimerie Firmin-Didot; librairie Labitte. In-8°, VIII-230 pages[1].

Catalogue de la bibliothèque du comte Raoul de Montesson telle qu'elle était en 1869. Première partie, comprenant les ouvrages qui faisaient encore partie de la collection après 1869. In-18, IV-216 p. Le Mans, imprimerie Monnoyer.

Catalogue supplémentaire de la bibliothèque de l'École des ponts et chaussées. In-8°, XVI-380 p. Paris, Imprimerie nationale.

Catalogue des manuscrits français de la Bibliothèque nationale. T. III (ancien fonds). 1 vol. pet. in-f°. Paris, librairie Didot.

Catalogue de la collection de pièces sur les beaux-arts, imprimées et manuscrites, recueillies par Pierre-Jean Mariette, Ch.-Nicolas Cochin et N. Deloynes, auditeur des comptes, et acquise récemment par le département des estampes de la Bibliothèque nationale, par G. Duplessis. 1 vol. in-8°. *Extraits du Cabinet historique.*

Catalogue des livres imprimés de la Bibliothèque des avocats à la Cour d'appel de Paris. T. Ier. Théologie, jurisprudence. Paris, Pedone-Lauriel, in-8°, 490 p.

Catalogue des manuscrits de la bibliothèque municipale de Bordeaux, par Jules Delpit. T. Ier. In-4°, XXXIII-464 p. Bordeaux, imprimerie Delmas. *Titre rouge et noir. Papier vergé.*

Catalogue méthodique de la bibliothèque communale de Brest, dressé et rédigé par E. Fleury, bibliothécaire-archiviste de la ville. T. Ier. Théologie, jurisprudence. In-8°, CLXVIII-428 p. Brest, imprimerie Gadreau.

Catalogue-tarif à prix forts et nets des journaux, revues et publications périodiques parus à Paris jusqu'en décembre 1880; contenant les titres complets par ordre alphabétique, le nom des rédacteurs, le format, la tomaison, la date d'origine, le mode de publication, le nombre de pages, planches ou feuilles de chaque numéro et suivi d'une table systématique et du tarif postal pour la France et l'étranger. Paris, Le Soudier, in-8°, 187 p.

Catalogue de la 2me exposition du Cercle de la librairie. Exposition de gravures anciennes et modernes. 1 vol. in-4°.

Catalogue de la bibliothèque municipale de prêt gratuit de la mairie du XVIIe arrondissement de la ville de Paris. In-18 jésus, 89 p. Paris, imprimerie Hennuyer.

Catalogue des manuscrits espagnols de la Bibliothèque nationale, par Morel Fatio. Livraison in-4; in-4° à 2 col. 243 p. Paris, Imprimerie nationale.

1. C'est le seul catalogue de vente publique qu'on trouvera mentionné dans cette bibliographie. Les énumérer tous eût été fastidieux et sans intérêt. L'importance de la bibliothèque de M. Didot nous commandait cette exception.

Catalogue général de la librairie française depuis 1840. T. VIII (II de la table des matières, 1840-1875, M. Z.). Troisième et dernier fascicule, par Otto Lorenz. Paris, librairie Lorenz, in-8° à 3 col. XIV p. et p. 480 à 684.

*Cette table comprend en une seule liste les titres des ouvrages contenus dans les 2 parties du catalogue général. Elle forme les tomes VII et VIII de l'ouvrage et a paru en 6 fascicules.*

Catalogue des ouvrages de la bibliothèque populaire de Saint-Pierre-lès-Calais. In-8°, 77 p. Saint-Pierre-lès-Calais, imprimerie Fleury.

Catalogue de la bibliothèque de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe, rédigé par Louis Brière. In-8°, 515 p.

Catalogue de la bibliothèque de la ville de Troyes, par Émile Socard, conservateur. Tome VIII. Ouvrages intéressant l'histoire de Troyes et du département de l'Aube. Tome II, in-8°, VII-563 p. Troyes, imprimerie Bertrand-Hu.

Cartulaires de l'abbaye Notre-Dame-des-Prés de Douai, notice sur deux manuscrits du musée britannique, par Noël Valois, archiviste paléographe. 1 vol. in-8°. *Extrait du Cabinet historique.*

*Catalogus librorum officinæ Elzevirianæ.* Catalogue de l'officine des Elzéviers (1628). Reproduction héliographique d'après l'exemplaire de la bibliothèque de Francfort-sur-le-Mein, avec une introduction par E. Kelchner. In-8°, VIII-16 p. Versailles, imprimerie Cerf et fils; Paris, librairie Baer. *Tiré à 250 exemplaires numérotés, papier vergé.*

Cercle (Le) de la librairie, de l'imprimerie, de la papeterie, du commerce de la musique et des estampes. Notice historique et descriptive. Brochure grand in-8°, imprimerie Quantin. Orné de 6 gravures en taille-douce représentant les parties les plus intéressantes de l'hôtel du Cercle.

Autre édition de même format, ornée de gravures sur bois.

Collections lorraines aux XVI et XVIIe siècles. Documents conservés à la Bibliothèque nationale, recueillis et annotés par de Chanteau. Nancy, imprimerie Crépin-Leblond. In-8°, 80 p. *Extrait des mémoires de la Société d'archéologie lorraine.*

Compositeur (Le) et le Correcteur typographes. In-18 jésus, 340 p. Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur. Paris, librairie Rouvier et Logeat.

Compte rendu de l'exposition du Cercle de la librairie et de l'imprimerie, présenté par M. Boudet, présidant à l'assemblée du 3 octobre 1880. In-8°, 24 p. Paris, imprimerie Sclœber. *Publié par la Société fraternelle des protes de Paris.*

Connaissances nécessaires à un bibliophile, par Édouard Rouveyre; 3e édition, revue, corrigée et augmentée. 1re partie accompagnée de 7 planches et de 5 spécimens de papier. Pet. in-8°, XIV-200 p. Dijon, imprimerie Darantière. Paris, librairie Rouveyre. *Titre rouge et noir. Il a été fait un tirage de luxe à 50 exemplaires dont 4 sur parchemin, 6 sur Japon, 10 sur Chine et 30 sur Whatman.*

Considérations économiques et juridiques sur la propriété intellectuelle, par Allezard. In-8°, 68 p. Fontainebleau, imprimerie Bourges. Paris, librairie Pedone-Lauriel. *Extrait de la France judiciaire.*

Elzevier (Les). Histoire et annales typographiques, par Willems. 1 vol. grand in-8, CCLIX-607 p. à 2 col. *Quelques exemplaires sur Hollande, divisés en 2 volumes.*

Étude bibliographique sur le Ve livre de Rabelais, par le bibliophile Jacob. Petit in-8° de IV-107 p. *Titre rouge et noir. Tiré à 130 exemplaires numérotés, 10 sur Chine, de 1 à 10; 20 sur Whatman, de 11 à 30; 100 sur Hollande de 31 à 130. Extrait de la revue « le Livre ».*

Évangéliaire (L') slave, manuscrit, dit texte du Sacre, conservé à la Bibliothèque de la ville de Reims. Lecture faite à l'Académie nationale de Reims, par l'abbé Cerf. Reims, imprimerie coopérative. In-8°, 27 p.

Fabrication (La) du papier et du carton. Historique. Progrès réalisés dans la fabrication des succédanés des chiffons, etc. Description des procédés nouveaux, par Payen, Vigreux, Prouteaux, Orioli et Kœppelin; 3e éd. Paris, Lacroix. In-8°, XII-224 p., figures dans le texte.

Histoire abrégée de la législation sur la propriété littéraire avant 1789. In-8°, 3 p. Paris, imp. Davy; librairie Guillaumin. *Extrait du Journal des Économistes.*

Histoire générale de Paris. Le cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale. Étude sur la formation de ce dépôt comprenant les éléments d'une histoire de la calligraphie, de la miniature, de la reliure et du commerce des livres à Paris avant l'invention de l'imprimerie. T. III et table de planches et d'écritures anciennes. In-4° à 2 col., VIII-531 p.; table XIV p. Paris, Imprimerie nationale.

Hyacinthe Firmin-Didot; notice nécrologique par E. Baillère. In-8° 4 p. Mesnil, imprimerie Firmin-Didot. *Extrait du Journal général de la librairie et de l'imprimerie.*

Imprimerie (L') et la librairie à l'Exposition internationale de 1878. Rapport rédigé par M. Martinet. Paris, Imprimerie nationale, in-8°, 119 p.

Imprimeurs (Les) vendômois et leurs œuvres par de Rochambeau. Nouvelle édition, précédée d'une lettre de M. P. Lacroix et illustrée du fac-similé de trois grandes gravures du XVIe siècle. In-8°, 56 p. Vendôme, Imprimerie Lemercier et fils. Paris, librairie Dumoulin et Champion.

Inventaire sommaire des archives communales de la ville de la Bassée (Nord) antérieures à 1790, par Dehaisnes. Lille, imprimerie Danel; grand in-4° à 2 col., V-109 p.

Inventaire sommaire des archives du département de la Côte-d'Or antérieures à 1790, par Garnier. Archives civiles; série C. Intendances. T. Ier. Dijon, imprimerie Darantière. Grand in-4° à 2 col., XXIV-243 p.

Inventaire sommaire des manuscrits des bibliothèques de France dont les catalogues n'ont pas été imprimés; 2e fascicule; 1 vol. in-8° à 2 col.

Lettre à M. le directeur du *Bulletin du Bibliophile* sur la bibliographie des poésies de l'Hospital, par Dupré-Lasale. In-8°, 8 p. Chartres, imprimerie Durand. Paris, librairie Techener.

Liste provisoire de bibliographies géographiques spéciales par Jackson. In-8°, 348 p. Paris, imprimerie Martinet. *Publication de la Société de Géographie.*

Maison (La) d'un artiste, par de Goncourt, 2 vol. in-18, Paris, librairie Charpentier. *Renseignements sur les livres et manuscrits du XVIIIe siècle. Les livres de Balzac et de Gavarni. Il a été tiré de cet ouvrage 50 exemplaires sur hollande et 10 sur chine.*

Mes livres (1864-1881), par Quentin-Bauchart. Pet. in-8°, XX-71 p. Paris, imprimerie Chamerot; librairie Labitte. *Tiré à 200 exemplaires. Titre rouge et noir, papier vélin.*

Manuel de l'amateur d'estampes, par Dutuit. T. IV. 1 vol. in-8°. Paris, librairie Lévy.

Manuscrit (Le) d'Isocrate Urbinas CXI de la Vaticane; description et histoire; recension du Panégyrique, par A. Martin. In-8°, 37 p. Toulouse, imprimerie Chauvin. Paris, librairie Thorin.

Matériel (Le) et les procédés de la papeterie, des teintures et des impressions à l'Exposition universelle internationale de 1878 à Paris. In-8°, 32 p. Paris, Imprimerie nationale. *Rapports du jury international.*

Nécrologie et bibliographie contemporaines de la Sarthe, 1844-1880, par Legeay. In-8°, 504 p. Le Mans, imprimerie et librairie Leguicheux-Gallienne.

Notice des objets exposés à la Bibliothèque nationale par les départements des imprimés, des manuscrits et des estampes. In-12, 279 p. Angers, imp. Burdin et Cie. Paris, librairie Champion.

Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et des autres bibliothèques, publiés par l'Institut national de France, faisant suite aux notices et extraits lus au comité établi dans l'Académie des inscriptions et belles-lettres. T. XXV. Paris, Imprimerie nationale. In-4°, II-500 p.

Notice bibliographique sur les ouvrages imprimés du P. Cl. Fr. Ménestrier; compléments aux recherches de M. P. Allat sur les œuvres de cet auteur, par Renard. In-8°, 16 p. Lyon, imprimerie Mougin-Rusand.

Notice sur les cartes, dessins et ouvrages exposés par le ministère des travaux publics de France à l'Exposition géographique de Venise, en 1881. In-8°, IV-196 p. et plan. Paris, Imprimerie nationale.

Notice sur le doctorat ès lettres suivie du catalogue et de l'analyse des thèses françaises et latines (1810-1880), par MM. Mourier et Deltour, 4e édition. 1 vol. in-8°. Librairie Delalain.

Notices et extraits de manuscrits de la bibliothèque de Lyon, par Caillemer. In-8°, 54 p. Lyon, imprimerie Giraud. *Extrait de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon.*

Notice sur la Société bibliographique, par P. V. in-12, 23 p. Grenoble, imprimerie Ve Rigaudin.

Origines (Les) de l'imprimerie à Tours (1467-1550), contenant la nomenclature des imprimeurs depuis la fin du XVe siècle jusqu'en 1850. Grand in-8°, VIII-132 p. Tours, imprimerie Raillé-Ladevèze. *Tiré à 175 exemplaires; papier vergé.*

Palesgrafia artistica de Monte-Casino, imprimée au Mont-Cassin; 4e fascicule, 1 vol. in f°.

Papeterie (La) à l'Exposition universelle de 1878. Rapport par M. Vigreux. Paris, Lacroix, in-8°; 36 p., fig.

Paulin Pâris (Notice sur), par Tamizey de Larroque. Brochure grand in-8° papier vergé. *Tiré à 100 ex.*

Physiologie du curieux; tableaux, curiosités, livres. 1 vol. petit in-8°, librairie Martin. *Tiré à 620 ex. 300 exemplaires sur vergé; 15 sur japon et 5 sur parchemin.*

Petite revue d'ex-libris alsaciens avec fac-similé de l'ex-libris de Wolfhard (1518-1861), par Stœber.

Portulans (Deux) de la bibliothèque de Lyon. Lettre à M. le directeur du *Courrier de Lyon*, par Vingtrinier. In-12, 15 p. Lyon, imprimerie Waltener; librairie Georg.

Presse (La), l'affichage et le colportage. Histoire et jurisprudence comprenant la nouvelle loi sur la presse du 21 juillet 1881, par Mermet. In-12. Paris, librairie Marpon et Flammarion.

Propriété (de la) littéraire, par Chatain. In-8°, 186 p. Paris, imprimerie et librairie Cotillon.

Propriété littéraire et artistique (Étude sur la), par Delalande. Paris, librairie Marescq aîné.

Protection (La) de la propriété littéraire à l'étranger. Conférence faite au Cercle de la librairie, le 18 mars 1881, par Germond de Lavigne. In-8, 24 p. Paris, imprimerie Pillet et Dumoulin.

Recherches bibliographiques et historiques sur les almanachs de la Champagne et de la Brie, précédées d'un essai sur l'histoire de l'almanach en général, compost, calendriers, etc., par Denis. In-8°. v-39 p. Châlons-sur-Marne, l'auteur. Paris, librairie Menu. *Tiré à 500 ex.*

Recherches bibliographiques sur les annuaires statistiques existant dans les différents pays, par Lebon. In-8°, 56 p. Paris, Imprimerie nationale.

Recherches bibliographiques sur le notariat français; par Amiaud, 1 vol. in-18 avec une eau-forte. *Tirage sur papier de Hollande et de Chine.*

Recueil de fac-similés à l'usage de l'École nationale des chartes; 1 vol. in-f°; 25 planches. Deuxième série.

Reliure (La) française, commerciale et industrielle depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'à nos jours, par MM. Marius Michel. 1 vol. grand in-8°, papier teinté. *Quelques exemplaires sur Japon.*

Renseignements (Quelques) sur la bibliothèque publique de Beaune, par Aubertin, in-12, 44 p. Beaune, imprimerie Batault-Morot.

Romantiques, éditions originales, vignettes, documents inédits ou peu connus, Honoré de Balzac, par Parran. In-8°, 54 p. et fig. de Tony Johannot. Paris, imprimerie Motteroz, librairie Rouquette. *Titre rouge et noir; papier vélin.*

Scanderberg (Georges Castriota); essai de bibliographie raisonnée. Ouvrages sur Scanderberg écrits en langues française, anglaise, allemande, latine, italienne, espagnole, portugaise, suédoise et grecque et publiés depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'à ce jour. In-8°, 150 p. *Impression rouge et noir, chaque page encadrée d'un filet rouge. Tiré à 150 exemplaires : 120 sur hollande; 15 sur whatman, 15 sur chine.*

Tableau résumé des diverses conventions internationales entre la France et les États de l'Europe pour la garantie des œuvres d'esprit et d'art, à l'usage des auteurs et éditeurs français, par Germond de Lavigne. Broch. in-18, 36 p.

Un livre unique; l'*Affaire Clémenceau* peinte et illustrée par J. Claretie. In-4°, 28 p. avec portrait et gravures. Paris, imprimerie Quantin. *Titre rouge et noir; papier vélin teinté.* Extrait de la *Gazette des Beaux-Arts. Tirage à part à 100 exemplaires numérotés : 15 sur chine, 25 sur papier de Hollande avec gravures avant la lettre et 60 sur papier vélin teinté.*

Vie de Henri, comte de Hoym; 2 vol. grand in-8° papier vergé, avec planches et portrait. *Publication de luxe faite aux frais de la Société des bibliophiles.* Contient des renseignements sur les relieurs, les reliures et les maroquins.

---

## § II. — BIBLIOGRAPHIE DES ARTICLES PARUS EN 1881 DANS LES JOURNAUX ET RECUEILS PÉRIODIQUES FRANÇAIS SUR LE LIVRE ET L'ART DU LIVRE.

*Art.* Janvier, 2 : La gravure sur bois en Amérique. — Mars, 6 : Monceaux : Un livre de la bibliothèque d'Auxerre. — Juillet, 24 : Tourneux : Bibliographie céramique, par Champfleury.

*Artiste.* Janvier : Histoire de la revue *l'Artiste;* pages retrouvées d'Eug. Delacroix. — Mars, mai, juillet : Bachelin : Iconographie de Marat. — Juin : P. Lacroix : Recherches sur les gravures des Contes de La Fontaine. — Octobre : Feuillet de Conches : Un La Fontaine illustré.

*Bibliothèque de l'École des chartes.* 1e liv. Gautier : Catalogue des manuscrits de l'abbaye cistercienne de la Charité au diocèse de Besançon. 2e liv. Omont : Catalogue de la bibliothèque de l'abbé Adson.

*Bulletin du Bibliophile.* Janv., févr. : Develay : Nouvelles lettres de Pétrarque sur l'amour des livres. — Mars, avril : Bibliographie particulière des provinces de France.

*Bulletin de l'histoire du protestantisme français.* Août, sept. : Douen : Étienne Dolet.

*Bulletin de la Société de l'histoire de Paris.* Juillet, août : L'imprimerie de Saint-Denis à Paris : Jérôme et Benoît de Gourmont. — Sept., oct. : Documents relatifs à la vente de la bibliothèque du cardinal Mazarin, pendant la Fronde (1652).

*Bulletin de la Société de législation comparée.* Mars : La convention franco-espagnole.

*Cabinet historique.* Janv., fév. et suiv. : Molinier : Notice sur la collection Joly de Fleury à la Bibliothèque nationale.

Noël Valois : Cartulaire de l'abbaye de N.-D. des Prés de Douai ; notice sur deux manuscrits du musée britannique. — Mai, juin et suiv. : Supplément au catalogue des manuscrits italiens de Marsand.

*Correspondant.* Juin, 10 : Dr Debrou : Influence de la médecine sur la littérature.

*Droit.* Avril, 17 : Cresson : La bibliothèque des avocats à Paris.

*Économiste français.* Mars, 5 : Les publications officielles et la confusion administrative.

*Figaro.* Octobre, 15 : Vitu : Le musée et la bibliothèque de l'Opéra. — Décembre, 16 : J.-J. Weiss : La propriété littéraire à propos d'*Odette* et *Fiammina.*

*Français.* Avril, 22 : *Histoire du Livre,* par M. Egger.

*France.* Octobre : Lacroix : La bibliothèque nationale de l'avenir.

*France judiciaire.* Septembre : Allezard : La propriété intellectuelle.

*Gazette anecdotique.* Mai, 15 : Une dédicace de libraire.

*Gazette des Beaux-Arts.* Juin-déc. Bibliographie des ouvrages publiés en France et à l'étranger en 1881 sur les beaux-arts et la curiosité.

*Gazette des Tribunaux.* Octobre, 10-11 : Des privilèges en librairie.

*Intermédiaire des chercheurs et curieux.— Ce n'est que pour ordre que nous mentionnons ici ce recueil qui contient dans chacune de ses livraisons quantité d'intéressants documents*

*pour les bibliophiles. Les citer tous nous eût entraîné trop loin.*

*Jeune France.* Août : Destrem : L'Imprimerie à Paris ; le premier atelier typographique.

*Journal des économistes.* Fév.-mars : Malapert : La propriété littéraire avant 1789.

*Liberté.* Juillet, 19 : Dr Nicolas : L'impression des livres classiques.

*Matériaux pour servir à l'histoire de l'homme.* 6e et 7e liv. Pigovini : Bibliographie paléo-ethnologique italienne.

*Mémoires de l'Académie de Toulouse.* Desbarreaux-Bernard : L'imprimerie à Toulouse au XVIe siècle.

*Moliériste.* Septembre : Livet : Histoire d'un privilège de librairie.

*Monde.* Mai, 7, 8 : De Rossi : Les collections de la bibliothèque Vaticane.

*Nature.* Février, 12 : Les insectes qui détériorent les livres. — Août, 27 : La salle publique de lecture à la Bibliothèque nationale.

*Officiel.* Juillet, 3 : Des nouvelles acquisitions de la Bibliothèque nationale. — Septembre, 13 : Dons faits à la Bibliothèque nationale.

*Parlement.* Novembre, 22 : La bibliothèque d'un vieux huguenot. — Décembre, 15 : Bourget : La propriété littéraire.

*Polybiblion.* Janvier : L'Imprimerie dans l'arrondissement de Domfront. — Avril : Les Imprimeurs vendômois. — Juillet : La Société des amis des livres. Les acquisitions de la Bibliothèque nationale. Les catalogues du British Museum. — Septembre : Bibliographie des bénédictins austro-hongrois. Bibliographie du notariat. — Novembre : Les livres de la Perse et de l'Inde. Exemplaire annoté des « Essais » de Montaigne. Bibliothèque provençale.

*Réforme sociale.* Février, 1 : Roetaing : Organisation du travail dans les manufactures de papier en France.

*République française.* Mai, 3 : Soury : Nouvelle bibliothèque d'ouvrages philosophiques. — Mai, 27 ; Juin, 7 : Les origines du fonds grec de l'Escurial.

*Revue de l'Ain.* Mars-avril : Fertiault : Cœurs de bibliophiles.

*Revue de Bretagne et de Vendée.* Juin : Du prix actuel des livres bretons.

*Revue critique.* Janvier, 31 : Dufour : Clément Marot et le psautier huguenot. — Mars, 14 : Picot : *Archives du bibliophile breton*, par A. de la Borderie. 28, Engelman : Bibliographie des auteurs grecs. — Mai, 2, Picot : Les Imprimeurs vendômois, par de Rochambeau. Le psautier d'Utrecht et ses miniatures. 23, Picot : *Les Elzevier*, par Willem. — Juillet, 16 : d'Arbois : Catalogue des manuscrits persans, du British Museum. — Août, 8 : Morel-Fatio : Le fonds grec de l'Escurial.

*Revue littéraire.* Sept. Fromm : Quelques livres alsaciens. — Déc. de Badts de Cugnac : Vente d'une bibliothèque célèbre du XVIIIe siècle.

*Revue lyonnaise.* Janvier : Baudrier : Bibliographie lyonnaise au XVe siècle.

*Revue occidentale.* Sept. Bibliothèque positiviste.

*Revue des questions historiques.* Janvier : Le premier *Liber pontificalis.*

*Revue scientifique.* Mars, 5 : Cohn : L'écriture, la typographie et les progrès de la myopie.

*Télégraphe.* Mars, 23 : Le feu et la Bibliothèque nationale.

*Temps.* Janvier, 3 : Egger : Histoire du livre, compte rendu par Mézières. Septembre, 12 : Claretie : Une bibliothèque à sauver ; la collection Taylor.

---

## § III. — BIBLIOGRAPHIE DES JOURNAUX ET REVUES TRAITANT DU LIVRE ET DE L'ART DU LIVRE.

*Amateur (L') d'autographes.* Revue rétrospective et contemporaine. Mensuel. Abonnements : France, un an, 10 fr. ; 6 mois, 6 fr. Le numéro, 1 fr.

*Ami (L') des livres.* Bi-mensuel. Abonnements, 3 fr. par an. Bureaux, 76, rue des Saints-Pères.

*Arts (Les) libéraux.* Journal de l'imprimerie, de la lithographie, de la gravure, du dessin, de la peinture et de la littérature. Mensuel. Abonnements, 6 fr. par an. S'imprime à Dijon.

*Bibliographie catholique.* Revue critique des ouvrages de religion, de philosophie, d'histoire, de littérature, d'éducation, destinés à toutes les personnes qui aiment à bien connaître les livres qui paraissent ; soit pour les lire eux-mêmes, soit pour en permettre, en conseiller ou en défendre la lecture. Paraît le 25 de chaque mois. Abonnements : France, un an, 15 fr. ; Union, 18 fr. ; États-Unis, 20 fr. Librairie Bray et Retaux.

*Bibliographie de la France.* Journal général de la librairie et de l'imprimerie. Paraît le samedi. Abonnements : France, un an, 20 fr. ; 6 mois, 11 fr. ; Union, un an, 24 fr. ; 6 mois, 13 fr. ; étranger, un an, 28 fr. ; 6 mois, 15 fr. Le numéro, 50 centimes. Bureaux, 27, rue Grégoire-de-Tours.

*Bibliophilie ancienne et moderne (La) française et étrangère.* Publication bi-mensuelle distribuée gratuitement à 3,000 exemplaires par numéro. Envoi de tous les numéros, 2 fr. par an. Ad. Labitte, propriétaire-éditeur, 4, rue de Lille.

*Bulletin mensuel de bibliographie,* publié par la librairie Ernest Leroux.

*Bulletin du bibliophile et du bibliothécaire.* Mensuel. Abonnements : Paris, un an, 12 fr. ; départements, 14 fr. ; Union, 16 fr. Bureaux, 52, rue de l'Arbre-Sec.

*Bulletin du bouquiniste.* Bi-mensuel. Bureaux, 18, rue Séguier.

*Bulletin de l'imprimerie.* Mensuel. Abonnements : France, un an, 5 fr. ; Union, 8 fr. Le numéro, 50 cent. Bureaux, 2, rue Mignon.

*Bulletin du Cazinophile.* Mensuel. Abonnements, un an, 1 fr. 50. Bureaux, 76, rue du Rendez-Vous.

*Bulletin critique de littérature, d'histoire et de théologie.* Bi-mensuel. Abonnements, un an, 8 fr. Bureaux, 41, rue du Bac.

*Bulletin mensuel de la librairie française,* publié par Reinwald. Un an, 2 fr. 50.

*Bulletin mensuel des publications étrangères,* reçues par le département des imprimés de la Bibliothèque nationale. Abonnements : France, un an, 5 fr. ; Union, 6 fr. Bureaux, 11, rue de Lille.

*Bulletin de la Société Franklin.* Voy. *Journal des bibliothèques populaires.*

*Chronique de l'imprimerie.* Gazette cosmopolite de la typographie et de la lithographie ; publication mensuelle rédigée par des praticiens. Abonnements, un an, 8 fr. ; le numéro, 75 cent. Bureaux, 5, rue Perronet.

*Gutenberg-Journal.* Paraît les 10, 20 et 30 de chaque mois. Abonnements, un an, 12 fr. Bureaux, 9, rue de Fleurus.

*Imprimerie (L').* Journal de la typographie, de la lithographie et des arts qui s'y rattachent. Mensuel. Abonnements, un an, 10 fr. Bureaux, 8, quai du Louvre.

*Indicateur des bons livres à bon marché.* Mensuel. Abonnements : France, un an, 3 fr. ; le numéro, 25 cent. Bureaux, 6, rue de Mézières.

*Journal des bibliothèques populaires,* publié par la Société Franklin pour la propagation des bibliothèques populaires. Paraissant une fois par mois. Bureaux, 1, rue Christine. Abonnements, 3 fr. par an; le numéro, 25 cent.

*Journal de la librairie militaire.* Mensuel. Abonnements, 3 fr. par an. Bureaux, 30, rue Dauphine.

*Livre (Le),* revue mensuelle illustrée. Abonnements : France, un an, 40 fr. ; départements, 42 fr. ; le numéro, 5 fr. Bureaux, 7, rue Saint-Benoît.

*Moniteur (Le) de la librairie, de l'imprimerie et de la presse.* Bi-mensuel. Bureaux, 8, rue Montyon. Abonnements, 5 fr. par an ; le numéro, 15 cent.

*Moniteur (Le) bibliographique.* Revue mensuelle des livres anciens et nouveaux, paraissant le 1er de chaque mois. Abonnements : France, un an, 6 fr. ; étranger, 8 fr. ; le numéro, 1 fr.

*Polybiblion.* Revue bibliographique universelle. Mensuelle. Paraissant du 10 au 15. Comprend deux parties : partie littéraire ; partie technique. Abonnements : partie littéraire : France, un an, 15 fr. ; partie technique : 10 fr. Les deux parties réunies : 20 fr. Le numéro : 1 fr. 50. Bureaux : 35, rue de Grenelle.

*Progrès typo-litho.* Revue des inventions, améliorations et perfectionnements de l'imprimerie typographique et lithographique. Bi-mensuel. Abonnements, un an : 6 fr. S'imprime à Sedan.

*Revue des autographes,* des curiosités, de l'histoire et de la biographie. Mensuel. Abonnements, un an : 3 fr. Le numéro : 25 cent.

*Revue bibliographique, et littéraire.* Cette revue paraît à la fin de chaque mois. Prix d'abonnement : 6 fr. par an. Bureaux : 5, rue du Cherche-Midi.

*Revue critique d'histoire et de littérature,* recueil hebdomadaire, publiée sous la direction de MM. C. Graux, S. Guyard, G. Monod, G. Paris. Abonnements, un an, Paris : 20 fr. départements : 22 fr. ; étranger : 25 fr. Bureaux : 28, rue Bonaparte.

*Revue littéraire,* bulletin de bibliographie. Supplément littéraire mensuel au journal l'*Univers.*

*Revue des livres nouveaux.* Bi-mensuel. Contenant l'analyse de tous les ouvrages importants parus dans la quinzaine ee suivie d'une nomenclature des nouveautés venant de paraître et des ouvrages sous presse, avec la désignation du nom des éditeurs et du prix des volumes. Abonnements, un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr. Le numéro : 60 cent. Bureaux : 174, boulevard Saint-Germain.

*Typologie-Tucker.* Recueil de l'imprimerie et de la lithographie ; revue bibliographique. Paraît le 15 de chaque mois. Abonnements, : Paris, un an : 6 fr. ; départements : 7 fr. 50. Le numéro : 50 cent. Bureaux : 35, rue Jacob.

FIN




A. Quantin imprimeur
r. S. Benoit, 7. à Paris




LAUSANNE

